3428 — UNIVERSITÉ DE PARIS B.D.I.C. — Janv - juin 1964 (nos 278 - 303) c

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

36e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 278 — Version française 0 10 francs — Version espagnole 0 40 francs — 2 Janvier 1964

Ohé! l'An Neuf

AVEC la nouvelle année, la classe ouvrière va subir une nouvelle fois les assauts classiques réservés pour la circonstance...

Nous ne reviendrons pas sur l'exploitation de la bêtise humaine par les différentes Eglises, à l'occasion des fêtes religieuses; notons simplement au passage l'esprit moutonnier de nombreux travailleurs qui n'hésitent pas à sacrifier leurs derniers deniers à l'achat du sapin symbolique.

Pendant ce temps, une catégorie de travailleurs, LES VIEUX, mis au ban de la société parce qu'ils ne sont plus exploitables, parce qu'ils ne sont plus productifs, devront se serrer la ceinture encore un peu plus en cette période, à cause du grand froid qui les oblige à rogner sur leur quatre francs quotidiens pour payer le charbon.

Peut-on dire qu'ils payent en même temps leurs fautes du passé ?

Certes, la classe ouvrière n'a jamais attaché au problème de l'assurance vieillesse l'importance que celle-ci exigeait. Les avantages immédiats ont toujours pris le pas sur les avantages de base; les revendications pour des augmentations de salaire ont toujours séduit les travailleurs et c'est là une des causes majeures de l'abandon, par les centrales réformistes et leurs adhérents, de la lutte pour une véritable transformation de la société.

Un pouvoir d'achat décent et égal pour tous les travailleurs reste du domaine de l'utopie dans l'esprit de nombre d'entre eux et la gestion directe des moyens de production et de distribution est moins tentante qu'une illusoire augmentation de 3 ou 4 p. 100.

Malgré toutes ces erreurs, nos vieux travailleurs ont droit à tous nos égards. D'abord, nous avons une dette envers eux, car la plupart des améliorations de notre existence, c'est à eux que nous les devons, à leurs luttes du passé, à leur action de la « bonne époque ». Ensuite, sur le plan plus sentimental, nous avons le devoir d'exiger, pour tous ceux qui, désormais, sont trop faibles pour le faire eux-mêmes, une répartition plus humaine des richesses collectives. C'est un devoir envers eux, mais c'est aussi un devoir envers nous; car nous serons vieux, un jour, comme eux, et comme eux récolterons ce que nous aurons eu le courage de semer pendant notre jeunesse.

Nous faisions allusion, au début de ce texte, aux assauts divers dont fait l'objet la classe ouvrière en début d'année; nous en retiendrons un de bien typique : le recrutement.

Toutes les organisations, tous les partis, toutes les centrales syndicales rivalisent d'astuces pour maintenir et si possible pour augmenter leurs effectifs ; on voit même des dirigeants de syndicats ou d'unions locales avoir recours au vin d'honneur (on n'attire pas les mouches avec du vinaigre). Aussi, et ce sera notre conclusion, à l'aube de la nouvelle année, nous nous adressons à tous les travailleurs conscients de l'absurdité du régime actuel, de la misère de nos aïeux, de l'incohérence du prolétariat et de la duplicité des centrales réformistes, et nous leur disons : « Faites face à tous ces solliciteurs qui se moquent de vous depuis déjà trop longtemps !

« N'oubliez pas que l'émancipation des travailleurs ne peut être que l'œuvre des travailleurs eux-mêmes et n'allez surtout pas lâcher la proie pour l'ombre.

« Que l'expérience de nos aînés nous serve d'exemple; les mouvements sporadiques et désordonnés n'ont rien donné de bon. Les grèves limitées par le temps et par l'espace sont à rejeter et il est temps d'avoir recours à la grève générale, illimitée et intercorporative. »

Mais c'est là une œuvre profonde qui ne peut être confiée à une poignée d'hommes seulement. Il faut que toute la classe ouvrière s'y associe.

C'est tout ce que la C.N.T. sollicite des travailleurs en ce début d'année et elle formule tous les vœux d'une bonne réussite.

PIONNIERS DE LA REVOLUTION

Les hommes sont mus intellectuellement dans les ténèbres ; les universités forment, peut-être, des valeurs, mais celles-ci agissent, produisent, instruisent, dans un cadre limité. Les universitaires ne sauraient dépasser ce cadre sans se voir mis à l'index et s'interdite tout avancement dans une société qui doit poursuivre son chemin en méprisant toute conscience individuelle et en défendant le principe des classes nécessaires à la division des individus.

La lumière brutale du jour ne saurait être supportée par une jeunesse diplômée qu'un conformiste charge de reconduire l'enseignement de toutes les servitudes. Chacun, dans sa sphère, étudie, travaille, recherche, met au point, perfectionne, les principes de la science par laquelle il a consacré des années d'études, mais aucun de ces hommes ne consacre une fraction de son temps disponible à l'amélioration de la maière sociale.

C'est ainsi que, de siècle en siècle, les mêmes erreurs se reproduisent et les hommes ne parviennent pas à se débarrasser des autorités qui font loi et entendent interdire tout perfectionnement social pouvant élever les individus à se libérer des pouvoirs. Tous les Etats combattent l'émancipation de l'homme par tous les moyens dont ils disposent.

La libre formation intellectuelle fait de l'homme un révolutionnaire, ce qui ne veut pas dire un militant révolutionnaire. Parmi les intellectuels, bien des hommes arrivent à réaliser que le régime capitaliste ne peut se maintenir que par la pratique de la tromperie et de l'hypocrisie, avec, de temps à autre, la nécessité de l'application de la loi de la violence. Le courage et le désintéressement intellectuel forment le véritable révolutionnaire qui pourra travailler pour le bien de l'humanité et devenir un militant révolutionnaire.

Le militantisme révolutionnaire demande à l'individu d'être maître de soi, de ne se laisser impressionner par aucune critique extérieure ; c'est la croissance de la conscience en soi qui autorise l'action militante consciente. Le révolutionnaire n'est pas un pantin comme un soldat, c'est un homme qui, en conscience, agit pour le bien de tous. De génération en génération, les descendants de révolutionnaires ne font que développer les principes lucides autorisant le progrès dans cette lutte incessante qu'est la conquête de la liberté.

Cette liberté ne pourra être atteinte que par la révolution. C'est donc à ce but que les pionniers de celle-ci doivent travailler. Tout rêve de liberté humaine est visionnaire tant que les hommes ne disposent pas des moyens de faire la révolution, tous les efforts ne doivent contribuer qu'à sa préparation.

C'est donc dans le prolétariat, du fait qu'il est en bas de l'échelle sociale et qu'à ce titre il subit le plus d'injustices, que pourra se recruter l'élément quantitatif propre à constituer les premiers groupes nécessaires à la réalisation de communautés révolutionnaires, mais ces hommes devront subir, préalablement, une période préparatoire, afin qu'ils réalisent s'ils sont aptes à s'acclimater à l'expérimentation communautaire. Ces pionniers seront conseillés par des militants de base possédant la formation communautaire sans que ces conseillers puissent prétendre à des fonctions de chefs ,tous les communautaires ne formant qu'une seule et unique classe. Si, dans les premières formations communautaires, des alliances temporaires peuvent être conclues pour des fournitures ou des débouchés avec des représentants de la classe capitaliste, ces rapports devront cesser à mesure que la création d'autres centres communautaires autoriseront des échanges libres de communautés. Nous ne devons pas oublier, en effet, qu'aucun compromis engageant l'avenir ne peut être souscrit avec des représentants du capitalisme que nous devons combattre, et que nous devons détruire, au même titre que l'Etat.

Car les lois et la structure de l'Etat moderne sont la défense du capitalisme. C'est ainsi que l'Etat, piétinant toute dignité humaine, considère le travailleur comme une marchandise, son temps, sa vie une marchandise, sa liberté une marchandise. Par des lois qui entreront prochainement en application, le capital obligera l'individu au travail, réglementera sa vie. L'Etat a dégradé l'individu pour le ramener à l'état d'esclave. Nous devons donc lutter pour la défense de nos libertés et, en même temps, préparer les éléments nécessaires à réaliser les bases solides de la révolution. Ces bases solides de la révolution nous ne les trouverons pas chez les capitalistes ou leurs sujets, mais chez le peuple, les travailleurs, les exploités. « *Allez prêcher la liberté à ces spéculateurs avides qui ne connaissent que les autels de Plutus ! Tout ce qui les intéresse c'est de savoir dans quelle proportion le système actuel de nos finances peut accroître à chaque instant du jour les intérêts de leurs capitaux... Ainsi les abus sont l'ouvrage et le domaine des riches, ils sont le fléau du peuple, dont on se sert en le méprisant.* » (Robespierre).

RENE VILLARD

DE TOUT UN PEU

SAMEDI 7 DECEMBRE

Il m'est donné, de temps en temps, de m'assoir devant le petit écran, chez des amis. Hier, je me suis dérangé spécialement pour la fameuse émission « Cinq colonnes à la une » qui, paraît-il, s'annonçait comme sensationnelle. Quelle déception !... Et cela malgré d'excellentes images sur Dallas et ses habitants, dont on a essayé de nous montrer le climat à l'aide d'interview divers. Inévitable reportage encore sur l'assassinat du président Kennedy, suivi d'un autre sur la vie de famille de son successeur, le nommé Johnson. Lequel, si le ridicule tuait en Amérique, serait mort depuis longtemps. Qu'on en juge : frappé, après un voyage en Grèce, de constater l'existence de nombreuses stèles et plaques de marbre portant des inscriptions et des noms, il a fait installer chez lui dans son jardin, une table de marbre à même la pelouse, sur laquelle ses invités son tenus d'inscrire leur nom. En plus de cela, il nous a débité imperturbablement tous les clichés les plus éculés sur les bienfaits du capitalisme de la libre concurrence, sans oublier le couplet sur le standard de vie de l'ouvrier américain. A noter que cette séquence avait été faite avant l'assassinat de son prédécesseur. Une courte séquence nous montre quelques interview faits à Moscou, sur le même sujet. Le présentateur nous précise qu'il avait pu opérer librement et interroger les gens les plus divers, sans ennuis, mais que plusieurs dialogues avaient été supprimés. Il aurait été très intéressant de connaître le résumé de ceux-ci. Séquence aussi inévitable, sur le Concile, le Pape, le Vatican, les Monsignori... Sans aucun intérêt véritable sauf pourtant celui de nous confirmer dans l'opinion que l'Eglise romaine, inquiète pour l'avenir, cherche le moyen de rattraper le retard qu'elle a incontestablement pris sur l'ensemble des églises concurrentes qui foisonnent de par le monde. Après ces minutes de bla-bla-bla, la minute de vérité : un gosse, interrogé sur le Père Noël, n'hésite pas à dire que celui-ci achète ses jouets à Prisunic !...

Bref, pour me résumer, je dirai que « Cinq colonnes à la une » paraît vivre sur sa réputation. Ce qui est loin d'être considéré comme une façon de progresser.

« *Recemment, les exploitants agricoles de Châteaurenard avaient vendu directement aux Marseillais plusieurs centaines de tonnes de chouxfleurs et de salades. Mais, pour ces ventes directes, les producteurs avaient besoin d'une autorisation spéciale des Pouvoirs publics...* » Cette information est cueillie dans un journal du 4 décembre dernier. Voilà, si je ne me trompe, l'application-type de la fameuse formule socialiste « Du producteur au consommateur ». Pourquoi donc ne se généralise-t-elle pas, cette sorte de vente, depuis plus d'un siècle qu'elle a été formulée ? Quand on songe que Proudhon, déjà, préconisait l'entente entre producteurs et consommateurs! Et pourquoi, encore, est-il nécessaire pour ces ventes directes, d'avoir une autorisation spéciale des Pouvoirs publics ? Car là est le mal, les Pouvoirs publics, c'est-à-dire l'Etat, dont l'action néfaste sur l'économie ne peut être mieux illustrée que par cet exemple ! L'Etat, ce monstre insatiable, ne peut être que favorable à la multiplicité des intermédiaires en matière de circuit économique, car il touche, lui, à chaque stade. Les taxes et prélèvements divers s'ajoutant automatiquement au prix initial, c'est finalement, le consommateur qui en est l'éternelle victime.

LES ETUDIANTS, L'UNIVERSITE

De notre point de vue anarcho-syndicaliste, il y aurait beaucoup à dire sur l'Université et les étudiants.

L'Université, qui comprend l'ensemble du corps enseignant, se veut un corps constitué indépendant, autant que cela est possible, des Pouvoirs publics, c'est-à-dire du gouvernement. C'est pour elle à la fois une nécessité et aussi une tradition, et les conflits entre le corps universitaire et le pouvoir sont monnaie courante, au cours de notre histoire. Naturellement, il ne saurait être question de prôner l'esprit « révolutionnaire » de ce corps constiué, mais, pour nous, libertaires, il y a lieu de considérer favorablement son comportement, car celui-ci est toujours dirigé dans le sens de la liberté d'organisation, et aussi de l'indépendance vis-à-vis de l'Etat oppresseur par excellence.

En ce qui concerne les étudiants, ils constituent un phénomène dont je me suis rendu compte depuis longtemps. Issus dans leur presque totalité de familles bourgeoises, ils se comportent volontiers, au cours de leurs années d'études, comme des révolutionnaires. Et même, parfois, se réclament de l'anarchisme. Leur nonconformisme est alors patent, et leur attitude courageuse envers les représentants de l'ordre doit leur valoir toute notre sympathie.

Mais (car il y a un mais) cela ne dure pas longtemps ; à peine le temps des études pour la plupart... Et ensuite ? Eh bien, ensuite, ces étudiants volontiers frondeurs deviennent tout simplement de graves personnages importants, avocats ,ingénieurs, professeurs, secrétaires d'ambassades, ambassadeurs, politiciens, docteurs et fonctionnaires de toutes catégories. Certains même, cela s'est déjà vu, deviennent aussi préfets de police, et leur premier soin, dès lors, est celui de faire molester et même emprisonner les étudiants indociles du moment. Alors ? Alors, cela me semble être encore un de ces problèmes insolubles, comme le système capitaliste en a tant engendré. Il faudrait construire des écoles et des laboratoires, ouvrir réellement l'accès des facultés à « *tous* » et verser dans le secteur « *production* » les cancres et les faux étudiants. J'entends bien que cela ne résoudrait pas tout, mais j'estime qu'un essai de ce système serait bien profitable pour la communauté.

Mais qui donc serait capable de mener à bien une telle entreprise ? Qui ? Mais tout simplement un ancien étudiant devenu chef de gouvernement, et qui n'aurait point perdu la mémoire, qui n'aurait point oublié les difficultés matérielles dans lesquelles il se débattait, lui et ses camarades, à l'époque du « Quartier latin » !

Il y en a eut beaucoup, pourtant, de ceux-là, mais apparemment, ils furent tous amnésiques.

Le plus célèbre d'entre eux, Clemenceau, ne se vantait-il pas d'être devenu le premier flic de France ?

BLANQUET

L'INVRAISSEMBLABLE THESE

« Il y aurait d'abord une lutte quotidienne exigeant de l'action syndicale qu'elle s'intègre dans le processus financier capitaliste afin d'occuper une position de force lui permettant de discuter le partage des revenus du travail. Il s'agirait d'une lutte pour accroître les salaires au détriment des profits : grignoter le profit ! »

Or, nous savons par expérience, c'est une loi de l'économie capitaliste : « *que les salaires ne peuvent jamais dépasser les prix* ». Nous savons aussi : que le pouvoir d'achat des travailleurs est conditionné par la productivité : *plus on produit d'objets dans un temps égal, plus les prix de revient diminuent, et par conséquent, plus s'accroît le pouvoir d'achat.*

Mais nous savons encore, et c'est très important, que sous n'importe quel régime financier, il est et serait impossible au salaire de racheter sa production totale, même si le profit disparaissait, car les frais de production diminuent d'autant le pouvoir d'achat.

Et l'accroissement de la productivité n'a d'intérêt en régime capitaliste que si la production trouve des débouchés sur les marchés extérieurs.

Comme, d'autre part, cette surproduction apparente ne peut se vendre que sur les marchés extérieurs, faut-il encore que son prix soit concurrentiel, c'est-à-dire qu'il soit à égalité avec le prix des concurrents ou moins cher...

Le prix du marché extérieur limite donc le prix de l'exportation. Ce qui signifie que le salaire ne peut jamais dépasser ou gêner ni le prix intérieur ni le prix extérieur.

Que les partis politiques laissent à la classe ouvrière l'illusion de la possibilité d'abolir le profit, l'entretiennent dans cette erreur, c'est évidemment habile pour accéder au pouvoir, mais, nous le voyons en Russie, si le profit privé a été éliminé, on lui a substitué le profit étatiste qui n'est pas moins exigeant.

Au contraire, le rôle de l'économie libertaire est de dénoncer cette illusion, et se plaçant dans le cadre du régime actuel, de démontrer que le sort du salaire étant lié à celui de la productivité, et que cette productivité étant limitée par les possibilités de l'expansion de la *vente*, cette vente elle-même devant reculer tôt ou tard devant la saturation des marchés, ce salaire n'a plus qu'une vue utopique. Il se trouve dépassé par la nécessité des distributions gratuites. Soyons logiques, même si nous n'avons pas le sens de la justice : si la lutte quotidienne pour des hausses de salaire est sans avenir ; si, plus grave, l'économie capitaliste ne peu maintenir profits et salaires quand apparait la crise économique, qu'en suscitant des conflits guerriers détruisant hommes et choses ; si, d'autre part, à aucun moment elle ne peut envisager de distribuer gratuitement ce qu'elle ne peut plus vendre, c'est donc à n'en pas douter qu'il n'y a aucune possibilité d'atteindre le bien-être et la sécurité dans un régime fondé sur l'exploitation des hommes par les « prix, salaires et profits ». La thèse libertaire, considérant alors que la productivité, après avoir multiplié les biens, en limite la jouissance, déclare que la véritable action quotidienne révolutionnaire consiste à distribuer gratuitement une production qu'il faudrait détruire ou limiter sous le prétexte inhumain qu'elle ne peut être vendue !

Le problème de la libération sociale est donc avant tout un problème de distribution : passer de la vente à la gratuité. Maintenir et accroître la productivité en facilitant la distribution des choses par des services gratuits.

La grève doit cesser d'être une technique politique se proposant en vain le dépassement des prix, mais une manœuvre économique pour réduire, dissoudre les prix et les remplacer par la gratuité.

Gratuité des soins médicaux et hospitaliers.

Gratuité du transport des salariés et des marchandises.

Gratuité du logement, chauffage et éclairage.

Organisation des comptoirs communaux pour la vente directe aux consommateurs des produits agricoles, sous la responsabilité et le contrôle des syndicats agricoles et ouvriers.

Gratuité du ravitaillement et des spectacles pour tous les hommes au dessus de soixante ans.

Diminution de la durée du travail au fur et à mesure des progrès de l'automation.

Voici pour les grandes lignes de la lutte quotidienne du syndicalisme libertaire : elle ne se propose pas de dominer les prix, mais de les abolir.

Elle met en péril l'économie capitaliste par une stratégie ininterrompue ; elle sape les fondations de l'Etat.

En dehors de cette action, tout le reste n'est qu'une collaboration plus ou moins larvée avec le régime que l'on prétend vouloir détruire ; un attachement manifeste au salaire que l'on déclare vouloir abolir.

Un secrétaire confédéral m'objectait un jour :

« La lutte pour l'abolition du salaire est certainement la seule voie révolutionnaire pour abolir l'économie capitaliste, mais comment entreprendre une telle lutte contre une mentalité ouvrière acquise à cette formule, et comment agir dans cette voie quand quand on a, toute une vie, bataillé pour la hausse des salaires ? »

Evidemment, les deux actions ne se coordonnent pas : *elles s'opposent !* Comme on ne peut pas être dans l'Etat et le vouloir détruire, on ne peut davantage vouloir détruire le capitalisme en défendant sa colonne maîtresse : le salariat.

C'est donc bien par l'action quotidienne de l'anarcho-syndicalisme ou syndicalisme libertaire, que s'ouvre la voie de la libération sociale.

Tout régime qui prétend limiter la production à ses possibilités de profit et de salaires ne peut que maintenir l'inégalité des conditions.

La science ou l'art de répartir les revenus est incompatible avec les nécessités de la satisfaction des besoins.

L'économie libertaire est l'expression des nécessités. Elle la reste, même quand le prolétariat, égaré par ses politiciens, s'intègre sans dignité et sans clairvoyance, dans la machinerie capitaliste. Et c'est ainsi que l'anarcho-syndicalisme est appelé à intervenir dans les luttes quotidiennes pour impulser les esprits vers des méthodes combatives qui puissent les rapprocher du but suprême de la lutte révolutionnaire : l'abolition du salariat !

J. B.

Volonté et responsabilité

La Confédération Nationale du Travail reste à son poste de combat et si certains de ses militants n'avaient pas déserté par manque de volonté ou d'esprit de responsabilité, le syndicalisme français ne se trouverait pas acuellement dans une impasse.

Ceux qui sont partis sous prétexte que les théories de l'anarcho-syndicalisme ne sont plus d'actualité et sont allés apporter leurs concours aux autres centrales syndicales, ont oublié, dans leur calcul, un petit détail que je vais me permettre de leur rappeler.

Camarades, l'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ; et la vie et l'action de la C.N.T. sera l'œuvre de tous les efforts et les bonnes volontés de la base.

Nos principes, toujours fidèles à la charte de Lyon, nous permettent une action revendicative particulièrement sociale. Voici d'ailleurs quelques extraits des accords de ce congrès :

« Le congrès déclare que par son action revendicative quotidienne, le syndicalisme poursuit la coordination des efforts ouvriers ; l'accroissement du mieux-être des travailleurs par la réalisation d'améliorations immédiates, telles la diminution des heures de travail, l'augmentation du pouvoir d'achat, etc...

Il prépare chaque jour l'émancipation des travailleurs pour aboutir à l'abolition du capitalisme.

Le congrès tient à souligner que ce ne sont pas les discussions inévitables entre patrons et ouvriers qui constituent la collaboration de classe ; ne voyant, dans ces discussions qui résultent de l'état de chose actuel, qu'un des aspects de la lutte permanente des classes.

Le congrès précise que la collaboration de classe est caractérisée par le fait de participer, dans des organismes réunissant des représentants de la classe ouvrière, du patronat ou de l'Etat, à l'étude en commun des problèmes économiques dont la solution apportée ne saurait que prolonger, en la renforçant, l'existence du régime actuel ».

Camarades, y a-t-il incompatibilité entre ces affirmations de principes et l'idéologie libertaire ?... Aucune, et il suffit de vouloir mettre en pratique les moyens d'action propres à la C.N.T. dans le respect des accords pris par la base.

Dans les Centrales réformistes, il vous faut, par contre, obéir aux « bonzes » dont les desseins sont impénétrables, sous peine le cas échéant de vous voir expulsés comme ce fut le cas du camarade Baldoméro, de Bordeaux, et d'autres dont nous ne voulons pas citer les noms.

Ceci n'est d'ailleurs pas nouveau et déjà, au congrès de la IIe Internationale célébré à Zurich en 1893, le bureau fit expulser du congrès tous les délégués à tendance anarchiste.

En 1937, le bureau de l'A.I.T. eut un entretien avec le bureau de la Fédération syndicale internationale pour élaborer ensemble un plan d'aide au peuple espagnol en guerre contre le fascisme, mais le résultat fut nul car la F.S.I. sera refusa à coopérer avec le syndicalisme révolutionnaire.

L'orientation des centrales réformistes ne peut, en aucun cas, nous faire aboutir à l'abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme ; seul l'anarcho-syndicalisme, mouvement pilote qui réclame depuis ses origines l'EGALITE ECONOMIQUE ET SOCIALE, peut nous permettre d'atteindre ce but.

Camarades libertaires, votre idéologie est incompatible avec une quelconque collaboration avec l'Etat ou le patronat ; cessez de vous forger les chaînes de l'esclavage, celles-ci ont déjà trop marqué l'humanité...

Les circonstances actuelles pourraient permettre à la C.N.T. de reprendre sa place à l'avant-garde des luttes sociales... Alors ! un peu de bonne volonté, camarades !...

JEAN GIL

Communiqué

Pour des raisons de santé, le camarade Fauchois, rédacteur du « C. S. », a dû interrompre toute activité.

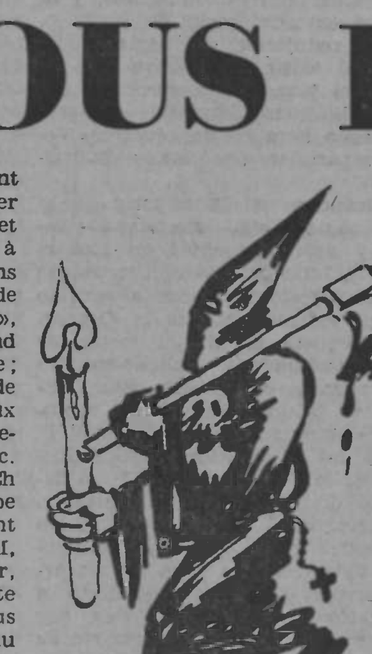
En attendant de désigner un nouveau responsable, la C.A.C. assurera la parution de notre organe confédéral.

Nous invitons donc tous nos lecteurs et correspondants à adresser provisoirement le courier au secrétariat.

Le versement des abonnements devra être adressé au camarade Soriano, C. C. P. No 14.103.62 Paris.

IL NOUS EMM...

Radio, télé, journaux, tous sont pleins de la nouvelle : « Il va aller en Terre sainte », voix mouillée et pleine d'onction à la télé comme à la radio, manchettes à la une dans tous les journaux à sensation, de « France-soir » à « Marie-Claire », tous nous font part du grand voyage de Paul VI en Terre sainte ; rien ne nous est épargné, le mode de transport, les sites, pardon les lieux saints où notre saint-père va se recueillir, le personnel de sa suite. etc. Non, rien ne nous est épargné. Eh bien, moi, je le dis crûment, le pape Paul VI m'emm..., comme m'ont emm... tous les papes passés, Pie XII, le copain à Mussolini et à Hitler, le si bon, le si grand, si ouvriériste Jean XXIII, comme m'emm... tous les papes de toutes les religions du monde.



Sectarisme, diront certains ; sectarisme peut-être, tout dépend du sens que l'on attache à ce mot. Moi, je pose la question aux catholiques : si la radio, la télé, les journaux diffusaient, écrivaient à longueur d'onde ou de colonnes les faits et gestes de la libre penése, des syndicalistes révolutionnaires, des libertaires, s'ils entretenaient leurs auditeurs, leurs lecteurs des moindres déplacements de leur secrétaire, que diraient les catholiques ? Qu'ils en ont assez et qu'ils se fichent royalement de la philosophie libertaire, rationaliste, etc. Cela est leur droit, mais la réciproque est aussi vrai. Bien des gens se fichent royalement des faits et gestes du secrétaire qui dirige la mythologie catholique, moi en tout cas j'en ai marre d'entendre déblatérer sur le concile, sur les encycliques, sur les voyages en terre israélienne ou jordanienne. Cette propagande de foire avec le tintamarre qui l'accompagne me casse les oreilles. Vous, catholiques, qui parlez si bien de la conscience, vous rendez-vous compte que c'est une escroquerie morale à la conscience que vous faites ? Par votre publicité, vous vous ravalez au même rang des apéritifs et des poudres à récurer.

Que vous parliez de religion dans vos revues, vos églises, d'accord, mais quand vous agissez pour tout envahir, vous dépassez les limites. Il est vrai que vous n'avez aucun sens de votre importunité, la délicatesse ne fut jamais le fort de l'Eglise, ayant l'art de s'insinuer partout où elle peut semer la graine d'opium. Vous avez maintenant à votre service, comme valets, les hommes politiques de ce pays, demain ceux des pays de la République dite socialiste, vous pouvez être contents ; c'est la plus belle victoire que la religion ait remportée depuis la séparation de l'Eglise et de l'Etat, c'est une belle revanche. Elle n'est d'ailleurs pas complète, car demain aucun écrivain, aucun journaliste, aucun homme libre ne pourra écrire ce que j'écris présentement, c'est pourquoi je me permets avant de clore ce court billet de vous dire à vous, le pape, à vous les évêques, à vous les curés, à vous enfin tous les bigots, allez psalmodier en chœur dans vos églises, écrivez des articles de fiel mélangés à l'eau bénie dans vos journaux, mais ne nous emmiellez plus sur les ondes ou dans la presse dite d'information par les voyages du pape ou les faits mythologiques de votre religion. Entre parenthèses, elle est loin d'être aussi poétique que la mythologie grecque ou égyptienne dont elle n'est en définitive qu'une pâle copie.

G. PIOU

CRONICA DEL PERU

EN el diario « Expreso » correspondiente al 28 del pasado noviembre, el tenor Jaume Miravitlles, que es corresponsal en Nueva York de este cotidiano limeño, nos ofrece uno de sus asiduos comentarios en politica internacional. Esta vez se refiere a España, destacando unas declaraciones hechas por monseñor Herrera, obispo de Málaga, y otras que hiciera el ministro español Fraga Iribarne en el acto de clausura de los « Festivales de España 1963 », afirmando, de pasada, el comentarista, que Gabriel Maura fue uno de los politicos más eminentes que tuvo España en todo lo que va de siglo, por preconizar e intentar realizar la « revolución desde arriba ».

Leimos con interés sumo el comentario que comentamos por tratarse de España, algo muy nuestro, y creíamos encontrar antes de finalizar el referido artículo, alguna tesis destinada a demostrarnos la sutileza, por lo engañosas, de esas manifestaciones herrero-fraguistas y, a la vez, el consiguiente grito de inconformismo. Debiamos pensarlo así recordando los sitiales que ocupó nuestro comentarista catalán aludido, en la escena político-social de Cataluña, y su condición, honrosa, de exilado politico.

Nos apena evidenciar nuestra equivocación. Por que eso de « libertad moderada pero real, la libertad de asociación moderada pero real, la libertad moderada pero real de expresión, y la «revolución desde arriba», para evitar la violenta desde abajo, como expresara el obispo malagueño, y eso de que « habrá más libertad progresivamente » según afirma Fraga, podrá constituir un acicate, un respiro o una esperanza de obtenciones inmediatas para las gentes fácilmente influenciables y acostumbradas en discernir según la... «guerra de las palabras», o lo que es lo mismo: la eterna charlatanería.

Mas nosotros, desde acá y el auténtico pueblo español desde allá, que sufre hambre y humillaciones, jamás aceptaremos la libertad moderada, limitada, porque este don tan preciado lo es cuando no hay escamoteo, cuando el sentir y obrar del hombre, en su parte más responsable y humana, se manifiesta sin traba ninguna. Y esta libertad así entendida por nosotros — inconformistas no por puro pasatiempo sino por impulsión a la obra de la evolución — una vez la disfrutamos bastante enterita. Pero no duró. La criminal traición de los militares confabulados con obispos y capitalistas acabó con esa libertad, luego de sembrar de cadáveres los campos de España. Esos hombres, pues, responsables de tanto dolor y tanto crimen no son los llamados a conceder ni la más mínima de las libertades, porque alma habian de tener para ello. Sólo cuando el pueblo conquiste su libertad será entonces amplia, real y verdadera.

DE LA JUVENTUD Y SUS ESTRAGOS

No ha mucho se protagonizó un hecho violento — cosa frecuente aquí — por jóvenes adolescentes llamados sockanroleros, por lo visto pertenecientes a familias pudientes, y que costó la vida de un detective. Con motivo de esto, un diario local pidió la opinión al respecto, al sacerdote Harlod Griffihs, quien trató de buscar el origen del mal, entre otras cosas sin importancia para nuestro comentario, lo siguiente : « Por lo demás — añadió — actualmente le educación en los colegios no se da la madurez necesaria, sino una simple colección de conocimientos de orden enciclopédico ». Diríase que la enseñanza escolar — así lo interpretamos — necesita más moral religiosa y de menos enciclopedismo. Grave error que se viene cometiendo a lo largo de milenios al considerar que los colegios, universidades, seminarios y la educación en general, sea ésta religiosa o laica, pueda acabar con esos males que la sociedad conlleva. Una prueba fehaciente que negaría toda tesis salida de los claustros religiosos, nos la brindan esos países ultracatólicos — Perú entre ellos — que aún mantienen la obligatoriedad de la enseñanza religiosa en los colegios y, lejos de disminuir las lacras como robo, dolo, crimen, sockansolerismo y prostitución, van en aumento. No sirven, pues, ni los rezos, ni procesiones ni — esto para los peruanos — vestidos morados en octubre.

Los problemas sociales y humanos que comporta la sociedad no es con educación ni filosofando que podrán ser resueltos, pues a la vista está de hasta cualquier miope, que ni la filosofía cristiana, tildada de la más « santa y pura », y con fabulosa cantidad de propagandistas y de dinero que fluye a chorro para tales menesteres, ha constituido el más natural y lógico de los procesos.

No podia ser de otra manera, pues el hombre está dotado de unos instintos terriblemente feroces, que no puede frenar ni dominar la educación ni ideología ninguna, si no la precede el conjunto en plena armonía de todos los valores materiales y síquicos que haga imposible la lucha del hombre contra el hombre por el derecho a vivir.

Cuando hayamos puesto punto final al sistema de economías de competición y lucha entre individuos para alcanzar una jerarquía; cuando la sociedad en que vivimos descanse sobre la sólida base del trabajo voluntario, pero responsable; si la suma de esfuerzos y el producto de ellos se destina a la colectividad y no al individuo, es entonces cuando las sociedades habrán asimilado el contenido verdadero y lógico de la vida.

ROMULO CHAVES

Tomo la palabra y opino

(Continuación y fin)

por Faustino PIQUER

NO disponemos en nuestro planeta de ningún pedazo de suelo en el que el sol estatal permita un desarrollo normal de nuestros ideales. Modernos judíos errantes, estamos condenados a la vindicta universal. Hemos de reconocer, compañeros, que abrazar el ideal ácrata y luchar por la anarquía con todas estas perspectivas pueda ser poco atractivo, necesitándose para ello una cierta valentía; y por lo tanto no es extraño, ni nos hemos de alarmar desmesuradamente, si al volver de las tormentas que de vez en cuando agitan la humanidad, en medio de esa desolación, sólo se vislumbre a un puñado de idealistas con suficiente temple y convicción para llevar adelante la tarea emprendida. Hombres de ese temple siempre los tuvo el anarquismo y, sin duda, los seguirá teniendo.

Con lo dicho voy a cerrar el capítulo que podría llamar de análisis de las causas que nos han podido conducir a lo que nos ocupa. Ahora quisiera analizar también las posibilidades que se nos pueden ofrecer con miras a superar esta situación.

No creemos podamos encontrar la solución, si solución puede llamársele, fuera de casa o mejor dicho, fuera de nosotros mismos. Coincido con el compañero Fontaura : « No se trata de hablar para la galería usando altisonante retórica, en lo que merece serena precisión ». Buscar las causas de un mal, es casi empezar a curarlo.

Cuando pensamos « airear » y vivificar nuestro Movimiento con el fin de ganar adeptos, impacentes de verle grande y vigoroso, hace falta que tengamos en cuenta : 1º) Si hemos de hacerlo como lo hacen quienes se los llevan, es decir, si hemos de ponernos al servicio de uno de los dos bloques que dominan el mundo, o simplemente firmando un armisticio con uno de nuestros tres poderosos enemigos : Estado, Capitalismo, Iglesia, como lo han hecho otros Movimientos sociales o sindicales, y que, naturalmente, hoy pueden enorgullecerse de poseer miles de adeptos en sus filas, al reducir considerablemente ciertos riesgos. 2º) Si es posible hacerlo guardando nuestra independencia, aceptando las consecuencias que comporta esa constante lucha contra viento y marea; con los que somos y con los que podamos ser, en más o en menos, según las fluctuaciones sociales u oportunidades revolucionarias que se nos puedan ofrecer.

Si el renovarse y recobrar vigor tuviera que ser a costa de la primera condición, desde luego, por lo que a mi respecta, prefiero fenecer como Movimiento, lo que equivale a decir, que antes dos formas de fenecer, escogería la más digna. Si ha de ser por la segunda, sigamos adelante. Y aquí, permitir que recoja el criterio de un compañero francés expresado en « Le Monde Libertaire » que creo sitúa bien esta inquietud : « Entre la abjuración — incluso circunstancial — y la crítica contemplativa; entre la acción por la acción y la torre de marfil, nos queda un vasto campo de posibilidades que va, desde la participación efectiva en los movimientos insurreccionales a la propaganda a fondo hacia las masas indiferentes, según el lugar y el contexto social ».

La participación efectiva en los los movimientos insurreccionales, fue siempre la gran convicción de Bakunin. Indudablemente, toda insurrección es una eclosión de rebeldías donde el anarquismo puede aportar orientaciones con miras a evitar sean frustradas las aspiraciones populares por los eternos oportunistas de la política. Ellas pueden, sobre todo, en el joven continente africano sediento de independencia, aspecto que creo debe merecer nuestra atención.

Propaganda a fondo hacia las masas indiferentes, ello requiere una cierta libertad de movimiento y medios económicos que otros disponen y nosotros no. Me parece que esta segunda dificultad podría compensarla una fuerta convicción ideal, individual y colectiva capaz de hacer consentir ciertos sacrificios de orden personal en beneficio del conjunto. Tendríamos que mirar de conseguir que nuestras publicaciones se diferenciaran ya de las demás empezando por no darles valor comercial, quiero decir que fueran gratuitas; ello podría conseguirse fundando algunas colectividades agrícolas o industriales en los países que la situación lo permita que podrían servir además como ejemplos concretos de nuestra propaganda, y esto no es ninguna quimera si tenemos en cuenta que se han conseguido fácilmente en un terreno particular y personal. En nuestro propio Movimiento hay bastante número de compañeros que diciéndose incapaces por no saber apenas escribir desempeñan un cargo, se encuentran hoy y por cuenta propia al frente de pequeñas explotaciones agrícolas o de pequeñas empresas de construcción o simplemente de algún comercio o pequeño negocio, lo que evidencia que todo es cuestión de empeño y convicción.

Con los que quedamos, veamos si aún esto es posible aunando incluso esfuerzos en el conjunto internacional; veamos también en el plan cooperativista, pues quizás también esto ofrece alguna posibilidad. Creo que todo radica en empezar, en hacer algo. Moverse significa continuar viviendo, la inercia es la muerte. Si alguien está encerrado en su torre de marfil, que salga si es que aún le queda convicción. Si, cambiemos impresiones, confrontemos criterios y estudiemos posibilidades de acción y que ello sirva para recobrar confianza y firmeza en nuestras convicciones.

No, el anarquismo no está para enterrar. Es un ideal de vanguardia y a él pertenecen las futuras generaciones. Nuestro deber es mantenerlo en vilo, empezando por concebir primero lo que podamos realizar. De nada nos servirán los grandes proyectos, las altisonantes resoluciones y los dictámenes, si no tenemos en cuenta el material humano de que disponemos, el ambiente y condiciones en que tenemos que desenvolvernos. No seamos celosos de esos millones de afiliados que poseen ciertos Movimientos y que parece que a alguno de nuestros compañeros empieza a quitarle el sueño. En resumidas cuentas son gigantes con pies de arcilla, es material humano domesticado. A nosotros lo que nos debe interesar son unidades conscientes, pocas o muchas, las que podamos, pero valorizadas.

Las plumas selectas de nuestros medios también podrían mirar de introducirse en publicaciones de gran alcance intelectual, desarrollando inteligente propaganda. Contactar y trabajar si posible en todo movimiento cultural y de vanguardia, dando a conocer nuestras ideas donde no lo son. No caer en un puritanismo excesivo que nos aisle por completo de todo contacto social humano, pero tampoco perdamos convicción y firmeza, hasta desfigurar lo que es es consubstancial y nuestra propia razón de ser.

Derechos y conquistas que disfrutaba el obrero en la Habana

POR fijación constitucional del año 1940, en su Titulo VI y por consolidación sindical, el trabajador cubano disfrutaba hasta asumir los destinos de sus seis millones de habitantes el esquizofrénico Fidel Castro, de las siguientes conquistas sociales, como mínimo, ya que hubo avances por encima de ellas :

1.—Reconocimiento del Trabajo como un derecho inalienable del individuo y aseguramein to de todo trabajador manual e intelectual de las condiciones económicas necesarias a una existencia digna.
2.—Derecho a un salario mínimo que se determinaba atendiendo a las condiciones de cada región y a las necesidades normales del trabajador en el orden material, moral, cultural y considerándolo como jefe de familia.
3.—Igualdad del salario sin distinción de sexo, experiencia o demás condiciones.
4.—Prohibición de efectuar descuentos en el sueldo o salario de los trabajadores, no autoriazados por la ley.
5.—Prohibición absoluta de pagar los salarios en vales, fichas, mercancías o cualquier otro signo representativo con que se pretenda sustituir la moneda de curso legal.
6.—Establecimiento de los seguros sociales como derecho irrenunciable e imprescriptible de los trabajadores, con el concurso equitativo del Estado, los Patronos y los propios trabajadores.
7.—Jornada máxima de trabajo que no podria exceder de ocho horas al día. Este máximo podria ser reducido hasta seis horas diarias para los mayores de catorce años y menores de dieciocho. La labor máxima semanal era de cuarenta y cuatro horas, equivalente a cuarenta y ocho horas en el salario.
8.—El derecho al descanso retribuido de un mes con sueldo por cada once de trabajo, dentro de cada año natural.
9.—Descanso en los dias de fiesta y duelos nacionales (4 dias), con el pago del salario o sueldo correspondiente.
10.—Derecho a nueve dias por enfermedad al año, con el pago del salario. Muchos sectores habian logrado otras ventajas que superaban la preceptiva constitucional.
11.—Protección a la maternidad obrera, de manera que la mujer no padia ser separada de sus empleos, por este motivo, estableciéndose, además, centros magníficos de hospitalización o el pago de una pensión durante el alumbramiento.
12.—Plena libertad de organización y desenvolvimiento sindical para asociarse y ejercer las acciones correspondientes en beneficio y defensa de las conquistas obreras.
13.—Reconocimiento del derecho a la huelga de los trabajadores, que luego estaba regulado en la legislación correspondiente.
14.—Derecho a la contratación colectiva independiente y libre, mediante el cual los trabajadores obtuvieron ventajas que no habian sido concedidas aún por leyes o decretos.
15.—La inamovilidad del trabajador en sus empleos, exigiéndose la formación de expediente de despido previo, que seria siempre por causa justificada, que no podia ser de carácter político o religioso.
16.—El aseguramiento contra los riesgos de accidentes del trabajo, en el centro de trabajo y en trayecto al mismo.
17.—Prohibición de las prácticas discriminatorias en la distribución de las oportunidades de trabajo.
18.—Fomento de viviendas baratas para los trabajadores.
19.—Creación del Ministerio del Trabajo como organismo público competente para conocer y resolver los problemas obreros, patronales, pero siempre mediante los procedimientos de conciliación, con participación activa y decisiva del Movimiento sindical.

Repetimos, gracias a la fuerza sindical y a las luchas de los trabajadores muchas de estas conquistas fueron superadas ampliamente.

(Informado por los compañeros cubanos refugiados en EE. UU.)

¿A dónde vas Jesús Romeo? ¿A dónde vas tú?

(Viene de la página 1.)

nalización de la gestión e incorporación a ésta de los beneficiarios; y creación de una sicología de coste en la masa asegurada...

No obstante, tuvo un conato de rebeldía y, más valiente que un jabato, nuestro querido Jesusin se marchó a Barcelona, donde el 29 del mismo mes de octubre pronunció un discurso antes los representantes del Mutualismo de las provincias catalanas. De dicho discurso, que versó sobre el Proyecto de Ley de Bases de Seguridad Social, entresacamos lo que nos ha parecido esencial :

— El ministro se refirió a «los problemas y dificultades que comporta la ruptura de las situaciones preestablecidas» y la tarea de hacer prosperar una empresa social ambiciosa y afirmó «que somos objeto, y lo seremos más todavía en el futuro, de severas y agrias críticas».

— Lamentó que voces mas informadas, «o peor intencionadas», deformen el alcance de la Reforma de la Seguridad Social, permitiendo que «quienes fueron por naturaleza oponentes de las Mutualidades Laborales aparezcan ahora como defensores de las mismas».

La reforma de la Seguridad Social, señaló el ministro, lejos de «obedecer a razones de capricho o de falsa demagogia», es una resultante de las demandas de los trabajadores y de los empresarios, una consecuencia de nuestra trayectoria social y una «inaplazable necesidad de España».

— Al sentar los principios de una Seguridad Social en el año 1963, el ministro dijo que era «una incongruencia y un anacronismo permitir la existencia del lucro mercantil en la gestión». Esperaba que hubiésemos tenido que plantear la batalla en defender los supuestos técnicos de la reforma. Pero no; «las voces iracundas han saltado en aquello que posee, dentro del Proyecto, más poderosos argumentos de justicia».

— El ministro prosiguió diciendo: «Se nos ha tachado peyorativamente de socializantes; se nos ha tildado de estatistas; «se nos ha acusado de ir contra la iniciativa privada. Pero el ministro de Trabajo no está dispuesto a admitir en ningún caso la tesis equivoca que identifica la idea de iniciativa privada a la idea de dividendo».

— Al precisar el tema de la supresión del lucro mercantil en la gestión, explicó el ministro que «las cantidades producidas por las cuotas deben ir íntegramente a las prestaciones, y que serían un contrasentido solicitar el esfuerzo común de los españoles, a través del Presupuesto Nacional, para destinar una parte de estos recursos a satisfacer dividendos».

— ¿A quién corresponde con más derecho la calificación de «cuerpos intermedios» (del «Mater et Magistra») a las Compañías Anónimas con fines de lucro o a las Mutualidades Laborales, en que la gestión y la responsabilidad corresponde a los empresarios y a los trabajadodes sobre quienes recae el peso y el dolor del accidente?»

Al pobre ministro (¡Jesús, Romeo! ¿dónde te has metido?) le atacaron por todas las bandas; hasta el extremo que la Cámara Oficial de Industria de Madrid hizo público un documento en el que se lamentaba de no haber sido consultada sobre el tal Proyecto. El diario «Ya», en un editorial, señalaba también que los Sindicatos quedaron al margen de la consulta y que, al parecer, lo mismo había sucedido con el Instituto Nacional de Previsión...

R el 5 de noviembre último, en el Boletín Oficial del Estado, aparecia el tan traído y llevado proyecto de Reforma. El carpetazo... y a resistir lo que se pueda...

Los diarios y revistas más importantes se han ocupado del problema y, bien orquestados, sostienen que el déficit ha de ser cubierto por el presupuesto; es decir por eso que llaman «solidaridad nacional»...

Y se nos ha ocurrido pensar (¡somos tan malpensados!): ¿ querrán, por ejemplo, que Gobernación y el Ejército se «solidaricen» ofreciendo los veinte y tantos mil millones de pesetas de que disponen en el presupuesto nacional? ¡Qué golpe!, ¿verdad?...

Esperemos los acontecimientos. No tardaremos en tener noticias.

PERLINO HURTADO

S. I. A.

CALENDARIO 1964

Ha aparecido en alarde artístico y solidario.

Precio, 3 francos actuales.

Pedirlo en todos nuestros puestos de venta.

Los que se van

Angel Amenós se merece un recuerdo. Cuando en lejanos tiempos empezamos a actuar, ya lo encontramos en la Sociedad de Obreros Curtidores. Era un « superviviente » del grupo anarquista que en 1906 se desintegró políticamente (unos para Salmerón, otros para Lerroux). Se trataba de unos cuarenta. Andando el tiempo, algunos fueron recuperados como militantes de segunda fila.

Los « nuevos » éramos jóvenes de 14, 15 y 16 años — uno de ellos un hermano de Amenós que hace años vegeta por Lieja — y tuvimos que empalmar directamente con los viejos internacionalistas — Carbonell, Marbá, Riba... — a falta de la generación intermedia, sólo representada por el Angel que acaba de extinguirse en Bélgica.

Amenós nos apoyó lo debido desde el gremio de Curtidores. Fue constante durante siempre, con alguna laguna que no afecta a la buena voluntad, sino a cosas del carácter. Los castellanos no le acentuaban la o del apellido por inconocencia del léxico catalán, y asi como Odena (ódena) les resulta *odena*, Amenós les viene Amenos, *a menos*. Juego de palabras que hacen sonreir, pero que exigen la rectificación, o la reposición debida. Angel Amenós, por constancia confederal o libertaria de 60 años, merece el saludo emocionado de todos.

Nuestra primera prisión la hicimos obligada y conjuntamente. Maniatados puño a puño fuimos a parar a la Modelo barcelonesa tras un viaje de setenta kilómetros.

Por ser posesor de algunas tierras, Angel se inclinó por el tema «campesinos». Porté, Arans y otros lo han conocido. Posiblemente también Fidel Marti de Valls, el esforzado de « La Voz del Campesino », ese estimable periódico que andaba del avellanero tarraconense al viñedo de Jerez de la Frontera. Amenós no era orador de clase, pero siendo necesario jamás faltaba a la tribuna. Organizar una comarca cual la de Sagarra, es duro, pero Amenós siempre nos había ayudado. Por venir de primeros de siglo, llegó a parecer hombre de otra época. Por él el año 1900 conectó con el año 1936, a pesar de la gran distancia social que los separa.

El corresponsal de Lieja nos dice que Angel Amenós murió fiel a la Confederación y a las ideas, y hasta su postrer suspiro se mantuvo de dorso a la Iglesia. Por todo ello va mi homenaje, que, hecho por mí, tiene una significación que sólo comprenderán los compañeros igualadinos. — *J. F.*

Conferencia de Peirats en Cachan

AL dia siguiente de su conferencia en Paris a las 9,30 en la Sala de la Alcaldía de Cachan — minúsculo pueblecito de la periferia de Paris — el compañero José Peirats abordó el tema apasionante de « La Organización confederal entre la crisis libertaria de adaptación y la de sus prácticas federalistas ».

La lejania, el frio implacable, y la asamblea extraordinaria de la F. L. parisina, redujeron, en cierto modo, la normal asistencia masiva que el interés del tema había suscitado entre la militancia. Imposible doblarse a la misma hora en dos queridos deberes separados por varios kilómetros.

Adentrándose en la historia de la CNT, el orador cita determinados periodos y acontecimientos en que el sentido práctico de la militancia se conjugó perfectamente con el sentido ideal, permitiendo el que la Organización siguiera siendo el motor de los acontecimientos político-sociales más avanzados de nuestro país. Captando las palpitaciones de la evolución del mundo supimos plasmar la idea de las Federaciones de Industria, y de la F. L. de SS. UU. en detrimento del núcleo soñador aislado, que correspondía a otra época. El revolucionario no es aquél que contempla la vida desde la copa de un árbol, garrote en mano, dispuesto a descargarlo sobre el que pase por debajo luciendo corbata, o vestido de cura. El revolucionario pisa firme en la sociedad en que vive y labora tesoneramente porque cambien las formas económicas, morales y sociales que consideramos retrógradas. El realismo no excluye el idealismo, pero si éste quiere vivir sin aquel riesgo de caer en la inoperancia, la abulia y el arrinconamiento. De ahí la crisis sufrida por el anarquismo en varios países de Europa y América.

En orden a principios y finalidades Peirats afirma que hay una cierta tendencia a confundir los primeros con los segundos, resultando un mojete de difícil digestión. La defensa de los principios se invoca, en ocasiones, para justificar actitudes francamente bizantinas que corresponden a la óptica, el lenguaje, la inquietud y las realidades del quinquenio 1930-35. Dice que la reunificación lograda por el Congreso de Limoges, era una necesidad física de la CNT y en ella se distinguieron los compañeros que, intérpretes de los principios morales en que se inspira el anarquismo, se mostraron generosos, tolerantes, justos y comprensivos. La vida militante es a veces, un problema de generosidad. Cita los ejemplos de Peiró, de Orobón Fernández, del propio Salvador Seguí. Los gestos de fiscal y el sectarismo trasnochado hay que desterrarlos de nuestro campo. Afirma que no son los principios los que están en crisis sino la interpretación que se les da y sobre todo la mezcla terrible que se hace entre las ideas, las tácticas y las finalidades.

Refiriéndose a un dictamen aprobado por el Congreso de Limoges el conferenciante condena la introducción en el seno de la CNT de los llamados organismos marginales, sin exceptuar a ninguno. Por mucha buena voluntad, aun con el mejor deseo de servir los intereses de la Organización, estas intromisiones tienden a perjudicarlos, a contrariarlos porque los problemas se examinan y resuelven bajo un prisma muy reducido que luega choca conflictivamente con el deseo general de la masa militante de la CNT. La tarea esencial, apremiante, de todos, es hoy la de acelerar la vuelta digna a nuestro país. Es allí donde el cuerpo algo enclenque de nuestra Organización exilada podrá recobrar la pujanza que merece y el prestigio que otrora tuviera. Somos en el destierro una planta sin tierra y sin agua propias. Es la mayor causa de las debilidades, las confusiones y las defecciones presentes. Pero el «coloso de los pies de barro», que dijera Maurín, tiene, sin duda, fuerzas intrínsecas que no sólo le han permitido sobrevivir 25 años de exilio, sino que le aseguran un buen porvenir a condición que sus militantes se impongan el deber de actuar con lucidez, audacia, inteligencia, generosidad y espíritu de cooperación dentro y fuera del movimiento confederal.

C. L.

París, diciembre 1963.

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
TELEPHONE : TRUdaine 78-64
PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Secrétaire confédéral : Joseph SORIANO
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS, 9e

Trésorier confédéral : Gérard CONTE.
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS, 9e — C.C.P. 11.493-55. Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE » : Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

U. L. DE CHOISY-LE-ROI - FOYER DES SOCIETES
Rue du Dr. Roux - Salle n° 11
Permanence : Chaque dimanche à 10 heures

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à Pijoan Amor, 5, rue de la Bédoyère, Perpignan

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Permanence : Bourse du Travail, Salle 15 bis (côté Mutualité), les mercredis de 18 à 19 heures.
Correspondance à A. Poizat, 20, rue Edgar Quinet, Saint-Etienne.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

El frío y lo demás

EL tiempo es riguroso, cruel, malo, criminal, se oyer decir, o decimos, mientras nos preservamos de su irreverencia, del implacable clima que nos ofende. Y, como si los elementos o el tiempo fuese un malhechor concienzudo y alevoso, se coincide y conviene en increpar y maldecir al tiempo. No nos proponemos sostener aquí que los extremos de la ley física o las diferentes manifestaciones de la Naturaleza, por ser tales, han de ser acogidas con agrado y fruición. Pues francamente, no estamos muy de acuerdo con los cantos que Homero hace a la magnificencia de la tormenta. Como tampoco nos seduce la peregrina exposición de los estoicos de la escuela filosófica de Zenón, afirmando que al achicharrarse las carnes no se siente el dolor.

Es de comprender que cuando la temperatura se registra a bajo cero, no siendo uno esquimal o por lo menos siberiano o finlandés, que el fetiche natural reciba nuestra disconformidad, nuestra objeción y nuestra repulsa. Son principios, fenómenos y misterios de la cosmología, hasta hoy insuficientemente dominados, en cuya acción perenne, propia e incontenible, unas veces nos ofrenda expansión y delicia y otras nos ocasiona malestar ,nos vence y minimiza. ¡Oh, veleidad del tiempo!, frío detestable que reduces y matas a ciertas especies animales, que con tu presencia o actualidad inexorable, amonestas y te ciscas en la anatomía y erguidez del hombre. Te maldecimos, aunque después, en recompensa ,nos dés con tus flores y tu sol sensaciones inefables.

Pero ¿qué es lo demás que, cruel y criminalmente, se asocia al frío? Sin hacer metáfora, el coautor que se envanece dando el tiro de gracia a los que mueren de frío, es el estamento sociedad. La sociedad inmisericorde, desigual y sostenida sobre los únicos pilares de la fuerza, cuya bifurcación es la práctica de la injusticia, aunque voluminada en folios, se le llama código.

***

« Un coup de main pour me lever ». Es o era el ayer repetido, salido del hueco de una puerta señorial en los alrededores de la Opera de Paris, cuando a las siete y media de la mañana, — hace ocho días — nos dirigíamos a nuestro trabajo. El ay o la demanda dolorosa, se hacia perceptible con timbre de voz exhalada de pecho y garganta de mujer. Impresionados por el solicitado auxilio, nos aproximamos a la puerta en cuestión. De un promiscuo montón de trapos y papeles, un rostro ajado y una mano huesuda de mujer sexagenaria, haciendo esfuerzos para incorporarse, no cesaba el angustioso ruego de « S'il vous plait, s'il vous plait ! » ¡Por favor, por favor!

Al levantarla con nuestros brazos no pudo de por sí sostenerse, y de nuevo hubo de doblarse sobre el lecho de trapos y papeles. En nuestro mal francés, y más indignados que azarosos, le ofrecimos nuestros posibles servicios. ¿Quiere usted un café?, ¿que la pongamos en algún transporte para que la lleve donde desee? — « Non, merci, je n'ai pas de maison », fue su respuesta. Mientras, poníamos en su esquelética mano 340 francos antiguos que contenia nuestro monedero. Le entendimos que una hija que tenía convaleciente de una operación, había sido desahuciada de la pieza o la habitación que tenían. — « Français ? — nos preguntó. — Refugiado español — le contestamos. Le dio a la cabeza, y nos dijo que ella también era refugiada de Hungría...

El frío es cruel, malo, implacable, criminal. Es verdad que el tiempo o el frío mata. Es el puñal que pincha y cercena las vidas de hombrés y mujeres, pero hay lo demás: la mano que afila el puñal; que da lugar a que mate el frío, previa la desventura y el desamparo. Si las dos mujeres ,madre e hija referidas, refugiadas húngaras — según nos dijo — no hallaron remedio, con dos noches más de este crudo diciembre teniendo por lecho el gélido mármol de la poyata de una puera, ya no vivirán. Y llamamos la mano que afila al puñal, al aliado alevoso coautor del frío que mata, al incivil sistema político-social que impera. A la sociedad inicua y monstruosa, que al mundo humano se le impone.

F. CRESPO

B.D.I.C

IDEAL y DESEO

CRITICAS y razonamientos al tema que nos ocupa, nunca estuvieron de más en toda época. Más de una vez éste fue tema manoseado por hombres capaces e inteligentes, que duda cabe; pero que, o faltaron a la verdad, o se colocaron fuera de toda lógica. A tal efecto, se nos ocurre transcribir esta conferencia para bien de la colectividad y de nuestro ideal libertario:

De José Ortega y Gasset se ha dicho mucho, se ha especulado más con su filosofía, se ha escrito imponderablemente. Y mucho más se ha de escribir, comentar, enjuiciar, criticar y hasta exaltar su obra, después que el filósofo europeísta feneciera en Madrid el 18 de octobre de 1958.

Decimos filósofo europeísta por cuanto en la corriente intelectual que la España actual atraviesa y en todo lo que va del siglo XX, dos figuras señeras, españolas, han enarbolado, cada una, diferente concepto sobre los derroteros culturales que España está llamada a seguir.

Ortega y Gasset, abrazando a Kant, a Nietzsche, a Hurerl, e influenciado por el pensamiento germánico, encarnaba al español abierto al pensamiento europeo, no aislado de la civilización del viejo continente.

Miguel de Unamuno, el otro pensador español, por el contrario, defendió la originalidad ibérica contra toda influencia extranjera.

Estas dos corrientes culturales han dejado en suspenso el pensamiento ibérico, para dilucidar y ahondar, fijar, en una palabra, la realidad de esa cultura, que no es inútil lujo en la vida, habiendo de buscar en la realidad el «todo».

Lo que nos importa de la filosofía de Ortega, como la de Unamuno, como de todas las filosofías en general, es no naufragar ni hundirse en los abismos de lo inseguro, sino quedar firmes en la «realidad».

A nuestro ver, lo importante de la realidad, lo más grave de la realidad es independizarla de toda jerarquía (incluyendo la orteguiana) y saber lo qué es la realidad.

El hombre siempre tiene prisa; le urge saber cómo son las cosas, y los fenómenos que deforman esas cosas. «Bajo la presión del tiempo (como muy bien dijo Ferrater Mora, discípulo de Ortega y Gasset) el hombre puede hacer lo que quiera menos una cosa: excusarse.» A esto vamos en conclusión, a esclarecer en lo posible una duda que nos deja perplejos sobre el concepto de Ortega. al hablarnos éts de «ideal y deseo».

«Tríptico», obra también de Ortega, dice en la página 12, ensalzando la figura de Mirabeau como entidad, como intelectual y, por último, como político y hombre de acción: «Hace mucho tiempo he postulado una higiene a los ideales, una lógica de deseo»; y más adelante y en la misma página, continúa escribiendo: «En definitiva, el «idealismo» vive de falta de imaginación; todo el que sea capaz de imaginarse con exactitud, realizando su ideal abstracto, sufre une desilusión, porque ve entonces cuán sórdido y sincero era, si se compara con la fabulosa cuantía de cosas deseables que la realidad, sin nuestra colaboración, ha inventado.»

Cada palabra de don José es un dardo lanzado en pleno corazón de nuestro ideal; más aún, directamente al corazón de todos los hombres que piensan libremente.

Examinando estos dardos con fina conciencia y meditada lógica, vemos que en verdad hieren causas profundas difíciles de sanar en lo colectivo y político-social, y dispénsesenos la frase; no así en lo exacto del individualismo, en el ideal que el hombre por naturaleza concibe, porque éste, viviendo por y para el ideal, sobrepasa los límites de todas las realidades que sin nuestra colaboración se han inventado.

«El ideal es uno lógica del deseo», dice Ortega y Gasset. Examinando esa lógica y ese deseo (y a pesar de las nuevas cosas que la realidad inventa) vemos tristemente que no son cumplidos, ni la una ni el otro; es decir, que lógicamente la lucha por conseguir esas realidades continúan hoy como ayer, y continuarán mañana para poder dar satisfacción a esos deseos. Pero el ideal nunca será cumplido, porque éste es abstracto, materia inconfundible del pensamiento humano, movimiento celular que piensa siempre más allá de las realidades y de los inventos, y no puede pararse a comparar, ni acomodarse en el deseo, porque sería la anulación de todo, la monotonía colectiva y, por ende, la muerte.

El ideal, desde que el hombre tuvo raciocinio —y de ésto hace siglos y milenios—, va buscando el más allá, lo inabsoluto, lo más allá del deseo.

Existen deseos cumpidos, y cosas deseadas no cumplidas. Estas cosas o realidades no cumplidas, así son para una mayoría de hombres que no subordinan sus necesidades y contentos a los deseos de una minoría. Estos sólo tienen ya vigencia, en contrapartida de las deseables aspiraciones que la realidad nos plantea. Decía el gran pensador chino, Confucio, que «una injusticia no es nada si se llega a olvidar». En el caso propio, podríamos decir igual del deseo. El deseo llegado a realidad, satisfecho, no es nada tampoco si se llega a olvidar. Pero lo que no ha llegado aún a realidad, lo que no pertenece a la colectividad global porque pertenece al pensamiento, que mucho más allá de toda realidad, es el ideal libertario, que no será cumplido nunca en su integralidad porque siempre será mísera la realidad según la imaginación constante y progresiva de la humanidad, y a pesar de esa falta de imaginación que nos endorsa Ortega y Gasset.

Podemos señalar como mal entendido, el significado de deseo confundido con el ideal. Para la mayoría de historiadores, políticos y literatos de toda especie, el deseo y el ideal se ha identificado estrictamente en el último.

Entiendo para mí el idea separado del deseo. Este llega a concretarse a veces hasta en aspiraciones de tipo nacional, social y político; aquél no llega nunca a cumplirse, porque es el continuo reformador de la revolución social, que nada ni nadie puede detener ni frenar. Deseo es impulso de la voluntad hacia la posesión, disfrute y adquisición posibles de algo, bien se trate en particular, colectivo o nacionalmente.

(Continuará.)

ANTENA

CUANDO EUROPA NOS MIRA

«España tiene 9.000 municipios organizados con un sistema prehistórico en unos casos ,o medieval en otros. Muchos de esos núcleos viven peor que en los suburbios capitalicios.» (Dicho en el Congreso de Urbanismo futurista celebrado en Grecia.)

EMBARAZO EN EL PARDO

MADRID.—El embajador argentino ha solicitado a Franco, en nombre del Gobierno de Buenos Aires, la extradición del ex dictador Perón bajo acusación de estupro, o corrupción de menores. Sorprendido, el generalísimo no sabe qué hacer.

VOLVERAN BANDERAS HEDOROSAS...

SAN SEBASTIAN. — En la ermita de la Virgen de Izaskol estaban depositadas tres banderas terciarias franquistas, en ofrenda a la patrona de Tolosa. De noche unos desconocidos fueron a desgarrarlas y a rociarlas con esencia de escusado, dejándolas lastimosas y en descrédito de gloria. En desagravio a los emblemas, hubo, días después, misa y cánticos en la citada ermita, habiéndose movido para ello unos 2.000 «movimientales». Tres banderas nuevas han remplazado a las «caídas».

COLABORACION ECONOMICA CON EL PAIS AMIGO...

TANGER.—Un grupo de 40 españoles de la situación franquista han sido detenidos en esta ciudad acusados de la fabricación de moneda falsa, siendo el país perjudicado Francia. En una imprenta clandestina establecida en el Zoco imprimían billetes de 5 francos para arriba. Los falsificadores están encerrados en la prisión de la Kasba. Entre ellos figuran un encargado y el director de publicidades del diario franquista «España».

CUANDO EL GOBERNADOR PONE SU VETO

SAN SEBASTIAN (OPE). — Se ha anunciado una candidatura para la Juna del Colegio Médico de Guipúzcoa. La forman los doctores: Barriola, Rodríguez Irigoyen, Gastaminza, Larrañeta Garmendia, Esnal, Ayestarán Lecuona, Oyarzabal y Barandiaran. Suscriben un manifiesto que dice:

«La consideración general y el prestigio social que no hace aún treinta años rodeaban al médico en el libre ejercicio de su carrera, han ido decayendo... El médico vive dolorosamente la continua mengua de los valores de su personalidad confesional... Se ha añadido durante los últimos cinco lustros la carencia de una personalidad colectiva, genuina, al no ostentar sus miembros directivos la representación plebiscitada de una mayoría. Hoy... se autoriza la libre elección de las Juntas de Colegio y del Consejo General, si bien con ciertas restricciones...»

En efecto, el gobernador ha vetado los nombres de los doctores Barriola y Barandiaran, sin duda para «confirmar» esa «libre elección».

EL ORO ESPAÑOL EN RUSIA

PARIS.—El embajador soviético en París devolvió al Jefe del Estado español, acompañada de una tarjeta de visita, la fotocopia del resguardo que sobre el depósito del oro español en Rusia le había sido enviada, según el director de la «Deustche Zeitung».

Este refiere que Franco le había manifestado que los rusos tenían en su poder más de 600 millones de dólares en oro español, del que el Gobierno de la República no había gastado más que el diez por ciento, según se prueba con la documentación del Dr. Negrín.

(El periódico «Ya» comentando esta noticia pregunta si no sería útil pedir a un tercer país que represente los intereses españoles en Moscú.)

RADIOOFUSCACION

BILBAO.—En esta ciudad existen actualmente tres emisoras de radio: «Radio Bilbao», de la Sociedad Española de Radiodifusión, «Radio Juventud de Vizcaya», de la Cadena Azul de Emisoras y «Radio Popular» dependiente del obispado. Los falangistas no tienen por lo visto bastante con dos y anuncian la instalación de otra en la Casa Sindical. Se titulará «La Voz del Nervión».

UN ENFERMO HABLA A LOS CIEGOS

SAN SEBASTIAN (OPE).—La televisión y la radio han transmitido el Mensaje del General Franco a los ciegos. Las primeras palabras, dichas con voz apagada, fueron acompañadas de actitud compuesta, que recuerda la figura del «caudillo» vista en los últimos tiempos. Pero, apenas el acto prosiguió su curso, Franco perdió el control de sus nervios, las cuartillas se le iban de las manos, las perdió varias veces, recobrándolas con dificultad, prosiguió su discurso con voz zarzallosa y tartamudeando, leyó su texto con desorden y dejó al público la impresión de que se trata de un hombre acabado. Era un enfermo que hablaba a los ciegos. Y en las manos de ese enfermo incapaz de leer unas cuartillas con orden y concierto están puestas las riendas del Estado.

LA PIEL DE TORO EN DISPUTA

MADRID (OPE).—En Alemania Occidental se habla de alquilar bases militares en la España franquista. Pero Norteamérica se ha cruzado en el camino porque los convenios con ésta garantizan una exclusiva que, por esta vez, ha evitado a España más instalaciones de naturaleza y designio militares.

LA FALTA DE MEMORIA

MADRID.—La captura de Argoud en Munich por supuestos agentes de la policía francesa ha dado motivo a la prensa franquista para publicar la noticia bajo el título de «violación criminal del derecho de gentes». Hace no tantos años, Companys, Zugazagoitia, Cruz Salido y Peiró, por poner algunos ejemplos, fueron capturados en Francia por la policía española (asistida de la alemana) y ejecutados en España. Podía la prensa franquista aplicarse su romance.

chispas

El Papa irá a «tierra santa».
¿Y qué? Yo tomaré el «Metro», y en ambos casos la Tierra no dejará de girar sobre si misma.

∴

«Doña Carmen Polo, después de comulgar y desayunar, tomó el tren para Valencia.»
El relator olvidó consignar que la Doña tal pasó también por el W.C.

∴

En no importa donde: «Franco fue aplaudido y vitoreado.»
Sin duda alguna, pues hacer otra cosa es perder el puchero en unos, y la existencia en otros.

∴

«Franco visitó esto o aquello.»
No es exacto. Siempre son cinco o seis mil los que con Franco visitan esto o aquello. El «caudillo» solitario no existe.

∴

Franco teme por su vida en razón a las muchas personas que ha inmolado. Por eso sus proyectos de viaje no son notificados.

∴

A propósito, ¿quién inmoló a Mola?.

∴

Pese a la guardia civil que molesta, en España viajan con más desahogo el mendigo y el gitano que el «caudillo» al que Dios y la G. C. protegen.

∴

Personajes de Estados extranjeros visitan a Franco y Franco no visita a los mismos personajes en el extranjero.
¿Por prevención, u horror a su traza de político traumatístico?

∴

Durante años los refugiados no podíamos trasladarnos fuera del lugar de residencia sin solicitud previa.
Al fin y al cabo, importancia que se nos concedía. De los traslados de los naturales, nadie se preocupaba.

∴

Viajar sin llamar la atención a nadie, es satisfacción suma.
En ello y en estado de conciencia, Franco nos envidia.

∴

Pablo IV irá a «tierra santa».
¡Vaya vacaciones para sus domésticos de Roma!

CHISPERO

Otras noticias

BUENA NOTICIA

CADIZ.—Después de 20 años de detención en Puerto de Santa María, el poeta Cristóbal Vega Alvarez ha sido liberado.

MAS DEMOCRACIA ORGANICA

BARCELONA.—La sede del Omnius Cultural ha sido asaltada por un grupo de energúmenos franquistas protegidos por la policía. Parte de las existencias en librería ha sido pasto de las llamas. Como es de suponer, «los delincuentes no han sido habidos».

DE LOS CONFEDERALES DETENIDOS EN PARIS

Tenemos la satisfacción de comunicar a nuestros lectores la excarcelación del compañero Enrique Guinart, hasta aquí recluido en la cárcel de la Santé debido a su significación antifranquista.

Nuestra enhorabuena a Guinart y a sus familiares, y a ver cuando podremos notificar la liberación de los restantes compañeros retenidos en la Santé y en Fresnes.

Ante la fiesta de Tarrasa en París

No se piense en aguaceros. Lo de las Arenas y de la Rambla de Egara ya ha pasado... al Mediterráneo. No más rimar abedules con baúles.

Lo de ahora es lo de cada año: reunión de familias para un hecho fraternal y solidario. Reunión de estima y conjugación de esfuerzos para una conclusión de ayuda. ¿A quién? A los compañeros enfermos, a los idem mutilados, a las familias de Granado y Delgado, y otra atención que atañe de cerca a la situación del Movimiento cenetista. Conducta constante y loable de un puñado respetable de compañeros que, a través de su relación ininterrumpida, procuran calor y espíritu de continuidad a los compañeros en estado de salud física o moral precaria. Contra toda disparidad de criterios —a veces lógica— nosotros somos de estos: de los que sienten y activan por encima de todo.

A veces en nuestro elemento se dice: «El localismo ha fenecido.» Erróneamente. Es humano conservar trato con conocidos de siempre. Por conocidos no engañan, y por conocidos se aprecian o se establece la pequeña distancia que la experiencia aconseje. Trotando por el exilio nos hemos asociado *ipso facto* con compañeros de gran recomendación que nos han asombrado por su falta de consistencia. Conocer a las personas exige observación propia, no ajena. No hay maldad en nuestra extensión cenetista, pero si ciertos desarreglos personales que cada cual puede y debe interpretar a su guisa. ¡Cuántos fracasos, cuántas decepciones no han ocasionado los apelotonamientos de compañeros desconocidos entre sí y llamados a constituir comités o grupos de «afinidad» oficiosa, pero humanamente inexistente!

No pregonamos localismo exclusivo, por ello, sino homogeneidad, cohesión e inteligencia sagazmente establecidos. Por esto la Agrupación Cenetista de Tarrasa cumple una labor fructífera, siendo de lamentar que las demás comarcas cenetistas no procedan lo mismo.

Es de esperar que los compañeros de no importa qué procedencia apoyen plenamente la labor solidaria de Tarrasa, visto el destino múltiple del resultado de su espectáculo y de la... cuestación que lo precede.

JO HAN

Ediciones SOLIDARIDAD OBRERA

Rafael Barret: OBRAS COMPLETAS (3 tomos)	22,50 F.
Voline: LA REVOLUCION DESCONOCIDA	13,50 »
Rodolfo Rocker: NACIONALISMO Y CULTURA	15,00 »
M. Dommanget: HISTORIA DEL 1.° DE MAYO	12,00 »
Antologías: EL AMOR Y LA AMISTAD	5,00 »
— CULTURA Y CIVILIZACION	5,00 »
— LA HISTORIA	5,00 »
— LA LIBERTAD	5,00 »
Felipe Alaiz: QUINET	5,00 »
Varios autores: SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA	3,50 »
Juan Rostand: LO QUE YO CREO	3,50 »
Pedro Vallina: CRONICA DE UN REVOLUCIONARIO	2,80 »
J. M. Puyol: DON QUIJOTE DE ALCALA DE HENARES	1,00 »
Luis Fabbri: INFLUENCIAS BURGUESAS EN EL ANARQUISMO	1,00 »
Víctor García: RAUL CARBALLEIRA	1,00 »
Anselmo Lorenzo: «EL POSEEDOR ROMANO» Y «EL PATRIMONIO UNIVERSAL» (Ed. popular).	0,30 »
Juan Ferrer: VIDA SINDICALISTA	0,30 »

EDICIONES « UMBRAL »

Felipe Alaiz: « Tipos Españoles »	5,00 F.
Mauricio Cranston: « Un debate imaginario entre Carlos Marx y Miguel Bakunin »	1,00 »

Pedidos y giros a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe (X°)
C.C.P. 1350756, París

COMUNICADOS

ADVERTENCIA

La Comisión de Relaciones aclara que los escritos aparecidos en las páginas francesas del «C. S.» sólo responden de ellos los compañeros firmantes de los mismos.

REGIONAL DEL CENTRO

El domingo, 12 de enero a las nueve y media, en la rue St-Denis, 79, tendrá lugar la apertura del Pleno anual de la militancia exiliada de la Región CNT del entro, bajo el siguiente *Orden del día:*

1.° Mesa de discusión y apertura del Pleno. 2.° Informe del Comité Regional. 3.° Impresiones y modos de actuación en orden a los acuerdos del Congreso sobre RR. de O. 4.° Manera de ampliar la acción militante en la geografía castellana. 5.° Concepto sobre el estado de conciencia social del pueblo español y métodos para contrarrestar la funesta propaganda bolchevique. 6.° Estado y revisión de cuentas. 7.° Dimisión y nombramiento del Comité Regional. 8.° Asuntos generales.

El Comité Regional

F. L. DE MONTPELLIER

— Notificamos que para el día 1° de enero de 1964, el profesor Emile Joseph estará a nuestra disposición para darnos otra conferencia.

F. L. DE VALENCE-ROMANS

Celebrará asamblea general el domingo 5 de enero de 1964.

Al *Orden del Día:* 1.° Importante información orgánica. 2.° Renovación de cargos: *a)* para el Secretariado, *b)* para la Alianza Sindical, *c)* para S.I.A. Y asuntos generales.

Se ruega la asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE ROANNE

Comunica a todos los compañeros que la reunión mensual ordinaria que debía celebrarse el día 5 de enero, ha sido aplazada hasta el día 12.

Lo que comunicamos para evitar desplazamientos inútiles.

Cercle Libertaire d'Etudes

animé par l'Union des Groupes Anarchistes Communistes de la Région Parisienne, avec la collaboration du groupe **Noir et Rouge**
le 10 Janvier 1964
« Intégration - Etatisation »
A la Salle Lancry, 10, rue Lancry, Paris (Métro Jacques Bonsergent).

MISE AU POINT

La Commission Régionale se voit dans l'obligeance de rappeler aux lecteurs du «C. S.» que les articles publiés en français n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

F. L. DE PARIS

Continuación de la asamblea el domingo, 5 de enero, por la mañana.

F. L. DE THIAIS

Convoca a reunión general para el 5 de enero en el local y hora de costumbre.

SUSCRIPCIONES

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS E INVALIDOS

Mes de diciembre - Lista III

Suma anterior, 310,50 francos.
París: Uno, 4 francos; Cano, 5; Francisca Vega, 5; Joaquín Satué, 5; Fleta, *de Houilles*, 5; Familia Marín, de *Houilles*, 16; Lino, 5; Torralba, 5; Apolinari Santamaría, 10; Bagés, 10; Una libertaria, 50; E. Mompel, 10; Manuel Buisán, 5; Carrasa, 5; Manent, 10; J. Arpal, 10; Abelló (dos veces), 20; Jaén (tres veces), 7; A. Barranco, 10; A. Carbó, 5; Emilio, 3; M. Criach, 5; Jarque, 10; Bagés E., 5. *F. L. Garges-les-Gónese (S.et-O.)* 35.
Total, 570,50 F.

SUSCRIPCION PRO FAMILIAS DELGADO-GRANADO

Suma anterior, 5.602,17 francos.
F. Local de París: Guillén F., 20; Jaime F., 20; Pradas J., 10; Pérez C., 5; Gironella A., 5; Veruet C., 10; Lázaro L., 10; González, 20; Botamino A., 10; Suárez, 10; Grupo de Metz, 30; Vázquez A., 10; Lino J. 10; Mestre A., 20; Jaén, 5; Juliana J., 5; Bautista J., 5; Andrade, 20; Abadías, 10; Torres L., 10; Pedro A., 10; Jaén, 4; Benitez S., 10. Núcleo juvenil de Bélgica, segunda entrega, 100. *Cuen*, José Navarro, 5; A. Meca, 5.

PRO COMPAÑEROS DETENIDOS Y HUELGUISTAS MINEROS

En el número próximo publicaremos el resumen de todos los donativos últimamente recibidos. Igual advertencia referente a la lista pro huelguistas mineros de España.

III

Cara al mañana

EL PELIGRO DE UNA SOLUCION CASTRISTA

Posiciones confederales

por José MUÑOZ CONGOST

LA experiencia cubana, en el proceso de cuya revolución intervinieron compañeros anarquistas, para verse al fin, no sólo desplazados, sino lo que es peor, perseguidos par el raz de marea comunista que la intransigencia americana levantó como reacción natural, es lección que no debemos echar en el saco del olvido los anarcosindicalistas españoles.

Harto sabidos nos son las tácticas de los seguidores del comunismo internacional, sus consignas de aliancismo y de constitución de frentes sin límites precisos. Alianza con todos cuantos puedan ayudar en sus intenciones y con tal de que las mismas les permitan una acción disfrazada.

No pueden venirnos de sorpresa las hábiles medidas de coacción política que desarrollan, en cuanto la ayuda de un país comunista se dibuja, allá donde se encuentran. De 1936 a 1939 tuvimos el triste privilegio de ser el escenario escogido y aprovechado por el juego de dichas coacciones y maniobras políticas.

Recogieron en su seno a la escoria del país que las circunstancias colocaron en la llamada zona republicana o roja. Con ello la organización política comunista que reunía tan sólo algunos miles de afiliados, al adoptar la línea de defensa de las clases moderadas — más próximas al franquismo que a la Revolución — convirtióse en adalid de la pequeña y gran propiedad de la industria, para aparecer a principios de 1938 como elemento determinante en la España republicana.

Bastó en ésta un simple sobresalto popular para dar al traste con la coacción vergonzante de los agentes de Moscú.

Y del divorcio que desde aquella fecha se estableció entre los representantes del Partido Comunista Español y el resto del antifascismo, es inútil hablar, por cuanto evidente y claro está a lo largo de los años transcurridos.

Fracasaron todos sus intentos de acercamiento. Fallaron sus consignas de Unión Nacional...

Y vimos después desplegarse aquella campaña ridícula de Bayo en horizonte cubano prometiendo... todo cuanto quiso.

Hoy... no podía fallar en la conjunción de intereses y en las facilidades que las relaciones de aquel país con Argelia les dieron... la aparición de nuevo fantasma publicitario, e intentó la creación de clima favorable, con ese Gobierno de una Tercera República Española.

Sus seguidores, las cohortes mínimas de que dispone fuera de las consabidos filas del Partido Comunista, lo constituyen cuantos viven la amarga vida del olvido por parte de una emigración política que ha sabido mantenerse digna.

Es natural que dicho Gobierno haya brotado allá donde la política verde de olivo de los seguidores del Kremlin se impusiera. Con su calor se alimentan y a través de un conjunto de circunstancias favorables desdibujan sus actividades, sin llegar a disfrazar la mano que tiene los hilos de la política, triste farsa del comunismo hispano, cuya acción perturbadora vuelve a comenzar.

Reímos quizá algunos con ironía pensando que va a ser una vez más, una algarada comunista y que como otras veces caerá en el desprecio y olvido general.

Pero hoy se instalaron muy cerca del suelo peninsular. Sus medios de propaganda son muchos. Sus consignas, tendentes una vez más a crear la confusión, con el sonsonete de reconciliación. Y esta acción en sí nos coloca de manera evidente en el caso de suponer la posibilidad de un resurgir de los descontentos mal canalizados, de una línea política de tal tipo, que preconizara y lograra mañana a España, una solución según la moda castrista.

No vale que pensemos en la impopularidad del comunismo entre los antifascistas mañana y el pueblo español.

No nos puede valer tampoco que enarbolemos el ejemplo limpio de la respuesta en febrero de 1939 al « putsch » comunista.

De entonces acá, vieron pasar mucha agua los ríos españoles y lo que ayer fue verdad puede que no lo fuera mañana.

No podemos discutir el hecho de que desde 1939 a estas fechas, nuevas generaciones brotaron, cuya savia rebelde se ha mostrado más de una vez en acciones esporádicas y aun organizadas, contra el franquismo. Y estas generaciones, crecidas en el ambiente hostil y cerrado de un país bajo la férula del totalitarismo, pueden ver en la causa comunista — asaz orquestada por la propaganda de Franco — y en el juego oportunista de esas nuevas banderas de combate que llevan la aureola de lo realizado en otros países, la panacea para sus males, como aglutinante pretendido de « todos » los esfuerzos.

No neguemos la habilidad psicológica de los dirigentes del comunismo, su conocimiento de las reacciones de las multitudes y su sentido profundo de la oportunidad. No en balde constituye dicho movimiento político una conspiración contra la libertad mejor dirigida que fueron el fascismo y e hitlerismo.

Sabe exaltar a las masas. Enseña en sus escuelas de formación de agitadores políticos y agentes internacionales a aprovecha todos los momentos y las ocasiones propicias. Desprecia toda moral, si ella está frente al objetivo político. No puede detenerse en el detalle cuanto la gran ambición de hegemonía es la que cuenta.

En tales condiciones es obligación nuestra tomar posiciones netas y saber en todo momento responder rápidamente y sin vacilaciones a todas las maniobras de este carácter. Somos quizá la mejor garantía de oposición española a todo ensayo de realización de tipo castrista.

Si la acción en la calle hubiera de encontrarse codo a codo con los militantes de las organizaciones comunistas. Si hubiéramos de vernos del mismo lado de la barricada, no nos dejemos llevar de la euforia del combate ni de la fraternidad de la pólvora. Conocedores de sus tácticas, nuestra acción debiera arreciar en vigilancia a derecha e izquierda y aun tras de nosotros, dispuestos a no dejarnos sorprender por quienes no observaran en momento alguno esta misma fraternidad a la que podrán hacer continuos llamamientos.

Combatir frente a los sicarios de la tiranía, y al lado de quien a nuestro lado se encuentre, pero con la convicción absoluta de que no hay ningún objetivo por grande e importante que quiera ser, que merezca el olvido de los principios de defensa de la libertad humana dentro de la dignidad y de los derechos del individuo.

Y con la idea precisa de que todo crecimiento de las huestes o de la influencia comunista será un atentado a esta misma libertad, a esta misma dignidad, a estos mismos derechos del individuo.

Convencidos de que la traición puede encontrarse emboscada a nuestro lado en cada momento, sólo el alerta permanente y la respuesta a toda provocación pueden ser una garantía de nuestra supervivencia.

Como será garantía el mantenimiento de la más violenta de las intransigencias, frente a todas las pretensiones de moderación en aras a contingencias exteriores.

Y el no ceder ni un solo ápice, ante las presiones del comunismo, guardando las posiciones logradas, en continua conquista de otras, sin escrúpulos de combate fraternal, pues la fraternidad es inconcebible para con quienes fueron, son y serán siempre nuestros enemigos más encarnizados.

Y desde ahora mismo, este combate debe comenzar. Nuestra propaganda, dirigida especialmente a las nuevas generaciones que animan la lucha en el país, debe explicar nuestro repudio a las teorías y tácticas del comunismo de Estado, las razones de nuestra experiencia, las razones ideológicas, éticas, humanas que explican esta discrepancia irreductible.

Romper la leyenda de su acción reivindicadora.

Si es necesario y preciso proseguir en nuestra labor de la divulgación de los crímenes del Francofalangismo, no debemos cesar en la denuncia cruda y violenta de todos cuantos al calor del combate contra el régimen, pretenden sacar el mejor partido de las situaciones, para el logro de hegemonías en contraposición con los intereses mismos de nuestro pueblo.

Y entre todas estas facciones, que visan sólo a sus propios intereses, la más activa, es la de los hombres al servicio de la Tercera Internacional.

Y a su alrededor, alrededor de ese llamado Gobierno de la Tercera República española comienzan a reunirse los nombres de cuantos por unas u otras razones se encuentran al margen de las organizaciones antifascistas, desplazados, expulsados, hombres de ambiciones desmesuradas y que sólo de esta forma, al socaire de esas turbias combinaciones pueden esperar el actuar con esperanzas de fruto personal.

Peligrosa bandada de rapaces representa para nuestro pueblo ese conglomerado de apetencias de dictadura cual la que se puso de moda en Cuba. Y es de nuestra ejecutoria, el salir al paso ahora como siempre a todas las maniobras que amenacen el porvenir de las generaciones españolas.

No fallaremos en la misión, en ese alerta que implica compromiso absoluto, de no ceder en nuestra voluntad de defender el porvenir del pueblo español contra todas las maniobras atentatorias, dictatoriales, vengan de donde vinieren.

«QUINET»

PRECIO : 5 FRANCOS

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française ..... 5 F.
Version fco-espagnole .. 20 F.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9e) ● CCP 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10e)
Tél. BOT 22-02. Tél. imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

ADAPTACION AL MEDIO

TEMAMOS la ocurrencia. Porque atraer no es adaptarse. Si el vulgo no viene a nosotros no hemos nosotros de ir al vulgo. Si la política emerge contra toda voluntad libertaria, no han de ser los libertarios quienes han de rendir armas a la política. Para vencer al Estado es imposible adscribiéndose al Estado, ser uno de sus peones, y menos de sus adalides. Falta en nosotros, afortunadamente, la dosis de jesuitismo o de marxismo que para ello precisa.

Adaptarse a la sociedad es cosa hecha, puesto que en ella radicamos y en ella nos desarrollamos. La cuestión estriba en superar, no en degenerar en homenaje a la irregularidad establecida. La actitud de transigencia, tal vez de participación en el negocio social estatificado, nos colocaría en la situación del atún, que colabora en la alimentación de los tiburones; de la oca, que en anuncios propaga (?) la excelencia de su grasa o de su hígado en papilla.

En libertario se es o se deja de ser: no caben términos medios. Renovarse no es, en nosotros, atrasarse, disminuirse, sino reactualizarse, no apearse del avance revolucionario de los tiempos. Porque obsérvese que los libertarios no estamos atascados en programas, en cláusulas, retenidos por los frenos de la conveniencia. Nuestra idea es esencial de progreso; se adhiere, automáticamente, al magno beneficio de la evolución natural o provocada, puesto que es mentira que estemos en perímetro cerrado, siendo verdad que nuestra idealidad abarca una amplitud extraordinaria.

Es importante en el individuo una formación fundamentalmente libertaria; haber consciencia cabal de ella; tener el sentimiento anarquista penetrado en la entraña, y el razonamiento en el cerebro, única forma de no incurrir en vacilaciones ni en dislates.

El compañero integral mejor se ejerce en la propagación en los medios ajenos que en la polémica por un nada en las reuniones propias. Es la conducta que tanto ha prolificado desde 1900 hasta el 39 que cierra nuestro ciclo de enormes posibilidades.

Si hoy estamos en gran parte reducidos, no desesperemos. Otras situaciones de infortunio hemos atravesado y superado. Seamos alentadores, e integérrimos, y continuaremos en promesa y garantía de un porvenir positivo.

¿A DONDE VAS JESUS ROMEO? ¿A DONDE VAS TU?

por Perlino HURTADO

NO es el título de una canción con música de aquélla que muchos de nosotros hemos oído en nuestra niñez : « A dónde vas Alfonso XII, a dónde vas tú... ? Tampoco hacemos alusión a la salida precipitada, pero con bandeja de barco de guerra, del núm. 13 de la casta. Si la cosa no fuera más seria, hubiéramos titulado este artículo : « La inseguridad de la seguridad o las tribulaciones de don Jesús Romeo Gorria ». Callemos, leamos y, después, apreciemos; esperando los resultados.

Recientemente, hace dos meses apenas, tuvimos ocasión de leer un artículo bastante completo en el diario « Ya » de Madrid, sobre la seguridad social.

Decimos bastante completo porque el articulista, además de escribir sobre los defectos del sistema de seguridad social; sobre la necesidad de reformarlo desechando lo anacrónico del mismo, da una serie de datos estadísticos que son todo un poema para quienes, como nosotros, se preocupan de ver lo que hay de verdad y de mentira en la propaganda franquista.

Se hace estado por ejemplo de la crisis financiera de dicho sistema; de la insuficiencia de las prestaciones y de una falta absoluta de solidaridad nacional en el sostenimiento de los cuantiosos gastos que conlleva la seguridad social.

Y después de decir que en el seguro de vejez y subsidio no han llegado las prestaciones al nivel de lo estrictamente imprescindible y que el seguro de enfermedad no es eficaz ni mucho menos, considera que la situación no es sólo alarmante, sino altamente peligrosa puesto que la crisis financiera será una realidad muy breve en algunas entidades del repetido sistema de seguridad social.

He aquí algunas cifras barajadas en el artículo en cuestión y que copio textualmente :

« 1°. el *déficit* de reservas calculado sobre el progresivo aumento de las jubilaciones alcanzará los 17.000 millones de pesetas.

2°, la seguridad social agraria se *inició* con un déficit de 18.000 millones de pesetas de reserva matemática y en los últimos tiempos ha crecido en proporciones alarmantes. Basta citar los siguientes datos para hacerse una idea de ello. En 1954, los gastos de farmacia se elevaron a 2.420 millones de pesetas. En 1959 lo fueron del orden de los 4.706 millones. Los números no engañan si no a quienes quieren mentirse a sí mismos. Esos dos mil y pico de millones de diferencia saltan a la vista sin necesidad de anteojos. »

¿Puede extrañarnos esto a los que llevamos 25 años denunciando la gran mentira del franquismo? Claro que no.

Pues 25 años hace que en el extranjero, los que no quieren ver lo que salta a la vista, han estado admitiendo como verdad la mentira que hoy comenta y divulga la prensa franquista. ¡25 años engañando al resto del mundo, que no a España, para decirnos ahora que la quiebra estrepitosa será para muy en breve! Castillo de naipes que se cae por sí solo... ¿Dónde queda, pues, el slogan ése de que España es el país más avanzado en lo que se refiere a la seguridad social? ¿Dónde están los beneficios que el franquismo, el falangismo, el fascismo español en general, prometió al pueblo que sufre? A este paso, Franco va a batir otro record : el que hasta la presente posee la tan alabada «dictadura del proletariado», que lleva medio siglo de vida y aún no saben los ciudadanos rusos lo que es o puede ser el comunismo.

Volviendo al artículo de marras, en el mismo se pregunda que de dónde se va a extraer el dinero necesario para colmar la insuficiencia financiera del sistema de seguridad social. Y, como quien no quiere la cosa, opta por la «solidaridad nacional», escribiendo que : «el único camino que permite llegar a ello es el del presupuesto nacional».

A simple vista, la sugerencia no es nada ilógica, porque, si la seguridad social está a cargo del Estado, ¿de dónde, sino del presupuesto, se han de sacar los fondos?

Pues no es tan inofensiva la proposición. Y veamos por qué.

El ministro de Trabajo, don Jesús Romeo Gorría, preocupado ante la magnitud de la catástrofe, se ha metido a estudiar estadísticas nacionales y extranjeras. Y aun sabiendo lo engañosas que son, se ha dado cuenta de :

1.° Que las compañías españolas de seguros, en el transcurso del año pasado, han obtenido un beneficio fabuloso en el ramo «accidentes del trabajo».

2.° Que en numerosos países, esos riesgos están cubiertos por el Servicio de Seguridad Social del Estado.

3.° Que si las compañías de Seguros obtienen tan pingües ganancias, más eficacia tendría la Seguridad Social puesto que con la supresión de los gastos de propaganda, comisiones varias, dividendos y otros gastos inherentes a la competencia entre compañías, las disponibilidades serían más importantes.

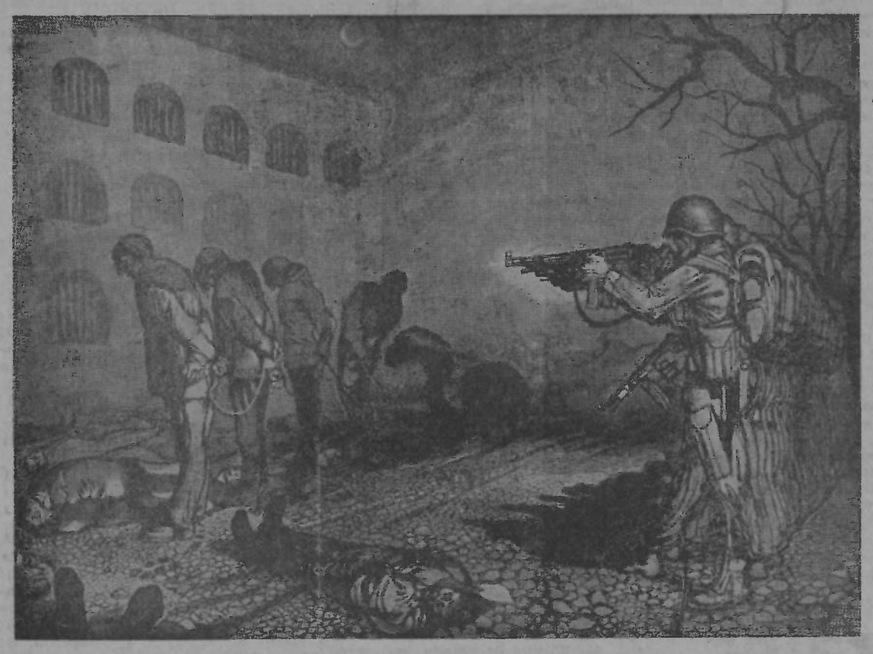
Ante tal descubrimiento se preguntó : ¿Y por qué no hacemos lo mismo en España? Y hete aquí que, exponiendo crudamente el caso a nuestro «invicto Caudillo» y servidores inmediatos, los ministros, les dice que en el proyecto de Ley de Bases de la Seguridad Social se podría introducir la reforma incluyendo el ramo de accidentes, ya que es la única manera de impedir la bancarrota estrepitosa del sistema de seguridad social y quien sabe si del régimen...

La reacción fue fulminante por parte de algunos ministros «peces gordos de las finanzas» : Franco se resistió, dudó y expuso su inquietud ante el descontento que la tal medida provocaría en los pilares más firmes del régimen : los de la Banca, toda ella emparentada a las opulentas compañías aseguradoras.

Y sin hacerse esperar, el Banco Español de Crédito, el de Vizcaya, el Central, el Hispano Americano y otros desencadenaron una ofensiva más o menos discreta para impedir que esa idea prosperara y les quitara muchos miles de millones de pesetas de ingresos anuales.

El ministro de Trabajo, pariente pobre del gobierno, a pesar de guardar en cartera esa su genial idea para mejor ocasión, desarmó ante la adversidad y en octubre pasado celebró una conferencia de prensa en Madrid dando cuenta del contenido y alcance del referido proyecto, cuyas líneas generales de reforma resumió en lo siguiente : uniformidad de las prestaciones; saneamiento del régimen financiero; ordenación y racio-

(Pasa a la página 2.)



Hitler o Franco es lo mismo

Anarquismo y cenetismo

por Juan FERRER

QUIEN estas líneas escribe y firma, podría parecer más sindicalista que anarquista por su actuación confederal de durante treinta años en Cataluña. Treinta años que van de la jornada de once horas a la de ocho. Gaje conquistado a pulso por el proletariado organizado, impelido, encabezado por los anarquistas situados en primera fila —la del sacrificio inmediato— en las sociedades de resistencia, en los tajos, en la calle.

Podría yo parecer estrictamene sindicalista, de no haber acudido a la organización obrera acuciado por las ideas anarquistas, que comprendí difundibles y arraigables en el seno de la multitud trabajadora. Y aun esa cosa, a veces : buscar ahincadamente gente obrera para el organismo cenetista a fin de que el ideal obtuviera audiencia y los trabajadores beneficio de la misma.

Digaseme aquí que me contradigo : la idea es pureza, el sindicalismo práctica. Y bien, no me opongo. Estamos en la época fugaz de las denominaciones, de las separaciones, de la disección social, de la especificación o clasificación de elementos y actitudes : mujerismos, masculinismos, juventudes, vejestudes, madurismos, infantilismos (esto último no es guasa, puesto que no voy a decir «ballillas», «flechas» o «pelayos»), en fin, que cada especie tiene su cajón, su clasificador social américo-germano.

Como antiguo, como práctico, como anarcosindicalista ejercido en terreno hábil, prescindo gustosamente de todo ese fárrago, de toda esa impedimenta que terminará maniatándonos. Antaño la visión de todo era más clara, más simple, más adecuada a la mentalidad de los trabajadores, nosotros considerados entre los mismos. La filosofía socializante era objetiva, discursos y escritos no desparramaban niebla. Todo se declamaba —a veces vociferaba, como ahora— con palabras claras, sin deseo de calar originalidad propia en la gente, para dárnoslas de sobreentendidos. El anarquista venía a la sociedad obrera a exponer puntos de vista y a tomar parte directa en comités de huelga, en partidas de la porra (¿por qué no?) y en tablados tribunicios, camino que conducía, infaliblemente, a la cárcel o a algo peor que la cárcel. El anarquista departía con sus compañeros de trabajo en la fábrica, en la sociedad, en el café o en el paseo, no importaba. Pero no permanecía en el arrullo de las palabras, sino que se libraba desaforadamente a los hechos, de donde el sacrificio, y de donde el crédito, el aguante, el desarrollo y el empuje de la Confederación Nacional del Trabajo. Ni sueños de existencia de una C.N.T. sin los compañeros anarquistas; ni posibilidad, en adelante, de una C.N.T. sin la dirección moral de la ideología y de la firmeza anarquistas.

¿Recordáis, compañeros de la época confederal heroica, cómo se resolvía en dos palabras el problema de pensar y decidir que hoy parece insoluble? Brazo y cerebro, teoría y acción, acción y cultura, lo que se quiera de esto, pero que siempre viene a redundar en lo mismo : el pensamiento del individuo puesto en obra, la conducta integral de ese que hoy damos en llamar «militante», el ajuste del acto a la palabra, el predicar con el ejemplo... ¿Se quiere mejor y más abundante lección de comportamiento anarcosindicalista, es decir, de compañero anarquista actuando en el sindicato intensamente, desinteresadamente, al extremo de confundir su idea con el quehacer diario de la organización de los trabajadores? ¿Se piensa, cuando se habla de decadencia del acratismo —y, por consiguiente, del cenetismo, puesto que lo uno se apareja a lo otro— en la miseria del anarco-capillismo, siempre ausente de las multitudes ,autodestinándose a la esterilidad, al esfuerzo negativo, y en la otra miseria del sindicalista estricto que, pregonando neutralidad y desidealidad en los sindicatos obreros, abre, aunque no se lo proponga, compuerta a las aguas turbias de la política gubernamental o de partido? En el primer de los casos, ¿no indica nada el descenso del anarquismo francés, con casi tantas capillitas como individuos? En el segundo caso ¿no dice nada Jouhaux, el neutralista que borró de la C.G.T. el anarcosindicalismo de Pelloutier, Pouget, Ivetot y Griffuelhes para dar opción al sindicalismo colaboracionista, o socialdemócrata, al fin para ser violentamente echado del máximo sillón confederal por los políticos socializantes de turno, los comunistas? Ejemplos de degeneración sindicalista basados en la neutralidad del sindicato hay muchos; pero el de Jouhaux es típico para señalar un yerro que ya parece haber prendido en nuestros medios.

Por uso de experiencia afirmo que el anarquismo filosófico no levantará cabeza si desprecia el concurso del obrerismo organizado. Ni éste dejará de ser apetencia y pasto de ambiciosos «neutros» o «políticos» alejado y menosprecíativo del impulso y de la influencia anarquistas. Un sindicato sin libertarios de la primera escuela, sin bases morales para una revolution integral, está destinado a caer en las redes estatales a título de intervención en institutos de beneficencia social, que beneficencia es lo recibido a mano tendida, siendo ganancia propia lo propiamente alcanzado. Si la idea del sindicato de los obreros para los obreros no resiste, con idea del sindicato para los líderes del color que sean, no hay Confederación libertaria posible, habrá tres letras cabeceras, una sigla, un anagrama y nunca más una sólida sindical progresista, prometedora y regenerativa del proletariado. Item más : con anarquistas cantores, *dilettantes* o de peña de café y copa, el acratismo no adelantará un solo paso.

El asunto no es, tampoco, de más o menos individuos, sino de constancia y firmeza en los mismos. No hay razón ajena que nuble a la nuestra por ser ella verdad probada, inmanente e imperecedera. Los conscientes estamos fuertes en ello y proseguimos en campo libre, sin puertas ni comodidades, puesto que hay que pernoctar bajo las estrellas, esa aurea sábana que a los comodones les sabe a mojadura.

MISION INCUMPLIDA

BENABARRE

LLEGUE a Binéfar al oscurecer y paré en una fonda bien apañada próxima a la estación. Diéronme el cuarto que el poeta Eduardo Marquina ocupase cuando aquí vino para escribir una obra de teatro. Sólo hice noche por no haber coche hasta el día siguiente para Benabarre.

Mucho frío, que era invierno y estaba toda aquella parte montañosa nevada.

— Si no me equivoco, terreno de caza mayor es éste.

— Eslo.

— ¿Jabalíes?

— Jabalíes y otros animales.

Las tierras rojizas semejan almagrales, los edificios son antiquísimos, la gente aspérrima, necesitada de lija. Hay una sequedad ambiental que obliga a fruncir el ceño. Donde uno más forastero se encuentra...

Cuando llegué a Benabarre, mi padre hallábase en la estafeta de Correos conversando con el jefe, persona ilustrada que conocía la historia de Aragón al dedillo.

Por entonces, el autor de mis días preparaba una nueva obra sobre Alfonso I de Aragón, muerto en el sitio de Fraga. Esto parecía poco atinado a la familia, debido a que la situación no era lo que había sido y exigía dedicarse de lleno a otras más prácticas ocupaciones. Con esta embajada fuí a Benabarre. ¡A propósito era mi señor padre para aguantar familiares homilías ! Decidí no abrir mi boca.

— ¿Qué te ha parecido lo que te he leído?

— Pues... no sé qué te diga.

— ¿Eh...?

— Sí, hombre, sí; muy etopéyico, muy logrado todo, sólo que Alfonso I de Aragón era un poco más zopenco.

— A tí te han enviado de casa a echarme un jarro de agua fría.

— No lo pienses.

— Mi rey el Batallador no era para llevar cuernos.

En el pupilage particular de mi padre no había disponible más que una habitación con una sola cama de una sola plaza, de modo que pasé la noche sin dormir sentado en una silla. Muchos años han transcurrido y no se me olvida la exclamación a media noche de mi padre: «¡Ay mamica!»... Su madre hacía medio siglo corrido que había muerto.

Escritor correcto, editorialista profundo, cronista ameno.

Llovió todo el día y no vi Benabarre. El agua puso feas las fachadas de las casas. Una vez en la mía me preguntó mi madre :

— ¿Qué ha dicho tu padre?

— Ha dicho que Alfonso I de Aragón, casado con doña Urraca de Castilla al enviudar de don Raimundo de Borgoña, no tenía madera de cabrón.

PUYOL

DISCOS

Tenemos presos en Francia. La adversidad que nos persigue sigue ostentando marchamo franquista.

Cuando entramos pasamos a cumplir pena de encierro campero en purgación de un delito: haber perdido la guerra en España. Delito que hasta la recuperación de España no habremos cancelado.

De entre los españoles más afectados por el infortunio, la gente de la C.N.T. está en cabeza. ¿Qué representamos para ser tan distinguidos, aunque sea para un fastidio? Un valor, una entereza, puesto que nos sostenemos solos. Los comunistas, por ejemplo, respaldados por todos los P. C. y por Rusia, son más considerados en todas partes, y, por ende, menos advertidos.

Sin embargo, se nos regatea importancia. «Esos se extinguen. Carecen de calor y apoyo exteriores. No conocen el goce de ser mayoritarios». Ilusionismos. Hemos estado en mayoría en campos de castigo y en las prisiones por saltar alambradas. El número de compañeros nuestros muertos estúpidamente (ahora se ve) por la causa de los Aliados, es impresionante, así como las vidas cenetistas perecidas en accidentes del trabajo. Es raro el hospital que en españoles no cuente con mayoría de enfermos confederales. ¿Qué no será, pues, en la calle, y en los movimientos de agitación antifranquista, o antifascistas, para que nos entiendan mejor los ciudadanos franceses?

Se detiene para Córcega, y allí van confederales. Se «recoge» por manejos contra un Estado amigo (¡Qué amigos tienes, Benito!, del Refranero español) y a la cárcel van cenetistas. Siempre nosotros en índice para desagrados, siempre desconocidos para agrados.

«Esos no tienen importancia, esos se extinguen». ¡Qué ilusiones, cuánto afear fuera del tiesto! ¡Sí somos la «mala hierba» que nunca se extingue, la hierba buena que tanto prolifica, perfuma, adorna y cura!

Ya se darán cuenta nuestros enemigos cuando nosotros resultemos más amigos de nosotros mismos.

DISCOBOLO

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

EL CLIMA MORAL EN DALLAS

SE abrió el proceso de «Ruby» (Jack Rubistein) a menos de un mes del atentado contra el presidente Kennedy. El que mató a Lee Oswald, presunto autor del atentado, cuenta con seis de los mejores abogados del país. Todos los intentos realizados para inocentar a Ruby reafirman la impresión de que éste no es ni más ni menos que un hombre de paja puesto al servicio de obscuros intereses. Las dificultades que se interponen en el camino de las investigaciones tendentes a descubrir la trama de los hechos, corroboran la misma impresión.

Para obtener una visión objetiva de las circunstancias que rodean el hecho, hemos consultado *L'Adunata dei Refrattari*, conocido y acreditado quincenario en lengua italiana que se publica en New York. Es tanta la abundancia de materiales que nos aporta que escogemos de preferencia la transcripciones de otras publicaciones que inserta la «L'Adunata» en sus propias columnas. Interesa hacerlo, porque en ninguno de los diarios vocingleros de Europa se han recogido detalles tan capitales para la formación de un juicio en torno al caso. Por ejemplo, se recuerda que el 24 de octubre, en la misma ciudad de Dallas, se maltrató, insultó y amenazó a Adlai Stevenson, que ocasionalmente representaba a John Kennedy. Se acusaba a ambos de los más horrendos crímenes de «lesa patria», en particular por el empeño puesto por el presidente en la solución de los problemas raciales, que son secuela y vergüenza de los Estados Unidos, y por su actitud vis a vis de la U.R.S.S.

El mensaje de las pruebas acusatorias contra Lee Oswald se avera carente de solidez y sólo se apoya en la circunstancia de que, muerto el presunto autor del atentado, no hay manera «física» de probar su inocencia. Pero tampoco su culpabilidad, como lo apunta el «Times» de fecha 1 de diciembre, al decir que «En cuanto al motivo que haya podido influir en Oswald —si en verdad es el matador—, éste constituye el aspecto más misterioso de todo lo ocurrido».

No se ha dicho, por ejemplo, que en la misma mañana del 22 de noviembre circulaba por las calles de Dallas una octavilla con la fotografía de Kennedy, bajo la inscripción lapidaria de «Buscado por traición», en tanto que el diario local, «The Dallas Moning News», publicaba un manifiesto super-patriótico en el que se saludaba al presidente preguntándole categóricamente : «¿Por qué hizo usted pedazos la Doctrina de Monroe favoreciendo en cambio el espíritu de Moscú?» Y dice aquí «L'Adunata» : ¿Con qué lógica se puede atribuir a un filo-comunista el atentado contra un presidente al que se acusa de filocomunismo?»

El manifiesto insertado en el «The Dallas Moning News», en nombre del «American Fact-Finding Comitee», contenía doce puntos, cada uno constituía una pregunta insidiosa dirigida al presidente. En una de éstas se decía : «¿Ha ordenado usted o permitido a su hermano Bobby, el Attorney General (Roberto, el ministro de la Justicia), el contemporizar con los comunistas y sus compañeros de viaje, así como con todos los extremistas de izquierda de América, permitiéndole al propio tiempo que reniege a los americanos que son leales, porque critican vuestra persona, vuestra administración y vuestras directivas?»

La pregunta era en absoluto caprichosa y fuera de lugar. Kennedy no se manifestó nunca tibio para con los comunistas y hacia cumplir como sus antecesores las leyes anticomunistas y antisubversivas promulgadas en los tiempos de Mac Carthy y de Mac-Cornick. La prueba es que el «Times» del 21 de noviembre publicaba un despacho de la Agencia Press, en el que se decía textualmente : «El Attorney General Roberto F. Kennedy ha requerido al Board, dedicado al control de actividades subversivas, de tomar nota y registrar los nombres de nueve hombres y una mujer, en tanto que miembros del Partido comunista (y por lo tanto agentes de un gobierno extranjero).» Sigue la enumeración de nombres con la indicación de sus respectivos lugares de residencia. Se constata así que hasta el último día de su existencia el difunto presidente continuaba en la tradicional caza a los subversivos de toda condición y que la acusación de los reaccionarios de Dallas carecía de justificación.

∴

Los ultra reaccionarios —dice «L'Adunata»— después de tratar de individualizar el atentado en una sola persona procuran ahora limitar a Oswald la responsabilidad exclusiva del acto, como si fuese posible aislar a un ser humano del ambiente en que vive y se desarrolla. La revista «The Nation» del 14 de diciembre responde a tales pretensiones diciendo que no se trata de dar golpes de pecho ni de llorar acerca del porvenir de los inquietos que viven entre nosotros o de la necesidad de acudir en su socorro, sino de contemplar la realidad cara a cara y tratar de poner remedio al clima de violencia en que todos vivimos, no sólo en Dallas sino por todos los sitios. Y dice así :

«Siempre hay seres «agitados» (más o menos locos) en torno nuestro y siempre tendremos necesidad de una regeneración moral. Pero es mucho más importante el hecho de que gran parte de la violencia contemporánea puede atribuirse a las actitudes y a la política oficiales. Una sociedad que dedica tantas actividades y la mayor parte del balance nacional a la fabricación de fantásticos instrumentos de destrucción, no tiene razón de manifestarse sorprendida cuando comienzan a fallar los tradicionales tabús o proclamas contra el uso de la violencia. Hace bien poco que hemos tenido ocasión de discutir seriamente de la posibilidad de poder matar a centenares de millones de seres humanos. Y la discusión tuvo lugar en todas las capas sociales de la nación incluidos los mismos orígenes de las religiones. Cuando —como ya ha ocurrido— los propios teólogos afirman que es moralmente lícito recibir a tiros de fusil hasta al vecino cercano que tratase de entrar y buscar abrigo en un refugio familiar privado, no es para asombrarse de que mucha gente llegue a aceptar la idea de que la «violencia» puede servir a buenas utilizaciones.

»Ante el espectáculo diario proporcionado por los noticiarios de televisión, o por las reproducciones en colores que aparecen en las revistas nacionales, dando méritos a los aspectos atractivos o eficaces de los bombardeos a base de «nopaler» y de otros aspectos de la guerra en las selvas, e incluso de los estragos producidos en las poblaciones civiles, no se puede pretender que se inculque así el respeto por la vida humana. Los relatos acerca de las actividades de la C.I.A., de sus luchas a capa y espada en varios rincones del mundo con sus bien logrados complots destinados a derrocar régimenes «hostiles», no son realmente adecuados para promover el respeto hacia las leyes. Se podría llenar una biblioteca con los sermones, los artículos de fondo y los discursos mediante los cuales no sólo se invoca el uso de la violencia en los asuntos internacionales, sino que se incita a la violencia contra aquellos ciudadanos que manifiestan opiniones que no placen a los incitadores. En el curso de estos últimos años la violencia ha ido aumentando en el Sud, con incidentes cada vez más frecuentes y más horribles. En una iglesia de Birminghan una explosión lanzó al aire los cuerpos de varios niños. Un blanco mata a un negro de un escopetazo. La violencia de una multitud deshonra el recinto de una Universidad. Actos de violencia reciben la sanción implícita de las autoridades elegidas, los que matan con la palabra y con el ejemplo, o violan las leyes y el orden y todo esto hace pensar que no surge de un estado de ánimo en descenso, sino que corresponde al «cuadro más amplio» de la guerra y de la preparación a la guerra...»

Puesto que las gentes sensatas constatan que vivimos en un régimen de violencia, en un clima de violencia generalizada, y que este clima engendra nuevas violencias, ¿por qué no darse el gesto decisivo de suprimir el mal por su base?

Si todos los seres conscientes del mundo se dieran la mano...

GFP-3428

L'ORDRE SOCIAL

« LE SYNDICAT DOIT ETABLIR L'ORDRE SOCIAL »

CETTE affirmation que nous avions faite dans le núm. 253 du COMBAT SYNDICALISTE en juillet dernier, et que nous soutenons toujours, reste, aux yeux de nos militants de la base, d'une simplicité élémentaire.

Le syndicat étant la base d'organisation de tous les élements productifs unis dans le but bien précis d'apporter à l'ensemble de la collectivité le maximum de bien-être et de liberté, il doit conserver son caractère essentiellement Federaliste.

La « Charte d'Amiens » confirmant l'article 2, constitutif de la G. G. T. déclare :

« La C. G. T. groupe, en dehors de toute école politique, tous les travailleurs conscients de la lutte à mener pour la disparition du salariat et du patronat ».

Le Congrès précise sur les points suivants cette affirmation théorique :

« Dans l'œuvre revendicatrice quotidienne, le syndicalisme poursuit la coordination des efforts ouvriers, l'accroissement du mieux-être des travailleurs par la réalisation d'améliorations immédiates, telles que la diminution des heures de travail, l'augmentation des salaires, etc.

Mais cette besogne n'est qu'un côté de l'œuvre du syndicalisme; il prépare l'émancipation intégrale qui ne peut se réaliser que par l'expropriation capitaliste; il préconise comme moyen d'action la grève générale et il considère que le sindicat, aujourd'hui groupement de resistance, sera dans l'avenir le groupement de production et de répartition, base de réorganisation sociale. »

En fait nous ne faisons que suivre fidèlement le plan de combat tracé par nos ainés :

Victor Griffuelhes, Fernand Pelloutier, Pouget, Ivetot, et de nombreux autres camarades avaient vu juste; hélas ! avec trop d'avance sur l'Emancipation des travailleurs.

Cela ne diminue en rien la valeur de leur idéal qui est resté le nôtre. • • •

Le demi-siècle qui nous sépare de tous ces valeureux militants ouvriers, est riche d'expériences et d'enseignements; contrairement aux affirmations de la revue « ICO » dans son núm. 22, le syndicalisme authentique n'a pas échoué, et qui, plus est, il reste la seule planche de salut pour le prolétariat international.

...« En toute honnêteté (c'est la revue « ICO » qui parle) les camarades de la C. N. T. devraient avouer qu'ils ont essayé avec des forces beaucoup plus importantes que maintenant, de réaliser ce « syndicalisme authentique », et qu'ils ont échoué. Non pas à cause d'eux-mêmes, ou des hommes, mais parce que ce syndicat n'a pas de place dans la société capitaliste et qu'il est rapidement éliminé, en tant qu'organisation de travailleurs, s'il veut satisfaire les revendications immédiates et rester pur en même temps. »

Essayons tout d'abord de trouver un terrain d'entente sur le plan idéologique.

Le désordre social étant dû au déséquilibre économique de la société capitaliste qui engendre, par sa structure, des corps parasitaires ,aucune forme d'organisation, hormis le fédéralisme duquel se réclament les anarcho-syndicalistes, n'a pu apporter de solution à ce problème de base.

La raison est simple, les prérogatives accordées à ceux qui ont mission de veiller sur nos destinées contiennent en elles le ferment du désordre. Aussi, l'ordre ne peut être instauré que par une société égalitaire, régie par des accords émanant de la base; étant bien entendu que cette base, émancipée, est en mesure de se gérer elle-même ses propres affaires.

Nous n'irons pas jouer sur les mots; que la forme d'organisation que nous préconisons s'appelle syndicat, conseil ouvrier ou comité de travailleurs, peu importe... Ce qui importe ce sont les réalisations...

...Et des réalisation il y en a eu de multiples. La Révolution Maknoviste en Ukraine, et, plus près de nous les collectivités libertaires de Catalogne et d'Aragon.

Or, qui était à l'origine de cette transformation sociale de 36 ? La C. N. T., section espagnole de l'A. I. T., et contrairement à ce que vous affirmez, camarades de la revue « ICO », ce sont bien les hommes qui sont responsables de l'anéantissement de cette œuvre, retardant ainsi l'avenement de la justice, de l'ordre social, **sur notre planète.**

Le syndicalisme authentique **avait su, au sein d'une société corrompue, faire germer dans lesprit des masses laborieuses l'espoir d'un monde meilleur sans barrières, sans privilèges et sans maitres.**

La place nous manque pour citer en détail les réalisation pratiques accomplies en 1936 par les travailleurs espagnols; mais nous y reviendrons car certains documents gagnent à être connus et le peuple français a oublié beaucoup de choses que la C.N.T. se fera un devoir de lui rapeler.

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C. N. T. — A. I. T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

36e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 279 — Version française 0 10 francs — Version espagnole 0 40 francs — 9 Janvier 1964

SYNDICALISME ET RÉVOLUTION

De plus en plus, le Syndicat devient un organisme dont l'action se révèle profitable au Capitalisme, car il permet à celui-ci de connaitre le degré de soumission et les exigeances de la classe des travailleurs. Il permet de grouper la volonté du prolétariat en une force qu'il s'agit alors de manœuvrer par la ruse. Il autorise se pouvoir à prendre, à l'avance, par des lois, des décrets, des ordonnances, toutes dispositions utiles limitant la possibilité d'affranchissement du prolétariat. Les grandes centrales syndicalistes sont, désormais, officieusement des services d'Etat dont les chefs ne sont, en réalité, que des fonctionnaires qui bénéficient d'honneurs et de prébendes.

Le syndicalisme fut autrefois révolutionnaire; Victor Griffuelhes, secrétaire de la C. G. T. fut, au début de ce siècle, un animateur qui donna au syndicalisme sa véritable expression de lutte révolutionnaire. N'écrivait il pas, avant 1914 : « La patrie apparaît à l'ouvrier sous les traits du patron, du contramaître, du soudard, du juge et du gêolier ». Au Congrès de Marseille, en 1908, la C. G. T. prend position contre la guerre en décretant l'ordre de grève générale révolutionnaire à l'annonce de toute mobilisation. Jusqu'au 27 juillet 1914, des manifestations sont organisées contre la guerre mais, quelques jours plus tard, le 1 août 1914, la C. G. T. prend une attitude contraire à celle qu'elle avait décrétée et Jouhaux, à l'enterrement de Jaurès, l'annonce officiellement. Dès ce jour, il existe une cohésion entre le syndicalisme et le pouvoir représentant du Capitalisme; le syndicalisme révolutionnaire de la C. G. T. est bien mort.

Seule, l'influence des anarcho syndicalistes aparaît encore, donne au mouvement syndicaliste sa véritable forme révolutionnaire et autorise pour l'avenir, l'espoir de l'écrasement du capitalisme. Mais encore, faut-il que cette minorité prolétarienne révolutionnaire, qui ne transige pas avec les profiteurs de la classe des travailleurs, puisse affranchir et grouper les meilleurs éléments du prolétariat, c'est là, la tâche des militants du syndicalisme révolutionnaire.

La lutte des centrales syndicalistes se confine, présentement, en des réajustements de salaires qui sont indispensables. Le souci majeur des syndicats d'Etat est de transformer une nouvelle société du travail succédant à la précédente et ne portant aucune atteinte au principe de l'exploitation capitaliste. Par des « réformes » qui ne sont que de très modestes concessions inévitables, on en chaine l'ouvrier et on tente de créer l'embourgeoisement d'une fraction de la classe ouvrière. Mais, sous une forme, moins brutale ,existe toujours l'exploitation de l'homme par l'homme et le maintien des privilèges du capitalisme. Celui-ci, pour survivre, tente l'impossible auprès des travailleurs afin de les intégrer à sa conception d'exploitation. Si le niveau de vie du travailleur s'est amélioré, il oublie que c'est par une aliénation complémentaire dans son travail, par l'application du principe des heures supplémentaires.

Le caractère ambigu du syndicat se manifeste ainsi : Il est pour le capitalisme un rouage essentiel, nécessaire au maintien de la garantie de l'exploitation de la classe ouvrière et, pour le travailleur, un élément représentatif autorisant les révendications qui passent du niveau de l'atelier à l'échelle capitaliste. Par leurs fonctions, les centrales syndicalistes sont opposées à la libération de l'homme. Le syndicalisme révolutionnaire, en refusant toute compromission, demeure, seul, le rouage autorisant l'espoir de l'avénement d'une société plus humaine.

« *Nous aimerions, certes, être d'accord et réunir dans un faisceau puissant les forces de l'anarchie, mais nous ne croyons pas à la solidité des organisation faites à force de concessions et de sous-entendus et où il n'y a pas d'accord et de sympathie réelle entre les membres. Plutôt désunis que mal unis. Et pourtant nous voudrions que chacun s'unisse avec ses amis et qu'il n'y ait pas de forces isolées, de forces perdues.* » — *(Extrait de « Sul compito immediato et futuro dell'anarchismo », de Gamba.)*

RENE VILLARD

EAU POTABLE ET PULLULEMENT

Grâce aux engrais chimiques, aux fongicides et anticryptogamiques de toutes sortes on parvient à arracher aux sols des rendements agricoles qui permettent de nourrir un nombre toujours plus considérable d'hommes. Les plantes se dévitalisent, les fruits retiennent les toxiques dont on les protège, le cancer fait rage mais on n'en dénonce pas la cause essentielle, car c'est aussi l'objet de soins rentables pour le corps médical (1).

Le problème de l'eau potable, de la pollution des eaux, crée des difficultés croissantes avec le pullulement des hommes. Le problème de l'eau potable offre cette difficulté majeure : le volume de cette eau, non seulement ne s'accroit pas, mais diminue proportionnellement à l'accroissement de population.

Il y a 100 ans, la plupart des sources donnaient une eau pure, car elles surgissaient de nappes souterraines isolées des centres d'habitation. Beaucoup d'entr'elles donnent encore une eau potable, mais *elles n'en donnent pas plus qu'il y a cent ans alors que la population s'est accrue de 30 à 40 %.*

Les torrents et petits cours d'eaux conservent encore leur pureté et leur oxygénation pendant plusieurs kilomètres, mais après ! Ces eaux passent dans les villages, les bourgs, les cités, recueillent tous les détritus de la civilisation. Les industries y rejettent leurs résidus toxiques. Tous les cours d'eaux sont donc pollués en dépit de statistiques faussées afin de ne pas effrayer les consommateurs.

Quand les cours d'eaux deviennent des fleuves, on peut dire qu'ils sont les porteurs des toxiques industriels et agricoles, de tous les virus élimi nés par une société trop nombreuse : ils deviennent les grandes voies des affections de toutes sortes.

Prenons un exemple entre mille : les eaux de la Seine et de la Marne. Les eaux de la Seine grossies des eaux des égouts entraînées par ses affluents, et par les égouts de Paris, contiennent en période normale : 20 % de pollutions.

En période d'été, les eaux passant d'un débit de 36 mc seconde à 20 mc, c'est donc 50 % de pollutions que l'on enregistre en plus. On peut dire qu'en cette saison, les riverains et baigneurs sur le cours de la Seine se baignent dans une fosse d'aisance.

Les riverains de la Seine dont l'esprit est pollué par la politique ont demandé à l'Etat d'instaurer une politique de l'eau.

Qu'est ce à dire ? Que les politiciens suppriment l'excrémentation humaine et les déchets industriels ? Que les cultivateurs cessent d'employer des engrais et des toxiques qui sont entraînés dans les eaux souterraines jusqu'à la pollution des sources ?

L'assemblée nationale ouvrit donc un débat à ce sujet. On a ainsi appris que la consommation d'eau doublait tous les quinze ans sur l'ensemble du territoire.

Remède ? Réduire le gaspillage et la consommation par tête : mais à aucun moment, nul politicien n'à émis l'avis que si l'on réduisait la natalité on pourrait ainsi conserver un certain pouvoir de consommation. Non, non. La civilisation industrielle et du Profit ne saurait bannir nos excrémentations des plans d'avenir : c'est taire, par politesse, que notre avenir est dans la m...

Et c'est ainsi que par les sources, les cours d'eaux et les fleuves, les déjections d'une civilisation viennent aboutir à la mer..., à cette mer de nos rêves et de nos congés payés, comme si nous étions impatients de retrouver sur les côtes ce que nous avons abandonné sur les rives de nos cours d'eaux...

En conclusión, le problème hydrologique se présente ainsi : eau potable à consommer et eaux diverses pour les soins d'hygiène et les besoins industriels et agricoles. Nous avons vu que toutes les eaux de sour ce sont polluées dès leur sortie du

sol, et qu'elles charrient microbes et virus jusqu'à la mer. Les eaux des côtes sont également polluées par les hydrocarbures, les égouts côtiers, les retombées radio-actives, le rejet des déchets atomiques directement à la mer. Toutes les eaux deviennent donc toxiques dans leur composition, et, par suite de l'afflux des naissances, insuffisantes dans leur volume. L'UNESCO a pris l'initiative de réunir les spécialistes de 18 pays en vue d'étudier pendant dix ans le problème concernant les ressources mondiales en eau.

Dans dix ans — si la guerre n'éclate pas avant — il y aura quelques millions d'hommes de plus sur la terre et un peu moins d'eau à la disposition de chacun, et cette eau sera toujours de plus en plus polluée.

Dans ce domaine comme dans tant d'autres, le bon sens voudrait que l'on commence par une mesure pratique :

« *Attendu que le pullulement humain provoque inévitablement la pollution des eaux potables et la diminution graduelle de la consommation individuelle, la limitation des naissances n'est elle pas la première mesure à employer pour éviter les pollution et conserver à l'individu le volume d'eau nécessaire tant à sa consommation qu'à son hygiène et ses plaisirs ? Sachant, d'autre part, qu'il est impossible de purifier l'eau potable sans porter atteinte à la santé de l'homme ,la limitation des naissances n'apparait-elle pas comme un devoir social tant pour le présent que pour l'avenir ?* »

Car il s'agit maintenant d'envisager les mesures que les pouvoirs publics prétendent efficients pour transformer des eaux polluées en eaux potables.

Ce sera l'objet de notre prochain article.

(1) *Nous verrons dans le prochain article que le corps médical est enfin intervenu avec un retard et une insuffisance qui témoignent que le Profit est, pour beaucoup un virus bienfaisant.*

L'évolution du syndicalisme

Si j'en crois l'intéressante documentation qu'il m'a été loisible de consulter, le syndicalisme est passé de la période naïve à la révolution naire. Pourquoi naïve ? Tout simplement parce que la logique humaine pure ne conçoit pas l'imposture. Il faut en effet se rendre à l'évidence que les mots « République et Démocratie » avaient sur les individus un tel ascendant que quiconque osait mettre en doute les qualités effectives des principes issus de la grande révolution était jugé comme parjure ou dément.

Heureusement la nature expérimentale de l'homme incline à l'analyse des phénomènes de tout ordre. Bien qu'en matière sociale, il soit à déplorer une incompréhensible lenteur, il n'en est pas moins réconfortant de souligner que cette lenteur conditionne néanmoins l'effervescence impondérable qui caractérise l'évolution de l'homme dans sa lutte contre la tyrannie.

En effet, la naïveté des premiers syndicalistes, mise à dure épreuve par le refus brutal des travailleurs dont ils attendaient une meilleure compréhension a permis d'opérer une sélection assez riche en promesses pour en arriver à concevoir avec l'éviction des détenteurs des moyens de production, la création d'une administration économico sociale à la mesure de l'homme.

Qu'on ne s'y trompe pas, le capitalisme n'ignore rien des possibilités de réalisation d'une organisation syndicaliste-libertaire. C'est d'ailleurs ce qui explique sa nouvelle orientation de « condition sociale ». Depuis la reconnaissance du droit de grève en passant par l'approbation de la constitution de délégations permanentes au sein des Comités d'Entreprises, jusqu'à une juridicion consulaire et pro législative.

Bien sûr, il nous faut déplorer l'éparpillement des forces syndicalistes, surtout grâce aux déviations opérées par de pseudo-syndicalistes; lesquels mûs par le besoin de faire une carrière vitale estiment plus rentable d'expurger les principes de base qui ont précédés leur ascension, afin d'ouvrir les portes de leur boutique à une clientèle plus abondante.

Bah ! C'est dans l'ordre des choses humaines. La lâcheté des masses est seule responsable de cette excroissan ce réformiste. Au reste, nous, syndicalistes révolutionnaires aurions tort de nous alarmer outre mesure. Hé oui, le syndicalisme révolutionnaire a joué un tour de vache au capitalisme. Même s'il n'est pour l'instant qu'une peau de banane, il a déjà fait du dégât dans les rangs des mufles capitalistes et de sa valetaille.

Nous pouvons nous nous en rendre compte par la division d'intérêts sordides qui ont germés dans les cervelles simiesques (de singes) des cadres, mercantis, etc., tous se battent comme des chiffonniers pour accroître leur pâtée. Mais laissons ces « syndicalistes » à leurs crottes et revenons à notre syndicalisme.

En matière sociale, comme en toute autre matière, l'hypothèse précède toujours la réalisation du but à atteindre. Certes la question sociale nous touche évidemment au plus haut point et nous sommes inévitablement enclins à espérer la réalisation rapide de nos prétentions, d'autant que la durée de notre existence est courte. Bien sûr notre impatience est rarement couronnée par le succès escomoté; alors que faire ? Hurler avec les loups (réformistes) ? Ou bien se retirer bien sagement dans sa tour d'ivoire ? Rien de tout cela n'est sérieux. Ou bien le militant anarcho syndicaliste est de la trempe d'un chercheur, ou alors c'est tout simplement un monsieur-tout-le monde qui s'ignorait. Si c'est vraiment un syndicaliste révolutionnaire, il doit trouver le chemin de la raison et considérer à travers les erreurs et les trahisons, la base des réalisations positives.

Oui, il y a quelque chose de positif dans la pourriture que nous offre le réformisme. Ne serait-ce que la confirmation de l'énoncé de nos principes « *que seule la lutte de classe sans compromis sera bénéfique aux producteurs* ». Que les malfaiteurs réformistes ont rejeté de la Charte d'Amiens tout ce qui était de nature à créer des difficultés à leur volonté de collusion avec le capital et que profitant de l'ignorance de leurs mandants ,ils ont poussé la tartuferie en parodiant ce qui est encore valable dans la dite Charte.

Enfin, nous pouvons nous convaincre que nous possédons aujourd'hui l'assurance de pouvoir substituer au système politico capitaliste une organisation administrative libertaire.

En effet, toutes les expériences politico sociales se sont montrés impuissantes et n'ont su masquer leur impuissance qu'en faisant régner la terreur. Les religions et leurs mythes ont été incapables d'apporter à l'homme les réalisations promises; en sorte qu'il ne me semble pas témé

raire, d'affirmer qu'elles ont fait une faillite lamentable.

Il reste donc, aux anarcho syndicalistes, de préparer soigneusement le terrain. La tâche sera dure; non pas pour constituer une organisation administrative rationnelle, mais surtout pour éviter les écueils obligeamment posés par la somme des préjugés inhérents à la nature humaine.

Que te voilà bien optimiste vont railler tous les profiteurs de la sueur des travailleurs. Rassurez vous, je sais que votre auge est encore pleine pour longtemps. Je sais également que nous ne sommes qu'une poignée. Et, contrairement à vos assertions ironiques, je ne suis pas optimiste du tout. Mais, une chose est certaine; *c'est que seules les minorités l'emportent!*

Le syndicalisme, notre syndicalisme révolutionnaire, gagne chaque jour du terrain sur la trahison, et vous le savez d'autant mieux, puis que vous vous croyez obligés de faire de fracassantes déclarations dans l'espoir, sans doute, de retenir la marée qui lentement vient hisser notre drapeau sur vos édifices en même temps qu'elle vous renverra à votre Bourbier.

CAMILLE ANDRES

DE TOUT UN PEU

Il est des croyances aux U.S.A. différentes de celles qui ont trait à la superstition religieuse, mais tout aus si dangereuses; d'ailleurs, elles sont en quelque sorte les structures spirituelles et morales de ce pays. Par exemple la croyance en la nécessité de l'argent, et, mieux, en sa toute puissance. Non que les Américains aient inventé ces notions, mais ils les ont portées à un tel degré d'exagération que l'on a tendance à leur en attribuer la paternité. Laquelle paternité appartient sans conteste au premier despote imaginant ce système afin de pouvoir s'approprier, avec une apparence d'équité, les fruits du travail des producteurs de biens nécessaires à la subsistance des sociétés humaines.

Ils croient que ce mode de vie ayant donné la richesse et la puissance à leur pays, il est tout naturel de l'étendre aux autres nations de la planète, par la persuasion et la charité, d'abord, et ensuite par la force ou par la contrainte économique, si cela s'avère nécessaire.

La croyance, ou plutôt les croyances religieuses, existent, certes, sous le signe de la liberté, et chacun est libre de croire au Dieu qui lui plaît. Pourquoi faut il qu'à partir de là des sectes religieuses, innombrables, se forment, se concurrencent, et en arrivent à n'être que de simples entreprises organisées pour l'exploitation de la crédulité humaine ? Peut-être faudrait-il en accuser le manque d'éducation qui caractérise la masse du prolétariat américain. Voici un exemple inattendu qui vient corroborer pleinement ce qui précède. Il s'agit de l'appel lancé par le succeseur provisoire à la présidence, Lyndon Johnson, que je recopie dans « Paris Jour » du 25 novembre 1963 :

« *Moi, Lyndon Johnson, trente-sixième président des Etats Unis d'Amérique, je déclare que le lundi 25 novembre, jour des obsèques du président Kennedy, sera une journée de deuil national. Je demande instamment à tous les citoyens américains de se réunir ce jour là dans leurs églises respectives pour s'incliner devant la volonté du Dieu tout-puissant et rendre un hommage d'amour et de respect à la mémoire d'un grand homme.* »

A mon humble avis, dans une pareille situation, la chose se passe de commentaires. Je ferai simplement remarquer que le nouveau président a prononcé, en l'occurence, les paroles qu'auraient pu prononcer un évêque ou un pasteur de la religion protestante.

Un front commun de toutes les religions contre le matérialisme a été préconisé par le cardinal Franz Kœnig, archevêque de Vienne, dans une interview à l'*Osservatore Romano*.

Je trouve cette information dans le journal *Combat* du 27 11-63. Ainsi formulé, cela ne manque pas de me surprendre, car, depuis toujours, les religions se sont toujours combattues et bien souvent autrement qu'en paroles. Mais sans doute essayent elles de faire front contre l'ennemi commun, le terrible matérialime athée qui cause tant de mal aux humains, paraît-il. Voyons la suite. Le cardinal Kœnig a déclaré : « *Qu'il soit dit clairement que nous n'avons rien contre les peuples soumis à un régime matérialiste, nous ne voulons en aucune façon porter la question sur un plan politique. Les matérialistes, eux aussi, sont nos frères, qui sont tombés dans l'erreur sans doute involontairement. Nous les aimons, nous prions pour eux, nous rêvons du jour où ils ouvriront les yeux sur la gravité des erreurs qu'ils professent comme une vérité.* » Je ne m'attarderais pas à relever ce qu'a de saugrenu l'affirmation du monsieur cardinal à propos des erreurs et de la vérité. Tout le monde est fixé depuis longtemps, et l'on ne sait pas qui, aujourd'hui, pourrait s'attarder à chercher la vérité ailleurs que dans les religions, et, spécialement dans les religions chrétiennes, dont, nous le savons, l'Eglise catholique représente la fraction la plus suave, la plus tolérante, la plus savante, la plus près du Seigneur, et la meilleure, pour tout dire ! Et seule détentrice de la vérité, disait elle et affirmait-elle, il n'y a pas si longtemps. Elle ne paraît plus, aujourd'hui, si sûre de cela et bien des signes donnent à penser qu'elle commence à s'apercevoir que les hommes, de moins en moins crédules, ne se contentent plus d'une telle vérité.

Je dirais seulement à monsieur le cardinal-archevêque de Vienne qu'il est libre de prier pour les matérialistes athées, dont je suis, qui, volontairement, eux, sont tombés dans l'erreur. Laissez les, abandonnez-les à leurs rêveries, ceux là qui, plus modestes que vous, ne prétendent pas détenir la vérité, mais essayent tout simplement de se préserver de l'erreur.

Mais patientez, patientez, le jour n'est pas loin où vous triompherez, car, explorant l'espace inter sidéral, votre ciel, les hommes finiront bien un jour par le rencontrer, votre Dieu ou l'un de ses subalternes ! Ce jour-là, soyez en sûr, vous verrez accourir à vous tous les incrédules, tous les anti-croyants, tous les anti religieux

(Suite page 2)

Une grève exemplaire

A Narbonne, la grève des Tuileries de Coudonne, déclenchée le 29 novembre dernier n'est pas encore terminée à l'heure où nous écrivons ces lignes.

Nous ne voulons rien avancer sur les résultats qui cloture ront ce mouvement mais nous pouvons affirmer dès à présent que cette grève est une victoire de la classe ouvrière.

Victoire sur le plan local, bien sûr, mais victoire quand même !

Les revendications sont modestes : des augmentations horaires de 0,20 frs et des meilleures conditions de travail; mais, et ceci est important, l'augmentation réclamée est égale pour tous.

Nous n'irons pas jusqu'à dire que le mouvement est suivi par tous les travailleurs de la tuilerie, il y a quelques *jaunes* (onze seulement sur les 130 ouvriers); mais l'esprit de combativité et surtout de solidarité est tel que le patron de cette galère a consenti pour la première fois à lâcher un peu de lest. Il offre, lui, dix centimes pour que les ouvriers reprennent le travail.

Précisons, pour ceux qui ignorent les taux horaires qui sont accordés aux travailleurs narbonnais, que les femmes accomplissant ce dur travail qu'est la fabrication de la tuile, avec des procédés périmés, gagnent des salaires horaires de 1,95 frs et 2,06 maximum, les hommes gagnet 2,06 frs et seuls les cuiseurs qui sont spécialisés, atteignent le chiffre de 2,30 frs.

En toute objectivité, ce mouvement de grève se justifie amplement et il doit éveiller la simpathie de toutes les autres corporations qui, par leur appui moral et matériel, peuvent donner la preuve que le peuple français n'est pas amorphe, comme certains l'ont prétendu. Ils prouveront aussi qu'ils sont disposés à former un front uni pour barrer la route aux abus de pouvoir et pour en finir avec l'exploitation de l'homme par l'homme.

U. L. DE NARBONNE

Calendrier S. I. A.

POUR 1964

Très illustré, très artistique. Vient de paraître.

Prix : 3 F. Demandez-le au COMBAT SYNDICALISTE.

LES « POUJADISTES » DU SYNDICALISME

Les « leaders » du syndicalisme » officiel, font grand bruit autour de leurs minorités « anarchistes », dont ils dénoncent les « thèses archaïques » (Labi. F. O.).

Il fallait s'y attendre. Nous l'avons prévu au lendemain du Congès F.O.

La façon dont nos « poujadistes » du syndicalisme, style Labi, chantent la mort de l'anarchisme et de l'anarcho-syndicalisme en prenant pour références leurs minorités, nous fait bien rire. Ils se cachent la tête dans un sac pour ne pas voir les anarcho syndicalistes de la C. N. T. et les anarchistes authentiques. Il est vrai que la conspiration du silence que toutes les propagandes officielles, toutes les presses et toutes les radios ont organisé depuis quelques années autour de nos idées, manquent de plus en plus d'efficacité. C'est pour cela que nos « poujadistes » de F. O. et de la C. G. T. pensent qu'il est prudent d'essayer de submerger les anarcho - syndicalistes et les anarchistes en développant avec leurs moyens énormes une propagande qui parlera de leurs minorités anarchistes, créées de toutes pièces par eux et pour eux.

La C. N. T ne groupe certes pas l'ensemble des syndicalistes révolutionnaires; elle met cependant en garde les travailleurs et le peuple tout entier contre les solutions des réformistes vendant les droits de l'homme pour un plat de lentilles ou pour une fonction d'autorité.

Les anarchistes et les anarcho syndicalistes conséquents ne peuvent donner leur caution à des centrales qui poursuivent une politique anti-ouvrière, anti-révolutionnaire et anti libertaire.

Quoi qu'en disent ceux qui ont des sinécures à défendre dans les centralistes officielles, les anarcho - syndicalistes de la C. N. T. pensent, avec raison, que la solution consiste à redonner au syndicalisme son caractère d'origine.

Ce n'est pas là faire un retour en arrière. Redonner au syndicalisme un caractère qu'il n'aurait jamais dû perdre, ce n'est pas être conservateur. Au contraire. C'est, en reniant les principes et les méthodes du syndicalisme authentique que les « poujadistes » du syndicalisme officiel ont fait reculer la révolution sociale.

Quant aux prétendus anarchistes qui sont intégrés à la famille des alignés, qu'ils sachent que nous ne capitulerons pas.

BEAULATON

Pour l'Espagne antifranquiste

Lorsque, dernièrement, le Ministère de l'Intérieur, sous l'injonction de Franco fit arrêter 21 syndicalistes espagnols, notre Confédération, suivie ensuite de quelques fédérations et d'U.D. prit résolument la tête des protestations et manifestation contre l'arbitraire.

Permettez-moi, camarades, pendant quelques minutes, de vous entretenir du sort de l'Espagne.

Cette lutte, du reste, contre les méthodes gouvernementales, est en même temps une lute pour nos libertés à nous autres Français. Jamais jusqu'à présent, un Gouvernement n'avait remis en question le droit d'asile, notre pays était la terre traditionnel de refuge de tous les proscrits politiques.

Nous avons assisté à un marchandage odieux de la part du ministre de l'Intérieur Frey qui, au cour d'un certain voyage à Madrid, a négocié la liberté de nos camarades en échange de la neutralité d'un quarteron fasciste de l'OAS.

Troc abominable qui, dans l'arbitraire, ravalait le Gouvernement de Gaulle à la hauteur du Gouvernement fasciste, troc immoral de la part d'un homme comme de Gaulle qui, lui aussi, pendant la dernière guerre, organisait la lutte contre un gouvernement installé dans son pays et à la solde du fascisme.

Aurait-on jamais imaginé le général de Gaulle, associé à Franco, l'allié d'Hitler, associé au fascisme le plus sanglant pour traquer les antifascistes espagnols qui avaient lutté dans les maquis, participé aux combats pour la libération, avaient mené les mêmes combats et étaient morts par milliers dans les camps de concentration.

On chercherait en vain un délit contre ces syndicalistes espagnols arrêtés, aucun délit sur le territoire français, aucune infraction à la législation française — ce qu'on peut leur reprocher c'est leur foi antifranquiste, c'est leur amour de la liberté, c'est leur foi en la résistance espagnole qui lutte contre Franco dans leur pays.

Ah !, mes camarades, si de Gaulle est devenu le Préfet de police du général Franco et de ses mercenaires, il faut le dire... Si Franco commande Paris, il faut qu'on le sache... Sinon pourquoi garde-t-on en prison, au régime du droit commun ces travailleurs, nos camarades qui ne pensent pas autre chose que ce que pensait de Gaulle lorsqu'il était à Londres en 1940 ?

D'ailleurs, la lutte pour aider les militants espagnols en lutte contre Franco devrait s'imposer à tous — ne jamais oublier que là-bas, les libertés n'existent pas, que l'Eglise règne en maitresse, que les salaires de famine alloués aux travailleurs pour de longues heures de travail provoquent des protestations qui sont noyées dans le sang — nous avons pu savoir dernièrement tous les moyens employés par les franquistes pour écraser les mineurs des Asturies en grève, arrestations arbitraires, tortures et comme si cela n'était pas suffisant pour marquer l'odieux de ce régime, nous avons vu des femmes des mineurs tondues au cours de scènes de sadisme, tondues ! dernier échelon de ce que l'on doit à la dignité humaine, celle de la femme en particulier.

Aujourd'hui, après la déclaration solennelle de 200 intellectuels espagnols, personne ne peut plus nier la brutalité, la sauvagerie, l'impensable cruauté des hommes de Franco.

En Espagne, les prisons sont pleines ; on exécute, o a exécuté dernièrement par le garrot après une procédure et des méthodes qui relèvent du moyen-âge et de l'inquisition deux jeunes militants espagnols absolument innocents de ce dont on les accusait.

Il faut remonter loin dans l'histoire pour voir des peuples dit libres tolérer sans révolte un régime qui déshonore tous les organismes auxquels on a osé l'intégrer. Il serait bon que notre organisation réclame le départ immédiat de ce fléau qui déshonore toutes les organisations internationales démocratiques qui comptent un Franco comme adhérent.

Le problème espagnol, camarades, nous intéresse plus particulièrement nous autres militants du syndicalisme.

Ces hommes qui, depuis presque 30 ans vivent près de nous, combattent avec nous, appartiennent aux deux grandes centrales espagnoles; l'U.G.T. socialiste, la C.N.T. libertaire.

Or, ces deux grands courants de la pensée ouvrière sont réunis dans notre organisation. Sur la terre d'exil l'unité entre elles s'est réalisée ; c'est ce qu'on nomme l'Alliance Syndicale.

Cela nous impose le devoir de les protéger toutes les deux. L'affaire espagnole s'inscrit dans un contexte international où toutes les grandes nations, celles de l'Est comme celles de l'Ouest, possèdent une responsabilité majeure.

Mais parfois, on se prend à douter qu'avec les luttes qui opposent ces nations elles pensent énergiquement et efficacement à extirper de la carte d'Europa ce chancre infernal que représente l'Espagne franquiste.

C'est dire que tout l'avenir de l'Espagne repose sur la lutte du mouvement ouvrier français et du mouvement ouvrier international. L'Espagne sera libre un jour, nous autres militants ouvriers nous ne pouvons en douter un seul instant, mais faisons en sorte que ce soir soit le plus rapproché possible et le caractère traditionnel de notre syndicalisme s'inscrit en tout premier dans ce grand courant de solidarité et il faut bien le dire de révolte pour lutter pour la libération de l'Espagne.

Je vous demande de créer au sein de la commission internationale la commission pour la défense de l'Espagne libre ; ne laissons pas aux autres le soin de défendre l'Espagne.

Nous savons de quelle manière ils s'en emparent. Quelques-uns d'entre nous ont pu le juger l'autre soir, à la Conférence européenne, ici dans cette même salle.

Lorsque vous rentrerez dans vos départements respectifs, je vous demande, camarades, d'intensifier sans attendre la lutte pour l'Espagne pour hâter sa libération.

A l'instar des U.D. du Maine-et-Loire, de l'Eure, de l'Isère, de la Loire, qui ont depuis l'arrestation de nos camarades, fait des protestations, édité tracts et affiches. Nous les remercions bien sincèrement et souhaitons ardemment que leur exemple soit suivi. Je les remercie, au nom de mes camarades espagnols, de tout ce qu'ils ont déjà fait et de l'action entreprise dans leurs départements.

D'ores et déjà, à la minute présente, je vous demande, camarades, de mettre toute en œuvre pour faire libérer nos camarades espagnols emprisonnés à la Santé. 21 militants ouvriers parmi les meilleurs d'entre nous, 21 camarades arrêtés par un beau matin d'automne ce 11 septembre dernier alors qu'ils se rendaient à leur travail, vingt et un camarades qui croyaient encore que sur le sol français ils pouvaient, après leurs longues souffrances, vivre des heures et familiales, 21 camarades qui se sont crus au temps ou par lettre de cachet on « embastillait » les gens... Camarades, aidez-nous ! Je vous en supplie à faire libérer ces camarades. Le monde du travail et le monde de la pensée doivent prendre nos camarades réfugiés espagnols sous leur protection. Faisons en sorte, camarades ouvriers, comme le disait la protestation indignée des intellectuels français : « que Cervantes et Lorca continuent à avoir droit de cité dans la patrie de Voltaire et d'Albert Camus. »

(Paroles de Suzy Chevet au Congrès de Force Ouvrière)

De tout un peu

(Suite de la page 1.)

de ce monde, guidés et dirigés par ces fameux matérialistes athées, lesquels viendront dévotement s'agenouiller devant vous. En attendant...

« Il faut que soit levée l'interdiction faite aux catholiques par l'index de lire des livres publiés par leurs frères séparés, car ils doivent pouvoir connaître l'histoire des autres religions chrétiennes. Cela est nécessaire pour la poursuite du dialogue œcuménique, a déclaré en substance hier matin, au Concile, l'évêque de Brindisi, Monsieur Margiotta ».

Avant cette déclaration qui a fait sensation... on a craint que les gens peu éclairés, lorsqu'ils entendront dire que toutes les religions possèdent de grandes richesses spirituelles ne risquent de croire que toutes ont la même valeur...

Arrêtons là cette citation, intéressante à plus d'un titre. Nous constatons, tout d'abord, que ce monsieur Margiotta, dans son genre, est un véritable révolutionnaire ! Quoi, attaquer l'Index, le formidable Index, maitre à penser de la gent catholique ! Dispensateur du bon grain, indicateur des bonnes lectures ! Et suggérer que l'on enlève leurs œillères aux abonnées du *P.Ierin* ou de la *Veillée des Chaumières* ? Nous comprenons facilement que cette déclaration ait fait sensation, mais nous sommes aussi persuadés qu'elle ne sera jamais autre chose qu'une déclaration, ainsi que la suite le laisse supposer. Où irions-nous, en effet, si les gens peu éclairés s'avisaient de penser, de croire que peut être toutes les religions ont la même valeur ! De là à dire qu'elles ne valent pas grand-chose, l'une dans l'autre, il n'y a qu'un pas, vite franchi !... Qu'adviendrait il, après cela, de cette organisation hiérarchisée et parasitaire que toute Eglise qui se respecte se doit d'être ? Et spécialement de cette Eglise catholique, apostolique et romaine qui, présentement en perte de vitesse, essaie de rassembler sous sa houlette l'ensemble des chrétiens du monde entier ! Allons, faisons nous une raison, ce n'est pas demain que les œuvres de Sébastien Faure ou les pamphlets de Lorulot seront distribués aux enfants de chœur !...

Conferencia en Montpellier

Como ya anunciemos en números anteriores, la conferencia del profesor Emile Joseph tendrá lugar el jueves, día 16 de enero de 1964, en nuestro local de costumbre, a las nueve de la noche, con el interesante tema *Socialismo y democracia.*

Invitamos a todos los compañeros y españoles en general, esperando saldrán satisfechos, como lo fueron de nuestra anterior conferencia del profesor Augusto. Después de las intervenciones que los compañeros le hicieron, ahora el amigo Emile nos hablará de la democracia española, ya que conoce bien la cuestión nuestra, y los asistentes podremos ponerle cuestiones que nos ilustrarán.

Cordialmente, invitación a todos los españoles a pasar una velada agradable y interesante.

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)

TELEPHONE : TRUdaine 78-64
PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Secrétaire confédéral : Joseph SORIANO
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS, 9e

Trésorier confédéral : Gérard CONTE.
39, rue de la Tour d'Auvergne, ARIS, 9e — C.C.P. 11.493-55. Paris

Rédaction, Administration et Trésorerie du « COMBAT SYNDICALISTE »: Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9e) — C.C.P. 3724-37, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

U. L. DE CHOISY-LE-ROI - FOYER DES SOCIETES
Rue du Dr. Roux - Salle n° 11
Permanence : Chaque dimanche à 10 heures

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à Pijoan Amor, 5, rue de la Bédoyère, Perpignan

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Permanence : Bourse du Travail, Salle 15 bis (côté Mutualité), les mercredis de 18 à 19 heures.
Correspondance à A. Poizat, 20, rue Edgar Quinet, Saint-Etienne.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

CARTELERA

EN ALBI

LA FIESTA DEL NIÑO

Esta sección «Amigos de S.I.A.», junto con S.D.E., organiza para el 12 enero, a las cuatro y media, sala del «Patronage Laique», esta popular fiesta en la cual habrá distribución de juguetes y una merienda para los pequeños portadores de la invitación distribuída.

También habrá sesión de cine, sin faltar amantes del canto, recitadores y todo cuanto sea agradable para pasar una tarde fraternal y familiar. A este fin se invita a todos, amigos y simpatizantes, a esta fiesta que no dejará de ser interesante como las anteriores.

S.I.A. EN BEZIERS

S.I.A. organiza un festival pro enfermos y ancianos para el 12 de enero, en la Colonia Española, 1, rue de la Citadelle, a las 15,30 horas.

En el programa el sainete en un acto «La casa de los milagros».

En segunda parte, el grupo artístico presentará unos números de variedades, agadables y de buen gusto.

Rogada la asistencia de todos los compaños, amigos y simpatizantes a S.I.A.

NUESTRA FAUNA

(Viene de la página 4.)

sociedad, corriendo sueltas..., querellantes, divisionistas, enceladas, matonas. De ahí viene el incivilismo, amoralismo, fraticidio, genocidio. El somatismo individual engendra las turbulencias públicas.

¿Estamos enfermos psicológicamente? Los bolivianos rechazan que estén «afectados». No niego que España tenga sus «casos» políticamente. ¿Incurables? Lo que importa es el tratamiento, si acertamos con el diagnóstico. ¡Aquí viene de perlas lo de «pronóstico reservado», por lo grave!

José Ingenieros demuestra que se simula la locura como disimúlase la cordura. «Clínica» del talante o la querencia en los sindromes de la psicologia experimental y comparada. Un «tipo» personal o de nación puede afectarle.

Correspondió a Vidal y Planas eso de los «locos de la calle». El cuerdo yace en laberintos inimaginables. ¿Es que no vemos el elogio de la locura en Erasmo, Don Quijote y el Sancho Panza que suspira por llamarse Quijotil?

Quijotes, Quijotiles y Campeadores se sublevan por un «quitame allá estas pajas». La comunidad también puede quejarse del abuso de confianza, sobre todo cuando salimos con lo del Santillana:

Cuando pitos, flautas.
Cuando flautas, pitos.

Todo parece bien y tan contentos endosando la rabia al prójimo «retardado mental», «patológico», «perturbador», «agitador», «sospechoso» de no sabemos cuántas endocrinologías psicopatológicas y que segregan tan malísimos humores... Entonces, la endemia ya no es privada, sino general.

¡Pais endémico, que devuelve pasivas por activas reacusaciones, creyéndose así sin taras! Esto es ininteligente, obtuso. Vale más buscar el antidoto para nuestra cronicidad. Mas, ¿quién piensa en terapéuticas?

No obstante, busquemos la etiología, causa, efecto y concausa de nuestro mal peninsular o particular. Cuesta creer que no tengamos muy sapientísimos doctores... Si no los tenemos ni hallamos, vaya por el latinazo que cuadra: «Pulvi, cini, nihil».

¿Seremos irredentos? El absentimos gallego, extremeño, medio castellano, andaluz o de «la de los tristes destinos», ¿va a ser total y eterno?

La piel de toro... ¡Otra simple alegoria ! Ni que el berrendo en negro venga de Guisandos, Altamira, Miura, Veragua o Concha Sierra, el torito-torazo ibero vale ya. El ruedo ibérico sirve para el «Panem et Circense». ¡Oh la *Fiesta Nacional!* Que Franquillo cierre la Salmantica Docens y su Calomarde de turno abre la Novisima Esguela de Tauromaquia que eclipse a Pepe-Hillo y al «Narizotas» de Fernandito...

Torre del Oro,
Torre del Oro
donde las sevillanas,
¡olé !, matan el toro.
¡Olé !... ¡Olé !... ¡Reolé !...

¡Bravo ! Eso es política de Estado. Alta Política... Veletudinarias institu. ciones. Carcomido folklore. Idolatrías de carne y barro. Millones de pesetas en las arcas nacionales. Enriquecimientos personales. Ignaras multitudes. Valor suicida en deslumbres auriferos y coloridos. Prefiero al Ursus que libra a Lydia de los costillares de la res, haciendo doblar la testuz al cornúpeto en el «Coliseum» y como reto a Nerón.

Los desbravados iberos, celtíberos o españoles contorneamos la náutica, el derecho, credo y cruz... Pero nos falta descubrir las Hurdes o Batuecas territoriales.

Realidad asombrosa: Corpus de Sangre, Comunidades, Germanias. Mientras tanto, Europa dormía... La voz de Juan Bravo resuena: «No muero por traidor, sino por defender el bienestar y la libertad del pueblo.»

Eduardo Marquina debió haber compuesto: «En Villalar se ha puesto el sol», antes y mejor que se puso en Flandes. Porque el imperio de la autoridad absoluta se eclipsaba en el interior del trono de San Fernando.

¡Recomencemos ! Falta completar esos eclipes.

Asistimos al fenómeno de las masas en movimiento. No es malo. A la masa hay que adobarla. Su buena fermentación nos dará el ideario que necesitamos de vertebraciones, pulso y humanismo.

¡Cuidadito con lo masistico o no, picudo, penacho que tanto critica Felipe Alaiz ! Tengamos el coraje de exponernos a impopularidades momentáneas por un bien moral y material superior.

Esto no es diario en la muchedumbre y sus élites. ¿Eliminarán el pienso, luego existo, en su república? ¿Nos dejarán vivir nuestros neo Platones?

Al macho le resbala el «Cogito ergo sum». Bástale sus primarios instintos o el fanatismo de su frenesi. El frenetismo es una ciencia de lo gregario con presunciones de pasional e iluminado. ¡Atención al enfermizo iluminismo !

Ridiculizado por la «Revista Blanca», Ortega tiene «El hombre y la gente» en planos racio vitales, destacando al varón de sus circunstancias. Es un racionalismo vivo e inteligente —no dogmático.

Lo substancial supera a lo consubstancial en los cuerpos de doctrina y campos de lucha existencial. Trátase de un premisa-reserva ontológica que extrae la síntesis vitalizadora de entre la tesis y antitesis en presencia. De la mano nos lleva a la positiva «theoria» de los grandes hechos ideales. Importa poco o nada lo aleatorio...

En esa dirección —lógica y sentido— carecemos de rumbo. No sirven las ideas banderas. Son indispensables teorías-motrices. Investigación... Realizaciones... Principios, premisas, métodos, ideas se imponen sobre todas las cosas accidentales, fluctuantes, en zig zag.

Los Demócritos del «nada nuevo bajo el sol» fracasan ante Heráclito —papá el átomo —con su «todo es nuevo y todo fluye».

MASTIENO

NECROLOGICAS

MIGUEL GARCIA

Ha fallecido en Strasbourg el compañero Miguel Garcia, de 64 años de edad, después de una larga y penosa enfermedad. Nacido en Barcelona, en 1899, abrazó desde muy joven las ideas libertarias. Durante nuestra guerra se distinguió por su entrega total a la defensa de la libertad del pueblo español.

En Strasbourg desempeñó el cargo de secretario de la F. L., dejando muestras de su honradez militante, y luego y hasta el dia de su muerte, desempeñó el cargo de delegado de S.I.A. Al entierro —que se llevó a cabo el dia 17 de diciembre y que fue civil— asistieron gran número de españoles de diferentes tendencias ideológicas, pues en vida fue muy apreciado en los medios exiliados.

F .L. de Strasbourg

LORENZO MARTIN

Victima de un infausto accidente de trabajo, ha fallecido en Paris el consecuente militante de la CNT, Lorenzo Martin. Desde muy joven nuestro compañero se inicia en los grupos libertarios bilbainos y madrileños, pasando el 1932 a Valladolid donde debia desplegar una intensa actividad en el plano social y pedagógico, principalmente ayudándole al compañero Eusebio Carbó, que regentaba la Escuela Racionalista, en las faenas organizativas y de recuperación de material. Allí gozó de la confianza y la estima profundas de Orobón Fernández y Herrera, que veían en él un infatigable y entusiasta organizador de núcleos de trabajadores simpatizantes de nuestros ideales y que más tarde habrian de constituir la dinámica F. L. de Sindicatos Unicos de la CNT de Valladolid.

Cuando el alzamiento fascista Lorenzo Martín, junto con otros valerosos militantes del anarquismo, logran tener en jaque, durante varias horas, a las escuadras asesinas de falange y del ejército rebelde en el Local Sindical de la calle Zarandona. Después, la huida y el escondrijo azaroso hasta el paso de la frontera para iniciar el largo drama del exilio. En él Martín no pierde nunca la confianza y la fe en la causa del antifascismo, activando en todos los planos de la vida militante. Tanto en el seno de la F. L. «parisina» como en el núcleo afinitario de la Regional de Origen, nuestro compañero marca con su presencia sencilla, bondadosa, confiada, la fuerza moral inextinguible que casi inconscientemente, instintivamente, anima a estas naturalezas rudas que dieron vida gloriosa a la CNT, y de ella la recibieron.

La Organización confederal pierde con Martín un militante abnegado y sencillo, un compañero forjado en la fragua de todas las adversidades y miserias que mantenia incólume el pristino ideal que abrazara en los años de su juventud. Es un ejemplo que hoy no tiene, por desgracia, muchos continuadores.

A su afligida compañera Rosalia y a sus hijos Prometeo y Pentalfa nuestra más emocionadas condolencias. Y al desaparecido la promesa solemne de que cuando volvamos libremente a Valladolid celebraremos un acto público en memoria de su altruismo, sus desvelos, sus luchas y su amor por el pueblo obrero y castellano que tanto amara.

ANTENA

NUMEROSAS DETENCIONES EN EL PAIS VASCO

BIABAO (OPE). — Se ha procedido a la detención de numerosos vascos acusados de propaganda política en Vizcaya y Guipúzcoa. Se trata de personas calificadas de nacionalistas vascos y se les atribuye haber recibido o hallarse en posesión de hojas, folletos o publicaciones que han podido ser les entregados por desconocidos o a través del correo.

Algunos de estos se hallan en la cárcel de Larrinaga (Bilbao) y otros en la de San Sebastián.

LA PATATA SE PIERDE EN EL CAMPO

MADRID (OPE).—Mientras se invierten millones en la propaganda del Plan de Desarrollo, la patata se pierde en el campo. Los agricultores la abandonan. Vean lo que «La Gaceta Rural» dice del caso.

«No han resuelto el problema de las patatas las medidas que últimamente se adoptaron...

» Pesa sobre el mercado un gran excedente de cosecha, para la que no hay ya posible salida, ni con esa «ocurrencia» de la publicidad que ha tenido la Comisaría de Abastecimientos...

» Los precios en el campo están sobre los noventa céntimos kilo como promedio... Pero ni a esos precios, con los que el agricultor pierde mucho dinero, puede vender su cosecha.

» Se había previsto que los economatos laborales, militares, etc., comprarán 40.000 toneladas más de lo normal... Pero parece que esta operación no llegará a realizarse...

» Otras 100.000 toneladas estaban previstas para su transformación en alcohol, pero resulta que esto tampoco es posible, porque la industria española no está preparada para ello.

» Parece que por el Ministerio competente no se han habilitado los créditos para que la Comisaría realizase estas operaciones... La patata tendrá que podrirse en el campo...»

UNA EDICION DISIDENTE DE «MUNDO OBRERO»

PARIS. — Editado como «Organo de la Comisión Política del Partido Comunista Español» (año I. Número 1), en Madrid (?), diciembre de 1963, se ha distribuido un número de dicha publicación que rompe con la linea seguida hasta ahora por «Mundo Obrero».

En esta edición se ataca violentamente a toda la dirección del Partido Comunista de España hasta ahora conocida, en especial a Dolores Ibarruri, Santiago Carrillo y Antonio Mije. «Chinos», pues, más que nunca.

ESPAÑA ARRIBA Y CULTURA ABAJO

El Centro Cultural y el Ateneo de San Sebastián están desahuciados. En breve comienza el derribo de su sede, situada sobre el Parque de Alderdi Eder y la Concha, por orden del ministro de Información. No se sabe qué va a ser de momento la biblioteca con sus 25.000 lectores, ni las conferencias, recitales y conciertos, ni el teatro de Cámara y Ensayo, ni las academias de canto y ballet, ni los cursos de idiomas, ni las exposiciones de Arte, ni los cursos para extranjeros.

LAS DETENCIONES EN EL PAIS VASCO

BILBAO (OPE).—Por supuestas actividades nacionalistas vascas han sido detenidos, en Bilbao, tres jóvenes apellidados Zabilde, Juaristi y Lasa y, por causas análogas, fueron conducidos por la policía de Bermeo a la cárcel de Bilbao los hermanos Ormaza.

En Pamplona se hallan detenidos tres jóvenes entre los cuales José Maria Escubi.

También hay detenciones en Guipúzcoa entre las que figuran dos jóvenes apellidados Arzuaga y Galparsoro. Todas estas nuevas detenciones hacen acrecentar el número de presos políticos ya considerables en el País Vasco desmintiendo las reiteradas declaraciones de los ministros de Justicia e Información quienes afirman ante la prensa extranjera la inexistencia de presos políticos.

LA CARESTIA DE LA VIDA

MADRID (OPE).—«Una política de abastos —escribe «Madrid»— tendría probablemente que prescindir del intermediario salvo que éste se aviniera a unos márgenes muy razonables que estuviesen justificados en lugar de los actuales...» El periodista cita algunos casos e insiste particularmente:

«El aceite se vende en fábrica a 25 pesetas los 1.000 gramos. Y en la tienda a 37 los 960, lo que hace un margen de más del 50 por 100 entre uno y otro precio. ¿Cómo se justifica? En realidad no puede justificarse. Lo que ocurre es que van sumándose las «comisiones» de unos y otros hasta llegar a ese precio final de un producto envasado que podría consistir en tres o cuatro pesetas sobre el costo de origen pero nunca en doce o trece... Cada vez se comprende más la animadversión del público...»

FALLECIO LOPEZ ALARCON

BARCELONA (UP).—La prensa local da cuenta hoy de informaciones «de crédito» según las cuales ha fallecido en Cuba «hace unos días» el poeta y dramaturgo español, Enrique López Alarcón.

Las informaciones al efecto dicen que los actores Enrique Navas y Carmen López Lagar, que se encuentran en Barcelona, han recibido cartas de La Habana anunciando la muerte, a los ochenta y dos años de edad, de López Alarcón, quien vivía en la capital cubana desde hace 25 años.

Entre otras obras escritas por López Alarcón, destacan los dramas «La Tizona», traducida en varios idiomas, «Gerineldo», y «Los Villanos de Olmedo».

(Como se recordará, López Alarcón sucedió a Ezequiel Endériz en la Crónica Diaria de «Solidaridad Obrera» de Barcelona durante la guerra.)

CARBON ESPIRITUAL

MADRID (UP).—Mil doscientos misioneros españoles saldrán en los próximos dos años, destinados a diferentes paises iberoamericanos. En 1963 salieron alrededor de trescientos.

COSAS VEREDES

BUENOS AIRES.—Repentinamente el gobierno del doctor Illia pidió al del generalisimo Franco la extradición de don Juan D. Perón, el justicialista, basándose en condiciones éticas y jurídicas que tendrán que analizar con mucho seso las autoridades españolas. Perón, entretanto, viaja por la Peninsula como turista, con pasaporte paraguayo en regla.

Por su parte, el doctor Illia impide que la revista literaria «Umbral», de Paris, penetre en la Argentina...

TORTURAS Y MALOS TRATOS

BILBAO (OPE).—En las detenciones practicadas estos días, los agentes de policía han acudido a la aplicación de métodos bárbaros de tortura sobre los detenidos politicos, acusados, según parece, de haber llevado propaganda clandestina. Tal ha sido el caso de Ruperto Ormaza, de Bermeo.

CUANTO ANTES

CON la impaciencia en nosotros acostumbrada, esperamos todas las semanas nuestra prensa, y en un número del COMBAT SYNDICALISTE leímos algo que nos interesó sobremanera, teniendo ello referencia al editorial en español que sugiere la idea de significar reconocimiento a las plumas desaparecidas de Samblancat y Carsi, haciendo lo propio con Puyol, por fortuna, como nosotros, viviente.

Tanto nos entusiasmó la idea, que decidimos ofrecernos a los iniciadores de tan acertado proyecto, puesto que no queremos constar en el número de los compañeros indiferentes.

Mantenemos relación con nuestro hermano Puyol desde el año 1948, ininterrumpidamente. Sus cartas han sido un consuelo espiritual para nosotros al comprobar que no son los años los que envejecen al hombre, pues sabe llevar con valentía poco corriente sus ochenta inviernos. Aún recordamos el trabajo que nos envió para ser publicado en el periódico mural que hacían los jóvenes y viejos libertarios de Dreux, y cuya foto —la de Puyol— presidía las reuniones del modesto local de la calle de Lamballe.

Hace bastantes años nos mandó una carta participándonos que declaraba herederos de todos sus bienes a los hermanos de Dreux. Herencia fabulosa, pues nos adjudicaba toda su fortuna literaria, ya que a pesar de sus gestiones y de la voluntad de sus amigos no podía realizar el proyecto de toda su vida: dar a luz su obra inédita. ¡Hay tantos como él que quisieran dar salida a sus escritos!

Ahora habrá recobrado él, cual la hemos recobrado nosotros, las perdidas esperanzas de que su herencia —patrimonio no de los hermanos de Dreux, sino de todos los amantes de la buena lectura— no quedará inédita. Por nuestra parte, y por lo que interese, ponemos a disposición decenas de cartas y trabajos suyos que obran en nuestro poder.

El hecho de lanzar la idea LE COMBAT SYNDICALISTE es ya una garantía, a nuestro juicio, pues no dudamos de la calurosa acogida que el proyecto merece.

Nombrese, en consecuencia, una comisión compuesta por LE COMBAT SYNDICALISTE, Cultura y Propaganda de Zona Norte y Normandía y Local de Paris, y con la ayuda de las FF. LL. y compañeros amantes de la buena lectura el éxito estará asegurado.

La Comisión pulsará a los lectores para hacer un cálculo aproximado y de él precisar tirada y precio de venta. Con estos datos a la vista los más entusiastas pagarían por adelantado y tal vez se podría organizar una tómbola que asegurara el cumplimiento de los primeros gastos.

Con esta y otras iniciativas parejas podríamos cancelar la deuda moral que tenemos contraida con Puyol, Samblancat y Alberto Carsí.

M. HERNANDEZ J. MENENDEZ
(Dreux)

UNAS PALABRAS DE LA REDACCION

Apreciados compañeros de Dreux, damos publicidad un poco tardía a vuestra enaltecedor ofrecimiento. Esperábamos recibir otras calurosidades que ofrecer a público recuento. Pero compañeros y organismos no han respondido a la medida de lo deseable. Con la vuestra, hay seis cartas recibidas suscribiéndose a las tres ediciones en proyecto. ¿Quiere decir ello que renunciamos al mismo? De ninguna manera. Así como los hay mudos, los hay tercos, y entre estos últimos contamos nosotros. Que la rememoración de Samblancat y de Carsí es lógica, ningún compañero lo duda. Que a Puyol hay que editarle algo, es la lógica misma.

Repetimos que no abandonamos la idea, ya sometida al pleno que se avecina. Y ya se verá si las FF. LL. de Zona Norte y Normandía se preocupan de nuestro proyecto que, por otra parte, barruntamos no sería costoso.

En cuanto al resto de compañeros no comprendidos en ambas demarcaciones, los creemos siempre dispuestos a la realización de empresas plausibles. Pero hay que *presenter* antes, lo que exige un dinero que no se posee. La vida es dura, y en conjunto es mucho más llevadera.

PARADEROS

— Un compañero de la U. G. T., Félix Celamendi, de Egea de los Caballeros —recién llegado de España— desea relacionarse con dos amigos de la C.N.T. llegados a Francia antes que él.

Estos compañeros se llaman: Macario Maiterra, también de Egea, y Angel Mustieles, de Fabara o Maella (Zaragoza).

Diríjanse al compañero Buenacasa, 16, rue Chorier, Bourg les-les-Valence (Drôme) el cual transmitirá sus comunicaciones al interesado.

— Mario Ortuño Carrión, de Lucena, (Córdoba), actualmente en Saint Pons (Hérault), que entró en Francia en 1939, cuando la retirada, desea saber de sus padres, Pascual Ortuño Palau y Manuela Carrión Viñales, del mismo Lucena, así como de su hermano Jonny Ortuño Carrión.

Si alguien, conocido o no de la familia, puede informar, se le agradecerá mucho, pase la naticia a J. Bassons, Saint Pons (Hérault).

B.D.I.C

España al día

APROBACION DIFICIL
El Estatuto de autonomía

Guinea Española aprobó el estatuto de autonomía propuesto por el gobierno de Madrid por 59.000 votos contra 35.537, durante el referendum popular que se llevó a cabo el domingo pasado, se anunció oficialmente hoy. La mayoría de los «si» sobre los «no» es de 23.743; es decir, superior a lo que escrutinio parcial había dejado prever. La mayoría afirmativa fue dada por el territorio de Muni, ya que en Fernando Poo el escrutinio arrojó una mayoría de 1.500 votos contra el estatuto.

Conviene, sin embargo, diferenciar la naturaleza de los votos negativos de Muni y de Fernando Poo. En el primer territorio votaron «no» los partidarios de una federación con el Camerun, los que al no obtener mayoría demostraron la impopularidad de su pretensión. En Fernando Poo, en cambio, votaron «no» los que se oponen al estatuto porque éste otorga demasiados poderes al Comisario General Español.

En líneas generales, la votación se desarrolló en orden y con una participación del 73 por 100 de los electores.

Debe tenerse en cuenta que el estatuto de autonomía franquista aprobado, si bien no satisface completamente a los líderes nacionalistas, ha sido aceptado como «un primer» paso hacia la independencia, total de la Guinea Española.

FRANCO PRESIONADO POR SUS RELACIONES CON CASTRO

MADRID (AP).—«Norteamérica ejerce una fuerte presión diplomática sobre España para que cese de cooperar con Cuba», bajo estos titulares, el diario madrileño «A B C» —monárquico— reproduce en primera página un comentario al respecto de Tad Szule especialista del «New York Times» para asuntos latinoamericanos que el corresponsal del periódico español en Nueva York se limitó a transmitir sin hacer ningún comentario.

«En su crónica de Washington —escribe «A B C» — el corresponsal del influyente diario newyorquino afirma que según los medios del Departamento de Estado el gobierno español no sólo fue advertido, sino que Madrid se encuentra sometido a una fuerte presión diplomática para que abandone sus plaies de creciente colaboración con Cuba.»

En un subtítulo «A B C» explica: «La Casa Blanca insiste sobre el aislamiento del régimen castrista y quiere que nuestro gobierno anule sus servicios y sus relaciones comerciales con La Habana.» ,

Según el corresponsal del «New York Times» se hicieron ante Madrid protestas diplomáticas desde que «Iberia» inauguró su vuelo regular quincenal a La Habana. Las protestas fueron más frecuentes y más insistentes durante las últimas semanas.

«A B C» dice por otra pare: «Durante la visita a las autoridades españolas señala el «New York Times», William Tyler, secretario adjunto del Departamento de Estado para asuntos europeos, dio prioridad a la cuestión cubana.»

El diario madrileño reproduce a continuación el proyecto de intercambio de 300.000 toneladas de azúcar cubana —cuyo valor aproximado es de unos 80 millones de dólares— contra barcos construídos en los astilleros de España.

«A B C» concluye: «El corresponsal del «New York Times» termina su artículo diciendo que el gobierno español insiste en su actitud que explica por razones económicas y políticas.»

DESDE EL PERU

LA persistencia en España de un régimen de criminal despotismo, de indignidad y desvergüenza obliga a los hombres libres y demócratas del mundo entero a elevar su protesta ante tanta y tan prolongada tiranía.

Unas veces han sido los intelectuales, políticos y artistas europeos quienes advirtieron la inconveniencia del oprobioso franquismo, reclamando la libertad de los presos políticos; luego ha sido el poder judicial italiano, por boca de sus juriscon sultos en pleno tribunal, los denunciantes de cómo y de qué manera administran « justicia » los poderes públicos de nuestro solar añorado. Más tarde serán las voces también europeas y del continente americano las protestatarias del vil asesinato de las personas de Granado y Delgado, y recién nuestros dignos intelectuales peruanos vense, igualmente, en la necesidad de protestar, pues tal es la nota aparecida ayer, 15 de diciembre, en el diario « El Comercio » y que adjuntamos para cabal conocimiento de nuestros lectores:

« VARGAS LLOSA, AUTOR PROHIBIDO EN ESPAÑA, DESDE MAÑANA EN CUARTA SERIE DE POPULIBROS

» Profunda indignación ha causado en los círculos intelectuales del Perú la noticia de que la censura española ordenó ayer la confiscación de la sensacional novela « La ciudad y los perros », de Mario Vargas Llosa, galardonada este año con grandes premios literarios en Europa y en trance de traducción a nueve idiomas. Inmediatamente de producido el suceso la Sociedad Peruana de Escritores envió el siguiente cable a Fraga Iribarne, ministro de Información de España : « Protestamos en nombre cultura y libertad por prohibición novela Vargas Llosa. » — *Salazar Bondy*, presidente.

«Populíbros,» editores de « Los jefes », otra novela de Vargas Llosa, igualmente premiada en España y Francia, cablegrafiaron ayer a Seix y Barral, editor de Vargas Llosa, ofreciéndole editar la « novela prohibida » en Lima. « El atropello a Vargas Llosa, nuestra máxima figura actual es una muestra más del siniestro clima dictatorial que reina en España. Franco, asesino de García Lorca y de Miguel Hernández, es enemigo de toda forma de cultura y dignidad humana », declaró ayer Manuel Scorza. »

ELECCIONES MUNICIPALES

Estas han tenido lugar ayer, 15 de diciembre, en todo el territorio nacional, después de 42 años que los alcaldes y concejales eran nombrados a dedo por los sucesivos Poderes ejecutivos.

Parecerá incongruente que nos otros, apolíticos por convicción, nos entretengamos en comentar unas elecciones políticas. Ello no obstante tiene una explicación, pues de puro sabido es que del resultado de cualquier comicio de esta naturaleza se derivan situaciones que afectan, o pueden afectar, la marcha del país en su triple aspecto : económico, político-social y cultural, en cuyos factores dimanantes, por lo vital, de nuestra obligación de vivir somos uno más en el conjunto de la especie, no importando que ideológicamente nos llamemos libertarios.

El A.P.R.A. (Asociación Popular Revolucionaria Americana) acaudillada por Raúl Haya de la Torre, y que en su juventud, junto con otros apristes, fueron discípulos del maestro anarquista Manuel González Prada, imprimieron a su partido una tónica revolucionaria, cuyas propagandas en tal sentido calaron muy hondo en la mente y en los corazones de sus militantes.

Esta agrupación política, mayoritaria en este país, y que ha constituído una esperanza manumisora en sus años de vida funcional, acaba de recibir un revés político y moral en estas elecciones municipales. No tanto por la pérdida en sí de esa lucha de votos, siendo ello importante para el aprismo, sino por el modo equivocado de algunos de sus principales líderes en el manejo de la política. El pacto con el ex dictador Odría no cayó bien al conglomerado aprista, de entre cuyos militantes salen voces que exigen la celebración de un Congreso, para rectificaciones y para dilucidar responsabilidades. La secretaría general no accede a la demanda, tratando con mucha desconsideración a los peticionarios. Existe, pues, cisma; se vaticina una escisión. Y es que cuando los ríos se salen de madre, algo y alguien paga las consecuencias del desastre. En política y en sociología es lo mismo : cuando se sale de la línea recta que los hombres se trazaron en sus inicios según el postulado filosófico que habían asimilado, se paga también.

DE NUESTROS PROBLEMAS

En « Tierra y Libertad » de México, número extraordinario correspondiente al mes de septiembre, leemos un artículo de A. W. Molina Enríquez, destinado a valorizar al hombre como individualidad pensante y fustigando, desmesuradamente, a la masa como algo semi inútil; conglomerado de incultos, ineptos e implorantes a las dádivas; conjunto humano de ignorantes y retrasados que constituyen una horda de vulgaridad; «colectividades susceptibles de arrollar en brutales atropellos demoledores a la civilización más avanzada, de la que disfrutan sin contribuir a ella», y otras lindezas más por el estilo. No negamos que la finalidad y empeño puestos en obra por el articulista sea el de perfeccionar el hombre y hasta le envidiamos la pureza de estilo y la fluidez de pluma en que lo expone, pero rechazamos, de plano, esa manera tan desconsiderada de tratar a la masa. Estimamos a este conjunto de « insuficientes » hay que tratarlo con criterio humano, acercándonos a ellos en el sindicato, en el café, en la calle, como uno más que somos dentro de ese concierto de música buena y mala, y aprender a querer los si en realidad queremos ganar prosélitos y voluntades, porque no es aplicándoles semejantes epítetos que lograremos adeptos para la obra cumbre que tenemos por delante. El vocabulario que emplea nuestro escritor aludido, con alardes de suficiencia e inhumanidad en el trato, nos parece el menos adecuado para servir el ideal anarquista. De ningún idealista libertario dejarse llevar por la torrentada amorfa es lo congruente, más tampoco debemos rehuirla y menos despreciarla de forma tan descortés y pedantesca... Porque si nos pusiéramos a hablar de la élite de la humanidad, de los fuertes, cultos y « seleccionados », de esos hombres instruídos en colegios superiores, universidades y seminarios, diríamos lo siguiente : que fue y es esa élite precisamente (salvando honrosas excepciones que son muchas) la que le niega instrucción al pueblo, la organizadora, a cálculo frío y matemático, de las economías de competición, y por consiguiente, de las guerras; la que mantiene en estado de eternidad la explotación y la lucha del hombre sobre el hombre por vivir el uno mejor que el otro. Fue esa élite la que arrojó unas bombas atómicas sobre dos ciudades japonesas, cuyos horribles y macabros efectos aun hoy se resienten, y es la misma que nos ha llevado en vísperas de desaparición como especie humana, en cuyo largo y empeñosa labor han estado presentes desde el cristiano más católico hasta el ateo marxista encumbrado en las más altas jerarquías.

Y no han estado las « élites » anarquistas por cuanto nunca nos tocó en suerte administrar o « gobernar » pueblo ninguno. Del contrario caeríamos en lo mismo, si dejáramos en pie las causas que han originado tan desastrosos efectos.

ROMULO CHAVEZ

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS E INVALIDOS

Mes de diciembre - Lista IV

Suma anterior, 570,50 francos.

Paris: Germinal Palencias, 35; Bernabé Esteban, 5; J. Soms ,5; Gilabert, de *Drancy*, 10; Tomás Herráinz, 5; Francisco Galán, 10; Criach, 5; Torres, 10; Andrés Martínez, 20 L. M., 25. *Rousset:* Ciriaco Quesada, 5; Gil, 5. *Vizelle:* Leocadio Cuello, 20. *Labastide (Tarn):* Federación Local, 100. *Aix-en-Provence:* María Corcero, 10. *Biver:* Angel Bassa, 5. *St-Chamont:* Antonio Flores, 10. *Avon:* Vicente Soler, 5. *Conufi-les-Bain (Hte.-Marne):* Víctor Marquina, 5. *Montluçon:* Gregorio Muñoz, 10. *Nourellac:* Moreno Pedro, 10. *St-Pourçain:* José Clemente, 5. *Mussidan:* María Ibáñez, 5. *Port-la-Nouvelle:* José Llasat, 5. *Castelsarrasin:* R. Rivera, 15; Diego, 10. *Bordeaux:* José Meléndez, 5. *Lamotte Beuvron:* Ernesto Andrés, 10. *Cezy:* Vicente Muñoz, 10. *Grenoble:* Pereira (dos veces), 20. *Carpentras:* Tous Poblet, 5.

Total, 975,50 francos.

DISTRIBUCION, DICIEMBRE

J. C. y P. C., Toulouse; R. A., Mallermort (B. Rh.); M. C. y M. P., Troyes; J. I. y S., Chartres; J. M. y R. F., Narbonne; J. R., Olette (P.O.); R. S., Firminy; J. S., Créil (Seine): J. D., Osseja (P. O.); A. R., Aubagne (B. du Rho.); S. B., Aspres-s-Buch; M. F., Ganges; J. S., St-Denis; R. O., Vaux en Velin; A. G., Perpignan; R. M. y L. C. C., Bordeaux; R. S., Béziers (Hérault); J. B., Paris; E. M., Noueux (P. et C.); P. S., Boigneville (S. et O.); G. U., Marseille (B. du Rhône).

26 beneficiarios a 35 francos, 910. Envíos giros, 22,80. Total, 933,80.

Restan, 41,70 francos.

Sigue el grupo artístico «Terra Lliure» con sus éxitos

Organizado de conjunto con S.I.A. local, el domingo, día 22 de diciembre, tuvimos el placer de asistir al festival que, en su propia Sala, nos ofreció el Grupo Astístico «Terra Lliure» de Toulouse.

El programa era tentador para los experimentados del teatro. En primera parte la zarzuela en un acto, dividido en tres cuadros, «Los Claveles», y la segunda parte debía correr a cargo de la sección de variedades y grupo de ballets.

No creemos necesario relatar el argumento, pero sí queremos señalar el acierto con qué actuaron todos los elemenos en sus respetivos papeles.

Puig, interpretando don Fernando, y Aida el de Rosa, estuvieron acertados, tanto en los dúos como en sus arias solitarios. Igualmente muy bien la pareja enamorada que interpretaron la candorosa Tina Prat y el galante García. Y no hablemos de los veteranos, María Serra y Rodón, siempre tan graciosos; de Parra, que fue un excelente Sr. Evaristo; muy bien Dalia Giménez en el papel de Paca; Ponce, Sirés y amigo, en sus respectivos papeles, sin olvidar el coro de muchachas de la Perfumería, que cantó con gusto exquisito el conocido cuplé, «Dice que sé va, dice que se va... y vuelve...»

Importa apuntar la buena interpretación en su conjunto, la gustosa presentación, y muy particularmente los decorados muy a punto. Conjunto y ganas de trabajar bien, es lo que caracteriza al Grupo «Terra Lliure», que a través del tiempo confirma lo que ya se ha dicho en otras ocasiones: Conjunto que no se aminora ante la dificultad y que con ingeniosidad digna de elogio, suple las deficiencias y salva todos los escollos que, sin duda, se le presentan.

En la segunda parte del espectáculo, se nos ofreció un excelente cuadro de variedades, donde se distinguieron nuevamente el tenor Puig y la tiple Aida, quienes nos colmaron con ciertos aires de ópera, muy bien interpretados; Tina Prat, que nos cantó, muy ajustadísima, canciones modernas; el joven Escobar, quien desgajó del ejército donde presta servicio, para venir a deleitarnos con sus canciones de «charme»; y con mención aparte, el joven tenor Sirés, quien, por primera vez se presentaba ante nuestro público, al que dejó notablemente impresionado, tanto por su agradable voz como por la forma ajustada en que interpretó el aria de «Alma de Dios» y «La Tabernera del Puerto». Merece nuestro aplauso también el conjunto de ballets, ese puñado de muchachos y muchachas que con gracia y salero, saben interpretar en escena los diferentes ritmos impuestos por la música. Y por último, no podemos olvidar la joven rapsoda, María-José, la que nos recitó, con maestría y mímica adecuadas, dos excelentes poesías.

Velada agradable y representación de «Los Claveles» que seguramente tendremos ocasión de volver a aplaudir. Felicitamos a todos los artistas, sin olvidar al apuntador, Serra, al director artístico, señor Amor, la voluntariosa Tina Prat, con tanto amor y cariño dirige el cuadro de variedades, con un singular aplauso a la pianista Mme Ramiz.

La Dirección de «Terra Lliure» nos comunica que el domingo, 19 de enero, por la tarde y en la misma sala de ese Grupo, se exhibirá el grupo de S.I.A. de Montauban, el que representará el valioso y conocido drama, «El místico».

También interesa saber que, a petición de gran parte de nuestro público, presentes unos en la velada del 22, y otros que no les fue posible asistir, «Terra Liure» vuelve a representar «Los Claveles», con diferentes números de variedades, en la noche del sábado, 1.º de febrero, y el domingo, 2 de febrero, por la tarde.

Cabe esperar que no faltará nadie a dichos espectáculos, puesto que con la presencia de todos exhortamos el ánimo de los actuantes, pasando al mismo tiempo unos momentos de grato recreo, al tiempo que contribuiremos a la solidaria y singular obra de S.I.A.

C. B.

Toulouse, 30 de diciembre de 1963.

COMUNICADOS

F. L. DE PERPIGNAN

Invita a sus afiliados a la asamblea general, que tendrá lugar el domingo, día 12, a las dos y media de la tarde, en el sitio de costumbre.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo 19 del actual, a las nueve y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

F. L. DE LIMOGES

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general, el día 12 de enero, a las nueve de la mañana en el local de F. O.

F. L. DE MONTAUBAN

Convoca a asamblea general extraordinaria para el próximo domingo, 12 enero 1964, a las nueve y media de la mañana en el café de la Comédie. El problema de los mutilados así como otros de suma importancia, requieren la presencia de todos los compañeros.

F. L. DE THIAIS

Domingo, 12 de enero, a las nueve y media de la mañana, en el local de costumbre, asamblea general para tratar orden del día del próximo pleno regional.

F. L. DE PARIS

Domingo, 12 de enero, continuación de la asamblea.

GROUPE «LOUISE MICHEL», PARIS

Présence de tous les militants indispensable samedi 11 janvier 1964 à 17 heures précises, 110, Passage Ramey, Paris (XVIII). Ordre du jour important.

ADMINISTRATIVAS

José Meléndez, Bordeaux. Recibido giro 34,60 francos; 20 para COMBAT, 9,60 «Umbral» y 5 para viejos.

— Vicente Borillo, Boussens (Haute-Garonne). Recibido giro 30 francos. Pagado «C. S.» y «Umbral» hasta 31-12-63.

ADVERTENCIAS DE REDACCION

El trabajo-conferencia «Ideal y deseo» empezado en nuestro número anterior, será terminado en el número próximo.

La Crónica Internacional queda pendiente de publicación también para el número 280.

Firmeza de voluntad

(*Viene de la página 4.*)

mos trazando el chapucero plano del edificio de nuestra vida, pues todos propendemos a realizar lo que creemos respecto de nosotros mismos y de nuestro porvenir.

Siempre hay esperanza para el hombre nunca vencido mentalmente, que está resuelto a seguir adelante por muchos fracasos que sufra o por muy tenebroso que se le presente el porvenir.

Toda la ciencia de la eficacia y el éxito en la vida consiste en la firme y vigorosa determinación de realizar aquello de que nos vemos capaces, de mantenernos inflexiblemente de cara a nuestro ideal, sin desviarnos ni a la derecha ni a la izquierda aunque las delicias de un paraíso nos halaguen o las amarguras de un fracaso nos intimiden.

Nuestra resuelta voluntad, nuestro tesón en vencer y llevar a cabo cuanto emprendamos, nos conducirá en brazos de la corriente por caudalosa que sea y a pesar de cuantos obstáculos humanamente superables se opongan a nuestra acción.

Pero si nuestra voluntad es débil, si vacilamos en determinarnos, si nos falta el valor de arrostrar las dificultades, flotaremos en la superficie del mar de la vida como un pez muerto, con multitud de otros desechos humanos que no tuvieron la necesaria fuerza de voluntad y tesón para abrirse camino en el mundo. Es necesario tener el convencimiento de que estamos en el mundo a la altura de las circunstancias, de que nuestras fuerzas son iguales o superiores a las condiciones naturales de la empresa que intentamos acometer, y animados por este convencimiento determinamos resueltamente con la absoluta seguridad de vencer.

PEREZ GUZMAN

SUSCRIPCIONES

RECAUDACION PRO-HUELGUISTAS MINEROS ASTURIANOS

Suma anterior, 1.760,20 francos.

J. Carrasco, 10 francos; Combs-la-Ville, 32; Izquierdo, 5; Abadías, 10; A. Martí, 10; Fr. Cobo, 10; P. Adam, 20; P. García, 10; Un andaluz, 10; J. Lobo, 15; I. Guillén, 5; J. Ferrer, 10; Cuadrado, 10; H. Molina, 10; A. Vázquez, 10; A. Mestre, 20; A. Carbó, 10; S. Pérez, 10; V. Ceña, 10; B. Esteban, 10; L. Martín 5; María Juan, 5; Un valenciano, 5; Hnos. Concheso, 10; N. Imbernon, 10; J. I. Imbernón, 10; Muñoz, 10; Sala, 10; A. Huerta, 10; M. Alandi, 10; J. Valls, 5; A. Barranco, 10; Un aragonés, 10; A. Bruguera, 10; F. Crespo, 5; F. Martínez, 50; A. Molina, 10; R. Esteban, 10; G. Guardiola, 10; A. Pérez, 10; S. García, 10; A. Mestre, 10; Uno, 5; J. Cercós, 10.

A. Millera, 20; A. Bermejo, 10; R. Rodríguez, 10; J. Olivares, 20; Polaski, 5; X. X., 5; Sort, 10; T. Pérez, 20; Montes, 10; M. Aguayo, 10; Mora, 10; Sigüenza, 10; Alfonso A., 10; D. Cebrián, 10; M. Marín, 10; V. Espinosa, 5; Abadías, 10; Jaén, 6; lista E. Bagés: Sara et Joseph, 10; Mme Guta, 5; Max, 10; Philippe, 5; Bernard, 5; Mme Sala, 5; Josette, 10; Fanny, 5; Francisco, 10; Evaristo, 10. A. Fernández, 10; A. Villagrasa, 5; Ordoño hijo, 10; B. Merino, 10; Lope Torres, 15; M. Carbó, 5; E. Ribalta, 5; J. Aguilar, 20.

Guillén, 40; Sanaucas, Vitry, 10; Vidal 10; Borrull J. 10; Ferrer V. 20; Ortola, Ivry, 5; Gironella A., 10; Sasot J., 5; Vernet C., 10; Criach M., 5; Hurtado, 10; González D. 20; Satué, 10; Carbó A., 10; Uno (Aguilar), 5; Sáez F., 10; Jaén, 7; Familia Alvarez, 40; Carrasco J. F., 20; Morera, Cholet, 10; Montes, 5; Moreno A., 10; Cacho, 10; CNT-Búlgara, 225; Iglesias, 10; Guelgusto A., 5; Torta A., 10; Quesada A., 10; Martínez A., 10; Carbó A., 10.

Claude Buermand, 10; Carbó A., 10; García F., 10; Bagés E., 5; Un grupo de comps. de Badalona, 15; Manent J., 5; Olivares J., 10; Familia Ramírez E., 30; Uno de Vitry, 10.

Global, 4.339,20 francos.

SUSCRIPCION PRO FAMILIAS DELGADO-GRANADO

Suma anterior, 5.981,17 francos.

Paris: De Juana, 10 francos; Andrés Martínez, 5; L. M. 30. *Suisse:* A. Romero, 10. *Sommières:* Manuel Gener, 4. *Grupo Camaradas de Cesana (Italia),* 50. *Maisons-Laffitte:* Pierre Monegas, 30. *Castera (Gers):* Ganzarain, 10. *Couffy-les-Bain:* Víctor Marquina, 5. *Chatellerault:* Cristóbal Ballesta, 15. *St-Porçain:* Clemente, 5. *Mussidan:* María Ibáñez, 5. *Macon (S.-et-L.):* Blasco, 10; Martínez, 10; Flores, 5. *Castelsarrasin:* Diego, 20.

Total, 6.205,17 francos.

SUSCRIPCION PRO COMPAÑEROS DETENIDOS

Suma anterior, 15.934,65 francos.

Recaudaciones F. Local París: Barba P., 20 francos; Cercós María, 10; Farox, 20; Muñoz, 10; Fernández C., 10; «Les Amis du Monde Libertaire», 158,60; Bellosta L., 5; Paco, 10; Martínez A., 10; Buldain, 5; Tarragó F., 10; Un grupo de amigos de Charriaud, 100; Jaén, 5; Valls, 10; Sala, 10; Ferrer, 10; Llop R., 10; Un venezolano, 10; Un catalán, 10; Ordoño E., 10; Armengou, 10; Villagrasa, 10; Galindo A., 20; Rosell J., 10; Villa S., 20; Rosell S., 10; Ibáñez, G., 5; Amadeo A., 10; Alvar, 10; Gual Frco., 10; Jaime, 20; Gala, 5; Rey J., 5; Ponce, 5; Continente 20; Abadías, 10; X, 10; Fando, 2,50; Morales, 10; Bayego, 5; Galán, 5; Uno, 10; Botamino, 5; Lozano, 5; X., 2; XX., 5; Vidi, 10; Luz, 5.

Salvador, 10; Moreno, 10; Barbazo, 5; X., 5; Gómez F., 10; Lino, 10; Larra, 10; Menéndez G., 10; Daniel, 10; Huertas, 10; Palomo, 5; Rafael Tomás, 5; Alvarez Ramón, 20; Covian P., 10; Alandi M., 10; Rodríguez O., 10; Pérez, 5; Molina J., 10; Gala, 5; Meler Román, 10; González G., 10; Carbó A., 10; Criach M., 10; Lázaro, 5; Val, 5; Mario, 10; Villa, 20; Sigüenza, 10; Uno, 10; Jarque, 10; Serrano, 5; Un compañero, 5; Olaya, 5; Lizcano, 10; Segura Ivry, 5; Cacho, 10; Fabra, 10; Molina, 10; Gaspar, 1; Toledano, 10; Benítez S., 10; Bolea, 10; Gómez, 10; F., 10; García, 5; Vallejo, 10; Alvar, 5; Adam, 20; Sastre, 5; Belloso G., 10; Crespo, 10; Ferrer, 10; Molina H. 10; Ordoño, 3; Guerrero, 10; Ferrer, 10.

Rubio, 10; Espinosa, 10; González B., 10; López, 10; Amador, 10; Tarragó, 10; Guardiola, 10; Mme Rubio, 5; Martínez S., 10; Casellas, 10; Rosell, 10; Valiente, 20; Esteban, 10; Encarna, 5; Peiró, 5; Mateo, 5; Uno más, 10; Suárez, 10; Pradas, 5; Figueras, 5; Izquierdo, 5; Merino, 10; Barranco, 10; Gironella, 10; Arpal, 10; Martínez F., 50; Elbars, 10; Sasot, 5; Mestre, 20; Capcerrada, 10; Rodríguez S., 10; H., 5; X., 10; Martínez S., 10; Ceña, 10; Barba, 10; Campos, 10; Guillén T., 20; Cano J., 10; Barcalá G., 10; Bascompte, 10; García J. M., 5; Lleonart, 14; Francisca Vega y Satue, 10; Manent J., 5; Chiapuso, 10; Pradas J., 5; Ponce, 5; García F., 10; Moliner, 10; Juanel, 10; Valls P., 20; Bradke, 50; Bonet, 5; Francisco P., 3; Quesada F., 5; Barbadillo, 5; Villagrasa, 5; Roig; un grupo de amigos, 70; Ponce, 5; Jaén, 3; Vernet, 10; Ordoño E., 10; Martínez E., 10; Lagar, 10; Carbó M., 10; Emilio 10; Gala M., 5; F. Muñoz, 10; Lino, 10; Grupo anarquista italiano de París, 70; Sasot, 10; Baeza, 10; Casellas J., 10; Barranco, 10; Royo, 10; Cobo F., 10; Linuesa, 5; Jaén, 4; Groupe de camarades juifs de Paris la Pensée Libre, 250; Lobo J., 10; Barcalá G., 10; Ponce, 5; Quesada A., 5; Abelló, 10; Francisco, 5; Jaén, 3; Ponce, 5; Angel, 10; Bagés E., 10; Caba J., 20; Cano J., 10; Tomás, 20.

(A proseguir en el próx. núm.)

IV y último

EN DEFENSA DE LAS GENERACIONES VENIDERAS

Cara al mañana

Posiciones confederales

por José MUÑOZ CONGOST

CUAL ornamento fundamental que amigos y enemigos nuestros enarbolan para justificar sus injustificables posiciones, se dice que la C. N. T. se caracteriza por llevar demasiada intransigencia en sus posiciones sociales cara a las soluciones posibles del problema español.

Intransigencia que se refleja en la voluntad decidida de no establecer compromiso alguno que pudiera inmovilizar a nuestra organización en el futuro, y en el acuerdo neto y preciso de no enajenar en modo alguno nuestra libertad de acción.

Hay igualmente intransigencia en nuestra voluntad de no dar beligerancia ni carta de antifascismo a cuantos colaboradores del franquismo comienzan ya la deserción organizada que reserva posiciones para el futuro.

Se dice de la misma manera que somos intransigentes, al expresar nuestra repulsión consciente a todas las combinaciones políticas que, preconizando el cambio de régimen, mantengan estructuras sociales que no resuelven el problema económico español, prolongando, indefinidamente, la crisis social.

Se estima que nuestra posición es violenta, al ver que reivindicamos el derecho de mantenernos en la lucha revolucionaria sin admitir ni acordar tregua alguna para el período, cualquiera que sea su signo institucional, de reorganización política del país.

Y se quiere argumentar que en esa posición de fuerza y consecuencia revolucionaria. Hay un deseo de mantener en España un período de violencias, acrecentando así su miseria. Se pretende hacer propaganda de este argumento para desacreditar la consecuencia y la seriedad de las posiciones cenetistas.

Los argumentos son hueros, y esta pretensión, al combatirnos, carece de base.

A lo que ellos llaman intransigencia, nosotros llamamos firmeza y consecuencia en las posiciones ideológicas.

En los trabajos precedentes, al examinar las diferentes facetas, del peligro que representan para el porvenir español la adopción de posiciones preparadas ya para asegurarse las « credenciales de antifranquismo », no citábamos por considerarlo innecesario, las declaraciones hechas, no ha mucho, por la propia Falange, pretendiéndose independiente de la acción gubernamental franquista, y negando la colaboración de su movimiento político en ella; rompiendo incluso con la acción de la Central Nacional Sindicalista a la que dice repudiar.

Al hacerlo así, Falange Española, no hace sino sumarse a la cohorte de los que esperan subsistir mañana, bajo cualquier otra forma de gobierno, liberándose de las responsabilidades criminales incurridas durante los largos años de dominación franquista.

Los mismos comunistas, con su manida consigna de « reconciliación nacional » se suman a esta actitud que va tomando cuerpo en todos los seguidores del fascismo franquista en su intención de provocar con una « revolución de palacio » el cambio de etiqueta de un régimen, bajo los auspicios de una corona o un sistema presidencialista que les permita proseguir impunemente su acción nefasta para el porvenir del país.

Pretensiones, a las que conscientemente se da calor por parte de muchas de las organizaciones clásicas del antifascismo, al entablar relaciones, conversaciones o tentativas de aproximación con los representantes de ese neodemocratismo y neofascismo. Actitud que se define prefiriendo una participación gubernamental con estos elementos, a acudir al lado de las organizaciones revolucionarias para una acción conspirativa activa y violenta contra el régimen.

Nos duele decirlo, pero comprendiendo las razones que les llaman a tomar tales actitudes. hemos de lamentar que el respeto de su condición de organizaciones y partidos de carácter democrático burgués, les lleve de nuevo, en su temor de la revolución, a buscar una colaboración, con los que hasta hoy, fueron colaboradores del franquismo.

Temor que les ha de colocar mañana frente a los deseos y aspiraciones del pueblo mismo, y desde el pináculo estatal, iniciar de nuevo represiones y persecuciones, creadoras de nuevas y más violentas rebeldías.

La lección permanente de la historia española en estos dos últimos siglos es bien clara.

— Terminada la guerra de la independencia, Fernando VII finaliza con las pretensiones de los liberales, y apoyado por la Iglesia y las clases poderosas, restaura el absolutismo.

— Se acoge Cristina a los liberales frente a la rebelión de la Iglesia y las clases poderosas, que desencadenan la guerra carlista.

— Vuelve después Isabel II ante las mismas presiones a restaurar el absolutismo.

— El estado de violencia en el país termina con el destronamiento de Isabel II.

— El ensayo de la República fracasa ante el Ejército, la Iglesia y las clases poderosas en conjunción permanente de fuerzas.

— Alfonso XIII instaura de nuevo un sistema absoluto con la dictadura de Primo de Rivera.

Y cuando la República española de 1931 apunta tímidas realizaciones contra la Iglesia, estalla la terrible sublevación del falangismo, la Iglesia, el Ejército y el Capital españoles, que da origen a la guerra y la revolución de 1936 a 1939. Más de siglo y medio en que la política española aparece salpicada de violencias, de luchas intestinas, de revoluciones de palacio y de revueltas populares. Siglo y medio de permanente guerra civil, con cortos interregnos de paz, que han colocado a nuestro pueblo a la zaga de Europa.

Ciento sesenta años de vida política en que nada práctico y positivo se realizó para resolver la verdadera crisis española, la de una economía arruinada por gestión equivocada y desastrosa.

Política de vacilaciones que alcanza su culminación en la Segunda República, incapaz de resolver los problemas sociales que se le plantearon, en su actitud de contemporización con las clases privilegiadas del país, las mismas que impunemente preparaban la conspiración de julio de 1936.

Y se pretende hoy, con el juego de maniobras políticas que faciliten la « revolución de Palacio », continuar política parecida, proseguir ese alternarse de coloridos políticos en las alturas gubernamentales, prolongando sin esperanzas de solución una crisis social económica, a la que se busca como posibles soluciones las sangrías periódicas de las revueltas.

¿Y a eso quieren que demos los libertarios nuestro consentimiento?

A eso. Y por no darlo se nos llama intransigentes. Por querer conseguir y obtener para las generaciones venideras una vida más digna. Por pretender terminar con esa vergonzosa política inocua, que desemboca periódicamente en guerras civiles.

Sea pues. Seámoslo a conciencia, pero expliquemos a esas generaciones que se forman las razones de esa intransigencia, diciendo :

— Que mientras que no se resuelva el problema agrario de nuestro país, arrancando a sus poseedores las grandes propiedades dedicadas a caza o ganadería, para darlos a una explotación racional y colectiva con formemente a la idiosincrasia ibérica...

— Mientras una política hidráulica no devuelva a las regiones españolas la riqueza de otros tiempos, que la tendencia ganadera de los propietarios de la Reconquista arruinó con la destrucción de los sistemas de irrigación existentes...

— En tanto que una moderniza ción de la explotación no intervenga, lo que no es posible sin suprimir el sistema de excesiva parcelación que constituye el minifundio...

— Mientras todo ello no se realice, no conseguiremos valorizar la agricultura española aumentando con ello el valor adquisitivo del campesino español, lo que traería mayor campo de acción y desarrollo a la industria.

Pero si no conseguimos arrancar de manos de sus propietarios, una industria con útiles desusados y honorables antepasados del utillaje europeo, para usarlos en explotaciones más amplias de gestión colectiva.

Si no independizamos nuestro país de la tutela que la impone como colonialismo de nuevo cuño, las inversiones de capitales extranjeros, determinantes hoy en la política económica del país...

Si nada de esto se realiza, prolongaremos la agonía de nuestro pueblo, para gozo y ventaja de las minorías privilegiadas de siempre.

Y como revulsivo natural ante la prolongación de la agonía, la revuelta, la guerra civil, la represión y la sangre como espectáculos periódicos en la escena española.

Esa es la aspiración de las minorías, que siempre dominaron a España. Pero no es la nuestra, como no puede serlo que en el calor de la acción, en una de esas revueltas, se juegue el todo por el todo el conjunto político central, que desde más allá del telón de acero busca la hegemonía mundial de su dictadura, colocando a nuestro país en su esfera de influencias.

Queremos para nuestro pueblo una revolución que resolviendo los problemas económicos, dignifique la personalidad del hombre, ciudadano libre en un país libre, revolución libertaria, revolución que es proceso constructivo permanente, que debemos ser capaces de realizar cuando la ocasión y nuestro pueblo lo deseen. Y con la convicción de que sólo así evitaremos para las generaciones del mañana esos horizontes periódicamente bañados en sangre fraternal, no podemos ni debemos rendir acto de acatamiento a ninguna combinación de carácter político.

Expliquemos esto. Divulguémoslo entre la juventud española. Hagámos le comprender el porqué de nuestra actitud firme.

Es obligación de la C. N. T. lanzar al mundo y a la opinión española una exposición clara y detallada, extensa pero precisa, de las razones de su posición social, de su programa, de las raíces que tiene la misma en la historia y en el carácter de nuestro pueblo.

Sólo explicándonos así lograremos lo que deseamos, Con el fortalecimiento de nuestras filas lograr que la verdad resplandece como aurora de esperanza en el horizonte ibérico.

Casablanca, diciembre 1963.

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

POETA LIBRE

NO tema el lector; no vamos a sacar una retahila de versos invocando a la luna o loando el sauce llorón, o en desmayo, como acertadamente dicen los catalanes. Nos ocuparemos de un poeta recientemente excarcelado : de Cristóbal Vega Alvarez.

En el número 276 hubimos de prorrumpir en queja; en el 277 pudimos dar cuenta de su puesta en libertad, noticia que dimos estricta, como si no le concediéramos importancia. Es una reflexión que compañeros nos han hecho.

¿Por qué, tras habernos ocupado extensamente del infortunio del poeta, en la hora de sol y aire para el mismo hemos sido tan breves, tan escuetos, tan fugaces?

Sencillamente : por premura de tiempo, no por arrepentimiento de nuestro « Regalo de Año Nuevo », de fondo tan humano como indiscutible. La familia de Cristóbal, que en un principio temió el escándalo de nuestra campaña pero que luego se amoldó e incluso cooperó a la misma, nos dio alborozada la noticia de la libertad de su deudo no sin hacer mención de nuestro irónico « Regalo », que encontró oportuno en último grado, puesto que la fecha del escrito no varió más que en unas horas del momento de la puesta en libertad de nuestro querido vate. Precisión feliz, azarosa, que, por serlo, de azarosa, podía merecernos la clásica metedura de... pierna. Pero los dioses del Olimpo o los duendes de Jauja no permitieron tal cosa.

En realidad, nuestro fondo destilaba pesimismo fundado. A cada indulto de tacaño promulgado por Franco, Vega Alvarez insistió en ser indultado, o en indagar si lo había sido. Cada recurso entablado por el preso iba del Puerto a Sevilla, de Sevilla a Burgos, y de Burgos — indudablemente — a Madrid, con viaje de retorno igualmente con escalas, llegando, según costumbre, la denegación a Puerto al cabo de diez o doce meses. En la última ocasión al condenado se le había exigido tal o cual requisito (¡siempre falta uno cuando se trata de echar carpetazo e un asunto!), y como la « corrección del descuido » debía recorrer el camino Sevilla - Burgos - Madrid y vuelta, era de esperar una pausa deliberativa y de trámite larga otra vez de casi un año, de donde nuestro escepticismo y el de la familia, que en noviembre un compañero vio en sus lares desolada. Esta triste realidad, junto con el olvido en que el mundo refugiado ha tenido a Cristóbal Vega Alvarez, poeta confederal de Jerez de la Frontera, hizo que de nuestra impulsiva pluma saliera la amarga creación de una rosa negra para regalo.

Sin embargo, nunca hemos dudado de los compañeros. Sabíamos que en caso de nueva campaña se asociarían a ella. Con vistas a « Liberté » estábamos compilando textos y preparando argumentos que presentar al público francés venteando la injusticia del caso Vega. No ha habido necesidad, y nosotros y los compañeros españoles y franceses nos ahorraremos cohetes.

Para terminar, haremos constar nuestra felicitación a Cristóbal, a su abnegada familia, a cuanta prensa nos ha secundado, y al amigo Arrigo Repetto, que tan magníficamente nos ha apoyado desde Italia.

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française ..... 5 F.
Version fco-espagnole .. 20 F.

★

Rédaction et Administration
Raymond FAUCHOIS
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris (9e) ● CCP 3724-37 Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10e)
Tél. BOT 22-02. Tél. imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Así es América

¿Sindicalismo democrático?

por Severino Campos

EL panorama sindical del continente americano es sombrío. No se vislumbra porvenir inmediato en el que los trabajadores ejerzan el derecho a amplias reivindicaciones; viven proscritos de condiciones propias para manifestar sus sentimientos y defender sus necesidades, porque, con el beneplácito y poder de los gobiernos, los líderes usurpan ron la representación y fuerza de la clase trabajadora.

La ORIT es la principal aglutinante de los obreros organizados; 52 confederaciones, con 28 millones de afiliados, si su Secretario General no engaña al público. Filial de la CIOSL, sus líderes son émulos de los Reuther, Levis y otras prominencias del sindicalismo norteamericano. Cabe tener la certeza, que mientras no intervengan otras influencias más sanas y eficaces en los medios sindicales, los obreros no dejarán de ser apéndices de los poderes gubernamentales. Y desde luego, como ahora, la miseria y la incapacidad coronarán su existencia.

Con audacia inaudita, el Secretario General de la Organización Regional Interamericano de Trabajadores nos ha declarado : « No hemos hecho — ni haremos nunca — un culto a la lucha de clases... Nosotros creemos en la revolución que hacemos todos los días mediante el trabajo físico e intelectual, por medio de las diversas formas en que la técnica se aplica para beneficio de las colectividad; pero no creemos, ni menos apoyamos, en los extremos llamados de derecha o de izquierda ».

Este criterio, que reputamos venal, carecería de trascendencia circunscrito a la persona del señor Jáuregui. Infinidad de pruebas ha dado de su espíritu contemporizador, pues el gracejo dedicado a cualquier ministro, o jefe de Estado, como ocurrió en Perú, sabiendo era un latifundista y verdugo de los trabajadores, no deja de ser cualidad extraordinaria que se halla en muy pocas personas.

Si, a los altos gobernantes, a los representantes de potentes empresas, a la burguesía, al señor Jáuregui les habla de la fecunda y amplia irradiación de las democracias, del espléndoroso futuro económico de América; a los obreros les da esperanzas de mayores salarios, de que tal vez algún día consigan vivienda, y de que es misión de la central sindical que representa, se llegue a que ningún obrero carezca de trabajo. ¡Ah!, pero todo esto, no hay que olvidarlo, de acuerdo con los gobiernos y el capital. Su mentalidad, en el orden sindical, es de corte yanqui, y no deja de ser deplorable que los trabajadores de América Latina no puedan sacudir ese yugo oneroso.

Los 28 millones de afiliados de la ORIT son una mina capaz de sufragar muchos lucros : Buena remuneración a su secretaria, viajes frecuentes a través del continente; una burocracia tan inútil como excesivamente costosa, etc., etc. Total, como iremos demostrando en trabajos sucesivos, para que el obrero gane salarios irrisorios, viva en chozas, haraposo y desnutrido.

Uno de los países de América Latina que mejor remuneración tiene el trabajador es México; el salario mínimo son 17 pesos cincuenta centavos, que supone, aproximadamente, un dólar cuarenta centavos de esta moneda. La realidad es, que la ORIT, esa monumental fuerza de proletarios, no se deja sentir, en nada, para remediar en algo las necesidades perentorias de los trabajadores. Se preocupa, sí, de los grandes eventos políticos, sobre todo si se ha de protagonizar alguna exhibición ministerialista o presidencialista.

¿Las escuelas de dirigentes? ¡Vaya ironía! Surgen las promociones de líderes, como las hornadas de burócratas, sin vibración moral para la defensa de los explotados. Cuanto más, sus conocimientos llegan al dominio de los tópicos urdidos al servicio de gobiernos y empresas explotadoras. Son las características y acción de ese « sindicalismo libre y democrático », destinado a perpetuar la condición paupérrima de los asalariados.

¿La educación sindical? No podemos negar su efectividad, desde luego, negativa a la causa de la emancipación obrera. Hablar del problema educacional es una manera de pronunciarse para llamar la atención. ¿Qué condiciones éticas se fomentan para resolver problemas justos? Ninguna. Hay que respetar los derechos del capital, el sistema de explotación humana, las diversas categorías económicas y sociales. Y lo que tiene capital importancia, en el adiestramiento de los « dirigentes », es saber hallar el punto central «donde converjan aspiraciones capitalistas y obreristas». A sabiendas, no hay que dudarlo, de que en todas las diferencias obrero patronales siempre son los primeros quienes salen esquilmados.

¿Y es para esos menesteres que acaban de ser diplomados 25.000 maestros? Ese sistema democrático nada resolverá bueno para los explotados; menos aún, con la pretensión de interferir ese hipotético engranaje llamado « Alianza para el Progreso », cúspide de arena movediza de nula perspectiva benefactora para los desposeídos.

No, por aquí no. De acuerdo en que las dictaduras, instauradas en América a base de golpes militares, son una rémora para el progreso; pero el levantamiento de éstas ¿no ha sido alguna vez de interés de algún país demócrata? ¿Y qué hicieron los trabajadores de la ORIT para impedir o vencer esos golpes? Nada. Carecen de iniciativa ,de libertad y de movimiento propiamente responsable; están supeditados al arbitraje de los dirigentes ,a su capacidad, a su conciencia y a sus escrúpulos.

Ese proyecto de diplomar « 200 líderes al año » es una empresa ruinosa para la emancipación obrera; promueve tristeza y compasión. Esa gente, adiestrada como se viene haciendo, son los auxiliares más fieles que tienen las empresas explotadoras y los gobiernos que aspiran a prolongar su aparición. Son, dicho en términos justos, las fuerzas que neutralizan y se imponen a todo florecimiento de rebeldía liberadora.

Para las reivindicaciones idóneas, y sanas, esos maestros no hacen falta. Hasta nos atrevemos a decir que están de sobra. Son los representantes mixtos de intereses en pugna, siempre, y en todo lugar, árbitros deferentes de las exigencias patronales. Si tal fin ha de tener el Instituto Interamericano de Estudios Sindicales, es preferible que no se abra.

En más de 15 años de existencia, la ORIT no ha hecho nada práctico en favor de los trabajadores. Su principal función, por no decir única, ha consistido en secundar y divulgar las consignas de los gobiernos denominados demócratas. Y en compensación a ese servicio, que no es despreciable para la burguesía, se ha tolerado a los líderes determinados movimientos.

ESTAMPA ANARQUISTA

Muy primeros de siglo, con anhelos de existencia libre y fraterna más allá de la sociedad vieja e injusta, al fin desconsiderada.

Igualdad, libre arbitrio, pan y cobijo para todos. Infancia, juventud y ancianidad, todo en conjunto humano, en sucesión normal y lógica de las generaciones.

No más abusos, no más maldades, no más desgraciados; la felicidad extensiva a todos por el simple hecho de haber nacido.

Esta es la Idea y aquí estamos nosotros para mantenerla.

EN EL BANCO DE LA PACIENCIA

Nochebuena

CUANDO esta nota aparezca habrá entrado enero de 1964 ¡Veinte y cuatro Navidades en Francia! Al paso que vamos nuestra proscripción no será menos larga que la de los judíos en Babilonia. Las inverosímiles evoluciones político-internacionales así lo dicen. De necios es fundar esperanzas en la caída de Franco. Esto no es pesimismo, amigos, es ver las cosas según su color, así como los iscariotescos besos que dan los enemigos de otra hora por el momento amigos.

Judas puso reparos a que el Maestro se dejara ungir los pies por la pecadora y quería que el extracto se vendiese por la apostólica hermandad pobre. También España lo es, si bien con un dictador que tiene por lema « a buen vender la capa » y que el pueblo productor se joda. Franco morirá en El Pardo y quien le suceda le hará bueno.

No hay que darle vueltas, la forma de gobernar, copiada de Hitler, es pareja en casi todos los países : si no dictadura declarada, semidictadura encubierta : franca libertad, en ninguno desde hace largo tiempo.

En efecto, de muchas maneras de obligar dispone el pueblo, pero no puede hacer uso de ellas : si nacional e internacionalmente no cuenta con la ayuda mancomunada de los trabajadores va en derechura al fracaso.

No abusemos de la generosidad del pueblo, dejándole partirse el pecho y no poniendo cada cual su granito de arena. Aunque ladremos a la luna, hagamos el perro. Callar es otorgar. No, ruido, mucho ruido, parejo al de las zambombas navideñas. A España a mesa puesta, tampoco : por mí que levanten los manteles.

El bullicio este año en el Beau Séjour (hospital) no se ha conocido. La cena del 24 estuvo bien y a todos satisfizo, así como la comida de Pascua. El árbol de Noel en los tres pisos estuvo iluminado y lo estará hasta después de Reyes.

Hay que mencionar el magnífico concierto listziano a cargo del pianista internacional monsieur Renchsel, quien antes de ponerse al piano disertó sobre Listz en un meritísimo estudio muy documentado dando a conocer al inmortal músico. El señor Renchsel escuchó delirantes ovaciones.

A media noche dieron pasteles y champán.

Aunque un poco triste, me retiro a dormir satisfecho.

PUYOL

OBRAS
de Felipe Alaiz

«Quinet», tomo I.
«Tipos Españoles», tomo II.
10,00 francos los 2 volúmenes.

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, rue Sainte Marthe, Paris Xe. C C P Paris, N.º 13507 56.

Cordiales

NUESTRA FAUNA

por MASTIENO

¡QUE rara especie!... Tenemos razas del águila imperial, león ibero, tigres, aguiluchos, etc.

El «león de Graus» valía más como polígrafo. Su «Escuela y Dispensa» es superior a «echarle siete llaves al sepulcro del Cid».

No es tan odioso Rodrigo: Modelo de hijo, justiciero, amantísimo esposo y padre. Arquetipo delante de Alfonso VI y cuando dice a su paje de armas «: ¡Dame albricias, Alvar Fáñez, porque te hago saber que nos han desterrado del reino!»

Cada hora que pasa —advierte Costa— sorprendiéndonos con los brazos cruzados o en una agitación infantil, amengua en proporciones considerables las probabilidades de que España acierte a desclavarse por sí misma de la cruz.

Son personajes —legendarios o actuales— de acción... Pero si faltare lírica en la gesta o cantar, aquí está Fernán González:

> Un día que perdamos,
> nunca lo podremos cobrar,
> jamás en aquel día
> nos podremos tornar.

¡Aprendamos!... Y no se nos venga con «pasatiempos» o «matatiempos» de crucigramas ni acertijos político-revolucionarios.

Todo son leones o leonas como los que tiran de las Cibeles, es decir, andróginos. Don Julián Besteiro rompió ese simbolismo con su «salto de tigre». Pronto le contesta don José Ortega y Gasset con esto: «Mientras que el tigre no puede destigrarse, el hombre corre el riesgo de deshumanizarse».

¡Ya estábamos deshumanizados con las águilas y el león! Los tigres venían a deshumanizarnos más. Desde el «¿leoncitos a mí?» de Don Quijote y la «Asinaria», de Plauto, con su «el hombre es lobo del hombre», se acabaron las especies únicas.

Es del género tonto que historiadores eruditos atribuyan el «Homo homini lupus» a Bacón o a Hobbes. Y todo es posible cuando nos perdemos entre el «homo economicum» y el «homo sapiens».

Tiempo ha que caímos en el bizantinismo. ¿Qué es eso? El «contra ésto y aquéllo» del contradictorio Unamuno. También nos lo cantan otros menos genios que don Miguel con sus «contra todo y contra todos». O sea, trifulcas a granel... ¡Hasta que uno está a frente consigo!

A la paradoja de los «hermanos-enemigos» unamos la ironía de los

«humanos contrarios». Entonces viene el bizantinismo de la «Lex Majestati» de Tiberio: condena del Pensamiento, la Palabra, el gesto o escrito.

¿Qué diría Pablo, con su Derecho de Gentes, y Erasmo, en su Libre Arbitrio?

Chilla el «porque quiero» y el «porque no me sale de...» a través de mansiones, asambleas, sotabancos, voceros, escenarios.

Aquí está don Emilio Castelar diciéndonos que somos «más amigos del combate que del trabajo, más confiados en los favores de la fortuna que en las acumulaciones del ahorro; difíciles a la disciplina social y fáciles a los llamamientos de las aventuras fabulosas con tal que las justifique el valor; poco previsores, apasionados, creyentes, inaccesibles a la duda; nada duchos en el examen prolijo de las ideas y de los actos».

Demasiado tirada, pero pase.

A tales rasgos esenciales, según el título, añade el ex Rector Magnífico de Salamanca lo suyo: «Tal el alma castiza, belicosa, indolente, pasando del arranque a la impasibilidad, sin diluir una en otro para entrar en el heroísmo sostenido y oscuro, difuso y lento del verdadero trabajo».

Los Juan de Vargas... Consejos de Sangre... Sanchos... Insulas... Botines... Conquistas... ¡Dureza de combatiente! El «Odium theologicum» que se apodera a derecha e izquierda.

Hablan los maestros. Pero los discípulos le aventajan. Madariaga y Arturo Barea se desgañitan con el «personalismo del carácter español». Ponen en cuarentena nuestro montaraz individualismo. Se engañan los casticistas. Para los modernistas no pasamos de «personalistas».

Hay tipos que encarnan este minimizado temperamento nacional. Son quienes niegan o afirman sistemáticamente. Tenemos muestra en el abuso del prefijo, sufijo y adjetivo, amén de los contrastes entre sujeto y atributos gramaticales. Los usos son comunes en nuestra fauna racional. Lo que más impone es el «ísimo» de los nerviosos, desesperados o desgraciados.

Ardemos, consumimos y quemamos hasta la perdición... ¿No tenemos quien pregona «purificar quemando» en su «Idearium Español»? ¡Pobre Angel Ganivet! Era tradicionalista de los de «sangre y fuego», pero buen publicista.

Es don Vicente Blasco Ibáñez el que muestra que la leña y las piras de los autos de fe se han convertido en tea y hogueras modernas, con un culto a la ceniza que haría envidiarlo al mismísimo Wotan. ¡Cuidado! Pero sin la elocuencia, sabiduría, poesía, gallardía —principio de todas las cosas— de un Odin.

Los viejos apocalípticos y los nuevos nihilistas envidian nuestro vacío intelectual, greguerismo o «abulia» antigua. Sólo falta que imitemos a Job:

En llanto se ha convertido mi cítara,
y mi órgano en voz de lloradores.

Desde la constitución de nuestra nacionalidad, las lágrimas van fundidas con nuestras bravuras raciales, a fuerza de afirmarnos y negarnos como Empecinados...

Escuchemos todavía a don Joaquín: «Las disputas son de hombres tercos y groseros, y las empeñadas discusiones, de vanidosos e ignorantes. La verdad brilla con luz tan pura, que el que no la ve a la primera ojeada le serán en vano todos los argumentos y todos los discursos, pudiendo asegurarse que de cien casos, los noventa y nueve engendran, en vez del convencimiento, un principio de discordia.»

¡Caramba! ¡Qué sintaxis!.. Construcción y redacción aturden... Según y cómo. Las reglas gramaticales no alteran el valor del estilo y de la exposición. Los grandes polígrafos van mejor al fondo que a la forma... Ciertísimo, pues, que la enunciación de primeros principios axiomáticos establece verdades, no de Pero-Grullo, sino de Canta-Claro. Pero el diálogo debe suprimir siempre al soliloquio de nuestros monologuistas. Las confrontaciones son muy necesarias. Otra cosa deleznable es la mala polémica. Incluso la controversia resulta fundamental en el análisis de las ideas y de las actitudes.

¿Disputa?... ¿Discordia?... De eso sabemos mucho los hispanos. Y de algo más... Turbulencias de la mente saltan al seno de la familia y de la

(Pasa a la página 2.)

Firmeza de voluntad

por Pérez GUZMAN

EL mundo siempre cede sitio y abre camino al hombre de recia voluntad. Lo importante para el éxito en la vida es derrotar a la derrota, vencer los obstáculos y las dificultades que descorazonan a los débiles. Tomemos por lema de acción : « Derrotar a la derrota ». Los grandes triunfadores del mundo jamás capitularon con la adversidad. Vencieron las dificultades que a otros avasallaron.

Si no nos mostramos superiores a los obstáculos que tratan de paralizar nuestros pasos, si no nos sobreponemos a los pasajeros fracasos que podamos experimentar no llegaremos muy lejos en el camino de nuestra acción.

Para los hombres de recia voluntad no significa nada un contratiempo, porque saben que no hay mal que cien años dure, aunque a un tiempo malo suceda otro peor.

Muchos son los abúlicos o lindantes con la abulia que pasan los años en un deprimido estado moral, por que no saben que la voluntad es una fuerza capaz de acrecentarse por el ejercicio como todas las demás facultades de la mente. Para que la fuerza de voluntad produzca útil rendimiento es necesario aplicarla activamente de una manera normal y continua. La voluntad eficaz no es pasiva ni espasmódica. Fluye en corriente continua, copiosa, con movimiento uniformemente acelerado hasta alcanzar su objeto y retenerlo sin soltarlo.

Hay una enorme fuerza constructiva en creer de todo corazón que podemos y queremos hacer aquello que intentamos, y que estamos destinados a cumplir lo que mayormente anhelamos con tal de que el anhelo sea noble, legítimo y provechoso para el bienestar y adelanto de la humanidad, pues si solamente miramos a nuestro interés personal con egoísta apetencia de medro a costa de la colectividad ,no será definitivo nuestro éxito aunque obtengamos parciales ventajas, mientras que si pospo nemos el interés particular al general, alcanzaremos la victoria final aunque nos cueste parciales fracasos.

El convencimiento de que estamos destinados a realizar determinada empresa o a contribuir con todo nuestro esfuerzo a su realización, nos dará tal confianza y seguridad en la victoria, que para lograrla movilizaremos nuestras fuerzas de reserva capitaneadas por la voluntad.

En cambio, cada vez que pensemos en el fracaso, que creamos en el vencimiento y nos convirtamos en derrotistas de nuestras propias luchas, presintiendo que la mala suerte ha de estropear nuestra vida y enlobreguecer nuestro porvenir, damos motivos a que se realice el siniestro presentimiento.

Cada vez que pensemos que nada somos ni servimos para nada, esta-

(Pasa a la página 3.)

Renovarse o parecer... que nos renovamos

por Juan FERRER

HACE casi medio siglo que circula la frase en nuestros medios, bien intencionada y no menos aviejada: «Renovarse o perecer». Le dieron circulación los amigos de «Acción Libertaria», publicación la mejor escrita de nuestros medios. Para que nadie se equivoque, añadiremos que esa «A. L.» aparecía en Gijón, baluarte confederal de Asturias.

¿Nos renovamos entonces? Silencio. El caso es que no perecimos, todo lo contrario: la Confederación fue creciendo al extremo de ocupar el primer lugar en la actualidad política española. El Congreso del Teatro de la Comedia acusó la cima de la C.N.T. en el conjunto territorial hispano, y no por ello los compañeros gijoneses de la época, apoyados por una alta mentalidad viguense, incurrieron en fracaso alguno. La presión por una moralidad siempre más acentuada del acratismo, fue conveniente entonces como lo es ahora. Los esfuerzos bien intencionados siempre merecen plácemes en lugar de reprobaciones.

Pero al socaire del «renovarse» hay que inspeccionar si se empuja normalmente, para un avance y no para un retroceso, ya que es notorio que Maquiavelo poseía, logicadas, diversas direcciones. Amigos hay en nuestros medios —como las habrá en los medios ajenos— afectadas por la consigna, por el alineamiento, tanto como desganadas están por las teorías. ¡Oh, el practicismo! Rocker supo claramente especificarlo y maldecirlo.

Ciñéndonos al momento cenetista, la renovación que introducen algunos compañeros más encariñados con las votaciones que con las concepciones en la C.N.T. usuales, nos mantienen en estado de perplejidad y alarma. El empeño en presentarnos derrotero *nuevo*, camino *renovado*, pululado por seres extraños a nuestra causa, nos obliga a fregarnos los ojos para ver si o no soñamos.

Aceptado a ciegas que la presencia de Franco aúna. Todos somos pocos, aunque cara a la galería se mantenga lo consabido: «Con frente antifranquista, con alianza obrera, no hay franquismo para muchos días», o sea el mito, el latiguillo, el salto continuado de una decepción a otra hasta el desgaste de toda energía. Lo justo, lo verídico, sería decir: «Juntos, los elementos antitotalitarios seremos más fuertes que disgregados.» Ni más ni menos, en política de realidades frente al dañoso prurito demagógico. ¿O es que de nada sirven las experiencias cosechadas? Fracaso de la J. E. L., intentos vanos de coordinación antifranquista en 1952 y en 1961, concreción de una A. S. sin eficacia en España, y sino que hablen las huelgas interiores. ¿Quiere decir ello que tengamos que reducirnos al poder exclusivo que nos es propio? De ninguna manera. Pero sí es obligado obrar al respecto con seriedad a fin de que la C.N.T. no sea tomada, en adelante, por el simbólico «pito del sereno».

Está visto que nos exigimos una «comprensión» que están lejos de adoptar nuestros aliados futuros o existentes. «Sindicalmente» ya estamos en lo de que *con los ugetistas es más lo que nos une que lo que nos distancia;* marxismo y bakuninismo dándose el abrazo a costa de Miguel. El sindicalismo católico de los obreros vascos también nos conviene; claro, por simpatía que estos antifranquistas de primera hora merecen. No obstante, tras ellos y, pese a ellos, está el rabo del Vaticano, ese aliado de Franco. Más recientemente nos informamos —sólo informamos, el hecho consumado pudiendo acudir después— de que la Federación Nacional de Trabajadores (descatolizada sólo de nombre) está en gestión de ser aceptada o no en la A. S. Por otra parte se opera un movimiento de atracción y simpatía hacia el falangismo arrepentido al que se abren puertas de domicilios aparentemente nuestros. Como se advierte, el abrazo es amplio, la comprensión idónea, extensiva y... peligrosa. Si el señor Ridruejo, por ejemplo, gran responsable de la actuación negra de la Falange, puede merecer trato de favor nuestro, nada impedirá que igual distinción se conceda al señor Gil Robles, codirector, con Lerroux, de la represión octubrina de 1934. Puede oponérsenos la actitud no menos bárbara del azañismo en enero de 1933, lo cual sólo logrará recordar la estupidez, no la maldad, de unos republicanos que creyeron servir a la República utilizando armas prefranquistas. Luego, de deducción en deducción, podríamos algún día llegar al estupor de unas declaraciones antifranquistas rubricadas por Francisco Franco, ese que ya en discurso de Navidad se proclama revolucionario tanto política como sindicalmente. ¿Habrá que creerlo, como a Ridruejo, como a Gil Robles, como así al desgaje calculado de la H.O.A.C. (Hermandad Obrera de Acción Católica) llamado—el desgaje—Federación Nacional de Trabajadores? ¿Hay que descender escalera política hasta abajo de todo? ¿No queda ya rellano para una meditación de confederales, porque en el mundo existe un tirano llamado Franco? Descendamos hasta la última consecuencia «antifranquista», y, una vez el franquismo fuera de juego, nuestros aliados se aplicarán holgadamente a lo suyo en tanto a nosotros, completamente desviados y desconocidos, no habrá cristo ni voluntad propia que nos aplique, so pena de adherirnos a la corriente estatal, que, en resumen, es el fin que persiguen nuestros caros, carísimos, amigos para anular el anarquismo en España, que sería tanto como anularlo en todas las partes del mundo.

Y aún queda más, compañeros. La lucha antifranquista desde el ángulo A.S.-C.I.O.S.L.-Intersindical de Obreros Cristianos, hay que llevarla de consumo con las fuerzas estatales adscritas al Bloque Anticomunista, un partidismo ese que los demás se pueden permitir, pero no el conjunto confederal libertario en nosotros presente. De continuar por esa pendiente, de persistir en el error y la confusión favorables a un Bloque y contrario a otro; de no usar de la tradicional franqueza libertaria, tan característica en casa; apartándonos del totalitarismo rojo y manteniéndonos aproximados a la democracia cómplice de la duración exagerada del general Franco en el Poder, arriesgamos otra vez perder seriedad y crédito con la consiguiente desagregación de nuestros medios de bastantes compañeros afectos a las revoluciones «nacionales» de estos tiempos (sin duda por una mística revolucionaria mal concebida) y por cuya causa ya no resisten satisfactoriamente las reiteradas acometidas de los émulos de la Pasionaria. Este argumento que presentamos podrá parecer desconsiderable para cuantos compañeros se han acaramelado con los sectores político sociales de centro y derecha. Mas lo cierto es que, en tanto unos se van otros no entran, y lo que queda, por desconcierto de ideas, no permite grandes ni moderadas ilusiones acerca del porvenir de nuestro organismo colectivo.

Si renovarse o perecer, renovarse y no parecer que nos renovamos; no darse idea de avanzar mientras moral y numéricamente retrocedemos.

Y conste que para un adelanto efectivo estamos, por historia y vigor propios, más calificados que los organismos fatigados que ayudamos generosamente a reincorporarse, mientras entre nosotros parece ocurrir lo contrario.

3428

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

36e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 280 — Version française 0 10 francs — Version espagnole 0 40 francs — 16 Janvier 1964

L'affaire «COUDONNE»

NOUS vous avons entretenus, la semaine dernière, de la grève déclenchée par les ouvriers des tuileries « Coudonne », à Narbonne.

Pour protester contre les cadences infernales, les conditions inhumaines de travail et des salaires dérisoires, ils établirent un cahier de revendications. Ils réclamaient, outre une augmentation horaire de 0,20 F., deux blouses de travail pour les femmes et deux bleus de travail pour les hommes par an et pour les cuiseurs une prime d'insalubrité.

N'ayant même pas obtenu de réponse de la direction, ils commencèrent le 29 novembre un arrêt de travail quotidien de deux heures en signe d'avertissement. Le résultat restant le même, la grève totale fut décrétée dans l'usine.

Monsieur Vals, socialiste et député-maire de Narbonne vint alors offrir ses bons offices et des tractations furent entreprises avec M. Fiastre, directeur de l'usine et réactionnaire notoire.

Le comité de grève accepta les propositions du directeur qui en restait à une augmentation horaire de dix centimes, admettant tout de même la suppression du travail à la tâche jusqu'au mois d'avril, date fixée pour une révision des accords.

Le tout fut signé le vendredi 3 janvier avec reprise du travail le lundi matin.

Mais le sieur Fiastre n'est pas homme à s'embarrasser de scrupules et comme la plupart de ses compères de la gent patronale, il est prêt à renier toutes ses promesses le lendemain et s'il le faut le jour même.

Aussi, le lundi, 6 janvier, une cruelle désillusion attendait les travailleurs de la tuilerie. Face à cette nouvelle provocation, nouvelle réaction des ouvriers qui se croisent les bras une nouvelle fois pour manifester leur désir inébranlable de faire respecter leurs droits.

. . . . . .

Nous avions souligné déjà le caractère objectif des revendications et en particulier celle concernant l'augmentation uniforme pour tous. Aujourd'hui, c'est la suppression du travail à la tâche qui aura les honneurs.

La C.N.T. a toujours dénoncé le rôle néfaste du travail à la tâche. Les différents niveaux de rémunération étant à l'origine de la division sociale, nous devons veiller constamment pour éviter l'immixtion, dans les classes laborieuses, de l'esprit de graduation et de hiérarchie entre camarades de misère. Or, le travail à la tâche est par excellence une source de mécontentement par les différences de situation qu'il crée.

Autre fait à noter : l'inutilité de l'intervention du parlementaire dans toute action dépourvue de caractère politique.

L'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes et les revendications sociales ne peuvent se mener à bien que par l'intervention directe des masses laborieuses.

Dans l'affaire « Coudonne » l'autorité officielle s'est révélée impuissante parce que c'est le patron qui a failli à sa parole. Les représentants de l'Etat ne sont en définitive que les représentants du capital et leur autorité est à sens unique ; elle ne s'exerce que contre les exploités.

Mais il est une autre autorité qui pourrait rétablir l'équilibre et nous ramener à un peu plus de justice et d'équité : l'union de tous les travailleurs.

Au siècle de l'automation, il est inadmissible que des individus dépourvus de tout sens humain et social, style Fiastre, dictent leur volonté à une communauté laborieuse, méprisant en outre ceux qui le font vivre en faux-bourdon de la ruche sociale.

Liberté et révolution

L'Etat est en opposition totale avec la reconnaissance de la liberté. Le marxisme qui entend utiliser l'étatisme comme période transitoire pour amener les peuples à la liberté, ne fait que pratiquer un abus de la confiance prolétarienne. Car il n'y a pas Etat sans autorité et celle-ci n'est admise que si elle assure des privilèges, lesquels créent l'injustice et la violation de la liberté de l'individu. La création d'une période transitoire entre le capitalisme et la liberté donne naissance à une dictature prolétarienne avec son autorité, ses abus, ses privilèges, ses nantis ; la liberté n'est plus qu'un vague objectif masquant des intérêts nouveaux. « Dès que l'on pourra parler de liberté, l'Etat, comme tel, aura cessé d'exister ». (Engels.)

La prédominance du marxisme dans la classe prolétarienne résulte du fait que l'ouvrier pense arriver à la liberté en utilisant une organisation transitoire et en déléguant son droit à la liberté à des représentants qui utiliseront son abandon de ce droit pour l'asservir.

Il est aisé de dire que les anarcho-syndicalistes ne font rien ; mais, même s'ils ne font qu'entretenir le sens de la révolte de l'individu devant l'injustice de la société, leur activité se révèle plus utile à la conquête de la liberté que l'abandon des droits de l'individu à une organisation qui ne recherche que le pouvoir au mépris de la liberté.

Il est impossible à un délégué du peuple de ne pas participer à des lois qui apporteront des contraintes à la liberté et au bien-être de quelques individus ; en reconduisant les principes de propriété des moyens de production. Tout représentant de la classe prolétarienne devient complice du capitalisme privé ou d'Etat, alors que les moyens de production, fruits du travail manuel ou intellectuel des générations antérieures, n'appartiennent pas au capitalisme, mais sont le patrimoine de l'humanité.

Le sentiment de la dignité de l'homme ne saurait admettre que la société soit divisée en deux classes antagonistes, l'une condamnée au travail et à en abandonner la plus grosse part au capitalisme, l'autre, propriétaire du capital, autorisée à jouir du travail de la classe prolétarienne sans y participer.

L'Etat est l'expression du droit inégal et rend impossible la distribution des biens de la production, selon les nécessités de la consommation de tous.

Une révolution insuffisamment préparée, ne possédant pas les exemples des expériences communautaires, serait vouée à l'échec et servirait de tremplin à une dictature capitaliste ou prolétarienne. Ce n'est pas tant en théorie que nous devons convaincre les hommes, mais par la pratique de nos théories. Nous devons donc nous attacher à mettre au point une organisation communautaire pilote qui pourra servir d'exemple pour la création de nouvelles communautés qui bénéficieront du travail et de la mise au point de l'organisation pilote. C'est ainsi que, progressivement, par l'accroissement de communautés, nous arriverons au stade des cités et que la révolution ne sera plus un mot, mais une réalité.

L'anarcho-syndicalisme est en opposition avec les autres syndicalismes du fait qu'il est anti-gouvernemental, qu'en aucun cas il ne se fait le complice d'une collaboration avec le pouvoir, qu'il œuvre pour une révolution réelle, qu'il conserve les bases nécessaires à la construction d'une société humaine et juste, que tout en maintenant le sentiment de la révolte chez les exploités, il entend ne pas les lancer dans des aventures sans lendemains, préjudiciables au bien-être de tous. L'œuvre de rééducation de la classe prolétarienne permettra d'accéder à la révolution égalitaire de demain ,ce travail est la tâche de tous les militants anarcho-syndicalistes. Pour terminer cette page, nous emprunterons à Marx ces lignes qui reflètent bien la pensée de bien de nos camarades : « L'idée maîtresse qui doit nous guider, c'est le bien de l'humanité et notre propre épanouissement. On aurait tort de croire que ces deux intérêts s'opposent nécessairement, que l'un doit fatalement renier l'autre : la nature de l'homme est ainsi faite qu'il ne peut atteindre la perfection qu'en agissant en vue du bien et de la perfection de l'humanité. » (Trad. Rubel. La Nef, nº 43, p. 56.)

RENE VILLARD

«Le Vicaire»

Le « Vicaire », de Rolf Hochhuth, édition du Seuil, éclaire d'un jour nouveau, ou plus exactement fait apparaître au grand jour la complicité du défunt pape Pie XII avec le régime hitlérien. Il faut lire dans le livre de Hochhuth la partie intitulée « Eclaircissement historique » pour comprendre que dès 1939 le Vatican connaissait les atrocités commises dans les camps de concentration nazis ; que, dès 1942, le même Vatican était au courant des exterminations massives de Juifs, notamment ceux de Pologne. Mais, n'est-ce pas, ce n'étaient que des Juifs, et l'on peut penser devant le silence de ce pape qu'il n'était, au fond, pas fâché de voir disparaître cette race qui, nous dit la Bible, fut à l'origine du crucifiement du Christ. On peut même penser qu'une défaite de la Russie lui aurait été agréable, celle-ci n'ayant que très peu d'éléments catholiques dans son sein.

En fait, cela ne peut nous surprendre, il y a bien longtemps que nous connaissons la « mentalité » catholique. L'histoire de cette religion s'écrit avec du sang ; le sang versé par les croisades du X au XIII siècle ; le sang des guerres de religion en France et ailleurs ; le sang des inquisitions où les SS de Torquamada brûlèrent des Juifs et des hérétiques, c'est-à-dire tous ceux qui n'acceptaient pas d'être soumis corps et âme à l'Eglise ; le sang, les larmes que causèrent causent encore la religion catholique dans les masses humaines. L'Eglise, certes, ne torture plus ,du moins on peut le supposer, mais elle ne s'élève pas non plus contre la torture qui se pratique couramment dans des pays dont pourtant les dictateurs sont de bons catholiques. L'Espagne, le Portugal, la France même, quand furent jetés vivant une centaine d'Algériens dans la Seine ; quand des Algériens, des Français étaient torturés par les SS français, le pape, vicaire de Dieu, n'a rien dit.

Il n'a rien dit, il ne dira jamais rien, car le pape, qu'il se nomme Pie XII, Jean XXIII ou Paul VI n'est que le valet servile du capitalisme international, c'est pourquoi il ne prend pas, il ne prendra jamais position contre les guerres, les tortures, l'injustice sous toutes ses formes. La religion ne peut vivre qu'avec l'appui financier et moral des puissants. Si elle voulait aller à contre-courant, elle ne le pourrait pas. A moins, mais cela peut-il être, que les éléments sains (j'entends par les éléments sains ceux qui croient vraiment dans les paroles de l'Evangile) se soulèvent, renversent le veau d'or institué par la curie romaine et agissent... en chrétiens. Mais cela ne se peut pas pour la raison bien simple qu'un croyant catholique est un homme frappé de cécité dont tous les éléments de la curie romaine sont *persona gratta*. Ce qui est admirable d'ailleurs à ce sujet, c'est la réaction des écrivains catholiques concernant le livre de Hochhuth que ce soit Mauriac ou d'Ormesson. Ils sont unanimes à prendre parti feu et flamme pour le pape défunt, allant jusqu'à dire que le pauvre cher homme n'était pas au courant des camps de concentration allemands et de ce qui s'y passait à l'intérieur, oui, décidément la foi rend aveugle. Aveugle ou hypocrite ?... Qui le dira?

Cet Allemand qui a osé dire que le pape Pie XII était un assassin moral, car en résumé c'est cela que sa pièce veut dire, est un protestant, cela explique peut-être son courage, car jusqu'ici aucun catholique de ceux qui vécurent dans l'entourage de Pie XII, n'a eu le courage de dire la vérité. Et les incroyants, direz-vous ? Eux non plus ne dirent rien ; exact, mais pour la raison suivante : si un livre comme « Le Vicaire » avait été écrit par un athée, l'on eut crié au scandale, au mensonge, les croyants n'auraient apporté aucun crédit à un livre de ce genre, écrit par un libre-penseur, aussi il vaut mieux que cela fut dit par un croyant, peut-être que certains catholiques vont réfléchir. Mais lui, Hochhuth, croit-il encore à Dieu, à sa religion, dont les dirigeants, soit dit en passant, n'ont pas élevé eux non plus le moindre petit doigt contre Hitler et ses camps de la mort lente. Pourtant ils savaient eux aussi. Eux, et tous les grands politiciens de cette planète, les Churchill, Roosevelt, de Gaulle, etc., ils savaient mais ne dirent rien ou très tard. Pourquoi ?

Si le pape, qui malheureusement d'ailleurs a une forte influence sur les populations chrétiennes, avait dès 1939 pris position contre l'hitlérisme, dénonçant les atrocités commises par Hitler dans les prisons, les camps, s'il avait demandé aux croyants allemands de refuser le régime hitlérien, *je suis persuadé que tout ce qui est advenu par la suite n'aurait pas eu lieu*. Mais voilà, il y avait le concordat, ce concordat que ni Mauriac, ni d'Ormesson ne peuvent nier, concordat que les papes Pie XI et Pie XII ont respecté fidèlement.

Pie XII est mort, une action contre lui pour non-assistance de personne en danger ne peut être exercée, mais la vérité, elle, doit être dite. Si, comme tout porte à le croire, le pape Pie XII fut le vicaire du nazisme, sciemment, sans être contraint par la force, non par lâcheté mais par calcul, la vérité, oui, la vérité doit éclater. Sinon une page de sang sera à porter à l'actif du catholicisme. Une de plus, une de moins, quelle importance...

NOTA. — Pas d'accord avec Robert Escarpit qui écrit dans le *Canard Enchaîné* du 25 décembre : « Qui sont les héros ici (dans « Le Vicaire », Riccardo, le bon jésuite et Gearstein le bon SS ? ». Pourquoi, mon cher Escarpit, ne se trouverait-il pas, dans dans une faible proportion il est vrai, de bons jésuites et de bons SS, surtout comme le dit l'auteur, si Gerstein s'était engagé dans les SS pour mieux connaître les camps nazis. De tout temps, dans toutes les religions et toutes les philosophies il y eut des hommes volontaires pour le martyre, l'on peut raisonnablement supposer que Riccardo et Gerstein furent de ceux-là.

G. PIOU

Eau potable et pullulement...

Non seulement il est impossible d'éviter la pollution des eaux, mais, de plus, la croissance industrielle et la mise en culture des régions sèches absorbent de telles quantités d'eaux diverses que leur volume sera bientôt insuffisant.

La Seine et la Marne charrient 1.275.000 microbes par mètre cube. Une analyse des autres cours d'eau donnerait des pourcentages moindres, mais leur pouvoir toxique serait à peu près analogue. Le docteur Lépine déclarait au Congrès hydrologique :

« *La véritable industrialisation ne date que de quelques années, et l'on ignore encore les conséquences à long terme des déversements industriels dans les eaux, même après épuration. Or l'eau est un des éléments primordiaux de l'alimentation. Lorsque nous consommons un légume nous consommons 98 p. 100 d'eau...* »

Il aurait pu ajouter que la plupart des maraîchers ne consomment pas leurs légumes par crainte d'infection...

Durant le débat à la Chambre concernant les mesures à prendre pour protéger les eaux de toute pollution, un député déclara :

« *Notre territoire devient un dépotoir, et nos rivières des égouts. Si nous n'y prenons garde, toutes les interventions de la chimie et de l'industrie nous conduiront à la mort...* »

Au 43e Congrès d'hygiène qui siégea à l'Institut Pasteur — ne pas oublier que cet Institut est une entreprise commerciale — on consacra une part des travaux au « Problème de l'eau potable » dans les grandes agglomérations ».

Deux professeurs ont exposé le point de vue du corps médical ; enfin !

Le docteur Boyer parle au nom du corps médical :

« *L'eau ne doit plus être appelée « potable », mais eau de canalisation publique. Les eaux des rivières sont polluées biologiquement et chimiquement. Aucun moyen ne permet de lutter efficacement contre cette pollution toxique.*

« *Les égouts véhiculent bacilles tuberculeux, virus, etc. Or les procédés biologiques d'épuration ne détruisent ni les virus, ni les bacilles.*

« *L'eau filtrée et chlorée ne devient pas potable. Elle contient toujours des micro-organismes, des virus et des produits cancérigènes* ».

Ce docteur ne voit qu'un seul remède : la double canalisation. L'une pour l'eau de source prise au départ. L'autre pour l'eau des rivières, pour les soins d'hygiène et d'entretien.

Pauvres sources ! Comment feraient-elles, sans accroître leur débit pour abreuver une société où les naissances dépassent les possibilités hydrologiques ?

Et comment empêcher que l'eau de la canalisation nº 2, polluée et chargée de menaces virales et cancéreuses ne vienne souiller, intoxiquer la vie domestique et publique ?

Nous voyons donc, démontré par des scientifiques, que tous les remèdes spectaculaires qui pourraient être pris à l'égard d'une situation de plus en plus menaçante, ne sont et ne peuvent être qu'un accroissement de la toxicité des eaux par des apports de chlore ou autres toxiques...

L'épuration des eaux étant impossible, l'essor démographique diminuant chaque jour davantage le volume des eaux consommables par tête d'habitant, il est donc clair que les deux causes initiales de la pollution générale des eaux sont : le développement de l'industrialisation, de l'utilisation des produits chimiques dans la culture des sols, toutes activités et méthodes de production qui sont la conséquence d'un pullulement excessif de l'espèce humaine.

Pour un Martien à qui l'on soumettrait le problème, il est bien évident qu'il nous répondrait : « *Limitez vos naissances, de telle façon que la qualité de vos productions alimentaires et autres devienne le premier souci de vos plans économiques. La nature est bonne fille mais à trop violer ses possibilités elle vous pousse à une intoxication générale des corps et des cerveaux.* »

Mais voilà ! Ni le fonctionnaire Lépine, ni le médecin Boyer n'oseraient proposer, l'un à son maître l'Etat, l'autre, au nom du corps médical, la limitation des naissances...

Le patron de l'un dit : « La France peut nourrir 100 millions d'habitants...

Le corps médical envisage la limitation des naissances comme la chute de toutes ses espérances commerciales...

Le premier voit dans les naissances autant de nouveaux consommateurs qui vivifient le commerce et renouvellent les profits : c'est une assurance-vie pour le capital...

Plus le pullulement provoque le resserrement des multitudes, plus il y a de malades et davantage de certitudes que la santé de l'homme est une mine d'or inépuisable...

Les politiciens, dits « révolutionnaires » ne proposeront pas la limitation des naissances aussi longtemps qu'ils y trouveront un intérêt électoral. C'est toujours la vieille tradition socialiste allemande : « Plus il y a de naissances, plus il y a de prolétaires, et, par conséquent d'électeurs mécontents pour nous élire. »

Dans son dernier discours, Krouchev, représentant d'un pays créateur par excellence — ou qui devrait l'être — n'a-t-il pas dit avec autant d'orgueil que d'inconscience : « Nous comptons 224 millions d'habitants ; en 1970, nous serons 260 millions ! »

Ainsi ce grand pays — pour des raisons diverses et que je ne traiterai pas ici — manque de pain pour sa population actuelle Il y a donc trop de consommateurs pour trop peu de blé. Autant en emporte le vent ! La grandeur et le prestige de la dictature exigent une population croissante ! C'est absolument insensé ! Mais Kroukrou a rassuré son peuple : « Estimez-vous heureux ! Staline aurait vendu votre blé et vous seriez morts de faim comme tant d'autres sous sa tyrannie ! »

Vous vous rappelez Mao qui invitait les Chinois à se reproduire « parce que, disait-il, plus il y a de bras et plus on produit. » Regardez l'Algérie avec son nombre croissant d'habitants, alors que la population subit une demi-famine...

Notre monde est une civilisation d'insensés qui subordonnent toutes les splendeurs vitales à la course au trésor, au profit, au dollar ! Ou nous la jetterons bas, ou nous périrons dans sa fange ou dans ses charniers. Camarades, soyez vigilants et actifs, réfléchis et audacieux : il faut donner à l'homme une nouvelle pensée, lui apprendre à raisonner par lui-même. *Sans Dieu, ni Maître !*

J. B.

Communiqué

Pour des raisons de santé, le camarade Fauchois, rédacteur du « C. S. », a dû interrompre toute activité.

En attendant de désigner un nouveau responsable, la C.A.C. assurera la parution de notre organe confédéral.

Nous invitons donc tous nos lecteurs et correspondants à adresser provisoirement le courrier au secrétariat.

Le versement des abonnements devra être adressé au camarade Soriano, C. C. P. Nº 14.103.62 Paris.

Finissons-en avec l'équivoque

La révolution, celle avec laquelle courtisèrent de tout temps les hommes épris de justice, est une marche en avant, sans fin, et bien déterminée ; vouloir bâtir en feignant d'ignorer l'essentiel des causes qui déclenchèrent ce mouvement propulsif est une manifeste imposture. Aujourd'hui, comme souventes fois par le passé, les forces contre lesquelles se dirige cette marche en avant, tentent une nouvelle manœuvre de diversion. Nous voulons détruire les privilèges particulièrement scandaleux pour édifier à leur place un état de faits correspondant aux vœux de tous, par la recherche d'une évolution des individus et en premier lieu de ceux qui pâtissent des conditions ambiantes.

Vouloir détruire ces forces d'oppression que sont l'Etat, le capital, le clergé, le militarisme en en ignorant leur structure, est une entreprise équivoque et stérile. Ces entités ne représentent *rien* par elles-mêmes et Pétain, détenteur d'un pouvoir régulier, formulait une vérité irréfutable lors d'une allocution en s'adressant au peuple : « L'Etat sans vous n'est rien, avec vous il est tout. » Donc c'est de cette vérité monumentale que les premiers intéressés à une évolution progressive doivent s'inspirer ; à savoir que si l'Etat est puissant ce n'est que par la force que lui apportent les multiples rouages de la machine administrative : politiques, financiers, militaires et cléricaux. Réciproquement l'Etat se débilite dans la mesure où les différents organes s'atrophient. C'est donc lorsque l'individu prendra conscience de sa néfaste contribution à l'état de servitude et d'épouvante régnant sur ce monde par personnes superposées, qu'un grand pas aura été accompli

pour l'instauration d'un mieux-être général. Là est le problème et non dans les propositions nébuleuses débitées avec un parfait cynisme par un militant notoire dont j'ai préféré taire le nom.

Il prétend que les textes élaborés par les théoriciens anarchistes sont inutilisables parce que caduques ; mais dans la même péroraison il affirme que la C.N.T. a ses principes, ses accords que chacun est tenu de respecter pour la bonne marche de notre organisation.

En vérité, si les principes sont faux, et j'ai essayé au début de l'article de démontrer que les textes de nos maîtres sont plus que jamais d'actualité, il serait nécessaire de les réviser ; mais si les principes qui dictent notre conduite s'avèrent fondés, alors il est de la plus stricte décence de les défendre et de les mettre en valeur et non point de les fouler à nos pieds en déformant et galvaudant la nature même des matériaux propres à une transformation harmonieuse de la société. Une des maximes que nous énonçons et vers laquelle gravite toute notre action — il semble puéril de la rappeler — est celle-ci : « A chacun selon ses besoins, de chacun selon ses moyens ». Pour en arriver à ce stade, nous considérons et avons toujours considéré qu'un contrôle très sévère de la démographie avec pour corol-

(*Suite page 2.*)

CONTRADICTION

Dans la tribune syndicale du journal « Combat », jeudi 26 décembre, Maurice Labi, secrétaire général de la Fédération des Industries chimiques (F.O.) nous offre gratuitement le plus beau modèle de contradiction évidente que l'on puisse trouver dans un article de journal. Voici, en effet, ce qu'il écrit sous le titre : « *Les cellules de la société future* » en évoquant le récent congrès de la Confédération Force Ouvrière : « *Les deux ou trois douzaines d'anarcho-trotskystes se sont retrouvés à la mesure même de leurs forces réelles lorsque, à l'occasion de deux votes successifs et semblables, cinquante fois plus de délégués ont rejeté leurs thèses archaïques sur la place du syndicalisme dans la vie économique* ». Sans nous arrêter au sens volontairement péjoratif de ce qui précède voyons ce qui est écrit un peu plus loin sous le même titre : « *Le dépérissement parallèle de la société capitaliste et des partis politiques qu'elle a suscité ne cesse de développer les cellules de la société future que représentent les syndicats et dont l'accroissement des forces et des pouvoirs à tous les niveaux, est nécessaire à la marche même de notre vie industrielle, économique et sociale* ».

Est-il possible de se contredire de plus belle façon, quand on sait que, précisément, les anarcho-syndicalistes ne cessent et cela depuis toujours, de préconiser le « syndicat » comme cellule de base de la société future ? Quand on sait encore que nulle autre formation ne condamne complètement l'ingérence des partis politiques dans les affaires syndicales ? Enfin, quand on sait aussi que la Fédération Force Ouvrière n'est pas tellement ennemie d'un certain parti socialiste désigné communément par les initiales S.F.I.O. ! Alors ?

Mais est-ce bien des anarcho-syndicalistes dont nous sommes qu'il s'agit ici ? Qu'est-ce, au juste, que ces éléments désignés par Maurice Labi sous le vocable dédaigneux d' « anarcho-trotskystes » ? Devons nous comprendre que ceci s'adresse à ceux qui s'intitulent volontiers « syndicalistes révolutionnaires » et qui prétendent être avec la base en militant à F. O. ? Sans doute ! Dans ce cas nous, conscients de notre expérience, nous ne pouvons que leur dire : « Qu'allez vous faire dans cette galère ? »

BLANQUET

DE TOUT, UN PEU...

Dans « Combat » du 23 décembre, un article percutant de Jean Savard, professeur à la Faculté des Sciences de Lille, intitulé « Cartes sur table ». En voici quelques passages singulièrement révélateurs, à mes yeux du moins, si l'on se rappelle ce que je disais des étudiants dans un précédent numéro du « Combat Syndicaliste ». D'abord, au sujet de la dernière grève de l'Université. « *...Notre Université peut se réjouir du résultat qu'elle vient d'obtenir. Je crois cependant que cette manifestation fut sans portée. Une grève digne de ce nom n'est pas un accès de mauvaise humeur que quelques hochets honorifiques, judicieusement distribués, suffiraient à apaiser. C'est une épreuve de force entre l'égoïsme des uns et le désespoir des autres.* » Notons, en passant, que ces quelques lignes peuvent s'écrirent très justement pour ce qui concerne la grande majorité des grèves de la classe ouvrière, dont les accès de mauvaise humeur s'apaisent assez facilement à l'aide de hochets consistant, la plupart du temps, en illusoires augmentations de salaires. *Une grève de 24 heures, d'une semaine, n'est pas une épreuve de force. Une piqûre d'épingle dans la peau d'un rhinocéros. Un avertissement ? Mais la haute administration est parfaitement avertie.*

Même remarque que ci-dessus, surtout pour nous qui, depuis toujours, préconisons la grève générale illimitée, seule capable de faire accéder le prolétariat à la gestion économique du pays. Voici encore quelques lignes qui disent bien ce qu'il en est, au sujet des étudiants : « *Il n'en demeure pas moins que les étudiants, tous les étudiants, sont des privilégiés : ils ont encore une chance d'échapper à la peine des hommes. Leurs camarades de la mine, de l'atelier, de la terre, ne l'ont plus. L'ont-ils jamais eue ?* »

Ils ne l'ont jamais eue, en effet, cette chance, les fils de prolétaires. A part quelques-uns, très rares, qui arrivent à sortir de leur condition à force d'obstination et de sacrifices consentis par la famille, les autres se voient condamnés à l'esclavage de l'usine ou du bureau-usine, ou du magasin-usine, ou de l'exploitation agricole-usine. Que d'ingénieurs ou d'inventeur de valeur perdus ainsi ? Que de constructeurs, que de maîtres d'œuvres délibérément sacrifiés à la sacro-sainte barrière installée par la haute bourgeoisie, afin de conserver les bonnes places de la direction et de la gestion du pays à ses ressortissants. Lisons encore ceci : « *Les étudiants ne trouvent point place dans des amphithéâtres exigus. Mais les anciens élèves des écoles sont les plus ardents défenseurs du malthusianisme scolaire. C'est curieux comme l'esprit devient étroit aussitôt que le diplôme est en poche !* » Eh oui, c'est curieux ! Ce qui est encore plus curieux, c'est que l'ancien étudiant, nanti d'une bonne situation, voire d'un emploi d'administration ou de direction dans un quelconque ministère, refuse d'accorder au étudiants du moment ce que lui-même réclamait naguère, avec juste raison, pensait-il alors ! Un peu plus loin, lisons ceci : « *Il est donc plus urgent de résoudre le problème économique et social posé par la vie de l'étudiant que de construire de nouveaux amphithéâtres. Et un peu de modestie ne nous messiérait point. Un adolescent est étudiant parce qu'un diplôme est la seule manière pour lui d'échapper à la condition prolétarienne. S'il se met en grève et refuse d'apprendre, croyez-vous que ceux qui nous gouvernent en perdront le sommeil ?* »

Non, certainement pas, ceci étant une vérité première. On pourrait même ajouter que cela ne peut que les servir, en leur donnant sans risques, l'occasion de faire acte d'autorité en faisant donner leurs mercenaires contre les manifestations intempestives du Quartier latin. Enfin, pour terminer, ces quelques lignes : « *Cette modestie nous autoriserait à demander au pouvoir ce qu'il veut. On est en droit d'estimer... que moins le peuple français en saura, mieux cela vaudra, car il sera plus facile à commander.* »

Eh oui, monsieur le professeur, vous êtes en droit d'estimer, comme les gouvernants actuels et, pour être justes, disons aussi les gouvernants du passé et probablement ceux de demain, que plus le peuple (et non seulement le peuple français) acquiert des connaissances dans tous les domaines, plus il est apte à revendiquer et parfois à se révolter.

Raison de plus à l'actif des syndicalistes révolutionnaires pour poursuivre leur propagande en faveur d'une réorganisation effective des Bourses du Travail et des Universités populaires.

Rien de bon ne se fera jamais sans une préparation préalable basée sur l'instruction et l'éducation des peuples.

IDEAL Y DESEO

(Continuación y fin)

LA humanidad entera, desde los tiempos primitivos a nuestros días, ha lógicamente deseado siempre avanzar, progresar, sacudir yugos, transformar leyes, regímenes y dogmas. Desde los tiempos más remotos, fue un deseo la abolición de la esclavitud y llegó a ser cumplido el deseo, pero no suprimida del todo. Deseo fue después la extirpación del feudalismo y la implantación de las monarquías absolutas como mal menor, arrancando poder al feudalismo, en hecho de cumplida realidad luego, y pensemos cuánta sangre se derramó para conseguirlo. Deseo fue también el de quitar al rey su absolutismo y fabricar las monarquías constitucionales, llegándose al disfrute de esa nueva adquisición política. Deseo fue — y lo sigue siendo en la actualidad — pensar en la República, y ésta llegó con su nueva ola sanguinaria y sus leyes renovadoras a invadir casi todo el globo terrestre; y deseo fue, últimamente, el ir en busca del máximo totalitario disfrazado de comunismo, con todo el aparato represivo y absolutista que la ciencia y el progreso han puesto en sus manos. A todas estas fases de apariencia progresiva humana, se le ha dado en llamar idealismo, no siendo el Ideal eso. Ortega y Gasset se salta a la torera el Diccionario cuando dice: «Ideal.—Relativo a la idea. Que sólo está en la fantasía : Modelo, prototipo o suma perfección. »

Fantasía, modelo, prototipo de suma perfección. ¿Dónde hallar esa fantasía, ese modelo, o ese prototipo de suma perfección? Esto no nos lo dice el autor de « España invertebrada ».

El hombre-pensador Ortega y Gasset, como todos los pensadores, también se contradice a sí mismo, quizás para mejorar lo que pensara anteriormente. El hombre-escritor Ortega y Gasset — no olvidemos que a fuer de filósofo fue escritor — estampa los equivocos en sus escritos, a veces, enjuiciando, estudiando o ensayando el concepto de otro filósofo, que son a la postre conceptos aceptados con mínimas reformas. Por ejemplo : En el mismo libro que comentamos y en la página 68, leemos : « *Cuando vivimos una idea, tiene ésta para nosotros un valor absoluto y nos parece situada fuera de la línea histórica, donde todo adquiere una fisonomía limitada y se halla adscrita a un tiempo y un lugar.* »

Luego ¿la idea se encuentra fuera de la línea histórica y sin fisonomía? De acuerdo, pero... ¿y el ideal que es el conjunto de esas ideas sublimizadas por la razón?

« En rigor — continúa el párrafo de Ortega — cuando vivimos una idea, ella no vive, sino que se cierne impasible sobre la influencia de la vida, más allá de ésta, cubriendo todo el horizonte y por lo mismo, sin perfil, sin fisonomía ».

Si la idea no tiene fisonomía, si ésta se encuentra fuera de la línea histórica donde todo adquiere una fisonomía limitada; si cubre todo el horizonte, ¿cómo puede ser que el ideal sufra una desilusión porque ve cuán mísera era la ilusión de las cosas que con fabulosa cuantía la realidad nos presenta?

He aquí al Sisifo que con la piedra al hombro para construir un nuevo Corinto, va y viene por la senda confusa de la irrazonada razón. He aquí en la idea el ideal que viene a él como a nosotros, sin horizonte, sin límites, más allá de nuestras ideas y de nuestra vida y sin esa nueva fisonomía que las realidades puedan inventar sin nuestra colaboración. He aquí al Sisifo de la piedra filosófica al hombro, yendo por los caminos tortuosos del no ser, no negando y sí dudando, sin esa fuerza moral impregnada por un ideal sano y fuerte, y sin esa hombría que Nietzsche pone en su famoso « Dios es muerto ». Es una especie de egolatría puesta al servicio de la filosofía, es su YO filosófico inculcado en su juventud por sus maestros jesuítas.

El sabia lo que significa un ideal, lo que es un ideal, lo que no se cumple de un ideal. Pero prefirió no dar explicaciones concretas, y barajó conceptos susceptibles de equívocos y dudas; y aun más, no rozó el ideal libertario — tan en boga en su tiempo y en su patria como muchas veces lo hiciera Unamuno, más franco que él, aunque con brujería, porque su orgullo no le permitió medirse con la clase que lo sustentaba.

Sin embargo, existen consoladoras excepciones. Jules Romains, en su obra « El problema número 1 », dice : « El idealismo permanente de la evolución humana no es dudoso. Lo que le falta a la humanidad es la fuerza de imponerse a ella misma la prosecución constante de este ideal».

Aquí radica el sentido ideológico como base problemática número uno. No puede existir otro fundamento en el hombre para salvarse a sí mismo de toda tiranía que consolidar un ideal como el libertario y aferrarse a él. Ser un idealista, sí, pero que ayude a los otros a perseverar y a liberarse de prejuicios de toda clase y especie, pues lo que nos envejece no es el aumentar de los años, sino el desertar de nuestro ideal.

Entre el ideal y la acción, entre Prometeo y Espartaco representando a los dos, es preferible lo bello e irrealizado del primero desde que Esquilo lo escribió en el siglo IV antes de la era vulgar. Espartaco es la acción que del deseo pasa a la rebelión, consiguiendo a veces su deseo, que, conseguido, se aplaca y amolda hasta otra nueva rebelión, para volver a la acción. Prometeo por el contrario, es *acción permanente, sublevación y creación, es el genio libre que declara la guerra* al dios supremo aun estando encadenado; es el ideal libertario que más allá de toda realidad es genio, manteniendo la antorcha de la revolución social, porque siendo esas realidades una dimanación de los humanos, será eterna la esclavitud del hombre.

Todos los ideales son sublimes, algunos casi perfectos, pero el anárquico, que resume todos esos ideales en el hombre como ser único, es inmenso, no tiene medida, sobrepasa toda realidad porque siempre serán esas realidades imperfectas, inacoplables a las necesidades y a los deseos que la evolución impone.

El ideal libertario es un abrevar en las fuentes de la esperanza y en la constancia de su conducta y propagación. No es para hoy ni para mañana. Es un continuo luchar mientras la vida exista y el planeta Tierra gire. Es una biblia ideal con más alto valor moral y con más fuerza positiva, realizable y humana, que la de Moisés y Jacob; y el deseo de ese ideal, la lógica libertaria, no puede estar subordinada a la política, ni a la ciencia especulativa, ni a la mecánica moderna sobornada por la ciencia cautiva, el capital y el Estado, ni a la vida temporal o espiritual de las religiones, ni a nada de lo que las sociedades practican hoy para vivir, convivir y sobrevivir mañana, porque nunca será cumplido este perfecto y bello ideal.

Diremos como Voltaire en su poema sobre el desastre de Lisboa, ocurrido en 1755 : « Un día llegará en que todo será bien, he aquí nuestra esperanza.» Todo está bien hoy, he aquí la ilusión.

J. SEVILLA

Finissons-en avec l'équivoque

(Suite de la page 1.)

laire la limitation des naissances était indispensable pour éviter le pire : le paupérisme et la guerre. Le paupérisme est le foyer de la servitude; la guerre ,la dévastatrice des valeurs culturelles et corporelles. Il est indéniable que dans le détail les formes de lutte peuvent varier, mais c'est par la noblesse des idées que nous propageons et que chaque militant se doit d'exposer et propager en toutes occasions, que nous atteindrons des résultats positifs. Il n'y a pas de raison que les intellectuels n'épousent nos principes, car, que je sache, nous ne représentons pas un spectre, mais l'harmonie personnifiée.

C'est donc tronquer la vérité et faire un travail de sape que de prétendre que nous sommes dépassés... Dans ce cas, reste une question : Par qui ? Et par quoi ?

Manuel SANCHEZ.

«VIDA SINDICALISTA»

Monografía sindical de una comarca catalana. Aportación a la historia general de la C. N. T.

Su precio: 30 francos antiguos. Pedidos a esta Administración.

ANTENA

LO QUE NO SE PERMITE LEER

BARCELONA (OPE).—En su día dimos cuenta de la condena dictada contra don Jorge Jornet Gil. Ahora podemos dar más detalles.

El señor Jornet, residente en Francia, se repatrió. Llevaba consigo los últimos periódicos, revistas y libros editados en Francia en relación con España. «Los hechos son probados, reza la sentencia, integran un delito de propaganda ilegal», por el cual fue condenado «a la pena de seis meses y un día de prisión menor y multa conjunta de diez mil pesetas, a las accesorias de suspensión de todo cargo y del derecho de sufragio y al pago de las costas.»

La audiencia de Gerona que dictó la sentencia la componen los juristas Carlos Obiols Taberner, Joaquín Polit Molins y Casto Fernández Fresneda.

PAGA EL PUEBLO

MADRID (AP). — Las Cortes han aprobado, con tres votos negativos, el mayor presupuesto que se registra en la historia española para los próximos dos años. Es un 39 por 100 más elevado que el de 1962-63, y estima los gastos en 120.800 millones de pesetas con un ingreso calculado equilibrado.

El aumento se debe en parte a sueldos más altos para empleados públicos, un vasto plan de obras públicas y un mayor interés en fomentar la educación a través de becas.

Los 22.050 millones de pesetas destinados a obras públicas son casi un 85 por 100 del aumento sobre el presupuesto anterior, mientras que los 11.500 millones de pesetas para la educación representan un aumento del 61 por 100 sobre las cifras anteriores.

La cantidad que se destina a las Fuerzas Armadas es de 19.800 millones —16,1 por 100 del presupuesto total— es la misma que en el presupuesto de 1962-63.

TORTURAS Y MALOS TRATOS

BILBAO (OPE).—En las detenciones practicadas esos días, los agentes de policía han acudido a la aplicación de métodos bárbaros de tortura sobre los detenidos políticos, acusados, según parece, de haber llevado propaganda clandestina. Tal ha sido el caso de Ruperto Ormaza, de Bermeo.

FRAGA MOVILIZA LA PRENSA ESPAÑOLA CONTRA NORTEAMERICA

LONDRES. — «The Times» publica la siguiente información de su corresponsal especial en Madrid:

«Reporta la Embajada de los Estados Unidos de Madrid al Departamento de Estado en Washington el proyecto de construir barcos en España para Cuba, de lo que la prensa española se hace amplio eco.

» De fuente oficial de Washington ha llegado a Madrid la manifestación de que el Gobierno norteamericano consideraría como grave aquel hecho si se diera.

» La Embajada en Madrid ha recibido instrucciones para proseguir las averiguaciones de lo que haya de verdad en ello.

» La prensa española, entre tanto, reproduce y comenta las negociaciones seguidas para vender trigo norteamericano a Rusia.

» La Embajada cubana en Madrid ha declarado que no le afectan las maniobras norteamericanas. España es un poder soberano, con facultades para comerciar con los demás países, como lo tenga por conveniente y sin permiso de ningún otro Poder.»

LA POLICIA ABSORBE A LA MAGISTRATURA

MADRID.—La Prensa ha publicado el siguiente anuncio:

«POLICIA, 300 plazas Cuerpo Técnico para Bachilleres Superiores, Maestros, Profesores Mercantiles y Ayudantes. De 20 a 30 años. 5.100 pesetas mensuales. Contestaciones garantizadas. Programa gratuito. Cerca de 800 ingresados.

Academia Editorial Carrera del Castillo. Mayor, 3, Madrid-13.»

POR SOBRA DE ARENA

MADRID.—Se hundieron tres pisos de un edificio en construcción sito en la calle General Sanjurjo, semiesquina a la Castellana. Resultaron heridas siete personas, entre ellas el abogado valenciano don Antonio Ribot Perife, de 48 años de edad, y el arquitecto don Manuel Pascual Jimeno, de 52 años, también natural de Valencia, el primero con diversas lesiones de pronóstico reservado, y el segundo con lesiones leves. Ambos residen en el hotel Castellana Hilton. Al parecer, eran visitantes de la obra, que recorrieron en todas sus plantas, y al terminar la visita sobrevino el hundimiento. Los otros heridos sufren lesiones de carácter leve.

POR FALTA DE CEMENTO

SEVILLA.—Procedentes del hospital de Ecija han sido traídos al Hospital Central de Sevilla siete enfermos graves, por haberse producido el hundimiento parcial en el hospital de aquella localidad.

Ante la poca seguridad que ofrece el citado establecimiento benéfico, las autoridades locales decidieron evacuar a los enfermos. En dicho establecimiento, que fue construido en 1962, se hallaban acogidos 100 enfermos que han sido distribuidos por otros centros benéficos de la capital andaluza.

ESPAÑA ABAJO

TRUJILLO (Cáceres).—A consecuencia del intenso temporal de agua se ha hundido una casa en el puerto de Santa Cruz, pereciendo la familia integrada por don Joaquín Mestre Domínguez; su esposa, doña Josefa Mellada López; el hijo del matrimonio de 17 meses, Joaquín, y la madre política, doña Felipa López Mateos. La casa carecía de cimientos.

LA CADENA DE DOLARES

MADRID, 13.—En el día de hoy quedó constituído, en el Alto Estado Mayor, el Comité consultivo conjunto hispano-norteamericano sobre materias de defensa, creado como consecuencia de la prórroga de los convenios hispano-norteamericanos del 26 de septiembre de 1953, y según lo establecido en el canje de notas realizadas en Washington el 26 de septiembre de 1963.

SE COBRARON EL AHORRO

PLASENCIA.—Una caja fuerte de un metro de altura por ochenta centímeros de ancho, fue robada por unos desconocidos de la sucursal de la Caja de Ahorros de esta ciudad. Apareció abierta y destrozada a kilómetro y medio del lugar del hecho y, según la denuncia presentada, de su interior se llevaron los ladrones pesetas 116.000.

Los autores del hecho, antes de cometer el robo, penetraron en una fragua del pueblo, donde se llevaron una palanca, dos martillos y algunas herramientas, con las que lograron violentar la caja.

LAS DICTADURAS SE CORRESPONDEN

GUATEMALA.—La Policía de Guatemala ha detenido a Carlos Melchor Escrieg, de 24 años de edad, de nacionalidad española. El jefe de la Policía guatemalteca declaró que Escrieg está reclamado como desertor por las autoridades españolas.

LA LOTERIA DEL OBRERO

MADRID.—Según datos fidedignos, más de un millón de accidentes de trabajo se producen cada año en España.

PAJARO SIMPATICO

PAMPLONA. — Un extranjero que se hacía pasar por holandés, ser médico de la base americana de Zaragoza y llamarse Norbert Israel, timó 25.000 pesetas a varios «compañeros» de profesión. La última timada fue la Guardia Civil, que le condujo a Zaragoza, donde el holandés iba a darle los cuartos. Entró en una casa con dos puertas, dejó a la Benemérita esperándole en una de ellas y desapareció por la otra. Los guardias echan espuma. Timar 25.000 pesetas no tiene importancia. ¡Pero engañarle a la Guardia Civil! El estafador ha sido detenido en Madrid.

LA VIDA DIFICIL

MADRID.—El costo de la vida, tomando como punto de base el año 1958, ha sufrido un aumento del 26,7 por 100, según el Boletín estadístico del Banco de España, repartido así: alimentos, 30,1 por 100; vestido, 25,7; vivienda, 21,3; gastos de casa, 20,6, y gastos generales, 28,7 por 100.

El costo de la vida, tomando como base 1955, en el año 1959 era de 153,2; en 1960 de 146,1; en 1961 de 149,8 y en 1962 de 157,3 como media, situándose a finales de diciembre en 171,5. (De «A B C».)

España al día

¿HAY CAUDILLO PARA POCO?

En España se está operando un fenómeno interesante. La fuerza del tiempo está transformando al país, y los políticos se mantienen conversando de una manera muy parecida a como los venezolanos lo hacían cuando tenían noticia de que al general en jefe Juan Vicente Gómez se le agravaba el problema de la próstata. Una causa natural parece que va a dar al traste con el franquismo, efectivamente. La historia da pruebas fehacientes de que los dictadores mueren en la cama.

Ahora bien, luce que más vale así. La defunción violenta de Franco pudiera haber provocado una matanza quizás peor que la que el «Caudillo» organizó al alzarse en armas contra un régimen que le concedió todos los honores, hasta el de capitán general.

Lo dudosa es que haya un paso a la monarquía efectiva, no esa de mentirijillas que Don Paco ha proclamado. El Caudillo de El Ferrol pudiera decir que él no quita Rey, pero quisiera ayudar a ponerlo. Se ha reservado el derecho testamentario de nombrarlo, a fin de que alguien pueda llamarse Rey de España por la gracia de Franco.

Lo cierto es, de otro lado, que en España se impondrá un régimen liberal, democrático. Cansado el país de soportar una dictadura, como también alcanzó a aguantarla porque estaba harto de desórdenes y bochinche, un régimen político que ponga a la nueva República a la altura de los países democráticos.

La delegación de poderes que el generalísimo está haciendo en el capitán general Muñoz Grandes es por demás significativa. El jefe anda en retirada y quiere que un subalterno fiel se encargue del coroto. Pero si Franco se va porque se siente viejo, ¿qué podrá decir quien es su coetáneo y no es, como Don Paco, más fuerte que el odio?

La situación española da derecho a serias preocupaciones. No particularmente la de los yanquis, que están bravos porque el hombre que les dio las bases en la Península están vendiéndole turrones a los chino-soviéticos que mandan en Cuba. Sino a los hispano-americanos que van a recibir inspiración de lo que ocurra en un país donde ellos tienen ancestro.

Aunque no se crea que la desaparición física de un dictador constituya automáticamente un retorno a la democracia, el retiro progresivo del generalísimo va a liberalizar mucho las condiciones de la vida política española. En estas tierras de América, que fueron colonizadas —y nunca en realidad conquistadas— por los oriundos de Iberia, hay que desear con toda buena voluntad, que el cambio que se produzca dé lugar a que en el futuro quien venga de la Península lo haga por su propia voluntad, y no aventado al exilio por una tiranía en su país.—TELEMICROS (Caracas).

LA FAMILIA BUSQUETS

BARCELONA (OPE).—A los 83 años de edad ha fallecido en esta capital don Juan Busquets George, quien, junto con su hermano Miguel, también fallecido, regresaron del exilio hace diez años. Otros dos hermanos murieron en él. Dichos hermanos fueron los propietarios de «Heraldo de Madrid» y «El Liberal», desaparecidos con el triunfo franquista.

Doña Angeles Busquets George, fallecida recientemente también, era la viuda de don Manuel de Lasarte Arán (muerto en la cárcel Modelo de Barcelona el 23 de abril de 1939), propietario del diario republicano «El Diluvio» de Barcelona.

En 1954, doña Angeles y sus hijos, a fin de recuperar los cuantiosos bienes intervenidos por el Juzgado de Responsabilidades Políticas (en el que durante más de veinte años ha reinado el magistrado Francisco Eyre Varela), firmaron un documento de adhesión al régimen, que entregaron al ministro de Justicia, señor Iturmendi.

En premio a esta claudicación, a los Lasarte se les devolvieron los bienes.

(El redactor de «El Diluvio», Angel Samblancat, ya nos dijo en 1926 que la señora de Lasarte era devota del convento de jesuítas de la calle de Caspe.—J. F.)

CARTELERA

EN DREUX

GRAN FESTIVAL ARTISTICO

Patrocinado por S.I.A., tendrá lugar el día 19 de enero a las 7 de la tarde, en la *Salle de Conférences*, 55, rue Saint Thibault, un gran Festival Artístico donde se pondrá en escena el sainete

LA REAL GANA, de Arniches

y como complemento un gran programa de selectas «variétés», donde actuará un simpático ramillete de aficionados al canto y a la música. Quedan invitados todos los españoles y amantes del arte.

Entrada gratuita, con óbolo voluntario.

EN BURDEOS

Organizada por la F. L. en colaboración con la C. R. de Burdeos, gran conferencia para el domingo, día 26 del corriente, a las 10 de la mañana, en la Bolsa del Trabajo, 42, rue Lalande, por el compañero A. Lamela, con el tema : « Compendio sobre el origen del socialismo ».

Por la tarde del mismo día, a las 3 y media, y organizada por Cultura Popular, tendrá lugar en el mismo local, una gran fiesta familiar y solidaria : teatro, folklore, chistes, juegos instructivos y divertidos con intervención espontánea.

«QUINET»

PRECIO : 5 FRANCOS

EN PORTUGAL

Persecución y encarcelamiento de intelectuales

En el curso de las últimas semanas han sido encarcelados en Lisboa una veintena de escritores, cineastas, juristas y periodistas. Es la segunda vez que, después del último verano, los medios intelectuales portugueses sufren un ataque de esta naturaleza. El doce de julio, el «Times», de Londres, ya había señalado que treinta y siete médicos, juristas, ingenieros y otras personalidades pertenecientes a las profesiones liberales, habían sido encarcelados.

Las nuevas detenciones de intelectuales empezaron a fines de octubre, al ser encarcelados el novelista Alejandro Cabral, el dramaturgo Alberto Ferreira —colaborador de la revista «Seara Nova»— y el escritor Alves Rodol, considerado como uno de los orientales del neo-realismo portugués. (Alves Rodol obtuvo, hace unos años, una de las más altas distinciones literarias de la Academia Portuguesa).

A comienzos de diciembre aumentaron las detenciones y fue encarcelado uno de los escritores más importantes de las letras portuguesas de hoy, Urbano Tavares Rodríguez (colaborador de «Preuves-Informations», de París). Oficialmente no fue dada ninguna razón para justificar la medida tomada contra Tavares Rodríguez, pero según el «Times» de Londres pudiera ser la consecuencia de una petición que firmó recientemente Tavares Rodríguez en favor de libertad de los escritores en lengua portuguesa encarcelados en Angola. Un cineasta de reputación internacional, Manuel de Oliveira, ha sido también encarcelado. Igualmente lo han sido el poeta Miguel Torga, el cineasta Fonseca Costa, un crítico cinematográfico, un actor y un animador de cine-club, cuatro abogados de Lisboa, tres ingenieros, un periodista y cuatro tipógrafos. Ninguna de estos hechos ha motivado, hasta ahora, declaración oficial alguna.

El Presidente de La Union de Escritores por la Verdad, don Luis Martin-Chauffier, se ha dirigido al embajador de Portugal en Francia, en nombre de 57 escritores franceses. La carta, fechada el 22 de noviembre —al no tener respuesta—, ha sido hecha pública por la Unión de Escritores por la Verdad. Empieza por recordar que uno de los propósitos principales de la Unión de Escritores por la Verdad es la defensa de la libertad de expresión, ya sea en Francia o en el resto del mundo. Expresa «la viva inquietud que han producido —por razones de responsabilidad y solidaridad humana— «ciertas noticias llegadas recientemente desde Portugal y reproducidas por la prensa inglesa y francesa». Agrega: «Se trata de la detención de escritores, juristas, cineastas, sin que ningún motivo los justifique o al menos los explique.»

El documento de los intelectuales franceses termina afirmando «El tradicional parentesco que une a nuestras dos literaturas es una razón suplementaria para que solicitemos de vuestro Gobierno, por vuestro intermedio, las explicaciones de esas crueles medidas, que serían intolerables si no tuvieran otro origen que la razón del Estado».

Posteriormente, un cable desde Portugal, enviado por la agencia A.F.P. y publicado en *Le Monde* de París el 19 de diciembre, da cuenta que han sido puestos en libertad Alejandro Cabral (autor de «Tierra calurosa» e «Historia de Azire» y el ensayista Alberto Ferreira (autor de «Ensayo de interpretación de la Historia»). Se encontraban detenidos por los Servicios de Seguridad del Estado desde el 31 de octubre —según el cable de Lisboa—. Pero, aún nada sabemos de la situación de Tavares Rodríguez y de los otros intelectuales detenidos.

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
TELEPHONE : TRUdaine 78-64

PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Secrétaire confédéral : Joseph SORIANO
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS, 9e

Trésorier confédéral : Gérard CONTE.
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS, 9e — C.C.P. 11.493-55. Paris

Rédaction et Administration du «COMBAT SYNDICALISTE»
SORIANO J., Fontenay-sous-Bois (Seine) - C.C.P. 14.103-62 - Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

U. L. DE CHOISY-LE-ROI - FOYER DES SOCIETES
Rue du Dr. Roux - Salle n° 11
Permanence : Chaque dimanche à 10 heures

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à Pijoan Amor, 5, rue de la Bédoyère, Perpignan

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Correspondance : Bourse du Travail, Salle 15 bis (côté Mutualité)
Permanence : Même lieu, les mercredis de 18 à 19 heures.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

UMBRAL

Revista de arte, letras y estudios sociales

Giros : C. C. P. Paris 1350756
Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe Paris (10)

TELEFONO

Red. y Admi. : BOT 22-02

Número suelto	1 00 F

SUSCRIPCIONES

Trimestre	3 00 F
Semestre	6 00 F
Año	12 00 F
Extranjero	
Semestre	6 50 F
Año	13 50 F
Avión	
Año :	
América del Norte	21 60 F
América del Sur	26 40 F
Oceanía y Extremo Oriente	34 80 F

Sobre España

LEYENDO una revista inglesa me enteré de que el franquismo es impotente para solucionar el problema político y económico de España.

Mirado el panorama imparcialmente, resulta que el falangismo es demasiado absorbente para hallar una solución equitativa. En cuanto a los monárquicos, no solamente son una minoría, sino que se pelean entre ellos.

Las fuerzas democráticas existentes en el país, ésas se buscan y no se encuentran.

Observando el exilio sin pasión partidista se comprende en seguida que los socialistas se pierden por sus transigencias. Igualmente, los republicanos están desmerecidos por tantos años de quietud y de dejar la iniciativa a elementos derechistas. Referente a los vascos, nos parece creen demasiado en el corazón de Jesús.

A los comunistas les conviene la persistencia del franquismo para acodar, con apoyo de la URSS y las declaraciones de Franco, su propaganda proselitista en España.

Con todo este galimatías a la vista quédanos la existencia de la UGT y de la CNT.

La UGT es difícil que garantice nada por sí propia, aunque lo quiera, por estar sujeta a las directrices del socialismo político, de cuyo PSOE es apéndice. PSOE y UGT son una misma cosa.

Referente a la CNT, sin fábricas, talleres ni obras que intervenir, sin problema sindical propio en país extranjero, sus militantes se van desgastando en acciones indirectas, aparte el cometido de España. Pero la organización, sindicalmente considerada, no halla aplicación, de donde procede el desgaste sin renovación de fuerzas.

Quedan los anarquistas; pero éstos actúan relativamente, y como tales escasamente; de manera que la juventud se diluye en un ambiente de inconcreción y sin firmeza claramente anarquista. El anarquismo francés contribuye a esta situación de inanidad con su anarquismo más declamatorio que concreto.

Son todas éstas, concreciones someras que hay que dejar a mi cargo. La extensión de cada caso puede disponérsela cada uno por sí mismo.

Pese a mi nota pesimista, hay una resultante de solución para el problema español. Reavivando los estatutos originales de la Confederación, sin las cábalas y componendas actualmente al uso, se podría lograr la galvanización de nuestros esfuerzos, partiendo ya de un punto de vista confederal y libertario, más aplicable a la situación de España de lo que parece. Creo que la oposición de los factores políticos nacionales y la eterna enemiga del capitalismo internacional no deben desviarnos de nuestra ruta, importándonos más que nada lograr el consenso del pueblo. Londres, Washington y Moscú realmente pesan, más no por ello debemos sujetarnos al carro de sus esclavitudes. Ser, o dejar de ser.

« Antes que la C.N.T., Franco »; tal es la divisa de los poderes enemigos nuestros. No sólo le dieron el triunfo al tirano, sino que le mantienen triunfante hoy día. Antes de que el cenetismo se asentara en España se recurriría a un triunvirato político-militar, pero nosotros debemos estar por algo. La C.N.T. tiene historia y crédito, y ascendiente en el pueblo trabajador y técnico debido a sus repetidas pruebas de capacidad revolucionaria y constructiva. Si por flojedad descuidamos nuestra causa, no se encargarán los ajenos de reivindicarla.

J. MARTINEZ

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Lista I - Enero 1964

Suma anterior, 41,70 francos.

Fumel: J. Vidal, 10; J. Campoy, 10; M. Sanjuán, 10. *Belin (Gironde):* Edo, 4. *Mios:* Pablo Serrarols, 10. *Tours:* Ramón Borrás, 10; *La Rochelle:* Julián Floristán, 15. *Lamotte Beuvron:* Francisco Canillas, 8. *Villeurbaune:* Una charra, 20. *París:* R. Llop, 10; Sanahuja, de *Vitry*, 10; Federación Local de Montpellier, 117; Federación Local Houilles, venta tarjetas año nuevo, 18; Venta tarjetas año nuevo, Local, 29,30; Francisco Isgleas, de *Suresnes*, 10; F. Local Argenteuil, 63; F. Local *Drancy*, 50; J. Casellas, 5; Julio Soto, 10; Francisco Cobo, 10; Venta tarjetas año nuevo, París, 189,50. F. Local *Combs-la-Ville:* Mejías, 5; Casals, 10. Berthe et Jacques, 5.

Total, 680,50 francos.

B.D.I.C

Algunas efemérides

13 DE OCTUBRE DE 1909.—Ejecución de Ferrer y Guardia, reprobada por el mundo, en cuyas grandes capitales estallaron incidentes antimauristas violentos.

SEPTIEMBRE DE 1932.—Es suprimida la pena de muerte en España.

OCTUBRE DE 1934.—Revolución social en Asturias; revolución política, con muertos, en Cataluña. Armas arrojadas al mar.

18 DE JULIO DE 1936 (a las cinco de la tarde en Granada).—Los falangistas se apoderan de la ciudad disfrazados de artilleros leales a la República. Recorren las calles arrastrando cañones e impiden el paso por el puente sobre el Genil, ocupan y artillan el Mirador de la carretera del Fargue, cortan la carretera de Málaga, se establecen en la plaza del Ayuntamiento, disparan unos cañonazos, y junto con militares sublevados, los falangistas se adueñan de Granada, empezando el asesinato de enemigos políticos, entre cuyos cadáveres cuenta el de García Lorca. Inútilmente, el pueblo había aguardado la posesión de armas.

22 DE JULIO DE 1936.—El Gobierno de Madrid asegura dominar la situación. Pero en la zona rebelde imponen a Franco, con matanza general de antifascistas. Es el reinado del terror en nombre del «Por Dios y por la Patria».

8 DE SEPTIEMBRE.—La aviación alemana bombardea Madrid a ciegas para imponer en él el terror que impera en la zona fascistizada. Sin embargo, toda resistencia falangista en la capital ha sido exterminada.

MES DE NOVIEMBRE.—Vencidos los milicianos desde Badajoz hasta Toledo, Madrid se apresta a la resistencia. Ni un paso hacia atrás. Cañonazos y ataques contra la capital de España. Llegada de Durruti con 4.000 anarquistas catalano-aragoneses. Parte de Madrid arde por la aviación franquista. Fuertes batallas en la periferia madrileña, muy dolorosas, pero victoriosas.

22 DE NOVIEMBRE.—Franco anuncia el bloqueo de los puertos republicanos. En el mismo mes, se perfilan las bases de la no-intervención que tanto beneficiaría a los insurrectos. Nuevos y sistemáticos bombardeos de Madrid a cargo de aviones alemanes e italianos. Presencia de 5.000 soldados alemanes en el ejército atacante, en tanto llegaban mayor número de militares italianos, amén de 60.000 moros venidos por Ceuta-Cádiz. La lucha es fuerte en el Norte, en Castilla, en Aragón, en Andalucía. El día 2 de enero de 1937 Málaga sufre el primer bombardeo fascista. En parecida época la marina de guerra alemana actúa de pirata contra las embarcaciones mercantes de la República.

FEBRERO DE 1937.—Miaja da buenas impresiones de la defensa de la capital. Rabioso por su fracaso, el mando faccioso ordena el bombardeo, de noche y de día, de la capital que se le escapa de las manos.

MAYO 1937.—Perdemos Bilbao y con él la estrella del norte. Todas las fuerzas fascistas de Euzkadi, Navarra y Galicia se disponen a embestir Asturias. Santander también había caído...

Luego perdimos Asturias, Aragón, sufrimos el corte de Vinaroz, cayó Lérida y tras el esfuerzo mal coordinado de más de un año perderíamos Cataluña. El Centro y Levante capitularían en marzo de 1939 por imposibilidad de defensa.

Y así estamos nosotros, y así está España.

¿Cuándo reaccionaremos?

ORELLANA

Périgueux.

Conferencia y festival en Oullins

AL disponernos a hacer la reseña de lo que fue nuestra manifestación del domingo 29 de diciembre en la Sala de Fiestas de Oullins no quisiéramos ahondar mucho, ya los lectores comprenderán nuestra razón de expresión. No nos traslimitaremos en apreciaciones sobre lo que fue o dejó de ser para beneficio exclusivo de nuestra colectividad libertaria.

Tanto los que se prestaron voluntarios para su organización y presentación, como los que acudieron por la mañana y no por la tarde, o viceversa, desafiando el intenso frío natural de la época y la espesa niebla que por estos días invade toda la Francia; como los que vinieron desde Firminy por ejemplo, sabrán el porqué lo hicieron. ¿Cumplimos todos? Tal vez, pero tanto en un caso como en otro, lo lamentable es que a tal punto abandonemos nuestras actividades, dando con ello prueba de desganados, y no más decir.

¿Para qué tanto hablar de sacrificios, y señalar futuras actividades? De esta manera inejemplar no se puede atraer a una emigración económica tal como fue nuestro propósito. ¿Es que en verdad, se hace necesario presentar lumbreras?

Aconsejamos reflexión y después que se haga lo que proceda, pues nada práctico se hará sin ser positivos en el acto más que en los decires.

La frialdad se notó por doquier, se desconsideró nuestro desvelo, nuestro sacrificio; pero nosotros estamos contentos después de todo, ante el deber cumplido, desde nuestro conferenciante F. Ferrer, venido de Orleans, hasta el último de los del cuadro escénico, que no cesaron de esmerarse por complacer todo un público ajeno en su mayoría a nuestra oratoria revolucionaria.

A pesar de todo, nuestro triunfo moral ha sido mayor que en un principio creímos.

Lo único que sentimos de veras, es el hecho de la visita de los periodistas del « Progrès » y « Dernière heure », de Lyon, que presenciaron nuestra verdad del momento. ¿Cómo solicitar su concurso antifranquista en adelante?

Digamos, en honor a la verdad, que fue una verdadera lástima no haber podido aprovechar tan magnífico espectáculo, tanto por la mañana como por la tarde.

En el Festival de varietés, brillante la actuación del grupo femenino de la Amitié Laïque de Millery, con las hermanas Peinado; más perfección en cuanto a los Karolinka's, sin cesar aplaudidos en su constante intervención de cantos y bailes polacos. Voluntariosa la pareja Niño Moreno-Marifé de Triana, cada día más artistas y capaces para el canto andaluz.

Voluntad y sacrificio en Soler y Martínez, encargados de la presentación. Y ¿qué más decir?

Un triunfo moral de cuantos con tribuyeron a esta obra solidaria de olvido imposible.

RODAMA

NOTA. — Procuraremos dar la conferencia en otro número. dado su interés.

El turismo español ante las Cortes

EL Turismo, con mayúscula, ha puesto, como suele decirse, el grito en el cielo. Hablo, naturalmente, del Turismo español. El turismo español, ya sabemos, ha dado lugar a la aparición, creación y organización de un Ministerio «ad hoc». Objeto, naturalmente, ocuparse de los «poblemas», como dicen en mi pueblo, que afectan al turismo español, que son diversos. Son muchos. Tienen que ser muchísimos. Y de distintos tipos. Y quizá complicados. Porque, de una parte, tenemos los «poblemas» que afectan o interesan al turismo español. De otra parte, aquellos otros «poblemas» que afectan o pudieran afectar al turista que cae por la peninsula.

No es cosa de que quede desilusionado, decontento. Hay que dejarle complacido. Que se vaya contento y alegre para que vuelva otra vez. Esto es muy lógico. Porque al fin y al cabo es un modo más de « hacer patria » ¿no es así? De modo y manera que como veníamos diciendo, el turismo español tendrá que ocuparse de un sinfín de cosas desde las más menudas a las más grandes. Tendrá que ocuparse del « poblema » del transporte, del « poblema » de la hotelería, del « camping », que se extiende ahora, ya desde hace tiempo, por todas partes; el propagandeo, los museos, los monumentos, paisajes, etc., y luego el « poblema » ese, tan delicado, que podríamos llamar de ambientación, de « climax », que también calentará los cascos del ministro o del director general. ¿En qué consiste esta ambientación? ¿En qué consiste este « climax »? Pues muy sencillo, sencillísimo. Esta ambientación, este « climax » es algo así como suele decirse, la orquestación. Que las « virtudes » españolas se manifiesten, se exterioricen. Que se pongan de relieve. No se trata sólo de guitarra y de pandereta. Nada de eso. Ni sólo de pan vive el hombre, caramba. Las rancias virtudes, loadas por la historia, embellecidas por las leyendas ,cantadas por los poetas, están siempre latentes bajo el baño de los siglos (ustedes perdonen). Si esta orquestación falla, el turismo español se bambolea. El turismo español — hotelería, transportes, museos, etc, — se viene abajo, caballeros. De modo y manera que ¿qué de extraño tiene que el turismo español ponga el grito en el cielo en la última sesión plenaria de las llamadas así, Cortes Españolas, por la boca de don Antonio Pedrosa Latas, el cual señor, con todos los respetos, se nos queja amargamente de la propaganda extraña y extranjera contra el régimen paternal del caudillo? No hay derecho, vino a decir, poco más, poco menos, este señor, que después de haber conseguido que el número de turistas pase de 1.710.273 en 1951 a 8.666.722 (y probablemente alguno se ha escapado del recuento a menos que cuenten con el cerebro electrónico), en el año de 1963, ahora vengan en el extranjero a hacer propaganda contra el régimen actual. Y que con un sol privilegiado ,con playas estupendas, con hoteles confortables (que pueden muy bien competir con los que más), con la gracia del caudillo Franco, con la paz y con la justicia, vengan ahora desde el exterior, a fastidiar al turismo español. Nuestro más grande desagradecimiento.

OLEGARIO SIMPLON

COMUNICADOS

Cercle Libertaire d'Etudes

A la Salle Lancry, 10, rue Lancry, Paris (Métro Jacques Bonsergent).

le 24 Janvier 1964
« La lutte des classes »

le 7 Février 1964
« 1917-1964, de la Révolution à la Réaction, évolution des pays de l'Est »

le 21 Février 1964
« La chute du gaullisme »

le 6 Mars 1964
«Du Révolté au Révolutionnaire»

le 20 Mars 1964
«L'Organisation Révolutionnaire»

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES

79, rue Saint-Denis, Paris 1º

Métro : Châtelet o Etienne-Marcel

El sábado 18 de los corrientes, a las nueve menos cuarto de la noche, se celebrará la conferencia del abogado Carlos Alonso, quien disertará sobre el problema español de carácter internacional.

El sábado 1 de febrero, a las nueve menos cuarto de la noche, ocupará la tribuna del Centro el estudiante Vicente Suñer, que desarrollará el sugestivo tema : « La juventud española y sus problemas ».

F. L. DE BURDEOS

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo 19 del actual, a las nueve y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

F. L. DE THIAIS

Domingo, 19 de enero de 1964, continuación de la asamblea. Estudio del Orden del Día del Pleno regional.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Convoca a asamblea para el domingo, 19 de enero, a las nueve y media de la mañana, en el lugar de costumbre. Discusión del Orden del Día del próximo Pleno regional. Dada la importancia del tema, se ruega la puntual asistencia de todos.

F. L. DE DRANCY

Anuncia reunión general para el domingo, 19 de enero, a las diez exactas de la mañana y en el nuevo domicilio. Examen del Orden del Día regional y acuerdos consiguientes.

F. L. DE PARIS

Continuación de asamblea el 19 del mes en curso a la hora y en el local de costumbre. Discusión del temario del Pleno regional.

F. L. DE IVRY

Celebrará asamblea general el día 19, a las nueve y media de la mañana, en el lugar acostumbrado.

PARA QUE VIVA «UMBRAL»

Respondiendo al llamamiento pro «Umbral», aparecido en el «C. S.» y en la propia revista, hemos recibido 15,00 F. de «Un amante de la Cultura» residente en París.

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS DETENIDOS

(Continuación de la lista del número anterior.)

F Local de Houilles 70 00; Librairie Publico 115 00; F. Local de Thiais 235 00; Compañero Ariel 10 00; Librairie Publico 167 00; F .Local de Garges 92 00; F. D. 25 00; J. Libertarias 1 000 00; F. Local de Dreux 155 00; Frasquito 50 00; Jurid. Intercont. 1 500 00; F. Local de Ivry 20 00; C. Ariel 10 00; Por cond. Suzy 100 00; *Monde Libertaire* 1.276 00; F. L. Argenteuil 130 00; « Rouge et Noir » 20 00; N. Normandia 1 000 00; E. Precas ini. 25 00; S. P. Manuel 55 00; F. Local de Combs la Ville 45 00; Montarisi Pierre 20 00; J. y G. Inglaterra 334 00; Recaudación Mitin A.I.T. 453 91; C. Ariel 10 00; XXX 5 00; Berthe et Jacques 5 00. *F. Local de Caen* : Manuel Meca 10 00; XX 5 00; Cruez 5 00; Antonio Sánchez 5 00; Bravo 5 00; Caravaca 10 00; Julián 5 00; Armando 2 50; José Navarro 5 00; Sala 10 00.

F. Local de Grenoble 300 00; Grupo Camaradas Cesana (Italia) 50 00; *Perpignan* : Manrique 10 00; Bertrand 10 00; Josefa Canet 6 00. *Castera (Gers)*: Ganzarain 10 00; *F. L. Bonnières* : Soto 10 00; Peralta 5 00; Clemares 5 00. *F. Local de Vierzon (F. H.)*: 195 00 *St-Chamond*: Antonio Flores 10 00; *Chastellerault (H. V.)* : C. Ballesta 15 00. *St-Porcain* : Clemente 5 00. *Mussidan* : María Ibáñez 5 00. « *Monde Libertaire* » : Jorda 3 00; Esteve 10 00; Neimphar 12 00; Jourda 3 20; Frank 20 00. *Castelsarrasin* : Diego 10.

Total global : 26 113 36 francos.

Conferencia en Montpellier

Como ya anunciemos en números anteriores, la conferencia del profesor Emile Joseph tendrá lugar el jueves, día 16 de enero de 1964, en nuestro local de costumbre, a las nueve de la noche, con el interesante tema *Socialismo y democracia.*

Invitamos a todos los compañeros y españoles en general, esperando saldrán satisfechos, como lo fueron de nuestra anterior conferencia del profesor Augusto. Después de las intervenciones que los compañeros le hicieron, ahora el amigo Emile nos hablará de la democracia española, ya que conoce bien la cuestión nuestra, y los asistentes podremos ponerle cuestiones que nos ilustrarán.

Cordialmente, invitación a todos los españoles a pasar una velada agradable y interesante.

ADMINISTRATIVAS

José Fernández, Tarascon (B. du Rh.). Recibido giro 11,70 francos. Pagado COMBAT hasta el 277 y «Umbral» hasta el número 24.

— Amador, Lyon (Rhône). Recibido giro 25 francos. Pagado hasta 30-3-64.

PARADEROS

Se ruega a las personas que puedan informar por haber conocido a Juan Lanilla Laborda, nacido el 24 de junio 1905 en Buñuel (Navarra), España. Dicho compañero se pasó e hizo la guerra en la parte de le República. Entró en Francia y en el mes de agosto de 1939 se encontraba en el Campo de Barcarés. A partir de esa fecha, no han sabido nada más su esposa e hijas residentes en España. Dirigirse a Dionisio Jiménez, 24, rue Pasteur, Pau (B.P.), que transmitirá.

— Francisco Encabo Solá, calle San Simplicio, 6, 2º, Igualada (Barcelona) España, solicita noticias de su padre Jacinto Encabo Moreno, nacido en 1894 en Orillares, municipio de Espeja de San Marcelino (Soria). Residía en Igualada a partir de 1922, donde vivió hasta 1939, que fue a Francia en situación de refugiado. Su última residencia conocida de la familia es: Courmont par la Coquille, Dordogne, France, dato fechado en 18 de abril de 1942. Se agradecerá el envío de referencias, por remotas que sean, a la dirección en primera línea indicada.

La mentira del anticomunismo de Franco

AL fin, el tirano Franco se ha quitado la careta: Públicamente, su prensa se inclina por la reanudación de relaciones entre «España y Rusia», es decir, entre El Pardo y el Kremlin. La guerra la hicieron los franquistas sedicentemente contra el comunismo, a sabiendas de que en la España de 1936 el sector más ínfimo era el comunista. Lo que interesaba a la reacción española de la época era cortar de raíz el avance de las leyes laicas, el retroceso normal de la Iglesia, la elevación gradual del proletariado, siempre dispuesto a conquistar los derechos que por ley de vida y de trabajo le corresponden. Eso fue la guerra civil desatada por March, Sanjurjo y el cardenal Segura, para personalizar la asociación de malhechores en sujetos de categoría.

Vencido el pueblo español por el concurso armado del fascismo internacional coaligado; martirizado, desangrado y escarnecido el pueblo y sometido a ley de hierro (« ¡Ay del vencido! ¡No habrá perdón ni indultos!» *Francisco Franco*), aprobadora del tormento, de la vejación y del balazo en la nuca, el pueblo quedó constreñido a doblarse ante el tirano, ese que en 1.º de abril de 1939 levantó la espada en alto proclamándose vencedor del comunismo en España. ¿Del comunismo? Malvado y embustero caudillo. «Doblegador de la voluntad popular a hierro y fuego» habría sido más explícito. Porque con el comunismo ahora va a hacer migas en vista de los escollos que Washington opone a la economía de El Pardo, que el yanqui quisiera influenciar en exclusiva. Porque chantageando con Moscú, Franco trata de forzar la entrada del Mercado Común...

Ya hace años que la farsa silenciosamente se manifestaba. En cada mojiganga solemne, Franco dio clarinazo anticomunista para ahuyentar la vergüenza del crimen inexpiable que ha cometido con los españoles. Cara a la galería mundial el régimen franquista se proclamada esencialmente enemigo del comunismo, y, entretanto, comerciaba con la URSS a través de la Argentina peronista y por conducto de Polonia y Checoeslovaquia comunistizadas. Más acá ha seguido mercachifleando descaradamente con la Habana de Fidel Castro a pesar de que éste haya facturado todos los curas y monjas de Cuba para Madrid y le haya abofeteado públicamente —a Franco— un ministro plenipotenciario. Y debía llegar eso de ahora: el arrojo del antifaz anticomunista para solicitar de Moscú intercambio de embajadores con fines comerciales, no políticos... ¡Ya, ya! ¡Comprendido! ¿Y la razón cúspide de tu guerra, caudillo? ¿Y los dos millones de muertes provocadas, y las familias destrozadas, y los vilipendios cometidos durante un cuarto de siglo, y las fábricas, los puentes, los ferrocarriles, los buques mercantes y tantas y tantas riquezas ,todo perdido por confabulación totalitaria, no originada por la muerte del soberbio Calvo Sotelo, sino en cónclave de militares, aristócratas y tonsurados en casa de Mussolini? ¿Qué se ha hecho de tu razón de crimen? ¿No fue el 10 de agosto de 1932 el preámbulo del drama del 18 de julio de 1936?

El franquismo, sin pudor alguno, se ha quitado la careta. ¿Sabremos nosotros sacudirnos del franquismo?

Servicio de librería

Primer Lote

«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina; 2,80 F.

«Salvador Seguí», Varios; 3,50 F.

«Influencias burguesas en el anarquismo», Fabbri; 1,00 F.

«Raúl Carballeira», Víctor García; 1,00 F.

«Quinet», Felipe Alaiz; 5,00 F.

«Tipos Españoles», Felipe Alaiz; 5,00 F.

«Debate imaginario entre Marx y Bakunin», 1,00 F.

Importe total del lote, 19,30 F. Para el lector, 15,00 F.

Segundo Lote

«Antologías Universales» (Prólogos de García Birlán), «El amor y la amistad», «Cultura y Civilización», «La Historia», «La Libertad», «La Religión». (Vol. a 5,00 F. Para el lector a 3,75 F.)

Tercer Lote

«Obras completas» de Rafael Barret, 22,50 F; «Teatro completo» de González Pacheco, 14,00 F; «Hitoria del Primero de Mayo», Dommanget, 12,00 F; «La revolución deconocida», Voline, 13,50 F; «Nacionalismo y Cultura», Rocker, 15,00 F.

Total del lote, 76,00 F. Para el lector, 62,00 F.

PARA REGALOS

Cubiertas piel, papel biblia. Precio vol., 52,50 F.

«Obras completas» de Federico García Lorca; «Episodios Nacionales», Galdós (3 vols.); «Obras completas» de Blasco Ibáñez (3vols.); «Obras completas», Miguel de Cervanes; «Teatro completo», Ibsen.

COLECCION AGUILAR

Lujosa encuadernación en piel. Papel biblia opaco. Precio de cada volumen 6,00 *francos*

Siri : « Anécdotas del gobierno del conde-duque de Olivares ».
Sófocles : « Tragedias completas ».
Stevenson : « La flecha negra ».
— « La isla del tesoro».
— «Novelas de pavor y misterio».
Strachey, Lytton : « La reina Victoria ».
— « Isabel y Essex ».
Suárez de Figueroa : « El pasajero ».
Swift : « Viajes de Gulliver ».
Tácito : « Historias. La Germania ».
Tarikngton, Booth : « El cuarto mandamiento ».
Tasso : «La Jerusalén libertada».
Terencio : « Teatro completo ».
Tertuliano : « Apología contra los gentiles. Exhortaciones a los cristianos. Libro de la paciencia ».

Giros y pedidos a Roque Llop 24, rue Ste-Marthe, Paris (10e) C C P 13 507 56, Paris

CRONICA INTERNACIONAL

(Viene de la página 4.)

Estas líneas siguen a las anteriores con cortos días de intervalo. La «Crónica» se retardó por razones imprevistas. No hubiéramos imaginado hallar tan pronta reafirmación a nuestros asertos. Fraga Iribarne asistiendo a la fiesta conmemorativa de la «revolución» cubana. Y con él toda la «crema» de la banca, de la industria y de la política. Paralelamente a este «gesto de comprensivo acercamiento» entre los allegados y representantes de los dos caudillos, el español y el cubano, se desarrollan en París contactos cada vez más hondos y «amistosos» entre Vinogradov y Areilza.

Con Cuba se trata de la venta de barcos y de la compra de trescientas mil toneladas de azúcar, a más de otros negocios regulares que jamás cesaron, ni con las bravuconadas de Castro ni con los retos de Franco. Con Rusia la partida es más fuerte. Es el visto bueno a los tratados indirectos con Polonia y Checoslovaquia; es la regulación de los contratos de construcción de barcos para Rusia y la recuperación del oro español. Y con todos ellos es la consumación práctica de la nunca fermentida solidaridad entre Estados. A los posibles Grimau que les parta un rayo. También en Siria y en Egipto se persigue y fusila a los comunistas sin que ello influya en los tratados que firman Nasser y Kruschev. ¿Por qué no habrían de firmarse entre Kruschev y Franco? ¿No firmó Franco en Washington el pacto de Moscú?

Lo más importante de todo ésto es la consolidación del régimen franquista, obtenida en base a la habilidad del caudillo y a cuenta de la putrefación política y moral que campa por el mundo, en todas las clases y en todas las esferas.

Sólo queda, pura y luminosa, la concepción moral que afirma su raíz en los principios anarquistas. ¡Cuidado! No en aquellos principios pisoteados en España en aras al señuelo de una improbable victoria. Que no sea, hoy también, la ilusión la que nos arrastre a gestos y acciones mil veces probados por su negatividad. No queremos quedarnos solos. Pero si con otros nos unimos para algo, que sea reafirmando nuestro ideal y nuestra personalidad. Conservar los barcos puede suponer perder la honra y cercenar las espigas de la libertad.

NECROLOGICAS

PEDRO MOLINA

DESPUES de una larga y dolorosa enfermedad que sufrió durante más de tres años, el pasado día 30 de diciembre, por la noche, y en el Hospital de «La Salpatrière», en esta de París, dejó de existir el compañero Pedro Molina y Tomás.

Nació el día 20 de noviembre de 1901, en Jumilla, de la provincia de Murcia. De allí sus padres, conjuntamente con sus cuatro hijos, fueron a vivir y a trabajar en la ciudad de Badalona.

Pedro Molina de muy joven empezó a conocer las rudas penas del trabajo capitalista. Conoció, también —en sus compañeros de trabajo—, a hombres que luchaban por las reivindicaciones y las libertades de los trabajadores. En seguida se despertó en él la sed de justicia y los deseos ardientes y apasionados de la lucha proletaria. De muy jovencito conoció ya los rigores de la persecución policíaca y de cárcel. No por ello se dejó abatir. Se entregó con más entusiasmo que nunca a las ideas y a las luchas manumisoras que encarnaba, y encarna todavía, la Confederación Nacional del Trabajo de España. Conoció a sus hombres, a sus militantes. Se identificó, enteramente, con ellos y se entregó a su causa, que era, asimismo, la suya.

Mas luego ,y después de haber vivido una época de intensas y amplias luchas sociales en donde se demostró la capacidad constructiva y revolucionaria de los militantes confederales de Cataluña, vino la noche... La noche más terrible y horrorosa que ha vivido el proletariado confederal y libertario de la región catalana: la feroz y sanguinaria represión iniciada y continuada por los tristemente célebres generales Severiano Martínez Anido y Miguel Arlegui, que estaban financiados por la alta burguesía y amparados y protegidos por la Iglesia, los militares y los poderes ancestrales del Estado español con sede en Madrid.

Y en aquellos días cruciales, de vida o de muerte, Pedro Molina —conjuntamente con otros jóvenes como él y llenos de una fe entusiástica— se lanzó a la lucha para defender a la organización obrera confederal y a los trabajadores que la integraban y ayudar a los innumerables compañeros caídos en la lucha. El Sindicato a que pertenecía Molina —por su profesión de tintorero—, fue unos de los Sindicatos de la ciudad costeña que se mantuvo muy fuerte durante la represión, con un activo permanente de dos mil afiliados. Y es que, cuando los sicarios del mal llamado «Sindicato Libre» se presentaban con toda impunidad a las fábricas amenazando a las obreras tejedoras porque no querían afiliarse a su antro llamado Sindicato, las simpáticas y valientes obreras del Fabril y Textil los abucheaban y los trataban de asesinos. Entonces, los «libreños» se atrevieron más de una vez a pegar con sus pistolas a más de una de ellas. Y éstas bravacunadas, con la decidida intervención de los muchachos que, como Molina, velaban por los intereses, la integridad y la defensa de aquéllas bravas mujeres, se terminó un buen día y para siempre más.

Después, renació la calma. Los Sindicatos obreros confederales fueron reconocidos y autorizados a actuar a la luz pública. El compañero Pedro Molina se entregó, como siempre, a su reorganización.

Vino la Dictadura de Primo de Rivera. Se implantó la II República en España. Ocurrieron los hechos revolucionarios de octubre de 1934, en los que las ciudades de Badalona, Villafranca del Panadés, Villanueva y Geltrú y Granollers se mantuvieron en lucha abierta y revolucionaria hasta tres o cuatro días después que el Gobierno de la Generalidad había claudicado. Y en todos estos acontecimientos, tantos los que fueron fáciles, como los que fueron durísimos, el compañero Pedro Molina estuvo presente y en su puesto.

Vino, más tarde, la infausta guerra civil. Y como todos los buenos y conscientes militantes confederales y libertarios nuestro malogrado amigo y compañero que hoy lloramos todos estuvo en los puestos que la Organización Confederal le asignó y mandató que ocupase.

Terminada la guerra nuestro calvario continuó por tierras francesas. Vino, después, la declaración de la guerra mundial y la ocupación por las fuerazs hitlerianas. Molina, en aquellos momentos, vive a salto de mata en Perpignan. Conjuntamente con el también fallecido y no menos querido compañero Emilio Vivas, con Marcó, con Ruches y otros pocos más se entrega a la peligrosa y audaz misión de reorganizar, de agrupar a los compañeros confederales españoles que se encontraban dispersos, sin conexión alguna, por todo el departamento de los Pirineos Orientales. A pesar de lo difícil de la empresa y de la renuncia de algunos compañeros en quererse organizar, de estar en contacto y hacer todo cuanto era posible, Pedro Molina llegó a articular un vasto e importante movimiento de nuestra organización.

Mucho más se podría decir de este compañero que acaba de desaparecer. Quizás, en mejor ocasión, no se dejará de hacer.

El sábado, día 4 del presente mes de enero de 1964, nos reunimos un numeroso grupo de amigos y compañeros badaloneses y otros compañeros y amigos de las diferentes regiones españolas residentes en la región parisina, y del Hospital «La Salpatrière» al Cementerio de la ciudad de Thiais acompañamos los restos mortales de Pedro Molina. En el momento de dar tierra a su cuerpo, el compañero y amigo Ramón Alvarez, en nombre de la familia dio las gracias a todos cuantos concurrieron al acto y en emocionadas y sentidas palabras exaltó la memoria del compañero desaparecido. Hizo resaltar, además, la lección que tendría que ser para todos el hecho doloroso que, cada día más, vamos dejando en tierras del exilio, a compañeros dignísimos sin que puedan ver realizados sus sueños de ver recobrada la libertad de nuestro querido país.

En fin, y para terminar, ¡un compañero, un amigo, un hermano más en ideas, en luchas y sinsabores que nos ha dejado para siempre! Todo esto, y mucho más, era para nosotros el compañero Pedro Molina y Tomás.

JUAN MANENT

ANGEL FERREIRO

A consecuencia de una enfermedad profesional —la silicosis—, falleció el 16 de diciembre y lo enterramos al día siguiente en Villelongue, el compañero Angel Ferreiro, natural de León, no contando más que 50 años de edad. En su país Ferreiro se introdujo ya en las labores de mina, y aquí en Pierrefitte se empleó en la construcción de canales, túneles y fábricas, contrayendo la terrible enfermedad ,que lo mantuvo durante año y medio entre la vida y la muerte, a pesar de lo cual no desfalleció, permaneciendo hasta el último momento en la brecha. Deja compañera y dos sobrinas que había prohijado.

Tal como nos lo había solicitado, se le hizo entierro civil y sencillo, sin discursos ni apologías, ante un inmenso gentío que acudió al sepelio. En el cementerio un compañero dijo unas breves palabras de salutación y despedida y nada más.

F. L. de Pierrefitte (H. P.)

ANTONIO MENDEZ

El 30 de noviembre de 1963 enterramos al que fue sincero y ferviente compañero Antonio Méndez, siempre afecto a la C.N.T. y cumplidor de sus acuerdos.

Cuando se produjeron los acontecimientos de comunismo libertario en las minas de Figols, Sallent, Suria, etc., fue uno de los deportados a Bata.

En el exilio Méndez siempre se mantuvo en actividad militante pese a contar, en sus últimos días, 69 años de edad. La muerte le cortó toda esperanza de recobramiento de España y de nuestro Movimiento, única manera de reducir su constancia. Méndez es otra víctima de la silicosis, a la cual tanto tributo han rendido los compañeros a la minería de Francia. Su entierro fue concurrido por multitud de españoles y franceses en demostración de lo bien considerado que era.

A sus hijos y nietos la expresión de nuestro más sincero dolor por la pérdida tan sensible que también a nosotros afecta.

F. L. de St-Etienne

MARIANO SANZ

El día 3 de diciembre dejó de existir el compañero Mariano Sanz, de Calanda (Teruel), en el hospital de Sens (Yonne), a los 73 años, y fue enterrado en Micheri, lugar donde hacía muchos años residía. El entierro fue civil cual así lo deseó el finado. Tanto de franceses como de españoles hubo mucha concurrencia. Sanz era muy apreciado en Sens, su casa fue albergue de todos, compañeros y no compañeros, tanto en Francia como en España. Su conducta era intachable; siempre estuvo al servicio de la causa en todo y por todo. Cuando Lister invadió el Bajo Aragón para deshacer las colectividades, fuímos detenidos unos cuantos compañeros. Sanz y el compañero José Asensio, también fallecido, asumieron la responsabilidad de enfrentarse no importaba con quién y sobre todo con el gobernador Mantecón, que así se llamaba y con los de Capuchas y los Guardias de Asalto. Ambos estaban dispuestos a ir a la cárcel, pero no a ceder. Sanz no hablaba, pero obraba.

Expreso mi profundo pésame a su compañera y demás familia.

Francisco COBO

OTRO COMPAÑERO LIBERADO

Tenemos la satisfacción de participar a nuestros lectores que el compañero José Morató, uno de los veinte compañeros que fueron encarcelados en la prisión de la Santé, el día 11 del corriente recobró la libertad a título provisional como los compañeros anteriormente excarcelados.

Quedan, incomprensiblemente, en encierro, cinco compañeros en la Santé y uno en Fresnes en situación de enfermo. ¿A cuándo la liberación definitiva de todos?

PRENSA RECIBIDA

Una revista «CNT» relatando magníficamente lo que fue la última manifestación antifranquista de Londres.

Asturias», vibrante periodiquito, en número 2 (noviembre 1963), que ha circulado lo debido entre los trabajadores de la región que en luchas sociales y antifranquistas se ha situado en primera fila.

«Hispania», de París, órgano de la FEDIP. Un esfuerzo simpático merecedor, a nuestra manera de ver, de un menor espíritu de cripta. Interesante reportaje sobre la inauguración del local propio.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI.
SU VIDA, SU OBRA»
350 f. en esta Administración.

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française ..... 5 F.
Version fco-espagnole .. 20 F.
★
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10e)
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

La nevera

COMO si el vértigo materialista nos arrebatara. Pese al menosprecio que siempre nos ha inspirado la reducción del problema social a la mera conquista del plato de lentejas; como si el adorno del pesebre nos hubiese, al fin, seducido. « El problema de hoy difiere del de ayer », decimos y repetimos, con « originalidad » que pertenece al marxismo.

Hoy, hay conquistas sustanciales. Verlas. Los viejos jubilados perecen de inanición poco a poco, al margen de las fastuosidades sociales. No quieras, compañero, llegar a anciano. Ni la seguridad social ni las beneficencias organizadas, te permitirán el « exceso » de habitar decentemente y de comer tres veces al día. Ropa, usarás la que tengas adelantada.

El obrero actual puede poseer automóvil, televisión, radio, cocina, lavadora a gas, mobiliario moderno, vestir al día... adelantando dos millones de f. v., disponiéndose a pagar a plazos hasta el fin de su existencia, y trabajando diez o doce horas por día. Y cuidado que la salud del cabeza de familia no se resienta. Y cuidado con ser despedido a los 50 años, pues no encontrarás trabajo.

Por esa esclavitud voluntaria el trabajador de ahora es inferior y menos libre que el de ayer, quien dentro de su miseria, sabía dar cara a las situaciones de huelga y de persecución sin pensar en los plazos mensuales a que hoy obligan a pagar, inaplazablemente, las adquisiciones de eso y lo otro. Si hoy apenas hay esquiroles, es que tampoco apenas hay huelgas. Un paro de 24 horas y de 48 horas podrá ser escarceo, no lucha. El huelguista de hoy es incapaz de aguantar dos meses de conflicto sin recurrir, por pánico económico, a los « buenos oficios » del Gobierno.

Hemos dicho alguna vez que gozar de bienandanzas en régimen burgués o comunista (los capitalismos se confunden) es imposible. La doble libertad económica y política es inadmisible en régimen de explotación de productores. Se nos ocurre la imagen del refugiado catalán que trata de coger con las manos el Tibidabo, teniendo los pies clavados en la « Butte » de Montmartre.

La Revolución social podrá dar susto incluso a nosotros mismos, si es que ello es factible; pero sin ella no hay manera de asentar el bienestar de los trabajadores en la sociedad de nuestros futuros días.

Antaño, los trabajos a destajo y las violaciones de horario de trabajo eran extralimitaciones perseguidas por el sindicato. La moral cenetista era única y perderla nos dejaría con sólo las tres letras. La « nevera », como enemiga del sindicalismo efectivo.

No creemos en la modernidad del sindicalismo práctico, que lo es sólo paro los escogidos. Este practicismo conduce los líderes al parlamento, al buró, al café, al accionismo capitalista cual ocurre en América. El proletariado queda halagado, representado, y destinado a vejez prematura y mal remunerada por malversación de esfuerzos físicos.

Creemos en el sindicalismo anarquizante, el que no avala a la sociedad con Estado, sino que la critica y desmorona con vistas al establecimiento de un comunismo libertario, útil y beneficioso para todos los amigos del trabajo. Creemos en la capacitación ideológica de los compañeros y en la estima que debe reinar en ellos.

De lo demás, no creemos gran cosa, y menos en la nevera simbólica que tantas entrañas de hombre deja heladas.

chispas

Hoy me encuentro con el compañero Socarrino, el cual me pregunta:
— ¿Qué noticia traes?
— Ninguna — le contesto —. Aún no he leído LE COMBAT SYNDICALISTE.

⁂

Porque el « C. S. » es periódico bien informado. O por lo menos temen que lo sea quienes no lo leen.

⁂

— ¿LE COMBAT SYNDICALISTE? En el pueblo tal ignoran de qué se trata.
Porque con « La Hoja Dominical » tienen suficiente.

⁂

En la especie animal no se conoce bicho que se devore a sí mismo.

⁂

La revista « Umbral » se lee en Barcelona. Hay pruebas fehacientes.
Como las hay de que no se lee — lo bastante — en el exilio.

⁂

Esa publicación, escrita por gente docta de no importa qué procedencia libre, cansa por eso o aquello. No se moderniza. Contiene demasiado negro, con lo modernísimas que son las páginas en blanco.
Esos « lectores », en Norteamérica no serían integracionistas.

⁂

« Umbral » se va desplazando hacia puerto intelectual por desamarre en puerto propio. Con lo que se certificará que cuando « ellos » acuden, nosotros nos vamos. Lamentablemente.

⁂

Criticar para edificar, nunca criticonear para demoler.

⁂

Albañiles sólo para derribar, no los admiten en ninguna parte.

⁂

« Umbral » es algo tan sólido, que contrasta con la afición al azucarillo.

⁂

Toda obra cordial y elevada merece estima. Quien así no lo crea, se desestima.

⁂

La obra está en pie, tras un millón de esfuerzos. Negarle tejado aportaría otro millón, pero de negaciones.

⁂

Todo esto, más que una queja, es un claro espejo para que cada cual se observe en el mismo.

CHISPERO

COSILLAS

El maldito «Parné»

NO había hogar más feliz en Sevilla que el de Modesto López, modesto zapatero. El cuarto, bastante espacioso, tenía una reja muy alegre que daba a una calle típica. De los tiestos de la reja tomaban madre e hija las flores que con tanto donaire lucían. La madre estaba de buen ver todavía, y como un sol esplendoroso la hija. Hacíanse las faenas caseras martilleando el hombre y jipiando las mujeres. El trabajo tan bien y tan a gusto, lo llevaban que más que un suplicio daba la sensación de un entretenimiento. Ni un martillazo más en ganando para vivir.

— Planta la mesa, niña, si está el almuerzo.

— Está, sí, señor.

— Pues hasta mañana si Dios quiere y que espere el impaciente, más que sea el rey de las Españas, que yo de mi paso no salgo.

Al almuerzo sucedía la siesta de todo tiempo, bien a la pata la llana. De tardecita la habitación alegrábase con la guitarrilla, el vinillo y el cantecillo. Olía más la reja y las flores tenían un color más vivo.

Enfrente vivía un ricachón que envidiaba la felicidad del zapatero, sin duda porque él no era feliz entre los suyos, mandóle decir con un criado que quería verle.

— ¿Para calzado nuevo?
— Me creo que no.
— ¿Para pedirme el voto?
— No lo deduzco.
— Para que arrincone la guitarra y cierre el pico?
— No, desde luego.

Para ver de cerca a un hombre feliz y para hacerle un regalo le llamaba.

Volvió a su casa con el regalo, consistente en un billete de mil pesetas, lo cual puso locas de contentas a las mujeres.

Primero pensaron mejorar el ajuar. Comprarían un armario de tres lunas, que bien a la zapatera se le iban los ojos tras ellos.

El modesto zapatero :

— ¿Para qué tantas lunas?

— ¡Como que nos vamos a mirar los tres en la misma teniendo mil pesetas!

Sustituirían las camas y las ropas de las mismas, con cubrepiés de raso: mesa de comedor de estira y encoge. Y los perifollos de madre e hija, en los que no pecaron de cortas :

— ¡María Dolores y tú Loli...!
— Aquí mando yo. ¿Estamos?
— Aquí se j'ase lo que ordena mi mamaita.

En un vuelo el zapatero se plantó en casa del ricachón, quien al verle entrar descompuesto en el despacho pensó : « Viene a pedirme dinero ».

— ¿Qué le trae por aquí?
— A devolverle las mil pesetas vengo, que a poco son mi ruina.

No he hecho más que trasladar al papel lo que me refirió un refugiado sevillano al quejarme en el café de que no tenía tema.

PUYOL

DOS NOTAS

«El Verdugo», de Berlanga, en la Mostra de Venecia

IMPRESION de la crónica enviada desde Venecia por A. Sánchez al diario « Informaciones » de Madrid, y que ha depositado en mis manos una « azafata » que en servicio llega a Londres.

Al parecer, esta película está basada en el relato que un abogado le hizo a Berlanga sobre un verdugo que se puso enfermo de miedo al ejecutar en Valencia a una sirvienta acusada de envenenamiento de una familia. ¿Causas del delito? La mujer agarrotada llevó consigo el secreto a la tumba. Pero hay que pensar en la conducta indigna que observan ciertas familias « pudientes » con las fámulas a su servicio. El título del film parecía indicar una protesta contra Franco, pero Berlanga se apresuró a manifestar al público italiano que su producción no es política, sino de referencia común. ¿Más común que el empleo del garrote en un país donde el delito político no existe, puesto que el tal es calificado de bandidaje?

A Sánchez se le escapa decir que en la puerta del Festival se presentó como una media docena de jóvenes portadores de octavillas antifranquistas, si bien la policía intervino expeditivamente aunque el barullo promovido por los muchachos fue de órdago.

Varios días antes habían desaparecido de las paredes de Venecia los manifiestos firmados por «los anarquistas» y otros antifascistas. El fiscal de la República había ordenado retirar de una exposición dos pinturas con leyendas ofensivas para España... franquista, desde luego. También la campaña de prensa cedió, decidiéndose los directores de periódicos por dar espacio inusitado a unos descubrimientos espeleólogos habidos en Burgos.

No teníamos ambiente y los muchachos pudieron apreciarlo a la entrada, y así a la salida no hubo nada. Ya la cosa había empezado cómicamente. Moris Ergas, coproductor italiano de « El Verdugo », dio publicidad con unos encapuchados situados al pie de un « garrote », y no creyendo la policía en el anuncio detuvo a los encapuchados. Vista la barrabasada un joven salió en protestas, siendo igualmente arrestado; igual les ocurrió a otros seis que también manifestaron disgusto por las tropelías policíacas.

Con tanto trasiego el reclamo para « El Verdugo » fue positivo.

⁂

Por si duda queda de que el clero español se inmiscuye en los asuntos sociales, ahí va una noticia sacada de « Pueblo », de Madrid :

« Misa en sufragio del doctor Eijó Garay. Será oficiada mañana sábado en la C. N. S. matritense, avenida José Antonio, 69, en sufragio del alma del patriarca obispo doctor Eijó Garay, que será oficiada por el asesor religioso de la Delegación Provincial de Sindicatos, padre Botello. »

Amén.

X. X., Londres

Febrero se aproxima, con su cupo inicial de 550.000 refugiados. Hoy quedamos, en Francia, 80.000 y mal avenidos.

VOZ DE AMERICA

De « UMBRAL » y de sus redactores

De las cimas bolivianas nos ha llegado una lacónica misiva elogiando « Umbral » y a cuantos contribuyen a su redactado. Es un elogio a la obra de cultura que cumplen los refugiados españoles en Francia.

La carta — de un profesor de Oruro — dice como sigue :

« Distinguido amigo : Tengo el agrado de acusar recibo del último número de la revista que usted, amablemente, me envía. Destaco un magnífico trabajo titulado « El marido perfecto », entre otros escritos de parecido relieve. Consta también en este número de « Umbral » nota de la enfermedad de su director, al cual usted tendrá la cortesía de hacerle llegar mis sinceros deseos de buena salud. El amigo de usted, y también mío, Octavio Campero, poeta, ha estado ausente de su finca de Escapana, curándose de una vieja dolencia. Me ha hecho saber que cuando se restablezca continuará colaborando en « Umbral ». Igualmente el profesor Vargas me prometió colaboración asidua para nuestra revista de París.

» Me admira la colaboración del siempre joven don Eduardo Zamacois, cuya obra fecunda sigo de cerca con creciente admiración y reconocimiento, cual lo hago constar en capítulo de mi libro, próximo a aparecer, sobre las letras españolas. Zamacois es muy leído y comentado por todos mis alumnos y las alumnas del liceo de señoritas, interesándose casi todos ellos por una biografía de tan ameno autor.

» Le saluda su invariable y sincero amigo... F. A. ».

Esta sencilla carta nos descubre el afán de saber de los escolares de las altitudes bolivianas, a los cuales « Umbral » llega. Al efecto, el profesor A. en Post Data se queja porque : «*Umbral* llega tardíamente, y cuando el cartero nos lo entrega es como un mensaje que viene de luengas tierras y corre de mano en mano. Los ejemplares venidos de usted llegan regularmente, pero el correo de Francia está sujeto a un servicio muy malo a causa de los transbordos, seguramente. Tanto interesa, con todo, la revista, que siempre los ejemplares se pierden de un bolsillo a otro habiendo pasado por los ojos de cada alumno. Aquí « Umbral » cae como lluvia bienhechora sobre terreno sediento. El afán de leer es muy grande entre mis educandos, al extremo de que hay señorita que se priva de un algo de comida para adquirir algún libro. Sería interesante que la Administración de «Umbral» nos enviara más ejemplares, puesto que nos serviría de elemento de educación efectivo. »

For mi cuenta debo establecer una diferencia entre lo que el profesor cuenta con el descuido que en nuestros medios libertarios se nota con referencia a « Umbral », uno de los escasos productos que tenemos de penetración en los medios culturales progresistas. Si « Umbral » desapareciera sería una pérdida más que registraríamos en beneficio de los sectores políticos, sociales y religiosos que, por naturaleza, nos son adversos.

R. LONE

Steunville (EE. UU.).

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

El discurso del «caudillo»

POCOS recuerdan hoy a un héroe de la República Española fusilado en Jaca porque fracasó en su intento de derribar al último de los Alfonsos, el del número «fatídico». El capitán Galán fue republicano de mérito y de convicción. Y por lo que estimaba en grado de renovar a España mejorándola, arriesgó y perdió su carrera y su vida. Dejó el capitan Galán un libro en el que esbozaba un plan constructivo de lo que a su juicio había de servir de régimen y modo de convivir para los españoles dignos. Creía en la posibilidad de un sistema republicano honesto, en el que cada ciudadano podría ocupar el lugar que correspondiera a sus valores y a sus capacidades, concurriendo entre sí en una competencia leal en vistas al ejercicio de los cargos rectores de la nación. Es problable — de haber continuado en vida — que la República abrileña hubiera constituído para él amarga decepción. La prueba es que no se rememora ni a Galán ni a Hernández.

Su libro llevaba como emblema una frase manida e ilusoria que pudiera ser trasunto de buena fe si no de impericia en la cuestión social : « La política es el arte y la ciencia de gobernar los pueblos ». Para el capitán Galán, gobernar significaba orientar el navío hacia buen puerto. De ninguna manera someter por la violencia a los pasajeros y a la tripulación.

Francisco Franco es el hermano de Ramón, de aquel aviador que tuvo también sus pujos republicanos y que dejó en la estacada a Galán y a Hernández. Hermano de aquel Ramón que contra la voluntad del rey atravesó el océano a bordo del « Non plus ultra » y que pocos años después aceptó la misión de bombardear los puntos estratégicos de Madrid, cooperando en el fallido intento republicano. Se dice que en 1936 se unió Ramón a Francisco. No se sabe exactamente cómo y en qué circunstancias, Ramón murió en un accidente de aviación. ¿Cómo Mola?... Lo que es bien probable por parte de Francisco es su adhesión integral al gran Machiavello. De éste supo extraer su vocación política haciendo de ésta « el arte de engañar al pueblo español ». Al pueblo republicano y liberal por la fuerza de la coalición nazi-fascista. Al pueblo conservador y reaccionario por intermedio de sus propios partidos. Es sabido cómo supo mantener una disidencia entre los militares conspiradores para lograr situarse en «caudillo», y cómo logró mediatizar y controlar los distintos sectores de derechas enfrentándolos en sordina para debilitarlos y desorientarlos hasta el punto de que ninguno fuera lo suficiente fuerte como para hacerle sombra. Su táctica no ha variado un ápice. Puede apreciarse en las diferentes « medidas de gobierno », al parecer contradictorias entre sí, que se van produciendo por etapas, restableciendo el equilibrio cada vez que asoma un peligro de resquebrajamiento.

Prueba todo esto que el gobierno de Franco vive de precario. Pero prueba también que sólo se sostiene en base a la incontenible ambición de todos los políticos. Empezando por las izquierdas en el exilio, que con su actitud dubitativa y nada republicana hacen imposible el resurgir de la República. Aspiran todos a ejercer « el arte de gobernar » y contribuyen con ello al desgobierno de los españoles. Si en verdad se aspirara a derribar a Franco — no a suplantarle en el usufructo del poder — se unirían todos los titulados antifranquistas sin parar mientes en posibles ventajismos de feria y trueque. Se aceptaría y se procuraría la intervención del zarandeado Juan Pueblo. Tiempo lejano sería así el de los discursos del caudillo.

No siendo así continúan los discursos. Como cada dictador en vigor o en potencia desgrana Franco frases altisonantes con el tono de desafío de un perdonavidas que siente vacilar el suelo a sus pies. ¿Habéis visto « El Balcón »? En esta película se observaban los gestos de un dictador en ciernes y su discurso lleno de incongruencias. Se observa también que cuanto más grandes son tales incongruencias más aplausos arranca por parte de la galería y por parte incluso del clásico Juan Lanas, deseoso de convencimiento por ansias de paz, no por razones de comprensión de las cosas.

El discurso de este año, plagado de aparentes contradicciones, no dice nada que sea nuevo. Nadie ignora que Franco mantiene provechoso comercio con los moscovitas y con los satélites de los moscovitas.

Hace dos años fue cuestión de una serie de barcos construídos en España para Rusia. Hoy se halla en gestión la fabricación de barcos para el barbudo Castro, el de los elocuentes discursos, el comefranquistas de feria. Se sabe que en el norte español se ha procedido a la instalación de frigoríficos destinados al comercio de la carne con los países del Este. Se conocen los tratados petrolíferos con Moscú e incluso es cuestión sería la recuperación del oro que Negrín envió a Stalin. Todo el mundo sabe estas y otras cosas destinadas a confirmar que el comercio no necesita fronteras y no se detiene en ideologías. No obstante perora Franco contra el comunismo a fin de apaciguar la impaciencia de los americanos, que han manifestado su disgusto por los contratos rubricados entre España y Cuba. Repite sus manidas expresiones de cada año. Bravuconadas, amenazas y aplausos hacia sí mismo. Aplausos alentados por los propios moscovitas que hace pocos meses afirmaron las « virtudes del sindicalismo vertical ». La parte esencial del discurso consiste en la reafirmación de la solidaridad entre Estados y en un envío de incienso acaramelado al nuevo Papa al objeto de que los pujos renovadores católicos se apaciguen y le dejen gozar en paz de las prerogativas del poder. Ha querido probar Franco, como cada año, que su régimen no amenaza ruina ni sorpresas y que se trata de consolidarlo en lugar de pensar en la sucesión monárquica, presidencialista o lo que fuere, Franco tendrá razón en congratularse hasta tanto la oposición antifranquista y antifascista no haya hallado el denominador común que permita una acción de envergadura y que dé ante el mundo una sensación de seriedad.

Por nuestra parte empecemos por hallar nuestro propio denominador común centrándonos en una actitud ponderada ante nuestras propias cuestiones internas. Si no es así, perderemos ventaja frente al enemigo. (*Pasa a la página 3.*)

Mirador

Nuestros coloquios internacionales

por FONTAURA

TAREA paciente, constante, intensa, ha de ser el contribuir por supuesto, a medida de las posibilidades, en lo de avivar, de dar calor al Movimiento libertario, o anarquista, internacionalmente considerado. Poco a poco, y por distintos motivos, el atascamiento ha ido consolidándose. Es posible que, en mayor o menor grado, de ello todos seamos culpables; todos los que de ácratas nos preciamos. Ha faltado contacto, relación, entre los afines, entre los compañeros del vasto mundo.

Es harto sabido que la relación asídua representa un estímulo, ya que facilita el cambio de impresiones en torno a todo aquello que de una manera o de otra es susceptible de interesar. Incentivo para el libre examen, el contacto fraterno puede poner de relieve las facetas más relevantes y aquellas que acusan deficiencias. Es lo que precisa tener en cuenta si en verdad las ideas, el ideal, mejor dicho, está bien arraigado en nuestra sensibilidad.

Indudablemente, el Movimiento libertario, examinado en su conjunto, ofrece diversos matices susceptibles de reflexión en torno a lo que en sí representan. Pasa el tiempo; cambian las circunstancias ambientales. Sin que lo fundamental de las teorías que *nuestros clásicos* nos legaron sufra variación, los métodos de proselitismo es lógico que estén a tono con la etapa en que nos desenvolvemos. Es cosa que no debemos soslayar si nos precisamos de estar al día.

Pero en esto como en todo se ha de empezar por el principio. Sobre la marcha, sin realizar lo que por parte de unos o bien de otros se lleve a cabo, importa, se impone en buena lógica un frecuente cambio de impresiones. Es menester que los compañeros de tal o cual país tengan ventanas abiertas al mundo libertario, sea éste reducido o no en tal o cual continente. Hay una cuestión de inteligencia, de experiencia, de sensibilidad, de reacción personal ante determinadas condiciones ambientales.

¿Cómo ven el presente de nuestro Movimiento libertario los compañeros japoneses, los escandinavos, los que actúan en Alemania; quienes se desenvuelven en esa «Venecia del Norte» que es Amsterdam; los brasileños, los italianos, los rusos refugiados en Nueva York, los ingleses, y los pocos o muchos que hay en otros países? ¿Qué piensan con referencia al futuro? ¿Qué aportaciones de una o de otra naturaleza, pueden ofrecer para impulsar al anarquismo internacional? He ahí una serie de preguntas a las que convendría dar respuesta. No es empresa difícil realizar las oportunas consultas.

Hace unos pocos años, Felipe Alaiz, Ugo Fedeli, Gregorio Quintana y el que escribe, de un modo somero, sin decisión para dar consistencia a la cosa, cambiamos, por separado, algunos puntos de mira en plan de propiciar unos Coloquios Internacionales Anarquistas. Unas reuniones en las que, con fraterna camaradería, compañeros de una parte y de otra tuvieran oportunidad de conversar en torno a problemas del anarquismo. Incluso se había hablado de proponer como lugar primero de los aludidos coloquios, el pueblo en donde nació Eliseo Reclus, pintoresca localidad del departamento de la Dordoña, cuyo municipio, al parecer, conserva lo que fue biblioteca y archivo del conocido autor de « El Hombre y la Tierra ». Particularmente, al tratarse de una localidad francesa, para los compañeros residiendo en el país sería fácil el desplazamiento. Tampoco les resultaría muy lejos a los compañeros de Bélgica, Italia y Suiza. Ello sin obstruir en nada la misión del órgano de relación internacional. Dichos coloquios podrían ser anuales o semestrales; tomando a ser posible, cada vez mayor amplitud. Creando incluso un boletín especial, que podría ser redactado en esperanto, en donde se podría reflejar de un modo periódico el sentir de los compañeros de los países que por hallarse distantes, no acudieran a los aludidos coloquios.

La cosa, repito, fue proyectada de un modo ligero. Se trataba de que los tres o cuatro compañeros iniciadores del proyecto buscaran la cohesión de unos cuantos compañeros más, haciendo por airear, entre todos la proposición. Falleció Alaiz, acuciáronle a Fedeli apremiantes ocupaciones. Total que el proyecto quedó circunscrito a una sumaria apreciación. A poco que se reflexione me parece que no es cuestión que haya pasado de actualidad, al contrario, tiene un valor incuestionable a los efectos de revalorizar nuestro Movimiento en general. Que al proyecto se le dé una modalidad o bien otra, lo importante es darle viabilidad, hacerlo efectivo.

¿Habrá que repetir que el ejemplo nos viene del enemigo? ¿Será menester insistir evidenciando que en tanto que la Iglesia, los partidos políticos de diferentes tendencias, las sectas nimbadas de añejas rutinas, se reúnen y cambian impresiones, nosotros, que de internacionalistas blasonamos, no salimos de nuestras particularidades nacionales?

Demos por descontado que ahora y siempre, abundan esos compañeros de buena fe para quienes todo va bien, vaya como fuere. Compañeros de una ética acrisolada pero poco predispuestos a atalayar el horizonte; poco o nada inclinados a examinar el texto de las ideas plasmadas en los libros. Compañeros solidarios en cuanto cabe; compañeros activos dentro de lo que saben y pueden hacer. No es posible imponer una sensibilidad determinada. Si, abundando en razones, tenemos quienes a ellas se muestran indiferentes, ¿qué le vamos a hacer?

Por otra parte, uno tiene ya la suficiente experiencia de la vida para cobijar el prurito de tener razón a todo evento. A veces, enjuiciando las cosas con serenidad, es fácil corroborar que la Razón, así, con mayúscula, no tiene la forma de un bloque monolítico, uno e indivisible. A veces en dos criterios opuestos se pueden comprobar franjas, por así decir, razonadas, matices plausibles entreverados con nociones defectuosas o deleznables. Saberlo comprender constituye el método del individuo que rehuye todo dogmatismo, aunque éste asome la oreja en algún ángulo de visión del ideario que tiene en estima.

Humberto Delgado en Argel

ROMA.—El general Humberto Delgado, jefe de la oposición portuguesa, llegó al aeropuerto romano de Fiumicino procedente de Río de Janeiro. El «presidente del Frente de Liberación Nacional portugués» se trasladará a Argel.

«Voy a Africa para hacerme cargo del mando superior de la acción revolucionaria portuguesa», ha declarado particularmente el ex general Delgado a su escala en Roma. Añadió Delgado que, por una parte, Brasil se hallaba demasiado lejos, y que, por otra, la Policía secreta portuguesa era allí demasiado influyente.

«Creo que me encontraré bien Africa —prosiguió—. Naturalmente, preferiría París, Roma o Londres, pero las democracias occidentales no lo permiten». Explicó luego que se trasladaba a Argel «porque el Gobierno argelino le facilitaría la acción».

Interrogado, el jefe de la oposición portuguesa explicó: «Mi teoría sobre la revolución se asemeja a una reacción en cadena. Un pequeño núcleo militar es suficiente para empezar, porque los demás se unirán a él poco a poco, y el pueblo, finalmente, se sublevará, ya que es más fácil adherirse a un movimiento que iniciarlo. Si se resiste 24 horas, se pueden resistir 24 días, e incluso 24 meses».

S. I. A.

CALENDARIO 1964

Ha aparecido en alarde artístico y solidario.

Precio, 3 francos actuales.

Pedirlo en todos nuestros puestos de venta.

3 428

CELA A TROP DURE

OUI, après un mois de grève, la population nantaise — dont la patience est mise à rude épreuve —, commence à penser que l'on abuse un peu de son inépuisable bonne volonté. Elle estime, avec raison, qu'après un mois de parlottes stériles, de dialogues noués, rompus, renoués et dénoués, il serait peut-être temps de conclure.

... C'est à la presse locale de la région nantaise que nous avons emprunté ce témoignage de mécontentement général...

Que se passe-t-il donc à Nantes ?

Oui, il est vrai que la radio et la télévision étaient trop occupées ces temps derniers avec les voyages des princes et des ducs pour s'intéresser au mécontentement des travailleurs...

Eh bien ! depuis le cinq décembre Nantes est privé de bus. Et, comme le mentionne la presse de Nantes, après un mois de grève, rien n'a été fait malgré toutes les « parlottes » stériles.

Si, tout de même, quelque chose a été fait...

« **JEUDI**, 2 JANVIER. — Nouvelle rencontre entre M. Orrion et l'intersyndicale. Sans résultat. F. O. lance un ordre de grève de 24 heures pour l'ensemble des transports routiers de Nantes, le 9 janvier. »

Voilà ! C'est tout ce que pouvait F. O. pour les grévistes. Mais la C.G.T. et la C.F.T.C. ont encore moins de possibilités, elles se contentent de témoigner leur sympathie et leur solidarité (laquelle ?) aux grévistes et demandent que la municipalité intervienne auprès de la direction de la compagnie une nouvelle fois ; ceci après avoir déclaré dans un communiqué à la presse que la carence de la direction de la compagnie est soutenue par l'appareil gouvernemental. Compagnie et gouvernement sont seuls responsables du conflit actuel en refusant de satisfaire les justes revendications des traminots.

Où est donc passée la force de ces centrales dites représentatives ?

Que sont devenues toutes les sources d'énergie qui animaient la vieille C.G.T. d'avant la guerre ?

Pourquoi a-t-on délaissé les principes de la Charte d'Amiens qui préconisaient comme moyen d'action la grève générale, considérant que le syndicat, aujourd'hui groupement de résistance, sera, dans l'avenir, le groupement de production et de répartition, base de réorganisation sociale ?

Autant de questions que se posent beaucoup de travailleurs, à la base.

Sur un plan plus général, ils se posent d'autres questions ; ils s'inquiètent même de certains silences.

Que pense la C.G.T. des entretiens, à Paris, de MM. Vinogradov et Areilza ; de la présence à l'ambassade de Cuba de Fraga Iribarne, en compagnie du sous-secrétaire d'Etat du ministère des Affaires étrangères, M. Cortina ?

Qu'en pense surtout la veuve Grimau ?

Qu'importe l'opinion d'une masse amorphe à des individus sans scrupules ; ils n'en sont pas à une brimade près.

Mais qu'ils prennent garde tout de même. Déjà, à différentes reprises, les travailleurs ont su déborder les consignes des dirigeants et, malgré les échecs du passé, malgré les brimades, comme ce fut le cas lors des récentes grèves des mineurs, ils ne s'en tiendront pas là.

Il est pourtant grand temps de briser le mur de silence qui enveloppe tous ces tripotages qui se font toujours sur le dos de la classe ouvrière.

La grève de Nantes, comme celle de Narbonne dont nous vous avons entretenus la semaine dernière, sont une preuve flagrante de la vitalité de la classe ouvrière ; elles mettent aussi à jour la trahison des « grandes » centrales syndicales qui laissent pourrir des mouvements locaux par crainte des conséquences d'une grève générale et illimitée.

Nous terminerons sur une phrase de la presse locale de Nantes :

« Il est grand temps de justifier ce silence insolite. »

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

36e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 281 — Version française 0 10 francs — Version espagnole 0 40 francs — 23 Janvier 1964

Regards sur le monde

MEXIQUE

La Commission nationale pour la participation aux bénéfices a décidé que les commerces et industries distribueront désormais la cinquième partie de leurs bénéfices annuels à leurs personnels. Cette mesure intéressera quatre millions d'ouvriers et un million d'employés du secteur privé.

Les 20 % prévus pour cette répartition s'accompagnent de restrictions qui les rendent à peu près illusoires, car sur les bénéfices nets il faut soustraire les impôts, l'intérêt du capital

investi, les réinvestissements et divers, c'est-à-dire, faire une déduction totale de 60 à 70 %.

Il resterait donc aux ouvriers sur 100 francs de bénéfices nets : 30 : 5 = 6 francs.

Je me répète encore : pour entrer dans ce marais il faut chausser des bottes, et les abandonner à la sortie. La collaboration est un leurre. La gestion totale est la réalité et la justice...

VATICAN II

Le Concile aura fait entendre des critiques d'autant plus intéressantes que leur contenu implicite témoignait du désir secret des sorciers réunis de manier la Bible et l'Evangile afin de débarrasser ces livres des racontars et des légendes absolument indigestes... Velléité sans plus..., car le moindre effacement d'un texte détruirait tout cet ensemble de mensonges plus ou moins dogmatiques.

Le clou du concile fut certainement l'intervention de deux évêques sud-américains exhortant l'Eglise à se dépouiller de ses richesses : « Abandonnons notre manière de vivre de prélats. Evitons les aspects extérieurs de la richesse, les cérémonies trop fastueuses, les insignes, les titres honorifiques. Vivons selon la simplicité évangélique. Sans cela, aucun témoignage n'est possible. Nous serons jugés là-dessus. Notre richesse, c'est le trésor des pauvres... »

Ainsi parla l'un des deux apôtres, mais le second renchérit encore : « Que l'Eglise abhorre les richesses jusque dans leur apparence, et qu'il soit décidé de se dépouiller de tout par amour du Christ... »

Puis ces deux acteurs disparurent dans les coulisses, et l'on peut croire vraisemblable le bruit qui court à leur sujet : ils auraient été soumis à un examen psychiatrique.

Oui, mes frères, il faut être fou pour proclamer, face aux trésors du Vatican, que la richesse est impure et méprisable.

Je me demande ce que le fantôme du « Grand Architecte » peut bien penser de la dégradation de la « Majesté religieuse » ?

Espérons que la Bible conservera sa truculence et ses atrocités, et qu'ainsi les maçons des Loges pourront continuer à croire au Père Noël. A genoux, mes frères, devant la Neutralité.

ISRAEL

Toutes réserves faites sur l'expropriation des paysans arabes, voici un bref résumé de la situation des kibboutz en Israël :

« Les communautés collectivistes (kiboutz) présentent les traits généraux suivants : les biens sont la propriété de tous à l'exception de quelques possessions personelles. Les besoins des membres de la communauté sont satisfaits selon des normes égalitaires. Le revenu global va à une trésorerie centrale qui assure entre autre à chaque individu une faible allocation annuelle pour ses dépenses personnelles. La communauté est gérée comme une unité économique où l'on envisage le problème de la productivité et de la consommation.

La vie est communautaire, les repas principaux sont pris dans un réfectoire. Mari et femme ont des activités séparées. Les enfants ne sont pas à la charge des parents. Ils vivent à l'intérieur des groupes, répartis selon les âges, en compagnie de leurs instructeurs, encadrés par des membres de la collectivité affectés à cette tâche. Ils peuvent passer quelques heures par jour avec leurs parents.

Chaque communauté est dirigée par une assemblée générale (qui se tient en principe une fois par semaine) assistée d'un secrétariat et de divers comités spécialisés. Ces communautés sont affiliées à des fédérations.

Les communautés sont toutes convaincues de l'importance capitale du travail. La productivité est pour elles une véritable idée-force. Manquer à son travail, même pour une raison légitime, engendre un sentiment d'inconfort et de culpabilité. Un individu qui néglige les responsabilités de sa tâche est sévèrement critiqué.

Le retrait du secteur actif se fait progressivement. Les personnes âgées ne sont pas soudain privées de leur activité, mais connaissent une sorte de déclin régulier. Inévitablement, elles ne peuvent plus assurer un travail pénible et découvrent qu'il est de plus en plus difficile d'exceller dans leur tâche ; alors elles travaillent à temps partiel jusqu'à l'arrêt total. Elles dépendent de plus en plus des services de la communauté.

Jusqu'à ce jour, chaque communauté traite le problème de la retraite à sa manière, mais déjà, les fédérations mettent au point des institutions communales qui seront chargées d'établir des normes dans un régimes de retraites plus étendues. »

(Ce texte a été emprunté à l'enquête réalisée par M. Talmon-Garber, et parue dans la revue « Esprit »).

Nous croyons devoir attirer l'attention de nos camarades sur ce fait que le mouvement coopératif des communautés se construit en partant de la base, et qu'ainsi l'évolution est ininterrompue : la gestion est totale et vaut ce que valent les individus.

∴

Je reçois à l'instant le bulletin de la Confédération des travailleurs en Israël, qui annonce que les cinq mouvements du kibboutz — qui se distinguent par leurs affiliations politiques — ont décidé de créer entre eux une union coordinatrice. Ce sera l'objet d'un prochain article.

ALGERIE

Ce n'est pas diminuer le mérite des travailleurs algériens que de constater les difficultés qu'ils rencontrent dans l'organisation de la gestion des exploitations.

Le Coran ne les a guère préparés à l'assiduité aux tâches entreprises. Le colonialisme les a volontairement laissés dans l'insécurité et l'ignorance. L'esprit de révolte et d'indépendance n'a pas suffisamment mûri leur sens de la responsabilité, mais ils sont partis sur la voie de la libération par le mécanisme de la « gestion ouvrière et paysanne des entreprises ».

L'essor est très variable d'une région à l'autre, selon que celle-ci ou celle-là a été pénétrée par la propagande des maquis et aussi selon la qualité des terres qui passent brusquement de la fertilité à la sécheresse. Il est évident que là où la gestion réussit le mieux, c'est sur les vastes domaines que leur ont laissés les colons chassés de l'Algérie par la nationalisation.

Les présidents des Comités de gestion se laissent trop souvent griser par leur autorité quand ils sont désignés par des organismes d'Etat tels que l'UGTA ou l'ANP. Les fellahs prennent de plus en plus l'habitude d'élire parmi eux ceux qui leur paraissent les plus capables et les plus « sages ».

Très souvent, le fellah ne réalise pas son indépendance, préférant se considérer comme ouvrier d'une exploitation dont le patron a changé et est devenu l'Etat. Un directeur de Comité de gestion déclare : « Le principe de l'auto-gestion leur échappe. Quand je les vois se reposer et que je leur fais une remarque, ils répondent : cela ne fait rien ; on ne vole que nous-même. »

Quelle différence de mentalité avec les paysans israéliens dont la plupart sont pourtant d'origine citadine.

L'Etat leur alloue 700 francs d'acompte quotidien. Au domaine Tardieu, le bénéfice brut s'élèvera cette année à 140 millions. On prélèvera 56 millions pour les charges. Il restera 90 millions à partager en trois parts : une pour l'Etat, la seconde pour les investissements, la dernière, pour le partage des bénéfices entre les travailleurs. Cela devrait faire à peu près 150.000 francs pour chacun si l'Etat respecte ce partage.

Alors que la grosse majorité des fellahs travaillent sur des exploitations insuffisamment exploitées pour assurer la satisfaction des besoins, la limitation des naissances apparaît comme une nécessité immédiate quoiqu'elle soit d'une vulgarisation difficile dans un pays arriéré et sans hygiène. Le Coran, les superstitions et l'Etat ne faciliteront pas cette opération pourtant nécessaire. D'ailleurs le Pape Paul VI n'a-t-il pas déclaré que le problème de la satisfaction des besoins dépendait de la productivité et non de la limitation des naissances ?

Plus les « masses » sont compactes et denses, plus les sorciers et les politiciens y trouvent leur pâture.

De l'organisation de la Révolution

Nombreux sont les hommes qui, épris de liberté et de justice, croient en l'amélioration rapide de la nature humaine, en la création de l'homme nouveau, chez qui le sentiment de fraternité remplacerait l'égoïsme. Il est possible, certes, par la propagande anarcho-syndicaliste, d'amener une fraction de l'humanité, dans un temps indéterminé, à réaliser que l'intérêt général commande la modification d'intérêts particuliers, qu'en l'occurrence, des exemples constructifs sont nécessaires, qu'ils doivent être très étudiés et apporter la preuve que la construction d'une société nouvelle est réalisable. Mais, nous savons, aussi, que nous nous heurterons à la passivité, à l'ignorance, à la peur de la multitude asservie, vouée au conformisme et à la servitude ; si nous devons exposer clairement les principes d'organisation devant remplacer la loi du capitalisme, nous devons apporter la preuve que nos principes sont réalisables en les mettant, dans la mesure du possible, en pratique dans des communautés libertaires.

Nous devons donc, avant tout, bien définir, très simplement, à tous ceux que l'injustice actuelle de la société révolte, comment les anarcho-syndicalistes entendent travailler à l'avènement d'une économie nouvelle.

Le gouvernement des gens s'enlise chaque jour davantage dans l'impossibilité de consommer la production, du fait que la consommation est strictement réservée à celle qui produit intérêt au capital et qu'une quantité importante de consommation demeure insatisfaite ce qui entraîne la réduction des moyens de production ou la destruction de marchandises consommables. Le capitalisme apporte ainsi la preuve que sa formule ne correspond plus aux nécessités des temps présents et qu'en plus de son injustice il freine les possibilités de production afin de maintenir ses privilèges.

L'organisation de la consommation doit donc commander la production, et doit apporter équitablement la répartition des produits de la terre et de l'industrie. Ce sont les syndicats de production et de consommation, rouages jumelés, qui doivent assurer à l'humanité le droit équitable à la vie.

Pour faire admettre cette organisation de la consommation et de la production qui doit remplacer le capitalisme producteur et le capitalisme répartiteur, nous devons nous attacher à développer, clairement, les principes énoncés ci-dessus, par tracts, presse, brochures. Nous devons, également, grouper des anarcho-syndicalistes sincères qui, en des communautés libertaires, élaboreront les procédés de transformation, en appliquant, dans la mesure réalisable dans les temps présents, les modifications d'existence nouvelle qui apporteront à tous les travailleurs la joie de vivre dans la fraternité et la liberté. « *Du moment que les individus ne relèvent que de leur propre initiative, ils doivent être mis à même de l'exercer efficacement. Pour que l'initiative de l'individu puisse s'adapter librement à l'action d'autres individus, il faut qu'elle soit consciente, raisonnée, basée sur la logique de l'ordre naturel des faits ; pour que tous ces actes séparés viennent converger vers un but commun, il faut qu'ils soient suscités par une idée commune fortement comprise, clairemnt élaborée ; ce n'est donc qu'une discussion serrée, logique et précise des idées qui peut ouvrir le cerveau de ceux qui les adoptent et les amener à réfléchir par eux-mêmes. De là, notre manière de procéder qui fait que, lorsque nous prenons une idée, au lieu de chercher à en tirer un feu d'artifice de phrases à effet, nous la prenons et la retournons sous toutes ses faces, la disséquons jusque dans ses derniers atomes afin d'en tirer toute la somme d'argumentation possible.* » (Extrait de « La société mourante et l'anarchie », de Jean Grave.)

RENE VILLARD

EVEQUES ET... MARXISTES

(A propos du dialogue entre marxistes et catholiques)

Les retournements des marxistes devant toutes les dominations dont le dernier est l'embrassade avec la hiérarchie du Vatican, seraient comiques s'ils n'avaient pas des conséquences désastreuses pour l'émancipation des travailleurs.

A la suite de la Conférence Episcopale actuelle, (jamais l'Eglise n'avait osé, dans l'histoire de l'Italie, intervenir ouvertement dans la vie politique) nous voulons rappeler à tous, ceux qui pourraient l'avoir oublié et à tous ceux qui délirent aujourd'hui devant une Eglise « éventuellement ouverte au progrès humain » qu'elle peut transformer le « ton » de son langage, mais que sa substance réactionnaire, rétrograde, esclavagiste, reste toujours et d'une manière permanente, identique et immuable, comme à l'époque sombre et sanglante des bûchers, même si aujourd'hui il ne lui est plus possible d'en allumer.

Aux marxistes de toutes dénominations (nous ne parlons pas de l'astucieux Saragat, qui avec une morgue jésuitique prétend que le socialisme a ses origines dans le... christianisme, qui pour lui est le bicorne ministériel) rappelons la pensée authentique de Karl Marx, leur maître :

« Les principes sociaux du christianisme prêchent la lâcheté, le mépris de soi-même, la mortification, la soumission, l'humilité, enfint, toutes les qualités de la canaille. »

Et voici ce que pensait un politicien marxiste, Philippe Turati, à propos d'une alliance entre catholiques et socialistes (à l'époque le parti communiste n'existait pas encore) :

« Nous sommes les fils aînés du diable, c'est-à-dire du libre examen et nous portons notre père sur les épaules, n'importe où nous allons. C'est un diable de diable qui, s'il commence à courir çà et là, vous ne l'arrêterez pas ni à un endroit ni à l'autre. Par conséquent il est dangereux de le déchaîner. Aucune crainte de fiascos électoraux ne nous ferait renoncer à notre première jeunesse. »

Il faut objecté à Turati — marxiste et réformiste, rappelons-le — par un collaborateur de la revue « La Critique Sociale », si je ne me trompe, Angelo Crespi, qu'une entente était possible entre les socialistes et le petit clergé sur la base de la parole évangélique.

Philippe Turati répondit : « La parabole, ou le précepte de l'Evangile est le noyau profond dans lequel, au-dessous de l'aspect, demeure tout ce qu'il y a d'humain et d'éternellement vrai dans le fait religieux ; nous devons nous en servir non pas pour le

renforcer, mais pour le détruire. Fornications, jamais ! »

Turati, marxiste intelligent et conscient, n'était pas un caméléon comme l'aventurier Nenni.

Hier, Togliatti, avec l'approbation du monstrueux article 7 de la loi monarchique et fasciste a permis la reconstruction du maudit Etat théocratique italien, reniant tout le glorieux relèvement du peuple italien.

Maintenant, Nenni associe le parti socialiste à toutes les pirateries objectes que la soi-disant « démocratie » chrétienne consomme depuis 20 ans et impunément au détriment du peuple italien.

Il ne faut plus s'étonner. Nenni, ex-républicain, ex-fasciste, se met facilement au service de l'Eglise.

Ce sont, les effrontés politiciens de « gauche », pourriture aussi infecte que ceux du centre et de droite.

C'est à nous anarchistes de faire table rase de ce fumier.

ENNIO MATIAS

Rome, 7-11-63.

LES TRAMINOTS NANTAIS

Voici déjà plus d'un mois que les traminots nantais se sont mis en grève.

Le conflit qui les oppose à la compagnie (actionnaires, petits bourgeois et capitalistes) a privé la population de ses moyens de transport habituels.

Comme toujours, en pareil cas, la Préfecture a mis les camions de l'armée au service des usagers, et ceci pour le plus grand plaisir des militaires qui peuvent ainsi prendre un contact direct avec les... jeunes nantaises en les aidant à monter dans les camions.

L'aide militaire est moins empressée quand il ne s'agit plus de... jeunes nantaises, et pour cause : le charme n'y est plus.

Bref, cette grève crée un certain mécontentement.

L'intersyndicale, formée par la C.G.T., C.F.T.C. et F. O., organise entrevue sur entrevue avec la compagnie sans en venir à bout.

Des tracts du genre « Appel à la population », sont distribués avec les slogans « qui paiera la note ? », « L'instabilité du personnel est également préjudiciable à un transport convenable » ; c'est ce que nous appelons des slogans réformistes.

Par ailleurs, la section locale F. O. des transports routiers accepte un ordre de grève générale, mais l'intersyndicale des routiers de la Loire-Atlantique refuse à ses membres le droit de participer à une telle forme de combat.

J'ai parlé, il y a quelques jours, avec un traminot cégétiste, celui, je crois, qui est monté à la tribune pour proposer de manifester devant la Préfecture de Nantes et aux sorties d'usine ; ce copain du quartier nantais de « Versailles » me disait :

« Les ouvriers nantais, et en particulier les bureaucrates, ne comprennent pas notre grève. »

« Tu es traminot, lui ai-je répondu, et pourtant tu confies ton sort à l'intersyndicale du réformisme. A ta place, je demanderais à l'intersyndicale d'adresser une lettre ouverte à tous les usagers des bus, à publier dans la presse nantaise avec, comme pièces à conviction, le buletin de paie d'un receveur ou d'un conducteur.

» Ensuite, de réunir tous les grévistes place du Commerce et faire un appel aux soldats pour qu'ils ne soient plus le jouet du capitalisme en se transformant en briseurs de grève avec leurs camions.

» Enfin, une manifestation à la sortie des usines pour inviter les travailleurs des autres corporations à vous prouver leur solidarité en refusant l'utilisation de transports de remplacement.

» Les retards consécutifs à cette prise de position marqueraient la volonté inébranlable des travailleurs nantais de s'opposer à un patronat qui reste le digne héritier de l'esprit négrier qui règne dans ce port de la Loire-Atlantique.

» Ce serait aussi un moyen de donner à l'action syndicale un caractère social, ce qui inquiéterait peut-être les pouvoirs publics...

» Ne trouves-tu pas drôle, camarade, que notre grève comme beaucoup d'autres d'ailleurs, n'ait eu aucun écho dans la presse française ni à la R. T. F. ? »

Y. M. BIGET

Communiqué

Tous les camarades de la région Languedoc-Roussillon sont invités par la Libre-Pensée à assister aux conférences organisées avec la collaboration du camarade de Bontemps, qui traitera le sujet suivant : **Dieu, a-t-il un sens ?... Que répond la science ?**

Lundi 3 février, à Narbonne ; **Mardi 4**, à Perpignan ; **Mercredi 5**, à Montpellier ; **Jeudi 6**, à Béziers ; **Vendredi 7**, à Toulouse.

RECTIFICATIF

L'article intitulé « Les poujadistes du syndicalisme » publié dans le nº 279 du « C. S. » a été attribué par erreur au camarade Beaulaton.

En réalité, le camarade Beaulaton est le secrétaire de l'Alliance Ouvrière Anarchiste, mais non l'auteur du texte, qui aurait dû être signé *A. O. A.*

La Rédaction

LES RAYONS BENEFIQUES

« *Une source d'énergie abondante et avantageuse, voilà ce qui est indispensable pour élever le niveau de vie dans le monde entier.* » Ainsi s'exprimait sir John Cockroft, ancien président de la British Atomic Energy Commission, lors de la Conférence Internationale sur le Rôle de la Science pour le Développement des Jeunes Etats, qui s'est tenue à Rehovoth.

Les sources conventionnelles d'énergie sont le charbon, le pétrole et les rivières ; mais, comme le disait sir John Cockcroft : « Le moment s'approche où notre consommation annuelle exigera une capacité d'énergie équivalente à 9.5 billions de tonnes de charbon. Il est fort peu probable que le charbon, le pétrole et l'hydro-électricité puissent alors répondre à nos besoins. Il faudra trouver de nouvelles sources d'énergie. »

Les nations puissamment industrialisées construisent des stations d'énergie nucléaire en prévision d'une pénurie plus ou moins prochaine. Par contre, et le paradoxe est tragique, ce sont justement les pays qui en auraient le plus grand besoin, les pays sous-développés, qui ne peuvent se permettre l'acquisition de l'énergie atomique. Force leur est donc de chercher d'autres sources.

Il est une source d'énergie dont les rayons nous tombent tout droit du ciel. Dans les climats très ensoleillés, la chaleur rayonnant sur un mètre carré de sol pendant une année, correspond à la chaleur fournie par un quart de tonne de pétrole. Une question fascinante se pose : est-il possible de convertir l'énergie solaire en électricité, tout comme le pétrole ou le charbon ? Il n'est pas surprenant qu'un pays comme Israël, qui ne possède pas de charbon, très peu de pétrole et aucune rivière dont le courant pourrait fournir quelque énergie hydro-électrique, mais qui dispose, par contre, d'une équipe d'hommes de science et de chercheurs d'avant-garde, figure, aujourd'hui, parmi les pays les plus avancés pour l'exploitation de ce nouveau domaine. Le Laboratoire National de Physique, établi par le Gouvernement israélien et dirigé par le Dr. Henry Tabor, concentre ses travaux sur le captage de l'énergie solaire.

Personne n'ignore que le rayonnement solaire varie considérablement en intensité et en durée, dans les diverses régions du globe. Alors que Jérusalem reçoit plus de 2.000 kilowattheures de chaleur par mètre carré et par année, Londres n'en reçoit que 800 par an. En général, on peut dire que les régions qui se prêtent le mieux au captage de l'énergie solaire sont celles qui s'étendent entre 35º de latitude nord et 35º de latitude sud. C'est dans cette partie du monde que se trouvent, d'ailleurs, la plupart des pays en voie de développement, cependant que les pays solidement industrialisés se situent dans les régions plus tempérées.

Bien que l'énergie solaire soit immense, elle n'est pas facile à capter, à concentrer ou à diriger. Il semble que les surfaces d'eau stagnante devraient constituer une réserve idéale d'énergie solaire. Cela est juste, mais, normalement, la chaleur monte à la surface et s'évapore dans l'atmosphère. Le professeur Rudolph Bloch qui, de son vivant, dirigeait les travaux de la Mer Morte, constata au cours d'un voyage qu'il fit en 1947 en Europe, que certains lacs de Hongrie, de l'Antarctique et d'ailleurs, conservent dans les profondeurs une température plus élevée qu'à la surface. Etudiant ce phénomène surprenant, il découvrit que ces lacs étaient plus salins dans leurs couches profondes qu'à la surface. Les sels retenaient la chaleur et l'empêchaient de monter à la surface.

(Suite page 2.)

La generación decadente

(Viene de la página 4.)

yor sinceridad. Si no se hubiera prestado el apoyo que Largo Caballero solicitó tan noblemente, la Confederación tendría quizás de qué arrepentirse. Se habrían salvado los principios, pero de nada servirían porque se habría defraudado al pueblo en revolución. Porque la revolución no estaba en el Comité Nacional ni en la Casa del Pueblo, en la Generalidad de Cataluña y en el Gobierno Central, sino en los campos, calles y plazas de toda España. Y la Confederación, como hija de ese calor nacional estaba en la obligación de intervenir en todo movimiento y lugar donde pueda prestar auxilio a la liberación popular. En aquel entonces, nadie se ha opuesto a la participación de los compañeros en dichas funciones de Gobierno. Si el éxito coronara su acción, todo hubiera salido a pedir de boca y nadie se hubiera acordado de que San Pedro antes que apóstol fue ladrón. Ha sido necesario el fracaso para echar en cara su acción — que corresponde al Comité Nacional de la CNT, al que obedecían — porque no han tenido la decisión o el instinto de conservación de levantar al país contra los entregadores moscovitas, para que todos los males de la derrota se lancen sobre ellos. Esta inexperiencia, falta de ductilidad, de elasticidad, puede ser todo lo que la CNT perdió con su intervención en el Gobierno en 1936, porque ninguno de los participantes ha traído sotana desde entonces o infectó de políticos el ideal anarquista. Que ellos se retraigan en la acción o se sientan lastimados, es cuestión suya. Lo demás, digámoslo a voz en cuello, ha sido un procedimiento táctico.

Ese trance ha sido superado ya y nadie volverá a repetirlo. Pero que nadie considere que la revolución esperada ha de desarrollarse exactamente igual que la de 1936 y seguir los mismos pasos, con los mismos peligros. Si así fuera, claro que trataríamos de salvarlos, desde luego; sin embargo, hay que estar preparado para las sorpresas que ofrezca el desarrollo de las operaciones. El Comité Revolucionario que se organice ha de estar galvanizado para moverse, y actuar sin reparar en detalles o rendirse desde ahora mismo al fracaso. Los factores actuales son muy distintos a los prevalecientes en 1936. El pasado es una cuestión sentimental. El triunfo por delante ha de responder a condiciones de lógica y circunstancias de medio que deberemos aprovechar. Por suerte, no hay método que doctore a nadie en el profesionalismo de las revoluciones. Y como los que intervengan en ellas han de salvar los intereses comunes con el mismo celo que sus cabezas, toda receta sirve siquiera como simple cataplasma.

Desechados los temores, suspicacias, recelos o malentendidos de actuación de los compañeros que intervinieron en el pasado, estamos ante el presente y frente a sucesos que pueden surgir de la noche para el mañana y obligarnos a tomar nuestro puesto de combate, sin tiempo siquiera para abrocharnos el cinturón. Y con recelos no podemos ir a la trinchera. Iremos y combatiremos, con los errores mutuos del pasado, pero con la sinceridad y nobleza sentimental del presente. Porque ni los que han tomado parte como sus detractores tienen razón. El hecho circunstancial ha sido el determinante de la situación. Al combate debemos ir con el abrazo de hermano a hermano, de compañero a compañero. Es la única forma de entenderse y considerarse anarquista.

Desperdigados hay una serie de compañeros que actúan, por fortuna, con un concepto bien amplio del problema. Dentro de España, nos emociona saber que detrás de *Solidaridad Obrera*, de *Fragua social*, de *La Voz confederal* y de *Juventudes libertarias* hay muchos compañeros que hace tiempo superaron estos prejuicios. Las condiciones desiguales de la lucha les han obligado a parar sobre esta broza del camino. Fuera de España, hay núcleos de compañeros que se preguntan qué estamos haciendo, malgastando el tiempo en cuentos de viejas cuando España reclama acción decisiva e inmediata de sus hijos más nobles.

Detrás de ello, existen compañeros retraídos a la acción, en tanto al enemigo procede ejecutivamente, en silencio y sin explicaciones, obrando como un sátrapa, propietario del país. Muchos otros que han desempeñado cargos de responsabilidad, tienen obligaciones morales para con el movimiento. La unidad sindical supone de antemano el entendimiento fraternal. El pasado de cada uno, otros han de juzgarlo. Pero el presente, en perspectiva del futuro, hemos de defenderlo nosotros.

El movimiento confederal, considerado el internó como el del exilio, está integrado a una acción determinante y determinado a llevarla a sus consecuencias extremas. Si cierto que una generación decadente aminora el curso de los acontecimientos, nos parece que no se han roto los tendones que nos mantenían en contacto estrecho con las ideas, sus principios y tácticas. Eso, a nuestro ver, es lo único que debe prevalecer para que cada cual tome su puesto en el combate.

CAMPIO CARPIO

Buenos Aires.

PLUMAS PERENNES

En la espera de que el horizonte se despeje

por Eusebio C. CARBO

¡CUANTO pesa la monotonía de este vivir que rondamos gimiendo! Falta de relaciones y de contactos. Ausencia de perspectivas. Puntos negros, muchos puntos negros en el horizonte.

Sentir a diario la inutilidad casi completa de la propia existencia. Esperar durante días, y semanas, y meses, sin saber a punto fijo qué es lo que se espera... No encontrar medio humano de dar base a ninguna esperanza. Ver que se esfuman una tras otra aquellas que alimentábamos ayer..

¿Pesimismo? De ninguna manera. Contemplación de una realidad dolorosa en carne viva. Examen sereno de un panorama ennegrecido por toda suerte de adversidades. Registro minucioso de las ironías de nuestra época.

Trato de romper esa monotonía, o al menos de neutralizar los efectos que ella produce en el ánimo y en la mente. Buceo afanoso en el fondo de las cosas recientes, más tristes a medida que más se piensa en ellas. Escarbo, sin luz y sin guía, en las catacumbas históricas que me son más o menos conocidas.

Algunas veces logro una parte de lo que me he propuesto. Pero otras veces sale de la empresa más cargado de negruras mi estado anímico.

∴

Anoche pude deleitarme durante largo rato, asistiendo a un debate sobre cuestiones de arte. Yo no conozco el arte más que de manera elemental. Pero lo siento hondamente. Lo siento con pasión de fuego.

Además, anoche me faltaba el humor que esos torneos requieren. Podría decir, ya que ello viste bien, que intervine allanándome a los imperativos ineludibles de la amistad. Pero sería una alegación falsa por completo. Lo cierto es que, aun viendo claro que mi pequeñez no se prestaba a comparaciones de ningún género con los reunidos, el afán de terciar un poquitín en el debate me cosquilleaba el espíritu.

¿Con el propósito de apuntar cosas nuevas sobre unas disciplinas que ignoro? No. Con el deseo de exaltar una concepción estética sin cadenas y sin fronteras. Con el afán de poner de relieve las formas en que actualmente la creación artística queda a merced de un plato de patatas o de una lata de sardinas. Con la esperanza de conseguir que vieran mis contertulios, que el arte sufrirá espantosas mutilaciones mientras el hombre no haya conquistado a pulso su independencia económica y política.

∴

Contrariamente a lo que suele creerse, no desapareció la cofradía de los partidarios del arte por el arte. Y se adujeron en su defensa razones de mucho peso... pero que no pueden soportar el peso de las razones contrarias.

Por otra parte, se trataba de poner en claro si conviene más a los fines y a la naturaleza del arte, que una obra sea criticada desde el punto de vista de los conceptos de la Belleza, de la Etica, de la Vida, etc., dominantes cuando la parió la mente del autor, o desde el punto de vista de los que están en boga a la hora en que nos impresiona.

Son las dos corrientes en que la crítica se divide. Yo me permito abogar abiertamente por la segunda, ya que permite rectificar las imperfecciones y las fealdades del pasado y poner un poco de porvenir en el presente. No tan sólo en lo que al arte se refiere, sino en todas las manifestaciones de la vida.

Un artista que se adapte a los antiguos cánones del arte, difícilmente será capaz de abrazar las concepciones modernas en que ahora el arte se inspira.

∴

En toda obra de arte hay que discernir siempre dos elementos : el que expresa lisa y llanamente la sensibilidad de un hombre — en el libro, en el mármol, en la tela —, y el educativo y moralizador, que es, a mi juicio, inherente a toda manifestación estética, cuando no es adulterada por el indecoroso medio en que vivimos.

¿En qué casos y mediante el concurso de qué elementos aquella sensibilidad puede quedar ahogada en el fondo de la obra, después de prestarle sus alientos? No es cosa de perderse buscando el hilo de Ariadna. Pero el incuestionable — y lo hemos experimentado todos los que sentimos el arte — que ese primer elemento de la creación artística no es siempre comunicativo, no es fatalmente contagioso, no llega en todos los casos al que contempla la obra.

Hay casos en que la emoción estética resulta de aquella preponderancia de la sensibilidad, como los hay en que es producto natural y directo — por encima de ella — del colorido, del asunto, de la factura.

¿Es educativa en ambos casos por igual? ¿Canaliza en formas parecidas el sentimiento? ¿Lo orienta? Es innegable que lo despierta lo mismo en uno que en otro. Pero no basta. Es más elevada la misión del arte.

El arte de Falla, por ejemplo, no nos habla como el de Verdi. Coincidimos todos en ello. Goya y el Greco son dos artistas geniales. No se discute. Pero entre sus dos modos hay — en todos los sentidos — un verdadero abismo. Goya es más de su tiempo. Es más atrevido. Ha incorporado a su técnica — que no es capricho, una consecuencia de su sensibilidad, íntimamente ligada a su visión de las cosas — todas las aportaciones que superan el viejo concepto.

Es muy posible que en infinidad de circunstancias sean las mismas sus fuentes de inspiración. Es posible que nos penetren con igual fuerza. Pero no tienen ni el más remoto parentesco las formas en que se expresan, ni por consiguiente se parecen en nada las influencias que ejercen.

∴

El arte no podrá ser libre mientras permanezcan encadenadas las restantes manifestaciones de la vida.

Y es una lástima que lo ignoren — finjan ignorarlo — tantos artistas...

Miserias y humillaciones del colonialismo económico

(Viene de la página 4.)

Y en la gigantesca lucha de intereses que tienen desencadenada los Grandes del mundo, a todo aquel Gobierno que no haya sabido mantener íntegra su personalidad, no le queda otra alternativa que la de limitarse al papel de peón inconsciente y obediente de los que llevan la dirección del desconcierto mundial.

Bien que sea impropia a todas luces la actitud franquista, desdiciéndose de sus propios postulados al mantener relaciones comerciales con sus enemigos declarados, países dependientes del Kremlin.

Aún y con la convicción de que es impropia de sus declaraciones por la parte de esos países, el ayudar a la economía española franquista que dicen combatir.

Y sin negar de ningún modo el carácter de innoble imposición de la política coactiva americana que todo lo supedita a sus posiciones personales haciendo caso omiso de los intereses ajenos...

El hecho a que nos referimos nos muestra la inconsecuencia de los « slogans » políticos del régimen aborrecido, la mentira incontestable de las actitudes políticas de los países socialistas prestos a colaborar con quien quiera que fuese, y la incalificable actitud de los señores del Departamento de Estado americano para quien sólo cuentan los puntos de vista propios, sin otra consideración para el ejercicio de presiones de todo orden acerca de sus clientes y dependientes.

En virtud de todas estas actitudes, constatamos la igual doblez y falta de honradez política de los Castro, Kruschev, Johnson o Franco... hombres políticos de todos los matices.

La política de humillación al siervo, la falta de dignidad de éste, consecuencia de los compromisos adquiridos, es para el pueblo español una amargura más. Para sus dirigentes de hoy, nada. Porque nada pueden perder quienes nada nada tienen en el orden moral, ya que dejaron en el correr de su actuación política, no la dignidad, pues de ella carecieron siempre, sino el más simple pudor político, la más pequeña semblanza de vergüenza.

De sabido es que los españoles, dentro de España carecen de libertad. Pero lo que queda ahora demostrado es que el mismo Estado español y sus servidores tampoco son libres dentro del concierto internacional.

Y no por no supeditarse a las leyes normales de la convivencia y la interrogación, sino por haberse colocado en la más baja escala social, la de los países dependientes del vasto colonialismo que en el orden financiero se creara en el mundo de hoy.

Agrúpanse los países en orden a comunidad de intereses de tal manera que les permita presentarse como fuerza económica frente a la imponente masa de los colosos yanqui y ruso.

Los países africanos, conscientes de esta misma dependencia a que podrían verse obligados respecto a uno u otro, establecen sus lazos de comunión e interrelación para poder presentar un bloque más o menos consistente a la presión de afuera... Pero Franco y los suyos, ¿con quién?

Si la política carece de principios éticos y morales, hay sin embargo algunos límites que no todos se atreven a transgredir y aparte de esta dependencia establecida entre los politiquillos de Madrid y los Estados Unidos, España se encuentra en cierto estado de aislamiento que la impide acercarse a nadie en busca de la ayuda solidaria, de la alianza establecida con derechos y obligaciones igualitarias.

Y queda así, a la gracia y voluntad de aquellos a los que se acercó, en su política parasitaria, y dependiente de las aportaciones de sus soberanos dorados. Como la noticia que comentamos termina diciendo que las conversaciones se prosiguen dentro del clima de comprensión que caracteriza las relaciones hispano-americanas, no necesitaríamos hacer colofón por nuestra parte. Ante una exigencia inadmisible, la respuesta se da a través de conversaciones « impregnadas de comprensión »... Todo está dicho.

Donde tuvo que haber una respuesta violenta, airada noble, de oposición a semejantes pretensiones... no hay sino, repetimos, una semblanza de conversaciones.

Con las orejas gachas, Franco escucha las amonestaciones americanas, y sin un asomo de protesta, pues carece de lo necesario para ello, obedecerá una vez más.

José MUÑOZ CONGOST

HISTORIA VERIDICA

—Me recuerda aquella voz juvenil que decía: ¡Oye padre! ¿qué es lo que estás haciendo que te encuentro tan atareado con ese instrumento de caza que perteneció a mi abuelo?

—Nada, hijo mío, nada. Estoy limpiando el cañón de la escopeta y ajustando su mecanismo, para que su funcionamiento perfecto pueda hacer frente a las castas de burgueses, curas y militares, que quieren rendirnos a esclavos. Generales traidores al juramento que prestaron para defender la República, defensores de todo Estado autócrata que nosotros llamamos fascismo, intentan someternos al yugo de una vil explotación, en donde el productor no sirva más que como artículo de compra y venta, y es necesario que para defendernos nuestras pocas y defectuosas armas funcionen lo mejor posible.

—Padre, yo quiero ser útil al pueblo defendiendo vuestra causa que es la mía, como la de todos al mismo tiempo, porque se trata de la libertad, y siendo que hace aproximadamente un mes que cumplí 16 años, me considero lo suficientemente hombre para defender mis propios derechos. Deseo incorporarme a las milicias que tan valientemente pelean como fieras contra nuestros esclavizadores. Quiero, al igual que todos esos héroes que al volver del combate, traen con ellos la satisfacción del deber cumplido, abandonar este estado pasivo que me remueve la conciencia y no me deja tranquilo.

—Tu deseo es muy noble, hijo mío; no dudo de tu buena fe, pero eres todavía muy joven para lanzarte a esta lucha de titanes. Ya llegará tu hora, tu madre te necesita a su lado por ser bastante viejecita, ocúpate de ella, como si fuera tu propio padre que lo hiciera, y habrás cumplido con tu deber, al igual que todos esos otros revolucionarios, pues no olvides que ya somos dos los miembros de nuestra familia que combatimos contra los poderosos. Tu hermano mayor hace algunos días que salió con las Milicias Vascas en dirección de Navarra para entablar la lucha contra los requetés o boinas rojas al mando del general felón Moya.

—¡Lo sé, padre, lo sé! Pero es que madre tiene a mis hermanas para que se ocupen de ella mejor que yo podría hacerlo, quiero y es mi gran deseo, colaborar comúnmente con todos vosotros en la pelea de gigantes que lleváis contra el fascismo destructor. Mis 16 años creo que me otorgan el derecho a tomar mis responsabilidades en favor del pueblo que quieren someter a siervo; por lo tanto, si me lo permites, y deseas verme sonriente y feliz, uniré mi débil esfuerzo al vuestro, para que todos, al unísono, podamos vencer de una vez para siempre a la fiera fascista que todo lo devora.

—Muy bien, hijo mío, muy bien; vista tu decisión inquebrantable, y tus buenos y ardientes deseos de ser útil a la humanidad, te permito dispongas como te aconseja tu conciencia. Al fin y al cabo, vale más morir defendiéndose como leones, que vivir y morir como borregos. Si te cogiesen esos fascistas te eliminarían sin compasión por el solo hecho de ser el hijo del abuelo Balbuena, «el revolucionario peligroso», como le llaman las malas lenguas, por el solo motivo haber participado en los sucesos de octubre de 1934, al hacer frente a los Guardias de Asalto con botellas de líquido inflamable, barriendo el paso a estas fuerzas gubernamentales cuando en carreras desenfrenadas perseguían a los nuestros, que habiendo declarado la huelga revolucionaria luchaban heroicamente en todas las cuencas mineras del Norte de España, y muy particularmente en Asturias y León, oponiéndose así a las arbitrariedades vergonzosas de la insaciable patronal.

Y fue así como el hijo de Balbuena, «el revolucionario peligroso», se fue al frente para defender la Revolución Social que se desarrollaba armoniosamente y prometía un amanecer de paz, de igualdad y de fraternidad entre todos los seres humanos, entre los productores de la Tierra. Luchó con todas sus energías para que este nuevo régimen de igualdad social continuara su camino emancipador, pero el fascismo internacional lo ahogó a sangre y fuego. De no haber sido así, se hubiera implantado en bien y provecho de la humanidad, la Sociedad Libertaria.

Hoy después de 25 años que terminó esa contienda, ese combatiente maduro por las luchas acumuladas, continúa en el exilio, pensando en el retorno, trabajando y preparando activamente en su puesto de combate que jamás hizo dejación, la hora de la victoria final, sin hacer caso de los detractores que procuran por todos los medios hacerle perder la memoria del hecho consumado por ellos ayer: EL ASESINATO MORAL, FISICO, INTELECTUAL Y ECONOMICO DEL PUEBLO ESPAÑOL. El duro y espinoso camino del exilio no hará olvidar a este combatiente de la libertad, el juramento que un día supo hacer ante la memoria de los que todo lo dieron por la Revolución Social: LUCHAR Y MORIR, ANTES QUE SOMETERSE A SUS ENEMIGOS.

Félix ALVAREZ FERRERAS

DISCOS

QUERER es poder, la unión hace la fuerza, uno para todos y todos para uno. Prefijos eternos, ripios literarios, rótulos para secretaría y salón de barbería proletaria, consignas decimonónicas olvidadas de puro sabidas, y en última instancia ignoradas. La letra resbala ante los ojos y las conciencias de las legiones obreras modernizadas.

Que querer es poder no hay duda. Que sin querer no se puede, es una resultante de la misma lógica. Se quiso un Aymare y lo tuvimos; no lo hemos querido, y ya no lo tenemos. Quisimos un anexo gutembergiano, y ahí está presente; el día que no lo queramos estará ausente. Decidimos la obtención de prensa, y la obtuvimos.

El día que por rábanos o mosquitos nos estorbe, dejaremos de poseerla. Ayer estuvimos en euforia creadora. Con igual impulso podríamos hoy librarnos a una crisis destructora. Por esa pendiente, ya se vería lo que en 1966 quedaría en realizaciones positivas.

Lo más temible, las asambleas dictaminadoras. ¿El tema tal? Lo discutiremos; nunca se dice analizaremos, estudiaremos, examinaremos, con gana de hacerlo. Lo interesante no es el tema en sí, sino la discusión, la polémica, los fuegos cruzados de palabras que puedan fusilar, sin darnos cuenta, los hechos, los actos, los beneficios posibles de uno o varios análisis razonados. Pasión no es reflexión, pese a la consonancia de ambos vocablos.

Quiero coger un símil : la revista tal es « revista » y no « suplemento ». El contenido de esa publicación se equivale, su radio moral de influencia es el mismo ahora que antes. « Suplemento » o « revista », realiza idéntica tarea de penetración en los medios intelectuales, de los cuales se ambiciona concurso para nuestra causa, para nuestros problemas. Puesto que el objeto se cumple, el raciocinio indica que tal tarea proselitista debe ser continuada, y lo será « queriendo » y no sonando los cascabeles, el sonsonete del « no se puede ». Pero la frivolidad queda enhiesta : puesto que «revista» no es «suplemento»...

Cien personas cohesionadas diremos : « Podemos porque queremos », y nos agenciaremos el bien ambicionado. De pronunciar displicentemente, el « no podemos », es natural que el resultado será el vacío. Fastidia tener que repetir la anécdota de los cien gallegos que se dejaron robar por un bandido porque, los pobres, iban solos.

Para lo negativo no es necesario que los individuos se asocien. Para lo positivo, los individuos se agregan en haz compacto para obtener, juntos, lo que aisladamente les sería imposible.

¿Vamos a cerrar tribuna a la intelectualidad ajena (¿dónde está la propia?) para luego poder exclamar, displicentemente también : « ¿ Hay que atraer a los intelectuales? »

Resisto a aceptar que una tal contradicción nos tenga atenazados.

DISCOBOLO

Cercle Libertaire d'Etudes

A la Salle Lancry, 10, rue Lancry, Paris (Métro Jacques Bonsergent).

le 24 Janvier 1964

« La lutte des classes »

LES RAYONS BENEFIQUES

(Suite de la page 1.)

Cette constatation fascinante amena le professeur Bloch à la conclusion qu'il devait être possible de construire des bassins solaires qui conserveraient la chaleur grâce à des couches de sel introduites artificiellement dans leurs profondeurs. Cette idée a été expérimenté et développée par le Dr. Tabor au moyen de bassins solaires installés dans la région de la Mer Morte, situation idéale puisque ce genre d'expérience exige, avant tout, un ensoleillement intense, un terrain plat, de l'eau et du sel, spécialités bien connues de Sodome.

Le bassin solaire construit par le Dr. Tabor est un lac artificiel à fond noir et d'une profondeur allant de un à deux mètres. Le fond noir attire et absorbe les rayons du soleil. Un mélange adéquat de sels est concentré au fond de ce lac, et la surface n'en contient qu'une quantité insignifiante. La diffusion moléculaire est extrêmement lente; une addition périodique de sels assure la stabilité de la composition du fond et le renouvellement de l'eau à la surface protège sa faible densité. L'eau et surtout le fond de ces bassins constituent une puissante réserve de chaleur. Si les bassins ne sont pas particulièrement efficaces pour la conservation de la chaleur de l'été pour l'hiver, ils présentent, par contre, une stabilité étonnante le reste de l'année, et un temps nuageux causant une interruption de rayonnement pour plusieurs jours consécutifs n'affecte pour ainsi dire pas leur action. Dans le fond des bassins, on a pu enregistrer des températures de plus de 90 degrés.

Plusieurs problèmes se sont posés et se posent encore au cours de ces expériences. Au début, les fonds salins des bassins avaient tendance à se mélanger aux eaux de la surface. Ce problème fut résolu en 1962, grâce aux longs efforts d'une équipe d'ingénieurs. Parmi les difficultés qui restent encore à surmonter, il y a celle de l'extraction de la chaleur conservée dans les couches profondes, sans provoquer, pour autant, un mélange des couches médianes et supérieures. Mais il sera peut-être plus difficile encore de résoudre le problème du vent qui, en ridant ou en agitant la surface de l'eau, éveille un mouvement qui entraîne le mélange des diverses couches.

Le Dr. Tabor estime que, le jour où ces problèmes pourront être résolus, un bassin solaire coûtant quelque 4 millions NF. produira de l'énergie au prix de moins de 0,05 NF le kilowattheure. Ce prix qui concurrence sérieusement celui de l'électricité, est évidemment incomparablement moins élevé que celui de l'énergie nucléaire la plus avantageusement produite. De plus, ces processus fourniraient encore un produit dérivé, l'eau distillée, à raison de quelque 500.000 tonnes par année et par km. carré et au prix de NF. 0,08 par tonne.

Si le programme pilote dont l'application se poursuit actuellement à Sodome s'avère un succès, Israël envisagera la transformation de vastes surfaces de la Mer Morte en bassins solaires, qui approvisionneront une vaste région en énergie ainsi acquise. Par ailleurs, l'énergie disponible faciliterait également la production des divers sels et produits chimiques dans la région même, et l'eau fraîche dérivée au cours du processus pourrait faire renaître la vie végétale dans cette partie du désert.

Les recherches du Dr. Tabor ne se sont pas bornées aux bassins solaires. Il a réussi à perfectionner un générateur d'énergie solaire, le premier en son genre. Un modèle de ce générateur, d'une capacité de 5 HP a été exposé dernièrement à Rome, lors de la Conférence des Nations Unies pour les Nouvelles Sources d'Energie. Ce modèle peut fournir de l'électricité au prix de NF. 0,20 par kilowattheure, et sa production suffit pour actionner plusieurs modèles de pompes et moulins de petites proportions ainsi que pour l'éclairage. Il est considéré idéal pour les agglomérations rurales éloignées de toute centrale ou réseau électrique et serait donc particulièrement utile dans les pays sous-développés. Dans ce petit générateur, la chaleur du soleil vaporise un liquide, le chlorobenzène dont la vapeur fait marcher une turbine. Un accumulateur recueille l'énergie ainsi conçue et assure son approvisionnement qui devient ainsi disponible même par les jours sans soleil.

Les pays pauvres n'ont donc pas de quoi désespérer, s'ils ne peuvent pas se permettre de construire des réacteurs atomiques, ou s'ils n'ont pas de puits de pétrole. Un jour, peut-être très prochain, ils auront la perspective de faire marcher des industries florissantes au soleil du jour ou au soleil en conserve.

(Extrait de « Jalons », N°, août 1963.)

COMMENTARIOS

¿Fígaro sí? ¡Fígaro no!

EN sociología, las reglas o las leyes no son más que el valor de un grupo particular que las promulga y las sanciona. El derecho, por el contrario, es el común valor de un grupo diferente de aquél, de un grupo de opinión en particular, del pueblo en general; por esta regla no pueden sorprenderme las declaraciones del Jerifalte español a los periodistas del «Fígaro».

Los que conocemos, no en tanto que enemigos, sino como observadores fieles, la balanza económica hispana, no nos queda más recurso que sonreírnos ante los fabulosos inventos del personajillo, para terminar en sonora carcajada.

Es lógico que el pretendido salvador de España se irrogue y, además —lo que es más portentoso— se lo crea, que Dios lo puso en la tierra para dirigir el pueblo español hacia los grandiosos destinos por los que fue creado, y hasta —queriendo ser magnánimo— aceptó la buena fe del pueblerino aquel que me decía: «¡No, no! Franco no es malo, él quiere el bien del pueblo, son los que le rodean que son malos.» Y es natural que así lo piense un pueblerino que sólo trata con los que rodean al enviado del Dios todopoderoso.

Por esta vez no pagarán los platos rotos, esos que rodean al «totem». La esfinge ha hablado, y lo que ha dicho pueden cotejarlo mis queridos compatriotas con las realidades que viven desde hace cerca de 25 años. Ellos deben deducir, no en verdades abstractas, que no comprenderían, sino en realidades de situación económica, de libertad y de justicia.

Si el pueblo pudiese obrar libremente, se puede asegurar que el régimen dictatorial habría desaparecido hace años por el solo hecho de que se instauró por la fuerza contra la voluntad del pueblo, al que, todavía hoy, tiene aterrorizados por los continuos atropellos y torturas que los «condotieri» a sueldo infligen al que osa protestar.

No quiero comentar las palabras del que, jugando su comedia, miente y traiciona la moral universal, después de haber vendido España al mejor postor. El está en su papel que a sí mismo se ha asignado ante la historia, por no decir ante su inmenso orgullo y vanidad, sabiendo que el futuro grabará su nombre como el más nefasto en la historia de España.

Pero los que no están en su papel, son los periodistas, que por la vanidad de escribir algo sensacional (amén del pago en oro fino), no se preocupan de si todo cuanto afirma el que paga es cierto o no. La carrera de periodista ante todo, y para llegar al fin de ella con honores, aceptar cualquier trabajo aunque éste fuere el de desnudar pieza por pieza a la más púdica hija de Eva, con tal de que en las galeradas figure su nombre y en la cuenta del Banco un suculento haber.

Y no vayamos a poner a la picota al periódico, ¡sabemos de qué pie calza!

Cuando se es periodista, lo primero que debe enarbolarse es la honradez, lo segundo, la objetividad, y por encima de todo la verdad, por fría que sea. Y esos periodistas, después de su entrevista con el primer comediante de la gran escena española, tenían que haber dialogado con las otras figuras de la comedia, para terminar con los figurantes, ya no de la comedia, sino del drama, que es el pueblo español en sus más profundas raíces. Y entonces la honradez, la objetividad y la verdad habrían sido lo suficientemente y justamente veneradas y servidas.

No olvide el «Fígaro» que en todos los pueblos se han producido enormes cataclismos y que en España las paredes de los calabozos de Montjuich, de todos los penales de la península, desde Ocaña a Santa María, están llenos de escritos grabados con las uñas de los miles y miles que han pasado por ellos, como en las cámaras de gas de Hitler dejaron señales las uñas de los asfixiados.

No olvide el « Fígaro » que el carácter español es paciente, pero hasta un cierto límite y cuando éste se sobrepasa, el torrente humano arriesga salir de madre y es entonces cuando las consecuencias no se pueden calcular ni controlar, pudiendo perecer tirios y troyanos entre las aguas sucias de tanta injusticia y no sería razón ver entre ellos a algún fígaro representante directo de otros fígaros.

Es lastimoso que después de un régimen de toros y pandereta, pero sin pan, de un régimen impuesto por la fuerza de los que apuñalaron a la propia Francia, salga ésta, la de 1789, la de los Derechos del Hombre, la que irradió luz de libertad y cultura por todo el mundo, no solamente a ayudar, sino que a defender al que por delito de lesa humanidad debiera ser procesado por un tribunal internacional.

Por eso el pueblo español tiene la misión de salvar toda la belleza que tiembla ante la monstruosidad, a todo lo bueno, que llora impotente, frente al mal que triunfa con la fuerza que le da la injusticia. Y cuando todo esto sea llevado a cabo ese pueblo único, bravío y fiero seguirá su camino hacia las alturas del bien, de la justicia, de la paz.

JEP D'ARANES

CRONICA INTERNACIONAL

(Viene de la página 4.)

quistas del mundo. También en el Congreso de Londres se proyectó la realización eventual y regular de coloquios dedicados a determinados temas concretos, sin viso ni estilo, ni tónica de congreso, tal cual hace años, insiste Fontaura. Se oponen a tal realización dos detalles de importancia: 1.° La fijación de un tema susceptible de interesar y atraer un cierto número de participantes. 2.° El financiamiento del coloquio.

Solicité a Fontaura la enunciación de un tema. Respondió que como primer tema bastaba el llegar a una toma de conciencia de la situación de nuestro movimiento en el mundo. Lamento no estar de acuerdo. Creo, me consta, que los militantes que podrían participar tienen noción y conciencia de la situación y no se desplazarían si no se ofreciera una sugerencia de orden concreto. Busquemos el tema.

El financiamiento del coloquio habría de corresponder a determinado movimiento numéricamente fuerte y en la posibilidad de poder distraer fondos para esta labor. No hay organismo internacional que posea medios suficientes.

Se trata de hallar la fórmula adecuada a través de un debate que puede ser preliminar al coloquio y que a su vez dé lugar a crear las condiciones de su realización. Que cada uno fome la palabra.

Ahora bien, todo lo que aquí decimos queda en parte reducido a Europa. ¿Cómo hacer venir los compañeros desde otros continentes? No hay medios. En Argentina y Uruguay se celebran frecuentes coloquios llamados «Mesa Redonda». Lo que interesa es reproducir sus resultados en la prensa europea (como en la de América lo que aquí resulte), para mutuo conocimiento y orientación.

Esto corresponde a redactores y grupos editores y sólo nos queda manifestar nuestra proposición que, seguramente, aprobará Fontaura, como de mi parte suscribo sus argumentos y proposiciones.

¿Qué quieren los mineros de Asturias?

HACE días, sin que él lo apercibiese, escuchaba de un español de aire arrogante, que comentaba las huelgas de Asturias, esta frase que por sí sola es su retrato de cuerpo entero : « ¿Qué quieren los mineros, que nunca están contentos?

Ignoro el nombre de este español y en verdad que me interesa. Supe después, por otras personas, que se trataba de un emigrante más, un modesto obrero en España, que aquí en el Brasil, por estos juegos del destino — un poco la suerte, otro poco la habilidad y acaso no mucha honradez — juega con algunos cientos de miles de « contos » y manipula en el Banco una respetable cuenta corriente.

Confieso que este pobre diablo me causó pena. No puedo concebir cómo un hombre que en España fue un obrero humilde que no tenía donde « caerse muerto », según nuestra frase popular, puede hacer este comentario tan lleno de irresponsabilidad y sobre todo tan carente de sentimiento de clase.

Tipos de esta índole hay por desgracia muchos. Si aunque nos parezca increíble, hay muchos hombres que nacieron bajo el yugo del capitalismo español, sin género de dudas el más intransigente, el más reaccionario, el más despótico y el más carente de sentimientos, de fraternidad, olvidan aquí su origen de criatura explotada, sólo por el hecho de que unos miserables cientos de miles de cruzeiros les permiten una vida decorosa y sin privaciones.

Yo recomendaría a este pobre diablo leyera la crónica que en el periódico «Ultima Hora» del día 25 del pasado publica el periodista Víctor Rego, acaso el único del Brasil que tiene para los españoles palabras de recuerdo. La crónica «*Asturias: carta de un minero*», que «Ultima Hora» publica, es el retrato fiel del régimen español y, sobre todo, del espíritu combativo del minero asturiano formado para las grandes jornadas entre los peligros de una vida en las profundidades de la tierra.

Tiene razón el «nuevo rico» español, enriquecido al amparo de la exoneración de impuestos y de la explotación inhumana de sus hermanos de clase con salarios de hambre que alcanzan poco más del «salario mínimo» que rige en el país. *¿Qué quieren los mineros que nunca están contentos?...*

Voy a responderle yo en nombre de mis paisanos los mineros de Asturias. Ellos no pueden hacerlo porque la lejanía geográfica y la represión policíaca hacen, como dice Vitor Rego, que el pueblo español y el mundo «ignore» lo que ocurre en la heroica región. Por otra parte y a pesar de que el señor Fraga Iribarne jura que en España ya no existe censura de Prensa, los periódicos nacionales no publican la verdad de lo que ocurre, ni menos, naturalmente, las atrocidades que cometen la Policía y la Guardia Civil, llamada sarcásticamente, «La Benemérita». Pese a esta salvaje represión, dice Vitor Rego, *«cuando se analizan de cerca las condiciones en que luchan los mineros asturianos, más se agiganta las dimensiones de su heroísmo»*.

El documento que, como digo responde a esta «terrible» interrogante, dice lo siguiente en sus párrafos más esenciales: «Querido compañero: (Debe apreciar el «millonario» que los mineros asturianos me llaman honrosamente de compañero comprendiendo que hoy soy, como ellos, un trabajador más, aunque no fuese minero y sí un funcionario del Estado que luchó a su lado y comprendió sus dramas y sus necesidades.) *Las huelgas que se produjeron en Asturias, León, Peñarroya, Vizcaya y Cataluña en abril y mayo de 1962, tuvieron y siguen teniendo repercusiones profundas en los medios obreros cuyas derivaciones han provocado la nueva declaración de huelga en las cuencas mineras de Asturias y León. Ignoramos lo que en esos países se encargan de decir los servicios de información franquista, pero queremos decirte lo que reclamamos:*

SALARIO MINIMO PARA LOS PEONES.—Interior de la mina, 200 pesetas por día; exterior, 175.

VACACIONES. — Tres semanas anuales como mínimo.

PAGAS EXTRAORDINARIAS.—Dos pagas anuales equivalentes a una mensualidad cada una.

OTRAS REIVINDICACIONES INMEDIATAS:

a) Escala móvil de salarios.
b) Inmediato regreso de los deportados a sus hogares.
c) Derecho de huelga sindical.
d) Abolición de la cuota.
e) Libertad de sindicalización para todos.
f) Que sean declarados nulos los convenios colectivos existentes y que no se negocien otros *en tanto no puedan participar en su elaboración verdaderos y legítimos representantes de los trabajadores.*

He aquí lo que quieren los mineros de Asturias, esos hombres que pasan la mayor parte de su trágica vida en las tinieblas, para sustentar una estructura socio-económica cuyas bases empiezan a derrumbarse ante el avance de los ideales redentores del siglo. He aquí las «exigencias» de unos hombres cuya vida es un constante desafío a la muerte. De unos hombres que saben el día y la hora en que bajan a las profundidades de la tierra, pero que ignoran si volverán a ver la luz del sol, la claridad de la luna o el rostro de su esposa y de sus hijos.

Ya ves, «millonario» (?), cuánto exigen: pan, sólo un poco más de pan para sí y para los suyos. Acaso un poco de ese pan que a ti también te faltaba cuando eras en España un humilde trabajador y que hoy te sobra porque las cosas te han ido y porque tienes, bajo tus órdenes en tu taller, hermanos tuyos que pasan hambre para que tú te hartes.

Angel NIETO VICENTE
São Paulo.

COMUNICADOS

REDACCION DEL «C. S.»

Entrevista de redactores el próximo sábado 25 del corriente a las seis de la tarde.

La compañera Irma B. se entrevistará con el compañero Ferrer por el asunto de su padre.

ESTUDIOS SOCIALES DE LA ROCHELLE

Ruega a todos los compañeros que no han contestado a la encuesta que lo hagan lo antes posible, pues pronto comenzaremos la publicación del material recibido.

Por el C. I. de E. S., el secretario

F. L. DE FONTAINEBLEAU

Anuncia asamblea general para los días 25 y 26 de enero a las 9 de la noche y en el sitio de costumbre.

F. L. DE PARIS

Continuación de la Asamblea el 26 del corriente a la hora de costumbre. Asunto Pleno regional.

REGIONAL CATALANA EN EL EXILIO

Estando en preparación un pleno general de compañeros y agrupaciones, la Comisión de Relaciones estimará el recibo de opiniones y sugerencias tanto verbales como por escrito.

Correspondencia y adhesiones al secretario Juan Ferrer, 24, rue Sainte-Marthe, París (X°).

F. L. DE TIHAIS

Continuación de la asamblea el 26 de enero en el lugar y hora acostumbrados.

F. L. DE IVRY

Reunión general para el 26 del mes en curso. Orden del Día de actualidad estricta. En el local y la hora de costumbre.

F. L. DE MONTEREAU

Anuncia asamblea general para el domingo 26, a las diez de la mañana, en el sitio acostumbrado. Presencia indispensable.

CONFERENCIA EN BEZIERS

El día 2 de febrero tendrá lugar una conferencia a cargo del compañero Ramón Liarte, que desarrollará el tema: *El sentimiento de la libertad en el pensamiento español*. A las nueve de la mañana en el local social.

SUSCRIPCIONES

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Mes de enero - Lista 11

Suma anterior : 680 50 francos.
guez, 10 00 ;Ti, vbgk sdré cmfh sdré F. Local de Thiais, 20 00; Julio Rodríguez, 10 00; Venta postales (Ed. E. C.) 24 00; *Local Ivry* : Segura, 5 00; Montoliu, 5 00; Gutiérrez, 5 00; Del Arco, 5 00; Durán, 5 00; Arbués, 5 00; Soto, 3 00; Vivancos, 2 00. *París* : Rosell, 10 00; María Valls, 5 00; R., 3 00; Jarque, 10 00; Florencio Castel, 5 00; Francisco Gual, 5 00; XX., 5 00; Rafael Esteban, 5 00.
Total, 817,50.

SUSCRIPCION PRO FAMILIAS DELGADO Y GRANADOS

Suma anterior : 6 205 17.
Combs la Ville : Conejero, 5 00; Casals, 10 00; *Toulouse* : Pedro Claramunt, 3 00; *Elbeuf* : Zardain, 3 00; *Tours* : Ramón Borraz, 10 00; La Rochelle : Julián Floristán, 10 00
Total : 6 246 17 francos.

SUSCRIPCION PRO COMPAÑEROS DETENIDOS

Suranterior, 26.113,36 F.
Elbeuf : Zardain, 3 00; *Tours* : Ramón Borraz, 10 00; *La Rochelle* : Julián Floristán, 10 00; *Librairie Publico París* : J. de Laurent, 50 00; SIA de Lille, 100 00; Martín, 30 00; Chancet, 30 00; Laberche, 20 00; Camarades italiens de Nice, 53 00; Cordonnier, 10 00; Imegua, 4 00; Torre, 50 00; Strasbourg, 7 00; Gaussolles, 3 00; Chenard, 20 00; Sagay, 50 00.
Total : 26 590 36 francos.

SUSCRIPCION PRO MINEROS

Suma anterior : 4 339 20.
Corfuy-les-Bains : Víctor Marquina, 5 00; *Mussidan* : María Ibáñez, 10 00.

Collecte effectuée intersyndalement (CGT, CFTC, CGT-FO), an Centre d'Etudes Nucléaire de *Fontenay-les-Roses*, 579 25.
Elbeuf : Zardain, 3 50.
Total : 4 936 95.

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES

79, rue Saint-Denis, Paris 1°
Métro : Châtelet o Etienne-Marcel

El sábado 1 de febrero, a las nueve menos cuarto de la noche, ocupará la tribuna del Centro el estudiante Vicente Suñer, que desarrollará el sugestivo tema : « La juventud española y sus problemas ».

Chispas

Los negricidas de EE. UU. sostienen que el hombre negro está más cerca de la raza simiesca que de la nuestra, y que por esto hay que exterminarlo. Tienen razón las fieras carniceras.

⁂

Nada más dulce que el carácter senegalés. Nada más miserable que los blancos que los explotan y esclavizan. En Dakar se puede comprar una negra nueva por 50.000 francos viejos.

⁂

En un pueblo rosellonés unos soldados senegaleses fueron embriagados. Reprendidos, hirieron a un teniente blanco. Varios refugiados fueron injustamente acusados de haber « bebido » a los negros y conducidos violentamente a España, donde Espartaco Puig fue fusilado.
El salvajismo tuvo color blanco.

⁂

«Fue allá en el Sur, en el Sur
(llevo el corazón partido),
colgaron a mi moreno
de un árbol junto al camino. »
(Langston Hughes.)

⁂

En el Campo de Argelés un senegalés engañó a Pulido. Otro negro entró en la barraca y Expósito lo confundió con el senegalés engañoso. Discutido el caso entre diez compañeros y a la manera española, el negro se vio el blanco de la disputa, exaltándose furiosamente, debiendo nosotros utilizar el concurso del saxofonista Fraga para calmar al africano.
El blanco no es tan sensible a la melodía.

⁂

Un negro de ésos se puso muy contento porque le acepté un cigarrillo. Que, en gesto aparte, regalé a otro negro porque yo nunca he fumado.

⁂

El negro africano es simple, el americanizado no tanto.
Y es que ése está civilizado.

⁂

Cuando veo a un blanco malvado, me pongo negro.

CHISPERO

«UMBRAL»

ES VUESTRA REVISTA

Miguel «El Grabat»

UN obrero, nada más ni nada menos que un obrero. Albañil de profesión, anarquista por la idea. Lo conocí en la directiva del Club de Fútbol Arenas Club Batlló, de la qu eformaba parte, en aquella riera de Magoria que no sé si todavía existe. Empezó por hablarme de la C. N. T. y lo mandé a paseo. A mí que me importaban estas cosas de huelgas, de salarios, de miserias, de policías, de revolución. A mí me interesaba la lectura, el fútbol y el charlestón. El resto no era de mi mundo. Por una de esas cosas que nadie se atrevería a predecir, él, Miguel García Jardiel fue la causa y origen de mi interés por el anarquismo. Hoy desde estas páginas no puedo por menos que agradecérselo, especialmente por la diferencia que existía entre este obrero manual que casi no sabía escribir, pero que poseía un don de palabra inapreciable, y este burócrata imbuído por la prestancia que le daba un cuello almidonado, corbata chillona y pantalón chanchullo.

Miguel « El Grabat » ha muerto en el exilio. Hostafranchs entero lo conoció en la miseria, cargado de hijos, mal viviendo en un casucho de la riera de Magoria por la que no se podía pasar sin un cuchillo en la mano; pero a él lo respetaban, porque sabían los marrulleros de la barriada que « El Grabat » era un obrero, pero que era todo un hombre que no se dejaba pisar los talones.

Y la revolución lo encontró en la barricada de la calle del Gallo, dando el pecho y la cara y poniendo sus sentimientos solidarios al servicio de todos. Más tarde actuó con la honradez innata en él, en las patrullas de control, con su voluntad pero inevitablemente cumpliendo los acuerdos.

Y en Francia, arrastrando una vieja enfermedad de estómago nunca ha querido ser una carga para los compañeros; se le ha tenido que obligar a aceptar las ayudas porque desgraciadamente no podía hacer otra cosa.

En Strasbourg, donde había fijado su residencia, tuvo que aceptar la entrada en una casa de viejos a pesar de sus 64 años.

¡Y lo que es la vida! He sabido de su desaparición y su vuelta a la naturaleza por el anuncio en el COMBAT SYNDICALISTE; de otra manera lo habría ignorado hasta que me hubiesen devuelto las cartas.

¡Miguel me recordaba tantas cosas de nuestra barriada! A su hija que se encuentra en Francia, a los hijos de España y a esos nietos que tanto quería, les envío desde estas líneas mi sentimiento más profundo, ya que con su desaparición la C.N.T. pierde un gran compañero sencillo y bueno, y yo pierdo un amigo y un mentor.

J. A., París.

ANTENA

MUERTE DEL GENERAL LLANO DE LA ENCOMIENDA

MEXICO, (OPE): — El día 31 de diciembre a las 9,30 horas, falleció en esta capital, donde residía exiliado, el general don Francisco Llano de la Encomienda. Contaba 86 años de edad. La oración fúnebre fue dicha por el coronel don Vicente Guarner, de la Embajada española.

El general Llano de la Encomienda ostentaba el cargo de capitán general de Cataluña en el momento de producirse el levantamiento militar. Se mantuvo leal a la República y mandó el Ejército del Norte hasta junio de 1937.

A la terminación de la guerra civil se trasladó a México, donde por algún tiempo actuó en una institución creada para asistir a los refugiados españoles. En cierta ocasión, las oficinas de esta entidad fueron asaltadas por varios malhechores que irrumpieron súbitamente, intimaron pistola en mano al personal a poner manos en alto colocándose de cara a la pared. El general Llano de la Encomienda, encarándose con los malhechores respondió : « Un general español no vuelve nunca la espalda, de modo que tiren ustedes ». Los malhechores dispararon contra él, hiriéndole gravemente, por lo cual tenía la cara atravesada de un disparo.

DE KRUSCHEV A FRANCO

NUEVA YORK, (OPE). — La delegación española en la O.N.U. ha manifestado haber recibido de la representación soviética un mensaje que el jefe del Gobierno de la URSS dirige al jefe del Estado español.

Se cree que el documento, que ocupa veinte páginas, sea el mismo que se ha enviado a otras representaciones para sus Gobiernos respectivos proponiendo se llegue a un compromiso renunciando al empleo de la fuerza para solucionar las reclamaciones territoriales y las cuestiones fronterizas.

GARCIA POLANCO

« España Libre », de Nueva York, publica una extensa biografía de Bernabé García Polanco, detenido en Canadá, propuesto para su extradición a la España franquista, donde por sus antecedentes de luchador antifranquista, corre peligro de ser ejecutado. Detalla sobre todo la conducta de García Polanco cuando el «Stockholm» chocó en el mar con el «Andrea Doria», salvando a Linda Morgan, hija adoptiva de Camille Cianfarra, corresponsal en Madrid del « New York Times ».

EL TRIBUNAL DE ORDEN PUBLICO

MADRID, (OPE). — El día 5 de febrero comenzará a funcionar en Madrid el nuevo Tribunal de Orden Público, al cual corresponderá privativamente conocer de todos los delitos tan arbitrariamente considerados como de excepción a que se han referido la ley de Orden Público de 1943 y otras muchas disposiciones posteriores, de cuyo conocimiento se inhibe la jurisdicción militar.

En su competencia entran los hechos « singularizados por la tendencia, en mayor o menor gravedad, a subvertir los principios básicos del Estado, perturbar el orden público o sembrar la zozobra en la conciencia nacional. »

Entre éstos últimos se hallan los que estaban antes encomendados al Tribunal Especial contra la Masonería y el Comunismo y la propaganda ilegal que obedezca a un móvil político o social. Los procesados ante este Tribunal podrán hacerse defender por abogados que hayan designado ellos mismos.

TRABAJAR SIN COBRAR

MADRID, (OPE). — De Logroño informan que los empleados y obreros del Ferrocarril Haro-Ezcaray es probable cesen definitivamente en el trabajo porque no se les paga. Del expediente instruido resulta que gracias a una subvención del Ministerio de Obras Públicas se les pudo pagar anteriormente los atrasos. Pero como no vislumbran la posibilidad de que el caso se repita y el ferrocarril no tiene vida propia, ello determinará probablemente el cese definitivo. El Haro-Ezcaray comenzó a funcionar en 1917.

RECURSO AL AGUA

MADRID—El conde de Montarco, propietario de «La Gaceta Rural», estimuló a los propietarios de tierras a prescindir del sindicato oficial de agricultura y ganadería para entregarse a la lucha de acción directa tal como hacen los campesinos y criadores franceses. Por ese atrevimiento, la Dirección General de Prensa denunció e hizo procesar a Montarco, quien seguidamente presentó recurso contra el procedimiento judicial a que se le había sometido. Ultimamente el Tribunal ha rechazado la instancia del demandante. Por consiguiente, el conde de Montarco queda procesado en firme por incitación a la rebelión.

MUY FRANCO, CASTRO

MADRID.—Cara a Franco Castro resulta ídem. Desvergonzadamente. No más prejuicios espirituales. Castro enviará azúcar y tabaco a Franco, y éste le hará pago de todo ello con cien y pico de barcos construidos en España. Es la noticia sintética que Fernando Rodrigo, director general de Construcciones Marítimas Españolas, ha confiado a la Prensa

El acuerdo franquista-fidelista se firmó en noviembre de 1963, y sólo el precio del azúcar contratado por Comercio de Franco alcanza la suma de 81 millones de dólares, equivalentes a 450.000 toneladas marítimas. Primeramente los astilleros hispanos dispondrán los buques de mayor calado (el que más 13.000 toneladas), y luego serán barcos de 2.000 para la flota pesquera. El hombre de negocios despachado por Franco a La Habana se llama Magin Ferrer.

POCAS MIGAS

MADRID.—Salazar ha enviado a esta capital a su ministro de Negocios Extranjeros para tratar con Castiella y Muñoz Grandes de la actitud de España con respecto a los problemas coloniales que tanto abruman a Portugal. No hay noticia del resultado de la entrevista; pero, por indiscreciones de rendija, parece ser que Franco resiste a apoyar plenamente a Salazar por miedo a perder votos africanos en la O.N.U.

El hombre libre

EL hombre verdaderamente libre es el que no tiene otro dueño ni otro amo que él mismo. Adquiere las ideas por razonamiento. Su voluntad, nacida de la comprensión de las cosas, se encuentra en un objeto claramente definido. Sus actos son la realización directa de su intención individual.

El sólo es un hombre y tiene conciencia de su valer enfrente de todas aquellas cosas sin consistencia que no osan vivir de su propia vida, y al lado de aquellos que repiten palabras ajenas o las tradicionales rutinas y amoldan su ser al capricho de un individuo poderoso, o lo que todavía es peor, a las oscilaciones de la muchedumbre. Pero este hombre que se ha emancipado moralmente de toda dominación extraña, que se rebela contra las opresiones con que el usurpador intenta tiranizarlo, no será dueño de sí mismo hasta que no se emancipe también de sus irracionales y bajas pasiones.

El hombre libre —o que de tal se precie—, debe conocerse, deseschar sus caprichos, reprimir sus violentos impulsos, librarse de toda supervivencia de animal prehistórico, no para matar sus emociones y sentimientos, sino para armonizarlos con la razón y el discernimiento.

Algunos necesitan muy poderoso estímulo y aliento con gran copia de ejemplos para excitar su ambición y mostrarles sus posibilidades de adelanto, por lo que a mi entender los más excelsos y útiles caracteres del mundo son los que nos ayudan al conocimiento y dominio de nosotros mismos, que nos incitan al esfuerzo para hacer lo que anhelamos y podemos hacer.

Si la ambición es la fuerza predominante en toda vida victoriosa, el entusiasmo es el ambiente de la ambición. La más apta personalidad es impotente sin ambición y entusiasmo, estos dos gemelos inseparables en todo propósito que hay de concretarse en acción.

Dice un viejo adagio: «Júntate con los buenos y serás uno de ellos». Parafraseando el adagio podemos sustituir, o mejor dicho, complementar los buenos con los enérgicos, con los ambiciosos de buena fe, para que la ambición propia se acreciente y nos ofrezca más numerosas probalidades de vencer.

Si ambicionamos hacer lo mejor que nos parezca posible, no lo mediano ni lo de segunda calidad, preciso será que nos coloquemos en situación favorable al desenvolvimiento de nuestras mejores cualidades.

Es tan importante en el cultivo del carácter la elección de medio ambiente como la del terreno en las plantas, porque si bien la semilla contiene en embrión los elementos del futuro vegetal, necesita para germinar las condiciones físico-químicas del suelo y del ambiente.

Si no recibe la influencia de la luz, el aire, el calor y el agua, si el terreno carece de propiedades nutritivas, si el clima es desfavorable, la semilla no germinará a pesar de poseer latentes los elementos biológicos de la nueva planta.

Las mismas condiciones han de satisfacerse en el cultivo de la planta humana, y así hubo quienes realizaron señalados hechos por el estímulo recibido de los magnánimos caracteres con quienes convivieron.

Amigo nuestro será, quien nos enseñe a decir: «¿Por qué no he de poder con tal o cual cosa?» Ya sea el relato de humanas hazañas, la lectura de biografías de hombres generosos y solidarios, todo cuanto penetre en las profundidades de nuestro ser y nos estimule a generosas acciones será nuestro amigo.

El estímulo es fácil de recibir y cuando vemos u oímos relatar alguna acción heroica, nos sentimos inclinados a emularla si las vicisitudes de la vida nos colocan en análogas circunstancias o por lo menos a esforzarnos en hacer algo más digno de nota que lo hasta entonces realizado.

Cuantos alcanzaron la cumbre de sus ideales, empezaron su vida siguiendo en recta dirección sin desviarse de su camino ,destrozando todo cuanto pudiera contribuir a un retroceso.

Todo cuanto hagamos ha de servirnos de peldaño para alcanzar la meta que anhelamos; pero nada consiguiremos sino logramos ser dueños de nosotros mismos.

PEREZ GUZMAN

Nota Venezolana

«Ruta» de Caracas publicó en primera página un suelto titulado «¡No envenenéis a la infancia!» ilustrado con una fotografía de niños militarizados. La revista «Momento», también de Caracas, tuvo el buen acuerdo de reproducir en facsímil la citada página añadiendo, además, el siguiente comentario de un compañero nuestro:

« Habiendo visto la fotografía y leído las contestaciones al requerimiento ¿qué le sugiere esta foto aparecida en la revista « Momento » número 385 del 1 de diciembre, he creído favorable la oportunidad de hacerle llegar la primera página de un boletín interno que hacen las Juventudes Libertarias de España residenciadas en Venezuela. Por ella podrá usted apreciar que en lo que concierne al sentido humano que debe regir en una sociedad equilibrada, los anarquistas estamos en primera fila. Por el texto marginal a la foto, verá que se recuerda un cartel hecho en España durante los días de nuestra guerra civil. Allí se trató por todos los medios de regimentar a la infancia, sobre todo — como siempre — los comunistas, que siguiendo la imagen de Moscú con sus Komsomols, en España nos dieron los « pioneros ». Es oportuno recordar también, que en la zona « franquista » existían los « balillas » y « pelayos ».

» Sólo nosotros, los que siempre fuimos señalados como enemigos de la sociedad, hablamos y actuamos con las miras puestas en la forjación de una sociedad lo más perfecta posible. Eliseo Reclus, el genial geógrafo francés, exclamó : « La anarquía es la más alta expresión del orden ».

ANTONIO SERRANO »

«LOS HIJOS DEL PUEBLO» «A LAS BARRICADAS»

Quedan aún algunos discos a disposición de aquellos que no lo hayan adquirido y de los que deseen ofrecerlo a sus amistades.

Es un regalo muy apreciable.

Presentación muy esmerada con carpeta recordatorio, ilustrada con fotografías y citaciones del «Proletariado Militante» de Anselmo Lorenzo. Precio: 11,00 francos. (gastos de franqueo comprendido).

Para pedidos a B. Agustí, 20, rue Jean Jaurès, THIAIS (Seine) o a la Administración del COMBAT SYNDICALISTE.

AGRUPACION CONFEDERAL DE TARRASA, PARIS

Invita a compañeros, familiares y amigos a la fiesta fraternal solidaria que tendrá lugar el 26 de enero a las tres de la tarde en el local social. Referencia de la acción solidaria y números de variedades a cargo de artistas y compañeros espontáneos. Distribución de obsequios graciosamente cedidos por amigos de la solidaridad, entre los que se hallan pinturas, libros y muchos más objetos.

CARTELERA

EN BURDEOS

Organizada por la F. L. en colaboración con la C. R. de Burdeos, gran conferencia para el domingo, día 2 de febrero, a las 10 de la mañana, en la Bolsa del Trabajo, 42, rue Lalande, por el compañero A. Lamela, con el tema : « Compendio sobre el origen del socialismo ».

Por la tarde del mismo día, a las 3 y media, y organizada por Cultura Popular, tendrá lugar en el mismo local, una gran fiesta familiar y solidaria : teatro, folklore, chistes, juegos instructivos y divertidos con intervención espontánea.

FESTIVAL EN ST-ETIENNE

Organizado para el 9 de febrero, a las tres de la tarde, en la «Amicale Michelet», rue Passamentier. El Grupo Artístico «El Progreso» representa la comedia «Entre doctores», cubriéndose la segunda parte con una espléndida tanda de Variedades.

Por el carácter solidario de la fiesta, se espera nutrida concurrencia.

PARADEROS

Antelmo López García, que reside en Lamotte-Beuvron (L. et Ch.), 6, rue Joseph Petit, desearía conocer el paradero de su padre Regino López Meléndez, natural de Cangas de Onís (Oviedo), el cual desapareció a la caída de Asturias al final de 1937.

Antelmo, que acaba de llegar de España, desearía saber noticias de su padre, que desde la pérdida de Asturias desapareció sin saber cómo ni cuándo.

— Miguel Salinas y José Artuño Ibáñez, que el año 1944 fueron internados en el Campo Disciplinario de Tourlaville (Manche) juntos con José Gómez. Por un asunto que les interesa, se pondrán en relación con esta dirección : José Gómez, 3, rue Auber Narbonne (Aude).

S. I. A.

CALENDARIO 1964

Ha aparecido en alarde artístico y solidario.

Precio, 3 francos actuales.

Pedirlo en todos nuestros puestos de venta.

Servicio de librería

COLECCION AUSTRAL
Vol. extra: 4,50 F.
Vol. simple : 3,60 F.

TORRES BODET: Poesías escogidas.
TURGUENEV: Anuchka, Relatos de un cazador, Lluvia de primavera.
THOREAU: Mi vida en los bosques.
MIGUEL DE UNAMUNO: Vida de Don Quijote y Sancho, Niebla, Abel Sánchez, Andanzas y visiones españolas, El espejo de la muerte, Contra ésto y aquéllo, Mi religión y otros ensayos breves, De mi país, La dignidad humana, Almas de jóvenes, Antología poética, Algunas consideraciones literatura, Visiones y comentarios, Tres novelas ejemplares y prólogo, La tía Tula, Amor y pedagogía, Paz en la guerra, Por tierras de Portugal y España, Soliloquios y conversaciones, Recuerdos de niñez y mocedad, En torno al casticismo, Viejos y jóvenes, Soledad, El otro y el hermano Juan, El Cristo de Velázquez.
VALLE ARIZPE: Leyendas mexicanas.
VALLE INCLAN: Tirano Banderas, Flor de Santidad, Los cruzados de la causa, Gerifaltes de antaño, Cara de plata, Romance de lobos, La corte de los milagros, Luces de Bohemia, Divinas palabras, Baza de espadas, La marquesa Rosalinda, Corte de amor, Voces de Gesta, El resplandor de la hoguera, Jardín umbrío, Aguila de blasón, La lámpara maravillosa, Viva mi dueño, Tablado de marionetas, Retablo de la avaricia.
G. DE LA VEGA: Obras, Comentarios reales.
V. DE GUEVARA: El diablo cojuelo.
VIRGILIO: Eglogas, La Eneida.
J. L. VIVES: Diálogos.
VOSSLER: Escritores y poetas de España, Caracteres de cultura española, Estampas del mundo romántico.
R. WAGNER: La poesía y la música, Epistolario a Matilde.
WAGNER-LISZT: Correspondencia.
WAST: Camino de llamas.
WILDE: Abanico de lady Windermere, Un marido ideal, Balada de la cárcel de Reading, El ruiseñor y la rosa, Una mujer sin importancia, El crítico como artista, El fantasma de Canterville.
ZAMORA, A.: Presencia de los clásicos.
ZORRILLA: Antología de poesías líricas.
ZUNZUNEGUI: La úlcera, Beatriz o la vida apasionada, El barco de la muerte, Las novelas de la quiebra.
ZWEIG: Una partida de ajedrez, Arcano de la creación, Nuevos momentos estelares, Brasil, La Viena de ayer, La curación por el espíritu, Jeremías.
SCHULTEN: Cántabros y astures,
J. CASARES: Crítica efímera.
ORTEGA Y GASSET: Notas, Ideas y creencias, Mocedades.
PALACIO VALDES: Marta y María, Riverita, La novela de un novelista, La alegría del capitán Ribot, Años de juventud fr. Angélico.
PARDO BAZAN: La sirena negra.
BLAS PASCAL: Pensamientos.
PEREDA: Peñas arriba, De tal palo, tal astilla, El buey suelto.
R. PEREZ AYALA: Las máscaras, Poesías completas.
GALDOS: Fortunata y Jacinta, Marianela, Angel Guerra, Corte de Carlos IV, Zaragoza, La batalla de Arapiles, La de Bringas, Misericordia.
PLATON: República o Estado.
PLUTARCO: Vidas paralelas.
QUEVEDO: Vida del Buscón, Los sueños, Vida de Marco Bruto.
QUINTANA: Vida de españoles célebres.
P. RADA: Mujeres célebres de España.
RAMON Y CAJAL: Charlas de café, Los tónicos de la voluntad, Psicología de los artistas.
H. REGA MOLINA: Antología poética.
A. REYES: Cuatro ingenios, Medallones.
RIVAS ,duque de: Romances.
F. DE ROJAS: La Celestina.

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, *rue Ste-Marthe, Paris* (10e)
C C P 13 507 56, *Paris*

B.D.I.C

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française ..... 5 F.
Version fco-espagnole .. 20 F.
★
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10e)
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Comentario

Miserias y humillaciones del colonialismo económico

El Departamento de Estado americano amenaza a España con reducirle su ayuda, si ésta mantiene sus lazos comerciales con Cuba. — (De las Agencias).

por José Muñoz Congost

PRUEBA eficiente de la dependencia económica a que conduce sin remisión, el supeditar unas finanzas desfallecientes a la ayuda « desinteresada » de los Grandes, tenemos a la vista esta llamada al orden de los cajeros yanquis, al hombre de El Pardo.

El gran campeón del anticomunismo, como así se tituló él mismo y su conducta política, pletórica de oportunismos y hábiles claudicaciones, tendrá que enfrentarse un día con la realidad de las contingencias internacionales.

Si la política de las relaciones entre gobiernos carece de color o de matiz y no se alimenta con ninguna clase de escrúpulos, tiene sin embargo todas las miserias a las que somete la ineludible ley del más fuerte.

A buen árbol arrimóse el franquismo al limosnear a las puertas de los Estados Unidos. Sus buenas tajadas sacó, pero estas aportaciones, básicas para su economía, había que pagarlas. Y no sólo materialmente sino lo que es indigno, moralmente, al hacer dejación de la dignidad del pueblo en aras a la Divinidad Dolariana.

¿Qué responderá el Gobierno del Caudillo, a esta puesta al pie del muro que « amistosamente » le hace quien puede hacerlo?

La actitud normal de un Gobierno que se pretende libre, sería la de contestar que en uso de su soberanía, España no puede ni debe. ni quiere someterse a imposiciones de ninguna clase, ni admitir semejantes injerencias en sus relaciones comerciales internacionales.

Mas ¡ay! Si no se es libre, si se aceptó en razón de su supervivencia política, la ley feudal que le ata a las exigencias del más fuerte, sólo cabe inclinar la cerviz, y con una semblanza de conversaciones y discusiones, aguantar pacientemente las amonestaciones del señor, con la humildad del siervo que escucha y promete no reincidir.

La demostración de la hipoteca a la que se ha sometido a la nación no puede ser más flagrante. La odiosa presión de unos intereses extraños, superponiéndose a los de España misma, es una lección a añadir y un capítulo más en ese libro vergonzoso de renunciaciones que el franquismo no ha cesado de escribir.

De aquel Imperio prometido durante y después de su mal llamada « Cruzada », las cuales realidades de su impotencia e incapacidad, les trajeron al abismo que representa haber convertido al país en una colonia del vasto imperio financiero estadounidense sobre el que tantos ataques, tanta baba repulsiva vertieron durante la guerra mundial.

Y si abusiva, exagerada, inadmisible, inaceptable es la pretensión americana de inmiscuirse en lo que sólo puede ser soberanía española, tengamos en cuenta que sólo exige quien puede, y los EE. UU. lo hacen, es... porque pueden. Y pueden desde hace bastantes años. España se vendió en cuerpo y alma a sus proveedores de fondos, cual Fausto de nueva tragedia que para recuperar aquello de que carece hace dejación de lo que le es propio, en manos del Diablo proveedor.

Esclavitud económica, servidumbre en todos los aspectos y manifestaciones de la vida nacional e internacional.

(Termina en la página 2.)

Derecho antitotalitario

HAY compañeros españoles encerrados en la Santé y en Fresnes por delito político, aunque se les mantenga acusación por « asociación de malhechores ». Tratándose de combatientes contra el totalitarismo (esta vez franquista), lógicamente los adjetivaremos, nosotros, de elementos bienhechores.

Bienhechores de Francia fueron los resistentes a la ocupación hitleriana, en cuyos rangos ya constaron españoles del mismo cariz político que el de nuestros compañeros procesados por oposición evidente a Franco. Si ello fuere delito, habría que detener a lo menos doscientos mil españoles instalados en Francia después de la guerra de España.

Los intereses morales de los refugiados hispanos en la hora actual, son parejos a los intereses morales de la Francia de 1940, en cuya última fecha la Francia antipétainista no podía considerarse asociada para fines maléficos, sino todo lo contrario.

Recobrado su bien democrático, los franceses están libres de la pesadilla totalitaria, de la ley de hierro de la denominación nazifascista. Pero deben comprender y aceptar que el hecho de una actualidad nazifascista rige aún en un país cercano denominado España, lo cual, en lógica sana, en moral política, obliga a considerar a los antitotalitarios españoles en derecho de oposición cual se lo consideraron los franceses inconformistas de 1940 frente a la dominación alemana.

Si la justicia es una cosa seria. sus principios de 1940 deben ser los mismos de 1964. Si dado el handicap que los resistentes galos experimentaron frente a la fuerza colosal del enemigo hubieron de emplear violencias y utilizar terrenos vecinos para rehacerse, planear e infiltrarse de nuevo en su patria, a todo resistente del país que sea le puede ocurrir lo mismo. Se argüirá que en España los resistentes galos fueron mal recibidos; que muchísimos de ellos pasaron por los encierros de Barcelona, Zaragoza, Nanclares de Oca, etc., razón de más para favorecer nuestra tesis : el tirano de España entonces se llamaba Francisco Franco Bahamonde, igualmente que el de ahora, puesto que se trata del mismo sujeto, del mismo totalitario forjado en la escuela de Hitler & Mussolini. Con la República de 1936 en España, la resistencia francesa hubiese sido mejor atendida, en el supuesto de que el Eje no la hubiese atacado. Y, habiéndola atacado, mejor todavía para los antipétainistas...

Muchos refugiados españoles actuaron en la resistencia gala y en las formaciones militares inglesas, americanas y francesas de liberación; se ha dicho infinidad de veces, tratando de vencer la sordera de los poderes actuales. Exponiendo su vida y en muchas ocasiones perdiéndola, miles de antifascistas españoles se entrometieron en la política francesa, que, por amplitud de deseos y derechos, no era francesa sino universalista. Como ahora, exactamente como ahora, pese a los deprimentes derechos del comercio, tal vez del chalaneo.

Repásese la historia contemporánea de París, y se sabrá cuáles fueron los primeros tanques que en 1944 acudieron a liberarlo y por quiénes estaban conducidos.

El proceso contra 21 militantes del antifranquismo, desde el punto de vista antitotalitario no tiene explicación posible. Reconózcase esta evidencia y que todos los detenidos puedan gozar de libertad con sobreseimiento de causa.

Así es América

Crimen et delincuencia

por Severino CAMPOS

EL asesinato de Kennedy ha planteado de nuevo la situación del crimen y de la delincuencia. Periodistas, penalistas y políticos están emitiendo conceptos, todos saturados de alarma. Hasta Lombardo Toledano se ha despachado a su modo, cargando, a cuenta de los anarquistas, hechos que con justicia podrían sumar al haber de su correligionarios.

De cualquier modo, el panorama del crimen, por lo menos en Estados Unidos, impone una preocupación que nadie sabe a qué atenerse. No hay ningún país del mundo que en materia de delincuencia registre porcentaje tan elevado, y se conceptúa el problema más desconcertante del momento al comprobar, que en esa enorme cantidad de «delincuentes», la mayor participación corresponde a la juventud, entre los que figuran muchos hijos de familias acomodadas.

Para los magistrados de la Corte, como para las eminencias policíacas, resulta difícil dar con el factor que lanza tanta gente a «actividades ilícitas». ¿La pobreza? Es motivo que no existe, según los comentaristas. ¿El lujo? ¿La riqueza? Tal vez, si profundizamos estos dos últimos factores, hallemos algunas de las causas que fomentan el delito. Lo extraño es, que relacionado con lo que llama «lacra social», nadie ha mencionado la importancia de la educación.

El gangsterismo, y el tráfico de drogas, son tradicionales problemas en Norteamérica. De importancia similar ha sido y es la prostitución; son actividades complementarias. El negocio de los narcóticos anualmente alcanza billones. Y todo ello contribuye, como comprobado está por especialistas médicos, a un desarrollo progresivo de tarados mentales, cuyo campo de expansión es la delincuencia.

En muchas poblaciones se hace temible salir a la calle a determinadas horas de la noche; los robos a mano armada son frecuentes, y a dos por tres finalizan en crimen. Cada minuto y medio del día, en el país, según informes de la propia policía norteamericana, hay el robo de un automóvil. (Para lo que pueda convenir conste, que en esta descripción y comentarios, hacemos uso de datos y cifras de fuente oficial, lanzadas a la publicidad.)

Desde 1958 a 1962 el crimen ha aumentado el 7 %; se ha desarrollado cuatro veces con mayor rapidez que la población. El estudio oficial hecho sobre el particular, el mismo año 1962, puso en evidencia que la proporción de delincuentes, en Estados Unidos, alcanza el 27 % de su población. (Véase «U. S. News & World Report», 26 de agosto de 1963.)

Comparado con el nivel de 1961, el crimen se incrementa, en 1962, de la siguiente manera : En ciudades mayores de un millón de habitantes, el 6 %; en las de 500.000 a un millón, el 10,9 %; en las de 250.000 a 500.000, el 5,5 %; en las de 100.000 a 250.000, el 4,9 %; en las de 50.000 a 100.000, el 6,6 %; en las de 25.000 a 50.000, el 6,9 %.

Lo que se considera más impresionante de estas actividades es el período que se sistematizaron los golpes contra las instituciones bancarias. También llamaron mucho la atención los asaltos y saqueos a las zonas residenciales más importantes, donde los protagonistas del robo exhibieron una audacia digna de mejor causa. Este movimiento se ha lamentado mucho, no sólo por el robo de dinero y el deterioro a la propiedad, sino por la gran cantidad de muertos y heridos habidos.

Ante el problema tan delicado, y de perspectivas tan desagradables, las autoridades no han hallado remedio eficaz. Los métodos son los tradicionales de represión, que no sólo se caracterizan impotentes, sino que contribuyen a fomentar el volumen de la delincuencia.

En 1962, los detenidos menores de 18 años de edad aumentaron un 9 % sobre la cantidad del año anterior. En los robos de automóviles, el 62 % corresponde a esa misma juventud. No comprendiendo a qué se debe tal prosperidad de la delincuencia, alguien se ha dirigido al Bureau Federal de Investigación, y a las altas esferas oficiales de la policía, preguntándoles a qué se debe fenómeno tan desagradable, sin que nadie haya sabido responder. La policía, tratando de justificar su ignorancia, ha llegado a decir que para ella, todas esas actividades delictuosas « son un misterio impenetrable ».

Los asaltos y robos a los bancos, en seis años casi se han triplicado. En 1956, la cantidad de estos hechos fue de 450; en 1962 ascendió a 1.250. Los procedimientos de extremado rigor, encaminados a contener « semejante ola de criminalidad », nada han conseguido. La gente comenta y dice, que « para la ley ya no hay ningún respeto ».

Los abusos de confianza, relacionados con la propiedad, tales como el hurto, el fraude, y otras circunstancias análogas, también se han casi doblado en el mismo período señalado en el párrafo anterior. De 1.270 en 1956, pasan a 2.257 en 1962.

El espectáculo más lamentable, en el campo de la llamada delincuencia, lo ofrece la juventud. No comprende ni medita; nada le importan los peligros; no teme al riesgo ni a la mala reputación. Su participación, en todos los matices del delito, alcanza la siguiente proporción : En el robo de automóviles, el 62 %; en las raterías, el 51 %; en los robos perpetrados en los domicilios, mediante la violación de puertas, el 49 %; en otros robos similares, el 29 %; en las violaciones y estupros, el 19 %; en los asaltos, el 13 %; en todos los asesinatos, y homicidios involuntarios, el 8 %.

Washington, capital del país, sede del Gobierno Federal, es el lugar donde más se expansiona la llamada delincuencia. En 1962, por cada 100.000 habitantes hubo 393,3 asaltos. Téngase en cuenta que se habla solamente de asaltos; quedan excluídas, en esa proporción, las demás características del robo y del crimen. Le sigue Chicago, con 380,2 asaltos sobre la misma cantidad de habitantes.

Pero Chicago se llevaba la palma en el llamado latrocinio ordinario. Por cada 100.000 personas, hubo 523,3 robos de los llamados vulgares. Ocupa el segundo lugar San Luis, con 256,7, y el tercero Washington, con 205,8.

A pesar de las atribuciones concedidas al superintendente Wilson, considerado figura eminente en asuntos policíacos, la corriente del delito no se detiene. De 1958 a 1962, solamente los robos pasaron, de 82.500 a 95.260. O sea, un aumento de más del 15 %. Los asaltos pasan, de 118.100 a 139.600.

Respecto a la criminalidad, hay una corriente de opinión que considera a los incursos como enfermos mentales. Tal vez no estén del todo desacertados quienes así piensen. Otra opinión, que irradia bastante, se basa en que la criminalidad la fomenta la pobreza, o sea, que la nutre aquella gente que socialmente está desprovista de recursos para afrontar la vida. Esto ha motivado se diga, aunque no se haya tomado muy en serio, que la represión del crimen, en los Estados Unidos, sea problema, más que de policía, de psiquiatras y de reparto económico.

SUPERFLUIDADES

NULA ESTETICA

HACIA tiempo que Alfredo Villarreal, apartado del periodismo activo, vivía sedentariamente en un pueblo de Castilla la Vieja, ¿Rivalidades, enojos, disgustos? Inconformidad con su producción, hartura de la misma, inexplicable deseo de destruir lo escrito y empezar de nuevo. ¿Y su misoneísmo al parecer tan sentido? ¿Qué cambio tan fuera de lógica es éste? ¿Cómo ahora lo suyo parécele seco y reseco y antes jugoso y sabroso? ¿No es esto igual que avergonzarse un padre de los defectos físicos de su hijo y sin más ni más echarlo de un puntapié a la calle? ¿Escribir es lo que la tela de Penélope acaso? ¿Tiene semejanza con los trabajos de Sísifo?

No, señor; ni se escribe para ser ni para dejar de ser : se escribe para satisfacer uno su gusto con largueza, sin compromiso con nadie... y sin mirarse demasiado al espejo. El escrito que no tiene defectos no es bueno.

La forma literaria es personal y se sustenta de la no preciosa pero precisa palabra. Hay palabras económicas, igual que hay gemas económicas : la concisión y la claridad alcanzan alto precio.

Lo mejor que del somerismo de Villarreal puede decirse es que el lector queda insatisfecho de tan satisfecho y con ganas de repetir.

Esperemos el primer trabajo de su nueva estética. ¿Acaso este producto salido de la misma pluma no será hermano gemelo de los anteriores? Escribir limpio hace innecesario cambiar de camisa, porque ésta no se ensucia.

Pensar en novedades literarias a estas horas escogiendo un lugar castellano como punto de realización es desacierto. Castilla, roya, almagra, silenciosa, es para comprenderla y amarla : páramo viejo cargado de historia vieja, fantasma a toda hora presente, madre cansada de parir...

Castilla es Fernán-González, y después el Romancero y luego La Celestina y detrás el Lazarillo y posteriormente el Quijote.

Con la venia del amigo Villarreal, ¿adónde irá el buey que no are? No deje la esteva de la mano y siga labrando la heredad, la misma heredad, con paciencia. Si pierde el amor a la dificultad, si deja de escribir a sorbos, los más le leerán, pero no los menos. Según Jovellanos, escribir mucho y bien es una especie de prodigio que se admira pocas veces aun en los mayores ingenios.

. . . . . .

Trató de hacer algo mientras yo borrajeaba una nota periodística sobre Briviesca. Estábamos frente a frente. El levantó al cielo raso de la habitación los ojos y sobre una cuartilla azul rotuló el primer artículo de su flamante metamorfosis llamándole « Corazonadas ». No le pareció bien y le puso « Presentimientos ». Tampoco volvió a dirigir la vista a las vueltas. Rendido de esperar a la musa, que no vino, escribió este título anonadador y acaso exacto : Impotencia.

PUYOL

CRONICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

Otra vez a lo nuestro

NO es la primera vez que se habla acerca de lo que se ha dado en llamar «Crisis del movimiento». Peirats dedicó, en estos últimos tiempos, varios artículos a la «Supuesta crisis del anarquismo». Diversos militantes opinaron en diversos momentos y países a todo lo largo de este siglo. Con antelación a la Revolución española el debate fue hondo y movido en la prensa francesa. Sebastián Faure propuso su idea de «síntesis» en el deseo y esperanza de establecer la conjugación de esfuerzos entre los diferentes grupos del movimiento anarquista francés, no pocas veces inter-antagónicos hasta las más extremas consecuencias. Rodolfo González Pacheco lanzó, en Argentina, su célebre y mal apreciada frase: «Desde todos los ángulos de interpretación o de acción peguemos unidos contra el adversario.» Las palabras no eran las mismas, pero sí lo era la intención. Malatesta se esforzaba en Italia por establecer una comunidad de espíritu respetando la independencia de los grupos tácticamente distintos. El grupo «Tierra y Libertad», de México, lanzó hace unos pocos meses un llamado que ofrecía las mismas características e intenciones. El problema no es nuevo en ninguna de sus múltiples facetas. Pero queda en pie con aspectos cada día más agudizados por el decrecer de los movimientos libertarios en casi todos los países en que obtuvo otrora notable y reconocida audiencia.

∴

Acaban de aparecer en París dos libros que se ocupan de anarquismo. Pero hablan en el pretérito pasado. No conjugan «anarquía» en el presente y no proyectan conjugación verbal —activa— hacia el futuro. Si ayer el movimiento anarquista fue cabeza de ataque contra todas las injusticias sociales, si encarnó en la acción las mejores aspiraciones del hombre en su vida social, hoy queda la anarquía —en el concepto de los autores— como muestrario de intenciones fracasadas y de fallidos impulsos. Materia de leyenda o base a canciones «inconformistas». Todo queda ahí.

A esa conclusión llegan en «L'Epopée de la Révolte», contando el capítulo dedicado a Lecoin, «El último de los anar». En «Les Pétroleuses» es, sobre todo, cuestión de una reivindicación y de un homenaje a las grandes figuras femeninas de la historia revolucionaria en Francia, entre las que resalta con vigor extraordinario Luisa Michel.

La Anarquía fue vencida por el Estado, concluyen los autores de «L'Epopée de la Révolte», tanto más en España, último basión del anarquismo, sus militantes y cultores se entregaron al Estado, que había de devorarles, después de hacerles pasar por las más amargas claudicaciones...

∴

¿Fin de la Anarquía?... ¡No!, afirma Ch. A. Bontemps en su reciente ensayo «L'Anarchisme Réel». Este libro de un militante tiende a probar las nuevas posibilidades de un resurgir del anarquismo, sugiriendo fuentes y medios para reafirmar nuestra obra en el presente y proyectar nuestra acción hacia el futuro. Daniel Guerin se afirma en el resurgir del Socialismo libertario a cuyo efecto dedicó especial estudio hace unos años. Pero es realmente a los militantes a quienes compete abordar el problema de frente, sin temor a herejías y con el espíritu abierto a todas las discusiones. Un redactor de «Tierra y Libertad», de México, dedicó un artículo de fondo a la actualidad del sindicalismo, apuntando una serie razonada de pros y de conclusiones negativas en cuanto a la eficacia del actual sindicalismo. Otros militantes de México respondieron invitados en la prensa española de Francia. Su tono cortaba el debate, cuando en verdad el debate debía quedar abierto sin temor a las frases fuertes o al derrumbe de ilusiones demasiado ancladas en el pasado. Lo que es ciertamente innegable, cada día probado, es que en México, pese al refuerzo de los españoles refugiados, la antigua F.O.R. Mexicana no ha resurgido y no se conoce hoy en México intitución sindicalista libertaria digna de mención ni capaz de empuje vital. Como suponemos que todos los españoles se integraron en México a una labor de divulgación sindical, sino no había coherencia en la crítica a quien en «Tierra y Libertad» planteó el problema, cabe constatar que algo ha fallado en México —como en Francia y en otras tierras—, ya que el sindicalismo auténtico, el nuestro, el libertario, no ha resurgido ni resurge. Y no es derrotismo el constatar la evidencia. Derrotismo es mantenerse en la higuera sin apercibirse de la realidad que nos rodea. No han de dolernos prendas en el enfoque de temas.

PUNTUALICEMOS

He aquí, queridos amigos: Fontaura, Piquer, Antonio Pereira y todos aquéllos a quienes este problema acucia y atormenta, lo que debemos tener en cuenta en nuestros posibles y deseables coloquios. Coloquios que han de iniciarse en el grupo, en la localidad, no importa dónde, entre los militantes del llano, sin esperar a los coloquios de «las cumbres», más dificultosos y menos realizables. «La Protesta», de Buenos Aires, en su número de diciembre 1963, aporta un trabajo medular de Lorenzo de Vedia, titulado «Caminos del anarquismo en la sociedad actual». Este trabajo habría de reproducirse en «Cenit» o en «C. S.»; en «Anarchy», en «Volontà»; en las publicaciones de diferentes lenguas y países, como habían de reproducirse ciertas sugerencias de Fontaura y de Faustino Piquer, y así sucesivamente, de una a otra publicación, reproducir los trabajos que aporten iniciativas y motivos iniciales para obrar y para pensar. Fontaura nos proponía en carta la creación de una revista a varias lenguas. Recientemente sugiere el empleo del esperanto. Todo tiene función realizable, basta poner manos a la obra. En el Congreso de Londres (1958) se concertó un sistema al Servicio de Prensa que no tiene aún materialización práctica. Posiblemente tenía razón Vero Richard cuando proponía la constitución de una Agencia de Prensa financiada con el aporte de las publicaciones anar-

(Pasa a la página 2.)

Sobre un hecho concreto: la matanza de españoles, se asienta el poder de Franco.

La generación decadente

por Campio CARPIO

EN la historia de las conmociones sociales, no existe estadística demostrativa del número de adherentes, simpatizantes, confabulados, conspiradores, combatientes y dirigentes de una revolución. Desde los tiempos más remotos, en que han germinado las cabezas calenturientas que se alzaron contra el poder constituído — sea contra el sátrapa, emperador, rey, conde, déspota, dictador o simplemente presidente de cualquier república indonésica — los complotados y jefes de cada movimiento siempre han ido con los ojos cerrados. Eran conspiradores que jugaban a la suerte. Con riesgos más pesados, es cierto, pero el triunfo era una especie de lotería donde, si el candidato encontraba simpatías, podía ser llevado hasta el sillón presidencial y, en caso de desgracia, torciendo un poquito el camino, la misma canalla lo conducía justito a la amansadora del cadalso.

Nadie ha podido hacer especulaciones con los triunfos revolucionarios, ni con las jugadas a los burros ni a otros juegos de azar. Cuando el ambiente está maduro y terminado el fermento o cuando la causa es de tal lógica que por sí se defienda y la justicia y libertad claman a voz en cuello en calles y plazoletas, cualquier gañán de pacotilla puede erigirse en ídolo con perspectivas de triunfo. Pero ganarse la confianza de los pueblos por una causa tan seria y de proporciones tan vastas como son las de orden social, es muy distinto.

Si existiera una clave o un secreto mefistofélico para adivinar el éxito de estos serios entretenimientos en que la humanidad se juega la vida, cuántos renunciarían al difícil idolatrado de santo, mártir, héroe a los que la humanidad consagra efigies de piedra, bronce o madera. Pero, resulta que, pese a los inconvenientes de todo orden, hay quienes se toman las revoluciones en serio. Que creen ciertamente y de buena fe en la humanidad; que, a despecho de todo, entienden que el hombre ha nacido para algo más remoto que él; que hay que realizar obras de resonancia que pervivan más que su memoria. Esos son los que han hecho las revoluciones en serio y cumplieron con su deber.

El caso de la revolución ibérica 1936-39 y su reconquista en pleno desarrollo, ofrecen una serie de consideraciones que iremos desmenuzando para la formación de una conciencia. Pero comencemos por significar que, tanto dentro como fuera de España, hay una generación de hombres que no conoce ni le interesa la geografía europea anterior a Hitler. Todo lo que sabe parte de ahí, no de la República española de 1931, de Hitler el carnicero, porque se hizo grande y temido por sus brutalidades. De producirse el hecho que todos esperamos ¿quién dice que no han de repetirse, con el mismo dramatismo portentoso, todos los errores cometidos?

Nadie podrá adivinar el giro que tomarán los acontecimientos, ni calcular la serie de sacrificios que costará llevar adelante la revolución. En cuanto a la de 1936-39, sabemos que luego de los sinsabores experimentados dentro del campo político español, se produjo la derrota, el exilio, con sus campos de concentración y asentamiento bajo otros soles para llegar hasta aquí. Pero, ¿qué no podrá tenernos reservado el destino?

Desde el punto de vista táctico, y a la luz de la experiencia que de los hechos guardamos memoria, podemos decir que, de producirse los hechos tan esperados y de permitirlo la situación, no volveremos a sugerir la colaboración con el gobierno como se hizo en 1936, suponiendo que ese tal Gobierno sostenga a la Policía, al Ejército y a la Iglesia, puntales del Estado capitalista. Porque, si le quitamos al Gobierno esas funciones no dejará de ser una inocente sociedad anónima para asuntos administrativol. Lo importante, no es el nombre, que para el caso no cuenta, sino la función. Y, como la revolución que esperamos no vamos a regularla nosotros los anarquistas, socialistas y republicanos, termómetro en mano, sino que ha de evolucionar o arriar bandera conforme con los múltiples factores que nosotros no podremos controlar, los que nosotros queremos es desmantelar lo inocuo, servicial, inoperante, nocivo, perjudical, conspirativo, infeccioso del régimen. El nombre de la institución no viene a cuento. Cerradas las puertas al privilegio y a la propiedad privada, lo demás nos tiene sin cuidado.

En 1936 la CNT formó parte de aquel espantajo gubernativo encabezado por Largo Caballero y que todavía hoy amedrenta a algunos compañeros. No es mi ánimo ofender ni defender sino a la lógica de los hechos. Lo practicado en aquel entonces no ha dejado de ser un ensayo, y muy ilustrativo, por cierto, pero experimento al fin. No caeremos en él los anarquistas si la ocasión se nos presenta en el futuro en la misma forma o nos exige sacrificios de otro calibre. Pero, embarcados en un movimiento revolucionario de fondo, las maniobras, idas y vueltas. tanteos e improvisaciones, son tan naturales como un cruzamiento por vía genética.

De 1936, todos los compañeros que han apoyado la intervención de la CNT en el Gobierno, esperaban obtener las mayores ventajas. Antes de haber resuelto someterse a la prueba de fuego, se había obrado con la ma-

(Pasa a la página 2.)

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

3428

UNE AUTRE TRAHISON

NOUS regrettons vivement que les travailleurs, qu'ils soient algériens ou autres, car ils sont tous nos frères de misère, se laissent encore prendre au piège des slogans patriotiques ou des péroraisons religieuses...

Ces lignes, écrites en 1957 dans le COMBAT SYNDICALISTE, témoignaient déjà de l'inquiétude qui nous envahissait au sujet des événements d'Algérie.

Certains camarades s'étaient laissés bercer par le doux espoir que la révolution du peuple algérien avait un caractère social et que de sa réussite pouvaient découler les perspectives les plus engageantes pour d'autres peuples.

L'affaire du « Libertaire » qui, avec l'équipe Fontenis s'était consacré tout spécialement au soutien de cette révolte, prouvait bien l'état d'esprit qui régnait parmi les militants ouvriers ; le réseau Jeanson en fut un autre exemple.

La C. N. T. a toujours su garder la tête froide et a voulu regarder la vérité en face.

. . . . . .

A la veille de l'indépendance algérienne, nous avons encore lancé un cri d'alerte, et le « C. S. », s'adressant au peuple algérien en liesse, le mit en garde contre les revers de la médaille.

« Attention aux lendemains qui pleurent, écrivions-nous ; l'indépendance n'est pas la liberté, la première n'étant, sans la deuxième, qu'un mot creux et vide de sens. »

Nous ne reviendrons pas sur les dissensions sanglantes intervenues depuis ; le système étatique ayant pris le dessus sur la révolution, les travailleurs algériens ont abandonné petit à petit leurs droits acquis par le sang et le sacrifice... Il ne pouvait en être autrement, à moins d'être restés impitoyables envers les traîtres de la révolution.

Mais un peuple doit se préparer pour une révolution.

Il doit savoir éviter les régimes de terreur sans pour cela laisser la porte ouverte à l'imposture et à la trahison.

Oui ! car il y a eu imposture et trahison en Algérie, comme à Cuba d'ailleurs et partout où la classe ouvrière, après avoir versé son sang généreusement pour détruire l'exploitation de l'homme par l'homme, s'est retrouvée un beau matin enchaînée à nouveau par ceux-là mêmes qu'elle s'était sottement choisis pour administrer ses propres affaires.

Où en est aujourd'hui l'Algérie ?

« Le 21-1-64, arrivée à Alger de Lopez Bravo, ministre espagnol de l'Industrie pour une visite officielle de quatre jours ; et ceci répondant à une invitation de Boumaza, son homologue à Alger, au nom de son gouvernement.

Après la Russie, après Cuba, c'est l'Algérie qui s'enfonce dans le cloaque infâme des coalitions avec le despotisme et les systèmes torsionnaires.

Mais, comme le dit Morvan Lebesque, dans le « Canard Enchaîné », « la torture n'est le privilège de personne ».

« A l'heure où des matelots français passaient à la baignoire franaise, dans les prisons de Franco dont la bonne presse ne parle jamais, les électrodes, les pendaisons par les bras et la torsion des texticules assassinaient ou rendaient fous ou infirmes une trentaine de détenus politiques dont les noms sont à votre disposition. Les voulez-vous ? A la Centrale de Burgos cinq hommes se trouvent actuellement en cellule disciplinaire : On les a roués de coups, tondus par dérision et condamnés à cette peine supplémentaire. Pourquoi ? Uniquement parce qu'ils refusaient d'assister à la messe de la prison. Uniquement pour ce crime d'athéisme et ce, en violation flagrante de l'encyclique « Pacem in Terris » et des déclarations du nouveau Pape. »

C'est peut-être ce que rêve le gouvernement Ben Bella qui semble favorable à une reprise des relations avec le gouvernement franquiste.

Les travailleurs algériens toléreront-ils longtemps de se voir bafoués de la sorte ?

Le journal « Le Peuple » qui publiait il y a quelque temps une note de sympathie en faveur des détenus politiques dans les geôles franquistes, va-t-il observer un silence complice après la visite officielle d'un représentant de la dictature et de la répression ?

Nous osons espérer que la dignité des vrais républicains saura s'élever au-dessus de toute corruption politique et que nous pourrons, tous ensemble, mettre en échec toute tentative machiavélique de la part des chasseurs de pouvoir.

... Il faut éviter toute nouvelle trahison !...

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

36e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 282 — Version française 0 10 francs — Version espagnole 0 40 francs — 30 Janvier 1964

OUVRIER MON FRERE

Dans les syndicats réformistes CGT, FO, CFTC on a l'habitude de t'encenser, tu es le vaillant camarade qui fera très nettement la révolution de demain. Que de fois j'ai lu dans les journaux des phrases libellés, ainsi « Tous unis, nos camarades mènent vaillamment le combat pour la liberté », « Grâce à la volonté farouche, au courage de nos camarades unis dans l'action nous avons... ».

« Non, la classe ouvrière ne laissera pas le patronat imposer ses directives dictatoriales, nous lui montrerons que... »

Nous pourrions donner des centaines de phrases de ce genre, les syndicats n'en sont pas chiches, les syndicats et la presse, celle que l'on appelle la presse de gauche.

Ici, nous n'avons pas l'habitude de passer de la pommade pour attirer la masse, nous ne recherchons pas le nombre, la foule, mais des militants sincères, actifs, je dirai presque si j'osais, mais oui, j'ose, des hommes conscients.

Car, enfin, peut-on appeler du nom d'homme conscient les 80 % de la masse ouvrière qui acceptent servilement les conditions sociales actuelles, tant les conditions matérielles, que les conditions morales, oui, 80 %, et je suis très optimiste, des ouvriers acceptent non seulement des différences de salaire allant de 1 à 10, mais acceptent d'être considérés comme des esclaves, mieux, sur ces 80 % il y a au moins 40 % qui ont une âme de valet, prêts à toutes les concessions pour obtenir un galon, galon se traduisant par une augmentation du prix horaire, ou un poste de commandement.

Que l'on me comprenne bien, si j'accepte volontiers d'être commandé sur le plan professionnel par un homme plus qualifié que moi, je n'accepte pas la différence de salaire, estimant que dans une usine tous les individus collaborant à la bonne marche, du directeur au manœuvre, sont tous utiles sur des plans différents, et je n'accepte pas non plus le « chef » dont la seule qualité est d'être un bon garde-chiourne ; et il faut bien le dire la confrérie des « chefs » ayant cette qualification est assez importante.

Mais ce qui me hérisse le plus est de voir ces 80 % d'ouvriers ne rien faire pour que cela change. Dites, ouvriers, mes frères, combien parmi vous essayant de comprendre la structure sociale, politique, économique, sans parler de l'art sous toutes ses formes, combien parmi vous désirent que cela change vraiment, et envisagent les moyens d'y parvenir? Pensez vous que ce soit par des grèves « locales »? Ne voyez-vous pas que cela est périmé, que seule la grève nationale peut à la rigueur changer votre situation matérielle, mais surtout essayez de vous décrasser le cerveau de tous ces préjugés qui font la force du capitalisme, préjugés de hiérarchie sociale sur le plan monétaire.

Préjugés de race, de religion, de chauvinisme, combien j'en ai vu de ces ouvriers me parler de ces sales Ritals, Boches, ou Bicots ; combien j'en ai vu de ces ouvriers P2 ou P3 imbus de leur valeur professionnelle et qui penseraient déchoir si le manœuvre-balai percevait le même salaire qu'eux. Combien j'en ai vu de ces ouvriers pour qui l'armée, le drapeau ,les frontières étaient sacrés, chez des croyants comme chez des incroyants, combien d'ouvriers dites, sont taillés sur ce moule, 80 % vous disais-je, alors comment voulez-vous que l'on fasse une révolution dans ces conditions mentales ?

Je t'accorde, cependant, des circonstances atténuantes, ouvrier mon frère, car hors les libertaires et les anarcho-syndicalistes, personne ne t'éclaire sur ces problèmes. Par contre, je dis que tu peux lire les ouvrages, les journaux, libertaires, anarcho-syndicalistes, rationalistes, et si tu ne le fait pas, c'est que tu ne cherches pas, si tu ne cherches pas c'est que tu es content de ton sort, alors arrête de gueuler et dis humblement « Merci Not' Maître », quand le patron, le gouvernement prennent des mesures réduisant ta liberté ou amenuisant ton salaire.

G. PIOU

UNE LOI SCELERATE

Le 11 décembre, les députés ont adpté, à main levée, avec une forte majorité, le projet de loi relatif à certaines modalités d'assouplissement des obligations imposées par la loi sur le recrutement, c'est-à-dire, en termes plus compréhensifs, le projet de Statut de l'Objection de Conscience.

On ne compte plus les mois, les années d'attente de réalisation de ce statut, pas plus que les promesses du pouvoir concernant la réalisation d'un statut humain digne de la France.

Cependant, on ne pouvait demander à une Chambre cocardière, soumise aux professionnels de la violence, un statut humain, ni même juste ; mais on ne pouvait penser que le texte voté serait un texte de brimades envers l'individu et d'insultes à la conscience de l'homme.

C'est ainsi que l'objecteur reconnu (il faut qu'une Commission lui reconnaisse cette qualité ; en quoi, cette Commission peut-elle connaître le drame moral d'une conscience ?) accomplira une durée de service double de celui du service armé, durée accomplie dans des emplois à caractère périlleux, ceci du fait qu'il faut que soit réalisé l'égalité de tous devant le danger.

On ne comprend pas. Si le service des objecteurs a un caractère périlleux et si on nous parle d'égalité, pourquoi alors imposer le double de temps de service à l'objecteur ? Mais il y a mieux, un règlement d'administration publique déterminera les emplois auxquels ne pourront accéder les objecteurs de conscience reconnus et qui auront bénéficié... de ma présente loi.

Ainsi, les objecteurs de conscience se voient interdis certain emplois civils, ils sont indésirables aux postes de travail pour lesquels ils sont peut-être qualifiés.

Tout ce statut n'est qu'une insulte à la raison, à la conscience de l'objecteur. L'Etat-Major a manœuvré pour lui retirer toute expression de justice et d'humanité, faisant sienne le propos du général de Gaulle qui avait précisé : « Je veux bien accorder un statut aux objecteurs de conscience, mais je ne voudrais pas qu'ils deviennent vite plusieurs milliers. »

En toute sincérité, ce statut est une farce ignoble. On prétend élever la France au rang de pays civilisé par la création d'un Statut de l'Objection de Conscience, mais on s'arrange pour qu'il soit, tout au contraire, une pénalisation à vie pour l'objecteur. On comprend l'esprit d'une Chambre sous l'emprise des mensonges et des hypocrisies qui alimentent un patriotisme qui a pour but de protéger les prébendes du capital et des maîtres de la violence ; en consultant le Journal officiel, on prend connaissance de cette séance qui restera une des pages les plus ignobles des annales parlementaires.

Citons, parmi les interpellateurs, le général Bourgund qui déclara que la question était déplacée, laquelle a des sentiments contraires à la tradition républicaine. Le général Bourgund termine en précisant : « Au moment du vote décisif, songez aux monuments aux morts. » Ainsi ce sont toujours les mêmes chantages, où les morts perpétuent, bien contre leur gré, la possibilité de nouvelles hécatombes ; ce sont toujours les mêmes battements de grosse caisse, pratiqués par des politiciens serviles pour enrôler les hommes sur les chemins de la violence.

Plaignons Lecoin, qui espérait, sans doute, un statut plus humain, admirable par sa ténacité dans cette lutte qui dure depuis des années ; il ne peut considérer ce statut comme une victoire. La situation des objecteurs est toujours aussi pénible, peut-être plus, car un adoucissement des rigueurs et des injustices du Statut qui a désormais force de loi, n'est pas pour demain. Pour la majorité du public, la France s'est élevée au rang des grandes nations civilisées par la promulgation d'un Statut de l'Objection de Conscience, alors que, tout au contraire, elle condamne l'objecteur à une servitude d'une durée plus élevée et l'atteint dans sa dignité en lui interdisant certaines activités. Ce machiavélisme de la haine contre tout ce qui est humain, porte bien la signature, toute puissante, de l'Etat-Major, qui lui, ne désarme jamais.

11ème Union Régionale

L'INDIVIDU ET LA REVOLUTION

Chaque individu crée des problèmes sociaux, il doit tenter de les résoudre en respectant la liberté de tous. Car l'association n'est réalisable et bénéficiaire entre individus que s'ils sont conscients et pratiquent une sincérité réciproque dans leurs rapports. La base de l'association ne doit pas être un fondement théorique imposé à un groupe d'individus, mais la libre décision d'agir pour le bien de tous par la pensée et l'action.

Ce sont ces associations exemptes de pouvoir, d'autorité, d'imposition de servitude qui peuvent former et éduquer des légions d'individus, libérés des servitudes du capitalisme et de l'Etat, et constituer librement la base de la révolution anarcho-syndicaliste.

Tout parti politique, même si ses intentions sont les meilleures, comporte les germes de division qui, tôt ou tard, atteindra ses membres, obligeant à l'obéissance, à la renonciation du jugement personnel, caricaturant la liberté et transformant l'individu en sujet, voire en soldat. Nous devons donc dans les communautés anarcho - syndicalistes, respecter la liberté de l'individu, nous libérer de tous ceux qui entendraient faire preuve d'autorité et imposer leur volonté. Les décisions prises en commun dans les communautés doivent engager la totalité des membres participants à ces décisions.

Ainsi, les groupements humains qu'ils soient Partis, Eglises ou Syndicats, dès qu'ils imposent à leurs membres une directive dont ils ne peuvent s'écarter, cessent d'être l'association idéale entre individus et ne peuvent élaborer la société de demain. — « *Partout où il y domination, il y a exploitation. Or, nous ne voulons accepter ni la domination, ni l'exploitation.* » — *Bakounine*. C'est de plein gré, conscient et désireux de collaborer au bien de tous que l'individu doit avec satisfaction, apporter sa part de travail nécessaire au bien commun.

C'est la multiplication de groupes d'individus, réunis dans une même pensée, mais pouvant posséder des principes d'application différents, qui doit créer cette force génératrice d'une morale élevée qui doit autoriser, à une époque évoluée, la réalisation d'une révolution humaine et fraternelle.

De tels groupements d'individus, voire de communautés, n'ont pas besoin de sceller leurs engagements dans une structure, de se soumettre à un conformisme, La multiplication des groupements, autorise l'individu qui n'est pas d'accord et qui ne peut se conformer aux décisions prises par la majorité d'un groupement à le quitter pour s'attacher à un autre dont les modalités lui semblent plus justes. Le principe de base du respect de la liberté étant admis dans tous les groupements ou communautés, seuls subsistent des modalités d'application, peut-être différentes selon les régions et les coutumes, mais qui doivent réunir une quantité d'individus entièrement d'accord sur les méthodes qui leur semblent justes pour l'application du respect de la liberté envers tous. A ceux qui venaient demander à Makhno ce qu'ils devaient faire, ce libérateur de l'Ukraine du Sud, répondit : « *C'est a vous de savoir, cherchez des solutions, organisez-vous, c'est en faisant des erreurs que vous apprendrez à les éviter.* » Ainsi Makhno obligeait l'individu à s'élever lui-même et à se libérer d'une servitude héréditaire, travaillant à constituer des groupements d'individus évolués, respectant la dignité que devrait posséder tous les hommes.

Mais si nous ne pouvons critiquer Makhno, nous estimons, cependant, que nous, militants anarcho-syndicalistes, devons, par tous les moyens, amener les travailleurs, les exploités, à réfléchir aux problèmes cruciaux que pose la révolution indispensable au bien-être et à la justice pour tous, leur faciliter leurs premiers pas et faire ce que nos modestes moyens personnels autorisent pour créer des éléments aptes à propager l'esprit de révolte et de libération chez les individus et contribuer ainsi à la réalisation de la grande, humaine et juste révolution de demain. — « *Et certes, il suffit d'étudier un peu, sans parti pris, le fonctionnement du mécanisme social pour voir que les anarchistes n'ont été amenés à être révolutionnaires que par la seule force des choses. Ils ont reconnu que la cause des maux dont souffre la société est dans son organisation même ; que tous les palliatifs proposés par les politiciens ne peuvent absolument rien améliorer parce qu'ils s'attaquent aux effets au lieu d'en supprimer la cause.* » — *Jean Grave*.

RENE VILLARD

L'ETAT

Tant que l'Etat se contente des ressources que lui fournissent les pauvres, tant qu'il a assez des subsides que lui assurent, avec une régularité mécanique, ceux qui travaillent de leurs mains, il vit heureux, tranquille, honoré. Les économistes et les financiers se plaisent à reconnaître sa probité.

Mais dès que ce malheureux Etat, pressé par le besoin, fait mine de demander de l'argent à ceux qui en ont et de tirer des riches quelque faible contribution, on lui fait sentir qu'il commet un odieux attentat, viole tous les droits, manque de respect à la chose sacrée, détruit le commerce et l'industrie, et écrase les pauvres en touchant aux riches.

On ne lui cache pas qu'il se déshonore.

Anatole FRANCE

« L'Orme du mail ».

Regards sur le monde

POLE NORD

Une mission scientifique, composée de quatorze Russes et six Français, est partie vers le pôle nord pour étudier des problèmes divers dont le plus essentiel serait de mesurer la vitesse de fonte des glaces.

En effet, sans être urgente la question est importante puisque la fonte de ces glaces, si elle s'accentuait, serait susceptible de modifier le relief et l'aspect des terres continentales. Ce serait donc la perspective à plus ou moins longue échéance d'un nouveau déluge après tant d'autres. Le dernier déluge eut lieu il y a environ 20.000 ans à la suite d'une longue période glaciaire et d'une fonte rapide des glaces.

A ce sujet, il est bon de se rappeler que la Bible emprunte le récit du déluge à la mythologie assyro-babylonienne, laquelle inspira également la mythologie grecque.

Je crois intéressant, pour les adultes et les enfants, de citer un texte de Delpech qui rappelle ces faits :

« *Ces récits sont tirés des tablettes en terre cuite découvertes en Babylonie. Ils remontent à plusieurs siècles avant l'époque où fut composée la Bible hébraïque.*

On a trouvé sur ces tablettes le récit du déluge universel. Une seule famille se sauva. Mécontents des premiers hommes, les dieux babyloniens avaient résolu de les noyer. Umnaspischim, le Noé chaldéen, prévenu du désastre imminent, construisit un grand coffre, une arche, où il se réfugia avec sa famille et des groupes de tous les animaux. Au bout de sept jours le déluge s'arrêta et le coffre d'Umnaspischim, dirigé par un poisson divin, Oannès, s'arrêta sur un rocher. Umnaspischim lâcha une colombe et une hirondelle. N'ayant pas trouvé où se poser elles revinrent. Il lâcha quelques jours après un corbeau qui ne revint pas. Alors, Umnaspischim et les animaux sortirent du coffre pour repeupler la terre. »

Disons que les Hébreux, venus de Chaldée, emportaient avec eux les traditions religieuses de ce pays et qu'ils recueillirent les récits des religions orientales pendant leur captivité en Babylonie. Et, comme firent tous les peuples de l'antiquité, ils brassèrent toutes les traditions et s'en inspirèrent pour écrire le roman-fleuve de la Bible...

On voit par là ce que représente d'imagination et de plagiat le fameux récit de la périssoire de Noé...

Il est remarquable que les traditions asiatiques relatent toutes, avec plus ou moins d'originalité, un déluge que la science a retrouvé par ses conséquences géologiques dont elle pourra prévoir le renouvellement par une science prévisionnelle de plus en plus exacte. On sait déjà, par exemple, que la fonte des glaces aux pôles provoquerait une hausse de 60 mètres du niveau des mers. Comme toutes les terres ne seraient pas immergées, on peut prévoir que de nombreux hommes échapperont au déluge, et qu'ils seront assez cultivés pour ne pas léguer à leur descendance des histoires aussi mystifiantes que celles contées dans les recueils de mensonges religieux.

PARIS

L'intégration des syndicats dans le machinisme étatiste poursuit son chemin.

Bothereau, de la F. O., déclare : « Nous devons collaborer avec le Pouvoir, sauf s'il n'y a plus de liberté syndicale. Nous voulons rester entre un syndicalisme d'engagement et de contestation comme le citoyen participe au Pouvoir avec son bulletin de vote et s'y oppose quand il manifeste... »

Hein ! les gars ? Ce n'est plus de l'équilibre : c'est du trapèze volant...

C'est un monsieur qui finira au Bureau International du Travail, comme il le désire et comme son prédécesseur Jouhaux...

Donc, chers moutons de F.O., apprenez à protester contre ceux auxquels vous vous livrez entièrement.

Descamp, de la C.F.T.C., n'est pas moins précis : « Nous devons être soucieux des questions politiques, mais nous ne pensons pas que les questions sociales se placent fatalement au sommet de la hiérarchie des valeurs. Le syndicalisme n'est pas tout. Personnellement, je n'accepterai jamais que mon syndicat me donne des consignes de vote. »

Bien sûr, il ne veut pas voter selon St-KROUKROU, mais il veut voter, comme Bothereau. Ce dernier accepte d'intégrer le syndicalisme dans l'Etat socialiste ; Descamp, lui, désire un Etat docile à l'enseignement des mensonges religieux.

Non, bien sûr, le syndicalisme n'est pas tout, mais plutôt que de s'asservir à des Etats divers par leurs visages, mais égaux dans leurs tares, il lui reste cette voie pleine d'avenir : promouvoir l'administration des choses.

ETATS-UNIS

Le syndicat des camionneurs, syndicat indépendant dirigé par des gangsters notoires dont les exploits ont défrayé la presse de leur pays, vient de conclure un accord avec des entreprises de transports, accord particulièrement avantageux pour les quatre cent mille travailleurs employés. Comme quoi le gang mène à tout... en Amérique.

L'empire du dollar prétend répandre sa philosophie démocratique sur le monde entier sans avoir, au préalable, détruit chez lui les survivances moyanâgeuses. C'est ainsi qu'un procès vient de rappeler la survivance d'un certain esclavage que l'on croyait à jamais détruit. Il s'agit du péonage, terme qu'une enquête de Myrdal définit ainsi : « Une condition de travail forcé fondé sur les dettes d'un ouvrier envers son employeur. Lors de son embauche, l'ouvrier s'engage à faire ses achats chez son employeur qui lui vend tout plus cher que cela ne vaut. Ainsi l'employeur récupère le salaire et tient l'ouvrier à sa merci. »

Le système est encore très pratiqué dans les Etats d'Alabama et du Mississipi.

On ne peut vraiment pas dire que les Américains n'ont pas le sens de la colonisation financière...

Système capitaliste au niveau de l'Etat

Appel aux militants

C'est plutôt une invitation fraternelle que nous adressons à nos camarades libertaires isolés pour des raisons particulières, quelquefois à cause d'une mauvaise interprétation de l'individualisme, et qui ont abandonné le mouvement syndicaliste-révolutionnaire.

Camarades, vous ne pouvez dignement vous soustraire à la lutte émancipatrice que nous menons au sein de notre C.N.T. ; seule centrale syndicale, en France, qui lutte pour la libération et l'émancipation totale des travailleurs.

Si tous les libertaires, marchant ensemble sans distinction de race, font preuve de bonne volonté et de compréhension, notre mouvement, fort de son unité, saura montrer aux peuples la valeur de nos théories et le vrai sens de la liberté.

Oui ! mais voilà : il faut semer avant de récolter, et avant de semer il faut préparer le terrain ; or ce terrain idéal formé par les classes laborieuses est envahi par la psychose parasitaire et l'esprit « petit bourgeois ».

Aussi, il faut la cohésion de tous les camarades anarchistes, disposés à se mettre au travail, prêts à mettre en pratique les tactiques classiques de l'anarcho-syndicalisme, et réveiller la conscience des travailleurs endormie par la propagande des politiciens et des syndicalistes réformistes.

Notre action, au sein de la C.N.T., doit être axée sur la sauvegarde de la liberté, la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme, l'instauration de l'égalité économique et sociale dans une société basée sur des principes fédéralistes.

Les copains anarchistes qui, sous prétexte de sentiments individualistes, restent, malgré leurs facultés intellectuelles, en dehors de toute action sur le plan ouvrier, coûtent un lourd tribu à notre mouvement et à nos idées.

Certes, il existe dans le mouvement anarchiste diverses tendances ; les points de vue, les conceptions sur la psychologie des foules peuvent varier ; mais la base fondamentale de notre idéal doit rester notre lien commun. La lutte contre tous les tyrans du monde entier est une nécessité qui exige une entière solidarité dans nos milieux.

La lutte doit se mener en bloc, sans une défaillance ,sans un relâchement, sans une faille.

La libération totale des peuples ne peut se réaliser qu'en restant dans le peuple, en diffusant nos idées parmi les travailleurs agricoles, industriels ou intellectuels. Tout le reste n'est que littérature... et ne fait qu'endormir les gens.

Camarades libertaires, quittez tous vos tours d'ivoire, venez avec nous, à la C. N. T., œuvrer sur un plan collectif à l'édification de la future société IDEALE ; venez-y avec sincérité et compréhension.

Tous ensemble, nous sommes en mesure de créer un monde nouveau, un MONDE LIBERTAIRE.

Le groupe « Liberté »

Communiqué

Tous les camarades de la région Languedoc-Roussillon sont invités par la Libre-Pensée à assister aux conférences organisées avec la collaboration du camarade Bontemps ,qui traitera le sujet suivant : **Dieu. a-t-il un sens ?... Que répond la science ?**

Lundi 3 février, à Narbonne ; **Mardi 4,** à Perpignan ; **Mercredi 5,** à Montpellier ; **Jeudi 6,** à Béziers ; **Vendredi 7,** à Toulouse.

Information confédérale

Dans notre souci constant de liberté d'expression, nous rappelons que les colonnes du « C. S. » restent ouvertes à tous les travailleurs. Néanmoins, et afin d'éviter au sein du journal des heurts possibles entre militants affinitaires, venant d'horizons différents, la C. A. confédérale, responsable sur le plan national de la bonne marche de notre organe, se réserve la possibilité de refuser tout ou partie des textes n'ayant pas un caractère anarcho-syndicaliste et qui risquent de mettre en cause sa responsabilité.

El individuo y la libertad

(En números sucesivos publicaremos el contenido de la conferencia explicada por el compañero Fernando Ferrer en Oullins.)

ME voy dando cuenta de que entre el amigo Fontaura que me presenta y yo, es a él a quien debíais haber invitado para que os hablara, pues yo, que le conozco, sé bien que su enjundia y su vasta cultura nos podría procurar las enseñanzas y el solaz que yo no sabré ni podré dar.

Hace ya algún tiempo fui invitado para ocupar vuestra tribuna. Por casi sabernos a todos los interesados, no vine a Oullins y me podéis creer sin que extreme que la anulación del viaje no me causó decepción ninguna ya que habéis de saber que si en mis años mozos me alegraba ir de un lado para otro y hablar — y a veces desbarrar aunque sin querer — ahora se me hace cuesta arriba tomar la palabra en público porque, duda dudando uno titubea y a veces cae. En fin, aquí me tenéis. No pocas horas reflexioné y me ayudé de las reflexiones de Beatriz sobre si debía o no venir para dialogar con vosotros sobre cosas que suelen aparecernos divinas sin que eso no obstante, dejen de ser humanas.

No esperéis de mí ni palabras altisonantes ni elucubraciones literarias o filosóficas ni mucho menos demostraciones científicas de ninguna clase. Lo que me trae aquí, si aquí tuviera yo que enderezar algo, no necesita de ellas, sino de la buena voluntad de los inquietos, pues es sabido de largo tiempo que en lo humano el enderezamiento no puede hacerse como en una pared, a la que un simple martillazo puede hacer desaparecer una jiba desagradable.

Yo hablo aquí en nombre propio. Voy a emitir mi opinión personal. Que nadie ponga pues en causa a nadie ni a ningún organismo que no sea a mí mismo. En todo caso, al final, estoy dispuesto, si se me hacen preguntas u observaciones, a responder a ellas si toda vez me siento capaz para ello. Permitidme que os diga que si en mi profesión de albañil logro defenderme, en el puesto que ocupo en estos instantes temo poder hacerlo y lograr salir airoso. No es que yo no sepa hablar. Claro que sí que sé hablar. ¿Cuál es el español que no sabe hablar? Ya don Santiago dijo : « Los del Norte actúan, nosotros charlamos ». Pero no se trata de hablar largo y tendido. Se trata de decir algo que valga la pena y esto, que hasta para un erudito es muy difícil, imaginad vosotros lo que será para mí, que me he propuesto hablaros del individuo y de la libertad.

Del individuo, es decir, de la unidad humana, del hombre que es, sobre todo, lo primero. Hoy, como lo fue ayer, y como continuará siéndolo mañana siempre y cuando ilumine el sendero de su vida con la antorcha del ideal de la libertad. Nada grandioso parirá el hombre si no tiene conciencia de su individualidad ansiosa de libertad, dos factores que se funden y que son la constante del pasado, del presente y del futuro, a sabiendas que el tiempo será duro y de metros de carretera..., lo que acontece al que de consuno con la evolución, nunca retrocede, nunca se estanca, y continúa siempre hacia adelante, sin hacer caso a quienes — sea por lo que fuere — quisieran hacernos confesar con ruedas de molino, aconsejando la adopción de posiciones que no son sino más que el freno de la evolución. Ya habréis comprendido que cuando hablo del individuo me refiero al hombre que piensa, al que cada vez que se presenta la ocasión — y procura que la ocasión se presente a menudo — da un paso hacia adelante rompiendo moldes y cadenas sociales que con nombres convencionales nos apresa la sociedad actual. De ninguna manera puedo referirme al « lumpne hombre », esa clase de individuo que se somete a todas las situaciones y a todos los caprichos del que manda.

Cuando se emite la idea de individuo y libertad va de sí que ésta estará en concordancia con lo que sea aquél. Así, antes de adentrarnos en definiciones de tipo literario y filosófico debidas a personas cultas que han pasado su vida estudiando, debo indicaros que fui en busca de conceptos entre las personas que están vinculadas a la vida del trabajo manual. La mayoría de definiciones que recogí se resumen en que : « La libertad es la facultad de hacer lo que uno quiera sin dañar a nadie ».

Ved, pues, cómo, aun las personas de reducidos conocimientos intelectuales (consulté a algunos casi analfabetos), hacen que predomine ese sentimiento de bondad en la acción de todos los días. Observé, y os los doy tal como los recogí, ciertos detalles :

Esa compañera para quien la libertad es « hacer lo que me dé la gana sin hacer mal a nadie, pero *sobre todo* poder echar escaleras abajo a mi patrona si viene a vigilar mi trabajo »... Un muchacho joven, ambicioso, me dice : « La libertad es una mentira ».

El primero de los detalles da idea del sentido de responsabilidad de la persona que lo emite. Consciente de la responsabilidad de su trabajo interpreta como una incursión en su personalidad, la presencia de su patrona a la que no necesita para que la oriente. En el segundo caso se observa un carácter joven, rebosante de salud, deseoso de acción, con ciertas ambiciones de tipo bien definido por el campo practicista y de aprovechamiento. En sus explicaciones observé que al no poder usar de esa libertad que él supone le facilitaría su felicidad concluye diciendo que « la libertad es una mentira ».

Para terminar con los detalles, pues no quiero cansaros, os daré el de un sedicente anarquista quien, tan pronto supo mi intención se puso a discurrir. Pero como estaba nervioso — él — por razones que no es el caso analizar aquí, quedamos en que unos días después me daría por escrito todo su pensamiento. A pesar de repetidas promesas anteriores que en varios casos tuvieron efecto, lleno de escepticismo fui a encontrarle, pero no le hallé. No había escrito nada. Seguramente que su concepto puede resumirse en hacer lo que le dé la gana y burlarse del amigo y del compañero, que dista mucho del concepto individualista anarquista, y aun individualista a secas, para quien « la palabra hace al hombre ».

En realidad, hay mil interpretaciones de la libertad y otras tantas definiciones del hombre. Recordando aquello de « dime con quién vas... », podría decirse : « Dime cómo interpretas la libertad y te diré qué hombre eres ».

Y puesto que hablamos del hombre ¿qué es el individuo?

Según el diccionario es todo ser formando una unidad distinta dentro de una especie, de un género. Es, también, la persona considerada aisladamente con relación a una colectividad, lo que dio a Madame de Stael la reflexión siguiente : « Las masas lo son todo, hoy, y los individuos bien poca cosa ». Lo que no es verdad, o todo lo más es una verdad a medias.

Hay que ir con mucho cuidado y no confundir al individuo, unidad humana, con la unidad aritmética. Porque si se sabe que en aritmética uno más uno da dos como resultado, en términos humanos la suma es muy relativa, y si unimos una buena persona con otra buena persona, hallaremos dos buenas personas, pero si sumamos un general con otro general podremos hallar un resultado de millones de muertos... Es pensando en Madame de Stael que hago esa digresión, pues las personas buenas no contarán con las masas para hacer el bien, pero los generales cuentan con ellas para hacer el mal.

(Continuará.) Fernando FERRER

La conferencia de Egipto

(Viene de la página 4.)

al proponer la sublevación interior de los 130.000 árabes que pueblan Israel, provocando nuevo desliz en Nasser y el desencanto en sus *protectores*.

Al demostrar los técnicos la imposibilidad de impedir a los israelitas de servirse de las aguas del río Jordán, al precisarse un numeroso ejército para velar constantemente y protegerlas contra desviaciones insanas, Nasser, el dictador de Egipto, rasgándose las vestiduras exclamó : « *Presto estoy y está Egipto para llevar a cabo la misión, solo o acompañado.* » ¿Se prepara un nuevo Gaza? Por de pronto Hassan salió pitando el segundo día.

Es posible que en definitiva salga una especie de tratado o pacto del tenor siguiente :

« Cada país se compromete a arreglar sus diferencias por vía pacífica, provocando toda infracción la información del organismo que a dicho efecto se cree y cuya decisión irá desde el voto de censura a la expulsión.

» Que todos los países se comprometen a prestarse mutua asistencia en caso de agresión, asimilándose la subversión a la agresión. »

Y muy posible también que « un Secretariado económico permanente sea estructurado y cuyo primer objetivo fuese el de confeccionar un plan de cooperación económica para contrarrestar las aportaciones occidentales. »

No creo en nada más y menos que la cosa dure, pues pese a la presencia de Seud, una segunda edición de « La campana de Huesca » no es posible actualmente.

« INFLUENCIAS BURGUESAS EN EL ANARQUISMO »

por *Luis Fabori*

64 páginas de texto sumamente ilustrativo a un franco ejemplar. 15 por ciento de descuento a los paqueteros. Pedirlo en todos nuestros puestos de venta.

LA NIEBLA

«SI no se hubiera prestado el apoyo que Largo Caballero solicitó tan noblemente, la Confederación tendría quizás que arrepentirse. Se habrían salvado quizás los principios, pero de nada servirían porque se habría defraudado al pueblo en revolución. »

Querido Campio Carpio, con la colaboración gubernamental no salvamos nada : ni principios, ni pueblo, ni revolución.

Los profesionales del Gobierno no pudieron contener la avalancha fascista desde los ministerios y los abandonaron, precisamente por esto : porque no servían para nada. Bien intencionadamente, pero erróneamente, al ceder ministros al Gobierno perdimos entereza ideológica y disgustamos a los miles de compañeros que se batían en calles y trincheras por el comunismo libertario.

El prestigio de un hombre sincero no podía obligarnos a ser insinceros con nosotros mismos. Con Largo Caballero y compañeros suyos debíamos apoyar a la revolución popular y en parte lo hicimos. Pero lo de arriba no dio resultado por ser un procedimiento (ministerial) fracasado.

La Zona leal quedó leal por acción de calle y no por decreto de Estado. La experiencia estatal nos fue funesta, e insinuar una repetición del yerro se nos antoja inocente.

Cuando los campesinos disponían sus colectividades libertarias, nuestros compañeros del frente luchaban satisfechos. Al ser despojados de la Revolución, al militarizarse las columnas de voluntarios, al renacer el Estado opresor y contrarrevolucionario, la gente de la Confederación perdió entusiasmo en los frentes y en la retaguardia. El Estado omnipotente volvió a operar en contra nuestro, al extremo de quedar cogidos entre dos fuegos: el del enemigo y el de una República embadurnada de rojo.

Cerrar los ojos a la experiencia es delictivo, compañero Campio Carpio. Que ante la magnitud de la sublevación fascista temimos la pérdida de la contienda y cedimos a la presión gubernamentalista, conformes. Que puestos en situación «nueva», contradictoria, absurda, descendimos varios grados, Sebastián Faure ya nos lo dijo. Y no faltaba que nos lo dijera, pues en lo íntimo de nuestra conciencia constaba la confesión del delito. Mas, había que ganar la guerra. ¿Cómo? No importaba ; había que ganarla y eso era todo.

Sin embargo, la perdimos. Respondan de ellos las docenas de miles de compañeros que Franco nos mató como represalia de triunfador sin entrañas. Respondan de ello los miles de compañeros que han perecido abrumados por el exilio.

Y no sólo perdimos la guerra ; perdimos también la entereza anarquista, un bien moral que difícilmente recobramos. Un cuarto de siglo después aún permanecemos amarrados en intención a un Estado «democrático» en nombre de la C.N.T., de un socialismo libertario, de un sindicalismo positivista y no sé cuántas otras «novedades». La franqueza libertaria de antaño está ausente, porque palidecen las convicciones. ¿Buenas intenciones? ¿Compañeros excelentes? No cabe duda. Ellos y nosotros hemos sufrido, luchado, vibrado y temido al unísono. Una tremenda etapa social ha hemos realizado juntos. Pero, ya, en mucho disonamos, nuestras concepciones ya no parecen ser las mismas. Bien hablamos, unos y otros, lenguaje castellano ; pero en muchas ocasiones no nos entendemos. Conocemos la amargura del diálogo de sordos. Ellos deben sufrir, como sufrimos nosotros. Y gran suerte será si el sosiego, la comprensión, el deseo común se reimponen. Sería la salvación de la CNT, que por senderos cooperativistas, municipales, mutualistas y legalistas se iría diluyendo hasta la evaporación ; y por la vía recta de un ayer que nosotros aceptaríamos sagazmente rejuvenecido, con la oposición tajante de compañeros de siempre, desafiaríamos la impopularidad en este tiempo prosaico, desidealizado, y andaríamos nosotros, sólo nosotros, con nuestra verdad anarquista a cuestas observados por una generación salida del régimen franquista que no comprende anarquismo, ni siquiera socialismos ni republicanismos. Reduciendo la moral de una CNT verdaderamente libertaria, amigo Campio Carpio, cederíamos terreno al sindicalismo amorfo, cerraríamos contundentemente el poderoso y esperanzador ciclo anarquista del sindicalismo español abierto al porvenir, entregaríamos el destino de la revolución española, de la liberación integral del pueblo, a manos profanas y pecadoras, políticamente o católicamente consideradas.

Sólo con quedarnos a la derecha del comunismo, la causa del cenetismo estaría perdida. Sólo contactando con la Iglesia a través de su sindicalismo de doble juego, dejaríamos enterrados y sin justicia a dos millones de cadáveres, a dos millones de personas queridas sacrificadas, no por el figurón Franco, sino por la Iglesia y la Banca y el charreterismo que la sirven.

El Vaticano es nuestro enemigo, porque es amigo de nuestros explotadores y verdugos ; porque estuvo en la preparación de la guerra de 1936, aunque el abad Escarré sostenga lo contrario.

Amigo Campio Carpio, los libertarios de hoy perdemos franqueza cuando hablamos torcido, o empleamos la sordina, la figuración, el amortiguamiento. Comprendemos la falta, y orillamos. Nos estorba ya la línea recta, la expresa sinceridad con la que ayer nos hacíamos querer de los trabajadores. Ya no irradiamos, ya la niebla nos simpatiza ; por ello arriesgamos empequeñecernos.

Cabe reaccionar para que el porvenir del anarquismo no se anule agobiado por las cenizas de nuestras decepciones, de nuestro vacilar, de nuestra inconstancia de un cuarto de siglo.

Vosotros, los lejanos, ¿por qué no aportáis calor de idea en vez de cierzo andino? ¿No tenemos bastante con el interminable clima invernal del exilio?

JUAN FERRER

DEL CISMA COMUNISTA

División del P. C. Español

SI en los partidos comunistas latinoamericanos la polémica entre Moscú y Pekín ha causado pocos efectos, pues están tan burocratizados que sus dirigentes nunca se permiten el lujo de disentir no ha sido así en el Partido Comunista español. De lo que ocurre entre sus militantes en España, desde luego es difícil saber algo, aunque probablemente tienen pocos ecos de la polémica y éstos sólo a través de la prensa oficial española, que evidentemente miran con desconfianza.

En cambio, sabemos lo que ocurre en los grupos del Partido Comunista español que están en el exilio. Estos grupos han visto sus efectivos muy mermados, en los últimos años, porque gran parte de sus componentes, recibieron instrucciones de regresar a España en cuanto consiguieran permiso de las autoridades de Madrid. La mayor parte de los efectivos de base (y de dirección intermedia) del Partido se encuentran ahora en España. En el exilio viven, sobre todo, los dirigentes superiores (Francia, México, URSS y Checoslovaquia) y algunos grupos de militantes que, por razones particulares o por motivos jurídicos, no han podido regresar a España.

Una parte de los militantes de vieja fecha, por otro lado, ha ido a Cuba, donde, muy discretamente, ocupan lugares de dirección, especialmente en las milicias. De este grupo no se sabe tampoco cuál es la posición respecto a la polémica chino-soviética, aunque cabe suponer que se halla directamente controlado por el Partido Comunista cubano, en lo que se refiere a « pureza » ideológica, si bien debe depender, por lo referente a instrucciones de actuación, de algún organismo soviético con sede en Praga, que es la ciudad donde están las oficinas rusas que se ocupan del Movimiento comunista en América Latina y en España.

⁂

Para el militante comunista español, la etapa actual es de desconcierto. Por un lado, su Partido mantiene la posición de que debe conseguirse la « reconciliación nacional » de los españoles. Por otro lado, han de defender, a pie y a caballo, la « revolución » cubana, en la que, ciertamente, no hay nada de « reconciliación ». Lo lógico, para estos militantes comunistas, sería que su partido adoptara en España la misma posición que en Cuba o en Cuba la misma que en España, tanto más cuanto que, por largos años, la propaganda de su partido ha presentado a España como un país que se halla en una situación semejante (y aun peor) que la Cuba de Batista.

Entre los comunistas — pocos en número, pero todos ellos con ciertos grados en la jerarquía del Partido — que residen en Polonia, en la URSS, y sobre todo, en Checoslovaquia, la influencia de la « destalinización » no deja de inducirlos a preguntarse por qué el Partido Comunista español conserva los mismos dirigentes ahora (nombrados desde arriba) que en la época de Stalin. En un mundillo en que las intrigas, el chisme sobre la vida privada y la adulación tienen más importancia que la reflexión política, resulta desmoralizador que los cambios en la dirección de la URSS no hayan entrañado cambios en la dirección del Partido Comunista español. Para los residentes en Praga, todavía ha de resultar más difícil la situación, puesto que asisten ahora a la rehabilitación de Slanky, André Simon, Clementis y otros, a muchos de los cuales habían conocido en la guerra civil española y cuya « culpabilidad » tuvieron que aceptar cuando se les sentenció y ejecutó, hace nueve años.

No es fácil que las diferencias, si no ideológicas, sí de táctica, de interpretación de la realidad, se manifiesten en el seno del Partido Comunista español. Está éste tan burocratizado, su aislamiento con respecto a otros grupos españoles en el exilio es tan completo que el militante comunista español no encuentra modo de expresar ninguna discrepancia o duda.

⁂

Pero discrepancias las hay. Podría decirse, en líneas generales, que existen tres corrientes — más bien que tendencias —, cada una de las cuales quisiera que el Partido Comunista español adoptara una posición semejante a la de otro partido comunista. En este sentido, el mimetismo — aunque ya no monolítico — persiste.

Une corriente es la que podríamos llamar kruschevista, en el sentido de que apoya la posición de Kruschev en su polémica con Pekín. Otra, es maoísta, pues se siente más identificada con la posición de Pekín y quisiera aplicarla a las cuestiones españolas. Finalmente, entre los elementos menos viejos y los « intelectualizantes » hay una corriente toglitista o policentrista, que quisiera que el Partido adoptara una posición semejante a la del Partido Comunista italiano.

Naturalmente, la actitud soviética frente a la cuestión española (voto en la ONU en favor de la entrada de España, retención del oro español por Moscú, relaciones comerciales con Madrid) da buenos argumentos a los elementos pro-chinos.

Es curioso señalar que entre los elementos procedentes de partidos « pequeño-burgueses », (republicanos), que se dejaron seducir durante o después de la guerra civil — muchas veces por el ofrecimiento de ventajas materiales — predomina, con mucho, la tendencia favorable a Kruschev, posiblemente por las mismas razones que los indujeron a ingresar en el Partido Comunista.

La dirección del Partido, claro está, es servilmente pro-kruschevista. Para impedir que sus militantes conozcan la literatura china y albanesa editada en español, ejercen toda clase de presiones.

El resultado de todo esto es que el PCE está muy dividido, de hecho y, a consecuencia de ello, casi inactivo.

PEDRO ZAMORA

CRONICA INTERNACIONAL

(Viene de la página 4.)

miles de sus afiliados, así como los de la CNT de España, desaparecen en los campos de exterminio y en los batallones de disciplina alemanes. Otros miles se alistan en los ejércitos de la democracia convencidos que aquella marcha, a veces trágica, a veces triunfal, los conducirá a Madrid. Fue sólo una ilusión, pero en aquella época nadie lo sabía. El fascismo oficial se derrumba. Llega la paz. Una paz que encontró una Europa destruída, hambrienta, cansada y moralmente deshecha. Hubo un dilema. El capitalismo mundial había dado su última batalla e implantar los viejos sistemas de explotación y represión significaba ir contra la lógica. Había que encontrar otros medios y encontrar un sistema más seguro y eficaz para acabar con las exigencias de los trabajadores. El capitalismo europeo por unos instantes titubeó. No había dinero, no había crédito ni fábricas. Destrucción por doquier. ¿Qué hacer?

Intervino América y propuso la disyuntiva : O poner en pie otra vez Europa o correr el peligro de una última, definitiva revolución, esta vez europea, que habría sacudido los cimientos de su organización, de su bienestar, de su comercio. Además Rusia, aunque duramente tocada, estaba al acecho. El comunismo era una ilusión y una esperanza para los pueblos hambrientos y prever el resultado de la transformación del orden europeo era harto fácil.

La opinión y los consejos del capitalismo y de la reacción norteamericanos no admitían réplica : «Os ayudaremos. Es interés nuestro y vuestro. Pero tenéis que seguir nuestros métodos y nuestra política, porque vuestros métodos anticuados no tienen más razón de existir.»

Los gobiernos europeos aceptaron y América volcó sobre Europa billones de dólares. Surgieron fábricas, se rehicieron las ciudades. Desaparecieron los escombros. Fueron aumentados los sueldos. Hubo destajo y crédito para todo el mundo y el obrero implantó, de su propia voluntad, la jornada de diez, doce y hasta de catorce horas. Un frenesí y un viento de locura invadió Europa. Al salir de una noche de tormenta, de hambre, de miseria, de delitos, de bajezas y de heroísmos que había durado cinco años, el hombre quiso vivir de la manera mejor y alcanzar un bienestar lo más rápidamente posible. Una propaganda psicológica, técnicamente estudiada, lo emborrachó y lo ayudó. El cine, la radio y la televisión hicieron el resto. Cada miembro de la sociedad quiso y quiere vivir su vida. La familia, como entidad moral, ha desaparecido prácticamente. No tiene ya ésta ninguna ligazón moral con sus miembros.

En España, aunque tarde, empieza a pasar lo mismo. La emigración de las regiones más atrasadas se vuelca al extranjero y también a las regiones tradicionalmente más prósperas del país. Es un éxodo de individuos aislados y de familias enteras que se presentan en los centros oficiales y comerciales con el único afán de satisfacer su hambre, casi sin ningún bagaje moral y social, vestidos tan sólo de andrajos y dispuestos a aceptar cualquier sueldo a cualquier condición. Casi como sus hermanos europeos de los años que van desde el 45 al 50, no conocen descanso y las doce horas de trabajo son un sueño. Hay obreros y artesanos que logran trabajar 16 horas para lograr poco más de la paga de un día. Campos y pueblos enteros quedan abandonados y los grandes centros, como Barcelona, se ven abarrotados de gente sin arte ni oficio, dispuesta a cualquier trabajo. La prostitución es un espanto y las enfermedades también.

En medio a todo esto, estamos nosotros.

¿Qué tenemos y qué debemos hacer?

La respuesta es difícil. La CNT, la FAI, los compañeros de experiencia sindical, de experiencia revolucionaria, se encuentran en el exilio. Además la mayoría pasamos de los cincuenta. Una edad en la cual la velocidad inicial adquirida durante la revolución, va menguando cada día más. Algo, mucho o poco, quién sabe, hubiéramos podido hacer en el 43, en el 44, hasta en el 45, cuando los días de la dictadura eran inciertos y una especie de pánico cundía en España, entre los hombres de gobierno y los jerifaltes de la Falange. Las fuerzas del interior de España estaban ansiosas de derribar el régimen y no esperaban otra cosa que la voz de alerta y una ayuda del exterior... El exilio, todo el exilio, confió nuevamente en la democracia internacional. Y el tiempo pasó lentamente. Sobrevino la escisión, y el desaliento cundió entre las filas confederales y anarquistas de ambos lados de los Pirineos. Muchísimos se cansaron y empezó el éxodo, favorecido por las democracias, de los combatientes españoles hacia todos los países del orbe. Había que desmembrar y destruir lo más pronto posible sindicatos y cuadros revolucionarios. Y así, poco a poco, fuímos cogidos todos, o casi, por el afán de vivir, de hacer dinero, de alcanzar una seguridad material. Y a ésto nos dedicamos. No todos, pero fue la mayoría.

ANTONIO PERETRA

(Continuará.)

«VIDA SINDICALISTA»

Monografía sindical de una comarca catalana. Aportación a la historia general de la C. N. T.

Su precio: 30 francos antiguos. Pedidos a esta Administración.

Comuniqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)

TELEPHONE : TRUdaine 78-64

PERMANENCE Au siège, tous les jours, sauf dimanche et lundi de 14 à 18 heures.

Secrétaire confédéral : Joseph SORIANO
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS, 9e

Trésorier confédéral : Gérard CONTE.
39, rue de la Tour d'Auvergne, ARIS, 9e — C.C.P. 11.493-55. Paris

Rédaction et Administration du « COMBAT SYNDICALISTE »
SORIANO J., Fontenay-sous-Bois (Seine) - C.C.P. 14.103-62 - Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
REUNIONS GENERALES TOUS LES TROISIEMES DIMANCHES DU MOIS

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol.

U. L. DE CHOISY-LE-ROI - FOYER DES SOCIETES
Rue du Dr. Roux - Salle n° 11
Permanence : Chaque dimanche à 10 heures

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat, Bourse du Travail.
UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les 1ers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations tous les dimanches, de 16 à 18 h., au Continental Bar
Adresser toute correspondance à Pijoan Amor, 5, rue de la Bédoyère, Perpignan

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, n° 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Correspondance : Bourse du Travail, Salle 15 bis (côté Mutualité)
Permanence : Même lieu, les mercredis de 18 à 19 heures.

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis), Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement).

S. I. A.

CALENDARIO 1964

Ha aparecido en alarde artístico y solidario.

Precio, 3 francos actuales.

Pedirlo en todos nuestros puestos de venta.

Mensaje a las mujeres del mundo

En el umbral del año que comienza lanzamos una llamada a todas las mujeres del mundo, sin distinción de edad, estado, posición social, raza o color, invitándolas a realizar un examen serio y reflexivo sobre los múltiples problemas que la hora actual nos plantea.

Hemos dicho muchas veces y repetimos ahora, que no se trata de consignas clásicamente económicas, aumento de salarios, aprendizajes técnicos o profesionales ; ni de alcanzar solamente un nivel cultural superior, títulos universitarios, etc., que nos sitúe en condiciones de igualdad, competencia y capacidad al nivel del hombre.

No, no se trata simplemente de esto, pues tiempo ha que quedó demostrado que la inferioridad de la mujer es un mito creado por los teólogos, los moralistas, los legisladores. Que desenvolviéndose en igualdad de condiciones tanto en el aspecto biológico como en el intelectual, la mujer es equipotencial al hombre.

Socialmente, podemos las mujeres, asimismo, si nos lo proponemos, ser la perfecta igual al «hombre emancipado».

Es en el aspecto social en el que dirigimos esta llamada enérgica, fraternal y cariñosa a todas las mujeres del mundo, por entender que es en el conjunto social, en el conglomerado social universalmente hablando, en este conglomerado social repetimos, compuesto por el medio económico, el medio religioso, nacional, de clase y de clima, el que con sus intereses creados, produce en todas las latitudes eso que hemos dado en llamar el medio ambiente, es decir, la sociedad en que vivimos resultando que es en la base misma de la sociedad actual donde radican las causas del desequilibrio social que padecemos.

Es por ello que decimos que no se trata de adquirir una preparación técnica, artística, profesional, etc., que se nos da generalmente condicionada a las necesidades del conjunto social compuesto por el capitalismo, el Estado y la religión o religiones, para constreñirnos y adaptarnos a la mediocridad del medio ambiente. No, hermanas, amigas, compañeras ; las mujeres, al incorporarnos a la lucha social, debemos hacerlo con el pensamiento puesto en objetivos más elevados, más concretos : hemos de entrañarnos del problema a partir de su raíz, poniendo todos nuestros conocimientos, todas nuestras energías, y despojándonos de todos nuestros prejuicios, conjugando nuestros esfuerzos con los de los hombres, en dos puntos concretos : la destrucción de esta sociedad, luchando contra todas las injusticias, contra todas las tiranías, haciendo nuestra la causa de la emancipación humana, contribuyendo a crear, con una mente limpia de todo prejuicio, una nueva sociedad, una nueva convivencia social, humana, justa, en consonancia con las características propias y naturales del ser humano.

Sólo cuando los hombres y las mujeres de todas las latitudes comprendamos que todos en esa conjugación de esfuerzos somos llamados, allá donde quiera que estemos radicados, a llevar a la práctica la destrucción de esta vieja y arcaica sociedad, sólo haciendo esto y disponiéndonos con espíritu libre de ansias de poder, de envidia, de codicia, de toda restricción religiosa del pensamiento, del nacionalismo, del patriotismo, sólo después de conseguido esto será posible no luchar, sino crear algo nuevo, una sociedad nueva que nos permita desbrozar el camino a las nuevas generaciones.

Con el deseo esperanzado de que, en el año empezado sea un hecho relevante la incorporación de la mujer a la lucha social, por la conquista de una nueva sociedad, enviamos un saludo fraternal a cuantos luchan por la emancipación humana, especialmente a los que en las cárceles y prisiones sufren con mayor rigor las injusticias de la « justicia» de los regímenes totalitarios que padece el mundo.

Por MUJERES LIBRES de España, exiliadas en Gran Bretaña.

La Comisión.

Reflejos de nuestro Pleno

El día 22 de diciembre próximo pasado, se reunió el Pleno Regional de Normandía.

Pese al malestar de las carreteras, se reunieron varias delegaciones, desafiando al mal tiempo, es decir, contra viento y marea. Después de cambiarse saludos cordiales entre compañeros, se pasó a la constitución de dicho Pleno, que por cierto fue rápida y sencilla. Acto seguido se pasó a los informes de las diferentes secretarías, por cuya labor los reunidos manifestaron entera satisfacción, reconocidos la abnegación y el empeño demostrado por los compañeros que ostentaban los cargos de durante el período. Se aprobó también el informe del director del « C. S. ». Se propusieron y aceptaron todos los cargos por unanimidad completa. Ante el problema de votación para proponer ciertos cargos, el Pleno consideró que Normandía seguiría con la estructura actual, sin importarle nada de lo que en otros sitios puedan hacer, con relación a la materia. Se estudió la posibilidad de tirar un boletín regional con carácter interno, para ejercer nuevas plumas, que nos harán falta en el futuro. Entre tiempo tuvimos la visita de unos compañeros franceses que vinieron a saludar a los delegados.

Se pasaron otros problemas por el tamiz, y finalmente con unas palabras del presidente y del secretario general entrante, se clausuró el Pleno en un ambiente de perfecta fraternidad. Ahora con el año nuevo, a empezar nueva gestión, deseando a los compañeros acierto y buen apoyo por parte de todos. Sólo cabe una pregunta : ¿hasta cuándo continuaremos así, en condición de exiliados?

Un espectador

Sin dejar rastro

Y todavía no hemos llegado a plasmar lo que vive y germina en nosotros, en el hombre-pueblo, ansioso de libertad y de justicia, porque la reacción lo quiere todo para ella, que es la única explotadora por la gracia del Dios del dinero, que es el Dios a quien indiscutiblemente evoca y adora.

Historiar la reacción desde sus primeros pinitos, desde su alborear es descubrir lo mucho que no dice de los millones y millones sacrificados a su imperio, pero ¿para qué estudiarla o historiarla ahora, si todos los días está delante de nosotros vigilando todos nuestros movimientos? Es una espía a gran escala, y si no vigilara no viviría.

Sus acciones. Todas sus acciones, sin excepción, llevan el marchamo de la soberbia, del despotismo, de la autoridad, de la cólera, de la ira en su apogeo, en su medio, en su actuación. Ninguna de sus acciones merece el elogio, la admiración, el respeto. Todas son acreedoras del desprecio. La reacción es el forúnculo del Pueblo, que ha de extirparse, y extirparla sin que tiemble el pulso al ejecutor.

Desde tiempo inmemorial vivimos a capricho suyo, como ella quiere que vivamos, y, vivimos así porque aún no nos hemos decidido a liquidarla. La maldecimos, decimos pestes de ella, pero la consentimos y la obedecemos lo suficiente para no descuajarla, si así no fuera tiempo haría que su exterminio se habría realizado.

Pero ¿a quién representa la reacción? A todo lo que causa perjuicio a la humanidad, porque es ella quien lo explota y fertiliza. Nadie más que ella cultiva la planta del mal.

La reacción monárquica y la reacción republicana es toda lo mismo, sólo cambia en el color, no en los hechos. Según hemos visto en el trasegar de sus días, su actuación, su presencia es igual con uno u otro sistema político. La Iglesia y el Estado son los principales animadores y sostenedores de que el pueblo siga siendo eslacvizado por las necesidades de los dos. No hay reacción sin Iglesia, como no hay Iglesia sin Estado.

De la reacción han surgido los crímenes más crueles, sanguinarios y abominables. De la reacción han arrancado siempre las guerras antiguas y modernas, recogiendo después el fruto con su tanto por ciento mayor de beneficio.

Es la reacción quien impide la emancipación de los Pueblos, ya que emancipados éstos sería tanto como matarla. Su instinto es perverso y no tolera nada que atente a su integridad. Todo esto o parecido se viene diciendo desde hace siglos, pero la reacción no ha sido aún destronada. Se mantiene aún en su pedestal en acción de desafío. Ninguna renovación se advierte en ella. Amenaza y amenaza con carácter repulsivo. No concede ni un milímetro de espacio a nadie ajeno a su régimen de gobierno. Con ideas malévolas recorre los centros de enseñanza y recreo, informándose detenidamente del ambiente que se respira.

Pero la culpa es nuestra, de todos los hombres apolíticos, antiestatales, porque continuamos predispuestos a sufrir y aguantar el trato practicado en nosotros, sin que asome a nuestros labios el más pequeño signo subversivo. Nos resignamos a ser las eternas víctimas suyas, mientras nuestras miserias se acrecientan y nuestros hogares padecen los efectos de nuestra conformidad.

Y como la reacción es la serpiente que estrangula, se enrosca a nuestro cuerpo y bajo su presión nos convierte en seres sin importancia, a no ser que perezcamos.

Jamás nos veremos libres de las garras reaccionarias si no hacemos nada por nuestra liberación. Hablar, gritar, escandalizar, pero nada en concreto para su extirpación. Todo esto es como una simple caricia, no como un bisturí en mano del experto cirujano, presto a ejercitarlo como medida de enseñanza.

« No basta decir queremos matar la reacción. Hay que matarla, es preciso extirparla, y no se la extirpa con decretos. Al contrario — y lo pruebo con la Historia en la mano — los decretos y en general todos los actos de la autoridad no extirpan nada, eternizan lo que quieren matar. — *Bakunin.* » Luego, hemos de ser nosotros, ha de ser el Pueblo de trabajadores, quien revistiéndose de todas sus facultades lo embista, decidido a darle fin por los siglos de los siglos. Cerca de cien años ha que Bakunin señaló la pauta que había de seguir el hombre inconformista y revolucionario. Cerca de un siglo también que Carlos Marx dividió a los trabajadores en provecho de la reacción.

Y Bastiat, economista francés del siglo XIX, dice : « Nuestro principio es el siguiente : El menor contacto posible entre los gobiernos ; el mayor contacto posible con los Pueblos. ¿Por qué? Porque el contacto con los gobiernos compromete la paz, en tanto que el contacto con los Pueblos la garantiza. » Nuevo ayer y nuevo hoy es este pequeño fragmento y debemos recoger la enseñanza y aplicárnosla para la forma de actuar contra la reacción, que todo lo pudre y falsifica. En ella está el poderío, el asesinato, la aversión irascible a lo que considera negativo para su existencia. De dominación dictatorial y nunca arrepentida, su estancia en la tierra es una amenaza perpetua.

Cuántos estragos ha causado a la humanidad. Cuántos desgarramientos desconsoladores ha ocasionado en la psicología social. Cuántos túmulos hay levantados en la tierra conteniendo los restos mortales de aquellas personas que sucumbieron a lo largo de su historia escrita con la sangre del hombre libre, pensador y revolucionario. Cuántas monstruosidades y crueldades hay registradas en su haber.

Si. Todo eso es verdad, horriblemente verdad ; pero la reacción ejecuta cuando ha de ejecutar sin que nadie se asombre, y repite y repite cada vez que lo considera saludable para que su vida nefasta bajo la potencia ira, que es quien en el curso de su existencia manda a los pueblos que están bajo sus garras de fiera hambrienta.

Asombro causa que en este siglo de tantas luces haya todavía ese germen de desastrosos hechos, insaciable de todo y de todo dueño, porque, al parecer, así lo quiere el Pueblo, cosa que no es cierta, en todas sus partes, pero el efecto que causa no es otro, al comprobar con datos categóricos su falta de decisión y coraje para arremeter contra esa potente muralla.

Nos hallamos aún sometidos a su poder, a su inmenso poder tradicional, y, en el espacio de tiempo que ha pasado desde su advenimiento a nuestros días, sólo crímenes morales y físicos ha ido sembrando.

Ayer con reyes monárquicos y absolutos, y hoy con presidentes republicanos presidencialistas o no, ella, la reacción, no ha perdido nada de sus fuerzas ni de su influencia. Su desarrollo no se ha paralizado, ni tampoco su exigencia y coacción. Por muchas vueltas que se dé alrededor de sus fundamentos no alcanzaremos nada si no los atacamos directamente con la virilidad propia del caso y los destruímos, por completo, sin dejar rastro alguno que permita su resurrección.

MINGO

ANTENA

GARCIA POLANCO fuera de peligro

Aunque a las autoridades del Canadá les diera por fallar contra el compañero Bernabé García Polanco, del cual han dejado de sospechar que fuese terrorista separatista, limitándose ahora a acusarlo de haber entrado subrepticiamente en el país, nuestro amigo ya no corre peligro de extradición a España por estar admitido en la acogedora nación de Méjico, según indica el telegrama que a continuación reproducimos :

«México D. F., Jan. 16-1964. Francisco Rebordosa. Concedido asilo político Bernabé García Polanco. Acudan consulado México, remitan tres fotografías filiación completa, pasaporte republicano.—Feduchy.»

A la notificación (confirmada) de la libertad del compañero Cristóbal Vega Alvarez, añadimos ésta de la salvación del inquieto compañero Bernabé García Polanco, expuesto durante dos meses largos a ser entregado a la marinería franquista para su conducción a España, con calvario fascista seguro.

Nos place consignar que las gestiones directas para la consecusión de esta feliz salida para García Polanco, han corrido a cargo de S.I.A. canadiense, Sección de Montreal.

NO VIGILARON BASTANTE

CADIZ.—En aguas de Algeciras ha naufragado una lancha de vigilancia costera de la Comandancia Militar de Marina, pereciendo ahogados dos soldados y dándose por desaparecido un tercero. Vigilando contravenciones no se dieron cuenta de una vía de agua que les hundió la embarcación antes de llegar a tierra. Otros siete tripulantes alcanzaron tierra a nado. Los marinos muertos se llamaban Francisco Perles Pastor y José Marno Torrado, y el desaparecido Pedro Martín García.

INFELICES PASCUAS

MADRID.—2.000 accidentes de la circulación que produjeron 99 muertos y 2.288 heridos se han registrado en España en las pasadas fiestas de Navidad y Año Nuevo.

LA MISERIA EN 30 PROVINCIAS

MADRID. — Dice «El Alcázar»: «Existen en España treinta provincias con renta inferior a la media nacional. Esto es significativo. No pueden abandonarse treinta provincias por razones económicas. Pero el amplio desarrollo precisado será también un grave obstáculo para el éxito del Plan de Desarrollo.»

SENTIDO COMUN EN EL MERCADO COMUN

PARIS.—Desde febrero de 1958 el Gobierno de El Pardo tiene presentada instancia en el Mercado Común para ser admitido en el mismo. Hasta ahora dicho Gobierno no ha obtenido respuesta, en vista de lo cual —según el diario «Le Monde»—, Francia se inquieta del porqué de tal silencio.

HOMENAJE INTERESADO

MADRID. — Prosiguiendo la atracción de valores intelectuales exiliados, los organismos idóneos del Estado prosiguen su labor homenajista de cálculo y sin pasión alguna. Recientemente le ha tocado el turno a Alejandro Casona, al cual le ha sido concedido un premio cualquiera por su obra archiconocida en el extranjero «Los árboles mueren de pie».

SIGUE LA CLAUSURA DEL OMNIUM

BARCELONA, (OPE). — Ha transcurrido de sobra un mes desde el cierre del « Omnium Cultural » efectuado por un grupo de policías capitaneados por el bizarro Creix, cumpliendo órdenes directas del gobernador civil, inspirado en este caso por el doctor Jaime Delgado, delegado en Barcelona del ministro ahora más popular del Gobierno, el « liberal » Fraga Iribarne.

El señor Millet Maristany, presidente del « Omnium », después de haberse entrevistado en vano con el gobernador civil, marchó a Madrid y logró una audiencia de Camilo Alonso Vega, ministro de la Gobernación, impetrándole por la reapertura del « Omnium ». El ministro recibió y atendió al señor Millet correctamente prometiéndole interesarse por el asunto. Pero también es cierto que a los diez días de la entrevista, el asunto continúa igual, es decir, que lo que Creix clausuró continúa clausurado.

LA GENTE ABYECTA

MADRID.—Estuvo en El Pardo una representación de la comisión de fiestas de Valencia para regalar juguetes a los nietos del tirano Francisco Franco. Por rastreros, esos comisionados tienen ganada una distinción merecida : ser expuestos a la vergüenza pública.

EL ASESINATO DE VICTOR BASCH, INTELECTUAL ANTIFRANQUISTA

PARIS, (OPE). — A los veinte años de haber sido asesinado el profesor Victor Basch, un artículo de « Le Monde » recuerda los siguientes datos de aquel eminente intelectual antifranquista .

« Victor Basch fue un tenaz defensor de las instituciones republicanas y de los principios fundamentales de la democracia, así como de los derechos y aspiraciones del mundo del trabajo. Como presidente de la Liga de los Derechos del Hombre, todas sus acciones, sus intervenciones y sus vigorosas protestas estuvieron también inspiradas por su idealismo republicano y su espíritu democrático. El humanismo de Victor Basch, nutrido de pasión por la libertad, el pensamiento crítico y el sentimiento de justicia, condenó en las aventuras coloniales de Mussolini en Etiopía, en el pronunciamiento de Franco en España y en los sucesivos golpes de fuerza de Hitler, las doctrinas fascistas y las dictaduras totalitarias, sus crueldades demenciales y su locura de dominación. A los 77 años, bajo la ocupación alemana, tomó parte en la Resistencia. El 10 de enero de 1944 Victor Basch y su esposa fueron salvajemente asesinados cerca de Lyon por un miliciano, esbirro de Darnand. »

DIOS YA NO PROTEGE A SUS FIELES

MEJICO (AFP). — Veinte personas han resultado muertas y cuarenta heridas en la iglesia del pueblo de Tetelcingo, a un centenar de kilómetros de Méjico, al estallar la reserva de explosivos de petardos para las fiestas religiosas. El periódico «El Universal», que informa del accidente, precisa que la explosión, provocada por un petardo lanzado malintencionadamente, se produjo cuando la iglesia estaba llena de fieles. La iglesia también ha quedado prácticamente destruida.

ESPAÑA - U.R.S.S.

MADRID. — En los puertos de Gandía y Burriana hay dispuestas para embarcar vía Odesa 79.000 cajas de naranja escogida. Es una consecuencia de la entrevista sostenida por diplomáticos franquistas y comunistas en la capital de Inglaterra. Otros envíos de materiales españoles a Rusia están previstos, igual que la recepción de materiales soviéticos son atendidos en los principales puertos de España, principalmente en los de Bilbao, Cartagena y Barcelona.

LA REPRESION

MADRID. — La Dirección General de Seguridad afirma haber descubierto un complot armado con la consiguiente deetnción de «terroristas». El cuerpo del delito real o amañado son unos fusiles de tiro al blanco y otros objetos de deporte, al decir de la policía sustraídos de un almacén de objetos de tal especie. Se dan los nombres de dos detenidos : Francisco Badó y Antonio Ariño Gallego.

EL REGRESO DEL PAYASO

MADRID.—Procedente del exilio ha llegado a ésta Jaime Mirevitlles, antiguo demagogo del POUM, pasado a la Esquerra, director general de propaganda de la Generalidad durante la guerra, periodista filo-franquista en América, e incondicional de Fraga-Iribarne a última hora. Un producto espúreo de la noble ciudad de Figueras.

COMUNICADOS

SUSCRIPCIONES

SUSCRIPCION PRO DETENIDOS

Suma anterior : 26.590,36 francos.

Cahors : Torner 5,00 ; *Torino (Italia)* : Angelo Meumio 24,00 ; *Perpignan* : Salvador Casanovas 10,00.

Total : 26.629 36.

SUSCRIPCION PRO FAMILIAS DELGADO - GRANADO

Suma anterior : 6.246,17 francos.

Cahors : Torner 7,80 ; *Torino (Italia)* : J. Ferrezzi 194,00 ; *Perpignan* : Salvador Casanovas 10,00 ; *Vitry* : Un amigo de los perseguidos 100,00.

Total : 6.557,97 francos.

SUSCRIPCION PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS MES DE ENERO

Lista III

Suma anterior : 817,50 francos.

Angoulème : Perla 18,00 ; *St-Etienne* : S Martín 7,00 ; *Perpignan* : Vicente Moreno 10,00 ; Pedro Calvo 10,00 ; S. Casanovas 10,00 ; *Chalet* : Morera 18000 ; *Laroque d'Olmes* : J. García (Venta postales Ed. E. C.) 15,00 ; *Evreux* : Castillo (venta tarjetas Ed. E. C.) 30,00 *Cahors* : Torner (giro 10-12-63) 20,00 ; Torner (giro enero) 10,00 ; *Egligny* : Juan de D. Galán 13,00 ; *París* : José Luquín 18,00 *La Charité* : Peincede 10,00 ; *París* : Un confederal 10,00 ; Francisca Vega y Joaquín Satué 5,00 ; Torner 5,00 ; *F. Local de París* : M. Alandi 10,00 ; A. Carbó 5,00 ; J. Arpal 10,00 ; F. Martínez 10,00 ; Jaén (4 veces) 14,00 ; Guillén 5,00 ; E. Bagés 10,00 ; J. Manent 10,00 ; J. Sasot 5,00 ; J. Giménez 5,00 ; S. Pérez 10,00 ; P. Ferrer 3,00 ; L. Caravaca 5,00 ; J. Pradas 5,00 ; Abelló 10,00 ; *Francfort* : Arufe 55,00 ; *París* : Alba 10,00 ; Trenc 5,00

Total : 1.208 50 francos.

F. L. DE PARIS

Reunión el jueves, 30 de enero, a las siete de la tarde.

FIESTA DEL NIÑO EN MONTAUBAN

La Sección Local y Departamental de S.I.A. organizan para el domingo día 2 de febrero, a las tres de la tarde, en la Casa del Pueblo de Montauban, la tradicional Fiesta del Niño

Nadie ignora en esta localidad y limítrofes la importancia de esta Fiesta, por lo amena y simpática que resulta para todos.

Además de la merienda de chocolatería y pasteles que se les distribuye a los niños, los compañeros y compañeras jóvenes que constan en el Grupo Artístico de Montauban, están preparándose para actuar artísticamente para que la Fiesta sea agradable a niños y mayores.

Se espera también la colaboración del trío « Los Tirantes Rojos », de Toulouse, acompañados de su profesora de piano. Canciones modernas. Canciones, recitaciones como de costumbre por los niños y niñas. Nuestra invitación cordial a toda la colonia española.

La entrada será gratuita.

ALIANZA SINDICAL (DROME-ARDECHE)

El domingo 2 de febrero, a las nueve y media, en el « Foyer » de la Sala de Fiestas de Valence, tendrá lugar una conferencia a cargo del compañero M. Buenacasa sobre el tema : « Perspectivas del Movimiento obrero español ».

Quedan invitados al acto todos los trabajadores españoles de ambos Departamentos.

F. L. DE OULLINS

Para el domingo 2 de febrero, a las nueve de la mañana, en el lugar de costumbre, se convoca a la militancia de esta F. Local a la reunión que se celebrará para terminar la discusión del día y nombramiento de nuevo comité. Se recomienda la asistencia de todos.

REGIONAL DE LEVANTE, PARIS

Celebrará reunión general el sábado, día 1 de febrero, en el sitio y hora de costumbre. Asuntos muy importantes a tratar.

CONFERENCIA EN BEZIERS

El día 2 de febrero tendrá lugar una conferencia a cargo del compañero Ramón Liarte, que desarrollará el tema : *El sentimiento de la libertad en el pensamiento español.* A las nueve de la mañana en el local social.

EN BURDEOS

Organizada por la F. L. en colaboración con la C. R. de Burdeos, gran conferencia para el domingo, día 2 de febrero, a las 10 de la mañana, en la Bolsa del Trabajo, 42, rue Lalande, por el compañero A. Lamela, con el tema : « Compendio sobre el origen del socialismo ».

Por la tarde del mismo día, a las 3 y media, y organizada por Cultura Popular, tendrá lugar en el mismo local, una gran fiesta familiar y solidaria : teatro, folklore, chistes, juegos instructivos y divertidos con intervención espontánea.

FESTIVAL EN ST-ETIENNE

Organizado para el 1 de marzo, a las tres de la tarde, en la «Amicale Michelet», rue Passamentier. El Grupo Artístico «El Progreso» representa la comedia «Entre doctores», cubriéndose la segunda parte con una espléndida tanda de Variedades.

Por el carácter solidario de la fiesta, se espera nutrida concurrencia.

Cercle Libertaire d'Etudes

A la Salle Lancry, 10, rue Lancry, Paris (Métro Jacques Bonsergent).

le 7 Février 1964

« 1917-1964, de la Révolution à la Réaction, évolution des pays de l'Est »

PARADERO

Estanislao Beriain desearía saber el paradero de su hijo Marcial Beriain. Dirigirse a Félix Hidalgo, La Croix d'en Haut, Vierzon (Cher).

Dictadura y crimen

MIENTRAS que los representantes del fascismo español viajan con toda clase de garantías en los países extranjeros, España se debate en la más horrible de las tragedias.

Dado el régimen dictatorial que impera allí, la prensa se ha de manifestar incondicionalmente al servicio del fascismo impuesto. De ahí que las páginas de los periódicos aparezcan repletas de cosas insustanciales, banales y ridículas.

Desde que triunfó la barbarie en nuestro país, las organizaciones obreras fueron deshechas. Los centros culturales que toleraban el diálogo razonado, la libre iniciativa, fueron suspendidos ; sus adherentes perseguidos, encarcelados o fusilados.

Por más que propagan las autoridades españolas «la liberalización del régimen», el derecho de reunión está prohibido. La clase trabajadora desorganizada, es víctima de la rapacidad burguesa.

Los derechos sociales que durante muchos años de lucha y de sangre conquistaron los trabajadores, fueron anulados. No existe otra razón que la del mauser y la pistola. Los idealistas, los pensadores se pudren en las ergástulas del Estado.

Los tribunales juzgan a capricho y a voluntad del dictador Franco. Los directores de las cárceles se hacen ricos robando a los presos hasta el pedazo de pan que les pertenece.

En las prisiones se sufre hambre, frío, miseria, humillación, olvido, dolor.

No se pueden manifestar los sentimientos. Ni exteriorizar la solidaridad. Hay soplones, espías en las fábricas, en los talleres, en los centros públicos, en todos los lugares de trabajo.

El solo hecho de nombrar a Franco, si no es para elogiarlo, puede dar motivo para caer en manos de la policía, de la Guardia Civil, y sufrir sus terribles tratamientos. Los que se atreven a protestar contra tanta injusticia, se exponen a ir a la cárcel o a sufrir el destierro.

Profesores, catedráticos, doctores, abogados, periodistas, hombres de ciencia, por el hecho de ser sensibles al dolor de sus semejantes, han sido fusilados, expulsados, suspendidos de sus funciones científicas, pedagógicas y culturales.

España entera sufre este tétrico drama. Pero dentro de tan desesperante situación, hay pueblos, regiones en que el abuso, el hambre y la miseria, se acentúa con mayor densidad entre las familias humildes.

Tal ocurre en Andalucía. País de grandes latifundios. Donde los salarios son bajos, misérrimos. La miseria no puede ocultarse ; se manifiesta en la calle, repleta de obreros parados, hambrientos, de niños, mujeres y ancianos que imploran la caridad pública.

El saneamiento de los pueblos es pura patraña. Los muladares, llenos de moscas y gusanos, infectan a los pobres campesinos.

El cemento destinado a la pavimentación de las calles lo emplean en sus casas los jerarcas del régimen o lo venden de estraperlo. Igual ocurre en la reparación de las carreteras. De vez en cuando utilizan unos cuantos obreros para que cubran los baches con tierra, en lugar del alquitrán.

Los burgueses, aparte de contar con la protección de la fuerza pública, no quieren a los trabajadores dignos y honrados. Se inclinan por la gente baja, sin escrúpulos, carentes de dignidad y de sentimientos. Miserables que se arrastren, que defiendan sus intereses, que maten a sus propios padres, si el caso llega, a cambio del mísero jornal que aperciben.

Acreditan estas afirmaciones, los datos que acabamos de recibir de un amigo que sufre el régimen fascista en Andalucía.

En esa Andalucía rebelde, digna y mártir en todas las épocas y regímenes.

En el cortijo Las Magallanas, ubicado en el término municipal de Espera (Cádiz), ha sido asesinado, recientemente, un joven trabajador y honesto.

El dueño de la propiedad, Víctor Bejarano Delgado, coronel inactivo del Ejército, confió la guardería de sus tierras a Isidro Maigne García, un falangista perverso, de los que más se habían destacado fusilando trabajadores indefensos durante la contienda española.

Este monstruo, perro fiel a su amo, de instintos criminales, que acaba también de matar a su propio padre de una paliza, recibió órdenes del propietario de la finca para que no dejase atravesar a nadie por las tierras que tan fieramente guardaba.

Para evitar un gran rodeo, el joven, que fue tan brutalmente asesinado, al ir buscando trabajo, sin intención de hacer daño al sembradío, atrevióse a cruzar la propiedad por un lindero que divide las tierras pertenecientes al mismo burgués-militar.

El asesino, que estaba al acecho, como el centinela que guarda un fortín, lo vio venir a larga distancia. ¡Todo el veneno de su cuerpo se le agolpó en la cabeza ! Cargó la carabina y apresuradamente le salió al encuentro.

Cruzaron unas palabras ; de excusas las del muchacho, provocativas e insultantes las del criminal.

Segundos después, un disparó seco rompió el silencio de la campiña. Los pájaros levantaron vuelo asustados. Leve inclinación de la víctima, abandonando el manillar de la bicicleta que llevaba, para ponerse las manos en el vientre y caer muerto al suelo.

Cuando los familiares del mozo fueron informados del alevoso crimen, así como toda la vecindad trabajadora de Espera, se congregaron en la plaza pública para dar su merecido al criminal.

La Guardia Civil, reforzada por los sicarios de los pueblos cercanos, apuntando con los fusiles a la multitud reunida, llena de ira y de indignación, consiguió llevarse al homicida que, pálido y tembloroso, se ocultaba entre sus protectores y amigos.

Ningún periódico ha comentado el horrendo crimen. Crimen que sabemos de antemano quedará impune. No ha sido un poderoso el asesinado, sino un trabajador, un anónimo, un desconocido para la semsiblería de moda, un HIJO DEL PUEBLO.

Queda una madre inconsolable, que llora todos los días al hijo asesinado en la flor de su vida. Una familia deshecha, llena de pena y de odio hacia el cobarde que llevó el duelo a su casa.

Queda también el sentimiento manifiesto de un pueblo, de unos trabajadores indignados, que aprietan los puños hasta hacerse sangre con las uñas, esperando la hora, el momento justiciero que ponga fin a tanto crimen y a tanta ignominia como existe.

J. HIRALDO

Necrológicas

JAIME CAÑIZAR ARRUFAT

En plena juventud, con 31 años de edad apenas, con la promesa de toda una vida por delante, vislumbrada desde el feliz hogar que compartía con su compañera y dos hijitas en París, donde residía desde hacía unos pocos años, ha muerto, víctima de un horrible accidente del trabajo este joven compañero hijo de familia libertaria aragonesa que, como tantas otras se exiló en 1939, arrastrando todas las calamidades que el éxodo trajo consigo.

Tres generaciones de la familia Arrufat pasaron al mismo tiempo la frontera pirenaica e ignoramos si el abuelo Cañizar les acompañaría también. Pero todos ellos honraron con esa nobleza aragonesa, hecha ya casi abolengo ,las ideas ácratas, nobleza que caracteriza a nuestro desconsolado compañero Antonio Cañizar, padre del malogrado muchacho.

Jaime, como toda su familia gozaba de grandes simpatías en Dreux, donde, desde el principio de la retirada se creó un refugio de españoles. Animó, junto con otros jóvenes, el núcleo de Juventudes Libertarias que vivió sus mejores tiempos cuando el paso por Dreux de Mejías Peña. Ya en París, se dio de alta en la Local parisina filjista y ahora cuando la vida parecía ofrecerle sólo sonrisas, un horrible y estúpido accidente acaecido el día 7 de enero hacia las seis de la tarde en su lugar de trabajo, la Chaudronnerie Industrielle de Romainville, le seccionó las piernas, cuando, por inadvertencia un obrero puso en marcha le broyeur-mélangeur que Jaime reparaba. Parece ser que la jornada de trabajo estaba terminada. Como quiera que sea, las consecuencias han sido terribles y esta desgracia ha causado gran consternación entre todos los españoles de esta localidad, sumiendo a la familia en el mayor desconsuelo.

El sepelio tuvo lugar en el cementerio de Dreux, habiéndose efectuado el traslado desde París el cadáver de nuestro malogrado compañero. Entierro al que acudió, junto con su familia y compañeros de organización, amigos franceses y españoles, una nutridísima representación de la colonia española.

A su compañera e hijitas, a su padre y hermanos, como a toda la familia, nuestras más sentidas condolencias en esta desgracia cuyo dolor compartimos, deseando que estas líneas fraternales fortalezcan vuestro ánimo.

Por la Federación Local de Dreux, el secretario, Cañete

JUAN FERNANDEZ

En esta locllidad falleció el día 4 de enero, a la edad de 74 años, el compañero Juan Fernández, tras una enfermeda dde cerca de dos años.

Pertenecia a la Regional del Norte, Sindicato de Oficios Varios de la F. Local de Bilbao. El compañero Fernández, oscuro entre los oscuros, amante de las ideas confederales desde su juventud, había abandonado su tierra de origen, Galicia, en busca de un mejor vivir. Siempre en la brecha, en épocas de clandestinidad por las tierras de Vizcaya, Alava y Guipúzcoa, donde, mezclado en su mercancía llevaba clandestinamente el aliento confederal de propaganda escrita o prensa prohibida.

Siempre constante y animoso, el compañero Fernández ha fallecido sin poder realizar su anhelo, volver a su tierra, pero no a una España franquista, de donde proposiciones de orden familiar no le faltaron, pero siempre firme en sus ideas confederales las rechazó.

A su última morada, donde se le acompañó civilmente, acudió gran cantidad de españoles y franceses.

A sus hijos, que en el término de tres años han perdido madre y padre, damos nuestro más sentido pésame.

F. Local de Angoulème

Servicio de librería

En français

TOLSTOI (Biographie).
«Education sexuelle et sensuelle», Dr. Mourgues 8,00
«Le Juif Errant», Eugène Sue, 3 vols. 15,00
Chefs-d'œuvre de la pinture, illustrés en couleurs.
LE TICIEN (Note biographique). 3,50
GAUGUIN (48 planches), biographie 13,00
L'art chinois idem, id. 13,00
RENOIR, idem. id. 13,00
CEZANNE, idem id. 13,00
RUBENS, idem, id. 13,00

En español

«Quinet», Felipe Alaiz 5,00
«Tipos Españoles», F. Alaiz .. 5,00
«Salvador Seguí : Su vida y su obra» 3,50
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina 2,80
«Revolución y Regresión», Rocker 18,00
«Sistema de las contradicciones económicas», Proudhon ... 15,00
«Nacionalismo y Cultura», Rocker 15,00
«La revolución desconocida», Veline 13,50
«La revolución desconocida», Voline (ed. francesa) 3,50
«Sakespeare», biografía por Landauer 17,50
«Psicología humana», Joao de Ferraz 10,00
«Confesiones de un revolucionario», Proudhon 10,00
«De la crisis económica a la guerra mundial», Henri Clade 6,50
«Los fundamentos de la Geografía económica de América», Santillán 6,50
«Incitación al socialismo», Landauer 7,50
«Ingenieros, ciudadano de la juventud», Hector P. Agosti .. 6,00
«Las Catalinarias», Juan Montalvo 6,00
«Las Doctrinas de Ameghinos», José Ingenieros 6,00
«Psicología y reeducación», Reina Reyes 3,00
Jack London :
«Memorias de un alcoholista». 4,00
«El Valle de la Luna» 5,50
«La Hija de las Nieves» 4,50
«Humanitarismo», E. Relgis .. 9,00
«Historia sexual de la Humanidad», Relgis 9,00
«Debate imaginario entre Marx y Bakunin» 1,00
«Portugal hoy», Edgar Rodrigues 1,00

Colección Ayude a su médico. (Volumen, 2,25 francos.)

«Insomnio».
«Jaqueca».
«Hipertensión».
«Alergia alimenticia».
«Enfermedades del corazón».
«Colitis».
«Ulcera gástrica».

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris, X. CCC París número 13 507 56.

«LOS HIJOS DEL PUEBLO» «A LAS BARRICADAS»

Quedan aún algunos discos a disposición de aquellos que no lo hayan adquirido y de los que deseen ofrecerlo a sus amistades.

Es un regalo muy apreciable.

Presentación muy esmerada con carpeta recordatorio, ilustrada con fotografías y citaciones del «Proletariado Militante» de Anselmo Lorenzo. Precio : 11,00 francos. (gastos de franqueo comprendido).

Para pedidos a B. Agustí, 20, rue Jean Jaurès, THIAIS (Seine) o a la Administración del COMBAT SYNDICALISTE.

Jean Rostand
LO QUE YO CREO
300 f.
ediciones «SOLI»

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»
350 f. en esta Administración.

B.D.I.C

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française ..... 5 F.
Version fco-espagnole .. 20 F.
★
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10e)
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Elogio póstumo al doctor amigo

AUNQUE se trate de un fallecido, y ajeno a la C.N.T. por añadidura, lo situamos en primera página. A tal señor tal honor.

El familiar que nos ha abandonado llamábase Juan Trías Pujol y era doctor en Cirugía, y no de los menores. Tal vez fue de los mejores, no sólo de España, sino del mundo entero. Esa nombradía internacional le libró más de una vez de las garras de los sayones de la Inquisición franquista.

El doctor Pujol ejercía cátedra de su especialidad en la Facultad de Medicina de Barcelona y además tenía sala a su cargo en el Hospital Clínico adjunto a la Facultad indicada. Tuvo consultorio particular en el famoso edificio conocido por «la Pedrera» del Paseo de Gracia, esquina Provenza, la misma casa donde ejerció el doctor Jaime Queraltó, otro probado amigo de los trabajadores. Militó, Trías Pujol, en un Partido republicano catalanista, e incluso es posible que estuviese enojado con nosotros en los duros tiempos de la polémica FAI-Escamots. Como antifascista ardiente, el bueno de Trías no tuvo reparo en ayudarnos heroicamente.

Este médico eminente aguantó en Francia los rigores más insufribles del exilio. Aposentado en la ciudad de Carcasona, puso en lo alto una clínica de médicos asociados, con su actuación de «practicante», en realidad, de operador de relieve. No hay culpa en los médicos galos que lo sostenían si el hombre, prestigio de su casa, no podía ejercer en propiedad dada su condición de extranjero refugiado. El español actuaba de «practicante», pero la clientela de la clínica y los propietarios de ella sabían a qué atenerse. Nosotros, sus amigos, más que nadie.

En más de una ocasión delegaciones de familias barcelonesas acomodadas vinieron a la ciudad de Trencavel para rogar al maestro de doctores que era Juan Trías Pujol, a que regresara a su consultorio de «la Pedrera». Ellos, los clientes, le trabajarían la impunidad cerca de los representantes de Franco en Barcelona. Republicano medular, el rogado les desengañaría: inútil insistir, puesto que él constaba entre los que podrían—si querían—perdonar a Franco.

En vista del fracaso de su gestión, los delegados de familias barcelonesas indujeron a Trías a abrir establecimiento quirúrgico en Andorra, oferta que el rogado interpretó tentadora: allí estaría en su Cataluña, trataría con antiguas conocencias, y al propio tiempo se emanciparía de la incomprensión francesa. Trías se instaló en el Principado, ejerció su sabiduría sobre la clientela subida de... Franconia, hasta que el contacto con su elemento de antes, más la atracción de la ciudad de los condes, hicieron el resto: el eminente doctor Juan Trías Pujol, cogió sus bártulos y regresó a Barcelona.

Donde no pudo poner pie fue en la cátedra de Cirugía que con tanta brillantez y fruto desempeñara hasta el fin de la guerra. Ni en la sala del Clínico, cuya fama en ausencia del maestro había enormemente decrecido. Era la hora de las medianías, de los protegidos, de los serviles. Otro doctor de gran relieve que deambula por el exilio, tal vez por este París de nuestras penas, fue sucedido por un hermano suyo bajo el imperio de Franco. Trías Pujol se vio aherrojado de su derecho; sin embargo, no le faltó el calor ni la adhesión de sus discípulos, varios de ellos muy aventajados gracias a las enseñanzas que antaño les prodigara.

Y sucedió por entonces que a las diez de una trágica mañana, cuatro compañeros nuestros sostuvieron desigual combate con una horda de numerosos policías, en el lugar más céntrico de Barcelona. Del encontronazo los sabuesos del régimen retiraron unos muertos que les afectaban, dejando nuestros amigos un joven exánime —González—, pero llevándose a un compañero herido de gravedad, aprovechando el estupor de la policía al verse contrarrestada por un exiguo grupo de libertarios.

Exponiendo su tranquilidad y tal vez su vida, el doctor, cuya muerte reciente lamentamos, curó y savó a nuestro herido. Las circunstancias del hecho huelga por ahora explicarlas.

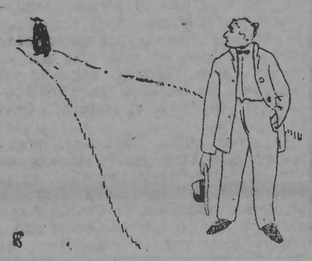
Dos años después de tal suceso concurrió el proceso de los 60, o sea de sesenta confederales detenidos por diversos motivos de organización, publicación de impresos, etc., entre los cuales, en el sumario, estaban incursos tres médicos, Trías Pujol uno de ellos. Y fue merced al prestigio internacional de este hombre de ciencia que la justicia de Franco decidió desglosar a los tres médicos del proceso de los 60. Así los galenos amigos del pueblo salieron del percance con tres meses de arresto (por otra parte ya cumplido), en tanto los compañeros recogerían penas de seis meses a doce años de encierro.

El doctor Trías salió de la prueba digno como siempre. Se mantuvo sin disfraz en su republicanismo intransigente; sin alharacas, callado, pero consciente y con pruebas de carácter.

Hombre estimable ese que hemos perdido para siempre. Su familia, sus clientes y sus correligionarios, habrán lamentado profundamente la desaparición de este Juan todo saber, bondad y hombría.

Y nosotros, tan díscolos, tan «insensibles», lo despedimos con el corazón angustiado y con humedad en los ojos.

OBRAS
de Felipe ALAIZ



«Quinet», tomo I.
«Tipos Españoles», tomo II.
10,00 francos los 2 volúmenes.

Mirador

El necesario diálogo cordial

por FONTAURA

POR descontado se ha de tener el que pase desapercibido a muchos compañeros lo que otros estimamos como de vital importancia en lo concerniente a nuestras ideas: tratar de crear un ambiente propicio a la vigorización del anarquismo en su sentido general. Incluso uniéndonos fundamentales puntos de mira, cada uno siente a su manera, percibe las cosas desde su ángulo particular. Y resulta que aspectos que para unos revisten incuestionable urgencia, a otros les tiene sin cuidado, aparte los que dejan pasar el tiempo hasta que un buen día emiten también su punto de vista.

Congratulémonos de que vaya despertándose una corriente de interés en lo que concierne a nuestras concepciones ácratas y al sesgo que pueda darsele al Movimiento libertario, o anarquista, estrechando vínculos de relación entre unos y otros países. En diversas publicaciones de Europa y América se tiende a dar trascendencia al problema.

Importa destacar e hilvanar comentarios en relación a lo que se ha dicho en torno al caso en las páginas de este periódico. Conocemos las opiniones de su director Juan Ferrer; lo que ha expuesto en torno a la materia, en alguna de sus crónicas, Gregorio Quintana, y el detenido trabajo que ha publicado recientemente Faustino Piquer.

Pone empeño Ferrer en evidenciar la importancia y la conveniente continuidad de la actividad anarquista en el seno del Movimiento obrero que postula la C. N. T. Teme, y con razón, el desviacionismo, desvíos del sentido ácrata que en algunos se manifiesta. De ahí el opinar: «Por uso de experiencia afirmo que el anarquismo filosófico no levantará cabeza si desprecia el concurso del obrerismo organizado».

Nosotros, los ácratas españoles, es harto sabido que estamos sobradamente calificados para poder saber a que atenernos con referencia al hecho de haber conseguido hacer penetrar el anarquismo filosófico en el ambiente sindical obrero, en el historial de la Confederación Nacional del Trabajo y mucho antes de estar ésta constituida. Sabemos que las realizaciones libertarias que brotaron en la España revolucionaria de 1936 se debieron a que había una sicosis, una formación filosóficamente anarquista vinculada con el sindicalismo.

Puestos a dialogar, tenemos abundancia de razones, experiencia sobrada para significarles a la mayoría de los libertarios franceses, como a los de otros países, el desacierto de hallarse al margen de toda actuación sindical. Incluso estimando que el alfa y omega de toda actividad anarquista no tiene porque circunscribirse a lo estrictamente anarco-sindical.

Ferrer, en abono de esa corriente sana, de ayer y de hoy, adversa a las *intoxicaciones* de matiz político y de aburguesado conservadurismo, clava sus juicios críticos en el ambiente de *casa*, en el ambiente de nuestra C. N. T. Ello puede muy bien complementarse con la esbozada necesidad de mostrar a los anarquistas de otros países, como se hace tarea ácrata en lo que es ambiente específicamente obrero.

Pocos, creo, entre los compañeros españoles, poseen las relaciones, dentro del mundo libertario, que tiene Gregorio Quintana. Algo de ello ha evidenciado en sus crónicas. Para él no tiene secretos el panorama internacional libertario. De ahí que, con documentada objetividad, ha podido, en diversas ocasiones, manifestar su sentir al respecto. Ha sido realista al hacerlo. Decía Cervantes: «La verdad adelgaza pero no quiebra» No temamos enfrentarnos ante una realidad por poco halagüeña que aparezca, si ha de servirnos de estímulo para conjurar el mal. Siempre se ha dicho: «A grandes males, grandes remedios»... a la crisis que experimenta el Movimiento anarquista internacional, deducía, hace poco, Gregorio Quintana: «En este plan de marcha, en el plazo de seis lustros no quedará otra cosa que vestigios de cosas idas, una bibliográfica cada vez más reducida, algunos archivos sometidos al polvo del olvido». ¿Nota pesimista? Es posible, pero ello queda condicionado al «plan de marcha». Si entre los anarquistas llega a *calar hondo* la apremiante necesidad de una campaña de resurgimiento; si se logran aunar voluntades con decisión para el esfuerzo moral y económico, ahora, como otras veces, la propaganda, el proselitismo, pueden abrir brecha en las conciencias. Todo es cuestión de no aletargarse, de hacer que el cerebro vibre de iniciativas, de ideas para comunicar a otros, de fortaleza y vigor.

Abarcando diversas facetas, con amplia visión y horizonte, el compañero Faustino Piquer ha puesto de relieve su sentir. Plantea en su trabajo el análisis de las características sociales ante las que tropieza el Movimento libertario, dificultando la obra proselitista. Expone después diversas modalidades susceptibles de vigorizar y dar mayores vuelos al ambiente anarquista.

Si, está en lo cierto Piquer al recordarnos los efectos nefastos de esa propaganda apabullante en torno a publicaciones y espectáculos que tratan de sembrar la frivolidad, el bajo regodeo que tiende a envilecer los sentimientos. El proselitismo ácrata tiene que enfrentarse con esa poderosa corriente. De ahí las dificultades. Ahora que no debemos echar en olvido que ese panorama sicológico en el aspecto social ha existido siempre. Siempre los anarquistas han tenido que realizar la obra de captación bregando contra las pujantes influencias ambientales con misión de fomentar las distracciones gregarias, la más abyecta mediocridad en las conciencias a fin de que no desvele el sentimiento de dignidad humana y los anhelos de justicia y libertad.

Refiérese Piquer a la puesta en marcha de realizaciones libertarias, como lo son el trabajo en común, sin explotar ni ser explotados. Hechos, en suma, que evidencien ante propios y extraños que nuestras ideas no son utópicas; que no es menester esperar hasta el año dos mil para poner en efectividad el sentir anarquista. Esboza ideas en tono de voluntad constructiva.

Si cunde el anhelo de dar calor a un Movimiento internacional anarquista con vitalidad, el contacto, bien sea de grupos, bien de individualidades, habrá oportunidad de cambiar impresiones, sondear posibilidades, encauzar actividades, dar sensación de que existimos, de lo que somos.

Sabemos que ha habido siempre y que hay elementos, gentes que no conocen lo que es el anarquismo, pero que proceden, en su modo de ser, como verdaderos anarquistas. También en nuestra vida social, independientemente del anarquismo, se perciben costumbres, prácticas que no podemos desdeñar los anarquistas. Proceden de la evolución humana, que unas veces nos da la sensación de avance y otras de retroceso, pero que, indefectiblemente, conlleva influencias de esas minorías que, a través de la Historia, notamos han propiciado ideas generosas.

No tenemos en olvido el que podríamos llamar espíritu anarquista, que independiente de nosotros, a veces late en el ambiente. Pero ello no es suficiente, no puede tener el vigor de una fuerza impulsora como puede serlo la de los anarquistas.

Poner en orden nuestras cosas, ver la manera de entendernos para hacerlo lo mejor posible, no supone el que tengamos que enzarzarnos en agrias polémicas. El diálogo puede ser tanto más correcto y fraternal cuanto mayor sea el amor a las ideas que decimos sustentar.

Estos, que la Muerte indultó en Madrid, vinieron a recobrar esperanza en Francia...

INTIMIDADES

Enero es así

YA tenemos el mal tiempo en funciones, ya la invernada nos cayó encima, ya los enfermos en general y los de las vías respiratorias en particular no podemos salir de casa. Fíate del solecillo de enero...

En la confianza del astro, todos los días, a las nueve y media de la mañana, salía yo a la calle. No atino a valerme de la observación de La Bruyère : « La mayor parte de nuestras desgracias provienen de no quedarnos en nuestra habitación ». Esto que La Bruyère señala tiene parte de claustro. Para mí no son celosías conventuales ni rejas carcelarias. Callejeando comencé el periodismo, muchos años ha, por inclinación a la vida pública, más de mi gusto que la privada : el hogar, para comer, dormir y... reñir con la familia.

Enero hace las mismas regalías navideñas cada año : glaciales fríos, abundantes lluvias, copiosas nevadas.

Cara de subir es su cuesta de treinta y un arcos tras los excesos de Nochebuena y Pascuas. ¿Y después? Después de quemar el último cartucho, forzosa abstinencia. Ahora es el descargarse enero de su bagaje y el ensañarse con el desgraciado. El muy cabrón realiza la escarcha entre los pobres y permite a los ricos salvarse. Tocante a mí el día de Reyes me presentó la papeleta por hacer caso omiso del ruso que en la escalera del Beau Séjour trató de echarme para atrás porque el clima era gélido. Como pasaba de las diez de la mañana y había sol, salí a la calle.

Del Beau Séjour al Centro de la población los planos de sombra son más largos que los de sol, por manera que llegué a la Rada tiritando.

La Epifanía es fiesta de guardar en España, aquí un día corriente. Tenía pensado comer fuera de casa el 6 de enero, toda vez que por los usos ancestrales de nuestro país me rijo. Medio comí por no encontrarme bien y volví al Beau Séjour en un taxi. ¡Lindo comportamiento conmigo el de los Reyes Magos! Reyes no, señores principales de sus países.

Jamás tan agobiado como ahora ni como ahora con tantas cosas malas juntas. Si la moral de enfermo fuera un documento bursátil cotizable, la mía de que estoy falto no valdría un chavo. Hay que poseer un valor excepcional para no temer a la muerte, nada tranquila con el bronquítico : yo — declárolo — carezco de ese valor. Sí, sí, hombre de la C. N. T., pero morir sufriendo horrores, como Alaiz, me asusta.

¡Mira que no existir para escribir cosas bonitas!...

Según el profesor Ortiz, morir es cambiar de indumentaria. Don Daniel, muerto en Venezuela, lo veía todo en teósofo.

PUYOL

CRÓNICA INTERNACIONAL

por **Gregorio Quintana**

OTRA VOZ A LA PALESTRA

CEDEMOS hoy al compañero Antonio Pereira el espacio de nuestra CRONICA semanal.

Al igual que Fontaura, Piquer y otros muchos, Antonio Pereira manifiesta su preocupación hacia el futuro, expresando su opinión. El debate está abierto y lo deseable es que siga provechoso cauce.

Ahora bien, conviene aclarar que no se nos ha ocurrido presentar al movimiento libertario español como centro de todas las preocupaciones. El problema es general y nos atañe a todos, a los militantes de todas las lenguas y países. Así lo propone e interpreta Fontaura. Así lo pensamos nosotros.

Sin que esto suene a diritambo o a auto-bombo, digamos también que el movimiento español, a pesar de todos sus errores y a pesar de sus carencias, ofrece un ejemplo tal de solidez y de reciedumbre, que no resulta aventurado el pensar que pueda ser origen y punto de apoyo a un resurgir del anarquismo en el mundo. Más que creerlo, debemos tratar de probarlo. Pero para ello tomemos confianza en nosotros mismos, fortaleciendo nuestros órganos de expresión y representativos. No perdamos tiempo en escarceos internos. Ganemos tiempo empleándolo en el estudio, en la reflexión y en la acción creadora.

Esa y no otra es nuestra misión.

GREGORIO QUINTANA

Compañero Quintana,

Ya otra vez he leído en otros números del COMAT SYNDICALISTE la invitación que hacías a los compañeros para que se pronunciaran y opinaran sobre el momento que atraviesa la CNT y el movimiento libertario de todo el mundo. No sé lo que obtuviste con tu invitación de entonces, ni sé lo que obtendrás con la del 28 noviembre de este año, aparecida en «Crónica Internacional». Como que ningún comentario tuyo he leído, por lo menos hasta la fecha, esto deja suponer que las intervenciones han sido escasas, o bien, por su contenido, no era precisamente lo que tú esperabas. Puede ser que ésta tampoco lo sea. El cuadro que tú nos has ofrecido en «crónica» no deja lugar a dudas y cualquier compañero medianamente curioso de nuestras cosas no habrá dejado de darse cuenta, en todos estos años, de que lo que nos expones no es más que la verdad y que otros compañeros, medianamente sensibles, no habrán dejado de alarmarse y de preocuparse frente a la merma de los cuadros libertarios de todo el mundo.

Más de una vez he leído la voz de alerta en nuestras publicaciones y ni que decir tiene, la más preocupante era la referente al movimiento libertario español y especialmente a la organización del interior de España. Se podría decir que los compañeros conscientes estaban y están más bien preocupados, y con razón, del rumbo que esto está tomando en el interior y en el exilio, y de aquí el afán de encontrar una medida, un algo, un sistema que permita al movimiento remontar la corriente, o por lo menos parar esta forma de retroceso de lo libertario, como número, no como calidad, que se nota, no tan sólo en España, sino en todo el mundo. Y cada vez que un compañero ha creído encontrar una fórmula que nos sacara del apuro, ésta se ha demostrado errónea, porque generalmente se creía que la salvación estribaba en una revisión y cambio de nuestras tácticas y principios. El movimiento libertario español representaba en 1936, para los hombres conscientes de todo el mundo, la única esperanza, y hoy continúa siéndolo. No se explica de otra manera el ensañamiento, en su contra, del fascismo y de las democracias internacionales, dispuestas, « coûte que coûte » a extirparlo desde las raíces. Si la CNT y la FAI se hunden en España, será el « de profundis », durante algunas decenas de años para las ansias de libertad del obrerismo de todos los países.

Yo no tengo nada que enseñarte. Son cosas, éstas, que tú las sabes y conoces mejor que yo y aquí estoy haciendo el papel del señor de La Palisse. Pero veamos, a mi modesto modo de ver, las razones del retroceso de los movimientos anarquistas.

Hasta 1936 los capitalistas habían seguido la línea clásica de explotación y de intransigencia frente a las demandas de mejoras de trato y de salario de las masas obreras, y para salvaguardar sus privilegios, estúpidamente, pero con firmeza, no habían encontrado otro sistema que responder con la fuerza y con la violencia a estas demandas, prefiriendo llenar cárceles y presidios con huelguistas y revolucionarios y aumentar las plantillas y sueldos de los varios cuerpos de policía. Después de 1921, un importante sector anarquista (USI y FAI italiana) y otros sectores internacionales se encontraron submergidos por el fascismo y serían seguidos a breve distancia con la desaparición del movimiento anarquista alemán.

Lo que queda en Europa, aparte la península ibérica, se reducen a movimientos y manifestaciones platónicas y quedan casi siempre al margen de las masas. En el otro hemisferio quedan en primera fila la FORU por el Uruguay y la FORA por la Argentina, pero esta última con la aparición de Uriburu y más tarde Perón sobre la escena política, es desintegrado y a lo restante de América del Sur, en pocos años, le sucede lo que a Europa.

El capitalismo español, cerril y reaccionario, como en otros países de la misma época, prefiere, a una concesión de mejoras y sueldos, la guerra civil, y al cabo de tres años, con el auxilio del fascismo y del comunismo, de los gobiernos de todo el mundo y de la traición rusa, el país es puesto de rodillas y la CNT y la FAI, que llegaron a controlar y organizar varios centenares de millares de hombres, se reducen a la sombra de lo que fueron.

En América del Norte el movimiento anarquista se reduce a grupos de propaganda. Una propaganda discreta que conocen sólo los iniciados, fomentada por los extranjeros inmigrados y que no sale de los límites de algunos clubs y en muy pocos estados. La gran masa del obrero americano nos desconoce y ni siquiera sabe que existimos.

La grande matanza del 39 al 43 nos sorprende deshechos y sin cuadros, en el exilio, en los campos y presidios de España y en el Africa del Norte. El anarquismo europeo de los países ocupados paga su tributo y

(Pasa a la página 2.)

MAHOMA CONTRA ISRAEL

La conferencia de Egipto

por J. GUIRAUD

LA raza árabe fue siempre dictatorial, enamorada del poder absoluto y sin relación ni interés alguno por la democracia, pues, incluso Mustafá Kemal Pachá (Ataturk), presidente de la República turca e inventor de la frase « Resistir es vencer », atribuida a Negrín y lanzada por aquel a raíz de la célebre batalla de Los Dardanelos, en la primera guerra mundial, y más tarde recogida en estupenda interviú y trasladada a España por el buen amigo Pastor Williams, excelente periodista español, fue un demócrata con profundas raigambres de dictador. Pero, mientras Turquía, bajo el mandato de Kemal Pachá, cosechó laureles tanto en el aspecto interior como exterior, Egipto sólo sabe de fracasos y ridículos, tal vez porque Gamal Abdel Nasser carece por completo de la más mínima partícula de honradez exigible a todo demócrata.

No obstante, se debe reconocer que Nasser es del género de los tozudos, no desmayando jamás, yendo siempre tortuosa o directamente en pos del plan que seguramente se trazó al eliminar a Mohamed Naguib : Convertir a Egipto en la Meca de un ejefricano-asiático y a él en un moderno Mahoma. El 1 de junio del 1956, en la inauguración del Congreso de las Sociedades Cooperativas de Egipto, pronunció un discurso por espacio de tres horas dentro de su estilo personal muy conocido. Como todos los dictadores, prometió el oro y el moro, es decir : haber realizado en el curso del año 1955, todo cuanto se había propuesto y prometido : que, a partir del 19 de junio, el Consejo de la Revolución concedería al Pueblo una real y auténtica democracia (?); que los 2.943 presos políticos serían puestos en libertad; que el pan sería blanco y, en fin, la creación del Partido Unico, que se llamará Unión Nacional... con el consiguiente referendum.

A raíz de los incidentes de Gaza, Inglaterra y Estados Unidos de América obtienen el Pacto turco-irakiano firmado el 24 de febrero del año 1955, por los señores Adnan Menderés y Nouri el Said. Nasser parte inmediatamente a la contraofensiva, presentándose en Damasco su ministro de Orientación Nacional Salah Salem y convenciendo a Khaled Azm, ministro de Negocios Extranjeros de Siria, hace que le acompañe para decidir a otros Estados de la conveniencia de unirse firmemente para luchar contra las potencias occidentales. El 4 de marzo encuentran en Riad al rey Seoud y el 6, en Beyruth es anunciado el acuerdo egipto - sirio - saudita con el natural regocijo en El Cairo por lo que decían ser « un gran triunfo de su diplomacia », convertido todo en « cero » a los pocos días con el viaje de Eden a Bangkok, Bagdad y Beyruth.

En abril vuelven a repicar las campanas con la famosa Conferencia de Bandung a la que asistieron 21 naciones de las 25 comprometidas, incluso Turquía. La Federación Africana Central de Rhodesia tampoco asistió y, de haberlo hecho, su primer ministro, sir G. Higgins habría sido el único blanco entre negros y amarillos. En esta Conferencia aspiraba Nasser a crear el Eje Pekín - El Cairo - Delhi.

« Israel es, ni más ni menos que un puente estratégico entre Egipto y el resto de los Estados árabes », clamaba furibundo Salah Salem, en Damasco y añadía : « Egipto se compromete a proveer a los Estados Arabes de material de guerra, tanto ligero como pesado, considerándose capaz, por sí sola, de rechazar toda agresión de Israel ».

La misma noche tropas egipcias tuvieron que pelear durante más de tres horas, 28 de febrero de 1956, contra las fuerzas de Israel bajo el mando del aguerrido coronel Igal Alone, sufriendo una vez más la consiguiente derrota.

Pasan los años, pero no el orgullo y las ambiciones de los hombres políticos, decididos, cada uno, a gobernar el planeta y como mínimo, extender al máximo su esfera de influencia.

Israel es un enemigo fuerte para Egipto, mas sólo en su nombre puede lograrse con ciertas probabilidades de éxito un levantamiento musulmán, que tanto pueden el odio y el rencor. Las aguas del Jordán puestas en litigio nuevamente por lógicas necesidades del pequeño Estado, han servido maravillosamente a Nasser para llevar a cabo una concentración de fuerzas mahometanas en El Cairo, a fin de lograr la unidad completa del islamismo que, todo « jefecillo » busca y ansía rabiosamente.

No es poco lo que ha conseguido Nasser con su persistencia y perseverancia, sabidas las grandes discrepancias que por motivos mil existen entre el mariscal Aref de Irak y Seud de Arabia, jefe supremo del « gang » de esclavos y esclavas de Oriente; Hassan II, de Marruecos y Ben Bella; Bourguiba y Nasser, etc., todos, con idéntica pretensión.

Personalmente me permito dudar de que Nasser sea el hombre predestinado para rehacer lo que fue la Liga Arabe. Los occidentales perdieron la confianza en él e igualmente en Seud. Burguiba...

Burguiba ha cometido un gran error en la Conferencia actual, haciendo dudar de su capacidad e inteligencia,

(Pasa a la página 2.)

Chispas

«Morir a Madrid».
Ya está «morido», y perdón, lengua castellana.

∴

En Madrid tuve una ocurrencia: Al término feliz de la guerra volvería a la capital para ayudar en la reconstrucción del empedrado.
Pero perdimos la contienda, y ya el adoquinado ha caído en desuso.

∴

No morimos en Madrid. Lo hacemos a 1.600 kilómetros de distancia.
Con poco provecho.

∴

Según las crónicas modernas, en la defensa de Madrid sólo murieron comunistas.
Ellos siempre tan vivos.

∴

Hoy, lo más lamentable es morir en Madrid atropellado por un coche.

∴

Hermoso el día en que en Madrid se podrá vivir libremente.

∴

La presencia de Franco en la Castellana simboliza un paseo de la Muerte misma.

∴

Granado y Delgado no murieron, en Madrid: los mataron lo más horriblemente posible.

∴

Pío XII es acusado post mortem de no haber intercedido a favor de las víctimas de los campos de la Muerte levantados por Hitler.
¿Es que el Santo Padre de turno ha tenido un gesto para evitar la espantosa muerte de Granado y Delgado?

∴

Cuando acudamos al Madrid liberado, 60.000 cadáveres de republicanos vendrán a recibirnos tal vez para exigirnos derecho de entrada.

∴

Sánchez Guerra hijo, ese buen hombre que por no haber sabido morir en Madrid prefiere terminar sus días en un monasterio.

∴

Durruti, Bajatierra: tan recios, tan inmensos, que merecen desplazar a la Cibeles.
A Bajatierra, yo le llamaría Altacima.

CHISPERO

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

32428

ACTION DIRECTE A St-NAZAIRE

LE mécontentement des travailleurs français continue de se manifester de façon sporadique et, après la grève des tuileries « Coudonne » de Narbonne, après celle des traminots de Nantes, le « C. S. » se fait écho du mouvement qui vient d'être déclenché à St-Nazaire.

St-Nazaire, ce vieux port breton dont certaines pages de son histoire ouvrière sont écrites en lettres de sang, est en état d'alerte.

Les ouvriers des Fonderies de St-Nazaire indignés par les décisions de la direction de fermer arbitrairement les portes, ont décidé de passer par dessus les consignes de leurs dirigeants confédéraux de la C.G.T., de la C.F.T.C. ou de F.O. et d'employer l'action directe comme arme de combat.

Le 27-1-64, à 18 heures, dans un bel élan de révolte, ils occupent les fonderies. Mais seule la presse locale fera le point de la situation. « L'Eclair » du 29-1-64 nous parle d'une « soirée d'attente ».

« Après le meeting, dit ce quotidien, la foule dispersa. Le Boulevard Leferme reprit son aspect habituel des heures de débauche. Les cars de la Brière, rangés sur le terre-plein devant les fonderies, absorbèrent leur ration quotidienne d'ouvriers rentrant vers les communes de l'extérieur. Et il ne resta bientôt plus devant l'usine occupée par une soixantaine d'ouvriers qu'un groupe d'une vingtaine de métallos, devisant avec leurs camarades, volontairement enfermés derrière les grilles closes. »

Le même texte indique un peu plus loin :

« A partir de 20 heures, cependant, un bruit circula avec insistance : plusieurs escadrons de C.R.S. avaient pris la route au départ de Nantes et le quartier entier devait être bouclé. On apprit, une heure après, que les escadrons stationnaient à Gron. A ce moment, un millier d'ouvriers environ étaient groupés devant les grilles des fonderies dans l'attente d'événements encore très incertains.

Aucune intervention ne s'était pourtant produite à 23 heures. »

. . . . . .

Cette information, absolumente neutre, prouve pourtant l'état actuel de maturité de la classe ouvrière qui peut, dans un moment bien déterminé, prendre en main la gestion directe de l'entreprise sans le concours de la ploutocratie.

C'est un signe éloquent de l'incapacité réelle du système capitaliste, c'est un pas vers l'avenir d'un monde meilleur que viennent de franchir les grévistes de St-Nazaire qui, à l'annonce de l'arrivée des C.R.S. ont entonné l'Internationale.

Certes, la R.T.F. et les journeaux à grand tirage se garderont bien de donner à ce mouvement ouvrier la moindre publicité ; comme d'habitude les meilleures armes de l'Etat et du patronat restent la police et le voile du silence.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, le chef des miracles prépare sûrement son discours basé, selon toute vraisemblance, sur les relations à entretenir avec la Chine Populaire, la réussite Franco-Algérienne, la stabilisation de notre économie, peut-être pense-t-il parler de la force de frappe nationale mais à coup sûr qu'un traitre mot ne sera pas prononcé sur les difficultés rencontrées par les travailleurs des fonderies de St-Nazaire face à un patronat toujours plus vorace.

Puisque la voix de la radio et de la télé sont prohibées aux travailleurs en voie d'émancipation, et bien !, il nous appartient, à nous, prolétaires des villes et des campagnes, d'unir nos efforts pour faire connaitre l'évolution de notre lutte et fortifier notre solidarité.

Camarades de St-Nazaire, nous savons que votre action ne peut être fructueuse que dans la mesure où vous serez appuyés par toute la classe ouvrière ; aussi, d'ores et déjà la C.N.T. se met à votre disposition, et les colonnes du « C. S. » restent à votre service.

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

36e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 283 — Version française 0 10 francs — Version espagnole 0 40 francs — 6 Février 1964

Un pape se promène

Les grands de ce monde, à notre époque, voyagent beaucoup. Chefs et sous-chefs d'Etat, ministres et sous-ministres, présidents de ceci ou de cela, il n'en est guère qui, aux frais des contribuables, ne se fasse un point d'honneur de parcourir des kilomètres et des kilomètres à seule fin de se faire admirer et applaudir par des « foules enthousiastes ».

Les papes seuls, jusqu'à maintenant, s'étaient montrés plutôt rétifs à ce genre d'exhibition, et l'on pourrait presque affirmer que l'imagerie populaire d'autrefois, représentant le Pontife moyenâgeux visitant ses minuscules Etats monté sur le dos d'une mule empanachée, n'était pas tellement anachronique à notre époque de transports super-soniques !

Mais tout change, et le dernier élu au trône de Saint Pierre vient de le démontrer péremptoirement en prenant l'avion pour aller visiter la « Terre Sainte » !

Voyage sensationnel, aux yeux des catholiques du monde entier, mais surtout voyage de propagande, rendu presque inévitable par le souci qu'a présentement l'Eglise Catholique de regrouper sous sa houlette les différentes sectes chrétiennes qui la concurrencent de plus en plus.

Retrouver une audience qu'elle a partiellement perdue, malgré les apparences, vis-à-vis de nombreux chrétiens, tel est en effet le but de la très Sainte Eglise Catholique Apostolique et Romaine. Malheureusement, il ne semble pas qu'elle l'ait retrouvée, cette audience ! Et cela, pour une raison bien simple : il n'y a pas eu de miracle ! Car la grande foule des croyants l'attendait, l'espérait, ce miracle ! Et, si mes renseignement sont bons, il ne s'agissait pas d'un tout petit miracle de rien du tout, d'un simple tour de passe-passe à la portée du premier illusionniste venu, comme de changer l'eau en vin, par exemple ! Non, ce qu'on attendait, ce qu'on espérait, ce qu'on désirait ardemment, c'était un grand, un vrai miracle, digne d'un véritable délégué de Dieu sur cette Terre.

Marcher sur les eaux et traverser le lac de Tibériade, par exemple..., rendre la vue à un aveugle... et même ressusciter un défunt de l'avant-veille ! Toutes choses déjà faites par le Fils, voici près de 2.000 ans. Mais il n'a rien fait de tout cela, notre Paul VI ! Et ce fut une bien grande déception pour des milliers et des milliers de croyants de toute obédience. Sans oublier les millions d'incroyants qui, à ce que l'on m'assure, n'attendaient que cela pour se faire baptiser ! Quant à la gent catholique, elle est proprement catastrophée. Il faut dire qu'il y a de quoi ! Un pareil battage, un tel remue-ménage, un tel bouleversement dans les us et coutumes des porteurs de la tiare papale, et pas le moindre miracle miraculeux ?

C'est tout simplement lamentable, et surtout ce n'est pas cela qui fera beaucoup avancer le grand rassemblement des chrétiens, vous savez bien, ce fameux rassemblement dont on a tellement parlé, pendant les deux derniers Conciles !

Hélas, me dit un ami, hélas, ce n'est pas encore demain qu'on pourra tous les mettre dans le même sac !

BLANQUET

CIVILISATION ET REVOLUTION

Le syndicalisme révolutionnaire a pour but d'orienter le salarié sur la voie de sa libération et non pas à confiner, uniquement, son action dans la lutte pour l'obtention d'une augmentation de salaire ou d'amélioration de ses conditions de travail. L'objectif limité des syndicats qui ont, présentement, la faveur de la classe ouvrière (et également de l'Etat et du capitalisme, qui sont bien d'accord et reconnaissent l'utilité de ces syndicats) ne fait que perpétuer le maintien du salariat. Le syndicalisme révolutionnaire est le seul qui travaille, non pas pour des améliorations de salaires qui demain ne correspondront plus à rien, mais pour la libération du travailleur du salariat, dernière forme de l'esclavage. Le syndicalisme révolutionnaire travaille pour donner au travailleur conscience de sa force, de sa nécessité, de son utilité, de ses droits et, en même temps, développer en lui, les sentiments de fraternité et de solidarité.

La Confédération Nationale du Travail est considérée par le patronat comme une pépinière de révolutionnaires. C'est vrai, car, en aucun cas, nous ne pouvons prendre accord avec les exploiteurs, alors que notre cause est celle des exploités. Nous estimons, que ce serait trahison de notre part, envers le prolétariat, de collaborer avec n'importe quel syndicat qui n'hésite pas à prendre des accords avec les bénéficiaires de l'exploitation des travailleurs.

Il ne peut y avoir d'accord avec le patronat, seule la révolution autorisera la mise en place de syndicats de production, où chacun travaillera pour le bien commun, en élevant le travailleur du rang de salarié, à celui d'associé, car l'œuvre sera commune, comme le sera la répartition des biens de production par les syndicats de consommation.

Il est nécessaire que le travailleur réalise que la seule force de production émane de lui et que le seul capital qui existe est le travail. Notre combat de libération de l'individu rencontre, certes, des difficultés, mais, cependant, nous enregistrons, journellement, l'essoufflement du capital qui est dans l'obligation, malgré tout, de pousser des assauts hypocrites pour diviser la classe ouvrière ; en même temps que le pouvoir, valet du capital, produit lois et décrets pour maintenir le prolétariat en esclavage.

Mais le pouvoir dans sa tâche de gendarme du capital, va plus loin et pour assurer à celui-ci existence, il contribue par des marchés, des subventions, des destrucions de marchandises, à garantir des marges bénéficiaires alors que ces subventions, ces destructions de marchandises, ne peuvent se pratiquer qu'avec l'argent des contribuables et qu'une fraction de l'humanité ne peut s'alimenter.

Le capital et son agent l'Etat sont donc dans l'obligation, pour survivre, de pratiquer des méthodes qui prouvent qu'ils sont acculés devant la marche ascendante du progrès ; leurs méthodes sonnent le glas d'une civilisation périmée qui ne résiste encore que par la dictature, plus ou moins apparente, des valets du capitalisme.

Cette civilisation périmée ne résiste encore que par miracle ; ce miracle c'est l'esprit de servitude des travailleurs qui n'ont pas le courage de construire une nouvelle civilisation où les syndicats de production et de consommation remplaceront tous les maîtres du capital, tous les valets, qui excercent l'autorité et la compression de la liberté sur le peuple, lequel peuple a droit à l'égalité et à la justice par sa participation au travail nécessaire à tous.

Quelles que soient les difficultés pour arriver à une civilisation évoluée conforme aux nécessités de justice et d'égalité de notre époque, le syndicalisme révolutionnaire poursuivra sa tâche ; c'est son but, son seul but. Seule, l'émancipation des travailleurs autorisera la révolution, car l'abandon de la civilisation capitaliste, pour faire place à la civilisation fraternelle des travailleurs ne pourra se faire que par la révolution, il appartient au syndicalisme révolutionnaire d'élever le prolétariat, de lui donner la force nécessaire de la faire... « *Il faudra de la part de chaque révolutionnaire, pour en arriver là, beaucoup d'étude et de travail, beaucoup de nuits et de loisirs sacrifiés. Cependant, il n'existe pas d'autre moyen. Au lendemain de la révolution économique, le subsistance de chacun devra être assurée. Tous, du manœuvre au plus grand responsable, devront donc se trouver à leur poste et continuer la tâche avec, si possible, plus d'ardeur et de conscience professionnelle encore que la veille. Rien ne sera changé, sauf que le produit du travail de la collectivité ne constituera plus le bénéfice d'un seul. Ce sera cela : la Révolution !* » — Louis Hobey.

RENE VILLARD

DIEUX, VICAIRES ET CROYANTS

La pièce de théâtre « Le Vicaire », dont l'auteur est un Allemand protestant, suscite des manifestations diverses et de nombreuses controverses. La moralité de l'Eglise catholique étant mise en accusation en la personne du Pape Pie XII, tous les supporters catholiques entrent en émoi et manifestent leur réprobation à l'égard de ce drame. Notons, dès l'abord, que l'auteur en accusant le Pape à cause de son silence vis-à-vis des atrocités hitlériennes, commet un geste partial.

En effet, les pasteurs allemands, comme la grande majorité du peuple allemand, s'étaient eux-mêmes ralliés à l'hitlérisme.

Ce qui prouverait déjà que par instinct de conservation les sorciers des deux Eglises se sont tus, peu pressés de monter s'asseoir à la droite de leur Dieu.

Ce drame remet en lumière les horreurs de l'hitlérisme et la participation monstrueuse de tout un peuple à cette tyrannie sanguinaire.

Cela nous évite d'oublier la tyrannie bolcho - stalinienne, les cruautés des coloniaux en Algérie. Bref, cette pièce réveille les esprits, et les force à réfléchir sur des données à la fois religieuses et politiques.

Entrons dans le sujet avec notre liberté d'esprit :

Le Pape est le chef d'un gouvernement spirituel et temporel. Il est irresponsable en tant que «Vicaire de Dieu», puisqu'il n'agit — dit-il — que selon les instruction qu'il reçoit de ce grand fantôme.

D'autre part, que peuvent lui reprocher les chrétiens, seraient-ils protestants, puisque les mensonges religieux ont été impuissants à leur donner à tous l'amour chrétien de la paix?

Ces derniers appartiennent à des nations ou des blocs différents, à des haines nationales, racistes, géographiques, à des concurrences financières, et toutes ces tares ont prévalu sur l'amour de leur prochain.

Le Pape ne pouvant représenter « l'inexistant », c'est-à-dire Dieu, a réfleté la lâcheté de ses ouailles, et s'est borné à sauver son patrimoine temporel, c'est-a-dire : les richesses et la situation de l'Eglise.

Ce Pape a agi comme tous les Papes qui l'ont précédé, entretenant une nombreuse diplomatie pour sauvegarder les intérêts de l'Eglise qui ont toujours été liés aux guerres qui suscitent la misère dans les foyers et l'inquiétude et l'angoisse dans les esprits : quelle matière à exploiter !

Et dans tous les temps, toutes les religions ont participé aux guerres. Il en résultait un respect des frontières, une participation officielle ou clandestine à toutes les guerres, une véhémente croisade des prélats (1) dans les guerres dites nationales qui dressaient les peuples les uns contre les autres, les chrétiens contre les chrétiens.

A travers ces batailles gigantesques, l'Etat-major papal, comme tous les chefs d'Eglises, agissait dans le sens du maintien de prérogatives religieuses. Isolé du Dieu Fantôme dont ils ne pouvaient recevoir aucune mission, ils agissaient directement sur la bêtise humaine, s'efforçant de lui arracher, à la faveur de ses souffrances, le maximum d'influence et d'avantages sordides.

Et que ces sorciers aient agi avec le même égoïsme et les mêmes appétits que les masses qu'ils prétendaient orienter vers la perfection spirituelle, n'est-ce pas suffisant pour nous démontrer l'inexistence de Dieu ?

En effet, comment croire que si Dieu existait tel qu'ils l'ont défini : infiniment bon, juste et puissant, créateur de toutes choses, par conséquent responsable de tout, dirigeant tout ; comment croire qu'un être aussi parfait et puissant eût laissé Hitler provoquer la mort de dizaines de millions d'hommes pour affirmer une puissance qu'il n'aurait pu lui-même exercer qu'avec l'autorisation divine?

Le Pape a peut-être commis un crime, le crime religieux, c'est-à-dire que comme tous les sorciers de toutes les Eglises il a, sciemment, par intérêt, poursuivi la tâche de tous ses prédécesseurs en soumettant les hommes à de grossières croyances...

Je n'oublie pas qu'en 1915, en Allemagne, je fus poursuivi pour crime de « lèse-dieu » devant un conseil de guerre pour avoir déclaré : que si Dieu existait il était impossible qu'il fût à la fois à la tête des armés allemandes et qu'il protégeât en même temps les armees françaises !.

D'ailleurs, quand on se donne la peine de lire et de réfléchir sur la Bible et sur toutes les révélations religieuses depuis dix mille ans, on s'aperçoit que toutes se sont données des dieux vengeurs, exterminateurs, qui exaltaient les colères et les haines, à seule fin que les Eglises et les despotes à leur service puissent étendre et fortifier leur influence psychologique et leurs dominations politiques et matérielles.

L'auteur du « Vicaire » a oublié ou méconnu cette vérité aveuglante que le pape n'est pas plus responsable que tous les autres sorciers, et que s'il y a un responsable des massacres : c'est Dieu, s'il existe ! Or, sa pièce est la démonstration involontaire de l'inexistence de Dieu...

C'est pourquoi nous devons faire à ce théâtre la plus grande publicité.

Nous n'oublions pas que si « Le Vicaire » est devenu pacifiste, comme tous les capitalistes aux abois, c'est qu'il a peur : nul ne profiterait de la prochaine guerre ! Elle abolirait les Pouvoirs et les Eglises, entraînant dans le néant une Civilisation de crétins, d'aventuriers et de forbans...

Camarades ; soutenez ce drame de votre présence, et ouvrez lui les conclusions logiques qu'il n'a su développer.

J. B.

(1) Nous reviendrons sur cette question.

Les voyageurs

Je suis avec intérêt les textes signés par le camarade G. Piou ; ils sont très pertinents et d'actualité.

Mais, qu'il me permette une petite remarque au sujet du titre « *Il nous emm....* ». A mon avis, le pluriel s'imposait. Il est applicable à tous les rois, les princes et les présidents qui voyagent pour un oui ou pour un non.

« *Heureux qui comme Ulysse a fait un long voyage....* » ; hélas nos maîtres actuels ne rentrent point chez eux « *pleins d'usage et de raison* ».

Notre bon La Fontaine nous racontait qu'un jour : « *L'un d'eux, s'ennuyant au logis, fut assez fou pour entreprendre un voyage en lointain pays...* ».

...Ce sont ensuite les tragiques aventures de présidents « morts comme des soldats » ; les voyages de « qui vous savez » en Algérie, en Afrique noire, demain peut-être au Mexique ou en Chine Populaire ; disant à la première dame de France :

Mon voyage depeint
vous sera d'un plaisir extrême,
Je dirai : *la France était là ;*
telle chose m'advint:
vous y croirez être vous-même ».

Souhaitons qu'aucun fripon d'enfant mexicain n'ait l'idée saugrenue d'imiter « Thierry la Fronde » en visant l'idole du comédien Henri Tisot.

Je partage entièrement l'indignation de ce bon ami G. Piou au sujet du voyage du premier Monsieur du Vatican ; mais je pense que ça n'est là qu'un déplacement, une petite comédie, à titre de propagande. Un peu le style « vedette de cinéma », « *pour rembrasser une âme à demi degagée* ». (Mélite-Lexique de Corneille).

Pour nous, ce voyage en terre sainte n'est qu'une comédie grotesque de notre siècle.

Le grand penseur libertaire Elisée Reclus disait déjà : « Que pas une preuve historique, pas un écrit ne prouve la naissance de Jésus-Christ ».

Admettons, par esprit de tolérance, que ce brave type de Jésus soit : « l'image vivante de la revendication ouvrière ».

« Fondateur d'une association de pauvres »... d'une famille de frères simples et d'amis, il était bon que le premier Monsieur du Vatican retrouvât un peu le souffle qui n'est plus dans les actuels mercantis du christianisme qui « acceptent que dans la religion, il est des hommes pour lesquels il ne faut point prier, il en est d'autres qu'il faut maudire à jamais ».

Puissent, tous les voyageurs du Vatican et d'ailleurs, ne pas oublier : « *que toutes les religions orientales qui entrèrent avec les masses envahissantes de barbares, la plus efficace dans son centre de destruction fût la religion chrétienne dont le triomphe alla jusqu'à faire disparaître tous les autres cultes ; soit en les incorporant, soit en les extirpant par le feu et le fer* ». E. Reclus.

Y. M. BIGET

Conseils utiles

« Le dégoût devrait s'emparer des gens honnêtes rien qu'à la lecture des conditions d'attribution de ces fameux « droits » et l'indignation devrait être telle, que, parodiant les paroles de la chanson du père « la purge », chacun devrait se saisir des tripes des politiciens pour en faire leur dernière cravate ». Mais la lâcheté et la sottise générale de ces « honnêtes » citoyens est telle qu'ils pleurent imbécilement sur le cadavre d'un valet de ceux qui fabriquent les attendus des droits qui leur sont concédés contre une large contribution qu'ils doivent acquitter. Nul, parmi ces braves citoyens, ne trouve à redire qu'un « sauveur » s'octroie cent millions d'anciens francs par an, que les politiciens soient augmentés sans avoir même la peine de le demander. Pour eux, c'est naturel ; le cynisme crétin de cette masse ne va pas jusqu'à applaudir ces infractions honteuses à la morale. Néanmoins ils ne disent rien quant au malaise qui étreint les vieux et qui sera leur lot un jour prochain. Ils ne savent que pleurer l'injustice en montrant le poing vers le « sauveur » et sa suite ; ils vont répétant : « Ils n'avaient qu'à bien voter. » Imbéciles ! Mais laissons-là ses indécrottables complices de la muflerie des jouisseurs qui bâfrent sans le moindre souci de leur propre responsabilité morale et matérielle et qui plus est, pour narguer les miséreux, non contents de s'exhiber gras à lard grâce aux millions qu'ils s'octroient impunément, prennent un plaisir sadique à faire les généreux en accordant... une carotte accrochée devant un attelage.

Honte à eux !

Personnes âgées, voici ce que vous devez savoir :

RETROSPECTIVE GENERALE DES REGIMES VIEILLESSE

L'assurance vieillesse garantit une retraite à tous les assurés sociaux.

Conditions à remplir : 1) Age ; 2) Versements exigés par les textes en vigueur, savoir :

● Loi du 5 avril sur les retraites ouvrières et paysannes.

● Loi du 5 avril 1928 sur les assurances sociales, modifiée par la loi du 30-4-1930, par le décret-loi du 28-10-1935 ,lui-même plusieurs fois modifié.

● Loi Pétain du 14-8-1941 sur l'allocation aux vieux travailleurs salariés, ordonnance du 2 février 1945 modifiée, organisant sur de nouvelles bases cette allocation.

● Ordonnance du 19 octobre 1945 organisant sur de nouvelles bases le régime des assurances sociales.

● Loi du 28 août 1948 apportant des modifications à l'ensemble des textes susvisés.

Le régime des retraites ouvrières et paysannes :

Les comptes individuels des anciens assurés de la loi du 5-4-1910 ont été clos au 30 juin 1930 lors de l'installation des assurances sociales. Ces assurés ont été pris en charge par la nouvelle législation (article 51 de la loi du 5-4-1928 et article 17 du décret-loi du 29-4-1935).

La loi du 14 mars 1941 (Pétain) a substitué au maximum de garantie accordé à certains assurés obligatoires l'allocation aux vieux travailleurs salariés. L'ordonnance du 19 octobre 1945, modifiée par la loi du 23-8-1948 (article 115) a donné un nouveau statut à ces assurés. Plusieurs hypothèses sont à considérer.

1. — Bénéficiaires.

a) *L'assuré n'a pas cotisé aux assurances sociales :*

Il peut prétendre dès l'âge de 60 ans :

— Soit à une pension forfaitaire R.O.P. s'il justifie d'au moins seize versements annuels ; en cas d'assurance mixte facultative, huit au moins de ces versements doivent être effectués au titre de l'assurance obligatoire.

— Soit à une rente forfaitaire R.O.P. s'il peut en outre prétendre à l'allocation V.T.S.

— Soit au remboursement forfaitaire R.O.P. s'il n'entre pas dans l'une de ces catégories.

b) *L'assuré a cotisé moins de cinq ans aux A.S. :*

Il a droit au remboursement de ses cotisations (pas de la double cotisation).

c) *L'assuré a cotisé plus de cinq ans :*

Il a droit à une rente cumulable avec une pension forfaitaire R.O.P. s'il a cotisé aux retraites ouvrières et paysanes, dans les conditions indiqués dans le cas a).

d) *L'assuré a droit à une pension vieillesse :*

S'il a cotisé au R.O.P. la rente forfaitaire s'ajoute au montant de sa pension A.S.

e) *L'assuré a droit à une allocation vieillesse du régime des non-salariés :*

S'il a cotisé au R.O.P. la rente forfaitaire R.O.P. peut s'ajouter à son allocation vieillesse.

2. — Montant des avantages.

A. — *Pension forfaitaire :*

● La pension forfaitaire R.O.P. était initialement égale à 30 francs. (Art. 115, paragraphe 3 de l'ordonnance du 19-10-1945, modifiée). Du fait des revalorisations, ce montant de Fr. 113,70 le 1er-4-1959, passe à 125,63 le 1er avril 1960. Cette pension peut être majorée de 10 % pour les assurés ayant élevé trois enfants .

B. — *Rente forfaitaire :*

● La rente forfaitaire R.O.P. était initialement de Fr 10 ; elle est revalorisée annuellement comme la pension forfaitaire et au moyen des mêmes coefficients.

C. — *Remboursement forfaitaire :*

● L'assuré R.O.P. qui ne peut prétendre ni à une pension ni à une rente obtient simplement le remboursement forfaitaire de ses versements. Le remboursement ne peut être inférieur à 10 francs (quelle royale largesse, N.D.D.).

Le régime vieillesse de Sécurité Sociale

En matière de sécurité sociale, les termes « pension », « rente » ont un sens bien défini (*sic*) :

— La pension est le résultat de cotisations déterminées par le nombre de versements.

— La rente est le produit de la capitalisation des versements de l'assuré.

(Rappel : voir les *Combat Syndicaliste* précédents pour les taux, etc.)

— Conditions exigées pour bénéficier d'une pension :

Avoir 65 ans d'âge, ou à 60 ans être inapte, justifier d'au moins trente années d'assurance pour bénéficier d'une pension entière. Ou justifier d'au moins quinze années d'assurance pour l'obtention d'une pension proportionnelle.

CAMILLE ANDRES

(A suivre)

Voici 40 ans, mourait Lénine (1)

Le début de l'année 1964 voit le 40ème anniversaire de la mort de Lénine. Dans la mesure où les communistes, ceux du parti comme ceux de la C. G. T., ont répudié Staline et prétendent s'inspirer de Lénine pour leur conduite, il n'est pas inutile de savoir ce que le léninisme représente en matière d'ation syndicale.

Lénine, bien qu'il n'eut aucune expérience syndicale, bien qu'il ne fût ni ouvrier, ni fils d'ouvrier et n'eut jamais été syndiqué, a en effet défini à deux reprises sa doctrine en matière syndicale : dans une brochure intitulé « *Que faire ?* » (1902) et dans une autre, datant de 1920 : « *La maladie infantile du communisme : le communisme de gauche* ». Pour un communiste militant au sein des syndicats revenir au léninisme consiste donc à s'inspirer de ces deux écrits pour son action.

Tout d'abord, le syndicalisme en tant que tel n'était guère prisé de Lénine : « *L'histoire de tous les pays, a-t-il écrit avec une nuance de mépris, atteste que livrée à ses seules forces, la classe ouvrière ne peut arriver qu'à la conscience trade-unioniste, c'est-à-dire à la conviction qu'il faut s'unir en syndicats...* » Pour Lénine, le syndicalisme en tant que tel est donc nettement insuffisant par rapport à l'action révolutionnaire seulement, il peut aider à parvenir à cette dernière. Il faut pour cela qu'il soit convenablement orienté, c'est-à-dire, au préalable, noyauté par les communistes, lesquels entraîneront les syndicats « *par leur action directe et constante sur leurs camarades* ».

Dans l'esprit de Lénine, l'influence des « noyaux » communistes dans les syndicats où ils sont minoritaires doit résulter de l'efficacité que prend toujours l'organisé sur l'inorganique : dès qu'il y a trois communistes dans un syndicat, il leur faut constituer un « noyau » ou fraction, s'interdire toute initiative personnelle, toute improvisation, mais agir au contraire selon un plan coordonné, établi au dehors et auquel ils ne modifient rien sans avoir pris l'avis du dehors —ce qui, on l'a maintes fois constaté, rend toute discussion avec eux épuisante et stérile.

C'est en appliquant à la lettre les consignes de Lénine que les communistes ont pu s'introduire dans les syndicats, les influencer, en dominer certains peu à peu, parvenir à leur tête et les utiliser pour appuyer les objectifs du Parti communiste— objectifs purement politiques et n'ayant dans la plupart des cas rien à voir avec l'action syndicale elle-même.

On le voit, en « *revenant au léninisme* », les communistes ne font que confirmer leur emprise sur les syndicats qu'ils ont conquis, et leur volonté de les utiliser sur le plan politique.

(1) Paru dans « *Les Informations Politiques et Sociales* » du 23-1-64.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que les grévistes de St-Nazaire ont été expulsés de l'usine par les forces de l'ordre. Nous y reviendrons la semaine prochaine.

B.D.I.C

Otra voz a la palestra

(Continuación y fin)

Nuestros métodos no están caducados. El caso es que no los hemos puesto en práctica. Faltamos de elemento joven, faltamos de sindicatos y los que tenemos son simbolos. Nos falta reconstruir la mecánica sindical, porque los contactos con la masa obrera de España son mínimos y tenemos escaso peso determinante en ella. Además, estamos en el exilio. Hubiéramos podido recurrir al atentado y al sabotaje. No lo hicimos ni lo haremos. Por pudor. Por prudencia, porque somos enemigos de la violencia. Hubiéramos podido recurrir al «ojo por ojo, diente por diente». No lo hemos hecho. Y Franco fusila y agarrota. Hubiéramos podido sembrar el terror en España y nos contentamos con la protesta verbal o escrita por evitar las represalias contra los detenidos políticos. Un acto de humanidad. Pero desgraciadamente el hombre conoce más la voz de la fuerza y de la violencia que la de la razón. El fascismo, la reacción, el capitalismo, la policía, pueden permitirse todos los atropellos, todos los abusos, todas las violencias y nosotros nos hacemos escrúpulos de usar del derecho de defendernos. En nuestros medios se habla de revisión, de cambio de táctica. Se habla con insistencia de ponernos al compás de los tiempos, porque las condiciones ambientes han cambiado desde el 36 a hoy. Se habla así porque el exilio se hace largo y pesado y comúnmente se cree que cambiando de táctica será acelerado el regreso a España.

Pero estas voces son interesadas y hoy se tiene todo el interés, por parte de muchos Estados y Gobiernos, de acabar con el espíritu revolucionario de la CNT, y además acabar de una vez y definitivamente con la FAI.

Nosotros podemos proceder a la revisión — hasta cierto punto — en cuanto a los problemas económicos se refiere. Pero la acción directa queda como valor inmovible y, en el caso presente, ésta tendría que ir hasta las extremas consecuencias.

Para esto se necesitaría dinero. Siempre más dinero. Pero que yo sepa, la vaca libertaria no da más leche que la que tiene. Nosotros somos humanistas. No podemos dejar de ayudar a los viejos, ni a los inválidos, ni a las familias de los torturados, fusilados, agarrotados. Si dejáramos de ayudarlos, esto sería para nosotros un acto de lesa natura, de lesa humanidad. Pero necesitamos también de una propaganda maciza en el interior de España. Necesitamos tener alerta a la opinión pública española, esta opinión pública que en los grandes centros industriales de España está amodorrada, encandilada por el Dios Dinero y que poco o nada sabe de nosotros. Habría que alentarlos por todos los medios, hasta con aquellos que hasta ahora no hemos puesto en práctica por humanidad, por escrúpulos y porque somos enemigos de la violencia. El haber puesto unos petardos inofensivos no han resuelto el problema y este hecho simbólico ha costado la vida a los hombres más arrojados y mejores de la CNT.

Desgraciadamente en nuestros medios — estando como están las cosas — se encuentra todavía a algunos ilusos que creen en la política y en la bondad de los presentes métodos democráticos. Porque el hombre es indolente, no quiere lios y si encuentra a alguien que le promete resolver sus problemas a él se remite. Este es también el caso de la vuelta a España por parte de algunos exilados.

No tenemos hombres. Falta el elemento joven que pueda continuar nuestra trayectoria. No es sólo el problema de la CNT, ni del exilio. Es el problema de todo el mundo. Es el problema de todas aquellas organizaciones que tienen por norte la emancipación de la humanidad. Debido a la especial organización económica y política, impuesta y dictada por los norteamericanos, hoy sólo se debe pensar en hacer dinero. Tanto tienes, tanto vales. Nos encontramos en pleno «boom» económico y el dinero, en línea general, corre con facilidad, con más facilidad que antes. El cine, la radio, y el efecto deletéreo y demoledor de la televisión en los cerebros de millares de hombres, hace que muchos problemas se queden rezagados a segundo plano. Parece como si la humanidad estuviese a punto de desaparecer. Se habla de alegría de vivir, vivir su vida, divertirse, se habla de prestigio. Se hacen saltos mortales para comprarse el coche, la lavadora, nuevos aparatos de televisión. Se compran pisos. Y para lograr todo esto están hipotecando la propia libertad. La juventud quiere imitar todo cuanto sucede en el cine y que una industria especializada produce. Se imita a los americanos en todo y la consecuencia de todo esto es una juventud que deambula con tristeza de un lugar para otro, falta de ideal y disgustada de si misma.

Hacer proselitismo en estas condiciones es difícil y faltando el elemento joven mal se puede empezar una lucha por la libertad y la emancipación. Así es como hoy se deja que cada uno, cada grupo o cada hombre resuelva sus problemas por si mismo. Esto ocurre también en España y de esta manera se ven los mineros de Asturias casi abandonados por el resto del país. Falta la acción de solidaridad y las regiones que fueron el crisol y el alma de la guerra civil, Centro y Cataluña, carentes hoy del impulso libertario, se han desentendido del problema de sus hermanos de lucha.

De aquí a algunos años se presentará el dilema debido a la especial organización del capitalismo internacional, dueña de todas las riquezas y de todos los medios de producción que se hacen de día en día más precisos y más formidables; éste busca establecer la política del mínimo empleo y del mayor rendimiento. Los obreros no tendrán otra alternativa: o asociarse definitivamente contra el enemigo común, haciendo caso omiso de los actuales sindicatos políticos y mediatizadores o sufrir las más terribles de las dictaduras. Los hombres no serán más que números. Dictaduras que harán palidecer las pasadas y las presentes. Entonces el mundo no será otra cosa que un inmenso campo de concentración.

España, hoy como ayer, por el carácter de su pueblo, constituye la última esperanza del proletariado de todo el mundo. Sin embargo se encuentra casi sola en la lucha impar que empezó en el 36 y que todavía dura. Se trata ahora de saber si somos capaces de dejar de lado las contemplaciones y dar al régimen que la oprime la respuesta que se merece.

Para esto se necesitan hombres, a ser posible jóvenes. Y dinero, mucho dinero. No sirve de nada maldecir un régimen y lamentarse. El «muro de las lamentaciones» sólo llevó a los judíos a los campos de exterminio.

Los movimientos políticos de oposición al régimen franquista que desde hace varios años se agitan dentro y fuera de España, siendo la reunión de Munich donde se encontraron viejos y nuevos hombres políticos, la síntesis de estos movimientos —; la protesta de los intelectuales españoles del interior; las declaraciones de los exponentes de las jerarquías católicas entre ellas la del Abad de Montserrat, criticando al régimen; y las denuncias casi diarias de algunos periódicos católicos, entre ellos «Témoignage Chrétien», sobre los crímenes de Franco y de sus medios de represión, no son otra cosa que la preparación de un vasto movimiento político, que mañana aprovechará un partido político, más o menos democrático, más o menos cristiano y que inevitablemente, con rey o sin rey y apoyado por el Vaticano y norteamericanos recogerá en España la herencia de Franco.

La caída de Franco probablemente no será una caída, será más bien un traspaso de poderes. Veo muy difícil un desbarajuste que ponga en manos de las masas obreras los resortes del país y de esa cosa pública. Las fuerzas americanas, que parece estén remachadas y hormigoneadas sobre el suelo ibérico, como en otros países de Europa, están allí precisamente para evitar este desbarajuste. Por otra parte está el gobierno francés, el cual está más que interesado en que las cosas de España sigan la ruta trazada por el capitalismo internacional. Y aun suponiendo que el desbarajuste se produjera, ¿cuáles son las fuerzas que en España podrían encauzar y explotar a favor de la clase obrera el derrumbamiento de la situación? ¿Nosotros? ¿Los comunistas? ¿Los socialistas?

Faltan hoy en España las condiciones ideales para un cambio rápido y violento de la situación; como faltan hombres en los partidos y organizaciones que podrían dominar el caos que seguiría y evitar la ingerencia de otros países.

Las condiciones ideales o casi eran las de 1936, cuando las fuerzas confederales estaban casi intactas y cuando la CNT tenía las simpatías de la clase trabajadora y sus afiliados eran centenares de miles. Por escrúpulos, por decencia, por dignidad, no supimos aprovechar de cuanto el tiempo y la fortuna nos brindaba. Hicimos los grandes y tratándose de democracia quisimos ser más papistas que el Papa, con el resultado que todos conocemos. Y hoy estamos pagando las consecuencias. Con esto no quiero decir que hubiéramos ganado la guerra, pero si hubiéramos podido salvar muchos miles de hombres y a lo mejor hoy las condiciones serían diferentes.

Tuvimos miedo que nuestro proceder nos llevara a una dictadura, y nos hicimos poner la mordaza por la más feroz de ellas. Y aceptamos, aunque a regañadientes, el 3 de mayo y la destrucción del Consejo de Aragón.

Hablábamos de libertad en aquellos días, gritábamos alto nuestro derecho, hablábamos de Numancia, pero no supimos hacer nuestro el mote del duque Valentino: «Aut Caesar, aut nihil». O CNT y libertad o nada. Y así fuimos obligados a renunciar a todo, también a la victoria.

Hace un par de años escribí a un compañero amigo tuyo a propósito de la escisión y unificación y tuvo la bondad y el compañerismo de no responder a mi carta. Yo le decía que las revoluciones son, en el tiempo, como las oscilaciones del péndulo y que a arcos iguales corresponden tiempos iguales. Para nosotros y para la humanidad la flecha del péndulo tocó la punta máxima en 1936 mientras que en el 1939 marcaba ya el descenso.

A ser optimista habría que esperar todavía un decenio o más antes que se produjeran las mismas condiciones y que la humanidad y sobre todo la organización, fuerte de las experiencias pasadas, emprenda el camino de la revolución, pueda ser definitiva, con otro ánimo y otro criterio que los de 1936.

No hay tiempo para cruzarse de brazos. Nuevas condiciones de vida imponen tácticas más duras, surgió una técnica nueva donde a la propaganda hay que responder con la propaganda y a la fuerza habrá necesariamente que responder con la fuerza, porque ofrecer la otra mejilla para recibir la segunda bofetada no ha dado resultado. Pero sobre todo, y sin mirar a sacrificios, hacer algo para que en España nos conozcan, para que la masa obrera y sobre todo la nueva generación, que nada sabe de la guerra, sepa que hay una CNT y una FAI que la organización es la única garantía de su libertad y de su independencia.

Mañana, de aquí a pocos años, cuando los métodos modernos de producción automatizados implantados también en España pondrán en la calle miles de hombres por exceso de brazos y el «boom» económico se haya terminado, será el momento de nuestra intervención, que será tanto más eficaz cuanto más hayamos sabido inculcar en la mente obrera y, especialmente en la de los jóvenes, que nada pueden esperar de ningún gobierno ni de ningún partido político y solamente pueden confiar en la acción directa.

La época de las contemplaciones y de los escrúpulos se ha terminado y hoy, con los métodos americanos implantados en todo el mundo, hay sólo un dilema: defenderse o desaparecer.

A lo mejor, compañero Quintana, tampoco esta carta responde a lo que tú esperabas; de todos modos lo que he escrito refleja mi pensamiento. Se me podría decir que es cómodo mirar el toro desde la barrera a lo que yo podría contestar que, como muchos compañeros españoles, otras veces he estado en el ruedo. Si respondes a esta o no, como hizo aquel tal compañero que te decía, tiene una importancia relativa. A lo mejor él creía que yo me dedicaba a coleccionar autógrafos, enfermedad que no tengo. De todos modos, en un caso como en el otro, te saludo cordialmente.

ANTONIO PEREIRA

POR SI ACASO SALTA LA LIEBRE

EL enfoque de Fontaura y Quintana, de faz a la crisis del anarquismo internacional, peca de ampuloso. No se ase el toro por los cuernos. Se pasa como sobre ascuas por lo más próximo y urgente. Concitar los movimientos afines de todos los meridianos en el reexamen de nuestras clásicas actitudes es una tarea plausible y hasta valiente vistas las transformaciones de nuestro mundo. Pero en tanto que españoles el problema tiene una fase propia, específica, impostergable.

En Argentina y en toda la vasta zona de la ACAT; en Italia y aquí en Francia, donde ya no hay pretexto coactivo traumático a que encomendar la parálisis, ya no se está ante una incógnita. El revés, derrota, eclipse, desmayo, o como quiera llamársele, no necesita demostrarse.

La incógnita — y que se me perdone si peco de optimismo con tan poco riesgo — es la península ibérica, Portugal comprendido. No se trata de desmerecer a nadie. No extendemos certificados de defunción sino que optamos entre una necesidad y una urgencia.

Hay que evitar a todo trance que España, al incorporarse de la crisis del franquismo no acierte a recobrar la iniciativa. Hablo de la España confederal y de los anarquistas ibéricos, que no quisiera ver desbordados por todas sus alas, inclusive la que siempre nos distinguió por sus favores: él pueblo. Un cónclave o seminario para que resurja nuestro Ave Fénix internacional me parece secundario. Con un tiro, además, se pueden hacer dos blancos, a condición de que la carambola no sea España.

Asombra que la emergencia constatada de los Pirineos para acá y allende las Columnas de Hércules, no la señalen Fontaura y Quintana para la CNT de cara a España. Su hemorragia internacionalista, pues, pesa también de evasiva en el sentido más psicoanalítico posible. ¿Vamos a acordar a los ácratas europeos y sus correspondientes antípodas dejando yerma nuestra propia parcela? A cada instante nos sale del alma la mística misional multisecular, sombra pegada al cuerpo de todos los españoles.

Personalmente tengo la impresión de que el problema español se irá resolviendo sin secuencias bruscas. De la misma manera que aparecen todavía japoneses de Tojo en las selvas de Borneo y malayas, que no se han enterado de que la guerra hace 18 años que acabó, habrá un día refugiados españoles antifranquistas ignorantes de que a Franco tiempo ha que se lo llevó el diablo. No hemos rectificado aún el tiro anticapitalista, tema trillado en la parva del tiempo si se tiene en cuenta la formidable ventosa del Estado que lo es hoy casi todo.

Pero tratándose de España y de los españoles todos los augurios pedantes son temerarios. Fuerzas motrices de la historia, imponderables subterráneos y sutiles pueden de repente hacer que ceda la trampa a los pies del « caudillo », pillándonos a nosotros mismos pontificando o asando maíz, sin tener apercibidas actitudes a desarrollar apremiosamente.

Vale decir que eso mismo que queremos reajustar internacional, intercontinental o interplanetariamente está a manga por hombro, destripado, hecho un pandemónium o cajón de sastre en nuestro lar. Y, modestia aparte, España puede ser principio y fin de muchas cosas.

Si el caudal de nuestra corriente internacional decrece, si son magras nuestras cosechas y no hay viento nuevo que haga girar la veleta de las actitudes desplazadas, poco vamos a remediar nosotros en el supuesto de que se nos dé voz y vela en la ecuménica procesión. ¿A qué títulos podríamos exigirlas teniendo la casa sin barrer? La tesis de que *aquélla* también es nuestra casa tiene flancos muy débiles. Esto es hidalguismo puro, inválido para momentos en que casi no le cabe a uno la libertad de opción.

En nuestro Pleno de 1962 se propusieron coloquios cenetistas so color de tener que pertrecharnos contra el tarde, mal y nunca de las improvisaciones. Y se nos chafó la guitarra con aquello de que los coloquios tenían que ser por la base, federativamente. (Nada fuera de la base, nada contra la base, todo dentro de la base.) ¿Qué cuernos tiene que ver el federalismo con las cuestiones de competencia? Si está probado el aterrador mínimo porcentaje de lectores y leídos acuciosos, puestos al día, « à la page », y abundan los velados por el cendal de la abulia, ¿qué pito toca en esto la ley de mayorías?

Pero ocurrió entonces que los conspicuos de la mayoría rastrearon la consabida *maniobra desviacionista* del Areópago, y el *remitanse* los dichosos coloquios a la base federativa fue un expeditivo y salvador « ahí te pudras ». A las pruebas me remito. Se pueden contar los coloquios basamentales con los dedos de una mano. He asistido a uno de estos coloquios federativos y prefiero no meneallo. Y conste que por algunos se dijeron cosas buenas. No pierdo de vista aquello de que « nuestra base es puro cemento inerte ». Pero es un sacrilegio embutir lo que requiere vocación especial y competencia en el zapato chino de la asamblea más solemne.

¿Por qué no llevar estos debates al ágora, para que vea y escuche todo el mundo? Así no se necesitan comisiones, ni presupuestos, ni patrocinios, ni papeleo sellado, ni viajes, ni rotos en el bolsillo, ni los interminables contactos y reuniones previas en los que suele amanecernos templando la guitarra. Bastan las páginas de nuestra prensa, de nuestros periódicos (las revistas van a paso de tortuga) y la pericia de un guardagujas que no descarrile.

A algunos esta proposición parecerá escandalosa, y puesta en rejilla la mano ante los ojos, protestarán de la santa discreción de nuestras intimidades. Estas intimidades son el secreto de Polichinela o puro empaque de conspiradores. Lo serio y responsable es lo contrario de lo que muchos se imaginan.

Se comprende que defiendo la prioridad de abordar nuestros negocios. No por prurito de liderato. El otro cercado ya nos ha librado su secreto. De España puede todavía saltar la liebre. Trabajo no es lo que falta. Hay un fárrago de temas domésticos. Desde pasar por la criba tácticas anacrónicas y su confrontar con las realidades correspondientes contemporáneas y con las nuevas realidades que nos mete por los ojos la transformación política, económica y jurídica de nuestros días. ¿Cómo rellenar el vacío de lo que quizás ya no se justifica, para seguir pegados al terreno de operaciones que es el pueblo? Si no somos capaces de conservar la iniciativa, y aun teniéndola, ocurra con frecuencia que haya que bailar al son que nos toquen, manera de hacer los repliegues tácticos en orden, escalonándonos en oposiciones previstas donde cebar nuestros contraataques. Manera de preservar nuestros principios éticos y filosóficos de las hemorragias circunstancialistas irrestañables que ha de provocar la fruídica situación transitoria, sin pagar de nuestra seriedad ni dejarnos inficionar de demagogia. Etc., etc.

JOSE PEIRATS

UNA aclaración final

(Viene de la página 4.)

Pero concebir como útil y conveniente el acoger con los brazos abiertos a los representantes de la sublevación de 1936 hoy desligados aparentemente de la dictadura, en virtud de visión oportunista, sería por nuestra parte dar prueba de una miopía política inconcebible.

Cual garantía de un porvenir mejor, de un período de reconstrucción saludable y necesario de estudio y solución de los múltiples problemas que se ponen en nuestro país, es precisa una rigidez intransigente, que no permita la supervivencia de las lacras del pasado.

Los que hoy dicen colocarse en la oposición, serán desde el día que siguiere al derrocamiento del régimen, la rémora, el freno, la reacción, el peso muerto en la marcha del país.

Más aún, serán el elemento boicoteador y saboteador de cuantas medidas pudieran dársele, porque, en tanto que representantes de la reacción clerical capitalista y militarista del país, no son otra cosa sino la continuidad de las instituciones actuales.

Durante muchos años, esos conglomerados fueron al lado del fascismo franquista, su coro de aduladores, sus huestes de ejecutores criminales, sus guardianes de cárceles abarrotadas de antifascistas, los formaron con alegría en los pelotones de ejecución cual sicarios del régimen.

Discrepancias personales, ambiciones insatisfechas, miedo a las responsabilidades criminales incurridas, ejecución de nuevas líneas políticas, cara al futuro y ordenadas por la Iglesia, son los motores fundamentales de esa nueva oposición.

Colóquense si quieren frente al dictador y en buena hora si tal es su conveniencia. Pero reconociendo que tal, es la suya, pero no la nuestra, conocedores de sus verdaderas intenciones, que no pidan nuestra aportación a un esfuerzo conjunto. Porque hoy como ayer les declaramos enemigos nuestros. Sus objetivos son opuestos a los del pueblo. Provocar una revolución palatina con cambio de figuras y semblanza de cambio de instituciones al estilo Isabelino, no es el objetivo que este pueblo persigue.

Continuar con la política de opresión y de oscurantismo que la Iglesia Católica española preconiza, seguir bajo la amenaza constante de un poder represivo al servicio de las cerriles clases capitalistas, ver la continuación de los problemas y de la profunda crisis general, por la persistencia de las causas originales, no es dar soluciones, ni medias soluciones, ni buscar aún la solución de los males menores.

Triste sería que como conclusión al sacrificio de todo un pueblo, no pudiésemos traer a éste otra cosa que la convicción del tiempo perdido, si tras del derrocamiento de Franco, el régimen, sus estamentos fundamentales subsistiesen. Y esto es lo que persiguen muchos de los pretendidos oposicionistas.

J. MUÑOZ CONGOST

(Continuará.)

El individuo y la libertad

(Continuación)

ESO del individuo — uno lleva en sí evocar y a menudo propagar la unidad-unión — que se confunde con unicidad. Y da eso lugar a muchas reflexiones, sobre todo desde ya más de un cuarto de siglo. Respecto de nosotros, los españoles, a pesar de saber que la palabra significa entre otras cosas la acción simultánea de diversos hombres o grupos, quienes conservando para sí su propia personalidad política, social, religiosa o filosófica hacia un objetivo común, que una vez alcanzando cada entidad recupera su libertad, parece, digo, que olvidamos las lecciones de la experiencia, pues no siempre sucede como se interpreta. Yo diría que raramente sucede así.

Al respecto debo recordar que un historiador de las luchas político-sociales de España apuntaba con mucha razón que unirse no significa siempre acrecentar las fuerzas. A veces suele ocurrir lo contrario. Lo que más saltó a la vista del obsrevador de las luchas pre-republicanas fue que antes, durante y después del pacto de San Sebastián, en el esfuerzo político, es que éste consistió en suprimir cuanto pudiera comprometer la unidad, disimulándose recíprocamente la propia capacidad revolucionaria. Es decir, que aquella unidad dentro de la diversidad anuló la unicidad de cada organismo y, claro está, no habiendo individuo-hombre, no podía haber capacidad revolucionaria.

En el exilio, desgraciadamente, la unidad ha adolecido de ese mal, corregido y aumentado por la creencia inusitada en que las cancillerías arreglarían el problema nuestro, el problema de España. Lo chusco del caso es que no pocos sedicentes apolíticos han ido creyéndolo desde mucho antes de la «liberación».

No creáis que yo sea un enemigo acérrimo de la unidad de cara a tal o cual objetivo bien delimitado, no. Yo pienso que si para todo revolucionario existen derechos es porque existen también deberes, entre ellos el de prestar apoyo a toda empresa que signifique progreso, marcando una posición neta, bien definida, para que nadie se llame a engaño. Y si el revolucionario quiere arrastrar consigo a las masas, que las prevenga, que las esclarezca debidamente. Pero, pensar en las cancillerías, es olvidar a Malraux cuando dice que: «Yo he visto ciertas democracias intervenir contra todo, salvo contra los fascismos». Esas democracias eran las más demócratas.

De todas formas extraña que la experiencia de lo vivido no sirva para gran cosa al parecer. Parece desconocida la opinión de los grandes maestros acerca de unidades y alianzas. Para no ser prolijo me permito citar la de uno de los más relevantes revolucionarios de todos los tiempos, E. Reclus, en el primer tomo de su «Correspondencia» escribe: «...es por la audacia revolucionaria que el partido republicano puede triunfar. Si hace transacciones y acepta compromisos, entonces estará perdido». Medid distancias y sabiendo las diversas épocas sabréis el significado que tenía en la de entonces, el llamarse republicano.

Hablando del individuo y de la libertad se cae de lleno en lo que es o representa el individualismo, expresión que ha dado lugar a interpretaciones tristemente abusivas y a menudo absolutamente falsas.

Se dice, por ejemplo, que el individualismo es un sistema de aislamiento dentro de la sociedad y que ser individualista es sacrificarlo todo en beneficio del propio desenvolvimiento físico, intelectual y moral; individualmente odioso, cual el de la persona que no piensa más que en sí mismo.

El individualismo que los anarquistas han preconizado es un individualismo de un valor infinito según iremos viendo, puesto que él reúne en su interpretación la esencia misma de la libertad.

Cuando Descartes se niega a admitir por verdadero lo que no parece como tal a su razón, formula un principio individualista. En efecto, si un grupo dado cree en una divinidad cualquiera, o en algo que para ellos es como una divinidad, y a mí no se me demuestra que aquello que para ellos es una verdad lo es también para mí, yo permanezco aislado de aquel grupo, estoy solo soy pues un individuo que no acepta una cosa que considero falsa. Yo no digo que Descartes fuera anarquista. Nunca vi tal declaración suya en ningún lugar, pero en este caso preciso hace prueba de un anarquismo racional, o lo que es lo mismo, de un racionalismo anarquista.

Hasta el mismo Rousseau preconiza el individualismo — el suyo — invitándonos a no aceptar como justo y bueno más que lo que nos aparece como tal a nuestra conciencia.

Alguien señaló que el peligro del individualismo es que se arriesga de colocar al individuo en franca hostilidad con la sociedad. Pero lo que la sociedad debe reconocer, por más que sea reacia a ello, es que en materia moral, intelectual, científica y filosófica, el progreso estuvo siempre asegurado por la rebelión de los individuos contra los errores y las rutinas tradicionales, tanto y tan bien explotados por los gobernantes de toda época para mantener a los pueblos sojuzgados.

Cuando se habla de cierto individualismo morboso, y se coloca en la cumbre del mismo a ciertas personas a las que mucho deben los que gozan de un poco de libertad, no puedo menos de rebelarme porque observo que se confunde ese individualismo con los esquizofrénicos que han frenado el desarrollo de las facultades del hombre en busca de un poco de paz y de felicidad. Esos son los individuos que se encaraman hacia el poder ayudados por su perversión y el conformismo de las masas. En fin, de lo que no se puede dudar es de que contra la tiranía del conjunto es necesaria la resistencia de las individualidades.

La sabiduría mazdeista reposa en la convicción de que la humanidad será liberada por el individuo culto, es decir, equilibrado, consciente y productivo.

Ya os dije que sería conveniente un erudito para daros satisfacción hablándoos del individuo y de la libertad. Pero, huérfano de esa facultad he tenido que hurgar en el pensamiento de los hombres que he considerado interesantes en sus definiciones.

Yo he pensado muchas veces que si Zweig reprochaba a las masas su ignorancia sabiendo que ellas no preguntan, no inquieren, sino que siguen, engrosan el caudal del río humano, sobre todo cuando se desborda. En efecto, este pensador nos dice: «Peor es para el hombre ignorar que preguntar. Sólo el que ha preguntado mucho puede comprender, más sólo el que comprende mucho será un sabio justo.» Y yo añado que puede comprender mucho el que está solo, y que ese hombre justo de Zweig, es el hombre bondadoso. Y se ha de tener presente que hay mucha diferencia entre el hombre justo y el hombre bueno. El primero, siendo justo puede castigar. El segundo, al margen de la justicia, puede perdonar.

A. France se rebela cuando observa que se *negligent* las humanidades y que toda atención se dedica a la formación de máquinas y no a la de individuos. Con lo que nos enseña a no dejarnos arrastrar por el camino que conduce al automatismo intelectual.

FERNANDO FERRER

(Continuará.)

«LOS HIJOS DEL PUEBLO» «A LAS BARRICADAS»

Quedan aún algunos discos a disposición de aquellos que no lo hayan adquirido y de los que deseen ofrecerlo a sus amistades.

Es un regalo muy apreciable.

Presentación muy esmerada con carpeta recordatorio, ilustrada con fotografías y citaciones del «Proletariado Militante» de Anselmo Lorenzo. Precio: 11,00 francos. (gastos de franqueo comprendido).

Para pedidos a B. Agustí, 20, rue Jean Jaurès, THIAIS (Seine) o a la Administración del COMBAT SYNDICALISTE.

DISCOS

Querido Guiraud, nada me indispone con el arte de Andrés Segovia. Sé que es maestro único de guitarra y que no hay más que él que llene sala. Mi pero procede, sin duda, de ese baño de nostalgia recogido de Nogués, de Romea, de Farré, en los para mí primaverales años 1910. Aquellos tres pulsaban tanta emoción de Tárrega y Sor, como el gran Andrés puede hacerlo de los inmensos compositores comprimidos en su dúctil instrumento.

Sin embargo, no es esa levísima disensión lo que preocupa. Lo que alarma es que en nuestro elemento libertario la música verdadera arrebate los menos posible de corazones. Musicalmente se procede del «Ven y ven» para encallar en la «La Dolorosa», habiendo pasado por las «Barricadas». Antaño a los desdeñosos de las virtudes melódicas una polca de organillo les militarizaba, instintivamente, el paso; no importaba si con «Soli» en un bolsillo. Afortunadamente, antes de 1920 tratamos a muchos compañeros tan conocedores de Kropotkin como de Albéniz. No había entonces pianola pública sin el tercer tiempo del «Claro de luna» beethoveniano en el repertorio.

Obsesionado por la horripilez de «La Sarasa», tan infinitamente prodigada, el compañero R. sacó la pistola para amedrentar a una balconera que la cantaba. Tuve que agarrarle del brazo y recordarle que íbamos de comisión por asuntos de huelga.

El libertario se afina ante todo el carácter. Luego en la vida activa procede con una moral recomendable. Quienes acuden a nuestros medios sin afán de moralizarse, sin superación de su yo, tendrán, sin proponérselo, esfuerzo para reintegrar la C.N.T. a la masa, a la inferioridad de la que los cenetistas escapamos a tiempo.

Cuando doy con un afín más conocedor de Gluck que de Kubala, percibo una inmensa alegría. Fuésemos incontables en este sentido, y nuestro grito de revolución no asustaría a las Musas del Arte cual un escopetazo espanta y dispersa a un vuelo de palomas.

Está bien que seamos feos en lo físico; por algo a tal sexo pertenecemos. Pero está mal cuando la pobreza moral nos enroña el espíritu.

DISCOBOLO

Crónica internacional

(Viene de la página 4.)

sindical en las circunstancias en que esta labor sea posible, y, finalmente, se decide la libre opción a que en cada localidad se resuelvan os problemas de la actuación sindical de la manera que se estime más conveniente.

La Conferencia de Onosa de Pugia (1948) constata que el problema sindical se debate año tras año sin llegar a una resolución concreta ni eficaz. No obstante, los cuatro puntos de la resolución adoptada dejan el problema sin resolver al incidir en las mismas conclusiones anteriores. Nada nuevo aporta tampoco la Conferencia de Livorno en 1949, ni el Congreso de 1950 en Ancona. En el Congreso de Civitavechia, 1953, se condena al movimiento obrero dirigido por los partidos políticos; *se reconoce que la «unidad obrera» es una mistificación;* se reclama la práctica de la acción directa... pero, todo queda ahí, reducido a una declaración más. El Congreso de Senigallia —1957— se limita a establecer una definición simbólica del Sindicato independiente de los Partidos. En Rosignono Solvay —1961— se reiteran las conocidas críticas al sindicalismo político, sin establecer ningún método que determine una nueva forma de actuación. Y en Senigalla —1962— se aprueba una moción protestataria contra una ley reciente que pretende regular la acción sindical bajo el paternalismo estatal.

* * *

En 1946, Ildefonso y Antonio recorrieron Italia como delegados de la A.I.T. Vuelven en enero 1947 a la Conferencia del Comité Nacional de Defensa Sindical. Interesaba a la A.I.T. la reorganización de la Unión Sindical Italiana. Todo esfuerzo resultó entonces vano, a pesar de hallar ciertas simpatías para con la misión encomendada. En Carrara, en la propia casa de Fedeli, en su presencia y en presencia de Pio Turroni, se produjo honda discusión entre Armando Borghi e Ildefonso acerca de la necesidad o no de reconstituir la vieja central sindical italiana, como filial de la A.I.T.

Han transcurrido 18 años. A. Borghi ganó la partida. La incoherencia del movimiento anarquista italiano —en materia sindical— no permitió un desarrollo entusiasta a la U.S.I. Las consecuencias las sufrimos todos, en tanto que los partidos políticos, mil veces criticados, mantienen la entera hegemonía sobre el movimiento obrero italiano. Lo mismo ocurre en Francia, donde la C.N.T.F. lleva una vida raquítica, con la olímpica indiferencia de los militantes anarquistas que se van a Fuerza Obrera o a cualquier otra Central política.

No obstante, italianos y franceses admiran a la C.N.T. española, tanto por su vigor en el pasado como por su entereza en el presente. Aplauden el ejemplo, pero realizan todo lo contrario de lo que los militantes anarquistas españoles hicieron y continúan realizando.

Hace quince años que el Comité Nacional de Defensa Sindical en Italia no realiza reunión importante registrada, y que la U.S.I. lleva una vida decrépita, para satisfacción de los sátrapas de la C.G.I.L., del Estado y de la Patronal italiana. Y la F.A.I. no logra, en tales condiciones, un verdadero contacto, eficiente y activo, con las masas populares. ¿Dónde ha quedado «Umanità Nova» diaria...?

Los sustanciosos trabajos de Ugo Fedeli, su libro, nos permiten desgranar estas reflexiones amargas, todo y aplaudiendo su tesonera actividad de historiador y de archivista.

B.D.I.C

ANTENA

EL HOMBRE, EL AUTOMOVIL Y LA MUERTE

VITORIA.—Luis Martín Santos Dominguez, escritor y doctor en siquiatria, ha muerto en un accidente de carretera. Con este motivo el doctor Santos ha recibido mucho incienso de la prensa franquista por haber sido autor de «La morada del silencio», publicada recientemente en París con el título de «Les demeures du silence». Santos Dominguez era socialista y tras una persecución sufrida, la policía le tenía sometido a libertad vigilada.

GAS POBRE

MADRID (ANSA).—Gas metano a base de estiércol se obtiene en la planta piloto que funciona en la localidad vizcaína de Valmaseda.

Su promotor, el industrial Andrés Alberdi, afirma que la producción oscila en un metro cúbico de gas metano por cada veinte kilos de estiércol y que las instalaciones han costado unas treinta mil pesetas (quinientos dólares).

RETAZO DE «LE MONDE»

PARIS.—Las autoridades españolas continúan reprimiendo las actividades culturales catalanas. Después de haber clausurado los locales del «Omnium Cultural», organismo que tenía por misión la protección y difusión de la cultura catalana, el Gobierno ha dispuesto el cierre de la «Agrupación Dramática de Barcelona».

» Por otra parte, el actor catalán Pau Garsaball, ha sido multado con 25 000 pesetas por haber enviado una corona con los colores catalanes al entierro de la célebre actriz María Vila recientemente fallecida en Barcelona.

» En fin, el impresor de «Serra d'Or», la única revista que se publica en lengua catalana, no sometida a la censura en virtud del Concordato, y que publican los monjes del Monasterio de Montserrat, ha sido advertido que debe dejar de imprimir la citada publicación.»

CONTRA LA CULTURA CATALANA

BARCELONA (OPE).—El «Omnium Cultural» continúa clausurado por decisión gubernativa. El señor Millet, su presidente, se entrevistó con el gobernador civil de Barcelona para ver de remediar dicha arbitrariedad. La entrevista fue muy breve y fría. En presencia de varias personas, el gobernador dijo al señor Millet:

—No se preocupe usted por la cultura catalana. De ella ya se cuida Madrid.»

Sin comentarios.

¡NATURALMENTE!

«En Valladolid sorprende el escaso número de bibliotecas de que dispone. Y más que la cuantía, lo que aflige de verdad es el tono que las anima. Ninguna de ellas se aproxima a esa misión ilustrativa para que fueron creadas. Pobres de dotación, anticuadas en títulos y autores, reducidas de aforo...» (De «A B C».) Es la obra del régimen.

LA OBSESION DEL PETROLEO

BILBAO.—Se va a iniciar una campaña de búsqueda de petróleo a lo largo del litoral vizcaíno. Al parecer se dispondrá de material adecuado y potente para el mejor éxito de la empresa. No hay invocación a la Virgen de Ezquioga, pero se cuenta con el concurso de dos compañías francesas internacionalmente ramificadas. Nadie se apresura a aportar barriles, sin embargo.

DISTINCION HONORIFICA

MADRID.—En una votación popular organizada por una emisora radiofónica, la calle de Méndez Alvaro ha sido distinguida con el calificativo de «Calle Reina de los Baches de Madrid».

SE BURLAN DE SANCHEZ GUERRA

PAMPLONA.—Rafael Sánchez Guerra está enfermo grave desde hace meses. ¿Qué tendrá Sánchez Guerra? El caso es que estuvo sometido a tratamiento de bomba de cobalto en el Hospital Provincial, y sin mejora de salud fue reintegrado al convento de canónigos misioneros de Villaba, donde consta como fraile. Como fraile de compañía el prior le tiene destinado un hermano bobo llamado Alonso, y además le dio en regalo de Reyes y como lectura profana, «Blanca Nieves y los siete enanitos». Rigurosamente cierto.

A LO QUE CONDUCE LA INCURIA

MADRID.—Un mensajero de la línea Madrid-Irún ha chocado de lado con una máquina descarrilada entre las estaciones de Las Matas y Villalba. Hay diez empleados heridos, catorce vagones destrozados y dos máquinas con graves desperfectos. La versión que se da sobre la causa del suceso, dice: «Es muy posible que se deba al mal estado de los raíles.» Las mercancías que transportaba el mensajero están totalmente perdidas y hay un mínimo de sesenta metros de raíles inutilizados.

LA ORDEN DEL CACAO

MADRID.—El Comité Sindical del Chocolate ha instituido la Orden del Cacao. En comedia inaugural la Medalla de Oro del Cacao ha sido concedida a cinco literatos amantes de las aguas claras y del chocolate espeso.

SOLAMENTE EN SEVILLA

MADRID.—Un semanario evalúa en 120.000 el número de analfabetos totales existentes en la provincia de Sevilla.

SOMBRA SOBRE MENORCA

MAHON.—Las industrias de único desarrollo en la isla son las de calzado y bisutería, ambas exóticas, porque las materias primas proceden de fuera. Sin embargo, de largo tiempo están acreditadas en el mercado español. Recientemente, ambos elementos de vida están amenazados de extinción por haber, el Sindicato Nacional de Transportes y Comunicaciones, aumentado en un 25 por 100 las tarifas de transporte, lo que se traduce en un 50 por 100 consideradas la recepción y la expedición de materias brutas, determinadas materia noble. Toda la isla está alarmada, puesto que la población menorquina no podría vivir solamente de la pesca.

CIERRE DE UNA BASE

WASHINGTON (UP). —La Fuerza Aérea informó hoy que cerrará una de las tres bases que tiene en España y que regresarán a los Estados Unidos para el primero de julio los 8.000 norteamericanos que se encuentran en ella.

La base que se cerrará será la de Zaragoza, en la que funcionan dos escuadrones de aviones de combate F-102. Cada uno de los dos escuadrones tiene 20 aviones. Los escuadrones serán disueltos.

De los 8.000 norteamericanos que se encuentran en la base, 3.500 son militares y 4.500 familiares de ellos.

Las otras dos bases que tiene la Fuerza Aérea en España —una en Torrejón y la otra en Morón—, continuarán como hasta el presente.

Ocho estaciones de radar, sin embargo, se entregarán a España.

LAS INEVITABLES HUELGAS

BARCELONA.—Los mineros de la cuenca del Cardoner (Suria y Cardona), resisten desde hace medio año a trabajar horas extraordinarias. Con suma razón, exigen mejor salario y condiciones de trabajo modificadas. Al ser desatendidos practicaron el trabajo lento, seguido de la huelga de brazos caídos y luego, por intervención de las autoridades, la huelga simple y llana, que viene durando desde el mes de noviembre. Amenazados de desalojo de las casas (propiedad de las empresas), los huelguistas se desparraman por las comarcas vecinas en busca de empleo.

En esta capital sigue el malestar en la casa de máquinas de escribir «Hispano Olivetti», que emplea unos 4.000 operarios. Para conseguir el salario base la empresa exige 90 puntos de producción, creyendo los obreros que con 60 basta. Todo el personal de la casa practica el «a mala paga mal trabajo», incluso el personal de mantención de los talleres. En concreto, los trabajadores exigen de la empresa un aumento de 350 pesetas por semana en compensación de las horas extraordinarias suprimidas. La última impresión es favorable.—*C.*

CABAÑAL

MADRID (AFP). — «Es necesario acabar con las 28.000 cabañas o ranchitos que rodean Madrid como un infecto cinturón suburbial y que están ocupados por emigrantes y gentes pobres que no tienen otro cobijo», afirma el diario católico «Ya».

El periódico anuncia la constitución de una «comisión del área metropolitana» de Madrid bajo la presidencia del alcalde conde de Mayalde. Esta comisión tratará de absorber el chabolismo mediante la construcción de casas modernas. Hasta ahora solamente se han construido 6.500 casas de habitación por el ministerio de la Vivienda, cifra insuficente para terminar con el problema.

FALANGE, HOY

MADRID (UP).—El semanario «SP», dice que España debe establecer relaciones diplomáticas con México, la Unión Soviética, la China Comunista e Israel.

El periódico, cuyo director es el falangista Rodrigo Royo, está asociado a ciertas empresas bancarias. Dice que la normalización de relaciones entre España y esos países, es «una necesidad».

«SP» dice, entre otras cosas, lo siguiente: «Un año que comenzó con la peregrinación del Papa Paulo VI a Jerusalén y con la reunión entre (el canciller Ludwig) Erhard y (el presidente Lyndon B.) Johnson para estudiar la forma de acercarse al mundo comunista hace no sólo conveniente, sino necesario que España establezca relaciones diplomáticas con México, la Unión Soviética, Israel y la China Comunista, a fin de que España reciba tratamiento de completa normalidad por parte del resto de los países.»

EL CRIMEN DE UNA DICTADURA

LISBOA (AFP).—Fue liberado después de haber pasado 23 años ininterrumpidos en la cárcel, y bajo fianza de 10.000 escudos (unos 360 dólares), el «decano» de los prisioneros políticos portugueses, Manuel Rodríguez Da Silva, quien cuenta actualmente 55 años de edad. El ex-cautivo sufre hemiplejía y probablemente será hospitalizado.

UMBRAL

SUMARIO DEL NUMERO 25:

Francisco Frak: **SOBRE «EL VICARIO».**

Andrew Hamilton: **LAS DIFERENCIAS ENTRE LAS RAZAS.**

Rafael Alberti: **DEFENSA DE MADRID, GALOPE, LA IMPREVISION (poemas).**

C. Vega Alvarez: **LA PUERTA (poema).**

Alfonso Vidal y Planas: **EL PERRO CIEGO DE «LA PERDIDA» (poema).**

Alberto Insúa (evocación de): **LOS GRANDES RENACENTISTAS ESPAÑOLES.**

Luis di Filippo: **LA LITERATURA POLITICA. EL «CHESTERBELLOC».**

Eugen Relgis: **TRAGICO GUARISMO: INTELECTUALES Y MANUALES.**

S. Guasch: **HIDALGO.**

T. F. Cano Ruiz: **IMPRESIONES SOBRE AMERICA LATINA.**

C. S.: **LOS ULTIMOS TIEMPOS DE MANUEL DE FALLA.**

Juan Ferrer: **«LOS LIBROS».**

Severino Campos: **EL INGENIO HUMANO ANTE LOS IMPERATIVOS ECONOMICOS.**

Campio Carpio: **EVOCACION DEL MAESTRO JOSE DURANTE.**

Humberto Guzmán Arce: **EL SENTIDO DE LO HISPANICO EN LOS PUEBLOS DE AMERICA.**

Henry Tanner: **LA NUEVA LINEA DEL P. C. EN ARTE INSINUADA POR DOS PUBLICACIONES.**

Noticiario, notas, dibujos, fotografías, etc.

Precio actual del número: 1 F.

Pedirlo en todos nuestros puestos de venta y a la sede de «Umbral», 24, rue Ste-Marthe, París (X).

COMUNICADOS

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES Y ECONOMICOS, PARIS

El domingo, 9 de febrero, a las nueve y media de la mañana, se celebrará la Junta general ordinaria del Centro, a la cual, dada la importancia de los asuntos a tratar, se invita a todos los afiliados.

— El sábado, 15 de febrero, a las nueve menos cuarto de la noche, tendrá lugar una conferencia a cargo del estudiante *Antonio Pérez.*

Tema: *Consideraciones en torno a la unificación de las Iglesias.*

F. L. DE LIMOGES

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general el domingo, 9 de febrero, a las nueve de la mañana, en el local de F. O.

F. L. DE VALENCE-ROMANS

La reunión general anunciada para el 2 de febrero (día del acto de Alianza Sindical), tendrá lugar el 9 de febrero a las misma hora y en idéntico sitio.

PARADEROS

Se desean noticias del compañero Laureano Montilla, de Castro del Río (Córdoba). Se interesa por su paradero José Mármol, residente en Tarrasa y oriundo de Castro. El interesado o quien pueda dar noticias lo hará a Emilio Travé, 11, rue Joseph Pujol, Bordeaux (Bastide).

— Julián Floristán desearía tener noticias de Ramón Borraz, de Castellote (Teruel), y de Orencio Bosque, de Maella (Zaragoza). Pueden escribir a Nieves González, 30, Bd. Clemenceau, Royan (Chte.-Mme.), que transmitirá.

— Me interesa saber las señas del compañero Vicente Barrachina. «Le Combat» le publicó dos artículos, uno de ellos figura en el número 247. Este compañero estuvo en Frontignan (Hérault). Escribir a Enrique Estévez, Maison de Repos «Beau-Séjour», Hyères (Var).

F. L. DE PARIS

La Agrupación de Relaciones y Solidaridad de Tarrasa ha hecho un donativo de 85,35 N.F. con destino a la Comisión de Fomento de la F. L. de París.

Agradecemos el gesto de los compañeros de Tarrasa que, como se ve, se preocupan de nuestro problema.

París, 30 de enero de 1964.

CORREO DE REDACCION

M. B., Valence-Romans, y P. A., Burdeos: Vuestras notas nos fueron entregadas con retraso.

AVISO.—Todas las correspondencias firmadas a máquina y sin dirección cierta las consideramos anónimas, y, por lo tanto, sin valor alguno.

Concentración en Chauffailles (S.-L.)

Núcleo Rhône-Loire

El día Primero de Mayo, a las nueve de la mañana, en la Sala de Fiestas de Chauffailles,

GRAN MITIN CONMEMORATIVO DEL 1.° DE MAYO

patrocinado por la Comisión de Relaciones del Núcleo Rhône-Loire, y organizado por la F. L. de Chauffailles, en colaboración con la F. L. de la C.N.T. de Roanne (Loire).

Harán uso de la palabra dos compañeros de la C.N.T. de España en el exilio.

A las dos de la tarde, en la misma sala, a beneficio de la España oprimida,

GALA DE VARIEDADES INTERNACIONAL

con la participación de un escogido y selecto número de artistas de la región de gran relieve. Aseguramos a propios y ajenos la presentación de un festival que nos hará vivir unas horas bajo un ambiente puramente artístico.

Compañeros de la región y departamentos vecinos: Todos a Chauffailles. La Confederación Nacional del Trabajo, representación genuina del Sindicalismo clásico español, en lucha permanente en defensa de las clases oprimidas, invita cordialmente a todos los trabajadores españoles, emigrados o no, a compartir cordialmente la fiesta del Primero de Mayo de 1964.

Los grupos artísticos de la región que estén dispuestos a participar, se les ruega, encarecidamente, que se pongan en relación directa con el compañero Abad Antonio, 3, Allée Van de Walle Chauffailles (S. L.), para ultimar el programa antes del 30 de febrero. El tiempo lo tenemos para poder salir airosos, si todos respondemos unánimes y con puntualidad a la organización de la Concentración del Primero de Mayo. Como es expresión del conjunto, tiene que ser la obra de todos. A fin de vitalizarla hay que poner en juego todo lo que esté a nuestro alcance.

Por la F. L. de Chauffailles,
El secretario.

EN BURDEOS

Gran festival artístico organizado por los Grupos Cruz Salido y Cultura Popular a beneficio de la Liga de Mutilados e Inválidos de la Guerra de España, para el domingo 16 del actual, a las tres y media de la tarde, en la Sala SONTAY (detrás de la estación de San Juan), poniéndose en escena el «Entremés: 3 platos 5 pesetas», y la comedia, «Luz a la vida».

Terminará el espectáculo con una valiosísima selección de variedades.

PARA QUE VIVA «UMBRAL»

ACUERDO IMPORTANTE

Impuesta del grave peligro que en doble aspecto atraviesa la revista «Umbral», los compañeros de la Federación Local C.N.T. de Huilles han decidido, unánimemente, suscribirse a aquélla.

Reacciones parecidas se prevén en muchos compañeros y en varios organismos confederales.

A veces los estados de depresión determinan estos saludables resultados.

Gracias, compañeros de Huilles, por vuestra comprensión seguida de desprendimiento.

La dirección de «Umbral»

ADMINISTRATIVAS

José García Navarro, Macon (S.-et-L.). Recibido giro. Pagas hasta 30-6-64.

— José Hiraldo, Marseille. Recibido giro, distribuido como tú dices.

— José Baches, Foudètes (S.-et-L.). Recibido giro tienes pagado «C. S.» hasta 30-6-64 y «Umbral» hasta 30-9-64).

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Suma anterior, 1.208,50 F.

Rueil-Malmaison: María Luisa Martínez, 5. *Sommiers (Gard),* Mel Giner, 7,40. *Albi:* Manresa, 3. *Grand-Combs:* Marivela G., 20. *Vidauban:* Benítez, 2. *Marsella:* J. Hiraldo, 4. *París:* Jacques et Berthe, 10. *Huilles:* Familia Marín, 16; Rodolfo Fleta, 5. *París:* Un amigo de Gandia, 5; Canc, 10.

Total, 1.295,90 F.

NOTA

Mariano Sanjuán: Recibida la tuya y el giro de 30 francos. Dicho envío va en lista I del mes de enero, «C. S.» 280, encabezando la misma. Aparecidos los tres nombres que nos indicas y a razón de 10 francos cada uno.

Comprueba el número que te señalo.

Ediciones SOLIDARIDAD OBRERA

Patrocinio de la Confederación Nacional del Trabajo

Rafael Barret: OBRAS COMPLETAS (3 tomos) ..	22,50 F.
Voline: LA REVOLUCION DESCONOCIDA	13,50 »
Rodolfo Rocker: NACIONALISMO Y CULTURA ..	15,00 »
M. Dommanget: HISTORIA DEL 1.° DE MAYO	12,00 »
Antologías: EL AMOR Y LA AMISTAD	5,00 »
— CULTURA Y CIVILIZACION	5,00 »
— LA HISTORIA	5,00 »
— LA LIBERTAD	5,00 »
Felipe Alaiz: QUINET	5,00 »
Varios autores: SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA	3,50 »
Juan Rostand: LO QUE YO CREO	3,50 »
Pedro Vallina: CRONICA DE UN REVOLUCIONARIO	2,80 »
J. M. Puyol: DON QUIJOTE DE ALCALA DE HENARES	1,00 »
Luis Fabbri: INFLUENCIAS BURGUESAS EN EL ANARQUISMO	1,00 »
Víctor García: RAUL CARBALLEIRA	1,00 »
Anselmo Lorenzo: «EL POSEEDOR ROMANO» Y «EL PATRIMONIO UNIVERSAL» (Ed. popular).	0,30 »
Juan Ferrer: VIDA SINDICALISTA	0,30 »

EDICIONES « UMBRAL »

Felipe Alaiz: « Tipos Españoles »	5,00 F.
Mauricio Cranston: « Un debate imaginario entre Carlos Marx y Miguel Bakunin »	1,00 »

Pedidos y giros a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe (X^e)
C.C.P. 1350756, París

Servicio de librería

	Frs.
« Porque callaron las campanas », V. Botella	9 50
« Así cayeron los dados », V. Botella	8 00
« Encrucijadas », id.	8 00
« Caín y Artemio », Máximo Gorki	7 50
«Revolución y Regresión», Rocker	18,00
«Sistema de las contradicciones económicas», Proudhon	15,00
«Nacionalismo y Cultura», Rocker	15,00
«La revolución desconocida», Voline	13,50
«La revolución desconocida», Voline (ed. francesa)	3,50
«Sakespeare», biografía por Landauer	17,50
«Psicología humana», Joao de Ferraz	10,00
«Confesiones de un revolucionario», Proudhon	10,00
«De la crisis económica a la guerra mundial», Henri Claude	6,50
«Los fundamentos de la Geografía económica de América», Santillán	6,50
«Incitación al socialismo», Landauer	7,50
«Ingenieros, ciudadano de la juventud», Hector P. Agosti.	6,00
«Las Catalinarias», Juan Montalvo	7,00
«Las Doctrinas de Ameghino», José Ingenieros	6,00
«Psicología y reeducación», Reina Reyes	3,00

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris, X. CCP París número 13 507 56.

«CENIT»

Sumario del número 154.

P. Bravo: Cálculo, balances y profecías.—**C. Carpio:** Madrid, Noviembre y Durruti.—**Puyol:** Recuerdos de juventud.—**J. Ferrer:** El anarquismo, única solución efectiva. — **Abarrátegui:** España y aún España.—Dos conferencias de Muñoz Congost en Casablanca. — **F. Ocaña:** La voluntad libertaria.—**Fabián Moro:** Discurso del hombre libre.—**F. Alaiz:** Cuatro épocas de la ciudad sertoriana. — **H. Manchester:** Bertha Von Suttner y Alfredo Nobel.—**E. Relgis:** De mi calendario.—**A. Samblancat:** Marfil animal y vegetal y ¡San Patricio nos valga!—**M. C.:** El universo de Alaiz.—**Denis:** El curandero.—**Han Ryner:** Colgando los hábitos (folletón).

¡Zapatero a tu... sitio!

por Perlino Hurtado

COMPAÑERO, si puedes y quieres, llega hasta el final.

Esto no es un cuento de risa.

Curioso, se detuvo ante el cartel publicitario. Lo leyó y, con aparente interés, entró en el local donde, antes que él, otros habían ocupado algunos asientos. Recorrió la sala con la mirada y finalmente fue a sentarse, esperando la llegada del director de turno. En cuanto apareció el prestigioso fabricante de calzado, nuestro hombre se levantó y, adelantándose al personaje, entabló el siguiente diálogo:

— Dígame: ¿me puede facilitar algunas precisiones sobre ese buen par de zapatos fabricados por sus talleres « El Ideal »? Me interesan mucho, la verdad.

— ¡Oh, mi querido desconocido!, antes de embarcarse en tal aventura, permítame unas breves palabras. Sin preámbulo alguno le diré que a pesar de la publicidad hecha por mi Sociedad en la prensa, revistas, libros y hasta en conferencias como la presente, este negocio está en crisis. Pero crisis grave, de fondo.

— ¿Qué me dice usted?

— Sí, señor. Si analizamos imparcial y objetivamente la labor de nuestros laboratorios y de nuestros talleres de producción, hemos de convenir en que el saldo que arroja nuestra gestión es sumamente negativo.

— ¡...!

— Escúcheme atentamente y verá. Las investigaciones y pruebas que se han hecho, tanto aquí como en otros países, nos demuestran a las claras que no hay deseo de renovación. Siempre hacemos lo mismo; siempre lo mismo. Falta materia gris en todos; se carece de espíritu dinámico y luchador para sacar algo nuevo que interese a los descalzos como usted.

— ¡...!

— Le diré aún más. Hasta el principio de fabricación que siempre sirvió de base para proteger a los pobres pies de tanto enemigo como les acecha a raz de tierra, o por los aires si se es pelotero, ¡hasta ese principio está caduco!...

— ¡...!

— Sí, se equivocaron nuestros precursores. No sirve nada de lo que idearon, nada de lo que hicieron. Claro está, eran otros tiempos en lo que eso que llaman evolución no existía...

— ¿Pero...?

— Sí, no me interrumpa. Por ejemplo, cuando nacieron los célebres fabricantes Bak Unin, Mala Cabeza y otros de estilo y forma diferentes, la vida se paró; pero totalmente. Sus experiencias se refieren ,por lo tanto, a una época muerta. Mire usted, hasta ignoraban todos los procesos... por ejemplo: el demográfico: en esa época, cuando un país tenía 10 millones de habitantes, pues nuestros Bak y Mala y los etc., creían ingenuamente que siempre habría 10 millones, que la gente no procrearía y que Malthus estaba equivocado. ¿El proceso técnico? También lo ignoraban. ¡No ve usted que en aquella época ni siquiera inventaron el bolígrafo! Y no le digo nada del proceso científico; aquellos desgraciados hacían como que lo ignoraban. No veían que, más tarde, la ciencia nos permitiría ir a la luna; y ellos, ya ve usted...

— Ya estaban en ella, lo sé. ¿Pero, y las estadísticas?

— ¡Hay mi querido desconocido, las estadísticas! No se fíe nunca de las estadísticas, porque están «trucadas». ¡Y por nosotros mismos, qué escándalo! Es indigno; el Servicio del Plan y el Servicio Comercial de nuestras fábricas marchan muy mal; imitan a los políticos; engañando al vulgo que es un contento. Peor que los políticos, le digo. Mucho peor que los políticos, a los cuales criticamos pero, hipócritamente, imitamos.

— ¡...!

— Para que se convenza usted. Este par de zapatos « El Ideal » está hecho con piel de becerro, es verdad; pero con piel de becerro enfermo, ¡porque tenía la fiebre aftosa cuando lo mataron! El tacón, a las primeras de cambio se tuerce que es una delicia. Y la suela, se lo digo francamente, es de cartón; pero de cartón malo, de ese que parece haber sido recogido sobrenadando en una cloaca. Van desapareciendo uno a uno los buenos zapateros... ¡Hace poco me di cuenta, mire qué bien!

— Pues me deja usted...

— No se apure, curioso desconocido; voy a terminar con dos palabras solamente: si los que formamos parte de los laboratorios, de los centros productores y distribuidores y de las secciones publicitarias de esta Federación del Ramo de la Marcha, fuéramos leales al calzado « El Ideal », le digo a usted que las decisiones tomadas en nuestras Conferencias regionales, nacionales e internacionales nos permitirían laborar en bien de... bla bla bla (tres blas solamente). He terminado. Muchas gracias por su atención.

— Pues, señor, me deja usted, como vulgarmente se dice, « con las patas colgando ». Al leer su anuncio, creí que la publicidad dada a su conferencia era algo así como un cazaincautos. Y, curioso, vine a ver cómo se las arreglaba. Pero me doy cuenta de que tiene usted una original manera de propagar las excelencias de su mercancía: porque ha estado cerca de una hora haciendo trizas a su organización, señalando lo que usted llama defectos, fallos, zancadillas, deslealtades, etc. (muchos etc.) y sólo ha dedicado unos instantes para decir que si todos fueran leales, conseguirían... pues, no sé qué es lo que conseguirían... ¡Buenas tardes! y siga usted por ese camino que me conviene: ¡soy el fabricante del calzado duro « El Franco », para servirle!...

Presuroso y contento, el hombre se marchó. Unos segundos después lo perdí de vista. Pero sus palabras resonaron aún mucho tiempo en mis oídos...

***

Pues es verdad, me dije: ¿Cómo puede, un fabricante de zapatos, atraer nuevos clientes endilgándoles en su propaganda discursos que tratan casi exclusivamente de la supuesta mala calidad de los productos empleados y de lo erróneo de su sistema de organización?

¿Qué confianza puede tener nadie hacia algo que desconoce y sobre lo que tan mal hablan aquellos que deben defenderlo?

¿En qué sistema comercial se hacen públicas las dudas de los componentes de un Consejo de Administración o de una Entidad cualquiera, cuando es en aquél, o en los servicios correspondientes de ésta, donde se deben estudiar y aclarar para el bien de la sociedad a la que están obligados a respetar, so pena de presentar la dimisión?

¡Qué de preguntas se nos ocurren!...

Pues, aunque nos hayamos ido a los extremos, así comparamos la actitud de todos aquéllos que perteneciendo a un partido, a un sindicato, a una asociación o a un grupo cualquiera, científico, profesional o ideológico, hacen y actúan como el fabricante de marras.

¿Qué se proponen los que, creyéndose el ombligo de sus colectividades respectivas, se sienten nuevos cristos con derecho a fustigar todo cuanto consideran ser producto de mercaderes? ¿La división? ¿El enfrentamiento de hermanos o colegas?

¿Qué fenómeno es éste que se observa de un tiempo a esta parte, en el que los endiosados se toman la facultad de hacer públicamente la autocrítica de la organización a la que pertenecen?

¿Desde cuándo se hace propaganda y obra proselitista echando lodo a la propia familia y comunicándole al vecino lo que no hemos sabido o no hemos querido discutir razonada y lealmente en ella?

¿Es una epidemia lo que señalado queda? ¿Es composición moral del ser humano, que siente fruición al difamar públicamente su propio sistema de convivencia y actuación, en vez de satisfacción dando a conocer la bondad de las ideas que lo animan?

No hay derecho a « entretenerse » de esa manera. Hay disposiciones y acuerdos que respetar. Hay que reforzar los cuadros para defenderse del enemigo que acecha; y que no es débil, no. Si existen errores, si hay desaciertos, no es justo que quien tal opine, lo grite a los cuatro vientos, habiendo medios para considerarlos, estudiarlos y tomar medidas que eviten su reproducción.

¡Ah, el miedo a publicar las cosas internas! ¡Ah, la ley de mayoría!...

No, compañeros y amigos; ni tenemos miedo a que nos conozcan; ni queremos que se coarte la libertad de nadie; ni tampoco obligamos a nadie a que se incline, siempre, siempre, ante la ley de mayoría.

Sólo le pedimos tenga un poco de pudor, un poco de respeto hacia lo que libremente aceptó. Sólo le indicamos que todos, deportistas, políticos, idealistas, etc., tienen en su propio hogar social medios para exponer, discutir y defender todo cuanto crean beneficioso para sus sociedades respectivas.

Sólo es dable esperar un poco de nobleza de aquel que, considerándose divorciado por completo del círculo al que se acercó, se aleje ingresando en otras colectividades más afines con su forma de ver las cosas; o vaya a engrosar las filas de los individualistas donde, al parecer (y no levantamos ninguna duda) se goza de una libertad absoluta para opinar y actuar.

Es más noble, repetimos. Definirse, llana, simple y concretamente será siempre actitud muy respetable, dado que no puede enturbiar las relaciones entre los seres humanos.

Lo que señalamos como fenómeno, como epidemia o como descomposición moral, se observa en todos los campos: políticos, obreros, etc.

¿Es esto un consuelo al ver que algunos compañeros se dejan arrastrar por esa corriente?

Yo creo que no, y por eso lo señalo.

Le Gérant responsable
R. FAUCHOIS

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

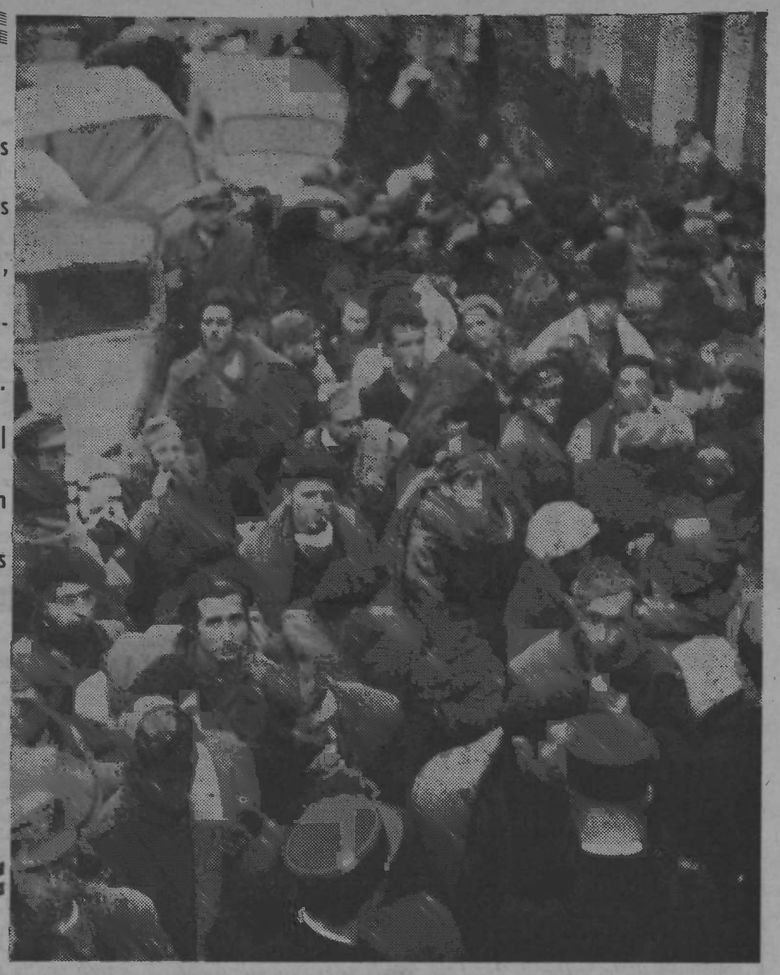
B.D.I.C

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française ..... 5 F.
Version fco-espagnole .. 20 F.
★
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10e)
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

A veinticinco años vista, aún estamos en esto. Yo, tú, éste, aquél, podríamos reconocernos. Sólo que, en el estado actual, en España nadie nos reconocería. ¿Tanto hemos cambiado?



EN LA HORA DE LA DESVERGUENZA

No es insólito que Franco flirtee con Kruschev

LA formación política del falangista y del comunista se equivalen. Unicamente difieren en el hecho religioso. El falangista es deista y el comunista inteligente, ateo. Sólo «pecistas» de poca monta, peonaje de Partido, se acercan a la Iglesia llevados de la mano por la rutina. Con el bien entendido de que los rutinarios forman pirámide.

En sentimiento de autoridad, de ordeno y mando y de disciplina jerárquica, falangistas y comunistas podrían darse la mano; tanto se identifican en ciegas obediencias y en la observancia de las consignas recibidas. No hay personalidad ni raciocinio en uno y otro; ambos obedecen ciegamente al caudillo aun a trueque de incurrir en ofensa y en injusticia contra parientes y amigos. El antiguo espíritu de la guardia civil ha reencarnado en los comunistas incondicionales, lamentablemente. Los falangistas, esos con adoptar la hedionda cerrilidad de los carlistas han quedado en el sitio que la Iglesia les ha asignado.

Cuando desde nuestra Prensa de España y del exilio hemos voceado estas verdades en polémicas sostenidas, los tinteristas del P. C. se revolvieron contra la «vesania anarquista» acusándonos de enemigos de la unidad, de difamadores, de traidores, y demás calamidades. Apuntar que Generalísimo Stalin correspondía en significado a Generalísimo Franco, era entonces un insulto himaláyico. Sin embargo, ya en 1943, pobres «células» dirigidas difundían ripios españolistas y de mano tendida sospechosos, léase llamadas de amor a curas, falangistas y franquistas «arrepentidos». Quienes jamás nos arrepentiremos somos nosotros de habernos opuesto a la indigna comedia representada por un Partido que en la pérdida de la guerra tiene un poco menos de responsabilidad que otro: el falangista.

Pese a todo, no dudamos de la existencia de comunistas honrados, digámoslo mejor: conscientes. Pero ¿cómo han podido esos idealistas soportar a una jefa tonta y abyecta como la Pasionaria, cómo han podido inciensar a Stalin para luego maldecirlo, cómo han conseguido reivindicar a los «asesinos de blusa blanca» después de haberlos condenado e infamado sin conocerlos siquiera, obedeciendo o r d e n moscovita? ¿Cómo los comunistas sinceros pudieron aceptar el asesinato de anarquistas y socialistas en el frente y en la retaguardia por negarse a adoptar el carnet del Partido; cómo se resignaron a apechugar con la responsabilidad que en calidad de comunistas les cupo en la destrucción de la obra revolucionaria llevada a cabo por los colectivistas libertarios en el campo y en la industria?

Fue excesivo que los comunistas incondicionales se agriaran contra nosotros al decirles verdades que desde 1937 merecían. Incluso en el exilio a título de «resistencia» nos mataron compañeros a mansalva. ¿Tanta razón tenían para sacrificar a antifranquistas no adictos a su causa? ¿Y qué idea es la suya que a tantos cambios radicales y contradictorios se presta? ¡La orden de arriba, siempre la orden de arriba! ¡Soldados, siempre soldados! Ya no existe vida civil para los mentalmente uniformados. De la URSS emanaría la liberación de España y ahora resulta que el Kremlin y El Pardo se corresponden por intereses. ¿Morales? ¡Nunca! Bajamente materiales. Por el momento, el uno olvida al Gran Karlos y el otro al Buen Jesús. Franco, testaferro de la reacción europea, adujo feroz enemiga al comunismo para justificar de alguna manera el odioso crimen de la guerra civil española. La mentira era percibible, pero ahora es descarada. Ha llegado la hora del descoco, del cinismo. También bramó el franquismo contra la impía dictadura de Castro, sin jamás haber roto las relaciones con el mismo. La única línea de enlace europeo con Cuba es la de Bilbao a La Habana.

Sería interesante saber qué dicen de todo ello los ex libertarios sovietizados, e incluso los compañeros que por el romanticismo de un «26 de julio» antillano se enojaron con los compañeros que consideramos desde el primer momento a Castro traidor a la Revolución por haber dicho no ambicionar cargo de Gobierno y después haberse declarado dictador supremo del país contra el Pueblo y a favor del comunismo soviético.

Ante la realidad cruda una vez más manifestada, es inútil que se nos venga con la supuesta reacción sino-albanesa. Es un vuelta a empezar para un nuevo desengaño. En el fondo, los dictadores se corresponden aunque sus propagandas digan lo contrario. Quienes deseen perder tiempo y dinero que saquen número de la «lotería» Pekín - Tirana. Dentro de unos años podrán cosechar nuevo desengaño, no siendo esa la forma de desarrollar la humana existencia.

No queda más remedio que emanciparse de líderes, caudillos, jefes, presidentes y grandes secretarios, y echarse por el camino de en medio, el de la revolución popular, la que dé razón al Pueblo que labora y crea, merecedor, por tanto, de un comunismo libertario que, por no ser de nadie, será el de todos.

POSICIONES CONFEDERALES

Una aclaración final

por José Muñoz Congost

CREIAMOS haber terminado con la exposición hecha en el último de los trabajos publicados.

Manifestaciones escuchadas de un lado y otro, acerca del contenido de los mismos e incluso la recepción escrita de otras opiniones, nos hacen considerar que algo debimos dejar en el tintero o que pudiera ser que faltase claridad en la explicación de algunos conceptos.

Dúelense unos de las afirmaciones de posición hechas, y que, respondiendo al sentir orgánico general, expresado en los acuerdos de nuestro último Congreso, dejan bien sentado, que no podemos ni debemos reconocer personalidad ni acordar carta de ciudadanía a esa incorporación de pretendidas fuerzas antifranquistas que como bandada de rapaces pretenden infiltrarse en el clásico contexto del antifascismo español.

Argumentan para ello, que toda aportación en la lucha contra Franco es buena y que ningún esfuerzo debe despreciarse en este combate.

Bueno es el argumento y añadamos que no negamos a nadie —pues sería un absurdo el hacerlo—, el derecho a adoptar posiciones sinceras y de aportar su grano de arena en la ineludible misión de derrocar al régimen que oprime a España.

Pero toda aportación debe ser sincera, hacerse sin pretensiones anticipadas; sin la esperanza de que su posición de hoy, borre —si los hubieron— los crímenes de ayer.

El hecho de que la misma Falange se desolidarice hoy del régimen y de que los hombres que fueron firmes soportes de la represión criminal que Franco desencadenara, se separen hoy del mismo, debe ser para todos de una elocuencia total.

Que mañana apoyados por su acción antifranquista de los últimos momentos, pretendieran eludir su responsabilidad en los actos de barbarie cometidos y su complicidad en los mismos, es pretensión anticipada que consideramos inadmisible.

Quererlo borrar todo con un acto tardío de contricción política es de un infantilismo pueril. Apoyar esta pretensión por parte de alguien o algunos, no es infantil, sino criminal.

Es del convencimiento general, que Franco no es, sino la representación de la estructura político social que combatimos con todas nuestras fuerzas. La desaparición de la figura representativa y el mantenimiento o supervivencia de toda o parte de esta contextura social no será nunca una solución al problema español y si una mascarada tendente a engañar una vez más a nuestro pueblo.

Y el dar carta de ciudadanía por nuestra parte, como elementos integrantes de la oposición activa, a esos nuevos grupos a que nos hemos referido en los trabajos precedentes, equivale, y ello no es discutible, a garantizar en cierto punto, a avalar mañana, su presencia, sabiendo como sabemos que ellos representan las mismas estructuras del régimen que hemos combatido.

Porque, en si, ¿quiénes son y qué representan? Son, la Iglesia española y las huestes, siempre insatisfechas, de la más cerril de las reacciones políticas, que, con el Ejército, constituyeron el apoyo y bastión firme de la sublevación de 1936.

Decíamos, y en ello nos reafirmamos, que a través de la Historia de nuestro pueblo en los dos últimos siglos, hemos comprobado la supervivencia de las clases opresoras, ahogadas en un momento, nunca destruídas y renacientes ante la impunidad múltiples veces, para encenagar cada vez más a nuestro pueblo.

Sabemos que nuestra posición puede parecer extraña, mirando al inmediato futuro

(Pasa a la página 2.)

Inglaterra, Chipre y los petróleos

por J. GUIRAUD

HACE unos años que, en una de mis crónicas internacionales para «España libre», escribía:

«Tengo la seguridad que en un día no muy lejano, incidentes graves se suscitarán en Chipre entre los naturales, griegos y turcos, pobladores de la isla, y la tensión será tan grande que una «Conferencia» a cinco deberá reunirse para discutir el gran problema en su conjunto y en la que una de las partes —la griega— querrá solicitar la ayuda del más alto organismo internacional para dirimir la diferencia, encontrándose con la intransigente oposición de Inglaterra, dominadora de la isla a partir del año 1878, sucesora de Venecia y de Turquía.»

Dichos incidentes, conocidos de todos, han ocurrido, y las agencias de prensa nos comunican a su respecto:

«Inglaterra, Grecia, Turquía, chipriotas griegos y chipriotas turcos se reunirán en una «Conferencia» en la que será pedida la revisión total del Estatuto, decidido por los acuerdos de Londres y de Zurich que precedieron a la independencia de Chipre. En caso de fracaso, el arzobispo Makarios es partidario de llevar el pleito a la O.N.U., pudiéndose asegurar que encontrará en el señor Alec Douglas Home decidida oposición.»

Y es que, mientras los cipriotas griegos desean la reunificación de la isla bajo un solo y exclusivo mando, los cipriotas turcos optan por el Estatuto, exigiendo la división del territorio en dos partes. Reuniones preliminares van a tener lugar bajo la presidencia del secretario del «Foreign Office», señor Richard Butler, la asistencia del ministro del Commonwealth señor Ducan Sandys, esperándose que el general británico Joung, podrá mantener la «fuerza de tregua por todos los medios posibles», como mínimo, hasta el momento de conocerse las decisiones de la «Conferencia» a celebrar en Londres.

A Inglaterra le es imprescindible seguir manteniendo el «orden» en Chipre a fin de conservar sus bases militares que, bajo ningún caso le es conveniente abandonar dada su estratégica situación, a media distancia de Suez y Ankara, posición que después del derrumbamiento de Transjordania y la «reconversión» de la «Legión Arabe», es el baluarte inglés más avanzado del Medio-Oriente. La península de San Andrés representa la punta extrema de un cañón en el golfo de Turquía y más allá, hacia los petróleos de Bakou como una figura simbólica y cuya situación excepcional ha contribuído a la extensión de la zona de la OTAN en su territorio y en las aguas que bañan la isla de Chipre. Ya antes que entraran en el Pacto del Atlántico, Grecia y Turquía, aquél estipulaba que la «Alianza» obraría en consecuencia en caso de ataque contra: 1.º, las fuerzas navales y aéreas de una de las dos partes situadas en el mar Mediterráneo, y 2.º, en las islas situadas bajo la jurisdicción de una de las dos partes en la región que se extiende del Norte del Atlántico, al Norte del Trópico de Cáncer.»

La oposición de Inglaterra de poner el pleito de Chipre, tanto por lo que se refiere al plan estratégico como en el diplomático a juicio de la O.N.U. es, sencillamente, por tratarse de asunto sin ninguna relación con el militar. La soberbia Albión defiende exclusivamente su soberanía sobre la isla, para proteger el acceso a las vías del petróleo del Medio-Oriente, del que depende enteramente la economía metropolitana.

En caso de conflicto, la «Tapline», de una longitud de 1.078 millas, capaz de transportar 15 millones de toneladas por año de petróleo procedente de Arabia Seudita y su final mediterráneo de Sidon al Líbano, se encontraría peligrosamente situada cerca de la frontera de Israel. Y que ahí radica el motivo esencial de la actitud de la Gran Bretaña, lo demuestra con gran claridad que, Chipre, no fue nunca considerada como plaza fuerte militar, permaneciendo sin uso estratégico desde que fue incorporada a Inglaterra por Disraeli. Durante las dos guerras mundiales, se mantuvo alejada del teatro de operaciones, debiendo ser Truman, con el «Pacto del Atlántico», que la convirtiera en algo así como una fortaleza.

Como Inglaterra es nación diplomática de primera magnitud y de una sagacidad mundialmente reconocida aún hoy en día, creemos que el actual conflicto de Chipre se arreglará amigablemente y a satisfacción de todos. El petróleo es moneda útil y necesaria para Inglaterra, es verdad, pero también para Grecia, para Turquía y para... Makarios, arzobispo y además miembro del Commonwealth, no debiendo tampoco olvidar que la «economía» juega en la actualidad papel preponderante en las situaciones políticas de las naciones sin excepción y que de ella dependen gobiernos y regímenes.

Elne, enero 1964.

EL MAL DE LA MICAELA

FALACIA

EN un arrabal maligno, junto al cotarrillo de los pobres, a la vera del hospital, entre dos molinos de oliva y de grano, acaecen los desafíos y las muertes. La calle Murel hacia una pestífera sentina. Alumbra un farol de petróleo en el cantón, orilla de la casa de planta baja de Trudis Remiro, en opinión de bruja.

Mujeres y hombres llegan a su puerta juntos, y con gran disimulo llaman. Algunas vecinas salen a la ventana a curiosear. Hablillas al día siguiente...

Trudis Remiro no ha sido expulsada de la localidad por mandar los liberales, pero lo será cuando manden los carlistas. Prohibido tiene poner los pies en la iglesia.

No hay en Carballozo ninguna vieja con más edad que ella, sólo que no aparenta los años que tiene por el cuido de su persona y por lo mucho que se repule.

Sufrió procesos y estuvo en cárceles. Fue a Roma a querellarse contra el vicario de Carballozo y a pedir que le levantasen la excomunión, pero diputáronla trastornada de los meollos y las despidieron. El único oro que hay en el pueblo, ella lo posee y nadie sabe dónde lo guarda.

La habitación es un espejo, con cama de su cuerpo y ropa limpia, sillas de enea pie de barreño, minúsculo quinqué con pantalla de cartón, esterillo de plata, rincoderas, retratos...

Sí, la Remiro sabe qué mal es el de la Micaela, lo que pone en conocimiento de la comitiva.

El aguador: Sepamos tus honorarios.

Trudis Remiro: Por una medida de aceite hablaré.

La zapatera: Dígasenos qué medida.

La hornera: ¿Para cuántos candiles?

Trudis Remiro: Medida navarra. El aceite por docenas, como los huevos.

El aguador: Baja, baja la puntería.

Trudis Remiro: Un descifro no es berza que se regatea.

El odrero: ¡Aprovechada...!

La sacristana: El arancel de San Antonio, más bajo.

La campanera: Parejo al de San Pascual Bailón.

Trudis Remiro: En mi iglesia pongo yo la ley.

La Recovera: Y la chocolatera a hervir.

La partera: Misia Trudis celebra la misa negra con una torta de chicharrones y cinco

La hornera: Doy fe

Trudis Romero: Daréis lugar a que os despache.

El aguador: Quede el aceite en libra corrida y desembucha.

El talabartero: Yo agrego un almud de granzas.

El colchonero: Yo una peseta isabelina.

La zapatera: Otorga, Trudis, que no «semos» de pro los curiosos.

Alzase la mujer para hacer la revelación, los demás bajan la vista al suelo y escuchan. Están dando las doce.

Trudis Remiro:
Vino Babil
y apagó el candil.
¡Fu!

(Risas.)

La sacristana: ¡Silencio!

Trudis Remiro:
Babil, Babilón,
Cuéntalas tú.
que las doce son.

La Guapa, moza de cántaro, tiene mal de ultratumba. Amó sin esperanza de ser correspondida, amó a Fermín Mayorga, marido legal de Sabina la Dogala.

El odrero: Murió en la guerra.

La campanera: ¡Patarata!

Trudis Remiro: Certeza digo; le quiso y todavía le quiere.

La Sacristana: «Ire descifro est.»

El colchonero: Tú, la peseta isabelina.

La campanera: Bruja, el cabo de vela.

La partera: ¡Falacia... falacia... falacia...!

A punto estuvo de terminar la sesión como la romería de Figueras... De día que sea, correrán por la localidad las hablillas en desfavor de Micalea la Guapa, moza de cántaro.

PUYOL

OBRAS
de Felipe ALAIZ
«Quinet», tomo I.
«Tipos Españoles», tomo II.
10,00 francos los 2 volúmenes.

CRONICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

AL FILO DE LA HISTORIA

NUESTRO querido amigo Ugo Fedeli nos ofrece la ocasión de establecer un análisis respecto a conducta y actuación por parte de uno de nuestros movimientos más ricos y promisores en el pleno libertario internacional. Su libro más reciente nos aporta una visión objetiva —extrictamente documental— de lo que el movimiento anarquista italiano se ha propuesto realizar en el curso de los últimos dieciocho años. Un apéndice en el que se hubieron anotado las realizaciones concretas efectuadas y una explicación sumaria de las premisas no cumplidas, nos habría sido de un valor precioso, útil a un examen de posibilidades y de situaciones. Pero no era tal el plan de los editores, quienes sometidos al imperativo económico, se inquietaban de la alarmante densidad del volumen, reclamando al autor restricciones de texto. No obstante, «1944 —Congressi e Convegni— 1962», constituye un venero de información puesto al servicio de todos los interesados en las cuestiones sociales y en la historia del Movimiento anarquista. Se debe a la preocupación del mismo Ugo Fedeli otro volumen editado en el 1953, titulado «Un trentenio di attività anachica: 1914-1945» y una vasta bibliografía de publicaciones anarquistas en lengua italiana, parcialmente reproducida en «Cenit». No nos referiremos hoy a otras obras del mismo autor. Anotemos que para completar el cuadro de las actividades previstas o desarrolladas por parte del movimiento anarquista en Italia, conviene consultar un número especial de la revista «Volontà» que induye un estudio de otro amigo historiador, Gino Cerrito, con referencia concreta al Sur de Italia, antes, durante y después de los acontecimientos que dieron fin al fascismo de manera oficial.

El volumen que hoy nos ocupa reúne todos los Congresos y todas las Conferencias Nacionales de la F.A. Italiana y de los Grupos Juveniles Anarquistas, que tuvieron lugar a partir de 1942 hasta 1962. En un apéndice se incluyen cinco conferencias del Comité de Defensa Sindical que tuvieron lugar desde 1946 a 1949. No se nos dice si el Comité de Defensa Sindical se ha disuelto o si continúa en funciones. Ugo Fedeli se limita a registrar los documentos. No los comenta ni discute. En la «introduzione» da cuenta de ciertas carencias de este libro y declara su carácter puramente documental, que podría servir de base para una posible obra histórica. A tal objeto menciona dos importantes reuniones que tuvieron lugar en 1943 en las islas de Ponza y de Ventotene, donde los anarquistas se hallaban confinados por orden de Mussolini. Se preveía la liquidación del fascismo y los militantes tomaban sus precauciones en vistas a la reorganización del movimiento, perseguido y amordazado desde hacía cuatro lustros.

La infatigable laboriosidad de Fedeli, tan modesta como acendrada, se halla supeditada a imponderables que minimizan el valor de sus esfuerzos al limitar la exposición de sus bases referenciales. Hubiera sido utilísimo ofrecer —en paralelo a cada congreso o reunión— un cuadro sinóptico de la situación política, económica o social del país. Esto nos hubiera permitido seguir el pulso de las palpitaciones de nuestro movimiento hermano, vis a vis de los problemas vivos —reales— del país, probando así hallarse al día de los acontecimientos, aportando a cada problema la solución prevista por los anarquistas. Tal fue el caso particular de Sicilia, en sus aspiraciones autonomistas, que da lugar a una declaración en la conferencia de Florencia, 1946, o el problema general del mezzogiorno, al que el movimiento anarquista italiano dedica un órgano especial, «L'Agitazione del Sud», que es un modelo en su género.

⁂

La evocación de las cinco reuniones efectuadas por el Comité Nacional de Defensa Sindical, nos ha retrotraído al recuerdo de viejas esperanzas fallidas. Nos ha dado también motivo a cotejar las revoluciones que cada año se emitieron en materia de actuación sindical, en todos los Congresos y reuniones importantes de la F.A.I.

En Ventotene —reunión clandestina de confinados (1943)— se prevee la liquidación de la «Era» musoliniana. En materia sindical se invita «a todos los compañeros a inscribirse en los sindicatos de oficio y de profesiones para tener contacto directo con los trabajadores y orientarles en la lucha verdaderamente revolucionaria», etc.

En Nápoles (1944) se denuncia la división política de la C.B.I.L.; *se recomienda la constitución de sindicatos disidentes;* se decide la constitución de Comités de Defensa Sindical en el seno de Federaciones y Sindicatos Autónomos; se encarga a varios compañeros la dedicación *al estudio de la reconstitución de la Unión Sindical Italiana*, como «libre Federación de Sindicatos no sujetos a ningún control político:..»

En otras tres mociones subsiguientes se determina: denunciar las actividades de la C.G.I.L. ante representaciones inglesas y americanas entonces en visita en Italia; revocar toda participación de militantes anarquistas en el seno del Consejo Directivo de la C.G.L.I.; deplorar que el compañero Bernardino De Dominicis —copiando los métodos antilibertarios de los Partidos y de la C.G.I.L.— haya escrito arbitrariamente en nombre de una supuesta y hasta ahora inexistente Unión Sindical Italiana, etc.

En Milán —1945— la Conferencia de Grupos de Alta Italia declara reconocer «la necesidad contigente de la unidad sindical» y recomienda a los militantes de interesarse por el movimiento sindical tratando de participar en todos sus cuadros y funciones a objeto de imprimir una finalidad libertaria...

El Congreso de Carrara, constitutivo de la F. A. Italiana (1945), denuncia el centralismo de la C.G.I.L. y propugna por un acrecientamiento de actividades orientadoras sobre la base de los Comités de Defensa Sindical, ya constituídos en varias localidades.

En Florencia (1946) se toma nota de la constitución de una «pseudo Unión Sindical Italiana», con un programa que nada tiene que ver con la vieja organización de igual nombre»; se desaprueba tal iniciativa «en apariencia escisionista»; se lamenta que varios compañeros se hayan sentido inducidos de buena fe; se persiste en la idea de fortalecer los grupos de Defensa Sindical y se propone celebrar una Conferencia Nacional de los Grupos de Defensa Sindical.

El Congreso de Bolonia (1947) adopta tres resoluciones que en resumen establecen: la demencia del monopolismo de partido en el seno de la C. G. I. L.; se admite la actuación de los anarquistas en las Comisiones Internas, todo y señalando ciertas reservas; desaprueba la participación de los anarquistas con el *Poder confederal*, aunque se realice bajo el pretexto de una oposición que se resume en oposición colaboracionista. Por otra parte se interpreta que debe dejarse absoluta libertad en la actuación sindical; que se constituya un Comité Nacional compuesto exclusivamente por anarquistas; coordinar la labor

(Pasa a la página 2.)

GFP 3428

B.D.I.C

De chacun selon ses forces

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

36e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 284 Version française 0 10 francs — Version espagnole 0 40 francs 13 Février 1964

LA VERITÉ
envers et contre tous

VOUS avez tous pu prendre connaissance de l'intervention faite par la camarade Suzy Chevet, de la Fédération Anarchiste au congrès confédéral de Force Ouvrière, en faveur des antifranquistes espagnols, et qui a été reproduite dans un précédent numéro du COMBAT SYNDICALISTE.

Sans nul doute, une telle déclaration a dû choquer pas mal de congressistes qui, militants de F. O. et semblables à ceux de la C.G.T., n'ont plus le sens exact de l'internationalisme et de la solidarité prolétarienne.

Nous comprenons sans peine les réactions d'un Labi qui n'a de syndicaliste que l'étiquette « F. O. »; et sa joie de voir « cinquante fois plus de délégués rejeter les thèses archaïques anarcho-trotskistes ».

Une vérité n'est pas toujours bonne à dire, et parler à des disciples de Jouhaux d'autre chose qu'augmentations hiérarchisées, collaboration entre le syndicalisme et l'Etat, à la rigueur, nationalisation de quelques grands trusts est pure perte de temps.

Dire que l'Eglise règne en maîtresse en Espagne est élémentaire et pourtant trop de syndicalistes de salon, trop de travailleurs aussi, ont rayé de leur champ d'action le problème des religions. Cela les gêne dans les entournures d'aborder un sujet auquel ils n'ont jamais eu le courage de s'attaquer.

Combien de syndicalistes F. O. se comportent dans la vie courante en hommes rationalistes et en penseurs libres ? Combien, conscients de la nocivité des religions, refusent de s'associer à leurs rites et essaient d'y soustraire les êtres qui leur sont chers ?... Très peu ; trop peu entendent la voix de la raison.

Est-ce à dire qu'il ne faut s'adresser qu'à des convaincus ?... Nullement !

La misère, la famine, l'ignorance mais aussi la répression, la torture et l'assassinat sont le pain quotidien de l'Espagne franquiste et il faut le crier bien fort pour que l'écho se répercute dans le monde entier.

Le prolétariat international doit savoir que des démocrates comme Adenauer, de Gaulle ou Kennedy ont aidé ou aident le régime franquiste à maintenir son système répressif.

Les arrestations arbitraires de travailleurs espagnols en exil, opérées en France et ailleurs à l'instigation de la police franquiste, sont une preuve flagrante de la cohésion entre les princes qui nous gouvernent, et tous les travailleurs doivent se sentir solidaires pour s'opposer à toute violation des droits de l'homme...

Mais nous doutons fort que l'intervention de Suzy Chevet au congrès F. O. donne des résultats positifs.

F. O. se trouve, numériquement parlant, en mesure de soutenir la lutte du peuple espagnol et d'exiger du gouvernement français le respect du droit d'asile ainsi que l'abrogation des décrets d'expulsion qui frappent nos camarades; comme le parti socialiste était en mesure, en 1936, de soutenir la République espagnole en péril, devant l'agression nazi-fasciste. Hélas, nous craignons que l'histoire ne soit une perpétuelle répétition des faits.

Nous avons vu récemment, lors de l'assassinat des deux jeunes libertaires Delgado et Granados, l'attitude, pour le moins équivoque, adoptée par le journal « Combat », et comme il ne fait aucun doute que l'orientation de F. O. est dictée de toutes pièces par le parti socialiste, nous préférons ne pas nous faire trop d'illusions.

La VERITE ET LA JUSTICE doivent prévaloir envers et contre tout, et les travailleurs sont les premiers intéressés dans cette tâche.

Mais il ne leur est plus possible de se faire entendre dans les centrales syndicales acquises à l'Etat et où l'idée révolutionnaire et libertaire n'a plus droit de cité.

Aussi, et plus que jamais l'existence de la Confédération Nationale du Travail se justifie et devient même indispensable à l'essor d'une nouvelle action de tous les opprimés, de tous les exploités, de toutes les victimes d'une société décadente, corrompue et caduque.

Face à la récession... l'Anarcho-syndicalisme

Les diverses manifestations qui se sont déroulées à Saint-Nazaire ont surpris les observateurs les plus avertis.

Et « Le Monde » du 31-1-64 indiquait que : « Selon M. Blancho les collaborateurs de M. Pompidou ont déclaré qu'ils « suivaient de très près la situation ».

A vrai dire ils ont fait plus que suivre de très près la situation ; ils ont dépêché des forces de police, au moins en aussi grand nombre qu'il y avait de grévistes.

Ces bons C.R.S., sans nul doute syndiqués eux-mêmes à la C.G.T., à la C.F.T.C. ou a F.O., ont néanmoins accompli leur mission sans défaillance.

Nous avons suivi avec inquiétude l'évolution de leur sale besogne craignant la répétition des faits du Métro « Charonne ». Malgré la résistance passive des grévistes nazairiens qui ont su mettre à profit la force de l'inertie pour rester à l'intérieur des fonderies, le respect de la personne humaine n'étant pas inscrit dans le registre de consignes du parfait flic, tout était à redouter.

Les journaux ont été forcés par l'ampleur du mouvement de nous apporter quelques témoignages :

TROISIEME EVACUATION. « A St-Nazaire soixante-dix ouvriers de la fonderie ont pour la troisième fois occupé les ateliers, mercredi, à 18h. Pour obtenir l'évacuation les policiers durent démonter les portes du réfectoire où s'étaient enfermés les métallurgistes.

. . . . . .

Aux fonderies de St-Nazaire. pour la quatrième fois consécutive une soixantaine d'ouvriers ont tenté d'occuper l'usine pour la nuit, jeudi soir. La police les a fait évacuer sans incident notable.

. . . . . .

Pour la cinquième fois consécutive vendredi soir, les C. S. R. et les gendarmes mobiles (on estime qu'ils sont près de deux mille dans la région) sont intervenus pour faire évacuer les fonderies occupées après la cessation du travail.

. . . . . .

Travailleurs de toutes les corporations, l'action directe menée par nos camarades de Saint-Nazaire est un acte qui mérite toute notre sympathie, tout notre appui, toute notre solidarité.

Cette action a mis en évidence le sens négatif du système capitaliste qui est inapte à maintenir son équilibre économique sans créer le mécontentement populaire.

Cette action souligne, s'il était nécessaire de le faire, le rôle des forces de police dans toute tentative ouvrière d'émancipation sociale et l'imposture des centrales réformistes qui *dénoncent la provocation que constitue la mobilisation policière* alors qu'elles ont des syndicats constitués pour accueillir les professionnels de la répression ouvrière, les candidats des métiers haïssables.

Mais comme nous l'indiquions dans le précédent numéro du « C. S. », toute action sociale qui n'est pas soutenue par l'ensemble des travailleurs est vouée à un échec (tout au moins temporaire, car dans une échéance plus ou moins étendue, les remous du prolétariat, même s'ils sont perlés, finissent bien par éveiller la conscience des masses).

Il faut donc préconiser sans cesse la *Grève générale et intercorporative, la grève révolutionnaire et expropriatrice*, qui doit se fixer comme objectif la prise en main de tous les moyens de production et la réorganisation du circuit distributif en s'inspirant des principes fédératifs.

Nous avons atteint un stade d'évolution technique qui ne nous permet plus de nous dérober au devoir humain d'activer au maximum la disparition des institutions actuelles et de se préparer à une nouvelle existence dans laquelle, comme le disait notre regretté camarade Louis Mobey, *le produit du travail de la collectivité ne constituera pas le bénéfice d'un seul.*

Cette théorie a souvent été contestée par des militants de la base qui, bien qu'étant d'accord sur le fond, considéraient que l'évolution du temps et celle des hommes avaient légèrement modifié les données du problème. Ils estimaient que le syndicalisme devait amorcer une aproche vers l'entreprise ; en termes clairs, seul le réformisme pouvait sauver le syndicalisme de la décadence qui le menaçait.

Or, ou en sommes-nous aujourd'hui ?

A propos du malaise actuel qui sévit à St-Nazaire, F. O., championne de la collaboration de classe et qui préconisa longtemps la « productivité » comme planche de salut pour la classe ouvrière, assure *que sans l'intervention des pouvoirs publics, il y aura sous peu mille cinq cent chômeurs à St-Nazaire* ». Voilà où nous mène la collaboration et le syndicalisme décadent est celui-là même qui prétendait se rénover.

La C.N.T. considère que dans l'état actuel des choses l'intervention des pouvoirs publics ne peut qu'aggraver la situation sociale. S'il doit y avoir une intervention et elle y sera, c'est celle de tous les travailleurs, unis dans un même désir d'en finir avec la pagaïe actuelle, qui doit se manifester en premier lieu.

Cette unité tous les jours plus indispensable, ne pourra cependant s'effectuer que sur les bases du syndicalisme authentique, celui qui permettra une nouvelle structure sociale orientée par la base.

Nous avons atteint l'ère de l'abondance mais il faut encore lutter pour un monde de sagesse et d'équité.

L'Anarcho-syndicalisme ne se dérobera pas.

J. SORIANO

L'inévitable révolution

Confiants et naïfs capitalistes, vous vous imaginez par des « amuse-gueules » distribués à la classe prolétarienne, que vous pourrez maintenir votre régime d'injustice sur le monde. Vous pensez que vos légions de mercenaires, d'argousins, de tous poils, maintiendront, par la crainte de l'application de vos lois, la menace de vos prisons, les travailleurs en servitude. Vous pensez que vous êtes les plus forts, que toute votre autorité, toute votre insolence à jouir du travail des autres, garantiront pour votre descendance, les mêmes prérogatives, les mêmes prébendes ; on en raparlera, quand les travailleurs conscients, évolués, organisés, cesseront de travailler pour vous.

En quelques années, vous avez pu constater, cependant, l'effondrement des colonies qui apportaient la richesse à certains exploiteurs de l'homme par l'homme. Il leur a fallu, bien sûr, changer de méthodes, mais après avoir sauvé le maximum de leurs capitaux investis, par d'autres placements, plus ou moins spéculatifs, ils retrouvent leur pouvoir d'oppression, leur garantissant, à nouveau, de jouir de la peine des travailleurs et obliger ceux-ci à travailler le double du temps nécessaire pour assurer tous les rouages chargés de la protection du capitalisme, de tous les larbins du pouvoir.

Si vous pensez que la formule capitaliste pourra se maintenir des siècles, vous vous trompez. Il vous faudra consentir à appartenir à la civilisation de demain, qui sera une civilisation humaine et fraternelle, ou bien, subir le sort des vaincus d'une révolution.

Si le défunt colonialisme ne connaissait que maîtres et sujets, le capitalisme qui le remplace, ne connaît, lui, que patronat et salariat ; ce qui peut être considéré comme une appellation différente, mais dont les principes de rapports entre hommes dénotent le même manque de fraternité.

Quand je voyais, il y a quelques années, un Arabe qui luttait pour l'indépendance de sa race, je pensais, en moi-même, que cet homme accomplissait un acte de justice, il luttait pour la liberté de se donner le maître qui lui convenait, il choisissait son fouet. Il ne pouvait encore lutter pour sa liberté totale, non astreinte à un pouvoir, à une formation politique, à une liberté dirigée par des fonctionnaires. Il s'élevait à une liberté relative semblable à la nôtre. Cet homme, notre égal, en est arrivé au même stade que nous, celle du salariat et du patronat.

Vous pensez, et toute votre éducation ne fait que le confirmer, que vous n'êtes pas méchants, que vous aidez parfois à soulager de grandes misères, que vous participez à l'élévation des plus misérables, que vos grandes usines contribuent à l'amélioration des loisirs des travailleurs par des bibliothèques, des camps de vacances, des voyages. Vous pensez que vous êtes bons et que le travailleur vous en sera reconnaissant. Vous êtes bons et généreux avec le produit du travail de ceux que vous exploitez. Vous pratiquez le vol légal et inconscient. Votre générosité, votre humanité, couvrent une hypocrite publicité vous autorisant à jouer les bienfaiteurs, alors que vous n'êtes que des malfaiteurs de l'humanité. Combien, chaque jour, de pauvres gens meurent de faim et de froid, du fait de votre civilisation capitaliste ? Dans la société de demain, fraternelle et humaine, il n'y aura plus besoin d'aumône, il n'y aura plus de malheureux ; le fruit du travail gaspillé à la destruction du monde et à l'accroissement de la fortune de quelques-uns, autorisera une vie fraternelle et pacifiée pour tous. Vous compris, si vous voulez bien l'admettre...

En vérité, il n'est pas possible que vous soyez assez naïfs pour croire à la reconnaissance des travailleurs, le sentiment qui vous anime est certainement plus vil. Vous pensez bien que ceux que vous exploitez, qui vous permettent le luxe et l'accroissement de vos biens, n'ont pour vous que mépris. La seule chose qui vous apporterait l'estime de la classe des travailleurs, vous êtes incapables de la donner, cette chose est la liberté et puisque vous ne pouvez ou ne voulez l'apporter aux travailleurs, ceux-ci, après de longues années de préparation, la prendront et vous ne posséderez plus qu'un droit, celui de participer, comme tous, quelques heures par jour, à la somme de travail nécessaire à la bonne marche d'une société égalitaire et humaine.

Si, du fait de communautés libertaires, fonctionnant par les syndicats de production et les syndicats de répartition la révolution peut se réaliser sans violence, ce que tous les anarcho - syndicalistes souhaitent, nous ne devons pas oublier, cependant, que le capitalisme n'hésite pas à employer tous les moyens pour supprimer les révolutionnaires qui tenteraient d'élever le prolétariat à la liberté. La guerre d'Espagne a été pour nous une rude leçon. N'attendez pas de nous, dans toute nouvelle révolution qui ne serait pas d'origine libertaire, la moindre participation. Toute révolution qui n'apporte aux peuples qu'un changement de pouvoir appartient au passé. La révolution libertaire marquera l'ère d'une nouvelle civilisation ; elle sera totale, elle ne pourra admettre ni compromis, ni faiblesse ; le bonheur de l'humanité en dépend. Ce sont les camarades anarcho-syndicalistes qui, en toute indépendance, préparent la nouvelle aurore d'un monde meilleur.

RENE VILLARD

Conseils utiles (1)

Conditions exigées pour bénéficier d'une rente :

Avoir atteint son soixantième anniversaire (et être inapte) ou soixante-cinquième (art. 336 du Code de S.S.) Avoir moins de quinze ans d'assurance, mais plus de cinq ans. (1).

Détermination du nombre d'années de cotisations vieillesse

Si certains avantages sécurité sociale sont ouverts avec soixante heures de travail dans le trimestre, il n'en va pas de même en matière d'assurance vieillesse. Pour avoir droit à la validation des périodes d'assurance accomplies :

1) Du 1er juillet 1930 au 31 décembre 1935, l'intéressé doit avoir versé pour chaque trimestre soixante cotisations journalières de la catégorie dans laquelle il a été classé.

2) Du 1er janvier 1936 au 31 décembre 1941, l'intéressé doit avoir versé sur son salaire une cotisation précomptée au moins égale à Fr 15,

3) Du 1er janvier 1942 au 31 décembre 1945, l'intéressé devra avoir versé, pour chaque année d'assurance une cotisation précomptée au moins égale à Fr. : 15.

4) Du 1er janvier 1946 au 31 décembre 1948, l'intéressé devra avoir cotisé sur un salaire minimum de 1.800 francs par trimestre.

5) Depuis le 1er janvier 1949, il y a lieu de retenir autant de trimestres annuels correspondant aux retenues subies par l'assuré selon que sa rémunération représente de fois le montant trimestriel de l'allocation aux vieux travailleurs salariés des villes de plus de 5.000 habitants au 1er janvier de l'année considérée, avec le maximum de quatre trimestres par année civile.

Toutes ces règles sont fixées par l'art. 71, paragraphe 2, du règlement d'administration publique du 29 décembre 1945, modifié par le décret du 7 mars 1949.

Détermination du salaire moyen des dix dernières années

Pour la détermination du salaire de base : 1) Il n'est tenu compte que du montant du salaire ayant servi de base de calcul des cotisations (dans la limite du plafond).

2) *Il est fait une moyenne* : soit des dix dernières années d'assurance précédant la date d'entrée en jouissance ; soit des dix dernières années d'assurance accomplies avant le soixantième anniversaire. Il n'est retenu que le calcul le plus avantageux (dixit).

3) Il est appliqué, à chaque année de salaire, un coefficient de revalorisation destiné à annuler les effets de la dépréciation monétaire. (Qui l'eû cru ?)

Majoration pour conjoint (ne bénéficiant pas d'une pension Sécurité sociale).

La pension est majorée de moitié sans que cette majoration puisse être supérieure à 50 francs par an, lorsque le conjoint à charge a moins de 65 ans. Lorsque le conjoint à charge atteint l'âge de 65 ans ou 60 reconnu inapte, ladite majoration est portée à 600 francs par an (art. 339 et 340 du Code de la Sécurité sociale).

Montant de la rente :

Il est égal d'une part à 10 % du montant des cotisations vieillesse versées pour la période du 1er juillet 1930 au 31 décembre 1935, et, d'autre part, à 10 % de la moitié de l'ensemble des doubles cotisations afférentes à la période postérieure (art. 336 du code de la S.S.).

Revalorisation des pensions et des rentes :

La loi du 23 août 1948 a prévu une corrélation automatique constante entre le montant des salaires et celui des pensions vieillesse. Pour ce faire, il est appliqué chaque année un coefficient de revalorisation au montant des pensions et rentes.

Coefficient de revalorisation	*date d'application*
1.085	1er avril 1956
1.12	» » 1957
1.075	» » 1958
1.135	» » 1950
1.105	» » 1960
1.077	» » 1961
1.15	» » 1962
1.16	» » 1963

Les régimes dérivés de l'Assurance-Vieillesse

A) *Pension de veuf ou de veuve :*

La veuve d'un salarié assuré social qui, au moment de son décès, remplissait les conditions requises pour percevoir une pension d'invalidité ou une pension de vieillesse (ou qui percevait l'une de ses pensions) peut prétendre à une pension d'invalidité de veuve lorsqu'elle se trouve elle-même en état d'invalidité.

Le veuf d'une assurée sociale qui, au moment de son décès, remplissait les conditions requises pour percevoir une pension d'invalidité ou une pension vieillesse, ou qui percevait une telle pension, peut prétendre à une pension de veuf si au moment du décès de l'assurée il se trouvait atteint d'une incapacité permanente de travail ; et si, de son vivant, la femme assurée subvenait principalement par son propre travail aux besoins de la famille. Le remariage avant 60 ans fait perdre tout droit à une pension de veuf ou de veuve.

B) *Pension de réversion :*

La pension de réversion du conjoint à charge survivant ne peut être inférieure à la moitié du taux de l'allocation aux vieux travailleurs salariés des villes de plus de 5.000 habitants. La pension de réversion est composée de deux fractions : une pension principale égale : soit à la moitié de la rente que percevait ou aurait pu percevoir l'assuré au moment de son décès (s'il n'avait droit qu'à une rente ; soit à la moitié de la pension vieillesse pour inaptitude au travail que percevait ou aurait pu percevoir s'il avait été inapte au moment de son décès, l'assuré (s'il avait droit à une pension).

Une bonification pour enfant, égale à 10 % de la pension principale (éventuellement portée au montant du minimum garanti), est prévue si le bénéficiaire a eu ou a élevé au moins trois enfants.

La pension vieillesse de réversion est revalorisable annuellement dans les mêmes conditions que les rentes et pensions des assurés sociaux.

L'Allocation aux vieux travailleurs salariés

Les salariés qui n'ont pas droit à une pension S. S. et qui sont sans ressources suffisantes, peuvent bénéficier de l'A.V.T.S.

Conditions à remplir : a) Etre Français ou étrangers mais d'un pays ayant passé un traité de réciprocité avec la France ; b) résider en France (ou département d'outre-mer) ; c) être âgé de 65 ans ou 60 inapte au travail ; d) avoir exercé une activité salariée en France soit pendant quinze ans après l'âge de 50 ans, soit pendant vingt-cinq ans au cours de son existence ; e) être sans ressources suffisantes. Le total des ressources de quelque nature qu'elles soient y compris l'allocation à percevoir (mais non compris la bonification pour enfants) ne doit pas dépasser 3.100 fr. pour une personne seule ou 4.700 fr. pour un ménage (un conseil : si deux conjoints peuvent prétendre à cette allocation : divorcez !)

Le montant de l'allocation est porté de 800 fr. à 900 fr. par an à partir du 1er juillet 1963 pour les allocataires de plus de 75 ans et à partir du 1er janvier 1964 pour les allocataires de moins de 75 ans, quelle que soit la résidence des bénéficiaires. *J. O.* du 8 septembre 1963).

CAMILLE ANDRES

(1) Les veuves ou veufs d'assujettis sociaux n'ont pas droit à la pension de réversion de leur conjoint décédé.

(1) Voir « C. S. » num. 283.

L'art révolutionnaire

Il est inhabituel d'ouvrir une chronique artistique dans les colonnes du « C. S. », mais nous nous devions de faire exception à la règle pour notre camarade F. Diez Sada.

La Galerie de la Tournelle lui a ouvert ses portes du 1er. au 22 Février et nous avons eu la joie de retrouver un art pictural qui reste populaire et d'une haute expression morale.

Trop souvent, l'ouvrier boude la peinture moderne qu'il ne s'explique pas très bien ; mais ici rien de tel. L'artiste a su exprimer sur ces toiles ce qu'il ressentait dans son cœur d'homme du peuple ; stigmatisant à la fois les beautés de ce monde mais aussi les misères, les préjugés, les crimes.

«—Que m'importe leur valeur commerciale, nous a-t-il confié, ce que je veux c'est frapper les consciences humaines, leur donner une valeur morale.»

L'attitude de ce compagnon de lutte méritait bien les quelques lignes que nous lui avons dédiées.

Regards sur le monde

CACHEMIRE

Au sanctuaire de Hazratbal on conservait un « soi-disant poil » de Mahomet, objet sacré entre tous, qui était naturellement l'objet de l'idolâtrie des Musulmans.

Or, ce poil fut volé dernièrement. A cette nouvelle, des manifestations monstres furent déclenchées, qui, en certains endroits se terminèrent en émeutes.

Aussi, pour mettre fin à ces désordres, calmer les foules, quelque sorcier a dû abandonner un de ses poils par une substitution habile. Et ce nouveau « poil saint » ou Saint Poil a été enfermé dans une succession de coffres - forts qui défieront tout cambriolage profane...

Mais les croyants, incrédules, continuèrent à manifester. Le ministre de l'Intérieur Vishsanhaten a dû intervenir, et a annoncé que le cheveu de Mahomet, qui avait été volé le 26 décembre, avait été retrouvé le 4 janvier, et qu'il serait montré au public au sein du sanctuaire.

Tant de bruit pour un « poil » qui n'est peut-être pas un cheveu, provoque l'ironie des Chrétiens. A vrai dire, ces derniers oublient que pour conserver vivantes les traditions de ses dieux secondaires, l'Eglise a multiplié leurs souvenirs. A tel point que des présumés os de saints sont consacrés et conservés dans des châsses, ici et là ; que la couronne d'épines du Christ se trouve à plusieurs exemplaires. Ces reliques, par milliers, se rencontrent un peu partout, et il ne serait pas difficile d'établir que tel saint avait plusieurs têtes ou plusieurs tibias... Quant aux madones ? Qui qui n'en veut ?

Je me souviens d'un vieux et cher professeur d'histoire ancienne qui nous faisait admirer la main momifiée de Sémiramis, célèbre reine de la vieille Egypte. Il lui vouait un véritable culte...: «Mais, lui dit un élève, je sais que cela donne lieu à un commerce prospère, et que cette main circule par centaines d'exemplaires...» Le vieux professeur foudroya l'impudent du regard. Il tenait à l'authenticité de cette main comme l'hindou à son poil.

Qui nous dit qu'un jour, un voleur habile ne s'introduira pas dans le mausolée de Lénine pour lui voler un de ses derniers poils... ? Et que ce poil fabuleux ne connaîtra pas sous des cieux divers le même culte idolâtre consacré au poil de Mahomet ?

Les Pyramides élevées à la gloire posthume des Pharaons, symbolisaient leur divine puissance. Le bolchevisme a voulu consacrer le messianisme de Lénine afin d'en faire un élément favorable à sa puissance et à sa durée...

Au fond, le Pouvoir c'est la science des Poils jetées en pâture à l'idolâtrie des foules...

LES GUERISSEURS

L'affaire Naessens défraye la chronique de tous les journaux. Elle pose encore une fois la question des guérisseurs. Ces derniers, quand ils sont véritablement des guérisseurs, s'efforcent d'entourer leur art magnétique d'un halo de surnaturel qui, ils le savent bien, possède un pouvoir suggestif sur l'élément féminin en particulier. La magie dont ils font usage est opérante, d'abord sur quelques maladies particulières, et plus spécialement sur le portefeuille de leurs clients. Ainsi, malgré les réactions du corps médical, on s'aperçoit que l'esprit de lucre des guérisseurs n'est pas plus inhumain que celui des docteurs...

— Mais, dit ma compagne, pourquoi reproche-t-on aux guérisseurs leurs insuccès et, souvent, l'odieuse exploitation des malades qu'ils pratiquent comme les docteurs ?

Pourquoi, surtout, le corps médical s'acharne-t-il après ces guérisseurs qui font beaucoup moins de victimes que l'entreprise guérisseuse de Lourdes ?

Pourquoi ce corps médical n'intervient-il pas pour empêcher que des malades soient transportés à Lourdes pour y mourir ou pour y contracter dans une piscine polluée par les virus les plus divers des maladies intraitables ?

Quelle différence y a-t-il entre la suggestion exercée par le guérisseur et celle, moins hygiénique, de l'officine de Lourdes ?

Si la médecine veut bien cesser d'être une exploitaion des malades, nul doute que, consciente de sa mission, elle interviendra auprès des guérisseurs pour garantir leurs *aptitudes réelles*, chasser les charlatans.

Nul doute également qu'elle interviendra pour protéger les malades contre l'exploitation religieuse de leurs souffrances.

Il serait à souhaiter que les travailleurs se débarrassent du virus du conformisme, et qu'ils exigent du corps médical, qui doit sa science à leurs labeurs, l'organisation de la gratuité médicale au sein de la distribution égalitaire des bien et des services.

Il faut nous guérir de toutes les superstitions et de toutes les exploitations. Tous ces virus baignent dans le même bouillon de culture : le capitalisme, c'est-à-dire les profits et les salaires.

Informations confédérales

NOTE AUX TRESORERIES DES UNIONS REGIONALES

A la demande de la Commission Administrative Confédérale, le prix du timbre de Solidarité a été porté à 0,50 Frs l'unité. Il est donc demandé de bien vouloir régler sur cette nouvelle base tous les timbres pris après le 1° Janvier 1964.

Pour mémoire il est rappelé que le matériel confédéral doit être réglé sur la base suivante (par unité) :

Carte C. N. T.	0 50
Timbre C, N, T.	1 25
Timbre A. I. T.	2 00

Pour faciliter la comptabilité de la Trésorerie Confédérale, il est demandé aux Trésoriers des Unions Régionales de bien vouloir effectuer des versements réguliers, si possible trimestriels.

El individuo y la libertad

(Continuación)

EN «el hombre mediocre», Ingenieros fustiga la pereza intelectual. Quiere que la humanidad acreciente sus conocimientos, que los explotados puedan gozar también de la belleza y les exhorta diciendo: «Los hombres sin ideales son cuantitativos. Pueden apreciar el más y el menos, pero nunca distinguir lo mejor de lo peor. Todo idealista es una viviente afirmación del individualismo, aunque persiga una quimera social.» Y termina uno de sus cuadernos con estas frases: «La humanidad no llega hasta donde quieren los individuos, pero siempre va más allá de donde habría ido sin sus esfuerzos.»

Unamuno, en su «Dignidad Humana», recuerda a Max Nordau cuando éste denuncia la degeneración a que los gobernantes someten al individuo: «Se sacrifica —dice— la individualidad a la personalidad, se ahoga bajo lo diferencial lo específico y común; no se procura el desarrollo integral y sano de la personalidad, no; se quiere caricaturizarse cuanto sea posible, acusar más y más rasgos diferenciales a costa de la dignidad humana. La cuestión es elevarse y distinguirse, *diferenciarse* sin respeto alguno al necesario proceso paralelo de *integración*. Hay que llegar a originalidades sin advertir que lo hondo, lo verdaderamente original, es lo originario, lo común a todos, lo humano.»

De Ramón y Cajal, de quien volveremos sin duda a hablar luego, pues su individualidad vale que se le dediquen más de unas palabras, tiene, en una de sus conversaciones, un pensamiento que uno no sabe si tomarlo a broma viniendo de persona del eclecticismo suyo. Se refiere a los anarquistas y dice: «La revolución anarquista me hace el efecto de una insurrección de rebeldes empeñados en sustituir a los catedráticos para actuar sin rector, sin decanos y sin alumnos.»

Extraña en verdad tal declaración. Sobre todo si se tiene en cuenta que en la edición de 1905, y para las publicaciones de «La Escuela Moderna», don Santiago escribía el prólogo de la obra del doctor Enrique Lluria titulada: «Evolución super-orgánica», aportando su grano de arena a aquella labor altamente anarquista.

So podemos disociar el individuo de la libertad. Tendremos que ir dando saltos y de uno al otro factor, buscar conceptos para lograr un sendero que nos conduzca al logro del ideal. Y a partir del momento en que enunciamos el vocablo libertad se nos ocurre una pregunta: ¿Es que existe? Si, sin duda. Cuando ella es el reflejo de la ley que rige un país. Pero esa libertad es tal para quienes la usufructúan y que son siempre una minoría, su propia voluntad en detrimiento de la mayoría. Si tal es, según la ley, la libertad, nosotros decimos que ella no existe. Se arguye que los anarquistas exageramos la nota. Porque según los detentores del Poder, nosotros confundimos libertad y libertinaje, libertad y licencia. Dando así a los libertinos de todas las épocas el sonsonete de viciosos o depravados, informales, etc., cuando, en realidad, libertinos fueron los que desafiando la moral impuesta por el gobernante de turno, procuraron vivir de acuerdo con sus propios principios, sus propios conceptos de la libertad, chocando forzosamente con preceptos ridículos y groseramente hipócritas. Se dice de nosotros que confundimos libertad y licencia. Y la moral establecida, la moral que ha salido del fondo de las cuevas del jesuitismo, de los cuartos de banderas y de las oficinas de los sindicatos capitalistas, para acusarnos y al propio tiempo hacerse pasar por unos perfectos moralizadores liberales, exclaman con marcado paternalismo la consabida cantilena: Libertad, sí; licencia, no. Pero ellos se guardan muy bien de definir lo que entienden claramente por «libertad» y la definición que dan a la palabra «licencia». Yo no ignoro la forma e incluso el garbo de la libertad de esas gentes. Con su libertad, en la sociedad actual puede uno pasearse tranquilamente, sin temor a que nadie le distinga, sin arriesgar para nada caer en ridículo, ni hacerse tildar de original ni de nada atentatorio a la moral establecida. La «libertad» de esos señores es una persona bien educada, que goza de medios económicos confesables, que puede ir de visita, que puede ser recibida en casa, que no abre la boca hasta que no se le invita a ello; que sabe justificar por su actitud la innecesaria presencia de guardias armados, en fin, un ser tan «educado», que la autoridad es la primera en ofrecerle un asiento. Y es que la libertad de esos señores es como su «anarquía». Están fabricadas una y otra para el uso especial de personas «como deben ser».

Pero nuestra libertad, su esencia misma es lo que los gobernantes dan en llamar licencia, dicho de otro modo, todo aquello que dentro de la libertad vale la pena de ser vivido, pues no se es libre realmente cuando se ha de usar moderamente de una facultad concedida, sujetándose a una regla de conducta cuadriculada ni usar más palabras que las convencionales.

Ya sé. La Autoridad es capaz de concedernos incluso la libertad de matar si tal es su conveniencia. Pero es precisamente en uso de nuestras facultades individuales, que nosotros oponemos nuestro concepto de la libertad que no quiere que seamos asesinos, al concepto de libertad que el Estado nos otorga para la defensa de intereses jamás confesables y siempre disfrazados de patriotismo, esa fórmula siempre renaciente con la que las masas pasan siempre del lado de quien la sabe emplear.

Para nosotros, la libertad implica la facultad de usar sin moderación de los «derechos» arrancados, logrados, de tener una forma de vida que los convencionalistas podrán tildar de desarreglada, de hablar y de escribir de forma que pueda parecer impertinente; todo esto y muchas otras cosas más implica la libertad, que yo use de ella en mi calidad de individuo, aislado o asociado a otros individuos que compartan mis formas de pensar, a partir del momento —es lo que debemos tener siempre bien presente—, a partir del monmento en que ni individualmente ni colectivamente me impongo o nos imponemos a nuestros semejantes.

FERNANDO FERRER

(Continuará.)

S. I. A. LYON S. I. A.

A todas las FF. LL. C.N. T. de la Región; a todas las Secciones de «S.I.A.» y «L.P.»; a todas las agrupaciones de izquierdas, a todos los antifascistas en general: «SOLIDARIDAD INTERNACIONAL ANTIFASCISTA» hace un llamamiento insistente a todos los hombres de sentimientos humanos y liberales, sin distinción de nacionalidad ni idioma.

El 23 de febrero, en la Sala Victor Hugo (Mairie du 6ème, 58, rue de Sèze), a las nueve horas precisas, tendrá lugar un Acto de información sobre los atropellos y exacciones que se cometen en España; sobre la lucha y el martirio de los mineros de Asturias; sobre la sedicente liberalización del franquismo.

Tomarán la palabra:

Paulette LACAZE
Por la Liga de los Derechos del Hombre

FRANC
Institutor

François BARTHELEMY
Por el «Comité de Apoyo Antifascista»

Federica MONTSENY
Por la C.N.T.E. en Exilio

Rogamos a todos retener la fecha del 25 de febrero. Contamos con la presencia de los antifascistas de la Región y desde hoy la organización del transporte por car y tren debe de iniciarse.

Por la tarde Festival de «Varietés» a cargo del Grupo Artístico «Tierra y Libertad».

POSICIONES CONFEDERALES

Una aclaración final

(Continuación y fin)

Con la proclamación de la Segunda República Española el 14 de abril de 1931, creyeron igualmente muchos, dando así una prueba de su infantilismo político y de su falta de visión humana, que todo se había logrado. Pero persistieron dentro mismo de aquella República, los elementos básicos de la monarquía y de la dictadura. Ni aún de etiqueta política cambiaron y con ausencia de todo pudor político, el 15 de abril comenzó la conspiración clásica y la oposición a toda medida de simple apunte liberal. Militaradas, reuniones clandestinas en los Cuartos de Bandera, conversión de las Comandancias militares en centros de estudio y preparación de la ansiada rebelión.

Las sacristías, fueron los secretariados de este vasto movimiento y los púlpitos las tribunas de la más descarada de las propagandas.

Evasión de capitales, tácticas de corrupción; cierre de industrias para abocar al régimen naciente, al suicidio.

La presión de los eternos enemigos de la evolución pacífica llegó a grado tal, que las más tímidas resoluciones que se adoptaron tanto en el sentido religioso como en el económico en el campo y la ciudad, quedaron como letra muerta tan pronto como los vaivenes clásicos de la democracia les dieron las riendas del poder.

En su acción criminal, no vaciló la reacción española en utilizar las fuerzas mercenarias del ejército colonial, los tristemente célebres Tercios de la Legión Extranjera, para reprimir la revolución asturiana en octubre de 1934, como para la realización del golpe de Estado y guerra civil en 1936.

Para ayudar sus inaceptables pretensiones apoyáronse en la fuerza del fascismo internacional y consumaron el crimen espantoso de volver a un pueblo a una política de terror que dio ciento y raya a la época absurda por vergonzosa de los reinados de Fernando VII y de Isabel II en sus períodos de absolutismo más cerrado.

Las pretensiones de esa neo oposición son aún de una política más tímida que las de la República del 14 de abril de 1931. En ningún momento pasó por la cabeza de los nuevos líderes, el tener que resolver los problemas existentes. La crisis ibérica debe quedar reducida a un simple cambio de régimen, a una reforma aparente de las instituciones con menos posibilidades y sobre todo con menos intención que el equipo de Alcalá Zamora, de resolver el pandemonium nacional.

Aun reconociendo la ineficacia de las realizaciones de la democracia burguesa laica o cristiana, que domina los horizontes políticos del mundo occidental, ella quizá fuera factible de dar a nuestro pueblo una mínima posibilidad de recomenzar una vida social mejor.

Podría serlo, de no tener las clases burguesas españolas, las filas de esa pretendida democracia cristiana, una mentalidad cerril que las hace distintas de las de los pueblos europeos.

La Iglesia y el Ejército españoles no abandonan la pretensión de seguir siendo rectores de la vida nacional. Para ellos las necesidades de las clases desposeídas no constituyen sino factor disolvente que hay que combatir a ultranza.

Su incorporación persistencia como elementos vivos de la España de mañana, no puede ser posible sin el choque con las aspiraciones de todo un pueblo.

Temen a este mismo pueblo. Sienten un «santo» horror a las reivindicaciones populares y a las posibles conquistas de la clase obrera.

Y su posición de hoy responde a la necesidad de la que están convencidos, de paralizar mañana esas reivindicaciones.

He aquí, pues, las razones de nuestro repudio.

Su acción y pretensiones tienen un punto de concordancia con la posición misma del Caudillo, que no ha mucho reafirmaba su intención de dar algún a España un régimen monárquico.

Todo es cuestión de fechas y de oportunidad. Coinciden todos ellos en que existe la necesidad de dar este cambio. Y mientras de un lado el régimen hace la promesa, parte de él — porque la novísima oposición forma parte del régimen — toma o pretende tomar posiciones en el otro lado de la barricada, por si los acontecimientos precipitaran esos rebuscados momentos de oportunidad.

Entre Franco y sus promesas, las declaraciones de Falange, la presunta toma de posición de la democracia liberal-cristiana y las ilusorias esperanzas de que una parte del antifascismo de posibilidad de colaboración con aquéllos, crease una cadena, cuya representatividad es paralela al histórico abrazo de Maroto y Espartero en Vergara, con el cual, terminada la parte cruenta y guerrera de un conflicto, se mantuvieron refundidas las estructuras políticas y militares de ambos bandos contendientes.

Y no olvidemos que si aquel convenio prolongó el conflicto latente que volvía a estallar periódicamente en la vida política española, para venir a culminar en 1936; esta nueva red de intereses que hoy se crea, volvería a prolongar la lucha sorda entre el progreso y la reacción oscurantista durante otros largos períodos para desembocar con toda seguridad, más o menos tarde, en nuevos choques sangrientos entre las fuerzas vitales del pueblo y los permanentes detentadores del privilegio.

Esto es lo que pretendemos evitar cuando denunciamos el complot permanente de la reacción española y sus novísimas formas de oposición al régimen actual.

Evitar la reproducción de lo ocurrido. Porque inútil habría sido lo que fue gesta y sacrificio de todo un pueblo, si no ofrecemos a las nuevas generaciones más horizontes que los de una nueva y segura repetición del drama.

Cerrar los ojos a esta verdad, adoptar en aras a una solución acomodaticia de momento, la posición de por quien viniere y con quien viniere», es reconocerse impotentes para dar una solución adecuada al problema.

Y el antifascismo español ni debe, ni puede declararse impotente ante la magnitud del obstáculo a vencer. Porque hacerlo sería tanto como encontrarse incurso en enorme responsabilidad: la de haber ensangrentado a España al oponerse a las pretensiones de la reacción y del fascismo en julio de 1936.

Sería tanto como repudiar el sacrificio de las generaciones que en aquellas fechas se lanzaron al combate contra el fascismo y en defensa de la dignidad humana ,provocando la admiración del mundo libre.

Y eso no pueden, ni deben, ni quieren hacerlo quienes se consideran hoy como siempre los continuadores de aquella lucha heroica.

Entre ellos y a la vanguardia de ellos, pese a quien pese, los hombres de la C.N.T. no arriaron ni arriarán las banderas del combate revolucionario y liberador.

J. MUÑOZ CONGOST

EL VACIO EN EL REFUGIO

MODESTA, sin ninguna pretensión, humilde y siempre dispuesta a servir y ayudar a quien lo necesitaba, a pesar de la enfermedad que la aquejaba, tal conocimos a la compañera sin nombre, una de las tantas del anonimato del Movimiento Libertario.

A pesar de que estaba dotada de un espíritu indómito sabía adaptarse a todas las posiciones y circunstancias. Soñadora ante lo bello, se extasiaba admirando lo natural.

Dedicado a ella y a su espíritu se había cantado:

Sin horizonte ni guía
paloma salida del nido,
vestida con su plumaje
seguía por su camino...

Nada ni nadie la había volcado en el torbellino del éxodo. Más bien aprovechaba la oportunidad que le brindaba el destino para salir del nido paterno y poder exteriorizar su oprimido espíritu, para poder, como paloma que tiende las alas al vuelo, hundirse dentro de lo desconocido.

Conocer otros pueblos, vivir otros ambientes, estudiar las costumbres de sus moradores y marchar envuelta dentro del intrincado laberinto de la aventura, consistía el plumaje de su vestido.

Encerrada en el limitado círculo a que la sometía la ordenanza autoritaria del refugio, gustaba encontrarse sola para escalar las cumbres de las colinas que circundaban el pequeño pueblo, que como mancha oscura estaba anclado en el fondo del valle, pueblo en el cual había sido forzada a hacer un alto en el camino emprendido.

Si alguna vez la habíamos seguido, más bien que acompañado en sus tarderinas excursiones, nos hacía participar de sus éxtasis.

— «¡Oh, los prodigios de la naturaleza!», exclamaba admirando el panorama que la misma nos brindaba. — «¿Quién sería capaz de contar la diversidad de colores de verde que desde aquí dominamos?» — preguntaba, para añadir a continuación: «Dentro de poco rato, estos mismos colores habrán cambiado de tono». Era verdad, el sol del atardecer iba bajando en poniente para envolverlo todo en la sombra.

El verde oscuro del pino que nos presentaba la parte del Oeste, y el verde vivo de los pinares de la parte del Oriente, contrastaban con el verde claro de las praderas del fondo del valle, medio secas por falta de lluvia.

— «¿Qué paleta de pintor sería capaz de copiar en un lienzo el paisaje que la natura nos brinda?» — se preguntaba a sí misma entregada por completo a una especie de subconsciencia producida por el cristal con que miraba lo que tenía delante de los ojos.

Luego, por la noche, en el refugio, a la luz de una lámpara de claridad poco densa, se pasaba la cotidiana velada, unos haciendo cálculos y pronósticos sobre la duración que podría tener nuestro exilio; otros jugando al ajedrez hasta altas horas de la noche para acortar el día; los más se acostaban de buena hora pensando que era la manera de mejor resolver el insoluble problema.

Un año estuvo nuestra heroína en el refugio. Abiertas las vías de comunicación al refugiado, tendió de nuevo las alas al vuelo y desapareció perdiéndose en la confusa selva humana.

En el 24 aniversario de su última escapada, conservando el anonimato le dedicamos este emotivo recuerdo.

R. ORIOL

Carta a la Redacción

HE meditado mucho antes de escribiros, por temor de no enredar más la madeja, porque hay que ver cómo hemos puesto las cosas; son muchos los compañeros que pretendiendo aclararlas, las las dejan peor de lo que estaban. Siempre he pensado que los problemas internos debían discutirse dentro de nuestra Organización; muchos compañeros no lo comprenden así, y llevan nuestras discrepancias a la luz pública, y así nos luce el pelo. ¿Qué provecho saca la Organización de las Crónicas Internacionales que viene publicando el COMBAT SYNDICALISTE para demostrar que cada día somos menos? No es que yo sea partidario de la política del avestruz, todo lo contrario; todo puede y debe discutirse, pero en un terreno reservado a la militancia. El «Boletín Interno» es imprescindible, y en nuestra prensa no debe publicarse nada que haga referencia a nuestros problemas internos. Nuestra prensa debe dedicarse a combatir al franquismo y a los que le apoyan. El régimen franquista tiene muchas fallas que deberían aprovechar los compañeros que se dedican a escribir, para compararlas con la de otros países; es de esta forma como los españoles emigrados se interesarían por conocer nuestra prensa. No queremos hacer una crítica de nuestra prensa por no caer en los mismos defectos que otros compañeros. En el número 277 se publica un artículo del compañero Juan Ferrer que no veo el provecho que sacarán del mismo los que apenas conocen nuestros problemas; el mismo Ferrer quiso hace algún tiempo despejar la niebla que habían producido unas declaraciones de Peirats, y lo que hizo es dejarla más nebulosa de lo que estaba. Si en vez de publicar dicho artículo se hubiese dirigido directamente al compañero Peirats, seguramente que dicho compañero le hubiese dado toda clase de explicaciones; pero no lo hacemos así, no; cada compañero se cree un Don Quijote desfacedor de entuertos, y esto no cabe continuarlo; hay que poner remedio a esta pequeña epidemia que podríamos llamarle *enfermedad infantil*. Los directores de nuestra prensa tienen que ser tajantes en estas cuestiones; vale más perder un colaborador que cien lectores, pero para que los directores tengan autoridad moral tienen que empezar por dar el ejemplo.

Que se examinen el Haber y el Debe, que se mire si nuestra prensa aumenta el tiraje y si las conclusiones son negativas es que hay algo que no marcha y hay que estudiar el porqué, pero estudiarlo dentro de casa. Cuando un árbol deja caer la fruta antes que madure, los campesinos analizan la tierra y en seguida encuentran el remedio para impedir que la fruta se caiga; de no imitar al campesino, vamos irremediablemente al fracaso, porque las cosas son como son, y no como quisiéramos que fueran.

Sería muy interesante que cada núcleo de nuestra Organización organizara una encuesta, o varias encuestas, y en las cuales debería insistirse para que colaboren en ella todos los afiliados; se podría empezar por preguntar si están satisfechos de nuestra prensa, qué defectos encuentran en ella, qué reformas creen que deberían introducirse en la misma; podría preguntarse en otra encuesta qué opinan los compañeros de la Alianza Sindical. Si son partidarios de la misma, ¿qué proponen para fortalecerla? Se dirá que para esto están nuestros comicios; craso error, nuestros comicios reflejan la opinión de unas minorías activas, pero el grueso de los afiliados no opina por dejadez o por lo que sea; habría que esforzarse para que los simples cotizantes se interesaran por nuestros problemas, si no se hace nada en este sentido, continuaremos vegetando como un árbol atacado de esclerosis.

JUAN REVERTER

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS (9)
TELEPHONE : TRUdaine 78-64

PERMANENCE : Au siège
Tous les jours de 14h à 16h
Le samedi de 16h à 18h
Réunion de la Commission Administrative Confédérale le samedi à 18h00

Secrétaire confédéral : Joseph SORIANO
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS, 9e
Trésorier confédéral : Gérard CONTE
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS, 9 — C. C. P. 11.493-55, Paris

Rédaction et Administration du « Combat Syndicaliste »
Soriano J., Fontenay-sous-Bois (Seine) C.C.P. 14.103-62, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE

Réunions générales tous les troisièmes dimanches du mois

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol

U. L. DE CHOISY-LE-ROI (FOYER DES SOCIETES
Rue du Dr. Roux, Salle núm. 11
Permanence : Chaque dimanche à 10 heures

SIXIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE TOULOUSE
Correspondance . C.N.T. Bourse du Travail, Place Saint-Sernin, Toulouse

UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat Bourse du Travail

UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les premiers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations, tous les dimanches, de 16 à 18 heures, au Continental Bar
Adresser toute correspondance à Pijoan Amor, 5, rue de la Bédoyère, Perpignan

HUITIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE BORDEAUX
Adresser toute correspondance à P. ALONSO, C.N.T. 8e U. R., Bourse du Travail, 42, rue Lalande, Bordeaux (Gironde)

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, núm. 60, LYON (5)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Correspondance : Bourse du Travail, salle 15 bis (côté Mutualité)
Permanence : Même lieu, les mercredis de 18 à 19 heures

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence : Tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis). Vieille Bourse du Travail, 12, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement)

Il est demandé aux responsables des Unions Locales de bien vouloir avertir la Rédaction du COMBAT SYNDICALISTE en cas de modification dans les dates ou heures des permanences et des assemblées générales ainsi que pour tous changements concernant le Siège Social.

NECROLOGICAS

JUAN SALADRIGAS AMIGO

EL día 25 de enero, a la edad de 60 años, y después de una larga enfermedad, falleció en el Hospital Saint-Louis, de Paris, el que en vida fue nuestro excelente compañero Juan Saladrigas.

Desde su más temprana edad militó en la Federación Local de San Feliu de Llobregat, donde luchó constantemente en defensa de las ideas libertarias, con el firme propósito de que la C.N.T. y sus postulados se abrieran camino en el seno de las masas laboriosas. Durante la guerra fue un combatiente de primera hora, colaborando intensamente en la colectividad agrícola que entonces se creó en su localidad, convencido de que era un paso decisivo hacia la consecución de nuestras aspiraciones.

Los 25 años de exilio no habían hecho mella en sus ideales, depositando todas sus esperanzas en un pronto retorno a España. Allí veía el porvenir y allí quería terminar su vida. No lo ha querido así el destino, que cruelmente acaba de arrebatárnoslo, dejando un vacío irreparable entre quienes le conocimos, entre aquéllos de sus amigos que sabíamos de sus buenos sentimientos y de su espíritu solidario y que guardaremos de su persona un recuerdo imperecedero.

Que estas líneas sean el testimonio de la profunda estima que le destinábamos todos sus amigos, que nos inclinamos ante sus restos.

JUAN VILA

EL día 1 de enero falleció en el Asilo de Agde el compañero Juan Vila. Fue acompañado a su última morada por un nutrido grupo de españoles y franceses. Su entierro, civil, fue igualmente seguido por la Libre Pensée. Juan Vila había nacido en las proximidades de 1880 en San Feliu de Guixols, pero ha vivido sobre todo en Cassà de la Selva, pueblo de 6.000 habitantes a 19 kms de Gerona, en el que desde largo tiempo las ideas de emancipación social y del libre pensar encontraron terreno favorable, sobre todo entre los obreros de la industria, bastante floreciente en esa región. Juan Vila, desde su juventud estuvo en cabeza de la lucha, por lo que tuvo que sufrir golpes rudos que el Estado y la burguesía de entonces teniendo que sufrir encarcelamientos.

Durante la guerra su vida revolucionaria le valió ser nombrado miembro del Comité Municipal delegado por la CNT. Ebanista de oficio, tenía una buena instrucción general y una formación artística que había adquirido en una escuela de Artes y Oficios. En 1939, refugiado en Francia, internado en el Campo de Agde, sus conocimientos le valieron para estar colocado por el Consejo Municipal en el Museo, donde trabajó en la restauración de objetos y muebles de valor artístico indiscutible.

Vila es un compañero más que desaparece sin haber tenido la alegría de ver su país liberado del yugo franquista. Ha preferido estar alejado de su lugar y separado de sus hijos, y nietos que no ha visto nunca, antes que hacer dejación de sus convicciones. Saludamos, pues su memoria y rendimos un último homenaje al luchador corajudo y sincero que fue nuestro compañero Vila.

F. L. DE AGDE

ISIDRO ARTIGAS

LA Federación Local de Béziers tiene el deber de comunicar a cuantos alcance este comunicado, la triste noticia del fallecimiento del compañero Isidro Artigas, ocurrido el 16 de enero a la edad de 63 años.

El entierro civil se realizó el día 18, y en gran número los compañeros y compatriotas asistieron al sepelio, entre los que destacamos una delegación de la UGT presidida por el compañero Durán, que con el malogrado Artigas eran los principales animadores de la Alianza Sindical de Béziers.

También las amistades francesas con que contaba nuestro compañero en gran número asistieron al entierro, contribuyendo en grado sumo a dar a este postrer acto el significado que merecía.

El compañero Artigas, suficientemente conocido por los lectores de la prensa libertaria en el exilio por su brillante colaboración, se había hecho acreedor al respeto y a la simpatía en tanto que militante de la Organización confederal. Desde su tierna infancia en el pueblo de Alcorisa (Teruel), donde inició sus primeros pasos de joven inquieto y estudioso, toda su vida fue una incesante lucha en favor de las causas sociales. En este mismo pueblo, impuesto por sus familiares a ser un alumno del Colegio de los Jesuitas, el joven Artigas ya dio mucho que hablar por la razón de que a la inversa de los otros alumnos que frecuentaban el Colegio, todos ellos destinados a ser buenos intérpretes y defensores de la Iglesia, Artigas asimiló tan bien y tan profundamente los principios de la doctrina cristiana, que pronto llegó a la convicción de que el cristianismo primitivo, con el llamado redentor Jesús, era la mayor de las contradicciones, puesto que la Iglesia no interpretaba ninguno de los preceptos morales del cristianismo. De ahí nace su primera manifestación de rebeldía, cuando rompiendo con los moldes de una educación falsa y de una imposición familiar busca en otras partes lo que no ha logrado encontrar en la educación confesional. A partir de ese momento Artigas se lanza a la búsqueda de la verdad, de su verdad.

¿Dónde podía encontrar aquella verdad que tanto le atosigaba?, ¿En el seno de la Iglesia?, era inconcebible para él. ¿Dónde, pues? Entonces, sin lugar a dudas optó por el auténtico camino que conduce a la verdad, ¡al pueblo!, al pueblo que sufre y que ansía mejorar su condición de existencia.

Desde ese momento seguimos la vida de nuestro compañero y le vemos actuar en los centros republicanos que en aquellos tiempos tanta irradiación tuvieron por España, y más tarde en la C.N.T., organización obrera que recogía y ampliaba las principios del federalismo y de transformación social aglutinando en su seno a las masas del pueblo español que deseaban redimirse de la esclavitud. Identificado con los principios que animan a la C.N.T., el compañero Artigas se entregó de lleno a la lucha, brotes de dicha actividad son sus encarcelamientos durante la monarquía y también durante la República, por su actuación sindical en el Ramo de la Construcción de Barcelona. Su participación activa y militante durante la guerra civil y más tarde en el exilio, su fe perenne y su convicción de que España sería liberada un día por la voluntad de todos cuantos creen en el progreso y en la emancipación de los pueblos.

Su actividad orgánica en el exilio, primero en Severac le Chateau y luego en Béziers, fue siempre un modelo de consecuencia.

Por eso lloramos la pérdida de tan excelente compañero. En estos momentos en que sólo podemos disponer del recuerdo, la F. L. de Béziers transmite a sus familiares acongojados la expresión de su emoción y amistad sentida.

F. L. de Béziers

DE AYER Y DE HOY

(Viene de la página 4.)

a la dictadura? La provocación del fascismo en 1936 perdura ya por 28 años, y no se ven trazas de que esa provocación desaparezca si no es con la desaparición del régimen ¿Dónde está, pues, la fórmula? La idea de guerra civil, incluso los actos de violencia en mayor o menor escala nos parecen reprobables. ¿Pero es que el estoicismo puede constituir alguna solución? Ante el despotismo de un régimen ,pues, sobre colocar a los españoles la camisa de fuerza, comete todo fuero de tropelías, un régimen que en la violencia encuentra el único medio de continuidad a sus negros designos; que no repara en incrementar el odio y espíritu de venganza; que es chulo de prostíbulo en permanente pose de desafío, vanagloriándose de sus «autosuficiencias», no puede haber consideración alguna al menos que la cobardía lo permita.

La espera en estas circunstancias puede concebirla el cínico tanto como el indiferente, y no siéndolo, cualquier medio es adecuado aunque su empleo esté en pugna con nuestros sentimientos. Ningún esclavo se liberó por la sumisión, y los españoles no nos liberaremos de esa permanente pesadilla que es el fascismo, contemplando la encanallada tiranía que nos sume en la más grande de las humillaciones.

Nuestra presencia en el exilio está determinada por una situación única en la historia contemporánea: y esta situación exige, imperativamente, el cumplimiento de deberes indispensables. Inhibirse de ello es, mirado desde cualquier ángulo, capitulación ante el enemigo común, traición a las víctimas inmoladas por el fascismo, y afrenta inperdonable a los sojuzgados en aras de la confabulación y el chantaje internacionales.

ACRACIO RUIZ

B.D.I.C

Pido la palabra

MOVIDO por este insoportable carácter mío de hacer y de pensar lo contrario de mis congéneres, leo, de cabo a rabo, toda la prensa confederal que recibo. Esta asiduidad me ha permitido, claro está, dedicar mis preferencias a determinados colaboradores, cuyas firmas son una garantía avanzada del contenido de sus escritos —garantía felizmente confirmada en la mayor parte de ellos—. Por eso, leo con agrado e interés, en LE COMBAT SYNDICALISTE, la «Crónica» internacional del compañero Gregorio Quintana, aunque no comparta su opinión de que tal título deba encabezar ciertos de sus trabajos.

Su crónica del 28 de noviembre último es, a mi modesto entender, de una gran importancia, y ella debiera por sí sola, si no fuese síntesis o consecuencia de otras ya publicadas, invitar a la reflexión y a una participación colectiva. Así lo sugiere él, en la última línea de su trabajo: «Que cada militante tome la palabra y opine ...»

Así lo pienso yo también, y por ello pido la palabra, convencido de que se me concederá para poder expresar mi opinión. Si lo que voy a decir discrepa de otros pareceres, que se me perdone: buena intención y mejor deseo no faltan en hacer uso del derecho que me confiere mi título de militante confederal. Que cada uno haga lo mismo si le es dable, y rompa su lanza en defensa de lo que lleva dentro: un grano de arena desaparece en la inmensidad de la llanura; muchos granos de arena, acumulados, pueden elevar pirámides...

∴

Es, pues, verdad que «nuestras cosas» van mal desde el aciago día en que la sombra fatídica de Franco cubrió el suelo de España. Se me podría quizás argüir que las «cosas» de los demás sectores que representaban la resistencia antifranquista han sufrido también, desde entonces, en más o en menos, las consecuencias de tan trágica derrota, y que aquéllas son el resultado lógico de ésta (lo que equivaldría a decir que quien no se conforma es porque no quiere, pues que tristes espejos donde mirarnos a nuestro redor tenemos). Si de argumentos tan simplistas hubiésemos hecho caso, a estas horas no existiría de nosotros otra cosa que el pobre recuerdo que una historia arbitraria quisiera otorgarnos: mas, razones poderosas y medios valables hemos tenido —y seguimos teniendo, en potencia— para demostrar a conocidos y a extraños que los postulados anarquistas, si han sido difundidos en libros, revistas, conferencias y mitines, puedan, sin duda, cobrar vida efectiva con la aportación de nuestras convicciones y de nuestro esfuerzo físico.

A su debido tiempo, pruebas fueron dadas, en España, de que nuestro «quijotismo abstracto» podía armonizarse perfectamente con el materialismo práctico que la existencia nos impone. ¿Que hubieron imperfecciones, que se notaron defectos, que no faltaran fallas? ¿Y qué de extraordinario puede parecer, si tenemos en cuenta que la obra fue realizada por seres humanos, y sabido es que el hombre, en sí mismo, es una máquina imperfecta y de reflejos influenciables? Sin embargo, lo magnífico fue que la obra se emprendió, que de lo metafísico se transformó en forma sólida y concreta, y que de iluso espejismo se convirtió en árbol frondoso cuyas raíces afianzaron, con intención perenne, allí donde fue plantada la semilla. La idea se hizo notoria y esta adquirió, a partir de entonces, caracteres de símbolo y de guía. ¿Deducciones? Una sola e irrefutable: el anarquismo dejaba de ser «elucubración de imaginaciones ardientes», para revelarse tangible realidad. Donde hubieron hombres íntegros y decididos, él se erigió en el único sistema capaz de solucionar todos los problemas humanos...

Así se obró en España, en el período álgido de nuestra guerra civil. Sin embargo...

Desde 1939, en el exilio, y particularmente en Francia —donde se halla el núcleo más importante del anarco-sindicalismo español—, ¿qué se ha hecho, qué hemos hecho que dignificase nuestras ideas y nuestra labor constructiva de otrora? ¿Nos es suficiente constar como número, como cantidad? ¿Nos basta con alardear que nuestro movimiento es, aún hoy, la fuerza más importante del exilio ibérico?

Hagamos un examen de conciencia amplio, noble, omitiendo lo que concierne a los otros sectores antifascistas españoles y circunscribiéndonos exclusivamente a lo nuestro, que mucho interés merece.

Si así hacemos, nos hallaremos con la primera indignidad que manchó al Movimiento libertario español en el extranjero, y en circunstancias que la unión más estrecha entre sus miembros era moralmente necesaria para oponer un bloque compacto y homogéneo a las irrevocables exigencias de aquellos instantes. Me refiero a la tan desgraciada escisión, que tanto daño nos ha producido y tanto nos costará de asimilar. Si toda división en un cuerpo de partes concomitantes es nefasta a su buen funcionamiento, la nuestra nos fue fatal en todos los aspectos.

En el aspecto interno, al escindir la Organización en dos fracciones opuestas, se obtuvo la desmembración, la desarticulación de todo el complejo funcional; la dispersión de fuerzas y de energías y el desorden momentáneo en nuestros asuntos. De aquella escisión surgieron dos movimientos libertarios con pretensiones inalienables, infalibles, que si divergían en concepciones y tácticas para el presente y el porvenir, se arrogaban, no obstante, todos los derechos y cualidades de la C.N.T. madre. De aquí el desconcierto en las cárceles y localidades de España, a la recepción de documentaciones contrarias, de versiones y propaganda dispares, y la consiguiente amargura e indignación que sucedieron a la primera sorpresa. Y de aquella escisión nació el motivo que separó y enfrentó, hostilmente, a compañeros unidos de siempre por los lazos aparentemente indisolubles del ideal y del afecto.

En el aspecto exterior, al mismo tiempo que satisfizo nuestros seculares enemigos, la escisión libertaria vino a confirmar oportunamente la opinión ajena de nuestra inconsistencia y de nuestra irresponsabilidad. Así, pues, el coco del Movimiento libertario español dejaba de preocupar a las cancillerías extranjeras, las cuales recobraron la tranquilidad perdida durante nuestra guerra civil.

Resuelto el problema a los quince años de producirse y reintegrados al seno de la Organización los compañeros que, en potencia, «valían, individualmente, una local entera», las cuestiones urgentes que nos afectaban y preocupaban siguen acuciándonos con la misma insistencia de antaño. ¿Característica de nuestra idiosincracia? ¿Fatalidad inherente a ciertas situaciones anormales? Todo cabe, mas un hecho positivo debe enorgullecernos a unos y otros: el haber conseguido hacer desaparecer la vergüenza de dos C.N.T. divergentes.

ANDRES MARTINEZ

(Terminará en el próximo núm.)

La fiesta de los solidarios tarrasenses

Fue extremadamente concurrida y animada. Supo a acto constructivo, de elevación confederal y libertaria.

Para matizar artísticamente el acto actuaron la bella Margarita, en discreta presentadora; Lina, apreciable recitadora catalana; Julomago, prestidigitador de mérito; Castillo, recitador de solera; Andreu, *chansonnier* de Sta-Coloma de Queralt; Teresa, buena versista; Barba, con su guitarra andaluza del Micalet; Barba junior, siguiendo la ruta de Brassens, y Pepet Valls, glosador de la Rutlla de Egara. Todos ellos calurosamente aplaudidos.

Efectuado el sorteo de los regalos (1), pasó a ocupar la atención de los reunidos el compañero Jaime Casellas, verdadero artista en fotografía de colores. Empezó obsequiando a pequeños y mayoretes con el cuento bonitamente engañoso de «Aladino, o la lámpara maravillosa», explicado por el compañero Valls, aunque éste apareciera mudo en la sala. Las imágenes son de factura ingenua, como corresponde, pero de una finura atrayente. Seguidamente Casellas nos trasladó al parque de aclimatación de La Bagatelle, cubriendo al auditorio con una cascada de hermosuras florales. Relieve, enfoque y detalle tienen en Casellas un servidor habilísimo por saber lo que se trae entre manos. Final de linterna lo fue la sucesión de imágenes de la Revolución española tan acertadamente plasmadas por el artista «Sim», y cuya reproducción en foto-color tantos plácemes le mereció a nuestro compañero en el Casal de Catalunya de París en ocasión de la conmemoración del 19 de julio en aquella casa.

Vista parcial de los regalos figurando en la tómbola.

El rendimiento de la fiesta ha sido considerable y del mismo tendrán nota nuestros lectores. Y en cuanto al arte de Casellas pasamos ruego de que sea nuevamente reflejado en sesión exprofeso, sin prisas de «Metro», a fin de que los compañeros y familiares que gusten de la fotografía artística puedan deleitarse a placer con las magnificencias del repertorio relatado.—F.

(1) *Ver lista especial de los mismos.*

Tómbola benéfica tarrasense

NUMEROS PREMIADOS

Serie artística

Lamolla, pintura, 6138; Llonch, idem, 3859; Nuria, idem, 4662; Pisano, idem, 1830; Puig, idem, 5013; Romero, idem, 8499; Ruiz, idem, 1020; Soler, dibujo, 8880; Soler, idem, 4511; Soteras, pintura, 2127; Soteras, aquarela, 3646; Soteras, idem, 2524; Soteras, dibujo, 2193; Soteras, idem, 7849; Soteras, idem, 4994; Soteras, idem, 2467; Soto, pintura, 8855; Soto, idem, 6326; Tubau, aquarela, 1158; Viusa, pintura, 8809; Blasco, pintura, 8907; Blasco, dibujo, 4613; Díez-Sada, dibujo, 6525; Fábregas, pintura, 6561; Galí, dibujo, 2014.

Objeto varios

Cámara fotográfica, 5284; Electrófono, 7649; Abrigo, 3734; Chaqueta, 7188; Mixer, 456; Gersey, 9812; Molino de café, 1854; Porta-discos, 6640; Porta-macetas, 1031; Porta-macetas, 584; Perchero, 9625; Perfumería, 8435.

Discos

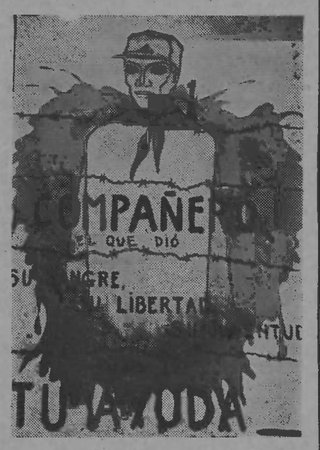
Brassens, 6557; Richard Anthony, 7211; Sylvie Vartan, 4677.

Labores a mano

Bandeja, 2508; Cenicero, 3839; Cofre, 7132; Mantel pintado a mano, 5862; Figurilla india, 9227; Bandeja, 8324; guitarra, 1806; Caballitos, 5178; Bombonera, 9740; Elefante, 9768.

Lotes de libros

6101, 6718, 9344, 7034, 130, 1477, 1148, 111, 2881, 8475, 7051, 7915, 7275, 9976, 4311, 2098, 8207, 4300, 722, 4492, 3902, 1388, 1893, 7570, 6192, 5467, 1396, 8543, 4739, 3910, 5893, 2761, 8878, 1778, 2048, 9763, 9837, 4842, 6555, 4053, 1701, 8282, 4781, 3141, 2414, 4528, 7089, 4009, 1426, 2510, 7778, 6462, 7985, 9834, 7125.



Cartel presidencial presentado por la C. de R. de Tarrasa (CNT)

Españoles emigrantes y turistas

ME dirijo a vosotros, los que, obligados por la miseria o por visita excepcional os alejáis de vuestra España para, en este territorio de Francia, alcanzar un salario superior al español, que os permita sin privaciones y tras muchas horas de trabajo diario, ahorrar unos dineros para, al regresar a vuestros lares, poder atenderos mejor junto con vuestra familia.

Si me ocupo de vosotros es porque también soy parte integrante del proletariado que sufre, produce y de nada dispone; soy uno de tantos que en España lucharon contra la tiranía triple: religiosa, capitalista y estatal, para implantar una sociedad donde fuesen reconocidos para todo trabajador iguales derechos e idénticos deberes. Desgraciadamente, por incapacidad moral parte del pueblo español faltó a su deber de adelanto, defecto que alentó la declaración de la guerra civil. Incomprensiblemente hubo obreros muertos al lado de las fuerzas fascistas, y a mayor honra los hubo del lado nuestro, el de la libertad. Perdida la guerra, obligados para salvar nuestras vidas, nosotros nos refugiamos en este país en campos de concentración, dejando también en España a nuestras familias que por circunstancias adversas no pudieron seguirnos. Así es que tanto vosotros como nosotros estamos en condiciones de destierro, con la sola diferencia de que el vuestro es voluntario, *económico*, y el nuestro político, es decir, de ética libertaria, no estando, cual vosotros, afectados por cálculos egoístas y de «yo vaya bien lo demás no me importa», base de la supervivencia del franquismo.

Pese a nuestra lejanía de la «patria» los exilados seguimos luchando contra la tiranía y la explotación por considerar que la única y noble herencia que podemos legar a nuestros hijos es el derecho de opinión hablado y escrito, más la libertad entera en política y economía.

Sois muchos los que ignoráis o queréis ignorar las posibilidades existentes para proseguir el combate contra la opresión y el hambre endémicos en España. ¿Encontráis cómodo que otros se expongan para todos, reservándoos para la recogida de la cosecha tan peligrosamente obtenida por los desinteresados? Recapacitad, amigos emigrantes.

Cuantos he tenido el gusto de consultar me han respondido lo propio: «En España tenemos mucha policía que impide expresarse y organizarse, so pena de perder el puchero y ganar la cárcel. Es tanto el miedo a las autoridades y a los «chivatos», que nadie en lo común se atreve.»

Es posible. No obstante tenéis posibilidades, si queréis, de presentar al enemigo problemas sociales y de defensa sin el menor peligro de represión contra vosotros. Se trata de la resistencia pasiva. Todo régimen estatal se sostiene en buena parte por los impuestos sobre la industria, el comercio y las diversiones. Con un boicot sostenido en todo lo superfluo y limitable, el régimen palidecería por asfixia económica. Nada de cines, cafés, balompié, toros, nada de adquisiciones frívolas, nada de enviar dinero a España trabajando en el extranjero. No frecuentar las iglesias ni los espectáculos oficiales bajo cubierto o en la vía pública. Con esta actitud decidida surgiría, paulatinamente, una organización silenciosa pero efectiva, invencible, capaz de dar al traste con el régimen absolutista que por vergüenza y daño de todos impera en España.

Un procedimiento semejante, pero en el área internacional, derribó a la dictadura del general Miguel Primo de Rivera en 1930.

Animo, pues, amigos y compatriotas. Sed, tras el regreso al país que nos vio nacer, sostenes de la revolución que pueda aportar la felicidad y la satisfacción moral y material a todos los españoles dignos por trabajadores y conscientes.

JUAN GIL

Perpiñán.

SUSCRIPCIONES

PRO MINEROS ASTUR-LEONESES

Suma anterior, 4.936,95 francos.

Cayetano Franco, *Narbonne*, 20; Francisco Canillas, *Lamotte-Beuvron*, 10 francos.

Total, 4.966,95 francos.

PRO FAMILIAS GRANADO-DELGADO

Suma anterior, 6.557,97 francos.

Narbonne: Cayetano Franco, 10. *Champigny:* Mariano Soler, 8. *Lamotte-Beuvron:* Francisco Canillas, 10 F.

Total, 6.585,97 F.

PRO COMPAÑEROS DETENIDOS

Suma anterior, 26.629,36 F.

Seguret (Vaucluse): Dolores Sánchez, 10. *Grand-Combe:* G. Marivela, 20. F. L. de *Montrichard*, 15: *Bagnules:* Sebastián Mur, 20. *Berry (Cher):* A. Paude, 10. *Librairie Publico:* París-Charny, 15,50; Grall Michel, 15; Lerveau Bernard, 13. *Ingres (Loire):* Mme Hernán, 3. *Lamotte-Beuvron:* Francisco Canillas, 10.

Total, 26.760,86 F.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Mes de enero - Lista IV

Suma anterior, 1.295,90 F.

París: Andrés Martínez, 5. F. L. de *Melun*, 22,50. F. L. de *Versailles*, 30. J. Casellas, 5. E. Nèbre de *Bandol*, 10. GGDC Caracas (Venezuela) 10. *Peyrolles (B.-du-R.):* Una amiga, 2; Clan, 4; Leonor, 4. F. L. de *Caen (Calvados):* Producto tarjetas (E. C.), 41. *Salins-de-Gurdes (B.-du-Rh.):* Ramón Fons, 8.

Total, 1.427,40 F.

26 beneficiarios a 50 francos, 1.300. Envíos giros, 22,80. Total, 1.323,80.

Restan, 104,60 francos.

DISTRIBUCION ENERO 1964

J. C. y P. C., Toulouse; R. A., Mallermort (B. Rh.); M. C. y M. P., Troyes; J. I. y S., Chartres; J. M. y R. F., Narbonne; J. R., Olette (P.O.); R. S., Firminy; J. S., Créil (Seine); J. D., Osseja (P. O.); A. R., Aubagne (B. du Rh.); S. B., Asprès-s-Buch; M. F., Ganges; J. S., St-Denis; R. O., Vaux en Velin; A. G., Perpignan; R. M. y L. C. C., Bordeaux; R. S., Béziers (Hérault); J. B., París; E. M., Noueux (P. et C.); P. S., Boigneville (S. et O.); G. U., Marseille (B. du Rhône).

ANTENA

MAS DETENCIONES EN GUIPUZCOA

SAN SEBASTIAN (OPE).—«La Hoja Oficial del Lunes» dice que han sido detenidos, en número de siete, los autores de la desaparición de las banderas que los requetés habían depositado en la ermita de Izaskun, junto a Tolosa.

SAN SEBASTIAN (OPE). — En el cross internacional celebrado el día 26 de enero, en Lasarte, aparecieron letreros de tendencia política vasca pintados a lo largo del recorrido. La Guardia Civil sorprendió a algunos jóvenes que creyeron eran los autores. Emprendieron la huída pero ante la amenaza de ser tiroteados por la pareja, dos hubieron de entregarse a la misma.

Otros dos se lanzaron al río Oria y consiguieron desaparecer. En el primer momento se creyó que uno de éstos había perecido ahogado, pero se ha comprobado no ser cierta la suposición.

ASTURIAS

PARIS.—Dice «Le Monde»:

«El sábado se declararon en huelga mil quinientos obreros metalúrgicos de la Duro Felguera como prueba de solidaridad con 25 albañiles de la misma empresa a los que en la última paga no se les concedió el salario solicitado. Amenazado con hacer extensivo el paro a los 11.672 mineros de la casa si no se da satisfacción a la demanda.»

GARCIA POLANCO ADMITIDO EN MEJICO

PARIS (OPE).—En varias ocasiones nos hemos ocupado del caso del excombatiente republicano Bernabé García Polanco, marino, que en un naufragio salvó la vida de uno de los familiares de un periodista norteamericano. Expulsado del Canadá, donde fue detenido, había peligro que se le enviase a la España franquista.

Por fortuna, según se nos informa, no hay tal. Las gestiones hechas cerca de las autoridades mejicanas han dado el resultado que se esperaba. García Polanco podrá entrar y residir en Méjico. Un gesto más en la obra eminentemente humanitaria de los gobernantes mejicanos.

DOS LIBROS SOBRE BAROJA

BARCELONA (OPE).—El gran novelista autor de «La leyenda de Juan de Alzate» y de otras muchas obras traducidas a gran número de idiomas, siempre ha sido muy leído en Cataluña. Se editan ahora dos interesantes libros sobre Pío Baroja.

Una de ellas es del escritor señor Arbó, editado por Planeta. El otro del señor Bartrès. Dos gruesos volúmenes de cerca de un millar de páginas cada uno, que contribuirán en gran manera a que las jóvenes generaciones conozcan bien a uno de los escritores más brillantes de fines del siglo XIX y de gran parte del XX.

¿HUELGA EN PUERTA?

MADRID.—Un centenar de muchachas que trabajan como «botones» en importantes oficinas piden la jornada de ocho horas y dos más de estudio.

«UN PACTO BEN BELLA-FRANCO»

PARIS (OPE). — El título arriba citado es el de un escrito de «France-Observateur» del que tomamos las siguientes líneas:

«Gran decepción en los medios republicanos después de la muy cordial acogida de Ben Bella al ministro español de Industria. La suspensión de la campaña antifranquista de Radio Argel había precedido a la llegada del emisario del Caudillo.»

DETENCION EN FERNANDO POO

PARIS.—Del diario «Le Monde»:

«De Madrid y de origen que merece crédito, hemos obtenido la noticia de que el día 5 de enero fue detenido por la guardia nacional, en Santiago de Baney, el nacionalista de Fernando Poo señor Pastor Toro.

» Añade que lleva ocho días en la cárcel de Santa Isabel.»

BAQUIANA

MADRID.—El consumo medio de vino por habitante ha disminuído en España. La cifra se mantiene, pero la población ha aumentado. El vino resulta caro. En la Mancha se consume más cerveza que vino. El consumo de vino no ha bajado en tierra vasca, pero sí en Madrid, donde los obreros han comenzado a consumir bebidas carbónicas. La cosecha media de vino en España es de 18 millones de hectólitros, destinados, 14,5 al consumo interior, dos para destilación y 1,5 a la exportación. La superficie de viña cultivada, millón y medio de hectáreas, es similar a la de Francia e Italia, pero en Francia se cosechan 60 millones de hectólitros y en Italia 40. Los países de exportación son Inglaterra, Suiza, Alemania, Suecia y Cuba.

SUIZA PIDE LA EXTRADICION DE UN ESPAÑOL

BRUSELAS (OPE). — Escribe «Le Soir»:

«Francisco Abarca, de nacionalidad española, está detenido en Bélgica desde el 11 de octubre. El gobierno helvético ha pedido su extradición por suponérsele uno de los autores de la colocación, en la oficina de la Iberia, del aerodromo de Ginebra, de un paquete conteniendo materia explosiva.

» El comité de Acción contra el Neo-Colonialismo y el Fascismo, durante una conferencia de prensa a la que asistía la esposa del acusado, ha dirigido un llamamiento en favor de éste. Y ha subrayado que la Ley belga se opone a la extradición de personas perseguidas por delitos políticos y que Abarca niega ser el autor del atentado cometido en Ginebra.

DISTINCION A UN PERSEGUIDO POR EL REGIMEN FRANQUISTA

PARIS (OPE). — Del corresponsal particular de «Le Monde» en Dinamarca:

«El jurado danés que otorga el premio de «La Crinière», distinción anual para un poeta vanguardista, lo ha concedido al escritor Carlos Alvarez. Este se encuentra actualmente detenido en Madrid mientras se instruye su proceso «por delitos de opinión», cuya vista se aplaza sucesivamente. Una selección de sus obras, inédita todavía en la península ibérica, se ha publicado en Copenhague, en traducción danesa, con el título «Escrito sobre el muro», por iniciativa de sus amigos escandinavos.

PROCESO EN PORTUGAL

LISBOA (OPE). — Se ha abierto el proceso de Beja. 96 procesados, de los que 66 están en prisión preventiva. Es el resultado del ataque al cuartel de Beja que tuvo lugar en enero de 1962, que fue dominado, dejando tres muertos, uno de ellos el subsecretario del Ministerio de Guerra. Cuatro asaltantes, entre ellos el general Humberto Delgado, pudieron huir. Los procesados son liberales, republicanos, socialistas, católicos y algunos comunistas. Hay entre ellos profesiones liberales, obreros, funcionarios, soldados y estudiantes. Destacan el capitán Varela Gomes, el oficial de la Marina Mercante dirigente social cristiano, Manuel Serra y Edmundo Pedro, que pasó diez años en el campo de concentración de Tarrafal. Los procesados afirman haber sido ampliamente torturados.

PARADEROS

Se desean noticias de García Novo. Pregunta por él Santos. Dirigirse a M. Archs, 11, rue Jules Noriac. Limoges (Haute-Vienne), que transmitirá al interesado.

— Interesa conocer el paradero de Manuel Garzón, de Gijón. Pregunta por él su hermana Nati. Escribir a: A. Vives, Rd. Pt. des Martyrs Bât. C-3, Bagneux (Seine).

ADMINISTRATIVAS

Antonio Hidalgo, Marsella, y Agajola, Corse: Devueltas cartas sobre envíos librería a ambas localidades. Importe global 74,30 F. Ruego de dirección y haga efectivos envíos.

— Mauricio Sánchez. Recibo giro 56 F. 40 «C. S.» y 16 familia Delgado-Granado.

— Salvador Hernández, Castres. Recibido giro. Pagado hasta 30-4-64.

—Ambrosio Serena, Aureille (B.-du-Rh.). Se recibió tu giro de 20 F. Abono «C. S.» 10, 5 para familias Delgado-Granado y 5 pro viejos.

— Pedro Muñoz, Lunel (Hérault) Recibido giro 20 F. Pagas dos suscripciones 30-6-64.

Federación de «Mujeres Libres» exiladas en Gran Bretaña

Londres, 1 de febrero de 1964.

ESTIMADAS compañeras y compañeros: Nos es grato comunicaros que dando curso a nuestros proyectos de realizaciones culturales hemos organizado nuestra primera conferencia para el domingo día 1 de marzo, a las tres de la tarde.

En ella, nuestro compañero y amigo Giovanni Baldelli disertará sobre el interesante tema «Educación y libertad».

La conferencia tendrá lugar en la sala de lectura de Royal Hotel, situado en Woburn Place, W. C. 1., lugar inmediato a la estación de Metro de Russell Square, y no muy distante de la estación de Euston Square, Autobuses: 68). Obvio es decirlo, ésta será pública, y cuantas personas lo deseen tendrán acceso a la misma. Por lo que esperamos difundáis esta invitación lo más ampliamente posible.

En espera de que todos vendréis a escuchar la palabra autorizada del conferenciante, os saludamos fraternalmente.

Sección Cultura y Propaganda

Las conferencias de Montpellier

EL día 16 de enero tuvo lugar la conferencia anunciada, mas con cambio de tema. En vez de «Socialismo y democracia» se trató de «Excursión por España». La asistencia fue bastante numerosa, aunque no la suficiente, tratándose de una Federación Local como la nuestra. No estaría mal que estas actividades culturales en las que participan valiosos elementos ajenos a nuestro organismo se viesen concurridas por los compañeros con mayor unanimidad. En la conferencia que el profesor Augusto dio sobre «La libertad» hubo intervención de compañeros que el conferenciante supo aprovechar en su justo valor, lo que induce al elemento intelectual a estimar que en el elemento nuestro se sabe pensar y deducir en problemas que escapan al interés o a la percepción de gran número de obreros. Por estas razones esperamos que en otros actos que iremos celebrando no quedará compañero en casa para escuchar, aprender y, si llega el caso, intervenir. Hay que hacer lo posible para que el local al que habitualmente convocamos en adelante resulte pequeño.

Este vez, presentado el disertante profesor Joseph Emile, éste se dirigió a la concurrencia excusándose por no hablar español, si bien él trataría de familiarizarse con los oyentes a fin de pasar una velada instructiva y agradable.

Reconozco — agregó — tener en mi sangre española por ser mi familia de origen catalán, concretamente de la provincia de Lérida. Y quizás por llevarlo en la sangre sentí como mía la contienda sostenida contra el fascismo y cuyas huellas aún lleváis marcadas. Pese a mi extrema juventud de entonces, vibré al unísono con vosotros, en entusiasmo revolucionario constructivo, y lo cierto es que no me pesa, y si pena siento es por las existencias, los esfuerzos y la causa perdidos. Quedo, pues, con los mismos ánimos que siempre, dispuesto a ayudaros en todo hasta recobrar lo que aún no está perdido, aunque las grandes esferas de la política internacional impidan lo más posible la libertad del pueblo español.

En el verano último estuve en España con mi familia, más que en turista, en seguidor de la traza de Cervantes. De entre los turistas extranjeros relevé dos clases, dos tendencias: los que, ciegos voluntarios no captan sino relumbrones, jaranas y grandezas de repertorio y baraturas de precios, sin darse cuenta de la explotación, la miseria y el oprobio que sufre la clase trabajadora, y los que transcurren por el perímetro hispánico observando la trágica realidad española.

Ordenando sus pensamientos en forma gráfica el conferenciante nos hace oír el himno de Riego, nos expone vistas recogidas durante su recorrido, acompañándolas de atinados comentarios. Vemos a los trabajadores del campo laborando tierras de Lérida y Barcelona, la última con visión del fatídico castillo de Montjuich. Otra vista nos presenta a unos corros bailando la sardana, animada con el sonido de una popular melodía sardanística. Valencia, Alicante, Granada, Gibraltar, Madrid. Toledo, van desfilando en la pantalla con sus monumentos históricos, árabes, romanos o modernos, siempre atinadamente comentados. La catedral de Toledo, en cuyos detalles se observa la separación de clases (esto es común en todas las iglesias de España. *Redacción);* la histórica Salamanca, guardando todavía sus clásicos bancos de madera y que sin duda por respeto a la tradición no se renuevan, aunque los estudiantes tengan que trabajar incómodamente. La imagen aborrecida de Franco aparece en todas partes hasta el hastío. Hay progreso en España, no hay duda, puesto que 25 años no pasan en balde; y claro, para un catalán — si bien lejano — se presenta la obsesión irreprimible de Barcelona, con sus Ramblas típicas, sus vías anchas y modernas, rascacielos, pero también nos conduce por caminos exteriores deteriorados, a pueblos atrasados, trillando con útiles de piedra. En la Lozère (Francia) hemos visto igualmente trilladoras de piedra, lo que equipara el país con la España en atraso. Lee una nota de salarios de España, realmente inferiores. Un guardia civil gana el doble que un maestro de escuela. Para terminar dio en discos «Los hijos del pueblo» y poesías prohibidas en España.

Incrementemos esta labor, compañeros, haciendo participar de la misma a nuestros amigos y familiares. No olvidemos la buena siembra. —

Corresponsal.

Comunicados

CORREO DE REDACCION

A los compañeros que nos escriben preguntando por la situación del «C. S.» y de «Umbral», les decimos que todo seguirá igual con el compromiso de majorarlo.

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES Y ECONOMICOS

79, rue aint-Denis, Paris (I)

Conferencia.—El sábado, 15 de los corrientes, a las nueve en punto de la noche, tendrá lugar una conferencia a cargo del estudiante español, recién llegado a Francia.

Tema: «Consideraciones acerca de la unidad de las Iglesias».

Grupo de estudios económicos.—Se ha iniciado el trabajo del grupo, cuyas reuniones se celebrarán los viernes a las nueve de la noche en el local social. Quedan, pues, invitados a participar en esta nueva actividad del Centro todos aquellos jóvenes que deseen asistir de manera regular.

Clases de francés.—Nuestras clases de francés se prosiguen de manera regular y con numerosa asistencia. Es una labor positiva con respecto a los trabajadores recientemente emigrados. Todos nuestros socios y simpatizantes deben, pues, divulgarla para aumentar el número de alumnos.

FESTIVAL EN ST-ETIENNE

Organizado para el 1 de marzo, a las tres de la tarde, en la «Amicale Michelet», rue Passamentier. El Grupo Artístico «El Progreso» representa la comedia «Entre doctores», cubriéndose la segunda parte con una espléndida tanda de Variedades.

Por el carácter solidario de la fiesta, se espera nutrida concurrencia.

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française ..... 5 F.
Version fco-espagnole .. 20 F.
★
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10e)
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

NO HAY MAL QUE CIEN AÑOS DURE

CORRE insistente el rumor de que Franco está enfermo con posibilidad necrológica. Continuamos en el deseo extraordinariamente sentido por el pueblo, esta víctima que tantísimo ha sufrido bajo el yugo del siniestro hombretón de El Pardo. Lógicamente, la existencia humana es sagrada, pero cuando el humanismo ha perdido todo vestigio, cuando el sujeto encaramado se permite la vesanía de disponer de la vida de sus «administrados», es lógico que la vida de éste no merezca respeto alguno.

Es triste que los seres de una misma especie tengamos que aborrecernos a muerte. Y lo más trágico es que en esta ocasión haya motivo para el desdén implacable. Ningún ideal, político o religioso que sea, podrá justificar la tremenda hecatombe en existencias humanas y valores morales de la sociedad, cual la provocada por la reacción española en julio de 1936.

Al pueblo le separan del franquismo dos millones de calaveras. La satisfacción por una calavera más, máxime si la tal se obtiene por enfermedad insoslayable, nadie puede discutirla.

Franco debe pensar en ello: un mínimo de 25 millones de españoes le desean el daño mortal que no quisieran para el vecino. El entierro —próximo o lejano— del Caudillo, será en verdad un acontecimiento. Mientras tanto, dejémosle al cuidado de sus médicos de cabecera, o de tránsito, que lo cuidan con más miedo que entusiasmo. No le escojamos enfermedad al Caudillo. Sea la fatalidad la que lo haga. Con observar si el Caudillo aparece o no en las páginas gráficas de los periódicos, debe bastarnos. Su triste vanidad de rey y señor, su engreimiento fundado en la desgracia permanente de los españoles, le impelen a mostrarse en vedette, en cupletista de precio, y por el termómetro de la publicidad y del silencio, sabremos si el Caudilo está más cerca o más lejos de Cuelgamuros que del Pazo de Meirás.

Lo indudable es que la sucesión del presunto canceroso es causa de serias preocupaciones en la cueva dorada de la reacción española. En tanto dispone su doble juego, la Iglesia —esa responsable de cuatro tremendas guerras civiles en un siglo— baraja generales y capitalistas, escoge políticos adictos tratando de establecer un próximo futuro continuador de las sustanciosas «glorias» del actual Concordato. Con la bendición del cardenal Primado, se saca a colación aquello tan «envejecido» y «repulsivo» del liberalismo, la democracia social, y otras «zarandajas» que sólo nombrarlas en 1936-1946 acarreaba muerte traumática en infelices imprudentes. Era, es verdad, la hora del fascismo europeo, reducido a Fascio hispano merced a la derrota del totalitarismo italogermano.

Ahora la época vergonzosa del totalitarismo hispano va siendo indultada por democracias y comunismos estatales. Pero a nuestros dos millones de esqueletos no hay O. N. U. ni nada que les devuelva el envoltorio carnal que tanto los había distinguido y hermoseado. En nombre del Orden, se cometen crímenes espantosos, genocidios inmensos en la sociedad con Estado.

Si los cardenales de España nos vencieron con armas extranjeras, no vemos un detalle que nos obligue a secundarlos en sus designios de dominación «cristiana», es decir, integrista. Con requetés y falangistas en armas al servicio permanente del Gran Fraile de Roma, no queda garantía ni libertad política y económica para los españoles. Si el miedo a nuestros vencedores de 1939 nos indujera a aceptar una limosna de libertad, nada representaríamos en el próximo resurgir de España. Interpretándonos mendigos, aviniéndonos a todas las componendas del enemigo con careta de amigo, so pretexto de realismo, perderíamos la realidad nuestra, la del sindicalismo revolucionario, la del comunismo igualitario que tanto esperanzó al proletariado hispano a través de la Confederación.

Posible que al Caudillo se lo lleve un cáncer, una hemoptisis o un tifus exantemático. Ello dará satisfacción al pueblo, pero la reacción podrá subsistir porque a la Iglesia no son «caudillos» lo que le falta.

VIDAS HUMILDES

La Jerovera

EL padre duerme sentado en un tocón de la cocina, junto a los tueros del hogar bajo, que ya sólo humean. Cayósele la boina al rodafuego por efecto del sueño, dejando la brillante calva al descubierto. La madre acostóse temprano a fin de madrugar, que es jerovera. El hijo anda a tirar de la oreja de Jorge, su vicio, sin miramiento de los viejos.

Antes de amanecer cuando aún no se han retirado los serenos, ya está la mujer en funciones. Mueve el marido a aparejar el jumento, a cargarle los cestones y a colgarle, con más paja que grano, el bozo.

A pie marcha la jerovera tras el asno. El hombre hace tiempo para ponerse a disposición de la plaza. El mozo échase en el camastro, todavía caliente, en el que estuvo su madre acostada.

Unas tres leguas por la trocha hay al punto del abastecimiento — cabeza de partido — y cerca de cuatro por la carretera real, con cadena, cuyo paso de autos, carros y caballerías es de pago. Los que por ahorrar tiempo y dinero escúrrense por la trocha a caballo, a las cuatro suelas, en la creencia de que no los guipan los del Portazgo Provincial, yerran y pagan con recargo.

Jerovera es palabra navarra no inventariada en el léxico oficial, que viene a significar recovera, y aun Dios y ayuda, por ser distintas las funciones de una y otra. La recovera vende huevos y aves de corral, la jerovera dedícase al comercio de frutas y verduras y hace a la par de cosaria.

Llega a la mejana y merca en condiciones de vender bien por las competencias de artículos y precios, que luego, en la Plazuela de la Fruta, cuando llegan las cargas encomian a gritos las vendedoras.

Al marido casi no le dan trabajo de campo por la edad. De cuando en vez le llaman para partir leña. El hijo es el ladrón de la madre, quien a buenas o a malas apenca con el producto de la venta para jugárselo.

La postrer vez no le alcanzó la moneda para mercar y por ser vos quien sois diéronle la mercancía comprada.

Tener un hijo malo como el suyo es una desgracia, no un hecho justiciable. Conformidadad, vieja.

La pobre mujer viene por el camino lamentando interiormente la inutilidad de su sacrificio, los ojos arrosados en llanto. A nadie debía y ahora debe. ¿De qué sirve que la favorezcan?

¿Con esto qué tiene, un cuenco de berzas o un puchero de alubias al mediodía, Para cosa tan poca anda a despearse a sus años vanamente.

La última fechoria del hijo consistió en garduñar los dineros cabales de la mercancía a crédito y dejar a la madre « in albis » con lo que terminó el puesto de frutas y verduras y el ser jerovera.

Lo primero que la mujer dispuso fue vender el asno, los féferes de su casa y las ropas antiguas conservadas entre membrillos para pagar lo que debía; después dirigióse a la Beneficencia a fin de obtener el ingreso en la Misericordia de su marido y ella. Y fue obtenido.

El hijo cargó con una condena de bastantes años de presidio por robo.

PUYOL

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

TODO ESTA EN TODO. Y RECIPROCAMENTE

LO caudal de un debate es el acertar en el ajuste de sus alcances. No siempre se acierta en el tono. Prueba es que a Peirats se le ocurre extemporáneo o desmedido. Con la mayor claridad posible, para que lo vea y lo escuche todo el mundo, y para que las gentes de «nuestro mundo» tomen interés y parte, ofrecimos somero esbozo de una situación por muchos conocida. Por no pocos ignorada a sabiendas. Situación que obliga a reflexión y que induce a una movilización de voluntades en pro del acerbo común. Que excluye y condena el gesto del avestruz. Que incita a hacerse presente, sopena de fenecer antes de tiempo.

No nos guía la intención del soslayo. La de abordar los problemas de «fuera» para cerrar los ojos a los «de casa nuestra». ¿Pero es que hay algún problema en el mundo que nos pueda ser ajeno? Por otra parte, en sucesivas «Crónicas» y al socaire de acontecimientos relacionados con España, no hemos eludido ni economizado crítica ni opinión en cuanto a lo que se hace y a lo que no se hace por parte de nuestro movimiento. Con respecto a Alianzas, en lo que se refiere a sus límites naturales, a sus probables ventajas y a sus previsibles desvíos, señalándolos como más posibles en desvíos que en ventajas, para lo que a nuestro favor respecta. En referencia a nuestra actuación propia, no hemos minimizado el detalle de las deficiencias, considerando demagógico y contraproducente el apuntar tantos donde se prueban debilidades y opinando sin reservas —pero sin acrimonia— en torno a tácticas y actuaciones a nuestro juicio erróneas o desplegadas. Digo a nuestro juicio —a mi juicio— porque siempre queda el beneficio de la duda. Y yo, que no voto ni creo en la virtud milagrosa de las mayorías, ni acepto la pretendida buena fe de las tendencias a la homogeneidad y al ventajismo, no pretendo aportar con mi opinión la verdad entera y el acierto indiscutible.

Sin mención a prioridades, nos interesa en sumo grado todo lo que a nuestro movimiento —español— corresponde y afecta. Y es justamente en razón a ese interés que abordamos la tarea que a Peirats se le antoja insólita, o en todo caso desplazada en tanto que militantes españoles. La C.N.T. y el movimiento libertario español se hallan también incluidos en el decaimiento general de nuestros valores proselitistas, tácticos (y orgánicos) internacionales. Hemos insistido en algunas «Crónicas» en que —si se produce el problemático acontecimiento a que Peirats se refiere— la España que encontraremos no será la España que hemos dejado. Iberia —portugal incluido— evoluciona. No a la manera y en el sentido de nuestros deseos. Pero se producen allí hechos y transformaciones que van a tomarnos de imprevisto. Como nos están tomando de imprevisto —en sentido general y en todo el mundo— las transformaciones que se van operando sin participación, crítica, atención ni interés de nuestra parte. Como españoles y como internacionalistas. Como titulados militantes que —fuera de España desde hace veinticinco años— persistimos en vivir fuera del mundo, sin participar en lo que es auténticamente nuestro, aun fuera de España. Y sin participar en España más que en la imaginación o en el deseo... O cuanto más, por delegación, sin aportar otro sustancial esfuerzo que el de la crítica o el de la confianza ciega.

Los temas específicos, propios al suelo español, no son hoy tan aislados, como antaño, de los temas del mundo. De Europa al menos. Pueden ser tratados en conjunto por españoles y por no españoles. Sobre todo «entre nosotros», en la familia confraternal libertaria. Pero en nada priva a los españoles tratar sus propias cosas —entre sí mismos— el hecho de que militantes de aquí y a aculla —y entre ellos españoles— traten de los problemas generales que afectan a la reconstitución del movimiento libertario en general.

Por mi parte, no creo en la eficacia ni en el formalismo de los congresos ni de los coloquios oficiales, oficializados por acuerdos. Tampoco les niego valor ni prestigio, aunque por lo general sus efectos no pasen del estadio de las declaraciones. Me asocio a la opinión de Peirats en que los debates se lleven al ágora. Eso mismo contesté a Fontaura, sin desestimar su iniciativa que considero válida, realizable y que apoyaré con mis posibles. Pero es en todas partes que tales debates deben abrirse, cobrar anuencia, ganar interés, prestigiarse con el enunciado de temas ajenos al partidismo, a la bandería, al personalismo, al suicida ataque personal, al venenoso afán de predominio, que enceguece de tal modo las mentes y que conduce a los militantes a la idea de la anulación de los órganos que no dominan con su criterio, aunque tal anulación signifique una mutilación dolorosa e irreparable, aunque así se pierda un jirón más des prestigio del movimiento.

Que se trace el enunciado de temas o que se lancen temas, sin esperar a enunciados más o menos oficializados. Temas que se ciñan a los multiples problemas que reclama la situación de España. Temas que abarquen cuestiones de extensión internacional. Sin limitación de carácter ni de alcance. Pero sobre todo —esta es nuestra intención— tratando de hallar la hondura y el tono de quienes en un momento dado supieron vivir al diapasón de «su hora», enalteciendo los valores morales y acreditando la eficacia de los principios y en los métodos tácticos del anarquismo. Que el afán de vivir al diapasón de «nuestra hora» no nos conduzca al retroceso, cosa que, como bien apunta en otro lugar J. Muñoz Congost, podría ocurrir. No temamos nada. No temamos otra cosa que a la abulia y a esa especie de inhibición consciente en la que nos hemos retraído.

Mirador

La iconoclasta sabiduría oriental

por FONTAURA

EN la plausible tarea de avivar, de contribuir a dar el mayor impulso al Movimiento anarquista internacional, importa señalar los hechos, las realizaciones, la obra, en suma, que evidencie ante propios y extraños, una manifiesta preocupación en pro del ideal. Cabe mencionar, en torno al particular, la labor que viene realizando el Grupo «Tierra y Libertad», de Méjico.

Han buscado enfocar los compañeros aludidos tres facetas que son esenciales: obra cultural, exposición de ideas, y *crítica interna*. Destaca el matiz cultural en la edición de opúsculos y en los artículos insertados, particularmente en los números extraordinarios de «Tierra y Libertad», donde se pueden leer textos de orden científico, literario, filosófico, etc. Compañeros conocidos, radicados en diversos países, envían colaboración, haciendo crítica social según sus particulares puntos de mira. Convencido el Grupo de que el anarquismo internacionalmente considerado, pasa, en tanto que Movimiento social, por una fase de sensible aletargamiento, han abierto las columnas de su publicación a una detenida Encuesta, en torno a la cual buen número de compañeros han emitido su sentir.

Negar importancia a la tarea en cuestión creo que sería injusto, ya que son precisamente las tres modalidades esbozadas las que, de un modo positivo, han contribuido siempre y habrán de contribuir en lo sucesivo a dar el mayor realce al anarquismo. Interesa ahora que esta tarea halle eco en otras partes, que sean compañeros de un país y de otro quienes sientan incentivo de llevar por delante una firme *ofensiva anarquista*, con miras a situar las ideas acratas al nivel que les corresponde por la importancia que tienen.

Podemos constatar, con evidente satisfacción, que va abriendo camino la revista «Volontà», de Génova; «Cenit», de Tolosa»; «Ruta», de Venezuela; «Umanità Nova», de Roma; «La Protesta», de Buenos Aires, y la presente publicación en la que ven la luz estas líneas. En todas ellas, con más o menos amplitud e insistencia, se hace alusión a los problemas del anarquismo en la hora que vivimos.

Mas, el examinar las características sociales de la etapa actual, con miras a ir fijando jalones para el inmediato futuro, no es óbice para que se adentre el pensamiento en la Historia del pasado. Conviene conocer todo cuanto sea posible del historial anarquista. Conocer su ascendencia es tanto como ser consciente de su valor; de su solidez de contenido. Es así como se puede demostrar que la crítica demoledora contra toda idea de Estado y de autoridad coercitiva; la oposición razonada a la explotación del hombre por el hombre; el combate a las supersticiones, derivadas de las religiones en general, tiene moralmente noble ascendiente; que en el mundo occidental posee raíces en los más preclaros pensadores de la antigua Grecia; en los elementos de inquietudes revolucionarias en la Edad Media, y en filósofos, poetas y artistas del Renacimiento, agregando el sentir de los enciclopedistas en los albores de la Revolución Francesa.

Ya en plan de ir entresacando detalles, enseñanzas de la Historia, hay que reconocer el injusto olvido experimentado con referencia a las civilizaciones del lejano Oriente. Los historiadores que buscar hurgar en el pasado remoto no han dicho aún su última palabra. Lo aseveran los recientes trabajos deducidos de las investigaciones relativas a la civilización, una de las más antiguas, de Súmer, así como al modo de vivir de los hititas.

En plan de dar a conocer matices, apenas conocidos en Occidente, del sentir anarquista en pensadores del vasto contiente asiático, los compañeros que en Méjico editan «Tierra y Libertad» han tenido la laudable iniciativa de publicar, en cuidado opúsculo, análogo al que editaron como primero de la Colección Historia del Anarquismo, la obra del pensador chino Lao Tsé: «Libro del Camino y de la Virtud». El veterano compañero Taiji Yamaga, como es sabido, uno de los más representativos valores morales e intelectuales que tiene el anarquismo en el Japón, ha traducido la obra del chino al esperanto. El autor del libro citado vivió seis cientos años antes de nuestra Era. Júzguese la importancia que tiene conocer el modo de pensar anarquista de un filósofo que se adelantó un montón de siglos a las concepciones ácratas de Occidente que nos son más conocidas.

El pensamiento de Lao Tsé, un tanto conceptuoso como el de Baltasar Gracián, queda bien aclarado con las oportunas notas interpretativas puestas por Yamaga.

Con frases de cálido afecto, nos presenta Víctor García al compañero Yamaga y su obra. Luego dedica unas páginas, que titula «Breve excursión sobre el pensamiento en la China antigua», destacando aquellos matices de fondo libertario que existen en el historial de aquel pueblo de raza amarilla. Resume lo que ya expuso con mayor amplitud en su obra «Escarceos sobre China», de la cual hablé en las páginas de «Espoir».

Lamentando ese olvido en que se ha tenido al pensamiento anarquista de la China y el Japón, alude Víctor García al librito editado por los compañeros de «Tierra y Libertad», manifiesta que «debería ser la avanzadilla del pensamiento ácrata oriental que, proyectándose sobre el puente, camino de Occidente, podría cancelar esta desacertada *dirección única* que se ha manifestado, hasta ahora, en la corriente de las ideas libertarias que une Asia con Europa y América».

En efecto, aparte Lao Tsé, del que, particularmente Max Nettlau y Rodolfo Rocker hicieron elogio, considerándole como auténtico anarquista, hay en los citados países asiáticos obra realizada de textos anarquistas en densa cantidad. ¡Ojalá el contacto, la frecuente relación, hagan que otras y numerosas traducciones acompañen a la que ahora hemos podido apreciar!

De la traducción al esperanto, hecha por Yamaga, Eduardo Vivancos ha vertido el opúsculo al castellano, de un modo claro y preciso.

He ahí unas líneas de «Libro del Camino y de la Virtud», precediendo en muchos siglos al tan comentado libro del amigo de Montaigne, Etienne de la Boetie, a la que puso por título: «La servidumbre voluntaria». Dice así el texto de Lao Tsé:

«La gente humilde soporta a los poderosos y los mantiene en sitios elevados. Sin los humildes, los reyes serían huérfanos y míseros. ¿No significa eso que su potencia depende de los humildes? Una rueda es mucho más que el conjunto de las partes que la componen.»

DE AYER y DE HOY

LA carencia de resultados en la gestión del antifascismo español durante el vigésimo cuarto año de exilio, viene a engrosar el ya elevado déficit acumulado año tras año desde 1939. El 63 discurrió, para la mayoría del exilio, esperando se produjese el «milagro» de la liberación de España. Análogas son las perspectivas que se vislumbran en el 64, mientras la acción del tiempo nos aniquila cargados con el terrible fardo de la inercia.

Haciendo caso omiso a viejas y amargas experiencias, el exilio continúa cabalgando en su actitud cómoda y negativa, impropia de quienes, queramoslo o no, tenemos contraída la insoslayable responsabilidad de ser útiles en la lucha por la liberación de nuestro pueblo. Esa responsabilidad tan cacareada que sólo puede ser reconocida y compartida cuando íntimamente sentida sin apartarse de las contigencias que produjeron nuestro éxodo.

Es de constatar, no sin dolor, esa realidad hiriente y vergonzosa que a través de los años ha venido galvanizando la inacción del exilio, lo cual da la impresión de que cada día nos alejamos más de España al adoptar actitudes platónicas y conformistas. A fuerza de practicar la inoperancia, damos en olvido que, al margen de las disparas y profundas diferencias sociales que cada sector de la emigración —con personalidad y determinación propias, pueden sustentar— existe un objetivo inconfundible, común e indivisible: *el suelo hispano*. Y una responsabilidad, también común, de lo que difícilmente podemos escapar sin caer en la claudicación bochornosa, cual es volver la espalda a la imprescindible obligación de defender y conquistar para el pueblo español su dignidad y libertad ultrajadas por la bestia fascista.

Sin predisponerse a cubrir dichos dos objetivos, no habrá opción posible. Como españoles exiliados, víctimas de la misma causa, dichos objetivos constituyen dos factores que tiempo ha debieron haber sido considerados elementales, tratando de hallar la coincidencia como deber imperativo, para posibilitar la idea de que España recobrase su fisionomía poniendo fin a la degeneración social que le fue impuesta. Y es obvio, que hasta que el antifascismo se proponga recobrar la libertad de poder vivir en España con diginidad, tendremos que asumir el papel que el régimen fascista nos tiene asignado: la prisión, el silencio y toda suerte de miserias en España, o el exilio con todas sus consecuencias.

Pero es de hacer observar que esa «supuesta coincidencia» —posiblemente compartida por tirios y troyanos, aunque no formalmente expresada—, no bastaría para hacer frente al complejo problema. Sólo con meras coincidencias y buenas intenciones no puede ganarse batalla alguna; como tampoco puede lograrse ningún objetivo esperando que otros nos saquen «las castañas del fuego».

Todos cuantos intentos de carácter político fueron realizados cerca de las cancillerías, dieron los consiguientes resultados negativos; mientras, el fascismo ha venido obteniendo los beneplácitos de los llamados gobiernos democráticos para que aquel continúe haciendo del solar hispano el páramo del occidente europeo.

Como no lo fuera en el pretérito, tampoco en el presente es con esas armas con lo que puede combatirse a la tiranía. El fascismo se impuso en España por la acción genocida de una guerra civil, cruel, y por esa misma acción ha logrado mantener sumido al pueblo. Los gobiernos que se dicen representantes de la democracia han sido los principales contribuidores al mantenimiento de la tragedia española; unos por su ayuda directa en todos los aspectos; por su absoluta indiferencia los otros. La simpatía de las minorías en el área internacional es prenda de gran valor, pero hemos de partir del principio de que sólo los españoles, víctimas de la doble traición, somos parte directamente interesada en un problema que es absolutamente nuestro, y que sin nuestra intervención directa y decidida jamás podrá ser planteado para crear el clima apropiado.

Vieja o nueva, la idea del método pacífico por el cual intentar hallar un principio de solución, ésta tiene por resultado la inhibición o la contemporización resumidas en la pérdida de tiempo y de crédito. Parece un «querer y no poder» que es más bien un «no querer intentarlo», encubierto por la falsa capa de un ficticio «humanismo», que pueda traducir en simple cobardía. Está archidemostrado, pues la «era franquista» lo testimonia sin dejar el más estrecho margen a la duda, que el fascismo no puede —su falta de ética se lo impide— ceder en sus posiciones ultrareaccionarias por el simple hecho de que se le implore. El fascismo sólo puede ceder por la presión directa, combatiéndole con sus mismas armas, con sus mismos métodos y con el decidido propósito de no dejarle vivir en paz; un día de paz para él fascismo es una batalla perdida para la libertad.

Se dice reiteradamente que «los españoles no quieren otra guerra civil». Nadie podría desear tal calamidad; pero no es menos cierto que, sin quererla, el antifascismo hubo de afrontarlar, precisamente porque no tenía otra alternativa que la de responder a la opresión en legítimo derecho. ¿Qué salida pueda hallarse

(Pasa a la página 2.)

por Acracio RUIZ

Volvamos a lo nuestro

EN efecto, lo que nos atormenta, es comprobar con la insistencia que se incurre en propalar a los cuatro vientos esa «crisis del anarquismo» y lo que acucia es el saber si no se trata más bien de «una crisis de conciencia en algunos anarquistas».

¿Qué se quiere decir, o, cómo se debe de interpretar eso que se denomina *crisis*? ¿Tenemos que comprender que en realidad ello quiere significar que el anarquismo como ética social y humana es un fracaso? O bien, ¿debe considerarse que hay «crisis» únicamente por el hecho de que ha perdido influencia en el mundo? Sería necesario, a mi juicio, que en este cambio de impresiones o debate propiciado, partiéramos sobre bases concretas y con exposiciones claras y precisas. A mí no me dolerán prendas, pero lo que ya creo que no debemos permitir es continuar jugando al escondite, entre conceptos qué se insunúan y que no se vierten claramente:

Hace ya años que Malatesta decía: «Estamos siempre dispuestos a discutir las dieas nuevas y aceptarlas si nos persuaden. El día que dudásemos de nuestro camino, nos retiraríamos de la lucha para someter a riguroso examen nuestro pensamiento y nuestra conciencia, y no volveríamos a la contienda sino cuando hubiésemos rehecho una nueva convicción y una nueva voluntad, y combatiríamos por la anarquía o contra ella, según lo que nos aconsejase nuestra nueva conciencia.»

¿Ha llegado ese día? Si así fuera ¡manos a la obra!, pero yo pregunto: ¿Qué ética social se nos propone a examen y análisis que pueda motivar una revisión de la nuestra? Yo, compañeros, confieso no conocerla, lo que quizás pueda ser debido a que esté en esa higuera de la inconsciencia, y en ese caso, urge que recobre el sano juicio de la realidad que nos rodea. No basta decir hay que revisar, hace falta que se diga claro, qué es lo que hay que revisar, sobre qué base y sobre qué concepto, y sobre todo que se diga qué es lo que hay que ponen en sustitución. La propia honestidad lo requiere.

Semilla y campo, he aquí a mi juicio, en sentido figurado situado el problema. Primero hace falta llegar a la convicción de que la semilla es buena, luego, ver si el campo reúne condiciones propicias para que ésta pueda germinar. No nos llevemos a engaño, un campo estéril que lo labremos con un rústico arado o con un moderno tractor a propulsión atómica no resolverá el problema de la germinación, será preciso recrear el clima propicio, de abono de calor y de irrigación. A pesar del tractor atómico, símbolo de modernismo y de automatización, el campo social permanece estéril. El Estado, el Capital y la Religión son los peñascos, bajo cuyo enorme peso, se curvan y perecen los frágiles tallos que la semilla de la libertad hace surgir de esas entrañas fecundas, ¡qué duda cabe!, y que bastaría con que apartáramos esos peñascos del campo para que se irgueran esos tallos en hermosa eclosión de doradas espigas.

¿Cómo liberar el campo social de esos tres enormes peñascos que impiden la eclosión de las libertades y el bienestar humano? «This is the question», como dicen los ingleses. He aquí el gran interrogante y he aquí también el origen de las causas de nuestras grandes disidencias sociales. ¿Las ha superado el modernismo y el progreso técnico? ¡No! El Estado ha cambiado de ropaje muchas veces, pero como dice el adagio popular «aunque la mona se vista de seda, mona es, y mona se queda». El capital, sea privado, de trust o estatal, sigue en beneficio y constituye el privilegio de una casta. La Religión, ya sea bajo el emblema de la cruz o del de la media luna, sigue sometiendo las conciencias al más brutal de los fanatismos.

Podrán haber algunas variantes en el ejercicio de todas estas tiranías, podrán estas dolencias sociales manifestarse, unas veces, como un cáncer, otras, como simple gripe, pero el problema en sí no cambia, la enfermedad es evidente.

Se impone primero, pues, un examen de conciencia en aras a recobrar nuestra propia convicción ideal, pues lo peor que le pudiera suceder al anarquismo es el que esta convicción la perdieran los propios anarquistas.

Faustino PIQUER

3428

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

36e ANNEE — NOUVELLE SERIE —Numéro 285 — Version française 0 10 francs — Version espagnole 0 40 francs — 20 Février 1964

ATTENTION !
Le système se lézarde

LE fiasco du fameux IVème Plan est maintenant officiel et M. Massé a préparé un rapport sur la politique des revenus destiné à orienter le gouvernement, qui pourra s'en servir pour la préparation d'un Vème Plan. Ainsi, une fois de plus les travailleurs en seront pour leurs frais et l'ère de prospérité qui devait suivre la longue période d'austérité n'est pas encore pour demain.

Mais était-il nécessaire d'attendre le rapport Massé pour se rendre compte des résultats désastreux obtenus par un état qui pratique la politique de l'autruche ?

Le malaise qui s'étend de plus en plus dans les villes et dans les campagnes a donné la température du climat social actuel.

La liste des licenciements, des mises au chômage et des manifestations de mécontentemennt s'allonge de façon inquiétante; R.B.V. (Paris), Fouga (Béziers), Neyrpic (Grenoble), et bien entendu à Nantes, à St-Nazaire, à La Souterraine (Creuse) à Imphy (Nièvre), à Ottmarsheim (Haut-Rhin), un peu partout en France on retrouve les mêmes symtômes de détérioration.

Le drame des sans-travail est souvent augmenté par « la solidarité » patronale. C'est le cas pour les licenciés de la société R.B.V. dont le comité a déclaré dans un communiqué que les travailleurs se heurtent à des refus d'embauche de la part de plusieurs entreprises de Paris et de la banlieue lorsqu'ils présentent leur certificat de travail émanant de la société R.B.V. ou en cours d'essai. bien qu'ils aient donné satisfaction sur le plan professionnel (« Le Monde » du 12-2-64).

Pour faire face à cette progression constante de récession, aucune coordination effective n'est envisagée par les « grandes » centrales syndicales. On a la nette impression « qu'elles » n'avaient pas prévu cette période de « vaches maigres » et qu'elles ont été dépassées par les évènements.

Si bien la base a conservé son esprit de lutte de classes et est prête à engager l'action directe, il n'en est pas de même pour les dirigeants confédéraux qui ne craignent pas de s'engager ouvertement dans la mécanique gouvernementale.

Alors qu'il est encore temps d'enrayer le mal à ses débuts, en regroupant toutes les énergies des classes laborieuses et en décrétant la grève générale, ces messieurs tiennent des conciliabules avec le conseil des sages; et, chose remarquable : la C.G.T., à l'issue de la « conférence des revenus n'est pas partie en claquant la porte. Les résultats sont pourtant négatifs et rien n'a permis de découvrir une recette contre l'inflation et l'injuste répartition des fruits de la croissance.

A vrai dire aucun des participants n'a voulu se prendre la peine de chercher, ou plutôt chacun a bien pris soin d'orienter ses recherches dans le sens opposé à la logique.

Il serait si simple de décongestionner les marchés en distribuant gratuitement aux vieillards toutes les denrées qui se trouvent en excédent; de transformer la fabrication d'objets superflus en machines aptes à soulager de plus en plus le travailleur.

N'est-il pas honteux de voir des bras jeunes, et ne demandant qu'à produire, rester inactifs alors qu'il y a tant à faire dans la construction d'habitations et dans l'aménagement de nos campagnes ?

La politique de grandeur de notre Vème est en train de transformer nos villes en foyers de désordre et nos fermes en zones désertiques.

Il est grand temps que les travailleurs prennent conscience de leurs droits. mais aussi de leurs devoirs; il est grand temps que chacun comprenne l'erreur commise en confiant sa destinée aux caprices criminels du capitalisme; il est grand temps d'en finir avec l'exploitation de l'homme par l'homme.

DU POUVOIR A LA REVOLUTION

« L'Etat est à prendre », a dit en exil, Georges Bidault, qui se déclare chef responsable de l'O. A. S. Oui, l'Etat est à prendre, pour tous ceux qui se déclarent partisans d'un pouvoir, d'une autorité, de la reconnaissance de la violence. Mais alors, qu'est-ce que cet Etat que n'importe quel groupement d'hommes peut diriger, si la violence lui donne la force de prendre le pouvoir ? La raison du plus fort sera-t-elle toujours la meilleure ? Est-ce cela la garantie d'une civilisation élevée ?

Ainsi, cette civilisation élevée est à la merci d'un coup de force, ou le plus adroit dans l'attaque devient le maitre de la défense représentée par les exploiteurs du peuple ? Et ce peuple ? Asservi d'un côté, asservi de l'autre, ne réalisera-t-il jamais que s'il le voulait, tous ces pantins criminels qui vivent de son ignorance et de sa lâcheté, seraient réduits à travailler utilement, comme tous, pour le bien-être commun ?

Que l'Etat soit représenté par une bande de malfaiteurs, bien organisée, qui, soit par la politique et le suffrage universel, soit par le coup d'Etat prennent le pouvoir, des légions d'hommes, de travailleurs, sont condamnés de ce fait, à travailler pour donner force et vie au capitalisme exploiteur et à son défenseur l'Etat.

Pour nous, anarcho-syndicalistes, l'Etat n'est pas à prendre, il est à détruire, et notre révolution devra tout faire pour qu'il ne puisse revivre. Nous devrons purifier l'atmosphère de tout un enseignement de mensonges et d'hypocrisies qui autorisent, présentement, à réduire les travailleurs en état d'esclavage inconscient.

Si la société ne peut se transformer que par une prise de conscience de l'individu, si la révolution n'est pas l'action de prendre uniquement le pouvoir libérer l'individu de tout l'enseignement qui lui fait admettre l'injustice, la veulerie, la soumission, devient notre combat de tous les jours. C'est en libérant des mensonges et des enseignements criminels des Etats, individu par individu, que nous arriverons à former des groupements d'hommes évolués, de révolutionnaires, d'hommes nouveaux, de sujets d'une civilisation véritablement humaine. Notre combat c'est l'homme. Chaque homme gagné est un bien, chaque groupement d'hommes évolués, libérés, est une force au service de la révolution. Quelques centaines de groupements représenteront une base contre laquelle aucun gouvernement, aucune force armée, ne pourront résister. La révolution de demain est possible, c'est une question d'effectif. A nous de constituer les premiers éléments qui feront souches; à nous d'enseigner, par l'exemple, et non seulement par la plume, la vérité; à nous, par nos attaques incessantes, de miner le capitalisme afin que demain il s'écroule. Demain, le peuple, possédant les moyens d'organisation de la production et les moyens de la répartition de la production, l'Etat, ses profiteurs, une grande partie de ses fonctionnaires, devront cesser une activité qui est une charge inutile supportée par les travailleurs.

La société ne pourra arriver à une civilisation nouvelle que par une transformation de l'individu, par le rejet des enseignements reçus. Descartes, bien avant nous, le précisait.

Si on prétend imposer à l'individu, par la révolution, sa participation à une civilisation nouvelle, on pratique la contrainte, on utilise la faiblesse des inconscients pour les astreindre à une domination masquée par un idéal. Les groupements révolutionnaires ne peuvent être que des groupements de volontaires, d'hommes éclairés, décidés à l'action pour un avenir meilleur. Une révolution, sur le plan d'une civilisation nouvelle, ne peut avoir les mêmes bases d'effectifs que les révolutions des temps présents, dont les animateurs ne visent que la prise du pouvoir et dont les hommes de mains ne sont que des mercenaires.

Le droit, qui autorise une action envers un tiers, est contraire à l'esprit de liberté qui nous anime. La liberté impose le devoir, mais celui-ci ne doit dépendre que de la décision de l'individu et de son besoin de conquérir la liberté pour lui et pour tous. La révolution de demain conçue par quelques hommes libres, ne peut être réalisée que par une multitude d'hommes libres. Il appartient donc à ceux qui entendent libérer les hommes de tous les esclavages, de justifier, par l'exemple de communautés d'hommes libres, des avantages qu'ils peuvent apporter à ceux qui vivent dans la servitude.

L'individu honnête ne peut s'intégrer à un parti politique quelconque. Il faut donc faire réaliser à l'individu tout le mal des partis. de la politique, du pouvoir, lui rendre sa dignité et l'amener à s'élever au rang des hommes libres entendant vivre libres, dans une civilisation nouvelle.

La multitude de centres d'hommes libres autorisera, pour l'avenir, l'individu à toujours trouver un centre où la vie sera pour lui harmonieuse et conforme à ses goûts, ses activités, ses besoins d'indépendance et de liberté.

L'individu évolué, élevé aux principes de la liberté, réalisera, de lui-même, que si le droit est à l'origine de l'abus, de l'autorité, du pouvoir, la liberté et le respect de la liberté d'autrui obligent l'individu à des devoirs qui doivent être pratiqués librement, naturellement.

La révolution libertaire se fera, c'est une question d'élévation de l'individu. Les anarcho-syndicalistes sont les ouvriers de cette révolution. « *Le pauvre ne connait pas la source de ses maux. L'ignorance, fille de l'asservissement, fait de lui un instrument docile des privilégiés. Ecrasé de labeur, étranger à la vie intellectuelle, que peut-il savoir de ces phénomènes sociaux où il joue le rôle de bête de somme ? Il accepte comme un bienfait ce qu'on daigne lui laisser du fruit de ses sueurs, et ne voit dans la main qui l'exploite que la main qui le nourrit, toujours prêt, sur un signe du maitre, à déchirer le téméraire qui essaie de lui montrer une destinée meilleure.* » (Auguste Blanqui).

RENE VILLARD

INSTRUCTION ET LIBERTE

Notre ami Pignero, dans le numéro 4 des *Temps noirs*, soulève le problème de l'instruction obligatoire et le problème de la liberté. Il critique l'école actuelle qui façonne non des cerveaux pensants mais des bottins de science où émergent seules les formules plus ou moins algébriques applicables aux diverses facettes de l'existence; puis il évoque le cas des retardés mentaux allant du simple débile au mongolien, enfants qui encombrent les classes sans pour cela en retirer un avantage personnel, mais, par ailleurs, créant la perturbation parmi les autres élèves et ce à leur préjudice. Il ne voit de solution à cet état de choses que dans le mondialisme, mais la question se pose : comment arriver à implanter des idées mondialistes dans notre époque, problème quasi-insoluble.

Il est, certes, indéniable que notre Education nationale est conçue à l'image de ceux qui nous gouvernent, aujourd'hui comme hier. Il est certain que les programmes scolaires sont axés de telle sorte que les écoliers ne conçoivent pas une société autre que la société capitaliste, c'est à-dire une société où l'exploitation de l'homme par l'homme revêt un caractère indéniable de solutions idéales, où le bénéfice produit par l'investissement de capitaux parait normal, indispensable même; où le courage, la bravoure, l'héroïsme, sont ceux des généraux sur les champs de bataille; où l'histoire est la glorification des guerres; sans parler de l'empreinte de plus en plus envahissante dans les écoles d'une religion pour qui tout ce qui ne reçoit pas l'imprimature romaine est hérétique. Tout cela a façonné au cours des siècles des générations d'individus prêts à accepter la loi du plus riche, donc la loi du plus fort, sans parler de la passivité devant les ordres plus ou moins abjects mais toujours absurdes, du passage dans l'armée ou en temps de guerre.

De même, l'instruction donnée n'a pas pour but de cultiver l'individu, de le faire penser. Le bourrage de crâne est le seul but; l'élève assimile le plus possible de théorèmes, de formules afin de pouvoir les appliquer sur le plan travail pour être productif à l'état adulte, autrement dit, il apprend pour les besoins professionnels et uniquement dans ce but. A ce régime nombre d'enfants se trouvent perturbés, surtout qu'il est fréquent, notamment dans le milieu d'études secondaires de se droguer en vue des examens; mais, même à l'école primaire nombre d'enfants ne peuvent suivre la cadence imposée et ils sont perpétuellement en butte aux vexations de certains professeurs, aux humiliations de la part des parents quand ce n'est pas les punitions morales ou physiques. Les parents n'étant responsables d'ailleurs de cet état de fait que dans la mesure où ils sont les premières victimes de ce cycle infernal : produire des bêtes à diplômes, afin qu'ils occupent un emploi remunérateur, ou les voir comme O.S. dans une boite travaillant à la chaine.

Peut-il y avoir des remèdes à cet état de fait, sincèrement, et dans le cadre de l'enseignement actuel, je ne le crois pas. Si hier il se trouvait des instituteurs donnant un contrepoison au poison gouvernemental, cela ne sera plus possible demain, car demain les enfants recevront les trois quarts de leur enseignement par le truchement de la télévision, et il n'est pas besoin d'être grand clerc pour deviner l'orientaion des études. On donnera, comme c'est le cas dans les écoles canadiennes, « trois petits anges + trois petits anges = six petits anges ». De plus, les enseignants qui seront encore en place, un pour une centaine, voire deux cents élèves, sortiront soit d'une école théologique de jésuites soit d'une école de formation militaire, afin de compléter intelligemment le programme de la télévision. Des instituteurs comme Pignero ou notre regretté camarade Duval, qui connut de multiples vexations et même des sanctions pour son enseignement pacifiste et nettement antimilitariste, ne pourront plus exercer. Que l'esprit de lutte de ce dernier vaillant pionnier du pacifisme intégral, reste en nous tous vivant pour nous aider à poursuivre la tâche. Ceux-là, disais-je, et d'autres encore, ne pourront exercer; ils seront contraints à démissionner ou, ce qui sera le plus fréquent, ils démissionneront d'eux-mêmes, ne voulant pas devenir les instruments d'un Etat despotique.

Le «vulcum pecus» sera un robot dans le monde de demain; son temps se partagera entre le temps de travail, le temps nutritif et le temps passé devant la télévision. En réalité, l'homme de demain sera heureux de son sort, il aura le confort moderne chez lui : voiture, réfrigérateur, machine à laver, télévision avec deux ou trois chaines, ou sera débité à jet continu des concours, des tours de chant et du sport, sans omettre, naturellement, les messes, sermons et autres joyeusetés religieuses.

. . . . . .

L'école doit être le creuset où l'enfant apprend à aimer les beautés de notre terre, à aimer tout ce qui fut créé pour la joie de l'œil, de l'ouïe de l'intelligence, à aimer les autres (qu'ils possèdent une peau bistre, blanche, jaune ou noire), à haïr les frontières, les armes de toutes sortes, les parasites de la société, les préjugés qu'ils soient religieux, communistes, capitalistes ou autres. Sans cela, l'homme ne pourra sortir de son sillon, ceux ou celles qui le voudront se verront impitoyablement rejetés dans le rang, et s'ils persistent ils seront soumis à diverses pressions qui les amèneront à faire leur autocritique, à reconnaitre pour vrai ce qu'ils estimaient, avant leur lavage de cerveau, comme des entraves à la liberté de penser et d'agir.

Ce tableau est noir, mais pouvons-nous, nous penseurs libres, arriver à changer cet état de choses ? Je ne le crois pas. Le monde va tout droit à l'automation des cerveaux; tout ce que nous pourrons faire c'est propager nos idées humanitaires et égalitaires parmi le monde des jeunes : « Auberges de jeunesse », « Mouvement des jeunesses libertaires » de la libre pensée, etc. Il y aura toujours des jeunes réceptifs à nos pensées, des jeunes qui, inconsciemment, sont des révoltés. Le monde en a toujours connu, de Spartacus à Proudhon en passant par Villon et nombre d'autres qu'il est impossible d'énumérer ici, cela étendant trop le sujet. Combien de méconnus sont morts, soit pendus soit sous le supplice de la roue ou des brodequins, sans parler des inquisitions religieuses, pour leurs idées, jugées à cette époque révolutionnaires, tel par exemple le supplice de Jean de la Barre, tel ce paysan se refusant de s'agenouiller devant le passage de la procession, à qui on arracha la langue et creva les yeux, cela au nom du Dieu sauveur du genre humain. Ce temps où le valet, le manant devait soumission entière à son seigneur et maitre n'est pas tellement éloigné, où le roi, les princes de sang s'arrogeaient par la persuasion, quelquefois par la force, le droit de cuissage avec les femmes ou filles de leurs sujets. Oui, ce temps est révolu grâce à tous les révoltés de tous les siècles; même si actuellement ces mœurs ont plus ou moins disparu (je dis plus ou moins, car il existe encore des patrons qui usent vis-à-vis de leurs employées de chantage plus ou moins déguisé, mais qui en terme clair veut dire : « Si tu veux conserver ta place, couche avec moi ». L'ouvrier du vingtième siècle sait lire, compter, écrire, mais sait-il raisonner, sait-il aimer la justice, sait-il aimer tout ce qui est grand, noble, beau ? En grande partie, non; mais à qui la faute sinon à l'éducation nationale qui a sciemment, délibérément, omis de lui faire connaitre, aimer, apprécier de telles choses ?

Si depuis la fondation de la République les dirigeants avaient construit une éducation telle que nous la rêvons actuellement, nous serions le peuple le plus heureux de la terre et probablement le reste de l'humanité, aussi, car le bien est aussi contagieux que le mal. Mais, qui veut le bien, qui veut le mal de la société ? Tel est le problème; tant que le monde aura pour base le profit, la rivalite sous toutes ses formes guerrières ou économiques et, naturellement, les préjugés de religion, jamais un monde de paix ne pourra être établi.

G. PIOU

DES VERITES SOCIALES

La classe ouvrière représenta une certaine homogénéité aussi longtemps que la masse des salariés n'avait d'autre interlocuteur valable que ceux qui les exploitaient : les patrons ou entrepreneurs.

A ce jour, les progrès mécaniques et techniques ont provoqué une multiplication des cadres et des techniciens, la création de catégories manuelles et professionnelles assez nombreuses pour déterminer, par promotion, une concurrence effrénée entre les détenteurs des différents postes. L'unité ouvrière se dissout donc dans l'espérance des plus aptes de gravir les échelons de la hiérarchie professionnelle et d'accéder ainsi à des rémunérations de plus en plus élevées. Cet état de fait et d'esprit provoque une désaffection syndicale, alors que ces derniers favorisent la hiérarchisation !

D'autre part, la concentration financière industrielle élimine peu à peu, le type même du patron, pour le remplacer par des conseils d'administration confiant les postes directeurs à des technocrates — organisateurs qui deviennent de plus en plus les responsables de la production capitaliste. Les nécessités organisationnelles d'une industrie de plus en plus complexe les font s'entourer d'un état major de cadres qui se trouvent ainsi détachés de leur origine ouvrière par l'embourgeoisement consécutif à leur fonction et à leur pouvoir d'achat.

Mais l'émigration paysanne vers les villes, la multiplication des fonctionnaires, les déboires du petit commerce eliminé par les grands magasins, une surnatalité à solde, le prolongement des études scolaires, tout cela participe à faire des salariés un milieu mouvant et populaire, quoique *sans cohésion dont* tous le membres sont implicitement liés par leurs désirs d'obtenir un standing de vie qui puisse satisfaire leurs besoins individuels croissants (1)

Si la conscience individuelle, l'unité organique et syndicale se dégradent, il n'en reste pas moins que les salariés sont de plus en plus intéressés par l'expansion économique de leur nation; qu'ils sentent plus qu'ils ne l'expliquent, que tout ralentissement dans le développement économique provoquerait l'amoindrissement de leur pouvoir d'achat, et que, partant, leur sécurité dans l'avenir repose sur des bases très fragiles...

Les partis politiques les ont découragés par leurs surenchères démagogiques, les syndicats, par un esprit de collaboration où les fonctionnaires deviennent les jouets de leurs exploiteurs. Ils ont été nourris de passion partisane et politique, mais ils n'ont reçu aucune éducation économique. A défaut d'esprit de justice, de volonté collective, la peur du lendemain, la certitude d'une sécurité insuffisante quand vient l'heure du chômage et de la retraite créent les conditions virtuelles qui, le jour venu, détermineront l'unité révolutionnaire autour de slogans passionnels lancés par les partis politiques.

Les plans de ces derniers n'ont pas varié au long d'une évolution économique prodigieuse. Il s'agit pour eux de prendre le pouvoir et, pour le garder de se subordonner toutes les forces économiques, c'est-à-dire de passer du capitalisme privé au capitalisme d'Etat ce qui inclut le droit inégal et la soumission des salariés à une oligarchie bureaucratique.

Face à cette inconscience des salariés, se dessine une orientation nouvelle de certains intellectuels et technocrates, à savoir que : la société devenant une masse de consommateurs aux intérêts communs, la production, une nécessité et une possibilité de plus en plus indépendante des plans capitalistes et étatistes, il serait nécessaire de construire une économie des besoins essentiellement apolitique. Mais à ce point de leurs déductions leurs bonnes volontés se perdent dans les méandres de leurs préjugés et dans leur crainte d'une subversion sociale.

Le fait social dominant dans notre société, posé avec de plus en plus de relief, même si les masses ne le perçoivent pas avec netteté, c'est que dans son ascension vers l'abondance, ne sachant distribuer ce qu'elle ne peut vendre, *la mévente apparait comme le point culminant de l'évolution capitaliste* : la mévente ou la *guerre... !*

Ceci étant, tous les esprits éclairés ne peuvent qu'en tirer les conclusions suivantes :

« A l'heure où les possibilités de l'égalité économique sont virtuellement atteintes, la valeur financière (prix, salaires et profits) ne permettant plus une satisfaction des besoins rendue possible par le progrès, l'ordre social ne peut naitre que d'un système abolissant la valeur financière au profit de la production et de la consommation gratuite des choses et des services, c'est-à-dire « à chacun selon ses besoins ».

Toute solution politique peut déplacer les maux sans les supprimer, mais l'expérience russe le démontre,

(Suite à la page 2.)

UNITE D'ACTION

Les metallos nantais et nazairiens restent dignes du passé de leurs aînés en unissant leurs efforts dans un véritable élan solidaire pour défendre leur droit à la vie dans la dignité. Ils sont l'exemple des travailleurs en lutte pour la justice sociale et la liberté humaine.

Les licenciements massifs, qui se sont opérés dans la Loire-Atlantique, ont plongé la population dans une sourde inquiétude.

L'esprit révolutionnaire reprend le dessus dans ces moments difficiles et la présence des forces de police n'est pas faite pour arranger la situation.

Au conseil des ministres, la crise de l'emploi de la région Ouest de la France a été évoquée en présence de « qui vous savez »; on y a prononcé de très belles paroles, fait de meilleures promesses, mais... « autant en emporte le vent »...

« St-Nazaire, Nantes, a dit Pompidou, c'est la crise spécifique à la construction navale... »

Devant une telle indifférence, toute une population des régions de Nantes et de St-Nazaire s'était rassemblée le 6 février (encore un 6 février) vers dix-sept heures sur le terre-plein du marché Talensac à Nantes.

L'Eclair de Nantes, qui a accordé une très large audience à ce mouvement ouvrier, déclarait le vendredi 7 février que :

10.000 *personnes environ ont accompagné les métallurgistes de St-Nazaire licenciés dans un défilé à travers la ville.*

Oui, malgré la présence des C.R.S., fidèles gardiens du régime, la foule, indignée, protestait énergiquement, et *l'Eclair* écrira encore :

« Charlot du boulot », « Pompidou des sous », maints autres slogans pas tous aussi pacifiques étaient clamés avec chaleur mais sans provocation.

Quelques quolibets plus désobligeants fusèrent, cependant, au passage devant la préfecture... »

Des hommes et des femmes, des jeunes et des moins jeunes ont exprimé leur angoisse, mais aussi leur espérance d'en finir un jour avec le capitalisme exploiteur et ses valets politiciens; leur désir d'en revenir au véritable syndicalisme révolutionnaire.

Ces copains ont démontré la nécessité d'en finir avec l'actuel chaos social pour instaurer une société moderne basée sur la satisfaction des besoins de tous par une production et une répartition rationnelles.

Inutile de préciser que les camarades de la C.N.T. qui se trouvent dans la région ont fait l'impossible pour se trouver près de leurs autres camarades de lutte au marché de Talensac; c'était leur place.

Et nous donnons rendez-vous à ceux qui ont à cœur d'appuyer l'unité d'action à la base pour le mercredi 19 février au Champs-de-Mars.

Oui ! tous à Nantes pour s'opposer à la famine imposée aux travailleurs en période d'abondance; tous à Nantes le 19 février pour exiger la justice sociale et la liberté (1).

Y. M. BIGET

(1) Pour tous renseignements concernant la manifestation du 19 février écrire à : G. Piou, 194, Avenue M. Jouhaud, Rézé-les-Nantes, L. A.

FEODALITE RURALE

Quelque part en France, du côté de Vertus (Marne), à Clomanges très exactement, la ferme Bollot est considérée comme un bagne moderne par tous ceux qui y font un séjour plus ou moins long en tant que valets de ferme.

J'ai rencontré l'un deux qui m'a fait le récit de l'exploitation dont il fut vite las d'en être la victime.

« Prise de travail le matin à sept heures; la tâche consiste à soigner les vaches de deux étables; aller chercher quatre brouettées de betteraves à environ deux cents mètres pour la nourriture; traire trois vaches laitières, les sortir pour les faire boire, faire leur litière et faire la vaisselle de tous les ustensibles de la traite.

» Ensuite il faut s'occuper des sept vaches de l'autre étable : les sortir pour les faire boire, faire leur litière et leur donner à manger.

» Enfin, donner à manger aux cochons. »

Bien sûr, tout cela est du travail de ferme, me direz-vous, mais je vous laisse le soin de déterminer le temps fixé à la ferme Bollot pour effectuer tout ce travail par un seul homme...

... UNE HEURE ! Oui, à huit heures, tout doit être terminé !

Il faut préciser que par mesure d'économie le courant électrique n'est mis en service qu'à sept heures trente et bien souvent à huit heures... Tout se passe donc dans l'ombre, y compris un éventuel coup de pied de vache...

Le reste de la journée de travail se passe dans la même ambiance; journée de huit heures, bien entendu. Ou plutôt payée huit heures mais qui va de sept heures du matin à sept heures du soir.

Il serait peut-être temps que Monsieur l'inspecteur du travail de Chalons-sur-Marne vienne faire un petit tour dans le coin pour mettre fin à une si honteuse exploitation de l'être humain.

Il existe bien un syndicat C.G.T. Mais ça n'est plus la C.G.T. de la bonne époque et le travailleur agricole ne peut plus rien attendre de cet organisme.

Charlatanisme

Cette affaire Naessens est arrivée à point pour fournir de la copie aux journaux spécialisés dans la culture du sensationnel à tout prix ! Aussi, ces feuilles bien connues pour leur « objectivité », surtout quand il s'agit de détourner l'opinion publique des réalités politiques ou sociales, n'ont pas lésiné, tant sur la grosseur des titres que sur l'abondance des détails plus ou moins véridiques. Sans oublier, naturellement, le couplet sentimental qui, en pareille affaire, ne manque pas de faire son effet !

Mais, comme presque toujours en l'ocurrence, l'essentiel a été habilement escamoté. L'essentiel, c'est-à-dire la question argent. A ma connaissance, seul le journal *Libération*, à la fin d'un excellent reportage de Jean-Francis Held laisse entrevoir la vérité, qui apparait assez sordide. De la lecture de ce reportage ressort nettement l'impression que le but poursuivi par l'entreprise était surtout un but financier. Car il y a effectivement entreprise, ou plutôt « gang » comme l'on dit aujourd'hui, dont le trop célèbre « guérisseur » n'était que l'un des bénéficiaires. Tout comme un quelconque « homme politique », il était toujours accompagné et protégé par des personnages plus ou moins recommandables qui ne permettaient pas qu'on l'approchât de trop près. Car, à raison de 100 francs par injection, les sommes dont il s'agit devaient vite atteindre un certain volume ! En plus de cela, paraît-il, certaines notabilités du pays envisageaient, d'ores et déjà, la création d'un centre mondial de guérison de la leucémie, lequel centre n'aurait rien eu à envier à Lourdes sur le plan de l'exploitation du miracle quotidien ! Hélas, la science officielle a mis le holà à ces vastes espoirs et nous ne pouvons que regretter qu'elle ne se soit pas manifesté plus tôt.

Pour en terminer avec cette histoire, voici quelques lignes d'un article paru dans le *Sunday Telegraph* et citées par le journal *Combat* du 3 février : «... *La plupart des médecins reconnaitront qu'il y a des cas désespérés où le réconfort tiré d'un remède inutile auquel croit le malade peut l'aider à supporter mieux son sort. A condition que le malade se soumette librement au traitement et soit pleinement averti du risque qu'il peut courir, l'humanité plaide en faveur du droit du charlatan à le lui administrer.* »

Voilà qui est clair, n'est-ce pas ? Hélas, le droit du charlatan il y a longtemps que nous le connaissons ! C'est, en fait, le droit de tous les curés de toutes les Eglises d'endoctriner les fidèles afin de leur faire avaler la pilule ! Laquelle pilule n'est pas toujours et seulement le fatal voyage dans l'au-delà, ce qui est toujours représenté comme un acte de charité, mais très souvent l'action de *cracher au bassinet* » ! Nombreux, fort nombreux, sont ces charlatans, depuis l'arracheur de dents de la place publique, jusqu'au sauveur suprême, en passant par le courtier marron, le journaliste-sic, le politicien ami du peuple, le grand financier, le docteur Knoch, et *tutti quanti* ! Existiraient-ils ceux-là et les autres, si on ne leur permettait pas de tenir et de présenter le « *bassinet* » ?

BLANQUET

PIDO la PALABRA

(Continuación y fin)

SOCIALMENTE, ideológicamente, ¿de qué obra podemos congratularnos? ¿Qué labor fecunda y sólida hemos producido en el extranjero que materialice la sedicente utopía del anarquismo? Los pocos intentos realizados se han saldado con lamentables fracasos. Ninguno de ellos ha conseguido durar para servir de prueba y de estímulo.

¿Qué fue de aquella « Casa de Reposo », establecida, en principio, con la sana intención de dar a nuestros ancianos e inválidos un refugio y un consuelo? ¿Qué ha sido de la finca de Aymare, donde, además del dinero invertido, se cifraron tantas esperanzas; y que tantos desvelos costara a los compañeros que, prácticamente, se consagraron a ella durante años?

Que no se me diga que estos casos pertenecen ya al pasado, y que sólo el sudario del olvido merecen. Para mí son vivos, y en mi conciencia los llevo como un insulto perenne a mis convicciones ideológicas y a mis íntimas aspiraciones. Yo no puedo olvidar la « Casa de Reposo » ni la Colonia de Aymare porque tengo ante mí, constantemente, la presencia viva de la miseria y del dolor físicos y morales; porque la tragedia y el drama saltan a mis ojos a cada paso y hieren mis oídos con una insistencia alucinante...

Hombres como nosotros no debiéramos permitir que se olviden esos casos flagrantes : ellos son nuestro estigma hoy; para mañana, ellos podrían ser nuestro Gólgota.

Al crear la « Casa de Reposo » y la « Colonia », la Organización tomó una iniciativa digna de ella y de sus principios. Los medios económicos no faltaron — como no han faltado cuando nos hemos decidido a aportarlos —; el esfuerzo físico tampoco, puesto que contábamos — como aún contamos — con el número y la calidad del exilio. No obstante... una y otra obra no cuajaron, y las dos han desaparecido.

¿Consecuencias? Los asilos y hospitales y las habitaciones más frías, húmedas y malolientes nos describirían, con acentos desgarradores, el viacrucis cotidiano de nuestros viejos y desvalidos. Ellos, que todo lo dieron por el ideal y por sus hombres, no poseen hoy ni lo indispensable para aguardar estoicamente la hora del descanso definitivo.

¿Consecuencias? El desaliento y la desconfianza de no pocos compañeros — y no de los peores — cuyas reflexiones rebosan la amargura. El alejamiento de otros, que prefieren su ostracismo discutible a una aportación común sin efectos saludables.

Sin participar de ciertas opiniones, soy de los que creen que si motivos *hubo* para dejar morir aquellas dos iniciativas confederales, motivos *hay* hoy — y *habrá* mientras existamos nosotros y nos consideremos anarcosindicalistas — para impulsar otras y darles vida fehaciente. El fracaso circunstancial debe servirnos de experiencia para limpiar de defectos la siguiente tentativa, no para amilanarnos definitivamente.

Asimismo, estoy profundamente convencido de que nuestros ideales son factibles en no importa qué lugar de la Tierra, y que para que ellos den el fruto apetecido sólo necesitamos confianza en nosotros mismos y amor intrínseco por la tarea que debemos emprender. Convencido estoy de ello y seguro de que el fracaso de los ensayos no tiene otro origen que nuestra incapacidad colectiva a asimilar las capacidades individuales, y, en cierto modo, una intemperancia infinita en determinados miembros de la comunidad a aceptar los derechos inviolables del conjunto.

¿Pruebas? Nos las dieron, en España, algunas colectividades, donde los conflictos no faltaron: en unas, por enfriamientos personales; en otras, por ciertos egoísmos; en cuales, por apatías o indiferencias. En el exilio, todos sabemos dónde han ido a parar no pocos intentos de pequeñas colectividades o grupitos de trabajo en común, integrados por compañeros de igual profesión. En general, el resultado ha sido malo. ¿Motivos? Diferencias esenciales de carácter, discrepancias en la organización de la empresa y del trabajo, susceptibilidades, etc.

¿Debemos disculpar tales procederes y conductas? En el vecino de enfrente, hombre tranquilo que vive por y para su vaso de vino y su bifteck, sí; en nosotros, no.

No, los defectos y los vicios no existen en las hermosas verdades que nos legaron Kropotkin, Malatesta, Bakunin, Proudhon, Anselmo Lorenzo. Tales imperfecciones viven en nosotros, y cuando digo en nosotros quiero decir, también, en mí mismo.

∴

Hay en el hombre una predisposición natural, biológica, a la comodidad y a la satisfacción de las necesidades vitales; la sociedad en que nos desenvolvemos —conjunto de hombres, a secas— se ha encargado, escrupulosamente, de crearle otras, secundarias y dispensables, pero que aquel acepta gustoso y las confiere al atributo de necesidades «necesarias». El hombre posee, pues, órganos objetivos y cualidades sensoriales capaces de sensibilizarse a lo infinito; y unos y otras juegan, en muchas ocasiones, un papel determinante en sus decisiones y en la trayectoria de su existencia futura.

Por ello, nos es dable asistir al curioso espectáculo ofrecido por ese montón de compañeros con carnet confederal y alardeos anarco-sindicalistas, que pretenden hacernos tragar como hostia bendita la rueda de molino de una sedicente conciliación de esos ideales con los cargos —que ellos ejercen— de jefe de taller, de capataz, de encargado, de director y hasta —¿por qué no?— de patrón.

Como soy tan ignorante, prometo agradecimiento eterno a esos compañeros, o a otros, si se arriesgan a resolverme ese para mí insoluble problema.

En realidad, ni ellos se molestarán en darme explicaciones ni yo las necesito. Y entrambos sabemos por qué.

Consecuencia: insisto en mi aserción de que el mal está en nosotros y no en el anarquismo, y de que sólo en nosotros debe buscarse el origen de lo bueno o malo que se ha hecho y de lo poco y nulo que se hace.

Si reconocer los errores —y enmendarlos— es de sabios, ¿por qué insistir en seguir siendo torpes, si tan nefasta actiud nos daña individual y colectivamente?

Obremos, pues, en ese sentido. ¡Más vale tarde que nunca! He terminado por hoy.

ANDRES MARTINEZ

NOTA DE LA REDACCION. — *Observamos que algunos compañeros toman el tema del resurgir anarquista en tono polémico. ¿Es ese el camino para disponer algo de provecho? ¿No podemos salir, en buena hora, de la autocrítica, del masoquismo?*

Entendemos que el momento del empuje ha llegado. Apórtense, pues, ideas, sugestiones para un avance, renunciando desde ahora a rodar la noria instalada sobre pozo sin agua.

DES VERITES SOCIALES

(Suite de la page 1.)

déplacer le profit du particulier à l'Etat, conserver le salaire sous la domination des prix, soumettre l'individu à un bureaucratisme omnipotent, c'est changer son cheval borgne pour un aveugle et renoncer à la libération de toutes les forces d'exploitation.

Nous sommes placés brutalement, sans avoir eu le temps d'y réfléchir sérieusement en face d'une révolution économique qui peut se retourner contre nous tous, contre l'homme et le détruire, s'il ne sait s'organiser pour passer des gouvernements des gens à l'Administration des Choses.

Le miracle de l'Homme c'est d'avoir créé les conditions scientifiques qui lui permettent de construire le paradis terrestre.

En effet, l'évolution économique accélérée que nous vivons réalise de telles découvertes, change si spectaculairement les rapports des choses entre elles, les rapports de l'Homme avec ces dernières, et, par conséquent avec la nature..., que si notre conscience ne savait en tirer les conséquences favorables à notre dignité et à notre libération..., ce serait alors admettre que nous sommes à la fois génie et monstre.

J. B.

(1) Le nombre des consommateurs croît plus rapidement que celui des travailleurs actifs.

«LOS HIJOS DEL PUEBLO» «A LAS BARRICADAS»

Quedan aún algunos discos a disposición de aquellos que no lo hayan adquirido y de los que deseen ofrecerlo a sus amistades.

Es un regalo muy apreciable.

Presentación muy esmerada con carpeta recordatorio, ilustrada con fotografías y citaciones del «Proletariado Militante» de Anselmo Lorenzo. Precio: 11,00 francos. (gastos de franqueo comprendido).

Para pedidos a B. Agustí, 20, rue Jean Jaurès, THIAIS (Seine) o a la Administración del COMBAT SYNDICALISTE.

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9)
TELEPHONE : TRUdaine 78-64

PERMANENCE : Au siège
Tous les jours de 14h à 16h
Le samedi de 16h à 18h
Réunion de la Commission Administrative Confédérale le samedi à 18h00

Secrétaire confédéral : Joseph SORIANO
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS, 9e
Trésorier confédéral : Gérard CONTE
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS, 9 — C. C. P. 11.493-55, Paris

Rédaction et Administration du « Combat Syndicaliste »
Soriano J., Fontenay-sous-Bois (Seine) C.C.P. 14.103-62, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE

Réunions générales tous les troisièmes dimanches du mois

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol

U. L. DE CHOISY-LE-ROI (FOYER DES SOCIETES
Rue du Dr. Roux, Salle núm. 11
Permanence : Chaque dimanche à 10 heures

SIXIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE TOULOUSE
Correspondance : C.N.T. Bourse du Travail, Place Saint-Sernin, Toulouse

UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat Bourse du Travail

UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les premiers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations, tous les dimanches, de 16 à 18 heures, au Continental Bar
Adresser toute correspondance à Pijoan Amor, 5, rue de la Bédoyère, Perpignan

HUITIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE BORDEAUX
Adresser toute correspondance à P. ALONSO, C.N.T. 8e U. R., Bourse du Travail, 42, rue Lalande, Bordeaux (Gironde)

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, núm. 60, LYON (5)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Correspondance : Bourse du Travail, salle 15 bis (côté Mutualité)
Permanence : Même lieu, les mercredis de 18 à 19 heures

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence : Tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis). Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement)

Il est demandé aux responsables des Unions Locales de bien vouloir avertir la Rédaction du COMBAT SYNDICALISTE en cas de modification dans les dates ou heures des permanences et des assemblées générales ainsi que pour tous changements concernant le Siège Social.

El atraso de España y su trayectoria emigratoria

No os vayáis a otros países, españoles, por favor, si España no es buena hacerla vosotros mejor.

ROSALIA DE CASTRO

EL llamado de Rosalía a los emigrantes no tenía un sentido patriotero ni quería detener el paso a los que, ansiosos de saber, recorren los continentes. En su exquisita sensibilidad repercutía la dolorosa situación a la que se quiere poner remedio huyendo al extranjero. Penosa situación que en la mayoría de los casos lejos de mitigarse se agranda, y con la huida la posibilidad de hacer una España mejor se aleja.

Mozos y mozas que por salir para el extranjero frustran sus amores; padres que abandonan mujer e hijos en el desamparo, dejan en los suyos y llevan consigo una pena que no se cicatriza aunque adquieran ventajas económicas. Y si por falta de sensibilidad o temperamento no pueden adaptarse a los usos y costumbres del país de desembarco o por larga ausencia rompe el hilo de familiaridad que lo unía a los suyos y el país en que ha nacido, un estado de amargura hace de ellos los seres más desdichados de la tierra.

Juzgado desde el punto de vista social, el llamado de Rosalía es de largo alcance. Con esa emigración de gente joven, robusta y animosa, se va la salud de España y la posibilidad de readquirirla. Quedarse en España para vivir esclavizado por el atraso de la misma, tampoco era el sentir de Rosalía; el hacerla mejor era en ella profunda preocupación.

La penosa situación económica, la atmósfera asfixiante, el salvar el pellejo fue y es lo que a muchos determina a abandonar el país. Pero también son muchos los que se dejan llevar por un espíritu de aventura impregnado de infantilismo, en pos de fortunas que en ninguna parte se encuentran sin sacrificios. Otros, llevados por el afán de enderezar entuertos, magnífico afán al que Reclus canta loas en su «Geografía Universal». Lo lamentable en los españoles es que el afán de enderezar entuertos no empiece en el país de origen.

En cuanto a los métodos de lucha para lograrlo, con Rosalía no había equívocos. A la acción directa — la justicia por la mano — dedicó varios sonetos, algunos de ellos reproducidos en «C N T» hace unos 13 años.

Alejada del país que debiera hacer suyo la juventud por su brioso batallar, las corrientes retrógadas del pasado hacen de él un coto cerrado a toda manifestación progresista.

Los que emigramos todos tenemos nuestras razones, que analizadas fríamente, en la mayoría de los casos no son tales razones. El que esto escribe trabajaba al lado de sus padres desde corta edad en las tierras de sus antepasados. Y constatando que después de pagar las contribuciones no alcanzaba para mal comer, originó en él un estado de subversión, colmando la perspectiva de ir a morir en la guerra de Marruecos, la medida que le determinó a huir de la península como otros miles de españoles; aunque más tarde comprendí que la sublevación de Barcelona y la rebelión de las tropas en el puerto de Málaga era la actitud que correspondía frente a la guerra y demás injusticias.

El 19 de julio del 36 fue en España la primera tentativa seria para enterrar la tradicional España absolutista que impidió e impedirá todo progreso, en cuanto no sea enterrada. Y a cuantos los que no quieren vivir engañando o engañados, seguir la pauta trazada el 19 de julio es lo que corresponde.

En un país que ni de hecho ni de derecho de nada se posee, uno se siente extranjero, y en tal situación el emigrar parece lo más natural. Pero en el español está también arraigado un exagerado afán de aventura por el logro de fortunas fáciles, y esto unido a la penosa situación y a la inseguridad del mañana. es lo que aleja a millones de españoles de su suelo natal, siendo esa disgregación lo que impide la formación de un sentido colectivo, o unidad moral, para emprender la lucha por una España mejor, cual lo han hecho otros pueblos.

En míseras condiciones y esclavizados por sistemas absolutistas como el que sufre España, estuvieron los pueblos inglés, francés y demás de Europa, así como de las Américas, cuando estuvieron sometidas a tales sistemas absolutistas. Un sentimiento colectivo unió los esfuerzos de estos pueblos para luchar y librarse de sistemas atrasados, lo que les permitió emprender el ritmo del progreso. Y si lejos están de una mediana anticipación, tienen la confianza de que están en camino para conseguirla.

Un sistema de convivencia aunque sea malo, cuando se abre la posibilidad de mejorarlo, un anhelo colectivo une a todos los verdaderos amantes del progreso para lograrlo. La República abrileña, desde las Américas, acaso mejor que desde España, se constató que era sólo un anhelo; sin embargo, la inmigración entonces disminuyó, y en los que andábamos por lejanas tierras el ansiá de volver al terruño se despertaba porque nos hacíamos la ilusión de que, por fin, España era algo nuestro. Y el golpe antirrepublicano del 36 produjo en todos los españoles de avanzada y también en la mayoría de los hijos de aquellas Repúblicas, una profunda pena.

El amor al terruño, sin por ello dejar de amar y luchar por la libertad de todos los seres humanos, es un sentimiento natural que debe unirnos en la lucha directa para hacer una España mejor.

S. FERNANDEZ

Trastiendas

(Viene de la página 4.)

Oliveira Martins revela en su «Historia de la Civilización Ibérica» que la libertad de España es una piedra votiva irradiando en medio de todas las catástrofes. Lo imponderable de sus fulgores serán contingentes que se cernirán ante los ojos atónitos de propios y extraños. Esa ígnea piedra la mueven secretos resortes telúricos de la Historia. La conciencia nacional se recuperará con ella.

Si ayer velaban el arma los segadores, comuneros y «agermanados», hoy pasamos un «cauchemar» ante el orbe despierto.

Sabemos del accidente en formas de regir, vivir y morir los regímenes. Las mutaciones son indefectibles cada instante que pasa. Veámoslas o no. Los anales políticos perecen, se tramutan antes que los pueblos.

Delante de tales perspectivas, nos agitamos por algo o «algos». Cada larva gubernamental se mueve por el «statu quo». Los oposicionistas profesionales muévense, alternativamente, por la fachada institucional extrínsica.

Seremos depositarios — como pueblo — de lo que el talento y las buenas artes nos sepan dar. La vida pública, como la «Res Natura», es un estilo existencial. «Res, non verba». ¡Realidades, no palabritas!...

Importa no ser determinados absolutamente, sino determinantes en la relatividad permitible, hacedera y verídica de las cosas humanas relacionadas públicamente. ¿Pensamos en albaceas testamentarios? ¡Ni primogénitos, ni mayorazgos, ni segundones de pobres hábitos! Seamos lo que manda el clasicismo apotegma: «Ora y Labora».

Juan Ruiz da la medida lírica de nuestra épica inmediata:

Con arte se quebrantan los corazones duros, — Tómanse las ciudades, derríbanse los muros, — Caen las altas torres, álzanse pesos duros...

Arte en la propaganda, organización, táctica, aspiraciones, fines. Contenidos y contenidos de arte. ¡Artes!

Si lanzamos oriflamas y rocambolismos orales o gráficos estamos muy fuera de las artes ideales. No extrañe si los demás dudan de nuestras virtudes, cuando duda el «doctrino» o compañero mismo.

Función y acciones públicas representan un magisterio. La mejor siembra es la del ejemplo culto y fino. En las malas cosechas doctrinales tiene Quevedo la suya: «Arrojar la cara importa, que el espejo no hay porqué».

Cuestión de mirarnos por dentro y por fuera. Sobra el semidiós, elegido, indispensable, falso pastor de comedia mirbeana. ¡Ni «Divinas Comedias» ni «Comedias Humanas»! El profetismo panglosiano debe hacerse su «hara-kiri».

Cada uno «harengue pour sa maison»... ¡Hórridas catilinarias! La filípica es «démodé». La buena arenga exige condiciones. Nada de gritos ni tartamudeo. Muchísimo menos demagogias o quimeras. Veracidad ante todo. Estilística. Redacción. Oraciones. El hilo de Beowito es lo principal. Es decir, ese instrumento animado que es el hombre... Lealtad completa, juiciosa, inteligentísima consigo mismo.

Cicerón ofrece este tratado sobre el «Diálogo del Orador»:

— Inventar temas interesantes.
— Ordenarlos bien mentalmente.
— Vestirlos y adornarlos mejor.
— Recitar con dignidad y elegancia.

Sirva también esta preceptiva para los escritores y periodistas de profefesión o «amateurs».

No se improvisa ningún arte u oficio. Las repentinaciones cuestan caras y fallan a la larga o a la corta. El tribuno, como cualquier artesano u orfebre, no nace, se hace a fuerza de estudios, paciencia, años de aprendizaje. La práctica hace maestros cuando va acompañada de la ilustración y de la más refinada sensibilidad creadora.

Clemenceau prohibía a los redactores de su diario «La Justicia» el empleo de adjetivos por ser recursos mediocres en el habla o en la escritura. Ordenaba muy severamente: «Sujeto, verbo y atributo».

En francés, el sujeto es primordial. En castellano podemos anteponer el verbo. ¡Cuántas veces no se trasfunde el sujeto con el verbo y el predicado!

Salvador Seguí fue muy buen tribuno. No tenía escuela, pero se entrenaba en casa a base de mucho estudio. De ahí sus grandes éxitos oratorios y para la causa... Porque las comparaciones pueden resultar odiosas, además de que los contrastes suelen suprimir el arte — todo arte — no le comparo con los mejores tribunos nacionales.

Un rapazuelo tartamudo sentía envidia de los oradores griegos que oraban en las plazas públicas. Dióse por ir al Pireo, se ponía granitos de arena en la lengua y disparaba ronquidos a las olas.

La humedad, los bramidos, el desafío al mar enfurecido hizo del pilluelo ateniense al Demóstenes de la historia antigua.

¡Que aprendan!...

MASTIENO

«La anarquía es el liberalismo elevado al cubo.»

Claudio Sánchez Albornoz.

S. I. A. — LYON — S. I. A.

A todas las FF. LL. C.N. T. de la Región; a todas las Secciones de «S.I.A.» y «L.P.»; a todas las agrupaciones de izquierdas, a todos los antifascistas en general: «SOLIDARIDAD INTERNACIONAL ANTIFASCISTA» hace un llamamiento insistente a todos los hombres de sentimientos humanos y liberales, sin distinción de nacionalidad ni idioma.

El 23 de febrero, en la Sala Victor Hugo (Mairie du 6ème, 58, rue de Sèze), a las nueve horas precisas, tendrá lugar un Acto de información sobre los atropellos y exacciones que se cometen en España; sobre la lucha y el martirio de los mineros de Asturias; sobre la sedicente liberalización del franquismo.

Tomarán la palabra:

Paulette LACAZE
Por la Liga de los Derechos del Hombre

FRANC
Profesor

François BARTHELEMY
Por el «Comité de Apoyo Antifascista»

Federica MONTSENY
Por la C.N.T. en el Exilio

Rogamos a todos retener la fecha del 25 de febrero. Contamos con la presencia de los antifascistas de la Región y desde hoy la organización del transporte por car y tren debe de iniciarse.

Por la tarde Festival de «Varietés» a cargo del Grupo Artístico «Tierra y Libertad».

Chispas

Un republicano ha recabado mi atención para preguntarme, con una candidez irritante:

—¿Es verdad que ya sois parlamentarios?

No lo he estrangulado por miedo a morir de remordimiento.

∴

Recientemente hemos apurado una sesión de ocho horas ininterrumpidas.

De haber construido algo, bendita sea tal jornada intensiva, tal destajo sindicalista, tal demostración de resistencia.

∴

Si estas justas oratorias no sirvieran para ajustar criterios, sirvieran cuando menos para aunar voluntades.

∴

Apartado lo engañoso, permaneciente lo fundamental de cada uno, nada debe imposibilitar una fraternidad de reunidos.

∴

Se dijo: «Mi agrupación tiene el mérito de compulsar todas las opiniones, de auscultar todos los criterios».

Yo añado: «La mía carece de oratoria, circunstancia que facilita la intervención de los modestos».

Es maravilloso que en la C. N. T. todos tengamos ventaja.

∴

El reunionismo de gran frecuencia hipoteca la libertad dominical del afiliado.

∴

Que nuestras entrevistas no resulten viciosas. Y que nuestras disquisiciones no degeneren en círculo vicioso.

Nuevos y originales, siempre.

∴

El espejo hace perder la hora exacta para el teatro a las mujeres. Las reuniones interminables hacen perder el tren a los delegados.

∴

Aunque no lo hayamos hecho peor, otra vez lo haremos mejor.

Hasta los 80 se aprende.

∴

Y dicho sea sin perder la sonrisa de nadie.

CHISPERO

DESDE SAO PAULO (BRASIL)

Una nueva generación para España

VITOR Rego, uno de los comentaristas más agudos de la actual generación brasileña publicaba hace poco, bajo este título, en su columna «Punto de Vista Internacional» un interesante trabajo sobre la nueva generación española, esa generación que se forma en las universidades de hoy que al tomar contaco con los problemas del momento, choca con la arcáica concepción político-social del régimen español y sus ridículas estructuras semi medievales.

Vitor Rego, hombre «viajado» es sin duda el escritor brasileño que mejor conoce los problemas culturales, espirituales y económicos del mundo de nuestros días. Es maravilloso su trabajo periodístico en el que aborda serios problemas del mundo, desde el choque ideológico sino-ruso, hasta los soberbios ensayos sobre los pueblos subdesarrollados. Su columna «Punto de Vista Inernacional» es lo más honesto, serio e imparcial que se lee en la prensa nacional.

El artículo que traduzco para los lectores del «C. S.» nos da una clara idea de cómo este escritor conoce el problema español. Lo traduzco con inmenso placer por ser además un tema que me resulta particularmente grato: la juventud, esa juventud a la que recientemente me he referido en mi modesta charla en la «Casa de Galicia» subordinada precisamente al tema de «La juventud española, ante su futuro». He aquí el artículo de Rego:

«Las autoridades franquistas continúan en la complicada tarea de dotar al país de una agitación que proporcione, en la debida altura, la revisión de la estrucura económico-financiera de España, a la luz de la nueva Europa. Con la debida cautela, para que la transformación no arrastre consigo las bases políticas del franquismo, las autoridades españolas preparan la «liberalización» de las relaciones entre el ejecutivo y el legislativo. Cabe recordar el clima reinante del otro lado de las «barricadas», más acentuadamente entre las nuevas generaciones. Un curioso libro de Elena de la Souchère, «Explication de l'Espagne» (Grasset, París 1962) nos dice lo siguiente: «El Mercado Común y el castrismo introdujeron dos nuevos temas en las discusiones de la juventud intelectual». Todo está por construir en este viejo país. Es necesario en fin realizar la reforma agraria, aumentar la producción y forjar un nuevo estilo de vida que concilie los poderes del Estado y la personalidad de las naciones ibéricas».

«El tiempo dado al país para llevar a cabo esta área es estrictamente limitado. Ya que el régimen perdió la oportunidad de crear «La Hispanidad» España, condenada a compartir la suerte de Europa debe trabajar para que su industria y sus mercancías alcancen el nivel europeo bajo pena de convertirse para sus nuevos socios, un simple reservatorio de materias primas y de mano de obra baratas. Las nuevas generaciones españolas deben cumplir en menos de diez años el trabajo de resurgimiento que sus padres no consiguieron realizar. El trabajo es inmenso y los meses están contados, pues en este viejo país tan frecuentemente colocado a igual distancia entre sus derrotas y victorias, todo lo que de grande existe y existió, fue hecho siempre de prisa, angustiosamente y con fervor».

Y termina escribiendo Vitor Rego:

«La revolución española fue, lo decimos sin cualquier duda, la mayor del siglo. Hay quien dice que una «revolución de café» aludiendo a los establecimientos de la Gran Vía, donde los ministerios eran forjados y las ideas debatidas alrededor de una taza de café. Eso no es verdad. La revolución española nació en los campos austeros de Castilla, en las minas asturianas, en la huerta levantina, en las calles de Barcelona y también, extremadamente generosa en la Gran Vía de Madrid. Esta revolución que si hubiera terminado con la victoria de las fuerzas de la democracia hubiera modificado la historia del mundo, no consiguió, traicionada que fue por la abstracción internacional, derrotar la poderosa coalición fascista. Todos sabemos que España fue el campo de ensayo de la aviación alemana, el laboratorio donde se hicieron experiencias para la gran guerra. Todo eso es sobradamente sabido y ya nadie lo niega. Pero la opinión pública internacional parece haber perdido el hábito de mirar el león momentaneamente herido y derrotado. Es una pena y una equivocación, pues no se conoce en Europa un pueblo cuya historia más valga la pena acompañar».

Vitor Rego conoce España y su problema de ayer, de hoy y de mañana. Su visión histórica como comentarista de política internacional, sabe colocar el dedo en la llaga, en la herida. Y esta vez, nos ha tocado a nosotros los españoles ser objeto de su aguda visión. Por lo que fuimos por lo que somos y por lo que seremos, «España, como él bien dice, es un pueblo cuya evolución histórica vale la pena acompañar». Somos un pueblo que supo dar lecciones de heroísmo y dictar epopeyas: Que lo digan los Estados Unidos...

Angel NIETO VICENTE

Carta abierta

A los compañeros de Sariñena y su comarca en el exilio

A fin de aclarar la frase : « Sariñena es muy nuestra », y al mismo tiempo contrarrestar el zancadilleo político y también desenmascarar a pescadores de río revuelto, sería conveniente me escribiéseis dando detalles concretos sobre lo acaecido en dicha región, desde primeros de 1933 a 1937. Pues no hay derecho a que si nosotros sacamos las castañas del fuego, otros las vayan todavía comiendo.

Y como los hechos son amores, lo contrario serán siempre sucias razones.

A veintitantos años vista, hay quien cree todavía que Sariñena fue tomada por Piquer (1) y su pandilla. Pero en realidad, si algo tomaron fue la mesa preparada y las camas para hacer digestiones tranquilas.

Por hoy no digo más que: en

Sariñena al fascismo negro
lo combatimos cara a cara.
Pero después, el fascismo rojo
nos apuñaló por la espalda.

Compañeros : Vosotros tenéis la palabra.

Os saluda: *Romerales.*
Raïssac (Aude).

(1) Ese Piquer vive en España, donde ha tratado de hacer periodismo franquista. — (N.D.L.R.).

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

El individuo y la libertad

(Continuación)

Y, ¿cómo hablar de individualidades, de libertad, haber nacido en España y no hablar de ella? Hay, desde luego, personas muy precavidas. Yo dije a una de esas personas, que conozco desde hace ya bastantes años y que es muy perspicaz, algunas de las cosas que pensaba decir hoy aquí y luego de haberle expuesto las grandes líneas de mi intención. me dijo así:

«No sé hasta qué punto es necesario que hables de España para decir que no es un país libre. Esto lo saben todos y cada uno así como se sabe el ambiente pútrido que allí se respira, lo que encenaga la vida humana española. Ya se sabe que España es el feudo del Vaticano. En fin, continúa esa persona, como de todas maneras dirás lo que querrás, yo te aconsejo tomes las debidas precauciones y, sobre todo, no hables de los individuos que en nuestro añorado país gobiernan. No menciones el nombre de cierto ministro que dice ignorar que sus verdugos hacen prueba de tal sadismo que no reparan en castrar a hombres y cortarle el pelo a rape a las mujeres... No menciones al general que a cada uno de sus movimientos, aún dormido, hace estremecernos de horror removiendo un millón de calaveras...

No digas que los dos países más fuertes que hoy se conocen están haciendo lo posible para que el pueblo donde naciste no pueda lograr mejor vida que la que le ofrecen los eternos arlequines del carnaval de la política. No digas, por lo que más quieras, que el Papa sabe la miseria que pulula sobre toda la superficie de aquel país y no hace nada para mitigarla. Que la Iglesia es dueña y señora de vidas y haciendas y con los arrastrasables la patrocinadora de la ignorancia y del analfabetismo.

No digas que Maquiavelo se equivocó cuando escribía que «los triunfos nunca son tan prósperos que dispensen al vencedor de tener algún miramiento a la justicia». pues — me decía esta persona —, tú sabes bien que hay quien lleva más de un cuarto de siglo asesinando, precisamente sin tenerle ningún miramiento a la justicia.

No dirás tampoco que la pena de muerte es criminal y que envilece a quien la ordena y callarás antes de decir que es en la península donde se traman numerosos complots contra personas de tendencia liberal. No digas todas esas cosas. porque si es en España donde se dicen se hace uno candidato a la castración o al asesinato vil. Y aun fuera de España mira donde dices, porque según donde lo dijeres, piensa que el anhelo de libertad para tu país conduce a la cárcel, y el individuo. el hombre que ha manifestado su idealismo, es acusado de malhechor...

¡Malhechores!... Si la definición no hubiera sido precedida de un crimen aleve, de dos muertes trágicas, la palabra haría reir...

¡Malhechores! Yo os saludo y pienso en vosotros, como piensan los hombres y mujeres que aman el ideal de libertad que representáis.

Nosotros no podemos decir impunemente las verdades que se imponen, como los 188 intelectuales de España no han podido denunciar impunemente los atropellos de que han sido víctimas los mineros de Asturias. Esos 188 hombres cuya conciencia y dignidad se rebela ante la odiosa intervención de la fuerza bruta, son un exponente de lo que pueden los individuos cuando, aun separados por cuestiones de orden filosófico o religioso, sobreponen a sus simpatías personales, pero sin perder su propia personalidad, la protesta enérgica contra el régimen.

Nada de lo dicho debía deciros yo siguiendo el consejo de que os hablaba antes. Pero, en fin de cuentas, si la definición de que el Estado da a la palabra libertad no lo permite, bien estará permitírnoslo nosotros, porque no se puede aceptar la tesis del silencio prolongado hasta el exceso.

Veamos nuevas definiciones del individuo. Lamartine en sus «Nuevas Meditaciones», nos da la siguiente imagen:

«Sentir el alma usada en un potente esfuerzo, — Roerse lentamente bajo la herrumbre del destino; — Pensar sin descubrir, aspirar sin alcanzar, — Quemar sin alumbrar y palidecer sin extinguirse, — ¡Ay, tal es mi destino y el de los humanos! »

En el citado poeta no es extraña esa imagen. No se le puede tomar en serio. A través de sus escritos se nota al ser enfermizo, místico quintaesenciado, incapaz de mirar a la luz cara a cara, ni de apagar ninguna llama que le perteneciera, porque nunca encendió ninguna.

El Hombre no puede alumbrar sin quemarse. La desgracia es que muy a menudo, al que alumbra lo queman los que quieren mantener la Humanidad sopuzgada bajo la potencia de la mentira, del miedo a lo ignoto. Y no debemos dejarnos llevar por el engaño ni la demagogia. Pues, es en el nombre de la libertad precisamente que quieren hacernos creer ahora que ha llegado una nueva era de comprensión, de bondad, de inteligencia y de sacrificios en pos de la paz, que se lograría siguiendo el camino del último concilio del Vaticano. Y son esos, precisamente, los que encendieron las hogueras en que quemaron a Giordano Bruno y a Etienne Dolet; son ellos precisamente los que hicieron morir a Galileo, los que provocaron el drama Cátaro, los que desencadenaron la Inquisición; los que asesinaron a Ferrer Guardia, los que mantienen en la miseria a millones y millones de seres humanos.

Contra esa asociación de individualidades que de forma autoritaria quieren imponer su dogma, se levantan las individualidades amantes del progreso, denunciando la patraña que representa cuanto se está realizando, queriendo hacernos creer que representan el porvenir. Y no faltan los cándidos que creen que verdaderamente esta vez la Iglesia se pone del lado de los revolucionarios, del lado de la verdad, que la Iglesia demostrará cuán y cuán liberal ha sido siempre. Todos los elementos de propaganda habidos y por haber están puestos en juego para que tome cuerpo la crencia en un nuevo mundo de paz, de alegría, de bienestar, parido por Roma. Como si hubiera en el mundo una organización cuya historia esté más llena de lodo y de sangre que la de la Iglesia.

Hace días estuve hablando con dos personas defensoras de la tesis de que la Iglesia está procediendo a una gran revolución...

— ¡Ay, cuánta necesidad tiene la Iglesia de «revolucionarse»! — les dije.

Porque fijáos cómo será la Iglesia que dice representar a Dios, y cómo los que gobiernan le imitan. Dice Balmes:

«Dios no está ligado por las leyes que El mismo ha prescrito a los hombres a la hechura de sus manos; por consiguiente puede obrar sobre y contra esas leyes, y así es dable que exista una serie de hechos y revelaciones de un orden superior al natural y social; de aquí el estudio de la religión o filosofía religiosa.»

FERNANDO FERRER

(Continuará.)

Concentración en Chauffailles (S.-L.)

GRANDIOSO MITIN

DEL 1.º DE MAYO

que tendrá lugar en la Sala de Fiestas a las nueve y media, figurando entre los oradores :

Alejandro LAMELA, por la C.N.T. española.

FRANC, maestro francés.

Federica MONTSENY, también de la C.N.T.E.

Por la tarde:

El Grupo «TIERRA Y LIBERTAD» de Lyon presentará un conjunto artístico variado y de calidad.

Actuará el Grupo artístico «IBERIA» de Roanne, con selectos números de danzas folklóricas españolas.

«LOS KAROLINKAS», con su nuevo repertorio de cantos y bailes del Centro de Europa.

El Grupo artístico «CERVANTES», de Roanne, y su famoso conjunto de variedades.

Chauffailles estará representada por CARMEN DE ARAGON, alma de la canción aragonesa.

Recordamos a los que deseen asociarse a nuestro festival que tienen tiempo hasta el 29 de febrero. Para toda información dirigirse a Antonio Abad, 3, Allée Vall de Walle, Chauffaille (S.-et-L.).

ANTENA

LA COLA DE LAS DECLARACIONES DE ESCARRE

BARCELONA.—407 canónigos y sacerdotes catalanes han elevado un mensaje de adhesión al abad Escarré por sus declaraciones seudo antifranquistas hechas a un diario de París en noviembre de 1963.

Parece que Franco ha pedido a Roma la destitución de Escarré.

MURIO EN LA CLINICA

MADRID.—Falleció en una clínica de esta capital el general Pablo Martín Alonso, a causa de una operación, no de guerra, sino de la próstata. Estuvo en el complot contra la República y fue el amigo más íntimo de Franco, el cual le dispensó toda suerte de favores, uno de ellos el cargo de ministro del Ejército, el cual Martín desempeñaba cuando sucumbió en su batalla con el cirujano.

¿CAMBIO DE ESTRELLA?

MADRID.—El intercambio de azúcar cubano por barcos españoles ha agriado al presidente Johnson, de tal manera, que el soporte económico de la Casa Blanca a El Pardo se ha reducido de manera alarmante, temiéndose el corte total de los envíos. Sólo la ayuda militar persiste íntegramente, pero también en este dominio se observan síntomas de retraimiento, que pudiera ser absoluto de formalizarse las relaciones diplomáticas comerciales entre Franco y Kruschev. En los centros enterados se considera fatal que un cambio de estrella americana por la soviética, equivalga al estrellamiento político del «caudillo». El cambio de «velocidad» sería brusco y sus consecuencias el régimen no las resistiría.

DISOLUCION APARENTE DEL SANTO OFICIO

MADRID. — El gobierno ha nombrado una comisión encargada de efectuar los trámites de disolución del tribunal tipicamente fascista que venía actuando desde 1940 con el título de Tribunal Especial de Represión de la franco-masonería y el comunismo. Como se sabe, ese Tribunal ha cometido millares de extorsiones contra el derecho humano por ser nada más que instrumento de venganza de un partido totalitario. El brazo derecho de este Santo Oficio fue el odioso coronel Eymar, hombre siniestro que ha enviado a presidio y al paredón a republicanos, socialistas, anarquistas, comunistas, etc., con el cuento horrible de la legalidad franquista. Como se sabe, esa farsa de tribunal ha sido remplazada por una norma judicial aparentemente más civilizada, si bien dedicada con igual dureza a la represión de las opiniones contrarias a la dictadura franquista.

SOCIALISTA CONDENADOS

MADRID.—Tras una semana de deliberaciones, la Audiencia cuarta ha emitido sentencia contra los 33 socialistas acusados de intento de reorganización del PSOE en España. Las sesiones fueron laboriosas y en cierta manera han significado el proceso político del régimen efectuado ante una crecida cantidad de observadores extranjeros, cuya presencia parece haber amortiguado el deseo de venganza de los jueces franquistas. Veinte de los encartados han sido absueltos y trece condenados a penas oscilando de un año y un día a cinco años y un día de encierro. A varios condenados se les añade a la pena multas de 10.000 a 50.000 pesetas. El más ferozmente represaliado ha sido el procesado Amat Maíz, que lleva sobre sí las dos penas extremas, de cárcel y multa. Al parecer la mayoría de castigados han liquidado ya su pena con el tiempo que llevan de prisión preventiva.

MADRID-LISBOA-PEKIN

LONDRES (ANSA). — El Gobierno inglés considera la posibilidad de que España y Portugal se preparen a reconocer al régimen de China comunista. Según informaciones llegadas a la capital británica el problema fue discutido en recientes reuniones mantenidas entre los ministros de Relaciones Exteriores español, Castiella, y portugués, Nogueira. El Gobierno de Franco tiene razones económicas para reconocer a China, pues se trata de colocar los productos españoles en un mercado amplio. Madrid tiene interés también en participar en el Mercado Común Europeo, y de los mercados de Israel y México. Por otra parte los tratos para mantener relaciones con la Unión Soviética están muy avanzadas.

En cuanto a Portugal, el Gobierno de Lisboa quiere retener su vieja colonia china de Macao y procurar la detención de la propaganda sobre Angola, en el continente africano.

LA HERENCIA DEL OBRERO

PAMPLONA.—En Cabanillas pereció estrellado contra el arroyo el albañil Pedro Raso Martínez, de 43 años de edad. En la cantera de oro de Alazaguita quedó aplastado entre dos topes de vagón el operario Nicolás Clemente Sanguidarin, de 45 años.

BARCELONA. — En un desprendimiento de tierras ocurrido en la calle de Fluviá, barrio de la Verneda, perecieron los obreros Jesús Menéndez Sánchez, de 16 años de edad, y Juan Maciá Fernández, de 32. La trinchera en que trabajaban no estaba protegida. Sin embargo, los asesinos no serán habidos.

VIVIENDAS NO PROTEGIDAS

MURCIA.—Una casa en malas condiciones de habitabilidad sita en Ulea, calle Preciados número 9, se ha desplomado sobre la familia que la habitaba. Dos niños muertos: María y Prudencio López Egea, de cinco y tres años, respectivamente. Nunca a los obispos les cae el palacio encima.

«A B C» PRO CASTRISTA

MADRID (AFP). — Tras la reciente venta masiva de trigo norteamericano a la URSS, los Estados Unidos no tienen la menor autoridad para prohibir a España su comercio con Cuba, escribe esta mañana el diario madrileño ABC —monárquico— que consagra un nuevo editorial al intercambio comercial hispano-cubano: barcos contra azúcar.

«El reclamo estadounidense sería no sólo inmoral y antijurídico, sino además inútil, inconsecuente y, en definitiva, absurdo», subraya el diario, que añade que Inglaterra, por ejemplo, sería la primera en tomar a su cargo la construcción de los buques solicitados por Cuba si España no lo hiciera.

Véase el problema por donde se viere, ningún argumento podría respaldar el inverosímil rumor de esa intervención de Estados Unidos ante el gobierno español sigue diciendo «ABC», que concluye: «Si la operación es económicamente realizable e interesante, no hay razón ninguna para rechazarla y dejarla al alcance de la competencia internacional».

DE ESPAÑA Y DE LOS ESPAÑOLES

HAIFA, (UP). — Después de beber 16 vasos de whisky y uno de brandy y de comer cuatro porciones de pollo y dos biftecs, el marinero español Antonio Díaz confesó que no tenía dinero para pagar.

La policía informó que Díaz no demostró síntomas de ebriedad después de su orgía alcohólica y que recuperó su libertad cuando los agentes de la empresa naviera para la que trabaja pagó la cuenta.

AYUDA QUE NO LLEGA A DESTINO

MADRID. — El Gobierno concedió a los ancianos desvalidos una pensión de 320 pesetas mensuales. No es precisamente para echar carro. Pero resulta que hace más de medio año que los ancianos desvalidos no reciben la pensión. La queja ha aflorado a la prensa.

CABECILLA FAMOSO

MANILA. — A los 96 años ha fallecido en Manila el general Emilio Aguinaldo, que mandó las tropas que lucharon contra España por la independencia de Filipinas.

UN LLAMAMIENTO DE LOS SIDEROMETALURGICOS

PARIS, (OPE). — El corresponsal de « Le Figaro » en Madrid informa que se distribuye un llamamiento de la Federación Obrera Sidero-Metalúrgica destinado a reforzar la acción clandestina y en la que se condena a los sindicatos verticales. Los objetivos que propugna son :

- Creación de una alianza agrupando la C.N.T., la U.G.T. y las fuerzas demócrata-cristianas encargada de reconquistar progresivamente el dispositivo sindical existente. Su primera labor sería la recuperación de la libertad de asociación y propaganda.
- Expulsión de los patronos de los Sindicatos en los que nada tienen que hacer.
- Reconocimiento inmediato del derecho de huelga.
- Comenzar el proceso de liberación y de democratización de los Sindicatos por la vía de elecciones verdaderamente libres.

Y termina diciendo :

Cualquiera que sea el alcance real del documento, parece relativamente mesurado en la forma si no en el fondo, y sólidamente construido, y se cree sea obra de un grupo responsable.

ESTUDIANTES DETENIDOS

MADRID. — Antonio Martínez Figueredo y otros nueve estudiantes de las Facultades de Ciencias Físicas y Química de Madrid han sido detenidos acusados de ser autores de las inscripciones de propaganda de la F.U.D.E., sindicato clandestino de estudiantes demócratas, escritas en los muros de ambas facultades.

REGIONAL CATALANA

En vista de las muchas adhesiones recibidas nos cumple anticipar aviso de un Pleno regional celebradero en París en fecha próxima que oportunamente se anunciará junto con los asuntos precisos a resolver. Interesa grandemente que todos los compañeros de París y su región acudan personalmente o en grupos, quedándoles a los compañeros lejanos de este radio la facultad de contribuir por escrito dando su opinión para el mejor éxito del Pleno. No se olvide que la Regional Catalana, siempre de acuerdo con la Organización del exilio, puede impulsar notablemente el movimiento confederal y liberador de España.

Para adhesiones, preguntas y sugerencias, escríbese a Juan Ferrer, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X). Invitación extensiva a los compañeros de ultramar y resto de Europa.

FESTIVAL EN ST-ETIENNE

Organizado para el 1 de marzo, a las tres de la tarde, en la «Amicale Michelet», rue Passamentier. El Grupo Artístico «El Progreso» representa la comedia «Entre doctores», cubriéndose la segunda parte con una espléndida tanda de Variedades.

Por el carácter solidario de la fiesta, se espera nutrida concurrencia.

COMUNICADOS

F. L. DE OULLINS

Esta F. Local convoca reunión para el domingo 1 de marzo, a las nueve de la mañana en el local de costumbre.

F. L. DE DRANCY

Anuncia reunión general para el domingo 23 del corriente para informar sobre el Pleno. A las 10 de la mañana y en el lugar de la última asamblea celebrada.

F. L. DE THIAIS

Celebrará reunión general el domingo 23 del corriente en el local y hora de costumbre. Información del Pleno.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Convoca reunión para el próximo domingo, día 23, a las nueve y media de la mañana, en el lugar de costumbre.

Informe de los delegados al Pleno regional.

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS DETENIDOS

Suma anterior, 26.760,86 F.

París : Ariel, 10; R. Llop, 10; Cano, 10.

Total, 26.790,86 F.

F. L. DE PARIS

Convoca asamblea general para el día 23 de febrero, para dar cuenta del Pleno últimamente celebrado.

F. L. DE LA ROCHELLE

La Federación Local de La Rochelle convoca asamblea general para el domingo, 1 de marzo, a las nueve y media de la mañana, en lugar de costumbre.

Por los asuntos a tratar se encarece la asistencia de todos.

∴

La Federación Local de la Rochelle invita a los compañeros, simpatizantes y españoles en general, a que acudan, junto con sus familiares, a la *charla* que dará el compañero J. Sevilla bajo el sugestivo tema:

«Evolución y progreso de la filosofía. Su repercusión en lo humano y lo social».

La charla tendrá lugar el domingo, 23 de febrero, a las tres de la tarde, en el local social de los Sindicatos, rue Albert 1er, La Rochelle.

CONFERENCIA EN MONTPELLIER

El domingo 23 de febrero a las 9 y media de la mañana en el local de costumbre, tendrá lugar una conferencia a cargo del profesor José Luis Mayoral, de la Escuela Normal de Montpellier, que tratará sobre el tema : « Momento actual y porvenir político de España ».

Esperamos que los compañeros y españoles en general de la localidad, no dejarán de venir a escuchar, y a los cuales invitamos cordialmente.—*La Federación Local.*

CONFERENCIA EN BEZIERS

La F. L. de Béziers invita a toda la militancia de la localidad y limítrofes a asistir a la conferencia que dará con carácter orgánico en su local social, el compañero Antonio Alorda, con el tema « De la unidad confederal a una entente antifascista, pasando por la Alianza Sindical ». Se espera la presencia de numerosos compañeros.

CONFERENCIA EN BURDEOS

Siguiendo el ciclo de Conferencias organizado por la F. L. y Comisión de Relaciones de Burdeos, el domingo día 1 de marzo, a las 10 de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue Lalande, el compañero Ives Peyraut disertará sobre el tema : « Algunos aspectos de la obra de Lenin, como jefe del Gobierno».

No dudamos que por lo interesante del tema acudiréis a este acto.

Festival «Terra Lliure» en Toulouse

EL grupo escénico de « Terra Lliure » tiene a su activo una magnífica realización lírico-teatral : la presentación de la zarzuela de Serrano « Los Claveles ». Tuvo lugar los días 1 y 2 de febrero en su teatrito de la rue de la République en función de noche y tarde.

Antes de comentar los diversos aspectos de la referida representación, permítasenos un aplauso general al director de escena, al decorador y a la pianista, señora Ramis, así como a las simpáticas muchachas del coro. El espectador se da cuenta de la cantidad de esfuerzos, de buena voluntad y de espíritu de sacrificio que representa la puesta en escena de una obra lírica realizada por aficionados que deben sacrificar sus horas de descanso para los numerosos ensayos exigidos por una representación correcta.

El problema de « Los Claveles » es el de cuatro cantantes buenos : tenor, tiple, y tenor y tiple cómicos. Esto naturalmente, en cuanto a su aspecto lírico, puesto que los demás elementos son de comedia. Afortunadamente, « Terra Lliure » cuenta con estos puntales de base y así pudo meterse en marcha la popular obra del compositor valenciano.

El tenor Puig y la tiple Aida, interpretaron muy bien los célebres pasajes de « Los Claveles ». Puig, con su agradable voz de tenor varonil bien matizada, y Aida, deleitándonos con un caudal de voz de tiple de ópera y su arte escénico sobrio y justo. Los oímos después, en una segunda parte de variedades, en el duo de « La Dolorosa » (también de Serrano) y nos parecieron, los dos, mejores todavía, porque sus voces rinden mucho más en la zarzuela grande.

Tina Prat y Jesús García tuvieron a su cargo la parte cómico-musical de « Los Claveles ». La primera es una artista lírica con mucha práctica escénica y una voz de excelente tiple ligera. Y García, un joven aficionado de grandes posibilidades.

María Serra fue una « Señá Remedios » infatigable, y Parra y el veterano Rodón un « Evaristo » y « Bienvenido » graciosísimos. Dalia, Ponce, Sirés, C. Parra, Aurora y Acosta, completaron muy correctamente los papeles secundarios.

En una segunda parte de variedades musicales, Tina Prat nos cantó una «jota» llena de resonancias baturras; Aida, una Andalucía y un Tiribiri llenos de color y de sentimiento; la pareja de baile « Jesús y Aurora » nos ofrecieron una « Morisca » catalana viva y dinámica; Mari-José recitó el poema « Un duro al año » con gran emoción; María Rosa nos cantó dos canciones modernas francesas, interpretadas con arte y gusto; el Grupo de Ballets nos ofreció un par de bailes de excelente ejecución. Y para terminar, Pepe de Méjico, con su natural simpatía, guitarra bien templada y su excelente voz de barítono atenorado, regala al numeroso auditorio que llenaba la Sala, con dos tangos argentinos y otro de Carlos Gardel, cantados con su propia e insuperable maestría.

Y el público, como es natural, aplaudió con entusiasmo y se quedó con deseos de asistir de nuevo a una representación como ésta.

D. P.

NOTAS DE LECTURA

«El mito de la cruzada de Franco»

HAY libros que los encontramos por pura casualidad en los escaparates de una librería o en el anuncio de una casa editora y por su título o autor, nos sentimos atraídos por lo que consideramos casi como un descubrimiento. Pero éste no es el caso del libro que hoy nos ocupa. Hacía tiempo que sabíamos de su edición y por ende estábamos interesados en su lectura y nuestro interés no ha quedado defraudado.

En alguna parte del libro se escribe «que desea ser polémico o que entraña polémica». Ambas cosas son ciertas; sin embargo, libro crítico en sí, ya que a través de sus sucesivos capítulos va apareciendo con réplica argumentada del autor «los mitos del franquismo», es un libro que hoy por hoy no alcanzará ese precio, de libro polémico. Y decimos que no lo alcanzará por que la parte que podría echar su cuarto a espadas es justamente la que no *desea polemizar*. Los intelectuales que han apoyado a Franco en su «cruzada» son los que deberían desmenuzar y discutir a Southworth, pero no lo harán e incluso se comprometerán a lanzar, lo que es corriente en la España frailuna falangizante, infundios en una simple gacetilla de «Ya» o «Pueblo».

Hasta la fecha se ha escrito mucho —y mucho malo— sobre la guerra revolución del 1936-39, pero faltaba —como faltan otras muchas cosas en este orden— el libro de Herbert. Además de que está técnicamente bien construido, se ataca, basándose en documentos, a la polémica con afán de restablecer la verdad, sobre este negro cuarto de siglo de hegemonía franquista.

De interés bibliográfiico, pues con sus 1035 notas , más sus 22 páginas dedicadas a las obras citadas, constituye una excelente guía para introducirse a través de la selva de papel impreso dedicado a lo que no dudamos en calificar la más grande revolución por su sublimidad y la más grande catástrofe por el afincamiento del terrorismo gubernamental. España en su paradoja y España siempre mártir en sus moradores sigue siendo tema que Herbert no agota, pero que orienta y clarifica tanto al estudioso como al curioso.

Entre los tantos mitos que el autor hace trizas, están los operados por «el heroico Moscardó» y el asesinato del poeta García Lorca. De la muerte de este poeta, y de otros intelectuales como los Acín, Isaac Puente, Barriobero, Besteiro, e infinidad de nombres más, el régimen del *cristinísimo Franco* ha inventado una serie de «explicaciones» que pseudo-intelectuales— pese a sus títulos académicos— como Calvo Serer, Marrero y demás cohorte han recibido el «encargo» de hacerlas pasar por «verdades patrióticas». El autor del «mito de la cruzada de franco» se entretiene contrarrestándolas con todo lujo de detalles, de citas, de fechas ,de nombres, que de tener conciencia y decencia intelectual los Serer y los Marrero habrían de sentirse «apabullados». Pero no hay que temer que tal les acontezca son «caballeros» que no conocen el límite de la indecencia.

Pero volvamos al libro. En su prefacio el autor escribe: «En la vida intelectual española se manifiesta ahora una enfermedad nueva: la guerra civil y su historia. Esta historia que no atañe ya a los que lucharon por la República, que si cometieron errores ya los han confesado, muchas veces publicamente. Por el contrario, los franquistas han rehusado siempre enfrentarse con la verdad. La propaganda franquista, aparte su lado negativo —afirmaciones de que la matanza de Badajoz *no* tuvo lugar, que Guernica *no* fue bombardeada, que los franquistas *no* asesinaron a Lorca, etc.— tiene por base dos motivos: 1) que Franco se levantó para impedir una rebelión izquierdista-comunista; 2) que los asediados del Alcázar de Toledo escribieron una página de gloria para la historia de España. Creo que aporto en este libro las pruebas de que ambos mitos se fundan sólo en la mentira. Toda la trama de la sociedad intelectual franquista está tejida con estos hilos endebles de mentiras y verdades a medias sobre la guerra civil».

Y así es. Southworth demuestra con datos, repetimos, que el «alzamiento» tiene otras bases y no las elegidas. Pero como quiera que el franquismo ha hecho de ese mito una «cruzada» y si a ésta se le arranca el porqué de ella, queda solamente lo que miles de españoles calificamos a pie juntillas una cruzada de salvajes. Va en esa cruzada militando en espadanchines todo el lastre que ha impedido a España ser tierra generosa y próspera.

Hay un dicho español que para explicar que una cosa aún no está decidida, se dice «la pelota aún está en el tejado». Aplicado ese dicho a nuestro problema, la pelota aún está en el tejado...

Para terminar diremos que una mentira no puede sostenerse siempre y que acaba por desvanecerse. Todos los mitos creados por el franquismo alrededor de su «cruzada» el tiempo los va abatiendo. Y la juventud, verdadera promesa de España, al menos la de la generación del 36 —la que comenzó a vivir adultamente en esa época— esa comienza a dar frutos positivos constituyendo el verdadero problema de Franco.

ABEL PAZ

1) *«El mito de la Cruzada de Franco»* por Herbert R. Southworth. En venta en nuestro Servicio de Librería.

NOTAS

ADMINISTRATIVAS

Rogamos a los paqueteros y suscriptores que cuando efectúen un cambio de residencia nos lo comuniquen con anticipación, pues nos devuelven los periódicos con la mención : « N'habite pas à l'adresse indiquée », y no sabemos si esperar o retirar el envío.

∴

A los que se han atrasado en sus pagos y no han correspondido a nuestras reclamaciones, que se pongan al corriente y evitarán rehusar las publicaciones cuando la deuda es muy crecida, cosa nada lógica ni convincente.

∴

Los corresponsales y suscriptores que no hayan cumplimentado los envíos del año 63, que procuren saldar los abonos de dicho año.

∴

Piensen los amigos y suscriptores del extranjero que no han tenido nunca el más pequeño gesto para ayudar a las publicaciones que reciben, que éstas tienen gastos de edición que hay que satisfacer y que no disponen de otros recursos que los que recuperan de las tiradas. De no contribuir nos veremos obligados a retirar los envíos.

∴

Martínez Doroteo, Argelés. Recibido tu giro 52,50 fr. Pasan a boletos 12,50 fr.; con los 4,00 restantes pagas « C. S. » hasta el núm. 248. Restan 36 nos. Aclara o da conformidad.

José Rodríguez, Paissons (Hte-Marne). Recibido tu giro 16,00 fr. 1er stre 64 «CS» y «Umbral». Aclara sobre 4º tr. 63 que se tiene como pendiente.

Alcaide D. Brive (Corrèze). Recibido tu giro 66,00 fr. «Umbral» hasta 31-12-63. Para «CS» sólo llega hasta 30-9-62.

Pascual Cañabate, Frillan (Hautes-Pirennées). Recibido giro 20,00 fr. Llega hasta 30-6-64. El 2º stre. 63 está sin pagar. Aclara.

— Mateo Jové, Vierzon (Cher). Recibido giro 10 F. Pagas hasta el 31-12-1963.

— Gutiérrez Rives (Isère). Recibido giro 20 F. Pagas hasta el 31-12-63, no el que cursa. Aclara si hay otro giro.

— Hilario Margarita, Torino (Italia). Recibido giro 79 F. 24,25 francos pasan a pro-ancianos con los nombres que indicas. Del resto, a «C. S.» 37,50 y 17,25 «Umbral». Llega hasta 31-12-62 «C. S» y 30-6-62 «Umbral».

— Louzara, Steubenville (Ohio). Recibido giro 78,05 F. «C. S.» y «Umbral» 31-12-64. Avión.

RUEGO.—Para evitar complicaciones en las administraciones de Correos, rogamos a nuestros corresponsales no envíen giros a nombre de las publicaciones. Háganse a nombre de Soriano C C P, núm. 14 10 3 62, Paris, o de Roque Llop, C C P, número 13 50 7 56, Paris.

LECTORES Y AMIGOS DEL « C. S. »

Nuestro semanario ha corrido grave riesgo de desaparición por varias causas. Analizada la situación en medio competente, se ha decidido superar la situación moral y económica del «C. S.» contando con el esfuerzo y la comprensión de todos. «C. S.» es un baluarte confederal que no merece indiferencias de nadie y sí la estima de todo el mundo confederal, puesto que al mismo pertenece. ¡Aunemos, construyamos!

Difundir el semanario entre la emigración económica sin olvido de la emigración política. Aportar nuevos lectores.

Es lo que ardientemente espera,

La Redacción del «C. S.»

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Mes de febrero - Lista 1

Suma anterior, 104,60 F.

F. L. de Marsella: Meses de nov., dic. y enero, 124,85. *F. L. Sisteron,* 25. *Pierre-Benitez (Rhône):* Rafanell (Tarjetas E. C.), 5. *Roanne:* Antonio López, 10. *St-Etienne:* Vicente Moya. 5. *Royan (Chte.-Mme.) Sainte:* Bosque, J. Val, J. Floristán y Pierre Rousseau, 12. *Perpignan:* Moreno, 10; Salet, 10; Gil, 5; Bueno, 5. *Cougnaux:* Alberto Aguilar, 28. *Bordeaux:* Meléndez, 4,90; P. Alonso Tarjetas ed. E. C., 31. *Chartre:* Jacinto Gil, 25. *Lit Mixte:* Sevilla, 15. *París:* Francisco Isgleas de *Suresnes,* 10; una compañera, 10; Gual, 5; un compañero, 5; R. Vidal, 10; Fco. Cobo, 10; Producto venta turrones, 1.422,99.

Total, 1.893,34 F.

NOTA.—El donativo de 5 frs., aparecido a nombre de J. Floristán, La Rochelle, debe decir «Amis de SIA», de Royan.

PLAZA DE PLANCHISTA

Trabajo continuo en garaje de Choisy-le-Roi (Seine)

Jornal 4,60, en principio, a la hora. 48 horas seguras a la semana. Dirigirse a la imprenta del COMBAT SYNDICALISTE

Servicio de librería

	Frs.
«Revolución y Regresión», Rocker	18,00
«Sistema de las contradicciones económicas», Proudhon	15,00
«Nacionalismo y Cultura», Rocker	15,00
«La revolución desconocida», Voline	13,50
«La revolución desconocida», Voline (ed. francesa)	3,50
«Sakespeare», biografía por Landauer	17,50

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris, X. CCP Paris número 13 507 56.

B.D.I.C

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française ..... 5 F.
Version fco-espagnole .. 20 F.
★
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10e)
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

HALTE AUX MESURES PRO-FRANQUISTES

Francisco Abarca
ne peut être extradé

Le camarade Abarca, un jeune de 25 ans, épris de liberté, un adversaire de la dictature franquiste, se trouve dans les prisons belges depuis le 11 octobre 1963 attendant qu'il soit statué son sort. Pourquoi ? Parce que le gouvernement suisse a introduit une demande d'extradiction contre lui, l'accusant de menées antifranquistes dans son territoire. Concrétement il est soupçonné d'être un des auteurs du dépôt, au siège de la Compagnie Iberia à l'aérodrome de Cointrin-Genève, d'un colis incendiaire. Abarca nie toute participation dans cet attentat.

Toutes les conventions d'extradition stipulent l'exception politique et la loi belge du 15 août 1874, réglant cette matière, maintient en vigueur l'article 6 de la loi du 1er octobre 1833 sur les extraditions. Seule exception, la loi du 22 novembre 1856 exclut de la protection les auteurs d'attentats contre la vie des chefs d'Etats et des membres de leur famille.

Cette dernière réserve faite, la loi belge et le droit des gens interdisent donc formellement l'extradition pour des faits commis dans une intention politique. Or, l'acte qui est attribué au camarade Abarca est entouré d'un mobile indéniablement politique. L'exception qui exclut de cette protection aux auteurs des attentats contre la vie des chefs d'Etat et des membres de leur famille, ne peut pas, non plus, être invoqué en pareille circonstance. Le camarade Abarca ne peut donc, être extradé. Il doit être mis en liberté.

Dans le but d'alerter l'opinion et de faire la pression nécessaire, le Comité d'Action Contre le Neo-Colonialisme et le Fascisme, a convoqué une Conférence de Presse qui a eu lieu à Bruxelles le 28 janvier 1964. A cette Conférence ont été représentés les journaux suivants : « La Dernière Heure », « La Cité », « La Wallonie », « Associated Press », « Le Soir », « Le Peuple », « Pourquoi Pas ? », « Le Drapeau Rouge », « La Voix du Peuple », « Coup d'Œil », « Agence France Presse », « Informations », (correspondant à Paris), « Het Volk », « La Gauche », Conférences Debats et l'Institut National Radiodiffusion. Le cas du camarade Abarca a trouvé un echo très large dans tous les organes de diffusion précédemment cités.

L'action entamée pour empêcher l'extradition du camarade Abarca ne doit pas rester là. Les organisations et la presse des pays libres et démocratiques, tous les hommes de conscience libre doivent aussi participer à cette action en utilisant les moyens qu'ils estimeront plus utiles.

La Cour de Cassation doit se prononcer sur le cas du camarade Abarca le 19 février. L'avis du Ministre dans le cas où la décision de la Cour serait favorable à la demande du gouvernement suisse, interviendra en suite. L'opinion publique doit, au préalable, exercer la pression nécessaire pour inciter la Belgique à rester fidèle aux traditions libérales de son pays. Le gouvernement suisse ne saurait insister outre mesure pour obtenir l'extradition du camarade Abarca, d'autant plus que lui même est placé devant une autre demande d'extradition présentée par la France, demande d'extradition que le gouvernement suisse n'accordera certainement pas. Et comme, d'autre part, la libre et démocratique Belgique ne doit pas non plus donner un gage au franquisme, dernière survivance du fascisme en Europe, le camarade Abarca ne peut être extradé. L'opinion belge et l'opinion du monde libre ne pourraient pas l'admettre. Agir en faveur du camarade Abarca c'est défendre les droits de l'homme, le droit d'asile et la liberté.

Continuidad

HEMOS presenciado una nueva reunión mayor, aunque de radio geográfico limitado. Nuestra impresión no es desfavorable.

Favorable en más podrá serlo según el desarrollo, ópimo, que se imprima a la observancia de los acuerdos.

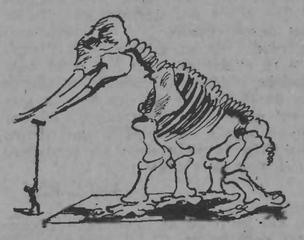
Hay una parte de la España joven (¡400.000 seres!) localizables en Francia y Alemania. Los de Francia están al alcance de nuestro contacto personal y de nuestras publicaciones, que, o sirven para ello o servirán para bien poca cosa. Los establecidos en Germania pueden ser contactados por compañeros allí radicados contando con el nexo propulsor del Núcleo confederal del Este. Es cuestión de inteligencia desperezada, de iniciativa emancipada del sueño; es asunto de observar a rajatabla un dictamen escueto, sustancioso, aprobado unánimemente por los reunidos. Sobada, pero siempre expresiva, lo es esa verdad popular de que el movimiento se demuestra andando. Y conste aún esotro: A camarón que se duerme la corriente se lo lleva. Y así por el mismo clásico estilo.

Otro punto neurálgico, éste referente a proselitismo, tuvo la desgracia de chocar con el tabique de las competencias. ¿Qué importa el nombre cuando la importancia ha de radicar en la obra? Si algo establecido existe, no suficientemente amplio, no satisfactoriamente definido, no comprendiendo el anhelo de todos los compañeros, ¿tanto ha de costar reconvertir, aunar, ampliar, tratándose de una obra mayúscula a cristalizar de la cual podría depender el porvenir de las ideas y de la Confederación Nacional del Trabajo? En nuestro interior confederal la imagen de un pasillo de hotel con tantas puertas con llaves exclusivas, es inconcebible. En la C.N.T. se va a lo común a todos, y es con esta esperanza que nos atendemos a una reacción del buen sentido pese al atasco aparente del asunto.

En otros aspectos, la gestión del comicio resultó asimismo laboriosa, De diferentes ángulos partieron razones enterizas, verdades exactas y de emisión necesaria. Mútuamente podemos agradecernos el todo dicho y aceptarlo para un posible provecho. La verdad, como si confederalmente la tuviéramos partida en dos mitades que, juntos, podremos restablecer entera, no olvidando jamás que 1964 no puede seguir la traza de 1945 so pena de abocarnos al fracaso exterior comprometiendo la posibilidad renacentista confederal del interior hispano.

Por historia, modernidad de concepciones y dinamismo propio, tenemos enfrente un caudal de posibilidades, cumpliendo, en este momento crítico, a nosotros saber aprovecharlas.

Nunca el espíritu realizador y de compañerismo, ha sido tan imperioso como hoy desarrollarlo.



La gran novedad del reformismo

TRASTIENDAS

por MASTIENO

CORDIALES

EL hombre moderno se va disparado en disparatadas conmociones. La «escogida senda» del abuelo Luis de León se ha perdido en las encrucijadas de la Civilización.

No es en balde que tenemos el automatismo que conduce al «robot» Hablemos el buen romance, pues digamos automatización en lugar de «automación».

Cuando sabemos que hay cerebros electrónicos, pensamos en ese «dejos de nosotros la funesta mania del pensar» grabado en la vieja Universidad española.

Eso dista lo suyo de la *religión* griega: «Saber mucho para amar mejor».

Las enseñanzas nada sirven a los *apostólicos, redentores, mesianistas* de nuestra Historia. Ignoran nuestros tradicionalistas la tradición misma de artes y letras. Un «integrista», requeté o falangista del yugo y las flechas de los Reyes Católicos no quiere saber del tesoro intelectual que nos legaron los semitas. ¿Qué más si hasta aborrecen a los místicos que «toparon» con la Inquisición por querer conciliar Razón y Fe?

Tales escolastas se ciegan ante el «faro» de Alejandria, Bizancio, Grecia, Roma, la España árabe. Desprecian a Platón, Aristóteles, los Siete Sabios, Maimónides, Avicena, Averroes, la poesía popular primitiva, las Nueve Musas. Bástales la «Ciudad de Dios» —de un estrecho agustinismo— y los berridos de la «Summa Theologica» del de Aquino, que para eso es el Principe de las Escuelas Pias...

Mientras Boulogne honra a Maimónides con un Instituto Lingüistico para estudio del Antiguo Testamento y de la antigua literatura idiomática, ¿qué hacen los cordobeses para honrar al insigne cordobés y su obra la «Guia de los Descarriados»? ¿Qué se hace en honor del grave Averroes, cuyo libro «Armonia entre la Ciencia y la Religión» es un portento de sabia tolerancia, sumo arte y humanismo? Después de Colón, nadie ha vuelto a sentir por el sabio la admiración que merece.

Ahí le duele... Porque aquella época colombiana fue el final de la cultura oriental en España, de variedades políticas regionales, de convivencias públicas múltiples, de respetos y armonías étnicas en suelo patrio. Vino en seguida la centralización mesetera con todas sus imposiciones religiosas, idiomáticas, administrativas, geográficas, inquisitoriales. El Santo Oficio dispersó la natural diáspora hispánica, obligando, aherrojando, torturando, quemando, expulsando en novisimos éxodos bíblicos.

Oigamos a López de Ayala, que fue gran personaje: «Mas era codicia de robar, que devoción, las guerras y expulsiones de judíos y árabes por los cristianos.»

Nada queda de la cultura hispanolatina, hispanovisigoda e hispanomusulmana. Nada se respeta de la literatura clásica española. Porque si despreciase lo del «moro» y «judío», igualmente se olvidan «Las Partidas», «El Septenario», «Cantigas», «Querellas», «Serranias» y «General Histórica Universal» de Alfonso X.

Escuchemos al Rey-Sabio: «Libertad es poderío que a todo home naturalmente de facer lo que quisiere, sólo que fuerza o derecho de ley o de fuero non gelo embargue.»

¿Embargue? Bueno. ¿Verdad que no está mal para un vástago del Fernando el Santo que tostaba españoles?

Barriobero defendia causas «criminales» con impresionantes alegatos del Fuero Juzgo y «Liber Liberum» godo. ¿Por qué se dejó a don Eduardo en manos de estos católicos, apostólicos, romanos falangistas o jaimistas que le fusilaron?

La Historia empieza en la Reconquista... Desde Covadonga, nobleza y clero reciben el botín de los reinos, señoríos y posesiones territoriales. Ordenes religiosas, militares, civiles como la Mesta se hacen dueñas de cuantos bienes forestales, agropecuarios, inmuebles, urbanos, comerciales, industriales pertenecian a los municipios o las grandes Confederaciones de gremios artesanales.

Ahí comienza y se extiende la propiedad privada de la tierra, los oficios y artes, hasta el término de la Reconquista por la llamada unidad nacional, durando ocho siglos. Mendizábal agravó el latifundio y mercantilismo con la desamortización que entregaba patentes de corso a los terratenientes y capitanes de industria.

El caciquismo es la expresión inmediata de ese jirón de la Historia. La palabra cacique es india e indica señor de vasallos. El Diccionario de la Lengua define: «Personas principales de un pueblo, que ejercen excesiva influencia en asuntos politicos y administrativos.»

Ya tenemos «caciquismo» incorporado a la Gramática Española. ¿Por quién? Por los Pizarro, Pinzones, Colones, Hernán Cortés y El Cano... ¡Los «indianos» de la circunnavegación!

Las crónicas de nuestros caciques no tienen fin. Bástenos Romero Robledo, Bugallal, La Cierva. Se alude a don Juan con esta humorada: «Mata al rey y vete a Murcia.»

Don Rafael Salillas trasfunde cacique y hampa. Por que hay un hampa política atroz de bárbara. Bandas y bandos corean al «señor de vasallos», llegándose a crimenes para perpetuar su omnipotencia. La banda o el bando eliminan todos los inconvenientes por la fuerza bruta o el asesinato.

Teocracia y aristocracia fueron suplantadas por esta fenomenologia *democrática* del caciquismo en la «base» local, comarcal, provincial, etc. Los siglos XIX y XX presencian la hipertrofia del autoritarismo constitucional, acumulando en un señor de vasallos las más nefastas prerrogativas.

¡Cuántas veces el gobierno y la sociedad no han estado al capricho del cacique y sus pistoleros o «coreastas»! Leyes o códigos de moral son letra muerta para ellos. Ya calificó Gonzalo de Reparaz a todo eso de «papel mojado».

La novela picaresca del siglo XVII abunda en tipos caciquiles y vasallistas... El «buen vivir» es la extravagancia licenciosa, pecadora, delictiva, dolosa, criminal de prohombres y personajillos muy «vivos» y demasiado «listos».

De semejante Edad de Oro para nuestra literatura y poesia nos vienen «dichos» dignos del Refranero Castellano: «La ley del encaje», «donde hay patrón, no manda marinero», «más vale pájaro en mano, que cientos volando», «dame pan y dime tonto», «tripas llevan piernas», «con pan y con vino, bien se anda el camino», etc.

En métrica se decia también la picardia de aquel mundo oficial:

Dinero, haces cuanto quiero,
ablanda al juez más severo.

En el «Tenorio», de José Zorrilla, Don Juan — arquetipo español — exclama:

¿Quién abrirá ese castillo?
¡Este bolsillo!

Contra tales daguerreotipos del oscuro «bon plaisir», Ramón Acin se desgañitaba extendiendo el «cacicato» al maestrillo de escuela, curita, sargento de la Guardia Civil, patrono rapaz, juez prevaricador, guindilla o matón de cada localidad, formando «reuniones respetables» muy terribles...

No ha desaparecido ese «indino» cacicato. Lo tenemos en la raiz y en la cúspide del régimen actual. Corregido, aumentado y multiplicado. Cuando se pavonea el «diálogo de las pistolas» y de «echar los boinas rojas a la calle» del conflicto incivil, el indianismo es más temible aún.

Daño atroz ese engolfamiento de ambiciones absolutas en luchas temporales que malogran nuestro destino. Tiempo perdido, malgastado, estéril, dañino. Proyectos retrasados y baldíos. Planes por hacer. Un caos que clama por el concierto de las inteligencias y voluntades en obra salvadora.

(Pasa a la página 2.)

DISCOS

Me da idea de que, exiliado, uno no muere : se esfuma, se diluye, se evapora, desaparece, cualquier cosa, pero no muere. Morir propiamente es cosa que debe hacerse en España.

Ahora le ha tocado el turno de irse al veterano Agustin Broto, amistad mia contraida en 1915 en complicidad con Benjamin Pascual, Nicolás Barrabés, Antonio Trullol, José Venuti y otros. Página aquella, rebosando primavera, que hay que doblar definitivamente.

Broto era hombre fornido, brusco, y no obstante, capaz de estima. Para la lucha, excelentísimo. En aquel tiempo el albañil solia ser enemigo del peón, y yo he visto al temible Agustin subir al andamio, no para servir a albañiles, sino para arrojarlos al vacío de puro insoportables. Con sabio oportunismo, aquellos peonófobos atemperaron.

Con Broto se iba a lo que fuera. Era de Graus, igual que Barrabés el calmo, Gaspar Alós el que sería víctima de las bandas del « Libre », Angel Samblancat el fogoso, Domingo Salvador el bombardeador del Liceo de Barcelona, y José Castro, el primer guardia civil que penetró en el coliseo de las Ramblas una vez cometido el desaguisado.

Broto estimaba el Ampurdán, seguro que por la escorxa, y creo que por el contrabando. Cuando en 1939 penetramos en Argelés en derrotados, nos ilustró que el país era ventoso por fortuna; de lo contrario, el frío helaría los frutales apoyándose en las humedades.

En Barcelona el formidable Agustín se indispuso con el inefable Barthe (Barrabés) por un asuntillo de hembra. Y ambos han desaparecido (iba a anotar: muerto*) sin más cruce de palabras, ¡a la distancia de 40 años! ¡Aragoneses! Y yo, que encontraba uno de ellos en Aymare y escribia al otro a Port da Bouch, recogia el sentimiento intimo de ambos, que asi a decir venian : « Y qué, ¿al menos tiene salud, ése? ¿Sabes si le falta algo?» Delito de ternura del cual acuso implacablemente a ambos; a ambos aragoneses, tan opuestos y coincidentes.*

Broto quiso fusilar a nuestro Zurita Cervelló en Calella por haberlo interpretado facha. Pirrado por el arte, a Zurita le dio por visitar ermitas y templos desvencijados rebuscando pinturas y tallas notables, pasión que el fortísimo grausense no comprendia. Zurita evacuó Calella como pudo, y antes de emigrar a la Nada aún se le reflejaba el «gorila con mauser» que en 1936 imperaba en aquel remanso de la costa catalana.

En Gordón, Broto cuidaba el jardín de un Instituto para muchachas, de las que era querido. La gerencia lo distinguía dejándole a sus anchas; más él se me quejó de esa « indiferencia», queriendo marcharse. ¡Ah!, pero si los gerentes le van con recomendaciones, seguro que los saca Instituto afuera con el azadón en alto.

Estoy convencido de que cerró ojos al mundo no pensando nada bien de los enemigos de la anarquía. Porque Broto seguía siendo de éstos, a pesar de sus setenta y pico de años.

¡Jóvenes hasta lo imposible, querido Agustinazo!

DISCOBOLO

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

OTRO REY EN PERSPECTIVA

SE abre de nuevo en España el periodo de rivalidades en vistas a la sucesión de Franco. Una ocasión más para que éste distribuya promesas y se prestigie. El anunciado noviazgo de Don Hugo-Carlos de Borbón-Parma con la princesa Irene de Holanda, reedita las esperanzas de los monárquicos, ya puestos en vilo cuando Juan Carlos se casó con Sofía de Grecia. La ocasión era entonces oportunisima y no se escatimaron escarceos y peticiones en favor de la pareja. Las huelgas masivas de todo el Norte de España, ligeramente extendidas a Cataluña, se utilizaron como medio de presión para convencer a Franco acerca de la oportunidad de un «renegamiento» en los estrados del Poder. Juan Carlos y Sofía fueron a visitar al Papa y al mismo tiempo la alta Curia española ejercia sus maniobras. ¿Cabía recordar que de cierto Obispado se lanzó un manifiesto favorable a las huelgas?... Al propio tiempo, una campaña de prensa cacareaba en pro de una «oportuna sucesión».

Franco no cedió y fueron los «curillas» los que pagaron los platos rotos. No sufrieron ni de lejos las inclemencias y las persecuciones que se infligió a los huelguistas legitimos. Pero la Iglesia se marcó un punto, aparentando su simpatia con las reivindicaciones obreras. Sigue marcando puntos al alimentar algo asi como un movimiento de renovación liberal, dispuesto a coger al vuelo la herencia del franquismo.

Se habló entonces de los diferentes candidatos al trono de España. Y fue el propio Franco quien ladinamente lanzó al ruedo el nombre de Hugo-Carlos, sin enfrentarse radicalmente con los defensores de Juan Carlos, hijo de Don Juan y nieto de Alfonso XIII. En el ruedo de candidatos hay otro Alfonso, también del número 13, hijo de Don Jaime, duque de Segovia. Y según se afirma, consta aún un grupo carlista que discrepa con Don Jaime, con Don Juan y con sus hijos. Se autotitulan «Regencia de Estella» y se hallan a la pesca de candidato.

En favor de Franco abundaron siempre las discrepancias de la oposición y la de las fracciones que, sin ser opositores frontales, aspiran a la sucesión. Este es el secreto de su triunfo y la razón fundamental de su prestigio. Todos se odian entre si y cada una de las fracciones acepta con un placer masoquista que Franco se mantenga en el poder a condición de que impida que una de ellas —una sola— se haga dueña de la partida. No otra fue la razón y el secreto de la reunión de Munich. Las pruebas son resultancia del tiempo transcurrido. De entonces a hoy todo se halla en el mismo punto.

FALANGE ENTRA EN JUEGO

Difícil es saber si el hecho corresponde a una nueva «raposeria» del Caudillo. De todas formas, la actitud de Falange es sintomática a causa de su inopinada conversión a una causa hasta ahora repudiada. ¿Desde cuándo se ha visto a Falange inclinada hacia la monarquía...? *Arriba*, en su número del 11 de los corrientes, toma parte en la disputa, contradiciendo al «A B C», partidario del pretendiente Juan Carlos y asumiendo la defensa de Hugo-Carlos, en quien personifica al pretendiente legitimo del trono, acordándole el titulo de Alteza Real. Es sabido que Hugo Carlos nació en Paris, en 1930. Posee la nacionalidad francesa y es capitán de reserva del Ejército francés. La Monarquía es una institución internacionalista de hecho, no de formula...

Por una vez requetés, carlistas y falangistas apoyan un mismo candidato, en oposición a una porción monárquica debilitada y disminuida. ¿Se pondrán de acuerdo Gil Robles, Ridruejo y todas las fuerzas conservadoras, para ejercer una presión decisiva tendiente a convencer a Franco? Se ha producido una maniobra de alto estilo favorable a la evolución de una corriente de simpatía en todos los medios católicos internacionales. Sin duda alguna la Iglesia apoyará la candidatura. Falta saber si los grupos parlamentarios del interior y del exilio dan su aprobación, con el correspondiente compromiso —ya elaborado en Munich— de evitar todo conato de movimiento popular. La fórmula adelantada por Gil Robles, que consistía en algo asi como un plebiscito de garantia al acto de sucesión, hallaría el consenso de todas las fuerzas políticas aspirantes al uso del poder. En tal caso, Franco entregaria su cetro con todos los honores, en una simbólica reconstitución unitaria de «toda la familia española», rendida a sus pies.

POR SI ACASO SALTA LA LIEBRE

Puede que —en este aspecto— tenga razón Peirats. En éste y en muchos más. No es ésta la única solución que se perfila en vistas al futuro español y a la liquidación pacifica del agudo problema de la sucesión. Un día u otro la cosa puede presentarse seriamente y tal vez a la imprevista. El hecho de que desde veinticinco años nos hallemos al acecho no garantiza el que cojamos la liebre al vuelo. No hemos quedado atrás en el intento de cogerla en su propia madriguera y en él hemos perdido cartuchos y cazadores. Nunca nos falló la esperanza y menos la confianza en nuestras propias fuerzas, aunque al correr de los años éstas hayan ido descrediendo.

Lo que importa —en éste y en todos los momentos— es permanecer en actitud de alerta, dispuestos a enfrentarnos con el adversario, dispuestos también a reconquistar nuestra plaza, en una España próxima, tal vez asequible. Dispuestos —sobre todas las cosas— a recordar y no olvidar que lo que ayer fuimos, no se debió a razón fortuita. Se debió a ciertas normas, a ciertos principios, a cierta conducta, a cierta línea de actuación que nos caracterizó ostensiblemente ante el resto de la familia española. *Es lo que no debemos olvidar en posible y próxima situación crucial.*

Depende de ello —*solamente de ello*— el porvenir de nuestra C.N.T., de todo nuestro movimiento. No nos asusta el pensar que nos encontramos *solos* frente al conglomerado de aspirantes al poder. Si lo olvidamos se nos escapará —de verdad— la liebre. Irremisiblemente.

Trozos de nuestro camino

Algunos ni siquiera saben por lo qué se esfuerzan. ¿Cuantos descontentadizos podrian dar buena razón de su descontento? Conocen que están descontentos y dicen que son infelices. Algunos revuelven cielo y tierra tratando de descubrir lo indescubrible, lo que es resultado de una obra meritoria y por consiguiente no cabe obtener hasta luego de cumplida la obra.

Andamos a codazos por los caminos de la vida y nos esforzamos frenéticamente en adquirir lo que a nuestro entender nos ha de dar la dicha ; pero en el momento en que lo poseemos se desvanece el encanto de que nuestra ilusión lo revistiera.

Una vez conseguido lo deseado, vemos que no nos proporciona la satisfacción prometida y brota un nuevo deseo cuyo cumplimiento nos vuelve a desilusionar. No llena el vacío de nuestro corazón. Siempre hay un ansia tras otra que jamás logramos satisfacer. «Pués si nunca hemos de realizar cumplidamente nuestros anhelos ni colmar nuestros deseos que atropelladamente se engendran unos a otros en inacabable serie, ¿a qué luchar por el ideal? ¿a qué el esfuerzo por realizarlo si logrado nos ha de desilusionar?.

Responderemos que el descontento y la incesante reavivación del deseo provienen de la vaculdad de los bienes materiales cuando no van acompañados de la intensa dicha que precisamente dimana de los esfuerzos y sacrificios sobrellevados por la realización del ideal. Desde luego que vivimos y actuamos en un mundo material, hemos de sentir forzosamente necesidades materiales y deber nuestro es satisfacerlas.

Por mucho que atesoremos en el orden material no saciarán las riquezas de por si al hombre del corazón. Muchas cosas hay indispensables a la dicha de la vida inaccesibles al dinero, entre ellas la salud, que cuando de veras se pierde no se recobra jamás. Las riquezas materiales son como los refrescos, como los helados y limonadas que tomamos en el verano para calmar la sed, que volvemos a sentir poco después porque sólo se apaga con agua pura, fresca y clara. Todos los substitutos de este precioso y menospreciado liquido, serán inútiles para el sediento.

La dicha interna es consecuencia de nuestros pensamientos y acciones. Hemos de libar la dicha como la abeja liba las flores. La abeja no encuentra ya elaborada la miel, sino que ha de elaborarla con su esfuerzo tras reunir un poco del néctar de cada flor en que liba. Así nosotros no encontramos en parte alguna la dicha elaborada, y como la abeja hemos de ir libándola poco a poco en las vicisitudes y eventualidades de la vida cotidiana.

PEREZ GUZMAN

«QUINET»

«Quinet», tomo I.
«Tipos Españoles», tomo II.
10,00 francos los 2 volúmenes.

Gotas de miel y ajenjo

Dialogar es caracteristica del anarquista. Buscar realidad de contacto personal para conversar. Y dialógar, por escrito, con los distantes. Buscar la relación para lo oral y lo escrito. Grato el tener con quien hablar y a quien escribir.

⁂

Hablamos en el trabajo de problemas familiares y más del deporte y la política que de la ciencia, técnica, arte y cultura. Más de lo pueril y banal que de los valores de la organización y lucha como trabajadores.

⁂

Escribiendo es distinto. Tocamos problemas sociales con preferencia. En el taller nuestra charla es limitada. Escribiendo vamos no solamente al hoy, sino que nos acercamos con el pensamiento al mundo del mañana.

⁂

Temas económicos, científicos, artísticos, educacionales. Perspectivas de lo individual y social. Las perspectivas idealistas, sin propiedad ni Estado, son preferentes casi siempre.

⁂

Van y vienen nuestras letras. Se denuncia lo irracional del ocioso y su enfermedad tipica : la codicia. Vivir sin trabajar, indolencia de 24 horas en 24 es delincuencia. Y lo es también obligar a que muchos trabajen en beneficio de pocos, de lo que no son responsables los trabajadores, obligados por los codiciosos del sistema social bajo imperativos vitales, alquilados sus brazos y su inteligencia a sus enemigos. Pero, sin estar obligados, son serviles en politica, gentes de clubes y rebaños en las urnas, y, eso si es derrotismo y traición a su propia causa.

⁂

Dialogando, fraternizamos. Hay estímulos y se conciertan afinidades. Hermandades, Anarquistas, el hombre libre. Pero que lucha y siembra conceptos, para una convivencia social de hombres libres. Colaboración, solidaridad en una sociedad sin mandatos, sin compulsión por hambre ni por violencia organizada, sin cuarteles y sin cárceles.

⁂

Tierra, como el sol y el aire; para el vivir de todos. Sin alambradas, ni muros, abierta al trabajo cooperativo. Ideal cósmico : Tierra y Trabajo en beneficio de todos. Actividades individuales para realizaciones sociales, de beneficios comunes. A todos según sus necesidades. Cada uno según sus posibilidades de pensamiento y acción.

⁂

El anarquista es activista. Voluntariamente integra un movimiento creador-propulsor de innovaciones.

J. TATO LORENZO

MAURICIO CRANSTON

UN DEBATE IMAGINARIO

ENTRE

Carlos Marx y Miguel Bakunin

Ediciones «UMBRAL»

Precio, 1 franco.

GFP 3428

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

36e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 286 — Version française 0 10 francs — Version espagnole 0 40 francs — 27 Février 1964

LA REGION DE NANTES à la croisée des chemins

ON ne peut pas dire que la manifestation qui s'est déroulée à Nantes le 19 février aura trouvé dans la presse à grand tirage l'écho qu'elle méritait ; aussi n'était-il pas rare, le lendemain, de rencontrer des travailleurs ignorants de cette nouvelle protestation de la population nantaise et nazairienne.

Et pourtant, « Le Figaro » du 20 février titrait la note suivante : « 60.000 personnes manifestent à Nantes contre le chômage et pour le développement industriel de la Loire-Atlantique. »

« Le Monde » évaluait à 70.000 le nombre des manifestants.

Soixante-dix mille personnes, ça fait tout de même du bruit et une information détaillée sur le déroulement de cette protestation aurait dû primer, dans tous les quotidiens, sur le voyage en France du président Segni et les vacances de neige de la princesse Irène des Pays-Bas.

On cherche à tout prix à cacher au peuple l'inquiétude croissante qui règne dans la Loire-Atlantique depuis quelques mois ; mais les motifs sont trop sérieux pour y parvenir.

Quand toute activité cesse dans une ville comme Nantes, que tout trafic est interrompu, sans un autobus dans les rues, sans un seul magasin ouvert, et quand tous les ouvriers des bureaux administratifs ou privés, des usines, des établissements scolaires, etc., désertent ensemble leur tâche quotidienne, c'est que les causes qui les poussent à se rassembler dans un même élan d'indignation, sont assez profondes. A vrai dire, le malaise social souligné par cette manifestation des habitants de la Loire-Atlantique n'est malheureusement pas un cas local.

Si les grands centres industriels et en particulier la région parisienne ont été jusqu'à présent préservés du chômage, par contre les régions essentiellement agricoles, et c'est le cas pour tout le Midi de la France, sont en butte depuis un certain temps à des difficultés économiques incontestables.

Ces difficultés ont provoqué un exode ininterrompu de toute une génération de jeunes qui ont abandonné les champs pour l'usine ou l'atelier.

Ça n'était peut-être pas la bonne solution mais ça semblait bien la meilleure.

En réalité, les jeunes travailleurs qui ont quitté la campagne pour la ville, plutôt que de s'attaquer sur place à la cause initiale de leur situation de déshérités, n'ont fait que reculer pour mieux sauter.

Le système capitaliste, débordé par l'évolution de la technique, n'est plus en mesure de maintenir l'équilibre de l'économie du pays. Il est tenu à la fois d'intensifier la production avec le minimum de frais pour faire face à la concurrence et d'augmenter le pouvoir d'achat de la grosse masse de consommateurs que sont les travailleurs. Il y a, bien sûr, incompatibilité agravée par le désir constant et humain qu'éprouvent les individus de jouir toujours un peu plus des bienfaits offerts par la science moderne.

Les soixante-dix mille manifestants de Nantes, en rappelant les immenses besoins, pour leur région, d'investissements publics, d'équipements sociaux et de formations scolaires et profesionnelles, se sont placés à la croisée des chemins. Doivent-ils attendre l'appui des représentants de « l'ordre actuel » ?...

Demander à l'Etat de déhabiller Paul pour habiller Pierre ne résoudra pas le problème de la récession. Il se peut que dans l'immédiat nos gouvernants essaient de réduire l'hémorragie dans la Loire-Atlantique mais le mal ne peut qu'empirer et ne manquera pas de se manifester en d'autres lieux.

L'économie d'un peuple ne peut plus être confiée à une simple poignée d'individus quels qu'ils soient ; il faut que tout un chacun y apporte sa contribution. Nous avons atteint le stade d'une économie dirigée par la base pour la satisfaction des besoins de tous et c'est l'anarcho-syndicalisme, le syndicalisme fédéraliste qui devra orienter les masses ouvrières vers cette nouvelle économie, cette nouvelle société égalitaire.

De la conjuration à la révolution

Au XIIe siècle, quand les habitants des communes décidèrent de se libérer du joug des seigneurs, ils commencèrent par conclure un pacte de solidarité, entre tous, pour fonder des cités révoltées, capables de faire front à la force du seigneur, ce fut la « conjuration » des communes.

Ce pacte considérait comme possession commune tout l'héritage du passé. Véritable pacte de solidarité, vivres, habitations, réserves, machines, outillages, tout était mis en commun pour l'usage de la production, afin d'assurer la vie de tous et pouvoir lutter contre les seigneurs, sans craindre ni privations, ni famine.

La révolution libertaire ne possède sa chance de succès que si ses partisans savent faire preuve de prévoyance, d'initiaive et de solidarité. Toute l'éducation de la population ayant été faite dans une voie absolument opposée à celle de la liberté, la servitude à l'Etat étant considérée comme naturelle ; faire admettre à l'individu la préparation de la défense contre l'Etat, la constitution de communes libres, vivant dans la mesure du possible en marge de l'Etat, devient l'objectif à développer auprès de tous les hommes qui aspirent à la liberté.

Mais il est nécessaire de préciser que si la préparation de la révolution peut être considérée, quelques années après la constitution de ses premières communautés libres, comme une force, la création des premières communautés et la sélection des individus les composant, représentent, soit la garantie du succès, soit la certitude d'une dictature. C'est, en définitive, de la qualité des membres des premières communautés, que dépend le sort de la révolution.

Dans cette œuvre, les individus composant les premières communautés, doivent faire preuve d'une foi sincère en la révolution, afin que leur exemple entraine les masses populaires qui posséderont déjà l'exemple de leurs aînés. Le problème est immense, il ne faut pas chercher à en masquer les difficultés, mais, tout au contraire, à le présenter en toute franchise ; c'est en le concevant, dans toute son importance, que l'on trouvera les forces nécessaires de vaincre. Il ne s'agit pas de se trouver devant une fraction de population qui espère la liberté, qui est prête à se sacrifier pour elle, et de trébucher sur des obstacles imprévus, parce que les militants des premières communautés de la révolution, auront été incapables de prévoir le développement de toutes les difficultés.

La révolution libertaire doit se réaliser avec un minimum de violence ; si elle échoue, les responsables deviennent aussi coupables que les malfaiteurs qui dirigent et profitent des peuples. Il serait affligeant que les travailleurs s'illusionnent sur les difficultés que rencontreront les premières communautés, et il serait regrettable que des camarades sincères s'engagent dans une communauté, s'ils ne possèdent, en eux, le désir sincère de la liberté à conquérir pour eux et pour tous.

C'est par une conjuration, contre tous les maitres, que les exploités du XIIe siècle acquirent plus de liberté, c'est parce qu'ils avaient assuré les arrières que leur lutte portait fruit. Dans la révolution de demain, chaque communauté devra constituer les réserves nécessaires pour mener à bien toute nouvelle progression possible, chaque fois qu'elle entendra apporter son concours fraternel à une agglomération d'hommes désirant conquérir la liberté.

La nécessité de cette prévoyance ne doit pas être la décision d'un chef, mais la volonté de tous les membres de chaque communauté, s'engageant dans le combat de la révolution.

Ce qui assure et fait encore la force du capitalisme, c'est que, par son système, il est et demeure le maitre de la production et de la distribution pour la consommation et, qu'à ce titre, il pense pouvoir tenir le travailleur sous son régime seignerial ; ce qui demeure valable, tant que les exploités ne réalisent pas que tous les biens consommables cumulés, sont les biens de tous.

Il est absurde de prétendre ce que pourront être les mouvements populaires d'une révolution. Nous ne pensons pas engager le combat de la révolution en escomptant le soulèvement général et immédiat de la population, mais en gagnant, homme par homme, en profondeur, toutes les couches des travailleurs, la seule classe indispensable à la société. Notre rôle est d'amener le travailleur à une révolution totale le libérant du joug de l'Etat. C'est cela la révolution libertaire, la seule qui puisse apporter à l'homme la liberté.— « *Or, nous pensons que, dans une révolution, l'action anarchiste, sera d'autant plus forte que nos idées se seront davantage propagées ; qu'elles auront été comprises, bien élucidées, complètement débarrassées de tout le fatras de préjugés que nous ont laissé l'habitude, l'hérédité et l'éducation. Ce que nous cherchons donc, avant tout, c'est à préciser les idées, à les répandre, à grouper des camarades conscients, évitant toute concession qui pourrait voiler un coin de notre idéal, ne voulant pas sous prétexte d'augmenter notre nombre, accepter aucune alliance, aucune compromission qui, à un moment donné, pourrait devenir une entrave, ou laisser planer un doute sur ce que nous voulons.* » (Jean Grave.)

René VILLARD

Palais de la Mutualité

24, rue St, Victor- Paris (V)
(Métro: Maubert-Mutualité)

Grand gala artistique

organisé par la C.N.T.F. au profit de ses œuvres sociales

Dimanche 19 AVRIL 1964

à 14 h. 30

avec la participation de nombreux artistes, parmi lesquels figure le prestigieux chanteur franco-espagnol

CARLOS MENDIA

QUI PRESENTERA LE SPECTACLE

RETENEZ VOS PLACES
24, rue Ste-Marthe et 39, rue de la Tour d'Auvergne

Regards sur le monde

MOSCOU

Selon la tactique de flux et de reflux chère aux bolchevistes

Après avoir encouragé la réussite du Concile et le rapprochement avec le Vatican et l'Eglise (les bolchos français s'en donnent à cœur joie), Moscou reprend sa campagne anti-religieuse.

A cette occasion, le cosmonaute Titov a déclaré : « Lorsqu'on s'enfonce de plus en plus profondément dans les profondeurs de l'espace, on acquiert la conviction absolue qu'il n'y a place pour Dieu ni sur la terre, ni dans le ciel.

Il nous faut développer cette idée, et c'est pourquoi, nous, cosmonautes, avons décidé de prendre cette affaire au sérieux. »

Tant mieux, et pour une fois nous sommes d'accord.

BELGIQUE

Les trafiquants de la santé

La grève des médecins belges (1) est caractéristique de la dégradation d'une profession qui a cessé d'être une « mission humanitaire » pour devenir un commerce lucratif, une honteuse spéculation sur la santé.

Les médecins belges — leurs émules en France sont du même calibre — se sont révoltés contre les mutuelles qui ne remboursent plus depuis le 1er janvier les visites médicales pour lesquelles les malades ne peuvent pas produire, au moins, une preuve de paiement. Cette preuve, la plupart des médecins refusent de la donner afin de ne pas rendre officiel le taux abusif de leurs honoraires.

Leurs Etats généraux déclarent vouloir ainsi sauver la morale professionnelle, l'avenir scientifique de la médecine et les intérêts essentiels de leurs malades !...

Or, cette grève démontre que leur morale : c'est la foire d'empoigne ; que la l'avenir de la médecine, de la science médicale n'est heureusement pas lié à des considérations marchandes, et que l'intérêt des malades est lié à la gratuité des soins médicaux et à l'organisation d'un service de la Santé indépendant de l'esprit de profit.

Par la grève, ces médecine-men abandonnent les malades ! Eh bien, que les bien-portants les chassent de leur pays : ils trouveront des situations dans les gangs d'Amérique...

Nous habitons une région privilégiée de France, à cause de son climat. Veut-on un aperçu du trafic de la santé en cette région ?

Le voici :

J'ai été malade. Premier médecin. Coût de la visite : 1.500 F.

Deuxième médecin. Il travaille à l'hôpital, mais reçoit en ville. Coût de la visite : 2.500.

Troisième médecin. Coût : 3.000 F.

Quatrième médecin : Coût : 2.500.

Remboursement par sécurité qui ne dépasse jamais 280 ! Une sinistre comédie !

Or, j'ai essayé de contrôler leurs recettes.

Le premier, soit à son cabinet, soit en visites, recevait environ 20 à 25 cachets par jour, c'est-à-dire 30 à 40.000 brut.

Le deuxième réalisait au moins 40 à 50.000 F brut.

Le troisième : 50.000 par jour.

Le quatrième, beaucoup plus encore, et avait déclaré à son infirmière qu'il trouvait ridicule la bonté de son prédécesseur qui ne faisait payer que les riches !

Je connais encore un docteur-guérisseur qui ne gagne pas moins de 40 à 60.000 F par jour.

Par contre, je connais des millions d'imbéciles, les salariés, qui, jusqu'à ce jour n'ont pas su se mettre d'accord pour promouvoir la gratuité médicale, et placer les médecins dans une condition qui ne leur permete plus de trafiquer de la santé comme les négriers trafiquaient des esclaves.

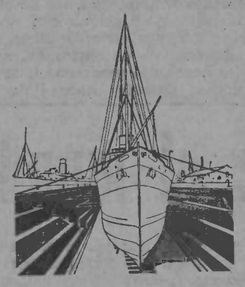
(1) La grève n'a pas eu lieu, quoique préparée, notre texte n'en conserve pas moins toute sa valeur morale et sociale.

MARSEILLE

Un nouveau mythe vient d'apparaître sur la Canebière : Defferre. Et chacun, pour mieux dissimuler l'origine de cette apparition, de déclarer : « Qui a projeté dans la vie publique ce nouveau Messie ? » C'est un socialiste, qui, comme tous ses prédécesseurs, veut s'efforcer de sauver la démocratie politique en la confiant aux mains de la bourgeoisie républicaine. Il s'agit donc d'un problème capitaliste qui doit être résolu par l'union des gauches...

L'union des gauches..., les droits de l'homme..., la propriété et le capital..., la remise à neuf de la fameuse devise « Liberté, égalité et fraternité » dont le pouvoir suggestif n'a d'égal que son impuissance sociale... ? Ne cherchez pas davantage : c'est une conception franc-maçonne.

Elle est habile, mais aussi dépourvue de délicatesse, puisqu'elle entend



conserver du gaullisme ce qu'elle lui reprochait hier...

Elle est habile, et son « petit architecte » ne l'est pas moins. Son départ qui semble à beaucoup prématuré, est au contraire une tactique subtile. Elle va permettre de sculpter un nouveau type de Messie, qui, sans avoir le relief du seigneur de la « part entière », sera pour le moins capable de rendre à la « démocratie politique » la séduction des anciens jours...

Il s'agit de rendre à la masse des électeurs la foi dans le suffrage universel, une conception de la vie sociale qui les éloigne à la fois des tentations fascistes et de cet apolitisme constructif qui veut substituer l'économie des besoins à la démagogie politique.

Travailleurs ! Il n'est pas de sauveur suprême en dehors de ta volonté de construire l'égalité politique.

Cercle Libertaire d'Etudes

A la Salle Lancry, 10, rue Lancry, Paris (Métro Jacques Bonsergent).

le 6 Mars 1964

«Du Révolté au Révolutionnaire»

NE T'EN LAISSE PAS CONTER...

... par les palinodies bolchevistes... Après avoir écrasé tous ceux qui pensaient qu'une révolution doit avoir pour but d'ennoblir à la fois les individus et les tâches... ; après avoir, pendant quarante ans, torturé..., liquidé... des millions d'hommes au nom du pouvoir dictatorial et personnel... ; après avoir chanté Staline dans l'avilissement le plus complet de la dignité personnelle des laudateurs, aujourd'hui, brûlant ce qu'ils ont adoré, les mêmes courtisans du culte de la personnalité osent déclarer dans une conférence du P. C. :

« La renaissance démocratique ne peut être menée à bien par un seul parti, fût-il le nôtre, mais elle exige une alliance loyale sur la base d'un programme commun entre le P.C. et les autres partis démocratiques, et notemment avec le parti socialiste. »

... Ne t'en laisse pas conter...

... ces caresses dissimulent mal les griffes acérées de leurs ambitions dictatoriales... Et ils parlent de loyauté ! Eux, qui ont tout renié... !

Fais un effort de mémoire... Souviens-toi du grand maître Lénine quand il disait avant d'avoir conquis « tout le pouvoir » :

« Le prolétariat ne peut accomplir sa révolution socialiste s'il ne s'y prépare pas en luttant pour la démocratie. Le socialisme victorieux ne peut maintenir sa victoire et conduire l'humanité à l'extinction de l'Etat, sans réaliser pleinement la démocratie. »

Mais quand il fut Czar de toutes les Russies, voici quelle fut sa conclusion :

« Il s'agit de mitrailler tous les gens qui s'appellent mencheviks ou socialistes révolutionnaires... »

Et après avoir passé un traité d'alliance avec les libertaires de l'Ukraine, on les extermina...

... Ne t'en laisse donc pas conter... par la loyauté bolcheviste... et par celle de tous les gouvernants.

Les maitres, les dictateurs n'ont cure des engagements pris. Ce qui compte, pour eux, c'est de se maintenir au pouvoir qu'ils ont usurpé.

Charles XI fut porté au pouvoir par une junte colonialiste, qu'il abandonna (heureusement) aussitôt après, et réprima par la suite.

Khrouchtchev fut associé aux crimes de Staline, mais il attendit d'être lui-même au pouvoir pour dénoncer la tyrannie de son maitre ! Il dénonçait la Yougoslavie comme la plaque tournante du capitalisme américain.

Aujourd'hui, il la propose au monde bolcheviste comme une expression représentative de la richesse marxiste.

Tu vois bien qu'il ne faut pas s'en laisser conter..., surtout par les professeurs de vertu...

... Regarde encore une fois autour de toi : la science, les techniques, l'intellectualisation de tes tâches..., toutes ces forces coordonnées (elles pourraient le devenir davantage) achèvent de vaincre la nature à seule fin de mettre à ta disposition les biens les plus abondants et la sécurité la plus totale.

De tout cela, de cette abondance culturelle et économique, tu peux *jouir dès aujourd'hui*, malgré tes faiblesses affectives, tes réactions égoïstes déterminées par la corruption ambiante.

... Ne t'en laisse donc pas conter par les sages ou les philosophes. Ta libération, dans ce monde nouveau de l'abondance, n'est pas, ne sera pas le fruit de la vertu, mais celui de ta lucidité économique et de ta volonté de t'affranchir de toutes les exploitations.

Ou tu vois ce potentiel social dont tu es un des créateurs, et dont tu ne peux jouir sous un régime de « vente-achat », ou tu es aveugle !

Et si tu le vois, si tu en mesures la masse à ta portion congrue, si tu te rends compte combien il serait facile de distribuer gratuitement ce qui bientôt ne pourra ni être vendu, ni être acheté, si ce problème enfantin tu sais le résoudre loin des forums politiques et par la syndicalisation de toutes les énergies, alors, ce n'est plus qu'une question de volonté et de courage...

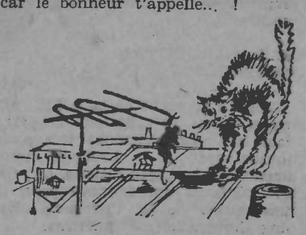
Après le combat, comme tes camarades israéliens triomphent dans leurs communautés des réminiscences capitalistes, tu seras étonné que l'on puisse passer directement, par une mutation fulgurante, de l'état de salaire et de profit, de propriété et d'orgueil, à celui de l'économie des besoins sous le signe de l'égalité... Alors, dans ce milieu nouveau, ayant perdu toutes les mauvaises raisons de faire le mal, ne pouvant plus tirer un profit rentable de ton égoïsme et de tes ambitions dominatrices, tu conteras à tes enfants cette histoire d'une civilisation où l'on s'entrégorgeait de ne savoir et de ne pas vouloir distribuer une abondance invendable...

Tu leur conteras que l'insécurité, la misère des hivers sans feu, des vieillesses sans confort et sans soins et des retraites sans ressources (le râtelier du « minimum vital ») vouaient l'individu à se défendre et à lutter par les moyens les plus malpropres parce que les plus rentables, et que les raisins de sa colère se pourrissaient sous la honte de se conduire comme un monstre quand il sentait battre son cœur d'homme...

Professeurs de vertu, religieux ou philosophes, laisse tomber ces beaux discours : la vérité est en toi, car tu recèles les sources de l'abondance et les capacités d'administrer les choses : chacun selon ses moyens et à tous selon leurs besoins.

Alors..., alors..., à cette école de la liberté tes enfants apprendront, comme les petits Israéliens, à ne pas s'en laisser conter par les revenants d'un monde perdu...

Les cieux n'ont pas de portes... : tu le sais bien..., mais la terre t'ouvre le paradis que tu as construit, mais ou tu n'as pas l'audace d'entrer... : deviens lucide et courageux, car le bonheur t'appelle... !



UN HOMME

C'est un homme, ce François Lefèvre, instituteur dans un petit village de Normandie. Il a charge d'enfants, c'est-à-dire qu'il doit les instruire et les éduquer. Les instruire, c'est le plus facile : il y a les manuels, les programmes, la routine, et lui-même a été formé pour cela. Les éduquer, c'est-à-dire leur inculquer les principes à l'aide desquels ils peuvent devenir des hommes, c'est plus délicat. Cela dépend surtout de sa conscience. Je n'ai pas l'honneur de le connaître, et c'est le titre accrocheur d'un article du journal « Paris-Jour » du 15 février dernier, qui a attiré mon attention. Voici le titre :

« *L'instituteur veut mettre* La Marseillaise *à l'index !* » *Et il a adressé hier, aux parents de ses élèves, ainsi qu'au ministre de l'Education Nationale, sa première proclamation : « Ne comptez pas sur moi, y dit-il en substance, pour apprendre à vos enfants les couplets sanguinaires de notre hymne national, du* Chant du départ *et du* Chant des partisans. »

Voilà qui me paraît fort clair, et nous ne pouvons, nous autres, ennemis de la violence et de l'oppression, qu'approuver. Il y a du reste, bien longtemps que dans nos milieux les appels aux armes, et particulièrement celui de « La Marseillaise », sont condamnés. Authentique chant révolutionnaire à l'époque de sa création, « La Marseillaise » est devenue, avec le temps et la bénédiction des classes conservatrices, un véritable appel de propagande pour la guerre. Appel qui n'a pas peu contribué particulièrement entre la guerre de 1870 et celle de 1914, à faire accepter cette dernière comme nécessaire et glorieuse ! Voici encore ce que dit notre sympathique instituteur pour expliquer son attitude aux parents de ses élèves :

« *Les jeunes connaissent mal les circonstances qui ont inspiré ces chants. Par contre, les appels à la vengeance et au meurtre qu'ils contiennent sont néfastes. Les véritables héros de l'histoire n'étaient pas haineux. Ils ne connaissaient pas d'autres moyens que de tuer pour préserver le patrimoine national, la liberté et la justice.* »

Et, en effet, ils ne connaissaient pas d'autres moyens ! Pour la bonne raison qu'on avait oublié de les leur faire connaître, ces moyens, compte tenu de leur peu de désir de s'y intéresser eux-mêmes à ces moyens ! Résultat, en premier lieu, imputable à ceux qui avaient la charge de les instruire et éduquer pour en faire des hommes. Mais voici qu'un de ceux-ci, un simple instituteur de village, après avoir compris lui-même, essaye de faire comprendre aux autres. Les autres, c'est-à-dire les parents même de ses élèves, les habitants du village, et aussi ses collègues de l'enseignement, à commencer par « mossieu le Ministre ».

Nous ne pouvons que crier bravo, et admirer son courage, car, comme tous les individus épris de justice et de liberté, nul doute qu'il ne se trouve rapidement en bute aux exactions de toutes sortes de la part de la noble cohorte des boute-feux professionnels et amateurs ! Il joue tout simplement sa carrière, ce novateur, tant les entonneurs de « Cocoricos » sont encore nombreux, dans notre pays. Et aussi, hélas, en d'autres lieux, disséminés un peu partout sur notre belle planète.

Je terminerai en faisant connaître son désir de composer lui-même un « Hymne mondial » exaltant les vertus de l'amour et destinés à remplacer ces chants guerriers qui ne s'imposent vraiment plus du tout. Louable initiative, certes, mais je ne puis m'empêcher de suggérer au citoyen Lefèvre que ce chant existe déjà, qu'il s'appelle l'« Internationale », qu'il fut composé en 1871 par Eugène Pottier et Pierre Degeyter, et qu'il serait temps, vraiment temps de le réhabiliter aux yeux des citoyens de tous les pays, à commencer par le nôtre. Tâche difficile, certes, si l'on songe que même les milieux ouvriers, ces damnés de la terre, l'ont complètement oublié, cet hymne d'amour révolutionnaire. Et l'on se rend compte aussi qu'il a été tout simplement boycotté et par les partis politiques d egauche, et par les syndicats ouvriers se réclamant de ces partis. Mais comme cela deviendrait facile, s'il se rencontrait seulement, de par le monde, quelques milliers d'instituteurs pareils à celui de ce petit village de Normandie qui s'appele Vaux-sur-Aure !

B.D.I.C

Por un renacer del anarquismo

CONFIESO que no desbordo de entusiasmo ni me acongoja el pesimismo. Creo estar en la posición debida para interpretar, sin riesgo excesivo, el problema de la hora.

La carencia de número no me alarma tanto como me preocupó la F. A. I. «masiva» de anteguerra. Las adhesiones precipitadas a la larga producen malos resultados. Darse una conciencia anarquista es otra cosa que adquirir un carnet y aprender unas consignas, por libertarias que éstas parezcan. Un organismo anarquista con mentores de comité desmentiría a las individualidades y regimentaría, quiérase que no, a los adherentes. Citaríamos cantidad suficiente de personas para demostrar, a lo Prat, la inconsistencia de los castillos levantados con material humano vulnerable.

Una recapitulación de valores, actualmente es necesaria para el anarquismo, cual en 1945 lo fue para el cenetismo. Desgraciadamente, nuestro elemento sindical en aquél su día oportuno no se situó a la altura que le correspondía, certificando con ello la decadencia cenetista en el destierro y en España. Anárquicamente no hay porqué repetir el yerro.

Observando se comprende que, si tragedia hay en el acratismo, ella consiste en la falta de capacidades. Antaño los Pedro Esteve pululaban y los muchachos estudiosos asimismo abundaban. Hoy no es caso, y forzosamente hay que ceñirse a lo real de nuestros recursos morales. El primer remedio que propongo es la entente formal entre compañeros mentalmente y corazonadamente anarquistas, entre españoles primero —puesto que tal es nuestro elemento— y acto seguido con los amigos exteriores. Plumas y espacio para emplearlas aún quedan, pese a pronósticos pesimistas. Sepamos aunarnos para la misión proselitista, *pese al ángulo concepcional de cada uno*, y la batalla estará lejos de ser perdida.

La diáspora que nos disemina impide relación normal para cohesiones provechosas, no siendo ello lo peor, sin embargo. El drama nuestro de cada día consiste en el abismo que se ensancha poco a poco, distanciándonos estúpida y alarmantemente. Señálese una inteligencia para remediar eso, tan indigno de quienes pudimos trabajar, antaño, juntos en la obra de proselitismo y lucha.

Repito que la soledad no es cosa que dé susto. Sólo que ella debe ser meditativa y no compungitiva. Soy de la época en que el anarquista se elaboraba solitariamente en su aldea, en su rincón de barriada, al margen o en oposición con todo el mundo que le circundaba. Tan leve era el estruendo organizativo de los libertarios entonces, que treinta o cuarenta compañeros: F. Vidal del Priorato, Vehil de Vilasar, Puig de La Escala, Feliu de Valls, etc. resumían nuestro panorama activo de la Cataluña rural. Poblaciones como Sabadell, Tarrasa y Manresa, en 1910 no daban de sí, cada una de ellas, más de media docena de anarquistas definidos.

Quiérese decir, que si la soledad de los años Diez nos hubiese encogido el ánimo, el renacer anarquista no se hubiese operado. Pero medió la energía emanada del convencimiento, la seguridad de defender una idea noble y única, la fuerza superior que fluye del individuo logrado, convencido y dispuesto. Concurrió, además, el gran acierto de la intervención anarquista en el sindicato, la creación de la C. N. T. influenciada por los Lorenzo, Prat, Esteve y otros, en cuyas fuentes intelectuales bebíamos. Los compañeros de la Mancha pueden hablar de un Durán caído en solitario sobre tierras del Quijote, cupiéndole ser la base del ambiente anarquista manchego. Quintanilla me explicó hace tiempo la venida a Gijón de un grupo de estucadores adictos a la Confederación Regional de Cataluña, los cuales prestaron precioso concurso a los ácratas gijoneses a pesar de ser éstos muy diestros en la lucha. El caso es de convicción y dinamismo, resultando infeliz, ante la carencia de fuerte suma adicta, encogerse, limitarse, desesperarse.

Nuestra misión —la de los que *estamos*— reside en saber utilizar la prensa que nos queda; darle la pauta ideológica y de actualidad que merece. No disonar estrepitosamente en ella para que se rían de nosotros los contrarios y no se asombren y huyan los lectores de refresco. Precisa eliminar la presunción discutidora, de oposición sistemática, para dedicarse de lleno al raciocinio, al análisis, a aprender siempre para divulgar y enaltecer lo bueno aprendido. Conviene —y ello es inaplazable— restablecer el entendimiento entre compañeros, reanudar la fraternidad comprometida, colocar la idea por encima de las pretensiones personales o de grupo. Importa nuestro ente moral muchísimo más que pintar nuestras taras —tal vez inevitables— con colorete dorado.

Nuestro error mayúsculo imputable a las prisas —¡cuán inmotivadas!— del exilio, consiste en haber desaprovechado la Escuela Moderna, en no haber levantado en París, Toulouse, Burdeos, Marsella, Lyon, etc., ateneos libertarios, racionalistas, confederales o con el nombre que se quiera; en no haber editado más y mejor que hasta ahora, preferentemente las propagandas *sistemáticas* al alcance de las inteligencias vírgenes, una labor de gran provecho que en España jamás descuidamos hacer. Con veinte años consecutivos de labor publicitaria como llevamos, poco se ha editado a precios ligeros, factibles para que las agrupaciones de compañeros dedicaran puñaditos de francos a la propaganda gratuita. Con nuestros precios de venta, proponemos a los compañeros voluntariosos la ruina hogareña.

Y conste que todo eso no es crítica, sino señalamiento de lo que hemos dejado de hacer y que tal vez aún pudiera cumplirse. De España nos ocupamos excesivamente, sentimentalmente, pero olvidando trasladar aquí los aciertos que en ella tuvimos. Cohesión, propaganda y realizaciones. El ejemplo de Aymare debiera brillar en vez de quedar extinto. Las publicaciones han de ser, necesariamente, divulgadas con propósitos de captación en los medios emigrados económicos, tras haberlas mejorado en lo posible. Los folletos deben circular profusamente entre los obreros de habla castellana y las ediciones de libros han de contar con la garantía de buena relación con los compañeros de América. Cursos de idealización se impone sean instalados en todas las agrupaciones nuestras, sin olvido de la sistematización *confederal y libertaria* del problema de España. Con los compañeros franceses, italianos, búlgaros, etc., a nuestro alcance, debemos ser lo menos españoles posible a fin de que ellos entren con más simpatía en el asunto español libertario. Con Italia, Suecia, Inglaterra, Alemania, y resto de países europeos donde se manifieste un destello anarquista por mínimo que parezca; con Africa, Asia, América y Oceanía (hay compañeros en Australia, Numea, etc.), una formal colaboración debe ser establecida, y los países sovietizados han de ser libertariamente penetrados. Es imposible que en Rusia, en Praga, en Braila, en Sofía, en Berlín y demás lugares importantes o no tanto, no queden anarquistas aislados o en grupo.

Venga en buena hora esa comisión de relaciones internacionales que hoy por hoy solo consta en acta de congreso. Conciértese ya el compañerismo de cada país para el fin común del acratismo sin descuidar, cada grupo, la tarea esencial que en su tierra le compete. Si nosotros, españoles de azar, podemos dar luz al mundo anarquista, la daremos; pero conviene hacer lo hacedero sin envanecernos. Un Max Nettlau ha valido por una Austria, un Rocker por una Alemania, un Domela por una Holanda, un Faure por una Francia. Hoy ya no quedan —tal vez— maestros superiores, pero ahí estamos nosotros mismos y en demanda de compañeros de superior intelecto. Los ha habido, pues puede haberlos de nuevo. Hay prédica e historia anarquistas para ilustración de estudiosos. Nuestro elemento consta en las Bibliotecas, que para la gente con mentalidad y afán de grandes saberes no resultan museos ni panteones. En Amsterdam existe una especie de academia sociológica frecuentada por intelectuales de todo el orbe. En París radica un Instituto de Historia Social interesantísimo desconocido de la mayoría de compañeros instalados en París mismo. Incluso en Nueva York hay amplios palacios de lectura en los que el anarquismo está al orden del día.

No es cosa muerta la nuestra. El mundo se busca y no se encuentra y a la postre tendrá que acudir a las fuentes del pensamiento proudhoniano, bakuninista y faurista frente al desarreglo secular del capitalismo y del caos totalitario producido por el bolchevismo con su dictadura de 1917, es decir, anterior a las de Mussolini, Hitler y Franco.

El carro está dispuesto y... encallado, compañeros. Sólo cumple empujar para darle marcha definitiva.

JUAN FERRER

Nuestro aliancismo... y el de otros

(Viene de la página 4.)

ciones del sindicalismo cristiano que hoy pululan en el horizonte español, desde las hermandades hasta esa flamante y novísima Federación Nacional del Trabajo.

Para argumentar en favor de tal incorporación, se dice que existe el precedente, con la presencia de los trabajadores vascos, siendo inconsecuente haber admitido a éstos para rechazar a otras Sindicales del mismo matiz.

El autor, que se manifiesta partidario de une Central Sindical Nacional democrática y única, es decir, de la solución del rebaño, estima que si tal no es posible, cuantas organizaciones entren en la Alianza, mejor. No cree que haya distingos geográficos o cronológicos que justifiquen una negativa a su incorporación a la Alianza, estableciendo diferencias con la Alianza (único organismo de garantía revolucionaria) a los representantes de esas derechas, de esa desidencia franquista, de modo y manera que se pueda ahogar en la baraúnda múltiple de novísimas sindicales con olor a sacristía, la voz de los revolucionarios españoles, haciendo de la Alianza Sindical, un juguete más, en manos de una política desgraciada.

No ignoro que se me va a argumentar quizá que esos trabajos a que me refiero responden únicamente al sentir individual de sus autores. Pero la extraña correlación entre unos y otros, de la tónica general que de los mismos se desprende destacan un estado de ánimo político que aun y cuando era conocido de todos, nos hemos permitido destacarlo para refrescar memorias.

Sobre todo, para ilustración de cuantos se alarman excesivamente cuando ven a través de nuestras columnas la exposición de nuestras inquietudes y nuestra sospecha de que en las contingencias actuales, no hay nadie que coincida sinceramente con esa honda aspiración de la CNT : la unidad de acción del antifascismo español.

Porque el concepto del antifascismo comienza a esfumarse en el olvido, a perder pie ante el concepto antifranquista, coincidiendo así con los intereses del régimen mismo, que se pretende « no fascista ».

Así, estableciendo un distingo entre ambos, se busca mejor la amalgama con quien fuere, como fuere y a costa de lo que fuere.

¿Qué queda de las posiciones de marzo de 1939? En el contexto internacional se borraron las barreras ideológicas para mejor jugar a los imperialismos. En el panorama peninsular se pretende lo mismo y el juego de tira y afloja de las políticas, tienden a volver a situar las condiciones del problema en la misma situación que hace 33 años a la caída de la dictadura primoriverista.

Si se quiere volver al ayer, justo será que nosotros, los hombres de la CNT nos mantengamos en las mismas posiciones. Para nosotros, si las ambiciones políticas se realizaran así, el período transcurrido sería lección y experiencia. De la misma, amarga en parte, sacaremos la convicción de que no nos equivocamos al repudiar todo contacto con quienes son pilares del Estado, losa de plomo que ahoga las aspiraciones humanas.

Y así, mientras de un lado mantiénense los lazos con nuestra CNT y se exige y se pide en nombre de la Alianza cuanto se pide, se puede de otro, hacer recordatorio a un programa joseantoniano, se puede afirmar que no hay más posibilidad de acción que con el clero y la burguesía y como colofón que a sus pies conduzca preconizar y facilitar la entrada en la STV. Cual si el hecho de hacer una distinción entre quienes lucharon a nuestro lado en 1936 y los que se situaron enfrente, no fuera suficiente.

No negaremos que nos encontramos ya muy lejos de la gesta aquella y que a nuevas situaciones, se imponen nuevas soluciones. Como si lo importante fuese olvidar aquellos 33 meses de lucha y revolución.

J. MUÑOZ CONGOST

Un ruego encarecido

Buenos Aires, 15 de febrero de 1964.
Compañeros de Francia:

En varios números de nuestra publicación «La Protesta» se han dado referencias sobre la formación y trayectoria de la Comunidad del Sur de Montevideo, Uruguay.

En estos momentos los compañeros de la Comunidad están atravesando por una situación crítica. La casa en que están viviendo, además de resultar chica, y no permitir la expansión comunitaria que ellos desean, debe ser desalojada a la brevedad.

Para solucionar este urgente problema han adquirido un terreno de casi 2 (dos) hectáreas en el cual se construirá el barrio comunitario. Un grupo de profesionales de la Facultad de Arquitectura de Montevideo, interesados por el problema, están trabajando en su proyecto.

Para tomar posesión del terreno, la Comunidad debe contar con 40.000 (cuarenta mil) pesos oro equivalente a 2.400 (dos mil cuatrocientos) dólares antes del 30 de marzo del corriente año.

Creemos un deber solidarizarnos con estos compañeros, ya que consideramos a su experiencia como la más representativa de nuestras aspiraciones.

En la seguridad de compartir con nosotros de esta idea, nos dirigimos a ustedes a fin de solicitarles el aporte solidario que esté a su alcance, como así también como el de otros compañeros de igual voluntad, antes del 30 de marzo del corriente año.

El aporte se puede hacer llegar directamente a Talleres Gráficos Comunidad del Sur Canelones 1484, Montevideo, Uruguay, para lo cual han abierto una cuenta especial, o al tesorero de nuestra comisión Vicente Francomano, Santander, 408, Buenos Aires (Argentina).

Esperando una pronta respuesta, saludamos fraternalmente,

Por la Comisión de Solidaridad con la Comunidad del Sur,
OSVALDO ESCRIBANO
Santander 408, Buenos Aires (Argentina)

La situación de los compañeros presos

De los seis compañeros que quedaban presos en París (ahora todos recluídos en la prisión de Fresnes), dos han sido excarcelados: Molina Abril y José Pascual, lo cual celebramos.

Los cuatro restantes compañeros, amargados por su larga situación de espera y por la incertidumbre de lo que le puede ocurrir al compañero Abarca, a fines de la semana próximo pasada decidieron declarar la huelga del hambre, en la cual hoy (lunes día 24 de febrero) aún persisten.

Esperamos que esta grave decisión será interrumpida por un acto de justicia equivalente al reintegro de los citados compañeros a sus hogares, de los cuales durante tanto meses han sido, a nuestro criterio, indebidamente separados.

UN COLOQUE DIRIGE PAR M. ANDRE PHILIP INTERDIT PAR LES AUTORITES

MADRID, 21 février. — Le colloque que devait diriger M. André Philip, au cours d'une réception privée donnée en son honneur par l'Association de coppération européenne, a été interdit par les autorités gouvernementales.

Le président de l'Association de coopération européenne est M. Gil Robles, leader de la démocratie chrétienne, qui se trouve en exil pour avoir participé en 1962 au congrès du Mouvement européen de Munich.

C'est jeudi, à 21 h. 15, que la police a fait supprimer le colloque, juste à son ouverture. La raison fournie était que l'autorisation invoquée prévoyait seulement quelques paroles de la part de l'ex-ministre français.

Dans la conférence qu'il avait prononcée la veille à l'Institut national d'études juridiques de Madrid, M. André Philip avait déclaré que le national-socialisme était le plus grand obstacle que rencontrait l'Espagne pour entrer dans le Marché commun. Il avait ajouté que cette entrée lui paraissait très difficile tant que n'existeraient pas en Espagne la liberté et la pluralité syndicales.

(Tiré de « Le Monde ».)

¿NUEVA PARODIA DE AMNISTIA?

MADRID. — De fuentes bien informadas emana la noticia de que Franco decretará otra amnistía con motivo del 1.º de abril próximo. Diez amnistías selladas «Franco», no alcanzan el valor efectivo de una sola amnistía de las anteriores al franquismo.

MAS ANARQUISTAS DETENIDOS

Dice un despacho de la A.F.P.: «De buena fuente se sabe que en Barcelona han sido detenidos tres anarquistas españoles y el súbdito norteamericano, de origen lituano, Mr. Gabriel Jausicas que formaba parte de una misión de la «Investors Planning Corporation of America».

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»
3,50 F. en esta Administración

EL INDIVIDUO Y LA LIBERTAD

(Continuación)

Para nosotros, y aun para el menos exigente de los liberales, la libertad de la Iglesia será siempre la libertad de someter todas las conciencias, y es por ello que debemos denunciar cada día las actividades nefastas de esa sociedad retardataria.

Hablé hace unos instantes de Lamartine y de su definición. Podríamos hablar de otros literatos y aun de filósofos pagados de ironía que usan y a veces abusan de la palabra hombre, de quien dice Molière que « es un animal muy malo ». Voltaire, que tenía cosas muy bonitas y bastantes de buenas, pero creía en Dios, decía de J.J. Rousseau, que si un día lo recibía en su casa lo haría a cuatro patas, poniéndose en evidente contradicción al escribir en el Diccionario Filosófico que: «Todos los hombres que se han descubierto en los países incultos y más feos viven en sociedad como los castores, las hormigas, las abejas y varias especies de animales». Lo que hace suponer que existe entre ellos un nexo espiritual que les incita a no hacerse la guerra entre sí, viviendo armoniosamente. Por otra parte ,el mismo Voltaire declara: «Los hombres no sirven para gran cosa de provecho, o son unos pillos, o bien unos tontos; por lo menos, las tres cuartas partes de ellos. En cuanto al resto, esos quedan en sus casas.»

En oposición a esas disquisiciones literarias de los escritores señalados y para que mejor pueda comprenderse el sentimiento humanista del anarquismo, su amor acendrado por la libertad propia y la de sus semejantes, me permito sacar algunas citas de las individualidades más notables, empezando por Armand, a quien me unió una amistad muy marcada, compartida con su buena compañera Denisa. Armand, desde su juventud hasta su muerte, que acaeció a sus 90 años, profesó siempre una profunda convicción en el triunfo final de la libertad, de la conciencia individual, de la imparcialidad, del amor y del libre acuerdo entre los hombres sobre la autoridad, la inconsciencia colectiva, el odio, la violencia, la mentira y la explotación de toda clase. Y esa convicción le alentaba para trabajar, y trabajó toda su vida, puesto que dejó de existir cuando terminaba de escribir su postrer artículo.

¿Quién fue Armand que conoció el exilio, las cárceles y los campos de concentración, siempre en lucha contra el pasado hecho de jueces, soldados, verdugos, códigos, gendarmes, procesos, leyes y sentencias obscuras, oro y riqueza impuras? De absurdas convenciones y fanatismos feroces; de hogueras e inquisidores, de políticos engañosos y pontífices impostores.

Y su invocación del Porvenir era: « una armonía integral... Producción en común para un trabajo común. Ningún reglamento importuno — decía —. Uno para todos, todos para uno».

¿Dónde está el enemigo del Pueblo, como se le ha tildado? Escuchad esta poesía escrita hace ahora sesenta años :

RECONCILIACION

A partir de aquel día, Pilatos y Herodes se hicieron amigos.

El odio sombrío separaba ayer su caminos. — Querer conciliarlos fuera trabajo vano; — Pero un apretón ha confundido las manos — De Pilatos el cobarde y de Herodes el asesino.

Israel les conoció el uno del otro celoso — Y de sus choques sufrió el contacto espantoso; — El judío y el romano se encarnizaban — Uno más que otro, vampiro tenebroso. — ¿Qué milagro pudo pues calmar su furor? — ...No le busquéis sino en la cima del Calvario — Donde Jesús agoniza... ¡En fin!, ellos le han hecho callar — Y al Pueblo con él. Ya no podrá estorbar.

. . . . . .

Así, todas las veces que un rebelde sucumba — Veréis a los tiranos enemigos — Hacer la paz sobre su tumba.

Cuando se inició la lucha de Argelia para conquistar su independencia escribió un artículo en el que definía sus concepciones acerca de esa brega bajo el punto de vista anarquista individualista. Tras señalar los diversos aspectos de las represiones capitalistas llega a la conclusión diciendo: «Para mí lo que cuenta es el hombre, sea cual fuere el color de su piel. Lo que cuenta es el individuo en quien se desarrollan todas las posibilidades de autonomía personal, capaz de no atribuirse ningún derecho sobre la unicidad de su semejante. ¡Ah! Si los nacionalistas combatieran al arquismo, la religión, las supersticiones estúpidas, las tradiciones absurdas, la situación de inferioridad a que se somete la mujer, la violencia, el crimen, la obligación social no consentida, la xenofobia, etc..., entonces sí que nuestra atención hubiera sido retenida por la lucha emprendida. Pero los nacionalistas no se preocupan del hombre, del individuo. Lo único que desean es que el colono se vaya, a condición de reemplazarle como dirigentes o como gobernantes, por lo que su causa no es la nuestra.

Por otra parte, esa abundancia de Estados nuevos, a los que uno no puede ir sin proveerse de pasaporte y hacerlo visar, hace añorar la época en que, partiendo de París por la tarde se amanecía en Ginebra, Amsterdam o Londres, si era el caso, sin otra formalidad que una visita a la Aduana, lo que para mí era ya demasiado.»

En Argelia, por ejemplo, el ateísmo está perseguido. Echar fuera de sí un yugo está muy bien, a condición de no endosar otro que la ilusión de una causa justa hace más llevadero. Bien es verdad que muchos países que se creen libres, soportan el yugo que les unce al temor del porvenir.

Desde luego, cuando un individuo aspira a vivir libre empieza por darse cuenta de que ese empeño no es fácil. Habrá de luchar contra prejuicios milenarios, contra las herencias innumerables que han creado en nosotros el orgullo y el desprecio de nuestros semejantes, el servilismo social, tendrá que luchar contra todas las taras para entrar en el sendero que conduce hacia el anarquismo. Y es a partir del momento en que empieza esa lucha que el individuo puede decir que es anarquista, pues lo es todo hombre que por su propio temperamento o tras serias reflexiones, conscientemente llega a la conclusión de negar, de repudiar toda autoridad o coerción que está fuera de él, sea en los aspectos gubernativo, ético, intelectual o económico. Y es anarquista, aunque no se considere tal, todo aquél que conscientemente repudia la dominación del hombre por el hombre, o del ambiente social sobre el individuo, la explotación del hombre por el hombre o del conjunto social.

Yo no creo en Dios ni le necesito, ni detesto al creyente, pero comparto el punto de vista de B. Tucker cuando nos dice que:

«Incluso observando en la jerarquía divina una contradicción con la anarquía, incluso no creyendo, los anarquistas no son por ello menos partidarios de la libertad de creer. A lo que se oponen es a cualquier negación de la libertad religiosa. Y si proclaman para el individuo de ser o escoger su propio médico, comprenden que haya quienes quieran ser o escoger a sus propios curas. En materia de creencias no debe haber más restricciones que en Medicina.»

FERNANDO FERRER

(Continuará.)

LA TERCERA FUERZA A PUNTO DE NACER

(Viene de la página 4.)

Los gobiernos más o menos dictatoriales suramericanos, junto a Cuba y la España del general Franco, descontentos de la política económica de los Estados Unidos vis a vis de ellos; China popular en pugna con Rusia; Argelia, Túnez y diversos países árabes, deseosos de encontrar la ayuda que les hace falta para consolidar sus posiciones; Canadá, afanoso de deshacerse de las intromisiones inglesas y estadounidenses y Alemania, repito, entre la espada y la pared, como vulgarmente se dice, a causa de la división de su territorio y estrechos límites en que por imposición debe desenvolver sus siempre ambiciones expansionistas.

He ahí la composición de la presunta tercera fuerza y cuya eficacia puede resultar efectiva si se logra la adhesión de los países de Oriente unidos a Inglaterra y Estados Unidos por contratos leoninos en cuanto al petróleo se refiere, líquido imprescindible a sus poseedores para el buen desenvolvimiento de su economía, por existir en cada uno de los países interesados una necesidad política que, sólo los intereses petrolíferos pueden concederle.

Koweit, influencia inglesa. De Arabia Seudita a Baherein, norteamericana. Irak, Persia y Katar, capitales holandesas y francesas, retirando Europa occidental alrededor de las cuatro quintas partes de la producción, no debiendo olvidar que Koweit se mantiene alejada de pactos o ligas árabes y que Persia no es país árabe, así como que, dicho país e Irak, son firmantes del Pacto de Bagdad.

Un viaje a Persia ha sido ya efectuado por el general de Gaulle, esperándose que de nuevo emprenda otro hacia el Medio Oriente. La tercera fuerza puede ser pronto una realidad, aunque les falle el peón español.

J. GUIRAUD

Elne, febrero 1964.

Nuestra casa y el mundo

(Viene de la página 4.)

país con respecto a los demás. Ha faltado intercambio de ideas, acción solidaria, conocimiento histórico de las características del Movimiento en lo general y en lo particular; ha faltado el consejo que estimula; la fraterna advertencia que tiende a eliminar deficiencias; ha faltado, sobre todo, esa unión que hace la fuerza en torno a lo que tanto se ha teorizado.

Si pretendemos, y no es pretensión vana, que lo que se hizo en España en la revolución de 1936 tenga un carácter aleccionador para los libertarios en general, ha de ser a base de contacto, de estrecha relación, del diálogo frecuente abarcando multiplicidad de facetas. Del compañero Peirats se ha traducido al italiano un resumen de su obra en torno a la actividad de la CNT en la revolución de 1936. Con ello se ha querido colmar una laguna : el que la mayoría de compañeros italianos, que si no lo desconocían tenían una idea vaga de ello podían saber a qué atenerse. He tenido ocasión de hablar con compañeros franceses, y en verdad que me ha sorprendido la escasa noción que tenían de lo que se hizo en nuestro país en la etapa citada. Y eso que en Francia los Gastón Leval, Lapeyre y otros procuraron, verbalmente y por escrito, explicar lo acontecido. Y si entre los compañeros de países vecinos al nuestro se ha comprobado tan notorio desconocimiento de algo que tuvo excepcional trascendencia ¿qué será entre los compañeros de países más alejados del nuestro? ¿Hay o no hay razón en señalar la falta de relación, la ausencia de compenetración en el anarquismo internacional?

No creo que entre nosotros, entre los libertarios españoles, los haya que, como aquel famoso pedante italiano, Pico de la Mirandola, crean que ya lo saben todo, que nadie puede ya enseñarles nada. La modestia es una virtud y una necesidad. Acá o acullá hay compañeros que por experiencia ambiental o por estudios en algunas de entre las diversas facetas que componen el ideario anarquista puedan explicar cosas sumamente interesantes. Esos compañeros, que pueden vivir en el Japón, en Israel, en Méjico, o en donde fuere, sin desentenderse de los problemas de su propia casa, o sea de su país, al tener contacto internacional, faciliten el que sus conocimientos sean asimilados, o analizados por los demás.

La « propia parcela », nuestra casa, nuestro país, en tanto que anarquistas españoles, nos ha preocupado y nos preocupa. En torno al porvenir de España hemos dicho y hemos hecho, decimos y hacemos tanto como puedan hacer otros. Pero el preocuparnos de la casa propia no impide busquemos también momento propicio para otear el vasto, el dilatado horizonte. Conscientes de que el mundo libertario puede ir mejor; ofrecer sensación de vitalidad, ¿puede considerarse desplazado aportar a ello aunque sea un modesto grano de arena?

He ahí, poco más o menos, lo que yo le hubiera dicho, en sosegada conversación, al compañero José Peirats, contestando a su artículo « Por si acaso salta la liebre », publicado hace poco en este semanario.

FONTAURA

CRONICA INTERNACIONAL

(Viene de la página 4.)

Federal, 5.200.000; Inglaterra, 4.200.000, y Francia, 3.700.000. Todas estas cifras se hallan lejos de compensar las cifras americanas ya citadas.

Pero nadie ignora que Estados Unidos aumentó el volumen de intercambios y ventas con Rusia y sus satélites, hasta el extremo que los barcos americanos gozan de una tarifa de preferencia en los puertos soviéticos. Conocido es el reciente negocio del trigo. La autorización de ventas hacia el bloque soviético monta actualmente a 307.900.000 millones de dólares y se están liberando autorizaciones para ampliar la venta. La cifra se reparte entre 304.000.000 millones de dólares de trigo a Rusia; 2.200.000 a Checoeslovaquia y 1.700.000 para Alemania Oriental. Los portuarios americanos se niegan a cargar barcos con destino a Rusia porque se trata de barcos extranjeros. Exigen que a lo mínimo un 50 por 100 de los barcos sean americanos. Pero no se niegan explícitamente a cargarlos porque vayan destinados a Rusia. El comercio entre Estados Unidos y el bloque soviético no se limita al trigo. Abunda innumerable cantidad de productos manufacturados a pesar de que Estados Unidos prohibió la venta de tubos metálicos por parte de Alemania a Rusia.

¿Cómo es posible aceptar —dice Inglaterra— que Washington ponga el veto al comercio con Cuba, cuando por su parte comercia con Rusia y con todo el bloque soviético? La misma reflexión lanzó Alemania hace dos años cuando firmas americanas realizaron ventas que Alemania no «podía» o no «debía» reailzar. Además —dice ahora Inglaterra—, está probado que parte del trigo que compra Rusia va luego dirigido a los puertos de Cuba. Y se citan casos, uno de ellos de un barco de pabellón inglés que no pudo dirigirse a Cuba porque se opuso a ello la tripulación, en su mayoría de nacionalidad china.

***

La actitud equívoca de los Estados Unidos responde a dos motivos artificiales que escapan a la voluntad y al conocimiento del propio pueblo, que es en suma el que paga toda la ayuda dirigida a los países extranjeros, por medio de un impuesto especial cuando se votó el Plan Marshall. No es la Banca ni la industria no los trusts los que pagan el granero de los fondos que sirven vergonzosamente a mantener Estados dictatoriales como el de Franco o decripitos y sanguinarios como el de Diem-Nhu.

Uno de estos motivos es la proximidad de las elecciones presidenciales. Cada candidato ha de hacer el juego de la reacción y del conservadismo si quiere llegar a los estrados del poder. Debe agitarse el cencerro del anticomunismo aprovechando la presencia del barbudo Castro como el chivo emisario del cuento. Lo terrible y peligroso es que el juego llegue a otro intento de invasión y que los casos lleguen más lejos.

El otro motivo —artificial en cuanto a las aspiraciones del obrero americano— es el de la pretensión al dominio universal que llevan en la sangre los asesinos de Sacco y Vanzetti y —ocasionalmente— de Kennedy. Los negreros y traficantes que se empeñan en mantener los Estados Unidos en un nivel de barbarie moral que contrasta con el extraordinario despliegue de la técnica que sitúa al coloso del Norte en la primera línea de posibilidades de un futuro o de riqueza social inconcebible a principios de este siglo.

Que los enamorados de la democracia política, siempre burguesa y atrabiliaria, tomen buena nota a fin de preservarse y no soñar que tal régimen democrático pueda constituir la salvación de España y del mundo.

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Lista II - Mes de febrero

Suma anterior, 1.893,34 francos.

Ohio, U.S.A.: Lone y Mercedes Fernández, 24,25 francos. *Bordeaux:* Vázquez, 5. *F. L. Marseille:* Producto postales año nuevo, 24,50. *París:* J. Ramos, *Nanterre*, 5; Eloísa, 5; Aguilar, 3,20. *Drancy:* F. L., 50. Gilabert, 10.

Total, 2.020,29 francos.

NOTA.—Antonio López, Roanne: Recibidos tus giros. Lo que destinas a ancianos, apareció en el núm. 285.

— Sevar, Manuel, Carcassonne: El giro a que te refieres se recibió el 14,11-63, aparecido en las listas del mes de noviembre.

B.D.I.C

ANTENA

HABANERA ELPARDINA

LA HABANA. — Traidos por un cargo español, han sido desembarcados en este puerto veinte camiones construidos en España. Esta expedición forma parte del cupo de materiales concertado por Castro-Franco para devengar las 350.000 toneladas de azúcar cubano que de ahora a cinco años recibirá España. Llevado por su euforia franquista, Castro ha liberado a diez españoles prisioneros, varios de ellos condenados en Cuba a veinte años de presidio. Huelga añadir que ninguno de estos encarcelados tiene sentimientos libertarios. Prueba de ello es que han optado voluntariamente ser conducidos a Madrid, para cuyo destino han salido en un aparato de la «Iberia».

Los camiones («Pegaso», invendibles) que Franco debe enviar a Castro son 150.

TRABAJANDO PARA LA EXPORTACION

MADRID.—Una estadística reciente indica que la población de España se eleva actualmente a 31.471.525 habitantes, ni uno más ni uno menos. Los exportadores de carne trabajadora están de enhorabuena.

CATASTROFE CONFIRMADA

MADRID.—En el ministerio de la Marina se firma la pérdida del buque mercante español «Castillo de Montjuich», salido hace dos meses de un puerto de Estados Unidos con cargamento de grano sin que haya llegado a destino. En el naufragio —de circunstancias ignoradas— del buque habrán perecido sus 35 tripulantes. Y la Virgen del Carmen, tan fresca.

CHULETAS FRANCO PARA BEN BELLA

ALICANTE.—En el puerto de Torrevieja fueron embarcadas en el «Maestrin» 2.500 cabezas de ganado lanar con destino a Argel. Hacía quince días que una expedición de carneros había salido también de Torrevieja para el mismo puerto argelino. Para que los de la III República se prevengan, pues el negocio sigue siendo el negocio.

PURIFICACION

TOLEDO.—Ha ardido parte del edificio del Gobierno Civil, en sus plantas tercera y cuarta. Nada se ha salvado de la Delegación provincial de Abastecimientos, Junta de Protección de la Mujer, Tribunal Tutelar de Menores y de un almacén de propaganda de Gobernación. Parece que el fuego obedeció a la purificación de libros de cuentas impresentables.

A LA SOMBRA DE LA PLAZA MAYOR

MADRID.—Por primera vez en España se ha celebrado, en esta capital, una representación religiosa sacrílega en una capilla bizantina católica. En el primer acto oraron juntos católicos, protestantes y ortodoxos. Luego se pronunciaron conferencias loando cada sector su sistema respectivo. Finalmente se plantearon cuestiones bizantinas.

ADULTERACION DE NOMBRES

MADRID.—«A B C» insiste en llamar Hugo al Borbón prometido de la Irene de Holanda, en tanto que oficialmente se insiste en llamarle falsamente Carlos al Hugo para adicionarlo al carlismo integrista. Anteriormente, al nieto del «caudillo» se le apellidó tramposamente Franco en lugar de Bordiu, cual es su apellido natural. Por menos de eso, en la España actual se envía a presidio a españoles de tercera.

FESTIVAL EN ST-ETIENNE

Organizado para el 1 de marzo, a las tres de la tarde, en la «Amicale Michelet», rue Passamentier. El Grupo Artístico «El Progreso» representa la comedia «Entre doctores», cubriéndose la segunda parte con una espléndida tanda de Variedades.

Por el carácter solidario de la fiesta, se espera nutrida concurrencia.

CALEFACCION PUBLICA

BARCELONA.—Radio Palace, el cine más moderno de Barcelona, situado en el corazón del Paralelo, ha ardido completamente. Era propiedad del magnate del espectáculo, Balañá.

A CESAR LO QUE ES DE CESAR

BARCELONA.—El escritor aclimatado al franquismo, César González Ruano, ha sido hospitalizado de urgencia en la clínica del doctor Puigvert a causa de un ataque de uremia. El síntoma —muy doloroso— se le produjo a César después de reclamar, desde las columnas de un diario madrileño, la quema del film «Morir en Madrid».

MAS SA-CERDOTES A AMERICA

MADRID.—El día 11 de febrero, aniversario de la primera República española, salieron en avión para Bogotá seis curas de la diócesis de Córdoba, que tomarán a su cargo el Seminario católico de Montería de Córdoba, Colombia.

LO QUE FUE EL CONFLICTO SIDERURGICO

LA FELGUERA (Asturias), febrero 3 (United) — Una central siderúrgica cedió a las exigencias de los obreros en huelga, y aceptó su exigencia ante la amenaza de una gran huelga en la rebelde Asturias, según dijeron hoy fuentes autorizadas.

El paro comenzó el sábado por la mañana cuando 1.500 obreros de la Siderúrgica «Duro-Felguera» abandonaron sus herramientas en señal de solidaridad con otros trabajadores que exigieron la liquidación de bonificación aún no soldada por la reparación de un alto horno.

El paro amenazaba con extenderse hoy a los 3.000 trabajadores del Centro Siderúrgico. Las fuentes manifestaron que los obreros y la administración llegaron ayer a un acuerdo, y cuando la empresa prometió abonar lo adeudado, los obreros prometieron reintegrarse a sus labores.

SIETE SEPARATISTAS VASCOS DETENIDOS

SAN SEBASTIAN, febrero 3 (United).—Fueron detenidos siete «activistas» miembros del partido Separatista Vasco, acusados de «realizar propaganda ilegal» y de «perturbar el orden público», según anunció anoche el gobierno.

La declaración oficial acusa a los siete detenidos de haber establecido contacto con «organizaciones subversivas antigubernamentales instaladas en Francia».

Los siete supuestos terroristas pertenecen a la «Filial Activista» del partido Separatista Vasco, dice el anuncio oficial. Se trata de un partido que opera clandestinamente desde el derrocamiento de la República y que propicia el establecimiento de un Estado vasco separado de España.

El llamado país vasco lo constituyen las provincias de Vizcaya, Alava, Guipúzcoa y Navarra en el norte del país.

DISGUSTO EN MADRID

PARIS, febrero 11 (United).—El diario « Combat » dice que España ha advertido a Francia que la negativa con las Naciones del Mercado Común Europeo a estudiar el pedido de ingreso de España al organismo podría obligar a Madrid a «volver» a los métodos de autarquía económica.

Francia ha estado apoyando la solicitud de ingreso de España en el Mercado Común. «Combat» dice en su página frontal que España recordará a los seis países del Mercado Común en Bruselas que su solicitud de ingreso fue elevada a la organización hace dos años y que aún ésta no se ha expedido al respecto.

Según «Combat», aunque París y Bonn apoyan plenamente a España, «Madrid no parece tomar en cuenta suficientemente la opinión de nuestros asociados, especialmente de Italia y Bélgica, cuya reticencia es bien conocida».

El diario agrega que España está realizando importantes cambios internos y advierte que «no sería muy avisado de parte de los seis tratar de ignorarlos».

MOVIMIENTO DE SOLIDARIDAD

PAMPLONA (OPE).—El domingo, de madrugada, aparecieron en distintos puntos de la carretera general de Pamplona a San Sebastián, en las fachadas de algunos edificios situados en la misma y en tapias de cercados, grandes letreros hostiles al régimen franquista, como «Solidaridad con los estudiantes encarcelados», «Abajo la tiranía franquista», «Fuera Franco», «Vivan los Fueros», «Navarra por JEL», etc. También se han visto algunos de esos letreros en el barrio de la Rochapea.

Se observaba que las gentes los leían con interés y agrado y de ello se pudieron percatar también los numerosos ocupantes de coches y autobuses que acompañaron a la Real Sociedad de Fútbol que ayer jugaba contra el Osasuna en Pamplona.

A última hora de la tarde y al día siguiente por la mañana continuaban sin que nadie intentara borrarlos, ya que su tamaño requería mucho tiempo para hacerlos desaparecer y no era cosa de realizarlo en día festivo, pues esto hubiera sido más llamativo.

Aunque la policía está alerta, intrigada y nerviosa, hasta ahora no se sabe que haya sido interrogado nadie.

DETENCIONES

BARCELONA.—Varios jóvenes pertenecientes a diversas organizaciones catalanas fueron detenidos a fines de la semana pasada y ocho de ellos, incluídas dos mujeres, han quedado en estado de arresto, se sabe hoy en Madrid de buena fuente.

Se acusa a los detenidos haber desgarrados carteles que anunciaban las ceremonias conmemorativas del 25 aniversario de la «liberación» de Barcelona por los insurgentes, entre ellos un inmenso retrato del general Franco.

Los detenidos son estudiantes en su mayor parte.

ESTUDIANTINA

MADRID (AP).—Unos 5.000 estudiantes de Derecho de la Universidad de Madrid y otros de las Universidades de Santiago, Valladolid y Barcelona realizaron una huelga de dos días para protestar contra los abusos de una ley reciente que requiere el título de Licenciado en derecho para la admisión en los cuerpos técnicos y administrativos del Estado.

Un portavoz de los estudiantes dijo que los estudiantes de derecho de Sevilla, Granada y Oviedo han prometido su adhesión y otros estudiantes de las facultades de ciencias políticas, economía y filosofía de Madrid secundarán el movimiento.

ESO ES

CARACAS (De *La República*).—En Madrid, el gobierno español declaró disuelto el Tribunal Especial para la Represión de la Masonería y el Comunismo. El gesto es puramente demagógico, ya que las funciones del temible órgano inquisitorial serán asumidas por un nuevo tribunal político, creado al mismo tempo que se disuelve el primero.

ANDANZAS DE GIL ROBLES

MEXICO (UP).—José María Gil Robles, ex líder político de España, se ha entrevistado con autoridades mexicanas en representación de financistas franceses interesados en comprar acciones de una institución bancaria mexicana, según una información que publica el diario «Novedades».

Agrega el despacho que Gil Robles, que antes del régimen del generalísimo Francisco Franco fue titular de varios grupos católicos republicanos españoles, se encuentra en esta capital en visita de cuatro o cinco días. Ya conferenció con el presidente de una importante cadena de Bancos, así como con otras personalidades del mundo financiero.

DE RODAS A PILATOS

LIMA (UP).—La Federación Internacional de Trabajadores del Transporte informó que el gobierno expulsó del país con destino a Panamá a Fernando Azaña, ciudadano español que ejercía el cargo de director regional para la América Latina de ese organismo, cuya sede central se encuentra en Londres. Azaña es un español republicano que residía en Lima desde hacía tres años.

PARADEROS

— Jaime Hars, 8 rues des Peupliers, Firminy Vert (Loire), desea ponerse en relación con la Secretaría de Mujeres Libres de la Gran Bretaña.

INICIATIVA IMPORTANTE

« Les amis d'Elisée Reclus »

« Les Amis d'Elisée Reclus » ofrecen a la juventud estudiosa y al público en general, en lengua francesa, un libro dedicado a los hermanos Elías y Eliseos Reclus.

El libro, bajo el título de: «LES FRERES RECLUS» - *Du Protestantisme à l'Anarchisme*, contiene una biografía inédita de Eliseo, obra de su sobrino y más cercano colaborador —sobre todo en los últimos años de su vida— y del que podríamos decir su ejecutor testamentario, Pablo Reclus. Una biografía de Elías, por Eliseo, publicada en París en 1905 en ocasión de su muerte. Recuerdos del 14 de octubre de 1882, informe personal. Discurso de Eliseo Reclus pronunciado en la Universidad Nueva de Bruselas el 22 de octubre de 1895. Trabajos, que no han sido difundidos; por tanto, desconocidos por la generación actual.

Por primera vez se publica en lengua francesa un conjunto biográfico sobre Elías y Eliseo Reclus. Los escasos estudios consagrados a los dos hermanos se han agotado. El único conocido es una breve introducción biográfica para su «Correspondencia», obra también agotada. Y las dos otras publicadas, fuera de Francia: «Elisée Reclus, anarchist und Gelehrter» y «Eliseo Reclus, la vida de un sabio justo y rebelde», de Max Netlau, la primera en alemán y la segunda en español; así como «Elisée and Eli Reclus, in memoriam» (en inglés), por diferentes causas no se pueden adquirir.

Esta carencia de conocimientos sobre estos dos hombres preclaros no deja de ser sorprendente. La amplitud de sus concepciones, el gran caudal de sus conocimientos, la enjundia de sus preocupaciones, los sitúa, sin lugar a duda, en la vanguardia de los últimos humanistas del siglo XIX, siendo, a la vez, precursores en varias ramas de la Ciencia-Etnológica y Geográfica humana en particular, y, por lo tanto, dignos de interés para la historia de las Ciencias.

Esencialmente humanos, ambos no pueden quedar ajenos a su época. La rara claravidencia de Elíseo en todo cuanto expone y trata, sorprende por su actualidad. Los dos hermanos han intervenido, y tomado posición, en los grandes acontecimientos sociales. La biografía nos muestra su evolución del protestantismo hacia el anarquismo. Según Eliseo, todo hombre de conciencia no puede ser sino anarquista, y su concepción del anarquismo, del cual es una de sus figuras más características, está esencialmente unida a todas las manifestaciones de la vida en el sentido de una progresión paulatina hacia la libertad y el desarrollo armonioso de la Humanidad. El libro que publicamos «Les Amis d'Elisée Reclus», tiene también atractivo de varios extractos de cartas y escritos de Eliseo, en su brillante estilo impregnado de una profunda poesía.

Al publicar este libro, «Les Amis d'Elisée Reclus», lo hacemos impulsados por la preocupación de dar a conocer a la juventud (que sólo conoce superficialmente sus nombres) la grandiosa obra perenne, llena de profunda bondad y sencillez característica de los Reclus.

Esperamos que su publicación será un valioso aporte para el conocimiento de los pensadores anarquistas y del anarquismo, frente al incremento desmesurado que toman, en nuestros días, otras ideas hijas del Socialismo del siglo pasado o de una moda pasajera impulsada por espíritus extravagantes sin permanencia en el espíritu humano.

Recomendamos su lectura y estudio a todos los jóvenes. Su precio de venta: 8,75 F.

Queda abierto un período de suscripción hasta el 15 de marzo de 1964. Toda suscripción, *abonada* antes de la fecha indicada, beneficiará de un 5 % de descuento y, además, libre de gastos de envío.—8,30 F. ejemplar.

Toda la correspondencia: F. Mas Serras - Boîte Postale N° 105, Paris 11e. Giros: C.C.P. Valerio Mas. N° 19 761 70 - Boîte Postale N° 105, Paris 11e.

Fluorescencias

1

La «galería», sin la cual no pueden pasar los amigos de la «masa», sin la cual se creen nada y entienden que no puede existir absolutamente nada fuera de ella, es, efectivamente, una cosa sin substancia.

2

Mirar las cosas desde y hacia la «galería» es tanto como verlas por el lado torcido, por el falso y contrario a la realidad más patente que es el ser humano.

3

El anarquismo es del y para el hombre, integrado o no en el conjunto de la humanidad.

4

Una humanidad sin individualidades acráticas, no tiene nada que ver con la idea, por mucho que se proclame libre y feliz sin ser ni poder serlo. Esa es la principal razón del actual confusionismo, el cual no puede ser negado por estar tan a la vista.

5

Hablan de libertad, Fidel y sus bolches, Kruschev y los suyos, Franco y los chinos de Stalin, y también los «demócratas» de los truts, sostenedores de tiranos y tiranuelos como Stroessner y otros que sin serlo tanto no se quedan atrás por los vericuetos del abismo. Habla de justicia la «justicia» del pez gordo; y los materialistas de Iglesia, también se llenan la boca con elevados espíritus. Y así todo, desde las universidades, hasta las cárceles, en todas partes se confunde la verdad, como en la mitológica Torre de Babel. Es como una repetición en el tiempo, por falta de voluntad y consecuencia anarquistas.

6

Que nada menos a Rafael Barret le haya salido un hijo bolche, es igual a decir, por decir algo, UN HIJO «HUACHO».

7

Mirar la vida con optimismo es mejor, por lo menos, que mirarla al revés o pesimistamente. Al fin y al cabo la única forma de ayudar a la felicidad es anhelarla y no dar demasiada importancia, ni a los grandes, ni a los pequeños problemas de la existencia. Una sonrisa vale más que un mar de lágrimas, suceda lo que suceda y en cualquier circunstaancia.

8

Es sumamente grato hallar una de esas escasas mujeres que odian poner cara de pocos amigos. Tan femenina actitud es una verdadera promesa de vida mejor.

9

Pensar excesivamente en el pasado, es también hacerse algo indiferente hacia el porvenir.

COSMOS

COMUNICADOS

F. L. DE OULLINS

Esta F. Local convoca reunión para el domingo 1 de marzo, a las nueve de la mañana en el local de costumbre.

F. L. DE LA ROCHELLE

La Federación Local de La Rochelle convoca asamblea general para el domingo, 1 de marzo, a las nueve y media de la mañana, en lugar de costumbre.

Por los asuntos a tratar se encarece la asistencia de todos.

CONFERENCIA EN BEZIERS

La F. L. de Béziers invita a toda la militancia de la localidad y limítrofes a asistir a la conferencia que dará con carácter orgánico en su local social, el compañero Antonio Alorda, con el tema « De la unidad confederal a una entente antifascista, pasando por la Alianza Sindical ». Se espera la presencia de numerosos compañeros. El 1.° de marzo a las nueve y media de la mañana.

CONFERENCIA EN BURDEOS

Siguiendo el ciclo de Conferencias organizado por la F. L. y Comisión de Relaciones de Burdeos, el domingo día 1 de marzo, a las 10 de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue Lalande, el compañero Ives Peyraut disertará sobre el tema : « Algunos aspectos de la obra de Lenin, como jefe del Gobierno».

No dudamos que por lo interesante del tema acudiréis a este acto.

COMISION DE CULTURA, PARIS

Comunica a los compañeros que el ciclo de conferencias de la temporada dará comienzo el sábado 29 a las cinco y media de la tarde, con el compañero Ramón Alvarez, que disertará sobre el tema: «Las ideas y la liberación de España.»

Estos actos terminarán en mesa redonda, en la que cada concurrente podrá intervenir sobre el tema tratado.

F. L. DE PERPIGNAN

Invita a sus afiliados a la asamblea general, que tendrá lugar el día 1.° de marzo a las nueve de la mañana en el sitio de costumbre. Dada la importancia de los asuntos a tratar rogamos la asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE IVRY

Convoca a asamblea general para el domingo 1.° de marzo a las nueve y media de la mañana en el lugar de costumbre. Que nadie falte, siendo de interés para todos el orden del día.

PARIS

Gran mitin pro España libre el día 13 de marzo de 1964 en la sala grande del Palais de la Mutualité, con prevista intervención de Henry Torres y Daniel Mayer.

SUSCRIPCIONES

PRO COMPAÑEROS DETENIDOS

Suma anterior, 26.790,86 francos.

Mas Casas, 20 francos; Núcleo F.J. I.L.L., Bélgica, 100; F. L. de Argentuil, 69; «Le Monde Liberaire», 62; Cercotes, J. Payán, 20.

Total, 27.061,86 francos.

PRO FAMILIAS GRANADO-DELGADO

Suma anterior, 6.585,97 francos.

Perpignan: Gonzalbo, 180 francos. «Tierra y Libertad», Méjico, 100.

Total, 6.865,96 francos.

F. L. DE PARIS

Celebrará reunión el 1.° de marzo en su local social a las nueve y media de la mañana.

REGIONAL CATALANA C. N. T.

Todos los compañeros radicados en el exilio quedan convocados, en presencia o por escrito, a participar en el Pleno que nuestra Regional celebrará en París el día 22 de marzo, a las diez exactas de la mañana, bajo el siguiente Orden del Día:

1.° Cómo proporcionar a la Regional del exilio la importancia que requiere para formar cuerpo sólido en el exterior; para ayudar eficazmente al interior; para corresponder al esfuerzo del S. I., y para participar en el propósito confederal de las demás Regionales.

2.° ¿Interesa a los compañeros impulsar la publicación del Boletín «Terra Lliure» con vistas al interior y para formar un cuerpo de redactores en lengua vernácula para hoy y con vistas al futuro?

3.° Ruegos y preguntas.

Interesamos encarecidamente la asistencia de un máximo de compañeros y el criterio ceñido de cuantos escriban.

Comunícase al secretario provisional: Juan Ferrer, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

REVISTA «UMBRAL»

La Organización respectiva analizó, recientemente, la situación de la revista, decidiendo continuarla por el crédito moral que la misma proporciona a la entidad social que la edita y a los refugiados españoles en general.

Pero siendo su coste elevado, una solución efectiva se impone: que los compañeros la adquieran, la comenten y divulguen. «Umbral» es un brillante que no debe ni puede palidecer en nuestras manos, por callosas que sean.

ADMINISTRATIVAS

Toledo, Marcos. Creches (S.-et-L.). Recibido tu giro. Pagas hasta el 31 de diciembre de 1963 «C. S.» y «Umbral».

— Santos, P., Melay (S.-et-L.). Hecho cambio, envío como indicas. Recibido giros.

— Fanicello, Panamá. Recibido envío de 25,50. Como no das distribución, repartimos importe a «C. S.» y «Umbral».

— Ballesta, Cristóbal, Chatellerauld. Recibido giro 71 francos el 20-12-63. Distribuido como indicas. Enviado el disco.

— José Angulo, Ganges. Recibida la tuya. Cuando cambies, ya darás dirección. Provisionalmente retiramos envío.

— Hurtado T., Tarbes (Htes.-Pyr.). Recibido giro, distribuido como indicas: «C. S.» núm. 284 y «Umbral» número 25.

— Ayora, Agde (Hlt.). Recibido giro 80 francos. Distribuido como indicas.

NOTA.—El compañero que ha hecho el día 17-2-64 un giro de 35 francos para un año de «C. S.» y «Umbral» y que solicita cambio al 43 bis, rue des 15 Degrés, que nos dé su nombre. En el remitente del giro han puesto como «expéditeur» R. Llop.

Meditaciones sobre la marcha

Quien triunfar anhele en este mundo de materialismo soez, ha de volver la espalda al pasado y volar con la dinamita del arrepentimiento los puentes que deje atrás. Ha de ponerse de espaldas a la sombra y de frente a la luz. Toda acción deshonrosa, aunque en secreto cometida, es un terrible vampiro de vitalidad. Cada pensamiento, deseo o acto impuro es carcoma de la virtud y socavador del éxito.

Todo cuánto perturba y atribula la vida, desgasta la vitalidad. Todo cuánto destempla el sistema nervioso menoscaba nuestra eficiencia. Lo que en el trato de gentes se llaman rozamientos y en psicología vulgar incompatibilidad de carácter, es un mortal enemigo de la dicha y el éxito, porque desgasta los delicados soportes del mecanismo de la vida sin allegar bien alguno. Nuestro principal deber es eliminar de la vida todo rozamiento, de lubrificar todas las facultades y obstruir todas las rajas y hendiduras por donde pudiera gotear nuestra energía.

Pero la energía vital no puede conservarse sin el dominio de las emociones que a su vez requiere por antecedente el dominio del pensamiento. Dice Pascal que en el pensamiento tiene su raíz la dignidad del hombre, cuyo primordial deber es por lo tanto pensar rectamente. Parece algo especulativa esta afirmación; y sin embargo, nuestras palabras y acciones no son otra cosa que la expresión de un pensamiento. A menos que aprendamos a pensar rectamente será un fracaso nuestra vida, porque en vez de ser digna, hermosa y feliz, será ruin, desgraciada, hosca y estéril.

La primera condición para aprovechar cuantas posibilidades pueda ofrecernos la vida es la salud, aquella copiosa vitalidad y vigor de mente y cuerpo que infunde alegría en el vivir. Y la salud depende de la rectitud de pensamiento. Toda célula, todo órgano y función del cuerpo están poderosamente influidos por la índole de nuestros pensamientos.

No hay principio más firmemente establecido que el que experimentamos la reacción de nuestros pensamientos para acrecentar nuestra fuerza y vitalidad si son puros y armónicos o para disminuirlas y menoscabarlas si discordantes o impuros.

Para gozar de salud es indispensable poseer una mente gozosa, saludable y optimista. El amor, la paz, el júbilo, el gozo, la amabilidad, el altruismo, el contento y la serenidad son los mentales atributos que al poner en armonía todas las funciones de corazón y mente, determinan la salud. Quien con firme voluntad se lo proponga puede exteriorizar en sí, estos atributos por medio de la persistencia en el recto pensar.

Las emociones morbosas, el tedio, la ansiedad, el mal humor, la inquietud, el temor, todos los menudos trasgos de la mente que sin cesar procuran hundirnos sólo pueden vencerse a copia de constante vigilancia y vehemente persistencia.

Los malos pensamientos son indicio de flaqueza; denotan una especie de locura, porque quien siniestramente piensa está desgarrando de continuo sus cuerpos físico y mental, al paso que quien con rectitud piensa es el único pensador sano, el más dichoso y el más apto para el éxito. Conoce mucho mejor cómo evitar los tropiezos que determinan destructoras condiciones.

PEREZ GUZMAN

Regional de Aragón, Rioja y Navarra en Exilio

LLAMAMIENTO

Siguiendo el curso en cumplimiento de nuestros acuerdos, esta C. de Relaciones, invita: a todos los compañeros, no organizados por sus FF. LL. de origen, a que se sumen dentro de las Agrupaciones más cercanas de sus residencias; incluso lo pueden hacer en carácter individual directamente con esta Regional. Según consta en los acuerdos orgánicos en su estructura a este respecto.

Este llamamiento, en primer lugar, tiene por objeto, tener relación y contacto orgánico con todos los compañeros susceptibles de poder contactar con ellos, se encuentren donde se encuentren en tierras del exilio. Precisa saber con que se cuenta, en fuerzas numéricas efectivamente, dispuestas a colaborar tanto en lo moral como en lo económico, factores que siempre han estado a la voluntad del compañero, con arreglo a sus posibilidades; por lo cual nadie debería rehusar nuestra llamada, por el momento. previsora. No exigimos nada, pero un deber como el nuestro, contraído responsablemente con el pueblo español, no se puede olvidar, así como así: hay que demostrar con hechos que nuestra nostalgia es más ferviente cada día que pasa, lejos de la tierra que nos vió nacer, y nos espera.

En segundo lugar, nuestro requerimiento a la militancia se trata de estar preparados y conexionados entre sí para no perder el contacto en ningún momento. Pues el problema de España, hay que tener presente que un día no muy lejano tiene que caer, y en ese momento no es cuando nos hemos de organizar local, comarcal o regionalmente, sino que entonces —en la debacle nos referimos— habrá que estar dentro de España o por el camino. Si esto no sucede a corto plazo hay que hacer entre todos por que caiga de una manera precipitada y lo antes posible; y ello sólo se conseguirá obrando en consecuencia coordinadamente.

En este mismo sentido, días atrás nos dirigimos, por conducto orgánico a las comarcales, Federaciones L. y militantes en general, que ya sus direcciones obraban en nuestro poder; pero considerando que una gran mayoría no tienen ningún contacto con esta Regional, encontrándose aislados y un tanto desorientados por falta de relación orgánica, lo hacemos público a través de nuestros órganos de expresión: «Espoir» y LE COMBAT SYNDICALISTE, para que de esta manera nadie ignore nuestras invitaciones susodichas.

Si todos los compañeros llegásemos a comprender la urgente necesidad que hay de estar en relación permanente con sus comarcales, FF. LL. y éstas con sus regionales respectivamente, por lo cual fueron en principio creadas en el exilio, «¡otro gallo nos cantara!» Y, esto último, quisiéramos quedase bien comprendido en los compañeros, no sólo ya de nuestra región, sino en el área nacional de nuestro Movimiento Libertario Español. Esperando que estas últimas frases sean interpretadas por toda la militancia en general, con toda alteza de miras y comprensión en provecho de la «causa» que a todos nos es común. Y por lo cual nos encontramos todos desparramados en los diferentes continentes de la tierra, lejos de ser comprendidos de nuestro carácter «quijotesco»; pero, no importa. Nuestra tarea es preciso continuarla hasta el más «allá». Y esto nos corresponde, primordialmente, a los que por entero y propio convencimiento nos entregamos a ella, sin condiciones ni promesas. En estos términos se manifiestan los compañeros de la Rioja en su reciente carta. Haciéndose eco de estas premisas —todos los compañeros de la región añaden en su carta—, nuestra Regional sería el exponente y reflejo donde mirar las demás Regionales en el exilio.

Esperamos, queridos compañeros, que este llamamiento tenga buena acogida por toda la militancia en general, y que su contenido sea la interpretación unánime en bien de las Ideas Libertarias. Unica posibilidad de poder contribuir, en sentido solidario, con nuestros compañeros del interior, y ayudar, asimismo, a compartir el dolor, el horrible dolor, de las familias huérfanas de nuestros amigos muertos en combate y asesinados impunemente por el enemigo del pueblo.

En todo caso que algún compañero quiera dirigirse directamente con la C. Regional, acompañamos las señas: 4, rue Belfort; C. Rl. Aragón, Rioja y Navarra, Toulouse (H.-G.).

Para giros, tanto de cotización como donativos: Toulouse, C.C.P. número 2 135 56, M. J. Raluy, rue Henri Lenfant, 19, Toulouse (H.-G.).

Un saludo cordial para todos,

La Comisión.

En Chauffailles (S.-L.)

GRANDIOSO MITIN

DEL 1.° DE MAYO

que tendrá lugar en la Sala de Fiestas a las nueve y media, figurando entre los oradores :

Alejandro LAMELA, por la C.N.T. española.

FRANC, maestro francés.

Federica MONTSENY, también de la C.N.T.E.

Por la tarde:

El Grupo «TIERRA Y LIBERTAD» de Lyon presentará un conjunto artístico variado y de calidad.

Actuará el Grupo artístico «IBERIA» de Roanne, con selectos números de danzas folklóricas españolas.

«LOS KAROLINKAS», con su nuevo repertorio de cantos y bailes del Centro de Europa.

El Grupo artístico «CERVANTES», de Roanne, y su famoso conjunto de variedades.

Chauffailles estará representada por CARMEN DE ARAGON, alma de la canción aragonesa.

Servicio de librería

COLLECTION SELECTA (Garnier)

12,10 F. le volume :

Balzac : Eugénie Grandet.
— « La peau de chagrin ».
— « Le lys dans la vallée ».
— « Le Père Goriot ».
— « La Rabouilleuse ».
— « La Cousine Bette ».
Baudelaire : « Le spleen de Paris » (petits poèmes en prose).
— « Les fleurs du mal ».
Brantôme : « Les dames galantes ».
Commelin : « Mythologie grecque et romaine ».
Constant : « Adolphe ».
Corneille : « Théâtre choisi ».
Dante : « La divine comédie ».
Flaubert : « Madame Bovary ».
— « Salambô ».
— « L'éducation sentimentale ».
Fromentin : « Dominique ».
Gautier : « Le capitaine Fracasse ».
Homère : « L'Iliade ».
— « L'Odyssée ».
Laclos : « Les liaisons dangereuses ».
La Fontaine : « Contes et nouvelles ».
— « Fables complètes ».
Machiavel : « Le Prince ».

Giros y pedidos a Roque Llop 24, rue Ste-Marthe, Paris (10e) C C P 13 507 56, Paris

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française ..... 5 F.
Version fco-espagnole .. 20 F.

★

Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10e)
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

PARA UNA MAYOR EFICACIA

TODO sector de opinión que trate de persistir en su posición de necesidad pública tiene obligación, primero : de substancia (ideas) que lo justifiquen; segundo : de aplicabilidad para el bien colectivo; tercero : de palabra precisa y convincente.

Está fuera de duda que el acratismo y sus derivados organizacionistas poseen estos tres dones. Por consiguiente, depende de la inteligencia, del tacto, de la concreción y de la bondad de trato de los ácratas, que su posición libertaria sea atendida, comprendida y observada por la generalidad de las gentes, preferentemente las trabajadoras.

Desde el inicio de nuestras propagandas, o de nuestra aparición en el concurso de las ideas, los libertarios nos hemos prodigado en hechos y en prédicas concordantes con los mismos. La propaganda mediante el ejemplo tradicional en nuestro elemento, logró perforar el muro de inconvenientes, cerrilismos y mentiras opuesto a nosotros por la confabulación enemiga. Con voluntad, desprendimiento e incluso con sacrificio, conseguimos vencer la ruindad opositora, quedando en posición nítida enfrente del poderoso elemento capitalista y de su continuador marxista. El anarquismo teórico, descendido a la práctica mediante el sindicalismo anarquizante, es decir, la abstracción hermosa devenida posibilidad de vida práctica, nos colocó en España y en Argentina en el índice de la existencia social. Allí fuimos prédica y ejemplo, acción y tino; por ende, nuevo camino para alcanzar el bienestar y el sosiego de los pueblos, tan imposibilitados por siglos de religión, patriotismo y egoísmos particulares inconfesables reconocidos de utilidad común según ley escrita por los mismos beneficiarios.

De habernos dormido acariciando ensueños y abstracciones notables por su poesía, españoles y argentinos no hubiésemos gozado del crédito popular que fue garantía para la transformación del fondo humano. De haber convertido la anarquía (no asuste la a en minúscula, puesto que aún no creemos en santos ni altares) en un tema de juegos florales o en un agrado de pastelería, la igualdad soberana, la redención absoluta, la dignificación total de la clase trabajadora, no hubiesen sido propuestas, propugnadas y posibilitadas. Ahora, contra el escepticismo de la hora, nuestra noble inquietud, y lo que es más importante : nuestra historia, son del dominio público y forman parte del acerbo moral colectivo.

En estas condiciones : ¿quién en idealista práctico puede imaginar el paso atrás? De existir el intento lo consideraríamos insensato. En política transigir es barajar, confundir, situar o reconvertir, nunca renunciar. En libertario la aceptación aunque tenue, circunstancial u ocasional del Estado, sería sentar un principio de claudicación capaz de retrasar el progreso social otro siglo por lo menos. Procediendo el mal del hombre de su horrísona organización sin bondad y por la fuerza, todo resbalón sería aprovechado por el oportunismo político para desviar a las multitudes de su camino, perceptible o imperceptiblemente libertario, en beneficio de la sociedad actual obstinadamente aberrante, cualquiera que sea la caparazón política que adopte.

Para seguir siendo, para calar hondo en el corazón y en la mente del pueblo, los libertarios precisamos palabra clara y precisa, propaganda formal, sin titubeos; reducir el volumen de nuestra verborrea, tan fatigosa e inexpresiva, tan ingrata y fuera de norte. Tememos que el exilio nos haya recortado las alas y excitado el gusto por lo ampuloso, tan opuesto a nuestro antiguo amor por la síntesis y las realizaciones. Perorando intensamente con ligera base de ideas: contradiciéndonos en escritos que, dentro de la variedad podrían ser convergentes, no conquistaremos prosélitos y perderemos Aymares. Es ya hora de reflexionar, de apartar prejuicios casuísticos y de reincorporarnos al buen sentido, de regresar a Isaac Puente en lo constructivo, y a Ricardo Mella en lo discursivo.

Es la hora de la eficacia, de reducir la palabrería vocal y escrita, que en adelante ceñiremos al propósito de desestancar, purificar y desatar el caudal libertario.

Mirador

Nuestra casa y el mundo

por FONTAURA

QUE cada uno, entre los afines, y en este caso se alude a los libertarios, tenga una visión particular de los problemas, y a tenor de su interpretación trate de darles solución, no tiene nada de particular; es más, evidencia de un modo claro que se tiene criterio propio, que no se anda a remolque de fórmulas fabricadas. Ahora bien, considerando que todo es relativo, tras de emitir un criterio particular, bueno es el tener en cuenta que toda opinión puede ser enmendada, ya en un sentido bien en otro. De ahí la conveniencia del diálogo; pero que tenga ese dialogar el aire de una simple, de una serena y amistosa conversación. De hacerlo así, poner los nervios en tensión y aguzar el ingenio con filo de polémica, a la postre termina mal; concluye la cosa con la aspereza de la enemistad, cosa bien sensible cuando de elementos de una misma tendencia se trata. En la polémica se busca vencer, apabullar, derrotar. Y ello es muy interesante, muy útil cuando se trata de contender con los adversarios del ideal que defendemos.

Hemos hablado de crisis, de letargo, en lo concerniente al movimiento anarquista internacional. Pero, entendámonos bien, con ello no se quiere significar que las ideas, las concepciones anarquistas, las aseveraciones doctrinales, hayan fracasado ante la realidad de nuestros días. Al contrario : ante el declive de tendencias sociales que un día fueron consideradas revolucionarias y de día en día vemos hoy que se aburguesan más; ante el resquebrajamiento del totalitarismo, rojo o negro, de derechas o de izquierdas, al brotar prepotente, frente a la mordaza estatal el anhelo de libertad, alcanza, si cabe, un mayor realce el ideal anarquista. Esta aseveración nos hace comprender, a mi juicio, que el mal no estriba en las ideas : hay qu ebuscarlo en los propios idealistas. He ahí donde está el problema. Estriba en estudiar las causas de ese decaimiento internacional. Decaimiento, letargo, debilidad, o algo parecdo. Pero, nada de « derrotismo ». Las esquelas de defunción las han extendido algunos publicistas del campo burgués, elementos de sectores políticos a quienes los anarquistas han combatido con argumentos irrefutables. Son los que tienen un muy particular interés en dar la sensación a la opinión pública de que el anarquismo, por anticuado, por inactual, pasó a la historia. Quizá no sea desacertado confesar que los enemigos, de quienes no hay que esperar pongan atención en la calidad de nuestras ideas ni en nuestros efectivos, algo hayan notado de la falta de una firme cohesión internacional, y ello le sirve de ariete en su afán de demoler.

Sin jactancia podemos decirlo, menos que a los de otras partes se puede considerar a los anarquistas españoles, generalmente hablando, de inactivos, de aletargados. Bien claro y contundente podemos también afirmar que la revolución de 1936 fue, para propios y extraños, algo de singular trascendencia en orden a toda suerte de experimentaciones de tipo libertario. Rica en enseñanzas tanto en los aciertos como en los errores. La historia ha seguido y sigue su curso. Los libertarios de Iberia tenían ayer sus problemas, los tienen hoy, los tendrán mañana. Son problemas circunscritos a la propia casa, o sea al país de origen. Es lógico que sea así. Pero ocuparse de lo de casa no ha de ser obstáculo para asomarse a atalayar las otras casas, lo que hacen o no hacen los compañeros de los demás países. ¿Se es no se es internacionalista?

Los compañeros de Italia, los del Japón, los ingleses, los escandinavos, los brasileños, los holandeses, los alemanes, los argentinos, los de cada país, en suma, sean en más o menos cantidad, que ello no hace el caso para lo que se busca demostrar, deben de tener sus problemas propios del país en que viven. Ahora bien : ¿Ha de ser aconsejable el que lleguen a engolfarse en lo suyo, en lo de su casa, los de cada país, sin poner atención en el conjunto, en lo que hacen o dejan de hacer los compañeros de otras partes? Obrando así se ha de tender a formar en cada país a modo de un cantón; un pequeño mundo aparte de los demás.

Quizás uno de los motivos de peso que ha determinado ese debilitamiento, en lo que al anarquismo internacional se refiere, haya sido esa falta de relación, ese desmembramiento, la falta de un amplio contacto; la falta de un ágora, despierta, vivaz, por encima de las fronteras. Aquella conocida concepción kropotkiniana del apoyo mutuo puede entenderse en el orden moral y en el material; cabía haber hecho de ella una realidad en el mundo anarquista. No ha sido así desafortunadamente. Ha habido un notorio aislamiento de los de cada

(Pasa a la página 2.)

Este cartel fue divulgado en 1937 con motivo de los salvajes bombardeos fascistas sobre Euzkadi. Predicción que fue ampliamente confirmada en 1940 en Cowentry y Londres...

INTERNACIONALISMO

Una tercera fuerza a punto de nacer

por J. GUIRAUD

LOS grandes grupos de naciones constituyen en la actualidad la fuerza internacional. Uno — Occidente — dirigido por los Estados Unidos de América. Otro — Oriente — por Rusia. Tal vez a partir de mañana serán tres, al partirse el primero por la mitad bajo la impulsión de Francia, no resignada a perder su hegemonía de antaño. Un gesto espectacular le era necesario al tercero en discordia y lo ha llevado a cabo con el reconocimiento de la China popular, aun cuando se hayan tenido que echar por la borda concepciones tales como : la solidaridad de la raza blanca y la eventualidad de una Europa dándose la mano desde el Atlántico al Ural para evitar el peligro expansionista de los amarillos, sueño ya acariciado por el kaiser Guillermo de Hoenzollern y en fin, a una hostilidad cerril por el comunismo. ¡Qué importa! En política, palabras y hechos cambian de continuo, pues, de no hacerlo así, dejaría de ser inmediatamente, quien fuese, catalogado de buen político.

En un ayer no muy lejano, las ambiciones de los hombres dueños absolutos de un país, se solucionaban lanzándolo a la guerra. En el mundo actual — siempre de progreso en progreso — es la guerra también la que resuelve el problema litigioso, pero con un añadido muy simpático para el capitalismo internacional : Guerra económica. Y que sirviéndose de dicho « slogan » Alemania y la España del general Franco, hayan sido los primeros en ser acariciados y halagados, nada tiene de particular, pudiéndose prever que así sucedería a la primera oportunidad. Alemania, por sus características especiales debidas a una absurda partición de su territorio y por su situación militar y económica y la España franquista por estar en el plan preconcebido ha muchos años, por el forjador del tercer grupo, al igual que el Canadá y países suramericanos. Y como, según se dice, « para muestra es suficiente un botón », voy a permitirme transcribir un párrafo del capítulo « Diplomacia », del segundo tomo de las « Memorias » del general de Gaulle, páginas 253 y 254. Escribe así el general :

« Ainsi malgré les conseils d'abstention données par Washington, Londres et Moscou, on voyait les moyens et petits Etats européens recharger notre contact. D'autres géographiquement éloignés, tendaient, eux aussi, à se rapprocher moralement de nous. Le général Vanier, délégué du Canada, nos apportait les encouragements de son pays, exemplaire dans l'effort de guerre, et négociant l'aide économique que celui-ci nous prêtait déjà, de celle aussi qu'il nous fournirait à mesure de la libération. Nos alliés de l'Amérique latine marquaient, par les démarches de leurs plénipotentiaires, que le retour de la France à sa position mondiale touchait au vif leurs sentiments et leurs intérêts. C'est ce que faisaient, par exemple : pour le Brésil M. Vasco de Cunha, pour le Pérou M. de Aramburu, pour l'Equateur Mr. Freila Larrea, pour Cuba M. Suárez Solar. Enfin, M. de Sangroniz, très distingué et adroit délégué de l'Espagne, bien qu'il fût le seul neutre au milieu des belligérants et quelque peu gêné par un statut vague, s'empressait au réglement des questions concernant le Maroc, le sort de Tanger, la destination des Français qui franchissaient les Pyrénées, les échanges entre l'Afrique française et la Peninsule ibérique. Nous avions en effet, tenu à établir avec les Espagnols les rélations indispensables. Eux - mêmes l'avaient souhaité. Au demeurant, je comptais qu'un proche avenir permettrait la reprise des rapports entre Paris et Madrid dans les conditions dignes des deux grands peuples voisins. »

Alemania, rica en combinaciones diplomáticas, otorgó ciertas facilidades al viejo Adenauer, pero no dejando éste de hallar grandes dificultades para obtener la confianza completa de sus ministros, obligándole a declarar el peligro que tenía para realizar la unanimidad en los menores detalles. En dichas condiciones les rogó con una insistente paciencia, de la que hasta el momento había dado escasos ejemplos, de movilizar todas las energías en la lucha contra la propaganda social-demócrata, condición excelente al permitir no lanzarse a una polémica con Francia, concentrando la agitación política en el plan interior y evitando así, también, ligar por completo Alemania más de lo necesario. En el presente se ven los primeros efectos de los inconvenientes suscitados, provocando las conversaciones actuales del canciller Erhard con los representantes del gobierno francés y con el propio general de Gaulle.

(Pasa a la página 2.)

Temas de todos los días

Nuestro aliancismo... y el de otros

por J. Muñoz CONGOST

QUEJANSE — y creen que a justa razón algunos amigos y compañeros — de las manifestaciones que se hacen en nuestra prensa sobre las posibilidades de acción de conjunto con el resto de las organizaciones del antifascismo español.

Estiman que las posiciones marcadas algunas veces, pueden ser por su crudeza, notas discordantes en el concierto aliancista, del que, a pesar de todo, seguimos aislados por voluntad neta de nuestros eventuales asociados.

Se dice que debiéramos limar asperezas y dejar de lado ciertas consideraciones de orden doctrinal o táctico para lograr ese acercamiento o unidad de acción, deseada — al parecer — por todos y obstaculizada — si se escuchan estas lamentaciones — por nuestra manera de hablar y de ser. Algo así como si se dijera que en el ánimo de todos hay voluntad de alianza, y sólo en la CNT de discrepancias.

De un número cualquiera de « Le Socialiste », el 108, recogemos y recomendamos a estos amigos, la lectura de dos artículos.

En el primero de ellos, « Posibles enemigos y aliados hasta el fin », que firma Gerardo, se examinan las posibilidades de acción con otros sectores.

Es ya curiosa la alusión desplazada a los puntos del programa de José Antonio Primo de Rivera, para señalar la importancia del problema agrario español, cual si dicho programa fuera marchamo de garantía. Si tal alusión no obedece a un resabio de formación educativa, nos quedará el recurso de pensar que es sonda hacia la vieja guardia de Falange, hoy en disidencia con el régimen. Y si no fuera ni lo uno ni lo otro, tanto mejor, pero nos extraña sobremanera tal alusión, ya que no faltan en el escenario político social español libros, estudios y hombres que han dado a ese problema agrario toda la importancia que merece.

En dicho artículo, se llega más lejos, ya que después de analizar la imposibilidad de acción conjunta con los comunistas, concluye que sólo queda una carta a jugar honradamente, y ésa es la de las derechas españolas, la burguesía industrial y el clero secular.

Cual si aparte de los socialistas comunistas, franquistas, no hubiese en España más que esas mal llevadas y traídas fuerzas de derecha, hoy tan en moda.

En todo el trabajo citado no hay una sola alusión a la Alianza Sindical y menos, a la CNT. Son para el articulista, inexistentes. España está, según él, abocada como solución única a una colaboración entre esas derechas cristianas de nuevo cuño y el viejo socialismo de orígenes marxistas. Nada ni nadie hay fuera de tal contingencia.

Si tenemos en cuenta que en otro artículo del número 109, « Crónica londinense », se dice que nada ni nadie conseguirá abrir brecha entre la UGT y el PSOE, ya que son hermanos siameses, corroborando así la íntima compenetración entre ambos organismos, compenetración e interdependencia de la que siempre estuvimos convencidos, vendremos en consecuencia a interrogarnos sobre el papel y misión que desarrollamos en una Alianza Sindical, donde nuestro aliado está convencido de que la sola carta a jugar honradamente, son las derechas españolas, burguesía industrial y clero secular — repetimos — que rompieron por conveniencia las amarras de la galera franquista.

El segundo artículo al que hacíamos referencia al comenzar, viene a confirmarnos más en estas conclusiones. Se trata del titulado « Sobre la Alianza Sindical y sus problemas » y firmado por Benito Alonso, aparece en el número 108. En el mismo, todos los problemas de la Alianza Sindical, se resumen en la admisión en el seno de la misma de las organiza-

(Pasa a la página 2.)

NOCHES EN VELA

Llamé al acto y...

HE tenido mucho mal, mucha soledad, mucho miedo. La habitación me pesaba como la celda de plomo de Venecia a Silvio Péllico.

Ocurre al nublarse el pensamiento hacerse de noche en la existencia : tener la existencia anochecida es tan malo como perder la vista.

Mi deseo más vivo era que pintara el día y que rompieran a cantar los obsecuentes y consecuentes voceros de la aurora.

— Eso aquí no, José María.

Tenía la mente ocupada por estúpidos guignoles y por absurdas geometrías.

Allá lejos, diminutos rubíes, como minúsculas gotas de sangre, encendiéndose y apagándose, a través de la ventana cerrada, me dirigían flechazos.

Sutilísima brisa mecía las ramas de los árboles reverentes del jardín contemplando el cielo.

Luna no, ni estrellas : oscuro. Mañana habrá sardinas baratas.

¿A quién rogarle que llueva para que el agua golpee los cristales de la ventana y se produzca ese desconcierto un tanto ruidoso que llama al reparador descanso? La noche está parada por falta de cuerda.

« Pipí » por tercera vez y vuelta al potro sin lograr conciliar el sueño.

¿Qué apetezco?

¿Qué deseo?

¿Qué ansío?

Salud... ¿Lo sé yo por ventura?

Aquello lontano con apresurado movimiento, diríase escuadrón de lobos huyendo de un incendio...

— José María, que vas a perder la cabeza.

Las tres y cuarto de mi reloj.

Me visto paulatinamente : con esto quiero creer que nada malo hago. Así y todo, mi escasa fortaleza me causa vergüenza.

De aquí a las ocho de la mañana un misal puede escribirse fácilmente.

Poco o nada será ya lo que yo escriba porque me toco con los dedos el disgusto de lo que publicado aparece, sobre haber llegado la hora de guardar silencio.

Si esta caída es sin recaída, por contento me daré.

Desengaños he sufrido bastantes, luego de llamar a varias puertas.

— ¡Cuánta solidaridad y cuánta filantropía hay en el mundo, José María!

Aquí traen el frugal desayuno y luego Clío el benéfico sueño.

PUYOL

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

QUIEN PAGA, ORDENA Y MANDA

LA aventura de cuatro barcos pesqueros cubanos sirvió de pretexto para agudizar el conflicto entre Estados Unidos y Cuba. Los «ultras» presionaron sobre el Gobierno Federal valiéndose de los derechos legales del Estado de Florida. La región de Florida sirve de base y punto de partida a la acción-castrista por su proximidad con la Isla de los Caribes. Washington consideró el asunto como de menudo alcance y reclamó clemencia. Las autoridades de Florida decidieron juzgar y condenar a los pescadores por intrusión ilegal en los parajes de las Islas de las Tortugas.

Cuba contestó cortando el agua potable a la base de Guantánamo. Las autoridades de la Base licenciaron a unos tres mil cubanos que cada día entraban al territorio «americano», a pesar del estado de relaciones críticas entre los dos gobiernos. Cambio de notas fulminantes. Menos fulminantes. Apaciguadoras... La situación se concreta con una mayor autonomía de la base, cortada de hecho y de «motu propio» de los contactos que aún se mantenían con la población civil cubana. Pérdida de divisas para Cuba. Una cantidad de cubanos que comerán menos y peor. La «base» toma sus medidas para obtener agua potable por procedimientos industriales y corta las tuberías que, a la manera de un cordón umbilical, unía la base al territorio castrista. Los «patrones» de los barcos pesqueros quedan condenados a una multa. Los marineros quedan libres de toda responsabilidad.

HAZ LO QUE YO TE DIGO...

Al propio tiempo que se tomaban las medidas respecto al aislamiento de la base de Guantánamo de todo contacto con personal cubano, el Departamento de Estado norteamericano abría un proceso de discusión con sus aliados atlánticos y occidentales con relación a los intercambios comerciales con Cuba. Aprovechando la visita a Washington por parte del primer ministro británico Sir Alec Douglas-Home, el presidente Johnson reclamó la cesación de todo comercio entre Inglaterra y Cuba. Londres no acepta la práctica del bloqueo económico hacia Cuba y persiste en la ejecución de compromisos y en el establecimiento de nuevos contratos. Los cuatrocientos autobuses ingleses llegarán a Cuba. Lo que no hará Inglaterra —por lo menos a ojos vistos— será el vender a Cuba ninguna especie de material bélico.

A raíz de la visita del primer ministro inglés, el Departamento de Estado declaró que las informaciones aparecidas en la prensa inglesa insinuando que los Estados Unidos tomarían represalias contra ciertos ingleses, eran noticias «sin fundamento y absolutamente inspirados en la fantasía». Y que lo mismo cabía pensar respecto a productos o empresas de otros países amigos, como Francia o España.

La nota llevaba fecha 14 de febrero. El día 15 —contradiciendo lo del día anterior—, el Departamento de Estado confirmaba que en diciembre 1963 se aprobó una modificación aplicable a la ley de ayuda a los países extranjeros. El texto autoriza al Gobierno de los Estados Unidos a suprimir su apoyo económico y militar a las naciones cuyos navíos y aviones transporten artículos exportados o importados para Cuba. A partir de primeros de enero de 1963 la administración marítima americana establece la lista de navíos que acostan en Cuba. Hasta ahora la lista llega a 200 navíos, correspondientes a 19 naciones. Queda desde ya prohibido el transportar en estos navíos ninguna carga financiada por los Estados Unidos. No se dio la lista de los países inmediatamente afectados, pero se afirma que por el momento se supone que se trata de: Inglaterra, Francia, Marruecos, Italia, España, Holanda, Líbano y Yugoeslavia.

El 18 de los corrientes, el Departamento de Estado anunció la suspensión de toda asistencia militar y económica a Inglaterra, Francia y Yugoeslavia. Se agrega que España y Marruecos quedan sometidos a explicaciones suplementarias antes de tomar una decisión definitiva. Pero, entre tanto, no se establecerá ningún nuevo crédito para España ni para Marruecos. Parece ser que la medida puesta en vigor no tiene relación alguna con la venta de mercaderías a Cuba, sino, simplemente, al transporte de mercaderías hacia la Perla de las Antillas. Es de pensar que, correlativamente, se adoptarán otras disposiciones de coacción para impedir la venta directa de mercaderías, tal como la están efectuando Inglaterra, Francia y España. Por el momento se hace saber que no había inconveniente en entregar los aviones-cisternas encomendados por Francia a los Estados Unidos.

∴

He aquí las cifras del aporte de los Estados Unidos a los países incriminados. Las sumas corresponden al año fiscal que va del 1 de julio 1963 al 30 de junio 1964. En el caso de Yugoeslavia, el 80 por 100 de la cifra indicada se halla constituído por el envío de productos alimenticios previstos por un programa que en principio no atañe a la reciente decisión. El mismo caso se aplica a la totalidad de la ayuda económica proporcionada a España.

FRANCIA: 26.000 dólares de asistencia militar. 100.000 dólares de asistencia económica.

INGLATERRA: 11.200.000 de dólares de asistencia militar. Nada de asistencia económica.

YUGOESLAVIA: 113.500.000 de dólares de ayuda económica.

ESPAÑA: 31.800.000 de dólares de ayuda militar. 29.200.000 de ayuda económica.

MARRUECOS: 75.000.000 de dólares de ayuda económica. Jamás se ha hecho público el montante de la ayuda militar.

PERO NO HAGAS LO QUE YO...

Según detalles conocidos, los Estados Unidos vendieron a Cuba por valor de 37 millones de dólares en lo que va de enero a septiembre 1963. La mayor parte de estas mercancías se hallaban constituídas —dicen— por los productos enviados por el rescate de los prisioneros capturados cuando la invasión de la Bahía de los Cochinos. El trato efectuado correspondía a una entrega por valor de 53 millones de dólares. Trato que quedó cumplido con negocio útil para ambas partes.

En el curso de los siete primeros meses de 1962, Holanda envió a Cuba mercancías por valor de 9 millones de dólares; Canadá, 6.200.000; Alemania

(Pasa a la página 2.)

UNIVERSITÉ DE PARIS

3428

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

36e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 287 — Version française 0 10 francs — Version espagnole 0 40 francs — 5 Mars 1964

Le problème de l'unité

LES avis sont souvent partagés quand il est question de savoir si le travailleur intellectuel peut se situer à égalité avec le travailleur manuel.

La division étant la meilleure arme des détenteurs du pouvoir pour asservir les classes laborieuses, il est inutile de préciser que tous les moyens leur sont bons pour atteindre leur but.

Dès l'école, l'individu est suivi avec attention et compartimenté au fur et à mesure qu'il se forge le bagage technique. On veut faire de lui un pion supplémentaire au service de régime.

Une fois mis dans l'engrenage du système, sa situation devient si complexe qu'il lui est difficile de s'y soustraire.

Les barrières, créées par la multiplicité des salaires et l'état d'esprit qui en découle, sont souvent infranchissables ; mais même quand un travailleur, relativement favorisé par les circonstances (du point de vue matériel), essaie de se rapprocher de ses camarades de la base, il y rencontre toujours une certaine résistance. Un de nos bons amis, qui jouit, comme on dit vulgairement, d'une bonne situation », nous racontait un jour qu'il s'était vu reprocher par une simple dactylo de son bureau « ses activités syndicales ». Vos activités, lui avait-elle dit, finiront par faire du tort à votre carrière...

Il est indéniable que si la mentalité de cette dactylo reflète une fâcheuse tendance à l'opportunisme, assez commune de nos jours, c'est bien l'enseignemnt appliqué aux jeunes par l'éducation nationale et l'orientation des moins jeunes par les centrales réformistes qui en sont à l'origine.

Il existe, pourtant, à côté de la masse fluctuante et inconsciente, une multitude d'individualisés qui n'on pas abdiqué, qui réagissent contre toute atteinte à la liberté et à la dignité de l'homme, formant ainsi un véritable courant idéologique...

Or, nous sommes contraints de constater que même dans ce courant idéologique, la division a fait des ravages.

Nous nous garderons bien d'incriminer ici, qui que ce soit de cet état de faits. Notons simplement que plusieurs militants de la base ont exprimé à plusieurs reprises leur désir ardent de voir s'amorcer un regroupement de toutes les forces actives du prolétariat. (On est en droit de se demander si le succès que connut le P.S.U. à ses débuts n'était pas une justification de cette tendance.)

A vrai dire le regroupement n'est pas toujours chose facile, car, comme nous l'indiquions au début, le travailleur réagit d'une façon ou d'une autre selon qu'il est manuel ou intellectuel.

Mais loin de nous l'idée de croire la chose impossible.

Nous avons constaté, au cours de nos tentatives d'unité, que la résistance est toujours plus obstinée chez les « vieux » (nous voulons parler des mentalités vieillies par les désillusions et non des êtres vieillis par les années), et peut-être que les guerres y sont pour quelque chose. Que de fois nous ont-ils dit : « Mais, ce que vous nous dites là nous l'avons dit avant vous ; et c'est très beau mais vous n'y arriverez jamais ; il existe trop de classes dans le prolétariat actuel. »

. . . . . .

Il faut donc s'attaquer à la base du problème ; s'adresser aux jeunes, et leur faire comprendre qu'il ne doit exister aucune différence entre un ouvrier manuel et un intellectuel.

Nous sommes à un stade où le problème n'est plus de produire mais de distribuer ; l'ère de la productivité a vécu et il faut établir une société dans laquelle les besoins seront satisfaits selon les nécessités et non plus selon le rang social ou la science acquise.

Mais pour cela le travailleur doit oublier qu'il est manuel ou intellectuel et se rappeler qu'il doit avant tout unir son effort à celui des autres travailleurs pour une cause commune et juste.

Le syndicat étant le symbole d'une société sans classes, c'est dans son sein que doit se produire cette communion d'idées qui permettra enfin la réalisation d'une société FEDERALISTE ET LIBERTAIRE.

LA GREVE PARTIELLE

C'est une grève localisée, grève d'entreprise ou de service public. Elle est donc limitée industriellement alors que la société entière est à caractère industriel, c'est-à-dire, qu'un phénomène d'osmose associe toutes les industries en des comportements analogues.

Cette grève est donc limitée à un contingent de travailleurs qui démontrent par cet acte un égoïsme professionnel qui rompt ou veut ignorer la solidarité prolétarienne, solidarité de fait qui lie les salariés en dépit de leur cécité.

Cette grève est fondée sur l'insuffisance du pouvoir d'achat, sur la durée exagérée du travail, mais en se particularisant elle veut ou semble oublier que dans une période donnée, la condition prolétarienne générale est égale, uniforme, et relève des mêmes insatisfactions.

La revendication est juste, en ce sens qu'elle tend à ce que les salaires rattrappent les prix ; mais elle est frappée d'impuissance à terme, car il est démontré, par un siècle d'expériences, que les prix dépassent toujours les salaires, et qu'il ne saurait en être autrement en régime capitaliste.

Où cette évidence qui crève les yeux et vide les portefeuilles est-elle connue de tous ou ignorée de la plupart ?

Il faut donc instruire les ignorants et dénoncer la lâcheté des autres...

Nous savons aussi que la hausse des salaires ne peut être que la conséquence d'un accroissement de la productivité : la conjoncture des salaires et des prix est donc une utopie démagogique. Car, nul n'ignore plus que productivité étant affaire d'automation, plus on progresse dans cette voie moins on utilise de main-d'œuvre, plus il y a de chômeurs et moins de pouvoir d'achat... En acceptant la hiérarchisation du travail, la rémunération selon l'emploi, il advient, avec l'intellectualisation des tâches que la grève partielle profite surtout aux moins déshérités.

Les syndicats réformistes ou politisés ont brisé l'unité ouvrière le jour où ils se sont coupés de la revendication-clé de la libération prolétarienne : le salaire unique.

Le salaire unique eut apporté à la solidarité de fait l'élément affectif sans lequel on ne saurait réaliser la libération sociale. Puisque la grève partielle est une revendication de tous les besoins, les besoins multiples de l'homme civilisé étant les mêmes pour tous, comment concevoir qu'un contingent local puisse améliorer sa condition, cette dernière étant liée à un état de fait général et à une revendication unanime mais dispersée, sans cohésion ?

La grève partielle, au sein d'une société centralisant les capitaux, les entreprises, militarisant les effectifs industriels pour des fins étrangères au bonheur des individus, en cette ambiance désordonnée, détraquée et immorale, ce genre de grève est une absurdité et un anachronisme et ne peut servir que le machiavélisme des partis politiques et l'ambition des entreprises.

Il est curieux de constater que les chefs d'entreprise et les détenteurs de la Finance savent beaucoup mieux utiliser le syndicat que les travailleurs qui l'ont créé. Aux heures difficiles, ils savent opposer ce fameux « mur d'autorité et d'argent », un mur politico-économique, aux efforts dispersés d'un prolétariat égaré dans les labyrinthes de la politique.

Nous pouvons donc conclure en disant « que l'insatisfaction des besoins est toujours la cause essentielle des revendications ouvrières ; que cette insatisfaction étant toujours universelle, tant pour les besoins immédiats que pour la défense physique, culturelle et de loisirs, toute action partielle participe à l'affaiblissement de l'unité prolétarienne.

Cette grève ne doit donc être utilisée que comme première étincelle d'une revendication générale donnant le signal de la grève générale. Cela sous-entend que les travailleurs de toutes les industries et services publics doivent réaliser entre eux sur les plans locaux, régionaux et nationaux, des contacts ininterrompus, constructifs et révolutionnaires — et cela pardessus les défaillances des syndicats intégristes — en vue d'abolir le régime économique des « Prix, Salaires et Profits », c'est-à-dire, en vue de substituer à ce dernier l'Economie des besoins par l'Egalité économique, véhicule de l'Administration des Choses.

Tel sera le but de la grève générale dont les techniques doivent savoir utiliser « ce qui est » pour promouvoir le « devenir » des choses et la liberté des hommes.

LE SEIGNEUR DE DERVAL

La manufacture de vêtements de Derval vient de réduire 150 employées au chômage (sur les 250 qui y travaillaient), après les avoir fait travailler deux mois sans les payer.

Ceci n'empêche pas le fils de la maison « Payelle-Tailleur », qui tient le magasin de confection à Chateaubriant, de vivre en grand seigneur avec son ami et compère Provost, qui est hôtelier sur la route de Rennes.

Spécialisée au départ dans la confection d'habits militaires, la manufacture tournait à peu de frais grâce à une main-d'œuvre peu onéreuse que Payelle recrutait dans la région parmi les épouses ou les filles de fermiers et autres travailleuses agricoles. C'était là un personnel assez obéissant, souple, et restant fidèle à la tradition « Chouanne » : « Pour Dieu et pour le Maître ».

Or, Payelle, l'homme aux soupers fins chez l'hôtelier Provost, et désigné dans la région, depuis plus d'une décade sous le titre de « Seigneur Payelle de Derval », a conservé l'esprit arbitraire du Moyen Age.

Il sait réserver les sales besognes aux filles les moins jolies et exerce l'autorité d'un suzerain quand il s'agit de ses « employées-favorites ». Bref, c'est un seigneur moderne, sachant joindre l'utile à l'agréable et qui pousse l'exploitation à l'extrême raffinement.

Payelle est de ces hommes qui avaient intérêt à ce que la guerre d'Algérie se prolonge au maximum ; travailler pour l'armée était le « Pérou » pour un être de son espèce; ça paie bien et plus il y a de trouffions, plus il y a de commandes. (Et dire que certains pensent qu'il faut réduire le service militaire et même supprimer l'armée...)

Hélas ! tout a une fin, et la manufacture a dû modifier légèrement sa fabrication et faire ce qu'elle aurait dû toujours faire : des vêtements civils.

La première exigence des travailleurs, le premier principe devrait être de ne rien fabriquer pour la guerre, de ne rien fabriquer pour l'armée.

Bien sûr, les exploiteurs de tout acabit ne voient pas ça sous le même angle. Non seulement cela représente pour eux une source intarissable de profits, mais c'est aussi le meilleur atout pour continuer leur existence parasitaire.

Par ailleurs, quand un contrat est établi avec l'armée, plus besoin de s'en faire pour la concurrence, on est à l'abri des fluctuations commerciales.

Eh, oui, mais ça n'est plus le cas pour Payelle; le voici pris dans le piège de l'engrenage capitaliste, et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il n'a plus le temps d'emmener Marie-Thérèse, Simone ou Rose à Paris, dans des coins où on s'amuse.

Payelle n'avait pas l'habitude de régler régulièrement ses employées, il leur donnait des acomptes quand la « grande muette » lui versait de l'argent, mais les femmes de Derval et des environs ne sont pas trop exigeantes ; c'est qu'elles sont habituées à la dure. Bien souvent, dans les fermes, la famille sait se contenter le soir de quelques pommes de terre bouillies, de lait caillé et d'un verre de cidre.

Mais aujourd'hui Payelle dépasse les limites ; non content de ne pas les payer depuis la mi-décembre, il réduit son effectif de près des deux tiers sans pour cela avoir réglé la note.

Restera-t-il impuni ? Se contentera-t-on de faire endosser à l'A. S. E. D. I. C. la dette de Payelle ?

. . . . . .

Il est possible que la justice actuelle ne trouve aucun grief contre ce triste sire ; les lois sont si bien faites que seuls ceux qui commettent de petites incartades sont répréhensibles. Passez gare St-Lazare. Un jour où les étudiants parisiens manifestent pour des améliorations urgentes dans les universités et il vous suffira d'être jeune, même si vous n'êtes pas étudiant ni manifestant, pour être déféré devant un tribunal ; faites basculer le couvre-chef d'un gardien de la « paix » et vous écopez huit jours de prison ferme.

Mais quand un patron a dilapidé le fruit de l'effort ouvrier et qu'il se déclare incapable de régler ses dettes, alors la justice bourgeoise est impuissante ; et le plus triste c'est que les travailleurs lésés n'ont même pas le droit de se faire justice eux-mêmes, la loi l'interdit.

Eh bien ! ce droit, les travailleurs finiront un jour par se le prendre, afin de rétablir une économie plus rationnelle et une société plus juste. Mais ils ne doivent compter que sur eux-mêmes car les politiciens, du plus petit jusqu'au plus grand, qu'ils soient de la IVe ou de la Ve, se contentent tous de faire des promesses à la classe ouvrière croyant que celle-ci est demeurée en enfance.

Les anarcho-syndicalistes sauront rester à la pointe du combat afin que justice soit faite.

Y. M. BIGET

Dignité et révolution

L'erreur des précédentes révolutions, fut l'insuffisance et l'incapacité de produire et de mettre en place un organisme nouveau, apportant au peuple la liberté ; ce peuple, après s'être battu et libéré, redonnait, alors, mandat de gouverner à des bourgeois, qui, de longue date, savaient ce qu'ils voulaient et appliquaient à nouveau, sous une forme différente, l'exploitation du peuple. Ce renouvellement de l'autorité et du pouvoir était possible parce que le peuple, s'il réalisait l'injustice qu'il supportait, était incapable de se gouverner lui-même, il avait encore besoin d'un maître.

Aujourd'hui, la situation est sensiblement identique et aucune révolution n'apportera la liberté aux travailleurs tant que ceux-ci seront incapables de préciser leur idéal de liberté, de le concevoir et de savoir ce qu'ils doivent faire pour conserver cette liberté qui sera durement conquise. Les travailleurs resteront esclaves tant qu'ils ne posséderont pas le désir, la volonté, le savoir nécessaires et indispensables à gagner leur liberté. Une révolution insuffisamment préparée auprès de la classe prolétarienne, n'apporterait à celle-ci qu'une dictature capitaliste ou une dictature communiste. Ce serait un changement de pouvoir, avec une nouvelle autorité, de nouveaux fonctionnaires, de nouvelles lois de contraintes. Une révolution prolétarienne ne peut être, actuellement, suffisamment élevée pour apporter au peuple la liberté.

Le principe des anarcho-syndicalistes et des libertaires étant de ne compter que sur des camarades éprouvés pour étendre leur propagande de liberté et grossir les effectifs, il est bien évident que notre principe d'attacher toute l'importance nécessaire à la valeur de chacun, garantit une base solide, mais n'autorise pas un développement rapide de notre idéal parmi la classe prolétarienne. Ce que nous pouvons faire et qui doit porter mieux que des paroles, c'est de retenir l'attention des travailleurs par des exemples et, une fois encore, il faut répéter que seule, l'existence de communautés libertaires, apportera la preuve de la possibilité de la conquête d'un avenir meilleur.

Le même culte unit exploiteurs et exploités nourris au même lait de l'exploitation de l'homme et de la servilité. L'un se croit supérieur à la classe des travailleurs, l'autre pense que le capitalisme et son représentant l'Etat, sont nécessaires au bien de l'humanité ; tous deux, par leur éducation, sont dans l'impossibilité d'entrevoir ce que pourrait être, pour tous, une civilisation basée sur la dignité de l'homme, la justice et l'honnêteté. Le travailleur doit laisser pousser en lui, l'audace de la pensée et s'élever au-dessus des coutumes, des conformismes, pour s'instruire librement et rejoindre des camarades qui avant de détruire, entendent construire. Une nouvelle page de l'histoire universelle s'ouvrira un jour, à une époque indéterminée, groupant des hommes évolués, capables de lutter avec ténacité et de convaincre les asservis, les hésitants, les pessimistes, les timides, les lâches.

L'Etat ne peut vivre que par l'appauvrissement des travailleurs pour le profit et la défense des capitalistes. L'autorité n'est consacrée que par le produit du vol sur la classe prolétarienne. Plus un Etat est fort, plus la misère est grande parmi le peuple. A notre époque atomique, où les Etats dépensent en armement une partie importante du budget prélevée sur le travail du peuple, tout progrès social est freiné et rend impossible l'amélioration du bien-être de tous. La production est limitée pour permettre le maintien de cours profitables au capitalisme et a l'Etat, seule la production qui apporte bénéfice au capitalisme et à l'Etat, arrive au stade de la consommation. La multitude de fabrications inutiles et destructives qui apportent la misère et la mort ; la multitude d'emplois qui portent atteinte à l'humanité, la compression de la production insuffisamment rentable, la destruction de marchandises consommables et qui seraient nécessaires aux peuples sous-alimentés, toutes ces actions criminelles cesseront à l'avènement de la révolution. Un reclassement libre des travailleurs s'effectuera et autorisera la mise en chantier de grands travaux qui asserviront les forces de la nature au service de l'homme, apportant le bien-être à tous. La réduction de la durée du travail sera effective du fait que tous travailleront à œuvre utile.

C'est dans la conception des travaux et des tâches qui attendent demain les travailleurs libérés du joug du capitalisme, que la révolution puisera ses forces et bâtira une nouvelle civilisation. On a tendance à s'imaginer la révolution comme une grande fête de libération alors, qu'en réalité, elle est une prise de responsabilité du travailleur. C'est l'individu majeur qui part à la conquête de la vie et qui doit savoir se guider sans maître.

Non, la révolution n'est pas uniquement la descente dans la rue, quelques jours d'émeutes, le déchaînement de la violence. La révolution, sous l'emprise de la colère du peuple peut être cela, mais elle doit surtout apporter la preuve d'une élévation de la pensée du travailleur, de sa volonté de construire un monde de justice, d'apporter l'affranchissement de la classe ouvrière, de rendre à l'homme toute sa dignité. — « *Assez longtemps les hommes se sont prosternés devant le pouvoir, assez longtemps ils ont attendu leur rédemption des sauveurs providentiels, trop longtemps ils ont cru aux changements politiques, à l'efficacité des lois. La mise en pratique de nos idées exige des hommes conscients d'eux-mêmes et de leur force, sachant faire respecter leur liberté tout en ne se faisant pas les tyrans des autres, n'attendant rien de personne, mais tout d'eux-mêmes; de leur initiative; de leur activité et de leur énergie; ces hommes ne se trouveront qu'en leur enseignant la révolte et non la résignation.* » — Jean Grave.

RENE VILLARD

PROPOS PHILOSOPHIQUE

La liberté n'est nulle part dans la nature et le cosmos. Chaque objet, chaque être subit l'appesantissement d'un monde auquel il est lié non par des lois mais par la lutte pour la survivance.

La liberté, en tant qu'état de conscience, de choix social, est une conquête de l'homme, de son intelligence.

De cette volonté d'indépendance et de dignité il a fait une aspiration symbolique qui, par son insuffisante objectivation, le voue à des contradictions et des luttes douloureuses, inutiles et trop souvent décevantes.

Après la liberté religieuse, il s'est enferré dans la liberté politique, lui donnant les contours nébuleux et messianiques d'une philosophie abstraite. Notre réalisme s'impatiente d'une telle lenteur évolutive en un siècle où tout évolue si rapidement, où nous recueillons la charge et le poids des erreurs vérifiées de l'histoire sous la forme d'un legs expérimental qui ne laisse aucun doute sur le chemin que nous devons emprunter pour conquérir la liberté.

Pourtant, notre impatience se réjouit, car l'homme entre aujourd'hui, à pas réticents, il est vrai, mais forcé par le déterminisme du progrès scientifique, à la conquête de la liberté économique, tremplin de la libération sociale.

Il advient que l'abondance, création de notre génie industriel, nous ne savons ni l'apprécier dans son volume, ni l'utiliser dans sa générosité, ni faire qu'elle devienne l'instrument de notre bonheur et de notre liberté ; mais cette euphorie qui attend notre prise de conscience participe à la maturation, à la structuration progressive de cette idée de liberté que nous n'avons jamais su définir, ou plutôt, que nous lancions hier dans un espace encore peuplé de superstitions politiques.

Le principe de la satisfaction égalitaire des besoins, en dehors duquel toute recherche de la liberté serait vaine, entre aujourd'hui dans la matérialisation intellectuelle sous la poussée d'un progrès qui ne lui laisse pas d'autre choix que l'égalité économique.

Et nous sommes tous fiers dans nos équipes d'être les pilotes qui, sur la mer perfide des illusions politiques, montrons le chenal qui ménera les travailleurs au port de la libération sociale.

A nos amis espagnols

Il n'est pas nécessaire de connaître votre langue pour se rendre compte que vos pages du COMBAT SYNDICALISTE présentent un très grand intérêt. La variété des articles et des chroniques, leur présentation, les dessins, tout porte à croire que vos lecteurs doivent trouver grand plaisir et grand réconfort en les lisant. Et nous aussi, sans doute, y trouverions-nous notre plaisir, si nous pouvions nous en régaler. La chose est-elle impossible ? Oui, sans doute, s'il s'agit de la totalité de ce qui est imprimé, non si cela ne concerne que les articles les plus valables, convenablement traduits dans l'essentiel. Voyez-vous un inconvénient à cela ? Et ne se trouve-t-il pas, parmi vous, un militant capable de traduire un ou deux articles par semaine ? Pour ma part, je crois fermement que cela ne pourrait être que bénéfique pour nous tous.

BLANQUET

La succession de l'Espagne

On parle beaucoup en ce moment, dans les gazettes, des prétendants au trône d'Espagne. Serait-ce que Franco, dégoûté de la dictature, envisagerait de quitter le pouvoir et d'installer à sa place le descendant d'Alphonse, treizième du nom, de célèbre mémoire ! Celui-ci, toutefois, n'est pas tout à fait assuré d'être bientôt roi, car un autre personnage, issu de la famille de Bourbon-Parme, émet lui aussi des prétentions à la couronne. Et cela, agrémenté de quelques fiançailles ou mariage, fournit de la copie aux hebdos de la presse du cœur, spécialisés dans le ragot princier et la légende dorée pour midinettes et concierges attardées. Il est toutefois quelque chose que l'on oublie volontiers dans ces commérages qui débordent parfois dans la presse d'information qui se veut sérieuse (1), c'est que le peuple espagnol existe, et qu'il rejetterait probablement, s'il était consulté, la candidature de l'un et de l'autre de ces apprentis-monarques ! Et même, pour ce faire, il serait souhaitable qu'il n'attende pas d'être consulté, non plus d'ailleurs, que pour se débarraser de Franco, il ne doive attendre que celui-ci meure de sa belle mort. Mais ça c'est une autre histoire, et nos amis espagnols, de l'autre côté de la page, savent à quoi s'en tenir à ce sujet. Nul doute que le choix d'un héritier de la couronne d'Alphonse, treizième du nom, ne soit pas leur principale préoccupation. Il est d'autres sujets beaucoup plus importants, pour un journal syndicaliste. Pourtant, il me semble que cela vaudrait un article bien senti, que, pour ma part, j'aimerais voir aussi passer dans la page française.

(1) Par exemple, le journal « Combat » du 19 février dernier, dans lequel un article sur deux colonnes complètes, en page 4, envoi d'un correspondant particulier, ne nous cache rien du droit de chacun des concurrents en présence.

B.

DEUXIEME UNION REGIONALE

Réunion générale le 3ème dimanche de chaque mois à 10 h. au local 24, rue Ste-Marthe, Paris, Xe.

Tous les fonds seront adressés à : Vidal Fontanet, C.C.P. 6.111. 11, Paris.

Propos sur le Parti Communiste

« Aucun homme n'estime sa condition libre si elle n'est pas juste en même temps, ni juste si elle n'est pas libre. » — CAMUS.

Nous rejetons le Parti Communiste pour plusieurs raisons — philosophie, doctrine, organisation, moyens, etc. —. Chacune de ces formes demande un développement particulier. Aujourd'hui je vais tenter de montrer les résultats qui mettent en évidence les insuffisances manifestes de ce Parti et les conséquences graves qu'elles entraînent d'abord en URSS, puis en France.

Nous ne pouvons en premier lieu être que sceptique à l'affirmation qui veut que le parti et ses directives soient l'émanation des travailleurs eux-mêmes lorsqu'il a permis la venue au pouvoir et surtout une activité pendant de longues années d'un homme tel que Staline. (Signalons en passant que sa disparition de la scène politique n'est intervenue que par sa mort).

Quoique nous pouvons aussi nous demander jusqu'à quel point le peuple russe dans son ensemble ne fut pas mystifié lorsque l'on sait que lors du défilé de la foule moscovite devant le cadavre exposé du « chef génial » la bousculade fit huit cents morts et blessés.

Délation, terreur, spoliation, torture, camps de concentration ; deux millions de martyrs, voici le triste bilan de cette répression dont le responsable, est-il encore besoin de le rappeler était le « chef du prolétariat international » (1) soutenu incontestablement. il est vrai. par la majorité des membres du parti ; car on ne fera croire à personne (excepté peut-être au militant communiste) qu'il aurait pu à lui seul agir pareillement et durer aussi longtemps sans l'appui du Comité Central.

Qu'on ne s'y trompe pas, il est toujours facile de charger un mort (un proverbe ne dit-il pas que les absents et les morts ont toujours tort ?), mai le « petit père des peuples » n'a pu réaliser et appliquer sa politique que par l'adhésion et l'active collaboration du Soviet suprême ainsi que de la grande majorité des responsables de l'ensemble du parti.

Malgré l'actuel régime à tendance plus libérale de Khrouchtchev, il ne faut pas oublier que les structures du parti qui ont permis l'installation d'un tel pouvoir et la pratique de tels faits n'ont pas été changées et qu'il ne s'agit que de quelques fluctuations (2) pour que renaissent de ses cendres encore chaudes, ces temps de cauchemar.

D'ailleurs, sans Lénine, sans la scission opérée par lui en 1903 dans la social-démocratie russe, sans le fameux « centralisme démocratique » et la discipline de fer qu'il imposa à son parti bolcheviste, sans le coup d'Etat d'octobre 1917 et les fusillades massives des vaincus de Cronstadt, le stalinisme n'eût peut-être pas été possible. Bref, pour l'essentiel : la reconstruction de l'Etat russe après l'effondrement du tsarisme et l'essence totalitaire de cet Etat, Staline et le stalinisme sont bel et bien les enfants de Lénine (3).

En ce qui concerne le parti communiste français, il est à la fois lamentable et pénible de voir en cette affaire (comme en d'autres) son attachement inconditionnel à Moscou, car malgré les cris d'au secours qui parvenaient à filtrer jusqu'à nous de ceux qui subissaient la rigueur des purges : car malgré les voix qui s'élevaient pour dénoncer et bannir la monstruosité de ce régime inhumain (4), nous ne trouvions dans « la presse du travailleur » qu'odes, encensements, etc. (5).

Ainsi nous pouvons dire, pour ne pas être méchant, en ne remontant qu'à la fameuse purge de 1937 jusqu'à la mort de Staline en 1953 que pendant au moins seize ans la presse communiste n'a pas cessé de tromper ses lecteurs (6).

JEAN RENONCAY

1er janvier 1964.

(1) *Maurice Thorez, extrait de la citation reproduite note* (5).

(2) *Suivant l'échec ou la réussite de la « coexistance pacifique » sur laquelle Khrouchtchev a misé à fond. A ce sujet l'assassinat de Kennedy peut changer bien des choses.*

(3) *Jean Bernier dans le « Petit Crapouillot ».*

(4) « *Les peuples saluent en Staline le géant de la pensée et de l'action, le guide du mouvement ouvrier international, le modèle, l'exemple, le maître de tous les hommes d'avant-garde, de tous les prolétaires qui ont pour objectif la victoire de la liberté, de la paix et du socialisme.* »

Jacques Duclos, « Etre stalinien », conférence faite le 29 décembre 1949 éditée en brochure par « France Nouvelle) (p. 3).

(5) « *Un long cri d'amour, de confiance et de gratitude, jailli de millions de poitrines exprimé en cent langues différentes retentit aujourd'hui à travers le monde : « Vive Staline ! »* « *Les ennemis du peuple et leurs agents feignent de railler ce qu'ils appellent le « culte d'un homme ». Notez que les plus fielleux sont ces dirigeants socialistes qui placent leur triste Blum à « l'échelle des dieux ».*

Vive Staline, gloire et longue vie au chef du prolétariat international, au dirigeant de la révolution socialiste, au libérateur des peuples, au premier des combattants de la liberté et de la paix. »

Maurice Thorez, cahier du communisme, janvier 1950.

(6) *Ils n'ont pas changé les responsables pour autant. « Jugez votre régime à la mesure de ce qu'il vous cache ».* — *Morvan Lebesque.*

(A suivre.)

FRANCISCO ABARCA lleva 20 días de ayuno en Bélgica ¡SOLIDARIDAD!

Solidarité...! Solidarité...!

Nous avons été étonnés de voir avec quelle rapidité l'appareil judiciaire français peut régler une affaire comme celle de l'étudiant qui décoiffa un gardien de la paix lors des dernières manifestations de la Sorbonne.

L'opinion publique était à peine informée de l'arrestation que déjà on apprenait qu'il avait récolté huit jours de prison ferme sans qu'on lui ait accordé le temps nécessaire aux consultations avec son avocat.

C'est que l'affaire était grave.

Vous rendez-vous compte, où irions-nous si l'Etat ne prenait pas des décision énergiques pour protéger ces milliers de « braves Pandores » aux prises avec la meute d'étudiants armés de *slogans* assez désobligeants ?

Par contre, la magistrature sait aussi atermoyer sa sentence afin de prolonger indéfiniment les arrestations arbitraires.

C'est le cas pour nos camarades espagnols de la « Fédération des Jeunesses Libertaires Ibériques ».

Arrêtés en octobre 1963 par la police française, poussée, cette dernière, par les autorités espagnoles, nos vingt et un camarades n'ont cessé de crier, avec les avocats qui les défendent, la nullité des accusations qui leur sont faites.

Le juge d'instruction, devant l'évidence, n'a cessé, lui aussi, de réclamer la mise en liberté « provisoire » des inculpés.

Mais il semble qu'on ne soit pas pressé en haut lieu, et ce n'est qu'avec une lenteur vraiement judiciaire que cette liberté leur est accordée.

Nous voici au mois de mars 1964 et quatre de nos camarades attendent encore dans les geôles de Fresnes : Salvador Gurruchari, Ros Moreno, Martin Verdu et Agustin Sánchez.

On leur a bien promis pour bientôt leur mise en liberté provisoire, mais aux dernières nouvelles ils sont encore à Fresnes.

Le drame c'est d'ailleurs agravé ces derniers jours, car nos camarades, las d'attendre et d'entendre des promesses vaines, ont décidé d'en finir une bonne fois.

Le 19 février, ils décidaient de commencer la grève de la faim en signe de protestation.

Mais cette protestation est insuffisante pour émouvoir la conscience des pouvoirs publics ; il faut que chaque travailleur, à la base, crée un climat de solidarité effective qui fasse tache d'huile et arrive à pénétrer toute la classe ouvrière.

Nos camarades de Fresnes risquent d'altérer leur santé à tout jamais en poursuivant la grève de la faim et nous devons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour éviter l'irréparable.

Paris, 27 février 1964.

« C. S. »

chispas

Se acerca el 19 de abril. Habrá aliento y canciones en la « Mutualité », según anualísima costumbre.

∴

El programa será espléndido o no tanto. Para mí, la atracción mayor, el espectáculo de unos miles de compañeros reunidos.

∴

En la hora del recuento siempre comprobamos un estado de ánimo exhuberante. De persistir en él todo el año, en cada abril nos veríamos aumentados.

∴

Como si las necrológicas nos acogotaran. ¿Es que antes no había fallecimientos? Sí. Lo que no se registraba eran tantos desfallecimientos.

∴

Si la comisión de fiestas desfalleciera en la empresa de dar programa máximo con presupuesto mínimo, no habría «Mutualité» posible.

∴

El mundo es de los dinámicos, no de los pasivos o resignados.

∴

Un acto grande, y muchos actos pequeños, constantes, diseminados por toda una región, beneficiando a todas las comarcas, penetrando en todos los pueblos, removiendo a todos los individuos. Es tarea.

Porque un acto de relumbrón, por mayúsculo que sea, sin continuidad atrapa el vacío.

∴

El herrero da en el yunque varias horas todos los días.

∴

Nuestro esfuerzo es de moralización y constancia.

∴

Un « hasta el año próximo » no satisface. A lo mejor quedamos en mitad del camino.

Conviniendo que nuestra butaca de abril, vacía, la ocupen tres recién venidos. Porque lo nuestro, o desborda o perece.

CHISPEROS

UMBRAL

Sumario del número 26

Juan Ferrer: **EXPERIENCIAS MUNICIPALES.**

T. F. Cano Ruiz: **IMPRESIONES SOBRE AMERICA LATINA.**

Max Frankel: **RUSIA, VISITADA DE NUEVO, TODAVIA ES UN MISTERIO.**

J. Guiraud: **LA ASIATICA ISLA DE FORMOSA.**

Antonio Aparicio: **LUIS CERNUDA EN SU EXILIO SIN FIN.**

Luis Alvarez Marcano: **VACIO DEL CINE ESPAÑOL.**

J. Coll de Gussem: **PIETRO MASCAGNI (Familiaridad con los músicos).**

Fabián Moro: **CAIN.**

Abarrátegui: **NO TEMAS, SINO HABLA Y NO CALLES.**

J. Sevilla: **TRES PROSAICOS COMENTARIOS A TRES POEMAS DE J. CARRERA ANDRADE.**

Campio Carpio: **EVOCACION DEL MAESTRO JOSE DURANTE.**

Max Nettlau: **EL NACIONALISMO ECONOMICO Y LA INTERNACIONAL DE LA SOLIDARIDAD HUMANA.**

Alfonso Camín: **ENRIQUE LOPEZ ALARCON.**

Ildefonso: **LOS LIBROS.**

J. Puig d'Aguilera: **DIEZ SADA EN «LA TOURNELLE».**

Notas, grabados, noticiario y avisos de rigor.

UMBRAL, la revista del exilio que deben leer y propagar todos los exiliados políticos y económicos españoles.

Precio del ejemplar: 1 F.

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

ANTENA

ALUVION DE POLICIA

BILBAO (OPE). — La policía está nerviosa. Los cuatro petardos que estallaron en las cuatro cabezas del lauburu peninsular hicieron caer sobre Bilbao un verdadero aluvión de policía. Suponen que es en Bilbao donde se encuentra el centro motor de aquellos actos. A todas horas, en todas partes, un policía, cuando no es una pareja de policías, pide la documentación. Viejos, jóvenes, hombres, mujeres, nadie se libra de exhibir sus papeles. Quienes viven ajenos a toda esta actividad, que son los más, resultan influídos por ella, como reacción contra las medidas policíacas. Todos saben que la policía anda suelta, pero de ordinario no se produce con la intensidad con la que estos días marcan a todo el mundo. Parece como si tuvieran empeño en recordar que vivimos en un Estado policíaco, aunque presuma de liberal cuando tiene que presentarse al exterior. Hasta ahora no hay detenciones.

SUBMARINOS «POLARIS» EN ROTA

PARIS (OPE).—«Le Monde» informa que en Dunoon (Escocia), el comandante de la base naval norteamericana de Holdy-Loch, ha informado que la segunda base de submarinos equipados con cohetes «Polaris», se instalará en Rota (Cádiz). El buque-taller «Proteus» salido de Holy-Doch, llegará en breve a la citada base del sur de España. Exponiendo las causas de tal elección dicho jefe ha evocado «la situación inestable que se observa en el resto del Mediterráneo y la necesidad para la autoridad norteamericana, de encontrar un lugar donde nadie estorbe». «Tengo diez submarinos —ha añadido— bajo mi mando y quiero conservarlos.»

En Madrid, donde se anuncia la llegada a Rota de dicho buque, las declaraciones del comandante Bell se estiman como confirmación del acuerdo adoptado sobre el particular. Y cuando se considera un homenaje la frase relativa a la estabilidad política de España, se observa que esto ocurre en «momentos en que se plantea la cuestión del mantenimiento de la ayuda norteamericana a España, ya que ésta continúa su comercio con Cuba».

Por su parte «Le Monde» añade que de los diez submarinos que tienen base escocesa tres están y seguirán estando a la disposición de la OTAN. Y que la escuadra de Rota «será una fuerza puramente norteamericana y utilizada como tal».

LA LIBERTAD A LO FRANCO

PARIS (OPE). — Informa el «New York Times» que la Columbia Films ha perdido millores de dólares por su apoyo a Fred Zimmermann, el cual en su día se negó a que el gobierno español censurara su último film, «Behold a Pale horse», que va a salir pronto.

El Gobierno español impuso hace un año aproximadamente la prohibición a todos los films de la Columbia. Dicho film ha sido rodado en el sur de Francia. El régimen de Franco está molesto por entender que ese film muestra simpatías por la causa republicana durante la guerra civil. Intervienen en él Gregory Peck y Anthony Quinn, el primero como guerrillero republicano y el segundo como oficial de la guardia civil. El film tiene su base en la novela de Emeric Presseburger, «Kil ling a Mouse on Sunday».

Mr. Frankovich, primer vice-presidente de la Columbia Films, ha hecho un cálculo acerca de las pérdidas que ha sufrido la Columbia con motivo de su disputa con España. «La prohibición —dijo— nos ha costado millones cuando se decretó la prohibición y todos cayeron bajo el boicot. Había otra docena de films que tenían que haberse difundido en España y que no fueron admitidos.»

Dijo que la Columbia discutió el asunto con Zimmermann cuando el gobierno español anunció por vez primera sus medidas represivas. La compañía decidió apoyar a Zimmermann. «Si tratáramos de imponer nuestro criterio a los creadores del calibre de Zimmermann —añadió— perderíamos a los hombres que estimamos de importancia en el campo cinematográfico.»

CUATRO EXPLOSIONES

SAN SEBASTIAN (OPE).—«Le Monde» y «Le Soir» han dado cuenta de que «En el País Vasco habían hecho explosión cuatro bombas pequeñas. La primera en la puerta del Palacio de Justicia de Vitoria. La segunda en el Gobierno Civil de Pamplona. Otra en el Palacio de Justicia de San Sebastián, que sólo habían causado pocos daños, y la última en el periódico «Nueva España», incendiando algunas bobinas de papel».

He aquí en qué términos han informado dos periódicos de Guipúzcoa:

«En el almacén de papel de nuestros talleres hizo explosión el domingo a las once de la noche un petardo que había sido introducido por una claraboya situada al nivel de la acera. La explosión produjo leves desperfectos en la puerta y en una bobina de papel de las que había almacenadas.» («La Voz de España».)

«Ayer por la noche, un joven de unos 25 años ha depositado un pequeño paquete en una de las ventanas del Gobierno civil, operación que fue presenciada por un miembro de la Policía Armada que se hallaba de servicio. El joven fue perseguido por el agente, a pesar de lo cual pudo huir; desenvuelto el paquete contenía un artefacto explosivo que fue inutilizado. Al parecer, el mismo día fueron colocados varios petardos en San Sebastián, Bilbao y Pamplona. La policía realiza averiguaciones para hallar al autor de este atentado en nuestra ciudad.» («El Diario Vasco».)

LAS ELECCIONES DIRIGIDAS

MADRID (OPE).—En Guinea española se enfrentan, hasta ahora, tres movimientos nacionalistas, dispuestos a participar en las elecciones municipales anunciadas. Los africanos esperaban que tales elecciones fueran por sufragio universal, pero no es así. Solamente votarán los padres de familia, y dados los hábitos y el desorden de la familia africana, el reconocimiento de la condición de padre de familia puede depender del arbitrio de las autoridades. El Movimiento de Unión Nacional de la Guinea Ecuatorial (M.U.N.G.E.) se proclaman socialista cristiano africano, domesticado por Madrid y afirma su fe en el «caudillo». El Movimiento de Liberación de la Guinea Ecuatorial (M.L.G.F.), es no domesticado, sino separatista. El Ideal Popular de la Guinea Ecuatorial (I.P.G.E.), no está autorizado por las autoridades coloniales y pretende unir la Guinea española al Camerún.

OTRA BASE NORTEAMERICANA

PARIS (OPE).—Escribe «Le Monde» en despacho de la A.P.:

«La marina norteamericana acaba de emprender la reconstrucción de una potente estación de radio en la Costa Blanca española, cerca de Guardamar. La estación se destinará a facilitar los movimientos de los navíos de guerra de los Estados Unidos y estará dotada de una emisora constituida por una torre de acero de 400 metros de altura. Su costo se calcula en 6 millones de francos. La Marina norteamericana posee ya otras dos estaciones de esta clase, una en Nueva York y la otra en Groenlandia.»

(El despacho de la «Associated» no precisa de que Guardamar se trata. Porque hay dos. Uno en Valencia, partido judicial de Gandía, pueblo de poca importancia, y Guardamar del Segura, villa de Alicante a la desembocadura del río Segura con puerto pesquero de cierta importancia. Por ello parece más probable que se trate de esta última.)

Administrativas

Ruego nos indiquen destino del giro del día 14-2-64, remitido por Carrique Juan, Les Mureaux (S.-et-O.). Valor, 100 francos

— Bernardo Díaz. Tucumán (Argentina). Tu giro, de 71,12 francos, fue recibido el 30-9-63. Pagas, pues, «C. S» y «Umbral» hasta el 31-12-63 y cuenta librería. Las publicaciones se envían corrientemente, pero Correos rechaza nuestra prensa. Acusa recibo de últimos números recibidos.

— Julián Pascual, Metz. Recibido giro 10 francos para el primer semestre 1964. Tienes pendiente el cuarto trimestre de 1963. Declara si hay giro.

— E. Picolo, Aulbière (P.-de-D.). Recibido giro 20 francos. Pagas cuarto semestre y 63 y primero 1964.

— Cañavate Pascual, Juillcn (Htes. Pyr.). El giro en cuestión fue recibido el 16-7-63. Con el del 8-2-64 pagas hasta 31-12-64.

— Masrevery, Arcachon (Gde). Recibido giro 20 francos. Hecho cambio. Llega hasta 31-7-63. Di si hay otro giro. El último (1560) se recibió el 30-10-62.

— J. Benet, Carcassonne (Aude). Recibido giro 10 francos. Pagas 31-12-63 y no el primer semestre, como indicas. Aclara si haya otro giro después de julio 1963 (tu último).

— R. Gómez, Nice. Recibido giro 40 francos. Pasa a suscripción ancianos 20 francos. Resto «C. S.» hasta el 31-12-64.

— Ridao, Vacaville (USA). Recibido cheque 20 dólares. «C. S.» 97,21 francos; a Librería 74, a «Umbral», 23,21.

LIBRERIA

Martínez Choen, New York. Recibido giro 28,40 francos. «C. S.» 21-11-62. Deuda 63, 25 francos. No comprendo la razón, pero han devuelto por dos veces el libro «Raimundo Llull». La dirección es buena, Correos USA anota «Rebuts».

— Núcleo Canadá, interesa dirección de Angel Ferrer, que residía en Astoria Hotel, Prince Georges (B. C.). Devuelta prensa y sin noticias del interesado.

— Charles Maurice, Moulins (Allier). Reçue ta lettre. Fait changement d'adresse. Depuis le numéro 183 on n'a rien reçu de ta part. Nous te serons reconnaissants de te mettre au jour.

— Ayora, Agde (Hlt.) Recibida la tuya. Pasado encargo. El giro en cuestión se recibió el 3-7-63. Distribución: 20 «C. S.», 5 «Umbral» y 15 librería. Arreglo cuenta.

En Chauffailles (S.-L.)

GRANDIOSO MITIN
DEL 1.º DE MAYO

que tendrá lugar en la Sala de Fiestas a las nueve y media, figurando entre los oradores :

Alejandro LAMELA, por la C.N.T. española.

FRANC, maestro francés.

Federica MONTSENY, también de la C.N.T.E.

Por la tarde:

El Grupo «TIERRA Y LIBERTAD» de Lyon presentará un conjunto artístico variado y de calidad.

Actuará el Grupo artístico «IBERIA» de Roanne, con selectos números de danzas folklóricas españolas.

«LOS KAROLINKAS», con su nuevo repertorio de cantos y bailes del Centro de Europa.

El Grupo artístico «CERVANTES», de Roanne, y su famoso conjunto de variedades.

Chauffailles estará representada por CARMEN DE ARAGON, alma de la canción aragonesa.

INTERPRETACIONES

«NO hay hoja de árbol que no se lleve el viento que no tiemble a su modo, ni brizna de hierba que no se se incline a su manera. No hay un rayo de sol parecido a otro rayo de sol.»

La naturaleza no se cansa de inventar, de laborar sin jamás repetirse. Ella aporta a sus creaciones un ingenio siempre nuevo, siempre aplicado a lo particular. Si pinta, las riquezas de su paleta se renuevan sin detenerse, no sólo de un cuadro a otro — en el tiempo — sino por un mismo cuadro.

Jamás se para. Jamás se inmoviliza. Avanza sin cesar y conquista nuevas posiciones.

Y es a su imagen como estamos hechos.

Nuestro corazón, siempre en movimiento, solamente se para para morir.

∴

Nada en nosotros puede detenerse sin estar amenazado casi inmediatamente.

La inteligencia del hombre se halla en peligro en cuanto se le impone el ritmo de una rutina. A la inteligencia le hace falta la diversidad, la lucha, para quedar siempre viva, y en el combate puede sacar fuerzas de la misma derrota.

La inteligencia necesita altos y bajos donde pueda desarrollarse sin trabas, ir y venir, buscar y perseverar.

Es por eso que los dogmas no podrían convenirle y no podría buscar su alimento en las verdades eternas sin disminuirse. La inteligencia debe obedecer a las leyes de la naturaleza (que son las mismas leyes de la vida) y avanzar siempre.

En la inmovilidad degenera, y hallándose sin empleo muere. De ese modo, en la colmena y en el hormiguero la inteligencia no amanece por ninguna parte. Todo está sometido al instinto, y a su ciega mecánica. Todo está regulado para siempre. Cada cual a la hora fija corre a su tarea y a ella se entrega.

El insecto no actúa, es actuado por fuerzas que lo aplastan, que él no comprende, que no busca a comprender. Es el simple rodaje de un cuerpo. Ha renunciado a su propia vida, existiendo solamente por la vida del bloque compacto.

Esas sociedades cuya inexorable pertección espanta, demuestran bien las amenazas y los peligros que nos rodean.

Hasta ayer aún, nuestra sociedad de hombres supo plegarse a la complejidad natural de los hechos, quedar como una réplica fiel del mundo de acuerdo con sus leyes, respetar sus fuerzas, siempre cambiantes, siempre en lucha, reproducir sus bruscas rupturas de equilibrio, con sus aciertos y hasta sus mismas imperfecciones. ¿Existe ese «milagro» continuado (permitidme esta palabra) que nos ha permitido quedar fieles a la técnica de la natura que crea las cosas una por una y que sabe, sin embargo, encerrar esta infinita diversidad en esta sabia harmonía?

Milagro de la libertad, que da a cada uno la posibilidad de quedarse sí mismo, de permanecer diferente, único, en el seno del grupo. Pero ese milagro ¿podrá él todavía perpetuarse mucho tiempo? ¿Conseguirá la inteligencia continuar indefinidamente su marcha? Sí, si sabemos quedarnos nosotros mismos. Si no traicionamos nuestra propia naturaleza. Si no escuchamos a los predicadores de sistemas que nos proponen imitar a las hormigas y a las abejas; si nos negamos a seguir a los « geómetras », a los « sociólogos matemáticos » que se imaginan, de buena fe sin duda (?), pero con demasiada simplicidad, que se les pueden imponer ideas a los hechos y formarlos a voluntad.

Sus colmenas, sus hormigueros humanos donde únicamente vivirá, podríamos decir, el alma del montón, donde la dignidad del hombre muere, *perinde ac cadaver*, sólo serían prisiones.

Ellos pueden afirmar que ya no existiría la miseria, pero la inteligencia y la libertad quedarían trabadas, prendidas.

Y es en vano que la vida (la vida siempre nueva) llamara a sus puertas.

JUAN

Llamamos la atención de los compañeros de París y su radio sobre la gran importancia del MITIN PRO ESPAÑA LIBRE que tendrá lugar el día 13 de marzo en el Palacio de la Mutualidad según anuncio que en este mismo número insertamos.

POUR QUE L'ESPAGNE

SE METTE A L'ECHELLE DOMOCRATIQUE
SE METTE AUSSI A L'ECHELLE HUMAINE

GRAND MEETING

Sous la présidence de Louis LECOIN,
VENDREDI 13 MARS A 20 H. 30
dans la vaste salle de la Mutualité

Les orateurs, dont les noms suivent, réclameront la liberté de la pensée en Espagne, la liberté de la presse, la liberte syndicale. Ils demanderont que s'ouvrent les portes des prisons espagnoles pour laisser passer les nombreux emprisonnés sociaux et politiques. Ils voudront que les centaines de milliers de proscrits puissent enfin regagner leur lieu de naissance. Les orateurs exigeront, au nom des Français presque unanimes, que le totalitarisme franquiste cède une fois pour toutes devant les exigences impérieuses de la liberté.

LES ESPAGNOLS DOIVENT POUVOIR VIVRE LIBRES ! ILS NE DOIVENT A AUCUN PRIX MOURIR ESCLAVES !

Venez nombreux, Parisiennes et Parisiens, aider les orateurs, et le Comité pour l'Espagne Libre, organisateur de cette manifestation, à obtenir ces satisfactions essentielles sans lesquelles un peuple à bout d'espérance abandonnerait ses dernières raisons d'espérer encore.

ORATEURS PRESSENTIS:

André BRETON, Henry TORRES, Me Yves JOUFFA, Me Yves DECHEZELLES, Ch.-Aug. BONTEMPS, Claude BOURDET, Laurent SCHWARTZ, Denis FORESTIER.

Entrée gratuite. Ouverture des portes à 20 heures.
Métro Maubert-Mutualité.

Gotas de miel y ajenjo

El anarquista es activista. Voluntarista, integra un movimiento creador-propulsor de innovación. Nunca conforme con lo que se ha realizado, se esfuerza en lo que anhela realizar. Hombre nuevo y distinto que trabaja por una sociedad también distinta y nueva. Sociedad federalista, cooperativista, igualitaria y no autoritaria, de trabajo creador y no de militarismo destructor. Pan, amor y luz... Un mundo distinto y opuesto al existente.

∴

Innovadores en la conducta y no conservadores. Pioneros, no seguidores. Buscadores, descubridores de nuevas rutas y no caminantes en trillados caminos. Activistas y no indolentes. Rebeldes y no sumisos. Alertados, despiertos y no dormidos. Con pensamiento propio y no sugestionados y conducidos. Estos son los anarquistas. No sectarios, no cerrados y emparedados. Anarquistas limpios de codicia... Peleadores por lo necesario para todos, y no de lo superfluo para unos pocos. Opuestos y distintos de los autoritarios y propietarios.

∴

No basta ser enemigo del Estado, con capitalismo. También es necesario ser enemigo del Estado con comunismo. Enemigos del hombre propietario, y, por igual, del Estado propietario.

∴

Conversemos en nuestras cartas y ampliemos nuestras relaciones fraternales. Dialoguemos oralmente en lo cercano y, por escrito, en lo lejano por sobre las fronteras nacionales. De cara, no a un país, sino al mundo.

∴

Mal tiempo. Frío. Humedades. Los viejos, más cama, más lectura y pereza para escribir. Menos valor le damos a las palabras.

∴

Se ha dicho que los anarquistas desplacen las «pequeñas pasiones y los odios mezquinos...» Si son anarquistas no pueden desplazar lo que no tienen.

∴

También se ha hecho una recomendación, especie de mandato: «El militante anarquista no debiera enfrentarse hoy con sus propios compañeros por ninguna razón...» Si el anarquista tiene algo que decirle al compañero, con toda razón debe decirlo. Lo de remarcar —ninguna razón— es demasiado. El movimiento anarquista *debiera* tomar en cuenta ese «debiera» circunstancial, limitado al Hoy, de quienes han escrito eso. Se parece a la consigna de un partido político. La intención se parece mucho a la de quienes, siendo anarquistas necesitan «masas», mayorías y no minorías.

J. TATO LORENZO

La redacción del «C.S.» a sus colaboradores

Estimados compañeros: En esta Redacción se aprecia el esfuerzo de todos vosotros, seguros, alternantes u ocasionales colaboradores. Cada cual de nosotros, dentro del interés confederal y libertario puede expresar tranquilamente sus opiniones, su punto de vista, su concepto de la moral cenetista. Mas, para evitar disonancias horrisonas, choques indebidos y discusiones tan onerosas como perjudiciales, sería excelente prescindir del lenguaje áspero, de la oposición sistemática, de ese convertir el periódico en una reproducción escrita de las asambleas ruidosas. Pensemos que nuestras publicaciones se mantienen con esfuerzo de muchos y que no es justo convertirlas en *ring* para la contienda de unos pocos. En estas mismas páginas se ha dicho una verdad que el director profesa de hace años, aunque en la emisión de la misma se le haya cargado, injustamente, el fardo de las culpas. Y es esa verdad, que COMBAT se debe al proselitismo y no a la discusión onerosa que tanto puede imposibilitar al periódico cumplir la misión que tiene asignada. ¿Tenemos una idea? Pues pregonémosla, cada cual según su estilo, con fidelidad libertaria, pero siempre objetivamente y con el pensamiento fijo en los trabajadores que en nuestra hoja pueden aprender algo, y subsiguientemente estimar un carnet que los distancie de otros movimientos que consideramos desprovistos de interés libertario.

Esto dicho, no insistiremos. Que cada cual obre en conciencia, pues con ello habrá bastante para cumplir, entre todos, obra efectiva.

CRONICA INTERNACIONAL

(Viene de la página 4.)

de los niños), se distribuyen entre todos, procurando responder a la capacidad y aptitud de cada uno, sin discriminación de sexo. Además, la distribución de trabajo está sujeta a una rotación periódica, de manera que todos pueden conocer las distintas tareas. Esto forma parte importante de la capacitación comunitaria. Se rompe con el prejuicio del «trabajo del hombre» y «tareas inherentes a la mujer», se agrupara el trabajo manual e intelectual, la producción y la atención de servicios. En el trabajo, como en las demás actividades, se buscan siempre la relación fraternal con el compañero y la alegría que refleja una tranquilidad interior. Por eso, el escaso rendimiento, la incapacidad circunstancial para una tarea, la imposibilidad de concentrarse, que son, generalmente, índice de problemas vividos, son encarados rápidamente.

» *Propiedad y economía en común.*—No existe la propiedad privada, individual ni colectiva. Los bienes son de la comunidad y los miembros hacen uso de ellos no habiendo ningún tipo de prioridad o privilegio. El derecho al uso se mantiene en tanto se es comunero y se pierde si se abandona la comunidad. Esta forma de propiedad y la organización del trabajo se expresa también en el sistema económico. Existe un fondo común, al cual se vierten todos los ingresos y mediante el cual se atienden todas las necesidades: la adquisición de bienes de consumo o de capital, o alquiler, o gastos generales, etc. Como no existe la remuneración personal por trabajo realizdo, los gastos personales (cine, paseos, etc.), están previstos mediante una cuota semanal máxima para cada uno de acuerdo a sus necesidades, ya sea soltero o casado, con o sin hijos.»

∴

De un número de *La Protesta*, Buenos Aires, marzo 1963, tomamos los párrafos anteriores. Siguen a continuación notas acerca de *Libre adhesión, Valorización de la familia, Educación integral, Responsabilidad frente al medio*. Termina el estudio acerca de La Comunidad del Sur con un capítulo acerca de «Las dificultades y propósitos». Con lo que hemos transcrito se puede tener una idea aproximada de lo que la Comunidad realiza y se propone: probar al mundo la posibilidad de construir hoy núcleos activos de vida en común sobre bases profundamente libertarias. Nos hemos referido en otras ocasiones a esta suerte de ensayos y hemos hecho referencia a E. Armand, quien a pesar de su titulado individualismo era el más ardiente propulsor de comunidades de esta índole y mantenía relaciones con toda suerte de colonias y ensayos de vida en común. No importa que Cabet haya fracasado el siglo pasado en su ensayo comunitario *Icaria*, y que otros intentos se hayan destrozado ante el choque con las inclemencias sociales. «El hecho» es posible, emulador y ejemplar en Israel y fuera de Israel. Algunos ensayos existen en Francia. Pero el de La Comunidad del Sur es nuestro y hacia él corresponde nuestra atención solidaria.

(1) *La semana pasada «C. S.» publicó una nota en la que se plantea un problema de urgencia que requiere nuestro esfuerzo solidario. Pero además del envío de fondos, no siempre posible, interesaría a todos los partidarios de la acción de colectividades y otros ensayos, de ponerse en contacto con estos compañeros que, por su parte, se hallan dispuestos a corresponder con todos los interesados. Relaciones y envíos de fondos a* Comunidad del Sur. Calle Canelones 1484, Montevideo. R. O. del Uruguay.

B.D.I.C

19 de abril de 1964: JORNADA CONFEDERAL en la Mutualité de París

Jornada memorable en Lyon

La auténtica representación de la Francia eterna, justiciera y revolucionaria, en sentir fraternal con los exiliados hispanos, contra el franquismo y sus valedores.

COMO oportunamente fue anunciado por medio de la prensa y en profusión de hojas impresas, tuvo lugar el pasado 23 de febrero, en Lyon, un importante acto de afirmación antifascista, en defensa del aherrojado pueblo español y contra la complicidad homicida de quienes contribuyen a sostener el régimen franquista. La espaciosa Sala de Fiestas de la Alcaldía del Sexto Distrito estaba literalmente repleta de público. Auspiciado por la entidad Solidaridad Internacional Antifascista, hubo la colaboración de las siguientes organizaciones: Comité de Apoyo a los Antifranquistas Españoles, Liga de los Derechos del Hombre, CFTC, CGT-FO, Partido Socialista-SFIO, PSU, LICA, FA, MIAJ (Groupe Centre), FEN, Alianza Sindical Española (UGT-CNT-STV) y alguna otra agrupación que el cronista siente no recordar.

De las localidades de la región dieron realce al acto elementos de la C.N.T. así como de las demás organizaciones españolas en exilio. Acudieron, igualmente, de la localidad y de la región, elementos franceses miembros directivos de organizaciones sindicales y de entidades de carácter liberal.

Las intervenciones, acertadas, vehementes, de quienes hicieron uso de la palabra caldearon el entusiasmo del numeroso auditorio, habiendo muchos emigrados recién llegados de de España, que en numerosas ocasiones subrayaron con sus aplausos lo dicho por los oradores. He ahí un resumen de lo qu ese dijo en tan importante mitin:

Félix Franc

(Miembro del profesorado francés de las Escuelas Laicas)

Abrió el acto, corriendo a su cargo la presidencia del mismo. Confesó su emoción ante el alto significado de la causa que unía a todos los presentes: la liberación del pueblo español.

Refirió que era muy joven cuando surgió en España la conmoción de guerra y revolución que brotó en el 1936. Fue entonces, dijo, cuando por primera vez oyó hablar de fascismo. Y pudo comprobar entonces la amarga realidad viendo el fascismo de España ayudado por el fascismo internacional en tanto que los países denominados demócratas se inhibían de los acontecimientos que ensangrentaban el suelo hispano.

Más tarde, en las duras horas de le derrota, en Argelés y otros campos de concentración, establecidos en Francia, los hombres de noble sensibilidad experimentaron el dolor moral de comprobar lo que había quedado de unos hombres que defendían, con la libertad de su pueblo, la libertad del mundo. No se quiso comprenderlo así, y más tarde se observaron los resultados... De ahí que Silone expresará que con ser cruel el sufrimiento físico, fue en el alma, fue en lo moral que el dolor se extendió, tomando cuerpo.

Concluída la guerra había la ilusión de que el fascisfo pereceria en todo el mundo. Un gesto de las democracias hubiera sido suficiente. Desgraciadamente no lo hicieron.

Mas, pese a las defecciones de unos, a la aviesa complicidad de otros, nuevas generaciones despuntan en la España de hoy: Representan toda una esperanza para un no lejano futuro.

Se refirió Félix Franc a la misión que le incumbe al maestro consciente de su labor. Los maestros que amen la libertad y la justicia están llamados a tomar posición frente a una evidente injusticia, como la de que es objeto el pueblo español.

Protestó de que en el suelo francés se haya hecho objeto de evidentes calumnia a refugiados españoles en tanto que se ha tenido complacencia al respecto de elementos del O.A.S. Tengamos presente que al defender la España nos defendemos con ello nosotros también. Considerándolo así, somos bastantes los que hemos hecho nuestra la frase de un filósofo de la antigüedad: «Juramos no hacernos cómplices con el silencio de las injusticias que se cometan.»

Tras de extenderse en consideraciones aduciendo, contre el sentir ingenuo de algunos, que el régimen franquista, que todos sabemos descansa en la brutalidad de la fuerza, no puede democratizarse, concluyó su peroración aludiendo al poema de Antonio Machado en torno de la muerte de García Lorca en Granada. Evocando el simbólico final de la película antifranquista: «Morir en Madrid» en que un hombre acude todos los días a un lugar de Somosierra para enterrar los cadáveres de los que el franquismo ha hecho morir. Hemos de ayudar a los que batallan por una España en donde los crímenes fascistas dejen ya de existir.

François Barthélemy

(Por el Comité de Apoyo Antifranquista)

Dio comienzo a su intervención elogiando el hecho de que, tras 25 años de régimen fascista en España las organizaciones contrarias al régimen mantienen enhiesta su personalidad Ello justifica el que las organizaciones democráticas francesas no permanezcan al margen de la tragedia española. Se extendió en pormenores en torno al Comité de Apoyo Antifranquista y de los sectores sociales que lo integran.

Declaró que el Comité ha pedido al ministro Malraux, que fue combatiente en la España antifascista, exija la libertad de los tres jóvenes franceses que en España sufren cárcel Agregó que si se trata de malhechores a refugiados antifranquistas, las cárceles francesas son pequeñas para tener en su seno a otros que en verdad pueden ser tildados de verdaderos malhechores.

Censurando las buenas relaciones entre los gobiernos español y francés se impone, dijo, la solidaridad de los trabajadores frente a la que usan los gobernantes y la policía.

Fustigó el hecho de que se hicieran detenciones de antifranquistas españoles por inspiración de los gobernantes de Madrid. Debe avergonzarnos, manifestó, el hecho de que un ministro franquista haya expresado que la Francia está con ellos.

Puso de relieve la ficción de la llamada «liberalización» del régimen. En torno a ello puso de manifiesto la crítica infamante, corrosiva de que ha sido objeto el Abad de Montserrat, por las manisfestaciones contrarias al régimen que hizo recientemente. El hecho de censurar a los periódicos órganos del movimiento obrero católico. Los asesinatos de Grimau, de Delgado y Granado, en fin, ponen de manifiesto lo que se puede esperarse de la tan cacareada «liberalización».

Se manifestó en contra quienes, omitiendo la verdadera situación social de España, se ciñen al plan turístico de quienes a España acuden a derrochar el dinero. En torno al particular, señaló que en el boletín mensual que publica la casa Berliet, apareció un reportaje en donde se ñacia un desmesurado elogio de la España actual, presentándola como un país feliz en donde las gentes viven bien. Manifestó que ello debían de afearlo los propios trabajadores de la casa citada.

Extendióse en pormenores relacionados con el nivel de vida del pueblo norteamericano, comparándolo con el deficiente nivel económico en que se desenvuelve el pueblo español. De ahí la importancia y la tenacidad que revisten allí las huelgas, pese a que están prohibidas.

Finalizó, expresándose en español, declarando que pese a todos los obstáculos, la liberación del pueblo hispano está en marcha, lo refleja el vigor de la lucha obrera. El fascismo está en su agonía. Deber nuestro es el buscar que sea pronto el desenlace.

Paulette Lacaze

(Por la Liga de los Derechos del Hombre)

Empezó diciendo que siempre ha sido con viva satisfacción que ha aceptado el colaborar en actos de la naturaleza del que se estaba celebrando; públicas manifestaciones en favor de los hechos del ser humano. De ahí que la Liga de los Derechos del Hombre haya concedido singular importancia a todo cuanto ha venido ocurriendo y ocurre en España.

Manifestó que, no obstante el haber informado de la excepcional situación social de España a la opinión pública, no se ha respondido como debería haberse hecho. El ansia de confort, el egoismo han creado un clima de indiferencia muy generalizado.

Analizó la situación del franquismo a través de sus propias publicaciones, en donde de un modo velado se evidencian temores, recelos, animosidad y contradicciones. Aludió al manifiesto de los alféreces provisionales, el cual revela agudo malestar en el seno del Ejército. Comentó la protesta de los ciento ochenta intelectuales de intensa repercusión internacional. De todo ello puede deducirse —dijo— que hoy más que nunca el bajel del franquismo va haciendo aguas.

Aludió a la posición actual del clero en España, buena parte del cual ante la creciente inestabilidad del régimen diríase que busca desentenderse de la trayectoria política del falangismo. Hizo referencia a las manifestaciones contra el régimen, hechas por el abad de Montserrat, y la réplica a las mismas que publicó el padre Pérez de Urbel. Puntualizó que la Iglesia es hábil y sabe lo qué hace. Hay algo que denota existen diferencias. No sabemos si se tra de un doble jueglo o bien existe un concepto de independencia frente a la posición de jerarquía.

Con fina ironía, puso de relieve el modo singular que tienen los tribunales españoles en lo que atañe a enjuiciar la libertad de pensamiento. Conceden libertad de pensar como se quiera, pero constituye un tremendo delito el exteriorizar del modo que sea dicha libertad... Ello podría hacer sonreír, de no haber, desgraciadamente, un fondo dramático en todo ello.

Hizo alusión al callado trabajo de zapa que viene realizando el Opus Dei, en pugna con algunos sectores militares. A los cabildeos de tipo monárquico. A la comedia que se viene haciendo con esa princesa de Holanda, con menos relieve moral que una simple «midinette». Mas pese a los detalles irónicos hay algo serio en todo ello: lo que se trama en la sombra. Pero España no puede caer, no debe ser objeto de una mascarada de una monarquía con los atributos del fascismo. Para lograrlo hace presión el capitalismo.

Adujo que la Historia nos demuestra cómo se han dado casos de locos que han regido los destinos de un Estado, como en el caso de Hitler en Alemania. Haciendo referencia a España, dijo que puede ser que haya en la cabeza de alguno la obsesión de que ha de ser sistema perdurable lo ancestral, lo caduco, lo retrógrado.

Concluyó afirmando que es necesario procuren los obreros del mundo tomar conciencia de su deber. Y de un modo particular los obreros franceses. De ser así ayudarán a facilitar que florezca en España la libertad, el progreso social, el derecho a la vida.

Federica Montseny

(Por la CNT de España en el Exilio)

Inició su peroración con unas palabras en francés, agradeciendo la ayuda solidaria de quienes hablaron antes que ella y de las organizaciones francesas allí representadas. Afirmó que mientras no sea vencido el fascismo de España constituirá una amenaza para todo el mundo, puesto que en España están refugiados los representantes del fascismo internacional, contando entre ellos los elementos más activos de la O.A.S.

Aludió a la lucha, al sacrificio de vidas, a la sangre derramada por los españoles que ayudaron a los franceses a vencer al fascismo hitleriano, agradeciendo, en nombre del pueblo español el que ahora, en fraternal reciprocidad, organizaciones y hombres de espíritu liberal franceses pongan todo su esfuerzo, toda su ayuda en vencer al fascismo franquista.

A continuación Federica se expresó en español.

Manifestó que los temas más vitales relacionados con el problema de España habían sido ya tratados por quienes le precedieron en el uso de la palabra.

Una de las maniobras —dijo— que hoy se están desarrollando es hallar la forma de que, incluso sin Franco, tenga continuidad el sistema. Señaló la habilidad maquiavélica que ha tenido el tirano en rodearse de afines. De los generales algunos han fallecido de un modo un tanto sintomático, otros han sido llevados al ostracismo.

Refirióse a la política tortuosa de la Iglesia, de la que no cabe extrañarse conociéndose como se conocen sus procedimientos. Aludió a la tan discutida obra: «El Vicario», donde por su silencio se evidencia la responsabilidad del Papa fallecido ante los terribles crímenes del nazismo. Reveló que en la basílica del Valle de los Caídos ha tenido lugar una reunión muy sintomática. En ella estuvo presente un enviado del Vaticano y Muñoz Grandes. No cabe duda que se está en vías de conseguir una combinación.

En tono humorístico habló de las idas y venidas de los pretendientes Juan Carlos y Hugo Higo, así como del percance que al parecer le ha ocurrido a esa señorita Irene de Holanda, en trance de ser mamá. A la postre, unos y otros, movidos como marionetas, según las conveniencias de quienes manejan el dispositivo de una restauración monárquica. Afirmó que a nosotros ello no nos interesa. Queremos lo que dimane de la voluntad del pueblo, que, con seguridad no se mostrará propicio a un sistema caduco, desacreditado como lo es la monarquía.

Habló del reciente proceso de los socialistas, señalando con ironía la necedad del juez al manifestar que se puede pensar en socialista, pero que constituye un delito el decirlo. Explicó que se justifica el que las penas hayan sido leves dado que en diversos países de Europa hay ministros socialistas y dada la pretensión del franquismo de entrar en el Mercado Común, se ha querido dar la sensación de que no hay rigor en las sentencias. ¡Otra cosa bien distinta acontece cuando los procesados son elementos libertarios! ¡Entonces no vacilan en recargar las condenas!

Extendióse en consideraciones en torno al caso del joven libertario Abarca, en Bélgica. Se pide su extradición. Es la Interpol; es por consejo y presión del franquismo que pide Suiza esa extradición. De ser el propio Gobierno franquista no se le hubiera hecho caso. De ahí que se valga de Suiza para lograr su propósito. Asevera Federica Montseny que ello puede ser un precedente para que la Intrpol haga lo propio con otros. No es el caso Abarca, ¡es el caso del Derecho de Asilo, afectando a todos los refugiados políticos! Podemos ser víctimas de ello en todas partes. ¡Y esto no puede consentirse! ¡Es un peligro para la dignidad humana!

Manifestó que el fascismo internacional posee todos los medios que le hacen falta, incluso asesinos que actúan amparados en la sombra. Hizo mención de lo ocurrido con Kennedy, lamentando el que en lo que atañe a los antifascistas falta una eficaz y bien coordinada acción.

Hizo el elogio del heroico comportamiento de los mineros de Asturias; subrayó el gesto de dignidad de los ciento ochenta intelectuales que manifestaron su disconformidad con el régimen. Hechos que revelan el cuadal de energía que existe en el seno del pueblo hispano, pese al apoyo que ha hallado el fascismo por parte de las propias democracias.

Dijo que vibra en el ambiente de España la esperanza de una juventud rebelde, integrada por obreros, por estudiantes, e incluso por hijos de falangistas que se avergüenzan de sus mismos padres.

Resumió todo lo dicho manifestando que hemos de hacer una España nueva que abra todos los hombres del mundo el camino de la libertad. La España federal y libre por la que tanto se ha luchado.

Concluyó manifestando que es una vergüenza el que habiendo en el país tanta riqueza para explotar, sus hijos tengan que emigrar hacia otras tierras para ganarse el pan. Hemos de hacer de España la tierra en que descuelle la libertad y la justicia.

***

Antes de cerrar el acto, Félix Franc manifestó que el joven Abarca, preso en Bélgica, había empezado la huelga del hambre, actitud que habían adoptado también los jóvenes libertarios presos en Francia. Pidió a los asistentes ayuda, solidaridad moral y económica en favor de los presos.

Y terminó diciendo: «¡La lucha sigue, hasta obtener la victoria!»

CORRESPONSAL

Solidarité pour le camarade ABARCA

Depuis de longs jours le camarade Francisco ABARCA, jeune libertaire antifranquiste, arrêté en Bélgique, poursuit la grève de la faim.

Il est à l'extrême limite de l'épuisement physique. Cependant son moral et son courage sont, comme toujours, admirables.

Il risque la mort...

Le laisser mourir, c'est un crime.

De ce crime le franquisme est responsable, mais aussi le gouvernement belge, le gouvernement suisse.

Ce sont de choses qu'on ne pourra jamais oublier.

Personne ne peut esquiver sa responsabilité.

La vie d'Abarca doit être sauvée.

Ce serait une lâcheté pour tous de laisser périr ainsi un homme devant ce monde indifférent, devant l'insensibilité de ceux qui peuvent le libérer.

Agissons tous, agissons vite pour sauver Abarca !

Secrétariat Intercontinental de la C.N.T. d'Espagne en Exil.

LA REDACCION DEL «C. S.».—Tiene la inmensa satisfacción de comunicar a los compañeros y al exilio en general, que los cuatro últimos compañeros que quedaban detenidos en París (Vicente Martín, Agustín Sánchez, Salvador Gurrucharri y Antonio Ros) han sido puestos en libertad a últimos de la semana pasada.

Ediciones SOLIDARIDAD OBRERA

Rafael Barret: OBRAS COMPLETAS (3 tomos) ..	22,50 F.
Voline: LA REVOLUCION DESCONOCIDA	13,50 »
Rodolfo Rocker: NACIONALISMO Y CULTURA ..	15,00 »
M. Dommanget: HISTORIA DEL 1.° DE MAYO	12,00 »
Antologías: EL AMOR Y LA AMISTAD	5,00 »
— CULTURA Y CIVILIZACION	5,00 »
— LA HISTORIA	5,00 »
— LA LIBERTAD	5,00 »
Felipe Alaiz: QUINET	5,00 »
Varios autores: SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA	3,50 »
Juan Rostand: LO QUE YO CREO	3.50 »
Pedro Vallina: CRONICA DE UN REVOLUCIONARIO	2,80 »
J. M. Puyol: DON QUIJOTE DE ALCALA DE HENARES	1,00 »
Luis Fabbri: INFLUENCIAS BURGUESAS EN EL ANARQUISMO	1,00 »
Víctor García: RAUL CARBALLEIRA	1.00 »
Anselmo Lorenzo: «EL POSEEDOR ROMANO» Y «EL PATRIMONIO UNIVERSAL» (Ed. popular).	0,30 »
Juan Ferrer: VIDA SINDICALISTA	0,30 »

EDICIONES « UMBRAL »

Felipe Alaiz: « Tipos Españoles »	5,00 F.
Mauricio Cranston: « Un debate imaginario entre Carlos Marx y Miguel Bakunin »	1,00 »

Pedidos y giros a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe (X°)
C.C.P. 1350756, París

Regional Catalana

C. N. T.

Todos los compañeros radicados en el exilio quedan convocados, en presencia o por escrito, a participar en el Pleno que nuestra Regional celebrará en París el día 22 de marzo, a las diez exactas de la mañana, bajo el siguiente Orden del Día:

1.° Cómo proporcionar a la Regional del exilio la importancia que requiere para formar cuerpo sólido en el exterior; para ayudar eficazmente al interior; para corresponder al esfuerzo del S. I., y para participar en el propósito confederal de las demás Regionales.

2.° ¿Interesa a los compañeros impulsar la publicación del Boletín «Terra Lliure» con vistas al interior y para formar un cuerpo de redactores en lengua vernácula para hoy y con vistas al futuro?

3.° Ruegos y preguntas.

Interesamos encarecidamente la asistencia de un máximo de compañeros y el criterio ceñido de cuantos escriban.

Comunícase al secretario provisional: Juan Ferrer, 24, rue Ste-Marthe, París (X).

El individuo y la libertad

(Continuación)

EL caso de conciencia que se ha planteado siempre el hombre en sus afanes de libertad integral dentro del marco de la sociedad capitalista, sobre todo para los anarquistas individualistas es el que se resume con la siguiente pregunta:

«¿Puedo vivir sin autoridad?»

He aquí cómo responde Armand: «Hacerme esta pregunta es como si se me preguntara si me es posible cumplir las funciones de la nutrición, de las relaciones, de la reproducción —es decir, pensar, producir, amar, divertirme, etc.—, sin policías, sin jueces, sin soldados, sin agentes del impuesto, sin legisladores, sin organizadores ni administradores sociales Ya que la autoridad es un fenómeno concreto y no una abstracción, como quisieran hacernos creer los que del ejercicio de la autoridad viven hoy y piensan poder vivir mañana, los que tenen necesidad de los funcionarios, de la autoridad para conservar sus privilegios y sus monopolios. En lo que a mi respecta no hallo ninguna dificultad para responder diciendo que yo no tengo ninguna necesidad de que existan funcionarios de la autoridad para que se manifieste y conserve mi vida. Yo puedo vivir perfectamente y desenvolverme, encaminarme hacia mi destino, sin gendarmes, sin carceleros, ni verdugos, sin aplicadores de los códigos, sin curas, sin elegidos y sin electores. Y no existe ni un filósofo, ni un biólogo dignos de tal nombre, que puedan probarme que porque yo asimile o no, sea indispensable la existencia de representantes de la autoridad. Es más: podría no haber sobre la faz de la Tierra un solo ejecutor de la autoridad, que yo cumpliría tan bien y aún más, mis funciones vitales. *Yo puedo, pues, vivir sin autoridad.*

El hombre —continúa—, que se ha dado cuenta que la existencia de los ejecutores de la autoridad no es más que una super-estructura, una excrecencia, una anormalidad con relación a la vida, es un ser que se ha curado, liberado, desembarazado del tumor de una tara intelectual; está en posesión de un estado de buena salud psicológica. Bien es verdad que ese estado de salud normal, no impide que los agentes de la autoridad lo opriman, lo fastidien y lo atormenten incluso si es el caso. Pero, ello se debe al hecho que los seres humanos que lo circundan viven bajo el imperio, bajo la sugestión del prejuicio de la necesidad, de la indispensabilidad incluso de la existencia de los representantes de la autoridad.»

Los que tildan de individualismo egoísta y enfermizo el concepto que tenía Armand de la libertad, es que ni conocían sus ideas, ni a él personalmente. Y si le conocían a él y a su obra, tendremos que pensar que se manifestaban con harta mala fe, pues, el anarquismo a la manera de Armand no es un anarquismo individualista de cementerio, sino una fuente creadora de energías, de alegría de descubrimiento, de investigación, creando ese ambiente doquiera se hallara, doquiera nos halláramos y nos hallamos los que compartimos su forma de pensar; doquiera estén ausentes los prejuicios del «bien» y del «mal». Nuestras concepciones filosóficas están basadas en la alegría del vivir fuera de la ley, fuera de la tradición y de la esclavitud de los prejuicios sociales y civiles.

Existe una especie de individualismo de los que quieren hallar el gozo de vivir dominando, administrando, explotando a sus semejantes, sirviéndose de su potencia social: gobierno, monopolio, fortuna. Es el individualismo de los burgueses y de los autoritarios —aunque no sean burgueses— y no tiene nada de común con el individualismo anarquista. Existe el individualismo de los vanidosos, de los insensibles hacia el mal ajeno; de los que desean «parecer» y que terminan contentándose con un mendrugo de pan que calme sus ambiciones. Todo ese individualismo no tiene nada que ver con nuestro concepto de libertad del individuo.

Gerard de Lacaze-Duthiers, otro de los exponentes del valor infinito del hombre cuando su vida está entregada a fines nobles, dice así: «El político es el hombre que ha eliminado el arte de su existencia. Y es por ello que no es libre.» Y es verdad. Cuando la vida de un individuo está exenta de arte, de romanticismo, de belleza, entonces es que está exenta de libertad y el político profesional, como el que aspira a serlo —a menudo desanimado por persecuciones o por sinsabores— decide no ocuparse más que de sí mismo, de sus cosas. Es comprensible que existan hombres que se desanimen. Lo que se comprende menos es que los haya que vayan a engrosas las filas de los vividores.

Etienne de la Boëtie fustiga igual a los tiranos que a las masas a las que considera responsable de que la tiranía se mantenga sobre los pueblos. «Vamos —dice— plebe paciente, multitud sometida, desciende en ti misma y sondea tu corazón inerte con alguna sinceridad; reconoce tu arrodillamiento secular ante todo lo que fue cínico y brutal; tu apresuramiento nauseabundo en darte dueños y en inventar de nuevos cuando estabas falta de ellos; mira tu bajeza y tu platitud más que proverbiales; confiesa tu testarudez en no tomar en cuenta las más definitivas lecciones; confiesa tu prodigiosa indiferenca por cuanto debería interesarte, tu completa ausencia de orgullo, tu inconsciencia admirable, tus instintos de manceba que no puede vivir sin chulo.»

En realidad, cuando consideramos que las indemnizaciones que «da» el Estado por lo que sea ya las cobró con creces de antemano, no hacemos sino repetir una opinión milenaria que nos parece descubrir a cada instante tan poco es el caso que se ha hecho de las experiencias vividas. Es sabido que los tiranos romanos se dieron cuenta que era conveniente celebrar fiestas a menudo para mejor engañar a las gentes, pues ya se sabe que la masa se deja llevar rápidamente por los placeres, especialmente por los del estómago: Los tiranos daban, pues, como a manos llenas un cuarterón de trigo, un pote de vino y un sextercio y era de ver cómo se gritaba: ¡Viva el rey! Las masas no se paraban en pensar que no hacían más que recuperar una parte de lo que les pertenecía y que les había sido robada por el mismo tirano.»

Hay, en la obra de la Boëtie, unos ejemplos muy curiosos y que nos hacen pensar que la historia se repite, con daño para los mismos de siempre. Hay un párrafo que no tiene pérdida en la fotografía que hace del régimen de cierto caudillo. Dice así:

«El gran Turco advirtió muy pronto que los libros y el saber dan, más que otra cosa, a los hombres, el sentido y la comprensión de reconocerse y de odiar la tiranía.» Es fácil comprender por qué hay pocos libros allí, y por qué se persigue a los hombres cultos, que tienen que escapar para no caer en manos que agarrotan.

¿Qué es lo que pregonaba Etienne? La necesidad para el hombre de tomar conciencia individual de su personalidad, que se diera cuenta que el embrutecimiento humano viene en gran parte de pensar que es vida digna lo que solamente se puede designar con la palabra vegetar en la sumisión. Pregonaba la necesidad de cultivarse, de devenir hombre, de rebelarse contra toda forma de tiranía.

Comprendiendo el valor de esos hombres, de esas fuertes individualidades que vamos nombrando señalando de paso alguno de sus pensamientos, nos damos más perfecta cuenta que el acercamiento al tirano conduce al rechazo de la propia libertad como conduce a la muerte de la libertad el contacto con la política. Y todos los pregoneros de la libertad que por razones de orden personal o caracterial adoptan una posición política, recuerda la reflexión de la zorra que dice al león:

FERNANDO FERRER

(Continuará.)

COMUNICADOS

CONFERENCIAS
EN MONTPELLIER

Siguiendo nuestro curso de conferencias, comunicamos a los compañeros y españoles, en general, que el día 14 de marzo, a las nueve de la noche, dará una conferencia en nuestro local de costumbre, el estudiante en Matemáticas, Luis ENEDAGUILA, con el tema: *Programa teórico y práctico de la acción democrática española.*

— Para el día 21 de marzo, a las nueve en punto de la noche, tendrá lugar una conferencia en el mismo local, a cargo del vice-presidente del Planning Familial de Montpellier, M. Beltrad Jacques, con el siguiente tema: *El Planning Familial» y el control de los nacimientos*, con proyecciones fotográficas.

Ni que decir tiene, a esta conferencia vendrá la juventud, y las compañeras que son las más interesadas.

Cordial invitación a todos.

F. L. DE PARIS

Tendrá asamblea el domingo, 9 de marzo, en su local social.

F. L. DE TOURS

Anuncia reunión general para el 22 de marzo, a las nueve y media, en el sitio de costumbre. Asistencia imprescindible.

REGIONAL DE LEVANTE, PARIS

Convoca a toda la militancia de Valencia y Murcia a la asamblea del 7 de marzo, a las 7 de la tarde, en nuestro local social, recordando a todos el deber inexcusable de hacer acto de presencia. Si hay incomodidad de sitio y horario acudir para decirlo. En espera de la mayor asistencia posible.—*El secretario.*

F. L. DE LIMOGES

Convoca a sus afiliados a la asamblea general, día 8 de marzo, a las nueve de la mañana, en el local de F. O., 59, rue Montmailler.

AMIS DE HAN RYNER

Dimanche, 8 mars, à 14 h. 45, «Salle des Amis», 114 bis, rue de Vaugirard, sous la présidence de Marcel Renot, vice-président des A.H.R. Causerie de M. Pierre Abraham, directeur d'*Europe* : « Jean - Richard Bloch ».

Le numéro 72 des «CAHIERS DES AMIS DE HAN RYNER» est paru (3, Allée du Château, Pavillon s-Bois (S.) Au sommaire :

Georgette Ryner : « *Des Fioretti aux Grandes Fleurs du Désert* ».

Han Ryner : « *La Psychanalyse, Du rêve, L'introversion mystique* ».

Charles Baudouin : *Lettre à Han Ryner*.

Louis Simon : *L'abcès Willy*.

Han Ryner : *Le Jardin de Jenny*.

S.I.A. DEL CANADA COMUNICA

Que tras cuatro meses de detención el compañero García Polanco ha sido excarcelado. Gracias a la solidaridad internacional y de personas liberales canadienses, García Polanco podrá ir a residir a Méjico, si no puede quedarse en este país. En este caso S.I.A. de Francia podría acudir en su ayuda para costearle el viaje junto con su familia, puesto que aquí están agotados todos los recursos.

Gracias a todos por la solidaridad demostrada.

Por S.I.A. canadiense: F. Rebordosa, 8889, 13, th. Ave. Ville St-Michel, Montreal 38 (Qué) Canadá.

SUSCRIPCIONES

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Suma anterior, 2.020,29 francos.

Foix, Ariège: Elías Moreno, 10. *Negrepellisse (T.-et-Gne.):* Redondo, 5. *Le Vivier (P. O.):* George Atares, 10. *Nice:* R. Gómez, 20. *París:* A. Martínez, de *Ivry*, 5.

Total, 2.070,29 francos.

PRO COMPAÑEROS DETENIDOS

Suma anterior, 27.061,86 francos.

Romorantin: T. Rodríguez, 10. *Cordes (Tarn):* Nicolasa Gutiérrez, 8.

Total, 27.079,86 francos.

PRO FAMILIAS DELGADO-GRANADO

Suma anterior, 6.865,96 francos.

Negrepellisse (T.-et-Gne.): Redondo, 5.

Total, 6.870,96 francos.

B.D.I.C

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française ..... 5 F.
Version fco-espagnole .. 20 F.
★
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10e)
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

HUELGAS DEL HAMBRE

ESTE recurso desesperado — que puede entrañar una consecuencia más grave que la condena o la posibilidad de la misma —, suelen adoptarla los presos por delito social o político para apresurar el desenlace de una situación que interpretan insostenible. La historia carcelera está llena de ayunos protestatarios que tanto han podido derivar en fiasco como en tragedia, según el caso del alcalde de Cork.

En Rusia los nihilistas recurrieron frecuentemente a tan extremo recurso frente a la insensibilidad proverbial en los zares. La respuesta era su envío a Siberia, donde los presos ayunantes podían morir perfectamente entre la indiferencia del hielo de la naturaleza y el de los hombres. La hosca inmensidad empequeñece, soberanamente, la regia importancia que nos atribuímos los humanos.

Negarse a comer en la celda está al alcance de inocentes y de convictos y confesos. Es una defensa peligrosa que pueden irrogarse tanto injusticiados como justiciables. De ahí la incredulidad de los administradores de justicia, cuya concepción del delito, y cuya situación social, les da una seguridad de ejercicio que en más de una ocasión el equilibrio moral rehusa. Lo escrito ayer no prevé lo ocurrido hoy, y según la política reinante, el delito lo es o deja de serlo. En la Francia de Pétain, por ejemplo, volar un puente o levantar unos railes era obra de delincuentes merecedores del último castigo. En 1945 se estipuló oficialmente que aquellos saboteadores merecían plácemes de la patria. Es difícil comprender la existencia de jueces que, por buena voluntad que los distinga, alcancen a compaginar ambas situaciones con tranquilidad de conciencia.

En la España de anteguerra — la suya propia — manifestar, expansionar unas ideas era cabal derecho de ciudadanía, el mismo que impera en 1964 en las democracias perennes o reconstituídas a pesar de Hitler y Mussolini. En la España de hoy, donde se sigue la traza del « nacionalsocialismo», y, consiguientemente, la ley mussohitleriana pervive, recabar la libertad de pensar, manifestarse en derecho de libre opinión, puede atraerle al osado el tormento, unos años de presidio, o tal vez un tiro en la nuca. Frente a los Estados democráticos de la hora presente, el Estado español es jurídicamente inmoral. igual que lo es, en el reducto nacional, el tahur que asesina por guapeza o el descocado que arrea con los bienes del vecino. Sin embargo, a los Estados delictivos no hay ley superior, u onuense, que los reprima.

Queden, pues, en sufrimiento forzado los pobladores del país políticamente totalizado; sin opción a la defensa, obligados a soportar el despotismo desmoralizador del país, a su vez aceptado como moral por graves políticos de ultra-frontera. Sin embargo, no hay elemento medianamente liberal extranjero tratando con Franco, que se aviniera a aceptar las condiciones draconianas de existencia que este dictador impone por armas a los españoles.

Estas consideraciones — de factura irrebatible en todo lugar donde se ejerza la democracia — permiten establecer que los muchachos españoles que en Fresnes declararon la huelga del hambre, tienen a su favor todas las prevenciones judiciales favorables, primero : por haber tratado de cooperar en la liquidación de un régimen estatal humillante cuya desaparición entrañaría — se supone — satisfacción en las cancillerías liberales, en la ONU, y en todo el orbe civilizado. Nuestros muchachos han combatido por la libertad de un pueblo, en 1945 y siempre desconsiderado por los Aliados contra el Eje, y es de cajón que, de caer en manos del franquismo, a estas horas ya estarían agarrotados. Pero en el extranjero retenerlos en prisión por un supuesto y ajeno delito, no hay constancia de principio ni lógica perceptible. Igual que los saboteadores de 1941, nuestros amigos deben ser, ya que no loados, sí dejados en la libertad que por abnegación y alta ciudadanía merecen.

Ver en la página tercera el Sumario del n.º 26 de la revista UMBRAL.

Palais de la Mutualité

24, rue St. Victor- Paris (V)
(Métro: Maubert-Mutualité)

Festival de solidaridad confederal y obrera

Formación de Programa.

A la valiosa adquisición del gran tenor CARLOS MENDIA (que esta vez actuará de conductor del espectáculo), hay que añadir la del artista de ademán y voz firmes :

Georges Staquet

el cual desgranará ante nuestro estimado público lo mejor y más social de su repertorio de canciones.

En números sucesivos iremos anunciando cuadros artísticos de importancia, uno de ellos muy esperado de los compañeros asistentes habituales a nuestro anual espectáculo artístico-benéfico.

Nadie duda de la buena calidad de nuestros actos sucesivos. Confianza entonces en el espectáculo que para el 19 abrileño estamos preparando.

Apremien las FF. LL. de la región y vecinas a la misma en solicitar entradas, puesto que las mismas ya están a disposición de los compañeros, de momento en COMBAT SYNDICALISTE, 39, rue de la Tour d'Aubergne (9), y 24, rue Ste-Marthe, Paris (10).

A Bruxelles — CONFERENCE DE PRESSE

Sur la demande d'extradition du jeune libertaire espagnol Francisco Abarca

COMITE D'ACTION
CONTRE LE NEO-COLONIALISME
ET LE FASCISME
Secrétariat : Avenue Napoléon, 32, Braine-l'Alleud (Belgique)

Le Comité d'action contre le néo-colonialisme et le fascisme est le successeur du Comité pour la paix en Algérie, que fut si souvent confronté avec le problème de la protection des réfugiés politiques, des expulsions ou extraditions de militants pour des raisons politiques.

CADRE JURIDIQUE

Toutes les conventions d'extradictions stipulent l'exception politique et la loi belge du 15 août 1874 réglant cette matière, maintient en vigueur l'article 6 de la loi du 1 octobre sur les extraditions :

« Il sera expressement stipulé dans » ces traités que l'étranger ne pour- » ra être poursuivi et puni pour au- » cun délit politique extérieur à l'ex- » tradition ni pour aucun fait con- » nexe à un semblable délit, ni pour » aucun des crimes et délits non pré- » vus par la présente loi ; sinon tou- » te extradition, toute arrestation » provisoires sont interdites. »

Seule exception : la loi du 22 novembre 1856 exclut de la protection les auteurs d'attentats contre la vie des chefs d'Etat et des membres de leur famille.

Cette dernière réserve faite, la loi belge et le droit des gens interdisent donc formellement l'extradition pour des faits commis dans une intention politique.

Mais l'expérience montre que l'autorité judiciaire appelée à formuler un avis est généralement favorable à de telles extraditions et que c'est le pouvoir exécutif, pouvoir de décision, qui, finalement, répugne à exécuter un acte si contraire à nos traditions et à la conscience juridique moderne.

LE CAS ABARCA

Résidait en France comme réfugié politique couvert par la Convention de Genève.

Il vint en Belgique pour échapper aux opérations menées par la police française contre les milieux libertaires espagnols et dont nous parlons plus loin.

Il s'adressa à nous pour faire régulariser sa situation.

Au cours des démarches entreprises dans ce but, il est arrêté dans un bureau de police, où vient de parvenir un mandat international décerné contre lui à la demande des autorités suisses.

Le mandat est assorti d'une demande d'extradition fondée sur le fait qu'il aurait tenté d'incendier un avion espagnol.

Abarca nie toute participation.

Pourtant, Abarca est détenu en Belgique en vue de l'exéquatur du mandat d'arrêt décerné contre lui et des nécessités de la procédure d'extradition depuis le 11 octobre 1963, c'est-à-dire plus de 3 mois.

L'exéquatur a déjà été accordé et confirmé en appel.

L'AFFAIRE ABARCA
S'INSCRIT DANS UN CONTEXTE
INTERNATIONAL

Si Abarca était réclamé par l'Espagne, il n'y aurait probablement pas de problème. Mais il est réclamé par la Suisse..

La loi ne fait pourtant aucune distinction entre gouvernements.

L'intention politique est suffisante.

La F.I.J.L. est l'objet en Espagne d'une opération répressive violente et d'une opération complémentaire sur le territoire français.

C'est pour échapper à cette menace qu'Abarca s'est réfugié en Belgique.

A peine la rumeur soulevée dans le monde lors de l'exécution par fusillade de Grimau s'était apaisé, que l'annonce de l'exécution, au garrot, le 17 août, des anarchistes Francisco Granado et Joaquin Delgado, nous faisait sursauter d'horreur.

Le 11 septembre, la police française déclenche des opérations dans les milieux libertaires espagnols.

Perquisitions au siège de la F.I.J.L. et 21 arrestations à Paris. (« Le Monde »), 12-9).

A Toulouse, 13 personnes arrêtées et perquisition au siège de la C.N.T. Ces opérations sont menées comme suite à la découverte à Perpignan de documents « laissant supposer que des agression à main armée, que des sabotages étaient préparés en France et allaient être commis dans des pays voisins et notamment en Espagne, avec laquelle la France entretient des rapports diplomatiques. Il faut rapprocher également ces mesures des enquêtes entreprises à la suite de la découverte récente à Genève, Londres et Francfort, d'engins explosifs sur des avion de la ligne Ibéria. Selon les renseignements que les policiers français avaient pu recueillir au cours de ces opérations, il semble que le but poursuivi par les terroristes n'était pas seulement de donner un caractère politique à leur action, mais de provoquer, par divers moyens, du désordre en Espagne » (« Le Monde », 1-9).

Le Juge d'Instruction Alain Simon décerne 17 mandats d'amener pour association de malfaiteurs. («Le Monde », 14-9).

Six sont inculpés par le même, du même chef («Le Monde», 15-9).

Deux sont remis en liberté après un mois. Chambre des Mises en accusation de Paris. (« Le Monde », 26-10).

La terminologie contournée de ces extraits de presse, montre qu'ils sont inspirés et ne laisse aucun doute sur les difficultés qu'éprouvent les autorités françaises à justifier des opérations menées sur la base d'un accord de réciprocité avec les autorités espagnoles.

La demande de la Suisse tente d'entraîner la Belgique objectivement dans un acte de solidarité policière internationale avec le franquisme.

L'opinion belge ne peut l'admettre. Elle fera la pression nécessaire pour aider le ministre à rester fidèle aux traditions d'un libéralisme de bon aloi.

ABARCA NE PEUT ETRE EXTRADE !

Nacionalismo — La España franquista tiembla

por J. GUIRAUD

LAs agencias de prensa comunican la muerte del general Martín Alonso, hoy ministro de la Guerra del general Franco y ayer gobernador de Barcelona. Sus virtudes y concepciones, unidas a una estrategia sin par desarrolladas en la ciudad condal, le valieron el cargo que actualmente desempeñaba con sin igual maestría. Y todo, por una amistad entrañable por el caudillo, labrada y mantenida por una afinidad sin límites en los procedimientos y para cuya conservación era capaz de cometer las más grandes anomalías, al igual que su compinche Rius Capapé, capitán general de Valencia y renegado catalán notorio.

Las borracheras del progenitor del generalísimo eran de las que hacen época. Alcohólico hasta la médula, nadie se atrevía con él. Abandonado de todos, fue recogido y albergado en horas difíciles por Capapé hasta su muerte. Adicto a la familia e incondicional de don Paco, junto con Martín Alonso, fueron para aquél algo así como perros guardianes. Imposible contar con ellos para nada que rozara en su mínima expresión a su señor, llegando incluso a convertirse en espías y delatores con estrellas, tal era su celo y devoción, tanto su fanatismo y servidumbre.

El capitán general de Cataluña, J. B. Sánchez y a quien más que por su nombre se le conoce por « el envenenado de Puigcerdá », tuvo en Martín Alonso y Capapé, dos terribles enemigos, haciéndole fracasar sus planes conspirativos en favor de la Monarquía, en diferentes ocasiones. Si un general de renombre estuvo confinado en su domicilio por varios días, a Martín Alonso se debió.

Para llevar a cabo su proyecto de continuar siendo siempre único dueño absoluto de la situación, contaba el hombre de las « circunstancias prividenciales », con el sostén incondicional de los dos dogos. Fallecido hace unos seis meses Capapé y ahora Martín Alonso, el trono de Franco va a bambolearse falto de sus dos principales pilares, falto de los únicos amigos uniformados que le quedaban, preguntándose los franquistas de menor cuantía si el caudillo podrá resistir a las embestidas de una oposición cada día más evidente y si le será posible continuar rechazando la constitución de partidos políticos independientes, proyecto caro a diversas personalidades de primer orden y altos grados del ejército con vistas a la « sucesión » del actual régimen, máxime en estos momentos en que la polémica suscitada en torno a las dos ramas monárquicas va tomando camino peligroso, al tiempo que, una gran mayoría de la oposición empieza a sentir gusto por el adjetivo republicano, sin amilanarles el éxito — digamos éxito — obtenido por Fraga Iribarne concerniente a los exilados españoles, vieja reivindicación sólo en parte obtenida y con la que soñaba en sus buenos tiempos Martín Artajo y sin que tampoco les archiduque el anuncio de la creación de una tercera fuerza internacional en la que, la España de Franco tiene reservado importante papel, seguros y convencidos de que el republicanismo español, junto con la C.N.T., no dejarán pasar ni una sola coyuntura que, sólo a circunstancias inverosímiles producto de dejaciones y traiciones, se mantiene aún en pie.

Mercado Común, OTAN, negociaciones comerciales con Rusia, amistosas conversaciones repletas de promesas con Ben Bella, etc., nada es capaz de levantar el ánimo de los « jefes » que rigen los destinos de la nación española ante lo que consideran como inevitable. De ahí que los observadores políticos de la capital empiecen a mirar lejos, siendo la situación interior la que les tiene preocupados, la « vedette » de todos los comentarios, precisamente por no ignorar que con la desaparición de Martín Alonso, se ve toda esperanza de mantener al ejército dentro de los límites en que hasta ahora se le tenía consignado. La palabra « crisis » es pronunciada.

Pero ¿qué clase de crisis? ¿Y qué alcance tendrá la misma? A este respecto las opiniones están divididas, pero todas son unánimes en dirigir su mirada, brillante de ilusión, más allá de los Pirineos.

Así, a nadie debe extrañar que Franco, al conocer la para él fatal noticia, dirigiéndose a Carrero Blanco exclamara : « Ni la entrada con honores en el concierto de las ramas desgajadas del árbol internacional nos salva. » ¡Demasiado tarde!

VIDA POLITICA FRANQUISTA

Farsa de fabricación nacional

«Ullastres replica al director del «New York Times» que el Opus Dei no tiene actividades políticas»

Y quizá el director de dicho periódico lo crea. Suponemos que no, pues tenemos razones sabidas de creer que no es tonto. De lo que no dudamos siquiera es de que Ullastres y quienes le publican en España su réplica están convencidos de que la tal es un embolado más. En cuanto al resto de los españoles, no comulgamos con ruedas de molino. Aunque el borracho impenitente jure « que no lo cata », el aliento alcoholizado le denuncia.

Y el hedor de sacristía que despide el Opus, llena talmente los ministerios, los despachos de la Banca, y de la alta industria, que harían falta toneladas de cloro para disimular su presencia en los puestos clave de la península.

Puede — dice — que muchos hombres del Opus intervengan en la política, pero el Opus propiamente es una entidad alejada de esas actividades.

Es decir, el Opus no, sus hombres si...

Y las oleadas de protesta que en toda España despierta la descarada actitud política del Opus, eso no cuenta, es una ilusión que se crean algunos. Es evidente que el señor Ullastres es el rey de las pifias. En otro tiempo ya dijo que los españoles comen demasiada carne y deberían ser como el resto de los europeos, más moderados... y no usar aceite de oliva porque es muy caro...

Menos mal que pocos le toman en serio.

∴

En el proyecto de autonomía que el gobierno español ofrece a la Guinea española se le promete :

— Igualdad de derechos con el resto de los españoles.
— Derecho a la autodeterminación y estudio y disposición de su propio presupuesto sin participar en el español.
— Garantía de que la asamblea general y el consejo de gobierno serán elegidos democráticamente...

En los pasillos de la ONU los representantes de los países euroasiáticos hablarán maravillas, a lo mejor, de la generosidad y de la visión política del caudillo.

Y sin embargo, los españoles protestamos.

Y protestamos porque se encierra ya un engaño en las promesas hechas a los ciudadanos de estas colonias.

Se les dice que se les conceden los mismos derechos que a los españoles, y sin embargo se les prometen más derechos que éstos. Van a ser privilegiados, pues los españoles no saben nada de eso de elegir democráticamente a sus representantes. Seguramente el régimen cree que los españoles no están suficientemente preparados.

Huele todo esto a gato encerrado. El hombre que hizo sus galones en guerras coloniales, que habló del imperio con todo el énfasis de un jefe engreído de su fuerza, se nos vuelve a la vejez anticolonialista y antirracista.

A alguien se quiere engañar y nos parece que no sólo a los clientes de los pasillos internacionales.

Veinticinco años llevan los españoles esperando esas cosas de autonomía y autodeterminación y elección democrática que son algo extraño y desterrado de los diccionarios franquistas... ¿Y ahora se desentierran esos conceptos que formaban parte de todo lo que el franquismo combatió con las armas en la mano?

De ésta, catalanes y vascos se van a poner « negros ».

∴

« Hugo Carlos, duque de Madrid, hijo de Javier de Borbón y Parma, pretendiente carlista y llamado príncipe de izquierdas por sus simpatías políticas, es recibido por el caudillo ».

Esa es otra...

Los carlistas van a tener ahora un pretendiente de izquierdas, demócrata furibundo, socializante, etc., etc. Y los curas navarros, trabucaires y militarotes, jefes de partidas montañesas de guerrilleros, bandidos y cristeros, van a alzarse en armas en defensa de los principios de la democracia y de la libertad.

El carlismo, que fue siempre la quintaesencia del oscurantismo clerical y del « conventismo político », de todo lo rancio, malo y viejo que nos legó la Reconquista de la Edad Media, ¿convertirá a su pretendiente o se convertirá a las ideas de éste?

La visita al caudillo parece que contesta a la pregunta. Una vez más todo queda en publicidad de las agencias políticas alquiladas al efecto.

∴

«La renta per capita aumenta en España»

La renta *per capita* es la parte de la renta nacional que corresponde a cada ciudadano. Ella indica el nivel de prosperidad de un país y de sus habitantes. Así la prensa española anuncia el hecho como galardón de realizaciones, superior al de muchos países.

Vamos a quitarles algunas ilusiones.

Si entre dos hombres, la renta de uno es de 20.000 pesetas mensuales y la del otro de 2.000 pesetas se dice que la «renta *per capita*» del grupo es de (20.000 + 2.000) x 0,50 = 11.000 pesetas.

Y el pobre que sólo gana las 2.000 no tiene derecho a quejarse ya que le queda el consuelo de pensar que teóricamente su renta es de 11.000.

En el cálculo de esa renta cuentan los salarios de la mano de obra que el gobierno español exporta al por mayor. Salarios que llegan a manos de los interesados disminuídos de las sumas necesarias para « cotizaciones sindicales », « consejeros eclesiásticos », etc..., hasta el extremo de que alguien salido con la promesa de 9.000 pesetas, no veía entrar en su cartera más que 5.000. Claro que en compensación la vida en barracas es de un tipismo inolvidable.

Y sin olvidar que esas 4.000 pesetas que se esfumaron forman parte de su « renta » que no se ve, pero que es suya teóricamente.

Y como el español es tan voluntarioso y trabajador, y se ocupa en dos o tres actividades distintas durante las 24 horas del día para «distraerse» y distraer el hambre, logrando unos jornales que pongan manteca en el pan de cada día, resulta que esa renta representa para muchos de catorce a veinticuatro horas de trabajo diario.

Ahora que venga un matemático doblado de un economista de verdad y que sume, reste, quite y ponga, y calcule, y recurra si es preciso a las calculadoras electrónicas, para que haciendo abstracción de esas « rentas » que más bien que *per capita* debieran decirse *decapitadas*, por todo lo que se extrae del sudor obrero, nos diga cuál es la verdadera renta de un peón de albañil o de un simple empleado de oficinas español... para poder comparar con otros en el mundo.

Y quizá entonces nos expliquemos esa contradicción de la renta tan buena y de la exportación de la mano de obra que se muere de hambre en España.

Y si no estamos convencidos recordemos las palabras de Franco que esperaba en uno de sus discursos últimos que llegue el día en que los españoles no tengan que emigrar para poder comer.

Por nuestra parte proponemos una solución : Que emigren Franco y los suyos, el clero, la nobleza, el ejército, la Falange y demás pulgas, piojos y chinches parásitos de la vida nacional...

Quizá entonces no necesitarán otros emigrar.

CRONICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

UNA EXPERIENCIA Y UN CAMINO

QUIENES supongan en nosotros fatiga o decaimiento, vacilación o duda, juzgan sobre ligeras apariencias. En las circunstancias presentes, de señalada crisis de todas las corrientes sociales llamadas de avanzada, no son *nuevos rumbos* los que buscamos. Nos reafirmamos en los valores cada vez más visibles y precisos de la finalidad anarquista. No seguimos la línea fugitiva y zigzagueante que conduce a ver en trillados caminos la expresión de *nuevos métodos*, cuando en realidad sólo consisten éstos a encontrarse en los estamentos sociales vigentes, so pretexto de *practicismo* o de *aprovechable oportunidad*.

Si en la lucha perdemos jirones de nuestra bandera, que sea en acción vital, en la que muchas veces conocimos duras derrotas. No queremos diluirnos hasta desconocernos si por azar vemos nuestro reflejo propio, en lo que significa dejación de postulados o abandono de nuestra razón de ser.

Observamos que el mundo se transforma y que el cuerpo social autoritario va asimilando, englutiendo, anexionando en su beneficio, aquellos cuerpos extraños que se introdujeron antaño en su organismo para atacarlo y destruirlo. La previsión de los anarquistas viene de ayer, denunciando la conjunción del reformismo, con la Sociedad y el Estado que se proponían atacar y vencer. La transformación se ha ido produciendo con la amalgama de ambas fuerzas, que ya no son antagónicas, sino complementarias.

No obstante tal ejemplo y prueba, cunde en nuestros medios una corriente que tiende a dar prestigio al reformismo. Nadie podrá negarlo. A ello nos atacamos al abordar nuestro planteamiento acerca de la crisis por la que atraviesa el movimiento que más nos interesa : el nuestro. Para ir al fondo era necesario poner al desnudo nuestras carencias y colocar sobre el frente al problema de la eficacia o no de nuestra actuación presente. Insistimos en el conocido hecho de que el escenario de las actuaciones pasadas va transformándose fundamentalmente. En que no podemos contar ya con la influencia de antaño en las bregas sindicales. El Sindicato se integra cada día más al Estado, por intermedio de los Partidos. No nos creamos tan seguros de lograr impedir que en una España cercana —si llega a ser cercano nuestro retorno— las cosas pueden diferir en mucho del cuadro general del mundo. España también entra en una etapa de industrialización y con ello las condiciones sociales y económicas cambian fundamentalmente los aspectos de la España que ayer conocimos. Por otra parte, los sindicatos verticales abrieron ya el camino al gigantismo hegemónico de las Centrales Unicas, allanando el paso al comunismo, apto al manejo de las grandes masas.

¿Es que el prestigio histórico de la C.N.T. será razón suficiente para operar con éxito el reagrupamiento vital? En veinticinco años han surgido varias generaciones sometidas al molde de una educación histórica hostil a nuestras cosas...

A pesar de todo, no abandonemos nuestra acción en el terreno sindical, cediendo el paso al enemigo, como lo han hecho los militantes anarquistas en Italia y en Francia. Todo y teniendo en cuenta de que el sindicalismo no es, no puede ser, una finalidad, sino un instrumento apto a la canalización de nuestras ideas en el seno del pueblo.

Pero todo y persistiendo en el tajo, permanezcamos dispuestos a la idea y a la práctica de nuevas actuaciones. No esperemos para ello el día hipotético del retorno a nuestros lares. De haber abreviado las cosas con esta óptica, centenares de obras nuestras jalonarían el mundo con ejemplos vivos de acción inmediata. He aquí —si hay dudas— una prueba concreta, visible y comprobable de una labor que es posible enfocar, con las variantes oportunas, en no importa que latitud del globo. Que la revolución llega por caminos múltiples, pero lo que importa es el despertar de las conciencias a una realidad social asequible.

LA COMUNIDAD DEL SUR (1): SUS BASES FUNDAMENTALES Y SU APLICACION

«La Comunidad del Sur es una experiencia concreta que surge como resultado del análisis del presente social y es a la vez la vivienda que ha permitido su confirmación. Fundada en 1956 por un grupo compuesto principalmente por militantes estudiantiles y ubicada en Montevideo, ciudad cosmopolita de más de un millón de habitantes (casi comparable a Barcelona), está integrada actualmente por compañeros del más diverso origen social y económico.

» Se define como «una experiencia de vida cooperativa integral» y sus fundamentos básicos son :

» *Fraternidad.*—Los integrados practican entre sí una relación igualitaria, no existiendo prioridades ni jerarquías. Son co-responsables de la marcha de la comunidad en todos los aspectos : en la educación, en el trabajo, en las relaciones interpersonales, en el estado sanitario del grupo, etc.

» Todos los temas son tratados por la Asamblea de integrantes, que es el organismo deliberativo y resolutivo. La igualdad y la co-responsabilidad propician el surgimiento de una relación fraterna, cuya búsqueda y mantenimiento constituye uno de los objetivos fundamentales de la comunidad.

» *Unanimidad.*—Todas las decisiones de la Asamblea son tomadas por unanimidad. Siendo la fraternidad un postulado básico, en la discusión y resolución de cualquier asunto, lo que predomina es el afán de mantener una relación indestructible con el compañero, buscando el acuerdo en común, al que unánimemente el grupo llega.

» *Trabajo en común.*—El trabajo es la actividad más importante. Las tareas en la producción (taller de imprenta) y en los servicios (comedor, lavadero, limpieza y mantenimiento de la vivienda, atención

(Pasa a la página 2.)

3428

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

36e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 288 — Version française 0 10 francs — Version espagnole 0 40 francs — 12 Mars 1964

LA GREVE

ON n'a jamais autant parlé de la grève que depuis que celle-ci a été codifiée, légiférée, règlementée. La grève n'est donc plus un droit des travailleurs ?... Non, c'est devenu un devoir national et tout bon citoyen qui se respecte tient à en faire usage dans la mesure où la loi le lui autorise.

Grèves par ci, grèves par là; demi-heure sur ce chantier en signe de protestation, une heure dans cet autre par solidarité, quarante huit heures dans une administration, vingt quatre dans une autre; tout s'enchaîne, tout se suit, mais on ne retrouve aucune cohésion, aucune conscience de classe.

Dans ce lamentable chaos, il est heureux de constater que le mouvement libertaire n'y est pour rien, car la bourgeoisie ne manquerait pas d'en faire son « cheval de bataille » en disant (pas pour la première fois) : C'est l'anarchie, c'est le désordre.

Malgré la mauvaise réputation dont jouissent nos milieux, en ce qui nous concerne, à la C.N.T., nous n'avons cessé de dénoncer le caractère négatif de la grève partielle, sachant très bien que celle-ci ne fait que semer le doute et l'incertitude parmi les classes laborieuses.

Hélas ! jusqu'à présent nous devons avouer que nous n'avons pas été suivis; mais tout n'a qu'un temps, et déjà, une prise de conscience, peut-être vague mais certaine, se dénote dans la base.

A chaque grève partielle, à chaque manifestation populaire il se trouve une fraction non négligeable qui demande aux organisateurs, aux dirigeants de faire pression pour qu'intervienne la solidarité des autres secteurs et des autres branches d'activité.

Les centrales réformistes n'en continuent pas moins à déclencher périodiquement des mouvements de grève locaux qui n'ont d'autre but que d'afaiblir la combativité ouvrière.

La C.G.T., que quelques-uns ont encore tendance à considérer comme la plus combative, ne déroge pas à la règle.

Le personnel de la R. T. F. est encore dans le feu de son action revendicative (et corporative), menaçant de ne plus faire d'heures supplémentaires s'il n'a pas gain de cause, et déjà les centrales réformistes préparent d'autres foyers pour la deuxième quinzaine de mars, la C.G.T. en tête.

« Le personnel de nos bureaux postaux, c'est la G.G T. qui parle par voie de tract, est loin d'être satisfait de la politique dite de stabilisation des traitements. En effet, les prix continuent leur ascension, malgré une propagande officielle tapageuse, dont les effets sont durement ressentis par l'ensemble des postiers et particulièrement par les catégories de la distribution et le l'acheminement, qui rencontrent de plus en plus de difficultés pour terimner les fins de mois. »

Bien sûr, mais qui a admis et même accentué les catégories et les hiérarchies de salaire dans une même corporation ?... Les mêmes qui se lamentent aujourd'hui sur le sort des petites catégories de salariés... Mais voyons la suite :

« Plusieurs demandes d'audience auprès du gouvernement sont restées sans réponse.

Le gouvernement persiste dans son refus de satisfaire nos revendications.

Dès lors il ne reste plus au personnel de nos catégories de la distribution et de l'acheminement qu'à recourir à l'action directe : A la grève, pour faire céder le gouvernement qui manifeste toujours son hostilité à l'égard des travailleurs en général et des postiers de nos catégories en particulier. »

Et de conclure :

« Camarades de la distribution et de l'acheminement, tous unis dans l'action, assurons le plein succès de la **grève de 48 heures** pour la deuxième quinzaine du mois de mars. »

Et bien, messieurs les réformistes, souffrez que l'unité, dans de telles conditions, ne soit pas totale.

Les gars de la C.N.T. ne sont pas décidés à vous suivre dans de telles impasses. L'expérience de la grève des mineurs, et plus près, de celle des traminots de Nantes et des métallos de Saint Nazaire démontre bien que ce genre d'action ne paie pas même quand elle dure des mois, donc à plus forte raison si elle est limitée à 48 heures.

Nous avons toujours été pour l'action directe et considérons que la grève reste l'arme par excellence des travailleurs pour défendre leur dignité et leurs droits; mais il n'en est pas moins vrai qu'elle reste une arme à deux tranchants et exige les plus grandes précautions dans son emploi. Dans tous le cas, il faut rassembler le maximum de chances de notre côté pour éviter un échec ou une victoire à la Pyrrhus, comme la classe ouvrière en connait ces temps-ci.

Nous nous répèterons encore une fois, mais seule la grève générale peut être fructueuse et elle doit avoir un but suprême :

La prise en charge de tous les moyens de production par les travailleurs et la réorganisation du système de distribution afin de permettre la satisfaction des besoins de chacun, chose que le progrès technique actuel a rendue réalisable et que l'humanité sera amenée tôt ou tard à mettre en pratique.

POUR QUE L'ESPAGNE

SE METTE A L'ECHELLE DOMOCRATIQUE
SE METTE AUSSI A L'ECHELLE HUMAINE

GRAND MEETING

Sous la présidence de Louis LECOIN,
VENDREDI 13 MARS A 20 H. 30
dans la vaste salle de la Mutualité

Les orateurs, dont les noms suivent, réclameront la liberté de la pensée en Espagne, la liberté de la presse, la liberte syndicale. Ils demanderont que s'ouvrent les portes des prisons espagnoles pour laisser passer les nombreux emprisonnés sociaux et politiques. Ils voudront que les centaines de milliers de proscrits puissent enfin regagner leur lieu de naissance. Les orateurs exigeront, au nom des Français presque unanimes, que le totalitarisme franquiste cède une fois pour toutes devant les exigences impérieuses de la liberté.

LES ESPAGNOLS DOIVENT POUVOIR VIVRE LIBRES !
ILS NE DOIVENT A AUCUN PRIX MOURIR ESCLAVES !

Venez nombreux, Parisiennes et Parisiens, aider les orateurs, et le Comité pour l'Espagne Libre, organisateur de cette manifestation, à obtenir ces satisfactions essentielles sans lesquelles un peuple à bout d'espérance abandonnerait ses dernières raisons d'espérer encore.

ORATEURS PRESSENTIS:

André BRETON, Henry TORRES, Me Yves JOUFFA, Me Yves DECHEZELLES, Ch.-Aug. BONTEMPS, Claude BOURDET, Laurent SCHWARTZ, Denis FORESTIER.

Entrée gratuite. Ouverture des portes à 20 heures.
Métro Maubert-Mutualité.

De l'initiative à la révolution

Certains viendront prétendre que l'audace de la revendication de la liberté est inexistante chez le peuple, que sa soumission côtoie l'indignité. Nous l'admettons parfaitement et devons ajouter que cet état d'avilissement de la généralité des travailleurs autorise de garder des forces révolutionnaires intactes pour demain, car, il faut le reconnaitre : sommes-nous prêts pour engager les travailleurs dans une action révolutionnaire contre les pouvoirs ?

En toute franchise : Non.

Nous sommes conscients de la faiblesse des effectifs des militants révolutionnaires. C'est pourquoi, nous devons, avant tout, former des révolutionnaires, des hommes doués, capables d'éveiller les sentiments de justice et d'humanité parmi les exploités, soulever leur colère et en faire non des partisans, mais des militants. Il ne peut y avoir, demain, chez les révolutionnaires, de spectateurs, chacun devra librement et, de sa propre volonté, être acteur, chacun devra lutter pour sa liberté et celle de ses descendants.

Nous n'en sommes pas encore là, bien sûr, mais il nous appartient, à nous, qui sommes une poignée de militants anarcho-syndicalistes, de rechercher, d'instruire, de former les premiers hommes, épris de liberté et de justice, qui posséderont la foi nécessaire à soulever, dans leur entourage, les travailleurs pour constituer ainsi une force révolutionnaire.

C'est en élevant le travailleur au sentiment de la liberté, que celui-ci sera amené à se libérer et à prendre des initiatives nécessaires à la propagande. Elever le révolté au militantisme est avancer l'heure de la révolution. Tout travailleur qui est mis devant la vérité éclatante de son exploitation est bien dans l'obligation de reconnaître l'injustice qu'il supporte. Il devient alors sympathisant de la révolution qui doit lui apporter la libération de sa servitude et de sa complicité inconsciente à des actes contraires au bien de l'humanité. Faire évoluer cet état de sympathisant de la révolution en celui de collaborateur de la révolution, est l'action militante révolutionnaire la plus nécessaire des temps présents.

C'est en montrant au travailleur évolué les avantages que la révolution apportera à l'humanité, mais en lui laissant la libre interprétation de sa collaboration, afin que cette dernière soit le fruit de sa propre initiative, que l'on construira une civilisation libre et heureuse où chacun aura conscience de ses devoirs et de sa participation au bien commun.

L'initiative est une action nécessaire au militantisme, c'est de l'initiative prise par un militant courageux que des sympathisants timorés sortent du rang des asservis et viennent se grouper aux travailleurs déjà évolués. C'est l'initiative qui autorise la protestation, là, où elle est nécessaire, c'est l'initiative qui fait stopper les moutons de Panurge, prêts à signer n'importe quoi, prêts à accentuer leur servitude, prêts à accepter l'indignité. Si la routine permet l'asservissement éternel, c'est que les travailleurs manquent de camarades révolutionnaires pouvant faire preuve d'initiative.

Tout groupement d'hommes qui saura s'organiser lui-même dans sa production et sa consommation gagnera la liberté et aucune force ne pourra l'asservir; mais pour conquérir cette libre organisation de groupements de travailleurs, il appartient à ceux-ci, et dans chaque groupement, de faire preuve d'initiative. Car ce qui peut être indispensable à un groupement d'un endroit déterminé, peut être inutile à un groupement situé en un autre endroit. C'est donc à chaque groupement de faire librement preuve d'initiative afin que ses participants jouissent au maximum des bienfaits de la liberté. « *Nous autres, après les brèves expériences de la Commune de Paris et de la Révolution Espagnole, nous croyons qu'une révolution qui ne soit pas contaminée d'autorité, peut être réalisable. Nous nous préparons dès aujourd'hui, justement en vue d'une future période révolutionnaire, pour ne pas être submergés dans la marée antilibertaire que toute révolution comporte, précisément pour nous retrouver alors capables de fomenter parmi nos proches les projets antiautoritaires déjà suscités en d'autres occasions, pour animer alors de liberté notre multiple expérimentation sociale.* » (Godwin.)

RENE VILLARD

Propos sur le Parti Communiste (1)

Pour ceux qui essayaient de « sonder » le militant sûr l'existence des camps de concentration et sur la répression sanglante en U.R.S.S. (7), ils n'avaient droit qu'au sourire méprisant et compatissant du kamarade envers les naïfs qui se laissaient prendre à la provocation et à la propagande des ignobles capitalistes.

— « C'est la haine du communisme qui leur fait inventer de tels faits. Faits d'ailleurs tellement horribles qu'ils en puent à cent pas le mensonge. »

Ces paroles d'un de ces bons communistes à qui « on ne la fait pas » (non inscrit au parti, mais que plus mordant), me résonnent encore aux oreilles. Et pourtant ces faits étaient bien vrais affreusement vrais (8) puisque « L'Huma » elle-même en parle maintenant...

Ce qui blesse le plus sur le plan intellectuel, c'est cette entière soumission à Moscou de tous les adhérents du parti c.f. qu'il s'agisse du « petit père des peuples » alias Staline, des Chinois, ou de l'agriculture russe, tant que Moscou n'a pas pris position nous voyons les kamarades se garder de formuler la moindre petite critique ou réserve, et même ils n'hésitent pas à traiter de démagogues ou d'ennemis du peuple ceux qui se permetent de dénoncer certains excès flagrants ou insuffisances au moment opportun.

Le cardinal de Retz a dit : « Il faut changer souvent d'opinion pour demeurer de son parti. » Pour le Parti Communiste cela n'a jamais été aussi vrai.

Hier ennemi de Tito, aujourd'hui, après une brouille de plusieurs années, celui-ci se voit réintégré à grande pompe dans le giron du « communisme krouchtchevien » bien qu'il n'ait aucunement changé sa ligne de conduite aussi bien au point de vue économique que politique.

Aujourd'hui ennemi avec les ex. grands camarades Chinois. Nous nous trouvons ainsi virtuellement en face de deux communismes. De plus ceux-ci ont le privilège de partager maintenant avec les capitalistes la dénomination de « fauteurs de guerres ».

Demain ? Eh bien demain, peut-être sera-ce la rupture avec Castro, celui-ci n'ayant point encore signé l'accord de Moscou sur la limitation des expériences atomiques.

Après-demain ? Ne soyons pas prophète, mais pourquoi pas une visite de Franco à Moscou ? Ne parle-t-on pas actuellement d'une certaine re-

(Suite page 2.)

La psychose de la peur...

Cela a commencé il y a des millions d'années. L'homme, au fur et à mesure que son esprit s'ouvrait aux réalités ambiantes, eut peur de sa faiblesse et des dangers qui le menaçaient de toutes parts. Alors, son imagination, sans support culturel, réflétant sa peur de la mort, invoqua des esprits surnaturels, les « démons » personnalisant les éléments qui le menaçaient.

Peu à peu, ses protecteurs imaginaires devinrent des dieux. Il déifiait tout ce qu'il ne pouvait comprendre. Autrement dit : la peur de la mort le voua à subir toutes les superstitions : il perdait ainsi sa personnalité grandissante dans la soumission religieuse.

Plus tard, à force d'être esclave, il acquit la faculté politique par incapacité de coopérer avec ses semblables dans l'organisation de l'administration des choses. Après s'être livré aux Malins, aux sorciers, il allait abandonner sa conscience, ou ce qu'il en restait, aux subterfuges des politiciens.

La peur du lendemain le livrait aux puissances politiques, à des comédiens sans scrupules qui dissimulaient sous une affabulation romantique et abstraite de puissants intérêts financiers et des privilèges prioritaires.

Il advint que cette puissance politique mystérieuse qui donnait accès aux jouissances terrestres et sociales, il voulut l'exercer à son tour. Il devint donc un animal politique avec le même mysticisme qui en avait fait un croyant docile et soumis.

La volonté politique des esclaves industriels traduit leur peur de n'être pas assez lucides et capables pour organiser directement l'économie au profit de tous... Et ce ne sont certes pas les politiciens qui leur enseigneront le contenu positif de la liberté.

Les capitalistes, eux, ont peur de la guerre après l'avoir cultivée avec une passion froide et résolue. Elle était alors une ponction sanglante et destructive d'hommes et de choses, de richesses et de vies dont le renouvellement engendrait des profits considérables. Mais il est advenu que ces ambitions féroces ont déterminé un tel avancement des sciences, que ces dernières ont apporté à ces ambitions malsaines et barbares des armes fulgurantes capables de détruire la planète.

Alors, la peur, comme un virus, pénétra les esprits spéculatifs et gangréna leur régime économique, car désormais on peut multiplier les richesses, mais on ne peut plus les détruire massivement..., ce qui provoquait autrefois une ruée vers les profits ! Et cette abondance à laquelle ils se sentent condamnés : ils en ont peur !

Ne pouvant plus exercer la violence guerrière, ils prétendent la servir sans l'exercer !

Ils fabriquent des armes en abreuvant les colonies libérées de ces matériels dont ils espèrent qu'elles feront usage : dans la peur de perdre leur puissance, dans la peur des récessions économiques, ils se sont voués à la fabrication des armements dont la qualité éphémère exige des renouvellements qui ressuscitent sans fin les profits.

Car il faut vendre, vendre n'importe quoi, n'importe où ! Le régime ne travaille pas pour les besoins, mais pour le profit, pour l'accumulation de capitaux. L'homme ? Une abstraction...

La peur des récessions économiques les dresse contre le bolchevisme ou tout socialisme d'Etat, car il est une menace constante surveillant leurs faiblesses économiques. Pourtant, des nécessités impérieuses les obligent eux-mêmes à pratiquer un socialisme larvé et de mauvaise humeur...

Sous l'empire de la peur, d'un côté comme de l'autre, une véritable lutte économique se joue entre les deux blocs, chacun s'efforçant de distancer l'autre, chacun s'efforçant d'utiliser les avantages ou les besoins de l'autre pour fortifier sa propre situation. L'interdépendance économique des nations est telle qu'en dépit de leurs oppositions et de leurs impérialismes elles sont dans l'obligation de pratiquer des échanges, voire de passer des contrats économiques.

La peur de la récession économique place le capitalisme occidental dans cette situation embarrasante, malgré son hostilité pour la philosophie socialiste, de rechercher des ouvertures et des liaisons qui lui permettront de « vendre » ses marchandises sur les marchés socialistes.

C'est ainsi que l'on voit la France, après l'Angleterre, reconnaitre la Chine « dite communiste », et rechercher à nouer avec ce grand pays des contrats économiques qui permettront à son industrie de reculer l'heure de la récession, de la crise...

C'est dans le même esprit que le ministre français des Finances s'est rendu à Moscou pour resserrer les relations économiques entre les deux pays et ouvrir une nouvelle voie à l'écoulement d'une abondance invendable en Frane.

C'est la peur qui a tissé l'Histoire. Autrefois, la peur de la rareté, aujourd'hui, la peur de l'abondance...,

(Suite page 2.)

Non, non, non !

Non, ce n'est pas avec de grands discours, ce n'est pas avec des défilés de masse que nous changerons le régime; la grève du mercredi 19 à Nantes en est un exemple frappant. Que signifie cette grève qui pourtant rassemblait plus de 70.000 personnes ? Pas grand-chose de constructif. Elle donna lieu à des prises de position dans le meeting où les leaders des syndicats CGT, FO, CFTC, CGC, prirent la parole pour critiquer la politique du gouvernement actuel, sur le plan travail, reconversion, ou salariat, mais aucun ne traça une ligne de conduite sur l'intensification de la lutte, sur le moyen d'organiser une action de caractère national.

Il est certes souhaitable de voir la masse ouvrière vivre d'une façon normale, de voir la semaine de travail ramenée de 48 à 40, et même à 35 heures, de voir la retraite à 60 et même à 55 ans, cela nous le souhaitons, comme le souhaitent les autres centrales syndicales. Où nous différons c'est sur les moyens d'y parvenir; nous pensons que les slogans tels que « Charlot des sous, ou Pompidou démission » ne sont que du verbiage ressassé depuis des années sans amener aucun changement.

Le camarade Declert a traité nos ministres de menteurs et ce n'est pas nous qui dirons le contraire, mais ne sont-ils pas eux aussi des menteurs, les syndicats réformistes, quand ils déclament leurs beaux discours; ne savent-ils pas que le sort de la masse laborieuse ne sera pas changé, si eux, ne changent pas leur politique syndicale ? Ce que dit à ce meeting le camarade Hebert est exact : « Des jours difficiles nous attendent, et il ne faut pas nous faire d'illusions ». J'irai, moi, beaucoup plus loin, je dirai que la dictature est en place. Voyez ! Des livres, des revues, des films, des pièces de théâtre sont censurés ou interdits ; déjà certains fonctionnaires font du zèle comme ceux du Maine-et-Loire, qui demandent aux buralistes de ce département de ne pas mettre en devanture les revues revêtant un caractère injurieux pour notre gouvernement ou ceux des pays étrangers, et ce dans *l'intérêt* desdits buralistes. Notre COMBAT ne peut donc être étalé à la devanture des buralistes dans ce département, menaces aujourd'hui, obligation demain. De même ce découpage de la France en 21 régions où un préfet tout puissant fera la pluie et le beau temps.

Tout cela est voulu, préparé, demain, il suffira de peu de chose pour nous donner un gouvernement dictatorial. De Gaulle parti, soit par décès, par obligation, ou de son plein gré, la France se réveillera sous la botte d'un Franco, d'un Salazar ou d'un Nasser, et nous n'y pourrons rien, nous aurons beau descendre dans la rue, nous aurons beau élever des barricades, ils seront les plus forts, car ils se préparent depuis des années, c'est la revanche de 36. Les hommes n'ont plus confiance dans les partis politiques qui les ont leurrés : le PC, la SFIO ou le PSU ont fait de belles promesses, non tenues; de beaux serments, bafoués; que de parjures, que de renégats parmi les hommes politiques de gauche. Aussi la combativité ouvrière est mourante, les hommes ne croient plus à la politique et très peu aux syndicats. D'ailleurs même si nous descendons dans la rue que ferons-nous avec nos poitrines nues, nos mains nues contre des CRS bien disciplinés, organisés, possédant armes, voitures-radio ? Nous ne sommes plus au temps de la Commune ou les communards, qui avaient la foi, luttaient homme contre homme. Les SS de ce temps-là, ceux du général Trochu, ne possédaient pas le pouvoir des SS de maintenant, alors que les ouvriers, eux, ne se sont pas mieux organisés, ni armés, et c'est là tout le drame.

Le combat de rue ne peut donc, sauf erreur car tout est possible, même un sursaut de la conscience ouvrière, nous amener la société que nous devrions avoir, ni faire reculer la dictature que prépare presque au grand jour nos OAS et autres Jeunes Nations. Reste à envisager le problème sur le plan force passive et pacifique de la masse ouvrière.

Seule cette position est possible, et elle ne l'est que grâce à l'action commune des syndicats. Comment ? Par la grève générale, par la prise en main des usines, des ateliers, des magasins et des fermes, par l'organisation à la base pour en assurer le fonctionnement et par une meilleure répartition du revenu dans ces mêmes lieux. Ensuite il faut organiser la vie du pays, supprimer les parasites, empêcher l'exploitation de l'homme par l'homme, que ce soit sous la forme du patron réalisant de gros bénéfices, sous la forme d'actionnaires touchant des dividendes, sous la forme de fonctionnaires, de professions libérales, bref de tous ceux qui vivent sans réaliser quoi que ce soit de constructif, mais perçoivent sous forme de traitement, d'honoraires ou de quêtes, des moyens de vivre scandaleux.

Si demain les travailleurs s'unissent et tiennent ce langage, peut-être pourrons-nous éviter la dictature, peut-être pourrons-nous remettre à leur vraie place les valets du capitalisme qui nous commandent, c'est-à-dire, dans un prisunic quelconque comme des cireurs de souliers. Hélas ! cela les syndicats réformistes ne le peuvent ou ne le veulent pas, car s'ils l'avaient voulu il y a belle lurette que cela serait fait. Il n'est pas trop tard, mais il est temps; sinon nous n'aurons demain qu'un seul devoir : « travail », un seul mot d'ordre : « obéir ».

Pessimiste, oui, peut-être à tort, peut-être à raison, n'oublions pas toutefois que le capitaliste a gagné la bataille; gagner une bataille n'est pas gagner la guerre, comme le dit si bien le général de Gaulle, mais n'oublions pas non plus que l'Espagne de Franco dure depuis 39, soit presque trente ans, et que, je le répète, c'est ce que nous risquons demain. Pauvre jeunesse, je te plains, tu pourrais alors maudire la génération de tes pères pour n'avoir pas su défendre la liberté de l'individu.

Si pour beaucoup, boire, manger, dormir, s'amuser sont encore les buts de la vie, il ne sera pas dit que nous nous serons tous associés à cet indigne conformisme et la CNT, les anarcho-syndicalistes ont accepté librement de défendre les quelques libertés que nous ont léguées nos aïeux, et qui doivent rester le patrimoine des générations futures.

G. PIOU

JAURES

Jean Jaurès, ce nom ne dira rien, à coup sûr, aux jeunes générations. Mais pour nous, croulants et amortis, Jaurès représentait un espoir, un grand espoir envolé des années 1900 à 1914. C'était d'abord un homme de grande culture, un orateur (un grand), un socialiste (un vrai) et, par-dessus tout, un pacifiste. La classe ouvrière tout entière pleura lors de son assassinat, en 1914, et son non revivait. que l'on pouvait lire chaque jour en tête de « l'Humanité », le grand organe prolétarien qu'il avait fondé en 1904. Hélas ! il vient d'y être supprimé ! je sais bien que, despuis longtemps, « l'Huma » n'est plus « l'Huma » ! C'est un organe d'information et de déformation mis au service exclusif d'un parti politique à tendance totalitaire, le parti communiste, pour ne pas le nommer ! Mais, tout de même, le nom du fondateur était comme une sorte de réconfort pour les anciens de la classe ouvrière qui, tout en n'étant pas communistes, achetaient encore le journal. Combien j'en ai connu, de ceux-là, qui me disaient souvent : « Ah !, si Jaurès avait vécu, nous n'aurions sans doute pas eu la guerre, et tout ce qui est arrivé après ! « Peut-être avais-je l'habitude de leur répondre, peut-être, car il ne faut pas oublier que presque tous les socialistes, en France comme en Allemagne, ont adhéré ou se sont résignés à la guerre, et rien ne prouve que Jaurès n'eût pas fait comme eux ! Mais cela est déjà de l'histoire ancienne quoique nous n'ayons pas fini de subir les conséquences de cette première guerre mondiale. Constatons tout de même que le nom du tribun socialiste qui s'était fortement opposé aux fauteurs de guerre, au début de ce siècle, vient de disparaitre du frontispice de ce journal qui porte le même nom que celui qu'il avait fondé en 1904.

Et sait-on jamais, rien ne nous assure qu'il ne soit pas remplacé, un de ces jours par celui de Lénine ou de Staline !

B.

HO, GASTON!

Ce lundi, 24 février 1964, je viens de lire la déclaration de Gaston Defferre, concernant la Présidence de la République. Il n'y va pas de main-morte, Monsieur le Maire, peste, mais je suis obligé de reconnaitre qu'il a raison, cent fois raison, mille fois raison, et que je serais le premier à voter pour lui des deux mains si ma religion ne m'interdisait pas de voter. Lisez, bonnes gens, lisez ces quelques extraits :

« *Nous disons à de Gaulle : « Nous » avons été vos soldats, vous n'avez » pas le droit, aujourd'hui, de nous » tromper et, avec nous, toute la » France...* » *Nous ne voulons pas de pouvoir personnel, même pour l'un des nôtres !.., Il ne doit plus y avoir de secret, de mystère. tout doit être clair, afin que le peuple puisse être informé et puisse juger.. Je ne néglige pas le présent, mais je songe à l'avenir. Refuser de le préparer serait se montrer incapable de réaliser les grands desseins d'une politique qui tend vers une société plus juste et dans laquelle le revenu national sera mieux réparti.... La priorité des priorités sera l'éducation nationale... La solution des problèmes de l'Education nationale ne réside pas dans la multiplication du nombre des policiers et des matraques, mais dans la multiplication des classes et des professeurs...* »

Voilà n'est-ce pas mes amis qui est net et sans bavure ! D'abord, en quelques mots bien sentis, il dit son fait à de Gaulle, notre monarque ! Pas de tromperie sur la marchandise, pas de pouvoir personnel, plus de secrets, plus de mystères, que le peuple soit informé et puisse juger. Préparer l'avenir, et avoir de grands desseins tendant à la réalisation d'une société plus juste. Quoi de plus beau, mes amis, quoi de plus souhaitable ? En ces temps d'enrichissement à outrance des financiers et spéculateurs de toutes sortes ! Enfin, la priorité non à l'arme atomique, non à la chose militaire, mais à l'Education Nationale. Voilà qui ne peut que lui rallier la multitude de ceux qui, comme moi, comme nous, en ont par dessus la tête de la soldatesque et des engins de mort !

Voilà, qui pourrait me contredire, de bonnes et belles paroles ! Le fait qu'elles ont été prononcées au cours d'un banquet offert en son honneur à Narbonne n'enlève rien à leur valeur, n'est-pas ?

Voire, me dit celui qui lit par-dessus mon épaule, voire ! « Ce sont là paroles d'ancien ou de futur ministre et même peut-être de futur Président de la République ! Combien en avons-nous entendues et lues, depuis plus d'un demi-siècle, de ces belles proclamations, de ces mirifiques promesses, de ces sincères professions de foi ? » Et moi de lui répondre : « Je sais, je sais, mais tout de même, ce Gaston, s'attaquer directement à notre grand Caï, il faut avoir du cran, non ?

BLANQUET

Cosas de los esbirros franquistas

En Chipriana (Cádiz) hay un brigada de la Guardia Civil llamado «don Manué», que cuando detiene e interroga campesinos en su oficina ilustrada con retratos de Belmonte y de Joselito, de los que penden una verga de toro de cada uno, les dice a los detenidos con el cinismo que le caracteriza: «Aquí están los dos toreros. Escoged el que más os guste», lo que quiere decir una tanda de diez vergajazos tanto da si escogen como si no lo hacen. Ningún campesino sale de manos del verdugo «don Manué» sin las huellas de los latigazos marcadas en su piel.

Un día de tantos los guardias entregaron al brigada un bracero más humorista de lo que el régimen permite. El hombre, al ser invitado a elegir torero, es decir, verga, tuvo a bien decirle al «gracioso» verdugo: «Mire usted, es mejor que suprimamos la corrida», ante cuya invitación «don Manué» quedó perplejo y sin reacción para descolgar el virgo de toro.

(Relación dada por un chiclanero recién llegado, y recogida para el «C. S.» por Romero, de Pontgibaud.)

PERU

23 años perdidos

LO dijimos siempre que desde tiempos inmemoriables y con muy pocas variaciones, la Justicia ha sido administrada a capricho de los poderosos en beneficio suyo, aplastando siempre a los pobres, a los débiles, ya que en esta sociedad corrompida sólo triunfa el que dispone de la fuerza. Como quiera que sea, vamos a copiar una verdadera *mongeta*, del semanario «Oiga», que se edita en Lima, Perú. Dice así:

«23 AÑOS TRAS LA JUSTICIA, FORTUNATO TIENE ESPERANZA

«Es la décima vez que vengo a Lima en el último año», nos dijo Fortunato Runachagua Payano, personero de la comunidad de Huancoy. «Y vengo inútilmente, porque desde el año 1940 la comunidad no logra recuperar las tierras de las que nos despojó la Cerro. Como yo, Simeón López Aldana y Aurelio Cruz L. se pasaron la vida viniendo a la capital sin conseguir nada.»

» Y Fortunato Rumachagua tiene un gesto de rabia e impotencia. Más de 50.000 soles ha gastado la comunidad en estos constantes viajes y gestiones. El personero de turno llegaba a Lima cargado de esperanzas y decisiones y se estrellaba frente al voluminoso legajo del expediente y al sonriente funcionario que le informaba de los tropiezos que irremediablemente se presentaban en el litigio. Y retornaba a la comunidad con el gesto derrotado.

» 23 años han pasado en este trajín. Desde que una mañana cuando los comuneros llevaban su ganado a pastar como de costumbre en los campos que desde hacia siglos les pertenecían, encontraron unas estacas que marcaban un inusitado lindero. No pudieron pasar por sus antiguas tierras ocupadas ahora por ganado ajeno. La Cerro de Pasco Corporation se había adueñado de parte importante de las tierras de la comunidad. Más o menos 800 hectáreas habían pasado a poder de la gran empresa con el cómodo sistema de colocar linderos a voluntad.

» Esa misma tarde se reunieron los comuneros. Y resolvieron ampararse en las autoridades y en la ley para recuperar lo que se les había usurpado. E iniciaron las gestiones confiados. Han pasado 23 años y el expediente continúa creciendo sin sentido, sin lograr resolución final».

Entre los múltiples trámites dilatorios provocados por la empresa, existe un informe pericial de los ingenieros del Ministerio de Fomento, en el que da razón a los comuneros. La Cerro solicitó que el peritaje se hiciera con técnicos y personeros de la empresa. Y allí comenzaron las largas dilaciones. Mientras tanto, año tras año, la comunidad insiste en luchar por la reconquista. La comunidad es pobre, muy pobre, pero ha tenido que hacer esfuerzos increíbles para pagar todos los gastos que el juicio le representa. Han gastado, sólo en viajes a Lima, más de 50.000 soles sin lograr avanzar nada.

Por las noches los viejos comuneros advierten a los más jóvenes y rebeldes que esa lucha no es sólo de la comunidad; que ellos saben de miles de hermanos comuneros que tienen los mismos problemas y que nunca se ha logrado recuperar un metro del terreno que los poderosos les han arrebatado. «Así es el destino de los comuneros», comenta Runachagua.

LA BURLA DE LA CERRO DE PASCO

Nuevos vientos, sin embargo, comenzaron a sentirse en las serranías. Había gentes que hablaban de dar tierra a los campesinos y de que pronto llegaría el momento de la recuperación. Los que sabían leer advertían que hasta los grandes diarios hablaban de una reforma agraria y que esta reforma tenía que devolverles la tierra que era suya, que les había sido arrebatada. Alentados por estas esperanzas, la comunidad de Huancoy, de Casamarca insistía nuevamente ante el Ministerio de Trabajo. Pero esos nuevos vientos los conocía la Cerro mejor que los humildes campesinos, y se preparaba para capear el temporal. Bien aconsejada, la empresa encontró la forma más cómoda para «soplar la pluma»; vendió las tierras que no eran suyas y que, en todo caso, estaban en litigio, a un grupo de sus propios obreros mineros; y ni corta ni perezosa les comunicó a los comuneros que tenían que continuar el litigio con los nuevos propietarios. La comunidad se quedó perpleja. ¿Tenían que luchar ahora con una serie de hombres del pueblo a los que la Cerro les había vendido las tierras usurpadas a la Comunidad?

La Cerro ha vendido 400 hectáreas de esas tierras en más o menos 400.000 soles y ha iniciado de esa manera lucrativa, lo que llama su «Reforma Agraria», consistente en cambiar las tierras que quitaron a los antiguos comuneros por solas, extendiendo además una franja de vecinos amigos entre los usurpadores y usurpados. Fortunato Runachagua está ahora más esperanzado que nunca, porque sabe que se está expropiando las tierras en litigio y devolviéndolas a las comunidades.

Pero está también temoroso de que el ardid de la Cerro impida que se haga justicia.

Como se podrá comprobar por este abuso de la justicia histórica las trapisondas y robos descarados se suceden en todas las partes del globo, y lo peor del caso es que se continuará abusando hasta que el trabajador no haga una limpieza general en todos los aspectos dentro de la vida y en todos los sentidos. Y téngase bien en cuenta que esta limpieza que está reclamando desde hace algún tiempo el sentido común, debe empezar en los mismos medios oprimidos, entre los mismos que sudan, y hacerla extensiva hasta las cumbres capitalistas. Los mismo la burguesía que los que se dicen representantes de la Justicia, no tendrían razón de existir si no fueran amparados por los de abajo, o sea por las mismas multitudes explotadas.

Vergüenza de los tiempos, que a estas alturas tengamos hombres que denominándose socializantes pien por un gobierno para reformarnos, por no atreverse a decir para que continúe doblegándonos. El ejemplo de estos humildes indios del Perú es bastante elocuente, si es que se desea aprovecharlo.

R. LONE

EE. UU.

SUPLEMENTO DE «LE COMBAT SYNDICALISTE»

Ha aparecido con textos íntegralmente en francés a cargo del grupo Confederal Universitario. Lo recomendamos a los compañeros, que pueden solicitarlo a esta Administración.

SIGUE LA TRAGEDIA

EL mayor delito que un hombre puede cometer es el de comportarse como tal, la sociedad actual no perdona a nadie el pensar libremente y sobre todo el exponer su pensamiento al aire libre. Es más, se predice la solidaridad, pero se castiga al mismo tiempo, y de esto los españoles tenemos una experiencia que nos causa una gran pesadilla.

Sin necesidad de ir muy atrás en la historia, tenemos aún los jóvenes el triste recuerdo de la guerra de España, que tan cara costó a nuestros padres y maestros de lucha. Así, pues, del 64 al 36, mirando el pasado y el presente, podemos decir que la emigración española fue olvidada desde el primer momento, según para qué, bien entendido.

Cuando nuestros padres, apenas si se habían restañado las heridas de los frentes españoles, vieron que el peligro entraba por todas las puertas con cara descubierta, olvidando su odisea y sin regatear esfuerzos, en buenos veteranos se pusieron de nuevo al servicio de quienes los necesitaban, pero que antes los habían olvidado. El esfuerzo de los nuestros no fue pequeño; hay documentos que lo prueban. Pero por si aún no fuera bastante, los jóvenes, hijos de aquellos adelantados de la libertad, después de haber sufrido las consecuencias de las terribles tragedias, unos en el interior, con el solo apoyo de nuestras madres esclavas para ganar el mísero sustento y otros en el exilio, siguiendo la interminable marcha como el judío errante, llevamos la misma senda que nuestros antecesores.

No hay que establecer diferencias entre hoy y ayer, pues el presente es análogo al pasado. Ayer se abandonó a nuestros padres y hoy se encarcela a sus hijos; y si ayer nuestros viejos lucharon por salvar la paz del mundo, tampoco está lejano el día en que esos jóvenes y no jóvenes estamos dispuestos a repetir las gestas, es decir, a defender de nuevo la libertad donde sea.

Después de esta pequeña recapitulación y a modo de final, diré que si «malhechores» son nuestros compañeros por ser solidarios de la causa de la libertad universal, malhechores lo somos todos los antifascistas, que lo único que pedimos es libertad para nuestro pueblo, y que hoy como mañana y como ayer, no dejaremos nuestra tarea de una o de otra forma.

J. CASTILLO

El individuo

(Continuación y fin.)

«Veo muchas trazas de animales que han ido hacia ti, pero no veo ninguna de ningún animal que haya vuelto.» La política es el león que se traga al hombre que se acerca a ella. Y el hombre que va hacia la libertad, que trabaja un día y otro día manteniendo la ilusión de alcanzarla, debe obrar de tal manera que, aún siendo explotado económicamente debido a la estructura social en que se desarrolla, procure serlo lo menos posíole, pero, sobre todo, procure libertarse lo más posible, eludiendo todo deseo de transformarse en un explotador, pues, aún el patrono más liberal y de aspecto mecénico será un estorbo al espíritu que debe guiar el ideal de libertad, ya que de ninguna de las maneras la libertad puede nutrirse de los bienes adquiridos por medio de la explotación de nuestros semejantes. El individuo que toma conciencia de la belleza de la vida cuando ella está animada por el goce de la libertad, se rebela contra la más pequeña idea de esclavitud.

Lincoln, con el que nos disputaríamos por haber decretado la obligación para los Mormones de someterse a las leyes de la guerra de Secesión, quizá por aquéllo de que no hay hombre tan malo que no tenga alguna pizca de virtud ni tan bueno que no tenga algún defectillo, se subleva contra los conceptos sudistas respecto de los hombres de color y declaraba que *no se puede aceptar* ningún acuerdo que se base en la expansión de la esclavitud y quien priva de la libertad a un semejante no es digno de disfrutarla él.

Hablaba hace un rato de unas palabras de D. Santiago. Decía yo que el sabio conocía poco, o acaso no quería conocer al anarquismo pero, en fin de cuentas adhería a sus tesis, pese a él mismo, cuando declaraba que «... el analfabeto será siempre explotado por los caciques de abajo o los de arriba. A quien le estorba lo negro le estorba también la libertad.» Vosotros sabéis cuán grande ha sido, en toda latitud, el interés del anarquismo en su lucha contra el analfabetismo y la ignorancia.

Hay una libertad inalienable y es la del pensamiento. Nosotros podemos constatar que fulano o mengano no está de acuerdo hoy con lo que dijo ayer. Pero nuestro pensamiento puede apropiarse tal o cual expresión, por ejemplo, aquella de Malraux en «Espoir», cuando dice: «El sueño de libertad total, el poder al más no ble, etc.. todo ello forma parte a mis ojos de aquello por lo que estoy aquí, pues, los hombres no mueren sino por lo que no existe.»

Una de las cosas que se van olvidando y que dan fe de lo que es el anarquista, es la expresión de Reclus: «Entre seres libres, la palabra basta.»

Como podéis observar hemos ido dando relación de las diversas interpretaciones de la libertad, y así, cada una de ellas retrata al individuo-hombre que la define. Sería incabable la revista que se podría pasar. Yo he ido tomando un poco al tresbolillo los pensadores. Habréis observado que no he recurrido a gran número de ellos y que casi por completo eludí pensamientos de hombres políticos. Podría citar por ejemplo la pregunta de Lenin: «Libertad, ¿para qué?» A lo que acude inmediata la respuesta nuestra: «Para seguir siendo hombres.»

Unamuno, ese hombre solo, uno, se codea con el pueblo para ayudarle a rebelarse y le dice que «La libertad es la conciencia de la necesidad. Cuanto más exigente el Pueblo, tanto mejor para una producción sana Cuando llega a ser de primera necesidad para el obrero cierto vestido y cierta alimentación entran a determinar el mínimum de salario por que trabajan, el mínimum que queda fuera de la concurrencia, y recibe un golpe el consumo de vestidos y manjares de lujo de las clases más o menos holgazanas.»

Yo no quisiera, aun a fuer de hacerme pesado, pasar por alto a uno de los más grandes hombres que han enaltecido el pensamiento humano; un hombre preclaro, lúcido, eminente historiador y gran prisionero de la Inquisición, don Francisco de Quevedo y Villegas, quien en pocas palabras definía la libertad que «se perpetúa en la igualdad de todos y se amotina en la desigualdad de uno. Perderla es de bestias y dejar que nos la quiten, de cobardes.»

Que sea en uno u otro confín de la Tierra, el individuo que piensa y se rebela, sueña en la libertad. Podríamos alargar indefinidamente la charla hasta hacernos pesados. Pero resulta que uno fisgonea, busca y halla conceptos que no pueden dejarse de lado. Y aunque sea con restricción darlos a conocer a quien les ignore o recordarlos a quien les conozca. En un libro de 16 conferencias titulado: «La paz individual es la paz del mundo», el hombre Khris namurti, declara: «Sólo hay libertad para descubrir, cuando cesa el recuerdo del ayer; es el lastre del pasado lo que da continuidad, y la continuidad es conformidad. No os sometáis con el fin de ser libres, pues ello no trae la libertad, y sólo en la libertad está la facultad creadora. La libertad no puede ser organizada, y cuando lo es deja de ser libertad.»

No se puede negar esta verdad del indio que tiene constatación posible en todo lugar.

A medida que la ciencia ha posibilitado el tecnicismo, la libertad creadora del hombre ha ido disminuyendo. Las ramas de la vida humana que han conservado más independencia son seguramente la agricultura y la construcción. Pero de día en día el esfuerzo creador que se solicita al individuo - obrero es menor. Todo va siendo mecanizado, el espíritu observador del campesino va adormeciéndolo el mazut y el instinto de lo bello en la construcción lo mata el molde. Así, el individuo, huérfano de espíritu creador a causa de vivir más y más regimentado, no busca sino que la evasión, pero esa evasión le lleva a la nada.

Como pasar por alto al gran individuo, al gran hombre, al príncipe de los cuentistas, al summum de amor y de belleza que fue Han Ryner? El hombre que lanzó a manos llenas la luz sobre los senderos de la vida. El

España al día

(Viene de la página 1)

Un buque madre de submarinos llegó ayer a la base de La Rota y en círculos informados se dijo que la base norteamericana está ahora en condiciones de operar como la segunda base de sumergibles equipados con proyectiles Polaris. La primera es la establecida en Holy Loch, Escocia.

El «Proteus» llegó con 60 oficiales y 1.200 hombres al mando del capitán Philip Beshany.

La situación actual recalca dos puntos principales de la controversia: la necesidad norteamericana de bases militares en España y la determinación del gobierno español de continuar traficando con Cuba.

El Pardo anunció públicamente que tenía el propósito de continuar con sus vínculos comerciales con Cuba, a pesar de la amenaza norteamericana de suspender la ayuda militar a Madrid.

Un vocero del gobierno dijo que España esperaba seguir recibiendo la ayuda norteamericana, puesto que consideraba esto una condición expresa de los acuerdos en los que concedía a Estados Unidos el derecho de mantener bases militares en este país.

El anuncio de que los Estados Unidos habían establecido una segunda base para submarinos Polaris en España, se hizo un día antes de aquél en que el gobierno español hizo pública su decisión de continuar comerciando con el gobierno cubano.

Por su parte el periódico militar Krasnaya Zvesda (Estrella Roja) advirtió a los Estados Unidos y a los Estados del Mediterráneo que la nueva base de submarinos Polaris en España podría invitar a un ataque nuclear desde la Unión Soviética en caso de guerra.

La psychose de la peur

(Suite de la page 1)

d'une abondance qui, dans cette civilisation de fous et d'escrocs menace de paralyser les ventes et de déterminer la distribution gratuite des richesses.

Quand une civilisation préfère le stockage de son abondance à sa distribution, instaure l'austérité pour cauver le profit..., de telles manœuvres imbéciles, fussent elles fleuries de fleurs de réthorique, démontrent aux travailleurs qu'ils sont menés par des ânes dont le talent relève de la sottise des troupeaux.

Vous vous plaignez ? Vous avez peur, vous aussi ? Vous n'en avez pas le droit ! Car vous surgissez dans une civilisation en perdition à l'heure où s'ouvre pour toutes les volontés lucides la possibilité d'un véritable paradis terrestre...

Vivre dans la rareté quand l'abondance nous appelle; recourir à l'austérité, à la limitation des jouissances, à l'étranglement des vieux quand notre devoir et nos intérêts sont de distribuer les biens; vivre dans l'insécurité des armements quand la paix est le désir de tous; quand la fabrication des armes est la honte du travail; vivre en suivant les ânes de l'Histoire alors que notre intelligence est capable de dissoudre les égoïsmes dans la satisfaction des besoins et des cœurs, ce n'est pas seulement une démission de l'homme, c'est aussi et surtout une humiliante reddition des travailleurs.

Nous produisons tout. Nous sommes donc maitres de toutes choses. Si nous abandonnons au capital la jouissance des biens qui sont nécessaires à tous, c'est que nous sommes également des ânes abâtardis par le port du licol de l'esclavage, d'un esclavage d'autant plus stupide qu'il est vo-

Propos sur le...

(Suite de la page 1)

prise de contact avec un éventuel échange économique...

Bientôt on ne se reconnaitra plus entre les amis d'aujourd'hui qui deviennent les ennemis de demain et les ennemis d'hier, qui deviennent eux, les amis d'aujourd'hui.

Mais laissons cela, laissons les frères ennemis ou plutôt les camarades devenus ennemis s'arranger (au sens propre et au figuré).

D'ailleurs on nous prouvera encore que la « contradiction » n'est qu'apparente et on nous sortira cette formule magique, à savoir : « qu'il faut se plier aux circonstances et y adapter notre comportement. » Ce qui permet de dire suivant le cas, soit que vous êtes utopiste, soit (si on adapte vos idées un peu plus tard) que celles-ci s'étaient manifestées trop tôt. Autrement dit à tous les coups on gagne.

Avec de tels raisonnements on s'approche étrangement de la casuistique jésuite, qui explique et justifie tout.

C'est pour ces raisons, entre bien d'autres, que nous ne sommes pas au parti communiste (9), et bien qu'à leurs yeux nous soyons de personnes mineures (c'est-à-dire, à l'évolution intellectuelle stoppée ou en marche vers le communisme (concrétisé par le parti, bien sûr). Je ne pense pas que nous serons prochainement des leurs et je ne pense pas aussi que nous ayons beaucoup à le regretter.

Chez nous les girouettes sont sur les toits de nos maisons, pas à l'intérieur.

Encore un mot toutefois envers ceux qui jugeraient inopportun cet article.

Je ne pense pas qu'il y ait un « moment particulier » pour dire la vérité et il est bon et salutaire de dégonfler de temps à autre les innombrables baudruches que nous entourent.

JEAN RENONCAY

(1) Voir « C. S. », num. 287.

(7) *Ce qui a permis à Morvan Lebesque dans une de ses chroniques du « Canard Enchaîné » de dire : « Je me fous d'un monde idéal cimenté par le sang de millions d'innocents qui n'auront eu qu'un malheur : vivre en un temps « historique ». L'amélioration du monde ne s'attache pas à ce prix-là. »*

(8) *Voir « Dix-sept ans dans les camps soviétiques », par Andrée Sentaurens (Gallimard).*

(9) *Il est bon, je crois, de dire en passant que nous pouvons en ce moment exposer nos idées mais qu'en U.R.S.S. la liberté de la presse n'existe pas.*

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9)
TELEPHONE : TRUdaine 78-64

PERMANENCE : Au siège
Tous les jours de 14h à 16h
Le samedi de 16h à 18h
Réunion de la Commission Administrative Confédérale le samedi à 18h00

Secrétaire confédéral : Joseph SORIANO
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS, 9e
Trésorier confédéral : Gérard CONTE
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS, 9 — C. C. P. 11.493-55, Paris

Rédaction et Administration du « Combat Syndicaliste »
Soriano J., Fontenay-sous-Bois (Seine) C.C.P. 14.103-62, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE

Réunions générales tous les troisièmes dimanches du mois

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol

U. L. DE CHOISY-LE-ROI (FOYER DES SOCIETES
Rue du Dr. Roux, Salle núm. 11
Permanence : Chaque dimanche à 10 heures

SIXIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE TOULOUSE
Correspondance : C.N.T. Bourse du Travail, Place Saint-Sernin, Toulouse

UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat Bourse du Travail

UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les premiers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations, tous les dimanches, de 16 à 18 heures, au Continental Bar
Adresser toute correspondance à Pijoan Amor, 5, rue de la Bédoyère, Perpignan

HUITIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE BORDEAUX
Adresser toute correspondance à P. ALONSO, C.N.T. 8e U. R., Bourse du Travail, 42, rue Lalande, Bordeaux (Gironde)

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, núm. 60, LYON (5)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Correspondance : Bourse du Travail, salle 15 bis (côté Mutualité)
Permanence : Même lieu, les mercredis de 18 à 19 heures

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence : Tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis). Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement)

Il est demandé aux responsables des Unions Locales de bien vouloir avertir la Rédaction du COMBAT SYNDICALISTE en cas de modification dans les dates ou heures des permanences et des assemblées générales ainsi que pour tous changements concernant le Siège Social.

COMUNICADOS

Groupe «Louise Michel»

Celebrará su Gala anual el martés 14 de abril, a las nueve de la noche, en la sala «L'Européen», contando con un selecto programa en el que figura el gran compositor y ejecutante Georges Brassens.

F. L. DE OULLINS

Convoca a todos sus afiliados y simpatizantes a la reunión que tendrá lugar el próximo día 15 a las 9 se la mañana en nuestro local social. Por tratarse del estudio de un tema interesante rogamos la máxima asistencia,

F. L. DE TOURS

Anuncia reunión general para el 22 de marzo, a las nueve y media, en el sitio de costumbre. Asistencia imprescindible.

F. L. DE PERPIGNAN

Invita a sus afiliados a la Asamblea general, que tendrá lugar el día 15 de Marzo a las 9 de la mañana en el sitio de costumbre.

NUEVA FEDERACION LOCAL

Con el nombre de Federación Local de La Nouvelle y sus contornos, un numeroso grupo de compañeros, han formado un nuevo baluarte confederal que tendrá por misión combatir el fascismo de todos los colores y defender en toda su integridad lo que son tácticas, principios y finalidad del anarco-sindicalismo español, que tanto prestigio y fuerza dieron en los momentos de prueba, a nuestra querida C. N. T.

Toda la correspondencia orgánica, será dirigida a José Llasat, Port-la-Nouvelle, (Aude).

F. L. DE ORLEANS

Convoca a sus afiliados a la Asamblea general que se celebrará el sábado 21 de Marzo, a las nueve y media de la noche en el lugar de costumbre.

ADMINISTRATIVAS

Vázquez Fernández, Lieja. Recibido giro 11 frs. cta. prensa.

J. Payán, Cercottes (Loiret). Recibida la tuya. Lamentamos error. Los 20 frs aparecidos en lista Pro Compañeros Detenidos a tu nombre, conste que debía decir : «Deux clochards d'Orléans».

Eduardo Buil, Casablanca. Esperamos giro anunciado de tu deuda.

Fernando Ferrer, Orléans. A tu interesado se le envió a su debido tiempo col. «Umbral». Se le envía la revista regularmente.

Antonio García, Tánger. Esperamos nos digas sobre envíos retirados. Esperamos arregles tu cta. pendiente.

CRONICA INTERNACIONAL

(Viene de la página 4)

anarco-sindicalista. Han de ser los italianos mismos quienes en el ejercicio de una actividad sindical propia que pudieran un día desarrollar, escogerán su definición o no emplearán definición ninguna. Si por nuestra parte hemos intervenido en el análisis de consecuencias que ofrece el libro de Ugo Fedeli, es porque constatamos que los compañeros de Italia mantienen viva la preocupación por una actividad junto al pueblo y a través de los órganos en los que los productores militaban ayer y hoy sólo cotizan, votan y aceptan lo que las directivas de los partidos resuelvan y ordenan. Nos parece que la constitución de una central orientada por los anarquistas (sin tomar modelo de la C.N.T. ni de la F.O.R.A., buscando su modelo propio), ofrecería una seria oposición a los partidos, debilitando su base de su maniobra y constituiría un apoyo popular a la propulsión y a la divulgación de las ideas anarquistas. No creo en las virtudes definitivas del sindicalismo ni acepto la idea de que el sindicato constituya la base—sine qua non—de la sociedad futura. Estoy más de acuerdo con aquella definición de la F.O.R.A. que aconseja su auto-disolución al llegar el momento de la Revolución tan ansiada, procediéndose a crear nuevas formas orgánicas de acuerdo al proceso revolucionario. En suma, para mí el sindicato es una herramienta de trabajo, un medio —no un fin—. Un ambiente que entre todos podemos crear y una fuerza de empuje utilizable *si formamos parte de ella misma*. Un modo de ampliar nuestro círculo de acción y de relaciones. Una base económica y numérica en función de vehículo y de sostén de nuestra propaganda, de nuestras publicaciones, de nuestros presos. Un instrumento de trabajo, al mismo título que los Centros de Estudios Sociales, los Ateneos, los Centros de reuniones y de conferencias.

Hay riesgos a correr en la actuación sindical. Puede convertirse el sindicato en un trampolín de líderes o de arribistas y pueden producirse deslices de colaboración política o de desviación ideológica. Puede confundirse finalidad con medio, o resbalarse en el reformismo. Nada de ello impide nuestra posibilidad de orientación y el ensanchamiento de una base asequible a nuestros ideales. Tiempo llegará —y no está lejano— en que el Sindicato quede totalmente, definitivamente, incrustado en el Estado. En muchos países es ya su mejor apéndice y su firme soporte. En nosotros está el retardar en lo posible ese momento, utilizando el sindicato como un ariete contra los portolones de la indiferencia que cada día se adueña más y más de los trajabadores desilusionados de la política y que no conocen otros sindicatos que los manejados por los partidos políticos parlamentarios.

Reconozcamos que el declive de una actuación obrera eficaz y bien orientada constituye una de nuestras carencias proselitistas y educadoras y que en ese terreno nos hallamos con un balance deficitario respecto a la situación de que gozaba el ala libertaria de la Primera Internacional a fines del siglo pasado y a comienzos de éste.

***

Quede tranquilo nuestro amigo Marzocchi. Sus prevenciones son nuestras propias prevenciones. Nada de confusión entre actuaciones que pueden, en cierto momento, mantener líneas paralelas, pero francamente independientes. No se nos ocurriría jamás aconsejar ni imaginar la fusión —por ejemplo— de la F.A. Italiana y de la U.S. Italiana. Quede aclarado —sin más detalles por hoy— lo que a ti te inquieta.

Lo que sí creemos, amigos todos de Italia, es que el mutuo apoyo entre corrientes que tienden hacia un mismo fin es propicio, deseable. Es un comienzo del mañana en libertad. Libertad de ensayo, de interpretación, de práctica social. En el plano internacional pocos apoyan a los españoles con el ardoroso entusiasmo que lo hacéis vosotros. Lo deseable es que el mismo ardor solidario se exprese entre corrientes y matices de un mismo país. Cosa que todos —*en todos los países*— estamos lejos de realizar.

Exigencias de la libertad

(Viene de la página 4)

consciente o inconscientemente. Aplicar la luz fluorescente sobre sus «posibles bondades» para que sus horribles maldades queden oscurecidas es hacer eso sólo, lo dicho. Y también traicionar y traicionarse.

Nuestros «viejos» ya presenciaron cómo los «viejos» de su tiempo se pasaban al campo bolchevique, aún antes de manifestarlo o siquiera de darse cuenta éstos mismos, los que a las barbaridades de los asesinos de la revolución del proletariado ruso de 1917 les rebuscaban disculpas, pormenores, posibilidades de libertad, justicia y bienestar. Nosotros estamos viendo ahora cosas parecidas que no deberían repetirse si es que la histórica experiencia cercana y conocida nos ha de servir de algo. La libertad exige a sus amantes que si hemos de ser, como hay que ser, enemigo de toda forma de gobierno, lo seamos, con mayor razón, de toda forma de dictadura o tiranía, esté representada por Franco o Salazar, Castro, Kruschev o Stroesner. Y eso en forma tajante, descubierta y honrada.

COSME PAULES

Conferencias en Montpellier

Día 14 de marzo, a las nueve de la noche. Luis Enedeáguila sobre: *Programa teórico y práctico de la acción democrática española.*

Día 21 marzo, a la misma hora. M. Beltrand Jacques se ocupará del *Planning familiar y el control de los nacimientos.*

Ambos actos en el local de costumbre.

B.D.I.C

y la libertad

hombre que, no ya contento con haberse liberado quiere ayudar a los otros a liberarse. Las palabras de rebeldía rugen en él y de su corazón emana una indignación amarga. Es el momento en que, apóstol o militante, empieza la lucha, esa lucha del hombre independiente en sus escritos como en su vida llena de anécdotas características.

¿Cómo interpretaba Ryner al individuo y la libertad?

«Toda influencia es mala — dice — tanto para quien la sufre como para quien la ejerce». Es así que Ryner llega al individualismo, esa doctrina moral que, sin apoyarse sobre ningún dogma, ninguna tradición, ninguna voluntad exterior, no llama más que a la conciencia individual.

Para conocer el gran corazón del más grande helenista de los últimos tiempos bastaría simplemente leer « El crimen de obedecer », « Las apariciones de Ahasverus », « Dión, pico de oro », etc., sobre la amena y cuanto que ilustrativa obra. Yo recuerdo muy bien la célebre polémica que ilustró la prensa de nuestros medios en la época pre-revolucionaria de España, cuando el añorado y admirable forjador de realidades revolucionarias que fue el doctor Isaac Puente, defendiendo la tesis entonces muy extendida en España entre los medios anarcosindicalistas se oponía a la tesis desarrollada por Ryner en su libro « La esfinge Roja » en que declara que « todos los revolucionarios se llaman Sisifo. »

Desgraciadamente los dos hombres han desaparecido, el joven doctor asesinado por los esbirros fascistas precisamente en los momentos en que España se preparaba para el gran parto y el anciano filósofo se extinguió octogenario, habiendo legado al mundo una obra enorme, de las más completas, tanto por la doctrina como por el ejemplo.

Si aquel hombre joven tenía razón al decir que toda acción revolucionaria contra la tiranía de los hombres y de las colectividades es un paso hacia un mundo mejor, no menos razón tenía el anciano manifestando su escepticismo acerca del éxito de Sisifo.

Así como los hombres. El romanticismo de unos conduce hasta el heroísmo, despierta poco al Pueblo de su letargo. Pero en general, ese despertar corre parejo con la sed de sangre de los tiranos... El romanticismo de otros persuade sin vuelta atrás y hace que los tiranos tiemblen, que es la constante de sus vidas.

Así, vía, vía, con los conocimientos y enseñanzas que nos han legado los hombres de ayer y con nuestra experiencia, podemos llegar a conclusiones agradables de lo que debe ser el individuo para aspirar a la libertad, esa ilusión a que llamó Dulcinea el buen Quijote, esa ilusión hacia la cual camina el hombre aunque no sea más que para continuar siendo hombre.

Actualmente en que el mundo aparece sometido a la ebullición de un crisol del que quisiéramos saliese un modo de vida armonioso, de esa armonía soñada por los precursores, que convertiría a la humanidad en una sociedad libremente constituida por afinidades, parece de más en más difícil la realización de conceptos avanzados. Es más, al observar que los pueblos en general parecen no prestar el concurso deseable para reducir los defectos de la actual sociedad y que por el contrario parece absorto, distraído por el « recientismo » de los inventos, de los deportes, de la moda, etc., pareceria lógico que todas esas filosofías y todos estos afanes « ni van ni vienen » puesto que tarde o temprano (aunque siempre antes que de ese crisol salga lo que pueda terminar en gran parte con los dolores de la humanidad) una guerra caliente echará al cuarto de los trastos las aspiraciones utópicas de los pensadores...

Tengo para mí que esa propensión al «dejar hacer», ese querer vivir porque una guerra terminará con todos nosotros, es un error de bulto. La guerra pasará, pero el hombre, irremisiblemente, buscará nuevas formas de existencia. Y si no puede hallarlas para satisfacción de todos, al menos pugnará para que los grupos de afinidad tengan esa satisfacción a la que va unida la de haber dado un paso hacia el porvenir con su propio ejemplo. Ejemplo que nada nos obliga « a priori » a pensar en que deba saldarse por un fracaso, pues según dijo el vate :

« Que en ser libre se convierta un hombre, — que en un movimiento de insurrección rompan los siervos sus cadenas — y los pioneros se sentirán pagados — de sus penas... »

Pero me voy dando cuenta de que hablando de la libertad me estoy tomando la de cansaros. Voy, pues, a terminar.

Si el individuo está preparado para que la ilusión que es la libertad se mantenga con ribetes cada día más marcados, cada día querrá prepararse más. La libertad del individuo será tanto más grande cuanto más habrá sabido alejarse de necesidades que la sociedad crea, aunque no se trata de privarse de todo. De lo que se trata es de no dejarse dominar por nada.

¿Cómo lograr que esa noble ambición nos ilumine en la vida? La respuesta se reduce a una sola palabra: trabajando. Pues, como decía Camus, « no hay en el mundo bastante amor para que se derroche sobre algo mejor que sobre el ser humano y si no es libre el individuo que sabe dónde está la libertad, sino quien trabaja para lograrla, entonces observaremos que la certitud reside en el trabajo de todos los días.»

FERNANDO FERRER

ANTENA

LA LIBERALIZACION DEL REGIMEN

BARCELONA, (AP). — La policía española tiene prácticamente incomunicados a tres españoles y un importador norteamericano bajo sospecha de actividad política ilegal.

Funcionarios norteamericanos aquí dijeron que el neoyorquino Gabriel Javsicas, de 50 años, fue arrestado por la policía política el 7 de febrero el mismo día que llegó a España.

Fuentes españolas dijeron que es posible que los cuatro sean trasladados a Madrid para ser juzgados por el Tribunal de Orden Público, recientemente creado por un decreto del gobierno para tratar casos políticos sin violencia en lugar de que lo hagan los tribunales militares.

(Ver última noticia de esta Sección)

A PESO DE DOLARES

MADRID (UP). — El Tribunal Supremo de España revocó una orden del Gobierno que prohibía se abriera una capilla protestante en Valencia, según se informó hoy aquí.

Esta es la primera vez en la historia de la jurisprudencia española que el Tribunal Supremo dicta un fallo sobre la apertura de capillas protestantes.

El ministro bautista Tomás Pérez presentó el 19 de agosto de 1960 una solicitud al Gobierno para que le permitiera abrir la capilla.

El ministro del Interior denegó la petición el 16 de marzo de 1961 después de consultar con la Gobernación civil de la provincia de Valencia.

El Tribunal Supremo ha establecido ahora jurisprudencia al dejar sin efecto la prohibición del Gobierno y rechazar su punto de vista de que el derecho a abrir capillas protestantes por ser « discrecional » y « puramente político » quedaba al arbitrio del Poder ejecutivo.

El abogado que presentó a Pérez ante el Tribunal fue Ernesto Vellvé Bueno.

EL « NUEVO »

MADRID, (UP). — El general Camilo Menéndez Tolosa, jefe de la Casa Militar del jefe del Estado, generalísimo Franco, ha sido designado ministro del Ejército, según se anunció oficialmente. Cubre la vacante causada por fallecimiento del teniente general Pablo Martín Alonso. Parece que Menéndez le ha ganado la delantera a Valiño.

¿AHORA CON ESAS?

ALGECIRAS, (ANSA). — En un discurso de clausura del Consejo Económico Sindical del Campo de Gibraltar, el ministro delegado de los Sindicatos, José Solís Ruiz, afirmó que « es necesario reducir la corriente emigratoria, que deja sin brazos el campo y huecos los hogares de España ».

EGOLATRIA DESAFORADA

MADRID. — La Sociedad de Autores Españoles tenía un nuevo miembro.

El general Francisco Franco, jefe del Estado, solicitó ser admitido durante una audiencia con los dirigentes de la organización nacional, y fue inmediatamente aceptado.

Franco, que ha escrito varios libros, principalmente sobre su propia vida, indicó en la solicitud como nombre de pluma «Jaime de Andrade» y dio su residencia como Palacio Nacional de El Pardo. Siendo minero, pescador y verduguista número 1 de España, es probable que la S. A. E. nombre al « caudillo » primer chocricero de las letras españolas.

KREMLIN-EL PARDO

MADRID.—Aunque en el palacio de Santa Cruz se resistan en confirmar oficialmente las informaciones indicadas el próximo intercambio de representaciones diplomáticas entre Moscú y Madrid, se ha sabido que un diplomático español partió el día 2 del corriente con destino a Moscú, Praga, Varsovia y Budapest, en cuyas capitales sostendrá entrevistas preliminares con los responsables gubernamentales. (A.F.P.).

EL JEFE REXISTA

GINEBRA. — El diario « La Tribuna » recuerda que en febrero de 1944 Hitler colocó al traidor Degrelle el distintivo de la Orden de la Cruz de Hierro con dignidad de caballero. Más tarde podrá recordar que Degrelle se escapó de un hospital de San Sebastián con la complicidad oficial y que desde entonces vive al amparo y con la protección del régimen franquista.

SIMPOSIO ESPAÑOL

PARIS, (OPE). — Vienen celebrándose conferencias organizadas por los Padres jesuítas en su residencia de la rue Grenelle, con el fin de hacer información sobre la situación real de España.

La semana pasada se celebró la conferencia número 42. Los informadores fueron los señores Gorkín, Ridruejo, y Fábregas. El tema que entretuvo más a los reunidos fue el relacionado con los « grupos de presión ». Los organizadores invitaron a ocupar la tribuna de la conferencia a un representante de la Embajada española, que declinó el ofrecimiento. De ello se dio cuenta a los reunidos, eclesiásticos en gran proporción.

MANIFESTACIONES ANTIFRANQUISTAS

ESTOCOLMO, (OPE). — Para el primero de abril próximo se organizan en esta capital, Gotemburgo y otras ciudades de Suecia, manifestaciones antifranquistas, con motivo de que el régimen de Franco conmemora en dicha fecha el 25 aniversario del fin de la guerra civil.

Los organizadores de estas manifestaciones son las Juventudes socialdemócratas, y tomarán la palabra destacadas figuras de la política sueca. Se sabe que se organizarán parecidos actos antifranquistas en otros países, entre ellos Noruega, Dinamarca, Alemania Occidental, Holanda, Inglaterra y Austria.

U.R.S.S.-ESPAÑA

MADRID (AFP). — La televisión española presentó esta tarde, por primera vez, un reportaje filmado sobre un tema soviético : Moscú y la vida cotidiana de los moscovitas.

PROFESIONAL DE LA VIUDEZ

MADRID. — El record de matrimonios lo ostenta un español, Gregorio Chacón Blanco, de 78 años, quien, según publica un diario madrileño, se ha casado ocho veces « como Dios manda ». Si Dios manda eso...

PROFILAXIS

HAITI.—El Gobierno ha decretado la expulsión de los jesuítas establecidos en Puerto Príncipe. Son 16 y regentaban un seminario, que está en trance de ser disuelto. Este establecimiento albergaba a 56 aprendices de cura.

SIMPATIZANTE EXCARCELADO

PARIS.—Informa el «New York Times» que el tribunal recientemente establecido en Madrid en materia de orden público se ha desentendido de las acusaciones de la subversión contra un ciudadano norteamericano que fue detenido en Barcelona a primeros de febrero, ordenando su inmediata libertad.

Se trata de Gabriel Jausicas, de 58 años de edad, natural de Nueva York. Según dice la policía estaba distribuyendo material de propaganda en Barcelona en favor de los anarco-sindicalistas, cuya organización se mueve fuera de la ley, como todas excepto los sindicatos verticales.

Regional Catalana

C. N. T.

Todos los compañeros radicados en el exilio quedan convocados, en presencia o por escrito, a participar en el Pleno que nuestra Regional celebrará en París el día 22 de marzo, a las diez exactas de la mañana, bajo el siguiente Orden del Día:

1.º Cómo proporcionar a la Regional del exilio la importancia que requiere para formar cuerpo sólido en el exterior; para ayudar eficazmente al interior; para corresponder al esfuerzo del S. I., y para participar en el propósito confederal de las demás Regionales.

2.º ¿Interesa a los compañeros impulsar la publicación del Boletín «Terra Lliure» con vistas al interior y para formar un cuerpo de redactores en lengua vernácula para hoy y con vistas al futuro?

3.º Ruegos y preguntas.

Interesamos encarecidamente la asistencia de un máximo de compañeros y el criterio ceñido de cuantos escriban.

Comunícase al secretario provisional: Juan Ferrer, 24, rue Ste-Marthe, París (X).

Meditando el porvenir

La vida no se detiene

por José BERRUEZO R.

ES difícil contener los avances progresivos de la vida. No se paraliza fácilmente la evolución automática del progreso. La historia no dirige la mirada hacia el pasado. Prosigue en marcha ascendente y venturosa su destino. No retrocede la vida.

Los progresos científicos y tecnológicos no admiten freno en esta época caracterizada de dinamismo acelerado. Hay que marchar obligadamente hacia adelante proporcionando ventajas al hombre.

Pese a los inauditos y deliberados esfuerzos de la burguesía expoliadora, es difícil retener y menos paralizar el reloj incansable de la historia. Obedece a la voluntad de la naturaleza, batalladora incorregible de la continuidad de la vida superando al hombre y proporcionándole el pan y la libertad.

Si la voluntad del hombre no respondiese a un deseo en el fondo armoniosamente egoísta debidamente justificado de superación moral y material, viviría todavía en situación análoga a sus antepasados : los trogloditas. Pero no es el objetivo fundamental de la vida. El deseo insaciable eternamente vivo de posesión y de comodidades, ha facilitado, facilita grandemente los avances del progreso. Compete a los idealistas inspirados en ideales generosos y humanizadores, transformar esos egoísmos en determinados casos malsanos, en aspiraciones transcendentes y superadoras. Es conveniente mantener enhiesto el espíritu inconformista aumentando en los hombres, al mismo tiempo que los deseos de adquisición, los ideales dignificadores.

No es la generosidad signo de los tiempos presentes; pero hay que procurar que lo sea. No hemos de limitarnos a observar pasiva e indiferentemente las ruinas de un mundo que se desploma; precisa incrementar la edificación de otro nuevo y mejor basado en los ideales cuyos postulados confirman la evidencia de felicidades para todos.

El ideal es pensamiento ennoblecido que, como la música de calidad eleva los sentimientos y la personalidad humana, recupera al hombre de los bajos instintos torpedeando las inclemencias de su diario vivir. Ha de preceder constantemente las acciones de los hombres y siguiéndole como la sombra sigue al cuerpo, ha de situarle en su delantera.

El ideal conduce a la sociedad del porvenir. Y la clase trabajadora ha de prepararse a alcanzarlo prontamente para acabar con la esclavitud. Ha de constituir predisposición animadora y deseos sustanciales de todos los explotados, liberándoles lo antes posible con el objeto de evitar sean perdidos entre los engranajes de la producción material. Pero las multitudes laboriosas serán inteligentemente organizadas en los sindicatos inconfundibles y de finalidades verdaderamente salvadoras.

Cuanto más nos adentramos en los avances victoriosos del progreso industrial, más nos alejamos de la exaltación de la vida. Lo demuestra la experiencia y la comprensión de las realidades. Sin embargo, no ha de condenarse el progreso. La verdadera solución no será nunca esa, sino la de analizar, examinando en sus más infinitos pormenores, los innumerables detalles del pensamiento vivo y vitalizador que nos anima en relación con los avances progresivos de la época.

Los tiempos presentes requieren inspiraciones prudenciales e inteligentemente creadoras. Es la característica de nuestro tiempo decidido y resuelto a innovaciones concretas. Nos une a todos los compañeros un fervoroso deseo de engrandecimiento y superación orgánica. No nos cabe la menor duda. Y elevar, si posible, la grandeza ideal, liberando prontamente a nuestro Pueblo. La única diferenciación existente consiste en que los unos experimentan determinados escrúpulos y no desean proceder sino dentro de los límites de las posibilidades. Los otros, menos escrupulosos, careciendo de nociones precisas de límites circunstanciales, reclaman la consecución del todo perdiendo de vista que las ocasiones no son siempre propicias, y que por pretender el todo nos exponemos a quedarnos sin el poco o nada.

Es exactamente eso. Eso y no otra cosa lo que únicamente nos separa. Con un poco de buena voluntad y mucha predisposición de sentido orgánico lograrianse disipar las diferencias internas que nos abruman y embargan el ánimo de muchos militantes. Lo sabemos por una larga experiencia altamente aleccionadora, y, por un profundo convencimiento que no pueden testimoniar los compañeros limitados al expurgo y estudio constante de periódicos y folletos.

La vida es más que eso. Y los compañeros incurren en profundo error de perspectiva, confundiendo lamentablemente la concepción impulsora y progresiva del dinamismo creador que facilita bienestar al hombre, con los sanos principios y la mejor intención de los que, agrupados en organizaciones de innegables finalidades redentoristas e inspiradas en ideales manumisores, conducen a feliz puerto en la historia.

Para influir en los futuros destinos de España es conveniente valorizar los designios humanos encarándonos resueltamente con los problemas acuciantes de la vida española. Los pueblos se materializan. Y en medio de tanta maraña materialista y contaminadora, ha de saberse encontrar el sentido a la existencia y trazar un camino conveniente.

Sobre esto es necesario meditar muy seriamente. El porvenir del proletariado español dependerá grandemente de nuestra compenetración de militantes que, colocándonos en condiciones de actuar intensamente en la gigantesca labor de impulsión dignificadora, nos encamine, en marcha creciente hacia los ideales de justicia social que nos animan.

La vida no mira hacia atrás, no dirige su mirada hacia el pasado.

Tarbes.

S. I. A. de Montauban

Organiza para el domingo día 15 de marzo a las tres de la tarde, en la Casa del Pueblo, un gran Festival Artístico con el concurso del renombrado grupo « Terra Lliure », de Toulouse.

Representará en primera parte, la azrzuela en tres actos «Los Claveles». En segunda parte un extenso repertorio de variétés por el conjunto del grupo.

Ponemos en conocimiento de todos nuestros adherentes, compañeros y antifascistas en general, que este Festival lo dedica S.I.A. a beneficio de la Liga de Mutilados e Inválidos de la guerra de España, de Tarn-et-Garonne.

Compañeros : En todas las circunstancias de la vida la solidaridad aparece como la más bella expresión del humanismo. No es posible ser humanitario y no ser solidario. Por ello, en el largo exilio que sufrimos los antifascistas, adquiere un relieve particular la obra solidaria y humana de Solidaridad Internacional y Antifascista.

Aportar una ayuda y atender a nuestros compañeros y amigos que en la guerra de España y en el exilio perdieron su salud, son obligaciones ineludibles para los hombres que han situado por encima de toda otra consideración su amor a la libertad. Hay pues que engrandecer la obra de S. I. A. y ello está al alcance de todos.

Esperamos que todos los compañeros se harán eco de este llamamiento para reforzar nuestra condición de hombres que no han claudicado ante el fascismo.

Acudid todos a la Casa del Pueblo. Es una obligación moral.

Para invitaciones, dirigirse al compañero Delgado, secretario departamental de la Liga de Mutilados, y a Horacio de Paz.

Situación del compañero

F. ABARCA

La última hora que alcanzamos con respecto a este compañero que en Bélgica practica la huelga del hambre hace 27 días para protestar contra su extradición a Suiza por denuncia de la España franquista, se concreta en los datos siguientes:

Decisión imperterrita de Abarca de no cesar hasta el fin en su huelga del hambre para abochornar a las autoridades belgas a causa de su conducta franquista. Mantenimiento del recurso entablado por los abogados a fin de lograr del juez la suspensión de la orden extradictoria que pesa sobre Abarca. Gestiones igualmente de la abogacía para que nuestro heroico compañero sea excarcelado con destino a una casa de restablecimiento, visto el delicado estado de salud del mismo.

Noticias fidedignas hacen estado de la fuerte agiación que reina en Bélgica y en Suiza en vista del empeño que demuestran ambas autoridades en favorecer los designios del franquismo, tan distante del crédito liberal que gozan los Estados belga y helvético. De momento la presión popular se ejerce por medio de publicaciones, mitines y gestiones; pero de no rectificar su conducta las autoridades de ambos países, es probable que la injusticia que mantienen contra el libertario Abarca degenere en problema de orden público. El europeismo belga-suizo es algo muy distante del cafrismo político que rige en España.

La C. N. T. E. cumple bien su cometido. Pero en la conciencia de cada compañero debe asentar la convicción de salvar al compañero Abarca.

«VIDA SINDICALISTA»

Monografía sindical de una comarca catalana. Aportación a la historia general de la C. N. T.

«Pro domo nostra»

Antes de que la liebre salte...

Envío a José Peirats

PUES sí, compañero, sí. Tú liebre de marras puede saltar de un momento a otro y en Iberia. ¿Dónde será si no? Pero temes y tus motivos tienes, que la trampa sobre la cual pivota la bestia acorralada ceda al peso que aguanta hundiéndose con ella sus inexpertos acosadores. Nosotros, para hablar más claro, tenemos en el alma, por razón de nuestro iberismo, un bello ideal, el anarquismo.

Y bien, amigo Peirats : Sobre esta sólida base, contando con que la trampa al ceder no nos engulla a todos, que es lo que tú quieres evitar, mucho y bueno será posible en nuestros vastos dominios, a condición, claro está, de que siendo lo que decimos ser los anarquistas, nos sintamos, por esta vez, perfectos realistas. Otra cosa fuera si el anarquismo estuviese reñido con el realismo.

∴

A propósito de esto, e invocando justamente nuestros sanos principios, el joven y llorado compañero Orobón Fernández, nos decía ya en 1933: « Los principios (?), incluso los más sagrados, no deben ser mandamientos de ley, sino fórmulas ágiles para captar y moldear las realidades de cada momento »... ; y luego añadía: « ¿A qué, pues, seguir cabalgando sobre purismos teóricos, cuando una realidad revolucionaria llama constantemente a nuestras puertas? ».

∴

Volviendo a lo de la liebre, pensamos como tú, amigo Peirats, pensando a la vez en esa Iberia de nuestros amores, que la idea de los camaradas Galindo, Serafín y otros aspirantes a levantar de sus ruinas al anarquismo mundial — *belle gageure* — es una idea noble y casi genial. Pero la nuestra, que aunque más modesta, es compartida de seguro por los compañeros mencionados y por algunos miles más, no menos evolucionados, resulta también una idea que, por su naturalismo tiene derecho de prioridad. Hecha la distinción conveniente de que una cosa es vivir vegetando y otra, muy distinta, existir bregando.

En concreto : El Movimiento Libertario ibérico, todo y herido como se encuentra hoy, es el único que existe en el mundo, y ello, por méritos de su larga continuidad y por sus influencias, tanto en Iberia como fuera de ella.

∴

Demos por cierto, amigo Peirats, que la salvación del anarquismo, como entidad actuante e influyente sobre la tierra, depende en gran parte de los anarquistas ibéricos. Todo es cuestión de querer conservar nuestra fiera existencia, engrandeciendo y ensanchando sus bases morales colectivas, previo restañamiento de nuestras propias heridas.

Yendo, pues, a lo más urgente, dediquémonos todos, porque en el fondo del problema todos pensamos como tú, a la tarea ingente de consolidar la « Domo nostra », nuestra casa pairal, en cuyo hogar común y a través de varios continentes, se cobija todavía, aunque algo desvertebrado, un movimiento obrero y anarquista, con un buen historial mil veces probado.

Va de sí, compañero Peirats, que no «por si acaso salta la liebre», sino para antes de que salte, es menester que así tiene que ser.

∴

Ahora bien, mientras esa vertebración se realiza, interesa, para ganar tiempo, que a partir de hoy mismo, y por si acaso... nuestros hombres competentes empiecen por explicar sus severas lecciones a quienes dan valor a las improvisaciones, etc.

Si se tratase solamente de abatir la liebre, la cosa no tendía importancia mayor, pero, caramba, aquí se trata del porvenir del anarquismo, del futuro de nuestra CNT y del mañana de los Pueblos ibéricos, como quien no dice nada.

Y estos problemas, tan ligados entre sí, demandan, en el plan resolutivo que, para cada caso concreto, incluso en los imprevistos (?), porque hay que pensar en todo, sepamos fijamente lo que habremos de hacer cuando la ocasión se presente.

∴

El método propuesto, ¡qué caray!, es normal, anárquico y confederal. A este respecto quiero creer, compañero Peirats, que tus buenos juicios los compartimos todos los trabajadores conscientes (incluídos los que tú consideras como cemento inerte).

No ignores que ese cemento está amasado con materiales humanos, y que esa masa, por tal razón, tiene también un corazón susceptible de vibrar y de sacudirse el yugo de sus letales inercias. ¿Y cómo? Tú mismo lo insinúas : Por insuflación e influjos de humanas competencias.

Estas, por fortuna verdadera, abundan en nuestra casa solariega. No hay más que ponerlas en juego, antes que se extinga el mortecino fuego.

∴

Pues sí, compañero, sí. Cuando abundo contigo en lo que has dicho en LE COMBAT SYNDICALISTE, al proponer que nuestra Agora se reúna en la Plaza Mayor, es porque estimo que hay otra mejor.

Esa plaza pública tiene que ser nuestra prensa periódica, desde cuyas columnas nos hablarán claro y en formas coherentes algunos compañeros competentes. Y no para que Franco se entere de lo que sabe al dedillo, sino para que nosotros, obreros y libertarios en general, seamos ilustrados de manera formal, en las cuestiones que más directamente nos afectan, en lo económico, en lo social, en lo político y, sobre todo, en lo moral. Porque en esto está la madre del cordero, ver las cosas como son, sin las gafas ahumadas, y entre tanto ¿qué es lo que vamos a hacer los de la base orgánica? ¿Pues qué quieres que hagamos? Leer, pensar, discutir, estudiar y meditar lo que nos enseñen aquellos compañeros. Y en última instancia, puestos ya en condición de experiencia, resolveremos, porque esto es cosa nuestra, nuestra obligación, cada caso concreto, y con buena conciencia.

∴

No, Peirats, no. Los directores de nuestra prensa, pese a tus prevenciones, no se opondrán a tus buenas pretensiones. Más bien harán lo contrario. Yo creo que un Viadiu, una Federica y un Ferrer, se sentirán orgullosos colaborando en tan noble empresa. Y con mayor razón porque el tema a desarrollar no puede prestarse a polémicas sin sustancia ni a desahogos personales, como ha acurrido con frecuencia en nuestra prensa. Esto se acabó para dar paso a una obra más seria. ¡Súsy a ella, Peirats, que otros seguirán!

Fraternalmente, M. BUENACASA

Festival pro S.I.A. en Clermond-Ferrand

SE celebró el 9 de febrero en la Sala de Fiestas de la Casa del Pueblo de esta villa. Prestó su concurso el activo Grupo Artístico y Cultural de Clermont-Ferrand, que representó la comedia « Anacleto se divorcia », dando cima a la primera parte del espectáculo.

Rafaela Oria encarnó a « Baldomera »; Carmen Moreno a « Gracia »; Luisa Salcedo a « Manolita »; Nieves Belles a « Sara » y, Margarita Moreno representó a « Rosa »; Vicente Mateu caracterizó a « Don Felipe »; Vicente Sanz a « Anacleto »; José Sanz a « Carlos »; César Fuertes a « Luis »; Vicente Villanova a « Juncosa » y Antonio Salcedo a « Dupont ». Todos muy en su punto y con visible entusiasmo.

Y lo mismo decimos con respecto a la segunda parte y sobre el conjunto de variedades en las intervenciones individuales o en grupo. « El vals » lo danzó un buen conjunto. Hubo parodia de « Carmen » por Sanz (padre); canto flamenco por Gento; « El beso » lo interpretó un conjunto; « Poesía », recitada por Carmen; « Juventud de hoy » estuvo a cargo de los « Cuatro Margaritos ». Luisa y el Catalán cantaron a duo, habiendo jotas como fin de fiesta, todo lo cual y gracias al interés, voluntad y entusiasmo de todos, el festival fue un éxito completo, y por ende lo obtuvo y bien merecido, el Grupo Artístico Cultural.

Relatado ello, nos apresuramos a dejar constancia de la admirable perseverancia y del entusiasmo de que dio prueba la juventud de ambos sexos. Privándose de sus peculiares distracciones emplea este elenco joven, cerca de dos meses antes de cada festival, ora en ensayos, luego imponiéndose de los papeles a representar, de las poesías o de los coloquios a intervenir; en preparativos de escenario o accesorios necesarios, y por último aparecer en escena ante el público, obligaciones que si a los mayores les ocasiona fatiga, reconozcamos cómo estará en dichos momentos de preocupada y nerviosa la juventud antes de salir a escena y en la misma. Por lo que decimos: « ¡ánimo! » a unos y otros.

Dicho lo precedente cerraremos esta sucinta reseña dejando constancia de Villanova, quien presentó y animó el festival como es habitual en él, dio lectura a una fraternal carta que a los organizadores del festival y al respetable dirigió el Consejo Nacional de SIA, y a renglón seguido un compañero expuso en breves minutos el porqué y dónde se constituyó SIA, lo que representa este organismo solidario y la labor llevada a cabo en ayuda de necesitados, enfermos, ancianos y otras actividades solidarias, gracias todo ello a la actividad e interés de sus dirigentes, y gracias también a festivales como el presente y a la constancia del público en concurrir entusiásticamente a estas fraternales fiestas. —*Corresponsal.*

EN BURDEOS

Fiesta fraternal y solidaria para el día 22 a las 3 de la tarde, organizada por el grupo «Cultura Popular» en la Bolsa del Trabajo de la calle Lalande. Teatro social, folklore, «sketchs», salidas cómicas e intervenciones expontáneas (con gancho).

Se espera un máximo de concurrencia.

En Narbonne

El grupo artístico Cultura y Solidaridad presentará una velada artística en lengua española el día 14 de marzo a las 21 horas en la Maison de Jeunes con el siguiente programa:

Un juguete cómico en un acto titulado « Diez mil pesetas ».

Los payasos Pepi y Toni darán de lo suyo lo mejor.

En segunda parte los niños del grupo infantil se producirán interpretando bailes populares españoles pasando por pasodobles, zambras, garrotines y otros bailes. Esta velada estará sellada con la colaboración del poeta del Ebro y del notable tenor narbonés Gabriel Cabrié.

Todos los compañeros y amigos quedan invitados a esta velada de para SIA.

«LIBERTE»

que dirige nuestro amigo Lecoin ha publicado un relevante número extraordinario dedicado a combatir la persistencia del régimen fascista en España. Los compañeros harán bien divulgando este número entre sus relaciones.

NECROLOGICA

PEDRO MACIA

El 18 del pasado mes enterramos en Villelongue a Pedro Maciá, que contaba con 75 años y diez hijos. Era natural del Cerro de Anderado, Huelva.

Huyendo de la dictadura de Primo de Rivera, llegó a Francia en el año 1923. Trabajador infatigable, robó muchas horas al descanso para que a su numerosa prole no le faltara el pan y hoy cuando los tenía criados, y podía gozar de un bien merecido descanso, la terrible enfermedad del siglo —el cáncer— ha precipitado su muerte. Desde el año 1944 que tomó contacto con nosotros, siempre estuvo presente sin regatear su aspecto solidario, y cuando compartía con nosotros y hablábamos de nuestra guerra, él inmediatamente recorbada con gran entusiasmo sus luchas en Andalucía, su huelga de Río Tinto: Nakens, Tarrida, Urales, Vallina, Montenegro, Samblancat, Rosa, Salvochea; toda la pléyade de nuestros hombres de aquellos tiempos eran su alimento espiritual.

A pesar de que la mayoría de sus hijos están emparentados por el matrimonio con familias de raigambre católica, sus deudos, respetando su voluntad, lo enterraron civilmente. Fue una gran manifestación de duelo. El pueblecito de Villelongue hacía muchísimos años que no conocía una manifestación semejante. Nuestra F.L. se volcó integra, y lo mismo hicieron los otros sectores del exilio y gran cantidad de franceses. Un compañero dijo unas sentidas palabras que completaron el acto.

Que la tierra le sea leve y nuestro más sentido pésame a todos sus familiares.

F. L. de Pierrefitte-Nestales (H. P.)

B.D.I.C

FERIA DE

EL Gobierno belga se queja del Gobierno Franco porque no le entrega Degrelle, rexista criminal de guerra. Para servir a Franco, la autoridad belga extradiciona al compañero Francisco Abarca a Suiza, a instigación de la diplomacia franquista. A cambio del antifascista Abarca los libertarios no tenemos nada comerciable para recompensar a Bruselas.

Franco se aferra a su trato con Castro prescindiendo de escrúpulos ideológicos porque la política tiende a eso : al negocio descocado, a la gitanería. A cambio del azúcar de Fidel (único programa de ese osado : « la caña l'azúcar ») el ogro de El Pardo le ofrece barcos y « Pegasos » implazables en el mercado mundial por lo caros. Entretanto EE. UU. sirven a España, exportadora de vehículos, tranvías para Barcelona cuando ésta podría ser servida por la industria nacional. Reglas de tres del negocio.

Las vírgenes celestiales no cuentan en la catolicísima España en la hora de los tratos; menos en la de los dividendos resultantes de aquéllos.

Franco se ha indispuesto con EE. UU. comerciando con Cuba, exponiéndose a un regateo de fondos. Pero no. Washington cierra la base menor de Zaragoza y abre otra mayor en Cadiz. Los submarinos atómicos del Pentágono tienen ya su establo en La Rota, y Franco ha sabido mantener su ración del demonio, que percibe en dólares. Casa Blanca y El Pardo no alteran, por poca cosa, sus calculadas amistades.

Kruschev y Franco a la postre se necesitan, y, desafiando toda impopularidad y arrojando pudor e ideas por la borda, hanse metido en tratos., económicos. Reducida a sí misma, recluída durante años en su caparazón totalitario-fascista, España es una presa de experimentación comercial, una selva virgen en la que el concurrente extranjero puede intentar pingües cosechas. Por esto, Alemania, Inglaterra, Francia, EE. UU., URSS y países menores, han acudido a ella desaforadamente. atropelladamente, pudiendo presenciar, el felón caudillo, cómo las empresas nacionales exteriores se disputan por la posesión de las riquezas españolas.

No por conocida, la impudicia de la política estatal deja de ser hedionda, repelente, despreciable. Tanto tienes tanto vales; y a los valores espirituales. que el basurero cargue con ellos.

Si Franco reconoce de hecho al comunismo, ¿cómo justificar en adelante el crimen de la guerra civil española? Jamás la reacción española ha podido argumentar decentemente, civilizadamente, el crimen culminante del 18 de julio; ahora podrá hacerlo menos que nunca.

El comunismo ha necesitado la existencia del franquismo como piedra de toque para infiltrarse en la península ibérica. Actualmente, haciendo migas con el Hitler gallego, ¿cómo seguir calificando de revolucionario al P. C. de la desapasionada Pasionaria? A cambio de trigo y maquinaria rusos, ¿va el P.C. a entrar por la puerta grande en la Central de sindicatos verticales?

Y Bélgica, ¿qué espera de Franco perjudicando a los libertarios españoles, entregando al joven Francisco Abarca a la sevicia de una justicia suiza segura servidora de la justicia (?) de Franco? Quizás consiga que nuestro amigo perezca en su huelga del hambre, o que quede en vida y tuberculoso; pero a Degrelle no lo habrá si no es con honores exigidos por el caudillo. Pesa más un genocida que un español enamorado de la libertad del mundo.

Castro, con su «caña l'azúcar», no conseguirá cubrir la inocuidad de su programa. Su capital podría llamarse Habanova, y su revolución Capa Caída desde el momento en que Fidel traicionó su palabra de libertad y de desgana de Poder. Degenerado en déspota, ofreciendo su país tropical al Oso Polar so pretexto del Tío Sam; mercachifle impúdico al extremo de sonreír a su «enemigo» Franco, de Castro se puede pensar cualquier cosa aparte cosa buena.

Por su parte, Francia ha liberado a los últimos libertarios españoles encarcelados medio año hacía. Cambio, nosotros no podemos darlo, a no ser nuestra tranquilidad y tal vez nuestra vida para que España viva libre, en paz, y en economía floreciente.

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française ..... 5 F.
Version fco-espagnole .. 20 F.
★
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10e)
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE
3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LA DESVERGUENZA

Exigencias de la libertad

por Cosme PAULES

ESTE mundo de mentira y asco autoritario que soportamos no lo vamos a arreglar nosotros —unos pocos o unos muchos amantes de la libertad—; es posible que a su tiempo mejore o empeore aún más. Hércules y Teseos en cantidades máximas se necesitarían para lograrlo ahora, lo sabemos, porque ignoramos todo claro horizonte oscurecido por la «oficial» palabrería que desde milenios pasa por verdad absoluta. ¿De qué verdad se nos habla que no puede palparse en montañas de textos diferentes, unos de otros negadores de sí mismos que dan como posible y cierta la lexicografía del poeta: «Todo es según el color del cristal con que se mira». No sabemos nada real de lo pasado y estamos seguros de que el pasado ha de ser una de las más importantes bases sustentativas del presente, como el presente lo es de las futuras. Un mundo así, tan trágicamente desarreglado, por ley tiene que ser muy costoso ponerlo en orden. Lo repetimos para que no nos hagamos ilusiones: no lo arreglaremos, no pretendemos eso ni mucho menos, sino apenas ser bastante enteros como para afirmar lo que afirmamos. lo que afirmamos o debemos seguir afirmando para ser consecuentes con nuestro sentir y con nuestro pensar, con el poco de verdad que podemos entrever. ¿Será posible que eso siquiera no necesite de los trabajos de un Hércules para llevarlo a la práctica? Sinceramente creemos que si así lo deseamos y no hacemos el papel de hipócritas con nosotros mismos, sí es posible conquistar esa meta que puede ser paso en firme para otras más arduas y ya para entonces aptas para ser igualmente alcanzadas.

El grave problema de la libertad y de la esclavitud deja de serlo cuando se lo reconoce como un horizonte descubierto de nebulosas. Estado y concepción ácrata de la sociedad siguen dos caminos completamente diferentes y opuestos, no puede haber equívoco sobre ello para los libres. Podemos y debemos ponernos de acuerdo en lo que conocemos y damos por sentado, en lo que es indudablemente cierto para para sus efectos. Y si creemos que la sociedad sin Estado —antimáquina fría y estéril para la vida armónica y humana—, es cien veces superior a la que padecemos y que debemos luchar rectamente para hacer patente esa realidad visible y demostrable, ello nos exige obrar y hasta decir en consecuencia: pensar y sentir como debemos hacerlo y no a la manera de los mixtificadores de la hora y de siempre, de los embusteros oficiales o no, creyentes sinceros equivocados o fieles servidores del crimen de la explotación del hombre por el hombre en todas sus formas.

Podemos y debemos ponernos de acuerdo sin riñas ni aspavientos de ninguna especie entre nosotros, sobre cosas tan «pequeñas». No hacerlo es traicionar y traicionarnos. Es algo así como no ser nada en absoluto. Pero, ¿queremos o no queremos ser? He ahí el quid. Y para ser hay que hacer y decir en consonancia con lo que se es. De lo contrario, lo que se hace y lo que se dice actúa de muro de contención, empantana y emponzoña lo que se hace y también lo que se dice. Es contrario a lo que se quiere o se dice querer.

Alejandro u Atila resultan ser tipos pasables ahora que un Hitler o un Stalin los emularon. La clave de lo que sabemos sobre los primeros nos la dan los segundos que son, al fin de cuentas, los que importan, pues aquellos ya pasaron y las sombras de éstos están presentes. Lo que el autoritarismo y el Estado de ayer fueron nos lo dicen a la clara y sin tapujos el autoritarismo y el Estado del día. Vivimos un reflejo, un presente en el pasado que damos por cierto porque sobre nosotros pesa como bola de plomo. Las dictaduras, las repúblicas y los diferentes nombres que a los mismos sistemas opresivos del hombre y la humanidad de hoy se les otorga y con los cuales debemos denominarlos, nos representan los martirios del pasado, porque ese martirio del ser antimasa de hoy es el mismo que debieron sufrir, si no peor, nuestros antepasados de ayer. El camino de esta «pequeña» verdad es nítido como las aguas cristalinas. No puede haber confusión para quienes con los ojos abiertos los recorran. ¿Cómo es, pues, que tantas veces la encontramos en hechos y en decires de no pocos que dicen recorrerlo? Es entonces que nos entra la duda y creemos sinceramente que allí hay gato encerrado. No puede dejar de haberlo o de lo contrario lindamos con la demencia, el absurdo personificado y la estupidez manifiesta.

No hay más que ver y oír defender o «justificar» la democracia del dólar o la del *peso* común y corriente; simpatizar con la «revolución» de Fidel o la del cuento de la lechera —aunque se despotrique contra Franco y Salazar, por ejemplo—, para ver las cosas al revés, como si al dar vuelta a la hoja nos fuéramos a encontrar con un duro sevillano. Y es que la libertad exige, para tenerla o aspirar a su conquista, poseer suficientes luces antiautoritarias. Exige palpitaciones firmes para saber auscultar a la primera de cambio dónde está y dónde no está su negación. No basta querer la libertad al amparo de una forma estatal con sabor a Dulcinea personal. O es de libertad para todos y cada uno o no lo es para nadie y se opone a lo que queremos. Si la «revolución» coarta la libertad y mata de hambre a sus *enemigos* es sencillamente porque de verdadera revolución no lleva más que el nombre y hay que descaretizarla y combatirla sin titubeos y sin reminiscencias huecas. Pretender buscarle los tres pies al gato «revolucionario» de un sistema estatal es acudir en su apoyo

(Pasa a la página 2.)

Palais de la Mutualité

24, rue St, Victor- Paris (V)
(Métro: Maubert-Mutualité)

DOMINGO, 19 DE ABRIL, A LAS 2,30 DE LA TARDE

Festival de solidaridad confederal y obrera

En tanto se dispone el acto de la mañana, la comisión organizadora del Festival sigue añadiendo números de calidad artística al Programa. En esta ocasión podemos anunciar a nuestros lectores que participará, en nuestra fiesta anual, una atracción de primera magnitud en el género (español) que trabaja. Se trata de la formidable pareja de baile

LITA Y JOSE MANUEL

la cual, en conjunto con otros cuatro meritísimos artistas del baile hispano, recrearán al público «mutualista» con su extraordinaria representación folklórica de las regiones ibéricas.

Que nadie, gustando el arte español verdadero, se deje perder la ocasión de admirar a este número de primer orden:

Lita, José Manuel y su conjunto

Huelga decir que estos seis amigos vienen precedidos de fama, adquirida en España, en París y en donde sea, a pulso, es decir, por sus extraordinarias facultades.

Despacho de entradas en 24, rue Sainte-Marthe, Paris (X); 39, rue de la Tour d'Aubergne, Paris (IX), y 3, rue Ternaux, Paris (XI). Las FF. LL. que piensen asistir en colectivo harán bien en solicitar las localidades por anticipado.

ESTAMPA TRAGICA

BABIL

UN rematado que espera con pasmosa tranquilidad la muerte : Babil Zaro. La de los Zaros es una familia de Borja predestinada : casi ninguno ha muerto en la cama, con ser cristianos viejos todos ellos.

Este Babil de la parte del Moncayo, dos años atrás fue condenado a muerte. Se le han volado las esperanzas, menos una : la de que lo maten. ¿Qué nombre darle a esto, esperanza? Ninguno se me ocurre.

Matando al hombre sin densidad espiritual ¿no será descargar un chaparrón de balas sobre un pelele? ¿Dónde va a hincarle el diente la muerte, todo él acorchado? ¿Qué colación espera a los gusanos de este hombre? Sin mantecas, sin grasa, ¿con qué hará pago a la sepultura?

— Horro de pago es el sepulcro en lo que usted da a entender, amigo mío.

¡Mira que llamar para tan poca cosa al verdugo...!

— Cosa, no : perdona.

Soñador el preso a despiertos ojos, ha perdido la libertad y va a perder la vida. Don Quijote no habría podido ser Don Quijote si en condiciones de demente no emprendiera las aventuras. Babil, consciente, puso la vida al tablero y le tocó perderla.

Horribles dos años de espera, con la muerte a tragos y el verdugo por compañía. A saber si han entablado amistad y se aman. ¿Percibe Babil los fenómenos exteriores? ¿Tiene conciencia de ellos? ¿Conoce concretamente su fin? Babil, presente y ausente es simplemente un esbozo de Babil...

Llega su mujer a la cárcel, con el llanto hirviendo todavía en los ojos. Un tuero consumido que sólo echa humo.

— ¿Marido, vesme y óyesme?
— ¿Dónde estás?
— En donde tú crucificada.
— Crucificada, no.
— Babil, el hijo nuestro es muerto.

La infausta nueva entra en el calabozo como centella ofuscante. Ahora, ahora sí... La única esperanza de Babil huye, siendo éste el último dolor de la vida, se arranca a tirón del mundo, alcanzando suprema libertad con la muerte.

PUYOL

CRONICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

CARI COMPAGNI D'ITALIA

EL comentario de un libro de Ugo Fedeli nos condujo a la tarea improba —sobre todo ingrata— de trazar un parangón de consecuencias. Siguiendo el hilo de los Congresos y de las Conferencias anuales realizadas por la F. A. Italiana se nos ocurrió extraer todo lo que tenía relación con las actividades de orden sindical intentadas por nuestros compañeros italianos. Digo *intentadas*, porque en el transcurso de Congresos y Conferencias se ofrece la repetida inquietud por un problema que no se aborda de frente y que, por lo tanto, no puede cristalizarse en evidentes resultados prácticos. Para obtener algo positivo —no importa en que materia— es necesario lanzarse a fondo, arrostrando todas las consecuencias.

Jamás se me ocurrirá afirmar que los compañeros anarquistas italianos no son partidarios de una cierta actuación sindical. Justamente la preocupación se convierte en ellos en una *constante* que se manifiesta en toda reunión y se debate en permanencia en toda la prensa y en boletines internos. Lo que ocurre es que la participación en la acción sindical se halla —en Italia— supeditada a una serie de imponderables que tienen su arranque —su punto de partida— en una actitud adversa a la constitución de un organismo sindical propio, orientado por los anarquistas.

Al intervenir nuestros compañeros en el seno de los sindicatos políticos, circunscriben su labor a una oposición continua contra las tácticas y contra las determinaciones de los partidos. Tarea improba y —a nuestro juicio— negativa. Desgastadora de esfuerzos, sin un gran resultado práctico. Los sindicatos continúan bajo el dominio de los Partidos y la abnegada labor de nuestros compañeros queda diluída en la masa, sin el vigor y la transcendencia que podía ofrecer el ejemplo de la acción surgida de un organismo sindical propio enfrentado contra la hegemonía rebañega de los partidos, al mismo tiempo que ejemplarizante por sus métodos de acción directa.

La incoherencia —a nuestro modo de pensar— consiste precisamente en que después de haber reconocido en Civitavechia (1953) «que la unidad obrera es una mixtificación», se insiste en querer preservar la unidad de los trabajadores, todo y sabiendo que la tal unidad no existe y que la rompieron los Partidos ansiosos de controlar su propia clientela de votantes. En Nápoles (1944) se recomienda la constitución de sindicatos independientes, de Comités de Defensa, de encargar a un grupo de compañeros el estudio de la reconstitución de la U. S. I.; pero cuando la U.S.I. se constituye no se aporta una franca simpatía, y en cuanto a los Comités de Defensa Sindical, según la documentación de Fedeli, hace 15 años (desde 1949) que no dan demostración de actividad concreta (o por lo menos no dan cuenta de ninguna reunión o acto importante, de transcendencia nacional).

La coherencia se hubiera probado intentando poner en práctica las resoluciones y las conclusiones adoptadas en los Congresos (determinaciones que no repetimos aquí ya que las señalamos en el artículo ya citado), manteniendo en funciones los organismos que se decidió constituir y denunciando abiertamente al reconocido y proclamado mito de la *unidad*. Ya que la gran Central Unica constituída a la caída del fascismo se halla escindida, quedan los anarquistas moralmente libres de dar vida a una central de orientación libertaria.

***

Umanità Nova (núm. 7 del 23-2-1964) publica un artículo firmado por el compañero Armando Borghi, dedicado a *Espoir* y a nuestra «Crónica» mencionada. De ahí que volvamos sobre el problema, en un deseo de fraternal entendimiento, no de polémica. Por su parte Federica hará lo que mejor estime.

Tiene razón Borghi: en Italia nunca se habló de anarco-sindicalismo y la vieja U.S.I. no adoptó jamás tal denominación. Tampoco debe hacerse confusión con Malatesta. Es bien cierto que en Buenos Aires —a fines del pasado siglo— Malatesta redactó (junto con Mattei y otros viejos militantes) los Estatutos del Sindicato de Panaderos, que fue más tarde uno de los más aguerridos y consecuentes puntuales de la F.O.R.A. Pero no se debe olvidar, *no se debe desconocer*, que Malatesta mantuvo años más tarde ardorosa polémica con los compañeros de *La Protesta*, reclamando la debida atención cuando se utilizaba su nombre con respecto a ciertas interpertaciones del sindicalismo y de la actuación sindical. La F.O.R.A. tampoco se llamó anarco-sindicalista. Sus militantes propiciaban un «movimiento obrero de orientación anarquista» y tenían poco propensión hacia el «Sindicalismo Neutro» y menos aún hacia el «Sindicalismo que se basta a sí mismo». Pero Malatesta pensaba que no debían existir divisiones ideológicas en el seno del movimiento obrero, aunque es necesario recordar —compañeros de Italia— que en ningún país actuó Malatesta en el seno de sindicatos políticos o «amarillos», como se decía entonces. Al contrario, siempre se halló en fraternidad solidaria y activa con el sindicalismo de tendencia libertaria, de aquel sindicalismo que se reafirmaba en la A.I.T. y que mantenía los postulados de la Primera Internacional. También es necesario aclarar que en tiempos de Malatesta, en época anterior al fascismo y la Revolución rusa, el sindicalismo no se hallaba absorbido por los políticos al punto que lo están hoy. No se conocía Internacional Comunista, ni Internacional Cristiana. Las posiciones se dividían entre libertarios y reformistas. El problema sindical no se hallaba tan agudizado ni era tan complejo como hoy. Por ello es preferible no citar a Malatesta en apoyo de opiniones que se derivan de una situación presente. Y cuando se le cita —tiene razón Armando Borghi— es necesario hacerlo con el apoyo de sus escritos. Pero aplicables al contexto de su época, sino todo sería malabarismo y confusión, tanto en defensa como en ataque de posiciones divergentes.

Por otra parte, no es lícito referirse a lo que hacían o decían Bakunin, Guillaume, Grave e incluso Malatesta. Obraban y hablaban frente a hechos concretos de su época, en situaciones que nunca se repiten exactamente. No sería justo considerarles como oráculos momificados, pues no aceptaban ellos oráculo ni dogma. Malatesta fue el menos dogmático y el menos dispuesto a las «cosas hechas» y en el curso de su larga vida militante actuó en todas las formas posibles dentro de una tónica y una finalidad de consecuencia anarquista. Esta es su verdadera enseñanza: su espíritu, su lucha, se halla sujeta a los avatares del momento.

No hago uso personal del término «anarco-sindicalista». A mi juicio el anarquismo no es sindicalista, ni el sindicalismo puede ser anarquista. No obstante, no tengo otra solución que aceptar, *en los demás*, esta definición que a mi modo de ver es confusa y contradictoria. Son muchas las definiciones que se transforman o se crean con el uso. En práctica de la fraternidad del trato entre matices de una misma corriente, aceptemos la expresión sin cargarla con un sentido peyorativo que a nada ni a nadie conviene, ni en nada es aconsejable. Finalmente, el sindicalismo libertario español tiene sus características propias —muy distantes a las del sindicalismo libertario de otros países—, llegando hasta a constituir algo así como su cuerpo de doctrina aplicable en España misma y tal vez no transportable a otros países.

No pretendemos de ninguna manera que en Italia se «adapte» la modalidad táctica del movimiento español afinitario, ni que se recoja la definición de

(Pasa a la página 2.)

DISCOS

Tú, compañero, que me observas socarronamente y con sonrisa eclosionada por una punta de cigarrillo en recodo de labios, no terminarás nunca de comprendernos. Entrañado en la urbe, vecino inmediato de tejados o cloacas, estás lejos de la naturaleza clásica y del romanticismo que quita la grasa. La luz de artificio te ciega.

Yo aún no creo en el virtuosismo del coñac « tres cepas », siempre creyendo en la uva dorada gustada en la planta; yo no despego de las auroras en favor de las noches rutilando gas neón, y sigo desgajado de los juegos de azar —naipes, loterías, caballerías—; y continuo aborreciendo el comercio carnal de mujeres y estimando la música, el clavel, la poesía, la sinfonía de colores. Y todo esto, que no radica en el Café de la Paix ni en el cabaret plumerista ni españolista, lo encuentro bien aposentado en mi mismo.

Sonríate aún, compañero, si lo prefieres; pero sigo anticuado. Me agrada mejor rimar crios y flores, que vientres y motores.

¿Sabes? En «nuestra» época un solo anarquista moralizado de pies a cabeza bastaba para poner en fuga a un batallón de curas.

¿Cómo sostener espiritualidad idealizadora con la garganta nicotinizada y alentando vaho de cerveza? ¿Cómo propagar un mundo nuevo con conducta vieja? ¿Cómo emanciparse de la masa estando, en realidad, cementado a ella?

Hay esfuerzo, compañero, en desearse libertario. Hay una obligación de superarse que no admite reposo sedentario. Ya que ahora se habla de desintegración, practiquémosla desintegrándonos de la estupidez ambiente, y así, hasta obtener el yo correspondiente al individuo, este yo del que nunca beneficiarán el gregario, el consentido, el rutinario, el abyecto.

Ahora vuelvo a componer poesías. No te sonrías, compañero, que esto acerca más al jardín de las Tullerías que a los estercoleros de la Villa.

DISCOBOLO

España al día

MAR DE FONDO EN LA AGRICULTURA

MADRID (AFP). — La grave crisis por la que atraviesan la agricultura y la ganadería españolas fue examinada durante la asamblea de la Hermandad Sindical Nacional de Labradores y Ganaderos que acaba de terminar en Madrid. Durante tres días los delegados de cinco millones de agricultores formularon críticas severas sobre la política de los ministros de Agricultura y de Comercio.

La Asamblea rechazó el proyecto de ley sobre la Reforma Fiscal que las cortes estudian actualmente. Pidieron el establecimiento de un seguro contra la desocupación para los campesinos que trabajan periódicamente y cuyo número se estima en un millón, la extensión del Seguro Social a todos los agricultores y manifestaron el deseo de que los presidentes de las cámaras sindicales fuesen elegidos democráticamente y no designados por el gobierno como hasta ahora.

La política de precios de los productos agrícolas y las importaciones masivas — de carne, aceite, productos lácteos, azúcar y algodón — fueron objeto de duras críticas. Los asambleístas pidieron asimismo la regulación de los mercados que se hallan desorganizados — según su opinión — por medidas gubernamentales contradictorias. Así, por ejemplo, en diciembre pasado el ministro de Comercio se comprometió a comprar todos los cerdos que ofrecerían los ganaderos con objeto de estabilizar los precios y diez días más tarde puso en venta 17.000 animales en canal importados de China comunista, lo que produjo una nueva baja.

La discusión de un anteproyecto de ley sobre las bases de la política agraria fue objeto de largos debates. Uno de los representantes pidió al ministro-secretario del Movimiento Nacional, José Solís, quien presidía la asamblea — si los delegados estaban reunidos para pronunciar discursos o si podían imponer su opinión al gobierno—, cual lo hacen los agricultores franceses.

El problema del peso y de la influencia de la organización sindical en la gestión gubernamental no fue resuelto, según los observadores, pero se aprobó la declaración.

EL CHALANEO

MADRID, (AFP). — A pesar de que España no sostiene relaciones diplomáticas con las Naciones de Europa del Este comercia con todas y tres de ellas tienen inclusive representantes oficiosos en Madrid. Se trata de Polonia, de Yugoslavia y de Bulgaria. Los demás países — Unión Soviética, Checoeslovaquia, Hungría, Rumania y la República Democrática Alemana — disponen en Madrid de la Cámara de Comercio Oriental, cuyo director general es José Bruckner.

Los representantes oficiosos de Polonia, Bulgaria y Yugoslavia estiman que el comercio entre España y los países socialistas « aumentará substancialmente » en un próximo porvenir.

Al interrogárseles sobre ciertos rumores, según los cuales España establecería en breve relaciones diplomáticas con dichos países, los representantes declararon que consideraban «interesante» el establecimiento de tales relaciones, pero que el primer paso debía realizarse en el terreno económico.

Kulesza, representante oficioso de Polonia, declaró que las relaciones comerciales entre su país y España empezaron en 1960.

Mientras que en 1962 Polonia vendió a España por un importe de 11.34 millones de dólares y compró sólo por un valor de 7.63 millones, en 1963 la tendencia varió : las ventas a España totalizaron 7.87 millones de dólares y las compras 9.8 millones. « Pero el comercio entre ambos países aumentará a raíz del acuerdo comercial firmado en Varsovia en septiembre de 1963 », añadió Kulesza.

El representante oficioso búlgaro, Mina Tevetkov Golubarev, reside en Madrid desde 1958, año en que empezaron los intercambios comerciales. Estos ascendieron a un total de dos millones de dólares por ambas partes en 1961, llegaron a tres millones el año siguiente y Tevetkov estima que alcanzarán cuatro millones de dólares durante el año en curso.

El representante oficioso de Yugoslavia, país con el que España mantiene relaciones comerciales desde 1953, es Djirdie Haiduka. En 1961 los intercambios entre los dos países ascendieron a tres millones de dólares pero desde entonces disminuyeron y sólo sobrepasaron levemente un millón y medio dólares en 1963. Djordie Haiduka atribuye ese hecho a la falta de « interés mutuo » pero espera que la situación cambiará pronto.

Por otra parte, es conveniente indicar que durante estas últimas semanas los « contactos » con Checoslovaquia han sido más frecuentes y visibles. El presidente de la Cámara de Comercio de Madrid, Abelló, quien visitó Brno, declaró que España participaría en la Feria Internacional de la citada ciudad checoslovaca y que, en contrapartida, las organizaciones checoslovacas de exportación estarían representadas en la feria internacional de Barcelona.

En fin, se informó que el diplomático español Espinosa visitó recientemente la Unión Soviética, en misión oficiosa que, se afirma tuvo por objeto la posible instalación de representaciones comerciales españolas en Moscú con miras a intensificar dichos intercambios.

WASHINGTON - HABANA MADRID - MOSCU

La controversia respecto al comercio con Cuba no parece hallarse más cerca de una solución, ni siquiera con el establecimiento de una base de submarinos Polaris en el sur de Esuaña.

(Pasa a la página 2.)

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

GFP #3428
UNIVERSITÉ DE PARIS B.D.I.C.

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

36e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 289 — Version française 0 10 francs — Version espagnole 0 40 francs — 19 Mars 1964

LUTTE DE CLASSE OU INTEGRATION ?

A PLUSIEURS reprises, nous avons cité en exemple nos camarades de l'Ecole Emancipée. Leur lutte incessante pour hâter l'émancipation des travailleurs et éveiller leur conscience, est analogue à la nôtre ; avec la différence, toutefois, qu'ils ont préféré agir en minoritaires au sein de la F.E.N. alors que nous menons le combat dans une organisation pilote adhérée à l'Association Internationale des Travailleurs, fière continuatrice de la Première Internationale Ouvrière.

Nous ne nous attarderons pas sur ces divergences d'ordre tactique ; le problème des minorités, agissant ailleurs que dans leur élément, n'est pas un fait nouveau et, seule, la distance du temps a permis, à diverses reprises de trancher la question (ce qui n'empêche pas toujours la répétition des mêmes erreurs).

La minorité Ecole Emancipée, écrit Paul Duthel, a joué franchement son rôle d'avant-garde révolutionnaire au sein de la F.E.N. Elle a su concilier les nécessaires critiques à l'égard de la majorité, avec les approbations souhaitables. Elle a respecté scrupuleusement la discipline syndicale. Mais, parce qu'aujourd'hui elle a conscience de ses responsabilités, non seulement devant ses mandants ou ses adeptes, mais devant le mouvement ouvrier tout entier, elle proclame avec gravité sa détermination de prendre toutes les initiatives que la situation pourrait demain rendre nécessaire face aux menaces qui pèsent sur le syndicalisme.

Cette menace dont nous parle Paul Duthel, c'est l'INTEGRATION des syndicats dans l'appareil de l'Etat.

Nos camarades de l'Ecole Emancipée ont d'ailleurs tiré un numéro spécial (1) axé tout particulièrement sur ce sujet.

Un bref, mais très judicieux exposé sur l'histoire du syndicalisme, développé par Yves Thomas, du Bureau National S.N.I., dates en main, situe les différentes fluctuations du mouvement ouvrier français.

Il fait d'abord la mise au point sur la société actuelle :

« Dans notre société capitaliste, dit-il, le système des lois dont l'Etat est le gardien et le défenseur, permet à la classe privilégiée, au nom de l'honnêteté, de la probité, de la charité, de la justice... et de la liberté, de tirer profit du travail des hommes. Le capitalisme est une des formes de l'exploitation de l'homme par l'homme. »

Il fait ensuite une citation de Marx qui disait au sujet des syndicats :

« En tant que « force sociale concentrée » il œuvre dans l'indépendance absolue vis-à-vis des partis, des religions et de l'Etat. il réalise le contenu réel de la liberté du travailleur par la lutte révolutionnaire contre la bourgeoisie et son Etat.

Ainsi, l'attitude des organisations ouvrières, face aux tentatives d'intégration du syndicalisme dans l'Etat, est-elle d'une extrême importance. »

Yves Thomas dénonce ensuite la collaboration de classe en nous rappelant 1936 et 1945.

« En juin 36, les travailleurs, en occupant les usines, entendaient dépasser le cadre de simples réformes et posaient clairement le problème de la prise du pouvoir. Mais les dirigeants ouvriers ne l'entendaient pas ainsi.

Le « Front Populaire », comme son nom l'indique, fut une alliance entre les représentants des travailleurs et ceux d'une partie de la bourgeoisie (radicaux). Une telle coalition ne pouvait conduire au socialisme, mais seulement à quelques compromis préservant les intérêts bourgeois.

Les accords « Matignon », qui mirent un point final à la grève de juin, concrétisent cette politique de collaboration de classe.

« Il faut savoir terminer une grève », déclare Thorez aux ouvriers définissant ainsi avec netteté le caractère qu'il entendait donner aux luttes revendicatives.

En 1945, il en fut de même. Les slogans du même Thorez, « Produire d'abord, revendiquer ensuite — La grève est l'arme des trusts — Une seule armée une seule police », prouvent que les dirigeants ouvriers avaient, après la deuxième grande tuerie du siècle, le souci de concilier les intérêts des deux classes. »

Et il conclut en indiquant que :

« L'intégration, c'est autre chose que la collaboration de classe. Les accords Matignon, s'ils sont une forme de capitulation des dirigeants ouvriers, furent négociés par des syndicats libres, n'ayant de comptes à rendre qu'aux seuls travailleurs.

Les mineurs, en février-mars dernier, ont engagé la lutte dans le cadre des syndicats collaborationnistes, mais non intégrés. Or, cette grève a permis une prise de conscience des travailleurs en tant que classe.

Le dénouement de l'action a toutefois mis en évidence la volonté du pouvoir de tendre aux réformistes le piège de l'intégration. »

. . . .

Nous ne pouvons que souscrire à toutes ces déclarations de nos camarades de l'Ecole Emancipée et leur mise en garde contre l'intégration est pleinement justifiée.

Une objection néanmoins, l'intégration des syndicats réformistes dans l'appareil de l'Etat ne fera en définitive que régulariser une situation de fait. Le Conseil Economique et autres organismes officiels dans lesquels les ouvriers sont représentés, ne sont-ils pas déjà les prémices de l'ingérance politique dans le syndicat ?

Nous pensons que l'intégration est une nouvelle capitulation des centrales réformistes, mais sa consécration ne revêt pas un caractère catastrophique pour la classe ouvrière.

Celle-ci ne manquera pas, tôt ou tard, de se ressaisir. Elle a déjà condamné les partis qu'elle ne suit plus, ou très peu ; quant aux syndicats réformistes, ils sont, eux-mêmes, dans une situation « peu brillante », provoquée par des désertions massives. Reste, bien sûr, le problème de la réorganisation sur les bases initiales du syndicalisme authentique. C'est là la tâche des syndicalistes révolutionnaires, en intensifiant la lutte de classe et l'émancipation des travailleurs.

Grandiose manifestation de solidarité
pour l'Espagne libre à la Mutualité de Paris

Dans une salle archicomble, le camarade LOUIS LECOIN, du Comité pour l'Espagne Libre, donne le départ du meeting profusément annoncé dans les rues de Paris, avec le discours chaleureux et très applaudi que nous reproduisons entier.

Louis Lecoin

J'ai commencé ma vie d'homme et celle de militant dans le mouvement social d'avant-garde et protestant contre l'un des crimes abominables de l'Espagne réactionnaire; contre l'assassinat de Francisco Ferrer, fusillé dans les fossés de Montjuich en Octobre 1909. J'avait alors vingt ans.

Depuis et au cours de mon existence j'intervins souvent pour défendre les syndicalistes, les libertaires, les républicains espagnols endurant toutes les exactions et subissant, outre Pyrénées, les mille coups d'une dictature que Franco n'a pas inventée.

L'Espagne est certainement le seul pays, en Europe, qui ne connut ni repos ni trêve et qui pendant des années interminables, pour ne pas dire des siècles, fut écrasée sous le joug soit de l'Eglise, soit de la royauté, soit d'un Primo de Rivera, hier, ou d'un Franco, aujourd'hui.

Pauvre peuple — si grand, si courageux, si fier — qui méritait tant de vivre libre, aux rayons vivifiants de son clair soleil, au lieu d'être décimé et emprisonné par la sanguinaire garde civile, force de police à tout faire et à la disposition des larves qui depuis Alphonse XIII, pour ne parler que de ce siècle, gouvernent là-bas.

Il me revenait, camarades, me trouvant maintenant disponible, de créer le Comité pour l'Espagne Libre qui vous a convoqués ce jour, dans cette salle.

J'étais, en France, à la tête du combat —autour des années 1920 — pour lutter contre l'affreux Martinez Anido, gouverneur infâme de la Catalogne.

En 1926 et 27 j'animais le Comité du Droit d'Asile qui sauva les chers Ascaso et Durruti de la Terre de Feu ou l'Argentine, à l'instigation de Primo de Rivera, prétendait les envoyer mourir.

En 1938 je donnais vie et force, avec mon ami Faucier, à S. I. A. — la section française de Solidarité Internationale Antifasciste.

Je n'ai plus vingt ans, hélas ! J'en ai soixante-quinze, et je ne suis pas sûr, comme je l'étais auparavant, de la valeur de mes efforts.

Je vais essayer quand même, car à mon appel, un Comité — composé de personnalités très capables — a bien voulu se former, sur l'activité duquel nous fondons d'immenses espoirs.

Oui, j'en suis certain, le Comité pour l'Espagne Libre parviendra à ses fins. Déjà Franco lui-même s'émeut de notre tentative, puisqu'il a obtenu que le gouvernement français fasse lacérer, honteusement la nuit, notre premier affichage.

La difficulté ne nous a jamais rebuté — au contraire ! Et comme les franquistes d'Espagne et de France sont alarmés par une action qui commence à peine, nous trouvons là un encouragement à persévérer.

Nous continuerons, nous intensifierons cette action, mais avec votre concours, amis qui êtes ici présents ce soir, avec l'appui aussi de la plupart des Français, nous en sommes convaincus. Et nous aboutirons !

J'aimerais tellement, avant de terminer ma vie — déjà longue — voir l'Espagne enfin libre !

Voir l'Espagne ouvrière, ouvrière manuelle et intellectuelle cela va de soi, prendre en mains ses destinées. Car si demain la péninsule ibérique fait bien les choses, elle sera toute ouvrière. Elle s'éloignera des dictatures, elle ne retombera pas dans des systèmse politiques vieillots, et elle donnera au monde l'exemple que l'on attend encore, celui du travail régissant harmonieusement une nation au profit de tous les habitants.

Vive donc cette Espagne-là !

(Suite page 2.)

DE L'ACTION INDIVIDUELLE A LA REVOLUTION

Dans notre précédent article (1), nous avons développé la nécessité de l'initiative en matière de propagande et de militantisme au service de la révolution de demain. Il n'a jamais été question, pour nous, d'encourager l'action individuelle au stade de la violence. Nous reconnaissons la valeur de toute action individuelle quand elle demeure dans le cadre du respect de la vie et de la liberté. Ce serait folie, alors que nous possédons, dans le jeu de la révolution de demain, les cartes maîtresses, de s'abaisser à des méthodes révolutionnaires dignes de l'O.A.S., dignes de comploteurs militaires, dignes de « patriotes ».

Bien sûr, il nous sera rétorqué les années sanglantes de l'anarchie. En ce qui concerne la reprise individuelle, on écrira sur Ravachol, Bonnot et Cie., en ce qui concerne l'attentat politique, on écrira sur Caserio, sur Gorguloff; mais la presse de scandale hebdomadaire évitera de commenter les crimes multiples de droit commun des partis politiques, dits « patriotes ». Après une information d'actualité, ces crimes seront oubliés et le silencce se fera sur eux. Il en sera de même des assassinats politiques commis par des « patriotes ». Commente-t-on les assassinats de Graviho Prinzip et de Raoul Villain ?

Le crime de droit commun du passé était, chez les anarchistes, la conséquence d'une mauvaise interprétation, chez certains, de la théorie de la reprise individuelle. L'attentat politique était un acte strictement personnel, comme peut en commettre n'importe quel homme appartenant à un parti politique.

Il y a cinquante ans que les anarchistes ne pratiquent plus d'attentat et sont ennemis de la violence; les partis politiques, peuvent-ils en dire autant ? Les anarchistes savent très bien que ce n'est pas la suppression d'un tyran qui peut libérer le peuple puisqu'il sera remlapcé par un autre. Ils savent très bien que ce n'est pas quelques individus qu'il faut supprimer, mais l'Etat. Ce n'est donc pas l'action criminelle et individuelle qui intéresse les anarchistes d'aujourd'hui, mais la révolution. Ce qui n'empêche pas que tout est mis en œuvre, en accord avec les pouvoirs, pour que les quelques crimes du passé, à la charge de quelques camarades anarchistes, soient montés en épingle, afin que pour le peuple le mot anarchie devienne synonyme de désordre et de violence. Voilà la campagne permanente d'une presse servile au pouvoir qui sait reconnaitre la main de l'autorité qui la tolère, malgré l'abaissement de la morale qu'elle pratique auprès du peuple.

Si l'on attaque sans cesse et à toute occasion le mouvement libertaire, c'est qu'il est le seul mouvement qui s'avère un danger réel pour l'Etat; c'est que les anarcho-syndicalistes, s'ils arrivent à avoir l'écoute de la classe prolétarienne, seront demain les maitres de la production, établissant leur force égalitaire sur les ruines du capitalisme.

Ne maquillons pas la vérité; si nous sommes considérés comme des utopistes, cela ne nous empêche nullement de poursuivre notre chemin. Notre minorité est agissante. elle le sera plus encore demain; car notre combat est juste, il touche la réalité. aucun travailleur ne peut prétendre le contraire. Le vent qui, aujourd'hui, est à la soumission, tournera un jour et donnera aux prolétaires la dignité et la force de revendiquer justice et liberté. « *Triste spectacle que de voir ceux qui se croient révolutionnaires vouer leurs haines les plus profondes à l'anarchiste, parce que les conceptions de celui-ci sur la liberté dépassent leurs conceptions mesquines et étroites de la liberté, apprises à l'école étatiste. Et cependant ce spectacle est un fait. C'est que l'esprit de servitude volontaire fut toujours savamment nourri dans les jeunes cerveaux, et l'est encore, afin de perpétuer l'asservissement du sujet à l'Etat.* » — (P. Kropotkine).

RENE VILLARD

(1) De l'initiative à la révolution.

IMPOSTURE NOUVELLE

En prononçant la clôture de la seconde session du Concile de Vatican II le 4 décembre dernier, le souverain pontife a brutalement décidé de se rendre personnellement en des lieux qui, pour de fallacieuses raisons sont qualifiés saints.

Pour ce voyage surprenant il a choisi une date qui s'inscrit entre les solennités chrétiennes, orthodoxes et arméniennes. En effet, les Chrétiens célèbrent leur Noël aux environs du solstice d'hiver pendant que l'Eglise grecque orthodoxe la fête treize jours plus tard. L'Eglise orthodoxe arménienne organise, treize jours plus tard, une fête somptueuse se déroulant d'abord au saint sépulcre de Jérusalem et ensuite à la basilique de la Nativité à Bethléhem (1).

Pour les hommes insensibles à la foi religieuse, une telle décision nous paraît une monstrueuse aberration; nous ne devons pas oublier que l'Eglise catholique romaine, tout en admettant les progrès de la critique entre gens instruits n'en persiste pas moins à enseigner le catéchisme comme au temps de Bossuet...

A notre époque de nombreux textes révèlent l'imposture de la qualification appliquée à la Palestine en général et à la Galilée en particulier.

A la page 321 du Tome I des *Religions révélées*, de Henri Roger, nous lisons :

« *Au retour d'Egypte, sur un avertissement divin, Joseph se retira dans la province de Galilée et s'établit dans une ville nommée Nazareth afin que fût accomplie ce qui avait été annoncé par les Prophètes.* (Matthieu, II, 23.)

Ce passage soulève de très grosses difficultés. En aucun endroit de la Bible, il n'est question de Nazareth. On s'est même demandé s'il y avait eu avant l'ère chrétienne une ville de ce nom. Le premier auteur qui le mentionne est saint Jérôme au IXe siècle. Il est donc impossible de savoir à quel passage des livres hébraïques l'évangéliste fait allusion. On a proposé plusieurs explications. On a dit que Nazaréen provenait du mot hébreu NEÇR, employé par Isaïe pour désigner le rejeton. On admet généralement que c'est un dérivé de nazir « consacré à Dieu », tel était Samson dans le ventre de sa mère. Cette interprétation était déjà acceptée par Origène : « Le Seigneur sera appelé Nazaréen parce qu'il est toujours consacré à Dieu ».

Quelle que soit l'explication adoptée, le texte de Matthieu consacre une erreur; aucune prophétie n'indiquait, ni ne pouvait indiquer le séjour à Nazareth puisque la ville était totalement inconnue. »

On trouverait de même des observations analogues chez Robert Stahl (*Les Mandéens et les origines chrétiennes*), Collection Christianisme, page 14, ou chez Daniel Massé, qui dans son *Enigme de Jésus-Christ* nie non seulement le nom historique, mais signale une situation historique sans rapport avec les faits habituellement acceptés. Mais l'auteur va plus loin pour s'opposer en même temps à l'acceptation de Bethléhem quand il écrit (page 53) :

« *Le Crucifié de Ponce-Pilate n'est pas né à Bethléhem commme l'affirme la doctrine orthodoxe de Matthieu et de Luc. La naissance dans ce lieu est choisie d'une part pour adapter l'événement au droit mosaïque et accomplir, sur le papier, les prophéties des anciens Nabès d'Israël; d'autre part, elle cache une allégorie solaire destinée, par assimilation et confusion, à substituer dans l'esprit des masses, à l'adoration des religions antiques pour le Soleil, dieux aux mille noms et personnifiés selon les peuples en Horus, Atys, Bacchus, Adonis, Osiris, Mithra, Phébus-Apollon, le culte du Crucifié de Ponce Pilate, divinisé sous le nom et les espèces de Jésus-Christ, Verbe et Fils unique de Dieu.* »

L'origine même chrétienne de Bethléem n'est d'ailleurs pas très lointaine, puisque au temps de saint Jérôme lui-même (vers l'an 400), les païns célébraient encore le culte de Tammouz dans la grotte dont on voulut faire plus tard le lieu de naissance de Jésus, jusque-là né à Nazareth (Matthieu n'hésite pas à donner les deux localités pour cette naissance en dépit de la distance de cent kilomètres qui les sépare).

Parmi les légendes sur lesquelles repose le christianisme, il nous a paru opportun de signaler la magistrale imposture que constitue ce voyage inspiré pour *marcher sur les pas de Jésus* (personnage légendaire) mais que la géographie dément péremptoirement. Les grands enfants que nous sommes devenus sont réfractaires à ces légendes savamment entretenues.

LALIME

(1) *Nous avons adopté l'orthographe usitée par Daniel Massé pour qu'elle soit la même partout.*

On se retrouve...

AUTORITE ET LIBERTE

Tout un chacun a pu lire, comme moi, les dernières déclaration de Monsieur Michel Debré, le celèbre ancien premier ministre, et le non moins célèbre député de la Réunion ! En voici d'abord un extrait, court peut-être, mais combien significatif : « *Les chances de la liberté sont liées à l'existence d'une autorité responsable et d'autre part la France ne sera une alliée considérée et la mère d'hommes libres que tant qu'elle sera gouvernée. Ce qui est essentiel en démocratie, c'est que le pouvoir vienne du peuple et qu'il se représente devant lui à date fixe et non l'instabilité, l'incohérence dont pâtit toujours la nation...* » *Il faut à la France un homme qui parce qu'il est l'élu d'un peuple soit au moins autant que le parlement l'expression de la volonté du peuple.* »

Et voilà ! Si après ces fortes paroles vous n'êtes pas convaincus de la nécessité absolue de la présence d'un homme à poigne à la tête du pays, c'est que vous ne comprenez rien à rien ! Cet homme à poigne, présentement, est le général de Gaulle. D'accord, mais celui-ci ne sera peut-être pas éternel (encore qu'il se prenne parfois pour Dieu le Père !), et l'homme à poigne qui lui succèdera un jour, pourquoi ne s'appellerait-il pas Michel Debré ?

A la réflexion, je ne le crois pas, car l'individu est triste à faire pleurer, et je ne vois pas du tout le peuple qui se croit le plus spirituel de la terre, voter en masse pour lui. Surtout que ce peuple, spirituel ou pas, possède une certaine expérience en la matière. Les hommes providentiels et à poigne, il en a connu quelques-uns... ! Deux surtout, qui, pour un peu de gloire, lui ont causé pas mal ennui ! Le premier, Napoléon Ier inaugura brillamment l'ère moderne des grandes hécatombes. De plus, il « gouverna » exactement de la façon dont l'entend Monsieur Michel Debré, et l'on sait du reste qu'à cette époque la France était pleine d'« hommes libres ». Le deuxième, Napoléon III, petit-neveu du premier, se comporta à peu près de la même façon, avec toutefois un peu moins de génie dans la chose militaire. Pendant ces deux règnes, la France put se targuer hautement de posséder la police la mieux organisée et la plus efficace, ce qui va toujours de pair avec l'existence d'une multitude d'hommes libres ! Des ingrat d'ailleurs, ces hommes libres, qui ne cherchaient qu'à s'exiler hors des frontières de cette France ' gouvernée » ! Mais qui s'empressaient vite d'y revenir, à peine disparue l'« *autorite responsable* » en même temps, d'ailleurs, que l'instabilité et l'incohérence.

Pour être justes, toutefois, convenons que la France n'a pas le monopole des hommes à poigne. D'autres pays que le nôtre en ont connus, que les générations futures feront bien de ne pas oublier. Parmi ceux-là, Hitler, Staline, Mussolini, Franco, pour ne citer que les plus notoires c'est-à-dire les plus néfastes. Que Monsieur Debré nous pardonne, mais nous pensons qu'un Parlement digne de ce nom, malgré ses imperfections et ses tares, sera toujours préférable à un homme seul, même génial, même auréolé de l'immense prestige d'avoir été choisi par le peuple. Et même nous ne sommes pas éloignés de croire que pas de Parlement du tout, pas plus que d'homme providentiel et demi-dieu, et cela n'irait pas plus mal ! Au contraire, affirment certains.

BLANQUET

Responsabilité sindicale

Au moment où les luttes revendicatives se font plus violentes; au moment où le gouvernement augmente ses pressions vis-à-vis des syndicats; alors que tous les étudiants devraient être unis dans la même lutte pour une université ouverte à tous, on ne peut que constater :

— Que les « Majos » sont maitres à la Corpo des Sciences, qu'ils remportent 27 sièges sur 30 à l'A.G.E. de Médecine si bien que si la Corpo de Droit se décidait à entrer à l'U.N.E.F cette tendance l'emporterait. Cette même tendance qui sous couvert d'apolitisme ou de libéralisme s'opposait à la manifestation du 21 janvier 1964 et au meeting de la Halle-aux-Vins. Tendance qui sous les mêmes pretextes se montrent hostiles à la démocratisation de l'Université, et qui condamne d'avance au nom de la « médecine à papa » toutes les possibilités de transformation et d'évolution dans cette branche.

Face à cette situation, les étudiants sont tous responsables; tous doivent être à la base des revendications syndicales; leur action ne doit pas se limiter à l'élection des dé́égués plus ou moins sympathiques.

Tous les étudiants sont responsables de l'action revendicative de l'U.N.E.F. Si elle venait à fléchir nous serions tous fautifs.

ETUDIANTS SYNDICALISTES REVOLUTIONNAIRES

Libre pensée ou pensée libre ?

Ayant lu dans le journal « La Raison » le compte rendu de la fête de Noël à la maison de retraite de la fédération de la Libre Pensée, je crois utile d'attirer l'attention des jeunes sur la sottise de leurs aînés.

Un souvenir de ma jeunesse suffira, je pense, pour déterminer de salutaires réflexions chez ceux qui ne se sentent pas obligés de satisfaire aux traditions pour affirmer leur pensée libre.

C'était en 1902. J'avais douze ans. Elevé religieusement par un père qui redoutait la mort et une mère agnostique qui pratiquait le conformisme j'étais encore croyant...

Un dimanche, j'accompagnais mon père qui devait vendre de la viande sur le parvis de l'église de Concremiers, petit bourg à six kilomètres du Blanc dans l'Indre.

Les paroissiennes commençaient à entrer à l'église quand le prêtre vint saluer mon père. Ils étaient liés par une commune passion : la pêche, qu'ils pratiquaient souvent ensemble.

— Eh bien, monsieur le curé, vous êtes au courant du scandale provoqué par Cagnacq, l'instituteur ? Le vendredi saint, lui et ses amis ont fêté ce jour dans un banquet qui se termina par une véritable beuverie : qu'en dites-vous ?

— J'en dis, Alexandre, que vous n'êtes pas du tout psychologue, et que vous vous effrayez d'une manifestation qui prouve que les traditions religieuses sont tellement puissantes que les incroyants eux-mêmes se sentent obligés de les fêter...

— Oui, mais, de quelle manière !

— Il importe. Aussi longtemps que ces gens-là ne trouveront pas de traditions nouvelles assez puissantes et efficaces pour diminuer l'attrait des nôtres, nous pouvons dormir sur notre foi.

J'irai même plus loin : il serait regrettable que ces maladroits agissent autrement. Ne démontrent-ils pas qu'ils sont à court d'imagination ? Qu'ils n'ont rien trouvé qui puisse se substituer à l'espérance divine ?

Rassurez-vous donc, et laissez-les faire du tapage. » Deux ans plus tard, j'étais devenu incroyant et ce souvenir toujours présent à ma mémoire, m'invita, quoique je fus un adolescent, à ne jamais participer à la comédie des fêtes religieuses contradictoires...

Depuis, j'ai beaucoup vécu dans la pensée et dans l'action, faisant mienne cette pensée d'un littérateur réactionnaire : « Dans la vie nos exemples nous suivent. »

Eh oui..., libres penseurs, incroyants, athées, révolutionnaires, pacifistes, à quoi bon dire que vous ne croyez pas au message religieux si vous ne savez provoquer le miracle social, celui de l'homme libre !

A quoi bon vous dire laïques si, du berceau à la tombe, vous pratiquez le baptême, la communion et le mariage religieux pour vos enfants ? Si, dépourvus de toute pensée bénéfique vous ne savez que vous abrutir en des manifestations qui ne sont que de grossières comédies ?

A quoi bon crier ou gueuler « Vive la paix », quand vous ne songez qu'à accroître vos salaires en fabriquant des armements ?

A quoi bon vous dire socialistes (ce rêve de liberté) quand vous ne savez qu'ériger des pouvoirs là où il faudrait les détruire ?

Libres penseurs, rappelez-vous du curé de Concremiers...

J. B.

Grand meeting en faveur de l'Espagne libre

Gala de la solidarité

Dimanche, 22 mars, à 15 heures
A LA
GRANDE SALLE DE LA MUTUALITE

organisé par le «Comité pour l'Espagne libre»

Allocution par son secrétaire Louis LECOIN.

Intervention artistique de MOULUDJI, Cora VAUCAIRE, J. RIGAUX, LITA et JOSE MANUEL, SILOUCA et MENDOZA, Trio MATH-SAMBA, Pia COLOMBO, Henri TISOT, Guy PEZE, Francesca SOLEVILLE, Paulino SALMONA, Chantal LAURETIE, Lise MEDINI, Guy MARCHAL, Jean HAROLD, MULLER et GUYBERT. Speaker : Arthur ALLAN ; au piano, Yvonne SCHMIDT.

Prix d'entrée : 6 frs. A 24, rue Ste-Marthe, Paris (X) et à la conciergerie du Palais de la Mutualité.

Invitation expresse aux camarades espagnols.

(Suite de la page 1.)

Claude Bourdet

« D'autres mieux que moi vous parleront de ce qu'est l'Espagne aujourd'hui. Je me contenterai de vous parler des leçons que nous devons tirer de l'Histoire espagnole (...).

Sans la non-intervention à sens unique, il est possible que la guerre mondiale n'eut pas eu lieu, et même si la guerre avait eu lieu les résultats eussent été différents.

La France, sans intervenir dans cette guerre d'Espagne, pouvait agir autrement. Elle pouvait empêcher les interventions des troupes italiennes et allemandes.

Une autre leçon : la résistance espagnole. Comme nous, une erreur a été commise dans la résistance espagnole, le manque d'unité de lutte.

Dans la souffrance et le malheur de l'Espagne actuelle il n'y a plus une question de parti ou de tendances.

Enfin, que va-t-il se passer ? Si la guerre n'a pas lieu le prolétariat international peut arriver à « déboulonner » Franco.

Et si la guerre nucléaire venait à se produire, les travailleurs ne peuvent s'engager dans cette oppération En tout cas, l'Espagne opprimée pourrait, à ce moment-là, faire sa propre lutte, son propre combat. »

Henry Torres

Je ne mérite pas d'être loué, j'avoue que j'ai toujours eu de la sympathie pour les anarchistes espagnols. Durruti, Ascaso et tant d'autres que j'ai défendu étaient des hommes de cœur malgré leur rudesse envers l'ennemi. Leur générosité est allée jusqu'au bout.

J'ai quitté la France pour fuir les Allemands et les Espagnols officiels m'ont arrêté et emprisonné (c'est très bon pour un avocat) et mes amis ne pensaient plus me revoir.

J'aime l'Espagne révolutionnaire, l'Espagne héroïque, car je la confonds avec la France révolutionnaire.

Chers amis, nous nous retrouverons encore tant que nous aurons un cœur, tant que nous aurons de l'espoir et même si cet espoir disparaît il faut nous retrouver.

Ch. A. Bontemps

Il nous met en garde sur l'urgence de s'opposer a l'entrée de Franco dans le Marché Commun et propose que chacun s'adresse aux parlamentaires pour protester (...).

Il rappelle les accords commercieux entre Franco et la France, la Russie, l'Amérique. Il rapelle ensuite le drame des trois jeunes étudiants français arrêtés et torturés en Espagne.

La France qui parle de grandeur ne doit pas laisser trois de ses enfants soient assassinés dans les géoles franquistes.

Colette Audry

« On vous a demandé par voie d'affiches de venir ici pour demander la libération du peuple espagnol, ouvrir les prisons, accorder les droits les plus élémentaires et vous avez dû penser que cela ne pouvait servir que pour tranquiliser notre conscience. Bien sûr, Franco ne se soucie pas des meetings qui peuvent avoir lieu en France et pourtant notre protestation a son utilité. Alors, il faut agir.

Le moment est bien choisi. L'Espagne veut rentrer au Marché Commun et les accords doivent avoir lieu prochainement. Déjà l'Italie et le Benelux s'y sont opposé. Nous savons que la France et l'Allemagne sont pour sa admission. Nous ne pouvons tolérer cette attitude de notre gouvernement. Déjà quand Grimau fut exécuté, Giscard g'Estaing était en Espagne pour signer un accord commercial. L'exécution eut un résultat si désastreux sur l'opinion publique que l'accord n'eu pas lieu.

Mais il y a des hommes qui luttent à l'intérieur de l'Espagne qui parviendront à chasser Franco et notre meeting doit être un appui et un réconfort dans leur lutte. »

***

Le camarade Lecoin fait ensuite lecture d'un texte de Morvan Lebesque (1) qui n'a pu être présent mais a tenu à se manifester dans cet acte de solidarité.

Denis Forestier

« Dans cette même salle nous avons déjà commémoré avec une partie du même public, Francisco Ferrer, assassiné par les mêmes bourreaux.

Mais en France il y a quelque chose de changé, car quand le peuple français apprit l'assassinat de Ferrer, il sut occuper les Boulevards.

Il y a eu trop de trahisons vis-à-vis du peuple espagnol, en 36, à la libération en 45, en 1951 ou seule l'Angleterre s'opposa à l'admission de Franco au sein de l'UNESCO.

Trahison des individus qui vont passer en Espagne leurs vacances parce qu'elles sont à meilleur marché. Si encore on allait apporter au peuple espagnol un souffle d'espoir et de liberté... mais, en sommes-nous capables? Il n'est pas seulement utile que le «Caudillo» aille au diable ; ceux qui le soutiennent sont aussi responsables et doivent être châtiés. » Il conclut avec le cri des défenseurs de Madrid : « No pasarán ! »

Maître Dechezelles

« Malgré son courage et son héroïsle peuple espagnol a été vaincu parce qu'il a été trahï et nous portons une immense part de responsabilité. Et puis, quand ils sont passés chez nous, nous ne leur avons pas apporté notre appui (...).

Trente mille étaient dans l'armée française, faits prisionniers et livrés par Pétain à Hitler 12.000 furent exterminés dans les camps Nazis.

Ceux qui échappèrent aux Nazis s'engagèrent dans l'armée de libération. Nous les trouvons aussi bien à Bir-Hakeim que dans les maquis de France que dans l'armée Leclerc à la libération de Paris. Tous ces hommes été persuadés qu'en luttant pour la libération de la France ils luttaient pour la libération de leur pays.

La convention de 1933, disait que les réfugiés espagnols devaient bénéficier des mêmes droits civiques et politiques que les français.

Pourtant de faux rapports de la police espagnole ont permis d'arrêter 21 anarchistes espagnols que le juge d'instruction a dû les mettre en liberté provisoire faute de preuves. Mais le ministre de l'intérieur a malgré tout décrété leur expulsion qu'il n'a pas osé mettre en pratique à cause de la convention internationale.

Nous ne pouvons pas permettre que nos camarades espagnols soient inquiétés parce qu'ils veulent une Espagne Republicaine.

Michel Blum

de la Ligue de Défense des Droits de l'homme

« Nous voulons que Franco aille au diable. »

Rappelant les paroles de maitre Jouffa, Michel Blum nous indique les méthodes employées en Espagne.

Il fait lecture de documents terrifiants envoyés au doyen du Colège des avocats qui s'est indigné et a fait une protestation publique (...).

Les autorités espagnoles n'ont pas été satisfaites. Et pour cause.

Les avocats doivent prêter serment de fidélité à Franco.

Voilà le Règlement du 25 juillet 1956. « Je jure devant Dieu et les Saints Evangiles d'obéir de façon inconditionnelle aux ordres du Caudillo d'Espagne. »

Le Tribunal pour la Répression de la Propagande du point de vue de la civilisation est illégale.

Depuis le 3 janvier, le Tribunal pour l'Ordre Public succède le Tribunal de Répression contre le communisme et la maçonnerie, mais dans la même procédure.

N'importe si en dehors de la civilisation des hommes, le tyran Franco ose proposer sa candidature à Bruxelles pour être acepté membre associé au Marché Commun. Son dernier service au monde libre : 30 procès politiques avec 131 accusés et 55 prisonniers à Madrid, Bilbao, Barcelona et Gijón.

De la grève des Asturies, des mineurs restent toujours incarcerés, malgré les diverses nouvelles de source officielle annonçant la mise en liberté de *tous* les grévistes arrêtés après les grèves de 1963.

L'orateur donne lecture du suivant manifeste des métallurgistes, très répandu à Madrid, Bilbao, La Felguera et Barcelone :

« La Fédération Sidérometallurgique a effectué un examen de la situation actuelle du mouvement ouvrier et considère qu'elle doit faire une déclaration publique pour préciser sa doctrine et ses objectifs immédiats.

La Fédération déclare que son action est basée dans la déclaration des principes suivants : «Le Syndicat est une institution de travailleurs, organisés par groupes de métiers et dc professions, qui, pour se mantenir dans la connexion la plus solide, respecte la plus large liberté de pensée et de tactique de leurs membres, à condition de rester dans l'orientation révolutionnaire de la lutte de classes, et tendant è créer les forces d'émancipation de la classe ouvrière qui assumeront un jour la direction de la production, du transport et de la distribution de la richesse sociale. »

Les mineurs des Asturies emprisonnés en masse sont encore dans les geôles (...) .

Mais le peuple se réorganise et il parle de l'alliance C.N.T.-U.G.T. et après nous avoir informé de l'arrestation en Espagne de trois militants ouvriers de l'Alliance syndicale, il met au défit les representants de Franco de le contredire.

Maître Jouffa

« Cette manifestation est un grand événement au moment où les partis et les centrales ouvrières ont oublié le sens de l'internationalisme.

En venant ici vous protestez contre Franco, mais aussi contre notre gouvernement qui soutient le tyran espagnol (...). »

L'orateur parle des jeunes étudiants français condamnés en Espagne : d'autres condamnations aussi arbitraires les uns que les autres ; des méthodes employées par les tribunaux espagnols.

Il fait lecture de délibérés de tribunaux espagnols qui se passent de commentaires (condamnation pour non-violence, pour délit de grève, etc.)

« Il faut donc, dit-il, une solidarité effective avec toutes les victimes, il faut rétablir la civilisation.

Nous avons protesté contre l'assassinat de Grimau et nous avons bien fait, mais nous regrettons que quand les militants anarchistes Delgado et Granado ont été ignominieusement assassinés, la même solidarité ne se soit pas maninfestée. »

Palais de la Mutualité

24, rue St, Victor- Paris (V)
(Métro: Maubert-Mutualité)

DOMINGO, 19 DE ABRIL, A LAS 2,30 DE LA TARDE

Festival de solidaridad confederal y obrera

Tenemos la satisfacción de anunciar esta semana el gracioso concurso ofrecido por la inteligente y simpática artista género «chansonnier»:

YVONNE SOLAL

muy favorablemente conocida de nuestro público por haber actuado en nuestra fiesta otras veces, en las que ha dado satisfacción completa con sus donosuras y ocurrencias de amable y picaresco tono.

Precisamente, Yvonne Solal acaba de cumplir un viaje artistico de cuatro años por el Africa negra, y nos dice ser feliz de reemprender su actuación en Paris ofreciendo su «première» a los amigos españoles, cuyo impetu tanto la inspira y anima en escena.

Estamos, pues, en presencia de otro número de calidad en la persona de la graciosa... y también elegante amiga Yvonne Solal. ¡Gracias, muchacha!

Despacho de entradas en 24, rue Sainte-Marthe, Paris (X); 39, rue de la Tour d'Aubergne, Paris (IX), y 3, rue Ternaux, Paris (XI). Las FF. LL. que piensen asistir en colectivo harán bien en solicitar las localidades por anticipado.

DISCOS

En un libro lujosamente presentado vemos comentar la anarquía en sus hechos incidentales. Leyendo ese monumento de bombas, puñales, pistolas y desesperos, acude la idea de un movimiento virulento sólo apto para el descacharro. Las ideas morales, absolutamente naturalistas del anarquismo, ceden paso a lo estentóreo y dramático de la lucha. Para que ningún fuego de artificio falte, ahí está entera la banda Bonnot con sus filigranas heroísticas.

En el cúmulo de fotografías de archivo policíaco, no falta ni la figura menuda y dinámica de nuestro amigo Louis Lecoin, no obstante su crédito de humanista impertérrito. Temple de bregador, contestes en que Lecoin lo tiene, y además acentuado. Pero toda su lucha se enfoca contra la lacra militarista, contra el cuartel, la milicia y la guerra. Es, Lecoin, un pacifista « enragé », no un pistolero de las ideas. Seguro que no le asustan las explosiones, mas, maldito el empeño que tiene en provocarlas. Clama, Lecoin, por la vida, desafiando por ello a la muerte. Entonces, ¿por qué a este Louis benigno, héroe del pacifismo absoluto, hay que catalogarlo entre los hombres que delinquieron abocados, por la sociedad, al desespero?

Lecoin ingresa joven a la cárcel por rehuir el servicio militar obligatorio. Descreído en leyes, a él no hay quien le obligue. Encuartelado a la fuerza, no resiste la presión irritante de los galones, remachando la cadena de supuestos delitos. Sale de la cárcel y lo entran a ella de nuevo, siempre a causa de sus convicciones pacifistas. Y así durante años, muchos años.

Su emocionante acción en pro de Sacco y Vanzetti obedece al mismo sentimiento humanista. Ambos anarquistas iban a ser ejecutados — y lo fueron — por venganza de la policía yanqui. Había que proceder, y en su elemento francés Lecoin procedió cual acostumbra : interesando a intelectuales, movilizando a compañeros, llenando las esquinas con carteles alusivos y de redacción precisa. En la ocasión los comunistas se « rajaron » y los socialistas procedieron en frío. Sólo los anarquistas (quinientos) se presentaron ante la embajada americana frente a la amenaza de 5.000 guardianes del orden, escapando difícilmente a una lluvia de vapuleos, de los cuales los quinientos o parte de ellos, se desquitaron ensuciando lo más sagrado del patriotismo.

La existencia de este buen Luis es ciertamente una epopeya, un pelear sin descanso. La guerra de España fue defendida por él incansablemente en su aspecto libertario. Actualmente la permanente esclavitud del Pueblo español le incita a mantener en vilo una campaña en la que no cejará (no sólo hay Quijotes en España) hasta vernos a nosotros libres de la vergüenza franquista.

Los compañeros empiezan a fijarse: este anarquista francés atrae simpatía. Es nuestra moneda de hombres reconocidos.

Tardía, empero, Cuando Lecoin comprometió los días de su vida en favor de los objetores de conciencia, lo dejamos abandonado. Un delito del cual nos vamos desquitando, recuperados por el reconocimiento, recriminados por el buen sentido.

Esto decimos de ti, querido Luis. Pero no te ufanes, porque aún somos iconoclastas.

Y compañeros, sin duda.

Compañero Mur : Nicolás Barrabés salió muy jovencito para Francia, en donde quedó nacionalizado. Herido en la guerra del 14, desertó a España, inscribiéndose en nuestro Movimiento libertario. En 1923 fue redactor de « Soli » de Barcelona.

Agustín Broto también fue a Francia en su juventud primerísima. Luego actuó en el Ampurdán, en Igualada, en Barcelona, y definitivamente en Calella.

Con Gaspar Alós estuvimos en el mismo grupo anarquista de 1919 al 21. Luchó bravamente durante el lock-out y en dicho año 1921 pereció en la calle Carders de Barcelona, peleando a las bandas de Martínez Anido. Al morir, Gaspar no debía sobrepasar la edad de 30 años.—D.

Insistimos

(Viene de la página 4.)

vez, sentimos un pensamiento común con el amigo A. Tarrago cuando, en su artículo de «Epoir» último dice: «En cosas que nos tocan tan de cerca, ha llegado quizá la hora de que abramos los ojos. Al alcance de la mano, viviendo prácticamente con nosotros, tenemos al pueblo español en la persona de las decenas de miles de compatriotas, de refugiados económicos que se trasladaron a Francia, Bélgica, Suiza o Alemania, en busca de las posibilidades de existencia que el franquismo es incapaz de ofrecerles.»

Suponemos que Franco y su camarilla no se saldrán con la suya, en cuanto a su posible entrada en la Unión Económica Europea, pues tenemos aún una pequeña esperanza de que los dirigentes de aquella organización, de mayoría socialista y democrática no olvidarán tan rápidamente que el régimen nazi-fascista de Franco fue y continúa siendo el mayor enemigo de la democracia y la libertad. Si nuestras esperanzas se confirman, y según leemos en «Le Monde» de fecha 6 de marzo, a pesar de no creer en las bravuconerías de quienes se ven ya con la soga al cuello, y que gritan como aquel que se había caído al pozo gritaba «Si no me sacas de aquí te mataré», los emigrados continuarán llegando a los países europeos sin ninguna restricción, pues es una fuente demasiado importante de ingresos para que el franquismo renuncie a mantenerla.

Ello nos permitirá de poder acercarnos más profundamente a ese pueblo español a que alude Tarragó. Y es hora ya de que se vaya a este acercamiento, pues si no hacemos anarquistas «tout de suite», al menos crearemos una psicosis de simpatía entre nosotros y nuestros paisanos españoles, pues tengo la convicción de que si nos decidimos de una vez a hacer algo en tal sentido, argumentos, literatura y medios de propaganda tenemos o podemos tener. ¿Cuántos folletos de poco gasto no podríamos poner al alcance de nuestros compatriotas, si de ello hiciéramos propósito?

Pero si la entrada de España en la Comunidad Europea no se realiza, y los genizaros del régimen intentan poner en práctica lo que el sinvergüenza del secretario nacional-socialista Solís asegura que harán en caso de no ser admitidos, es decir, prohibir la salida de trabajadores españoles a los países europeos y retirar a los que fuera de España están desde antes, sería, creo yo, muy importante que se iniciara inmediatamente una campaña de propaganda encaminada a convencer a nuestros compatriotas para que se nieguen rotundamente a volver a España en tanto no existan las verdaderas posibilidades de libre entrada y salida. Dos cuestiones que no debiéramos olvidar ni dejar en el saco. Dos cuestiones de suma importancia para nosotros y para todos los españoles.

M. OCAÑA

Bezons, marzo 1964.

Fiesta solidaria en Dreux

La fiesta suspendida por respeto al duelo de las familias de los queridos compañeros Camí y Arrufat, ha tenido lugar al fin en un ambiente de camaradería del que participaron españoles de todas las regiones.

El «debut» de nuestro grupo artístico-solidario despertó gran interés. Numerosos amigos animaron la coqueta y espaciosa sala utilizada. Con acopio de voluntad la juventud del grupo superó dificultades y al conjuro de los primeros y nutridos aplausos se les pasó a los aficionados el «canguelo» natural en estos casos. Cañete, voluntarioso como siempre, hizo la presentación del elenco, recalcando que sus esfuerzos van de cara a la solidaridad. Seguidamente Jaimito, primer premio Acordeón para aprendices, se nos antojó a nosotros un profesor consumado.

Viene ahora «La real gana», donde nuestros novatos se esmeraron en su tarea de dar realidad a la ficción escénica. Ningún papel quedó por dibujar cual es debido, confirmándolo así el público con una racha de frenéticos aplausos.

Paquito Moreno, cómico estilizado como hijo de sastre conocedor del paño. Aprobándolo calurosamente, el público le demostró que un cierto temblorcillo nervioso no se lo había notado. Niña Esperanza, que a pesar de sus tacones Luis XV no llegaba al grado inferior del micro, demostró cualidades de futura cantante, recogiendo palmas. También las hermanas Muñoz alcanzaron aprecio por su talento, cumpliendo el número 3 artístico de la familia. Si sus padres las secundasen podría haber emulación con otra familia de buenas voluntades. Santiago, modesto pero dispuesto, cantó melodías con sumo gusto. José Luis demostró la posibilidad de aunar teatralería con carniceria, contaduría con cantaduría, convenciendo al generoso —que no siempre hay que llamarle respetable—.

En su prolongada perorata de descanso, Cañete no dejó descansar a nadie, y gracias a sus chistes murcianos la cosa no pasó a mayores. Todo terminó con risas y palmaditas. Tras él, Santiago argentineó ; ¡tango ! Hermanas Muñoz, tan simpáticas, que de ésta sacarán novio. Por talento, la Espinosita.

Paquito, buen «Marinero» de agua dulce, haciéndonos nadar en agrados. Valentinito tuvo cuento para risas con su acento de gallego catalanizado, dejando en ayunas a los andaluces, que para no mostrar el rabo también aplaudimos. Pepito tuvo suerte del micro estropeado para esconder posibles faltas, que a nosotros nos parecieron aciertos, pues su bella voz lo cubre todo. Antonia, tacaña por una vez en la vida, nos dio «Un duro al año» ; pero, ofreciéndolo sin usura, no hubo más remedio que aplaudirla. No así al abrumado Cañete, tan sorprendido de las cualidades de su media costilla, que perdió el sombrero y no acertaba a salir por entre cortinas.

Cerraron el espectáculo Los Clavelitos, conjunto muy ajustado en lo ejecutivo, pero no en lo presentativo, pues por parejas o sobraba chico o faltaba chica. El público premió su labor con creces .

En resumen, esta fiesta será comentada gratamente, exigiendo su éxito la reproducción del mismo en una segunda y próxima tanda. Los defectillos irán quedando por el camino, y el público también mejorará, pues a veces el respetable interviene tanto como los héroes del tablado.

Y para los de fuera, decimos que el grupo artístico de Dreux está a la disposición de cuantas FF. LL. y entidades solidarias lo necesiten.

Del festival reseñado, ya han salido concreciones en dinero para diferentes servicios de ayuda confederales.

Y perdonar si ha resbalado

El crítico improvisado.

Gotas de miel y ajenjo

El dinero nubla las mentes y ensucia las manos.

∴

Solamente el que trabaja para el estómago y lo indispensable tiene clara la mente y también las manos limpias. Si, por ejemplo, se escribe para cobrar, mala cosa.

∴

Escribir y pensar por el placer de hacerlo. O por complacerse y complacer a la vez. Dignidad de no conectar el pensar a un salario.

∴

Tener tiempo para lo desinteresado en lo económico y en lo sensual. Eso me parece bien. Así lo he entendido y quizás sea uno de los factores de mi indiscutible facilidad.

∴

¿Cuántas veces nos vemos obligados a retardar lo que más nos place, porque lo material obliga?

∴

Si mi salud no fuese buena, no sé lo qu esucedería. Quizás escribiese más aún, como olvido de mi dolencia. Escribir está en la misma línea que el pensar. Está en mi como la satisfacción de una necesidad, es decir, proporciona un goce. También el leer me place, pues no sé por qué mecanismo se opera lo simultáneo ; pero pienso sobre lo que leo. Y si me fuese posible —falta para hacerlo, el tiempo—, escribiría a la par o seguidamente que leo y pienso. Mejor que no lo haga al leer algunas de las cosas que actualmente se escriben en nuestra propia prensa. ¡Pienso ciertas cosas ! Escribirlas, ¿para qué? No guardo ningún escrito mío ; si les diera publicidad resultaría lo que no deseo : un criticón.

∴

«El anarquismo debe, *hoy*, formar un solo bloque...» Obsesión unitaria y centralista. Me quedo en «federalista», de agrupación de afinidad.

∴

El punto de partida : libertad. El punto de llegada : libertad. El tiempo y el espacio entre los dos puntos : también libertad.

∴

No es libertad, sino tiranía, esta norma socialista, fielmente seguida por muchos proletarios : «La conquista del poder político es el principal deber de la clase obrera.»

J. TATO LORENZO

(1) L'adhésion de Morvan Lebesque

Chers camarades,

Puisque je ne peux pas être en présence ce soir parmi vous, que j'y sois du moins par toutes les certitudes de la pensée et du cœur.

L'Espagne est notre problème. Qu'on ne vienne pas nous dire qu'il s'agit d'un pays étranger dont le régime ne nous regarde pas. Il n'y a pas de frontières et il n'y en aura jamais pour la liberté, notre bien à tous. Je ne suis pas libre si l'étudiant de Madrid et le mineur des Asturies ne le sont pas. Je ne suis pas heureux si on ne leur donne pas les conditions politiques du bonheur. Et d'ailleurs, cette pseudo-neutralité qu'on nous demande de respecter quand il s'agit du régime espagnol, nous savons tous qu'elle n'est qu'une hypocrisie de nos propres gouvernants. Car on réclame de nous, non pas la neutralité, mais la complicité. Franco est notre *allié*, ou pour mieux dire, l'allié du très banal régime de droite qui nous gouverne. Ce régime l'a sauvé de la faillite. Dans la prochaine Croisade de la liberté et de la civilisation, il nous invitera à nous battre, et aux côtés de qui ? Du dernier dictateur fasciste d'avant-guerre, avec Salazar ; aux côtés de l'homme qui a piétiné à la civilisation, et la liberté.

Camarades anti-franquistes, cette arme qu'on se propose de mettre entre nos mains pour défendre Franco, faisons d'elle notre première arme pour le combattre. Dès maintenant, pour tous les moyens de diffusion possibles, prévenons les chefs du camp occidental, et spécialement les Américains, que jamais nous ne prendrons au serieux leur idéal et leur propagande tant qu'ils n'auront pas expulsé Franco. Se battre *avec* Franco, c'est se battre *contre* soi-même Tolérer que Franco soit même un simple allié de paix aidé et stipendié par le France et les Etats-Unis, équivaut à nier les buts et les valeurs du camp occidental. Nous ne voulons de Franco ni dans la paix ni dans la guerre. Tant qu'il sera là, dans le camp qui se prétend le nôtre, notre seule attitude logique sera le refus et la désertion. Que ceci soit donc bien clair et que MM. de Gaulle et Johnson en soient bien prévenus : chaque franc ou chaque dollar qu'ils donnent à Franco, ont un homme de moins pour les suivre, un soldat de moins dans leur camp.

J'entends bien qu'en vieillissant, le dictateur qui écrasa son peuple sous les bombes de l'étranger revêt extérieurement je ne sais quelle allure bonasse d'assassin pantouflard. Il s'est rangé, il a pignon sur rue, pareil à ces vieux truands qu'ont échappé à la justice et qui finissent leurs jours dans de calmes villas de banlieue. Mais nous n'avons pas de goût pour les assassins à la retraite, et nous savons trop bien qu'ils continuent à fonctionner. Hier Franco assassinait industriellement ; aujourd'hui, il bricole le meurtre à la petite semaine dans ses prisons. Prisons d'Espagne pleines de réfractaires affamés, torturés et où, l'autre semaine, on frappait encore des captifs pour qu'ils refusaient d'aller à la messe ! Le personnage Franco nous importe peu. Il nous importe peu qu'il crève de telle ou telle manière. L'important est que son régime crève, et au plus vite. Et à ce propos, ne croyez pas nous amadouer en nous proposant je ne sais quel fascisme de seconde-main, traditionnel et rassurant, assorti aux couleurs de la royauté. Nous aimons trop l'Espagne pour que Franco en laisse l'héritage à son fils spirituel, cet élégant jeune homme princier qui n'a, dit-il, aucun programme politique, sans doute parce que sa figure est, à elle seule, tout un programme. A chacun sa place. La place de Franco est au cimetière. Quant à ce beau jeune homme princier, nous ne lui voulons aucun mal : qu'il continue à vivre en paix dans son véritable royaume, les journaux du *Courrier du Cœur* et la page une de *France-Dimanche*.

Le petit roi ne doit pas succéder au bedonnant dictateur. L'heure de l'âge adulte a sonnée pour l'Espagne. C'est au peuple espagnol de prendre son destin en mains. Nous l'y aiderons de tous nos moyens et de toutes nos forces. Jamais la lutte ne sera forclose, jamais nous n'oublierons, jamais nous ne céderons. Vive la République espagnole !

B.D.I.C

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

LA ACTUALIDAD ESPAÑOLA

NADIE pone en duda las dificultades que acosan al régimen franquista. Menos atención se hace a sus aciertos comerciales y diplomáticos, menospreciando así una carta de valor en la jugada que nos llevamos. De toda evidencia se presenta aún difícil la entrada de la España franquista en el Mercado Común Europeo. Los motivos de oposición no son siempre de orden moral y político. Monsieur Henr Spaak, ministro belga de Negocios Extranjeros, respondía días pasados a una interpelación promovida por un senador socialcristiano diciéndole que « España es técnicamente incapaz para formar parte de las instituciones europeas. Los seis deberían contestar clara y firmemente al requerimiento español, que una asociación que desembocaría en una plena comunidad económica y más tarde política, es actualmente imposible». Por su parte el corresponsal madrileño de « Le Figaro » mantiene opinión opuesta. Refiriéndose a la negativa de Bélgica, Holanda e Italia, insinúa que « si se mantuvieran ineludiblemente en su oposición, estos tres países cargarían con una grave responsabilidad, sin medir sus alcances exactos. Saragat manifestó recientemente «que los electores italianos crearían un grave problema al gobierno italiano si se aceptaba el reconocimiento moral de la España franquista...»

Sin querer batir el hierro, debemos señalar la importancia que tiene para nosotros — en tanto que españoles — al reforzar y consolidar nuestros movimientos afines en el mundo. En Italia son nuestros compañeros quienes a todo lo largo y lo ancho de « la bota », agitan sin cesar el problema de España. Octavillas, manifiestos, murales — «Umanità Nova» convertida muy a menudo en cartel mural — mitines, apelaciones a personalidades, a organismos, a partidos, todo ello prueba que la solidaridad no es letra muerta. Prueba — amigo Buenacasa — que nuestro movimiento español *no es el único que existe en el mundo* y que lo que interesa a todos es no olvidar que los movimientos que existen en diversos países tienen valor de empuje si sabmos preocuparnos y coordinar nuestros esfuerzos. Eludamos toda pretensión absolutista y pensemos que en Iberia — Portugal integrado — no comienza y acaba el planeta habitable ni el sentido creciente de lucha por la libertad.

∴

Paralelamente a los sinsabores que recogen Franco y los suyos en lo que respecta al Mercado Común, no dejemos de ver que de manera particular y provechosa España comercia con Italia, en particular en oleaginosos y conserva pesquera, que con Francia realizó negocios substanciosos y que Alemania continúa siendo su punto de apoyo fuerte.

No cantemos victoria por la breve y simulada chamusquina habida con los U. S. A. Simulada nada más, para consuelo de incautos. España continúa comerciando con Cuba, como con Rusia y con todos los países del Este y ello no impide la continuación del apoyo económico americano, a cuenta de la calificación estratégica de las bases pos éstos utilizadas en defensa del capital occidental.

Sin perder de vista las incidencias internacionales para seguir comprobando la práctica solidaria entre Estados, atengámonos a lo que en España ocurre, porque es allí donde ha de brotar la chispa — y no fuera y desde fuera — que podrá encender la hoguera en la que se asará a punto o se quemará la liebre.

El Tercer Congreso Nacional de los Sindicatos Verticales tropieza con la enemiga declarada de los fuegos cruzados de la oposición interna, oposición multipartita y de definición confusa. No porque se ignore quiénes son los opositores. Confusa porque en cuanto a opositores auténticos sólo lo son los mil o más obreros que fueron a manifestar ante el Congreso. Veinte detenidos hay. Cifra significativa para una ciudad de España en los tiempos que corremos. Al mismo tiempo, casi sincronizada, aparece la huelga de los mineros de Río Tinto, llegando en la fecha de hoy a ocha mil opositores de hecho, que reclaman la aplicación integral de los contratos.

La oposición obrera es tangible y sujeta a riesgos de prisión. La oposición de los pretendientes a la sucesión de Franco es tímida y no corre otro riesgo que el de no lograr la plaza apetecida : el trono los monárquicos ; ministerios y prebendas todos los otros que sin titularse monárquicos se contentarían con un rey. En lugar de repetir aquí las juiciosas y acertadas constataciones anotadas por Muñoz Congost, invito a los lectores a repasar los números de «Espoir» y de LE COMBAT SYNDICALISTE de estas seis semanas últimas. Muñoz Congost da detalle y prueba de las intenciones declaradas de sectores a los que se considera como aliados posibles en una acción destinada a derrocar a Franco.

Como bien decía Alaiz : « Si Franco se mantiene en sus intenciones siniestras es porque hay seis o siete gobiernos dispuestos a reemplazarle y que no hay bastantes sillas para tanta gente. »

En verdad, amigos todos, no es hoy cuando se abre un debate que lleva ya veinticinco años. Brutalmente desbordado en el 1945 para gran placer de Franco y de todos nuestros amigos declarados y « amigos » supuestos, se abrió de nuevo hace tiempo. Se mantiene de seman aa semana...

VAYAMOS AL AGORA

Pero ante todo evitemos todo conato de Asociación de Autobombos. La de quien es mayor de edad y capaz de plantar y defender su vela. Expongamos criterios. Nada de halagar ni formar fila. Nada tampoco de acritud ni de reto. Sobre todo mantener cordialidad aún en la dureza expresiva. Que « entre todos lo sabemos todo » y es cosa de aprenderlo uno de otro, no de imponerlo.

El citar nombres de quienes de una manera u otra intervienen de largo tiempo en el debate nos haría tal vez olvidar a quien — afín o discrepante — es un compañero. No citando a nadie no hay olvido. Todos estamos en casa y... ¡atención !, en afán fraterno, en total exclusión personalista.

Si insistimos — unos — en que lo caudal en nosotros lo constituye el cuerpo de doctrina filosófico y moral que informa nuestra tendencia finalista, no lo hacemos por aferrarnos al pasado. Es precisamente porque los que nos hablan de nuevas tácticas apropiadas a los tiempos que corren no nos han presentado en verdad nada nuevo. Y por lo general nos proponen justamente lo que se enraiza con un pasado que nuestros abuelos teóricos probaron otrora negativo.

Quienes insisten en modificar bases, formas y perspectivas en virtud de una realidad presente, no lo hacen con ánimo derrotista sino con afán de búsqueda de nuevas expresiones de acción manteniéndose afirmados en lo que es consubstancial y propio.

Pero quienes afirman que anarquismo es sectarismo y que para obtener esto o aquello es cosa de compaginar con la « realidad » dejando por hoy de lado lo que nos personifica en el terreno de las concepciones morales y finalistas de la sociedad que nos hemos impuesto crear, se nos ocurre — con todos los respetos — que vacilan hasta el punto de olvidar que anarquismo es intento de comprensión entre hermanos, sin limitación ni sectarismos.

Lo que importa entonces, para comprendernos mútuamente, es el saber si dejamos nuestras ideas — lo que es fundamental en ellas — para mañana o si interpretamos enteramente que nada se obtendrá mañana si se comienza por abandonar el terreno hoy.

Una vez puestos de acuerdo ya no será difícil escoger camino ni probables aliados circunstanciales o definitivos. Será ya una simple cuestión de tácticas a emplear, la que nos ocupará más intensamente.

∴

He aquí lo que en nuestro ardor de iberos nos lleva a actitudes variables y a menudo opuestas. Lo que conviene hacer o no hacer respecto a España.

Si convenimos en lo acertado de lo que repetidamente rubricaron Plenos y más Plenos, resulta que lo que más importa — en el terreno de la acción — es lo que desde allí — no desde fuera — nazca, se desarrolle, estalle en rigor irrefrenable. Que desde fuera, lo que corresponde es apoyo en todas sus formas posibles. ¿Ha sido siempre así?

Si nos mantenemos en el terreno de la lógica reconocemos que toda acción, breve y continuada, superficial o profunda, ganará en resonancia y eficacia si cuenta con base constituída — orgánica, funcional —. Que todo intento aislado (aunque de origen colectivo exterior) que no cuente con tal base radicada y firme, se convierte en sacrificio estéril.

Ambas proposiciones nos llevan a la deducción que venimos apuntando desde hace tiempo. Un movimiento popular se crea y se mantiene en su medio propio. No se realisa, no se obtiene, no se crea por medio de revulsivos. Volvamos, pues, a lo que hace veinte años nos proponíamos y que no continuamos un poco confiados en el mecanismo de las cancillerías y de los conciliábulos que no pasaron de tales, tendentes a dar vida a un conglomerado minado en su base por motivos concretos de disparidad de propósitos.

Pensemos también que los cinco o seis millones de turistas que cada año van a España, llevan consigo el soplo de otros regímenes, de otras prácticas y costumbres. Que junto con las divisas útiles a Franco llevan también lo que puede minar, conocer, atacar la integridad de Franco creando en los españoles una ansiedad concreta por una vida distinta a la que llevan. No realicemos campañas impopulares, condenadas antes de nacer.

Un servicio de información al eventual turista — servicio bien organizado, orientado, documentado — servicio de vehículo al soplo renovador que ha de dar al traste con el régimen.

Una campaña internacional de propaganda coordinada sobre la base de documentos y no de diatribas, paralela a la de Italia y otros lares, unida a la de Lecoin y otros grupos, encauzada hacia la base proletaria que labora en los puertos del mundo, podría tener una eficacia insospechada.

Esto y otras cosas se halla inspirado en nuestras viejas prácticas. Tal vez las olvidamos porque vamos perdiendo fe en nosotros mismos...

Contra viento y marea

por J. GUIRAUD

Ad hominen (Al hombre)

MOTIVOS no tengo para esconder o negar mis simpatías por la firme actitud de Dom Aureli M. Escarré, por suerte o desgracia, abate prior del famoso Monasterio de Montserrat, frente al ignominioso régimen establecido en España y no solamente por « su famosa interviú », comentada en todos los centros sociales y políticos del mundo entero, sino que también por una serie ininterrumpida de acciones, a cual más elogiosa, llevadas a cabo mucho antes de que aquella apareciera.

Los que seguimos de cerca — perdón — los acontecimientos de la actualidad catalana, conocemos casi con exactitud el valor de los hombres, la cantidad y calidad de la obra que allí dentro efectúan y la contextura moral de que están dotados. Dom Aureli M. Escarré, pertenece a una comunidad religiosa, es verdad, pero su actuación y posición no puede ni debe ser confundida con la furente practicada por la Iglesia Católica, Apostólica, Romana, Vaticanista. La del montserratino es, indiscutiblemente, motivada y puesta en práctica por el hombre-religioso que nada tiene de común con el religioso-hombre. Así vemos como la discrepancia surge incluso entre dos eminencias eclesiásticas pertenecientes a la misma cofradía : la Orden Benedictina.

No debemos, no podemos olvidar el « hecho catalán », la presencia de la personalidad catalana y que se ha dejado sentir en un sinfín de movimientos revolucionarios y últimamente en las huelgas de 1951, batiéndose siempre frente a la intransigencia de un poder central grosero y tosco hasta el « non plus ultra » y que en Cataluña han nacido y se han criado hombres de todas las capas sociales de un valor inapreciable, dándose la fantástica paradoja de ser más catalanistas los no nativos que los propios hijos del país. Nada de extrañar, pues, que ella nos haya dado un Mossén Cinto Verdaguer, un Vidal i Barraquer, cardenal-arzobispo de Tarragona, fallecido en el exilio antes que postrarse a los pies del régimen yugulador de la tierra que le vio nacer ; un canónigo Cardó ; un conde de Güell que, escribiendo sobre el asesinato del presidente de la Generalidad, Luis Companys, en su libro « Journal d'un expatrié catalán » es capaz de expresarse como sigue :

« *Companys présida et gouverna la Catalogne pendant les heures les plus tristes et les plus amères de son histoire. Dieu et l'Histoire jugeront sa vie. Nous, catalans, nous n'oublierons jamais sa mort.* »

Y terminarlo diciendo :

« *Je veux espérer, je veux croire que l'heure n'est pas si lointaine où mon pays se réveillera. Je veux croire que bientôt ce chant des cloches du monde entier* (se refiere al sonido de las campanas lanzadas al vuelo en conmemoración del fin de la última guerra mundial) *arrivera jusqu'aux vieux clochers espagnols et qu'un jour à l'aube, les cloches de l'Espagne chanteront à l'unisson, avec toutes celles de la terre, la naissance d'un monde meilleur.* »

Y de un Padre Rodés, astrónomo famoso del Observatorio del Ebro que, por haber salido diferentes veces de la « zona roja » para asistir a conferencias internacionales representando a la España republicana y reincorporado cada vez a ella, fue enviado desterrado por las hordas franquistas a Mallorca y envenenado poco después.

Si Dom Aureli M. Escarré se siente hombre y levanta indignado su protesta contra cuanto inflige las leyes humanas, su correligionario Justo (?) Pérez Urbel, ciñe su actitud a su carácter exclusivamente religioso. Herido profundamente en sus más íntimos sentimientos, pletóricos de orgullo y grandeza, materialista cien por cien y criminal de altos vuelos, sale tronando contra el abate Escarré al tiempo que se deshace en elogios en favor de « su » caudillo, que le elevó al cargo de prior del Monasterio de la Santa Cruz del Valle de los Caídos, temeroso de perder la sinecura. La caída de la Cruz y de la Orden frailuna en el valle sería una verdadera calamidad para el cavernario frailazo. Ligado completamente a la disciplina de su frailería, es más seguro que haya solicitado su permiso para « declararse », sino instado a hacerlo, pese a la completa autonomía de que gozan en la Orden Benedictina sus células conventuales.

Es un secreto de polichinela que tanto el país vasco como el catalán han dado bastantes ejemplares de la clase de hombres-religiosos, no causando perjuicios antes al contrario, a la resistencia española en su lucha contra el franquismo. ¿Son ellos frutos del momento o de la situación, como muchos alegan? Personalmente, me permito dudarlo.

Convengo en que la Iglesia tiene misteriosos secretos y crímenes sin cuento. Las cofradías aún más y que sólo fracasos han cosechado cuantos se han empeñado en querer desentrañarlos. Más también hay otras instituciones que toleramos y admitimos, cuyos arcanos nadie ha podido penetrar y sin que jamás se haya dado sobre el caso explicación plausible, pese a contar todos los partidos políticos y organizaciones sindicales con militantes figurando en su rol, sin que equivalga a querer compararlas ni medirlas con el mismo rasero.

Dom Aureli M. Escarré, como otros miembros de la curia romana, no son anarquistas, ni cenetistas, ni socialistas, ni tan siquiera extremistas, es cierto. Pero pueden muy bien ser catalogados — no hay regla sin excepción — como hombres poseedores de sentimientos humanos y como tales proceder, interpretando con la mayor buena fe sus concepciones sobre la hombría, hombría que emplean a la par jóvenes estudiantes y trabajadores obligados a servirse por imposición dictatorial exclusivamente de la lengua castellana, de sus maravillas, de sus costumbres y de sus grandezas y obligados a desterrar y maldecir de la suya, de las suyas, tan preciadas como la que más y en cambio ellos nos hacen comprender perfectamente el papel importante que puede jugar y seguramente jugará Cataluña al lado de sus pueblos hermanos unidos en una amplia y leal Confederación de Pueblos Hispánicos la hora llegada de la crisis del régimen franquista.

« Serra d'Or », revista escrita en catalán y editada por la cofradía de Montserrat y que tira doce mil ejemplares, es perseguida de manera despiadada y como según el « Concordato » establecido entre el Vaticano y Franco, no es posible suspenderla oficialmente como han hecho con todas las publicaciones catalanas restantes, han recurrido al subterfugio de enviar una comisión de energúmenos a la editorial Seix y Barral, encargada de amenazarla con no sé cuántas atroces calamidades si continuaba imprimiéndola. Al replicarles que hiciesen la petición por escrito, se le dio la siguiente contestación : « ¡Ah !, usted lo quiere por escrito para enviarla al extranjero. Conocemos el truco. »

Y vemos a Dom Aureli Escarré, impávido y firme ante las amenazas, aceptar la presidencia de los Juegos Florales a celebrar este año en Perpiñán y a más de cuatrocientos clérigos levantarse en favor de Dom Aureli mediante carta de adhesión, publicada en « Le Monde ». ¿Qué dice ella? Sencillamente :

« *Pleinement responsables de notre mission pastorale et conscients des réalités que vous dénoncez courageusement dans votre document, nous sommes solidaires de votre courageuse position.* » Y añaden : « *Montserrat est non seulement le centre spirituel et le sanctuaire national de la Catalogne par la grâce de l'histoire, comme vous l'affirmez dans vos déclarations, mais il est en même temps la conscience et l'espoir de notre peuple tout entier.* »

Y como Seix y Barral responde al emisario del Nuncio Apostólico en España, Riberi, delegado especialmente para solicitarle que presente su dimisión que : « *de telles choses se demandent par écrit.* » Y con una entereza digna de encomio le vuelve la espalda dando por terminada la conversación.

¿Hasta qué punto podrán Estado franquista y Vaticano contener la avalancha que se les viene encima? Más de medio siglo llevan los gobiernos centrales españoles agitando el fantasme separatista a fin de sembrar el odio y el rencor entre catalanes y demás pueblos hispánicos, pero comprendido hoy perfectamente que el separatismo es un producto natural y lógico del ahogo a que se somete a un país por un poder central estúpido y egoista y que el hombre existe en todas partes, incluso en los más recónditos rincones de la Iglesia, aquellas amenazas carecen de efecto.

Mossén Cinto Verdaguer, por ser humano, por ser hombre, fue perseguido de manera terrible por la Iglesia y la suerte que el destino le deparó es de todos conocida. ¿Cuál será la del hombre-religioso Dom Aureli M. Escarré, prior de Montserrat? El tiempo nos lo dirá.

ANTENA

(20 detenidos en Madrid, en vez de 200, como erróneamente se nos informó y consta en 500 ejem. de esta edición.—«C. S.».)

HABRA QUE PENSAR EN ESTE

LILLE.—Eulogio Menéndez, 36 años español domiciliado en Wambrechies, cerca de esta ciudad, provocó un incendio en el consulado de España para protestar de la difícil situación que el cónsul provoca a los refugiados españoles. El tribunal correccional ha infligido a Menéndez la pena de seis meses de prisión.

AHORA NOS FRIEN

BILBAO.—Una descarga de 70.000 v. ha carbonizado a tres obreros en un barrio de Amorabieta. Llamábanse los desdichados Ramón Fernández Fernández, 18 años; Rafael Martínez Dueñas, 36, y Manuel Fernández Calvo, también de 18. Dos compañeros de las víctimas resultaron con heridas menos graves.

ROTA LA TENENCIA DE ROTA

MADRID.—Según se desprende de criterios responsables vertidos, la base gaditana de Rota pasó de hecho al entero dominio de los americanos, por conformidad explícita del general Muñoz Grandes en nombre del Estado Mayor español, según trato concluso en 1962. Fuerte en su garantía, el Pentágono ha trasladado sus «Polaris» sobre submarinos a dicha base blindada, y prueba de que el Gobierno franquista consiente, lo es el silencio con que aquél ha distinguido la llegada de los submarinos atómicos a Cádiz.

¿COOPERACION NUCLEAR FRANCO-ESPAÑOLA?

PARIS (Combat).—Siendo rechazada la participación de España en el Mercado Común Europeo, particularmente por Bélgica, el Gobierno de El Pardo concede la máxima importancia a los acuerdos bilaterales que ha conseguido concluir con los países que aceptan asociar España a dicho M. C. E. especialmente Francia. Los señores Pierre Guillaumat, presidente de Electricidad de Francia, y Jean Couture, secretario general de la Energía en el ministerio de Industria, han sostenido en Madrid importantes cambios de impresiones con López Rodó y López Bravo, comisario del Plan de Desarrollo y ministro de Industria, respectivamente. Las conversaciones han girado en torno a tres motivos importantes: la cuestión del paso de un gasoducto por territorio español para el transporte de gas sahariano; la instalación de centrales nucleares en España con asistencia técnica francesa; la posibilidad española de librar energía eléctrica a Francia. Estas conversaciones serán proseguidas en París en el próximo mes de mayo con la presencia de López Bravo.

SE AGITAN LOS ESTUDIANTES

MADRID.—Tres mil estudiantes se han manifestado contra la prohibición de una conferencia que debía dar el catedrático Tierno Galván (cuyas declaraciones en «Le Figaro» no han podido ser reproducidas en España por orden de la censura). Otra manifestación parecida desarrollada en el recinto universitario ha tenido por motivos la adhesión a los trabajadores deseando libertad de sindicación, la protesta contra el S.E.U. y la miseria moral que la Universidad española padece en manos de la reacción imperante.

PREGUNTA MALICIOSA

PARIS. — « O. P. E. » reproduce y pregunta : « El pavimento del Paseo del Prado de Madrid, que acaba de restaurarse, está resquebrajado, envejecido, maltrecho. ¿Quién se ha comido el asfalto, el cemento y los jornales? »

TAMBIEN EN PORTUGAL

LISBOA. — En manifestación compacta los estudiantes han protestado contra la decisión del ministro de Educación Nacional prohibiendo el Día del Estudiante. En choque con la policía ha habido algunos heridos. El número de manifestantes depasó el millar, todos auténticamente alumnos de la Universidad lisboeta.

LO QUE SE HACE PARA SALVAR LA VIDA

CORDOBA.—En el 81 de la calle Rodolfo Gil murió hace poco Francisco Beltrán Cabezas. Temeroso de ser asesinado por la Falange, no salió a la calle desde el 19 de julio de 1936. Su mujer propaló que Francisco estaba en Francia, pero en realidad se encontraba en su casa elaborando objetos de mimbre que la mujer vendía como hechos por ella. Tuvo, además, la esposa, un hijo en el interreguo, y los propios falangistas la trataron de ligera de cascos. Hasta que Francisco murió y la mujer solicitó el concurso del cura para evitarse represalias.

RECUERDOS AMARGOS

PARIS, (OPE). — Dice la edición internacional del «New York Times» que, por razones tanto antiguas como modernas, al pueblo holandés le repugna toda conexión entre España y los Países Bajos.

« España y la Inquisición — dice — ejercieron su tiranía sobre este país — Holanda — en el siglo XVI y en el XVII. Piensan los holandeses que ciertamente, desde entonces ha pasado mucho tiempo, « pero somos un pueblo que no olvida fácilmente los malos recuerdos. »

« El hecho de que el generalísimo Francisco Franco de España fuera aliado del nazismo y su régimen estuviera vinculado al fascismo, según recuerdan muchos holandeses, representa una parte muy importante en las amargas evocaciones que trea el noviazgo de la princesa Irene con el hijo de un pretendiente al trono de España. »

Estiman además muchísimos holandeses que la monarquía ha salido gravemente afectada de todo este asunto que, además, ha despertado la ojeriza existente entre católicos y protestantes de manera que no era necesaria.

ADMINISTRATIVAS

Ligniers Camille, Nimes. Recibido giro 12 frs. Pagas «Umbral» 30-6-64. El segundo semestre 63 estaba en descubierto. Aclara si hay otro giro.

— Aracil, St-Yorre (Allier). Recibido giro 50 frs. Pagas «C. S.» año 1963 y hasta 30-6-64. «Umbral» hasta 31-12-64. A abonar 2 frs.

— J. Benet, Carcassonne. Recibida la tuya aclarando sobre giros. En realidad se recibió el giro de 10 frs. el 6-7-63, pero con él pagas el primer semestre 1963. Por tanto, el giro del 21-2-64 cubre el 1963 como te indicaba.

— Terraza, Combs-la-Ville (S.et-M.). Recibida la tuya con retraso. El giro de Parera se recibió el 30-9-63. Arreglo el 64 en ficha.

— Bernabé García, Castelnaudary (Aude). Recibida la tuya y giro de 22 frs. Pagas 31-12-64. Arreglado lo de «Umbral».

— Reguera, Noë (Hte-Gn.). Recibida la tuya ; hecho cambio indicado y rectificación nombre. Di cuándo has pagado, pues la ficha está en descubierto hasta 31-12-63. 43,90 frs.

— Alvarez, Montriduard (L.-et-Ch.). Recibida la tuya. Adeudas 22,40 frs.

— Juan Pedrol, Marvejols (Lozère). Procedemos como indicas en la tuya. Adeudas los envíos hechos.

— Manuel Rivera, Tours (I.-et-L.). Recibido giro 20 frs. Pagas 30-6-64.

— Sanz Mariano, Ivry-les-Nobles (Yonne). Recibido giro 20 frs. Hecho cambio. Pagas hasta 30-6-64.

— Devueltos por « n'habite à l'adresse indiquée » :

«Umbral»: Paquete, Jornet Francisco, Montauban (T.-et-Gue.). Paquete, Bascompte Juan, Maisons-Laffitte (S.-et-O.); Fernández Apólito, Cameux-en-Province (Hérault); Salvador Vicente, Saugnac-et-Muret (Landes); Nebot Félix, Daugeau (E.-et-L.).

«Combat Syndicaliste»: Salvador Vicente, Saugnac (Landes); Bernabé García, Nantes (L.-A.); Bascompte. Maisons-Laffitte; Gómez, Paris X°.

Se ruega, de haber cambiado de dirección, den la nueva, o la aclaración pertinente. Correos devuelve por alguna razón.

COMUNICADOS

REGIONAL CATALANA CNT

Todos los compañeros radicados en el exilio quedan convocados, en presencia o por escrito, a participar en el Pleno que nuestra Regional celebrará en París el día 22 de marzo, a las diez exactas de la mañana.

F. L. DE DRANCY

Anuncia reunión general para el domingo 29 de marzo en el local y hora de costumbre.

F. L. DE TOURS

Anuncia reunión general para el 22 de marzo, a las nueve y media, en el sitio de costumbre. Asistencia imprescindible.

F. L. DE PARIS

Tendrá asamblea general el 29 de marzo a las diez exactas. Entre otros asuntos, dar conocimiento de las actas del Congreso.

F. L. DE TOURS

Anuncia reunión general para el 22 de marzo, a las nueve y media, en el sitio de costumbre. Asistencia imprescindible.

EN CLERMONT-FERRAND

Fiesta solidaria para el 29 de marzo a las 3 de la tarde en la sala de fiestas de la Casa del Pueblo. Se representará el drama de Angel Guimerá TERRA BAIXA, en versión castellana.

Seguidamente una espléndida parte de Variedades.

F. L. DE CARCASSONNE

Invita, encarecidamente, a sus afiliados a la asamblea que se celebrará el 5 de abril en el Local de F. O. a las dos y media de la tarde. Si hemos adelantado esta reunión es para facilitar más la asistencia a la misma.

SUSCRIPCIONES

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS E INVALIDOS

Mes de febrero. Lista IV

Suma anterior, 2.070,29 francos.

F. L. de Argenteuil, 44. *F. L. de Combs-la-Ville:* Casals, 10; Parera, 5. *Houilles:* Familia Marín, 16; Fleta, 5. *Nice:* Auberges de la Jeunesse, 3,50. *Suresnes:* Francisco Isgleas, 10. *París:* Gual, 5; una compañera, 10: *F. L. de Ivry:* Durán, 10; Montoliu, 5; Segura, 5; Del Arco, 5. *St-Austin (Dordogne):* José Cuartielles, 2. *F. L. de Dreux:* Venta Postales (Ed. E. C.), 30. *Argèles (P. O.):* Femina, 8.

Total, 2.243,79 francos.

Pagos febrero

25 beneficiarios a 60 francos, 1.500; giros, 22. Total, 1.522 francos.

Restan, 721,79 francos.

DISTRIBUCION FEBRERO 1964

J. C. y P. C., Toulouse; R. A., Mallermort (B. Rh.); M. C. y M. P., Troyes; J. I. y S., Chartres; J. M. y R. F., Narbonne; J. R., Olette (P.O.); F. S., Firminy; J. S., Créil (Oise); J. D., Osseja (P. O.); A. R., Aubagne (B. du Rh.); S. B., Asprès-s-Buch; M. F., Montpellier (Hlt.); J. S. St-Denis; R. O., Vaux-en-Velin; A. G., Perpignan; R. M. y L. C. C., Bordeaux; R. S., Béziers (Hérault); J. B., Paris; E. M., Noueux (P. et C.); P. S., Bolgneville (S.-et-S.).

MES DE MARZO. LISTA I

Suma anterior, 721,79 francos.

Mallermort: Domingo Sánchez, 18. *Marsella:* Devolución giro Galo Utrillo por defunción del compañero, 50. *Villeurbanne:* Una charra, 15. *Mios (Gironde):* Pablo Serrarols, 15. *Roanne:* Antonio López, 10. *Perpignan:* S. Bueno, 5. *Montauban:* J. Coronel, 8. *La Motte-Beuvron:* Antonio Torrent, 7. *Jargeau (Loiret):* José Benedet, 4. *F. L. Versailles*, 10. *París:* Pradas, 5; Francisco Galán, de *Patin*, 5; José Murillo, 20.

Total, 893,79 francos.

PRO COMPAÑEROS PRESOS

Suma anterior, 27.079,86 francos.

Bivier: J. Callado, 5 francos; Basa, A., 5. París, Librería Publico: J. Laurent, 2; Viusa, 10; A. Lasfurbue, 10; Arlette Plonvier, 20; Henriette Chalou, 30; Uvignier, 14; H. Belaud, 7; Jean Chanot, 30.

Total, 27.212,86 francos.

PRO FAMILIAS GRANADO Y DELGADO

Suma anterior, 6.870,96 francos.

F. Local Combs-la-Ville: Dieste, 4; Casals, 5; H. Martínez, 5; Sucy-en-Brie: Calcerrada, 12.

Total, 6.896,96 francos.

ACTOS EN TENAY (AIN)

De acuerdo con las organizaciones antifascistas del departamento y patrocinados por el Sindicato de Maestros y por la Libre Pensée, la Federación Local de Peyrieu-Bellay y Alto Bougay organiza una jornada de confraternidad hispano-francesa para el día 29 de marzo en la Sala de Fiestas de Tenay. Por la mañana conferencia a cargo del compañero Padrós y de un libre pensador francés, a las nueve y media de la mañana, y por la tarde, en la misma sala, GRAN FIESTA DE VARIEDADES, con un grupo de ballets formado por un grupo de emigrados económicos que se han ofrecido espontáneamente. «Tierra y Libertad», de Lyon, apportará selectos números, entre los que cuenta la agrupación centroeuropea mixta «Los Karolinkas».

Es de esperar concurran innumerables compañeros de Lyon, Grenoble, Annecy, Aix-les-Bains, etc., procurando atraer a la fiesta a gente recién venida de España. De Lyon saldrá autocar a las siete de la mañana. Para inscripciones a Martínez y en conserjería de la F. L., 286, cours Emile Zola, Villeurbanne.

F. L. DE CARPENTRAS

Convoca a todos sus afiliados a la Asamblea que tendrá lugar el domingo 22 a las 9 de la mañana en el local de costumbre. La causa por la cual adelantamos nuestra asamblea ordinaria mensual, es en razón del Pleno del nucleo de Provenza que tendrá lugar igualmente, los días 29 y 30 de este mes de Marzo.

EN BURDEOS

Fiesta fraternal y solidaria para el día 22 a las 3 de la tarde, organizada por el grupo «Cultura Popular» en la Bolsa del Trabajo de la calle Lalande. Teatro social, folklore, «sketchs», salidas cómicas e intervenciones expontáneas (con gancho).

Se espera un máximo de concurrencia.

Groupe «Louise Michel»

Celebrará su Gala anual el martés 14 de abril, a las nueve de la noche, en la sala «L'Européen», contando con un selecto programa en el que figura el gran compositor y ejecutante Georges Brassens.

Delincuencia juvenil, Religión y Estado

(Viene de la página 4.)

sobre hechos exactos ni sobre denuncia por parte de las personas en causa. Se le detuvo en el Tribunal de Menores bajo una imprecisa y falsa acusación. Sin la intervención de personas del exterior, se le hubiera olvidado. Se puede llamar a esto justicia? ¿Es de esta manera como se podrá dar confianza al niño y el ejemplo para bien conducirse? Esta criatura he expresado su desprecio por la « justicia » y se le comprende. Lo que más rebela fue el método inquisitorial del juez con el niño, al que le recomendó las prácticas religiosas, insistiendo sobre la comunión del primer viernes del mes. Cuando este juez se encontró con las personas que apadrinaron al niño, no se informó sobre la razón del interés ni del sentido de responsabilidad, preguntándoles únicamente si frecuentaban la iglesia, si comulgaban y si respetaban « el primer viernes del mes » y si confesaban regularmente.

Después de todo lo expuesto no nos queda más que el rebelarnos enérgicamente ante tanto abuso religioso y estatal, luchando por la inmediata desaparición de estos organismos, males mayores de la humanidad. La delicuencia juvenil la engendra este trilógico sistema : Capitalismo, Religión y Estado. La Revolución Social deberá tenerlo en cuenta y destruirlo, si desea proseguir victoriosamente la marcha de la liberación del género humano.

F. ALVAREZ FERRERAS

B.D.I.C

España al día

Manifestación antitotalitaria en el Congreso verticalista. Ocho heridos y 20 detenciones. - Ocho mil huelguistas en Riotinto. - Los presos del penal de Burgos. - El fiasco de las Universidades Laborales. - El caso Francisco Abarca

La situación de unos penados

De una carta dirigida desde el penal de Burgos al ministro de Información Fraga Iribarne

(Enviado por un Grupo de jóvenes libertarios de España)

A finales de Enero y firmada por una larga lista de intelectuales presos, entre los que figuran: Juan Salcedo, estudiante escritor; Eliseo Bayo, periodista; Carlos Alvarez, poeta; J. Luis Moreno, doctor; Jorge Conill, estudiante para ingeniero químico; Antonio Mur, técnico; J. Ronco Pesina, técnico; R. Metola Amat, esudiante; F. Sánchez Ruano, estudiante, y otros que no mencionamos por ser la lista muy extensa, fue dirigida una carta al Ministro de Información del Gobierno de Franco Fraga Iribarne, en la que denuncian la grave situación en que se encuentran los presos cuyo nombre a continuación sigue:

José Luis de Garraleta. Detenido en Madrid en 1961. Perdió la memoria a consecuencia de los golpes recibidos; varias costillas rotas.

Gregorio Ortiz Ricol. Detenido en Madrid en 1960. Fue torturado; permanece en la enfermeria.

Agustín Ibarrola. Detenido en Bilbao en 1962. Perdió la razón durante varios dias; en el Consejo de Guerra denunció las torturas de que fue víctima.

Eduardo Rincón García. Detenido en Oviedo en 1961, torturado.

Joaquín Fernández Palezuelas. Detenido en Santander en 1963. Apaleado por el jefe de la Brigada Político-Social, Sr. Soler.

José Ramón Herrera Heredia. Detenido en Gijón en 1960, torturado.

Melitón Moreno Alcarache. Detenido en Madrid en 1961. Padeció un ataque de locura en la cárcel de Burgos. A consecuencia de las torturas sufre parálisis general.

Enrique Lerma Monroy. Detenido en Madrid en 1962. Enloquecido por los malos tratos, intentó suicidarse con los cristales de sus gafas.

Miguel Núñez. Detenido en Barcelona en 1961. Fue colgado de los brazos durante 27 horas. Su estado es crítico.

Higinio Recuenco. Detenido en Valencia en 1962. Se realizaron sobre su persona «experimentos» eléctricos.

Joaquín Fernández. Detenido en Valencia en 1962. Fue sujeto a los mismos «experimentos» que el anterior.

Vicente Corcera. Detenido en Barcelona en 1963. Perdió el conocimiento varias veces; a consecuencia de su estado mental grave, no ha sido juzgado todavía.

Francisco José Villete. Detenido en Bilbao en 1963. Después de crueles torturas, intentó suicidarse por lo cual no ha sido juzgado aún.

Emilio Rodríguez Martí. Detenido en Sevilla en 1963. Torturado en Sevilla, pierde la razón; es trasladado a Madrid y de nuevo interrogado. Atado de pies y manos a un banco, fue golpeado salvajamante. Actualmente incomunicado sin haber sido juzgado.

A consecuencia de su estado grave ocasionado por las torturas policiales, salen de Burgos para Yeserias: Francisco Gallo Penas, Benito Pérez García y Narciso Julián.

¿Qué opinión tiene sobre estos hechos el «liberalizante» señor Fraga Iribarne? Esperamos sin prisa su respuesta.

A nosotros, la lectura de esta relación tan sobria en su exposición como trágica por su contenido, nos fortalece, si ello fuese necesario, en nuestra convicción de que la lucha contra el régimen totalitario y seudoliberalizante de Franco e Iribarne se sitúa en la única vía viable: la presión revolucionaria.

Sube el oleaje

Los sindicatos verticales celebran Congreso. Los sindicatos verticales cuentan con doce millones de afiliados forzados. Cuando nosotros sostenemos el sindicato único de obreros para mejor contrarrestar el impulso del capitalismo, el Estado reaccionario español fundó el sindicato «libre» sostenido a pistola desfundada por carlistas, crupiers, curas fracasados y otros desechos humanos. Ahora el Estado reaccionario español nada quiere saber de sindicatos verdaderamente libres y sostiene brutalmente al sindicato obligatorio estatal dirigido por elementos sacristanescos y perdonavidas cual los del antiguo sindicato «libre».

El hecho más saliente de la postguerra es que los trabajadores jamás han acudido al vertical por propio empuje, sino empujados por los mausers y la chuleria falangista. Afiliación o hambre y cárcel, sin opción a escape.

En el transcurso de la dictadura franquista y de la férrea imposición falangista, el obrerismo auténtico se ha manifestado con amplitud en varias ocasiones. Huelgas en Euzkadi, Cataluña, Asturias, Valencia, Extremadura y Andalucia, siempre al margen de la ley —que no admite abandonos voluntarios de trabajo— y en contraposición a los sindicatos verticales. La cadena «sindicalista» que ata a patronos, técnicos y proletarios, actualmente quiebra por todas partes y no hay Franco ni sin franqueza alguna que la apañe. Los españoles cotizan a disgusto el pienso de los sindicalistas holgazanes, de los estraperlistas de Falange que se enriquecen con las materias de labor «controladas» por los organismos verticales, y lo que antes se silenciaba por pánico ahora ya se dice públicamente y a la cara. No otro significado tiene la manifestación antivericalista que el 11 de este marzo tuvo lugar en Madrid, en la propia sede del sindicalismo totalitario. Se habla de un millar de protestatarios que fueron acometidos y rechazados brutalmente —único argumento franquista— por guardias y delegados, ocasionando seis heridos graves y dos de pronóstico reservado, además de haber efectuado 200 detenciones, en protesta de las cuales huelgan actualmente todos los operarios de la importante fábrica «Pegaso».

Los gritos de «Queremos libertad sindical», «No representáis a nadie» y «Muera la tirania» son sintomáticos de lo que en adelante puede ocurrir en la peninsula. El pueblo obrero, principalmente, está dispuesto a no aguantar más ese estado de cosas «sindical» absurdo. Quiere dirigir su causa y administrar su dinero. Está fatigado de tanta tirania, de tanta esclavitud, de tanta indignidad, de tanto latrocinio. Y de tanta cruz, vaho de sacristía y hediondez cardenalicia.

Los días cercanos de España se anuncian prometedores. Que el exilio se imponga de ello y coopere, y no con empirismos precisamente.

La huelga de Riotinto

Antaño las huelgas mineras de Riotinto eran proverbiales. La antigua explotación de los fenicios —mina a cielo descubierto, de acceso en espiral— ha proporcionado cobre durante siglos a Europa, pudiéndose situar en tal minería los primeros balbuceos de la rebeldía de los ilotas transferida a los esclavos y luego a los proletarios.

Modernamente hay que mirar lejos hacia la inconsciencia de nuestra infancia e incluso de la de nuestros padres, para avizorar el alba de las huelgas de nosotros conocidas. Hay que contar con la secular experiencia de oposición de los mineros tarsinos para justificar las gestas anticapitalistas del obrerismo ibérico, principalmente en sus luchas de Andalucía, Cataluña, Asturias y Norte de España.

La huelga riotinteña de ahora empalma maravillosamente con otras recientes del subsuelo y del suelo hispanos, acreciendo la ola de arrollo popular que ha de sumergir al régimen totalitario de Franco hasta el más profundo océano del olvido. La época de pánico en Riotinto ha transcurrido, como transcurrió la de Asturias, Euzkadi y Cataluña, etc., con haber tanto sufrido, en la carne de sus hijos productores, el zarpazo de la bestia franquista. Más de quinientos mineros tarsinos murieron a traición en Sevilla bajo la risa asquerosa del beodo Queipo de Llano, capaz de mancillar a la propia Macarena. Acto seguido fue la mortandad, el suplicio de los trabajadores no fusileros, y la tortura moral y la atroz miseria de los familiares de las víctimas.

La causa del conflicto de ahora radica en la informalidad de la empresa y el sindicato gubernamental en cuanto al incumplimiento del contrato colectivo establecido. Las bases convenidas favorables a los mineros son regateadas y en casos burladas. No así las cláusulas de imposición a la conducta obrera, que, lejos de ser distendidas, son crecientemente extremadas.

Riotinto en huelga, reaviva al Riotinto inconformista de siempre.

Mano de obra calificada

Oficialmente El Pardo confiesa que España carece de mano de obra especializada. Al efecto, el ministerio de Trabajo ha destinado más de mil millones de pesetas al Plan (uno más) de Desarrollo Profesional en un intento de convertir en oficiales a 800.000 peones. Añádese, en la disposición del ministro, la confesión paladina de que de cada cuatro jóvenes asalariados, sólo uno recibe educación profesional pasablemente adecuada.

Ese vicio de consuetud de la España clásica lo conocíamos lo suficiente para que la explicación del ministro alcanzara a sorprendernos. El Estado dejó en todo tiempo esta misión a manos de la burguesia, y ésta la ha descuidado sistemáticamente en demanda de oficiales que rindan y en menosprecio del aprendizaje que causa mella en el libro de negocios. La burguesía española ha sido tacaña y atrasada por herencia onerosa del feudalismo que en España aún se sigue añorando. Mínimo de esfuerzos con máximo de beneficios, y así se contrata mano de obra deficiente, material malo, cubriendo, con lo que en Cataluña se llama «tapa bruts», el resultado de labores incorrectas. De donde los edificios recientes que se desploman, las máquinas que a los dos días quiebran por lo flaco, las ropas que un halo de sol destiñen, las pinturas que pronto periclitan.

Entonces, venga ya la pregunta: ¿A qué reclamo indecente y banal obedece la presuntuosa creación de Universidades del Trabajo? ¿De qué sirven esas fastuosas «ciudades laborales» si no es para mostrarlas a la candidez extranjera, si no es para copiar el delirio hipopotámico, elefantiaco, de megalómanos a lo Mussolini, Stalin, Hitler y Perón?

Universidades del Trabajo... Mentira. Creaciones de relumbrón, de mentirijillas, de las que sacar unos cientos de peones de primera con el catecismo falangista encerebrado y con título ridiculamente «universitario».

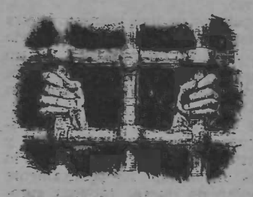
¡Con tanta universidad laboral, y con un censo nacional de un 25 por 100 de obreros calificados, y gracias aún al esfuerzo autodidacta!

Es el régimen que suda farsa por todos sus poros.

Proceso Francisco Abarca

Al redactar la nota de la semana pasada no teníamos información exacta de los tres últimos días. Hoy podemos concretar que, convencido del buen sesgo que toma su asunto, el compañero Abarca suspendió la huelga del hambre tras 23 días de haberla cumplido. Dentro de su debilidad, el estado de este estimado amigo es satisfactorio. Está muy reconocido de la solicitud que los compañeros en general le han demostrado.

Añadiremos que la Cámara de Acusación rechazó la demanda de libertad que presentaron los defensores. No obstante, el compañero Abarca ha sido trasladado de la prisión de Farets a la clínica de la cárcel de St-Gilles, siempre en Lieja.



Dentro de poco el Tribunal de Casación se pronunciará con respecto al recurso entablado por los abogados contra la orden de extradición a Suiza que pesa sobre el procesado. Habida cuenta del estado de opinión favorable en la población belga, es posible que Abarca no sea entregado a las autoridades suizas, cual desea y reclama el Gobierno franquista.

La Radio y la Prensa belgas no cesan de ocuparse del caso Abarca. En Lieja una importante fábrica de metalurgia sería paralizada por sus obreros caso de que nuestro compañero fuese extradicionado a Suiza, en vez de que lo sea Degrelle a Bélgica por culpa de la negativa de Franco.

Esperanza pensar que un no ha lugar en el proceso Abarca determinaría la puesta en libertad inmediata del mismo.

EMIGRADOS ECONOMICOS

Insistimos

CON fecha 28 de agosto de 1957, y cuando al rememorar aquellos años mozos pasa ante mi memoria el film después de la lectura de un artículo de fondo de nuestra siempra amada «Solí» de Paris, dedicado a los emigrados económicos que ya empezaban a asomarse a este lado de la frontera, tuve la ocurrencia de escribir una carta al compañero director de «Solí», que aquél tuvo a bien dar a la publicidad. Decía yo en mi carta lo que sigue:

«Soy uno de aquellos muchachos que, estando en la veintena, fuimos sorprendidos por la sublevación de Galán y García Hernández, y después por el advenimiento de la República, que representa nuestra mentalidad de entonces, el efecto que en nuestro ánimo y carácter causaban aquellos hechos y los folletos primeros que los «viejos» nos daban a leer, no puedo por menos de comparar la mentalidad de los que vienen de «allá» a la nuestra propia de aquella época. Nosotros éramos iguales que ellos. Pero, nosotros tuvimos la ventaja de que alguien se preocupara entonces de despertar nuestro entusiasmo y de sembrar en nuestras mentes vírgenes las ideas que hicieron de nosotros los hombres del 36. Tengo la oportunidad de hablar con estos muchachos por razones de trabajo, y estoy convencido de que son tan propicios a recoger la buena semilla como nosotros lo fuimos, y que es necesario ir a ellos para que lleguen a comprender nuestra acción pasada, pues es seguro que hay en ellos una cantera inagotable de futuros hombres del «36». En general, son muchachos que cuando de España y sus miserias se les habla, comprenden muy bien nuestras luchas de entonces, y cuyos ojos brillan con un fuego de esperanza al oírnos expresar nuestras ideas de redención de la clase obrera española. No conocen quizá filosofías revolucionarias ni programas políticos, pero tienen conciencia de las vicisitudes y miserias que en España se pasan, y, cuando se les señalan las causas de su pauperismo material e intelectual, saben ver con nosotros dónde están los culpables. ¡Vayamos, pues, a ellos! ¡No los dejemos a la deriva! Pues es seguro que, al igual que nosotros recogimos las ideas que los «viejos» del 31 nos ayudaron a descubrir, ellos también recogerán nuestra semilla y vendrán a nosotros para, todos juntos, hacer de nuestra tierra un país más feliz y libre que hasta ahora ha sido. ¡Y nosotros no éramos ni mejores ni peores que ellos!»

Dos artículos leídos hoy me obligan a escribir estas palabras. Por una

(Pasa a la página 2.)

LA VERDAD DE LA HORA

La verdad y la efectividad de la lucha en el campo internacional contra la dictadura franquista no está en las hipócritas, periódicas y rutinarias notas de protesta con que de vez en cuando quieren «consolarnos» desde cancillerías, organismos internacionales, partidos, etc., sino en estos hechos:

Consumación del mayor ultraje al pueblo libre de España al concederse al régimen franquista el ingreso en la O.N.U.

Es necesario recordar siempre que tal ingreso lo obtuvo Franco con el voto del país que se tiene por campeón de la defensa de la libertad y de la revolución: la Rusia soviética.

Ratificación de los tratados de ayuda militar y económica entre el franquismo, que no España, y los Estados Unidos, el titulado país líder del mundo libre.

El intercambio comercial entre el franquismo y el régimen de Fidel Castro, con la reciente llegada a La Habana de la misión franquista encargada de formalizar esa mutua ayuda.

La llegada de barcos procedentes de países comunistas a puertos españoles con mercancías destinadas al comercio franquista cuando los mineros asturianos sostenían una heroica huelga contra las condiciones de trabajo a que están sometidos.

El concierto por parte del Gobierno belga con el franquismo de tratados comerciales, a cuyo efectos viajó recientemente a Madrid el ministro belga de Comercio Exterior. La política exterior belga está dirigida por un socialista, Spaak, uno de los hombres que verbalmente, verbalmente nada más, se ha manifestado contra el franquismo.

El envío por parte del Gobierno de la Unión Soviética en estos días de la nota en favor de la paz al Gobierno de Franco, dándole igual consideración que a otros pueblos que se rigen por procedimientos democráticos y libres, con lo que los soviéticos han dispensado al franquismo una nueva atención.

Ya pueden seguir prodigándose notitas y más notitas de protestas, más o menos vehementes manifestaciones de condenación del franquismo, que la verdad es la reflejada en esos hechos, como seguirá reflejándose en otros porque está claro que en el campo internacional a todos tiene sin cuidado que Franco desaparezca o no, sino sus intereses peculiares, al margen de todo sentimiento político y de solidaridad efectiva con nuestro pueblo.

Dedicamos estos recuerdos a los ingenuos —dignos de respeto por su buena fe— que aún confían en la acción internacional para solucionar nuestro problema, y a los «cucos» —dignos de desprecio, porque carecen de esa buena fe— que en el exilio alimentan constantemente la idea de que sólo en el campo internacional podremos hallar remedio a los males que afligen a nuestra Patria.

Día a día se hace más patente que *sólo y exclusivamente* las fuerzas del interior, por sí mismas, serán las que con su esfuerzo y sacrificio darán al traste con el régimen franquista.

Nuestra solidaridad incondicional con ellas y nuestro desprecio a la farsa y a la mentira de la acción internacional.

Spanisn Ex-Servicemen's Association de Inglaterra.

ESTAMPA DE MARZO

Preludio de Primavera

TRANSCURRIO febrero y viene en domingo marzo. Mes equinocial bastante desasosegado; las toma, ululando, con el ramaje de los árboles y a todo de reciente nacencia doblega.

Marzo es Marte, dios de la guerra.

¿Qué puede esperarse de un mes que a favor de las corrientes, apostado en las esquinas, acuchilla silbando?

Poca confianza haced a la marzal primavera, pues aparte no conocerse haber venido, si de la capa o el abrigo os despojais, quizá os cueste caro. No caluroso todavía, siendo muy verdadero el refrán que dice vale más sudar que estornudar.

Un buen mes para médicos, farmacéuticos y fabricantes de ataúdes...

Este año cae todo bajo por haber caído así quincuagésima (Carnaval), que fue el domingo 9 de febrero.

El 15, que era mi ilusión de enfermo, hizo un tiempo de los demonios. Estuvo lloviendo todo el día. Yo no me encontraba en condiciones de pisar la calle: lanzarme así no más con vientos y aguas era enorme disparate. «El día me ha jugado esta mala pasada; pero aunque caigan chuzos de punta, hoy cumplía años mi madre y saldré y lo celebraré.» Afortunadamente, la escapatoria no tuvo consecuencias.

Con la primavera es el despertar de la madre Naturaleza de su sueño hiemal, vistiendo una vez más de limpio y de nuevo.

Distinta decoración todavía fresca, súbitamente lograda con el exclusivo fin de sorprendernos y pasmarnos al no caber en nuestros ojos las maravillas de tan portentoso cuadro.

Cambio de estación implica el crotorar de las cigüeñas, ya emplazadas en las altas torres con el utensilio que al partir preparado dejasen y cuya avizoración da envidia. También dejáronse ver las golondrinas venidas a explorar el terreno, antes de ponerse las demás en viaje.

Ya empiezan los jardines a tener público y a verse concurridos los paseos. Cuando despierten las flores que aún tienen algo de invernal sueño, de involuntaria harona, estos lugares esparcirán deliciosos aromas... Los bancos de los retiros ya ofrecen idilios a parejas de novios. Riegan. Cada planta es un joyero de fina pedrería. Los exaltados pájaros conocen a los chiquillos y no les temen: acuden a las migajas de las meriendolas. ¡Ah, cómo así es buena y se deja querer la vida!

— Un postre de millonario más caro que las perlas.

— Las perlas no son buenas de comer, las fresas sí.

PUYOL

Delincuencia juvenil, Religión y Estado

F. Alvarez FERRERAS

EL delincuente es el individuo que comete un delito; delincuencia es violación de la ley de importancia menor que la del crimen, dice el diccionario.

Para nosotros los antiautoritarios, la delincuencia es el cáncer de la sociedad; es hija del desorden capitalista, económico, espiritual, racional y humano del hombre que todo régimen burgués y autoritario engendra con sus desigualdades. La delincuencia juvenil se deriva por consecuencia lógica del malestar general en el que se desenvuelve la sociedad actual basada en el despotismo estatal y religioso. La miseria que estos organismos políticos crean en todos los aspectos es la causa mayor de esta anomalía que ligada al lujo exagerado y al vicio que éste último fomenta, constituyen en su conjunto el virus que más influye en la depravación del ser humano y muy particularmente en la juventud.

El hambre mantiene en la hora presente en la más humillante e inhumana miseria, a más de 750 millones de niños diseminados por el mundo. Acosados por esta plaga, este ejército de hambrientos será capaz de cometer los mayores arrebatos en contra de las injustas instituciones que rigen nuestra destartalada sociedad. Por el hambre, estos desgraciados robarán al primer transeúnte que se les presente (no hay término medio para el hambriento) se convertirán en asesinos de jóvenes y viejos, en confidentes de toda laya; cometerán las más extravagantes indecencias físicas y morales para finalizar al último grado de inhumanidad, aplicándoles el seudónimo de gángsteres, sádicos, parricidas y monstruos que harán estremecer a poblaciones enteras, mientras que los gobiernos, indiferentes, se abstendrán de emplear los medios adecuados para corregir esta desviación moral del individuo, porque corregirla significa corregirse ellos mismos, por ser los primeros intoxicados y los primeros responsables; la historia está llena de ejemplos: la banda de gángsteres de Al Capone estaba compuesta por altas personalidades de la jurisprudencia, en la que destacaban jueces, abogados y policías. De nadie es ignorado el escándalo que produjo en el Parlamento inglés el asunto de la bella señorita Christine Keeler; y por último, por no querer prolongar demasiado este tema, semanas pasadas fue descubierta una banda de malhechores — éstos no eran anarquistas — en EE. UU., formando parte de ella conocidas personalidades políticas y financieras de las altas esferas gubernamentales del país.

Para intentar justificar lo injustificable, su jurisdicción, sus fuerzas de orden público (que son las que a todo Estado defienden) y de represión, al igual que la gran cantidad de parásitos que este organismo emplea, requiere el Estado crear seres desequilibrados, gángsteres, etc., para poder él continuar su obra de injusticias basadas en la miseria y toda clase de privaciones permanentes de la clase desposeída y laboriosa, con la que todo Estado se nutre como hiena.

Millares de seres humanos carecen de las materias más esenciales para el desarrollo orgánico y espiritual, que es lo que le da vigor en principio a todo carácter y personalidad del individuo, al mismo tiempo que lo incita a descubrir nuevos horizontes científicos en beneficio de una humanidad mejor. Por estar privados de los elementos nutritivos físico-intelectuales, estos seres sienten un complejo de inferioridad ante su semejante mejor emancipado y mejor instruído, transformándoles en frágiles temperamentos, en espíritus tímidos, austeros, escépticos y creyentes; no poseen personalidad propia ni libertad, son el producto del ambiente, son los mártires de la sociedad impuesta por la violencia. Es con esta muchedumbre que la religión al igual que el Estado mantienen su poderío, imponiendo y dominando en la mayoría de los países del mundo, porque la religión al igual que el Estado, requiere para conservar la hegemonía sobre los individuos, sumirlos en la resignación y en la obediencia absoluta al más bajo grado de oscurantismo. Si bien es cierto que los eclesiásticos predican místicamente súplicas al Todopoderoso por la reducción de la miseria — ellos nunca la conocieron — no por su abolición, sin la cual la religión años haría que no existiría, es sin embargo ella la que más hace por mantenerla y extenderla, porque al desaparecer ésta desaparece con ella la religión, por ser quienes alimentan esta institución los millares de ignorantes y de desposeídos que la religión viene embruteciendo desde milenios para mejor explotarlos y continuar viviendo sus representantes en el más vergonzoso lujo.

La delincuencia juvenil la crea la miseria y la ignorancia, la religión y el Estado. Porque millones de niños se tienen que ver obligados a vivir (si vivir se puede llamar a la existencia que arrastran) sin lo más esencial a sus subsistencias cuando existen en abundancia los productos necesarios para convertirles en hombres conscientes del mañana y en los forjadores de la sociedad futura. El interés prima de la religión es conservar el erario, el patrimonio eclesiástico adquirido con la piel de sus esclavos y para ello buenos han sido todos sus medios (ya lo dijo el fundador de la Orden de los Jesuítas, que todos eran buenos con tal de llegar al fin) conversión de los infieles a fuerza de violencias, creencia absoluta al dios omnipotente (que nunca pudo nada) y embrutecimiento de las masas para impedirlas que puedan rebelarse contra la autoridad papal y estatal de la que ella es la primera defensora; inquisición del entendimiento; explotación moral del individuo y violación de cerebros vírgenes. He aquí un ejemplo de la autoridad eclesiástica y estatal. Hace algunas semanas fueron arrestados dos niños de ocho años por la policía de Montréal y guardados en detención durante tres semanas por haber cometido un delito menor. Ante la ausencia de pruebas, uno de los dos niños fue puesto en libertad, reteniédosele al otro bajo pretexto de un delito cometido un año antes, acusación que no descansaba ni

(Termina en la página 3.)

CHISPAS

Fidel entera a sus cubanos que en junio de 1965 será suprimido el racionamiento de huevos.

Porque huevo ya no quedará ni uno.

∴

El mismo bromista asegura que en 1974 habrá en Cuba más vacas que en Holanda y más quesos que en Francia.

Siendo así, los cubanos de ahora pueden morir tranquilamente de hambre.

∴

Un economista de los nuestros sostenía haber comido plátanos en Siberia.

De exportación, posible. Pero bananeros en la vecindad del Polo Norte...

¡A pico y pala, hermano!

∴

Una cosa es la economía demostrada, y muy otra la verbalizada.

∴

Pienso en el economista seudo revolucionario que en sus viajes de «documentación» era acompañado por cuarenta oficinistas y escopeteros.

Hágase la cuenta: Un cubierto de la época, 20 pesetas; 40 cubiertos, 800 pesetas. Sin café, coñac y puro. Gasolina: un «Fiat», 15 litros por 50 km.; diez «Fiat», 150 litros.

He aquí economía organizada.

∴

Sigo creyendo que mi madre sabía más de economía que Fábregas y Comorera, y contaba con los dedos.

∴

La mejor cátedra de economía efectiva es la miseria.

∴

Castro y los suyos no economizan: dilapidan. Huevos, leche y carne y trigo y más que eso, podría haberlos en Cuba sin Machados, Batistas e «Infideles».

∴

Al propio Franco le consideran económico porque es frugal en la comida y abstemio en la bebida.

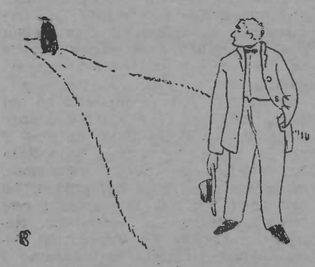
Por avaricia, señores. Al pagador del Estado no le perdona ni un ochavo.

CHISPERO

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

OBRAS
de Felipe ALAIZ



«Quinet», tomo I.
«Tipos Españoles», tomo II.
10,00 francos los 2 volúmenes.

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française ..... 5 F.
Version fco-espagnole ... 20 F.

★

Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10e)
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

GFP. 3428

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

36e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 290 — Version française 0 10 francs — Version espagnole 0 40 francs — 26 Mars 1964

AU NOM DE DIEU... ET DE L'ETAT

EN Espagne les syndicats verticaux, qui regroupent douze millions d'adhérents (forcés) et ont toujours été les seuls, en tant que mouvement ouvrier, a être tolérés par le régime franquiste, viennent de tenir leurs troisièmes assises nationales.

M. Solis, délégué national désigné par le chef de l'Etat, a déclaré à l'ouverture de ce congrès :

« Pas une seule organisation syndicale au monde n'est établie sur des bases démocratiques aussi étendues que l'organisation syndicale espagnole ».

Oui, l'année 63 aura été cruellement féconde en événements qui témoignent du sens perfide attribué au terme «démocratique» dans la patrie de l'Opus Dei. Le garrot, les tortures, la déportation, les répresailles, les humiliations, tout y est ; et nos camarades mineurs des Asturies peuvent en parler en conaissance de cause, ainsi que les membres de leur famille.

Un bulletin édité à Madrid en février 63 et destiné à encourager la bourgeoisie française à venir passer les vacances en Espagne, publiait, entre autres élucubrations, « Le Fuero » ou Charte du Travail espagnol. « Tous les espagnols, dit ce texte, ont droit au travail. Satisfaire ce droit est la mision primordiale de l'Etat ».

Nous n'en doutons pas ; mais nous devons néammoins souligner que sept cent mille ouvriers espagnols ont dû émigrer et aller chercher à l'étranger le travail qui leur permettra de vivre moins misérablement.

D'après des statistiques officielles, l'Espagne est le pays qui exporte actuellement le plus de main-dœuvre. Ces travailleurs déracinés à qui on réserve toujours les plus sales besognes, sont en outre contraints de faire des économies pour subvenir aux besoin de leur famille restée sur le sol natal. Ceci représente des devises pour l'Etat franquiste ; les mêmes statistiques nous révèlent que pour l'année 63, 51 pour cent du revenu national est dû à cette exportation de main-d'œuvre ce qui est un moyen d'aider le régime actuel de se maintenir au pouvoir. (Sans compter les prêts et autres faveurs accordés par certains pays en échange de cette main-d'œuvre.

« La rétribution minimum du travail accompli, dit encore le bulletin précité, devra permettre au travailleur et à sa famille une vie normale et digne ».

Hélas ! l'ouvrier espagnol, après vingt-cinq ans d'expériences, sait bien qu'il n'a rien à attendre ni de son syndicat vertical qui ne sert que les intérêts du patronat espagnol, ni des promesses continuelles que lui font les dirigeants phalangistes; et la seule solution qu'il lui reste s'il veut connaitre « une vie normale et digne », c'est de prendre sa valise et aller vers d'autres sols plus hospitaliers.

On lit par ailleurs dans cette même « charte » du travail: « Le Capital est un instrument de la production ».

Il y a là, certainement, une faute d'impression; les classes laborieuses savent depuis longtemps que « le Capital est l'instrument de l'exploitation de l'homme par l'homme », et plus aucun doute ne subsiste dans ce domaine.

Ce doute ne subsiste même plus pour les travailleurs espagnols qui, profitant à Madrid de l'ouverture du 3e congrès des syndicats verticaux ont manifesté publiquement leur mécontentement.

A 19 h., écrivait «Le Monde» du 12 mars, plus de six cents travailleurs se réunissaient dans le hall de la Maison des syndicats —où le troisième congrès tenait sa première réunion de travail— pour manifester aux cris de « Nous voulons des syndicats libres ». Trois quarts d'heures plus tard, la manifestation était dispersée par la police armée, qui effetuait quelques arrestations ».

Et plus loin : « Les incidents commencèrent lorsqu'un délégué syndical invita les groupes à se disperser « puisque vos représentants sont en train d'étudier ici même des problèmes syndicaux ». On entendit répondre : «Ils ne représentent rien du tout ». Quelques délégués syndicaux, aidés de la police —qui a agi sans brutalité— s'en prirent violemment aux ouvriers qui se séparèrent au milieu d'une grande confusion.

Et tout ceci au nom de Dieu et de l'Etat malgré l'opinion de Juventud Obrera, organe de la JOC qui écrivait dans son dernier numéro : « Tant que les syndicats ne jouiront pas d'une autonomie et d'une représentativité totale, le malaise et l'insatisfaction des travailleurs ne feront qu'augmenter ».

LE PEUPLE ET LA REVOLUTION

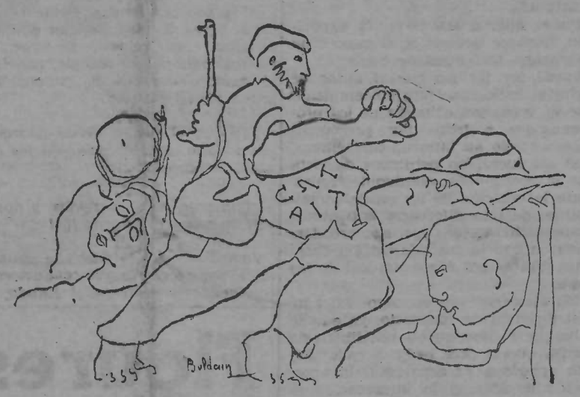
C'est en profitant du contrat social que le pouvoir oblige l'homme à s'instruire, lire, comprendre, obéir, selon sa volonté, fut-elle contraire au bien de tous. On imagine, aisément, que si le pouvoir appartient non au peuple, mais à ceux qui profitent du peuple, ce que peut donner l'autorisation de s'instruire, de lire, de comprendre, d'obéir.

L'aliénation de la liberté du peuple autorise la force du pouvoir. La révolution se réalisera du fait que ce n'est pas l'avilissement et la servitude de millions d'individus qui peut obliger d'autres individus, qui réalisent l'injustice et le crime du pouvoir, mais n'ont pas encore pu réaliser leur force soit par lâcheté, soit par isolement, de servir ceux qui ont pour mission de donner force au capital, maître de l'exploitation des hommes.

Car cette exploitation est un vol, vol reconnu respectable par un pouvoir qui profite de cette action malhonnête. Comme il devient malhonnête et méprisable le travailleur qui, par faiblesse, reconnait son exploitation, le mal de cette exploitation, et qui cependant, par lâcheté, devient complice du pouvoir ; pouvoir qui permet au capitalisme de continuer l'exploitation de l'homme, la division des peuples, la guerre.

Les masses, dans leur ensemble, sont innocentes de toutes les injustices, toutes les brutalités, tous les crimes pratiqués en leur nom, dont elles sont les complices et les victimes inconscientes. Parfois, elles s'indignent, elles se révoltent, pendent quelques criminels, maitres du pouvoir, pour mettre en place d'autres criminels qui continueront leur exploitation, et un nouveau bail de servitudes et de crimes s'établira, la révolution restera à faire.

On conçoit que le problème n'est pas simple, on conçoit que la servitude est profondément enracinée en l'homme par des siècles où il a renié toute dignité. On conçoit que le travailleur, aujourd'hui, soit pris dans un étau qui lui permet, très difficilement, d'arriver au chemin de la liberté. Entre le travail, les transports, le repos nécessaire, que reste-t-il de temps au travailleur pour s'émanciper ? Les quelques instants dont il pourrait disposer pour s'élever et



s'affranchir, le machiavélisme de l'Etat s'en empare pour parfaire sa soumission, par la T. S. F., la télévision, les sports. Comment s'en échapper, alors que la plus grande partie de la presse quotidienne ou hebdomadaire, ne fera que tresser des louanges au pouvoir, à son autorité, ses violences, ses crimes ?

Il faut que l'individu possède une conscience nette et forte pour repousser tous les mensonges, toute la fausse vie qui l'entoure et rechercher d'autres hommes qui, comme lui, tentent de se libérer. Ces contacts, entre hommes qui souffrent de la servitude, permettent de constituer des petits groupements d'hommes libres, de libertaires, de militants capables d'œuvrer pour la révolution de demain. Ces petits groupements vivent et prospèrent, la flamme de la révolte qui les anime est vivace et le pouvoir ne peut avoir la prétention de l'éteindre. Nous possédons la base autorisant la création d'un mouvement révolutionnaire, suffisamment fort pour arriver à ses fins ; à nous de le servir, de toute notre foi, pour que l'avènement de la liberté se réalise un jour.

La puissance s'exerce au profit de ceux qui la possèdent, comment admettre que quelques milliers d'individus intelligents et sans scrupules, serviraient les intérêts du peuple, alors que servir ceux de la classe possédante leur permet de s'enrichir sur ce peuple ? Ce qui parait inconcevable, c'est que c'est ce peuple qui les porte au pouvoir et leur donne toute facilité pour accentuer leur oppression.

Le pouvoir est l'ennemi du peuple, les partis politiques ne font que rallier, sous des présentations différentes, l'acceptation des travailleurs à leur état de servitude. Tous les partis politiques qui prêchent la révolution pour confier l'autorité à un pouvoir, ne font que reconnaitre une servitude nouvelle. Ce qu'ils désirent ce n'est pas la libération de l'homme mais l'asservissement de celui-ci à leur profit.

On conçoit que l'étendue du travail de propagande à faire pour constituer des groupes sincères et éclairés de révolutionnaires, parmi le peuple, peut paraitre une tâche de Titan, cette opinion est discutable ; dans toute progression de l'humanité, ce sont toujours des minorités qui se sont imposées et Camille Desmoulins écrivait : « Nous étions à peine une douzaine de républicains à Paris, en 1789. »

Que l'on veuille bien étudier les coups d'Etat, ceci, non pas pour engager les militants à tenter un mouvement révolutionnaire, non réalisable dans les temps présents, mais simplement pour leur faire admettre qu'une propagande bien préparée, définissant très exactement les avantages qui résulteraient pour l'individu d'une révolution, pourrait et devrait former suffisamment de révolutionnaires pour, dans un temps indéterminé, constituer une force qui pourrait combattre celle de l'Etat. Travaillons donc à une propagande active, afin de constituer cette base solide, composée d'éléments sincères. Si, comme l'Etat, nous possédions la possibilité d'émettre notre propagande par radio, si nous possédions les moyens d'une presse quotidienne, pouvant atteindre tous les échelons du peuple, la révolution se ferait sous quelques années, parce que la vérité est une, et cette vérité, ce sont les libertaires qui la possèdent. » Tant que le sire de Tillac ignora qui il était, dit une légende gasconne, l'intendant le rudoya fort ; mais quand dame Jehanne, sa nourrice, lui eut fait connaitre ses titres et qualités, les gens du château, l'intendant en tête, vinrent s'humilier devant lui. »

— *A. Bellegarrigue.*

RENE VILLARD

Un beau titre

« *Les dirigeants syndicaux s'efforcent de freiner l'agitation de la base* ». Sur quatre colonnes est apparu hier, ce titre, dans le journal « Combat ». Lequel « Combat », sans être pour autant un brûlot, fait tout de même souvent preuve de plus d'objectivité et d'esprit non conformiste que la plupart de ses confrères

Eh oui, les dirigeants syndicaux s'efforcent de freiner l'agitation de la base. Cela ne date pas d'hier, et nous n'avons pour ainsi dire jamais cesse. ici, de le dénoncer. Sans vouloir remonter plus loin, cela s'est accentué surtout depuis l'époque du Front Populaire, au moment des occupations d'usines, quand Maurice Thorez, désireux de sauver les meubles, a prononcé sa fameuse phrase : « Il faut savoir terminer une grève ». Ce qui signifiait tout simplement : « Maintenant que nous sommes au pouvoir, nous, communistes et socialistes, il n'y a pas lieu de continuer notre action revendicative ; reprenez le travail, soyez bien sages, et nous verrons cela plus tard ».

Plus tard, en effet, on a vu. On a vu le patronat un instant décontenancé, reprendre peu à peu du poil de la bête, et finir par annuler presque totalement les avantages acquis en les incorporant aux prix. De cette vague de fond qui menaçait de tout submerger il ne reste à peu près que le principe des congés payés. Et encore, si l'on examinait bien la question, on s'apercevrait sans doute que ces fameux congés ne sont pas réellement payés par le patronat.

Ceci dit, voici la conclusion de l'article du journal surmonté du titre ci-dessus : « *Tout ceci revient à dire que les organisations syndicales, tant ouvrières qu'agricoles, attendent que soit levée l'hypothèque du plan de stabilisation (ce qui peut encore représenter quelques mois) pour mettre l'opinion de leur côté, avant que de se lancer dans une éventuelle action d'envergure. Cette action, si elle était alors lancée, pourrait d'ailleurs connaitre cette fois une ampleur inégalée.* » Rassurez-vous, bonnes gens. même si elle est lavée à ce moment-là, l'action, même si elle connait une ampleur inégalée, les résultats ne peuvent pas être mirobolants. Quelques centimes de plus pour les travailleurs, ratissés à l'avance par le coût de la vie, et ensuite par le fisc, et voilà nos grévistes Gros Jean comme devant.

Est-ce à dire qu'il ne faut pas l'engager, cette action ? Que non pas. mais, tout au contraire, la préparer soigneusement et l'engager pour des buts autrement valables qu'une simple revalorisation des salaires. Et surtout ne pas s'en remettre aveuglément à ces centrales syndicales politisées dont les dirigeants en majorité n'ont qu'un but : garder leur apparence de dévouement à la classe ouvrière. Apparence concrétisée par des appels à des grèves partielles et courtes, autant que par la publication de magnifiques bulletins de victoire.

Quant à attendre, pour agir, que soit levée l'hypothèque du plan de stabilisation (quelle stabilisation?) les organisations syndicales en question devraient savoir que, dans ce domaine comme dans tant d'autres, il existe des « conservateurs des hypothèques ».

BLANQUET

La monnaie

A propos de l'affaire Naessens (et de tant d'autres affaires d'escroqueries), un ami me fait remarquer que les gogos qui viennent en foule pour remplir le fameux « bassinet » ne le pourraient faire s'ils n'avaient à leur disposition tant de ces gros billets filigranés à l'aide desquels on peut se procurer tous les biens de ce monde. Et se pose ici, tout naturellement, le problème de la monnaie. Fort précieuse, cette monnaie, pour celui qui travaille, qui œuvre durement afin de se la procurer. Et fort pratique, puisqu'elle permet de se pourvoir, sans autres formalités, de tout ce qui est nécessaire à l'existence. Et sans trop de difficultés, aussi, surtout dans les pays riches, dont le nôtre a l'honneur de faire partie !

Par contre, elle est à la base de toutes les injustices, de toutes les escroqueries, de toutes les spoliations, et pour tout dire, de presque tous les maux dont souffre l'humanité !

A tel point que nombreux sont ceux qui se sont préoccupés de la faire disparaitre, cette monnaie maudite ! Mais tous les systèmes imaginés jusqu'à ce jour par les «utopistes» — c'est ainsi qu'on désigne habituellement tous ceux qui ont l'outrecuidance de vouloir réformer la société — présentent de grands inconvénients qui sont loin d'être compensés par leurs avantages réels. Du moins, aux dires des *compétences !* Ils ont du moins, ou plutôt ils auraient, à nos yeux et aux yeux de toute la classe ouvrière, l'immense avantage de ne pouvoir permettre la thésaurisation, c'est-à-dire l'accumulation des richesses, vraies ou fausses. Ce qui est presque toujours le fait des malins, des débrouillards, des trafiquants de toutes sortes, vivant essentiellement en parasites par rapport à l'ensemble des travailleurs.

Le dernier en date de ces systèmes, la monnaie fondante, dont le principe essentiel consiste à disparaitre dès que sa raison d'être n'existe plus me parait le plus capable de palier aux inconvénients majeurs découlant de l'inégalité économique. Et l'on peut raisonnablement dire que son application objective, sans être une panacée, permettrait aux travailleurs de se sentir moins brimés et spoliés, et d'être un peu moins esclaves, un peu moins méprisés !

Ne serait-ce que pour ces quelques raisons, on doit regretter que les hommes et les partis politiques se réclamant de la classe ouvrière ne se soient pas davantage occupés de cet important problème !

J. B.

Manifestations d'étudiants en Espagne

« Considérant qu'on les prive de l'exercice du droit élémentaire de dialoguer, que le S.E.U. (Section étudiante de la Phalange) se trouve soumis aux organismes de l'Etat », 2.000 étudiants, réunis à Madrid à la faculté des sciences politiques et économiques pour assister à une conférence dans le cadre de la « semaine de rénovation universitaire », supprimée par la police, ont violemment manifesté contre « l'obscurantisme qui règne à l'Université et pour l'élection démocratique des représentants syndicaux au sein d'un syndicalisme libre ».

Il faut remarquer l'étroite unité d'action étudiants-ouvriers qui se manifeste maintenant régulièrement. A chaque manifestation ou revendication ouvrière répond une manifestation étudiante. Tout semble découler de cette unité de fait qui porte les ouvriers et les étudiants au même combat pour la liberté syndicale. Lors des grèves asturiennes et jusqu'à maintenant c'est aux cris et inscriptions d' « ASTURIAS » que les étudiants ont manifesté et protesté particulièrement en Catalogne.

La situation intérieure de l'Université espagnole est aussi confuse que difficile à étudier de près. Tous les rapports différent sur le nombre et l'orientation des groupes ou groupuscules qui s'organisent dans une semi-clandestinité ou une clandestinité complète. On peut tout de même noter les différentes présences particulièrement actives.

Ainsi, et à des époques différentes, les vastes opérations déclenchées par la police révélèrent une position oppositionnelle au S.E.U. dans les rangs de la Fédération Universitaire Démocratique Espagnole (F.U.D.E.). Lors de la marxisation de cette organisation, reconnue par l'Internationale des Etudiants Communistes, les tendances du socialisme démocratique et les chrétiens s'en écartèrent ; ces derniers disposent maintenant de l'Union des Etudiants Démocratiques (U.E.D.).

Ces organisations se manifestent par des tracts jetés à la volée au cours des manifestations. La répression révéla aussi en Catalogne une réorganisation autour d'un journal clandestin, « Juventud Libre », des étudiants se réclamant de la F.A.I. Certains de ceux-ci ne se contentèrent par des prises de position, somme toutes assez commodes, et se lancèrent à l'action directe contre les représentants du régime. J. Conill a failli payer de sa vie ses actions. Les tendances, improprement qualifiées de régionalistes, se manifestent au Pays Basque et en Catalogne. Généralement le programme des organisations clandestines d'étudiants est très mal défini et fluctue avec les années.

On peut pourtant distinguer deux positions principales autour desquelles tout peut se rattacher. Les étudiants socialistes, marxistes, démocrates de toutes sortes et les chrétiens préconisent une réconciliation nationale après le franquisme pour l'élaboration d'une Espagne meilleure. En aucun cas l'éventualité de la violence n'est envisagée, pas plus d'ailleurs que la réalisation d'un certain programme, le franquisme disparu. On parle peu de révolution de peur de se voir « coupé des masses » encore sous le coup de la guerre civile et de ses horreurs. Cette tendance a d'ailleurs fait la presque unanimité des organisations exilées.

La seconde tendance s'est manifestée ouvertement le 2 mai dernier, au cours de la manifestation de professeurs et d'étudiants catalans, un tract signé de la Fédération Universitaire de Catalogne réclamait la constitution d'une libre « Federación de Autonomias Ibéricas ». La violence des armes fascistes devait être mise en échec par la violence des armes du peuple en révolution économique et sociale. Cette position est aussi celle des étudiants bakounistes issus de la Confédération Nationale du Travail (C.N.T.).

Ainsi beaucoup d'organisations semblent préparer des relèves contradictoires et se différencient surtout, non par la différence idéologique de leurs programmes, mais par leur attitude vis-à-vis de la situation créée par la disparition violente ou non du régime franquiste.

Jeunes Etudiants Syndicalistes Révolutionnaires

LA C. F. T. C. DE PAPA

Oui, la CFTC de Papa a vécu. Le syndicaliste chrétien, et réformiste, servant la morale socialo-chrétienne, pliant sous la servitude, répondant au signe du sabre du fils de son patron chaque fois que la patrie se trouvait en danger, et s'agenouillant devant le goupillon d'un autre fils de... patron devenu prêtre, veut de l'innovation et sa centrale est en train de se transformer.

Bien sûr, la Ve République n'a que faire d'une CFTC trop vieux jeu, et « Mongénéral » veut que celle-ci observe une attitude « progressiste » et soit en mesure de se ranger auprès du mouvement « Pax».

Elle prendrait ses consignes chez Georges Houdin, chez de Brouckère ; ainsi, qui vous savez, prenant très prochainement le chemin de Moscou, pourrait dire : « Le véritable syndicalisme est avec moi, derrière moi. »

La CFTC a donc décidé de se séparer de son étiquette chrétienne et préconise une formule très UNR-UDT : la compréhension entre patrons et ouvriers.

Autrement dit il faut en revenir à la fameuse collaboration capital-travail... Hélas ! nous avons déjà connu ça, et les syndicats verticaux de l'Espagne franquiste sont encore là pour nous le rappeler.

Il est vrai que la CGT vit depuis la fin de la guerre à l'heure de Moscou, quant à F. O., c'est depuis sa naissance qu'elle est réglée sur le cadran de l'Oncle Sam.

Ainsi, la CFTC, rénovée pourrait représenter ce syndicalisme national que souhaite notre « chef des miracles », qui rêve par ailleurs d'une place de choix dans la hiérarchie du Tiers Monde.

S'appuyant sur ses amis de Pékin, ses copains d'Algérie, les colonels du Mexique, les petits présidents des Républiques Noires, dites d'expression française, et enfin sur les travailleurs français, par le truchement d'un syndicalisme d'Etat, l'homme de juin pourrait, à une prochaine émission sur les ondes, incarner par « devoir » la France et le Tiers Monde. (Tout ceci en admettant que le dieu qui inspira la naissance de la CFTC de papa lui prête longue vie sur le trône).

Pour en revenir à la laïcisation de la centrale chrétienne, franchement nous n'y croyons pas. Il existe bien une gauche en son sein, mais elle est influencée par des « prêtres progressistes » et par conséquent liée à la doctrine de l'Eglise catholique.

La place des véritables syndicalistes n'est donc pas dans la CFTC, même rénovée, pas plus qu'elle n'est dans la CGT ni à FO, championnes des divisions ouvrières par des revendications favorables aux hiérarchies.

Le véritable syndicaliste doit rejoindre la Confédération Nationale du Travail pour y défendre les principes de la Première Internationale et hâter l'instauration d'une société moderne pouvant satisfaire les besoins de chacun, une société sans dieux ni maitres.

Y. M. BIGET

Camarades et amis de la région parisienne, retenez dès maintenant deux dates : 19 AVRIL et 31 MAI,

Commission des Galas.

REGARDS SUR LE MONDE

ISRAEL

Si l'autonomie administrative, si le fédéralisme économique ont prévalu jusqu'à ce jour en Israël, c'est qu'entre l'arrivée des premiers pionniers et la constitution de l'Etat d'Israël il s'écoula plus de 70 ans...

C'est le « Fond national juif » financièrement alimenté par « L'organisation sioniste » fondée en 1897 qui, dès 1901 prit en main l'organisation de la distribution des terres, considérant qu'elles ne se vendraient pas, mais seraient données en gérance à des collectivités capables de les exploiter sans exploiter l'homme !

On peut dire qu'en Israël la propriété foncière n'existe pas : tout est en gestion et est propriété commune.

Le Fonds national juif est donc une institution nationale autonome. Son siège est à Paris. Il est le grand défricheur de la Palestine grâce, nous l'avons vu, à un budget alimenté par l'Organisation sioniste. Mais depuis sa fondation, l'Etat juif reçoit des prêts de plusieurs nations capitalistes qui furent à l'origine de sa constitution.

La Confédération générale des travailleurs, ou Histadrouth, fut fondée en 1922 par une centaine d'hommes et de femmes délégués d'environ 4.500 travailleurs répartis dans les kibboutz communistes, les coopératives d'exploitations individuelles et autres associations. Elle représentait donc des travailleurs de toutes professions quand fut fondé l'Etat d'Israël en 1948.

L'Histadrouth, avant cette date, avait organisé tous les services publics : postes, transports, hôpitaux, écoles primaires, secondaires, professionnelles, agricoles. Elle avait créé des Bourses de travail, constitué des entreprises coopératives de travaux publics, de logements. En 1923, elle fonda « La société des travailleurs » groupant toutes les entreprises. Cette société poursuit les buts suivants :

« *Effectuer tous les travaux qu'exigent le défrichement et la préparation du sol pour l'agriculture et l'habitation, assécher, déblayer et tracer des routes, canaliser, reboiser, planter, irriguer, fonder et développer des entreprises, ateliers et fabriques dans tous les secteurs de l'industrie; bâtir et entreprendre des travaux publics en tous genres; établir des dépôts et des fonds de crédit.*

La théorie qui est à la base de cette société (lisez bien, esclaves industriels !) est celle-ci :

« *Les travailleurs doivent édifier une communauté économique basée sur la coopération en l'absence de toute autre force dynamique susceptible de développer l'économie nationale. Les dividendes résultant des travaux des différentes entreprises ne peuvent être distribués et sont réinvestis dans l'économie.* »

Tout est contrôlé par la Confédération.

En 1959, la Société des Travailleurs comptait 425 industries représentant 23 % de la production industrielle d'Israël et la moitié de son industrie lourde.

Le dernier bulletin de la Confédération nous apprend que :

Les cinq mouvements kibboutz qui se distinguent les uns des autres par leurs idéologies particulières, ont créé une Union coordinatrice. Cette union sera dirigée par un secrétariat de onze membres dont le secrétaire général sera délégué par chaque mouvement à tour de rôle ; par un Conseil de 36 membres, 10 de chacun des trois grands mouvements affiliés aux partis ouvriers, et trois membres de deux plus petits, l'un au parti religieux, l'autre au parti libéral.

Cette union groupera 220 kibboutz et 32.000 personnes.

Mais...

L'expérience palestinienne est une démonstration de la possibilité d'une société exclusivement économique, communiste, sans aucune intervention étatiste.

On remarquera que dans le cas israélien, l'Etat fut réellement la création d'une superstructure politique parasitaire, la Confédération menant à bien toutes les activités sociales, culturelles et humaines. Cet Etat fut imposé par les nations capitalistes comme bouclier de leur défense, comme client de leurs économies comme garantie de la théorie capitaliste.

Il faut dire aussi et surtout qu'il fut accepté sans résistance par une mentalité mystique générale qui considérait l'Etat comme le lien symbolique de la résurrection du peuple d'Israël. Il fut la consécration du racisme juif.

Dès 1951, l'Etat juif nationalisait l'enseignement à seule fin de le rendre à une conception tolérante mais affirmée de la morale capitaliste.

Depuis la fondation de l'Etat, l'Histadrouth collabore à l'élaboration de certaines lois, comme cet Etat délègue des informateurs dans les principales organisations économiques.

Face à cet Etat qu'ils ont secrété religieusement (même quand ils sont incroyants) les travailleurs élargiront-ils leurs conquêtes, maintiendront-ils cette superbe devise qui fait honneur à l'humanité tout entière : « Non exploitation des travailleurs, travail personnel, aide mutuelle ? »

Pour le présent et pour nous, ce creuset où s'élaborent les conditions de la liberté humaine, il nous appartient d'en suivre attentivement les manifestations afin d'en recueillir tout ce qui peut améliorer notre expérience.

Au-dessus du fait religieux et raciste qui fut à la genèse de cette grande aventure nous discernons des formes révolutionnaires qui peuvent apporter aux esprits égarés par les religions politiques des raisons de soumettre leurs préjugés à des analyses plus pénétrantes, plus constructives, plus humaines.

Le vieillard que je suis devenu éprouve une certaine exaltation d'avoir vu naitre en Espagne et se développer en Israël les éléments constructifs qui bâtiront demain la Cité libertaire...

Heureuse jeunesse qui se plaint de son indigence mentale quand elle grandit au sein de telles merveilles, à faible portée de l'esprit et de la main, de la conscience et de la volonté !

BRITEL

Precisando una disconformidad

HACE algunas semanas leímos en el COMBAT SYNDICALISTE un trabajo del compañero J. Peirats, que nos ha movido a expresar en la presente ocasión unas precisiones —en cuanto a su segunda parte se refiere—, que creemos son de lugar.

En la coincidencia más absoluta de la necesidad de pertrecharse contra las posibles improvisaciones que los acontecimientos pudieran imponernos... y en vista del poco resultado que dieron esos coloquios que «no vimos» el pasado año, no podemos, sin embargo, llevar la coincidencia al terreno de las soluciones expuestas en el trabajo citado. Las columnas de la prensa, harto sufridas de por sí, lo acogen todo: el argumento y el exabrupto, el razonamiento y el regüeldo amargado del que cree que se le posterga. Y lo que debiera ser intercambio de ideas, inquietudes, comunión entre militantes cara a objetivos comunes, conviértese las más de las veces en exposiciones inocuas, alusiones indirectas, exultaciones de espíritus que créense superiores, habilidades de pluma, donde el lenguaje brusco y crudo sabe a rebuscada manifestación que tiende a zaherir.

Y todo lo íntimo, personal, propio de la individualidad misma, brota con la convicción de que la razón acompaña a la élite que sabe expresarse escribiendo. Y el debate de ideas, se apaga, cediendo el paso a otro debate de las plumas que saben mejor «decir», «polemizar».

En el juego exagerado de esas «maneras de decir», se llega en ocasiones a estampar en algunas líneas pensamientos cuya razón de ser no comprendemos, de no existir detrás de ellos otra intención que la que aparece a primera vista.

Como el problema que se nos plantea no es de campaña publicitaria, ¿qué necesidad existe entonces de cantar loas a nuestra propia competencia o incompetencia en las columnas de nuestra prensa?

Los problemas a que se hace referencia en la parte final del artículo que comentamos, son de verdadera enjundia e indiscutible alcance, como otros que otros expusieron y que merecen que la militancia se detenga en su estudio. Pero si hacemos un alto ante cada uno de dichos temas, que lo sea para discutir, razonar y exponer, con mejores o peores palabras, con la sabida exposición de aquel a quien las circunstancias permitieron estudios, y la quizá embrollada manifestación verdaderamente sincera de quien no sabe más... Debates son a desarrollar sin el prurito de sentar «doctorados en letras anarquistas» ni pretender apuntar supremacías minoritarias en la justa apreciación de los problemas estudiados. Ni aun con el argumento de que estas minorías sean las de aquellos que se interesan, o de otros cuya «competencia» les haga creerse capaces, en razón de la misma, de saltarse las líneas generales de actuación y estudio de los libertarios.

Puede la exposición de los problemas mencionados hacerse, se se quiere que de ellos, por su importancia, quede constante impresión, a través de un boletín interno de difusión militante, que provoque la misma confrontación que se dice buscar. Ella, por ser íntima, no dará cabida a la simple literatura, y podrá realizarse más intensivamente en cuanto a profundidad y alcance que esa otra de los periódicos, que acaba cansando a todos y que sólo sirve, durante unas semanas, para dar unos nombres en pública pelea de ideas y de lenguaje, como pasto predilecto a otros.

Con el agravante de que esos otros pueden, en ocasiones, sacar de la exuberancia de nuestras plumas, el deformado argumento que lanzarnos, como afirmación propia, en cuanto puedan y crean que viene al caso.

Algo así como lo que pudiera ocurrir si recogiendo las manifestaciones que en el referido trabajo se hacen, se quisiera ver en ellas un mentís a nuestro consuetudinario federalismo, una llamada al «liderismo de las élites» y un desprecio olímpico a las decisiones de la base militante y de sus asambleas.

Porque todo ello podría sacarse de la lectura de esas manifestaciones:

—«¿Qué cuerno tiene que ver el federalismo en las cuestiones de competencia?»

—«¿Qué pito toca en esto la ley de mayorías?»

—«Pero es un sacrilegio embutir lo que requiere vocación especial y competencia en el zapato chino de la asamblea más solemne...»

No importa quien podría deducir de dichos párrafos que hay problemas que los libertarios (por manifestarse así, uno de ellos) consideran como de la competencia exclusiva de los más capaces, inteligentes, interesados o instruídos; que la voz de la militancia en pleno debe ahogarse para dejar decidir a las «minorías selectas» de aquellos que recibieron de los dioses la inspiración, y de que es perder el tiempo venir a discutir en nuestras asambleas, donde se comprime, aprieta y ahoga el sentir anarquista, como se comprimía y deformaba el pie de las chinas de otrora en sus informes zapatitos.

Poder siquiera suponer como buena una afirmación como la que repite el articulista, sobre la base militante, es negarnos a nosotros mismos.

Afortunadamente, una voz en el desierto no fue nunca clamor de los nómadas. Por ello hemos creído precisarlo así.

Puede que, a través de la exposición, hayánse lanzado otras ideas «que no vayan» con nuestras cosas.

Puede ser incluso que el autor de dicho artículo considere sinceramente que la verdadera solución de los problemas que a todos nos preocupan debe ser sólo atributo de una élite.

Si así fuera, no perdamos de vista que la posición así mantenida, representa la creación de un escalafón militante, de una diferencia entre militantes, diferencias que siempre terminaron con la desolidarización entre unos y otros por razón natural de las cosas.

Manifestarse así es algo extraño, casi diríamos no libertario, ya que se sabe que el hombre que en libertario piensa que si debe pedir a cada uno con arreglo a su capacidad, la aportación de ideas y la intervención es función y obra de todos, de absolutamente todos y no sólo de unos grupos determinados.

Se aporte poco o mucho, cada idea, cada pensamiento es bueno y necesario en la obra general y no dejemos de tener en cuenta que si algunas de las veces en nuestros debates, «nos amanece templando la guitarra», se debe en gran parte a quienes no pueden, a través de las discusiones entabladas, despojarse del ropaje de una personalidad demasiado pesada para hombros poco desarrollados.

Si en la simple exposición de inquietudes ya se lanzan a la publicidad ávida de los más insanos argumentos semejantes ideas... ¿qué no será si el juego de las opiniones adversas hubiera de hacerse por la misma vía?

Dudo de que nada positivo saliera y sólo el reflejarse las amarguras reconcentradas, rencores impropios, complejos de personalidad, etc., ya que por muy elevado que se quiera un debate, es difícil, por no decir, imposible, despojarle del deseo del autor de marcar con su sello inconfundible el triunfo en una polémica en la que, lo que menos importa al final, son las ideas, lo que más, la facilidad de expresión de las mismas.

Y como colofón, que a la postre la exposición escrita de estas ideas, deben servir en fin de cuentas para provocar en toda la militancia la discusión general de las mismas, generalizando el estudio. Con la utilización de la prensa, reducimos dicho debate al poco número de quienes pueden, quieren y saben o creen saber, valerse de la pluma para salir a la palestra, cuando la discusión de las preocupaciones orgánicas no fue nunca el privilegio de plumas más o menos avezadas, sino de sentimientos y voluntades militantes.

Al Boletín interno, pues, si se quiere... y manos a la obra.

J. MUÑOZ CONGOST

Actos en Tenay (Ain)

De acuerdo con las organizaciones antifascistas del departamento y patrocinados por el Sindicato de Maestros y por la Libre Pensée, la Federación Local de Peyrieu-Bellay y Alto Bougay organiza una jornada de confraternidad hispano-francesa para el día 19 de abril en la Sala de Fiestas de Tenay. Por la mañana conferencia a cargo del compañero Padrós y de un libre pensador francés, a las nueve y media de la mañana, y por la tarde, en la misma sala, GRAN FIESTA DE VARIEDADES, con un grupo de ballets formado por un grupo de emigrados económicos que se han ofrecido espontáneamente. «Tierra y Libertad», de Lyon, aportará selectos números, entre los que cuenta la agrupación centroeuropea mixta «Los Karolinkas».

Es de esperar concurran innumerables compañeros de Lyon, Grenoble, Annecy, Aix-les-Bains, etc., procurando atraer a la fiesta a gente recién venida de España. De Lyon saldrá autocar a las siete de la mañana. Para inscripciones a Martínez y en conserjería de la F. L., 286, cours Emile Zola, Villeurbanne.

«VIDA SINDICALISTA»

Monografía sindical de una comarca catalana. Aportación a la historia general de la C.N.T.—*Precio*, 0,30 F.

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9)
TELEPHONE : TRUdaine 78-64

PERMANENCE : Au siège
Tous les jours de 14h à 16h
Le samedi de 16h à 18h
Réunion de la Commission Administrative Confédérale le samedi à 18h00

Secrétaire Confédéral : **Joseph SORIANO**
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS, 9e
Trésorier Confédéral : **Gérard CONTE**
Téléphone : TRUdaine 78-64 C. C. P. PARIS 20.990-16

Rédaction et Administration du « Combat Syndicaliste »
Soriano J., Fontenay-sous-Bois (Seine) C.C.P. 14.103-62, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
Réunions générales tous les troisièmes dimanches du mois

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol

U. L. DE CHOISY-LE-ROI (FOYER DES SOCIETES
Rue du Dr. Roux, Salle núm. 11
Permanence : Chaque dimanche à 10 heures

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE TOULOUSE
Correspondance . C.N.T. Bourse du Travail, Place Saint-Sernin, Toulouse

UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat Bourse du Travail

UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les premiers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations, tous les dimanches, de 16 à 18 heures, au Continental Bar
Adresser toute correspondance à Pijoan Amor, 5, rue de la Bédoyère, Perpignan

HUITIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE BORDEAUX
Adresser toute correspondance à P. ALONSO, C.N.T. 8e U. R., Bourse du Travail, 42, rue Lalande, Bordeaux (Gironde)

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, núm. 60, LYON (5)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Correspondance : Bourse du Travail, salle 15 bis (côté Mutualité)
Permanence : Même lieu, les mercredis de 18 à 19 heures

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence : Tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis). Vieille Bourse du Travail, 12, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement)

Il est demandé aux responsables des Unions Locales de bien vouloir avertir la Rédaction du COMBAT SYNDICALISTE en cas de modification dans les dates ou heures des permanences et des assemblées générales ainsi que pour tous changements concernant le Siège Social.

chispas

Cara a lo nuevo. ¿Hay algo nuevo bajo la capa del sol? La importancia de ese «qué» que se deduce sería conveniente conocerla.

∴

El Estado es necesario. ¿Cuál? Porque con el de ese, el de aquél, el de más allá, el de más lejos y el de más cerca, quedamos en mal estado.

∴

Si la concreción del Estado es necesaria, tuvieron razón los chulos, los brutos, los cafres o los taimados que lo fundaron.

∴

El Estado moderno...
Equivalente al Estado primitivo de Tragancio I. Ayer hacha y hoy H... atómica, igual a fuerza bruta, brutísima.

∴

Háblele usted del Estado leve, dulzarrón, amerengado.
También la vieja pintarrajeada, desapacible y desaparecible, se hace llamar señorita, y, además, moderna.

∴

Ensáyese un Estado, luego otro y otro, hasta lo infinito, y obtendremos el hombre, único animal que tropieza con cien piedras. Mensualmente.

∴

Con la cúspide humana nívea y arrugada cual pico alpino, al entrar en nuevo destino me oigo decir: «Ese es el nuevo.»
Muchas gracias, pero no lo creo.

∴

Al prado sin límites, lleno de verdura, flores, árboles, pájaros e hilillos de agua, nadie penetra. Es virgen como una anarquía, y temible, por dejar al hombre desnudo de vanidades y prejuicios impositivos.

∴

¿Es que el jardín de la anarquía, tan inédito, asusta incluso a los afanosos de novedades?

∴

¿Tan poco como corremos, y nos da vértigo nuestro paso de tortuga?

∴

Jamás seremos lo bastante antiestatales, por necesario que conductores y conducibles consideren el Estado.

ANTENA

MANCHA DE ACEITE

BARCELONA.—Un importante cargamento de aceite de soja ha llegado a este puerto —10.000 toneladas— dando lugar a la airada protesta de un grupo de dercargadores «murcianos» —murcianos y andaluces— que han dedicado al ministro de Industria todo el florilegio del casticismo castellano, protesta que la policía ha «disimulado» porque, según frase de uno de ellos «tienen razón en protestar». La cosecha de aceite es tan espléndida como la de maíz, pero, también otro cargamento de maíz de 17.000 toneladas fue descargado en Tarragona la semana pasada. Los «murcianos» y los que no lo son —entre ellos los policías— tienen por seguro que, en estas importaciones se encubre un negocio sucio.

MEDIDAS DRACONIANAS CONTRA ESTUDIANTES

MADRID.—Ciento dos estudiantes, que el día 13 de marzo ocuparon la Facultad de Ciencias Políticas hasta que fueron expulsados por la policía a la mañana siguiente, han sido suspendidos con prohibición de penetrar en recinto universitario hasta nueva orden. Por su lado, la Federación Universitaria Democrática Española, opuesta al Sindicato de Estudiantes Españoles (el S.E.U. de la Falange), ha publicado una nota protestando contra la agresión brutal de la policía, denunciando a la opinión pública el engaño de la pretendida política liberalizante del gobierno franquista, y reclamando la libertad inmediata de los 14 estudiantes detenidos por ejercer su derecho de españoles.

MAS ACCION ESTUDIANTIL

MADRID.—Cerca de mil estudiantes universitarios se manifestaron contra la sindicación obligatoria ante el S.E.U. a los gritos de ¡Libertad sindical sí, S.E.U. no!» Acudida la policía arremetió cafristicamente contra los manifestantes, los cuales recibieron el empuje de los guardias armados con el epiteto de «¡asesinos a sueldo!» Fue en esta demostración de dignidad estudiantil que hubo 14 protestatarios heridos y una cincuentena de detenciones, veinte de ellas mantenidas y con posible intervención de jueces... a su vez intervenidos por el ministerio respectivo.

SIERRA NEGRA

BILBAO.—Con motivo del hundimiento por colisión del buque mercante «Sierra Umbría», de esta matrícula, se recuerda que otro «Sierra», el «Sierra Bermeja», naufragó hace seis años en Lequeito con pérdida, además, de doce hombres. En febrero de 1963, en la barra de Suances, desgarró sus fondos y embarrancó el «Sierra Banderas», que luego desmanteló el oleaje. El trío de «Sierras» había sido copiosamente bendecido.

COMO LO PASAN LOS DAMNIFICADOS

SEVILLA.—Tres mil refugiados en el interior de Sevilla a consecuencia de las inundaciones de hace más de dos años, continuan viviendo «provisionalmente» en casuchas y en cuadras divididas en apartamentos familiares por medio de tabiques de cartón y maderos de embalaje. La promiscuidad es patente y las disputas determinadas por el continuo contacto son cada vez más onerosas. Carecen, tales vecinos, de agua, escusados decentes y cocinas conforme. Están tan desengañados de las promesas, que ninguno de los «protegidos» de Franco cree en su «protector», en Auxilio Social, en las casas del Ayuntamiento ni en la Virgen de la Macarena.

SE ACABO BURUAGA

MADRID.—Falleció el teniente general Eduardo Saenz Buruaga y Polanco. Hizo la campaña de Marruecos y en 1936 se unió a los insurrectos, cayendo herido en el frente del Jarama. Curado, fue uno de los derrotados en Belchite, y luego —por el frío— en Teruel, pasándoselo hasta el término de la guerra en Tetuán, ciudad que en 18 de julio había entregado a Franco.

DATOS SOBRE INDUSTRIAS

MADRID.—Durante 1964 entraron en funcionamiento 13.909 nuevas industrias en España; se ampliaron o mejoraron 14.635. Los puestos de trabajo creados suman cerca de 85.000. Con el aumento del número de industrias, Barcelona, Madrid y Valencia son las únicas provincias que superan el 10 por 100 del total, pues entre las tres totalizan el 37 por 100. Barcelona también figura a la cabeza de las zonas que ampliaron y mejoraron sus industrias, así como en el porcentaje del valor de maquinaria instalada.

PIEDRA EN VANO

MADRID.—En calle Mayor será levantado un monumento recordatorio del atentado del anaquista Mateo Morral perpetrado contra Alfonso XIII y su esposa Victoria. Empleado el mismo dinero en casas para obreros, se podría dar alojamiento a un mínimo de 50 familias que viven hacinadas en pocilgas o entre latas en Tetuán o Cuatro Caminos.

ANUNCIAN AMNISTIA

MADRID.—Con motivo del triunfo de las fuerzas internacionales fascistas en 1.º de abril de 1939 en España, el ministro Fraga Iribarne anuncia la promulgación de amnistía para presos políticos y comunes. Con regate, naturalmente.

SUBIDA...
Y NO DE LOS SALARIOS

MADRID.—El Boletín de Informadores Sociales, del mes de enero, publica un cuadro con los índices del coste de la vida en Madrid. Han bajado los alimentos, pero han aumentado sus precios los combustibles, la vivienda y otros artículos. La subida mayor la acusa el vestido. En este apartado la media mensual de enero de 963 fue de 113,2, en tanto que en diciembre del mismo año era de 195,5.

Y HE AQUI EL AUMENTO DE SUELDOS

MADRID. — El Consejo de Ministros últimamente celebrado aprobó unánimemente un proyecto de ley para elevación de los sueldos que perciben oficiales y suboficiales del ejército y de la policía. Dichos aumentos oscilarán del 40 al 5 por 100, según clases, méritos y recomendaciones.

DEL MENTIDERO MADRILEÑO

« Gran decepción en los medios pigneos : Las personas bajas de estatura no están comprendidas en el Plan de Desarrollo... »

PAROS EN VIZCAYA

BILBAO, (OPE). — En las últimas semanas se siguen registrando paros obreros en diversas empresas al objeto de exigir reformas y mejoras inmediatas al margen de toda intervención de sindicatos oficiales, delegados y magistratura del trabajo. En los talleres « Somme », de Erandio, se fueron al paro de media hora de duración durante dos días seguidos, por la rebaja injustificada de los tiempos de rabajo hasta ahora existentes y por retraso en aplicar el Convenio colectivo que se halla pendiente desde hace meses.

El segundo paro tuvo lugar al hacerse cargo de su puesto el nuevo delegado del Trabajo en Vizcaya, contra cuyo servicio iba directamente la protesta.

En la Constructura Naval, de Sestao, se realizó, en el curso del mes de febrero, un paro de dos horas del gremio de ebanistas en protesta por no reunir su taller las condiciones mínimas de seguridad exigibles. La empresa, ante la protesta obrera, se ha comprometido a solucionar la situación adoptando las medidas necesarias, lo que demuestra que sólo reaciona ante la fuerza de los trabajadores, puesto que hasta ahora no tuvo en cuenta las reclamaciones que le fueron hechas.

En la mina de Orconero (Gallarta) se produjo un paro de varias horas por el hecho de haberse eliminado una de las brigadas encargada de la carga, arrastre y descarga de los trenes de mineral. Dos enlaces sindicales acudieron con la amenaza acostumbrada de que los huelguistas habrían de atenerse a las consecuencias porque su postura está fuera de la ley. Se supone que en cualquier momento puede reproducirse el conflicto.

Flourescencias

1

Nos desagrada referirnos a asuntos que directamente no observamos.

2

Las fronteras en la actualidad son verdaderas alambradas de Campos de Concentración.

3

No es imposible escribir algo más o menos ajustado a la realidad de las cosas, que es a lo mínimo que puede aspirar un anarquista que se dirige a sus semejantes.

4

A veces volamos como los pájaros, pero con una diferencia importante: el vuelo de ellos es natural y el nuestro — nos referimos al físico — artificioso.

5

No hay que fiarse de los informes «fidedignos» de la prensa «grande», ni de los boletines radiales y otras formas de propaganda autoritaria, todo ello cancelado a tanto la letra y al contado. Mal hará quien les tenga la más mínima confianza.

6

Si lo que tenemos delante de los ojos se nos presenta confuso y retorcido, cómo será lo que nos «informan» los dominadores desde sus puestos de mando, lugares a los que nuestra visibilidad no alcanza.

7

Uno de los peores infundios de la actualidad es que mientras se asegura que los adelantos de la técnica informativa tienen al hombre cercano a todas las cosas, si algún destello de la verdad se nos concede es tarde, mal... y con daño, cuando ya no hay remedio efectivo para enderezar los ininfinitos entuertos que a diario cometen en todas partes los amos del poder y la riqueza acaparadas.

8

La comprensión humana, evitaba a toda costa en el mundo actual, es uno de los mayores obstáculos contra los cuales tenemos que luchar.

9

La multitud cree saber y conocer la realidad propia y ajena pegándose a los diarios o empapándose con la tinta de los « grandes rotativos ». Resultado : que se envenena más y más cada día hasta intoxicarse con la gran mentira que los amos y sus servidores confeccionan y propalan.

10

La comprensión y la solidaridad serían ya práctica corriente en el mundo, de no existir el Esado y sus interesados amparadores.

COSMOS

Los conspiradores de la estufa

UNA estufa. Unos hombres de edad avanzada. Frío en la calle mientras se consume el carbón en una sala de reuniones en que esos hombres platican, charlan, polemizan, conspiran. Sí. Conspiran contra todo, se previenen contra los que no son, no sienten ni piensan como ellos, ni viven la tragedia que ellos viven, a pesar de ser también víctimas, como ellos, de una época sangrienta, despótica y materialista.

Arde la estufa. Está al rojo vivo. Se calientan los hombres que la rodean: Ancianos agotados por el trabajo de años y años no les ha dejado apenas tiempo para descansar, para instruirse y adquirir cultura. Las huellas de la decrepitud natural están profundamente grabadas en el rostro de estos hombres, que diariamente conspiran contra toda clase de tiranía e imposición, pues, a pesar de que todos se aproximan a los setenta años de vida material y el monte capilar está blanco como la leche, no se ve en ellos ninguna debilidad combativa, ninguna desconfianza en la lucha originada desde que fueron jóvenes en pro de la libertad amada, de esa libertad que no se disfruta, que no se goza, porque una clase domina a la otra.

Chisporrotea la estufa. Está contenta al ver cómo la acarician tan simpáticos conspiradores. Ríe la estufa, satisfecha de ver en torno suyo a personas de tan largo y accidentado historial, que dieron por la fraternidad humana lo mejor que poseían.

Canta la estufa henchida de gozo ante estampa tan modesta y sincera, que hace recordar aquellos días de entusiasmo, de frenesí, de delirio por el combate entabiado contra las fuerzas de la reacción: Clero, militares, capital y Estado.

Y estos trabajadores, estos hombrese idealistas conspiran y conspirarán siempre contra todo lo que significa regresión, practicismo, arribismo y cuanto existe y exista de autoritarismo personal y colectivo. Son los de ayer, los de hoy, los de siempre, porque no se ha olvidado de lo que representan, porque hay en ellos la sensibilidad, el sentimiento por ayudar a sus semejantes en la lucha por la existencia, la cultura, la libertad, y el único y verdadero amor: lo humano, que es grandeza, que es bello, que es sublime. Ninguno de estos «conspiradores de la estufa» es sobresaliente, ilustre, egregio, conspicuo en matemáticas ni otras ciencias de altos estudios. Ninguno está dotado de otros conocimientos que los adquiridos por medio de la voluntad y de la experiencia. Ninguno cuenta con mayores economías de las que un obrero puede contar; sin embargo son hombres, no veletas, no volubles, aunque los haya en el mundo político-social de nuestros días.

Míralos tú, joven inquieto. Obsérvalos tú, joven estudioso. Contémplalos a través de tu forma de pensar, sea ésta como sea, y haz después el resumen que quieras de ellos, teniendo en cuenta que son asiduos empujadores de la idea de la emancipación social, que tienen su moral, su ética, superior, tal vez, a todas las practicadas en esta sociedad parasitaria.

¡Oh, joven, sé prudente con ellos! Ninguno de los que ves es religioso. Todos están reñidos con el dogma. No admiten el engaño y se ríen de mitologías paganas o cristianas. Son más que ateos: son anarquistas.

Escucha cómo comentan el panorama económico, político y social al amor de la estufa que los acoge cariñosamente todos los días del crudo invierno. Escúchalos tú, hombre malicioso. Calla antes de juzgarlos, y luego que los hayas oído, no los distingas con tus epítetos de mal sabor y peor enjundia. Estos «conspiradores de la estufa» aman la luz, la claridad. Son luchadores fraternos y no toleran la intromisión de gérmenes nocivos en la ideología de base. A nadie que sea enemigo declarado del obrero le prestan confianza; pero son hijos de la sociedad y como tales van buscando algo más que el simple mendrugo.

Chisporrotea la estufa. Es del contento que la anima, teniendo por compañeros hombres de temple capaces de disponer lo que tanta falta hace en los jóvenes, que mal conociendo lo que buscan no lo saben encontrar, ni atienden para nada lo que la experiencia inflexible señala.

Esos conspiradores en y del exilio conservan aún la ilusión de la juventud, de aquella juventud que paso a paso corrió velozmente entre risas y dolores, represiones y cárceles, suplicios y vejámenes. Observándolos da la sensación de no estar al lado de seres añosos, sino de hombres aún dispuestos para hacer todo cuanto sea menester por llegar a la meta codiciada.

No conspiran contra el elemento a que pertenecen desde luengos años ha, sino que reconvienen a los que podran perjudicarlo. Saben respetar y son respetados por los que no ignoran el valor que tiene la responsabilidad, no así, tal vez, por los equivocalos o presuntuosos.

Alguien, como si fuera una ofensa, les la llamado a esos viejos «conspiradores de la estufa» y no sabe ese alguien que es un honor para ellos ser así motejados. No siendo partidarios del vicio, no les place frecuentar los lares, no desbarran, jamás dispara tal. Viven en perenne oposición contra el régimen de barbarie que devasta al pueblo que los vio nacer, y si esta consecuencia merece ser criticada por quienes se dan títulos de antifascistas, malhaya por ese antifascismo intolerante.

La hora de retirarse a descansar, de cerrar la puerta hasta el día siguiente ha sonado. «Los conspiradores de la estufa» se levantan de unas viejas sillas en que estaban sentados y se disponen a salir...

Y mañana, continuidad en la constanca. Hasta el último aliento.

MINGO

Gracias, Lecoin

(Viene de la página 4.)

setenta y cinco años — francés por añadidura — no nos daría hoy la lección más humillante que se puede dar a una comunidad cuya aparente razón de ser se cimenta en bases bien definidas por muy cacareadas.

No fuimos ni somos capaces de barrer nosotros mismos, nosotros solos, la inmundicia que ha invadido nuestro hogar; pero sí somos suficientes para aplaudir, conmovidos, el gesto fraterno y desinteresado de quien se presta a hacerlo en nuestro lugar.

¿Vamos, pues, reanudadas las tareas cotidianas, a olvidar de nuevo la razón que nos llevó a la Mutualité este 13 de marzo? ¿Vamos a dejar indiferentes, que Lecoin y el Comité que con tanto honor y entereza preside él, se arroguen el deber supremo de una lucha en la que los solos beneficiados seremos nosotros y el pueblo que gime en las ergástulas franquistas?

En una de las últimas asambleas de la Federación Local de París, el compañero Cipriano Mera — otro anciano físicamente — afirmó que nuestro deber, en el asunto de los compañeros encarcelados recientemente, estaba en exigir incorporarnos a éstos para compartir su reclusión e influenciar en la opinión pública. Esta debió ser una saludable iniciativa... que no cumplimos, pero la única válida.

Ayer, un compañero francés y unos miembros de su Comité tuvieron la honradez y la gallardía de iniciar una campaña pro liberación de España que irradiará a toda Francia y, posiblemente, al extranjero. A nosotros compete ahora, no ya de asistir como espectadores a los actos que se organicen, sino de mantenernos alertas a las repercusiones que tales actos susciten, y estar dispuestos a secundar, en todos los órdenes, cualquier proposición de buen augurio y de eficaz resolución.

Mantengámonos, pues, decididamente unánimes al lado del compañero Lecoin. Rindámosle este homenaje con la misma sinceridad y el mismo entusiasmo suyos, haciéndonos dignos no ya de él, sino de nuestro glorioso pasado, de nuestro mañana más glorioso aún.

Y profundamente reconocidos démosle las gracias : en nombre de los dos millones de muertos con que Franco edificó su victoria; en nombre de los miles de republicanos asesinados; en nombre de los que purgan en las mazmorras franquistas el delito de querer ser libres y el deseo de ser hombres; en nombre de nosotros mismos, pobres judíos errantes; en nombre de esa España sumida en la oscuridad de la ignorancia y en el horror de la miseria física.

En nombre de tanta tristeza, gracias, Lecoin.

ANDRES MARTINEZ

Groupe «Louise Michel»

Celebrará su Gala anual el martes 7 de abril, a las nueve de la noche, en la sala «L'Européen», contando con un selecto programa en el que figura el gran compositor y ejecutante Georges Brassens.

B.D.I.C

La unidad cerebral

CUENTAN que, allá por el año 1936 y el mismo día que el achulado ejército español se sublevara en Marruecos contra la República, don Indalecio Prieto se presentó en la Presidencia del Consejo de Ministros con el objeto de inquirir más amplia información, encontrando a S.E. reunido con sus colegas discutiendo de asuntos relacionados con Grecia, India o Egipto. La noticia pilló a los «ilustres» de sorpresa y completamente desprevenidos, hasta el extremo de dudar de su veracidad, achacándola a una de tantas fantasías de la bien surtida imaginación del líder socialista. Quien hoy se dedique a leer la prensa exiliada y sepa de las interioridades de los partidos y organizaciones en el exilio, creerá encontrarse, sino en los países del agro ministerial mentados, si en Marte o en los quintos cuernos de la codiciada Luna.

No sé, y deploro en el alma mi ignorancia, de qué materia estamos fabricados los españoles, pero indiscutiblemente debe estar hecha a base de una mixtura desconocida incluso de los laboratorios científicos más perfeccionados. Vivimos unos momentos cruciales en los que es muy posible se dilucida a no tardar el problema que decimos nos embarga de manera profunda. Sabemos o deberíamos saber que en España están pasando cosas muy raras, cosas de las que puede depender su porvenir y el de su pueblo, ese pueblo heroico y sin par en el mundo, luchador infatigable, revolucionario y, ¿por qué no decirlo?, libertario mil por mil, condenado desde hace veinticinco años a ser carne de cañón y de presidio, a regar con su sangre noble y generosa las calles y campos de nuestra tierra y cuando no, a morir de hambre y miseria o como un asesino cualquiera a garrote vil. Y en cambio, hétenos a nosotros al pairo, esperando con una tranquilidad pasmosa que inesperada y ligera brisa, hinche las velas de la nave y nos saque de la calma chicha en que nos hallamos metidos, sin poner nada de nuestra parte para intentar salir del atolladero, si acaso al revés; propagar la desorientación en la militancia y movilizar sus efectivos para informarla del clásico «más lo eres tú». Errónea y triste misión en verdad.

El rotativo parisién «Le Figaro», en su número del 2 de marzo, inserta una interviú muy interesante con el señor Tierno Galván, profesor de Derecho en la Universidad de Salamanca y *uno de los dirigentes socialistas de España*, según su corresponsal Jacques Guillemé-Brulon, y por el cual no ha muchos días se llevó a efecto una gran manifestación de protesta organizada por los estudiantes de Madrid al grito de «libertad sindical», de «expresión» y de «reunión», con motivo de haber prohibido las autoridades franquistas su anunciada conferencia pública, manifestación que fue precedida por otra de auténticos trabajadores contra los «mixtificados» que, a las órdenes de Falange actúan en los llamados sindicatos verticales y que reunidos en Congreso en su domicilio social, decían, ¡oh pasmo de los dioses!, deliberar para salvar a la clase obrera española de no sé qué peligros.

No voy a comentar la interviú aunque su contenido bien lo merece por estar al alcance de cuantos quieran leerla en el rotativo en cuestión ni las manifestaciones, ni tampoco la orden prohibicionista, por ser preferible que cada uno haga su comentario a solas con su conciencia. En cambio, bien informado al respecto, diré que España vive horas de intenso nerviosismo, en espera de «sensaciones» provocadas por el deseo de terminar de una vez con la vida de un régimen que, ni el bíblico Jordán, ni las aguas de todos los ríos del mundo pueden lavar sus crímenes.

Las reuniones se suceden a un ritmo acelerado y los conciliábulos están al orden del día. Se trabaja activamente buscando solución a la «sucesión», lo que no escapa a quienes siempre han estado unidos y prestos a no perder jamás ni una sola de las posibilidades para consolidar su mando y autoridad esclavizadora. Me refiero al capitalismo y clericalismo, dispuestos y preparados a estrechar la mano del socialismo hasta ayer combatido con saña sin igual, porque socialistas son los que ostentan los puestos clave en los países opositores a la entrada de Franco —digo de Franco— en el «Mercado común» y ser suficiente un solo voto para dar al traste con sus ambiciosas pretensiones.

No dudo, ¡cómo voy a dudarlo!, la importancia que tiene saber al dedillo la historia completa de la C.N.T., pero, no sé si voy a incurrir en herejía al afirmar de manera rotunda que, en la actualidad, lo que más interesa a la Organización Confederal es preparar su historia para el mañana, procurando sea verdad en nuestras filas que aquélla se repite. Y al paso que vamos difícilmente lo veo y más difícil aún la «captación de las decenas de miles de compatriotas, de refugiados económicos que se trasladaron a Francia, Bélgica, Suiza o Alemania, en busca de las posibilidades de existencia que el franquismo es incapaz de ofrecerles», como pide un estimado compañero en nuestro órgano y portavoz «Espoir».

Admito y es mucho admitir, todas las lecciones de anarquismo que se me quieran dar, pero rehuso por completo aceptar para mí la obsesionante *unidad cerebral*, por la que parece ser se inclinan bastantes compañeros.

Mientras, allá en Cataluña, tres cenetistas, tres compañeros, José Cases Alfonso, Agustín Mariano Pascual y Francisco Calle Mancilla, caen —según informe personal recibido— bajo las garras inmundas de la policía franquista, víctimas de su romántico amor por la C.N.T., sin minutos a dedicar para discutir si «son verdes o maduras», preocupados solamente en hacer grande y gloriosa la historia actual de la C.N.T. cuando tantas disonancias entran en juego para destruirla.

Que las palabras de la sultana Aicha, dirigidas a su hijo Boabdil al abandonar Granada, no puedan sernos aplicadas jamás.

J. GUIRAUD

Elne, marzo.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»
3,50 F. en esta Administración

VISILLO LIBERTARIO

LO QUE OPINO

POR conducto del amigo y compañero F. Sánchez, infatigable propagador de nuestras letras por tierras criollas, recibo varios ejemplares del vocero ácrata «Emancipación», editado en Mar del Plata.

¿Mi opinión? Estupenda, compañero Sánchez. Todo miembro de no importa que familia cuando recibe la noticia de un nuevo ser ha venido al mundo para honrarla y engrandecerla no tiene más remedio que sentirse contento. Aun admitiendo que el recién nacido no fuera un dechado de hermosura y robustez siempre nos resultaría gratísimo por aquello de que a nuestros hijos no solemos verles los defectos. Es porque miramos con las nobles gafas ahumadas del amor.

Y de eso se trata precisamente: de restaurar en el seno de la familia ácrata de no importa qué lugar el amor auténtico por todo cuanto en lo filosófico, lo social, lo cultural y lo simplemente humano nos une a quienes profesamos el mismo excelso ideal.

He aquí el gran postulado (entre otros) a que podía consagrar su vida tipográfica el nuevo portavoz de Mar del Plata. Esto es, restablecer el afecto sincero entre los compañeros por todo cuanto de cerca o de lejos toca al patrimonio común del anarquismo militante y a su desarrollo progresivo. Porque más que crisis de ideario, táctica transnochadas, devaneos «reformistas» y hostilidad de la época, lo que mella, en profundidad, la fuerza biológica de nuestras Organizaciones, es el enfriamiento notorio de la conciencia militante que descansa sobre la confianza, el afecto y la solidaridad entre afines.

Este fenómeno sicológico de la dispersión moral de la familia ácrata, no se ha estudiado como es debido. Se gastaron muchos litros de tinta y centenares de horas en argumentar cerca de los socorridos términos de hoy. En nuestro concepto, el problema es más hondo, más lógico, más original. Diferencias interpretativas «fogosas» siempre las hubo en el campo anarquista y anarco-sindicalista. Lo que no se vio nunca es ese esfuerzo fratricida de los militantes en encerrarse en núcleos instintivos, adversos. A veces por un «quiteme allá esas pajas». En la historia del Movimiento ibérico, como asimismo en Italia, Francia y Argentina, se ha dado el caso de que después de consumada una escisión orgánica los compañeros que habían representado las dos teorías opuestas, coincidían fuera con lo fundamental del ideario, y por lo que antes se habían batido dentro.

El Congreso confederal de Zaragoza puede, en cierto modo, servir de ejemplo. Sin ser puramente ácrata el Dictamen histórico elaborado y aprobado unánimente por el Congreso, «Concepto Confederal del Comunismo Libertario» satisfizo por entero a la militancia específica de la época y a la no específica. En aquel contexto nacional ni la FAI podía aspirar a más ni el pueblo trabajador a menos. Y no se olvide que en el Comicio (cuyos aciertos y errores no se han desmenuzado todavía bastante) participaron delegaciones de Sindicatos importantísimos que tenían una posición muy moderada y sedicentemente «reformista». Incluso algunos de ellos como los «Sindicatos de oposición» de Valencia habían estado al margen de la Organización por esas mismas razones y otras tantas pasiones que «de todo había en la viña del señor».

Lo cierto es que todo cuanto es médula y nervio del ideal anarquista bien en el seno de la Específica ya en la Organización obrera triunfa siempre. Un triunfo, ¡claro está!, más moral que material, más inmanente que palpable, más de mañana que de hoy.

El ideal anarquista, en sustancia, no es más que el esfuerzo superior de la conciencia humana por imprimir a la vida de ciertos nobles afanes de perfección, de verdad, de libertad, de justicia, de igualdad y de progreso continuo. Un afán tan antiguo como el hombre mismo. Muchas de las ideas luminosas de Proudhon nacieron tres mil años antes del vientre intelectual de Epicuro. Puede decirse que el proceso de nuestro ideal es una elíptica trazada desde la constitución del primer núcleo racional humano hasta 'la más alta expresión del orden» que digera Reclus. Orden que no se alcanzará nunca, específicamente hablando, por que el progreso es infinito y diverso como la pria especie humana.

De ahí que los que hacen revoluciones a fecha fija y se desviven por tener pronto en sus manos los frutos de la victoria ignoran que sólo han escalado los primeros tramos de un ideal que como el anarquista pide al militante todo cuanto pueda dar sin ofrecerle materialmente nada.

En estas condiciones, ¿se justifica ese afán polémico extenuador entre compañeros, la dispersión de la voluntad militante en el mosaico de mil posiciones ambiguas, pasionales e inconexas que, en muchos casos, nada o muy poco tienen que ver con la defensa efectiva del ideal y de sus métodos?

Que cada compañero, tras honda reflexión, se conteste la pregunta. En cuanto a «Emancipación», he ahí —repito—, una gran tarea a cumplir en el plano de la orientación y la propaganda interanarquista de Argentina, Italia, España, Francia, etc.

La necesidad de rehacer en torno a la defensa del ideario, la unidad fraterna y activa de toda la militancia (incluida la del sindicalismo revolucionario y la del socialismo libertario, como tendencias hermanas que son.

Al igual que nuestros magnánimos precursores del pasado, practiquemos la fraternidad militante, el apoyo mutuo efectivo; dejando de lado cuanto de lastre, cieno y algas dificultan actualmente la navegación de las ideas y del movimiento libertario por las procelosas aguas del mundo en que vivimos.

CONRADO LIZCANO

EL ABANDONO

«Trois copains dans les prisons de l'Espagne»

Este es el encabezamiento de una «lettre» publicada en *France-Soir* del 7-3-64, en la que M. Georges Gallean, 30, rue Jean Rey, Viroflay (Seine-et-Oise) advierte a todas personas de sentimienos humanos, que se abstengan de ir a España en vacaciones, para, así, protestar en contra de la injusticia cometida por los tribunales de Franco, sobre tres jóvenes franceses, condenándoles a penas excesivas por delitos insignificantes.

Al señor Georges Gallean, que se nos revela un hombre de sentimientos humanos, nos adherimos los firmantes.

He aquí el texto en cuesión:

« TROIS COPAINS
DANS LES PRISONS
DE L'ESPAGNE »

Voici l'Espagne où M. Georges Gallean, 30, rue Jean-Rey, Viroflay (Seine-et-Oise), nous rappelle que « trois étudiants français, dont deux mineurs, ont été condamnés au mois d'octobre dernier à des peines de prison qui leur enlèvent tout espoir de jamais vivre normalement. » Voici sa lettre :

« *Ils auront entre 40 et 50 ans lorsqu'ils seron libérés. Leur crime est d'avoir protesté au plastic contre le régime Franco... Que font ceux qui ont pour mission de s'intéresser aux jeunes, aux « copains », dont ils essayent à imiter le langage ? Rien, ils végètent... Les copains sont-ils des copains ? Alors, que chacun s'engage par écrit à ne pas aller en 1964 chez Franco, à persuader sa famille, ses voisins de ne pas procurer cette année de devises à Franco... Et si ça ne suffit pas, on recommencera en 1965. Nous avons quinze ans pour délivrer Guy Batous, 24 ans, pour délivrer Alain Pécunia, 30 ans, pour délivrer Bernard Ferry. Franco criera grâce avant.* »

Es toda una lección que da al pueblo francés el citado M. Georges, y, sobre todo, a muchos refugiados españoles que han renegado de sus deberes y van a España a lucir su coche en plan de nuevos ricos, importándoles muy poco que jóvenes idealistas franceses den su libertad, o su vida, por liberar España de sus tiranos.

Por la adhesión de Dreux:
MANUEL HERNANDEZ
JOSE MENENDEZ

NECROLOGICAS

ROBERTO GIMENEZ FERRER

OTRO buen compañero que nos ha abandonado; otro amigo que no podrá gozar de un descanso bien merecido en tierras españolas. Roberto Giménez, de 48 años de edad, falleció en París el día 3 de marzo después de casi cinco meses de hospitalización y de haber sido sometido a dos graves intervenciones quirúrgicas. Ha dejado a su esposa y tres hijos, a quienes expresamos nuestro sentido pésame por tan irreparable pérdida.

Roberto Giménez, militante juvenil y confederal de Barcelona, fue herido en los comienzos de la guerra y amputado del brazo izquierdo. Prisionero del franquismo, condenado a muerte — pena que le fue conmutada — brutalmente apaleado y encarcelado durante más de diez días en Barcelona y Burgos, vino al exilio tan pronto como las circunstancias se lo permitieron, demostrando, pese a su incapacidad física, que con voluntad se pueden superar todas las situaciones. Siempre trabajó para asegurar el sostén de su familia y todos guardaremos de él el recuerdo de un hombre que unía a su bondad y comprensión amplios conocimientos artísticos que nos lo mostraron con dotes de pintor y escultor, doblemente valiosos por cuanto todo debía crearlo con la sola mano que le quedaba.

Ha muerto en el exilio a consecuencia de los malos tratos que sufrió en las cárceles franquistas. Una lesión interna que entonces pasó desapercibida fue tomando proporciones en el transcurso de los años, hasta transformarse, sin que nada permitiera preverlo, en cruel e incurable enfermedad. Puede por consiguiente decirse que el compañero y amigo Roberto Giménez es una nueva víctima del régimen opresor, su nombre viniendo a sumarse al de todos los que ofrecieron su vida en defensa de las aspiraciones de libertad y de justicia por las que luchó nuestro pueblo.

Ante la tristeza de haberle perdido y el vacío que deja entre nosotros, sólo nos queda el recurso de inclinarnos ante sus restos, deseando al amigo y compañero que descanse en paz.

ENRIQUE MURA

De este compañero, antiguo y constante elemento del acratismo y de la Organización confederal de Esparraguera (Barcelona) acaban de notificarnos que ha fallecido en España.

Lo recordamos afable, siempre dispuesto a apoyar las luchas y las iniciativas favorables al Movimiento libertario. En las conferencias y reuniones clandestinas de durante la dictadura del viejo Primo de Rivera, Murá participaba constantemente destacando su estima por el avance cultural, ideológico y numérico de lo nuestro.

Irrumpidos en la vida pública por desaparición de la dictadura mencionada, el compañero Murá trabajó en favor de los ideales y de la Organización con entusiasmo propio de la persona convencida. Durante la guerra ocupó su lugar, y al tomar parte en el desagrado de la evacuación regresó a su pueblo, resultando detenido, condenado a muerte, indultado y presidiario durante 15 años, adquiriendo la enfermedad que le ha ocasionado la muerte.

Tratándose del estimado Murá, no podía ocurrir de otra manera. Cuando se es hasta el último aliento, es imposible colocarle a nuestro cadáver el humillante inri de «éste había dejado de ser».

Constancia de nuestro dolor ante la pérdida del compañero Enrique Murá.—*Igualadino.*

RAMON JALLE

El día 16 de febrero pasado, cuando regresaba del bosque el compañero Ramón Jalle fue atacado de una congestión cerebral, siendo encontrado tendido en la carretera por el chófer del car de línea que hace el recorrido Bourges-St-Amand. Recogido y conducido por un auto particular fue llevado al Hospital de St-Amand para administrarle los auxilios necesarios. Ante su gravedad la ciencia no pudo hacer nada por él, y el día 20 se extinguió para siempre.

El compañero Jalle fue en nuestro Movimiento bien conocido en todo el alto Aragón, en Huesca, La Peña, Lipán y Siétamo. En La Peña fue fundador del sindicato C. N. T., lo que le valió, como a tantos otros, la persecución por los esbirros de la burguesía.

En Huesca era conocido por el Zapatero de San Pedro. En efecto, era zapatero. En Francia perteneció a la Local de Dun-s-Auron, y finalmente a la de Bourges por disolución de la Local de Dun.

El entierro fue civil, al cual acudieron muchos franceses y compañeros españoles.

Al dolor de su compañera e hijos nos sumamos con todo el sentimiento que el caso requiere.

Santafé

PEDRO MIR

La F. L. de St-Etienne, con gran dolor comunica a cuantos alcance este comunicado la triste noticia del fallecimiento del compañero Pedro Mir, natural de Alcolea de Cinca (Huesca), el día 5 de marzo en sus 60 años de edad.

En la revolución española del 36, Mir fue uno de Alcolea que supo hacer honor a las ideas que encarna la C.N.T. Idéntico cumplimiento en el exilio. Compañero de pocas palabras, siempre estuvo dispuesto a realizar algo de provecho en bien de la Organización. En el terreno de la solidaridad y del apoyo mutuo fue ejemplar por sus excelentes condiciones morales.

El entierro, que fue civil, se realizó el día 7 de marzo a las tres de la tarde. La asistencia fue numerosa, tanto por parte de los españoles que por la de los franceses que lo conocían.

La F. L. de St-Etienne transmite a su compañera Josefa, acongojada en estos momentos, lo mismo que a otros deudos, la expresión de dolor que nos domina a todos los compañeros por la pérdida de Pedro.

La F. Lo de St-Eienne

DISCOS

El individuo consciente siempre termina por triunfar de la insufrible presión del despotismo. Ayer, hoy, mañana, y siempre.

No hay razón, en el siglo, para que el autoritarismo exacerbado se imponga graníticamente, definitivamente. Si alguna vez ante la inmensidad de la idiotez ambiente hemos palidecido, ahí está el ejemplo de derribo de las más onerosas dictaduras personales, en sus períodos álgidos consideradas invencibles: la de Mossadegh, la de Hitler, la de Mussolini, la de Perón, la de Pérez Jiménez, la de Stalin... Y hay otras.

La de Kruschev, con ser dictadura, no es personalista como la de su antecesor; ni la de Nasser, ese artífice de un poderío imposible sin la coparticipación de presidentes y sultanes vecinos.

El colonialismo de la escuela clásica ha descongelado, quedando Angola portuguesa para poco tiempo.

Déseme una referencia contraria: Franco. Pues eso es pánico, martirio, fémures en cruz, no adhesión a una clericalísima tiranía. Cubierto de sangre y lodo, ese personaje no puede ser más siniestro a los ojos de todo el mundo, los españoles considerados, por distanciados que se les mantenga del mismo.

La euforia criminal de 1939 Franco no puede sostenerla. La impunidad genocida de entonces imposible justificarla ahora. Cuando se ha ocupado de calaveras sólo mencionó las que le son simpáticas. Jamás se refirió a esqueletos de enemigos, con tantos como ha «producido».

Lo suyo periclita, se terminó la arrogancia. Aguanta el franquismo por mendicidad, por complicidad, por mendacidad, por todo eso ibéricamente y civilizadamente indigno. Amigo de lo vertical, a Franco el edificio eterno se le desploma verticalmente, al ejemplo de los 1.000 años de hitlerismo prematuramente arruinados.

Cerca de nosotros también hemos observado alardes indebidos. Eran torres, bastiones, atalayas indestructibles. El baño temporal de una década ha bastado para disipar esa razón ficticia. Quedemos en lo que somos y seremos lógicos. Y, sobre todo, aprendamos a conceder al individuo toda la importancia que merece.

DISCOBOLO

COMUNICADOS

El Pleno de la Regional Catalana

Con asistencia de sesenta compañeros y contando con la expresa adhesión de compañeros de Elne, Toulouse, Lyon, Combs-la-Ville, Marsella, Mane (H. G.), Nimes y Cournonterral (Hérault), tuvo lugar el desarrollo del Pleno anunciado para el día 22 del corriente, pudiendo asegurar el redactor que la reunión resultó muy satisfactoria tanto por la objetividad de los participantes como por los acuerdos recaídos en aquélla.

El secretariado provisional dio cuenta de la labor realizada, exponiendo las causas de su aparente inactividad, que no son otras que la indiferencia con que han sido acogidas sus iniciativas y la falta de medios económicos para realizarlas. Estudiado el asunto, se convino en respaldar convenientemente la actuación del comité que saliere nombrado.

La necesidad de la Regional Catalana C.N.T. no tuvo disputa. Los reunidos, coincidentes con los compañeros que habían enviado sus respectivos criterios, convinieron en cimentar sólidamente las bases de la Regional a fin de cooperar en el renacer de la C.N.T. en Cataluña, hoy más necesario que nunca debido a la preponderancia que postulan en la región diversos elementos cristianos, marxistas y demás sectores de ocasión que tan nocivos pueden resultar para la Confederación antes y después la caída del franquismo. Tarea del nuevo Comité elegido será la de recoger adhesiones y proponer una cuota mensual soportable para acudir en ayuda de compañeros presos en España, y para el cumplimiento de la función administrativa. El secretario electo es el compañero Francisco Isgleas, de Guixols, al cual, a partir de este momento, las filiales de la Regional Catalana que se vayan formando en el exilio, así como los compañeros aislados que deseen agruparse en la misma, se dirigirán utilizando la dirección del 24, rue de Sainte-Marthe, Paris, X^e^.

En el orden de la propaganda se decidió prohijar la publicación «Terra Lliure», la cual continuará redactada enteramente en catalán, sin perjuicio de solicitar al S. I. la regular aparición de «Solidaridad Obrera» con destino al interior.

El Pleno terminó en medio de la satisfacción de los compañeros que habían tomado parte en el mismo.—*Igua Ladino.*

F. L. DE OULLINS

Para el día 29 de marzo, a la hora y en el lugar de costumbre, reunión general extraordinaria dedicada a los obreros emigrados españoles. Con ruego a los afiliados que hagan la debida propaganda individual para atraer el mayor número posible de compatriotas.

EN MONTPELLIER

Organizada por la Alianza Sindical de Montpellier, el compañero Manuel Buenacasa dará una conferencia en el Centro León Blum, rue Collot, el domingo 5 de abril a las nueve de la mañana. Tratará sobre el tema *Perspectiva del movimiento obrero español*. Vista la actualidad del tema, invitamos a todos los compañeros y españoles en general de Montpellier y pueblos limítrofes.

F. L. DE CARCASSONNE

Invita, encarecidamente, a sus afiliados a la asamblea que se celebrará el 5 de abril en el Local de F. O. a las dos y media de la tarde.

F. L. DE PARIS

Tendrá asamblea general el 30 de marzo a las diez exactas. Entre otros asuntos, dar conocimiento de las actas del Congreso.

F. L. DE DRANCY

Anuncia reunión general para el domingo 29 de marzo en el local y hora de costumbre.

EN CLERMONT-FERRAND

Fiesta solidaria para el 29 de marzo a las 3 de la tarde en la sala de fiestas de la Casa del Pueblo. Se representará el drama de Angel Guimerá TERRA BAIXA, en versión castellana.

Seguidamente una espléndida parte de Variedades.

EN LA «MUTUALITE» DE PARIS

Con gran densidad de público tuvo lugar el domingo próximo pasado una acentuada fiesta de arte solidario animada por el compañero Louis Lecoin, director de nuestro colega «Liberté». La sucesión de números causó gran impresión en la concurrencia, y motivo había para ello, puesto que el orden, la variedad y la altura del espectáculo convencieron a todo el mundo.

Fuy muy celebrada la proyección de fotografías caricaturizadas, en las que descolló la composición «Lo que Franco puede ofrecer al Mercado Común», de la cual los lectores del «C. S.» y de «Umbral» conocen las primicias por galantería de su autor, compañero Harold.

Luego desfilaron por el tablado dialoguistas, folkloristas africanos, españoles y sudamericanos, llenando la escena de color y calor humano. Desfiló también a la luz de las baterías un número respetable de compositores-cantores, suerte de trovadores de la modernidad inconformista. Con ser apáticos para tal arte, podemos afirmar que la expresión popular, la agudeza de ideas e incluso la melodía de, a lo menos tres creadores de esos, consiguió recrearnos tanto en espíritu como en apreciaciones. Verdaderamente el París revolucionario cuenta con un plantel de músicos-poetas que son una promesa para el arte libre y, tratándose de París, eterno. Los Brassens, Ferré, Ferrat y Mouloudji han hecho escuela. Y, como quiera que Mouloudji estuvo en la fiesta, inútil decir que sacó la mejor tajada de éxito en la misma.

Las mujeres cantoras, muy finas, muy del agrado del respetable, especialmente Pauline Salmona, Anne Sylvestre y Francesca Solleville, la que pronto tendremos el gusto de oír en el Festival de solidaridad obrera, además de Siluca y Mendoza (esta vez en trío) y Lita, Manuel y su Conjunto, que también actuaron por Lecoin.

Felicitaciones a los organizadores del «Gala» y a ver si en otra ocasión los compañeros españoles acogemos con más amor propio los actos que se organicen en beneficio de nuestra causa.—*F.*

ADMINISTRATIVAS

Vicente Canigueras, Maury (Pyr.-Or.). Recibido giro 25 francos. Pagado «C. S.» año 1964.

— José Cerdeira, Bolbec (S.-Mme.). Recibido giro 32 F. Pagado «C. S.» y «Umbral» hasta 31-12-64.

— J. Domínguez, Cannes (A.-M.). Recibido giro 15 F. Pagado hasta el 31-12-63.

— Rafael Royo, Le Cendre (P.-du-D.). Recibido giro 35 F. Pagado «C. S.» y «Umbral» hasta 31-12-64.

PARADERO

Salvador Jiménez Valiente pregunta por Ramón Arroyo Alonso. Quien pueda dar noticias de él se dirigirá a la siguiente ogcotùR— — al demandante, 17, rue Montée Mouren, Marseille 2^e^ (B.-du-R.).

Conferencia en Montpellier

«MOMENTO ACTUAL Y PORVENIR POLITICO DE ESPAÑA»

Bajo este tema y ante numerosa asistencia, con muchos jóvenes en la misma, el amigo José Luis Mayoral ocupó nuestra tribuna. Considera el exilio inactivo y dividido en dos corrientes: la caduca, procedente del 1939, pero sin perder aliento ideológico, y la reciente, formada por la juventud que emigra de España, impelida por la miseria moral y económica.

Se ocupa del contexto guerrero de las dictaduras fascistas, de cuyos mentores emana la fase de que «la paz es un descanso entre dos guerras», seguido del apocalipsis de Hiroshima, del triunfo de los aliados, sin consecuencias para evitar una sucesión de conflictos armados en Ifni, Goa, Argel-Rabat, etc.

Observa la política mundial a vuelo de pájaro, marcadas con sendas encíclicas por Juan XXIII y Pablo VI. Deduce que por distancia de criterio, Juan XXIII habría sido excolmugado por Pío Nono. No cree excesivamente sincera la coexistencia pacífica predicada por el Vaticano, pero sí en los beneficios de tal política en el área internacional, de ser aplicada.

Referente a política española, afirma existir en España un sentimiento pacifista tras la anulación de la generación combatiente, la que sabía por qué se batía; cosa que la generación actual ignora debido a 25 años de asfixia moral franquista, principalmente aplicada a la mujer por ser la que tiene influencia más directa en el desarrollo de los hijos. Por este resultado no cree el conferenciante en las campañas de violencia trasladadas a la península; campañas de sacrificio personal que no hallan eco apreciable en la población. Por otra parte, es lógico considerarnos invencidos mientras los contrarios se consideren vencedores. Aprovechando la lección del pasado podemos enfocar el porvenir partiendo del presente. Para ponerse al alcance de los países avanzados, España debe empaparse de modernidad y eliminar secuelas vengativas.

Cree que el porvenir previsible nos sujeta aún a seis años de franquismo con Franco o sin él, y que en escala ascendente y mediante la educación política de las masas antecedida por la evolución favorable de los acontecimientos, España podrá ser un país en el que se podrá vivir con la libertad y el pan que deseamos.—*C. Montpellier.*

EXPOSICION DE ARTESANIA

Con paciencia y buena voluntad el compañero J. Bassons, ha recogido una apreciable cantidad de objetos de arte y de composición delicada con los cuales ha abierto Exposición de avanzada en la Chambre de Metiers de Saint-Pons (Hérault). Exposición a la cual todos los compañeros con alguna habilidad pueden participar gratuitamente. La idea del compañero Bassons no es otra que la de valorizar el espíritu constructivo del elemento revolucionario.

Cuantos compañeros simpaticen con la obra y quieran colaborar en la misma pueden dirigirse a J. Bassons, Rampe du Marché, Saint-Pons (Hérault).

Servicio de librería

COLLECTION IDEES en format de poche

Prix: Volume simple, 3,00 F. Volume double, 4,95 F.

ALBERT CAMUS: Le mythe de Sisyphe.
JEAN-PAUL SARTRE: Réflexions sur la question juive.
WERNER HEISENBERG: La nature dans la physique contemporaine.
SIGMUND FREUD: Trois essais sur la théorie de la sexualité.
JEAN ROSTAND: L'homme.
RODERIC DUNKERLEY: Le Christ.
ALAIN: Propos sur le bonheur.
PAUL VALERY: Regards sur le monde actuel.
SIMONE WEIL: L'enracinement.
ARNOLD J. TOYNBEE: Guerre et civilisation.
MAX BROD: Franz Kafka.
ALAIN: Eléments de philosophie.
EMMANUEL MOUNIER: Introduction aux existentialismes.
LINCOLN BARNETT: Einstein et l'univers.
JEAN WAHL: Tableau de la philosophie française.
BERTRAND RUSSELL: Ma conception du monde.
PIERRE MENDES-FRANCE: La république moderne.
RAYMOND ARON: Dix-huit leçons sur la société industrielle.
JEAN FOURASTIE: Le grand espoir du XX^e^ siècle.
SIMONE DE BEAUVOIR: Pour une morale de l'ambiguïté.
ANANDA K. COOMARASWAMY: Hindouisme et boudhisme.
ANDRE BRETON: Manifestes du surréalisme.
ROGER CAILLOIS: L'homme et le sacré.
SOEREN KIERKEGAARD: Traité du désespoir.
PIERRE NAVILLE: La psychologie du comportement.
HEGEL: Principes de la philosophie du droit.
PAUL CLAUDEL: Réflexions sur la poésie.
ROBERT OPPENHEIMER: La science et le bon sens.
JEAN-PAUL SARTRE: Baudelaire.
JEAN VILAR: De la tradition théâtrale.

Giros y pedidos a **Roque Llop**, 24, rue Sainte-Marthe, Paris (10) C C P 1350756

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française ..... 5 F.
Version fco-espagnole .. 20 F.
★
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10e)
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Nuestra crisis, su análisis y posibles soluciones

por José PEIRATS

I

A MODO DE PROLOGO

No sé el secreto de hacerse grato en la tribuna y en la prensa. El secreto — que no lo es — consiste en hablar más al corazón que a la mente. En hablar al corazón, que no siempre merece la buena reputación que tiene; en ir a favor de la corriente; en despacharse con latiguillos siempre contra el adversario o enemigo y nunca o poco contra uno mismo; tanto mejor si asimilables las frases hechas y los discos rayados a las mentes de ordinario poco receptivas; en repetir que somos los mejores y poner en versos heroicos sólo nuestras glorias; en fin, repetir y repetir que estamos en plena forma atlética y mental y que el porvenir nos sonríe beatificamente.

Yo conozco este secreto para el éxito del arte tribunicio y literario nuestros y, sin embargo, prefiero los negros crespones al agua de rosas, que aun estimulando las glándulas biliares de la contrariedad y de la ira, terminan por sembrar la duda positiva, amansan los pujos de suficiencia y obligan a reflexionar.

Si consiguiese contaminar las inquietudes y los temores que me sacuden no me dolería caer abatido por la crítica o excomulgado por las sanciones canónicas. Vale decir que algunos de mis términos, producto más bien de mi celo acucioso hacia nuestras cosas que de la baja temperatura, podrán parecer detonantes. Sin quitarles el fulminante, no lo son ni la mínima parte, comparados con los explosivos que por ahí se usan, no siempre, ni mucho menos, en el recato de nuestras intimidades. Por todo lo cual pido comprensión y condescendencia de antemano.

La crisis del anarcosindicalismo español va de tronco con la que aflige al movimiento libertario internacional en algunos aspectos. A mí me interesa más el primero porque caballero andante solo en Europa casi desde la postguerra número uno, y habiendo escrito una de las más bellas páginas revolucionarias de la historia moderna, quisiera probarme a mí mismo que tiene todavía reservas para poder ser el punto de arranque de un renacer libertario universal. También porque es el movimiento que más conozco, no sólo por militar en él desde la mocedad, todavía con el pelo de la dehesa, y haberlo hecho más o menos en todos los planos y con todas las herramientas, sino porque me he quemado los ojos tratando de embeberme en su riquísima historia. También porque a mí entender es la única incógnita, por ser España uno de los pocos países de Occidente donde el telón de acero no se ha levantado todavía, y no ha habido oportunidad para comprobar, como en otras partes, que estamos irremediablemente acabados y que de gran movimiento de masas hemos pasado a ser un rito más en el mundo de las sectas filosóficas.

Voy a tratar de probar que no confío solamente en el azar de los imponderables; que no aguardo sentado en un sillón de felpa el acabamiento del milagro; sino que quiero ayudar al parto, forzar y determinar para más tarde encauzar ese renacimiento y su eclosión posible, desbrozando el camino, aligerando la nave de obra muerta, echando por la borda lastres inútiles por muy respetables que hayan sido antaño; hacer una recopilación de todo aquello que, precioso un día, ya no sirve; de aquello que utilizado siempre no es sino efímero remedio; o aquello que hemos desechado ayer y que fuera aprovechable ahora bajo nuevo planteamiento.

Quisiera, en fin, demostrar que si los trabajadores beben hoy otros vientos, en buena parte somos nosotros los responsables : por no haber sabido anticiparnos a sus fluctuaciones innatas con soluciones de recambio oportunas y aptas para mentalidades incapaces de abstracción. No importa si ciertos principios no fundamentales resultaron con sus más y sus menos.

Me gustaría una mayor agilidad mental y una mejor predisposición al diálogo fraternal; la auscultación de todas las inquietudes que bullen en nuestro movimiento, sin gatillo facil para lo que es más ruido que nueces. Un avance leal y generoso al hermano mañoso o resabido, atormentado por una duda legítima o confuso, que lleva su pequeño mundo dentro y también su corazoncito, desarmaría suspicacias gratuitas, o fundadas, pero irremediables, y haría abortar incipientes pleitos de divorcio. Y acabaríamos con el disparar antes de apuntar, con la guerra preventiva, que lleva siempre a grupas la guerra efectiva, la guerra civil fratricida, la más incivil si cabe.

Una cosa me hace vacilar. La duda de si no será superior esta tarea a nuestras fuerzas. Porque la tarea es de órdago. Supone encararse con hábitos hechos callo, agravados por la concurrencia de reminiscencias muy de tipo ibérico. Y pienso si la misma revolución milagrera cuya refutación es mi « hobby » no será más realizable que la que propongo en el plano de la simple conducta militante.

Mas me reanimo al recobrar consciencia de que sin esta intervención quirúrgica urgente nuestros días, en el terreno de operaciones de España, pueden estar contados. Pues habiendo dejado de ser galgos para convertirnos en podencos, si nos deparase el azar ver saltar la liebre poco podríamos hacer para darle alcance.

Las arrugas que surcan nuestros rostros, los cabellos blancos y los grandes claros producidos en nuestras filas; el vértigo que produce el vacío de una generación perdida, ni debe clavarnos sin reacción ni debemos sólo simularla con gárgaras de falso optimisma, a veces agresivo. Se trata de hacer un llamamiento a todas nuestras energías disponibles, que son pocas en esta hora cero; de administrar estas energías sabiamente, con un criterio económico rígido, y de abrir constantemente nuevas perspectivas, desbordando los viejos y resecos cauces de la rutina. Otra cosa sería librar el barco a la deriva, o atarnos a la jiba del camello y encomendarnos a sus instintos de bestia.

Fe de erratas: En mi artículo «Por si acaso salta la liebre», escribí bien distintamente : «nuestra base no es puro cemento inerte». El «no» en vez de la liebre es lo que ha saltado, compañero y amigo Buenacasa.

Los estudiantes, la dictadura y nosotros

LOS intelectuales independientes no dan reposo al conformismo que tanto ha venido favoreciendo al régimen franquista. Lo barrenan sin temor al despido y a la cárcel. Su concepto de la libertad sincroniza con el concepto moderno del «europeismo» (mejor se diría «universalismo») y dado el estado de madurez de los principios una marcha atrás es ya imposible. Incluso inteligentes que en 1936 hicieron causa común con los sublevados y en la postguerra aprobaron todos los crímenes, todos los atropellos del «nuevo» régimen, ahora callan prudentemente en vista de que su mala causa, frente a la evolución política del mundo, está en declive. Incluso se dan casos como el del abad Escarré, capellán castrense del Tercio (catalán-carlista) de Nuestra Señora de Montserrat, sin rechazar de plano y haciendo concesiones al Estado franquista, crítica a éste por sus pecados veniales, no atreviéndose Franco ni la Falange con él por estar atados a la cadena del Concordato que en el ámbito político religioso da primacía al Vaticano por encima de Madrid.

En este saludable concierto de desentono, en esta ruda prueba del sentimiento inconformista opuesto al despotismo más cruel que ha sufrido España a través de su sangrienta historia, los estudiantes debían necesariamente estar presentes. Tras las fuertes escaramuzas de otros días, garantizado su espíritu liberal por el desprecio sistemático de que hacen objeto al S.E.U., organismo de Estado y no de los estudiantes, estos simpáticos muchachos vuelven a manifestarse a miles en pro de la libertad de enseñanza, de sindicación y de pensamiento. Vista la valiente repulsa de los trabajadores madrileños contra la situación endurecida del nacionalsindicalismo, los alumnos universitarios se han adherido fervorosamente a la causa proletaria cual ya lo hicieron en Barcelona en ocasión del célebre boicot a los tranvías. Para precipitar la situación concurrió la suspensión de una conferencia de catedrático libre, coyuntura que abocó a la calle a tres mil estudiantes en son de protesta contra la ominosa dictadura. Sucesivamente, manifestaciones parecidas han tenido lugar en los recintos universitarios y nuevamente en la vía pública, originando la intervención de la fuerza armada, de la fuerza ciega y roma al servicio de Franco que, pegando a jóvenes desarmados y sin ganas de pelea —puesto que iban a ejercer un derecho de civilizados— alcanzó una pírrica victoria con heridos y detenidos. Palos de ciego que, a la postre, determinarán el gran porrazo que derribará al oprobioso régimen que rabiosa y alboratadamente apalea.

Para nosotros, fieles hijos del pueblo, la situación de inseguridad franquista saisface; la cooperación directa del sector «profesiones liberales» en la lucha contra el franquismo, nos mueve a aprecio. Pero, ¡atención! Nuestra admiración por los valores ajenos no debe convertirse en renunciación, en bobería. Si el elemento liberal se levanta, no hay razón para considerarnos tendidos. La C.N.T. está, ha estado siempre, en el índice de las luchas progresistas y sociales de España, y glosar actitudes ajenas que transitoriamente favorecen no debe hacerse incondicionalmente, con juego de pérdida. Porque, obsérvese, que en tanto 'confederalmente se reconoce la verdad del esfuerzo ajeno frente al fascismo franquista, los ajenos, ahora coincidentes con nosotros, parecen desconocer a la sindical C.N.T. que tanto derroche de sacrificios, heroísmo y posibilidades ha volcado sobre el común español antes, en, y después de la guerra.

Salud y ánimo a los estudiantes, a los intelectuales. ¡Sus, y a ellos! conjuntamente y para la libertad de España. ¡Ah! Pero de aquí a diez años, cuando estos generosos muchachos estén aposentados, en mayoría se nos enfrentarán si Confederación queda. Porque el caso es que nuestros intereses aparecen opuestos; su exigencia de libertad tiene un límite, en tanto la nuestra es ilimitada.

El normal espíritu anárquico de los veinte años es muy estimable por el concurso transitorio que la edad impetuosa aporta al Progreso. Pero ello no convence, ni convencerá, hasta que la Universidad española dé estudiantes capaces de llegar a la cumbre de la idealidad como Sentiñón, García Viñas, Monturiol, Ricardo Mella, Tarrida del Mármol, Solá, Pujol, Puente, Alcrudo, Acín, Alaiz y otros de recuerdo presente y querido.

Contra Franco, todo. Por la C.N.T., todavía más.

Palais de la Mutualité

24, rue St. Victor- Paris (V)
(Métro: Maubert-Mutualité)

DOMINGO, 19 DE ABRIL, A LAS 2,30 DE LA TARDE

Festival de solidaridad confederal y obrera

Otro buen tenor a la vista para enjundiar nuestra próxima fiesta de confraternidad confederal y libertaria:

PAQUITO RODRIGUEZ

cantor de voz armoniosa, estilizada, fervientemente dedicado, Paquito, a los estilos español o italiano. Un puntal más para asegurar, sólidamente, el éxito de nuestro espectáculo.

NOTAS.—Vista la importante demanda de localidades, despáchense a los compañeros que aún no las hayan solicitado, puesto que el lleno se está convirtiendo ya en llenazo anticipado.

Como cada año, hará parte de la jornada el mitin confederal mañanero, en la propia sala grande de la Mutualité. Oportunamente anunciaremos a los oradores.

Animos todos, y que el 19 de abril de ogaño nos resulte más esplendente que los anteriores, si cabe.

Despacho de entradas en 24, rue Sainte-Marthe, Paris (X); 39, rue de la Tour d'Aubergne, Paris (IX), y 3, rue Ternaux, Paris (XI). Las FF. LL. que piensen asistir en colectivo harán bien en solicitar las localidades por anticipado.

Gracias, Lecoin

por Andrés MARTINEZ

En los dieciocho años que dura mi exilio, nunca me fue dable presenciar el espectáculo que ofreció a mis ojos, la noche del 13 de marzo, la vasta sala de la Mutualité. Para poder hacer comparaciones aproximativas, me es necesario recordar aquellos actos — en Barcelona — del Teatro-Circo Olimpia, de la Plaza de Toros Monumental, del Price... Esa noche habría sido mts que difícil hallar un objeto perdido involuntariamente en aquel hacinamiento de seres humanos : platea, anfiteatro, pasillos, lados, asientos accidentales, todo lo que significa, en fin, aquel gran coliseo fue invadido, literalmente invadido, por una masa humana heterogénea venida a oir la voz de los representantes del Comité Pro España Libre.

He dicho masa humana heterogénea y así debe aceptarse. Si en la Mutualité no se volcó el peso de toda la fuerza confederal, su ámbito acogió, sin embargo, a todo lo que suena a español de la región parisina, y a mucho de ambiente francés afín o curioso por apreciar la atmósfera de una tal manifestación. Mucha juventud, mayoría indiscutible de la juventud de ambos sexos, entre la cual brillaban nuestras canas de y no pocas criaturas de corta edad. Una multitud delirante, frenética, emocionada hasta lo más íntimo de su alma, llena de un entusiasmo que una frase justa o sentimental hacía estallar en oleadas de vítores o de aplausos incandescentes. Y en ese tumulto de corazones enardecidos por cuyas mejillas se deslizaba un llanto que en vano los pañuelos intentaban detener.

Frente a ese delirio, frente a esa emoción desbordantes, frente a ese llanto silencioso, un hombre : el artífice de esa revolución espiritual. Aparentemente impasible, impávido, como una esfinge, Lecoin contemplaba, desde su tribuna presidencial, los efectos de su obra, una obra de cuyas felices consecuencias ni él mismo haya podido prever la magnitud.

¿Qué pensamientos invadían su mente, qué sentimientos vivían en lo más íntimo de su ser, en aquellos instantes que bien pueden calificarse ya de históricos? ¿Se sentía satisfecho del éxito obtenido, le abrumaban suspicaces temores ante la importancia del hecho consumado, se comprendía depasado por la tangible realidad? Si su semblante permaneció grave y pensativo en el curso del acto, su palabra, ponderada y sobria, no denunció tampoco reacción interior alguna. Lecoin era entonces el Lecoin de las grandes decisiones, el hombre que habiendo adoptado una actitud justa, en consonancia con su humanismo intrínseco, se identificaba por entero a la causa que defendía y la hacía suya como si ella formase parte integrante de su ser anímico.

« Ya no tengo, ¡ay !, veinte años », dijonos Lecoin en su presentación personal. En efecto, ya no tiene la edad de cuando defendió a Francisco Ferrer, ni de cuando amparó a Durruti y a Ascaso, ni de cuando, más recientemente, trabajó por la causa de la República española en pugna con el fascismo internacional. Este apóstol moderno de la justicia, este batallador incansable cuenta hoy setenta y cinco años. Y en el ocaso de una existencia rica en emociones de toda suerte y colmada de experiencias, de ajetreos y de sinsabores, hélo de nuevo en la palestra, si diminuto en lo físico, inconmensurable en la grandeza de alma, ingente y soberbio como la Razón misma.

« No quiero morirme sin haber conseguido liberar a España del asesino Franco », nos dijo también el noble hombre. Con tres cuartos de siglo sobre sus doloridas espaldas; criatura desvalida en un océano de egoísmo, de indiferencia, de odio, Lecoin ha conseguido, llevado por una voluntad de titán, atraer a sí otras voluntades dispersas y formar, con ellas, el ya responsable Comité por la España Libre.

¿Qué suerte reserva el destino a la empresa ciclópea en la que nuestro compañero va a empeñar tal vez los últimos momentos de su vida? Todo dependerá, vino a decir otro orador, del resultado definitivo de la contienda que estremece al mundo. Pero todo puede depender, digo yo, del tesón que pongamos los españoles de allende y de aquende los Pirineos por solucionar, de una vez para siempre un problema que sólo a nosotros concierne.

« La libertad de España debe ser obra de los españoles mismos », dijo Churchill una vez restablecida la paz, en 1945, echando por la borda las reiteradas promesas con que nos regalaba la BBC de Londres, en sus emisiones para España.

Si entonces hubiésemos comprendido el gran significado de aquella frase y, unidos en común deseo, hubiésemos aprovechado la magnífica oportunidad que nos presentaba una España fascista amedrentada, desorganizada por el pánico de la victoria aliada, tiempo ha que sabríamos definitivamente a qué atenernos sobre el porvenir de nuestro desgraciado pueblo. Y si pese a aquella fatal negligencia, el exilio español hubiese formado bloque compacto, en toda circunstancia, en la lucha por la liberación de España, un anciano de

(Pasa a la página 2.)

★

Un drama inolvidable: La evacuación del pueblo español derrotado hacia Francia. Refugiados republicanos alojados bajo las estrellas en la concentración de Prats de Molló (Pyr.-Or)

(Foto del archivo de «Umbral».)

★

★

Marzo de 1939: "Reconstrucción" de España en las playas rosellonesas gracias al catolicismo Franco. La fundación de la villa ibérica de Barcarés-sur-Mer (Pyr.-Or.)

(Foto del archivo de «Umbral».)

★

ESTAMPA DE GUERRA

SACRIFICIOS

En la cocina de una casa de labranza. Techo alto y hogar bajo. Recocina. Botijera de obra. Despensa. El caldero que prende de los llares déjase acariciar por la llama. Se calienta el gato. Los pucheros borbollan junto a la lumbre.

La madre planta la mesita y escudilla en el barreño que hace de plato común. El padre tiene la misión de partir el pan. Entran en funciones las cucharas de palo.

—¿Al Vallejo, mañana?

—Al Fondón, si usted no manda otra cosa.

—Se pasará el tempero de la tabla.

La mujer, agria, al marido:

—¡Ya irán!

El hijo menor:

—Este, yo no.

La madre va a cerrar la ventana, temerosa de que la conversación trascienda al exterior. Es de noche. La cena toca a su fin.

Sin más pensarlo, alistáronse. Empezaban a llevarlos en lenguas. El campo esperaría: la guerra... Había sin tardanza que incorporarse a ella.

Hecha la siembra, recogida la oliva, envasado el aceite. El grano viejo, libre de gabelas, ensacado para la molienda. Patatas. Matacía del año. El huerto próvivo, el corral abundante...

—¿Y cuando todo se acabe? —dice el cabeza de casa.

—¡Qué sé yo, padre!

La mujer:

—¡Devanadera, más que devanadera!

El marido hace mención de coger las tenazas...

El mayor:

—Todo tiene fin.

El menor:

—Si hubiera de faltarles...

El mayor:

—Usted, padre, no clame como suele si le quitan. Y usted, madre, abra la mano y dé, porque es obligado.

El padre:

—Ahí está todo; que se lo lleven.

Silencio angustioso. De cuando en vez, la madre, que llora, enjuga sus lágrimas con el envés del delantal. El gato duerme acurracado en su halda. Se apagan los tizones. Los abríos reclaman el pienso pateando.

Alzanse los cuatro de los bancos para entregarse a las postreras faenas. Tras la requisa, el padre se acuesta... y la madre acto seguido del ordeño. Los hijos tienen hecho ya el hato y esperan que venga más la noche.

—Dejémoslo para otro día.

—¿Pues?

—¡Hombre!

—Haz lo que quieras, yo me voy.

—Habla quedo, que madre anda escamada.

Salen por el tras corral, dejándose en la casa el corazón, carga innecesaria para ir a la guerra. La luna bonachona alumbra sus pasos. El menor delante, detrás el mayor, no hablan: caminan, caminan...

PUYOL

El anarquismo internacional

Hemos leído con interés los escritos publicados hablando del tema que se deduce del epígrafe. A pesar del buen deseo del compañero Quintana y de otros, estamos alarmados al ver la decadencia social, un tanto acelerada, del movimiento anarquista en el ámbito internacional.

No es fácil frenar, ni a corto ni a largo plazo, esa decadencia; ni siquiera en los países donde aún están en vigor las llamadas libertades políticas. Las causas de esta merma de influencia anarquista en los medios populares, o del trabajo, que antaño hubo, según mi parecer, son varias, y algunas de ellas son ajenas a la voluntad y a las discrepancias — muy lamentables por cierto — de la militancia libertaria. Una reunión de cierta militancia, a escala internacional, en el supuesto de que se pudiera llevar a cabo, no creo que lograra resolver el problema difícil que nos ocupa, que tenemos planteado. Las fórmulas que la mencionada reunión pudiera elaborar, aun por unanimidad, no tendrían el poder mágico de que el mundo del trabajo nos comprendiese en amplitud, sintiese en lo más profundo del corazón la injusticia social de que es víctima y se dispusiese a luchar por su total desaparición.

El ideal anarquista, como el socialista, como otros ideales de carácter social o político, no representan un teorema matemático, o una ecuación algebraica, ni una teoría cosmológica. Es al hombre, a los hombres, a la sociedad a quien se refiere. Su aspiración a realizar es la libertad integral y la igualdad económica para todos los humanos. Y si esto no se siente, mal se puede comprender.

Los trabajadores, en su mayoría, estén o no organizados, continúan aferrados al mesianismo político, nacionalista y religioso, por separado, o todo a la vez. Si esto es cierto, como no hay lugar a dudas, ¿se puede atribuir la culpa a la militancia libertaria de que el proletariado internacional esté así, de que sus sentimientos y sus pensamientos contribuyan a perpetuar su esclavitud? Tal vez nosotros tengamos algo de culpa en todo esto, al no responder con nuestra conducta a las ideas que decimos sustentar. Pero, en este caso sería culpa fácil de enmendar. Pedirnos lo que no depende de nosotros es querer que hagamos un milagro. Y el milagro no se puede realizar.

Esas nobles inquietudes de Quintana, de Fontaura y de tantos otros compañeros, debemos tenerlas todos los libertarios, y estimularlas por doquier. Sobre todo afianzar nuestras convicciones ante la adversidad. Porque si fallan en nosotros, fallan al exterior. Tengamos siempre en cuenta que el hombre no es una entelequia, sino sujeto de acción movido por sus pensamientos y por sus sentimientos.

X. Z.

En una ciudad de España.

3428

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

36e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 291 — Version française 0 10 francs — Version espagnole 0 40 francs — 2 Avril 1964

La lutte contre la faim

PENDANT que le chômage s'installe insidieusement dans notre pays et que le patronat français riposte aux justes revendications des travailleurs par le licenciement ou la fermeture des usines, une très astucieuse campagne est menée parallèlement « contre la faim du monde ».

Les affiches, les journées de quêtes, toutes les formes de coaction sont mises à contribution pour orienter l'opinion publique ; ou plutôt pour la désorienter.

Notre « Chef des Miracles » n'est pas le dernier à s'associer à cette mise en scène et, la presse aidant, chacun a pu suivre le général dans ses différents périples.

Nous ne nous attarderons pas sur les conséquences de tous ces voyages, de toutes ces visites aux pays sous-développés ; d'ailleurs, notre camarade et ami Blanquet nous en parle dans ces mêmes colonnes du « C. S. » avec sa verve habituelle et sa coutumière objectivité.

. . . . . .

Face aux multiples manœuvres d'un capitalisme agonisant qui ne négligera aucun moyen pour se maintenir au pouvoir et conserver ses privilèges, les travailleurs devront se serrer les coudes et coordonner leurs efforts ; c'est donc de ce problème que nous devons nous occuper.

Un des facteurs essentiels et déterminants, la convergence des principes, est le premier pas à faire vers l'unité d'action ; or, dans ce domaine, une grande distance a déjà été parcourue.

Si la classe ouvrière reste encore divisée, il n'en est pas moins vrai que les divergences s'estompent de plus en plus sur un tas de préjugés sociaux : privilèges des castes, hiérarchies des salaires, inégalité d'enseignement (même la grandeur nationale y a perdu de son prestige).

Les masses populaires sont particulièrement d'accord sur un point : la Science nous a élevés à un degré technique tel, que tous les espoirs nous sont permis quant à la satisfaction des besoins de chacun.

De tous les horizons (1) nous parviennent des échos sur la nécessité de répartir plus équitablement le revenu national ; l'Etat, lui-même, par démagogie, nous indique que les pays sous-développés doivent profiter de nos excédents.

Alors, si nous devons combattre « la faim du monde », pourquoi les gouvernants tolèrent-ils les licenciements et les fermetures des usines... ? Parce qu'ils considèrent que toute entreprise qui menace l'équilibre des prix doit disparaître.

Eh bien ! voilà une base sur laquelle les travailleurs peuvent se mettre d'accord et axer leur action : revendiquer la gestion directe de toute entreprise considérée « non rentable » par le patron-exploiteur et, bien entendu, liberté totale pour les travailleurs-gérants de disposer à leur guise de la distribution des tâches et aussi des produits obtenus.

C'est autour d'une telle forme de syndicalisme que toute la masse laborieuse doit se regrouper ; car c'est là la base du syndicalisme authentique ; c'est l'expression et la continuité de la lutte de nos aînés pour la disparition de la misère humaine.

« De 1917 à 1920, les grèves se multiplient dans une atmosphère de révolution mondiale et c'est sous la pression de ces grèves que les pouvoirs publics, apeurés, accordent, en 1919, la journée de huit heures. »

Que ceci reste une leçon pour nous tous ; nous devons exiger la justice (et non la charité) et si on nous la refuse, nous devrons à notre tour nous refuser tous ensemble à une complicité dégradante et indigne qui maintient l'inégalité sociale.

Si le capitalisme se sent menacé dans sa structure, si l'intimidation lui est insuffisante, il n'hésitera pas à employer la violence et nous devons nous tenir prêts pour faire face à ses derniers soubresauts ; prêts aussi pour effectuer la transformation de la société dans la dignité et la responsabilité prolétariennes.

C'est là la seule lutte contre « la faim du monde ».

(1) Voir communiqué transmis par le Groupe pour l'Economie Distributive.

Dans la lumière, vers la liberté

Notre marche est lente... C'est que grès des esprits vers la connaissance la route est longue et que l'ignorance et les mensonges lui font un dôme de brouillard et d'ombre que la lumière ne chasse que peu à peu..., mais nous marchons dans la luminosité grandissante de vérités économiques que les calculs froids et brutaux de la science libèrent de la gangue de spéculations politiques et des égoïsmes financiers...

Qui aurait pensé, il y a 100 ans— en dehors de quelques esprits géniaux— que la société capitaliste qui alors sortait à peine de la rareté, connaissait les pires difficultés d'approvisionnement, se perdrait un jour dans l'abondance de ses productions ?

Quels sont les travailleurs qui, à cette époque, manquant du nécessaire, vivant dans une misère atroce, sous une exploitation économique féroce, pensaient que, bientôt ils deviendraient les artisans d'une abondance dont il leur faudrait encore disputer la jouissance et l'usage comme ils s'étaient défendus autrefois contre les privations ?

Quels sont ceux qui pensaient que le culte de la trilogie « Prix, Salaires et Profits » deviendrait autant suranné que celui de la trilogie religieuse : « père, fils et saint esprit » ?

Notre marche est lente ? Oui, car un siècle de démocratie politique a su maintenir l'illusion dans les esprits que l'usage de l'égalité politique conduirait les travailleurs à leur libération économique et sociale.

Un siècle de discours, des torrents d'éloquence machiavélique, de recommencements voués à l'échec ont jeté sur le chemin de la libération un manteau de brouillard qui dissimule les appétits tout en freinant le pro-

litisées par leurs bergers avides de pouvoir.

Ne voit-on pas le monde intellectuel, enseignants et étudiants faire l'apprentissage de la révolte ?

Ne les voit-on pas tenter d'échapper au déterminisme capitaliste sans toutefois avoir compris que les forces qui le meuvent ont germé dans la tradition universitaire ?

L'université a pu hâter l'éclosion de certains grands esprits en leur prêtant ses méthodes analytiques, mais, en général elle a préparé les cerveaux à la tâche héréditaire d'exercer dans une hiérarchie prioritaire le droit de commander et de réclamer des privilèges...

La révolte sans la reconnaissance du droit universel de consommation et d'usage, sans la volonté de plier le vieux droit intellectuel aux nécessités et aux grandeurs de l'humanité nouvelle, cette révolte-là n'est, et ne peut être, qu'une conquête irrationnelle des privilèges.

Jeunes étudiants, que vous apprendon de la liberté dans vos universités ? Qu'elle est une aspiration métaphisique par ses symboles littéraires, politiques, par l'ouverture qu'elle offre aux plus aptes de « croire » à leur pouvoir personnel, mais qu'en réalité elle n'est que la mesure exacte par laquelle, nantis d'une certaine intellectualité, vous pourrez exploiter les moins instruits, les moins aptes, les plus dépourvus, ceux dont la somme des labeurs vous a permis l'ascension vers la connaissance...

Enseignants et étudiants qui vous orientez vers des mondes politiques où l'on offre à vos ambitions des privilèges qui pourraient être différents de ceux que le capitalisme vous octroie aujourd'hui, mais qui prolongeraient votre domination intellectuelle sur l'ensemble du corps social, souvenez-vous que votre particularisme est sans grandeur, irrationnel, inhumain.

Apportez à l'Université une foi nouvelle, celle qui doit nous associer et nous conduire vers un monde d'égalité économique et sociale, vers une liberté organisée dans la justice.

Notre marche continue. Comme autant de bornes jalonnant notre route les vérités surgissent nous inondant de leur clarté. C'est un rayon lumineux qui trace une voie toujours plus largement ouverte.

A l'heure où l'homme réalise la plus grande victoire de tous les temps l'abondance par l'automation, l'avènement du bien-être par le moindre effort et la limitation des naissances, la bataille pour le profit devient un défi misérable et ridicule pour notre soif de dignité et de liberté.

Oui, camarades, ou nous accélérerons notre marche vers la lumière et la liberté, ou nous serons repris par l'étreinte atavique, barbare et monstrueuse du passé, et nous sacrifierons notre science et nos espoirs sur l'autel de la politique, religion des esclaves industriels.

Ceux qui fabriquent des armes sans remords ; ceux qui les vendent sans scrupules, tous à la chasse des hauts salaires et des profits, tous ceux-là, maitres et esclaves, confondus dans le même égarement, participent à ralentir la marche de l'homme vers la liberté, la lumière, l'égalité réelle et la paix.

Le problème social en dépit de l'orgueil universitaire est simple : produire pour distribuer. C'est un problème d'administration des Choses auquel la science, dite politique, ne saurait apporter de solution sans écraser l'individu sous le poids de ses inégalités, et, par conséquent, sous la masse des privilèges : de chacun selon ses moyens à chacun selon ses besoins.

J. B.

UTOPIE ET REVOLUTION

Quel est le peuple, s'il n'était l'objet d'une propagande d'Etat ou capitaliste, qui penserait utiliser la violence envers un autre peuple ? Il n'y en a pas. Toutes les guerres ont pour origine l'existence d'une force armée qui autorise le massacre des peuples. Cette force armée est la base qui constitue l'assise du pouvoir qui ne pourrait se maintenir sans elle. Sans une multitude de mercenaires, l'injustice du pouvoir ne pourrait résister au mépris et à la colère d'une fraction des travailleurs.

Les mercenaires sont donc les ennemis du peuple. En quelques jours il a été possible de le contrôler. Pour la période de mars et avril 1964, nous relevons les informations suivantes : A Lyon, des C. R. S. attaquent des étudiants qui se trouvaient dans leur restaurant, ils lancent par les fenêtres des grenades lacrymogènes, plusieurs étudiants sont atteints de brûlures aux yeux. A Saint-Nazaire, des C. R. S. lancent des grenades sur des grévistes, un de ceux-ci, en relançant un de ces engins, a une main arrachée par l'explosion de la grenade.

Un pouvoir qui autorise ses mercenaires à de tels actes, reconnait qu'il ne peut plus se maintenir que par l'oppression et la menace de la pratique de la violence envers son peuple. Le glas sonne pour lui. Il est à la merci d'un sursaut de dignité des travailleurs.

Ce sursaut de dignité peut constituer une force nationale et internationale, car tous les peuples sont plus ou moins opprimés, tous les peuples ont soif de justice et de liberté, tous les peuples aspirent à une fraternité internationale. La révolution nécessaire et certaine qui verra le jour, dans un temps indéterminé, mettra fin aux pouvoirs et aux capitalismes de pays ou sévit l'autorité, pour faire place à une économie nouvelle. A l'époque des progrès et des surproductions dans tous les domaines, les peuples ne peuvent plus vivre sous une économie de contrainte, uniquement nécessaire au maintien des privilèges d'une seule classe.

La révolte des travailleurs se manifestera par l'étendue de la grève interprofessionnelle ; la durée indéterminée de cette grève sera un combat décisif, qui obligera les pouvoirs à céder et à se retirer devant l'unité des travailleurs ; la crainte de la colère du peuple étant le commencement de la sagesse. Trop longtemps le peuple a fait confiance aux politiciens, aux marchands de promesses ; trop longtemps, les travailleurs affiliés aux grandes centrales syndicalistes, ont été bernés par des arrivistes pour qui les postes syndicaux n'ont été profitables qu'à leurs intérêts. Les travailleurs affranchis, ulcérés de tous les mensonges, constituent la force libre autorisant, pour l'avenir, l'avènement de la révolution. Cette révolution, il appartient aux libertaires, partout ou la liberté est violée, partout ou le travailleur est exploité, de la préparer en constituant les assises des syndicats de production et de consommation qui remplaceront, dans une économie nouvelle, les principes capitalistes qui asservissent les travailleurs et autorisent toutes les violences. Travaillons sans relâche, à l'éducation de tous les opprimés, pour qu'ils soient suffisamment forts pour pratiquer la vaste et profonde transformation sociale par la Révolution.

La liberté est inséparable de l'égalité. L'Etat est l'ennemi de la liberté et de l'égalité. L'autorité, génératrice de toutes les injustices, de toutes les servitudes envers l'Etat, rend impossible toute conciliation entre les travailleurs évolués et l'Etat. Prétendre à une tentative d'entente serait trahir la cause du peuple. Sous l'influence libertaire, les syndicats anarcho-syndicalistes peuvent et doivent reconstituer de vastes associations libres parmi les masses populaires. A tous les révolutionnaires, qui entendent que leur vie ne soit pas uniquement un acte de soumission, à faire campagne pour la libération des peuples de demain.

Les révolutionnaires sont traités d'utopistes, alors que, tout au contraire, ils ne font que lutter pour ce qui est raisonable ; ce qui est déraisonnable, est de maintenir des peuples en état de famine, quand tout le monde doit pouvoir manger ; d'obliger des familles à vivre dans des taudis quand il devrait y avoir possibilité de loger tout le monde ; de laisser mourir de privations les vieux travailleurs, alors que l'on dépense, en armements criminels, ce qui est nécessaire pour assurer une vie décente à tous. Ce qui est déraisonnable, c'est de savoir que ces armements, ces mercenaires, créent un état de misère généralisé, un danger de suicide pour le monde entier et de le tolérer par esprit de facilité, par faiblesse, par lâcheté, par manque de courage à dire tout haut ce que l'on pense tout bas. « *L'utopie monstrueuse, c'est de vouloir arrêter l'humanité dans sa marche éternelle, c'est de vouloir que les formes sociales de l'heure présente soient des formes définitives, comme si les formes sociales n'appartenaient pas à l'immense courant qui emporte tout vers d'incessants devenirs, comme s'il y avait quelque chose dans l'univers qui, se puisse arrêter !* »—Sébastien. FAURE.

RENE VILLARD

L'aide aux pays sous-développés

Parmi les questions dont les journaux d'opinion font volontiers étalage, l'aide aux pays sous-développés tient un bon rang. Les économistes, les sociologues et les chroniqueurs s'en donnent à cœur-joie. Parmi ces derniers, la plupart sont pour, suivant en cela l'exemple du pouvoir, tandis qu'une minorité est contre. Sans entrer dans le détail des chiffres voici quels sont en gros, les arguments des uns et des autres. Pour les premiers, constatation élémentaire qui vaut d'ailleurs aussi pour les seconds : les pays pauvres, y compris les pays d'Afrique qui viennent d'accéder à l'indépendance, ne peuvent subvenir à leurs besoins essentiels ; il faut donc les aider sous peine de les voir sombrer dans le chaos et la famine générateurs de troubles sanglants. Nous sommes un pays riche et en pleine expansion, traditionnellement porté à soutenir les pays pauvres, donc pas d'hésitations, donnons une part de nos richesses à ces pays, notre crédit et notre rayonnement spirituel ne pourront qu'y gagner. D'accord, disent les seconds, d'accord ; toutefois, nous ne sommes pas tellement le pays riche et en pleine expansion ainsi que vous paraissez le croire ; certains départements, certaines régions sont encore bien mal équipés, tant du point de vue agricole que du point de vue industriel, et il faudrait peut-être penser à s'en occuper en priorité, avant les pays pauvres de la planète. Ensuite, on verra ! Et même, pour l'ensemble de l'hexagone, nous manquons de logements, nous manquons d'écoles, nous manquons de professeurs, nous manquons d'ingénieurs, nous manquons d'autoroutes, nous manquons de canaux... etc. etc... ! Alors ? En plus de cela, nous ne sommes pas sûrs, mais pas sûrs du tout que l'argent que nous distribuons ainsi si généreusement soit bien utilisé pour combattre la misère et le sous-développement. Nous sommes même certains qu'il n'en est rien, car, sans aucun doute, les francs (ou les dollars, ou les livres, ou les roubles) servent d'abord à rétribuer les membres des gouvernements de ces susdits pays, et ensuite leurs fonctionnaires et, en premier lieu, ceux de l'armée et de la police. C'est-à-dire essentiellement les éléments parasitaires de la population. En ce qui concerne le reste de cette population, on a fait en sorte qu'elle continue tant bien que mal à ne pas trop mourir de faim !

Les choses étant ce qu'elle sont, c'est-à-dire ainsi qu'il est dit ci-dessus, on ne peut que souscrire à l'opinion des seconds. Développons les parties sous-développées de l'hexagone, construisons des maisons et des établissements utiles et nécessaires à notre population propre, et, en même temps, envoyons dans les pays pauvres des biens de consommation, ces biens dont, paraît-il, nous regorgeons ! Et, là, ne lésinons pas car, même si ces biens sont inégalement répartis, même si les gouvernements s'approprient la part du lion, il y en aura assez pour les autres. On ne peut, en effet, thésauriser et planquer dans les banques des tonnes de pommes de terre, de choux, de carottes, de blé et autres denrées périssables, ainsi qu'on le fait avec les devises.

Ensuite, envoyons-leur des machines et du personnel qualifié pour les faire fonctionner, envoyons-leur des ingénieurs et des instituteurs (après en avoir formé un nombre suffisant) et des livres. Envoyons-leur encore

des médecins, des infirmières, des agriculteurs, des ouvriers, toutes gens capables de les aider, de les enseigner, de les soigner, de leur donner le goût de vivre, de travailler, de s'élever en s'instruisant et se cultivant.

Bref, aidons-les réellement au lieu de continuer à entretenir à grand frais des escouades de brigands sous le fallacieux prétexte de maintenir l'ordre. En réalité, afin que les populations de ces pays ne viennent à se révolter trop vite, et continuent, tant bien que mal, à fournir la main-d'œuvre nécessaire pour les gros travaux.

Lesquels gros ou grands travaux sont toujours financés et entrepris par des firmes qui, le moins que l'on puisse en dire, ne s'appauvrissent pas en cette occasion !

Enfin, pour terminer, voici une rapide énumération de ce qu'il faut éviter de leur expédier : de l'alcool, des curés, des policiers, des notaires, du vin, des liqueurs, de la poudre et des balles, des fusils, voire des canons, des trafiquants, des politiciens, des chercheurs d'or et des tueurs d'éléphants, des banquiers, etc.

BLANQUET

Un dérivatif : Monsieur X

Pendant plusieurs mois, la principale préoccupation politique de centaines de milliers de Français fut : qui est Monsieur X ? L'énigme est maintenant dévoilée. Nous savons que Gaston Defèrre, député-maire de Marseille, se porte candidat contre Charles de Gaulle. La compétition est ouverte.

Voilà, n'est-il pas vrai ? de quoi mobiliser le civisme de la Gauche pendant ces deux prochaines années. Et si Gaston Deferre parvient à renvoyer Charles de Gaulle à Colombey-les-Deux-Eglises, les Gauches de France pourront souffler et reprendre leurs pantoufles... si tant est qu'ils les aient quittées pour cette campagne.

Nous aurons alors un Président de formation socialiste qui « redémocratisera » l'administration préfectorale et donnera, il nous l'assure, la priorité aux dépenses en faveur de l'Education nationale et non plus en faveur de la Force de frappe.

Bravo ! Mais...

Mais, dans la mesure où l'Etat ne sera pas maître absolu du crédit, il demeurera aux mains des puissances d'argent. Or, bien que l'un des initiateurs du projet de loi sur « la nationalisation des banques d'affaires », déposé en février 1963, Gaston Deferre n'y fait plus la moindre allusion depuis la révélation de sa candidature à la Présidence de la République. Il serait temps, grand temps, qu'il sorte de ce silence inquiétant.

Il serait temps, aussi, qu'il dise clairement ce qu'il compte faire contre les monopoles et les trusts dont l'emprise sur la France s'accentue rapidement depuis une dizaine d'années.

Remplacer Charles de Gaulle par un autre Président qui, à son tour, maintiendrait un tiers des Français dans la médiocrité, voire la misère, pour satisfaire la soif de profits de la classe dominante, ne serait-ce pas duper, une fois de plus, le peuple de France ?

Renvoyer Charles de Gaulle à Colombey-les-Deux Eglises est, certes, une nécessité nationale, car le général est, à la fois, le meilleur soutien politique des forces d'argent et un danger permanent pour la paix du monde. Mais ce qui importe, c'est de le remplacer par un Président et un gouvernement libérés de toutes attaches à l'égard des congrégations économiques.

Il faut, à l'occasion de la campagne présidentielle, rassembler l'immense majorité des Français non pas autour d'un programme — combien de Français croient encore aux programmes ? — mais autour d'une grande revendication commune. Par exemple, celle d'un REVENU SOCIAL répartissant également l'augmentation annuelle de la production nationale entre tous les Français ne disposant pas, pour eux-mêmes et pour chaque personne à charge, d'un revenu supérieur à trois fois le S.M.I.G.

Car seul le rassemblement des masses populaires permettra de libérer la France de la tutelle des Banques et des Trusts et de faire des Français un peuple libre, prospère et heureux.

Communiqué par

LE G.E.D. INTERPROFESSIONNEL PARISIEN

L'égalité de l'Enseignement

« L'inégalité d'instruction est une des principales sources de la tyrannie ». J'ai ruminé toute ma vie cette maxime de Condorcet. Je l'ai cent fois citée. Elle m'atteint toujours au plus profond de moi.

Ainsi s'exprime Jean Guehenno dans son livre «Sur le chemin des Hommes », p. 169).

D'accord avec Condorcet et merci à Guéhenno de nous avoir signalé cette maxime et d'avoir exprimé les angoisses que provoque en lui l'inégalité d'instruction. Réjouissons-nous, tout d'abord, de savoir que nous ne sommes pas les seuls à éprouver ce sentiment.

Des diverses formes d'inégalités, deux prédominent : la première, physique et naturelle, l'autre morale ou sociale.

1°) *L'inégalité physique.* — Si nous sommes petits ou grands, forts ou faibles, beaux ou laids, c'est que la nature nous a faits ainsi et, pour le moment, nous n'y pouvons rien.

2°) *Inégalité sociale.* — Nous considérons qu'il est possible à l'homme de la modifier ; puisque c'est lui qui a fait la société, sa mission est de la faire la meilleure possible et de l'améliorer au bénéfice de tous.

Il est vraisemblable que, dans les premières sociétés humaines, lorsque l'homme parcourait les forêts et voguait sur les rivières, la force physique ait primé le droit ; mais, des qu'ils furent nombreux, les hommes s'organisèrent et formèrent des groupes et des clans ; alors, peu à peu, il a fallu partager la force physique et la puissance qu'elle donnait avec ceux qui étaient plus faibles de corps, mais qui avaient plus de connaissances, bien qu'elles furent primitives.

L'ORIGINE DE L'EDUCATION

Tant que l'homme a été pris par le souci quotidien de sa subsistance, comme l'est, de nos jours, la poule, et par sa défense personnelle ou collective, il n'y a eu guère d'éducation proprement dite. Car celle-ci exige un minimum de sécurité, une certaine réserve de nourriture, et une position territoriale bien établie.

Pour Durkheim, l'organisation humaine primitive est religieuse en même temps que sociale et c'est dans cet esprit religieux primitif qu'il faut étudier l'origine de l'éducation de l'homme. Ainsi, dans la proportion où son intelligence s'est développée, il a pu faire la différence entre le jour et la nuit l'hiver et l'été, le lever et le coucher du soleil, etc... Il a constaté, il s'est demandé d'où venaient ces différences et ces changements si souvent repétés, il a cherché à comprendre.

Mais le malheureux, dans son intelligence encore enfantine, a cru que tous ces changements étaient l'œuvre d'un être mystérieux et, surtout supérieur à lui.

A ce moment-là, devant tous les phénomènes venus du ciel — la pluie, le tonnerre, la foudre, et, plus tard, la sécheresse et les inondations — phénomènes qu'il entendait ou qu'il voyait, cet homme primitif a pris peur. Il a cru que c'était au ciel que logeait cet être grand et divin ; il a cru que, comme les rois et les chefs guerriers gouvernent les hommes, cet être surnaturel, plus tard appelé Dieu, gouvernait tous les mouvements produits par la nature et qu'il avait le pouvoir de faire, parmi les hommes, le Bien et le Mal.

C'est de ce moment que nous viennent les origines de toutes les religions, et aussi celles de l'éducation. Les Egyptiens adorent alors un faucon appelé Totem. Puis, par la suite, va se créer une multitude de divinités, avec ses prêtres — tout ceci nécessaire pour attribuer aux premiers hommes leurs mérites respectifs et les classer selon ces mérites.

Il y eut le Dieu des récoltes ; Bacchus, le Dieu du vin, et Moloch, le Dieu de la guerre (dont l'histoire est malheureuse et effroyable) ; l'amour même avait son Dieu : Eros ; et encore le Dieu Thot, a qui les Egyptiens, attribuent l'invention de tous les arts, de toutes les sciences, car ils ne pouvaient concevoir l'idée de progrès, de perfectibilité de l'esprit humain, si l'éducation des hommes n'en est la base.

VICENS

(A suivre).

19 AVRIL

PALAIS DE LA MUTUALITÉ

LE MATIN A 9 H. 30

GRAND MEETING

organisé par la Confédération Nationale du Travail, d'affirmation anarcho - syndicaliste avec la collaboration d'autres Sections de l'A.I.T.

Réservez la date.

POLEMIQUES

Ça polémique beaucoup, en ce moment, dans la presse. Sur plusieurs sujets, certes, tels que l'élection présidentielle, les élections cantonales et l'éducation nationale. Mais, principalement, sur l'aide aux pays sous-développés. Un certain Raymond Cartier, dans un article paru dans l'hebdo « Paris-Match » journal que l'on ne peut raisonnablement pas qualifier de « révolutionnaire », ose critiquer vertement la politique du gouvernement. A tel point que celui-ci s'en est ému et que l'un de ses ministres a été chargé de répondre à « Paris-Match ». Il s'agit de M. Triboulet, qui se dit « chargé de la coopération pour l'Afrique noire et Madagascar ». Mais ses arguments nous paraissent bien faibles, voire inexistants. Jugez plutôt. Voici, entre autres, ce que disait Raymond Cartier : « *Des hôpitaux furent construits depuis dix ans à Lomé et à Brazzaville, alors que nous n'en avons pas construit un seul à Paris, depuis trente ans.* » Et voici la réponse du ministre : « *Quant à la construction d'hôpitaux à Paris, la réalité élémentaire et connue de tous est que la modernisation des hôpitaux se poursuit dans toute la France, mais que leur extension à Paris est impossible faute de place, et se réalise à la périphérie.*

Mais alors, monsieur le ministre, s'il n'y a pas de place pour des hôpitaux, pourquoi y en a-t-il pour les buildings d'affaires et autres maisons de la radio ? Pourquoi y en a-t-il pour la construction d'immeubles de luxe pour milliardaires, et pourquoi en trouverait-on tout de suite s'il s'agissait d'édifier une caserne pour C. R. S. ou bien un collège pour l'enseignement privé ?

Allons, soyons sérieux, monsieur le ministre et la réalité élémentaire et connue de tous, est incontestablement celle-ci : On peut construire des hôpitaux, qui sont des œuvres de vie, à la fois à Paris, en France et ailleurs, à la condition de prendre l'argent nécessaire sur le budget des objectifs militaires, qui sont œuvres de mort. Et combien d'autres œuvres de vie ne pourront-on pas construire, encore, en supprimant complètement l'édification de ces œuvres de mort que le monde ne nous envie plus, loin de là !

B.

Volver a España

DESDE que salimos de ella y sin duda porque nos echó de su suelo la fuerza bruta y la no menos brutal incomprensión del mundo, que hemos tenido y seguimos teniendo ganas de volver, pero no de volver a lo desesperado, condición ésta que hace al hombre perder su propia dignidad. Se podrá decir que eso es muy poca cosa, sin embargo hay hombres que renuncian a vivir sin su dignidad, todo es cuestión de apreciación.

Para unos la Carta de Refugiado es un documento en papel de oro, para otros no tiene ni siquiera el valor de papel de estraza.

Al terminar la segunda guerra mundial y ver que a la tragedia española se la daba fin con el telón de la ignominia, comprendimos que era un final de acto para días y que lo único que nos quedaba a los que en ella intervenimos como actores, era la dignidad. Los laureles de la victoria contra el fascismo les fueron escamoteados a los auténticos luchadores antifascistas, pero la dignidad nos pertenece y sólo la pierde el que quiere.

Han pasado veinticinco años y en el transcurso de ellos, cientos de veces se nos ha preguntado, ya de viva voz o en formularios oficiales : ¿Nacionalidad? Contestar en voz alta o escribirlo en mayúsculas, ¡REFUGIADO ESPAÑOL!, me ha parecido siempre que era dar un bofetón con rebote. Uno al franquismo, al poner en evidencia en esas dos palabras, que en España impera un régimen bajo el cual no pueden vivir libremente todos los españoles. Y el de rebote, a este mundo « libre » que ha permitido y sigue permitiendo en su seno la permanencia de un país en el que la libertad no existe ni siquiera como cartel de adorno en ningún frontispicio oficial o privado.

Claro que a bofetadas, y más si son simbólicas, se dirá que se consigue poca cosa, pero como sea que esa Carta de Refugiado ha sido y sigue siendo inseparable del correspondiente carnet de la Organización o Partido al que uno pertenecía en España, ha dado motivo a que alguna de esas bofetadas ya no hayan sido tan simbólicas. El número de españoles fuera de España ha ido aumentando cada día, pero el de los refugiados ha ido disminuyendo, lo que quiere decir que vivir fuera de España no significa para todos la misma cosa.

El franquismo ha procurado siempre minimizar el problema de los refugiados, dentro y fuera de España, y ha intentado muchas veces quitarse esta espina algo engorrosa. Procedimientos empleados no han faltado, desde el llamamiento trémulo de piedad y perdón cristianos hasta el de brazos tendidos para una reconciliación nacional por la gloria de la patria. En cada intento algo ha ido pescando, porque siempre algo se pesca. Algunos de los que cayeron en el anzuelo todavía se están acordando de aquella bondad cristiana.

Lo malo para el franquismo es que, a pesar de Dios, la vida por todas partes continúa y al mismo tiempo que los hombres envejecen y mueren otros nacen y crecen, y si bien unos van perdiendo en memoria otros ganan en curiosidad : « Bueno... ¿Y por qué hay refugiados españoles por el mundo? » A esta pregunta, el franquismo halló fácil respuesta : « Son todos los que tienen las manos manchadas de sangre, son feroces asesinos y ladrones y son un peligro para la paz interna de los españoles, por eso no los queremos en España ».

« Bueno, pero.., ¿cómo es que en todos los países donde se encuentran esas fieras, viven en libertad, trabajan, son estimados por los intelectuales y obreros del país, se casan con bonitas muchachas, forman armoniosos hogares y tienen hijos inteligentes y hermosos? »

A esta segunda pregunta parece ser que el franquismo no ha dado respuesto todavía, pero a muchos jóvenes estudiosos e inquietos la respuesta se la han dado los mismos refugiados, lo que ha dado lugar a crear ciertas dudas en toda esa juventud, dudas por ejemplo entre si los asesinos y ladrones no serían más bien los que se quedaron en España manteniendo la opresión y la miseria del pueblo, y no los que se tuvieron que ir al ser derrotados en un combate desigual, por no poder aceptar vivir oprimidos afirmando ante el mundo su prestigio intelectual y sus valores humanos, manteniendo viva e imperecedera esa llama de libertad que siempre ardió y sigue ardiendo en todos los corazones libres de Iberia.

Sólo cuando toda esa juventud, generación nueva y ambiciosa en ideal se dé cuenta del ridículo que corre España en esta hora del atomismo, hora de grandes perspectivas sociales, de inmensos horizontes en el estudio y el saber y que por la estupidez y cálculo ruin de toda una casta gobernante, les permanecen vedados, convirtiendo de estrecho a nuestro país en el único pueblo subdesarrollado del concierto europeo, sólo cuando esa juventud lo comprenda y adquiera conciencia de ello, será cuando nuestra modesta cédula de refugiados creemos, cesará de tener valor.

Mientras tanto la conservaremos, y con ella el carnet que adjunto a ella va, porque muchas veces, cuando una se pierde es porque el otro ya hace tiempo se perdió o se perdieron los dos al mismo tiempo. Procuraremos mantener nuestras organizaciones sindicales, alianzadas si es posible, necesario si lo es, y que aun después de veinticinco años hemos conseguido mantenerlas puras de toda baba verticalista, lo que puede significar la esperanza en el renacer del verdadero sindicalismo sin « C» en España, porque lo curioso es que cuando en otros países de Europa, como en Francia por ejemplo, esta « C » se la sacuden porque resulta un lastre en el sindicalismo, España la recoge como novedad de liberalismo sindical, claro es que los jerifaltes españoles siempre han vivido un siglo a remolque del resto de Europa y lo que ya es viejo y caducó para ésta resulta para su visión política caduca, una verdadera novedad.

Si algún empujón de adelanto social ha dado España, éste ha sido siempre por el impulso del Pueblo, y como sea que la cerril mentecatez sigue siendo ancestral en la mente de la casta frailuna que por desgracia gobierna a España, no le tocará otro remedio al Pueblo, si quiere vivir a la hora del reloj europeo, que sacudir como lo ha hecho ya otras veces, la modorra de todas esas adormideras sociales que sólo madrugan para llenarse los bolsillos.

FAUSTINO PIQUER

PARA SUSCRIBIRSE AL LIBRO «LES FRERES RECLUS. DU PROTESTANTISME A LA ANARCHIE» puede dirigirse a Valerio Mas, Boîte Postale, 105, Paris (XI). Valor del libro: 8,75 f., que se pueden girar al propio V. Mas, CCP 19 761 70, Paris.

ANTENA

FIN DE UNA HUELGA

MADRID.—Terminó la huelga de las minas de cobre de Río Tinto, provincia de Huelva, desencadenada el día 10 de Marzo. Los huelguistas que pedían la firma de un nuevo contrato colectivo reanudaron el trabajo, después de haber recibido de la dirección de la mina la promesa de que sus demandas serán tomadas en consideración.

POR ALGO SE EMPIEZA

MOSCU.—Entre los sindicatos soviéticos y los sindicatos franquistas ningún acercamiento es posible y con mayor razón no puede concebirse negociaciones con las autoridades españolas sobre problemas que se sitúan al nivel de los Estados, afirmó hoy el diario «Troud», órgano de los sindicatos soviéticos, desmintiendo así las informaciones según las cuales una delegación sindical soviética iba a participar en el tercer congreso de los sindicatos españoles franquistas.

Estas informaciones fueron difundidas por la prensa occidental después que se anunció en España la visita de un grupo de trabajadores soviéticos, organizada por la UNESCO, dentro del marco de los intercambios de delegaciones entre países.

Acerca de esta última visita el «Troud» precisa que se trata de un viaje de carácter no político, pero que debe descartarse absolutamente que la URSS envíe representantes de amistad a los actos del sindicalismo vertical.

LA ORDEN DEL BURRO

MADRID.—La Orden de «Sancho Panza», recientemente creada, ha celebrado su primer capítulo y acordado nombrar «Sanchos» al escritor Edgar Neville, al productor cinematográfico Cesáreo González, al promotor de fútbol Santiago Bernabeu, al Marqués de la Valdivia, al compositor Moreno Torroba y al humorista Toño.

La principal finalidad de la creación de esta nueva «Orden» es la de exaltar la figura del escudero de Don Quijote y promover la amistad de las gentes y los pueblos de buena voluntad, así como difundir los valores de La Mancha.

Para optar al título de «Sancho» es preciso:

1—Haber leído el «Quijote».
2—Pesar más de cien kilos.
3—Saber montar en burro.
4—Tener un magnífico apetito, una socarronería especial y una sana cazurrería.
5—Hacer un trabajo sobre Sancho Panza en cualquiera de las expresiones artísticas en que se mueva el aspirante.

POLEMICA SOBRE POLITICA LUSITANA

CARDIFF.—«Durante treinta años de poder militar más de 55.000 personas han sido encarceladas en Portugal por razones políticas», ha afirmado hoy en un mitin celebrado en Cardiff la secretaria del Comité británico en favor de la amnistía de los presos políticos portugueses, Helen Wade.

«Estos prisioneros permanecen encarcelados durante muchos meses sin ser sometidos a juicio y son golpeados», añadió la señora Wade.

El cónsul portugués en Cardiff, A. S. Cascas respondió a las acusaciones de la señora Wade y entre otras cosas dijo:

«El comunismo y la plutocracia intenan despedazar mi país para repartírselo luego».

El cónsul añadió que Portugal no era una potencia colonial gobernada por un dictador que despreciaba la dignidad humana. «Nosotros no poseemos colonias. Todas las regiones de nuestro territorio, forman parte de Portugal», afirmó Cascas.

Obtuvo un éxito de risa.

PROSIGUE EL CHALANEO

BILBAO.—El ministro de Comercio dijo en conferencia de prensa hoy aquí que España está lista para vender instalaciones químicas a la Unión Soviética si ésta desea comprarlas.

Alberto Ullastres lo dijo en respuesta a informaciones publicadas aquí que la Unión Soviética compraría tales instalaciones a países «capitalistas» que las pudieran suministrar.

ASI ESTA LA POLITICA

CARACAS.—Leído en un diario de esta capital:

«¿Quién entiende a quien? El Generalísimo Franco, católico de insospechables ejecutorias, enemigo jurado y pertinaz de la masonería y el comunismo, siente de pronto que en su piadoso camino de paladín de la Fe, alguien le llama en ruso, y se ablanda. Hoy el Generalísimo dialoga patriarcalmente con Kruschev y deja que comunistas y masones desperecen un poco en la Península. Aunque parezca absurdo, el Caudillo entra de cierto modo en la órbita soviética y, buen gallego al fin, asiste con algunos mantenimientos a su paisano Fidel Castro, hereje peligroso pero que al fin y al cabo, también come aceitunas, gusta de los vinos riojanos y de otras exquiseteces españolas que tampoco le hacen ascos ni al comunismo ni a la masonería».

MIEDO A PERDER EL DOLAR

MADRID.—El gobierno español ordenó a la Compañía Nacional de Aviación «Iberia» que suspenda el transporte de «carga comercial» a Cuba, pero no aclaró cuáles son los artículos comprendidos en esa clasificación, según indicaron hoy fuentes fidedignas.

Agregaron que la decisión del gobierno fue tomada al regreso del gerente general de Iberia, Lázaro Ros, de las conversaciones que celebró en Washington con funcionarios del Departamento de Estado y de la embajada española.

Con la orden del gobierno culminan las discusiones entre Madrid y Washington, que se prolongaron un mes, sobre el intercambio comercial entre España y el régimen de Fidel Castro.

LO QUE TIO SAM PERMITE

SANTANDER. — Veinticuatro camiones «Pegaso», han sido embarcados en el barco griego «Athenas», con destino a Cuba. Esta es la segunda partida de un total de 148 camiones de diez y doce toneladas, que la empresa nacional de autocamiones, estatal, fabricante de los «Pegaso» ha vendido al gobierno de Castro. El contrato se firmó en el pasado mes de diciembre y en los medios financieros se asegura que el gobierno cubano está interesado en adquirir un número mayor de camiones.

En el mismo mercante griego fueron cargadas además 8.800 toneladas de superfosfato de cal.

Por otra parte se asegura que España ha vendido a Cuba una gran partida de huevos, que serán llevados a La Habana por vía aérea, en los vuelos que realiza a Madrid la «Compañía Cubana de Aviación».

AMERICANO CONDENADO A MUERTE

MADRID. — Si es condenado a muerte el americano James Bell Wagner en «el caso del crimen de Beatnik», la sentencia será ejecutada mediante el tradicional y único instrumento de la última pena en España: El Vil Garrote.

Wagner, de 23 años (de Unión Beach, Nueva Jersey), encara posible sentencia capital por achacársele muerte violenta del comerciante español Francisco Rovirosa Closas, hecho perpetrado el 17 de noviembre de 1962 en Barcelona.

El Garrote, conceptuado de cruel y medieval en el extranjero, es la herramienta del verdugo español desde 1870, en virtud de un artículo incorporado al Código Penal Peninsular.

La última vez que el Garrote funcionó fue el 17 de agosto de 1963, cuando dos anarquistas nacidos en España falsamente acusados de haber puesto dos bombas en Madrid, el 29 y 30 de julio, sucesivamente.

El garrote consiste en una banquetilla giratoria de madera, ajustable por un tornillo sinfín y con un alto espaldar al que luego de amarrado el reo se le ajusta al cuello un corbatín de hierro. El verdugo, desde atrás, voltea una palanca que, a su vez, aprieta un tornillo aplicado a la nuca (cervical) del condenado.

Según algunos médicos legistas, el garrote destruye el «sensorio común» o centro del consciente humano mucho más efectivamente que la horca.

Franco tiene tres verdugos a sueldo que cobran una cantidad extra cada vez que realizan una ejecución.

COMENTA «LA REPUBLICA» DE CARACAS

«La Confederación Internacional de Sindicatos Libres se opone a que el general Franco entre al Mercado Común Europeo.

Y no fuera nada semejante oposición, que pudiera ser considerada como travesuras radicales de los trabajadores de la CISL. Hasta un señor tan respetable como Paul Henry Spaak, canciller de Bélgica y uno de los padres de la Europa unida, dijo en el senado de su país que «España es técnicamente incapaz de formar parte de las instituciones europeas».

«Duro golpe para Francisco Franco y Bahamonde. Don Francisco solía presentar su régimen como un modelo para los pueblos del mundo, como la suma y la esencia del pensamiento político, económico y social debidamente cernido y filtrado en su mente prodigiosa de ex-Hijo Predilecto de la Iglesia.

De modo, pues, que desde el punto de vista de la «técnica» el Caudillo no puede jugar al gran juego europeo».

LA FOBIA ANTICATALANA

GERONA (OPE).—En La Junquera fueron detenidos por la Guardia Civil unos catalanes procedentes de Francia porque llevaban unos impresos en catalán, solicitando de las autoridades de Madrid el uso sin trabas de dicho idioma y la reapertura del clausurado «Omnium Cultural». El Juzgado de Figueras, despues de procesarlos, pasó el asunto a la Audiencia de Gerona. El Presidente de la misma Carlos Obiols Taberner, concedió la libertad provisional de los procesados mediante fianza de 50.000 pesetas cada uno. Y luego se inhibió del repetido asunto a favor del flamante Tribunal de Orden Público, con sede en Madrid.

SE SIGUE HABLANDO DE GUERNICA

PARIS (OPE).—En un despacho de Berlín, France-Presse:

«Despues de una conferencia de prensa de Albert Norden, miembro del Politburó del S. E. D., se repartió un folleto en el que se acusa al general Heinz Trettner, inspecor general de la Bundeswehr de la República Federal, de ser un «criminal de guerra» que tomó «parte activa en el crimen de genocidio».

Según el folleto, el general participó principalmente en el bombardeo de la población civil de Guernica, durante la guerra de España, y parece que también dió orden de bombardear Rotterdam el 14 de mayo de 1940».

Realizaciones colectivistas

EL río de los iberos, con su fuerte caudal, penetra en el campo aragonés por la parte de Novillas. Grave y augusto discurre, entre otros, por los espacios de Gallur, Luceni, Alagón, Zaragoza, Quinto, Velilla de Ebro, Sástago, Chiprana, Caspe, etc., en pos del mar de las nereidas o Mar Mediterráneo.

La noble región aragonesa engloba a los conjuntos de Zaragoza, Calatayud, Huesca, Teruel, Tarazona, Barbastro, Caspe, Alcañiz, Egea de los Caballeros, Jaca y Fraga. Igualmente, a las cohesiones de Borja, Belchite, Tamarite de Litera, Daroca, La Almunia de Doña Godina, Híjar, Ateca, Sos y Sariñena. Del mismo modo, a los agrupamientos de Valderrobres, Calamocha, Mora de Rubielos, Montalbán, Pina, Albarracín, Castellote, Benabarre, Boltaña y Aliaga.

A los alrededores de la fracción comarcal de Caspe aparecen los sectores de Lérida, Alcañiz, Fraga, Híjar, Gandesa y Pina. En la estampa ilerdense destacan, entre otras villas, Lérida, Mollerusa, Alcarraz, Aitona y Mayals. Por lo que atañe a la segunda unidad indicada, Alcañiz, Calanda, Valdealgorta, Castelserás y Mazaleón. En la tercera, Fraga, Binaced, Belber, Zaidín y Alcolea de Cinca. Dentro de la orla hijarense, Albalate del Luchador, Hijar, Andorra, Samper y La Puebla. En la pieza gandesana, Flix, Mora, Gandesa, Batea, Ascó, etc., y en la sexta, Fuentes de Ebro, Quinto, Pina, Gelsa y Bujaraloz. El llamado Partido Judicial de Caspe enlaza a la ciudad del Compromiso y a las vistosas localidades de Mequinenza, Maella, Sástago (F), Escatrón (al riel), Fabara (al rail), Nonasque, Fayón, Chiprana y Cinco Olivas. En el resalte, los cereales, el aceite, las frutas, el lignito y los ganados.

Por los lindes del extenso y fértil territorio municipal de Caspe, en torno, se distinguen las palmas de Candasmos, Peñalba, Bujaraloz, Chiprana, Escatrón, Alcañiz, Maella, Fabara, Nonasque y Mequinenza. En particular, con relación al cuadro de los relieves descuella, con su especial característica, el Alto del Portalet. El Ebro entra por la parte de Chiprana. No queriendo quitarle la plaza al Guadalope, en su paso, se aproxima a la ciudad como a cosa de un kilómetro, y tiende a retirarse, acto seguido, hacia el lado de Mequinenza. El Guadalope, en reconocimiento, con su fervor, con su gracia árabe, se dirige y le alcanza, a poco, por las huertas de los Ramblares. En la concha de los gratos signos, acentos y pormenores, figura un importante canal, las fuentes y las acequias. Desde luego, las tierras de regadío llevan en sí el timbre de un excelente volumen. Ahora bien, todavía, son muchas las tierras de secano existentes, si bien, en segundo orden. Sobre el placer de imágenes, luces y trazos, tienen sus grandes aprecios, entre otras prendas y motivos, el puente del Ebro y los Baños de Ponte. De la misma forma, los saltos de agua y la central eléctrica. Asimismo, los puntos de San Bartolomé y de Santa Quiteria. De la misma manera, en cuanto a los fundos y labrantías, entre un brillante y virtuoso total de estancias, haciendas y sitiales, el Palacio de Riner, las casas de campo de Caravaca, la Torre del Azú de los Moros, el Mas de la Espía, las casas de labor de la Herradura, la Venta Vieja, el Palacio de Chacón, las casas de campo del Percuñar y la Punta de Miraflores. Buenos bosques y pastos. Primorosos huertos por las riberas. Espléndidas e imponentes manchones de olivos, con su marca firme, robusta, feliz y vigorosa. En el esmalte de los resultados sobresalen, entre las diversas obtenciones, los cereales, las olivas, los ganados, las peras, los tomates, las patatas, las judías y, entre otros alcances, las habas, los higos y las ciruelas.

Sonriente y abnegada, sobre dos colinas que se avienen y a la orilla del Guadalope, la histórica ciudad donde, otrora, se reunieron los representantes de Valencia, Aragón y Cataluña, se nos muestra con agrado, en bella índole, dulce, serena, amable y generosa. Entre sus galas, detalles y atributos, el monumento artístico y los edificios con soportales. Al igual, el Ayuntamiento, las Casas de Pellicer, Pardos y Labradores; el Grupo Escolar, en donde estuvo el antiguo castillo; las fuentes y los jardines. Así, las Escuelas; el Teatro o sala de representaciones, actos, variedades y proyecciones cinematográficas; la Glorieta; Correos, Teléfonos y Telégrafos; las plazas de la Constitución, San Indalecio, Surtidor Alto, Virgen, Rabal, Santa Quiteria, Surtidor Bajo, Mateva y otras; el Coso, y las calles Mayor, Fideta Alta, Rosario, Goya, Chorrido, Vieja, Santa Lucía, Barrié, Alta, Cantarranas, Baja, El Canto, Fideta Baja, Monjas, Barrizo, etc. De igual manera, las sastrerías; los hoteles Latorre y Oriental; las fondas, los cafés; la imprenta; las carnicerías; los establecimientos de comestibles; las herrerías; los talleres de muebles y decoración; las fábricas de fideos; los garajes; las carreterías y los talleres de guarniciones. En el mismo sentido, la central telefónica; las doce fábricas con prensas hidráulicas o molinos de aceite; los comercios de ropa; la estación de los directos de Zaragoza a Barcelona; los sulfuros, las tenerías, el matadero, las tejerías, los talleres de reparación de coches y las fábricas de conservas y fideos.

La activa localidad se halla a unos 10 kilómetros de Chiprana, 18 de Fabara, 20 de Maella, 22 de Escatrón, 27 de Nonaspe, 40 de Fayón, 42 de Mequinenza, 55 de Sástago, 112 de Zaragoza, 229 de Barcelona y 448 de la capital del Manzanares. Además de las rutas de Alcañiz, Bujaraloz y Maella, Caspe goza de buenas comunicaciones con todas las plazas y lugares de los contornos.

De la viva ciudad, el ardiente luchador Buenacasa. Con sus no lejos

Amigos y enemigos

MUY conmovedora es la solicitud del verdadero amigo por quien no es amigo de sí mismo. Parece paradoja decir que el hombre no puede ser amigo de sí mismo, pues el común sentir — no siempre acertado — la solidaridad bien entendida empieza por uno mismo, y cuando alguien quiere hablarle de sí ocultando su nombre, dice que es su mejor e inseparable amigo.

Pero si analizamos psicológicamente este punto, advertiremos que los peores enemigos del hombre están en su propia casa, es decir, en sí mismo, en su personalidad o en su propia naturaleza.

La experiencia de la vida enseña a quien aprende sus lecciones que cada cual es hijo de sus obras y dueño de su destino, y si bien observamos nos convenceremos de que la mayor parte de los males que al individuo le sobrevienen, los quebrantos de salud, las diputas en todos los órdenes, los tropiezos y fracasos, todo cuanto aflige y desazona tiene por causa alguna deficiencia de carácter, alguna pasión dominante, la infracción consciente o inconsciente de las leyes de la naturaleza.

Si al liquidar las cuentas de una vida formulara el individuo imparcialmente su balance, resultaría de seguro que quienes le parecieron enemigos o en realidad lo fueron no le ocasionaron tantos daños como le infligieron los enemigos de su propia casa, éstos son, sus vicios, pasiones, flaquezas y deficiencias de carácter.

Si en la contienda queda vencida la naturaleza del hombre y el hombre en sí se degrada hasta el extremo de perder el sentimiento de dignidad, de propia estimación y decoro, se apartarán de él los que antes se le manifestaban amigos, se verá despreciado hasta de sus propios familiares, y sólo acudirá a estimularlo el verdadero amigo, el que tenga exacto concepto de la amistad y la demuestre prácticamente cuando la miseria moral o física exija la demostración.

Grandiosa Amistad, Amistad verdadera es la que solicita acude en nuestro auxilio cuando estamos enemistados con nosotros mismos y en nuestro perjuicio obramos.

Quien tan alto concepto tiene de la Amistad, está constantemente identificado con la fraternidad moral y humana, y con el amor puro y sincero que debe existir entre todos los seres del mundo, máxima garantía de la solidaridad moral, y de la libertad integral.

El amigo verdadero no se aparta de los que por falta de vigor se esclavizan al vicio, sino que se esfuerzan en redimirlos de su esclavitud y volverlos al recto camino.

Son los amigos buenos aquéllos que demuestran inegoista solicitud por el bienestar de los demás y se ayudan mutuamente en los embates de la vida, de modo que cada cual procura fomentar en los otros las buenas cualidades que descubre en su carácter.

Precisamente por lo valiosa, por lo abnegada, es muy rara esta amistad; y no es extraño que así sea, porque la capacidad solidaria de un solo hombre es muy exigua con relación a la enorme masa necesitada de solidaridad.

PEREZ GUZMAN

Actos en Tenay (Ain)

De acuerdo con las organizaciones antifascistas del departamento y patrocinados por el Sindicato de Maestros y por la Libre Pensée, la Federación Local de Peyrieu-Bellay y Alto Bougay organiza una jornada de confraternidad hispano-francesa para el día 19 de abril en la Sala de Fiestas de Tenay. Por la mañana conferencia a cargo del compañero Padrós y del profesor Guiraudon, a las nueve y media de la mañana, y por la tarde, en la misma sala, GRAN FIESTA DE VARIEDADES, con un grupo de ballets formado por un grupo de emigrados económicos que se han ofrecido espontáneamente. «Tierra y Libertad», de Lyon, apportará selectos números, entre los que cuenta la agrupación centroeuropea mixta «Los Karolinkas». Habrá también exhibición de sardanas.

Es de esperar concurran innumerables compañeros de Lyon, Grenoble, Annecy, Aix-les-Bains, etc., procurando atraer a la fiesta a gente recién venida de España. De Lyon saldrá autocar a las siete de la mañana. Para inscripciones a Martínez y en conserjería de la F. L., 286, cours Emile Zola, Villeurbanne.

GALA ANNUEL

DU GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL
au profit du « M. L. » et de son comité d'entr'aide

MARDI, 14 AVRIL 1964

à 20 heures 45

dans la confortable salle de l'EUROPEEN
Place Clichy (5, rue Biot) quelques mètres du métro Place Clichy
Un programme inoubliable présenté par Léo NOEL
animateur du cabaret l'Ecluse

avec

Georges BRASSENS
Maurice BAQUET — Frida BOCCARA
LES POEMIENS
Serge LAMA — Marie-Thérèse ORAIN
Jean-Claude MERAL et Stephane ARIEL, comédiens
l'Accordéoniste Richard PEREZ et l'ensemble Charles PHILIPPE
et Bernard LAVALETTE
Au piano : LILIANE — Régie artistique : Suzy CHEVET
Allocution de Maurice JOYEUX

Dès maintenant retenez vos places — 8 F — : Libraire Publico, 3, rue Ternaux, Paris XI^e. Libraire Château des Brouillards, 53 bis, rue Lamarck, Paris XVIII^e. C.N.T.E., 24, rue Ste-Marthe, Paris X^e, et à l'Européen.

JOSE BERGAMIN EN PARIS

PARIS. — Llegó a esta capital procedente del Uruguay, el político y escritor español José Bergamín, huído de España por temor a las represalias del régimen franquista.

Ya que está cerca de nosotros, no estaría mal que el señor Bergamín aclarara a la Confederación Nacional del Trabajo una afirmación suya hecha en un periódico de Caracas, esto es, que su padre, siendo ministro en 1920, consiguió la adhesión del elemento responsable de la CNT para renovar gubernamentalmente la viciada política española. — «C. S.»

FRAGMENTO DE UNA CARTA DE

FRANCISCO ABARCA

Señor juez:

Soy un militante sindicalista, un resistente antifranquista. Siempre me he ocupado de asuntos sindicales aportando así a la España Republicana un sostén bajo todas sus formas.

Soy, ante todo, víctima de una acusación infundada, como fuí, hace dos años en París, víctima de un atentado cometido contra mí por las Brigadas Especiales de la Policía secreta española. A consecuencia de los golpes que recibí, tuve que someterme a una intervención quirúrgica. Todo ello en vista de neutralizar mi acción contra el fascismo ibérico.

Este mandato de arresto internacional lanzado contra mí por el gobierno suizo es un complot manifiesto contra la España democrática.

No he cometido el atentado en cuestión. Debo decir que, de haberlo cometido, asumiría la responsabilidad moral y política a pesar de las consecuencias que esto pudiera tener para mí. Soy un libertario, un no-violento y es por esto que he sacrificado mi situación personal, material y familiar. Y es por esto que he hecho lo que todo hombre digno que se precie de serlo habría hecho en mi lugar : combatir la violencia, el terror, la miseria que han impuesto veinticinco años de fascismo en España.

No obstante, en tanto que antifranquista, siento el deber de tomar posición defendiendo el acto por el cual hoy me veo falsamente acusado.

Debo decir que los atentados cometidos en Francfort, Londres y Ginebra no han hecho ninguna víctima. Los resistentes españoles no han buscado jamás hacer víctimas inocentes sino, al contrario, han intentado ganarse la simpatía de la opinión pública internacional y llamar la atención del mundo sobre el problema español.

Todos saben que los millones de pesetas aportados a España por el turismo no sirven para mejorar las condiciones de vida de los trabajadores y campesinos. Mientras este dinero permite a los turistas pasar unas vacaciones al sol, lo utiliza Franco para mantener un régimen de corrupción y represión por medio de su ejército y su policía. Inconscientemente el turismo se hace cómplice del fascismo. Miles de octavillas han sido distribuidas en toda Europa. Por estas octavillas la prensa internacional ha hablado del problema español.

Un gran número de gentes van tomando conciencia. La solidaridad exterior se renueva. Son las manifestaciones de Bruselas, Milán, Génova, Londres, etc. Son los actos de simpatía de los portuarios de Génova negándose a descargar los barcos españoles. Ha nacido un nuevo resurgir de la solidaridad de los Pueblos hacia España. El pueblo español se pone en pie de lucha. Lo demuestran las manifestaciones y huelgas, sobre todo la magnífica y ejemplar de Asturias.

¿Se me acusa de atentado criminal? ¿Se habla de violencia? ¿Quién es el criminal? ¿Quién el violento?

¿Es el que en 1939 tomó el poder con un millón de muertos sobre la conciencia? ¿Es el que era amigo de Hitler y Mussolini, el que detenía, encarcelaba, fusilaba o entregaba a los nazis a los hombres que querían ganar Londres y la Francia Libre, Argel y el Ejército de Africa para continuar la lucha contra la dictadura hitleriana; el que en pleno siglo veinte, sin avergonzarse, fusila a Grimau, agarrota a Granado y Delgado, deporta a familias enteras, pela al cero a mujeres asturianas, tortura y encarcela? ¿O es el Pueblo, que después de veinticinco años de tiranía encuentra aún la fuerza de levantarse y demostrar su descontento, su voluntad de lucha, su sufrimiento a la faz del mundo?

Para los Pueblos de Europa, después de aplastar el nazismo, la lucha había terminado. Para los españoles nada había cambiado. Todo comenzaba de nuevo. ¡Cuántos de entre nosotros han, por lo tanto, muerto en la Resistencia en la División Leclerc, en los campos de deportación! ¡Pensábamos que después de la magnífica epopeya liberadora de Europa, vendría nuestra propia liberación!

Por esta huelga de hambre, mi único medio de expresión hoy en día, me dirijo a usted, señor ministro, a todos los demócratas, a todos los hombres amantes de la libertad, para que tome usted una posición contra el fascismo. Permitir la detención de antifranquistas es hacerse cómplices del fascismo.

No se puede confundir con vulgares delincuentes a estos hombres que luchan para que en España, como en todas partes, sean respetados los derechos humanos más elementales : la libertad de prensa, la libertad de pensamiento, la libertad sindical...

Pienso que usted podrá, ahora, comprender mejor lo bien fundado de mi protesta, que he tenido el honor de formularle.

Excusándome de haber sido algo largo, reciba, señor ministro, la expresión de mi entera consideración.

FRANCISCO ABARCA
52, *Av. de la Jonction*
Bruxelles (6)

B.D.I.C

CASPE

por **Miguel JIMÉNEZ**

80 años, pues vino a ver la luz del día en la calle Alta, el 7 de julio de 1886, supone, en sí, un temple y una fe, en rubí de impresiones. Según notas, por ruego, gentilmente conocidas por quien tuvo el ahinco de escribir la obra monumental titulada « El Movimiento Obrero Español (1886-1926) », en 1911, el paro general, en Zaragoza, adquirió proporciones gravísimas. A consecuencia, en el consejo de guerra sumarísimo, el fiscal reclamó, para él y para otros compañeros, la pena de muerte. El primer secretario de la CNT fue José Negre. El segundo, Andreu. En terceras, Miranda. El cuarto, Francisco Jordán. Manuel Buenacasa fue secretario de la CNT el año 1918, hasta enero de 1919, en que vino a ser detenido a causa del conflicto de la Canadiense. Habiendo recobrado la libertad, en octubre de 1919, fue reintegrado al Comité, recibiendo el encargo de organizar el famoso Congreso del Teatro de la Comedia.

Con motivo del alzamiento militar y fascista del 18 de julio de 1936, la guardia civil de varias localidades, que se hallaba bajo las órdenes del capitán Negrete, fue concentrada en la ciudad del Compromiso que registra la historia. Con saña, en Caspe se produjeron sensibles atropellos y asesinatos. Un cierto número de grupos de vecinos en fiebre, principalmente campesinos de la comarca y de otros puntos de los contornos de la misma, de la columna Durruti, de una unidad de Tarragona y de la Segunda columna, etc., se dio al ataque, por dos veces. De primeras, la guardia civil y los elementos reaccionarios, en la lucha, colocaron delante, a modo de parapeto, a hijos y mujeres de las personas significadas como hombres de izquierda. Pese a todo, la ciudad fue alcanzada el 25 de julio.

Antes de que la comandancia fuera a establecerse en un edificio situado junto al Ayuntamiento, fue en la estación del ferrocarril donde se instaló el puesto del conjunto o unidad genérica de las milicias confederales que, adoptando el nombre de columna Sur-Ebro, luego columna Luis Juvez, más tarde había de tomar el título de 25 División, siendo sus fracciones las 116, 117 y 118 B.M. Entre otros rasgos y desvelos, dicha unidad contó con un periódico de guerra, llamado « El Combate ».

La Colectividad sobre el franco asentimiento o puro voluntariado, fue formada a la completa terminación del mes de julio. Personas cedieron sus tierras, reses, útiles, etc. La agrupación colectiva vino a tener un carácter parcial. Había estancias y terrenos cuyos propietarios vivían fuera. Otros marcharon expresamente. A primeros de agosto fue iniciada la organización del trabajo en común, de las piezas unidas y de los fondos requisados por ausencia. En general, el método o sistema vino a ser el de equipos, con responsable designado entre sí, dentro del grupo, en todos los casos. Admirablemente concertada tuvo una fábrica de aceite, la quinta de La Plana, dos campos en El Capellán, seis en La Herradura, dos en El Collado, tres en La Pajuela y dos en Albanillas. Así, la finca de Rimer, tres piezas en Cabo de Vara, dos en Zeitón, tres en La Riguela, dos en la carretera de Alcañiz, etc., hasta unas setenta partidas. Dispuso de dos camiones. El ganado lanar ascendió a unas 20.000 cabezas. En Rimer y El Collado tuvo granjas de cerdos y gallinas. Para el trabajo dispuso de una máquina trilladora y de unas 200 caballerías, con sus aperos. Tuvo cooperativa. Realizó intercambios. Tuvo panadería y comedor colectivo. Hizo envíos a los frentes. El tiempo ganado por el trabajo en grupos se empleó en limpieza de arboleda y acequias, arreglos de entradas de carro y en otras reformas de provecho. A la movilidad, por los ataques, acogió a refugiados de Aguilón, Moyuela y otras villas, los cuales tuvieron siempre, en todos los aspectos, las mismas condiciones.

Manuel Buenacasa pronunció una conferencia que fue radiada por la emisora del Consejo de Aragón. En el punto de entente hubo la Comisión CNT-UGT. Particularmente, en la colectividad existieron varias personas republicanas y ugetistas. Sin perjuicio del matiz esencial libertario, el Movimiento debe procurar, no obstante el punto de alianzas circunstanciales, la adhesión de las partes buenas, por la actividad, la atracción, la prudencia, la seriedad y el respeto. Un buen periódico, « El Nuevo Aragón ». Los jóvenes libertarios tuvieron un buen centro, con una excelente biblioteca. Correos, en el mismo edificio, trató de conseguir el local de las Juventudes que no eran de su gusto. Los jóvenes presentaron la cuestión a la asamblea del Sindicato Unico de Trabajadores. La ciudad sufrió las visitas de las alas negras. En otro acose, el poncio procomunista, Ignacio Manteón, se produjo contra las obras confederales.

A consecuencia de la rotura del frente ocurrida el 9 de marzo de 1938 en el sector de Monforte y Rudilla, y del avance de grandes columnas provistas de una enorme abundancia de materiales de guerra, las fuerzas del fascismo entraron en la venerable ciudad, desencadenándose en la misma, como en tantas y tantas localidades, la furia de las detenciones, de las torturas y de los fusilamientos. En el exilio existen muchas familias de Caspe, con el recuerdo, la pena y la amargura de tanto calvario. Asimismo, dentro de la atención continua, ellas mantienen, como todo el conjunto de nobles corazones, la fe y las ansias por el total hundimiento de la más terrible e infame de todas las dictaduras.

Notas marginales a una conferencia

EL compañero Ramón Alvarez, en su conferencia del día 29 de febrero, dada en un local de Paris, ha deseado abrir nuevos y justificados horizontes a la militancia reticente a todo contacto o diálogo con las demás corrientes sociales existentes en nuestro suelo patrio.

Ha enfocado también, muy valientemente, el indispensable imperativo de cambios o modificaciones importantes a realizar en el tinglado orgánico actual del exilio. Creo que por una vez, hemos oído hablar con objetividad y con honesto sentido de la realidad, acerca de problemas de actualidad que todos deseamos resolver lo más pronto posible.

Que duda cabe, que se imponen ciertos cambios de piezas inactivas que marchitan el normal funcionamiento de nuestra máquina revolucionaria.

Estimo que es preciso reemplazar las por otras menos desgastadas y así nuestro tinglado confederal podría adoptar métodos de lucha reivindicativa y revolucionaria a su engranaje demasiado carcomido por la herrumbre del interminable exilio.

Si nos quedamos paralizados, o convertidos en estatuas de granito ante el lógico y humano empuje de otras masas hermanas que avanzan por los derroteros de la implacable evolución de nuestros tiempos, por suponer que somos los únicos que podemos aportar a la masa obrera el bienestar social que desea y merece, estamos infantilmente equivocados. Yo me pregunto, lo que pensarán de nosotros, aquellos que no son de nuestra opinión ni comparten con entera afinidad nuestros propósitos y nuestros afanes libertarios.

Y como no son pocos los que dieren de nuestros fines, hemos de saber ser indulgentes y razonables con ellos. Seguir orando, postrados ante el altar de nuestros ideales anarquistas, mientras otros siguen obrando, es tanto como desertar de una lucha que nos es común y por la cual hemos sufrido tantos y tantos sinsabores, a través de estos últimos veinte y cinco años.

Todos convenimos que el Estado tal como hoy día rige los destinos del pueblo, se convierte en el principal enemigo de la clase trabajadora. Sabemos también, en la forma que acapara y domina todas las actividades nacionales de cada país, y solo escapan a su despiadado control, algunos núcleos incoherentes, o asociaciones dispersas y divididas libradas al albedrío de inconfesables apetencias personales. Aceptando esta incontestable realidad, ¿debemos seguir orando para combatirlo, o debemos modelar pertrechando nuestra estructura orgánica con métodos de lucha eficaces?.

Si el Estado franquista, es así como una máquina infernal, poderosa e implacable, nos corresponde a nosotros unirnos para tratar de superar la situación actual creada por semejante maleficio, ¿cómo?, pasando una página de nuestro histórico pasado, reteniendo del mismo las fases constructivas que nos legó nuestra revolución libertaria. Solo así, seremos dignos de las generaciones presentes y venideras.

Confío en que, a pesar del lamentable clima de desacuerdos reinantes en el seno de nuestros organismos del exilio, los de las manos callosas y aquellos valerosos compañeros que tienen las espaldas encorvadas por los años y por los padecimientos sufridos tan generosamente por nuestros ideales comunes, acudirán, como acudieron antaño a la llamada liberadora, cuando suene la hora de las grandes y valiosas gestas.

Estos compañeros que con todo respeto y admiración menciono, son los que algunos han determinado en darles el apodo de meros cotizantes, mas no me place nombrar a nadie para evitar toda polémica, solamente me permitirán recordarles, que tal vez, no los vieran morir como yo los he visto en los frentes de batalla, ni fallecer de inanición en las cárceles franquistas. Los meros cotizantes, y aquellos que ni tan siquiera lo eran en aquellos días aciagos de nuestra guerra civil, pero que sentían por instinto natural, en lo más recondito de sus corazones el ansia de libertad, abandonando heredad y deudos amados para empuñar las armas contra el enemigo agresor franco falangista y sus huestes extranjeras Y lo fue y es más elogioso todavía, es el digno y elevado comportamiento que supieron tener frente a los piquetes de ejecución y durante los interminables años de cautiverio, dignidad que muchos quisieran poseer y que muchos ignoran. Así, pues, las ideas expuestas por el compañero Ramón Alvarez, son claravidentes y lógicamente aceptables. y estimo que aún lo serán más aquellas que no ha expuesto reservándolas para mejor ocasión y que vislumbro serán en extremo constructivas al bien de nuestra causa confederal y libertaria del exilio enfermizo y del interior desarticulado. Mas dejemos estas consideraciones para más tarde, lo esencial es armonizar anhelos, cohesionar propósitos y cristalizar acciones futuras. Sin embargo, no debemos, en el actual estado de cosas, permitir la monopolización de ideas, ideas que puedan aportar nuestros militantes, sean éstas de matiz reformista o de caparazón intransigente. Estas no deben estar exclusivamente supeditadas a la exclusiva apreciación o a la caprichosa concepción de ningún grupo, cuyo criterio personal se afronta actualmente con el resurgir interior que lo considera inadmisible por lo arbitrarios y anticonfederal que representa.

La solidificación de las tendencias divergentes interior-exterior, se imponen, y el estudio juicioso y humano del influjo de la nueva juventud también. Convengamos que ésta en su gran mayoría desea traspasar el umbral de las viejas utopías, y que ignorando el pasado, nos ignoran por completo.

Nuestras gestas, nuestros sacrificios, y hasta la sangre que a torrentes derramaron nuestros mejores, no ha logrado dejar huellas excelsas de nuestro paso, en el corazón y en el espíritu de la susodicha juventud.

Es, pues, indispensable, reafirmar nuestros anhelos en suelo patrio, incrementando la información sincera y real de cuantos hechos escaparon al enjuiciamiento de estos jóvenes que dejamos en pañales, allá por los años 1939-1939.

Es también preciso que no olviden los enormes sacrificios de los progenitores, de sus hermanos de raza, de sus hermanos de clase. Nosotros deseamos de todo corazón dejarles como herencia el camino desfangado de escombros fascistas, por eso, no debemos jamás olvidar las gestas valiosas que nos legó el pasado. Enterrarlo, nunca, mas obstinarnos a petrificarlo, tampoco. Lo uno va unido a lo otro. A nosotros corresponde buscar el lógico razonar, del cual ha de surgir la llama salvadora que acabará por abrasar los sectarismos exacerbados, así como las intenciones oportunistas.

Creo que en la actualidad, tal como se sitúan las cosas y se discuten los diversos problemas de España ,urge armonizar las dos tendencias existentes, toda vez que las dos son plausibles.

Todos sabemos que juntos florecimos en el árbol confederal, y que dimos nuestro fruto en común durante cerca de un siglo, o sea, cien auténticas primaveras, dejando arrastrar por el torbellino de los vientos del otoño, nuestros anhelos marchitos hacias lejanos mundos.

Si somos. pues, la consecuencia de una misma aspiración, seamos la plataforma portadora de nuestra fe en lo humano, lo justo y lo realizable, en nuestro suelo. Sólo así nos sentiremos orgullos y satisfechos de nuestra obra libertaria y revolucionaria.

FELIX CUENDE

La añoranza del terruño

GIBRAN JALIL GIBRAN — quien no es precisamente anarquista — ha escrito, refiriéndose a la patria : « Añoro a mi patria por su belleza y amo a su pueblo por su desgracia, pero si algún día se levanta mi pueblo impulsado por lo que llaman patriotismo, y marcha a la conquista de un país vecino y saquea sus bienes, masacra a sus hombres y deja huérfanos a sus niños y viudas a sus mujeres y riega su suelo con la sangre de sus hijos y harta a sus fieras con la carne de los suyos, odiaré a mi patria y a su pueblo. »

Si lo anterior se entiende sobre cualquier militarismo que atropelle, invada y destruya un territorio ajeno a sus fronteras, ¿qué diría Gibrán Jalil si para el caso se tratase de una casta militar - clerical - autoritaria que invade, destruye, roba y asesina al propio pueblo que lo alimenta? Es posible imaginar lo que este filósofo moderno escribiría sobre ello. Es el caso de las negras fuerzas que en 1936 embistieron contra la península ibérica hasta no dejar piedra sobre piedra en su odio exterminador. Lo que Gibrán señala y mucho más lo hicieron los cruzados contra España durante el fatídico periodo 36-39.

Eso por una parte, la que realmente es más conocida por los estudiosos; pero hay otra más ignorada o callada que tiene tanta o mayor importancia, para poner las cosas en su sitio y comprender hasta qué grado puede llegar la impudicia de los hipócritas, de los apóstatas, de los vencidos, lo mismo que de los vencedores, cuyos primeros en este caso nos parece que les dan en desvergüenza punto y raya a los segundos. Ese « odiaré a mi patria y a mi pueblo » de Gibrán Jalil es toda una enciclopedia de sano sentimiento rebelde, verdadero y humanista, ¿es realmente posible no odiar a los componentes de un pueblo que dan carta de ciudadanía a los destructores, cuando por aquello de la « añoranza del terruño » — o lo que sea — se atreven a regresar desde el exilio para ver esto y lo otro e incluso para retornar, como algunos especímenes lo han hecho, cantando la palinodia del régimen tiránico? Ignoramos si es posible odiar a estas gentes, puesto que no sabemos dónde puede y debe comenzar el odio, la compasión, el desprecio o el amor a ultranza, en tratándose de determinadas actitudes. Por lo cierto es que es bochornoso en grado sumo tal renuncia y semejante traición, no obstante que para satisfacción de todos, haya sido y signifique un número irrisorio de individuos componentes del exilio los que lo han puesto en práctica al correr de todos estos largos y penosos años. Sin embargo, no puede dejarse pasar en silencio tamaña ingratitud y tan gran cinismo.

El tiempo nos ha hecho arribar a unos extremos dentro de los cuales ya no podemos exigir de algunos más que un poco de vergüenza de sí mismos y de respeto por la memoria de los muertos en el heroismo y el martirologio de ayer; y también para los que tras las fronteras pirenaicas quedaron como una estela del dolor entre las zarpas de la reacción sanguinolenta. Que si visitas a familiares; que si viajes de placer o de recreo; que si cuestiones de herencia; que si cosas de « negocio »; que si... bueno, es mejor que queden para los culpables las causas aparentes que los impulsan a entregarse y rendirse de una manera tan escandalosa.

Haber salido a pie descalzo y desnudos por las fronteras de la piel de toro en 1939, para retornar estando allí todavía los verdugos, por aquello de que se « tiene para el viaje » o por la sinrazón que sea, es, en verdad, a lo último que se puede llegar en esta vida, especialmente en la vida de quienes un día imaginaron tener siquiera un mínimo de resistencia ética para los casos de apuro, de triunfo o de derrota. Nos duele por una parte constatar que se haya podido llegar a esto; pero no podemos dejar de indignarnos contra tan escasa hombría de bien. No importa quién o quienes lo hayan hecho, lo hagan o puedan seguir haciéndolo en el futuro : sus nombres, sus « historiales », sus pretensiones revolucionario - conquistadoras carecen de valor, puesto que todo se pierde cuando la dignidad se pierde absolutamente.

Y no es que vayamos a creer que tamañas defecciones puedan ser de alguna utilidad práctica al régimen, no. Es por la cosa de confianza en nuestros semejantes y por el respeto que nos merecen hasta cierto punto... El hecho de que uno o mil — de entre quinientos mil exilados — retornen a las fauces del ogro, ni favorece grandemente a éste ni perjudica mucho al exilio, no, no valen ni siquiera eso, no cuentan siquiera como motivo de pérdida o de ganancia para nadie; pero significan casos especiales de bajeza poco menos que creíble a no ser que se esté viendo o se vea. Es lo que duele y repugna al mismo tiempo, puesto que no se trata de canes, de reses, ni de hienas, sino que de seres semejantes a nosotros, de humanos o de *hermanos*, como diría un pastor evangélico.

Nos parece que todos sentimos por igual la añoranza del terruño y que todos podemos ser « patriotas » en ese sentido; pero ni esa añoranza ni nada es o debe ser capaz de asesinar lo propio nuestro, nuestra esencia más pura, el respeto que estamos obligados a tenernos, lo mismo que a quienes con nosotros han compartido el maravilloso pan de las ideas, de las convicciones social - revolucionarias, de los anhelos de justicia, bienestar y libertad para todos y cada uno, para nuestro pueblo también, máximo componente de ese conglomerado al cual se lo traiciona demasiado vilmente si en forma tan lalina, inconveniente, inaceptable y vana se « hacen las paces » con los amos y sus esbirros carcelarios.

COSME PAULES

ANTENA

SINDICALISMO PROTEGIDO

MADRID. — Fuerzas de la policía de seguridad rodearon hoy la sede de la Organización Sindical Española, en previsión de que se intentara repetir la violenta manifestación anterior, durante la cual unos 800 trabajadores que exigían sindicatos libres causaron destrozos y chocaron con delegados sindicales gubernamentales.

POR LA LIBERTAD EN ESPAÑA

PARIS (OPE).—La amplia sala de «La Mutualité» llenose —situándose el público en los pasillos— con motivo de las conferencias que había organizado el Comité por la España Libre. Presidió el señor Luis Lecoin, en representación del organismo citado.

Sucesivamente ocuparon la tribuna la señora Colette Audry y los señores Claude Bourdet, Henry Torres, Morvan Levesque, Ives Dechezelles, Michel Blum e Ives Jouffa. Había, pues, una brillante representación de las Letras, de las Artes, del Derecho y de la Resistencia francesas.

Todos los oradores, bien conocedores del problema planteado por el Alzamiento Militar de 1936 y resueltos partidarios de las causas justas aportaron a la nuestra sólida argumentación y elocuencia.

(La agencia oficial «Efe», ha servido a sus abonados una información dando cuenta de «una asamblea general de los sindicatos socialistas» para oponerse al ingreso de España en el Mercado Común, y diciendo que «entre los exilados españoles ha causado gran sorpresa y cierta irritación el hecho de que en la Asamblea no figurase ningún orador...» Que los socialistas se oponen a que el régimen franquista ingrese en la C. E. E. es cierto. Pero ni la reunión citada era sindical ni la irritación acusada existe más que la imaginación del autor del despacho.)

MEJICO NO RECONOCE AL GOBIERNO DE MADRID

PARIS (OPE).—Con motivo del viaje a Méjico del presidente de la República Francesa, «Le Monde» ha publicado tres artículos del escritor Jean Daniel dando a conocer interesantes detalles de la vida de aquel gran país. He aquí unos párrafos:

«En 1936, el Méjico del famoso general Lázaro Cárdenas tomó partido con resolución por los republicanos españoles y contra Franco. Los republicanos exilados fueron acogidos fraternalmente. El mito antifranquista ha permanecido tan vivo que aún, hoy en día, la España oficial no está representada en Méjico. Existe un embajador de Franco en La Habana. Pero el embajador español en Méjico sigue siendo el del Gobierno republicano en exilio.»

LA OPINION DE GASTON DEFERRE

BRUSELAS (OPE).—El diario independiente «Le Soir» publica una interviu celebrada en Lieja por uno de sus colaboradores con el señor Gaston Defferre, parlamentario, alcalde de Marsella y candidato a la Presidencia de la República.

Preguntado por una eventual admisión de España en la C. E E. ha respondido:

«El Mercado Común en principio ha de ir transformándose en una Confederación política. Y el actual régimen español no podría estar representado en ella.»

DETENCIONES EN BARCELONA

NUEVA YORK. — Información de Barcelona publicada por «Ibérica»:

«La agitación sigue reinando aquí. Despues del juicio bufo organizado por los estudiantes de Derecho en los últimos días de diciembre con motivo de la festividad de San Raimundo de Peñafort, en el que se hizo una durísima crítica del régimen, vivamente aplaudida por estudiantes y profesores de todas las Facultades que se hallaban reunidos en la de Derecho, hubo huelga de estudiantes de esa Facultad.

Se han efectuado detenciones. Entre los detenidos figuran: Ramón Batlle y Pilar Porcel.

CARTELERA

LA ROCHELLE

S.I.A. está organizando la Concentración Regional anual de las Charentes y Poitou para el mes de mayo en conmemoración del primero de mayo.

Por la mañana habrá mitin y por la tarde un gran festival internacional de variedades.

Por el momento contamos con el concurso asegurado de la Escuela de Guitarra Rochelesa, dirigida por su profesor, compañero J. Sevilla.

El Conservatorio de baile clásico de La Rochelle. «Les Petits Rats». «Las tres Granadinas», con sus bailes flamencos.

En próximas notas publicaremos la ampliación del programa a medida que la Región nos lo comunique. Por la sala, lugar y día de la celebración irá la semana próxima, así que los oradores.

EN NARBONNE
MAISONS DES JEUNES

Grandioso festival lírico, teatral y folklórico, organizado por el grupo artístico «Cultura y Solidaridad», a cargo del grupo «Terra Liure», de Toulouse, a beneficio de las obras sociales de S.I.A.

El día 24 de abril de 1964, a las tres de la tarde, con el siguiente programa:

Primera parte: «Los claveles», obra lírica del maestro Serrano, letra de Sevilla y Carreño.

Segunda parte: Selección de Variedades.

Todos los compañeros y amigos que aún guardan en su memoria los acordes sonoros de esta bonta zarzuela, les aconsejamos pedir sus plazas. El local siendo muy reducido, creemos no poder satisfacer a todos.

EN BURDEOS

El día 12 de abril, a las tres y media de la tarde, en la Sala Son-Tay (detrás de la estación de St-Jean), función solidaria a cargo del «Cultura Popular», representándose las comedias «Yo quiero casarme» y «Los señoritos», de Ramos Carrión. Para invitaciones a P. Alonso, 42, rue Lalande.

COMUNICADOS

EN MONTPELLIER

Organizada por la Alianza Sindical de Montpellier, el compañero Manuel Buenacasa dará una conferencia en el Centro León Blum, rue Collot, el domingo 5 de abril a las nueve de la mañana. Tratará sobre el tema *Perspectiva del movimiento obrero español*. Vista la actualidad del tema, invitamos a todos los compañeros y españoles en general de Montpellier y pueblos limítrofes.

F. L. DE CARCASSONNE

Invita, encarecidamente, a sus afiliados a la asamblea que se celebrará el 5 de abril en el Local de F. O. a las dos y media de la tarde.

BURDEOS

La F. L. de Burdeos invita a todos sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo día 5 del corriente, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue Lalande.

F. L. DE TOURS

Convoca a todos los afiliados a esta F. L. a la asamblea que celebrará el día 5 de abril de 1964 a las 9 y media de la mañana en el lugar de costumbre para continuar discutiendo el orden del día que no pudimos terminar el día 22 de marzo.

COMUNICADO

La Federación Local de la C.N.T. de España en el exilio, desea relacionarse, para un asunto orgánico con la C. de R. de Provence. Bouches du Rhône. Escribir a Juan Pascual, 56, rue Jean Pin, Fontaine (Isère).

F. L. DE PERPIGNAN

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 5 de abril en el sitio de costumbre. Rogada la asistencia de todos los compañeros.

REGIONAL CATALANA C.N.T.

Insiste en que la correspondencia debe serle enviada a 24, rue Ste.Marthe, Paris (X°) a nombre del nuevo secretario, Francisco Isgleas, y no al del secretario saliente.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Convoca asamblea general para el domingo, 5 de abril de 1964, a las tres de la tarde, en el lugar de costumbre.

F. L. DE PARIS

Convoca asamblea general para el domingo, 12 de abril de 1964, a las nueve y media de la mañana, en el lugar de costumbre.

SECCION DE CULTURA, PARIS

Anuncia conferencia para el domingo día 5 de Abril a las 10 exactas de la mañana a cargo del compañero José Peirats, el cual desarrollará el tema: «La práctica federalista como verdadera afirmación de principios».

F. L. DE THIAIS

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 5 de abril, a las nueve y media de la mañana.

SECRETARIA REGIONAL DE LA ZONA ESTE — STRASBOURG

Aviso

Obrando en nuestro poder dos recibos enviados por el Secretariado Intercontinental de la C.N.T., importe de los donativos o suscripciones Pro-España de los compañeros B. S. de Laon (Aisne) por 16 francos y de B. J., de Epinal (Vosges), por valor de 10 francos, se les comunica por la presente nota para que se pongan en contacto con esta Secretaría Regional para retirar los susodichos recibos. Pueden comunicar con la siguiente dirección : Antonio Salas, 4, rue des Dominicains, Strasbourg (Bas Rhin).

SECRETARIA REGIONAL DE LA ZONA ESTE — STRASBOURG

Por la presente nota se les hace saber a todos los compañeros no controlados de esta Región que pueden ponerse en contacto con esta Secretaría, en vista a futuros acontecimeintos dentro del marco de nuestra Organización, y para mejor coordinación de nuestros planes de trabajo concerniente a esta Secretaría Regional. En espera de que por la presente nota queden informados todos los compañeros no controlados y que deseen tomar contacto con esta Comisión de Relaciones, pueden dirigirse a : Antonio Salas, 4, rue des Dominincains, Strasbourg (Bas Rhin).

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Mes de marzo, Lista II

Suma anterior, 893,79 francos. *Paris:* Berthe et Jacques, 10; una compañera, 10; La Justicia, 5; J. Casellas, 5; F. Local Paris, 162; Juan Ferré, de *St-Ouen*, 25. *Albi:* F. L. S.I.A., 50. *Canadá:* Orrantia, 24,25; Carmelo Novoa, 7,35. *St-Florentin:* José Ramio, 10. *Angulême:* Vandellós, 18. *Nory-le-Pec:* Santos: 5. *Toulouse:* Mlle Carballeira, 15. *Avon:* Vicente Soler, 5,50. *Fontainebleau:* Cortés Pérez, 5.

Total, 1.250,89 francos.

Fluorescencias

1

La soledad es tanto o más agradable que la tumultuosidad.

2

Hablar de la soledad sin conocerla es desbarrar.

3

Creer en el «genio» liberatriz de un Churchill — pongamos por caso — es torpeza, cuando todo el mundo debe saber quién es quién en el terreno de la hermosa libertad.

4

¿Un guerrerista defensor de los grandes capitales explotadores del mundo, puede también ser un paladín libertario? Eso sólo pueden imaginarlo cuantos pretendiendo ser una cosa son otra.

5

Lo malo es que se les da demasiada importancia a quienes realmente no la tienen. Si se les hiciese el vacío serían ellos más felices y la humanidad que los sufre descansaría de sus cargos y cargas.

6

Todo tiene relación en la naturaleza de las cosas, y los ideales de justicia y libertad no escapan a esta regla.

7

No debería descuidarse lo propio por nada, ni siquiera por las alianzas.

8

Todo se relaciona y a veces se convierte en una sola y misma cuestión. lo de allá, lo de acá, lo de todas partes. Son variaciones sobre un mismo tema que necesita mucha claridad y rectitud. Hay que inquietarse y laborar con buenos fines, en la seguridad de que la voluntad de esclarecimiento dará sus positivos y jugosos frutos.

9

El « más pintado » puede equivocarse; errar, rectificar y superarse es lo que cuenta. La retorcida persistencia no tiene más que un nombre : complicidad.

10

Justicia, estimación, conciencia libre, hacen que el desconcierto se equilibre.

COSMOS

«Mujeres Libres»

DE ESPAÑA EXILADAS EN GRAN BRETAÑA

(Secretaría Cultura y Propaganda)

Estimadas compañeras y compañeros :

Esta tiene por objeto comunicaros que dando curso a nuestro ciclo de charlas y conferencias culturales, hemos organizado una charla para el domingo día 5 de abril de 1964, a las 4 de la tarde. En ella nuestra compañera Suceso Portales dará una charla comentada sobre la excepcional vida y actuación de la activa militante revolucionaria Luisa Michel, o la influencia de la actuación militante de la mujer en la lucha social.

La charla tendrá lugar en la sala de lectura del Royal Hotel, situado en Woburn Place, W.C.1., lugar inmediato a la estación de Metro de Rusell Square y no muy distante de la estación de Euston Square. Autobuses 68 y 77.) La charla será pública y cuantas personas lo deseen tendrán acceso a la misma, por lo que esperamos difundáis esta invitación lo más ampliamente posible.

Dada la relevante personalidad de Luisa Michel, esperamos que vengáis todos a participar en esta interesante charla.

Recibid nuestros fraternales saludos.

Por la Comisión Secretaría Cultura y Propaganda, Juanita Nadal.

ADMINISTRATIVAS

P. Salmerón, Bruselas. Recibida la tuya. Debes el cuarto trimestre 1963 y lo que va del 1964, «C. S.» y «Umbral». «Las Ruinas de Palmira» sólo se tienen en español.

— Panicello, Panamá. Recibidas las tuyas con envíos enero y marzo.

— Aznar Valero, Montereau (S.-et-M.). Con tu giro de 20 F. pagas «C. S.» hasta el 30-6-64.

— A. Navarro, Gardanne (B.-du-R.). Recibido giro 12 F. Indicas pagar hasta el 30-6-64 «C. S.». «Umbral» lo debes desde 30-3-62, o sea hasta el 30-6-64, total 23,30 F.

— García Castellanos, Nèvers. Recibido giro 15 F. 11-2-64. 10 a «C. S.» y 5 a «Umbral». Estos pasan a ancianos número 291.

— H. López, St-Chely (Lozère). Recibido giro 9-3-64. Distribución indicada al dorso talón.

— Trinitario Canti, Boujan (Hlt.). Recibido giro 20 F. Pagas «C. S.» hasta el 30-6-64.

— Da Costa, Ollette (P.-O.). Recibido giro 22,40 F. Pagas hasta el núm. 240. Vas atrasado.

— H. Paz, Montauban. Recibido giro 20 F. Pagas hasta el 30-6-63.

— J. Gené, México. Recibidos tus dos envíos.

— Mateo, Maraguay (Venezuela). Recibido envío, producto 106,80 F. Tanto tú como Larriba, pagáis con él todo el año 1963.

— Ferrer, Orleans. Recibido giro 22 F., distribución indicada. A su debido tiempo y por tu deseo, se envió á Besons la colección de «Umbral». Va la segunda, pero que se mire si hay dificultad en el correo. De ordinario le enviamos un ejemplar.

— A. Zelama, Gonesnou (Finisterre). Recibido giro 30 F. Pagas el «C. S.» y «Umbral» hasta el 31-12-63.

—A. Vidal, Aude (Gers). Recibido giro 20 F. Pagas hasta el 31-3-64 y no todo el año 64, como indicas. Tu último giro 18-1-63, llega hasta 30-3-63. Aclara si hay otro giro entre ambos.

— Laborda, Casablanca. Recibida la vuestra. Sin noticias aún del envío anunciado. Para ganar tiempo, indicad destino.

— R. Alfonso, Albi. Recibido giro 38,70 F. Para primer trimestre 1964 «C. S.» y 1 ej. «Umbral». Da relación de lo que pagas para control. A. Laz, A. Gutiérrez y Gasull se han atrasado.

— J. Martínez, La Fenedon-par-Portes (Gard). Recibido giro 10 F. Pagas hasta el 28-2-63. Tu último giro, 10 F., es del 29-6-63 y pagas hasta el 30-8-62. Mira si hay otros giros. Para pagar el 63, te faltarían 15 F.

— A. Catener, La Roche-sur-Foreu (Hte.-Savoie). Recibido giro 10 francos hasta el 30-6-64 «C. S.» y «Umbral» debes el segundo semestre 63, 5 F.

— Víctor Salinas, Béziers. Con tu giro de 20 F. pagas del 30-9-63 al 30-9-64.

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française ..... 5 F.
Version fco-espagnole .. 20 F.

★

Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10e)
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

DISCOS

Tirano Franco se va a las Islas Canarias a reponerse o a solazarse. Dicen sus allegados que se trata de unas semanas de reposo. Nadie propala el día exacto de la expedición, porque tirano Franco jamás quiere que se sepan el día y la hora exactos de sus salidas. Ve enemigos mortales en todas partes, siendo gran verdad que puede tenerlos, pues motivos negrísimos no faltan. La franqueza viajara de De Gaulle, por ejemplo, no acierta tenerla Franco, y éste conoce el porqué de su excesiva prudencia.

De Franco se sabe el está, nunca el irá; lo hemos dicho. Pero esta vez concurre en el previaje la circunstancia de un par de escritos insertos en «A B C» propugnando por la liberalización (monárquica) del régimen franquista ,queriendo comprender, el mentidero madrileño, que Franco se ausenta a las Azores y no a Canarias, en un abandono definitivo de su caudillaje para abrir lecho a la corriente renovadora que la política exterior impone, y no nos ocupemos del pueblo español, porque éste es quien menos cuenta, en las preparaciones, en el negocio político de España.

Se añade a la perspectiva el cansancio, el cancerismo, el asma perniciosa, la enfermedad del corazón y otras calamidades de orden físico atribuídas al «caudillo». No está mal el programita, pues, pese a la gracia de Dios que el generalísimo presume, su cuerpo rechoncho y flácido es perfectamente y necesariamente agusanable. Mas, si una objeción hemos de oponer al noble empeño de obituar como Dios manda al siniestro ferrolano, ella consiste en la imposibilidad de que el fulano fallezca por mor de un corazón que no tiene.

Franco se va a Canarias, y Madriles sostiene que alcanzará las Azores en plan de huida. ¿Huida de qué, y por qué? ¿Por temblor político de España? ¿Es que no hay sacudidas sísmicas en las atlánticas islas portuguesas? ¿O es que Paco necesita a Batista para jugar al tute?

Veamos exacto para no sufrir el desencanto número 500. Franco partirá algún día, y será ante la evidencia del hecho que formaremos en el entierro extraordinariamente alborozados. Por el momento avizoremos, solamente. DISCOBOLO

UNA PROTESTA DE A. S. O.

BARCELONA (OPE).—El Comité de Coordinación de la Alianza Sindical Obrera en una hoja de protesta que dirige a la opinión pública mundial, a las internacionales obreras y a las organizaciones democráticas, anuncia la detención de Francisco Calle Mancilla, carpintero, y de Agustín Mariano Pascual, metalúrgico. Se trata de dos directivos de la Alianza Sindical Obrera.

Han sido puestos a disposición del Juzgado Especial de Orden Público de reciente creación, acusados de extremismo y conspiración contra la dictadura franquista.

También ha sido detenido José Cases Alfonso, tipógrafo, al que se acusa de imprimir propaganda de la Alianza Sindical Obrera.

La hoja termina afirmando:

«Cuando un Gobierno niega violentamente los elementales y humanos derechos de los obreros y ciudadanos, no puede ni debe ser admitido en el concierto mundial de las naciones democráticas».

AGREGADO POR «C. S.»: Calle, Mariano y Cases militan en la CNT.

EL DESPRESTIGIO DE LOS SINDICATOS VERTICALES

A decir verdad, esos sindicatos jamás han gozado de prestigio alguno : Porque hay que estar en ellos por fusiles; porque no son del agrado del pueblo, sino del capitalismo que contribuyó a imponerlos; porque son un avispero de gandules, de policías y curas; porque en ellos todo un mundo de granujas tiene potestad, no teniéndola ni mínimamente los cotizantes obreros. El sindicato vertical es una merienda imponente, un abrevadero para la sed de pesetas que ingurgitan tahures y fracasados y ceden obligadamente — ¡es la ley! — doce millones de afiliados.

De tarde en tarde la ficción sindicalista de la Falange, cuyo apéndice de ésa es la JONS, celebra congreso para dar a entender que se preocupa de la suerte de sus infelices representados. Delegados recomendados o escogidos por el cura de la parroquia o el clérigo titular del propio sindicato, acuden a Madrid con acuerdos embotellados, exigidos, calmosamente reflexionados y determinados en la cima franquista. A lo sumo en el concierto sindical, borreguil, del congreso, se permite que dos o tres delegados emitan criterio levemente dispar, previamente ensayado, para sorprender a los observadores extranjeros con esa viruta inflamada de inconformismo que pueda insinuar un estado de democracia en la barbarocracia franquista.

Hasta donde ha podido, el pueblo trabajador ha aguantado el escarnio del sindicalismo vertical. En 1939 el salvajismo franquista - falangista se impuso y no hubo más remedio que someterse a la ley de hierro del nacionalsindicalismo, copia fiel del nacionalsocialismo hitleriano. Pero la protesta se hinchó sordamente, acabando por estallar con franqueza. Las huelgas hechas al margen de un sindicato oficial destinado, entre cosas peores, a evitarlas, han sido un síntoma claro de lo mucho que los productores desprecian esa birria de sindicalismo clerical - capitalista. Desde el año 1950 el pueblo obrero se viene manifestando antiverticalista, antirrégimen por vía directa, y cuando tiene demanda a plantear, justicia que imponer, prescinde de sindicatos esclavistas y recaba sus fueros de libertad correspondientes a toda nación civilizada.

Pero no solamente el proletariado se emplea contra el sindicalismo del gobierno cuando necesidad perentoria obliga, si que también en ocasiones escogidas cual la reciente del congreso verticalista : y ahí tenemos, que lo que ayer se criticaba en la intimidad, hoy ya se grita descaradamente en público, en manifestación espontánea, y aún mejor: en el propio recinto del congreso C. N. S. ¿Quiérese demostración más patente del divorcio total existente entre los obreros, saludable, renovadora, oponiendo en el umbral del comicio policías y delegados de una parte, y los obreros auténticos de otra? El proletariado español está enrolado en el verticalismo por fuerza, y cuando al fin rechaza esta imposición indecorosa del pagar, obedecer y callar, se le enfrenta con la fuerza ante la cual, por indefensión armada, es fatal recibir palo.

Los delegados verticalistas habrán regresado satisfechos a sus lares, donde podrán contar a sus amigotes que ellos, del lado de la fuerza bruta, han conseguido derrotar a ochocientos obreros enemigos; y tanto más lo son, de enemigos, porque yendo a la destrucción del sindicato vertical desorganizan el pesebre que los mantiene cebados y orondos y aún les permite redondear fortunitas cobrando el barato en fábricas y construcciones (cuyos resultados a veces aparecen en la sección de sucesos de los diarios) amén el hincar pezuña en el negocio de las materias primas intervenidas por el sindicato.

El verticalismo sindical es una farsa que ya ha durado bastante y en demasía, tanto, que el pueblo trabajador está dispuesto a terminar con ella. Mas ello suscita un grave problema : estando la generación actual desorientada, ¿adónde se encaminará el sindicalismo hispano?

Fuerza es mantener una C.N.T. moralmente incólume para reimponer en el solar ibérico el sindicalismo libertario, siempre nuevo, siempre eficaz y preciso, no importa si en época cambiante o moderna. Nuestros principios no suponen otras tantas galvanizaciones, teniendo, como tienen, amplia ventana abierta al porvenir.

CNT

ATENCION

la vida de un hombre se halla en peligro

SALVEMOS A F. ABARCA

EL Tribunal de Casación de Bruselas acaba de confirmar las decisiones de la Cámara del Consejo y Tribunal de Apelación, que habían acordado la extradición del joven compañero libertario Francisco Abarca, pedida por Suiza.

Estos tres Tribunales no han tenido en cuenta para nada el carácter político del sedicente « delito » por el cual las autoridades suizas piden la extradición de Abarca. Sirviendo elegantemente a los intereses de la reacción belga, fiel aliada de la reacción española, acaban de consumar un verdadero atropello en materia de derecho internacional. Es algo que no se podía esperar de un país libre y de tradiciones democráticas y liberales como lo es Bélgica.

Ahora, la suerte del compañero Abarca se halla entre las manos del ministro socialista belga Vermeylen.

Es necesario actuar sin perder un minuto.

Que todas las Organizaciones obreras de Bélgica, de Francia, de todos los países ; que todos los hombres que han comprendido la honda significación del caso Abarca, no pierdan tiempo.

Es necesario hacer morder el polvo al franquismo, pues si Bélgica entregara a Francisco Abarca, vulnerando el derecho de asilo, no teniendo en cuenta el carácter político del acto imputado a Abarca y de la continuidad y complacencia a las denuncias de la política española por la Justicia suiza y por la Justicia belga, entonces el dictador de El Pardo habría obtenido una gran victoria. No importa quién, no importa dónde, se encontraría el peligro. Los esbirros franquistas podrían dedicarse cómodamente a la caza del antifascista, como en tiempos del nazismo se hacía en toda Europa.

Se debe arrancar a Abarca de las garras de sus enemigos, que son los enemigos de la libertad. Sería una vergüenza, una afrenta al mundo libre y civilizado que el socialista belga Vermeylen, por monstruosas razones de Estado, deshonrara al socialismo y a la democracia que pretende representar.

Se pone en juego, en el caso Abarca, la libertad y la vida de un hombre. Se hallan en juego, también, la dignidad y la justicia humanas.

Abarca no puede ser entregado a los que practican las torturas, a los verdugos, a quienes tiranizan a un Pueblo digno de mejores destinos.

¡Salvemos a Abarca!

¡Actuemos diligente y enérgicamente!

Secretariado Intercontinental de la C. N. T. de España en exilio

NOTA . ¿A dónde deben dirigirse las peticiones individuales o colectivas a favor de la libertad de Francisco Abarca? A esta dirección :

Pierre VERMEYLEN
Ministre de la Justice
4, Place Poalart—Bruxelles (Belgique)

∴

RECIBIDO DIRECTAMENTE EN « C. S. »

Bruselas, 23 de marzo de 1964.

Estimado compañero director del « C. S. » :

Dos líneas para comunicarte que en este mismo día la Cour de Cassation ha rechazado la apelación introducida por nuestro compañero Abarca, y ello significa la confirmación de los fallos de la Chambre du Conseil y de la Cour d'Appel. Así que la extradición sigue confirmada.

Sólo queda, pues, la Cour d'Appel, que debe dar su « Avis » antes de la determinación del ministro.

Según me informan hoy mismo los abogados, la Cour d'Appel puede muy bien reunirse hacia el fin de esta semana o a principios de la otra. La decisión del ministro puede seguir de algunas horas, como en cierto tiempo. Esto significa que tenemos poco tiempo para alertar más a la opinión pública e influenciar al ministro de la Justicia.

Espero harás lo que puedas por tu lado y tratarás de interesar a cuantos compañeros puedas.

Sin otro particular de momento, recibe querido compañero, mis fraternales saludos. *F. Corbi*

∴

Hay que obrar, compañeros, hay que movilizar todas las influencias, todas las simpatías obreras y liberales para evitar que el compañero Abarca sea librado a las autoridades suizas para darle gusto a Franco.

(Ver en página 2 un fragmento de carta del compañero Abarca.)

Palais de la Mutualité

24, rue St. Victor- Paris (V)
(Métro: Maubert-Mutualité)

DOMINGO, 19 DE ABRIL, A LAS 2,30 DE LA TARDE

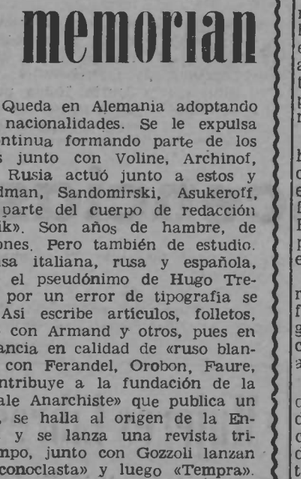
Festival de solidaridad confederal y obrera

FRANCESCA SOLLEVILLE

Esta simpática canzonetista ocupará lugar destacado en nuestro Festival por gracia y simpatía a nosotros, confederales franceses y españoles. Cuando le hemos solicitado su concurso, lo ha aceptado sin vacilaciones, con la amabilidad que le es característica.

La referencia que podríamos dar de FRANCESCA SOLLEVILLE debería ser en extremo favorable. Pero FRANCESCA es lo suficientemente conocida por lo exquisito de su arte, simple y atinado, que hace superagradables las canciones que recita, por lo demás cuidadosamente escogidas. Esta querida y joven artista sabe hermanar el interés del canto con la harmonía del mismo.

PIERRE PROVENCE



Fantasista de lo más celebrado que en París se conoce. Acude también voluntario a nuestra fiesta para animarla al grado de la gracia, o de la más cumplida donosura.

PIERRE PROVENCE se reclama «L'insolite des Raisins verts», y habrá que ver cómo desarrolla esa insólita conducta artística y cómo hay que gustar esos racimos no sazonados, aunque acudiremos a saberlo en absoluta confianza a este gran fantasista.

★

NOTICIA IMPOTANTE: Para inaugurar el espectáculo, podemos anunciar la participación de la nueva y ya acreditada

Orquesta « JO-BER-PRA »

típicamente española y además compuesta por un buen puñado de compatriotas gallegos.

Galicia, pues, estará presente en el Festival con sus sones melódicos y... enérgicos, como indicados para alejar la «morriña» que en más o en menos ha prendido en todos nosotros.

Despacho de entradas en 24, rue Sainte-Marthe, París (X); 39, rue de la Tour d'Auberge, París (IX), y 3, rue Ternaux, París (XI). Las FF. LL. que piensen asistir en colectivo harán bien en solicitar las localidades por anticipado.

RODRIGO SORIANO

FRECUENTABA el **tupi** de la plaza de la Independencia por ser lo más español en clase de cafés que entonces había en Montevideo.

Ocurría esto en el transcurso de la dictadura de Primo de Rivera, con quien antes hubo de batirse en duelo concertado en condiciones verdaderamente serias.

Huyó con Unamuno a Canarias Aún podía haber vivido bien con los medios contantes y sonantes que le quedaban, pero los avatares de la política no le consentían la moderación.

Trasladóse al Uruguay, país el más libre del mundo en tiempos de Batlle y Ordóñez, amigo de Rodrigo Soriano.

Hay mucho inventado que no responde a la verdad. Sobre este hombre inquieto y tumultuoso; empezando por la madre — rara avis — por negarle el apellido y tener que hacer uso de los del padre : Soriano y Berruetaldamar.

Muerto el autor de sus días heredó una importante fortuna consistente en millones. Su padre era monárquico y conservador. Rodrigo crítico de arte de « La Epoca », diario defensor de la política de Cánovas, fundado por el marqués de Valdeiglesias.

Soriano, luego de manifestarse republicano, sin saber por qué. fue un militante de malas pulgas. La lucha cruenta, con Blasco Ibáñez, en Valencia, duró años.

Creó un partido, fundó periódicos, salió varias veces diputado, hizo migas una fortuna cuantiosa y al final de la dictadura tuvo que ponerse a cubierto. En las Constituyentes hizo parte de la Cámara de Diputados con Sediles, Ramón Franco. Oranchi y Roca, Samblancat y el Dr. Bolívar, a la que Ortega y Gasset bautizó con el nombre de los jabalíes.

Viendo la cosa malparada, a los treinta años de enemistad con Lerroux, presentóse de tiros largos en Alcalá Galiano y pasó una tarjeta.

Lerroux lo recibió al punto :

— Alejandro, a los treinta años de enemistad, a pedirte un favor vengo.

— Hecho, Rodrigo. ¿Qué quieres?

— Ir de embajador a Santiago de Chile.

— Mañana sale en « La Gaceta ».

— Pues un abrazo de paces y agradecimiento.

Acabó sus días por América · Era dicaz. Tenía la lengua sucia y la aorta en malas condiciones Cuando replicaba coceaba. Valía mejor leerle que oirle.

Hace bastantes años, oyéndole perorar en Valencia me pareció un gomoso : escuchándole en la plaza de Artigas en Montevideo con motivo de la proclamación de la República Española, viejo y feo, me pareció el cocón y eché a correr. **PUYOL**

Crónica internacional

UGO FEDELI (8 Mayo 1898 — 10 Marzo 1964) In memorian

Hemos tenido que rendirnos a la evidencia. Este artículo no se publicó la semana pasada porque nos resistimos a creer la noticia sin tener confirmación precisa. Perdonad todos mi indecisión. La muerte de Ugo Fedeli me produjo una impresión inenarrable. Fue mi mejor maestro y el más irremplazable de los amigos.

UGO FEDELI nació en Milán el 8 de Mayo de 1898. Falleció en Ivrea el 10 de Marzo de 1964. Un infarto de miocardio acabó con su coraje y con su irreductible voluntad, puestos al servicio de un ideal que fue la razón caudal de su existencia arriesgada y laboriosa. Desde hace un decenio, Fedeli se hallaba en función de bibliotecario, conferenciante y experto en Cuestiones Sociales en la fábrica Olivetti. El Servicio Social de la Olivetti publico inegramente una serie de estudios y conferencias que Fedeli realizaba en las distintas sucursalese que tiene en Italia la citada firma. Del entierro se hizo cargo el Centro Cultural de la Olivetti. En las calles de Ivrea y en el interior de los talleres, se colocaron carteles y circularon manifiestos anunciando su fallecimiento. Se recibieron profusión de telégramas de Centros Culturales, de la Unión Italiana de Cultura Popular, de centros de Resistentes y Combatientes Antifascistas y otros grupos y organizaciones. El féretro fue conducido hasta a Plaza Municipal por los obreros de la Comisión Interna Sindical de la Olivetti, en presencia de la televisión, que filmó el acto, y la Radio Torino, que transmitió la noticia.

Ugo Fedeli reposará en el cementerio de Musocco, en Milán. La F. A. Italiana, el movimiento anarquista internacional dirigen sus expresiones de sentimiento a Clelia Premoli, compañera de Ugo Fedeli. Unimos a ellos los nuestros.

∴

Nos resistimos a creerlo. Trazamos éstas líneas con un ánimo confuso deseosos de tener que rectificarnos. Louis Simon, el infatigable animador de «Amis d'Han Ryner», expuso estas palabras a nuestro amigo Ferrer: «Mauvaise nouvelle ; Ugo Fedeli est décédé...» Se hallaban ambos en el acto organizado por Lecoin, el 13 de Marzo, en la Mutualidad...

Así me lo explicó Ferrer. Y desde ese momento me hallo bajo la opresión de una desazón infinita. No he recibido aún noticias concretas desde Italia. ¿Será cierto?... ¡Cuanto deseamos en nuestra casa que se trate de un error!... Nos resulta tan duro, tan doloroso, el imaginar que Ugo haya muerto, cesando a jamás de expander por el mundo su confiante labor de proselitismo, de cultura y de fraternidad. Nos unen —me resisto a decir «nos unían»— treinta y tres años de profunda amistad, de contacto familiar y de estrecha colaboración en la obra común, en nuestra acción, a menudo coordinada en pro de nuestros ideales, en pro de la ANARQUIA...

∴

Se había desatado en Argentina el terrible período dictatorial que se inició con Uriburu (1930) y comenzó a declinar con la caída de Perón en el reciente pasado decenio. Detenciones, torturas, fusilamientos, raptos y asesinatos; deportaciones. Tal era lo que caía sobre nuestras espaldas. Formamos parte de los detenidos, después de varios meses de improba clandestinidad. Nos tocó luego la deportación. Por circunstancias del momento no seguimos rumbo a Europa. Quedamos en el Uruguay.

Montevideo era centro de cordial acogida para los luchadores perseguidos o expulsados de todos los rincones del mundo. Había allí militantes de todos los países. Los italianos se hallaban casi en mayoría y formaban un grupo de calidad. Torcuato Gobbi, la familia Fabbri, Ermacora Cressatti, Hugo Treni, Barca, Aguzzi y tantos otros cuyos nombres escapan a mi débil y torturada memoria. Hugo Treni, con su compañera Clelia, ocupaban un pequeño departamento no lejos del centro de la ciudad. Fue Destro, también desaparecido, quien me puso en contacto con los Treni. Así nació nuestra amistad.

Fue el contacto con Hugo Treni lo que confirmó en mi pensamiento el espíritu internacionalista que choca a veces a declarados «ciudadanos del mundo, sin Patria y sin fronteras»... Se forjaron así lazos indestructibles en el ejercicio de una actividad ardorosamente sentida y realizada.

Nació en Montevideo «Uguito», hijo de Clelia y Ugo, ansiosamente deseado y tan querido por todos... Murió en los albores de su segundo decenio, luego de haber conocido «il confino», con sus cariñosos padres, en las islas de Ponza y de Ventotene. A fines del 1933 se instaura en el Uruguay la dictadura del Doctor Terra. Nuevas persecuciones, cárcel, deportación.

Salimos del país el mismo día, en dos barcos distintos, dos nutridos grupos de anarquistas. Los españoles en el «Arlanza», rumbo a La Coruña, los italianos, en barco fascista rumbo a Nápoles. Hugo Treni fue encarcelado al llegar a Italia. Siete años de prisión. Luego las islas... Clelia no pudo quedar en Montevideo con Uguito. Marchó a unirse con Ugo y participó de sus fatigas y sufrimientos, compartiendo las horas amargas del «confino».

Queda liberada Italia del fascismo mediante la participación de los confinados que logran fugarse y constituir columnas de combate. Hugo Treni participó en la lucha clandestina y luego es uno de los fervientes reorganizadores del movimiento anarquista en Italia. El congreso constitutivo de la F. A. Italiana (Carrara 1945) le designa secretario. Fue allí que le vimos de nuevo, después de trece años de separación forzada. Se reanudó el contacto y se reafirmó la amistad. Se reinició un nuevo ciclo de colaboración. Formaba parte Hugo del organismo internacional en representación de Italia. Las actividades se multiplicaron y nos sentimos unidos por una aspiración común por los estudios históricos y bibliográficos en los que Hugo Treni-Ugo Fedeli, puede considerarse como de primera fila, en el concierto internacional de nuestros investigadores, sociólogos y escritores. No puede calificarse a Fedeli como a un teórico o a un doctrinario, porque en la madurez de su vida se desprendió de todo «ismo» particularista. Para él contó LA ANARQUIA con su infinita suma de variaciones interpretativas, atento al estudio de su particularidad y dado su acendrado sentimiento de fraternidad en las ideas y en la acción.

∴

Nace Ugo Fedeli en Milán, el 8 de Mayo de 1898. A los 15 años —1913— sufre su primera detención como anarquista «peligroso». En 1914 escribía su primer artículo en «Il Ribelle», con el pseudónimo de Samuele Franzi. En 1917 se le llama a filas. Pero escoge la deserción. Comienza así una vida de continuas aventuras.

Logra refugiarse en Suiza tras un viaje terrible y dificultoso. Se produce entonces el proceso famoso de las bombas de Zurich, y Ugo Fedeli cae detenido junto con Luigi Bertoni, Francesco Ghezzi y otros siendo liberados después de largos meses de cárcel. Vuelve a Italia en 1919 aprovechando la amnistía concedida por Nitti, pero le llevan a prisión, donde pasa nueve meses y al liberarle se le mantiene en vigilancia.

En Milán, junto con Carlos Molaschi, Memiconi y otros, Fedeli da vida a la revista «Nichilismo» Surge un desacuerdo y en 1921, unido a Ghezzi y a Pietro Bruzzi lanzan «L'Individualista». Era entonces Fedeli partidario de una cierta acción ilegal y violenta que halla su expresión en los títulos escogidos de las publicaciones en las que participa o funda.

Corrían los tiempos en que el fascismo provocaba en la plaza pública con el «ricino» y el «manganello». Se respondía con la violencia defensiva a la violencia brutal y racista de las «escuadras» mussolinianas. Se produce el atentado al Teatro Diana, en Milán. Ugo se halla entre los acusados y perseguidos. Se pone precio a su cabeza: cincuenta mil liras, de la época. El grupo de perseguidos logra fugarse a Suiza. Se anuncia en Italia la detención de los autores del atentado. Pero precavidos, los acusados fugitivos no vuelven. Se van a Alemania y luego a Rusia.

Ugo Fedeli permanece en Rusia durante un año. Delegado por los anarquistas rusos vuelve a Alemania para participar en Berlín a un Congreso Anarquista Internacional. Queda en Alemania adoptando distintos nombres y nacionalidades. Se le expulsa como Yugoeslavo. Continua formando parte de los grupos rusos exilados junto con Voline, Archinof, Mackno y otros. En Rusia actuó junto a estos y con Berckman, Goldman, Sandomirski, Asukeroff, Kalenin, etc. Forma parte del cuerpo de redacción de «Anarchiski Vesnik». Son años de hambre, de miseria, de persecuciones. Pero también de estudio. Colabora en la prensa italiana, rusa y española, empleando a menudo el pseudónimo de Hugo Treni, luego Trene, que por un error de tipografía se convierte en Treni. Así escribe artículos, folletos, etc. en francés, junto con Armand y otros, pues en 1923 se refugia en Francia en calidad de «ruso blanco». En París, junto con Ferandel, Orobon, Faure, Ascaso y Durruti, contribuye a la fundación de la «Librairie Internationale Anarchiste» que publica un buen elenco de obras, se halla al origen de la Enciclopedia Anarquista y se lanza una revista trilingüe. Al mismo tiempo, junto con Gozzoli lanzan la revista italiana «Iconoclasta» y luego «Tempra».

Con la llegada de Fabbri a Francia, se inicia una nueva actividad. En el 1926 lanzan la Rassegna «Lotta Umana», sin abandonar la Librería Internacional y otras actividades. En 1929 es detenido y expulsado a Bruxelas de donde le expulsan a su vez al cabo de un año. Es así como va al Uruguay donde se lanza con ardor a nuevas labores. Junto con Fabbri funda la revista «Studi Sociale» y en unión de argentinos, españoles, uruguayos, italianos, etc. se constituye el primer Comité Internacional de Relaciones Anarquistas (primero en el país) del que forman parte Fabbri, Botero, Santillán, Cotelo, Treni, Carreño, Ildefonso, el benjamín del grupo, como secretario, lanzan en común «Tierra» y fundan, en unión a los estudiantes del Centro Ariel, la Universidad Popular del Uruguay.

Hemos dicho cómo Ugo Fedeli volvió a Italia. No es posible mencionar en ésta crónica toda la actividad desplegada por nuestro compañero y amigo desde 1945 a 1964, ni es nuestra intención hacer hoy recenso de sus obras. Necesita todo ello un estudio más maduro y más meditado. Lo prometemos. Digamos que el movimiento anarquista internacional pierde en Ugo Fedeli uno de sus valores más firmes, en una edad en la que era aún una promesa para las letras y para la Historia —sus últimos años los empleó en estudiar y escribir—. Realizó mucho. Inició mucho más que quedó sin terminar. Sin terminar dejamos esta CRONICA, dolorido atormentado envío a Clelia, su abnegada compañera, y a los compañeros todos de Italia, todo el sentimiento que me inspira esta hora.

Gregorio QUINTANA

3428

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

36e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 292 — Version française 0 10 francs — Version espagnole 0 40 francs — 9 Avril 1964

Cette sacrée jeunesse

UNE grande inquiétude a troublé l'esprit — et les vacances pascales — de milliers de gens « comme il faut ». Cette crainte a même gagné la presse et la radio ; bref, tout le monde en parle et nous n'avons pas voulu observer un silence complice.

Non, il n'est pas question des six lions qui avaient choisi la liberté, le 30 mars, dans les rues d'Albi, pas plus que du séisme provoqué, selon les avis compétents, par les expériences nucléaires et qui, toujours selon les experts, a été plus violent que celui qui détruisit la ville de San-Francisco ; la cause est plus banale et pourtant...

Mais voyons plutôt ce qu'en dit la presse bien pensante :

« Le Figaro » du 31 mars titre ainsi son article :

« Sauvage équipée d'un millier de « blousons noirs » contre une station balnéaire anglaise. »

Eh oui! Et pourquoi ? L'un de ces « blousons noirs » interviewé par la télévision, a déclaré :

« Pourquoi on a fait ça ? Pour se distraire... On s'ennuyait. »

Faut-il prendre parti pour ces « oisifs » ou pour les habitants de Clacton-on-Sea (c'est la station balnéaire cossue et respectable du littoral anglais d'Essex qui vit dans la terreur des sauvages « blousons noirs ») ?

Nous avons déjà traité, dans les colonnes du « C. S. » et par la plume de notre camarade Sylvestre, le problème des « blousons noirs » ; notre ami, établissant un parallèle avec la fameuse affaire des « Ballets Roses » avait déjà très bien situé la responsabilité collective d'une société pervertie.

Nous y revenons néanmoins.

La jeunesse, car, en définitive, c'est du drame de la jeunesse qu'il s'agit, fut et reste toujours la fraction de la société la plus convoitée par tous les mouvements en voie d'expansion. Après l'Eglise, après l'Etat, tous les partis politiques et aussi, pourquoi le nier, les syndicats ont cherché mille moyens d'intéresser les jeunes. Ceci n'est pas un mal en soi ; ce qui est grave c'est la conséquence directe ou indirecte qui peut découler de ce recrutement et en fonction de l'orientation qui peut être donnée.

Nous avons les sinistres exemples des jeunesses hitlériennes ou mussoliniennes et nous savons tous ce qu'il peut en coûter à l'humanité de négliger la formation morale de ses enfants.

Ceci dit, il faut reconnaître que la jeunesse n'est pas toujours cette masse docile et malléable qui se laisse mener par ses bergers.

Elle a sa personnalité, que diable !, et quand elle ne rencontre autour d'elle que reproches et incompréhension, alors elle fait sa route toute seule et c'est souvent là que se situe le drame.

Pour les adultes « bien pensants », cette jeunesse qui n'en fait qu'à sa tête n'est bonne qu'à « donner aux chiens » (c'est d'ailleurs ce qu'à fait la police anglaise pour ramener à la raison les « rockets » et les « mods » de Clacton-on-Sea).

Pour les jeunes, le « vieux croulant » plein de contradictions, qui étale ses préjugés comme une gloire, n'est pas fait pour lui inspirer confiance. Nul n'aime à être écrasé par la vanité d'autrui, et le jeune, plus sensible dans ses sentiments parce que plus vierge dans son esprit, réagit plus énergiquement quand il se sent blessé dans son amour-propre.

. . . . . .

« Le Monde » du 1er avril fait une déclaration qui plaide en faveur des jeunes de Clacton-on-Sea :

« Or le temps y était sombre, la plupart des lieux de distractions étaient fermés, pas de filles sur la promenade. Triste week-end... En outre, les cafés et les hôtels refusaient cette clientèle douteuse. Où coucher ? A la gare ? Mais la police les dispersa. Sur la plage ? Mais la marée était haute et il il faisait trop froid. Alors il ne restait plus qu'à se promener interminablement en ville, entrer dans les « Pubs », boire de la bière. Les plus âgés avalaient des « pep pills », stimulant qui empêche de dormir mais dont la vente sans ordonnance vient d'être interdite. »

Et un peu plus loin :

« Peut-être parce que le cadre social de la « Merry England » est plus traditionnel et hiérarchisé, la révolte y prend un aspect plus brutal. »

« Naturellement, **dit encore « Le Monde »**, de nombreuses associations dénoncent déjà « l'infection morale des jeunes », réclament de nouvelles enquêtes, le renforcement des forces de police, etc. »

Et voilà ! C'est tout ce que peut faire la société actuelle pour la jeunesse, des enquêtes et surtout des... gendarmes (tout ceci fait penser au remède miracle du guérisseur ou au cachet d'aspirine des médecins de l'armée).

Nous n'avons pas la prétention de présenter, en quelques lignes, une solution idéale alors qu'il faut des années de labeur et d'abnégation à toute une génération pour réparer les dégâts causés dans les jeunes cerveaux par des siècles d'obscurantisme, de nationalisme et autres ...ismes dérivés du capitalisme ou d'une quelconque autre forme de l'explcitation de l'homme par l'homme.

Nous nous contenterons de relever, avant de terminer, un acte assez sympathique de la part de ces « blousons noirs ».

Nous citons de nouveau « Le Figaro » du 31 mars :

« ILS ENVAHIRENT LES SALLES DE JEU, ENLEVANT LES MACHINES A SOUS ET LES JETANT A LA MER. »

Eh oui! voilà un bon exemple : détruisons la cause de nos maux en commençant par tous ces antres de débauche et de vice et nous aurons fait un grand pas vers le progrès social.

Du Gaullisme à la révolution

Comme pour les Romains de la décadence, le gaullisme devrait avoir pour résultat tangible de précipiter l'avènement possible de la révolution. L'ingérence de l'Etat dans tous les domaines, sa prétention d'organiser toute production, toute répartition, toute consommation (en accentuant, par son incapacité et sa multitude de fonctionnaires les difficultés que supportent tous les travailleurs, du fait de la compression des salaires et l'augmentation permanente de tous les impôts et taxes) peuvent transformer le mécontentement des classes laborieuses en un mouvement révolutionnaire. Ce ne sont pas les décrets, les ordonnances, les lois, l'augmentation des effectifs des mercenaires, polices, gendarmes, C.R.S., qui pourront briser la force qui résultera d'une grève générale. Car la révolution aujourd'hui c'est cela, c'est la force des bras croisés. Que ferait la classe capitaliste, si tous les travailleurs, tous, s'arrêtaient de travailler en même temps, ne serait-ce que quelques jours ? Quel est le pouvoir qui pourrait résister à une grève générale à durée indéterminée ? Que pourrait-il faire, ce pouvoir, en cas de simple prise de position ? Que ferait-il, le gouvernement gaulliste, avec sa loi anti-grève ? Et que pourrait-il faire, au bout de quelques jours, si les travailleurs lui intimait l'ordre de s'en aller ?...

Il y a des moments, dans l'histoire des peuples, où une secousse formidable s'impose, où il est nécessaire de gonfler sa poitrine de l'air de la liberté et non comprimer sa respiration de l'air vicié de la servitude. Quand un régime économique évolue, (et la possibilité de la production actuelle est là pour confirmer que le régime économique présent ne répond plus aux besoins du régime économique nécessaire aux travailleurs), il lui faut une organisation nouvelle dans la production, dans la répartition, dans la consommation. La soif de justice et de fraternité qui demain animera tous les travailleurs, rendra responsables les hommes qui, au pouvoir, asservissent les travailleurs au seul bénéfice de l'Etat et de la classe des exploiteurs.

A notre époque de médiocrité orgueilleuse de tous les valets du capitalisme, de toute la valetaille d'Etat ; où l'intelligence et le travail doivent laisser la place à la bassesse, l'intrigue, l'hypocrisie, le mécontentement du peuple commence à être visible. L'Etat tentaculaire, par sa prétention à tout diriger, pour pouvoir mieux contrôler le producteur et le consommateur ; par sa prétention de forcer l'individu à se soumettre à toutes ses directives, arrive à dresser contre lui les légions de travailleurs, les légions de producteurs, les légions de consommateurs. Ce n'est pas, pourtant, qu'ils n'étaient pas soumis tous ces taillables, tous ces corvéables, mais le pouvoir dictatorial gaulliste soulève la tempête et a du moins le mérite de donner aux exploités conscience de leurs forces. La classe des exploités qui produit tout, ne peut toujours soutenir un pouvoir, vivant à ses dépens et s'octroyant la part du lion. Les aspirations égalitaires du travailleur le poussent devant l'abus du pouvoir, à la révolte.

Lorsque un Etat capitaliste arrive à son déclin (et tous les pouvoirs capitalistes arrivent à leur déclin, parce que le capitalisme est la dernière forme de l'esclavage), losrqu'un Etat se rend odieux par ses injustices que, pour se maintenir, il a besoin d'entretenir des mercenaires de plus en plus nombreux sur les lieux où travaillent les ouvriers ; lorsque chacun sent qu'il suffirait d'une étincelle pour mettre le feu aux poudres, et que cet Etat, inconscient, continue, de jour en jour, à brimer le peuple, alors la révolution n'apparaît plus comme une nécessité, mais comme la suite logique des agissements de l'Etat. « *Nous nous trouvons en présence d'un monde basé sur l'exploitation, l'injustice, la force et la ruse ; et nous voulons lui substituer une organisation qui rende l'emploi de la violence inutile, qui fasse disparaître l'iniquité et qui permette aux aspirations nobles de se donner libre cours. Nous disons que si la société actuelle repose sur l'injustice, c'est que cette injustice est profitable à une partie de ses membres, à ceux que nous appelons les « profiteurs du régime ». Et ces derniers ne peuvent pas souscrire à nos thèses, même s'il leur arrive de les trouver très belles, car le triomphe de notre idéal signifiera la fin de leurs privilèges.* » Jean GRAVE.

RENE VILLARD

REGARDS SUR LE MONDE

ANGLETERRE

L'évolution capitaliste participe, en tous pays, des mêmes complexes. Partout, la maturité industrielle détermine les mêmes contradictions.

Donc, au congrès d'automne de la Confédération des syndicats britanniques, la question fut posée :

« Quel rôle les syndicats entendent-ils jouer dans une société planifiée dans laquelle les salaires, comme les autres revenus, doivent faire partie du plan ?

« *La planification implique nécessairement le compromis. La planification pour être efficace doit s'appuyer sur le consentement mutuel. L'opposition à caractère politique a accepté difficilement le principe de l'engagement des syndicats dans la planification, mais a déclaré « se refuser à jouer ce jeu aussi longtemps qu'un gouvernement travailliste n'aura pas pris le pouvoir.* »

Cette attitude a été confirmée par le chef du parti travailliste :

« *L'inspiration et la force qui animent le plan national doivent venir non seulement de compromis volontairement consentis par des intérêts indépendants, les syndicats et les employeurs, par exemple, mais d'une autorité unique, celle du gouvernement.* »

Et ce gouvernement sera le sien avec ses conséquences traditionnelles : baisement des mains royales, port de la culotte de peau et ennoblissement des leaders.

En France, les syndicats sont déjà introduits dans le plan en vertu des mêmes compromis. Les bureaucrates syndicaux émettent bien des réserves..., mais en définitive, ils suivent leurs maîtres... Les bolcheviks pourraient-ils éviter leur intégration dans l'Etat, puisque chez eux, en Russie, ils sont les domestiques de la bureaucratie dictatoriale...

Nous avons d'ailleurs beaucoup de points communs avec l'Angleterre, puisque ce gouvernement estime que l'accélération de l'accroissement de la production est due principalement à la forte augmentation de la demande intérieure. On va donc freiner la consommation. On commencera par la hausse des impôts !

D'où : les travailleurs sont à ce point inconscients — et cela partout dans le monde — qu'ils admettent ce principe effarant « que là où leur labeur engendre l'abondance il doit s'ensuivre une restriction des besoins ». Jamais dans l'histoire, les esprits n'avaient connu de telles divagations...

MOSCOU

Le ministre de la sécurité sociale de Russie estime « que la reprise du travail a un effet favorable sur les conditions physiques des personnes âgées ». De ce fait, un million de retraités vont reprendre le travail. Vive le socialisme soviétique !

Comme en cette matière le professeur Sauvy est un orfèvre, je propose à Kroukrou de le prendre à son service de telle façon que les travailleurs ne se relèvent jamais de leurs travaux du « berceau à la tombe ». C'est encore une fois la démonstration que la grandeur des Etats est faite de l'asservissement et de l'indignité des travailleurs.

Dimanche 19 Avril à 9 h. 30

A PARIS
DANS LA GRANDE SALLE DE LA MUTUALITE

MEETING ANARCHO-SYNDICALISTE

ORGANISE
PAR LA SECTION D'EXPRESSION FRANÇAISE
DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE
DES TRAVAILLEURS
EN COLLABORATION AVEC LES RESPONSABLES
D'AUTRES SECTIONS

Prendront la parole au cours de cet acte

PIERRE
Prénom très familier dans les milieux universitaires
R. FAUCHOIS
qui reste sur la brèche malgré son état de santé précaire
CONRADO LIZCANO
de la C.N.T. espagnole, Zone Nord
FRANCISCO ISGLEAS
de la Régionale Catalana en Exil
JOSE PEIRATS
de la C. N. T. espagnole

L'égalité de l'Enseignement (1)

L'EDUCATION DANS L'ANTIQUITE

« Après de longs siècles d'efforts et de tâtonnements, nous dit Gal dans son livre « Histoire de l'Education », la civilisation apparaît brusquement, sous une forme déjà fort évoluée au IV millénaire avant notre ère dans les trois bassins du Nil, de l'Euphrate et de l'Indus. A ce moment, dans ces régions privilégiées du monde, l'homme connaît déjà l'Agriculture, la vie urbaine, le commerce, la navigation et l'écriture.

L'Egypte, comme les autres pays, en sa période de sauvagerie, est passée par un âge de pierre grossièrement taillée pour arriver à ces grands monuments qui nous sont restés. Durant cette longue phase historique, nous voyons au sommet de la société les prêtres, riches, influents, détenteurs de la science enfermés dans les temples ; au-dessous d'eux, les soldats ; puis, les producteurs, rivés à la terre ou à leur métier, soumis à la dîme et, même, très souvent, à la bastonnade.

L'éducation digne de ce nom était réservée aux prêtres, aux architectes, aux médecins et aux scribes. Ces derniers, par un système d'organisation bureaucratique, étaient aux ordres du gouvernement qui, lui, dépendait des prêtres.

Dans ce pays, les castes, les classes, les métiers étaient héréditaires. Le fils de l'agriculteur était agriculteur, celui du forgeron était forgeron, le fils de l'artisan était artisan, de même les scribes, médecins, sculpteurs ou ingénieurs voyaient leur œuvre continuée par leurs fils.

« Un arbre généalogique trouvé dans un tombeau, nous dit Charles Letourneau dans son livre : « L'évolution de l'Education », p. 305, a montré, dans une même famille, vingt-cinq générations d' « architectes ». Par là, nous voyons la difficulté, en ces temps-là, de changer de profession et de classe.

De tous temps et dans tous les pays, nous constatons que la civilisation est le fruit de longs efforts et d'une meilleure éducation. De tous les métiers, les plus utiles dont peut avoir besoin la société sont bien celui d'instituteur ou de professeur, surtout si celui ou celle qui se consacre à cet apostolat aime la vérité, veut et sait l'enseigner.

Sur ce sujet, écoutons une fois encore Charles Letourneau dans le même livre, p. 312 : « Dans un papyrus, un vieux scribe écrit à son fils : « J'ai vu la violence ! J'ai vu la violence ! C'est pourquoi mets ton cœur après les lettres ! J'ai contemplé les travaux manuels et, en vérité, il n'y a rien au-delà des lettres ! » A nous tous de réfléchir et d'apprendre la valeur des lettres.

L'INEGALITE DEVANT L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR

Une des origines de l'inégalité parmi les hommes, croyons-nous, est la faim. Si l'homme pouvait vivre sans manger il n'y aurait ni roi, ni sujets, ni riches ni pauvres. Nous serions tous égaux. C'est la faim qui a poussé l'homme à créer des outils. Ajoutons à ceci la loi du plus fort et nous en arrivons au maître et à l'esclave, le premier s'étant emparé des richesses du savoir apprises par l'école. Partant de là, grâce aux connaissances et aux efforts des hommes, se sont développées l'agriculture d'abord, puis ensuite l'industrie, les arts et les sciences, enfin le machinisme — et, avec lui, l'abondance ,dans une société qui ne sait pas la distribuer.

Nous croyons aussi que toutes ces richesses matérielles et spirituelles, accumulées de générations en générations, appartiennent aux hommes, sans distinction de classe ni de caste, et que nous sommes tous les héritiers des bienfaits de la civilisation.

Vouloir monopoliser une chose, et surtout l'école supérieure au seul bénéfice d'une classe est bien matière à réflexion.

Tous les bénéficiaires de l'enseignement supérieur nous diront — ou feront dire par leurs salariés — que tous les hommes ne peuvent être médecins, ingénieurs ou professeurs, car, s'il en était ainsi, qui assurerait la nourriture, les transports, les constructions ? qui ferait les habits ? qui ferait tous les travaux indispensables à la vie ?

A quoi nous répondrons qu'il serait bien plus juste de dispenser l'enseignement supérieur aux enfants en raison du mérite et de la valeur propre de l'élève et non de l'importance du portefeuille des parents, comme cela se passe de nos jours. Peut-être alors, dans ces conditions, les riches auraient moins l'occasion d'embourgeoiser ceux des nôtres qui ont eu la chance de décrocher une carrière. La raison serait mieux comprise, le savoir plus étendu et le bien-être plus général.

La véritable richesse se trouve dans l'instruction, à condition qu'elle soit égalitaire.

Qui étudie dans les universités ?

9 sur 10 fils et filles de professions libérales (médecins, avocats, etc...)

2 sur 10 fils et filles d'ouvriers et salariés.

1 sur 10 fils ou fille de paysans.

Ces chiffres parlent. Mais nous, nous sommes convaincus que si les travailleurs manuels, les salariés pouvaient facilement profiter des bienfaits de l'enseignement supérieur, la société serait plus riche, plus juste aussi, et les hommes seraient bien meilleurs.

(Suite page 2.)

LES DEUX VOIES...

L'esprit de corps ou de doctrine, économie des besoins qui échapperait dans la mesure où il fait obligation ainsi à l'étreinte capitalo-bourgeoise..., de ne jamais sortir d'un credo, a mais ils sont les produits d'une mystoujours provoqué la paralysie des tique qui les a profondément maresprits et freiné des vulgarisations qués : la démocratie politique ! importantes.

Il est aussi difficile de sortir de Conscients ou non de l'évolution ce messianisme politique que d'échapdes faits et de la civilisation, nous per aux influences religieuses...

en sommes arrivés à l'heure du choix A la faveur de cette indécision, dans les méthodes pouvant orienter essayant d'échapper au désordre éconles hommes vers des structures somique résultant de la conquête de ciales favorables à leur épanouisse- l'abondance, le pouvoir politique se ment économique, culturel et social. concentre.

Nous assistons d'abord à une dé- L'abondance stimule les appetits sagrégation de la foi politique chez et le besoin d'égalité comme elle met les étudiants, les intellectuels et les en péril une économie capitaliste qui, esprits les plus ouverts dans la clas- ne pouvant vendre ses excédents, est se ouvrière. menacée de récession. Alors, les privi-

Le monde pensant — au-dessus de légiés, sentant leur pouvoir menacé ceux qui ne savent que digérer des par le flot montant d'une abondance avantages éphémères — en est arrivé qui dégrade les profits, s'efforcent de à un carrefour où, partis de points réaliser ce pouvoir centralisé et dur différents, de traditions dissemblaqui servira de mur les protégeant bles, des hommes de bonne volonté contre l'assaut des besoins insatis- s'agitent dans une masse grouillante faits. d'idées où chacun ne sait trouver un

Mais comment sortir de la voie po- apaisement à son inquiétude solitique, des erreurs et conceptions ciale. traditionnelles ? Autrement dit : C'est un véritable concert d'idées quelle voie faut-il choisir ? discordantes, naïves ou saugrenues,

Car on ne sort pas de l'erreur en car nul ne sait trouver une direction rajeunissant ses causes, de l'ombre bénéfique à ses incertitudes. Car, il en se protégeant de la lumière : il y a deux voies. Laquelle faut-il choifaut briser des chaines ! sir quand on sort de l'une sans per-

Il se trouve que l'évolution écono- cevoir nettement le chemin de la limique, par son dynamisme scientifi- berté ? Tous ces esprits disparates que, apporte à l'homme *cette certi- sont issus d'une même voie, quelles tude* : « que sa domination sur les que soient les ramifications qu'ils choses est devenue telle qu'il est en ont empruntées et où ils se sont droit et en possibilité de passer de égarés : c'est la voie de la tradition l'action sur les personnes à l'action politique ! sur les choses, c'est-à-dire de pas- Tout le progrès social tourne ser du gouvernement des gens à autour de ces rochers de granit que l'administration des choses, de l'au- sont les traditions, les habitudes. torité à l'organisation. » Ces habitudes, ces coutumes solidi-

A ne pas le comprendre qu'arrive- fiées par les ans, l'hérédité et l'igno-rait-il aux hommes de bonne volonté rance — même quand elle est intelqui piétinent au carrefour des esprits lectuelle — maintiennent les esprits égarés ? dans un cercle qui les ramène tou-

C'est très simple : ou ils trouve- jours à subordonner l'organisation ront des raisons pour s'intégrer dans sociale à une superstructure politil'économie des besoins afin de cons- que, à une soumission de toutes les truire une société sans Etat, ou, par virtualités et réalités économiques à répugnance, vis-à-vis des partis, ils une raison d'Etat... deviendront la proie des dictatures Tous ces esprits, qui voudraient de droite, de gauche, ou, plus cer- être novateurs, tendent bien vers une tainement encore les pantins d'une ne vers la lumière et la liberté. Dédictature militaire... molir les taudis de la pensée pour

Ou les libertaires, les seuls qui construire dans l'épanouissement de portent en eux les germes de l'éco- l'abondance et la sécurité des consnomie des besoins, comprendront ciences. qu'au point où nous en sommes nous La démocratie économique et sodevons briser avec netteté toute col- ciale naitra de la pourriture du laboration avec les partis, seraient-ils cadavre politique, et sur ce fumier travestis en syndicats, ou, comme les nous réaliserons le vieux rêve de tant Loges francs-maçonnes, déguisés en de victimes : « Egalité, Liberté, Frasanctuaires de la démocratie politi- ternité », devise symbolique et perque. verse de la démocratie politique.

Il nous appartient à nous les syn- Devise usurpée par « les mangeurs dicalistes de la distribution des cho- de pouvoir », et que la démocratie ses et de l'égalité économique, d'o- du travail peut seule réaliser.

COMMUNIQUE

Camarades de la région Languedoc-Roussillon, une tournée de conférences organisée par la Libre-Pensée avec le concours du camarade Aristide Lapeyre, aura lieu :

Dimanche 12 avril à Laurens (Hérault).

Lundi 13 avril à Perpignan (P. O.).

Mardi 14 avril à Narbonne (Aude).

Mercredi 15 avril à Carcassonne (Aude).

Jeudi 16 avril à Toulouse (Haute Garonne).

Le sujet traité sera : « Le double jeu de l'Eglise » (du Golgotha à l'Elysée).

Vous êtes donc invités à vous mettre en rapport avec les organisateurs de ces localités pour donner à ces manifestations l'éclat et le relief qu'elles méritent.

Savants et croyants

Je n'ai jamais très bien compris, jusqu'à maintenant, que des prêtres soient devenus des savants. Pourquoi, dans quel but, puisque leur Dieu, par le truchement de leur Eglise, leur a donné une fois pour toutes, la certitude qu'il avait tout crée, et qu'il n'y avait pas lieu de revenir là-dessus ? Il a même indiqué de quelle façon il s'y était pris, tirant l'homme du limon, et la femme d'une simple côtelette de ce premier homme. Alors, que cherchent-ils, ces savants hommes ? Pourquoi interrogent-ils les cieux, par exemple, comme l'abbé Moreux le faisait vers les années 1900, puisque ce même Dieu a aussi créé l'Univers ? Même qu'il l'a doté d'une impeccable mécanique qui, paraît-il, se dérègle rarement !

Pourquoi s'interrogent-ils, encore, sur les origines de l'homme comme le père Bergounioux, dont un journaliste relate un entretien qu'il vient d'avoir avec lui. Je ne puis résister au plaisir de vous en faire goûter la saveur. Voici donc quelques-uns des propos tenus par le paléontologiste Bergounioux : « *Si le livre de la vie a 3.000 pages d'un million d'années chacune, l'homme est tout entier contenu dans la dernière, et de cette dernière page, nous ne connaissons guère que les toutes dernières lignes... Si un groupe animal a commencé par un premier couple, sa dispersion dans l'espace a demandé un temps très long. Et si l'homme, ensuite, est né, comme on le suppose, en Afrique du Sud, il a dû, par minuscules groupes, atteindre les extrémités de l'ancien monde... Le premier couple humain a été certainement doté de qualités psychiques qui l'opposaient au primate dont il était issu... Cette manière de concevoir nos origines est conforme à la paléontologie et ne s'oppose nullement à la théologie. Dieu pouvait, certes de puissance absolue, créer l'homme directement. Mais cette ascension continue de la vie, depuis trois milliards d'années, et qui aboutit à l'homme, couronnement de l'œuvre, marque mieux la transcendance et l'immanence divines.* »

Voilà qui est net, n'est-ce pas ? Pour le père Bergounioux, pas de doute : l'homme descend du singe ! Et cela ne date pas d'hier, ainsi que le relate la Bible, mais il faut conter, au bas mot, près de deux millions d'années. De plus, le Paradis terrestre ne se trouverait pas quelque part entre le Tigre et l'Euphrate, mais plutôt en Afrique du Sud. Enfin, si Dieu n'a pas créé l'homme directement, ainsi que des milliers de prêtres, à l'aide de milliers de catéchismes, essayent encore de nous le faire croire, c'est qu'il ne l'a pas voulu !

Personnellement, je m'en suis toujours douté, même dès mon enfance, ayant eu le bonheur de naître chez des libres-penseurs. Et même, depuis longtemps, je pense que non seulement il ne l'a pas voulu, mais qu'il n'a pas pu créer l'homme directement. Sans cela, voyons, il nous aurait un peu mieux fignolé, non ? Il nous aurait créés un peu moins fragiles, un peu moins lourds, un peu plus intelligents, un peu moins méchants, et, surtout, surtout, il ne nous aurait pas dotés d'une fosse d'aisance dans le ventre !

Cela dit, il est permis de se demander comment le franciscain Bergounioux, croyant et, a priori, respectueux des textes sacrés, comment, dis-je, arrive-t-il à concilier ceux-ci avec le darwinisme ? Car, n'en doutons pas, il doit avoir à son chevet, et combien d'autres avec lui, le célèbre bouquin sur l' « Origine des Espèces ». Lequel est toujours à l'Index, du moins, je le pense.

BLANQUET

Deuxième Union Régionale

Afin de permettre à tous nos camarades de la région parisienne d'assister au meeting de la Mutualité le 19 avril, l'assemblée générale de la Deuxième Union Régionale, qui se tient normalement tous les troisièmes dimanches du mois, aura lieu le 12 avril dans son local social, 24, rue Ste-Marthe.

Ce communiqué tient lieu de convocation.

B.D.I.C

La convicción no ha de conducir a la terquedad

LA convicción no ha de conducir a la terquedad porque ésta es un mal gravísimo que nos conduce a prescindir de todo buen consejo y que, por lo tanto, nos priva de todos los bienes de la persuasión aferrándonos a nuestros dictámenes y resoluciones contra las consideraciones de prudencia y justicia. Es preciso que nos guardemos cuidadosamente de ese gravísimo mal de la terquedad, el cual no es sino un aspecto malsano de la convicción; es una convicción arraigada en el terreno del orgullo y crece, crece sin dar fruto alguno y encerrando en sus troncos ponzoña en vez de savia fecunda. Sin embargo, todavía hay un mal peor que el de la terquedad y a éste se le llama la inconstancia. El mal de la inconstancia está en ocasionarnos una perpetua divagación y así como en la terquedad hay una apariencia de convicción, en la inconstancia hay una desconfianza absoluta que nos hace incapaces de llevar a cabo tarea alguna y esteriliza nuestras facultades dejándolas ociosas o aplicándolas alternativamente a diversos objetos, o mejor dicho, aplicándolas a diversas tendencias sin objeto alguno.

La terquedad nos hace temerarios, la inconstancia nos hace tímidos, incapaces, y tan sólo en la convicción podemos hallar el impulso preciso, la constancia necesaria, la prudencia oportuna que pueden conducir a buen fin los buenos propósitos.

¿Para qué tenemos el raciocinio, si no para valernos de él y emplearlo como guía de nuestras acciones?

Conciencia tranquila, plan premeditado ,voluntad firme, he aquí tres elementos principalísimos para formarse una enérgica convicción.

PEREZ GUZMAN

La tragique actualité d'Espagne

CONTRE L'EXTRADITION D'ABARCA

LA FIN DE LA PROCEDURE

Il n'y aura pas de mise en liberté provisoire d'Abarca.

Comme nous le laissions prévoir, la semaine passée, la Chambre des Mises à qui l'affaire fut soumise après que la Chambre du Conseil l'eut déclarée irrecevable, a pris la même attitude et il est établi qu'il n'y a pas de juridiction qui puisse examiner une requête de mise en liberté provisoire lorsqu'il s'agit d'un étranger arrêté pour les nécessités d'une procédure d'extradition.

On sait que Glinne est intervenu au parlement et qu'il a manifesté son intention de demander la modification de la Loi à cet égard.

La Cour de Cassation, qui avait à examiner le pourvoi introduit contre le jugement d'exéquature du mandat d'arrêt suisse, a, comme il fallait s'y attendre rejeté le pourvoi. Elle a ainsi mis fin à la procédure sur l'exéquature du mandat et ouvert la voie à la courte procédure d'extradition proprement dite.

On peut s'attendre dans les quinze jours qui viennent à ce que la Cour d'Appel donne son avis sur l'opportunité de l'extradition et alors le Ministre devra prendre ses responsabilités.

Insistons encore une fois sur ce fait : une décision d'extradition n'est pas une décision judiciaire mais une décision politique.

C'est la raison pour laquelle nous nous attendons à un avis favorable à l'extradition mais demandons à tous de maintenir la plus forte pression possible sur le pouvoir. C'est aider le Ministre à répondre comme le doit un ministre socialiste.

Si nous nous attendons à des décisions favorables ce n'est pas parce que nous ne croyons pas au bien fondé, en droit, de notre cause, c'est parce que nous savons que l'esprit de la législation interdisant l'extradition pour motif politique se perd.

La Cour d'Appel a toujours dit oui quand il s'agissait d'Algériens, alors qu'entre l'Algérie et la France il y avait un état de guerre manifeste. C'est la protestation extérieure qui a aidé le Ministre à dire non. Il est d'ailleurs réconfortant de voir que l'esprit de cette législation libérale au sens noble du mot revit dans la conscience des travailleurs des usines.

(Extrait de « La Gauche » de Bruxelles.)

CONTRE TOUT RAPPROCHEMENT AVEC L'ESPAGNE DE FRANCO

« Au moment où des entretiens d'ordre économique ont lieu avec l'Espagne et à la veille de l'ouverture de la saison touristique, quand tant de travailleurs belges méditent d'aller se reposer sous le soleil ibérique, les organisations antifranquistes de Belgique... »

Voilà comment « La Libre Belgique » du 17 mars introduit le communiqué que le Comité contre le néo-colonialisme et le fascisme a envoyé à la presse sur l'affaire de la saisie d'affiches antifranquistes par les services de douanes de la gare du Midi. Il s'agissait d'affiches éditées, en France, par le Comité pour l'Espagne Libre.

Elles reproduisaient une photographie montrant, en 1940, Franco passant, en compagnie d'Hitler, une revue de troupe à Hendaye.

Nous n'en aimons pas le texte, qui est plus sentimental que politique. Il n'empêche que le document photographique a sa valeur, que les dimensions de l'affiche auraient fait impression et que les noms des signataires sont suffisamment connus pour servir de caution.

Les voici : Colette Audry, Vincent Auriol, Claude Autant - Lara, Robert Barrat, Ch.-Aug. Bontemps, Claude Bourdet, André Breton, Jean Cassou, Jean Cotereau, Denis Forestier, Jean Galtier Boissière, Maurice Joyeux, Alfred Kastler, Henry Laugiez, Morvan Lebesque, Luis Martin Chauffier, Georges Montaron, Jean Pauhlan, André Philip, Emmanuel Robles, Laurent Schwartz, Manes Sperber, Le Batonnier Thorn, Henry Torrès, Robert Treno.

La saisie eut lieu le samedi 7 mars à l'initiative, sans doute, d'un douanier trop zélé.

Quand le Comité contre le néo-colonialisme et le fascisme eut été saisi de l'affaire, je me rendis au bureau des douanes en cause pour m'informer. On me dit que l'affaire était entre les mains du Procureur du Roi. Je m'en étonnai, demandant la motivation d'une pareille initiative.

On me répondit : propagande subversive.

— Subversive ?

— N'avez-vous pas dit antifranquiste ?

— L'antifranquisme est-il donc subversif en Belgique ?

— Et l'affaire du «Pourquoi pas?», me fut-il répondu. Est-ce que le « Pourquoi Pas ? » avait aussi le droit de dire tout ce qu'il voulait ?

Voilà où nous sommes !

La loi de 1852 risque de s'appliquer à tous ceux qui se permettront un jugement sur Franco ou Salazar. Si Hitler vivait encore, il serait protégé contre toutes critiques sur le territoire belge.

D'ailleurs, au moment où, comme le rappelle opportunément « La Libre Belgique », des accords sont négociés entre la Belgique et l'Espagne...

Nous savons jusqu'où peuvent aller la négotiation de tels accords.

Ceux intervenus entre la France et l'Espagne suite aux pourparlers menés par M. Frey, l'ont montré.

Si Abarca, par malheur, devait tout de même être extradé on n'enlèverait pas facilement de l'opinion de gauche l'idée que cette diplomatie y est pour quelque chose.

Paris, le 24-3-64.

∴

Monsieur P. H. SPAAK
Ministre des Affaires Etrangères
Bruxelles (Belgique)

Monsieur :

Nous vous demandons de faire tout ce qui est en votre pouvoir pour obtenir la libération de notre camarade Francisco Abarca, détenu en Belgique depuis le mois d'octobre. Vous ne devez pas ignorer, qu'il soutient depuis plus de trois semaines, une grève protestataire de la faim, et, que de ce fait, sa santé et sa vie son en danger.

Au moment où le régime franquiste semble se détériorer irrémediablement vous ne pouvez pas devenir son complice, en sacrifiant, inutilement, la vie de Francisco Abarca.

Nous comptons sur votre intervention rapide, en cete circonstance exceptionnelle, et aussi sur sa mise en liberté.

F. L. de Cachan (Seine de la C. N. T. d'Espagne en exil

Comité d'Action contre le Néo-Colonialisme et le Fascisme.
Av. Napoléon, num. 32.
Braine - l'Alleud (Belgique).

Chers amis :

Nous connaissons tout l'effort que vous faites en faveur de la libération de notre camarade Francisco Abarca, détenu en Belgique depuis le 11 octobre 1963, dont la santé et la vie sont menacés par la grève protestataire de la faim, qu'il soutient depuis plusieurs semaines.

Sachez que nous vous soutenons dans votre lutte pour obtenir sa libération. Nous espérons que vous ferez admettre que la Belgique ne peut renier son libéralisme, qu'elle n'accordera en aucun cas l'extradition demandée par la Suisse, et qu'il pourra retrouver rapidement sa liberté.

Très cordialement,

F. L. de Cachan (Seine de la C. N. T. d'Espagne en exil

NUESTRA CRISIS, SU ANALISIS Y POSIBLES SOLUCIONES

II

LA HUELLA DEL SIGLO OPTIMISTA

EL mundo que antaño nos vió nacer ha ido cambiando lentamente. Y una transfiguración se ha ido también produciendo en nosotros mismos. El siglo pasado es el del optimismo. Optimismo general a vanguardia: en el frente de la investigación y de los inventos, en el de las teorías y sistemas científicos; en el plano industrial, en sociología y en el dominio de la revolución. Abrid cualquier libro de teoría de nuestra añeja literatura y veréis chorreando el optimismo. Ni los fríos y cautos hombres de ciencia se libran del espejismo color de rosa. El auge de transformismo, que es la evolución ascendente del mundo físico y de las especies vivientes, comporta una fe inquebrantable en el progreso, así vertical como horizontalmente.

En aquella fiebre de progreso tuvieron arranque las escuelas sociológicas más audaces y la revolución finalista. ¿Cuántos vaivenes ha hecho la ciencia por el camino abierto por Lamark y Darwin? El transformismo ha rebasado ya los cien años. (Jean Rostand señala como precursor a Anaximandro, nacido 611 años antes de Cristo.) Fijistas y transformistas se libraron a un pugilato enconado. La decisión iba de unas manos a otras. El trono de Lamark se derrumba al terciar la genética en el debate. Las acciones que se apoyan en la transmisión por herencia de lo adquirido caen en barrena. Actualmente el transformismo propiamente dicho cede terreno a la mutación, ayer descabellada. Los fijistas parecen estar de enhorabuena ¿Para cuánto tiempo? Reirá quien ría último. Por de pronto fijismo y mutacionismo no es la misma cosa.

Hay un cierto entronque entre el progresismo y el romanticismo. El siglo pasado fue también el siglo romántico. En el movimiento romántico hay un poco de todo: el suicidio de Larra; recitales de versos en el cementerio; el donjuanismo de Zorrilla; la corte de Isabel II, con sor Patrocinio y el Padre Claret; romántica a la violeta fue la corte de Napoleón III; en fin, romanticisco es la cosmogonía de La Place, el origen común de las especies, las exhibiciones de la magia químicofísica, los resoplidos de la máquina de vapor de Watt, los fermentos políticos por el constitucionalismo, el ludismo y el nihilismo, el movimiento obrero, los duelos de barricadas.

Nos creíamos, con pedantería de bachiller, de vuelta de todos los misterios. Estábamos seguros de haber arrancado todos los secretos a la Naturaleza. ¡Con todo y los vuelos espaciales, qué lejos estamos hoy del optimismo presuncioso y arrogante de tiempos de Buchner y Haeckel, dioses de mi mocedad! El arranque en flecha de la teoría transformista, la cascada de invenciones, la ciencia aplicada, la domesticación del vapor y luego de la electricidad, hicieron del progreso un principio dogmático.

De la misma manera que el hombre de ciencia creyó haber rasgado el velo de todos los misterios, el político descubrió la panacea democrática. El revolucionario, a su vez, descubrió la revolución social como contenido y continente : la revolución finalista. La Internacional fue su primavera precoz, una de esas floraciones precipitadas que frustra la perfidia del cierzo de marzo.

Es tan íntima la trabazón de los fenómenos científico - revolucionarios que el sistema marxista, su mensaje dialéctico, el materialismo histórico, el fatalismo económico y la predestinación socialista no es más que una traducción libre del primero al segundo de los fenómenos. El anarquismo incipiente comulga plenamente con este planteamiento marxista hasta llegar a la piedra de escándalo del Estado. En la bibliografía española uno de los primeros testimonios de esta trabazón primigenia científica - marxista - anarquista sería el libro de Enrique Lluria, « La evolución superorgánica », editado por Francisco Ferrer Guardia.

Si los revolucionarios de laboratorio creyéronse afianzados en su imperio del conocimiento, y a sus pies abatidas las murallas de la ignorancia, el sociólogo, el revolucionario, el militante obrero, creyéronse también en el umbral del único cielo posible : la tierra libre de explotadores y tiranos. Una nueva fe rediviva, una mística les impulsaba : la fe, la mística en la predestinación del progreso científico acarreándonos la transformación revolucionaria como la cigüeña su preciosa carga.

A una tan gran ilusión sucedió una mayor decepción. Esta decepción produjo un impacto tan tremendo en nosotros que todavía no nos hemos recuperado. En lo profundo de nuestra crisis hay un complejo de frustración. No faltan motivos poderosos a los que hacer jugar como solos y únicos pretextos de nuestro relajamiento. Las represiones, tremendas desde esa segunda Santa Alianza que fue la «Commune». Al conjuro de su desgaste moral y físico empezaron las deserciones mejor o peor disimuladas. Una de ellas fue el socialismo político que pronto fue gubernamental. Pero tras ese socialismo hedonista irían masas de gentes que no soñarían siquiera en una sinecura política. ¿No era, pues, una deducción demasiado simplista de los que quedábamos con la cruz a cuestas achacar esas deflecciones masivas a renegados o vencidos?

En España, donde la Internacional tuvo un arranque en flecha desde 1869 fue perdiendo terreno desde 1872 al coincidir el pronunciamiento marxista de Lafargue con la puesta al margen de la ley por el gobierno de Sagasta. Después del breve sobresalto de 1873 conoció un pasaje subterráneo que no justifican plenamente ni la dictadura del general Serrano ni la restauración alfonsina. Recuérdese que los internacionalistas no pusieron toda la carne en el asador cantonalista para hacerse acreedores a una represión singular sistemática. Hubo, pues, una baja de régimen que no explica del todo la represión ni la clandestinidad. Cuando en 1881 la vuelta de Sagasta al gobierno planteó el poder volver a la luz del día se inició el gran forcejeo entre los militantes catalanes y andaluces pro y contra el legalismo. La nueva organización montada entonces, la Federación de Trabajadores de la Región Española fue calificada de « espuma » por el propio Anselmo Lorenzo.

JOSE PEIRATS

FE DE ERRATAS. — En mi pasado artículo, al comienzo, donde dice : « No sé el secreto de hacerse grato... », debe decir : « Yo sé el secreto... », etc. En el párrafo séptimo, donde dice : « Un avance leal y generoso al hermano mañoso o resabiado... », cámbiese esta última palabra por « resabiado ». A continuación, donde dice « desarmaría suspicacias gratuitas o fundadas, pero irremediables... », debe decir : « pero no irremediables ». A veces un gazapo de cierto bulto puede sobresaltar al crítico. — *J. P.*

RECUERDOS INOPORTUNOS PERO QUIZAS NECESARIOS

HACE ya más de treinta años que hemos oído decir que los «fines» u objetivos perseguidos por el anarquismo y la C.N.T. son «utópicos e irrealizables hoy». Esto de «utópicos e irrealizables hoy» no es una afirmación nueva. Lo que es nuevo es que antes eran nuestros contrincantes políticos y de las organizaciones obreras politizadas quienes lo afirmaban, en tanto que actualmente lo de «utópico e irrealizable hoy» sale de la boca o de la pluma de algunos nuestros «compañeros», entre comillas si, entre comillas. Unos y otros parecen querer olvidar que lo que era «utopía» el 16 de julio de 1936, el 19 del aquel mismo mes y año era la más magnífica realidad de la historia revolucionaria de los pueblos, y que si en lugar de haber contribuido, contrariamente a lo que había venido propagando el anarquismo, al restablecimiento del Estado y del gobierno que habían dejado de existir, la C.N.T. y la F.A.I. se hubieran aplicado a consolidar la situación anárquica del momento, la realidad de la hora no hubiera sido nunca más, utópica e irrealizable. Pero, había que ser demócratas y respetar a quienes luchaban «al lado del pueblo». Y como los que luchaban al lado del pueblo, si bien no eran revolucionarios de aquellos que propugnaban la socialización de las riquezas nacionales, si eran partidarios del ejército, de la policía, de los guardias civiles o de asalto, del gobierno y del Estado, que tan abnegadamente había «servido» al pueblo. ¿Qué importaban las colectividades campesinas o las industrias socializadas? Lo principal era demostrar que como amantes de la libertar y la democracia estábamos dispuestos, no sólo a consentir, sino a apoyar un «nuevo Estado».

¿Había ya por entonces compañeros que pensaban en lo utópico e irrealizable que era el objetivo perseguido? No lo podemos creer. Fue la buena fe y la confianza en las propias fuerzas las que empujaron al movimiento libertario a tolerar la permanencia de un sistema que había hecho sus pruebas. Por eso vimos pegados en todos los muros de Madrid unos grandes carteles en los cuales se decía: «Tantos miles de combatientes en Aragón, tantos miles de combatiente en Andalucía y Extremadura, tantos miles de combatientes en el Norte, tanto miles de combatientes en el Centro, exigen la entrada de la C.N.T. en el gobierno», y confesamos que en nuestro fuero interno pensábamos que cuando tuviéramos un Gobierno Anarquista o con una representación en relación con nuestros efectivos militares y obreros, la Revolución estaría ganada.

Fue justamente a partir del momento en que en el gobierno hubo cuatro ministros cenetistas cuando la utopía que se había convertido en realidad volvió a ser utopía.

No nos importa qué compañeros eran aquellos ministros anarquistas, pues nuestra confianza tenían los cuatro y, algunos de ellos, muertos o vivos, tienen aún nuestra entera confianza. Pero el Estado fue más fuerte que aquellos ministros anarquistas y que tantos miles de combatientes que exigieron su «representación» en el Gobierno. Por algo dijo un líder socialista a nuestros compañeros que los anarquistas eran muy buenos revolucionarios, pero muy malos políticos, o algo por el estilo.

Pero volvamos a la «utopía irrealizable», pues si bien es cierto que la C.N.T. y la F.A.I. tenían el 19 de julio más de un millón de afiliados y un gran número de militantes, también podríamos explicarnos fácilmente el fenómeno colaboracionista en una multiud numerosa de individuos a quienes no se podía exigir que fuesen todos anarquistas, a pesar de lo cual, a ninguno de los hombres que escribían en los periódicos o que daban mítines, se le leyó o se le oyó decir en un discurso que nuestras ideas fueran utópicas. Esto sólo lo decían en aquellos tiempos los políticos, y aun estos admitían la controversia. Hoy, cuando sólo quedamos cuatro gatos que nos decimos afines y militantes de una C.N.T. que forzosamente debiera ser más homogénea que la C.N.T. de aquellos tiempos, nos vemos obligados a escuchar exactamente los mismos reproches de «extremismo exagerado» y de «irrealismo» ideológico que nuestros encarnizados enemigos políticos nos hacían y nos hacen aún hoy. Pero con la agravante de que hoy son nuestros mismos «compañeros», y que al contrario de los políticos no admiten réplica ni defensa de ninguna otra posición que no esté de acuerdo con su «realismo» o con la «clara visión» de lo que el pueblo español necesita, que ellos tienen. Recordar la historia, es para estos «compañeros» quedar rezagados en lo añejo y atrasado. Interpretarla tal y como se ha desarrollado, supone insulto y blasfemia para estos puritanos del lenguaje. Lo cual quiere decir que hablar del pasado es olvidar el porvenir. Sólo ellos ven claro el porvenir del pueblo hispano. Y si se les habla de principios, de tácticas y de finalidade, es porque, según ellos, estamos aferrados a los tiempos de Matusalén, y no hemos comprendido que estamos en la era del átomo. En estos tiempos de socialismo cristiano, de falangismo de izquierdas, de comunismo pacifista y partidario de la convivencia hasta con el mismo Franco, el anarquismo es un atavismo moral de espíritus atrasados. ¡Qué horrible mistificación! No la de los anarquistas, sino la de estos «adelantados».

M. OCAÑA

Abril, 1964.

DISCOS

Con motivo de la reciente amnistía franquista, los carceleros andan alborotados. Y no de gozo: de susto. ¿Qué va a pasar si los presos salen de sus encierros legalmente, esto es, con pasaporte del Ministerio de Justicia? Pues que los de la cancela se van a quedar sin empleo, lo cual no es humano. ¿Cómo no ha de haber carcelarios, correccionables, en la patria, existiendo tanto carcelero, tanto correccionalista con necesidades personales y familiares que atender?

Ya de sí el problema aparece grave con la disminución de la criminalidad, de delincuentes de alto grado y baja calidura, beneficio patrio logrado por gracia de Dios y arte gubernamental de Franco. Pero no; no hay tales carneros, o al menos así lo piensan los componentes del Muy Ilustre Cuerpo de Prisiones de España. Ladrones y asesinos existen en España; abundan como el aceite de oliva, las iglesias y los piojos. Lo que pasa es que el Orden Público no les echa el guante a todos; que el 75 por 100 escapa a la férula de la magistratura, y así vemos a las Audiencias provinciales y territoriales languidecer, no producir, por falta de materia prima, es decir, por carencia de restringibles por la ley. Conozco bien la defensa que de sí misma hace la Policía ante esa acusación carcelera: unos delincuentes se acorazan con el recio carnet de la Falange; otros, compasivos de los agentes de la ley —tan necesitados, éstos, de aliento económico—, recurren a la dádiva, al aguinaldo, al untaje, a la generosidad efectiva, convirtiéndose, por esta vía, en presuntos pecadores amnistiables de antemano. Con cuyo criterio —y con el del MICPE— estamos completamente de acuerdo.

Hay humanismo notable en esta gente servidora del Caudillo, al extremo de que en 1940, policías y carceleros unidos—¡ay, más que hoy día!— solicitaron de su Dueño, menor matanza de rojos para mantener empleo. De lo contrario, de agotar el «material de trabajo», a los dignos y bonachones agentes de ambos Cuerpos no les quedaba otra perspectiva que la reconstrucción de puentes, vías y carreteras, o de meterse a vendedores de tapetes y hules.

DISCOBOLO

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9)
TELEPHONE : TRUdaine 78-64

PERMANENCE : Au siège
Tous les jours de 14h à 16h
Le samedi de 16h à 18h
Réunion de la Commission Administrative Confédérale le samedi à 18h00

Secrétaire Confédéral : **Joseph SORIANO**
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS, 9e
Trésorier Confédéral : **Gérard CONTE**
Téléphone : TRUdaine 78-64 — C. C. P. PARIS 20.990-16

Rédaction et Administration du « Combat Syndicaliste »
Soriano J., Fontenay-sous-Bois (Seine) C.C.P. 14.103-62, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE

Réunions générales tous les troisièmes dimanches du mois

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol

U. L. DE CHOISY-LE-ROI (FOYER DES SOCIETES
Rue du Dr. Roux, Salle núm. 11
Permanence : Chaque dimanche à 10 heures

SIXIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE TOULOUSE
Correspondance . C.N.T. Bourse du Travail, Place Saint-Sernin, Toulouse

UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat Bourse du Travail

UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les premiers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations, tous les dimanches, de 16 à 18 heures, au Continental Bar
Adresser toute correspondance à Pijoan Amor, 5, rue de la Bédoyère, Perpignan

HUITIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE BORDEAUX
Adresser toute correspondance à P. ALONSO, C.N.T. 8e U. R., Bourse du Travail, 42, rue Lalande, Bordeaux (Gironde)

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, núm. 60, LYON (5)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Correspondance : Bourse du Travail, salle 15 bis (côté Mutualité)
Permanence : Même lieu, les mercredis de 18 à 19 heures

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence : Tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis). Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement)

Il est demandé aux responsables des Unions Locales de bien vouloir avertir la Rédaction du COMBAT SYNDICALISTE en cas de modification dans les dates ou heures des permanences et des assemblées générales ainsi que pour tous changements concernant le Siège Social.

L'égalité de l'Enseignement

(Suite de la première page.)

L'ECOLE UNIQUE

Une des premières choses que devrait demander l'ouvrier et le petit paysan, et qui serait bien plus importante qu'une augmentation de salaires ou tout autre avantage matériel, c'est l'Ecole unique. Que cette école soit à tous les degrés et ouverte à tous les enfants, riches et pauvres. Il est navrant de voir des élèves doués, très intelligents, de 13 et 14 ans, abandonner leurs études pour prendre, par nécessité, un métier manuel ou devenir manœuvres pendant que d'autres, moins méritants mais plus riches, restent à l'école et fréquenteront plus tard les universités. Il y a là une injustice désagréable et nous citons, à ce propos un extrait d'un discours de Jean Jaurès, prononcé à la Chambre des Députés le 3 mars 1904 :

« Messieurs, tous les enfants de la République (la première), pauvres ou riches, seraient élevés en commun dans les établissements de l'Etat et y recevraient même nourriture, mêmes vêtements, mêmes soins, *même instruction* ». Un moment la Convention adopta ce plan et Le Pelletier de Saint-Fargeau disait : « C'est la révolution du pauvre ». Du pauvre allégé ainsi du lourd fardeau qu'il portait sur lui, du pauvre dont les enfants allaient être élevés par les taxes progressives sur le revenu du riche, du pauvre qui, par *l'éducation commune* de ses enfants et des enfants du riche voyait ainsi une première marque de *l'égalité sociale* s'imprégner sur la vie humaine (interruptions à droite) Je ne discute pas, dit-il, je constate ».

Un peu plus loin, il ajoute :

« Un homme était à la tribune qui lisait un plan admirable d'organisation de *l'enseignement* : c'était Condorcet ».

C'est lui, Condorcet, l'auteur de la célèbre maxime que Guéhenno, grand philosophe et bon éducateur, a cité plus de cent fois.

Et qu'on nous permette, une fois de plus, de répéter avec ou sans harmonie :

« L'inégalité d'instruction est une des principales sources de la tyrannie ».

VICENS

(1) Voir « C. S. », num. 291.

ESTAMPA AL NATURAL

El gallo de la luna

«¿Calló? —pregunta el padre
con voz muy tenue.
Y la madre repuso:
— Sí, para siempre.
. . . . . .
La alcoba está muy triste.
La luz muy débil.
Por dentro están llorando,
por fuera llueve.»

Manuel Acuña.

La alcoba tiene un andrajo de cortina agujereada por donde escapa la luz tenue de la mariposa, en un vidrio desportillado. Y en la sala parpadea la vela, embutida en una palmatoria de loza.

Entra el viento por los cristales rotos del balcón a derribar los objetos ingrávidos y a esparcirlos.

Un can aúlla en la calle.

La luna para no mojarse, que llueve, no ha salido.

Aparece el marido sentado junto a un veladorcito, la cabeza recostada en los brazos: por dentro llora más que por fuera.

Saliendo de la alcoba, revolotea un suspiro.

Los suspiros son pájaros escapados de la gayola del alma.

Ninguna de las dos luces tiene ganas de alumbrar.

Clima abstractivo, de estridente concierto de oídos, que aturde.

Descorre la mujer el arambel como si quisiera mostrar el niño muerto y permanece en la puerta de la alcoba en actitud trágica, gesticulando, por imposibilidad de articular palabra.

Otro arambel, otro guiñapo sobre su carne-rosa, la gala de un manto real tiene.

Escaldada la paz de las lágrimas, belleza propia y belleza de dolor manifiesta.

Los aladares en desorden la ofenden.

Esconde los pies breves en las babuchas del marido.

Al dar la una —golpe seco de martillo—, el gallo de los malos presagios es dado.

Atmósfera de solitud en congelación.

La vela de sebo da una alentada y se apaga. Y la mariposa que alumbraba al infante muerto también.

El marido:
—Haremos otro.
La mujer:
—¡No!
Otro martillazo seco.

La Fatalidad hizo su obra, la Miseria está haciéndola.

Marido y mujer no hablan y se oyen, se miran a oscuras y se ven.

El can que gañe, ¿qué barrunta?

La noche está parada.

La noche del dolor eterna.

Si, porque dolor es eternidad...

PUYOL

chispas

Nuevo discurso de Franco; tan nuevo y limpio como las históricas bragas de Isabel II.

∴

Y dicen que dijo Franco: «Los conflictos sociales de 1934 ya no existen.»
Cierto. Existen los de 1964.

∴

Igual aseguró que por sus amnistías de Real Gana ya no quedan presos en España.
¿En qué basar, entonces, la amnistía próxima?

∴

Tanta prodigalidad trae a la memoria aquello de que «los presidios españoles son los mejores del mundo».
Tanto lo son, que sus panegiristas rehusan habitarlos.

∴

Premio de Juegos Florales catecuménicos:

«Si como penados
habéis dejado de ser,
lo debeis a la Virgen
de la Merced.»

Hágaños la merced, señor vate, de arrojar la lira al «water».

∴

Si ayer toda España fue Montjuich (Canalejas) setenta años después toda España prosigue siéndolo.
Pese a 25 años de paz y trabajo, con sopa de ajo.

∴

Vuelta al discurso: «Mi monarquía será representativa, no medio liberal como la antañona.»
Con representarla la gente de ahora, ni medio liberal; comprendido.

∴

«El orador levantó a la altura del cáliz el derecho de casta.»
Nada casto, el castizo.

∴

«La primera y la segunda Repúblicas arruinaron a España.»
Por arruinados, los españoles desde hace siglos.

∴

¿El mejor discurso de Franco? El mutis definitivo.

CHISPAS.

B.D.I.C

Lo que dice don José María Pemán

TODOS mis lectores y los que no lo son — acaso éstos más que aquéllos — conocen a don José María Pemán. Y todos saben, cómo de poeta mediocre de antes de nuestro conflicto militar, llegó a alcanzar inusitado renombre dentro del régimen, hasta ocupar un sillón en la Academia de la Lengua.

No pretendo enjuiciar la labor poética del señor Pemán. Otros más autorizados lo han hecho ya con más o menos éxito. Lo que pretendo resaltar en mi artículo es que cuanto escribe el señor Pemán — dada su personalidad descollante dentro del régimen franquista — tiene importantísima significación. Es algo así como la « eminencia parda » del régimen y por tanto con autoridad intelectual para enjuiciar ciertos problemas y fenómenos políticos, sociales y económicos. Es como dicen los brasileños « insospeita ».

Bajo el título « Del himno a la propaganda », el poeta gaditano publicaba no hace mucho en « ABC », de Madrid, un interesante artículo en el que después de afirmar « que se da en España el caso especialísimo de que el patriotismo elemental resulta una fuerza sospechosa para la inteligencia renovadora » hace las siguientes y sabrosas apreciaciones :

Se está formando un nuevo repertorio tan hiperbólico como el de los himnos y cartillas infantiles de ayer y tan despegado de esa realidad objetiva y experimental, indispensable como cimiento de una buena tarea técnica y racional de mejoramiento. Ahora, Viriato y Numancia son sustituidos por datos económicos *igualmente enfáticos*. Antes se decía que « no se ponía el sol en nuestros dominios ».

Ahora tenemos superávit de nuestra balanza de pagos. Pero la tenemos con igual discriminación apologética e himnaria. Sabemos que esto es a causa del turismo. Pero eso no quita nada. Al revés, añade énfasis, porque sentamos que el turismo cae sobre España porque tiene más sol, más gracia, más tranquilidad, más fabada y más juergas que nadie. Pero la verdad estadística es que la deliciosa cifra de turistas que llueven benéficamente sobre España, es *relativamente la misma que llueve sobre cualquier nación europea que carece de fabada, de sol y de canto flamenco*. Porque esto, más que una elevación del porcentaje de enamorados de España significa *la elevación del porcentaje de americanos y europeos que tienen abundancia y nivel de vida y vacaciones para moverse y viajar*.

El turismo que tanto nos ufana — continúa escribiendo José María Pemán — es la espuma de un *bienestar económico que rebosa en otras partes*. Este turismo tiene algo que ver con la catedral de Toledo, pero tiene mucho más que ver con las fábricas de Burdeos, de Hamburgo o de Chicago. Lo que pasa es que el dinero que traen los turistas se hace en España ostentoso y visible *porque los españoles no tienen esas abundancias para viajar y salir mientras que en los otros países se equilibra y disimula* porque los nativos son también turistas que salen a pasear por fuera y gastarse lo que los otros han traído.

El vistoso superávit que nos produce a los españoles el turismo se produce — sigue diciendo Pemán — *porque nosotros no podemos ser todavía turistas*. La catedral de Burgos, por ejemplo, deja mucho dinero porque el que traen sus contempladores *no se lo pueden gastar los españoles ante la catedral de Colonia*.

José María Pemán no termina ahí. Es interesantísima, por ejemplo, esta observación : « Y así (como el turismo) existen otras muchas cosas. *La exportación de criadas y obreros entusiasma también a algunos* y se convierte en una nueva hazaña de Pizarros y Valdivias. Otra vez hacemos himno de lo que luego cualquier estudio económico y reflexivo desflora y mete en sus naturales términos. Así el trabajo del padre Rienzu, que nos explica que el valor de lo que trae un obrero *exportado* disminuido siempre en un tercio de impuestos, es *mucho menor de lo que podría ser su rentabilidad nacional si tuviera ocupación en España*, parte de que se deja fuera sus mejores equipajes sicológicos y morales. Aparte también de que a veces acumula ciertas averiguaciones desilusionadas y *objetantes rencores*, al verse en Europa en una situación de provisionalidad que le diferencia de otros competidores, como los italianos, que trabajan sobre el área del Mercado Común, con *derechos propios*. Esto nos dice — termina escribiendo Pemán — que no debe convertirse en valor positivo lo que es *valor negativo* y deficitario de *nuestro incipiente desarrollo*.

José María Pemán ha puesto el dedo en la llaga. Es una tremenda y contundente respuesta a los papanatas de aquí y de allá que constantemente vociferan que la invasión de turistas en nuestro país es debido a su paz, a su tranquilidad, a su abundancia y a... sus toros. Es esto una ilusión patriotera. La verdad — y lo dice un intelectual del régimen — es que la elevación no significa ni mucho menos que sean enamorados de España — y menos de su régimen, naturalmente — sino que significa la elevación de americanos y europeos que gozan de un nivel de vida que les permiten estos viajes de placer que son, para el español, un lujo y un sueño.

Como dice Pemán no convirtamos en valor positivo lo que realmente es un valor negativo. Lo que traducido podría decir que no nos enorgullezcamos de lo que realmente debería avergonzarnos. Esta es la verdad. Cruel y dura, pero la verdad.

Angel NIETO VICENTE

Río de Janeiro.

Actos en Tenay (Ain)

De acuerdo con las organizaciones antifascistas del departamento y patrocinados por el Sindicato de Maestros y por la Libre Pensée, la Federación Local de Peyrieu-Bellay y Alto Bougay organiza una jornada de confraternidad hispano-francesa para el día 19 de abril en la Sala de Fiestas de Tenay. Por la mañana conferencia a cargo del compañero Padrós y del profesor Guiraudon, a las nueve y media de la mañana, y por la tarde, en la misma sala, GRAN FIESTA DE VARIEDADES, con un grupo de ballets formado por un grupo de emigrados económicos que se han ofrecido espontáneamente. «Tierra y Libertad», de Lyon, aportará selectos números, entre los que cuenta la agrupación centroeuropea mixta «Los Karolinkas». Habrá también exhibición de sardanas.

Es de esperar concurran innumerables compañeros de Lyon, Grenoble, Annecy, Aix-les-Bains, etc., procurando atraer a la fiesta a gente recién venida de España. De Lyon saldrá autocar a las siete de la mañana. Para inscripciones a Martínez y en conserjería de la F. L., 286, cours Emile Zola, Villeurbanne.

Perspectivas y transformaciones

ES el nuestro un mundo en decadencia. No cabe la menor duda. Están roídos, carcomidos hasta la médula, los estamentos que le sostienen. El régimen capitalista, la civilización llamada cristiana, fenece y agoniza profundamente atacada por múltiples variantes repletas de injusticias. No nos interesa — inútil expresarlo — la supervivencia de la actual civilización que acelera, agitándose, su hundimiento.

No escapa, el régimen burgués, a las leyes de la evolución determinativa del fin de la vida. Y zigzagueando su agonía, pretende introducir el desaliento y la incertidumbre en la mente de las muchedumbres. Se generaliza el vacío en las conciencias poco avisadas. La angustia y la desorientación pesan abrumadoramente sobre el pensamiento inconexo y centelleante de los hombres de la calle, de determinadas capas de la sociedad, lo que analizado superficialmente conduciría a conclusiones pesimistas.

Pero es conveniente, como es sabido, dejar de lado siempre los efectos. No ha de caerse en la desesperación desalentadora. Los adalides de la avanzada obrera, los animadores del pensamiento engrandecedor, han de evitar la expansión desacertada de qu el mundo atraviesa por una crisis de libertad. Sería erróneo. Porque la evidencia demuestra que, cuanto participa de las esencias superadoras de la espiritualidad humana intelectualmente considerada, labora sin tregua ni descanso por el resurgir liberador de los pueblos esclaviazdos.

Los pueblos y sus élites cultivadas aman la libertad convencidos y penetrados de sus facultades progresivas. Las identifican con el porvenir rencvante y transformador. Es el destino esperanzador de nuestro tiempo, el signo distintivo de nuestra época inquieta y revuelta, facilitada por los avances de la ciencia y de la técnica.

La característica de nuestra época es de reformas de estructuras y de transformaciones. De evolución y de revolución admitidas en lo que de posibilitador encierra el vocablo. Nuestra época es una época de libertad; no lo es de esclavitud servil y envilecedora. Es una época de resurgimiento intensivo de lo que fue progresivo y liberador, y de lo que será liberador y progresivo.

La presencia y conciencia del concepto de libertad dominante en las élites de nuestro pueblo, presagia un porvenir esperanzador interpretándole convenientemente. Un porvenir favorable pese a determinados sectores derechistas alentados por pujantes fuerzas de la Iglesia, que nuestra militancia ha de afrontar sin tardanza con el objeto de imprimirle nuestra fogosidad ideológica manumisora.

Precisa facilitar la evolución progresiva de nuestro país, liberado de la tiranía que le oprime, destruido que haya sido el poder omnímodo del franquismo y de la Falange yuguladora. La evolución es un factor muy importante de progreso humano y civilizador aunque haya quien se obstine en la negación sistemática de sus verdaderas virtudes. La irradiación de la libertad no se consigue solamente con el lenguaje de las armas, si bien en determinadas ocasiones con el lenguaje de las armas se consigue abrirle paso. Es una verdad que no admite duda. Y que por innegable, no ha de ser negado por ningún militante revolucionario.

Por no negarlas sostenemos que a las leyes de la evolución no escapa nada ni nadie, ni nadie ni nada obstaculizará definitivamente para todos, y, contra el concepto humano y liberador, nada han podido ni los césares de los imperios romanos de la antigüedad, ni los más recientes yuguladores de las libertades de los pueblos : Hitler, Mussolini, Stalin y Franco.

El principio de esclavitud y la tiranía de los pueblos es pasajero y circunstancial; sólo el concepto de libertad es perenne e imperecedero. Franco, la Falange y su régimen embrutecedor tendrán su fin. Y la misión histórica de la C. N. T. es facilitar la marcha creciente de nuestro proletariado, víctima desde tiempos, de tiranías no merecidas.

Nuestra Organización confederal ha de estudiar con detenimiento la mentalidad dominante en las capas sociales del país, con el objeto de atraer y estimular a las multitudes laboriosas, desalentadas por las negaciones de todos y que no ha de valorizar si no lo que se caracterice en aportaciones tangibles, tridudidas en mejoras inmediatas eficaces y positivas.

Nuestra confianza ilimitada en operancias constantes y perseveradas, nos incita a la creencia de obtener para los españoles, una era de libertad y bienestar, « haciendo uso de nuestros propios e inagotables recursos tácticos y orgánicos », como ha expresado uno de nuestros caracterizados militantes.

Derrumbado el franquismo las perspectivas han de ser elocuentemente alentadoras. Esa ha sido y sigue siendo nuestra opinión todavía. Lo expresamos con franqueza. Sin frases altisonantes y por disociadoras vituperables.

La franqueza no es delito.

JOSE BERRUEZO R.

Tarbes.

ANTENA

OPOSICION A QUE LA ESPAÑA FRANQUISTA SE ASOCIE A LA C.E.E.

BRUSELAS (OPE).—«Le Soir» informa de la reunión del Consejo general del Partido Socialista y escribe de la intervención del diputado señor Cools:

«Constata signos inquietantes concernientes a España en el seno del Gobierno... Habla de las intervenciones de la Embajada de España para impedir los cantos republicanos en la Televisión. La aproximación de Franco al Mercado Común, inquieta igualmente al orador.»

Del discurso del señor Spaak, tomaremos este párrafo:

«Recuerda la tesis que ha sostenido en el Senado. Es imposible que España se convierta en un partidario político en una Europa organizada. Sin embargo, no puede negársele un examen de los problemas económicos en el seno de la C.E.E.

EL INFIERNO

SANATORIO DE LA FUENFRIA (Madrid).—Se declaró un incendio iniciado en el hueco de la escalera, al parecer debido a un cortocircuito, posiblemente del ascensor. Ardió casi la totalidad de la escalera principal, que era de madera. En el suceso hay que lamentar la muerte del capellán de sanatorio, Martín Montes Carretón, de 67 años de edad, el cual se encontraba en su habitación del piso cuarto del inmueble y al oír las voces de «fuego» debió intentar bajar a las plantas inferiores, pero sin duda falló uno de los escalones, por efectos del fuego, y cayó violentamente al piso tercero, donde fue hallado sin vida, y con grandes quemaduras. En los trabajos de extinción, que duraron una hora, actuaron los bomberos de Madrid y el personal del sanatorio.

MALA ESTRELLA

TENERIFE.—El ministro del Trabajo franquista, Romeo Gorría, se salvó de una caída de avión durante un viaje de inspección que realizaba por las islas. El accidente se produjo cuando el aparato ministerial se disponía a tomar tierra en el aeródromo de Los Rodeos. El avión era militar y en el percance murieron el comandante piloto Romero Baltasar, el capitán López Pascual, el sargento De Pablo y el mecánico Lecuona Sagasti. Se da la circunstancia de que el mortal accidente aconteció en el pueblo La Esperanza...

LA INMENSA VANIDAD DE FRANCO

MADRID.—En una sesión de las más abyectas el Ayuntamiento por la gracia de Franco ha nombrado alcalde honorario e hijo adoptivo de la capital a su dueño y señor el jefe del Estado. ¿Es que El Ferrol ha rechazado al «caudillo» que Madrid haya tenido que prohijarlo?

LA AMNISTIA (VERSION 1964)

MADRID. — La amnistía recientemente promulgada con motivo del XXV aniversario de la victoria del fascismo internacional contra España, ha tenido escasa repercusión en cárceles y presidios. Es tanta la complicación para que los condenados saquen algún beneficio del decreto que incluso los abogados se ven en un brete para alcanzar beneficio para sus defendidos. De manera que la «gracia» de Franco maldita la gracia que hace a los interesados, y menos esa afirmación de que han salido a la calle los presos de 1939 cuando tantas veces ha repetido la prensa franquista que en España no existían presos por delitos de guerra.

EL MINIMO VITAL

MADRID.—Según Acción Social Patronal, el mínimo vital para salariar obreros en 1962 fue de 38,75 pesetas diarias. Más acá pasó a 130,14, a 165,70, y últimamente a 168,90. Lo que no priva —agregamos nosotros— que obreros españoles perciban la mitad y menos de lo previsto.

A LA CARCEL POR PEDIR AUMENTO DE JORNAL

PARIS (OPE).—«Combat» da cuenta de que en Puertollano 1.500 mineros del carbón están en huelga desde el día 17 y que el movimiento va a cobrar extensión. «Quieren obtener —añade— un salario mínimo diario de 130 pesetas (12,50 francos). El mínimo actual es de 60 pesetas.»

«De hecho las huelgas comenzaron hace una semana. Desde hace ocho días los pozos están cerrados. Esta medida es consecuencia de una huelga provocada por la detención de dos mineros. Estos figuraban entre los cuatrocientos firmantes de una petición de aumento hasta ciento cincuenta pesetas y de libertad sindical.»

DE NUEVO LA HUELGA EN ASTURIAS

PARIS (OPE). — De «Le Monde», despacho del U.P.I.:

«Después de haber trabajado durante varios días a ritmo lento, se han declarado en huelga 2.900 obreros de la Siderúrgica de Moreda (Asturias).

LEIDO EN «A B C»

BRUSELAS, 24. — El Tribunal de Casación de Bruselas ha rechazado el recurso presentado por el anarquista español Francisco Abarca, detenido en Bélgica el 12 de octubre último.

El militante ácrata español, que es objeto de una petición de extradición del Gobierno helvético por su participación en un atentado terrorista cometido en Ginebra contra un avión de las Líneas Aéreas Españolas Iberia, había presentado un recurso ante las autoridades belgas recusando la validez de la petición de extradición. Durante veintisiete días el anarquista Francisco Abarca había observado una huelga de hambre en la prisión de Bruselas, donde está detenido.

Después de la decisión del Tribunal de Casación de Bruselas, rechazando el recurso, corresponde al ministro belga de Justicia, el socialista Pierre Wermeylen, decidir sobre el caso.

EL DRAMA BRASILEIRO

NEW YORK. — En los medios liberales del país ha disgustado enormemente la participación bajo mano que el Gobierno norteamericano ha tenido en los recientes sucesos políticos de Brasil. La deposición violenta del presidente Goulart ha sido escandalosamente celebrada por el ministro de Asuntos Exteriores de Washington, a sabiendas de que el golpe de Estado militar de Sao Paulo y Minas Geraes es de factura fascista. Tanto es así que las noticias que de aquella República llegan no pueden ser más desconsoladoras. Pese a la no resistencia del pueblo brasileiro, los reaccionarios encaramados al poder detienen opositores políticos a millares y toleran que las bandas fascistas martiricen y asesinen a sindicalistas y a humildes campesinos disconformes con el estado de miseria que secularmente el campo padece. No es con esa conducta de protección a las dictaduras fascistas que EE. UU. se reacreditará como país libre y de verdad civilizado.

COMUNICADOS

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES Y ECONOMICOS

79, rue Saint-Denis, Paris (1er)
Métro : Châtelet o Etienne-Marcel

Conferencia

El sábado 11 de abril, a las nueve de la noche, se celebrará una conferencia a cargo del profesor Julio Sanz Martínez, que desarrollará el tema : « Un rebelde : el Cid ».

Otras actividades

Curso de formación sindicalista : Sábados, de seis a ocho de la tarde.

Clases de francés : Martes y viernes, de siete a ocho y media.

Grupo de Estudios Económicos : Miércoles, a las nueve.

Sección Filatélica: Primero y tercer sábado de cada mes, a las cuatro de la tarde (consultas y cambios de sellos).

Biblioteca y mesa de lectura : Todos los días a partir de las siete.

COMPAÑEROS DE HOSPITALET DE LLOBREGAT

Se os convoca a la entrevista que tendrá lugar el domingo 12 del corriente por la mañana en la Federación Local de París, para restablecer el nexo de realción con vistas al interés confederal de la localidad de origen y al fortalecimiento de la Regional Catalana C.N.T. Se ruega asistencia numerosa.

ADMINISTRATIVAS

— J. Martínez Robles, Villejuif (Seine). Recibido giro 20 F. por conducto Vidal Fontanet. Pagas 31-12-64 «C. S.».

— J. Bascompte, Maissons-Laffitte (S.-et-O.). Devuelven prensa. Da nueva dirección, de haber cambiado.

— A. Pérez López, Ivry (Seine). Nos devuelven prensa. Da cambio.

EDICION DE « ELEGIA PARA LOS MARTIRES », DE ANGEL SAMBLANCAT

Coincidiendo con una iniciativa de varias publicaciones peridísticas nuestras, tanto de Europa como de América, los camaradas de Mar del Plata, Argentina, editores de « Emancipación », se han propuesto rendir un homenaje de admiración a Angel Samblancat, de la forma más efectiva y adecuada al espíritu de aquel rebelde. Dichos compañeros, con el inobjetable y valioso asesoramiento literario del profesor Luis Di Filippo, bien conocido de todos nosotros en su carácter de colaborador en nuestra prensa, están empeñados en crear en Mar del Plata una editorial anarquista que se dedique a la publicación de pequeños libros de firme orientación ideológica. El primero de ellos será la « Elegía para los mártires », del inolvidable Angel Samblancat, trabajo que, conocido hace más de 40 años bajo el título de « El Terror », recuerda, en inigualables estrofas el período negro de la reacción desencadenada en Barcelona y en España entera. Por su universalidad, ese trabajo cobra hoy todo su valor primigenio y, comprendiéndolo así, es que los editores de « Emancipación » quieren iniciar la edición de libros con esta pequeña obra maestra de Samblancat, que dará un volumen de unas 60 páginas.

Ruégase a todos los compañeros, amigos, agrupaciones y a la prensa en general, divulgar este propósito y recolectar fondos, así como hacer pedidos de ejemplares a los editores, pudiendo dirigirse a tal fin a Francisco Sánchez, Champagnat 2245, Mar del Plata, Argentina. Por tratarse a la vez de una obra anarquista en sus alcances, y cuya realización depende del esfuerzo individual de cada compañero interesado, se agradecerá a la vez la reproducción de este comunicado en toda la prensa afín.

COMITE POUR L'ESPAGNE LIBRE

GRAND MEETING A BORDEAUX LE 11 AVRIL

Orateurs : Maître Yves DESCHEZELLES, Denis FORESTIER, Aristide LAPEYRE, Charles-Auguste BONTEMPS.

Présidence: Louis LECOIN.

Le meeting aura lieu à la salle de l'Athénée Municipal, à 20 h. 30.

GRAND MEETING A TOULOUSE LE 12 AVRIL

AU PALAIS DES SPORTS, A 10 h.

Orateurs : Maître Yves DESCHEZELLES, Denis FORESTIER, Charles-Auguste BONTEMPS.

Présidence: Louis LECOIN.

Tous au Palais des Sports, le dimanche 12 avril !

GRAND MEETING A ST-ETIENNE LE 14 AVRIL

Orateurs : Maître Yves DESCHEZELLES, Denis FORESTIER, Charles-Auguste BONTEMPS.

Présidence: Louis LECOIN.

Bourse du Travail de Saint-Etienne, à 21 heures.

Pour la libération de l'Espagne ! Pour le droit d'Asile en France ! Venez nombreux aux meetings du Comité pour l'Espagne Libre !

S.I.A.

(SECCION DE LA ROCHELA

La Sección Local de S. I. A. de La Rochelle tiene organizado un gran

MITIN

de concentración regional en conmemoración del Primero de Mayo, que celebrará el domingo 3 de mayo a las nueve y media de la mañana en la Sala Emile-Combes, rue de la Pepinière números 38 y 40, La Rochelle. Tomaran parte en el mismo los siguientes oradores :

MIGUEL CELMA
ARISTIDES LAPEYRE

Presidirá un compañero de la Sección Local.

Compañeros, reservar este día para acudir al mitin haciendo patente con vuestra presencia vuestro espíritu de solidaridad.

***

Concentración regional

La Sección de S. I. A. de la Rochelle ha organizado un Festival de Variedades para el domingo 3 de mayo a las dos y media de la tarde en el local social de la Escuela Laica rue de la Pépinière, números 38 y 40.

En este Festival tomaran parte entre otros muchos artistas « La escuela rochalesa de guitarra » dirigida por su profesor compañero Sevilla.

El Conservatorio del Baile Clásico (Les Petits Rats) dirigido por Mlle Milkner.

Las « Tres Granadinas », con su baile flamenco.

El niño Diego Granados y su guitarra en dos nuevas composiciones de su profesor J. Sevilla.

En próximas notas daremos la continuación del programa. Acudir todos al Festival demostrando así un gesto de solidaridad a favor de los perseguidos, encarcelados, viejos y enfermos.

SUSCRIPCIONES

RECIBIDO PARA PRESOS

Suma anterior, 27.212,86 F.

Dreux: L.L., 5; A. C., 5; Festival, 50; *Cercottes (Loiret):* Deux Clochards, 20. *St-Florentin:* José Ramiro, 10. Libraire Publico Paris: Diversos: 83 F.

Total, 27.385,86 F.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Mes de marzo - Lista III

Suma anterior, 1.250,89 F.

Foix: Elías Moreno, 10. *St-Sebastien (L.-A.):* Pascual Usón, 10. *F. L. de Drancy:* 20. *Paris:* Una libertaria, 40; uno de Gandía, 5; Una compañera, 10; R. Llop, 10. *F. L. Gargeles-Gonesses*, 15 F.

Total, 1.370,89 F.

Pagos mes de marzo

25 beneficiarios a 50 F., 1.250 F. Gastos giros, 21,20. Total, 1.271,20 F. Restan, 99,69 F.

DISTRIBUCION MARZO

J. C. y P. C., Toulouse; R. A., Mallermort (B. Rh.); M. C. y M. P., Troyes; J. I. y S., Chartres; J. M. y R. F., Narbonne; J. R., Olette (P.O.); F. S., Firminy; J. S., Créil (Oise); J. D., Osseja (P. O.); A. R., Aubagne (B. du Rh.); S. B., Après-s-Buch; M. F., Montpellier (Hlt.); J. S., Saint-Denis; R. O., Vaux-en-Velin; A. G., Perpignan; R. M. y L. C. C., Bordeaux; R. S., Béziers (Hérault); J. B., Paris; E. M., Noueux (P.-et-C.); P. S., Boigneville (S.-et-S.).

CARTELERA

EN NARBONNE
MAISONS DES JEUNES

Grandioso festival lírico, teatral y folklórico, organizado por el grupo artístico «Cultura y Solidaridad», a cargo del grupo «Terra Liure», de Toulouse, a beneficio de las obras sociales de S.I.A.

El día 24 de abril de 1964, a las tres de tarde, con el siguiente programa:

Primera parte: «Los claveles», obra lírica del maestro Serrano, letra de Sevilla y Carreño.

Segunda parte: Selección de Variedades.

Todos los compañeros y amigos que aún guardan en su memoria los acordes sonoros de esta bonta zarzuela, les aconsejamos pedir sus plazas. El local siendo muy reducido, creemos no poder satisfacer a todos.

EN BURDEOS

El día 12 de abril, a las tres y media de la tarde, en la Sala Son-Tay (detrás de la estación de St-Jean), función solidaria a cargo del «Cultura Popular», representándose las comedias «Yo quiero casarme» y «Los señoritos», de Ramos Carrión. Para invitaciones a P. Alonso, 42, rue Lalande.

Servicio de librería

COLLECTION IDEES
en format de poche

Prix: Volume simple, 3,00 F. Volume double, 4,95 F.

ALBERT CAMUS: Le mythe de Sisyphe.
JEAN-PAUL SARTRE: Réflexions sur la question juive.
WERNER HEISENBERG: La nature dans la physique contemporaine.
SIGMUND FREUD: Trois essais sur la théorie de la sexualité.
JEAN ROSTAND: L'homme.
RODERIC DUNKERLEY: Le Christ.
ALAIN: Propos sur le bonheur.
PAUL VALERY: Regards sur le monde actuel.
SIMONE WEIL: L'enracinement
ARNOLD J. TOYNBEE: Guerre et civilisation.
MAX BROD: Franz Kafka.
ALAIN: Eléments de philosophie.
EMMANUEL MOUNIER: Introduction aux existentialismes.
LINCOLN BARNETT: Einstein et l'univers.
JEAN WAHL: Tableau de la philosophie française.
BERTRAND RUSSELL: Ma conception du monde.
PIERRE MENDES-FRANCE: La république moderne.
RAYMOND ARON: Dix-huit leçons sur la société industrielle.
JEAN FOURASTIE: Le grand espoir du XXe siècle.
SIMONE DE BEAUVOIR: Pour une morale de l'ambiguité.
ANANDA K. COOMARASWAMY: Hindouisme et boudhisme.
ANDRE BRETON: Manifestes du surréalisme.
ROGER CAILLOIS: L'homme et le sacré.
SOEREN KIERKEGAARD: Traité du désespoir.

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, rue Sainte-Marthe, Paris (10) C C P 1350756

CORREO DE REDACCION

Convocatoria

Los compañeros redactores quedan convocados para el sábado próximo, día 11, a las seis de la tarde, en la oficina del semanario.

— J. F., Poissy (Seine). Escríbele a 24, rue Sainte-Marthe, Paris (X).

NECROLOGICA

FRANCISCA TUSAL

Registrar la defunción de viejas conocencias equivale a despedirse un poco más de los tiempos mejores, muchísimo más que los presentes. Francisca Tusal, compañera de nuestro amigo de siempre, Pedro Bertrán, fue de la pléyade de nuestra juventud, la del Sindicato Unico, del Ateneo Porvenir, entidad, la última, exponente de energía, de solidarismos acendrados, de actividades múltiples y de camaradería probada. Con Pedro se procede de la famosa Sociedad de Obreros Curtidores «La Unión Proletaria», tan magnífica en sus huelgas a veces largas de seis meses, y juntos —con el adicionado de nuestra Cisca— empujamos el carro a veces duro de la Organización; prolificado por la causa en el famoso «Coro Vell» y contra lo de Martínez Anido; durante la Dictadura, en las gratas y resultantes excursiones con los compañeros de «Sol y Vida», de Esparraguera, de Rubí, de Tarrasa, de Badalona... Juntos y en buena y crecida compañía, impulsamos el teatro social de nuestro Ateneo, merced al cual conseguimos salvar el local propiedad del sindicalismo libertario igualadino, mantener la cohesión de elementos afectos y preparar los cuadros confederales para la próxima campaña de 1930 y 1931...

Pudo, luego, haber concurrido un lapsus que en nada restó estima. Las recias amistades no se desmienten, cual se reacreditó durante la contienda 1936-1939 en la que los buenos, *los de siempre*, ocupamos, inalterables, nuestro puesto. Era, pues, naturalísimo, que en la brega contra la reacción empedernida nos encontráramos reunidas las caras familiares, las de ayer, de hoy y de siempre, ese *siempre* que alguna vez corta la muerte. La bien unida pareja Peret-Cisca estuvo en su lugar y ha mantenido su baluarte de dignidad en todo lo que va de exilio.

En diversas ocasiones hemos tenido la fortuna de contactar con la familia Bertrán en Francia. Pocas, desafortunadamente, por razones de lejanía, y aún gracias a que uno ha sido una especie de saltamontes. Y siempre hemos encontrado a la Cisca sonriente, acogedora, y afanosa de revivir nuestro juvenil «Coro Vell», nuestro «Allá Baix» (Sindicato-Ateneo), las idas pedrestres a Tarrasa, el jolgorio de las excursiones teatrales y expansivas, de cuyas últimas sobresalen las de la Tossa, Can Cansalada, Blanes, S. Llorens de Munt...

Parece que un ciclo vital se cierre. Pero es tanto nuestro afán de vida y gozo, que lo que la hosca actualidad nos niega lo revivimos en recuerdos y en la presencia de lo que de nosotros queda.

Sentimos no haber podido concurrir al entierro de la amiga Cisca. No obstante, nuestro dolor está presente.

Pedro, María y demás familia, renovamos —esta vez públicamente— la expresión de nuestra profunda estima.

JUAN Y ELVIRA

«VIDA SINDICALISTA»

Monografía sindical de una comarca catalana. Aportación a la historia general de la C.N.T.—*Precio*, 0,30 F.

Pour la liberté du camarade ABARCA

Monsieur Pierre Vermeylen.
Ministre de la Justice.
4, Place Poalart.
Bruxelles (Belgique).

Monsieur :

Le congrès extraordinaire de la Confédération Nationale du Travail en exil de la région de Provence, célébré les 29 et 30 mars 1964 à Marseille, nous a chargé, en tant qu'organisme rélationateur de notre Organisation, nous adresser respectueusement à vous, pour vous manifester ce qui suit :

Le sort de notre camarade Abarca est entre vos mains. Une simple signature peut le mettre à la merci du fasciste qui assassina des milliers d'ouvriers et d'intellectuels parmi lesquels figurent des centaines de vos corréligionnaires.

En tant qu'homme vous êtes un socialiste épris de liberté et en tant que ministre vous êtes le représentant de la Justice dans votre pays. A ce double titre vous ne pouvez pas livrer un jeune antifasciste à celui qui a adopté pour tout programme le crime et la terreur, tel une véritable bombe à retardement déposée par Hitler et Mussolini sur le sol ibérique comme un défi posthume aux pays libres.

Non, il n'est pas concevable qu'un socialiste, un homme qui considère la Liberté comme une nécessité morale et le Droit de l'Homme par excellence, cède aux exigences de ce monstre haïsable sans se déshonorer et par là même déshonorer son Parti, car un fait semblable sonnerait à jamais le glas de la sécurité des antifascistes espagnols.

Nous sommes sûrs que vous ne serez pas complice de ce crime afin d'épargner ce nouveau et terrible coup aux émigrés espagnols. Ainsi Abarca ne viendra pas s'ajouter à la longue liste des victimes de la terreur fasciste ni se ranger aux côtés de vos corréligionaires Henche de la Plata, Julian Besteiro et tant d'autres qui renonceraient à leurs hautes fonctions plutôt de pourvoir en chair fraîche le bourreau des ennemis de la Liberté, la Raison et la Justice.

Au nom de tous ceux qui sont morts pour une Espagne libre, des milliers d'orphelins et de veuves, au nom de toutes les mères espagnoles, et en celui de la Liberté, le Droit et la Justice que nous défendons par notre présence en exil, nous réclamons pour Abarca le droit d'asile et une mise en liberté aussi rapide qu'humaine et logique.

Au nom du Congrès Extraordinaire d'Espagne en Exil, de al Région de Provence,

La Commission de Rélations
Marseille, le 2 avril 1964.

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française ..... 5 F.
Version fco-espagnole .. 20 F.
★
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10e)
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Presencia y constancia

TENEMOS encima el 19 de abril, suerte de renacer primaveral concerniente en gran parte a refugiados cenetistas españoles radicados en este rincón norteño. Aprovechando la jornada cenetista anual de la Confédération Nationale du Travail, vamos a reunirnos en el gran salón del Palacio de la Mutualidad infinidad de compañeros de ambos sexos en comunión espiritual con los compañeros galos, y afines de otros países, aquí también radicados por motivos diversos. Todos juntos daremos, mañana y tarde, el espectáculo enjundioso, corazonador, de unas manifestaciones libertarias, de una jornada de afirmación anarco-sindicalista frente y en desafío a la ignorancia sistemática, a la frialdad calculada de sectores adversos que tratan de acaparar la opinión en su exclusivo beneficio para dejar a la C.N.T., a las C.N.T., en el desván de los trastos viejos.

Que los anarcosindicalistas tenemos amigos, no hay que dudarlo. Pero tan limitados, que no exceden de unas contadas buenas voluntades. El asunto español — en su esencia anarcosindicalista — es sólo vibrátil comercialmente, y exaltable cuando un Rosif se ocupa de un « morir en Madrid » sin Durruti, Columnas del Rosal, de Mera, de Palacios, de Hierro... Es decir, que se aplaude a un Madrid fabricadamente comunista, cual si lo anterior — ¡lo libertario, lo original de la revolución española! — no existiera.

Unos de nuestros amigos, los del Comité por la España Libre, dieron en 13 de marzo un grandioso mitin en la propia sala que va a reunirnos otra vez el 19 de abril que tan cercano tenemos, siendo del dominio público que el tal acto resultó espléndido y prometedor de nuevas y eficaces reuniones antifranquistas, sin que la opinión dirigida se enterara. Ni un solo periódico ajeno a nuestros medios o próximo a ellos publicó una sola palabra del acto, cuando asuntos menores o devaneos de personas sin representación popular española merecen, de esa Prensa, atenciones de primera página o referencias excesivas. Todo lo católico, comunista, o incoloro de España, halla en la publicidad extranjera un celo inaudito, en tanto lo nuestro — que es lo del Pueblo — es mantenido en el pozo del olvido. Cualquier sector, aparte del nuestro, que hubiese conseguido el éxito del 13 de marzo en París, habría sido exaltado, o discutido, o reconocido en su veracidad de existencia. Se trató de nosotros, y nada. Así se atruenan los espacios frente a la desdicha de un Grimau, y así se habla de quedó, con desgana, ante el sacrificio horrible de un Granado y un Delgado...

Queremos decir, compañeros, que estamos solos, que somos los amigos de nosotros mismos, estando obligados a quererenos, a cohesionarnos, a entendernos. C. N. T. francesa, C. N. T. española, C. N. T. búlgara, A. I. T., elemento libertario sin fronteras. Importa más todo esto que las amistades interesadas, que de un modo u otro se cotizan. Alianzas, vengan las que sean, pero siempre con mayor estima para lo nuestro. No vayamos, a estas alturas, a minimizarnos, porque somos algo, es decir, hecho actual e historia social efectiva.

De lo cual dejaremos constancia, una vez más, el próximo 19 de abril con otra reunión de tres mil voluntades libertarias.

CRONICA INTERNACIONAL

LAS ALTAS DECISIONES DEL CAUDILLO

EL «Opus Dei»; cierta parte de la curia, utilizada como avanzadilla; las diferentes fracciones monárquicas, la de don Juan en cabeza; las reclamaciones —y las orientaciones— del antiguo jefe de la C.E.D.A., el conspicuo Gil Robles; parte —no el todo— de Falange; las presiones de catalanes y de vascos, cuyo reciente desfile en Guernica fue tan sintomático como espectacular; el propio Ejército, queriendo equipararse a los militares avanzados de Europa; hasta algunos sectores del exilio; éstos, aquéllos, los otros, los de más aquí y los de más allá, todos se sienten partícipes, impulsores, beneficiarios, triunfadores casi, ante las últimas declaraciones del caudillo. Declaraciones en las que casi todos ven, creen ver, desean ver, una decisión de transformación de los estamentos que rigen los actuales destinos de España.

El futuro próximo, el presente en marcha, la actualidad funcional y no declamativa, dará, en fin de causa, la nota real, no la imaginativa, de lo que se propone Franco. De lo que Franco cederá, si cede, en tanto que amo y regidor indiscutible —aunque discutido— dando opción a que alguien, *entidad* o *persona*, cuente o comience a contar con carácter y con autoridad de decisión. Hasta hoy, de lo que se puede deducir de su discurso, todo queda aún en la más indefinible nebulosa. Ni éstos, ni aquéllos, ni los otros, pueden afirmar que «ellos» son los «elegidos» del caudillo —por el caudillo— para integrarse en los estamentos regidores del Estado. El discurso que rubrica los 25 años de la Nueva Era, sólo difiere de los pasados discursos de estos años últimos, en el hecho de que Franco *parece* prometer... —¡al fin! dirán algunos—, que se preocupará por el problema de su sucesión y que en lugar de un Gobierno de vocación personal, intervendrá en España el reconocimiento de las instituciones políticas susceptibles de garantizar lo esencial, lo básico, lo inherente *a la continuidad*, no a la modificación substancial del régimen.

¿Qué hay de nuevo, pues? Lo nuevo aparece en el tono de las declaraciones, tono que no es más que imitación del tono que emplea un vecino próximo, en estos momentos afectuosamente solidario con el caudillo o con los posibles beneficios comerciales que pueden ofrecer el país —España— y no el caudillo. Hasta hoy afirmó Franco que su régimen habría de servir de modelo, de ejemplo y de espejo para el mundo occidental: para el mundo entero. Ahora dice que lo que más interesa es el ponerse al diapasón de la evolución internacional. Es decir, equilibrar las formas políticas españolas con las formas avanzadas —económicamente y socialmente avanzadas— de los países que rodean a España. ¿A qué obedece ésta como confesión de un hecho que ocultó siempre Franco? Hecho que refutaba en cada discurso anual con un alarde de perdonavidas, pero que para nadie era un misterio.

INTERNACIONALIZACION DIFICIL

De menos sería el negar que España ha seguido el proceso económico evolutivo que es signo de esta segunda parte del siglo. Se han producido allí breves atisbos de renovación y adelanto. Pero nadie puede negar que en ese proceso de evolución España ocupa plaza de rezagada y de retrógrada. Y que los cuantiosos apoyos económicos recibidos de parte de América y de Alemania, el comercio con los países comunistas y los préstamos de Francia —que aún no han entrado en vigor especulativo— sólo han servido de compresas para ir aguantando la decrepitud del régimen, no para darle vida airosa. Importaba ingresar en el amplio comercio que supone la inserción de España en el Mercado común. El proceso de internacionalización intentado por Franco no ha dado sus frutos. Unos dan a entender, con desdén, que ejercen caridad o limosna, otros cuentan con utilizar a España como peón de brega en próximas posibles contiendas bélicas, los de más allá aprovechan para meter baza en el desconcierto occidental, para ellos cuentan puntos y no razones de moral. Pero en el fondo España se encuentra prácticamente aislada. No la apoyan los Estados por apoyar a Franco, sino para mantener en España los principios de una razón de Estado que no supone la continuidad de Franco sino la continuidad de los principios jerárquicos, de propiedad y de religión. De ello se va apercibiendo Franco desde hace largo tiempo. Pero va cediendo, lentamente, en la medida en que lo que cede no implique ninguna dejación de sus atribuciones de jefe único, de árbitro absoluto del país.

Si se analizan sus declaraciones actuales, se observará que en el fondo son tan vagas como las del pasado. Un punto cuenta en favor de la sucesión posible. El de que Franco tiene conciencia de que los años no pasan en balde y que, por lo tanto, constituye un hecho de responsabilidad histórica el asegurar *su propia continuidad*, la continuidad de su régimen, de su doctrina, aun en el caso de su desaparición.

TODOS PODEMOS VOLVER A ESPAÑA

Pero... ¿es que en verdad Franco piensa con verdadero interés en lo que será cuando él desaparezca? La historia es rica en ejemplos para probar que los regímenes personales desaparecen en su forma y en sus proyecciones al desaparecer su creador, tirano o benemérito. Lo mismo cuenta. Lo seguro en este caso es que con sus discursos pronunciados en aquellas fechas en que el discurso es obligado, tienden a impresionar a la galería y a reforzar su situación con el aporte de incautos que ceden en su acción opositora en la espera de que caiga la breva o que se atrape la liebre al vuelo.

Véase sino la desazón que gana los cuadros del exilio. Unos y otros creen en una solución próxima. No importa cual. El caso es que haya una. Sea como sea y de la manera que sea. Lo que cuenta es poder meter baza y aunque sea rebañar la cazuela en la que se haya condimentado la liebre No son malas las migajas si aún queda gusto de salsa. Se prepara uno así para en otra ocasión asistir en activo en el banquete.

Y bien. La ocasión es única. Si se supone para pronta fecha la solución de la charada no hay más que correr el riesgo. Se abrió una puerta en el veinticinco aniversario de la paz. ¿Se cree o no en la ocasión cercana? ¿Se cree o no en la evolución posible? ¿Se cree o no en la promesa? Virtualmente Franco nos ha amnistiado a todos. Todos podemos volver a España ya *que quedan borrados todos los delitos de rebelión militar*. Pero no, lo que ha hecho Franco es amnistiarse a sí mismo, puesto que la rebelión militar la iniciaron los treinta y cuatro generales y sus compinches. No quienes nos encontramos situados frente a la España actual. Y nosotros no tenemos intención alguna de amnistiar a Franco. Ni a Ridruejo, su cómplice de ayer.

No obstante, es el momento o jamás de correr el riesgo. Sobre todo si se *cree* en la virtud de las instituciones democráticas. Estas instituciones democráticas no dejarían de solidariazrse con quienes volvieran a España invocando el respeto a las leyes y, sobre todo, invocando la promesa de Franco. ¿No os parece así? Pues si no os parece así es que en verdad Franco no ha dicho nada que valga la pena de ser atendido; a que la lucha ha de continuarse en todos los terrenos; es que por nuestra parte hemos de apretar filas —sí, compañeros—, apretar filas y no disgregarnos, apretar filas y no dislocarnos en pos de fugitivos espejismos. Que el hombre se reafirma y se fuerza cuando trata de obtener de sí mismo el esfuerzo necesario a su revalorización. Del mismo modo las organizacones se engrandecen y aprestan al combate cuando buscan en sus íntimos recursos, en su fe, en sus propios valores, la fuerza necesaria para el ataque final. Integrados en sí mismos pueden obtener el respeto y la atención de los demás. Vacilantes hasta en sus aspiraciones, no pueden más que ser motivo de desdén.

Es la hora de reagruparnos, compañeros todos, no la de comernos en una lucha personalista que fomenta y engorda al enemigo. A los enemigos que, a menudo, nos pasan la mano por la espalda para incitarnos al fraticidio.

Es más importante esto que el discurso y las promesas de Franco.

Gregorio QUINTANA

GRAN MITIN EN PARIS

Para el 19 abril, a las 9,30, en la Mutualité.

Organizado por la Confédération Nationale du Travail para reafirmar el valor del anarcosindicalismo.

Ocuparán la tribuna:

JOSEPH SORIANO, secretario general de la CNT francesa.

CONRADO LIZCANO, de la CNT española, Zona Norte.

FRANCISCO ISGLEAS, de la Regional Catalana en el Exilio.

JOSE PEIRATS, de la CNT española.

PIERRE, de los medios universitarios franceses.

Además el compañero Cipriano MERA y un joven cenetista español.

Para dar continuidad a la obra altista y en provecho de la España libre: ¡Acudamos unánimemente a este mitin!

Mirador

DOS ENCUESTAS EN TORNO AL ANARQUISMO

por FONTAURA

LOS compañeros de « Tierra y Libertad », de Méjico, han considerado que debían dar por terminada la encuesta que en torno al anarquismo venían insertando en su publicación. Al ritmo que les era posible ir poniendo las contestaciones, calcularon que les quedaban textos, sin contar los que aún podían ir recibiendo, para prolongarla, por lo menos, hasta mediados del 1956. De ahí que el número del periódico correspondiente al pasado mes de diciembre, aumentaran el número de páginas para dar cabida al material que tenían en cartera.

Evidentemente, los móviles de la aludida encuesta han obedecido al laudable propósito de agitar el ambiente internacional libertario, con miras a vigorizar una corriente sociológica que, hoy más que nunca, debería dejar sentir su influencia. Se buscó en los términos de la encuesta hacer análisis de las características sicológicas que han podido determinar el estado actual del anarquismo. Júzguese la importancia que abarcan las preguntas formuladas, y que transcribo a continuación :

Primera : ¿Por qué, internacionalmente considerado, el anarquismo ha perdido tanta influencia en el Movimiento obrero?

Segunda : En el campo general del pensamiento actual, ¿cuáles son las influencias del anarquismo?

Tercera : ¿Por qué las multitudes del mundo entero no han acusado aún, de manera visible, el impacto de nuestras ideas?

Cuarta : Ante la trágica disyuntiva actual de los grandes bloques en pugna, ¿puede representar el anarquismo esa tercera fuerza que se anhela?

Quinta : Ante la sicología general de los pueblos y los poderes que los gobiernan, ¿qué actitudes debiera adoptar el anarquismo para acelerar la realización de sus objetivos?

Bastantes compañeros han aportado su sentir en torno al temario reproducido. Sería interesante hilvanar deducciones a lo expuesto. Meditar lo dicho por unos y otros y tratar ya de perfilar una o varias trayectorias, puesto que, como ya enseñó un filósofo antiguo, el movimiento se demuestra andando, mejor que filosofando de un modo incesante. Pero es de creer que al fin se llegará a realizar lo que es aconsejable.

Congratulémenos de que esa preocupación en pro del anarquismo, de que ha sido exponente la encuesta de referencia, vaya ganando terreno. En las páginas de la interesante revista anarquista italiana « Volontà », que se edita en Génova, han hallado acogida y se exponen opiniones alrededor de las preguntas que sirvieron de temario en « Tierra y Libertad ».

La preocupación, el interés puesto en dar vitalidad a las ideas ácratas, afortunadamente, no es de ahora. Max Nettlau, que además de historiador y biógrafo, era también, en el orden anarquista, pensador de fibra, plasmó en bastantes de sus escritos sus notables apreciaciones críticas al respecto del porvenir del anarquismo. Landauer en Alemania; Faure y Bastien, en Francia; Mella y Prat, en España; Malatesta, en Italia; Nido, en la Argentina; Domela, en Holanda; a tono con las características sociales que vivieron, expusieron interesantes puntos de mira. Pero lo cierto es que de un cuarto de siglo a esta parte el mundo ha experimentado, en el orden político, social y económico, notables transformaciones. A tono con ellas hemos de exponer nuestro sentir: a tono con ellas hemos de actuar.

Algo de lo adecuado se ha dicho, de ahí su valor de la encuesta mencionada. Mucho más cabe decir. De ahí el empeño en querer *internacionalizar* un problema que es internacional.

Uno recuerda que, buscando sondear el pensamiento de los compañeros anarquistas, se han presentado diferentes encuestas. En el 1927, el grupo « Los Iconoclastas », de Steubenville (Estados Unidos) desarrollaba una en que había temas como los siguientes : « ¿Qué orientación debe darse en el presente a los niños para que labren ellos mismos, lo antes posible su emancipación?», «¿Porqué sendas creen los compañeros que debe orientarse el Arte, en América y Europa para saturar más el ambiente del anarquismo?»

El grupo editor del semanario « Proa », que veía la luz en Elda (Alicante) en el 1935, presentó una encuesta poniendo a la consideración de los anarquistas estos temas: « ¿Cuáles fueron los aspectos más relevantes y las más ostensibles defectuosidades que tuvo el anarquismo a fines del siglo pasado y a principios del actual? », « ¿El Movimiento anarquista ha progresado en nuestros días en relación con lo que era hace treinta años? », « ¿Qué es lo que del Movimiento anarquista actual se considera estimable y lo que puede ser o es pernicioso para el mismo? », « ¿Existen posibilidades para, ya de inmediato, hacer en lo posible vida anarquista? ».

Alrededor de los temas de las citadas encuestas se dieron contestaciones revistiendo indudable interés. Pero, por su amplitud y alcance verdaderamente internacional, vale la pena de citarse la encuesta desarrollada en « La Revue Internationale Anarchiste », que con textos distintos se editaba en París, dividida en tres idiomas : francés, italiano y español. Corría el año 1924 y en la « Ville Lumière » residía un crecido número de elementos libertarios de diferentes países. Las dictaduras de Rusia, España e Italia se hallaban en pleno apogeo. La encuesta de referencia estaba dividida en tres puntos.

1°. — Antes de la révolución.
2°. — Durante la revolución.
3°. — Después de la Revolución.

En relación al primer punto habían establecido cuatro apartados, especificados como sigue :

a) Sobre el terreno de la Educación. b) En el de la Organización. c) En el de la Acción. Y d) En el dominio internacional.

Pocos quedan ya de los que tomaron parte en aquella encuesta. Uno de ellos era el querido Ugo Fedeli, que hemos perdido recientemente. Opiniones dignas de meditación fueron las de Sebastián Faure, Camilo Berneri, Nino Napolitano, Enrique Flores Magón, Luis Bertoni, Luis Fabbri, André Colomer, Hoche Meurant, Pedro Archinoff, entre los fallecidos.

Circula por ahí, dirigida a elementos de diversos países, una pregunta harto significativa. Es la siguiente:

« ¿Qué posibilidades, ante el futuro, puede ofrecer en nuestros días el anarquismo internacional? ».

Un conocido compañero francés : Charles Auguste Bontemps, ha manifestado que la respuesta detallada a la mentada pregunta se encuentra en el libro que ha editado recientemente, y que lleva por título : « L'Anarchisme est le Réel ». Vale la pena de comentar detenidamente el libro citado. Ello ofrecerá tema para escribir otro artículo.

Estado actual de la opinión franquista

UMBRAL

Sumario del número 27:

J. Sevilla: **FERNANDO SOR (Familiaridad con los músicos).**

Montiel Ballesteros: **ESPAÑA. CUARTETAS VULGARES (poesías).**

Félix Cuende: **NUESTRO SIGLO (poesía).**

Max Nettlau: **EL NACIONALISMO ECONOMICO Y LA INTERNACIONAL DE LA SOLIDARIDAD HUMANA.**

J. Guiraud: **CURIOSIDADES MALLORQUINAS.**

Víctor García: **UN VENEZOLANO ILUSTRE: CARLOS BRANDT.**

José Muñoz Congost: **COMO SE INFORMA A LA OPINION ESPAÑOLA.**

Dr. Félix Martí Ibáñez: **LA VIDA DE LEONARDO DE VINCI.**

Humberto Guzmán Arce: **PSICOLOGIA DE LOS INDIGENAS AMERICANOS.**

Luis Capdevila: **UNOS NUEVOS EPISODIOS NACIONALES.**

Julián Montes de Oca: **EMILIO MIRA Y LOPEZ.**

Fabián Moro: **IMAGINATIVAS. CAIN.**

Lucio Mendieta Núñez: **DEFINICION SOCIOLOGICA DEL TRABAJO.**

« **UMBRAL** » **INVITA A SU FIESTA DE PRIMAVERA.**

Noticiario, libros, notas y numerosos grabados. Un número excelente como los anteriores. Adquirirlo a su precio de coste: 1 F.

DESDE EL PERU

SE insiste en favor de España para que se le otorgue entrada, como país asociado, al Mercado Común Europeo. Se aducen razones y sinrazones al respecto tales como : « Que no hay objeción contra Ghana, o Krumah o el Marruecos de un monarca absoluto, siendo estos países regidos por sistemas totalitarios y que formarán parte del Mercado Común en un futuro próximo. » La razón que se esgrime en aquellos casos, perfectamente aceptable por otro lado, es la de que su integración acelerará el proceso de su evolución política ». Lo escribe el señor Jaume Miravitlles en el « Diario Expreso », de Lima, del 18 de marzo. (Esta vez no cometeremos el error de decir corresponsal en Nueva York, como lo apunta siempre, inveridicamente, el citado diario. En este mismo entreparéntesis debemos quitarle, al señor Miratvilles, el honor que le hicimos en nuestra crónica anterior, de exilado político, pues como él mismo indica en su escrito reciente ya no lo es). Y proseguimos. En abono a su tesis favorable al franquismo, el articulista destaca las declaraciones siguientes que hizo el presidente del Parlamento de Alemania Occidental, señor Gersteinmarier, en su viaje a España : « Hay que superar ciertos resentimientos del pasado. Hay que ayudar a España en su evolución hacia Europa y la libertad. No hay que olvidar que se ha producido estos últimos años una gran transformación en España y que ésta ha seguido el buen camino, la auténtica dirección europea y liberal.» Ya estamos una vez más con las palabras bonitas, con la retórica, el arte del buen decir aunque no del buen creer, al menos por nuestra parte. Porque, vamos a ver, señores: ¿necesita acaso, España, que se la ayude en nada para situarse a un nivel digno y decoroso políticamente? ¿No está en sus propias manos (la de los mandones déspotas) el hacerlo si quieren? ¿Y qué transformaciones se han operado en España, en lo que va de régimen fascista, que pueda ser aceptado ni aun mínimamente por el pueblo que gime, que quiere verse libre? Se ha restituido acaso la libertad de expresión, de prensa y de asociación? Claro que no. Asimismo, y a pesar de los años, ebrios aún de victoria, se sigue con un sistema jurídico viciado, cuyos Tribunales Militares, que entienden en lo civil, han horrorizado las conciencias mundiales por dictar penas que en ningún caso guardaban relación con los hechos imputados. Por otra parte, o siguiendo el corolario de indignidades, tenemos todavía un pueblo estigmatizado por una clerecía fanática y cruel, que clava en lo más hondo de la conciencia del hombre el puñal afrentoso de la humillación... Y así podríamos enumerar hechos de una veracidad incontrovertible que negaría lo manifestado por los señores aludidos, que tan empeñosos se muestran en declarar lo contrario.

Que España entre o no al Mercado Común, es evidente que en nosotros no puede caber más disyuntiva que la de seguir batallando por la liberación de nuestro país, pues de nada serviría el ingreso español a esa comunidad de naciones, por cuanto sólo el beneficio, como país protegido, si lo hubiera, sería económico y no social y político y cultural, que es, de primera intención, lo que reclama la España democrática, trabajadora y libre. A los hechos vividos nos remitimos : El ingreso de España en los organismos internacionales (UNESCO y ONU) no sirvió, ni moralmente y menos materialmente, para obligar a los españoles mandones a una rectificación de conducta y de sistema. Siguen siendo tan fascistas como en 1940. La única diferencia la notamos en que antaño se asesinaba a los enemigos del régimen por centenares y hogaño los asesinan por unidades y por pares. Pero se sigue asesinando, « quand même ».

Se ha comprobado hasta la saciedad que un cuerpo podrido, al contacto con otros cuerpos sanos, éstos acaban, a su vez, por pudrirse. Y esto quizás resulte así estando en lo previsto que los regímenes políticos van tomando, cada día con más fuerza, caracteres de dictadura disimulada. La tendencia actual es de ir cercando las libertades, a cuyas pretensiones habrá que oponer todo el valor y toda la sabiduría inimaginables, y aun tal vez sea poco...

ROMULO CHAVEZ

COMITE DE ACCION CONTRA EL NEO-COLONIALISMO Y EL FASCISMO

MITIN PRO ABARCA EN BRUSELAS

- **Contra la extradición de Francisco ABARCA.**
- **Por el derecho de asilo político.**
- **Contra los acuerdos que se negocian con la ESPAÑA FASCISTA.**

EL 15 DE ABRIL A LAS 18,30
en la sala de la Madeleine, rue Duquesnoy, Bruselas

Presidencia:
GUY CUDELL
diputado socialista

Oradores:
GEORGES DEBUNNE
de la Central General de los Servicios Públicos (F.G.T.B.)
PIERRE LE GREVE
del Comité de Acción contra el Neo-colonialismo y el Fascismo

Entrada gratis.

Palais de la Mutualité

24, rue St. Victor- Paris (V)
(Métro: Maubert-Mutualité)

DOMINGO, 19 DE ABRIL, A LAS 2,30 DE LA TARDE
Festival de solidaridad confederal y obrera

TRIO ALEGRE

Dos afamados guitarristas y un primer premio de la canción española: he aquí el TRIO ALEGRE que hoy ofrecemos en este programa para enriquecimiento del mismo. El género que el TRIO ALEGRE desarrolla es auténticamente hispano con escapadas iberoamericanas que tan del gusto resultan hoy en todos los públicos. El TRIO ALEGRE está formado por una cantante y dos maestros de la guitarra, pudiendo asegurar, por adelantado, que esta atracción musical obtendrá el aplauso del auditorio.

LES 4 BARBUS

Es es un número de fama que también figurará en la fiesta. Ultra ser músicos de gran mérito, LES 4 BARBUS añádense la condición de cómicos irresistibles y la de exponentes del ingenio francés. Es una atracción que figura en *vedette* en los teatros de variedades de Francia y uno de los números más en boga en esta difícil cuesta del arte que es París.

Nuestra querida concurrencia quedará satisfecha de esta atracción y de todas las anunciadas y que en el número próximo anunciaremos.

ADVERTENCIA: Hay un mínimo de 500 entradas servidas a pueblos exteriores, algunos de ellos lejanos. Y como sea que el regreso a sus lares tendrá que efectuarse cuanto antes, el espectáculo comenzará rigurosamente a la hora anunciada.

Despacho de entradas en 24, rue Sainte-Marthe, Paris (X); 39, rue de la Tour d'Aubergne, Paris (IX), y 3, rue Ternaux, Paris (XI). Las FF. LL. que piensen asistir en colectivo harán bien en solicitar las localidades por anticipado.

Dijo « Le Soir » de Bruselas:

Abarca s'est alimenté à l'infirmerie de la prison

Francisco Abarca, détenu à l'infirmerie de la prison de Saint-Gilles, a cessé momentanément, ce vendredi 6 mars, la grève de la faim qu'il menait depuis le 12 février.

La direction médicale des prisons lui avait fait savoir qu'il serait alimenté de force s'il s'obstinait. Il s'est alors incliné, s'est soumis à l'alimentation par perfusion intestinale et a consenti à prendre un peu de lait. Son état, bien que justifiant de grandes précautions, s'améliore.

GFP. 3428

B.D.I.C

Tous au meeting du 19 Avril pour le succès de notre idéal !

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

36e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 293 — Version française 0 10 francs — Version espagnole 0 40 francs — 16 Avril 1964

Sociabilité

DECIDEMENT, la Belgique restera le pays des contradictions et des absurdités. Après s'être battue pour remplacer le monarque sur le trône, après la petite guerre civile qui divisa ce peuple pour une question linguistique, aujourd'hui la grève des médecins a remis en question le principe de la sociabilité.

Il n'est pas question, pour nous, anarcho-syndicalistes, de prêcher la coexistence pacifique. Il ne pourra jamais y avoir de compatibilité entre gens qui s'ignorent dans le domaine de l'égalité économique ; et c'est pour cette raison que nous continuerons, tant qu'il y aura plusieurs classes sociales, à préconiser la LUTTE DE CLASSES...

Nous avons été choqués par l'attitude des travailleurs qui, au XXe siècle et malgré les nombreux enseignements de l'histoire, se lancent dans la rue pour changer de maître, alors que, déjà, sous Louis XIV, notre bon La Fontaine nous rappelait que : « Notre ennemi c'est notre maître. »

Notre surprise est aussi grande quand ces mêmes travailleurs se heurtent violemment pour s'imposer leurs idiomes, réciproquement, alors qu'il est si simple d'utiliser l'espéranto comme langue internationale et même, dans le cadre de la Belgique, de langue supra-nationale tout en respectant les idiomes locaux qui donnent un cachet folklorique.

Mais aujourd'hui leur contradiction est plus flagrante.

« Un comité permanent de « Salut Public » s'est constitué à Liège entre la F.G.T.B. et la C.S.C. », pour faire échec à la grève des médecins.

Oui, les organisations ouvrières, les syndicats contestent le droit de grève à une catégorie de citoyens, privilégiés, certes, mais qui travaillent comme n'importe quel autre secteur productif et doivent donc bénéficier des mêmes droits.

Bien sûr, il s'agit là d'un problème bien complexe et le fait que l'esprit d'Arpagon ait remplacé celui d'Esculape dans le corps médical, place cette corporation dans le clan des profiteurs, des exploiteurs.

Mais était-ce une raison suffisante pour se ranger aux côtés de l'Etat et, fait plus grave, pour mettre en cause le droit de grève ?

Voici, en effet, des titres parus dans la presse de « gauche » et qui en disent long sur l'état d'esprit de ce peuple.

« Riposte immédiate des travailleurs » (avec clichés à l'appui).

« Le gouvernement réquisionnera les médecins s'il le faut ».

Et la presse française, elle même, parle de grève impopulaire, de grève qui se retourne contre ses propres auteurs, etc.

. . . . . .

Nous avons déjà connu ça chez nous lors des grèves des transports parisiens et bien que les auteurs ne fussent pas du même « camp » que les médecins belges, le rôle de l'Etat reste le même dans les deux cas :

— Discréditer tout mouvement qui peut porter atteinte à sa raison d'être.

— Accentuer son emprise et son arbitraire sur un nombre toujours croissant de secteurs vitaux pour le pays, afin de consolider le plus possible ses assises.

...Reste son objectif numéro 1. **Bien sots donc ceux qui s'imaginent un seul instant que les Etats nationalisent des entreprises et fonctionarisent des professions libérales pour le bonheur des peuples.**

Il se peut que nous ne soyons pas d'accord sur les objectifs d'une grève, sur les revendications qui la motivent ou sur les moyens de la préparer; pouvons-nous accepter honnêtement une grève de quelques heures, si nous savons à l'avance qu'il faudrait plusieurs jours de lutte pour atteindre notre but ? et que dire d'une grève basée sur des augmentations hiérarchisées ?; mais en aucun cas il ne peut être question de contester « le droit de grève » à qui que ce soit.

Il était d'ailleurs plus simple, pour le peuple belge, d'essayer une entente directe avec les médecins grévistes. Dans ce cas, l'intervention syndicale conservait tout son bon sens, alors que les manifestations bruyantes dans les rues n'ont fait qu'accentuer le raidissement des positions et discréditer les organisations ouvrières.

Reste, bien sûr, la possibilité du refus, de la part des médecins, de vouloir dialoguer avec les travailleurs ; alors il ne restait qu'une alternative, mais bonne : déclencher une grève générale contre les médecins grévistes, leur refuser la nourriture, leur refuser tout service social et les laisser dans leur « Tour d'ivoire » crever avec leur savoir.

Mais c'est là supposer une situation désespérée, poussée à l'extrême et nous pensons que les médecins, malgré leur esprit de lucre, ne voudront jamais en arriver là.

. . . . . .

Une vision plus nette des responsabilités collectives, un esprit et un désir de sociabilité plus aigu, voilà des bases pour établir un dialogue; mais ce sont là des conceptions qui mettent en cause la structure même de la société actuelle qui n'est axée que sur le profit.

C'est donc à cette structure que les travailleurs devront s'attaquer en premier lieu s'il veulent affirmer leur désir d'émancipation et de bien-être.

LES NÉGRIERS

Il existe une convention interentreprise, où il est stipulé qu'une entreprise accepte les ouvriers d'une autre entreprise si celle-ci se trouve à court de travail, les ouvriers prêtés conservant les avantages sociaux en cours dans leur usine; ceci est fait pour éviter de mettre en chômage des ouvriers, étant entendu que l'entreprise dont ils dépendent les reprendra dès que son cahier de commandes se trouvera en meilleure position.

Cela déjà représentait pas mal d'inconvénients pour les ouvriers malgré l'avantage de ne pas être au chômage. L'inconvénient majeur étant que l'employeur peut « prêter » ses employés à des entreprises situées très loin du domicile de ceux-ci, soit dans la même ville, soit dans une autre ville pouvant être à des centaines de kilomètres; certes, il y a une indemnité de déplacement, mais ceci ne compense pas, loin de là, les désavantages de cette situation. Cette forme de « locations » d'ouvriers est un pis-aller, pis-aller qui d'ailleurs tendait à se généraliser.

Je dis bien « tendait », car maintenant il y a mieux; le patronat, les capitalistes en accord avec l'Etat du même nom ont trouvé un moyen plus rapide d'asservir la population prolétarienne, ce moyen le voici :

Premier temps : un homme désigné par le patronat achète dans la ville, ou aux abords de la ville, un atelier ou des bureaux suivant le genre d'esclaves qu'il veut recruter, le processus étant le même pour les employés, dactylos, secrétaires, dessinateurs, que pour des ouvriers professionnels ou de simples manœuvres. Dans ce bureau ou cet atelier, dénommés pour la façade « Atelier de constructions mécaniques », par exemple, il embauche une dizaine de compagnons, qui, effectivement, travaillent dans cet atelier; ensuite vient le deuxième temps.

Ce deuxième temps consiste à s'aboucher avec les entreprises locales ou même éloignées en vue d'établir un contrat de prêt ou, le mot importe peu, location de travailleurs; cela fait, nous arrivons au troisième temps.

Le troisième temps consiste à faire paraître dans les journaux régionaux une annonce renouvelée périodiquement et conçue sur ce modèle : « Jeunes gens qui désirez vous faire une situation, l'entreprise vous en offre les possibilités, même si vous n'avez pas de références professionnelles; présentez-vous le... à.. rue.— Pas sérieux s'abstenir. »

Dans les grandes villes où la jeunesse trouve de moins en moins de débouchés, où les petites annonces son dévorées tous les jours par des milliers de jeunes gens et jeunes filles, où l'annonceur est sûr de voir affluer une centaine, sinon plus, de candidats ou candidates, vous pensez comme les négriers jouent sur du velours. A chaque coup de sonde publicitaire le filet est plein; il ne reste plus que le quatrième temps, qui se déroule de la façon suivante :

Les candidats sont introduits dans un bureau où se fait le premier tri, c'est-à-dire où sont éliminés, d'une part ceux qui ont un aspect trop minable, les demiclochards, ensuite ceux qui par leur âge situé au-dessus de la trentaine sont considérés comme trop vieux. Là tout dépend du nombre de candidats les éliminés s'en vont; restent les candidats admissibles au postulat d'une belle situation proposée par l'annonce.

Ceux-ci sont introduits dans une vaste pièce où ils sont pris en main par le valet du patronat, cet homme choisi à bon escient est d'un abord facile, beau parleur et assez psychologue; il commence par brosser au candidat un tableau assez sombre concernant le marché du travail, puis il leur expose, en termes assez convainquants, les avantages qu'ils auront, s'ils acceptent ces propositions. Naturellement ici j'ouvre une parenthèse : l'exposé n'est pas le même si le négrier recherche des profesionnels hautement qualifiés, quelle que soit la branche, ou de simples O. S. pour effectuer un travail sur une chaîne. C'est le second cas que j'expose en ce moment; cela dit, fermons la parenthèse et revenons à notre exploiteur de chair humaine. A tous ces jeunes avides de travailler, avides de vivre eux-mêmes et de ne plus être à la charge de leur famille, qui bien souvent a déjà de la peine à subvenir à ses propres besoins, il propose de travailler dans l'usine Y située dans la ville de Z; là ils apprendront une spécialité et il y a de fortes chances pour qu'ils soient, au bout d'un certain temps, intégrés à l'usine en question. Naturellement il existe une

prime de déplacement qui vient compenser le salaire horaire; c'est pour eux la porte ouverte à un avenir assuré et à des conditions matérielles confortables. Il faut bien comprendre, dit-il, que l'usine ne peut donner un fort salaire de départ, mais que d'ici quelques mois...

Ce discours fait, il n'a plus qu'à recueillir la signature des candidats, certains négriers allant jusqu'à faire signer un contrat de trois, six ou neuf mois. Naturellement les ouvriers ainsi loués perçoivent leur salaire par le truchement de l'entreprise qui les a embauchés, qui est et qui reste, quel que soit le temps de prêt, le véritable employeur de ces esclaves, ceux-ci ne pouvant jamais bénéficier des avantages de leurs camarades de travail embauchés, eux, par l'usine. Un exemple entre mille, dans certaines usines existe une cantine, cantine gérée par le comité d'établissement, comité d'établissement composé d'ouvriers comme chacun sait; les ouvriers laissent un pourcentage de leur salaire, le patronat donne également une participation, ce qui permet au personnel d'avoir un prix de cantine relativement bas. Les ouvriers loués peuvent prendre leur repas à la cantine mais comme ils ne versent aucune cote - part de leur salaire au comité d'établissement celui-ci a décidé que les prix des repas pour ces « gens-là » seraient majorés de X F. Comme vous le voyez l'entr'aide ouvrière n'est pas un vain mot; signalons que dans la majorité des usines la gestion des comités est en général florissante.

Revenons à nos ouvriers « loués » comme on loue un tracteur ou une batteuse en campagne; non, j'ai tort, en dessous du tracteur ou de la batteuse, car le propriétaire qui loue de tels instruments veille à ce qu'ils soient bien entretenus et bien maniés le marchand d'esclaves, lui, n'a pas à entrer dans ces considérations; il est même supérieur en cela à son collègue de la Grèce ou de la Rome antique où le marchand d'esclaves devait acheter pour revendre. Lui n'a seulement qu'à faire paraître une annonce pour voir affluer le bétail humain qui s'offre gratuitement d'être vendu et exploité; voilà une forme de progrès énorme sur l'antiquité.

En effet, quels avantages peut retirer le jeune dans l'usine où il est loué ? Aucun; il y a peu d'espoir pour lui d'être un jour intégré dans l'usine, il n'a aucune chance de voir modifier son salaire de manœuvre sur une chaine de montage; il ne bénéficiera pas d'ancienneté, il ne peut être défendu, si peu que cela représente de nos jours, par un syndicat, celui de l'usine où il est employé ne pouvant rien pour lui du fait qu'il est « étranger » à l'usine sur le plan du personnel. Bref aucun avantage, mais d'énormes inconvénients; il peut être renvoyé à son employeur quand le traiteur le juge bon, il peut être désigné pour aller travailler dans une autre ville quand le valet servile le désire, en un mot l'homme non seulement louera son intelligence et sa force physique pour vivre mais il sera encore déporté selon les besoins de la haute finance; et si actuellement l'on ne peut pas encore obliger par la force des hommes à aller travailler dans tel ou tel endroit, nous en sommes à la veille. En fait, la necessité faisant force de loi, combien d'hommes acceptent des conditions de travail, de déplacement, de nature de travail, qui leur répugnent; mais la faim, la misère des siens fait accomplir bien des actes qu'un homme libre refuserait.

Le fouet a disparu, l'entassement d'esclaves dans les cavernes n'existe plus, mais la soumission par nécessité, l'entassement dans les casernes que l'on nomme H. L. M., l'abrutissement par le bruit, le travail monotone, le manque de temps libre, et quand il est libre la télévision ou la lecture du digest, font que l'homme de XX siècle est encore plus esclave que l'homme de l'Antiquité. Si c'est déjà cela aujourd'hui, que sera-ce demain, je n'ose l'envisager.

A cette situation, qui est le prémice des temps noirs, que font les syndicats, les partis politiques dits « de gauche » ? Rien. Rien par impuissance, rien volontairement; seule, peut-être un jour la révolte des masses libérera le monde esclave de la servitude; la révolte, et encore, si la mentalité des nouveaux dirigeants reste axée sur la hiérarchie, sur les préjugés de classe, de religion, de patrie, rien ne sera fait, le peuple aura changé de maître, un point c'est tout.

L'homme ne fait qu'un passage sur cette terre. Mais si demain il m'était possible d'être inmortel tout en restant l'esclave que je suis à mon corps défendant, je crois que je préférerais rester un mortel, que la mort seule délivrera de sa condition d'esclave moderne.

G. PIOU

A propos de votre Dieu

Nombreux sont ceux qui se posent la question sur l'existence ou la non-existence d'un Dieu.

C'est donc à tous ceux qui croient qu'il en existe un que je m'adresse.

« Vous, croyants de toute tendance, de toute religion et qui croyez, chacun dans votre sphère, détenir la vérité, avez-vous envisagé un seul instant, *impartialement, honnêtement*, en votre for intérieur, la possibilité de vous être trompés, malgré vos convictions ou malgré votre foi ?

Et puis, vous qui espérez la récompense, après votre mort, de vos dévotes activités, que diriez-vous si par des règles *naturelles, physiques, scientifiques*, il vous était démontré que votre espérance est insensée ?

Accepteriez-vous alors de réviser votre position et de changer l'orientation de vos activités ? De sortir de l'étroitesse de vos dogmes qui vous transforment, d'êtres valables, d'humains au grand cœur, en pauvres hères endoctrinés et conditionnés pour des causes dépassées et contraire aux sentiments intérieurs qui vous animent ?

Quittez donc ces rêves surannés, imitez ceux qui, quoi qu'agissant « sans foi ni loi », comme vous dites, œuvrent tout de même pour le bien-être de l'humanité, sans se soucier s'il seront un jour, oui ou non, récompensés.

Mettez votre foi et vos énergies, comme beaucoup d'athées, au service des hommes et non plus de vos dieux et vous aurez, pour compenser l'illusion de votre paradis des cieux hypothétique et vain, un autre paradis, vrai celui-là, sur terre, que nous aurons tous bâti ensemble.

Là, vous y trouverez la plus grande satisfaction qu'un homme, digne de ce nom, ait jamais pu connaitre :

Le sentiment d'avoir accompli noblement le devoir d'être humain.

Michel PILATO

L'ETAT, AGENT DE LA REVOLUTION

Pour beaucoup, la société ne peut se concevoir sans une concentration étatiste, alors que, pour les nations européennes, l'Etat est, en vérité, d'origine récente, et que pendant des milliers et des milliers d'années, l'homme a vécu en société, sans connaitre ce fléau : l'Etat. Cette conception, soigneusement entretenue par l'Etat, que l'homme ne peut vivre sans un pouvoir tentaculaire, accrédite l'opinion que les anarchistes sont les démolisseurs de la société, alors que, tout au contraire, ils œuvrent pour une société humaine et libre.

Beaucoup, également, confondent Etat et Gouvernement. Partant du principe que l'Etat crée pouvoir et gouvernement, certains pensent que c'est contre le gouvernement qu'il faut lutter et non pour l'abolition de l'Etat. L'Etat implique non seulement la création d'un gouvernement, mais aussi les concentrations de territoires, l'obligation de soumission de l'individu, la limitation de la liberté, la reconnaissance de l'injustice du capital, l'impossibilité d'une civilisation nouvelle faite de justice et d'humanité.

Le contrat social permit de lutter contre la royauté et le droit divin, cependant, cette théorie, si elle apporta quelques modifications au servage de l'homme, si elle fut admise par le peuple, contraignit celui-ci à l'autorité de l'Etat, autorité qui ne fit que s'accroitre et dont nous supportons, présentement, après bien des modifications, le pouvoir dictatorial.

La société n'a pas été créée par l'homme, elle est bien antérieure à son avènement. Presque tous les animaux vivent en société et les premiers hommes vécurent en société. Des dizaines, des centaines de milliers d'années, l'homme vécut en tribu, en clan, et développa des usages, des coutumes, qui apportèrent, dans la liberté, satisfaction à tous. La famille n'existait pas, la lutte pour la nourriture se faisait en commun, le principe de la propriété était inconnu, tout, en un clan, était mis en commun. De nos jours, certaines tribus tziganes, repoussant encore le principe de l'accumulation de la propriété privée, brûlent ce qui a appartenu à un membre de la tribu décédé. C'est le principe de la communauté, ou le sentiment de la propriété était inconnu, qui autorisait une vie fraternelle entre tous; de fait, jamais un meurtre était perpétré au sein d'une tribu. La morale existait tout naturellement, sans que la nécessité d'un code s'impose. La tradition était suffisante pour maintenir un noyau de coutu-

(Suite page 2.)

Dimanche 19 Avril à 9 h. 30

A PARIS
DANS LA GRANDE SALLE DE LA MUTUALITE

MEETING ANARCHO-SYNDICALISTE

ORGANISE
PAR LA SECTION D'EXPRESSION FRANÇAISE
DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE
DES TRAVAILLEURS
EN COLLABORATION AVEC LES RESPONSABLES D'AUTRES SECTIONS

Prendront la parole au cours de cet acte

PIERRE
Prénom très familier dans les milieux universitaires

R. FAUCHOIS
qui reste sur la brèche malgré son état de santé précaire

CIPRIANO MERA
CONRADO LIZCANO
de la C.N.T. espagnole, Zone Nord
FRANCISCO ISGLEAS
de la Régionale Catalane en Exil
JOSE PEIRATS
de la C. N. T. espagnole

Propos sur les pratiques paramédicales

Il est besoin que le peuple ignore beaucoup de choses vraies et en croire beaucoup de fauses.

MONTAIGNE

Dernièrement « l'affaire Naessens » a montré une fois encore comment un certain public (beaucoup plus étendu qu'on l'imagine) par un manque du jugement critique le plus élémentaire, accepte passivement des affirmations ridicules et prend parti avec mauvaise foi contre la science « officielle ».

Signalons à ce propos que le médecin est tantôt un être incapable, tantôt un être infaillible, selon qu'un « guérisseur » arrache un malade à ses griffes ou qu'à Lourdes, il authentifie un miracle.

Le « guérisseur », lui-même, qui professe le plus profond mépris pour les médecins « officiels », ne manque jamais de se retrancher derrière leur autorité, quand il s'agit de faire homologuer ses propres exploits.

Bien que toujours où la science objective a étudié des cas précis, ce fut toujours un échec cuisant pour les pratiques paramédicales.

Parmi les diverses techniques employées par les guérisseurs, il faut citer : la magie, la sorcellerie, la phénologie, la physiognomie, la radiesthésie, le spiritisme, l'hypnotisme, le magnétisme, la voyance.

Il est à regretter que la « grande presse », si empressait à ouvrir ses colonnes aux purs bobards : miracles, guérissages, suggestion et psychanalise, hypnose et homéopathie, prémonitions e télépathie, fantômes et apparitions, radiesthésie, horoscopes, science fiction, ne parle jamais de ces expériences et surtout de leurs résultats. Il est vrai que c'est beaucoup moins spectaculaire et que cette presse à sensation vend surtout du papier en jouant sur l'escroquerie à l'espérance. Animée par le goût du scandale elle fait pulluler les informations scabreuses et absurdes qui ont moins pour objet d'instruire le public que de le surprendre.

Ceci s'explique d'ailleurs très bien lorsque l'on sait que la besogne matérielle est confiée en général à des ex-potaches des deux sexes, bornés aux départs ou novices permanents, leurrés par des sophismes, qui après un bachot de philo et des études (souvent tronquées) de droit se trouvent habilités à moudre le bla-bla-bla quotidien ou hebdomadaire.

Il est bon de savoir : que devant les assurances renouvelées en faveur des trouvailles radiesthésistes (ou autres) des enquêteurs impartiaux ont voulu savoir qu'il était réellement. Les défenseurs du paranormal reprochent aux savants « officiels » de ne pas se pencher sur leurs travaux et de juger sans savoir. Cela s'imprime chaque jour et cependant il faut le redire, les savants ont fait preuve d'une patienue admirable et sont las de contrôler les essais qui tournent court et de voir les « grands » de la carrière s'esquiver quand on leur demande des preuves.

Depuis des années, le comité belge pour l'investigation scientifique des phénomènes réputés paranormaux (72, rue de la Ferme, Bruxelles) étudie sans relâche tous les faits qui lui ont été soumis.

L'opinion doit connaitre les résultats des confrontations qui ont eu lieu, résultats qui expliquent la prudente dérobade des grands ténors.

Ce qu'il faut faire savoir à la foule des gens de bonne foi, qui acceptent de confiance les affirmations réitérées des éclatantes réussites pendulaires, c'est que *les plus représentatifs des radiesthésistes, ceux qui se vantent d'un extraordinaire palmarés de succès dans les opérations de leurs spécialités, n'ont jamais réussi, sous contrôle effectif, une seule série d'expériences, organisées d'après leurs indications.*

Voici pour la France, faute de place ne cite que les principales enquêtes :

Expérience de la Société d'agriculture et des sciences de Lyon en 1913. Sans résultat.

Contrôle de l'Académie des sciences à Versailles, vers 1920. Echec total.

Enquête du physicien Canac (Toulon). Echec total.

Enquête expérimentale d'Aug. Lumière auprès des radisthésistes en renom. Echecs constants malgré la prolongation des essais.

Enquête Barrabé, s'échelonnant de 1925 à 1934 dans 10 départements. Résultats toujours négatifs.

Epreuves de diagnostics à l'hôpital Laennec en 1935. Même résultat.

Enquête de l'Union sociale des ingénieurs catholiques en 1933, renouvelée en 1936 et 1938, dotée d'une récompense de 5.000 francs pour une expérience réussie. Le pirx n'a pu être attribué.

Epxpériences rendues à Lyon en 1935, prix de 1.000 francs, 86 radiesthésistes. Echec général.

Enquête du docteur Bon (Arguel-sur-Besançon, 1933). 1 % d'échec.

Enquête de la revue du génie militare en 1935. Conclusions défavorables.

Faculté libre de médecine de Lille. Echec complet.

Confrontation de Noël Bayon et Jean Thévenot en 1952 (portant sur les traitements paramédicaux). Défaite complète.

Cela n'empêche pas les « cerveaux en friche » de ne tenir aucun compte de l'unanimité des biologistes et physiciens, à la suite de centaines d'investigations, toutes négatives.

Mais me direz-vous, vous vous écartez du sujet, Naessens n'était pas un guérisseur au sens que vous l'entendez; il était biologiste et avait mis au point un sérum contre la léucémie qui après tout est peut-être valable. Pour ceux qui sont encore ignorants de cet affaire revenons donc à ce pseudo « biologiste » sans formation scientifique et qui n'est en fait qu'un bricoleur autodidacte (il a inventé entre autres une moto à gazogène). Son dernier métier était masseur. On voit aisément que tout dans son passé (emplois et études) le prédispose tout particulièrement à damer le pion aux innombrables chercheurs de tous les pays qui se penchent depuis des années sur le cancer et la leucémie.

(D'ailleurs aurait-on déjà oublié en France l'affaire Lorenz, cet autre guérisseur du cancer avec son « Aparasine 131 », qui ne date que de 1950 et dont l'affaire Naessens est une répétition fidèle.)

Toute l'argumentation de Naessens repose sur une double erreur au départ. Ignorance d'images bien connues, et faute d'aseptie au cours de ses manipulations réduisant à néant les bases sur lesquelles il établissait la préparation de « son traitement ».

Le dossier des malades traités à l'Anablast n'est pas plus concluant. Tous les succès contrôlés du bricoleur d'Issoire ont toujours résulté sans exception, soit d'une erreur de diagnostic au départ — ce qui n'est pas étonnant : 60 % des examens du sang sont généralement erronés — soit de guérisons ou de rémissions antérieurement obtenues par des thérapéutiques éprouvées.

Quant aux témoignages que l'on recueille en général dans des tels cas, il n'y a rien a en déduire puisqu'il n'y a eu ni diagnostic sérieux avant le « traitement » ni vérification précise après. Souvent même, les guérisseurs et guérisseuses inventent des maux imaginaires pour mieux triompher ensuite; s'ils soulagent le malade c'est surtout de ses économies...

Malgré les preuves irréfutables démontrant la puérilité du traitement et la déroute complète sur tous les domaines de Naessens, il reste néanmoins un nombre incalculable de personnes qui (comme pour Dieu) se demande encore s'il n'y aurait pas quand même quelque chose, accordant ainsi une valeur absolue à ce qu'ils ressentent sans se soucier le moindrement d'une vérification ultérieure et en gratifiant abusivement cette « intuition » de « connaissance ».

Tout cela se ramène à une âme defectueuse ou si l'on préfère à un système vago-sympathique (caractère et affectivité) qui ne « tourne pas rond ».

(A suivre.)

L'état, agent de la révolution

(Suite de la page 1.)

mes sociables et l'autorité, l'abus de l'autorité, le pouvoir de l'autorité, l'injustice de l'autorité, dont nous tirons tant de vanité, étaient inconnus. Cette phase de la société dura des milliers d'années : c'est aux premiers siècles de notre ère que le principe de la tribu évolua et que la possession commune de la terre, du territoire, entre membres d'un même groupe, devint la base d'une nouvelle forme d'association : la commune, qui donna aux hommes le sens de la propriété, limité, seulement, aux occupants d'un même territoire.

La commune se composait de familles qui possédaient et exploitaient la terre en commun. Plus tard, si le travail de la terre continua à se faire en commun, la consommation se fit, elle, par famille. En plus, la famille possédait, en bien propre, du cheptel, un potager, des provisions, des instruments de travail. Dès cette époque, la transmission des biens existait et le sentiment de la propriété devait mener l'humanité à la perte de celui de la fraternité, à l'abaissement de la morale, à la reconnaissance de la violence sous toutes ses formes, à l'acheminement de la compression de la liberté et à la préparation du suicide possible d'une civilisation. Mais, s'il est vrai que l'impérialisme des Etats fait planer sur l'humanité entière, le danger d'un cataclisme termo-nucléaire, ce danger n'est qu'une probabilité, en conséquence, nous devons continuer le combat de la libération possible des hommes.

Toutes les notions de droit eurent leurs origines dans la commune, le village. L'Etat s'en empara en les modifiant, toutefois, à l'avantage des minorités dominantes. Alors que les premiers groupements humains répondaient aux sentiments de la liberté des hommes, la commune apporta restriction à cette liberté et la possession de biens est à la source du désir de s'approprier le bien d'autrui; la propriété enfanta le brigandage. La grande faiblesse du paysan fut de se donner des défenseurs qui, dans « l'ordre », devinrent, légalement, les plus brigands des brigands, asservirent les populations et devinrent l'embryon du pouvoir ; autorité et violence que nous supportons présentement, et que nous supporterons, tant que nous ne posséderons pas le courage de faire la révolution.

Il est facile de comprendre pourquoi tout l'enseignement de la jeunesse est acheminé à la reconnaissance de la soumission à l'Etat et à l'apologie du crime patriotique, dont tireront force et pouvoir tous ceux qui vivent de la servitude du travailleur. Si toutes les grandes découvertes, toutes les inventions, émanent de travailleurs isolés, ceux qui vivent de leur asservissement ont toujours eu la faculté, du fait de la possession du capital, de s'accaparer, à leur profit, de ces inventions pour s'enrichir davantage ou pour pousser les peuples à la guerre, ce qui est encore une forme d'enrichissement consécutive de la possession du capital.

Avec les siècles, l'homme s'acclimata à l'autorité, si parfois, devant les excès de celle-ci, une révolution éclata, le peuple appela un sauveur qui profita alors du pouvoir pour maintenir tous les privilèges anciens sous une forme différente, et le travailleur se soumit, ne possédant ni le courage, ni la dignité, qualités maîtresses nécessaires au travailleur, pour prétendre atteindre la liberté.

La nécessité de la liberté absolue de l'individu, qui ne doit obéissance qu'à sa conscience, se heurte à l'Etat dont la mission de soumission trouve en l'Eglise une force d'obscurantisme autorisant l'asservissement du peuple, et qui entrave la difficile élévation et la libération du travailleur des jougs profitables à une minorité possédante protégée par l'Etat. On conçoit, fort bien, que l'Etat combatte la création de communautés libres, puisque la création de celles-ci serait considérée par lui, comme un Etat dans l'Etat et que, pour lui, les travailleurs ne sont que des « sujets » taillables et corvéables à merci ; que lui seul et sa sœur l'Eglise accaparent le droit de disposer de l'orientation, de la vie, de la pensée du peuple. L'Etat ne peut plus tolérer une certaine indépendance des travailleurs que ceux-ci ont possédée autrefois. Du fait que l'Etat dote les enfants des travailleurs d'écoles qui enseignent le respect et l'obéissance dus à l'Etat ; du fait que l'individu majeur se voit sous la « protection » des prêtres, des politiciens, des gendarmes, des militaires, des juges, des geôliers, l'Etat pense que par ces individus inconscients et de basse moralité, ainsi que par ses lois draconniennes, il peut garantir sa force, son pouvoir, son asservissement. Ce qui, présentement, est bien l'expression de la vérité, mais nous savons, et nous ne pouvons en douter, que ce pouvoir s'effondrera demain devant la prise de conscience des travailleurs. Prise de conscience qui permettra à ceux qui produisent de faire entendre leur voix, non pas par des syndicats, complices du pouvoir et qui aiguillent les travailleurs sur des voies de garage, mais par un syndicalisme révolutionnaire, qui éclairera le monde du travail, lequel devenu conscient de ses droits, de sa force, de la nécessité pour le bien de tous de briser le capitalisme et son agent l'Etat, autorisera l'avènement d'une civilisation nouvelle.

L'autorité accentuée de l'Etat a pour but d'établir la balance avec l'élévation de la progression de la conscience du travailleur qui, lentement, chemine et le prépare à la grande explication. Dans cette course à une prise de force différente, entre ces deux courants opposés, la solution définitive et obligatoire apparaît en toute clarté : Plus l'Etat, pour maintenir les privilèges du capitalisme, resserre son étreinte sur les travailleurs, plus il encourage ceux-ci à choisir le chemin de la liberté. Plus les travailleurs s'éduqueront, plus ils seront amenés, nécessairement, sur ces mêmes chemins de la liberté. Que ce soit par une route, ou par une autre, la révolution se fera, elle est obligatoire. L'Etat peut en reculer l'avènement, mais il ne peut empêcher sa réalisation. L'Etat par ses injustices et ses crimes, le travailleur par son élévation, sont les artisans de la révolution de demain, les ouvriers d'une nouvelle civilisation. « *Nous voulons substituer la morale à l'égoïsme, la probité à l'honneur, les principes aux usages... Nous voulons, en un mot, remplir les vœux de la nature, accomplir les destins de l'humanité, tenir les promesses de la philosophie.* » — Robespierre.

RENE VILLARD

ANTENA

LEVANTAMIENTO DE RAILES

PALMA DE MALLORCA.—Ese delito clásico de las revueltas tan duramente penado por el código, ahora recae plenamente sobre el Gobierno sin que castigo alguno le alcance. La línea ferroviaria (62 km.) Palma-El Arenal-Lluchmayor-Campos-Ses Salines-Santanyi ha sido suprimida por el Estado en beneficio de los servicios de carretera, no tan rápidos, cómodos y populares como el de trenes. También el funcionamiento del ferrocarril de Palma a Felanix corre peligro de desaparición pese a los relevantes servicios que rinde y a las necesidades crecientes del turismo. La política estatal destructora de ferrocarriles empezada en Gerona por el Estado, tiene eco lamentable en Mallorca.

EN FAVOR DE FRANCISCO ABARCA

BRUSELAS (OPE).—A «Le Soir» le telegrafía «Reuter» desde Londres:

«La embajada de Bélgica ha anunciado que un grupo de manifestantes que efectúan la huelga del hambre ha permanecido todo el día junto al edificio. Se cree que entre los manifestantes se hallaban cinco exiliados españoles que protestaban contra la amenaza de extradición de Bélgica a Suiza del exiliado español Francisco Abarca. La Embajada se niega a cualquier comentario sobre el particular, al igual que las de España y Suiza.»

ESTELA MORTAL DE LA CRUZADA

GERONA.—Jugando con un artefacto de artillería que habían encontrado semi-enterrado en un campo de Agullana, recibieron graves heridas los muchachos Juan Agustín Anglada y Miguel Armet. Ministra al explotarles de improviso el artefacto.

ACCION DIRECTA

SANTANDER.—Cincuenta camiones llegados de la comarca de Campoo han recorrido la ciudad hasta las primeras horas de la tarde con grandes cargamentos de patatas que vendían directamente de los cosecheros, al precio de 1,20 pesetas kilo. Todos los camiones habían quedado vacíos a las tres de la tarde. A última hora la venta se hacía por sacos de 70 kilos, aunque ya no regía para los mismos un precio uniforme, puesto que se pagaban entre 50 y 55 pesetas. Luego prosiguió la venta de patatas directamente de los cosecheros que tenían grandes cantidades almacenadas.

A la misma hora en que se llevaba a la cabo la primera venta, en muchos establecimientos de la ciudad se ofrecían las patatas a precios más bajos que los que regían esots días últimos.

¿AGUA DEL MAR PARA RIEGOS?

ALICANTE. — Se pretende instalar en la provincia de Alicante, junto a la costa, una planta-piloto experimental para extraer agual del mar para el riego de los campos, según decisión adoptada, al parecer, por el Instituto de Investigaciones Agronómicas, que ultima los preparativos para el montaje de esta instalación.

Aunque son varias las provincias españolas que pretenden conseguir la instalación de esta planta-piloto, parece ser que se ha decidido que sea Alicante donde se instale, ya que la provincia tiene una longitud de costa de 107 millas y el mar tiene un nivel de reflejo internacional.

La provincia de Alicante cuenta con 216.500 hectáreass de terreno de secano y sólo 87.400 de regadíos.

«AVALL VA!»

SEVILLA.—En Osuna se ha hundido la bóveda de la iglesia de la Merced. Merced a su santísima serenidad, los santos no huyeron despavoridos. El resto del templo, igualmente en ruinas.

BUENO

MADRID.—Contrarrestando el movimiento popular pro-enfermedad de Franco, la prensa adicta al régimen ha desmentido que el «caudillo» sufra enfermedad alguna.

COMBATIERON POR LA ESPAÑA REPUBLICANA HACE 25 AÑOS

ESTOCOLMO (OPE). — El diario «Stockolms Tidningen» (socialdemócrata), ha publicado un artículo del periodista Sven O. Anderson, autor del libro antifranquista «Spanien vantar» (España espera), en cuyo artículo se recuerdan algunos episodios de la guerra de España en los que tomaron parte voluntarios suecos de las Brigadas Internacionales.

Los supervivientes del grupo sueco que luchó por la legalidad republicana, contra el falangismo, el nazismo y el fascismo, siguen con gran interés los acontecimientos en el interior de España (desarrollo de la oposición, cambios de actitud y de método del régimen) y algunos de ellos han empezado a estudiar el español. Ha vuelto a renacer ahora en ellos la esperanza de poder ver de nuevo España.

LA ULTIMA MAÑANA DE GARCIA LORCA

PARIS (OPE).—La Radio-Televisión Francesa va a servir trece films de media hora sobre «las últimas mañanas ejemplares y trágicas de algunos hombres de destino brillante, pero particularmente vulnerable: Saint-Exupéry, Rimbaud, Chenier, García Lorca, Maupassant, Hemingway, Camus, Shelley, Poe, Puchkine, Kafka, Kleist y Zweig.»

Se trata de una especie de retrato y evocación de la vida y la obra de trece escritores de renombre mundial, que perecieron trágicamente: por suicidio, en desafío, por accidente de auto o de avión, en el patíbulo, en el hospital, en el manicomio, etc. En cuanto a García Lorca, asesinado por los franquistas, los veintiséis minutos del film evocan su memoria y muestran Granada como el poeta la había visto y amado. La película, impresionada clandestinamente, pudo salir de España dentro de una tinaja andaluza, con un jamón del país por tapadera, como equipaje pintoresco de unos turistas.

APRIORISMO

MADRID.—Según acuerdo hispano-marroquí firmado por Muley Ahmed Alaui y el ministro de Asuntos Exteriores de Franco, el 1 de abril recientemente transcurrido debía suprimirse el visado entre España y Marruecos. Es lo que se anuncia. Pero, para los ciudadanos de tercera en estos casos la realidad suele ser otra.

LA CASA DE DIOS EN VENTA

NUEVA YORK.—La revista «Ibérica» da una relación de iglesias y monumentos españoles vendidos a Norteamérica, mencionando los siguientes:

El monasterio de Avila, procedente de Trillo (Guadalajara), vendido por el Estado en 1930 por tres mil pesetas, desmontado y llevado a San Simeón, en California.

El ábside románico de San Martín de Fuentidueña (Segovia) que salió de España el 13 de enero de 1958 a bordo del «Monte Navajo», para ser emplazado en The Cloisters, Museo Metropolitano de Nueva York.

El monasterio de Sacramenia (Segovia), instalado en Miami.

En la «Hispanic Society» de Nueva York, se encuentran los sepulcros de Don Suero de Quiñones y su esposa Doña Elvira de Zúñiga, del monasterio de Nogales (León); los sepulcros de Don Gutierre de la Cueva y Doña Mencia Enriquez, procedentes de San Francisco de Cuellar (Segovia), y algunas esculturas de San Pedro de Ocaña (Toledo); en el museo de San Luis el salón mudejar de Santa Isabel de los Reyes (Toledo); en el Museo Fogg de Cambridge, Massachussets, dos capiteles románicos de Santa María de Labanza (Palencia); en el Museo de Boston la portada de San Miguel de Uncastillo (Zaragoza); y en el Metropolitano de Nueva York, los sepulcros de los Condes de Urgel, procedentes de Bellpuig de las Avellanas (Lérida), las esculturas de San Pedro de Ocaña y el patio plateresco, la escalera, el salón principal y el artesonado del castillo de Velez-Blanco (Almería).

DELITO POLITICO

PARIS (OPE).—«Service Presse, Information» publica la siguiente noticia:

«En la cárcel de Burgos se encuentra condenado a seis años, el abogado de Las Palmas don Fernando Sagaseta que fue juzgado por el Tribunal Militar acusado de propaganda autonomista en favor de las Islas Canarias.»

RESPIRO

GERONA.—El Juez de 1.a Instancia de Figueras (Gerona), Joaquín Ruiz de Luna, que hasta el último momento ha procurado que a la cárcel de su Partido no le faltaran clientes, ha pedido su traslado a Yecla, que le ha sido concedido. Viene a ser como si uno de Madrid solicitara el traslado a Navalcarnero. Los sufridos habitantes de Figueras y alrededores respiran un poco más. (OPE.)

LIBERTAD PROVISIONAL

PARIS.—La A.F.P. ha comunicado a «Le Monde»:

«Diez de los treinta y tres miembros del Movimiento nacionalista vasco (E. T. A.) detenidos en octubre último, han sido puestos en libertad condicional, según nos comunican de Bilbao. Los miembros del E.T.A. serán juzgados por el Tribunal de Orden Público recientemente creado.»

NO DA PIE CON BOLA

BARCELONA. — El gobernador Ibáñez Freire prohibió que hasta nuevo permiso se bailaran más sardanas. Tal prohibición se dio por la mañana del 15 de enero, es decir, que las anunciadas por la radio y la prensa de aquel mismo día, dominical, ya no se celebraron. Razón alegada: que ya se estaba en Cuaresma. ¡Y los cabarets han continuado «funcionando» hasta pasados diez días! (OPE)

DE CADIZ AL CIELO, SIN GANAS

CADIZ.—Falleció en esta ciudad el obispo de Cádiz-Ceuta, Tomás Gutiérrez Díez, siendo del dominio público que el monseñor estaba tan agarrado a la vida que temió pánicamente a la Parca que tan galantemente le abría las puertas del cielo.

MINEROS LIBERTADOS

PARIS.—Escribe «La Croix»:

«Se ha reanudado el trabajo en los pozos de Peñarroya, en Puertollano. Los dos mineros detenidos a consecuencia de un movimiento reivindicativo, han sido puestos en libertad por orden del ministro del Trabajo. Para protestar contra las detenciones, 3.200 mineros de la citada sociedad se declararon en huelga. El gobernador ordenó el cierre de los pozos.»

chispas

Se dice en otra sección de este periódico que un hijo del verdugo Severiano Martínez Anido se avergonzó de la conducta de su padre. Ciego servidor de la Iglesia y del Estado, el pobre Severiano se encenagó de pies a cejas matando obreros libres en condiciones inauditas, es decir, sirviéndose de pistoleros requetés, crupiers, chorizos *y demás sujetos de maldad cotizable.*

∴

Carlos Martínez Baldrich, artista, con Carlos Baldrich tuvo bastante. Lo de Martínez escocía...

∴

El recato del artista es comprensible, y, loable. Es el hijo lacerado en su alma por la espantosa conducta del padre.

∴

Inversamente, Joan Camorera fue renegado públicamente por su hija por encargo de Partido. Llegó a suponer —el documento— que la madre de la firmante había concomitado con otro que no fuese su marido, lo cual dicho por una hija es asqueroso y canalla por fuerte que hubiese sido la razón de Partido.

¿Qué causa noble pueden representar individuos y comités que tan ruinmente se comportan?

∴

El probo y constante socialista Wenceslao Carrillo tuvo que tragar idéntico acíbar. Su hijo Santiago también lo renegó en pútrido documento ordenado por el Partido.

¿Qué no tendrá de clerical, de incivil, de infame, un Partido que para deshacerse de sus rivales recurre a tan deleznable recurso? ¿Tiene algo que ver todo eso con la saña calumniosa con que Marx persiguió a Bakunin, su compañero de causa en pro de los trabajadores?

∴

Viene todo lo anterior a cuento de algo conocido con retraso, si bien concordante con las miserias de la hija y el hijo arriba indicados.

Veamos. En 1910 Antonio Maura tuvo la osadía de poner pie en la Estación de Francia de Barcelona, cuando la sangre derramada de Mallet, Baró, García, Hoyos y Ferrer Guardia estaba aún fresca. Indignado, un barcelonés le descerrajó unos tiros, sin matarlo, al Antonio. Ya en 1907 la coraza escondida del político jesuita había rechazado el cuchillo de Artal... El vengativo de 1910 pasó malos tratos y ratos, más el consiguiente presidio, largo, largo, con el premio final de un hijo comunista renegándole como padre por no aceptar éste carnet del Partido.

¿Qué especie de revolución es la de esa gente que a tan innoble chantage recurre? ¿No hay rectificación, o enmienda, ni hoy, en plena kruschevitzchina? ¿Loyolistas laicos, todavía?

CHISPERO

Reflexiones sobre «crítica»

EXISTEN pocas palabras que sean tan diversamente interpretadas como la de «crítica»; y por lo tanto peor aplicadas para lo que se quiere juzgar. La opinión más esparcida es que la crítica es un método empleado sin tono ni medida para camente. Esta es, muy a menudo, la combatir a sus semejantes sistemáti- opinión de aquellos que se sienten heridos en sus errores o inconsecuencias por la crítica, cuyo único argumento es tildar al crítico de « criticón » Ese resentimeinto y ese personalismo hace que se hable de disconformidad sistemática. ¿Qué será eso? Y a pretexto de que el hombre no es perfecto, creen con eso justificar lo que ellos llaman menudencias.

La disconformidad no puede ser sistemática porque es hija de la manera de pensar y de sentir.

Si existen individuos que critican sin altezas de miras, sin fundamento, sin razones que demuestren la justicia de lo que exponen; si lo hacen de mala fe, su propia labor pondrá de manifiesto el valor de su obra. Y esto no será motivo para salir atronando los espacios y poner obstáculos a la obra necesaria que es la crítica. Replicándoles, si se quiere, con argumentos que demuestren su equivocación, estamos al cabo de la calle.

Esos compañeros tratados despectivamente de criticones, pueden ser hombres cuyo fin sea defender la causa de la justicia y de la verdad; con la sola preocupación de descubrir los errores, allá donde se hallen, para enmendarlos. No hay crítica verdadera si no hay libertad para hacerla. El crítico no ataca las personas, lo que hace es defender algo que no mutile la personalidad. Critica para el bien, pues el mal le conmueve; sufre del abuso y de la mentira y piensa que en la busca de la verdad, al enderezar entuertos, satisface también a otros quijotes. Lo que es falso le causa horror, por lo cual arremete contra los malos pastores.

No es comodidad, como se afirma a menudo. Su postura, al contrario, es muy incómoda pero inevitable para todo aquel que lucha contra el engaño. No puede resistir al deseo de repetir esta frase de Ramón y Cajal , « ¿Has dicho que no tienes enemigos...? Creo que te calumnias. »

¡Cuántos sabios escaparon por milagro a la hoguera, y cuántos pagaron con sus vidas el crimen de pensar!

Es un error poner nuestra simpatía sólo en lo que nos gusta. La ley de vida nos incita a manifestarlo todo, sin dejarnos aprisionar por las reglas, las teorías ni los intereses de nadie. La verdad no permite que se use de tapujos. Se trata de pensar, no de obedecer. Lo difícil es andar firme hacia su objetivo sin detenerse ante la censura de los demás. La crítica es una labor de cultura para elevar y liberar al hombre; y en eso no se puede ver mala intención, sino razones superiores : el respeto a sí mismo y el acuerdo con el ideal.

La crítica, como todas las cosas, tiene sus defensores y sus enemigos. No hay que aceptar ciegamente toda tradición o palabra de orden. Una opinión, un juicio, han de ser hijos de un propio criterio, sin por eso afirmar que sea sin defectos. No hacer de una idea un fetiche, ni inducir a nadie a compartirla necesariamente. No estamos obligados a interpretación alguna. El alejamiento de la verdad, aunque sea por un momento, resulta intolerable porque equivale a ocultar los errores; pero no consideramos a nadie como guardián exclusivo de la razón y de la verdad.

No se puede enjaular el vuelo del espíritu. Las mentalidades son diferentes y hay que dejar de lado todo prejuicio de orgullo o de supremacía. Cada ser humano está constituído de tal manera, que es un secreto y un misterio para todos los demás.

Yo no hablo de opiniones superiores ni de otra cualquiera clasificación, sólo me interesa que se puedan expresar libremente para decir la verdad al pueblo, sabiendo al mismo tiempo confesar nuestros propios errores.

Para los que detentan el monopolio de toda la verdad, todo pensamiento que no sea del que manda, es considerado como una herejía; maldad inadmisible, criminal, que hay que castigar severamente. Ningún libre examen, duda, iniciativa, son tolerados. Es menester hablar todos en el mismo tono, como si estuviésemos uncidos en un mismo yugo. El reglamento les fascina, y la Verdad con mayúscula, ahoga la verdad de cada uno, que ha de ser de elección libre. No se puede codificar el ideal : no nos encerremos, y abramos las puertas a todas las opiniones.

Es necesario combatir como a enemigos, a los que ponen trabas al desarrollo de la crítica y toleran la persecución de los que han osado criticar. Libertad es también el albedrío de decir la verdad. No lo es, el decir la « verdad » establecida oficialmente. Una crítica, aunque se revele equivocada, es por lo menos honrada si ha sido inspirada por el deseo de aportar una contribución a la causa de la verdad. Y su refutación hay que llevarla ante las masas por ser éste el mejor medio para educarlas. Solamente se defiende el propio interés o el del partido, cuando se dice que *todo* está permitido.

Un disconforme no es necesariamente un equivocado y menos un traidor, pues puede tener razón. Dejemos campo libre a la iniciativa personal, a las predisposiciones individuales, al pensamiento, pues, en su forma o contenido. Todo paso adelante modifica el conjunto de los hechos, colocándolos en una nueva perspectiva más amplia y más verdadera.

La verdad de nuestras ideas no puede ser interpretada como un fin absoluto, que prohibe todo libre examen. Lo absoluto está en oposición de la libertad, que solamente puede ser limitada por la armonía de los hombres.

¿Acaso el que piensa habrá de considerar la crítica y la verdad como campos sembrados de trampas y de peligros? La verdad y la crítica, son como la expresión de un movimiento profundo que puede hacer presentir cambios en el porvenir.

El error no es un crimen; el espíritu crítico no es tampoco la marca de la hostilidad sistemática.

Unicamente por el análisis crítico puede saberse dónde se halla la verdad, y no es aquí, precisamente, en lo que habrán de intervenir las cuestiones de mayorías y minorías. Nada de dogmas ni de formas inmutables. No puede haber compromiso entre el error o la mentira y la crítica, o sea lo que la palabra de moda llama « coexistencia pacífica », porque en este asunto, esa coexistencia no sería más que un engaño.

Es preciso hacer sentir los peligros del error, con el fin de conducirnos hacia el camino de la razón y de la verdad.

El crítico es ecléctico porque elige después del libre examen. El eclecticismo no rechaza ni acepta ningún sistema por completo. Para recoger y reunir las verdades esparcidas en los diferentes sistemas, es necesario de antemano separarlas de los errores a los cuales están mezcladas; el eclecticismo constituye un método fundado sobre la independencia del espíritu; sobre el derecho de examen y de crítica.

La crítica puede ser igualmente cuestión de gustos. ¿Qué es el gusto? Como también de la verdad a los 20 años, la verdad a los 40, a los 60, etc. Todo depende de la perspectiva, moral o espiritual en que se haya colocado el individuo para juzgar. Hay impresiones que pueden ser sentidas, pero no comunicadas. El juicio imparcial del crítico puede estar influenciado por su situación económica, su educación, su experiencia, y hasta por las persecuciones que haya sufrido. Ya hemos visto en la crítica que se hace cada día sobre las obras teatrales, literarias, filosóficas, etc., etc., la diferencia de opinión de los críticos, no solamente a juzgar dichas obras, sino en reflejar exactamente lo que quiso expresar el autor. ¿Han de ser por eso de mala fe todos los que las analizaron?

Desde Aristarco hasta Sainte Beuve, grandes críticos, existe toda una gama de pareceres, y en la que cada cual carga con sus responsabilidades.

Al crítico imparcial no le repugna trabajar al fondo del sentir de los hombres, con todos sus particularismos y contradicciones, y marcar su satisfacción, haciendo que resplandezca, al margen de toda traba, la siguiente máxima :

« En la confrontación de las doctrinas de todas las escuelas, aprende tú mismo a encontrar la verdad. »

JUAN

SOBRE LA DUDA

(Viene de la página 4.)

ta, máxima libertad de acción y expresión individual a la sola condición de no ser ello para los demás, lastre, estorbo, motivo de restricción alguna.

Mientras que nuestra actuación —y comportamiento— personal o colectivamente se preste o pueda prestarse a duda, es sumamente difícil llevar a cabo labor eficaz alguna en ninguno de los órdenes: exposición de ideas, labor atractiva o de captación, acción o acciones a realizar en aquellas tareas propias a todo idealista que considere el ácrata como el ideal que más se acerca al deseo justo y humano de la libertad sin restricción ni cortapisas para nadie.

Destruir en germen toda posible duda con nuestra diaria y limpia actuación en todos los órdenes, basándonos siempre y por sobre todo en que ni la sanción ni la obligación llegan jamás a la raíz del mal, ha de ser lo que nos guíe hacia la meta que libremente escogimos. Lo que el peso de los años u otras consideraciones inconfesables les llevan a desdecirse, no han de ser para los demás razón alguna que nos obligue a seguirles, ni a imitarles. El que cargado de años y conscientemente digno de lástima; o de inconsideración pura y simple, ya que siembra, a sabiendas, con intención, la peor de las dudas, basado en una experiencia falsa, como falsa es la fe de tantos y tantos *creyentes* sin convicción y que se agarran a cualquier dios, como se agarrarían a no importa qué. Que no es necesario llegar a la senectud o vejez física, para escoger el camino incierto y tortuoso que al final no conduce, digan lo que quieran, a la meta ideal en la que dijeron creer y por la que posiblemente lucharon un día.

«O nos adaptamos, o seguiremos vegetando.» Opinión respetable, como otras opiniones que tiendan a desvirtuar una realidad, que puede o no ser exactamente la que vivimos. Momentos tan difíciles o más hemos atravesado y no fue necesaria tanta «adaptación» ni «circunstancialismo» ni democracia (concepto éste que va quedando completamente vacío de sentido y contenido a fuerza de manosearlo y de cubrirse con esa «capa que todo lo tapa» tantos desvergonzados y otros arribistas). ¿No valdría más se dijera lisa y llanamente que con tanta dejación, adaptación y abandono de lo que se trata es ni más ni menos de arrinconar el anarquismo?

Craso error, y tiempo perdido. Hasta fuera preferible que las ideas, sin sombra de duda, las defienda sólo quien las sienta verdaderamente y de corazón. Preferible también se dijera sin asomo de duda alguna posible que lo que se desea es que el Movimiento Libertario Español se despersonalice, se vuelva amorfo, modosito, que acate con simplicidad y humildad todo cuanto convenga a quienes con tanta insistencia buscan día tras día y con tesón, lograr amasarlo para siempre, apartándolo de la lucha que no convenga e interese a los políticos de turno, o a los que aspiran con prisa irrefrenable a serlo.

La condescendencia, el respeto hacia los demás que no piensan como nosotros, no es motivo para obligarnos a tanto. Y si es preciso, dudemos también de esos amigos —¡aunque se digan hermanos!—, más que sospechosos.

FLORIAN

Actos en Tenay (Ain)

De acuerdo con las organizaciones antifascistas del departamento y patrocinados por el Sindicato de Maestros y por la Libre Pensée, la Federación Local de Peyrieu-Bellay y Alto Bougay organiza una jornada de confraternidad hispano-francesa para el día 19 de abril en la Sala de Fiestas de Tenay. Por la mañana conferencia a cargo del compañero Padrós y del profesor Guiraudon, a las nueve y media de la mañana, y por la tarde, en la misma sala, GRAN FIESTA DE VARIEDADES. con un grupo de ballets formado por un grupo de emigrados económicos que se han ofrecido espontáneamente. «Tierra y Libertad», de Lyon, apportará selectos números, entre los que cuenta la agrupación centroeuropea mixta «Los Karolinkas». Habrá también exhibición de sardanas.

Es de esperar concurran innumerables compañeros de Lyon, Grenoble, Annecy, Aix-les-Bains, etc., procurando atraer a la fiesta a gente recién venida de España. De Lyon saldrá autocar a las siete de la mañana. Para inscripciones a Martínez y en conserjería de la F. L., 286, cours Emile Zola, Villeurbanne.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»
3,50 F. en esta Administración

La amnistía del 25 aniversario

(Viene de la página 4.)

dancia existente entre la evolución y las instituciones españolas.

Para dicha modernización y perfeccionamiento, se preparan nuevas leyes que definan las relaciones entre el jefe del Estado y el jefe de Gobierno y su modo de designación sigue declarando... para que nadie se entere al fin de cuáles son sus intenciones al respecto.

Y sospechamos que ni aun él mismo ha llegado a fijar para sí esas modalidades en su permanente habilidad para prometer a todos sin contentar a ninguno de sus sedicentes colaboradores.

Sigue la incógnita de las intenciones del franquismo, ya que él mismo no puede señalar nuevas directivas, si carece de ellas en la espera de los acontecimientos a los que prefiere acomodar la marcha de cada día.

Volubilidad y oportunismo son las características de la política de El Pardo. ¿Pruebas de ello?

En sus declaraciones mismas confiesa que su opinión de hoy en relación con la restauración borbónica, es diferente a las previsiones que apuntara en otras declaraciones.

Factores nuevos, situaciones diferentes, exigencias exteriores distintas el pulso cambiante de las fracciones que con el régimen colabora, son motivos de una permanente indecisión.

De ella y de la debilidad de posiciones de quienes se encuentran a su alrededor, sacó siempre Franco la base de su persistencia.

Ayer hitlerianos a machamartillo. Hoy hombres de una democracia orgánica con carantoñas a los americanos. Mañana quizá con sonrisas a los hombres de una Europa que se independiza de la tutela yanqui.

O... siguiendo las trazas de otros jefes de Estado... nuevos aires de grandeza le llamen a posiciones espectaculares...

Y nos anuncia la previsión de una monarquía que llama social, popular y representativa sin que podamos alcanzar a concebir a que ha de hacer referencia en los términos de popular y representativa, conocidas como son sus convicciones absolutistas y de desprecio a la voz del Pueblo, como los fueron aquellos Borbones que se propusieron con un mal llamado despotismo ilustrado engañar con aires de grandeza una miseria persistente. ¿Qué querrá decir al hablar de social? ¿Cómo traducir popular en el lenguaje franquista? ¿Qué alcance tiene la palabra representativa si para el régimen son representativas, esas caricaturas de Cortes que existen hoy?

Insiste no obstante en que los principios del Movimiento no serán renovados por ser modernos y de acuerdo con un porvenir previsible.

Si las gentes de la Falange gritan a toda voz que el franquismo ha despreciado y echado en saco roto los principios del Movimiento... ¿A qué principios se refiere el Caudillo?

Si se refiere a los que nunca se dijeron, a los que se esconden, a los que varían cada día y a cada hora, a los principios que ayer les llevaron zarandeados de un lado a otro entre los totalitarios, si son los mismos que después le impulsaron a mendigar su participación en la ONU, si son los mismos que le hacen declarar hoy que ayer se equivocaron... esos principios, por ser inexistentes, son siempre modernos. Son los principios del nada hecho doctrina política.

De veinticinco años acá todo son ambigüedades, declaraciones que nada declaran... sin que nadie sepa si no que se trata de mantener en el Poder a los enemigos de todo progreso y de todo bienestar social.

Y para no cambiar, las declaraciones de este primero de abril... vigésimoquinta repetición de ambigüedades para salir, aunque sea poco airosamente, del paso.

J. MUÑOZ CONGOST

B.D.I.C

Tribuna juvenil

HOJA CIRCULADA EN LAS UNIVERSIDADES DE ESPAÑA

¡ESTUDIANTES!

Una vez más nos hemos solidarizado con los obreros que, al grito de «LIBERTAD SINDICAL», «MUERA LA TIRANIA», reclaman la participación y gestión directa con plenos derechos en todos aquellos problemas laborales y sociales que les son propios; reivindicaciones elementales en el camino de la emancipación total de la clase trabajadora.

Una vez más ha quedado demostrado que el descontento e indignación de la clase obrera obedecen a las mismas causas profundas que motivan nuestro enfrentamiento con la jerarquía impositiva y arbitraria del S. E. U. Las mismas razones de lucha nos unen a estudiantes y trabajadores frente a un mismo enemigo común: la tiranía franquista.

En estos momentos de agitación en toda España — Barcelona, Madrid, Zaragoza, Sevilla, Huelva, Bilbao, Pamplona... — nos solidarizamos con todos los manifestantes de franca oposición al régimen y hacemos un llamamiento a todos los estudiantes para que se sumen a la batalla abierta librada por la F. I. *te.*—(«C. S.».)

J. L. contra la dictadura.

Nuevamente reafirmamos nuestro convencimiento de que las mínimas libertades —de asociación, reunión, opinión— solamente podremos recobrarlas mediante el derrocamiento definitivo del régimen actual a través de la lucha revolucionaria, excluyendo categóricamente todas aquellas posturas complacientes, cómplices voluntarias o involuntarias de una supuesta «evolución liberalizante» del régimen y que no atacan directamente la vigencia de las estructuras franquistas.

¡ESTUDIANTES! Sumaros a los grupos clandestinos al margen del S. E. U., que no representa a nadie, e intensifiquemos toda acción para conquistar nuestras libertades y unas Universidades libres de todo tutelage, que estén al alcance de todos.

¡Abajo la tiranía! ¡Viva la libertad!

Comité Peninsular de la F. I. J. L.
Marzo de 1964.

(A raiz de esta hoja hubo detenciones de compañeros estudiantes en la Universidad de Madrid... como contragolpe a la socorrida amnistía reciente.

LOS DESCONTENTOS POR MOTIVOS OPUESTOS

EL descontento que amenaza la continuación de Franco en el poder causa regocijo en los que anhelan una España mejor, como así en los que anhelan una España aún peor. Y lo más gracioso es de que entre estos dos polos hay los que creen que es posible darse la mano para el logro de aspiraciones opuestas.

El descontento, en el presente caso puede ser un factor revolucionario en los ansiosos de una España mejor para todos; como puede ser un factor regresivo cuando los descontentos llegan a odiar un estado de civilización porque aspiran a otro más retrógrado. El caso de Mussolini, Hitler, Franco, Castro, son ilustrativos. Mussolini, Hitler, y también Perón por el arte diabólico de la dialéctica, llevaron las masas de un estado de descontento a un estado de desespero que lindó con la demencia. Y fue en tal situación de ánimo que les sirvieron de pedestal para implantar una dictadura con los que lo apoyaron, como contra los que lo resistieron.

Hitler, Mussolini y también Perón, eran los servidores de una burguesía voraz, pero lo bastante inteligente para saber que a la multitud que aclamaba a los dictadores, para despojarlas de su libertad moral había que aumentarles su ración económica. Pero Franco y Castro no cuentan con esta burguesía ni ventajas económicas y a los descontentos les someten aumentando su tiranía. Sólo por la violencia no se logra en nuestros días someter a ningún pueblo. Debido a ello la economía en el sistema franquista descendió a cero y se sostiene con las divisas que llegan del extranjero.

Según estadillos oficiales, la deuda pública, que en 1936 era de veinticuatro millones de pesetas, alcanza en el régimen de Franco ciento cincuenta y dos mil milones, más la renta de dicha deuda pública: cinco mil quinientos setenta y siete millones. Para salvar esta situación se multiplican los impuestos, en tal desproporción, que la producción se paraliza. En la deuda se dice que no están comprendidos los empréstitos americanos que sin duda se ocultan para que los españoles que leen estas cifras no se mueran de espanto.

Los prestamistas temen dar más de lo que puede valer España y se retraen. Y el erario público no puede pagar lo que la Iglesia, la Falange, el Ejército y otras ramas no especificadas quieren cobrar por haber « salvado » a España, fundando en ello su estado de descontento y el posible cambio de Franco que se rumorea. Pero si la Banca Negra, que regenta los fondos secretos, o un Juan March, o un Al Capone, aportan divisas para lo que exigen las instituciones que sostienen el franquismo, los rumores de renuncia y el cáncer y otras enfermedades que amenazan la vida de Franco, serán una vez más desmentidas.

En las instituciones que sostienen y están dispuestas a sostener a Franco, puede haber personas sinceramente arrepentidas e incluso dispuestas a luchar por una España mejor para todos. Pero los que forman el nervio directivo de dichas instituciones para cobrar los méritos por haber « salvado » a España, serían capaces de hipotecar hasta el último trapo con que se abriga el Pueblo y el pedazo de pan con que se alimenta. La resistencia que presentó el Pueblo español al avance de la regresión no lo perdona la reacción española ni la de más allá de España. La persecución que internacionalmente nos acecha, las torturas y el sadismo con que se asesina a los presos sociales en España a pesar de las protestas internacionales, es la mejor prueba del odio y el cerril fanatismo en que sigue desenvolviéndose la casta franquista.

En cuanto a los descontentos del exilio, un Gil Robles ya nos dijo que los cambios deben operarse sin alterar las instituciones, con lo que todo quedaría como era antes. Y los líderes refugiados que sueñan con un Gobierno que se llame democrático, ya nos advirtieron que si tal Gobierno llega a constituirse no debemos incurrir en casos de violencia, huelgas u otras inconveniencias que puedan perturbarles en la labor también « salvadora » de España. La violencia que se ejerce desde arriba para domeñar al Pueblo no les duele. Los miles de curas, falangistas, militares, bolsistas, que están en huelga por tiempo indeterminado sin manifestar intenciones de hacer nada útil a la sociedad, no les inquietan. Lo que les inquieta son las violencias o huelgas en que pueden incurrir los productores para defender su pan de cada día. Y tal clase de descontentos, también lo son por motivos bien distintos y opuestos de los que están dispuestos a luchar por una España mejor para todos.

Frente a tanta confusión se hace necesario un esfuerzo para aclarar los diferentes y opuestos motivos de los descontentos para saber quienes somos y con quién estamos, para mejor orientar nuestros esfuerzos en la lucha por la propia liberación y la del Pueblo español.

Serafín FERNANDEZ

Aceite, oro y azúcar

A mi buen amigo J. H., que bastante razón tenía al decirme que vergüenza no la pasó quien no la conoció.

ACEITE, oro y azúcar, de hecho están aliados, al menos en plan económico. Porque de eso se trata en estos días. A tal actitud no le encontramos explicación alguna, por lo dispares que dicen ser los políticos rusos y franquistas - fascistas. También el barbudo de Sierra Maestra quiere asistir en comparsa. Mas se nos ocurre preguntar : ¿Será posible tan poca formalidad en estos hombres?

En fecha 10 de enero del año en curso pudo caer en nuestras manos un periódico frances cuya noticia de última hora dice así : « Hacia el restablecimiento de las relaciones diplomáticas entre la U.R.S.S. (comunista) y España (fascista) ». Luego continúa : « Según los propósitos del embajador de la U.R.S.S. en Francia señor Vinogradov, el año 1964 podrá ver establecidas las relaciones diplomáticas entre la Unión Soviética y España ». La noticia no ha sorprendido al mundo. » Luego prosigue : « Los primeros sondajes en vista de normalizar las relaciones entre los dos países, se remontan a 1955. El interés económico reciproco puede haber contribuido a acelerar el proceso. En Noviembre último, el comisario español del aprovisionamiento efectuó un viaje a Polonia y a la U.R.S.S. España se muestra visiblemente deseosa de vender a los países del Este su exceso de aceite de oliva, calculado en unas 150.000 toneladas. Algún obstáculo, cierto, queda por sortear; ese del oro de 1938, pero un arreglo no es imposible. En ambos países — uno fascista y el otro comunista, repetimos nosotros — el realismo está en vías de superar escrúpulos ideológicos; el viento está a punto de desatarse y la previsión atribuida al señor Vinogradov tiene grandes ventajas para la realización.»

¿Cabe mayor chanchullo, amigos comunistas? ¿Qué nos decís ahora de esta última consigna de contemporizar con Franco? ¿Con el que recientemente asesinó a Grimau, a Delgado y Granado; con el que envió la «División Azul» al frente de Rusia?

Ni el oro español, que vosotros guardásteis tan bien « guardado » en el país del comunismo en 1938 por mano de Juan Negrín será obstáculo para perpetuar tamaña desvergüenza.

Por otra parte, y por si fuere poco, el mismo periódico añade : una tercera hipótesis : « Razones económicas han motivado la actual entrevista « K y C ». Para nadie es un secreto que Cuba, a la salida del semibloqueo americano, conoce serias dificultades materiales. La U.R.S.S., desde hace algún tiempo le viene prestando ayuda, pero de manera insuficiente. Castro, pues, negocia con los capitalistas para cambiar su azúcar por productos manufacturados, y él continúa mirando para todas partes con tal de... El dirigente cubano, en esta ocasión, podrá solicitar de Moscú la autorización de vender grandisimas cantidades de azúcar cubano a los países occidentales a fin de encontrar los diez millones de dólares que le son necesarios para pagar los autocares que ha encomendado a la Gran Bretaña. »

A partir de esta nueva noticia, ya pueden desbarrar a su guisa en Radio Nacional de España, los Manuel Agustín y todos los enviados especiales habidos y por haber.

Porque en España sobra aceite de oliva, ¿verdad? Sin embargo, el trabajador no lo ve ni en los escaparates.

Porque en Cuba sobra el azúcar. Mas los rusos ¿qué alegan? Poco nos importa. Eso fue siempre la política. Y es que ningún dictador conoció jamás la vergüenza.

Un lector de «Umbral» opina

De una carta dirigida al firmante de esta cuartilla :

Estimado Lone, la revista «Umbral» no me ha llegado. ¿América está lejos? Ignoro si esa noble publicación continua apareciendo. En «Le Combat» de Paris, salió el compañero Ferrer a su defensa con un admirable y bien razonado artículo. El acratismo de los españoles se inclinó casi siempre hacia cumbres elevadas, atrayendo a las ideas a hombres de recia cultura, aunque, claro está, alguna vez háyanse cometido errores.

Ferrer les recuerda que la cosa no consiste en «comer frailes y monjas» sino en superarse por el pensamiento libre —el pensamiento de todos— y en aceptar la libre estética como el mejor vehiculo de llegar a la comprensión de la libertad y de la solidaridad humana.

Aun viviendo en Francia, donde fermentan todas las ideas filosóficas e ideológicas, no acaban de aprender. Son los mismos que no se entienden, recargados de prosopopeyas que dan la medida de que en mayoría poco leen, o leen prosa que estalla en llamas y se abre en incendios para un resultado de ceniza.

Es por eso que no me extraña que se haga imposible apreciar una revista como «Umbral» y se la deje reducida a sus escasos medios.

Me sorprende que la revista haya podido vivir tan largo tiempo, costándonos tanto, a los españoles, ajustarnos a la realidad de las cosas. Si en la marcha encontramos un obstáculo, no tratamos de meditar y ver la manera de eliminarlo por calma y reflexion, empleando el ingenio sosegado; hoy al contrario, recurrimos a procedimientos que, en vez de favorecernos, anulan parte o quizá todo de lo edificado por nosotros mismos.

Si «Umbral» continua en la brecha seguro puedes estar que hace labor profunda, aunque haya quién así no lo crea. Todo hombre que sepa leer, seleccionar lo malo y lo bueno, halla en las páginas de esa revista un asiento sano, comprensible y justo, y un medio excelente para atraer a las ideas hombres que militan en otras ideologías o en ninguna de ellas.

En los oídos me resuena aún el nombre de Isaac Puente, cuando en la revista «Estudios» de Valencia (España) se empezaron a publicar sus meditados trabajos. Contra él se levantaron bastantes opiniones disconformes, atribuyéndole cosas gratuitas por no analizar unos, y por no comprender los demás. No hace mucho tiempo la compañera Federica Montseny, en un trabajo en la prensa de Francia, señaló que los compañeros de Norteamérica habían sido los primeros en actualizar a Puente. Después el buen Isaac ha resultado un valor muy elevado de las ideas libertarias.

Seguro estoy que cuando la revista «Umbral» deje de publicarse, algunos de esos que tanto incienso desparramaron en «C. S.» del 13 de febrero en su número 284 a algunas publicaciones nuestras, como augurio de la muerte de «Umbral», habrán de llorarla.—**X**

⁂

Por mi cuenta nada tengo que agregar a la carta de este caro amigo, dado que quizá primero que él he notado el vacío que se ha hecho a «Umbral» ahora, y antes al «Suplemento Literario». Esto en realidad se asemeja a una mala herencia terminable en una verdadera desgracia. ¿Por qué ser nosotros mismos los sepultureros de nuestros propios vehículos de propaganda? Con el poeta diremos, «Compañero: levántate y anda».

R. LONE

N. D. L. R.—Pierdan cuidado los compañeros Lone y X. Somos muchísimos los empeñados en que «Umbral» subsista.

DISCOS

En una galería de retratos de monstruos franquistas hemos visto al monstruo mayor, Severiano Martínez Anido. En efigie, natural y afortunadamente.

¿Quién se acuerda mejor del tigre cobarde que fue el general Martínez Anido? Nosotros, los canosos; y « ellos », los modernizadores de la política española : los falangistas muy siglo XX repintado al gris medievo.

Martínez Anido, junto con otro bípedo leve, Arlegui, se cebó contra el elemento mejor del Sindicato Unico mandando asesinar a 500 sindicalistas de la forma más brutal posible, con una saña criminal por ningún bandido superada. Martínez Anido fue una vergüenza española, un anacronismo inquisitorial típico producto de la escuela clérigo-militar derivada del reinado de Isabel I, alias « la Católica ». A partir de entonces, la desgracia de los españoles ha tenido vigencia, osaría decir que ininterrumpida.

Cuando Miguel Primo de Rivera, en 1923 dio su golpe de Estado para « renovar » la política española, ya incurrió en el defecto — en el cinismo — de utilizar como « renovador » al siniestro Martínez Anido de referencia, y al triunfar las armas fascistas en 1939 la sádica Reacción volvió a servirse de Martínez Anido el petrificado, nombrándolo ministro de un gobierno modernizado a la manera de 1600. ¿La Falange revolucionaria? Esa no dijo nada, o, en todo caso, que el monstruo de 1921 bienvenido sea. Al fin y al cabo, torquemadismo y falangismo es todo lo mismo prescindiendo de escrúpulos de calendrio.

Hoy, en tanto los nombres « ancestrales » de Angel Guimerá, Pi y Margall, Salmerón, Ferrer Guardia, Companys y tantos otros han sido borrados de la nomenclatura callejera, la vergüenza de una calle, o paseo, o plaza Martínez Anido en Barcelona, Sabadell, Tarrasa y toda localidad importante de Cataluña y de España, aparece como un latigazo a la cara de la Civilización, de la Sociedad evolucionada. Quienes recordamos la extrema bondad y el extremo humanismo de los Juanes Pey y Alemany; de Elías, Albericias, Boal, Ars, Vandellós, Comas, Peris y tantos otros traidoramente asesinados, no podemos más que escupir con sarcasmo a la cara de cuanto miserable posibilitó eso... y la tremenda recaída de 1939, merced a la cual la etapa tradicionalista y traicionalista cumplida por Martínez Anido en Cataluña se extendió al 1 por 10.000 a toda la península.

La sola mención del monstruo Severiano Martínez Anido ya es de sí insoportable; tanto, que, como padre, el monstruo llegó a avergonzar a su propio hijo.

Cuando la lápida «General don Severiano Martínez Anido» caiga hecha añicos de los muros españoles, aquel día la luz del sol será más espléndida que nunca.

DISCOBOLO

COMUNICADOS

Actos del 1º de Mayo

S. I. A.

(SECCION DE LA ROCHELA

La Sección Local de S. I. A. de La Rochelle tiene organizado un gran

MITIN

de concentración regional en conmemoración del Primero de Mayo, que celebrará el domingo 3 de mayo a las nueve y media de la mañana en la Sala Emile-Combes, rue de la Pepinière números 38 y 40, La Rochelle. Tomaran parte en el mismo los siguientes oradores :

MIGUEL CELMA
ARISTIDES LAPEYRE

Presidirá CHRISTIANE BERGER, maestra.

Compañeros, reservar este dia para acudir al mitin haciendo patente con vuestra presencia vuestro espíritu de solidaridad.

⁂

La Sección de S. I. A. de la Rochelle ha organizado un Festival de Variedades para el domingo 3 de mayo a las dos y media de la tarde en el local social de la Escuela Laica rue de la Pépinière, números 38 y 40.

En este Festival tómarán parte:

«La Escuela Rochalesa de Guitarra», dirigida por su profesor compañero Sevilla.

El Conservatorio del Baile Clásico (Les Petits Rats) dirigido por Mlle Milkner.

Amapola, canciones populares.

La niña Linares (P'tit Piaf).

Las « Tres Granadinas », con su baile flamenco.

El niño Diego Granados y su guitarra en dos nuevas composiciones de su profesor J. Sevilla.

Presentará: Boby.

Entrada gratuita.

En Chauffailles (S.-L.)

GRANDIOSO MITIN
DEL 1.º DE MAYO

que tendrá lugar en la Maison des Jeunes, a las nueve y media, figurando entre los oradores:

Alejandro LAMELA, por la C.N.T. española.

FRANC, maestro francés.

Ramón LIARTE, de la C.N.T.

Presidirá Fontaura.

Por la tarde:

El Grupo «TIERRA Y LIBERTAD» de Lyon, y el «PROGRESO» de Saint-Etienne, presentarán un programa variado:

Actuará el Grupo artístico «IBERIA» de Roanne, con selectos números de danzas folklóricas españolas.

«LOS KAROLINKAS», con su nuevo repertorio de cantos y bailes del Centro de Europa.

El Grupo artístico «CERVANTES», de Roanne, y su famoso conjunto de variedades.

Y el grupo «HISPANIA» (S.I.A.), Eloina Vázquez Brossed, canto español y Daudé Brossed, acordeonista, y Carmen de Aragón, jotas.

EN NARBONNE
MAISONS DES JEUNES

Grandioso festival lírico, teatral y folklórico, organizado por el grupo artístico «Cultura y Solidaridad», a cargo del grupo «Terra Liure», de Toulouse, a beneficio de las obras sociales de S.I.A.

El día 24 de abril de 1964, à las tres de tarde, con el siguiente programa:

Primera parte: «Los claveles», Segunda parte: Selección de Variedades y Ballets.

JIRA A CARCASONA

Como de costumbre, la Comisión de Aude - Pyr. Or., de común acuerdo con la sección local de la C.N.T. francesa, ha organizado una jira campestre en recuerdo de los mártires de Chicago, inmolados por defender la justicia y la libertad. Tendrá lugar el día 1.º de mayo en el sitio denominado el «Paichereu», radicado en las afueras de la histórica ciudad de Carcasona. A tal efecto, quedan invitados todos los compañeros y FF. LL. del núcleo y departamentos limítrofes a asistir y dar realce a dicha confraternización libertaria.

A los compañeros de Perpiñan les informamos que a las seis de la mañana saldrán los «cares» de la Plaza Arago.

⁂

EN BURDEOS

Gran Festival de Variedades para el viernes 1º de Mayo, a las 3 de la tarde, en el Cine des Capucins, organizado por el Grupo Cultural Popular, en el que intervendrán prestigiosos artistas de Paris, Toulouse y Burdeos.

⁂

JORNADA CONFEDERAL EN CLERMONT-FERRAND

Organizado por el Núcleo del Macizo Central, el 10 de mayo, a las diez de la mañana, en la Sala de Fiestas de la Casa del Pueblo de Clermont-Ferrand, se celebrará gran mitin de carácter regional en conmemoración del Primero de Mayo, en el que harán uso de la palabra

MOISES MARTIN
PAUL LAPEYRE
por el M.L.F.
FEDERICA MONTSENY
por la C.N.T.E.

Presidira el acto Alejandro Lamela.

Por la tarde del mismo dia y en la misma Casa del Pueblo, se celebrará Gran Festival de Folklore Español, con el concurso del Grupo Artístico « El Progreso », de Saint-Etienne, quien pondrá en escena la obra teatral en un acto « Entre doctores », seguida de escogido conjunto de variedades.

REGIONAL C.N.T. DE EUZKADI EN EL EXILIO

Urge que todos los compañeros pertenecientes a la Regional y aquéllos que sean oriundos y que residan en la Zona Norte, se pongan en contacto con el delegado de la Regional en Paris : Félix Cuende, 58, rue Lautréamont, Aubervilliers (Seine).

F. L. DE PERPIGNAN

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 19 de abril a las 3 de la mañana en el sitio de costumbre.

GRUPOS JUVENILES CENETISTAS, PARIS

El viernes 17, a las 9 de la noche tendrá lugar en nuestro local social una conferencia a cargo del conocido economista español Macrino Suárez, quien disertará sobre « El problema del carbón en la cuenca minera asturiana» .

AMIGOS DE S.I.A., DREUX

Compañeros, quedáis invitados a la reunión que tendrá lugar el 3 de mayo, a las 11 de la mañana, en el lugar acostumbrado. Orden del dia : 1º, nombramiento de mesa; 2º, informe de gestión; presentación de cuentas y nombramiento de la Comisión Revisora; 3º, renovación de cargos; 4º, asuntos generales.

Se espera la asistencia de los componentes del Grupo, como asimismo de todos aquellos que sientan los deberes solidarios. — *El Comité.*

REGIONAL CATALANA C.N.T.

El nuevo Comité Regional de Cataluña en exilio hace un requerimiento a todos los militantes de nuestra Región a que nos presten su concurso para llevar a término la reorganización de la misma. Nuestro principal objetivo es la C.N.T. de Cataluña. Todos nuestros esfuerzos tenderán a limar asperezas haciendo que resurja el espíritu orgánico y combativo que tan brillantemente se manifestó en las luchas de antaño y que culminó en las realizaciones sociales de 1936.

Esperamos la cooperación de todos.

Por el Comité, *el secretario.*

Correspondencia: a Francisco Isgléas, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

F. L. DE BRIVE

Comunica a sus afiliados que las reuniones ordinarias se celebrarán el primer domingo de cada mes, a las nueve de la mañana, en el local de costumbre.

F. L. DE OULLINS

Esta F. L. celebra reunión el 19 de los corrientes en el lugar y hora de costumbre. Ningún compañero debe faltar.

Por otra parte, se comunica que las inscripciones por la jira-concentración del Primero de Mayo a Chauffailles se reciben en el domicilio del compañero Helios Hidaldo, 72, Cours de la Lberté, Lyon (Rhône). Todos aquellos que deseen desplazarse este día pueden dirigirsenos por correspondencia o bien personalmente. Cabe hacer invitación a los emigrados españoles u otras amistades.

Un autocar partirá de la Plaza G. Perll, Lyon, a la ssels y media.

Organizado por la C. N. T. F.

El domingo, 19 de abril, a las nueve y media de la mañana, en la Sala Mayor de la «Mutualité» (Metro: Maubert-Mutualité)

GRANDIOSA
CONCENTRACION CONFEDERAL
Y ANTIFRANQUISTA

Oradores:

Dos represenanttes de la C.N.T.F.

Cipriano MERA
Presidente de Mesa

UN JOVEN «CENETISTA»

Conrado LIZCANO
portavoz de la Comisión de Relaciones de la C.N.T. Zona-Norte

Francisco ISGLEAS
por el Comité Regional de Origen de la C.N.T. de Cataluña

José PEIRATS
de la C.N.T. de España en Exilio

Compañeros, Trabajadores, Emigrados económicos de Paris, acudid todos en masa a escuchar la voz del anarcosindicalismo en torno a los problemas vivos de la liberación de España y de la clase trabajadora.

En solidaridad con los huelguistas, los estudiantes y los perseguidos del fascismo ibérico.

For el derecho de huelga.

Por la independencia sindical.

For la libertad de asociación, de prensa y de palabra.

For la liberación de los presos.

A FAVOR
DEL COMPAÑERO ABARCA

Telegrama expedido por la Federación Local C.N.T. de Narbona: *Au ministre de la Justice belge, M. Pierre Vermeylen, 4, rue Poelart, Bruxelles. Demandons au nom de la Justice liberté pour Francisco Abarca.*—C.N.T. F., C.N.T.E., S.I.A,

Telegrama enviado por la Federación Local C.N.T. de Port-la-Nouvelle (Aude) al propio ministro belga: *Señor ministro: En nombre de 25 españoles exiliados, solicito la pronta libertad del compatriota Francisco Abarca.*—José Llasat.

Por correo han sido igualmente expedidas sendas solicitudes pro Abarca en nombre de la Federación Local C.N.T. de Drancy, del periódico LE COMBAT SYNDICALISTE y de la revista «Umbral».

F. L. DE DRANCY

Reunión el 26 del corriente en el lugar y hora de costumbre.

F. L. DE PARIS

Asamblea general el 26 del mes en curso a las diez en punto de la mañana.

FF. LL. MARSELLA-ST-HENRI

Celebrarán asamblea general conjunta el 26 de abril, a las nueve de la mañana, en 12, rue Pavillon.

Asuntos importantes a resolver.

CONFERENCIA EN MONTPELLIER

A cargo del profesor Féreaud, quien se ocupará de «La révolte de l'Hongrie». El día 25, a las nueve de la noche, y en lugar de costumbre.

Service de librairie

Ernestan : La contre-révolution étatiste. La brochure ..... 0 50 F
Edouard Rothen : La politique et les politiciens ..... 0 60 F
V. Griffuelhes : Le syndicalisme révolutionnaire ..... 0 50 F
L. Barbedette : Pour la justice économique ..... 0 60 F
Lashortes : Qu'est-ce que le prolétariat ..... 0 60 F
Elisée Reclus : La peine de mort ..... 0 50 F
Rhilon : La ligne du progrès et l'interprtation marxiste ..... 0 50 F
Rudolph Rocker : De l'lutre rive. Germinal ..... 0 50 F
Pierre Besnard : Le problème des salaires ..... 0 50 F
— La responsabilité ..... 0 50 F
Dwight Mc. Donald : Partir de l'homme ..... 2 50 F
Sébastien Faure : L. Barbedette. La véritable révolution sociale. Victor Méric, Voline. Le volume .. 3 50 F
Madeleine Pelletier : L'émancipation de la femme ..... 1 50 F
Gaston Brittel : La foire aux ânes ..... 2 F
— Périr ou distribuer ou du gouvernement des gens à l'administration des choses ..... 2 F
— Les contes du berger. Ses méditations ..... 2 F
Gaston Leval : L'indispensable révolution ..... 4 F
Nicolas Stoinoff : Un centenaire bulgare vous parle ..... 8 50 F
Voline : La révolution inconnue 1917-1921 ..... 5 F
Pierre Besnard : L'éthique du syndicalisme ..... 4 F

PROPOS SUBVERSIFS
de S. FAURE

(1 La fausse rédemption). (2) La dictature de la bourgeoisie). (3 La pourriture parlementaire). (4 Leur patrie). (5 La morale officielle et l'autre). (6 La femme). (7 L'enfant). (8 les familles nombreuses). (9 Les métiers haïssables). (10 Les forces de la révolution). (11 Le chambardement). (12 La véritable rédemption). Chaque brochure 0 50 F.

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, rue Sainte Marthe, Paris X°. C C P Paris, N.º 13507 56.

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

Ediciones SOLIDARIDAD OBRERA

Rafael Barret: OBRAS COMPLETAS (3 tomos) ..	22,50 F.
Voline: LA REVOLUCION DESCONOCIDA	13,50 »
Rodolfo Rocker: NACIONALISMO Y CULTURA ..	15,00 »
M. Dommanget: HISTORIA DEL 1.º DE MAYO ...	12,00 »
Antologías: EL AMOR Y LA AMISTAD	5,00 »
— CULTURA Y CIVILIZACION	5,00 »
— LA HISTORIA	5,00 »
— LA LIBERTAD	5,00 »
Felipe Alaiz: QUINET	5,00 »
Varios autores: SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA	3,50 »
Juan Rostand: LO QUE YO CREO	3,50 »
Pedro Vallina: CRONICA DE UN REVOLUCIONARIO	2,80 »
J. M. Puyol: DON QUIJOTE DE ALCALA DE HENARES	1,00 »
Luis Fabbri: INFLUENCIAS BURGUESAS EN EL ANARQUISMO	1,00 »
Víctor García: RAUL CARBALLEIRA	1,00 »
Anselmo Lorenzo: «EL POSEEDOR ROMANO» Y «EL PATRIMONIO UNIVERSAL» (Ed. popular).	0,30 »
Juan Ferrer: VIDA SINDICALISTA	0,30 »

EDICIONES « UMBRAL »

Felipe Alaiz: « Tipos Españoles »	5,00 F.
Mauricio Cranston: « Un debate imaginario entre Carlos Marx y Miguel Bakunin »	1,00 »

Pedidos y giros a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe (X°)
C.C.P. 1350756, Paris

B.D.I.C

19 Avril 1964 - Journée Confédérale

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française ..... 5 F.
Version fco-espagnole .. 20 F.
★
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10e)
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE
3 PAGINAS EN ESPAÑOL

MEDITACION de PRIMAVERA

EL hombre es afirmativo o negativo según su estado de ánimo y la densidad o la opacidad de las luces que lo alientan. Una predisposición sana y decidida conduce al si prometedor, al tiempo que una inclinación por lo pésimo aporta el no desolador e irremediable Así, el problema de la anarquía « presente » es de voluntad generosa y sonriente, no de quejumbrosidades y malhumorismos.

« Somos pocos, no somos casi nada... » ¿Por qué, amigos lastimeros? En libertarios cada cual de nosotros es una potencia humana, una constancia en firme no un cero para rebaño ni un ente para lamentos. Quien tema a la verdad gigantesca que se le pone enfrente al declararse idealista, no tiene más que achicarse, acomodarse, reintegrarse a su elemento de conformismo correntino. Cuando se emprende vuelo para una Idea, es necesario comprender a ésta sin miedo a la amplitud y altitud del espacio. Con vértigo, lo mejor es quedar en casa, larvar en ambiente de meros vecinos. Que la lucha por una emancipación total de los trabajadores es dura y presenta infinidad de obstáculos, ello es fácil comprenderlo antes de ponerse en marcha. Nada ni nadie obliga a la imprevisión, a la inconstancia, a la veleidad, a meterse en trotes que no les corresponden.

La gente convencida de la Idea soporta mal la quejumbre, el asombro de quienes imaginaron — nadie sabe por qué — que la anarquía se hallaba al volver de la esquina. ¿Tan mal habían calculado, ciertos compañeros? ¿Tan inocente había que ser, al extremo de suponer que la anarquía era un cromo de precio, adquirible con la plata de dos o tres años de energías? Y la moral del mundo ¿es que no la habíamos percibido, estudiado, aquilatado? El hombre más romo de entendederas comprende lo que es un impase y gira sobre sus talones para no dar de narices con el muro del fondo. En libertario convencido se comprende el obstáculo, y si se avanza es para barrenarlo y pasarlo, no para sufrir el desencanto que el ente vulgar evita de antemano.

No vale la monserga de que el mundo ha evolucionado. ¿Es que no ha evolucionado siempre? ¿Es que nuestros antecesores dieciochescos no registraron el mismo fenómeno? ¿O es que la Verdad inmensa nos sobrecoge si no estamos millonariamente acompañados? ¿El millón y medio de confederales? Un globo hinchado. La C. N. T. ha valido siempre, se ha impuesto siempre, por la energía de sus militantes conscientes. Ese es el nervio, y si ese nervio afloja, si la voluntad intrínseca periclitara, no habría dios ni diablo que aguantara a las tres letras. Se es por convicción de causa; se deja de ser perdido en la duda de si son más fuertes los cañones de Franco, los cohetes del Tío Sam y los nuclearismos kremlinistas, que nuestros pobres puños.

A los cuales, al parecer, hemos dado más importancia que a la filosofía igualitaria, a la verdad anarquista que, con o sin nosotros, adelanta un paso cada día.

Más mentiras

La amnistía del 25 aniversario

por José Muñoz Congost

EL ministro de Información franquista, al aproximarse la fecha de la conmemoración de aquello que llaman « su victoria », una amnistía general, en honor a los veinticinco años de « paz » que España vivió.

Y al llegar la fecha... el parto de los montes : Reducción de la sexta parte de las penas de prisión y borrón en los expedientes, para todos los delitos contra la seguridad del Estado, juzgados antes del 1º de abril de 1939.

El ridículo no mató nunca. Pero a aquellos esperanzados e ilusos, infantiles soñadores y demás entes que quizá creyeron en que podían ser verdad por una vez las eternas mentiras del señor Fraga Iribarne, les ofrecemos una constatación más. No hay, ni aun semblanza de espíritu indulgente (que maldita la falta que nos hace), pero sí mucho de la mezquinidad rencorosa de quienes, creyéndose vencedores, se saben vencidos moralmente ante el mundo entero que después de esos veinticinco años no han podido olvidar el inmenso crimen ni a sus autores.

No esperamos ni queremos nada de esas ruidosas amnistías que quedaron siempre en agua de borrajas, pero ¿para qué tanta importancia y propaganda a esas medidas de reducción de penas, si al parecer y según sus propias declaraciones sólo hay apenas 200 presos en España?

Si tan pocos son y representan, la medida que confirmara ese poco número e importancia sería la libertad absoluta y total... pero... algo hay que descabala toda suposición que se base en las afirmaciones franquistas.

La segunda parte de la amnistía es de un ridículo mayor y prueba de los odios que en sus almas encierran Se anulan las inscripciones relativas a los delitos políticos juzgados antes del 1º de abril de 1939. Ni aun el pudor de comprender en este « borrón y cuenta nueva » a cuantos fueron objeto de la feroz represión que desencadenaron al día siguiente de la terminación de la guerra.

La concordia y coexistencia que preconizan entre los españoles, tiene naturalmente sus condiciones : la citación al vencedor y el estigma al vencido. Condiciones que persisten a pesar del tiempo, para demostrar que no está en su ánimo hacer nada por romper la barrera que separa las dos Españas. Tanto mejor, pues de las situaciones claras, salen las grandes soluciones.

Esa ilusión es única en los pobres de espíritu, que creen en la posibilidad de alcanzar algo, pregonando su deseo de olvidarlo todo. Porque los hombres del franquismo podrán maniobrar, jugar con cartas sucias, disfrazarse de mil tintes políticos, conceder una renovación de la fachada institucional, pero perdonar, no saben, porque para ello hace falta corazón y ellos sólo encierran en sus obtusos cerebros el odio ancestral a todo progreso social. Su filosofía humana se reduce a la más bárbara de las antropofagias sociales.

Si ello no convence a quienes creyeron que algo podía hacerse « reconciliando »... entonces... que sigan creyendo.

LAS DECLARACIONE DEL CAUDILLO

No podían faltar las declaraciones caudillales en el programa del 1º de abril español y más aún cuando nos encontramos en el 25 aniversario de su era de represión, vergüenzas política y miseria popular que ellos han resumido en la palabra « paz ».

Y en esas declaraciones, la consabida confesión de unas intenciones oscuras y llenas de la indeterminación que han caracterizado siempre las manifestaciones del jefe del Estado español.

Se prepara, dice, a modernizar y perfeccionar las instituciones. Con ello nos afirma bien a las claras que reconoce el que las mismas son anticuadas e imperfectas. Al buen entendedor no se le escapa que dicha afirmación implica el reconocimiento de que hay algo en las mismas que no se adapta al ritmo, a la evolución moderna general. Nosotros diríamos que no hay algo, hay un todo que es retrógrado y vetusto, pero aun y no coincidiendo con nosotros, el mismo jefe del Estado patentiza la discor-

(Pasa a la página 2.)

CRONICA INTERNACIONAL

LAS TRIBULACIONES DE GOULART

UN grupo de sargentos de la Marina brasileña asisten a una representación cinematográfica de «El acorazado Potemkin». Este es el principio —el punto de partida— de una serie de hechos que dan al traste con los planes y las aspiraciones de Goulart. Los sargentos brasileños quisieron imitar a los marinos rusos, pero les faltó enjundia revolucionaria —les faltó saber lo que querían— y el motín terminó en mascarada, sin prever las consecuencias que habría de acarrear.

De acuerdo a los extrictos principios de la disciplina militar, todo motín debe ser juzgado y castigado. Goulart se opone a la sanción. Los generales no aceptan el fallo presidencial. Y los políticos conservadores y reaccionarios aprovechan una ocasión largamente esperada. El levantamiento de los oficiales tiene como objeto el «estabilizar» la situación política zarandeada por las imprudencias y por las pretensiones de Goulart. Pero las intenciones de los reaccionarios capitaneados por Lacerda y por Barros van mucho más allá. Se proponen acabar con los pujos reformadores iniciados por Kubitschek, proclamados por Quadros y continuados por Goulart: reforma agraria a base de expropiaciones a efectuar en detrimento de los grandes terratenientes y ensayo de nacionalización e independencia de las empresas petroleras e industrias químicas, regentadas desde Washington.

LA CEGUEDAD DE LOS NEGREROS

No se proponía Goulart realizar ninguna revolución. Católico de confesión y practicante, no amenazaba a la Iglesia. Hombre de Estado, cuyo intento de maniobra consistía en asegurarse largos años de Presidencia Constitucional, no atentaba ni contra las instituciones coercitivas, ni contra la razón de Estado que — a su manera— deseaba reforzar. Terrateniente a su vez y riquísimo propietario, no podía ni quería atentar ni reducir los derechos de la propiedad privada. Quería Goulart aparecer como un renovador de métodos a objeto de dar solución a problemas que, de no ser tenidos en cuenta, pueden conducir el país a lo que los estadistas titulan «el caos» o la revolución. Rebelión de hambrientos, de menesterosos a quienes falta pan, techo y trato de hombres, sometidos en este siglo de progreso a condiciones económicas y morales inaguantables. En suma, las ambiciones de Goulart se hallaban inspiradas en las medidas prudentes dictadas por un capitalismo evolucionado, que en Europa ve su salvación en la práctica de concepciones liberales. Las derechas brasileñas, profundamente retrógradas, no lo entienden así. Asustadas e incapaces de comprender la demagogia utilizada por Goulart, han creído ver un enemigo en quien —en el fondo— no es más que un adelantado del capitalismo moderno. En realidad han cometido un error de cálculo que puede resultarles caro. Es ahora cuando la agitación comunista podrá progresar con razones motivadas...

DE VARGAS A GOULART

Se dice que Goulart fue discípulo de Getúlio Vargas, el dictador que prefirió suicidarse antes de entregar el poder. En tal caso, ¿qué es lo que temen de Goulart los reaccionarios...?

Getulio Vargas llegó al poder y se afianzó en él utilizando, primero, procedimeintos demagógicos y, luego, francamente dictatoriales. Su primer cuidado fue el de «aliarse» a las izquierdas. Y sus defensores más firmes fueron los comunistas. Ganada la confianza del «pueblo», Getulio Vargas comenzó a liquidar lo que sería oposición futura. Disolvió los sindicatos —que en aquel tiempo representaban una fuerza apreciable orientada en particular por los libertarios—. Recibió para ello el apoyo decidido de los comunistas que creyeron así poder quedar dueños de los sindicatos. Pero una vez que Getulio Vargas consiguió neutralizar las fuerzas auténticamente populares, se lanzó contra los comunistas, les persiguió, encarceló y colocó fuera de la ley. Así pagó con la traición a quienes fueron cómplices.

Ocurrió que Vargas quiso —a su manera— edificar un Brasil independiente de ingerencias extranjeras. Mano de hierro contra sindicatos, contra comunistas y contra toda veleidad social emancipadora. Concentración de la economía bajo su dirección. Vagas ideas de reforma agraria, latiguillo que sirve a todos los demagogos y aspirantes al poder. Todos sus esfuerzos se derrumbaron cuando se atacó al capitalismo americano y cuando queriendo equilibrar su situación trazó un plan de promesas de acción social renovadora. No le quedó otra solución que la abdicación o el suicidio. Se pegó un tiro en la cabeza...

Goulart no se suicidó porque cree firmemente que aún llegará su hora. Comenzaba también a buscar apoyo en los sindicatos. Pero los sindicatos no tienen ya fuerza ni empuje, castrados desde la época de Getulio. Los trabajadores no se fían, ni se entusiasman, con los discursos y las promesas políticas Goulart se apoyaba en la soldadesca, con preferencia a los oficiales, porque su «programa» habría de hallar eco en el pueblo para reafirmarse. Pero no se apoyaba en los comunistas. Ni compartía con Juliao, el agitador del campesinado brasileño en quien se quiere ver el parangón de Castro. Al socaire de la situación mantenía contactos de «simpatía». Y por oposición a Washington reclamaba para Cuba el derecho a la libre determinación. Derecho que Quadros y Kubitschek defendieron en reuniones de la famosa «Alianza por el Progreso», engendro de la política estado-unidense, creado para revalorizar —dosificándola y condicionándola— la famosa «ayuda» del pariente rico a las hambrientas republiquillas del Sur.

LA CAZA A LOS COMUNISTAS

La prensa española —«A B C» del 4 de abril— señala que todo se desarrolla con gran calma, que sólo el incendio del diario «Ultima Hora» y el ataque a la Unión Nacional de Estudiantes, no hubo incidentes notables. Ni se proclama el estado de sitio ni la censura. Pero más abajo, al final del artículo, acredita una serie de detenciones. El corresponsal —firma el conde de Casa Rojas— hubiera deseado que tal vez, al estilo de Franco, se hubiera procedido en el Brasil a fusilamientos en masa. La prensa portuguesa se felicita por el triunfo de los «contitucionalistas», ya que Goulart había demostrado hostilidad a la política lusitana.

Pero los que desbordan de júbilo son los representantes del dólar. Las apresuradas felicitaciones de Johnson y las declaraciones de Thomas Mann (encargado de las cuestiones latino-americanas), así como las de Dean Rusk (secretario de Estado), dan prueba tácita del verdadero quid del problema. Las declaraciones de Goulart respecto a la posible requisa de las compañías norteamericanas, de industrias químicas y petrolíferas constituyó el motivo fundamental del complot urdido contra Goulart. Ciegos hasta la idiotez consideran una decisión «comunista» a lo que no es más que un deseo de independencia nacional. Y las prácticas en uso en ya casi toda América, por impulso de Washington, la caza a los comunistas, se desarrolla en todo su apogeo en el Brasil «reconquistado». Se citan cifras y suman varios miles los detenidos. Pero más trágico es el anuncio de la masacre de campesinos que —según se afirma— se ha desatado ya en algunos de los Estados del Brasil. Esa es la «democracia» que ha rescatado al Brasil de manos del «comunismo». Democracia bendecida por el Papa de Roma y por el Papa del dólar. Todos somos hermanos en este valle de crímenes.

Gregorio QUINTANA

au Palais de la Mutualité de Paris

Métro : Maubert-Mutualité

GALA de VARIETES

à 14 h. 30 précises

organisé par la Confédération Nationale du Travail au profit de ses œuvres sociales

Les 4 Barbus.

Exceptionnelle fête de fraternité que nous offrons aux camarades et amis français, espagnols où de n'importe quel pays, selon le suivant

PROGRAMME

l'orchestre JO-BER-PRA airs espagnols

LES 4 BARBUS
Le célèbre quatuor comique-musicale.

Francisco GRANDEY
Styliste de la chanson.

Pierre PROVENCE
L'insolite des Raisins verts

DUPONT ET PONDU
Duettistes - fantaisistes

Laure HILDEN
Vedette de la R.T.F.

Yvonne SOLAL
Conductrice du spectacle

FRANCESCA SOLLEVILLE
Etoile de la chanson française.

Paquito RODRIGUEZ
Chanteur hispano-italien.

Simone CHOBILLON
Du « Caveau de la République ».

CARLOS MENDIA
Le grand ténor hispano-français.

SILOUCA et RAQUEL
Tout le charme de l'Amérique Latine

LE TRIO ALEGRE
La guitare et la voix de toute l'Espagne

LITA-MANUEL et son ensemble
Danse, chant et guitare espagnol.

Au piano : YVONNE SCHMITT

Régie artistique : Suzy Chevet

Opiniones

Sobre la duda

por FLORIAN

TODOS los adelantos de la ciencia reunidos han sido hasta hoy incapaces de escudriñar exactamente el cerebro humano; el «yo» de cada individuo continúa siendo un misterio, puede decirse impenetrables. Esas relaciones que nos dicen provenir del subconsciente, tampoco pueden ser absolutamente dignas de crédito. El interior de cada cual a nadie más pertenece, nadie más que uno mismo puede describirlo, saber lo que trasiega y siente, saber si lo que expresa por medio de la palabra, el escrito o el gesto, corresponde con exactitud a lo que en su cerebro bulle y hace funcionar su pensar, sentir y desear sólo a su modo y manera. Esos mismos adelantos tampoco han podido averiguar y demostrar en qué consiste la muerte, qué es, qué hay después o más allá de la muerte, porque de haber llegado a saber, ya la misma ciencia hubiera llegado a evitarla. De ahí nuestra duda, fundada o no. Si solamente yo soy capaz de saber lo que pienso y siento, de ninguna manera puedo saber lo que piensan y sienten los demás, incluso los que me rodean, seres queridos, amigos o simples conocidos, extraños. De ahí el que haya de fiarme, de que hayamos de fiarnos, creer, o dudar de los demás, de cuanto los demás nos digan, afirmen o aseguren. Todo ello sumamente nebuloso, puesto que como decíamos, nadie es capaz de introducirse en el «yo» ajeno.

Ocurre, puede ocurrir, que uno se vea coaccionado, forzado a decir la *verdad* que a otro u otros —o a él mismo— convenga, ¿por qué no?. La duda continúa, ya que seguimos sin saber exactamente si el tal dijo o no la verdad; en ocasiones el individuo puede incluso llegar a creer que dice la verdad, porque en su interior ésta se confunde o la confunde con el error o la mentira y a fuerza de darle vueltas, a veces autosugestionándose más o menos inconscientemente, no lograr poner en claro dónde termina la una y comienza la otra. «Puesto que el prevenido tuvo tiempo y ocasión, yo le acuso de haber cometido...» Esa fue más de una vez la tesis fiscal, tesis basada en declaraciones del considerado reo, que había hecho seguramente para que le dejaran tranquilo, dormir, reposar; o para que no siguieran amedrentándole con nuevas violencias y amenazas o maltratándole por vías de hecho, y a sabiendas de ser inocente. Nuestra duda sobre la justicia humana no es, pues, infundada; dudar sobre lo que no importa quien diga o pueda decir en tales o cuales condiciones, por unas u otras razones, cabe y cabrá en tanto la sinceridad unida a la convicción ideal, no hayan suficientemente arraigado en nosotros de forma que toda clase de duda quede descartada y sin posibilidad de adentrase en nosotros con fundamento.

Lo mismo puede suceder con la libertad. ¿Quién ha demostrado con exactitud indesmentible dónde termina la de cada uno y comienza la de los demás? Así, en nombre de ella, se cometen tantos actos coercitivos y que a juicio de quien los lleva a cabo, no son tales, sino expresión de «su» libertad, o de lo que él considera libertad individual, que para los que sufren sus efectos no es ni mucho menos tal, y sí imposición, abuso de confianza o de supuesta superioridad.

El individuo, por toda una serie de motivos, llega a hacerse la idea de que cuanto él piensa y a su manera expresa o realiza, es la verdad y falso todo lo demás. Es o puede ser un tal, embrión de dictador en ciernes; su suficiencia le hace creer que es el conocedor único, o así, de la verdad, o de lo que más se acerca a ella, según su particular juicio, de su manera de ver y entender. Torciendo y hasta retorciendo conceptos, pretende hacérnoslo ver así. Cuando se trata de un impostor, o arrivista, ello puede tener una cierta disculpa, o tolerancia, depende; cuando de un idealista consciente, ya no hay excusa que valga y hasta la condescencia cabe incluso descartar.

El que tergiversa, cambia, involucra, mezcla cuestiones, ideas, hechos, por conveniencia propia con fines premeditados y aún lo que es peor, en menoscabo o detrimento de los demás, del conjunto, ¿qué concepto puede merecernos, qué confianza podemos tener en él?. Hasta cuando pretenda hacernos ver que no tuvo por su parte la más mínima intención de causar mal alguno, admisible es dudar, hemos de dudar. Que la sinceridad no basta con gritarla a los cuatro vientos; hay que demostrarla sin sombra de posible duda. Las palabras son bien poca cosa si a ellas no siguen hechos irrefutables, indesmentibles, hasta el límite de lo que cada cual es capaz de realizar para demostrar, no ya su buena intención, si que su desnuda y limpia conciencia y sinceridad, sin lo cual la convivencia es aleatoria, difícil y puede prestarse a toda clase de suposiciones.

Entre nosotros, idealistas, no tendría que ser cuestión de exigir a nadie que sea sincero, verídico, formal. Malo si el ácrata necesita ser coaccionado; ni siquiera moralmente. Admitamos la coacción hacia los no convencidos y momentáneamente. Preferible es alejarse que cargar con un peso tal, si uno se considera injustamente tratado, que también la ofuscación es de humanos. La conciencia, la capacidad y posibilidades de uno, sólo a él pertenecen, si voluntariamente no quiere ponerlas a disposición de los demás. Hasta entre la afinidad ha de haber entera, comple-

(Pasa a la página 2.)

Razones de enfermo

MALOS han sido enero y febrero, mas no tanto como marzo. El peligro en marzo ha constituído en dejarme por la mitad de lo que soy, cortándome las dos piernas.

Por negligencia, por incuria, por temor a la cama.

La infección de ambas piernas, como maderos y como fuentes, estaba llegando a la gangrena.

El médico particular que me vio alarmóse. Luego alarmáronse los dos doctores del Beau Séjour, a los que no tuve más remedio que descubrirme.

Para dicho no son los cuidados que me son dispensados a fin de evitar la infección y, por tanto, la gangrena.

Llevo una porción de días en cama. Inyecciones me han puesto y me ponen muchas, medicamentos he tomado y tomo muchos.

La pelota todavía está en el tejado.

Bien que la inflamación ha desaparecido, la infección no.

En estas circunstancias es imposible llevar bien **Le Combat** y no puedo perder el contacto con la Administración porque lo que Llop me envía me hace falta, que otra cosa no tengo.

Tiempos mejores vendrán.

Que tengan paciencia los lectores.

PUYOL

GFP 3428

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

36e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 294 — Version française 0 10 francs — Version espagnole 0 40 francs — 23 Avril 1964

L'ESPRIT DE RESPONSABILITE

L'HOMME est tellement porté à se reposer sur le voisin, qu'il ne sera pas facile de faire comprendre à tous que le tout ne vaut que par ses parties, que chacun doit accomplir sa tâche complètement et non confier à d'autres le soin de remplir ses obligations.

Mais il faut cependant en arriver là, atteindre ce stade d'élévation morale, de compréhension intelligente. S'il n'en était pas ainsi, le contrôle complet de l'action, de la décision et de l'initiative, ne pourrait s'exercer et toutes les déviations, surtout les pires, seraient à craindre.

Il ne suffit pas de crier — après, bien entendu — à la trahison, il faut être capable, par ses qualités, par ses connaissances et son activité, de la rendre impossible.

Une Confédération, vraiment FEDERALISTE, peut donner naissance à un ordre social reposant sur les mêmes principes si, du syndiqué au secrétaire confédéral et du syndicat à la confédération, tous les syndiqués, tous les organismes accomplissent tout leur devoir, remplissent toutes leurs obligations.

. . . . . .

Le 1er Mai approche, avec son histoire chargée de luttes ouvrières et tachée du sang de travailleurs, mais pleine de promesses et d'espérance et il nous a semblé bon, à cette occasion, de faire revivre, dans les quelques lignes qui ont précédé, l'esprit du grand militant syndicaliste qu'était Pierre Besnard.

Tous les jours la situation sociale se dégrade un peu plus ; par contre, le progrès scientifique, l'évolution technique continuent imperturbablement leur marche ascendante. A tel point que les tenants du système actuel envisagent des modifications profondes dans les structures actuelles de la société. (Il est vrai que Pétain était allé plus loin puisqu'il parla même de révolution nationale.)

A vrai dire, cela fait partie d'un plan de « lutte de classe » minutieusement élaboré par ceux qui bénéficient encore d'une infinité de privilèges que les travailleurs n'ont pas su détruire.

Pierre Besnard, qui a exposé en détail le problème de la lutte de classe dans son livre « Les syndicats ouvriers et la Révolution sociale », situe, admirablement, cette lutte dans les deux camps.

« Je tiens à déclarer immédiatement, précise-t-il, que ce ne sont pas les travailleurs qui ont institué la lutte de classes, qui l'ont imposée à leurs adversaires. Ils l'ont subie et la subissent encore, plus fortement que jamais. Il ne dépend pas d'eux qu'elle cesse. Que les possédants fassent spontanément et généreusement le sacrifice de tous leurs privilèges sur l'autel de l'unité et de l'égalité sociale de tous les humains et la lutte de classes aura vécu. »

Malgré les trente-quatre ans qui nous séparent de la date où furent faites ces affirmations, celles-ci restent valables autant que la lutte de classes elle-même. Nous avons tenu à le préciser pour confirmer la validité de nos principes, en opposition à ceux qui prétendent que nous devons nous rénover, abandonner nos vieilles théories d'action directe, s'adapter aux circonstances de l'heure... COLLABORER.

Or, c'est la collaboration Capital-Travail et sa sœur la Productivité qui sont à l'origine des difficultés économiques que traversent actuellement les travailleurs, en particulier dans la Loire-Atlantique. Nous nous sommes toujours élevés contre cette orientation de la classe ouvrière dans des voies sans issue, hélas ! sans avoir été compris.

Nous n'avons pas été compris parce que, comme nous le disions au début avec Pierre Besnard, « L'homme est trop porté à se reposer sur le voisin ».

C'est pour cela qu'il faut réveiller en chacun l'esprit de responsabilité, le sens de la lutte pour une véritable émancipation, pour le réveil des consciences.

L'anarcho-syndicaliste doit développer ces sentiments autour de lui sans relâche ; le syndicalisme révolutionnaire n'a ni un homme ni un instant à accorder au capitalisme.

« — Il conserve toutes ses connaissances, toute sa raison, toute son activité, toute son intelligence pour abolir la propriété individuelle base du pouvoir actuel et de l'exploitation humaine, pour détruire l'Etat, conséquence forcée des régimes d'autorité.

« Dressé de toutes ses forces en face de son implacable ennemi, ie ne saurait à aucun moment pactiser avec lui, faire un bout de chemin avec lui, oublier son destin et sa mission, trahir la confiance mise en lui.

« A la lutte de classes pratiquée par le capitalisme, en tout temps et en tout lieu, il ne peut réellement opposer que la lutte de classes ; à la puissance capitaliste organisée, il ne peut qu'opposer, encore et toujours la puissance ouvrière plus fortement, plus systématiquement organisée si possible. » (P. Besnard.)

L'incroyable industrie !

Nous ne nous répéterons jamais assez sur ce sujet crucial : quelles sont les lignes de force de l'économie capitaliste en 1964 ?

a) D'abord, la préparation à une guerre dont on regrette de ne la pouvoir entreprendre, mais dont on entretient la philosophie, le culte, par des réminiscences historiques et une glorification de la violence, par des entreprises guerrières secondaires qui justifient « la guerre froide » et la fabrication des armements.

La fabrication des armements est à l'économie capitaliste ce que l'oxygène est à nos poumons...

b) Ensuite, l'exportation des marchandises sur les marchés mondiaux *solvables*, activité limitée par la concurrence des autres Etats industriels.

A ce point, notons que c'est de la difficulté à entreprendre une guerre dévastatrice — mais toujours possible — que l'économie capitaliste (paralysée dans sa volonté destructrice) se rue littéralement vers les exportations. Plus la concurrence gêne les exportations plus elles deviennent nécessaires à des économies assoiffées de profits...

A cette fin, par un néo-colonialisme fort ingénieux mais malhabile, l'économie capitaliste s'efforce de créer des marchés là où il n'existe aucun pouvoir d'achat... Elle investit dans l'avenir des pays dépourvus sans avoir résolu le problème de l'insatisfaction et de la sécurité de ses propres exécutants.

L'exportation est donc devenue une des colonnes maitresses du temple capitaliste :

Pas d'exportation = pas d'expansion...

Pas d'expansion = pas de profits !

Toute récession se traduirait par une dégradation des « prix, salaires et profits ».

C'est donc de l'insuffisance des fabrications d'armements, dans la crainte des récessions, que l'économie capitaliste s'est engagée dans une nouvelle voie industrielle : la production des naissances, la productivité des « mises-bas », l'agronomie du peuplement, du pullulement...

Pour tous les grands stratèges de la politique, pour tous les « économistes distingués », il est devenu évident qu'en encourageant la production des bébés, on ne multiplie pas seulement le nombre des consommateurs, mais on limite leurs besoins par une rareté artificielle et relative, *condition nécessaire à la prospérité du commerce et à la multiplication des profits.*

La « mise-bas » était, autrefois, la condition de la puissance militaire, aujourd'hui elle est devenue une fonction industrielle et capitaliste se proposant l'automatisation des ventres des femelles en vue d'accroître les revenus : à chaque âge ses perspectives !

La récession sur les marchés extérieurs se trouve ainsi compensée par l'élargissement du marché intérieur. Tout *au moins à très court terme...*

Le célèbre professeur Sauvy déclarait à la radio, le 21 février : « Des prophètes malavisés prétendaient que l'automatisation provoquerait le chômage. Il n'en est rien. La France se rajeunit par la multiplication de ses enfants. Il est à souhaiter que cela continue... »

Mais en dépit de cet optimisme, les jeunes qui lui donnaient la réplique, déclaraient en substance : « *Nous sommes gênés dans notre essor par la présence des adultes qui détiennent les postes et les activités que nous convoitons. Ainsi, nous trouvons difficilement un travail — quand nous en trouvons un — correspondant à nos capacités.* »

Réalisme peu accessible à un vieux professeur qui ne peut ne pas radoter sur ses dires inconsistants. N'est-il pas d'ailleurs un des apôtres du prolongement de l'activité salariée des vieux travailleurs ?

Car il faut choisir, vieux professeur :

— si les adultes barrent la route aux jeunes, il faut mettre les adultes au plus tôt à la retraite...

— ou si les adultes doivent continuer à travailler, il faut limiter les naissances en faveur d'une harmonie sociale rationnelle...

Mais ce vieux professeur ne peut comprendre : il est à la solde du capital...

c) L'industrie des « mises-bas » se propose donc la multiplication des consommateurs dans un but unique : le profit.

Sur le plan humain, la limitation des naissances ne met en péril ni la production, ni la consommation : au contraire !

En investissant tous les profits, toutes les plus-values dans l'enrichissement automatique, cybernétique des entreprises, on parviendrait à une productivité telle qu'il serait nécessaire d'abaisser la durée du travail parallèlement à la baisse des prix de revient et à la hausse du pouvoir d'achat.

Ce serait l'ordre économique ouvrant la voie à la justice économique et sociale.

Est-il remède plus simple que celui de proportionner le nombre des consommateurs à leurs moyens productifs ?

Quelle mission humanitaire que celle qui consisterait à exporter vers des pays dépourvus les surplus d'une économie excédentaire, à mettre à leur disposition les connaissances, les techniciens et le machinisme nécessaire à leur évolution vers le bien-être.

En échange, ils nous enchanteraient de leurs productions inconnues sous nos climats. La communauté s'élargirait sans cesse sous le signe de la satisfaction générale des besoins, dans un climat où le profit deviendrait la pièce maitresse des musées sociaux, et le capitaliste, l'ornement décrépit du musée Grévin...

Le rajeunissement des peuples est devenu l'objet messianique offert à la stupidité populaire. Par là, l'économie capitaliste s'efforce de jeter des millions d'esclaves nouveaux dans le creuset de ses exploitations. Ainsi, l'avenir recule devant l'avance du profit... Ainsi, la libération de l'homme, son ascension vers la dignité et la liberté se trouvent paralysées par l'essor industriel des « mises-bas », sans toutefois ouvrir à l'inquiétude capitaliste un refuge définitif..., car la prolifération des hommes par une industrialisation bestiale crée les conditions mêmes d'un marché intérieur dépourvu du pouvoir d'achat indispensable à la régénération du profit. La théorie est ruinée par la pratique !

Sur le plan moral : nul n'a le droit d'enfanter sans pouvoir garantir à ses enfants les conditions d'une vie digne et libre dans une société bâtie pour les servir et les protéger.

J. B.

Autorité et anarchisme

Il est symptomatique que, pour beaucoup de jeunes anarcho-syndicalistes, la question d'autorité et d'idéologie libertaire revienne à la surface. Et de fait, cela mérite une étude, car jamais mieux que maintenant la question s'est posée : l'autorité est-elle nécessaire à la vie des humains ?

Un philosophe, un grammairien, un coupeur de cheveux en quatre nous expliqueraient en X pages les diverses définitions de l'autorité ; pour moi qui n'ai pu suivre les grandes écoles, et qui raisonne en autodidacte, je vais essayer de donner mon opinion à ce sujet.

Premièrement, je ne crois pas qu'une masse d'hommes puissa vivre sans que soient dressées des barrières à ce qu'elle peut faire ou ne pas faire. Sur le plan pratique je dirai qu'il est normal de rouler sur le côté droit de la route, de s'arrêter aux stops, bref, de respecter dans l'intérêt de tous une certaine discipline personnelle ; reste à savoir si la police de la route étant supprimée, la majorité des hommes respecterait une réglementation routière. De même une société de masse ne peut se concevoir sans l'entr'aide commune, construction de bâtiments scolaires, administratifs, ou autres. Pour ce faire, des ouvriers sont nécessaires, ouvriers qu'il faut rémunérer sous une forme ou sous une autre, ce qui nécessite toute une organisation sociale et, par voie de conséquence, des moyens pour que la collectivité subvienne aux besoins divers de tous les établissements, professeurs, personnel d'entretien. Ceci pour une multitude de choses qu'il est aisé de deviner, ce qui nous amène à dire que des lois, ou une forme quelconque de principes, devront être envisagées. De même, sur la question travail, il va de soi que l'autorité des gens très versés dans leur profession fera force de loi vis-à-vis des moins aptes, et donc obligés d'exercer un poste d'exécutants ; de même qu'il faut un moyen pour que tous participent à la productivité collective.

Pour nous libertaires, il va de soi que l'égalitarisme doit exister sur le plan de la rémunération salariale ; c'est, un premier objectif de notre action : que tous les hommes perçoivent le même salaire quelle que soit la fonction exercée ,que ce soit celle de ministre, ingénieur, boulanger, avocat, médecin, éboueur, architecte, maçon, etc., car seul l'égalitarisme du salariat arrivera à supprimer en partie les diverses jalousies, les haines qui fleurissent comme chardons dans les usines, les bureaux, les magasins, les chantiers.

Si les libertaires arrivaient à prendre en main les rênnes d'un pays quelconque, ils seraient obligés de prévoir des moyens pour amener tout le monde à accepter cet égalitarisme du salariat, car il faut bien admettre que les cadres, les commerçants, ceux des professions libérales l'armée, les diverses églises, bref tous ceux qui gagnent plus que l'O. S., n'accepteront pas facilement cet état de choses. Même les professionnels P2 ou P3 ne seront pas d'accord : comment leur faire admettre ce principe qui, je le répète, forme la base des conceptions libertaires ?

Un autre écueil que rencontreraient les camarades désirant faire accepter cette solution économique, serait la force d'inertie opposée par les récalcitrants. On aura beau leur expliquer que le bonheur moral et matériel des humains sera plus grand si tous participent à cette évolution ; ou aura beau leur dire que le travail monotone, mais néressaire, dans les usines sera moindre si tous y participent, que la vie économique du pays sera plus saine si l'on supprime les postes parasitaires, si l'on freine et surveille les dépenses de la collectivité, si, en bref, l'on renverse les tabous actuels de hiérarchie, de valeur, de droit de propriété, pour les remplacer par des conceptions dont la plupart des gens se méfieront, ou qui seront franchement contre.

En effet, ou on laisse se former, toujours en admettant que les libertaires soient à la tête d'un pays (et l'on peut se poser la question : comment arriveront-ils à déloger les anciens dirigeants ?), des clans de mécontents, dépossédés de leurs privilèges et alors, tôt ou tard ils renverseront par la force le système mis en place, ou des mesures seront prises, draconiennes, ainsi que des dispositions pour que soient appliqués et respectés les principes libertaires. Principes basés sur les droits égaux des gens aux moyens matériels de vivre ; ou tout sera mis en œuvre pour que disparaisse la vanité humaine basée sur le désir de paraitre supérieur, que ce soit à l'échelon individuel ou à l'échelon national. Ou l'homme, ayant un temps double ou même triple de liberté, c'est-à-dire hors du temps consacré à la productivité collective, pourra se permettre de faire éclore des talents cachés, et cachés faute de moyens de les mettre en valeur.

G. PIOU
(A suivre.)

Propos sur les pratiques paramédicales (1)

(Rappelons pour fixer les idées que ces « indisposés de l'âme » représentent sous le dénominatif de caractériel 60 % environ de nos contemporains.)

Le goût du merveilleux suivi d'une mauvaise éducation du jugement qui ne font qu'annihiler l'esprit critique donnent ces personnes à la fois méfiantes (contre ce qui les dépasse) et crédules (pour ce qui les aguiche) bêtement grégaires, facilement dupées ; il est vrai que dans l'existence quotidienne, tout contribue à dégrader la mentalité du peuple par l'obsession lancinante de la futilité (qui détourne des véritables problèmes une attention déjà falote) : Les saints du calendrier et les fêtes religieuses régentent la vie civile ; les fleurs de lys et les églises les timbres postes ; les prétendues gloires, les billets de banque ; le goût infantile pour l'anecdote (vedettes, champions, familles royales) ; la loterie nationale et l'amélioration de la race chevaline avec tiercé ; les horoscopes et les voyantes ; les jeux radiophoniques et la nullité étatique de la R. T. F. (recruté par népotisme et régulièrement abêtissante).

Qui peut donner une définition exacte entre le réel et le concret ?

Pourtant le merveilleux a quitté depuis longtemps le surnaturel ou l'irrationnel et se trouve aujourd'hui dans la science ; ce qui a fait dire à Georges Las-Vergnas : « C'est maintenant le téléscope et le calcul qui nous donnent la vraie poésie — que pèse un conte de fées devant le merveilleux scientifique ? Que sont les 36 sphères d'Aristote et les 79 de Frascator devant les nebuleuses en spirales ? Le ciel déborde de songe et aucun mystique n'avait rêvé d'un monde aussi grand. »

On accuse la science de noirs desseins ou l'on vous donne cet argument qu'on croit massu « je l'ai vu, de mes yeux vu », ignorant que rien n'est moins facile et sûr qu'une constatation. Elle suppose des organes pliés par l'éducation à l'examen attentif et rectifiés par un jugement toujours en éveil ; ce jugement lui-même dépend du degré de culture individuelle et de l'état de civilisation.

Nous devons tenir compte dans le « Je l'ai vu, de mes yeux vu » :

I. Des erreurs de perception ou hallucination.

II. Des erreurs d'interprétation ou illusion (ici intervient la défectuosité des organes sensoriels). Ex. : Quand l'eau coude le bâton.

III. Des erreurs de raisonnement ou paralogisme. Ex. : lorsque l'on marche pieds nus successivement sur un tapis de laine et sur un carrelage : le carrelage paraît plus froid bien que les deux soient à la même température. L'illusion provient d'une « influence de l'observateur » : ses pieds cèdent une plus grande quantité de chaleur au carrelage, qui est meilleur conducteur.

IV. Des erreurs de description :

a) Mensonges verbaux ;

b) affabulations sincères.

Aussi le témoignage isolé ne prouve rien, seule une commission sérieuse de contrôle comme le Comité belge, déjà cité, et qui comprend : un physicien, un biologiste, un aliéniste et un prestidigitateur peuvent juger et interpréter les faits d'une façon correcte (et nous avons vu les résultats !).

Nous pouvons dire avec Gabriel Seailles : « En fait, le nombre des miracles est en raison directe de l'ignorance et de la sottise de ceux qui croient être témoins. »

Quant aux noirs desseins de la science, l'argument le plus usuel est que si une découverte importante était faite dans un domaine particulier, elle mettrait en chômage tous ceux qui vivent de cette maladie. Aussi étouffent-ils toutes découvertes révolutionnaires qui leur seraient préjudiciables.

Cet argument est doublement fallacieux :

I. S'il existe des spécialistes pour telle ou telle maladie avec médicaments appropriés il n'en reste pas moins vrai que ces spécialistes par leurs études de médecine générale peuvent facilement s'orienter, hélas, vers une autre maladie sans pour autant se retrouver en chômage.

II. Le contexte international actuel, avec les facilités de communications et de renseignements qui existent d'un pays à un autre ne permet plus à un état de cacher bien longtemps une découverte révolutionnaire.

S'il est arrivé (bien rarement, d'ailleurs) que des savants aient dédaigné certaines inventions de grand intérêt ce n'est pas par peur du chômage ou par parti-pris, comme certains voudraient nous le faire croire, mois bien plus simplement parce que le savant devant les inventions nouvelles qu'on lui propose sait combien il en est d'absurde, pour quelques-unes intéressantes, et combien il en est de banales pour une véritablement révolutionnaire. Demanderons - nous alors au savant de sacrifier son originalité propre, ses recherches personnelles, pour se consacrer entièrement à l'étude des innombrables systèmes qui lui ont été proposés en même temps que lui a été soumis une découverte d'un grand intérêt ?

Enfin, il faut signaler qu'il y a généralement confusion entre médecins et chercheurs. (Je me permets de signaler en passant que la France continentale compte 24.160 médecins exerçant réellement contre 40.000 guérisseurs.)

Les médecins sont des sortes d'intermédiaires, seule leur compétence en diagnostic est importante et si l'on veut critiquer certains « vendeurs de drogues » le chercheur, lui, dans son laboratoire est un expérimentateur qui est d'une grande probité morale et d'une compétence non douteuse.

Vouloir discréditer la science ou la juger sans s'être penché d'une façon sérieuse et objective sur ses problèmes c'est à l'instar des petits marquis du « Misanthrope » se sentir aptes « à juger sans études et à raisonner de tout ».

Quelle figure font pourtant ces « guérisseurs » qui réussissent quelques guérisons contestées en face du savant qui par le seul sérum de la diphtérie, arrache chaque année des milliers d'enfants à la mort.

Signalons à toutes fins utiles que les soi - disants guérisons (Lourdes compris) se font sur des fonctionnels d'origine psychique ou des pithiatiques.

RENONÇAY JEAN
(A suivre.)

(1) Voir le « C. S. », nº 293.

ERRATUM : Une modification de dernière heure dans la mise en page du numéro 293 du COMBAT SYNDICALISTE est cause des fautes d'impression qui se sont glissées dans la première partie de ce texte.

Nous nous excusons auprès de nos lecteurs et espérons qu'ils auront rectifié d'eux-mêmes. Néanmoins il fallait lire :

« Enquête du docteur Bon cent pour cent d'échec ». LA REDACTION

Presse à gages ?

Les derniers événements de Nantes et de St-Nazaire ont démontré une fois de plus la carence des syndicats réformistes et la nécessité urgente de faire connaitre nos buts, nos principes et nos tactiques dans les milieux ouvriers.

L'isolement dans lequel s'est trouvé le mouvement a permis une usure déprimante de l'esprit combatif ouvrier et la presse, la radio et la télévision se sont bien gardées de déroger à la règle d'or : le silence.

Sur le plan local, la presse s'est pourtant vue contrainte de se tenir à jour des événements et, dans une certaine mesure, semblait prendre parti pour les licenciés, pour les grévistes. La nécessité de maintenir la vente parmi une clientèle assez nombreuse oblige à bien des choses.

Nous avions cru que la situation difficile que traverse notre région pouvait justifier l'écho de notre voix dans cette presse locale.

Certaines vérités peuvent, en un moment bien déterminé, ouvrir de nouveaux horizons à nos camarades de travail et de lutte ; mais c'était mal connaitre les consignes de la presse bourgeoise. Dans le feu de l'action, deux lignes à peine ont indiqué notre existence.

Par la suite, nous leur avons adressé un historique de la C.N.T. et de l'A.I.T., dans le cadre des informations « du monde du travail » et le silence le plus complet s'est étendu là-dessus.

Dernièrement, nous avons encore adressé une lettre aux trois quotidiens régionaux, « Ouest-France », « L'Eclair » et « Presse-Océan », pour leur manifester notre étonnement et notre mécontentement à la suite de leur attitude et nous leur avons adressé le communiqué suivant :

« La Confédération Nationale du Travail, section française de l'A. I. T. EXISTE en Loire-Atlantique.

Son organe, LE COMBAT SYNDICALISTE, et le mensuel de l'« A. I. T. » ont soutenu le combat des salariés de St-Nazaire, de Nantes, de Derval, etc. »

Travailleurs apolitiques, athées, étudiants révolutionnaires, prenez contact avec Y. M. Biget, rue des Garennes, Vertou (L.-A.), tél. 55.

Inutile de préciser que rien n'a été inséré dans les journaux mis en cause.

Camarades de la région, notez bien la position de votre quotidien dans la lutte qui vous oppose à l'exploiteur ; s'il vous soutient, soutenez-le, mais s'il trahit votre cause, s'il dénigre votre action ou s'il feint de vous ignorer, alors, rendez-lui la monnaie de la pièce.

Et vous, les jeunes, étudiants ou travailleurs, conscients de vos responsabilités, vous qui déciderez de l'avenir de notre pays, faites un rempart de protection au syndicalisme révolutionnaire pour qu'il puisse enfin se frayer un chemin vers les hautes cimes de la justice et de la liberté.

Y. M. BIGET

Informations Confédérales

La Commission Administrative Confédérale se tient à la disposition des camarades de la base, groupes isolés, syndicats, unions locales et régionales pour la préparation d'un 1er Mai de lutte anarcho-syndicaliste, un 1er Mai de propagande révolutionnaire et libertaire.

LE COMBAT SYNDICALISTE sera tiré deux pages en français pour en faciliter la diffusion. N'attendez pas le dernier moment pour faire vos commandes supplémentaires.

Nous rappelons, en outre, que des timbres 1er Mai sont à la disposition des trésoriers de syndicats au prix unitaire de 0,50 F.

DE TOUT, UN PEU

Un certain « Mouvement pour la Communauté », d'obédience gaulliste, vient de se transformer en un « Front du Progrès » de même obédience, naturellement. Simple changement de nom, sans doute, car le président en demeure le même. Selon les statuts, ce « Front pour le Progrès » a pour but de constituer un organisme de formation et d'information du citoyen agissant dans le sens du progrès de la communauté de l'élargissement de la démocratie, de l'intérêt général et de la coopération fondés sur la justice sociale ».

Que voilà de belles formules, n'est-ce pas ? Et ce n'est pas le fait que des députés U.N.R.-U.D.T. sont à la tête de ce mouvement qui nous fera douter de leur sincérité !

Au surplus, un général de la vaillante armée française, le général Pierre Billotte, délaissant pour un temps les occupations guerrières, a déclaré notamment au congrès national qui vient de se tenir à Saint-Maur : « *La France doit pouvoir offrir au tiers-monde un nouveau visage, celui d'une France où le progrès social serait la règle d'or* ».

Bravo, général, bravo ! Pour une fois, voilà de fort bonnes paroles proférées par un simple traîneur de sabre. Et nous ne pourrons qu'y souscrire, à cette affirmation-programme ! A condition, toutefois, que vous vous écartiez un peu de l'horizon, que vous vous effaciez, en quelque sorte, derrière l'affiche. Car, pour nous, le progrès social ne se fera pas avec des caporaux et des généraux, pas plus, d'ailleurs, qu'avec des députés et présidents de ceci ou de cela. Etant donné qu'il implique d'abord, pour ce faire, la disparition des uns et des autres. Car, mes beaux messieurs, votre coopération fondée sur la justice sociale, c'est surtout le maintien de cette abominable organisation en castes et classes, que nous estimons responsable de la misère d'une grande partie de la population ; votre progrès social n'est autre chose, pour vous, qu'une aumône ajoutée aux autres aumônes dispensées (disons-le, le plus souvent pour limiter les dégâts) aux travailleurs qui n'en veulent plus de votre charité ! Ce qu'ils demandent, consciemment ou non, c'est la vraie justice sociale, c'est-à-dire l'égalité économique, et le vrai progrès social, c'est-à-dire la possibilité pour tous d'accéder à l'instruction supérieure et au libre choix de l'emploi. Et cela, malgré les apparences, n'est peut-être pas si éloigné que d'aucuns le pensent.

BLANQUET

CAMARADES DE LA REGION PARISIENNE

La 2e U. R. organise

Un meeting le 1er Mai

à 9 h. 30 au siège social du 24, rue Ste-Marthe, Paris, Xe

Avec la participation d'un responsable des Etudiants Syndicalistes Révolutionnaires et des camarades Soriano, Olaya et Crespo

Cette manifestation aura un caractère fraternel et solidaire vis-à-vis des travailleurs du monde entier qui luttent sans répit pour l'abolition du salariat et pour la liberté des peuples.

Nous comptons donc sur votre présence pour en assurer le plus grand succès.

Il reste, bien entendu, qu'une tribune libre à la fin du meeting, permettra à chaque camarade d'obtenir les renseignements ou les précisions qu'il jugera utiles sur l'anarcho-syndicalisme.

B.D.I.C

El 19 de abril Vibración Confederal y Libertaria en París

COMO SE DESARROLLO EL MITIN

Presidió el compañero Joseph Soriano, secretario de la C.N.T. gala, asistido por el compañero Cipriano Mera, de la C. de R. Zona Norte (C.N.T.E.), dando el último constancia de adhesiones al acto enviadas por la F.I.J.L. de Londres, Mujeres Libres de París y Londres; FF. LL. de París, Evreux, Caen y Regional de Aragón, Rioja y Navarra. Además, la Asociación española de donadores de sangre, de París.

MERA consume turno oratorio saludando a los presos de España caídos en la lucha contra el franquismo, extendiendo el saludo al compañero Abarca injustamente detenido en Bélgica y cuyo caso relata. No se trata de un forajido, sino de un idealista cuya suerte de libertad o extradición a Suiza se substanciará en la semana próxima. Se presenta Mera como el «malhechor vulgar» según calificación desaforada de unas autoridades, interpretación nada deshonrosa cuando el delito consiste en combatir al franquismo, a cuya cuenta corren maldades como las por él presenciadas en la cárcel madrileña de Porlier, cuyo director dijo a dieciocho condenados a muerte (entre ellos Cruz Salido): «Camaradas, después de todo tenéis suerte. Vuestros fusiladores voluntarios son muchos y sus disparos no fallarán.» Cita los asesinatos de Villaverde en La Coruña, de García Lorca en Granada, y otros casos por el estilo. Menta el caso de Linares en cuya cárcel el cura colocaba escapularios a los presos que, amordazados y maniatados, iban a ser fusilados. Cree que a cuantos nos atacan los cenetistas podemos replicarles con nuestra acción y nuestra conducta de humanidad y de firmeza de antes y después de la guerra. Recuerda con qué empeño se nos coloca fuera de la ley, incluso fuera de España, siendo tal el caso presente de las JJ. LL. No hay vulgaridad ni delincuencia tampoco en nuestros muchachos, sino lealtad y espíritu de sacrificio en provecho de la libertad. Su actuación en España se ha resentido del clima frío, ha chocado con la resistencia de los intereses creados de particulares, puestos por encima de los intereses colectivos; pero su verdad —que es la nuestra— se impondrá. Cree el orador que las impertinencias del exterior lo expañolizan más de la cuenta. Pero el relator observa que las impertinencias de todos los gobiernos —el español incluido— nos internacionalizan debidamente.

PRESIDENTE de los donadores de sangre ocupa la tribuna para adherir su entidad al acto que se celebra y con el cual convergen, él y sus representados, por identidad de criterio antifranquista, que es tanto como decir humanitarista dado el cariz de barbarie que distingue al actual régimen de España. Glosa el desprendimiento total de los donantes de sangre para socorrer a las personas en peligro extremo de perder la vida. (Inciso nuestro: En España ese servicio se gratifica con dinero, por cuya razón acuden a la extracción de sangre una mayoría de jugadores en desgracia, o de sedientos de bebida.

Impresión de la jornada

Tenemos aún los ojos y los oídos invadidos de gozo por tanta fraternidad y sensaciones de arte experimentados en el día memorable de ayer, en el cual, a pesar de la lluvia complicada con los actos coincidentes de nuestros queridos compatriotas de la Casa de Valencia, de la J.S.R. y de la otra juventud del P.S.O.E., la concurrencia a nuestra concentración del Palacio de la Mulualidad fue tan crecida que podemos pasarnos de quejas para dedicarnos al comentario satisfactorio. Con la animación del caso, por la mañana, antes de abrirse las puertas de la sala, los compañeros estacionaban en la calle presenciando la llegada de autocares procedentes de muchas localidades, lo que, junto con la presencia de compañeros de París —los más tardos— y los venidos por ferrocarril o por elemento propio, pudimos comprobar asistencias de Limoges, Tours, Vierzon, Orleans, Caen, Dreux, Evreux, Le Havre, Montargis y de innumerables lugares de la región parisina. El mitin fue concurrido por unas 1.500 personas, produciéndose por la tarde el esperado llenazo.

Que este élan confederal y anarquista dure todo el año —de abril a abril— afectando todas nuestras reuniones y nuestro trato particular, para desvirtuar o liquidar nuestros vicios «orgánicos». Terminemos por comprender la fuerza de ejecución y radiación que reside en nosotros mismos.

París, 20 de abril.

JOVEN COMPAÑERO. Uno de tantos, pero en militancia activa. Saluda y da las gracias por la ayuda recibida en pro de los compañeros presos (ex tales, en estos momentos) en la Santé y Fresnes. Estima que los jóvenes en la situación actual tienen un gran papel a desempeñar desde el terreno confederal, impedidos como lo están en el plano específico. Misión libertaria la suya, desde luego, pero ahincadamente antifranquista por imperativo de la hora. Señala el sacrificio supremo de Delgado y Granado y las graves condenas franquistas que pesan sobre otros muchachos españoles y franceses. Cita la feliz intromisión de las JJ. LL. en la Universidad española, en cuyos centros de Madrid, Barcelona, Valladolid, Valencia y otros circularon hojas que por el solo hecho de expresar la verdad ocasionaron detenciones. En cuanto a la sucesión del franquismo, los jóvenes confederales se oponen a que a la Iglesia suceda la Iglesia. Basta ya de doble juego. La leve protesta clerical de ahora no borra la bárbara inmolación de un millón y medio de españoles propiciada por la Iglesia misma. Antifranquismo auténtico, sin transigencias, sí. Y nuevo impulso para el movimiento libertario para hoy y como garantía del futuro. Reclama apoyo decidido para la F.I.J.I. del interior.

ETIENNE, de la juventud confederal universitaria, explica la actividad de la misma en su acepción —que estimamos acertada— internacionalista, pues la misma la nutren estudiantes franceses y españoles y con aceptación de universitarios del país que sea con miras a desarrollar el valor de nuestros principios por doquier y con la amplitud debida. Señala actividades del grupo prometiendo un buen resultado consiguiente a las mismas.

FAUCHOIS, de la C.N.T.F.

Se ocupa del 1.º de abril, fecha que puntualiza el triunfo de las armas del fascismo internacional en España, el cual ahora aduce, por conducto de Franco, 25 años de paz en el país vecino. Como es sabido, no se trata de años de paz sino de esclavismos, y según Congreso verticalista reciente, Franco lo habrá «hasta que Dios quiera». El caudillo no quiere apearse del poder conquistado con inmenso derrame de sangre, y tal es su orgullo que no admite ser depuesto ni en comentario. Entre tanto, nosotros resbalamos, perdidos en comentarios, rumoreos y vaticinios de enfermedades. Es el desgaste de tantos años de exilio dando pie a la triste «veracidad» de cambios incruentos previstos de los cuales la C.N.T.E quedaría excluída. Múltiples facetas concurren a la inocuidad del elemento popular español pese a los sacrificios personales por la C.N.T.E. consentidos. Se está en la imposibilidad de desarrollo y en proa a una inobjetividad. Estamos en el peligro de las derivaciones, frente a las cuales serían vanos los esfuerzos habidos y por haber. No situamos el problema español con acierto al nacionalizarlo, puesto que el poder de Franco tiene más arraigo internacional que local. Está el capitalismo mundial por encima de Franco, su juguete, de donde deducir que el esfuerzo revolucionario español debe conjugar con la aportación directa y decidida del proletariado de todos los países. Parcialmente sólo se puede atacar a los comparsas y generalmente podemos atacar al conjunto de Estados, donde el daño radica, daño acrecentado por los militarismos, la Banca, el clero, las R.T.V. de todos los países gubernamentalmente bien organizados. A todo ello se agrega el conformismo obrero, la modorra reformista, el egoísmo «popular» tan sabiamente organizado y desarrollado por la alta burguesía y sus valedores.

Se refiere al descrédito moderno del capitalismo, viviente de prestado hace medio siglo. Pero él ha arrollado a la artesanía, ha impuesto el trust particular o nacionalista, estableciendo nexo ultrafronterizo para ayudarse contra el peligro mundial obrerista. Prueba de que el caso de España no compete sólo a los españoles, la ofrece la plataforma militar y comercial norteamericana que representa la península ibérica. Igual el asalto a Panamá. Hoy Wall Street y ayer o mañana otros poderes semejantes, solos o coaligados, y el dominio capitalista se va perfeccionando a costa del interés moral y económico de los trabajadores.

Fauchois se extiende en otras atinadas consideraciones, pero nos damos por satisfechos acusando nota de las descritas.

LIZCANO, en nombre de la C. de R. Zona Norte.

Expresa gratitud al elemento libertario francés por su cooperación a nuestros problemas judiciales y a actos como el presente. De nuestra larga existencia de españoles exiliados destaca esta fiesta de primavera que anualmente reúne en París, en jornada fraternal, a los compañeros y familiares en esta gran sala de la «Mutualité» en signo de vigor a pesar del desgaste del tiempo. Ello concreta nuestra moral en activo y nuestras esperanzas. Pero nuestra reunión grande coincide con el aniversario «triunfal» del enemigo, quedando en oposición ambos significados de la fecha. No obstante, frente a la realidad del franquismo la realidad cenetista permanece enhiesta, cara al futuro, proyectándose en imagen libre sobre el país. Refiérese al discurso cervantino de los cabreros, de coincidencia libertaria. Tuvimos un 1936 señero el cual habrá que repetir en su poder constructivo. Nada de revoluciones —reclama— populacheras y mucha revolución de conciencia. Cita una frase transigente de Durruti, al cual considera abnegado e intuitivo. Primero vencer, después confianza en la moral de la C.N.T., en nuestras premisas de valor inextinguible. Nuestra historia española rebosa esencia comunalista, con gestas nobilísimas opuestas a todo régimen de anti libertad. En la C.N.T. se mantiene el prestigio, se reaviva la mística popular de todos los tiempos. Véase el 19 de julio, y ahora el inconformismo del pueblo español con sus huelgas.

Aduce posición confederal por acuerdos congresiles de Toulouse y reconoce diferencias de posición que, no obstante, estima convergentes. Compara a lo A. Lorenzo el Guadiana que se esconde y resurge, con la C.N.T. frecuentemente represaliada y que reaparece cada vez más potente y efectiva. Ratifica la necesidad de Alianza Sindical con CNT, UGT y socialcristianos vascos, pero estima que A. S. no ha conseguido el efecto propuesto por falta de actividad. No cree —el orador— que, por razón de principios, la fusión U. G. T.-C. N. T., pueda ser considerada. Contra el franquismo, acordémonos de su fracaso económico y lo vituperado que es en el mundo; pensemos en lo dicho por un personaje católico de que el Opus Dei es el último baluarte de Franco y el primero de la Monarquía. A nosotros no nos importan monarquías ni repúblicas, siéndonos interesante la restitución de la libertad soberana del pueblo.

FRANCISCO ISGLEAS, de la C.N.T.E., indica que este acto responde a una reafirmación cenetista, a una continuidad histórica basada en los principios del comunismo libertario. De no haberse impuesto el fascismo internacional en España, la situación moral y económica del país sería infinitamente superior a la de ahora, merced al concurso eminentemente progresista de la C.N.T. Señala que la actualidad —comprometidísima— del franquismo se fija en tres actos destacados: 1.º, el Congreso de los sindicatos verticales; 2.º, la reunión del Movimiento de la Falange, y 3.º, el último discurso del «caudillo», con todo lo cual se pretende obviar el delito de una guerra, la responsabilidad de un millón y medio de muertos y el fracaso del sistema económico. Frente a este fascismo reacomodado se levanta una oposición heterogénea exterior, con otra paralela interior, también dividida en enormidad de facetas, en mayoría más confiantes en el deceso de Franco que en las energías populares. No obstante, los intereses creados que gozan los primates de la Falange y allegados, no serán cedidos sin la violencia que tanto se teme. Error de la oposición sería considerar que el cambio político español se hará de acuerdo con unas bases de Munich, de hecho ya caducadas. Imposible considerar que el crimen franquista no sea liquidado con justicia. El orador no cree que Franco debe ir al diablo, sino ser conducido al paredón. Actualmente el régimen presenta su balance; nosotros podemos hacer el nuestro. El cinismo franquista arguye estabilidad de trabajo cuando en dos años 500.000 trabajadores españoles han tenido que buscar su pan en el extranjero. En cuanto a posición confederal, Isgleas afirma que nuestros millares de afiliados estamos por la posición comunista libertaria refrendada en el Congreso de Zaragoza. Indudable que 25 años negativos han producido cierto vacío; pero los ideales potentes resurgen de todas las vicisitudes. Estamos por lo de siempre pese a inconvenientes interiores y exteriores. Véase el ejemplo del apoyo norteamericano a la reacción española y a la brasileña. Coincide con Fauchois en la existencia de una internacional capitalista para sojuzgar a los pueblos que intenten de verdad emanciparse. No esperemos ayuda de nadie y aprendamos a servirnos de nuestra fuerza. Que la C.N.T. no rehuse alianzas, a condición de que nuestros aliados obreristas acepten resolver el problema de la desigualdad social en la calle y a cargo de los trabajadores.

JOSE PEIRATS, de la C.N.T.E., asegura que el régimen franquista evoluciona, pero que no debe haber prisa en disponer las maletas. No nos dejemos llevar por precipitaciones inmotivadas, semejantes a la de los arrieros que a los que se les paran tesoneramente los burros. Nuestro problema depende de factores internacionales emanantes del capitalismo tanto como de nuestro designio. Si hemos de precipitar el desenlace de la situación política española realicemos antes un trabajo concienzudo de minación del muro antifranquista. Desde la C.N.T. se puede intentar tan meritorio trabajo respaldados por nuestra historia y la significación de la misma, colaborando a la obra general de derribo, pero guardando nuestra independencia, fortificados en nuestra posición filosófica, una vez el objetivo común conseguido. Ante los truts modernos de imperativo internacional, las ligaciones de mercado común, etc., digamos lo que argumentadamente puede decir la C.N.T. de consuno con la A.I.T., siempre interesando por la organización digna de la sociedad, con derechos materiales, sí, pero sin mengua para las autonomías regionales e igualmente familiares, preceptos tan caros a nuestros primeros internacionalistas y al anarcosindicalismo de todos los tiempos. Negando razón de existencia a la libre expresión de los pueblos y de los individuos, nos negaríamos y negaríamos nuestro elemento colectivo.

No aparezcamos como elementos terribles, sistemáticos, para negar conexiones, anular meandros humanos. No desconozcamos la técnica actual de los problemas, exaltemos la filosofía humanista tan de acuerdo con nuestros principios; no desconsideremos el valor intrínseco del hombre. Dos labores enormes de realización inaplazable: la de urgencia, antifranquista, y la de un próximo futuro: la libertaria, con fuerza consciente y pensamiento libre. Tal es la razón de ser de la Confederación Nacional del Trabajo. Esto, y lo de «la emancipación de los trabajadores ha de ser obra de los trabajadores mismos».

Tras estas palabras el presidente se dispone a concluir el mitin, considerando la peroración de Peirats como resumen del mismo. A decir verdad, la intervención de este compañero fue precipitada por limitación de tiempo, perdido éste por los 45 minutos de retraso con que fue abierto el mitin.

Situación explosiva en Asturias

Los informes que llegan de nuestra región no pueden ser más esperanzadores. Las noticias descubren un estado de ánimo entre la clase obrera susceptible de transformar el descontento en lucha abierta contra el régimen. ¡Lástima que el exilio no comprenda la necesidad de tomar medidas de urgencia para apoyar *eficazmente* al interior!

MOREDA-GIJON: Los trabajadores de esta empresa, hartos de padecer salarios de miseria mientras los accionistas se reparten escandalosos beneficios, se lanzaron a la huelga de brazos caídos en signo de protesta contra el conformismo del sindicalismo oficial, que, en vergonzoso contubernio con la patronal y apoyado por los servicios ministeriales *incompetentes*, colaboran a tiranizar al proletariado. Pero en todo conflicto laboral palpita la intención esencial de sacudir el yugo que nos oprime desde hace más de 25 años. A las justas reclamaciones obreras responde la empresa, que no podrá aumentar los salarios mientras la producción no alcance un nivel *que está fuera de los recursos físicos* del hombre. Y seguidamente proceden al cierre de la industria en signo de castigo. Terminado el período de sanción patronal, todo el personal se reintegró al trabajo, pero observó nuevamente la huelga de brazos caídos. Finalmente, el trabajo parece haberse restablecido, pero no hay más que apariencia, puesto que la empresa procedió a ciertas restricciones en el economato de la factoría y es de esperar que la lucha se reanude.

Entre el personal de las minas el malestar se ha generalizado y las reivindicaciones se suceden de manera continua.

EN LA CAMOCHA-GIJON, el problema planteado por los afectados de silicosis sigue latente y son los obreros interesados los que mantienen la iniciativa. Existe una orden ministerial que obliga a las empresas a colocar a dichos enfermos fuera de los pozos para evitar que su estado se agrave, estableciendo una escala de pensiones para los enfermos en grado avanzado. La empresa, alegando que hay demasiados afectados por la silicosis, se niega a cumplimentar las disposiciones legales. A pesar de la negativa de la empresa y de las amenazas, estos desdichados productores, afrontando los peligros de su actitud, se presentan diariamente, recogen su lámpara y llegan a destino, pero una vez en él penetran en la casa de aseo y en sus dependencias permanecen el horario reglamentario de la jornada ordinaria y al final se van a su casa. Así llevan más de quince días.

VALLES DEL NALON Y CAUDAL, bien conocidos por las huelgas de 1962 y 1963, siguen constituyendo la principal preocupación de las autoridades y el foco de nuevos y grandes conflictos.

Los problemas de base son, por estas zonas, idénticos a los que surgen en diversos lugares de la región. Aumento de salario reclamado por los mineros y negativa cerrada de las empresas recalcitrantes. Con la intención de vencer la intransigencia patronal se aplica la táctica de dicha «el mínimo», o sea, el trabajo lento. Recurriendo a todo género de astucias, encaminadas a impedir medidas represivas contra el personal de las minas, se ha logrado mantener la huelga lenta durante un mes y hasta dos en algunos pozos y talleres de la Duro-Felguera y Fábrica de Mieres. En la mina de Pumarabule se han obtenido sustanciales mejoras gracias a la voluntad en el conflicto.

A pesar de los aparentes arreglos temporales, el malestar sigue latente en todas las profesiones y actividades. La nueva reglamentación para minas de carbón no acaban de proclamarla, porque la patronal se opone resueltamente a conceder la más mínima mejora. Por eso la huelga puede desencadenarse de un momento a otro. Debido a ese fundado temor los sindicatos verticales han distribuido profusamente por toda la región un pasquín recomendando calma y confianza. Como ya es de sobra conocido el odioso papel que desempeñan los sindicatos falangistas, sus jeremiadas no engañan a nadie NI IMPEDIRAN EL ESTALLIDO cuando suene la hora.

La información que hacemos pública, termina de modo bien elocuente para ahorrarnos inútiles comentarios.

Sub-Comité Regional de Asturias, León y Palencia en el Exilio.

Apenas redactadas las precedentes notas, la prensa francesa anuncia que los mineros asturianos se han lanzado al combate, sembrando el pánico en las altas esferas políticas del país, ya inquietas por la creciente rebeldía que impera entre los estudiantes madrileños, resueltamente opuestos al sindicalismo vertical.

Sólo se nos ocurre clamar y clamar para que la oposición exiliada se movilice, para que la Alianza Sindical actúe de concierto con el interior; para que se movilice a las Internacionales, a la prensa, a fin de crear un clima de solidaridad arrollador que haga imposible la repetición de las violencias gubernamentales contra los bravos huelguistas asturianos que, POR TERCERA VEZ, dan prueba de madurez y nos muestran la ruta de la victoria.

Deux notes antifranquistes

LA PAIX ESPAGNOLE

(Fragmento de un escrito publicado en «Tribune de Lausanne» del 12 de abril de 1964.)

. . . . . .

L'Occident, pourtant, a peine à reconnaitre à l'Espagne sa situation de sentinelle avancée — analogue à celle de la Turquie — et se fait tirer l'oreille pour l'admettre de plein droit dans son sein. Le Marché commun n'en veut point, pas même à titre d'associée. Elle reste au ban des nations démocratiques et les socialistes, en particulier, ne veulent pas entendre parler d'elle. Que n'en font-ils de même avec tous les régimes de dictature que compte encore le monde, qu'ils soient de droite ou de gauche?

Il n'en reste pas moins que l'Espagne a dû évoluer, sous la pression des événements et de la situation interne. L'abîme entre les classes sociales ne peut pas perdurer. La colère et le mécontentement grondent, comme l'ont prouvé les grèves des ouvriers et des mineurs des Asturies par exemple. Il n'est pas jusqu'à une partie du clergé qui n'ait flairé le danger et qui a recommandé des réformes de structure et une répartition plus équitable des ressources et des revenus. L'Espagne est probablement riche en matières premières encore en friche. Il suffirait de capitaux pour les mettre en valeur, mais à condition que toutes les couches de la population puissent en tirer bénéfice.

Mais il y a davantage en jeu que des questions de niveau de vie et de gros sous. Il y a le problème de la nature même du régime, guetté par la sclérose. Il annonce l'instauration éventuelle d'une « monarchie sociale, populaire et représentative qui répondrait aux aspirations de notre temps ». Est-ce bien là la panacée dont a besoin l'Espagne?

En fait, le danger de la situation réside dans l'atmosphère d'oppression qui pèse sur le pays. La liberté fait défaut, celle de pensée, d'expression, d'association. Aucune opposition véritable n'est tolérée par un régime paternaliste dont les ukases sont lourds. Il faudrait aller plus loin que l'Espagne de papa, et surtout ne pas revenir à celle de grand-papa. L'être humain est ainsi fait qu'il doit pouvoir s'extérioriser, dire ce qu'il pense, l'écrire, en discuter. Or, aucune presse d'opposition, ni même d'opposition constructive, n'est admise, et la moindre divergence d'opinion prend figure de complot durement réprimé.

Dans de telles conditions, il n'y a pas d'autre solution que l'explosion brutale puisque aucune soupape ne permet à la vapeur de s'échapper. C'est alors la révolution et ses excès, qui ne profite en définitive à personne, ni aux individus, ni à la collectivité. On nous permettra donc de considérer avec le plus grand scepticisme toutes les nouvelles qui parlent de libération et de voie nouvelle. C'est l'essence même du système qu'il faudrait changer.

RENE BOVEY

QUATRE AVOCATS INVITES A QUITTER LE PORTUGAL

« Tribune de Lausanne ». — Dimanche, 12 avril 1964.

«Les autorités portugaises ont interdit une conférence de presse que devaient tenir, hier, à Lisbonne, quatre juristes étrangers au sujet du « respect des droits de l'homme au Portugal.

»Les quatre avocats, venus au Portugal pour y étudier l'application dans ce pays, de la charte des droits de l'homme, et dont la conférence de presse prévue pour hier matin avait été interdite par la police, ont été invités à quitter le territoire, a annoncé un porte-parole du ministère des affaires étrangères. L'un d'entre eux, M. Robert E. Treuhaft, a pris l'avion hier après-midi pour regagner les Etats-Unis. Le porte-parole a précisé que ces avocats, qui disent appartenir à une association de juristes démocrates, étaient entrés au Portugal comme touristes et qu'en fait ils avaient mené des enquêtes sur le régime des prisons alors que ce régime est du seul ressort des autorités nationales. En agissant ainsi, a-t-il précisé, ils ont « tenté de s'immiscer dans la vie intérieure des Portugais et de troubler l'ordre public dans des conditions qu'aucun pays ne pourrait tolérer. »

Après avoir rappelé le nom des personnalités visées par cette mesure, Maitres Robert W. Keeny et Robert E. Treuhaft (Etats-Unis), Norman Endicot (Canada) et Conrado Gonzalez (Argentine), le porte-parole a souligné que les avocats n'avaient pas été mis en état d'arrestation mais conduits par la police à l'aéroport de Lisbonne et « priés très correctement » de gagner l'étranger par l'avion de leur choix. En conclusion, le porte-parole a déclaré : « Nous ne formulons aucune critique à l'égard des organisations auxquelles ces avocats déclarent appartenir », mais ces quatre personnes « ont largement abusé de l'hospitalité qui leur était assurée en tant que touristes... —

El festival resumido

Podemos sacar del cesto de nuestros vocablos esa voz tan desacreditada —por excesos— de *imponencia*. La sala rebosaba color y calor de corazón y temperatura. Toda camisa, sudada. La Orquesta Jo-Ber-Pra (siete simpáticos gallegos) se comportó admirablemente, con tanto vigor y justeza que le auguramos merecidos éxitos. Paquito Rodríguez, tenor, nos infiltró añoranza italiana, mientras que la niña (y no es metáfora andaluza) María Olmedo, le sucedió estilizando una canción española.

Pierre Provence desarrolló su arte de mimo ironista, con aprobación denodada del respetable, y seguidamente Simone Chobillon se produjo con todas las picaras gracias de Montmartre. Dupond y Pondu convencieron al público con sus musicales graciosidades, gustando luego enormemente el canto siempre sobrio, elevado y potente de nuestro amigo Carlos Mendia.

El trío Los Alegres gustaron lo indecible con sus aires españoles, mereciendo puntualización las canciones «El año mil y pico» y «Fandango de Huelva», magníficamente cantadas por la dama. Francisco Grandey convenció a todo el mundo por sus dotes de cantor hispanoamericano.

«Les 4 Barbus» excelentes con sus imitaciones vocales, y muy originales sus *gags*, tan relevantes como su mímica. Francesca Solleville, discreta, inteligente y emotiva como siempre con su escogido repertorio de Ferré, Ferrat, etc., que desgranó con dilección a pesar del inoportuno resfriado que la aquejaba, y que no pasó en la cama para no perder ocasión de ayudar a los amigos españoles. Laura Hilden asombró a todos con su potencia de voz añadida a la pasión que pone en sus cantos, y Silouca y Raquel, acompañados por su artista, nos gratificaron con dulces melodías criollas y mejicanas.

Lita, Manuel y su Conjunto (seis bailadoras, dos bailadores, cantador y guitarrista) dieron digno remate al espectáculo con unas vistosas «sevillanas» y otros estilos andaluces y manos, mereciendo destacar la participación de José Manuel, bailarín de primerísima escuela, Chico de Madrid guitarrista, y Andrés Serra «Serranito», cantaor de lo más ajustado.

El espectáculo muy bien conducido por la deslumbrante y dicharachera Yvonne Solal, e insuperablemente «apianado» por la inteligentísima Yvonne Schmitt, rigiendo el todo la compañera Suzy.

El comentario me lo ahorro. Lo hizo favorablemente, y unánimemente, el público a la salida.—*F.*

«A. I. T.»

Organo de la Asociación Internacional de Trabajadores

Después de un lapsus de aparición ha vuelto a reaparecer con mayor brío este colega, del cual nos place relevar el siguiente Sumario:

« Le XII^e Congrès de l'A. I. T. »; « Notre combat » (editoriales). — « La Commune de Paris » (Federica Montseny). — « Les libertaires bulgares et la révolution nationale » (page d'histoire). — « De la dictature à la révolution » (René Villard). — « Nos faibleses et notre force » (G. Balkanski). — « De la laïcité » (J. B.). — « A Cheap Holiday » (en inglés). — « Les forces communistes et pro-communistes de Nigeria ». — « Sobre el Congreso reciente de la A. I. T. » (comentario en español). — « Como no somos suecos, ni ingleses, sino españoles... » (Santos Martínez). — « Siembra y guerra de influencias » (panorama africano). — « Colaboración de las Américas » (J. Cazorla). — « Actualidad comentada » (Palafolls). « No puede haber sanción para los libertarios » (caso de compañeros procesados en París). — «Abarca, víctima de los manejos del franquismo ». Además notas y avisos de interés y actualidad.

Precio de «A. I. T.» : 0,50 F. Administración y correspondencia: Miguel Celma, 4, rue Belfort, Toulouse (Haute-Garonne).

Actos del 1º de mayo

EN BURDEOS

MITIN conmemorativo del 1.º de Mayo en la propia fecha y en el Cine Capucins, a las diez de la mañana. Oradores: Yves PEYRAUT y Federica MONTSENY.

Por la tarde, Festival extraordinario a cargo del Cultura Popular y con la participación de la actriz de ópera Consuelo IBAÑEZ, el TRIO ALEGRE (canciones españolas) y otros artistas de valor. *Speaker:* Juanito Montiel. A las tres y media de la tarde en el propio Cine Capucins.

CONFERENCIA Y FESTIVAL EN DIJON

El 1.º de mayo el compañero Germinal Esgleas dará una conferencia a las dos de la tarde, en el Local de la Caserna Grand Pierre, disertando sobre el tema: «Liberación de los pueblos oprimidos: España y Portugal». Inmediatamente después, en el mismo local, tendrá lugar un

GRAN FESTIVAL

Varios compañeros recitarán poesías, habrá cantos con acompañamiento de guitarras y acordeón.

Finalizando la fiesta con un baile.

JORNADA S.I.A. EN DREUX

De solidaridad y fraternidad españolas, en la Sala de Conferencias, 55, rue St-Thibault. Día 1.º de Mayo, a las tres y media de la tarde y a cargo del Grupo «Reflejos de España». En el Programa: TIERRA ROJA, de Alfonso Sastre. En Variedades, JAIMITO, acordeonista; DUO de guitarra y bandurria; TRIO TAMAYERO (hispanoamericano): MARUJITA, andalucismo; PEPE y SANTIAGO, y otros números. F. Olaya disertará sobre «Actualidad española».

S. I. A.

SECCION DE LA ROCHELA

La Sección Local de S. I. A. de La Rochelle tiene organizado un gran

MITIN

de concentración regional en conmemoración del Primero de Mayo, que celebrará el domingo 3 de mayo a las nueve y media de la mañana en la Sala Emile-Combes, rue de la Pepinière números 38 y 40, La Rochelle. Tomaran parte en el mismo los siguientes oradores:

MIGUEL CELMA
ARISTIDES LAPEYRE

Presidirá CHRISTIANE BERGER, maestra.

Compañeros, reservar este día para acudir al mitin haciendo patente con vuestra presencia vuestro espíritu de solidaridad.

En Chauffailles (S.-L.)

GRANDIOSO MITIN DEL 1.º DE MAYO

que tendrá lugar en la Maison des Jeunes, a las nueve y media, figurando entre los oradores:

Alejandro LAMELA, por la C.N.T. española.

FRANC, maestro francés.

Ramón LIARTE, de la C.N.T.
Presidirá Fontaura.

Por la tarde:

El Grupo «TIERRA Y LIBERTAD» de Lyon, y el «PROGRESO» de Saint-Etienne, presentarán un programa variado:

Actuará el Grupo artístico «IBERIA» de Roanne, con selectos números de danzas folklóricas españolas.

«LOS KAROLINKAS», con su nuevo repertorio de cantos y bailes del Centro de Europa.

El Grupo artístico «CERVANTES», de Roanne, y su famoso conjunto de variedades.

Y el grupo «HISPANIA» (S.I.A.). Eloína Vázquez Brossed, canto español y Daudé Brossed, acordeonista, y Carmen de Aragón, jotas.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»
3,50 F. en esta Administración

B.D.I.C

ANTENA

INVERSION

MADRID. — El déficit de nuestro comercio exterior asciende a 1.200 millones de dólares, según estadísticas de Aduanas. No hace mucho que todo el intercambio — importaciones y exportaciones — de España, sumaba poco más que esos 1.200 millones de dólares que ahora constituyen el déficit.

CONSUELO PARA POBRES

MADRID. — En el próximo mes de mayo será inaugurada la nueva Fábrica de Moneda y Timbre. Tiene una superficie de 125.000 metros cuadrados y consta de cinco plantas. Con motivo de su inauguración se celebrará una exposición con el tema de « Veinticinco años de sellos, billetes y monedas de España ». Se celebrarán otras en diversas capitales españolas. Las máquinas que hacen los billetes de 1.000 pesetas lanzan quince en cada pliego.

CENTENARIO

BARCELONA. — El Teatro Romea — sede principal del teatro catalán en Barcelona — el pasado día 25 terminó el ciclo conmemorativo del Centenario de su fundación. Ciclo que ha durado unos tres meses, representándose obras de los más prestigiosos autores catalanes : Guimerá, Pitarra, Iglesias, Rusiñol, Sagarra, Soldevila, etc., años ha no representadas. Los promotores de este Centenario calculaban que duraría unos quince días. Y han logrado mantenerse más de doce semanas.

INICIATIVAS ANTIFRANQUISTAS EN ITALIA

ROMA (OPE). — « Solidarità alla Spagna Democratica » celebra el XX aniversario del triunfo de la Resistencia en Italia, que logró expulsar al invasor nazi y a su cómplice fascista.

Con tal motivo y con la cooperación del Consejo General Federativo de la Resistencia, del alcalde de Bolonia, del Consejo General de dicho Departamento y la Unión Regional de las prov. Reggio Emilia y Romaña, organiza un ciclo de iniciativas en prueba de solidaridad con el pueblo español.

Estos actos terminarán con un gran mitin que se celebrará el próximo domingo día 19 de abril, en la plaza principal de Bolonia, en el que tomarán parte conocidas personalidades del antifascismo español e italiano.

NO CONFUNDIR ESPAÑA CON EL ACTUAL REGIMEN

BRUSELAS, (OPE). — En el último diálogo entre « La Libre Belgique » y « Le Peuple », en favor y en contra del actual régimen español — que ocupa mucho espacio — habiendo escrito el primero que « queda mucho por hacer y que cierta parte de la opinión persiste en considerar a España como un apestado », replica « Le Peuple » :

« Es falso. Nadie considera a España como un apestado. Es el régimen franquista quien mantiene la peste fascista en Europa. El solo. Que el país pueda verse libre del mismo y entonces se verá la fraternidad con que los pueblos europeos ayudarán a España para que se recupe. »

NO HAY EMPUJE

MADRID.—En la tanda de estrenos pascuales figuraron once películas extranjeras y ninguna española. En candilejas sólo se registró una novedad : el estreno de la comedia de Alejandro Casona, «La casa de los siete balcones». Por esta vez Alfonso Paso se declaró en huelga.

NUEVO CAIDO

JEREZ DE LA FRONTERA. — Se trata de don Manuel de Soto Domecq Aguilar y Núñez de Villavicencio, Caballero de la Real Maestranza de Caballería de Sevilla, teniente honorario de Infantería de Marina, Alférez Provisional, Cruz Roja del Mérito Militar, Cruz de Guerra, Medalla de la Campaña, Presidente de la Hermandad de Caballeros de Nuestra Señora del Carmen Coronada, Presidente Fundador de la Hermandad del Santo Cristo de la Viga, creador del Apostolado de la Oración con Carta de Hermandad de las Hermanas de la Cruz... Con tal fárrago de vanidades, igual se desciende al sepulcro.

TAMBIEN MURIO RAFAEL

PAMPLONA.—En el seminario de Villalba, donde se hallaba recluído en calidad de fraile, ha fallecido Rafael Sánchez Gurra, hijo del famoso presidente del Consejo de Ministros, don José. Había nacido en octubre de 1897, y ya mayor se dedicó al periodismo, siendo redactor de «A B C». Diputado a Cortes en 1923, combatió a la Dictadura de Primo de Rivera, tomó parte en la conspiración de Valencia, se afilió al republicanismo y en 1931 fue sucesivamente subsecretario del Consejo de Ministros y secretario del presidente Alcalá Zamora. Deja libros escritos sobre política contemporánea (entre ellos uno contra el franquismo) y algunas novelas. Derribada la República, sufrió cárcel y seguidamente exilio, regresando a España desconsolado por haber fallecido su esposa, Rosario Moreno y Luque.

APARCAMIENTO VIENE DE PARCA

MADRID.—El aparcamiento de la Plaza de los Mostenses, junto a la Gran Vía, que se ha derrumbado, constituía el punto final de la proyectada Gran Vía subterránea, que había de partir en Cibeles con una derivación en las calles de Fuencarral y Hortaleza, que daría salida a la Plaza del Carmen. Había de constituir un túnel de doce metros de ancho, capaz para cuatro circulaciones. El aparcamiento de los Mostenses es uno más de los proyectados para dar salida a la dificultad en que se encuentran los automóviles madrileños cuando van al centro. Este era el más pequeño de los proyectados. Sólo había de tener capacidad para unos 300 coches.

Hace aproximadamente un año que las obras de este aparcamiento ya dieron que hablar a la Prensa cuando, como consecuencia de ellas, se derrumbó una casa situada en la misma plaza. Desde entonces esta procesado uno de los arquitectos del proyecto.

Cuando sobrevino el hundimiento, debido, al parecer, a un fallo técnico por no haberse calculado bien la resistencia de los pilares, trabajaban en el interior 97 hombres. La mayoría de ellos quedaron bajo una de las plantas, que al derrumbarse sobre la inferior formó una especie de túnel, por lo que casi todos pudieron salir indemnes. Resultaron heridos José Luis Colomo, Virtuoso San Segundo, Eusebio Villa Gómez y Aurelio González Torrecilla. Además, el niño Mariano Laguna Morano, que pasaba por la plaza, se vio arrastrado también al fondo y sufrió algunas heridas.

El obrero muerto en la desgracia, se llamaba Marcos Gómez Zauste. Es de notar que la catástrofe ocurrió en jueves santo...

NECROLOGICAS

FRANCISCO CAÑAS

Nos cumple el doloroso deber de escribir estas líneas emocionados por la muerte del compañero fiel, del amigo querido, Francisco CAÑAS BECERRA, muerto en París el 9 de marzo. Su muerte ha sido el epílogo de una vida truncada desde el umbral mismo de la adolescencia. Allá por las rutas del Quijote, en las mismas cercanías de la famosa Cueva de Montesinos, donde el inclito Cervantes sufrió inicuo cautiverio, este anónimo hijo del pueblo, este otro Quijote del sufrimiento, la adversidad y el ideal, había de iniciar su calvario en otra cueva tétrica, la tristemente célebre Cueva de Peinado de Tomelloso, su pueblo natal. Ese antro que el fascismo convirtió en prisión al triunfar sobre el pueblo en marzo del 39 y que nuestro compañero recordaba con tristeza cuando se refería a las monstruosidades que las hordas falangistas cometían con los vencidos combatientes de la revolución y de la guerra.

Una sucesión ininterrumpida de tiempo —hasta septiembre de 1961—, salvo dos períodos fugaces de libertad relativa conseguida a través de dos evasiones, dieron con la tragedia del compañero desaparecido lugar más que suficiente para darnos cuenta exacta de la contextura moral, de la villanía y refinada crueldad del fascismo hispano. Más de 21 años en los calabozos de Franco, desde la «Cueva de Peinado» hasta San Miguel de los Reyes, pasando por casi todas las cárceles de la provincia de Ciudad Real y Ocaña, Alcalá de Henares, Porlier, Santoña, El Dueso, hasta sumar treinta las prisiones recorridas. Varios meses con la pena de muerte encima, infinidad de veces brutalmente apaleado, vejado, humillado. Era este compañero con miles y miles de víctimas, algunas aún supervivientes, el reflejo fiel del horrendo crimen físico y moral que con todo refinamiento y a conciencia cometieron los hombres que tuvieron en sus manos los tristes destinos de España desde el fatídico marzo de 1939.

El compañero Cañas pertenecía a la pléyade de hombres que en el año 1936 apenas había llegado a los linderos de la adultez. Era la joven generación de entonces que fue envuelta y arrollada en una tragedia inmensa, teniendo que sufrir en su carne y en su espíritu todos los efectos de la perversidad humana, todos los contrastes de una vida entera en el amplio estadio que va del nacimiento a la muerte del hombre.

Francisco Cañas, luchador ignorado, mártir silencioso de las silenciosas prisiones del franquismo, militante sencillo e inteligente, personifica a nuestros ojos el grandioso sacrificio de una generación que se hizo en el dolor y sobre él proyectó los esfuerzos y las esperanzas anarquistas en un mundo mejor.

RAMON PRIOR RIOS

El día 24 del pasado mes de marzo, falleció en Foix (Ariège) el que fue querido compañero Ramón Prior Ríos. Nació en Geldo (Castellón de la Plana) en 1898, de donde pronto hubo de emigrar para empezar una dura lucha por la vida. Llevado por un espíritu noble e inquieto, inicia su lucha por la emancipación obrera en las agrupaciones gremiales que más tarde habían de dar paso a la C. N. T.. Militó activamente en los Sindicatos del Vidrio y Metalurgia, habiendo contribuido a la lucha contra los pistoleros a sueldo de Martínez Anido y Arlegui.

En 1919 había fundado, con otros compañeros, el Sindicato Único de Soneja (Castellón de la Plana), siendo en la Región Levantina donde, a partir de esta fecha, inició su gran actividad militante. Perseguido y encarcelado durante la dictadura de Primo de Rivera, se ve obligado a vivir exiliado en Francia, durante siete años. Regresa a España al proclamarse la Segunda República, reemprendiendo de nuevo sus actividades confederales en Soneja. En 1936 se dedicó con entusiasmo a la obra colectivista de la localidad, pero impaciente por combatir más de cerca al fascismo salió para el frente de Teruel con la Columna de Hierro, en la que permaneció hasta la militarización de la misma. Su especialidad profesional le llevó al Cuerpo de Tren hasta que, terminada la guerra civil, fue encarcelado, condenado a muerte, conmutada la pena a 30 años, llevado a los campos de trabajo y finalmente puesto en libertad condicional. Inmediatamente después se incorporó a la lucha clandestina, actuando en los Grupos de Defensa hasta 1949, en que de nuevo se ve obligado a exiliarse.

Su segundo exilio es de actividad ilimitada; su actuación de militante fue siempre entusiasta, dedicándose principalmente a la acción solidaria, hasta que una cruel enfermedad segó su vida, toda ella dedicada a enaltecer las ideas libertarias.

El entierro, civil, fue una gran manifestación de duelo. Compañeros y amigos franceses y españoles acudieron en gran número, acompañando a su familia dolorida y triste por la desaparición del ser querido, cuyo hueco se dejará sentir para siempre.

Así van quedando en tierras del exilio estos viejos compañeros que, con abnegación sin igual, dieron todo y no pidieron nada, por la lucha de una sociedad más libre y justa.

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

UN CONGRESO DIFICIL

Al escribir estas líneas se inicia en Argel el Congreso que se dice constitutivo del Frente de Liberación Nacional. De hecho el organismo existe hasta el punto de hallarse en la base y en la cúspide de todas las actividades del país : gubernamentales, guerreras, revolucionarias, constructivas, educativas. Desde las fábricas y las tierras liberadas de patronos por el Decreto de Autogestión, que pone en manos de los obreros el porvenir social y económico del país, hasta las altas esferas dominadas por el poder personal de Ben Bella, el F. L. N. controla, organiza, dirige todas las actividades del país. En lugar de Congreso constitutivo, podría considerarse el encuentro como una gran Asamblea dedicada a examinar el resultado de dos años de actividad en el camino de la proclamada Revolución Nacional.

No se trata de un Congreso de todos los argelinos. Quedan descontadas ya las tendencias que no se avienen con el declarado « socialismo » del F. L. N. Un socialismo bien particular y que no tiene puntos de contacto definidos con los regímenes que se autotitulaban socialistas. En la confrontación que se abre en Argel se hallan los triunfadores de la hora. Han quedado de lado los reformistas, los moderados y los que representan la « burguesía » argelina. En suma, en el debate no se plantea el problema de « quiénes han de gobernar el país ». Lo que se discutirá es « de qué manera deberá ser gobernado », partiendo del principio a alta voz declarado de que se trata de elaborar un Estado socialista inspirado en las normas del « socialismo científico ».

Pero ¿es que en el fondo son todos progresistas los asistentes al Congreso, miembros de un organismo o un partido ya constituido? Las intervenciones de algunos de los miembros preeminentes distan mucho de ser socialistas, salvo que se reduzca la expresión al grado que la dejan los miembros de los partidos socialistas actuantes en los países burgueses. En Argelia socialismo quiere decir algo más que una justificación de postura útil para llegar a gozar de las sinecuras del Estado. Allí socialismo significa transformación de los valores sociales y sobre todo eliminación paulatina del sector burgués y capitalista.

No obstante tal afirmación, se nos antoja que las disidencias que asoman antes de iniciarse las tareas del Congreso, tienen más de disputas de posiciones con vistas al uso del poder, que de posiciones de interpretación socialista. El coronel Boumedienne, por ejemplo, se rebela ante la idea de que el Ejército llegue a ser controlado por el Partido. Y ese Ejército flamante constituye un peligro para las concepciones socialistas integrales que parece ser inspiran a Ben Bella. Decimos « parece ser », porque si la posición del coronel se presta a dudas, la función reconocidamente dictatorial ejercida por Ben Bella, se da de narices con el socialismo.

Todo da a pensar que en realidad el Congreso será trasunto de forcejeos destinados a requerir — unos y otros — mayores posibilidades de intervención directa en los estrados del Poder, a objeto de compartir la autoridad con el que hasta hoy ha logrado marcar con su sello personal, toda la actividad política y social del país naciente en tanto que Estado independiente. En los torneos diplomáticos Ben Bella ha demostrado su talento. Su prestigio se ha reforzado con un triunfo que deja mella al haber obtenido, sin compromiso ni riesgos, que se construya la « pipeline » de ARZCW, con la que Argelia obtendrá un beneficio directo sin infligir el curso de tratados que temporariamente ponen sordina a los deseos de expansión económica.

Ha sabido también salvarse de todo compromiso — al menos aparente — con todos los « aliados » que se ofrecieron solícitamente intentando arrancar promesas ante de soltar un chavo. Declarándose socialista, no ha caído en el anzuelo de los poderes así titulados. Necesitando técnicos, materias y divisas, muchas divisas, no ha entrado en el control directo de ningún bloque. ¿Pero es todo ello suficiente para asegurarse la simpatía de sus ciudadanos? Nadie ignora que Argelia atraviesa una crisis económica durísima, que el paro forzoso no halla solución inmediata en los modestos y escasos intentos de industrialización, que el hambre es real en la mayor parte del país y que los argelinos salen en desbandada al extranjero en procura de pan y trabajo.

¿HACIA UN SOCIALISMO SIN ESTADO?

Pero hay un soplo de esperanza en el que se reafirma Ben Bella. Es el del despertar de Argelia a nuevas normas de convivencia social y económica, que constituyen un ensayo y un ejemplo de posibilidades que van hallando su concreción. Daniel Guérin, el fraternal autor de « La jeunesse du socialisme libertaire », realizó un viaje de estudios cuyo resultado estampó en un reportaje titulado « L'Algérie qui se cherche ». Sin economizar las críticas a las definiciones del régimen, sin dejar de señalar todos los fallos del Estado y de la aclimatación argelina, sin olvidar las secuelas del colonialismo, sin minimizar los errores y los abusos de los amos de la nueva hora, Daniel Guérin ofrece un cuadro de posibilidades insospechadas, reafirmadas en la práctica de un socialismo incipiente, de un socialismo en vías de práctica, socialismo popular, de la base a la altura, que se va perfilando en los ensayos de gestión directa iniciados en los sectores vitales del país : las tierras y las fábricas.

El ensayo tiene sus raíces en las inquietudes y en ilusiones de la « liberación », de la descolonización Se afirma en los decretos establecidos por Ben Bella en marzo de 1963. Se dirá que no se trata de un auténtico socialismo de base, ya que su puesta en práctica arranca de un decreto de Estado. A nuestro juicio la observación es cierta. No anticipemos su fracaso ni declaremos olímpicamente su rechazo porque la cosa no se haya producido según las normas efectivas del socialismo libertario. Tengamos la paciencia del observador y digámonos que si la cosa no va más allá y mejor es porque los libertarios no hemos sabido hacernos presentes en Africa ni en los países nacientes.

Terminemos con una anécdota contada por Daniel Guérin. Ben Bella estima que el porvenir de Argelia se halla en la actividad popular desarrollada a extremos funcionales, notorios. En una reunión del Gobierno proponía dar cada día mayor intervención a las Comunas, que han de ser *la base de la nación*. Los ministros y los militares se ofuscaban. Uno de ellos manifestó con extrañeza : ¡Pero por tal camino se disminuirá el poder del Estado! A lo que contestó Ben Bella con una sonrisa : ¿Y si nos acostumbramos a vivir sin Estado?

∴

No nos hagamos ilusiones. Pero no dejemos de reflexionar pensando, como Daniel Guérin, que el socialismo libertario es joven y que su madurez puede estar cercana.

A TODAS LAS MUJERES

«Agrupación de Mujeres Libres» en París

Compañeras y amigas, compatriotas sin distinción de edad o estado civil, de solteras o casadas, fijas o eventualmente residenciadas en Francia y que por motivos diferentes, pero que se explican y obedecen a una misma causa, la de haberos visto obligadas a salir de España por el régimen de terror, de hambre y oprobio que allí se sufre desde el 1939, la Agrupación de Mujeres Libres, recientemente constituida en París, con desinterés y espíritu fraterno, solicita vuestra adhesión, requiere vuestro concurso, vuestra aportación moral y material para una franca actitud de rebeldía combativa contra los métodos políticos y sociales empleados por la feroz e inhumana tiranía militar - falangista que más de un cuarto de siglo ha tiene a España sumida en el hambre y la atribulación.

La Agrupación de Mujeres Libres en París, consciente y consecuente de la misión antifascista por la definitiva liberación del pueblo español, que clama urgencia, cual un deber impuesto, lanza esta llamada que, por afectarle, no debe desoír o serle indiferente a la mujer española, la que por adversidad se ve desprendida de sus familiares. Incita, pues, a la mujer a que salga de su estado amorfo, de su indiferencia y su resignación ante su propia suerte; a que inquiera y tome conciencia del por qué de su éxodo ,del azaroso peregrinaje de su vivir por tierras o lugares desconocidos, donde si bien son toleradas o acogidas por su trabajo (aparejado de los azares y complicaciones consiguientes) la razón o el hecho de ser extranjeras ya significa la merma de derechos, una desventaja que agranda la desventura.

Y, hay en España, compañeras, mujeres que por cívica y digna oposición a la tiranía que allí se erigió por el terror o el rigor de la fuerza, que están encarceladas, y a las que no importa la distancia en que nos hallemos, hemos de tenderles nuestros brazos solidarios, hacerles llegar nuestro mensaje alentador y nuestro apoyo. Pero hay en todos los países de Europa, radicadas por la misma causa, alquilando sus brazos de productoras y domésticas, millares de mujeres españolas, envueltas en una tupida red tendida por los profesionales de la tiranía caudillal-fascista, para que la mujer siga atada a los prejuicios de la aberrante educación social presente, para que la mujer permanezca ajena a los problemas de la vida que le afectan, que les apremia tomar parte en ellos, para cuya solución la mujer esclavizada ha de iniciarse y tomar parte en la lucha manumisora por una vida más digna y una sociedad mejor. Esa red tupida con manos alevosas de la tiranía en siniestra vigencia, donde está secuestrada la conciencia y el factor mujer, es lo que la mujer insurgente — unida al hombre — le urge romper.

Mujeres españolas que estáis en Francia y en otros lugares, forzadas al abandono de vuestros hogares entrañables en la geografía nata : la Agrupación de Mujeres Libres en París encarece vuestra presencia y vuestra contribución por la pronta liberación del pueblo español en luto y en pena causados por la Banca, la Espada y la Cruz, que constituyen el tríptico de la inaudita tiranía fascista.

Dirección : 24, rue Sainte-Marthe, Paris (10). (Metro Belleville).

La Agrupación

Fluorescencias

1

Cuando una obra es de consistencia libre y está realizada metódica y conscientemente, con entusiasmo y esfuerzo, tiene que conseguir frutos de primera calidad. Entre las mujeres nuestras que han logrado esto, RENEE LAMBERET ocupa un lugar en primera línea.

2

Siempre estamos dispuestos a colaborar en alguna forma, con aquellos que aman las ideas con altruismo.

3

Conservamos alta estima por los honestos corazones que saben armonizar acción y pensamiento.

4

Hay que esforzarse siempre por mantenerse en el lugar que corresponde a los que anhelan la superación física e intelectual de todos y cada uno.

5

Toda labor limpiamente realizada se resiste a caer en el vacío.

6

La concordia y la armonía humanas, sólo se conquistan a base de esfuerzos liberatrices y constructivos, antipolíticos, antimilitaristas y anticlericales.

7

¿Cómo olvidar a los que sabemos buenos, estimables y desinteresados?

8

VIOLA ESPERO es un sembrador que labora la tierra donde Salvatore Giuliano fue abatido a traición.

9

No podemos renunciar a los anhelos de esclarecer las nebulosas que se nos presentan al correr de los atormentados días de esta desgraciada «guerra fría» que sufre la humanidad.

10

Los «capos» editorialistas de la actualidad sólo se ocupan de las ediciones que les producen dinero fácil, desentendiéndose de toda concepción ideológica que venga en provecho del hombre y la mujer que componen la enceguecida y engañada humanidad. ¿Qué tienen que ver con esas minucias los que viven y medran a costa de la «kultura» y del arte?

11

No faltan las publicaciones que aún denominándose «libertarias» hacen ciertas concesiones al mundo capitalista-estatal o estatal-capitalista que sufrimos.

12

No hay que contemporizar ni ceder nada al autoritarismo ni a la explotación.

COSMOS

Gala «Louise Michel»

Con la sala llena, al extremo de no poder entrar nadie más en ella y quedar público desencantado en la calle, fue celebrada la fiesta artística correspondiente a este año de las que promueve el grupo anarquista «Louise Michel» de Montmartre.

La sesión resultó calurosa, animicamente hablando, tanto por la buena disposición de la concurrencia (más anarquista que ávida de espectáculo cabaretero) como por el acierto de los números que se sucedieron en el escenario. Es innegable que el amigo Brassens eclosionó el interés de la fiesta, pero no es menos cierto que sus coparticipantes se desenvolvieron con arte y gracia difícilmente superables, pudiendo relevar del espectáculo los puntos álgidos que, con Brassens, fueron la excelentísima cantatriz Frida Boccara (voz afirmativa, sensibilidad refinada, presencia arrolladora) y el terceto «Les Poemiens», muy capaces para el arte del recitado, de tal manera, que la poesía pierde en ellos rutina y somnolencia para remontar las cimas de la existencia, más que viva, encendida. Estos muchachos deben persistir en su interesante cometido, puesto que con él son capaces de hacer vibrar una modalidad literaria hasta aquí enferma por dengue y cacofonía inoculados a Parnaso por siglos de poesía pegadiza.

Esperamos que tras el triunfo moral, el de taquilla habrá sucedido para bien y provecho de la propaganda anarquista de que París, Francia y el mundo entero están tan necesitados.—*F.*

Administrativas

Salmeron, Bruxelles. Recibida la tuya. De acuerdo con la misma, por no distribución del pago mencionado. « C. S. » y « Umbral » 30-3-64.

José Planas, St-Martin de Emo (B. du R.). Recibido tu giro. Pagas con él hasta el 31-12-64.

Torrents, Castres (Tarn). Recibido giro 20 francos 11-1-64. Pagas «CS» hasta 31-12-64.

Juan Sánchez, Carpentas (Vaucluse), Apolonio Fernández, Cameux en Provence (Hérault) Martos, Chauffailles (S.-et-L.), Martínez López Juan, Dijon (Côte d'Or), Antonio Rodríguez, Le Creusot (S. et L.). Ismael Pérez, Bourg de Thizy (Rhône), Vicente Ceña, Malakof (Seine), Rafael Amat. Eyragues (B. du R.), Vicente Salvador, à Saugnac et Miret (Landes) y Angel Sánchez Gijón, Roma (Italia), devuelta prensa. Indicad cambio, de haberlo, o razones de la anomalía.

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

MES DE ABRIL

Lista 1

Suma anterior 99 69.

París:

Andrés Martínez, de Yvry : 5 francos ; Un grupo de compañeros químicos, de *Thiais* : 30 ; Ballabriga, de *Etampes* : 11 ; Berthe et Jacques 10 ; Tarragó 5 ; Manent 10 ;*F. Local de Drancy* : 15 ; Pradas 5 ; Francisco Isgleas 5 ; Francisco Galán, de *Pantin* : 10 ; Jaén 3 ; XX 3 ; Pau 20 J. Casellas 5 ; Basilio Martín 5.

Total 241 69.

EN NARBONNE

MAISONS DES JEUNES

Grandioso festival lírico, teatral y folklórico, organizado por el grupo artístico «Cultura y Solidaridad», a cargo del grupo «Terra Liure», de Toulouse, a beneficio de las obras sociales de S.I.A.

El día 24 de abril de 1964, a las tres de tarde, con el siguiente programa :

Primera parte : «Los claveles».

Segunda parte : Selección de Variedades y Ballets.

TELEGRAMA ENVIADO

« Mr I. Vermeylen, Ministère de la Justice, 4, place Poelart, Bruxelles, 1. Belgique. Libérals, humanitarians, world over protest Francisco Abarca ertradition proceedings. »

Spanish Political Prisoners Aid Commitee, P. O. BOX 1, Cooper Station, New York 3, N. Y.

Manda tu protesta sin demora a la dirección aquí anotada. *¡Urgente!*

COMUNICADOS

F. L. DE PARIS

Asamblea general el 26 del mes en curso a las diez en punto de la mañana.

FF. LL. MARSELLA-ST-HENRI

Celebrarán asamblea general conjunta el 26 de abril, a las nueve de la mañana, en 12, rue Pavillon.

Asuntos importantes a resolver.

F. L. DE DRANCY

Reunión el 26 del corriente en el lugar y hora de costumbre.

REVISTA «CENIT»

Sumario del número 156 :

Plácido Bravo : « El desarrollo intelectual » ; F. Pi y Margall : « Revolución y libertad » ; F. Alaiz en « Soli » de Sevilla ; Floreal Ocaña : « La voluntad libertaria » ; Eugen Relgis : « De mi calendario » ; Ugo Fedeli : « La vida y los libros » ; Herbert Read : « Concepción anarquista de la Sociedad » ; Muñoz Congost : « Dos pesetas » ; C. C. : « Recorrido literario a través de Montiel Ballesteros » ; Fabián Moro : « Discurso del hombre libre » ; A. Carsi : « La flora marina » ; M. C. : « El universo de Alaiz » ; Denis : « Los tres amigos » ; Han Ryner : « Colgando los hábitos ».

Adquirirla en todos nuestros lugares de venta. Precio : 1,20 francos. Administración : 4, rue Belfort, Toulouse (H. G.).

FESTIVAL

EN SAINT-ETIENNE

Para el día 26 de abril a las tres de la tarde se pondrá en escena, por el grupo artístico de Clermont-Ferrand, la comedia española en tres actos : «Anacleto se divorcia», divertidísima, y seguidamente cantos y bailes españoles, que son muy aplaudidos por todos públicos.

CONFERENCIA EN MONTPELLIER

A cargo del profesor Féreaud, quien se ocupará de «La révolte de l'Hongrie». El día 25, a las nueve de la noche, y en lugar de costumbre.

F. L. DE TOURS

Anuncia asamblea general para el 3 de mayo a las diez y media, en el lugar de costumbre.

AMIGOS DE S.I.A., DREUX

Compañeros, quedáis invitados a la reunión que tendrá lugar el 3 de mayo, a las 11 de la mañana, en el lugar acostumbrado. Orden del día : 1º, nombramiento de mesa ; 2º, informe de gestión ; presentación de cuentas y nombramiento de la Comisión Revisora ; 3º, renovación de cargos ; 4º, asuntos generales.

JORNADA CONFEDERAL EN CLERMONT-FERRAND

Organizado por el Núcleo del Macizo Central, el 10 de mayo, a las diez de la mañana, en la Sala de Fiestas de la Casa del Pueblo de Clermont-Ferrand, se celebrará gran mitin de carácter regional en conmemoración del Primero de Mayo, en el que harán uso de la palabra

MOISES MARTIN
PAUL LAPEYRE
por el M.L.F.
FEDERICA MONTSENY
por la C.N.T.E.

Presidirá el acto Alejandro Lamela.

Por la tarde del mismo día y en la misma Casa del Pueblo, se celebrará Gran Festival de Folklore Español, con el concurso del Grupo Artístico « El Progreso », de Saint-Etienne, quien pondrá en escena la obra teatral en un acto « Entre doctores », seguida de escogido conjunto de variedades.

JIRA A CARCASONA

Como de costumbre, la Comisión de Aude - Pyr. Or., de común acuerdo con la sección local de la C.N.T. francesa, ha organizado una jira campestre en recuerdo de los mártires de Chicago, inmolados por defender la justicia y la libertad. Tendrá lugar el día 1.º de mayo en el sitio denominado el «Paichereu», radicado en las afueras de la histórica ciudad de Carcasona. A tal efecto, quedan invitados todos los compañeros y FF. LL. del núcleo y departamentos limítrofes a asistir y dar realce a dicha confraternización libertaria.

A los compañeros de Perpiñan les informamos que a las seis de la mañana saldrán los «cares» de la Plaza Arago.

EL PROCESO DE SACCO Y VANZETTI

En un teatro de París se presenta actualmente el proceso de Sacco y Vanzetti. Se trata de los dos anarquistas italianos condenados a la silla eléctrica en los Estados Unidos y electrocutados el 23 de agosto de 1927, a pesar del clamor de protesta que se levantó en todos los países del mundo.

Recomendamos a todo aquel que se halle animado por el espíritu de la libertad, el asistir a esta representación, acudiendo con sus familias, compañera e hijos mayores. Se trata de un espectáculo de un extraordinario valor social. El teatro es pequeño y desde no importa que plaza se oye todo a la perfección.

Concurrid al teatro RECAMIER, rue Recamier. Metro Babylonie o Metro Saint-Sulpice. Todos los días (menos los martes) a las 20,30.

Las representaciones terminarán el 8 de mayo. Concurrid numerosos a efecto de que se prolongue otro.

B.D.I.C

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française ..... 5 F.
Version fco-espagnole .. 20 F.
★
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10e)
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Salvemos a Francisco Abarca

De todos es sabido que el compañero Francisco Abarca corre inminente peligro de extradición a Suiza, falsamente acusado de haber colocado un explosivo en un aparato de la compañía de navegación «Ibérica» en Ginebra. La acusación procede de las autoridades franquistas, a las cuales han prestado oídos las autoridades suizas al extremo de dar crédito a un infundio inventado por deseo de venganza política. Si la policía helvética sospechaba una culpabilidad de Abarca, era a ella que correspondía la iniciativa y no a los servidores directos de Franco. Abarca, residenciado transitoriamente en Bélgica, fue detenido a instancias de la autoridad judicial suiza, también movida por la presión de Franco. Si la extradición de Abarca es concedida por Bélgica, nuestro amigo corre peligro de entrega, desde Suiza, a las autoridades dichas españolas, puesto que estas no descuidarán de solicitar, a su vez, la extradición de Abarca desde Suiza a España, donde la inextinguible sed de venganza franquista quedaría nuevamente satisfecha con sangre inocente.

Si la extradición de Abarca en Bélgica fuese al fin denegada, la libertad del mismo sería cosa inmediata. Pero en caso contrario, el desenlace de este caso abusivo podría serle fatal a nuestro amigo, pese a todas las garantías de procesamiento que pueda aducir la jurisprudencia helvética. Ha empezado mal, y por lo mismo su gestión no podría terminar bien.

Envíen los compañeros y organismos rápida solicitud de puesta en libertad del compañero Francisco Abarca, al ministro de Justicia Pierre Vermeylen, 4, Place Poalart, Bruxelles (Belgique).

¡Que nadie se deje llevar por la modorra!

Variaciones de un mismo tema

Sobre el tinglado de la eterna farsa

por José Muñoz Congost

« No olvidemos que la violencia que busca con el pretexto de la libertad, la destrucción de la prosperidad, es también una violencia sospechosa. »

« En cuanto a España estoy convencido de que se han abierto, y en todo caso que debemos esforzarnos para que se abran de par en par las puertas de la cooperación y de la concordia entre los españoles. »

« Es interesante advertir que los últimos brotes de violencia han surgido en España precisamente cuando el régimen de Gobierno comienza a poner en práctica su política, que la prensa mundial califica de « liberalización ». ¿Qué se pretende? ¿Impedir, y a beneficio de quién, que el régimen desarrolle su programa? ¿Crear situaciones de violencia que obliguen al Gobierno a emplear la fuerza para demostrar entonces que el régimen no puede liberalizarse? ».

(Félix Montiel, ex-socialista, ex-comunista, ex-titista..., en « La Crónica », de Lima)

CON estas y otras palabras, arremete contra quien sabe el que fue catedrático de Derecho, al parecer con pocas luces, enarbolando la bandera del peligro comunista, cuando sabe conscientemente que esos mismos argumentos que despliega como descubrimiento de su calenturiento magín, son los que el comunista usa para su repetida campaña de reconciliación nacional.

Danos qué pensar quien tal escribe que uno de sus « ex » es prefijo de disimulación y encubrimiento de sus verdaderos mentores y que renegando de su cristo del materialismo histórico, aboga por los principios y máximas engañosas del mismo, laborando para su mayor gloria.

O ello, o que habiendo abandonado de verdad a todos sus antiguos mentores, obedece ahora la línea política que dijo combatir ayer. Porque también es extraña su coincidencia con los argumentos del franquismo.

No desconoce Montiel que esas violencias a que hace referencia no provienen de donde él dice creer. No ignora que las intenciones que presta a los que siguen luchando violentamente contra el régimen, no son las que él dice.

Se sabe de corrido que nadie cree en esa liberalización.

Y si afirma con magnífico desenfado que la lucha por la libertad de nuestro pueblo es destrucción de la prosperidad, no nos cabe ya duda alguna de que si algo sospechoso hay en todo ello, es la intención que le anima al escribir tal... o el cerebro oculto que le ordena que tal diga.

Colmo de la indignidad política, social, humana mismo, es el pretender a estas alturas que la mejor solución es el cruzarse de brazos en espera de que la buena voluntad de los verdugos de nuestro pueblo, produzca su « liberalización » para esa « concordia » y perdón por el que tanto suspira.

Quienes, como el señor Montiel, así piensan, y en consecuencia esperan, tengan al menos el decoro de callarse y no enlodar el historial de una emigración política con la estampa de esas deserciones, y semejantes muestras de acatamiehto a extraños mandatos.

⁂

« Las fuerzas en el poder se orientan hacia la « democracia » por dos caminos : Una tendencia, la más potente hoy, va hacia una democracia cristiana, neo-franquista, monárquica, antiliberal. Su fórmula sería la de cierto pluralismo político al interior del sistema, en que la izquierda, incluso la más moderada, sería excluida. Lo que no sabría dar una democracia estable... »

« La otra fórmula de prolongación del franquismo se presenta ya, en oposición con la precedente, bajo la fórmula de una democracia falangista, una especie de democracia popular de derechas. A favor de cierto « nasserismo » en los jóvenes coroneles y la explotación del sentimiento nacionalista y patriótico de los antiguos combatientes de la guerra civil, esta tendencia podría tener algunas posibilidades de triunfar. »

(Francisco Farreras, Preuves, Informations, Reportages internationaux, 373.)

Tiempo ha que venimos repitiendo el toque de alarma ante la preparación concienzuda y lenta de esa « revolución de Palacio » que hoy nos anuncia Francisco Farreras como pretensión de los hombres en el Poder.

Unos y otros de los hombres representativos de esas líneas políticas, quizá antagónicas, quizá complementarias — es decir, preparada en una previsión del fracaso de la otra — saben que ha llegado la hora de la « liquidación por derribo » del vetusto inmueble Franco-falangista.

¿Sus pretensiones? Salvar lo que se pueda, modificar, transformar, abatir tabiques, abrir puertas, renovar la fachada y con unas manos de pintura de democracia a la moda presentarlo todo como nuevo, aun y a pesar de los muros carcomidos por la podredumbre, de la herrumbre de las viejas vigas y apuntalado interior del viejo caserón.

Pero ¿por qué tanto interés en dar semejanza de democracia o liberalismo, de pluralismo político, si esos mismos fueron ayer los argumentos contra los que se lanzó en realidad la « cristada » ?

Dígase que el propósito neto es el de seguir disponiendo de los destinos de España sean cuales fueren las etiquetas políticas que cubran su permanencia en el poder.

Y el Pueblo ¿qué? ¿Qué pensará el Pueblo español si de entre los escombros del hoy triste panorama le hicieran brotar como fénix de cartón piedra unos « Nassers » con camisas teñidas o unos parlamentarios mostrando bajo las levitas de rigor las faldas negras de quienes ensombrecen los horizontes hispanos ?

⁂

« Es patente que por parte del ministro de Información y sus adláteres se intenta la formación de grupos monárquicos, republicanos, socialistas y democristianos domesticados... mas por el momento el gallego da en el hueso... » — (OPE 4042. Ecos de la Tertulia).

Que todos nos conocemos, es indudable.

Y que de nada vale el moldear de nuevas figuras y nombres que con la protección del régimen salgan a la escena de las marionetas de esa España liberal que se quiere fabricar a estas horas.

A chamusquina ha de oler para que les entre a los señores franquistas de todo pelo la calentura democrática, liberal y nos catapulten de la noche a la mañana, líderes que salieron de la nada, prestos a asumir nuevas jefaturas.

Se habla de socialismo, sin decir cuál, ni cómo.

Se insiste sobre la democracia y en todas las palabras y manifestaciones que se ve patente el sello de quienes rodean al caudillo.

Colmo de las osadías : Se hacen declaraciones públicas a periódicos franceses para ilustración del extranjero y se prohiben esos periódicos como lectura a los españoles.

...Y las declaraciones se repiten a otros órganos de la prensa internacional, con ese consentimiento que da oficialidad a una oposición no perseguida... ¿No les parece extraño a los nuevos líderes a quienes tanto se consiente?

¿A quién quiere engañarse? Saben que la « bola » es demasiado gorda, pero como el mundo está hecho cual tablado de marionetas, de farsas pobres ,pero bien vestidas... una más ¿por qué no había de tener éxito?

Lo peor del caso es que ello carece de base popular y no tiene sus raíces en los verdaderos problemas. Bastaría que algunos hilos se cortasen para que las figuras, figurillas y figurones, cayesen desmantelados sobre el desnudo tablado peninsular.

Y nuestro Pueblo posee instrumentos que cortan bien y a más de ellos, buenos afiladores. ¡Ojo, pues, señores de este teatrillo barato y politiquero...!

Las piernas están cabales

EL primer domingo de abril fue bueno. Desde mi cama veía el cielo sin una nube. La inmovilidad de los árboles era absoluta. Había una calma penetrante en todo. Había mucho silencio. Y en silencio revoloteaban los pájaros.

Las seis.

Las seis y media.

Las siete.

¡Qué poca prisa tienen los relojes!

Hasta las ocho la casa no da señales de vida.

Desayuno a toque de campana; luego medicamentos; después, cura.

Se está todo el día sobre la limpieza.

Visitas medicales.

Visitas particulares.

Con todo la cama es potro y se guarda porque no hay otro remedio. Yo tardaré en verme como en mis buenos tiempos en la Rada. ¡Y gracias a que tenga piernas!, que no me lo creo.

Si viviera no podría decir eso el catalán que en el hospital expiró después de cortárselas. Tampoco Ramón Gómez de la Serna, difunto, puede decirlo... ¡Y aun partido por la mitad y metido en un cochecito automático parece que es amable la vida!

Al doctor Detribois le ha satisfecho mi estado general después de visitarme esta mañana, pero nada ha dicho de levantarme. Para comer nada más, en pijama.

— Señor Facultativo, si no es pirarme lo que deseo : vestirme, ordenar cuanto en la habitación hay desordenado, volver a la pluma, a olvidar que a poco me cortan las piernas, rehacer mi vida en el Beau Séjour sin complicaciones de ningún género.

PUYOL

España al día

PERSISTENCIA COLONIALISTA

MADRID. — Pastor Nicéforo Torao, hijo del líder nacionalista de Fernando Póo, confirmó ante el representante de la AFP que su padre había sido herido por la Guardia Territorial en el transcurso de una incursión efectuada contra la aldea de Santiago de Baney. Torao junior está enterado por carta recibida de la Isla, pero las autoridades españolas se niegan a darle razón del paradero de su padre. Intentó entrevistar al almirante Francisco Núñez, gobernador de Fernando Póo actualmente en Madrid, siendo su solicitud rechazada. Torao hijo afirma que las órdenes de Madrid no tienen efectividad alguna en la Isla, haciéndose difícil la coexistencia pacífica entre las comunidades negra y española, en perjuicio evidente de los derechos del hombre.

EL VERTICAL EN VERTIGO

MADRID. — Según estadística propia, el Sindicato del Espectáculo cuenta con cinco mil parados forzosos. Para remediar esta situación al servicio del Espectáculo no se le ocurrió otra cosa que celebrar una función en beneficio de esos cinco mil murientes de hambre. Hay que convenir en que ese «Espectáculo» es vergonzoso.

SE PROPONE UN BOICOT A LA ESPAÑA FRANQUISTA

COPENHAGUE, (OPE). — En el Festival de la Canción organizado por Eurovisión y que ha tenido lugar en esta capital, se ha registrado un incidente que, aunque breve por su duración, estuvo a punto de convertir el certamen en un mitin de protesta contra Franco.

Un vecino de Copenhague, de unos 50 años, irrumpió en escena desplegando un cartel en el que se pedía el boicot del actual régimen existente en España.

Mayo sabueso

por Cosme PAULES

NUNCA tuvo tan gran número de cancerberos, como ahora, la explotación del hombre por el hombre, ni siquiera en proporción. La cadena y el látigo se respaldan hoy con una sumisión y un odio rabioso que aterra a los timoratos y que enciende la sangre en su impotencia, frente a los afiliados dientes de las infinitas jaurías, a todos los amantes de la libertad. Los látigos y las cadenas pueden ser más roñosas en un punto planetario que en otro, los nombres que comúnmente se les aplican, diferentes; pero en todas partes abundan multitudes serviles dispuestas a no perder bocado en la infame competencia por eternizarlas.

Capitalismo de Estado o Estados capitalistas acumulan ejércitos baratos para su defensa, cuyos peones, ignorantes o no, permanecen alertas y cumplen perfectamente su misión ofensiva y defensiva, de acuerdo con las órdenes tajantes que de los altos mandos reciben en todo momento y circunstancia. La libertad — o los anhelos de libertad — se mantiene por fuerza en sus reductos, acosada por el hambre, la sed, la enfermedad y la muerte. No quiere rendirse en su heroica defensiva y es posible que jamás se rinda; pero lo cierto es que su ejemplarización no es imitada por los esclavos, por el contrario, más pareciera que les sirve de motivo sarcástico de risa, con lo que se intenta justificar su traición y cobardía de sí mismos.

Pocas veces vio la historia humana entereza tanta entre los núcleos de amantes de la libertad; los espacios retumban con los claros y potentes sonidos de sus palabras dignificantes y de sus hechos aislados más dignos aún si cabe de remover hasta las piedras en un ímpetu de vida que oponga un valladar seguro a los manes de la muerte endiosada, agigantada y dispuesta a no ceder y avasallarlo todo, como monstruosa aplanadora que impida crecer la hierba tras de sus siniestros pasos.

Los Mártires de Chicago, ya casi definitivamente olvidados o verdaderamente asesinados por sus propios supuestos beneficiarios, se han ido y se van multiplicando cada día. Y nos atrevemos a afirmar sin temor a caer en la mentira, que si fuese hoy el tiempo de sus vivencias, si su lucha, su heroísmo y su martirologio se repitiese en cualquier sitio, en una palabra, si ellos resucitasen, no solamente serían otra vez ahorcados, sino lo que es mil veces peor, lo serían por retrógrados, por « pasados de moda », por « contrarrevolucionarios » y hasta por « fascistas, esclavistas o nazis»; o por « enemigos de la clase trabajadora », por vendidos a la reacción o al « capitalismo » o pertenecientes a esos « grupos que hacen el juego a los burgueses ». Todo menos que por anarquistas, por verdaderos sacrificados en nombre de la eterna causa que de lleno combate contra viento y marea y con todas sus consecuencias, la inicua explotación y el dominio del hombre por el hombre en todas sus formas.

Mártires amados, como los de Chicago, son exterminados cada día en el mundo, incluso en nombre de la libertad y del « bienestar del proletariado ». No vamos a citar ninguno en la imposibilidad de nombrarlos a todos y porque todo aquel o quienes ignoren semejante obscena realidad es una piedra y poco ganaríamos con gritarle a una piedra : « ¿No es cierto ? », si las piedras son sólo piedras, ni oyen, ni responden, ni se mueven; pero sirven, eso sí, de tremendo obstáculo en la vida, cuando se colocan por manos aviesas en el camino de la reivindicación social.

Las jaurías sabuesas que no se desgañitan ladrando en defensa de la « sociedad del bienestar » basado en las férreas teorías de opresión con guante blanco de Occidente, son lanzadas a la defensa ofensiva de los intereses « burocráticos » de las nuevas clases dominantes, explotadoras y sádicas convertidas en espada de Damocles tras las cortinas atómicas del Oriente o en sus « puntas de lanza » territorialmente incrustadas sobre los « viejos » amos a los cuales los « jóvenes » pretenden por todos los medios arrebatarles el poder y la riqueza acaparadas para vigorizar tan horrible y antiquísimo crimen de lesa humanidad. Y así la verdadera causa del proletariado mundial se apaga hasta en el recuerdo de los beneficiados por el martirologio de Chicago, cuyas grandiosas páginas se arrancan una a una de la historia poniendo en su lugar montañas de hachas, estrellas ensangrentadas por la fuerza bruta, flechas, yugos, cruces, hoces y martillos que van destruyendo, lenta y seguramente, toda noble aspiración de vida sana, de justicia y libertad, de respeto al hombre y sus maravillas.

Los amos y sus inmediatos ejecutores de tantísima ignominia, prometiendo oprobio sobre oprobio, maldad sobre maldad, crimen sobre crimen, se sienten satisfechos y a punto de ganar definitivamente la victoria de la vagancia sadista contra el trabajo constructivo y útil. El feroz régimen burgués ha cambiado su piel de lobo por la del cordero, pero su natural vil y maligno se conserva intacto y aún robustecido debajo de su mansa y angelical apariencia de benefactor, progresista, adelantado y virtuoso. Y sin embargo eso no sería tan tremendo como lo es si no fuese porque las buenas ovejas han abandonado su calidad innata de proletarias dispuestas a evolucionar y revolucionar lo artificioso de una sociedad creada para lo borreguil, y en lugar de una tan grata promesa de ascensión humanitarista y fraternal, han involucionado y se han esforzado hasta límites increíbles para pertenecer y ser fieles a la raza de los canes, cosa ésta en realidad imposible, pero que en el momento que sufrimos hay que dar por hecho patente y desmoralizador, puesto que aunque así no sea en el fondo, las pancartas, las palabras, las propagandas, los planes, los hechos absurdos, los movimientos masivos, los cantos de sirena, las conflagraciones megatónicas provenientes de esa fuerza ciega que se llama obrerismo mundial, confirman lo inconcebible del momento que pasa, y si una reacción potente y sabia, efervescente y pura o saludable no viene a redescubrir la enorme gesta de 1886, seguida de la macknovischina de 1917 y del 19 de julio de 1936, es muy probable que en verdad la costumbre sabuesa en defensa a ultranza del látigo, la cadena y la espada puesta al servicio de la destrucción y de la opresión sin nombre, se haga ley, y para entonces no reste resquicio alguno que nos permita mirar con la cara en alto hacia el horizonte precursor que anuncia al sol de la reivindicación en una sociedad, bella y querida, compuesta de hombres y mujeres superadas y dignas.

Gotas de miel y ajenjo

La existencia del hombre anárquico puede parecer a muchos limitada, ceñida a lo que comúnmemente se califica de un vivir en sacrificio, pero realmente es un vivir dichoso, es un darse en un afán superador del ser humano en beneficio de la vida.

⁂

El tiempo-clima está alterado aquí, en Uruguay. Los días primaverales de noviembre parecen ser casi iguales a los días invernales de agosto : lluvias, vientos violentos y destructores de la floración de los árboles frutales, granizo y un estado agresivo de los elementos naturales. El que más padece es el trabajador del campo, que ve destruidos sus esfuerzos creadores, productores.

⁂

Se multiplican las huelgas del servicio postal. Los anarquistas sembramos; los burócratas recogen. Nosotros las huelgas por la dignidad del trabajo y del hombre; ellos problemas del dinero.

⁂

Quejarnos si el correo no cumple es absurdo. Correo es el Estado. Es monopolio. No se trata de un servicio cooperativo social. Ni hay libre concurrencia y competencia. Desgracia la nuestra es estar obligados a servirnos del Estado, de un servicio postal, para relacionarnos.

⁂

Cerebro en actividad es juventud, no obstante los muchos años que puedan transcurrir.

⁂

Hace sesenta años que la policía argentina me premió con un prontuario de luchador social. No se imaginaron nunca el bien que me hicieron clasificándome en sus papeles de « anarquista ». El adjetivo siguiente, « peligroso », fue pretexto para acosarme, perseguirme y castigarme por mis actividades idealistas. Se equivocaron. Esas injusticias me templaron el carácter y dieron a mi vida ese goce de sentir más hondo y de pensar más firme las ideas. Me han hecho, con la persecución, más activo y consciente defensor de la libertad, la igualdad y la justicia.

⁂

Con sumo placer he leído la reseña del mitin de la A.I.T. efectuado en la Sala de la Mutualité de Paris, el 1° de diciembre, en rememoración de la creación de la Primera Internacional. Van ya cien años... ¡Qué bien han estado todos los oradores y en especial Federica! Habría que reproducir los conceptos expresados en un manifiesto y darle amplia difusión. Voy a proponer que la F.O.R.U. lo haga aquí. Sería una labor muy buena.

J. TATO LORENZO

Jornada S. I. A. en la Rochelle

CONCENTRACION REGIONAL DE LAS CHARENTES Y POITOU EN CONMEMORACION DEL PRIMERO DE MAYO

La Sección Local de S.I.A. de la Rochelle ha organizado un

FESTIVAL INTERNACIONAL DE VARIEDADES

para el día tres de mayo, a las dos y media de la tarde, en el domicilio social de la Escuela Laica, rue de la Pépinière, números 38 y 40, La Rochelle.

Programa

Apertura del espectáculo con música de guitarras eléctricas. LA NIÑA LINARES (la petite Piaf) en la canción realista. — AMAPOLA, en su nuevo repertorio de la canción popular. — « RADIO CROCHET ». — ESTRELLITA DE LA NOCHE, bailando los pasodobles con *salero de los madriles*. — EL ACORDEON CLUB ROCHALES, dirección Mlle Solange Vignais. — BADIA MARIA en la canción selecta, acompañada a la guitarra por el compañero José Sevilla. LOS BALLETS (PETITS RATS) del Conservatorio de baile clásico de La Rochelle, dirigidos por su profesora Mlle Colette MILKNER. — LA ESCUELA ROCHALESA DE GUITARRA, dirigida por su profesor J. Sevilla. — LAS TRES GRANADINAS, en su nueva creación del baile flamenco. Toda la Andalucía en escena. — TODO EL FOLKLORE DE LAS CHARENTES Y POITOU. — LOS ESPONTANEOS completarán el programa, así que los compañeros y amigos de la Región. La presentación del espectáculo correrá a cargo del fantasista, joven y dinámico BOBY.

Acudir todos a este FESTIVAL, demostrando así un gesto de solidaridad en pro de los que tanta necesidad tienen de ella.

Entrada gratuita. *(Ver anuncio del mitin en página segunda.)*

Resistencia española al franquismo

Traducimos de la Prensa francesa del 17 de este mes:

«Nueva corriente de reivindicaciones sociales en España, donde cinco mil mineros asturianos están en huelga desde el 14 de abril, fecha aniversaria de la proclamación de la II República española. La huelga actual tiene por principal motivo la nueva reglamentación de las condiciones operarias.

«El ministro del Trabajo ha convenido en que las citadas condiciones son extenuantes.

«Otras reclamaciones de los huelguistas se refieren a aumentos de salario y a la libertald sindical sistemáticamente denegada por el Gobierno.

«Las propias libertades sindicales son igualmente reivindicadas por los estudiantes madrileños, que el día 16 de abril manifestaron en pleno centro de la capital contra el S.E.U., sindicato universitario impuesto por las autoridades contra la voluntad casi unánime del estudiantado.

«Media también una protesta femenina (madres, esposas, hermanas de detenidos políticos en la Prisión Central de Burgos) indicando que la reciente amnistía promulgada por Franco es una burla sangrienta por darse casos de no aplicación abusiva. Citan el hecho de que varios penados políticos acusados de comisión de «faltas graves» durante su internamiento, se ven privados del beneficio de la amnistía. Una de las mujeres protestatarias afirmó que su marido, asimismo recluso en el establecimiento penal de Burgos, no tiene otro delito interior que el de haber rehusado concurrir a la misa, firmeza de opinión que no puede ser considerada «falta grave» ni siquiera delito simple, habiendo, no obstante, pasado por el castigo de dos meses de subterráneo y viéndose, ahora, excluído de la reducción de pena prescrita por la citada amnistía.»

Esta anomalía es de uso corriente en la España inquisitorial de hace veinticinco años. El clero se comporta en dueño y señor del país a pesar de montserratismos y socialcristianismos. La Iglesia juega el papel de dominadora y, a la vez, la carta de la resistencia pasiva para situarse ante una nueva situación política posible. Sino, pregúntesele al Vaticano al respecto. No contestará, pero resentirá la «indiscreción» de la pregunta.

En cuanto al derecho de huelga de los españoles, sigue siendo indiscutible pese a la ley fascista prohibitiva del mismo y a los veinticinco años de paz varsoviana recientemente aducida por el franquismo.

En cuanto a nuestras mujeres, valientes como ellas solas, y referente a los estudiantes, ¡bravo! La lástima es que su movimiento reivindicador no tome más anchura.

Le Gérant responsable
J. SORIANO
Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

Ver la relación de los actos del 19 de abril en la página 2

GFP · 3425

B.D.I.C

1er Mai et conscience révolutionnaire

«L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES»

«L'ASSERVISSEMENT DU TRAVAILLEUR AU CAPITAL EST LA SOURCE DE TOUTES LES SERVITUDES»

CES deux phrases, ces deux principes de base pour la classe ouvrière furent élaborés et adoptés en 1864 au congrès constitutif de la première Internationale ouvrière (l'Association internationale des travailleurs) à Londres.

Voilà déjà un siècle de passé et, avec le recul du temps, certains travailleurs, peu avertis, risquent de penser qu'il est des utopies qui ne peuvent se réaliser qu'en rêve.

Si nous nous en tenons strictement à l'aspect actuel de la situation sociale, nous devons considérer que «l'émancipation des travailleurs», pour une multitude d'exploités, reste encore à faire.

Demandez autour de vous, dans la rue, dans l'usine, dans un chantier ou à l'atelier, des précisions sur les origines du 1er Mai et sur sa signification? Vous serez surpris du nombre effarant d'ignorants en la matière.

Comment un travailleur pourrait-il effectuer, revendiquer même, des heures supplémentaires s'il avait conscience du sang généreux qui a dû être versé pour obtenir une normalisation des heures de la journée de travail d'abord, et une réduction du nombre ensuite?

Déjà, avant 1886, de nombreuses grèves avaient éclaté dans le monde et plus particulièrement aux Etats-Unis pour la réduction de la journée de travail; mais 1886 devait devenir une date marquante pour l'émancipation des travailleurs.

Les capitalistes, pour contrer les exigences ouvrières, procèdent à des licenciements. Le 16 février, un conflit éclate à Chicago aux usines Mac Cormick et douze cents ouvriers sont renvoyés.

De nombreuses réunions ouvrières et surtout de nombreux heurts avec les forces de l'ordre eurent lieu et, le 1er Mai de cette même année, plus de cent mille ouvriers se mettent en grève pour revendiquer les huit heures de travail, huit heures de repos et huit heures de loisirs.

Le 3 mai, les ouvriers, qui manifestent calmement devant les usines Mac Cormick, sont attaqués par «les chiens de garde» de l'institution capitaliste; de nombreux travailleurs sont assassinés lâchement au cours de cet incident.

Pour protester contre cette tuerie, une masse de quinze mille personnes se rassemble à Haymarquet Square pour assister au célèbre meeting qui devait avoir de si funestes conséquences pour les Martyrs de Chicago.

Bien que l'assassinat de Spies, Engel, Fischer, Parsons et de Lingg, qui préféra se supprimer lui-même quelques instants avant l'exécution, ne fût consommé que le 11 novembre 1887, nous tenons à rappeler leur mémoire, tous les ans, à l'occasion du 1er Mai.

Précisons que nous ne tenons pas à exploiter «nos morts» à l'image des partis politiques; par ailleurs, nous préférons la date du 1er Mai, pour parler d'eux, à celle du 11 novembre pour contester le caractère de festivité que l'on veut donner à une date qui doit rester, tant qu'existera l'exploitation de l'homme par l'homme, une journée de manifestations et de revendications, comme l'avait décidé l'American Federation of Labour en décembre 1888, au Congrès de St-Louis.

Notre tâche pour aider nos camarades de travail à s'émanciper doit être quotidienne, seule la persévérence, l'obstination et la confiance en l'avenir de l'humanité peuvent apporter des résultats positifs pour la cause que nous défendons; mais il est des circonstances que nous ne devons pas oublier, des événements que nous ne devons pas négliger et pendant lesquels il faut donner encore un peu plus de soi-même pour hâter notre progression.

Il y a, bien sûr, un siècle que l'A.I.T. préconise l'émancipation des travailleurs sans y être parvenus d'une façon efficace; les résultats obtenus n'ont pas toujours été à la mesure des efforts et des sacrifices consentis et bien des camarades se sont découragés.

Mais en considérant bien les forces adverses qui ont fait obstacle à cette émancipation, en tenant compte de l'éventail de facteurs utilisés pour faire échec à notre œuvre, des forces obscurantistes ou répressives en passant par les larbins et autres valets du système capitaliste et en terminant par ceux qui ont trahi la confiance que les prolétaires trop modestes ou trop ignorants avaient mis en eux, eh bien! il n'y a pas lieu d'être si mécontent du chemin parcouru.

Malgré tous les tyrans, malgré toutes les guerres, nous pouvons être fiers, l'IDEE FAIT SON CHEMIN.

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

36e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 295 — Version française 0 10 francs — Version espagnole 0 40 francs — 1er Mai 1964

Etre un militant

Il ne suffit pas, pour être un militant de la C.N.T., d'avoir sa carte syndicale à jour, de lire régulièrement le « C. S. » et d'assister aux réunions du syndicat.

Le militant anarcho-syndicaliste doit avoir le courage de ses opinions et de ses actes. Il doit justifier en tout moment et lieu son appartenance à une section de l'A.I.T., et cela par l'exemple.

Il n'est pas toujours facile de dire à un camarade de travail : « Non, je ne puis adhérer à ton syndicat parce qu'il n'est que le jouet de tel ou tel parti politique, selon que c'est un adhérent de la C.G.T., F.O. ou C.F.T.C. Il faut apporter des arguments irréfutables pour ébranler l'opinion de l'interlocuteur qui vit souvent de préjugés savamment entretenus par ses chefs syndicaux.

Le militant doit dénoncer toute imposture à laquelle il est témoin, l'esprit « petit-bourgeois » des délégués du personnel et des comités d'entreprise.

Son action ne doit pas se limiter à son bureau, son chantier ou son atelier; propagandiste inlassable, il doit utiliser tous les contacts, toutes les relations qu'il peut avoir avec autrui pour répandre, pour diffuser notre idéal.

Les réunions, les lieux publics, les transports en commun, même la presse locale quand elle s'y prête, doivent être autant de moyens qui permettent au militant du syndicalisme pilote que nous représentons, de faire connaître nos principes, nos tactiques et nos buts.

Il ne faut pas craindre de dire tout haut ce que les autres pensent tout bas; même face à l'adversité des cadres, de ceux qui ont profité de la politique des hiérarchies de salaires pratiquée par les centrales réformistes pour s'élever au-dessus des difficultés matérielles des travailleurs.

Etre un militant révolutionnaire c'est aussi avoir le courage de dire, de crier la vérité, même du fond d'un cachot.

Face à la propagande absurde des partis politiques et ses syndicalistes réformistes, nous devons rester les pionniers de l'esprit révolutionnaire, les animateurs d'une psychologie sociale d'avant-garde.

Dans ce domaine, il serait souhaitable que LE COMBAT SYNDICALISTE ouvre une rubrique sur *La propagande et la psychologie révolutionnaire*. Nous serions également heureux de voir des centres d'étude se développer au sein de notre Confédération. Cela nous permettrait une analyse plus complète des méthodes employées par nos adversaires pour sauvegarder leurs mythes, leurs privilèges et leur puissance.

Car, ne l'oublions pas, notre but d'anarcho-syndicalistes, de syndicalistes révolutionnaires est de détruire ce « On », ce « Moi », cet égoïsme, cette cupidité qui restent le refuge des réformistes, des totalitaristes, et démontrer à tous ces mauvais bergers la force du « NOUS », de ce « NOUS » de la camaraderie, de l'amitié, de la communauté raisonnable.

Etre un militant, c'est apporter au mouvement révolutionnaire l'appui moral par la communion de la pensée, l'appui effectif par la volonté d'action et la spontanéité dans l'effort; c'est refuser la veule abdication face aux obstacles et à l'adversité.

Y. M. BIGET

A. I. T. — A. I. T.

Confédération Nationale du Travail

39, Rue de la Tour-d'Auvergne, Paris, IXe

TRAVAILLEUR, tu n'es pas un MENDIANT!

L'évolution de la technique permet actuellement la mise en application de notre vieille devise :

«A CHACUN SELON SES BESOINS, DE CHACUN SELON SES MOYENS».

ET POURTANT :

- **2.500.000 personnes âgées,**
- **300.000 infirmes et 100.000 pensionnés d'invalidité des assurances sociales n'ont pas un minimum vital décent pour vivre,**
- **dans les catégories en activité, le travailleur de la base a toutes les peines du monde à passer les «fins de mois».**

PENDANT QUE :

- **Les privilégiés du système capitaliste se taillent la part du lion;**
- **l'Etat engouffre la richesse du pays dans le budget militaire et fabrique des bombes et des fusées au lieu de bâtir des maisons;**
- **les industriels réduisent le personnel des usines afin de maintenir la cote des prix par le ralentissement de la production;**
- **enfin, des aliments de première nécessité, comme le blé, le sucre et certains légumes sont détruits intentionnellement pour maintenir la stabilité du régime.**

LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

s'insurge contre ces méthodes de vandales et invite tous les travailleurs à la soutenir dans sa lutte :

- **Pour la protection de toute denrée considérée «d'utilité publique».**
- **Pour la rationalisation du travail en vue d'utiliser au maximum les techniques et le matériel moderne et réduire au minimum l'effort des ouvriers.**
- **Pour la satisfaction des besoins de toute la population afin d'atteindre le stade de l'égalité économique.**

SACCO ET VANZETTI

Le 5 mai 1920, alors qu'ils travaillaient pour la cause du peuple, Nicolas Sacco et Bartolomeo Vanzetti sont arrêtés et accusés du meurtre d'un caissier et d'un détective.

Le soir du 22 août 1927, ils étaient assassinés dans la prison de Boston, à la chaise électrique.

« Jamais, diront plus tard les journaux bourgeois, dans l'histoire du monde, n'avait-on fait autant de bruit pour une exécution capitale. »

En effet, la presse du monde entier s'empara à l'époque de cette affaire et les archives témoignent du caractère insurrectionnel qu'avait pris la solidarité envers ces deux militants de la cause libertaire sur le plan international.

« L'univers entier se soulevait. A Paris, état de siège, grève générale, circulation paralysée, soldats et mitrailleuses défendant l'Ambassade américaine, émeute boulevard Sébastopol : 60 policiers blessés. Genève : charge de la troupe contre la foule, un tué, de nombreux blessés. A Londres : 40 blessés devant Marble Arch, le « Drapeau rouge » chanté devant Buckingham Palace. »

Ce drame, cette injustice ne s'est oublié et, dernièrement, Francis Russel en a reproduit le procès, selon sa propre enquête, dans un livre assez volumineux qui condamne le résultat du jugement.

Mino Roli et Luciano Vincenzoni ont écrit, eux, une pièce qui a été mise en scène par José Valverde et qui est présentée actuellement par le « Franc-Théâtre » au Récamier.

. . . . . .

Nous ne pouvons pas dire que « le parti communiste français » nourrit à notre égard de très bons sentiments ; pas plus qu'il n'en nourrit pour tout ce qui, de près ou de loin, touche à nos idées anarchistes, libertaires. Il n'est pas rare d'entendre des membres influents du parti ou de sa filiale la C.G.T., accuser les anarcho-syndicalistes de diviseurs de la classe ouvrière, de contre-révolutionnaires.

Le fait n'est d'ailleurs pas nouveau ni inhérent à un seul pays : partout où le bolchevisme ne peut régner en maître, ses partisans ont utilisé la calomnie pour parvenir à leurs fins.

Dans certains pays, comme l'Espagne de 36, ils sont allés plus loin. « La Pravda », organe officiel de l'U.R.S.S., justifiait le 17 décembre 1936, les crimes commis par les brigades de Lister et du « Campesino », en déclarant :

« Quant à la Catalogne, l'épuration des éléments trotskistes et anarcho-syndicalistes est commencée; cette œuvre est conduite avec la même énergie que celle avec laquelle elle a été conduite en U.R.S.S. »

Oui, avec a même énergie que nous pouvons qualifier de sanguinaire; c'est par milliers que les travailleurs conscients furent massacrés en Espagne, et en Russie, le point névralgique fut l'Ukraine où il fallait terrassable du fruit de notre labeur; et ceci en attendant d'obtenir la distribution gratuite de tous les excédents pour tous ceux qui, jouissant de conditions physiques satisfaisantes, peuvent justifier d'un emploi utile, productif.

Les martyrs de Chicago nous ont tracé la route et donné l'exemple du courage qui doit nous conduire au succès de notre idéal.

Nous savons bien que les centrales réformistes sont là pour freiner toute action émancipatrice, toute lutte révolutionnaire; pour conseiller la résignation, le conformisme et surtout les grèves très limitées, les grèves platoniques.

C'est la raison pour laquelle les libertaires et la C.N.T. en particulier ne cessent de dénoncer toutes ces manœuvres et rappellent que « l'émancipation des travailleurs ne peut être que l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ».

Le 1er Mai fut et doit rester une journée de revendication ouvrière; c'était le désir de ceux qui ont payé de leur sang la leçon de morale et de lutte révolutionnaire qu'ils ont léguée aux travailleurs de tous les temps.

H. BUIL

(Suite page 2.)

A mesure que la culture progressive développera dans l'homme une force plus grande et mieux réglée, l'individu, sans doute, prendra plus d'importance, et le Dieu-Etat suivra, peut-être, dans le gouffre commun les divinités qui furent... Ce serait la belle anarchie rêvée... G. CLEMENCEAU

1er Mai international

Pour revendiquer la journée de travail de huit heures, le 1er Mai 1886, les Unions Ouvrières Américaines organisèrent une grève générale dont les promoteurs étaient, à Chicago, les anarchistes : Parsons, Lingg, Schawb, Spies, Engel, Fielden. A cette époque, la journée des travailleurs était de quatorze heures. Le directeur des usines Mac Cormick renvoya les 1.200 ouvriers qui firent cette grève. Les ouvriers manifestèrent et la police, au service du capital, accomplit sa tâche de répression si violemment, que six ouvriers furent tués. Un mouvement protestataire s'organisa et, le 5 mai, à Haymarket Square, les travailleurs étaient réunis pour écouter les leaders anarchistes exposer les possibilités de la création de la journée de huit heures et protester contre les brutalités policières. Soudain, plus de 500 policiers se ruèrent sur les manifestants, la mêlée fut générale. Une bombe fut lancée, peut-être par un anarchiste, peut-être par un provocateur au service de la police, il n'a jamais été possible, à cette époque, d'établir l'origine de la responsabilité de ce geste, qui ne devait être connue que plus tard. Tous les anarchistes furent arrêtés, quatre des responsables de cette manifestation furent sommairement jugés, déclarés coupables, condamnés à la pendaison. Dans le monde entier ce ne fut qu'un cri d'indignation et de protestation. Malgré tout, les quatre anarchistes furent pendus. En 1893, John Altgel, gouverneur de l'Illinois, après étude du dossier, établit que les anarchistes pendus avaient été victimes d'une machination policière, il fit remettre en liberté les anarchistes qui avaient pu éviter la condamnation à mort et voua au mépris les fonctionnaires coupables de ce complot criminel.

Trois quarts de siècle plus tard, non seulement l'ouvrier ne se souvient plus du sacrifice de ses aînés, mais encore, méprisant cette journée de huit heures durement conquise, il fait des heures supplémentaires. L'Etat, au service du capitalisme, enseigne aux ouvriers, que le 1er Mai est la fête du travail. Mensonge, elle n'est qu'une journée de propagande à la servitude, avec tous les moyens dont disposent le capitalisme et l'Etat, presse, radio, télévision, politiciens syndicalistes. Tout est mis en œuvre pour endormir tous mouvements protestataires et de libération de la classe des travailleurs. L'ouvrier oublie le sacrifice de ses aînés et ce qu'il doit, lui, préparer pour une plus grande liberté des travailleurs de demain.

Muguet, ballades champêtres, belottes, boules, voilà le 1er Mai de la majorité des travailleurs de notre époque, soumis à l'esclavage du capital. Certains, inconscients, prétendent, même, que c'est une journée de salaire prise au patronat alors que, pour celui-ci, c'est un salaire versé à la main-d'œuvre, ce qui détermine une augmentation du prix de revient et du prix de vente. En définitive, c'est le consommateur qui réglera le salaire de cette journée, c'est-à-dire, en partie, la classe des travailleurs. Mystification que cette journée. Tant que les travailleurs seront des esclaves inconscients, incapables de revendiquer la liberté qui est le propre de l'homme, incapables de constituer les syndicats de production et de consommation qui, demain, dans une économie nouvelle, apporteront à tous les hommes, sans aucune distinction, le nécessaire à une vie normale, ils demeureront les ouvriers serviles du capitalisme et les sujets soumis des Etats qui profitent de leur manque de dignité. Pour la conquête de ces premiers mai de liberté qui se réaliseront demain, les anarcho-syndicalistes, héritiers des justes sentiments de révolte des martyrs de chicago, continueront à préparer la révolution libératrice des travailleurs, malgré toutes les incompréhensions, les critiques, les injustices, qui tentent d'atténuer et de retarder la grande explication. Cette libération du monde du travail se réalisera, elle sera la conséquence du progrès technique dans tous les domaines, de l'élévation de l'homme à une économie nouvelle, de la suppression des activités et autorités inutiles et nuisibles. Demain, dans cette économie nouvelle, les hommes produiront pour la satisfaction de tous, indistinctement, et nous n'assisterons plus au spectacle dégradant de constater que, dans le monde, un homme sur trois souffre de la faim.

Pour les anarcho-syndicalistes de la C.N.T. la journée du 1er Mai est une journée de souvenir et d'espoir. Nous ne participons pas à la propagande hypocrite de l'Etat ; pour nous, il n'y a pas de Fête du Travail, mais, chaque jour qui luit, ne fait qu'affirmer notre volonté de liberté, notre volonté de la création d'une économie nouvelle faite de justice et d'honnêteté.

Dans le monde, les syndicalo-anarchistes, les libertaires, groupés dans l'Association Internationales des Travailleurs, luttent pour l'émancipation et la libération du monde du travail de tous les jougs qu'il subit. Dans tous les pays où l'A. I. T. étend son action émancipatrice : le flambeau de la liberté éclaire les travailleurs et leur donne la dignité nécessaire au grand combat de la libération. — « *La prochaine révolution aura un caractère de généralité qui la distinguera des précédentes. Ce ne sera plus un pays qui se lancera dans la tourmente, ce seront les pays de l'Europe. Si, autrefois, une révolution localisée était possible, aujourd'hui, avec les liens qui se sont établis en Europe. étant donné l'équilibre instable de tous les Etats, une révolution locale est devenue une impossibilité, si elle dure un certain temps. Comme en 1848, une secousse se produisant en un pays gagnera nécessairement les autres, et le feu révolutionnaire embrassera l'Europe entière.* » (Pierre Kropotkine.)

RENE VILLARD

CAMARADES DE LA REGION PARISIENNE

La 2e U. R. organise

Un meeting le 1er Mai

à 9 h. 30 au siège social du 24, rue Ste-Marthe, Paris, Xe

Avec la participation d'un responsable des Etudiants Syndicalistes Révolutionnaires et des camarades Soriano, Olaya et Crespo

Cette manifestation aura un caractère fraternel et solidaire vis-à-vis des travailleurs du monde entier qui luttent sans répit pour l'abolition du salariat et pour la liberté des peuples.

Nous comptons donc sur votre présence pour en assurer le plus grand succès.

Il reste, bien entendu, qu'une tribune libre à la fin du meeting, permettra à chaque camarade d'obtenir les renseignements ou les précisions qu'il jugera utiles sur l'anarcho-syndicalisme.

Reflexions sur le 1er Mai

ENCORE un Premier Mai dans l'attente d'une amélioration réelle du sort du travailleur. En général, cet anniversaire des crimes de Chicago revêt plutôt un caractère de divertissement, de fête, de liesse. Les chefs politiques de droite, du centre ou de gauche font tous honneur à la fête du travail, mais aucun ne dit la vérité sur ses origines; on parle peu des luttes héroïques d'une génération de syndicalistes révolutionnaires qui ont marqué l'histoire du prolétariat par l'empreinte de leur courage et... de leur sang..

Engel, Schawb, Lingg, Parsons, Neebe, Fielden, Fischer, Spies, donnèrent leur vie pour la cause la plus juste, la plus humaine que les travailleurs aient jamais défendu : La réduction des heures du travail.

Les trois huit, comme on disait à l'époque, devaient permettre à la classe ouvrière une nouvelle existence: huit heures étaient déjà jugées suffisantes pour travailler, les autres seize heures devaient être partagées par moitié pour le repos et pour la culture.

Est-il besoin de rappeler que cela se passait en 1886? Depuis beaucoup de choses se sont passées dans le monde; des révolutions comme celle de la Russie et des guerres. Nous avons aussi connu des représentants du peuple promus aux plus hautes dignités (députés ou ministres) et qui nous rappelaient qu'il fallait retrousser les manches, travailler d'abord et revendiquer ensuite; et d'autres qui ont donné l'ordre aux forces de police de matraquer les ouvriers en grève.

Le bilan est lourd de renoncements et cette journée de huit heures qui a coûté du sang, n'est aujourd'hui qu'un rêve lointain. Maintenant que la journée de huit heures est légalement reconnue il n'est pas extraordinaire de voir des ouvriers faire dix et douze heures de travail dans le bâtiment par exemple; les ouvriers des usines ne sont pas moins gourmands d'heures supplémentaires et leur premier souci, quand ils s'embauchent, est de savoir s'ils pourront faire quelques petits « extras ». Il paraît que sans cela ils n'arrivent pas à joindre les deux bouts.

Bien sûr, il n'est pas possible de vivre décemment avec les salaires de base qui nous sont accordés par le patronat; or, les syndicat réformistes C. G. T., F. O., C. F. T. C. ou plutôt les guides, les bergers des travailleurs aveugles ont offert l'alternative :

1) La possibilité pour quelques-uns de s'élever dans la hiérarchie pour se mettre à l'abri du besoin par un salaire plus élevé.

2) La consolation pour les autres, car tout le monde ne peut pas être dans les cadres (qui travaillerait alors ?) d'améliorer leur pouvoir d'achat en aggravant leur état d'esclave.

Travailleurs, les heures supplémentaires ne sont pas un remède à notre misère, elles n'apportent aucune solution valable, elles ne font que vous enchaîner davantage à votre maître qui exploite honteusement votre crédulité, elles ne peuvent que ruiner votre santé.

La bonne solution serait d'exiger une rétribution plus équita-

En raison de l'abondance du texte, à l'occasion du 1er Mai, le compte-rendu du meeting du 19 avril, à la Mutualité, a été rapporté au prochain numéro.

LA REDACTION

A l'opinion mondiale,

Aux travailleurs de tous pays

La lutte sociale de notre temps n'aurait aucune signification, si elle n'avait, comme but essentiel, la libération des hommes de toutes les races, de chaque pays et d'apporter à tous les êtres humains et à tous les peuples : du pain, l'abondance, le bien-être et la Liberté.

L'obstacle n'est pas seulement le capitalisme. L'obstacle c'est l'Etat, quelle que soit la forme qu'il revête. Il l'est fondamentalement. Il est le totalitarisme même sous n'importe quelle couleur ou façon de se présenter.

L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS, par principe, tout au long de son histoire de lutte révolutionnaire, de rénovation sociale, de revendications ouvrières, a toujours affronté l'Etat face à face, ainsi que les systèmes et les institutions, les forces, les partis et les éléments qui le soutiennent. Elle s'est opposée également, avec énergie, au totalitarisme en le combattant sur tous les terrains et sur tous les fronts.

A l'avant-garde du mouvement ouvrier et social international, par sa propagande et son action, elle a défendu et elle défend la nécessité d'une transformation à fond de la société. Son effort et sa trajectoire, en orientant les travailleurs et en employant des tactiques d'action directe, ne se borne pas seulement à de simples réformes : elle se tourne, s'oriente à fond vers des objectifs précis, fondamentalement rénovateurs.

Pour l'A.I.T., pour le syndicalisme révolutionnaire authentique, il n'y a pas de solutions intermédiaires. Ou bien on rénove les systèmes politiques et sociaux actuels, les travailleurs manuel ou intellectuels devenant, en tant que producteurs et en tant qu'hommes, abstraction faite des intermédiaires, administrateurs directs de la société et des intérêts humains communs en mettant les progrès scientifiques et les conquêtes de la technique au service de l'homme et de son entière libération ; ou bien, les êtres humains, aujourd'hui et encore demain, continueront comme hier, sujets du féodalisme, esclaves des monopoles, de la propriété privée, des détenteurs de la richesse sociale, des trusts industriels, commerciaux, bancaires, du capitalisme et de l'Etat.

Tant qu'il y aura des hommes qui, pour manger et pour alimenter leurs familles, pour s'habiller et se loger, seront obligés d'accepter un salaire ; tant que la production et l'économie seront dirigées par l'intérêt d'une classe ,par l'égoïsme propriétariste du bénéfice et de la spéculation privée, dans les pays les plus industriels, il y aura des ouvriers sans travail, comme aujourd'hui en Amérique du Nord, en Angleterre et ailleurs, des milliers d'êtres humains souffriront continuellement et périront de misère, comme cela arrive chez la plupart des peuples de l'Amérique latine, de l'Asie et de l'Afrique...

Les libertés des hommes seront lettre morte, bien qu'elles soient garanties par de pompeuses constitutions en tous lieux. La compression permanente et la répression étatiste et autoritaire périodiques, la sujétion économique, de fait imposeront leur loi. La culture, le progrès, la civilisation seront privés de développements. L'effort humain, celui de générations entières, ne servira pas à combler les besoins de l'homme, tant matériels que spirituels ou sociaux, mais seront soumis aux caprices des potentats, des féodaux en possession des terres et des richesses naturelles, des forces armées et politiques au service des intérêts créés pour eux et par eux.

Ce qui arrive aujourd'hui au Brésil, où on impose en ce moment la plus noire misère et la plus sanguinaire des réactions, avec l'appui des militaires à mentalité néo-nazie et avec la complicité des yankees ; ce qui se passe au Nicaragua, au Panama et dans d'autres pays du monde : peuples sujets au despotisme le plus féroce ; ce qui est arrivé en Espagne, où le franquisme, appuyé par la coalition capitaliste mondiale, tenta d'étouffer la plus grande et la plus fondamentale révolution de tous les temps ; ce qui se passe au Portugal, peuple également étranglé et martyrisé, est suffisamment éloquent pour démontrer que l'espoir de liberté et de bien-être pour les hommes, ne peut être satisfait, ni appliqué, ni garanti par les systèmes étatistes, les structures supercapitalistes, ni par les dictatures soi-disant prolétaires, qui ne peuvent qu'être mal qualifiées de socialistes.

La classe ouvrière mondiale doit avoir conscience de sa valeur. Les peuples aussi. Il s'agit de reprendre à la base les systèmes qui oppriment l'homme, non de les réformer. Il faut détruire les racines du capitalisme et de l'Etat et non les améliorer. Croire que capitalisme et Etat peuvent s'humaniser est absurde ; c'est poser un principe et une espérance illusoires, car ni l'un ni l'autre ne peuvent modifier leur raison d'être qui se place au-dessus de toute considération sentimentale, éthique et humaine.

En ce 1er Mai, l'A.I.T., comme toujours, affirme et définit sa position révolutionnaire conséquente pour la défense de la liberté de tous les hommes et de tous les peuples opprimés. Elle invite les travailleurs de tous les pays à s'unir et à renforcer leur action contre les dictatures. A lutter pour la vraie libération des hommes, pour la justice sociale, pour les droits de l'Homme, essentiels, imprescriptibles, inaliénables.

Elle les appelle à combattre à ses côtés pour les solutions fondamentales qui doivent ouvrir une vie large et sans limites, vers un monde nouveau, heureux et solidaire. Elle leur demande de travailler inlassablement pour un avenir fécond où jamais ne puissent reparaître les courants autoritaires et esclavagistes et dans lequel, à la recherche du meilleur, tous les êtres humains, sans distinction de races, soient satisfaits dans leurs plus dignes et légitimes aspirations.

Vive le syndicalisme révolutionnaire, expression authentique et directe de la classe ouvrière consciente et organisée dans la lutte pour son émancipation intégrale !

Vive l'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS !

Secrétariat International de l'A. I. T.

En France, le 1er mai 1964.

AUTORITE ET ANARCHISME (1)

Ceci impliquerait donc, du moins au départ, pendant une génération, des moyens puissants pour obliger les hommes, récalcitrants à cette forme de collectivité, à y souscrire, d'où autorité. Quels moyens ? sinon les classiques : prisons, gardiens, juges, police. Nous retombons sous la forme d'autorité actuelle, car, à brève échéance, l'égalitarisme du début donnerait lieu à des passe-droits, à des abus.

Tout ceci nous amène à dire d'un monde basé sur les principes anarchistes n'est pas concevable actuellement : il n'est pas concevable pour de multiples raisons dont les principes sont :

a) Comment arriver à faire promouvoir de telles conceptions, compte tenu que nous avons affaire de plus à des capitalistes, ou autoritaristes, ayant à leur disposition des moyens de propagande énorme sous forme de télévision, radio, journaux, sport compétitionnaire, etc.

b) En admettant que cela soit réalisable, révolution des masses par exemple, peut-on sérieusement admettre que la majorité des hommes acceptera notre idéologie ? Poser ces questions, c'est les résoudre, et les résoudre par la négative.

L'autorité est-elle donc nécessaire, et dans l'affirmative, quelle forme d'autorité ? Quand un adjudant, un flic, un maton donne un ordre à un soldat, à un inculpé, à un prisonnier, il fait acte d'autorité ; cette autorité allant quelquefois jusqu'à la brutalité. Il fait cet acte sous le couvert et l'accord de l'administration qui l'emploie, et qui, naturellement, est partisane de cette forme abusive de l'autorité. Cette administration dépendant directement du gouvernement qui, par raisonnement logique, est responsable de tout acte d'autorité fait par n'importe lequel de ses agents ; mieux, il est le seul responsable, l'agent en tant qu'individu peut avoir un état déficient, l'Etat, non. Quand un technicien compétent, je dis bien compétent, donne un ordre, quand un responsable choisi par la collectivité prend une directive, ils font acte d'autorité. Il n'y a pas, ce me semble, commune mesure entre les deux formes d'autorité : celle du flic, de l'adjudant et celle du technicien, du responsable, et c'est là le danger, qui fixera les degrés d'autorité, les contraintes sociales nécessaires à la bonne marche d'une collectivité ? Une société ne peut se concevoir sans qu'il y ait forcément des délégués élus par le peuple, qui seront amenés à prendre de leur propre chef des initiatives plus ou moins importantes ; il n'est pas concevable de faire voter tout un pays chaque fois qu'une décision sera prise, même une décision importante ; donc ce sera le rôle des délégués ou responsables. Mais ces responsables, ces délégués, feront automatiquement acte d'autorité ; le cercle est bouclé, nous retombons dans un régime où tôt ou tard des abus apparaîtront.

Mais alors à quoi bon un mouvement anarchiste, à quoi bon toutes ces cogitations sur l'autorité ou sur tout autre thème social si, c'est pour découvrir que la philosophie libertaire n'est pas concevable, ne peut exister réellement et se trouve vouée à être une idéologie sans portée sociale ? Pour moi, l'anarchisme doit être le creuset des idées, la pépinière où germent les fleurs que représentent la liberté, l'égalité, la fraternité. De tous temps, avant même que le mot libertaire soit inventé, il y eut des « en dehors », des hommes qui luttèrent par la parole, l'écrit, la violence, l'esclavage humain. Ces hommes, non seulement se heurtèrent à des puissants qui mirent tout en œuvre pour les faire taire : calomnies, tortures, meurtres, mais aussi à l'inertie des masses enclines à aduler le puissant pour obtenir une miette du festin, enclines à devenir le valet du puissant ,puis le puissant lui-même. Car d'où sortent les princes, les rois, si ce n'est à un moment donné de leur ascendance, d'un simple roturier, manant ou vilain ? Les courtisans se rencontrent aussi bien chez le fraiseur de l'usine, que parmi l'entourage du roi ; tout est une question de relativité ; « courtisans, race vile », dit Rigoletto.

Puisque notre forme d'esprit nous conduit à épouser l'idéologie libertaire, soyons des semeurs d'idées, disons-nous que nos idées germent plus ou moins, que de temps à autre fleurit une pensée libertaire qui grandit et arrive à éclore ; telles furent les pensées humanitaires écloses depuis des siècles. C'est peut-être là notre seule fierté, se dire que tout ce qui fut un jour un sentiment libertaire devint une réalité admise par tous un ou deux siècles plus tard, qu'importe le temps si notre idéologie demeure ; et puis, pourquoi ne pas rêver, mais simplement rêver un monde où l'homme ayant exclu toute vanité, orgueil, égoïsme, acceptera et trouvera naturel l'égalitarisme matériel ; où l'homme vivra une vie consacrée à son évolution mentale et physique, et non, comme cela est le cas présentement, à être l'esclave d'autres hommes ; où 80 % des hommes travaillent pour que vivent matériellement cent fois mieux qu'eux et sans rien faire 20 % de parasites sociaux, sans oublier les « cadres », qui eux travaillent (un peu), mais ont des moyens matériels sans commune mesure avec le *vulgum pecus*.

S'il est normal, ceci sera la conclusion, que l'homme ayant des possibilités mentales les mette en valeur, joue un rôle de dirigeant responsable — lui donnant d'ailleurs une plus grande liberté (quel directeur d'usine accepterait à salaire égal au sien d'être O. S. sur une chaine de montage) — il serait aussi normal que le producteur de base ait des moyens matériels identiques de vie à l'homme pourvu par la nature d'un cerveau fécond.

G. PIOU

(1) Voir « C. S. », n° 294.

PATRIE ET PROGRES

Un mouvement existe, qui se nomme « Patrie et Progrès », et qui me paraît se situer bien au-delà et bien au-dessus de ce que l'on désigne habituellement par « la gauche, et même l'extrême-gauche ».

Une page entière, ce jeudi 2 avril 1964, lui est consacrée dans le journal « Combat » sous le titre général de « Tribune de Patrie et Progrès ». Cette page contient cinq articles, dont voici les titres :

1° *L'argent des uns ne fait pas le bonheur des autres.* — 2° *Le salarié dindon de l'expansion.* — 3° *L'inégalité sociale va en s'accentuant.* — 4° *L'avenir français compromis par l'inégalité.* 5° *Le crédit à la consommation ou l'usure légale.*

Ces titres, à eux seuls, expliquent bien le sens de cette tribune, mais quelques extraits ne seront pas superflus, comme l'on va le voir ci-dessous :

Dans le premier article, je cueille ceci :

« *Nous ne pourrons admettre, nous n'admettrons jamais la scandaleuse répartition des richesses dans notre pays : simplement parce que nous estimons absurde que l'accumulation de biens au centuple du voisin puisse être reconnue, officialisée, comme le moteur d'une activité humaine... Le jeu qui consiste à « faire » quinze fois plus d'argent que le tourneur fraiseur est idiot en soi ; il devient encore plus idiot quand un règlement faussé garantit la facile victoire de l'argent immobilier, du dentiste et du fils à papa... Car réaliser un certain nivellement économique c'est reconnaître implicitement qu'il n'est de supériorité admirable que de l'intelligence et du cœur. C'est fonder la société humaniste. Or, il ne semble pas que la V République ait conçu de si nobles ambitions. Bien au contraire.* »

Eh oui, bien au contraire ! D'ailleurs, les Républiques précédentes, non plus, n'avaient souci de si nobles ambitions. Ces ambitions qui sont si précisément les nôtres, qui, sans doute sont celles de l'auteur de l'article (article non signé), devraient être celles de tous les travailleurs. Hélas, ceux-ci, dans leur grande majorité, n'en sont pas encore là.

Certes, ils sont bien d'accord pour ne pas admettre la « scandaleuse répartition des richesses dans notre pays », mais ils sont aussi convaincus que l'égalité économique est une utopie dangereuse, qu'il y a toujours eu des riches et des pauvres, et qu'il suffirait de réduire tant soit peu les inégalités sociales pour que tout aille bien. Cela découlant tout d'abord de leur éducation première, et, ensuite, de la néfaste influence des partis politiques et des syndicats ouvriers, tous plus ou moins partisans de la hiérarchie des rémunérations. Seuls, dans notre société actuelle, les libertaires ont dépassé, et de loin, ce stade, mais ils sont, nous sommes, il faut bien le dire, une infime minorité. Et si l'on songe que Babeuf fut condamné à mort en 1797, pour avoir exprimé des idées analogues aux nôtres, il semble bien que cela aille très, très lentement. Dans le second article, avec comme sous-titre « Les syndicats de l'arrière-garde », nous pouvons lire ceci :

« *Le syndicalisme n'est que le moyen, pour les salariés, de ne pas être oubliés, une sorte d'avocat qui rappelle au patronat et aux pouvoirs publics les règles du jeu. L'indice, le pouvoir d'achat, le décalage salaires-prix, les retards de certains secteurs par rapport à d'autres sont les thèmes désormais classiques autour desquels s'articulent les revendications... Dominés (les syndicalistes) dans la manœuvre, ils ne peuvent rassembler leurs forces que pour des objectifs immédiats et dérisoires. Cinq pour cent d'augmentation, cela n'est pas dépourvu de signification pour le petit salarié, mais les rares grèves qui gardent la forme, sinon l'ampleur d'antan, sont des combats défensifs, voire d'arrière-garde. On se bat encore pour défendre des droits et non pour en conquérir de nouveaux... La France est riche, les promesses de l'expansion sont belles, mais l'inégalité profonde des revenus, l'absurdité plus encore que l'injustice de certaines situations — de la misère des vieux à l'opulence grotesque du patron de bistrot ou de garage — rendent illusoire une politique des revenus dans le cadre de structures que l'on semble considérer comme immuables.* » Parmi les non-salariés, « *il y a d'abord ceux qui très légalement jouent sur le « capital »... la spéculation foncière et immobilière garde, à cet effet, la faveur des spécialistes... Il y a ensuite les professions « parasitaires » (le notaire en demeure l'archetype)... Il y a ensuite les professions qui sont postées — on n'ose dire en embuscade — au long de l'une des directions permanentes de l'expansion ; la santé publique. C'est merveille de voir la prospérité des industries médicales et pharmaceutiques, financées par le contribuable par l'intermédiaire de la Sécurité Sociale. On construit peu d'hôpitaux, mais les cliniques privées se multiplient...* » Et, en conclusion, voici la dernière phrase de l'article : « *L'expansion, oui, mais l'expansion vers quoi ?* »

BLANQUET

(A suivre.)

Propos sur les pratiques paramédicales (1)

La plupart des cliniciens s'accordant à reconnaître qu'un dérangement de la sphère émotionnelle et végétative est susceptible d'entraîner des remaniements biologiques les plus inattendus par le facteur émotionnel ; or, la médecine psychosomatique ou mieux corticoviscérale utilise l'effet placebo (mot latin qui signifie je plairai) c'est la thérapeutique moderne qui a prouvé la réussite éventuelle des simulacres de médication : réussite restant encore problématique, mais incontestable, sur les malades auxquels on a inculqué l'espoir de guérir. L'effet placebo rend compte des succès aléatoires de l'homéopathie de la psychanalyse et des variantes de guérison (miraculation de Lourdes, magnétisation des charlatans).

Mais le mal est plus profond et plus général. Il s'en trouve que leur ardeur pour l'amélioration des conditions de vie de l'homme, porte à incriminer la science et le savant, en leur attribuant un pouvoir discrétionnaire qui ne leur appartient pas.

Ils mettent en cause le développement scientifique qu'il s'agisse de l'abus du tabac, de l'emploi de médicaments toxiques, de l'altération des substances alimentaires, ou d'une fin ignominieuse pour l'humanité dans un désastre atomique ou bactériologique.

Pour tous ceux qui pensent à une faillite apparente de la science ou qui sont pris d'une certaine inquiétude devant le développement du progrès technique, disons qu'en réalité le mal est dû à une utilisation irraisonnée et sordide d'une technique qui a dépassé l'évolution sociale. Ce n'est pas la science qui est coupable, ce sont les hommes qui l'accaparent et la font servir à leurs ambitions illimitées.

Attribuer les malheurs actuels au développement de la pensée scientifique, cela revient, selon la comparaison de Paul Couderc à tenir le marteau pour responsable de ce qu'il peut défoncer un crâne plutôt que d'enfoncer utilement un clou.

La cause du mal est dans l'homme, qui lui n'ayant guère changé depuis la plus lointaine antiquité est resté avec ses passions, son égoïsme et son insuffisance d'esprit critique.

Le progrès scientifique n'a pas entraîné nécessairement le progrès moral. Les exploiteurs sont de toutes les époques et la science a toujours été entre leurs mains un moyen de dominer les autres et d'assurer la défense de leurs privilèges. Ce sont ceux qui conduisent à la guerre des peuples asservis matériellement et moralement, en les maintenant dès l'enfance dans le respect des préjugés et des fantômes qui ont nom ; chauvinisme, nationalisme, militarisme, étatisme.

Aussi si le savant à qui sa compétence et son prestige font un devoir d'informer l'opinion publique, nous devons insister sur la responsabilité de la société qui est seule maîtresse de l'usage bon ou mauvais qu'elle fait des fruits du labeur scientifique.

La science a un incontestable bilan positif à présenter dans tous les domaines dont il est impossible de rendre compte ici ; citons pourtant :

Elle économise les forces de l'homme : le galérien est remplacé par le moteur diésel.

Le progrès de la science médicale calme la souffrance.

En moins d'un siècle la mortalité infantile a baissé de 80 % et la vie humaine s'est allongée de vingt ans, les guérisseurs n'y sont pour rien.

Elle a délivré l'humanité d'une foule de terreurs superstitieuses causées par une méconnaissance de la nature et des lois naturelles.

Elle a relégué la métaphysique à son rang de faux problèmes faisant de Dieu un non sens.

« Nul ne peut nier le rôle bienfaisant joué par toutes les inventions qui depuis l'imprimerie ont favorisé la diffusion des idées, la rapidité des communications, l'intensité des échanges intellectuels entre les individus et entre les peuples. » Marcel Boll.

Enfin la science a une valeur morale certaine.

« L'idée et le respect de la vérité objective, la sincérité envers soi-même, l'effort constant pour écarter le verbalisme, toutes choses qu'impose peu à peu la recherche, ou même simplement le désir de compréhension scienfique peuvent avoir une influence primordiale sur le développement moral de l'individu. » Francis Perrin.

Pour nous rationalistes, notre tâche est donc d'agir sans relâche de façon que le progrès technique ne soit plus dans quelques mains, un facteur de guerre, d'asservissement et de chômage, mais pour qu'il devienne un facteur exclusif de progrès social au bénéfice de tous et montrer à ceux qui maladroitement ou inconsciemment critiquent la science que, s'ils ont un pari à faire à la manière de Pascal, ce n'est plus sur l'irrationnel qu'il faudrait le faire, mais bien sur la science elle-même, il y a tout à y gagner.

Hélas, 40 % seulement d'esprits raisonnent avec les rouages solides de leur cerveau sur de rigoureux principes logiques. Les autres n'obéissent pas toujours à la logique, mais à un mécanisme que le philosophe Théodule Rabot, au début du siècle, appelait la « logique des sentiments » qui se base plus sur des sentiments que sur des faits.

Aussi serait-il grand temps pour redresser la barre qu'on abandonne un peu cette culture littéraire qui a fait dire à Charles Sandron, « qu'elle est surannée, routinière et stérile... accompagnée d'une véritable haine de l'intelligence ».

Il est urgent d'opter pour une éducation du jugement, car suivant la norme édictée par le biochimiste Jacques Duclaux (né en 1877) : « Nous n'avons pas besoin de gens qui savent, mais de gens qui comprennent. »

Toutefois, il faut bien reconnaître que cet impératif n'est pas encore pour demain, car l'esprit grégaire qui fait vivre grassement un tas de gens, sert encore plus nos gouvernants et nos politiciens dont la clientèle souscrit plus à « la poudre aux yeux » et aux effets oratoires qu'a un raisonnement logique que donne une bonne éducation du jugement dont l'Etat (et pour cause) n'est pas prêt de propager dans nos écoles... Est-il besoin d'ajouter que cet état de chose ne fait aujourd'hui qu'empirer avec la politique démentielle « de grandeur » instaurée par notre « grand homme providentiel » soumise au grand capital et au cléricalisme et axée entièrement sur une force de frappe illusoire et déjà dépassée.

D'ailleurs, le projet de statut de la médecine « libre » déposé devant l'assemblée par trois U.N.R. en dit long sur la compétence et les capacités intellectuelles de nos dirigeants.

Mais il faut conclure, aussi pour revenir à notre point de départ, je crois que cette déclaration du Dr J. P. Wolff de l'institut Gustave Roussy sera le mot de la fin : « Les guérisseurs tirent plus sûrement que l'assassin qui n'assassine qu'occasionnellement et dans un but bien précis, ces assassins assassinent régulièrement avec un air patelin et une allure de philantrope. Le cancer tue actuellement deux sur trois malades qu'il frappe. Eux se chargent de celui qui reste et qui aurait pu guérir traité à temps et dans de bonnes conditions. »

JEAN RENONCAY

(1) Voir « C. S.», nos. 293 et 294

(1) *Le concret, c'est l'apparence. Le réel, c'est l'univers inventé, c'est de ce réel inédit, logico-mathématique, que naquirent les techniques concrètes.*

On peut pour opposer le réel au concret évoquer deux images d'une même table, la table de tout le monde et la table des gens cultivés : cette dernière est faite de vide, et son impénétrabilité est due à des forces électriques répulsives, s'exerçant à faible distance. La table scientifique rend les mêmes services que la table vulgaire, mais elle en rend d'autres. (Arthur Eddington, 1882-1944.)

BIBLIOGRAPHIE

I. Les cahiers rationalistes n° 207, « Un bouc émissaire : la science officielle ».

II. « Avenir culturel de la physique », par Marcel Boll. Bulletin de la Société Française de Pédagogie, numéro 144, avril 1963.

III. « Les sciences occultes ne sont pas des sciences », par Imbert Nergal (U.R., 1959).

IV. « Occultisme devant la science », par Marcel Boll (P.U.F.)

V. Gazette médicale de France, tome 67, mars 1960 : « Médecins et guérisseurs ».

VI. « Miracle chez les guérisseurs », par Noël Bayon (S.E.G.E.P., 1952),

VII. Compte rendu du rapport « La science et la Libre-Pensée » au congrès de la L. P., 1952.

VIII. Journal « Libération », numéros de janvier et de février 1964.

IX. Journal « L'Express », n° du 30 janvier 1964.

L'irreligion n'est pas nouvelle

Les Editions de l'« Idee Libre » ont publié en 1932 un ouvrage de critique religieuse qui fut attribué entre temps au baron d'Holbach. Les idées défendues par ce dernier militaient en faveur de cette paternité, mais celle-ci demeurait énigmatique faute de preuves absolues.

Les travaux d'inlassables chercheurs ont permis d'établir d'autres hypothèses qui paraissent faire remonter beaucoup plus haut l'origine de ce livre.

Au cours d'une conversation privée, Prosper Alfaric (1) laissait percer une lumière sur cet ouvrage en disant, d'une manière évasive certes, mais frappée d'une profonde connaissance d'ouvrages anciens auxquels on peut se référer. Songez, disait-il, qu'un Pape a pu accuser le petit fils de Frédéric Barberousse d'avoir soutenu cette thèse où sont dénoncés ces imposteurs dont l'action néfaste demeure empreinte sur les esprits peu enclins à se conduire librement.

« Frédéric s'en est défendu, je le sais bien, ajoutait-il, mais songez à ce que pouvait être la cour de Sicile au XIIIe siècle. Il était difficile de s'y montrer rationaliste ou seulement hétérodoxe, mais le texte de Grégoire IX est formel. »

Il n'en demeure pas moins que l'on établit que Frédéric a fait composer le « Traité » en 1230. Toutefois l'ouvrage ne fut pas imprimé en raison des nombreux ennemis que le souverain s'était attirés. Ce livre aurait fourni l'occasion de publier son irreligion et il parait établi que l'original et sa copie ont pu être envoyés à Othon de Bavière.

Un fait nouveau vient de surgir pour nous à la lecture du dernier livre de Han Ryner, « Les grandes fleurs du désert », qui nous a conduit à rechercher dans « L'histoire des Papes », de Maurice Lachâtre ce qu'il en est raconté des démêlés de Frédéric avec Grégoire IX. Passons sur les excommunications réciproques et successives que se lançaient les antagonistes pour vous en tenir au passage suivant : Répondant à une nouvelle bulle d'anathème fulminée contre lui par Grégoire, alors qu'il se trouvait à Padoue, Frédéric rédige un terrible manifeste qui contenait entre autres les propositions suivantes :

« Apprenez donc, peuples crédules, qu'il est temps pour vous d'ouvrir les yeux sur les croyances que vous ont imposées trois imposteurs : Moïse, Jésus-Christ et Mahomet. La raison ne vous dit-elle que des larrons intéressés à vous tromper peuvent seuls soutenir que Dieu est né d'une femme qui n'a pas cessé d'être vierge et tant d'autres mystères incompréhensibles ? Jusques à quand croirez-vous que des Papes incestueux, voleurs et assassins conservent la puissance de lier et de délier ? Ne redoutez donc pas ces foudres ridicules dont je saurai tirer vengeance par les armes. » — (*Histoire des Papes*. Tome II, page 122).

La question demeure posée, mais le texte que nous rappelons mérite de retenir notre attention et apporte un argument sérieux montrant que la lutte antireligieuse n'est pas d'hier.

LALIME

(1) Qui fut président de l'Union rationaliste et fondateur du Cercle Ernest Renan.

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)

Téléphone : TRUdaine 78-64 C. C. P. PARIS 20.990-10

PERMANENCE : Au siège
Tous les jours de 14h à 16h
Le samedi de 16h à 18h

Réunion de la Commission Administrative Confédérale le samedi à 18h00

Secrétaire Confédéral : **Joseph SORIANO**
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS, 9e
Trésorier Confédéral : **Gérard CONTE**

Rédaction et Administration du « Combat Syndicaliste »
Soriano J., Fontenay-sous-Bois (Seine) C.C.P. 14.103-62, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE

Réunions générales tous les troisièmes dimanches du mois

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE

Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol

U. L. DE CHOISY-LE-ROI (FOYER DES SOCIETES

Rue du Dr. Roux, Salle núm. 11
Permanence : Chaque dimanche à 10 heures

SIXIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE TOULOUSE

Correspondance . C.N.T. Bourse du Travail, Place Saint-Sernin, Toulouse

UNION LOCALE DE NARBONNE

Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat Bourse du Travail

UNION LOCALE DE PERPIGNAN

Réunion tous les premiers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations, tous les dimanches, de 16 à 18 heures, au Continental Bar
Adresser toute correspondance à Pijoan Amor, 5, rue de la Bédoyère, Perpignan

HUITIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE BORDEAUX

Adresser toute correspondance à P. ALONSO, C.N.T. 8e U. R., Bourse du Travail, 42, rue Lalande, Bordeaux (Gironde)

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE LYON

Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, núm. 60, LYON (5)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE

Correspondance : Bourse du Travail, salle 15 bis (côté Mutualité)
Permanence : Même lieu, les mercredis de 18 à 19 heures

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE MARSEILLE

Permanence : Tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis). Vieille Bourse du Travail, 12, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement)

Il est demandé aux responsables des Unions Locales de bien vouloir avertir la Rédaction du COMBAT SYNDICALISTE en cas de modification dans les dates ou heures des permanences et des assemblées générales ainsi que pour tous changements concernant le Siège Social.

Sacco et Vanzetti

(Suite de la page 1.)

ser le mouvement maknoviste qui représentait un danger réel pour l'autorité et la solidité de la « dictature du prolétariat ».

. . . . . .

Nous avions ouvert la parenthèse pour situer la position des soi-disants défenseurs de la classe ouvrière ; or, l'« Humanité-Dimanche », du 19 avril courant, vient de prendre position au sujet de la pièce « Sacco et Vanzetti ».

« VIVE L'ANARCHIE, fut leur dernier mot. Ils lui donnaient le sens de cette société libérée de toute organisation contraignante...

Oui, c'est l'« Huma-Dimanche » qui a écrit cela.

Bien sûr, elle c'est empressée d'ajouter : «... qu'à rêvée Lénine théorisant la dépérissement de l'Etat, dans la forme supérieure qu'un jour atteindra la société. »

Nous, on veut bien que Lénine ait rêvé d'une société anarchiste, d'une société libérée de toute organisation contraignante et nous rendons hommage à l'« Huma » d'avoir inséré ces lignes qui ont tout de même une expression plus honnête et aussi plus humaine que celles de la « Pravda » et que nous avons citées précédemment ; mais, dans le fond, si les Lénines d'aujourd'hui constituent eux-mêmes la structure d'une organisation contraignante, à quoi nous sert le rêve d'un Lénine déjà disparu ?

R. VEINANTE

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

ANTENA

EL BUQUE QUE NO SUPO NADAR

SANTA CRUZ DE TENERIFE.—Con el ritual de rigor se procedió a la botadura del buque tanque «Gavina», de 276 toneladas, presenciando el acto nutrido grupo de personal del astillero y curiosos. El barco se deslizó por la grada hacia el mar para posarse en las aguas del Atlántico. Con tan mala fortuna que escoró hacia estribor, hundiéndose casi inmediatamente. Catorce personas que estaban a bordo advirtieron a tiempo lo que ocurria lanzándose al agua por la borda contraria y poniéndose a salvo de tan aparatoso como inesperado naufragio.

YA, PELICULAS RUSAS

MADRID.—Fue autorizada en España la proyección de tres películas soviéticas «La Balada del Soldado», «Cuando vuelvan las Cigüeñas», por primera vez desde 1938. Antes de ser proyectadas en septiembre próximo, pasarán por la censura cinematográfica, como todas las demás películas difundidas en España.

MISMOS PERROS CON IDENTICOS COLLARES

MALAGA.—En una homilía el obispo Herrera Oria, «demócrata» cristiano, ha destacado las «virtudes humanas, castrenses y religiosas del Jefe del Estado español, así como su amor al pueblo, a cuyo servicio puso siempre su sabiduría y un gran corazón de gobernante elegido».

Apañados estamos si nos han de redimir «liberalizantes» como ese.

YA SE ALARMAN

MADRID.—En «Ecclesia» del mes de marzo puede leerse: «El hecho de que 25 años después de callados los cañones se reclame aún la fraternidad entre españoles, demuestra que durante todo este tiempo no hemos conseguido cumplir de manera satisfactoria el más imperioso deseo de nuestros deberes colectivos». Y más abajo: «La justicia social, mientras subsistan diferencias tan grandes entre la escandalosa abundancia de algunos y la indigencia de muchos, un programa de coexistencia no será aplicable.»

DISGUSTO

MADRID.—Personas allegadas a la situación manifiestan que en el gobierno español se observó disgusto por haber Nenni aceptado entrevista con Claudio Sánchez Albornoz en su despacho de ministro en Roma. Es sabido que Sánchez Albornoz es el presidente del gobierno republicano español en exilio.

LA MANO NEGRA

TUNBRIDGE WELLS, Inglaterra.—La esposa de un cura español que renunció a su religión y se casó con una inglesa denunció que su marido ha desaparacido.

La señora Enid Lacueva declaró que su esposo, Francisco Lacueva, de 52 años, desapareció el día 9 de marzo, y expresó temores de que haya sido secuestrado.

Lacueva rompió con la Iglesia Católica dos años atrás, para hacerse protestante, y desde entonces se dedicó a difundir por radiotelefonía propaganda anticatólica.

La esposa del ex sacerdote manifestó: «He tenido información de que está ahora en un monasterio cerca de Barcelona. Ignoro si alguna vez podré verlo nuevamente. Sólo puedo alentar la esperanza, en el caso de que él no pueda volver a mí, de que podré verlo yendo a España.»

Añadió que su esposo estaba tratando de convertir gente del catolicismo a la religión protestante, y que desapareció después de su tercera reunión con un sacerdote jesuita, el padre Casanovas, al que trataba de convertir.

RECORD BATIDO

MADRID.—Según la revista «Blanco y Negro» España es el país que cuenta con el mayor número de conventos de religiosas en el mundo: 926 claustros. Le siguen Francia con 500 e Italia con 400. En España existen 28 órdenes de religiosas contemplativas, siendo la más numerosa la de las hermanas clarisas.

ANARQUISTAS SOLIDARIOS

BRISTOL (Inglaterra). — Anarquistas de todo el país anunciaron la formación de la «Federación Anarquista Británica» para luchar contra los partidos políticos nacionales.

La Federación anunció que iniciará de inmediato tres campañas contra las elecciones, al servicio militar obligatorio, que ya no rige en Gran Bretaña, y la supuesta extradición de Bélgica a Suiza del anarquista español Francisco Abarca.

Los anarquistas británicos dijeron también que «en gran parte nos oponemos a la violencia».

«LOS COMPAÑEROS»

BUENOS AIRES.—El primer premio de un festival internacional de cine fue otorgado a la película italiana «Los compañeros», relato del heroísmo de los anarquistas de Turín durante el período fascista.

FIASCO

TENERIFE.—La Semana Santa fue boicoteada manifiestamente por el pueblo canario.

DESPIDO EN LOS ASTILLEROS DEL CADAGUA

BILBAO (OPE).—La Dirección General ha confirmado el despido autorizado por la Delegación del Trabajo de Vizcaya de muchos obreros de los Astilleros de Construcción Naval del Cadagua, sitos en Baracaldo. El despido tenía por causa la crisis del trabajo originada por la «retirada de los pedidos de la RENFE (empresa nacionalizada) principalmente.

VIVIENDAS NO PROTEGIDAS

BARCELONA.—En la Audiencia se han presentado 500 denuncias contra la sociedad de construcción «S.A.I., C.A.» que había aceptado dinero por anticipado para la construcción de viviendas y que ha interrumpido los trabajos como consecuencia de un desfalco. Algunos de los futuros propietarios que ocupaban ya las viviendas no terminadas todavía, se han visto obligados a desalojarlas.

JORNADA CONFEDERAL EN CLERMONT-FERRAND

Organizado por el Núcleo del Macizo Central, el 10 de mayo, a las diez de la mañana, en la Sala de Fiestas de la Casa del Pueblo de Clermont-Ferrand, se celebrará gran mitin de carácter regional en conmemoración del Primero de Mayo, en el que harán uso de la palabra

MOISES MARTIN
PAUL LAPEYRE
por el M.L.F.
FEDERICA MONTSENY
por la C.N.T.E.

Presidirá el acto Alejandro Lamela.

Por la tarde del mismo día y en la misma Casa del Pueblo, se celebrará Gran Festival de Folklore Español, con el concurso del Grupo Artístico « El Progreso », de Saint-Etienne, quien pondrá en escena la obra teatral en un acto « Entre doctores », seguida de escogido conjunto de variedades.

Nota de Asturias

Antonio Valcárcel, de León, es un sujeto de cuidado cuya odiosa conducta debe ser conocida por el exilio en general:

El individuo en cuestión fue un tirano para los trabajadores de la mina de la Camocha (Gijón), donde ejercía en calidad de ingeniero. Desde hace algún tiempo ocupa la plaza de ingeniero director en el Pozo del Padrón «Carbones de Langreo». Empezó por anular toda las bonificaciones y primas con la intención de provocar a los trabajadores. Sus previsiones se realizaron y, una vez declaradas las huelgas, que tuvieron lugar en diferentes fechas, hubo infinidad de trabajadores detenidos, deportados o definitivamente despedidos. Con ocasión de un reciente plante logró que el comisario de Policía de Langreo citase un grupo de obreros; una vez en presencia del jefe del «orden» eran insultados y hasta maltratados para que desistieran de su actitud de digna rebeldía. En vista del poco resultado de las medidas de violencia, apeló a despidos entre padres de familia, atacados de silicosis. Días más tarde convocó a los picadores, proponiéndoles un aumento considerable en la producción para readmitir a los despedidos. De no ser atentida su petición amenazó con nuevos despidos entre el personal que, por su edad o estado físico, ya no le interesaban en la plantilla.

Convencidos de que los amenazados se verían cercados por la miseria, puesto que nadie los admitiría en razón de la edad o de la incapacidad profesional, aceptaron para no ser responsables de la triste suerte de sus desventurados compañeros de trabajo y de lucha.

A pesar de todo, los mineros del Padrón sabrán obtener la revancha en momento oportuno, pero nadie debe olvidar el nombre de este aborto humano.

«VIDA SINDICALISTA»

Monografía sindical de una comarca catalana. Aportación a la historia general de la C.N.T.—*Precio*, 0,30 F.

CRONICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

TEATRO HISTORICO SOCIAL

CON la excepción de « Le Monde », de « L'Officiel des Spectacles » y de « France-Soir », la prensa burguesa, la crítica teatral de la prensa diaria, ha silenciado un hecho cumbre de la temporada artística parisina. «Esto no es teatro, sino un amasijo de intenciones expresadas de manera confusa, sin arte ni técnica»... Tal fue el comentario destinado a guiar al público hacia otras salas. Tal postura constituye el último gesto solidario con el crimen de la plutocracia americana. Con un crimen que ni siquiera ha querido cubrirse con la excusa del « error judicial ».

Las tres excepciones que señalamos al comienzo coinciden en la validez histórica del tema, en la pulcritud de los autores, en el valor artístico de la representación, así como en la sobriedad, la entereza y la intención educativa de la representación. Teatro de debate, dicen. En suma, planteamiento de problemas cuya solución hallará el espectador.

Se trata del proceso incoado contra Sacco y Vanzetti. ¿Te acuerdas, Lecoin? Tú también participaste, en la época, en el infatigable Comité parisino, cooperando en la campaña internacional de protesta. Ningún país, ninguna gran ciudad en el mundo, quedó ajena a las manifestaciones públicas, a los mítines, a las huelgas y a los actos no pocas veces violentos contra las Embajadas de los Estados Unidos. Millones y millones de seres se volcaron en las calles reclamando justicia en nombre de todas las ideologías, de todos los principios humanitarios, de todas las religiones espiritualistas. Personalidades relevantes del arte, de la ciencia, de la literatura universales, tales como Albert Einstein, Romain Rolland, Henri Barbusse, André Gide, Anatole France, Bertrand Russell, Madame Curie, George Bernard Shaw y muchos más, unen sus voces al clamor popular. Nada pudo influir en la decisión final de Alvan P. Fuller, gobernador de Massachussets, del procurador Federico Katman y del juez Webster Thayes.

Sin embargo, todos ellos sabían que Sacco y Vanzetti eran inocentes del crimen que se les imputaba. Acusados los dos de un mismo hecho no se hallan suficientes pruebas condenatorias. Se disocia el caso acusando a Vanzetti de un hecho del que se hace cargo como autor un tal Francisco Silva. Se acusa a Sacco de otro hecho del que se hace cargo Celestino Madeiros. No obstante se les acumula luego a los dos un mismo hecho hasta lograr condenarlos a muerte mediante un repetido proceso trucado y con testigos falsos y testigos corrompidos. Así llegan ambos a la silla eléctrica, después de casi siete años de detención, de lucha, de esperanzas contradictorias. Sacco esuvo a punto de perder la razón. Vanzetti cultivó su cerebro creándose una personalidad intelectual de un nivel insospechado. Ahí están sus «Cartas sobre Sindicalismo» publicadas primeramente en «L'Adunatta dei Refratari» (enviadas desde la cárcel de Charleston) y reproducidas en Italia en un folleto publicado por el grupo «L'Antistato». Ahí está la pieza teatral, como testimonio vital, probatorio, del crimen tramado y cumplido.

ANTECEDENTES SINIESTROS

Mac Harty, el «cazador de comunistas», no descubrió nada. No fue ni más ni menos que un pololo nuevo de Palmer, el Ministro de Justicia que a finales de la primera guerra de este siglo desarrolló una terrible campaña de persecuciones contra los militantes de todas las fracciones de izquierda a los que calificaba de «bastardos subversivos». Y sobre todo contra los extranjeros que no habían querido participar en la guerra. Da la coincidencia de que Sacco y Vanzetti se habían escapado a Monterrey, para no ser enrolados y enviados a los frentes de guerra europeos. Eran «desertores».

Días antes de la detención de Sacco y de Vanzetti se había producido un hecho terrible en un edificio de la policía neyorkina. Andrés Salcedo, militante anarquista conocido, había sido terriblemente torturado y finalmente arrojado por las ventanas del 14 piso del Park Row, rascacielos de New York. Puede agregarse el hecho hoy ya conocido, del caso de Ricardo Flores Magón, héroe de la Revolución Mejicana, asesinado friamente en una prisión del territorio norteamericano, hecho que relata Librado Ribera.

La actual caza a los comunistas y la famosa comisión a la que escapó Charles Chaplin, que condenó a los Rosemberg, que destituyó a Oppenneimer, que cubrió y cubre de vergüenza al país, tiene sus antecedentes en la caza a los revolucionarios mejicanos. El crimen consumado contra Sacco y Vanzetti, contra Salcedo, contra Tom Money, tiene sus antecedentes en el racismo desencadenado contra las gentes de color, a quienes se caza con la ayuda de perros amaestrados, como a fieras salvajes y peligrosas; tiene sus raíces afirmadas en un nacionalismo propio a las leyendas que se atribuyen a la Edad Media en la que —por contraste— florecieron las Germanias y las más puras manifestaciones de un espíritu humanista y renovador.

REVIVAMOS LA HISTORIA

«Debemos hacer todo lo posible para mantener viva la trágica historia de Sacco y Vanzetti. Ahí están ellos para recordarnos que las instituciones democráticas mejor estudiadas y concebidas, no son jamás mejores que los hombres que se sirven de ellas como instrumentos».

Estas palabras de Alberto Einstein se encuentran a la base de la inquietud renaciente que se demuestra en torno al trágico proceso. En su hora escribió Upton Sinclair su famoso «BOSTON», (traducido por F. Alaiz al español) en el que traza una historia novelada de los dos condenados. Recientemente Francis Russel, jurista americano, ha intentado hacer a través de un libro una revisión del proceso. Revisión que se ha requerido inutilmente en varias ocasiones y con mayor insistencia en estos últimos años. La Justicia americana no quiere volver atrás. Sobre el proceso se ha producido algún intento cinematográfico y varios ensayos teatrales. Algunas piezas se han representado en los Estados Unidos, citándose sobre todo «El Abogado» de Robert Noah. En Francia trabaja en el tema el conocido autor Armand Gatti. Alrededor de 1960, Luciano Vicenzoni y Nino Roli, decidieron de común acuerdo realizar la pieza que se presenta actualmente en París, en el Teatro Recamier. Se estrenó en Roma y conoció varias escenas de Italia, Montevideo, Buenos Aires, Praga y se dará próximamente en Londres. ¿Porqué no habrían de representarla nuestros cuadros de aficionados de Lyon, Toulouse o Paris?

«Le Franc Théâtre» es una compañía de ardientes defensores de la justicia. Lo prueba el cariño y la convicción con la que representan la obra. Lo prueba el programa verdadero documento del proceso. Lo prueba la selección de obras que han presentado. Asistir a la representación es algo más que un acto de conciencia. Es dar impulso y vida a un teatro que se inscribe en los altos planos de una acción social educativa.

Huelga en Sagunto (Valencia)

Hacia mucho tiempo que el descontento de los obreros siderúrgicos de Altos Hornos saguntinos era manifiesto debido a la vigencia del llamado «Plan veloz» que obliga a los turnos obreros de día y de noche a aumentar su esfuerzo para alcanzar primas que han resultado ilusorias. Para conformar a los obreros, la empresa y el sindicato vertical habían hecho sendas promesas consistentes en aumento de salarios para todos los trabajadores de la factoría (en la actualidad, unos 4.000). Dos años duró el engaño y al finalizar el Plan y en vista de que concretamente sólo había sido mejorada la condición del personal técnico, los obreros manuales se declararon en huelga de brazos caídos, afectando la misma a las principales secciones de la casa, lo cual produjo un alarmante descenso de producción.

En esto, una comisión de huelguistas, sin tener para nada en cuenta al sindicato oficial, se presentó a la dirección de la empresa exigiendo el devengo de los beneficios del «Plan veloz», un aumento substancial en los salarios, ser equiparados a la condición social de los siderúrgicos del Norte de España, y el cumplimiento de las referencias «planistas» en cuanto a higiene y ventajas cooperativistas para los trabajadores. Y como nada de ello fuese formalmente aceptado, la protesta obrera se generalizó en toda las secciones del establecimiento, máxime habiendo la empresa ejercido represalia de despido contra el personal planteador de la huelga. En vista de ello la dirección recurrió, como era previsto, al apoyo de las autoridades, quienes, sin saber qué hacer ante la protesta unánime de 4.000 trabajadores, ordenaron el cierre de la factoría, inundando, además, las calles de Sagunto con manadas de guardias civiles y policías armados, destacando las patrullas motorizadas que circularon de día y de noche promoviendo estrépito de sirenas.

Las detenciones de llamados «provocadores que reciben órdenes de los profesionales del Exilio» son numerosas, sin que por esta vez se les llame comunistas. En los bares y en las calles los huelguistas comentan la situación; en tanto que las patrullas, metralleta en mano, se pasean constantemente.

Después de varios días de total paralización, los obreros más antiguos reciben cartas de la empresa, especie de ultimatum, que expresa: «En caso de no presentarse a su puesto de trabajo será usted despedido, con pérdida de todos sus derechos de antigüedad y seguros sociales.» Al mismo tiempo reciben amenazas de parte del sindicato oficial, prometiéndoles que, de no reintegrarse al trabajo, serán desterrados. Ante tan vergonzosa coacción, varios de ellos se han reintegrado a sus plazas y otros se han marchado a sus regiones de origen para evitar represalias.

Entre los rumores que circulan se dice que el director ha sido remplazado por un extranjero. Cabe decir que los accionistas en mayoría son ingleses y americanos.

Se sabe que los obreros detenidos han sido trasladados a Valencia, confirmándose también la detención de seis jóvenes llegados de Valencia y Zaragoza, a los cuales se les califica de agitadores porque repartían propaganda de los sindicatos de oposición clandestinos, igualmente que hojas de propaganda de las Juventudes Libertarias.

Debemos precisar que, aparte los obreros naturales de Sagunto, la inmensa mayoría de empleados en Altos Hornos proceden de Aragón y Andalucía y es particularmente a éstos que se les tiene en «observación» por la policía.

En resumen, sobre el 25 de abril, después de tres semanas de huelga y con la carencia total de medios económicos, bastantes huelguistas dejaron de serlo, quedando los demás definitivamente despedidos. Señalemos de paso que los mineros del Bajo Aragón, para protestar contra el atropello sufrido por sus compañeros de Sagunto, se declararon en huelga de brazos caídos durante 24 horas por tratarse de la misma empresa.

En términos generales, el ambiente actual está mucho más cargado que el año pasado, puesto que en la actualidad más de cuarenta mil obreros están en huelga en distintos puntos de España, lo cual, unido a la tensión o las protestas de los estudiantes que se manifiesta en diferentes capitales, así como la propaganda que desarrollan los sindicatos clandestinos, hace esperar que esta hostilidad al régimen dé los frutos que el pueblo español ansía.

Se puede asegurar que hoy España es un hervidero de entusiasmo y rebeldías, siendo los libertarios, con alianza sindical o sin ella, los llamados a canalizar ese espíritu liberador que se presiente ya en la clase obrera y muy especialmente en las nuevas generaciones, en las que las JJ. LL. tienen gran papel a desarrollar.

(Servicio de Información JJ. LL. del Interior. Abril 1964.)

Jornada S. I. A. en la Rochelle

CONCENTRACION REGIONAL DE LAS CHARENTES Y POITOU EN CONMEMORACION DEL PRIMERO DE MAYO

La Sección Local de S.I.A. de la Rochelle ha organizado un

FESTIVAL INTERNACIONAL DE VARIEDADES

para el día tres de mayo, a las dos y media de la tarde, en el domicilio social de la Escuela Laica, rue de la Pépinière, números 38 y 40. La Rochelle.

Programa

Apertura del espectáculo con música de guitarras eléctricas. LA NIÑA LINARES (la petite Piaf) en la canción realista. — AMAPOLA, en su nuevo repertorio de la canción popular. — « RADIO CROCHET ». — ESTRELLITA DE LA NOCHE, bailando los pasodobles con *salero de los madriles*. — EL ACORDEON CLUB ROCHALES, dirección Mlle Solange Vignais. — BADIA MARIA en la canción selecta, acompañada a la guitarra por el compañero José Sevilla. LOS BALLETS (PETITS RATS) del Conservatorio de baile clásico de La Rochelle, dirigidos por su profesora Mlle Colette MILKNER. — LA ESCUELA ROCHALESA DE GUITARRA, dirigida por su profesor J. Sevilla. — LAS TRES GRANADINAS, en su nueva creación del baile flamenco. Toda la Andalucía en escena. — TODO EL FOLKLORE DE LAS CHARENTES Y POITOU. — LOS ESPONTANEOS completarán el programa, así que los compañeros y amigos de la Región. La presentación del espectáculo correrá a cargo del fantasista, joven y dinámico BOBY.

Acudir todos a este FESTIVAL, demostrando así un gesto de solidaridad en pro de los que tanta necesidad tienen de ella.

Entrada gratuita. *(Ver anuncio del mitin en col. séptima.)*

Actos de 1º de mayo

CONFERENCIA Y FESTIVAL EN DIJON

El 1.º de mayo el compañero Germinal Esgleas dará una conferencia a las dos de la tarde, en el Local de la Caserna Grand Pierre, disertando sobre el tema: «Liberación de los pueblos oprimidos: España y Portugal». Inmediatamente después, en el mismo local, tendrá lugar un

GRAN FESTIVAL

Varios compañeros recitarán poesías, habrá cantos con acompañamiento de guitarras y acordeón.

Finalizando la fiesta con un baile.

En Chauffailles (S.-L.)

GRANDIOSO MITIN DEL 1.º DE MAYO

que tendrá lugar en la Maison des Jeunes, a las nueve y media, figurando entre los oradores:

Alejandro LAMELA, por la C.N.T. española.

FRANC, maestro francés.

Ramón LIARTE, de la C.N.T.

Presidirá Fontaura.

Por la tarde:

El Grupo «TIERRA Y LIBERTAD» de Lyon, y el «PROGRESO» de Saint-Etienne, presentarán un programa variado:

Actuará el Grupo artístico «IBERIA» de Roanne, con selectos números de danzas folklóricas españolas.

«LOS KAROLINKAS», con su nuevo repertorio de cantos y bailes del Centro de Europa.

El Grupo artístico «CERVANTES», de Roanne, y su famoso conjunto de variedades.

Y el grupo «HISPANIA» (S.I.A.), Eloina Vázquez Brossed, canto español y Daudé Brossed, acordeonista, y Carmen de Aragón, jotas.

S. I. A.

SECCION DE LA ROCHELA

La Sección Local de S. I. A. de La Rochelle tiene organizado un gran

MITIN

de concentración regional en conmemoración del Primero de Mayo, que celebrará el domingo 3 de mayo a las nueve y media de la mañana en la Sala Emile-Combes, rue de la Pepinière números 38 y 40, La Rochelle. Tomaran parte en el mismo los siguientes oradores :

MIGUEL CELMA
ARISTIDES LAPEYRE

Presidirá CHRISTIANE BERGER, maestra.

Compañeros, reservar este día para acudir al mitin haciendo patente con vuestra presencia vuestro espíritu de solidaridad.

JORNADA S.I.A. EN DREUX

De solidaridad y fraternidad españolas, en la Sala de Conferencias, 55, rue St-Thibault. Día 1.º de Mayo, a las tres y media de la tarde y a cargo del Grupo «Reflejos de España». En el Programa: TIERRA ROJA, de Alfonso Sastre. En Variedades, JAIMITO, acordeonista; DUO de guitarra y bandurria; TRIO TAMAYERO (hispanoamericano): MARUJITA, andalucismo; PEPE y SANTIAGO, y otros números. F. Olaya disertará sobre «Actualidad española».

COMUNICADOS

JIRA A CARCASONA

Como de costumbre, la Comisión de Aude - Pyr. Or., de común acuerdo con la sección local de la C.N.T. francesa, ha organizado una jira campestre en recuerdo de los mártires de Chicago, inmolados por defender la justicia y la libertad. Tendrá lugar el día 1.º de mayo en el sitio denominado el «Paichereu», radicado en las afueras de la histórica ciudad de Carcasona. A tal efecto, quedan invitados todos los compañeros y FF. LL. del núcleo y departamentos limítrofes a asistir y dar realce a dicha confraternización libertaria.

A los compañeros de Perpiñan les informamos que a las seis de la mañana saldrán los «cares» de la Plaza Arago.

F. L. DE TOURS

Anuncia asamblea general para el 3 de mayo a las diez y media, en el lugar de costumbre.

AMIGOS DE S.I.A., DREUX

Compañeros, quedáis invitados a la reunión que tendrá lugar el 3 de mayo, a las 11 de la mañana, en el lugar acostumbrado. Orden del día : 1º, nombramiento de mesa; 2º, informe de gestión; presentación de cuentas y nombramiento de la Comisión Revisora; 3º, renovación de cargos; 4º, asuntos generales.

F. L. DE DREUX

Ha recogido y enviado pro España 398 F. recaudados entre Pablo Valls. Landeira, E. V., Fontanilla, F. Muñoz, A. Muñoz, Fuster, Lorenzo Lacruz, Carrasco y Cañete.

S.I.A. DE LA ROCHELLE

Hace constar que los permios de su tómbola benéfica constan de : primero, un reloj femenino pulsera; segundo, una máquina de afeitar Philips; tercero, plancha eléctrica; cuarto, brazalete pulsera para hombre y, quinto, una monumental « Burrichi ». Además, lotes diversos.

FESTIVAL DE CHAUFFAILLES

La comisión organizadora advierte a cuantos compañeros, amigos y familiares piensan desplazarse a la concentración confederal de Chauffailles el 1º de Mayo, que en caso de lluvia se dispondrá de un local amplísimo galantemente cedido por el propietario. Sin lluvia, el lugar al aire libre escogido es amplio, hermoso y con todas las comodidades deseables en el campo.

URGE LINOTIPISTA

Dirigirse personalmente o por escrito a Imprimerie des Gondoles, 4-6, rue Chevreul, Choisy-le-Roi (Seine). A 12 kilómetros de París, con facilidad de comunicaciones.

F. L. DE THIAIS

Convoca a reunión general de afiliados para el 3 de mayo en el lugar y hora de costumbre.

CONFERENCIA EN CHOISY-LE-ROI

A cargo del compañero Francisco Isgleas, quien desarrollará el tema: «La C.N.T. ante el porvenir de España», el día 10 de mayo en el «Foyer des Sociétés», calle del Dr Roux, metro Porte de Choisy, autobús 183, parada Dr Roux. Invitase al mayor número de emigrados españoles. Invitación especial a los compañeros de París y pueblos circundantes, dado el interés del tema.

F. L. DE MONTAUBAN

Convoca a sus afiliados a asamblea general para el próximo 3 de mayo a las nueve y media de la mañana en la Casa del Pueblo.

Entre los diferentes aspectos a tratar, de suma importancia, figurará un punto en el Orden del Día que trata de la dimisión y nombramiento del Secretariado de la F. L., por lo que esperamos que todos los compañeros se tomarán el debido interés en hacer acto de presencia.

F. L. de OULLINS

Celebrará reunión el domingo 10 de mayo a las 9 y media, en el local de costumbre. Ninguna ausencia será justificada. Un interesante tema será puesto en discusión, por lo que convocamos al mismo tiempo a los jóvenes del movimiento. De interesarles a estos compañeros la discusión fraternal, esperamos su presencia.

RECIBIDO PRO MINEROS

De la F. L. de Argenteuil : 105 F.

F. L. DE IVRY

Celebrará asamblea el 3 de mayo en el local y hora de costumbre.

MUJERES LIBRES, PARIS

Excursión al bosque de Rambouillet el 17 de mayo. Para detalles : 24, rue Sainte-Marthe.

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

MES DE ABRIL

Lista 2

Suma anterior : 241 69 francos.

París : Elbaile 22; Familia Marin, *de Houilles* 16; Fleta, *de Houilles* 5, Vidaller, *de Le Havre* 19; Eliseo López, *de Orléans* 10; Cándido Cacho, *de Montcerf* 5; María Delarus 5; *Roquefort-les-Pins* : Lucien Allende 20; *Perpignan* : José Salaet 5; S. Bueno 5; *Villeurbanne* : Una Charra 15; *Venissieux* : J. A. 6; *Port la Nouvelle* : José Llasat 9 60; *Roanne* : Antonio López 10; *F. L. Marseille* : Romo 10; F. García 10; J. Planas 10; D. Rodríguez 10; G. Alenson 10; Serra 10; *Logis Neuf* : Baltasar Martínez 10; *Carcassonne* : M. Sesar 10.

Total : 468 69.

ADMINISTRATIVAS

Antonio Alcaraz, Oullins (Rhône). Recibido giro 40 fr. Pagas « C. S. » y «Umbral» hasta 30-6-64.

Emilio Marco, St-Pierre de Corps (S. et L). Recibido giro 20 fr. Pagas hasta 31-12-64.

J. Prado Rodríguez, Mich. (USA). Recibido tu envío y carta. Salen por correo aparte, libros.

NECROLOGICA

JOSE PARLADE

Cumpliendo gustoso un prejuicio anclado en la mayoría de los humanos el 1º de enero presentaba a Parladé y su compañera nuestros augurios de felicidad para el año 64. Nuestros augurios no han sido colmados. Parladé ha dejado de existir el 16 de este mes de abril y su desaparición hace que recordemos al buen compañero y fiel amigo que fue siempre.

De vez en cuando hablábamos de los años idos, que fueron pletóricos de fe en un porvenir armonioso para la humanidad, años que contrastábamos con la realidad presente, de lucha no menos áspera, siempre en pos del ideal. Yo le hacía hablar de sus mocedades, de su juventud, los años 20, y de su labor callada, paciente, de trabajo, de antes y durante la guerra civil.

Su conversación amena, llena de agudeza y ajena a la ampulosa factura de mártir con la que tanta tendencia tiene el español en vestirse, era sumamente agradable, como llenos de enjundia estaban sus conceptos sobre la idea, lo que le hacía ser querido de propios y extraños.

Su rápida desaparición, que a pesar de sus 70 años nada hacía prever, ha llenado de tristeza a los numerosos amigos franco-españoles cuyas simpatías supo granjearse por su rectitud y afabilidad.

Que estas breves líneas testimonien de nuestra amistad al que fue compañero modelo, así como a su buena compañera Dolores, la prueba de la afectuosa solidaridad de sus compañeros de siempre.

FERNANDO FERRER

Orléans, abril 1964.

MITIN EN PARIS

Organizado por Alianza Sindical para el 2 de mayo a las nueve de la noche en la Sala Lancry. Oradores: INSAUSTI, por O. S. V.
Ramón ALVAREZ, por la C.N.T.
Arsenio JIMENO, por la U.G.T.
Acto de gran interés antifranquista.

B.D.I.C

Mensaje de la C.N.T.

A todos los trabajadores,

A todos los hombres que defienden la libertad

Sin perseverar en la lucha por las libertades, los pueblos no llegarían nunca a disfrutar de ellas plenamente.

En las contiendas sociales, desde el siglo pasado a nuestros días, hasta en los mismos períodos más negros y de máxima represión y también durante esa prolongada y sombría clandestinidad impuesta por el franquismo en estos últimos lustros, el proletariado español militante en general y en primera línea de combate, de una manera constante, la Confederación Nacional del Trabajo ha tenido que defender los derechos humanos, los intereses del Pueblo, los de la clase trabajadora.

Lo mismo en el Exilio que en el Interior, esta constancia la Organización confederal la afirma.

Ella considera que, en el resurgir inevitable de este pueblo oprimido por el franquismo, régimen fracasado y en descomposición evidente, se hace imprescindible no desviar la acción de esta línea. La salvación y el porvenir del pueblo español exigen recurrir a soluciones de fondo renovadoras, constructivas.

Libertades y derechos, economía y fuentes de riqueza natural y producto del esfuerzo humano, no pueden quedar a merced de las clases pudientes, de las instituciones estatales, de las castas privilegiadas. El pueblo, la comunidad española solidaria, ha de contar la primera en la nueva España, cuyo renacer ya alborea, obra de todas las voluntades, de las conciencias libres, apiñadas en defensa de la libertad y de la justicia social.

No se concebiría hoy, en estos momentos cruciales, una marcha atrás. En el dilema angustioso y trascendente de estas horas, los que nos opusimos a la facción, la clase trabajadora unida, las generaciones nuevas que entran en liza, no podemos defraudar esperanzas. Si en alto enarbolamos la bandera de las libertades ayer, hoy y mañana, en medio de las ruinas del franquismo, hemos de mantenerla enhiesta, más alta siempre, como símbolo y expresión de una voluntad invencible que persistirá luchando por las fecundas floraciones anheladas, respondiendo a las profundas aspiraciones del pueblo.

Unidos los trabajadores, en un U.H.P. de solidaridad y de firme resolución renovadora, juntos en la Alianza Sindical, hermanados en la lucha, convergiendo en el esfuerzo común todas las partes sanas de este pueblo grande y digno, podemos y debemos dar el ejemplo.

Sin movilización voluntaria masiva, sin acción desbordante en la calle, en todas partes, sin participación activa de todos cuantos aman la libertad en el combate, sin una presión directa del pueblo español, la dictadura, aun fracasada, no se hundirá.

No se puede esperar una liberación del régimen. Esta sería una añagaza y una maniobra. España debe ser un pueblo libre a parte entera, sin hipotecas. Seamos consecuentes y estemos dispuestos a no cesar porque nos asiste la razón en la causa que defendemos: la del Pueblo, cansado de soportar el régimen que lo arruina, encadena y aplasta.

Hay que enfrentarse con el enemigo, el franquismo, y también con las oligarquías económicas, con todos los feudalismos, con quienes pretenden mantener el actual sistema arcaico, porque les favorece y les permite disfrutar, a costa de la inmensa mayoría de españoles, una situación de personal privilegio.

La gesta de la reconquista y afianzamiento de las libertades en España, que exige un esfuerzo cotidiano creciente, no se realizará con palabras, con manifiestos, con manifestaciones platónicas. La propaganda debe ir acompañada de hechos. Es sólo la ACCION la que hunde las tiranías. La ACCION popular desbordante y entusiasta, defendiendo una causa justa y noble. Los trabajadores españoles, el pueblo español, todos cuantos estiman la necesidad de libertar España, de derribar un anacrónico régimen, baluarte tambaleante del fascismo en Europa, debemos practicarla, impulsarla y ayudarla esta ACCION LIBERTADORA.

El Mensaje de la C.N.T. en este Primero de Mayo de 1964, es expresión de esta voluntad y llamada a todos en estas horas tan decisivas para el pueblo español.

CONFEDERACION NACIONAL DEL TRABAJO
Secretariado Intercontinental

Primero de mayo de 1964.

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française ..... 5 F.
Version fco-espagnole .. 20 F.
★
Redaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10e)
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

A LA OPINION MUNDIAL,

A los trabajadores de todos los países

La lucha social de nuestro tiempo carecería de significacado sino tuviera por fin esencial libertar a los hombres de todas las razas, de cada país y de aportar a todos los seres y a todos los pueblos pan, abundancia, bienestar y libertad.

El obstáculo no es sólo el capitalismo. El obstáculo es el Estado, cualquiera que sea la modalidad que adquiera. Lo es, fundamentalmente, el totalitarismo, no importa su color y forma de presentarse.

La Asociación Internacional de los Trabajadores, por principio, a través de toda su historia de lucha revolucionaria y de renovación social, de sus programas de reivindicaciones obreras, se ha enfrentado irreductiblemente con el Estado en sí. También contra los sistemas e instituciones, fuerzas, partidos y elementos que lo sostienen. Se ha opuesto igualmente, con energía, al totalitarismo, combatiéndolo en todos los terrenos.

A la vanguardia del movimiento obrero y social internacionalmente, en su propaganda y actuación, ha defendido y defiende la necesidad de una transformación a fondo de la sociedad. Su esfuerzo y su trayectoria, orientando a los trabajadores y empleando tácticas de acción directa, no se basa en simples reformas únicamente. Se dirige y se vuelca a fondo hacia objetivos precisos, fundamentalmente renovadores.

Para la A.I.T., para el sindicalismo revolucionario auténtico, no hay soluciones intermedias. O se renuevan los sistemas políticos y sociales actuales, pasando los trabajadores manuales e intelectuales, como productores y como hombres, prescindiendo de intermediarios, a administrar directamente la sociedad y los comunes intereses humanos, poniendo los progresos científicos y las conquistas de la técnica al servicio del hombre y de su integral liberación, o seguirán los seres humanos, hoy y todavía mañana, como ayer, sujetos a los feudalismos y a los monopolios de la propiedad orivada, de las clases detentadoras de la riqueza social, de los trusts industriales, comerciales y bancarios, del capitalismo y del Estado.

Spies, Lingg, Smith, Parsons, Engel. Smuelden, Swaab, Neeber.

Mientras haya hombres que para comer y alimentar a sus familiares, para vestirse y disponer de vivienda, hayan de aceptar el salariado; mientras la economía y la producción, estén guiados por el interés de clase, por el egoismo propietarista de la ganancia y de la especulación privada, en los países más industrializados habrá trabajadores en paro forzoso, como hoy ocurre en Norteamérica, en Inglaterra y en otras partes. Perecerán continuamente de miseria miles de seres humanos, como acontece en la mayoría de pueblos de América latina, de Asia, de Africa...

Las libertades de los hombres serán letra muerta, por más que las garanticen pomposas Constituciones, en todos los lugares. La constricción permanente y la represión estatal y autoritaria periódicas, la sujeción económica, impondrán, de hecho, su ley. La cultura, el progreso, la civilización, se verán contreñidas en su desarrollo. El esfuerzo humano, el de generaciones enteras, no pasará a beneficiar las necesidades del hombre, los sistemas que oprimen al hombre, no de reformarlos. De destruir las raices del capitalismo y del Estado, no *de mejorarlos*. Creer que pueden *humanizarse*, es absurdo, puesto que se parte de principio y esperanza ilusorios, ya que ni el uno ni el otro podrían modificar la razón de su existencia, que está por encima de toda consideración sentimental, ética y humaña.

En este 1.º de Mayo, la A.I.T., como siempre, define y afirma su posición consecuente revolucionaria, en defensa de la libertad de todos los hombres y de todos los pueblos oprimidos. Invita a los trabajadores de todos los países a unirse y a impulsar su acción contra las dictaduras. A luchar por la verdadera liberación de los hombres, por la justicia social, por los derechos humanos esenciales, imprescriptibles e inalienables. Les insta a combatir, a su lado, por las soluciones de fondo, que hagan palpables y reales las nobles y justas aspiraciones, las que han de abrir amplia e ilimitada vía a un mundo nuevo, venturoso y solidario. A trabajar incansablemente por un fecundo porvenir, en el que ya jamás puedan reaparecer las corrientes autoritarias y esclavistas y en el que, en la búsqueda afanosa de lo mejor, todos los seres humanos, sin distinción de razas, vean satisfechos sus más dignos y legítimos anhelos.

¡Viva el sindicalismo revolucionario, expresión auténtica y directa de la clase trabajadora consciente y organizada en la lucha por su integral emancipación!

¡Viva la Asociación Internacional de los Trabajadores!

SECRETARIADO DE LA A.I.T.
Francia, 1.º *de mayo de* 1964.

EN BURDEOS

MITIN conmemorativo del 1.º de Mayo en la propia fecha y en el Cine Capucins, a las diez de la mañana. Oradores: Yves PEYRAUT y Federica MONTSENY.

Por la tarde, Festival extraordinario a cargo del Cultura Popular y con la participación de la actriz de ópera Consuelo IBAÑEZ, el TRIO ALEGRE (canciones españolas) y otros artistas de valor. *Speaker:* Juanito Montiel. A las tres y media de la tarde en el propio Cine Capucins.

Reivindicación del pensamiento clásico

Fomento e irradiación

por Severino CAMPOS

El impulso de los iniciadores del Movimiento Libertario fue mesurar; lo caracterizaban cualidades de condición elevada. Con una nitidez sin precedentes en los anales ideológicos, con definiciones que no permitían la presencia de la duda, incorporaron a la vida del hombre una inquietud, un diseño de convivencia humana, con recursos para hacer de la tierra y de la Humanidad un paraíso. Pero ese fin tenía, ante sí, una cantidad de problemas que no podían resolverse precipitadamente.

Si se invocaba la Revolución Social, era a conciencia de que ésta podía poner a disposición de los oprimidos los elementos capaces de manumitirlos. Sin ese acontecimiento, sin esa prueba de fuerza, de potencia colectiva y capacidad intelectual, los hombres y las instituciones opresoras no se rinden a condiciones superiores. Para aquellos hombres, que sentían en su carne los rigores de la esclavitud, que les atormentaba la ignorancia y la miseria del proletariado, que les exasperaba ver las conflagraciones guerreras del capitalismo, la violencia revolucionaria era un recurso inevitable y necesario.

Un siglo de experiencia no ha hecho otra cosa que ratificar la concepción clásica. El Estado de hoy, como el de ayer, servidor de los potentados y opresor de los humildes; los gobiernos, socialistas, demócratas o dictatoriales, mantenedores de la desigualdad social. ¿Quién es capaz de ponerlo en duda? Si alguna ventaja del progreso se ha puesto al alcance de los desheredados, se debe a conquistas revolucionarias de más o menos intensidad; de la burguesía, del Estado y de la religión, están exentas las palpitaciones humanitarias y solidarias.

Ningún elemento estudioso, interesado en practicar las normas más eficaces para conseguir una sociedad equitativa, tiene derecho a ignorar fenómenos tan evidentes como los que nos preocupan. «El derecho a la libertad, sin los medios para realizarla, es solo una quimera». Así se expresa uno de los precursores más idóneos. Pero la libertad, en su sentido más amplio, bello y eficaz, lleva en sí una riqueza de factores que se complementan. ¿Quién los controla? ¿Qué uso hace de ellos? ¿Hay que señalar todavía dónde están los privilegiados y a qué se debe su privilegio?

No; por benevolencia y comprensión del Estado, de la burguesía y del capitalismo, los pueblos nunca tendrán a su disposición los medios para lograr plena libertad; como consecuencia, la potencia intelectual de las bajas capas sociales no logrará su vuelo normal, ni la capacidad creadora de los humanos alcanzará su plenitud. ¿Qué hacer ante este dilema? Señores pacifistas: Respetamos y admiramos vuestro credo, y vuestros sentimientos, pero la Revolución Social es necesaria. Sin ella los medios de liberación humana, acaparados por castas priviligiadas para usos detestables, nunca se pondrán a disposición de los elevados destinos sociales que pueden cubrir.

«Nosotros somos los adversarios convencidos del Estado y de todos los Estados, porque entendemos que el reinado de la Humanidad no sera posible mientras existan los Estados. Mientras subsistan los Estados habrá guerras con la secuela de horribles delitos que de ella derivan. Y las guerras originarán siempre la ruina y la miseria de los pueblos».

¿Con qué argumentos puede replicarse esta premisa bakuniniana? Las argucias dialécticas de nada sirven. Lo que va del presente siglo ha puesto de relieve, al alcance de las inteligencias capaces de reflexionar, la misión y fin de gobiernos de matiz popular. El fracaso no ha podido ser más estrepitoso. Esas experiencias deberían bastar, en todo momento y lugar, a los libertarios contemporáneos, para un ortodoxo sistema de propaganda a tono con la voz de nuestros precursores. Y no olvidemos que suponiéndose rehuya esa aplicación, el Movimiento Libertario solamente podrá gozar su autenticidad plazándose en la pauta trazada por los clásicos.

En aquellos que debemos catalogar nuestros maestros había más valor del que se acostumbra concederles; no son pocos los contemporáneos, entre los mismos llamados afines, que por desconocimiento ostentan un concepto estrecho de figuras personales, y acontecimientos, que hicieron una época gloriosa. No deja de ser deplorable esa tendencia a minimizar lo que no sean sus dotes personales y los hechos en los que ellos intervinieron. Si se reflexionara suficiente examinando nuestro valor personal, lo que hemos creado, lo que ideológicamente nos debemos a nosotros mismos, algunos llegaríamos a la conclusión, que esos méritos de que tanto nos vanagloriamos, solo son reflejo de lo que nuestros clásicos legaron. Poco o nada les hemos superado, si es que disponemos de dones para alguna analogía, y no faltan quienes hasta las barbas les quieren arrancar.

Como quiera que sea, la entraña del pensamiento libertario es un generador de luz y dinamismo aplicables a todos los momentos de la historia. Con más o menos capacidad, con fervor revolucionario más o menos intenso, somos los continuadores de titanes que levantaron, en nombre de Acracia, en contra de una sociedad corruptora, de características idénticas a la que hoy vivimos. Clamaban ellos por la unión de los trabajadores, por una escuela amplia y sana que desarrollara los intelectos, por la supresión de todas las influencias divinas y humanas tendentes al embrutecimiento. ¿A qué menos nos podemos sentir obligados en tanto que libertarios?

«Procuremos, pues, —habla Bakunin, Dios y el Estado, página 203 — ser buenos hermanos, o compañeros, y organicémosnos. Y no creais estar al fin de la revolución; nosotros apenas estamos al principio. La Revolución está ahora por muchas docenas de años a la orden del día. Ella vendrá a buscarnos tarde o temprano; preparémosnos, hagámosnos mejores, seamos más positivistas, charlemos menos, bebamos menos, y hagamos menos fiestas. Apretemos nuestro cinturon y preparémosnos debidamente para la lucha que deberá salvar a todos los pueblos y emancipar a la Humanidad. ¡Viva la Revolución Social!»

Desde cualquier ángulo que se quiera examinar, el pensamiento libertario es un ideal de base histórica y social. Los precursores, al afrontar la lucha manumisora, tuvieron muy en cuenta los imperativos de aquellos momentos; hicieron lo que pudieron, cumplieron con su deber. Ahora vivimos una etapa histórica algo diferente, que reclama cohesión, inteligencia, consciencia, voluntad y esfuerzo. Campo inmenso, donde cabemos todos los libertarios, donde todos tenemos algo que hacer, desde la misma base de los clásicos.

Campaña internacional en favor de Abarca

La Unione Sindicale Italiana ha publicado un vibrante manifiesto interesando al pueblo italiano para que intervenga cerca del gobierno belga en pro de nuestro compañero Francisco Abarca.

Mujeres Libres de Paris ha remitido un comunicado redactado en el mismo sentido al ministro de la Justicia belga, Pierre Wermey, 4, place Poelart, Bruxelles.

Idéntico comunicado enviado por la Local C.N.T.E. de Combs-la-Ville (S.-et-M.) al propio ministro; así como por el boletín «Terra Lliure».

Por su parte, los compañeros cenetistas exiliados en Inglaterra han publicado un vigoroso llamamiento a la opinión británica exponiendo el caso Abarca con el acierto y la precisión en ellos acostumbrada.

También las juventudes cenetistas de Méjico se han movido en el mismo sentido.

La impresión es de que Abarca no será extradido.

DOS ANTIGUOS

PROGRESO ALFARACHE

Alfarache tenía sendas amistades, que escasamente se ocupan de Alfarache. Tendremos que hacerlo nosotros, distanciados de él por imperativos geográficos, y a veces posicionistas.

De Progreso Alfarache recordamos la prestancia en lejanía. De cuando en el fecundo Levante ibérico resonaba su nombre junto con el de Prudencio Caja, Juanito García, J. Almela, E. Llobregat, Román Cortés... Da nostalgia todo ello. Cuantos temen la soledad de diez mil en compañía ignoran la fraternidad de unidades sentidas y apenas entrevistadas. ¿Qué se ha hecho de Marcelino Belloso, de Aurelio Delgado, de los hermanos Beya, de José Arranz, de Juan Ortega, de Caro Crespo, de Zoais, de Corzo Zeda, de F. Alcantarilla, de Sainz Cobos, de Tomás Carbajo, de Pedro Sierra, de Aquilino López, de Federico Forcada... y tantos otros diseminados por el gran cacho de Iberia española? Sabemos de la desaparición —frecuentemente trágica— de los Sánchez Rosa, Constancio Romeo, Félix Monteagudo, Benito Menacho, Mauro Bajatierra y tantos otros; pero ignoramos la suerte del resto.

Y debe ser por la despectiva indiferencia con que la juventud envejecible trata a los antiguos valores, que nuestra estima por los mismos se acrecienta. Ellos están en la base de todo, de todo esto que sentían y tanto amaban porque lo idearon y construyeron; de ese edificio cordial, de férvidas fraternidades que los recientes no pueden apreciar con pasión similar por haber llegado tarde y tal vez desabridamente.

Por esto cuando se trata de un Alfarache, pese a ciertas diferencias de tono que nos han alarmado, no podemos menos que descubrirnos. Ahora que todo se ve fácil, en los años 10 y 20 no lo era tanto. Había que oposicionar a todo: ambiente, autoridad, burguesía, cura de la parroquia, obrerismo blanco, vecindad, e incluso a la familia. Toda la corriente social nos venía en contra, y había que ver cómo en anarquista se resistía y aún contraatacaba. ¿Se comprenderá algún día nuestro amor por una Idea y una C.N.T. intrinsecas, sin desmérito, limpias y despejadas como sol de estallante primavera?

Alfarache procedió de Andalucía, país pródigo en idealistas de nuestra raza. Allí Salvochea imperó en espíritu en cortijos y gañanías, y un algo en las ciudades. Aún hoy la provincia de Cádiz es, en su lado de trabajo, esencialmente anarquista. La labor del maestro fue así de pródiga; pero los Sola, los Sánchez Rosa (¡el olvidado!), los Vallina, estuvieron por algo, más esta sucesión de magníficos compañeros cuya conducta ceñimos en Seisdedos, Raya, y otros que describe el amigo Luis Gallego, todos ellos en corazón de llama y con la energía y el desprendimiento (¿por qué no? de Pasoslargos.

Por su parte, Progreso Alfarache fue honesto, autodidacto —¡como todos nosotros!— culto, consecuente, y activo con esa actividad que no amenguan los años, con esa juventud ininterrumpida que va de los 15 a los 70. Con el dinamismo que le distinguía, actuó en su región, en Valencia, en Cataluña. Reflexivo, no vaticinaba tempestades: construía, dejaba constancia afirmativa de su paso. No pensó en lucros; se prodigó generosamente. Fue periodista confederal, tuvo cargos de gran comité; de Barcarés salió en comisión a Paris... con garantía de regreso; de Méjico pasó a España para labores nuestras. Es ya decir. Entonces, ¿qué puede importar una rivalidad de opiniones siendo, el rival, persona tan estimable como lo fue Progreso Alfarache?

Sentimos de todo corazón su pérdida.

GREGORIO JOVER

Nuestro primer contacto con el que fue compañero Jover data de los tiempos de la dictadura de M.P.D.R. Jover estaba de enlace en la plaza de Urquinaona barcelonesa para una reunión regional clandestina del Tibidabo, reunión que se disolvió correctamente y no sin provecho, ante la presencia de merodeadores sospechosos. Desde entonces la figura *ferrenya* de Gori nos fue familiar en toda esa suerte de «plenos». La última vez en haberlo tratado data de un día de 1938, transcurrido en la Seu d'Urgell en ocasión de que Gori mandaba el X Cuerpo del Ejército y como a tal fuimos a interrogarle en nombre de «Soli».

Vista la enérgica y sagaz actuación anterior de Gori en calidad de anarquista y confederal de extrema, y visto su traspiés certificado en «Unidad» de Méjico, camino del comunismo, ¿cómo confiar ya en la formalidad ideológica de los hombres? ¿Cómo compaginar los años fuertes y sinceros de este o aquel compañero con la actuación últimamente política o casi de los mismos?

Antaño el claudicante tenía la sinceridad de renunciar su elemento primerizo, no dando pie a dudas acerca de su posición nueva. Hoy tal cosa no ocurre. El propio Gori se reclamó de la C.N.T. hasta la muerte, sin rechazar lo más mínimo su punto de vista oportunista, consistente en aunar comunismo de Estado y anarquismo, absolutismo y libertarismo. ¿Por qué razón compañeros que lo ofrecieron todo por la idea se dan, a la postre, a la creación de monstruosidades mentales, a las que sólo se puede atender con intención insana, o para atraerse un sonado ridículo impropio de personas experimentadas?

Muchos compañeros nuestros en sus años de llaneza fueron magníficos en desinterés y sencillísimos. Ocurrida la guerra —en la cual todos anduvimos de cabeza, en la cual solamente los políticos estuvieron en elemento propio—, por galones, ministerios, comisariados, gobernaciones, alcaldías y policialismos, buena cantidad de compañeros han fenecido como idealistas a pesar de haber sido, en tiempos idos, los más celosos y exigentes guardianes de la Idea. El epiteto de «bombero» era fácilmente aplicado por ellos contra compañeros más sosegados, y ahora tal parece que entre todos no sabemos ya qué hacer con tanta manguera impidiendo continuar sin dificultad nuestro camino.

El caso Jover es realmente doloroso. No murió, ciertamente, en extremo ridículo cual ese cadáver ambulante apellidado Aliaga, palinódico reiterado y abyecto como él solo. Pero Gori podía haberse sincerado mejor... consigo mismo, debido a su enjundia anterior libertaria, pese a su casi generalato y a su asistencia a los congresos de la paz... con cuernos bolcheviques.

Nos gusta rememorar a Gori el abnegado. El otro, E. P. D.

JUAN FERRER

CLARIDAD

El mundo progresista español —considerados en él los libertarios— se alarma por el creciente desarrollo del catolicismo en España. Observando sosegadamente el panorama, nosotros caemos en la cuenta de que se exagera.

El pueblo español no es católico; es, a través de su historia, el que más templos de la farsantería ha aniquilado. El escociente drama de la Inquisición le ha determinado para años sucesivos de la historia. La reacción hispana no es cruel de ahora ni hipócritamente caritativa desde ahora. Le viene de lejos, y por mucho que se esfuercen sus propagandistas, su posición no ha superado el estado de barbarie de los tiempos de Isabel I (a) la Católica. Toda la virulencia, toda la maldad, todo el refinamiento seculares del catolicismo están presentes, siempre en modernismos imaginarios.

El catolismo, en su afán de dominio absoluto, jamás se desmiente. ¿Se va a desmentir ahora, después de su costoso triunfo de 1939?

Mentira la liberalización de la Iglesia; mentira la normación sindicalista del catolicismo hispano. Tras las horribles matanzas de 1936 al 1945 verificadas en nombre de Dios y de la Patria, «nuestra» Iglesia quedó gravemente comprometida ante la conciencia española. En nuestra tierra nadie puede engañarse con respecto a la humanización de las costumbres religiosas. Después de la Inquisición derruida por Bonaparte y por el sacrificio de los Torrijos, Riego, El Empecinado y Mariana de Pineda, han sido las guerras carlistas de 1834, 1848, 1872 y 1900 (ésta y la segunda de duración escasa), a las que dio cima la guerra civil desencadenada por la reacción conjunta en 1936, más atroz, más sanguinaria y destructora que todas las anteriores juntas. Esa es la panorámica «religiosa» de España, y tal es la cerrilidad del catolicismo peninsular, que no cabe pensar de él debilidades liberalizantes de última hora. Es muy pronunciada la separación de la Iglesia y el Pueblo para suponer, con fundamento, una aproximación de ambos poderes. Pese a la terrible derrota sufrida por el español llano, la pugna —esta vez, sorda— continúa más enconada que nunca. ¿O, después del inmenso drama ocurrido, se va a interpretar que el Pueblo abdica en favor del catolicismo, su tradicional enemigo?

El prestigio popular de las H.O.A.C. es puro invento, el cristianismo social es recurso para una sucesión del catolicismo franquista por el catolicismo eclesiástico, o sea el histórico; el religiosismo popular no existe más que en la capa servil, ignorante y sucia del proletariado. Se puede hablar de sindicalismo cristiano en España por voluntad expresa del «caudillo», y se puede crear estado de opinión socialcristiana por pago recibido o imbecilidad de la Prensa extranjera. El socialcristianismo en España, es mentira, es recurso de sacristía, es globo hinchado, es doble juego del Vaticano, y mentira parece que conocedores del estado de alma del pueblo trabajador hispano puedan ser víctimas de la propaganda clérigo-obrerista dispuesta por la Gran Fábrica de Infundios que es el Vaticano.

Nunca como hoy el pueblo español deserta la misa, jamás como ahora el obrero peninsular consideró al cura portavoz del atraso. No, no será tan imbécil, tan indigno, tan despreciable el productor ibero que repita, en estos 1900, el grito abyecto de 1820: «¡Vivan las caenas!» previamente dictado por el rectorado de la Iglesia, digamos española.

La huelga de los mineros

Informa la A.F.P., con fecha del 24 del corriente, que 15.000 mineros de Asturias, Puertollano (Ciudad Real) y Riotinto (Huelva), se hallan en huelga en defensa de reivindicaciones desde hace cinco años insatisfechas. De no obtener saitsfacción, toda la minería parece estar dispuesta a plantear conflicto general el día 1.º de mayo.

Dice la comunicación (telefónica) de referencia: «Cerca de 15.000 mineros españoles están actualmente comprendidos en el movimiento huelguista iniciado el 14 de abril último, en las cuencas mineras asturianas del Fondón y San Nicolás. Ante la carencia de información oficial y el mutismo total de la Prensa y la Radio, se informa de fuente obrerista que otros 6.000 mineros astures han hecho causa común con los huelguistas del 14, empleando el método de huelga escalonada.

» En Puertollano han sido detenidos cuatro mineros a consecuencia de una manifestación en la que se gritó contra el sindicato oficial y se victoreó a la libertad de sindicación.

» La exasperación de los trabajadores mineros españoles se explica particularmente por la larga y vana espera de la reglamentación del trabajo, en estudio desde hace cinco años. Anunciada la misma en 1958 con el denomniativo común de «Sputnik español» (mejoración de salarios y seguro contra enfermedades, en especial la silicosis) tal reglamentación debía dar satisfacción a las reivindicaciones sociales de la época. Pero el «lanzamiento» del «Sputnik social» ha sido aplazado indefinidamente debido a que la patronal se niega a asumir la responsabilidad económica de esta modernización.»

3428

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

36e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 296 — Version française 0 10 francs — Version espagnole 0 40 francs — 7 Mai 1964

Nos impressions sur la journée du 19 Avril

LA journée du 19 avril 1964 fait déjà partie de nos souvenirs et le militant n'a guère le temps de s'y reposer, mais il est bon, de temps en temps, de faire une petite halte, de se retremper dans l'atmosphère agréable et saine que l'on a connue à l'occasion de grands rassemblements comme celui du 19 avril.

Nous n'irons pas jusqu'à dire que tous ceux qui partagent nos sentiments, tous ceux qui poursuivent nos buts, et tous ceux avec qui nous avons une certaine affinité idéologique étaient présents à la Mutualité; non. Par ailleurs, le temps fut assez maussade et il faut croire que quelques paresseux trouvèrent là le prétexte suffisant.

Mais, combien de centrales syndicales, combien de partis politiques aussi, voudraient avoir un auditoire aussi nombreux, une salle aussi complète... Voyez sur le cliché l'ambiance qui y règne...

C'est là la meilleure preuve que l'Association Internationale des Travailleurs et l'anarcho-syndicalisme sont deux choses bien vivantes. Les divers orateurs qui y prirent successivement la parole surent affirmer, sans aucune hésitation, leur fidélité constante aux principes, tactiques et buts qui furent à l'origine de la constitution de la première internationale ouvrière.

Il ne nous est pas possible de reproduire intégralement tout ce qui a été dit au cours de ce meeting mais nous vous en donnerons certains passages qui vous permettront d'avoir une vue d'ensemble.

Ils sont tous unanimes pour dénoncer la coalition internationale du capitalisme et la bienveillance des pays démocratiques vis-à-vis des répressions subies par certains peuples; les orateurs de la section espagnole apportent d'émouvants témoignages sur les sévices qui sont appliqués aux travailleurs espagnols dans les prisons franquistes.

Ils rappellent que de nombreux prisonniers n'ont commis d'autre délit que celui d'avoir participé aux dernières grèves; grèves qui, comme chacun sait, ont permis d'étaler aux yeux du monde entier la misère inconcevable et la honteuse exploitation que le régime franquiste impose à son peuple.

Un jeune militant cite en exemple le sacrifice suprême des malheureux camarades Delgado et Granado. Il rappelle que d'autres jeunes camarades espagnols et français purgent actuellement de lourdes peines dans les geôles franquistes pour avoir manifesté ouvertement leur désaccord au régime.

Le camarade Fauchois parle lui aussi de la dictature franquiste et il insiste sur l'erreur qu'il y aurait à envisager le problème sous un angle nationaliste. Franco, dit-il, n'est qu'un pantin au service du capitalisme international et l'action révolutionnaire du peuple espagnol doit être appuyée par l'effort continu et inconditionnel des travailleurs du monde entier. Il faut attaquer le mal à la racine, et la racine c'est le système capitaliste protégé par les Etats et ses complices l'Eglise, l'Armée, les banques et la R.T.V. Il faut y ajouter le conformisme, le je-m'en-foutisme, l'inconscience de nombreux travailleurs et leur égoïsme savamment entretenus par les valets de la bourgeoisie.

Le camarada Lizcano nous cite, à propos de la situation espagnole, la phrase célèbre d'un éminent personnage catholique : « L'Opus Dei est le dernier rempart du franquisme et le premier de la monarchie.»

Et il conclut ainsi : « Ce que nous réclamons, c'est la liberté souveraine du peuple. »

Le responsable des étudiants syndicalistes révolutionnaires nous fait une exposition très judicieuse sur le rôle de la jeunesse dans la continuité de notre tâche libertaire et indique l'heureuse influence que peut avoir notre idéologie dans les milieux universitaires.

C'est le camarade J. Peirats qui prends le dernier la parole et il développe admirablement, quoique limité par l'heure assez avancée, le rôle de l'anarcho-syndicalisme et plus précisément de l'A.I.T. dans l'émancipation des masses ouvrières. Son mot de la fin sera, d'ailleurs, « l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ».

Mais le camarade F. Isgleas eut une introduction très applaudie et qui sera notre conclusion.

« Cet acte est un témoignage, une réaffirmation cénétiste; il est une continuité historique basée sur les principes du communisme libertaire. »

VUE D'UNE PARTIE DE L'AUDITOIRE

TRIBUNE ET COMITE ORGANISATEUR

REGARDS SUR LE MONDE

MEXIQUE

Un reportage paru dans *le Monde* nous permet de compléter nos informations sur le Mexique.

Charles XI, suivant son plan, son rêve mondial (un grand homme d'Etat doit avoir un rêve à sa taille) qui consiste à forger à la France une nouvelle Grandeur, à faire de ce pays l'instrument d'un nouvel équilibre du monde, à faire reculer la colonisation financière américaine chez les peuples sous-développés (pendant que ce colonialisme prend possession de toutes les industries françaises), ce nouveau paladin s'en fut dernièrement au Mexique.

Bien sûr, le président socialiste et monarchiste de Mexico comme le président-paladin de France, déclarèrent d'un commun accord que « notre rencontre ne fait de tort à personne et ne doit contrarier qui que ce soit... »

Mais l'homme le plus représentatif de l'impérialisme américain, Truman, le tueur d'Hiroshima, ne s'en est pas laissé conter, et a déclaré : « En se rendant au Mexique, le général de Gaulle cherche à concurrencer les Etats-Unis en Amérique latine; il ferait bien de ne pas fourrer son nez dans nos affaires, car il risque de se le faire couper... »

Sacré Charles ! Qui a le sens du prestige, mais qui voudrait ravir aux américains l'art de multiplier les profits !

C'est vraiment gâcher le métier...

Ceci dit, explorons le Mexique :

Le Mexique fut le berceau de la brillante civilisation des Aztèques, brillante et sanglante. Elle fut anéantie par la conquête également sanglante du pays par les Espagnols.

C'était une monarchie communiste dont nous retrouvons la tradition paysanne dans le Mexique moderne.

Ce pays a toujours vécu dans l'insécurité : troubles, guerres, révolutions toujours menées par les paysans en vue de la restitution des terres féodales et religieuses aux « communautés paysannes ».

Cette communauté paysanne rappelle par certains de ses aspects la communauté paysanne russe avant la révolution soviétique.

Enfin, la grande révolution de 1910 réaffirma l'article 27 de la Constitution, encore en vigueur aujourd'hui :

« *La nation aura, en tous temps, le droit d'imposer à la proprité privée les modalités dictées par l'intérêt public, de fractionner la grande propriété, et de développer les communes paysannes.* »

Mais cet article ne fut appliqué avec opiniâtreté qu'en 1934 par le chef des paysans, le général Cardenas. Ce dernier vainquit la résistance de la bourgeoisie représentant les intérêts espagnols et nord-américains.

16 millions d'hectares furent distribués à un million de paysans. 500.000 hectares appartenaient à cinq propriétaires étrangers ! Selon la Constitution, ce général abandonna la présidence en 1954, mais son influence reste toujours grande, surtout dans son Etat. Néanmoins, les paysans, analphabètes, sans ressources, subissent une effroyable misère aggravée par une poussée démographique extraordinaire : 1,5 million par an !

La moitié de la population ne dépasse pas 14 ans !

Un député déclarait devant le Congrès :

« Nous réclamons pour 35 millions de Mexicains le bien-être indispensable à la précieuse réalité de l'être humain, et, pour l'obtenir, nous désirons pouvoir interroger tous les peuples de la terre sur leurs expériences scientifiques et techniques sans que, en échange de la réponse, on nous demande, on nous réclame quelque gage qui porterait atteinte à notre souveraineté et à notre dignité. »

Le professeur américain Oscar Lewis écrit dans une étude de la vie mexicaine :

« *Le paysan continue à manger des fèves dans un pot de terre et des poivrons chauds qu'il écrase sur une pierre ; c'est la seule nourriture du paysan, et il marche toute sa vie à demi-nu. S'il y a au gouvernement un type convenable, le gang le contrôle et ne lui laisse rien faire.*

Cardenas reconnait ces faits, mais constate une amélioration rapide, car 22 % du budget national est consacré à l'enseignement.

Pourtant, si le féodalisme a disparu, la bourgeoisie et la nouvelle classe issue de la révolution politique s'enrichit sur la misère de millions de paysans et ouvriers.

Le reporter exprime, d'ailleurs, sa tristesse en ces lignes :

« C'est vrai qu'au Mexique la logomachie révolutionnaire est plus choquante qu'ailleurs. Il est assez déroutant, sinon plus, d'entendre parler à tout propos de révolution dans les villes, où le contraste entre la prospérité de la nouvelle classe et la misère d'un sous-prolétariat est le plus insolent des scandales. »

N'est-ce pas le lot de toutes les dictatures ? L'échec traditionnel de toutes les révolutions politiques ?

Après ce bref résumé de l'aspect économique du Mexique, il nous reste à parler de son agencement politique, de sa superstructure. Ce sera l'objet de notre prochaine information.

L'ESPRIT DE LA REVOLUTION

Bien avant la Révolution Française, les néo-marxistes en Russie, laissaient entendre qu'ils remplaceraient la bourgeoisie en décomposition. Il a fallu des siècles pour implanter la doctrine chrétienne. Devons-nous penser que nous sommes naïfs de croire à une transformation de la société ? Pour beaucoup, nos idées sont reconnues justes.

La difficulté pointe quand on arrive au stade de la préparation et l'étude de la pratique. A ce moment, surgissent les hésitations, la peur du risque, le respect du conformisme. Il faut donc admettre qu'il ne suffit pas d'apporter la preuve de la justesse de nos principes, mais encore, qu'il faut faire naître, chez l'individu, l'esprit de révolte. C'est en soulevant la colère des exploités que la révolution pourra se réaliser.

Il s'agit d'œuvrer parallèlement en ne laissant dans l'ombre, aucun des méfaits du capital et de l'Etat, et en définissant par des exemples concrets si possible, les bienfaits que pourront apporter une civilisation basée sur une organisation sociale nouvelle.

C'est donc un véritable combat titanesque que doivent engager les syndicalo-anarchistes qui doivent se trouver à la pointe du combat pour participer à la libération des travailleurs. Le manque de préparation en matière révolutionnaire, crée des lendemains d'esclavage. Franco, ses alliés fascistes, la trahison politique, ont mené les révolutionnaires espagnols à l'acceptation forcée d'un régime de dictature. Certes, l'opiniâtreté de nos camarades, autorise le maintien du flambeau de la révolution et nous savons bien que cette terre qui a reçu le sacrifice des révolutionnaires, connaîtra, un jour, la liberté; mais ce peuple fier aura subi, cependant, 25 années de la plus pénible des dictatures.

Cet exemple doit nous servir de leçon. Si les pouvoirs se permettent les excès les plus monstrueux, ils travaillent plus à la libération du peuple qu'ils ne le pensent. Car les injustices actuelles, s'appliquant à toute la classe prolétarienne, font plus pour soulever la colère du peuple qu'une propagande libertaire diffusée avec de modestes moyens. Nous devons, cependant, profiter des erreurs et des crimes des pouvoirs pour que le mécontentement populaire, les protestations de la classe ouvrière, permettent à ces exploités de venir à nous, d'étudier et de comprendre nos principes d'une vie nouvelle pouvant leur apporter les bienfaits de la civilisation de demain.

C'est donc, présentement, un surcroit de militantisme que nous devons accomplir. Sachons utiliser l'égoïsme de l'individu pour diriger celui-ci par la révolte, vers la révolution libératrice. Car la destruction de tous les pouvoirs dont souffrent les travailleurs, ne pourra se réaliser que par la révolution. — « *La conscience populaire s'insurge chaque jour contre les scandales qui se produisent au sein de la classe des privilégiés et des oisifs, contre les crimes qui se commettent au nom du droit du plus fort, ou pour maintenir les privilèges. Ceux qui veulent le triomphe de la justice, ceux qui veulent mettre en pratique les idées nouvelles, sont bien forcés de reconnaître que la réalisation de leurs idées généreuses, humanitaires, régénératrices, ne peut avoir lieu dans la société, telle qu'elle est constituée : ils comprennent la nécessité d'une tourmente révolutionnaire qui balaie toute cette moisissure, vivifie de son souffle les cœurs engourdis et apporte à l'humanité le dévouement, l'abnégation, l'héroïsme, sans lesquels une société s'avilit, se dégrade, se décompose.* » — Pierre Kropotkine.

RENE VILLARD

PATRIE et PROGRES (1)

Du troisième article, je ne dirai pas grand-chose. Il est consacré aux chiffres, et bourré de pourcentages, de statistiques et de comparaisons d'indices. Je me sens assez mal à l'aise en face de ces constatations d'apparence scientifique. Mais il faut quand même en retenir quelques propos. Voici le début :

« *L'ignorance et la résignation des salariés sont les deux piliers de notre société inégalitaire. Il faut, pour en mesurer l'épaisseur, consacrer quelques soirées à écouter les propos des petits paysans ou d'ouvriers devant la télévision d'un troquet...* Hélas, hélas! *De plus la politique fiscale de la Ve République tend à creuser sans cesse le fossé entre les humbles et les privilégiés...* » Enfin, la dernière phrase : « *Autrement dit, l'éventail des revenus et des fortunes exceptionelles. Il y a quelque chose de pourri dans la République française.* » Re-hélas, hélas !

Le quatrième article est, lui aussi, consacré aux chiffres. Il commence ainsi : « *L'extrême inégalité des revenus n'est pas qu'un péché contre l'esprit : elle constitue également un grave handicap économique pour notre collectivité, ce que l'on sait trop peu. On doit attribuer la responsabilité de nombreux retards dans la modernisation du pays, conséquences directes de la misère des plus déshérités...* » N'est-ce pas là une façon détournée de dire que, contrairement aux affirmations officielles ou intéressées, nous vivons en réalité dans un pays sous-développé, étant entendu que l'homme ne vit pas seulement de pain ! Lisons encore ceci : « *... Le lien entre l'existence de privilèges injustifiés et le climat général de la nation apparaît certain, quoiqu'on puisse difficilement le mesurer. L'« argent facile » des uns contribue sans aucun doute à encourager chez les jeunes le goût de la combine et des activités parasitaires... Il pousse l'ensemble de la nation à dépenser, par mimetisme et détermine pour une part la trop grande « propension à consommer » de notre peuple, cause profonde de l'inflation permanente.* »

Enfin, voici les dernières lignes : « *Il existe un bon moyen de calmer la légitime agitation ouvrière, paysanne ou estudiantine : c'est de démontrer concrètement aux défavorisés qu'ils ne seront désormais plus seuls à supporter les conséquences d'une nécessaire compression des coûts.* »

Voici, en effet, un bon, un excellent moyen de calmer les agitations diverses, qui n'ont jamais été si nombreuses qu'à notre époque *d'expansion, de grandeur et de stabilité !* Il est pourtant à craindre que ce moyen soit d'une application difficile. Même en admettant qu'un gouvernement intelligent et soucieux de justice sociale se propose sincèrement de s'atteler à cette tâche, comment s'y prendra-t-il ? Comment arrivera-t-il à convaincre les possédés que ses projets ne sont pas essentiellement des paroles de coiffeur ? (Dans le sens, bien entendu, du fameux : Demain, on rasera gratis). Tant de fois ils ont été trompés, ces possédés de tous poils, ces éternels revendicateurs; tant de fois de mirifiques promesses se sont révélées, à leur encontre, vides de tout contenu; tant de fois monsieur Untel, ministre, s'est montré oublieux des fracassantes déclarations de monsieur Untel, député, lequel avait déjà fait fi des torrents de bonnes paroles prodiguées à ses électeurs par monsieur Untel, candidat. Mais n'exagérons rien, car précisément, ces électeurs tant de fois bafoués, ne rechignent pas tellement pour, à la première occasion, retourner aux urnes ! Alors ? Et bien, alors, rien ne dit qu'une fois de plus, ces mêmes électeurs... Nous entrons de plein pied, ici, dans les combines des établissement financiers qui s'occupent des crédits, c'est-à-dire des prêts aux personnes peu fortunées, mais qui veulent, dans la plupart des cas, paraître riches. A la réflexion, je ne me sens pas le courage, ni d'ailleurs les capacités de plonger mon nez là-dedans.

Crédits, ou pas, ce sont affaires d'argent, donc viciées à la base. Ce qu'il faut regretter, surtout, c'est que ces opérations, plus ou moins licites, se font avec la bénédiction des pouvoirs publics, et la première phrase de l'article n'est autre que celle-ci : « *L'inspection des Finances organise avec brio l'endettement national.* »

Terminée cette rapide exposition de ladite « Tribune de Patrie et Progrès », il y a peut-être lieu d'en tirer les conclusions. Tout d'abord, il apparait que les idées émises sont particulièrement valables, et bien différentes de ce que l'on trouve habituellement dans les feuilles de la presse quotidienne. Certaines des critiques concernant les salariés et les syndicats sont on ne peut plus judicieuses. Enfin, réaliser un « *certain nivellement économique, ainsi que fonder la société humaniste* », cela n'est pas pour nous déplaire. Toutefois, critiquer est une chose et ne disons pas : réaliser, mais proposer des réformes objectives à partir de ces critiques une autre chose. Rien n'est évoqué de cela dans ce que nous venons de lire, et tout laisse supposer que l'auteur (ou les auteurs) n'ont pas d'idées bien arrêtées à ce sujet. Qui sait, peut-être même s'imaginent-ils qu'un changement de régime, ou peut-être même un simple changement de *détenteurs du pouvoir* pourrait obvier à toutes ces inégalités, injustices ou escroqueries ? Pour nous, qui savons pertinemment qu'il n'en serait rien, en pareil cas, nous ne pouvons que dire et répéter sur tous les tons que rien ne peut changer, rien ne changera sans un profond bouleversement dans l'organisation et de la production et de la distribution : tout être sain de corps et d'esprit doit produire et tout être vivant doit consommer. Et le syndicat, le véritable syndicat sain, dégagé de toute option politique, doit être à la base de cette nouvelle organisation.

BLANQUET

(1) Voir « C. S. » n° 295.

La marche à la gratuité...

Il me semble naturel que tant d'hommes mettent en doute la possibilité d'une jouissance commune des biens, des choses et des services.

Ces hommes-là vivent dans une mentalité atavique, dans une tradition financière qui veut que tout se vende et s'achète, livrés à cet égoïsme bestial qui veut que le plus fort ou le plus malin vive aux dépens des plus faibles.

Leur esprit a été pétri de cette conception, dans la famille, à l'école, au travail, dans l'usage des loisirs, des services et des arts.

Il ne leur vient même pas à l'esprit que l'on pourrait jouir des choses et des services sans le secours d'une monnaie thésaurisable, capitalisable, susceptible de devenir un instrument de semi-liberté et de jouissance pour tous les bénéficiaires de l'Inégalité économique...

Fétris de religiosité, même quand ils semblent avoir perdu la foi, ils aiment s'abandonner aux prophéties politiques qui ne leur proposent aucune solution capable d'éveiller leur esprit vers une prise de conscience du problème réel de la vie.

Il est donc normal que les connaissances que nous vulgarisons rencontrent tant d'obstacles psychiques. Et nous sommes parfaitement conscients qu'il ne nous suffirait pas de répandre des notions économiques et sociales si nous n'étions aidés, encouragés par les conséquences mêmes de la dégradation capitaliste.

Le capitalisme semble ne pouvoir survivre à sa plus grande victoire : l'abondance. Il s'énerve et s'inquiète de ne savoir plus où la vendre...

Il est menacé dans ses sources vives par la formidable révolution économique dont il est devenu l'instrument inconscient et apeuré ! C'est de cette contradiction interne de l'économie capitaliste qu'apparait la nécessité et la possibilité de supprimer l'obstacle direct à la distribution des choses et des services : la monnaie.

Mais, nous dit-on, comment passer de la valeur financière à la gratuité ?

Il y a deux catégories de biens : ceux dont l'Etat s'est approprié : les services publics, et ceux qui pour être privés et protégés par ce Etat, n'en sont pas moins devenus de véritables services publics puisqu'ils assurent, plus mal que bien, la satisfaction *des besoins solvables*.

Les services publics sont nés de la contribution financière de tous (impôts) et de la sueur des travailleurs. Chacun de nous est donc copropriétaire de ces services, et tous devraient en jouir également; mais, par le jeu du *droit inégal*, ce sont les revenus les plus faibles qui en jouissent le moins.

La deuxième catégorie de biens est formée des entreprises privées qui usent, les unes ,d'un sol qui appartient à la nature, et par conséquent à tous; les autres, de moyens de production qui représentent, en fait, l'accumulation des labeurs intellectuels et manuels de tous, et, de plus, les facteurs essentiels de la satisfaction des besoins.

On ne peut que trouver naturel que tous les services publics et toutes les activités «dites privées», ayant un caractère général et nécessaire à la satisfaction des besoins, deviennent entièrement gratuits :

— les services médicaux et sanitaires,
— le gaz, électricité et chauffage,
— l'enseignement, les arts et les loisirs,
— les transports et l'habitat,
— la sécurité sociale,
— tout production abondante : pain, pommes de terre, etc.

C'est dans la mesure où l'on prive l'Etat de ses services que l'on affaiblit son autorité et que l'on ruine ses fondations. Les nationalisations, si chères aux politiciens socialistes ne font que fortifier l'Etat en accroissant sa force bureaucratique.

Cette étape réalisée, il n'en reste pas moins une foule de besoins insatisfaits, et dont on ne pourrait suspendre la jouissance avant que l'Administration des Choses ait mûri, développé ses antennes et ses services, avant que l'homme en tant qu'individu et sociétaire ait réalisé le sens de la vie libre et heureuse.

Il sera donc nécessaire de maintenir une monnaie de consommation non thésaurisable, non capitalisable, c'est-à-dire, détruite et renouvelée chaque trimestre. Ainsi, chacun pourrait en user à sa guise sur une aire de plus réduite par l'abondance.

Pour détruire les inégalités sociales, chaque être vivant recevra de plein droit un revenu unique, et tous les hommes et femmes valides seront astreints par la loi naturelle à un service dans la production ou la distribution des choses et des services.

Si cette société nouvelle, dès son apparition, sait proportionner ses naissances à ses productions et aux nécessités sanitaires publiques, il en résultera une harmonie générale et consciente.

La gratuité des services publics est une nécessité et une possibilité immédiate, mais une telle conquête met en péril les gouvernements, les Etats, les partis politiques, véritables parasites de l'ignorance populaire.

Il appartient au syndicalisme d'être le véhicule révolutionnaire de cette égalité économique, et de promouvoir sur le chemin de la gratuité les masses sciemment égarées par le culte de la monnaie.

Que cela plaise ou non à nos habitudes, à nos traditions, à notre égoïsme, la justice sera la conséquence de l'égalité ou ne sera jamais.

Qui que tu sois, quelle que soit ton opinion, sache-le bien : l'égalite économique c'est la mise en pratique de ce principe : « de chacun selon ses moyens à chacun selon ses besoins ».

Tu peux ouvrir les yeux, explorer l'horizon, interroger ton imagination..., le chemin de la liberté est sans issue pour les « Preneurs du Pouvoir », il ne s'ouvre et s'éclaire que dans la marche à la gratuité.

La gratuité et la monnaie de consommation fondent les classes dans un dénominateur commun : *le droit de consommation et d'usage*.

Toute dictature se trouve écartée par le fait que les privilèges s'anéantissent dans la gratuité comme certaines îles s'immergent dans les mers à la suite d'une secousse sismique. C'est le désarmement social et moral, la porte ouverte à la fraternité.

J. B.

DE TOUT, UN PEU

Voici ce que tout un chacun a pu lire dans son journal, la semaine dernière : « *Un décret relatif à la protection des animaux des espèces chevalines, bovine, ovine, caprine et porcine... rappelle que l'usage de l'aiguillon demeure interdit, et fixe les règles à observer pour leur mise à mort. C'est ainsi que les animaux doivent être étourdis immédiatement avant d'être saignés, sauf dans le cas d'égorgement rituel...* »

Ce n'est pas moi, ni vous, camarades, qui refuserait d'approuver pareil décret. Trop longtemps l'abattage des animaux ne fut qu'un acte de sauvagerie perpétré par des professionnels peu sensibles à la pitié, quand ce n'étaient pas des brutes sadiques ! Pourtant, l'exception, qui, dit-on, confirme la règle, ne laisse un tantinet rêveur.

Qu'est-ce donc que l'égorgement rituel ? Tout simplement l'égorgement d'un être vivant exécuté selon les rites, c'est-à-dire selon les usages d'une secte religieuse, usages prescrits naturellement par les prêtres de cette cette. Ledit meurtre ou sacrifice rituel devant préserver les membres de la secte des calamités diverses plus ou moins effroyables, dues, sans aucun doute, au mécontentement et à la juste colère des Dieux ! L'être vivant immolé, au cours d'une cérémonie plus ou moins ridicule, fut longtemps un homme ou une femme, chez les peuplades sauvages d'autrefois, et même chez des peuples relativement « civilisés », tels que les Hébreux, les Egyptiens, les Incas, les Gaulois et les Francs, etc., et, ensuite, un animal à qui l'on attribuait le pouvoir

(*Suite page 2.*)

Reivindicación de la concepción clásica

Aparición y promesa

LA aparición del anarquismo, en la lucha social, como responsabilidad de opinión colectiva, es toda una aurora que revela la seguridad de un porvenir prácticamente equitativo. Se caracteriza, en sus preliminares contiendas, con una particular seriedad y consciencia que ningún credo hizo uso. Si con preferencia se elevó el verbo reivindicativo de los oprimidos, implícitamente en el seno de la misma idea, y en el contenido de la misma inquietud, palpitaba el sentimiento de fraternidad, encaminado a anular las diferencias de clase y de raza.

Hablar del pensamiento ácrata, y practicarlo en la medida de lo posible fue, en nuestros precursores ortodoxos, un canto a la vida, un tributo de honor al ideal, una aportación edificante en el camino de transformación humana. Aquellos iniciadores de las luchas colectivas, y sus primeros pasos encaminados a cubrir grandes metas, estaban saturados de entusiasmo, de fidelidad, de pulcritud, de inspiración igualitaria. ¿Carecían de los elementos básicos del gran ideal? De ningún modo. El anarquismo, en su más amplio horizonte comprendido, sentido con la intensidad más noble y bienhechora, era la égida de sus riesgos y aventuras revolucionarias.

Una medida de valor personal, que se ofrece al mundo como reto a las potencias capitalistas, y a las inmisericordes estructuras estatales, la evidencian, entre otros muchos, Cafiero, Salvochea, los Reclus, Bakunin, William Morris, Domela Nieuvenhuis, James Guillaume, etc., etc. Y es un valor admirable, de una belleza moral sugestiva, digna de los más elevados respetos, no solo por el desafío que su actitud significa al mundo de la opresión, y por su explícita declaración de guerra a los potentados y explotadores, sino que también, por su renuncia a las posibilidades de lucro personal que la vida les había deparado.

Los destellos luminosos del anarquismo, antes de la Primera Internacional, si no tenían la coherencia que luego aportaron R. Mella, S. Faure, Kropotkin, Rocker, Cornelissen, S. Gustavo, y muchos más, fomentaron y fueron anunciadores de grandes tempestades populares que hicieron temblar a Europa. Son estos, entre otros pocos de concepción política izquierdistas, quienes propiciaron los momentos de las grandes contiendas, de las revoluciones manumisoras, por el concurso de las cuales empezaron a dirimirse problemas fundamentales de la convivencia humana.

La grandeza de aquella iniciación, de aquellas gestas, de aquellas voluntades e inteligencias, a excepción de nuestro inolvidable Max Nettlau nadie las ha tamizado con intelecto sereno. Vibrava, en aquellos protagonizadores, una filosofía humanitaria, un postulado social de base e impulso progresista, un sentimiento de compenetración universalista que algún día la Humanidad alcanzará. Si el anarquismo se comprende como escuela ideológica, como postulado de dimensión social, ellos, nuestros clásicos, le dieron forma y contenido.

¿Que tuvieron sus errores? Indiscutible. ¿Que ciertas de sus tácticas pueden no ser eficaces en nuestros tiempos? Muy de acuerdo. Según a la época que nos remitamos puede haber transcurrido ya más de un siglo de historia. El capitalismo y el Estado, que no han renunciado ni renunciarán a su existencia, han modificado algo la estrategia de combate frente a quienes lo quieren anular o restarle prerrogativa. Cede si, en la medida que le flaquean las fuerzas, o en la proporción que sus adversarios la aumentan.

El enfoque sumario del «socialismo» tenía que traer, sobre la marcha, divergencias fundamentales y tácticas. Los heterogéneos métodos preconizados, y practicados por el socialismo autoritario, eran engaño y traición; lo sustancial, en su finalidad, no es otra cosa que la vigencia y continuidad indefinida del principio autoritario. Si en algo se coincidía en aplicaciones revolucionarias, la finalidad, contrariamente a lo manifestado por Engels, distaba de ser libertaria. La promesa de que por vías del Poder se llegaría a la desaparición del Estado fue y es de contenido demagógico.

Tras multitud de experiencias, la conclusión que ofrecen los tiempos modernos rubrica, en todo, las afirmaciones de los clásicos ácratas. La vertebración del ortodoxo pensamiento filosófico, que al no ser forjado en largas y personales luchas sociales podía haber contraído errores voluminosos, ha resistido, sin menoscabo, todos los embates tendentes a su desarticulación. Doctrinaria y filosóficamente, el pensamiento libertario nada tiene que rectificar; lo afirmado sobre el Estado, los distintos matices de gobierno, las distintas religiones, la burguesía, la explotación, la educación, y la convivencia comunista libertaria, queda en pie con el mismo valor incontrovertible de siempre.

La bondad lleva en sí mucha condescendencia y credulidad; nadie es tan fácil de engañar como la persona bondadosa. De ahí que los precursores del anarquismo creyeran, al lanzarle a la renovación del mundo, que con aquellos que clamaban la reivindicación del proletariado había algo de común. Nada ni nadie puso en evidencia la incógnita de problema tan importantísimo como el penetrante, claro y fundamental pensamiento bakuniniano: «Estatismo y Anarquía» es todo un monumento de ciencia que deberían conocer quienes pretenden influir en el movimiento de tendencia libertaria.

El común denominador verbal, instando al proletariado a la Revolución Social, a una nivelación cultural de todos los humanos, a una eliminación definitiva de todo sistema de privilegios, tenía que prestarse a alguna confusión. Los desheredados, necesitados y oprimidos, como es comprensible, siempre se inspiraron en elevar su condición, hágalo quien lo haga y por el procedimiento que sea. Discernir sobre las metas hacia donde conducen cada una de las inspiraciones socialistas, fue y es competencia de una minoría. Era inevitable pues, entre la élite de inspiración socialista autoritaria, y los libertarios del pensamiento clásico, un rompimiento que jamás tendrá enmienda.

Este episodio concreta, fundamental y definitivamente, la idea general del pensamiento libertario. Los que lo iniciaron como movimiento social, los que lo acreditaron como teoría y ejemplo humano, cubrieron una etapa histórica en la que no pudo hacerse más de lo que ellos hicieron. Reconozcámosles el valor que tuvieron, el ejemplo que dieron, pues al fin y al cabo fueron nuestros precursores y maestros.

SEVERINO CAMPOS

chispas

Mi ilustrado amigo Luis Capdevila está por psicologías y no por sicologías.

Es entendido y hay que aprobarlo. Aunque me parezca que la «p» en cabo de gastadores convoque al hipo y recuerde el «ép!» imperativo de los catalanes.

∴

Esa «sico» es libertad mía y de otros, no importando el criterio favorable o adverso de la Academia, ese clan de señores dependientes de Franco, al cual aceptan por portero.

∴

Es atrevido meterse en letras con una cultura de diccionario. Y gracias poder comprarlo.

∴

En el campo sin trigos de Argeles el compañero Baserba dibujó en mi zurrón una «estilo» cruzada con un martinete. Brazo y cerebro. Si soy algo de ésto, por mínimo que sea, me habré pagado el hospedaje en la vida.

∴

Amigo Capdevila, tú comprendes a los osados que plumean sin haber casi tenido escuela. A mí la explotación prematura me hizo coger la pluma como podía haber cogido una Orsini.

∴

Delito lo tienen los pavos que se alaban a sí mismos.

∴

Clan se confabuló contra Uno al que dijo, con lo más de público posible: «Escribes mal. Rendir implica vencer. y no llegar.»

Respuesta de Uno: «Tendréis que rendir cuentas al diccionario de vuestra espantosa sabiduría.»

∴

Se presume lo que se tiene, no lo que es ajeno.

∴

No ir más allá de lo que piernas permiten, es lógico, cuerdo y humano.

∴

Escribo para ser útil, no para que me saquen el retrato. He visto demasiados de éstos pudrir en el rincon del olvido.

CHISPERO

Nuestras crisis, sus análisis y posibles soluciones

III

LA LEY
DE LA CAIDA DE LOS CUERPOS

EL proletariado sufrió internacionalmente golpes duros como la guerra franco-prusiana, la represión de la Commune, las horcas de Chicago, «les lois scélérates». En España la puesta de la Internacional al margen de la ley, la represión anticantonalista, los sucesos de «La Mano Negra», las horcas de Jerez, los martirios de Montjuich, las leyes de represión del anarquismo.

Pero en la crisis hay también una fatiga: la del caminante que al tramontar un puerto y ver que el camino prosigue y se pierde en lontananza siente desmayársele el ánimo. No todas las defecciones huelen a renegado. Hubo retiros al monte Aventino que rezumaban amargura por la ingratitud de las masas. En España, en el siglo pasado, los «guiones» abandonaban la lucha activa para refugiarse en la revista, en el certamen o en el ostracismo; tales Anselmo Lorenzo y su digno rival García Viñas. El ilegalismo y el espartaquismo en Andalucía, el dinamitismo en Barcelona, ¿no son en el fondo un complejo de frustración?

La meta, que se fijó cercana, se había alejado terriblemente. La empresa revolucionaria no era tan fácil como se había supuesto. Todo aparecía sumamente complicado. Las ilusiones engañosas, como los espejismos, engendran terribles decepciones.

¿Nos habíamos equivocado? ¿Estaban en lo cierto los que desertaban con más o menos disimulo? No. Habíamos pecado de optimistas, nos habíamos excedido en creer la sociedad burguesa tambaleante, el capitalismo sin capacidad de reacción, el Estado víctima resignada; las leyes naturales subordinadas a los acuerdos de nuestros congresos; la ciencia uncida al carro de nuestra organización. Para nosotros la revolución tenía un destino irreversible. La sociedad ideal era un producto de barricada.

Otro error craso fue nuestra propia incapacidad de reacción. Nuestro echarle arrestos a esta alternativa: preservarar tercamente o pasar el Rubicón. La alternativa era excluyente. Cualquier otra solución alertaba la sospecha. El inconformista era un tránsfuga en potencia si no consumado. No había más opción que volar los puentes, que quemar los barcos.

El sindicalismo vivió algún tiempo de la renta de su propia novedad. Hasta que el reformismo político, las discordias entre militantes, los golpes duros del gobierno y la versatilidad de los simples afillados dieron con él en la lona. Se ha reprochado al francés su «neutralidad», su «antiespecifismo». La nueva escuela argentina (versión M.O.A.) se derrumbó ante Uriburu demasiado fácilmente. Ya no sería ni la sombra de sí misma.

Se ha venido explicando por españoles y argentinos, de forma un tanto desenvuelta, la crisis del sindicalismo francés. Contra cuanto se dijera, la Carta de Amiens —piedra de escándalo de los integristas— es un documento sabio. Pierre Monatte atribuye la crisis de aquella CGT a las discordias entre militantes, a los golpes del gobierno y al impacto de la revolución rusa. La CGT sindicalista revolucionaria tuvo cuñas de la propia madera como Aristide Briand. Pero decayó el sindicalismo francés por obra de la misma ley que rige todas las decadencias, las de Grecia y Roma clásicas comprendidas: la de la Primera Internacional y la de la Federación Regional Española.

Cuando un movimiento adquiere su pleno desarrollo, si no consigue su objetivo supremo y no es lo suficiente ágil para crearse nuevos estímulos, no escapa a la ley de la caída de los cuerpos. Los cuerpos lanzados al espacio, al perder el impulso móvil no pueden seguir venciendo la fuerza de gravedad.

La CGT revolucionaria no pudo llevar a la práctica la HUELGA GENERAL, arma absoluta puesta a punto por Aristide Briand, quien después se pasó con armas y bagajes al bloque estatal. A la huelga general estaba encomendada la desaparición del salariado y el patronato. Para el caso que nos ocupa, Briand es un clásico, un precursor de esos sabios que se pasan hoy allende o aquende la cortina de hierro cargados con sus secretos atómicos.

La gran crisis —la guerra mundial número uno— encontró a la CGT ya debilitada por la lucha de tendencias que se acechaban en su seno, y que se hacían escuchar tras cada porfía frustrada. Frente a la guerra no podía ya asumir sus responsabilidades. El maquiavelismo soviético fue una plaga internacional que en Francia probó las primeras uvas maduras.

En España, donde las novedades llegan siempre con mucho retraso, prendió el sindicalismo moderno cuando en Francia ya empezaban a desahuciarlo los médicos. Merced a ese vivir extemporáneo nuestro, y a la mucha brutalidad y ningún recato de nuestros poncios y patronaje, la CNT evitó sin grandes esfuerzos el reformismo político doméstico y la plaga internacional soviética.

Salimos inclusive no mal librados de la dictadura primorriverista. Porque ésta había sido torpe. Y como torpe, corta; pues se había enemistado con todo el mundo. Y, no obstante, la dictadura había sido nuestra gran derrota. No hay que perder de vista que, entre otras cosas (las consecuencias de la catástrofe de Annual y la crisis parlamentaria), la dictadura fue una cruzada contra la agitación sindicalista. Primo de Rivera se sublevó en Barcelona (feudo anarcosindicalista) y al tomar allí el tren hacia Madrid lo hizo acompañado de la plutocracia catalana, las entidades agrupadas en la Federación Patronal, que le despidieron con vivas y aplausos.

El 13 de septiembre de 1923 sorprendió a la CNT casi desangrada. Nos habíamos dado a la española. La huelga de «La Canadiense» había sido nuestro punto culminante. Aquella huelga había sido un dechado de organización y de ejecución. Y hubiese sido un triunfo completo de no habérsenos subido los humos a la cabeza. Los militares, con los miopes que son nuestros militares hasta en táctica y estrategia, nos hicieron caer en una redada.

En un mitin dado en la plaza de toros, Salvador Seguí, en un ciclópeo discurso, no pudo más que reducir el estropicio de los grupos de exaltados que querían a toda costa morder el anzuelo. La prolongación del conflicto, cuando moral y virtualmente estaba ganado, era un desafío al cansancio y a la desbandada. Más tarde, estos mismos «cabezas calientes», como les ha llamado Buenacasa, cayeron e hiciéronnos caer en otra trampa: la de la Federación Patronal con Bravo Portillo y el falso barón de Koenig.

La burguesía catalana había sido terriblemente impresionada por la huelga de «La Canadiense». Su conclusión fue dar la batalla al cerebro electrónico de aquella huelga: el «Sindicato Unico». La Federación Patronal fue el «sindicato único» de la burguesía frente a la Federación Obrera. Y cuando a las actitudes y palabras siguieron los hechos, los plutócratas se hicieron representar en el terreno de honor por los bajos fondos del carlismo y del hampa. Era el mal llamado «Sindicato Libre», comando de asalariados del crimen, en brega con el cual llegaríamos al fatídico 13 de septiembre jadeantes, acorralados, desangrados, incapacitados para un amago de verdadera resistencia.

¿Había calculado el enemigo nuestra facilidad caballeresca en acudir al envite?

JOSE PEIRATS

De tout, un peu

(Suite de la page 1.)

« maléfique », ou encore dans le seul but de s'attirer les faveurs d'une quelconque divinité, que personne n'avait jamais vue, ni entendue, mais que tout le monde connaissait ! Mais cela, bien entendu, c'est passé, l'antiquité, la préhistoire, l'avant le déluge ! De nos jours, sans doute, et surtout dans nos pays hautement civilisés, ces pratiques sanguinaires n'ont plus cours !

Alors, ce décret, paru au « Journal Officiel » du 19 avril ? Et cette phrase, « *dans le cas d'egorgement rituel* », que signifie-t-elle ? A quelle secte de demeurés enclose dans l'hexagone s'adresse-t-elle ? A quel druide barbu et chevelu est-il encore permis d'aiguiser son couteau à lame d'or sur un dolmen de l'antique Aranor ? Autant de questions, autant de réponses attendues impatiemment, réponses que l'auteur du décret, si ces lignes lui tombent sous les yeux, ne manquera sans doute pas de nous donner.

B.

Lo que debemos decirle al pueblo :

Vota, pero escucha

(Viene de la página 4.)

la democracia americana, o en la Francia gaullista, que sea en las nuevas repúblicas del Africa y del Asia o de sur América, el sistema y los resultados son exactamente los mismos. Se gobierna por referendum, se fabrican elecciones en las que no se admiten oposiciones de ninguna clase y en las cuales se proponen al sufragio universal listas únicas que sacan el 99% de los votos. Si se trata de modificar la constitución de un país, se vota SI o NO. Lo cual quiere decir siempre lo mismo. Si el partido gobernante se ve obligado a dar la sensación de democracia allí donde esta palabra es un mito, se fabrica una ley electoral que asegure el triunfo de los que mandan. ¿Que el sistema mayoritario a dos vueltas no ofrece garantías? Se cambia la ley electoral y se adopta el sistema proporcional a una vuelta. La ley que rige las elecciones la hace el Estado que gobierna y no el pueblo. El pueblo no hace más que acudir a las urnas para aprobar siempre, por SI o por NO. Reconozcamos que ello no supone que al pueblo se le conceda mucha importancia.

Desde 1909 a 1964, las condiciones políticas que rigen a los pueblos, sólo de nombre han variado. Hoy tenemos regímenes para todos los gustos; dictadura del proletariado, república popular, democracia bi-partido, democracia cristiana, social-democracia, filelismo, ben-bellismo, congolismo y tantos y tantos ismos. ¿Y qué? ¿Son los pueblos más felices hoy que ayer? Ah, sí, dirán algunos, hoy se dispone de nevera, de televisión y de auto en muchos hogares proletarios que antes carecían de lo fundamental. Pero nosotros preguntaremos, ¿entonces no habíamos quedado en que el progreso y la ciencia, son fuentes de riqueza y bienestar? ¿O es que el obrero que trabaja a la cadena, al CHT, a la prima de producción, ha recibido un «regalo» del patrón que le explota hoy como JAMAS lo había hecho? ¿Qué hay pues de cambiado en el mundo? Creemos que las mismas cosas que R. Mella denunciaba ya en 1909, hemos de denunciarlas en 1964, si verdaderamente deseamos que la emancipación social y económica del proletariado sea profunda y definitiva. Por eso vamos a decir al pueblo lo que Mella le decía «Vota, pero escucha».

«Vota, sí, vota; pero escucha. Tu primer deber es salir de aquí y seguidamente actuar por cuenta propia. Vé y en cada barrio abre una escuela laica, funda un periódico, una biblioteca; organiza un centro de cultura, un sindicato, un círculo obrero, una cooperación, algo de lo mucho que te queda por hacer. Y verás, cuando esto hayas hecho, como los concejales, los diputados y los ministros, aunque no sean tus representantes, los representantes de tus ideas, siguen esta corriente de acción y, por seguirla, promulgan leyes que ni les pides ni necesitas, administran conforme a estas tendencias, aunque tú nada les exijas; gobiernan, en fin, según el ambiente por ti creado directamente, aunque a ti maldito lo que te importe lo que ellos hagan. Mientras que ahora, como te cruzas de brazos y duermes sobre los laureles del voto-providencia, concejales, diputados, y ministros, por muy radicales y socialistas que sean, continuarán la rutina de los discursos vacíos, de las leyes necias y de la administración cominera. Y suspirarás por la instrucción popular, y continuarás tan burro como antes; clamarás por la libertad, y tan amarrado como antes a la argolla del salario seguirás; demandarás equidad justicia, solidaridad, y te darán fárragos y más fárragos de decretos, leyes, reglamentos, pero ni pizca de aquello a que tienes derecho y no gozas porque ni sabes ni quieres tomártelo por tu mano».

«¿Quieres cultura, libertad, igualdad, justicia? Pues vé y conquistalas, no quieras que otros vengan a dártelas. La fuerza que tú no tengas, siéndolo todo, no la tendrán unos cuantos, pequeña parte de ti mismo. Ese milagro de la política no se ha realizado nunca, no se realizará jamás. Tu emancipación sera tu obra misma, o no te emanciparás en los siglos de los siglos».

«Y ahora vé y vota y remacha tu cadena».

Cuando hay quién se pregunta lo que haremos a nuestra vuelta a España. Cuando tan a menudo oimos decir que hemos de estar en condiciones de podernos dar a conocer del pueblo que, según parece, nos ha olvidado. Cuando se repite que para darnos a conocer a ese pueblo habremos de trazarnos nuevas líneas de conducta, sin que se tenga en cuenta que las razones que teníamos de creer en la bondad de nuestras ideas continúan siendo exactamente las mismas que hoy tenemos para exponerlas, no se nos puede hacer el reproche de haber copiado unas líneas que, escritas en 1909, son de una actualidad juvenil aún en plena era atómica.

A nuestro regreso a España, entre otras muchas cosas relacionadas con la situación económica y social de los trabajadores, nos habremos de dedicar a abrir escuelas racionalistas, a fundar periódicos, bibliotecas, centros obreros de cultura, a formar sindicatos y, en una palabra, a la acción de que el exilio nos ha privado. Así tendremos cultura, libertad, igualdad y justicia, conquistándolas, sin esperar a que el gobierno haga leyes que no tendrá más remedio que hacer después para seguir esa corriente de acción.

¿No hay en todo esto un magnífico programa?

M. OCAÑA

A VOLEO

ESTUDIANDO el mapa político-social del mundo ¿podemos llegar a concebir una nueva etapa más miserable que la presente, más inhumana y menos justiciera? El juego armamentista no deja entrever otros augurios más lisonjeros. A medida que el progreso avanza, parece ser que menos posibilidades se ofrecen a los pueblos para el establecimiento de una durable concordia, ya que las reacciones que experimente el hombre para sobreponerse a los efectos son nulas si tomamos como horizonte las dos últimas guerras mundiales. Podemos objetar cuanto queramos alrededor de estas afirmaciones; pero observando el espíritu de las masas nos conducirá a un mismo resumen: Los pueblos son elementos muertos para la causa de la justicia, si no se les interesa por la acción viril en momentos que son imprescindibles para lograr el disfrute de la libertad. Si no se les sacude el peso de la mansedumbre serán siempre agradecidos por cualquier aspirante a dictador. ¿Cuándo no lo ha dicho ésto la anarquía? Años y años hanse escuchado tales verdades de ella, pero a la vista tenemos los resultados. Ya lo demostraron significativamente los países más avanzados cuando el movimiento del pueblo español (19 de julio de 1936. No hubo ningún país que de manera efectiva hiciera causa común, limitándose alguno de ellos a hacer suscripciones voluntarias para enviarle géneros diversos de comer y vestir, cuando si hubieran sentido las ansias de liberarse del poder capitalista, de la omnímoda tiranía, se habrían prestado a una acción de responsabilidad revolucionaria. Y así siguen desarrollándose sus actividades reivindicadoras. Nada en absoluto, hasta el presente, han conseguido que los libere definitivamente del yugo de la explotación. La masa sigue siendo masa, porque así interesa a las organizaciones sindicales reformistas.

¿Quiere eso decir que no hay esperanzas para una próxima acción revolucionaria? No digo tanto. Sólo trato de apuntar a grandes rasgos unas conclusiones sacadas de la incertidumbre, de inestabilidad de las cosas y clara similitud de los hechos. Hay que ser ecuánimes y reconocer esta sinceridad, ya que ella está aplastando a los hombres débiles moral y físicamente. Esta es la experiencia adquirida en el arduo caminar de los días. Nosotros hemos de pensar en una nueva acción del anarquismo y sin dejar de ser hombres y anarquistas trabajar por abatir el sistema capitalista.

Triste balance el recogido de las sucesivas etapas de la historia, porque las huellas grabadas en las masas no han hecho más que reducirlas a la impotencia para entregarlas a la esclavitud.

Nada sabemos en firme hasta que palpamos el objeto. La convivencia enseña a conocer al individuo. Nada se le escapa al observador, para poder deducir com y de qué forma se podría lograr la construcción del gigantesco edificio social, si no existiera el confusionismo en los hombres dedicados a esos fines.

La masa es una amenaza constante y peligrosa para una acción emancipadora. Esto no escapa a los ojos del hombre evolucionado y, aunque intenta llevarla un poco de rebeldía y de conocimientos para su propia libertad, ni siquiera pone atención al ofrecimiento porque es incapaz de interpretar su alcance. Y he ahí que, ante tanto desconocimiento, resurge violentamente la fuerza estatal con su principio de autoridad, proclamándose dueña absoluta de hombres y bienes.

Como consecuencia inmediata de esa imposición, acata la masa sin una protesta, y sirve incondicionalmente. ¿Acaso es esto una vaga opinión, un criterio a la ligera? No. Lejos de ser simplemente teórico, esto es, ciertamente, la cruda verdad, y cuando se habla sinceramente se tiene la virtud de no mentir.

La visión que se nos presenta de las cosas acaecidas en el mundo, nos deja un sabor demasiado amargo; pero todavía hay un espacio libre por donde pueden penetrar los rayos de la esperanza, de ese hálito de confianza en el resurgir de los espíritus selectos que nunca retroceden en la marcha hacia la consecución de sus ideales.

Dentro de lo que el presente nos ofrece, poco, verdaderamente, da garantías al hombre que le permita desenvolverse con arreglo a su capacidad, a su iniciativa. Muerto el estímulo que le aguijoneaba a no cesar en sus propósitos, se ha convertido en un auxiliar de la máquina, haciéndole olvidar la inquietud creadora de otros tiempos. Todo esto influye grandemente en el conjunto de individuos, carentes cada uno de independencia individual, porque están bajo el dominio gregario y no saben alcanzar su liberación, acatando mansamente la voluntad ajena. Ante cuadro tan patético, tan realista, hay motivo para temer al futuro si las generaciones venideras no superan a las actuales.

El siglo XIX engendró el XX, legándole como dotes de primerísima calidad el despertar de una aurora preñada de aspiraciones universalistas, hostigando a las masas a que se manifestaran públicamente frente a los poderes constituídos, recabando para ellas, para los pueblos, la dirección de los destinos, consiguiendo que se operara en ellos un cambio general del pensamiento; pero poco a poco, sin precipitarse al principio, la clase atacada fue calmando los ánimos en la avalancha y sin firmeza en los propósitos, consiguiendo, al cabo de algunos años, matar aquellos revuelos insurgentes. ¿Y qué sucedió? Todo lo que no debió de suceder. Las masas no sabrán nunca conducirse como elemento de capacidad y solvencia.

Lamentable espectáculo el que diariamente vemos a través de las indiferencias y tradicionalismos. ¿Quién será el que saque mejor partido de este maremagnum? ¿A dónde irá a parar la humanidad en este trasiego de opiniones especulativas? Difícil será averiguarlo mientras las masas sigan siendo tales.

Pero el hombre consecuente no debe cesar de propagar y sembrar a voleo por todos los rincones del planeta la semilla de la libertad, poniendo de manifiesto las miserias que imposibilitan una verdadera vida social.

MINGO

URGE LINOTIPISTA

Dirigirse personalmente o por escrito a Imprimerie des Gondoles, 4-6, rue Chevreul, Choisy-le-Roi (Seine). A 12 kilómetros de París, con facilidad de comunicaciones.

SUSCRIPCIONES

PRO FAMILIAS
DELGADO - GRANADO

Caracas (Venezuela): Juventudes Libertarias, 200 F. París: Prada, 5. Arles: Márquez, 70. Total, 275 F.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Mes de abril - Lista III

Suma anterior, 468,69 F.
Paris: Una compañera, 10; F. L. París, lista local, 114; Francisco Cobo, 10; R. Llop, 10. *La Charité (Nièvre):* Peincède, 30; Un amigo de Mauthausen, 50. *Vidabou (Var):* Benitez, 2. *Caracas (Venezuela):* Juventudes Libertarias, 100. *Lima (Perú):* B. Serrarols, 21,60.
Total, 816,29 F.

31 DE MAYO EN PARIS

Espectáculo organizado por la C.N.T. francesa en la Salle Fareliq, calle de Yves Tudic (cerca de la calle de la Aduane, Metro République).

Presentación y comentario a cargo del compañero Conte del interesantísimo film «La sel de la terre». En segunda parte «Variedades», en las que intervendrán artistas notabilísimos.

ALIANZA SINDICAL
UGT - CNT - STV

La Comisión Coordinadora de Alianza Sindical —UGT, CNT, STV— ha examinado, en la reunión últimamente celebrada, las noticias que le han sido remitidas en orden al conflicto minero que se está desarrollando en Asturias.

La Comisión Coordinadora aprobó unánimemente prestar a los trabajadores en huelga su máxima solidaridad en todos los aspectos.

«La nueva ensa

VEANSE extractados algunos párrafos de lo que textualmente dice en su número 69, página 3, el semanario «E. S.» de fecha 1.º de febrero de 1964, órgano oficial del «Servicio Informativo Español» que se edita en Madrid:

«EL TESTIMONIO DE LOS DEMAS

LA REALIDAD ESPAÑOLA SE IMPONE

«El semanario londinense «The Economist» publica una crónica de su corresponsal en Madrid, en la que se ocupa extensamente de las recientes noticias acerca de una eventual apertura de relaciones diplomáticas entre el Gobierno español y el soviético. Recogiendo todo lo últimamente publicado por la prensa, menciona los mensajes intercambiados entre el jefe del Estado español y el Presidente del Gobierno de la URSS en varias ocasiones. Cita la que opina es condición previa del Gobierno de Madrid sobre el retorno del oro español retenido por los rusos.»

«Una ventaja de la eventual apertura de relaciones sería el golpe de muerte que asestaría a la propaganda y a las campañas comunistas contra España, no sólo de los exiliados españoles, sino de los comunistas italianos y franceses. A este respecto, el cronista añade que hay signos evidentes de que los comunistas españoles exiliados andan divididos. Finalmente dice que la opinión más extendida es que Rusia no hace más que ser objetiva y rendirse a la realidad española.»

A la desvergüenza, hasta hace poco camuflada y oculta, con que se ayuda, protege y consolida la más repugnante de las dictaduras de nuestra época, se le está ahora sacando la careta con la que trataban de cubrir todo cinismo. Desde hace unas semanas ya no se oculta la aberración que significan tan insólitas maniobras, procediendo con tanto descaro como si los testigos presenciales, los protagonistas de la gran tragedia de España, los supervivientes que logramos escapar a la mayor matanza humana de este siglo, ya hubiéramos desaparecido. Como si la incalificable monstruosidad de ahora, con ribetes de «ensalada rusa», ya no importara que sea o no presenciada por las víctimas de tantas traiciones.

Así, ya puede verse claro que nuestros aliados de ayer se unen y conviven en todos los terrenos con quienes fueron y son los enemigos comunes de la libertad: con el fascismo español, aunque cinscunstancialmente aparezcan disfrazados de Caperucita Roja.

Del mismo modo se observa con asco cómo los autores de la «Gran Cruzada» que levantaban la bandera de «España una y grande» sin pensar que más tarde, actualmente, la venderían en parcelas al extranjero, a más de haber sido los más fieles aliados de Hitler y Mussolini, no tienen escrúpulos en aliarse ahora con sus enemigos: los comunistas.

¿Es posible que los hombres de bien, de buena voluntad, acepten, toleren y permitan tan malévolas maniobras?

No escapa a nuestra reflexión el marcado y significativo interés que tiene el franquismo y sus órganos de información en propagar, inflar y hasta posiblemente exagerar esta nueva situación empleándola como eficacísima arma desmoralizante. Hasta es posible que hayan encontrado lo que creen el secreto definitivo para poner broche de oro a la desunión y desaparición de las corrientes antifranquistas. Quienes hayan luchado sobre el terreno contra ellos saben que de todo lo más bajo son capaces.

El maquiavelismo con que trabaja el franquismo queda al descubierto cuando el Servicio Informativo Español dice lo que le conviene y lo que especialmente quiere que se sepa, «tirando la piedra y escondiendo la mano» al informar sobre lo que desea alegando que *lo que dicen no lo dicen ellos sino que lo dicen otros.*

De lo que no cabe duda alguna es que sobre la desgracia del pueblo español en el que están comprendidos, exiliados y sometidos, están cayendo cual buitres rapaces y hambrientos, no sólo los países regidos por gobiernos antiproletarios sino también por los que se titulan antifascistas. Sino fuera por la triste que resulta toda estra tragi-comedia, sería como para reír a mandíbula batiente recordando la parte del tango donde dice «Todo es igual, nada es mejor, los inmorales nos han igualao...».

¡Cómo para no escribir con mezcla de desprecio y asco!

Es un tremendo error creer o hacer creer que reaccionar honestamnete como lo estamos practicando *ante lo*

B.D.I.C

¡Atención a Iberia! Prosiguen los conflictos mineros de Asturias, Puertollano y Riotinto, con un total móvil de 20.000 huelguistas. Hay efervescencia obrera en Vizcaya, Madrid, Sagunto y Barcelona ...De un momento a otro pueden ocurrir acontecimientos en la península. ¡Atención a Iberia, exiliados españoles y portugueses! *¡Atención a la ola antifranquista y antisalazarista que sube!*

El Vallés

(Viene de la página 4.)

De igual modo, en la circunscripción de Tarrasa figuran los fervorosos lares de Rubí (estación), con la estatua de José Anselmo Clavé y el Castillo; S. Cugat del Vallés (F. C.), con sus monumentos artísticos; Tarrasa (estación), con el museo textil y los establecimientos industriales; Olesa de Montserrat (al rail), con sus aguas térmicas; Castellbisbal (estación), con sus viñas; S. Lorenzo Savall, con sus cereales; Ullastrell, con sus vides; Matadepera, con sus hornos de cal y sus olivos; Viladecaballs (F. C.), con sus atributos; Vacarisas (estación), con sus cereales, sus bosques y sus viñas; Rellinás, con sus bosques, y Gallifa, con sus buenas atenciones.

Asi, de la misma forma, en la órbita de Sabadell se encuentran las relevantes enseñas de Moncada y Reixach (a la línea férrea), con el cemento; Castellar, con el tejido; Sabadell (F.C.), por las manufacturas textiles, la Manchester española; Ripollet, con sus doncellas bonitas; Sardañola (estación), con sus chalets de ensueño; Santa Perpetua de Moguda, con el castillo; Senmenat, con sus realces; Santa María de Barbará (F. C.), con sus riveras; San Quirico de Tarrasa (estación), con sus matices; Palau de Plegamans (al riel), con sus notas de valor, y Polinyá, con sus buenas cualidades.

En el cuadro de los relieves de la zona aparece, entre los diversos tozales, el Montseny, con sus 1.881 metros de altura. Asimismo, los canchos o montañas de Casa Llimona y de San Lorenzo, con sus cavernas. En la estampa de los impulsos y de las obtenciones vienen a destacar, entre otros, los cereales, las almendras, los ganados, las avellanas, los viñedos, las hortalizas, el carbón vegetal, la cría de cerdos, los olivos ,la fabricación textil, la uralita, los curtidos, el cemento y la industria de los metales.

Entre las primeras asociaciones de asalariados que lograron alguna afirmación y que consiguieron el sostenerse, relativamente, contra viento y marea, por los 1838 y 1840, figuran las uniones de tejedores a mano de Tarrasa, Sabadell, Manresa, Valls, Igualada, etc. Al Congreso inicial de Barcelona, celebrado en junio de 1870, acudieron representantes de las Tres Clases de Vapor y delegados de los distintos oficios de Cataluña y de otras regiones. Al noviembre del mismo año, el organismo de las clases de vapor, floreciente, tomó el nombre de Unión Manufacturera. A la conferencia «comarcal» catalana, de julio 1876 enviaron representantes y acuerdos Tarrasa y otras localidades. En estadística formando parte de un documento memorial de aquel tiempo, aparecen, entre otras, las federaciones de Barcelona, Sabadell, Tarrasa, Granollers, Reus y Manresa. Los núcleos societarios de Tarrasa y de Sabadell, como otros de las diferentes regiones, enviaron delegados e importantes iniciativas a las Conferencias parciales de 1877, 1878 y 1880.

Puede decirse que la zona del Vallés, cual tantas, vino a saludar, con sumo agrado, todos los intentos por reconstruir la organización sindical de avanzada, como estuvo presente y aportó su concurso cuando la nueva y feliz empresa, en firme, de la Confederación Nacional del Trabajo. Con respecto a los fuertes litigios, en el 1917, en Tarrasa se produjo una huelga de siete semanas. Del mismo modo, diversos paros, de proporciones, tuvieron lugar en la plaza fabril sabadellense y en otras villas. Un buen paladín, «El Trabajo», de Sabadell. Hondamente impresionados y conmovidos por la represión y las deportaciones al Africa que siguieron al conflicto del Alto Llobregat y del Cardoner, el 14 de febrero de 1932, los trabajadores de Tarrasa detuvieron sus labores, en plan de protesta. Al día siguiente, una manifestación se dirigió hacia el Ayuntamiento, tomó posesión del edificio y colocó en el mismo la bandera rojinegra. Una buena presentación, «Vertical» de Sabadell. En el arrojo del 8 de enero de 1933, iniciado con un manifiesto que declaró inclusive la abolición de la moneda, en Ripollet, como en otras partes, los ánimos se movieron a la voz sugestiva de la proclamación del comunismo libertario. Dentro de un clima especial, de alza de anhelos, el magnífico Congreso de Zaragoza de mayo de 1936, apreció asimismo, particularmente, la intervención de los delegados de Sabadell y Tarrasa.

En torno del territorio del Vallés se hallan las cohesiones de Barcelona, Mataró, Arenys de Mar, Vich, Manresa, Igualada y S. Feliu de Llobregat. El agrupamiento comarcal de Barcelona, además de la espléndida metrópoli mediterránea, comprende los notables y estimados puntos de Badalona, Sta. Coloma de Gramanet y S. Adrián del Besós. Por su lado, el de Mataró une, entre otros geranios, Masnou, Premiá, Mataró, Cabrils y Dosrius. El de Arenys de Mar, entre otras hortensias, Calella, S. Celoni, Arenys de Mar, Vallgorguina y S. Cipriano del Vallalta. Por su área, el de Vich, entre otros tulipanes, Manlleu, Torelló, Vich, Perafita y Sta Maria de Besora. El de Manresa, entre otras azucenas, Sallent, Manresa, S. Vicente de Castellet, Monistrol y Aguilar de Segarra. En el mismo tenor el de Igualada, entre otros alhelíes, Piera, Capellades, Igualada, Vilanova del Camí, Collbató y Montmaneu. De la misma manera, el de S. Feliu de Llobregat, entre otras magnolias, Hospitalet, Sta Coloma, Prat, S. Feliu, Gavá, Martorell, Cervelló y Begas.

En las tierras seductoras de Cataluña, por los 41º 36' 16" de Lat. N. y los 0º 31' 0" de Long. Oeste, entre Monistrol (Manresa) y Collbató (Igualada) no lejos de Vacarisas y de Olesa, produciendo la impresión de una grave y vasta ciudadela, y, asimismo, la idea de un enorme y magnífico órgano, se encuentra, para embeleso y placer de los sentidos, el singularísimo y soberbio conjunto de Montserrat o monte serrado, en especie de cadena orientada de N.-O. a S.-E., con una base superior a 22 kilómetros. Imponente, con su grandiosa y serena prestancia, movió a los espíritus, originando diversas leyendas y, particularmente, inspiró a Ricardo Wagner el poema y la música de «Parsifal», su última obra. En la atrayente mole calcárea, fortaleza de colosos, alcazaba de imperio o baluarte fantástico de centinelas o «gistaus» de la antigua imaginativa, y que, si se quiere, fueron transformadas en pétreas figuras por mor del sortilegio de una fuerza misteriosa, resaltan, en reunión mágica y extraordinaria, entre otros motivos y variantes el Turó de S. Jerónimo que alcanza, en el total, la altura de 1.241 m.; la Feña de las Once, el Valle de Sta María, las Escomelas, el Cavall Bernat, la Roca de S. Patricio, el Paso de las Aguilas, la Peña del Moro, los Dedos, la Plana Vieja, el Valle Malo y las Rocas de las Golondrinas. La imagen del Monasterio quizá tenga otro tinte, como se descubrió en la imagen románica de Nuria, cuando fue restaurada. En ese maravilloso haz de signos, fuentes y representaciones, asimismo destacan, entre otras curiosidades, el célebre Gigante Encantado, con su voluminosa cabeza; el Montgros, la Roca de S. Antonio, los Ecos, la Cueva de la Virgen, los Degotalls, la Albarda, los Museos, la Biblioteca, el Mirador, la Plana de los Rayos y el torrente de Sta María.

MIGUEL JIMENEZ

1º de mayo en la península

MANIFESTACION Y DETENCIONES EN BILBAO PROCESION EN BARCELONA VACIO EN MADRID

BILBAO. — Una multitud obrera y estudiantil, compuesta por un mínimo de cinco mil personas, manifestó el día primero de mayo por las calles de la ciudad reclamando libertad sindical y política y poniendo en evidencia el handicap económico que sufren las clases no privilegiadas ante el constante aumento del costo de la vida. Advertida la policía, arremetió contra los manifestantes con la brutalidad en ella característica, ocasionando numerosos contusos y deteniendo a innumerables manifestantes, muchos de los cuales fueron liberados después de ser fichados, pero quedando retenidos y encarcelados unos treinta trabajadores. Entre el personal manifestante más decidido figuraban buen número de mujeres, creyendo que con su presencia la prevista actuación de la policía no sería tan dura como de costumbre. Sin embargo, algunas de entre ellas fueron apaleadas sin contemplaciones por los sicarios de Franco.

A raíz de estos sucesos reina gran efervescencia en Bilbao y su zona minera, barruntándose en ésta un acto de solidaridad hacia los compañeros huelguistas de Puertollano, Asturias y Riotinto, acontecimiento que temen las autoridades a juzgar por las convocaciones de obreros de minas y Altos Hornos, amenizadas con amenazas de destierro o detención en caso de que la huelga sea declarada.

Los registros policíacos continúan en Bilbao a raíz del acontecimiento del 1.º de mayo, temiéndose que la fuerza «pública» proceda a nuevos encarcelamientos.

BARCELONA. — El socialcristianismo ha tenido su manifestación de 1.º de mayo, reclamando correctamente libertad sindical, pero no religiosa, la cual hace tiempo disfrutan los pacíficos manifestantes. La manifestación, degenerada en romería, terminó en el monasterio de Montserrat.

MADRID. — La prensa franquista ha causado risa insistiendo en que el 1.º de Mayo no es 1.º de Mayo, sino fiesta de San José Obrero-carpintero. La inmensa mayoría de trabajadores, no creyentes ni en dios ni en el diablo franquista, quedó en casa o se trasladó al campo. Por otra parte, la policía ha querido causar sensación deteniendo a media docena de personas «antirrégimen», acusándolas de haber preparado un complot «comunista». Uno de los detenidos es hijo de un ministro de Franco.

UN CRIMEN MAS DE LA PIDE

LISBOA.—El día 1.º de Mayo ha sido sellado con sangre proletaria. Una multitud de cinco mil lisboetas manifestó por las calles reclamando libertad de opinión y de sindicación, habiendo sido cobardemente atacada por fuerzas de la policía, teniendo que registrar, los manifestantes, un muerto y tres heridos, aparte docenas de contusos. Armada hasta los dientes, la fuerza fascio-salazarista atacó inopinadamente a la multitud, manifiestamente pacífica y enteramente desarmada. Previendo la extrañeza que este acto de barbarie causaría al mundo, la PIDE prepara la coartada de atribuir a los manifestantes el haberse atacado ellos mismos.

MITIN DEL 1.º de MAYO EN PARIS

Tal como anunciábamos en primera página, el 1.º de mayo tuvo lugar —con tanta densidad de público como en la CGT-FO— el acto conmemorativo de la fecha a cargo de la Confédération Nationale du Travail. La reunión anarcosindicalista resultó emotiva, registrándose solamente una pequeña nota en falso que no alteró en lo más mínimo el propósito fraternal de los reunidos. Por la tribuna desfilaron compañeros franceses y españoles, mereciendo destacar a la generación bregada representada por el compañero Fauchois, y a la generación joven patenizada por el compañero Pierre.

Por haber tomado nota del acto el redactor galo, nos abstenemos de dar reseña, que verán nuestros lectores en el número que seguirá al presente.

lada rusa»

que se hace y se proyecta ampliar fortalecienco económica y políticamente al franquismo, es anticomunismo. Prácticamente, no representamos otra cosa que la avanzada de lo que vendrá más tarde, de lo que harán arrolladoramente los hombres y los pueblos libres del mundo una vez concretado y consumado el hecho. No estamos *contra nadie* que sea antifranquista.

No, no estamos en la línea anticomunista ni nunca hemos estado. Esa táctica queda para los que ni hacen ni dejan hacer, prefiriendo el aislamiento y la desaparición lenta. Nosotros estuvimos, estamos y estaremos siempre *únicamente* contra quienes directa o indirectamente se unan, bajo no importa qué pretexto, con el fascismo español por conveniencias de partido o de naciones (nada honradas, limpias, ni respetables) ajenas y contrarias a la libertad que buscamos, necesitamos y merecemos los españoles.

Lógicamente, quienes de aquella forma procedan dejan de ser nuestros aliados para convertirse en *enemigos declarados*. No hay no puede haber, excusas valederas para una actitud política del calibre de *ayudar a la dictadura española*. No otra cosa es, por vueltas que se le dé, establecer relaciones comerciales o diplomáticas con el franquismo, acompañadas de la nueva «*monserga de coexistencia beneficiosa*» para el pueblo oprimido. Razonamiento tan peregrino se rebate solo o con miles de fáciles ejemplos que están en la mente de todos y que, como muestra, damos el de ser ello equivalente a mezclar en una jaula a perros y gatos. Semejante táctica ni es infalible ni puede ser aplicada en términos generales y menos en España donde un millón de muertos y ahora sus hijos reclaman justicia, donde 25 años de represión siguen impertubablemente aquella matanza, donde el garrote vil es quien remplaza a la palomita de la paz (léase coexistencia), aún en 1963.

La coexistencia pacífica no fue «inventada» ahora por Kruschev. Fue presentado por primera vez por Lenin en lo que entonces se llamó «Decreto sobre la Paz» en el II Congreso de los soviets realizado a fines de 1917.

La coexistencia pacífica se refiere únicamente a las relaciones entre países de diferente sistema político que prefieren resolver sus problemas en un plano que no sea precisamente el de las armas ni la guerra, exactamente como se están desarrollando actualmente los acontecimientos entre Rusia y EE. UU., por ejemplo. Nuestra bandera bien conocida es la de la «unidad sin exclusiones» para liberar a España a condición de que ningún aliado colabore con el franquismo.

Concretamente:

Toleraremos *todo* menos la colaboración con el enemigo común de la libertad y los trabajadores.

AGRUPACION ASTURIAS LIBRE

Montevideo.

ANTENA

DE ESTADISTICA

MADRID. — Según datos aproximados, en España hay diez millones de personas sufrientes de la vista. Cortos de entendederas, al menos existen otros tantos.

CONFLICTO

SEVILLA.—Entre Sevilla y Coria del Río hay líneas de tranvías, cuya Compañía se opone a que funcione una cooperativa popular de transporte ciudadano formada por ocho mil trabajadores corianos. Por lo del pez mayor se come al menor, a instigación de la Compañía de Tranvías el juez ha ordenado detener y sellar los autobuses de la Cooperativa, pese a haber sido bendecidos por Bueno Monreal, entidad cardenalicia. El conflicto sigue en pie y los corianos se las ingenian todas para ir a Sevilla sin utilizar los coches de la C. de T.

LA MALDICION GITANA

MADRID.—Tipo de crítica indirecta al régimen, deslizada por el poeta Jorge Llopis en una conferencia explicada en el Círculo Medina:

«Quiera Dios que te levantes
y encuentres que están las cosas
mucho más caras que antes...»

NI DIOS LO EVITA

MADRID.—Ha fallecido en su domicilio matritense el arzobispo de Oviedo, Francisco J. Lauzurica y Torralba. Su existencia, de 75 años, se había desarrollado lo más vulgar y cómodamente posible. Como Dios manda.

EN LIBERTAD

MADRID. — Han sido excarcelados el ingeniero y el arquitecto que construyeron el aparcamiento subterráneo (hundido, con un muerto y varios heridos) de la plaza de los Mostenses. Para recobrar la libertad, ambos procesados satisfacieron a la Justicia un millón de pesetas.

«COS ESPAÑA, TODO; CON FRANCO, NADA»

MEJICO (OPE).—El título arriba indicado es el que encabeza una información del diario «Excelsior» con las declaraciones del licenciado don Gustavo Díaz Ordaz a periodistas de catorce países y añade:

«Hizo un balance de la obra del presidente López Mateos y trazó su proyecto de política exterior mejicana para los próximos seis años, en caso de ser elegido presidente de la República en los comicios del día 5 de julio.

« Afirmó el señor Díaz Ordaz que «como el Gobierno de Franco nació por la intervención de los países nazifascistas, Méjico considera que no puede establecer relaciones diplomáticas con un régimen emanado de la intervención extranjera, porque sostiene —y ha sostenido siempre— el principio de la no intervención.»

BAJOS SUELDOS Y PAGOS ATRASADOS

MADRID (OPE).—«A B C» publica la carta de un practicante, con un sueldo de 679 pesetas mensuales, inferior al sueldo mínimo, al que hasta ahora le descontaban 48 pesetas por «seguros sociales», pero desde ahora le descuentan doscientas pesetas, porque ese es el descuento que correspondería al sueldo que debiera cobrar, y no cobra, de 2.800 pesetas. Huelga todo comentario.

— Las enfermeras de la Escuela Nacional de Puericultura perciben como sueldo líquido 619 pesetas con 75 céntimos. Para llegar al salario mínimo deberían percibir tres veces más.

— Hay muchos ancianos que se quejan de la falta de puntualidad en el pago del subsidio concedido a todos aquellos que pasen de setenta años.» (De un diario de Madrid.) Es de presumir que toda esta demora quedará superada con el Plan de Desarrollo.

RIDRUEJO DETENIDO Y ENCARCELADO

PARIS (OPE).—La prensa informa que el viernes fue detenido en su domicilio de Madrid el escritor y poeta y ex falangista notorio, Dionisio Ridruejo.

Se recordará que vivía exiliado en la capital francesa después de su participación en el Congreso de Munich, en junio de 1962, con varios demócratas, exiliados unos y residentes en España otros. Regresó clandestinamente, la policía tuvo noticia de ello y lo llevó a la cárcel de Carabanchel.

JORNADA CONFEDERAL EN CLERMONT-FERRAND

Organizada por el Núcleo del Macizo Central, el 10 de mayo, a las diez de la mañana, en la Sala de Fiestas de la Casa del Pueblo Por la tarde Festival de Folklore

MILITAR FALSO MAGISTRADO

PARIS. — El corresponsal de «Le Monde» en Madrid recuerda el proceso en el que Grimau fue condenado a muerte el 18 de abril de 1963 y ejecutado dos días después. Añade que su defensor, el letrado Armandino Rodríguez Armada se propone pedir la anulación de la sentencia «teniendo en cuenta —agrega el señor Novais— que el comandante del Cuerpo Jurídico Militar que actuó de relator, don Manuel Fernández Marín, no es licenciado en Derecho, título indispensable para formar parte de dicho Cuerpo (artículo 63 del Código de Justicia Militar.) Según rumores que circulan en los medios políticos, y que nos han sido confirmados, se ha presentado contra el señor Fernández Marín una denuncia por no posesión del título...» «La misma fuente informativa señala que el comandante señor Fernández Marín estuvo matriculado en la Universidad de Sevilla en primer año (1932-1933) pero no se presentó al examen.

Puede uno preguntarse, evidentemente, cómo consiguió entrar en el Cuerpo Jurídico Militar. Sin duda fue aprovechándose de la confusión que reinó durante la guerra civil cuando España estaba dividida en dos zonas y pudo hacer creer que estaba en posesión de un título sin ser cierto. Con posterioridad ha actuado varias veces de fiscal o de relator en gran número de consejos de guerra, y muchos de los condenados se encuentran todavía en la cárcel. El señor Rodríguez Armada estima que todas las sentencias habrían de ser revisadas.

NUEVA MANIFESTACION ESTIDIANTIL

PARIS (OPE).—De «Le Figaro» en despacho de la A.F.P.:

«A mediodía frente al Ministerio de Educación Nacional en pleno centro de Madrid, se han congregado unos cientos de estudiantes para protestar por las sanciones adoptadas contra algunos de los compañeros que ocuparon el anfiteatro de la Facultad de Ciencias Políticas durante las jornadas de agitación estudiantil del pasado marzo.»

LA POLACADA DE TURNO

BARCELONA.—En la plaza de San Jaime estaba anunciada una audición de sardanas patrocinada por la Comisión de Cultura de la Unesco. El gobernador civil la prohibió.

COMUNICADOS

MUJERES LIBRES, PARIS

Excursión al bosque de Rambouillet el 17 de mayo. Para detalles : 24, rue Sainte-Marthe.

F. L. de OULLINS

Celebrará reunión el domingo 10 de mayo a las 9 y media, en el local de costumbre.

F.N.I.F., PARIS

Convoca al grupo de ferroviarios de la región a entrevista celebradera el 17 de mayo en el local social por la mañana

S.I.A., ROANNE

Tendrá asamblea de afiliados y simpatizantes el 17 de mayo en el local y la hora de costumbre.

CONFEDERACION REGIONAL DE LEVANTE

El próximo sábado, 9 de mayo, a las siete de la tarde, en nuestro local social de Paris, tendrá lugar nuestra reunión ordinaria de cada mes. Varios meses han transcurrido desde nuestra última reunión; hágase, pues, cada uno la cuenta del interés y la urgencia que tenemos de dar curso a nuestros problemas con el asentimiento y aprobación de todos.

F. L. DE LIMOGES

Esta Federación Local convoca a todos sus afiliados a la asamblea general, el día 10 de mayo, en el local de F. O., 59, rue Montmailler, a las nueve de la mañana. En el orden del día, nombramiento de nuevo secretariado.

CONFERENCIAS EN TOULOUSE

Invitamos a todos los afiliados y amigos de la C.N.T. de la región tolosana a asistir a la conferencia intitulada: «Derechos abstractos y derechos concretos», que desarrollará el compañero J. CAPDEVILA, el día 10 de mayo, a las diez de la mañana, en nuestro local social de la Bolsa del Trabajo.

PRO COMPAÑERO ABARCA

Telegrama cursado

M. Pierre VERMEYLEN.
Ministre de la Justice.
Place Poelart, nº 4.
Bruxelles (Belgique).

Monsieur le Ministre :

Les affiliés à la C.N.T. d'Espagne en el Exil et Solidarité Internationale Antifasciste de Dreux (France), solicitent respectueusement votre intervention en faveur du jeune antifasciste Francisco Abarca pourque n'ait pas lieu son extradition solicitée par le Gouvernement suisse.

Fraternalement à vous,

S.I.A. de Dreux
C.N.T.

CONFERENCIA EN THIAIS

El domingo día 10 de mayo, a las diez de la mañana, se iniciará un cursillo de conferencias organizado por la F. L. de Thiais, que tendrá lugar en el «Foyer des Sociétés» de Choisy-le-Roi, rue du Dr Roux (autobus número 183, Porte de Choisy, Parada Dr Roux).

La primera será a cargo del compañero Francisco Isgleas, que disertará sobre el sugestivo tema: «La C.N.T. ante el porvenir de España».

Esperamos que todos los afiliados y militantes tratarán de interesar a cuantos españoles conozcan, sean o no refugiados, siendo principalmente el propósito de esta conferencia de carácter proselista y de afirmación. Se espera, pues, la máxima asistencia.

ADMINISTRATIVAS

Panicello, Panamá. Recibidos envíos enero y marzo. 13 D. el último, 62,80 el total. Poco, comparado con envíos.

— P. Lacosta, Vierzon, Cher. Recibido giro 35 frs. Distribución indicada en talón. H. 31-12-64 «C S.» y «Umbral».

— J. Martínez, Mâcon (S.-et-L.). Giro 32 frs. Pagas «C. S.» y «Umbral» hasta 31-12-64.

— Gené José, México. Recibidos tus envíos. Ultimo, 47,95 «Umbral».

— Joaquín Llop, Labastide (Ariège). Recibido giro, 45 frs., y carta. Pagas con él «Combat» hasta el 31-1-64; «Umbral» hasta 31-10-64.

— Miguel Martí, Puisunieurs (Hérault). Recibido giro 50 frs. Sin carta. Da distribución del mismo.

— Francisco Benítez, Visabon (Var). Recibido giro 10 frs. 5 «C. S.», 3 «Umbral», 2 restantes a ancianos.

— B. Serrarols, Lima (Perú). Recibido envío 60. Distribución carta. Llega hasta 31-12-64. Resto para ancianos. Va en lista número 296.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Invita a todos los afiliados y simpatizantes de París y su Región, así como a todos los emigrados económicos, a la jira que se celebrará en esta localidad el domingo día 7 de junio de este año. Una jornada de fraternización cenetista y libertaria en plena naturaleza, vale la pena un pequeño desplazamiento. Habrá conferencia improvisada y diversiones.

Trenes en París a partir de las ocho de la mañana toda media hora. Regreso a partir de la 17,15, trenes cada media hora hasta las 21,47.

Le Gérant responsable
J. SORIANO
Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

CRONICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

A LA SOMBRA DE UN PRESTIGIO

EN la Historia social moderna se destacan una serie de fechas cuyo origen aparece obscuro a fuerza de mistificaciones. Tal ocurre con el Primero de Mayo, fecha de significado y contenido internacional.

Si bien es cierto que mayo es símbolo natural de cosechas promisoras y que en otros tiempos los trabajadores se reunían para gozar en paz los dones de la naturaleza, también es verdad que el símbolo se nutrió de afanes redentoristas. A la fiesta apacible se agregó el reclamo de un derecho y el *día* se hizo de más en más proletario.

Las horcas de Chicago —elevadas en Noviembre— reafirmaron más el espíritu reivindicativo de la fecha. El Primero de Mayo se convirtió en un día de lucha y de protesta y los dulces efluvios primaverales se cubrieron con el ocre color de la pólvora y de la sangre. El himno idílico de Pietro Gori se convierte en emblema de batalla y los acordes de Verdi, imaginados para un «aire» de Nabuco, cubren el silbido de las balas con un acento de barricada, más que de fiesta campestre.

Pasaron así muchos años, en los cuatro puntos cardinales, en que el Primero de Mayo era cita pública en la que dos fuerzas se enfrentaban en desafío singular. Dos fuerzas, una directa, auténtica. La otra indirecta y creada para el «caso». Porque en realidad, de un lado y del otro de la barricada el pueblo se masacraba mutuamente. Pueblo, los obreros en huelga o en gesta de protesta. Pueblo, hijos del pueblo también, los soldados y los policías que defendían «el orden» asesinando a sus hermanos de «clase». Los de la otra «clase», los directamente increpados por los siervos de la gleba o de las fábricas, banqueteaban o se distraían a su antojo en tanto la metralla segaba vidas generosas.

EL ORIGEN DE LO DE CHICAGO

Murieron en Chicago manifestantes atacados por las balas de la soldadesca. Otros víctimas del atentado urdido por la policía para de esa manera tener motivo directo a detenciones o proceso. En el patíbulo unos en la cárcel otros, dos por causa de suicidio, señalados todos ellos por la «pública justicia» como «autores» del atentado. En total siete.

Siete que quedaron por largos años como símbolo de una lucha tenaz por obtener un límite a la interminable jornada de trabajo que era norma en aquellos tiempos. Norma forzada por los explotadores, por el «choncho burgués» dueño de la fábrica y de la vida de sus obreros. Los mártires de Chicago sufrieron la horca por la jornada de las 8 horas.

Han transcurrido 78 años. En algunos países y algunos oficios, se trabajan 7 y 6 horas diarias. En otros prosigue la maldición del «sol a sol». En países como España se efectúan dos jornadas diarias para ganar un salario decente perdiendo en ello dignidad y decencia. En países en los que puede llevarse vida modesta con las «nodestas» 8 horas reivindicadas por los ahorcados de Chicago, son los obreros quienes reclaman hoy por trabajar más horas...

Hombres que combatieron en España, que tal vez lleguen a combatir de nuevo mañana, que hoy repiten sus ideas combativas, trabajan en Francia todas las horas posibles, por su propio deseo y voluntad, en aras de un «bienestar» que nos habíamos prometido de obtener de otra manera. A la sombra de un prestigio perdemos calidad moral para el presente y para el futuro. Aunque por tradición organicemos o asistamos a un mitin, cada Primero de Mayo.

LA MISTIFICACION

Los patronos están en su papel, cumplen su «rol» cuando intentan retrovertir el origen del Primero de Mayo titulándolo el Día de la Fiesta del trabajo. Como los católicos en España le llaman el día del santo cornudo (perdón) es decir, el Día de José el carpintero. Todo eso es justo y natural. Cumple cada uno su misión.

La gran mistificación proviene del «campo socialista». Todos los países de signo «gobierno proletario» utilizan la fecha para hacer alarde de «fuerza». Desfile de soldados que en Hungría ahogaron la rebelión y que la ahogarán —como los otros en Chicago— en cualquier lugar que la ocasión se ofrezca. Desfile de armas que se unieron al nazismo Hitleriano y se unirán al imperialismo dolariano si conviene al caso. No hay horcas en Moscú para recordar los mártires de Chicago. Una plaza inmensa por la que desfilan los vencedores de Mackhno y de Cronstad, de Polonia o de Budapest. Y discursos...

A la mistificación se unen todos los que se reafirman en la autoridad, en la fuerza, en la ley, en el Estado.

Y EN ESPAÑA

En España enarbolan los católicos —y los no católicos— la bandera del Primero de Mayo. Invitan unos a manifestaciones en calles y plazas públicas. Otros convocan para un acto en Montserrat, en el Monasterio, bajo el signo del Primero de Mayo... ¡Cosas veredes, Sancho!...

Y los mineros, con o sin Primero de Mayo, continúan en su acción reivindicativa. Acción que si logra adquirir aires propios y desprenderse de toda tutela podrá ser foco de jornadas auténticas dignas del Primero de Mayo que comenzó recordando sin temor ni falla a los hombres de Chicago y a todos los hombres que por la libertad dieron sus vidas el primero de Mayo y todos los días del año.

B.D.I.C

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française ..... 5 F.
Version fco-espagnole .. 20 F.
★
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10e)
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

JUANISMO Y CARLISMO

ESO que parece un juego para aburrir al tiempo podría convertirse en una «actualidad» anciana de 130 años (a partir de la primera guerra carlista) a juzgar por la importancia sistemática que actualmente le conceden los rotativos. Lo más claro del día es que el pueblo español nada tiene que ver en el embrollo monárquico aunque pueda resultar el propio pueblo indebidamente embrollado.

Don Juan aduce legitimidad para usar corona y don Jaime, su hermano mayor, no parece haber renunciado a ella. Algunos dinásticos se inclinan por Juanito Carlos en tanto la rama integrista, realmente (en doble sentido) desintegrada, busca que busca ha logrado dar a punta de candil con un Hugo desconocido al cual, para acarlistarlo, adjetivan de Carlos. Es tan poco serio todo eso, tan fuera de la órbita popular española, que este tute de reyes harían gran bien al país yendo a dirimir sus «tronadas» diferencias en los salones del Folies Bergère.

Esta disputa tradicional de una familia importada de Francia, sólo ha ocasionado sinsabores a España. Dos siglos de la historia moderna de la humanidad aparecen tintos con sangre de españoles sin que una sola gota de tal líquido haya sido derramada por la descendencia de Felipe V, el primer verdugo de Barcelona. De la contienda vivísima de 1936-39 por las libertades populares, los Borbón hubiesen estado ausentes de no haber ofrecido, Juan III, sus servicios de lacayo a un general pro-hitleriano que había jurado fidelidad a la II República, Francisco Franco Bahamonde. Hoy ese Borbón, mil veces vejado por el osado Franco Bahamonde, adopta pose de liberalizador aunque esté dispuesto, como siempre, a humillarse ante el «caudillo» para obtener de él, caritativamente, un trono ya sin tronío porque al pueblo no le da la gana soportar a otros reyes que los del juego de naipes. Ni siquiera los reyes magos mantienen crédito entre la chiquillería española, puesto que al «Padre Noel» lo encuentran más dadivoso.

Ultimamente, el Don Juan tercero (y por tanto, inferior al de Zorrilla) ha hecho declaraciones a un reporter de «Le Figaro» en las cuales vierte toda su vaciedad y gran pobreza de convicciones, no resultando mejor que su rival de última hora: el Hugo «Carlos» salido de trastienda, no apareciendo en Don Juan, sino en mi-sera Doña Brígida del liberalismo, proponiéndose para una modernidad española trasnochada, halagando a su patrono Franco, dando razón a los carlistas, sus «enemgios», para que le hagan la fría merced de retirar al Hugo de la Irene del tablado zarzuelero de la Monarquía española.

El argumento, como se ve, es de «género chico». Pero cuidado, españoles, que esta comedia, al parecer bufa, hace 130 años justos que viste de luto el corazón de las madres españolas.

Primero, salud

MALO es el insomnio, por dormir por medio de drogas tóxicas.

Los efectos del bebistrajo de la otra noche, si bien hizome operación, lo pagó la cabeza, al siguiente día atontolinada.

Este mal radica en los nervios: principalmente, los artistas de todo género son quienes lo padecen.

Mi parienta Dionisia Lahera, tiple de mérito y de gran renombre, no dormía sino con veronal.

¿Por qué temerle a la noche? La noche no es larga ni corta: es la parte exacta que le corresponde del tiempo. No en todas las actividades propicia el descanso, ya que en bastantes para trabajar es esperada.

He aquí varias opinic sobre la noche:

Es para pecar.

Para hacer hijos

Para soñar a veces y despertar al que duerme.

Para roncar estrepitosamente de cualquier lado que el durmiente repose.

Para tumbarse a semejanza de las caballerías y respirar por todos los conductos del cuerpo.

Pero todo esto, señores míos, es neecsario, porque es salud.

La cara del que duerme mal si es el espejo del alma. Su frente comienza a ararse antes de tiempo y su heredad no cría aterciopelados pensamientos como los de un pintoresco huerto. Si duerme bien y de igual modo lo demás hace, tendrá alegría y sentiráse enflamado de felicidad, virtual condición de la existencia, pues sin ella todo es negativo.

Ningún vate ha escrito un poema tan excelente dedicado a la noche como Maupassant sin ser poeta.

La noche infunde respeto, cierto temor que obliga a hablar so voz y a no pisar fuerte en las horas del sueño, a veces interrumpido por el resoplo de la lechuza.

En las grandes capitales empalman el día y la noche. Los cafés, los restaurantes, los cabarets, los bares, están llenos de público. ¿A qué hora duerme esta gente? ¿Cuándo se levanta? ¿Viven todos ellos de rentas? ¡Quiá! Estos precisan de la noche porque son gatos pardos. Y muchos de ellos pertenecen a la cofradía de la trapisonda.

Hazme caso, lector suave, y lleva una vida sana a fin de no tener necesario de estupefacientes.

No bebas.
No fumes.
No trasnoches.

No seas amigo de tus enemigos ni enemigo de tus amigos.

Obsérvate.

No abuses de Venus.

Con razón dice Vives que todo cuanto a la criatura le acaece cuelga de la juventud.

Otro ejemplo práctico es el que pone Gracián en «El Criticón», ascendiendo por una escalera de la que se caen los peldaños conforme se pisan y ya no es posible descender.

Nadie sabe lo que vale la salud hasta que se pierde.

PUYOL

Sobre Dios, la Divinidad y la Religión

Dios es el brebaje místico que dan a beber los fundadores de religiones, a las multitudes crédulas e irredentas quienes encuentran un consuelo —en sus penas y miserias— en la plegaria y en la invocación. Mientras aquellos —que, por incrédulos no tienen necesidad de rezar— fomentan la fe (a golpes de cruz y fuego inquisitorial, llegado el caso) disfrutan en vida el paraíso que prometen. La esperanza futura del más allá, la dejan para los pobres de espíritu y para los menguados de razón y de análisis.

∴

La Divinidad es una abstracción que no puede extraerse por medio de una raíz cuadrada o cúbica, ni calcularse a base de ecuaciones del grado que se quiera. Paréntesis de un Alfa y Omega, escapa a toda medida infinitesimal. Dejada en «ecuación empírica y metafísica» para en el cálculo de toda especulación.

En la concreción y determinación del concepto, fallan todas las matemáticas de experimentación.

Cuando más se la busca y más se la quiere acercar, tanto más se hace lejana e impalpable en lo cósmico y sideral.

En el cálculo y en la experiencia, con lo único que se topa, es con la energía y la materia en sus diversas manifestaciones.

∴

Especulando en la definición (que ya es irse por las nubes y a la estratosfera...) Dios, la Divinidad, el Ser Supremo, etc. y —cuanto en mayúscula quiera significarse— podría ser en todo caso, *afirmación* y *negación* propias, en lo Absoluto de la Nada.

∴

La Materia, pese a la armonía de las leyes que la regulan o transtornan, en todas sus eternas y continuas transformaciones, es inconsciente de la propia finalidad.

En el caos del *concierto* sideral donde trabaja y se trabaja, desconoce su origen y causa y, tal vez con ellos, su finalidad en la desaparición y renovación infinita.

¿Porqué, no así, sus efectos buenos o malos de causalidad y fin?

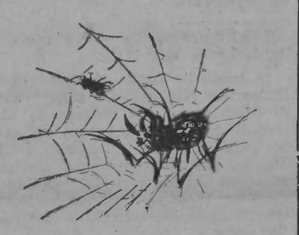
Su destino es transformarse, y, a él va ciega y cronometrada como un reloj por la actividad constante de sus átomos infatigables.

∴

Alguien dijo que «la religión era el opio de los pueblos».

Para mí, es una cosa más monstruosa aún, con la que se pretende engañar a Dios, de aceptarlo en la existencia de los hombres.

SOLSTICIO



Concreción del socialcristianismo

DISCOS

UNAS veces a los libertarios se nos califica de lunáticos (¿«sputniticos»?) y otras de ancestralistas. Yo parezco estar entre los últimos. Tal es mi tendencia retrospectiva (regreso del hombre a la naturaleza), y tal me hacen creer los caseros destinándome, en toda población de mi tránsito, a lo más desabrido de sus encierros de pago: sótanos o buhardillas, lo que incita a columnata de bosque perforada y aurificada por hilos de sol, y guirigayada por rastreros y voladores. Atavismo.

Atavismo placentero, sin embargo. Todos venimos de una primera aurora, que es aurora única de nuestra existencia. Presenciar la última —siempre la más moderna— es abandonar chaqueta por americana, americana por saco, hasta que la moda nos meta totalmente dentro del mismo. Como es de pensar, nuestra aurora de conformación no boreálea.

Que la evolución es constante, hace tiempo lo sabemos. En tren o en auto se corre a 200 km. hora y en avión más de mil. No obstante, nadie renuncia a las piernas, esa antigualla de nuestro padre Antropoide; esas piernas que abnegadamente nos acompañan para una excursión vital de 70 años. Y desgraciado quien las pierda, pues el carrito para inválidos sigue vigente para descrédito y ludibrio de vehículos supersónicos.

Así opinamos, y así como futuristas nos desacreditamos, plegados a la rutina existencialista. Con radar a todo trapo, y nos servimos de lentes mioperas; tanto aire, sol y agua libre, y nos da por temer que el hermoso cuarto sanitario (nácar y azulejos) menos sirva para necesidades perentorias que para provocarlas. Tanto —mentalmente— trogloditamos, que ya falangistas y extremistas del otro cabo de la cuerda (cuidado con rozarse de espaldas) convergen en lo mismo: Son, los «amar», los pelmazos del siglo.

Y debe de ser verdad, pese a que con nuestro lejanísimo Sindicato Unico desmentimos un tercer tiempo de sevillanas:

A las seis de la mañana
empiezan los picapedredos.

Contra tradición, nuestros picapedreros comenzaron labor a las ocho mañaneras, habiendo precisado las intervenciones «revolucionarias» de la FETIJONS y del cangrejil sindicalismo moderno, para que el contenido laboral y tradicional de la copla andaluza se restableciera.

Y gracias a que el sindicalismo de Franco y de lo no franco no empuje hacia las cuatro del alba, porque entonces, de puro abatidos, a las ocho anochecidas no bailarían sevillanas los picapedreros.

DISCOBOLO

DESDE BRUSELAS

Sobre el caso Abarca

VAN para siete meses ya que el joven libertario Francisco Abarca se encuentra detenido en Bruselas debido a un mandato internacional lanzado por las autoridades suizas.

El mandato internacional, siendo acompañado de una demanda de extradición, las autoridades belgas deben proceder a examen del «exequatur», esto por una parte, y seguidamente la Corte de recurso debe dictaminar sobre si debe o no debe extraditar.

La primera fase judicial, examen del «exequatur», ha concluido con fecha 23 de marzo con el rechazo por la Corte de casación, de la apelación introducida por Abarca. La conclusión de esta primera fase ha sido favorable a la extradición, es decir, desfavorable a nuestro joven compañero.

Va, pues, a empezar la segunda y última fase, que relativamente debiera ser más corta que la primera, ya que solamente debe reunirse la Corte de apelación para dictaminar sobre el procedimiento de extradición, únicamente.

El dictamen que presente la Corte de apelación es puramente consultativo, sin potestad de ejecución. Esto significa que este dictamen, sea favorable o no a la extradición, no debe, en principio, influenciar en absoluto al ministro de la Justicia quien, en última instancia, es sólo juez habilitado para tomar la decisión final.

Como vemos, pues, al margen de todo el procedimiento judicial, la libertad de Francisco Abarca depende sola y exclusivamente del ministro de la Justicia: El puede rechazar o aceptar la extradición sin rendir cuentas a nadie.

No nos hacemos ilusiones en cuanto a lo que pueda dictaminar la Corte de apelación. La magistratura belga, a la par que la de los demás países, está compuesta de la casta más reaccionaria y ésta no querrá enojarse con las autoridades helvéticas y, por supuesto, con el régimen franquista.

La lentitud que demuestra la justicia sobre el caso Abarca, por inhabitual resulta incomprensible, porque:

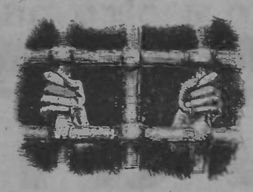
1.º La Corte de casación que debía reunirse el 19 de febrero a fin de examinar la apelación introducida por Abarca, postergó la reunión al 23 de marzo. Este lapso de tiempo es inacostumbrado al decir de los defensores, y más si tenemos en cuenta que en fecha 19 de febrero Abarca venía sosteniendo la huelga del hambre desde hacía más de ocho días.

2.º En casos como este de extradición, la Corte de apelación se reúne generalmente unos quince días después del último fallo a fin de dictaminar. En el momento de ser redactadas estas líneas ha pasado más de un mes y todavía se ignora la fecha en que esta Corte se reunirá, y esto a pesar de la insistencia manifestada por parte de la defensa.

Está claro y comprobado que la magistratura trata de ensañarse con nuestro desgraciado compañero o bien espera que se apaciguen los espíritus de la opinión pública movida por la campaña que hasta hoy se ha venido llevando a cabo en favor de Abarca, y así tratar de influenciar con su dictamen al ministro a fin de que éste conceda la extradición.

Como digo más arriba, la extradición o la libertad de Abarca depende del ministro de la Justicia.

¿Qué solución dará el señor Vermeylen? ¿Cuál será la determinación que tomará este ministro socialista? Los intereses de Estado, ¿primarán una vez más sobre los intereses de la justicia en la mente de este ministro? Esperamos que no: tenemos la casi absoluta convicción de que así no será; pero nuestra convicción no



basta. Sin embargo, sí bastaría que el socialista Vermeylen se condujera como verdadero socialista, como hombre de espíritu libre o tan siquiera como persona de sentimientos humanos que comprende que detrás de la demanda de extradición por parte de las autoridades suizas está el rostro de un dictador que desde hace un cuarto de siglo avasalla al pueblo español, y que entre el pueblo español están comprendidos también sus camaradas socialistas españoles.

Sin embargo, el ministro de la Justicia ni tan siquiera tiene que hacer llamada a sus sentimientos de hombre socialista: le basta, le bastaría con aplicar las leyes del país en materia de extradiciones, cuyas leyes no se prestan a confusión alguna. No puede, ningún magistrado, hacer mala interpretación de ellas; las leyes son formales y en este caso Abarca no puede ser extraditado. En Bélgica todas las convenciones de extradición estipulan la excepción política y la ley belga del 15 de agosto de 1874 determinando esta materia, mantiene en vigor el artículo 6 de la ley del 1 de octubre de 1833 sobre extradiciones:

«Será expresamente estipulado en estos tratados que el extranjero no podrá ser perseguido y castigado por ningún delito político anterior a la extradición, ni por ningún hecho conexo a un delito semejante, ni por ninguno de los crímenes y delitos no previstos por la presente ley; si no, toda extradición, toda detención provisionales son prohibidas.»

Sola excepción: la ley del 22 de noviembre de 1856 excluye de la protección a los autores de atentados contra la vida de los jefes de Estado y miembros de su familia.

Vemos, pues, que esta reserva hecha, la ley belga prohibe formalmente la extradición por hechos cometidos con intención política. La ley de excepción, impuesta precisamente a Bélgica por el dictador Napoleón III, ha sido la que se le ha aplicado al ex OAS Cabanes de la Prade, pues jurídicamente y legalmente el ministro de la Justicia no podía rechazar la demanda de extradición introducida por el gobierno francés. Lo cual dicho, la extradición de este ex OAS, recientemente efectuada por el gobierno belga, no puede crear un precedente del cual pudiera ser víctima nuestro compañero Abarca. Cabanes de la Prade fue participante de un atentado contra la persona del jefe del Estado francés, el general De Gaulle.

De todo lo dicho se desprende que Abarca no puede ser extraditado legalmente salvo si el señor Vermeylen quiere hacer pasar el supuesto delito de Abarca por un delito de tipo común. El señor Vermeylen está sobradamente informado sobre el caso y si a pesar de todo concediera la extradición, no podrá alegar más que haber querido hacer un favor a Suiza y a la vez a los sicarios de Franco. Esto el señor Vermeylen, ministro socialista, no lo ignora, y tampoco lo ignoramos nosotros.

Repetimos que esperamos que la decisión del ministro socialista no se prestará a confusión alguna; que sabrá tomar la decisión que se impone diciendo no a Suiza y a Franco.

El partido socialista belga cometió más de un error en el pasado con respecto al pueblo español. Uno de ellos, y que todavía no hemos olvidado, fue el que en 1938, el Gobierno belga por voz de un ministro socialista actualmente vice-presidente del Gobierno y ministro de Negocios Extranjeros, en el momento en que el crimen contra la República española no se había totalmente consumado reconoció al gobierno de Franco. Dijo en aquella época ese ministro socialista, señor Paul Henri Spaak, que Bélgica poseía muchos intereses en España por los cuales tenía que velar. Repetimos, que esperamos que en el caso de Abarca el señor Vermeylen dirá que los intereses del pueblo español y de la causa del antifascismo son los mayores intereses que debe defender el socialismo belga y, en consecuencia, rechazará la demanda de extradición formulada por las autoridades suizas a instancias del fascismo español sobre el joven y dinámico militante libertario Francisco Abarca, reconociéndole además el derecho de asilo, condición ésta indispensable si no se quiere jugar a Poncio Pilatos.

JORGE TARRASA

MINEROS DE ESPAÑA

¡AYUDEMOSLES!

LOS mineros de Puertollano otra vez en la brecha. No están solos. También por las crestas bravías de Asturias y la soleada planicie moruna de Riotinto ha sonado el clarín de la huelga minera. Ni las amenazas, ni el despdo, ni la cárcel, ni la deportación y ni el hambre de sus compañeras y sus hijos logran abatir el ánimo de éstos modernos gladiadores sociales que luchan en peores condiciones que lo hacían sus hermanos de clase en los años que precedieron y siguieron a la República.

Bajo la óptica del exilio se juzga a veces el panorama de España de una manera raquítica, nubosa, escéptica. A distancia los objetos se empequeñecen hasta el punto de parecer hormigas lo que son magníficos ejemplares de la fauna, y matas de melón los más robustos y elevados pinos. Ahí está el ejemplo vivo de los huelguistas de Puertollano, Oviedo-Gijón y Riotinto, para confirmar nuestra metáfora. En el último quinquenio es la cuarta vez que los mineros manchegos se lanzan a la lucha contra el trust capitalista extranjero que los explota y los esbirros del gobernador falangista de Ciudad Real. Al despuntar la primavera y como aprovechando la pujanza que la naturaleza pone en los seres y en las cosas, estos hombres se lanzan todos los años a la huelga reivindicativa; huelga que se salda casi siempre con el despido de los que más se distinguieron, con sanciones económicas, e incluso arrestos y torturas en el cuartel de la «guardia civil».

El conflicto afecta a varios miles de obreros. El gobernador, medroso y torpe, que no sabe qué procedimiento emplear, al negarse los mineros a dialogar con los delegados felones del «vertical», ha dispuesto a última hora (viernes 24) el cierre inmediato de todos los pozos de la Empresa Peñarroya por tiempo indefinido. Sin trabajo no hay salario. Amenazando con el espectro del hambre el franquismo trata de romper la moral de los huelguistas. Un hogar sin pan es el mejor antídoto burgués de la rebeldía. Pero se equivocan. Con los mineros no valen durezas. Un año y otro año, una huelga y otra huelga, los obreros de la mina (vanguardia y orgullo de la clase trabajadora española) no cesan en su empeño de defender el derecho a la vida, a la dignidad y a la libertad.

Porque no se trata solamente de mejoras materiales. Hoy nadie se recata de decir en España que los movimientos obreros tienen también como objetivo la conquista del derecho de huelga, la libertad sindical, la libertad de expresión; derechos que disfrutan todos los pueblos evolucionados del mundo, inclusive aquellos que en Asia y Africa acaban de salir de la milenaria esclavitud tribal. Los trabajadores españoles no quieren, no pueden ser menos que los trabajadores negros de Angola, de los de Indonesia o los de Marruecos.

La C.N.T. en exilio, carne y corazón del pueblo, tiene que vibrar al unísono de ese esfuerzo magnífico de los obreros huelguistas de Puertollano, Oviedo, Riotinto. Particularmente la militancia confederal castellana, encuadrada o no en nuestra Regional de Origen, ha de movilizar todas sus energías, todos sus recursos, para acudir en ayuda de los que en la cuenca minera manchega se baten por el derecho a la vida, por su libertad y la nuestra propia. ¡Que no se repita la vergüenza del año pasado en que el exilio se entretenía dilectamente en discutir si los que iban por el monte de la huelga antifranquista eran galgos o podencos!

¡Compañeros, compañeras! ¡Ayudemos a los mineros! ¡Solidaridad con los huelguistas! Ellos son las avanzadas con el que mañana la C.N.T. y el anarquismo librará, de nuevo, la batalla histórica de la emancipación obrera y la libertad de los hombres. La definitiva.

El Comité Regional de Origen de la C.N.T. del Centro.

POR TIERRAS DE CATALUÑA

El Vallés

por **Miguel JIMÉNEZ**

VIGOROSA e intensa, la brillante región catalana, con una superficie de 32.196'60 km2. Comprende, en virtud, las gratas porciones de Barcelona, Sabadell, Tarrasa, Lérida, Tortosa, Tarragona, Manresa, Reus, Mataró, Gerona, Villanueva y Geltrú, Figueras e Igualada, y asimismo, Vich, Olot, Granollers, Valls, Villafranca del Panadés, S. Feliu de Llobregat, Berga, Balaguer, Arenys de Mar, Cervera, Montblanch, Santa Coloma de Farnés y Borjas Blancas. De la misma manera, Vendrell, La Bisbal, Seo de Urgel, Solsona, Tremp, Gandesa, Puigcerdá, Falset, Sort y Viella.

Poniendo por caso, el sector cantonal que llerda abarca, entre otras simpáticas localidades, Almacellas, Alcarraz, Lérida, Sudanell y Grañera de las Garrigas. Al igual, el radio tortosino reúne, entre otros claveles, Amposta, San Carlos de la Rápita, Tortosa, Masdenverge y Alfara. El de Tarragona, entre otras orquídeas, Vilaseca, Constantí, Tarragona, Rourell y Pallaresos. Por su lado, el de Reus, entre otros jazmines, Cambrils, Riudoms, Reus, Aleixar y Vilaplana. Del msimo modo, el de Gerona, entre otras violetas, Bañolas, Salt, Gerona, Albons y Llambillas. El de Villanueva y Geltrú, entre otros nardos, Sitges Castellet, Villanueva y Geltrú, Olesa de Bonesvalls y Olivella. Al igual, el de Figueras, entre otras variedades, Rosas, Port-Bou, Figueras, Vilajuiga y Terradas. Por su parte, el de Olot, entre otros álsines, Beguda, Vall de Vianya, Olot, Juanetas y Bassagoda. El de Villafranca del Panadés, entre otras dalias, S. Martín Sarroca, Fontrobi, Villafranca del Panadés, Pontons, y Las Cabanyas. En la misma forma, el de Valls, entre otros lirios, Alcover, Pla de Cabra, Valls, Nulles y Figuerola. Por su lado, el de Berga, entre otras eglantinas, Cardona, Puigreig, Berga, Aviá y Caldes. En el mismo sentido, el de Balaguer, entre otros queridos sitiales, con sus tonos, Almenar, Artesa, Balaguer, Alfarrás, Oliola y Tudela del Segre.

El espacio expresivo del Vallés se divide en dos partes: el Vallés Oriental, con su nexo en Granollers, a la ribera del Congost, y al Vallés Occidental, con sus fracciones de Sabadell y Tarrasa.

En el amplio enlace granollersense existen las curiosas viñetas de Mollet (F. C.), con sus energías; Caldas de Montbuy (estación), con sus fuentes y sus baños; Granollers (F. C.), con sus tejidos; La Garriga (estación), con sus aguas medicinales; Cardedeu (F. C.), con sus carquiñolis; S. Feliu de Codinas, con sus características; Las Franquesas del Vallés (estación), con sus desvelos; la Roca, con los restos del castillo. Parets (F.C.) con sus ganados y hortalizas; Castellterssol, con sus dotes; Llinás (al riel), con sus trazos, y S. Fausto de Campcentellas, con sus semblantes de aprecio. Igualmente, S. Antonio de Vilamajor, con sus rasgos; Llisá de Munt, con sus ansias; Santa Eulalia de Riuprimer, con sus móviles; Martorellas, con sus timbres; Bigas, con sus labores; Santa Eulalia de Ronsana, con sus ganados y sus faenas agrícolas; Montmeló, con sus aspectos; La Ametlla, con sus acciones; Montornés del Vallés, con sus alfalfas y verduras; Fogás de Monclús, con sus sembrados, y S. Pedro de Vilamajor, con sus tradiciones. Asimismo, Ayguafreda (F.C.), con sus virtudes; Cánoves, con sus aspectos típicos; Llisá del Vall, con sus cultivos; Canovelles, con sus logros; Montseny, con sus vistas y sus carbones; Vallromanas, con sus acentos; Montmany, con sus alcances; S. Quirico de Safaja, con sus plantíos; Tagamanent, con sus costumbres, y el pueblo de Martorellas de Arriba, con sus buenos pormenores.

(Pasa a la página 3.)

Lo que debemos decirle al pueblo:

Vota, pero escucha

por **M. OCAÑA**

¿PUEDE haber alguna doctrina o ideología político-social que prescinda de su origen para explicar sus propósitos? Las que conocemos hasta la fecha, al propagar sus fines recurren todas a la justificación de sus orígenes. El cristianismo se alimenta del antiguo o del nuevo testamento y de la Biblia, y toda religión se basa en sus santas escrituras. Las doctrinas políticas y sociales tienen su origen en las miserias sociales y en las previsiones de sus primeros filósofos, y pocas son las revoluciones que no tienen como explicación una doctrina que tuvo sus precursores. El marxismo, en sus diferentes aplicaciones revolucionarias, en Rusia, en China, en Cuba o en cualquier otro país de democracia socialista, ha servido y continúa sirviendo de explicación a los revolucionarios y a los políticos que, interpretándolo cada uno a su manera, justifican la acción del Estado comunista o de la democracia burguesa hasta hoy conocidos. Todo hombre que piensa, a no ser un verdadero sabio o un nuevo Séneca, recurre a menudo a sus orígenes ideológicos para propagar y defender sus ideas. ¿Porqué, pues, los anarquistas tendríamos que olvidar a Kropotkine, a Bakunine, a Eliseo Reclus y a tantos otros sabios y revolucionarios que dieron consistencia al anarquismo? ¿Por que estaban equivocados? Ni hablar.

Leimos en España un librito, escrito por la malograda joven socialista Hildegard, que lamentamos no esté al alcance de las nuevas generaciones: hablamos de «¿Se equivocó Marx? ¿Fracasa el socialismo?» La publicación de este libro cuyo prólogo comportaba de antemano la dimisión de la joven Hildegard de las juventudes socialistas, no obstante valió a ésta su expulsión de aquéllas. Sin el desgraciado accidente que la hizo desaparecer, es probable que la joven e inteligente Hildegard habría desembocado en las ideas anarquistas. No lo aseguremos, sin embargo, pero se podía prever.

Cuando Carlos Marx escribió «El Capital» y «El Manifiesto Comunista, ¿preveía ya las diferentes interpretaciones que sus discípulos darían a sus verdaderas intenciones? Lo ignoramos. Sin embargo, estamos seguros en la creencia de que, ni P. Kropotkine, ni Bakunine, legaron a la humanidad unas ideas que se prestasen a doble interpretación. De la lectura de sus escritos, solo constancia y veracidad hemos sacado.

Recordamos aún con tristeza, por su desaparición bajo las balas falangistas, a un compañerito nuestro de Valladolid, Tomás Vélez, que en sus discusiones político-sociales con estudiantes vallisoletanos, harto un día de oír a un joven estudiante de derecho, socialista, que le decía «Marx dice... esto. Marx dice... lo otro y lo de más allá», le preguntó ¿Y tú, qué dices? Porque está claro que el hombre debe estudiar las teorías expuestas y reflexionar sobre ellas para sacar una consecuencia, y no limitarse a la «recitación» de los textos sagrados.

Lo que distingue a los anarquistas de los «fieles» de toda religión o doctrina política es su espíritu crítico. El anarquista lee y analiza. Los otros «idealistas» aprenden de memoria el Pater Nostre de su religión o de su partido y no se acuestan ninguna noche sin haber «recitado» las Salves y los Credos respectivos. Ello hace que cuando viene la luz al espíritu de unos y otros, la reacción no es la misma. El novicio que descubre el anarquismo encuentra siempre en esta idea algo nuevo, algo que viene a dignificarle, a darle personalidad y criterio propio. Y sino, que lo digan algunos de aquellos que conocieron las ideas anarquistas cuando ya habían sobrepasado la edad tierna. Por el contrario, si algún anarquista se convierte a la política o renuncia a sus ideas primeras, no lo hace por que haya descubierto nada nuevo, sino porque se siente «gastado» y sin ánimo para continuar una vida de sacrificio por las ideas que le hicieron hombre. O porque espera llegar a la «edad madura» logrando un puesto al sol.

¿Tiene todo lo dicho anteriormente una relación con el título de nuestro artículo? Lo que sigue nos lo dirá.

Tenemos ante los ojos un artículo publicado por nuestro ilustre Ricardo Mella, cuya clarividencia y solvencia moral quisiéramos ver mejor reflejadas en todos cuantos toman la pluma para escribir sobre temas tan importantes como son las ideas anarquistas.

Se nos dirá quizás que al tomar como base de lo que creemos que se le debe decir al pueblo un artículo de un antepasado nuestro del anarquismo, no hacemos nada más ni nada menos que lo que acabamos de reprochar a los otros. Nada más lejos de la verdad, ya que a cualquiera que se le ocurra analizar la realidad política del mundo actual, le vendrá al caletre lo razonado y justo de las palabras de nuestro R. Mella.

Que sea en los «países del socialismo» del mundo soviético, que sea en

(Pasa a la página 2.)

3428

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

36e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 290 — Version française 0 10 francs — Version espagnole 0 40 francs — 14 Mai 1964

La grève des Asturies

PARLANT de la nouvelle vague de protestation qui a lieu actuellement en Espagne, et dont l'épicentre se trouve encore dans les régions minières des Asturies où les grèves conservent leur caractère initial de « lutte de classe », le speaker de service du dimanche 3 mai, à Europe N° 1, soulignait que :

« Les grèves en Espagne, quand ça commence, on ne sait jamais comment ça finit. »

En effet, le peuple espagnol sait ce qu'il doit attendre du régime actuel ; s'il n'emploie pas lui-même des moyens violents pour faire face à la violence de l'Etat franquiste, il n'en sortira pas.

Voici la situation vue à travers l'optique de la presse bourgeoise. « L'Usine Nouvelle » du 30 avril nous indique que :

« L'agitation sociale avait commencé par une manifestation de 1.500 mineurs qui réclamaient un salaire minimum de 150 pesetas, soit environ 14 N. F. par jour, le droit de grève et la liberté syndicale. »

Le « Monde » du 28 avril attribue cette agitation au retard apporté par le gouvernement dans la publication de la nouvelle réglementation minière :

« Et pendant que l'on discute cette nouvelle réglementation, la situation sociale s'aggrave. Dans la province des Asturies, les mineurs de Figaredo, à Mieres, dont l'effetif est de 1.950 travailleurs, se sont joints à la grève. Dans ce même bassin, la fabrica se trouve aussi en grève, et, dans le bassin du Nalon, les puits Fondon et Modesta, qui appartiennent à l'entreprise Duro-Felguera, ont cessé le travail. »

Nous pensons qu'il est inutile de reproduire au complet des informations que chacun a pu lire dans son quotidien ; néanmoins, certaines menaces ont été faites et mises à exécution par le gouvernement espagnol et nous devons les dénoncer à l'opinion publique mondiale.

« Le gouvernement menace de prendre des sanctions. Vendredi, un représentant du ministère du Travail a fait remarquer aux délégués des mineurs que le gouvernement n'était nullement disposé à admettre une grève identique à celle qui eut lieu au printemps 1962... De son côté, le gouverneur civil des Asturies, M. Mateos de Ros, a indiqué aux délégués des mineurs qu'il était décidé à se montrer très dur et qu'il irait jusqu'aux arrestations et aux déportations — ajoutant même que « ces dernières seraient de longue durée » — si la situation s'aggravait. » **(Le « Monde » du 28-4-64.)**

En fait, la Phalange espagnole continue son programme sanguinaire élaboré par les Calvo Sotelo, Sanjurjo, Queipo de Llano, Mola, Davila, Montaner, Calderon, etc., et qui fut appliqué, mis en pratique dès juillet 36, avec l'appui des hordes hitlériennes et mussoliniennes, et avec l'appui du clergé aussi.

« Le clergé (1), orgueilleux et hautain, a vu comment son prestige a été attaqué et nié dans une partie du pays ; il sait que beaucoup de ses membres ont péri dans la lutte. Il a réagi d'une façon cavalière : en profitant de son ascendant sur les consciences et sur la volonté des croyants, il a commis le crime impardonnable d'élever à la hauteur d'une guerre sainte une lutte politique fratricide dont l'échec initial l'a fait dévier vers une guerre impérialiste menée par les puissances fascistes en vue d'assurer sur les ruines de l'Espagne des points stratégiquement favorables... Dans cette lutte déchaînée, le clergé n'a jamais oublié la vengeance. Jour après jour, le prêtre qui aurait dû exercer une mission de paix et de charité, loin et au-dessus de la mêlée, utilise sa chaire pour proférer des insultes, pour exciter et stimuler les néfastes et humaines passions de haine et de vengeance. »

Cette haine, stimulée il y a déjà plus d'un quart de siècle, c'est la même qui guide toujours la Phalange dans sa répression envers les travailleurs. Les mêmes actes barbares, les mêmes méthodes criminelles sont pratiquées en Espagne depuis 1936.

« Un des premiers cas (1) dans lequel j'eus à intervenir, fut celui d'un pauvre paysan de Sasamon ; son corps se trouvait près du cimetière de Burgos, à côté d'une javelle de blé. C'était un homme relativement jeune, fort, au teint hâlé, pauvrement vêtu et dont le visage était horriblement défiguré par les balles.

Comme toujours, personne n'osait identifier le cadavre. Cependant, dans une de ses poches, nous trouvâmes une feuille de papier sale et froissé sur lequel étaient écrits au crayon, d'une écriture maladroite et avec des fautes d'orthographe, les mots suivants :

« Avise tous les camarades et pars vite, ils nous battent et nous tuent. Comme ils se voient perdus, ils ne veulent que... les barbares...

Ceci se passait en juillet 1936 ; voyons la suite...

« Le 3 septembre 1963, à quatre heures du soir, le mineur Rafael Gonzalez, 36 ans, mourut dans le commissariat de Sama de Langreo à la suite des sévices subis. Cet ouvrier qui avait eu un œil crévé et le visage défiguré par les coups, fut laissé sans assistance jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Le même jour et dans les mêmes lieux, un autre mineur âgé de 34 ans, Silvino Zapico, fut émasculé à la suite d'horribles tortures...

Et nous pourrions continuer longtemps la liste sinistre de ces crimes, mais le monde entier connait ces actes de cruauté.

Hélas ! L'égoïsme aidant, de nombreux travailleurs feignent l'ignorance et de renoncement en renoncement viennent à ne prêter qu'une oreille distraite à ces cris de détresse que sont les grèves des mineurs, celles des étudiants ou celles des paysans ; ces cris qui réclament la solidarité ouvrière internationale ; ces cris avides de justice et de liberté.

Travailleurs, soutenez la lutte de vos frères d'Espagne. Franco ne peut plus se maintenir au pouvoir qu'avec l'aide de devises étrangères. Donc, quand viendra la période des congés, fuyez la Péninsule ; boycottez le régime ; ne vous faites pas les complices du dernier bastion nazi.

(1) Les documents que nous citons sur la Révolution espagnole, sont extraits du libre « Sous la Foi du Serment », écrit en 1937 par Antonio Ruiz Vilaplana, greffier du juge d'instruction de Burgos et qui a vécu les événements qu'il cite dans son livre.

REGARDS SUR LE MONDE

MEXIQUE (suite)

Comment fonctionne l'organisation politique de l'Etat mexicain ? L'Etat est un gouvernement socialiste formé et désigné par le Parti révolutionnaire institutionnel : le PRI. Le Parti, c'est l'Etat...

La Chambre des députés se compose d'environ 190 membres, mais 180 sont membres du Parti. Ce mode de gouvernement a beaucoup d'analogie avec le pouvoir des Soviets.

Toutefois, la Convention limitant la durée du mandat présidentiel à six ans, le président, quoique nanti de tous les pouvoirs, ne peut prolonger sa dictature. De plus, ayant abandonné sa fonction il ne peut plus solliciter sa réélection. Le successeur du président en exercice est désigné par ce dernier et par le Parti. Le PRI exerce donc depuis 1928 une véritable dictature de fait malgré la pluralité des partis et des élections qui valent ce que valent les élections sous les régimes dictatoriaux. Ces partis n'exercent d'autres attributions que celle d'exister... C'est déjà une analogie avec le système gaulliste.

Les élections, dans un pays voué à une corruption traditionnelle, et où le PRI dispose d'un formidable « appareil », sont réglées mathématiquement, minutieusement...

Tous les membres des syndicats ouvriers et paysans sont automatiquement membres du parti et contrôlés par lui. Les banques d'Etat sont celles du Parti. Elles fournissent les crédits aux uns et aux autres, dirigent toute l'économie. En dehors du Parti l'isolement est insoutenable ! Voilà qui va faire plaisir à tous les despotes bolcheviks. Ainsi, la démocratie politique respectée dans sa forme n'est qu'une monarchie de fait ! Voilà qui va faire également plaisir aux équipes gaullistes...

Le président, comme de Gaulle, règne sans contestation possible sur les 28 Etats (également souverains), deux territoires et un district qui forment la Fédération des Etats-Unis du Mexique.

Il en est pour les gouverneurs d'Etats comme pour le président de la Fédération : ils ne peuvent jamais être réélus, ce qui atténue la bureaucratisation consécutive au maintien des dictateurs dans leur fonction.

Cet Etat gouverne 37 millions d'habitants dont 85 % sont des métis d'Indiens, d'Espagnols et d'Européens ; 15 % sont des Indiens. La superficie du territoire est de 1.987.000 kilomètres carrés, avec des sols qui vont de la plus grande humidité et fertilité à la sécheresse la plus grande, au désert.

Les richesses minérales sont très abondantes : pétrole, minerais de cuivre, d'argent, plomb, antimoine, etc. Elles étaient exploités par les Etats-Unis du Nord qui puisaient là des ressources considérables jusqu'à la nationalisation des exploitations.

La Sécurité Sociale en tant qu'institution étendue à tout le pays n'existe pas, mais elle apparaît sous un aspect particulièrement attachant : les unidas. Il s'agit d'un ensemble de cités ouvrières où le travailleurs des industries nationalisées doit « trouver tout ce qui est nécessaire pour instaurer un quartier à l'échelle humaine et accessible à toutes les classes sociales » : hôpitaux, écoles, salles de spectacles, terrains de jeu, parc, pouponnières, tout le confort moderne.

Quant aux millions d'ouvriers et de paysans qui vivent dans une affreuse misère, dans le dénuement le plus total, les gouvernants considèrent « qu'ils peuvent attendre » !

Quand on sait qu'ils disposent d'un revenu de 170 dollars par an, on peut mesurer leur détresse.

Malgré les nationalisations, ce vaste pays reste rivé aux Etats-Unis du Nord par sa dépendance financière et ses importations (70 %), par les investissements indirects mais réels pratiqués ici comme ailleurs par le colonisateur.

Cette dépendance accentue davantage encore la corruption ambiante. Elle explique également l'ouverture économique et politique de ce pays vers l'Europe du marché commun afin de desserrer l'étreinte physique et morale du puissant pays voisin.

Le gouvernement est surtout préoccupé d'éviter une nouvelle révolution toujours possible si on considère la misère paysanne par rapport à l'embourgeoisement scandaleux de la nouvelle classe au pouvoir. Le rapprochement franco-mexicain n'est qu'un épisode de la lutte de l'Amérique latine contre l'oppression financière des Etats-Unis du Nord, colonisation qui paralyse le développement de ces pays arriérés et humilie leur fierté nationale.

En cela, Charles XI, après Castro (mais pas dans le même esprit), ouvre une voie nouvelle à la décolonisation financière et à l'élargissement du marché européen. Il tente par là d'affaiblir l'influence économique et politique des Etats-Unis sur un immense continent dont cette nation retire une substance indispensable à son impérialisme financier.

Cette manœuvre permettrait à l'Europe de se libérer partiellement de l'étreinte africaine en inclinant cet impérialisme vers une conception plus démocratique de l'internationalisation de l'économie capitaliste.

Charles XI oublie toutefois une chose essentielle : c'est que si la France a décolonisé physiquement, elle s'est assurée par une coopération mercantile (comme d'autres Etats) le rachat des productions des anciennes colonies à des cours bas et stables, et qu'après avoir transformé ces produits en fabrications diverses elle les revend aux pays producteurs avec 40 % de hausse sur ses prix de départ. Ce procédé prolonge l'état de colonisation et plonge les pays tiers dans un marasme économique qui retarde l'essor agricole et industriel.

Sur le plan psychologique, il est évident que les deux monarques-présidents ont dû communier dans leur conception d'un pouvoir non partagé.

Nous croyons que la connaissance de tous les dessous politiques ravageant l'humanité peut fournir à tous nos camarades des points de comparaison multiples leur permettant d'asseoir avec toujours plus de discernement les déductions qui leur permettront de comprendre qu'il n'est pas « d'Etat miracle », et que la libération de l'homme est conditionnée par la disparition des Etats.

***

Le 23 mars s'est ouvert à Genève une conférence sur le commerce des pays industrialisés avec le « Tiers-Monde ». Il s'agit de savoir si l'aide financière à ce « Tiers-Monde » doit se traduire par des achats de matières premières aux cours le plus bas et imposé, alors que ces produits transformés sont revendus au cours le plus élévé.

Le mercantilisme maintient le « Tiers-Monde » dans une dépendance coloniale qui retarde son équipement et son développement. La réthorique des discours ne saurait effacer le pillage capitaliste.

Cardinal plus Général

Dans son numéro du 23 avril, à la rubrique Nouvelles Religieuses, j'ai lu dans le journal « Le Monde » des choses ahurissantes :

« Pour les *Chantiers du Cardinal*. L'archevêque de Paris va demander aux catholiques une heure de travail par mois. » Plus loin un autre titre « *Comment aider les Chantiers du Cardinal* » ? divers moyens sont énumérés dont : « En faisant par acte notarié une donation à l'Association diocésaine pour les nouvelles églises du diocèse de Paris. En léguant à l'Association diocésaine pour les nouvelles églises de Paris, par testament tout ou partie des biens du donateur (legs universel ou legs particulier de tel bien ou telle somme d'argent. » Et au-dessous un dernier titre le plus beau :

Exonération fiscales :

Impôt sur le revenu. — Les versements aux chantiers peuvent être déduits du Revenu déclaré à concurrence de 0,50 % de celui-ci.

Impôt sur les sociétés.—Les versements peuvent être déduits du bénéfice imposable à concurrence de 1 % du chiffre d'affaires.

Droits de mutation. — Les donations, les dons et legs pour les nouvelles églises sont exonérés de tout droit de mutation.

Et voilà ! toute la morale des soi-disant bien pensants et de l'Etat qui les patronne. On invite aimablement les gens à frustrer leur famille naturelle au profit du Cardinal, ce dont je ne les plains pas tout en dénonçant l'hypocrisie de l'Eglise qui se dit la championne du respect de la famille. Quant à l'aide officielle de l'Etat, soi-disant laïque, à l'Eglise, elle est simplement écœurante et d'une gravité exceptionnelle. Ce n'est plus la République des Camarades, mais celle des Curés !

Alors que de proches parents doivent acquitter de gros droits de mutation pour hériter, les curés, eux, reçoivent net de tout impôt. Une partie de la production des travailleurs est détournée.

L'article du « Monde » est incomplet, il ne nous dit pas, mais je pense que cela est certain, que le Cardinal bénéfiera aussi de la prime à la construction. Ainsi, ce sera complet : tout le monde même les athées payeront des impôts pour financer la construction d'églises, et pourquoi pas alors des synagogues, des temples, des mosquées et même aussi, des loges maçonniques ?

Que la France manque d'hôpitaux et d'écoles cela n'a pas d'importance, le souci de l'Etat c'est de financer l'obscurantisme, de propager l'abêtissement.

Des quantités de travailleurs sont encore logés dans des taudis, des autobus désaffectés et même sous la tente, quelle importance ? ce qui importe c'est de bien loger la « vertébré gazeux ». C'est cela, pour eux, l'humanisme !

L'indécence et les prétentions de l'Eglise catholique, encouragée officiellement par l'Etat, s'étalent à présent au grand jour. Et voilà ! les abus et les effets du pouvoir personnel. On croit rêver. Sommes-nous en 1964, en république ou bien sous le règne d'un monarque très catholique ? O nnous prend vraiment pour des idiots. Au nom de la neutralité on assassine la LAICITE.

Halte là et hardi les gars ! Défendre la laïcité, c'est défendre la LIBERTE.

Torquemada ne passera pas !

JANINE

N. B. — Pour ceux qui l'ignorent, j'indique que les associations diocésaines composées de laïcs ont été créées par les évêques pour contourner la loi sur l'expropriation des biens de l'Eglise. Ainsi des biens qui, au moment de la loi de 1905, avait été attribués à des organismes d'intérêt public, hôpital, par exemple, ont été loués ou revendus à un prix dérisoire à ladite association et sont aussi retournés à l'Eglise par son intermédiaire. Elle place ou investit également en son nom, mais pour le compte de l'Eglise, les capitaux provenant de la vente des messes et autres bénédictions.

UNITE ET REVOLUTION

Certains accréditent un recul quantitatif et qualificatif de l'activité des révolutionnaires libertaires. A notre avis, il est nécessaire de profiter et d'utiliser l'œuvre et l'action de nos aînés, de profiter des enseignements légués, pour les propager parmi les travailleurs exploités. Il est nécessaire, aussi, et nous le reconnaissons, d'adapter notre combat en tenant compte des évolutions nouvelles.

La continuité de notre effort de propagande révolutionnaire ne peut être considéré comme un recul de la pensée libertaire, mais comme la volonté, bien arrêtée, de travailler à la libération de l'homme. Il est bien évident, qu'en ce domaine, les années ne peuvent porter atteinte à notre espoir d'une révolution libératrice. Ce qui ne veut pas dire que des modifications importantes ne se créent pas, tant dans la recherche du but définitif, celui-ci évoluant avec l'élévation de l'homme et de la civilisation, que par les méthodes à employer pour arriver au terme de notre combat.

Comme on le voit, la préparation et le militantisme de la révolution libertaire, sont en perpétuelle évolution, il ne peut en être autrement. Un militantisme révolutionnaire qui ne saurait s'adapter au progrès, serait la négation même de l'esprit de révolution.

En vérité, les anarcho-syndicalistes regrettent ces critiques qui ne peuvent se justifier que par des partisans d'une révolution masquant des fins politiques. Les anarcho-syndicalistes, apolitiques, demeurent opposés à toute formation de parti visant une activité politique, laquelle conduit ses membres à la reconnaissance d'un pouvoir. Tenter de diminuer l'effort libertaire révolutionnaire de sympatisants possibles, n'est-ce pas faire le jeu de tous ceux qui bénéficient de la servitude ?, n'est-ce pas tenter de diviser une force en gestation, pour la diriger vers l'exploitation d'une formation politique? Les anarcho-syndicalistes demeurent donc, dans l'intransigeance, fidèles aux principes de base pouvant apporter, demain, la liberté aux travailleurs exploités.

Nous savons que nous sommes dans l'obligation de dire, d'écrire, des vérités répétées, mais nous savons aussi que notre devoir de propagande révolutionnaire nous fait obligation de ne pas transiger ou d'amoindrir la vérité. Ce qui était hier la vérité, l'est encore aujourd'hui. L'esprit de recherche demeure en nous et nous autorise, par le développement de la pensée, à accentuer notre combat.

Nous regrettons d'enregistrer la critique de camarades se prétendant libertaires, alors que diminuer la modeste portée de la propagande révolutionnaire des anarcho-syndicalistes est nier, en définitive, la nécessité de faire flèche de tous bois pour l'âpre combat de la liberté. Sommes-nous si riches pour nous permettre de vaines attaques au profit des ennemis de la classe des travailleurs ? Au moment où nous assistons au prélude de la débâcle capitaliste qui multiplie les erreurs dans l'espoir de prolonger son pouvoir sur la classe des travailleurs ; au moment où nous assistons à la division des peuples soumis à une dictature du prolétariat, n'est-ce pas folie de la part des libertaires de diminuer les effets possibles d'une propagande révolutionnaire ?

Accentuons, tout au contraire, notre propagande, sous toutes ses formes ; soyons heureux d'accepter toutes les collaborations, les plus modestes ; sachons reconnaître les efforts de tous ceux qui prêchent la révolte chez les travailleurs qui ont encore conservé un peu de dignité. Ne nous divisons pas pour des sujets sans importance. C'est de notre unité que dépend le sort de la révolution qui apportera aux peuples, soit la liberté, soit, en cas d'impréparation, la contrainte de la dictature. — « *La libération sociale est dans le savoir, dans l'éducation prérévolutionnaire dans la maturité technique des animateurs qui vont enseignant à la fois la grandeur et la perfection des plans, la justice, la dignité et la nécessité de la transformation sociale. Il nous faut donc nous préparer et faire que notre enseignement soit si clair et lumineux qu'il nous gagne les travailleurs et qu'il décourage nos adversaires.* » — Gaston Britel.

RENE VILLARD

DE TOUT UN PEU

« Nous invitons les travailleurs à s'inscrire et à militer dans les organisations syndicalistes Qu'ils sachent bien, comme l'affirment les évêques, que la participation au syndicat est pour un travailleur une des formes actuelles de la charité envers le prochain. »

Qui parle ainsi ? Tout simplement un certain Pioger, de son état, évêque de Sées.

Que voilà de bonnes, d'excellentes paroles, les amis, et ce n'est pas le fait qu'elles émanent de l'un des représentant de l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine qui peut nous inciter à ironiser ! C'est tout juste, si je me permettrais de dire, qu'il est fort regrettable qu'elles se fassent entendre avec un léger retard (un siècle, tout au plus). Car, n'est-ce pas, il y a bien au moins un siècle que les militants syndicalistes de la première heure, les vrais, ceux qui fondèrent le mouvement syndical en France, les prononcèrent, ces paroles ! Et les ont prononcées après eux, et les prononcent encore les militants ouvriers qui ont continué et continuent l'œuvre des précurseurs. En se gardant, toutefois, de prononcer, en cette occasion, le mot de charité. Laissons-le, ce vocable, à cette Eglise depuis toujours amie des puissants de ce monde, à qui il a toujours servi et sert encore d'alibi. La classe ouvrière n'a que faire de charité ! Ce qu'elle désire, ce qu'elle réclame avant tout, c'est la justice sociale, c'est-à-dire l'égalité des droits et des revenus, c'est l'organisation du travail par les travailleurs, l'organisation de la production par les producteurs, sans oublier la disparition de tous les organismes parasitaires qui encombrent la société capitaliste.

Toutes choses apparemment étrangères à notre cher évêque de Sées, lequel rêve sans doute de militer dans un « syndicat des évêques de France », qui serait directement affilié à la Fédération Mondiale des porteurs de robes violettes, dont la siège, naturellement, serait à Rome ! Et dont la devise, non moins naturellement, pourrait être celle-ci : « La terre est basse » !

***

La même Eglise dont il est question ci-dessus, se plaint en ces termes : « *Depuis le 1er octobre 1959, vingt églises seulement ont été construites dans le diocèse de Paris, et il en manque encore 142 pour les besoins du culte.* »

Diable, diable, comme disait l'autre ! Le fait est que l'on est en droit de s'alarmer ! Paris, la capitale, l'omnipotente, la tentaculaire, n'a pas suffisamment de ces lourdes constructions en pierre de taille dont s'énorgueillissent tant de nos petites villes de province. Ses habitants, les Parisiens, tous passablement dévots, comme chacun sait, ne peuvent décemment se livrer aux joies de la génuflexion et de l'aspersion d'eau bénite, sauf à s'agglomérer comme des sardines en boîte dans les temples déjà existants.

Et les baptêmes, de plus en plus nombreux, suite à ces instinct procréateurs qui font la joie des conducteurs de peuples, et les communions, les mariages et autres enterrements, où peuvent-ils avoir lieu, s'il manque le principal, c'est-à-dire la scène ? Allons, il faut mettre ordre à cela, et le gouvernement du général, après avoir résolu de la façon que l'on sait le problème des écoles des jésuites, ne peut manquer de résoudre aussi rapidement celui des églises.

Que faut-il, en somme ? De l'argent ! L'une dans l'autre, chaque

(Suite page 2.)

NOTRE MEETING DU 1er MAI A PARIS

Tous les camarades qui ont assisté à notre meeting du 1er Mai à Paris, ont pu se dire en sortant du local : « Voici une journée qui marquera pour la progression de notre idéal. »

La salle était pleine et de nombreux jeunes côtoyaient les vieux militants qui restent toujours sur la brèche. De nombreuses compagnes avaient aussi tenu à partager ces quelques heures de fraternité et d'amitié que nous avons passées ensemble.

Par ailleurs, les divers camarades qui ont occupé tour à tour la tribune nous ont présenté des sujets assez inhabituels et très intéressants.

Le camarade Fauchois, qui présidait cette manifestation, nous fit tout d'abord l'historique du 1er Mai, rappelant les liens qui nous attachent à ses origines. Après un petit tour d'horizon à travers l'histoire des peuples et les luttes ouvrières, il passe la parole à un responsable des étudiants syndicalistes révolutionnaires.

« Le 1er Mai, dira-t-il, non sans une certaine émotion, n'est pas une journée de fête comme on veut nous le faire croire ; le 1er Mai, c'est une journée de lutte de tous les travailleurs et les étudiants ne doivent pas rester à l'écart de cette lutte, car, en définitive, c'est à nous les jeunes, étudiants ou jeunes travailleurs manuels qu'il appartient de reprendre à notre compte la tâche inachevée de nos aînés. »

Il nous parle aussi des récentes manifestaions universitaires, des revendications qui leur sont propres et aussi des sympathies qu'ils rencontrent dans le milieu étudiantin quand ils développent nos idées et nos principes.

La camarade Hélène nous entretient ensuite à propos du rôle de la femme dans les luttes sociales ; elle évoque de nombreux et émouvants drames vécus par les compagnes où les mères des militants ouvriers, victimes de la répression patronale ou étatique.

Elle termine en invitant toutes les femmes, éprises de liberté, à se regrouper pour lutter et soutenir l'action du mouvement libertaire.

Le camarade Conte reprend à son compte une phrase prononcée le matin même par le speaker d'Europe n° 1 :

« Dans trois capitales, Paris, Madrid et Lisbonne, les travailleurs ne pourront pas manifester librement. »

Il souligne la similitude de ces trois pays où les travailleurs voient leurs droits bafoués alors que les processions religieuses, derniers vestiges d'une ère d'obscurantisme et d'injustices, y ont encore droit de cité.

D'ailleurs, enchaîne-t-il, nous devons revoir la portée d'une manifestation de masse ; le sacrifice du militant blessé ou tué au cours d'une manifestation ne suffit plus pour soulever un peuple. La masse ouvrière est trop habituée à avoir sa ration de morts toutes les semaines, avec les accidents de la route que la presse et la radio s'empresse de communiquer.

Le problème ouvrier reste pourtant le même. Et il image ce problème en citant une phrase qu'il a glanée dans un livre d'écolier :

« L'usine est un lieu où les ouvriers travaillent ; le produit de ce travail appartient au patron, c'est lui qui le vend. »

Après s'être appliqué à nous développer la situation actuelle des travailleurs, situation d'autant plus complexe que le patronat, pour se survivre, a créé de nombreux besoins aux classes laborieuses afin de mieux les assujettir, il nous entraîne dans le labyrinthe que représente le processus des actions. Il en dénonce le danger, signalant qu'une personne sur huit s'y est engagée.

Il fait ensuite un tour d'horizon de nos possibilités d'action et s'attarde sur l'action directe ; rappelant que le patronat fait aussi de l'action directe quand il fait semblant de nous accorder certains avantages qui, en définitive, ne sont qu'un leurre servant à maintenir la stabilité du régime malgré les menaces que représente pour lui le progrès technique.

Il conclut par une note optimiste sur l'avenir des peuples. Mais il faudra, dit-il, que chaque travailleur soit un être conscient et émancipé, un être capable d'évoluer moralement au même rythme que le progrès technique ; en un mot, un être apte à organiser, à préparer l'avenir de son propre destin. Ils nous appartient donc à nous, militants du syndicalisme pilote, de hâter cette évolution sociale. »

P. S. — *En raison de l'abondance de la matière, la suite de ce compte-rendu sera publié dans le prochain numéro.*

CAMARADES DE LA REGION PARISIENNE

Réservez la journée du 31 mai pour assister à la projection du plus grand film social :

« LE SEL DE LA TERRE »

Un programme de variétés accompagnera le spectacle, mais nous vous en réservons la surprise pour le prochain numéro.

Sacrifices rituels

Dans notre précédent numéro le camarade Blanquet demandait des explications à l'auteur du décret paru au « Journal Officiel » du 19 avril. Il s'étonnait de la présence de l'expression « sauf dans le cas d'égorgement rituel » dans un texte réglementant l'abattage du bêtail et se demandait quelle secte était plus particulièrement concernée.

Comme nous pensons que le législateur a bien peu de chances d'être touché par le « C. S. », nous estimons avoir le droit de le remplacer et d'apporter les précisions demandées.

Il ne faut pas croire en effet que toutes les sectes antiques mentionnées par notre camarade ont cessé leurs activités. L'une d'entre elle a encore pignon sur rue et si un druide, moustachu ou non, ferait rire par ses pratiques, un rabbin passe le plus souvent inaperçu. Or sa religion exige, entre autres choses, que toute la viande consommée par les fidèles provienne de bêtes tuées selon des rites bien précis : les animaux doivent en particulier être égorgés par des sacrificateurs professionnels.

Comme beaucoup de pratiques religieuses, celle-ci remonte à des temps très anciens. Pour être précis, elle date des temps où le peuple hébreu, groupe de tribus nomades, vivait fort chichement d'un élévage plus que maigre. C'est pour éviter le trafic de viandes avariées — ou tout au moins pour le limiter — que les prêtres avaient obtenu le droit de contrôler les abattages.

Des dizaines de siècles se sont succédé... La science et l'hygiène ont bouleversé nos données économiques et des personnes sensées en sont restées à des notions archéologiques en attribuant à des « viandes tuées selon la religion » ou à des « viandes kachères » des vertus bénéfiques.

« A nous, libertaires et rationalistes, de ne pas oublier qu'il ne suffit pas d'avoir raison pour convaincre. »

G. CONTE

B.D.I.C

Extensión de las huelgas en España

La manifestación del Primero de Mayo en Bilbao

100.000 MANIFESTANTES

BILBAO (OPE). — Se han seguido con fidelidad las órdenes de la Alianza Sindical de Euzkadi y la mayoría de los manifestantes vizcainos se han dado cita en la Gran Vía, comenzando la afluencia hacia las doce. La labor que ha recaído sobre los organizadores ha sido enorme por falta de elementos normales de difusión y los intentos de sabotaje y diversión de varios elementos: Falange trató de divulgar, desde el domingo pasado que se suspendía la concentración; A.S.O. —una sigla que ha aparecido hace unos pocos meses— lanzó hojas citando a los asistentes frente al Arriaga, a las once y media. Otras citas de diversión fueron San Antón o los Sindicatos o el Sagrado Corazón. A pesar de ello todos han acudido a la Gran Vía como se había fijado. Millares y millares en ambas aceras, desde la Plaza Circular a la Elíptica. A las doce y diez era ya difícil caminar aun haciéndolo con orden, con dos direcciones en cada acera, manteniendo la derecha para circular con facilidad. A las doce y quince aumentaba continuamente la multitud con la afluencia de los que llegaban con retraso a causa de los controles establecidos por la fuerza pública en los accesos de las estaciones de ferrocarril. El despliegue de fuerzas ha sido grande: «jeeps», autocares de asalto, fuerza pública y policía secreta.

En vista de la gente que se acumulaba en las aceras, a las doce y veinticinco, un «jeep» de la fuerza pública, con altavoz, paró frente al cine Gran Vía y llamó por altavoz diciendo lo siguiente: «¡Atención, atención!; quietos todos en nombre de la Dirección General de Seguridad. Yo exhorto a todos los amantes de la paz y quieran mantenerse dentro de la ley a evacuar la Gran Vía, dirigiéndose por la Plaza de España al Arenal.»

No pudo terminar, pues sus palabras fueron recibidas con silbidos, huyendo a continuación el «jeep» como si tuviera miedo a la reacción del público. Esto ocasionó la interrupción de la circulación en las aceras y muchos se trasladaron a la calzada, interrumpiendo el tránsito de coches y autobuses. A las doce y media bajaron guardias de varios autobuses. Formando un cordón a la altura de la Diputación dividieron en dos la Gran Vía y se lanzaron contra los que estaban en la calzada, repartiendo golpes con sus porras y consiguiendo despejar la calzada. Cargaron de nuevo para obligar a los que se encontraban en la parte Este de la Gran Vía para obligarles a ir hacia el Arenal, dividiendo así la concentración en dos.

Como el público se resistía dan una nueva carga más fuerte, causando varios heridos que quedan inconscientes y son evacuados por sus compañeros. Ha habido un grupo que ante las porras se ha tenido que refugiar en la Residencia de los Jesuítas, en plena misa. Una vez que gran parte había ido hacia la Plaza Circular ha tenido que ir al Arenal formando un nuevo cordón de fuerza en el puente y así quedó la concentración dividida en tres trozos. Nueva carga en el Arenal empujando hacia el Ayuntamiento. A este lado llegó un algibe con bombas de riego que lanzó agua de color lila y se metió en el paseo del Arenal por entre los árboles, mojando a muchos de los manifestantes que tenían que retirarse hacia San Nicolás. Todo esto sigue hasta las trece y veinticinco, en que cubierto el objetivo, los manifestantes se retiraron.

En Algorta y Las Arenas, en los ferrocarriles de la margen izquierda, han anotado los carnets de identidad y han obligado a muchos a no tomar el tren. Han obligado a los peatones por el puente a pasar a Deusto y volver a casa. Lo mismo a los que intentaban llegar por las estaciones. Ha habido autobuses con manifestantes a los que se les ha obligado a retroceder a sus lugares de origen.

1.º DE MAYO GUIPUZCOANO

— En San Sebastián, el despliegue de fuerzas de Policía ha sido también extraordinario y los objetivos de su intervención eran los mismos: impedir la concentración en la Plaza de Guipúzcoa, dislocándola y haciendo marchar en otras direcciones a grupos o fracciones considerables. No obstante, hubo más de 15.000 manifestantes.

LA EPOPEYA DE LOS MINEROS HISPANOS

Cuarenta mil trabajadores de las minas huelgan como mínimo en España contrariando al régimen y desmintiendo nuevamente que el pueblo trabajador consienta pasivamente el despotismo personificado en el general Franco. La huelga de Asturias se ha generalizado a todas las cuencas mineras y los conflictos de Peñarroya y Riotinto prosiguen con la misma firmeza que el primer día. Paralizadas en todas partes las labores del subsuelo, los obreros del exterior han secundado con entusiasmo la demostración de huelga iniciada en las entrañas de la tierra.

Comprobada la realidad, resulta que las promesas de Empresa y Gobierno efectuadas a raíz de la huelga de 1962 han sido incumplidas. Los mineros seguían trabajando en las condiciones antiguas según resultados de cobro, muy diversos de los prometidos en las propagandas regimentales. El sindicato oficial —unánimente detestado por los trabajadores— se ha plegado a todas las exigencias patrono-gubernativas cual era de prever, por cuya razón las autoridades de todo matiz no han engañado a nadie. El Convenio establecido nunca tuvo concreción ni efecto, habiendo precisado el gesto protestario de los mineros que actualmente rige para que la autoridades «sindicalistas» se apresuren a darles relieve y aplicación... otra vez en promesa. ¿Triunfarán esta vez los trabajadores de las minas? ¿Se impondrá otra la vez la provocación, el engaño y la persecución verticalistas?

De momento el Gobierno de Franco acusa situación de apuro. La minería española no rinde y las industrias nacionales se resienten. Alegando independencias del sistema empresario, el ministro respectivo apunta que para tener la solución en mano precisaría nacionalizar las minas. Ello, naturalmente, iría para largo, y los mineros no se resignan a exponer todos los días su existencia para percibir salarios que sólo mentarlos causan pena en Bélgica, Alemania, Francia e Inglaterra. Un minero español produciendo en Bélgica, por ejemplo, cobra 3 en lugar de 1 que percibe su colega de Asturias, Castilla o Andalucía. Además, la población minera exige la reintegración de los 40 compañeros desterrados, el despido de encargados cafres, el derecho de afiliarse al sindicato de su preferencia, el mejor acondicionamiento de las minas, tan atrasado en comparación a la minería moderna de otros países.

Entretanto, las siderúrgicas Duro-Felguera y de Avilés se solidarizan con los huelguistas; Ojos Negros crea dificultades de producción en respuesta a la política represiva observada por las autoridades y la empresa en Puerto Sagunto; el proletariado del Norte se agita y los campesinos de Extremadura se contagian de la energía de sus compañeros de Cádiz en prueba de solidaridad en la miseria y en deseo de lucha.

El panorama social en España es ópimo. Ya no podrá repetir el siniestro Franco que, desde su asalto al Poder, «la epidemia de huelgas ha dejado de existir en España».

Trabajadores de España en el extranjero

EN este 1º de Mayo de 1964 a los 78 años de la gesta heroica de los mártires de Chicago y a los 25 años de la tiranía en nuestro pueblo, tiranía nacida al amparo del entonces poderoso, floreciente y provocador fascismo europeo y hoy respaldado por un imperialismo capitalista como bastión en la Guerra fría, el pueblo trabajador de España en el interior está presto ha demostrar a los que gobiernan la nación y el mundo, que somos dignos merecedores a una vida más justa y humana que a la que nos tienen sometidos el franquismo.

En esta fiesta, símbolo de lucha por las reivindicaciones de la clase trabajadora, fecha en que se encendió la antorcha de la LIBERTAD DE LOS TRABAJADORES; la fuerza obrera española honrada y consciente se apresta con entusiasmo fervoroso a poner fin a tanta injusticia social.

ASTURIAS, EUZKADI, CATALUÑA, MADRID y otras provincias están preparadas a manifestar tan clara y contundentemente sus anhelos de Justicia Social que el eco de sus gritos de rebeldía esperamos hagan despertar la conciencia dormida de muchas cancillerías y sobre todo que el Sindicalismo Libre se solidarice de manera fehaciente a nuestra desigual lucha contra el franquismo.

No cesaremos hasta incorporar a nuestro pueblo al concierto de los pueblos libres; no desmayaremos hasta que el nivel de vida y el respeto a los derechos humanos sea igual al de las naciones más avanzadas. Sabemos por 25 años de clandestinidad que la tarea es dura y difícil pero la vida es lucha y hemos de ser dignos sucesores de la lucha que iniciaron nuestros padres por nosotros y debemos proseguir por nuestros hijos.

ESPAÑOLES EXILADOS. Vosotros que por vuestras ideas nobles y honradas hubisteis de abandonar familia y hogar sabemos que salvo raras excepciones nunca habeis desmayado en la lucha. Poco os podemos pedir puesto que todo lo estais dando pero en esta fecha multiplicaros si es posible en apoyo de vuestros hermanos del interior.

A vosotros españoles que hubisteis de buscar otros horizontes hartos de soportar la opresión y la miseria mientras que a vuestro lado veíais enriquecerse amparados por las despóticas autoridades a todas las gentes sin escrúpulos ni dignidad pero adictas al régimen, no olvidar que entre vosotros y nosotros hemos de hacer una España nueva, vosotros exilados y refugiados económicos. En cualquier parte que os halléis no olvidéis en esta fecha que los problemas que os alejaron de vuestros hogares nos son comunes a todos; que nuestra lucha es vuestra lucha. Donde quiera y como quiera que podáis solidarizaros con nuestro movimiento, unamos todos nuestros recursos para acabar con el más ignominioso de los regímenes.

¡Por que en España impere la Justicia Social!

¡Por los derechos humanos de nuestro pueblo!

¡Por el sindicalismo libre en España!

¡Por un régimen de libertad igual y fraternidad!

¡Viva el Primero de Mayo!

Confederación Regional del Trabajo de Euzkadi.

(Manifiesto recibido con retraso.)

Campaña pro compañero Abarca

S. I. A.
Café de la Paix, 46, rue des Chapelirs
Bruxelles 1

Bruxelles, le 28 avril 1964.

Monsieur le Rédacteur du «C. S.».

Nous vous communiquons ci-dessous le texte d'une lettre adressée à Monsieur le Ministre de la Justice concernant l'affaire ABARCA et que nous vous prions de bien vouloir insérer:

«Monsieur Pierre VERMEYLEN.
Ministre de la Justice.
4, Place Poelaert.
Bruxelles 1.

Monsieur le Ministre,

Notre organisation s'est toujours préoccupée des antifascistes exilés et plus particulièrement de ceux qui parmi eux se trouvent en difficulté ou privés de liberté.

Rien d'étonnant donc si la situation de Francisco Abarca, détenu en Belgique depuis le 11 octobre dernier, retient toute notre attention.

Nous avons suivi jour après jour la procédure juridique entamée par ce jeune militant antifasciste espagnol.

Nous avons entendu et lu votre réponse à la question posée par Monsieur Housiaux lors de la séance du 5 mars au Sénat, dans laquelle vous signalez quu les lenteurs du pouvoir judiciaire étaient dues au choix de procédure des défenseurs d'Abarce.

Nous constatons néanmoins que depuis le 23 mars, date à laquelle la Cour de Cassation rejeta la pourvoi introduit par Abarca, la Cour d'Appel n'a toujours pas rendu son avis.

Abarca se trouve en prison depuis bientôt sept mois. Vous comprendrez, Monsieur le Ministre, que cette situation se prolongeant, nous remplit d'inquiétude surtout après avoir appris que Francisco Abarca a poursuivi une grève de la faim pendant 25 jours.

Notre organisation, de même que tous les mouvements et organisations socialistes, souhaitent voir régler la situation de ce jeune antifasciste au plus tôt. Nous formulons l'espoir de le voir libérer et jouir du droit d'asile dans notre pays. Nous espérons que vous mettrez en œuvre tout ce qui est en votre pouvoir afin d'accélérer sa libération.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'expression de nos sentiments distingués.

STEPHANE HUVENNE,
Secrétaire

ALLIANCE SYNDICALE CNT-UGT
DE CARCASSONNE

M. Pierre Vermeylen.
Ministre de la Justice.
4, Place Poelaert.
Bruxelles (Belgique).

Nous sollicitons de votre haute bienveillance pour refuser l'extradition du jeune antifasciste F. Abarca, et que lui soit accordé le droit d'asile en Belgique.

Pour la CNT, Victor MULET. Pour la UGT, José PORTILLO.

Otro telegrama enviado por la

«LIBRE PENSEE»

A M. le ministre de la Justice à Bruxelles, M. Vermeylen.

Au nom humanité, ne pas extrader le militant antifranquiste F. Abarca réclamé par Suisse.

Libre Pensée de Carcassonne.

¿Será mucho pedir?

NO creo sea mucho pedir ni que resulte exagerado decir que se agudice el oído y se abran los ojos para que se comprenda la tragedia de los mineros de Asturias, Riotinto y Puertollano en huelga contra el criminal régimen fascista español, contra el fatídico Franco responsable directo de cerca de dos millones de muertos, contra el que todavía empleó hace unos meses el garrote vil contra Delgado y Granado y que aún sigue dispuesto y firme dentro de su cueva de El Pardo a ahogar con sagre el gesto macho de los mineros españoles. ¡No! No es mucho pedir. Por poco fuego que la «candela» ideológica conserve en nuestros ya viejos recuerdos, es una obligación sagrada fijar los ojos, agudizar el oído a ese movimiento huelguístico que surge de nuevo allá, de ese gesto que brota de las profundidades de las minas tendente a exteriorizarse por todos los rincones de España jalonando el camino liberatriz, señalando la única forma de recuperar la libertad pérdida.

Desde Francia, desde todos los rincones del mundo donde residan refugiados españoles, el apoyo moral y material, la solidaridad efectiva no debe no puede hacerse esperar. Las lecciones del pasado nos aconsejan ser puntuales, nos abligan a no llegar tarde... Aquellos mineros, esos hombres que para conseguir un duro mendrugo de pan exponen su vida diariamente, se enfrente cara a cara, a pecho descubierto con el verdugo de España. Ellos que viven la mitad de su vida en los fondos negros de la tierra proyectan luz para que todos la vean. Gritan para que su voz penetre en el corazón de sus hermanos ayende los Pirineos. Aquella luz, esos gritos que salen de nuestra propia casa encontrarán un acogimiento apropiado en los que soportamos una existencia amarga en suelo extraño. En los que sólo pensamos en el regreso para continuar la lucha emprendida en nuestra lejana juventud.

Hoy, el menor gesto, si logra extenderse, puede ser fatal para los dueños y señores de España. Estar atentos, mover todos los resortes a nuestro alcance es obligación de todos.

Los «retraídos», los alejados, los que «dicen» esperar esa hora para actuar deben probarlo estando alerta y en contacto con lo que es cuerpo vivo del M. L. No son momentos de disquisiciones ni de interpretaciones distintas sobre tal forma o fondo. El aparato que engendró, con ríos de sangre, el fascismo internacional, puede desaparecer de un momento al otro según la extensión de las huelgas mineras actuales. El M. L. no puede fallar, no fallará jamás. Lo ha demostrado ayer, hoy y lo hará unánimemente en un mañana próximo que hace lustros esperamos.

Es el momento también, que esa Alianza Sindical despliegue mayores actividades que las que hasta la fecha ha desplegado. El futuro es incierto. Infinidad de partidos que no han dado señales de vida desde abril de 1939 surgirán de nuevo. Los escarabajos que con todas las porquerías hacen pelotas, estarán en primera fila para procurar carne al hambre totalitario de Moscú. Abrir camino, esclarecer la verdad, no dejar que la intensa inquietud del pueblo español sea canalizado por falsos cauces, es tarea para la que TODOS SEREMOS POCOS.

Que la solidaridad y el espíritu combativo que siempre nos acompañó recobre con doble brio su extenso esplendor si en verdad queremos que el anarcosindicalismo viva y se amplifique proyectando luz frente a las tinieblas caducas que azotan al pueblo español y las nuevas fuerzas que surgirán tratando de cortar las alas a la verdadera libertad que necesita y es merecedora la clase obrera española. No confiamos en nada ni en nadie. Si todos los interesados actuamos como es lógico, somos muchos, más de los que nos creemos ya que dentro de casa hay todavía infinidad de compañeros que desde el 39 esperan ese momento que posiblemente se aproxima.

Miguel FERNANDEZ P.

Limoges, mayo.

Actividades de los compañeros de Londres

Londres, 1 de mayo de 1964.

Estimados amigos y españoles en general:

Por la adjunta octavilla (1) en inglés conocerás el propósito que nos guía en hacer una manifestación de Solidaridad hacia el pueblo español, de manera especial a los obreros y estudiantes que en las universidades con sus actos, o en las fábricas y minas con sus acciones huelguísticas exigen el mejoramiento de sus condiciones de vida y el derecho a la libertad de asociación y pensamiento.

Asturias volvió a enseñarnos el camino de la lucha.

España gime, y sus habitantes, explotados, perseguidos, encarcelados o emigrantes en busca de lo que no tienen en su país, aguarda la hora de la justicia. Ni tú, ni tus familiares, ni tus amigos podéis ser indiferentes a esa tragedia. Has sido víctima una vez u otra del desgarro que impuso el franquismo en España.

Acude a la manifestación el día 10 de mayo, domingo, a las tres de la tarde en Marble Arch para demostrar tu solidaridad hacia el pueblo español y tus deseos en que no quede un hombre o una mujer presos en España por sus ideas políticas o por sus inquietudes sociales. Nuestras demandas serán un aliento y esperanza para los que luchan en España y para los que sufren en las cárceles.

No hay nada que pueda justificar tu ausencia en engrosar, más que nunca, la voz y los deseos del antifranquismo.

Invita a tus amigos y a tus familiares a que acudan:

Domingo, 10 de mayo, a las tres de la tarde. en Marble Arch:

Desde donde partirá la manifestación hacia la Embajada española para exigir nuestras reclamaciones.

Si para entonces no se ha liberado al joven Francisco Abarca, detenido en Bélgica y con riesgo de extradición a Suiza y el peligro de que sea entregado al régimen franquista, después se proseguirá hasta la Embajada de Bélgica.

Por la C.N.T., *La Comisión.*

(1) *En efecto, la convocatoria general fue distribuida en inglés.*

Procesos sobreseídos

PARIS (OPE).—Del corresponsal de «Le Monde» en Madrid:

«El Tribunal de Orden Público de esta capital ha absuelto al joven periodista monárquico don Luis María Ansón a quien se acusaba de propaganda ilegal por lo dicho en un artículo de «A B C». Se sabe también que el proceso intentado por delito de «organización clandestina» a don Víctor Pradera, hijo de unos de los representantes más conocidos del tradicionalismo y sobrino del embajador de España en Túnez y a don José Antonio Sánchez Ferlosio —hijo del escritor don Rafael Sánchez Mazas, fundador de Falange Española y ex ministro del general Franco —se ha terminado con el sobreseimiento. Los señores Pradera y Sánchez Ferlosio fueron detenidos junto con otros seis universitarios hace unos siete meses.»

Asimismo, ha sido excarcelado Dionisio Ridruejo después de haber sufrido diez días de encierro, pero quedando en situación de procesado.

Solidaridad hacia España

De un extremo a otro de España se extiende la ola de descontento popular.

Es la manifestación patente de un pueblo contra un régimen que ha sido incapaz de dar solución satisfactoria a ninguno de los fundamentales problemas que tiene planteados desde lustros la sociedad española.

Es la clase trabajadora, siempre la más sacrificada, la que ha visto continuamente, como el pueblo entero, preteridos sus derechos, la que va a la vanguardia, formulando sus reivindicaciones, con tesón y valentía.

En Asturias, pese a la represión, se sigue dando un magnífico ejemplo de unión y de solidaridad.

En Euzkadi, en Bilbao, en otros lugares, las manifestaciones de protesta contra un estado de cosas insoportable han tenido enorme resonancia.

En Puertollano, en Andalucía, mineros y campesinos recurren igualmente a la huelga para defender sus derechos.

De Norte a Sur un pueblo se agita, despierta y vibra.

Es la hora en que la solidaridad del Exilio, la solidaridad internacional no debe manifestarse simplemente con palabras. Hoy más que nunca los trabajadores de España, el pueblo español, debe sentir que no están solos, que la mirada y la atención del mundo se dirige hacia ellos, que la solidaridad en todos los aspectos no se hace esperar.

Hay que evitar que el franquismo ahogue con violencia esas manifestaciones de rebeldía popular, el deseo vehemente de libertad que expresa el pueblo español a través de sus acciones.

El repudio y el boicot al régimen franquista ha de hacerse sentir de una manera efectiva internacionalmente.

Ayudemos al pueblo en estas horas decisivas.

Mostremos, con actos, en todas partes que estamos a su lado, al lado de los trabajadores que con decisión y energía defienden derechos y libertades.

¡SOLIDARIDAD HACIA LOS OBREROS EN LUCHA!

¡VIVA LA LIBERTAD DEL PUEBLO ESPAÑOL!

C. N. T. de España en el Exilio
Secretariado Intercontinental

Mayo de 1964.

Comuniqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9)

Téléphone: TRUdaine 78-64 C. C. P. PARIS 20.990-10

PERMANENCE: Au siège
Tous les jours de 14h à 16h
Le samedi de 16h à 18h

Réunion de la Commission Administrative Confédérale le samedi à 18h00

Secrétaire Confédéral: **Joseph SORIANO**
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS, 9e
Trésorier Confédéral: **Gérard CONTE**

Rédaction et Administration du « Combat Syndicaliste »
Soriano J., Fontenay-sous-Bois (Seine) C.C.P. 14.103-62, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE

Réunions générales tous les troisièmes dimanches du mois

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE

Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol

U. L. DE CHOISY-LE-ROI (FOYER DES SOCIETES
Rue du Dr. Roux, Salle núm. 11
Permanence : Chaque dimanche à 10 heures

SIXIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE TOULOUSE
Correspondance . C.N.T. Bourse du Travail, Place Saint-Sernin, Toulouse

UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat Bourse du Travail

UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les premiers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations, tous les dimanches, de 16 à 18 heures, au Continental Bar
Adresser toute correspondance à Pijoan Amor, 5, rue de la Bédoyère, Perpignan

HUITIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE BORDEAUX
Adresser toute correspondance à P. ALONSO, C.N.T. 8e U. R., Bourse du Travail, 42, rue Lalande, Bordeaux (Gironde)

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, núm. 60, LYON (5)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Correspondance : Bourse du Travail, salle 15 bis (côté Mutualité)
Permanence : Même lieu, les mercredis de 18 à 19 heures

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence : Tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis). Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement)

Il est demandé aux responsables des Unions Locales de bien vouloir avertir la Rédaction du COMBAT SYNDICALISTE en cas de modification dans les dates ou heures des permanences et des assemblées générales ainsi que pour tous changements concernant le Siège Social.

L'INTERNATIONALE DES RESISTANTS A LA GUERRE

88 Park Avenue
Enfield, Middlesex
Angleterre.
le 23 avril 1964.

Cher ami,

Je suis bien content de vous faire savoir définitivement que la prochaine Conférence d'Etude de l'Internationale des Résistants à la Guerre aura lieu à Naturfreundhaus, près d'Offenback-Main en Allemagne depuis le 9 jusqu'au 15 août 1964.

Il est inutile de vous dire comme ces Conférences ont rendu grand service au passé. Il est suffisant de dire que des représentants de tous les continents excepté l'Amérique du Sud ont pris part à la Conférence d'Etude de l'année dernière qui a eu lieu en France.

Le sujet de la Conférence, d'une grande importance actuelle, sera *la Solution non-violente des conflits en particulier à l'égard de l'Allemagne et de Berlin*. Evidemment, ce sera mieux de discuter ce sujet en Allemagne. Le coût de la Conférence sera N.F. 13 par jour, plus un supplément d'inscription de N.F. 13.

Je vous serais reconnaissant si vous donniez à cette Conférence une publicité maxima dans votre journal. Nous espérons avoir une bonne liste d'orateurs venant de plusieurs différents pays. On se servira des langues anglaise, allemande et française.

Je vous remercie de votre coopération.

Cordialement à vous,

DEVI PRASAD
Secrétaire

De tout un peu

(Suite de la page 1.)

construction revient aux environs de 900.000 francs, c'est-à-dire 90 millions. Une bagatelle, si l'on songe à ce que coûte l'édification d'une force de frappe moderne ! De la main-d'œuvre ? Elle ne manque pas. d'autant plus que, pour ce pieux ouvrage, il est normal que les curés et autres chanoines n'hésitent point à retrousser les manches et à relever la soutane !

Allons, messieurs du gouvernement, messieurs de la finance, messieurs du bâtiment, à l'œuvre. Nous avons des maisons d'habitation à ne savoir qu'en faire, des écoles en surnombre, des hôpitaux nombreux et bien équipés, des bibliothèques et des terrains de sport plus qu'il n'en faut ! Alors, il serait peut-être temps de construire des églises. Et surtout, n'oubliez pas, rien qu'à Paris, il en manque 142.

BLANQUET

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

« LE COMBAT SYNDICALISTE »

número extraordinario

Bajo los auspicios de una Federación Local importante que desea guardar el anonimato, próximamente publicaremos un Número Extraordinario del «C. S.» destinado particularmente al interior y a ser ampliamente difundido entre los emigrados económicos españoles. Es una iniciativa que merece ser secundada con cariño por los beneficios morales que puede proporcionar a la causa libertaria y antifranquista.

El número aludido contendrá cerca de 40 grabados caricaturescos salidos de los archivos de «CNT», «Solidaridad Obrera», «Ruta» antigua y «Umbral», cuyas leyendas han sido convenientemente reactualizadas por esta Redacción. Los artículos —escritos expresamente por los compañeros de la F. L. indicada— darán la tónica seria al periódico, así como la selección de pensamientos libertarios salidos de mentes privilegiadas.

Las condiciones de venta del Extraordinario serán las mismas del COMBAT SYNDICALISTE, pudiéndose ya, a partir de este aviso, hacer pedidos para regularizar la tirada. Para mayor ilustración de los compañeros, adelantaremos que la expresada F. L. paga íntegramente el trabajo de imprenta, si bien reservándose el derecho de dedicar el producto de la venta al fin solidario o propagandístico que sus afiliados consideren.

El Número Extraordinario ya está en maqueta, siendo asunto de pocas tablas la composición, impresión y envío. Apresúrense los compañeros y las FF. LL. a formular sus pedidos a fin de que todo marche bien y con la máxima eficacia.

Como el redactado —aparte nota editorial francesa— se presentará enteramente en español, es obvio repetir que el Extraordinario será de gran utilidad distribuirlo en proporciones convenientes entre la muchachada emigrada... y enviarlo por todos los medios a Franconia. Los españoles que gusten del texto lo hallarán instructivo y mordaz, según casos; y cuantos toman papel impreso «para mirar», estos también tendrán gusto cumplido.

Compañeros y FF. LL. tienen la palabra.

Anselmo Lorenzo

(Viene de la página 4.)

magna asamblea congregacional sevillana contó con innumerables afiliados de todas partes. Y, entretanto, congreso tras congreso, la colmena social-libertaria se iba trabajando y tejiendo asombrosamente, siendo la admiración de todas las Secciones nacionales de la primera Internacional, que enviaban delegados para tomar el modelo.

Lorenzo estaba siempre allí y en todo, con el alma volcada en aquellos organismos y comicios, ponente, redactor, orador de dictámenes, la palabra copiosa, el intelecto riquísimo en creaciones orgánicas o ideales, su sensibilidad moldeando estructuras finas, delicadas, maravillosas, acrisolando, ante todos y para provecho societario, sus experiencias y conocimientos de las históricas Comunidades de España, aquéllas que dieron brillo y médula al genio celtíbero del artesanado, del gremialismo, de las hermandades, de artífices y orfebres en todas las bellas artes y gayas ciencias del Trabajo y la Idea, en poemas de revolución y redenciones colectivas.

No hemos terminado el anecdotario, rigurosamente histórico: «Max envió a su yerno Lafargue —el delicioso autor francés del *Derecho a la Pereza*— al Congreso de Zaragoza, como delegado suyo y del Consejo Federal de la Internacional, con el mandato expreso y confidencial de ganarse a Lorenzo para la *causa* política del instante, diríase oportunista, que los marxistas habían introducido, como caballo de Troya, en las filas de la Internacional y cuantas Secciones nacionales podían flanquear. Paul Lafargue, inteligente de suyo, hizo buen papel en alguna ponencia o dictamen del Congreso en que intervino; pero le salió el tiro por la culata cuando quiso catequizar a Lorenzo, que muy cortésmente declinó tan *inmerecido honor*.

Trasladado el Consejo Federal a Barcelona, Lorenzo continuó en su puesto de secretario, cada vez más sobresaliente y con extraordinaria solvencia. Por sus discursos y artículos ya se había hecho un hombre público, lúcido cuan tenaz propagandista. Antes de salir de la villa del oso y del madroño, celebróse un mitin monstruo para aclarar el significado del 2 de Mayo, que los nacionalistas, el *chauvinismo* hispano, festejan contra los franceses. La voz de Lorenzo resonó clamando paz entre los hombres y naciones, concordia internacional, renovación, purificación de lo arcaico y odioso que hay en España, Francia, el mundo entero, para establecer la confraternidad universal de los trabajadores.

Otro grandioso mitin tuvo lugar en la corte con motivo de la ilegalidad ordenada por el gobierno contra la Internacional. Lorenzo atronó con esta declaración: «*Si el gobierno pone fuera de la ley a la Internacional, nosotros declaramos fuera de la justicia y de la razón al gobierno.*»

Estamos anecdóticos: Pablo Iglesias figuraba en el Consejo Federal de la Federación Regional de la Internacional, ostentando la secretaría del Norte y, lo que Marx y Lafargue no encontraron en Lorenzo, que es lo que buscaban, lo hallaron en Iglesias: Dividir la Sección española con una tendencia política del socialismo parlamentario y de Estado. Narramos nada más. En efecto, se dividió la Sección madrileña en dos, quedándose los pablistas con «*Emancipación*» e inventando los fieles internacionalistas el órgano «*Solidaridad*». Llovieron antagonismos y disputas, amargándose más y más, el magnánimo Anselmo Lorenzo.

(Continuará.)

El hombre y su libro

HA llegado a nuestras manos «Coordenadas andariegas», libro del consecuente y culto compañero Víctor García, que yo hubiese titulado «Geografía de bolsillo» dado el acierto en describir aspectos y cosas demostrado por el autor. Al compañero V. García nada le escapa de por donde él pasa, desde el objeto más pequeño al promontorio más elevado.

De Méjico, el autor de «Coordenadas andariegas» no deja piedra ni edificio sin sujetarlos a comentario valioso, empleándose en ello con tal sencillez y galanura, que la lectura de este libro, en cada página que se pasa, invita a continuar hasta el final de la obra. Las razas humanas oriundas del o trasladadas al país mejicano, García las analiza para llegar a la presunción, o sugerencia, de una posible raza africana inmigrada en época muy remota para tomar contacto con indígenas más o menos evolucionados.

De la tierra azteca el autor acude a Panamá, donde atraviesa desde Puerto de Balboa, el canal famoso, esa gran faja acuosa de 65 millas de longitud. De la tierra panameña nos describe la vida y las costumbres de sus habitantes con penetración, cosa que afirmo por haber convivido yo con ellos durante años. El relato del itsmo, contemplado desde el barco «Africa Maru», García lo da con amenidad y municiosidad notables.

En el desarrollo de este pasaje damos con la presencia de la Loma de la Culebra, a medio curso del Canal, cerquita de las compuertas de Pedro Miguel. La evocación de la Loma ciertamente me ha sobresaltado. Me la imagino aún en sus fuertes y ruidosos trasiegos de la construcción canalera, donde yo estaba en mis días de nómada barbilampiño, trabajando a la vera y en el cobijo de la, para mí, venerada montaña. No menos de cincuenta barrenadoras al aire comprimido estrepitaban continuamente en línea de ataque, manejadas exclusivamente por trabajadores negros. Las labores de perforación duraban unos meses, tras los cuales se sucedían las tremendas explosiones dinamiteras provocadas por baterías eléctricas. Con los escombros quedaba, el canal practicado, sepultado a medias. La ingeniería americana se asombró cuando a más de 1.700 pies de profundidad, derribada ya la famosa roca de la Culebra, descubrió la existencia de moluscos petrificados, de arena seca cubriendo restos de seres humanos convertidos en roca, tan dura que se reveló irrompible, y que empleando métodos de fuerza se convertía en polvo como de harina, siendo imposible obtener la materia en cachos. Ni un solo cráneo pudo ser rescatado, ni un solo hueso. Pareció tratarse de una raza india precipitada al fondo por un cataclismo.

García menciona la culebra panameña, pero yo he visto también el iguanadón, animal temerario aunque oía decir que no era dañino. Los caimanes realmente eran inmensos en los alrededores de Miraflores, cuyos habitantes humanos los temían por ellos (de noche retrancaban fuerte las puertas) y por las gallinas, gatos y perros, todo lo cual comían los terribles rastreros. Ello terminó merced a unos cazadores americanos a los que un caimán devoró un perro de precio. Ellos mismos habían tenido que protegerse detrás de la compuerta de Miraflores, y así, a escopetazos, terminaron con la molesta vecindad caimanera.

En «Coordenadas andariegas» se comenta las compuertas de Gatún, que dan acceso al océano Atlántico; se da relación sagaz de la ciudad de Colón y sus habitantes. Pasa el autor a California, en donde entra a Los Angeles con visita al curioso parque de atracciones Walt Disney, con sus creaciones automáticas. De Hollywood saca la conclusión de que allí abundan más las espinas que las flores.

De un salto enorme el «Africa Maru» recala en puerto japonés, cuyo relato del país del Sol Naciente Víctor García da con la destreza en él reconocida. Leerlo, compañeros, es un regalo.

Como el autor insinua, el hombre empeñoso siempre consigue el objetivo propuesto, contando, en el hombre, la sinceridad, la entereza, la voluntad.

Recomendamos la lectura de este educador librito, el cual el lector podrá seguramente hallar en la Librería de «Umbral»-«C. S.».

R. LONE

Steubenville.

Insistiendo en el mismo tema

AUNQUE sin desconsiderar a nuestros afines franceses, cábeme hoy hablar de nosotros, del Movimiento libertario español, al que me referí muy sucintamente en mi trabajo anterior.

En lo que nos atañe, pese a nuestros defectos y errores, no podemos pecar de falsa modestia rehusándonos las cualidades que mantienen vivos en nuestras almas, a los veinticinco años de exilio y de inactividad, los sentimientos y los ideales que nos obligaron a arrostrarlo todo para defenderlos. Nuestras asambleas, nuestros plenos, nuestros congresos, nuestros periódicos expresan elocuentemente la supervivencia de esos sentimientos y de esos ideales, que esmaltan conversaciones y artículos, y hasta esas reuniones locales donde la pasión y la energía en las discusiones no son más que destellos del fuego que nos ilumina. Yo no puedo asistir a una asamblea sin sentirme invadido por una irreprimible ternura hacia los que la componen; a mi alrededor hay hijos de todas las provincias de España y obreros de todas las profesiones y seres de todas las edades; todos ellos sufren el exilio por la misma causa, y es la defensa de esa causa que a todos identifica, en sus diversos pareceres, cuando el presidente de mesa abre la asamblea. Por sí sola, esa invitación entraña hoy, toda una alegoría...

Invariablemente, con regularidad metódica, nuestras Federaciones locales del exilio vienen celebrando sus reuniones en tiempo y momento oportunos. Meses tras meses, años tras años, los órdenes del día ofrecen sus puntos de discusión, que son debatidos con la misma entereza de hace tres decenios y seguidos con igual interés; órdenes del día hay que absorben aún varias asambleas, sin que el ánimo y la afluencia decaigan.

Mas el número de los participantes a ellas decrece ineluctablemente. Si los «apartados» por razones diversas pueden considerarse como susceptibles de acercamineto, los compañeros que la muerte nos arrebata se pierden irremediablemente no ya para nosotros, sino para el Movimiento y para el anarcosindicalismo. Un compañero fallecido es un puntal de menos para sostener el edificio que abriga nuestras ideas, para defenderlas contra todo enemigo y toda circunstancia, para colaborar a su establecimiento y darles vigencia. Las secciones necrológicas de nuestros periódicos, al mismo tiempo que nos ofrecen una muy sucinta reseña histórica del hermano desaparecido, nos muestran también, el vacío dejado por él y que nadie vendrá a llenar.

No se pensó a tiempo en la fatalidad de ese vacío —o no se quiso pensar— y las consecuencias las sufrimos ya, y más las sufriremos a medida que los años transcurran.

Mas aquí debiéramos hacer un alto. El drama nos atañe tan directamente que por escrúpulo y ética nos vemos obligados a someternos a un examen de conciencia, a una introspección sincera.

Cierto que el hombre es mortal, no menos cierto que nosotros pertenecemos a esa especie y que estamos condenados al mismo fin. Pero si sabemos que no podemos luchar contra esa ley de la naturaleza y que nada puede impedir la destrucción del «yo» que nos anima, no ignoramos que, siendo hombres y por ende mortales, somos, además, o nos consideramos, anarcosindicalistas y comunistas libertarios. Esto último supone no ser, en esencia y potencia, como los demás hombres; si a éstos nos acerca nuestra semejanza física y ciertos gustos y necesidades, de ellos nos separan su conformismo borreguil, su individualismo egoísta, su aspiración exclusiva del pedazo de carne, del vaso de vino y de las lisonjeras banalidades que el capitalismo les ofrece. Nosotros pretendemos intentar ser los llamados a salvaguardar los derechos inmarcesibles del Hombre, algo así como los apóstoles de un Ideal de redención y de justicia, de amor y de libertad. Este apostolado se ha venido cumpliendo siempre con más o menos fortuna, según las posibilidades, y él permitió al Movimiento libertario español ser el organismo social más importante de su época.

Hoy, en el exilio, tan alta misión ha perdido sus características esenciales; obligados a respetar unos acuerdos internacionales —arbitrarios e inhumanos en su fondo— que nos impiden actuar y trabajar en el mismo sentido que en España, vémonos reducidos al triste papel de espectadores, sin otro aliciente por ahora —y deseamos que él no nos falte— que lo que constituye nuestro propio problema de organización y de sindicalistas españoles. Vegetar subsisiendo, he aquí, al parecer, la finalidad a que estamos condenados en el extranjero, hasta nuestra definitiva desaparición.

Mas si se nos prohibe la actuación pública, ninguna ley existe que pueda coartarnos el ejercicio de aquel apostolado en nuestro propio hogar. Nadie nos impedirá que hablemos a nuestros hijos en los términos que hemos empleado para convencer a extraños. Si éstos han sido sensibles a nuestro proselitismo, ¿cómo no lo será el ser nacido de nuestra carne y de nuestra sangre? Nuestros hijos han debido ser siempre nuestra mayor preocupación ideológica. A ellos debiera tender nuestro interés supremo, porque en ellos, mejor que en otros, habíamos de haber visto nuestros seguidores, nuestros remplazantes, los elementos vitales que llenen a cada instante esos vacíos que denuncian todas las semanas los periódicos confederales.

¿Qué se ha hecho hasta aquí en ese sentido? ¿Cuántos hijos nuestros acuden a nuestras asambleas y a nuestros comicios y participan más o menos directamente en los debates? ¿Habremos de suponer que los confederales españoles no hemos sido capaces de lograrnos descendencia?

Sí, hijos tenemos todos para formar, suficientemente, nuevos cuadros cultos y combativos; hijos hoy con savia joven para suplir nuestros viejos y maltrechos organismos. Pero entre tantos hijos, ¿cuántos de ellos han robustecido nuestros batallones activos? La amargura del compañero Quintana es compartida por muchos otros que no soslayan el interés del asunto. El dice que no viene juventud a nosotros. Y yo le pregunto: ¿Qué hacemos para que ella venga? Muchísimos de nuestros hijos ignoran no ya la esencia de nuestro Movimiento, no ya el significado de la palabra anarquismo, no ya la génesis de nuestra guerra civil, sino, incluso, que tras los Pirineos hay un país llamado España, y que en ese país, donde nacimos nosotros, se hablan el castellano el catalán, el vascuence y el gallego.

Todos sabemos cuántos son los hogares donde no se discuten nuestros temas; todos sabemos cuántos son los compañeros que hablan a sus hijos en francés —¡y qué francés!—, impidiendo con ello, a esas criaturas, el acceso a la lengua materna y, naturalmente, a lugares afectos; todos sabemos cuántos son los confederales que de esos pudrideros que se llaman «Le Parisien», «France-Soir», «Paris-Jour», etc., hacen el alimento espiritual de toda la familia, mientras que «Le Combat Syndicaliste», «Espoir», «Umbral», «Cenit» han de vivir casi de prestado...

Sí, amigo Quintana, tu amargura es la mía y la de no pocos más, sin que eso signifique que somos ni mejores ni más puros que los otros. Lo que decimos y escribimos hoy, puede ser también algo así como un acto de contrición hacia esos ideales tan queridos; como el desahogo de una pena que nos asfixia y que necesitamos exteriorizar para sentirnos más libres, más en consonancia con nuestra vida anterior, más anarquistas en la más alta acepción...

ANDRES MARTINEZ

(Terminará.)

COMUNICADOS

CENTRO INTERNACIONAL DE ESTUDIOS SOCIALES DE LA ROCHELLE

El Centro Internacional de Estudios Sociales de La Rochelle, tiene organizada una Jira campestre en la Isla de Ré para el domingo 17 de mayo. Contamos con la adhesión y asistencia asegurada de un crecido número de compañeros de la F. L. de la C.N.T. de La Rochelle.

Por los compañeros que deseen acudir, un compañero esperará en el embarcadero hasta las diez y media de la mañana.

En el desembarcadero, o sea en la Isla de Ré, habrá uno o varios vehículos para conducir a los compañeros al lugar de la Jira.

NOTA.—En caso de mal tiempo, queda anulada la Jira.

PARADERO

— María Saez, de Utrera, desea saber el paradero de Joaquín Amores, también de Utrera. La persona que pueda facilitar su dirección, o el interesado, pueden dirijirse a María Sáez, Impasse des Laques, Limoges (H. V.)

F. L. DE MONTARGIS

Notifica a los secretarios de las FF. LL. de Montereau, Soupe, Château-Landon y Puiseau, que en la jira del 1º de mayo que tuvo lugar en Fontenay s-Loing, fue acogida con entusiasmo la sugerencia de esta F. L. de organizar una concentración confederal de las mencionadas FF. LL. Como no estaban presentes en dicha jira los secretarios de las mismas, se les ruega encarecidamente ponerse en relación, para tratar la organización, fecha y lugar de esta Concentración Confederal. Dirección: Le Pont Rouard, par Ferrières-en-Gatinais (Loiret). El secretario, E. Moreno.

TEATRO EN PERPIGNAN A BENEFICIO DE S.I.A.

Reaparición del prestigioso grupo teatral TALIA en una magnífica interpretación de: «La Molinera de Arcos», de Alejandro Casona, el día 24 del corriente mes en la sala de espectáculos del Centro Español, rue Jeanne d'Arc, a las tres de la tarde.

F. L. DE MONTAUBAN

Convoca a asamblea general extraordinaria a todos sus afiliados para el 17 de mayo a las nueve y media de la mañana, en el café de la Comédie. Importantes asuntos a tratar, por lo que se ruega puntual y nutrida asistencia.

NOTA: Esta F. L. tiene abierta una suscripción a favor de «Action Libertaire».

PARA «UMBRAL»

Del compañero Serrate, de Pantin, hemos recibido un donativo de 20 F.

F. L. DE PERPIGNAN

Invita a sus afiliados a la Asamblea general que tendrá lugar el día 17 del corriente, a las 9 de la mañana en el sitio de costumbre. Orden del día: 1º Nombramiento de mesa de discusión; 2º Lectura del acta anterior; 3º Lectura y discusión del informe hecho por la comisión nombrada referente al informe F. y R. S.; 4º Dar conocimiento a la asamblea de las diferentes comisiones nombradas; y 5º Asuntos generales.

MUJERES LIBRES, PARIS

Excursión al bosque de Rambouillet el 17 de mayo. Para detalles: 24, rue Sainte-Marthe.

F.N.I.F., PARIS

Convoca al grupo de ferroviarios de la región a entrevista celebradera el 17 de mayo en el local social por la mañana

S.I.A., ROANNE

Tendrá asamblea de afiliados y simpatizantes el 17 de mayo en el local y la hora de costumbre.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Invita a todos los afiliados y simpatizantes de París y su Región, así como a todos los emigrados económicos, a la jira que se celebrará en esta localidad el domingo día 7 de junio de este año.

Trenes en París a partir de las ocho de la mañana toda media hora. Regreso a partir de la 17,15, trenes cada media hora hasta las 21,47.

F. L. DE TOULOUSE

JIRA a Ondes, cerca de Grenade, el 24 mayo. Salida de la Plaza Rolland a las ocho en car número 1. Hay otro a las nueve. *Buffet* y diversiones. Invitación extensiva a todos los núcleos. Para detalles en la F. L.

Presencia, reafirmación, tesón

(Viene de la página 4.)

en el salobre marino y tierras en surco. Pese a medio millón de inconvenientes, en medio del fragor de la lucha destructora, supimos construir, pescar, navegar y sacar pan de las piedras, libre y gozosamente. Señálense aquí las colectivizaciones desgraciadas y afirmaremos rotundamente que a esas demostraciones las despreciamos, puesto que lo que cuenta del niño incipiente no son los trapiés sino los primeros pasos bien dirigidos.

Frente a lo nuestro, que nuestros próximos antifranquistas presenten lo bueno suyo. Sin incriminarlos, vamos a asegurar que blancos entraron en 1936 y blancos salieron en 1939. Exceptuados los comunistas, que se ahincaron en la tarea contrarrevolucionaria.

Vivimos apresurados, somos en exceso egoístas, y no sabemos trabajar para los hijos de todos. Queremos que lo nuestro se viva al instante; de lo contrario, nos estimamos negativos. El mañana parece no importarnos, puesto que puede atraparlo el diluvio. Y no obstante, el mañana es importante porque, ya de sí, nos irroga el beneficio de nuestras honrosas intenciones, además del logro de prolijos y sustanciales beneficios. La C.N.T. de 1910-36 no realizó el plan de anarquía por algunos previsto; pero animó, nutrió, descansó, higienizó, dignificó a enormes masas de trabajadores, en particular, las emigrantes a regiones industrializadas. La C.N.T. «anarquista» no implantó la anarquía, ese estado de superación infinita, de un poco más cada día; pero fue reduciendo esclavitudes, igualando condiciones, inculcando a esa enormidad de proletariado inconsciente la verdad y la necesidad de unos derechos humanos y sociales que le pertenecen. Desde que la C.N.T. se popularizó en España, el vocablo «amo» perdió uso y la voz «compañero» iluminó centenares de miles de rostros.

No, no estamos solos y desacreditados, compañeros doblemente vencidos —si es que puede haber algunos entre nosotros—. No estamos vencidos, puesto que la última carta de la emancipación total de los trabajadores no está jugada, ni posiblemente la jugaremos nosotros, evidentes campeones de la edad intermedia. Ni hemos arado en el mar, como el gran Simón Bolívar, dado a la siembra de una libertad con acento patriótico-capitalista. Ni hemos mancillado el socialismo integral recurriendo a autoritarismos feroces, a lo bolchevique. Hemos, eso sí, cumplido una experiencia, con cierta fortuna (el delito de nuestra derrota en España no nos incumbe por extranjero), en tanto los demás no han ensayado nada, no han reivindicado nada, habiendo salido de la contienda con sus bagajes programísticos de antes, con sus banderas y preceptos de antes. ¿Somos, pues, los libertarios, los cenetistas, los atrasados? ¿Es el modernismo de Espartero, de Sagasta, de Canalejas, de Dato, de Lerroux, de Alcalá Zamora, de Azcárate, de Marcelino Domingo, de Pablo Iglesias, lo que se impone en esta hora del «twist» social-político? Cien años de política constitucional escalonada ¿significan la nueva ilusión de un progreso nuestro... paralizado? Ha de ser muy duro para el enamorado de la aurora forzarse a creer que el sol inicia su ósculo de vida diaria por la delirante brevedad del crepúsculo.

Estando presentes, reafirmando nuestras posiciones, certificando un tesón que legaremos a nuestros inmediatos, y ellos a los suyos para que lo eternicen, reiniciaremos a la clase obrera del mundo en la práctica del acto directo, en la creencia en ella misma (la emancipación de los trabajadores ha de ser obra de los trabajadroes mismos), para reducir los bienes de la burguesía, para limitar sustancialmente los poderes del Estado, para iluminar enteramente las conciencias proletarias, para efectivizar la jornada de 40 horas y reducirlas cada vez más, aumentando de paso las condiciones de vida y de cultura populares.

...En tanto la Revolución con mayúscula se acerque por caminos normales y no con precipitaciones alocadas dignas de seres temperamentales o irreflexivos.

Todo lo cual es muy importante observar y considerar, compañeros.

JUAN FERRER

PRENSA RECIBIDA

Cada vez que recibimos TIERRA Y LIBERTAD arrevistada nos produce honda alegría. Su presentación de tono artístico y sus valiosas colaboraciones hacen que «T. y L.» sea considerada una de las mejores revistas anarquistas de nuestros días. En su último número ostenta escritos de B. Cano Ruiz, Adolfo Hernández, K. Maddock, A. Borovoi, H. Read, C. E. Haller, Hem Day, I. Fresneda, P. Minotti, Muñoz Cota, H. E. Salisbury, J. García, L. di Filippo, M. Mario, F. Aguado, P. Chivicov, Fontaura, Campio Carpio, T. Cano Ruiz, E. Relgis, etc, Dirección: Rosalío Alcón, Apartado 10596, México 1, D.F., México.

Con motivo del 1.º de Mayo, RUTA de Caracas viene henchida de prosa anarquista bien escogida, y, en lo actual, acertadamente escrita. Un número para ver, recomendar, y guardar.

Boletín NERVIO, órgano de expresión libertaria del grupo del mismo nombre. Promete la divulgación de estudios ácratas interesantes y se sitúa en un plano anarquista repelente de toda desunión y de disgregaciones morales siempre susceptibles de irrogar daños con exclusión de beneficios.

Mencionemos el BOLETIN RODANO-ALPES que con ejemplar constancia publican los compañeros de aquellas regiones. En sus páginas, rigurosamente mensuales, aparecen escritos de compañeros avezados y otros de escritores incipientes. Bueno es ello, pues ahí está el camino. Mas una recomendación se impone: no proseguir en el abuso de la poesía. Dar poca y mejorada. La prosa es más fácil para todos.

LA ESCUELA MODERNA es una revista nuestra que aparece en Montreal (Canadá) (7537, rue Dante, Ville St-Michel, P. de Q.), con hermoso continente a causa de los vibrantes dibujos de Monrós y otras acertadas ilustraciones. Las colaboraciones escritas (en italiano y en español) son, asimismo, relevantes tanto en ideas e información como en combate. Muchos años de vida a «La Escuela Moderna».

Nos cumple acusar recibo del boletín ALIANZA SINDICAL que se publica en París (Bourse du Travail, 67, rue Turbigó, París). Contiene textos de Redacción, R. Hernández, R. Alvarez, «Lan Deya», R. Rufat, A. Jimeno, M. Rojo, etc. El editorial lo consideramos fuera de lugar dados los fines que A. S. tiene propuestos.

Bienvenidas todas estas publicaciones.

CONFERENCIA PUBLICA SOBRE ESPAÑA

PARIS.—El 6 de mayo, a las nueve menos cuarto de la noche, en el Palais des Sports de esta capital, la Conferencia Europa Occidental para España organizó un acto público bajo la presidencia de Georges Dardel, presidente del Consejo General del Sena. Participaron también Michel Blum, miembro del Comité Central de la Liga de los Derechos del Hombre, y Jean Cassou, escritor; Pierre Metayer, secretario de la Federación de Seine-et-Oise del partido socialista S.F.I.O.; Georges Montaron, director de «Témoignage Chrétien», el pastor Georges Richard-Molard, Bernard Schreiber, presidente de la U.N.E.F.; Michel Schwer, secretario del Comité Francés para España, Michel Soulié, vicepresidente del Partido Radical y la señora Vermeersen, del Comité Político del P.C.F.

HABERSE METIDO A CURAS

LERIDA.—Los profesores adjuntos numerarios del Instituto de Lérida no pueden vivir con lo que ganan y se han dirigido al director general de Enseñanza Media y a varios periódicos contándoles su triste situación.

CORREO DE REDACCION

«Crónica Internacional». Por no haber llegado a tiempo, no puede entrar en este número.

No se olvide que el último día de recibo de notas y originales precisos es el viernes.

Riquezas sin dinero

RICO es quien a las riquezas prefiere ser pobre poseyendo un corazón que sangre constantemente ante el dolor ajeno.

No entremos en la vida con falsos ideales. ¿Qué son las riquezas afanosamente acumuladas por los millonarios cuando las comparamos con el caudal de sabiduría, los tesoros de conocimiento, la fortaleza, hermosura y gloria con que la virtud triunfante enriqueció la mente y el corazón de la humanidad a través de cien generaciones?

No es maravilla que nuestros hijos den los primeros pasos en la vida con erróneos ideales y con equivocados conceptos de las condiciones del éxito, si los incitamos a que, ante todo, sobre todo y contra todo, busquen el dinero. Una de las más útiles lecciones que a la juventud podemos dar, en este siglo de asperas porfías y prevalecimiento del más apto, es que cabe ser rico sin dinero y vivir sin someterse al vulgar y erróneo concepto del éxito.

No es muy fácil ver joyas y flores en las cruces ajenas; pero tan sólo quienes las llevan saben lo que pesan y les lastiman sus espinas.

¡Cuán ligera nos parece la carga del semejante cuando la comparamos con la nuestra! No advertimos en los demás las secretas pesadumbres que desfibran el corazón, los años de fatigosa espera en el deferido éxito, el dolor de corazones anhelosos de simpatía, de miseria escondida, de emoción oculta.

El objeto por cuyo logro nos esforzamos denota la índole de nuestra vida.

A los hombres se les debe juzgar por la dicha que en su torno derraman.

Las nobles acciones siempre enriquecen; el dinero por sí solo no hace otra cosa que empobrecer el corazón, el sentimiento y el pensamiento de la personalidad humana.

Vitalizemos nuestra riqueza personal; despreciemos el asqueroso dinero que todo lo corrompe y que embota y metaliza la sensibilidad del ser humano.

PEREZ GUZMAN

Ediciones SOLIDARIDAD OBRERA

Portavoz de la Confederación Nacional del Trabajo de España

Rafael Barret: OBRAS COMPLETAS (3 tomos) ..	22,50 F.
Voline: LA REVOLUCION DESCONOCIDA	13.50 »
Rodolfo Rocker: NACIONALISMO Y CULTURA ..	15,00 »
M. Dommanget: HISTORIA DEL 1.º DE MAYO	12,00 »
Antologías: EL AMOR Y LA AMISTAD	5,00 »
— CULTURA Y CIVILIZACION	5,00 »
— LA HISTORIA	5,00 »
— LA LIBERTAD	5,00 »
Felipe Alaiz: QUINET	5,00 »
Varios autores: SALVADOR SEGUI. SU VIDA. SU OBRA	3.50 »
Juan Rostand: LO QUE YO CREO	3.50 »
Pedro Vallina: CRONICA DE UN REVOLUCIONARIO	2,80 »
J. M. Puyol: DON QUIJOTE DE ALCALA DE HENARES	1.00 »
Luis Fabbri: INFLUENCIAS BURGUESAS EN EL ANARQUISMO	1,00 »
Víctor García: RAUL CARBALLEIRA	1.00 »
Anselmo Lorenzo: «EL POSEEDOR ROMANO» Y «EL PATRIMONIO UNIVERSAL» (Ed. popular).	0,30 »
Juan Ferrer: VIDA SINDICALISTA	0,30 »

EDICIONES « UMBRAL »

Felipe Alaiz: « Tipos Españoles »	5,00 F.
Mauricio Cranston: « Un debate imaginario entre Carlos Marx y Miguel Bakunin »	1,00 »

Pedidos y giros a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe (Xº)
C.C.P. 1350756, París

B.D.I.C

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française ..... 5 F.
Version fco-espagnole .. 20 F.
★
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10e)
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

32 PAGINAS EN ESPAÑOL

Presencia, reafirmación, tesón

UNA idea a veces es fuerte, más que los individuos que la defienden. Una idea fuerte para el hombre moralmente fuerte.

El ideal anarquista no es privativo ni imposición de la Confederación Nacional del Trabajo, aunque sí inspiración y motivo de la existencia de un confederalismo consciente y objetivo. Si un día el cenetismo hispano alejado del terruño perdiera distingo netamente libertario, aquel día la C.N.T. desterrada se disgregaría, volatizaría como alma que se integra a la nada antes de alcanzar el cielo de la gloria. Puesto que, obstinadamente, de gloria hablamos.

Y es así, compañeros: una C.N.T. carnetista no convencería a nadie, en tanto que la C.N.T. con ideas nos acredita a todos. Un caso —verídico— de ser o dejar de ser. Una C.N.T. meramente sindicalista nunca ha sido explicable; en el exilio, menos que nunca. Sin orientación finalista, carentes de firmeza moral y del recurso de los sindicatos, ¿qué sindicalismo es el nuestro de Francia? Cierto que Pelloutier y Pouget nos tienden la mano a través de la Confédération Nationale du Travail; pero no lo es menos que, exageradamente españoles, los más permanecemos con las manos en los bolsillos.

Repetimos: una C.N.T. exterior no tiene otro cuerpo que el de las ideas. Renunciar a ellas, renunciamos a todo, incluso a la victoria, esa exigente señora.

Se grita, se insiste indebidamente, irreflexivamente, en eso del «estamos solos», como los cien gallegos del cuento que se dejaron expoliar por un solo forajido. Solo, nunca lo está el hombre posesor de una lógica, de una verdad social cual la nuestra. Solo, lo está el rebaño de mil, de cien mil cabezas invariablemente conducidas a perdición por el pastor, el jefe, el presidente, el líder. Solo y menos que solo, lo está el sujeto moralmente deshecho, el hombre desbrujulado, el individuo de criterio oscilante.

Adúzcase el derecho a la duda y añádase que ésta es principio de sabiduría. En lo sano, tal vez así sea; en lo patológico, es un paso adelante y otro atrás, que deja, no al sitio de partida sino en atraso, puesto que la evolución adelanta un segundo cada día.

Si una idea no triunfa ahora mismo, se considera idea muerta. Pero ¿qué idea triunfa ahora mismo? Ninguna, ni la más reaccionaria. ¿Puede aducirse que la Falange nos arrebató el triunfo? En lo bestial, en lo animalístico, sin duda; en lo programático, no. La Falange empezó declamando textos italianos y alemanes traducidos al español; derribados el Duce y el Führer (dos estrictos personajes de la hora), el programa de la Falange no ha sido aplicado; al contrario, en su esencia fascistas ha sido cobardemente disimulado.

¿De quién, pues, es el triunfo actualmente? Nuestro no, porque somos anónimas hormigas en terreno de elefantes. Pero, y los elefantes, ¿cuáles de ellos son imperativos en la selva de las políticas continentales? ¿Estados Unidos, con problemas angustiosos en Centro y Sud de América, en Asia, en Europa? ¿La U.R.S.S., desafiada por la amplia China, por la microscópica Albania, desacatada por Yugoslavia y afrontada por el capitalismo militarmente organizado? ¿Quién, poderoso o no tanto, puede lanzar a los vientos el oriflama del triunfo indiscutible, absoluto, irreversible? Si ese alguien existe, señalarlo con el dedo.

No hay imperator indiscutible ni laurel inmarcesible a estas horas. Nosotros mismos lo comprendemos cuando excusamos a los Nerones, Césares, Churchilles, Castros y otros astros deteriorados cual los Tito, Nasser y el propio Nehru. ¿Quién triunfa aquí, compañeros, para que nos hayamos de golpear el pecho en acto de contrición, para que nos obliguemos a bolchevique «autocrítica», para que nos consideremos extraviados en el bosque sin árboles de la política, o náufragos en el mar desguazado de la vacilación y la duda?

Estamos en la era eterna de lo relativo: vivimos nuestro leve momento, que no es el momento de la concreción absoluta, de una verdad para siempre. Con un ideal de alcance único: el anarquista, nos encaramos con la realidad en 1936, y de ella salió el revolucionario que expone, enjundiosamente, el doctor Emilio Mira (1), no pudiendo suceder otra cosa. No obstante, en el mismo estrépito del fracaso, del hundimiento de nuestras actualistas ilusiones, triunfamos para el futuro, jalonamos firmemente para el día de mañana con nuestros gustos de vida libertaria conseguida, en industrias ciudadanas,

(1) Ver el número 28 de «Umbral».

(Pasa a la página 3.)

Las huelgas de España

LA DEL CAMPO JEREZANO

ES importante ocuparse de la huelga de los campesinos de la comarca jerezana, ausentes del trabajo desde el 16 del mes de abril por causas de reivindicaciones insatisfechas. La prensa franquista silencia deliberadamente el conflicto y las agencias extranjeras de publicidad no se ocupan del mismo en la forma debida por miedo (es la suposición más leve que se nos ocurre) a disgustar al señorío de Jerez de la Frontera y a contradecir la política «sociológica» del régimen nazifalangista. Como al conflicto de la minería, a la huelga de campesinos injustamente le son atribuidos móviles políticos, siendo verdad cruda y sangrante que las condiciones de vida a que está sometido el campesino español son las más bajas que rigen en el resto de Europa. Para el extranjero es ya costumbre hollar los caminos de España en plan de turista o de comisionado de entidad sabia en el manejo de estadísticas. Todo un enjambre de diarios, revistas y publicaciones especializadas en «asuntos extranjeros» convienen en que Franco ha abierto las compuertas de la evolución social, dejando a la clase más desheredada —la campesina— en situación de euforia con el régimen que la protege, siendo ello mentira. El franquismo se ha ocupado de los productores del pan para dejarlos en situación más primaria que durante la República. El implante de pueblos seta (Villanueva de Franco, Villalobos del Caudillo, Santa Fe de la Cruzada, y otros camelos por el estilo) no son más que ardides propagandísticos, tierras áridas y barracas a cal y canto aparentemente cedidas a antiguos jornaleros que dentro de escaso tiempo han vuelto a serlo, o lo serán, por imposibilidad de vida y de pago de viviendas y tierras. Por el contrario, las leves ventajas obtenidas por un corto censo de campesinos a título de Reforma Agraria en tiempos de la República, fueron inmediatamente anuladas el 1.º de abril de 1939 y sus usufructuarios fusilados o aprisionados en mayoría.

El estado actual del campesino español es, como siempre, desesperado, particularmente en los dominios de González Byas, Domecq, etc. El drama de Casas Viejas, tan estúpidamente incomprendido por un gobierno republicano, sigue en pie en toda la provincia de Cádiz, ya que a Cádiz actualiza la huelga de referencia. El

100 por 100 de braceros solamente trabaja durante las faenas de apremio con una equivalencia de cuatro meses anuales a lo sumo (sembrado, cosecha de la aceituna, sulfatación del viñedo, siega), quedando en paro forzoso el 75 por 100 de la mano de obra durante ocho largos meses del año. Se aduce lo elevado de los jornales percibido por los segadores, pero tal ventaja es para cuatro semanas y su beneficio económico no alcanza a todos los empleados en las tareas. Durante meses y meses del año las familias de los inocupados pasan por toda suerte de privaciones sin que los felices turistas y las comisiones «sociológicas» venidas del extranjero se den cuenta de ello porque en realidad ven España a través del Baedecker en lugar de emplear ojos y sentidos propios en su papel de observadores.

Conocedores nosotros de la situación moral y económica de la campiña jerezana; no ignorando nada del influjo que ejerce el caciquismo jerezano en El Pardo (no en vano el golpe de Estado de Miguel Primo de Rivera y el de Sanjurjo-Calvo Sotelo fueron en gran parte financiados por el caciquismo de Jerez), estamos en condiciones de afirmar que la huelga campesina que nos ocupa no tiene color político y sí eminentemente social en todas sus gradaciones: la de reivindicación económica, la de la dignidad proletaria y la de una concepción social propia adquirida en los tiempos de Salvochea, prolongados a los de Sánchez Rosa.

La huelga de ahora no es la primera ni la segunda a partir de la sangrienta victoria del nazifalangismo. Arcos, Vejer, Casas Viejas, Puerto de Santa María, y el propio Jerez de la Frontera, han dado la nota reivindicativa diferente veces, no importando a aquellos valientes compañeros el recuerdo hiriente de un 8 de enero de 1933 ni los miles de asesinatos, las torturas y los encarcelamientos de que han sido objeto a partir del 20 de julio de 1936, al extremo de que ahora, en plena ocupación sulfatera, han abandonado el viñedo por un mejor jornal, un mejoramiento de trato, y un empleo total en vez de temporero en oposición al orgullo patronal y a pesar del empleo creciente de maquinaria terruñera.

Se habla de 20.000 huelguistas campesinos en Jerez y lo mismo podría decirse de 30.000, dada la importancia del agro gaditano. Es bueno que la ganancia «de ahora» se manifieste así de viril en el campo jerezano. Y doblemente, puesto que nosotros vemos, en su valiente actitud, un reverdecimiento de las convicciones anarcosindicalistas tan caras a aquel proletariado.

PUIG D'AGUILERA

AÑORANZAS DEL ABUELO

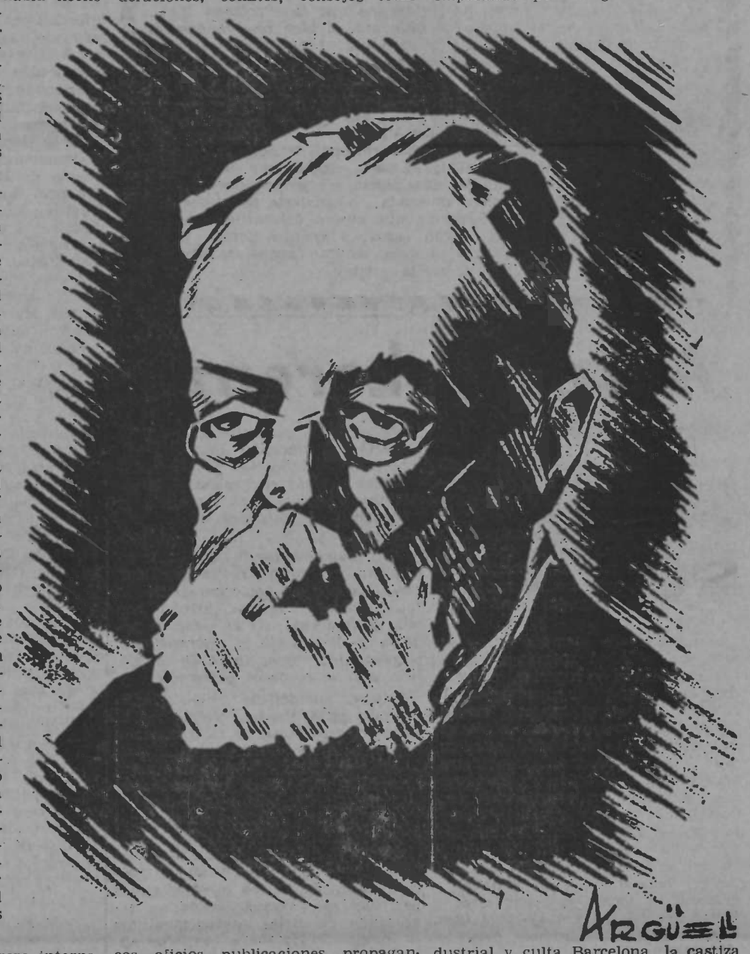
ANSELMO LORENZO

por Bernard PIERRE

APENAS si tenemos otros datos del Abuelo anarcosindicalista que los de la memoria. Anecdótico: Celebrábamos en España el 24 aniversario de su muerte con un gran mitin que tuvo lugar en noviembre de 1938. De compañero de tribuna teníamos un compañero con pico de oro, que declaró ladinamente que no sabía nada de Anselmo Lorenzo ,echándonos un florido discurso de circunstancias guerreras, pero sin sustancia ni aromas.

Riguroso: Al mismo elemento lo encontramos un día en la Asociación de Escritores Españoles refugiados en París, preguntándole admirados: «*¿Tú aquí...?*», y me contestó que escribía en *Mundo Obrero* y se había hecho comunista porque el Movimiento Libertario Español de México lo expulsó por haber proclamado a Stalin guía de la juventud mundial. ¿Qué piropos echaría ahora al *Padrecito* y *Lucero*, con las pestes descubiertas por Kruschev?

Cuando la Internacional manda a Fanelli para que constituya en Madrid la Sección Española de la misma, entre los jóvenes que lo reciben y escuchan está el tipógrafo toledano Anselmo Lorenzo. A la sazón había sido derribado el milenario trono de España; y la revolución de septiembre de 1868 hacía sus *factos*. Lorenzo acudía a todos los actos cultos, sociales y revolucionarios del día. Se le veía asiduo concurrente al Fomento de las Artes. Y parecía admirar al gran pensador y repúblico federal Pi y Margall, a través de cuyas traducciones conoció el genio libertario de Proudhon. Lo cierto es que, entre aquel brillante núcleo de españoles que abrazaron el credo internacionalista, expuesto brillantemente por Fanelli —diputado italiano y especial emisario de Miguel Bakunin—, Anselmo Lorenzo resultó designado para la Secretaría de la recién constituída Federación Regional Española de la Primera Internacional. Y hay que verlo al hombre desplegar actividades por todo el país para conquistar los corazones obreros.



ARGÜELL

El primer periódico obrero internacionalista, de carácter revolucionario y libertario, aparece en Madrid, donde está el flamante Consejo Federal y su secretaría, siendo elegido Lorenzo su director, a pesar de tener compañeros que eran consumados periodistas y cuyos nombres no son del caso mencionar. Se llamaba «*La Emancipación*». En seguida florecen mil periódicos y revistas más por toda el área nacional y hasta peninsular, pues Lorenzo en persona pasa en barca por el Tajo, en Lisboa, organizando allí núcleos federales internacionalistas, con noble tendencia bakuniniana, encontrando hombres de mucha valía moral e intelectual entre los lusitanos.

Al Congreso de la Asociación Internacional de Trabajadores, subsiguiente a la fundación de la Federación Regional Española, acude en persona Lorenzo, investido de su digna representación proletario-social. Allí, el humilde español, modesto castellano, oscuro obrero de taller, conoce a Carlos Marx y sus colaboradores del Consejo Federal de la Internacional, cuyo secretario general es. A todos encantan las narraciones de Lorenzo sobre la primorosa red de tejidos con que los españoles han urdido sus enjambres de sociedades, gremios, federaciones, comités, consejos técnicos, oficios, publicaciones, propagandas orales, delegados, representantes, etc., etc. En toda la Internacional, decían ellos, no había maravilla semejante. Marx queda embobado y habló muy bien de la literatura española, demostrando conocer el Quijote, haciéndole coro sus secretarios particulares. Lorenzo dice que jamás sintió tanta pena como en aquel momento, presenciando que hombres internacionalistas valientes adulaban a Marx, quien, por su parte, no estaba exento de orgullo o vanidad, gustándole las intrigas.

«*Vanitas vanitatum, et omnia vanitas*», que dice Salomón.

Las penas mayores de Lorenzo fueron cuando un secretario de Marx, de lo más servil e infame, acusó a Miguel Bakunin nada menos que de agente zarista. Era ruso y decía tener las pruebas que, por lo demás nunca se vieron, ni en público ni en privado. Lorenzo toma en cuenta también la «revancha» de Bakunin, llamando *judío* a Marx, con lo que acibara poco a poco su existencia de estoico, a lo senequista o griego.

Celébranse los primeros congresos de la novísima Federación española, empezando por la gran ciudad industrial y culta Barcelona, la castiza Córdoba, Sevilla la alegre, la riente cuan luminosa Valencia, Zaragoza la íntegra y tozuda. Ninguno en el viciado Madrid, de la burocracia y la empleomanía. El primer Congreso en la Ciudad Condal fue una apoteosis por la calidad de hombres que se revelaron y la cantidad de representaciones obreras destacándose las profesiones liberales con los mejores títulos morales. En la ciudad del Califato, el número de organizaciones y delegados tenía increíble cifra. La

(Pasa a la página 3.)

Respuesta a la prensa franquista

España está en Europa

por Aldo GAROSCI

ROMA. — Las acusaciones de la prensa franquista española contra el Gobierno del señor Moro, acusado de ser el principal culpable de la no admisión de Franco en los organismos europeos, nos honran como italianos, como europeos y como sostenedores del centro-izquierda. Como italianos, porque estamos más obligados que nadie a recordar la parte desempeñada por Mussolini en la destrucción de la libertad española; como sostenedores del centro-izquierda, porque en el radio de nuestras propias posibilidades de influencia, un gobierno no puede enarbolar una bandera para uso interno y otra para más allá de las fronteras. Somos demócratas, para llevar la democracia a todos los organismos en los que estamos interesados, por lo que resultaría muy extraño si dejáramos de ser demócratas en Europa.

Pero sobre todo, como ya dijimos, nos honra como europeos: porque precisamente, sostenemos que España se encuentra en Europa, y que cuanto en ella sucede no se desarrolla en un lejano mundo lunar. No hace muchos días que en Barcelona fueron arrestados Francisco Calle Mancilla, Agustín Marciano Pascual, José Cases Alfonso y su arresto ha provocado protestas de parte de la Confederación Internacional de Sindicatos Libres y de nuestra UIL (Unión Italiana de Trabajadores). ¿De qué se les acusa? De haber trabajado en pro de una Alianza Sindical, un acuerdo de los trabajadores pertenecientes a las que fueron Confederaciones de inspiración libertaria y marxista, así como también de las nuevas fuerzas sindicales católicas, en vista a fines sindicales que tienen por mira simplemente la restitución de la libertad al país. Se espera la iniciación de su proceso, a pesar de que, como ya ocurrió con el proceso a los socialistas, el procedimiento tortuoso, la demora, las multas o la caución exorbitante pueden ser amañados para no dar la impresión de represión masiva y cruel que en cambio el régimen practica en otros casos.

¿Qué es lo que este proceso significa? ¿Qué cosas significan estos arrestos? Significan que las fórmulas de vida elementales que disfrutamos en Italia, que las fórmulas de vida elementales de que goza Europa son negadas por el franquismo. Significan que ni nuestra fórmula política, coalición de partidos diversos (que, con mayores o menores variantes, de participación o de oposición, es válida en toda Europa), ni nuestra fórmula para la solución de las controversias laborales, tienen validez en ese país cuyo idioma y carácter comprendemos perfectamente. Significa que un gobierno arbitario tiene separado artificialmente de la sociedad europea (con el pretexto de una distinta solución económica) a un miembro de nuestra familia. Y esto no debe ser tolerado; y todos los medios deben ser usados para apoyar a los opositores de parte de los países hermanos.

Lentamente, en España las cosas se van desarrollando: por parte de los opositores, de lo cual es una prueba la misma Alianza y los muchos casos de creciente colaboración entre fuerzas socialistas y cenetistas; y por parte de los hombres que, en el gobierno, sienten llegar el aire del cambio y buscan esquemas para impedir el restablecimiento de la libertad, por lo que se disponen a desempeñar lo que los franceses llaman el «papel del fuego». En estos casos, la perseverancia del veto antifranquista de parte italiana puede tener gran importancia.

Pero con una condición: a condición de que el «no» al dictador vaya unido a una solidaridad creciente con los españoles que luchan; con aquellos que están encarcelados y los que no lo están, con aquellos que ya han decidido y con los que están por decidir salir al campo de la acción, con aquellos que viven en la patria y con aquellos que viven e el exilio. No se debe tolerar que la única voz no franquista que escuchan los españoles sea la Radio Praga y que la palabra España y la palabra libertad sean lanzadas por encima de los Pirineos solamente por voces que llegan del otro lado de la «cortina».

(De «Il Mondo», de Italia.)

NOTA DEL «C. S.».—*Publicado a título de información.*

Problemas de constancia

Obras de Felipe Alaiz

ESTIMULADOS por la conducta verdaderamente constructiva de compañeros, Federaciones Locales C.N.T. y el propio Secretariado Intercontinental, vamos a reemprender la tarea de publicar, en libros, el material que del malogrado compañero Felipe tenemos preparado con el fin de dar cima a la colección Obras de Felipe Alaiz proyectada.

Escollos de tipo económico nos habían obligado a declararnos en alto de meditación y reposo, no por cansancio, sino por no hipotecar, en un esfuerzo editorial excesivo, la débil finanza sostenedora de nuestros periódicos.

Si «Quinet» y la primera parte de «Tipos españoles» hubiesen tenido una acogida más franca, la empresa se hubiese desarrollado sin los apuros económicos que nuestra administración atraviesa. Por consiguiente, la pausa en la edición de «Tipos españoles» (tercer tomo de las Obras de Felipe Alaiz) se impuso por sí sola, con grave disgusto de los animadores de la obra editorial emprendida. Si de cada edición de las dos hechas con textos de Alaiz hubiésemos conseguido colocar un mínimo de 2.000 ejemplares, nuestro tren de trabajo se habría desarrollado normalmente, y hoy seguro que del gran escritor libertario que fue nuestro Felipe habríamos dado a luz cuatro volúmenes como mínimo.

El drama consiste en que un setenta por cien de afectos no apoya lo debido nuestro movimiento cultural revolucionario. La pluma de Alaiz, tan recia, estilizada e ilustrativa y que, por todo ello, tanto contribuyó al enaltecimiento de la C.N.T. y del anarquismo, por semiabandono en Francia y por abandono casi total en América, arriesga quedar sepulta, olvidada, desconsiderada, pese al jugo de actualidad perenne que destiló tanto en su brillante época del Interior como en su fogosidad del Exilio. Un compañero puede y debe morir en su hora; a la fosa, pues, con su carroña. Pero el destello intelectual, la fuerza expositiva y creadora del mismo durante su vida, esto no hay compañero con derecho a enterrarlo, a relegarlo al panteón del olvido, y menos aún cuando el compañerismo existente no es capaz, en asuntos de escritura, de llegar al grado de madurez, concisión, acierto y constancia que distinguieron a nuestro querido Felipe de Albalate, como él gustaba que en la intimidad se le llamara.

El anarquismo y la Confederación tienen, en la obra escrita de Alaiz, un gran elemento de capacitación y de propaganda exuberante en riqueza de pensamiento, en jugosidad y agilidad, elementos suficientes para cubrir el bache intelectual que actualmente resentimos. ¿Por qué, entonces, los compañeros de habla española existentes en todo el mundo, no contribuyen, sin reservas, a nuestro iniciado esfuerzo? Aguardamos ser comprendidos.

Mientras tanto, miremos con confianza la preparación cohesionada que en París, Normandía y Toulouse se va perfilando. Los núcleos confederales Zona Norte-Normandía tiene nombrada comisión analizadora al efecto según acuerdo común sellado en diciembre de 1963. Cierto que esta comisión se ocupará preferentemente de la situación de nuestras publicaciones; pero como medida extensiva, consta la de interesarse por la obra de Alaiz a fin de decidir cuanto se pueda hacer por ella.

Por su parte, Secretaría de C. y P. del Secretariado Intercontinental adelanta 1.500 F. para impulsar la publicación de «Tipos españoles» (segunda parte), en tanto la F. L. de Ivry (Sena) se ha suscrito por 5 ejemplares y la F. L. de Drancy (Sena) lo ha hecho de momento por 10. Compañeros que individualmente han solicitado el libro por adelantado, hay unos cincuenta; de manera que el primer paso —el más difícil— ya está dado.

¿Corresponderán los demás organismos y compañeros en la misma medida que los anteriormente citados? ¿Terminaremos todos por entusiasmarnos en el cumplimiento de la gran obra de proselitismo que, innegablemente, nos incumbe?

Así lo esperan,

«UMBRAL»
y los Amigos de Felipe Alaiz.

Dirección: 24, rue Ste-Marthe, París (X) ,Francia.

UMBRAL

Sumario del número 28:

Campio Carpio: **REPORTAJE A LA NACION DE BOLIVAR. LA TIERRA QUE LOS DIOSES OLVIDARON.**

Puyol: **ESTAMPA DEL COMEDIANTE AMBIGUO... QUE ESTA ENCIMICA DEL PUENTE.**

Víctor García: **DEBATE DE IDEAS. LOS SILOGISMOS DEL LICENCIADO.**

Eugen Relgis: **DE MI CALENDARIO. LA DUDA HEROICA.**

Juan Miguel: «**CALVARIO NEGRO**» **(Artes y Artistas).**

FIESTA EN LA «MUTUALITE» DE PARIS.

Luis Capdevila: **EL OFICIO TRISTE.**

Manuel Pacheco: **OCHO POESIAS.**

Humberto Guzmán Arce: **PSICOLOGIA DE LOS INDIGENAS AMERICANOS.**

Dr. Martí Ibáñez: **LA VIDA DE LEONARDO DE VINCI (Cuento).**

J. Herrera Poterre: **ANTONIO MACHADO.**

Emilio Mira: **¿CUALES SON LOS RASGOS FUNDAMENTALES DE LA CONDUCTA REVOLUCIONARIA?**

Libros, grabados, noticiario, etc.

Precio del ejemplar: 1 F.

ESTELA VESPERTINA

Holocaustos de mayo

CAYERON los cristos de nuestro nidal por la jornada de ocho horas.

Anárquica reivindicación que había de pagarse con la vida.

La razón triunfaría a fuer de poderosa, después del crimen.

Pasión sin Pilatos ni Gólgota, pero con Barrabás, que fue el Estado culpable.

Ni las águilas pudieron mirar al sol por su rojez nunca vista y el cielo a diluviar vengativo aprestóse.

Reparad en los mártires de Chicago: rostros más nobles no creo que los haya. Moldeados en anarquistas, interior y exteriormente aseados, modelos para seguir sus pasos y no perderse. ¿Y vosotros... vosotros, sucios, osáis quitarles la vida?

El 1.º de mayo no es día de comilonas campestres, sino de recogimiento. No diré que sea necesario cubrir los altares con un lienzo ni que vayamos a quedarnos a oscuras ni que las piedras choquen unas con otras.

Pero hay una realidad a considerar, cual es la muerte violenta de una porción de compañeros por defender la jornada de ocho horas que hoy a todos nos beneficia.

PUYOL

BANDERA

BARCELONA.—Durante varias horas del domingo 19 de abril lució en la Plaza de Urquinaona, a poca distancia del Consulado Británico, una bandera catalana de casi un metro de alta, en cuyo centro se leía «25 anys d'opressió» en contraste con las tan burdamente cacareados «25 años de paz».

B.D.I.C

3428

De chacun selon ses forces

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

36e ANNEE — N° 298 (le n° du 14 mai est le 297) Version française 0 10 francs — Version espagnole 0 40 francs 21 Mai 1964

Au nom de la liberté

« Oh ! LIBERTE, que de crimes on commet en ton nom... »

LES paroles, prononcées au pied d'un échaffaud, par une condamnée à mort, Mme Roland, en 1793, n'ont pas réussi, malgré la distance du temps intervenue, à marquer suffisamment les peuples.

Logiquement, tout exploité, tout être opprimé devrait réagir énergiquement face à toute atteinte à la liberté individuelle. Cette réaction joue, naturellement, quand la menace se fait imminente, et nous avons connu de nombreux cas où elle a revêtu un caractère insurrectionnel, mais qui se transforme trop vite en euphorie collective et irrationnelle.

C'est, hélas ! ce moment assez confus que choisissent les ennemis de la liberté des peuples pour leur travail machiavélique, leur travail de sape.

Le nazisme, qui était considéré comme le symbole de l'oppression, de la torture et du crime fut condamné par les « Accords de Postdam » le 2 août 1945.

Ces accords, signés par les Etats-Unis, l'U.R.S.S., la Grande-Bretagne et auxquels se rallia ensuite la France, précisaient entre autres, que :

« Le militarisme allemand et le nazisme seront extirpés, et les Alliés prendront, maintenant et à l'avenir, en plein accord, les autres mesures nécessaires pour que l'Allemagne ne menace plus jamais ses voisins ou la paix du monde. »

Or, qu'y a-t-il eu de fait dans ce domaine... ? Rien.

Rien, parce que les peuples qui sont capables du meilleur, sont aussi capables du pire. Et le pire c'est d'abandonner la lutte juste au moment où le but à atteindre est tout proche, de s'endormir sur les lauriers de la « libération » et laisser aux exploiteurs le temps de se ressaisir et plus tard de contre-attaquer.

Les criminels de guerre, ceux qui avaient participé à l'élaboration ou à l'exécution des plans criminels du nazisme, ont profité de l'esprit euphorique de 1945 pour changer de visage, pour brouiller les pistes du passé, pour recommencer sous une autre identité leur sale besogne de mercenaires ou d'exploiteurs.

Certains ont bénéficié de l'appui qu'ils ont trouvé auprès des Etats signataires des « Accords de Postdam », en particulier les savants et les techniciens qui avaient su mettre à profit les multiples expériences faites au cours de l'horrible guerre, sur le front et dans les camps de la mort.

Les plus marquants, ceux qui ont eu leur conscience plus trouble et leur vie plus menacée par la juste colère des peuples, ceux-là ont préféré changer d'air, aller dans des refuges que ces alliés de 45 avaient eu bien soin de leur ménager et dont l'Espagne est resté l'un des meilleurs.

Il n'auront plus qu'à sortir de l'ombre, le moment venu ; en attendant, ils se contentent de tirer les ficelles.

. . . . . .

Le brave travailleur qui se cantonne dans le choix de son conseilleur, son député ou son président de la « république » et se défend de faire de la politique, est soudain étonné que deux cents jeunes fascistes, suivis par la police, attaquent un jeudi 23 avril la devanture de la librairie « Clarté » aux cris de : « Soustelle au pouvoir » et « Libérez Salan » ; et tout ceci après avoir assisté au meeting de Tixier-Vignancourt. Même étonnement chez certains partis politiques ou centrales syndicales.

Par ailleurs, le 10 mai dernier, une bande de jeunes nazis américains défilaient devant la Maison Blanche en arborant leur « croix gammée ».

Au nom de la liberté, les pires ennemis de celle-ci ont repris le combat et il n'est pas impossible que nous soyons réduits, à brève échéance, à faire face à une épreuve de force.

La situation espagnole ressemble étrangement à celle de 1936, et chez nous, en France, nous ne pouvons pas dire que ça va très bien. Les grèves, les lock-outs se multiplient un peu partout, et la fameuse « force de frappe » n'arrive pas à maintenir l'équilibre économique.

Avec ça la Tunisie et l'Algérie veulent nous renvoyer, franco de port et d'emballage, quelques spécimens supplémentaires de colons dont ils n'ont que faire chez eux, et qui vont grossir les rangs de tous ceux qui, au nom de la liberté, réclament un Soustelle ou un Tixier-Vignancourt au pouvoir pour en finir avec la liberté du prolétaire.

Il faudra bien que devant cette menace grandissante, tous les travailleurs se serrent les coudes s'ils ne veulent pas retomber dans les travers du passé.

Le manque de solidarité envers le peuple espagnol en 1936 déclencha un cataclysme mondial où ceux qui se croyaient le plus à l'abri y laissèrent leur vie... allons-nous répéter les mêmes erreurs ?

Les gars de la C.N.T. ne s'y prêteront pas et feront l'impossible pour éviter un retour éventuel aux horreurs de 40-45.

ESPAGNE LIBRE !

Que l'Espagne soit enfin libre, nous le voulons tous ardemment. Et nous ne le désirons pas seulement avec notre raison — comme l'abolition d'un des derniers régimes fascistes (apparents) ; nous le voulons aussi avec notre cœur, car nous ne pouvons qu'aimer avec passion cette terre, elle-même toute faite de passion, où tant de larmes et de sang ont été versés au nom de la liberté et de la dignité de l'individu. L'Espagne est pour nous bien plus qu'un symbole, elle est aussi une réalité combien douloureuse.

Mais il faut nous poser la question : quelle liberté voulons nous pour l'Espagne ?

Eh bien, je pense que vous serez tous d'accord, nous voulons pour elle *toute la liberté*. Nous voulons qu'elle soit, comme elle a failli l'être si le fascisme naissant des uns et la conardise des autres ne l'en avaient empêché, la théorie libertaire enfin *réalisée*.

Aussi il est à prévoir que nous aurons à lutter non seulement contre le fascisme, mais également contre le communisme tel qu'il est réalisé aujourd'hui, c'est-à-dire contre deux formes d'oppression qui, si elles semblent différenciées quant à la forme, n'en sont pas moins identiques quant au fond qui se résume dans les deux cas par l'exploitation de la masse par une minorité de « dirigeants ».

L'Espagne se libérera du fascisme, cela est certain, et nous l'y aiderons de toutes nos forces. Le Caudillo envisage en ce moment même la restauration d'une monarchie autoritaire et de droit divin. En fait il envisage simplement de se perpétuer à travers une mascarade anachronique. Cela nous ne devons pas la craindre. Bien au contraire, une Restauration aussi ridicule ne pourrait être que le signal du soulèvement en masse des hommes libres et déclencher enfin leur saine et juste colère.

Ce que nous devons craindre, ce dont il nous faut nous méfier comme de la peste, c'est une révolution sociale qui, aux mains des communistes prendrait le caractère centraliste et autoritaire qu'a pris en sont temps la Révolution russe. Cette tendance centraliste et autoritaire ne devait être, selon les marxistes, qu'une phase éphémère et indispensable pour qu'ensuite le peuple s'organise lui-même selon les préceptes libertaires et que l'Etat vienne à disparaître logiquement. Nous savons à présent ce qu'il en est advenu et « l'effort des bolcheviks pour parvenir à l'égalité économique par la dictature centralisée d'un parti a seulement montré comment le communisme (économique) ne doit pas être imposé ». Comme Kropotkine a vu juste, et cela des les premiers mois de cette révolution qu'il avait si longtemps attendue et si ardemment désirée.

Les bolcheviks « ont montré comment *il ne faut pas faire* la révolution ». Ils ont subordonné l'intérêt de celle-ci à leur dictature. Et Kropotkine de qualifier le mouvement de 1917 de « révolution typiquement avortée ». Comme il avait raison et comme il souffrirait de voir le peuple russe avec pour seule liberté celle d'être une matière première dont une minorité dispose comme d'un objet sans âme. Ces « âmes », puisque c'est ainsi que l'on qualifiait les serfs russes, ont été trompées et la paix qu'on leur a offerte a été payée avec le cœur de la Russie. Kropotkine prédisait : « La terre dont on leur a fait cadeau restera inculte ». Cela s'avère malheureusement vrai après un demi-siècle de communisme. Un régime naissant a toujours quelques excuses ; un régime qui a vécu déjà si longtemps doit avoir supprimé ses défauts ou bien accepter l'échec. Mais quand on a la force de son côté on se refuse à accepter l'échec. Aujourd'hui encore, si toute velléité de révolte n'était pas immédiatement noyée dans le sang, on pourrait sans doute voir les mêmes inscriptions qui hurlaient en lettres de feu sur les drapeaux noirs à l'enterrement du « prince anarchite » : « où il y a autorité il n'y a pas liberté » et « les anarchistes demandent à être libérés de la prison du socialisme ».

Eh bien, nous ne voulons pas que l'Espagne soit une nouvelle Ukraine où l'on assassinerait les anarchistes après s'en être servi.

Il faut que l'Espagne soit la terre de la liberté, de toute la liberté. Elle a trop souffert déjà pour tomber sous une nouvelle dictature qu'elle soit et même si c'est celle du prolétariat. Ce n'est pas, n'est-il pas vrai, contre la dictature d'une classe donnée que nous nous insurgerons mais contre toute dictature, contre l'idée même de dictature.

Mais précisément, dans sa souffrance passée et présente réside la force même du peuple espagnol. Dans un pays comme le nôtre on se laisse aller à supporter tant bien que mal l'oppression parce qu'on a seulement en vue, bien trop souvent hélas, son petit bien être personnel et, par suite, « on marche vers un esclavage spirituel tel qu'on n'en a jamais vu ».

La souffrance est créatrice et le peuple espagnol a trop souffert pour se laisser borner une nouvelle fois. Peu lui importera que les biens soient entre les mains de la communauté qui lui en accordera une faible partie ou entre les mains des particuliers. Il sait trop bien qu'il en résultera pour lui la même contrainte attendu qu'il ne pourrait en aucun cas en disposer. Il sait très bien qu'en abolissant la propriété personnelle au profit de la propriété étatique le communisme ne fait que rejeter l'individu plus profondément sous la dépendance d'autrui, autrui s'appelant désormais la généralité ou la communauté.

En 1845 Stirner nous met déjà en garde contre le communisme et nous avertit que, bien que ce parti soit toujours en lutte ouverte contre l'Etat, le but qu'il poursuit « est un nouvel Etat », un statut, un ordre de choses destiné à paralyser la liberté... » « il s'oppose avec raison à l'oppression » dont l'individu est victime de la part d'autres individus « mais le pouvoir qu'il donne à la communauté est plus tyrannique encore ».

Il faut donc que l'Espagne prenne conscience de *tous* les périls qui la menacent au seuil de la liberté qu'elle s'apprête à conquérir, et cette fois pour de bon.

Il ne saurait y avoir de liberté en dehors de celle de toutes les individualités et aucune « raison d'Etat » ne saurait être supérieure à cette liberté-là.

Que l'Espagne soit donc la première partie libertaire. Nous l'y aiderons de toutes nos forces pour que bientôt cette patrie abolisse toutes les frontières et soit celle de l'association spontanée des hommes de vonlonté de tous les pays.

SEVY

Sur la force de dissuasion

Les sources d'informations unilatérales qui sont la caractérique de l'époque de régression que nous subissons, nous privent fréquemment des renseignements se rapportant aux dispositions prises par des dirigeants obnubilés par la volonté de puissance qui est aux antipodes de la vraie sagesse.

Dans son dernier discours télévisé du 16 avril dernier, celui que vous savez a eu le fier toupet de déclarer que « renoncer à l'arme atomique serait attirer la foudre en se privant de paratonnerre ».

Ses idées en physique ne nous paraissent pas solidement établies, car il est faux d'assimiler sa force de dissuasion à l'installation d'un paratonnerre pour éloigner le feu du ciel. L'efficacité de la découverte de Franklin nous apporte, au contraire, la preuve que les dépenses inutiles (souvent camouflées pour éviter d'alarmer le contribuable) attirent sur notre pays un danger qui n'est même pas nié par les augures.

Mais ne nous écartons pas du débat où nous persistons à voir la néfaste activité de la caste militaire qui a su relever la tête après les fiers succès qu'elle remporta en juin 1940.

Après Hiroshima et Nagasaki, ces crimes contre l'humanité demeurés impunis (le Japon avait demandé l'armistice le 22 juillet 1945) le Pentagone a mené la course aux armements nucléaires, rattrapé dans ce domaine par les Russes qui dans le domaine thermonucléaire ont surclassé leur antagoniste Suivant Albion, troisième larron dans la poursuite des recherches sur la fission et sur la fusion de l'atome, l'Etat-Major français songe à imposer sa présence dans le Club atomique en engloutissant dans le gouffre du budget militaire les centaines de milliards qui manquent à notre Education nationale et à la Construction.

Rappelons quelques déclarations faites par le Grand Charles. Le 14 janvier 1963 on l'entendait dire : « La force atomique française aura la sombre et triste perspective de détruire en quelques instants des millions et des millions d'hommes. » Ce propos était confirmé le 12 mars suivant par Robert Mac Namara, qui déclarait : « Trois cents millions de personnes seraient tuées dans la phase initiale de toute guerre nucléaire mondiale (dont quatre-vingt-dix millions en Europe occidentale). »

A la fin des manœuvres de septembre octobre 1963, de Gaulle disait dans une réunion privée : « Il faut considérer le fait nucléaire comme un phénomène d'épouvante. »

Même le colossal abri creusé à soixante mètres de profondeur à Taverny (S.et-O.) ne saurait préserver les inconscients malfaiteurs que la gloriole inspire de si dangereuse façon. Cela nous rappelle les abris spéciaux contre les gaz qui ne furent pas utilisés au cours de la seconde guerre mondiale. Que de dépenses somptuaires qui pourraient alléger la *Faim du monde*.

Les lourdes dépenses d'équipement nucléaire apparaissent plus ou moins clairement dans le budget ; néanmoins elles laissent apparaître un chiffre qui dépasse 500 milliards pour les seules usines de Pierrelatte et de Cadarache (et nous ne parlons des sommes camouflées dans les budgets annexes indépendant de celui de la Défensa Nationale).

Il est donc de notre devoir de persévérer dans notre action contre la guerre et le militarisme, car nos adversaires n'hésitent pas à entretenir cette psychose qui entrainera la fin de l'humanité. L'exemple suivant est assez édifiant.

Dans *Paris-Match* du 9 novembre 1963, en commentant les avis différents sur la force de frappe, Jack Chargelègue écrivait : « La bombe — c'est peut-être ce qu'en pense de Gaulle — n'est peut-être plus qu'une arme politique. Les puissances atomiques seront obligées, tôt ou tard, de négocier entre elles un nouvel équilibre mondial. Quoiqu'il en soit, nous autres militaires, ce n'est pas notre affaire ; nous n'avons pas à nous occuper de la force de dissuasion, notre métier c'est la guerre. »

Et nos clairvoyants pourvoyeurs de charniers font le silence sur les avis autorisés de spécialistes militaires qui nient l'efficacité de notre force de frappe.

Nous aurions pu faire état des retombées radio-actives consécutives aux expériences nucléaires, qui en polluant l'atmosphère et l'eau empoisonnent toute vie organique. Mais cela nous entrainerait trop loin.

LALIME

« LE SEL DE LA TERRE »

Est-il réellement besoin de présenter *Le Sel de la Terre* ? Je ne le pense pas car s'il existe un film qui peut brillamment se passer d'introduction, c'est bien celui-là. Il est en effet l'un des rares qui aient abordé dans son fond un sujet qui nous est cher : celui de la grève, de la grève dure, brutale, parfois passionnée mais toujours sans merci que doit mener le travailleur pour arracher au patronat des conditions de vie plus acceptables.

Avec ce film, nous sommes loin des cinq jours de préavis de la grève légale ; nous sommes en plein dans la grève de lutte, dans celle qui n'a pas besoin de l'autorisation des pouvoirs publics pour naître, exister et s'imposer.

Ce n'est donc pas à nous, anarcho-syndicalistes, qu'il faut présenter ce film mais bien à ceux qui auraient trop tendance à se convaincre que l'action directe est passée de mode.

Qu'il me soit permis toutefois d'apporter quelques éléments qui nous permettront, si cela est possible de mieux aimer et de mieux comprendre ces cent minutes de spectacle.

***

Dans le « New York Times » du 17 Juin 1951, une dépêche relate « l'arrestation d'un groupe de femmes de grévistes à Silver City ». Ces femmes de mineurs avaient été amenées à remplacer leurs compagnons en grève, touchés par la loi Taft-Hertley (loi interdisant aux mineurs de faire le piquet de grève). En raison des mauvais traitements subis en prison, les femmes organisent une telle manifestation que le shérif est contraint de les relâcher.

Cet événement a servi de point de départ à Michael Wilson pour écrire le scénario du *Sel de la Terre*. Ce premier travail fut d'abord lu par des centaines de mineurs et leurs femmes. Il fut ensuite modifié. Le réalisateur, Herbert J. Biberman, commença le tournage le 20 janvier 1953 à Silver City, sur les lieux même ou s'était déroulé la grève. Il prit comme acteurs principaux la vedette mexicaine Rosaura Revueltas (Oscar mexicain 1951) et le secrétaire du Syndicat des Mineurs, le gringo Juan Chacón qu'il entoura d'acteurs professionnels et non professionnels. Un mois plus tard, le 24 février, le sénateur Mac Donald Jackson réclame l'interdiction du film. Le 26, Rosaura Revueltas est arrêtée et reconduite à la frontière. Elle pourra revenir ultérieurement pour terminer le tournage.

Le 2 mars un responsable du syndicat, Clinton Jenks, découvre cinq impacts de balles dans la carrosserie de sa voiture. Le 4 mars, Silver City organise contre les cinéastes une *journée patriotique avec marche militaire !!!* Le 6 mars, le film est enfin achevé avec l'aide des mineurs du pays.

Peu de temps après, deux salles de syndicat sont incendiées ainsi que la maison d'un chef syndicaliste qui a accepté de jouer un rôle dans le film. Les laboratoires de tirage reçoivent des instrucions afin qu'ils refusent de developper les pellicules du *Sel de la Terre*.

Pourtant, envers et contre tout, le film fut terminé et projeté dans la plupart des états des Etats-Unis, quelques uns d'entre eux ayant purement et simplement interdit la projection du *Sel de la Terre* à l'intérieur de leurs frontières. Il est également symptomatique de constater que plusieurs salles américaines du circuit commercial affichaient : *Le Sel de la Terre, une grande histoire d'amour sur un arrière fond social !*

***

Quel explosif dangereux contient donc ce film pour justifier de telles mesures de sécurité de la part du Pouvoir ? C'est qu'en fait — et c'est une chose assez exceptionnelle pour le cinéma américain qui aborde ce domaine — il s'agit ici d'un *film d'action* et non de prise de conscience comme l'était *Les Raisins de la Colère*. Il risque donc de sensibiliser le public beaucoup plus que de le faire larmoyer.

Par ailleurs, ce film aux accents révolutionnaires ne se borne pas à relater une simple anecdote illustrant l'histoire du mouvement ouvrier américain, il s'attaque à trois problèmes étroitement mêlés dans le scénario au point de se confondre et de dépendre l'un de l'autre.

Il y a bien sûr le problème du Syndicalisme : les ouvriers sont organisés dés le départ et bien organisés. La grève sera motivée par le refus du patronat d'étudier la revendication des mineurs concernant le problème de sécurité. Nous assistons au déroulement de cette lutte qui verra le travailleur parvenir à faire admettre son droit et à consolider les positions acquises.

Il y a également le problème du racisme. Il ne s'agit pas de nègres ni d'indiens mais de « gringos ». Le gringo est un méxicain transplanté aux Etats-Unis et, à ce titre méprisé par le Yankee (américain « de souche »). Il est inutile de dire que le patronat entretient volontiers l'antagonisme des races, ce qui lui fournit un précieux élément de discorde au sein du prolétariat (mais sur ce point, est-il nécessaire d'aller jusqu'en Amérique ?). Dans les mines de la Delaware Zinc Co, les blancs bénéficient d'un régime privilégié. Pour les postes dangereux, le mineur, par mesure de sécurité, est secondé d'un aide : ceci est valable pour les blancs, mais pas pour les gringos...

Il y a surtout le problème de l'emancipation féminine. Au début, les femmes méxicaines subissent en fait la tyrannie de leur mari et peuvent à peine faire entendre leurs revendications... La tournure inattendue que prendra la grève, renversant la

(Suite page 2.)

LISEZ :

« De la Mythologie Marxiste-Léniniste »

par GASTON BRITEL

Un volume : Franco frs. : 2,75

JULIETTE DEMURE, 17, rue Jouffray d'Albanz, Lyon 5e

C. C. P. Lyon 3,652.38

De la Mythologie Marxiste-Léniniste

Nous ne sommes pas habitués au COMBAT SYNDICALISTE à faire la critique littéraire d'ouvrages, même si ceux-ci sont favorables à la thèse de l'anarcho-syndicalisme. Mais, aujourd'hui, nous sommes en présence d'un ouvrage rédigé par l'un des nôtres ; ouvrage, qui au point de vue historique et documentaire, est nécessaire à tous les militants. L'auteur, tous les lecteurs du COMBAT SYNDICALISTE connaissent sa plume acérée, tranchante, dure à tout ce qui est contraire à la vérité, signe ses articles hebdomadaires sous les initiales : J. B. Celà doit éveiller, tout de suite, l'attention des camarades anarcho-syndicalistes qui, chaque semaine, attendent la parution de notre journal pour lire son article. Ce camarade qui signe, chaque semaine, son article des initiales J. B. est Gaston Britel.

Gaston Britel, révolutionnaire de toujours, lutteur acharné, aux expériences libertaires multiples, a déjà écrit : « Les contes du Berger, « La Foire aux ânes », et cet ouvrage de grande valeur, actuellement épuisé : « Périr ou distribuer ». Gaston Britel possède encore, dans ses cartons, des textes qu'il est impossible d'éditer sous un régime ou le mot liberté n'existe que sur les façades des édifices publics.

En écivant : « De la mythologie Marxiste-Leniniste » l'auteur n'a pas la prétention de faire paraître, en un volume, la vie de Lénine ou l'histoire de la Révolution Russe ; il entend démontrer, comment s'inspirant de Marx, Lénine édifia la stratégie révolutionnaire russe, faisant d'un accomodement du marxisme la pierre angulaire d'une révolution qu'il entendait diriger.

Lénine fit du marxisme une doctrine qui s'imposa au peuple, devint une religion politique, pour, en définitive, aboutir à la dictature du prolétariat. La personnalité de Lénine, son intelligence élevée, sa volonté, sa tyrannie, devaient vaincre les difficultés en s'accomodant, toutefois, de bien des accomodements faits à l'œuvre de Marx.

Les œuvres de Lénine sont devenues un ensemble dogmatique et religieux sur lequel Staline érigea une tyrannie terrifiante. Le mythe du léninisme permit à Staline, puis à Khrouchtchev, l'exercice d'un pouvoir autoritaire considéré par le peuple comme l'expression d'une force relevant du sacré.

L'auteur, nous trace le climat dans lequel la révolution russe devait naître. Il analyse la Russie économique avant et au début de la Révolution. Il dépeint l'âme slave, la misère du peuple, son insuffisance intellectuelle facilitant une révolution qui, en fait de liberté, devait ouvrir la voie a une de les plus grandes tyrannies de l'Histoire. Il cite Lénine : « La masse travailleuse n'est que la porteuse d'instinct de révolte d'une énergie révolutionnaire ; de par sa nature même elle est incapable d'un rôle organisateur, créateur. Elle n'est pas capable de créer les formes de la révolution, ni celle de la société future ; cette dernière tâche incombe au groupe de révolutionnaires éclairés s'étant consacrés à l'idée de la révolution. Par conséquent, le premier devoir du Parti des révolutionnaires éclairés est d'établir son hégémonie entière sur la masse. Cette hégémonie n'est possible qu'à la condition que le Parti, lui même, soit construit sur le principe de la centralisation la plus sévère ». Ni Yvan le Terrible, ni Pierre le Grand, n'eussent désavoué Lénine sur l'art de construire une Tyrannie.

La période transitoire prévue par Marx, pour la réussite de la révolution, fut interprétée par une autorité d'Etat accrue, ce qui était et est encore la négation de la liberté. Peut-on parler de liberté par la bouche de l'Etat ? Lénine, dans certains de ses écrits, considérait la suppression de l'Etat comme nécessaire, et nous le citons : Sur la suppression de l'Etat comme but nous sommes complètement d'accord avec les anarchistes », mais, loin de travailler au dépérissement de l'Etat, Lenine, entouré d'un état-major d'intellectuels ne faisait que justifier sa tyrannie et Trotsky écrivait : « Le militant ouvrier craint dans sa propre cellule de dire ce qu'il pense ; il a peur de voter selon sa conscience. La dictature de l'appareil terrorise le Parti qui doit être l'expression suprême du prolétariat ».

Pour s'opposer à la dictature de l'appareil étatiste, il faut des révolutionnaires chevronnés, capables de dévouement, qui ne cherchent pas l'accaparement d'un pouvoir, qui ne cherchent pas la création d'un pouvoir, mais l'élévation sociale et le respect de la liberté des individus : « En Espagne, les anarchistes triom-

(Suite page 2.)

De tout un peu

JEUDI, 23 AVRIL 1964.

« Combat *le journal de Paris : De la Résistance à la Révolution.* »

Voici environ deux ans que j'ai abandonné « Libération » en tant que journal quotidien, pour prendre « Combat ». Et je n'étais pas mécontent de ce changement. Le journal me paraissait plus attrayant, plus éclectique, et surtout beaucoup moins inféodé à une Eglise quelconque. Ses débats et ses tribunes libres sur des sujets politiques, économiques et aussi sociaux y sont toujours d'un grand intérêt. Aujourd'hui, pourtant, quelque chose me choque profondément. C'est la page 7, tout entière consacrée à la question du manque d'églises dans Paris et sa banlieue. Sur toute la largeur, 7 colonnes, et toute la hauteur, s'y étale une lettre du cardinal Feltin, qui se dit archevêque de Paris. En voici un extrait : « *Dans Paris et sa banlieue, les grands ensembles et les cités nouvelles se multiplient sous vos yeux. La population ne cesse de s'accroitre... Pour tant de foyers, il faut un toit, du travail, des écoles, des loisirs. Il faut aussi une eglise pour donner une âme aux quartiers neufs. Bâtir une église, c'est offrir aux croyants la presence de Dieu... 20 ont été construites ces dernières années, mais il en faut encore 142 !* »

Je n'ai pas l'intenion de m'occuper, aujourd'hui, du bla-bla-bla de monsieur Feltin, cardinal et archevêque ! Il s'agit là, tout simplement, d'un « appel au peuple », et l'on sait depuis toujours que la hiérarchie catholique est passée maitresse dans l'art de faire la quête !

Je voudrais seulement parler de l'inconséquence d'une feuille sympathique qui, précisément, a la prétention d'être avant tout laïque et même révolutionnaire. Car, n'est-ce pas, c'est bien ainsi qu'il faut entendre la devise « *De la Résistance à la Révolution* » qui figure en-tête du journal ? De la Résistance, incontestablement le journal en vient, et c'est tout à son honneur. Mais, à la Révolution, y va-t-il ? On est aujourd'hui en droit de se le demander, cette page entière consacrée à la presse d'un prélat de l'Eglise catholique n'augurant rien de bon dans ce sens. Ce serait plutôt dans un sens contraire, rétrograde, réactionnaire, car, enfin, il est impensable, pour des laïques, pour des révolutionnaires à plus forte raison, de s'arrêter, autrement que pour la balayer d'un revers de main, à cette prétention à la construction d'églises, alors qu'il n'y pas même des logements décents pour toute cette population qui s'accroit..., qui s'accroit..., qui étouffe même dans cette termitière qu'on désigne sous le nom de « Paris et sa banlieue ».

Je n'ignore pas, certes, l'attrait d'une page publicitaire bien payée, pour un organe capitaliste, mais j'estime qu'il y a des limites, surtout dans le cas d'un quotidien qui se veut en marche vers la « Révolution ». Ici, ces limites ont été franchies, à tel point que je m'interroge déjà pour laisser là cette feuille bien-pensante, et m'adresser ailleurs pour les informations de chaque jour !

Ailleurs ! oui, certes !, mais où ?

BLANQUET

B.D.I.C

Las huelgas de Asturias

Al iniciarse la huelga en algunos grupos de mineros y talleres metalúrgicos, la Confederación Regional del Trabajo de Asturias, León y Palencia, se dirigió a los trabajadores por medio de un escrito, cuyo contenido es el siguiente:

Compañeros: Aunque estimamos que es un poco prematuro el planteamiento de la huelga general en Asturias, ya que para que esta tenga una efectividad lo más positiva posible es necesario una objectividad y una fecha oportuna, así como también un estudio y una preparación, una organización meticulosa para el buen éxito perseguido, en vista del aspecto que van tomando los acontecimientos en estos momentos históricos, entiende la Organización confederal que su deber es alentar a sus componentes y al proletariado en general con el fin de que secunden el movimiento huelguístico, pero rechazando todo aquello que tenga carácter político, dándole en cambio un matiz puramente social.

Conscientes, pues, de nuestro deber y presentes como siempre en las luchas por las mejoras sociales para todos los trabajadores, nuestro objetivo debe ser la exigencia de mejoras económicas, distribución equitativa de beneficios, libertad de prensa y propaganda y libre asociación, y, en general, la reivindicación de todos los derechos humanos. zz

¡Viva la Huelga! ¡Viva la unión de los trabajadores!
¡Viva la C.N.T.!

Por la Regional de Asturias, León y Palencia, EL COMITE.
En un lugar de Asturias, mayo de 1964.

LUCHA OBRERA CONTRA EL FRANQUISMO

DETENCIONES DE OBREROS EN VIZCAYA

BILBAO (OPE).—La detención de los once obreros Agustín Sánchez, José María Echeverría, Valeriano Gómez, David Morín, Ricardo Basarte, Agustín Merino, Manuel Prada, José Rey, Sebastián Martínez, Pedro Gullón y Sabino Charterina, de los cuales ocho son miembros de las Hermandades Obreras de Acción Católica y de las Juventudes Obreras Católicas, ha seguido a la presentación por la Comisión Obrera de Vizcaya de un escrito que firmaban y elevaban al jefe del Estado el 13 de abril, en el que solicitaban del mismo su intervención para poner término a la actitud de las distintas autoridades (el Sindicato, la Magistratura de Trabajo, el Tribunal de Trabajo, el delegado nacional de Sindicatos y los ministros de Información, secretario general del Movimiento y del Trabajo, estos dos últimos solicitados por el de Información), «pisoteando en todo momento descaradamente los derechos proclamados en el Fuero de los Españoles».

El escrito, al que acompaña un informe sobre la actuación de la Comisión se basaba esencialmente en que para sus demandas dirigidas a las autoridades mencionadas, «al cabo de 660 días todo son evasivas».

El grupo de firmantes en su informe decía que «varios de ellos actuando con una responsabilidad personal y no bajo consignas recibidas de nuestras organizaciones, como en determinado ambiente se afirma, ha tenido intervenciones en pro de un Sindicato auténticamente representativo y con garantía suficiente en el ejercicio de sus funciones sindicales para los hombres libremente elegidos. Además, han actuado en defensa de los derechos de 52 obreros despedidos de sus fábricas con motivo de las huelgas de 1962 y que han tenido que buscar trabajo en otras empresas con la pérdida de sus anteriores derechos.»

Estos detenidos se suman a los diecisiete que la policía hizo en la manifestación del Primero de Mayo y a los que quedan de meses atrás.

DOS MARINOS SIMPATICOS

CARACAS.—Dos suboficiales de la Marina española, José Luiz Cruzado y Florencio Rodríguez Chico, quienes se encontraban asilados en Ecuador, se hallan desde hace algunos días en Venezuela.

Han manifestado que se proponen trabajar y estudiar.

Rodríguez Chico y Cruzado desertaron de la fábrica de barcos Empresa Nacional Bazán, en Cádiz, como consecuencia de la huelga en Asturias, en la cual expresan haber tomado parte.

Salieron de Cádiz y se dirigieron a Madrid. Lograron asilarse en la Embajada del Ecuador, desde donde viajaron para ese país. Allí estuvieron hasta el 23 de abril de este año, cuando partieron para Caracas.

EXPULSION Y MALOS TRATOS

ROMA. — Según informa «L'Unità» (órgano del P. C. italiano), su corresponsal en Madrid, María Macciocchi, fue expulsada de España el día 7.

Detenida en la noche del miércoles, la corresponsal fue interrogada durante cinco horas por la policía madrileña, que la acusó de actividades de enlace con resistentes españoles, distribución de octavillas subversivas y propagación de noticias falsas. Se prohibió a la periodista, encarcelada por breve tiempo, ponerse en contacto con su embajada, y se registraron sus maletas. Finalmente, fue conducida al aeropuerto, desde donde viajó a Italia.

PROPAGANDA SUBVERSIVA EN PORTUGAL

LISBOA. — Propaganda subversiva circula clandestinamente por Portugal desde hace algún tiempo.

Fueron lanzadas centenares de octavillas desde la torre del ascensor de Santajusta, en pleno centro de Lisboa, sobre la muchedumbre, que era muy densa en esta parte de la ciudad.

Las octavillas invitaban al pueblo a manifestarse contra el gobierno.

Se recuerda que el año pasado y el antepasado, los barrios céntricos de Lisboa fueron declarados en estado de sitio en el 1.º de mayo durante algunas horas, a consecuencia de manifestaciones subversivas.

NO SE VIGILO A SI MISMO

MALAGA.—José Martín Lara, guardia de la Policía Armada de vigilancia en la Prisión provincial de esta ciudad, se cayó de lo alto de una galería exterior, muriendo a consecuencia del golpe recibido.

EL DIA DE GUERNICA

BILBAO. — Han llegado ejemplares de «Estampas», revista de Caracas, con abundantes fotografías de la concentración celebrada en Guernica el Día de la Patria y una relación del acto y de sus incidencias. Circulan de mano en mano. La revista ha recogido en diversas fuentes la relación de los vascos reunidos en Guernica, cuya fijación va desde 25.000 a 60.000.

INCENDIO EN LA FERIA DE SEVILLA

SEVILLA. — Catorce personas que asistían a la inauguración de la Feria Primaveral de Sevilla, recibieron quemaduras al destruir un incencio 50 puestos en la exposición.

El siniestro estalló al mediodía mientras millares de visitantes recorrían la Feria, propagándose rápidamente por los puestos. Muchos estaban engalanados con flores y linternas de papel. Entre los puestos destruídos estaba el preparado por el gobierno de la ciudad.

UN PAR DE VERDUGOS

MADRID.—En el Palacio de El Pardo el Jefe del Estado, generalísimo Franco, recibió en audiencia al general en jefe de las Fuerzas Armadas de Nicaragua, Anastasio Somoza, quien iba acompañado por el embajador de su país en Madrid, Vicente Urguyo Rodríguez.

Somoza llegó a esta ciudad la semana pasada en unión de su esposa e hijo y permanecerá en el país tres semanas en viaje de carácter particular.

Vibración española

HUELGAS, HUELGAS, HUELGAS... La tensión persiste en España, con 40.000 mineros y 10.000 metalúrgicos parados en Asturias (los metalúrgicos, en Gijón-La Felguera, antiguos baluartes confederales). Extensión de la huelga minera en la provincia leonesa. Continuación del conflicto minero en Riotinto y Peñarroya. Tenacidad de los huelguistas campesinos del campo de Jerez. 15.000 huelguistas en las minas y factorías de Euzkadi. Agitación estudiantil en Madrid, Barcelona, Salamanca y Valladolid. Bombas en la capital de España, sin víctimas, pero con gran alarma. Un metalúrgico muerto en Gijón, en circunstancias misteriosas. Detenciones en La Felguera, nubes de policías husmeando lugares públicos y privados en todos los sitios afectados por los conflictos obreros... Tal es el resumen vivo de la hora presente. ¡El Pueblo español no abdica! ¡El Pueblo español terminará por imponerse al fascismo que lo oprime!

Crónica de España

La Iglesia está encubriendo, con su silencio cómplice, abominables crímenes y escandalosas inmoralidades. La norma que sigue con su piadoso silencio es para alentar toda clase de concupiscencias y exacciones que se fraguan en nombre de Dios y de la patria y lo que ellos entienden por patria y Dios exige muchas mentiras y muchas brutalidades.

Las crueles y fratricidas guerras civiles, cuando son promovidas en nombre de Cristo Rey se bautizan con el nombre de cruzadas, para así, enmascarándolos, poder saciar sus ambiciones y apetito de poder, de dinero y riquezas; previamente absuelven con su propia bendición todas las fechorías que puedan hacerse en nombre de la cruzara.

Es precisamente lo que ha ocurrido en la más cruenta y despiadada guerra civil que ha habido en todos los tiempos: la de España.

Esto principió virtualmente el día que 16 príncipes de la Iglesia más inquisidora del mundo firmaron la famosa pastoral Colectiva, encabezada por el primado de España Pla y Deniel. En ella se incitaba a los fieles, curas y principalmente a los militares a la rebelión en nombre de Dios y de la patria y prometían el cielo como premio por cuantas atrocidades tuvieran que hacer en curso de la «cruzada». Después se han aclamado el mundo entero porque, siendo beligerantes, querían ser tratados como neutrales.

Luego han aparecido historiadores falsarios, incluso extranjeros, como Hugo Thomas (éste ha silenciado deliberadamente lo de la Pastoral Colectiva), que han hecho relatos escandalosamente parciales y truculantes.

Ultimamente ha sido el nuevo papa el que ha mandado su bendición al «caudillo de España por la gracia de Dios» por una amnistía absolutamente falsa.

¡Cuánta mentira y cuántos crímenes se han cometido y siguen cometiéndose en nombre de Dios!

Principiaron por acusar de comunista al gobierno de la República cuando no había en él ni un solo ministro que lo fuera para poder justificar una rebelión destinada a restablecer anacrónicos privilegios, como el feudalismo agrario, la tutela de la Iglesia sobre el Estado, y los presupuestos militaristas que vienen sangrando a España desde siglos, y los militaristas no pudieron encajar el que la República inscribiera en su constitución que renunciaba a la guerra como instrumento de política internacional.

Estas, y no otras, son las verdaderas causas del «glorioso alzamiento nacional» y de cuyo alzamiento han culpado después a los defensores de la ley.

Todo lo demás es mentira. Y ese alzamiento fue armado y financiado por el fatídico «Eje»; es gracias el Eje que Franco ha dejado de ser un bandido o perjuro militar sublevado, que es lo mismo, para convertirse en caudillo providencial, incluso de sus enemigos vencidos. Sin el Eje, las bendiciones de la Iglesia ni el mismo Dios hubieran servido para gran cosa; fue el Dios Hitler el que hizo la «gracia» a cañonazo limpio, fueron sus tanques y su aviación las que hicieron el milagro de arrasar ciudades enteras como Guernica. El Papado no ha hecho más que consentir de que usara el nombre de Dios para matar a mansalva y que siga hoy ostentando el pomposo título de Caudillo «por la gracia de Dios».

Pero la «cruzada» ha servido a maravilla para que Curro Medallas hiciera de Carmen Collares la séptima fortuna del mundo, coleccionando regalos que no sólo son esas medallas y collares que suelen constituir la tentación de vulgares cleptómanos, sino buenos paquetes de acciones de los negocios más saneados de España. Ninguna exclusiva ni monopolio se concede sin antes hacer un buen regalo de acciones; no hay empresa industrial o financiera importante de la que no sea accionista la caudilla; tiene en propiedad la fábrica de automóviles de Valladolid y el 40 por 100 de la SEAT. Dueña de la INT que comprende los Talleres Nacionales, el Banco y el complejo siderometalúrgico de Avilés, y tiene sobre todo las manos libres para meterlas en todas las cajas de caudales de bazares y de todos los bolsillos de España, de lo cual sabe bien aprovecharse.

Mas la cruzada no ha sido sólo para que la familia Franco y sus allegados amasaran fabulosas fortunas, también la Iglesia ha sabido hacer su agosto; ésta se ha hecho con una buena porción de exclusivas y monopolios ideales como negocio; tiene la exclusiva de la explotación del cielo en los confesionarios, de los entierros con misa, los bautizos, las comuniones, las bodas, sermones, etc.; tiene el monopolio de las timbas de juego llamados con eufemismo «Tómbolas de caridad»; tiene el monopolio de la caridad pública y el más importante de todos: el de la enseñanza pública y privada. Aún tiene otros negocios como la construcción de viviendas protegidas con dinero ajeno, pero todo ello exento de tributación. En las frecuentes colectas nacionales que organiza lanza a la calle por todos ámbitos de España miles y miles de niños y de mayores para que mendiguen y sableen al público. Es así como se soborna al papa que ve llenarse las arcas del Vaticano con las remesas de millones procedentes de la España de Franco. Eso es lo que explica el que éste sea uncido por la gracia de Dios como Caudillo de España y que como tal reciba frecuentes bendiciones del Vicario de Dios en la Tierra.

Pero es que la O.N.U., el «tío Sam» y la «Pérfida Albión», así como otras instituciones seudo democráticas, que no se andan con muchos escrúpulos jurídicos morales, pues España de Franco fue admitida y reconocida como nación soberana sin que exista en absoluto tal soberanía nacional. Aquí lo que existe es la absoluta soberanía de un Calígula que se ha impuesto y se mantiene mediante la ley de la fuerza y el terror, es la soberanía de un genocida incuestionable. El Ejército y la Iglesia sólo comparten con el César las lujurias del festín y la rapiña.

El gobierno de Franco no es un gobierno de derecho; así lo ha dictaminado la Comisión Jurídica Internacional de Ginebra. Los principios contenidos en la Carta de la O.N.U. han sido claramente escarnecidos. Las teorías jurídicas sotenidas por el jesuita español Francisco Suárez, que corrobora Santo Tomás de Aquino, han sido, no ya deliberadamente ignoradas, sino incluso falsificadas por los principales de la Iglesia, como los frailes de la pluma, cual ese Thomas que va diciendo por el mundo que el genocida Franco es un santo y que el pueblo español es ingobernable.

Son también los príncipes del dinero de Wall Street y la City, con los príncipes de la política maquiavélica tipo Stalin y sucesores los que pasan el manto del silencio, cuando no le ayudan, o le dan la aprobación tácita al régimen terrorista de Franco. Todos con asco o sin asco, le han dado el espaldarazo al tirano Franco al admitirlo en la O.N.U.

Nada de lo que queda dicho son revelaciones; éstas vendrán después de hacer una breve referencia a los mártires de la libertad, Francisco Granado y Joaquín Delgado, que fueron ejecutados sin ninguna consideración ni ninguna prueba en absoluto.

Nunca creí que un ciudadano jurídicamente francés pudiera ser juzgado y condenado sin ninguna garantía procesal; pero he visto con profunda pena que el gallo vecino se haya agallinado por maíz (comercio) ante una injusticia que le tocó de cerca. Nada se hizo por arrancar de las garras del garrote a dos hombres que lucharon por Francia y por la libertad; el liberal Kennedy no tuvo el menor gesto, ni Kruschev ha hecho ni tan siquiera lo que hizo por salvar a Grimau; pero lo que sí hace en cambio el embajador yanqui, es emular a sus corrompidos antecesores abogando por Franco.

CONSTANCIO CONSTANTE
(Continuará.)

« DE LA MYTHOLOGIE MARXISTE-LENINISTE »

(Suite de la page 1.)

phaient de la réalité sociale parce qu'ils s'étaient nourris de substance révolutionnaire, et s'ils furent vaincus ils le doivent en grande partie à l'intervention bolcheviste qui, détentrice du « Dogme », ne pouvait concevoir un schisme aussi brillant... ».

Lénine jugeait indispensable la conquête du pouvoir permettant d'écraser tous les ennemis de la classe des travailleurs : « La révolution sociale a pour condition indispensable la dictature du prolétariat, c'est-à-dire la conquête par le prolétariat d'un pouvoir qui lui permette d'écraser toute résistance des exploiteurs. » Ce qui faisait dire à Trotski : « Les méthodes léniniennes conduisent à une situation où l'organisation du Parti, le Comité Central se substitue à l'organisation, et enfin le dictateur se substitue au Comité Central. »

En fait de dictature, Lénine, dans un langage clair, précise bien ce qui reste de liberté à la classe des travailleurs : « Tous les citoyens deviennent des employés embauchés par l'Etat qui est personnifié par des ouvriers armés. Tous les ouvriers et employés deviennent employés et ouvriers d'un seul patron : l'Etat. » Les travailleurs changent de patron...

L'auteur retrace l'évolution du pouvoir depuis la révolution; il le fait avec une documentation précise et le souci permanent de ne pas s'écarter de la vérité. Ce n'est pas en un bref article qu'il est possible de faire l'analyse complète de ce travail.

Sur le plan international, Lénine entendra étendre la dictature du prolétariat national en une dictature du prolétariat international c'est sans ambiguïté, le Monde soumis à Moscou !

C'est dans le but de la dictature internationale du prolétariat que la Chine, actuellement, s'efforce d'entraîner l'U.R.S.S. dans un conflit mondial, à la faveur duquel pourrait naître une révolution autorisant l'avènement de la dictature du prolétariat et Gaston Britel, à ce sujet, écrit :

« Quand l'esprit révolutionnaire atteint une telle exaspération et une telle méconnaissance des conditions de la guerre nucléaire, c'est que l'ambition du pouvoir de certaines oligarchies ne leur permet plus de raisonner à l'échelle humaine... »

L'année terrible 1921 fait l'objet de tout un chapitre, c'est l'histoire du déclenchement de la révolution, condensé en 12 pages.

Lénine est mort en laissant un héritage de stratégie révolutionnaire basé sur une centralisation du pouvoir d'Etat entre les mains d'un Comité Central, lequel Comité Central est soumis à la dictature d'un bureau politique composé de trois personnes, dont l'une dispose des deux autres. Comment une organisation politique aussi tyrannique dans ses thèses et ses méthodes, pourrait-elle construire une société nouvelle où l'administration des choses se substituerait au gouvernement des gens ? Le virus d'une doctrine broyant les éléments les plus purs d'un monde révolutionnaire permit de soumettre des millions d'esclaves, dépouillés de toute liberté de conscience, à une dictature qui fait de l'homme un robot.

Cette dictature autorise au point de vue doctrinale la possibilité d'une guerre mondiale Chine contre U.R.S.S. Cette guerre considérée comme nécessaire par la volonté démentielle d'étendre au monde les bienfaits de la dictature communiste. On ne réalise pas ce que la mort de 300 ou 400 millions d'hommes, les survivants contaminés par radiations, on ne réalise pas, qui serait bénéficiaire de ce crime à l'échelle mondiale.

Et Gaston Britel précise la tâche de la C.N.T., celle des militants du syndicalisme révolutionnaire : Développer la clairvoyance parmi les travailleurs, les libérer de la mythologie marxiste-léniniste qui les achemine à une fin prématurée. Au travers des syndicats à fonction capitaliste, frayer le chemin des travailleurs aux nécessités révolutionnaires qui, dans la dignité, leur donneront la possibilité de travailler à la supression des Etats et à leur remplacement par des syndicats de Production et des syndicats de Consommation. C'est de la persévérance dans l'action révolutionnaire que dépendra le bonheur des peuples, non de la tyrannie, de la dictature, de la guerre. Et notre ami, Gaston Britel, termine son œuvre par ces lignes : « Une chose est sûre : il te faudra bientôt choisir dans la fierté ou dans la honte. »

Il m'aurait été agréable d'analyser plus complètement cet ouvrage du fait que Gaston Britel est, par sa clairvoyance, son courage, la valeur de son enseignement, un écrivain de valeur dont le nom restera gravé dans l'histoire du mouvement anarcho-syndicaliste. Son livre « De la Mythologie Marxiste-Léniniste » est vendu strictement au prix de revient à l'imprimerie; c'est pourquoi, malgré la qualité de son impression et de son papier, il ne côute que 2,75 F. *En adressant un versement de 5 frs. à notre camarade Juliette DEMURE, 17, rue Jouffroy d'Albans à LYON, 5e. Chèque postal Lyon 3.652.38, vous recevrez, franco, deux exemplares de ce livre*, ce qui vous permettra une action de militantisme éclairé, en faisant circuler parmi vos relations cet ouvrage nécessaire à la libération d'un mythe.

RENE VILLARD

« Le sel de la terre »

(Suite de la page 1.)

situation (les maris au foyer, les femmes au piquet de grève) enseignera le bien fondé des revendications de leurs épouses. Par contre-coup, la femme, étant donné sa contribution capitale au succès de la grève, sortira grandie de l'épreuve et pourra prétendre à l'égalité des sexes.

Ce film nous démontre quelles formidables compagnes de lutte peuvent devenir les femmes des travailleurs quand les circonstances leur permettent de prendre conscience de leur rôle.

Ce qui fait la grandeur de ce film, c'est sa dignité et sa tenue. Les auteurs demandent que l'on considère l'homme (et bien entendu la femme) avec le même respect quelles que soient son origine et sa situation. C'est une grande et belle leçon et je me souviendrai toujours de ce passage ou l'un des envoyés du patron très paternaliste et très démagogue, s'adresse à Ramon (Juan Chacón) en lui disant : « Ce vieux Ray ! c'est bien Ray ton nom ?» et Ramon de répondre « Mon nom est Quintero, *Monsieur* Quintero !».

CONTE

Insistiendo en el mismo tema

(Continuación y fin)

No quisiera terminar este trabajo sin aportar mi conclusión, una conclusión muy mía, cierto, pero digna del respeto que entre nosotros nos debemos.

Cuando, en nuestra malograda guerra civil, Hitler y Mussolini volaron en socorro de Franco, proporcionándole todo el material bélico y humano que éste necesitaba para destrozar la resistencia de un pueblo valiente e idealista; cuando haciendo caso omiso de los deberes más elementales de humanidad, los gobiernos inglés y francés adoptaron el famoso sistema de la «non intervención», sepultando en los Pirineos nuestras legítimas esperanzas; cuando Rusia traicionó sus compromisos morales con el trabajador español, después de robarle escandalosamente su riqueza patrimonial, fuerza nos fue admitir que estaba irremediablemente perdida para nosotros una contienda en la que nos asistía el derecho y la razón. Otros intereses que los del proletariado ibérico estaban en juego, y ellos dieron al traste con nuestras conquistas sociales y nuestros anhelos de liberación de las castas que nos sojuzgaban desde siglos ha.

Finiquitado el último conflicto mundial 1939-1945 con la victoria de las armas aliadas, los eternos enemigos del pueblo español —los mismos que, con su pasividad, forjaron nuestra derrota— han venido afianzando, año tras año, en El Pardo al nuevo Torquemada, tras haber liquidado los símbolos de sus padres bienhechores. Mientras tanto, el exilio ha ido consumiendo, en un holocausto absurdo, los valores más caros de la verdadera España, desmembrando, neutralizando su fuerza física, moral e intelectual.

Indiferente a toda lógica, a todo razonamiento, el Movimiento libertario español se ha dejado deslizar, él también, por la fácil pendiente de una esperanza descabellada, sumiendo el tiempo en discursos y palabras que si bien daban fe de nuestra presencia malgastaban enerías que, sabiamente empleadas, hubieran podido producir óptimos frutos.

Todos sabíamos ya que un retorno a España, en las justas condiciones deseadas, era prácticamente imposible. Las «democracias» internacionales nos condenaban al destierro, porque sus añejas inversiones, sus actuales y sus venideras en el no bastante esquilmado suelo español así lo exigían. ¿Qué les importa a los Estados Unidos, a Inglaterra, a Francia, a Alemania, al mundo entero esa miserable tierra y sus hijos, si ellos se solazan a sus expensas? —

Todo esto lo sabíamos ya antes de 1936 y nos lo corroboró el 1945. «El tiempo trabaja para nosotros», dijo ligeramente un compañeros francés, y ya vemos que, inexorablemente, trabaja «para ellos».

Al Movimiento libertario español correspondía, pues, ya que no con armas mortíferas, de hacer frente a esa fatalidad con las armas productoras del trabajo. En nuestras filas se han formado —y aún siguen formándose— guerrilleros del músculo y de la inteligencia, capaces de todas las realizaciones. Hemos sido agricultores, albañiles, mecánicos, carpinteros, ebanistas, sastres, tipógrafos, mineros, cerrajeros, zapateros, encuadernadores, tejedores, hojalateros, escritores, periodistas. Todas las ramas del saber y de la acción productiva se albergaban en nosotros, y nosotros solos hubiésemos sido capaces, queriéndolo, de hacer brotar un vergel del páramo más estéril.

¿Por qué no lo hemos hecho?, ¿por qué hemos preferido vender nuestro brazo y nuestra inteligencia a cualquier postor de cualquier país, viviendo en un ambiente malsano y corrompido, en medio de un desprecio y de una indiferencia absolutos? ¿Por qué no hemos intentado crear en el extranjero, no importa dónde, lo que se empezó a forjar en España?

Hace unos meses, sesenta familias argelinas, de origen francés y español, huidas de Argelia, emprendían el camino de un nuevo destierro: la República argentina. Allí se les tenía reservado un terriorio, que esos exiliados se comprometían a convertir en terreno fértil y ciudad civilizada.

Leyendo el relato y oyéndolos hablar con tanto entusiasmo en la televisión, mi pensamiento imaginaba, por enésima vez, una idea madurada en largas vigilias... Y me decía a mí mismo que si unas familias extrañas entre sí, unidas por el solo nexo de necesidades perentorias, eran capaces de tan magnífica obra, ¿de qué no hubiésemos sido capaces nosotros, unidos por lazos de hermandad, de compañerismo, de ideología? ¿Qué portento no hubiese resultado del esfuerzo común no ya de sesenta sino de cientos de familias competentes y voluntariosas, guiadas por una mutua aspiración de paz, amor y trabajo?

Esta es mi conclusión, compañeros; esta es mi conclusión, amigo Quintana. Y ella rezuma de una amargura que no puedo ni pretendo ocultar.

Veinticinco años dura nuestro exilio. Desde entonces, nuestra ruta se ha cubierto de nuestros cuerpos, de nuestra sangre, de nuestro sudor, sin haber recogido, al pasar, ni una flor de amistad, ni una sonrisa hermana. Fuera de nuestros lares, vivimos en extranjeros y usurpadores; sólo el patrón nos aprecia por el beneficio que le procuramos. Y así hasta que, definitivamente, inclinemos hacia la nada la cabeza que siempre se irguiera con arrogancia.

Y en tanta arrogancia y en tanto discurso habremos perdido nuestra existencia, sin dejar constancia en ningún sitio ni de nuestra capacidad constructiva ni de nuestra afirmación anarquista.

ANDRES MARTINEZ

ECOS de ASTURIAS

El Comité clandestino de la Confederación Regional del Trabajo de Asturias, León y Palencia, nos ha remitido un extenso informe sobre el origen y la marcha de la huelga en nuestra región. Empiezan el documento con el texto de un escrito que distribuyeron entre los trabajadores. *(Ver el comunicado de la Regional A., L. y P. inserto en las columnas 1 y 2 de esta misma página.)*

. . . . . .

Continúan su información explicando que lo ideal hubiera sido, antes de iniciar el paro, esperar la publicación de la famosa «Ordenanza Laboral para Minas de Carbón». Nuestra organización clandestina tiene el convencimiento de que el egoísmo de las empresas y la vergonzosa complicidad de las autoridades «hubieran justificado más todavía» el recurso a la huelga. Pero las vejaciones de que son objeto los mineros y el anhelo de sacudirse el yugo, provocaron el conflicto antes de tiempo. A pesar de la impreparación, fue tan fulminante la unanimidad que, EN TRES DIAS, todo quedó paralizado.

Acaban expresando la confianza de que esta nueva gesta astur sea comprendida y apoyada por otras provincias de importancia industrial para ver si de una vez se pone término a tanta podredumbre y crímenes como el desdichado pueblo español viene soportando tantos años ha. Y también para que este nuevo esfuerzo del proletariado asturiano no sea otra vez estéril.

Coincidiendo con la recepción de las noticias que preceden, toda la prensa se ocupa de la huelga en Asturias —que ya alcanza a casi todos los pueblos y todas las profesiones— y de los actos subversivos llevados a cabo en diferentes puntos del país.

La prensa franquista da visibles muestras de nerviosismo y sin quererlo hace la propaganda de las luchas obreras tratando de combatirlas.

Aun sabiendo que nuestras palabras carecen de la fuerza que logre poner en tensión la voluntad de la emigración española, CONSTITUYE UN INELUDIBLE DEBER llamar a todos los exiliados a la meditación para que vean en qué medida pueden influir a modificar esta desesperante espera convirtiéndola en una acción entusiasta que, sumada al heroísmo de los que se baten en España, ponga fin a esa larga noche que acabó con lo mejor de los valores humanos y espirituales de nuestro pueblo.

El Sub-Comité Regional de Asturias, León y Palencia

Paris, mayo 1964.

Hoja profusamente circulada en España.

Trabajadores :

El movimiento huelguístico iniciado hace dos meses por miles de mineros asturianos abarca hoy, en magnífica muestra de solidaridad, a más de 100.000 mineros y metalúrgicos en Asturias, León y otros lugares de la Península.

EXIGEN mejores condiciones de vida para nosotros, nuestros hijos y nuestras familias.

RECLAMAN la libertad sindical que nos permitirá defendernos eficazmente contra la rapacidad y desmanes de los patronos y el despotismo del Gobierno.

LUCHAN por el derecho de huelga. Exigen la libertad de los compañeros detenidos por su entrega generosa a la causa obrera.

El valiente y amplio movimiento estudiantil de protesta al Régimen, exigiendo los mismos derechos que piden los trabajadores, demuestra que las nuevas generaciones están contra la dictadura.

En el día de hoy, centenares de obreros y estudiantes se hallan detenidos.

Su combate es el nuestro. Sumémonos a la huelga; juntos lograremos la victoria.

TRABAJADORES: Estas conquistas mínimas son el primer paso hacia la ruta de nuestra liberación. Mas la libertad no podrá ser lograda que con el derrocamiento del Régimen. Para ello todas las formas de lucha son buenas.

TRABAJADORES: Estableced contacto con la C.N.T. y la Alianza Sindical. Formad vuestros Comités de Fábricas y Talleres. Constituid vuestros comités de huelga.

Jóvenes: Apoyad la lucha revolucionaria de las Juventudes Libertarias.

Unidos, venceremos. Todos a la huelga general.

COMITE PENINSULAR de la F.I.J.L.

Mayo de 1964.

ANSELMO LORENZO

(Viene de la página 4.)

ción —no *construcción y reconstrucción*— vieran la salvación del universo.

De ese *nihil* o apocalipsis salvaba el Abuelo a la Humanidad con estas verdades de cantaclaro: «*¡Paz a los hombres! ¡Guerra a las instituciones!*», divisa que hizo ondear en todas las publicaciones hispánicas, gallardete de todas las tribunas públicas libertarias, emblema al viento de la Federación Regional Española, evangelio de verdad en la Nueva Era de liberación general, sello y cuño al rojo vivo de la Revolución Social que soñaba.

Gracias, pues, al Abuelo, el *Sindicalismo Moderno es brazo de la dulce y bella Anarquía.*

POST SCRIPTUM. — Lorenzo dejó varias hijas, primorosas modistas. Creo que, venerando su nombre, nadie de sus hijos sigue el apostolado del Abuelo. Un discípulo, Fructidor, intentó continuar ese magisterio, sobre todo historiando el Movimiento por donde Lorenzo lo truncó a su muerte; pero murió en 1915 en plena juventud. Nada nos recuerda al Abuelo del Sindicalismo-Anarquismo, salvo la memoria y gratitud de sus imponderables empresas, rayanas en lo homérico. Testimonio, no del todo cumplido, en todo caso, es el libertarismo del Movimiento sindical hispano presente, más por lo que tiene de contenido histórico que de actual continente.

B.D.I.C

Precisiones de tribuna

ALGUNOS compañeros radicados en provincias se extrañan, por carta, de ciertos conceptos que aparecen en la reseña de mi intervención en el mitin confederal de la «Mutualité» de Paris. Tienen razón. Tampoco le falta a nuestro servicio de prensa que no dispone de elementos técnicos, como es, por ejemplo, la taquigrafía, para recoger fielmente la totalidad de un discurso y su sentido neto y lato. Hay, pues, que fiarlo al apunte fugaz y a la buena voluntad interpretativa del compañero redactor. A veces un discurso pasado por el obligado recorte de la pluma y el filtro sutil de la interpretación ajena resulta tan notoriamente distinto que origina, luego, serios problemas de conciencia tanto al juzgar de las ideas y las intenciones como de la propia actuación en los cargos representativos. Algunas veces los compañeros han sido duramente criticados por palabras y conceptos que nunca pronunciaron. Y más hoy, en que un exceso de suspicacia y prevención monta la guardia continuamente en las almenas nocturnas del ánimo colectivo, ansiando vislumbrar sombras y rumores para descargar nerviosamente los arcabuces de nuestra desconfianza. Además en este acto yo representaba a la Comisión de Relaciones del Nucleo Zona Norte y por tanto era mayor la responsabilidad y el alcance de mis palabras que en todo momento debían ceñirse al espíritu y la letra de nuestros acuerdos plenarios y a la trayectoria táctica e ideológica de nuestra Organización.

El texto de la reseña dice: «pero nuestra reunión grande coincide con el aniversario «triunfal» del enemigo, quedando en oposición ambos significados de la fecha». He aquí la oración completa de la tribuna: «Esta jornada de afirmación confederal y libertaria coincide precisamente con el deleznable aniversario de la subida sangrienta al poder del general Franco. Ignoro si esta vecindad de fechas (medularmente opuestas) es casual o buscada. Pero resulta cierto que el espíritu, la entereza, la resolución que ha animado siempre a la C. N. T. y al anarquismo militante gusta de responder al pie mismo del triunfo temporal del adversario con el desafío de su voluntad de convertirlo en fracaso, en derrota y en bancarrota».

En otro lugar se lee: «Nada de revoluciones populacheras y mucha revolución de conciencia». Oración integral: «No faltan quienes se preguntan con curiosidad o inquietud ¿qué va hacer la C. N. T. en España?. Yo creo personalmente, íntimamente, que el Movimiento Libertario no quiere hacer ahora la revolución en la calle sino en las conciencias, en los corazones, por que para nosotros la revolución verdadera es aquella que surge, madurada, del espíritu consciente de las multitudes y no la revuelta callejera que derrumba unos poderes despóticos como en Cuba y en Argelia para instaurar otros semejantes».

Otro párrafo de la reseña: Aduce posición confederal por acuerdos congresiles de Toulouse y reconoce diferencias de posición que no obstante, estima convergentes».

Oración: «¿Cuales son los acuerdos más importantes de nuestros últimos Congreso y Pleno Regional?. En primer lugar la ayuda masiva y el entendimiento mayor con la Organización del interior. A fuer de sinceros no debemos de ocultar que existen diferencias interpretativas entre la militancia de dentro y la de fuera. Nadie debe asombrarse. El hombre y la colectividad ven, piensan, sienten, obran, y reaccionan según el medio geográfico-ambiental en que se desenvuelven. Hay quien dice por ahí que la óptica del interior es diametralmente opuesta a la del exilio; y que no solo se ignora en sus pormenores (lo que sería natural) sino que se quiere ignorar, lo que representa realmente un absurdo y casi una deslealtad. Hay que poner el reloj de la emigración a la hora de España, de las realidades de allí, pero España tiene que inspirarse del rico bagaje histórico, ideológico y social que el exilio lleva a cuestas y sin el cual no habrá nunca en nuestro país justicia social, progreso ni libertad que valgan. Los iberos somos aficionados a la hipérbole. Ya Don Quijote veía gigantes terribles donde solo había inocentes molinos de viento. Yo creo francamente que las diferencias entre la militancia del interior y la del exilio son más bien de forma que de fondo, de táctica que de ética. Ellos tienen las mismas banderas rojinegras nuestras. Lo que pasa es que no se ven. Las tienen escondidas en los dramáticos, en los azarosos y heroicos rincones de la clandestinidad esperando el día feliz de poder sacarlas a la calle en medio de un pueblo libre y en marcha».

Respecto a la Alianza Sindical ratifiqué —como dice la reseña— la necesidad de la mejor entente obrera entre cenetistas, ugetistas y trabajadores vascos, pero en vez de «actividad» lo que a mi juicio le ha faltado y le falta a la Alianza es «la acción directa y la indirecta», tanto en el interior como en el exterior del país. Las palabras *actividad* y *acción* aunque semejantes no tienen, ni mucho menos, el mismo sentido. Y añadí que «la Alianza Sindical había fomentado en el exterior más ilusiones que realizaciones».

Tampoco me valgo de la prestigiosa vida militante de Anselmo Lorenzo para compararla con el Guadiana, que no se corresponden metáforicamente, sino de la vitalidad histórica de la C. N. T. y del anarquismo enlazada con el fenómeno natural del famoso río manchego que cuando parece haberse perdido en la tremenda sequía y extensión de las tierras llanas vuelve a surgir con más pujanza que antes.

Según la reseña el orador «no cree, por razón, de principios, que la fusión C. N. T.-U. G. T. pueda ser considerada». En realidad hay una posición más categórica, más definitiva. Hela aquí: «la militancia confederal no abriga la necia intención de pedir a la U. G. T., fundada por Pablo Iglesias, el que adjure de sus convicciones socialistas para diluirse en el molde seudotécnocrático de una Central Sindical Unica. Que nadie piense tampoco, que la C. N. T. (inspirada fundacionalmente por Anselmo Lorenzo) va arriar la bandera de sus principios libertarios por la misma sinrazón. No. Las estructuras sindicales de tipo uniforme y sin médula ideológica son precisamente las que requieren y sostienen las Dictaduras negras u rojas y ciertas democracias arrepentidas que esconden tras el viso del tecnicismo su evidente oposición al progreso social y al avance del proletariado militante. Una Organización obrera sin ideología, sin afanes morales superiores, sería como un enorme esqueleto del terciario, apto para ser manejado por la astucia política del capitalismo o por los «camaradas» sin alma del «Estado-patrón».

Y al final donde dice: «a nosotros no nos importan monarquías ni repúblicas siéndonos interesante la restitución de la libertad soberana del pueblo», corresponde la siguiente oración:

«¿Que piensa la militancia confederal del régimen político inmediato en España? A nosotros nos importa un comino la república burguesa y la monarquía constitucional. Hasta podíamos decir en un arranque de sinceridad histórica recordando los malos humores de Cánovas y de Azaña, que «tanto monta, monta tanto...» Nosotros lo que queremos es que se le devuelvan al pueblo español, a la clase trabajadora (o que ella conquiste por vía revolucionaria) los derechos y las libertades que le fueron arrebatadas a sangre y fuego por la insurrección fascista de 1936. Y que el pueblo se trace libre y soberanamente su propio destino. Ese es visto desde mi ventana el horizonte 65 de la C. N. T. Ni más ni menos».

C. LIZCANO

Paris mayo 1964.

El redactor acepta la puntualización, o ampliación de discurso del compañero Lizcano. Es verdad que en honor a la aligeración y a la rapidez de aparición de la reseña, las intervenciones oratorias fueron condensadas, como verdad lo es también que la rectificación de Lizcano no altera la síntesis publicada de su discurso.

Una intransigencia, sin embargo: lo de la «revoluciones populacheras». Y un recelo justificado: que los demás oradores exijan ampliación de desturso.—*Redactor F.*

CASO ABARCA

Con fecha del 20 de mayo (la cual esta edición no alcanza), el asunto Abarca habrá sido substanciado por el Tribunal de Casación de Bruselas. Por si acaso, redóblese la petición pro Abarca al ministro de Justicia Pierre Vermeylen, 4, place Poelaert, Bruxelles 1, Belgique. ¡Urge!

Correo de Redacción

— S. I. A., Béziers. Vuestro aviso llegó tarde a manos del redactor de la Sección española del periódico.

— Emilio Marín Cambré tiene carta en esta Redacción, procedente de su hermano Enrique, preso en Sevilla. Al parecer, Emilio Marín se encuentra en París.

La conferencia de F. Isgleas en Thiais

«La C. N. T. ante el porvenir de España»

Inaugurando el ciclo de conferencias organizado por la Federación Local de Thiais, el día 10 del corriente le cupo al compañero Francisco Isgleas disertar sobre el tema que queda indicado. Empezó asegurando que la posición confederal es justa y actualista. Para dar solución a los problemas que agobian a la humanidad, no ve otra solución que la del comunismo libertario. Por lo demás, el cenetismo no puede comportarse de otra manera so pena de negarse a sí mismo. A más decir, la claridad de nuestros propósitos contrasta con la imprecisión de los demás sindicalismos. Asimismo, en libertad de acción, puesto que una UGT depende del PSOE y el solidarismo vasco del PNV paladinamente católico. Entre lo político y lo libertario una diferencia esencial queda establecida. Nuestra concepción social se basa en la mano de obra y en la intelectualidad del trabajo, rechazando la intromisión política por nociva al derecho integral de los productores.

Se nos achaca defecto de tendencia por nuestro anarquismo. Pero ello no es cuerpo de partido sino fuerza moral. Nuestro logro será para todos puesto que no haremos la revolución en provecho propio. La clase trabajadora no debe ser arrebatiñada en favor de nadie sino elemento social de primer orden por derecho de producción. Juega en favor nuestro la imposibilidad ética de un gobierno anarquista, fenómeno que nos distancia de los sectores inclinados a gobernar en sentido unilateral.

Alude a un libro de Fernández de Castro, dirigente de un pequeño movimiento oposicionista del interior. Ese personaje pone en evidencia el abuso de la riqueza privada, tan contraria a la riqueza colectiva. Su disconformidad sobre la economía regida por el Estado da razón a nuestras previsiones comunistas libertarias.

En el orden internacional aparece la actividad de un grupo de sabios independientes. Se trata de «Tiempos Nuevos», en cuyas filas constan el biólogo Rostand, el filósofo Bertrand Russell, entre otros elementos de valor parecido. Su lema es la economía igualitaria frente a la economía dirigida de los gobiernos. Aportación ciertamente valiosa por coincidente con nuestros puntos de vista. Aquéllos, con su saber, aclaran el fenómeno social de nuestros días, y nosotros, con nuestra acción, podemos favorecer el cumplimiento del propósito. Contra los vaticinios tenebrosos de algunos, estamos, pues, abocados a nuevas y magníficas realidades.

Certifican la verdad nuestra las energías desperdiciadas por el capitalismo, las subsistencias malogradas para justificar alzas de precios, las tierras improductivas, etc. No comprende el conferenciante que ante el desideratum social presente en nuestras tribunas no se reivindique al comunismo libertario ni a las tácticas de lucha, a todo lo cual la CNT debe su personalidad entera. Más que nunca estamos en lo de «de cada uno según sus fuerzas y a cada cual según sus necesidades», y no en la transigencia banal con una sociedad política basada en la existencia de clases.

El orador estima que por avance de los tiempos las economías capitalista y comunista tienden a una solución conjuntiva. En Europa se ensaya el Mercado común, y mundialmente (el comunismo comprendido) el ARAC, éste en intento y a título de «Rund Kennedy», colaborando al mismo gobiernos occidentales, orientales, africanos y asiáticos no «chinistas». Por oposición de intereses nacionalistas, Isgleas cree en el fracaso de ese enlace económico, que los conferenciantes disimularán en una sucesión de reuniones. Esta gente y las masas sindicalistas que la secundan, ignoran los principios antinacionalistas de la A.I.T., quedando invalidadas para resolver con fortuna el problema. Bien se aducen estadísticas y demostraciones, todas ellas amaneradas y falsas.

Propone en la C.N.T. el estudio de los problemas actuales mediante cursillos, coloquios de estudio y discusión con miras a una eventualidad española cara al ayer, al hoy y al mañana.

Califica de muy importantes las huelgas de España. Pese a la ferocidad de la dictadura, a los intereses de la Banca internacional afincados en España, y al pacifismo acomodaticio, la voz enérgica de los trabajadores se hace oír no obstante la sordera interesada de las democracias. Por vez tercera los estudiantes manifiestan en la calle. ¿Habrá esta vez ayuda eficaz para los huelguistas? No se trata ya de dinero, ese pretexto, sino de un boicot mundial aplicado a la economía franquista. El boicot fue la línea eficaz de la C.N.T. y por ello podemos predecir sus beneficios. El obrero español de ahora tal vez sea de confesión indeterminada, pero hay que aceptar que lucha por la personalidad colectiva. Los exiliados aún constamos en cantidad importante, y manteniendo relación con España debemos informar a los amigos de lo que no les informa la prensa del régimen.

Cumple un análisis retrospectivo de la C.N.T. para que se impongan de su historia los novatos... y los compañeros ya en edad que olvidan fácilmente lo que la C.N.T. ha sido y debe seguir siendo. Ahí está el Congreso Extraordinario de Zaragoza pronunciándose por el comunismo libertario, y por una alianza sindical con fines de defensa ante el fascismo. Pese al acuerdo vigente y a que el presente no lo ha desmentido, se insiste ilógicamente en considerar caducado el comunismo libertario cuando en realidad es la base del porvenir del mundo. Las organizaciones capitalistas y marxistas no han resuelto el problema de la economía, ni el de las guerras sucesivas, ni el de la elevación de las masas productoras. CGC, FO, sindicalistas cristianos y las sindicales de su elección, se engachan al carro del Mercado común con más preocupación política que social transformadora.

Nuestra posición debe ser siempre clara. Importa, sí, una conjunción con los elementos antifranquistas, a condición de que en el país la determinación corresponda a los trabajadores y no a la política fracasada que ahora se intenta presentar como novísima. Veintiocho años de lucha y destierro no han pasado en balde. Frente a la tiranía pegar juntos, pero en lo consustancial nada de renuncias que dejen al productor disminuido ante los oficiantes de la política gubernamentalista.

No cree el orador en la eficacia de la Conferencia de Munich, cuyos pormenores relata. Ni las personalidades reaccionarias a ella contribuyentes ni las leves conclusiones adoptadas, son garantía para un renacer popular de España. Personaje preeminente de la Conferencia lo fue Gil Robles, fatídico ministro de la República responsable, con Lerroux, de la cruel represión de octubre en Asturias. A los compañeros que se entusiasmaron con Munich los considera precipitados, puesto que, actualmente, el fuego de virutas municense se halla extinto.

La Conferencia de Munich cargó el acento en lo de la reconquista incruenta, pacífica de España; en la incorporación de la misma al concierto europeo, y otras vaguedades, que, por serlo, carecen de fuerza aplicable ya que la evolución prevista depende de la voluntad o de un sentimiento de renuncia de Franco. En estas condiciones es previsible que si las huelgas de España desembocaran en un estado de violencia entre el pueblo y el dictador, las delegaciones de Munich, por vía de consecuencia, se encontrarían opuestas al estado de rebeldía. Munich, pues, no merece consideración cenetista.

Quédanos el recurso de las alianzas, a condición de que sean sinceras y no obliguen a la C.N.T. a constreñirse, a manifestarse con sordina, a proceder en contradicción con su pasado. Alianza, bueno, pero sin equívocos. Terminar con el régimen franquista cuanto antes sin renunciar a los propósitos colectivos que aún hoy en España tienen vigencia en forma de cooperativas de trabajo e incluso en colectividades y otros nexos de producción en común.

A juicio del redactor, la conferencia del compañero Francisco Isgleas ha sido perfectamente constructiva.—*F.*

DISCOS

La primavera en las grandes urbes se presiente, pero no se está en ella. Una primavera mutilada en París se presenciaría todo el año en las Halles a no ser por las cortapisas municipales y las abundancias de vaho imbornalero. No se comprende la inexistencia de aromas rodeado uno por treinta toneladas de flores.

Ogaño hemos obsequiado a la atracción de forasteros oficial con 4 francos mañaneros (por la tarde son 6) para que nos deje entrar en Floralia, resumida ella en un vastísimo salón de cinco plantas contenedoras de especímenes florales de quince países y exhibidoras de sendas arquitecturas jardineras donde el albañil y el barbero verde tienen más palabra y hecho que las flores mismas.

Esos retazos de césped aunados gritan comedia por todas sus cuadrículas de terapéutica jardinera.

Esas abundancias de hortensias tan comercialmente situadas insinúan un silente mercado de coliflores.

Esos cisnes arrinconados a un lagar estuchado con muros de cemento armado, están aburridos y contagian tristeza.

Esa sinfonía, ese derroche de ricos colores floralinos holandeses, reclama agua para que no doblen cuello medio millón de flores con los pies cortados.

Ese casi yermo barcelonés, débil porción de Vallvidrera oprimida debajo de la monstruosa seta de cemento vil que es la Defensa, por su olivo —¡tan solitario!—, sus laureles, su limonero, sus tomillos, romeros, espliegos, por su acento oloroso, nos lleva de la memoria y del corazón a la libre floresta catalana, a la pineda con resinal macho, con entraña de piña pegada en perfume a las manos y que no se irá antes de dos días aunque te las laves y rasques a cuchillo o a lima. Esa retama triste, cenicienta, acurrucada, avergonzada, enfermiza en su abandono parisino, debe suspirar por su lozana familia verde-oro que se extiende —a mi pensar— en dos hileras voluntarias en la carretera de Martorell a Ullastrell. Allí, en la tierra, hay jardines sin dios ni poda, sin amo ni arquitecto, sin odioso orden de regimiento. Allí, donde los montes pelados no lo son tanto por anarquía primaveral de tomillos en flor, de romeros perfumándonos el paso, de miles de amapolas disimulando al rojo vivo un descuido campesino...

Salimos de la Defensa evidentemente indefensos ante la primavera artificial que nos abruma desde hace un cuarto de siglo.

DISCOBOLO

Confraternidad hispano-libertaria en Dreux

EN espaciosa sala rebosante de amigos. Nutrida representación femenina. Carteles alegóricos decorando las paredes. Juventud florida. Todo un conjunto impresionante y armónico. Esto fue nuestra fiesta del 1.º de Mayo.

Presenta el acto el compañero Muñoz. Con elocuente palabra explica el significado del 1.º de Mayo, que, a sus 78 años de origen no debe ser considerado día de jolgorio sino de meditación para el cumplimiento final de la obra reivindicativa de los trabajadores. Afirma que a los mártires de Chicago se les secunda dignamente siguiendo sus trazas ideales y no librándose a fiestas tontas. Si en 1886 aquellos compañeros ofrecieron generosamente su vidas, el deber nuestro de hoy es el de aplicarnos a la defensa y ayuda de los mártires de la libertad de España; al apoyo de los huelguistas de Iberia. Si en Chicago cinco hombres perecieron en holocausto a la jornada de ocho horas, en España se cae por afirmación del derecho humano cara a los fusiles del nazifalangismo. Ayudemos a nuestra gran familia de España con nuestra aportación solidaria, motivo del acto presente.

Seguidamente el compañero Cañete, de «Reflejos de España», indica que el grupo se presenta de forma desinteresada, por motivos estrictamente solidarios y no por ambiciones artísticas, por lo cual si hay fallos deberán ser dispensados, dejándonos —Cañete— convencidos de que la consecuencia es lo que cuenta.

Empezaron el espectáculo «Los dos hermanos» en brillante dúo de cuerdas (guitarra y bandurria), siendo aplaudidos.

El «Reflejos» se proyectó con todos sus componentes, atreviéndose con «Tierra Roja». ¡Caramba con los chavales! Pero tanta voluntad y cariño pusieron en la ejecución de la obra, que por acierto nos dejaron poco menos que embobados. Todo fue sobresaliente por sensación de veridico: los lobregos calabozos, los huelguistas prisioneros «de guerra» echados sobre las losas; la reja siniestra, los crueles interrogatorios, la muerte del inocente; todo produjo en el público un sentimiento de horror e indignación ya fuera del marco teatral por vivirse ello allá, en nuestra tierra... Hay teatralismos tan realistas que dejan de ser ficción cuando se piensa en lo malo que en casa sucede.

Por no incurrir en olvidos involuntarios nos abstenemos de dar nombres de actuantes en este drama. Pero en compensación a la meritoria labor del conjunto que, sobrepasando toda suerte de dificultades supo elevar su cometido, repetimos públicamente el aplauso con que merecidamente les premió la sala. Tal vez enfrentados con públicos diferentes, menos familiares, nuestros aficionados corregirían ciertos defectillos, que, por otra parte, debe haberlos para que la perfección no pierda su atractivo. Además de que Zamora no se ganó en una hora, y también eso de que en seis meses uno no se puede llamar Margarita Xirgu ni Paco Morano. Pero sépase que en nuestros escenaristas hay madera, y conste que es Madera quien lo dice. Elogio parecido a «la tramoya», esos héroes tan ignorados como necesarios.

Durante el descanso el infatigable Cañete, haciendo jornada continua, procedió a la adjudicación de premios, mereciendo mención el de una botella que pasando de mano en mano en elevación de precio, llegó a hacerse cotizar en 1.500 francos viejos, o de poco grado, igual al alcohol que el envase contenía. Pero el gesto solidario estaba consumado.

En buen servidor de la causa, Cañete cantó algo a petición de algunos concurrentes de fácil contento. Seguro que los peticionarios y el propio cantor quedaron satisfechos. Nosotros, aún lo meditamos.

En segunda parte tuvimos folklore en el aspecto «mosaicos regionales»; pero de expresión tan complicada que ni los intérpretes habrían servido para desentrañarlos. Ante tanto extranjerismo, ¿no sería mejor cantar en esperanto? Muy aplaudido el joven acordeonista (menos mal que el lenguaje musical es asequible). El muchacho ejecuta con gusto, al tiempo que asimila buenas piezas para su repertorio.

Resumiendo, el trabajo abrumador que pesó sobre organizadores y actuantes fue estimado por un público denso y comprensivo que completó el éxito de este 1.º de Mayo solidario para los huelguistas de España. El resultado económico fue de 450 francos fuertes, que a estas horas ya habrán atravesado la fatídica frontera. Estos amigos de S.I.A. de Dreux saben hacer bien las cosas. Y es en nombre de esta Solidaridad Internacional Antifascista que damos las gracias más expresivas a cuantos han colaborado a esta jornada de confraternización y de apoyo a los heroicos huelguistas españoles.

EL CRITICO CRITICABLE

Dreux, mayo 1964.

N.D.L.R.—A esta reseña nuestro corresponsal de Dreux añade el programa de la fiesta descrita, muy bien ideado y artísticamente ilustrado, con final de las «Cuartetas vulgares» publicadas por el poeta Montiel Ballesteros (uruguayo) en la revista «Umbral». Este programa, dechado de paciencia y buen gusto, naturalmente que lo guardaremos.

COMUNICADOS

F. L. DE THIAIS

Asamblea para el día 24 de mayo, a las nueve y media de la mañana, en el local de costumbre.

II CONFERENCIA EN THIAIS

Siguiendo el cursillo de conferencias anunciado, el día 31 de mayo, a las diez de la mañana, ocupará la tribuna el compañero Ramón Alvarez, el cual disertará sobre el tema: «Significación y enseñanza de las huelgas».

Como la anterior conferencia, ésta tendrá lugar en el «Foyer des Sociétés», rue du Dr Roux (Métro Porte de Choisy. Autobus 183, Parada, Dr. Roux).

ALIANZA SINDICAL
VENISSIEUX

MITIN el 7 de junio a cargo de Ramón ALVAREZ, C.N.T., y de BARREIRO, U.G.T.

Por la tarde importante fiesta artístico-solidaria.

JIRA A COMBS-LA-VILLE

Invita a todos los afiliados y simpatizantes de París y su Región, así como a todos los emigrados económicos, a la jira que se celebrará en esta localidad el domingo día 7 de junio de este año.

Trenes en París a partir de las ocho de la mañana cada media hora. Regreso a partir de la 17,15, trenes cada media hora hasta las 21,47.

Habrá flechas indicativas.

Por su parte, el Comité regional Zona Norte interesa un máximo de concurrencia a esta jira, en la cual el compañero José Pascual iniciará una charla con tema adecuado a la circunstancia española.

F. L. DE OULLINS

Recordamos a la militancia de esta Local, que se celebrará reunión el domingo 31 de mayo, a las nueve de la mañana, en lugar acostumbrado.

ADMINISTRATIVAS

J. Martinez, St-Denis (Seine). Recibido giro 20 F. Pagas «C. S.» hasta el 30-6-64.

— Sánchez, Castres. Recibida la tuya. Prensa Callao devuelta. Pago 12-10-62; 20 F. hasta 31-12-62. Repetimos envío.

— Bolivar, Corbeil (S.-et-S.). Recibida carta; el recibo quedó encima la mesa. Pagastes «C. S.» hasta 30-6-64 20 F.

— M. Edo, Pellissanne (B.-du-R.). Recibido 66,60 F. Distribución indicada en carta. «C. S.» 31-12-64; «Umbral» 9,60 F. La suscripción año es 12 F.

— R. Garcés, St-Andrés-de-Sangonis (Hlt.). Recibida la tuya. Natural no recibieras prensa. Comunicas cambio un mes después. 29-9-63 giro, pagando 1963 de «C. S.» y «Umbral».

J. Fajardo, Eliot (Canadá). Recibido giro 45,15 F. Ancianos (1.a carta) 20 F. Resto a prensa.

— Lozano M., Auch (Gers). A su tiempo se recibió giro 140 F., al cual se le dió el destino indicado y se publicó en listas.

— Mar y Sol Graells, Caracas. Recibida la tuya. Van folletos. Sara Guillén envió el dinero para los donativos que indicas. Entregado. Referente a folletos, se tienen todos. Ya te aclaro.

— Salvador Vicente, Sagnac Muret (Landes). Da nueva dirección; nos devuelven prensa.

NOTAS.—Rogamos a los suscriptores que cambien de residencia nos lo comuniquen pronto. Se evitarán devoluciones. Al efecto enviar 50 cts. para cliché.

ALIANZA SINDICAL DE TOURS

Celebrará un mitin el día 31 de mayo a las nueve y media de la mañana en el patronato laico Tonelle (boulevard Tonelle), en el que tomarán parte:

Un representante del sindicato de maestros francés.

Pascual Tomás por la U.G.T.

Ramón Liarte por la C.N.T.

Presidirá el mitin CGT-FO de Tours.

«LES FRERES ELIE ET ELISEE RECLUS» (*Du Protestantisme à l'Anarchisme*).

Los editores de este importantísimo libro, joya documental inédita, notifican que a primeros del próximo mes de junio será servido a los suscriptores.

Encargos a F. Mas Serras, B. P. núm. 105, Paris XI, y giros a Valerio Mas, C.C.P., 1976170. Precio del libro: 8,30 F.

F. L. DE PARIS

Tendrá reunión general el día 24 a las diez exactas de la mañana.

TEATRO EN PERPIGNAN
A BENEFICIO DE S.I.A.

Reaparición del prestigioso grupo teatral TALIA en una magnífica interpretación de: «La Molinera de Arcos», de Alejandro Casona, el día 7 del mes de julio, en la sala de espectáculos del Centro Español, rue Jeanne d'Arc, a las tres de la tarde.

F. L. DE TOULOUSE

JIRA a Ondes, cerca de Grenade, el 24 mayo. Salida de la Plaza Rolland a las ocho en car número 1. Hay otro a las nueve. *Buffet* y diversiones. Invitación extensiva a todos los núcleos. Para detalles en la F. L.

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Abril - Lista IV

Suma anterior, 816,29 F.

Paris: Gual, 10; Sort, 10; Manent, 10; Jaén, 3. *Perpignan:* V. Moreno, 10; José Salaet, 5; S. Bueno, 5.

Total, 869,29 F.

Pagos mes de abril 1964

25 beneficiarios, 30 F. : 750. Giros envíos, 21,80. Total, 771,80.

Restan, 97,49 F.

DISTRIBUCION

J. C. y P. C., Toulouse; R. A., Mallermort (B. Rh.); M. C. y M. P., Troyes; J. I. y S., Chartres; J. M. y R. F., Narbonne; J. R., Olette (P.O.); F. S., Firminy; J. S., Créil (Oise); J. D., Osseja (P. O.); A. R., Aubagne (B. du Rh); S. B., Asprès-s-Buch; M. F., Montpellier (Hlt.); J. S., Saint-Denis; R. O., Vaux-en-Velin; A. G., Perpignan; R. M. y L. C. C., Bordeaux; R. S., Béziers (Hérault); J. B., Paris; E. M., Noueux (P.-et-C.); P. S., Boigneville (S.-et-S.).

MES MAYO - LISTA I

Suma anterior, 97,49 F.

Pellissanne: F. Local, 13,50; Edo, 5. *Villaurbanne:* Una charra, 15. F. L. de *Marsella*, marzo-abril, 65; Serra. 10. F. L. *Istres*, 41,25. *Paris:* F. L. Toulouse: Tarjetas (E.C.), 4; Francisco Isgleas, de *Suresnes*, 5; Torralba, 5. *Bernay (Eure)*, Marzal, 5. Juan Candelas, 5. *Paris:* Una compañera, 10; Vidal Fontanet de *Villejuif*, 5; Jaime Casellas, 5; una compañera, 10. Total, 301,24 F.

Una jornada confederal en Narbona

SIGUIENDO el ciclo de conferencias organizado por esta F.L., el domingo día 26 de abril tuvo lugar un acto a cargo del compañero José Peirats, bajo el tema «Una sociedad por el hombre y para el hombre».

El acto lo presidió el amigo, Respaut, del movimiento francés.

Peirats, antes de entrar de lleno en el tema, hace un paréntesis sobre la larga dominación franquista y sus dramáticas consecuencias. Con clarividencia estudia detalladamente los obstáculos que se presentan para destruir esa roca franquista que obstruye el paso a la liberación de España. Se impone —dice— un nuevo despertar despojado de todo fanatismo dogmático, porque todos sabemos que por sí solo ningún grupo político o sindical puede derrumbar a Franco. Por eso, añade, hemos de considerar como buenos todos los factores de conjunción, individuales o colectivos, que se presentan actualmente en el contexto español.

Sobre la Alianza se extiende, analizando minuciosamente las fuerzas habidas y las que puedan aprovecharse, susceptibles de influir favorablemente en la caída de Franco. Sin una estrecha unión de todo el antifacismo español —reafirma— no será posible nuestra deseada vuelta a España.

De todos los problemas que más angustian al pueblo español, hay dos con carácter de urgencia, que son pan y libertad. El hambre no tiene espera y el hombre sin libertad no puede vivir.

Habla del reformismo, y dice que él no es partidario de reformismo tal como algunos lo interpretan. Sin embargo, continúa diciendo, procuro reformarme cada día en el estudio y en la observación de las cosas. El que sostiene que no ha cambiado nada, hace poco progreso, y no está a la altura de su época. Lo fundamental no es morir dentro de la C.N.T., sino que el anarquismo nos sobreviva.

Se ocupa del gran problema que nos angustia a todos: la C.N.T. en una España liberada del fascismo. Como socialistas libertarios que somos —sigue diciendo— queremos una sociedad a la medida del hombre. Una sociedad sin exclusivismos de grupo o de clan. Una sociedad aceptada por todos los hombres y que respete al individuo como base fundamental.

El individuo —prosigue— creó la sociedad y no la sociedad al individuo. La sociedad actual no está al servicio del hombre, sino que le esclaviza. Por eso preconizamos su total transformación para otra más justa y humana. El anarcosindicalismo es el arma más eficaz de la cual el hombre moderno debe servirse para crear esa nueva sociedad.

Se refiere a los valores humanos, y los diversos contactos filosóficos de hombres y grupos dentro del Federalismo. Cita ejemplos sobre el respeto que la sociedad debe al individuo.

Termina haciendo un llamamiento a los compañeros a concentrar todos sus esfuerzos en un solo objetivo: liberar a España.

La disertación del compañero Peirats fue considerada magnífica.

Por la tarde hubo un espléndido festival a cargo de la tan conocida en los medios confederales Agrupación Artística «Terra Lliure».

En la bonita sala-teatro de la «Maison de Culture», este estupendo cuadro artístico interpretó como él sabe hacerlo la joya musical del maestro Serrano «Los Claveles». En la segunda parte, de «variétés» del más colorido sabor español, fueron los artistas calurosamente aplaudidos por el rebosante público que llenaba la sala. Todo el espectáculo se desarrolló magistralmente, y la interpretación insuperable, así como decorados y vestuario.

Los del grupo «Terra Lliure» son dignos de volverlos a ver muy pronto.

Nota de la C. C. de la Alianza Sindical

La Comisión Coordinadora de la Alianza Sindical se ha reunido para examinar las informaciones orales y escritas recibidas en orden a los conflictos sociales que se están desarrollando en España como asimismo los resultados alcanzados en las manifestaciones masivas que en conmemoración del 1.º de Mayo se han verificado en nuestro pueblo.

La Comisión Coordinadora de Alianza felicita a sus hermanos los trabajadores de toda condición social que han reivindicado y ejercido el derecho de expresar con admirable civismo sus reivindicaciones inmediatas expresadas en una sola palabra: Libertad.

La Comisión Coordinadora se felicita de la voluntaria disciplina con que han cumplimentado las instrucciones dadas por el Comité de la Alianza Sindical de Euzkadi frente a las maniobras de todos los servidores del franquismo.

La Comisión adoptó las decisiones pertinentes para seguir prestando a los camaradas en huelga la máxima solidaridad.

AVISO IMPORTANTE

Para evitar retrasos y complicaciones, todo original escrito en castellano debe ser dirigido al redactor responsable de la Sección española de LE COMBAT SYNDICALISTE.

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française ..... 5 F.
Version fco-espagnole .. 20 F.
★
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10e)
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Convicción y energía

LA C. N. T. de antes ha sido por la convicción y la energía de sus hombres. Ha sido, frente a corrientes antecesoras reformistas. En 1910 organizadamente sólo había un nexo sindical obrerista: la U. G. T. pablista, conjunto de sociedades obreras dedicadas a la observancia de la base múltiple: cajas para accidentes del trabajo, enfermedades, ancianidad y defunción, fondo de huelga, y cooperativa, todo en la sociedad de resistencia; en lo exterior, intervención en el Instituto de Reformas Sociales, en Tribunales Industriales, en Comisiones Paritarias, y cuantos más organismos de castración obrera se le ocurrieran a Dato, por excelencia el Lloyd George hispano; intervención también, apenas disimulada, en elecciones municipales, provinciales y nacionales.

He aquí programa de lucha inspirado y mantenido en su derecho, por los socialistas considerados «adormideras» por el elemento anarquista y pre cenetista.

Frente a ese movimiento obrero reformista y recogiendo la esencia libertaria de la I Internacional, rama bakuninista, el anarquismo cohesionado de la época —que concretaremos para mayor simplificación, en unas ciudades: Barcelona, Gijón, La Coruña, Zaragoza, Alcoy, Logroño, Manzanares, Cartagena y el trío Palamós-Guixols-Palafrugell — opuso una Confederación Nacional del Trabajo cuyo denominativo Nacional fue empeñadamente discutido, no aceptándose lo de General para no plagiar a la C. G. T. de tras los Pirineos. Huelga, no obstante, maliciar que nuestra anagramática N entrañe el menor sentido nacionalista.

La nueva sindical española se fijó una finalidad esencialmente libertaria al destinarse a la conquista de las mejoras propias del momento y a la consecución de la emancipación integral de los trabajadores, todo ello mediante las prácticas de acción directa, esto es: atacar al capitalismo, arrebatarle mejoras constantemente mediante el esfuerzo cabal de los trabajadores a fin de que llegaran a creer en ellos mismos y en la fuerza colectiva de los sindicatos por apartación absoluta de los recursos del Estado y para aborrecimiento de las leyes siempre humillantes de protección. Entonces, cada paso adelante cumplido por el proletariado significaría un crédito menos para la sociedad estatal y un paso más hacia la anarquía, ese caro propósito que los desesperanzados se empeñan en ver siempre más lejano.

De todo lo cual se deduce que la táctica de la base múltiple adormecía a los trabajadores en tanto la de acción directa los despertaba y predisponía para los asuntos del día y los problemas superiores. Nunca el pueblo laborioso español ha gozado de tanta personalidad como cuando se ha ejercido con Confederación Nacional del Trabajo.

Si los trabajadores españoles hubiesen sentido pasivamente cual los obreros alemanes, ingleses, austriacos y americanos (todos ellos admiración y encanto de los socialistas españoles) nuestro proletariado se hubiese abocado a la U. G. T. Sin que esta central perdiera influjo en su tradicional elemento, nosotros conseguimos recoger y revitalizar el obrerismo disperso infecundo, vegetativo, ingresándolo en la sindical anarcosindicalista, a la cual igualmente convergían multitudes obreras hasta allí colocadas al margen de las organizaciones por carencia de un poder atractivo, de un incentivo revolucionario.

Y a tal grado llegaron las cosas, que la ley se impuso desde el Sindicato y no desde el Parlamento.

Los obreros llegaron a creer en ellos mismos en el propio grado que iban apartándose de la política estatal o burguesista.

Más intrigado por el socialismo igualitario de los españoles que por el socialismo autoritario de los rusos (con el cual converge en varios puntos) el capitalismo internacional declaró la guerra a la Confederación Nacional del Trabajo «anarquista» más que los sistemas cambiantes, pero respetuosos de la propiedad, de la política española.

La C. N. T., pues, pese a la derrota de 1939, ha triunfado, ha medido sus fuerzas con el enemigo mundial, el cual, aunque minimizados, nos sigue observando a los cenetistas.

Por convicción, por energía, hemos patentizado lo álgido de las aspiraciones obreras de todos los países; hemos puesto sobre el tapete de la Historia el proyecto viable de la igualdad y de la armonía sociales valedero para terminar con el hambre, las guerras las desigualdades y los grandes y pequeños latrocinios. La bomba de ese y la puñalada de aquel fue asunto episódico, de trascendencia escasa. La Confederación levantada en 1910 por los anarquistas españoles, actualizó la emancipación total de los trabajadores y el desarme de las avaricias nacionales, la extinción de los intereses religiosos, furiosamente materialistas.

Arriar bandera anarquista-cenetista sería regresar a la caverna y abandonar, por enfermedad deformadora, una posibilidad brillante para España y para el Mundo. Adoptar principios estatales —primero cautelosamente, después francamente— sería negar nuestra historia, adoptar el principio de base múltiple después de haber consumado un turno fructuoso mediante la acción directa.

Hemos obrado con convicción, con energía. Precisa ahora proseguir con constancia.

No por nosotros ya: Por nuestros hijos, por los trabajadores de hoy y de mañana; por no privar a la humanidad del último gaje de salvación que le queda en este crítico momento provocado por la estupidez o la maldad nacionalista, no importa si blanca, roja o amarilla.

CNT

«Paisaje franquista»

Oleo de R. Miralles que estuvo expuesto en Le Mans (Sarthe).

Alaiz en España

(Texto de una carta recibida del Interior.)

«Estimado amigo: Después de expresarte mis fervientes deseos de que todos os encontréis disfrutando de perfecta salud, tengo la gran satisfacción de comunicarse que obra en mi poder el valioso y muy grato obsequio que tuviste la amabilidad de enviarme.

» No precisará describirte la inmensa sorpresa, seguida de la gran alegria, que tuve al descubrir el paquete y acariciar entre mis manos el inapreciable don de su contenido. Tú sabes mejor que yo lo que siente el espíritu de un amante de las buenas lecturas al toparse de improviso con un raro y valioso ejemplar, máxime cuando aquella joya es codiciada —y perdóneseme la frase— por nosotros. Pues esta es la sencilla, pero muy honda, emoción sentida al tener ante mi el ejemplar «Tipos Españoles», segundo tomo de las obras del desaparecido Alaiz. Verdaderamente no sé cómo expresarte mi agradecimiento por tan delicado obsequido, y disculpa mi torpeza; más tú, amigo Fernando, me conoces bien, así como no ignoras mi parquedad en palabras, y comprenderás que ello no ocultará ante ti mi mayor reconocimiento por tu siempre renovadas y grandes muestras de amistad. Nunca olvidaré esto y mi gratitud no perecerá.

» En cuanto al contenido del libro, ya te formarás idea de cómo me sumi al instante en su prosa rica y jugosa —sólo como la de Alaiz— y de cual es mi opinión respecto a su valor literario. En general puede decirse que desconocia la mayoría de los trabajos, pues he de confesarte que en los años que vieron la luz primera no leía con regularidad la revista que les dio cabida. Fuere por las causas que fuese, es así; ya sabes que en aquellas épocas ocupaciones no nos faltaban, y siempre sobrepujaban nuestra modestísima capacidad. Pero leídos ahora, aquí, con sosiego, tamizados por la distancia en el tiempo, te percatas de cuánto valía Alaiz, de su fina percepción de personajes y sus épocas y de su erudito hurgar en la historia, añeja o bien contemporánea. Su crítica vivaz, sin detalle que se le escape; la causticidad de su tono satírico usado en el momento oportuno; en fin, su buen decir claro y nítido y a la vez con un gracejo muy suyo, para mí convierten a nuestro malogrado Felipe Alaiz en único. Y quién como tú, hayale tratado personalmente y disfrutado de su amistad, sabrás mucho mejor lo que se perdió al truncarse su pluma para siempre. No quiero ser más extenso, pues mi único propósito era hoy acusarte recibo de tu envío. En mis próximas ya comentaré algunos de los trabajos que contiene el libro. Quiero igualmente manifestarte me causó grata sorpresa e impresión el prólogo. Ignoraba se encontrase ahí Fontaura, lo que celebro. No tenía olvidados sus artículos de depurado trazo y contenido. Por último, debo decirte merece el más caluroso apoyo esta ardua tarea de recopilación de trabajos de Alaiz, evitando así se pierdan para la posteridad.

EL AISLADO.»

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

A pesar de las fronteras

POR doquier brotan intentos de un federalismo practicable al nivel de las actuales formas sociales. Federalismo incipiente que denota y prueba de inquietudes en gentes no conformistas. Gentes que obran en oposición al centralismo, que no parecen dispuestas a la aceptación de un determinismo forzado por el aplastante gigantismo de los bloques económicos en presencia. Las iniciativas surgen al acaso, de parte de sectores desacordes, la mayor parte de las veces orientadas por apetencias de hegemonía política o religiosa. Pero valorizan —sin sospecharlo tal vez— el sentido federalista que ha de constituir el signo vital de la sociedad futura.

Se establecen conciertos económicos entre naciones subyugadas por los bloques, tratando de obtener ventaja en la estructuración de entidades autonómicas afirmadas en una cierta solidaridad de principios.

El manido «Mercado Común Europeo» no tiene otro objeto que el sentar acto de defensa ante los tentáculos absorventes del capitalismo dolariano. Es al mismo tiempo, un jalón en el camino de la federación europea propuesta con ahinco al finalizar la guerra mundial. La federación europea, como la propagada federación africana y la deseada federación de países americanos del centro y del sur, constituyen un germen de acción neutralizadora del nacionalismo, a condición de que federalistas y socialistas integrales aporten sin desmayo al surco el abono fructificador de la prédica y del ejemplo. El hecho de que se trate en estos casos de iniciativas lanzadas por grupos económicos emparentados con el Estado, confirma, y no rebate, la idea federalista integral. Para persistir, engrandecerse, expansionarse —en la paz— se ven forzados a recurrir a métodos considerados contradictorios. En la guerra acuden al clásico centralismo, probadamente eficaz para conducir a la masacre universal, pero no para abrir cauces al progreso moral de las instituciones humanas.

En pasada «Crónica», dimos cuenta de un organismo basado en un afán de solidaridad de hondo contenido social. Nos referiamos al Servicio Civil Internacional. Referíamos que hombres y mujeres de ideologías, confesiones, nacionalidades, ideales y situaciones distintas, se ofrecian a lo largo del año para el ejercicio de tareas urgentes: construcciones de carreteras, de hospitales, escuelas o viviendas, pantanos y represas; socorro en caso de cataclismos o de catástrofes, enfermedades, pestes y la universal endemia que proporciona el hambre. Hicimos referencia a los abnegadas condiciones en que trabajan los voluntarios dando detalles de su organización de su reclutamiento. Mencionamos también que el asesinado Kennedy, dándose cuenta la importancia que adquiriría esta iniciativa surgida «desde abajo», al margen de los Estados, de origen popular, se había propuesto la creación de un organismo de voluntarios civiles reclutados por el Gobierno de los EE. UU., a objeto de contrarrestar una labor que lesionaba los principios de la Autoridad revalorizando las iniciativas autonómicas, de esencia socialista integral.

DE PUEBLO A PUEBLO

Desde estas columnas alentamos siempre los contactos de país a país y, entre nosotros, de militantes a militantes de cada país. Si los contactos promueven actividades podrán ser el punto de partida de un enriquecimiento general del movimiento libertario. Pero el contacto no ha de reducirse al carteo o al intercambio de prensa, debe llevarse al coloquio de hombre a hombre, de grupo a grupo, en progresión fraternal y en multiplicación de labores que deben convertirse en hechos de interés común, de todos para todos, a través de las fronteras.

Sin pretensión de ideologías surgió una importante iniciativa que se manifestó en progresión notable al terminar la guerra. De aspecto aparatoso y simbólico encarna en sí una ocasión inestimable para el establecimiento de contactos humanos. Se trata de la declaración de ciudades o de pueblos gemelos. Tal pueblo o ciudad de Francia se inscribe como gemela de tal pueblo o ciudad de Italia, o de Rusia, Japón o Argentina. A partir de ese momento se inician relaciones que pueden ampliarse al grado que los interesados deseen llegar. Puede ser la simple realización de una visita protocolaria. Puede ser el comenzar de actos y gestos de alcance ilimitado, hasta tanto una nueva guerra grande o pequeña provoque el disturbio. Sobre el caso posible aunque difícil en que una fraternización general sea lo suficientemente sólida como para impedir la guerra. ¿Por qué no? Hemos tenido y tenemos fe en la eficacia de una huelga general a través de las fronteras. Cuanto más posible sería su realización tras fecundo período de relaciones eficaces entre habitantes de pueblos distintos. Todo es que tal principio de relación puede ser vehículo de una propaganda. Sana propaganda que contrarreste y aclare lo que con pretexto de las ciudades gemelas se está realizando ya.

Existe una Federación Mundial de Ciudades Gemelas. El Consejo Ejecutivo de esta Federación tuvo su novena reunión en Lubianka (Yugoeslavia), en la última semana de abril p. p. con objeto de preparar el quinto congreso mundial de las ciudades gemelas, que tendrá lugar en Varsovia, del 4 al 7 de septiembre 1964, con el tema de «La paz y las uniones generales en el desarrollo de las ciudades».

Otro de los motivos de la reunión de Lubianka fue el de procedr a la craciòn de un cuerpo internacional de «voluntarios de la cooperación». Es decir, algo similar al Servicio Civil Internacional situado esta vez bajo la égida de la Federación Mundial de Ciudades Gemelas. Las modalidades de acción de este cuerpo de voluntarios quedarán fijadas en una conferencia de las juventudes de las ciudades gemelas que tendrá lugar en Argel del 16 al 24 de julio próximos. La primera reunión de las juventudes tuvo lugar el año pasado en Lérida. Los delegados de los paises del Este se abstuvieron de enviar sus respectivas delegaciones.

El tercer motivo radicaba en la creación de un servicio de información entre todas las ciudades asociadas bajo el denominativo de «Consejo de Comunas del Mundo», a objeto de facilitar el intercambio de experiencias en urbanización, salud pública, gestiones locales, etc.

Pero lo que provocó el debate político de fondo fue el punto dedicado al desequilibrio observado en el continente Europeo manifestado en una proliferación de ciudades gemelas en el Oeste y un estancamiento en el Este. Se reprocha sobre todo a Soviéticos y Checoeslovacos de proceder a simples «pactos de amistad» desprovistos de todo valor y de toda participación popular. Se defienden éstos denunciando el rechazo de visados por parte de la Europa de «los seis». Se produjo luego un debate en el que quedaron de manifiesto las influencias de los bloques y de los estados colonialistas sobre los paises africanos. La cosa tomó un pronunciado carácter político, pronunciándose con claridad los afanes de independencia de los pueblos aún sometidos a un paternalismo económico. Los africanos sobre todo se acogen a la garantía de la Federación Mundial de Ciudades gemelas para neutralizar operaciones políticas neo-colonialistas, «tal como ocurrió en Argelia antes de la independencia.».

No perdamos de vista estas actividades que, aun siendo oficiales, pueden abrir cauce a un internacionalismo practicable, posible de coordinar en función de un turismo progresivo, cada vez más amplio y popular.

Si las ideas no circulan hoy y si los vínculos de pueblo a pueblo, de hombre a hombre, no se establecen a través de todas las fronteras, es que se habrá hallado ausente el espíritu que animó a nuestros internacionalistas en el siglo pasado. Ellos partieron de cero. Nosotros tenemos precedentes aprovechables.

CIUDADES ESPAÑOLAS

LEON

AL ensanchar Asturias debido a sus conquistas, la monarquía decide trasladarse a León, siendo la misma.

Invierno siberiano, estío tórrido.

Tierra montañosa, poblada de temibles fieras, vecina de Pajares y de otros puertos.

León, maragatería, capital fundada por los romanos.

Junto por veces con Castilla y por veces separado.

León es Ordoño, quien hizo donación de su palacio para edificar una de las más importantes catedrales de España.

Cerca de aquí la renombrada Tierra de Campos, y aquí mismo Astorga, Ponferrada, La Bañera, Valaeras, La Robla...

—Quizá me fundo mal si digo que la estación de León es plúmbea y vastísima.

—Sí, señor, mal fundado. Pero adelante.

—Nombrar la estación de León y aparecer por completo pintada de gris ante mis ojos todo es uno.

—Otra rareza suya. Continúe.

—Era en junio, sobre las ocho de la noche. Me dio frío y me abroché la chaqueta.

—Precioso detalle.

—Un jovenzuelo tomó el equipaje y me llevó a la Astorgana. De repente asaltóme un pánico inexplicable. León hízome el efecto de un León. Gasto no había causado ninguno y con cualquier pretexto podía irme. Apeteci un trago de marrasquino. Oí decir ¡no!, pero miré y no ví a nadie. ¿Sospecharán de mí? ¿Alcahuete a mi cartera? ¿Deducen que vengo a León a todo evento? Sin embargo, la presencia es buena, el traje azul está bien, el calzado de color lo mismo, nuevo el chapeo, graciosa la corbata. En verdad, las pesetas en este momento pueden contarse con los dedos de una mano faltándole a la mano los dedos.

Mi asunto en todas partes es duro de trabajar, y en León terminaban de echarlo a perder unos estafadores. A bastantes el escozor les duraba todavía, de aquí que hablar de anuncios era mentar la soga en casa del ahorcado y con cajas destempladas despedíanme. En la Astorgana, a la hora del almuerzo, el patrón, con estudiada mónita presentóme la factura de cuatro días de estada.

No tenía anuncios.

No tenía imprenta.

No tenía dinero.

¡El león, siempre el león en León! Mi penuria era injusta y lloré...

Con lágrimas en los ojos entré en una tipografía...

—¿Qué le pasa a usted?

Conféré con el dueño... Algo vería en mí, porque quitóse la blusa que puesta llevaba, y salimos a la calle juñtos.

—Ahora mismo usted a trabajar. Tome estos cinco duros para que no ande sin dinero. Yo voy a la Astorgana a garantizarle.

¡Vaya hombre...!

Al recobrar la personalidad, brotaron de nuevo los argumentos convincentes del trabajo, el cual fue bastante provechoso.

Como persona que agradecer y cumplir sabe quedé en la imprenta.

Los de la Astorgana creyeron de mí que iba a resultar la segunda edición del charlatán que en la plaza pública, subido a una mesa, explicaba las virtudes de una agua contra la caída del cabello, mas como no sacó para pagar el hospedaje, la mesa y los frascos en la Astorgana quedaron en prenda.

—Y usted al verse con dinero, ¿qué hizo?

—Tomar el exprés para Valladolid.

—Bien, pero... la impresión sobre mi tierra, ¿buena o mala? Conteste, conteste...

—La verdad, no es tan fiero el león como lo pintan.

PUYOL

Añoranzas del abuelo

ANSELMO LORENZO

por Bernard PIERRE

(Continuación y fin)

Las rencillas o resquemores lograron fisura en los mismos bakuninistas españoles, no faltando compañeros de renombre universitario que atacaron a Lorenzo, precisamente por su bondad y talento, habiendo de pasar por acusaciones, insidias, tergiversaciones, malentendidos y sambenitos, dejando el campo libre a sus críticos. Entonces se dio en pensar, estudiar y escribir libros, ofreciendo a sus lectores todo un magnífico arsenal de piezas intelectuales de inapreciable valor doctrinal sindicalista-anárquico.

El —y nadie más que él—, concibió la poderosa idea del *Sindicalismo, brazo de la Anarquía*, que revolucionó para siempre el movimiento obrero-social de España. La cita de sus obras escritas sería muy prolija, sin que sea necesaria a este trabajo de semblanza lorenzana. Tiene mucho escrito, mucho, no sabiendo cuál mejor; y los volúmenes, no todos, por desgracia, pueden verse en algunos servicios de librería de la prensa anarquista confederal ibérica, que sale por ambos mundos.

Los avatares y ciclones represivos que sufría España lograron que la primera Federación Regional se eclipsara periódicamente. Ante el «maremágnum» que ofrecía la Internacional, minada por las inclinaciones políticas de quienes la dominación, la Federación Regional Española, resurgida cual *Ave Fénix*, se quitó lo de *Internacional*, quedando así nada más. Puerilidades obreras y burguesas crueldades, dice Lorenzo, hicieron un calvario la marcha y desenvolvimiento de todas las actividades proletarias en sus cuadros de organización de abajo a arriba. Pero, de vez en vez, allí están los *Pactos* y *Alianzas de Solidaridad Social* entre ellos, los cuales dan buena fe de vida del movimiento y de todos sus adalides. Barcelona y Bilbao, por vía de ejemplo, estallan en formidables huelgas a principio de siglo, en las que los internacionalistas y libertarios están presentes en cuerpo y alma. Y la revolución catalana de 1909 es otra explosión, principalísima, de ese movimiento, torbellino libertador, que agita y levanta por momentos a las poblaciones obreras manuales e intelectuales.

Lorenzo, ya en 1904, pasa a una actividad intelectual y docente de primer orden, aparte de sus estudios, inquietudes y libros de fin del XIX, con su incorporación a la Escuela Moderna, como director literario y asesor de Francisco Ferrer Guardia. Le vemos vertiendo al español las grandes, voluminosas, sabias obras del geógrafo, historiador, sociólogo y humanista Eliseo Reclus, así como otras muy primorosas, al mismo tiempo que se ocupa de programas y métodos escolares, orientaciones pedagógicas, una educación esmerada e integral de los alumnos racionalistas. El atentado de Morral contra los reyes de España, causa la detención de Ferrer, crea dificultades peligrosas a su Escuela Racionalista y pone a Lorenzo en graves aprietos políticos ante la policía. Pero aquello fue como quien dicen nada.

La *Semana Trágica* de Barcelona fue de órdago, costó el fusilamiento del fundador de la Escuela Moderna, se clausuró y embargó ésta, la familia Ferrer, sus colaboradores, amigos y Lorenzo fueron desterrados; y aquí es la desesperación dantesca, el infierno.

Lorenzo vuelve del internamiento, muy aviejado. Nada puede lograr que devuelvan los bienes, editoriales y aulas de la Escuela Moderna. Sigue escribiendo, sobre todo sus memorias de «*El Proletariado Militante*», dos hermosos libros de historia y exposiciones metódicas, detalladas, circunscritas y veraces.

En 1910 se crea la C.N.T. y él esta muy achacoso. El cargo de Secretario va a José Negre, muerto en 1939 en el exilio. Pero el Abuelo, desde su retiro, presta sabia cooperación, con consejos y orientaciones, a la nueva C.N.T., la que afronta, resueltamente, la formidable huelga ferroviaria de 1912, por la que Canalejas dictó la llamada *ley del brazalete*, militarizando a los ferroviarios y haciendo fusilar al marino republicano Sánchez Moya, de la fragata «Numancia»; valiéndole todo ello la muerte al presidente del Consejo de ministros, en plena calle de Alcalá, al pie de una librería, cuyo escaparate contemplaba.

Estalla la guerra mundial del 14. También los anarquistas se cuartean entre aliadófilos, pacifistas, antimilitaristas y neutrales. Sólo la socialdemocracia alemana, tan poderosa, que parte a la Internacional Socialista, se declara germanófila. Hay para ver: El Abuelo se yergue sobre los años y agobios de enfermedades, rasguea la pluma y lanza, en *Tierra y Libertad*, su encendido pacifismo a lo Albio Tibulo: «*In Bellum*» (Contra la guerra) y «*Bella detetata, matribus*» (¡Guerras, horror de las madres!)». Quiere convencer a los Maestros que se inclinan del lado francés en la contienda de Estados y Ejércitos, para que reconsideren su actitud y examinen si, desde el ángulo de visión clásica del revolucionario y del idealista, cabe la beligerancia entre los Aliados e Imperios Centrales, sin ocultar sus simpatías y reconocimientos por la Francia de la Gran Revolución y de los Derechos del Hombre y del Ciudadano. No podemos decir que fuese «*vox clamanti in deserto*». ¡No! Malatesta, Rocker, Faure, y otras figuras internacionales del Anarquismo, se suman a la suya. En España mismo fue raro el compañero —todos los compañeros eran sus discípulos y admiradores— que se desviara de la ruta típica anarquista entre militarismos y gobiernos nacionales. El kaiser Guillermo II, quiso aprovechar la corriente neutralista de «*Solidaridad Obrera*», para sobornarla o desviarla hacia cada vez un más acentuado neutralismo, y, a tal efecto, intentó hacer correr el dinero que los curiales llaman unto de rana. Era hacer lo que estaban haciendo los conservadores con sus neutralidades a «ultranza» en aquella ocasión, bien *untados* por el Emperador de Alemania.

La maniobra, consigna o compra, no prosperó en nuestros medios, donde quedó todo cortado a raiz.

El Abuelo murió en noviembre de 1914, cuando se decía que a los tres meses acabaría la primera guerra mundial, que duró cuatro terribles años más; y su sepelio fue muy memorable porque Cataluña entera, gentío enorme de toda la Península, figuraba en el duelo, sin discriminación de clases, partidos, ideas. Era ya un apóstol.

Don Vicente Blasco Ibáñez, novelista de fama mundial, encarnó a Lorenzo en su novela «La Catedral», refiriéndose a la de Toledo, de donde era natal Anselmo, con rangos de héroe, de mártir, de hombre cabal, valores y talentos singulares.

La obra del Abuelo no está terminada. Nadie, en particular, la prosigue. Su óbito se llevó al primero y al último de los ímprobos varones sindicalistas, revolucionarios y anarquistas que gozó la península ibérica. Muchos más tuvo España: Mella, Tarrida del Mármol, Salvochea, Fargas Pellicer, Prat, Seguí, Sánchez Rosa, por no citar más; pero estuvieron en medio con la divina proporción de Paccioli.

Aún resuenan en nuestros oídos sus voces humanísticas incontrovertibles: «*Si la sociedad es mala, ahí estás tú para corregirla*». Estas otras todavía conmueven nuestra alma: «*Las ideas son a la vida lo que la savia al árbol.*» Y gustaba popularizar este axioma reclusiano: «*Del hombre nace la fuerza creadora que construye y reconstruye al mundo*», dándole un énfasis y significado desconcertantes para los oyentes que sólo en la destruc-

(Termina en página 2.)

GFP 3428

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

36e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 299 — Version française 0 10 francs — Version espagnole 0 40 francs — 28 Mai 1964

La grève des P. T. T.

LES postiers ont dû une fois de plus, mettre les bouchées doubles pour résorber le travail accumulé par une semaine de perturbations dans le trafic postal.

Comme il s'agit d'une corporation bien particulière et qui jouit d'une assez bonne réputation de la part des usagers, nous pensons qu'il n'est pas superflu de pénétrer dans sa complexité pour mieux analyser la portée d'une grève comme celle qui vient d'avoir lieu.

Tout d'abord, il faut noter le règlement rigide qui régit cette administration; nous pourrions presque parler de règlement militaire, sans que pour cela son application en soit aussi disciplinaire.

Par ailleurs, il existe, dans les services postaux, une hiérarchie aussi paralysante que celles que nous retrouvons chez le percepteur, à la Securité Sociale, ou dans n'importe quelle autre administration étatisée ou semi-étatisée. Inutile d'insister sur la multiplicité des taux du salaire, ce qui reste un facteur primordial de désunion et de mésentente dans le domaine de la revendication.

Cette disgression faite, et pour en revenir à leur dernière grève, toute la population a été informée par la presse et par la radio que Force Ouvrière n'avait pas voulu s'associer à ce mouvement des ambulants de la C. G. T., C. F. T. C. et Autonomes.

Le but de cette information était sûrement de discréditer cette action, mais l'argument de F. O. a une valeur incontestable. Ce mouvement, dit F. O., ne peut pas réussir dans un cadre aussi restreint et nous ne pouvons nous y associer que s'il embrasse toute la fonction publique.

Bien sûr, une grève ne peut avoir de portée réelle que dans la mesure où elle se généralise et c'est bien ce que nous avons toujours préconisé.

La généralisation de toute action ouvrière reste une garantie indiscutable de succès; et là, nous devons apporter une précision : la grève ou tout autre moyen de lutte ouvrière ayant un caractère d'équité ou d'émancipation sociale, ne peut être envisagée, raisonnablement, dans le cadre restreint d'une seule catégorie de travailleurs. Mais, dans certains cas comme celui des ambulants des P. T. T., ça n'est valable dans le cadre plus élargi de toute la Fonction Publique qu'à la condition essentielle que la grève soit illimitée et que les mobiles aient l'approbation des classes laborieuses des autres secteurs.

Oui ! la grève doit être illimitée dans le temps autant que dans le nombre de ses participants; et cette condition est particulièrement nécessaire dans une administration comme les P. T. T.

La direction a trop beau jeu quand il n'est question que de 24 ou 48 heures d'arrêt de travail; même dans les cas où cet arrêt est total.

Certes, un léger retard intervient alors dans la distribution du courrier, mais pas suffisamment pour créer un mécontentement général de la part des usagers qui ont, par ailleurs, tendance à excuser leur facteur qu'ils considèrent souvent comme l'ami de la famille.

Le règlement aidant, tout rentre bientôt dans l'ordre sans que le travailleur de la base y ait retrouvé son compte; ce qui a fait dire à « des mauvaises langues » que les dirigeants syndicaux doivent être d'accord avec la Direction pour leur faire perdre un nombre suffisant de journées de travail afin de permettre à cette dernière de payer les un ou deux pour cent qu'elle fait semblant d'accorder, avec les retenues effectuées sur les salaires des grévistes.

Il faut dire que le fonctionnaire est resté très attaché à la régularité de ses mensualités. Cette sécurité apparente que lui offre l'administration a tué en lui tout goût du risque, tout sens des responsabilités aussi et les centrales réformistes jouent sur cette mentalité « rond de cuir » pour justifier leurs tactiques sur le plan revendicatif.

« Le fonctionnaire est un petit bourgeois qui veut avoir sa voiture, son frigidaire, sa télé, sa machine à laver, avec de petits traitements qui les obligent à acheter à crédit; et ils ne peuvent pas envisager une grève illimitée. »

Il y a certainement du vrai dans ces affirmations et il y a là matière à discussion, mais nous préférons ne pas nous y engager dans le cadre de ce texte. Contentons-nous simplement de rappeler que les travailleurs espagnols sont, sans aucun doute, dans une situation économique infiniment plus précaire et les voici, après un mois de grève, toujours aussi fermes, aussi résolus et aussi décidés à poursuivre la lutte.

Rappelons aussi avant de terminer que cette grève aura permis, ou tout au moins ne se sera pas opposé de façon efficace, aux décisions du ministre des P.T.T. de réduire le personnel et d'augmenter les tarifs postaux; décision qui ne va malheureusement pas se traduire par l'amélioration des services ni du pouvoir d'achat des employés de la base.

Les organisateurs de cette grève ne manqueront pas de parler de succès, en se basant sur le nombre des grévistes, mais vue d'un angle pratique et même tactique elle demeure un échec.

Regards sur le monde

ISRAEL

En plusieurs articles nous avons manifesté notre intérêt, presque notre enthousiasme pour l'expérience économique, syndicaliste et communiste réalisée en Israël. Toutefois, nous avions toujours regretté les deux plaies qui rongent cette belle réussite : le racisme et un étatisme expression théocratique d'un peuple religieux.

Nous avions relaté brièvement l'affaire du paquebot israélien « Chalom » qui fut mis en demeure de pratiquer à son bord les préceptes culinaires religieux habituels à l'alimentation juive !

Les partis religieux, minoritaires en Israël mais majoritaires dans le Monde de la Diaspora, d'une Diaspora qui alimente l'Etat d'Israël de ses capitaux, obligèrent l'Etat juif à ne pas tolérer une cuisine qui ne soit pas rituelle ! Une véritable cuisine raciste !

Nous avions évoqué le péril que représentait, pour cette communauté, sa soumission politique à l'Etat d'Israël, et les dangers que cela déterminerait pour les travailleurs de cette communauté...

Or, en mars 1963 l'ancien président Ben Gourion déclarait à la presse que « *si tel général avait été à la tête des armées pendant la guerre d'indépendance, les frontières d'Israël ne seraient pas ce qu'elles sont aujourd'hui...* »

Tollé général des deux côtés des frontières et dans le monde ! Protestations de pure forme atténuant l'ambition israélienne, car, en réalité, les Israéliens sont des impérialistes attentistes comme leurs adversaires arabes sont des conquérants incapables. On ne conçoit d'ailleurs pas un Etat qui le pouvant, certain de sa supériorité militaire, ne chercherait pas à élargir ses frontières : l'impérialisme est le lit naturel de tous les Etats puissants.

En février 1964, le journal israélien « Maaviv » ouvrait un débat sur les frontières, autour d'une table ronde. Y participèrent plusieurs ministres. Leur conclusion fut « qu'il est possible de vivre dans les frontières actuelles d'Israël, et ce pays devrait accepter tout traité de paix qui reconnaîtrait leur intangibilité ».

Mais le représentant du parti religieux et capitaliste déclarait que « le mur des lamentations à Bethléem fait partie de la Palestine, qu'il nous appartient de droit (!) et qu'il deviendra nôtre un jour... »

Il est bien évident qu'en face, chez les nations arabes, le désir de reconquérir la Palestine n'est pas moins ardent, et qu'il est heureux que leur manque de préparation militaire les voue à des protestations verbales.

Certes, les Israéliens ont de bonnes raisons de dire « que là où les Arabes s'installent la terre retourne au désert », mais, humainement, cela ne justifie ni une occupation, ni son élargissement.

Nous avons vu que les Juifs pénétrèrent en Palestine bien avant de se l'approprier; qu'alors, l'occupant arabe leur ménageait un climat de tolérance qui aurait sauvegardé leur liberté religieuse, leur statut personnel et le droit d'une minorité forte, mais ils se refusèrent à l'association avec les Arabes. Comme l'écrivait un quotidien libanais : « Israël fut dès l'origine, et il le demeure, une entreprise confessionnelle et raciste. »

Les Juifs voulaient réaliser le rêve messianique prédit dans leur religion : la reconstitution de la Palestine par le Messie !

Ce Messie fut l'Angleterre qui, pour des raisons d'opportunité politique et stratégique, refoula les Arabes pour donner leur territoire à la tribu d'Israël. C'est nanti de ce droit d'occupation que le Sionisme réalisa son rêve séculaire.

Les Israéliens sont donc menacés à leurs frontières par les peuples arabes qui trouvent dans cette revendication territoriale leur principale raison de fédération.

D'autre part, les Soviets ont fait paraître une brochure antisémite qui a provoqué des protestations universelles. Dans ses frontières, Moscou mène une action antireligieuse intense. Il domine la vague orthodoxe et ronge la religion musulmane en leur arrachant par l'éducation, l'esprit de leurs enfants; mais il ne peut entamer les religieux juifs qui restent une religion dans l'Etat et un peuple inassimilable dans la nation russe.

Que la dictature soviétique se montre dans cette tâche aussi brutale que possible, exploitant un antisémitisme de cruelle mémoire, qui pourrait s'en étonner... ?

Mais les Juifs, dans leur énorme majorité, et malgré leur dispersion, se sont toujours considérés comme le peuple élu de Dieu. Ils se sont refusés à l'assimilation, non par amour de la liberté, mais par esprit confessionnel et raciste. Ils ont toujours affirmé la primauté de leur groupe sur l'individu et sur l'humanité entière.

En toute indépendance d'esprit, et malgré notre sympathie pour l'expérience israélienne, nous pouvons dire que « *l'esprit raciste ne s'est affirmé avec succès dans le temps et dans l'espace que dans le monde juif.* » Le ghetto est la manifestation religieuse et physique d'une communauté qui se veut fermée « aux gentils » et s'est toujours proposée de les dominer.

Nous ne suivrons pas les bolcheviks sur le terrain de l'assimilation politique qui est, en fait, la désintégration de la personnalité et l'asservissement de l'individu, mais nous ne saurions soutenir, ni encourager une mentalité confessionnelle qui, en se réfugiant dans un théocratisme absolu, se détache d'un humanisme rationnel qui reste et doit rester la mesure de l'homme.

Nous sommes affectés d'une persistance confessionnelle qui menace la plus belle expérience sociale de tous les temps, qui peut être broyée demain dans les rouages d'un Etat qui, malgré ses protestations, n'est que l'expression séculaire du vieux rêve messianique juif : le peuple élu de Dieu !

Nous croyons en l'homme pour nous libérer de toute attache au mensonge Dieu, de toute servitude à l'égard des superstitions.

L'avenir de notre espèce n'est pas dans ses variétés, mais dans la communion de tous les esprits vers une jouissance égalitaire de la nature.

Par-delà les racismes politiques et religieux, bolchevistes et sionistes, il y a l'homme qu'il faut arracher

(Suite page 2.)

C.N.T. — A.I.T.

Dimanche 31 Mai

à 14 h. 30 précises

GALA D'ART ET SOLIDARITÉ

AU PROFIT DE SES ŒUVRES SOCIALES
ORGANISE PAR LA

Confédération Nationale du Travail

SALLE PAUL FARALICQ
21, Rue Yves Toudic, Paris
Métro République
Ouverture de la Salle à 14 heures

PROGRAMME

PREMIERE PARTIE DE VARIETES AVEC

Francesca SOLLEVILLE
Chantal LAURENTIE
Maurice ROTHEL
Juan GIMENEZ (tenor)
Au piano Yvonne Schmitt

DEUXIEME PARTIE
LE GRAND FILM SOCIAL

« Le sel de la terre »

que sera présenté et commenté par le camarade
GERARD CONTE

PARTICIPATION AUX FRAIS : 4.00 F.

Vente de billets 3, Rue Ternaux, Paris, XI.
24, Rue Ste-Marthe, Paris, X.
39, Rue de la Tour d'Auvergne, Paris, IX.
et à la SALLE PAUL FARALICQ le jour du gala.

TRIBUNE LIBRE

(Les textes insérés sous cette rubrique n'engagent que la responsabilité de leur auteur.)

A propos d'une politique scientifique

Nous serons aussi étonnés, plus tard, d'avoir eu des politiciens pour maîtres que nous le sommes aujourd'hui d'avoir eu jadis des barbiers pour chirurgiens. — JEAN ROSTAND.

Si la recherche scientifique commande désormais inexorablement l'avenir d'une nation, les insuffisantes facultés d'assimilation humaine, retardent ou compromettent la réalisation du progrès.

Pour ne pas avoir saisi toute l'importance de l'immense transformation scientifique qui s'opère sous leurs yeux, pour ne pas sentir avec toute l'acuité désirable son prolongement dans l'avenir et extrapoler à temps, on peut dire que l'ensemble des individus et des travailleurs en particulier font les frais de leur inadaptation à une nouvelle forme de pensée et d'action.

Partant de l'adage : « Il vaut mieux prévenir que guérir » face à ce perpétuel devenir qu'est le mouvement même du progrès, c'est le degré d'assimilation de ce progrès qui aujourd'hui répond à des critères d'une importance décisive plus qu'à brasser des principes ou à se référer aux habitudes et traditions.

Avec les apports de la science existe-t-il aujourd'hui une ligne médiane entre l'Etat politique contemporain et sa négation l'Anarchie ? La science permet-elle de concevoir l'élimination des politiciens, et comment s'effectuera alors la gestion de la nation ?

C'est à ces questions que cet article va tenter de répondre, sans autre but que de permettre un brassage d'idées et de faire prendre conscience à certains lecteurs du « C. S .» qui l'ignoreraient, d'une possibilité scientifique qui n'a jamais été formulée à ma connaissance par nos milieux.

Il s'agit de la possibilité immense qu'offrent les machines électroniques dans la science de la décision et qui a pour nom « cybernétique ».

QUELQUES CONSIDERATIONS PRELIMINAIRES

Si beaucoup reconnaissent le rôle toujours néfaste et abusif des politiciens, ils ne peuvent concevoir la disparition d'un organisme centralisateur pour coordonner et synthétiser tous les éléments disparates qui forment la vie d'une nation.

A mon sens, si les théories formulées jusqu'ici contre l'Etat en tant que force de répression et d'exploitation n'ont pas trouvé plus de créance, c'est que toutes ces théories demandent à l'homme qualités et vertus que très peu possèdent et dont la majorité n'est pas prête de posséder.

Il ne faut point échafauder une théorie d'après ce que pourrait être les hommes, mais d'après ce qu'ils sont effectivement. Autrement dit, il ne faut pas prendre ses désirs pour des réalités, car ces théories ne pourront cristalliser autour d'eux qu'un petit groupe de personnes, ayant les qualités et vertus demandées ou tout au moins croyant les avoir (question donc de tempérament).

DE QUOI S'AGIT-IL ?

En fait, peut-on envisager sérieusement de remplacer tout l'appareil d'Etat contemporain par des armoires d'acier munies de milliers de kilomètres de fils multicolores et de centaines de tubes et d'ampoules ?

Voyons donc la chose de plus près.

RAPPORT ENTRE LA POLITIQUE ET LA SCIENCE

Plus que la vigueur des courants idéologiques, que la force des tendances partisanes, voire des partis eux-mêmes, une condition politique du progrès est *le degré de lucidité des pouvoirs exécutifs et par conséquent, des services publics chargés de les informer et de préparer les décisions.*

C'est en toute clarté que les luttes pour la suprématie idéologique se traduisent *en termes de concurrence scientifique et économique.*

Mais alors que les hommes qui assument les pouvoirs relèvent d'un passé — même très proche — où la connaissance tendait à créer la sécurité, ils ont aujourd'hui à intervenir dans un univers en mutation où la connaissance elle-même crée l'insécurité.

Leurs années de formation avaient exigé de leur esprit la docilité, une part relativement réduite de mobilité; or, des qualités inverses leur sont maintenant demandées, au moment où ils accèdent à l'échelon de la décision.

Ce qui fait qu'en bien des cas, les politiques suivies s'inscrivent plutôt dans le cadre des réactions que dans celui de l'action rigoureuse et lucide où il importe de se maintenir.

(Suite page 2.)

La liberté qu'on donne n'est pas celle qu'on prend

Nous pouvons lire, dans le Petit Larousse Illustré, la phrase suivante afférente du mot liberté : « *Liberté naturelle*, droit que l'homme possède par nature d'agir sans contrainte extérieure. »

Eh quoi ! Y aurait-il donc une *liberté artificielle ?* Je ne pense pas que les auteurs de ce texte l'aient fait exprès et cependant, sans le vouloir, voilà qu'ils ont mis le doigt sur un point bien sensible et bien douloureux pour tout être épris de la véritable liberté.

Car je crois qu'en réfléchissant un peu on admettra facilement qu'il existe bien une liberté artificielle, et même, en réfléchissant encore un tout petit peu, je pense qu'on en viendrait vite à la constatation que *toute liberté, actuellement, est artificielle.* La liberté n'est pas un mythe, elle est une réalité qui se heurte chaque jour à la matière, aussi ne saurait-il être question de *la liberté*, fantôme désincarné et exsangue, mais de *ma*, de *ta* liberté, qui nous appartiennent à l'un et à l'autre et sans laquelle nous ne saurions atteindre à la plénitude saine de la vie.

Or, on veut bien nous reconnaître une certaine liberté mais non pas la nôtre : on nous permet seulement d'adorer la « liberté » comme certains adorent le Veau d'or. On nous offre une illusion mais ce n'est pas d'illusion que nous avons besoin, nous avons besoin de vivre et nous ne pourrons le faire tant que nous n'aurons pas notre liberté, c'est-à-dire tant que nous passerons notre vie à essayer de survivre tant bien que mal en consacrant tous nos efforts à suer sang et eau pour un salaire de misère, une aumône que la mafia des capitalistes nous fait parce qu'il faut bien, tout de même, que nous « tenions le coup » pour continuer à les engraisser, bourgeois, banquiers, hommes d'Etat, etc.

Cependant, lorsque l'orage révolutionnaire semble imminent, les champions de l'autoritarisme se décident à faire quelques concessions en pensant, comme Alexandre II, tsar de toutes les Russies, lorsqu'il accorda l'abolition du servage : « Mieux vaut donner la liberté par en haut que d'attendre qu'on vienne la prendre par en bas. »

Eh bien, nous ne voulons pas de cette liberté-là et, avec Max Stirner nous affirmons que ces potentats magnanimes « *ne sont que des fripons qui donnent plus qu'ils n'ont. Ils ne vous donnent rien de ce qui leur appartient, mais bien une marchandise volée; ils vous donnent votre propre liberté, la liberté que vous auriez pu prendre vous-mêmes, et s'ils vous la donnent, ce n'est que pour que vous ne la preniez pas et pour que vous ne demandiez pas, par-dessus le marché, des comptes aux voleurs. Rusés comme ils le sont, ils savent bien qu'une liberté qui se donne (ou qui s'octroie) n'est pas la liberté et que seule la liberté qu'on prend vogue à pleines voiles.* »

Nous ne voulons pas être des esclaves affranchis mais bien des hommes libres, et les droits que nous aurons nous les aurons conquis de haute lutte, car, pour conclure, sur cette phrase courte et magnifique de Kropotkine : « Les libertés ne se donnent pas, elles se prennent. »

SEVY

Hiérarchie et révolution

La hiérarchie qui, par respect d'une idéologie, reconnaît une qualité supérieure d'un individu sur un autre, est fausse. Celui qui s'abaisse à commander ses frères d'exploitation, à les soumettre à sa volonté, apporte la preuve de son mépris de la valeur humaine; il devient l'agent d'une autorité, laquelle sert de base, dans toute révolution, à la création d'une classe dominante de privilégiés. Le souffle de la fraternité et du respect de la liberté d'autrui ne le domine pas, c'est un révolutionnaire inachevé qui est resté au stade égoïste du culte de la personnalité.

Et les peuples connaissent, là, l'écueil qui fait que bien des révolutions, nées du développement d'un idéal de liberté, ne font que continuer une exploitation dirigée et profitable à une minorité qui, de révolutionnaire devient un pouvoir plus ou moins dictatorial.

Ce qui est nécessaire de faire admettre des peuples épris de liberté et qui conçoivent que cette liberté ne peut s'obtenir que par la révolution qui balaiera toutes les formes de pouvoir, c'est qu'ils sont devenus majeurs, qu'ils n'ont pas à s'abaisser à l'obéissance d'un pouvoir, que les anarcho-syndicalistes, les communistes libertaires, sont à même, demain, de leur apporter la liberté, dans une forme libre d'une civilisation sociale nouvelle.

Nous revenons, une fois de plus, sur la constatation que les bienfaits de la révolution ne peuvent être profitables aux peuples que si ceux-ci sont éduqués à la fraternité, libérés de l'esprit de servitude et d'esclavage. Et nous devons reconnaître que la révolution n'est pas, par elle-même, l'action de la suppression d'un gouvernement, quel qu'il soit, qui opprime le peuple, mais bien la patiente propagande révolutionnaire faite pour libérer les hommes de leur vile soumission.

C'est une question de conscience et d'honnêteté. Les travailleurs inconscients, serviles, doivent être mis face de ce que pourrait être leur vie, s'ils avaient le courage, la dignité humaine, de ne pas s'abaisser devant le pouvoir, le capital; de comprendre que la force n'est détenue que par eux, qu'ils doivent en faire usage pour le bien de tous dans la fraternité.

Si nous voulons bien admettre l'hypothèse d'un progrès technique indéfini, non compressé par les nécessités d'exploitation capitaliste, il suffirait que 10 % de la population active de la planète, placée dans les meilleures conditions de rendement, ne travaillent que 2.000 heures par an, pour saturer le genre humain tout entier, non seulement de produits alimentaires, mais encore, de produits industriels nécessaires au confort de tous. Actuellement, les travailleurs fournissent un effort moyen de 2.800 heures de travail par an et un homme sur trois souffre de la faim. Le progrès et la science ne disent pas à l'homme ce qu'ils doivent faire pour vivre heureux et libres, c'est à eux, complémentairement, à s'élever à la science économique. Les libertaires ne font que tenter d'élever les travailleurs à leur libération en leur facilitant l'accès à une vie heureuse qui, dès notre époque, est réalisable.

Dans le combat de la préparation révolutionnaire des peuples soumis à l'esclavage du travail sous le régime capitaliste, les syndicalo-anarchistes, révolutionnaires, seront amenés tôt ou tard, à créer des centres éducatifs pour faciliter aux travailleurs la réalisation possible des bienfaits de la révolution. Ainsi, en respectant la liberté des travailleurs, mais en galvanisant leur révolte devant l'oppression qu'ils subissent, nous constituerons, tous, une force libératrice qui sonnera le glas de l'exploitation ignoble du capitalisme. — « *Nous savons que l'essentiel, l'utile indiscutablement, n'est pas de tuer la personne d'un roi, mais de tuer tous les rois — ceux des cours, des parlements et des usines — dans le cœur et la pensée des gens, c'est-à-dire de déraciner la foi dans le principe d'autorité dont une grande partie du peuple garde le culte.* » Malatesta.

RENE VILLARD

DE TOUT UN PEU

De mémoire de contribuable, on n'a jamais entendu dire, ni constaté, qu'un gouvernement nouvellement installé ait jamais réduit les impôts établis par le ou les précédents gouvernements. Le contraire est même devenu habituel, du moins en France, les nouveaux « Conducteurs du peuple » trouvant habituellement les caisses vides, n'ont rien de plus pressé que de s'ingénier à les remplir de nouveau.

Eh bien, si surprenant que cela puisse apparaître, voilà que la chose vient d'arriver. Un gouvernement essentiellement capitaliste, mais apparemment plus intelligent que les autres, vient d'adopter une réforme fiscale qui s'apparente plutôt à une véritable révolution dans ce domaine. Qu'on en juge : « *Depuis le 1er janvier 1964, 84 millions de contribuables américains paient en moyenne 20 % de moins d'impôts sur leurs revenus... et ce sont évidemment les contribuables les moins fortunés qui bénéficient en priorité de cette réforme.* » *On a calculé que par rapport à l'an dernier, les contribuables américains paieront 9 milliards de dollars d'impôt en moins. La réforme s'étend également à l'impôt sur les bénéfices des sociétés qui est ramené de 52 % en moyenne à 50 % en 1964 et à 47 % en 1965.* » (1).

Que dites-vous de cela, pauvres contribuables Français ! A qui l'on vient de dire, par le truchement de M. Marjolin, vice-président de l'Exécutif du Marché commun (vous savez bien, ce célèbre Marché commun dispensateur de bienfaits pour toute l'Europe !) qu'on ne sauverait la situation que par des restrictions de crédits et des augmentations d'impôts ! Bien sûr, il n'est pas question, ici, de tresser des couronnes au gouvernement fédéral, et de penser que son geste est essentiellement destiné à faire le bonheur de la population. Il ne faut peut-être pas oublier, en effet, que le président Jonhson pense à sa réélection mais il pense aussi que cette diminution de la charge fiscale se traduira finalement par un accroissement de la dépense de chaque citoyen, ce qui rélance la consommation, donc aussi la production. Résultat escompté : réduction du chômage et reprise des affaires. Enfin de compte le volume de la matière imposable augmentant, le fisc américain n'y perdra sans doute rien. Et le geste, du point de vue du bon sens capitaliste (ça peut aussi exister) s'avèra parfaitement valable. Peut-être les « économistes distingués » qui nous gouvernent, renseignés, vont-ils imiter leurs collègues des U.S.A. En tout cas, dès maintenant, préparons-nous, et montrons-nous capable de supporter le coup qui nous accablera, si nous sommes obligés de dépenser le fric que le fisc oubliera de nous réclamer en 1965 (2).

BLANQUET

(1) *Extrait d'un article de J. Deshayes, paru dans la « Vie des Métiers Maires de France ». Avril 1964.*

(2) *J'avais tort d'ironiser et de me montrer pessimiste, car, aux dernières nouvelles, nous n'allons pas tarder à avoir, nous aussi, nos réductions d'impôts. C'est du moins ce qu'affirme monsieur Tixier-Vignancourt, nouveau candidat à la succession du général De Gaulle, 11 % de réduction, qu'il promet, s'il est « élu », accompagnés de 700 milliards d'économie qu'il fera sur la « Force de Frappe » ! Qui dit mieux ? Gaston, peut-être, de qui nous attendons une déclaration précise à ce sujet; car, n'est-ce pas, 11 %..., c'est peu !*

El sentimentalismo a través de las luchas político-sociales

EL sentimiento es tema no definido por las colectividades. Los hechos acaecidos a través de la historia relacionados con la lucha entre las castas o las clases sociales, es un fenómeno digno de analizar detenidamente, ya que lleva implícito el sentimiento.

Los demagogos y sofistas, hanse valido de la retórica para presentar las cosas desvirtuadas, por cuyo motivo, lograron imprimir en las muchedumbres el efecto por ellos deseado, convenido a las entidades que han representado, deformando de esta manera una de las manifestaciones de la raza humana: la compasión o piedad.

La mayoría de las personas, suelen a menudo exteriorizar «buenos sentimientos», ante espectáculos o acontecimientos funestos, por lo que la conmiseración va dirigida hacia la víctima, de una manera automática Estos accidentes, pueden ser por ejemplo, guerras, desastres mineros o sísmicos, y hasta simplemente el atropello de un peatón por un automóvil. Este sentir al parecer inherente en nuestra especie, se extiende así mismo a las víctimas que ocasiona el continuo pugilato establecido a través de todos los tiempos, entre los hombres ambiciosos de poder y riqueza, y los que defienden el derecho a la equidad y la justicia.

Naturalmente la visión del sufrimiento o de la muerte de cualquier ser, opera en nosotros una reacción tendente a compadecer a las víctimas, incluso si estas son animales inferiores, lo que puede explicarse, gracias a la humanización de los individuos. Ahora bien, todas las personas no tienen la misma sensibilidad, debido a las diferentes gradaciones anímicas. Si bien el erudito, lo mismo que el ignorante, perciben igual impacto ante un hecho fortuito nefando y corriente, no tienen la misma interpretación de las desgracias, los que habiendo hecho examen concienzudo de lo que es el sentimiento, aplicando este, en una medida equidistante a la sensiblería y a la ataraxia. Con lo expuesto, queda hecho el preámbulo para adentrarnos en el terreno sociológico, en el que sospesando esta condición del alma que, es sublime y que llamamos sentimiento, la apliquemos objetivamente, con lo que se demostraría poseer buena y verdadera conciencia.

Cuando la princesa Lamballe fue inmolada en las matanzas de septiembre en París, un sentimiento de ternura despertóse en los medios aristocráticos y burgueses, incluso en las esferas que impulsaban la revolución, y cuyos componentes eran convencionalistas. La hermosa y aristocrática cortesana, representaba en los luminosos y a la vez turbulentos años de la gran revolución francesa, el símbolo de los ajusticiados en las cárceles, por los que propiciaban ejemplar castigo para los seculares enemigos de la clase desposeída. Esta corriente de venganza o castigo, la canalizaba el recto Marat, sobre quien cayeron las más terribles imprecaciones a lo largo de los años de lucha, siendo este gran defensor de las clases humildes el blanco propicio de los poderosos que, lo mismo podían contarse en las filas realistas, como en la parte revolucionaria. El execrado personaje, también simbolizaba en aquéllos tiempos en los medios burgueses que dominaban la sociedad, la representación de la crueldad. Naturalmente no pensaban lo mismo de Marat, los descamisados de París y provincias, quienes veían en el incisivo periodista, al defensor incansable de los humillados proletarios.

Para la gente común y corriente, la princesa Lamballe será una víctima a la que el vulgo dedicará toda su piadosa simpatía, mientras que en Marat solo verán al monstruo insaciable de sangre.

No se producirá sin embargo en la conciencia del hombre revolucionario, el mismo pensamiento que se produce en los insensibles o desconocedores de los móviles que determinan la arbitrariedad, cuyas raíces arrancan de la usurpación, la fuerza y la violencia, practicadas desde los albores de la existencia, de las especies poderosas, detentoras de la fuerza bruta y la perfidia. Decididamente, la corriente sensiblera, es la que priva en el alma humana, que no el puro sentimiento. No se, si esto es deformación anímica o es condición natural del ser pensante, mas los hechos demuestran en todo caso la dualidad.

Veamos ahora los espectáculos que conmueven las fibras sensitivas de las gentes. La celebración de los reyes, solía ser y sigue siendo un singular acontecimiento conmovedor para todas las clases sociales. Si no despierta en la actualidad el respeto venerable de los pasados tiempos, no deja por ello de tener repercusión en la mayoría de las personas.

Esta ceremonia fastuosa e inútil embrutece a los mogigatos, quienes se transportan con el boato y la magnificencia, siendo el infantilismo y la superstición la que domina en sus cerebros embotados. Estas mismas gentes, quedarían impasibles si se les presentase una exposición de pinturas famosas, o bien un concierto en el que ejecutasen los grandes músicos sus obras. Naturalmente, este ejemplo no es totalmente explícito ya que se refiere a gentes faltas de cultura artística. Pero veamos otras comparaciones.

Las muchedumbres, vieron en las ejecuciones llevadas a cabo por Caserio, Angiolillo y Artal, a simples asesinos. La conmocionada gregaria multitud, no podía discernir el móvil del abatimiento de los déspotas. No sabían la estrecha relación existente entre la muerte de los estadistas y los perpétuos sufrimientos soportados por la «plebe» a través del penoso transcurrir de los tiempos. Solo una ínfima minoría sabía que era justo el castigo infligido a los tiranos.

Cuando «Suvarin», uno de los personajes de la novela de Zola titulada «Germinal», en un acto de sabotaje provocó el desprendimiento del ascensor de la mina carbonífera, era consciente de lo que hacía. No obraba bajo impulsos de un maniaco, por lo que la calculada acción fue la tarea de un minero cansado de soportar la injusticia. La abyección en que veía sumidos a sus compañeros, infortunados trabajadores, siempre sepultados en las entrañas de la tierra, fue el motivo que le indujo a dar el golpe mortal al monstruo de fauces tenebrosas, que engullía y trituraba incesantemente aquella legión de desgraciados mineros. Pensaba Suvarin y estaba en lo cierto, que bien valía la pena que los estertores de la «bestia», la espantosa mina, se confundieran con el de los esclavos que dócilmente servían para alimentarla. A despecho de la falsa sensibilidad, el crimen sigue su obra devastadora sobre la tierra, sin que los sentimentales seden cuenta donde hay que trepanar para detener el mal. El traumas producido por el bisturí de los transformadores del orden imperante será muy saludable. A las guerras se arrastra a los rebaños humanos, y el cuerpo se habitúa a contemplar los montones de cadáveres. Las guerras han sido siempre un suicidio colectivo al que nos hemos acostumbrado. El despotismo del opresor se confunde siempre con el servilismo de los oprimidos. Las dos acciones resultan abominables; y si para terminar con esta aberración espiritual fuera necesario destruir la mecánica que la perpetúa, hay que deshechar la sensiblería golpeando el mal que, no proviene solamente del que lo inflige, si no también de aquellos que ccrean y sostienen las circunstancias para que el dolor y la injusticia siga reinando en nuestro planeta.

FRANCISCO RICO

Nuestras crisis, sus análisis y posibles soluciones

IV

ACCION DETERMINATIVA Y ACCION DECISIVA

EN achaques revolucionarios lo peor es quedarse a medio camino. Incitar continuamente al toro y no acertar a darle la certera estocada es caer en el dominio de sus astas. Lo contrario, dosificar nuestras energías, metodizar y sincronizar nuestros movimientos, saber conservar el aplomo y llevar la iniciativa, imponiendo al contrario nuestro juego y zafándose de sus maniobras, he aquí una pauta jamás aprendida.

Cierto que no se nos puede adjudicar la exclusiva en la estrategia pírrica. El contexto liberal, republicano, socialista, etc., se nos ofrece constelado de estos ejemplos. Pero nosotros tenemos el deber de escoger más pulcramente los ejemplos.

No se puede abusar impunemente de la huelga general, del motín, de la insurrección a menos que sea una fuerza decisiva. Ignoro si existen fuerzas decisivas en lo que estamos tratando, lo incuestionable es que nosotros no lo fuimos nunca. Hemos sido una gran fuerza determinante pero no decisiva. Y ahí está el peligro. Ser capaces de provocar graves acontecimientos e incapaces para rematar la jugada, de asumir enteramente nuestras responsabilidades, equivale a trabajar para el diablo. El diablo es la dictadura.

Constantemente se declaran en Francia huelgas de una cierta extensión sin que ocurra nada de particular. ¿Os imagináis en España la paralización de la radio y del tráfico ferroviario? En nuestras décadas 20 y 30 tales conflictos provocaban automáticamente el estado de guerra. Así ocurrió en 1917. Y, sin embargo, en Francia, no ocurre nada.

El gobierno francés sabe que detrás de los funcionarios públicos no hay ni la educación, ni la mentalidad, ni el propósito revolucionarios. Otro era el caso en la Francia de 1905, cuando el ex socialista Briand militarizó a los huelguistas. De Gaulle no se ha atrevido a imitarle. Y si se decide algún día no será por miedo a una revolución.

Otro ejemplo. Son del dominio general las elecciones que se están desarrollándose en Inglaterra. Estos tanteos son el preámbulo de la consulta general fijada para el próximo otoño. Pues, bien, los anarquistas ingleses están desde el primer momento en la brecha, desarrollando por todos sus medios una campaña antielectoral. Cualquiera que sea su intensidad casi podríamos prever desde aquí que no conseguirán alterar los resultados previsibles. Los anarquistas ingleses no son determinantes y mucho menos decisivos.

Pero veamos lo ocurrido en España en 1933. La CNT era entonces una fuerza determinante. A pesar de tres años de guerra con el gobierno republicanosocialista, y el desgaste consiguiente, continuaría siéndolo. Lo fue con la huelga de teléfonos a pesar de Prieto. Contra la ley del 8 de abril a pesar de Largo Caballero. Lo fue con la insurrección del Alto Llobregat y la del 8 de enero de 1933.

Cuando se convocó a elecciones en noviembre de este mismo año teníamos muchos agravios que vengar : la parcialidad del ministro del Trabajo, que por otra parte no reconocíamos; la legislación anticonfederal, que aun propicia no hubiéramos aceptado; la ley de Defensa de la República, las deportaciones de que fuimos víctimas, las matanzas de la guardia civil, los achicharramientos de Casas Viejas, los stocks carcelarios.

Decíamos nosotros desde nuestra prensa, parafraseando el pontífice: «La CNT es indestructible; el que la persigue, muere.» Y no era fanfarronada. La CNT, sentada a la puerta de su casa, veía pasar el cadáver de todos los poncios que la persiguieron.

La CNT organizó en noviembre de 1933 la campaña antielectoral más formidable que se ha visto en España. La acción antielectoral de la CNT fue determinante en aquellas elecciones. Las izquierdas fueron derrotadas. Pero esta derrota acarreó consigo la victoria de las derechas, la victoria del «bienio negro». Tratamos de enderezar la situación mediante un movimiento revolucionario, que fracasó, entre otras razones poderosas, porque era más bien simbólico. Otra cosa no podía ser. Era el segundo movimiento insurreccional en un mismo año.

Fuimos, pues, capaces de determinar un hecho de gran transcendencia para la vida política española: la derrota de los hombres que representaban la República. Pero fuimos incapaces de controlar los acontecimientos producto de nuestra acción. En suma, éramos capaces de determinar pero no de decidir. Nuestra intención no va más allá de esta demostración.

Sabemos por experiencia que es muy difícil dejar de intervenir en unas elecciones, tanto por oposición como por omisión. En febrero de 1936, los 9.000 presos que teníamos en las cárceles, los resquemores que sentíamos entonces por los hombres del «bienio negro», hicieron que con táctica diametralmente opuesta les reventáramos, a su vez, la candidatura. La CNT fue otra vez determinante pero no decisiva. Esta vez se había limitado a una propaganda electoral muy tibia para cubrir el expediente.

En 1936, como en 1931, la CNT no hizo prácticamente propaganda electoral. Su actitud sirvió para la instauración de la República o su rescate, pero no para su provecho. Tanto la República restaurada como la rescatada trataron con ensañamiento a la organización confederal.

En 1936 la organización confederal dispuso llevar a cabo una propaganda antielectoral sin truculencias ni demagogias, sino de afirmación ideológica. Yo estuve de acuerdo con esta posición y, sin embargo, abandoné la redacción de «Solidaridad Obrera» en acto de protesta. Estaba convencido de que el cambio de ritmo obedecía al secreto deseo de que las izquierdas ganasen las elecciones. No me faltaban razones para creerlo. Los políticos llaman a esta disparidad de conducta «política de la antipolítica». En efecto, si no hay una posición fija valedera a todo evento, el apoliticismo pierde categoría de principio para quedar en mera táctica: en un oportunismo más.

En 1933 la CNT había hecho una campaña electoral más, con promesa al electorado y todo. La CNT había prometido la revolución si no se votaba según la fórmula del gobierno. El pueblo obedeció. No votó a los políticos, que era votar a la CNT. Y esperó a que ésta hiciera la revolución. En estas condiciones no había revolución posible. Y, efectivamente, el esfuerzo desesperado de los compañeros aragoneses quedó aislado.

Cuanto más potente una organización, más duro es su impacto en la sociedad en que actúa, mayores y más violentas las reacciones que provoca. Si en último término no se está en condiciones de afrontar las consecuencias de la propia determinación, no hay más que esta alternativa: moderar, dosificar los ímpetus, lo que es una forma de curarse en salud, o desafiar la catástrofe.

JOSE PEIRATS

Servicio de librería

En español

«Quinet», Felipe Alaiz	5,00
«Tipos Españoles», F. Alaiz	5,00
«Salvador Seguí: Su vida y su obra»	3,50
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2,80
«Revolución y Regresión», Rocker	18,00
«Sistema de las contradicciones económicas», Proudhon	15,00
«Nacionalismo y Cultura», Rocker	15,00
«La revolución desconocida», Veline	13,50
«La revolución desconocida», Voline (ed. francesa)	3,50
«Sakespeare», biografía por Landauer	17,50
«Psicología humana», Joao de Ferraz	10,00
«Confesiones de un revolucionario», Proudhon	10,00
«De la crisis económica a la guerra mundial», Henri Claude	6,50
«Los fundamentos de la Geografía económica de América», Santillán	6,50
«Incitación al socialismo», Landauer	7,50
«Ingenieros, ciudadano de la juventud», Hector P. Agosti	6,00
«Las Catalinarias», Juan Montalvo	6,00

En français

Ernestan : La contre-révolution étatiste. La brochure	0 50 F
Edouard Rothen : La politique et les politiciens	0 60 F
V. Griffuelhes : Le syndicalisme révolutionnaire	0 50 F
L. Barbedette : Pour la justice économique	0 60 F
Lashortes : Qu'est-ce que le prolétariat	0 60 F
Elisée Reclus : La peine de mort	0 50 F
Rhilon : La ligne du progrès et l'interprtation marxiste	0 50 F
Rudolph Rocker : De l'lutre rive. Germinal	0 50 F
Pierre Besnard : Le problème des salaires	0 50 F
— La responsabilité	0 50 F
Dwight Mc. Donald : Partir de l'homme	2 50 F
Sébastien Faure : L. Barbedette. La véritable révolution sociale. Victor Méric, Voline. Le volume	3 50 F
Madeleine Pelletier : L'émancipation de la femme	1 50 F
Gaston Brittel : La foire aux ânes	2 F
TOLSTOI (Biographie).	
«Education sexuelle et sensuelle», Dr. Mourgues	8,00
«Le Juif Errant», Eugène Sue, 3 vols.	15,00
Chefs-d'œuvre de la pinture, illustrés en couleurs.	
LE TICIEN (Note biographique).	3,50
GAUGUIN (48 planches), biographie	13,00
L'art chinois idem, id.	13,00
RENOIR, idem, id.	13,00
CEZANNE, idem id.	13,00
RUBENS, idem, id.	13,00

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris, X. CCC Paris número 13 507 56.

Violation des droits de l'homme au Brasil

Depuis la chute du président Goulart, on asiste à une effroyable réaction dans le pays au mépris de la Déclaration des Droits de l'Homme et de la Constitution des Etats-Unis du Brésil entrée en vigueur en 1946.

Outre les droits fondamentaux que la loi assure aux citoyens, manifestation de pensée, liberté de conscience, de réunion, inviolabilité du domicile, Habeas corpus (article 141) libre sortie du pays (article 142) etc., qui sont ignoblement et quotidiennement bafoués sans que l'état de siège qui pourrait légalement les abroger n'ait été déclaré, il se vérifie encore les violations suivantes :

—élection anticipée du nouveau président de la République (un seul candidat militaire) alors que l'article 79 paragraphe 2 stipule un délai de 30 jours après la vacance du poste ;

—choix d'un candidat légalement inéligible par incompatibilité (article 139) en la personne du général Castelo Branco, actuellement chef d'Etat-Major.

Telle est la curieuse « démocratie » que veulent nous imposer les putschistes !

Les arrêtés se comptent par dizaines de milliers sans que l'on sache où ils se trouvent; on n'a respecté ni députés ni sénateurs ni gouverneurs ni ministres, on a dévasté des agences de presse étrangères (France-Presse et Unipress) on n'a même pas respecté l'immunité diplomatique

Il faut que les organismes qui s'occupent des Droits de l'Homme et des travailleurs soient informés et prennent les mesures qu'ils jugeront opportunes.

Un représentant de la Ligue Internationale des Droits de l'Homme.

A propos d'une politique...

(Suite de la page 1.)

En de nombreux pays nous assistons à la création pratiquement simultanée de conseils scientifiques au niveau des plus hautes instances.

La diplomatie conventionnelle elle-même évolue vers une diplomatie scientifique en raison surtout de l'importance croissante de la science comme élément d'échange et de coopération, mais aussi par les transformations que l'homme provoque et qui dépassent les frontières. (L'action sur les climats n'est plus un rêve. Un seul pays a-t-il droit, seul, de modifier, fût-ce pour un instant, les ceintures de radiations qui entourent la terre ?)

LE PROBLEME DE DECISION

Actuellement, c'est à l'Etat politique qu'échoit le choix de décision et de répartir le budget national suivant des critères passionnés et empiriques. De plus, les directives prises exclusivement du sommet et par des hommes partiaux servent davantage les intérêts privés que l'intérêt collectif et ne reflètent jamais l'opinion publique, ses réactions, ses refus.

L'HOMME EST-IL SEUL A POUVOIR PRENDRE DES DECISIONS ?

Aujourd'hui, généraux et amiraux des trois armées confient leurs problèmes de stratégie à des ordinateurs électroniques. Les conceptions stratégiques peuvent différer : ce sont les ordinateurs qui en vérifient l'efficacité. (Efficacité non douteuse et qui a fait ses preuves en prenant ses lettres de noblesse R. O. « recherche opérationnelle » pendant la dernière guerre.)

JEAN RENONCAY

(A suivre.)

Comuniqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9)
Téléphone : TRUdaine 78-64 C. C. P. PARIS 20.990-10

PERMANENCE : Au siège
Tous les jours de 14h à 16h
Le samedi de 16h à 18h

Réunion de la Commission Administrative Confédérale le samedi à 18h00

Secrétaire Confédéral : **Joseph SORIANO**
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS, 9e
Trésorier Confédéral : **Gérard CONTE**

Rédaction et Administration du « Combat Syndicaliste »
Soriano J., Fontenay-sous-Bois (Seine) C.C.P. 14.103-62, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE

Réunions générales tous les troisièmes dimanches du mois

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol

U. L. DE CHOISY-LE-ROI (FOYER DES SOCIETES
Rue du Dr. Roux, Salle núm. 11
Permanence : Chaque dimanche à 10 heures

SIXIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE TOULOUSE
Correspondance . C.N.T. Bourse du Travail, Place Saint-Sernin, Toulouse

UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat Bourse du Travail

UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les premiers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations, tous les dimanches, de 16 à 18 heures, au Continental Bar
Adresser toute correspondance à Pijoan Amor, 5, rue de la Bédoyère, Perpignan

HUITIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE BORDEAUX
Adresser toute correspondance à P. ALONSO, C.N.T. 8e U. R., Bourse du Travail, 42, rue Lalande, Bordeaux (Gironde)

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, núm. 60, LYON (5)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Correspondance : Bourse du Travail, salle 15 bis (côté Mutualité)
Permanence : Même lieu, les mercredis de 18 à 19 heures

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE

UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence : Tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis). Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement)

Il est demandé aux responsables des Unions Locales de bien vouloir avertir la Rédaction du COMBAT SYNDICALISTE en cas de modification dans les dates ou heures des permanences et des assemblées générales ainsi que pour tous changements concernant le Siège Social.

De tout un peu

(Suite de la page 1.)

aux dégradations de son imagination, à ses grossières superstitions pour le rendre à la raison, à l'organisation du paradis terrestre, à la liberté.

Nous adressons à la Confédération des travailleurs israéliens notre sympathie, en désirant toutefois que ses membres sachent faire prévaloir le social sur le politique et la raison sur le mensonge religieux et capitaliste.

Le dernier bulletin de la Confédération, « Israël au travail », note la présence du chef du gouvernement à la réunion pour l'unité d'organisation des Kibboutzim et que la Confédération n'était représentée que par son seul secrétaire ! C'est le signe d'une intégration totale dans l'Etat et d'une représentation insuffisante des travailleurs... Assisterions-nous à une bureaucratisation des syndicats ?

Cómo se trata a los regresados

PARIS (OPE). — Se habla con frecuencia, de que los exilados tienen abiertas las puertas de España, por los mismos que manejan el tópico de la democratización o de la liberalización del régimen. Hoy tenemos dos botones de muestra que ofrecer a nuestros lectores. Se refieren al general Rojo y al coronel Camacho.

Ambos se repatriaron por motivos de orden personal y familiar. El general Rojo, al que se le prometió el máximo respeto a su persona antes de repatriarse, al llegar a España fue invitado a rendir pleitesía al régimen. El general se negó a hacerlo. El continuaba siendo leal al régimen legítimo que el pueblo se había dado, que era la República. Fue pasado en juicio y condenado a treinta años por delito de rebelión militar. Actualmente está en prisión atenuada y libertad vigilada. Vive gracias a la caridad de sus amigos. Sin esta solidaridad amical, se moriría de hambre. Ha sido invitado por la Universidad de Oxford a dar unos cursos en ella. El régimen franquista le ha negado el pasaporte. Un preso, que vive por la merced del caudillo en libertad condicional, no puede tener pasaporte ni pisar fuera de las fronteras, ni salir del término municipal donde esta autorizado a residir. Debe vivir y morir a la vista de la policía.

El coronel Camacho, acuciado por motivos similares, se repatrió a su vez. Previamente a su repatriación le fue ofrecido todo, incluso pagarle el viaje. Claro que el viaje se lo pogó él de su propio peculio. Firmó todo lo que le pusieron delante. Por eso no fue traducido en juicio por rebelión militar, como el general Rojo. Pero la asfixia a que fue sometido determinó el que, cumplido el fin concreto de su presencia en España, haya escapado del infierno que le rodeaba. Hace un mes se encuentra de nuevo en Méjico.

Así es como el régimen franquista trata a los exilados que creen en sus promesas y se confían a ellas.

EN AYUDA DEL PUEBLO ESPAÑOL

PARIS (OPE). — Derivación del mitin celebrado el miércoles en el Palacio de los Deportes, organizado por el Comité Francés en favor de España, es una resolución que abarca diferentes puntos de gran interés.

Entre ellos «proclamar la voluntad unánime de las fuerzas democráticas francesas de sostener la lucha de la España que quiere ser libre...» «Saludar con admiración a los valerosos huelguistas de Asturias y los corajudos manifestantes del Primero de Mayo en Bilbao, en todo el País Vasco y los obreros agrícolas de Andalucía...» Y «exigir el fin de las torturas, persecuciones, procesos y la libertad de los detenidos últimamente».

ALIANZA SINDICAL DE TOURS

Celebrará un mitin el día 31 de mayo a las nueve y media de la mañana en el patronato laico Tonelle (boulevard Tonelle), en el que tomarán parte:

Un representante del sindicato de maestros francés.
Pascual Tomás por la U.G.T.
Ramón Llarte por la C.N.T.
Presidirá el mitin CGT-FO de Tours.

NECROLOGICAS

ANTONIO AMIGO QUERALTO

Triste e inesperada noticia la que acaba de llegarnos de España. Antonio Amigó, el que en vida fue excelente compañero y que tantos de nosotros conocimos, falleció repentinamente el día 24 de abril, en San Feliu de Llobregat, a los 54 años de edad.

Voluntario de primera hora, nos regresó a poco de haber empezado la guerra con un brazo definitivamente anquilosado, poniéndose a partir de aquel momento al servicio de la Organización en la que militaba desde su más temprana edad. Siendo compañero de vasta cultura, cuyos horizontes se esforzaba por ensanchar, era todo designado para ocupar el cargo de director de un Centro de Readaptación para jóvenes, en el que siempre cumplió su cometido con la seriedad que le caracterizaba.

Consejero municipal, miembro de Comités orgánicos, esforzado maestro para quienes sabían poco y querían aprender, puso todo lo que sabía al servicio de la causa que nos era común, valorando con su persona y con sus actos la Organización que con tanto acierto representaba.

Terminada la guerra, vino al exilio y estuvo en los campos de concentración, particularmente en el de Argelès-sur-Mer, hasta que sonó la hora de la «liberación». Militó en Perpignan, donde también fue miembro del Comité Departamental de la Liga de Mutilados, se instaló después en Toulouse y,finalmente, fijó su residencia en París, donde, dadas sus condiciones físicas, había de resultarle más fácil encontrar un trabajo adecuado a sus posibilidades.

Alejado de su esposa e hija desde que terminó la guerra y tropeazndo con ciertas dificultades debido a su incapacidad, tomó la decisión de reunirse con los suyos, con la esperanza de resover los problemas que la vida le deparaba. Reflexionó meses y meses, siempre nos estaba preguntando lo que nos parecía su decisión y qué pensaríamos de él y, un buen día, se decidió a dar el gran paso.

Desde entonces, habíamos tenido la alegría de abrazarle en Francia un par de veces. Trabajaba, ganaba bien su vida y se sentía feliz al lado de los suyos, pero seguía siendo el hombre inquieto, el compañero que confiaba y esperaba en el triunfo de todo lo que el franquismo había arrebatado al pueblo español, como me lo repetía en carta recién recibida y que no permitía presagiar la nueva de su brutal e inesperada desaparición.

Los compañeros de la F. L. de San Feliu de Llobregat hemos perdido a un militante y a un amigo difícilmente remplazable. La Organización, a un compañero que la sirvió con honradez y que durante sus largos años de lucha dejó siempre en buen lugar el anagrama de la Confederación Nacional del Trabajo.

Que descanse en paz el compañero y amigo Antonio Amigó, a quien destino estas líneas en prueba de la sincera amistad que nos unió y en recuerdo de los momentos difíciles que juntos habíamos vivido.

A. TRABAL

París, mayo de 1964.

FENICIA VIVANCOS

Hemos tenido el disgusto de saber que la compañera Fenicia, hija del compañero Vivancos de Tarrasa, falleció en un sanatorio cercano a Versalles víctima de una congestión pulmonar. En tratamiento meses hacía por otra dolencia, Fenicia se ha extinguido dramáticamente a despecho de su juventud. Es injusto que la naturaleza reincorpore a su seno a seres que apenas han entrado en la plenitud de la existencia.

Fenicia alboró en la social Tarrasa, pero floreció en preparación y belleza en este exilio que tan duro nos resulta. El trato con esta muchacha era agradable por la sencillez y suavidad de ella. De habla parsimoniosa, nada dejaba traslucir una derivación nerviosa. Cara a los amores que inevitablemente se presentan, uno desafía el acierto o el desacierto para un porvenir enigmático. Inexperta, en el atolondramiento de la juventud, Fenicia aceptó la compañía de un farsante que de anarquista furibundo pasó sin transición a mísero candidato para diputado, consiguiendo 2.000 votos en un distrito en que, para triunfar, se necesitan 40.000. Y aún gracias al desestimiento trotskista...

Cuando el individuo no es serio, seriedad no hay que presumirle en aspecto alguno. De la triste aventura Fenicia salió con un crío, que sus padres cuidan amorosamente cual se debe. Otro intento de integración amorosa a Fenicia debía fallarle igualmente por haber dado con un hombre groseramente materialista. Nuevo hijo, y nueva separación, con la salud seriamente arruinada. Por azar la supimos hospitalizada en St-Antoine, de París, sin desconfianza para sus días venideros. Pero la realidad ha acudido a sorprendernos: Fenicia murió hace dos meses en un «sana» de Versalles...

Con un primer amor acertado, Fenicia hubiese tenido hogar feliz, y felices habrían sido sus sufridos padres. Ahora, cara a la desdicha, apreciado Vivancos, a ti y a tu querida compañera no os queda otra solución que proseguir vuestro ciclo de vida enteramente dedicados a la sucesión de Fenicia, en lo que os sea posible.

Mi comprensión y mi estima, pareja Vivancos; compañero y compañera Vivancos.—*Ferrer de Igualada.*

B.D.I.C

ANTENA

HABER SECUNDADO LA HUELGA

GRANADA. — En la mina «Ana-Mari» de Baza ocurrió un desprendimiento de tierras que costó la vida a dos obreros: Manuel Bautista Peláez y Antonio Martínez Peláez.

Cuando sus compañeros trataron de socorrerles sus esfuerzos resultaron inútiles. Media hora después intervino el cura, con latinazos más inútiles todavía.

LA GUERRITA

ZARAGOZA. — En el campo de San Gregorio, utilizado para prácticas por la Academia Militar, estalló inopinadamente una granada, resultando mal heridos un teniente y cuatro cadetes.

EXPLOSION A BORDO

LAS PALMAS. — Un barco hidrográfico de la marina de guerra, ha sufrido una explosión interior en la que perecieron dos soldados marinos y quedaron heridos diecisiete. La patria tiene esos desgastes.

FUE ASI

LAS PALMAS. — Una mujer expulsada de su domicilio apuñaló a un sargento de la Policía Urbana, matándolo.

LOS TRABAJADORES MALTESES, AMIGOS NUESTROS

BRUSELAS (OPE). — El Servicio de Prensa y Radio de la C. I. O. S. L. comunica:

«En la conferencia general que todos los años celebran el Movimiento de Juventud de la Federación Sindical Maltesa G. W. U. se han condenado enérgicamente las torturas y las duras condenas que se infligen a los trabajadores españoles. En esta reunión, celebrada en La Valetta, los jóvenes malteses expresaron su solidaridad con los trabajadores españoles en sus esfuerzos para conseguir una España libre y pidieron la libertad de todos los sindicalistas encarcelados.

«El texto de la resolución final fue enviado al Consulado de España de Malta».

CONTINUAN LAS HUELGAS

BRUSELAS (OPE). — El mismo servicio comunica:

«Las huelgas prosiguen en Puertollano, en Jerez de la Frontera, Puerto Santa María. En Lebrija y Trebujena, los trabajadores del campo, están en huelga desde el 20 de abril para apoyar su petición de aumento de salarios.

«Se estima que en la primera semana de mayo el número total de huelguistas alcanzaba los 25.000».

UN PAYASO Y UN HOMBRE

La prensa franquista, como de costumbre, falsea la verdad, agarrada al cadáver de Wenceslao Fernández Flores, el cual, detenido por las autoridades republicanas, como consecuencia de sus campañas políticas y periodísticas bien conocidas, fue puesto en libertad sin condición alguna, por orden de Zugazagoitia, ministro de la Gobernación, al que se pagó éste, como otros muchos gestos similares, haciéndolo preso en Francia, trasladándolo a España y pasándolo por las armas, sin que la voz de Wenceslao Fernández Flores se alzara para recordar a quién debía su libertad.

DEL INCENDIO FERIAL

SEVILLA (OPE). — En la Feria ardieron 67 casetas. Las autoridades dieron como explicación que había sido obra de terroristas italianos al servicio de la resistencia para ahuyentar a los turistas. Al día siguiente ardía la caseta municipal. Las gentes creen que el incendio fue intencionado.

ENTRE ELLOS

BARCELONA (OPE). — Se celebra la Conferencia nacional en favor de los gitanos. El arzobispo doctor Modrego ofició la misa y el P. Artigues dió la conferencia inicial.

FIRMEZA DEL EXILIO

BOGOTA (OPE). — «El ejército de los españoles en exilio» es el título de un trabajo reproducido en «El Tiempo» de Bogotá, debido a la pluma de Carlos Fernández Shaw.

Trata ampliamente el problema del exilio manifestación permanente que denuncia al mundo la subsistencia del régimen oprobioso que padece España y que subsiste con sus Instituciones, con sus cuadros, desde hace un cuarto de siglo.

«La gran derrota de Franco, quizá la única —dice— es ésta: la firmeza con que este ejército sin armas se comporta, las escasísimas deserciones que en él se han dado durante 25 años. Alguna condecoración daría el caudillo porque la emigración desapareciera, porque este ejército se le entregara. Mientras ello no ocurra, la guerra no habrá terminado. Y mientras no termine, hay pequeñas escaramuzas que pueden convertirse en batallas, y en batallas decisivas.»

NUEVO ASOMO

GERONA.—Dentro de poco quedará abierto para el tráfico rodado un nuevo paso en la frontera franco-catalana de Coll d'Arès, localidad casi equidistante entre la Junquera y Puigcerdá.

TRES JORNALES POR SEMANA

BILBAO (OPE). — Reina gran malestar en la mayoría de los sectores obreros y es posible que de un momento a otro cobren gran incremento los conflictos laborales.

En Talleres de Zorroza, por ejemplo, los obreros están trabajando en jornadas de tres días semanales. En lugar de apoyo por parte del sindicato vertical no encuentran más que dificultades.

ENCARCELAMIENTOS Y EXCARCELAMIENTOS

BILBAO (OPE). — Con motivo de las manifestaciones del Primero de Mayo ingresaron en la cárcel de Larrinaga, el martes día 5, Ana Isabel Ariño, Luciano Balarda, Fernando Rodríguez Garrido, Luis Ramírez Rodríguez, Mariano Espinosa, Isidoro Ortiz, Dagoberto Simó, Fernando Santamaría, Huidobro Ruiz de Velasco con cuatro hijos, y Eustasio Gómez Cacho. En cambio fueron puestos en libertad Agustín Merino, José Rey, Sebastián Martínez, Manuel Prada, Pedro Simón y Sabino Charterina.

MAL ENCUENTRO

CORDOBA.—Un autobús del servicio público se cayó al Guadalquivir cuando llevaba gente al estadio municipal, donde había encuento de campeonato Córdoba-Levante. Dieciocho ahogados.

LA PIEDRA DEL CIELO

ALICANTE. — Durante las fiestas del santo patrón del pueblo de Benilsa, se desprendió de la iglesia parroquial una piedra de veinte kilos, matando al joven José Crespo Ibars.

FALLECIO MIGUEL

MADRID.—Miguel Primo de Rivéra, hermano del fundador de la Falange, falleció a consecuencia de un cáncer a la edad de 59 años.

LA GUERRITA

MADRID.—Dos personas han resultado muertas y diez más heridas al producirse la explosión de unos proyectiles en el exterior de un polvorín situado en Oruzco, localidad a treinta kilómetros de Arganda del Rey, de esta provincia. Todas las víctimas pertenecían al personal militar que custodiaba el depósito de municiones.

BARBADO Y VIEJO

SALAMANCA.—Ha fallecido Francisco Barbado y Viejo, de profesión obispo y con ejercicio en esta ciudad.

LA CARRETERA DE LA MUERTE

BARCELONA. — La pomposamente denominada autopista de Castelldefels, «la más bachera del mundo», acaba de ocasionar otra catástrofe. Por despite, un autobús fue a chocar con un camión cargado de arroz procedente de Valencia, en la esquina de la Abundancia. Abundancia de heridos: 54.

«EL ALCANCE LIMITADO DE LA AMNISTIA»

PARIS (OPE). — Escribe «Informations latines», en despacho de Madrid:

«En el transcurso de una conferencia de prensa, una delegación de madres, esposas e hijas de los presos políticos españoles «han deplorado el alcance extremaadmente limitado de la amnistía concedida por el general Franco con motivo del 1.º de abril, y la indiferencia de las autoridades tanto civiles como religiosas, para con la situación de los detenidos.»

EL PUERTO DECLINA

SEVILLA. — Sigue achatándose el Guadalquivir a pesar de las promesas del gobierno de proceder al dragado del río y de mandar construir el canal Sevilla-Bonanza, sobre el cual tanta propaganda franquista se ha hecho. Sevilla ha perdido en diez años la mitad de su movimiento marítimo, pues los barcos que llegan a este puerto son de calado cada vez más reducido. Por encima, se cierne sobre la población ribereña el espectro de futuras e inevitables inundaciones catastróficas por desparrame de aguas que en el Guadalquivir no hallarían fondo.

LA CASA DE DIOS SE DERRITE

ALICANTE.—A consecuencia de haber caído una vela encendida sobre ropas y otros objetos inflamables, se ha prendido fuego a la cueva del Cid. Este lugar de oración quedó totalmente destruído por el fuego. Las figurillas de cera depositadas como ex votos, así como las ropas, banderas, muletas de inválidos y otros muchos objetos semejantes, han sido pasto de las llamas. La cera corría monte abajo formando una especie de río de lava.

Décimas de Mayo

MOTIVO

Piensa el obrero paciente
que la rebeldía es mala,
mientras tanto lo acorrala
su situación indigente;
y mientras así consiente
que toque la funerala
de su infame martingala
la carroña dirigente,
refuerza cuitadamente
lo que después lo apuñala.

DECIMAS

Paria, ¿para qué naciste
si no sabes proceder?
Por no tener qué comer,
tu sudor y sangre diste;
tú que por los siglos fuiste
de riqueza creador,
¿por qué has de ser el deudor
de toda una vida triste?
¡Nunca como el mar batiste
la faz de tu explotador!
Alguna vez intentaste
lo que fuera menester,
más dejaste sin hacer
lo que sagaz empezaste;
así te martirizaste
sin cesar, día por día,
preso de tu cobardía.
¿Por qué te atemorizaste?
Es que no te rebelaste
como Espartaco quería.
Cualquier cosa te detiene,
sean las fuerzas mayores
o bien tus propios temores
que la ignorancia mantiene.
No dejes que te encadene
la indecisión castradora,
abraza ya, sin demora,
una idea que barrene,
transforme y tu vida llene,
con su acción manumisora.
¡Cómo te descorazonas
frente a la meta soñada!
Empiezas la gran jornada
y en seguida la abandonas,
sin pensar que así coronas,
das brillo y templas la espada
de la traición conjurada
que te aplasta y la perdonas.
Si no te revolucionas,
no podrás conquistar nada.
Es hora de que despiertes,
rebélate sin demora.
A la casta explotadora,
sus riquezas no le aumentes;
es hora de que libertes
tu pasión conquistadora
de todo lo que atesora
la vida contra la muerte.
De tu causa no desertes,
que al Sol lo anuncia la aurora.

COSME PAULES

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Mes de mayo - Lista II

Suma anterior, 301,24 F.

Beaupuy: Castro, 3 F. *París:* José Sanz, 5; Francisco Galán, 10; Guillermo García, 5; Manuel Buisán, 5. Total, 329,24 F.

Los compañeros responden

Queridos compañeros de LE COMBAT SYNDICALISTE y «Umbral»: Ante todo salud para poder llevar adelante nuestro programa, *¡que no es de los más livianos!...*

Hace unas cuantas horas que llegó a mis manos LE COMBAT SYNDICALISTE mayo, 14-1964. Y como es natural, lo ojeamos con atención porque nos agrada su contenido orgánico y cultural. Mis ojos tocan: *Problemas de constancia. Obras de Felipe Alaiz.* ¡Ah! Ya era tiempo de que alguien rompiera ese telón de hierro de la indiferencia de la cultura ácrata de Felipe Alaiz y se tomara la iniciativa de responsabilidad. Compañeros de la C.N.T., del anarquista militante y individual, y en general de toda persona culta que ame al progreso, no echemos en saco roto esta llamada de apoyo mutuo cultural de las obras de Felipe Alaiz y de otros compañeros que le dieron todo por la amplitud del movimiento libertario y la anarquía. Contribuyamos sin reserva por la cultura libre. Rasguemos esa venda de indiferencia que es impropio en nuestra familia libertaria y prosigamos lo bueno que nos dejaron los que se fueron.

En este momento nos interesamos por la Obra de Felipe Alaiz, y nos suscribimos por diez ejemplares, por ahora, y nos adelantamos: Francisco Ridao, 20 dólares; José París, 5. Total 25 dólares.

También acogemos con sumo interés la acertada idea de una Federación Local anónima de pagar los gastos de imprenta del extraordinario. Esa Local C.N.T. da señas de vida activa en el anarcosindicalismo. Nos suscribimos por 5 ejemplares del extraordinario, y mandamos 5 dólares. Lo sobrante es en solidaridad por si algún compañero no puede pagar el extraordinario.

Total general, 30 dólares.

Para conformidad de todos nosotros, los hombres y mujeres libres, S.I.A. Local 75 de esta localidad, Vacaville, California, ha mandado un telegrama de protesta al ministro de Justicia de Bélgica por el procedimiento de extradición a Suiza del compañero Abarca.

Fraternalmente,

FRANCISCO RIDAO

PARADERO

— José Miguel, Hilda y Cristóbal necesitan urgentemente comunicarse con su padre José Roa. Dirección: 627-14 ST. N. W. Calgary, Alberta Canadá.

COMUNICADOS

JIRA CAMPESTRE A LA SOURCE DE LA LOUVE

Organizada por los jóvenes de la F. L. de Dijon, invitamos a los afiliados y amigos de la C. N. T. de Dijon y limítrofes a acudir a la jira que tendrá lugar el domingo día 7 de junio. La pintoresca Fuente de la Loba en el Doubs ha sido escogida para pasar este día en buena armonía y en el mejor de los ambientes familiares.

La salida será a las 6 de la mañana de la Plaza Darcy, junto al Pavellón del Turismo.

Compañeros y compañeras de la región, todos a la jira.

TEATRO EN PERPIGNAN
A BENEFICIO DE S.I.A.

Reaparición del prestigioso grupo teatral TALIA en una magnífica interpretación de: «La Molinera de Arcos», de Alejandro Casona, el día 7 del mes de julio, en la sala de espectáculos del Centro Español, rue Jeanne d'Arc, a las tres de la tarde.

AGRUPACION MUJERES LIBRES PARIS

Invita a todos los compañeros a la Jira que tendrá lugar el día 14 al lago de Chantilly.

Para inscripciones en la Federación Local de París todos los sábados por la tarde y los domingos por la mañana.

CORREO DE REDACCION

J. Ll., Port-la-Nouvelle. Ningún fundamento por el temor que exponnes. Un pequeño retraso siempre es explicable.

— A los compañeros de Montereau les notificamos que su sereña aparecerá con ilustración en nuestro próximo número.

INSISTIMOS: Todo escrito sin firma auténtica que recibamos, será considerado anónimo y, consiguientemente, impublicado. La utilización de seudónimo no exime a los autores de rendir filiación al «C. S.».

Los derrotismos y los agravios personales o colectivos serán igualmente rechazados.

ADMINISTRATIVAS

Mosqueras, París 4. Recibida la tuya, con trabajo. Pasado a dirección «Umbral». De acuerdo sobre giro.

— Yvan Rossetti, Keesport (U.S.A.). Recibida la tuya y giro a su debido tiempo. Pasado encargo a dirección.

— A. Hermoso, Moulhouse. Devuelta prensa por cambio. Debes desde el 30-9-62.

— V. Salvador, Saugnac (Landes). Devuelta prensa varias veces. Da cambio.

— José Arce, Brest. Pagado hasta el 31-12-64. Devuelto «C. S.». De haberlo efectuado, da cambio.

— Edward R. Johson, Museatine (U.S.A.). Recibida la suya. Deuda 15-5-64, 128 F. Carta correo aparte.

— J. Baños, Montreal (Canadá). Recibida carta y envío. Tomamos nota cambio para la prensa.

— J. Carmona, Montpellier. Recibida carta y giro 57,60 F. A librería facturas señaladas. A «C. S.» 17,50 número 297. El pago no corresponde al envío. Son 15 ejemplares de «C. S.» por paquete y 5 de «Umbral», los que mandamos.

— Jean Siles, Rennes. Tu giro se recibió el 22-11-63 (20 F.). Pagas con él el 63. Debes lo que va de año.

— J. Giné Folch, Cournonterral (Hlt.). Recibido giro 20 F. Pagas «C. S.» 31-12-64.

— Casals, Combs-la-Ville (S.-et-M.). Recibido giro 103 F. para huelguistas.

— V. Antonio, Rive-de-Giers (Loire). Recibido giro 25 F. boletos. Va carta.

— Félix Villa, Argenteuil (S.et-O.). Recibido giro F. L. pro mineros.

— Solana, Aurillon (Tarn). Recibido giro 5 F. Pagas, dices, versión francesa hasta 30-9-64. Eres suscriptor de «C. S.» y «Umbral» y no vale en este caso. Debes pagar versión española. De ésta debes a cuenta los 5 F., del 30-6-63.

F. L. DE OULLINS

Recordamos a la militancia de esta Local, que se celebrará reunión el domingo 31 de mayo, a las nueve de la mañana, en lugar acostumbrado.

F. L. DE TOURS

Esta Federación Local convoca a todos sus afiliados a la asamblea que se celebrará el día 7 de junio a las nueve y media de la mañana en el lugar de costumbre.

Debido la importancia de la misma esperamos vuestra asistencia y puntualidad.

F. L. DE LYON

Comunica a todos sus afiliados y simpatizanes que la asamblea del primer domingo del mes de junio queda aplazada hasta el 14 de dicho mes por celebrarse un mitin de Alianza Sindical en Venissieux.

F. L. DE LIMOGES

Convoca a todos sus afiliados, el día 31 de mayo, a las nueve de la mañana en el local de F. O. 59 rue Montmailler.

Inscripciones y organización de la jira, para el día 7 de junio a Peyrat le Château.

F. L. DE MARSELLA

Convoca a sus afiliados a la Asamblea que tendrá lugar en nuestro domicilio social, 12, rue Pavillon, el domingo día 31 de mayo a las nueve y media de la mañana.

Dada la importancia a tratar en la misma se ruega la mayor asistencia y puntualidad.

PRO-COMPAÑERO Francisco ABARCA

FEDERACION IBERICA DE JUVENTUDES LIBERTARIAS

México, 1 de febrero de 1964.

Mr. Pierre Vermeylen.
Ministre de la Justice.
du Gouvernement Belgique.
4, rue Place Poelart.
Bruxelles, Belgique.

Sr. Ministro:

Federación Ibérica de Juventudes Libertarias, Sección de México, eleva a Vd. respetuosa formal protesta contra disposición administrativa adoptada «Chambre du Conseil, Cour d'Appel», perjuicio físico-moral persona joven libertario español, Francisco Abarca, recluído prisión Forest, Bélgica.

Dicho compatriota soporta consecuencias injusta demanda formulada Gobierno Suiza fundamentada: Complicidad sabotaje avión compañía española «Iberia», 11 junio 1963.

Estimamos: Caso ser comprobada acusación imputada nuestro compatriota, Francisco Abarca, elemental espíritu justicia reclama sentencia ajustada derecho político de asilo leyes vigentes nación belga.

En consecuencia, Sr. Ministro, protestamos contra toda sentencia autoridades belgas implique extradición Suiza nuestro compatriota, Francisco Abarca, exiliado político perseguido por fuerzas represivas gobierno español, cuya vida corre peligro caso entrega acusado Gobierno Suiza.

Atentamente, por el Secretariado,

Sonia Miró.

F. L. DE ALBI-TARN

¡ Abarca est innocent !

Et vous le savez, monsieur le Ministre.

Votre tâche, aussi ingrate soit-elle, est de rendre la justice.

Que justice soit rendue par une décision de non-extradition et par une mise en liberté sincère et totale.

D'avance nous vous en remercions.

Veuillez agréer, monsieur le Ministre, l'expression de nos sentiments distingués.

Pour la Fédération C. N. T.,

Le Secrétaire.

Albi, le 31 mars 1964.

ALIANZA SINDICAL
VENISSIEUX

MITIN el 7 de junio a cargo de Ramón ALVAREZ, C.N.T., y de BARREIRO, U.G.T.

Por la tarde importante fiesta artístico-solidaria.

REGIONAL CATALANA EN EXILIO

Comunicamos a los compañeros de Cataluña en exilio, que todos los sábados desde las 5 a las 7 de la tarde, habrá una permanencia de este Comité en el local de Ste.-Marthe, dependencia de la Administración del «C. S.». Todos los compañeros que lo deseen podrán adherirse a esta Regional e informarse de la marcha de la misma.

Después de consultar a uno de los miembros de la Comisión de Relaciones de la Regional Catalana de origen, tenemos la satisfacción de comunicar la formación definitiva de la misma: Secretario, F. Isgleas; vice-secretario, A. Millera; administrador, Juan Peiró; vocales: F. Pérez, J. Casellas y F. Sobrevia.

Por el Comité, el secretario, Francisco Isgleas.

F. L. DE ORLEANS

Con motivo del Mitin de Alianza Sindical, que se celebrará en Tours el día 31 del presente mes de mayo, se organiza un car, para todos los que quieran ir a dicho acto.

Pueden dirigirse a C. Parra, 37, rue de Joie, o a C. Achandiano, 14, rue de Pastahaux. El precio, es sobre 12 francos.

Se ruega a todos los que interese ir, que lo comuniquen lo más rápido posible, para coger los autos que se necesiten.

MUJERES LIBRES - LONDRES

Nos es grato comunicaros que, siguiendo el ciclo de charlas, la 3a correrá a cargo de Juan Ruiz, sobre el tema «Familia y educación». La charla tendrá lugar el día 31 de mayo a las cuatro de la tarde, en la Sala de Lectura del Royal Hotel; Woburn Place, W. C. 1, cerca de la estación de metro de Rusell Square.

Dado lo interesante del tema, esperamos vuestra asistencia, e igualmente que propaguéis esta invitación entre vuestros amigos.

«LES FRERES ELIE ET ELISEE RECLUS» (*Du Protestantisme à l'Anarchisme*).

Los editores de este importantísimo libro, joya documental inédita, notifican que a primeros del próximo mes de junio será servido a los suscriptores.

Encargos a F. Mas Serras, B. P. núm. 105, París XI, y giros a Valerio Mas, C.C.P., 1976170. Precio del libro: 8,30 F.

II CONFERENCIA EN THIAIS

Siguiendo el cursillo de conferencias anunciado, el día 31 de mayo, a las diez de la mañana, ocupará la tribuna el compañero Ramón Alvarez, el cual disertará sobre el tema: «Significación y enseñanza de las huelgas».

Como la anterior conferencia, ésta tendrá lugar en el «Foyer des Sociétés», rue du Dr Roux (Métro Porte de Choisy. Autobus 183, Parada, Dr. Roux. En París, este autobús se toma en la Porte de Choisy).

Como de costumbre, habrá tribuna libre.

JIRA A COMBS-LA-VILLE

Invita a todos los afiliados y simpatizantes de París y su Región, así como a todos los emigrados económicos, a la jira que se celebrará en esta localidad el domingo día 7 de junio de este año.

Trenes en París a partir de las ocho de la mañana cada media hora. Regreso a partir de la 17,15, trenes cada media hora hasta las 21,47.

Habrá flechas indicativas.

Por su parte, el Comité regional Zona Norte interesa un máximo de concurrencia a esta jira, en la cual el compañero José Pascual iniciará una charla con tema adecuado a la circunstancia española.

En la tormenta

La aventura de Cinco Olivas

por FABIAN MORO

PASADO el puente de piedra que salva el Ebro, la caravana se paró a la entrada de Sástago. De la tartana que iba en cabeza salieron el capitán y el comisario de la compañía. Subieron, después, a pie, la cuesta empinada de la carretera, que hacia allí las veces de Calle Mayor. Al coronarla, vieron avanzar en sentido contrario un mocetón rubio en cuya cabeza llevaba una garra sin aro con los galones de comisario de brigada. Cuando se encontraron frente a frente, Gabriel preguntóle por la Comandancia de la Plaza.

—Conducimos la Compañía de Depósito de la 141 Brigada, y buscamos suministro y reposo para los hombres y los animales que nos siguen.

—Camarada, respondió el mocetón rubio, en mal momento llegáis. En esta plaza está de descanso un batallón de caballería y como vosotros pertenecéis a infantería y a otro Cuerpo de Ejército, nada podemos suministraros. Las raciones están contadas y los locales llenos de nuestra gente. De las cuadras, ni por pienso. Quiero decir, ni pensarlo lo del pienso y lo del alojamiento. Pero os daré una solución, sin embargo. Podéis ir un poco más lejos; cerca de aquí hay un pueblecito donde hallaréis lo que necesitáis. ¿Véis? —continuó al tiempo que con el índice señaló el extremo opuesto de Sástago— al terminar esta calle cogéis el camino que encontraréis torciendo a la derecha, y hallaréis el pueblo de Cinco Olivas; y en él, lo que buscáis.

Reanudó la caravana su camino siguiendo la orientación recibida. Detrás de la ciudad de Sástago, siguiendo el camino, hallaron el Ebro que se deslizaba contorsionado, formando rizos al abrirse paso entre las colinas. En uno de esos promontorios, que el río lo circunda casi formando como una península, Cinco Olivas. Paró la caravana en la entrada del pueblo, al llegar. Saltó de la tartana-guía Gabriel yendo a pie en pos de cobijo y comida para la Compañía, que pensaba pasar el día y la noche en el lugar. A su pregunta, un campesino le indicó dónde se encontraba el Ayuntamiento. Al final de la calle aquella, que desembocaba en la plaza. Era un vetusto edificio de planta baja, a cuya entrada se llegaba subiendo tres escalones de piedra. Al abrir la puerta, que cedió al empujarla, vió Gabriel una sala rectangular con sus paredes sucias de vejez, una hilera de bancos rústicos a cada lado y al fondo, un estrado de tarima caduca. Sobre el estrado; detrás, una silla y, sentado en ella, un hombre. En la rápida ojeada vió todo de un golpe, pero su mirada quedó fija en la pared al tiempo que se acercaba al estrado. Con caracteres de gran tamaño, estaban allí dibujadas toscamente las letras CNT FAI, repitiéndose con candorosa insistencia. Al llegar junto al hombre, vestido de pana y boina en la cabeza, dijo tras de saludarlo:

—¿También aquí se encuentra la presencia de la C. N. T.?

Su voz salió incolora.

—Sí. Pero no tendrán para mucho tiempo ellos y su colectividad.

—¡Ah...!

La exclamación de Gabriel resbaló sobre una perceptible ironía pero ésta no llegó al cerebro de su interlocutor. A continuación expuso la razón de su visita; iba en busca del alcalde.

—¿El alcalde? Yo soy el alcalde —dijo el hombre—. Vamos a buscar el alguacil. El se encargará de hallar cuartos y cuadras para el alojamiento de soldados y ganado.

Así diciendo, bajó del estrado y acercándose a Gabriel le estrechó la mano.

Bajaron los tres escalones de piedra y entrando en la plaza se cruzaron con dos comisarios de batallón. Con una sonrisa abierta les saludó el alcalde. Y presentando a Gabriel:

—Un camarada.

—Tanto gusto.

Gabriel ahogó una exclamación de estupor al tiempo que frenaba un gesto de sorpresa. Optó, guiado por su inconsciente acaso, por estar a la expectativa. Les informó el hombre sobre lo que el «camarada» quería. Tenía esperanza de dar satisfacción al «camarada». Y dirigiéndose a Gabriel afirmó:

—Tú vendrás a mi casa.

Se despidieron. Los dos comisarios continuaron su rumbo por la calle Mayor, mientras que el alcalde y Gabriel, atravesando la plaza, al llegar al otro extremo entraron en una casa. En la planta baja, una tienda de barbería. De ella salió la mujer del alcalde.

—Petra —dijo éste—, prepara una cama para este muchacho. Esta noche dormirá en casa; y comerá con nosotros.

Pronto se presentó el alguacil-pregonero, a quien el alcalde le dio el encargo consabido.

En estas estaban cuando la compañía de Depósito con su capitán en cabeza llevando del ramal el caballo que tiraba de la tartana y su lado el teniente veterinario conduciendo el alazán, entraba en la plaza; y aquella entrada fue casi espectacular. Los chiquillos, las mujeres y los viejos les acorralaron curiosos. Por poco el vecindario en pleno se volcó sobre la plaza pensando acaso que se trataba de una compañía de titiriteros. Gabriel informó a Fermín del resultado satisfactorio de sus gestiones que en el momento se habían terminado.

—Ya que estáis aquí no hay más que ir guiados por el alguacil a los hogares que acepten el hospedaje.

Gabriel pidió al alcalde un sitio en su casa para el capitán.

El alcalde respondió:

—Ya que tú lo pides, camarada, aceptado está.

Los muchachos se instalaron según las posibilidades de cada vecino, que abrieron las puertas de par en par con su sentimiento solidario. Y el ganado halló su cuadra y su pienso.

El alcalde, obsequioso, invitó al «camarada» Gabriel a dar una vuelta por el pueblo. Hacia la mitad de la Calle Mayor estaban cuando vieron acercarse a un comisario de brigada. Gabriel reconoció en él al mocetón rubio que en Sástago les había indicado el pueblo de Cinco Olivas y su camino. El alcalde desplegó su amplia sonrisa al tiempo que le saludaba, cuando frente a frente se encontraron. Y el mocetón, dirigiéndose a Gabriel, inquirió:

—¿Conseguistes lo que buscabas? ¿Todo está arreglado?

—Sí.

—Muy bien.

Y dirigiéndose al alcalde:

—Manuel, di al pregonero que anuncie para esta noche una conferencia en tu café.

El alcalde, cuyo nombre Gabriel supo entonces, no pareció muy contento de esta idea inesperada que, además, se parecía mucho a un «ordeno y mando». Removiendo el pescuezo entre los hombros sin definir un sí o un no, se atrevió a alegar:

—Antes es preciso que sea aprobado por el Concejo, necesito la aprobación de los consejeros. Sin ello... vendrán broncas después.

—No hay broncas ni peros que valgan. Tú eres el alcalde y puedes y debes decidir. Primero se hace; después se explica. Y si no están contentos será lo mismo. Vete en seguida en busca del pregonero. Que anuncie una conferencia que dará el comisario llegado hoy a la Plaza. Cuanto antes la conferencia se anuncia más difundida será.

Manuel hizo mutis por el foro girando sobre sus talones, y el comisario de la brigada de caballería acompañó a Gabriel en su dirección.

—Siempre tenemos que empujar a Manuel para que actúe en favor del Partido. Cierto que es un republicano, al que nosotros manejamos a nuestro servicio. Moviendo su vanidad lo hicimos alcalde. Por eso no le queda más remedio que callar y obedecer.

Mientras el mocetón rubio hablaba de tal guisa, Gabriel meditaba en el enredo que las circunstancias inesperadas le colocaban. Una corta lucha tuvo consigo mismo, sobre la solución al problema moral de tal aventura. Y decidió seguir adelante en la comedia para ver hasta dónde llegaba el desparpajo de los «camaradas comunistas». Que aún siendo un comparse imprevisto en sus manos preveía el desenlace. De antemano veía que el tal desenlace sería saldado a su favor, siendo el gato cogido en la trampa del ratón. Por el momento decidió seguir la corriente.

—Sí, continuó entusiasmado el comisario de brigada. Aquí se necesita mucha propaganda, porque esto está totalmente en manos de la C.N.T. La llegada de tu compañía es un buen pretexto. Hablarás esta noche. Realzarás el papel glorioso, responsable e imparcial del Partido en nuestra guerra antifranquista, antifascista, anticapitalista, antidogmática... Hablarás del gran Stalin salvador del mundo proletario, y de la Pasionaria, y...

—¡Ah!, no sigas, camarada —atajó con un aplomo sonriente Gabriel—. Nada tienes que decirme; conozco la cartilla de memoria. Estate seguro que saldré del paso que ni de perlas. Y recordando el A.M.G.D. (A mayor gloria de Dios), recalcó burla burlado:

—A la mayor gloria del Partido...

Una amplia sonrisa de satisfacción se plantó en la cara mantecosa e imberbe de su interlocutor. Y como si su misión hubiera terminado, se despidió cerrando la mano con efusión, diciendo de lejos al continuar sólo su camino:

—Que tengas éxito esta noche...

(Continuará.)

B.D.I.C

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française ..... 5 F.
Version fco-espagnole .. 20 F.
★
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10e)
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

EL EXODO DE LOS PORTUGUESES

EN 1928 lo hubo político a causa del salazarismo, triunfante y homicida. Hoy lo hay económico, más importante que la evasión de hace treinta y nueve años.

Con más de un tercio secular de fascismo, la situación económica portuguesa es grave a pesar del favor de la II Guerra Mundial y de la corriente turística. El imperio reaccionario de Salazar se ha revelado negativo. Ni la PIDE, ni los curas ni la Virgen de Fátima pueden contener la hemorragia humana de una emigración que la miseria, los salarios misérrimos y el pánico a la guerra en Portugal provocan. Nación de seis millones de habitantes, en menos de dos años la han desertado, legal o ilegalmente, más de 100.000 trabajadores.

Observando el mapa industrial del país lusitano, no se ve una modernización cabal y aumentativa. Lisboa, Oporto, Alemtejo y pocas ciudades más ocupan lugar en el cartel de industrias, no muy opulento cual hemos apuntado. Los puertos donde rinden curso el Tajo y el Duero ofrecen trabajo a muchos obreros dedicados a la carga y descarga de productos aborígenes (corcho, vinos, frutos, conservas), con cupo de empleados en almacenes. Tejidos, metalurgia, madererìa y confecciones, eso es leve recurso interior que no reza para exportaciones. En pueblos costeros se vive malamente de la pesca y de la conservación de la misma, pero ¡ay el día en que Portugal pierda (y las va a perder) las colonias! Con Salazar, ni con la «protección» fiduciaria extranjera tendrá reacción posible. Con la tiranía letal y dramática de Oliveira, Portugal se convertirá en un moridero ma-

yor si es que en la actualidad lo es en tono menor. Afortunadamente, el fuego de la insurreción alienta con fuerza de salvación a partir del día en que el régimen no pudo evitar la caída de la posición asiática de Goa. La economía, ya resentida, sufre desde entonces un colapso del que no se ha restablecido. Aviso de lo que va a ocurrir cuando Salazar pierda Angola, Mozambique, Cabo Verde y tal vez Madera y las Azores. Entonces el desastre portugués será espantoso. ¿Conseguirá el dictador asentado en Lisboa contenerlo? Con el pueblo —y los pueblos ultramarinos— de espaldas, la suerte salazarista se advierte imposible. Los hambrientos parten hacia el extranjero en defensa de la vida que el país, mal administrado, les niega. Hombres jóvenes escapan despavoridos de las quintas para eludir la muerte prevista. La juventud no gusta «jugársela» en Africa negra para dar gusto a sus miserables expoliadores. Sin ideas muchas veces, pero por la razón del instinto, los menores de 25 años se enganchan en no importa qué expedición clandestina que los sitúe en Francia, siendo particular que no se detengan en España, tal vez por comprensión de la coalición fascista hispano-portuguesa, más el estado de las gañanías andaluza, gallega y castellana.

Por vulgar que quisiéramos interpretar a la emigración portuguesa, ella no dejaría de ser, en el fondo, social por rechazo de la miseria endémica, y antimilitarista por abandono de la guerra a los militares. Sabiendo esto, los cenetistas y anarquistas debemos mirar con mejor simpatía a estos hermanos de infortunio que en este Norte se hacinan en las Villa-latas próximas a París, principalmente en Champigny, donde miles y miles de jóvenes del extremo occidente ibérico se hacinan, se protegen y se comprenden, ante la que les parece hostilidad de la población nativa, e incluso la de los españoles con un tinte de indiferencia que les hace aparecer, sin proponérselo, superiores.

Los obreros portugueses desarraigados de su país, en su fuero íntimo no desean más que nuestro contacto, del que por timidez parecen apartarse. ¿Nos costaría mucho esfuerzo a los españoles tender mano amiga y solidaria a esos hijos de Lusitania cuya historia del primer cuarto de siglo está impregnada de esencias anarquistas? En Lisboa se publicó un diario nuestro: «A Batalha», y en Oporto un semanario, «A Aurora», también afín. Acarician aún nuestro recuerdo los nombres del formidable orador confederal Alberto Quintanilha y del magnífico escritor Neno Vasco, entre otros (da Silva, Souza...). De todo ello y del espíritu de la C.G.T. algo queda en los hijos actuales de Lusitania, algo que podríamos hallar, tal vez, en el ánimo de esta muchachada que, pese a su preparación escolar errónea, detesta la miseria, la guerra y la tiranía doquiera que se encuentren.

chispas

Tengo a gala no haber votado nunca; pero votaría por una mayor amplitud del lenguaje nuestro. De lo contrario...

∴

España. España, España, España, España, España.
Y España.

∴

Pestaña abusó de una frase: «Sentimiento lato», e injustamente lo calificamos de latoso.

∴

Los de un grupo lírico fuimos considerados «inorgánicos».
En verdad, no disponíamos de órgano, en tanto nuestros detractores disponían de organillo.
De manubrio.

∴

Pienso en los metalúrgicos que todo lo encontraban elástico, en los pasteleros que todo lo hallaban duro, y en el «duro» que jamás tenía real en mano.
Y en el guardia civil que te llamaba «hermano».

∴

Frase feliz de uno, repetida por diez mil pierde sustancia.

∴

«Arrancapinos» no es voz afortunada, puesto que los árboles se cortan. Y tanto como lo decimos y repetimos.

∴

«Sindicalización», «mecanización orgánica» y alguna que otra pragmática, no son innovaciones, sino alteraciones, vicios de conformidad necesariamente prescindibles.

∴

Sencillez, hermano.
Y libro en mano.

∴

Un pedestal se forma con lugares comunes.
Cuidado con encaramarse en tal cima del ridículo.

∴

De cada uno lo que posee, no lo que desee.

CHISPERO

UMBRAL
ES LA REVISTA DEL EXILIO.

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

¿ESPAÑA INDOMITA?

¿POR qué no? Todo es indómito en España. Su topografía y su historia dan prueba de ello. Arisca y agreste, dura como el pedernal, orgullosa en su pobreza, en sus carencias y en sus sufrimientos, tanto o más que en sus virtudes y grandeza. Indómita las fuerzas que entre sí se afrontan sin poder afirmar cuál es la menos indómita. El choque es siempre rudo. Brotan chispas o sangre. En el intervalo todo es un amasar de violencia. Hasta que todo se transforme y pueda España obtener para sus hombres un régimen libre, de fraterna convivencia, en el que las justas y los debates sean trasuntos de interés general, no de fracción, de capilla, de partido o de clase.

Indómito es en España el pastor y el arriero; el cura es trabucaire e indómito y cambia con frecuencia de campo, no de interés, siempre en procura de su provecho. Indómito se manifiesta Franco, rehacio a la presión de enemigos y hasta de propios partidarios. Gallego astuto y tenaz que saber jugar con las fracciones en discordia. Altanero y procaz con el pueblo, hábil raposo con los de arriba. Indómito hasta que el pueblo rompa su cerviz, que en España, todos, como el toro de lidia, caen destrozados o vencidos, pero no domados.

Fuerzas de oposición a Franco juegan una difícil carta, un tanto engreídas en el valor de su secular influencia. Un tanto convencidas de que les es posible guiar un supuesto rebaño, conduciéndole justo al límite de sus necesidades de maniobra.

Juan Pueblo ha sido aplastado pero no domado. Es tan capaz hoy como ayer de proporcionar una ejemplar sorpresa.

SI, A CONDICION DE MANTENERSE ALERTA

En el vértice de nuestras preocupaciones cuentan las huelgas, que como reguero de pólvora se van extendiendo por toda España. Mineros en Asturias, en Santander, en Teruel. Metalúrgicos en el Norte y en Cataluña. Campesinos en Andalucía. Diríase que la gran tradición de las regiones vitales se remueve y rebota como en los buenos tiempos del sindicalismo de base. Algo de ello es cierto. Se comprueba en los gestos de solidaridad que motivan huelgas locales de apoyo de unas empresas a otras, de unos oficios a otros y que fundamentan la protesta reivindicativa en favor de obreros detenidos, deportados o simplemente despedidos. Algo de ello es cierto, sí, puede ser cierto y debería ser cierto. y la certitud y la eficacia se acrecientan, pueden acrecentarse, deben acrecentarse al diapasón de una labor de orientación, de solidaridad, de captación, de organización, a cargo de los corrientes clásicas del sindicalismo español. A cargo de la mentada y en ciertos casos probada Alianza Sindical, tanto más eficaz cuanto más se ciña a los problemas de base social, tanto más atendida y apreciada por los huelguistas, cuanto más se atenga a sus reclamaciones concretas en pro de una autonomía sindical y de un respeto de gentes, lo que en suma redundaría en ventaja de una reconstitución de hecho de las dos principales organizaciones sindicales de otrora y reconstitución que urge como condición primera al combate decisivo, ya bien próximo a darse.

Hace dos años afirmábamos en estas mismas columnas que las huelgas esporádicas que se producían en España respondían en principio a una orientación política determinada. La Iglesia preparaba sus asientos populares para un futuro sin Franco; la Iglesia aculaba a Franco para que la situación futura se asentara sobre bases sólidas favorables a la continuidad de su doctrina y programa en los destinos del país. Nos mantenemos en la misma opinión, corroborada por los acontecimientos. Y nos mantenemos en esa opinión en la idea de que los militantes de España han comprendido la situación con mucha más agudeza que los militantes del exilio. Las pruebas las suministran los huelguistas, quienes con su actitud desbordan las directivas de los católicos y tratan de insuflar en las huelgas un espíritu auténticamente proletario; las pruebas las aportan los falangistas, quienes ante el temor de perder prendas en la partida se disponen incluso al ataque de las estructuraciones sindicales creadas por la propia Falange; las pruebas quedan confirmadas con las declaraciones sinuosas de los comunistas. Los habéis escuchado todos. Habéis oído su voz y leído sus declaraciones. Delatores inveterados, acusan arteramente a quienes por tradición y prestigio pueden recuperar en un momento dado una posición de ventaja en el campo proletario. Solapadamente tratan de ganar terreno en la orientación política de las huelgas. Y todos sabemos hasta qué punto prestigian a los comunistas las falsas notas de prensa que les atribuyen todo aquello que realizan los opositores auténticos, que se hallan lejos de ser comunistas.

Y juiciosamente, muy juiciosamente, unos y otros, los curas, los falangistas, los comunistas y otros «distas», se dedican con ardor a la labor esencial, a la acción que asegurará el triunfo a quien mejor trabaje (no al más enojado) y al sector que sepa y logre hechar los cimientos de una organización firme e inteligentemente vertebrada. Una organización capaz de hacerse presente y en estado de marcha en el momento oportuno, en la ocasión necesaria. La hora no será la de los más valientes, no será tampoco la de los más extremistas ni la de los más acalmadoras. La hora será la de aquellos que hayan sabido preparar y constituir sus cuadros de orientación, de propaganda, de ataque, de acción. La hora será la de los más previsores, la de los mejor organizados, de los que con entereza razonada demuestren que no basta ser indómito para triunfar en la brecha y que a la larga —y a todas las horas— la valentía cede paso a la inteligencia.

Y EL SABER ESCOGER EL METODO

No hay que dejar prenda al enemigo ni dar pie a que nuestras armas, nuestros hechos, se vuelvan contra nosotros mismos. La experiencia se ha hecho a través de los años y es larga la lista de los abnegados militantes que han ido dejando sus vidas sin otra ventaja que la de figurar en la Historia si por ventura la escribimos nosotros. No habrá ni siquiera tal historia si no escribimos la página decisiva inscribiéndonos para siempre en el porvenir de España con una presencia creadora y organizada. El fuego de las huelgas va preparando el camino a condición de aprovechar la ocasión en el momento preciso. Si la Alianza Sindical es posible, no hay momento mejor para probarlo. Ya hemos dicho hasta qué punto la consideramos útil si se sabe encarar el problema básico de la liquidación del régimen, sin anteponer cada uno su prurito o su apetencia a cubrir la plaza que dejaría vacante el franquismo.

COSTUMBRES SUCESTRALES

LA CRUCETA

SI de la bendición de los campos no puede prescindirse en llegando este tiempo, el cabezo de San Gregorio está más cerca que la Cruceta. Pero la tradición exige que la ceremonia sea en la Cruceta, una legua a buen paso del pueblo.

Asiste el clero parroquial revestido, el Ayuntamiento de gala, el pueblo en traje de domingo, los «misericordios», que pueden apechar con la caminata, de limpio.

Hasta llegar a la Cruceta la excursión tiene carácter procesional, recitando la letanía mayor, que es larguísima y en la que por nombrar no queda santo ni virgen. El primer oficio es bendecir los campos el parroco, revestido de capa pluvial y de capas pluviales y cetros los sacerdotes auxiliares, breve ceremonia que termina con promesas voluntarias, de carácter geórgico y que secretamente se depositan en un cofrecillo del que se hace cargo el alcalde.

Ponen una mesa con un mantel como el ampo de la nieve, abastada de todo lo bueno de comer y beber.

Rosas de distinto color en varios jarrones.

Llama la atención los acervos de almendras de Alcalá y de peladillas de Alcoy: con los bolsillos llenos vuelve la gente de la Cruceta.

No pocos han traído lo necesario para hacer aquí la comida y otros la traen hecha para nada más que calentarla.

Día de gandeamus, día de paella, día de farra.

Los latines y el agua bendita son el pretexto: la sartén, lo que no miente.

Se cultiva el retozo:

La radio suena mal en el campo.

Todo forma parte de un rito abrileño.

¿Qué hay aquí?

Tinglado oficial mezclado con lo religioso.

Una mesa abastada con licores finos y pastas caseras, artículos abundantes de confitería servidos con liberalidad por mujeres de alguaciles.

La ida coreando la letanía de los santos es alegre, la vuelta parecida a la salida de toros.

Yo nunca fuí a la Cruceta. Casi siempre ese día dedicábalo mi tío al esquileo de sus ovejas y lo pasábamos en las corralizas sin ninguna clase de atavismos desde por la mañana hasta la caída de la tarde.

PUYOL

Crónica de España

COMO resulta que el pueblo más católico del mundo es incapaz de gobernarse a sí mismo, tiene que ser gobernado por un bandido con mano dura sea en nombre de Dios o del demonio, y para que pueda gobernar tranquilamente a sus anchas lo procedente es que la prensa internacional no meta sus narices en los asuntos de España ni quiera saber de la trata de blancas ni de los sucios negocios que caracterizan al régimen curesco-militar más corrompido del mundo que es el nuestro. La prensa mundial sabe ocuparse de un caso Profumo o del negro que no puede entrar en la Universidad norteamericana, y el pacato Franco se aprovecha de ello. Pero las inmoralidades de su régimen deben ser silenciadas, todo lo podrido debe ir a cargo de la democracia. Con silencio impuesto, España es el país más moral y sabiamente gobernado y su población, de puro feliz, no crea problema alguno... Hace bien la Prensa extranjera en no ocuparse de inmoralidades franquistas, puesto que, desconocidas, es como si no existieren. Recurso típico de la Santa Madre Iglesia.

Toda agencia y todo gran rotativo con corresponsal en Madrid padecen soborno o pánico. Al parecer se acomodan al franquismo y a su ritmo y así informan con escasa transparencia. Los embajadores, estos observan la política franquista con ojos de seda (por una vez déjesenos perder los guantes). ¿Por miedo o por cálculo? El caso es que ningún forastero osa levantar el tupido velo de la mentira franquista. La corrupción de... mayores tiene asiento preferente en redacciones y embajadas.

Si la verdad internacional se interesara por revelar las inmundicias de nuestro régimen no le faltaría materia. Pero siendo la realidad acomodaticia, así van las cosas y así que reviente el pueblo de España.

Por ejemplo, la trata de blancas aquí es legal o casi. La carne fresca de las mujeres jóvenes constituye la mayor debilidad de los jerarcas del régimen, en primer lugar los militares. Desde el primer día de su rebelión, curas, jefes y oficiales, carlistas y falangistas de grado se dedicaron a la caza de «rojas» y «rojos», anularon matrimonios civiles, a cuyas esposas trataron de concubinas y meretrices en tanto los esposos eran presos o asesinados. Y así, en abuso grosero, se obligaba a corrupción a las mujeres mientras sus hombres pasaban calvario o al paredón.

De siempre los militares españoles se han jactado de ser tenorios, con tan mala fama, que el habla pervertida se consideró de «cuarto de banderas». Las hazañas cochinas de esos «defensores de la patria» tienen lugar en domicilios particulares o en lenocinios tolerados. Generales como Ríos Capapé utilizan magníficos chalets a los cuales califican canallescamente de «picaderos». Durante la guerra y cinco años después de ella esa grey malvada obró con desparpajo inaudito obligando a las mujeres o a las hijas de los prisioneros a ser deshonradas en los propios despachos. Generalmente había la promesa de una libertad, de una salvación de vida. Pero la hiriente verdad era la cárcel, el fusilamiento... y la carne femenina mancillada por los miserables «defensores de la patria».

Hoy mismo, las casas de lenocinio y los tugurios clandestinos están en pleno vigor aprovisionados por agentes de policía que en tal menester aumentan sus disponibilidades económicas. ¡Oh, la economía franquista!

En 1945 Churchill dijo en la Cámara de los Comunes que «España es un país conquistado por su propio Ejército», lo cual, siendo cierto, ¿qué es lo que se puede esperar de sus «conquistadores», esos individuos tan opuestos al sentido de hidalguía de los antiguos españoles? Nada bueno. Incluso los capellanes de ejército participan descaradamente de las franchelas abusando de muchachas vendibles por miseria o por escasez de cerebro. Les viene ya de la famosa Pastoral Colectiva de las eminencias religiosas santificando la rebelión franquista y ahora esos individuos no pueden pararse en barras. La dignidad del prójimo han aprendido a pisarla y ningún sentido moral les aconseja respeto a las familias, a la honestidad de las mujeres. Quien paga o pega manda, y así en España continúa la moral de guerra. La «mujer del prójimo», militar y falangísticamente en España no merece ningún respeto.

Un tal... (digamos X) tras cinco años de permanencia en la cárcel por delito de rebelión... a la inversa, puesto que los rebeldes eran los militares que lo juzgaron, se encontró con que su esposa tenía una casa de citas en la calle C... de Valencia, visto lo cual el hombre reflexionó a la mujer sobre la improcedencia del caso, de la convivencia, y de la silenciación del caso. «Nada conseguirás con ello —le enteró la esposa—. Entre mis clientes hay el jefe superior de Policía y el secretario del Gobierno Civil». De todos modos la denuncia se hizo, pero unos días después el denunciante tuvo que presentarse a la Brigada de Espectáculos para ser conminado a callar so pena de ser encarcelado acusado de molestias a una mujer que no era su esposa por estar casado con ella sólo por lo civil... El buen hombre insistió cerca del Tribunal, donde también fue depuesto en su denuncia, ya que el jefe de la Guardia Municipal, coronel Tancredo y el general Bravo eran clientes de la casa implicada... En esta había varias «pupilas» menores de edad, y otras acogidas ocasionalmente, pero dotadas, todas ellas, de documentación falsa que les alejaban las fechas de nacimiento, de cuya trapisonda se encargaba un policía apellidado Montoro, cliente y proveedor de la casa, sujeto de gran influencia en la Audencia en razón a sus turbias actividades e inconfesables complicidades.

Hacia 1948 ese marido de mala fulana tuvo ocasión de tratar con el teniente coronel de la G. C., Valls, jefe de la Comandancia provincial, contándole cosas de los «brigadillas» de su Cuerpo y del inspector Montoro. Con los «brigadillas» pudo, puesto que varios de ellos fueron a dar con sus huesos en el penal de Chinchilla; pero con Montoro, ¡ni modo! Valls resultó el destituido... En Franconia a un G. C. le es imposible ser recto.

CONSTANCIO CONSTANTE

La situación huelguista y otras situaciones

MINEROS. Sigue la huelga general de la minería en Asturias, con ciertas oscilaciones, pero con firmeza general evidente. La unanimidad de causa entre los mineros es perfecta, no importando que los especuladores (vulgo observadores) de la actualidad española pongan en primer plano el catolicismo social o el marxismo de ambas especies, según preferencias o partidismos. Lo cierto en la huelga minera es que los huelguistas obedecen a un principio de defensa de la clase y a un visible menosprecio del régimen que les impone su sindicato de hierro. Puertollano, Ríotinto y León continúan firmes en el conflicto en tanto los mineros del lignito de la provincia de Teruel han presentado sus reivindicaciones decididamente y al margen del sindicato oficial.

METALURGICOS. En Puerto de Sagunto (Altos Hornos) se trabaja no sin inconvenientes y protestas a causa de las represalias habidas con motivo de la huelga de abril próximo pasado. De no atemperar en sus excesos y no concediéndose lo consubstancial de las mejoras reclamadas por los siderúrgicos, se prevé el estallido de nuevo conflicto. En Asturias sigue la huelga en la Duro Felguera y fábrica de Mieres a pesar de las notas «optimistas» de la prensa salidas de fuente policíaca. En el complejo industrial de Avilés el malestar entre la mano de obra persiste debido a la dureza de trato y de compresión mostrada por la empresa; malestar que se precisa en plantes o huelgas de brazos caídos de una o dos horas. Novedad en el ramo del hierro lo es la huelga en la factoría Nueva Montaña Quijano (Santander), conflicto que alcanza a más de 2.000 trabajadores, temiéndose que abandonen el funcionamiento de los altos hornos los alimentadores de éstos. Estos compañeros reivindican elevación de salarios, denuncian el contrato colectivo (o leonino), proclaman su solidaridad con los huelguistas de Asturias y exigen el reempleo de un compañero anteriormente despedido por asuntos sociales.

AGRICULTORES. Hace un mes cumplido que los campesinos de la comarca jerezana mantienen su conflicto, con la nota favorable de participar en el mismo los braceros ocupados todo el año. Es, como puede verse, una huelga de equidad, de mejoración y de humanitarismo. La parte baja de Sevilla, Sanlúcar de Barrameda y Dos Hermanas se ha sumado a la huelga desde hace dos semanas, comprometiéndose la cosecha de vinos, temporada 1964, por abandono de labores profilácticas, puesto que el empleo de autogiros no ha dado resultado por escasez de aparatos e inaplicación de los mismos. Los terratenientes tienen a gala presumir de dureza, pero la perspectiva de pérdida de otra cosecha —la del trigo— les mantiene en preocupación mal disimulada. Y a todo ello hay que añadir a un Franco hierático —perplejo— mudo e inexpresivo como una esfinge egipcia ante una osadía obrera que no teme a él, ni a dios ni al diablo con cola carlofalangista.

La campaña Francisco Abarca

BRUSELAS. — Presionada por los abogados y la opinión liberal, la Corte de Apelación (Abarca está detenido en Bélgica desde el 12 de octubre de 1963) se ha decidido al fin examinar el caso de nuestro compañero, habiendo, a estas horas emitido sentencia sin que públicamente se sepa el resultado de la misma. La opinión señala que de por sí siete meses de encierro ya es un castigo para un hombre que puede resultar inocente de un delito que puede no haber cometido, pero que en todo caso el suceso no afectaría a este país que retiene al supuesto delincuente en la cárcel.

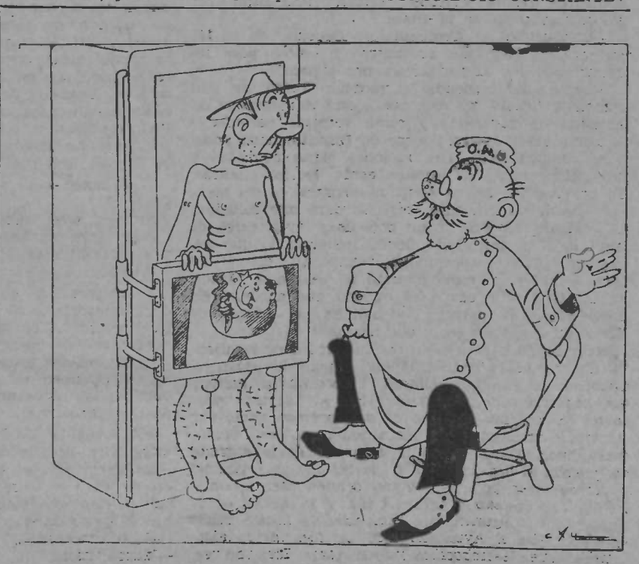
La organización C. G. S. P. en reunión importante efectuada en Nemours se manifestó en pro de Abarca en los términos siguientes: Protesta contra la detención del sindicalista y antifranquista Abarca; exige su inmediata liberación; se opone a su extradición; reclama para Abarca derecho de asilo en Bélgica.

En la campaña pro Abarca intervienen innumerables periódicos, entre ellos «Le Peuple», «La Wallonie», «La Gauche», «Drapeau-Rouge», «Libre Belgique», «La Voix du Peuple», «Emancipation» , «Dernière Heure», «Le Travailleur», etc.

Toda publicación, todo hombre público interviniendo en la campaña señalan el peligro de una extradición de tipo político que arriesga anular el derecho de asilo en Bélgica.

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)



—Este cáncer no me preocupa. Al fin y al cabo no soy yo quien lo padece.

(Del número antifranquista y libertario en preparación.)

GFP 3428

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

36e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 300 — Version française 0 10 francs — Version espagnole 0 40 francs — 4 Juin 1964

Vers une nouvelle structure économique

LES problèmes économiques qui soulèvent l'indignation dans de nombreux secteurs ouvriers et dont les points névralgiques semblent se situer dans les grands centres industriels, sont une preuve flagrante de la nécessité historique d'une grande transformation des structures de la société.

Un peu partout, mais plus particulièrement à Dunkerque, dans le Nord, et à Nantes, en Loire-Atlantique, les « dirigeants » des centrales syndicales « représentatives », on dû modifier sensiblement leur position réformiste, afin d'endiguer la colère des travailleurs.

Ces derniers réalisent, mais un peu tard, qu'ils ont été dupés par une politique de productivité qui a vidé les syndicats de tout leur contenu révolutionnaire, de tout leur esprit d'émancipation sociale.

Leur prise de conscience un peu tardive n'en reste pas moins un signe évident de nécessité, vitale pour le pays, de revoir les incompatibilités que comporte le système actuel.

Les nouveaux besoins créés par le capitalisme « libéral » afin de pousser les travailleurs à la consommation et de redonner ainsi un second souffle à leur méthode « d'exploitation », n'ont pas donné les résultats escomptés.

La classe ouvrière, qui avait vu au début des avantages matériels immédiats dans les heures supplémentaires, se voit contrainte aujourd'hui à recourir aux mêmes revendications de nos aînés : « Diminution des heures de la journée de travail, diminution de l'âge de la retraite, etc., et employer les mêmes moyens d'action, la grève générale et l'occupation de l'usine.

Une petite lacune existe néanmoins dans ce retour aux méthodes du passé, c'est cet entêtement à vouloir — « l'implantation d'usines nouvelles pour maintenir le plein emploi ».

Cette revendication n'a aucun caractère émancipateur pour les travailleurs et cela peut, en outre, permettre une diversion aux exploiteurs qui n'hésiteront pas à puiser dans les coffres du pays (alimentés par les impôts sur le salaire des ouvriers et autres dîmes modernes), les subventions nécessaires à la construction et mise en route de nouveaux foyers d'exploitation capitaliste.

. . . . . .

Quelques bonnes paroles furent prononcées au meeting du 22 mai, à Nantes, par le responsable des étudiants, P. Leroy ; il critiqua la politique du profit.

En effet, c'est, avant tout, la politique du profit qu'il faut condamner ; et partant de ce principe, il ne doit plus être question de plein emploi ni d'implantation de nouvelles usines, mais tout simplement de la satisfaction des besoins de chacun.

Il est absurde de vouloir faire exécuter à des hommes ce que les machines sont capables de réaliser beaucoup plus vite et mieux; comme il est impensable qu'au siècle des fusées sidérales, les syndicats en soient encore à la lutte contre le chômage et que les caprices de quelques individus sans vergogne puissent plonger dans la gêne et dans l'inquiétude une multitude de familles laborieuses.

Nous aurons beau rester vigilants, comme le préconise le secrétaire de l'U. D. C.F.T.C. de Nantes, si l'ensemble de la classe ouvrière ne prend pas des mesures énergiques, les licenciements se poursuivront; un jour en Loire-Atlantique, un jour dans le Nord et ainsi de suite, toutes les régions auront leur lot.

Mais ces mesures énergiques, en vue d'une nouvelle structure économique qui donnerait satisfaction à tous, ne peuvent se réaliser que par la coalition de toutes les forces du peuple décidées à en finir avec le recul du social sur le technique.

Pour reprendre les termes de M. Morille, qui prit la parole à ce meeting de Nantes, au nom des agriculteurs : « Le combat des ouvriers est celui de tous »; oui, mais encore faut-il que ce combat ait un objectif social et humain.

Du capitalisme à la révolution

Nous savons que si l'on peut être heureux et bon dans la pauvreté, on ne peut être qu'injuste et méchant dans la richesse. Nous savons aussi que le pauvre peut être un homme conscient, que le capitaliste ne peut jamais l'être. S'il l'était, serait-il capitaliste ? Quand ces inconscients parlent de moralité, ils entendent enseigner des réglementations profitables à leurs intérêts ; ils tentent de faire oublier qu'ils vivent dans le désordre, l'égoïsme, que tous leurs actes sont contraires à l'élévation fraternelle de l'humanité. Les capitalistes ne sont pas les amis du peuple, les amis de l'homme, mais les ennemis du peuple, les ennemis de l'homme. Les enfants de cette classe bénéficient des études, des facultés, qui produisent dans tous les domaines, des futurs patrons, des futurs hauts fonctionnaires, des futurs chefs de mercenaires ; la relève des maîtres sur les esclaves est ainsi assurée. L'enfant du travailleur devra, lui, au plus tôt, sa croissance terminée, gagner sa vie. L'Etat ne fait que perpétuer la différence de classe parmi les hommes prétendant qu'il faut diviser pour régner ; ce qui fait dire aux serviles inconscients, soumis à la toute puissance du capital : « Il y aura toujours des riches ».

La reconnaissance et l'acceptation de cette situation apporte la preuve de l'esprit de servitude, du manque de dignité, de beaucoup de nos frères de misère. Certes, dans des ouvrages sur l'économie, le lecteur trouvera la justification du climat social, mais il n'y trouvera pas la solution des problèmes sociaux et moraux qui se posent aux travailleurs conscients. C'est pourtant, là, ce qui est nécessaire d'étudier pour gagner l'affranchissement nécessaire pour se libérer des servitudes.

Les progrès techniques ont rendu possibles des réductions de temps de travail. Si le nombre d'heures effectuées dans l'industrie en 1900 était de 65, il était descendu en 1936 à 40 pour remonter en 1963 à 48. Ce n'est pas que le progrès technique ralentisse son ascension, bien au contraire, c'est que le prolétariat ne réalise pas à quel point il est exploité, qu'il est égoïste dès qu'il est en mesure de faire face à une partie de ses besoins de confort et de loisirs. Mais pense-t-il qu'un tiers du monde meurt de faim ?

Pense-t-il aux ponctions effectuées sur son travail pour produire des forces destructives qui engloutissent des milliards et créent un état de guerre froide nécessaire au maintien et à la justification des armées, aux profits de tous les munitionnaires, de tous les mercantis, de tous les marchands de n'importe quoi ? Pense-t-il qu'en travaillant moins et en ne collaborant pas à la fin d'une civilisation par sa complicité inconsciente, à la création d'armements atomiques, il serait en règle avec sa conscience et envers sa descendance, à qui il doit assurer la vie et non en faire la victime expiatoire de sa faiblesse, de son inconscience, de sa lâcheté ?

L'homme est incroyablement oublieux des conditions de lutte de ses ancêtres, de ce qu'ils ont créé et dont il ne tire pas le bien ; qu'en sa qualité de légataire, il devrait réaliser pour continuer l'effort de libération des travailleurs. Chacun, avec une conception différente, parle du progrès, mais le seul, le véritable bénéficiaire du progrès est le capitalisme qui ne laisse que les miettes du festin au prolétariat, dont une grande partie se trouve satisfaite en comparant sa situation présente à celle de ses aînés. En 1882, à Lyon, chez les canuts, le prix de l'aune tissée en « gris de Naples » était de 45 centimes. Ce sont, d'ailleurs, ces tarifs de misère qui furent à l'origne de la révolte des canuts. « Pourriez-vous me dire, à votre tour, Monsieur, s'il y a une loi qui ordonnne à 30.000 individus de se livrer à un travail de dix-huit à vingt heures pour un salaire insuffisant de plus de la moitié de leurs besoins dans le seul but d'augmenter les bénéfices déjà énormes de 300 à 400 autres individus ? » Lettre d'un ouvrier au « Précurseur », 22 octobre 1831.

Si, en apparence, la situation du travailleur paraît changée, celle de l'exploiteur l'est beaucoup plus et les bénéfices réalisés aujourd'hui par le profiteur du travail d'autrui dépasse, et de beaucoup, le pourcentage d'amélioration des conditions de l'existence applicables au travailleur. Ce qui prouve, une fois de plus, que le salariat sera toujours l'expression de l'exploitation laissée au bon gré de celui qui possède et qui, protégé par l'Etat, trouvera toujours un biais pour assurer sa domination sur les esclaves.

L'accroissement de la production a permis d'augmenter la production par tête d'habitant, elle apparait comme l'élément de l'évolution économique, mais encore, faut-il que le pouvoir d'achat autorise la consommation de la production. Ce n'est pas la compression des salaires, la vie de mendiants appliquée aux vieux travailleurs qui peuvent garantir la consommation totale de la production actuelle et, à plus forte raison, de ce qu'elle pourrait être, si on ne portait frein à celle-ci pour maintenir des cours profitables au capitalisme, lequel préfère détruire des marchandises consommables plutôt que de porter atteinte à la loi du profit.

L'amélioration du niveau de la vie du travailleur en activité est fonction de son rendement, c'est la loi capitaliste, la loi du profit. Les impositions qui frappent la production autorisent des dépenses nuisibles à l'humanité, elles assurent le maintien de métiers « haissables » et la retraite confortable de ceux qui pratiquent ceux-ci. Le vieux travailleur, lui, doit vivre misérablement ; toute sa vie de travail aura permis une retraite aisée à celui qui vit d'un métier « haissable » sur le peuple.

Il faut donc reconnaitre que tous les progrès techniques, scientifiques, n'apportent rien de constructif dans le social, que l'appât du gain, la loi du profit, écrasent tous les sentiments d'humanité. Que tous les slogans de liberté, d'égalité, de fraternité, ne sont que mensonges et duperies qui autorisent le plus fort à profiter de plus faible. Que cette monstrueuse injustice que supporte les travailleurs est fonction du principe de la reconnaissance du capitalisme et de son agent : l'Etat. C'est donc ceux-ci qu'il faut abattre pour les remplacer par des syndicats de production et des syndicats de consommation qui apporteront à tous, dans la justice et l'égalité, la satisfaction de tous les besoins. Comme le capitalisme et l'Etat entendent demeurer les maitres, c'est donc aux esclaves de s'en libérer ; pour que cette libération soit réalisable, il n'existe qu'un moyen : la Révolution. — « *Fais donc ton examen de conscience, et cette révolution que tu attends — oh ! très patiemment du reste — toute rôtie, de l'on ne sait qui, de l'on ne sait d'où, commence par la faire toi-même.* » — Etienne de la Boëtie.

RENE VILLARD

Le Brésil à l'heure des U.S.A.

On a beaucoup écrit sur le Brésil à la suite du coup de force mis sur le compte de Carlos Lacerda et de toute son équipe réactionnaire, mais il ne nous a pas été possible, jusqu'à maintenant, d'obtenir des informations de bonne source, afin de tirer des conclusions exactes sur la situation de ce pays. Aujourd'hui, nous pensons combler, du moins en partie, cette lacune.

COMMENT S'EST PREPARE LE COUP DE FORCE ?

Dans le cadre de l'Amérique Latine, la vérité a fini par trouer et à Montévidéo, d'où nous viennent les informations, c'est le « secret de polichinelle » que tout le monde connait.

« L'opération Brésil » a été dirigée depuis Washington par M. Mann, personnage sinistre qui a à son actif le coup de force militaire contre le Guatemala en 1954 et la chute du gouvernement démocrate de Jacob Arbenz.

La stratégie fut simple :

1) Minas Gerais, Parama et San Pablo — trois Etats très riches — devaient contester la validité du gouvernement Fédéral brésilien, réclamer leur indépendance et accuser Goulart des les avoir poussés au séparatisme.

2) Les Etats-Unis s'empresseraient de reconnaitre ces nouveaux Etats et de leur offrir l'aide économique.

3) Un autre conflit devait éclater simultanément, avec l'appui nord-américain, dans l'Amazonas utilisant un vieux prétexte de Washington : l'internationalisation de ce territoire.

Rio Grande serait ainsi isolé par la ségrégation des Etats précités et Goias, où fut construit Brasilia, encerclée par Minas Gerais et la forêt vierge.

La présence des Yanquees dans l'Amazonas devait réduire toute résistance des partis de gauche dans le Nord du pays.

Mais il parait que le gouvernement fédéral brésilien eut vent de l'affaire et par l'intermédiaire de son ambassadeur aux Etats-Unis, il adressa une protestation véhémente contre l'intromission des hommes de Washington à l'intérieur des frontières brésiliennes.

La réponse aurait été la suivante : « Il s'agit là d'une simple étude théorique sur la situation brésilienne ; la Maison Blanche doit être prête dans l'éventualité où les communistes monteraient au pouvoir à Brasilia. »

Néanmoins, M. Mann donna sa parole qu'à l'avenir on éviterait le déroulement de tout fait pouvant motiver une nouvelle protestation de la part du gouvernement fédéral brésilien.

Et on mit sur pied les dispositifs de la deuxième fase de la conspiration. Humberto Castelo Branco (qui avait fait sa carrière militaire aux Etats-Unis) et le général Cordéiro de Farias (qui participa au renversement du gouvernement Quadros en 1961), furent chargés de mobiliser tous les effectifs militaires pour appuyer le coup de force.

Les préparatifs s'accentuèrent dans les débuts de mars ; les causes en furent les suivantes :

1) Les projets de réforme agraire.

2) La promesse faite par le gouvernement Fédéral allemand d'accorder d'importants crédits au Brésil.

3) Le voyage du général de Gaulle, qui devait avoir lieu au mois de septembre ; tout ceci devait brusquer les choses.

LA SCENE DES EVENEMENTS

La terreur, dans le « nouvel ordre » des « gorilles », est la suite logique du coup de force du 1er avril.

Les violations de domicile sont à l'ordre du jour ; la police n'hésite pas à mettre en pratique les vieilles méthodes de torture, les brûlures de cigares et autres procédés sadiques sont le lot des infortunées victimes de cette dictature sanguinaire.

Chicao, paysan authentique et défenseur des « sans terre », a été l'une des premières victimes des hobereaux brésiliens. Après avoir été torturé, il fut cloué sur une croix.

De simples syndicalistes, des travailleurs sont emprisonnés et torturés pour les pousser à la délation.

Les prisons sont pleines et on continue les arrestations ; à tel point que le pénitentier « Da Polvora », qui avait été désaffecté pour raison d'insalubrité, a été remis en service.

Plus de trois mille personnes ont été arrêtées dans la seule ville de Porto Alegre. A Rio Grande les bateaux se sont transformés en prisons et on évalue à plus de cinquante mille le nombre d'arrestations effectuées dans tout le pays.

Les émetteurs de radio soumis à la férule de la dictature incitent constamment le peuple à dénoncer les éléments communistes ou pro-communistes, afin, disent-ils, d'éviter que le pays ne sombre dans le chaos et l'anarchie.

Malgré cette répression sanglante, la résistance s'organise et il n'est pas dit que, dans un proche avenir, le peuple brésilien ne se dresse héroïquement contre les tyrans.

Les affirmations gratuites de Lacerda, gouverneur de Guanabara, qui accuse principalement la presse française d'avoir jeté le discrédit sur le nouveau régime et qui prétend que le Brésil n'est pas un pays sous-développé et que la lutte de classe n'y a pas lieu, n'empêcheront pas au peuple brésilien de faire justice et d'exiger leur liberté.

Y. M. BIGET

Retour aux sources

Mai 1964 à Nantes. — Mai des manifestations de masse pour le plein emploi en Loire Atlantique. J'ai souvenance de nos combats syndicaux d'avant-guerre et, place Royale ce jour je viens de retrouver dans les militants de la base ce souffle qui permet le retour aux sources. Venant de la rue Crébillon, les gars du Secteur Chantenay avançaient sur la partie Ouest de la place Royale, chantant, oui, chantant, l'Internationale, à l'Est par le pont de Sauvetout, les Batignols, ceux de Brissonneau et Lotz envahissaient la place en criant : « Le préfet démission », « Orrion (maire de Nantes) aux ch... » ; chantant « De Gaulle les Métallos te botteront le c... ». Au Sud les métallos de la Navale, de Sud-aviation, pénétraient dans la place — portant fièrement leurs pancartes —; d'autres groupes s'engouffraient par le Nord de cette place où banques et agences, insignes du capitalisme, se rient de la misère des métallos et des autres travailleurs de la Loire-Atlantique.

Oui, la place Royale appartenait aux travailleurs unis contre le chômage, contre le « transfert de la population », contre ce gaullisme qui a la prétention de se maintenir après le Guide.

Oui, ce gaullisme pouvait penser à un moment que la classe ouvrière viendrait à son mythe, l'U. D. T., à cause des grèves de soutien à « qui vous savez ». Ce dernier, aux prises avec ses « soldats perdus », entendait les travailleurs crier : « Libérez Ben Bella », « O.A.S. au poteau », « Paix en Algérie ». Et il avait déclaré que la guerre d'Algérie finie, le prix qu'elle nous coûtait, permettrait d'élever les salaires (pour ma part je ne croyais pas aux paroles des ministres et me refusait, en refusant de faire la grève pour « qui vous savez », d'en faire *un Dieu, un Maître*.

Heureusement pour les travailleurs, la mortification imposée par les responsables réformistes est finie. Le peuple est las de la politique : il réclame un véritable syndicalisme, il exige le retour aux sources.

Y. M. BIGET

TRIBUNE LIBRE

(Les textes insérés sous cette rubrique n'engagent que la responsabilité de leur auteur.)

A propos d'une politique scientifique (1)

POURQUOI PAS AU POINT DE VUE DE L'ETAT ?

Le principe n'est pas jeune, il s'en faut. Et il y a longtemps qu'il ne surprend plus personne, du moins personne qui soit familier des développement de l'électronique et de la cybernétique.

En 1959, deux auteurs français Pierre Demarne et Max Rouquerol écrivaient dans un exposé sur les ordinateurs électroniques : « On conçoit très facilement que la mise en équation des grands problèmes financiers privés ou publics et leurs traitements par des machines en un temps record puissent désormais permettre d'éviter dans l'ensemble des phénomènes économiques, ces incoordinations et ces à-coups sur la constatation desquels reposaient maints travaux théoriques... Il manquait jusqu'ici un instrument de synthèse permettant de faire jouer tous ensemble les paramètres qui influent sur la conjoncture. On peut dire maintenant que cet instrument est trouvé et que l'ordinateur et des groupes d'ordinateurs pourront assumer des tâches de planification économique portant non seulement sur un département, une province ou une nation, mais encore un groupe de nations et, éventuellement, le monde entier. »

Entendez : Les Etats modernes connaissent leurs derniers ministres des finances en chair et en os.

VUE DE L'ESPRIT ?

Les ordinateurs électroniques existent et servent en un nombre toujours plus grand à résoudre les problèmes que l'économie et la technique posent quotidiennement à de nombreuses entreprises privées ou d'Etat que nous ne pouvons résoudre par les seules ressources logiques de notre cerveau et que, pourtant nous n'avons pas le droit de mal résoudre. Alors, pourquoi ne pas élargir le cercle et faire travailler ces ordinateurs pour les problèmes d'Etat ?

Pour obtenir d'un ordinateur les réponses qu'on attend, il faut leur communiquer un plan de travail extrêmement compliqué qui est la programmation. Une programmation est très délicate à obtenir et constitue de véritables tests d'intelligence pour les électroniciens.

TOUTEFOIS,
IL EXISTE UN DANGER

S'il existe un danger auquel correspond le mot de « technocratie », c'est que les modalités de l'assimilation du progrès soient fixées par une oligarchie de techniciens fermée aux aspirations réelles d'un peuple. D'une part, les solutions les plus rationnelles ne sont pas toujours praticables ; d'autre part, leur contenu humain peut avoir été négligé, ou trop abstraitement considéré.

COMMENT Y REMEDIER ?

Pour éviter de se trouver devant un état de fait qui s'établirait à l'insu ou en marge du monde ouvrier (ce qui ne pourrait lui être que préjudiciable) nous devons faire appel à une nouvelle forme de pensée dont dépend notre degré de lucidité et d'adaptation.

Nul ne sait le chemin exact que prendra le progrès, mais il faut nous tenir prêts à toutes les éventualiés, car avec nous, ou contre nous, le progrès se fera de toute façon ; aussi est-il préférable d'œuvrer pour qu'il se fasse à notre avantage.

Ce n'est pas quand les loups sont dans la bergerie qu'il faut penser à préserver les moutons, *c'est avant* et tout est là...

Avec un système fédéraliste à la base qui enverrait ses besoins (par palier) à la tête représentée par un groupe de machines électroniques, il est indéniable que ces machines après une programmation correcte faisant jouer ensemble tous les paramètres (facteurs humains compris) traiteraient d'une façon logique et impartiale toutes les données forcément contradictoires qui lui seraient fournies pour après analyse présenter la décision la plus profitable au grand nombre.

Un mouvement continu d'analyse et de synthèse, un effort permanent de construction : tel serait l'essentiel de l'activité de ces machines.

Les différentes disciplines scientifiques remplaceraient à l'échelon supérieur nos actuels ministères.

EN GUISE DE CONCLUSION

Eliminant ainsi et définitivement toutes emprises idéologiques et une assemblée d'hommes toujours susceptibles de se corrompre, nous conserverons malgré tout aux instances supérieures de la décision un système centraliste qui par les ordinateurs électroniques résoudront les problèmes complexes d'un état moderne tenant compte des besoins et du facteur humain, fournis par les travailleurs eux-mêmes.

Bien sûr, il reste les modalités d'organisations concrètes à définir, mais ce n'est point le rôle de cet article. J'ai simplement énoncé une éventualité scientifique qu'il ne faut peut-être pas négliger et qui est peut-être bonne à exploiter ou tout au moins à se prémunir... Aux lecteurs du « C. S. » de dire ce qu'ils en pensent.

JEAN RENONCAY

BIBLIOGRAPHIE

« Science et vie », numéro 532 janvier 1962.

« Science et avenir », numéro 184, juin 1962.

« Pour une politique scientifique », de Piganiol et Villecourt. Edition Flammarion, 1963.

(1) Voir « C. S. » n° 299.

De tout, un peu

Ce mercredi 6 mai, ouvrant mon journal au hasard, je tombe sur les « Nouvelles Militaires » et je lis ceci : « 2.300 *officiers environ ont demandé à quitter volontairement l'armée de terre en 1964 en profitant des textes ministériels facilitant leur passage à la retraite... ou dans les services de l'Education nationale.* »

Quelle bonne nouvelle, mes amis, des officiers quittant volontairement l'armée, cette glorieuse armée française, fournisseuse infatigable de pages de gloire à notre si belle Histoire de France ! En quel temps vivons-nous, je vous le demande ? Mais je me demande et je vous le demande aussi à vous, qu'allons-nous devenir, sans armée ? Car, à n'en pas douter, le reste suivra, le reste, c'est-à-dire les sous-officiers presqu'officiers, les caporaux et les simples poilus... ! Peut-on raisonnablement continuer à entretenir une armée qui n'aurait que peu ou prou d'officiers ? C'est ici que l'on peut répéter le fameux proverbe : « Le malheur des uns fait le bonheur des autres ». Car, si messieurs les dorés sur tranche s'en vont à contre cœur, les bidasses, on peut le croire, fêteront joyeusement le jour béni où ils quitteront la caserne !

Ceci dit, il y a tout de même quelque chose qui cloche. Que ces messieurs prennent leur retraite (qui doit être bien supérieure à celle de la Sécurité Sociale), rien de mieux.

Mais qu'ils entrent dans les services d'enseignement de l'Instruction Publique, voilà qui me choque profondément. J'ai appris, dans ma jeunesse, à placer bien haut dans la hiérarchie sociale l'instituteur d'abord, le professeur ensuite, et je me sens humilié en pensant que des officiers, c'est-à-dire des traineurs de sabre portant culotte de peau, peuvent être appelés à utiliser, faute de mieux, le tableau noir de nos classes républicaines.

Je sais bien, parbleu, qu'un officier, ça sait compter, ça sait lire et écrire, ça sait commander, ça sait dresser ! Mais ça sait aussi ordonner, punir, humilier et surtout se faire détester par tous ceux qui se trouvent au-dessous.

Alors, que vont-ils enseigner, quelles vertus vont-ils inculquer à ces jeunes têtes plus ou moins malléables des gosses, de nos écoles, communales et autres ?

L'amour de la patrie sans doute, accompagné de l'admiration pour nos vertus guerrières passées et à venir ?

La discipline aussi, les beautés de l'alignement et du « comptez-vous quatre ». La haute signification d'un garde-à-vous impeccable devant le supérieur, sans oublier les fameuses marques extérieures de respect !

Comme résultat sans doute, de nouvelles générations de cocardiers revanchards qui n'auront peut-être de cesse que de récupérer l'Indochine ou l'Algérie, comme leurs illustres prédécesseurs ont récupéré l'Alsace et la Lorraine ! Coût : des millions de morts !

BLANQUET

Exploitation et révolution

Depuis que les anarchistes de Chicago ont été immolés par la bourgeoisie américaine, bien des événements se sont déroulés.

Il s'agissait, alors, d'améliorer le sort de ceux qui, dans la lutte des hommes, étaient restés à l'état d'exploités.

Les anarchistes demandaient que la journée de travail soit ramenée à huit heures.

Cette prétention déplaisait aux bourgeois qui désiraient s'enrichir le plus vite possible, en se moquant éperdument de la fatigue et la misère des travailleurs.

Les anarchistes osaient restreindre les profits substentiels des exploiteurs... Il fut facile de monter un scénario pour abattre ces anarchistes fauteurs de « désordre » bourgeois.

Aujourd'hui cette revendication devrait être dépassée... Cependant, sur bien des chantiers on travaille couramment 10 et 12 heures par jour (des heures supplémentaires, bien entendu). Avec le jeu des heures supplémentaires nous en sommes au même point qu'en 1886.

Quelle en est la raison ? Nous pensons que les travailleurs salariés ont été victimes d'une doctrine soutenue par les syndicats réformistes qui consistait à faire baisser les prix en produisant davantage (la fameuse productivité).

Il faut être borné pour ne point se rendre compte que la baisse des prix est une histoire pour rire.

Pourtant, il faut croire que cette histoire a bien pris dans la mentalité des masses et elles la prennent au sérieux, à en croire les raisonnements entendus maintes fois en tous lieux. De rien ne sert, disent-ils, d'augmenter les salaires, puisque les salaires font augmenter les prix, il faut éviter la course salaires-prix-salaires.

Alors, pour gagner suffisamment, sans faire augmenter les prix, il y a un moyen : c'est de faire des heures supplémentaires.

Cette solution parut simple aux ouvriers. Si l'on ne peut point faire baisser les prix, au moins que l'on empêche de les augmenter.

Malgré tout, les prix n'ayant cessé d'augmenter, on s'est vu obligé d'augmenter, peu ou prou, les salaires.

Cette idée de la baisse des prix est tellement enracinée dans les masses que celle-ci persiste encore à raisonner à peu près de la même façon. Il est paradoxal de constater que ce sont les patrons qui imposent à leurs ouvriers une diminution des heures de travail. On dirait que le monde est renversé. Les ouvriers ont tellement retroussé les manches qu'il y a maintenant surabondance et on n'a presque plus besoin de travailler. On n'a plus besoin de bateaux, de charbon, etc. On va même jusqu'à la fermeture des chantiers.

Que pensez-vous ? Qu'il faudrait demander en de telles circonstances ? Puisqu'il y a trop de tout et, qu'il n'y a plus besoin de travailler tellement, nous devrions répartir équitablement le travail et le produit de ce travail.

Eh bien, non, les ouvriers demandent du travail, ils demandent que l'on fabrique des bateaux, ne serait-ce que pour les démolir ensuite, que l'on extrait du charbon, ne serait-ce que pour en faire une bonne braisée dans un champ immense.

Comment les ouvriers ne voient-ils point que nous sommes en pleine crise économique et que cette crise est le fruit du système capitaliste ? Pour surmonter la crise, le capitalisme n'a qu'un seul moyen efficace : la guerre. On détruit tout et on recommence.

Les hommes seront-ils aussi stupides pour se laisser mener à l'abattoir ? A quoi sert la raison, à faire des machines ? Seulement ?

Avons-nous oui ou non le droit de vivre ? Si oui, en vertu de quels principes les uns auraient plus de droit à la vie que les autres ? Si nous avons tous le même droit à la vie, pourquoi mettrions nous le sort de notre destinée entre les mains de Charles ou de Paul.

Le peuple ne doit pas être sacrifié au profit de quelques groupes, seraient-ils les meilleurs.

Nous devons lutter, non seulement pour la diminution des heures de travail, cette question est encore malheureusement en cause, mais pour abolir l'exploitation de l'homme par l'homme. On ne règlemente pas l'exploitation de l'homme par l'homme ni la misère, de même qu'on ne règlemente pas le vol ou l'assassinat, on les supprime.

Dans ce but, les travailleurs doivent s'unir au sein des sections de l'A. I. T., non pour changer la forme d'exploitation, non pour changer de maître, mais pour établir l'égalité économique en pratiquant la gestion directe.

J. CAPDEVILA

VIBRACIONES SINDICALISTAS

De «Noticiario O. Interamericano». Publicación quicenal de la O.R.I.T. Se publica en México D.F.

SINDICALISMO TOTALITARIO EN ESPAÑA

Los sindicatos bajo el régimen franquista continúan sometidos al Partido Único. Las tres líneas de este sindicalismo se integran con patronos, obreros y políticos, sin ningún avance social.

Como la dirección sindical es política o gubernamental, no se concede ninguna importancia a la representación obrera y los jefes de los sindicatos son fácilmente eliminados cuando su función no agrada al 75 % de las juntas sindicales integradas por obreros y patrones nombrados por Franco, quien igualmente designa al delegado nacional y a los jefes provinciales de los sindicatos.

La conclusión más importante del III Congreso de Sindicatos llamados verticales, que se efectuó la última semana de marzo en Madrid, reafirmó los principios de un nacional-sindicalismo. Los sindicatos carecen de personalidad jurídica y el gobierno franquistas es el único que aprueba las resoluciones sindicales. Tal es el panorama que presentan al mundo las dictaduras totalitarias.

Con la firma de Omer Becu, secretario general de la C.I.O.S.L. «Mundo del Trabajo Libre», órgano oficial de dicha Organización Internacional Sindical Obrera, que se edita en inglés, francés, alemán y español, se puede leer lo siguiente:

«¡Trabajadores de los países bajo régimen dictatorial!

En nombre de los *57 millones de trabajadores* agrupados en la Confederación Internacional de Organizaciones Sindicales Libres, os enviamos nuestros saludos fraternales en este Primero de Mayo, que constituye la demostración internacional más caracterizada de la solidaridad de los trabajadores. Representamos al movimiento sindical libre en *ciento ocho países* en todo el mundo.

Para los trabajadores el Primero de Mayo significa la conmemoración de su lucha por la emancipación, por sus derechos como hombres libres, por el derecho a disponer libremente de su trabajo y de los frutos del mismo. Para vosotros que vivís bajo una tiranía que amordaza toda expresión libre, cuál no será vuestra amargura al comprobar que este Primero de Mayo, fiesta de los trabajadores, se utiliza para hacer ostentación de la potencia del Estado.

Sabemos que en los países controlados por dictaduras comunistas, fascistas o militares —donde quiera que se encuentren, en la Unión Soviética o en China, en España o en Portugal, en Paraguay o en Cuba o Haití, en Hungría o en Polonia— los sedicentes sindicatos no son organizaciones auténticamente obreras, sino organismos en manos del gobierno o del partido oficial, que en realidad es lo mismo. Los dirigentes de esos sindicatos no son dirigentes obreros elegidos por vosotros, sino funcionarios designados por las autoridades.»

—o—

Pero lo que se puede leer en México y en Francia está prohibido leerlo en España y sabiendo que una repulsa y condena a la tiranía, a todos nos interesa, la ofrecemos a los lectores que en España tiene de COMBAT SYNDICALISTE.

Lectores valientes, audaces y atrevidos que se exponen a ser detenidos y encarcelados por usar el libre derecho de leer lo que no se puede publicar en España.

—o—

Una muestra de cómo se vive en Indoamérica la facilita en Venezuela la Central Sindical Obrera, que ha publicado la siguiente noticia:

«El Consejo de la CTV aprobó los puntos de vista y objetivos de lucha para el Programa de Acción inmediata presentados a la consideración del Gobierno Nacional. En este documento se destacan los siguientes puntos: reforma agraria, industrialización, política crediticia, política petrolera, tecnificación y fomento profesional, desempleo, cooperativismo, recreación y cultura. protección a la niñez, seguridad social, vivienda, desarrollo urbano y reforma administrativa.»

Poder solicitar, reclamar, es fácil. Los costoso es obtener sin lucha la libertad. Lo indignante es luchar confiado con las ayudas del Gobierno y del Estado que con todo y querer ser libre y demócrata mantiene lazos económicos y diplomáticos con las tiranías que menciona Omer Beco.

JULIO ESTRADA *Méjico.*

Un nuevo libro en torno al anarquismo

(Viene de la página 4.)

tualizando que, no obstante el haber comprobado en la gran mayoría de corriente sindical el solo anhelo del bienestar material, insensibles a las ideas libertarias, cree en la eficacia de la acción de las minorías anarquistas en el seno de los sindicatos de ahora, tal y como son.

Estudia Bontemps las antimonias que se derivan de interpretaciones revolucionarias que podríamos llamar clásicas, y alrededor de las que se ha discutido y escrito no poco en nuestras publicaciones. Ahora bien lo que ni el compañero Bontemps, ni otros compañeros que han hecho referencia a inapropiadas concepciones de lucha revolucionaria, peculiares en el siglo XIX, tienen en cuenta, al sistematizar su adversión a cuanto es acción revolucionaria que esta puede ser consecuencia de la provocación y el avasallamiento de las fuerzas reaccionarias; no porque unas determinadas tendencias de izquierda *hayan querido hacer la revolución*. He ahí un ejemplo contundente de ello: En el 1936 teníamos en España un régimen republicano, como todos, plagado de defectos, y bien lejos, por supuesto, de nuestras concepciones libertarias. Pero, por lo menos, se podían usar ciertas libertades cívicas, como las tiene la Constitución de cualquier Estado no totalitario. Ahora bien: sabemos que no fue el pueblo productor ni los sectores de la izquierda quienes promovieron los acontecimientos de subversión; eran las fuerzas reaccionarias de España, de común acuerdo con las de Italia y Alemania. Y bien: ¿Qué nos cabía hacer a nosotros, los libertarios, y a los demás sectores de izquierda? No se había provocado la revolución, pero, en defensa propia, se imponía una acción revolucionaria. Lo contrario hubiera sido perder la virilidad, la dignidad, y entregarnos como borregos a la encrespada violencia del fascismo organizado. Así sucedió en España; así puede suceder en otras partes. Meditenlo quienes han sistematizado una crítica escéptica al respecto de todo cuanto huele a revolución.

Me parece muy bien centrada la crítica que hace Bontemps a la interpretación materialista del vivir, concediendo predominio, como hacen los marxistas y otros sin serlo, a los factores de índole económica. Entiende que el anarquista debe formarse una mentalidad contraria a lo que llamamos *situarse*, esto es, alcanzar una posición desahogada, dando de lado toda concepción idealista de tipo libertario. Es lo que llama «refus de parvenir». Si se sienten las ideas anarquistas, se rechaza como denigrante cuanto es contrario a la ética que ellas propugnan. Así nos lo demuestra el autor en párrafos que rezuman buen sentido y una lógica invulnerable.

Concede Bontemps, dentro del anarquismo, un singular valor a la cultura. Y trazando un esquema de las principales tendencias científicas de nuestros días saca la meritoria deducción de que ellas se acomodan, sin quitarle valor, al fundamental racionalismo que el anarquismo contiene.

Mucho es lo que dice y lo que sugiere el libro de Bontemps. No en todo está uno de acuerdo. Es natural que así sea. Limitaciones propias de un trabajo periodístico me aconsejan dejar para otro aspectos de la obra, cuya lectura, francamente, aconsejo a quienes no la conozcan.

FONTAURA

PARADERO

— Interesa saber exactamente si el compañero Pietro Raieri (conocido por Cotti) murió en Madrid cuando estaba con Durruti.

Escribir a: Centro di Studi Sociale F.A.M. Via Grazie, 22. Ancona (Italia).

La jira de Montargis

1.º DE MAYO *Un aspecto de la jira.*

Desde los últimos años del siglo pasado, el Primero de Mayo fue para el proletariado mundial, un día de duelo y protesta contra la burguesía que en 1886 envió al cadalso a 5 compañeros, 5 anarquistas, por el delito de organizar las masas para arrancar unas condiciones mejores de trabajo y la disminución de las horas jornaleras.

Desde aquella época los trabajadores del mundo, decidieron que el Primero de Mayo se hiciera huelga general de protesta, contra los crímenes mencionados y para la reivindicación de las 8 horas.

El pueblo español, y sobre todo en el periodo del 31 al 36, el Primero de Mayo lo empleaba en provecho de la convivencia social entre los seres humanos, organizando jiras a las cuales asistían los productores sin distinción de sexo ni raza. En tales jiras se demostraba, que el pueblo bien compenetrado, convencidos y animados por el anhelo de todos los que trabajan y sufren por la misma causa: «vivir dignamente» no tienen necesidad de la autoridad, del Estado puesto que todas estas manifestaciones se desarrollaban al margen de la vigilancia de la fuerza pública y en un ambiente típicamente libertario.

Muchos españoles en exilio aun no han olvidado aquellas épocas ni su ambiente, y es así que las FF. LL. de Souppes-s-Loing y Montargis bajo el patrocinio de S. I. A., organizaron una jira a la cual asistieron muchos compañeros y compañeras, jóvenes y maduros. La jornada se pasó en un verdadero ambiente confederal y libertario. Después de la comida al aire libre, se abrió una suscripción destinada a los mineros huelguistas españoles, los que desafiando las iras del régimen reaccionario español que para vergüenza del mundo aun subsiste, se levantaron en armas contra Franco y sus secuaces. En esta suscripción se recaudaron 25.000 f. v. Después se organizó una controversia en la que tomaron parte varios compañeros, sobre nuestros problemas, pasados y presentes. A las 6 de la tarde la manifestación fue disuelta en la más completa armonía y compenetración de hombres libres.

UN ASISTENTE

Selva virgen

Robustos troncos, ademanes rústicos de los hombres fieles a la ley natural de su infancia no maleada por la codicia ni las reglas de la sociedad autoritaria. Franco el semblante, noble y sin cortapisas, con ansias de bien y de amor, sin odios ni celos, confiante en la necesidad de vida sana que debe animarnos a todos: ese es el hombre.

En el bosque observo belleza virgen y me contacto directamente con la naturaleza. Flores de infinitos colores invitan a forjarse las imágenes más atractivas. Sensación de armonía, en medio de la variedad ingente. Se resiente la necesidad del beso, el ansia de agua pura y fresca, el aliento a perfumes ajenos a la droguería.

Selva silenciosa, tranquila, hogar vegetal y libre, imposible de copiar por el hombre en tu sensibilidad íntima. Eres más acogedora y generosa que la sociedad que nos absorbe. En ti se encuentran el reposo y la paz que en elemento humano se citan y no se viven.

Tu verde de primavera, de siempre primavera, son signos de esperanza para el comprendedor no comprendido. Los desesperados, los escépticos, los vencidos con o sin lucha, terminarán por comprenderte; de lo contrario, no haber venido a la vida.

El mundo no es para los degenerados, sino para las fuerzas humanas enfocadas hacia el porvenir.

Juan CLARAMUNT

Homenaje póstumo a Matilde Zapata

HAN transcurrido 26 años desde aquella madrugada de primavera de 1938, en que la muerte vino toda vestida de blanco a escoger a nuestra camarada Matilde Zapata.

Sin embargo, ni los hechos, ni el transcurrir de los años, han logrado, que tu compañero de cautiverio, que tu camarada libertario, te haya olvidado. Si otros borraron de su mente, tu vida y tu heroísmo, yo no lo olvidaré jamás; es humano, que tu nombre, y así como el de tantos otros compañeros que murieron en nombre de la libertad, troten en mi memoria con ansia de rendiros justicia.

PRISION PROVINCIAL
DE SANTANDER MAYO DE 1938

Los días aciagos de la evangelización franquista sucedíanse envueltos de luto y de dolor. El odio roía los corazones. La máquina represiva y despiadada de la Falange, segaba vidas hermanas llevando el luto y el dolor a aquellos hogares humildes que decían santificar con la santa idea católica.

Las banderas de Falange de Valladolid, así como muchos esbirros santanderinos satisfacieron plenamente las consignas de exterminio ordenadas por los cabecillas del señoritismo español. Santander fue la cátedra del sadismo más mordaz del norte de España. Negro el corazón como sus propios uniformes, desposeídos de todo concepto humano, ebrios de sangre y y preñados de venganza, asesinaban sin piedad a hombres y mujeres inocentes reclusos en la Prisión Provincial, en los Salesianos o en el frontón Alcazar de siniestro recuerdo.

Sin embargo, la muerte no ha logrado borrar de nuestra imaginación la estampa viva del martiriologio, ni el horror de aquellos días de incalificables matanzas. La muerte llevó a los suyos, la muerte penetraba cada madrugada por las rejas de la cárcel y escogía entre los mejores su ansiada presa. Miles de corazones palpitaban aún sobrecogidos de terror, pero también de esperanza. La muerte no abarcó tantos espacios, ciega y obstinada, acudía a la cita. Mas, en su afán de exterminio se le escapaban por entre sus alas muchas almas, llevando consigo el reflejo aterrador de su huella macabra.

Así, en la madrugada de mayo, cuando el sol asomaba en lontananza más radiante y hermoso que jamás lo estuvo, acudió la muerte vestida de blanco para escoger a Matilde Zapata, excelente militante socialista, bien conocida en Santander y provincia, donde desarrolló una fructífera labor en la prensa y en la tribuna. Esposa del malogrado Malumbres, que fue asesinado poco antes de nuestra guerra civil por los esbirros de Falange, fue detenida y condenada a la pena capital por un tribunal incompetente, formado por sujetos sin el más leve conocimiento de las leyes humanas o del código civil. Las monstruosidades jurídicas se sucedieron en todo el territorio español ocupado por las hordas fascistas, y las cárceles se llenaron de seres inocentes. La puerta de la celda se abrió. Cuatro guardias civiles armados hasta los dientes penetraron amenazadores, detrás de ellos seguía el capellán de la prisión, Padre Julio, como así se llamaba. Recostada en su miserable lecho los esperaba Matilde serenamente, el dolor y el tedio de una espera que se hacía interminable había forjado en ella una delicada sensibilidad. Sus ojos miraron despreciativamente a sus verdugos. Una voz que era como un puñal sonoro, heló su sangre. Matilde Zapata, vístete.

Más tarde supimos que Matilde rogó a sus asesinos que tuvieran el decoro de retirarse unos momentos mientras se vestía, a lo que se negaron rotundamente. Levantóse entonces una de sus compañeras de celda, y en su desnudo, cubrió a Matilde con una manta que extendía a la altura de su pecho. Después de haber escrito una nota de adiós para sus compañeros reclusos de la prisión, se despidió de sus compañeras de celda con una serenidad sin precedentes, tendiendo las manos a sus verdugos y saliendo con la sonrisa en los labios. La nota que recorrió poco después todos los departamentos y celdas de la prisión, decía así: «Compañeros, mi turno ha llegado. He ansiado este momento con toda mi alma. La muerte no me asusta, voy a ella como el que da un paso inevitable en el vacío. Me creo sugestionada por una fuerza irresistible que embriaga el espíritu. Gozo de todas mis facultades mentales y físicas y afronto la muerte con dignidad. Confío que aquellos que sobrevivan a este escarnio, sabrán hacer justicia y castigar como se merece a nuestros asesinos. Que la nueva sociedad que renazca de esta hecatombe, sea una sociedad justa y libre, en la que todos los hombres puedan sentirse felices. Espero, y este es mi último anhelo, que sabréis ser tolerantes en vuestras concepciones y que armonizaréis vuestras diferencias en el campo de la comprensión y del respeto recíproco.»

Pero los últimos deseos de Matilde y de millares de otros compañeros que fueron idénticos, han resultado vanos. Hemos hecho mal acopio de aquellos anhelos y la gran experiencia preñada de horribles sufrimientos pasados no ha influido en lo más mínimo en nosotros para modificar nuestros errores, que son imperdonables.

Para quienes vivimos horas tan amargas de cautiverio, sometidos al despotismo más mordaz. Para los que prometimos mil veces que la justicia renacería y que pasaría por encima de los cadáveres de los asesinos de nuestros mejores. Para nosotros que convenimos solemnemente edificar un mundo en el que reinaría la felicidad entre los hombres, sonrojamos de vergüenza al ver que hemos llegado a descuidar los deseos de nuestros compañeros caídos en la lucha por la libertad, así como nuestras propias promesas, llevados por la intransigencia más inexplicable que conoce la historia. Todavía no es tarde para reconocer errores pasados y sobrepasar los límites de una sinrazón vana y extraña, si nos guía la buena fe, la lealtad y el amor a una causa que ha de ser común si ha de ser constructiva y provechosa.

Por ese camino llegaremos al porvenir que soñamos y en él encontraremos a una juventud que espera confiada la hora de su renacer. Debemos desterrar de nuestro corazón todo antagonismo partidista, desprendiéndonos de todo prejuicio personal. Que el pasado nos sirva de lección y el presente de luz. Sólo así evitaremos males que serían irreparables, haciéndonos merecedores de una vida colmada de dicha.

Dormid en paz, compañeros, en vuestras tumbas ignoradas. Vuestros anhelos serán cumplidos y vuestro recuerdo nos servirá de guía en el rudo caminar hacia la conquista de las libertades humanas que soñabáis y por las cuales el franquismo segó vuestras vidas.

FELIX CUENDE

NECROLOGICAS

LORENZO AYORA

El 27 de abril dejó de existir el compañero Lorenzo Ayora Guía, Pedro para los familiares y amigos. Contaba 38 años de edad. Nació en Figols (Barcelona). Su niñez y adolescencia fue en Aragón, de donde su familia era oriúnda.

Desde muy joven sufrió los sinsabores de la lucha que asoló España, quedando refugiado con una colectividad aragonesa en tierras valencianas, Chiva.

Terminada la contienda española con la derrota de los defensores de la libertad, Lorenzo regresó a Aragón, donde debió conocer el duro trabajo de la mina.

Mas, pronto su temperamento para la lucha libertaria le llevó a la acción clandestina, y con un grupo de mineros como el de la Cuenca de Montalbán, Ercucha y Palomar, debieron ganar las montañas del triángulo Aliaga-Montoro-Pitarque, para llevar la lucha hasta las sierras de Castellón y de Beceite (Bajo Aragón), donde tuvieron en jaque a las fuerzas represivas durante dos años.

En 1948 consiguió ganar el territorio francés, donde formó su hogar.

Hoy nos deja para siempre, dejando mujer con delicada salud y cuatro hijos de corta edad.

Que la tierra te sea leve, querido «Pedro».

F. L. de Decazeville

ANGEL QUEROL

La Federación Local de Saint-Etienne notifica a toda la familia confederal y libertaria, la sensible pérdida del compañero Angel Querol, víctima de accidente en el trabajo, producido en la reparación de un puente en el río Ródano en Lyon, el día 15 de mayo de este año. Al escribir estas líneas todavía no ha sido encontrado el cadáver arrastrado por un turbillón de la corriente del río.

Joven y apasionado militante de esta F. L., cuyas actividades e ilusiones constituyeron siempre toda una promesa de actuales y futuras realizaciones marcadas consecuentemente en la línea clásica del anarcosindicalismo, toda la militancia de la localidad acusa honda emoción ante la inesperada desaparición del entrañable compañero Angel, cuya seriedad y honradez ideológica le hicieron acreedor al sincero afecto y estima de cuantos le tratamos.

Al expresar la conmovida condolencia a sus familiares y amigos, dedicamos el más íntimo y profundo recuerdo al ausente.

Federación Local de Saint-Etienne

Papel recibido

«Action Libertaire», periódico francés con colaboración castellana, dedicado a la actualidad precisa más que a la extensión doctrinaria. Por su buena voluntad se puede esperar una feliz amalgama de ambos recursos.

«Noir et Rouge». Revista anarquista concienzuda y documentada. Por donde se ve que la juventud estudiosa puede cumplir obra de enjundia. «Noir et Rouge» aparece en lengua francesa.

«¿Qué es el humanitarismo?». Opúsculo de nuestro compañero Eugen Relgis conteniendo en esbozo el humanismo anarquista de este gran escritor rumano. Es edición «Humanidad», de Montevideo. En nuestra administración puede adquirirse el folleto.

«Spanis Servicement», Boletín de importancia informativa que publican nuestros amigos de Londres.

«Boletín Informativo del Seminario de Derecho Político», de la Universidad de Salamanca (España), números 28, 29 y 30.

«La campagne mondiale contre la faim», de Emile Muse. Folleto editado por la F.A.F., grupo de Toulouse.

REVISTA «CENIT»

Sumario del número 157:

J. Duboin: «El socialismo»; Max Nettlau: «Raíces primitivas de la idea anarquista en el pensamiento libre de la antigüedad de Oriente y Occidente»; Angel Samblancat: «El sifón sinfónico y el chacalismo»; Federica Montseny: «Amor de amar. El niño Bombón y la madre Ira»; F. Ocaña: «La voluntad libertaria»; Fabián Moro: «Discurso del hombre libre»; Dos conferencias de Muñoz Congost en Casablanca; R. Liarte: «Joaquín Costa, el hombre creador»; Cosme Paules: «Portugal, hoy»; M. Celma: «El universo de Alaiz»; Denis: «El banquero»; Han Ryner: «Colgando los hábitos».

Dirección: 4, rue Belfort, 2e étage, Toulouse. Pídase también en nuestros puestos de venta.

Información de Gibraltar

HOJA CIRCULADA

SE inicia el 1º de Mayo de 1964 en un momento de máxima responsabilidad en el mundo del trabajo, o sea que se acentúa de manera decisiva la lucha entre el Capital y el Trabajo.

Nos atreveríamos a afirmar que Gibraltar y sus trabajadores ignoran totalmente el significado de este día en el que se puso fin a la vida de varios hombres dignos y conscientes en Chicago, condenados a la última pena por pedir la jornada de ocho horas.

Mientras aquellas vidas fueron inmoladas por la brutal acometida de las hordas capitalistas en concomitancia con la plutocracia burguesa, en Gibraltar se mira con indiferencia y frialdad absoluta este momento por que los llamados «Líderes» no han sabido inculcar en nuestra clase esa savia rebelde que corresponde a la justicia social, haciendo honor a este día y señalando en mitines rutas que abran caminos para el porvenir de un futuro más equitativo en la distribución de la riqueza pública.

Hilvanamos estas líneas en el esplendor de un hermoso día primaveral que encierra el mes Abril; día de rojos claveles que abren sus pétalos impulsados por la Madre Naturaleza; día de gran brillantez primaveral donde lo humano del hombre quedó teñido por la sangre roja también como el corazón de aquella gesta que tuvo su tragedia en aquel proceso de Chicago.

No. No se comprende, por qué se efectuó ese inmenso sacrificio de aquellos compañeros que dieron generosa y valientemente sus vidas en aras de la Libertad y reducción de la jornada de trabajo.

Y no se comprenderá nunca, dicho sea abiertamente y sin que nos quede por dentro ninguna enconomia, porque aquí en Gibraltar dirigentes obreros y capitalistas burgueses, marchan cogidos de la mano. Y es lo triste, lo incomprensible, que los trabajadores vivan todavía con un paño pasado por los ojos en actitud cegueta, mientras estos dirigentes rien a mandíbula batiente la ignorancia que ellos mismos supieron inculcarles en provecho de sus fines políticos.

Ya está todo hecho. Ya se completó la gran mascarada política y los grandes deseos de los que entre bastidores tienden sus redes para maniobrar en provecho de los capitalistas. Se unificaron el G. C. L. y el T. & G. W. U. Atrás quedaron los que se esfumaron por los años. Atrás quedaron también las altas distinciones de medallas colocadas en pecho en pleno abrazo de Vergara, enemigos irreconciliables ayer y hermanos en la lucha hoy, que sólo nos legaron una escuela de odios entre los trabajadores. Los que hoy lanzamos esta advertencia grave y responsable a la clase obrera, somos los que hace varios años, supimos enfrentarnos a los que manipulaban sindicalmente en provecho de cierto sector político, llamado A. A. C. R. con notorio perjuicio para la clase trabajadora. Afortunadamente, por convicción moral, por amor propio pudimos escapar de las garras que aprietan las gargantas proletarias y organizarnos en Sindicato. Desde aquella fecha supimos esperar y continuaremos esperando que como nosotros, el número total de los trabajadores en Gibraltar sepan escoger un día el camino que nosotros escogimos.

Desde todos lados se nos lanzan piedras que no hacen mella en nuestro entusiasmo. Los patronos como lógica consecuencia de acercamientos de políticos y subalternos nos cierran el paso. Nos cierran las puertas en plena cara para que no se escuche nuestra voz en los departamentos oficiales y los obreros continúan ignorando sus derechos. Aprovechamos la ocasión bajo este escrito, para patentizar nuestro mayor agradecimiento a cuantos en plena sesión Municipal reconocieron la razón que nos asiste a representar a nuestros afiliados, como asimismo a cierto sector de la Prensa, que con sentido justo de la cosa pusieron de su parte su mayor deseo en ayudarnos.

En más de una ocasión hemos escuchado de labios de trabajadores decir, que mientras en Gibraltar no se unificaran las organizaciones obreras nunca se adelantaría nada en beneficio de los trabajadores. Pues bien, ya se hizo. Desapareció el G. C. L. para dar paso al T. & G. W. U. ¿Sería preciso preguntar cuales son los beneficios alcanzados después de esa unificación? ¿Es acaso la subida de los sueldos? También es preciso aclararlo, si dicha subida se hubiese pedido en justicia social dicha petición tendía que haber sido igual para el peón, artesano, jefes y «enchufados» puesto que se hablaba de «Coste de Vida» lo que ha dado lugar a que la subida solo haya sido para los que en realidad ellos la hicieron y no para nosotros los trabajadores.

La dictadura impuesta por el A. A. C. R. a través de influencias para eliminar toda voz netamente obrera no nos coge de sorpresa pero ante los nuevos acontecimientos constitucionales los trabajadores deben recordar a Nkrumah en la persona política de cualquier dictador gibraltareño.

No nos lamentamos de esta represión absurda y violenta a que nos tiene sometidos el A. A. C. R. al contrario, nos enorgullece, toda vez que se nos tiene en cuenta y huyen con miedo de la verdad sindical.

Buena prueba de todo ésto es ese gran delito social que se viene efectuando con la jornada de 42 horas por causa de ellos. Por nuestra parte diremos que tan pronto hubo conocimiento de ésto un grupo de hombres protestaron en el Arsenal, mientras que sus subalternos recorrían los departamentos invitando a los trabajadores al silencio con la promesa de que ya se arreglaría. A lo mejor lo incluyen en su futura campaña electoral.

Para patentizar lo que queda escrito, nuestras convicciones sociales y reafirmación obrera, invitamos con entera libertad de criterio a cuantos quieran acudir a nuestro domicilio social, sito en 230 Calle Real, para escuchar nuestra voz en la significación del 1º de Mayo a las 8,30 de la noche el Viernes día 1 de Mayo.

Viva la causa obrera.

Viva el 1º de Mayo.

El Comité

Romper el yugo (cuento)

AQUEL día había gran animación en casa de Juanón el herrero, pues se celebraba la mayoría de edad de su hija, Nita. Su taller de fragua estaba lleno de parientes, amigos y vasallos de la vecindad, enflaquecidos todos por las privaciones, y festejando dicho acontecimiento vaciaban jarros de sidra, comían el lardo salado y las galletas de centeno.

Juanon, de una estatura robusta y dotado de una fuerza atlética, cumplía de la mejor manera hacia sus huéspedes, sus deberes de hospitalidad.

—Amigos —decía el herrero— vaciemos el tonel, el saladero y el arca: lo que está bebido y comido escapa a las garras de los agentes del rey, del señorío y del clero. Y Juanón añadió con modo sardónico: ¡Vive Dios! compadres, somos buena gente.

—¡Sí, somos buenas gentes, somos también pobres gentes, Juanón! —replicó un aldeano— y muy pobres gentes; y he ahí que se nos habla de nuevos impuestos. ¡También! Se nos tomaba casi todo; si se nos toma todo ¿qué demonio nos quedará, pues?

—¡Eh!, nos quedará nuestra piel.

—Quién sabe si no nos la tomarán para hacerse calzones—contestó Juanón, redoblando de ironía—. Mirad, había yo, durante más de veinte años, a fuerza de forjar, de herrar y de ahorrar sobre mis gastos cotidianos, amontonado una pequeña suma para la dote de mi hija; pues, he aquí que en menos de veinte meses, las tres cuartas partes de la suma han pasado en el saco de los recaudadores... ¡Vive Dios! ¡Somos buenas gentes, lo repito, somos muy buenas gentes y muy mansas gentes! Pero ¡bah! vaciemos el tonel, el saladero y el arca. Lo que está bebido y comido, no está embargado.

—Juanón, dices siempre: ¡Somos buenas gentes! —volvió a replicar el aldeano—. ¿Tú entiendes con eso que somos unos bobos al dejarnos esquilar como corderos? ¿Pero qué quieres tú qué hagamos?

—Sí, sí.. —replicaron gran número de voces— ¿Qué hacer..., qué hacer..?

—¡Ah, mis compadres! ¿Me preguntáis lo que hay qué hacer?

—Sí, sí —contestaron a coro los aldeanos—. ¿Qué quieres tú qué hagamos?

Y Juanón, divisando un viejo yugo que, desprendidos sus herrejes, colgaba del muro, lo cogió, lo mostró a los vasallos y lo rompió de un golpe sobre sus rodillas; diciéndoles, al echar a sus pies los pedazos del yugo:

—¡Eso, eso es lo que hay que hacer!

JUAN

Huelga de 24 horas en Vizcaya

BILBAO (OPE). — El día 14, con arreglo a la invitación contenida en la hoja distribuída por la Alianza Sindical de Euzkadi, cuyo texto damos a continuación, se produjo un paro general en la gran industria vizcaína. La hoja decía así:

«Trabajadores de Euzkadi: La Alianza Sindical, integrada por las organizaciones U.G.T.-C.N.T.-S.T.V., se dirige a los trabajadores para intentar encauzar la delicada situación en los actuales momentos. Después del éxito de la manifestación del Primero de Mayo el régimen no ha demostrado la más leve intención de aliviar la situación que es nuestra clase, sino todo lo contrario y se ensaña intentando sembrar el terror entre los trabajadores, encarcelando a varios manifestantes así como a varios compañeros, a éstos antes de la manifestación.

« Por todo ello ha llegado el momento de plantear una postura firme y decidida de los trabajadores de Euzkadi.

« En Guipúzcoa diversos talleres han realizado paros más o menos largos. En Asturias 40.000 trabajadores en huelga. La situación es grave y delicada. En consecuencia esta Alianza Sindical hace un llamamiento a los trabajadores de Euzkadi convocando un paro de 24 horas para el próximo jueves, día 14 de mayo.

« En las empresas cuya organización de trabajo funcionen a relevos, el paro a partir de las seis de la mañana del jueves, es decir, desde el primer relevo, manteniéndose los dos relevos siguientes en la misma situación de brazos caídos.

« En estos momentos no podemos consentir el que se nos acuse a los trabajadores de Euzkadi de cobardes.

« El paro tiene que ser total, como exige nuestro espíritu de lucha.

« Las reivindicaciones son : Libertad sindical, libertad de los encarcelados, reingreso de los expulsados, jornada semanal de trabajo de 44 horas.

« Trabajador de Euzkadi atiende esta consigna. La Alianza Sindical está contigo.»

He aquí detalles del paro:

En la Franco-Belga, total.

En Aguirena, de siete y media a nueve y cuarto.

En la Constructora Naval (sección de fundición y maquinaria) y Astilleros Ruiz de Velasco, total.

Euskalduna, maquinaria y otras secciones y General Eléctria, parcial.

B.D.I.C

4 huelgas de mineros astures en 2 años.

Las detenciones en Vizcaya. - El juicio contra F. Abarca, etc...

ECOS DE ASTURIAS *(27 mayo)*

SOLICITUD DE BOICOT CARBON RUSO MULTAS Y DETENCIONES

De una carta-infome de nuestra Regional en el interior, extraemos lo siguiente:

«Os supongo al corriente del desarrollo de la huelga en la cuenca minera asturiana. No obstante, envío una referencia para que os podáis hacer un juicio más real, puestos que las emisiones extranjeras toman su información en las agencias oficiales del régimen y, por lo tanto, hay falsedad en los detalles y en el número de huelguistas. La verdad es que todas las explotaciones mineras de Asturias están paradas. No se extrae ni una sola tonelada de carbón y, salvo el personal estrictamene necesario para la conservación, con el objeto de evitar el hundimiento de las minas, todos los demás están en paro. Así, pues, el número de huelguistas afecta prácticamente a los 45 ó 50 mil trabajadores que prestan servicio en minas. A este número hay que añadir parte de trabajadores metalúrgicos de las factorías de Mieres, La Felguera y Moreda-Gijón.

Los conflictos parece ser que quieren extenderse, pues, a parte de lo que sucede en Bilbao, han ido a la huelga en la Nueva Montaña de Santander, y los servicios de autobuses y transportes de Las Palmas de Canarias. Hora es el que la gesta astur vaya teniendo imitadores.

Una cosa que no nos cansaremos de repetir es el que empléis todos los medios posibles para ver de conseguir que los trabajadores portuarios de todas las organizaciones libres de los países demócratas, se nieguen a descargar y cargar de todo lo que se exporta o importa a España. Ello sería la ayuda moral y material más eficaz que pueden prestarnos a todos los trabajadores que sufrimos el tiránico régimen español.

Por una orden ministerial se autoriza la compra de carbón en el extranjero sin recargo de aranceles de ninguna clase. A causa de esa orden están ya descargando barcos en los puertos españoles de ese mineral.

Uno de los países que más suministra es Rusia, por intermedio de Polonia, pero la tripulación y barcos son rusos, al igual que lo son otros de los que la semana pasada descargaron en el Musel celusosa con destino a una fábrica de papel de Barcelona, y aunque el fletamiento constaba de procedencia Noruega, sus tripulantes y el barco eran rusos y por eso no les consienten descargar. Este villano proceder debéis hacerlo resaltar para quitarles la máscara ante el mundo entero.

Un nuevo método represivo que está actualizando consiste en el atraco a la economía de los trabajadores en huelga, imponiéndoles multas que oscilan entre las tres y cinco mil pesetas. Los interrogatorios se basan en amenazas y alguna que otra bofetada. En ningún momento han empleado los malos tratos brutales de huelgas anteriores, como también los interrogatorios y detenciones son bastantes menos numerosos.

Estos días, grandes legiones de esbirros armados con toda clase de armas automáticas formaron un cordón por carreteras, caminos, valles y montañas que se extienden alrededor de los ríos salmoneros y parte central de la provincia. Prueba evidente que el claustrero mayor está ejercitándose en su dedicación favorita: la pesca.»

Nos facilitan detalles sobre el traslado a Madrid de cuatro obreros de Gijón, detenidos el año pasado y procesados por recibir a través del correo prensa prohibida, sin que los interesados conozcan el expeditor. La petición fiscal es de tres años de prisón y 50.000 pesetas de multa. Así parecen dispuestos a reactualizar procesos, con igual petición fiscal, seguidos contra trabajadores que ya sufrido encarcelamiento por supuestas actividades clandestinas de carácter cenetista.

El Sub-Comité Regional de Asturias, León y Palencia.

París, mayo 1964.

PARO EN LAS PAPELERAS GUIPUZCOANAS

BILBAO (OPE).—Noticias de Guipúzcoa anuncian huelga en las papeleras de esta región. También dicen que van a ir a la huelga los trabajadores de las fábricas de muebles.

ATENTADO EN MADRID

MADRID (OPE).—En la tarde del sábado último hizo explosión un artefacto que había sido colocado en el borde de una ventana del Minissterio de Comercio. La explosión ocasionó la rotura de algunos cristales, pero no hubo heridos.

SIGUEN LAS EXPLOSIONES

PARIS (OPE).—La prensa da cuenta de haberse registrado en Madrid tres nuevas explosiones causando daños de poca importancia. Según «Combat», desde el 10 de mayo, han ocurrido 18 explosiones. «Le Figaro» las cifra en 25.

BASES CONCRETAS DEFENDIDAS POR LOS MINEROS ASTURIANOS

Salario mínimo para los peones: Interior de la mina, 250 pesetas por día; exterior, 200 pesetas por día.

Pensiones: Mínimo diario, 150 pesetas por día.

Vacaciones: Tres semanas anuales como mínimo.

Pagas extraordinarias: Dos pagas anuales equivalentes a una mensualidad cada una.

Otras reivindicaciones inmediatas:

— Que los obreros enfermos de silicosis en el primer grado, sean trasladados al exterior en trabajos exentos de riesgos pulvígenos. No admitir la cesantía de los obreros afectados por el primer grado de silicosis. Revalorizar las pensiones de los enfermos de silicosis en relación directa con el coste actual de la vida.

— Considerar como inválidos totales a los enfermos en el tercer grado de silicosis.

— Escala móvil de salarios.

— Inmediato regreso de los deportados.

— Derecho de huelga.

— Abolición de la cuota obligatoria.

— Libertad de sindicación para todos.

— Que sean anulados los Convenios colectivos existentes y que no se confeccionen otros en tanto no puedan participar en su elaboración verdaderos y legítimos representantes de los trabajadores.

LA SITUACION SOCIAL EN EUZKADI

BRUSELAS (OPE).—El Servicio de Prensa y Radio de la C.I.S.L. (Confederación Internacional de Organizaciones Sindicales Libres), ha difundido con fecha 14 la siguiente información:

«En el País Vasco, la huelga va en progresión. La «Santa Ana», de Bolueta, abrió sus puertas el 4 de mayo después del cierre decretado el día 24 a consecuencia de una huelga de brazos caídos. Los obreros se abstuvieron de entrar. En los «Talleres de Tolosa» (Guipúzcoa) los obreros se declararon en huelga de brazos caídos el día 4. Pedían un aumento de salario en un 20 por 100. Al día siguiente se cerraba la fábrica. En fin, los trabajadores de la «Calderería Oia, de Tolosa, también se niegan a trabajar horas extraordinarias.»

En la nota se da cuenta de las manifestaciones del Primero de Mayo en Bilbao y otras villas, organizadas por la Alianza Sindical (UGT, CNT y STV) y de las detenciones practicadas en la capital vizcaína, además de los presos que había ya en Martutene. Y termina diciendo:

«La protesta de la C.I.O.S.L., a consecuencia de las detenciones de miembros de la Comisión Obrera de Vizcaya fue ampliamente difundida entre los trabajadores vascos así como la queja presentada ante la Oficina Internacional del Trabajo por la CIOSL y la CISC (Confederación Internacional de Sindicatos Cristianos). Posteriormente, cinco miembros de la citada Comisión y otras seis personas que habían sido detenidas con motivo de la manifestación del Primero de Mayo, han sido puestas en libertad.»

¿DESHIELO»

MADRID. — El Tribunal Supremo ha casado una sentencia dictada por un tribunal de Canarias que condenó a tres meses de cárcel por asociación prohibida a trece protestantes miembros de la secta «Los testigos de Jehová». Se recuerda que hace poco, casó otra sentencia de un tribunal valenciano que se oponía a la reapertura de una capilla protestante en dicha capital.

EL PARO EN OTRAS TRES GRANDES FACTORIAS VIZCAINAS

PARIS (OPE).—De «Le Monde» en despacho de la A.F.P.:

«Una parte del personal de tres empresas metalúrgicas de Bilbao ha cesado el trabajo el jueves durante dos horas en prueba de solidaridad con los huelguistas de Asturia.

« El movimiento ha afectado a ciertos talleres de las empresas Echevarría, Babcock-Wilcox y La Basconia.

LA «LIBERALIZACION» DEL REGIMEN

BRUSELAS (OPE).—«Le Peuple» escribe que «quienes de buena fe han podido creer que el régimen franquista se enmendaría y abriría la puerta a cierta liberalización para facilitar su entrada en la C.E.E., pueden vestir de luto.»

«Prueba de ello, lo son las huelgas de las Asturias, donde los mineros reclaman un sueldo que en Bélgica parece bajo.»

Y añade que a quienes se interesaron para que fueran readmitidos algunos obreros licenciados a causa de la huelga de 1962, se les metió en la cárcel. ¡Bonita «liberalización»!

ANIVERSARIO DE LA REPUBLICA

MEJICO (OPE).—El 33 aniversario de la proclamación de la República española ha dado lugar a una manifestación de afecto. Se recuerdan las frases que dijo a los periodistas el candidato a la Presidencia de República, licenciado Díaz Ordaz que podían sintetizarse así: «Con España, todo; con Franco, nada».

Ha habido un banquete que ha honrado con su presencia el licenciado Luis Echevarría, secretario de Gobernación que representaba al presidente de la República señor López Mateos. Se han pronunciado varios discursos. El del estadista mejicano ha sido una confirmación del pensamiento del primer magistrado del país, amistad del Gobierno y del pueblo mejicano a la Segunda República Española. También ha hablado el presidente del Círculo Republicano Español don José de Benito. Ha asistido al acto el presidente de la República profesor Luis Jiménez de Asua. La prensa se ha ocupado ampliamente de esta conmemoración, destacándose las informaciones de «La Prensa», «Novedades» y «Excelsior».

BARCELONA SE AGITA

BARCELONA.—Unos miles de obreros, dependientes y estudiantes se han aglomerado en la plaza de Cataluña en protesta de la prolongada situación franquista. Según parece los reunidos obedecieron consignas de la Alianza Sindical Obrera, que actúa clandestinamente en el país. Apenas formada, la manifestación en forma «de estar» en la plaza, y por lo tanto pacífica, fue brutalmente disuelta por la Policía Armada. Pero poco antes del ataque autoritario habían sido leídas declaraciones alusivas a las huelgas de la minería astur-leonesa y puertollanesa y de adhesión a la huelga de campesinos de Andalucía. Algunos de los manifestantes fueron conducidos a la Jefatura de la Policía para ser registrados y fichados, no sabiéndose a estas horas si continúan detenidos. En todo caso, en el centro de la ciudad y en las barriadas se nota cierta efervescencia prometedora de acciones de mayor envergadura.

HUELGA METALURGICA

SAN SEBASTIAN.—En la vecina localidad de Herrera huelgan cerca de mil obreros ocupados en los talleres «Tavira», casa constructora de contadores, exigiendo el salario mínimo de 150 pesetas jornaleras. La gerencia se muestra intransigente, mas como sus trabajadores están decididos a triunfar se prevé conflicto enconado, y más contando «Tavira» con el apoyo de las autoridades y del sindicato vertical, proveedor de esquiroles.

LA PROTESTA

MADRID.—La tanda de explosiones alarmistas prosigue con una cadencia regularizada, o casi. Los últimos petardos (cuatro) han estallado en lugares sin resultados dolorosos pero con eficacia protestaria.

ABARCA EN LA «COUR D'APPEL» DE BRUSELAS

Nos escriben de la capital belga con fecha del 22 de mayo:

«Estimados compañeros del «C. S.»:

Como previsto, ha comparecido anteayer (día 20) Abarca ante la «Chambre des mises en Accusation de la Cour d'Appel» de Bruselas, la que como ya se sabe debe dictaminar sobre la extradición.

De momento os diré que la Corte no dictaminó de inmediato, ya que puso la causa en deliberación. Probablemente dictamine dentro de cuatro o cinco días y el dictamen será transmitido directamente al ministro de la Justicia sin que se le dé publicidad.

La sesión fue muy larga, ya que empezó a las nueve y cuarto y tomó fin hacia la una menos cuarto.

Hacer un resumen de lo que ha sido esta vista sería muy largo y prefiero remitiros la prensa de aquí que relata en parte este asunto. De todas formas y como era de suponer, el abogado general ha alegado que el acto por el cual Suiza inculpa a Abarca es de delito común, ya que para que un acto de delito común pueda transformarse en delito político, la intención no es suficiente, sino que es necesario que este acto tenga una influencia directa sobre el orden político. ¡Triste tesis!

Los alegatos de los tres abogados defensores fueron de calidad y creo han hecho cuanto han podido para demostrar que el atentado perpetrado en Ginebra es de tipo político, pues basta saber que antes de que estos atentados fuesen perpetrados miles de octavillas fueron distribuidas en varios países de Europa invitando a los turistas se abstuvieran de ir a pasar las vacaciones en la península Ibérica por considerar que las divisas que ellos aportaban al régimen franquista no eran de ninguna manera de utilidad para el pueblo español, sino que al contrario ello permitía al régimen mantenerse en el poder y le permitía reforzar su cuerpo de represión.

Alegaron también la detención ilegal actual de Abarca, ya que demostraron que la Corte de Apelación tenía que haber dictaminado en los 15 días que seguían al tres de abril, fecha ésta en que la Corte de Casación transmitió el expediente al ministerio público.

Se extendieron largamente en hacer el proceso del régimen franquista, lo que hizo que el presidente de la Corte interivniera una vez para señalar que no se trataba de hacer el proceso de un régimen por la justicia belga.

La réplica del abogado general a los dos abogados defensores fue una repetición del requisitorio, pero a mi modo de ver no fue muy violento; parecía incluso que le daba poca importancia a este asunto.

El tercer abogado defensor se encargó de contestar al abogado general. Y recalcó nuevamente la detención ilegal. Prosiguió atacando violentamente al régimen y hasta el propio Franco.

Dijo que partiendo de la tesis del abogado general, el único que podría participar de la no extradición sería Franco, ya que, en efecto, el acto de éste tuvo efecto sobre el orden político en España, cuando se levantó contra el régimen republicano y lo derrotó después de haber provocado la muerte de un millón de ciudadanos españoles.

Al régimen franquista se le atacó abundamente.

El último abogado defensor concluyó diciendo: Tenéis ante vosotros un hombre joven e inteligente, él representa el futuro de la España que todos deseamos, y ese futuro, a mí, y espero que a todos vosotros, merece todo el respeto.

Después que el dictamen sea conocido por el ministro, la fase jurídica habrá terminado. Veremos la decisión que el ministro tomará. Es necesario mandar telegramas pidiendo no conceda la extradición. Aquí se sigue agitando en este sentido. Creo que estamos en el último asalto y todos debemos hacer el máximo para evitar lo peor.»

Comunicados

F. L. DE THIAIS

Asamblea el día 7 de junio a las nueve de la mañana para tratar asuntos de suma importancia, en el lugar de costumbre.

***

Prosiguiendo los actos de proselitismo, cultural y afirmación, nos es grato anunciar para el día 14 de junio, a las diez de la mañana, la tercera conferencia a cargo del compañero Carlos Zimmermann, que disertará sobre el tema: «Andalucía, balcón de Europa, mira hacia nuevos horizontes».

La cuarta conferencia se celebrará el domingo día 28 a las diez de la mañana, y correrá a cargo del compañero Juan Ferrer, el cual disertará sobre el tema: «Ayer, hoy y mañana de la C.N.T.».

En estas conferencias al terminar las disertaciones, se concederá tribuna libre.

Tendrán lugar en el «Foyer des Sociétés» de Choisy-le-Roi, 42, rue du Dr Roux (Metro Porte de Choisy. Autobús 183, parada Dr Roux).

Para el domingo día 19 de julio, organizamos una jira campestre a la orilla del canal artificial de Villeneuve-Prairie, donde además de haber una playa de arena hay también césped y arboleda, para pasar una jornada magnífica, de compañerismo y fraternización.

CONFERENCIAS EN TOULOUSE

El día 7 de junio, a las nueve y media, en nuestro local social de la Bolsa del Trabajo, conferencia a cargo de S. PASAMAR, que disertará sobre: «La Unión Soviética en la hora actual».

JIRA A COMBS-LA-VILLE

Invita a todos los afiliados y simpatizantes de París y su Región, así como a todos los emigrados económicos, a la jira que se celebrará en esta localidad el domingo día 7 de junio de este año.

Trenes en París a partir de las ocho de la mañana cada media hora. Regreso a partir de la 17,15, trenes cada media hora hasta las 21,47.

Habrá flechas indicativas.

Por su parte, el Comité regional Zona Norte interesa un máximo de concurrencia a esta jira, en la cual el compañero José Pascual iniciará una charla con tema adecuado a la circunstancia española.

F. L. DE PARIS

Asamblea general para el domingo 7 de junio, a las diez exactas de la mañana.

COMPAÑEROS DE MATARO

Para facilitar la organización de la Regional Catalana en exilio desearía ponerme en relación con los compañeros que formábamos la mentada Local.—Fraternalmente, *Juan Peiró*.

Dirección: 179, Bd Théophile Sueur, Montreuil-sous-Bois (Seine).

COMISION DE RELACIONES DE LAS CHARENTES Y POITOU

La Comisión de Relaciones de las Charentes y Poitou tiene organizada una *Concentración Regional* que tendrá lugar el 19 de julio en el lugar denominado «La Grand Côte-Royan». Habrá «buvette».

Esperamos que todas las FF. LL. acudan el 19 de julio a la «Gran Côte-Royan».

JIRA CAMPESTRE A LA SOURCE DE LA LOUVE

Organizada por los jóvenes de la F. L. de Dijon, invitamos a los afiliados y amigos de la C. N. T. de Dijon y limítrofes a acudir a la jira que tendrá lugar el domingo día 7 de junio. La pintoresca Fuente de la Loba en el Doubs ha sido escogida para pasar este día en buena armonía y en el mejor de los ambientes familiares.

La salida será a las 6 de la mañana de la Plaza Darcy, junto al Pavellón del Turismo.

TEATRO EN PERPIGNAN

Reaparición del prestigioso grupo teatral TALIA en una magnífica interpretación de: «La Molinera de Arcos», de Alejandro Casona, el día 7 del mes de julio, en la sala de espectáculos del Centro Español, rue Jeanne d'Arc, a las tres de la tarde.

AGRUPACION MUJERES LIBRES

Invita a todos los compañeros a la Jira que tendrá lugar el día 14 al lago de Chantilly.

Para inscripciones en la Federación Local de París todos los sábados por la tarde y los domingos por la mañana.

F. L. DE LYON

Comunica a todos sus afiliados y simpatizanes que la asamblea del primer domingo del mes de junio queda aplazada hasta el 14 de dicho mes por celebrarse un mitin de Alianza Sindical en Venissieux.

CHARLAS DE CONTRASTE ANARCOSINDICALISTA

Como arranque y ensayo de las mismas, han sido invitados los compañeros Marciano Sigüenza y Ramón Alvarez, que expondrán sus criterios y experiencias en acto previsto en la F. L. de París, en fecha 13 de junio próximo y en torno al siguiente tema: «La Alianza Sindical en la lucha interior-exterior contra la dictadura y ante los problemas reivindicativos de la clase trabajadora».

A continuación de los oradores quedará abierto un turno de palabras entre los asistentes, con el fin de orientar firmemente nuestro pensamiento y nuestras acciones a la luz de los factores diversos que juegan en contra y en favor de la causa postulada por la C.N.T. y el anarquismo militante en esta etapa completa y quizás decisiva que estamos viviendo.

C. de R. Zona Norte

F. L. DE TOURS

Esta Federación Local convoca a todos sus afiliados a la asamblea que se celebrará el día 7 de junio a las nueve y media de la mañana en el lugar de costumbre.

ALIANZA SINDICAL ESPAÑOLA VENISSIEUX

El domingo, 7 de junio, a las nueve en punto, en la Maison du Peuple de Venissieux, gran acto de información sindical española, bajo la presidencia de M. Mehre, delegado CGT-FO. Harán uso de la palabra:

Paulette Lacasse, de la Liga de Derechos del Hombre; José Barreiro, del C.E. de la UGT y PSOE; Ramón Alvarez, delegado del C.N. de la CNT.

Por la tarde, a las 15 horas, FESTIVAL a cargo de los grupos «Garcia Lorca» y «Tierra y Libertad».

En el programa:

Los Juncales; Mari de Almería; Fede Romero; Pepe y Fede; Pepe Valencia; Juanito Ibáñez; Niño Moreno; Los Egidford; Los Karolinska's; Los Egidford; Los Karolinska's; Mari-Loli; El Niño Lyon; Martínez; Les Kids; Recital de Poesías.

PARADEROS

— Luis Ruy, de Madrid, chófer. Se le ruega, o alguno que conozca su dirección, se ponga en comunicación escribiendo a Pastor Francisca, rue Raspail, núm. 2, Auch, Gers. Venida de Orán.

NUMERO ANTIFRANQUISTA Y LIBERTARIO EN PREPARACION

Esta publicación única y extraordinaria, auspiciada por una organización local cenetista, aparecerá dentro de unas semanas una vez resueltos ciertos requisitos.

Contendrá unos 40 grabados y será muy indicado para enviar a España y hacerlo llegar a manos de los emigrados económicos.

El precio del ejemplar será de 0,40 F.

En la tormenta

La aventura de Cinco Olivas

por FABIAN MORO

(Continuación)

Mientras, volviendo sobre sus pasos camino de la plaza, Gabriel meditaba:

—¿Cómo este sujeto ha podido averiguar que yo soy lo que no soy? ¿Cómo ha podido de forma tan gratuita colgarme en la solapa la insigna de la hoz y el martillo? Ah, sí. No ha podido ser más que de esta manera. El alcalde se lo metió en la sesera sin comerlo ni beberlo; él se lo traspasó a los dos flamencos comisarios de batallón y éstos se dieron prisa por notificarlo a su superior jerárquico, el cual pronto vio la manera de sacar partido para el Partido, para que éste no se parta. En menuda aventura me han metido los *camaradas*.

Al llegar a la plaza vio en un portal media docena de vecinos. Se acercó y preguntó dónde podría encontrar algún cenetista del lugar.

—Todos los que tienes delante tuyo lo son.

—Al pelo, pues; ¿se encuentra alguno del comité entre vosotros?

—Yo soy el secretario, dijo uno, alto de talle y ángulos de rostro.

Pasaron a una habitación cruzando un diminuto salón de peluquero. Ofreciéronse asiento. Y un buen rato transcurrió en el que Gabriel explicó su procedencia, las razones de estar allí él y su compañía; para terminar con el lío en que el alcalde le había metido sin buscarlo ni quererlo.

Una sonora carcajada colectiva rodó de los labios en círculo.

—Pues continúa y llega hasta el fin. Pero cuando termines allí, donde tendrás por auditorio cuatro vejetes sin ideas y sin acciones desinteresadas, vendrás a nuestro Ateneo y nos darás una conferencia. En Cinco Olivas, antes del estallido del 19 de julio no había más que el sindicato de campesinos de la Confederación. «Ellos» ensayaron de abrir brecha en la opinión local después, aprovechándose de sus unidades militares y de su mando. Como nada consiguieron, están que trinan. Han saboteado nuestra colectividad despachándose a su gusto; y como no consiguieron desbaratarla, hacen cuanto pueden para impedir su desenvolvimiento.

—Que es siempre próspero —continuó otro labriego—. Llevamos al frente y a la ciudades en la retaguardia cuanto podemos, que no es poco. A sus zancadillas respondemos con la nobleza de nuestro proceder. No nos facilitan los medios de transporte, maño, para traer la simiente o para enviar a su destino el producto de la tierra en nuestra colectividad, pero, ¡rediós!, nos las arreglamos para conseguir nuestro propósito sin ellos y contra ellos.

—Dejémoslos con su recurso al pataleo, compañeros; sigamos nuestro camino con paso seguro y leal proceder —terció a manera de conclusión el campesino de alta talla y anguloso perfil.

Y dirigiéndose a Gabriel:

—Vendrás a comer...

—Contento aceptaría; pero el «señor alcalde» me hace los honores de su mesa —atajó con socarronería el aludido—. Habiendo dicho que sí, tengo que cumplir la palabra dada.

—Como quieras.

—Es hora de ver si los muchachos están alojados. Y por lo de esta noche, ni que decir tiene; de acuerdo.

Al terminar de comer, Manuel y Gabriel salieron juntos. Y mientras cruzaban la plaza, el primero dijo al segundo en tono confidencial:

—Para las cuatro de la tarde he citado a reunión el Concejo. Y veremos si los de la C.N.T. dicen que sí para el acto de esta noche. Es muy cómodo decir: «haga esto o lo otro», sin consultar a nadie. La realidad es que ellos se van y yo quedo aquí frente a todos. A mí no me gustan los líos. ¿Comprendes? Ya con la historia de la colectividad me azuzan para que salga al paso y tengo broncas cada dos por tres de los unos y de los otros, estando siempre entre dos fuegos.

En éstas estaban cuando al entrar en la Calle Mayor les alcanzaron los dos comisarios de la mañana:

—Salud, camaradas.

—Salud, camaradas.

—El camarada Puertacerrada podría pasar un rato con vosotros. Tengo que ir a la reunión municipal...

—Ah, sí; por la autorización que tienes que pedir y que te trae de cabeza —dijo con sorna uno de los dos, el del bigote espeso y las gafas con grandes aros de concha, color marrón.

—Es obligado, camarada Mestres. Y sin otro preámbulo el alcalde se fue.

Los tres comisarios reanudaron su camino, Gabriel en medio.

Hacia la mitad de la calle entraron en un portal que era un corredor largo y estrecho. Al lado había una tiendecita con la puerta cerrada y las trampas echadas. Entrando en el pasillo, Mestres empujó el picaporte de una puerta situada a la derecha y halláronse en el interior de la tiendecita. Frente al diminuto mostrador se sentaron, al tiempo que apartándose las cortinas que cerraban la entrada al otro lado del mostrador apareció una viejecita. Se saludaron con la familiaridad que da la frecuentación asidua:

—Hoy tres en lugar de dos —dijo Mestres—. Hemos invitado a este camarada.

Y así diciendo apoyaba una mano en el hombro de Gabriel.

La mujer sabía de qué se trataba. Tres cafés sirvió pronto, y tres copitas les acompañaron de inmediato. Mestres y su acompañante se enfrascaron en una animada conversación, en la que Gabriel era oyente mudo.

—Los de la colectividad se encontrarán ahora en un atolladero. Su tractor necesita ser arreglado y están obligados de ir a Sástago a pedir ayuda. Algunas piezas que necesitan cambiar. Daremos largas y largas al trámite de recibirlas. Y aunque lleguen, cuando las pidan diremos que aún no las hemos recibido.

—El suministro de gasolina también les traerá de cabeza. Como ahora soy yo el encargador del surtidor, me las arreglaré para que el depósito esté agotado cada vez que vengan, y cuando no, resultará que las bombas no funcionan. Antes fue con los bonos. El asunto de los bonos fue arreglado por los suyos y en ese sentido no puedo ya crear inconvenientes. Pero no tengas pena. De una o de otra manera me arreglaré para hacerles la puñeta.

—Sí. Pero ten cuidado. El otro día tuvimos una disputa de órdago. Como las cosas se pusieron serias, obligado estuve de hacer resbalarlas por la tangente.

Gabriel escuchaba sin que su semblante reflejara la lucha interior ni el desprecio que le inspiraba tan mezquino proceder. A punto estaba de hacer estallar la barrera de contención, cuando Mestres mirándole fijamente tras los espesos cristales de sus gafas, le preguntó sonriente:

—¿A qué Unidad perteneces, camarada?

Este intermedio hizo descongestionar su cerebro y volviendo al dominio de sí mismo decidió seguir el análisis de aquel caso de patología mental. Y respondió con aplomo y sin mentir:

—A la 141 Brigada Mixta.

—Que la manda...

—El camarada Barcaza.

—Es cierto.

El camarada Mestres debía estar muy al corriente, porque aprobó sin que la sonrisa se descolgara.

—¿Hay muchos de los nuestros?

—No; del «Pansuc» no hay muchos.

—¡Cómo!

Y el camarada Mestres estiró el pescuezo, olvidó la sonrisa y abrió los ojos que parecían exorbitantes tras las gafas con los cristales de aumento.

Gabriel se dio cuenta, demasiado tarde, que había resbalado y metido la pata. Pero su rostro seguía impasible, y una sonrisa forzada flotó negligente en un costado de la boca.

—¡Bah! No te asustes, camarada. Es así, en su lenguaje pintoresco, como los madrileños se expresan haciendo alusión al partido hermano, el Partido Socialista Unificado de Cataluña.

—Entonces... Tú perteneces —inquirió amoscado Mestres.

—Al Partido. Al Partido comunista de Madrid.

Mestres recobró a medias su sosiego. A medias solamente.

—¿Has estado en Lérida? —continuó inquiriendo.

—¿En Lérida? No —respondió con aplomo completo Gabriel.

—Tú te llamas Puertacerrada, ¿no es eso? Allí he oído un hombre así, camarada.

—Puede ser. Pero ese no soy yo. En Castilla es muy de costumbre decir que se encuentran muchos burros del mismo pelo.

—Eso no cuenta contigo; porque, o mucho me equivoco, o tú de burro tienes poco,

Dijo esto en tono jovial, Mestres. Y dirigiéndose a su amigo, continuaron su *edificante* conversación. Para Gabriel el nublado había pasado de largo.

***

Al terminar de cenar, Manuel, mirando al reloj de pared, dijo:

—Es hora de acercarnos al café, camarada Puertacerrada.

Y salieron. En camino, mirando a Gabriel en la oscuridad, objetó:

—Cuando hables, procura ser comedido. No olvides que tú te vas mañana y yo me quedaré. Si empleas un lenguaje violento la crítica se volcará sobre mí en los días que vendrán. Es necesario ser comprensivo y ecuánime, aunque esas no son rosas que florecen en el partido. No somos muchos en el pueblo, y no tendré defensa. Mestres y los otros no piensan en eso, o si lo piensan, les importa un bledo.

—No tengas aprensión ni pena, camarada. Tu miedo es sin fundamento. Siempre fui ecuánime. Soy de los que creen que la lógica y la persuasión hacen más prosélitos que el léxico chabacano, ampuloso y demagogo. Haz entrar el sosiego en tu cabeza.

Llegaron al café, que se encontraba en la Calle Mayor. Subieron a la sala, que estaba en el primer piso. Era un establecimiento de color mugriento. Largo mostrador de madera enfrente de la entrada. A la derecha, dos mesas grandes, de chopo, con sendas hileras de bancos en sus flancos. Al fondo una estufa de grandes dimensiones con el brazo enhiesto de su tubo y el codo de arriba, entre el techo y la pared, por donde salía fuera. En torno a la estufa, media docena de campesinos, viejos, algunos arropados con el clásico tapabocas grande y de tela espesa; otros, las manos callosas tendidas hacia la estufa y una colilla agonizante, que los labios aprisionaban tenaces como amada que se iba para no volver.

—Siéntate, camarada. En espera que llegue más gente, beberás un café.

(Terminará en el próx. número.)

B.D.I.C

ABONNEMENTS : 1 AN
Version française ..... 5 F.
Version fco-espagnole .. 20 F.

★

Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
et 24, r. Ste-Marthe, Paris (10e)
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

TUTE DE REYES

FRANCO ha vuelto a celebrar, con exhibición de tanques, su día de la victoria. Aconsejado por el Vaticano, lo ha denominado «de los 25 años de paz». Igual a la de Varsovia, aunque el curato mundial y la prensa venal de todos los países no lo digan.

Pero esta vez Franco ha exhibido Juan Carlos a su lado, anheloso el «caudillo», de mostrarse manipulador de un tute de reyes, a saber: Juan III, su hijo Juan Carlos, Jaime de Borbón, y Hugo Carlos. ¿Es Juan Carlos el preferido por el «caudillo»?

He aquí lo que se preguntan las agencias de Información y he aquí lo que interesa las cortes reales o irreales de Europa y a los contados españoles partidarios de la Monarquía. Pero al Pueblo, ¿le interesa la solución prevista en palacios y cancillerías?

El Pueblo no cuenta para nada en los conciliábulos, amenos o desabridos, de los jugadores de ajedrez de la política de gran tablado. Sin embargo, la abstracción popular en hora precisa podría ser determinante. ¿Quién con más derecho que el Pueblo español para darse el sistema social-político que más le acomode?

Una monarquía podría ser tabla de salvación, no de España, sino de los grandes traidores del 18 de julio de 1936 que tratan, no solamente de guardar cabeza sino de retener sus fortunas amasadas con sangre de millones de españoles. Una Monarquía no podrá ser garantía de paz social ni política por el hecho real de quedar al acecho del trono esa tropa carlista que ya habría desaparecido en el siglo XIX sin el espantoso recurso de las guerras civiles. La rama alfonsina, desde la prevaricación del XIII en 1923 carece de tronco, y esa familia de los Carlos de segunda mano quedó disuelta en los sommiers de soltería de los hoteles de Europa. Aparece ahora ese chaval aventurero casado con una princesa Yé-yé y que por su sola presencia ya amenazan la tranquilidad futura de España, ese país en el que nada se les ha perdido y en el cual nadie los reclama. El duque de Segovia también se manifiesta, aunque levemente por falta de sostenedores, mientras su hermano de Estoril juega a la baraja gitana combinando oros y bastos contra copas y espadas, apoyándose en liberales enmohecidos y carlistas desgastados. ¿Qué tiene que ver toda esa morralla real con el verdadero sentir del pueblo hispano? ¿Qué utilidad se atribuye ese mobiliario anticuado, ese armatoste de escenario en la vida moderna de la sociedad española?

La política « democrática » internacional juega indebidamente e indecorosamente con los intereses globales de la nación. Ningún país ajeno al nuestro soportaría a Franco ni al tute de reyes entrevisto. Se juega con la tranquilidad, con la necesidad de respiro del Pueblo hispano. Esta vez no es el rey, sino la «sans façon» democrática mundial la que se divierte. Pero, a la postre, nos divertiremos todos.

Mirador

UN NUEVO LIBRO EN TORNO AL ANARQUISMO

por FONTAURA

NO abundan ahora las notas bibliográficas en las que se hable de obras nuevas en relación con el anarquismo; bien sea en sentido de elogio y difusión, ya en plan de combatirlo. Ciertamente, se escriben, se publican acá o acullá, artículos, ensayos, trabajos, en suma, de mayor o menor densidad expositiva, mas escasean los libros concebidos y editados en nuestros días. Tratar en estas líneas de analizar los motivos sería hacer camino divergente del que motiva el artículo. Tiempo habrá para hacer hincapié en ello.

No obstante, de vez en cuando puede comprobarse, con evidente satisfacción de nuestra parte, la aparición de alguna que otra obra, de carácter anarquista, que se suma al vasto conjunto bibliográfico con que cuentan estas ideas en el mundo. Por ser reciente su publicación, creo que merece ser citada, y dedicársele unas líneas a guisa de comentario, la obra del veterano escritor francés, Charles Auguste Bontemps, que lleva por título: «L'anarchisme et le réel».

Menos de doscientas páginas contiene el volumen, pero condensan tal profusión de conceptos que, el extenderlos un tanto, buscando acentuar más la claridad expositiva, haría doble o triple el contenido del texto. Y a continuación no estará por demás mencionar el estilo, la fraseología que podríamos llamar de acusado léxico intelectual. Ya en «Le Monde Libertaire», Max Prévotel señaló en el citado libro de Bontemps esa propensión un tanto *intelectualista*, aduciendo que quien puede lo más puede también lo menos; y que cuando se hace labor de propaganda, la difusión de ideas, es aconsejable, sin necesidad de caer en lo populachero y demagógico, emplear la sencillez. Y es cierto.

Por lo que acabo de expresar podría deducirse que Ch. A. Bontemps es de aquellos que, retirados en su torre de marfil, cultivan la abstracción intelectual lejos del *mundanal ruido*. ¡Nada de ello! Nos ha demostrado el autor de «L'anarchisme et le réel» que no vacila en plantear combate, en la tribuna de ambiente popular, contra la injusticia, contra la iniquidad. El, Lecoin, y otros elementos de corazón sensible al sufrimiento humano, han recorrido la Francia señalando el crimen que contra las más elementales libertades cívicas comete el fascismo franquista en España. Y por lo que ello nos toca, hemos de estimarlo. Ha puesto Bontemps energía, pasión, una bien coordinada argumentación contundente en el ataque al franquismo, y a quienes de forma más o menos velada le defienden.

Toda apreciación anarquista tiene mayor o menor grado de subjetividad. Es lógico que así sea ya que busca partir del *hombre consciente*, esto es: poseedor de una voluntad propia que acumula deseos, aficiones, inclinaciones temperamentales, etc. Parte la concepción ácrata de Bontemps del que llama *individualismo social*, bien distinto de ese individualismo de escéptico aislamiento de un Georges Palante, o de ciertos devotos de Max Stirner. Con Kropotkin, se atiene a esa mutua relación y apoyo recíproco, base de toda sociedad. Con Proudhon, estima los vínculos del federalismo, al que han tenido necesidad de recurrir, en lo económico y en matices de convivencia, de fondo ético, aquellos elementos rectores, consejeros del tan zarandeado régimen capitalista contemporáneo. Han tenido necesidad de recurrir a ello en previsión de una certera bancarrota. Lo que hace ya años demostró el pensamiento sagaz de un Delaisi, al poner de relieve las funestas contradicciones del sistema capitalista.

Consecuente con su apreciación de «racionalismo libertario» considera Bontemps que por parte de los anarquistas, frente a interpretación materialista del marxismo, debía de haberse acentuado la trayectoria de humanismo y de ética representada por los enciclopedistas, de entre los que destaca Diderot, al que reconoce diversos aspectos coincidentes con el anarquismo. Pero su justificada adversión al *espíritu materialista*, al criterio acomodaticio de las corrientes carentes de espiritualidad libertaria, le inducen a generalizar una adversión para con el sindicalismo. En diversas partes del libro se nota tal disposición de ánimo. A tenor de ello le he hecho recientemente, y por relación epistolar, al autor algunas reflexiones, significándole que no puede juzgarse en línea paralela un sindicalismo amorfo, sin vinculación con postulados de elevado sentido moral, sin fundamental exhortación a la cultura, a la dignidad y a la libertad con otro sindicalismo, como lo es el de la Confederación Nacional del Trabajo de España, que en lo moral y en lo económico tiende a instaurar un ambiente social anulando la hegemonía representada por los puntales de la sociedad» contemporánea. Razones que ha considerado acertadas, pun-

(Pasa a la página 2.)

La C. N. T. trabaja en Alemania

AUNQUE un poco al margen del enclave orgánico que no es propio, la Comisión de Relaciones de la C.N.T. Zona-Norte y en particular su Secretaría de Propaganda, se sienten muy sensibles a los ecos de actividad, de entusiasmo y de eficacia que nos llegan de la F. L. ubicada en territorio de la República Federal Alemana.

Estos compañeros no se dan tregua en la labor militante de dentro y en sus proyecciones propagandísticas hacia fuera. Con un buen concepto de la dinámica confederal de hoy que huye del teoricismo aislante al mismo tiempo que busca las realidades de la calle, el corazón y la mentalidad del pueblo para introducir en ellas la esencia potencial de nuestras ideas y el estímulo de la acción liberadora, los militantes en Alemania han constituído un Ateneo de Divulgación, un Comité de Alianza Sindical, una abundante biblioteca, un ciclo de conferencias, una recepción y distribución de prensa confederal, un contacto útil con organizaciones obreras autóctonas, una relación prometedora con el grueso de los emigrados económicos muy numerosos, y lo que es mejor aún la promesa de conseguir en breve plazo un tiempo preciso (y precioso) en las emisiones de radio en lengua española.

Alemania Federal es una tierra buscada y trabajada afanosamente por los rastaqueros del franquismo (que explotan los sustratos hitlerianos disimulados en el vientre de la social-democracia) y los nos menos astutos del totalitarismo comunista que siendo vecinos de potencia y de «prestigio» castrense, cuentan con grandes posibilidades materiales que sólo la CNT y la UGT pueden contrarrestar con eficacia. Por eso nuestros compañeros se han convertido en los mejores animadores de la Alianza Sindical y de la amistad franca con los exiliados de solera auténticamente antifascistas. Entre las varias actividades de conjunto merece citarse la campaña popular hecha en favor de nuestro compañero Abarca, detenido en Bruselas, y de la que nos da una idea perfecta una fotografía publicada en un diario local.

Alemania, como Londres, Nueva York como Bruselas se movilizan fervorosamente al conjuro del gran deber de solidaridad que tenemos para con las víctimas del Régimen franquista en el interior y en el exterior de España. En ello está la imprenta, el sello moral de la militancia anarcosindicalista que se ha prometido a sí misma no cesar en su empeño nobilísimo de activar y luchar hasta que el pueblo español recobre las libertades y los derechos que le fueron arrebatados hace 25 años por el odioso clan fascista actualmente en el poder.

La Comisión de Relaciones de la C.N.T. Zona-Norte

VOLVER A ESPAÑA

...Y SI NO TE VEO, DOBLE

LOS trabajadores de aquella localidad (campesinos) ignoraban la que era el sindicato, por consiguiente encontrábanse completamente desorganizados.

La miopía respecto a ideas era absoluta: muchos no habían pisado la escuela, por tanto no sabían leer ni escribir.

Larga y pacienciada era la faena a llevar a cabo en aquel pueblo. Primero, extinguir el analfabetismo; tras esto, formar la personalidad conciente del individuo poblando su mente de ideas; después, explicar la significación de las doctrinas en uso para optar por la que mejor parezca. Lo demás se aprende solo.

Pueblo rico en el que excedían los pobres, quienes sustentaban a un señorío semifeudal, mientras ellos no podían comer y hambreaban.

Necesariamente urgía arreglar aquello. Como si de erigir un monumento tratárase precisaba ir a colocar la primera piedra.

—No pasaréis el puente de madera sobre el río Nagor, ni de las puertas de la localidad marcharéis. Adelante sin que os abran la cabeza a pedruscazos.

—Con ésta contestaré.

En efecto, con una lluvia de piedras recibiéronles los siervos del señorío latifundista, varios con derecho de pernada...

A los que venían a laborar sindicalmente uniéronse los opuestos a ser por más tiempo explotados, de modo que el zafarrancho fue enorme; teniendo que intervenir la guardia civil.

Encarcelaron a los propugnadores del sindicato y a los que, con el fin de crearlo, vinieron de fuera. Desde entonces, en aquel contorno quedó flotante el necesario espíritu de rebeldía. Estábase cerca de julio del 36.

Al aproximarse esta fecha salieron de estampia con lo que no pesa y fácilmente se lleva, los señores de horca y cuchillo, más los vasallos tolerantes con el derecho de pernada: los ápteros, hechos al regalo de la caza, bien por iguavía, bien por no conceder importancia al Movimiento Revolucionario, determinaron permanecer en sus domicilios, de los que, en justicia, buena justicia popular, para no volver salieron...

. . . . . .

Con varios compañeros pertenecientes a aquel célebre sindicato hablé en Africa, la mayor parte de la C.N.T.

Y mientras la gentuza ha vuelto a sus lares y por sus respetos campa, los del mismo burgo aquí aguantan la expatriación a pie firme, sin pedir árnica ni dar un paso atrás...

PUYOL

Profunda meditación sobre economía.

DISCOS

A fuerza de olvidar a la religión reentramos en los prejuicios religiosos. La transigencia es evidente.

También Superlópez creyó estar por encima de la masa estando amasado en ella.

A fuer de incrédulos desconsideramos el prejuicio religioso dejando al cura las manos libres.

Y llega que Superlópez se arrepiente, modosamente, de haber chamuscado templos en un mes de julio de hace 28 años, lejanos como 28 siglos.

Ya la hija puede hacer la primera comunión y casarse luego, con padre regatón en el dintel de la iglesia. Ya los milagros de Lourdes nos parecen posibles, no quedando ganas de discutirlos.

Sin embargo, un servidor los discute. La autosugestión puede sanar 1 por 10.000 en Carcundonia, en Naturalia, en Maniaquía y en Voluntadía. El método cada cual se lo escoge, honrándolo según sea la estima o la cerrazón del sujeto.

Las vírgenes de Lourdes, de Fátima, de Montserrat, o de donde sea, empiezan por el milagro de permanecer vírgenes a despecho de las desbordantes pasiones humanas. ¿Explicación del fenómeno puritano? Que las tales vírgenes son de materia inanimada.

De la famosa de Orleans se dice que murió doncella, elemento de castidad que nada interesó a los ingleses que murieron partidos por la espada de ella. ¿Qué tiene que ver el acto sexual con las buenas o las malas obras de los sexuados?

Santa María dicen que hay una, y en la Camarga vieron llegar tres de un golpe en una barca. Observation que se impone: el mosto del Gard está cercano. Y el de Avignón, y el de Provenza.

A la señorita celeste de Lourdes la descubrió una pastora, a la de Fátima otra muchacha de pueblo, a la de Esquioga una niña desocupada enemiga de la escuela. Las alucinadas de Francia y de Portugal prendieron en el arzobispado respectivo, no así la majaretita española. «¡La he visto y me ha hablado!» Pues vayamos con ella para «verla y oirla». En resultado no se vio ni se oyó, pero en el lugar se instalaron buñolerías, titiriteros, tiro de pichón, cacahueteros, alcahueteros, ruleteros, puestos de pirulí, de coco de la Habana y de venta de peces sin escama.

Escamado, el obispo de la diócesis puso fin a esa avalancha del comercio en la que lo pagano adelantó a lo religioso. En cuanto a la niña vidente, la recomendó al Instituto de Siquiatría, con lo que las aguas pasionales desbordadas volvieron a su cauce.

Causa tendremos nosotros si no volvemos a encauzarnos.

DISCOBOLO

LA CONVICCION Y EL DOMINIO DE SI MISMO

LA convicción puede tener su origen en muy opuestas causas. Hay hombres que ostentan determinadas convicciones y éstas no son sino causa de otros tantos yerros o quimeras cuyo principal generador está en la educación recibida.

Todos aquellos que consideran el deber como un atentado contra las leyes de la vida, no pueden en modo alguno hacer alardes de convicción porque ésta siempre tenderá a despertar en ellos el despecho, y una convicción a base de despecho no puede tener una consistencia razonable. Una vida de placeres no significa en modo alguno una vida de felicidad real ni de verdadera libertad, sino todo lo contrario, porque en cuanto el hombre se abandona a sus propios instintos es cuando cae en la más intolerable tiranía.

El único estímulo con que hasta hoy pueden contar los hombres, sin necesidad de que pongan en juego energía alguna de su parte, es el estímulo de la resistencia, sin la cual habría individuo que hoy se creen completamente felices, que se considerarían los más desgraciados de este mundo a no ser por los obstáculos naturales que se oponen a sus caprichos.

Es preciso desengañarse. La vida no es cómoda, ni muchos menos, por consiguiente resulta una perpetua quimera el pretender vivir en constante satisfacción sin poner de nuestra parte un tanto de esfuerzo o de sacrificio para lograr tal satisfacción.

PEREZ GUZMAN

OBRAS
de Felipe ALAIZ

«Quinet», tomo I.
«Tipos Españoles», tomo II.
10,00 francos los 2 volúmenes.

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

HA DESAPARECIDO UN TESTIGO

EL 6 de mayo, en el hospital de Créteil, dejó de existir Alfred GRIOT, a la edad de 87 años.

En su juventud militante adoptó el pseudónimo de Rosmer, personaje de Ibsen. Es a Rosmer a quien conoció y estimó la militancia sindicalista de fines del pasado siglo y de todo lo que va de éste. Nos referimos a la militancia veterana. La que sufrió los combates de la primera guerra; la que vivió las mayores esperanzas revolucionarias; la que sufrió el impacto de la revolución mexicana, la húngara, la rusa; la que creyó en la revolución en Alemania y que se sintió reverdecer de entusiasmo en 1936, con la España revolucionaria y promisora.

Emparentado con el sindicalismo de tendencia libertaria, asume Rosmer figura de integralista, encabezando arduo combate contra el reformismo de Jouhaux y de todos aquellos que arriaron bandera frente a la guerra. Forma parte de la pléyade de Martínez, Merrheim, Pouget, Ivetot, Monatte y de todos los sindicalistas revolucionarios que hasta octubre 1917 constituyeron el vértice y la nema de las organizaciones obreras independientes de la lepra parlamentaria.

Rosmer funda con Monatte *La Vie Ouvrière*, que toman luego en mano los comunistas. En 1915 constituye, con Monatte y Souvarine, un Comité de Relaciones Internacionales a objeto de reagrupar a los refractarios a la guerra y reorganizar los grupos dispersos por la traición de los dirigentes de la Segunda Internacional. Es uno de los organizadores de la famosa conferencia de Zimmerweld, a la que asiste como delegado francés.

∴

Al igual que Monatte, de quien hemos hecho mención respectuosa en alguna de nuestras «Crónicas» Alfred Rosmer recibe la influencia de la Revolución rusa. Como Victor Serge, se incorpora a la revolución bolchevique participando a la organización de la Tercera Internacional. Interviene en los primeros Congresos del Partido, en Rusia, y aporta a la revolución una adhesión leal y entusiasta. Se encuentra en las primeras filas de los forjadores del nuevo régimen, toma parte en sus fatigas, en sus ilusiones: en todos sus actos, ya que se halla tan cercano a Lenin y a Trotsky; a Zinoviev y a Radek; a Kamenev y a Boukharine; a todos los ejecutores y artífices de la hora, que sería difícil desligarle de ciertas responsabilidades de organización y orientación.

Junto a John Reed, el autor de los *Diez días que hicieron temblar al mundo*; junto con Serrati, Paul Levi y Bela Kun; en unión de los delegados de casi todos los países, contribuyó a la consolidación del «mito comunista», mito que abandonó con tremendas desgarraderas de corazón cuando la evolución del Estado, evolución natural de todo poder centralizado, condujo a los horrores inspirados por el espíritu absorbente, dominador, despótico de Stalin, el enterrador de la Revolución rusa. No, Rosmer no había combatido para instaurar una dictadura terrible y tenebrosa, cuyas primeras víctimas fueron los propios forjadores del nuevo sistema, del «capitalismo de Estado», promovido por Lenin con la intención de llegar a la abolición total del Estado tal como lo declaraba en una de sus obras cumbres: *El Estado y la Revolución*, en oposición a los anarquistas que afirmaban —y afirmamos— que el Estado, fundamento orgánico del Poder organizado, no desaparecerá jamás por sí mismo, tendiendo, por el contrario, a engrandecerse y desarrollarse de manera ilimitada y con transcendencia autoritaria.

Víctor Serge pasó del anarquismo al bolchevismo, sin transición aparente. En sus «Memorias» dedica al anarquismo algunas páginas amargas y abusivas, como justificante de su actitud. Rosmer no se ve impulsado a justificarse, tal vez porque no se había encontrado fundamentalmente ligado al anarquismo, como había estado ligado Víctor Serge. En cambio, Rosmer se esfuerza en justificar los desvíos de la Revolución rusa en sus momentos álgidos, delicados, iniciales. Momentos que no pueden dejar de ser decisivos en el proceso ulterior definitivo. Justifica incluso la represión contra los marinos de Kronstadt y no menciona a Makno, ignorándolo aún en las páginas en las que se refiere a la lucha en Ukrania contra el general Wrangel, lucha en la que la intervención de los guerrilleros «maknonistas» constituyó un aporte decisivo. Nos referimos concretamente a una obra escrita treinta años después, cuando Rosmer se halla ya completamente desligado del Partido comunista y encara una labor de clarificación histórica. Se trata de *Moscou sous Lenine*, con un prólogo de Alberto Camus, editado en 1953. Obra de un testigo, más que de un crítico, que constituye un aporte precioso para la comprensión de los hechos y el conocimiento de los hombres, determinantes y actores.

Nos explica en esta obra cómo se puso en contacto con los grupos anarquistas en el interés de hacerles participar y colaborar con la situación. Un tanto oscuro queda el porqué del rechazo de éstos, aunque puede explicarse lo fundado de su desconfianza para establecer un acuerdo formal con el Partido, bajo el visto bueno de Trotsky. No nos dice Rosmer si los anarquistas fueron liquidados antes o después de Stalin. Su inciso termina con el relato de la muerte y el entierro de Kropotkin, en cuyo acto fue el propio Rosmer quien expresó el discurso de despedida.

∴

Rosmer abandonó el Partido comunista poco después de la liquidación política de Trotsky, con quien se reúne en México luego de abandonar *l'Humanité*, y hacia quien conservó entera estima y simpatía. En 1929 contribuyó a la fundación de *Vérité*, publicación del grupo trotskista francés y luego, al igual que Monatte, colaboró hasta sus últimos días en *La Revolution Prolétarienne*, grupo al que se han ido agregando todas las grandes figuras de los desilusionados del comunismo, procedentes otrora del socialismo, del anarquismo o del sindicalismo revolucionario. Tal constatación no desmerece en nada el alto nivel y la pulcritud moral de esta publicación que honra y prestigia el haber bibliográfico revolucionario francés e internacional.

Desde entonces fue Rosmer el meritorio historiador de una época que, más que de transición, puede calificarse de época de crisis o de ruptura con las ardientes ilusiones revolucionarias que llevó a tantos hombres a la vacilación o al derrotismo. Aún hoy —lo vemos ante el ejemplo castrista— la palabra «revolución» prosigue con su poder mágico, a pesar de tantas decepciones. Es que en verdad no ha llegado aún la «revolución» esperada y cada intento provoca repetidos entusiasmos.

Rosmer, como Monatte, como apenas un puñado de hombres íntegros, se mantuvo fiel a sus juveniles convicciones revolucionarias. Su honradez de propósitos quedó probada con su alejamiento del Partido, del que se adueñaron los arribistas y los turiferarios estilo Cachin, para cumplir sus ambiciones personales y para infligir a la causa proletaria la más dura de las derrotas, mistificando y traicionando vergonzosamente a la revolución.

Ha desaparecido todo un hombre y un digno luchador.

Fluorescencias

1

¿Quiere decir que el anarquismo se derrumba definitivamente y que carece de verdaderos paladines que le salgan al paso al libertinaje de la presente sociedad de amos y esclavos? Menos mal que semejantes palabras son desmentidas por los hechos en todas partes, mal que les pese a los detractores de nuestro ideario. Quien lo creyese necesario y tuviese voluntad para ello, tendría que escribir un libro bastante grueso en papel fino, para señalar las infinitas pruebas individuales y colectivas sobre lo que afirmamos. Eso sí que tendría que estar poseído de una buena voluntad constructiva y fiel enteramente a la realidad de los hechos y en ningún caso de un ánimo quisquilloso, pesimista o excesivamente impaciente y exigente al mismo tiempo.

2

Algunos quisieran que en la balanza pesase más la mixtificación y el retorcimiento que la rectitud y el voluntarismo. Y eso les hace ver agua donde sólo hay sed, cansancio y deseperación personalmente justificadas o no. Decía el Dante: «¿Estás desesperados? Vives, pues, en el infierno.»

3

¿Pueden ser rotas todas las lanzas? ¿Anulados todos los esfuerzos? Entonces «la vida es sueño», de acuerdo con Calderón.

4

Nuestra palabra recibe diez golpes por cada uno que logra asestar al enemigo. ¿Alguien pensaba que el enemigo se estaría quieto y nos dejaría hacer a anchas y mangas?

¡Pues qué equivocado estaba!

5

Existen, por lo menos, diez plumas retorcidas «al día», por cada una que anárquicamente se enfrenta contra todo mal. Pero es que vivimos en pleno auge autoritario, y eso nadie lo podrá negar. Como que este monstruo se resistirá hasta el final, con todas las consecuencias. Marchamos perfectamente bien, entonces. Lo dijo precisamente el santón mayor del bolchevismo, lo que ya es muestra evidente y respetable: ¿El enemigo te aplaude? Cuídate, porque es seguro que has hecho una enormidad.

6

¿Defensa del «voto democrático»? Que lo defiendan los demócratas de Wall Stret, y aquellos otros que lo estimen conveniente. Por mí, que les den mondongo al uno y a los otros.

7

¿La verdad se abre siempre paso por sí sola? Por cierto que no es cosa como pasa ser puesta en picota. No obstante, son demasiadas las mentiras con las que a diario se la entierra, en un afanoso empeño de maldad sin nombre.

COSMOS

Le Gérant responsable
J. SORIANO
Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C
3428

De chacun selon ses forces

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

36e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 301 Abonnements : Six mois, 10 F. Un an, 20 F. Numéro, 0,40 F. 11 Juin 1964

Le discrédit de notre Vème

LE voyage de l'actuel ministre des affaires étrangères, M. C. de Murville, en Espagne et sa plaidoirie pour faciliter l'admission de cette dernière dans l'Europe des six, sont des faits consommés; et les speaker de service à la R. T. F., et toute la presse à gages semblent tirer une une certaine gloire de tels événements.

Cela ressemble étrangement à une période de l'histoire, pas très lointaine, où la Russie de Staline croyait avoir accompli une prouesse en signant le fameux pacte de non-agression avec l'Allemagne hitlérienne.

On sent néammoins une certaine gêne dans les commentaires destinés à justifier une telle intervention de la part d'un gouvernement qui se veut le champion de la liberté et le juste héritier de l'émouvante épopée de la résistance.

La même gêne se trouve d'ailleurs chez les membres du Parti « communiste français» quand on leur parle de l'alliance Hitler-Staline en 1939 contre la Pologne.

Il n'est pas dans nos intentions de chercher un nouveau chef d'accusation pour confondre ceux qui veulent nous faire prendre des « vessies pour des lanternes »; nos lecteurs sont suffisamment éclairés pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir.

Seulement, il ne sera pas dit que tout le peuple français suit son « chef des miracles » dans sa marche vers une «Dictature démocratique » ou plus précisément vers une « démocratie dictatoriale»; et encore moins quand il prélève les deniers du peuple pour voler au secours du digne continuateur du régime hitlérien.

Nous savons qu'un tel comportement est motivé par la fragilité d'un règne qui se voulait supérieur à tous les précédents et qui n'en reste pas moins un régime plein de contradictions, mais la protection évidente que la France manifeste au dictateur espagnol ne peut que compromettre et diminuer le prestige et l'esprit républicain et libéral dont nous jouissons dans le monde entier.

Bien sûr, ce prestige, cet esprit républicain et libéral ont été, à plusieurs reprises, mis à rude épreuve et si notre Vème intervient auprès des six de la petite Europe pour l'admission de l'Espagne franquiste dans le marché commun, notre IVème s'est bien gardée d'opposer son véto (pas plus, d'ailleurs que les U. S. A., la Grande-Bretagne ou la Russie Soviétique) quand il fut question de l'admission du gouvernement phalangiste au sein de l'O. N. U. Quant aux portes de l'U.N.E.S.C.O., elles ne furent pas plus résistantes.

La conférence de Munich en 1938 sonna le glas de la IIIème République parce que tout compromis avec les dictateurs est de mauvais augure et notre Vème est actuellement dans une situation qui ne présage rien de bon.

Le capitalisme international, car, en définitive c'est lui qui tire les ficelles, cherche à se survivre par tous les moyens et le meilleur est «l'intoxication des masses ouvrières ». Celles-ci représentent, en essence, l'adversaire le plus dangereux pour leurs méthodes d'exploitation de l'homme par l'homme et il risque de devenir invincible s'il prend conscience de sa force.

Seule, la division a pu, jusqu'à présent, faire obstacle à cette force irrésistible de tous les exploités.

Des barrières de toutes sortes se sont élevées entre les hommes de même condition sociale; elles son linguistiques, politiques, religieuses mais c'est à la base, parmi les peuples que nous les rencontrons toujours à l'origine des discordes et de la division.

Les capitalistes, eux, sont toujours d'accord pour nous tondre la laine sur le dos.

Quand une institution à leur solde commence à perdre son prestige, quand le discrédit menace ses assises, ils la remplacent par une autre qui n'aura pas le même aspect mais qui jouera le même rôle, et tout ceci continuera jusqu'au jour où tous les peuples s'unissant, la solidarité ouvrière internationale permettra de détruire les derniers foyers du fascisme et d'instaurer une société idéale, une société Communiste-Libertaire; une société sans Dieu ni Maître.

LES JEUNES

J'ai assisté dernièrement à une représentation donnée par des jeunes : chants, mimes, poésies, montage très bien réalisé, avec beaucoup de goût, le tout voulant faire réfléchir les spectateurs sur les problèmes de la vie en collectivité. Spectacle très bien organisé, dont les jeunes acteurs, quoique n'ayant pas le métier des planches, avaient la foi dans le combat qu'ils menaient pour amener les spectateurs jeunes et même adultes à prendre conscience.

Hélas, et c'est là où je veux en venir, les spectateurs étaient peu nombreux, seuls les parents de ces jeunes gens, plus quelques personnes égarées dans la salle, peu de jeunes malgré une très bonne publicité faite dans les écoles, les journaux et la pose d'affiches.

Pourquoi cette indifférence des jeunes, pourquoi si peu vinrent à ce spectacle fait entièrement par des jeunes, pour les jeunes, c'est peut-être là qu'il faut voir un signe de décadence dans notre civilisation. La majorité des jeunes de notre temps ne veut plus ou ne peut plus penser, analyser, prendre des décisions. Il est peut-être navrant de le constater, mais on ne peut le nier. Le jeune homme de 1964 est mentalement diminué; que l'on me comprenne bien, je ne suis pas, ou ne crois pas être, un de ces quadragénaires pour qui seul était valable ce qui fut fait à l'époque de ses vingt ans; non, je dis et je le répète, il y a et c'est fort heureux encore des jeunes qui ont quelque chose dans le ventre, mais, je dis aussi que le nombre en a diminué et diminue chaque jour.

Vingt ans, l'âge où l'on veut bouleverser le monde, où l'on croit que la jeune génération va apporter des formules nouvelles, des conceptions philosophiques et humanitaires plus en rapport avec un idéal, un altruisme de fraternité et d'égalité.

Vingt ans, l'âge où l'on est prêt à se dévouer, à sacrifier ses loisirs, son argent, sa vie même pour l'humanité, oui, c'est tout cela vingt ans; hélas ! le monde adulte est là pour couper les ailes à toutes ses chimères, à tout ce que renferme de beau, de grand, de généreux, le cœur d'un jeune de vingt ans.

Cela c'était hier, où une majorité écrasante de jeunes avaient un idéal, que celui-ci fût un idéal de chrétien, de communiste ou de libertaire, voire de royaliste; aujourd'hui les jeunes sont blasés, dégoûtés de la vie avant de vivre, car, est-ce s'appeler vivre que d'aspirer, à vingt ans, à la quiétude de l'emploi, à la place de fonctionnaire avec la retraite au bout ? Si encore les jeunes qui passent des examens pour l'obtention d'un emploi fonctionnarisé militaient dans un mouvement, un parti, quel que soit ce mouvement, quel que soit ce parti; mais non, les soirées, les dimanches d'une forte proportion de la jeunesse

se passent devant la télévision ou au cinéma, quand ce n'est pas dans les surprises-parties qui, effectivement, apportent quelquefois des surprises à des jeunes filles qui ne le sont plus.

Quel découragement pour ces jeunes qui, eux, sont encore « demeurés », c'est-à-dire qui veulent que leur cerveau « vive », qui désirent enrichir leurs connaissances, non seulement sur le plan professionnel afin d'exercer un métier intelligent, mais à lire et à aimer les poètes de tous les temps, entendre et comprendre la musique de tous les génies créateurs dans ce domaine, voir et apprécier l'art sous toutes ses formes, picturales, architecturales, etc.

Lutter aussi, lutter pour voir un monde meilleur, où l'égoïsme, l'esclavage des uns par les autres, les tueries organisées par des salauds orgueilleux, ambitieux, n'ayant à la bouche que ces mots, « Moi, je veux », seraient supprimés. Ces salauds payés, dirigés par d'autres salauds restant dans l'ombre à l'abri de leurs coffres-forts; et tous ces salauds trouvent encore d'autres salauds issus du peuple pour accepter d'être leurs domestiques, veules et serviles avec les maîtres, arrogants et brutaux avec la masse ouvrière.

Je vous plains, jeunes, qui avez un idéal, une mentalité d'hommes et non de châtrés; oui, je vous plains surtout si comme certains parmi les hommes vous conservez adultes ces conceptions d'un monde basé sur la fraternité, la liberté, l'égalité humaine, car vous serez les victimes de cette humanité qui va tout droit vers un monde divisé en trois clans : le clan des cadres, ce que l'on nomme l'élite de la société, clan grassement rétribué et vivant dans un cercle bien fermé; ensuite le clan des techniciens, techniciens manuels et intellectuels, quelques degrés en-dessous de cadres, et, enfin, le clan des prolétaires, des O. S., véritables robots, travaillant à la chaine pour un faible salaire, tout juste suffisant à subvenir aux besoins vitaux, mais surtout, oui, surtout, ne pensant pas, abrutis de télévision, de sports, de digests, ne désirant pas savoir, connaître, aimer, se contentant d'une vie végétative comme les bœufs, les moutons.

Je souhaite voir renaître le goût de la lutte parmi la classe ouvrière, mais, hélas ! l'abrutissement est quasi collectif et il sera difficile de faire sortir le monde de cette béatitude, de cette médiocrité, engendrées par l'égoïsme et l'imbécillité.

G. PIOU

UN COMBLE!

Le capitalisme porte en son sein la guerre comme la nuée porte l'orage.

Jean Jaurès.

Un certain Georges Pompidou, actuel chef du gouvernement français, se substituant au premier grand itinérant du pays, s'est rendu récemment dans le Tarn avant d'aller prendre un repos, paraît-il bien gagné, dans la propriété qu'il vient d'acquérir récemment à Cajar dans le Lot.

Notre premier ministre a-t-il tenu à ne pas être distancé par son collaborateur des finances, Giscard d'Estaing (Valéry), qui s'est payé, lui, une petite ferme de 453 hectares, a-t-il été gagné par la contagion du « retour à la terre » — tellement prisé actuellement — ou animé par toute autre raison ? Lui seul le sait. D'ailleurs, peu importe car là n'est pas notre sujet ; il nous suffit d'enregistrer le fait en passant pour édifier ceux qui l'ignorent.

A Albi, M. Pompidou a inauguré un lycée technique, puis s'est rendu à Castres où il a visité le musée communal. S'étant longuement arrêté, recueilli, devant les vitrines contenant les souvenirs de Jaurès, il évoqua ensuite la mémoire du leader socialiste, pacifiste notoire, assassiné l'avant-veille du déchainement du conflit mondial de 1914.

En faisant l'apologie du grand orateur, pour démontrer sans doute que lui, Pompidou, avait de qui tenir, il crut devoir rappeler que son père, directeur d'école dans la région, était un compagnon de Jaurès.

Ignorant tout de M. Pompidou père, nous nous garderons bien de mettre en doute cette affirmation qui l'honore, si elle est exacte. Mais il y a des limites qu'il ne faut pas dépasser. C'est ce qu'a fait notre premier ministre qui, comme on dit en langage vulgaire, pousse... un peu.

Il exagère, si l'on se réfère à la citation rapportée plus haut, sachant qu'il est le « grand commis » de la famille Rothschild qui possède de loin la plus grosse fortune d'Europe et que, datant de quelques jours seulement, le dernier exploit de l'un de ses membres est l'accaparement, après tant d'autres, de la présidence du conseil d'administration de la fameuse Pennaroya.

Nous n'accordons à Jaurès que le crédit qu'il mérite. C'était avant tout un politicien et un parlementaire. Rien ne prouve, en effet, que le 2 août 1914 il n'eut pas imité les sociaux-démocrates allemands et comme Léon Jouhaux, de triste mémoire, auteur de l'immortel discours antimilitariste de Bruxelles en 1913, adhéré à la fameuse « Union Sacrée ».

Nous ferons cependant bénéficier Jaurès du doute, car il eut peut-être représenté l'exception à la règle, si souvent mise en avant, et pour cette raison nous estimons que notre distingué « premier » insulte à la fois son père et la mémoire de Jaurès dont il a le toupet de se recommander par personne interposée.

Dans l'euphorie des après-midi succédant aux traditionnels banquets, certains officiels en visite se laissent parfois aller à de regrettables écarts de langage, bien compréhensibles, qui les situent exactement, mais en l'occurrence M. Pompidou s'est cyniquement moqué du monde. S'il est un nom qu'il lui est interdit de prononcer et surtout d'accaparer c'est bien celui de Jean Jaurès. Tout s'oppose à cela, car en plus de son emploi de zélé serviteur des banques — qui le situe comme l'un des plus grands ennemis des exploités — il a assumé, et nous nous excusons d'avoir omis de l'indiquer plus haut, l'intérim de l'homme presse-bouton de la force de frappe française pendant sa récente indisponibilité.

Lors de son passage à Castres, M. Pompidou a donc perdu une belle occasion de se taire puisqu'il a démontré aux rares individus qui l'ignoraient encore que les politiciens n'ont rien à leur épreuve et que le fait d'être un produit de Normale Supérieure n'exclut nullement de manquer de mesure et d'ignorer le sens du terme « pudeur » ce qui n'ajoute rien à sa personnalité ni à son prestige.

Raymond FAUCHOIS

Notre gala du 31 Mai

Nous ne reviendrons sur la valeur sociale, révolutionnaire du film « le Sel de la Terre », projeté au cours de notre gala; notre camarade Conte nous en avait déjà parlé dans le numéro 298 du « C. S. » de façon admirable, et ceux qui ont eu le plaisir de le voir, sont convaincus qu'il n'y avait aucune exagération dans la présentation : « *Ce film peut être considéré comme l'un des meilleurs films à caractère social, mais il est surtout le symbole de la lutte de classes et le reflet vivant des nombreux préjugés humains.* »

Ceci dit, notre gala, qui comportait une première partie de variétés, revêtait de ce fait un caractère particulier.

Le public des salles de cinéma observe, couramment, une attitude différente de celle des amateurs de spectacles de variétés ; pourtant, notre souci constant de donner à tous nos actes une orientation émancipatrice nous a incités à tenter l'expérience.

Et les esprit curieux qui n'y ont pas assisté doivent se poser la question traditionnelle : « Cette expérience a-t-elle été un succès ? »

Nous pourrions leur répondre : « Abondance de biens ne nuit point ».

En effet, si « le Sel de la Terre » a su sensibiliser l'auditoire à tel point que, chose plutôt rare dans une salle de cinéma, les applaudissements chaleureux soulignèrent plusieurs séquences marquantes du film, les artistes qui avaient eu l'amabilité de mettre leur talent et leur après-midi à la disposition de cette sympathique manifestation, rivalisèrent de grâce, de pittoresque et d'ingéniosité pour mériter les tonnerres d'applaudissements qui leurs furent discernés. Ils surent faire vibrer les cordes sensibles des spectateurs et se mirent à leur portée avec tant de simplicité qu'il nous serait difficile de déterminer lequel des chanteurs, des chanteuses ou de notre fidèle et charmante pianiste, eut le plus de succès et d'applaudissements.

Oui, ce fut un succès; et, même si du point de vue financier ce ne fut pas rentable, nous recommencerons pour la plus grande joie, nous en sommes certains, de ceux qui ont assisté à cette première expérience.

Parité des revenus agricoles et industriels

En tous temps le revenu des agriculteurs a été inférieur à celui des marchands (économie primitive et mercantile) puis à celui des industriels. La recherche de la parité des prix entre produits agricoles et industriels, s'est manifestée d'abord en Allemagne. Les prix agricoles se sont trouvés mieux rémunérés sans, toutefois, que la parité des revenus puisse être résolue.

La parité des revenus est impossible, et la parité des prix n'est qu'une recherche abstractive et démagogique pour endormir ou freiner les revendications paysannes.

Les agriculteurs peuvent comparer leurs revenus (ou tenter de le faire) avec ceux des industriels, mais il n'existe aucune mesure permettant de comparer les uns aux autres...

Sur le plan de la Rentabilité, du calcul capitaliste, l'agriculture française souffre d'une trop grande division des exploitations, ce qui augmente les prix de revient et diminue les profits; mais la solution qui consiste à éliminer les petites exploitations au bénéfice d'une concentration agraire, ne changerait pas beaucoup le caractère et les effets de la distorsion naturelle entre l'agriculture et l'industrie.

En réalité, les agriculteurs français réclament une égalité des conditions d'existence, ce qui, à leur insu, pose irrémédiablement le problème de l'égalité économique dans l'autonomie des fonctions : ils deviennent donc révolutionnaires sans le savoir...

Leur revendication se trouve paralysée par la disparité des revenus, entre eux, entre des exploitations à caractères différents et qui ne sauraient être uniformisées. Il est impossible d'uniformiser les climats, la fertilité des sols et les interventions météorologiques. Donc, il apparait impossible de réduire la disparité des revenus entre les agriculteurs eux-mêmes et de trouver un dénominateur commun à leurs revendications.

Les revendications paysannes ne peuvent donc porter que sur le « droit égal » à la jouissance des conditions d'existance déjà pratiquées dans l'industrie et le commerce; mais, nous répétons encore qu'une telle revendication pose le problème d'une transformation sociale visant à assurer à chacun et à tous un accès égalitaire à la satisfaction des besoins. C'est en fait le problème de la parité économique pour tous qui est posée.

Comment se déroule la production industrielle ?

En application de normes quasi invariables tant dans les fournitures de matériaux que dans la fabrication des produits, ce qui permet de réaliser des plans de production et de vente. Climat, chaleur, froid, intempéries ne sauraient intervenir pour modifier l'allure, le rythme, la qualité et le temps des fabrications. Le calcul des prix de revient et de vente est d'une élaboration facile. Les prévisions deviennent des routines sans histoires. L'industrie travaille donc sur des certitudes.

Comment se déroule la production agricole ?

Elle varie avec la qualité des terres, la nature du climat, les interventions imprévisibles de la pluie, du gel, de la chaleur, des vents, des maladies cryptogamiques, des insectes et selon des influences impondérables sur les rendements.

Le travail de l'homme peut être anéanti partiellement ou totalement en cours d'exécution. Au départ, il est donc impossible de prévoir les rendements, d'établir un prix de revient, et plus encore de prévoir les fluctuations du marché.

Le calcul du revenu agricole ne permet donc aucune comparaison avec celui du revenu industriel. L'agriculture connait de la qualité de l'agriculteur et de son matériel, mais elle subit les désordres de la nature, ses disparités irréductibles, toutes causes rendant aléatoire le calcul des prévisions.

Là où la prévision est incertaine; là où les conditions du marché sont fluctuantes parce que conditionnées par l'abondance ou la rareté des productions, il est donc matériellement impossible de prévoir le revenu agricole individuel.

Quand gouvernants, politiciens et hableurs promettent aux agriculteurs leur accession à la parité des revenus dans une économie générale subordonnée à la conquête du profit, ce ne sont là qu'interventions charlatanesques ne poursuivant d'autre but

(Suite page 2.)

TRIBUNE LIBRE

(Les textes insérés sous cette rubrique n'engagent que la responsabilité de leur auteur.)

A propos du Congrès de la F.A.

Les motions déposées par le groupe Angers-Trélazé et par le camarade Piou ont obligé certains « dirigeants » de la F.A. à définir leur position vis-à-vis de la C.N.T.F.

Ce n'est pas sans une certaine amertume, puis une certaine colère, qu'assistant aux débats j'ai relevé les jugements portés sur notre mouvement.

C'est tout d'abord un camarade qui, après avoir évoqué la Première Internationale, le rôle de Proudhon, la position de Bakounine face à Marx, après avoir rendu hommage aux martyrs de Chicago, aborde le problème syndical, souligne le manque de liaison des militants de la F.A. qui appartiennent à diverses centrales, nous dit, sur un ton condescendant, que « la C.N.T. est bien gentille, mais qu'est-ce qu'elle représente ? Rien ? Puis, ce « militant » a l'immense tort de s'attaquer à l'un de nos camarades et de citer son nom pour formuler sur lui la médisance la plus ridicule.

Ensuite, un autre camarade définit la C. N. T. comme une « utopie pure », et « ne voit pas comment » il « pourrait faire quelque chose à la C. N. T. ». Pour conclure il s'exclame : « C'est du délire ! »

Enfin, un troisième nie la possibilité d'une unité syndicale et affirme la nécessité de syndicats multiples et divers en s'appuyant sur la notion d'individualité.

A ces détracteurs je répondrai qu'à mon avis on ne participe pas à un congrès anarchiste pour analyser la pensée de Marx, que nombre de penseurs anarchistes ou anarchisants en ont depuis longtemps dénoncé les défauts, qu'il suffit d'un peu de réflexion pour démontrer très simplement que la dialectique aboutissant à la « dictature du prolétariat » contient en elle-même son principe de mort (cf. « l'Homme révolté », de Camus).

Je répondrai ensuite que je ne vois pas comment on peut à la fois souhaiter l'unité syndicale, invoquer la Première Internationale et porter des attaques contre une section de l'A.I.T. qui en est l'émanation logique.

Je répondrai également que l'individualisme n'est absolument pas contradictoire avec l'unité syndicale. Car cette unité syndicale, qui est le but de la C.N.T., pourrait avoir pour effet l'émancipation totale du travailleur vis-à-vis du « système économique » et, par là, lui permettre d'épanouir par les loisirs sa personnalité. Car si les individus sont « uniques » dans leur réalité intérieure, n'ont-ils pas le même désir d'être libérés des contraintes extérieures que leur impose un système économique centraliste et capitaliste en faisant de leur travail un esclavage ?

Si des syndicats inféodés aux partis et au gouvernement, comme F.O., possèdent des moyens de propagande importants et gagnent les masses à force de leur seriner leurs « mots d'ordre », il n'en reste pas moins vrai qu'ils sont partie intégrante de cette société qu'ils accusent; qu'ils ont perdu la volonté révolutionnaire initiale, qu'ils désirent plus diriger qu'émanciper, et qu'ils ne sauraient, en définitive, emmener les travailleurs que là où l'Etat criminel désire qu'ils aillent.

Tous les camarades de la C.N.T., j'en suis certain, déploreront les paroles prononcées à son sujet au cours de ce congrès, mais, loin de les décourager, ces considérations ne feront qu'animer plus encore, si besoin il en était, leur volonté de faire triompher notre position et d'amener l'avènement de la société nouvelle que nous désirons élaborée par la base, par les travailleurs eux-mêmes selon leurs possibilités et leurs besoins.

Si nous sommes attaqués c'est que l'on se refuse à admettre que nous restions fidèles aux principes immuables de l'anarchie, que nous refusions toute compromission qui peut-être nous amènerait des subsides mais affaiblirait notre volonté révolutionnaire.

Il est certes déplorable qu'en cette période de pourrissement de la société capitaliste l'unité de tous les libertaires ne se fassent pas, et cela à cause des principes mêmes de cette société pourrie dont certains ont du mal à s'émanciper.

Cependant nous sommes sûrs de la victoire, car notre position est la seule qui vise au bien-être de tous dans la liberté et l'entraide.

Nous répétons et ne cesserons de répéter notre acte de foi qui résume à la fois nos idées et notre action : « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. »

SEVY

DE TOUT, UN PEU

« *Un groupe de personnalités des quatre coins du monde... vient de créer un mouvement international « Temps nouveaux »... qui se propose, hors de toute considération de politique partisane, de donner conscience du monde renouvelé devant lequel les découvertes scientifiques de notre époque placent tous les êtres humains...* ! »

Voilà ce que l'on peut lire actuellement dans la presse. Ce mouvement international m'apparait fort sympathique, car, apparemment, il ne comprend aucun politicien ! Des savants, des médecins, des ingénieurs, des professeurs, des sociologues, c'est-à-dire des gens qui, indubitablement, s'occupent de choses sérieuses. De plus, dans ce groupe, on trouve Jean Rostand, ce qui me parait une garantie de libre comportement et d'objectivité !

« *Le mouvement* Temps nouveaux *considère qu'une rupture — notamment avec les systèmes économiques et politiques en vigueur — et une reconstruction totales sont nécessaires simultanément sur le plan national et à l'échelle mondiale.* »

Très bien, et nous sommes ici, n'est-ce pas, absolument d'accord pour une rupture et une reconstruction totales des systèmes en vigueur.

Rupture d'abord avec le système économique capitaliste, basé sur le profit et l'utilisation à outrance du système D. Rupture ensuite avec le système politique prétendument basé sur la volonté du peuple, mais en réalité entièrement aux mains des capitalistes, par l'intermédiaire des politiciens plus ou moins inféodés au système capitaliste.

Arrivés à ce point, il faut reconstruire, et c'est là que nous ne serons peut-être pas d'accord, nous, partisans de l'égalité économique qui découlerait tout naturellement de l'organisation rationnelle de la production et de la distribution, selon la formule bien connue « De chacun selon ses possibilités, à chacun selon ses besoins ». Mais il convient tout de même, avant de critiquer ce nouveau groupement, d'attendre ses déclarations d'intention en matière d'économie et de politique. Nous attendrons donc, sans toutefois trop nous bercer d'illusions ! Tant de fois déjà des bouleversements en apparence formidables n'ont accouché, finalement, que de quelques réformes mineures ! Tant de fois, déjà, nous avons vu des hommes ou des institutions, dénoncés comme nocifs, disparaître honnis de tous, et, peu de temps après, être remplacés par d'autres hommes et d'autres institutions tout autant détestables !

Tout de même, il est permis d'espérer, car si le progrès, en ce domaine, est lent, il existe, on n'en peut douter, malgré le nombre restreint d'individus qui pensent comme nous, alors que la multitude se plait à répéter que ce qui a été sera toujours, et que c'est la nature même des choses qui veut qu'il y ait des pauvres et des riches.

BLANQUET

Germination de la révolution

Des billets de banque, enfermés dans un coffre, sont improductifs; des machines-outils en chômage dans une usine, représentent un capital mort. L'argent, comme l'outillage, n'ont de valeur que par la présence de l'homme. C'est le travailleur qui détient le pouvoir de création, non le capitalisme. On rétorquera, bien sûr, que le travailleur, en régime capitaliste, ne peut rien produire, lui aussi, sans l'apport de l'argent et de l'outillage; mais il est possible aux travailleurs de créer des syndicats de production et de briser l'exploitation du capital, alors que ce dernier ne peut fabriquer des travailleurs robots. L'automation ne permet pas l'intégralité de la production, il faut donc l'accord tacite des travailleurs pour perpétuer l'esclavage par le capitalisme.

La position d'exploitation éhontée du capitalisme ne se maintient que par l'enseignement de l'Etat, ses lois, dont le but est de faire du travailleur un sujet. L'Etat est, par sa fonction, contre l'affranchissement du travailleur; son intérêt est de servir et de protéger le capitalisme qui lui donne force et possibilité d'exploitation. Le rôle de l'Etat est de maintenir les travailleurs en servitude. Que deviendrait-il cet Etat, si le travailleur s'affranchissait ?, si le travailleur faisait preuve de dignité ?

On conçoit, aisément, l'intérêt du pouvoir dictatorial à faire voter la loi anti-grève ; sa subvention aux syndidicats pour instruire les délégués syndicaux (qui défendront-ils dans l'avenir ?); sa décision d'interdire à certains travailleurs le droit de grève, en leur reconnaissant, dans l'immédiat, un salaire plus élevé (1); en manifestant de son intention de créer un collège de « cadres ». Attaqué, de tous côtés, par l'Etat, défenseur du capitalisme, que restera-t-il, demain, du véritable syndicalisme ?

Il restera de vaines revendications de salaires qui, en partie, obtiendront satisfaction, de l'amuse-gueule; les syndicats trahissent la classe ouvrière par l'acceptation de tout ce que décide le pouvoir. Les augmentations de salaires sont nécessaires et consenties par le pouvoir et le capitalisme pour calmer les revendications et freiner l'accès à la possibilité de la révolution. Le prolétariat n'a que faire d'un cachet d'aspirine. A ce jeu, le capitalisme et son domestique l'Etat, risquent de se trouver, un jour, devant l'opération à chaud, ce qui ne pourra se faire sans douleur.

Les anarcho-syndicalistes demeurent spectateurs du drame qui peut se produire; le temps et les erreurs d'un pouvoir capitaliste travaillent pour eux. Le germe fécondé, préparons-nous pour que demain les travailleurs se trouvent en présente de syndicats de production et de consommation organisés, qui soient à même, en cas de nécessité, à remplacer les pouvoirs dictatoriaux incapables d'apporter aux hommes, dans l'égalité, les bénéfices de la science, du progrès et d'une humanité fraternelle. — « *Cela ne veut pas dire que chaque événement de la vie de la société soit fixé à l'avance, mais cela signifie que, lorsque l'humanité est parvenue à un certain degré de progrès économique, l'étape suivante est déjà prévue. Ainsi, l'évolution humaine est à l'avance déterminée dans ses grandes lignes et tout effort pour changer les cours des choses est inutile. L'homme sage aidera donc la destiné à s'accomplir complètement et rapidement par une active volonté de coopération qui préparera un bon terrain pour l'étape suivante.* » (Gandhi et Marx, de Krishorial Mashrouwala.)

RENE VILLARD

(1) Le 21 mai 1964, le projet de loi supprimant le droit de grève pour 870 agents de la navigation aérienne a été déposé à l'Assemblée Nationale.

Lástima por los cobardes

HOY que el mundo carece de la suficiente sensibilidad humana para indignarse frente a las sentencias y ajusticiamientos de los héroes y mártires de la libertad, hay que sentir lástima por la cobardía de sus victimarios que se amparan en leyes escritas por ellos mismos, para cometer sus criminales atentados desde las alturas ensangrentadas del Estado opresor. Unos a otros, los opresores, pretenden justificarse; pero es inútil que lo intenten. Puede ser que no falten esclavos voluntarios que consideren que un asesinato estatal cobijado bajo la cruz de cristo, el becerro de oro, el paraíso de los trabajadores o cualquiera otra patraña de los abusadores del poder y la riqueza acaparadas, amparen con sus berridos una u otra forma de segar vidas humanas ansiosas de libertad. Pero nadie que se respete, respetando a su prójimo, se atrevería a hacer lo mismo.

La cobardía es manifiesta en esos seres encaramados sobre el poder, sobre todo cuando éste es dictatorial. Y de alguna manera hay que paliar los efectos íntimos de semejantes acciones de monstruos que no despiertan un clamor ensordecedor en el seno de una humanidad amedrentada o excesivamente indiferente por cuanto le corresponde atender con toda intensidad. ¿Es suficiente el odio para restar responsabilidades a los ejecutores de lo que llaman leyes en defensa del Estado? No. No basta el odio, por cuanto odiosa resulta la complicidad mayoritaria frente a tanto desaguisado. Recurrimos al sentimiento de lástima, del desprecio, de la repugnancia contra los que manejan la trágica pandereta de esta merienda de negros —o negrera—, en continua danza alrededor de la esclavitud más horrenda que los siglos vieran: la del presente mundo de amos y esclavos en agitada competencia de insensateces y malsanos instintos que a tan pocos conmueven.

En su tiempo, el hecho de firmar y llevar a efecto la criminal sentencia de aquel gran mártir de la Escuela Moderna que en vida se llamó Francisco Ferrer Guardia —por ejemplo—, significaba para sus victimarios un cierto sentido del valor o la osadía llevada al terreno de la ignominia, pero valor al fin, puesto que la mayor parte del mundo se solidarizaba con la víctima y no pocos reclamaban a voz en cuello la cabeza de sus asesinos legales. Pero hoy, por ejemplo, también resultan vilmente agarrotados los mártires Granado y Delgado, y apenas si los noticiosos, vendidos a quien mejor paga, le dedican, cuando lo hacen, un par de líneas ignominiosas a semejante crimen, ignominiosas e indignantes, pues abierta o solapadamente los «escribidores» de la noticia presentan los hechos velados, como si los asesinos tuviesen razón, fuesen justos y cumpliesen una misión de altura, y las víctimas pagasen una culpa a ojos vistas merecida, como si se intentase por todos los medios apagar la voz de la libertad y la verdadera justicia, presentando a sus más abnegados defensores como a bandoleros merecedores de la peor de las condenas y de todos los tormentos del infierno. Hay que sentir lástima por todas estas gentes enfermas de necrofagia, lo repetimos, por si la lástima produce el milagro posible de un repudio multitudinario contra los autores de tanto crimen de lesa humanidad y contra el crimen mismo, naturalmente.

Por otra parte, los mártires y los héroes no son dignos de lástima; la valentía y la entrega consciente en aras de una causa de bienestar común, despierta admiración y un sentimiento profundo y comprensivo en el ánimo de cuantos saben sentir y pensar. Lástima, repudio, desagrado, venganza, desprecio y hasta malos deseos los despiertan siempre en el ser humano los victimarios soberbios, quienes imaginan poseer derechos «divinos» sobre sus semejantes, quienes creen que una determinada posición de dominio sobre los demás puede darles derecho a gozar con el sufrimiento ajeno, a juzgar y arrastrar al paredón, al garrote vil o a la silla eléctrica, a cuantos se atreven a levantar la cerviz en medio de tanta vileza vestida de púrpura. Si miramos un cuadro en donde se representa a Nerón con toda su fatídica comitiva, con el dedo hacia abajo en señal de orden de que se quite la vida a un valiente gladiador, sentimos repugnancia por Nerón y por toda su comitiva, y pena admirativa por el que va a morir con toda la dignidad y valentía posibles. Y aún más admiración sentiríamos, y un sentimiento de profunda simpatía, por aquellos cristianos que marchaban serenamente a ser devorados por las fieras del circo, mientras sus asesinos reían a carcajada limpia. ¿Qué asco no inspiran las risas y hasta las solas presencias de aquellos monstruos que acudían a presenciar semejantes abusos de riqueza y poder? Imaginemos estos cuadros actualizados en Madrid, en la Habana, en Pekín o en donde sea, y veremos que el resultado en nuestros humanos espíritus no se diferencia en nada con lo que sentiríamos durante la época del Imperio romano.

Inconcebiblemente, tales barbarismos se incrementan a diario y el cinismo de sus animadores y sustentadores raya en lo infinito. En estos mismos días, un señor ministro del régimen que oprime a los españoles, acaba de hacer unas declaraciones que dan lástima, como afirmamos, para que nuestro más profundo y posible odio duerma el sueño de los justos. No puede ser de otra manera frente a semejantes enfermos destinados a morir entre el fango de todas las bajezas, de las más monstruosas pestilencias, tanto así que las mismas víboras han de tener mejor muerte que tales sujetos increíbles. Este señor, en sus declaraciones —y sírvanos también de ejemplo, pues, como él podríamos hallar otros en diferentes partes y amparados en distintas consignas de dominio autoritario—, afirma que ignora que en España se haya ejercido ninguna represión, ni se haya molestado a nadie a raíz de los últimos acontecimientos de la resistencia del interior contra el régimen. Ignora, dice, no está enterado de ninguna represión, desconoce que nadie haya sufrido molestia por parte de los sustentadores del poder. ¿Y no es esa la mayor de las cobardías a que pueda llegar un ministro? ¿No es merecedor de lástima por su gran terror que no le permite siquiera hacerse responsable de la parte que le compete en todo lo que bajo su vista y con su directa cooperación pasa en el escenario ibérico? Nos parece que, sin ir más lejos, los casos ya citados de Delgado y Granado, no corresponden al tiempo de las catacumbas. ¿Cuándo se construirán refugios para cobardes?

COSME PAULES

PARADEROS

— Se desea saber el paradero del compañero Rubio, su última dirección fue la siguiente: Antonio Navarro (para entregar a Rubio), Varilhes (Ariège).

El compañero o persona que pueda facilitar su dirección, dirijarse al compañero Amorós, 8, rue des Boucheries-58 Nevers.

chispas

«Hagan juego señores. Casad sobre el rey de preferencia.»
Es la extraña actualidad española (?) de nuestros días.

∴

Los Reyes Magos no pintan nada en la Historia de España.
Los otros, demasiado por el luto que permanencian en los hogares.

∴

Juan III rey de Oros, su hijo Juan Carlos rey de Bastos, su hermano Jaime rey de Copas, y Hugo Carlos rey de Espadas.
Avaricia, aliento de porra, de taberna y de guerra carlista. Detestable —e inevitable— resumen.

∴

Por fortuna, las ranas que piden rey son extranjeras.
El pueblo, ni rana ni gana... de serlo.

∴

No es la hora de las monarquías. Hay muchos príncipes y reyezuelos cesantes. En el chômage podrían ser estampas de adorno. Pero, ¡ni eso!

∴

Incluso en San Merino rige la República.
¿Quién piensa en Andorra adoptar rey sin empleo?

∴

En Mónaco hay reyito de opereta, o de ruleta.

∴

En Norteamérica, un rey para ella es inconcebible.
Sin embargo, lo conciben allá para los españoles.
Normal que la gente se sacuda los piojos. Pero no lo es que los desee para nosotros.

∴

La realeza es asunto de museo.
Un poco más, y lo será de trapería.

∴

La realeza es lo más irreal de la realidad campante.

∴

Real, fiduciariamente equivale a cuarto de peseta. Y la peseta actual ¡la pobre!, no llega ni al céntimo de cuando la realeza existía.

CHISPERO

LO HUMANO

Avaricia

LA huerta era grande como un pueblo chico. En terreno feraz a corta distancia de la estación del ferrocarril. Parte de la propiedad estaba tapiada y toda ella defendida por guardas jurados día y noche.

Unos trabajos eran permanentes, otros comenzaban al despuntar el día. Obligaba a los marchantes que a cargar acudían, quedarse al raso y ponerse en cola a fin de adquirir la flor. Malentendido porque lo mismo era la flor para los primeros que para los últimos.

Del lugar y de sus aledaños venían a cargar frutas y verduras quienes en la plaza tenían puestos de venta. Abastecían también de flores el mercado.

De los frutos enverados procedía la fabricación de conservas en el anejo ad hoc montado a la moderna. En vano los competidores quebrábanse los cascos haciendo pruebas a fin de descubrir el secreto. Como sinó...

Verdaderamente, el mérito de esta ciruela consistía en no parecer de conserva. De este exquisito fruto conócense diez o más variedades a cual mejores: la traída de una verdadera manigua de ciruelas era la utilizada en la fábrica.

Sin exagerar puede decirse que daba ocupación a este lugar y convecinos lugares por los muchos oficios que abarcaba. Después, otro personal corría con abastecer a los negociantes de frutas y verduras del tiempo, sin omitir la exportación de cuanto la huerta producía, que era importante.

Había un bestiaje muy crecido y una hermosa granja con numerosas aves de la que extraían abundantes huevos: a cargo de la granja había entendidas mujeres.

A muchas partes iban los camiones de la huerta con mercancía y a la estación, en la que disponían de material propio con un cargamento de cajas.

Caso raro el de las abejas. A pesar de las buenas condiciones de las colmenas y de su buena orientación, ninguno de los enjambres traídos de propio para habitarlas, cuajó en la propiedad y se fueron.

Palabras de un apiólogo:

«No hay que obligar a las abejas a residir en lugar determinado por adecuado que sea. La abeja es caprichosa, sobre independiente. A lo mejor escoge el tronco de un árbol por palacio o en un peñasco forma su melisagógico reino. Las abejas idas de las colmenas volverán a ellas cuando se les antoje.

La posesión en las inmediaciones de Camarasa, pertenecía a don Simplicio Bobadilla y se nombraba La Generosa, próxima a un caudaloso río.

Los hijos eran cinco, dos hembras y tres varones.

El padre incurrió en el error de parcelar la hacienda a fin de repartirla equitativamente entre sus cinco vástagos, decisión acordada en vida, con la que el primogénito, creyéndose con derecho a la parte del león, no estaba conforme.

Infinitas veces fue modificado el testamento en procura de la paz familiar, mas lo que con esto se hacía era fomentar la guerra.

Faltó el cabeza de casa sin dejar el problema de las particiones resuelto, bien que en manos de personas de entera confianza.

Los herederos desoían las llamadas a la razón de los albaceas y siendo hermanos igual que encarnizados enemigos tratábanse.

Dividida La Generosa en cinco quiñones y marchando los nuevos dueños cada cual por su lado, forzosamente la cesación de todo había de suceder al desbarajuste.

Los hombres buenos de la localidad propusieron, en bien de Camarasa y sus contornos y en atención a los trabajadores y sus familias, continuaron unidos como si no hubieran heredado, bastándoles a cada uno con saber la cuantía del herencio. Tampoco.

El hereu esperaba que la justicia despojara a sus hermanos de la parte mal adjudicada, por ser la casa con todos sus bienes absolutamente suya.

¿Quedan hereus de esta catadura? ¿Y leyes vigentes de esta traza? ¿Y primogénitos de este jaez?

Si esto no ha caído en el panteón del olvido merece el caer, que no se está en la Edad Media.

Sancho II de Castilla, hereu de Fernando el Magno, alimentó en su pecho la avaricia contra sus hermanos a los que despojó de sus Estados y les declaró la guerra. Pero en Zamora, Bellido Dolfos le quitó la vida.

¡Oh, la avaricia!...

La avaricia rompe el saco.

PUYOL

Parité des revenus agricoles et industriels

(Suite de la page 1.)

que celui de maintenir la préséance de l'industrie sur l'agriculture, du profit sur le travail. Ils savent bien qu'une telle aventure, qu'une telle parité, même approximative, détruirait l'équilibre financier de l'économie capitaliste essentiellement fondée sur l'exploitation industrielle.

Il est toutefois certain que les agriculteurs pourraient, grâce à la coopération de production et de transformation directe de leurs produits, améliorer considérablement leurs conditions d'existence, mais la disparité des revenus entre l'industrie et l'agriculture restera la loi fondamentale de l'économie capitaliste qu'elle soit privée ou d'Etat.

A ce dernier sujet, le ministre français Pisani n'a-t-il pas déclaré : « Qu'une trop grande expansion des coopératives agricoles présenterait des risques... Il faut maintenir le nécessaire équilibre entre le système coopératif et l'économie libérale par un système contractuel, par accord commun entre producteurs industriels et agricoles... »

L'erreur des « jeunes agriculteurs » est de croire que l'organisation coopérative du secteur agricole, à côté d'un secteur industriel dominant, pourrait déterminer une parité des revenus agricoles et industriels.

En réalité, ce problème de tous les temps, ne pourra être solutionné que par une soumission de toutes les exploitations agricoles et industrielles à un dénominateur commun : au « droit égal » à la consommation et à l'usage des services publics, c'est-à-dire, par l'abolition des « prix, salaires et profits ».

L'agriculture a une mission, la plus élémentaire et la plus noble des activités humaines : satisfaire les besoins et non les exploiter. A ce titre elle a le droit d'exiger que les appétits industriels et financiers se dissolvent dans une organisation sociale fondée sur la satisfaction des besoins et non sur la conquête des revenus.

Le revenu est à la satisfaction générale des besoins ce que la chimère est à la réalité : une fiction.

La parité des revenus (qui est un problème général et commun) deviendra une réalité le jour où la synchronisation des labeurs avec la distribution des biens sera déterminée par les travailleurs et les consommateurs associés dans une seule entreprise : l'égalité économique et sociale.

J. B.

¿HACIA UNA SOCIOLOGIA HUMANITARIA?

Función y meta del intelecto humanitario

ANTE los valores de esencia política y religiosa, los medios científicos internacionales han revelado malestar de características humanitarias. Por algunos doctos en problemas científicos, lo que se pretende, de parte de la «gaya ciencia», es independizar su personalidad y su valor de los convencionalismos sectarios. Se ha previsto, y se siente ya con alguna intensidad, que la función del saber puede tener un fin más efectivo y loable que el perseguido y practicado hasta el presente.

La inteligencia en sí, dicen, no es una facultad del hombre con sentido específico para la vida. Verdad incontrovertible. Si realmente es de múltiples aplicaciones, expresión de matices varios, la fuerza de su acción es duplicitaria. Los fines de su desenvolvimiento, frecuentemente, son antagónicos; es benefactora, o ruinosa, según la influencia de los setimientos que la orientan; todos invocamos sus grandes servicios, sus enormes facultades, pero, hasta la época presente, no ha habido coherencia de pensamiento para imprimirle un fin humano y constructivo.

Indudablemente que el sentimiento de sociabilidad, o factor moral de la vida, juega un papel importantísimo en el destino del hombre. Si estas dos virtudes logran paternizar la potencia del intelecto científico, el individuo conseguirá hacer, de su medio social, un paraíso superior al soñado por moralistas y utopistas.

Hacia ese fin camina la Humanidad. A tal efecto, si bien todavía no está inmune para los negativos agentes sociales, la tendencia general del intelecto va plazándose sobre senderos de servicio humano. Sin error de interpretación, no dejando de comprender esa tarea amplia y magna, puede decirse que el intelecto se humaniza. El valor preponderante de esta acción, de tal conducta, comprende dos resultados eminentemente humanitarios: Por una parte, las fuerzas científicas van restándose a la obra del mal; por otra, la adhesión de nuevos valores científicos para salvaguardar al hombre y a su patrimonio social, se extiende y consolida.

Venciendo no pocas resistencias, aunque todavía son muchas las que se yerguen en el campo de la lucha, una gran cantidad del intelecto relevante pugna por un cambio en la estructura de su desenvolvimiento. La tradicional supremacía de la inteligencia, vinculada con las necesidades de los más elevados poderes políticos y eclesiásticos, resta ímpetu a su abnegación antes profesada, por sentirse más libre y útil sirviendo otra causa. ¿Dónde se incorpora? Todavía no puede prescindir de dogma. Si cierto es que ha roto determinados lazos opresores, su personalidad específica, colectiva e independiente de tutores convencionalistas, está en formación. De todos modos, está en camino de liberación, es más libre que lo era, y más humana que nunca lo fue.

Dentro de su amplio y variado campo de acción, la función del intelecto está destinada a resultados maravillosos. Todas las áreas de actividad humana han abierto un ciclo, dispuestas a fecundar maravillas que estimulen la vida; todas esperan del intelecto humanitario los auxilios que permitan al hombre la práctica de vida que muchos credos le han ofrecido y ninguno lo ha dado.

Anulados los convencionalismos de coto, que tienen su expresión tiránica y corruptora tanto en lo político como en lo eclesiástico, cada matiz intelectual ofrecerá a la sociedad su máximo y más bello rendimiento. Y ese resultado, que no será para recreo de damas ociosas, ni para deleite de burgueses holgazanes, fomentará los estímulos éticos e intelectuales que darán plenitud al hombre y a la humanidad. «Para hacer comprender lo bello, no hay nada mejor que ponerse directamente en contacto con ello».

El fomento intelectual del hombre, su gran expresión bienhechora, creadora y propulsora de iguales o superiores valores, no se improvisan con la rapidez que lo reclaman algunos anhelos hiperbólicos. Necesitan un ciclo de formación particular, y hasta determinadas condiciones sociales para cimentar su potencia y continuidad. Si el intelecto logra gozar de tales condiciones, su actividad es más fecunda y su fruto más sabroso.

Para los estudios de humano fundamento social, nada tan útil como despertar el placer del conocimiento y el interés en conocer; son virtudes que invocan el desinterés materialista, en la relación humana, fuerzas que actúan en el individuo como comezón inductor al más allá de lo que se conoce y de lo que se goza; ponen de manifiesto cierta superioridad, en la persona que las practica, por haberse elevado sobre el nivel general de las aspiraciones, siempre en pos de condiciones superiores, no de lucro personal. Son estos agentes de la vida, que dinamizan la curiosidad, que vigorizan las investigaciones, que elevan los estudios y humanizan los sentimientos, la levadura de ese porvenir qu ese invoca como era de auténtica sociabilidad.

SEVERINO CAMPOS

(Terminará en el núm. próximo.)

Nuestra crisis, su análisis y posibles soluciones

V

GOBIERNOS MALOS Y PEORES

NADA aconseja levantar la cuarentena a la fauna electorera. El sufragismo político se encuentra más comprometido que nunca. Continúa siendo el mismo mundillo chabacano y soez. Es más, el sistema democrático clásico se halla en franca bancarrota. Sus vicios de ayer hicieron la cama al fascismo; sus imprecisos mecanismos son hoy trompolín para el poder personal. Se trata de un sistema que ya no responde al ritmo endiablado de la vida moderna. Al no responder, obstruye el paso, y la falta de algo mejor (una fuerza motriz nueva como, por ejemplo, un federalismo funcional dinámico) hace que el Estado eche por la calle de en medio. Es, la dictadura, la peor de las soluciones gubernamentales.

Porque mal que pese a algunos no todos los sistemas de gobierno son iguales. Afirmar esto viene siendo uno de nuestros latiguillos predilectos. No hay, tampoco, gobiernos buenos y malos. Pero hay gobiernos malos y peores. En la época de los gobiernos turnantes los gabinetes liberales servían la mesa a los conservadores después de molernos a nosotros las costillas. Pero sus inicios permitiannos un breve respiro reedificador. En 1874 la dictadura del general Serrano puso a la Federación Regional Española al margen de la ley y entregó el poder al alfonsino Cánovas del Castillo. Serrano copiaba en esto al liberal Práxades Sagasta, que en 1872 había sentado el precedente. Pero en 1881 dimite Cánovas y vuelve Sagasta a la poltrona. La Federación Regional vuelve a la superficie tras siete años de clandestinidad.

Mas hacia nuestros días los gobiernos liberales eran los que restauraban las garantías constitucionales que los conservadores suprimían. Y uno de aquellos nos libró de las fieras Anido-Arlegui. El inicio de un tránsito liberal permitianos hacer piel nueva que luego nos arrancaban a tiras los conservadores turnantes. Así que lo menos que podamos decir es que hay gobiernos malos y menos malos, bien que de los menos malos se pase a los peores y viceversa.

Hoy mismo tenemos a los opositores a Franco marcados a fuego por una historia política más o menos negra. Los nombres de Gil Robles y Ridruejo han hecho desbordar la tinta en nuestros periódicos. Comparemos la dictadura de Primo de Rivera con el fascismo de Franco y veamos la consecuencia. La dictadura primorriverista se redujo a un compás de espera o purgatorio con respecto al infierno que es el régimen de Franco. Durante aquella dictadura se publicaron periódicos y, sobre todo, revistas y libros, que fueron precioso material para la nueva promoción. Siguieron funcionando las escuelas racionalistas y los grupos excursionistas. Estos hicieron mejor que caer en el absurdo religioso naturista. En las giras al aire libre se alternaba el rito antialcohólico y el narcisismo nudista con la hoja subversiva y la química de los explosivos. Se hacían pinitos filosóficos en mesas redondas que eran corros de jóvenes y viejos de ambos sexos en cuclillas. Se comentaban artículos de «La Revista Blanca», de «Generación Consciente» o de «Vértice». Los catecúmenos leíamos folletos que se transportaban por kilos en las mochilas revueltos con naranjas, almendras, tomates y algún que otro bistec clandestino. El hombre de la bota de vino era una especie de leproso del que todo el mundo huía. De aquella extraña alquimia, mezcla de culto a la Naturaleza y a la Revolución, a la armonía y al desorden, al amor libre y al odio antiburgués nació una nueva generación de la cual me honro en formar parte.

Cuando hay matices entre dictaduras, ¿cómo no tendrá que haberlos entre gobiernos? ¿Cómo no tendrá que haberlos entre políticos? El día que nos dedicamos a estudiar la influencia de Pi y Margall y de su partido en la evolución del pensamiento anarquista en España quedaremos asombrados. En Barcelona la Internacional tuvo por cuna un centro federal del que era factótum Farga Pellicer. En Andalucía, polo sur del anarquismo ibérico, apenas es necesario destacar el papel que jugó Salvochea en el movimiento libertario. Es decir, otro federal. La sangre de los federales y los libertarios ya diferenciados corrió mezclada en la defensa de los cantones en 1873. Y juntos, internacionalistas y federales, amarrados a la misma cuerda, fueron a morir en la deportación al Pacífico, a la isla del Corregidor.

El principio de que *todos los políticos son iguales* hace hoy mismo que la CNT sea reticente en soldar contactos con el abanico de la oposición a Franco. Las oportunidades se malogran y la dictadura fascista se eterniza. Si partimos de que somos todavía una fuerza determinante aunque no decisiva, ¿por qué no utilizar esta fuerza ahora que puede sernos de una utilidad preciosa? ¿No usamos de ella otrora en condiciones evidentemente peligrosas?

Bien que no se coopere con los elementos políticos en lo que nos separa diametralmente. Incluso en aquello que nos une circunstancialmente se puede regatear la fórmula de cooperación en bloque o esta o aquella cuestión de detalle. Pero es absurdo basar la estrategia actual en un criterio exclusivo y excluyente. Exclusivo cuando se afirma a tontas y a locas que en la lucha contra Franco nos bastamos solos. Excluyente cuando subestimamos la importancia de los demás y la definimos como un impedimiento a nuestra propia acción. De salirnos con la nuestra el frente a oponer a Franco sería un solo frente y por añadidura débil y corto. Esta es la clase de frente que conviene a Franco, pues le permite concentrar sobre él su fantástico arsenal de guerra. No convienen de ninguna manera a Franco varios frentes, independientes o con una mínima coordinación entre ellos, que le hostilicen de frente, por la retaguardia, por los flancos y subterráneamente. Esta es la forma de guerrilla que más nos conviene a nosotros. Además es la clásica guerrilla española.

Pero vivimos preocupados por una serie de prejuicios que nos paralizan. El prejuicio, en primer lugar, de no conceder ningún valor, ninguna beligerancia, ninguna virtud al adversario. Nos metimos en la cabeza que cualquier concesión en este sentido sembraría la confusión, haría hacer la duda y provocaría la deserción en nuestras propias filas. Esta tesis es cien por cien escolástica, puesto que es un tapadillo a la verdad so pretexto de un servicio a un principio dogmático: el principio de la verdad convencional o de la mentira necesaria.

Tarde o pronto la verdad verdadera se abre paso y lo inevitable tendrá que producirse. Tarde o pronto los niños aprenden que no son el fruto de una col ni los trajo de París una cigüeña. Tarde o pronto nos enteramos de que los juguetes nos los compran los padres en el bazar sin que valgan Reyes Magos.

La educación sexual de los hijos es solamente un escollo para los padres o maestros en función de que persisten, quien con un brazo, quien con un pie, atrapados en el cepo religioso. Una propaganda proselitista más sincera, más científica, más objetiva por parte nuestra tal vez fuese menos contagiosa. pero la calidad compensaría la cantidad. ¿Contaríamos con menos prosélitos verdaderamente? Lo dudo. El prosélito masivo que se acerca a nosotros porque previamente nos hemos acercados nosotros a él adaptando nuestra música a sus exigencias, no es un prosélito. El prosélito somos nosotros. El es el que toca; nosotros los que bailamos, aunque nos hagamos la ilusión de lo contrario.

La CNT y el anarquismo español han estado bailando por décadas según la música de centenares de millares de adherentes que con la adhesión han impuesto sus gustos, sus costumbres, su exaltación pasional, su mística y metafísica. Sacudirse ese yugo de la dictadura de los advenedizos ha sido para muchos de nosotros tarea superior a nuestras fuerzas.

JOSE PEIRATS

DISCOS

Nuestro querido Luis di Filippo nos obsequia con un estudio sobre el humorismo, sabroso como todos sus estudios. Los lectores de «Umbral» podrán apreciar, una vez más, la sagacidad, las dotes de observador que distinguen al querido compañero argentino.

Por nuestra experiencia podemos afirmar que el humor es un antídoto, un contraveneno excelente contra las intoxicaciones del trato social que del nacer al morir sufre el individuo. La alegría se consigue, no por bobería permanente, sino por reacción inteligente.

Importa mucho que el individuo sepa sobreponerse a la montaña de inconvenientes que la sociedad le opone como para impelerle al suicidio. Lárra pereció por déficit de humor, cual lo demuestra su crítica tan certera como desesperada. El desesperado, nunca dueño de sí mismo y por ende víctima propicia de los desesperadores, cuando cree bromear muerde, y cuando ha mordido, íntimamente se considera el menos feliz de los hombres. Un pensamiento que no deja traslucir por tratarse de un vicio solitario.

Rusiñol (siempre hay que acudir a este nombre en la materia) trató de evadirse del pavor a la vida por medio de la ironía. Pero sin ideal finalista, sin un consuelo de porvenir; apegado a la vida «de ahora mismo», se fatigó y fatigó ironizando sobre todo sin pronunciarse por nada. Su preocupación fue el arte, la perfección de la forma y del sonido. Pero en lo social —que es lo que se vive en todo tiempo— eludió la fórmula igualitaria, la fraternidad razonada, la justa convivencia, como expresión del arte del existir de los hombres. Por ese detalle, la obra escrita de Rusiñol no pasará a la posteridad.

El humor no es bagatela, pasatiempo de desocupados. Humor es actitud transcendente en la conducta del individuo. Se empieza por el comentario donoso y se termina en una filosofía para la vida sana. Recibir a la adversidad con una sonrisa, no es asunto banal de dicharacheros.

Desde el albor de su conciencia, el que suscribe no ha cesado de soportar contrariedades. Hecha una vida interior, todo topetazo, vil o incivil, ha sido superado, no importando el aspecto exterior del caso. Enfermedades, persecuciones, calumnias, rencores, todo ha sido deglutido (forzosamente), tratado y eliminado en el crisol del humor propio. Tristes de los que se alientan con el ácido del amor propio.

Una explosión de humor ajeno, aunque nos roce produce alegría. Pero no hay rencoroso, o falso ironista, que comprenda esto.

Wenceslao Fernández Flórez tuvo humor ingénito, que dejó perder al inscribirse eunuco de la tiranía. En el jardín franquista no fue más que un clavel hediondo, como los demás claveles franquistas.

El humorista es independiente, y, si con cuerpo enfermo a veces, con espíritu sano siempre.

A la postre, el humor acre, pero lleno de estima, es el antibiótico más eficaz que merecen los individuos y las colectividades bien intencionados.

DISCOBOLO

CRONICA INTERNACIONAL

(Viene de la página 4.)

se comunicasen sus planes de trabajo e hiciesen labores de conjunto... Pero sería ocioso dedicar más líneas al pasado y al presente: hace falta preparar el porvenir. En ésta le comunicamos nuestro plan de trabajo y les pedimos el suyo, para que de la mutua confrontación y análisis salga una mejor labor y al final un anarquismo depurado.» Por «Noir et Rouge», Layant y Renof.

«Tierra y Libertad» de abril 1964, número 251, analiza y sitúa el debate pasando revista a las proposiciones que se han ido apuntando, tal la del compañero Fontaura, consistente en la realización urgente de reuniones internacionales de estudio; tal la de reuniones constantes, no importa donde, a partir del grupo y de la local, en proyección cada vez más amplia e internacional, pero marcando la necesaria coordinación y estima entre todas las expresiones del movimiento anarquista internacional. A título de sugerencia proponen:

Primero. Redactar un llamado breve, vigoroso y emotivo, firmado por todas —o la mayoría— de las publicaciones anarquistas de todo el mundo, traducido a todos los idiomas, en el cual se expusiera la necesidad histórica que el anarquismo tiene de ser una presencia real de esperanza y solución ante el hundimiento definitivo de lo que hasta aquí habían sido valores humanos clásicos. Ese llamado habría de resaltar la necesidad imprescindible de la cohesión y armonía internas en el anarquismo de cada país.

Segundo. Confeccionar un cuestionario de dos o tres preguntas —que igualmente habría de publicarse, en fecha inmediata posterior al llamado anterior, en toda la prensa anarquista de todo el mundo—, por medio del cual los anarquistas de todos los países pudieran opinar sobre la manera de fortalecer eficazmente al anarquismo. Las respuestas a este cuestionario vendrían a ser como una especie de referendum, las cuales no habrían de ser forzosamente publicadas, sino estudiadas por comisiones nombradas al efecto en cada país, cada una de cuyas comisiones sacaría la opinión mayoritaria, racional y hacedera, para ser publicada igualmente en la prensa anarquista mundial.

Tercero. Una vez realizada esta pulsación de la opinión del anarquismo mundial, a través de la cual habrían de surgir formas viables de realizar nuestros anhelos, podría organizarse un comicio, referendum o cualquier otra forma de hacer realidad palpable las sugerencias de la militancia internacional.

De cualquier forma, estas sugerencias nuestras podrían ser modificadas o desplazadas por otras sugestiones mejores, pero urge actuar para darle al movimiento anarquista internacional la cohesión, la armonía y la solidez que hoy no tiene. Para lo cual no regateará esfuerzo alguno el Grupo Tierra y Libertad.»

He aquí materia a reflexión. Que cada cual juzgue e intervenga con el debido afecto fraternal.

B.D.I.C

EL CABALLERO MARTINEZ ANIDO, SEGUN EL «A B C»

La anti-España

En el periódico «A B C» del 22 de diciembre de 1963 aparece en un recuadro el elogio del mayor asesino que haya conocido el proletariado catalán.

Las dos Españas son irreconciliables por más que hagan exiliados que entonen la utópica convivencia de todos los españoles. El recuerdo elogioso que hace «A B C» de Martínez Anido es una prueba tajante de que la reacción sigue cobijando los mismos instintos carniceros que encarnaron Martínez Anido y Arlegui.

El portavoz monárquico no anda con medias tintas. Según «A B C», Martínez Anido fue un caballero y un patriota.

Ante esos patriotas que asesinaron a Salvador Seguí (Noi del Sucre), a Francisco Layret, a Archs y Vandellós y a centenares de trabajadores, nos sentimos totalmente opuestos a esa supuesta patria, a esa maldita España que asesina y encarcela a sus mejores hijos.

A un lado los que están con Martínez Anido y Arlegui y a otro lado los que luchamos por el pan y la libertad del pueblo español.

La reconciliación es imposible ni con testa coronada ni con gorro frigio, mientras haya quien dé por buena la gestión de un Martínez y de un Arlegui.

Es la España de las leyes de fugas, de las conducciones de trabajadores por las carreteras, la España que ha enlutado el país entero y ha hipotecado la soberanía del país. Ante esa anti-España, afortunadamente, se levanta de nuevo el clamor heroico de los asturianos y de gran parte de nuestra clase trabajadora que está causando asombro en el mundo entero.

El «A B C» nos hace el favor de recordar que existen las dos Españas. La España borbónica, Barranco del Lobo, Anual, fusilamiento de Francisco Ferrer Guardia, la sangre caliente todavía de los capitanes Galán y García Hernández y como corolario el asesinato por el franquismo de Luis Companys y de Juan Peiró y de millares de españoles.

Queramos o no existe un abismo que tan sólo dejará de existir después de una lucha cruenta.

Sepamos, pues, cumplir con la misión histórica que nos pertenece a los exiliados del año 1939, hermanando los esfuerzos y los anhelos de todos cuantos cruzamos la frontera por ser irreconciliables con la anti-España que asesina a malsalva.

Unida la clase trabajadora y hermanada con los estudiantes y los intelectuales lograremos barrer de la faz de España a los anti-españoles y a los vende-patrias.

JAIME BALIUS

«Beau Séjour», Hyères (Var).

Pro-compañero F. Abarca

La Agrupación Mujeres Libres de París ha cursado el siguiente comunicado:

«Sr. Pierre Wermeleyn, ministro de Justicia del Gobierno belga, 4, place Poelart, Bruselas (Bélgica).

Señor ministro: El día 15 de abril próximo pasado tuvimos la satisfacción de dirigirnos a usted, aunque no podamos decir otro tanto de un acuse de recibo de su parte. Comprendemos perfectamente que este silencio ha debido tener razón en sus muchas ocupaciones y el exceso de trabajo que debe significar para un hombre de corazón la vigilancia de la aplicación de la justicia en un país libre.

Como usted recordará, el motivo de nuestra primera carta estaba justificado en una reivindicación, precisamente, de la justicia que usted representa. Un antifascista español, Francisco Abarca, había sido detenido en Bélgica en razón de la petición de extradición formulada por el Gobierno suizo contra él bajo la acusación de hechos no probados, basados en simples sospechas cuando no en confidencias de la propia policía fascista española, y a usted hubimos de dirigirnos las mujeres y madres españolas, que tantos dolores y crímenes hemos debido sufrir y tantos zarpazos del fascismo que soportar, pidiendo que uno más nos fuera evitado y que justicia fuera hecha.

Pero el tiempo pasa, y con el silencio, nuestras angustias no hacen que aumentar, sabiendo en peligro la vida de un demócrata perseguido en razón de su entrega a la causa de la libertad. Tanto más si se tiene en cuenta que, por paradójico que pueda parecer, es, precisamente, en un país democrático donde se está juzgando la vida de este hombre, y que es una democracia la que lo mantiene detenido por el delito de haber defendido para su pueblo este ideal, combatiendo el fascismo que debió ser extirpado de Europa en 1944.

No podemos hacerle la ofensa de dudar un momento de su consecuencia democrática y de su entrega a la defensa de la justicia. Ya lo decíamos en nuestra primera carta, y una vez más hemos de afirmarlo. Pero si tenemos la obligación de recordarle que la patente contradicción que significa esta posición suya con la prolongada detención de un hombre liberal, como usted mismo, debe ser resuelta a la mayor brevedad, en su propio honor.

Nuevamente, pues, nos dirigimos a usted pidiendo justicia, en la seguridad de que la misma debe ser honorada con la puesta en libertad de Francisco Abarca.

Reciba, señor ministro, nuestros más cordiales saludos.

Agrupación de Mujeres Libres.»

Grupo de Estudios Confederales de París

Haciéndose cargo de la necesidad de efectuar, entre militantes, un contraste de opiniones sobre los distintos problemas que interesan hoy a la Organización, el grupo de Estudios Confederales de París se propone, con el asentimiento de la Federación Local, celebrar una serie de coloquios a base de temarios concretos y realizar, si su importancia lo requiere, encuestas más amplias.

El primer coloquio girará en torno a la sucesión de las generaciones, sus inquietudes, niveles de cultura y aspiraciones, así como las repercusiones de su comportamiento en la vida social y en particular en el seno del movimiento libertario. Esta reunión tendrá lugar en el domicilio de la F. L. de París, 24, rue Sainte-Marthe, el sábado 20 de los corrientes, a las ocho y media de la tarde, y a ella han sido invitados —sin fijarse para nada en sus personales concepciones— una docena de compañeros que, por la edad, pudieran considerarse representativos de las tres generaciones principales que se distinguen actualmente en la Organización: la de los veteranos, la de los de edad media y la de los bisoños. He aquí, pues, el temario:

I. Influjo y significación de las generaciones en el movimiento libertario: *a)* antes de la guerra, *b)* en la guerra, *c)* después de la guerra. II. Motivos de ruptura o distanciamiento de las nuevas generaciones: *a)* en el destierro, *b)* en España. III. Perspectivas de asimilación y continuidad orgánica.

F. L. DE DRANCY

Celebrará reunión el domingo 21 de junio. Hora y local, los de siempre.

«Mujeres Libres», París

Prosiguiendo el ciclo de actividades culturales y de confraternización libertaria, la Agrupación de Mujeres Libres de París ha organizado una serie de jiras con el propósito de fomentar el contacto de la militancia confederal exiliada y la emigración española de la Región, en un clima de armonía y fraternización obrera, en las que han sido previstas diversas manifestaciones culturales, visitas, juegos o prácticas deportivas.

La primera jira prevista será para el día 14 de junio a Chantilly, con visita a la ciudad, a los castillos de Chantilly y Senlis, y el célebre lago de la «Mer de Sable». Precio del viaje en autocar, 10 francos.

La segunda jira tendrá lugar el día 28 de junio a Chartres, con visita a la ciudad y sus monumentos, a «L'Eure à la Petite Venise», y a la «Maison dite de Pique-Assiette», histórica y artísticamente la más famosa de Europa. Se pasará el día en «Grand Pré», próximo al río, donde podrán bañarse los que lo deseen. Precio del viaje en autocar, 10 F.

La tercera jira está prevista para Deauville, con visita a la ciudad, para pasar el día en la playa. Precio del viaje en autocar 15 francos. Hay la posibilidad de visitar el Puente de Tancarville y el Puerto del Havre pagando un suplemento de 3 F.

En la Seguridad de que todos los compañeros sabrán interesarse por estas actividades de Mujeres Libres, confiamos en que todos sin distinción sabrán colaborar al buen éxito de las mismas.

Para informes, inscripciones y adquisición de los billetes, dirigirse al secretario de la F. L. de París, compañero Linuesa, 24, rue Ste-Marthe.

NECROLOGICAS

CRISTOBAL CASTILLO

El día 23 de mayo acompañamos a su última morada el que fue padre de nuestro querido compañero Juan Castillo. Otro más que nos deja en la lucha que emprendieron, él y muchos como él, hace muchos años. Toda una vida ejemplar, luchando siempre para ver a España limpia del cáncer que la roe y oprime hace veinticinco años. Hombre afable, siempre con la sonrisa en los labios, aunque pasó momentos más malos que buenos, siempre tenía una palabra amable para el compañero o amigo. Afiliado a la sindical hermana (UGT) desde su tierna juventud, nunca regateó esfuerzos ni a su sindical ni a la C.N.T., cada vez que se presentaba el caso o casos.

El entierro fue civil, y la asistencia fue numerosa, tanto de españoles como de franceses. Un compañero de la UGT trazó en unas cuantas palabras la vida de militante digno y valiente que fue la suya. La F. L. de la CNT de Evreux se asocia al dolor de sus familiares en el triste percance que les ha acontecido. Que la tierra le sea leve.

Por la F. L. de Evreux, *el secretario.*

AUGUSTO GARCIA RODRIGUEZ

Nació este compañero el 20 de abril de 1896 en Lillo, León. Falleció el 18 de abril de 1964 a consecuencia de una intervención quirúrgica. García Rodríguez padecía de una úlcera en el estómago desde varios años. García pertenecía a la C.N.T. desde muy joven en la región asturiana, donde ostentó cargos de suma responsabilidad. En varias ocasiones fue encarcelado y apaleado brutalmente por las fuerzas del capitalismo ibérico. Deportado por sus actividades sindicales lejos de la región asturiana, en todo momento de peligro supo estar en la punta del combate. Su recio temple de luchador es bien conocido por todos los compañeros de la C.N.T. y por extraños a nuestros movimientos.

Durante la guerra civil, primero en Asturias y más tarde en Cataluña, ostentó cargos por mandato de nuestra Organiazción, cumplimentándolos con toda satisfacción.

En Decazeville, donde vino a trabajar en octubre 1939 como minero, fue modelo ejemplar como compañero y como padre de familia. Todas sus aspiraciones y deseos consistían en ver liberado nuestro pueblo del yugo fascista que lo oprime desde hace veinticinco años y poder regresar a su Asturias querida.

Su entierro tuvo lugar en Decazeville el 21 de abril de 1964. Cumplimentando sus deseos fue enterrado civilmente sin flores ni coronas. Gran multitud asistió, tanto de parte de nuestros compañeros como de todos los organismos españoles exiliados y residentes y franceses de todas las tendencias.

En estos momentos de dolor y de tristeza para todos nosotros por tan gran pérdida, así como para sus tres hijas Nieves, Pazita y Margarita y su hijo Julio y su desconsolada compañera Leonor, nos asociamos a la pena por la pérdida del compañero Augusto García.

F. L. de Decazeville

ANTENA

CASTRISMO & FRANQUISMO

España y Cuba restablecerán en breve sus relaciones diplomáticas a nivel de embajadores, según se dice en los medios latinoamericanos de Madrid.

Cuba y España retiraron sus embajadores en febrero de 1960, a raíz de un incidente, ante las cámaras de televisión de La Habana, entre el embajador Lojendio y el Primer Ministro Castro.

A pesar del incidente, de las profundas diferencias ideológicas y de las presiones norteamericanas, España y Cuba no rompieron sus relaciones, que quedaron relegadas al nivel de encargados de negocios. Sin embargo el deseo de subrayar su independencia en materia de política exterior y el fuerte incremento del comercio entre ambos países, parecen haber hecho aconsejable el restablecimiento de embajadores.

Cuba fue el año pasado el primero de los compradores latinoamericanos de productos españoles, con un total de 9,1 millones de dólares, precediendo a Brasil, Argentina y Venezuela. Las exportaciones españolas a Cuba sólo sumaron 1,3 millones de dólares. Cuba fue también, el pasado año el segundo de los vendedores latinoamericanos a España, precedida de la Argentina, con un total de 21,6 millones de dólares (8,5 millones en 1962).

LA CAMPAÑA PETARDISTA

MADRID. — Sigue la campaña petardista del antifranquismo. Hasta el presente la prensa extranjera ha registrado 35 explosiones de esas.

En círculos oficiales se opina que los petardos son colocados por una «organización terrorista» cuyo propósito es hacer que disminuya el número de turistas. El año pasado casi 11 millones de visitantes extranjeros llegaron a España.

Uno de los informantes afirmó que la entidad subversiva «desea asustar a los turistas más que causar daños de importancia».

Entretanto en algunos lugares de la capital se han distribuido volantes manuscritos en los que se lee: «Contra Franco... la cólera del pueblo».

EL FALANGISMO DE «IZQUIERDA»

MADRID. — Un centenar de falangistas de izquierda dirigieron una carta a José Solís, secretario general del Movimiento y ministro sin cartera. Esos falangistas estiman que el referendum de 1947, por el que se proclamó la monarquía en España, se desarrolló en circunstancias especiales y no refleja actualmente la opinión del país. Preconizan que España debería estar gobernada por una república presidencialista. Uno de los signatarios de la misiva declaró a la Agencia France Presse que la restauración de un rey sería considerada como un golpe de Estado.

LAS HUELGAS DE ASTURIAS

OVIEDO. — La huelga de los mineros de Asturias sigue igual. La producción de carbón sigue siendo mínima y los mineros parecen decididos a proseguir el movimiento huelguístico pese a que fracasaron los intentos para extender el conflicto al sector industrial y fuera de Asturias.

En efecto, aunque la empresa de Mieres haya cerrado nuevamente para responder a una huelga sorda que seguía entre algunos de sus dos mil obreros metalúrgicos, las huelgas de solidaridad de «La Moreda» en Gijón y de Duro Felguera siguen igual. El número de huelguistas en la industria continúa siendo constante, unos siete mil obreros.

MAS REACCIONARIO — AUN — QUE LAS MONJAS

RIO DE JANEIRO. — En un despacho de Belo Horizonte el «Correio Da Manha» informa que el general Carlos Luis Guedes sugirió al arzobispo de la ciudad de Uberaba, el alejamiento de algunas monjas del directorio estudiantil de la Escuela de Filosofía, donde son alumnas. Guedes dijo que las monjas «practicaban actividades subversivas y tenían tendencias izquierdistas».

Guedes fue uno de los comandantes de la revolución que derrocó al ex-Presidente Joao Goulart a principios de abril.

DOS INGLESAS Y DOS AMERICANOS

MADRID, mayo 11 (UP). — Dos señoritas británicas han sido llevadas a la Seccional Policial encañonadas por una pistola de reglamento y acusadas de «escándalo público». El delito fue cometido en ocasión de que se despedían de dos suboficiales del ejército estadounidense con quienes mantienen relaciones sentimentales.

Las inglesitas están acusadas de haber incurrido en un acto «carnal» en la vía pública. Las acusadas dijeron que habían ido a decirles buenas noches y darles un beso a sus novios en la puerta de la calle y que mal podían haberse expuesto a cualquier situación peligrosa conociendo —como la conoce todo el mundo— a la tremenda rigidez franquista en la materia. *(Véase nuestra crónica de España.)*

SOOLIDARIDAD GUINEANA

ARGEL. — El Movimiento Nacional de Liberación de Guinea Ecuatorial (Guinea Española) expresó su solidaridad con los huelguistas españoles de Asturias y de Andalucía y protestó contra «las detenciones y provocaciones policíacas del gobierno de Madrid», según indica un comunicado difundido en Argel.

El documento expresa asimismo «la solidaridad del pueblo guineano con las fuerzas democráticas españolas».

PROPAGANDA CLANDESTINA

MADRID. — Hojas sueltas elogiando la acción de los mineros del carbón y trabajadores metalúrgicos de Asturias fueron recibidas por correo en las agencias de noticias extranjeras.

Los manifiestos estaban firmados por la «Alianza Sindical Obrera de España», y dirigidos a los trabajadores de Asturias. Decían: «Vuestros hermanos de clase de toda España admiran vuestra lucha, apoyan vuestras reclamaciones, y prometen su ayuda».

Los manifiestos recuerdan el trigésimo aniversario este año de la Alianza Sindical UGT-CNT en Asturias y demandan sindicatos libres, derecho a la huelga, salarios mínimos de 165 pesetas por ocho horas de trabajo, y exclusión de los patronos de los sindicatos.

ENTREGA DE EXILADOS A LA DICTADURA DE FRANCO

CARACAS. — La Dirección General de Policía entregó a la policía fascista de Francisco Franco al español José Armesto, quien se hallaba en nuestro país en uso del pleno derecho de asilo.

El Juez Francisco José Villarte, había librado una boleta de excarcelación favorable al español, considerando que no se hallaba incurso en delito alguno que implicara su prisión. Tan pronto salió en libertad, funcionarios de la Digepol lo apresaron en las puertas del Tribunal y lo ruletearon a los sótanos del edificio Las Brisas, y de allí salió ayer, deportado vía España.

Otro español que solicitó ante el Gobierno venezolano un derecho de asilo y fue ruleteado desde puertas de la cárcel después de haber sido puesto en libertad, es Eduardo Salazar García. Familiares y amigos temen que pueda correr igual suerte a la de su compatriota. Incluso se aseguró que ya ha recibido algunas amenazas en ese sentido.

MANIFESTACION ANTIFRANQUISTA

BRUSELAS (A. F. P.). — Mil quinientas personas, en su mayoría españoles, participaron hace días en una manifestación antifranquista organizada por el «Comité para la Amnistía en España». Precedidos de una bandera republicana española los manifestantes desfilaron en silencio con carteles proclamando la «Solidaridad con los huelguistas de Asturias».

COMPRADOR DE ESPOSAS

PARIS (OPE).—El periódico sindicalista sueco «Arbetaren» acaba de revelar que entre las mercancías recientemente enviadas a Cuba por España y bajo el título de «bienes de equipo», figuraban 40.000 pares de esposas.

DEFICIT DE ESCUELAS

GIJON.—Leído en un periódico de esta ciudad:

A vueltas con las escuelas, ayer nos dieron un dato que, de ser exacto, sería muy significativo. Desde hace quince años, al parecer, no se ha creado ninguna nueva escuela en Gijón. Se han reparado unas, se han construido edificios para escuelas ya existentes, pero se han creado nuevas escuelas mientras que la población ha aumentado. Esta Columna sigue creyendo que una exposición objetiva y documentada del problema sería interesante. Quizá el nuevo censo permita conocer el número de niños en edad escolar que hay en Gijón. Si luego se conociera el número de plazas existentes en las escuelas, comenzarían a aclararse las cosas.

LA ACTITUD DEL P. C. E.

MADRID. — El Comité del partido Comunista español de Madrid considera que la campaña terrorista lanzada en estos últimos días en la capital española, facilita el juego político del gobierno del general Franco. En una carta dirigida a los corresponsales de prensa en Madrid, el PCE declara «que no deja de ser curioso que las bombas hagan su aparición cada vez que los trabajadores se ponen en huelga». La carta en cuestión agrega que «aquellos que hacen estallar petardos siguiendo los consejos de la policía política o de su propio jefe, aportan una ayuda preciosa a la dictadura y se prestan al juego político de aquellos que intentan paralizar o disminuir las acciones populares». El PCE «reafirma su voluntad de seguir la vía pacífica para restablecer un estado de derecho y llama a todas las fuerzas de la oposición antifranquista para que se pongan de acuerdo en la elaboración de un programa común».

El P. C. E. tendrá que responder de eso.

MONTINI BENDICE A FRANCO

ROMA. — «Pueda España continuar siempre fiel a su vocación católica y a sus altos destinos», dijo en alocución pronunciada por Paulo VI al recibir las cartas credenciales del nuevo embajador de España ante la Santa Sede, Antonio Garrigues.

El Papa bendijo al Jefe del Estado y su gobierno y a toda «la amada España».

COMUNICADOS

CHARLAS DE CONTRASTE ANARCOSINDICALISTA

Como arranque y ensayo de las mismas, han sido invitados los compañeros Marciano Sigüenza y Ramón Alvarez, que expondrán sus criterios y experiencias en acto previsto en la F. L. de París, en fecha 13 de junio próximo y en torno al siguiente tema: «La Alianza Sindical en la lucha interior-exterior contra la dictadura y ante los problemas reivindicativos de la clase trabajadora».

A continuación de los oradores quedará abierto un turno de palabras entre los asistentes, con el fin de orientar firmemente nuestro pensamiento y nuestras acciones a la luz de los factores diversos que juegan en contra y en favor de la causa postulada por la C.N.T. y el anarquismo militante en esta etapa completa y quizás decisiva que estamos viviendo.

C. de R. Zona Norte

F. L. DE THIAIS

Prosiguiendo los actos de proselitismo, cultural y afirmación, nos es grato anunciar para el día 14 de junio, a las diez de la mañana, la tercera conferencia a cargo del compañero Carlos Zimmermann, que disertará sobre el tema: «Andalucía, balcón de Europa, mira hacia nuevos horizontes».

La cuarta conferencia se celebrará el domingo día 28 a las diez de la mañana, y correrá a cargo del compañero Juan Ferrer, el cual disertará sobre el tema: «Ayer, hoy y mañana de la C.N.T.».

En estas conferencias al terminar las disertaciones, se concederá tribuna libre.

Tendrán lugar en el «Foyer des Sociétés» de Choisy-le-Roi, 42, rue du Dr Roux (Metro Porte de Choisy. Autobús 183, parada Dr Roux).

Para el domingo día 19 de julio, organizamos una jira campestre a la orilla del canal artificial de Villeneuve-Prairie, donde además de haber una playa de arena hay también césped y arboleda, para pasar una jornada magnífica, de compañerismo y fraternización.

F. L. DE BURDEOS

Como todos los años, por esta época, la C. R. de la Gironde y la F. L. de Burdeos dan a conocer a los compañeros y simpatizantes con las jiras o excursiones, las fechas y lugares en que éstas han de llevarse a efecto. Este año quedan establecidas así:

21 de junio : LE PORGE (playa). Salida, 7 de la mañana.

5 julio: CAUTRILLADE (playa). Salida, 6,30 de la mañana.

19 julio: TOULOUSE (mitin y festival). Salida, 3,30 de la mañana.

2 agosto: SANGUINET (lago). Salida, 7 de la mañana.

15 y 16 agosto: PERIGUEUX y afluentes: Salida, 6 de la mañana.

30 agosto: MONTCHIC (lago). Salida, 7 de la mañana.

Todas las salidas se efectuarán desde la « Place Victoire », frente a la Facultad de Medecina y Farmacia.

F. L. DE LIMOGES

Asamblea el día 14 de junio, a las nueve de la mañana.

AGRUPACION MUJERES LIBRES

Invita a todos los compañeros a la Jira que tendrá lugar el día 14 al lago de Chantilly.

AIX-EN-PROVENCE

El compañero Buenacasa dará una conferencia sobre el tema: «Perspectivas del movimiento obrero español», el domingo 2 de junio, a las tres y media de la tarde, en la sala del «Círculo Europeo», 24, rue Thiers. Invitación cordial a todos los compañeros de las localidades limítrofes y a los españoles antifascistas.

COMISION DE RELACIONES DE LAS CHARENTES Y POITOU

La Comisión de Relaciones de las Charentes y Poitou tiene organizada una *Concentración Regional* que tendrá lugar el 19 de julio en el lugar denominado «La Grand Côte-Royan». Habrá «buvette».

Esperamos que todas las FF. LL. acudan el 19 de julio a la «Gran Côte-Royan».

NUCLEO DE PROVENZA

Jira de concentración regional a La Fontaine-de-Vaucluse

La Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza de la C.N.T. de España en el exilio, organiza, para el domingo día 28 de junio, una gran jira de confraternidad confederal y libertaria en el magnífico y pintoresco lugar de la Fontaine-de-Vaucluse.

A orillas del riachuelo de la Sorgue, entre arbolado y sitios agradables, tendrá lugar la concentración, primera de las cuatro a celebrar durante el buen tiempo, con carácter regional.

Esperamos que todas las FF. LL., compañeros, afines, familiares, amistades y simpatizantes acudirán a pasar un buen día de campo.

No faltarán las distracciones, juegos y la correspondiente charla después de la comida, retransmitida para placer de todos por nuestros potentes altavoces.

Que desde este mismo instante se haga una intensa propaganda y las FF. LL. organicen los consiguientes viajes colectivos.

¡Todos a la Jira del Núcleo de Provenza de la C.N.T.!

AMIS DE HAN RYNER

Samedi 6 juin, à 20 h. 45, Salle des «Amis», 114 bis, rue de Vaugirard, réunion des «Amis de Han Ryner», sous la présidence de M. Marcel Renot, vice-président des A. H. R. «Han Ryner en 1914», par Georgette Ryner et Louis Simon. Une discussion amicale suivra. Invitation cordiale aux sympathisants.

F. L. DE LYON

Comunica a todos sus afiliados y simpatizanes que la asamblea del primer domingo del mes de junio queda aplazada hasta el 14 de dicho mes por celebrarse un mitin de Alianza Sindical en Venissieux.

«TERRA LLIURE», TOULOUSE

Como final de temporada, en Toulouse, el grupo Artístico Terra Lliure, se complace en invitar a todos los amigos y afines, al singular festival de variedades que celebrará en su propio local, 48, rue de la République, la noche del sábado, 13 de junio, y domingo, 14 por la tarde.

Avidos nuestros artistas de ofrecer a la asistencia unas horas de verdadero júbilo, ante un espectáculo de calidad, van a enriquecer todavía el programa con nuevos números donde la belleza y gracia son maestras. Recepción artística, cuya presencia nadie debe eludir, para ofrecerse la oportunidad, de ponderar el derroche de voluntad de nuestros jóvenes artistas.

JIRA A HERBLAY

El domingo 21 de los corrientes se celebrará una jira a Herblay (S.-et-O.), organizada por el Centro de Estudios Sociales y Económicos.

Salida de la estación de Saint-Lazare, a las nueve menos cuarto de la mañana. De todos modos, hay trenes cada media hora y el lugar de reunión en el campo será indicado con flechas.

LIBROS ESPECIALMENTE RECOMENDADOS

	F.
G. Woodkock - I. Avakoumovitch: Pierre Kropotkine, le prince anarchiste	3,50
Francis Rusell: L'Affaire Sacco-Vanzetti	24,70
Gilbert Guilleminault - André Mahé: L'épopée de la révolte (le roman vrai d'un siècle d'anarchie)	25,00
Han Ryner:	
J'ai nom éliacin	7,50
Les grandes fleurs du désert.	7,50
André Lorulot: Pourquoi je suis athée	7,50
Sol Ferrer: Francisco Ferrer	15,00
Henri de Monterland: Le chaos et la nuit	12,00
Sebastien Faure:	
Mon communisme	5,00
Propos subversifs	5,00
Mon opinion sur Dieu	2,50
Albert Camus: L'homme révolté.	14,00
E. Armand: Sa vie, sa pensée, son œuvre	15,00
Bernard Clavel: L'espagnol	13,50
Jacques Bureau: Trois pierres chaudes en Espagne	8,40
Armand Laneu: Quand la mer se retire	12,30

Nota importante

LA AYUDA A LOS COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

A raíz de una circular divulgada por Jurídica del S. I. observamos que una grave confusión se ha producido. Diversos compañeros y FF. LL. entregan directamente a la organización lo recaudado al margen de las cotizaciones, amenazando con ello dejar sin efecto la suscripción Pro Compañeros Ancianos o Inválidos iniciada en «Solí» y continuada por COMBAT. Sin duda alguna los compañeros son dueños de hacer llegar sus donativos a donde mejor les parezca, pero para que la atmósfera quede absolutamene despejada los mantenedores de esta suscripción aseguramos:

Que lo acordado en el Congreso de Toulouse tiene referencia a la FUSION de cantidades recogidas por el sistema del sello confederal y por la suscripción permanente del «C. S.» Por consiguiente, la suscripción del «C. S.» *debe* continuar, con el bien entendido de que los beneficiarios de ella recibirán el aporte unificado de Jurídica de la C.N.T., a cuyo efecto los nombres de nuestros beneficiarios obran ya en poder del S. I.

Comprendan los compañeros que si las listas de donantes voluntarios no se publican como hasta aquí, la suscripción quedará paralizada, no consiguiéndose otro resultado que la disminución de aporte solidario favorable a los compañeros beneficiarios, puesto que la fuerza material solidaria quedará pronto reducida al valor estricto del tanto por ciento que les corresponde del sello orgánico.

Por nuestra parte no nos empeñamos en que la suscripción permanezca abierta. Procederemos de acuerdo con la voluntad de los compañeros donantes. Pero sentiríamos que por un mal entendido la ayuda a los compañeros impedidos quedara lamentablemente reducida.

«C. S.» París, mayo 1964.

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Suma anterior, 329,24 F.

Fumel: J. Vidal, 20; J. Campo, 10; M. Sanjuán, 10. *París:* F. L. París según lista donantes en local, 50; Rafael Portero, 10; Manent, 10; Joan Rosell, 50; Rafael Jarque, 14; R. Llop, 10. *F. L. Combs-la-Ville:* H. Martínez, 5; J. Casals, 10; P. Oliveras, 2,50; A. Terraza, 5.

Total, 535, 74 F.

Pagos Mayo

24 beneficiarios à 20 F., 480. Giros envío, 24,20. Total, 504,20 F.

Restan, 31,50 F.

DISTRIBUCION

J. C. y P. C., Toulouse; R. A., Mallemort (B. Rh.); M. C. y M. P., Troyes; J. I. y S., Chartres; J. M. y R. F., Narbonne; J. R., Olette (P.O.); F. S., Firminy; J. S., Créil (Oise); J. D., Osseja (P. O.); A. R., Aubagne (B. du Rh); S. B., Asprès-s-Buch; M. F., Montpellier (Hlt.); J. S., Saint-Denis; R. O., Vaux-en-Velin; A. G., Perpignan; R. M. y L. C. C., Bordeaux; R. S., Béziers (Hérault); E. M., Noueux (P.-et-C.); P. S., Boigneville (S.et-S.).

ADMINISTRATIVAS

Con vistas a poder efectuar la distribución de premios a los suscriptores, necesitamos liquidación de los boletos lo antes posible.

— Rasal, Pau (B.-Pyr.). Recibido giro 20 F. Pagas con él hasta 30-6-64. Di si hay otro giro después del 18-5-63 (10 F.), último enviado.

— Nebot López, Le Vigan (Lot). Recibido giro 2. F. Pagas «C. S.» hasta 30-9-64.

— J. Fernández, Tarascon (B.-du-R.). Giro, 33 F., distribuidos como indicas: «C. S.» «Umbral» y boletos.

— Andrés Alonso, Decazeville. Giro de 37,50 F. pasa a su destino.

— José Rico, Bruselas. Recibido tu envío Librería.

— J. Belsa, Chalabre (Aude). En nuestro poder giro 25 F. boletos.

— A. Vargas, Londres. Recibido por Ferrer, 147,07 F. de tu envío de parte de los compañeros de Gibraltar. Destino dado por ellos.

— Miguel Traverset, Salivas (Côte-d'Or). Recibido tu periódico «rehusado». Par carta damos estado de tu deuda atrasada considerablemente sin explicación alguna.

— Pedro Crespo, Lille (Nord). Recibido giro con el destino que le das. Respecto a pagar con 10 F. todo el 64, si no hay giros anteriores no se explica. Con último giro 20-5-63, 20 F., pagas hasta 30-3-64. Aclaro por carta situación.

NOTA.—Estamos por enviar las reclamaciones hasta final primer semestre 64. Los que estén atrasados y no hayan satisfecho el 63 y lo que va de año, giren el importe de sus abonos a fin de evitarnos trabajo y gastos.

A los morosos, en general, de no ponerse al corriente, nos veremos en la obligación de retirar los envíos, tanto de «C. S.» como de «Umbral», contra nuestra voluntad.

NUMERO ANTIFRANQUISTA Y LIBERTARIO EN PREPARACION

Esta publicación única y extraordinaria, auspiciada por una organización local cenetista, aparecerá dentro de unas semanas una vez resueltos ciertos requisitos.

Contendrá unos 40 grabados y será muy indicado para enviar a España y hacerlo llegar a manos de los emigrados económicos. Precio, 0,40 F.

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondôles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Amistades comerciales

HEMOS oído en la Radio francesa que, pese a las apariencias, de Gaulle es la antítesis de Franco. Es posible. Pero la amistad comercial no desmiente a la tiranía puesto que, en el caso de España, la favorece.

Francia tiene necesidad de expansión, como la tienen Alemania, Italia, EE. UU., etc. España y Portugal, con cerca o más de treinta años de régimen absolutista respectivamente, no tienen porque expandirse. Por mor de su anquilosis política, su progreso moral y económico ha sido lamentablemente contenido. De aquí la indigencia absoluta de ambas naciones.

En el mundo nadie cree en la sinceridad política de Franco. Ninguna cancillería, democrática o comunista que se considere, echa en olvido la procedencia mussohitleriana del franquismo. No obstante, esos gobiernos mercachiflean «con España» por no quedarles valor para decir que lo hacen «con Franco». España es un pueblo, y el franquismo una partida de trabucaires. No conocemos detalle de historia en que la diplomacia extranjera haya entablado relación oficial con cuadrillas de bandidos de la montaña ibérica.

Para justificar normalidad de relaciones con Franco, alumno aventajado de Hitler, se aducen argumentos pateables: europeismo, vecindad, solidaridad democrática, favor al pueblo hispano, hispanoamericanismo, esa vecindad en lejanía... Abundan pues los despropósitos apoyando propósitos avarientos, tendentes a sacar provecho del abandono, de la irregularidad en que se encuentra España, país sin cesar maltrecho por la sistematización de las guerras civiles a las cuales el Vaticano jamás ha sido ajeno. Nunca en las estadísticas de elevación internacional o europea consta el nombre sonoro y hueco de España. Nunca se ocupa la prensa mundial de una España entrable en el Mercado Común Europeo a título de cooperadora, puesto que se la considera, y lo es, parienta pobre. Para exportar, la España de Franco no sale de sus naranjas, y ya Marruecos e Israel las sirven mejores; no sale del arroz... que arrebata a los estómagos «populares»; ni del aceite de oliva, tan rico, sabroso y sano y que va desapareciendo, alarmantemente, del mercado «patrio». Los wolframios, mercurios, plomos y demás materiales preciosos para la existencia moderna de los hombres, son adquiridos o tratados por industriales extranjeros, dejando a la riqueza natural del país cual elemento extraño al país mismo. Con su política de desborde militar y religioso, con su conducta de protección de amigos voraces, Franco ha producido en España el colapso económico y civil que la ha retrotraído a los años anteriores a la guerra de 1936. La campaña escolar de durante la República ha sido desvirtuada por el franquismo, y así tenemos que el Madrid de 1964, con dos millones o más de habitantes, dispone de las mismas aulas que el Madrid de 1930, con 900.000 habitantes.

Puentes, después de la guerra había que hacerlos so pena de no poder salir de casa, de convertir los pueblos en aduares aislados. En ferrocarriles no salimos de la cortedad de líneas, de los enojosos empalmes, de las máquinas-chocolatera, del ajetreo, de la incomodidad, del retraso, de la partícula de carbón cerrándonos un ojo... Las grandes industrias de antaño — Escoriaza, La Maquinista Terrestre y Marítima, Casa Girona, Hispano Suiza, factorías de Bilbao, etc. — en vez de adelantar enmohecen y desaparecen, apenas de quedar en estado vegetativo. Así todo el material rodante tiene que venir del extranjero como ocurre con los 36 tranvías para Barcelona recibidos de EE. UU. ¿Qué Franco exporta barcos a Cuba, Argentina, Marruecos, etc.? Por alarde, no porque le sobren. Y aún en esto, a España le aguarda el negocio de Roberto de las Cabras.

Presas, con 25 años de paz mauseriana han podido inaugurar algunas. Sin la peste franquista, se hubiesen inaugurado muchas más y sin necesidad de que jefes de Estado se hiciesen fotografiar al pie de las mismas.

Indigna — ello no indica que seamos patrioteros — que para justificar tratos comerciales de España con país vecino se saque a relucir la fuerza eléctrica que España cede a Francia, país que produce veinte veces más energía de ésta y que, a pesar de ello, no tiene bastante dado el desarrollo creciente de sus industrias y de sus necesidades civiles. ¿Quiere decir «superabundancia» esa venta de energía motriz que estúpidamente consiente Franco? Ni en sueños. Falta de aplicación por carencia de desarrollo propio. Eso es todo.

Ofende igualmente el intercambio franco-español en material humano: franceses que acuden a España en plan de turistas y españoles que vienen a Francia huyendo de la miseria española. Por el escarnio y la carencia de humanidad que este sucedido entraña, la propaganda del mismo debiera ser eliminada de las voces de Radio, Prensa y agenciales. No es lo mismo un francés que va a España a gastar unos dineros que ha podido recoger en Francia, y un español que viene a Francia para recoger unos dineros que no ha conseguido ganar en España. El francés cruza frontera pirenaica para darse un placer; el español se cruza con el francés en la misma frontera, huyente del hambre endémica que le acosa.

Y no hacemos más consideraciones. La depredación de los valores ibéricos es demasiado manifiesta en ese asunto de las amistades... comerciales.

Crónica de España

(Ver los números 298-99 del «C. S.»)

EL general Bravo fue destituido de la Jefatura de la Guardia Municipial, no por rectitudes ni por su condición de corruptor de menores, sino por aparecer complicado en una gran estafa de tickets de gasolina. Por esta estafa fueron a parar a la cárcel, entre otros, el querido de la «Celestina» de la calle C., actualmente en Alginet, donde tiene un puesto de... gasolina; pero pronto fue puesto en libertad por haberse enterrado el asunto. En 1957 fue destituído como jefe de Policía Eustaquio Pardo, mas no por complicidad en la trata de blancas ni por corruptor de menores, sino porque su protegido y cómplice Montoro cometió una falsificación de sellos de alto valor filatélico la que, al ser comprobada, fue atribuída la culpa a un fotógrafo al cual encarcelaron. ¡Pobre fotógrafo que hizo las fotocopias ordenado y amenazado por policías! Ocurriendo que, tras haber permanecido muchos meses entre rejas el retratista, cundió el escándalo en la Audiencia, librándose por ello el infeliz acusado. Sin embargo, ni Montoro ni Eustaquio tuvieron un solo día de cárcel ni fueron expulsados de la Policía, prefiriendo la autoridad franquista enterrar también este turbio asunto. Resultado, que Montoro continúa falsificando cuanto se tercie y dé rendimiento, pasándose los días en el Ateneo, viviendo orondamente, disfrutando coche de precio y jugando en la entidad citada.

Otro caso lo es el de un policía llamado Manzano, que estando en la Brigada Social se enteró de que un tal Bernat de Alcira, que acababa de salir en libertad vigilada, tiene 25 anegadas de naranjos en pleno rendimiento, de cuyo naranjal se aprovechan y tratan de quitárselo definitivamente los de la Falange de Alcira, entre los cuales está un hermano del policía. Fingiéndose protector del propietario, Manzano lo alojó en casa de una querida suya (casa de citas, por supuesto). Para cobrarse el favor, Manzano trató de convencer a Bernat que le hiciera escritura de venta al valor de 800.000 pesetas... de cuya cantidad habría que deducir la deuda de alojamiento y la comisión, entregándole al «vendedor» el resto. La venta se hizo y el resto aún es la hora de que Bernat lo haya percibido. Bernat protestó de la estafa y en la policía le pegaron. Luego la víctima entregó el asunto a manos de un abogado, sin lograr sacar nada. Por fin intervino alguien bien relacionado, consiguiendo que a Manzano se le abriera expediente del cual resultó su expulsión administrativa del Cuerpo de Policía por estafador y «macarra» y además se le procesó... sin sufrir un solo día de prisión, quedando el asunto inmovilizado en la Audiencia. ¿Qué es de la vida de Manzano? Pues igual que Montoro, sigue siendo auxiliar de la Policía introducido (a la manera de «Chérif») en los bajos fondos de Valencia.

Pero lo más abultante de todo viene ahora. Se trata de los escándalos y negocios fraudulentos del general Ríos Capapé, capitán general de Valencia. También este sujeto fue destituído tal vez por presión del clero, pero fue preciso que sus bochornosos escándalos de vicios y negocios fraudulentos fuesen la comidilla inevitable de las tertulias de toda clase, particularmente de Valencia y Castellón de la Plana. Ríos Capapé se había hecho con la propiedad de casi todas las carnicerías de carne caballar de la región, percibiendo de cada carnicero 200 pesetas diarias. Igualmente se metió en negocios de derribos y construcciones en propiedades del ejército empleando materiales y mano de obra militares que él, naturalmente, no pagaba. Con esta tranquilidad se hizo construir una fastuosa residencia en Benicasim, siendo tan grandes las bacanales que en ella se desarrollaban, con toda suerte de vicios y placeres aberrantes en la que no faltaban menores de ambos sexos, que el propio Franco no tuvo más remedio que destituir a su amigo y cómplice de sublevación durante la cual Ríos Capapé se distinguió por su salvajismo. Una vez destituído parece que Cacapé fue liquidado en Madrid igual que lo fueron Bautista Sánchez en Puigcerdá, Jordana en su despacho, Varela, Mola, Sanjurjo, etcétera, en sus respectivos lugares y por diferentes procedimientos.

Los negocios sucios cual la trata de blancas son aquí moneda tan corriente que el tener diez o doce enchufes, como es el caso de Diego Sevilla, por ejemplo, resulta normal e incluso parece honrado. Lo que no tolera la plana mayor franquista es que las inmoralidades sexuales y de corrupción de menores sean del dominio publicitario. Que esa inmoralidad sea muy extendida al punto de ser hecho corriente no les importa a dichas autoridades. Lo que les enoja es que la gente de la calle se entere, pues sabido es que la ficción de moralidad es lo que permite a la Iglesia seguir tirando, y repetimos ficción, porque el vicio radica también en las sacristías, además de macular a toda la canalla dorada que frecuenta los templos.

De vez en cuando hay padres de familia que dan a la publicidad que se paga, nota de la desaparición de hijas menores de edad adad al objeto de encontrarlas. Pocas veces suelen aparecer las indicadas a causa de la mucha presión que hay que emplear para lograrlo. Y si alguna vez se da con la muchacha escapada resulta que estaba como «doméstica» mimada en casa de unos respetables... y muy lejanos señores. La mayor parte de esas menores no aparecen jamás, aunque sí se quisiera investigar formalmente sobre este tráfico de carne humana se encontraría prostituídas a las niñas residiendo con falsa documentación en burdeles de Rabat, París, Londres, Nueva York, Río de Janeiro, etc. Pero, ¿quién va ocuparse en esta España regida por inmorales de aquellas desdichadas? Mejor no tirar de la manta, pues saldrían a relucir demasiados nombres importantes, e incluso la Iglesia saldría malparada. Resulta más provechoso y piadosamente práctico seguir ocultando la inmensa y purulenta llaga que está pudriendo el alma del pueblo español, este pueblo al que han convertido en manso, resignado y cobarde. Descubrir la verdad sería comprometer el recurso de oro del turismo e impedir otros fabulosos negocios en los cuales está grandemente interesada la Banca Mundial, garantizadora de la convertibilidad de la peseta... a cambio de garantías comerciales, de cesiones, cual la de Rota, base distante de pocos kilómetros de Gibraltar. Es el juego inmoral de cancilleres y Franco, como el de la trata de blancas lo es de militares, franquistas y obispos pervertidos.

CONSTANCIO CONSTANTE

Burdeos, 1.º mayo 1945. Manifestación C.N.T.F. animada por los hermanos Lapeyre. 800 concurrentes.

UMBRAL

Sumario del número 29

Víctor García: **TEMA PERENNE: RICARDO FLORES MAGON.**

Manuel Rivacoba Rivacoba: **ENSAYO DE TEORIA POLITICA APLICADA.**

J. Prado Rodríguez: **SIGUIENDO LOS PASOS DEL MAESTRO RIVACOBA.**

J. Guiraud: **CURIOSIDADES MALLORQUINAS. JURADOS Y CONSEJO.**

Luis Franco: **FIERRO PROLETARIO (poesía).**

Campio Carpio: **LA TIERRA QUE LOS DIOSES OLVIDARON (Reportaje a la nación de Bolivar).**

Anatol Gorelik: **LA ULTIMA VOLUNTAD DE P. A. KROPOTKIN.**

Antonio Durán: **AUTOPINTURA (poesía).**

Puyol: **LISBOA LA ELEGANTE.**

Alfonso Vidal y Planas: **LUCIERNAGAS. — ANTOLOGIA DE POESIA REVOLUNARIA.**

Fabián Moro: **MANJARES ESPIRITUALES: MONTSECH.**

F.: **COMENTARIO A «LAO TSE Y SU LIBRO DEL CAMINO DE LA VIDA Y DE LA VIRTUD», de Taijo Yamaga— V. García.**

Ignotus: **GIOACCHINO ROSSINI (Familiaridad con los músicos).**

Fernando Valera: **BALANCE DE 25 AÑOS DE DICTADURA.**

Vicente Artés: **DOS HOMBRES Y UN CASTILLO.**

Noticiario, Programa del Festival Pau Casals en Prades, libros, notas, grabados, etc.

Precio del ejemplar: 1 F.

La represión en Vizcaya

(Datos facilitados por la C. C. de Alianza Sindical.)

INFORME SOBRE LOS DETENIDOS EN ZARAUZ (GUIPUZCOA) COMO CONSECUENCIA DE LA APARICION DE UNA BANDERA VASCA EL DIA DE ABERRIEGUNA (Día de la Patria).

Los hechos ocurrieron de la manera siguiente:

La camarilla de Manzanas (Jefe de la Policía), hizo su aparición en Zarauz con los nombres propios y de «guerra» de Daniel Iruretagoyena, de 16 años; Josefa Zubiaurre, de 20; Miguel Angel Usabiaga, de 16, Juan María Arrizabalaga, 18, y Fermín Elola, 18, a los cuales, de sus centros correspondientes de trabajo los trasladaron a los cuarteles de la Guardia Civil. Asombráronse al comprobar que conocían sus nombres supuestos y además que se encontraba presente el equipo completo de militantes adscritos a E. T. A.

Durante el interrogatorio, el capitán de la Guardia Civil de Zaraux le asestó un par de bofetadas a Miguel Angel Usabiaga, por no aceptar como buenas las falsas afirmaciones que hacía el capitán. También le dieron alguna bofetada a Fermín Elola.

En el gobierno civil les mostraron fotografías del «cabecilla» y les facilitaron el nombre de «Garay», que ellos desconocían. También les mostraron una navaja suya, que reconocieron.

Ante los datos que les presentó la Policía, confesaron heber pintado paredes y haber repartido propaganda.

En el Gobierno Civil fueron golpeados Fermín Elola y Juan María Arrizabalaga. Este último recibió un golpe bajo que le desprendió los botones de la bragueta, por decir desconocer quién puso la bandera el día de Pascua o Aberri Eguna.

Han sido puestos en libertad los jóvenes Miguel Angel Usabiaga y Daniel Iruretagoyena. Los restantes han sido trasladados a la cárcel de Martutena, donde se encuentra Augusto Olascoaga, de Guetaria.

∴

El día 13 de mayo, a las 15,45 horas, fueron puestos en libertad los encarcelados por los últimos acontecimientos, incluso la Comisión de Vizcaya. Esta era una de las reivindicaciones de la Alianza Sindical de Euzkadi, como se demuestra en la octavilla distribuida.

La Policía comunicó a las empresas la puesta en libertad, advirtiendo que así se eliminaba un motivo de huelga.

LOS PAROS EN VIZCAYA

Babcoock-Wilcox (4.000 obreros). Paró la sección de maquinaria, 1.500 aproximadamente; esto por la mañana. Por la tarde había unos 2.500 parados.

Franco Española de Cables (360 obreros). Paro total.

Aguirena (700 obreros). No trabajaron hasta las nueve y media de la mañana. A partir de esta hora, hasta las doce del día, situación normal. A la tarde, paro total.

Astilleros. Ruiz de Velasco (150 obreros). Paro total del personal fijo.

S. A. Echevarría, fábrica de Santa Agueda (3.000 obreros). Paro total.

S. E. de Construcción Naval (5.000 obreros). Por la mañana, dos secciones estuvieron paradas. Por la tarde, el paro fue total. El día 15, total.

S.I.C.A. (500 obreros). Paro total.

Laurak (400 obreros). Paro total a partir de las once de la mañana.

Compañía Euzkalduna (4.500 obreros). Pararon las secciones de mecánica, fundición y eléctrica.

General Eléctrica Española. Pararon, de sus 5.000 obreros, varias secciones de trabajadores fijos. Trabajaron los eventuales.

Santa Ana de Bolueta. En esta empresa siguió la huelga por cierre de la fábrica por orden gubernativa del 24 de abril.

Precintos (350 obreros). Paro total.

Existió huelga en muchas empresas de pequeño porcentaje de obreros.

Es sintomática la postura gubernativa de no hacer funcionar la represión, por el momento, pues en otras ocasiones clausuraban las fábricas inmediatamente.

Nota importante: En Guipúzcoa la efervescencia de la clase trabajadora es muy grande, particularmente en la C.A.F. de Beasain, donde trabajan varios miles de obreros, Industrias papeleras (muy importantes también en Guipúzcoa) e Industria del mueble, donde la convención colectiva ha sido denunciada por los trabajadores.

SITUACION EN VIZCAYA

En la S.A. Fundiciones Bolleta han despedido a 37 trabajadores, entregados hasta el momento las cartas de despido a once. Los 26 trabajadores restantes, que continúan sin ser admitidos al trabajo, esperan la carta de despido que les sitúe en las mismas condiciones que sus once compañeros antes citados.

En informe que enviaremos próximamente, explicaremos los motivos de esta medida. En general, el problema se debe a que no atendía la Empresa las peticiones de los trabajadores, decidiéndose estos a disminuir el rendimiento en el trabajo.

—o—

El 20 de mayo de 1964, la Policía procede a la detención de tres trabajadores de S.A. Fundición Bolueta: Juan José Palacios Calle, Adolfo Jiménez Garaigordobil y Antonio Saturnino Landa.

Las informaciones que tenemos señalan que el motivo ha sido que en una entrevista entre el jefe del personal, Gerardo Vicuña Ugarte, y los trabajadores citados, llegaron a una discusión un poco acalorada, siendo ésta captada por unos micrófonos ocultos, que, en conexión con una habitación contigua, donde se encontraba la Policía, enteraban a ésta del desarrollo de la discusión.

La Policía acusa a los encarcelados —al menos a uno de ellos— de coaccionar a los compañeros para que no trabajen. Según informes no confirmados, la sanción gubernativa es de 25.000 pesetas.

—o—

La Comisión obrera de Vizcaya fue puesta en libertad el día 13 de mayo de 1964, vispera de la huelga de veinticuatro horas, organizada por la Alianza Sindical, si bien a cinco trabajadores más, allegados a la Comisión, que también fueron detenidos, se les puso en libertad algunos días antes.

Todos ellos están en situación de libertad absoluta. No tienen acusación alguna y es desconocido el motivo de la detención, pues lo lógico sería que se les incoase el correspondiente proceso, pero no hay nada que indique tal medida.

Van a presentar el oportuno recurso, solicitando sean expuestas las razones, si hay alguna, de la detención.

—o—

En lo referente a los detenidos con motivo de la manifestación del 1.º de mayo, continúan ocho personas encarceladas, entre ellas una mujer. Todavía no se conocen los nombres de todos los encarcelados, aunque se puede adelantar la siguiente información. Nombres de cuatro de los detenidos y de la mujer:

Fernando Santamía Puidobro, casado, con cuatro hijos; Luis Ramírez Rodríguez; Dagoberto Sianal Barrero; Fernando Rodríguez Carrillo; Elisabel Ariño.

También fueron detenidas, posteriormente puestas en libertad, aunque multadas por el gobernador civil, las siguientes mujeres:

María Izaguirre, multada con cinco mil pesetas; Rosario Olabarri, multada con 10.000 pesetas. Las dos de Sestao.

—o—

La Policía ha realizado diversas gestiones en el seno de las Empresas, intentando localizar a los trabajadores que han dirigido el movimiento huelguístico del día 14 de mayo.

—o—

En la empresa Beltrán, Casado y Compañía, han expulsado a 17 trabajadores, por haberse negado a aceptar el sistema de trabajo a control.

Estos trabajadores forman parte del grupo de operarios encargados de la reparación de las máquinas y nunca les ha sido impuesto este sistema de trabajo.

El sábado, día 23, los trabajadores afectados han realizado gestiones en los organismos oficiales, para intentar solucionar el problema que se les plantea.

La Empresa Beltrán, Casado y Cía. atraviesa una aguda crisis de trabajo, estando la mayor parte de los trabajadores sin desarrollar prácticamente actividad alguna.

—o—

Se observa un cambio de táctica de la represión. Los gobernadores civiles sancionan las actividades de los trabajadores o de cualquier elemento que intente oponerse al «orden establecido», con multas que oscilan de 5.000 a 25.000 pesetas. Por el momento, la intención de la represión, según se desprende de las últimas intervenciones de los representantes del Régimen, al menos en Euzkadi, es la de no dejar intervenir al Tribunal de Orden Público, atajando los asuntos gubernativamente, es decir, parar el trámite normal hasta ahora, que continuaba a la jurisdicción judicial, tomando las medidas de castigo el Gobierno Civil, por cierto bastante duras.

VOLVIENDO A LO MISMO

RESULTA ingrato establecer notas de fe o efectuar aclaraciones que habían de ser innecesarias. No hemos puesto, ni ponemos en duda, la validez de nuestras ideas. Cada semana nos elevamos, aquí mismo, en pro de nuestros postulados. No reclamamos fe, porque nuestras ideas no son —ni deben ser— religión ni dogma. Pero nos elevamos contra la vacilación que conduce a caminos trillados, a posiciones desvariadas, a lo que se califica de desviacionismo. Con tales antecedentes es poco menos que jocoso el registrar notas de ataque a lo que hemos enunciado como detalle informativo de una crisis general de todos los movimientos de avanzada social, incluyendo el nuestro. El nuestro, que sin alardes inútiles podemos considerar como el único auténtico movimiento de avanzada, sin por ello negar los valores sociales, morales y dignamente progresistas de otras corrientes y movimientos.

No creemos necesario hacer la defensa de nuestro amigo Fontaura —su conducta es su garantía— ni de todos aquellos que de una manera u otra intervienen en el debate aportando sus propias inquietudes. Peirats analiza y confirma los síntomas y las consecuencias de la crisis, que no es crisis del anarquismo como idea filosófica y moral, ni como corriente revolucionadora del *todo* social. Se trata de una crisis de captación y de proselitismo; crisis de crecimiento (disminuimos a ojos vistas en cuanto a efectivos); crisis también de orientación y crisis de método. De método de actuación, de método de propaganda, sobre todo de método analítico para el estudio de nuestra situación actual de nuestras perspectivas futuras.

Hemos aportado argumentos, datos, razones. No redundaremos hoy en el detalle. Reincidiremos si es necesario. No nos conformemos con las reafirmación enfática de nuestros valores morales e ideológicos. En la reafirmación quedaremos hasta el último de nuestros militantes, sin que ello revalorice nuestros efectivos. No nos resignamos a convertirnos en una secta más, perdida en el polvo de los siglos.

∴

Nos escribe un militante que ha recorrido más de un continente en afanoso deseo proselitista. Sobre todo América. Ciudades, pueblos, aldeas, fábricas, minas, «chacras» y ranchos... En todo rincón conocen su silueta esbelta, su cutis moreno, su expresión convincente, su labor relacionadora, su deseo de que en todos los países exista una comezón activa de contacto internacionalista. Sujeto a una labor cultural modélica y ejemplar permaneció unos años recorriendo Bolivia. Se halla hoy en New York esperando «rumbear» de un día a otro hacia la vieja Europa, que recorrió hace quince años. Nos dice:

«... existen un montón de aspectos conectados a la suma de dudas, preocupaciones que uno tiene hace tiempo acerca de nuestro Movimiento y que —en resumen— mantienen firme —en mi caso, por ejemplo— la certidumbre de que hay algo que anda bastante mal en nuestras cosas. Ignoro si es una sensación particular que me lleva a ver en todas las actividades nuestras, no sólo de decrecimiento, merma y rutina, sino, ese ya normal imaginamiento de la cosa popular por parte de nuestros compañeros en general, que de tal modo, consciente o inconscientemente, se complican —o nos complicamos— en una retirada hacia las tumbas de nuestro Movimiento como tal, con inmediato riesgo de que suceda igual como corriente de opinión... Ignoro —vengo de algo parecido al ostracismo por este período de permanencia en Bolivia— cómo están en cuanto a entusiasmo los grupos y movimientos de otros países. E ignoro igualmente si ellos también se sienten preocupados por lo que uno mismo. Y, finalmente, ignoro si ellos quieren que entre todos busquemos una respuesta general, amplia y por lo menos investigadora, de una ruta que permitiendo el acercamiento y la convivencia con el pueblo, revitalice cuadros militantes que un día —años hace— demostraron que el movimiento libertario era capaz de ponerse a la par de la lucha del hombre por algo mejor. Todo ello por medio de nuestro lenguaje, nuestro pensamiento y nuestra acción...»

Pues, sí, estas preocupaciones existen. Da nota de ello un reciente llamado de «La Protesta», de Buenos Aires. Un grupo de afiliados del Sindicato de Plomeros y Cloaquistas se ha decidido por la claudicación que en Argentina significa el someterse a los dictados del Ministerio del Trabajo. Al descalabro de una F.O.R.A., dividida se agrega este nuevo descalabro. Los redactores de «La Protesta», condenando la actitud de los claudicantes, se dirige a la militancia internacional reclamando su intervención en algo así como una encuesta en torno al futuro de nuestro Movimiento.

COORDINACION

Así titulan su nueva intervención los compañeros de «Tierra y Libertad», que en México arriman un vigoroso paladín de la anarquía. Ya hemos comentado —y apoyado— en estas páginas, la campaña cordial que nuestros compañeros iniciaron, llevados por preocupaciones que nos son comunes. Informamos tiempo atrás que su llamado había encontrado discreto eco en la prensa libertaria internacional. En el número extraordinario de enero 1964 (revista), reproducen la respuesta del grupo «Noir et Rouge», de París. Dicen éstos:

«Estimados compañeros de «Tierra y Libertad»: Después del «llamado a la reflexión», de mayo, y de «necesidad de la cohesión», de agosto, hemos decicido contestar positivamente. No presentamos manifiestos rimbombantes, pues no creemos en las verdades reveladas inmutables. Creemos más realista, más constructivo y también más anarquista, el llevar al día un Boletín ideológico, en el cual y por el cual se desprenderán nuestra doctrina, nuestra posición y nuestra actitud en la lucha histórica del presente. Este Boletín sería un arma, un útil para el militante y una imagen del anarquismo de hoy para todos los que del exterior tienen preocupaciones próximas a las nuestras.» («Noir et Rouge», editorial núm. 1.) «Creemos que el movimiento nuestro renacerá sólo en la práctica. Nos gastamos en pluma y conferencias; lo que importa es obtener un impacto real, pero para ello hace falta una unión, una cohesión, no de arriba, sino desde abajo. No ganaremos mucho en crear nuevos C.R.I.A., nuevos secretariados. Si no llevamos una labor coordinada directamente entre nosotros, por ejemplo, un principio se daría si las revistas de esturios como «Reconstruir», «Anarchy», «Tierra y Libertad», «Buiten de Perken», «Wiews and comments», «Volonta», «Noir et Rouge» y otras muchas.

(Termina en página 2.)

El caso de la periodista italiana

ROMA. — «La expulsión de la señora Macciocchi es una cuestión que interesa únicamente a la policía», dijo un portavoz del Gobierno de Franco a propósito de la medida adoptada el 7 de abril por las autoridades madrileñas contra la enviada especial del diario «L'Unitá».

La señora Macciocchi describe hoy en el citado diario su aventura española, afirmando que los policías de «seguridad» la interrogaron larga y detenidamente sobre los artículos enviados a «L'Unitá», que ella tradujo en francés al intérprete policial.

«Usted mintió en sus artículos al hablar de España», le dijo un funcionario, y añadió: «¿Cree usted que nos interesa si su Gobierno protesta?». El funcionario expresó también que Italia no es un país amigo, pero lo fue en la época en que los fascistas combatieron contra los «rojos» en la guerra civil».

Según «L'Unitá» el Gobierno sostuvo ayer, en sus declaraciones, que ignoraba que la señora Macciocchi fuese periodista. La señora Macciocchi cuenta que permaneció encerrada toda una noche «en una celda fétida, cuyas paredes estaban manchadas de sangre coagulada». El funcionario le prohibió terminantemente tomar contacto con la Embajada italiana, donde la conocían muy bien como periodista.

La articulista afirma haber recibido un «tratamiento similar al que se puede dar a un delincuente» en la «Dirección General de Seguridad».

Poco antes de su partida, un policía «que había sido el menos duro», le dijo: «Señora, ahora puedo decirselo: usted tuvo mucha suerte». «En los artículos que escriba diga que no todos los policías de seguridad son unos monstruos».

3428

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

36e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 302 — Abonnements : Six mois, 10 F. Un an, 20 F. — Numéro, 0,40 F. — 18 Juin 1964

La grève et l'Etat

A l'heure où nous écrivons ces lignes, le personnel de la navigation aérienne est en grève pour protester contre un nouveau coup porté par le gouvernement aux droits des travailleurs.

Ce nouveau coup, c'est la suppression du droit de grève pour les quelque huit cents employés qui dans les aérodromes et en raison de leur spécialité, radar, etc., sont capables à eux seuls de paralyser tout le trafic.

Il y a là une intention évidente, de la part de l'Etat, de neutraliser les secteurs ouvriers où toute action directe reste une menace pour le système capitaliste et son organe d'expression, le parlement.

L'adoption de cette loi scélérate, par la chambre des députés, ne nous a pas surpris; et nous n'en serons pas plus surpris si demain une chambre plus à « gauche », avec d'autres premiers ministres se réclamant eux aussi de la philosophie de Jean Jaurès, ou des présidents de la République s'instituant « petits pères » du peuple, oublie volontairement l'abrogation de cette loi et de bien d'autres.

A-t-on jamais vu, à travers l'histoire, un gouvernement, quel qu'il soit, abroger une seule loi contraire aux libertés du peuple sans que celui-ci ne soit, au préalable, devenu menaçant ?

Nous sommes régis par des lois votées sous des régimes les plus réactionnaires et certaines datent de l'époque de Napoléon 1er; or, depuis, toutes les tendances ont été représentées à la tête du gouvernement.

Clémenceau, qui bascula lui aussi de l'autre côté de la barricade, parlait ainsi quand il était avec les opprimés :

« La présence d'un socialiste dans le ministère a-t-elle empêché l'intervention des troupes dans les grèves ? »

« Appliquer les idées qu'ils avaient professées dans l'opposition, cela parut aux républicains une tentative au-dessus de leurs forces. »

« Ils commencèrent donc par ajourner les réformes pour en arriver vite à les répudier. »

La liste des citations qui, au fil de l'histoire, ont dénoncé l'imposture de tous ceux qui ont préconisé la prise du pouvoir pour résoudre les problèmes sociaux, eût constitué une disgression trop longue. Nous nous sommes contentés de ces deux. Elles étaient néanmoins nécessaires pour situer notre position dans cette longue campagne pour la conquête de la présidence de la république.

. . . . . .

L'issue de la grève du personnel de la navigation aérienne sera sans aucun doute négative. Une grève aussi limitée peut tout au plus permettre au Sénat de se distinguer en renvoyant les textes de la loi à la Chambre des députés; mais en fin de compte, cette corporation de travailleurs sera, dorénavant, coupée du reste de la classe ouvrière, ce qui diminuera les forces de celle-ci en cas de conflit général.

Mais, où sont les vrais responsables de cet état de faits ? Ils se trouvent dans les commissions des centrales réformistes pour la plus grande honte des travailleurs. Il est inadmissible que le syndicalisme français qui était pourtant à l'avant-garde des luttes ouvrières, se trouve compartimenté de cette façon. Les travailleurs n'ont qu'un but : LEUR EMANCIPATION INTEGRALE.

Toutes les revendications pour des augmentations de salaire hiérarchisées et tous les mouvements de grève pour y parvenir, ont été autant d'erreurs commises par le prolétariat et l'inspiration est venue de tous ces valets de partis qui ont besoin du mécontentement populaire pour mener à bien leur campagne électorale.

Nous ne cesserons de le répéter :

« Toute revendication ouvrière doit être appuyée par l'ensemble des travailleurs unis dans un même but. Point question de hiérarchie, ni de corporatisme ni surtout d'intégration dans l'Etat. »

« A vouloir arrêter dans sa marche ou de régler par le jeu des lois un phénomène entraîné par les fatalités économiques et qui défie souvent toutes les prévisions, le gouvernement se prépare des désillusions amères.

Il rêve de fonder l'harmonie entre le capital et le travail, rêve aussi chimérique que la recherche de la pierre philosophale ou le mouvement perpétuel.

Cette harmonie sociale, elle ne peut être créée que par la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme. » (A. Briand.)

Tout t'appartient...

...Car rien n'est a toi ! Rien, absolument rien !

Tu vas me dire, sans doute, que tu possèdes une maison, un appartement ou un jardin ?

Eh bien, sur quoi reposent-ils donc? Sur la terre. Or, oserais-tu prétendre que la terre fut ton œuvre ? Et les marériaux dont ils sont composés, ne sont-ils pas empruntés à la terre que tu retrouves toujours à la genèse de la vie planétaire, à la source de tous nos maux comme de toutes nos joies, de toutes nos craintes comme de toutes nos espérances ?

Tu me dis encore : «Mais dans tout cela j'ai incorporé mon travail. D'accord, mais après le travail des autres. et en collaboration involontaire avec tous. Il n'existe pas un produit, un objet, une œuvre artistique qui ne soit la dernière expression ou production d'une chaîne d'efforts scientifiques, culturels, manuels, de labeurs accomplis sur la terre par des millénnaires de civilisations matérielles et culturelles.

Il n'est pas une usine, une entreprise (fût-elle construite hier) qui ne représente le legs des siècles, l'héritage qui te fut transmis par tous ceux qui t'ont précédé.

Il n'est pas un service public qui ne soit la copropriété de tous, car ce sont nos efforts collectifs qui en ont permis l'établissement et l'exploitation. Il représente une somme de travaux, un capital de civilisation.

Ta bonne volonté va encore plus loin : tu paies des impôts pour son entretien et son perfectionnement, mais comme ta sottise est grande, tu ne sais pas en jouir ! Tu paies pour jouir d'un service qui est la copropiété de tous !

C'est vraiment extravagant que l'école laïque ait pu te convaincre que tu ne pouvais user librement, gratuitement d'un service qui est le domaine commun à tous les vivants ! Et que la pauvreté des usagers restreint leurs droits, leurs droits de consommation et d'usage... Quand je poussais les vaches, les moutons ou les chèvres dans les herbages, ils broutaient l'amble sans aucune discrimination, chacun selon ses besoins... Toi, l'esclave industriel, tu te considères au-dessous de la condition animale, et tu n'oses revendiquer la liberté que tu accordes à ces animaux !

« Mais, tu me répondras, l'entretien d'un service public coûte de l'argent !

Mais non ! Il demande du travail, une collaboration étroite entre des professions diverses. Ce fameux coût n'est qu'une habile supercherie ! Tes ancêtres ont déterminé que tout objet avait une valeur s'imaginant ainsi faciliter leurs échanges. Le travail fut ainsi valorisé comme une marchandise, en argent, en or, en billets, comme toutes les activités, y compris surtout celle qui consiste à vivre du travail d'autrui, en exploitant les salariés...

Ce fut à la fois très habile et très maladroit, puisque tu produis plus que tu ne peux acheter, les prix dépassant toujours les salaires ! Le « pouvoir d'achat » c'est la carotte que l'on tend à l'âne pour le faire avancer, mais qu'on ne lui donne jamais...

Aucun régime économique basé sur les « prix, salaires et profits » ne peut et ne pourra jamais assurer au travailleur la jouissance totale de sa production : le bien-être apparaîtra avec l'abolition du salariat...

Tu es un créateur de richesses, disons-le: d'abondance, et tes maîtres, profitant de l'ignorance dans laquelle tu vis, de tes capacités et des possibilités réalisées par les interventions mécaniques, t'ont lancé dans la voie de la « promotion sociale » afin que tes ambitions s'y perdent... Ils font pire encore : à l'heure où tous les marchés regorgent de marchandises, ils t'imposent l'austérité !

Se dépassant enfin dans l'art de gouverner les imbéciles, ils t'appellent au conseil économique et social, à seule fin que dans une ambiance contractuelle tu leur reconnaisses officiellement le droit de prendre, dans les revenus, *la part du lion, la part entière !*

Je crois tout de même que tu commences à comprendre. Tu vois bien que tout t'appartient, historiquement, en droit, en fait, moralement, parce que si rien n'est à toi nul n'a le droit de te spolier de la jouissance intégrale et gratuite de tous les services publics, de tous les services par lesquels toutes les productions sont nécessaires au bonheur de tous.

Aucune activité particulière n'est étrangère à la vie de tous, de la mine à l'université, de la terre à l'usine, de la production à la consommation : tout est service public.

Quand tu auras compris ce mécanisme si simple des activités humaines et des droits réels de l'homme sur la civilisation, alors seulement, soulevé d'indignation, tu briseras les chaînes de l'économie du profit qui prétend t'imposer la rareté des jouissances au bénéfice de son propre épanouissement.

Alors tu passeras à l'action, abandonnant tes mauvais bergers aux invitations mondaines de tes exploiteurs, et tu forgeras dans la liberté un monde fondé sur la satisfaction générale des besoins, sur l'égalité économique...

Absurde mais réel

La politique nous a toujours été odieuse, car ses desseins sont ténébreux et sans aucune sorte de respect pour ceux qui luttent pour une cause noble et désintéressée.

Nous pourrions citer de nombreux exemples ; l'un des plus typiques fut celui de la révolution espagnole de 36.

L'issue de celle-ci ayant été subordonnée aux trames de la politique nationale et internationale, il est bien évident que nos camarades ibériques ont dû regretter amèrement leur faiblesse d'un moment, alors qu'il leur eût été plus simple de s'orienter sans politiciens, vers une société idéale pour le plus grand bonheur d'un peuple laborieux et qui avait eu l'héroïsme de se dresser comme un seul homme contre l'oppresseur, dès le premier coup de feu rebelle.

L'histoire peut présenter la lutte du peuple espagnol comme une bataille contrecarrée par un gouvernement qui se disait le représentant de toutes les tendances de gauche. En effet, le gouvernement républicain fut d'un précieux secours aux rebelles par son inertie et son incompétence et si les travailleurs espagnols n'avaient pas fait preuve d'initiative en faisant face, à poitrine découverte, aux armes fratricides, la bataille en serait restée à sa phase initiale.

Mais cette éventualité n'eût pas empêché les forces réactionnaires de continuer le carnage qu'elles étaient décidées de mener à bon port.

Par ailleurs, puisque le peuple avait été le seul à prendre sous sa responsabilité le sort du pays, il eût été normal qu'il aille jusqu'au bout sans l'intervention ni le contrôle des politiciens qui en définitive ne firent que servir des intérêts étrangers à la cause des travailleurs.

Si leur politique avait trouvé un quelconque appui auprès des autres démocraties, ne serait-ce que moral... mais la politique n'a jamais fait preuve de sérieux à travers l'histoire, comment pouvait-il en être autrement en cette circonstance ?

N'allons surtout pas croire qu'il en soit autrement à l'heure atomique que nous vivons.

Depuis 39, les exilés espagnols ont connu les pires vicissitudes ; depuis les camps de la IIIe française à ceux de l'Allemagne hitlérienne qui n'avait pas oublié que sa proie avait échappé aux griffes de sa sœur d'âme, l'Espagne phalangiste et chrétienne.

Et aujourd'hui, les rescapés de tant d'injustices, de tant de crimes ne sont pas encore en sécurité dans les républiques comme la nôtre. L'un de nos bons amis vivant paisiblement « de la sueur de son front », quelque part dans l'Est de la France, en a fait récemment la triste expérience.

Vous avez certainement entendu parler de la célèbre inauguration, le 3 mai, d'un canal dans cette région, avec de non moins célèbres personnages ; les autorités locales, soucieuses de justifier leurs émoluments et de sauvegarder l'existence des inaugurateurs, procédèrent à quelques arrestations préventives (il paraît que la région pullule d'activistes).

Or, comme le fait du hasard, notre ami se trouva parmi les détenus. Etonné de cette mesure arbitraire, il s'enquérit à qui de droit sur les raisons qui la motivaient :

« — Vous êtes un activiste », lui répondit-on.

« — Mais quelle sorte d'activiste ?

« — Vous avez distribué des tracts antifranquistes. »

« — Excusez-moi, mais jusqu'à présent j'ignorais que la distribution de tracts antifranquistes était considérée comme un délit et me valait d'être marqué à l'encre rouge dans un pays républicain, et que ceci représentait en outre un danger pour un respectable monsieur qui ne m'avait jamais fait perdre le sommeil. Mais puisqu'il n'y a pas de délit qui puisse être retenu contre moi, je suppose que je peux regagner mon domicile.

« — N'y comptez pas ; vous passerez huit heures sous les verrous et avec garde à vue. »

La force faisant loi, notre pauvre ami dut se résigner à son sort.

Pendant ces huit heures, il a longuement médité sur le sort de ses compagnons de lutte qui, comme lui se trouvent en exil, dans un pays où ils croient que le respect de toute conduite libre et honnête y a droit de cité et qui se croient en sécurité parce qu'ils sont imbus d'un idéal de justice et de paix.

ABSURDE MAIS REEL.

Il est difficile de s'expliquer que le concours désintéressé dans les réseaux de la résistance française de tant de réfugiés espagnols qui ont souvent sacrifié leur vie et toujours leur personne, soit payé de tant d'ingratitude.

Quant à nous, nous nous sentons éclaboussés par cette honte, car le comportement de nos gouvernements respectifs n'a fait que ternir l'auréole de justice et de liberté que le peuple français a su conquérir dans ses nombreuses luttes qui ont fait l'admiration du monde entier.

Le peuple ibérique a bien mérité notre estime. Dommage que cet élan quichotesque du grand cœur espagnol, toujours disposé à combattre le mal sur tous les chemins du monde, soit en fin de compte, roué de coups par tant de malandrins. **RONGEL**

Mutualité, pharmaciens et ministre d'Etat

Le gouvernement envisage la suppression ou du moins l'amoindrissement des caisses de mutualité. Ces caisses avaient pour but de prendre à leur charge la différence entre le remboursement de la S. S. et le prix payé par le malade tant pour les consultations médicales que pour les médicaments.

Naturellement, il serait plus logique de voir la sécurité sociale rembourser intégralement les honoraires médicaux, les médicaments, les frais d'hospitalisation et chirurgicaux, de même que le salaire, perdu par le malade ou l'opéré pendant le temps de son immobilisation. Et ne pas voir, comme cela est le cas, une quantité de caisses mutualistes, chirurgicales ou autres que se substituent à la S. S. pour compléter le remboursement des frais occasionnés, caisses d'ailleurs qui demandent à leurs adhérents une certaine cotisation.

Les faits qui suivent se passent à la Chambre des Députés, où monsieur le ministre Grandval expose à messieurs les députés les raisons pour lesquelles ils vont réduire l'importance des caisses mutualistes.

Histoire de rire un peu, l'occasion s'en faisant rare, je vous livre quelques extraits du discours prononcé par le ministre Grandval :

« On sait très bien quelles sont les pressions opérées par les malades sur les médecins, à partir du moment où le médecin n'accorde pas un congé de maladie ou une prescription comprenant un certain nombre de médicaments plus ou moins coûteux, *il ne reverra pas le malade.*»

Eh oui, il faut vous faire une raison, le Français est non seulement un intoxiqué du tiercé, et de la télé, sans omettre l'intoxication religieuse, mais il prend aussi beaucoup de médicaments, il en redemande, et des coûteux s'il vous plaît ! non content d'avaler des drogues qui lui désagrègent peu à peu l'intérieur comme les drogues sous-nommées — télé, tiercé, religion — lui désagrègent le cerveau, il désire du repos. Du repos ? n'est-ce pas une honte ! Quand la France a tant besoin de ses travailleurs, et puis, est-ce qu'ils sont malades ? Est-ce qu'ils se droguent nos ministres, nos députés ? Non, n'est-ce pas. De même, est-ce qu'ils demandent du repos, eux, qui sont sur la brèche vingt-quatre heures sur vingt-quatre, voire plus, alors !

Et les ministres continuent en virulentes diatribes : « Quand on considère ce que tout cela coûte à la collectivité française, car la Sécurité Sociale c'est la collectivité française, il est du devoir le plus élémentaire du ministre du Travail de mettre obstacle à ce genre d'abus. »

Et moi qui croyais que le marasme de la politique écohomique de ce pays venait de la force de frappe, des joyeusetés présidentielles ou autres dépenses nécessaires au prestige de l'Etat. Eh bien, non, si la France est dans le marasme c'est qu'il y a trop de gens qui se droguent à plaisir, trop de gens qui estiment nécessaire de s'arrêter lorsqu'ils se sentent malades, voilà les vraies causes de notre malaise. Au fait, Monsieur De Gaulle, employé d'Etat, cotise-t-il à la sécurité sociale ? Combien a coûté son opération de la prostate ? Cette opération était-elle nécessaire ? Va-t-il se reposer longtemps ?

Il vaut mieux en rire, n'est-ce pas ? que de grincer des dents devant les bénéfices scandaleux faits par les épiciers pharmaciens, par les médecins à titre ronflant (spécialistes de ceci ou de cela) devant les honoraires de certains chirurgiens, bref, parmi tous les faisans qui déshonorent tant la profession médicale. Ils s'en trouvent d'honnêtes, de consciencieux, j'en connais, mais pour beaucoup pour un bon pourcentage, la profession n'est plus de dévouement et d'abnégation, mais un moyen de s'enrichir, vite et bien.

G. PIOU

750 millions pour Franco

La presse officielle se montre très discrète au sujet du récent voyage de Couve de Murville à Madrid et veut nous faire croire que les entretiens madrilènes se sont déroulés dans une optique purement économique. Pour nous, nous ne sommes pas si subtils, ou si intéressés, et nous ne saurions séparer les domaines idéologiques et économiques car il est bien évident qu'une idéologie qui veut atteindre au bonheur et à la liberté de tous ne peut avoir pour socle qu'un système économique basé sur une conception libertaire et égalitaire de l'organisation des moyens de production et de consommation.

Par ailleurs, nous considérons que l'octroi par la France d'une aide substantielle au régime franquiste (accordée en novembre et dont on discute seulement de l'utilisation) constitue une reconnaissance tacite par le gouvernement français du règne d'arbitraire et de tortures qui sévit au-delà des Pyrénées.

Des Français sont tombés sur le sol d'Espagne, alors qu'au sein des Brigades Internationales ils défendaient l'idéal anarchiste et libertaire contre un coup d'Etat militariste et catholique qui a absout toutes les horreurs pour arriver à ses fins. Trente ans après, les enfants de ces mêmes Français vont payer des impôts pour permettre au tyran de continuer à perpétrer en paix ses crimes.

Si l'on avait demandé au peuple français de cautionner le régime espagnol actuel il est bien évident, qu'en dehors de toutes luttes partisanes, il s'y serait refusé.

Les 750 millions qui sont tombés dans la poche de Franco serviront, nous dit-on, « à la construction d'une raffinerie de pétrole près de Barcelone et d'une centrale atomique... La France pourrait installer un relais d'observation d'engins téléguidés aux Canaries ». N'est-ce pas là du marchandage stratégique ? Et qu'on ne vienne pas nous dire après que les rapports franco-espagnols actuels ne sauraient être que des rapports de fait.

Mais si l'on avait demandé au peuple français, qui va faire les frais de cette « aide », son avis sur l'emploi de ces 750 millions, si notre champion du référendum avait posé la question de savoir s'ils devaient être employés à soutenir une dictature qui ne subsiste que parce qu'elle assassine ou bien à venir en aide aux courageux mineurs des Asturies qui, depuis des mois, soutiennent un combat qui nous intéresse tous parce qu'il est le combat de l'homme qui défend sa liberté et sa dignité, si ce problème eût été posé, je pense que le peuple français n'eût pas hésité une seconde et eût accordé son aide à ceux qui veulent construire un monde nouveau par-delà toutes les querelles « politiques ».

Car lorsqu'on nous dit de prendre garde à « l'importance croissante du rôle de la nation espagnole dans la défense de l'Europe » nous admettons volontiers que nous devons actuellement coordonner tous nos efforts pour que l'Espagne franquiste ne constitue pas le trait d'union entre la dictature hitlérienne et une autre dictature qui serait celle de la coopération de tous les gouvernements centralistes européens (et ils sont tous, à ma connaissance, centralistes, autoritaires et capitalistes) pour mieux exploiter le travailleur et en tirer un plus grand profit encore en facilitant les mouvements de main-d'œuvre qui ne prouvent pas la prospérité du pays d'emploi mais montrent simplement que les travailleurs crèvent de faim dans certaines « nations européennes » et que les exploiteurs, qui n'ont pas de patrie, saisissent cette occasion pour se procurer de la main-d'œuvre bon marché.

Si nous avons une aide à accorder à l'Espagne c'est à l'Espagne syndicaliste et révolutionnaire que nous l'accorderons. Elle ne se chiffrera sans doute pas par millions mais elle contiendra, elle contient, dans sa modicité, quelque chose de bien plus important que l'argent, l'assurance de notre communion dans la lutte entreprise contre la tyrannie et l'exploitation de l'homme par l'homme, l'assurance de nôtre volonté égale de construire un monde nouveau dans lequel tout nationalisme serait banni et dans lequel la liberté, l'égalité et l'entraide ne seraient plus de vains mots mais deviendraient réalités.

Pour conclure, nous dirons que la récente visite de Couve de Murville au général Franco laisse peut-être « espérer » une visite prochaine du chef d'Etat espagnol dans notre pays. Eh bien ! nous le souhaitons vivement, car si cela se produisait, nous serions fidèles au rendez-vous pour lui crier notre volonté implacable d'abattre tout despotisme, qu'il se recommande de la religion ou du communisme, et pour lui montrer que les anarchistes n'ont pas de patrie, leur seule patrie étant celle où les hommes souffrent et sont exploités, c'est-à-dire le monde entier.

Les gouvernements auront beau se coaliser, ils n'empêcheront pas les travailleurs du monde entier de prendre conscience que la société dont ils rêvent ne saurait être que celle qu'ils construiront eux-mêmes. **SEVY**

LES TRAVAILLEURS AUSSI VEULENT AVOIR DROIT A LA PAROLE !!!

Pourquoi pas ?

Le camarade Biget, dans l'un de ses derniers articles publié dans le « C. S. », suggérait l'ouverture d'une chronique de propagande et de psychologie révolutionnaire dans les colonnes de notre journal et de nombreux autres camarades ont dû approuver cette idée.

Je me permettrai, moi aussi, de faire une suggestion dans le but de rendre le « C. S. » plus intéressant et plus attractif :

Pourquoi ne pas faire une rubrique sur les événements locaux ? Cette initiative permettrait une information régulière et véridique en ce qui concerne les problèmes sociaux qui se posent dans les différents secteurs où nos U. L. sont tenues d'intervenir.

Il serait si simple pour les syndicats ou les U. L. de désigner des responsables chargés de transmettre à la rédaction du journal un compte rendu de tout incident ou événement susceptible d'intéresser nos lecteurs...

Nous n'avons pas tous, hélas, des talents journalistiques (chacun son métier comme dirait le poète), mais je suis persuadé que la rédaction du « C. S. » se ferait un plaisir de mettre au propre certaines tournures de phrase qui seraient mal rédigées.

Nous ne devons pas oublier que de nombreux travailleurs, surtout dans les manuels, ne voient dans le syndicat qu'un moyen d'améliorer leur sort d'un point de vue matériel. Leur émancipation intellectuelle ne vient souvent qu'après avoir fréquenté nos bibliothèques ou avoir assisté à nos conférences et à la condition que nous soyons précis, sincères et persuasifs dans nos déclarations et nos exposés.

Mais le journal reste le moyen le plus efficace pour notre propagande et nous devons faire en sorte que sa littérature soit à la portée de tous ; nous pouvons réussir si chacun de nous prend sa part de responsabilités dans cette tâche commune pour hâter l'avènement de la société idéale que nous préconisons.

J. GIL

Le centenaire du réformisme

Il est toujours souhaitable de relire ses livres d'histoire. Si l'on a coutume d'affirmer que l'Histoire est un perpétuel recommencement, il faut admettre que nous n'en retirons jamais les enseignements car, en relisant les faits et gestes des générations passées, on peut se demander si nous ne passons pas le plus clair de notre temps à nous laisser berner

Il est vrai que certains d'entre nous sont passés experts dans l'art de transformer les défaites de la classe ouvrière et les cadeaux empoisonnés en victoires remportées de haute lutte.

Il y a cent ans, le 25 mai 1864, le gouvernement de Napoléon III supprimait le délit de coalition et les historiens reconnaissent dans ce modeste événement la naissance du droit de grève.

Je suis persuadé que de nombreux auteurs ont vu là l'une des premières victoires de la classe ouvrière qui..., de la classe ouvrière que... (relire à ce sujet la prose réformiste habituelle). Mais si certains veulent voir là l'aboutissement de la revendication et du combat social, je suis dans l'obligation de leur dire que les faits sont là pour prouver le contraire.

De tous temps les ouvriers se sont battus pour s'assurer une vie décente et ils n'ont pas attendu que le droit de faire grève leur soit accordé, ils l'ont simplement pris et on ne peut qu'admirer le courage des grévistes de la première moitié du XIXe siècle qui prenaient le risque de se mettre hors la loi pour faire valoir leurs revendications. Il est vrai qu'ils prenaient cette décision eux-mêmes sans en référer à l'administration d'une Centrale Syndicale plus ou moins inféodée à une philosophie ou à une idéologie politique. Ils se battaient pour eux et non pour satisfaire un exhibitionnisme politique.

Ils se mettaient hors la loi, car depuis le Code Napoléon un article — modifié en novembre 1849 — stipulait que « *serait punie d'un emprisonnement de six jours à trois mois de prison et d'une amende de 16 à 3.000 francs : 1° Toute coalition entre ceux qui font travailler des ouvriers, tendant à forcer l'abaissement des salaires, s'il y a eu tentative ou commencement d'exécution. 2° Toute coalition de la part des ouvriers pour faire cesser en même temps de travailler, interdire le travail dans un atelier, empêcher de s'y rendre avant ou après certaines heures et en général pour suspendre, empêcher, enchérir les travaux, s'il y a tentative ou commencement d'exécution. Dans les cas prévus par les deux paragraphes précédents, les chefs ou meneurs seront punis d'un emprisonnement de deux à cinq ans* ».

Je n'ai pas l'intention de reprendre l'histoire de la classe ouvrière depuis 1815 ; je n'en ai ni la compétence ni la place et les camarades de la CNT la connaissent au moins aussi bien que moi. De plus, une littérature abondante et parfaitement documentée existe sur ce sujet. Mais je constate que la violence des grèves et de leur répression va en décroissant au fur et à mesure que l'on suit le cours du XIXe siècle. On doit considérer la révolte des canuts de Lyon (1831), la grève des Houillères de la Loire (1846) comme des moments de haute lutte, très proche du soulèvement ouvrier, et, comme tel, elles furent noyées dans le sang.

Dans l'ensemble les grands mouvements de masse doivent être vus comme des exceptions et les corporations les plus combatives sont celles du bâtiment, de l'alimentation et du livre qui, quoique groupant un nombre moindre d'adhérents auront un plus grand nombre de condamnés pour faits de grève que les ouvriers des fabriques et des mines.

Il ne faut pas oublier que la loi interdisant les coalitions est appliquée de moins en moins par les tribunaux. Il y a eu 168 grèves poursuivies en justice en 1855, il n'y en a plus que 73 en 1856, 63 en 1861, 44 en 1862 et 29 en 1863... Un rapport officiel reconnait que « *tantôt les patrons ont décliné l'appui de la loi; tantôt les magistrats, dans la crainte d'envenimer un conflit, se sont abstenus de toutes interventions répressives. Dans*

(Suite page 2.)

DESDE EL PERU

Conviene insistir

REVISAR conceptos o perecer», se viene diciendo. Anarquizarse más y más o pereceremos, afirmamos nosotros. Lo decimos y trataremos de demostrarlo sin mucha retórica, pues el arte del buen decir es consentudinario a personas doctas... Nuestro lenguaje tendrá que ser sencillo, pero expresivo.

La diferencia de tanta defunción estribaria en que los primeros se refieren a una muerte como corriente filosófica, o movimiento ideológico, y nosotros nos referimos a lo físico, a la de especie, lo que es más grave y por el mismo motivo, de más urgente atención.

Y que no se nos venga con que nada se gana al insistir acerca de peligros atómicos, termonucleares u otros armamentos de factura laboratorísticos, pues que de puro oirlo y repetirlo se inmuniza el individuo.

Es axiomático; lo evidente es que el peligro existe, y en atención a lo cual nos sentimos en la obligación de denunciar cuáles han sido las causas determinantes y demostrar cuáles son las soluciones que en base al problema mismo se requieren. En ello no pretendemos aportar nada nuevo, que percibiese mayor adentramiento a la tarea crítica y a la ingente labor demostrativa para conjurar los males que confrontamos. Harto se ha dicho al respecto, en diversas formas y variadas matices, pero no lo suficiente como para atraer la atención del gran público en esta «hora cero», no española sino cósmica. Conviene repetir que la causa originaria que nos ha llevado a la posibilidad de acabar con toda la gigantesca y portentosa obra creada, y hasta con sus creadores, es la lucha del hombre contra el hombre, unos para mantenerse en sus jerarquías y otros para alcanzarlas; los de allá barricados en resguardo de sus riquezas y privilegios y los de acá para derribarlos y sustituirlos, en base a los mismos vicios y sistemas, lucha esa que compendiamos con este sola palabra: *sistema de economías competitivas*.

Para demostrar todo cuanto de negativo encierra ese modo de vida, no es menester escribir ni charlar mucho, pues a la vista está hasta de cualquier «virolo» (vista desviada). Todos cuantos grupos, sectas, ideologías, facciones, etc., han intervenido en la escena directriz y administrativa de la política y de la cosa pública, han tratado de solucionar los problemas humanos (unos con buena fe y otros con mala intención) partiendo siempre de esa parte tan negativa como al dejar en pie las verdaderas causas del mal. Y el fracaso total debía de llegar, tenía que ser irremisiblemente visible y sufrido hasta el punto de constituir una situación que nos plantea el dilema siguiente: O entendimiento total y global del género humano, sobre bases signalitarias *verdaderas*, o pereceremos. Esta sentencia, en distintas palabras, fue dada a la publicidad por destacada y honorable personalidad del mundo científico. Es evidente que ahora ante tan patética disyuntiva salgan, afortunadamente, personas del área burguesa y eclesiástica en previsión de mayores horrores, lanzando a los espacios, como trueno de gran alarma, fórmulas solucionadoras, no en base a conocidos planteamientos políticos, autoritarios y jerárquicos, que de puro blondito, por lo infecto, se hunde el dedo por cualquier parte que se presione, sino de esta manera: «Los esfuerzos y el producto de todos y cada uno de los vivientes, deberá dársele una distribución generalizada.» Este proclama, recientemente publicada en los grandes diarios, corresponde a personas no vinculadas al anarquismo, pero sí son de factura anarquista las soluciones que aportan al problema social y humano en esta «hora cero», repetimos, no española, sino universalista. Preciso será recordar, en apoyo de nuestro planteamiento, lo manifestado por aquellos magníficos *cinco mil* científicos reunidos en Danver (dimos referencia de esto en anterior oportunidad): «Si queremos salvar a la humanidad será menester cambiar, total y en forma global, todas las ideologías, religiones, filosofías, sistemas laborales y mercantiles hasta aquí practicadas como sistema distributivo y de gobierno.» Quiérese decir entonces que si clases burguesas y eclesiásticas reconocen el fracaso de toda filosofía impositiva y progregaria y proponen soluciones integrales para conjurar los males y evitarlos por siempre jamás, ¿qué es lo que no debemos hacer nosotros, hombres y militantes vinculados al movimiento libertario?

¿Podría justificarse, en buena lid, toda acción destinada a desvertebrar la única filosofía que queda, para la puesta en ensayo y como salvamento a lo presto a caerse, y al anarcosindicalismo que aglutina las bases de una economía no competitiva, libre, que le responde a aquella filosofía la factibilidad de sus esencias mismas? No.

Ni podríamos justificarlo ni debemos permanecer quedos en una tarea de crítica que incluye por igual a los que se empeñan en eternizar los falsos conceptos vigentes, como a nuestros revisionistas empeñados en adherirse a ellos. Estimamos que toda revisión que no esté encaminada a aportar planteamientos e iniciativas que pudieran agrandar, aún más si cabe, el concepto integralista de la libertad («la toma del montón»), constituiría esfuerzo inútil de toda inutilidad. El tiempo se encargaría de demostrar, el fracaso, como ha ido demostrando paulatinamehte en todas esas secuencias que se viene protagonizando donde el hombre interviene con todo el peso de sus errores.

La ingente tarea que nos corresponde a todos es saber admitir que si hemos llegado a un punto donde no sabemos si sobreviviremos como especie, es debido a esa lucha feroz entre individuos, y saber comprender que para frenar esos instintos sólo podrá conseguirse con un sistema de vida donde el hombre trabaje para la especie y no ésta para aquél.

No nos desmintamos en esta hora propicia, pues que hasta adversarios de siempre vienen en nuestra ayuda, y no hagamos verosímiles los absurdos de la vida: donde los convencidos de ayer y de siempre flaquean, y los arquistas empiezan a ver claro...

ROMULO CHAVEZ

IMPACTO
CARA AL PACTO

MADRID.—La duquesa de Medina Sidonia ha sido multada con 10.000 pesetas por haber encabezado en Sanlúcar de Barrameda una manifestación de productores ostrícolas exigiendo la desmonopolización de la industria, usufructuada por el Estado.

Ya a la duquesa de Valencia Franco la doblegó con multas. Veráse lo que ocurrirá con la Sidonia Medina.

Le centenaire du réformisme

(Suite de la page 1.)

les rares cas même où les tribunaux étaient saisis, on a vu maintes fois, après une longue procédure, les magistrats prononcer de très légères peines qui semblaient presque protester contre l'existence du délit qu'elles avaient dû réprimer pour obéir à la loi ».

Mais en 1863, les élections générales pour le renouvellement du Corps Législatif donnent plus de 2.000.000 de voix à l'opposition républicaine. A Paris, la liste d'opposition passe en entier. Napoléon III se vit donc dans l'obligation de faire quelques concessions pour tenter de gagner les masses ouvrières. Pourquoi donc ne pas leur accorder la suppression d'un article impopulaire tombé en désuétude ? Sur le plan social rien n'était changé et sur le plan politique le gouvernement impérial avait quelques chances de récupérer plusieurs milliers de voix éboulies par ce miroir aux alouettes.

Manœuvre politique donc plus que souci de justice sociale. Bien piètre cadeau et bien minable « victoire », car, comme le dit Touchatout dans son *Histoire Tintamaresque de Napoléon III* « cette loi reconnaissait aux travailleurs le droit de se mettre en grève mais leur interdisait de créer des syndicats. Quelque chose comme l'autorisation de s'entendre, mitigée par la défense expresse de se réunir !

Grâce à cette « concession » le gouvernement impérial eut six ans de tranquillité et put conduire la France à la guerre et à la ruine... D'autres gouvernements ont, depuis cette date, suivi cet exemple...

Et malgré les années, reste toujours valable la réponse que Jules Favre fit à des délégués ouvriers qui lui demandaient (en 1867) si le *prolétariat pourrait être guidé dans la lutte par la bourgeoisie libérale le jour où il se lèverait en masse :*

« Non ! Ne faites jamais l'erreur d'obtenir pour l'œuvre démocratique l'appui de la bourgeoisie. Ses intérêts à elle sont opposés aux vôtres, sa situation prépondérante ne se compose que de vos misères, ne croyez pas qu'elle vous aide à vous élever, vous qu'elle veut exploiter toujours et diriger quand même. Ne comptez que sur vous pour améliorer votre sort. Quant à la bourgeoisie, dont vous avez pu rêver un instant l'alliance, vous la retrouverez toujours devant vous, sous quelque régime que ce soit, égoïste, lâche, vénale, dure au pauvre, insolente pour le travailleur, corrompue et hypocrite, stupide et intolérante... En un mot votre plus implacable ennemie. »

G. CONTE

Liberalización tenemos

LOS periodistas españoles deben conformarse a las reglas de la moralidad cristiana y a los principios del «movimiento», titula «Le Monde» la noticia de la aprobación de un nuevo estatuto establecido por el sin par Fraga Iribarne, dando a continuación los seis «mandamientos» que deben respetar en adelante los periodistas españoles. Helos aquí:

1º—Obedecer a las reglas de la moralidad cristiana y ser fiel a los principios del Movimiento, así como a las leyes fundamentales del Estado.

2º—Tener siempre cuenta de las exigencias de la seguridad nacional, del «interés general», del orden público y de la «salud pública».

3º—Tratar con cuidado particular todo lo que concierne a los niños y a la juventud, limitándose a las informaciones de carácter educativo.

4ºRespetar estrictamente la dignidad, la vida íntima, el honor y la reputación de las personas.

5º—Respetar el secreto profesional, salvo en caso de «cooperación necesaria» con la justicia en el interés común.

6º—Permanecer «deales» hacia sus patronos en el cuatro de los principios que deben guiar sus actividades.»

«El decreto no precisa en qué medida las claúsulas de éste nuevo estatuto podrían aplicarse igualmente a los corresponsales extranjeros en España.»

∴

Como se puede ver, el «régimen» se liberaliza. Los que confían en los «próximos cambios» de estructura que permitirán al pueblo español gozar de la «nueva democracia» que le permita reorganizar sus sindicatos obreros, publicar sus periódicos clasistas, abrir ateneos, reunirse con sus semejantes para discutir y propagar libremente las ideas de la libertad y justicia, pueden esar satisfechos con esa famosa liberalización que, gracias a la «comprensión» de las clases dominantes españolas, va realizando «el régimen». Ya tenemos sindicatos demo-cristianos, ya se permite hacer huelgas a los mineros asturianos—y a los campesinos andaluces sin que la guardia civil se cebe apaleando huelguistas en sus cuartelillos.

El «régimen» y sus sicarios se ven hoy agasajados en TODAS las cancillerías del mundo. Sus ministros se pasean por el orbe sin que surja a su paso la más mínima protesta, siendo recibidos por sus colegas de todos los países, excepto México, con todos los honores que se deben a los precursores de la Europa Hitleriana «de las patrias», nuevo engendro del capitalismo más reaccionario, desde 1945.

Esta situación nos hace recordar la lectura que hicimos en tiempos de la ocupación alemana, de un libro titulado «Le Livre Jaune de la Diplomatie Française», y en el cual se decía que los ministros de Relaciones Exteriores de Francia e Inglaterra, que solo en la zona republicana tenían representantes legales, daban órdenes a éstos en las que se les decía clara y concretamente que «para imponer el orden en España» era necesario trabajar en pro del triunfo de Franco. El pueblo hispano había ido demasmiado lejos en su revolución, y el capitalismo mundial no reconoce democracia ni socialismo que se permitan expropiar a los patronos fascistas que habían abandonado sus fábricas y talleres para ponerse a salvo en el extranjero y pasar acto seguido al servicio del fascismo español y europeo.

∴

En el periodo de 1936 a 1939, el fascismo, el nazismo y el falangismo eran ni más ni menos que las fuerzas de choque del capitalismo internacional. En 1964 estas fuerzas ya han pasado de moda en cuanto al nombre se refiere. En 1964, con unos buenos sindicatos «cristianos y apolíticos», con unos buenos sindicatos reformistas, conformistas y «contrarrevolucionarios», tiene el capitalismo bastante. ¿Para qué oponerse a que los trabajadores se declaren en huelga hoy? ¿Quieren hacer huelga los obreros? Pues que la hagan. Con dejarlas «pudrir» nos evitamos las represiones sangrientas que tanto descreditaron los régimenes anteriores. El Papa ha dicho que los trabajadores tienen derecho a la defensa de sus intereses, y para ello, de recurrir a la huelga. Y el Papa no está en el limbo.

Habrá quien diga que todo esto no tiene nada que ver con el estatuto de los periodistas españoles. En efecto. Pero, no soy yo quien me meteré a analizar el mismo en forma técnica. Eso quizá lo harán otros más capaces que yo. Sin embargo, «lo del estatuto» nos parece demostrar en qué forma se prepara la «liberalización» del régimen español, en la cual hay quien sueña noche y día. Y esto no es nada más que una faceta de las famosas reformas de estructura que el franquismo nos prepara. Por otro lado, si antes del estatuto los periodistas españoles hacían lo imposible por silenciar los acontecimientos sociales que se han ido desarrollando en el país, ¿qué no harán ahora?

Me decía un amigo hace unos días: ¿No será una maniobra encaminada a hacer ver al mundo que España y su «régimen» se liberalizan, el hecho de que la «fuerza pública» no haya ya procedido a sus actos acostumbrados métodos de represión, ante el movimiento huelguístico actual?» «Franco envía sus ministros a Inglaterra, a Francia, a Estados Unidos. Franco y sus ministros están siendo muy mimados por ingleses, franceses, americanos, esteeuropeos, castristas y ben bellistas. Por todo se va extendiendo la propaganda franquista. Bien se puede permitir el franquismo unas cuantas huelguecitas y petardos que, bien controlados, le pueden rendir un buen servicio.» «Espoir» viene casi a confirmar las palabras de este amigo.

¿Qué piensan, qué hacen y qué preparan las organizaciones del exilio? Queremos creer que estas organizaciones se disponen a no defraudar una vez más las ilusiones de aquellos huelguistas españoles que, aplicando quizás aquello de «a río revuelto...» aprovechan la oportunidad que se les ofrece de hacer patente su indignada protesta, y que callando ya tanto grito de ¡alerta! que sólo nuestra vigilia provoca, se disponen a pasar a los actos que demuestren que el exilio aún dispone de hombres conscientes de su deber.

Los organismos unitarios ya existen hace tiempo. Las bases para una acción eficaz, están echadas también. ¿Cuándo demostraremos que veinticinco años de exilio y de discusiones nos capacitan para pretender a la representación del obrerismo y del liberalismo españoles?

Veintiocho años teníamos el 12 de febrero de 1939. Las falsas propagandas y los malos pastores nos habían hecho creer que «el mundo entero» estaba a nuestro lado, cuando las «dos divisiones francesas» que, según parecía, estaban prestas a entrar en nuestro socorro, se convirtieron en los regimientos de senegaleses que se aprestaban a vigilar las alambradas de los campos de concentración que, en realidad, nos esperaban. Al franquear la frontera pirenaica hubimos de entregar las armas que con tanto cariño habíamos conservado durante treinta meses de guerra. ¡Cuántas y cuántas veces hemos lamentado aquel gesto! Hoy, a los 53 (otros hay más jóvenes, y otros más viejos) «hemos preferido vender nuestros brazos y nuestra inteligencia a cualquier postor de cualquier país, viviendo en un ambiente malsano y corrompido, en medio de un desprecio y de una indiferencia absolutos», como dice el compañero Andrés Martínez, y continuamos nuestra agoadora espera, confiando en la liberalización de un régimen que sólo asco y desprecio debiera provocar en todo refugiado con dignidad y principios. ¿Sabremos poner un término a nuestras dilaciones, o nos dejaremos morir con la añoranza de lo que fuimos y ya no somos?

La mejor solidaridad, si es que aún queda en nosotros el recuerdo de lo que esta palabra significa, que podemos prestar a nuestros hermanos de España, es la solidaridad en la acción. El dinero, las proclamas, los mítines que ya no atraen a nadie nuevo, la solidaridad verbal, las cartas de protesta, todos los paños calientes de que nos venimos sirviendo desde 1945, son totalmente ineficaces, y sólo los actos cuentan. ¡No esperemos un solo instante más a que «el régimen se liberalice»! ¡Obliguémosle a liberalizarse!

OSCAR D'OCAL

Caminos de solución para nuestra crisis

EN un número pasado de «Espoir» el viejo y querido militante anarcosindicalista Buenacasa, cuestionaba a la dirección del vocero confederal para que se dieran o se buscaran respuestas positivas y satisfactorias para la crisis que atraviesa el Movimiento Libertario Español.

Dentro de ese espíritu y de esa inquietud, más que urgente, vital, vamos a dar nuestra opinión, con el ánimo de que otras se manifiesten y de que entre todos apuntemos la solución mejor.

Comenzaremos por afirmar que, la actual crisis del anarquismo y cenetismo español, tiene su origen en los finales desastrosos de la guerra civil y la guerra mundial, que no solo consumaron la derrota del espíritu y la marcha revolucionaria del proletariado español, fuertemente impregnado por nuestros ideales, sino que la dispersión de nuestra militancia ayudó a consumar, al verse obligada, gran parte de ella, a adaptarse a nuevas condiciones de vida que la apartaron definitivamente de la lucha y la labor auténticamente revolucionaria, bien sea en el terreno sindicalista o en el ideológico.

El terror represivo del franquismo, desatado contra nuestra militancia en el interior, fue quebrando poco a poco su combatividad, llevándola finalmente a adaptarse también al espíritu de derrota que ya imperaba en todos los demás sectores del antifranquismo.

Las disidencias internas, agudizadas por este estado anímico y por infiltraciones premeditadas, ayudaron a que nuestro Movimiento se encuentre actualmente en las condiciones que todos conocemos y que debemos reconocer si, realmente, queremos superar la crisis y reconquistar una personalidad y una fuerza como ayer le caracterizaron.

Hoy, el problema se reduce, esencialmente, a una *debilidad militancial*, tanto en el interior como en el exterior. La guadaña del tiempo ha reducido nuestro plantel de valores en todos los ámbitos de la actuación militante. Nos falta de todo y bueno, para la prensa, para la tribuna, para el sindicato, para la acción revolucionaria. Nuestra crisis es más grave cuando se piensa en la continuidad... Y hoy es urgente pensar en ella.

Queda, es verdad, todavía un buen número de militantes en activo, en el sentido orgánico; pero la mayoría de ellos están demasiado alejados del campo de actuación que las actuales circunstancias reclaman. El grueso de ella está integrada en el exilio y con una mentalidad demasiado «exilada». Aun se guarda pasión libertaria y constancia en la fidelidad a la doctrina; pero eso queda reducido al interior de nuestra casa y no trasciende a las masas proletarias, a esa juventud que ha crecido encuadrada en las prácticas, en el ambiente totalitario con que el franquismo ha pretendido adormecer y embrutecer las ansias de libertad y justicia de nuestro pueblo.

El cuadro real de nuestra situación es éste, y en base a él y partiendo de él habrá que intentar la salida, arrancar la marcha constructiva y remontar la pendiente. Esfuerzo en el que tienen que participar todos los que aún tengan fe y entusiasmo. Todos cuantos sepan que la práctica y la lucha por un ideal significa sacrificio, impone riesgos.

Para emprender esta marcha hay que romper con el espíritu inmovilista que ha impuesto el derrotismo. Si seguimos, como hasta ahora, quietos y tranquilos con nuestras rutinas, con nuestras pequeñas luchas internas y con los pequeños problemas del sello y de la coma, la crisis nos ahogará a todos, y acabará con nuestro movimiento. Ni siquiera podemos creer en aquellos que, repetidamente y para justificar la *espera paciente, confían en los imponderables, en los milagros. El Movimiento será lo que nosotros, nosotros solos sepamos hacer de él.*

El antifranquismo en general ha caído también, y antes que nosotros, en esta actitud negativa. Se confía en absurdos: en las posibles enfermedades de Franco, en las peleas internas de los jerarcas franquistas, en su cansancio, en el Mercado Común, en el Vaticano, en los Estados Unidos, en Rusia; pero pocos confían en su *propio esfuerzo en su propia acción. Y es ésta la única que podrá acabar con el fascismo español.*

Nuestro Movimiento tiene acuerdos al respecto. Demasiado ratificados y poco puestos en vigor. Ellos reflejan la inquietud de la militancia por salir del atolladero, reflejan nuestra inquietud y nuestra voluntad de hacer algo positivo.

Efectivamente, el problema número uno es acabar con el régimen franquista. Y para ello sólo hay una vía efectiva y pronta. Es la *acción* concertada de todos los que vemos en él a nuestro principal enemigo en estos momentos. Y para *concertar una acción lo mejor es empezarla.* Hace demasiado tiempo que se discute sobre la forma de unirnos todos, los de casa y los de fuera. Tiempo perdido

(Véase final en página 3.)

La mentira, ley de información

(Viene de la página 4.)

Negativa a invertir ningún capital en la renovación de las minas, que consideran una locura, vista la situación actual social y económica.

Mentís a sus repetidas declaraciones de que las minas pierden dinero, ya que ninguna empresa hizo declaración fiscal de pérdidas.

Ocultación de los beneficios enormes realizados en 20 años, sin un solo céntimo invertido en equipo o modernización de las explotaciones.

Deseo de los patronos de retorno al período anterior a 1950 con ocupación militar de la provincia.

Mentira de la falta de rendimiento del minero español, que según los mismos ingenieros españoles, es igual al del minero francés o alemán.

Sinrazón de la leyenda sobre dificultades de explotación, las características de la misma siendo iguales que las del Paso de Calais en Francia.

Estado vetusto de las minas y sistema irracional de explotación.

Deseo obrero de la libertad sindical.

Pretensiones patronales a una pretendida «nacionalización» que sería más bien venta al Estado y para la que serían necesarios más de dos mil millones de pesetas.

Y el corresponsal de «Le Monde», termina con las siguientes conclusiones:

«Esas huelgas, serán un día el comienzo de una lucha severa que el régimen deberá librar a la clase obrera que stá dispuesta a defender la justicia, la libertad, la dignidad.»

Si ha dichas conclusiones llegan quienes sinceramente se interesaron por el problema ¿A qué vienen las preguntas, las lamentaciones y esa oscura complicación de las cosas en que abundan las páginas de la prensa franquista?

La verdad, por temida, es callada por ellos, que prefieren lanzar esa semblanza de inquietudes, dejando traslucir amenazas exteriores inexistentes ya que si el nervio de la acción reivindicadora, fue la Alianza Sindical, ésta, es tan específicamente española, tan nuestra, sus argumentos no pueden ser otra cosa que asustarse a sí mismos, queriendo asustar la opinión.

Asturias y su clase obrera, han puesto una vez más de relieve la situación española, el desbarajuste hecho institución política, el derecho al abuso, hecho ley y la mentira de una propaganda que no puede ocultar la crisis social y económica a que desemboca, al cabo de los años, la desacertada y abusiva gestión unilateral de quienes sólo tuvieron un solo norte en su acción: el mantenimiento de privilegios y prerrogativas de las clases acaudaladas españolas.

JOSE MUÑOZ CONGOST

¿HACIA UNA SOCIOLOGIA HUMANITARIA?

Función y meta del intelecto humanitario

(Continuación y fin.)

¿Por qué otras vías puede llegarse a ese magnífico fin? Para esa obra, esencialmente humana, que auspicia todas las actividades y conclusiones de impulso que al hombre puedan elevar, quedan excluídos los dogmatismos, las dialécticas de mercado, las teorías de campanario, y los argumentos metafísicos. Toda construcción efectiva es de solera científica; donde no hay ciencia todo es efímero, fugaz. De ahí que, ese cambio de vida colectiva que se dice desear, sólo puede efectuarse mediante elementos previamente reconocidos como seguros.

El intelecto que se desvela por manumitir al género humano puede ser artístico (creador de imágenes elegantes y constructivas); científico, en sus varias aplicaciones, todas propiciando conclusiones que hagan más intensa la existencia del conjunto social; o revolucionario, demoledor de todo lo que por anticuado o nocivo debe ser sustituido por lo moderno y más útil. Pero ante todo, lo que debe provalecer, y puede también impregnarse en las actividades que estamos mencionando, es el sentido pedagógico. Cuando hay inspiración universalista, propósito de compenetrar a los hombres, deseos de cubrir metas que evidencien la paz que tanto decimos desear, en todo acto de la conducta ha de tener representación la pedagogía.

Los intereses de credo fomentan el caos en la mentalidad de quienes los protagonizan; esos intelectos son antagónicos a la manumisión general de la humanidad. Asimismo, el individuo de intereses creados es de inteligencia y sentimientos incompatibles con la causa, revolucionaria o no, que propugne la nivelación social, o la comunidad universalista.

Los encantos de la armonía social son imágenes no perceptibles a las personas carentes de cierto grado de delicadeza y vibración moral; dedicarles atención, evocarlos y gozarlos, ya significa una base de preparación. Y en esta preparación, a nuestro entender, la intelectual no es la más importante. En algunos casos, el intelecto capta y valora con frialdad; no resume la obra completa que al individuo puede hacer gozar con más intensidad; falta la emoción personal, esa palpitación moral que une los hechos y los objetos, y los adapta a un fin eminentemente humano.

En estas situaciones, como en muchas de las que interviene el intelecto, marcando una pauta para mejorar la vida del conjunto, la sensibilidad es un factor que ha de marchar al unísono con la inteligencia. Son los dos elementos esenciales de la vida, y no pueden motivar, en una sola persona, divorcio o antagonismo. Cuando uno de ellos se desarrolla a epensas del otro, estamos ante un fenómeno anómalo, cuyas consecuencias no dejan de tener repercusión social. De ahí que, una de las tareas principale de la pedagogía, de la formación del hombre repreentante de la auténtica ociedad libre, consistirá en el equilibrio de las facultades esenciales.

El caos que reflejan algunas colectividades, inclusive las que se erigen con ideas de mayor compenetración, tiene su cimiento y determinación en los individuos que les dan contenido. Inútil buscar explicación de este fenómeno, completamente, en hechos exteriores a esa misma conglomeración. El agente alterador de la armonía que se busca, la fuerza, a veces disolvente de esa misma colectividad, radica en las fluctuaciones individuales, en el desequilibrio personal, por faltar una solidez moral, y el indispensable cultivo intelectual.

Cuando se han gozado las delicias de una sana convivencia, de una amistad a todas luces sincera, la aurora del porvenir humano se contempla con elevación moral. Se contempla y se juzga, desde esa cumbre de anhelos y de proyección constructora, con pena y desprecio, al presente mundo convencionalista y agresivo. ¿Confirmará la vida social las utopías humanitarias? ¿Será realidad, algún día, esa enaltecida humanidad que tantos mártires tiene a su cuenta? No nos cabe ninguna duda. La reforma del hombre está en marcha; opera constantemente. Sería ridículo negar el avance general.

Pero este avance, resumen histórico de condiciones superiores, ¿es privativo de alguna exclusiva virtud humana?. No perdamos de vista, que todas las obras magnas son producto de colaboración. Excepción hecha de las labores negativas al interés social, todo esfuerzo, aunque reducido y anónimo, es aportación que se suma a las partes impulsoras, que perfeccionan y dan volumen al conjunto progresivo. Si éste es bello, si expresa una armonía que nos insta a obrar según su expresión, al examinarla hallaremos, que para su culminación, también fueron indispensables los pequeños detalles.

Todos podemos tener nuestro lugar en la marcha ascendente de la humanidad; la vanguardia corresponde al intelecto, siempre que reúna condiciones de inspiración generosa. Si resultara a la inversa, las cumbres intelectivas pueden ser los principales agentes de corrupción y destrucción. No es esta una función honorable que dignifique a los intelectuales; la otra, la generosa, la altruista, la que se pone al servicio del bien, la que se traza una pauta en la investigación de la verdad, esa es la que tiene porvenir, la que saludan con afecto todas las personas que ansían ver a una humanidad feliz.

«En la educación deben ocupar el primer lugar los intereses comunes del individuo y de la especie, en cuanto pueden desenvolver a la vez la intensidad y la expansión de la vida.» Pensamiento profundo de un ilustre filósofo, que lo completa magistralmente con otro diciéndonos: «Hacer penetrar en el cerebro la mayor suma de ideas generosas y fecundas, con el menor gasto de fuerzas posibles, tal es el verdadero fin de la educación intelectual.»

Bien entendido, la función del intelecto, en todos los campos de actividad humana, puede ser de una esplendidez encantadora. A más de ser antorcha que despeje las tinieblas por donde se ha de pasar en el camino ascendente, pueden ser, al mismo tiempo, motivo de unión de voluntades para facilitar la gran tarea. Reconocemos, en el presente resurgir de los intelectuales, humanista y justiciero, una promesa que dignifica su condición, y una esperanza para todos aquellos que del intelecto hacen el motor de la vida social.

SEVERINO CAMPOS

MARGARITA GIRONELLA

Con emoción inescondible, los compañeros Proudhon Carbó y Hermoso Plaja nos enteran del fallecimiento de Margarita Gironella ocurrido en la ciudad de Méjico, a la edad de setenta y ocho años.

Es posible que a «las nuevas promociones» el nombre de Margarita Gironella no les diga nada, y, sin embargo, ella ocupó un lugar interesante en la evolución de la C. N. T. y del anarquismo europeo.

Porque hay que decirlo y remacharlo: Margarita rodó por Europa corriendo la aventura anarquista de su compañero Eusebio. ¿De qué Eusebio? De Eusebio Carbó Carbó, por supuesto, de nuestro conocidísimo Eusebio C. Carbó, héroe, con Salvador Seguí, y pocos más, de todas nuestras tribunas españolas, escritor infatigable en todas nuestras publicaciones, tanto hispanas como francesas e italianas de su tiempo. Carbó tuvo tramada relación directa con Grave, Malato, Faure, Albert, Malatesta, Borghi, Molinari e incluso con Kropotkin, por lo cual hablaba correctamente el francés y el italiano. Dado a la lucha intensiva por el ideal libertario (que ahora bastantes profesan sin entusiasmo), Carbó se hizo famoso en buena parte del mundo por sus ímpetus y clara inteligencia. En estos trotes, una mujer casada con tipo rico, debía seguirlo, no en plan de alegre pasatiempo, sino por lo que fuese y para toda la vida. Esa mujer fue Margarita, bella como la flor que su nombre indica, abnegada cual irremediablemente ha de serlo toda compañera de revolucionario empedernido. Sinsabores, presiones policíacas, privaciones y frecuentes inseguridades, nunca le han faltado a Margarita. No obstante, ella fue en todo caso la amiga fiel, segurísima, de su impetuoso Eusebio.

Aunque catalana de nacimiento, Margarita tuvo educación francesa y castellana, no frecuentando de hecho ambiente catalán hasta que asoció su destino al de Carbó, muy internacionalista pero con «puerto de amarre» en Barcelona. Discreta y comprensiva Margarita discurrió en nuestros medios con amabilidad de clase y siempre dispuesta a servir en la clandestinidad y en favor de los compañeros presos. En los grandes momentos de la Confederación obtenidos por el sindicalismo que entonces en Madrid llamaran «catalán», Margarita aparece en segundo plano inmediato, no quedando nunca esfumada debido al realce y a la utilidad de su persona. En una fotografía histórica que publicamos en el diario confederal «Cataluña», la buena compañera de Carbó aparece con éste, Samblancat, Piera, Seguí, Bajatierra, Meca, Barriobero y demás anarquistas o liberales de la vieja escuela. Quiérese decir, que Margarita «estuvo» en lo nuestro durante cincuenta y cinco años constantes, para aliento de su Eusebio y provecho de nuestra causa.

Fallecido Carbó, la vieja Margarita sufrió un bajón (comprensible), del que trató cariñosamente de sustraerla su cercano Proudhon. No obstante, Margarita aún rindió culto hasta última hora a su indispensable compañero. En las cartas que recibíamos de ella nunca faltaba el artículo «póstumo» de Eusebio, a lo mejor ya publicado dos veces...

Se extinguió dulcemente asistida por Proudhon y su compañera, reposando ya, en estos momentos, al lado de Eusebio C. Carbó, cuya tumba sigue pregonando: «Una vida consagrada a una causa: la Revolución Social», epitafio que habrá que pluralizar...

FERRER DE IGUALADA

Crónica de España

(Viene de la página 4.)

quizás hubieran eliminado al tirano más execrado del mundo.

España es un país europeo y a Europa tiene que integrarse; con Franco no se integrará jamás, es imposible. Hay que eliminarlo, pues, sea como sea. Ello no constituye un delito, pues el tiranicidio no lo es según principios jurídicos universalmente aceptados. Sabido es que estas teorías fueron expuestas por un jesuíta español antes mencionado. Lo que pasa es que los Papas modernos, como los antiguos, siguen sosteniendo a la tiranía cuando ésta favorece a su Iglesia, su liberalismo sólo reza para aquellos países donde los curas son perseguidos, pero no para aquellos donde son ellos los perseguidores como en España.

En España la trata de blancas como toda clase de latrocinios, grandes crímenes y toda clase de injusticias, que son la característica del Régimen imperante, terminarían si el Papa quisiera, no tendría más que hacer funcionar el «Santo Oficio» regido por el fascista cardenal Octavioni. No tendría más que hacer excomulgar a Franco. Pero él prefiere bendecirlo, no excomulgarlo. Sin embargo, bendecir a un militar sublevado es bendecir a un bandido, es bendecir el crimen, hecho ley en España.

CONSTANCIO CONSTANTE

B.D.I.C

El «Aplec de la sardana»

UNA
DE LAS MANIFESTACIONES
EN EL EXILIO
DE LA ESPAÑA AUTENTICA

Al contrario de lo que pretenden Franco y sus corifeos, España no es una y monolítica, sino plural y variada. En el concierto de los pueblos españoles, destácase muy distinta la voz del pueblo catalán. Cataluña no niega a España. Pero Cataluña, que no deja de sufrir su parte al menos igual de las penas, de los martirios, de las miserias y de las humillaciones que se están infligiendo en común a toda la península, tiene *además* sus problemas propios, soporta *además* una represión particular. Se trata hoy para el régimen franquista —siguiendo las huellas de Felipe V y de Primo de Rivera, de todos los regímenes absolutos y cavernícolas de la España negra— de llevar a término un descomunal genocidio. Trátase de aniquilar al pueblo catalán como pueblo, de borrar sus características, su personalidad, de fundirlo en una unidad cuartelaria propicia a los designios dictatoriales y fascistas.

Una discriminación racista inverosímil —y, sin embargo, ¡cuán cierta!— preside a la represión franquista en Cataluña. La «clásica» expresión guardiacivilesca «perros catalanes» está más que nunca de moda en los cuerpos de guardia policíacos de Barcelona. La lengua catalana se ve perseguida, combatida como si se tratase (y en las circunstancias actuales así es en el fondo) de un instrumento revolucionario. Está prohibido el publicar revistas o periódicos en catalán; prohibido no sólo de enseñar, sino incluso de hablar catalán en las escuelas de Cataluña. Y lo que no puede prohibirse se sabotea o se castiga. Se ignora y se falsea la historia de Cataluña, ya que conviene que los catalanes acaben por olvidar incluso su pasado...

Afirmar, sostener los derechos de Cataluña en su calidad de pueblo distinto, y apoyar a los catalanes en su lucha por la preservación de su lengua, de sus costumbres, de su personalidad propia, equivale para cada español a clavar una pica en el flanco de la bestia fascista. Cada batalla que pierde Cataluña es una derrota para nuestra España, para la comunidad hispánica libre, progresista. Cada batalla que gana Cataluña es, asimismo, una victoria de la España del porvenir: la respetuosa de su diversidad, la federalista, la España unida por la libre voluntad de cada uno de sus pueblos. De esa España por la que tantos españoles viven en el exilio, y por la que tantos otros yacen bajo un palmo de tierra en los campos de batalla de la guerra incivil.

El símbolo en Francia de la resistencia catalana a los designios franquistas es el anual «Aplec de la sardana», que no consiste únicamente, como alguien pudiera creer, en una cualquier fiesta costumbrista. Se trata de una verdadera manifestación de fidelidad a los ideaes comunes del conjunto ibérico, como de fidelidad al principio catalán invariable (hoy proclamado e indiscutido en el mundo entero): derecho de cada pueblo a disponer libremente de sus propios destinos.

Uniendo a todos los catalanes, sin distinción partidista alguna, en un mismo aliento de libertad y de confianza en el destino de Cataluña y de España, el «Aplec de la sardana» realiza cada año en tierras de exilio la síntesis de los ideales y deseos del pueblo catalán. Sus ecos se repercuten en el interior, al igual que proclaman en el extranjero la permanencia de la oposición, de la resistencia espiritual al régimen que desde hace ya demasiados años desgobierna a España.

El domingo 28 de junio tendrá lugar en Tolosa, como todos los años, el tradicional «Aplec de la sardana». Catalanes o no catalanes, no olvidéis que cada uno de sus éxitos constituye una escaramuza ganada por la Cataluña libre, y por la España libre.—*ER.*

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Mes de junio - Lista 1

Suma anterior, 31,50 F.

Rodez: Domingo Ferrer, 7,50. *Houilles:* Familia Marín, 16; Fleta, 5. *Roannne:* Antonio Pérez, 10. *Villeurbanne:* Una charra, 10. *Ivry:* Familia Royo, 10. *Le Perreux:* A. Trenc, 10. *Aureille:* Serena, 10.

Total, 110 F.

NOTA.—Del giro de la F. L. de Pellissanne, para ancianos, 13,50 F., debe decir: del resto de los cares de las jiras del 63. Se recibieron también del mismo origen 13,50 F. pro familias Granado-Delgado. Más 10 F. de Manuel Edo, 5 F. para cada una de las dos suscripciones citadas.

OTRA.—Insistimos: Los fondos de esta suscripción serán unificados con el fondo Jurídica S. I. para un reparto equitativo. Es acuerdo de Congreso.

ANTENA

ACCIDENTE
EN LA CASA DE DIOS

BILBAO.—En las obras de restauración del convento de Santo Domingo, de Estella, ocurrió el derrumbe de dos grandes arcadas atrapando debajo a varios obreros. Balance: un muerto y un herido. La prensa «regimental» no ha dado siquiera nota de la desgracia.

MAS ESPAÑA ABAJO

JAEN.—Las techumbres de las casas números 19 y 21 de la calle Cuartel de Simancas y las numeradas 20 y 22 de la calle Alcázar de Toledo, se vinieron abajo de puro carcomidas. A raíz de la «cruzada» los nombres de ambas vías fueron renovados; no así los inmuebles achacosos. Resultado de la catástrofe: un guardia civil retirado (Ildefonso Lozano Rodríguez) muerto y otros nueve vecinos heridos.

INQUIETUD POR LA SALIDA
DE MINEROS AL EXTRANJERO

MADRID (OPE).—Los 22.000 mineros extranjeros que trabajan en Alemania proceden de 17 naciones, figurando en cabeza 4.600 turcos, 4.300 griegos, 3.200 españoles, 2.800 italianos, 1.500 yugoslavos y 1.000 holandeses. Si a los 3.200 mineros españoles que hay en Alemania se añaden los millares que trabajan en Francia, Bélgica y Holanda, se comprende la inquietud de ciertas empresas mineras de España.

En la junta general de Minero-Siderúrgica de Ponferrada, el presidente, conde de los Gaitanes, se lamentó de la fuerte tendencia registrada en la salida de obreros especialistas del carbón para trabajar en el extranjero y dijo que actualmente la emigración parece contenida.

PRESOS POLITICOS
CONDUCIDOS A MADRID

BILBAO y SAN SEBASTIAN (OPE). De la cárcel de Larrinaga han sido trasladados a Madrid los jóvenes Lasa, Arsuaga y un tercero de los que fueron detenidos a partir del mes de noviembre, atribuyéndoseles actividades nacionalistas vascas.

Igualmente han sido trasladados a Madrid desde la cárcel de Martutene (Donostia), los jóvenes Imaz, Achaga y Artola, que se creen serán juzgados por el Tribunal Especial. Fueron también detenidos por las mismas circunstancia que los anteriores. Cinco números de la guardia civil les custodiaban en el transporte y junto con ellos iban otros dos detenidos por delitos comunes contra la propiedad.

LA «PAGAILLE»

MADRID (OPE).—Los grupos carlistas están excitados contra el general Franco, pues creen que éste ha tratado con desconsideración a Hugues de Bourbon-Parme y guardando atenciones para Juan Carlos. La Comunión Tradicionalista ha dirigido al jefe del Estado un escrito de protesta. Pero otros tradicionalistas se alzan contra la candidatura de Hugues difundiendo un alegato histórico-jurídico del profesor Elías de Tejada en el que éste declara que el aspirante citado no puede acceder legítimamente al trono español.

— «A B C» dijo primero: Hay que cerrar las minas de Asturias y comprar carbón extranjero. Dijo después: Hay que mantener abiertas las minas como base de nuestra independencia económica. Ahora dice (27 de mayo): La modernización de la industria carbonera es imposible sin la ayuda del Estado. Primero eran las minas cerradas, después las minas abiertas, ahora las minas nacionalizadas.

LA SOMBRA DEL DELITO

BADAJOZ.—En Villalba de los Barros ha sido encontrada una dentadura postiza con dos dientes de oro. El supuesto oficial —dado por la agencia Cifra— es el de que pueda haberla perdido algún forastero, sin haberse dado cuenta de que la perdió. La gente supone que pertenecía a alguno de los fusilados durante los primeros meses de la guerra civil.

DE LAS HUELGAS...

SAN SEBASTIAN. — «Talleres Tolosa», cuya huelga fue dada a conocer por la simultaneidad con la de Asturias, ha estado paralizada durante una semana. Los 200 obreros de su plantilla se han reintegrado al trabajo con la promesa de que se aumentarán los salarios en la proporción que habían reclamado.

«Industria Española, S. A.», de Donostia, fue objeto de una huelga de brazos caídos durante dos horas. Como réplica, la fábrica quedó cerrada por orden gubernativa aduciendo que se trataba de una huelga política.

El Consejo de Administración, disconforme con esta calificación, ha gestionado la apertura que ha tenido lugar el día 26 de mayo, habiéndose asegurado a los obreros que sus reclamaciones relativas a una gratificación extraordinaria, serán atendidas.

LA SITUACION
EN ASTURIAS

PARIS. — La A.F.P. comunica la vuelta al trabajo de ocho mil mineros de Santa Bárbara, Vueguin, Ollonieg, Hulleras Españolas y otras empresas de menor importancia que han puesto fin al lock-out. Este hecho confirma la actitud de otros seis mil que se presentaron el sábado. Huelgan en Asturias actualmente 11.000 mineros y 500 metalúrgicos. A comienzos de la anterior semana el número de huelguistas era de 50.000. Los 500 metalúrgicos pertenecen a la empresa Moreda, de Gijón, que ha cerrado sus puertas, aunque se espera la apertura para el día 31. En la Duro Felguera, donde se trabaja ya normalmente, comenzarán en breve las negociaciones para la confección de un nuevo convenio colectivo.

CONTRIBUCION
A LA PAZ

MADRID.—Un acuerdo entre los gobiernos inglés y franquistas estipula que Gran Bretaña facilitará a España un cierto número de fragatas tipo «Leander». Además Londres entregará a El Pardo otra cierta cantidad de «armas especiales».

LLAMAS
EN TODOS LOS SANTOS

SAN FRANCISCO. — En la iglesia católica de Todos los Santos había función de rito samoano. Durante la invocación a Dios con antorchas, una de éstas derramó su gasolina encendida pegando fuego al templo. El dramático total fue de seis personas carbonizadas y unos quince heridos por atropello o quemaduras.

AUN NO ASAMOS
Y YA PRINGAMOS

BURGOS. — Costosísimos sondeos emprendidos por dos firmas yanquis en el lugar de Valdeajos, han dado por resultado la obtención de litro y medio de petróleo en bruto. Es poco, pero ya tiene marca: «Petróleo del Cid». Aunque se ignore la virtud del yacimiento, en Madrid ya se han previsto los tantos por ciento de los beneficios: 50 por 100 para el Estado, 24 por 100 a la CAMPSA (fundada por Indalecio Prieto cuando era ministro de Hacienda de la República), y el restante, 26 por 100, a las entidades Standard Oil Company y California & Texaco.

WILLIAM MAXWELL

PARIS.—De Londres han informado del fallecimiento de mister William Maxwell, o Lord Beaverbrook, famoso personaje inglés, habiendo servido la prensa prolijos detalles de la historia personal del finado, pero omitiendo decir que Maxwell es autor de un libro descriptivo en el que la condición hitleriana de Franco no deja lugar a dudas.

EL CUENTO
DE LA LIBERALIZACION

BARCELONA.—Hay una treintena de intelectuales antifranquistas recientemente detenidos, en mayoría de supuesta filiación catalanista. La policía no da nombres. Entre los encarcelados figuran cinco escritores extranjeros, de los cuales dos mujeres.

OBRAS INCOMPLETAS...

BARCELONA.—Una editorial barcelonesa anuncia las obras completas de Blasco Ibáñez en tres tomos. El 10 por 100 de descuento que se anuncia puede a ser título de compensación por lo mutilado de los textos...

LA LOCURA PELIGROSA

SACRAMENTO (California). — Robert Hanry Nicolaus mató a sus tres hijos a pistoletazos arguyendo que estarían mejor en el cielo.

Caminos de solución para nuestra crisis

(*Sigue de la página 2.*)

porque para esto, para la acción, no todos se quieren unir, por la simple razón de que no están dispuestos a correr los riesgos que ella trae consigo. Por lo tanto tenemos un camino a seguir, que será tanto más positivo en la medida que los que hemos tomado esos acuerdos los pongamos en marcha. Pero conscientes de nuestra situación actual y de las dificultades a remontar, sin euforias ni ilusiones falsas. Decididos a seguir hasta el final, dejando a un lado la demagogia de los que los defienden demagógicamente para no cumplirlos.

Hay un camino y lo tenemos perfectamente precisado en nuestros acuerdos regulares. Exijamos que se siga, que los acuerdos se apliquen, demostrando cada uno que es el primero en aceptarlos y en cumplirlos.

España es hoy un hervidero de problemas sin solución, de inquietudes, de temores y odios, de frustraciones, de esperanzas, de rebeldías cada vez menos incontenibles. El régimen trata de continuarse, cambiando tan solo un poco la forma, creando oposiciones falsas surgidas de su propio seno; pero dispuestas a sobrevivir a su caída, preservando las esencias y las injusticias que lo han originado. Las fuerzas de la oposición antifranquista tradicional despiertan de un letargo demasiado prolongado. Pero su despertar es timorato y sólo piensan en secundar esas falsas *oposiciones de derecha. Se especula con lo que hace el pueblo por instinto y cada uno quisiera apropiárselo.* En este camino los más descarados son los comunistas. Recurren a toda clase de argucias para que el mito de que ellos son los más fuertes y los más organizados se mantenga. Y con esto no queremos olvidar que ellos, por su demagogia y por sus posibilidades económicas y de todo género, representan un verdadero peligro para el mañana e inclusive para el presente.

Pero la realidad es que el pueblo no está ni con estos ni con aquellos, el pueblo está amargado de tanta traición, de tana palabrería hueca. Ni siquiera la nuestra, que es por lo menos más sincera, le convence. El pueblo odia todo lo que huele a franquismo y a sus clases privilegiadas. Es un odio justo y que un día estallará. Nuestra misión es que ese estallido no sea otra vez estéril, que realmente signifique la derrota de todo cuanto es contrario a sus legítimos intereses. Para ello es necesario que no perdamos más tiempo. Es necesario que, en base a los acuerdos o en base a la necesidad imperiosa, emprendamos, reemprendamos nuevamente la lucha, como sea, como se pueda.

Tenemos que demostrar que amamos la libertad no sólo platónicamente, sino que estamos dispuestos a luchar con las uñas, si es necesario, por conquistarla nuevamente. Tenemos que ser los primeros en la acción contra la dictadura franquista, evidenciando ante el mundo sus pretendidas «liberalizaciones», sacando a flote sus propósitos ocultos, sus instintos más salvajes. Hay que acosarla desde dentro, desde fuera, desde donde sea posible. Haciéndoles sentir a los jerarcas, en su propia carne, que estamos decididos a no permitir más atropellos, más brutalidades, más asesinatos impunemente cometidos. Hay que hacer cundir la rebeldía, la insumisión por todos los ámbitos de nuestra tierra. Abriendo cauce a ese odio por años y años contenido por un pueblo sometido a la peor y más brutal opresión.

Ese es el camino para salir de nuestra crisis. Para recobrar nuestra auténtica personalidad revolucionaria, perdida por el derrotismo de unos y el entreguismo de los otros.

Acabemos las discusiones, las asambleas y las polémicas estériles, apretemos filas en torno a unos acuerdos que señalan y posibilitan ese camino, aportemos todas nuestras fuerzas, seamos los primeros en ofrecernos y exijamos que los que no estén dispuestos a este sacrificio y se queden en sus casas. Nosotros cumpliremos con nuestro deber revolucionario y ellos dejarán de ser un estorbo.

ANTONIO

Papel recibido

«C N T», 159, Ledbury Road, London, W. 11, Angleterre. Compuesto en «roneotipo», presentación buena y con fotografías sobre cubierta de papel satinado. Texto de actualidad antifranquista.

— «FIJL, BOLETIN DE INFORMACION», también de Inglaterra. Arranque juvenil, y vejez prematura, según confesión que copiamos: «No, el movimiento juvenil no puede ser o convertirse en un movimiento específicamente anarquista, aunque esencialmente lo sea por naturaleza generacional y por proyección cara al porvenir. En su seno también se dan junto a su esencia constitutiva, clara, rotundamente anarquista, posiciones y criterios reformistas de individualidades y sectores. Negar su existencia o rechazar su integración sería limitar sus posibilidades y negar nuestro sentir libertario.»

El buen sentido de estos compañeros o el tiempo, aclarará esta curiosa tesitura.

«RECONSTRUIR», Casilla de Correos, 320, Buenos Aires, Argentina. Revista siempre interesante en sociología, historia, literatura, actualidad, etc. Consejo de adquirirla.

COMUNICADOS

AMIS DE HAN RYNER

— Les «Amis de Han Ryner» ont demandé à M. Jean Rostand, de l'Académie française d'accepter la Présidence de la Société. M. Jean Rostand était du Comité d'Honneur depuis la Libération. Il présida, en 1958, le jury qui attribua le Prix des Bouquinistes à Han Ryner, pour son «*Homme-Fourmi*».

— Le numéro 73 des «Cahiers des Amis de Han Ryner» est paru (3, allée du Château, Pavillons s-Bois, S.) Au sommaire: Han Ryner: Deux «Dialogues de la Guerre»; Lettres à R. Assagioli; L'occultisme et la conscience moderne; Charles Baudouin: «Les Pacifiques», de Han Ryner; Louis Simon: Han Ryner et le rêve sur Willy: une lettre d'Henry de Madaillan; etc.

COMISION DE RELACIONES
DE LAS CHARENTES Y POITOU

Esta Comisión de Relaciones tiene organizada una *Jira de Concentración Regional al aire libre* para el domingo 19 de julio en el lugar dominado «La Grand Côte-Royan».

Si compañero J. Sevilla dará una charla sobre el tema «Problemas nuestros». En la Gran Côte hay playa y una bonita arboleda, así que agua potable y una «buvette» para facilitar el suministro de todo lo que pueda faltar.

Invitamos a los compañeros, amigos simpatizantes y las FF. LL. a que acudan numerosos a pasar un día de confraternización familiar. Habrá flechas que indicarán a la entra del bosque el lugar de la jira.

S. I. A., BEZIERS

Ee Secretariado de S.I.A., Béziers, convoca a sus afiliados y simpatizantes à la asamblea general, que tendrá lugar el sábado día 20 de junio à las 21 horas, en su local social. Rogamos a todos los compañeros tengan a bien de asistir a nuestra asamblea.

JIRA ANUAL
EN EL MACIZO CENTRAL

La Jira anual conmemorativa a la Revolución española, se celebrará el presente año el 19 de julio en la «Gour de Tazenat» o lago del mismo nombre, sito en un cráter volcánico de 37 hectáreas de superficie y de cerca de 90 metros de profundidad y en el que existen toda clase de vehículos naúticos para distracción y recreo de mayores y menores.

Por la tarde el compañero Alejandro Lamela pronunciará una charla sobre el tema: «Sentido social de la Revolución española».

¡Todos al Lago de Tazenat el 19 de julio!

F. L. DE DRANCY

Celebrará reunión el domingo 21 de junio. Hora y local, los de siempre.

F. L. DE THIAIS

La cuarta conferencia se celebrará el domingo día 28 a las diez de la mañana, y correrá a cargo del compañero Juan Ferrer, el cual disertará sobre el tema: «Ayer, hoy y mañana de la C.N.T.». En el «Foyer des Sociétés» de Choisy-le-Roi, 42, rue du Dr Roux (Metro Porte de Choisy. Autobús 183, parada Dr Roux).

Para el domingo día 19 de julio, organizamos una jira campestre a la orilla del canal artificial de Villeneuve-Prairie, donde además de haber una playa de arena hay también césped y arboleda, para pasar una jornada magnífica, de compañerismo y fraternización.

F. L. DE BURDEOS

La F. L. de Burdeos convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el domingo, 28, del corriente mes, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande, a las nueve y media de la mañana.

Esperamos la puntual asistencial de todos los compañeros.

Próxima excursión:

21 de junio : LE PORGE (playa). Salida, 7 de la mañana.

AIX-EN-PROVENCE

El compañero Buenacasa dará una conferencia sobre el tema: «Perspectivas del movimiento obrero español», el domingo 28 de junio, a las tres y media de la tarde, en la sala de la Mutualité, rue Espariat. Invitación cordial a todos los compañeros de las localidades limítrofes y a los españoles antifascistas.

REGIONAL DE LEVANTE, PARIS

Se ruega la puntual asistencia de todos los compañeros a la próxima reunión que tendrá lugar el domingo día 21 de junio a las diez de la mañana en nuestro propio local.—*El secretario.*

JIRA A HERBLAY

El domingo 21 de los corrientes se celebrará una jira a Herblay (S.-et-O.), organizada por el Centro de Estudios Sociales y Económicos.

Salida de la estación de Saint-Lazare, a las nueve menos cuarto de la mañana. De todos modos, hay trenes cada media hora y el lugar de reunión en el campo será indicado con flechas.

NUCLEO DE PROVENZA

Jira de concentración regional a La Fontaine-de-Vaucluse

La Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza de la C.N.T. de España en el exilio, organiza, para el domingo día 28 de junio, una gran jira de confraternidad confederal y libertaria en el magnífico y pintoresco lugar de la Fontaine-de-Vaucluse.

A orillas del riachuelo de la Sorgue, entre arbolado y sitios agradables, tendrá lugar la concentración, primera de las cuatro a celebrar durante el buen tiempo, con carácter regional.

Esperamos que todas las FF. LL., compañeros, afines, familiares, amistades y simpatizantes acudirán a pasar un buen día de campo.

No faltarán las distracciones, juegos y la correspondiente charla después de la comida, retransmitida para placer de todos por nuestros potentes altavoces.

Que desde este mismo instante se haga una intensa propaganda y las FF. LL. organicen los consiguientes viajes colectivos.

S. I. A. DE NIMES

Organiza para el 21 de junio una salida campestre, a la Sablière de Lézan (Gard), a la que quedan invitados todos los compañeros y simpatizantes de S.I.A. de la región. Con la presencia de buena asistencia, engrandeceremos la obra de solidaridad humana que S.I.A. tiene encomendada.

F. L. DE ORLEANS

Organiza para el 12 de julio una excursión, cuyo final de itinerario será el monte SaintMichel. Para reservar plazas dirigirse a Juan Giménez, Cité Gambetta, 31; a casa Marcelino, Bar de la rue Bourgogne (frente al cine Forum); a Joaquín Palmer, 77, rue de Bourgogne, y a Prieto, 3, rue Saint-Germain.

PARADERO

Fidela Perrom, 17, Avenue Descartes, a Soicy-sur-Montmorency (Seine-et-Oise), desea saber el paradero de la que fue esposa de Antonio Delgado.

— Francisco Clemente Yodac, de Vera (Almería), exiliado político, lo reclama su hermano Juan Clemente, 9, Av. des Aubepines, Liers-Liège (Bélgica).

ADMINISTRATIVAS

Da Costa, Olette (P.-O.). Recibida la tuya. En período de reclamaciones, se invita a paqueteros y suscriptores se pongan al corriente, sin afectar a aquellos que han pagado ya. Tú lo has hecho hasta el número 287.

— Pe., USA. Recibido cheque para «Umbral».

— Pedro Viñas, la Roche Molière (Loire). Recibida carta. Lamentamos interpretación. Hacemos reclamaciones de carácter general y no va para los que están al corriente, pese al talón. Se advirtió ya por prensa. Sirva la aclaración para los que se encuentran en el mismo caso.

— Fernando Rodríguez, Impey (Nièvre). Recibido giro 20 F. Pagas «C. S.» 30-6-63 al 30-6-64.

— Romualdo Soler, Montbelard (Daules). Giro 5 F. para abono «C. S.». Pero no un año V. F. Como español pagas un trimestre. Los compañeros franceses pagan en otras condiciones. Su contribución va en el sello de cotización.

— Faustino Cerezo, Mazamet (Tarn). Recibido giro 20 F. «C. S.» 30-6-64. Aclara si tienes otro giro. El último 23-12-63, 10 F.

— A. Roig, Ste-Livrade (L.-et-Gu.). Real Roque, Chasse s-Rhône y Luis Ventura, Figea (Lot), recibidos giros respectivos.

— Orrantia, Canadá. Recibido giro de Montauban. Pago «C. S.» y «Umbral» año 1964.

— A. Serena, Aureille (B.-du-R.). Recibido giro 30 F. Distribución según carta. Va libro por correo.

— José Hernández, Solom (Hautes-Pyrénées). Giro «C. S.» 31-12-64 y boletos.

— A. Ruiz, Les Chaberts (Isère). Recibidos 20 F. Pago primer semestre 1964.

— Lallemand, Liège (Bélgica). Recibidos 13 F. Pago hasta el núm. 294 de «C. S.».

— Bastazo Esteban, Montaire (Oise). Recibida la tuya. Tu giro se recibió el 18-2-64. Pagas con él «Umbral» del 31-12- 62 al 30-6-64.

— En período de reclamaciones, si entre el envío del talón media giro de su parte, no la tomen en consideración los afectados. A los demás se les ruega hagan efectiva su suscripción hasta el término de 30-6-64.

LIBROS ESPECIALMENTE RECOMENDADOS

	F.
G. Woodkock - I. Avakoumovitch: Pierre Kropotkine, le prince anarchiste	3,50
Francis Rusell: L'Affaire Sacco-Vanzetti	24,70
Gilbert Guilleminault - André Mahé: L'épopée de la révolte (le roman vrai d'un siècle d'anarchie)	25,00
Han Ryner: J'ai nom éliacin	7,50
Les grandes fleurs du désert.	7,50
André Lorulot: Pourquoi je suis athée	7,50
Sol Ferrer: Francisco Ferrer	15,00
Henri de Monterland: Le chaos et la nuit	12,00
Sebastien Faure: Mon communisme	5,00
Propos subversifs	5,00
Mon opinion sur Dieu	2,50
Albert Camus: L'homme révolté.	14,00
E. Armand: Sa vie, sa pensée, son œuvre	15,00
Bernard Clavel: L'espagnol	13,50
Jacques Bureau: Trois pierres chaudes en Espagne	8,40
Armand Laneu: Quand la mer se retire	12,30
«Revolución y Regresión», Rocker	18,00
«Sistema de las contradicciones económicas», Proudhon	15,00
«Nacionalismo y Cultura», Rocker	15,00

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris, X. CCP Paris número 13 507 56.

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

En la tormenta

La aventura de Cinco Olivas

por FABIAN MORO

(*Continuación y fin.*)

Paso media hora. Llegaron en ese tiempo tres campesinos más. El alcalde juzgó que no era oportuno esperar más y con algunas frases atascadas, presentó al conferenciante. Gabriel habló sin ninguna coacción íntima que pudiera salir de la flaca asistencia. Flaca en número y capacidad analítica.

Habló de lo que la lucha entablada representaba para España y del futuro del campesino, con la victoria del ejército popular abriendo el camino hacia un mejor vivir. No aludió doctrina, ni partidos. Expresó Gabriel que al hombre debería ser considerado como tal y no según la etiqueta que se le colgara en la solapa o que guardara en la cabeza. Cada cual debería ver en su convecino un amigo, y si fuere posible un hermano a quien tiene que acercarse y con quien tiene que colaborar en la empresa común de progreso y libertad. Los hombres tienen que hacercarse con nobleza y lealtad, con ánimo de comprensión, en la ciudad y en el campo, en la guerra como en la paz. En guerra por necesidad, en la paz por deber moral y obligación social; sin ello jamás habrá progreso social ni bienestar individual o familial. Si no os acercáis por amor humano, acercaros al menos por solidaridad de clase, que es una necesidad indiscutible. Pero de corazón, no de palabra solamente. Expusó Gabriel lo que la retaguardia representaba en ayuda y colaboración de todo sentido, primordial para librar a la España progresista en su contienda contra la España negra.

Cuando Gabriel comenzó, Manuel, tragando saliva le miraba inquieto y ansioso. La tensión paralizaba su semblante. Poco a poco, la marca de tensión fue alejándose de su rostro, y el sosiego se instaló, dejando de lado la pequeña tormenta interior. Al terminar, dejándose llevar por sus impulsos, cerró la mano del conferenciante con efusión, cogiéndosela entre las dos suyas. Mitad, acaso, por agradarle lo que había oído, mitad, seguro, por el peso que le había quitado de encima.

—No te conocía, camarada. Está muy bien lo que has dicho. No es corriente oír hablar así a los militantes del partido.

Comprensivo y compasivo, Gabriel le respondió alzando los hombres y dibujando una sonrisa enigmática.

—Me voy a dar una vuelta.

—Vas a casa cuando quieres. No tendrás más que empujar la puerta; ya conoces tu cuarto.

—Como mañana reanudamos el camino antes que despunte el alba, por si no te viera me despido ahora: ¡Salud¡

—¡Salud, camarada! Contento de conocerte.

Cuando al pie de la escalera estaba, se encontró en el portal un grupo de cenetistas que le esperaba. Cruzaron la calle. Aquella calle estrecha que llevaba el pomposo nombre de Calle Mayor. Los compañeros que le esperaron le informaron. En aquella casa estaban instalados: el Sindicato Unico de Campesinos, el Ateneo Libertario y las Juventudes. Subieron la escalera en penumbra. Gran bullicio llegaba de arriba. Al abrir la puerta, Gabriel se encontró en un piso lleno de luz y de gentio. A duras penas se abrió camino, con los que le acompañaban, entre la compacta concurrencia compuesta de hombres y de mujeres en los dos extremos de la vida; gente joven, gente en agraz, alegre y dicharachera; gente vieja, gente en la que la madurez se había terminado, reposada y serena. Las tres grandes salas del piso estaban de tal manera abarrotadas, aun estando de pie jóvenes y viejos, que nadie podía caer si tropezaba. Llegó a la sala de izquierda, donde estaba la mesa, y, detrás, un viejo campesino de cara sonrosada y campechana. Consiguió, al fin, llegar, tras de haber estrechado docenas de manos que se le tendían. Manos vehementes de adolescencia entusiasta; manos ancianas, curtidas por una larga vida de trabajo en el campo. Transportadoras de un mensaje sin palabras, mensaje de nobleza y lealtad, comunicado por el color fluídico que se sentía tras de los callos espesos.

Contagiado por el ardor humano del ambiente, Gabriel recibió el choque de dos extremos, que se tocaron en el espacio de un cuarto de hora. Choque emocional, psicológico, mental, en el contraste que se presentó a su sentir. En el Café se impuso a un ambiente de cementerio, frío y silencioso; a una situación de asiento falso, de la que debería salir airoso sin negarse a sí mismo, sin mentirse, y sin mentir, sin engañar a los que habían venido a escucharle o al menos a quien muy a su en su lío se enredó. Lealtad al exterior, lealtad al interior de su conciencia, en un terreno que ni quería ni podía pisar, pero que la fuerza de las cosas, y su natural analítico, a él lo llevaron y de él salió sin dar traspiés. A cuatro metros de distancia en el espacio y un cuarto de hora en el tiempo, el contraste emocional: vehemencia, calor humano, juventud, vida. Se imponía ahora frenar el ímpetu sentimental interno provocado por el externo, en un terreno demasiado fácil por ser en absoluta concordancia con su formación mental. Regularizar allí la corriente magnética negativa, sobrepasándola, regularizar aquí la corriente magnética positiva, frenándola, para no salirse del control de sí mismo.

Cuando terminó eran las dos. Mas de dos horas habían pasado. Los asistentes no experimentaban el más mínimo sintoma de cansancio, pero se imponía terminar. Las labores del campo exigían levantarse temprano mañana, continuar su camino hacia el frente de Huesca a quien hablaba. Cuando la estancia se quedó desierta y el parloteo continuaba en la calle, salió Gabriel con los tres últimos libertarios. El balcón de la sala por donde tenían que pasar para coger la escalera, continuaba abierto de par en par. En el balcón de enfrente, al mismo nivel, y que correspondía al café del alcalde, estaba éste con los codos apoyados en la baranda, la cabeza entre las manos inclinada hacia adelante con aire pensativo. Nada le hacía moverse de allí, sin poder sobreponerse al estupor que le agarrotaba, y pretendiendo solucionar un conflicto de conciencia.

Al día siguiente, antes de que el alba despuntara, la caravana salió de Cinco Olivas. El alcalde no estaba allí para decir ¡salud! al «camarada» Gabriel Puertacerrada.

La recua, con la tartana en cabeza, atravesó Sástago camino de Bujaraloz.

ACLARACION.—*Una coincidencia de nombres («alcalde», «barbero», «Petra») motivó una confusión molesta para un compañero de Cinco Olivas, alcalde cenetista hasta la deposición del Consejo de Aragón. El alcalde pro comunista fue el sucesor. Los nombres de «Petra» y «Manuel» y «Gabriel» son fictivos. De acuerdo el autor, el compañero* aludido *y el director, este mínimo incidente queda satisfactoriamente zanjado.*

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Redaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LA LIBERTAD DE EISENHOWER

Aquí acudieron hombres británicos, otros aliados nuestros, y americanos... Y vinimos con un solo propósito: no para ganar lo que fuese en provecho propio, sino, simplemente, para preservar la libertad. (General-presidente Eisenhower con motivo del XX aniversario del desembarco aliado en Normandía.)

¿De qué libertad se trata, señor Eisenhower? ¿De la de los pueblos aliados estrictamente, o de la libertad de todos los pueblos del mundo?

Porque se da el caso que la libertad de España fue descuidada por el Gran Estado Mayor del que usted formó parte, señor Ike. Muertos los perros mayores del nazifascismo, no murió la rabia por estar inoculada en la península ibérica merced al virus totalitario mantenido por el salazarismo y el franquismo, esas patologías fascista y socialnacionalista que aún subsisten a pesar del triunfo de la democracia tan costosamente obtenido en mayo de 1945. Usted y sus tocayos en poder y causa se detuvieron en la línea pirenaica considerando que lo de ultra Pirineos no les concernía por concerner a los pueblos luso e hispano. Que ambos países, particularmente el español, estuviesen invalidados para toda defensa debido a la gran sangría provocada en su carne por los nazifascistas de Falange, del Carlismo, del Sablismo, del Capitalismo, de la Reacción peninsular en suma, a ustedes, los dueños de la situación por vencimiento de Hitler, Mussolini y Tojo, no les dijo nada, prefiriendo, por contra, dejar a ambas poblaciones indefensas y en continuo martirio bajo la zarpa de sus respectivos tiranos.

Sin embargo, España peleó antes que los gobiernos democráticos y comunista contra el nazifascismo creciente. Nuestras revolución y guerra llevaron el sello inequívoco del antifascismo. Incluso nuestra devoción por el moscovismo fue un infundio interesado, una jesuítica mentira circulada por el capitalismo, siempre más cercano al despotismo que a la libertad del hombre; siempre más apegado a la riqueza personal que a los derechos del pueblo. El desprecio infligido por el capitalismo burgués a los pueblos iberos no tiene justificación, ni calificativo lo bastante duro. A Italia y a Alemania se les impuso régimen democrático y al liberalísimo pueblo peninsular ibérico se le obliga, aún hoy a veinte años de distancia del desembarco de Normandía, a régimen oprobioso, a sistema hitleromussoliniano, a desarrollo esclavista, a dogal para poblaciones «inferiores». Y piense, señor Ike, que falangista, carlista o meramente franquista, no hubo uno solo en las divisiones Leclerc, Patton, de Gaulle, etc., en las cuales combatieron en cambio docenas de miles de refugiados políticos españoles, los primeros en desahogar, con sus temibles tanques, a los resistentes parisinos comprometidísimos ante el acoso de la Wehrmacht. Piense, general presidente, que soldados de Franco solamente los había en el ejército de Hitler destacado en el frente ruso, y que camisas negras, SS y cóndores combatieron contra nosotros en España.

Pero no piense, no, señor Ike. Usted nos conoce de sobra. Como nosotros a cuantos os ocupáis de libertad para ludibrio de la misma.

Suplemento ilustrado

Número único a cuatro páginas tamaño COMBAT SYNDICALISTE, destinado a ser difundido entre la emigración económica española y a ser conocido en el interior.

Contendrá cuarenta grabados de tónica libertaria y antifranquista, algunos escritos de actualidad, y una profusión de pensamientos cosechados de la Obra de grandes maestros: Tolstoi, Reclus, Faure, Camus, etc., hasta una veintena.

Ahora que tanto se habla de acercarnos a españoles emigrados por causa de la incapacidad económica del régimen del 1.º de abril de 1939, compañeros y Federaciones Locales deben disponerse lo más pronto posible a efectuar pedidos del SUPLEMENTO ILUSTRADO que se les ofrece, muy favorable —cual se verá— a la causa cenetista y a la del pueblo hispano.

La CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL quiere contribuir con este número único a la causa de los compañeros españoles.

La F. L. iniciadora de la publicación de un SUPLEMENTO ILUSTRADO particularmente destinado a la propaganda confederal en ambientes ajenos a nuestro organismo de clase, confía en la ayuda moral y pecuniaria de todos los compañeros. La condición de venta será la misma de los semanarios confederales que se publican en Francia: 0,40 F. ejemplar.

Que el Exilio confederal entero corresponda al esfuerzo de la C. N. T. gala y de la F. L. cuya generosidad será pronto reconocida.

Las huelgas mineras y la prensa franquista

LA MENTIRA, LEY DE INFORMACION

por Muñoz CONGOST

DECIA en 7 de mayo «El Pueblo»: «Clima poco favorable para continuar la huelga.»

«La Voz de Asturias», comentaba: «Si tuviéramos conocimiento de que el trabajador minero se dirigió a los poderes competentes en demanda de atención para sus problemas y no se le atendió con la diligencia y la preocupación que el caso exige, seríamos los primeros en salir en su defensa y nos uniríamos a sus peticiones.»

«Sur», en la misma fecha afirmaba: «Es injustificado el problema laboral en Asturias.»

«Sevilla», del 9 de Mayo preguntaba: «¿Qué ha sucedido ahora en las minas de Asturias? Nadie lo sabe.»

Pregunta y respuesta sirviendo de preámbulo a una serie de lamentaciones, sobre el hecho de que el clima así creado en el Norte, había impedido que «importantes sociedades extranjeras» montasen «grandes industrias» en aquella provincia.

Dolíales a los hombres de la prensa franquista el golpe, y en sus clamores de queja, lanzaban argumentos falsos, cual aquel de decir: «No se han presentado una sola reclamación laboral, ni ante empresas, ni ante autoridades...» y contra el criterio del 80% de los trabajadores (según ellos) que no querían la huelga, y que no sabían por qué se hacía, ésta, se hizo.

«El Pueblo», de nuevo, el 8 de Mayo escribía lo que sigue, bajo el título «¿Qué pasa en las minas?»:

«¿Se trata de una mera «ditis» laboral entre los propietarios y sus asalariados?

«¿Nos encontramos ante una reivindicación, a la que es preciso atender con los medios de que se dispone... o nos hallamos frente a una estrategia puramente política?»

«¿Quién la mueve abierta o solapadamente?... ¿Quiénes la alientan y financian? ¿De adentro o de afuera? ¿Desde qué extremismos? ¿A quién conviene la huelga, después de descartados los trabajadores?»

«Llegó el momento —decía el articulista— de que se conteste a estas preguntas para enterarse de la verdadera naturaleza de un conflicto que renace cada 3 o 4 meses de sus propias cenizas, porque semejantes conflictos plantean muy serias consideraciones no sólo a los mineros y a los demás españoles, sino para esa hospitalidad confortable que se ofrece a los millones de extranjeros que cada año visitan a España.»

Y al terminar desean saber «hasta qué punto son justas las reivindicaciones de los trabajadores» ...para ir si es preciso hasta una nacionalización... ya que están, dicen, dispuestos a admitirlo *casi todo*, pero no implicaciones políticas.

.. ..

El clima que la prensa española, intentó e intenta crear alrededor del conflicto minero, es de turbias dudas y veladas amenazas extrañas al origen mismo del problema.

A través de la insidia que reflejan las preguntas planteadas, como de las burdas afirmaciones sobre el estado de espíritu de los mineros en huelga, se desprende el interés político del franquismo, como punto predominante de las preocupaciones.

Se duda de la justicia y razón de las reivindicaciones obreras, pero se preocupan enormemente de sus repercusiones en la afluencia turística.

Se pretende que el movimiento de protesta desencadenado es obra de una minoría de agitadores y se citan declaraciones de incógnitos mineros, que afirman ignorar los motivos.

Se alza el fantasma de intervenciones de allende las fronteras y de un financiamiento de potencias amenazadoras...

Deliberadamente se quiere ocultar la verdad. El 7 y el 8 de Mayo ocultan aún las manifestaciones del 1º de Mayo en Bilbao pidiendo la libertad sindical.

Y callan... cuantas cosas... para acabar diciendo que se podría aceptar «casi todo», porque aceptando todo sería reconocer la realidad tangible de un problema, de un conflicto que pregona la crisis de un régimen.

Es mayormente absurda la campaña desorientadora de la prensa franquista, si tenemos en cuenta, que otros órganos, de otros países, han podido hacer, lo que ella no quiere hacer por miedo a la verdad.

Bastariales, la simple traducción de la encuesta publicada por José Antonio Novais en «Le Monde» el 29 y 30 de Mayo y 1º de Junio.

Y encontrarían sencillamente, las precisiones pedidas, a saber:

Mentalidad de los capitalistas asturianos cerrados a todo contacto y a todo diálogo.

(Pasa a la página 2.)

Cataluña

Las noticias que llegan de Cataluña demuestran que la clase trabajadora catalana, consciente de su responsabilidad, está dispuesta a intervenir eficazmente para acelerar la caída del oprobioso régimen franquista.

Igual que sus compañeros de Asturias, Euzkadi, Andalucía y demás regiones españolas, los trabajadores de las minas de potasa de Cataluña, haciendo honor a los antiguos luchadores de Fígols, Suria, Sallent,etc., han entrado a su vez en la lucha.

Sin hacer caso del Sindicato Vertical, juguete de todas las oligarquías que dominan España, están decididos a obtener el pleno reconocimiento de su personalidad sindical sin ninguna clase de mistificaciones.

Como los demás trabajadores del resto de España han recurrido al método de lucha más eficaz: la huelga.

Toda la cuenca minera de potasa hace ya días que está paralizada.

A toda la militancia nos incumbe la obligación de prestarles toda nuestra ayuda moral y material.

Intensificar nuestra solidaridad hacia todos los huelguistas españoles es un deber.

Nuestro esfuerzo quedará siempre muy inferior a los sacrificios que ellos consienten.

La tarea primordial de la Alianza Obrera es de coordinar la lucha de la clase trabajadora española, hasta llegar, con toda responsabilidad a la huelga general con todas sus consecuencias.

La lucha directa por medio de la huelga es uno de los medios más eficaces para el derrocamiento del actual régimen e impedir las sutiles maniobras de los interesados en sustituir a Franco sin que el cambio transtorne y modifique el actual predominio del capitalismo, el Ejército y la Iglesia, triste trilogía que hizo posible la trágica hecatombe española de 1936 à 1939.

La Confederación Nacional no fallará en este período que puede ser decisivo. Que los demás sepan estar también a la altura de las circunstancias.

FRANCISCO ISGLEAS

BUENA NOTICIA

Según nos informa el Secretariado Intercontinental de la C. N. T., el día 13 de este mes habrá sido puesto en libertad el compañero Francisco Abarca. Por consiguiente, el intento de extradición a España vía Suiza ha fracasado.

De lo cual nos felicitamos, a la par que felicitamos al amigo Abarca y cuantos organismos y personas han intervenido en la campaña que tan excelentemente ha terminado

Crónica de España

(Continuación y fin de esta Crónica.)

SE quiere presentar a Franco como un aliado necesario contra el comunismo, en cuyo caso eso del «mundo libre», la «democracia» y la «libertad» son zarandajas aptas para la galería. Si algún político aquí no es lo bastante cínico para prestarse a chanchullos, hay que poner en juego todas las malas artes para obligarlo a ceder, de lo contrario se le elimina. No interesan los escrúpulos morales puesto que ellos «no rinden» como se dice ahora. Lo que rinde es una buena fachada religiosa sobrecargada de santos y milagrerías. Y nada de investigar sobre cosas que puedan deslucir esta fachada. ¿Y quién tiene la fachada más católica que el sanguinario Franco?

Actualmente se habla mucho de «autodeterminación» de pueblos y naciones, pero ello no es bueno, al parecer, para España, por ser «el pueblo más católico del mundo». Pueden autodeterminarse los pueblos salvajes o semi tales de Africa y Asia, y la Alemania ser desnazificada a la fuerza. ¿Pero, España? ¡Qué ironía! Según las cancillerías, ya tiene bastante con Franco. El sabe evitar las huelgas (cuando puede), las manifestaciones raciales (inexistente que es el problema). Inunda todo el país con santas procesiones, revistas militares y manifestaciones adhesivas al régimen. La unidad española es efectiva por la fuerza, ¿y van las democracias extranjeras a crear problema político a esta España quieta? Siga Franco en el Poder hasta que la «diñe», o que se lo lleve el diluvio, pero que siga y que no interrumpan el proceso de «liberalización» esos malditos anarquistas siempre empeñados en *bruscar* los acontecimientos.

La verdad trágica de España es que esté gobernada desde el Vaticano a través del Opus Dei (Falopus Dei habéis dicho en Francia). Aquello lo ha dicho el doctor González Vicent, presidente del «Círculo José Antonio» de carácter nacional en un diario parisién llamado «Le Figaro» a primeros de agosto de 1963. Según González Vicent, Opus Dei, sociedad secreta y ultranacional, detenta las carteras más importantes del gobierno Franco y que por el número de éstas y calidad de las mismas el tal O. D. es el verdadero árbitro de España, afirmando además que la única y exclusiva misión del O. D. es la de estar a las órdenes directas del Papa por haber hecho votos ciegos en su provecho. Así, pues, habiendo el Opus Dei votado por el asesinato de Grimau, Granado y Delgado, la responsabilidad de tales sacrificios recae incuestionablemente sobre el papado.

El Papa es responsable de todo lo que pasa, ha pasado y puede pasar en España; para él, como para todos militaristas y demás criminales de guante blanco, el terrorismo sólo es malo si los aplican los oprimidos contra los opresores, cuando se aplica contra los tiranos católicos bendecidos por el padre santo; pero si el terrorismo se realiza en gran escala por ejércitos acaudillados por militares devotos que obran en nombre de Dios no hay que condenarlos sino bendecirlos, porque eso ya no es terrorismo. Es decir, que una bomba o algunas pocas es terrorismo criminal si van contra el Estado terrorista. Guernica fue arrasada por las bombas de Franco, pero lo hizo en nombre de Cristo Rey y bien hecho está, había que salvar la fe, liberarla de la sacrílega libertad de los liberales, del liberalismo corrompido y decadente; pero como España ha sido liberada de la libertad, la liberación triunfante no puede permitir que nadie razone libremente con la palabra ni con la pluma, menos aún se consentirá que se actúe de obra contra la liberación de Franco; contra Franco no se puede consentir nada, menos aún tiros y bombas. Las bombas o tiros los tiene que mandar él. Así es justo.

Los hombres últimamente ejecutados a «garrote vil» por orden de los ministros del Papa no han puesto ninguna bomba, téngase en cuenta que esto es un país en el que nadie puede decir lo contrario de lo que diga la policía y que por razones de Estado lo mismo da matar a un hombre que a un millón. Joaquín Delgado y Francisco Granado no vinieron a España a cometer ningún delito, sino a liberar al país del déspota sanguinario que ha detenido el curso normal de la evolución en él. La bomba de la comisaría de pasaportes solamente podía favorecer a la policía, pero no a ellos. Si fue puesta por alguien, pero ese alguien sabía que tras la bomba vendría una redada en la que caerían probablemente elementos que planeaban un tiranicidio; algo debía saber la policía de esto, luego la bomba fue puesta por la misma policía para justificar una gran redada en la cual cayeron quienes, de otro modo,

(Termina en la pág. 2.)

CHISPAS

En el quicio del verano hay estallido de flores. Que los vivientes en el campo nos expliquen esto.

⁂

En las capitales ignoramos la naturaleza. La recordamos en lecturas.

⁂

Hace años que no he oído al ruiseñor, ese gran músico que en residencia menos civilizada me tenía cautivado.

⁂

En el «square» me encuentro tan prisionero como jilguero enjaulado.
Por ello no lo frecuento el «square», esa cárcel voluntaria.

⁂

Anoche, en ese parterre todo era tierra y estiércol. Hoy está florido por generación espontánea, ó jardinería de fábrica.

⁂

Para los cabareteros eso de «floresta» suena a ridículo.
Y yo conozco algunas, inimitables en los escenarios más lucientes.

⁂

Luz y esencia de naturaleza, sólo se perciben en la naturaleza misma.

⁂

Hay bosque en el que situaría el Eldorado de la más plácida anarquía.

⁂

Tengo un clavel prisionero en su maceta.
Por él me evado de la tiranía cotidiana.

⁂

Para un clavel de la novia exponía mi libertad, ya harto comprometida.
Una extensión del jardín intenso de la vida joven.

⁂

Aquel perfume dura. Es un goce moral que ni el tiempo ni los infortunios eliminan.

⁂

Desdichado quien no ha poseído jardín moral en sus años mozos.

⁂

En una alameda manresana estuve entre pájaros, flores y agua fresca.
Las Tullerías, con su atuendo jardinero, no me borran la profunda sensación de la alameda bagüesina.

⁂

Suerte de la floresta espiritual que uno lleva dentro.

CHISPERO

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

AHORA QUE PASO MAYO

CORRESPONDE a mayo toda una tradición emotiva, evocadora de hechos en el terreno de la acción reivindicativa proletaria. A través de todas las fronteras la impulsión fue unánime y solidaria. En el curso de varias décadas simbolizó mayo una fecha que constituía balance de pruebas y hechos, a la vez que punto de partida para nuevas gestas que abrían camino a renovadas esperanzas de justicia social. Las jornadas del 1.º de mayo eran rudas y a menudo sangrientas. Se afrontaban violentamente quienes querían romper las coyundas y quienes las mantenían y mantienen. Unos y otros hijos del pueblo, víctimas todos de la misma injusticia social.

Hoy el entusiasmo ha decaído. Los arranques populares se han diversificado. Queda energía a emplear, mucha energía. Pero la meta quedó birlada en un momento de descuido. Un momento aciago, terrible, en el que la estafa social alquirió alcances fabulosos y funambulescos. Fue el momento en que la conciencia sindical —a pesar de la importancia de su fuerza creciente— transigió ante el mito nacionalista y aceptó, participó en la guerra.

Y los mismos hijos del pueblo —como en no importa que 1.º de mayo— se masacraron mutuamente de trinchera a trinchera. El caso era el mismo, pero multiplicado al infinito. Después, cuando terminó la guerra, se hechó a ver que las fuerzas capitalistas y estatales se habían reforzado. Las organizaciones sindicales, en cambio, habían decrecido. Los mejores militantes habían desaparecido. Los unos muertos, los otros demasiado viejos, los restantes, fallidas esperanzas y entusiasmos, se acomodaban a la situación. Nos acomodamos a la situación.

A pesar de todos los pesares, de todas las afirmaciones y requiebros, en ello estamos. Minorías reducidas y organizaciones esqueléticas, pujón, insisten —insistimos — por volver al pasado de acción tratando de ganar el terreno perdido por el colapso de la guerra. Y una cierta minoría intelectual busca el camino iniciado ayer por otras minorías intelectuales. Lo que importa es que su inquietud prenda y eche raíces en el terreno proletario. Que ellos sepan hacerse comprender. Que los proletarios quieran comprenderlas. Sin darles carta de guías o maestros Todos al igual unidos cerebro y brazo— en un mismo afán recuperador que permita reemprender la marcha sobrepujando las gestas de ayer mediante una nueva conciencia social despierta a las inspiraciones de esta época. Decimos despierta a las inspiraciones y realidades del presente. No adormecidas por la facilidad y por la fiebre de grandeza que constituyen —hoy— el denominador común.

EL DESPERTAR ES POSIBLE

¿Habéis visto «Ils ont tué Jaurès»? Aparte aciertos y fallos de la película, ¿no habéis sentido el impacto de las grandes multitudes que se lanzaban a la calle en aquellos tiempos anteriores y aún posteriores a la guerra del 14? Son las manifestaciones de nuestra juventud, para los que pisamos la sesentena. Lo que ya no conocieron varias generaciones sucesivas. El caso de Abarca no suscita repercusiones, apenas si alguna, al margen de nuestra prensa. Fue algo fugitivo lo de Grimau. No hubo «requiem» popular para Delgado y Granado. ¡Qué lejos de las manifestaciones de Chicago, de las realizadas universalmente pro Sacco y Vanzetti...!

Hoy se desencadenan multitudes frenéticas en un partido de balón, como en Perú, o ante un bailarín o un cantor capaz de despertar furores salvajes y ascentrales. Queda un rincón recatado, cada vez más atento y concernido, en el que haga «obra social» al estilo y al cauce de los viejos tiempos evocados. Rincón al que acude la juventud inquieta, aún no orientada y que rehuye o subestima el militante hecho, tal vez porque ya pasó su hora de entusiasmo y sólo espera realidades que no se forjan solas, que hay que alimentar para que eclosionen. Sin embargo,...

Se trata del cine y del teatro. De cierto cine y de cierto teatro, que adquiere cada día mayor contenido social y que a modo de un bisturí corta y pone al día las llagas purulentas de la sociedad.

Nos referimos en su hora a la valerosa labor de Roll y Vicenzoni y a la no menos atrevida intención del conjunto «Le franc théâtre» al representar «Sacco y Vanzetti», pieza de ataque y condenación de la justicia capitalista estadounidense e internacional. El conjunto teatral hubo de plegar velas ante la indiferencia de los sindicatos, de los obreros y de los militantes que con su presencia entusiasta hubieran podido mantener la pieza en escena durante más tiempo. Se trataba de una obra de propaganda anarquista. Se continúa representando en los medios universitarios.

Recientemente hemos visto otra pieza dedicada a Sacco y Vanzetti, en el Teatro Popular del Este Parisien: «Chant publique devant deux chaises électriques». El autor es Armando Gatti. Se ofreció en primera lectura a un publico juvenil y entusiasta. Treinta y cinco actores, sentados frente a los espectadores, llenan el papel de una cincuentena de personajes. Requisitoria en todos los tonos elevada contra la plutocracia norteamericana. Todo pasa y se discute: Chicago y sus anarquistas ahorcados. El atentado, la manifestación, el problema racial (dos actores son negros), el caso Tom Money y el de Salcedo, arrojado por la policía desde un alto piso de un rascacielo; todo el proceso Sacco y Vanzetti; el caso de los Rosemberg; toda la política monopolista y trituradora, la caza a los hombres de ideas, etc. Toda una presentación documentada con hechos comprobados entre los que se destaca el asesinato de Sacco y Vanzetti y la apresurada ejecución del portoriqueño confeso del hecho imputado a los dos anarquistas italianos.

Armando Gatti es el autor de «Le Crapaud-Buffle», con lo que ofrece un cuadro satírico de las dictaduras sudamericanas; de «L'Enclos», film en el que traza la tragedia de los campos nazistas de tortura, etc. Recientemente en el teatro Odeon se representó «La vida imaginaria del basurero Augusto Geai». Un obrero que muere a resultas de un choque con la policía, en una de aquellas huelgas de antaño, de la época heroica a que nos referíamos al comenzar. Parece ser que se trata de la historia de su propio padre, sindicalista activo que pierde la vida en circunstancias similares. Nos parece asistir a una representación de Brecht, aún más directa y decisiva. Armando Gatti se inscribe entre las primeras figuras del espectáculo de combate, educativo y social de nuestro tiempo. De esta educación directa, emotiva hasta el trémolo y honda hasta las entrañas, puede esperarse un renovar de la lucha de otros tiempos. A condición de que los proletarios acudan al teatro. A condición de que los revolucionarios que nos decimos demos vida a esta clase de espectáculos, cine o teatro (como «Le Sel de la Terre») en lugar de asistir o de representar farsas o sainetes que, además de pertenecer al pasado, no sirven a otra cosa que a calmar una digestión difícil. La Educación por el Arte, tema de primera fuerza que inspiró a Hebert Read un libro magistral, constituye la base elemental de una sensibilidad elevada, propicia a la siembra de altos ideales emancipados.

La lucha social no es inercia ni farsa, como lo demuestra «Augusto Geai» en un combate destinado a jalonar la marcha ascendiente hacia un porvenir luminoso de justicia, en un clima fraternal y en el ejercicio de la libertad. Para llegar a ello morirán aún muchos Augusto Geai, muchos Sacco y Vanzetti, Granado y Delgado...

VAYA USTED A SABER

Instrumento de pastorales

LAS mejores casas de la calle Mayor baja son las de la mano derecha. De título algunas, con amplios zaguanes, claveteados portalones —omítese por sabido el escudo heráldico— y balconaje corrido entre flamantes verandas. Las viviendas del lado opuesto tienen peor catadura, salvo unas cuantas, aireando la modestia de sus habitantes (gente de oficio). La calle, de pedregullo —quizá hoy asfaltada— es corta y forma cuesta. Bien el agua corre cuando llueve... Al final, la Victoria, iglesia conventual de frailes Mínimos, hoy inexistentes, como, a pesar de las escuelas toda la vida allí instaladas, no la abatieran, en cuyo caso edificarían otra porque es parroquia.

—o—

Si el antiguo teatro y el antañón matadero, a esta parte, son o no los mismos, lo ignoro: cuanto a la Fuente del Baño, cuya agua es medicinal, apostaría a que existe. No a favor de la más que secular fábrica de fósforos, en el camino carretero que nace en la Victoria, apostaría un chavo.

—o—

Mi bisabuelo sí relacionábase con los mínimos de los que recibió el encargo de avisar al organero Roquetas sobre el cambio de órgano, caso de poder llegar con ellos sus medios los frailes: vióse que no podrían y que su ilustrísima no les hizo caso. Entonces mi bisabuelo, que de estas cosas entendía bastante, sugirió hacer caso omiso del órgano y adquirir un armonio, pero... carente de sonoridad y solemnidad, sin oleadas de música, sin tempestades orquestales, como instrumento propio de convento de monjas. No hay que suprimir el órgano, útil todavía: que apedacen los fuelles, que al amarillento teclado le quiten el sarro, que compongan los registros, que desempolven las trompetas y las obreeñen, que se practique una buena afinación...

La iglesia de la Victoria es sin lujo, sin oropeles, sin damascos, sin vitrales, sin frescos, sin tallas. No hay retablos, casi no hay altares. Paredes con imágenes sobre ménsulas por falta de capillas. Suelo de ladrillos. Escueto, pobre todo. Y, sin embargo, encanto tiene. Cuatro o cinco fiestas anuales celebra, la principal el 8 de septiembre. Rifan un cordero, el cual, por su tamaño y por los adornos que le ponen, cuando lo sacan de paseo llama la atención.

¡La Victoria...!

Y si no es la misma, ¿qué se hizo de aquel órgano que, con todas sus lacras, sonaba que daba gusto oírlo? Puede que lo arrumbaran o que lo redujeran a chatarra... Mal fin, desde luego.

PUYOL

GFP 3428

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

De chacun selon ses forces — C.N.T. — A.I.T. — A chacun selon ses besoins

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

36e ANNEE — NOUVELLE SERIE — Numéro 303 — Abonnements : Six mois, 10 F. Un an, 20 F. — Numéro, 0,40 F. — 25 Juin 1964

CONTRADICTIONS CAPITALISTES

TOUS les ans, à la même époque, le même cri d'alarme est lancé par les différents groupements qui, de près ou de loin, suivent l'évolution économique du pays.

La période des récoltes de pommes de terre, d'artichaus et en général de tous les légumes verts et des fruits constitue une superabondance difficilement conciliable avec le système de distribution actuel.

Cette situation permet au gouvernement de freiner les revendications ouvrières en y opposant une stabilisation apparente des prix; elle neutralise momentanément tout effort tendant à revaloriser le S.M.I.G. et elle fausse toute donnée statistique sur les conditions sociales du peuple.

Mais, dans cette confusion, l'exploitant agricole n'y retrouve pas son compte. Imbu de préjugés capitalistes, il ne peut admettre l'absence de profits dans son opération et, en cas d'échec, se laisse aller à des actes malheureux et impopulaires.

Parlant des trois cents tonnes de pommes de terre que les exploitants de la région de St-Malo ont jetées à la décharge et arrosées de gas-oil parce qu'ils n'avaient pas trouvé acquéreur au bien modeste prix de 0,13 F. le kg, le journal « Les Echos » du 15 juin écrit dans son éditorial :

« Sa logique mathématique aurait voulu qu'une économie de gas-oil soit faite par les producteurs-destructeurs de St-Malo. »

Et c'est la logique même...

Dans d'autres circonstances, la Fédération Nationale de Défense des Usagers et des Consommateurs ont diffusé un manifeste dans lequel ils dénoncent les destructions récentes de milliers de tonnes de légumes et de fruits, de milliers de litres de lait et de vin ainsi que le rejet, à la mer, de centaines de tonnes de poissons, ALORS QUE 4.500.000 PERSONNES VIVENT EN FRANCE DANS LE DENUEMENT.

A peu près un dixième de la population française ne mange pas à sa faim, ne consomme pas selon ses besoins.

Bien sûr, de nombreuses protestations s'élèvent chaque fois qu'un acte de destruction spectaculaire se produit et nous nous faisons un devoir de nous associer à ces protestations; mais il n'est pas suffisant de protester, il faut apporter la solution à ce problème et surtout chercher et faire disparaitre les causes d'un tel non-sens.

Nous ne pouvons pas dire que tout un chacun s'applique de façon effective pour hâter la disparition de ce déséquilibre économique et social mais nombreux sont ceux qui nous présentent des formules magiques pour y remedier.

La meilleure (sic) est sans aucun doute celle de Valéry Giscard d'Estaing, le ministre actuel des finances; celui-ci, inaugurant la 43e Foire de Bordeaux, s'est exprimé ainsi :

« Nous pensons que le très grand développement que connaissent certaines régions de notre pays est dû au Marché commun. »

Nous ignorons si en parlant ainsi, la situation alarmante de certaines régions comme la Loire-Atlantique a pu lui effleurer l'esprit; en tout cas, nous voici rassurés, le Marché commun est là pour rétablir l'équilibre économique.

Pour les pessimistes, Giscard a ajouté :

« Je pense que dans la planification française nous devons concevoir pour les régions du centre et du Sud-Ouest, une ligne de développement et de communications dans le sens de cette pénétration accrue vers les marchés qui s'offriront demain à nous au voisinage de votre frontière. »

Et voilà ! le mot es enfin lâché; la seule issue, d'après ce « représentant » de la France grande et prospère, le seul moyen de sauver l'économie c'est de développer la pénétration vers les marchés espagnols. A-t-il voulu justifier ainsi les 750 millions que son compère des affaires étrangères vient d'octroyer à l'Espagne franquiste ?

Peu importe, mais un fait est certain : « Tout rapport avec le régime espagnol actuel ne peut qu'éclabousser de sang ceux qui le provoquent ou ceux qui l'acceptent. »

Notre actuel gouvernement qui semble bien disposé à accroître ces rapports pense peut-être que notre affirmation est exagérée et dictée par notre haine à la dictature, aussi nous permettons-nous de lui soumettre une prose qui le moins qu'on puisse dire c'est qu'elle est d'une neutralité absolue à notre égard.

. . . . . .

« Il n'existe pas de mots pour décrire les scènes qui se sont déroulées à Guernica, et Guernica n'est qu'un événement isolé, le point culminant d'une longue série d'atrocités. » Sénateur Borah.

« Lorsque les avions furent disparus, nous pénétrâmes dans la ville de Durango et nous pûmes constater le dommage causé. Durango était presque entièrement détruite. Les églises et le couvent, notamment, étaient devenus des centres de désolation. » Hewlett Johnson, doyen de la cathédrale de Canterbury.

« Dans cette grande lutte, qui a mis face à face deux types de civilisation et deux conceptions du monde, l'Italie fasciste n'a pas été neutre : elle a combattu et la victoire sera aussi la sienne. » Mussolini dans « Popolo d'Italia », Milan le 27 juin 1937.

« Pendant tout le temps, tant qu'il faisait jour, la grêle meurtrière continuait à tomber sur les convois des fugitifs. On ne s'étonnera pas d'apprendre que des centaines de femmes préférèrent plonger avec leurs enfants dans les torrents qu'elles rencontraient sur la route, où elles se noyaient, plutôt que de s'exposer à la mort distribuée d'en haut. » La Duchesse d'Atoll, membre conservateur de la chambre des communes.

« Je suis pénétré d'horreur par le bombardement des villes ouvertes et par le lâche massacre des populations.

« Mais permettez-moi de vous dire que vous n'humaniserez pas la guerre ! On ne l'humanisera jamais. Il faut la rendre impossible. » Romain Rolland.

« Je suis prêt à fusiller la moitié de l'Espagne pour arriver à mon but. » Déclaration du général Franco à l'envoyé spécial du « News Chronicle » le 27 juillet 1936.

. . . . . .

Faut-il continuer les citations pour convaincre nos détracteurs du danger que représente tout rapport ou toute aide qui ne peut, en définitive, que perpétrer un régime de terreur qui s'imposa en Espagne avec l'aide des hordes hitlérienne et mussolinienne ? Nous ne le pensons pas; d'autant plus que sur le plan strictement économique l'Espagne ne sera jamais d'une bien grande utilité pour la résorption de nos excédents de primeurs et de fruits.

La véritable solution de notre prospérité réside en nous-mêmes; et la tâche du syndicalisme est de préparer la population pour une prochaine transformation des méthodes de production et surtout de répartition.

Les bases de l'équilibre économique et social restant toujours : A chacun selon ses besoins, de chacun selon ses moyens.

Voie de garage

Le syndicalisme fut, à l'origine, il n'est pas possible d'en douter, une *force d'opposition* à l'organisation de la société qui se divisait, et se divise encore, en deux classes très inégales en nombre, celle des *exploiteurs* et celle des *exploités*.

Le syndicalisme naquit donc d'une volonté des exploités de se grouper, de se coaliser, pour lutter contre les exploiteurs, c'est-à-dire, en définitive, pour *détruire l'organisation traditionnelle de la société* et, changeant les rapports humains, pour *reconstruire* la société sur les bases d'une part de la *libre association*, d'autre part de l'*estimation juste et rationnelle de la valeur du travail* fourni par chacun avec, en corrolaire, la notion des *besoins* de l'individu.

On voit par là que le syndicalisme s'appuie sur une juste *révolte* et qu'il *nie*, au départ, la valeur de l'organisation actuelle de la société. Logiquement il ne devait donc accepter aucune *compromission* avec cette organisation et n'avoir avec elle que des *rapports de force*, car toute intégration à cette organisation ne pouvait signifier pour lui que l'échec et l'appauvrissement de son sens profond en niant ses principes fondamentaux.

On sait ce qu'il en est advenu et comment le syndicalisme, devenu lui aussi traditionnel, s'est si bien acquiné avec les dirigeants qu'il est bien vite devenu *partie intégrante* de cette société qu'il voulait, à l'origine, détruire. Le résultat est que lui aussi est devenu un *instrument* aux mains de la société capitaliste qui l'utilise, par l'intermédiaire des *partis*, dont les chefs sont aux côtés du pouvoir qu'ils s'en cachent ou non, pour *canaliser* et *contrôler* les mouvements de la masse des travailleurs.

En s'infeodant aux partis, qui songent bien plus à *dominer* qu'à *élever* le peuple et le *libérer*, les syndicats ont perdu le caractère *révolutionnaire* sans lequel ils n'ont plus aucune force vive. Par là même ils ont perdu de vue leur but initial, ils n'*agissent* plus pour un idéal de liberté et de justice, mais ils *obéissent* à des ordres venus d'en haut et qui ne reflètent plus la *volonté du peuple* mais bien celle d'une minorité qui se complait dans les tripatouillages politiques et qui ne cherche que la *prépondérance* de leur personne ou de leur parti.

Le résultat est que le prolétariat est bien mieux exploité qu'auparavant, car il a l'*illusion* de pouvoir parler en son nom et d'être écouté, alors qu'*en fait* il ne fait que répéter les mots d'ordre savamment dosés par la mafia des « politiques ».

Il s'époumone donc à réclamer de misérables *amendements*, de misérables concessions à une organisation qui se trouve être par essence son bourreau et la négation totale de sa liberté et de sa dignité. Bien plus, par des actions contrôlées et dirigées par le pouvoir il se *divise lui-même* en créant des *raisons artificielles* de jalousies, de rancunes, d'hostilité entre salariés tous logés, en définitive, à la même enseigne.

En lui retirant, par l'intermédiaire des partis, toute volonté révolutionnaire, le pouvoir a su inculquer aux masses qu'elles devaient présenter leurs revendications par les moyens *légaux, parlementaires et bureaucratiques*. Or, au mieux, qu'obtiendrait par là le peuple ? Des lois. Or, qu'est-ce qu'une *loi* ? Un morceau de papier que le législateur pourra jeter à la corbeille quand bon lui semblera en étant certain d'avoir derrière lui une *force* policière et armée qui se fera un plaisir de ratifier dans le sang et l'arbitraire sa décision.

Il est temps de comprendre que tous les gouvernements s'appuient sur l'*autorité*, qu'ils soient d'essence capitaliste, socialiste ou communiste, qu'ils se moquent bien de la notion de *droit* et de *justice* et que les seuls rapports que nous puissions avoir avec eux sont des *rapports de force*.

N'est-il pas absurde que l'on puisse songer à employer des moyens administratifs et moraux, à faire appel à la conscience des gouvernants alors qu'eux-mêmes ne nous tiennent en bride et ne nous exploitent que grâce à la force policière dont ils disposent ?

Et pourtant la force est du côté des exploités. Mais ils n'en ont pas conscience ou ne veulent pas en avoir conscience, soit qu'ils soient *contrôlés* par un parti parce qu'ils trouvent plus aisé d'obéir que de penser, soit qu'ils aient *peur* et n'osent sacrifier à la liberté un misérable et illusoire bien-être.

Au lieu de vous mettre sous la *protection autoritaire* d'un parti, essayez donc de penser par vous-mêmes car c'est seulement par vous-mêmes que vous pouvez espérer être libéré. Prenez conscience de votre valeur réelle en balayant les idées préconçues puis groupez-vous pour une lutte inconditionnelle au lieu de *mendier* la liberté qui vous appartient déjà de droit et qu'il ne vous reste plus qu'à prendre.

L'idéal du travailleur ne doit être ni celui d'un parti, ni celui d'une nation, il doit être *international* et *humain*, c'est-à-dire *absolu*. Seul ce qui revêt le caractère d'absolu saura résister à toutes les trahisons, à toutes les tentatives d'accaparement de quelques-uns au détriment de chacun.

Cet idéal, l'anarcho-syndicalisme vous le propose en préconisant l'*organisation rationnelle et humaine du travail par les travailleurs* et sur le plan *international* sans que d'inutiles gouvernements se taillent la plus belle part du gâteau pour de soi-disants services dont nous pouvons fort bien nous passer.

Seul l'anarcho-syndicalisme a su conserver intacte sa volonté révolutionnaire et se maintenir hors des marchandages des partis qui ne visent qu'à substituer une forme d'exploitation à une autre et à assurer leur domination sur le plan national ou mondial.

Le syndicalisme a été sciemment dirigé dans une *voie de garage*. En se pliant aux exigences du pouvoir et des partis il s'est incorporé à l'organisation capitaliste de la société, il a perdu toute *volonté révolutionnaire* et ne sait plus qu'*obéir*. De plus, il se fait le soutien d'un *nationalisme* qui, sous le couvert des sentiments *patriotiques* qui, si l'on y réfléchit bien n'ont jamais eu de sens et n'en auront jamais, s'ingénie à dresser les peuples les uns contre les autres pour le plus grand bien des marchands de canons.

Eh bien, pour reprendre à contre-sens une expression à la mode en U.R.S.S. il y a peu de temps encore, nous préférons produire du beurre que des canons, car nous trouverons l'utilité du beurre même s'il s'agit de le donner et nous n'avons que faire des canons. Mais pour que la raison triomphe il faut que les travailleurs de tous les pays se groupent et s'organisent pour prendre en main leur propre destinée. Il faut que tous les travailleurs viennent grossir les rangs de l'*Association Internationale des Travailleurs*. Alors seulement nous pourrons envisager sans recourir à la force une ère de *paix* et d'*entraide*.

Vive l'anarcho-syndicalisme !

Vive la Confédération Nationale du Travail !

SEVY

Regards sur le monde

ETATS-UNIS

Nous empruntons certains éléments de ces informations au journal « Le Monde ». Les lecteurs pourront ainsi se livrer à des comparaisons profitables avec la situation économique des autres pays.

Le 8 janvier 1964 le président Johnson invitait le « Congrès et tous les Américains à se lancer à l'assaut de tous les taudis des villes et des petites agglomérations, des cabanes de métayers, des camps de travailleurs itinérants, des réserves d'Indiens. Le manque d'emploi et d'argent est le symptôme de la pauvreté. »

Ainsi, au « paradis américain » la course à l'abondance n'a pas procuré aux hommes, à tous les hommes, le bien-être que l'on pouvait en attendre. Nous l'avons d'ailleurs souvent écrit : « Le régime capitaliste quand il atteint le niveau de l'abondance se trouve embarrassé par une production qu'il ne veut pas distribuer et qu'il ne peut vendre. Il doit crever de cette euphorie, même en tentant de revenir à la rareté. »

Voyons les chiffres :

9,3 millions de familles vivent dans la pauvreté sur un total de quarante-sept millions. Soit, environ, 21 %.

Il faut dire par contre qu'en ce pays, on déclare franchi le seuil de la pauvreté quand un revenu familial annuel est inférieur à 3.000 dollars, soit 1.500.000 F.

13 % de ces familles gagnent moins de 2.000 dollars.

5 % moins de 1.000 dollars.

Les Noirs sont les plus touchés : 20 % des familles.

L'automation continue à libérer les travailleurs des tâches pénibles.

La machine remplace les mineurs. Bientôt, l'une d'elles pourra extraire 266 tonnes à l'heure, dirigée par un seul homme.

Comme en France, les agriculteurs désertent la terre, soit par suite de l'érosion des sols, soit parce que la petite propriété n'est plus rentable. D'immenses superficies sont stérilisées par l'érosion consécutive à une culture non reconstituante.

Un million d'agriculteurs par an abandonnent la terre et viennent grossir l'armée des chômeurs.

Là où l'agriculture devient méthodique, un agriculteur nourrit 26 personnes.

Il se produit ce phénomène que l'Etat subventionne l'agriculture afin d'encourager les exportations, et qu'il est embarrassé par le stockage onéreux des céréales qu'il ne peut vendre.

Il existe donc un nombreux sous-prolétariat agricole courant les routes à la recherche de travaux saisonniers. Ces travailleurs n'atteignent jamais un revenu supérieur à 1.000 dollars.

550.000 Indiens dont 390.000 vivent dans les réserves, ne dépassent jamais un revenu de 1.000 dollars. Ils ne s'adaptent pas à la vie urbaine, car leur dignité trouve insultante les ordres donnés par les contremaitres : le virus de la « promotion sociale » ne les a pas encore dégradés.

Huit millions de vieux travailleurs de moins de 65 ans, plus ou moins handicapés par la maladie, vivent dans une gêne croissante, la sécurité sociale étant du ressort d'entreprises privées. Ceux qui travaillent dans les grandes entreprises industrielles échappent à cette misère grâce au salaire annuel garanti.

Les chômeurs technologiques atteignent le chiffre de 5 millions. Et c'est un commencement...

La solution capitaliste aux Etats-Unis est donc dans le sens du plein emploi et de l'exportation : exporter ou périr.

Maître Pompidou tient le même langage : attrappe-le si tu peux !

Théoriquement, le plein emploi, élevant le pouvoir d'achat global, assurerait une consommation au moins partielle d'une production excédentaire ; mais pas si fous, les Américains de dire : « que le Texas n'est pas seulement riche (les riches) de son pétrole, mais pour beaucoup grâce à ses usines d'armements... »

Combien de fois l'avons-nous répété : « L'économie capitaliste ne peut survivre que par la fabrication des armements, et, par conséquent, par la docilité et l'égarement des travailleurs qui en acceptent le principe et les tâches... »

Les remèdes ?

Le secrétaire au travail a proposé de porter à 18 ans l'âge scolaire obligatoire, ce qui aurait l'avantage de renvoyer 3,5 millions de jeunes américains qui, actuellement, sont oisifs ou encombrent le marché du travail.

Les syndicats exigent la semaine de 35 heures. Et il est vraisemblable que l'acuité de la crise obligera le gouvernement à l'appliquer.

Résumons-nous :

Là où le profit, c'est-à-dire, les « prix, salaires et profits » sont le principe, le mythe et la règle d'une civilisation, l'abondance, loin de libérer le travailleur, participe à la misère et au désordre social.

L'abondance est la grande victoire du travail : il appartient à ce dernier de la distribuer.

Bien sûr, les matamores de la politique capitaliste dans le monde se déclarent sûrs de l'avenir...

En 1928, Hoover déclarait : « Nous verrons bientôt le jour où, avec l'aide de Dieu, la pauvreté n'aura plus de place dans cette nation. »

En 1937, Roosevelt déclarait : « Un tiers de la nation est mal logé, mal vêtu, mal nourri... »

Et pour décongestionner cette situation : ce fut la guerre !

Les de Gaulle, Giscard d'Estaing et Pompidou continuent à clamer : « Ce n'est qu'en vous privant que nous écoulerons l'abondance ! L'austérité s'impose à qui produit plus qu'il ne consomme !»

Et des millions de pauvres bougres, la cervelle infesté de virus politiques, jouent aux Don Quichottes en des grèves désordonnées qui apportent à des gouvernements aux abois les répits nécessaires pour arracher le char capitaliste du bourbier dans lequel il s'enlise.

Les gouvernements ne sont que les émanations protectrices de l'économie capitaliste. C'est cette dernière qu'il faut abolir et réduire en poussière : le reste suivra...

J. B.

Ferment de révolution

La Sûreté Nationale vient de demander au gouvernement le renforcement des mesures destinées à lutter contre la recrudescence de la criminalité.

Quid ?...

Sous le couvert de réorganisation administrative des services de police, il s'agit, en vérité, d'obtenir du pouvoir un prolongement de la « garde à vue ». Ce ne sont pas les délits de droit commun qui sont visés, le pouvoir s'en moque, mais bien les délits d'opinions, les délits de lèse-majesté.

Sous Louis XIV aucun individu ne pouvait être détenu plus de vingt-quatre heures sans être remis à un juge naturel. Sous l'Empire, la défense ne pouvait se manifester qu'après la clôture de l'instruction ce qui autorisait tous les abus, toutes les tortures morales d'un inculpé, seul dans un Cabinet d'Instruction avec les représentants de la justice. La loi de 1897 fut un progrès, elle instituait le principe de l'instruction contradictoire, le prévenu pouvait être assisté d'un avocat. La Convention Européenne des Droits de l'Homme, signée par la France, précise en son article 5 : « Toute personne arrêtée ou détenue doit être conduite devant un juge ou un autre magistrat habilité par la loi à exercer des fonctions judiciaires. » Par la loi du 3 juin 1958, le gouvernement du général de Gaulle s'est fait autoriser par le Parlement à réviser la Constitution de 1946. Le 28 septembre 1958, les électeurs ont approuvé la nouvelle Constitution proposée et qui précise en son article 66 : « Nul ne peut être arbitrairement détenu. L'autorité judiciaire, gardienne de la liberté individuelle, assure le respect de ce principe dans les conditions prévues par la loi. »

Las !...

Qu'advient-il de l'article 5 de la Convention Européenne signée par la France ? Qu'advient-il de l'article 66 de la Constitution ?

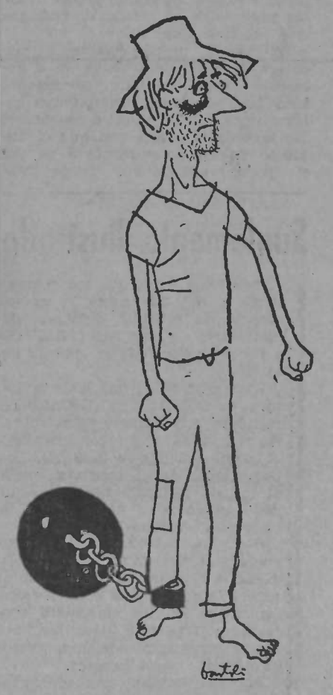
Se référant sur l'article 307 du décret du 20 mai 1906, réglementant le service de la gendarmerie et qui précise que tout prévenu doit être déposé et gardé à vue « dans l'une des salles de la mairie ou dans la chambre de sûreté de la caserne », l'usage s'est établi de garder à vue pour les besoins de l'enquête, tout individu, pendant 24 heures, avant son transfert devant une autorité judiciaire.

Les difficultés du gouvernement de la Ve République, l'autorité dictatoriale du pouvoir, autorisent la pratique de la grade à vue et l'augmentation de la durée de celle-ci. Les ordonnances des 13 février 1960, 24 avril 1961, 14 avril 1962, 1er août 1962, permirent de porter cette durée à quinze jours, à titre temporaire... Aujourd'hui, il n'est plus question de temporaire, mais de définitif...

Et c'est bien, là, l'atteinte à la liberté contre laquelle les syndicalistes révolutionnaires s'élèvent. Quand un pouvoir prétend représenter la justice, il ne laisse pas un individu seul se défendre contre l'appareil monstrueux et écrasant de la police et de la justice... on ne lui supprime pas toutes les garanties de la défense... On ne le retire pas de la vie de la société pendant des journées entières, alors qu'il n'est pas un accusé... On ne lui applique pas la torture morale de la prison et des interrogatoires, lui retirant le droit même de prévenir les siens de son arrestation... De tels procédés sont de la dictature. La « garde à vue » n'est qu'un habillage juridique, masquant l'arbitraire d'un pouvoir qui commence à trembler pour ses lendemains.

Comment ose-t-on parler de justice, de défense de la société, quand on réglemente l'injustice et qu'on s'attaque à la liberté de l'individu ? Quand le droit à la liberté d'un seul individu est atteint, c'est celui de tous les hommes qui est menacé. L'Etat n'est plus le protecteur de l'homme, mais son ennemi. Le principe et le renforcement de la « garde à vue » sont des abus du pouvoir; ce sont ces abus qui soulèvent chez les hommes, l'indignation, la protestation de la conscience, la révolte et servent, en définitive, de ferment à la révolution. « *Les actes seuls, quels que soient ceux dont ils émanent, doivent être étudiés, exaltés ou flétris : qu'on les loue pour qu'on les imite quand ils paraissent concourir au bien commun; qu'on les critique pour qu'ils ne se répètent pas, si on les considère comme nuisibles au bien-être général..* » — Francisco Ferrer.

RENE VILLARD



Folklore recommandé au turiste français visitant l'Espagne...

SOLDAT (A la solde de...)

Un homme politique a déclaré récemment dans un discours :

« Les ministres constituent la petite panoplie de soldats de plomb du général de Gaulle, et ces soldats changent souvent. »

Cet homme politique dit, naturellement, une vérité, mais qui, dans ce pays croit encore que les ministres, les députés sont autre chose que des soldats de plomb et qu'ils peuvent prendre des décisions importantes concernant la conduite des affaires de l'Etat.

Une question se pose : si les hommes politiques ont conscience du peu de valeur qu'ils représentent, pourquoi restent-ils dans la fonction de ministres ou de députés ? Pourquoi restent-ils à la solde de... Qu'un ouvrier reste à contre-cœur dans une place dont le patron est arrogant, cela peut ce concevoir : l'ouvrier n'a guère le choix, il faut vivre et faire vivre sa famille et les places sont rares, le bifteck est cher. Mais les politiciens ont, pour la grande majorité d'entre eux, la matérielle assurée, la plupart possèdent qui une usine, qui un ou des magasins, qui des maisons de rapport, qui des actions dans les affaires. Ils sont donc de ce fait à l'abri des fins de mois, où chez beaucoup les doublures se rejoignent. Ils ne dédaignent pas pour cela la mangeoire de l'Etat, cela représente, disons-le, leur amuse-gueule. Le vrai but recherché est ailleurs, c'est la soif des honneurs, du pouvoir, d'être « monsieur le député » que l'on reçoit avec tous les salamalécs d'usage le jour du congrès, ou de l'inauguration de la foire commerciale. Que de courbettes, que de flatteries ne lui fait-on pas, juste retour des courbettes, des flatteries qu'il fit aux ministres ou au grand dieu s'il a eu le bonheur de l'approcher. Quelle ivresse aussi quand le président déclare : « Et maintenant je passe la parole à monsieur le député. »

Vénaux, le sont-ils ? Si on écoute une certaine presse, certains bruits, l'on peut avoir des doutes, disons que peu le sont, ceux qui ne se contentent pas de « l'amuse-gueule » de l'Etat, mais qui désirent mener une vie luxueuse, ou... entretenir une ou des petites amies, ou amis.

Mais si la majorité n'est pas vénale, tous sont liés au parti politique qui les a hissés au pouvoir, tous sont obligés de suivre les directives du parti, que celui-ci ce nomme PC, SFIO, UNR, même s'ils sont en désaccord avec les directives prises par leur parti.

Etre député c'est accepter toutes les professions de foi, tous les retournements idéologiques suivant l'optique décidée en haut lieu, c'est haïr ce que l'on a aimé hier, c'est dire blanc quand on pense noir, c'est promettre et ne pas tenir, c'est faire des discours vides de toute substance constructive ; être député c'est savoir mentir, calomnier à l'occasion, être plus ou moins servile avec les riches, plus ou moins condescendant avec les pauvres.

Etre député c'est tout cela, mais être ministre c'est encore plus que cela.

G. PIOU

INFORMATIONS REGIONALES

Réunie en assemblée générale le 10 juin dernier, l'U. L. de St-Etienne (XVIIe U. R.) a renouvelé sa commission administrative qui est maintenant constituée comme suit :

Secrétariat : Marcel Renoulet, Marcel Morel et Marius Coutière.

Trésorerie : Stéphane Bonnefoy et Jean Jouve.

Archiviste : Jacques Pichon.

Les camarades désireux de rentrer en contact avec cette U. L., doivent s'adresser à la Bourse du Travail de St-Etienne, salle 15 bis, côté Mutualité.

Communiqué

L'Union Pacifiste de Loire-Atlantique a tenu une assemblée générale fin avril

L'action menée par l'U.P.F. dans ce département a permis de sensibiliser la population en ce qui concerne des faits intéressant les pacifistes.

Pour l'action de Louis Lecoin concernant les objecteurs de conscience.

Contre l'assassinat des libertaires espagnols dans les prisons franquistes.

Contre l'emprisonnement pour raison politique dans tous pays.

L'assemblée a décidé de renforcer son action en multipliant les conférences en faveur de la paix, de la liberté d'expression, de la liberté individuelle.

Elle demande à tous les pacifistes de ce département et lecteurs du «C. S.», de se mettre en rapport avec :

Bide : Saint-Nazaire, HLM FI Groupe Ganbetta.

Cheneau : Coueron, Le Port Launay.

Piou : Nantes, 194, rue Maurice Jouaud. Rèze.

En rassemblant toutes nos volontés pacifistes, peut-être arriverons-nous à diffuser et faire connaître l'action pacifiste :

Réduction du temps de travail.

Possibilité matérielle plus grande.

Démilitarisaion.

Gestion économique des produits bruts plus intelligente.

Nuestra crisis,

su análisis y posibles soluciones

VI

REFORMISMO Y REVOLUCION SOCIAL

URGE reajustar algunos de nuestros aspectos. El anarcosindicalismo moderno se encuentra embarazado por vicios de origen, actitudes desplazadas que tal vez no han respondido nunca a nuestros verdaderos principios y enfoques demodados que más bien responden a una época en que cualquier actitud nuestra no podia desviar los acontecimientos un milimetro de su trayecoria. Estos factores parasitarios neutralizaban, paralizaban o desviaban la auténtica dinámica revolucionaria y ética de nuestras ideas.

Con este complejo de contradicciones llegamos a una época en que por nuestro influjo popular en los centros de producción y en la vía pública éramos capaces de producir profundas perturbaciones en el área nacional. Y sin comparar nuestros instrumentos de combate con la nueva realidad circundante ni en la nueva realidad que habíamos pasado a ser, seguimos iguales a nosotros mismos, perseverantes, imperturbables.

La propaganda electoral según el humor del momento, el «todos los gobiernos y políticos son iguales»; el «nosaltres sols»; la milagrería revolucionaria, eran la herencia de un período de nuestro crecimiento, cuando toda leña era buena para alimentar el fuego de la propaganda. Si nos excediamos entonces no provocábamos ningún cataclismo; como no lo provocarán los compañeros ingleses al meter hoy en un mismo saco a liberales, laboristas y conservadores.

Merece un estudio especial lo que nuestro movimiento debe al solo tópico antipolitico. España es el país del mundo donde la politica y los políticos se han significado por el mayor descrédito. O, más exactamente, donde la inmoralidad política ha sido mejor explotada para la creación de un movimiento popular de justicia social muy ambicioso. Con el principio antipolítico por bandera nuestra organización se hizo en un 50 por 100.

Podiamos estar tranquilos, nuestros políticos no se picarian de amor propio y se cambiarian en personas decentes. Salvo muy raras excepciones nuestros políticos apenas cambian. Son dechado de consecuencia. Apenas cambia nada en España. Ni nosotros mismos, desgraciadamente, que hemos ido viviendo o medrando años y años casi exclusivamente de la rentita antipolítica, siendo tan vasto, variado y rico el mundo de nuestras ideas. Los políticos, con sus disparates en cadena, aumentaban nuestra renta.

En los paises vecinos los políticos no eran mejores. Pero dominaban la técnica de salvar las apariencias. Y con frecuencia, por cálculo inteligente, o realista, como se dice ahora, hacian concesiones confortables como el reformismo, que enterró al anarcosindicalismo en el continente. Al reformismo social nosotros seguiamos oponiendo la revolución social a muy corto plazo. Este plazo nunca se cumplia. Pretextos, excusas y justificaciones eran de vez en vez menos convincentes y más difíciles de formular.

Entre la promesa revolucionaria dilatoria y las leyes sociales concretas, aunque tacañas, el proletariado, razonando como un cliente, decíase: «Más vale un toma que dos te daré.» Fue inútil decirle a este proletariado que su emancipación dependia de sí mismo y señalarle como único camino la barricada. Cuando comprendió que se trataba de jugarse la vida una y otra vez renunció a ser considerado un héroe.

Porque el heroismo popular es otro de los hechizos caídos a pedazos. Primero porque no se puede repetir el experimento demasiadas veces seguido de derrota. El pueblo asi llevado y traído acabará por encontrar otros jefes revolucionarios más rentables en el inmediato, aunque a fin de cuentas más catastróficos. Y tendremos explicado el fenómeno fascista popular. En segundo lugar, tanto repetirnos a nosotros mismos que el pueblo tiene sangre de héroes, el infundio llegó a convencernos. En todo caso un estudio serio sobre el heroismo popular no es en las tribunas mitineras ni en las páginas de la prensa de combate que hay que plantearlo.

En España, ni por fortuna ni por desgracia, no hemos tenido esos gobiernos capaces de hacer concesiones bien que calculadas. Tampoco es generoso por cálculo nuestro patronaje. No le vengáis a éste con que el aumento de salario aumenta a su vez el poder adquisitivo, luego mayor beneficio para el vendedor o fabricante. Pero el cambio de mentalidad puede darse en España un día, por presión exterior, con el retraso que es allí normativo en todo. Estimo que ya se está en esta via.

Y un cambio de mentalidad en las estructuras capitalistas de nuestro país habrá de provocar un cambio de mentalidad en el proletariado. Todos los sintomas son de que España se está industrializando a ritmo acelerado. La vocación europeista impuesta al Estado franquista por la nueva ola económica y política, más la incitación inversionista de capitales extranjeros, son el disco verde a un trastorno de la situación social.

Un cambio de mentalidad se daba perfectamente en la UGT, durante la República, acompasado a la gestión de sus jefes políticos en el gobierno. Hacia esta Organización había una afluencia considerable. Pero el Partido Socialista se obcecó en querer destronar a la CNT de otra manera. Y lo conseguido, siguiendo la pauta histórica de todos los gobernantes hispanos, fue robustecerla. Los disparates políticos, las porras de goma y los tiros de mauser, por facilitar la propaganda antipolítica que es su renta vitalicia, le sientan a la CNT a maravilla. A la que no le sentaba el tratamiento fue a la República misma.

En la España de Franco están, parte en boga y parte en el papel, importantes leyes sociales. Los trabajadores, inclusive los héroes de ayer, se están acomodando estupendamente al opio reformista. El día que caiga el régimen de dictadura —si es que hay caída y no desvanecimiento gradual en el tiempo y el espacio— es posible que la reacción de los trabajadores españoles no sea para destruirlas sino para que dejen de ser de papel. La influencia del capitalismo extranjero puede ser un estimulante suplementario. El capitalismo extranjero incrustrado en una estructura política feudal suele producir efectos contradictorios.

En la bastante América que yo he trotado he podido observar un fenómeno curioso. Sin que apenas existan organizaciones obreras y menos todavía tradición de luchas sociales los trabajadores industriales disfrutaban de una legislación social avanzadísima. Ejemplo: el mes de vacaciones que justo ahora se empieza a conceder en Francia lo disfrutábamos en Panamá en 1943. No todo era liberalidad espontánea del capitalista «gringo» o inversionista extranjero. La común aprensión anticolonialista hace solidarias a las clases sociales tradicionalmente rivales, y muy especialmente al legislador con el sector obrero. Los estadistas criollos son liberales con el dinero de los otros. En resumidas cuentas, una legislación social avanzada, aun en el papel en mucha parte, es siempre una operación de prestigio para el partido gobernante que mañana ha de solicitar el voto.

En España el capitalismo extranjero prefirió siempre mostrar su liberalidad con los gobernantes y de ahí las batallas campales de la CNT con la Canadiense y la Telefónica, de imborrable memoria. Pero vientos nuevos pueden traernos muy otros resultados. ¿Cuál sería entonces la posición de la CNT ante una realidad que será la realidad de Europa, que es ya la realidad de América, que es y será la realidad universal de paso corto y progresiva, independientemente de nuestros planes subversivos para precipitar los acontecimientos?

JOSE PEIRATS

ANTENA

ARMAS PARA FRANCO

LONDRES (OPE).—El «Daily Express», del 9, publica una información de Chapman Pincher, titulado «Armas para Franco». Dice así la parte más sustanciosa de la misma.

«El gobierno británico, en fuerte competencia con los Estados Unidos y Francia, ha concertado un acuerdo para vender armas a España por un valor total de 14 millones de libras esterlinas. España va a construir varias fragatas de guerra de 2.300 toneladas, con patente del Ministerio de Defensa Británico. Pagará derechos por la patente y comprará a firmas británicas la mayor parte del equipo especializado.

Esta negociación va a desatar probablemente una tormenta en el Parlamento, ya que los socialistas se oponen a que se venda toda clase de armas al general Franco. Pero el Gobierno desea obtener de algún modo una compensación para equilibrar el presupuesto de Defensa, que asciende a 2.000 millones de libras anuales, y está negociando hacer «otras» ventas a España cuando Franco lleve adelante su plan de expansión y modernización de la flota española.

La reconstrucción de la marina de guerra española aumentará la posibilidad de que España sea calificada apta para ser admitida como miembro de la O.T.A.N., propósito al cual se opone fuertemente el señor Harold Wilson, jefe del Partido Laborista.»

En relación con esta noticia, dice el «Daily Herald» del mismo día, que «el portavoz del Ministerio de Defensa británico que dio a conocer el acuerdo no pudo precisar el número de buques que va a construir España con patente británica. «Es el primer pacto militar concertado entre la Gran Bretaña y España —sigue diciendo el periódico— y no cabe duda de que producirá inquietud entre los dirigentes laboristas, que se oponen a que se vendan armas a Franco. Permanecerán en España técnicos británicos durante la construcción de los buques.»

JAQUE AL FRANQUISMO

SAN JUAN DE PUERTO RICO.—En esta ciudad fue repartida una octavilla relacionando la detención en Barcelona de Francisco Calle, José Casas Alonso, Agustín Mariano Pascual y el norteamericano Jaysitas, detenidos todos durante 18 días por «sospechas de que se proponían conspirar contra el régimen franquista.»

En todos ellos se distribuyó, en inglés y castellano, el texto del articulo de don Fernando Valera, «La agonía del régimen franquista», reproducido en diversas tribunas de prensa de Bogotá, Caracas, Méjico, etc., y en francés, alemán, italiano y holandés.

TIEMBLA LA PATRIA

MADRID.—La tierra ha temblado en las provincias de Jaén y Granada. Ha habido mucha alarma y casas desalojadas. En Orce (Granada) se ha derrumbado el techo de la parroquia y la parte interior del castillo. Importantes daños materiales. Ninguna víctima.

«A. I. T.»

El órgano de la Asociación Internacional de los Trabajadores, en su número 61, contenedor de un importante sumario en francés y español. En las firmas: G. Balkanski, René Villard, Y. M. Biget, Gaston Brital, Hem Day, G. Piou, Marc Ellin, Olegario Vasiri, Cosme Paules, Muñoz Congost, Severino Campos, «Palafolls», Redacción, Secretariado A. I. T., idem CNTE, notas, avisos, etc.

METROS DE 90 CENTIMETROS PARA NICHOS

MADRID.—Se refiere «ABC» a los nuevos nichos del cementerio de la Almudena a los que califica de «enterramientos para menores». «Féretros no grandes, añade, se tienen que aserrar, estropear o encajar violentamente, cuando no obligan a efectuar una tarea macabra ante los familiares.» En un país en el cual los vivos no pueden disfrutar de los derechos del hombre, ¿qué extraño es que estos derechos se nieguen también a los muertos?

ABANDONO

ZARAGOZA.—La base aérea norteamericana ha sido totalmente desalojada por sus propietarios. Las fuerzas yanquis en ella hasta aquí estacionadas, han sido incorporadas a la base americana cercana a Madrid.

PRUDENCIA

BURGOS. — La casa perforadora Caltex Company ha declarado que la bolsa petrolera de Valdeajos se ha agotado con la extracción de 6.000 litros de carburante. De 1.200 metros de sondeo se pretende pasar a 4.000 en busca de mayor fortuna.

TARDE Y CON DAÑO

MOSCU (AFP).—«Izvestia», órgano del Soviet Supremo, ha publicado un artículo en el cual rehabilita parcialmente a Miguel Bakunin, que fue calificado, por la Enciclopedia soviética publicada en 1952 bajo el régimen de Stalin, como un «enemigo vehemente del marxismo». El diario soviético publica este artículo en ocasión del 150 aniversario del nacimiento del célebre anarquista.

«No podemos olvidar que las teorías anarquistas en Bakunin lo apartaron del buen camino de la lucha por un futuro luminoso de la humanidad y asestaron un golpe serio al movimiento obrero», escribe «Izvestia», que agrega luego: «Sin embargo, debemos reconocer la intrepidez y la energía revolucionaria de Bakunin, tal como lo demostró en su lucha contra la autocracia.»

PARO DE AUTOBUSES EN CANARIAS

LAS PALMAS.—Por segunda vez en un mes, el servicio de autobuses de la isla de la Gran Canaria ha sido paralizado por una huelga del personal, que reclama un aumento de salario. Quinientos conductores y revisores esperan este aumento prometido desde el año pasado.

EMPEORA LA SITUACION OBRERA

MADRID.—La situación obrera en el norte de España ha empeorado cuando otros 3.146 obreros se declararon en huelga en Legazpi, cerca de San Sebastián.

En círculos informados de esta última ciudad se dice que los obreros abandonaron sus tareas en la fábrica siderúrgica Patricio Echaverría.

En la región minera de Asturias unos 9.500 mineros y siderúrgicos están aún en huelga. Este paro comenzó el 20 de abril en una disputa sobre la demanda minera de una representación directa en las negociaciones con las empresas en lugar de aceptar ser representado por los dirigentes del sindicato único, controlado por el gobierno.

TURISMO FRANQUISTA

MADRID.—«El turismo ha financiado el cuarenta y un por ciento de nuestras importaciones en 1963», declaró Fraga Iribarne, ministro español de Información y Turismo, en el discurso de clausura de los trabajos de la primera «asamblea nacional del turismo», que se celebró en Madrid. «Las previsiones para 1963 —agregó Fraga— fueron ampliamente superadas, ya que sólo se calcularon unos 600 millones de dólares, y en realidad fueron 700 millones de dólares lo que produjo el turismo a España en 1963.»

25 POR 100 DE AUMENTO

MADRID.—No favorable a los obreros, sino contra el público utilizador de transportes urbanos. La Compañía y la Alcaldía anunciaron mejoras en los servicios las cuales no se han realizado. La población está indignada.

LA GUASA VIENE DE AMERICA

CARACAS.—Titulo en la página de información internacional de «Le République»: «*En España siguen haciendo sondeos para sacar petróleo*».

Un lector republicano español comentó de inmediato:

—¡Pues, hombre, mucho mejor sería hacer sondeos para sacar a Franco!

SONDEOS DE CUBA EN ESPAÑA

MADRID.—Un ministro de gobierno dijo que los diplomáticos cubanos han sondeado a sus colegas españoles sobre una posible mediación en cuanto a las diferencias de Cuba con Estados Unidos.

El ministro de Información Fraga Iribarne confirmó recientes versiones sobre el particular, luego de una reunión de siete horas del Gabinete que tuvo lugar.

Añadió, sin embargo, que «por el momento, no puedo comentar más sobre esto».

LA LUCHA SOCIAL EN ESPAÑA

En el transcurso de la semana disminuyó ligeramente el número de huelguistas en la zona minera de Asturias, a la vez que el gobierno de Franco se esforzó por apaciguar a los trabajadores mediante un nuevo código que prevé mayores salarios y jornadas más breves. Pero no está contenido en dicho código la reivindicación más sentida del proletariado español, que es la de la creación de verdaderos sindicatos clasistas y del derecho de huelga. Por este motivo, un número considerable de los trabajadores más conscientes se mantienen en plan de lucha. Las organizaciones sindicales clandestinas UGT y CNT los alentaron en ese sentido. Al mismo tiempo se supoque acaba de surgir un nuevo foco de lucha social en Teruel (Aragón), donde se inició una huelga en la industria metalúrgica.

ADMINISTRATIVAS

Adolfo Romero, Ginebra. Recibida carta y giros. Con el de 25 F. pagastes «C. S.» hasta el 12-1963. El talón se envió en general y no limita la suscripción.

— Manuel Lozano, Auch (Gers). Recibido giro 32 F. Pagas «C. S.» y «Umbral» 30-3-65.

— Torner, Montauban (T.-et-Gne.). Recibido giro 30,50 F.

— Signe, Marseille. Recibidos giros 16-4-64 y 10-6-64 «Combat» y 4 1 64 «Umbral». Enviados libros.

— Cultura Proletaria, New York. Recibida carta y cheque. Resta atraso considerable en ambas publicaciones.

— Romero Adolfo, Ginebra. Recibido giro 20 F. Distribución según carta.

— Panicello, Panamá. Recibida carta y cheque 7,50 dólares. A cuenta envíos.

— Antonio Serrano González, Caracas. Recibida carta y cheque 50 F. El 12-12-63 recibido envío de 23,60 F. a «Umbral» hasta 31-12-64; faltan 2,80 francos para revista. A «C. S.» les 50 F. de 18-6-64. Para pagar hasta 31-12-63 semanario avión, faltarían 32,40 F.

— José Tabuenca, Courbesac-le-Nimes. Recibido giro «C. S.» y «Umbral» 31-12-64.

— Bausanta, Marly (Suisse). Como indicado, hecho cambio. Recibido tu giro 18-6-64 «C. S.» y «Umbral» 30-11-64.

— Andrés Linares, Andorra. Recibidos 10 F. Pago «C. S.» 30-6-64. Para «Umbral» 30-6-64, faltan 6 F.

— Manuel Archs, Limoges. Recibida la tuya. El «mandat» no se refería a Mel. Aire. Tú tienes pagado «C. S.» y «Umbral» hasta 31-12-64.

Cosas de la prensa

I

CON el título: «Las Claves olvidadas», Ignacio María Sandy, «El Pueblo» del 7 de Mayo, se lanza a una serie de consideraciones sobre la injusticia que representa el aislamiento en que el Mercado Común y la Comunidad Europea han puesto ahora al franquismo.

En su deseo de justificar lo injustificable, se remonta con desvergüenza sin par a los acuerdos y determinaciones de la reunión Internacional de Postdam.

Según él, la injusta medida entonces adoptada, de considerar al franquismo como entidad indeseable, fue un «puro disparate» a pesar de su vigencia y vigor. Acusa a la opinión mundial de darse fácilmente a comulgar con ruedas de molino al empaparse de tal determinación, y termina diciendo que hoy, tal actitud, es además de lo que entonces fue un «fósil».

Coincidimos con él en que hoy los acuerdos de Postdam pertenecen al conjunto fosilizado de todos los buenos propósitos de aquel entonces. Y no por falta de vigencia de las razones que las impusieron, sino muy al contrario, por ese espíritu acomodaticio y poltrón de las políticas internacionales que prefieren olvidar las raíces y orígenes de los dramas mundiales, cerrando los ojos a las lecciones históricas para embarcarse en nuevas y absurdas aventuras.

El hombre, es el único animal que tropieza dos veces con un mismo obstáculo, dice una vieja frase española, y esta verdad es incontrovertible en cuanto se refiere a los hombres que dirigen dese sus sillones la política mundial.

Es hoy, en verdad, el mañana que ayer nos preocupaba, como dice el artículo a que nos referimos, pero las cancillerías lo han olvidado.

De ahí, a pretender, como lo hace el tal trabajo inocente o malintencionadamente, que la opinión pueda haber olvidado las razones que impulsaron aquellas decisiones de Postdam, va un gran trecho.

Era un disparate en la hora de la victoria, al parecer del señor María Sandy, considerar a Franco y los suyos como indeseables, por sus promesas de un millón de bayonetas para defender Berlín, por su triste División Azul combatiendo a uno de los Aliados, por los puertos españoles convertidos en bases de aprovisionamiento de los submarinos alemanes, por las embajadas y consulados franquistas convertidos en agencias de espionaje al servicio del Eje, por toda esa colaboración manifiesta y descarada al lado de los vencidos.

Disparate fue no terminar con el que había de ser nido y refugio de los criminales de guerra que escaparon a tiempo, para llegar hoy a situaciones como la actual en que se pretende justificar por el absurdo que lo que fue clemencia incomprensible debió ser aval y justificación del crimen.

Quizás la opinión mundial dé por comulgar con ruedas de molino, pero cuando órganos de expresión como los franquistas presentan los hechos históricos deformados por el prisma de sus intereses, los que fueron y siguen siendo del crimen colectivo nazifascista, lo menos que se puede decir es que son ellos los que ponen en circulación tales ruedas.

II

Viene en abundamiento de las razones expuestas anteriormente, un trabajo que en el periódico «Juanpérez», de fecha 25 de abril, aparece, con exaltación vergonzosa de uno de los hombres que fueron artífices del mayor crimen cometido contra la humanidad.

El panegírico de Mussolini, monstruo social y aborto de humanidad, es la prueba palpitante de que en los hombres que dirigen la España de hoy no ha muerto el espíritu de revancha y desquite del nazifascismo.

Dicen: «Murió el hombre, pero contra toda teoría anterior y cualquier prevención que hubiera podido tomarse, el sistema, no. Es lo grave para los enemigos del fascismo.»

No es posible, ni aún siquiera, la idea del doble juego. La amenaza está ahí, palpable y violenta, para los enemigos del fascismo. Y conocida la sujeción de la prensa española a las determinaciones del Estado, no puede esconderse su admiración por las teorías y prácticas criminales que desde Berlín y Roma ensangrentaron Europa.

Lo verdaderamente incomprensible es la actitud absurdamente ciega de ciertos hombres de Estado de esa Europa que salió maltrecha de la atroz contienda, y que cerrando los

España al día

(Viene de la página 4.)

ceso, han sido castigados con tres años de la misma pena. Todos ellos insistieron en que se declararon culpables de conspiración a causa de los malos tratos que les infligió la policía. Este rollo judicial procedía de Zaragoza.

TREINTA DETENCIONES EN BARCELONA

PARIS (OPE).—Un despacho de la A. F. P. que publica «Le Monde» indica que en la capital catalana se han practicado 30 detenciones, entre ellas la de la señorita francesa Nicole Boyer. Se dice que ésta y otros tres detenidos —los sevillanos residentes en Barcelona Antonio Pérez, Francisco y Andrés Alvarez— son «trotskistas». Los motivos de las otras detenciones no se conocen

En los medios cercanos a la policía se dice que la señorita Boyer está en la cárcel y la mayor parte de los restantes detenidos han sido puestos a disposición de la Dirección General de Seguridad. Las tres detenciones antes citadas son consecuencia de la efectuada el jueves en Sevilla en la persona de un pintor andaluz.

«Los otros detenidos —añade el despacho— pertenecen, sobre todo, a los medios intelectuales y universitarios catalanes. Entre ellos figura el poeta el impresor catalán Joaquín Horta —autor de «Poemes de la nit» y «Paraules per no dormir»—, el arquitecto Ricardo Bofill Levy —uno de los más calificados representantes de la joven arquitectura española, a quien se ha propuesto para el Premio de la Ciudad de Barcelona del año en curso— y tres estudiantes, los señores Javier Bague, Sanahuja y Vallés.

PUNETAZO A LA CULTURA

BARCELONA.—Jaime Delgado, delegado en Barcelona del Ministerio de Información, ha impuesto una multa de diez mil pesetas al semanario «Destino» por haber insertado un anuncio en catalán de las «Edicions Proa».

COMUNICADOS

F. L. DE PERPIGNAN

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 28 de junio a las nueve de la mañana en el sitio de costumbre.

CHARLAS DE CONTRASTE ANARCOSINDICALISTA

El sábado 27 de junio, a la misma hora y lugar continuación del tema «La Alianza Sindical en el movimiento obrero», a cargo de los compañeros Sigüenza y Alvarez.

S. I. A., BEZIERS

Por cuestiones ajenas a nuestra voluntad, nos hemos visto en la obligación a aplazar nuestra asamblea general para el día 4 de julio, a las 21 horas, en nuestro local social.

F. L. DE BURDEOS

La F. L. de Burdeos convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el domingo, 28, del corriente mes, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande, a las nueve y media de la mañana.

Excursión próxima:

5 julio: CAUTRILLADE (playa). Salida, 6,30 de la mañana.

Todas las salidas se efectuarán desde la « Place Victoire », frente a la Facultad de Medicina y Farmacia.

AIX-EN-PROVENCE

El compañero Buenacasa dará una conferencia sobre el tema: «Perspectivas del movimiento obrero español», el domingo 28 de junio, a las tres y media de la tarde, en la sala de la Mutualité, rue Espariat.

F. L. DE THIAIS

La cuarta conferencia se celebrará el domingo día 28 a las diez de la mañana, y correrá a cargo del compañero Juan Ferrer, el cual disertará sobre el tema: «Ayer, hoy y mañana de la C.N.T.». En el «Foyer des Sociétés» de Choisy-le-Roi, 42, rue du Dr Roux (Metro Porte de Choisy. Autobús 183, parada Dr Roux).

F.N.I.F., PARIS

Entrevista precisa para el 5 de julio, hora y lugar de costumbre, para tratar del próximo Pleno ferroviario.

«LA AVENTURA DE CINCO OLIVAS»

El autor rectifica de la tercera parte de su escrito: «Calor (en vez de *color)* fluídico»; «muy a su pesar en su lío» *(pesar* no constó en lo tipográfico); «cuando terminó eran las once» y no las *dos.*

Queda complacido el amigo y compañero F. M.

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Mes de junio - Lista II

Suma anterior, 110 F.

Montceau-le-Mines: Juan Prat (enero a junio), 60 F. *F. L. Versailles,* 20. *París:* Una compañera, 10; Andrés Martínez, 10; J. Casellas, 5; Igual, 5; Berthe et Jacques, 10. *St-Mitre-Aubagne:* E. Nadal, 10. *Genève* (Suisse): A. Romero, 10. Total, 250 F.

AL CABO DE VEINTIOCHO AÑOS

La historia se repite

LA intervención extranjera en los destinos de España es una cosa anacrónica. No vamos a remontarnos a la época de la Casa de Austria ni de los Borbones. Vamos a partir de 1936 cuando el pueblo español empuña las armas para defender la independencia del suelo patrio, escribiendo la página más brillante y heroica de todos los tiempos. Alemanes, italianos, portuguesses... hollaron nuestro suelo. El capitalismo mundial se sirvió de Hitler y de Mussolini para abatir al proletariado español que en aquel instante, decisivo para el mañana de España, encarnaba los anhelos de todo el pueblo. Las llamadas democracias vieron con buenos ojos que los gendarmes del capitalismo masacraran a un pueblo indefenso. El fascismo pudo intervenir impunemente. Las democracias no se arrancaron la careta hasta que se produjo el hecho consumado. Tuvimos el mundo capitalista en contra, con etiqueta fascista y democrática.

El proletariado mundial no supo comprender la carta que se jugaba en España. La ayuda que prestó fue insignificante.

Han transcurrido 28 años de aquel despertar sublime del pueblo español. Muchas han sido las vicisitudes de nuestro pueblo. Más de medio millón de españoles cruzaron la frontera con la mente y el corazón clavados en nuestro cielo. Los piquetes de ejecución no han cesado de funcionar durante el interregno que señalamos. Las cárceles y los presidios se abarrotan de trabajadores. Y la sangre salpica todavía los calabozos de las Jefaturas de policía y de los cuarteles de la guardia civil. Todo esto ha ocurrido ante la mayor indiferencia del mundo democrático y de la «propia U.R.S.S.».

Hemos sido sacrificados en aras del capitalismo. Nos apuñaló el stalinismo, que se sirvió de España para un puro regateo.

Pero hoy que el pueblo español hace resonar de nuevo su voz desafiando airadamente al régimen franquista, de nuevo se produce la intervención extranjera más descarada. El Gobierno norteamericano es uno de los mayores culpables de la tragedia española. Ha evitado la caída del franquismo, mejor dicho del fascismo español. Hoy, además de los norteamericanos, acuden los representantes de un país vecino a apuntalar a Franco y se le ofrece la entrada en el Mercado común europeo. La propia Comunidad Económica Europea en un alarde de hipocresía y de cinismo le ofrece a Franco determinados arreglos de carácter comercial. Volvemos a ser apuñalados de la manera más vil. De nuevo las democracias prefieren el triunfo de la reacción española a una posible hegemonía de la clase trabajadora.

La historia se repite. Vuelve a estar en juego la suerte o desgracia del proletariado español. El proletariado mundial debe hacerse suya la carta de España. Y sobre todo el proletariado francés no puede ni debe permitir que a espaldas suyas subsista el fascismo español que lo utilizará el capitalismo para ahogar cualquier intento manumisor de los trabajadores de la Europa occidental. Es urgente que se movilice el proletariado mundial, y en particular el proletariado europeo, decretando el boicot de todas las mercancías españolas. Cerrando la frontera franco-española e impidiendo la carga y descarga de los buques españoles. Esta es la ayuda que necesitamos, puesto que las protestas escritas y verbales no sirven para nada.

Los antifascistas españoles en este momento decisivo para nuestro pueblo debemos estar dispuestos a darlo todo otra vez. Todos en pie por la libertad del pueblo español. Los emigrados hemos de sumarnos al despertar de nuestro pueblo.

Y el proletariado ha de percatarse de lo que se está jugando en España. El triunfo del proletariado español pertenece al mundo obrero. Y la derrota de los trabajadores españoles a la corta o a la larga sería la derrota de todo el movimiento obrero.

La historia se repite, pero sepamos ser consecuentes con la experiencia vivida.

JAIME BALIUS

Beau Séjour. Hyères (Var).

Suplemento Ilustrado

Insistimos cerca de los compañeros y FF. LL. sobre la conveniencia de solicitar demanda de ejemplares de este SUPLEMENTO a fin de poder fijar la cuantía de la tirada.

Bien entendido; que los suscriptores de COMBAT SYNDICALISTE recibirán este número extraordinario quedando a su consideración el abono del mismo (0,40 F.). Los paqueteros que no concreten nada al respeto recibirán también algunos ejemplares en proporción a la importancia de su paquete.

Como es sabido, al organismo confederal responsable del SUPLEMENTO le anima la idea de que al menos la mitad de la edición caiga en manos de los emigrados económicos y penetre —por los medios inherentes a cada uno, y otros previstos— en el interior.

Manos a la obra, compañeros todos, para rendir un buen servicio a la causa.

Crónica Internacional

(Viene de la página 4.)

y en el centro universitario de Medison, New Jersey —que es casi un suburbio de New York— los estudiantes negros son literalmente expulsados de la mayor parte de las barberías «blancas»; el gobernador de Alabama, que se halla en constante amotinamiento contra las sentencias de la Corte Suprema e incita a la violencia racista hasta el asesinato y el linchaje, obtiene del partido democrático —el partido mayoritario a que pertenece— el 43 por 100 de votos en las elecciones presidenciales preliminares en el Estado de Maryland.

«Los problemas racistas del Norte son algo diferentes que los del Sur, pero tienen una base común de los prejuicios atávicos y en los grandes o pequeños privilegios. Mucho camino queda a recorrer en este terreno... Camino que no logrará allanar ninguna sentencia de tribunal y ninguna ley parlamentaria. La crónica de este último decenio de revueltas y de persecuciones, de sentencias y de demagogia política, demuestran la escasa eficacia de los parlamentos y de los gobiernos en este orden de cosas. Quedaría a probar si la sentencia del 17 de mayo 1954, con la que la Suprema Corte inauguró la serie de interpretaciones luminosas y modernas de la Constitución, en todo aquello que durante un siglo quedó como letra muerta, que la determinante única o principal de aquella parte de progreso realizado en este terreno, o si en cambio fue tal sentencia una de las menores causas concomitantes en auxilio del nuevo espíritu renovador y consciente con el que una parte de la población negra y una parte no menos consciente y avisada de la población blanca, han dado prueba de saber luchar y de querer demoler las fronteras de los prejuicios y de los odios de raza y de color que envenenan el clima social estado-unidense a despecho de todos.

«Para nosotros no hay duda posible. Los negros de América se hallarían aún reducidos en su «gheto» secular de abandono y de miseria si no hubieran osado reivindicar sus propios derechos y exigir su respeto, con el apoyo y con la solidaridad visible de las vanguardias de todo color que militen por la conquista de la libertad y de la justicia política social.»

«L'ADUNATA DEI REFRATTARI», de New York. Número 11, pág. 3. 30 mayo 1964.

B.D.I.C

franquista

por José Muñoz Congost

ojos a la triste verdad, tienden aún los brazos para ofrecer una colaboración a quienes, aplaudiendo ayer la puñalada por la espalda que se diera a las democracias, están dispuestas a darla a su vez en cuanto el caso llegue. Y si no, ahí están las palabras de «Juanpérez», que en otra de sus páginas dice:

«Precisamente para que un pueblo no se diluya en lo amorfo, para que no se desvertebre, la masa tiene que seguir a sus jefes como a profetas...»

Incomprensible e injustificable es la actitud de los que así obran, como ciertos diputados laboristas ingleses que recibiendo amablemente al falangista Solís, olvidaban aquel «slogan» electoral de cierta época: «Votar a Churchil es votar a Franco».

No nos negaremos que si el descoco del franquismo es inmenso y la ciega estupidez de las democracias llegó al extremo de acudir a los salones del nazifascismo español, ello ha sido posible por la falta de personalidad social de las masas populares de todos los países, que si bien muestran en ocasiones resabios de amor platónico hacia el pueblo español, y dejaron el diezmo de aportación solidaria, no tuvieron el valor necesario para hacer respetar la memoria de los millones de caídos en los campos de batalla, imponiendo una acción decidida, un boicot permanente al franquismo y una reprobación activa y efectiva a la incalificable conducta de los dirigentes demócratas.

De todo ello, tomo y toma buena nota el pueblo español. De esa pasividad, como de la acción decidida de sus verdaderos amigos. Porque como dijo Lecoin no ha mucho: el pueblo español no tiene, aun cuando muchos lo crean, la memoria corta.

III

En el mismo número de «El Pueblo» a que nos hemos referido al principio de estos comentarios, hay otro trabajo y éste de redacción, en el que cual confesión de parte interesada se hace la más cínica autocrítica de la política social franquista.

Allí dicen que consideraron siempre inmoral que la mano de obra española fuera la más barata, cuando el capital y los dirigentes empresariales eran los más caros...

...Igualmente inmoral que se hiciera compatible un bajo nivel de salarios con las elevadas remuneraciones a los administradores de empresas y altos dividendos al capital, que son desconocidos en los países más florecientes.

...Dicen que protestaron siempre de que con la mano de obra más barata se produjeran los artículos más caros, y que quienes no pagaban salarios «europeos» a sus trabajadores, reclamaran en cambio precios europeos a sus productos...

Y como colofón a lo que dicen que fueron sus protestas de siempre, no vacilan en afirmar, con la mentira por ley, que el signo comienza a cambiar, ya que la única mano de obra barata es la de los países subdesarrollados. Y España está dispuesta a dejar de serlo en todo.

Tal argumentación se pasa de comentarios.

Con el terror por sistema político.

Con la fuerza represiva como ley permanente, persistieron esos abusos que hoy se precipitan a denunciar con intenciones que a nadie escapan.

Cual si la política de desastre económico y de abuso de la mano de obra, no se hubiera hecho con propósito deliberado e intención de programa político determinado y preciso

Y la desvergüenza desmesurada de quienes así hablan, sólo tiene una explicación: la de nuevas plataformas de propaganda frente a la marea creciente del descontento popular frente a una situación social degradada, roída por el abuso de unas minorías.

Y con inocencia desarmante, nos dicen al cabo de 25 años que ahora se disponen a dejar de ser un país subdesarrollado, y para probarlo, mandan en exportación esa nueva mercancía puesta de moda: la mano de obra hambrienta de los campos y ciudades de España.

Y aún y teniendo en cuenta que el sufrido papel de imprenta lo acepta todo y convencidos como estamos de que «El Pueblo» sólo hizo frases de pobre demagogia, nos preguntamos: ¿A quiénes creen engañar?

Porque la hora de la verdad puede que suene pronto... y esas actitudes publicitarias de hoy no servirán a borrar los cinco lustros cargados con ese DEBE del que habrá que responder.

COMISION DE RELACIONES DE BELGICA

Suscripción pro compañero Abarca

Lista de los compañeros y simpatizantes, que por medio de la C.N.T. o F.I.J.L. han dado sus donativos para el compañero Abarca. Las cantidades que figuran son en francos belgas.

X., 72 francos; Agustín, 40; E. Alvarez, 650; Boticario, 100; F. Cardiñosa, 200; Cuartero, 200; Charles, 300; Delgado, 200; Dentell, 400; J. Diego, 100; Domingo, 100; Escudero, 100; González, 75; Gordo, 100; Grupo C. N. T. Liège, 1.300; Isabel, 26; Lucía, 30; Marino, 100; Markus, 120; Martina, 50; Maruja, 30; Mena, 300; Moyano, D., 100; Uno de Mieres, 200; Ogando, 260; Oviendo, 30; Perissino, 500; Pérez Félix, 400; Pino, 100; Pepa, 25; Salmeron, 1.000; X, 15; X, 200; Zorrilla, 1.150; Obreros españoles de las Usines Marly, 775; U. G. T. Española de Bruxelles, 3.510; Cooperativa Obrera de Cultura (Española) de Bruxelles, 2.170; Mujeres Libres de Inglaterra, giro en camino, 16 libras esterlinas.

Esta Comisión de relaciones agradece a todos su Solidaridad con el compañero Abarca, que hemos tenido la suficiente energía para poder liberarlo de las garras del Fascismo.

Por la Comisión de Relaciones, el Comité.

LIBROS ESPECIALMENTE RECOMENDADOS

	F.
G. Woodkock - I. Avakoumovitch: Pierre Kropotkine, le prince anarchiste	3,50
Francis Rusell: L'Affaire Sacco-Vanzetti	24,70
Gilbert Guilleminault - André Mahé: L'épopée de la révolte (le roman vrai d'un siècle d'anarchie)	25,00
Han Ryner:	
J'ai nom éliacin	7,50
Les grandes fleurs du désert.	7,50
André Lorulot: Pourquoi je suis athée	7,50
Sol Ferrer: Francisco Ferrer	15,00
Henri de Monterland: Le chaos et la nuit	12,00
Sebastien Faure:	
Mon communisme	5,00
Propos subversifs	5,00
Mon opinion sur Dieu	2,50
Albert Camus: L'homme révolté.	14,00
E. Armand: Sa vie, sa pensée, son œuvre	15,00
Bernard Clavel: L'espagnol	13,50
Jacques Bureau: Trois pierres chaudes en Espagne	8,40
Armand Laneu: Quand la mer se retire	12,30
«Revolución y Regresión», Rocker	18,00
«Sistema de las contradicciones económicas», Proudhon	15,00
«Nacionalismo y Cultura», Rocker	15,00

Gaston Leval : L'indispensable révolution ..... 4 F
Nicolas Stoinoff : Un centenaire bulgare vous parle ..... 8 50 F
Voline : La révolution inconnue 1917-1921 ..... 5 F
Pierre Besnard : L'éthique du syndicalisme ..... 4 F

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris, X. CCP Paris número 13 507 56.

Conferencia de R. Alvarez en Thiais

EN la imposibilidad de publicar el texto íntegro de la conferencia pronunciada por el compañero Ramón Alvarez, nos limitamos a ofrecer algunos extractos de la misma que permitan a los lectores hacerse una idea de lo que fue el acto.

Después de analizar las causas de los viejos antagonismos que oponen a las clases sociales y de subrayar que los matices de la injusticia adquieren en España dimensiones que explican el frecuente recurso a la violencia, añade que las huelgas que sacuden la nación española desde hace unos años hubieran adquirido un carácter mucho más trágico y amenazador para el régimen a no ser por la magnífica válvula de escape que representa la huída en masa del proletariado hacia regiones europeas donde logran mejores condiciones de empleo desde todos los puntos de vista. Además de proporcionar una apreciable fuente de divisas con que reanimar la rezagada economía española, aleja del campo de batalla unas reservas obreras susceptibles de participar apasionadamente en la lucha de la resistencia, resuelta a liquidar la dictadura, incluso sin asistencia del exterior.

Describe el retraso de nuestro desdichado país en todas aquellas actividades que constituyen el manantial de vida para todas las naciones que van de par con el progreso y lo concluye dando lectura a una autorizada apreciación de Antonio Márquez:

«El panorama de la vida cultural española de hoy es desolador. El tema se me hace una montaña, porque la amargura es superior a mis fuerzas. Y no es que sea idolatra de la cultura. Es que sin ella y contra ella, solo el terror y la ignorancia, la pobreza y el fanatismo dominarán la vida de nuestro pueblo. Y esto es triste, tremendamente triste...

¿Dónde están los hombres universales de la cultura española?

¿Dónde están Picasso, Juan Ramón Jiménez, Pablo Casals? ¿Dónde sus obras? Si se teme a los vivos, a lo menos se debe honrar a los muertos. ¿Dónde están Unamuno, Ortega, García Lorca, Antonio Machado, Manuel Falla? ¿Se ha dicho a las nuevas generaciones quienes eran estos hombres, lo que ellos significan en la cultura española y lo que por ellos la cultura española moderna significa en el mundo? España en su esterilidad presente confiesa esta injusticia. Porque, lo queramos o no, convenga ello o no convenga a los fines de la iglesia, los hombres de la cultura moderna contemporánea consagrados universalmente, son esos: los desterrados, los muertos en el destierro, los perseguidos, los encarcelados o los postergados dentro de la propia España.»

Alude al divorcio internacional en que se desenvuelve la acción de los dirigentes franquistas empeñados en abrir rutas hacia el mundo que evíten la asfixia del régimen y dice que hasta las naciones o gobiernos que mantienen «cordiales relaciones» con Franco sienten una repugnancia que sólo vence el dichoso interés material. Pero afinando el espíritu observador se vé como el franquismo actúa en circuitos secundarios, trátese de los intringulis diplomáticos, de los planes políticos o de los convenios económicos.

Se refiere a los 25 años de paz, según definición falangista, de «victoria» si seguimos al Abad de Montserrat o de miseria y crímenes si queremos ser objetivos, que se han celebrado bajo tan desdichados auspicios para los «jerifaltes de hogaño». Como dato más importante, explica lo manifestado por un observador del famoso congreso de la C. N. S., al final de un sustancioso informe:

«En estas reflexiones andaba cuando se oyó un delegado, Saraza Ortiz —creo que de las Palmas— que expresó sin embaje el sentimiento general.

» Bien está, dijo, poco más o menos, el Plan de desarrollo y sus globales intenciones, pero no siempre ha de sacrificarse a los trabajadores. Hay que empezar, pues, por darles una participación en los beneficios con salarios más altos, mayor intervención en los asuntos y mayor consideración humana. Sin estas premisas no podrá alcanzarse su colaboración espontánea y sincera.

«Por primera vez me pareció escuchar allí la voz del pueblo, sintiendo despertar en mi regocijo interno, un vivo destello de esperanza. Otro acontecimiento inesperado vino a colmar mi anhelo.

«Un gran alboroto se produjo en el vestíbulo y cual sería mi asombro al ver centenares de trabajadores auténticos manifestándose valientemente contra aquella farsa y pidiendo a voz en grito «Libertad Sindical» «Derecho a la Huelga» «Un nivel de vida decente y un régimen democrático.

«Algunos congresistas se demudaron, cundiendo el nerviosismo y el pánico, pero no tardó en intervenir la policía, y las porras se encargaron de desalojar el vestíbulo. Hubo detenidos y varios heridos, los congresistas encontraron la calma y yo acababa de ver la España auténtica la de los oprimidos que se levantan contra la España dictatorial que pega sin disimulos ni vacilaciones...»

Si la significación de los conflictos huelguísticos de España, prosigue el conferenciante, nos dice que el camino del triunfo pasa por el fortalecimiento de la resistencia en el interior de las fronteras y por la unidad o alianza circunstancial entre las entidades del antifascismo clásico, es lógico que quienes compartimos ese criterio, nos esforcemos en convencer a cuantos nos escuchan, de la urgente necesidad de emplear todas las energías en esa dirección, tratando de vencer honestamente cuantos obstáculos existan o puedan surgir en el seno de nuestras organizaciones exiladas. A nosotros, hombres de la C. N. T. corresponde hacer en suerte que nuestra organización vuelva con idéntico brío a la época de lucha clandestina en que nuestro movimiento fue el punto de arranque, el animador. Las gentes, movidas por la dinámica confederal que lo llenaba todo, estaban francamente ganadas para una acción de reconquista. Ese glorioso período constituye una página inmortal de nuestra historia revolucionaria que no borrarán los años ni los olvidos interesados y culpables, ni las infames propagandas del enemigo. En esa época se sitúan las mejores y más fundadas esperanzas populares que fueron sofocadas por la tremenda represión desencadenada por el gobierno franquista.

En esta hora dramática en que vuelve a jugarse el futuro español, procede galvanizar la resistencia organizada que actúa en el interior, sobre la base de una entrega total hacia los combatientes que simbolizan y defienden la causa de la España liberal, democrática y libertaria, haciendo posible el paso de la dictadura a la democracia, ya que no es admisible suponer que, aislado, pueda cualquier sector de la oposición derribar a Franco e implantar seguidamente sus doctrinas maximalistas.

Recuerda a Orobón Fernández y da lectura a una opinión de Rocker y Max Nettlau sobre el mismo: «El bravo español que me ha enviado —dice el segundo al primero, refiriéndose a nuestro malogrado Orobón— es un individuo capaz y excelente. Posee sentido histórico y comprende la continuidad de la historia. Esto le preserva de exageraciones que solo conducen a sofismas. Pues, finalmente, la creencia en la omnipotencia de la revolución que pretende romper de golpe todas las conexiones con el pasado y crear de la nada algo nuevo, solo es una creencia mesiánica. Los jacobinos y Napoleón creían realmente en tal posibilidad, pero los anarquistas deberían ser los últimos en compartir esa representación fantástica.»

La Alianza Sindical es la principal enseñanza ha retener en las recientes huelgas de España. Esos grandiosos levantamientos de multitudes obreras que se repiten desde hace tres años en Asturias, parecen ser la obra de la casualidad si escuchamos a los que tienen fórmulas hechas para explicar los fenómenos más intrincados. Pues, no. En sociología no hay casualidades ni milagros. Sin asegurar que los conflictos que vienen agitando la región asturiana respondan a la actividad de Alianza Sindical, se puede uno hacer fuerte en el hecho de que la cooperación proletaria iniciada hace 30 años entre la C. N. T. y la U. G. T., son la causa de que esas luchas cuenten inmediatamente con la solidaridad estimulante de toda la población que, como en aquellos gloriosos tiempos del U. H. P. —entonces tan vituperado— vive vinculada a los afanes de los que se baten por todos.

Nuestros Congresos vienen reafirmando de manera tesonera la Alianza Sindical, hoy ampliada a S. T. V. El Secretariado Intercontinental lo proclama en su mensaje del 1.º de mayo último; desde «Espoir» acaban de hacerse cantos líricos que no podría superar yo mismo, aliancista de primera hora. Pero lo cierto es que aún existen enemigos de la entente, que viven soñando con su fracaso y que trabajan activamente para modificar el ambiente colectivo con la intención de que se rescindan todos los compromisos.

Así se presentan los hechos cuando en nuestro país hay un clima de unión y de agitación en los medios obreros. Todo el tiempo que perdamos de ahora en adelante, favorecerá el triunfo de otras fuerzas más audaces dispuestas a no perder ninguna ocasión para acomodarse a una realidad nacional que es la que es, pero que puede ser y será lo que haga de ella cualquier entidad que siga los latidos del pueblo, para saber en todo momento lo que reclama una reacción popular o una situación imprevista.

Nuestra Organización no puede oponerse a la Alianza, porque no se resolverá ningún problema de los planteados a los españoles, sin la participación concertada de las clases laboriosas, como no podrá ser preservada la libertad sin el concurso de las corrientes democráticas e intelectuales con las de signo proletario.

Claro que unirse para reducir sistemáticamente las reservas mentales entre aliados, no basta. Ni consiste, su principal misión, en depositar todos los poderes en un organismo central que desdeña olímpicamente toda iniciativa que pueda significar una merma de su poderío, como sucede ahora. Es triste confesarlo, pero la manifiesta incapacidad de la Alianza Sindical para intervenir con eficacia en las huelgas de España, revela una especie de descreimiento en la rebeldía del proletariado. No culpo de ello a quienes nos han representado en el organismo nacional, aunque ya sea bastante responsabilidad el no haber conseguido que los demás aliados experimentasen reacciones vivas y concordantes con esa emocionante batalla que se desarrolla en España y acabará poniendo al régimen fuera de combate.

Analiza el índice de los problemas más urgentes para cada uno de los cuales habremos de elaborar soluciones teóricas viables, para demostrar que somos una fuerza capaz de realizaciones constructivas, sin olvidar nunca que la más eficaz de las propagandas residen en una vida personal ejemplar y un espíritu de comprensión que nos distinga de todos los demás; huyendo de esas fórmulas clericales que remiten a los miserables a un paraíso celestial que solo es accesible más allá de la muerte.

Y termina diciendo que hemos de contribuir sin desfallecimiento a la evolución de los factores que harán inevitable la transformación social; espiar las debilidades del actual sistema por ir mejorando gradualmente nuestras posiciones de combate, pero *sin olvidar en ninguna circunstancia que la solución libertaria es la que dejará a salvo todos los auténticos valores d ela sociedad, poniendo por encima de instituciones, doctrinas, intereses materiales u otros, al hombre a quien no podemos humillar sin humillarnos, ni anular sin anularnos.*

Hubo un turno de preguntas, todas ellas muy atinadas e interesantes, que el compañero Alvarez se esforzó en satisfacer, con lo que se puso fin al acto que transcurrió en un ambiente de cálida fraternidad.

Antifascismo sin fronteras

NOS hallábamos frente al aparato de T. V. la noche del 23-3-64 cuando de Copenhague se transmitía el concurso internacional de la canción, al cual concurrían España y Portugal entre otras naciones, cuando observamos movimientos y gestos raros de la joven que presentaba a los cantantes y la emisión quedaba cortada por algunos segundos. No dimos importancia al caso por estar acostumbrados a esta clase de inconvenientes en la Tele. Pero a otro día Christophe Izard, en un diario parisino, nos aclara, dándonos a conocer lo que pudo dar lugar a un incidente diplomático, ya que se encontraban en la sala los embajadores de España y Portugal, que juntos a sus respectivos representantes en la canción, eran el blanco de lo que movió al antifascista danés a demostrar que aún quedan hombres con dignidad y dispuestos a desenmascarar a quien convive con el fascismo llamándose liberal o demócrata.

Para conocimiento de todo hombre libre que se interese por terminar con el estado de anomalías e injusticias a que están sujetos millones de seres con la complicidad y ayuda de gobiernos llamados demócratas, enviamos esta nota a la prensa libertaria, con el propósito de recordar que todavía gobiernan a los pueblos verdaderos criminales de guerra y recabar la ayuda de las personas de sentimientos humanos para terminar con las dictaduras que aún existen por la falta de solidaridad.

MENENDEZ y HERNANDEZ

¿Para qué justificarse?

SOLO los tontos pueden aceptar justificaciones sin base. Por mucho que se argumente en favor de los errores o de las malas acciones, no se pasa de dar vueltas a la noria. Lo injustificable, injustificado queda para los bípedos pensantes. Y es más, hasta los mulos evitan tropezar en la misma piedra, ellos seguramente debido al imponderable de que si es posible que algo sean capaces de razonar, su instinto no les da para alcanzar el extremo de las elucubraciones que inducen a engañarse a sí mismo y a los demás, hasta terminar cayendo de bruces en un escollo que en principio sólo ocasionó un traspiés. Es tontería, pues, la pretensión justificativa de equivocaciones pasadas. Frente a éstas sólo cabe el estudio de las causas que dieron origen a la caída, con el fin de salvar hoy lo que perdimos ayer.

Lo dicho dicho está en sentido personal o individual; pero igualmente puede aceptarse en sentido colectivo, sin quitarle una coma. ¿Para qué justificarse, entonces? Y, sin embargo, algunos que hemos considerado inteligentes, lo han intentado más de una vez, ignoramos las causas íntimas que hayan tenido para ello. En lugar de rectificar errores los han agrandado con su tozudez en querer demostrar que no lo eran y que bien podrían ser virtudes. ¿Puede ser el error una virtud para alguien? En todo caso sería una virtud para los tiempos futuros —que nos son totalmente desconocidos por su lejanía inalcanzable en el acto—, pero no lo es, en absoluto, para los que corren, desde que el mundo es mundo. La mitología cristiana asegura que Jesucristo erró, pero ignoramos de nadie que haya tenido el atrevimiento de afirmar que él mismo hizo algo para dar como bueno a su error, para reafirmarlo y machacarlo ante las gentes. Y esa es una excelente muestra —aunque no nos venga desde muy cerca—, de lo que cabe hacer por parte de quien o quienes se estimen como entes razonables.

Cuando vemos que se insiste en decir que lo hecho mal ayer, puede hacerse mejor mañana, incurriendo más tercamente en el vicio, no sabemos a ciencia cierta qué pensar de los que así se expresan; pensamos que han perdido la cabeza o los estribos o que no estaban muy serenos en el momento de elucubrar sus tozudeces. Unas veces nos dan lástima, como todo lo que no es capaz de mayores ejercicios, pero en otras nos sorprenden al extremo de llegar momentáneamente a irritarnos; inmediatamente después los perdonamos, reconociendo que cabe perdonar sinceramente a quien su incapacidad para rectificar y superarse, no le da para más.

Y, sin embargo, cabe pensar también en la maldad simple y llana por naturaleza. Y especialmente por ignorancia. Ya se sabe lo horrible que es la ignorancia; tanto que es preciso cuidarse de ella —más aún si es ilustrada—, pues ésta posee armas sutiles, espejismos que parecen realidad, mentiras que presentadas con caracteres agradables en su exterior, llevan internamente la fealdad de la mentira más cruel, la sentida con ánimo de destruir toda riqueza útil, toda acción y pensamiento positivos.

Y es que no existe malo que no lo sea por ignorancia, y la ignorancia es atrevida. Cuando alguien se atreve a sofisticar, por ejemplo, la maravillosa lucha del cenetismo, afirmando que lo de hace treinta años carece de todo mérito —o de casi todo; lo justificable sería casi exclusivamente los errores cometidos y que nos harían hoy rectificar lo bueno de ayer y de siempre, en favor de concepciones menos que nuevas, retrógradas.

En verdad, nadie quiere tener la culpa de las deficiencias ajenas, de las tozudeces justificativas de quienes no saben o no deben saber que ninguna casa se sostendría si a los errores cometidos por el arquitecto que la planeó y dirigió, no se los enderezase, pero, muchísimo menos, si su sostén quisiéramos practicarlo en base a repetir idénticos o más lamentables errores todavía. Por lo demás, en lo que se sobreentiende como referencia en este caso, se trata de errores de superficie y no de base, lo que no cuesta gran trabajo solventar para un presente y un futuro promisor. No es cosa de muerte y destrucción estrepitosa lo que nos afecta, sino que asuntos de importancia relativa, fáciles de subsanar, siempre y cuando, claro está, no haya empeño en evitar lo que conviene, para correr en busca de lo más inconveniente y destructivo.

¿Razonar? ¿Y quién le impide razonar a quien en el mundo de los idealistas, de los libres, de los adelantados? Negarlo no pasa de ser más que un tapujo de mal gusto; pero resulta que el razonar no es propio de tozudos y de desapercibidos, por muy ilustrados que sean. Las palabras, los escritos, las acciones guiadas por las buenas intenciones —las que siempre son razonables al máximo—, no son de temer para nadie. Aquello que nace de un concienzudo y consecuente sentir ideológico y práctico, tiene amplia cabida en las mentes bien intencionadas, y, por lo mismo, también razonadoras, por muy extraño que pueda parecer al principio; y al final, podemos tener la seguridad de que se abre camino en todas partes. Lo que viene también en apoyo de la pregunta que da significación a este artículo.

COSME PAULES

AIRE LIBRE

NUCLEO DE PROVENZA

Jira de concentración regional a La Fontaine-de-Vaucluse

La Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza de la C.N.T. de España en el exilio, organiza, para el domingo día 28 de junio, una gran jira de confraternidad confederal y libertaria en el magnífico y pintoresco lugar de la Fontaine-de-Vaucluse.

A orillas del riachuelo de la Sorgue, entre arbolado y sitios agradables, tendrá lugar la concentración, primera de las cuatro a celebrar durante el buen tiempo, con carácter regional.

F. L. DE ORLEANS

Organiza para el 12 de julio una excursión, cuyo final de itinerario será el monte SaintMichel. Para reservar plazas dirigirse a Juan Giménez, Cité Gambetta, 31; a casa Marcelino, Bar de la rue Bourgogne (frente al cine Forum); a Joaquín Palmer, 77, rue de Bourgogne, y a Prieto, 3, rue Saint-Germain.

EN EL MACIZO CENTRAL

La Jira anual conmemorativa a la Revolución española, se celebrará el presente año el 19 de julio en la «Gour de Tazenat» o lago del mismo nombre, sito en un cráter volcánico de 37 hectáreas de superficie y de cerca de 90 metros de profundidad y en el que existen toda clase de vehículos naúticos para distracción y recreo de mayores y menores.

Por la tarde el compañero Alejandro Lamela pronunciará una charla sobre el tema: «Sentido social de la Revolución española».

COMISION DE RELACIONES DE LAS CHARENTES Y POITOU

Esta Comisión de Relaciones tiene organizada una *Jira de Concentración Regional al aire libre* para el domingo 19 de julio en el lugar dominado «La Grand Côte-Royan».

Si compañero J. Sevilla dará una charla sobre el tema «Problemas nuestros». En la Gran Côte hay playa y una bonita arboleda, así que agua potable y una «buvette» para facilitar el suministro de todo lo que pueda faltar.

La jira de Combs-la-Ville

MUCHOS años hacía que los «veteranos» de las jiras organizadas por la Federación Local de Combs-la-Ville no habíamos visto una concentración tan importante como la que se ha producido, en el lugar también ya «veterano», este 7 de junio de 1964. Para poder efectuar justas comparaciones, deberíamos remontar tal vez a un mínimo de un lustro, precisamente a uno o dos años antes de la infausta desaparición del insustituible compañero y secretario de aquella local, Marcelino Perich.

¡Con qué justo placer los compañeros de Combs-la-Ville habrán visto colmados sus deseos! Mas cuánta mayor hubiese sido su satisfacción —y la nuestra— si ese día no hubiese habido asamblea en ninguna Federación Local de París y sus alrededores, y todos sus componentes y familiares hubiesen venido a engrosar esta reunión de afines y simpatizantes confederales.

Ignoro, por haber estado enfermo hasta ahora, si los asuntos a tratar en dichas asambleas eran de importancia capital para el Movimiento; pero si no lo eran, ¿no podían aplazarse una semana, con el fin de dar realce y animación a una jira cuyo motivo principal es el aspecto moral de una congregación anual de compañeros, reunidos en ambiente de fraternal expansión? Si muchos asistentes no hubiesen poseído medios propios de locomoción —unos veinte automóviles creo haber contado—, la jira de Combs-la-Ville se habría reducido a los pocos miembros de su Federación local y a los cada vez menos compañeros que todos los años emprendemos el viaje, como una peregrinación de cuyo rito nos es imposible ya desprendernos... Y, sin embargo, hay compañeros en París y en su región en número suficiente para invadir no sólo el lugar convenido sino el pueblo entero.

⁂

Desde luego, pese a todos los inconvenientes, y gracias a los motorizados, la concentración se saldó por un éxito inesperado. Y digo inesperado porque a las once de la mañana lo dábamos todo por perdido: el aguacero que nos cayó de un cielo tenebroso (yo lo recibí saliendo del cementerio después de recogerme ante la tumba de Perich) preveía consecuencias desastrosas. Más tarde, el tiempo se estabilizó, culminando, por último, en un día espléndido de sol y de optimismo.

Con la afluencia de tanto automóvil, hubo también este año otra novedad: la aparición de la guitarra. Este instrumento se impuso a los primeros acordes, y él consiguió desatar la garganta de algunos cantadores improvisados, que nos regalaron magníficamente con jotas, flamencos y otras canciones españolas, y las piernas de aragoneses y andaluces en sus bailes populares. Entretanto, la mucha juventud que asistió se desbordó en juegos diversos, alegrando el ambiente con sus gritos y risas.

⁂

Como es de suponer, la concentración no se redujo a bailes, cantos y juegos. Ella tuvo también su aspecto serio y espiritualmente provechoso, que atrajo a adultos y adolescentes de ambos sexos e interesó a todos en los debates que la charla inició.

Para darle principio y animarla, fue delegado el compañero José Pascual, de la Federación local de París, quien cumplió su cometido perfectamente con mérito doble, pues a requerimiento de los compañeros de Combs-la-Ville tuvo que improvisar un tema que interesara a los españoles emigrados económicos, guardando en cartera el asunto que se proponía debatir.

No voy a detallar fielmente el curso de la charla, porque ella fue larga y accidentada. Limitaréme, pues, a una reseña de circunstancia.

Después de unas palabras de presentación del compañero Villanueva de aquella Federación local, José Pascual entra de lleno en su discurso, no sin dedicar antes una sentida frase a Perich. Expone al auditorio la situación de la España actual, relacionándola con su política pasada y presente que culmina en el desastre de una emigración sin precedentes, y señala la importancia de la C.N.T. y de sus hombres en la vida social de nuestro país.

Terminada su introducción, invita a los reunidos a hacer preguntas y a intervenir en la charla.

Un joven inquiere el número de partidos políticos existentes en España antes de la guerra civil y pregunta si se produciría el mismo fenómeno, caso de que el régimen se liberalizara.

Pascual responde a lo primero con una cantidad aproximada, y afirma la segunda posibilidad con las variantes circunstanciales.

Hay quien pregunta si la C.N.T. asume la responsabilidad que la historia le asignó en España, a lo que Pascual contesta adecuadamente.

Con la intervención de compañeros de Combs-la-Ville, el debate se enfrasca por los vericuatos escabrosos de las relaciones de la C.N.T. y de los partidos políticos, y de los perjuicios que nos ocasionaron tales acercamientos, e incluso las alianzas intersindicales de no siempre grato recuerdo.

La charla se anima y las controversias adquieren carácter de asamblea. Se pone de relieve la importancia del sindicalismo libertario, la necesidad de luchar contra nuestro enemigo común —el capitalismo— y «su manifestación más feroz» —el fascismo—. Se señala el aspecto nocivo e hipócrita de la propaganda comunista, que debemos combatir y denunciar.

Hay quien critica la falta de realismo de la C.N.T., y quien la justifica, afirmando que, si falta hay, ella es la consecuencia del exilio y de la inactividad a que éste nos obliga. Aquí también se produce cierto forcejeo, interesante por lo apasionado, llegándose incluso a sugerirse orientaciones pro España.

Un emigrado económico madrileño, reciente en Francia, destaca el error que implica suponer que el pueblo español piensa en la política o en el sindicalismo. Asegura que el 90 % de la población no piensa más que en deportes y en la satisfacción de las necesidades más perentorias. En este sentido abogan otros compañeros.

Otro emigrado —procedente de Extremadura— nos habla con entusiasmo de nuestro deber de confederales, poniendo en sus palabras destellos de emoción que atraen y cautivan. (Son francamente aleccionadoras estas intervenciones de emigrados económicos, todas ellas tan sensatas y lúcidas.)

Interviene también el compañero Cipriano Mera. Nos hace un histórico de actividades propias como militante y responsable, enjuiciando la actuación del Movimiento en el período anterior a nuestra guerra civil, dedicando, someramente, una alusión a su paso por la unidad militar que dirigió. «En calidad de anarcosindicalista» (no se considera aún digno de llamarse anarquista), nos describe la posición de la C.N.T. en relación con los problemas que la atañen, sus deberes y los de sus hombres. Y señala enérgicamente la importancia de los movimientos huelguísticos de España, en los cuales toma parte decisiva la Confederación Nacional del Trabajo.

Después de un corto debate sobre la dualidad existente entre miembros confederales, y sobre la «eficacidad» de dirimir asuntos internos «al aire libre y ante todo al mundo», el compañero Villanueva da por terminada la charla, haciendo remarcar la transdendencia de los asuntos tratados en ella.

Acto seguido, cada uno vuelve a sus preferencias. Se forman corrillos de discusión y grandes corros de juegos. La algazara y la alegría conviven con la filosofía y la sociología en perfecta fraternidad.

Exito de la concentración, en fin, que pudo ser más hermosa aún. Y en la que se consiguieron unos treinta mil francos antiguos para huelguistas y pro España.

ANDRES MARTINEZ

BOLETIN «ARMONIA»

(De la Asocación Cultural del mismo nombre de Casablanca.)

He aquí un Boletín verdadero, con notas interesantes, precisas, no degenerando jamás —el Boletín— en ensayo de periódico corriente. Examinando su contenido se comprenden de inmediato el dinamismo y la pujanza de la Asociación que lo anima, así como el ánimo para un constante cometido de cultura general y... libertaria.

Este Boletín es una suerte de paloma que nos visita una sola vez al año.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

MENOS MOTIVO DE QUEJA

ES mala costumbre quejarse por todo, suponerse inferiores a otros. Es mala costumbre y predisposición a la decadencia. Al revés de los comunistas, que todo lo suyo lo hinchan, nosotros preferimos, a veces, subestimar el valor que en nosotros radica.

El pésimo «estamos solos» pudo haber influenciado en la pérdida de la guerra de España. El «estamos solos» del exilio podría conducir a un decrecer alarmante de nuestro elemento. A los españoles inciertos, indecisos en el momento de adherirse a algo, no les gusta pisar centro de refugiados en donde se dude de la eficacia del propio esfuerzo. Todo novato se inclina por lo sólido, orientado y decisivo. Sometiéndonos a autocontradicción o a autocrítica, alejamos tontamente al elemento nuevo que tanto parece deseamos.

La C. N. T. nació en un arranque de osadía, y por osadía tuvo éxitos y seguridad de vida. El clamor confederal en España llegó a ser inmenso y entusiasta y rigurosamente auténtico no habiendo contado con soporte intelectual en el interior ni con ayudas «substanciales» de fuera. Todo lo que fuimos lo debimos a nosotros mismos, a nuestra voluntad, a nuestra clarividencia, a nuestra energía, a nuestro entusiasmo. Nos faltó universidad, pero aprendimos en el libro de la experiencia, que, provocada por nosotros mismos, resultó magnífica, ejemplar, y sin parejo en otras entidades políticas o sociales. Del 1910 al 20 tuvimos grandes aciertos que aún hoy representan firme garantía. Durante la República no fuimos lo bastante afortunados, salvo ocasiones, y, pese a ello, mantuvimos nuestro prestigio. Piénsese en un mes de octubre que aparte en Asturias nos alejó algo de las multitudes. La coyuntura que nos desfavoreció fue concienzudamente trabajada por opositores nuestros, que así iban, inconscientemente, a reducir la magnificencia de un previsto 19 de Julio. Sin embargo, el 19 de Julio tuvo efecto con la C. N. T. y el anarquismo en primer plano.

No hay motivo en la C. N. T. de hoy para divagaciones decadentes. Le queda fuerza moral y física en España y en el extranjero. Siendo las cárceles mayormente para nosotros, siempre hemos necesitado abogados, pero jamás a nadie hemos cedido nuestro tesoro: el de la firmeza confederal y libertaria. Léase nuestra historia de España para comprender como hemos de comportarnos en lo sucesivo.

Además, causas difíciles se han ganado en provecho propio constando nosotros en bandera. Es estimable el concurso ajeno, desde luego. Pero no lo es menos —quizás más— la aportación autóctona.

El caso Francisco Abarca no nos lo han resuelto los otros. Lo hemos resuelto entre todos, corriendo nosotros con el mayor esfuerzo. Para cuantos nos han ayudado en esta causa, un buen abrazo, pero quedando enteros en nuestras convicciones de redención total, inequívoca, del proletariado.

Comprobado queda, pues, que aún somos y podemos. Entonces a ser y a poder más que nunca. Otro gaje de salud no lo apercibimos.

«Renovarse o perecer»

NO recordamos al autor de tan célebre como acertada frase. Pero, con todo, la suscribimos entera y sinceramente.

Sí. Hay que renovarse. De lo contrario, pereceríamos sin remedio.

Renovarse, en buen castellano, significa hacer de nuevo una cosa vieja y volverla a su estado primitivo de nuevo.

Pero, entendámonos de una vez. ¿Qué es lo nuevo? Nuevo y superior al ideal anarquista, no lo conocemos. Nuestra ignorancia en este caso es enciclopédica.

Repetimos: ¿qué es lo que hemos de renovar? Porque no es suficiente que se actualice la frase. Es indispensable saber, o que se nos diga, qué es lo que hemos de poner de nuevo. No basta la palabra, o la consigna, o la voz de alerta contra lo viejo. Hay que saber con qué hemos de suplirlo o superarlo.

Si la casa tiene goteras —nosotros no sabemos verlas—, lo lógico, lo racional, consiste en arreglarlas, taparlas con material capaz de resistir el tiempo preciso para edificar otra casa nueva. Sería poco previsor abandonar la casa, quedarse a la intemperie y no pensar en construir una nueva.

Pero el caso no reza con nuestros ideales. Son tan nuevos, tan impenetrables a las goteras mixtificadoras que actualmente son invulnerables a ellas. Nadie sabe si en un futuro lejano aparecerán estas goteras, de lo cual nos asaltan las dudas. Y en este caso, las nuevas ideas podrán ser aceptadas o no por las nuevas generaciones cuya evolución sea racionalmente cierta. Pero mientras ello no ocurra, nuestra casa presente, nuestro ideal anarquista, es la verdadera casa donde se cobijan los convencidos de que en ella quedan resguardadas todas las peligrosas filtraciones que puedan crear las goteras.

Es hora, pues, de hablar con toda claridad, y con toda cordialidad.

¿Qué es lo que hemos de renovar de nuestros ideales? ¿Su concepto de la libertad integral para el hombre, para todos los hombres?

¿Su concepción sobre la justicia, sobre el sentido humano de la justicia para todos?

¿Su concepción universal de la solidaridad humana?

¿Su todavía no superado concepto de la fraternidad universal?

¿Su sentido o concepción sobre el derecho y el deber de cada ser humano socialmente admitido?

¿Cuál será la concepción que venga a substituir el sentido de la libertad integral del ser humano? ¿De qué escuela amputaremos la parte que pueda formar el todo de esta concepción?

¿Tomaremos un poco del contenido de las diferentes escuelas filosóficas-políticas y sociales existentes?

¿O encargaremos a gente sabia, marginada por los convencionalismos sociales existentes, o de otros planetas, la coordinación y formulación de un conjunto de expresiones que, abarcando ampliamente las partes principales de los credos filosóficos-políticos y sociales lleguen a poder formar el todo complementado y bien discernido que permita fundir todas las dialécticas existentes, dispersas? ¿Un cuerpo de doctrina nuevo?

¿Tomaremos un gramo de libertad del Estado burgués, *lo filtraremos*, y lo incorporaremos, a sabiendas que su limitación es aborrecida por todos los hombres generosos?

¿Tomaremos otro gramo de Justicia, para incorporarlo al anterior, e ir formando la *nueva* escuela?

¿Tomaremos otro gramo del sentimiento fraternal, cuya práctica limita siempre el Estado capitalista, desdibujado por un pseudo espíritu de justicia que limitaría su eficacia fraterna?

Y por último; ¿Tomaríamos otro gramo de solidaria interpretación, mixtificado, añadiéndolo a los anteriores, para ir formando la amalgama incomprensible y heterodoxa que pudiera permitir a los pueblos elaborar su nuevo sistema, con dichos materiales, producto de los más distanciados y enconados sentimientos e intereses representados por los componentes de esta sociedad humana, dividida en poderosos y en débiles, en sabios e ignorantes, en buenos y malos?

Si todo ello, como pretensión transformadora, no es algo inconcebible, que venga el más sabio de los humanos a demostrárnoslo y entonces accederemos *a cambiar de casa*.

Mientras, nos quedamos con la vieja, y si es preciso arreglar goteras lo haremos, ...en tanto esperamos sentados en la puerta, como el árabe de la historia en la suya esperaba que pasara por ella el cadáver de su enemigo, que se realice el milagro que hasta ahora no hemos podido vislumbrar.

DEMETRIO

La liberación del compañero Abarca

Carta recibida de Bélgica

Estimados compañeros del COMBAT SYNDICALISTE, Paris.

Dos líneas para comunicaros que el ministro de la Justicia rechazó la demanda de extradición introducida por las autoridades helvéticas al gobierno belga sobre la persona de Francisco Abarca.

En consecuencia, nuestro compañero fue puesto en libertad el pasado viernes día 12, hacia las veinte horas.

Como véis, pues, el esfuerzo consentido y la solidaridad expresada por doquier durante ocho largos meses no ha sido estéril, y, por fin, se ha logrado el hacer jaque a la coalición internacional policíaca.

La agitación constante que se ha mantenido hasta el último día, la posición tomada por el movimiento belga de tipo trabajador, la acción constante y decidida del Comité de Acción contra el neo-colonialismo y el fascismo, y de S.I.A. de aquí, así como la solidaridad absoluta del Movimiento libertario internacional, han impedido que el ministro de la Justicia cometiera una injusticia sobre un antifranquista.

Creo que el derecho de asilo le será concedido, pues de la forma que ha sido liberado no creo se pongan inconvenientes a que pueda quedarse en este país normalmente.

Compañeros, nada más tengo que añadir, pues esperaba con ansia poder daros esta noticia que si bien se ha hecho esperar lo esencial es que se haya podido dar, pues apesar de todo la lucha fue dura, pues no podemos olvidar que los que tenían el empeño en que nuestro compañero fuese extraditado disponen de medios muy potentes para contrarrestar nuestras acciones que, desgraciadamente, se limitan al apoyo solidario.

Sin otro particular, aprovecho para agradecer cuanto habéis hecho en favor de Abarca, pues la victoria alcanzada ha sido el fruto de todos los hombres de buena voluntad.

Fraternalmente vuestro y de nuestras ideas: *El Corresponsal*.

Bruselas, 14 *junio* 1964.

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

BALANCE DE UN ANIVERSARIO: EL DECENIO

NOS vestimos hoy con pluma ajena. El lector obtendrá la satisfacción de enterarse de la actualidad del problema racista en los Estados Unidos de mejor manera que si por nuestra parte hubiéramos efectuado la oportuna recopilación de datos. Nos limitamos a traducir un artículo de «L'Adunata dei Refrattari», quincenio anarquista neyorkino.

«Se celebró la semana pasada el décimo aniversario de la sentencia del 17 de mayo 1954. Con ella, la Suprema Corte de los Estados Unidos declaraba incompatible con la Constitución la segregación en las escuelas públicas por motivos de raza o de color.

Las disposiciones constitucionales existían desde hace al menos un siglo, pero los Estados esclavistas meridionales se habían negado constantemente a respetarlas. Pero, urgentes razones de política interior y exterior impusieron la obligación de establecer contactos de raza entre los ciudadanos de la república sobre bases de efectiva igualdad cívica y jurídica. A partir de aquel día, la Suprema Corte comenzó a buscar la manera de eliminar en las escuelas públicas las barreras de los prejuicios de raza. La prensa informativa pasó revista el progreso en diez años llegando a la conclusión de que si bien se ha hecho algo, queda aún mucho camino a recorrer antes de que se pueda, hablar de una verdadera integración de las «razas» en la vida política y cívica del país.

«En los once Estados que componen el South (1), en 1954 eran apenas 23 los negros que frecuentaban las escuelas públicas junto a los blancos. Ahora son 34.110. Parece cantidad importante, pero llega apenas al 1,8 por 100 de los colores negros. De hecho, el total de la población escolar de dichos once Estados es de 10.813.934 alumnos, o sea 7.919.371 blancos y 2.894.563 negros. Y de casi tres millones de escolares negros, apenas frecuentan las escuelas integradas los citados 34.110. En los Estados limítrofes (2) hay 3.002.046 alumnos blancos y 514.125 negros. Pero a las escuelas integradas asisten 281.731 negros, es decir, más de la mitad, en la proporción del 54,8 por 100.

«Tenemos a los dos extremos: el Estado de Mississipi, en el que con una escolaridad blanca de 304.226 y otra negra de 291.371, no hay siquiera un solo alumno negro que frecuente la escuela pública junto a los blancos. Al extremo opuesto se halla el Distrito de Colombia (que es territorio de la capital, Washington), que cuenta con una escolaridad total de 137.718, de los cuales 117.915 son negros. La integración alcanza a 83,8 por 100 de los escolares negros (98.813) (3). Pero si el Mississipi continúa siendo el único obstinado de la segregación esclavista por motivos raciales, otros Estados ofrecen un espectáculo apenas mejor. Por ejemplo, Carolina del Sur, con 368.496 escolares blancos y 258.955 negros, tiene apenas 10 escolares negros en las escuelas integradas; el Alabama tiene 21 sobre un total de 287.414 negros; Georgia, que se considera la Atenas del viejo South, tiene 177 escolares negros integrados, sobre un total de 337.534 negros y 689.323 blancos que frecuentan las escuelas públicas.

«En el campo de la alta cultura, todos los colegios y universidades declarados públicos (total o parcialmente financiados por el Estado) se hallan integrados en los «Estados limítrofes». En los Estados del South, sobre 170 instituciones para blancos, 102 tienen estudiantes negros y sobre 42 instituciones para negros, 15 tienen estudiantes blancos. Por todo el territorio, donde hace diez años apenas 29 instituciones públicas de alta cultura recibían estudiantes blancos y negros, se ha llegado ahora a 192 sobre un total de 292 entre colegios y universidades. El número de estudiantes integrados sería de 35.880 negros asistiendo a los cursos junto a 573.109 estudiantes blancos. Es innegable que se han realizado algunos progresos. ¡Pero en qué proporciones y a qué precio!...

«Las proporciones son mínimas en los Etados de más fuerte tradición esclavista, en los que se continúa desafiando los sentimientos y las aspiraciones de la parte menos retrógrada del país, así como a las ideas más progresistas del mundo civil. Bajo el manto conspirativo tradicional practicado privada o públicamente, retoman los símbolos y las armas de la guerra civil irrevocablemente perdida. Los progresos se han hecho en los territorios limítrofes, en los que tales tradiciones eran menos profundas, y el clima social fue siempre menos refractorio al soplo de la cultura y la civilización moderna.

«El precio se cuenta en lágrimas de sangre, manifestaciones violentas, detenciones en masa, incendios, atentados y bombardeos, torturas, muertos y heridos, y las agresiones sistemáticas de los guardias, montados o a pie, armados de mazas claveteadas, de gases asfixiantes, de perros rabiosos y de descargas eléctricas. Y sobre armados de perfidia y de brutalidad. Las sentencias de la Suprema Corte eran generalmente consideradas sacrosantas, mientras decretaban las depredaciones y el saqueo de la cosa pública o privada, por intermedio de filibusteros sin escrúpulos, dispuestos a acaparar el territorio y los recursos naturales del país, las construcciones ferroviarias, los pozos petrolíferos, las instalaciones militares y las hidroeléctricas... y ahora los misterios de la energía atómica. Pero se convierten en traición, herejía o blasfemia cuando tales sentencias se atreven a reconocer derechos individuales o colectivos conquistados con la labor fecunda, con el sacrificio y con la sangre.

«Entonces los patriotas, en nombre de la bandera, los devotos en nombre de la fe y los privilegiados en nombre de la superioridad civil, tienden sus lazos, apuntan el pie y combaten sin tregua y sin escrúpulos hasta la perdición, exasperados al no poder detener el curso de la historia. El prejuicio de razas es uno de los más profundamente enraizados en la ignorancia y en la bestialidad humana.

∴

«Las escuelas públicas no son más que uno de los muchos terrenos en los que el prejuicio racial se manifiesta en lucha contra el progreso de la civilización y de la libertad humana. Pero existen otros terrenos en los que se mantienen en la misma aberración, no solamente los negreros meridionales, sino todo el resto del país: en los servicios y en los espectáculos públicos; en lo edilicio, en las industrias y en aquellos marginados de los trabajos manuales o intelectuales, donde el prejuicio de raza se manifiesta en los lugares y momentos menos previsibles. En tanto que la integración escolar se halla aún lejos de ser un hecho cumplido, en el Sur como en el Norte, la integración del personal docente no ha comenzado siquiera. La presencia de médicos negros en los hospitales de New York es casi una novedad

(Pasa a la página 2)

(1) *Los once Estados del South, o sea la parte meridional en la que persisten las más profundas raíces esclavistas, son: Alabama, Arkansas, Florida, Georgia, Luisiania, Mississipi, North Carolina, South Carolina, Tennessee, Texas y Virginia.*

(2) *Los Estados limítrofes - Border States, son seis: Delaware, Kentucky, Marylan, Missouri, Oklahoma, West Virginia y el Distrito de Columbia (que es territorio de la capital).*

(3) *La población escolar blanca es más inferior que la negra en las escuelas públicas de Washington por la razón de que los altos empleados del gobierno prefieren vivir en los alrededores de la capital, perteneciente a los Estados de Virginia y de Maryland. Y, además, porque muchos de los que residen en la capital prefieren enviar a sus hijos a las escuelas privadas.*

DISCOS

QUERIDO adversario, tanto tú como yo tenemos derecho a cooperpiedad «habitacional» (esa nalidad *que se pega) a coche, tele, nevera, lavadora, encendedor y demás ingenios mecánicos que facilitan o complican la existencia. Solamente, que a esa deidad mecanizada no debemos dedicarle nuestra existencia. Convertir al hombre en una especie de «meccano», en esclavo de muelles, engranajes y piezas de junción, no concuerda con nuestra condición humana. Podemos invertir la forma de los muebles, el sentido de las excursiones, de las fiestas íntimas o amicales, del trato social con nuestros semejantes. Podemos incluso proclamarnos redondos, angulares o cuadrados. Mas, con menos vello, nuestro cuerpo no diferirá notablemente del del antropoide. La morfología natural a la especie nos retiene a pesar de las elucubraciones sastreriles, picassianas y de bazar absorvente.*

Tenemos derecho, estimado enemigo mío, a todo suerte de cachivaches 1964. Pero, menos resistentes que la filosofía igualitaria, y muy al unísono con la superficialidad del socialismo moderno (especie de monoprix *sindicalista) todo este bagaje que al precio de un quietismo, de un dogal económico adquirimos, tiene un cuerpo y una entraña de hojalata que espanta. Espanta, por los plazos a devengar que terminan justo en el instante que hay que renovar utillaje, puesto que pagando excesos compramos nimiedades bonitas rápidamente usables. Pero el Comercio (en mayúscula por lo que impera) sabe justificarse en la moda, y entonces mejor que casa, mobiliario, coche, etc., se estropeen pronto puesto que el estilo de todo caduca pronto, siendo lo «chic» de hoy ridículo al día siguiente.*

Podemos, mi distinguido y enconado contrincante, ponernos al día, estar «à la page», asombrar al vecino a las 13 con un pantalón campanarojo y a las 19 con un pantalón tubo a cuadros. Es lo de menos. Sin embargo, el sastre coloca trapos y no interés en la persona, lo mismo que el barbero capricha sea el pelo sin meter pizca de idea debajo del mismo. No es el estilo, la presentación lo que importancia al individuo, sino su conducta, su valor intrínseco, su forma de ser socialmente evolucionada. El hombre de Neerdenthal vestido a la «ye-ye» nos daría la misma estampa del especimen 1964 de St-Germain-des-Prés.

Tengamos de todo, si es preciso, gocemos la enorme comodidad del día. Pero sin adherirnos a los socialismos domésticos, sin esclavizarnos al bazar, sin vacilar en día de huelga, echándolo todo a rodar cuando la sociedad burguesa trate de amorrallarnos con sus tentadoras nimiedades. Antaño éramos más primarios, pero en prontos en defensa de la dignidad, o por arranque solidario, o por una conquista auténticamente nuestra, enviábamos al cuerno la bicicleta, el colchón de lana, el mechero automático, la antigüedad en el trabajo, el domingo placentero...

Hoy que todo —según argumentas— se ha trastocado, cabe hacer, sin embargo, lo mismo que ayer, si es que aún valemos algo, dilecto y encarnizado opositor mío.

DISCOBOLO

Mirador

El prestigio de la Internacional

por FONTAURA

AL cumplirse este año el centenario de la Primera Internacional ha dado margen a comentarios de diversa naturaleza. Como materia apropiada para hilvanar una crónica o artículo de circunstancias, hemos podido leer, incluso en publicaciones de empresa, y por lo tanto de consistencia capitalista, alusiones y comentarios en torno al historial del movimiento obrero organizado, representado por la Internacional.

Ni que decir tiene, la mayoría de quienes al margen del ambiente social propicio a la Internacional han hablado de ella, ha sido para ofrecer un irónico requiem a lo que estiman perecido. Se han referido a ello considerándolo como simple curiosidad histórica, ausente de vitalidad, al igual que cualquier reliquia de museo.

Así he podido leer en una revista hispanoamericana: «Hace exactamente cien años, en una neblinosa tarde londinense, todo parecía sencillo y hermoso para un grupo de hombres que soñaban ingenuamente en un mundo perfecto, sin más injusticias, hambre ni dolor, y se aprestaban con ciega confianza a una lucha sin cuartel, que consideraban fácil y justa.» Así otros, usando un lenguaje parecido.

El centenario de la Internacional incita a la reflexión, haciendo, evidentemente, caso omiso de lo que dicen o puedan decir elementos de una mentalidad superficial, incapaces unos, deliberadamente empeñados otros, en avizorar la realidad del vivir actual de los trabajadores, y estudiar los recuerdos legados a la historia social por los proletarios de ayer.

¿Cuál es, en términos generales, la situación de la clase obrera internacional de nuestros días en comparación a lo que a mediados del siglo pasado y en los albores de la Internacional? ¿Se ha llegado a cumplir algo de lo anhelado por los trabajadores? Creo que ello no puede ser contestado con una simple y lacónica afirmación o denegación. Sugiere diversas consideraciones.

Si tenemos en cuenta que el influjo directo de la Internacional se ha dejado sentir casi exclusivamente en el ambiente de unos cuantos países industrializados de Europa y América, excluidos los demás, colonizados o sin colonizar, sacaremos en consecuencia que la mayor parte del mundo estuvo al margen de la influencia emancipadora de los internacionalistas.

Al dar prioridad a los factores de índole material, al factor económico, no cabe duda que, en relación a como vivían los obreros en los países afectados por la Internacional; a las condiciones de trabajo y remuneración de hace cien años, ha habido un sensible mejoramiento. Ello en tanto que «clase social». Pero, ¿es que en los albores de la Internacional se consideró que aquellos que trabajaban tenían que estar fatalmente llamados a ser clase explotada? ¿Es que todo lo circunscribían los internacionalistas a la obtención de unas relativas ventajas de índole económica?

Miguel Bakunin, que como ya es sabido, de un modo bien destacado coabyuvó a poner los pilares de la pujante organización obrera, escribía al respecto de ella:

«El cometido de la Asociación Internacional de los Trabajadores se ha propuesto, no es otro que la liquidación completa del mundo político, religioso, jurídico y social, actualmente en vigencia, y su sustitución por un mundo económico, filosófico y social nuevo. Pero una obra tan gigantesca no podría realizarse jamás, si no existiesen dos fuerzas igualmente potentes y gigantescas, cada una de las cuales completa a la otra: la primera la intensidad siempre creciente de las necesidades, de los sufrimientos y de las reivindicaciones económicas de las multitudes; la segunda la filosofía social nueva, filosofía popular, basada en la ciencia experimental y racional, con base en los principios humanos, expresión de las eternas necesidades: igualdad, libertad y solidaridad universal.»

Desde el 1864 a nuestros días son muchos y trascendentales los acontecimientos sociales acaecidos. La Internacional ha pasado por múltiples vicisitudes. Y harto sabido es que el mal mayor no lo ha recibido de sus inveterados enemigos: el Estado y el Capitalismo. Lo peor ha resultado la mistificación, el disolvente zancadilleo de quienes, lejos del romántico espíritu revolucionario de los Bakunin, de los Cafiero, de los Guillaume, de los Anselmo Lorenzo, mantenían un reformismo acomodaticio, un mal disimulado espíritu burgués y autoritario. De ahí toda suerte de pugnas, y la falta de no poseer un bloque compacto, luchando con brío, no en plan de crear un proletariado aburguesado, en tanto que *clase social*, sino en pos de suprimir las líneas divisorias de *clase* para posibilitar una convivencia humana sin explotados ni explotadores.

Han pasado cien años, el prestigio de la Internacional lo definen incluso aquellos que se han referido a ella para evidenciar su antipatía a los postulados que defendió y defiende. El valor moral de la Internacional pueden incluso tenerlo olvidado o desconocerlo obreros que, gracias a que ella fue fundada y tuvo actuación, gozan de un cierto bienestar material; más, hoy como ayer, las ideas de una verdadera paz social, cimentada por los que producen, no por los que gobiernan, tienen razón de ser.

El conocido profesor de antropología, Josué de Castro, ha realizado una serie de documentados trabajos que le permiten afirmar que dos terceras partes de la humanidad están insuficientemente alimentadas. En África, en Asia e incluso en América del Sur, hay toda una serie de países en que el hambre hace estragos. Y son por supuesto, los trabajadores quienes mayormente sufren las consecuencias de la deficiente alimentación. Ello permite asegurar que anualmente son millones las bajas que produce el hambre. Ciertamente, hay países que sus condiciones naturales son pobres de por sí. Pero no es menos cierto que en todas partes hay terrenos inaprovechados, y otros que no se trabajan como haría falta para aprovechar un máximo de rendimiento.

Han entrado en el primer plano de la vida política una serie de países que sacudiendo el yugo colonizador han buscado independizarse. Pero como decía el poeta: «¿Dónde irá el buey que no are?» Quienes en tal o cual país colonizado trabajaban por los amos de fuera, en la nueva vida independiente han de trabajar por los de dentro. A la postre víctimas de la explotación ayer y hoy.

Las citadas palabras de Bakunin mantienen, pese a los años transcurridos, un valor de actualidad, ya que la desigualdad social, con sus consiguientes estragos, se deja sentir. Algunos que afanosamente han conseguido algunas mejoras de tipo material, siendo obreros viven de espaldas a ese terrible dolor que atenaza los intestinos de quienes apenas pueden comer. Mas, para ellos un pensador alemán contemporáneo, Karl Jaspers, en su importante obra: «La bomba atómica y el porvenir de la Humanidad», ha dicho que nadie ha de poder librarse en nuestros días de la terrible hecatombe que puede producir un vesánico o un grupo de ellos al usar de los medios de destrucción actuales. Por esto considera que importa encender en las conciencias un firme deseo de paz. Y una paz efectiva no ha de poder ser consolidada por parte de los Estados dada la naturaleza de cada uno, hemos dicho siempre nosotros. De ahí que, como los internacionalistas de ayer, consideramos que se ha de atacar el mal en sus raíces. Y el Estado es la raíz principal.

España al día

CONTINUA LA HUELGA DE MINEROS ASTURIANOS

CARACAS (Via Madrid).—Continúa la huelga de mineros en Asturias y la cuenca minera se halla de hecho paralizada.

Algunos indicios, en particular la disminución importante de las ventas al público, en la región, parecen indicar que las reservas de los huelguistas empiezan a disminuir. Pero, por otra parte, es de señalar que los mineros tienen una tendencia a proseguir la huelga, pese a todo.

Según informaciones procedentes de Oviedo, representantes de los mineros pidieron a las autoridades la apertura de conversaciones para la aplicación a Asturias del nuevo reglamento sobre el trabajo en las minas, que concede en particular aumentos de salarios y primas.

Es de señalar, que para que no se considere que cedió a la huelga minera, el gobierno español promulgó dicho reglamento en toda España, menos en la región asturiana.

LAS HUELGAS

MADRID.—La mina «La Camocha», en Asturias, que emplea unos dos mil mineros, fue cerrada hoy hasta el 20 de julio próximo por la dirección de la empresa, a título de sanción contra la negativa de los mineros a reanudar el trabajo.

Por lo tanto, la huelga de Asturias no podrá terminar antes del 20 de julio. Unos seis mil mineros siguen afectados por esta huelga.

MAS DE LAS HUELGAS

SAN SEBASTIAN. — Se calcula en diez mil el número de huelguistas que actualmente existen en diversos lugares de la provincia. La fábrica Micheline de Lasarte, cerró puertas debido a la huelga de brazos caídos que practicaban sus operarios. De Bilbao informan que la agitación entre el personal de Altos Hornos persiste, practicando actualmente la fórmula de «a mala paga trabajo escaso». En Beasain la fábrica de metalurgia quedó progresivamente paralizada, habiendo abandonado el trabajo 3.206 operarios. En Rentería huelgan 574 empleados en la Papelería Española y 400 metalúrgicos de las manufacturas Vegre.

LAS HUELGAS EN CATALUÑA

BARCELONA.—Huelgan los trabajadores de la casa «Aismalibar» (aisladores eléctricos), en demanda de mejores condiciones de trabajo, libertad sindical y aumento de salario.

En Balsareny sigue el conflicto de los mineros de la potasa, decididos a mejorar sus condiciones de existencia.

LA REPRESION

MADRID.—Acusados de oposición al Estado, Tilso Celaya y Manuel Gil, que soportan ya una condena de tres años, han sido condenados a otros ocho años de presidio. Otros siete españoles implicados en el mismo pro-

Pasa a la página 2)

Le Gérant responsable
J. SORIANO
Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

OFP 3428 Juillet à Décembre 1964. 3° 305 730 (c)

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

LE COMBAT SYNDICALISTE

0,40 F. LE NUMERO C.N.T. A.I.T. 2 Juillet 1964

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX MEMES

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL ● SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS 36e ANNEE ● NOUVELLE SERIE ● NUMERO 304

LE COUP DE DÉ

LE régime gaulliste semble vivre son dernier quart d'heure et, peut-être conscient du danger qui plane sur son prestige, il tente des coups de dé désespérés et souvent malheureux pour redresser la situation.

L'un de ces coups de dé, certainement le plus désastreux pour le régime, fut l'ordre de réquisition lancé contre les mineurs en grève.

Ayant compris un peu tard que cette erreur tactique risquait d'entraîner des conséquences fâcheuses, le gouvernement ne mit pas sa menace à exécution et préféra se servir de certains dirigeants syndicaux pour mener à bien cette épreuve de force; il avait su mesurer la force inébranlable que représentaient les milliers de mineurs unis dans un même combat.

Mais voici qu'un autre conflit vient d'éclater, remettant en cause l'arbitraire que constitue l'ordre de réquisition.

Pour protester contre une sanction dont avait fait l'objet un agent civil qui avait fait grève récemment, le personnel de la navigation aérienne a commencé le 23 juin une grève illimitée.

L'incident est en fait minime, dira le journal « Les Echos », mais les risques de grève sont plus sérieux qu'avant, un malaise réel existe parmi les agents de la tour de contrôle à la suite des dernières décisions du gouvernement.

Celui-ci, considérant sans doute comme partie négligeable les quelques centaines de grévistes participant à l'action, a voulu, une fois de plus, faire usage de son autorité en ayant recours à la réquisition. Mais c'était compter sans la volonté et le courage de cette corporation de travailleurs.

Les résultats ne se sont pas fait attendre. La R.T.F. annonçait le 23 au soir que 27 fonctionnaires de la navigation aérienne venaient d'être suspendus pour n'avoir pas répondu à l'ordre de réquisition. « L'Aurore » du 24 nous indique que 75 % du personnel n'a pas répondu à cet ordre de réquisition.

Comment le gouvernement n'a-t-il pas prévu cette réaction tout à fait naturelle de la part des travailleurs ? Il se trouve peut-être absorbé par d'autres problèmes et a négligé de façon très maladroite le problème du travailleur...

Son plan de stabilisation est en train de s'effriter et il est lui-même incapable de respecter le blocage des prix. Après les tarifs postaux, ce sont ceux de la S.N.C.F. et de l'E.D.F. qui sont prêts à subir l'augmentation classique.

Or, ce que le régime gaulliste pouvait se permettre à ses débuts sans aucun danger, risque aujourd'hui de lui être fatal à cause des prochaines élections présidentielles. Par ailleurs, trop de fautes ont été commises tant sur le plan intérieur qu'en politique étrangère.

Il ne lui reste qu'une chance de sauver « les meubles », c'est l'absence de concurrents redoutables pour briguer la place « du général ».

Mais quelle que soit l'issue de ce coup de dé, le peuple ne va pas avoir pour autant tous les droits qui lui ont été grignotés petit à petit. A moins que ce jour-là il ne boude les urnes en signe d'avertissement et que, donnant suite à une aussi merveilleuse initiative et quels qu'en soient les vainqueurs, il s'apprête à poursuivre le combat pour une véritable justice économique et sociale.

Fondation de l'Internationale

LEGENDE ET IMPOSTURE

I

« C'est un enfant né dans les ateliers de Paris et mis en nourrice à Londres », écrit Bidal, donnant une définition de l'Internationale.

Benoit Malon, dans son étude sur l'Internationale écrit à son tour : « Pas plus qu'elle n'a des maîtres, l'Internationale n'a de fondateurs; elle est sortie vivante, pleine d'avenir, des nécessités sociales de notre époque et des douleurs croissantes de la classe ouvrière. » (1)

Marx n'a pas créé l'Internationale, il n'a même pas eu l'idée de le faire. Voilà une vérité à proclamer.

Henri Lefebvre, dans son livre «Pour connaître la Pensée de Karl Marx», écrit : « Marx n'avait été pour rien dans les négociations et intrigues complexes qui aboutirent à la fondation de l'Internationale. » (2)

G. Arnaud est aussi du même avis « Un mensonge obstinément répété même si ça crève les yeux que c'est un mensonge, si on le répète encore, il sera demain vérité pour le plus grand nombre. » (France Observateur).

Hélas pour la vérité de l'histoire, ce mensonge est devenu vérité pour un très grand nombre d'individus. Aujourd'hui, dans ce domaine, on n'en est plus à un mensonge près. Ignorance volontaire de certains, négligence impardonnable chez d'autres, mensonges intéressés chez d'autres encore; l'histoire enregistre sans plus et les documents s'inscrivent ainsi erronément. Il est difficile de rétablir la vérité dans un monde livré aux impératifs d'idées toutes faites, où la croyance a supplanté la raison et le libre examen.

Un premier travail s'impose : rétablir la vérité, détruire cette contre-vérité.

Ouvrons le monumental ouvrage d'Elisée Reclus, « L'Homme et la Terre ». Nous lisons, au sujet de l'Internationale, cette page attrayante sur les « origines » de cette association internationale des travailleurs :

« Les commencements de l'œuvre furent peu de chose et l'on a peine à en distinguer les origines qui sont nombreuses, et que l'on retrouve fort loin dans le passé, comme on poursuit dans les fissures du sol les racines et les radicelles d'un grand arbre. C'est donc à juste titre que l'on peut signaler tels et tels groupes socialistes, même avant la révolution de 1848, comme ayant préparé l'Internationale; et quelques vanités de parti ont profité pour s'attribuer la gloire d'avoir donné l'impulsion décisive à ce mouvement. Le fait est qu'après de multiples initiatives, la société nouvelle apparut, en 1864, dans les réunions populaires de Londres, absolument et définitivement consciente de son but, parlant un langage dont tous les termes avaient été scrupuleusement précisés, car les hommes qui les prononçaient, s'adressaient au monde entier et savaient que leurs paroles seraient entendues de siècle en siècle. » (3)

Nous voici encore bien loin des affirmations dogmatiques et intéressées de certains historiens. Elisée Reclus poursuit et ajoute ces nouvelles réflexions pleines de bon sens :

« Comprenant que « l'émancipation des travailleurs ne se ferait que par les travailleurs eux-mêmes », l'association internationale faisait appel à toutes les énergies de ceux qui travaillent pour combattre tout monopole, tout privilège de classe, et les mettait en garde contre toute participation aux passions et aux intrigues de la politique bourgeoise. »

Avertissement qu'Elisée Reclus fait bien de rappeller et d'écrire ensuite :

« Dans sa teneur générale, le manifeste des ouvriers internationaux retentissait bien comme un cri de guerre contre tous les gouvernements, mais, par delà ceux-ci, il s'adressait fraternellement à tous les hommes envers lesquels « la vérité, la justice et la morale devaient être la ligne de conduite, sans distinction de couleur, de foi ni de nationalité. Pas de devoirs sans droits, pas de droits sans devoirs ! » Peut-être y avait-il un mot de trop dans cette proclamation des ouvriers associés, le mot « foi », car l'homme qui croit à un pouvoir surnaturel et se conforme aveuglément aux ordres qu'il suppose lui être envoyés du ciel, ne peut avoir aucune compréhension de la liberté, et par conséquent, n'appartiendra jamais à une association de camarades revendiquant leurs droits et les conquérant de haute lutte. »

Voilà ce qu'on peut honnêtement écrire sur l'Internationale.

Pour Elisée Reclus, « L'Internationale » est le produit même de la civilisation contemporaine. Loin d'en faire une œuvre de parti, il en projette l'origine dans la vie même, dans l'évolution mécanique du monde et lui donne des assises historiques réelles.

Lewis L. Lorwin, dans son ouvrage sur « L'Internationalisme et la classe ouvrière » (4) développe la même pensée, dans son chapitre « La fermentation des idées de 1830-1848, et situe ainsi les anticipations : « La notion de l'existence d'un lieu commun entre les classes laborieuses des différents pays prit naissance, bien que sous une forme indécise encore, en Europe occidentale et en Amérique entre les années 1830-1840. »

Il rejoint l'auteur de « L'Homme et la Terre », lorsqu'il avance que cette fermentation des idées « avait accompagné, un demi-siècle auparavant, les révolutions politiques de France et d'Amérique, et la révolution industrielle d'Angleterre, et qui, à cette époque se canalisait dans les courants de pensée appelés à former l'idéologie du XXème siècle. »

Précisant ensuite la « réaction » qui découlait de la situation politique du début du siècle dernier, Lewis L. Lorwin écrit : « Quand la « Sainte Alliance » devint le « Clearing-house » de la « diplomatie obscurantiste » et que « les interventions de Metternich à Naples, au Piémont, en Allemagne et en Espagne démontrèrent la « solidarité du conservatisme international », les libéraux et les démocrates de ce pays s'unirent pour une action commune. »

De ces actions diverses de solidarité, se développent les sociétés secrètes des Carbonari, et de nombreux contacts sont organisés pendant les révolutions de 1830-31 en France et en Belgique.

Si aucune coordination consciente ne se fait jour, il n'en reste pas moins vrai que toutes les insurrections à l'époque précisent l'idée générale, qu'au travers du libéralisme et de la démocratie naissante convergent vers une cause commune : aide et entraide aux hommes de la liberté.

Le cosmopolitisme des R. Owen, Hodgskin, J. Gray et W. Thompson, comme celui de Saint Simon, Fournier, Leroux, va donner corps à un socialisme que certains qualifieront d'utopique. Ce qu'il faut saisir, c'est ce que Lewis L. Lorwin nous dit succinctement : « Dans leur pensée comme dans leurs actes, ces hommes ignoraient les frontières politiques et les différences nationales, ils en appelaient à « l'humanité », pour réformer « la société » (p. 20).

(1) Benoit Malon. p. 7.
(2) Henri Lefebvre. p. 223.
(3) Chapitre XX. T. V. p. 229.
(4) Traduction de l'anglais, du livre de «Labor and Internationalism».

HEM DAY

(A suivre)

Dictature et révolution

L'ordonnance du 7 Janvier 1959, en son Art. 25 précise que tous les citoyens de 18 à 60 ans, de sexe masculin, possédant les qualités physiques nécessaires, seront assujettis au service national. Le service national comprend d'une part, le service armé, et, d'autre part, un service de défense destiné à épauler la force dudit service armé. L'art. 26 supprime, pour le service national, la distinction entre le service armé et le service auxiliaire.

Le recensement opéré, dans les fichiers du recrutement, autorise la mise sur pied du service de défense qui peut comporter soit des affectations individuelles, soit des affectations collectives. Dans la production industrielle et alimentaire, les assujettis seront mobilisés sur place, en leur emploi; les autres professions seront mobilisés en d'autres postes.

Le 10 septembre 1963, le Journal Officiel, publiait une instruction numéro 358 du 10.7.63 faisant suite à l'ordonnance du 7.1.1959 et qui précisait que conformément à cette ordonnance, un simple décret, signé par le président de la République, serait désormais suffisant pour mobiliser, individuellement, si nécessaire, chaque travailleur en son emploi.

Enfin, le 10 juin 1964, le Journal Officiel, publie un décret complétant les décisions prises au sujet de ce recensement. En son Art. 6, il précise les devoirs et charges des employeurs qui deviennent de véritables agences de renseignements du service du recrutement de l'armée. Précisons encore, jusqu'à ce jour, seuls les hommes soumis au service armé, ainsi que ceux de la réserve, étaient tenus de signaler à la gendarmerie de leur nouvelle résidence, leur changement de domicile. Par ce décret, désormais, cette déclaration de changement de domicile à la gendarmerie, s'appliquera à tous les hommes de 18 à 60 ans et ils devront, en plus, fournir des renseignements sur leur situation professionnelle.

Ainsi, d'ordonnances en décrets, de décrets en lois, les fers du garrot se resserrent sur l'individu. Tout doucement, le poids de la dictature s'ajoute au fardeau d'esclavage du travailleur. Goutte à goutte, l'opération tyrannique du pouvoir noie ce que l'homme a de plus précieux : la liberté.

Car, au point de vue stratégique et militaire, cet asservissement des hommes à des obligations jusqu'à 60 ans est une farce. Chacun sait à quoi s'en tenir sur les résultats, pour l'humanité, d'un conflit mondial qui utiliserait l'armement atomique; et chacun sait, également, le nombre d'heures que durerait ce conflit. Qui trompe-t-on ?

Toutes ces tracasseries, ces asservissements, ont simplement pour but d'enchaîner davantage le travailleur et de justifier de l'utilité d'une nuée de fonctionnaires militaires qui vivent au dépens dudit travailleur. En plus, derrière cette atteinte à la liberté, il y a un but que la fourberie du pouvoir ne précise pas et qui est la possibilité, à tous moments, en cas de menace de grève générale et interprofessionnelle, de mobiliser chaque travailleur, individuellement, si nécessaire, en son emploi; désormais, ce dernier peut se considérer jusqu'à 60 ans, comme un militaire, en civil, en permission pour une durée indéterminée. Il appartient aux syndicats de protester avec énergie et de ne pas se contenter, pour justifier de leur existence, de puériles augmentations de salaires, vite dépassées par l'augmentation du côut de la vie, mais de comprendre, enfin, qu'ils doivent prendre la défense des libertés des travailleurs. Ne pas le faire est se rendre complice de la dictature du pouvoir.

Nous en sommes là, la position consciente ou insconsciente des syndicats autorise le pouvoir à brûler les étapes du chemin de la dictature, donne licence à tous les excès. Sur le front de combat du syndicalisme, un seul syndicat informe, combat, met en garde le travailleur, contre tous les méfaits du pouvoir. Ce syndicat critiqué, méprisé, voit pourtant ses effectifs se renforcer de tous ceux qui réalisent le travail d'affranchissement qu'il apporte à la classe des travailleurs; ce syndicat est la CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL.

« Comme tous les mouvements qui ne sont pas simplement conservateurs, les anarchistes aussi sont mus par la volonté de combattre les erreurs et les maux de la vie sociale présente. Mais nous ne nous contentons pas d'agir pour que ces maux s'atténuent, ou pour que d'autres les remplacent qui, en regard des premiers, seraient moins graves. Nous entendons en rechercher les causes exactes, profondes, et nous battre contre celles-ci jusqu'à leur destruction, de façon que ces erreurs et ces maux soient effacés pour toujours. En bref, nous croyons en avoir individualisé la cause majeure, l'instrument de leur perpétration, le véhicule de leur reproduction dans l'ensemble d'institutions et de rouages qui s'appelle : l'Etat. C'est pour cela que nous considérons l'Etat comme l'ennemi du peuple. » *Giovanna Berneri.*

RENE VILLARD

Il faut en finir

Lors de son passage à Amiens, le général de Gaulle a déclaré, notamment, au sujet des problèmes sociaux :

« Nous avons à progresser du point de vue social, ce qui exige que nous en finissions avec ce qui peut rester de ces incompréhensions, de ces luttes causées par beaucoup d'injustice et qu'il faut remplacer par une collaboration loyale de tous ceux qui travaillent aux entreprises dont ils font partie. »

Nous sommes particulièrement heureux que le chef de l'Etat reconnaisse que tout ne va pas pour le mieux dans le domaine social, et nous sommes tout à fait d'avis également qu'*il faut en finir avec l'état de choses actuel*.

Malheureusement, nos moyens d'action pour en finir ne sont certainement pas ceux qui sont envisagés par le grand général, car nous ne pensons pas, nous autres anarcho-syndicalistes, que l'organisation actuelle de la société puisse amener les remèdes espérés.

En effet, dans le grand quotidien d'où j'ai extrait la citation qui précède, nous pouvons lire, quelques lignes plus bas : « Tarifs des services publics : le gouvernement hésite entre les subventions et les hausses. »

Que le gouvernement hésite ou non entre ces deux solutions, cela nous est tout simplement indifférent; ce que nous retenons seulement c'est que nous tous, travailleurs, ferons une fois de plus, et comme à l'accoutumée les frais de ce conflit, car hausse ou subventions signifient également : prélèvement supplémentaire sur le modeste revenu que nous accorde magnanimement l'Etat capitaliste et qui nous permet tout juste de ne pas crever de faim. Voilà le genre de moyens préconisés par l'Etat pour en finir avec les problèmes sociaux !

Aussi nous permettra-t-on d'affirmer, nous aussi, qu'*il faut en finir*. Oui, il faut en finir avec un système centraliste et autoritaire basé sur une économie du profit qui rapporte à quelques-uns au détriment de tous; il faut en finir avec l'arbitraire et la coalition des Etats qui permettent, contre toutes règles de justice et d'humanité, d'appréhender dans notre pays des camarades antifascistes espagnols qui luttent contre la politique du garrot franquiste; il faut en finir avec une existence vouée à l'esclavage, à l'abrutissement au travail et à l'intoxication par la presse, la radio et la télévision d'Etat.

Oui, *il faut en finir* avec tout cela avant que ne surviennent les conclusions logiques de cet état de fait : la guerre et l'anéantissement.

Nous voulons vivre et non pas mourir, que ce soit à petit-feu ou brusquement par l'extermination nucléaire. Nous voulons vivre dans la paix, la liberté absolue et la justice, dans l'association librement consentie et dans l'entraide.

La société que vous proposent les partis politiques ne saurait répondre à ces aspirations, qui sont celles de tous les travailleurs, car les partis politiques n'ont qu'un but : *la conquête du pouvoir*. Une fois ce but atteint, grâce à vous, ils n'auront plus qu'un désir : le conserver par tous les moyens, en vous brimant et en vous exploitant.

Nous invitons tous les travailleurs à abandonner les partis politiques et à prendre conscience de la valeur des solutions qu'ils peuvent élaborer eux-mêmes au sein de l'ANARCHO-SYNDICALISME.

SEVY

REGRETS

Que je regrette de n'avoir pu ouïr, personnellement, les critiques adressées à la C.N.T. au Congrès de la F. A. ! Quel plaisir eût été pour moi la tâche de leur répondre. Je suis donc obligé de me contenter de la relation parue dans LE COMBAT SYNDICALISTE.

Voilà un militant qui regrette que les syndicalistes de la F.A. soient dispersés dans plusieurs centrales syndicalistes, et qu'il n'existe entre eux aucune liaison.

Je répondrai à ce camarade que si la liaison n'existe pas entre eux c'est qu'ils n'ont pas le sens de l'organisation ; c'est que, justement, il leur manque cette plate-forme, ce terrain de rassemblement sur lequel devraient se construire et perfectionner sans cesse les techniques de l'action et les plans révolutionnaires. Or, ce terrain favorable existe où la bonne semence peut germer : c'est la C.N.T. Et de ce terrain, rayonnant de l'extérieur sur toutes les autres centrales, et surtout, pénétrant la masse syndicale par sa presse et ses tracts sur les lieux de travail, le syndicalisme libertaire prendrait rapidement un essor considérable.

Je sais bien que par orgueil, quelques-uns parmi eux préféreraient fonder une nouvelle centrale fusionnant toutes les autres... Rêve enfantin, toujours repris, jamais réussi, d'ailleurs point nécessaire. Ce qui est nécessaire, camarade « condescendant et superbe », c'est de créer un nouvel état d'esprit, de donner aux travailleurs une conscience économique et sociale qui ne vienne se corrompre dans l'intégration politique, ou se morfondre dans une opposition protocolaire désirée par les maîtres des syndicats. Ces maîtres, qui tenteraient d'inventer vos oppositions minoritaires si elles n'existaient pas, car elles leur permettent de protester de leur foi démocratique, alors qu'ils sont prêts à livrer les syndicats aux étatismes de leur choix.

Vous jouez dans ces centrales, qui ne sont que réserves politiques, le rôle spectaculaire et décoratif des statues à la porte de certains musées. Vous jouez dans ces théâtres, où tout s'élabore dans les coulisses politiques, des rôles de figurants qui vous permettront peut-être un jour, si vous trahissez votre pensée, de devenir les vedettes d'un syndicalisme rentable.

Allons donc, soyez lucides et francs : que faites-vous à une C.G.T. dont les maîtres et valets de Moscou doivent bien rire de vos gestes désordonnés dans un filet dont vous ne pouvez déchirer les mailles ? Entendez-vous ces lascars se déclarer hostiles à l'intégration capitaliste, alors que le capitalisme d'Etat dont ils sont les servants, considère que le syndicat ne peut être qu'un des véhicules administratifs de la dictature du prolétariat ?

Allons donc, soyez honnêtes et francs, même si vous êtes francs-maçons, qu'est donc la C.G.T.-F.O. sinon une expression politique de cette gauche qui espère puiser dans ce réservoir les suffrages qui lui permettront de remonter au pouvoir ?

Ajoutez au cynisme cégétiste l'hypocrisie fo...ireuse, mélangez ce cocktail... et buvez ça... si votre honneur et votre dignité, votre logique et votre lucidité vous le permettent... !

Pourquoi diable n'enverriez-vous pas vos enfants dans les écoles religieuses avec mission de convertir les prêtres au rationalisme ?

On n'éduque pas les hommes, on n'éclaire pas les esprits dans la fréquentation de leurs bouges, mais en pénétrant leurs chantiers pour les rallier à une action positive, constructive et collective, par-dessus les tribulations politiques. Mais il faut partir d'un terrain favorable : la C. N. T.

J. B.

Ce qu'ils pensent des syndicats

A la tribune du 17e congrès du Parti Communiste, qui vient de se tenir à Paris, Georges Marchais, secrétaire du Comité Central du Parti, a expliqué en clair à quoi les communistes réduisent le rôle des syndicats dans la défense des intérêts des salariés. Il a dit notamment :

« Certes, il existe d'autres organisations ouvrières, tels que les syndicats, qui jouent un rôle important. Mais seul le parti politique peut exprimer correctement les intérêts essentiels de la classe ouvrière et la conduire à la victoire totale. »

Ainsi, pour Georges Marchais et ses amis, les syndicats ne peuvent en tant que tels « exprimer correctement les intérêts » des travailleurs.

Il convient donc de leur superposer un parti politique, le Parti Communiste, qui seul peut voir clair et agir efficacement.

L'aveu est clair : les syndicats ne peuvent prétendre qu'au rôle de « courroie de transmission » entre le Parti Communiste et les masses.

Extrait de « P. T. T. Syndicaliste », nº 116.

Guerre dans un fauteuil

Voulez-vous suivre la bataille en regardant de très loin la terre ensanglantée ? Voulez-vous entendre les cris de souffrance des soldats dont le ventre ouvert laisse échapper les entrailles ? Voulez-vous voir les champs de bataille, la Marne, Verdun, les maisons détruites, les meubles saccagés ? Voulez-vous voir du sang, des blessés, des mutilés ?

Alors achetez les merveilleux microsillons et le splendide album édités par la Guilde internationale du disque sur *La Grande Guerre 14-18*. Le tout vous est offert pour la modique somme de 87,50 F., port compris.

Ceci est la réclame que j'ai reçue. Le comble est que l'adresse de cette guilde : est rue JEAN-JAURES, à Levallois-Perret.

Le dépliant envoyé, grand format 42/27 en couleurs, présente des images très suggestives. L'une nous montre une attaque de soldats. Ils s'élancent à l'assaut, baïonnette au canon, à terre des cadavres de soldats, en gros plan un visage hilare de pioupiou, la main de ce troufion désigne le champ de bataille, à vous de définir pourquoi ce soldat est si heureux.

Une autre image nous montre l'avenue des Champs-Elysées. C'est l'armistice, et l'armée victorieuse défile, en tête, comme il se doit, les généraux, Foch et Pétain, sur les côtés, la foule; on distingue très nettement une bonne sœur et ses élèves. (Sans commentaire.)

J'ai envoyé au directeur de cette maison d'édition la lettre suivante en signe de protestation :

Monsieur le directeur de la « Guilde Internationale du disque».

97, rue Jean Jaurès. Levallois-Perret.

Monsieur,

Je viens de recevoir votre dépliant sur la guerre de 1914-1918. Vous avez édité trois microsillons et un album que votre notice explicative décrit dans un style pompeux que feu Déroulède n'aurait point dévoué.

Je me permets de vous donner mon point de vue, c'est celui d'un pacifiste :

La guerre n'est point héroïque, c'est tout simplement une tuerie où de pauvres bougres tuent ou se font tuer par d'autres pauvres bougres qui se différencient uniquement par l'uniforme qu'ils portent.

La guerre ne résout rien, tuer un autre homme devrait être une source de remords plus que d'orgueil, à la guerre il n'y a que cette alternative : Tuer ou se faire tuer.

La guerre est savamment amenée par la propagande d'une politique où se rejoignent les grands financiers, les chefs d'Etats, les chefs militaires, et souvent les religions. Elle permet aux premiers de réaliser des bénéfices énormes en peu de temps, aux deuxièmes et aux troisièmes de contenter leur mégalomanie, et enfin aux quatrièmes de renforcer leur pouvoir en jouant sur l'atavisme superstitieux.

Elle permet aussi de freiner l'émancipation des hommes, en empêchant par des moyens draconiens toute propagande pacifiste jugée subversive en temps de guerre.

Voilà tout ce que nous apporte la guerre, que ce soit celle de 14-18 ou celle de 39-45. Vous savez comme moi, mieux que moi peut-être, que l'Allemagne ne put réaliser sa force militaire avant 1914 comme avant 1939 qu'avec l'appui financier, qu'avec des matériaux provenant d'autre pays, la France pour sa part contribua largement à cette formidable remilitarisation. De nos jours, l'Allemagne a retrouvé, ou presque, son potentiel militaire d'avant 1939. Tout cela vous le savez, mais ne vous empêche pas d'éditer ces microsillons et cet album à la gloire de la guerre.

C'est votre droit, comme c'est le mien au reçu de ce dépliant de vous envoyer cette lettre de protestation.

Il se peut que vos sentiments ne concordent pas avec cette édition un tantinet chauvine, que cela soit pour vous, uniquement, une affaire commerciale. Je souhaite toutefois que vous soyez un fervent admirateur des combats guerriers, c'est, je le répète, votre droit.

Mais j'ai une profonde aversion pour la duplicité, que celle-ci soit religieuse, politique, patriotique ou intellectuelle.

Acceptez, Monsieur, mes salutations.

P. S.—Je précise que l'on peut aimer le coin où l'on vit, où on est né, sans pour cela aimer la guerre et tout ce qui s'y rattache.

G. PIOU

INCROYABLE!

Le ministre de l'Education nationale a modifié le calendrier des épreuves du concours de l'Ecole normale supérieure à la demande d'une famille israélite dont le fils se refusait à composer un samedi, jour de sabbat !

L'opinion des autres étudiants n'a pu prévaloir contre cet accès de crétinisme...

Dans le journal « Le Monde », le docteur Claude Veil, sous-directeur d'études à l'école pratique des hautes études, explique cette attitude :

« Vous citez la possibilité pour les autorités religieuses israélites d'accorder des dispenses aux candidats le jour du Sabbat. Cette possibilité n'en est pas une. Et le voudraient-elles, les autorités religieuses perdraient tout crédit à s'interposer entre Dieu et les fidèles, etc. Car le repos du Sabbat est un commandement du Seigneur. Travailler le samedi est péché contre Dieu... »

Et j'en passe !

Et les hautes études n'ont pas incliné ces pauvres d'esprit à rechercher les sources des mensonges religieux !

En vérité, je vous le dis : c'est incroyable !

Qu'adviendrait-il des fidèles s'ils ne respectaient pas une tradition née d'un sens pratique avisé assurant à tous un repos mérité ? Cher professeur, à qui manque le sens analytique, ne pourriez-vous pas nous décrire ce que serait la colère de Dieu ?

Car, si vous avez trouvé Dieu, si vous avez entendu ses commandements, c'est qu'il y a eu contact entre lui et vous; serait-ce par personne interposée ? Et nul doute que si ce

(Suite page 2).

Propos sur l'alimentation

Vouloir entretenir les lecteurs d'un journal syndical sur l'alimentation peut sembler à première vue être une gageure, mais, dans ce domaine comme ailleurs, il est de notre devoir de déloger l'irrationnel partout où il se trouve, et, par la même occasion, évoquer un sujet assez mal connu en général bien qu'il touche l'ensemble des consommateurs dont nous faisons tous partie.

Nous allons faire le tour du problème en dénonçant surtout le côté néfaste d'une publicité abusive qui, pour une question commerciale, est une véritable exploitation de la crédulité publique qui n'a rien à voir avec la défense du consommateur.

Ici, ce n'est pas seulement l'équilibre de notre santé qui est en jeu, c'est celui de notre raison : généralisations ou simplifications abusives, déformations des vérités scientifiques, mise en vedette de détails secondaires et sans signification, fausses équivalences, autant de leçons de « mal raisonner » que nous donnent les mauvaises publicités.

Songeons à la répercussion que peut avoir sur l'ensemble du public de tels procédés :

— D'abord sur ceux qui par crainte de maladie, se mettent au régime au risque de déséquilibrer gravement leur alimentation.

— A nos enfants qui, dès qu'ils savent lire, lisent sur tous les murs ces publicités, bien avant qu'on leur enseigne l'hygiène alimentaire (si tant est qu'on la leur enseigne un jour).

— Aux nombreuses ménagères dont la publicité est peut-être la seule lecture, sur ces sujets du moins, et du reste, les articles de vulgarisation qu'elles lisent par ailleurs sont bien souvent ou des publicités déguisées ou des reprises plus ou moins involontaires de documents publicitaires largement diffusés.

En premier lieu disons que si les aliments sont faits pour nourrir et pour plaire, le danger d'une alimentation carencée, déséquilibrée ou toxique est réel et doit être combattu. *Mais le plus grand danger qui puisse exister, en matière alimentaire, c'est le manque d'aliments.*

Aussi, devant le naturiste impénitent, qu'il continue si le cœur lui en dit, à cultiver son blé dans un pot à fleurs, à le moudre dans son moulin à café, et à cuire son pain dans le fourneau de sa cuisinière (au feu de bois bien entendu), c'est là un aimable passe-temps et son égoïsme n'est pas tourmenté par la famine qui se prépare dans le monde, et que la généralisation de son système de production alimentaire ne saurait rassasier.

La plupart des arguments avancés en vue du « retour à la nature » reposent sur une information partiale et partielle, mise au service de vues adoptées à priori, scientifiquement insoutenables.

S'il est à craindre la généralisation d'emploi d'un procédé insuffisamment expérimenté, il faut reconnaître que, tout au moins pour les produits alimentaires, la législation française est d'une extrême circonspection au regard de celle de la plupart des autres pays, et notamment des Etats-Unis.

Les techniques de préparation des aliments n'ont jamais cessé d'évoluer et celles-ci permettent d'obtenir des denrées adaptées, non seulement à la satisfaction des besoins physiologiques de l'homme, mais encore aux exigences de production et de transfert nécessaires pour la satisfaction des besoins nutritifs mondiaux.

Cette explication préliminaire indispensable étant faite, nous allons passer en revue quelques cas typiques où l'irrationnel, entretenu d'ailleurs par une publicité abusive, occupe tout particulièrement une place de choix.

I. — LE PAIN BLANC.

Celui-ci ne mérite pas les critiques dénuées de fondement scientifique qui lui sont parfois adressées. C'est un excellent aliment énergétique dans notre régime complexe — malgré un abaissement de la digestibilité et une moins bonne conservation — mais au lieu de la « miche » d'autrefois, on a tendance à faire de fines « baguettes » qui sont promptement consommées. De plus la faible quantité de substances protéiques enlevées avec le son est très largement compensée par les apports protéiques du reste de la ration du Français moyen : viande, poisson, œufs, fromage ou lait.

La valeur nutritive effective du pain doit être appréciée en fonction des usages alimentaires actuels et non pas par rapport au régime carencé en protéines que connaissaient les classes laborieuses des siècles passés.

II. — DES CONSERVES.

Dans les bonnes conserves de petits pois, on retrouve 80 % de la vitamine C qui s'y trouvait lorsque les petits pois étaient frais.

Dans le jus d'orange ou de tomate stérilisé, on conserve 95 à 98 % de la vitamine C du fruit qui a été à l'origine de la fabrication.

Cette relation est d'ailleurs incomplète : elle compare ce qu'il y a dans la boîte de conserve, au légume ou au fruit tel qu'ils étaient lorsqu'ils sont rentré à l'usine, c'est-à-dire lorsqu'il venaient d'être cueillis ou récoltés depuis quelques heures à peine. Mais trop de gens oublient que lorsqu'ils achètent un légume ou un fruit frais, ces produits depuis leur cueillette ou leur récolte ont subi des heures, souvent des journées de transport à des centaines de kilomètres de distance. Dans ces conditions, les dosages chimiques ont démontré qu'une tomate entre le moment où elle est cueillie et celui où elle parvient dans le filet de la ménagère, peut avoir perdu, non pas 10 % mais 30, 40 % et même plus de la vitamine C qu'elle contenait. En effet, les vitamines ne sont pas seulement sensibles à la cuisson, elles sont souvent, comme dans le cas de la vitamine C, beaucoup plus facilement détruites au contact de l'oxygène de l'air.

III. — LE SUCRE BLANC.

Dire que le sucre blanc est privé de ses vitamines est un argument qui ne résiste pas à une étude sérieuse.

Dans une alimentation normale, c'est-à-dire équilibrée, les vitamines sont apportées par les fruits et les légumes frais, les sels minéraux par les légumes et le lait ; le sucre a l'avantage d'être un aliment simple, un fournisseur de calories, et en même temps un aliment propre.

Pour un aliment il est assez facile de calculer s'il est riche une vitamine donnée ; il s'agit de comparer la quantité de cette vitamine apportée par une ration normale de cet aliment au besoin journalier de cette vitamine. Par exemple 200 gr d'orange, ration journalière normale (1 ou 2 oranges) suffisent pour notre besoin journalier en vitamine C. On peut dire que l'orange est riche en vitamine C.

Au contraire, pour le sucre roux ou le vinaigre de cidre qu'on vous présente comme riche en vitamines, ce sont des litres de vinaigre et des kilogrammes de sucre (pour le faire passer) qu'il vous faudrait chaque jour ingurgiter pour satisfaire votre besoin de vitamines.

C'est comme lorsqu'on vous parle de calories il est bon de savoir si ce sont des petites ou des grandes calories, et lorsqu'on sait qu'entre ces deux valeurs, l'une est 1.000 fois plus forte que l'autre, selon les besoins de la cause, on pourra dire ensuite que c'est beaucoup ou que c'est peu.

Enfin, chacun aimant varier ses aliments, nous n'avons que faire d'un aliment complet. La valeur alimentaire d'un produit ne se mesure pas au nombre de ses constituants, mais à leur proportion heureuse ou à l'intérêt particulier de certains d'entre eux, présents en quantité suffisante.

Si, parlant d'aliments, le médecin risque souvent de sortir de sa compétence, il est encore plus grave de voir le marchand d'aliments jouer les médecins, ce qu'il fait trop souvent.

Devant cet état de choses, il est bon de garder notre esprit critique et d'agir pour que les pouvoirs responsables se préoccupent de la santé publique en faisant appliquer strictement la loi du 1er août 1905 qui interdit de tromper sur la nature, les qualités substantielles, la composition et la teneur en principes utiles de toutes marchandises ; car si la publicité est excellente en elle-même et même indispensable pour faire connaître les bons produits, elle peut aussi par des déclarations mensongères devenir préjudiciable à l'individu et à la société, qu'il devient dans ce cas nécessaire de défendre contre l'abus (1).

JEAN RENONCAY

(1) *Voici par exemple les résultats d'une analyse faite sur l'huile de tournesol par le laboratoire coopératif d'analyse et de recherche, 10, avenue Louis-Roche, à Gennevilliers (Seine) (•) : Sur 18 échantillons de 9 marques différentes, prélevés à Paris et dans les environs, d'une part aux mois de janvier et février 1963 et d'autre part aux mois d'octobre et novembre 1963.*

Sur 14 échantillons tous annoncés comme vierges, l'analyse en désigne 8 comme vierges, 4 comme non vierges et 2 comme suspects.

Les contenances sont presque toujours (14 fois sur 18) inférieures aux contenances annoncées. Dans 4 cas cette différence (en moins) dépasse 4 %et dans un cas elle atteint 6 %.

Ce qui permet de dire que dans l'état actuel du marché il est malheureusement impossible de se fier aux indications de l'étiquette (il en est d'ailleurs de même pour les huiles de maïs et d'olive).

BIBLIOGRAPHIE

— « Courrier Rationaliste », nº 3, mars 1963.

— (•) « Bulletin du laboratoire coopératif ». (Toute personne qui désirerait être informé des travaux de ce laboratoire peut écrire à l'adresse citée.)

— « Cahiers Rationalistes », nº 162 et 217.

Regards sur le monde

HONGRIE

Le taux des avortements augmente alors que celui des naissances baisse. Dans des conditions économiques difficiles, il était logique qu'un peuple instruit limitât ses naissances. Il est également admis que les jeunes Hongrois limitent le nombre des naissances à leurs foyers dans le désir parfaitement normal, en diminuant leurs charges, d'accroître leurs possibilités agréables : voyages, confort et liberté.

M. Péter, président de l'Office central des statistiques, déclare : « Dans notre société, la naissance d'un enfant dépend de la décision libre des parents et ne pourrait être la conséquence de l'emploi de moyens de contrainte. »

La légalité hongroise, tout en encourageant les naissances par des allocations, laisse libre la reproduction

et l'usage des procédés anticonceptionnels.

Il est évident que par cette raisonnabilité le peuple hongrois connaîtra plus facilement l'abondance des biens et leur jouissance.

ALGERIE

Au Clos Salembier fonctionne une nouvelle école qui semble emprunter son système pédagogique à l'école Freinet de Vence (A.-M.).

Ce centre accueille ceux qu'on appelle : les caractériels, les délinquants. Chacun est libre et responsable sous le contrôle de cette communauté d'enfants.

Toutes les questions sont solutionnées par le Conseil d'école ou de classe qui porte à la discussion toutes les suggestions inscrites sur le journal mural de l'école, chacun étant jugé par ses pairs. L'instituteur est, en fait, un camarade que chacun apelle familièrement par son prénom.

Tant sur le plan intellectuel que manuel et artistique, les enfants participent avec enthousiasme à tous les travaux. L'ambiance est celle d'une chaleureuse fraternité.

Les instituteurs de France pourraient peut-être se préoccuper davantage de cet enseignement libre que de la qualité de leurs voitures...

⁂

Il serait à souhaiter que l'Algérie prenne conscience de sa misère économique, et que, s'efforçant de la dominer, elle commence par un geste de défense de ses faibles ressources en limitant ses naissances.

Il est bien évident que cette surproduction humaine désordonnée dans une économie de grande rareté de capitaux, de techniciens, de ressources inexploitées et inexploitables avant longtemps, toute surnatalité ne fait qu'accroître la misère et prolonger la sous-consommation.

Si la situation de l'Egypte est meilleure, et si le barrage d'Assouan lui ouvre des perspectives meilleures et à plus court terme, rappelons que 27 millions d'hommes vivent sur 30.000 kilomètres carrés !

Ce ne sont pas des armes qu'il faudrait fournir aux pays sous-développés, mais des tracteurs et des machines... Mais que deviendraient les pays industrialisés s'ils ne fabriquaient pas des armements qui provoquent une insécurité générale, participent au maintien des conflits secondaires et de la « paix de la terreur » ?

La Tunisie, par contre, est entrée dans l'organisation rationnelle de la limitation des naissances. Réjouissons-nous de cette nouvelle prise de conscience, et puisse-t-elle faire réfléchir les esclaves industriels ou agricoles de tous les pays !

En dernière minute nous apprenons que l'Algérie compte : 2.700.000 chômeurs ! Qu'attendent les Benbellistes pour lancer une campagne anticonceptionnelle ?

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e)
Téléphone : TRUdaine 78-64 **C. C. P. PARIS 20.990-10**

PERMANENCE : Au siège
Tous les jours de 14h à 16h
Le samedi de 16h à 18h
Réunion de la Commission Administrative Confédérale le samedi à 18h00

Secrétaire Confédéral : **Joseph SORIANO**
39, rue de la Tour d'Auvergne, PARIS, 9e
Trésorier Confédéral : **Gérard CONTE**

Rédaction et Administration du « Combat Syndicaliste »
Soriano J., Fontenay-sous-Bois (Seine) C.C.P. 14.103-62, Paris

DEUXIEME UNION REGIONALE
Réunions générales tous les troisièmes dimanches du mois

UNION LOCALE DE PUTEAUX ET NANTERRE
Assemblée générale le 1er dimanche de chaque mois, à 10 heures, Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Filliol

U. L. DE CHOISY-LE-ROI (FOYER DES SOCIETES
Rue du Dr. Roux, Salle núm. 11
Permanence : Chaque dimanche à 10 heures

SIXIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE TOULOUSE
Correspondance . C.N.T. Bourse du Travail, Place Saint-Sernin, Toulouse

UNION LOCALE DE NARBONNE
Réunion tous les jeudis à 21 heures, au Secrétariat Bourse du Travail

UNION LOCALE DE PERPIGNAN
Réunion tous les premiers samedis du mois au local, rue de l'Anguille
Permanences, cotisations, tous les dimanches, de 16 à 18 heures, au Continental Bar
Adresser toute correspondance à Pijoan Amor, 5, rue de la Bédoyère, Perpignan

HUITIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE BORDEAUX
Adresser toute correspondance à P. ALONSO, C.N.T. 8e U. R., Bourse du Travail, 42, rue Lalande, Bordeaux (Gironde)

DIX-SEPTIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 à 19 heures, et tous les dimanches de 10 à 12 heures, à la rue St-Jean, núm. 60, LYON (5e)

UNION LOCALE DE SAINT-ETIENNE
Correspondance : Bourse du Travail, salle 15 bis (côté Mutualité)
Permanence : Même lieu, les mercredis de 18 à 19 heures

DIX-NEUVIEME UNION REGIONALE
UNION LOCALE DE MARSEILLE
Permanence : Tous les jeudis et samedis, de 18 à 20 heures, au siège (salles 3 et 3 bis). Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, à Marseille (1er arrondissement)

Il est demandé aux responsables des Unions Locales de bien vouloir avertir la Rédaction du COMBAT SYNDICALISTE en cas de modification dans les dates ou heures des permanences et des assemblées générales ainsi que pour tous changements concernant le Siège Social.

Incroyable !

(Suite de la 1ère page)

grand fantôme est une réalité dans votre esprit, en vertu de votre savoir et de la lucidité attachée à votre profession, il doit vous être facile de renouer un entretien qui, seul, pourrait donner une valeur scientifique à votre exégèse magicienne...

Etudiant, qui faites des hautes études, professeurs qui les enseignez, réfléchissez un instant à notre angoisse à la pensée que demain l'un de vous sera désigné, malgré son esprit borné, à devenir l'enseignant de nos enfants, pendant que l'autre, sans doute depuis longtemps, continuera à diluer la science dans un magma religieux qui la privera de son audace expérimentale et de sa liberté créatrice !

En vérité, je vous le dis, le Messie catholique, en qui vous ne croyez pas, ferait figure de génie en face de votre pauvreté spirituelle, car on lui fait dire (sans pouvoir faire davantage la preuve de son existence que vous ne la pouvez faire de celle de votre dieu) : « Heureux les pauvres d'esprit ! Le royaume des cieux leur appartient... »

Je crois d'ailleurs qu'il s'agissait d'une galéjade, car qui pourrait croire que le ciel soit encore habité alors que les cosmonautes nous assurent n'y avoir jamais rencontré qui que ce soit, sauf le cliché vaporeux et diffus de la sottise des croyants...

Pauvre Université ! A quand les bûchers ou les diableries du Sabbat ?

A propos d'union

Le tyran s'appuie sur la force répressive pour exercer son autorité. Le révolté s'oppose à cette force répressive. Il s'agit là de deux forces contraires : tyrannie et révolte. L'une tend à supprimer l'autre.

Dans cette lutte acharnée, le révolté succombe souvent devant la force du tyran, mais, à la longue, celui-ci est abattu par la force subversive. Examinons quelle est l'attitude d'un peuple soumis à une autorité tyrannique.

Nous diviserons ce peuple en trois fractions :

1° Celle qui cherche à se soustraire aux actes de répression par les moyens les plus commodes, en se soumettant à la volonté tyrannique en attendant des temps meilleurs.

2° Celle des courtisans, qui se met aux côtés du plus fort pour profiter de la situation, pour accéder aux bonnes places ou les conserver.

3° Celle qui se révolte, qui résiste aux commandements de l'autorité oppressive.

Nous diviserons cette troisième fraction (celle qui nous intéresse plus particulièrement) en deux catégories distinctes.

L'une poursuit la disparition de la tyrannie en même temps qu'elle s'oppose à l'instauration d'une nouvelle forme de tyrannie. Ce sont les anarchistes.

L'autre a pour but d'anéantir la tyranie existante, tout en préparant ou aidant à préparer la formation d'une nouvelle autorité qui, au demeurant, sera, à quelque chose près, aussi tyrannique que l'antérieure. Ce sont les ennemis d'une tyrannie déterminée. Ce sont des politiciens en révolte.

Comme l'union multiplie la force, si tous les opposants au régime tyrannique s'unissent, ils auront plus de chance de réussir dans l'action subversive, mais le résultat bénéficiera essentiellement aux politiciens. Pour les ennemis de toutes les tyrannies rien ne servira de changer de maîtres. Bien au contraire, les nouveaux maîtres sont toujours plus redoutables.

« Il n'y a pas d'époques violentes (J. J. Rousseau, « Contrat Social ») dans lesquelles l'Etat fulmine par des guerres civiles ne renaisse, pour ainsi dire, de ses cendres et ne récupère la vigueur de sa jeunesse en sortant des liens de la mort. »

La tendance des politiciens à s'unir aux anarchistes en vue d'une action subversive s'explique. L'erreur que commettent souvent ces derniers est de se laisser entraîner par les arguments des politiciens, arguments qui s'appuient toujours sur des raisons d'opportunité, d'unions provisoires, etc.

Nous, ennemis de toutes les tyrannies, disons non à tous les politiciens, qu'ils soient d'un côté ou de l'autre de la barricade. Bien mieux, notre méfiance sera plus portée vers les politiciens hors des sphères gouvernementales qui s'apprêtent à remplacer les tyrans et leurs courtisans déchus, car ils constituent les matériaux de remplacement indispensables à la continuité des régimes d'autorité et d'exploitation humaine.

C. J.

TRIBUNE LIBRE

(Les textes insérés sous cette rubrique n'engagent que la responsabilité de leur auteur.)

Gouvernement ou démocratie

Peut-on vivre sans gouvernement ?

Voilà une question qui est souvent posée, même par des gens cultivés.

Si on me demandait : Peut-on vivre sans manger, sans le minimum d'hygiène, sans contacts humains ? Je répondrais aussitôt : Non, pour vivre il faut avoir les éléments indispensables à la vie. Le gouvernement est-il un élément indispensable à la vie ?

Si gouvernement est synonyme de respect des droits, oui !

La vie des cités doit être organisée. Que serait la circulation des automobiles en l'absence d'un service de la circulation ? Chacun roulerait comme il lui plairait. Vous voyez tout de suite qu'il faut des règlement et que ces règlements doivent être acceptés par tous ; ils doivent aussi être sanctionnés pour qu'ils soient respectés, ceci dans l'intérêt de chacun. Il est impossible de laisser faire à chacun ce que bon lui semble.

Nous n'avons jamais contesté la nécessité des règlements et des sanctions, mais que ces règlements et ces sanctions soient imposés pas un gouvernement omnipotent, cela ne nous convient point.

Les individus abandonnés à eux-mêmes sont capables de commettre des abus et de s'abandonner à leurs plus bas instincts.

Pourquoi les individus qui composent les gouvernements seraient-ils au-dessus de ces faiblesses humaines ?

Ceux qui ont tout pouvoir pour diriger, imposer des règlements, infliger des sanctions, qui peut nous garantir qu'ils n'en abuseront pas ? Quels moyens aurons-nous pour empêcher leurs abus ?

Montesquieu nous a déjà appris que celui qui détient le pouvoir a tendance à en abuser. Il se référait, direz-vous, aux gouvernements autocratiques, mais si le pouvoir est entre les mains d'un gouvernement démocratique c'est, penserez-vous, tout à fait différent. Le pouvoir émane du peuple, c'est au nom du peuple que les gouvernants exercent ce pouvoir.

Ce langage est sophistique : gouvernement et démocratie s'excluent.

« C'est une sottise (a déjà écrit Camille André (1), d'accoler la notion de démocratie à l'entité d'Etat ou de gouvernement. »

Démocratie vient du grec : *demos*, signifiant peuple et *kratos*, autorité. La démocratie est donc l'autorité du peuple, qui se dirige et s'administre lui-même.

Gouverner, au contraire, est l'art de diriger les peuples.

Or, de deux choses l'une : ou le peuple exerce lui-même l'autorité et il y a démocratie ; ou au contraire, il est dirigé par un gouvernement et il n'y pas de démocratie.

Nous, nous sommes pour la démocratie et, par conséquent, contre toute forme de gouvernement.

J. CAPDEVILA

(1) *Voir « le C. S. », nº 261.*

(ROMAN) **René VILLARD**

Le pain noir

Et serrez plus fort les barreaux,
Il passe encore de l'espérance !
Et du ciel, ils en ont bien trop :
Un rais suffit à leur pitance.
NORGE

Chacun fait en sorte de posséder le plus de liberté possible. La liberté est la jouissance de la vie sans contrainte, sans obligation de porter atteinte à la liberté d'autrui, sans participation obligatoire à la violence. Peu d'hommes connaissent la liberté.

Un homme peut toujours se libérer de l'esclavage d'une patrie, gagner sa liberté. De même, la libération des populations sous-développées est la preuve que les peuples sont libres, s'ils ont le courage de se gouverner eux-mêmes. L'objection de conscience, la désertion, l'insoumission sont les preuves que l'individu peut se libérer des lois des patries, quand celles-ci sont criminelles.

L'homme ne possède qu'un devoir, celui, dans toutes les circonstances de la vie, de se montrer humain. Il doit respecter sa vie, celle de tous il doit porter aide à son prochain malheureux; il ne peut se soumettre à certaines lois imposées par les Etats.

Mais, si un homme relativement libre s'efforce de se libérer de toute contrainte criminelle, il est logique qu'un homme placé entre quatre murs tente, avant tout, de gagner sa liberté. C'est ce besoin de liberté qui me décida à me libérer de la geôle infâme qui m'était imposée, depuis de longs mois, par l'autorité militaire.

Je n'étais pas en prison pour avoir attenté à l'humanité; j'étais en prison parce que je refusais de tuer, et ce sont ceux-là qui, faisant profession de meurtriers et s'érigeant en juges, me privaient de la liberté, prétendant que j'étais un individu dangereux pour la société et qu'il fallait, absolument, me mettre entre quatre murs. Il y avait là un fait monstrueux, qui dépassait mon entendement, que je ne parvenais pas à réaliser. Comment le bien devenait-il un mal et le mal devenait-il un bien ? Les lois qui transformaient le mal en bien étaient, à mon sens, iniques, je me devais de me soustraire à leur application. Je n'avais pas à subir la perte de ma liberté. Ma conscience ne me reprochait rien.

S'évader est le rêve de beaucoup de prisonniers, mais cela demande une longue préparation, du calcul, de l'audace. C'est le jeu d'un individu seul et désarmé, face à la société liguée contre lui et représentée par une sentinelle qui, de son mirador, l'attend au bout de sa mitraillette. C'est la lutte du prisonnier qui a tout contre lui, qui force le destin, qui ne tient compte ni des cellules, ni des verrous, ni des grilles, ni des murs, ni des rondes, ni des sentinelles. Dans une évasion, il faut, en réalité, compter sur une grande part de chance. La moindre erreur dans la préparation et l'opération de la libération, le moindre bruit, le moindre craquement de gravier, la plus petite pierre s'effritant d'un mur et tombant au sol, suffisent pour attirer l'attention de la sentinelle dans la direction de celui qui tente de se libérer. Une rafale mettrait un terme à l'évasion.

C'est en connaissant ces risques qu'une nuit, vers deux heures du matin, je tentai et réalisai « la belle ». J'avais préparé depuis des mois cette libération; j'avais rencontré des concours discrets à l'intérieur de « La Citadelle » et à l'extérieur de celle-ci. J'avais mis le maximum de chances de mon côté; je ne craignais plus que l'imprévisible, la fatalité. Je devais, en définitive, arriver à mes fins.

Quand je me suis retrouvé de l'autre côté du dernier mur d'enceinte, du côté de la liberté, je suis resté quelques minutes immobile, allongé au sol; j'étais tombé malencontreusement sur un tesson de bouteille, lequel avait fait du bruit en se brisant; il me fallait quelques instants pour éviter, par un nouveau bruit imprévisible, d'attirer l'attention d'une sentinelle postée à deux cents mètres de là; en plus, ce fâcheux contact avec le morceau de bouteille m'avait blessé au pied, à la hauteur de la cheville et je saignais abondamment; j'arrêtai l'hémorragie par une ficelle que je serrai au-dessus de la cheville et m'éloignai silencieusement dans la direction où j'étais attendu. J'avançais ainsi, sur l'extrême côté de la chaussée, afin de profiter de la plus grande obscurité possible. Après quelques minutes de marche, j'entendis soudain, à quelques dizaines de mètres, un léger sifflement; à mon tour, je répondis à cet appel. Mon cœur battit plus rapidement, j'étais sauvé, à quelques pas, j'avais un ami. Un homme se détacha de la nuit et vint à moi.

— Petit Louis ! Petit pote ! Tout va bien ?

— Tout va bien. Un peu mal à la cheville, ce n'est rien. Tirons-nous.

— Oui, tirons-nous et vite, il nous faut faire un kilomètre pour retrouver ma bagnole.

Pendant quelques jours, je suis resté chez mon camarade, le temps nécessaire à ce que la gendarmerie sur les routes, et la police dans les gares, relâchent leur surveillance. Puis, en utilisant plusieurs lignes de cars, j'ai mis quelques centaines de kilomètres entre moi et cette « Citadelle » qui tenait tant à me conserver. Un beau matin, après une dernière étape en car, je me suis trouvé sur une petite place, à Lyon, à proximité de la Saône qui coulait lentement à quelques mètres.

Je partis vers le centre de la ville, flânant le long de la rivière, respirant l'air à pleins poumons; cela me semblait bon; chaque gorgée d'air frais était pour moi un bienfait. Je respirais avec délice l'air de la liberté. Je foulais le sol de Lyon, je pouvais diriger mes pas comme je l'entendais. Sur la chaussée, des trolleybus, des autobus, des automobiles, se dirigeaient vers le centre; tous ces véhicules transportaient des voyageurs qui se rendaient à leur travail. Bientôt, je l'espérais, ce serait mon sort. Je traversai la Saône, j'arrivai au cœur de la Cité, place des Terreaux. J'achetai un plan de la ville, un journal local, et pris place à la terrasse d'un café. Une fontaine superbe attira mon attention, des pigeons tournoyaient autour d'elle.

J'ouvris le journal. Il y avait des années que j'étais privé de la possibilité de connaître les nouvelles du monde. Tout m'intéressait, j'avais tout à apprendre. On entre en prison sous un régime, parfois on en sort sous un autre; c'est bien sans importance, mais on aime à connaître, cependant, quels sont les malins qui ont pris le pouvoir et qui exploitent, en toute légalité, le peuple.

Ma première préoccupation était de retrouver François, mon seul ami. L'heure était trop tardive maintenant pour le joindre avant son départ pour le travail; je ne pouvais le contacter qu'à l'heure du déjeuner. L'examen du plan de la ville me révéla qu'il demeurait à l'extrémité de celle-ci, à Gerland. Je décidai de m'y rendre à pied, j'avais le temps. Je traversai Lyon par les grandes artères centrales et constatai que c'était une belle ville.

Gerland, à part quelques nouvelles constructions, était un quartier minable, ce n'était que taudis abritant la misère de la cité. Au pont Pasteur où je me rendis, en contre-bas, près du Rhône, se trouvaient, entassées les unes contre les autres, une multitude de constructions, de baraquements en planches, en tôles, faites de débris d'emballages de toutes sortes, un vrai bidonville... Dans cette agglomération sordide, la France généreuse offrait l'hospitalité à quelques centaines d'Algériens venus pour travailler.

(A suivre)

B.D.I.C

Carlos Zimmermann en Thiais

El domingo 14 de junio, el compañero Zimmermann, disertó en Thiais sobre el tema «Andalucía, balcón de Europa, mira hacia nuevos horizontes».

Trás unas breves palabras del presidente para abrir el acto y presentar escuetamente al conferenciante, este tomó la palabra y empezó evocando «aquellos compañeros anarquistas de primeros de siglo que Pasaban por Paris» y establecer la similitud de su situación de anarquista exiliado. Un saludo para aquellos compañeros, un recuerdo para nosotros.

Y entramos de lleno en Andalucía. No la de los toreros, la del flamenco, la de los gitanos, la de los niños mocosos. Esta es la Andalucía folklorica del turista, que el conferenciante no reconoce como verdadero reflejo del carácter y de la personalidad andaluza. «Cargamos los andaluces con un sanbenito de tópicos que no se ajustan a la realidad. Se dice, por ejemplo, que Andalucía es miserable. No voy a decir que no. Pero conociendo, por vicisitudes de la vida, toda España, lógicamente puedo afirmar que la miseria no se encuentra solo en Andalucía, sino que se encuentra por toda España en general». Y cita la anécdota del trabajador madrileño que empeñaba su traje el lunes para desempeñarlo el sábado siguiente... o cuando podia.

«Puedo ser sensible a un fandanguillo bien tocado, de la misma manera que un aragonés oye la jota o un catalán la sardana, porque los instrumentos y las notas musicales de su tierra siempre le traen a uno algún recuerdo o alguna anécdota de su niñez».

«También dejaremos de lado la mala fama que se nos pone a los andaluces, cuando se nos dice que somos vagos». (Varias veces el conferenciante hará alusión a esta acusación que estima ridicula, y que no admite como valedera, aunque nada más fuere por aquello «que en toda partes cuecen habas»...)

La nota «calé» que no podia faltar salió de agradable manera con la anécdota del gitano, creo que sevillano que tenia una academia de arte y que fue requerido para dar una conferencia, y en transcurso de la misma dijo a quienes le escuchaban: «Sólo los anarquistas y los gitanos tenemos el derecho a vivir... por el horror que le tenemos a la guardia civil».

Y entramos de lleno en la Andalucía seria, que no quiere decir desprovista de gracejo y de alegria. Con unas breves notas históricas, que el conferenciante se excusa no extender «porque como tantos obreros que han hincado el callo no ha tenido tiempo de ser una rata de biblioteca».

Nos dice que la huella de los fenicios solo se nota en un barrio de Cádiz. Que en tiempos de los romanos Andalucía empieza a afirmar su personalidad con el cordobés Séneca que se trasladó a Roma y ha dejado escritos polémicos, y que tuvo que cortarse las venas para no ser destruido fisicamente por Nerón. Otro de los hombres que contribuyeron a establecer esta personalidad fue el sevillano Trajano emperador romano.

Llegamos a la invasión de los moros, debida al despecho de don Opa hacia don Rodrigo, algo asi como lo que hizo Franco en 1936 que complotó contra la República desde Africa y desde Africa empieza la invasión que nos ha traido al exilio.

Con la invasión moruna nos llegó su civilización y vinieron para Andalucía gente de todos los puntos de Europa que venian para conocerla.

Con los reyes católicos que vienen a liberarnos de los moros vienen las verdaderas aportaciones de decadencia: los frailes, los toros (que al contrario de lo que muchos creen no es creación andaluza) y los capitanes. «Los capitaneros y lo frailuno» según expresión del conferenciante.

Otra ilustración de la personalidad andaluza: Colón sale de Palos, provincia de Cádiz en tres caravelas. La de los reyes católicos se llamaba la Santa María. Las otras dos, de estilo y personalidad andaluzas, la Pinta y la Niña, nombres populares y alegres por excelencia, sin aspiraciones fastiosas. En una de ellas iban los hermanos Pinzones, y parece ser que uno de ellos fue el primero en apercibir la tierra americana.

Trás las notas históricas llegamos a la descripción de lo que es y puede ser la industria y la economía andaluza.

Lo que es: Minas de plomo en Jaén, que junto con las de Peñarroya se va al extranjero. Industria electro-mecánica en Córdoba (francesa). Industria del cobre en Huelva (instalaciones inglesas). En todos estos casos el andaluz solo se beneficia de la extracción.

En Huelva además hay una importante industria de conservas.

Sevilla: fundiciones cerrajeras, vajillas, industria textil, viejos telares que no pueden rivalizar con los catalanes, pero que tienen importancia local, y «las minitas de carbón» (misma observación que para los telares).

Cádiz: Diques secos, junto con los de El Ferrol, los más importantes de España, metalurgia, fabricación de barcos.

En Málaga habia altos hornos, pero la conspiración castellana contra los andaluces los ha eliminado para dar auge a los de Sagunto y Vizcaya.

En Almería la uva, y en Granada la pólvora.

Y por toda Andalucía en general el aceite.

Lo que podría ser: La transformación y utilización sobre plaza de los minerales de Jaén, Córdoba y Huelva. La transformación de la producción metalúrgica guerrera de Cádiz y San Fernando, para hacer camiones, tractores, molinos de aceite, etc., es decir realizaciones que redundarian en beneficio de la colectividad andaluza.

Y llegamos a la cuestión agraria: «La cuestión agraria no es problema de salario es problema de propiedad». El campesino andaluz no trabajaba todo el año y tenía que desplazarse continuamente de un lado para otro en busca de su sustento. No puede haber problema de salario. Ya en 1936 y gracias a la acción sindical y consciente de los trabajadores, se habian obtenido unas bases un poco decentes y la situación iba en constante mejora.

Al no ser problema de salario, tiene que haber una trasformación. Transformación del campo, transformación de la propiedad, y transformación de la mano de obra.

Como el capitalismo no nos deja proceder a estas transformaciones tenemos que ir a la colectividad. Andalucía necesita la mecanización del campo, y la gran colectividad. Y las colectividades necesitan vivir en constante trabazón entre ellas, en el área local y en el área provincial.

En el Congreso de Zaragoza, la C. N. T. aprobó la ponencia sobre el comunismo libertario. Para poder alcanzar nuestro objetivo debemos canalizar nuestros esfuerzos para crear un clima favorable a nuestras aspiraciones, y para contribuir al debilitamiento del poder.

Nuestros principios son valederos siempre. Toda clase de poder es nuestro enemigo.

Esto recogido en síntesis, y antes de dejarle la palabra para la conclusión el compañero Zimmermann me dispensará no haber podido recoger alguna de sus sabrosas anécdotas que ilustraron su disertación. Su conclusión: «La C. N. T. es una buena moza. Nosotros, conservadores del ideal debemos velar por nuestro capital ideológico; debemos ser los continuadores de una revolución que no ha fracasado; debemos procurar que haya nuevos valores, nuevos continuadores de nuestra obra. Debemos tender a nuestra afirmación anarquista. el anarquismo no es una utopia, a la afirmación de la C. N. T., que no ha tenido ningún líder, y que cuando alguno ha querido serlo, la militancia anónima ha afirmado la personalidad colectiva.»

ESPECTADOR

ALIANZA SINDICAL DE LIMOGES

El día 12 de julio de 1964, bajo los auspicios de la Alianza Sindical, se organiza una gran jira de fraternización en el pintoresco lugar de Solignac-le-Vigen. Lugar de reunión, el puente de Vigen en el rio de la Briance.

Aire libre

EN EL MACIZO CENTRAL

La Jira anual conmemorativa a la Revolución española, se celebrará el presente año el 19 de julio en la «Gour de Tazenat» o lago del mismo nombre, sito en un cráter volcánico de 37 hectáreas de superficie y de cerca de 90 metros de profundidad y en el que existen toda clase de vehiculos naúticos para distracción y recreo de mayores y menores.

Por la tarde el compañero Alejandro Lamela pronunciará una charla sobre el tema: «Sentido social de la Revolución española».

COMISION DE RELACIONES DE LAS CHARENTES Y POITOU

Esta Comisión de Relaciones tiene organizada una *Jira de Concentración Regional al aire libre* para el domingo 19 de julio en el lugar dominado «La Grand Côte-Royan».

Si compañero J. Sevilla dará una charla sobre el tema «Problemas nuestros». En la Gran Côte hay playa y una bonita arboleda, así que agua potable y una «buvette» para facilitar el suministro de todo lo que pueda faltar.

JIRA EN VILLENEUVE-PRAIRIE

La F. L. de Thiais, organiza para el 19 de julio, una Jira-concentración en la orilla del canal artificial de Villeneuve-Prairie, donde además de arboleda y césped hay una playa de arena, bonito lugar para pasar una jornada de fraternización muy agradable si el tiempo se muestra benigno.

Las FF. LL., los compañeros y las familias son fraternalmente invitados, en la misma no faltará la evocación del 28 aniversario de la epopeya del proletariado militante español en su proyección hacia el futuro de España y del mundo.

Los medios de locomoción más prácticos, por el ferrocarril de la estación de Lyon, trenes cada 15 minutos. Descender en la estación de Villeneuve-Prairie. Trayecto desde Paris 15 minutos. En la estación habrá compañeros o indicaciones.

F. L. DE ORLEANS

Organiza para el 12 de julio una excursión, cuyo final de itinerario será el monte SaintMichel. Para reservar plazas dirigirse a Juan Giménez, Cité Gambetta, 31; a casa Marcelino, Bar de la rue Bourgogne (frente al cine Forum); a Joaquín Palmer, 77, rue de Bourgogne, y a Prieto, 3, rue Saint-Germain.

ANTENA

UN DEFENSOR DEL NATURISMO

MADRID.—En el Colegio de Abogados dio una conferencia el letrado Luis Zubillaga Olalde sobre naturismo legal. Hizo una razonada y entusiasta defensa de los derechos de los naturistas. Estas personas que utilizan los medios de la naturaleza para curar y que no son legalmente médicos, han visto endurecerse el año pasado el articulo 321 del Código Penal. No se les reconoce el titulo de «fisiatra», logrado en paises como Alemania, y, por lo tanto, pueden ser procesados y condenados al realizar la más mínima actividad. Este rigor parece excesivo, sobre todo en los casos de buena fe.

91 AÑOS AZORINESCOS

MADRID.—Al cumplir sus noventa y un años, el maestro Azorín ha dicho que escribir le cuesta ya un gran esfuerzo y que por eso apenas coge la pluma, puesto que a su edad lo que le importa es conservar la salud y evitar trabajos que para él, a estas alturas, le resultan menos que agotadores.

LIBRE SERVICIO

ALBACETE.—En Osa de Montiel no hay sepulturero fijo. Se muere poca gente y un sueldo diario resultaría oneroso para las arcas municipales. Por ello cada vecino entierra a sus propios difuntos.

Cuando se registra un fallecimiento, la familia acude al domicilio del que tuvo el último y, después de hacerse con la llave del camposanto, abre la sepultura y procede a inhumar a su deudo, quedándose con la llave del sagrado recinto, que entrega a la familia que se la demanda para otro caso triste análogo, que la retiene a su vez. De este modo, todos los vecinos son alguna vez, prácticamente, propietarios del cementerio, pues, to que disponen de la llave de su puerta, y todos son también, enterradores.

EL CONFLICTO HISPANO-MARROQUI

MADRID.—Guedira, emisario de Hassan II, por intermedio de Manuel Aznar, embajador de Franco en Marruecos, se ha entrevistado con el ministro de Asuntos Exteriores para tratar de Ifni, Sahara, Ceuta y Melilla, cuyas posiciones Rabat reclama. Por lo sabido, Franco ofrece los dos primeros puestos «españoles» a cambio de que los marroquíes dejen los presidios de Ceuta y Melilla en situación de colonia española. Pese a las repetidas declaraciones de amistad, el problema hispano-marroquí está en un impace.

DRAMA DE LA MISERIA

CIUDAD REAL.—Los hermanos Rosario y Julián Ramos Fernández, de 10 y 5 años de edad, han muerto abrasados al prenderse fuego el chozo en que vivían con sus padres, en el términos de Fontanosa.

También sufre quemaduras graves otro niño, de un año, salvándose sólo otra hermanita de cuatro años, la que, al parecer ,fue la causante de la desgracia al encender una cerilla y aplicarla a la paja del chozo, circunstancia no aclarada, ya que no hay testigos del suceso.

Los padres de la criatura estaban ausentes: el marido, por haber ido a recoger a otro hijo, y la madre por encontrarse cuidando el ganado en el puesto de aquél.

Como todo el ajuar de la familia ha quedado destruido, se ha iniciado una suscripción a la que ha contribuido generosamente todo el pueblo.

LA RISA DEL DIABLO

PAMPLONA.—Un incendio ha causado pérdidas de consideración en la parroquia de San Juan Bautista, de Burlada.

RIDRUEJO LIBERADO

MADRID.—Tras una condena (de pura fórmula) de seis meses de prisión, Dionisio Ridruejo fue puesto en libertad. Su detención duró diez días.

PROCEDIMIENTO HUMILLANTE

MADRID.—Entre las prácticas impuestas en los consulados españoles para «marcar» a los que se repatrian, se encuentra una que sorprenderá en cualquier otro país, pero que es moneda corriente en el nuestro. A la fotografía del repatriado se le hace una señal en un ojo y otra en una oreja. La traducción de esta maniobra es: «Ojo, que se le ve la oreja». Esto le basta a la policía para someter al señalado en España, a los procedimientos que no pueden ser puestos en práctica en los paises donde el consulado español está abierto, hasta hacerle «cantar».

AMISTAD HISPANO-AMERICANA

MADRID.—La agencia EFE anuncia que un sargento de la Guardia Civil en estado de legitima defensa ha disparado en la noche del 5 al 6 de junio contra un marino norteamericano que ha sucumbido por la gravedad de la herida. El incidente que se ha producido en las cercanías del aeropuerto de Málaga ha sido consecuencia de un altercado con un chófer de taxi.

LAS EXPLOSIONES

Leemos y traducimos de «Le Figaro» de Paris:

«MADRID, 23 junio (A.F.P.).—Siete nuevos petardos han hecho explosión en diversos lugares del centro de Madrid el sábado y domingo últimos, pero sin causar victimas ni daños materiales. Ello según nota oficial publicada ayer.

» Un teniente de reserva de unos 40 años llamado Luis Márquez que había sido degradado por los franquistas, y responsable de 32 explosiones habidas en Madrid en los dos últimos meses, fue detenido el lunes a mediodía en la capital española.»

(Reproducido a título de información.)

LA GUASA VIENE DE AMERICA

El diplomático uruguayo que acaba de declarar que España se ha modernizado sorprendentemente, olvidá que esa modernización maravillosa tiene todavia sus bemoles. Quedan allí antigüedades manifiestas. Y una de ellas, la más conspicua, es el generalísimo, ya muy difícil de modernizar.

(De «La República» de Caracas.)

DEFICIT DE VERGUENZA

MADRID.—Un equipo de fútbol de la URSS y otro español han jugado un partido en el Estadio Bernabeu en presencia de Franco. Inútil todo comentario.

«RATAS» EN EL PAN MADRILEÑO

MADRID.—El diario «Pueblo» dedica una nota editorial al pan. Dice: «Hemos pesado numerosas piezas de las que en Madrid se venden a pesetas 2,50. Su peso real no sobrepasa los 200 gramos, lo que quiere decir que el kilo de pan resulta a 12,50 pesetas. Se nos dirá que se trata de un «pan de lujo», pero aun admitiendo esto, el hecho de que el precio del pan casi duplique el del trigo parece a todas luces excesivo.» El precio del kilo del trigo es de unas 6,50 pesetas.

ABARCA ACEPTADO EN BELGICA

BRUSELAS. — El obrero militante anti-franquista español Francisco Abarca podrá residir en Bélgica. El ministro belga de la Justicia, Pierre Vermeylen, de tendencia socialista, concedió derecho de asilo politico a Abarca. Este era reclamado por las autoridades suizas por su presunta participación en un atentado terrorista cometido en Ginebra y contra un avión de las Líneas Aéreas Españolas. Un pedido de extradición de parte de las autoridades suizas había sido rechazado la semana pasada por las autoridades belgas.

Por qué se van...

QUERIDO amigo:

Creo no has llegado a interpretar con exacto sentido la intención puesta en mi carta dirigida a ti.

Al lamentar el despoblamiento de España no pensaba, ni remotamente, encajar responsabilidad a los que se van, sino poner en evidencia el «porqué» lo hacen y la «trágica» causa que los empuja.

Si fuese espiritu de aventura quien quien moviese a los españoles a trasponer las fronteras para recrear su alma, en la luz exótica de horizontes desconocidos, habriamos de saludar gozosos ese desdoblamiento de nuestros paisanos, puesto que ello implicaria superabundancia de energia y noble deseo de continuidad en el viejo empeño de trazar rumbos a la historia tan valerosamente intentado por varios de nuestros gloriosos antepasados. Pero, por desgracia, no es la sombra de Don Quijote, ni el fogoso temple del inmortal manchego, quien vibra en pasión en el pecho de los que salen huyendo del infierno que Franco instauró en el solar hispano. Es más bien, sensación de derrota y agridulce nostalgia de huida, la que llevan consigo los que dejan sus lares con la sola esperanza de que en otras tierras les sonria el porvenir.

Si este drama colectivo que desgarra el corazón de España fuere resultante invariable, o consecuencia directa, emanando de un pueblo abúlico o de tierra inclemente, desprovista de recursos vitales, no habria más remedio que aceptar lacerados la insoslayable fatalidad. Pero... ¿Es tan miserable España... tan infecundas sus tierras, tan áridas sus llanuras y montañas, tan despobladas sus castas y sus puertos, tan raquitica su industria que es necesaria la dispersión de sus hijos, para escapar a las garras de la miseria...? ¡No!

No es la infecundidad del suelo ibérico la que dispara a los españoles hacia todos los confines sino la contextura hermética de unas instituciones terriblemente arcaicas cuyas raíces hundidas en la sombria noche del medievo pretenden sobrevivir sobre nuestra época, explosiva y liberal, ahogando en sangre si es preciso todo brote o manifestación del espíritu libre. Y para que continúen persistiendo dichas instituciones que ahogan, como sierpe enroscada al cuello del país, se encuadra como manso rebaño a la juventud, se refuerza el cuerpo de policía, se aumenta el contingente de la Guardia Civil, se levantan nuevos edificios que habilitarán en presidios y las iglesias proliferan como una bendición de Dios.

Y... naturalmente, con tan sabias y previsoras precauciones los señores feudales quedan profundamente satisfechos, sin el más leve temor de que «sus» tierras les puedan ser expropiadas. Y los honorables capitanes de industria sonrien pensando honradamente en continuar multiplicando sus millones tan limpiamente ganados; mientras los simpáticos curitas acarician la redondez de un beatífico abdomen sin renunciar (no faltaba más) a los ascensos y regalías de nuestros apuestos y heroicos generalitos a quienes nadie puede dispular la indiscutible gloria de haber vencido, en singular batalla, a su protervo y turbulento pueblo.

Es, tan heterogénea e invicta legión de cruzados, la que encaudilló Franco y con la que, tras haber conseguido vencer, sentó sus imperiales posaderas sobre las molidas costillas del pueblo ibérico aplicando el derecho del vencedor sobre país conquistado.

¿Qué importa si los hijos... de la Loba Romana le aportaron sus flamantes y bien pertrechadas Divisiones, con sus correspondientes escuadras de Saboyas y Caproni y las intrépidas flotillas de submarinos? ¿Ni que el ário alemán, con cruz gamada, añadiera sus Estados Mayores con sus «Stucka» y «Meisserhesmidt» y su famoso «Deuschsland» (acorazado de bolsillo cuya potencia de fuego sobrepasaba a la de cualquier navio de guerra) ¿O que el Vaticano le tendiese la mano y los millones...? Era Franco el Caudillo y a él corresponde el honor de haber sometido a la hidra hispana.

Ahora pues que aguanten los piojosos miserables cuanto se les venga encima y purguen en consecuencia el terrible y descomunal delito de pretender arrancar de su postración a España para alinearla como vanguardia en el concierto de las naciones civilizadas.

¡Que paguen...! Y si no están conformes, el mundo es grande. Que salgan a buscar otros huesos que roer, porque en España el mantel y la mesa se ponen... para los que ganaron la cruzada.

¿Comprendes ahora por qué se despuebla España? ¿Intuyes el monstruoso crimen que significa la permanencia en plan de «amos» de esa partida de piratas que la agarrotaron?

Si así estimas convendrás conmigo en que todos nuestros gestos y cada una de nuestras palabras ha de llevar impresa la decisión implacable de combatir a los bestiarios encaramados como opresores hasta que desaparezcan del ruedo ibérico y pueda de nuevo España respirar a sus anchas. Y nosotros también.

Te saluda, afectuosamente,

A. PLA

Bordeaux, abril 1964.

UNA SOLA TENDENCIA...

(Viene de la página 4.)

ajenos más que en los propios. Aquéllos saben a dónde se dirigen, pero éstos ignoran el daño que causan. El retintín, el sonsonete de la decrepitud podría ser sustituido por el reánimo, por la disposición de hacer, de renover de palabra y de hecho. Los reaccionarios no nos olvidan aunque nos «ignoren». Ignorarnos, olvidarnos nosotros mismos en lo que somos y valemos, equivaldria a un grande y nada costoso triunfo para nuestros opositores.

No, no está en crisis el anarquismo. Corresponde a todos los tiempos y no se avieja como el espíritu de ciertos hombres. Está por demostrar que las demás escuelas sociales lo superan colaborando con repúblicas y monarquías o dirigiendo dictaduras. Aparte municipios libres de durante la guerra, el comunismo libertario aún no ha tenido práctica. El arquismo teme las soluciones anarquistas y todo su empeño reside en desconsiderarlas, prohibirlas, y cansar, fatigar a nuestros militantes. Por agotamiento y conformismo del adversario el arquismo trata de triunfar sobre nosotros.

El anarquismo, por su naturaleza, es más joven que la política y con persistente porvenir al fusionarse con la perfección de los tiempos. Representa un régimen expansivo, a puerta abierta, sin cláusulas (leyes, códigos, programas) que lo limiten y acogoten. La política se devora a sí misma, en tanto el anarquismo se identifica plenamente con el existir inagotable.

Miles de anarquistas pululan por el mundo afirmando su constancia. Con más o menos inteligencia afirman, niegan la crisis que insistentemente señalan algunos por mor de altibajos ahora y siempre inevitables. Crisis la hay en el sindicalismo devenido doméstico y gubernamental, y para salvarlo del hundimiento ahí está nuestro anarcosindicalismo, único, nuevo. Con el sindicalismo amorfo los políticos hacen su revolución, apoyan su economía, desde luego personal y burguesa.

A nuestra clase hay que despertarla, prevenirla, ponerla en condiciones de apreciar su valor y de desconsiderar nacionalismos generadores de conflictos internacionales y exaltadores *in crescendo* del Estado, cual se ha visto. Al trabajador hay que emanciparlo de tutelas, darle personalidad, y a ello ha ido siempre la Confederación Nacional del Trabajo. Que no se deje sorprender continuamente por el juego de la política (democracias tipo dólar, populares tipo soviético, orgánicas tipo Falange), con Washington, Moscú, Madrid, La Habana (y lo que vendrá) en cabecera.

Tendencia nuestra, lo repetimos: una, sin métodos viejos remendados de nuevo; acción directa contra el capitalismo y sus servidores, y comunismo libertario como finalidad aproximada al anarquismo. Mentalidad de arrancapinos si se quiere, lo cual es sinceridad y mayoría cenetista, con fondo filosófico aunque no doctoral, vicio éste que no agrada a los sencillos.

A los trabajadores hay que hablarles al corazón y al cerebro, con claridad, cual lo hizo el viejo Isgleas en la Mutualidad parisina, en donde se hizo comprender incluso de los emigrados económicos.

Manuel Hernández

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Lista III - Mes de junio

Suma anterior, 250 F. Deducción un pago mayo, 20. Restan, 230 F.

Paris: Torralba, 5. *F. L. St-Denis:* 40. *Nogues-Ville (Côte-d'Or):* Juan Milá, 10. *Peyrolles:* Alvarez Leonor, 10. *Vizelle-Isère:* Leonardo Cuella, 20.

Total, 315 F.

ADMINISTRATIVAS

Cordonerse, La Motte-Breuvrou (L.-et-Ch.). Recibido carta y giro, 60 F. Pagas hasta el 289 y no al 300 como dices. Con giro 25-11-63 pagas el 267 y con el del 2-3-64 (los mismos de tu carta), pagas número 271. Con el de 15-6-64 hasta el número que te indico.

— A. Serrano González, Caracas (Venezuela). Recibidos 12-12-63 y 12-6-64 tus cheques, 23,60 y 50 F. Con ellos pagas ambas pubelicaciones 31-12-64.

— Fulgencio Cano, Bezières (Hlt.). Recibidos 32 F. Pagas hasta el 30-6-64 y no hasta fin año. Di si después del giro del 28-6-63 tienes otro.

— José Molina, Fleurance (Gers). Recibido giro 40 F. Pagas hasta el 30-6-62 (2 ejs.). Ponte al corriente.

— Salvador García, Lavrance Mass. (U.S.A.). Recibido envio y carta. La expedición como indicas.

— Vicente, Grands-Puis-les-Aiguades, Marsella. Recibida la tuya y giro 13-1-64. Pagas hasta el 31-12-64.

Prado Rodríguez, Mich. (USA). Se recibió cheque. El envio de «Umbral» lo hacemos por avión.

NOTA URGENTE

Para la distribución de premios de la solidaridad obrera a nuestros suscriptores, urge sean arreglados, lo antes posible, los boletos enviados. Caso contrario, éstos no se tendrán en cuenta para la distribución indicada.

NOTA IMPORTANTE

Del Centro de Estudios Sociales y Económicos de Paris:

Poco a poco nuestras actividades van tomando mayor extensión (archivo, cursos, servicio de orientación, fiestas, excursiones, deportes, etc.), lo que requiere —pues casi todo el trabajo recae hasta ahora sobre las mismas personas— una asistencia más regular del conjunto de los socios. No se trata de que cada uno deba dedicar al Centro todos sus ratos de ocio —aunque el Centro vive porque ya unos cuantos amigos hacen precisamente eso—, sino de que el socio considere la utilidad de la obra a que se ha adherido y administre en consecuencia el tiempo libre para colaborar mejor en ella y asegurar su presencia una hora, sólo una hora por semana. Este simple esfuerzo —que no es tan penoso— nos permitiría regularizar la permanencia y poder atender a todo quien se presente en nuestro local en demanda de información, o sea, dar verdadera efectividad a la labor emprendida. En este sentido nos permitimos ,pues, requerir que, con motivo de la asambleas que se celebren, todo socio —aun cuando no pudiera asistir a ellas— comunique a la junta administrativa, cómo, qué dias y a qué horas podriamos contar con su presencia. Va en ello, repetimos, una buena parte del éxito de nuestro trabajo.

COMUNICADOS

S. I. A., BEZIERS

Por cuestiones ajenas a nuestra voluntad, nos hemos visto en la obligación a aplazar nuestra asamblea general para el día 4 de julio, a las 21 horas, en nuestro local social.

F. L. DE BURDEOS

Excursión próxima:

5 julio: CAUTRILLADE (playa). Salida, 6,30 de la mañana.

Todas las salidas se efectuarán desde la « Place Victoire », frente a la Facultad de Medicina y Farmacia.

F.N.I.F., PARIS

Entrevista precisa para el 5 de julio, hora y lugar de costumbre, para tratar del próximo Pleno ferroviario.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Invita a sus afiliados a la reunión general que se celebrará el día 5 de julio a las nueve y media de la mañana en el lugar de costumbre.

F. L. DE IVRY

Anuncia asamblea general para el domingo, día 5 de julio, lugar y hora habituales.

F. L. DE MONTPELLIER

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo día 5 de julio a las nueve de la mañana y en nuestro local de costumbre.

Dada la importancia de los asuntos a tratar, se ruega encarecidamente la asistencia a la misma de todos los compañeros, al mismo tiempo se ruega la puntualidad en la hora.

F. L. DE LIMOGES

Convoca a sus afiliados a la asamblea general el día 5 de julio, en el local de F. O., a las nueve de la mañana.

F. L. DE VIC-FEZENSAC (GERS)

Con motivo de celebrarse la concentración del 19 de Julio en Toulouse, esta F. L. organiza un viaje para asistir a la misma, en car.

Saldrá a las cinco de la mañana. Hora oficial de su punto de salida.

Pasará por los pueblos siguientes: Lagardère, Vic-Fesensac, St-Jean-Poutge, Brouilh, Isle-de-Noé, Mirande et Auch.

Se invita a todos los compañeros y simpatizantes a asistir numerosos al mitin y festival. Para inscripciones pueden dirigise a José Martínez(28, rue Marambat, Vic-Fezensac (Gers), y a A. Godia, Place d'Astarac, Mirande (Gers).

PARADEROS

Se desea saber el paradero de Rafael Ribelles, que pasó a Francia en 1939 y que en el 51 se encontraba en el departamento B.-du-Rh., trabajando como minero. Pide noticias su hijo Rafael. Escribir a: Rafael Ribelles, 51, bis Cours-de-l'Yser, chez M. Cobos Angel, Bordeaux.

Juan Ferrer Figueras, de Arbós (Tarragona) de 51 años de edad, hijo de Antonio y Teresa. No hay noticias de él desde el 11 de junio de 1942. Estuvo en los campos concentracionarios de Argelés y Barcarés; radicó en Toulouse y Perpiñan; 1,75 de estatura, nariz de boxeador, pelo castaño, ojos azules. Perito mercantil, fue ingeniero en R. y F. del Ebro y habla correctamente el inglés. Otros detalles: en la parte superior un diente de marfil y otro de oro, los labios, gruesos. En última carta preveía embarque para EE. UU., Canadá o Méjico. Informes —que se agradecerían cordialmente— a María Luisa Gómez de Ferrer, calle Rierera, 33, 2°, pensión h. no 2, Barcelona, España.

COMPAÑEROS DE PARIS: En el hospital Tenon falleció el día 29 el compañero Manuel Clemente, de ferroviarios. Entierro: Día 2, 13,30 horas, Metro Gambetta. Conducción al cementerio de Thiais.

F. L. DE PARIS

Reunión general el 5 de julio a la hora de costumbre.

19 DE JULIO EN DREUX

En conmemoración de tan sublime fecha, S.I.A. de Drux organiza un gran festival poético solidario en el que el Grupo artistico «Reflejos de España», en homenaje al gran poeta asesinado por los fascistas, García Lorca, presentará y escenificará las mejores obras de dicho vate.

También se escenificará la poesia de A. Machado: «El crimen fue en Granada» y como complemento se presentará, cinematográfica m e n t e, «Estampas del 19 de Julio de 1936».

El festival tendrá lugar el 19 de julio en la gran sala de conferencia de Dreux, a las tres de la tarde.

Invitados a este fraternal acto todos los españoles amantes de la libertad y el arte.

La Comisión.

JIRA REGIONAL A FONTAINEBLEAU

A iniciativa de varias Federaciones Locales del Núcleo Zona-Norte y patrocinada por la Comisión de Relaciones, el domingo 12 de julio tendrá lugar una *gran Jira de confraternización libertaria* en el pintoresco rincón de «La Faisanderie».

Habrá charlas amenas e instructivas a cargo de los compañeros Linuesa y Fabra.

Quedan invitados cuantos emigrados económicos y familias se sientan atraidos por el ambiente de naturaleza y por el espíritu fraternal y español que irradia la militancia confederal de la Zona.

Las familias de Paris deberán coger el tren en la «gare de Lyon». En general, desde la estación de Fontainebleau hay que ir en «car» hasta el «Château». Marchar por la «rue Royal» y cruzando la carretera general número 7 proseguir hasta «La Faisanderie», que se halla unos metros más allá a la izquierda.

La Comisión.

CORREO DE REDACCION

Precisamos: Que los escritos haciendo referencia a actualidad social gala deben ser remitidos a primera página, y por lo tanto redactados en francés.

Escribense las cuartillas a una sola cara y en líneas algo espaciadas.

Si no respondemos a correspondencias no exigentes de respuesta, que nadie se moleste. No queda tiempo para ello.

Piénsese que en español semanalmente se recibe material para llenar cuatro páginas y que solamente se dispone de dos y tres cuartos. No es queja, sino disculpa.

No enviar pagos a la Redacción. Hacerlo sólo y exclusivamente a la Administración.

La devolución de los artículos no publicados no puede sernos exigida

De los artículos firmados responden sus autores.

No se admiten cuartillas anónimas Todo seudónimo debe ir acompañado de la firma verídica del autor.

Ruego encarecido a cuantos aman la polémica de no emplear frases agresivas ni particularismos onerosos. La razón se alimenta de argumentos.

Síntesis en lo posible, particularmente en las reseñas.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 10 F.
Un an : 20 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Tarea libertaria

UNA serie de compañeros entre los cuales cuenta el constante y reflexivo Fontaura, se esfuerzan en reactivar la posición mundial anarquista mediante un nexo moral e inteligente a establecer entre idealistas de los cinco continentes. La idea parece ambiciosa no siendo, en realidad sino sencilla. La entente mundial entre afines y la coordinación de voluntades parejas no admiten imposibilidades.

Ciertos compañeros vacilan ante la grandiosidid de la empresa. ¿Tan insuficientes somos? De ninguna manera. Nuestra verdad es mayúscula y nosotros no somos más que servidores, afortunados o no tanto, de la misma. En acratismo no es el cabeza de fila quien conduce, pues a todos conduce la idea misma.

El mal del día es el acantonamiento en nacionalidades, la hinchazón y amaneramientos de las propagandas. Lo nuevo que actualmente se aduce en su fondo es centenario, brillando la originalidad por su ausencia. Un sector copia a otro, un artista imita a otro desviando el inicio de rayas o curvas, solamente. Nuestro recurso ácrata es básico, bastando solamente que en lugar de «velocípedo» pongamos «supersónico» y en vez de «miseria», «economía débil». Mais la situación social, con vacaciones y todo, queda la misma.

Lo que importa más que la actitud y el gesto es la conciencia, tanto en el hombre como en las colectividades. Lo que importa es que el compañero no se clasifique por nacionalidades, edades y sexos y que en el esfuerzo consciente **converjamos todos. El brazo movido por el cerebro y éste saturado de armonías igualitarias máximas, no parciales o con regateos denotando insuficiencia de fe en la emancipación total de los trabajadores.**

Pese a su rareza, no sería difícil hallar obras firmadas Sebastián Faure, Carlos Albert, Juan Grave, Carlos Malato, Fernando Pelloutier, Emilio Pouget, por no referirnos sino a teóricos de lengua francesa. Los compañeros nativos de aquí no se preocupan de exhumar el brillante quasi enterrado de su obra escrita, tal vez seducidos por una modernidad que sustancialmente no aporta nada, o quizás cautivos de esa modorra o esa flojez que libran al silencio un anarquismo tan digno de prédica.

Que unos seamos «anar» y sindicalistas de una pieza, otros específistas y otros más individualistas, no implica que debamos abandonarnos unos a otros, dejando en atraso la corriente espiritual que nos une. «No salen valores nuevos». Bueno; en la espera de que aparezcan quedemos. Pero mientras tanto, reeditemos a Faure, Grave, Albert, Malato, Pelloutier, Pouget, Ryner, Armand y cuanto convenga, remozando de su cuantiosa y valiosa obra lo que remozo exija. Aportemos nosotros, los españoles, textos en lengua francesa de Mella, Lorenzo, Prat, Tarrida, Alaiz y Puente. Establezcamos intercambio intelectual, cooperación de fuerzas, iniciativas vertebradas, siempre con idea de superar y superarnos con una aportación sociológica que, salvo detalle, cien años no aviejan en materia de porvenir y progreso constante. Nuestra preocupación socialista no conoce límite, y así como Marx no envejece por garbo del comunismo, Bakunin permanece siempre joven por la frescor, el potencial y la justicia de sus previsiones.

La modernidad no es un cambio de camisa. Es un problema de seriedad, de asimilación, y a la larga de hombría.

En Toulouse el día 19 de julio

GRAN MITIN

de la C.N.T.F. en el Palais des Sports, Place Dupuy,
a las 9 de la mañana
y bajo la Presidencia de la 6ème U. R.

Participarán los siguientes oradores:

Un compañero del Movimiento Libertario francés.
Francisco ISGLEAS, por la C. N. T. española.
Federica MONTSENY, por la A. I. T.

Compañeros antifascistas, acudir todos a este gran acto de lucha contra el franquismo.

FESTIVAL DE S. I.^a A.

A las 15 horas en el Palais des Sports, Place Dupuy, Toulouse. Dará comienzo con la participación de artisas del baile y canto, entre ellos el gran tenor bilbaino YON MURGUIA, que ha actuado en los teatros de Opera de París, Roma y Liceo de Barcelona.

Quedan invitados cordialmente los compañeros y antifascistas en general para pasar una tarde de alegría y franca camaradería como y es tradición en este acto.

En Puertollano

REPRESALIAS

INCAPAZ el franquismo de aplicar hoy a la clase obrera las bárbaras medidas represivas que era su ley y su orgullo en la «época eufórica» de Hitler, recurre a las sanciones económicas. El hecho de que los mineros de la Mancha, de Asturias, de León, de Riotinto y los metalúrgicos de Vizcaya y Cataluña hayan hecho añicos la legislación antisocial del régimen, utilizando el derecho de huelga cada vez que lo estiman necesario, ha creado a las «jerarquías» muy serios problemas no sólo por la necesidad de aguantar el viejo armatoste institucional del Estado que se les viene abajo, sino porque saben que el mundo civilizado los contempla y hay que hacer esfuerzos colosales para esconder sus instintos de hiena fascista bajo la blanda e inocente piel del cordero democrático.

Nuestro corresponsal manchego nos informa que el trabajo en las minas de Puertollano no se ha normalizado a pesar de que el grueso de los trabajadores se han reincorporado a los tajos. Al socaire de los ecos que llegaban de Asturias la huelga se ha mantenido durante 28 días, al cabo de los cuales y en virtud a las promesas hechas por la Empresa y los delegados respecto a la aplicación inmediata de la nueva tarifa de salarios el Comité clandestino decidió reanudar el trabajo no sin antes haber obtenido la libertad de los 100 compañeros que fueron apresados durante el desarrollo del conflicto. Pero la Empresa y el gobernador franquista mantienen su inicua decisión de suspender definitivamente de empleo y sueldo a cuarenta y siete huelguistas que trabajaban en la mina de luengos años y que pierden, con ello, los derechos inherentes a calificación, retiro, primas, etc. La situación de estos hombres y sus familias es francamente angustiosa. En España el obrero vive al día. De su miserio salario a penas puede extraer unas pesetas para subvenir a las necesidades del vestir y la vivienda. Las jornadas perdidas de huelga son huecos terribles en la economía familiar del minero manchego que a diferencia del asturiano no tiene el sostén auxiliar del huertecito o la viñeja propia. En Castilla los problemas económicos son más cerrados, más agobiantes, y el clima social se empareja con el aislamiento indígena de la Meseta, hundida en el silencio, la aridez, en la acrimonia y el egoismo ancestral de sus caciques sin «alma».

De todas maneras el sistema de explotación actual de las minas es notoriamente ruinoso. «Ni contigo ni sin ti tienen mis males remedio», como reza el cantar. Aunque se aumente el nivel de salarios la rentabilidad será siempre escasa en función del sistema económico que regula la producción y la venta en el mercado nacional evidentemente irrisorio. El problema de Puertollano es el de Asturias, el de Riotinto o el de León. Para la primera semana de julio están convocados en la ciudad manchega unas Comisiones llamadas de Síndicos y el «Comisario de Quiebra» para ver de dar «solución» definitiva al insoluble problema de la explotación minera. Van a buscar la cuadradura del círculo en la tremenda geometría económica del franquismo.

En realidad ya nadie duda en La Mancha ni en ninguna parte que la salud hay que buscarla en una transmutación radical por la base de todas las instituciones políticas, jurídicas, sociales y morales en que se apoya (aunque ya muy precariamente) el nefando régimen actual.

Ahora un deber de todos: El ayudar económicamente a las familias de los mineros represaliados.

EL COMITE REGIONAL
DE ORIGEN
DE LA C.N.T. DEL CENTRO

LAS HUELGAS

LOS PORTUARIOS

SAN SEBASTIAN (OPE). — Cuatrocientos obreros de «La Papelera Española» acordaron la huelga durante 24 horas en apoyo de su reivindicación de aumento de salario. Se han reintegrado al trabajo. Pero 200 portuarios de Pasajes han parado por la misma causa que los anteriores. Piden un sueldo mínimo de 200 pesetas diarias y 45 pesetas por cada hora extraordinarias. En la actualidad sólo perciben 150 y 30 pesetas respectivamente.

EN EL NORTE

MADRID (AFP).—Las huelgas en la región de San Sebastián registraron hoy un cambio apreciable, con la incorporación al movimiento huelguístico de los obreros de la empresa «Laborde Hermanos» (maquinaria) de Andoain, así como del personal de la fábrica de armamento pesado «Fábricas de Armas», de Placencia.

Con ello, el número de huelguistas en la provincia de Guipúzcoa asciende a la cifra de 14.000, según se indica de fuente informada en Madrid.

Los trabajadores piden aumentos de salario. Los huelguistas de «Laborde Hermanos» reivindican asimismo la «libertad sindical».

Fuentes no oficiales dicen que el ncmero de desocupados está entre los 14.000 a 17.000.

RECONVENCIONES

A mal viento va la parva

MOZO bien plantado era el «Colaino». Ya un poco galludo porque pasaba de los treinta y los viejos de ambas sienes plateábanle. Recién había salido de la prisión correccional de cumplir condena por ideas.

A solteras y casadas gustaba, mas ninguna le daba calor por decirse de él que era ortodoxamente malo. En tal concepto teníanle en Cañizares, donde procuraban hacerle la vida imposible para que se fuera.

¡Cá, de ningún modo!

Abrió una escuela racionalista, consentida a «fortiori», a la que iban escasos hijos de trabajadores, porque el pueblo entero es levítico.

¡Qué atrocidad, permitir una escuela impía en la que andaban a revueltas chicas y chicos!

Visto el «Colaino» por la gente de iglesia, parte hacía la cruz cuando se tropezaban.

Llegó a la sazón a Cañizares Olvido Fuentes, mayorazga de la Roya, madre de dos hijas más y de dos hijos. De impedimenta venía bien y no mal de dinero; pero sin salud, sin pulmones.

Olvido y el «Colaino» hiciéronse novios.

—¿Con ésa pretendes casar, Juan Soria?

—¿Qué de particular tiene?

—Cuando yo estaba en Santander sirviendo al rey, tu futura se llamaba Lulú y asistía a una casa de citas.

—Eso tendrás que probarlo.

Mejor es coserse la boca que soltar baza cuando la verdad corre peligro de ser increída. El dicente Nilo Arias, en dos juicios perdidos, quedó por calumniador.

∴

—Chica, Olvido: no te cases con el «Colaino».

—Sí, civilmente.

—¿Ignoras que eso es un concubinato?

—Pero bien, él no quiere casarse de otro y yo le amo.

—¡Mujer, perteneciendo a la Cofradía de las Puras...! Vienes muy cambiada, Olvido.

—Los cuatro días que voy a vivir, siquiera pasarlos felices.

—¿Sabes que el «Colaino» es un anarquista? ¿Sabes que por ofensar a la religión le pusieron preso? ¿Sabes que ha abierto aquí una escuela en la que bueno nada se aprende y malo mucho? Tan buena chica como eras antes... ¿Has perdido la cabeza, Olvido?

—Mi Juan Soria es mejor que los que le censuran por sus nobles ideas, los cuales no conformes con esto, me quitan a mi la honra.

—No basta ser bueno, hay que parecerlo.

—Sobre todo parecerlo, ¿verdad?

—Veo que estás contaminada.

—Serafina vete, no hagas por que eche sangre por la boca.

—A más ver, Olvido Fuentes.

∴

Casaron y salieron fuera, mas como ella agravárese, circunstancia atribuida por la gente a matrimonio sin iglesia, regresaron en seguida a Cañizares donde la infeliz mujer cerró los ojos para siempre.

Súpose que al enviudar el «Colaino» embarcó para América.

PUYOL

Le Gérant responsable
J. SORIANO
Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

«Le Combat Syndicaliste»

suplemento ilustrado

Conteniendo homenaje de los compañeros franceses al Pueblo español, dos escritos y un suelto de Redacción, 29 fragmentos de escritos correspondientes a las plumas de Remarque, Pío Baroja, Curzio Malaparte, González Prada, R. Mella, F. Alaiz, Vargas Vila, Han Ryner, Erasmo, Dr. Lazarte, Miguel Rey, J. Swift, R. Tagore, Adrián del Valle, S. Zweig, K. Hamsun, Kropotkin, Cervantes, Rocker, Maupassant, Camus, Cierón, Pedro Gori, Víctor Hugo, J. Steinbeck, Koestler, Léo Campion, Diderot y Nietszche, en selección afortunada; 35 caricaturas debidas a Call, Mario, Curro, Pom, Gallo, Lamolla, Moreno Gil, Bund, César, Harold, Daim y otros.

Un número único indicado para el 19 de julio a la intención de la emigración económica y para ser introducido al interior aprovechando las vacaciones.

Compañeros y FF. LL. no deben desaprovechar esta ocasión que tan oportunamente se les ofrece.

Pedidos a nuestra Administración. Precio del ejemplar, 0,40 F.

(Advertencia a los suscriptores: Dada la importancia de los pedidos que recibimos, no aseguramos qué este Suplemento llegue a todos los suscriptores que no lo hayan solicitado.)

CRONICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

HUMANISMO INTEGRAL-UNIVERSALISTA

Y si alguien reclama tu carta de nacionalidad, replícale simple y resueltamente: «No la tengo. Pero quiero ser, porque es así que siento, un ciudadano de la humanidad, *libre y, sin embargo, solidario, en la suprema armonía del mundo.»*

DURO es el camino y la ascensión difícil. Indiferencia e incomprensión son los obstáculos invisibles pero más difíciles a franquear. Uno y otro tienen raíz en la ignorancia organizada. En esa ignorancia que se afirma en una cultura pretendida, calcada a fuerza de fórmulas, que no real. Convierte esta cultura en una serie de preceptos repetidos con fuerza de martilleo y que se clavan en el cerebro de las gentes hasta convertirse en una costumbre o en una obsesión. Fuera de ellos nada cabe ni es posible. Al menos que...

Al menos que el individuo se desprenda de la masa y se mantenga sordo al ambiente circundante. Que busque él, solitario y perseverante, el camino que corresponde a su vocación, a su personalidad descubierta y vital. Se unirá entonces en afinidad electiva a quienes también pujan por acallar el martilleo de las convenciones, de los prejuicios y de las taras morales en las que nos induce y sume la «costumbre social».

Hallar o crear una afinidad electiva y constituir a través de las fronteras un movimiento de opinión y de conciencia universalista a partir de estos afinitarios conscientes y voluntariosos. Llegar así, por medio de «los principios humanitaristas», a obtener «la paz del hombre» consolidada en una «cosmometapolis», en la que el espíritu del hombre se desarrolle en un terreno de fraterna solidaridad. Esta misión que se han dado como finalidad hombres surgidos de diferentes campos del pensamiento, procedentes de diferentes movimientos e ideologías, llegados a la convicción de que para renovar la sociedad, lo esencial es vencer en el hombre todo resquicio de autoridad, toda vocación hacia y por la autoridad, toda secuela de esa plaga incrustada en todas las escalas, capas y manifestaciones de la sociedad, alimentada por la jerarquía, por la diferenciación de clases, por la superioridad económica, por el culto a la fuerza, por la pleitesía acordada al vencedor.

∴

En verdad son pocos y se abren difícil camino los hombres abocados a tal inmensa tarea. En este siglo de etiquetas y de definiciones apresuradas, sólo se hace atención a quienes ostensiblemente se hacen portaestandartes o seguidores de grandes partidos o de tendencias frágilmente constituídas sobre las espaldas —que no la conciencia— de las multitudes. Este tal o cual tiene su importancia y personalidad «reconocida» porque pertenece a tal iglesia, la de Roma o la de Moscú. Aquél es «escuchado» porque a su vez repite y divulga la voz del tirano de turno. Los más tratan de recoger las migajas o izarse más allá del nivel de los otros en uso de genuflexión o de oportunismo. Todo un honor del «más fuerte». De quien llegó a la escala de «potencia» económica o militar.

Los menos, los íntegros, quedan ignorados de las masas. Consolidados entre sí por la afinidad electiva solidaria hasta los extremos más altos. Hasta en la persecución, el anciano, el ostracismo. A éstos pertenece Eugen Relgis. Y hacemos de él diferencia escogida y premeditada porque quisiéramos que su mensaje llegara a oídos de las generaciones jóvenes, de los que han de forjar el mañana, de los que tienen en sus manos la llave del porvenir, si toman conciencia del valor y del uso de tal llave, si ansían un porvenir luminoso.

Repite Eugen Relgis su mensaje desde hace casi cincuenta años, en todos los tonos, en todas las lenguas, por la correspondencia, por el libro, por la palabra, a través de su andar por el mundo, unas veces por vocación propia, otras porque la brutalidad se entroniza en las tierras que pisa y sufre persecución, expulsión y oprobio. Hace dos años intentó un nuevo viaje a Europa. No pudo visitar ciertos países porque en tiempos de guerra había sufrido persecución impuesta por las autoridades ocupantes. ¡Sarcasmos de la «liberación»!...

∴

Me dirijo a la juventud porque en mis años mozos descubrí al Relgis de las «Peregrinaciones Europeas» a través de las que me sentí incitado a conocer ciertas personalidades que se reafirmaron de una gran altura moral en los estados del pensamiento, del arte, de la literatura. La formación que se forja en los años primerizos, al despuntar el interés por los problemas vitales del hombre, queda como base y cimiento de la consolidación personal. Muchas obras de Relgis datan de aquella época, aunque en sus ediciones masivas se hayan ido completando con ricos detalles. Obras más recientes prueban que la madurez del autor, su sensibilidad, su estilo, corresponden a los momentos álgidos de sus «Encuestas» y a la hora de gestación artística de su extraordinario «Mirón el Sordo», obra de rasgos autobiográficos que descubrí en Burdeos, en pleno período de ocupación alemana. ¡Con qué emoción fervorosa me dediqué a la caza de más ejemplares de este libro para regalarlo, hacerlo circular, introducir entre mis amistades un oasis de calma y esperanza en aquellas horas de amargura! De mis búsquedas obtuve resultado sorprendente. Logré un ejemplar de «Literatura Razboiulvi - Si era nova», editado en 1919 (Bucarest, 96 págs.). Poco más tarde tuve la agradable sorpresa de adquirir «Bulgaria desconocida», que había leído hacía años. Y la que creí por un momento como primera edición de «Mirón». Se trata, amigo Relgis, de «Prietenile Lui Miron», sin fecha de edición (150 págs.).

«Doce Capitales» —editado en 1963— constituye un resumen de su pensamiento y de su labor, una recopilación de sus «peregrinaciones» y de sus experiencias; una visión del mundo entre dos guerras que constituye inagotable vena de sugestiones.

Ha de acudir a Eugen Relgis quien desee conocer al incomparable Max Nettlau en la intimidad de su vida atormentada y laboriosa, quien guste de saber cómo vivían y se comportaban, cómo actuaban y pensaban hombres como Pierre Ramus, Gide, Romain Rolland, Han Ryner, Latzko, Nicolai, Stefan Zweig. ¿Quién no ha conocido —por la pluma de Relgis— la grandeza y el honor, toda la dolorosa angustia que llevó a Zweig hasta el suicidio?...

∴

La juventud se siente atraída por el marxismo, todo y no llegando a conocer a Marx en sus textos. Lo hace por sana vocación. Porque supone en el marxismo inconformismo y rebeldía, clara solución del obrero presente hacia un porvenir de expansión personal. Esa misma juventud escogería otros derroteros si nos diéramos con entusiasmo a la tarea de dar a conocer otras ideas, así como otros hombres y otros textos.

Se requiere la tozuda perseveranca de un Eugen Relgis, simbólicamente situado en el Cerro montevideano —la pequeña Atenas del Plata— como faro providencial, para señalar una ruta que no está libre de escollos, pero que conduciría al hombre hacia los horizontes en que convergen los caminos de la libertad.

Una sola tendencia : la comunista libertaria

por Manuel HERNANDEZ

UNAS manifestaciones aparecidas en nuestra prensa con machacona insistencia ahincándose en lo de la *crisis del anarquismo*, y otras no menos desagradables versando sobre la *reunificación de tendencias*, nos obligan a barajarnos en la discusión de ambos temas por considerar que tal como algunos los tratan nada aclaran y mucho confunden, dejando atónicos a los emigrados recientes al constatar ciertas contradicciones.

En la C.N.T. hay diferentes opiniones que no deben ser interpretadas *tendencias* o *modernismos*, puesto que el objetivo de la C.N.T. es uno y no logrado. La idea caudal cenetista nos ha reunido a todos, y mal se puede hablar de tendencias cuando éstas indicarían separaciones morales desembocando en una imposibilidad de convivencia. El apoliticismo tan necesario y consubstancial en la C.N.T. jamás puede pasar a la transigencia política, al enternecimiento por las fórmulas de Gobierno, con lo cual se establecería el infundio de que el agua puede contemporizar con el fuego.

No sería lógico confundir tendencias con las tácticas nuestras tradicionales. Utilizar la transgresión desdichada de 1936-39 sería tanto como negar el sentido inicial e histórico de la C.N.T. misma. O se es *anarcosindicalista* o se es *sindicalista* con puntos suspensivos.

Ni tácticas ni procedimientos en la C.N.T. son objeto de dirigismos, sino de convención fundacional y de aceptación de entrada. En nuestra casa hay ideas, no caudillos. No somos partido socializante ni democrático; por ética libertaria no admitimos jerarquías; individuos conscientes, lo que da una moral que nadie ajeno ha conseguido.

¿Tendencias? Una: la de transformar la sociedad socialmente en el más corto espacio de tiempo posible, puesto que la sujeción del trabajador dura hace demasiado tiempo. Estudiadas la lentitud y la imposibilidad revolucionaria de la política, apareció el recurso antiestatal y reciamente obrerista de la acción directa. Varios compañeros muy dignos de respeto interpretaron que la revolución inmediata sería negativa sin preparación libertaria del proletariado, lo cual no niega la virtualidad del principio emancipador y de acción directa de los compañeros todos. Por el mismo camino —y no por sonderos convergentes— todos nos dirigimos hacia el comunismo libertario *sin bifurcaciones autoritarias o estatales.* Unos nos empleamos en hombres de acción; otros en la prolificación de nuestro elemento por conductos de persuación o intelectuales. Pero el sacrificio para mejorar la condición de la clase trabajadora *confederalmente,* nos lo repartimos. Esta es la verdad que no debe permanecer olvidada.

Asomó también lo que ahora se llama *tercera fuerza,* híbrida, que trató de mediatizarnos. La formaban individuos de partidos ajenos a nuestros fines, y por la conjunción de *todos nosotros* tal inicio de tercera fuerza quedó desvanecido. De puertas afuera eso se llamó luego *Sindicato autónomo,* C. G. T. U., etc. Por mayoría de edad, nuestra buena fe no fue sorprendida.

Persistiendo en esta conducta es lícito velar ahora y el futuro. El coqueteo con opositores políticos y otros sería peligroso, no así la conjunción de esfuerzos antifranquistas para derribar el sistema que rige en España. La C.N.T. no puede cambiar su fisonomía por asuntos de moda, so pena de negar su propia existencia. Incursos en el engranaje gubernamental perderíamos confianza en nosotros mismos y en los trabajadores no conformistas, y tras el descrédito sobrevendría la liquidación de la que no nos libraría ni el doble juego. El comunismo libertario está lejanísimo de la voluntad del socialismo HOAC o sacristanesco, y del deseo de los partidos liberales burgueses. Si un día desacreditáramos la C.N.T. arrimándola a los modismos gubernamentales, desacreditados resultaríamos serlo nosotros.

Aproximados a los *afines políticos,* seríamos rogados apremiantemente para un concurso electoral en vistas de cualquier posibilidad derechista. ¿Entonces? Condescendiendo, la C.N.T. apolítica habría terminado, y la C.N.T. neo-política también, puesto que una sindical como la nuestra no puede subsistir contra su objetivo: la emancipación total de la clase trabajadora.

Imaginemos un cenetismo 1931 colaboracionista y en proa a los enchufes característicos de la época. Con el descrédito conseguido ante el pueblo, no hubiese existido la reacción anarcosindicalista del 19 de julio, ni ahora estaríamos ocupándonos de C.N.T.

Con respecto a los neo-antifranquistas procedentes de la Falange y de la Iglesia, sería mendaz olvidar que ellos son parte directa de la tragedia que sufre nuestro pueblo, y que no hay bondad suficiente en el antifranquismo para indultar a delincuentes que sin soltar el juego derechista se proclaman contrarios a Franco. Y en cuanto a nuestros próximos, comprensión hacia ellos sin olvidar que poco o nada estimaron las realizaciones sociales cenetistas. Es una prevención y no una desconfianza.

La insistencia en el *fracaso del anarquismo* se comprendería en los

(Pasa a la página 3.)

Fluorescencias

1

Los que sin ningún rubor conducen las multitudes a los estadios y otros lugares «comercializados» para desplumarlas, se mofan en forma inaudita de la vida colectiva; de las penurias de los explotados, de su hambre y sus grandes dolores. Calculo que una casa habitable se puede construir con el equivalente de trabajo a unos mil dólares. ¿Cuántas casas se construirían con lo que en una sola tarde de Estadio derrochan los millares de ignorantes que hacen posible el magnífico «agosto» de los esquilmadores de pueblos? Sin embargo, la inmensa mayoría de los que cotizan en taquilla costosísimas entradas para presenciar espectáculos de orden secundario —en el terreno de las elevadas cumbres del posible bienestar de todos y cada uno—, abandonan en sus miserables chozas a los suyos, en brazos de sufrimientos inimaginables, comidos por los piojos y las enfermedades, para darse el gusto de gastar lo que no tienen ni tendrán en tanto no se rebelen incluso contra el deporte comercializado.

2

En las presentes condiciones de vida vendida a los privilegiados, de ciencia, cultura, trabajo y esfuerzo puestos al servicio de los que mandan, renunciamos a aceptar como signo de progreso a esa radio que nos martiriza con sus algarabías deportivas transformadas en un instrumento más de explotación, útil solamente para los dominadores del hombre por el hombre.

3

Hay que manifestar sin temor que actualmente la humanidad no adelanta, por el contrario, retrocede con demasiada rapidez.

4

La F.O.R.A. de Argentina acaba de editar, para distribuir sin costo, «En el café», de Malatesta, y «El Salario», de Kropotkin. Esto es algo que «bien vale una misa», como diría el otro.

5

Es necesario esforzarse por todo lo que concierne a la normal actividad de un idealista que hace lo posible por estimarse a sí mismo para poder así estimar a sus semejantes.

COSMOS

3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

LE COMBAT SYNDICALISTE

0,40 F. LE NUMERO C.N.T. A.I.T. 9 Juillet 1964

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL ● SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS 36e ANNEE ● NOUVELLE SERIE ● NUMERO 305

Stabilisation... suite et fin

NOUS avons toujours considéré la stabilisation des prix, préconisée par les gouvernements successifs, comme un miroir aux alouettes; et, dans l'éditorial du « C. S. » précédent, l'acent fut mis sur les intentions de l'Etat de violer l'actuel plan de stabilisation en procédant à des hausses des tarifs de la S.N.C.F. ou de l'E.D.F.

Il faut croire que nous avions un peu trop anticipé et M. Giscard d'Estaing a tenu lui-même à nous tranquilliser; « l'opération vacances » va contribuer à maintenir la stabilisation des prix.

Par ailleurs et dans le même but, les tarifs E.D.F. et S.N.C.F., ainsi que le prix du timbre-poste ne subiront aucune augmentation pendant la période des vacances...

... Oui, vous avez très bien compris, « pendant la période des vacances » on vous fichera la paix, mais à la rentrée...

Sans aucun doute, le mois de septembre réserve aux travailleurs des moments difficiles. Les perspectives gouvernementales ne sont pas très réjouissantes et le Sénat, dans sa dernière séance de la saison, le 30 juin, s'est attaqué au plan de stabilisation. Selon les dires d'un orateur, celui-ci n'est allé que d'échec en échec.

Il y a un autre fait assez important sur le plan social : tous les ans, la période des vacances provoquait un relâchement des luttes ouvrières; juillet et août marquaient le répit, la pause. Or, cette année-ci les choses ont l'air de se passer différemment. Les mises à pied, les licenciements, les grèves aussi se multiplient.

« Dans le Nord, indique le journal « Les Echos », un certain nombre de mouvements revendicatifs ont été enregistrés, notamment aux papeteries Beghin, où 1.450 ouvriers ont cessé le travail pour protester contre les mises à pied; aux établissements Sidenor, à Hautemont : une centaine d'ouvriers sont en chômage technique par suite d'une grève perlée; aux établissements Villeroy et Boch, à Feignies, où une quarantaine d'ouvriers céramistes se sont mis en grève. Enfin, aux usines de Nord-Aviation, à Meaulte (Somme) 1.200 ouvriers — sur un effectif de 1.300 — répondant aux consignes syndicales ont débrayé pour appuyer leurs revendications de salaires. »

Pendant le même temps, la grève de la navigation aérienne se poursuit sans fléchir malgré les menaces des pouvoirs publics qui veulent par ailleurs gagner l'épreuve de force en utilisant le concours de l'armée.

A Besançon aussi, grève illimitée chez Rhodiaceta, suivie à 90 % et qui menace de gagner les autres usines qui se trouvent à Lyon et au Péage de Roussillon.

Dans un autre domaine, les détaillants en fruits et légumes et les bouchers sont aussi mécontents que les travailleurs et ils le manifestent en refusant de s'approvisionner auprès des grossistes.

Où cela va-t-il nous mener ? diront nos bons bourgeois; et la classe ouvrière ferait bien de s'en inquiéter elle aussi. Pas pour les mêmes raisons, bien sûr, mais pour d'autres bien plus valables et plus profondes.

Si le commerçant « ronchonne », c'est souvent par vice ou parce qu'il ne thésaurise pas suffisamment vite à son goût. Il peut s'organiser en société coopérative si son égoïsme le lui permet; son sort n'est pas des plus dramatiques.

Le cas du travailleur de la base est bien différent; sa situation économique est bien souvent précaire et, ce qui est un comble, c'est qu'il doit subir le contrecoup de la mauvaise gestion de la société, ce qui est actuellement le cas.

Evidemment, il a lui aussi la possibilité de s'organiser pour se défendre et le syndicalisme reste le seul lien qui le lui permette; mais encore faut-il que celui-ci ait gardé son authenticité et qu'il ait pour but l'abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme et l'instauration de l'égalité économique. Voilà le vrai plan de stabilisation.

C'est bien ce que nous nous efforçons de préconiser.

ENCORE UN...!

En récompense des services rendus au capitalisme, le sieur Robert Bothereau, ancien secrétaire général de la CGT-FO, membre du Conseil de la Banque de France, membre du Conseil d'administration du B.I.T., a été désigné comme Conseiller d'Etat en service extraordinaire !

Et, comme les mêmes causes produisent les mêmes effets, son collègue Bouladoux, de la C.F.T.C., a été désigné également au même emploi. Ce dernier nous intéresse moins, mais le cas Bothereau, après celui de la famille Jouhaux, nous passionne davantage.

Pensez donc ! La F.O. ? Mais c'est en son sein que tant d'anarchistes se sont égarés; c'est de ce marais visqueux qu'ils ont tenté de se dégager pour garantir l'honnêteté des maîtres de cette organisation !

Je pense avec tristesse à la pauvreté intellectuelle et psychologique de ces syndiqués qui n'ont pas encore compris qu'à nourrir des fauves on finit par être dévoré par eux; qui, toujours roulés par leurs bureaucrates, s'efforcent en dépit des expériences malheureuses de leur confier une autorité qu'ils pourraient eux-mêmes exercer directement, et dont ils aggravent les effets en la rendant permanente !

Je pense surtout à mes camarades libertaires égarés dans une tanière où, pour jouir d'un certain crédit, ils sont obligés de flatter les maîtres qui leur accorderont, en échange, un certain droit d'exhibition dans le respect d'un conformisme traditionnel.

Je lis que la F. O. a félicité son chef d'avoir gravi aussi rapidement les échelons de la promotion bourgeoise... Dame ! Ajoutez à la recommandation franc-maçonne celle des copains en place : voilà bien des raisons d'exciter les appétits de la bureaucratie syndicalo-bourgeoise. A qui le tour ?

Depuis mon adhésion à la C.G.T. en 1913, que de chemin parcouru ! J'ai vu défiler tous les arrivismes... J'ai vu le syndicalisme tenter de se libérer des influences pernicieuses par des métamorphoses qui retournaient au ruisseau de la tradition, car on ne transforme véritablement une organisation qu'en balayant ses structures, qu'en lui donnant des moyens nouveaux, un squelette mieux équilibré, en sortant de ces méthodes organisationnelles qui ont été empruntées aux structurations politiques.

J'entends encore les idolâtres de la Charte d'Amiens, vouloir que ce manifeste qui lançait une expérience sociale, conserve aujourd'hui, dans une économie totalement bouleversée, l'efficience d'antan !

C'est ainsi que dans les vergers syndicaux, d'habiles jardiniers réalisent cette prouesse arboricole d'obtenir sur les mêmes poiriers plusieurs récoltes dans la même saison.

Enfin, réjouissons-nous des productions de la F.O., de son effort pour égaler sur le plan administratif et financier la compétence d'un Pompidou. Deux banquiers désormais veillent sur les destinées prolétariennes : Pompidou au gouvernement, Bothereau, comme sous verge au Conseil d'Etat et à la Banque de France !

Je n'exprimerai pas mon mépris à ce dernier : c'est un intouchable ! Mais je confie ma pitié à ceux qui ont couvé, et qui continueront encore à produire, par indigence d'esprit, de tels phénomènes : pauvres diables !

Liberté, j'écris ton nom

(P. ELUARD)

Etre libre, c'est pouvoir agir à sa guise suivant ses inclinations : lire, peindre, écrire, pêcher à la ligne ou cultiver des fleurs. C'est avoir la possibilité d'apprendre pour le plaisir, la joie de connaître tout ce que le génie humain a créé depuis que l'homme existe; c'est, en un mot, vivre.

Pour apprendre à peindre, écrire, lire, il faut du temps; or, de nombreux humains ne disposent pas de ce temps. Ils sont les esclaves modernes des magasins, des chantiers, des usines; ils sont astreints à dépenser les trois quarts de leur journée en travail, en transport ou à diverses obligations domestiques. Dans ce temps de travail ils donnent le meilleur d'eux-mêmes, et le soir, épuisés par l'effort physique ou cérébral de la journée, ils n'aspirent qu'au repos, au délassement, lire un livre d'étude, penser, créer, est au-dessus de leurs forces, aussi c'est au plaisir facile qu'ils demandent le délassement, cinéma, télévision. Le dimanche consiste à prendre la voiture, partir à cent, deux cents kilomètres, sans but précis, sans même désirer visiter un vieux château ou une vieille église (la seule chose valable dans la religion, l'architecture et les vitraux des églises); ou alors le derrière posé sur les gradins d'un stade, ils vont applaudir les joueurs de football.

Dépersonnaliser l'individu, que toute son intelligence, son savoir, son temps de vie, soient utilisés à leur profit, voilà le but recherché par nos « maîtres », qui grâce, justement, à ce travail des ouvriers, peuvent consacrer une forte partie de leur temps à leurs inclinations.

Travailler est une nécessité. Le monde moderne nous a rendus esclaves dans la mesure où il nous a offert (ceci est un paradoxe) des moyens de libération, des réfrigérateurs, des machines à laver, des moulins à café et autres mixeurs.

Cela, naturellement, nécessite une certaine mise de fonds, si l'on ajoute à ces engins de première nécessité, des engins de plaisir, tels la télévision, l'électrophone, la TSF et la voiture, c'est encore une hypothèque supplémentaire pour le budget du travailleur.

Pour se procurer ces mises de fonds, un seul moyen — pour un ouvrier ne disposant pas d'autres ressources que ses deux bras — : c'est le travail. Le salaire du mois étant tout juste, suffisant pour subvenir aux besoins courants du ménage, et encore pas toujours, il ne reste que les solutions suivantes : la femme travaille, l'homme fait des heures supplémentaires, ou ils se privent sur le nécessaire. C'est, souvent, le travail en heures supplémentaires, voire le travail noir qui est envisagé, quelquefois les deux, heures supplémentaires, travail au noir, voire les trois en y ajoutant le travail de la femme; ce qu'il faut c'est payer le crédit, le payer vite pour faire de nouveaux crédits, changer la voiture ou le frigo.

Ce qui nous amène à penser que l'ouvrier du XXe siècle ne désire pas la liberté, mais uniquement la possession, que ce soit à l'est ou l' ouest, au nord ou au sud de notre pays. Seul domine le désir matériel.

Pour nous, anarcho-syndicalistes, la liberté passe avant, ou, plutôt, en parallèle des moyens offerts par le modernisme. Nous ne sommes pas contre la voiture, le réfrigérateur, la télévision (encore qu'il y ait beaucoup à dire dans ce domaine); nous ne sommes pas contre le fauteuil « relax » ou les meubles style Renaissance, mais nous estimons que l'homme devrait pouvoir consacrer les trois quarts de sa journée à ses loisirs.

Actuellement l'homme devrait travailler uniquement cinq heures par jour pour la collectivité. Cela est viable à trois conditions :

1) Qu'il y ait une meilleure répartition du salariat.

2) Que tous les hommes valides travaillent.

3) Avec une meilleure gestion du travail, distribution, exécution, circuit de vente, etc.

Meilleure répartition du salariat : en effet, il est paradoxal de voir deux hommes ayant les mêmes besoins matériels percevoir dix, cinquante, cent fois plus l'un que l'autre.

De même il est illogique, pour ne pas employer de terme plus violent, de voir des hommes possédant de l'argent, placer celui-ci dans un commerce, une affaire, sous forme d'actions, ou d'achats, etc., vivre uniquement du bénéfice réalisé par ce genre d'escroquerie non punie par la loi. Par ailleurs, il va de soi que le terme travail est employé ici dans son sens véritable, c'est-à-dire qu'il ne s'applique pas à certains métiers que Sébastien Faure appelait « haïssables ».

Quant à la gestion économique et logique du revenu national ou d'usines capitalistes, tout un chacun connaît suffisamment de cas où la gabegie règne pour ne pas s'apesantir sur la question.

Il va sans dire que tout ce qui revêt un caractère de nocivité serait exclu de la production, tel usines d'armement ou atomiques. En un mot tout le parisitisme social.

Nous manquons de locaux scolaires, nos routes sont trop étroites, il y a des taudis. De quoi donc employer la main-d'œuvre, travaillant pour les usines militaires, qui d'ailleurs pourraient être reconverties ?

Aujourd'hui, tout cela est un rêve, car l'homme, qu'il soit ouvrier ou bourgeois ne désire que son petit confort, confort matériel mais non intellectuel, comme disait un parachutiste : « Quand on me parle d'intellectuel, je sors mon revolver. »

Mais l'humanité mérite un meilleur sort que la guerre et la misère. Elle a droit au bonheur et le syndicalisme révolutionnaire doit l'aider à y parvenir.

G. PIOU

— Comment ! les ouvriers en grève ?... Ils veulent donc notre misère...

Fondation de l'Internationale

II

Edmond Villetard, dans son « Histoire de l'Internationale », publiée en 1872, a, de son aveu même, fait beaucoup d'emprunts à Oscar Testut. A cette époque, les faits étaient encore frais et les raisons impérieuses de falsifications historiques moins désirées, je le pense tout au moins. Voici donc ce qu'il écrit, dans le chapitre IV. Fondation de l'Internationale : « On a souvent attribué à Mazzini, la première idée de la fondation de l'A.I.T. C'est une erreur contre laquelle ont vivement protesté à diverses reprises les membres de cette société qui, malgré leur amour pour le bouleversement, ont peut-être autant de haine pour la bourgeoisie révolutionnaire à laquelle appartient le célèbre agitateur italien, que pour la bourgeoisie conservatrice. »

Pour Villetard, depuis des années en Grande-Bretagne, les associations ouvrières avaient droit de cité, de par la loi même, tandis qu'en France, soumises au régime d'autorité, ces mêmes associations ouvrières vivaient en clandestinité, secrètes ou déguisées.

A ces sociétés déjà si puissantes dans leur pays respectif, il ne restait qu'à tenter de s'associer. Ce fut réalisé lors de l'Exposition Universelle de Londres, en 1862.

Le 5 août 1862, la fête de la fraternisation internationale se déroula; précisons qu'elle eut lieu à la taverne des francs-maçons. On y lut une adresse des frères ouvriers anglais, à leurs frères de France. Cette adresse nous est parvenue, grâce aux fragments que l'un des délégués, M. Murat, cita en 1868 et en 1870, lors des procès intentés par la justice des tribunaux de la Seine.

En voici les fragments reconstitués : « Nous, ouvriers anglais, saisissons avec bonheur l'occasion de votre présence à Londres, pour vous tendre une main fraternelle, et nous vous disons de tout cœur : soyez les bienvenus.

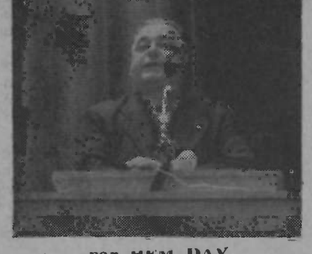
Dans des siècles d'ignorance et d'obscurantisme, nous n'avons su que nous haïr; c'était le règne de la force brutale. Aujourd'hui, sous l'égide de la science civilisatrice, nous nous rencontrons comme enfants du travail; le règne de la force morale est venu.

Quoique l'avenir semble nous promettre la satisfaction de nos droits et de nos espérances, nous ne devons pas nous dissimuler que nous n'y arriverons pas sans des luttes sérieuses : l'égoïsme rend trop souvent les hommes aveugles à leurs véritables intérêts et produit la division et la haine là où il devrait n'y avoir qu'amour et solidarité.

De la même manière que nos dissensions nationales ont été ruineuses pour nos patries respectives, nos divisions sociales seront fatales à ceux que la concurrence entraînera contre leurs frères.

Aussi longtemps qu'il y aura des patrons et des ouvriers, qu'il y aura concurrence entre les patrons et des disputes sur les salaires, l'union des travailleurs entre eux sera leur seul moyen de salut.

La concorde entre nous et nos patrons est le seul moyen de diminuer les difficultés par lesquelles nous sommes entourés. Le perfectionnement des machines, que nous voyons se multiplier de toutes parts, et la production gigantesque qui est la conséquence de l'application de la vapeur et de l'électricité, viennent tous les jours changer les conditions de la société. Un problème immense est à résoudre, celui de la rémunération du travail. A mesure que la puissance des machines s'accroît, il devra y avoir moins de nécessité pour le travail humain. Que fera-t-on de ceux qui sont sans travail ? Devront-ils rester improductifs et comme éléments de concurrence ? Les laisserat-on mourir de faim, ou les nourrira-t-on aux dépens de ceux qui travaillent ?



par HEM DAY

Nous ne prétendons pas résoudre ces questions, mais nous disons qu'elles doivent être résolues, et que pour cette tâche, ce n'est pas trop de demander le concours de tous : des philosophes, des hommes d'Etat, des historiens, des patrons et des ouvriers de tous les pays. Il est du devoir de tout homme de prendre sa part de travail.

Bien des systèmes ont été proposés pour la solution de ce problème : la plupart ont été de magnifiques rêves, mais la preuve que la vérité n'a pas été trouvée, c'est que nous la cherchons encore.

Nous pensons qu'en échangeant nos pensées et nos observations avec les ouvriers des différentes nationalités, nous arriverons à découvrir plus vite les secrets économiques des sociétés. Espérons que maintenant que nous nous sommes serré la main, que nous voyons que comme hommes, comme citoyens et comme ouvriers, nous avons les mêmes aspirations et les mêmes intérêts, nous ne permettrons pas que notre alliance fraternelle soit brisée par ceux qui pourraient croire de leur intérêt de nous voir désunis; espérons que nous trouverons quelque moyen international de communication, et que chaque jour se formera un nouvel anneau de la chaine d'amour qui unira les travailleurs de tous les pays. »

On a pu écrire que cette adresse est l'acte de naissance de l'Internationale. Erreurs et illusions mises à part, le ton en paraît modéré, voire convenable; l'appel à la violence semble en être absent.

Après cette lecture, il y a lieu d'en rabattre sur les historiques partisans de l'Internationale. Ceci était l'entente proposée et que l'on voulait durable, entre les ouvriers de deux pays, mais encore fallait-il trouver « le moyen pratique de la réaliser ».

Deux années furent nécessaires pour arrêter les bases définitives de l'association. A travers bien des vicissitudes, des heurts, l'exécution du projet fut réalisé, et c'est alors que la question sociale fut posée à l'improviste, troublant les combinaisons politiques.

Il y eut la délégation des ouvriers parisiens à l'Exposition Universelle de Londres en 1862, qu'il ne faut pas confondre avec le meeting de Saint-Martin's Hall, présidé par le professeur Edward Spencer Beesly — Karl Marx n'assista pas à cette réunion.

Le 28 septembre 1864 fut décidée la création de l'Internationale. C'est à cette date également que l'Assemblée élit un comité chargé d'organiser la nouvelle association. Ce comité prit le nom de Conseil Général — Central Council —et chargea un sous-comité d'élaborer les statuts provisoires — Provisional Rules — et d'un manifeste-adresse, qui furent publiés en une brochure à la fin de 1864 — Address and Provisional Rules of the International Working men's Association (1864).

En 1865 aurait dû se tenir le Congrès général en Belgique, tel que le prévoyait l'article 3 des statuts provisoires. Mais au lieu du Congrès se réunit une simple conférence à Londres du 25 au 29 septembre 1865. Il y fut décidé qu'un Congrès — le premier — se tiendrait à Genève. La date dudit congrès fut fixée au 3 septembre 1866.

(A suivre.)

Regards sur le monde

AUX TRAVAILLEURS BELANT LA PAIX

Un salarié américain sur dix travaille dans les armements, par conséquent : pour la guerre.

Le département du travail révèle que 6.700.000 personnes sont employées par les services de défense nationale, dont 2.700.000 militaires et un million de civils. Environ trois millions de travailleurs travaillent pour la guerre dans les industries privées. Enfin, 90 % du personnel de l'industrie aéronautique et 90 % du personnel de l'industrie navale travaillent également pour la guerre.

Et vous croyez au désarmement ? Vous savourez les discours des uns et des autres qui ne sont que tortueuses manœuvres pour vous laisser croire à la possibilité de la paix en régime capitaliste !

Songez-y bien. Cet état numérique représente les actifs, ce qui fait, en tenant compte des personnes vivant sur ces odieux salaires, environ 20 millions de personnes.

Essayez maintenant d'imaginer une conversion industrielle de paix, qui pourrait, la fabrication des armements cessant, réemployer cette main-d'œuvre et nourrir cette population mise en dehors du pouvoir de consommation.

Vous n'ignorez pas la difficulté qu'éprouve l'économie capitaliste à vendre ce qu'elle produit au ralenti ? A qui vendrait-elle la production résultant de cette immense conversion ?

Imaginez toujours que ce désarmement soit mondial. Ce sont deux cents millions d'êtres humains qui seraient jetés dans les privations.

Et vous croyez au désarmement en régime capitaliste !

Estimez-vous donc heureux que vos maîtres aient peur de la guerre, non par humanité, mais parce que, les uns et les autres, possèdent les moyens de s'entre-détruire intégralement, ce qui ne leur assurerait aucun profit.

Ne leur est-il pas plus facile — puisque vous y consentez — de prélever sur votre travail dans les armements les profits qu'ils prélevaient autrefois sur vos charniers ?

Dame ! Cette « paix de la terreur » n'est pas sans risques pour tous; mais après tout « les Chevaliers du Profit » n'en ressentent aucun remords tant les « idolâtres du Salaire » y mettent de la bonne volonté ! La morale des uns et des autres est la même : l'argent n'a pas d'odeur !

Américains, Anglais, Français, Belges, Allemands, Russes, même les Suisses, Suédois, etc., rivalisent d'ingéniosité et de zèle pour fournir aux pays sous-développés et arriérés des armes qui leur permettront de s'entre-déchirer pendant que les « développés », en échange, leur raviront leurs matières premières et les possibilités d'en tirer de larges profits et du pouvoir d'achat pour leur valetaille.

C'est ça, la Comédie du Désarmement en régime capitaliste. Ce n'est pas agir en faveur de la paix, mais essayer coûte que coûte de sauver les prix, salaires et profits, de telle façon que le privilège règne sans contestation sérieuse sur les salaires, les privations et l'indignité de tous.

La fabrication des armements ? C'est une assurance à terme pour le règne du profit. C'est également une inconséquence, une lâcheté et une honte pour ceux qui s'y adonnent en bélant la paix.

La paix naîtra sur les cendres du profit et des salaires ou ne sera jamais, et la conversion de la « paix de la terreur » en paix sociale sera l'œuvre des esclaves quand ils auront acquis le sens de la dignité.

L'entraide des travailleurs

CONTRE LA COALITION DES ETATS

Gaston Defferre, dans une déclaration récente, a manifesté son désir de voir se créer une « unité politique » de l'Europe.

Certes, nous sommes contre tout nationalisme et pour l'abolition des frontières qui ne sont, en quelque sorte, qu'une limitation du *champ d'action* de chaque gouvernement totalitaire et centralisateur.

Mais il convient de mettre en garde tous les travailleurs contre une unité *politique* de l'Europe.

Que signifierait en effet cette unité ?

— D'une part la survivance, précisément, d'un certain *nationalisme* (au nom duquel on fait se jeter les peuples les uns contre les autres), car si l'unité vient du *sommet* elle ne saurait être qu'un accord temporaire entre *dirigeants* et il suffirait que ces dirigeants soient remplacés par d'autres pour que ces accords ne soient plus que des chiffons de papier à jeter à la corbeille.

— D'autre part, la *coalition* des systèmes capitalistes visant à exploiter de façon plus « rationnelle » et plus complète la masse des travailleurs. En effet, toute unité *politique* de l'Europe ne peut signifier que l'unité des *gouvernements*, c'est-à-dire l'unité des *classes dirigeantes*, des capitalistes exploiteurs. Car que représente le gouvernement sinon la défense des intérêts de messieurs les *théoriciens du profit ?* D'ailleurs les grandes firmes ont, depuis longtemps, étendu leurs intérêts, et l'exploitation qui en résulte, au-delà de toutes frontières.

Une unité *politique* de l'Europe ne saurait être en conséquence qu'*une nouvelle organisation du système d'exploitation des peuples* de ce continent.

L'exemple nous en est donné par l'emploi massif de main-d'œuvre étrangère (espagnole, portugaise et italienne) alors que le chômage sévit en France. En fait ce n'est pas que nous ayons besoin d'un surplus de main-d'œuvre mais celle-ci est moins « chère ».

L'unité *politique* de l'Europe, c'est le don de sept cent cinquante millions à Franco par la France, ce qui va lui permettre de tenter d'écraser les grèves des Asturies; c'est l'accord anglo-espagnol pour la constitution d'une *flotte de guerre* espagnole alors que le peuple de ce pays crève de faim.

Louis Dorlet déclare dans un récent numéro de « Défense de l'homme » : « C'est grâce à l'aide constante des démocraties que les régimes crapuleux de Salazar et de Franco perpétuent impunément les vieilles traditions fascistes de torture et d'assassinat », et cela parce que les « Rothschild de France et d'Angleterre s'intéressent à toutes les productions du sous-sol espagnol », nouvelles sources d'exploitation et de revenus.

A cette unité politique de l'Europe, nous désirons substituer l'*unité réelle et fraternelle des travailleurs*, non seulement d'Europe mais du monde entier, pour une *entraide efficace* contre l'exploitation capitaliste, et pour une *organisation à la base et sur le plan mondial* des moyens propres à mettre en place une nouvelle économie, *rationnelle et libertaire*, basée non plus sur le système des profits à quelques-uns, mais sur la *réalité des besoins de la consommation et des possibilités de la production*, dans le *respect des aspirations individuelles*.

L'unité européenne et mondiale des travailleurs réunira, au sein de l'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS, tous ceux qui souhaitent l'abolition du système capitaliste actuel par un effort commun de tous les travailleurs du monde pour construire une société de *liberté et d'entraide* par une *révolution sociale authentique, menée par la base*, qui détruise à jamais les principes d'autorité et de profit.

SEVY

Hoy y siempre

Por el triunfo de la Revolución Social

LA llamada «sucesión del fascismo español» hace un montón de años que motiva variados comentarios y constantes rumores.

El problema radica en que el «testaferro» de la reacción española es insustituible tal como lo pretenden quienes patrocinan su relevo. Las bestialidades ejecutadas por Franco, y por la retahila de mercenarios, son tales que no permite un camuflaje.

Si la dictadura del general Primo de Rivera pudo dar paso a una republiquita burguesa —Arnedo-Castillblanco, Parque de María Luisa de Sevilla— fue porque no existía por en medio la sangre que ha derramado el chacal de El Pardo con la aquiescencia y la bendición de los altos dignatarios de la Iglesia Católica.

Existe otro factor que no pasa desapercibido a la reacción española. La reaparición del proletariado en la escena peninsular. Es decir, que el cambio de que tanto se habla corre el peligro de ser desbordado por los parias de la ciudad y del campo.

Por más interés que tengan los capitalistas españoles de deshacerse de Franco para entrar por la puerta grande en el Mercado Común Europeo, no cabe duda que harán marcha atrás y seguirán sosteniendo al portaestandarte del fascismo español ante una posible arremetida de la clase trabajadora que dejaría atrás el 19 de julio, pues hoy sería un 38 de julio, es decir el espíritu y acción del 19 de julio corregido y aumentado.

Si la burguesía catalana el año 1919 claudicó ante el poder central y Cambó y la Lliga Regionalista pasaron con armas y bagajes a formar parte del equipo latifundista por temor a la potencialidad del proletariado —huelga de la Canadiense—, ahora ante el ímpetu del proletariado asturiano, vasco y de gran parte de los trabajadores de la ciudad y del campo, la burguesía española se alineará de nuevo junto a los asesinos con sable y sotana.

Los rumores que corren de que Muñoz Grandes, de que Aranda o de que García Valiño están propiciando un cambio es puro camelo, puesto que las posibilidades de un traspaso de poderes sin que su produzcan un levantamiento popular no es posible.

El capitalismo internacional a través de las cancillerías y de las embajadas pretende prorrogar el predominio de la reacción con un candidato tipo Estoril —léase Don Juan o Juan Carlos—, pero el obstáculo que hemos señalado impiden el menor marchandaje.

El asesino de El Pardo es un gendarme del capitalismo internacional del que se puede servir para ahogar, cualquier revolución que se reproduzca en el área de la Europa Occidental.

Y la España de Franco es un buen mercado para la inversión de capitales extranjeros con abundante mano de obra barata. Y además el capitalismo le interesa la España actual para importar mano de obra que les permite atenazar las reivindicaciones de los trabajadores de sus respectivos países.

Solamente se podría realizar un cambio sin el menor arañazo si surgiera de la zona izquierdista española un equipo de bomberos que hiciesen coro con los llamados oposicionistas del régimen, y en este caso sería burlada la clase trabajadora española.

Ahora, tal como están planteadas las cosas, con un proletariado que ha saltado de nuevo a la arena hispánica, no cabe hacer marcha atrás, ni se pueden aceptar los frenazos, ni se puede aceptar un nuevo Pacto de San Sebastián.

El «impasse» español ha de tener definitivamente un desenlace. Ha sonado la hora del proletariado. No existe otra clase que pueda sacar a España del marasmo en que le han hundido los eternos hambreadores del pueblo español.

España necesita una revolución profunda que cambie, en absoluto, las estructuras del país, transformando, por completo, todo el orden jurídico, político, económico y social. Es decir, que España si quiere salvarse de su estado de postración secular tiene que hacer la revolución social.

No hay que incurrir de nuevo en los errores del 14 de abril en que los jacobinos de trampa y cartón nos condujeron al mayor de los desastres. A la caída del fascismo la clase trabajadora ha de asumir la dirección política y económica del país a través de las Alianzas Obreras.

La unidad del proletariado de la ciudad y del campo —forjada en las Alianzas Obreras— es el arma más poderosa y eficaz para batir a la reacción española.

1.º La Nueva España no necesita un ejército mercenario. Las armas las han de poseer los trabajadores.

2.º El poderío económico de la Iglesia Católica ha de ser barrido sin titubeos.

3.º La economía del país ha de ser administrada por los trabajadores a través de los sindicatos y de las cooperativas.

4.º Nuestro país ha de recobrar la soberanía que ha hipotecado el fascismo.

5.º Las bases extranjeras deben desaparecer de nuestro suelo. Todos los acuerdos concertados por el enano de El Pardo han de anularse.

6.º La reconstrucción del país ha de hacerse instaurando el «socialismo».

7.º Hay que instaurar un régimen de libertad. Es decir: Socialismo y Libertad.

8.º Hay que educar al pueblo español en un sentido de solidaridad y de fraternidad y de soberanía que será el verdadero «catecismo» de los centros escolares de la España nueva.

Nos hallamos ante una nueva encrucijada, tal como se produjo en 1936. Me acuerdo que siendo redactor de «Tierra y Libertad», en Barcelona, escribí un artículo que se titulaba «Revolución Social o fascismo». No se estuvo en el 19 de julio de 1936 a la altura de las circunstancias como tampoco en mayo de 1937, cuando la calle estaba en nuestro poder y en ambas ocasiones fuimos a apuntalar a los gobiernos.

Sepamos, pues, estar ahora a la altura de las circunstancias y aticemos el fuego de la rebeldía popular y pongamos en el asador todo cuanto se halle dentro de nuestras posibilidades, y propiciemos la unidad obrera, el U. H. P. —Unión, Hermanos Proletarios.

A un lado los apaga-fuegos. Vayamos de cara a la meta, de una manera inteligente y empleando la estrategia que requiera el proceso de la revolución española en ciernes.

Los trabajadores no hemos de tener miedo a la revolución. No tenemos nada que perder y un mucho a ganar.

La revolución social en España puede ser el preludio del despertar del proletariado mundial.

Por la unidad de la clase trabajadora española. Por el triunfo de la Revolución Social. Adelante, hermanos.

JAIME BALIUS

«Beau Séjour», Hyères, Var.

España al día

LA CAZA DE HUELGUISTAS

SAN SEBASTIAN (OPE). — La huelga de la fábrica Michelin, en Lasarte tuvo aspectos interesantes unos y vergonzosos otros. Entre los primeros está la unanimidad con que todo el personal fue a la huelga, la simpatía de todo el pueblo y la victoria final de la organización obrera. Entre los aspectos vergonzosos destaca la caza de huelguistas ordenada por las autoridades del régimen y ejecutada por la Policía Armada.

La huelga, que tenía por causa las dilaciones y evasivas con que la dirección de la fábrica eludía las reclamaciones obreras, se declaró un lunes, absteniéndose de entrar al trabajo todos los obreros mientras no se les concediese las cuarenta pesetas diarias de aumento que tenían solicitado desde hacía tiempo. A pesar del orden y corrección con que se comportaron los huelguistas acudieron fuerzas de la Policía Armada que matraca en mano, se dedicaron a perseguir a los huelguistas incluso monte arriba y por las escaleras de las casas. Pero nadie volvió a la fábrica.

Como al día siguiente se repitió la conducta violenta de la Policía Armada, el pueblo se mostró indignado por semejantes procedimientos y hubo de advertirse a las autoridades gubernativas que, dada la tensión creada, había peligro de que llegara a correr la sangre si se insistía en resolver los pleitos laborales con violencias de aquel estilo.

El tercer día había desaparecido la policía armada, y los obreros reanudaron el trabajo en vista del giro favorable que había tomado el litigio. En efecto, se había llegado a la fórmula de que inmediatamente entrase en vigor un aumento de veinticinco pesetas, quedando pendiente de estudio y discusión la concesión del resto solicitado. Los obreros consideraban que en principio era ya una victoria la inmediata concesión de las veinticinco pesetas, pero la victoria resultó redondeada por el hecho de que la dirección de la fábrica amplió a treinta pesetas el aumento que debía entrar en vigor desde el primer día.

EMIGRADOS ESPAÑOLES EN ALEMANIA Y SUIZA

PARIS. — De la información de Roland Delcour de «Le Monde» se lee: «Los trabajadores españoles se encuentran muy dispersados. (En el Ruhr suman 45.000 pero los hay también en Bade-Wurtenberg, en Hesse, en Baja Sajonia, en Baviera, en Hamburgo...). Suministran a Alemania como en otros países, personal doméstico. Parecen bien organizados. Ello se debe sin duda a que, contrariamente a los que van a otro país, siguen las tramitaciones administrativas establecidas en el acuerdo germano-español de 1960. Disponen de unos sesenta centros más o menos rudimentarios en los que actúan sacerdotes españoles, 75 en total. Hay muchas mujeres y muchachas empleadas en el ramo textil y en la alimentación. En 1963 el número de españoles aumentó en 27.000 Este año se esperan unos 30.000 aunque se registra también mayor número de regresos que antes, sin duda porque en España mejora la situación.»

HUELGA PROBABLE

BILBAO (OPE). —Nos hemos enterado de que es muy probable que antes de fin de mes se declare en Bilbao y otros puntos de la región vizcaína una importante huelga que durará dos días. Objeto de la misma sería protestar contra la falta absoluta de libertad sindical, pedir la libertad de los detenidos, aumento en los salarios, etc.

S. T. V. se propone lanzar una hoja en tal sentido. Se cree que las otras centrales sindicales democráticas U.G.T. y C.N.T. se sumarán al movimiento.

ANTENA

FRANCO-HUGO-IRENE

MADRID.—Prosiguiendo sus juegos malabares seudomonárquicos, Franco ha recibido en El Pardo a Hugo Borbón Parma y a la tranquila Irene de Holanda.

DATO SOBRE ECONOMIA

BARCELONA.—Esta ciudad consume, según datos recientes, 300.000 kilos de pescado fresco por día, recogiéndose, en las costas aledañas, sólo un 15 por 100 del citado comestible.

ROTURA DE CONTRATO

MADRID.—A causa de unas declaraciones del líder del Partido laborista inglés, el gobierno franquista ha roto el contrato de compra de fragatas inglesas para la Marina española que estaba a punto de ser firmado. Dichas declaraciones fueron de tono francamente antifranquista, por lo que el almirante Nieto Antúnez ha dicho a la prensa: «No estoy dispuesto a aceptar la intromisión del honorable Mr. Wilson, jefe de la oposición laborista, en los asuntos internos de un país como España.»

Sabido es que el franquismo confunde deliberadamente Franconia con España.

SE HABLA DE LA DICTADURA FRANQUISTA

BRUSELAS (OPE). — A «Le Peuple» le comunican desde Estrasburgo: «El delegado belga Fernand Dehouse ha pedido a la Comisión Hallstein, en nombre del grupo socialista del Parlamento Europeo, que precise el exacto alcance del mandato que ha recibido del Consejo de Ministros sobre la apertura de conversaciones con España y la orientación que piensa darse a las mismas. Ha recordado la oposición formal del grupo socialista a cualquier asociación con España en tanto exista allí un régimen de dictadura.

«El señor Jean Rey, en nombre de la Comisión ha respondido que el Consejo había optado por la vía del compromiso y que a él competía precisar el alcance del mandato que le había confiado el ejecutivo europeo. Además no podía interrogársele sobre unas conversaciones que no comenzarán hasta después de las vacaciones. Ha añadido que aquellas se llevarán con un estilo realista.

«—No estoy satisfecho con esta respuesta— ha dicho Dehouse. Pero se ha felicitado del retraso fijado para la apertura de conversaciones. «No os apresuréis, ha dicho asimismo, añadiendo que los miembros de la comisión han de procurar no comprometerse.»

«LA CAMOCHA» SIGUE CERRADA

PARIS. — Un despacho de la A.F.P. comunica que la situación en Asturias es más tirante. La mina «La Camocha» sigue cerrada.

LAS HUELGAS EN GUIPUZCOA

SAN SEBASTIAN (OPE). — Según los periódicos, el lunes se reintegraron al trabajo los obreros de «Patricio Echevarría S. A. de Legazpia e Idiazabal, «Fundiciones Arriarán», de Lazcano. «Fundiciones Echeverriz» de Beasain, «Muelles y Aceros Egnzkia» de Villarreal de Urrechua. Y «Alas» y «Sacem» de Villabona.

FRANCO & CASTRO

MADRID.—En grupos de doce o trece van siendo excarcelados los españoles acreditados por la Embajada franquista en La Habana, detenidos por asuntos político en Cuba. Al ritmo de las liberaciones actuales se espera que en fecha próxima no quede español en los encierros castristas, excepto los libertarios.

CONTRA EL MINICOMERCIO

MADRID.—Rodríguez Villa, comisario de Abastecimientos y Transportes, se propone acabar con la venta callejera de productos comestibles para evitar la concurrencia que el comercio popular humilde hace a las grandes tiendas explotadas por el capitalismo acaparador, entre el cual consta la insaciable Carmen Polo de Franco.

PRENSA RECIBIDA

«L'ANARCHIE», 6, rue des Haudriettes, París (3). Mensual simpático cuando no se agria con los afines. Notable su número dedicado a los orígenes del 1º de Mayo.

«SOLIDARIDAD», Río Branco 1511, Montevideo (Uruguay). Revista meritísima cuyo único defecto es el de aparecer de tarde en tarde. Anarquismo y sindicalismo vertebrados. Nada de cuerda floja. Texto emanante de fuertes y depuradas consciencias. No recomendamos «Solidaridad». Es ella misma que se recomienda por su gran interés ilustrador y proselitista.

En Toulouse el día 19 de Julio

GRAN MITIN

de la C.N.T.F. en el «Palais des Sports», Place Dupuy, a las 9 de la mañana y bajo la Presidencia de la 6ème U. R.

Participarán los siguientes oradores:

Un compañero del Movimiento Libertario francés.

Francisco ISGLEAS, por la C. N. T. española.

Federica MONTSENY, por la A. I. T.

Compañeros antifascistas, acudir todos a este gran acto de lucha contra el franquismo.

FESTIVAL DE S. I. A.

Día 19 de Julio, a las tres de la tarde, en el «Palais des Sports», Place Dupuy.

Animado por Juan MONTIEL.

PROGRAMA: Madame TORREGROSA, pianista; Yon de MURGUIA, tenor; Laura HILDEN, soprano; Los MARTINEZ, aires regionales; La TRIANERA, danzas; «BRETELLES ROUGES», ritmos 1964; José Miguel ROCES, canto andaluz; Nati SESENA, danza andaluza; SIRES, vaudeville; Ballets «TERRA LLIURE», dirigidos por Tina Prat, pianista Mme Ramis: Marie-Rose y Caules; Dalia y García; Nieves y Acosta; Lydia y Alain; Cricri y Aurore.

Además, «La Comedie Humaine», interpretada por jóvenes artistas: Dalia Domeque, Helios Subirats, Santamaría, Celso Domeque, Nieves Raly, Liberto, etc.

Para invitaciones: S.I.A., 85, r. de la Concorde, Toulouse (H.-G.).

Precio único: 3 francos.

Un libro sobre Armand

El método que manda ir de lo primero a lo último aparece a veces algún poco autoritario. Entonces, usando de la libertad de que puede disfrutar el individuo las invierte y da primero lo que aparece como debiendo ir en último lugar. Así haré yo refiriéndome al libro que ha poco apareció sobre E. Armand. (1)

En el soneto «Ultime Adieu», postrer página del libro, Eugène Bizeau evoca la vida de Armand de forma sencilla pero completa. Aunque comprimido, el retrato es verdadero y aún aquéllos que nunca oyeron el nombre del desaparecido podrán observar que se trata de una fuerte individualidad creadora.

Contrasta este «Adios» con la parte «inferior» —diría yo— y que es la primera, debida a Ixigrec, llena de apuntes polémicos, de banales ingenuidades y, creo yo, de algunas incomprensiones que no considero bien colocadas en este libro; peor aún la «pequeña historia» de Mauricius, que le sigue, que por ser tan «pequeña» y reunir tanta vaciedad aumenta el derecho de formular toda reserva sobre la misma y sobre la utilidad de su publicación.

Bien es verdad que la exageradamente larga disertación de Ixigrec y la «diminuta historia» de Mauricius desaparecen bajo la serena y ponderada presentación de Hem Day y los «Recuerdos» de Marcel Sauvage, así como las excelentes páginas de Lauron-Néjan que preceden la poesía de Bizeau.

Desde sus «Notas y reflexiones para servir a la redacción de una autobiografía», hasta las páginas de su «Iniciación», son muy interesantes los amplios extractos sobre toda la obra de Armand, extractos que han sido cuidadosamente recogidos, aumentando la dificultad de aconsejar al lector tal o cual parte de la obra, pues, además de ellos están los documentos sobre las vicisitudes judiciarias de Armand, sobre todo en el curso de las dos guerras grandes, recordando que en los momentos de locura colectiva existen hombres que saben permanecer en su puesto, fieles a sí mismos, sin olvidar al compañero caído entre las manos de la sedicente justicia

Pese a rumores que en su época fueron difundidos acerca de profundas diferiencias y antagonismos entre Armand y Ryner, los documentos publicados en este libro demuestran la fraternidad que les unía y las actividades de Henri Fabre y Severina en favor de Armand durante su detención en el curso de la primera gran masacre.

Por otra parte conviene señalar, ya que muchos lo ignoran, que durante la última hecatombe Armand fue arrestado, procesado y condenado al internamiento en campos de concentración pese a sus 69 años. Es posible que los españoles que recogían la pineda quemada en las colinas de Chibron, en el departamento del Var, hayan hablado con él, como pudieron hablar con otros internados de diversas disciplinas religiosas o filosóficas.

A pesar de su edad, propagandista impenitente, el 27 de mayo de 1940 fue detenido por los gendarmes que le hallaron en posesión de un maletín conteniendo un manifiesto contra la guerra.

Todo el libro contiene pasages interesantes y sus 500 páginas, aunque muy reducida, dan una imagen bastante viva de su vida y su obra.

Conviene a las personas que desean documentarse acerca del anarquismo individualista y los conceptos que le merecen los diversos aspectos de la vida humana.

Es encomioso el trabajo desarrollado por Guillot y P. V. Berthier, así como la comprensión de que ha dado prueba el tipógrafo.

Es lamentable que no se hayan dedicado algunas páginas a su compañera Denise, verdadero pilar de la obra armandina durante el período de su vida en común que se extiende a lo largo de medio siglo de existencia. Yo sé, y parte de su correspondencia lo corrobora, cuan y cuan feliz fue la colaboración de esta abnegada compañera, que se extinguió hace ahora dos años, cuatro meses después que Armand, en el hospital de Rouen, tras haber puesto en orden las voluntades del desaparecido.

Fernando FERRER.

(1) E. Armand.- Sa vie.- Sa Pensée.- Son œuvre.— La Ruche Ouvrière. 10, rue de Montmorency, Paris 3ème.

19 DE JULIO EN DREUX

En conmemoración de tan sublime fecha, S.I.A., de Dreux, organiza un gran festival poético solidario en el que el Grupo artístico «Reflejos de España», en homenaje al gran poeta asesinado por los fascistas, García Lorca, presentará y escenificará las mejores obras de dicho vate.

También se escenificará la poesía de A. Machado: «El crimen fue en Granada» y como complemento se presentará, cinematográficamente, «Estampas del 19 de Julio de 1936».

El festival tendrá lugar el 19 de julio en la gran sala de conferencias de Dreux, a las tres de la tarde.

Invitados a este fraternal acto todos los españoles amantes de la libertad y el arte.

La Comisión.

Revolución y no convivencia

(Viene de la página 4.)

la revolución, el crecimiento de su poder adquisitivo que traería como consecuencia la apertura de un mercado interior más amplio y mayores posibilidades a nuestra industria.

Esa industria, que sólo la revolución será capaz de arrancar a su marcha de hoy, para responder por encima de los caprichos de un patronato a los objetivos e intereses determinados por las necesidades de los pueblos de España.

Y ninguna democracia, falsa, semifalsa, disimulada o sincera, podrá realizar esta revolución.

Ningún partido político, buscador de hegemonías en el poder y obligado a equilibrar apetencias y forcejeos de un lado y otro, podrá conseguir tal revolución.

Revolución que sólo es posible en manos de los hombres de la producción, en el proletariado ibérico, a través de sus organizaciones sindicales, las organizaciones clásicas sindicalismo revolucionario, con las realizaciones sociales descentralizadas al máximo, a través de las municipalidades libres de sus determinaciones.

Tal revolución, objetivo del anarcosindicalismo, es una posibilidad latente en la península. A quienes lo nieguen, o duden, o sonrían escépticos ante una afirmación como la nuestra dejémosles en sus creencias, sabiendo nosotros que esos millones de seres llevan callada, pero no resignadamente su miseria en los campos y en las ciudades españolas, son la fuerza encerrada hoy de una rebeldía vindicatoria capaz de todas las realizaciones, siempre que sepan que éstas no han de servir al logro de privilegios para una minoría en demagógica agitación, siempre que estén convencidos de que por una vez, la revolución será suya.

Y sólo podrá ser suya, inspirada en los principios del anarcosindicalismo, realizada por ellos, y para ellos.

J. MUÑOZ CONGOST

(ROMAN)

par René VILLARD

Le pain noir

(SUITE)

A côté, il y avait les abattoirs de la ville, de construction récente, qui occupaient une surface importante. Ils donnaient l'impression d'une vaste caserne, la différence n'était pas si grande... Pour y entrer, il y avait des grilles, après, pour les bêtes, c'était fini... Souvent, pour les hommes, après les grilles des casernes, c'est ça... En face des abattoirs, il y avait un terrain vague, au bout duquel s'ouvrait une ruelle; dans celle-ci se trouvaient encore des constructions innommables où logeaient ces pauvres bougres que l'on dénommait Français, si c'était nécessaire... et « bougnouls »... quand il s'agissait de les exploiter. A côté, il y avait un café-restaurant hôtel: « Au gars du Rhône » était la raison sociale de l'établissement. C'était là que François demeurait.

J'entrai dans le café, pris une consommation au comptoir; c'était une vaste salle, le matériel était propre, l'établissement était bien tenu, des couverts étaient préparés pour le repas de midi, peut-être une cinquantaine; c'était un établissement qui travaillait, sans aucun doute. Au comptoir, des ouvriers discutaient. Le patron sortit de la cuisine et vint au comptoir; il avait l'air brutal, mais ne l'était peut-être pas plus qu'un autre. Il avait les pieds nus dans des sandales, le bas de son pantalon était relevé, découvrant, en partie, les mollets; un tablier bleu le ceinturait, il était très propre, il avait l'apparence d'un matelot qui serait venu échouer à Gerland. Il était aimé de sa clientèle, c'était indiscutable; dès qu'il arriva au comptoir, ce fut des : « Jean » par-ci, des « Jean » par-là. Je profitai d'un moment où il était libre pour lui demander :

— C'est bien ici que demeure François Drumont ?

— François Drumont ? Il est parti hier.

— Il est parti hier ?

— Oui, oui, il travaille à la Guillotière, quelque part par là... Il a trouvé une chambre plus près de son travail. C'est pas vieux, c'est hier qu'il a déménagé.

— Par exemple... ! Il ne reviendra plus... ?

— Je n'en sais rien... Si, probablement. Il recevait pas mal de courrier, il passera voir s'il y a des lettres pour lui.

— Et où travaille-t-il exactement ?

— Ça, alors... Je n'en sais rien. Pas bavard, vous savez, qu'il était ce client, pas bavard... Pourquoi me demandez-vous tout ça... ?

— C'est un ami, je viens de loin pour le voir.

— Mon pauvre monsieur, je ne peux vous en dire davantage...

— C'est bon, je vais manger ici à midi.

— Vous feriez mieux de déjeuner dans un restaurant à la Guillotière, il y en a des quantités; vous auriez plus de chances de le trouver, vous pouvez toujours essayer. Venez plutôt dîner ce soir, quelquefois qu'il viendrait après son travail, voir s'il a du courrier.

— Entendu, merci; si vous le voyez, dites-lui simplement que son ami Petit-Louis est à Lyon.

Comment retrouver François maintenant ? François, c'était mon pote, mon ami, mon seul ami. François était tout pour moi; ma famille me reniait. Je m'étais évadé une première fois des geôles militaires, grâce à lui; ma deuxième évasion était le fruit d'une longue préparation qui lui avait demandé du temps, des prises de contact, des fonds. Au moment où j'espérais le retrouver, il disparaissait, je jouais de malheur...

François était un pur, un irréductible, jamais il n'avait endossé l'uniforme de meurtrier légal, il avait toujours refusé, il avait croupi en prison, de conseil de guerre en conseil de guerre. A la fin, lassés de l'entendre dire : « Vous ne m'obligerez pas à tuer, je ne suis pas un criminel, ma patrie c'est le monde, c'est l'humanité, tous les hommes sont mes frères », les militaires lui avaient fait passer plusieurs visites médicales pour, en définitive, le réformer.

« Tuberculeux » avaient déclaré les médecins en uniforme. — « Moi, je veux bien », avait répondu François. Parfois, il me reprochait mon manque d'idéal, il me disait : « En somme, toi, Petit-Louis, tu es un petit égoïste, rien d'autre, tu es ici pour ta peau, uniquement, et aussi pour la satisfaction de ta conscience avec laquelle tu veux être en paix, mais, Petit-Louis, il ne faut pas vivre uniquement pour ta misérable vie, il faut voir au-delà, nous devons préparer pour demain l'âge de la fraternité. Tout homme sur terre a une mission, il doit être utile pour l'humanité de demain, sinon, il ne fait que perpétuer une espèce animale. Avant de procréer, il faut honnêtement assurer la vie et la paix à notre descendance. » Un baratineur, ce François, mon idéal était plus terre à terre. La conception de la liberté que définissait François, n'était pas la mienne; en vérité, il s'était forgé lui-même des chaînes bien plus lourdes que celles de la société. Il était esclave d'un devoir, d'un devoir de fraternité et d'humanité, il n'était plus libre. Moi, tout au contraire, je refusais toute chaîne, il ne m'était plus possible de supporter la plus petite atteinte à la liberté, j'entendais vivre libre, tout en respectant la liberté de mon semblable. Souvent, dans la cour de « La Citadelle », à la sortie du matin ou du soir, nous avions eu ensemble, l'occasion de développer ce sujet, ainsi que celui de l'objection de conscience. Il est bien évident qu'au contact journalier de François, la fibre patriotique s'était détériorée en moi... François, pour tous ceux qui étaient à « La Citadelle » par respect de l'humanité, était la providence; il redonnait à tous espoir, confiance, courage, il justifiait la conduite de ceux chez qui subsistait un doute.

Tous ceux qui ont été privés des années de leur liberté, savent bien que le moral du prisonnier varie fort souvent, il y a des hauts et des bas, des passes de cafard, des moments où on aspire à la liberté, des moments où on voudrait être de l'autre côté du mur... La prison, c'est du poison, de l'intoxication, des années de masturbation, l'antichambre de la tuberculose, de l'assassinat distillé, c'est la plus sordide production de la civilisation. Il faut être inconscient, voire criminel, pour condamner un homme à des années de prison. C'est l'application de la loi du Talion, elle n'élève pas l'homme, elle l'abaisse. Ce n'est pas au prisonnier de ressentir la honte, mais à la société.

Le principe même de la prison est inhumain, puisque l'homme a été conçu pour vivre en liberté; la société, en condamnant un homme à la prison, n'accomplit-elle pas une action contre nature, plus criminelle que celle qu'elle entend punir ? L'oisiveté est un surcroît de peine, quant à accepter de travailler dans un atelier pour des entrepreneurs qui ont des marchés avec l'armée, ce serait collaborer à la violence, mieux vaut encore la cellule ou le « mitard ».

Dans la vie grise d'un prisonnier voué à la solitude, tous les meilleurs sentiments s'atrophient rapidement, le cerveau n'a plus l'énergie pour une attention soutenue, la pensée devient moins rapide, moins persistante, elle perd de sa profondeur. Mille sons et mille couleurs frappent chaque jour nos sens, les tiennent en éveil; le prisonnier ne reçoit plus rien, ses impressions sont peu nombreuses, et toujours semblables. Le cerveau, insuffisamment nourri par un cœur moins actif et un sang appauvri, perd vite son énergie.

Tout, jusque dans l'accoutrement du prisonnier, est conçu pour dégrader l'homme. Le prisonnier n'a plus de personnalité, il devient un numéro, une chose. L'insoumis, le réfractaire, l'objecteur, sont voués, en plus, à la brimade, et la brimade mène à la folie, parfois au suicide. Le rôle de garde-chiourme, de bourreau de la mort lente, quel est l'officier siégeant en conseil de guerre qui voudrait le tenir ? N'est-ce pas la condamnation absolue de la prison ? Celui qui juge, qui condamne, ne veut pas connaître quelles seront les conséquences de sa décision; il veut bien assurer la tâche de juge, pas celle de bourreau. La prison manque son but, elle ne rend pas service à l'humanité, mais augmente, tout au contraire, le nombre de fous, de criminels, de tarés. Elle viole la loi de la nature en retirant à l'homme le seul bien que l'on doit respecter : la liberté.

(A suivre.)

B.D.I.C

ACTIVIDADES DE LA C.N.T.

Gran concentración del núcleo de Provenza

LA nueva Comisión de Relaciones de este Núcleo viene desarrollando una interesante actividad en el orden orgánico y propagandístico que debe ser secundada y estimulada por los compañeros que integran la C.N.T. de la región de Provenza. Se han propuesto los compañeros que están al frente de la Organización llevar a cabo una serie de jiras y otros actos de propaganda que, posiblemente, despertarán el interés y el entusiasmo de los que por unas u otras causas se encontraban un tanto alicaídos en lo que a propagación de nuestras ideas se refiere. Saturando el ambiente de ciertos aires enrarecidos que se respiraban, este Núcleo sólido, unido, de médula libertaria y anarquista, podrá ser fuerza influyente en la orientación del conjunto orgánico, y fuerza determinante en la conservación de nuestros postulados y pureza de nuestros ideales.

Como debidamente fue anunciado en nuestra prensa, el domingo, 28 del pasado mes de junio, celebróse la jira de concentración regional en el pintoresco lugar llamado la Fontaine-de-Vaucluse.

Disipando ciertos temores que ofrecían las presistentes tormentas, propias de la época veraniega que comenzaba, el día amaneció bastante despejado, lleno de esplendor. Bajo un cielo claro, el sol brillaba sobre las chimeneas de los grandes edificios. Grupos de jóvenes retozones, de familias con niños de la mano, casi arrastras, cruzaban precipitadamente las calles de la ciudad. En sus rostros se dibujaban la satisfacción, el optimismo de tener cubiertas las necesidades más perentorias. Unos se dirigían hacia donde tienen la parada los autocares de las diferentes líneas que cruzan la región, otros iban buscando las estaciones del ferrocarril. Diríase que todo el mundo se había concertado para abandonar la ciudad, para dejar la monotonía cotidiana de los días laborables.

Con muy poco retraso, cosa que extrañó a quien esto escribe, partieron los confortables autocares, llenos de familias libertarias y simpatizantes, hacia el lugar de la concentración. Cuando quedaron a nuestro espalda las colinas peladas, casi calvas que circundan la ciudad, el horizonte se abría inmensamente. El sol matizaba de coloridos el paisaje verde, fresco, que velozmente atravesábamos hasta llegar al sitio indicado donde se iban a celebrar la jira.

Con todo y haber madrugado, no fuimos los primeros en llegar. Otros autocares, coches particulares, motocicletas y demás elementos motorizados, cargados de compañeros, amigos y simpatizantes de la mayoría de FF. LL. de nuestro Núcleo, se nos habían anticipado. Con razón se dice que los libertarios cuando se proponen la realización de algo que enaltezca nuestro Movimiento, lo consiguen aunque para ello deban vencer infinidad de dificultades.

Pudimos sentir la satisfacción de ver un buen número de jóvenes procedentes de diversas regiones de España que vienen a trabajar a este país, mezclados entre los compañeros y amigos de diferentes lugares de la región.

Cabe señalar también la presencia de varios jóvenes libertarios franceses con residencia en Marsella.

No vamos a describir la belleza del paisaje que nos rodeaba, ni la frondosidad de los árboles que nos cubrían de los rayos solares, ni los misterios que encierra La Fontaine-de-Vaucluse alimentadora del agua cristalina que ordenamente corre por el río Sorgues. Todo esto es conocido por los compañeros de la región. Sería tanto como repetir una lección sabida ya de memoria.

Una vez instalados los potentes altavoces que consigue la Comisión de Relaciones, el compañero Alorda, que achica los altavoces con su voz estentorea, secretario general del Núcleo, hizo un saludo de bienvenida a todos los concurrentes, anunciándoles el lugar y la fecha de la próxima jira de conjunto con el Núcleo confederal del Hérault, Gard, Lozère, y que se celebrará en Lézan el domingo 26 de julio, en conmemoración de la revolución española.

El aire saludable de la montaña, el frescor del río que lame la orilla de la carretera, el agua fina de las fuentes estimulaban el apetito. Casi todos a una, como si hubiesen tocado fajina, empezamos a dar satisfacción a las exigencias del estómago.

Para facilitar la buena digestión de los reunidos hubo un buen rato de reposo, pudiendo recrear el espíritu con la música variada y cantos regionales que trasmitían los altavoces. Desde el canto flamenco hasta la sardanas, pasando por diversas regiones de nuestro país, pudieron escucharse.

Los himnos «Hijos del Pueblo» y «A las Barricadas», finalizaron el repertorio.

El compañero España, secretario de Cultura y Propaganda del Núcleo de Provenza, anunció la charla que corrió a cargo del compañero J. Hiraldo.

Este, en nombre de la C. de R., saludó a los concurrentes, saludo emocionado, libertario y anarquista que hizo extensivo a los compañeros de España, a los huelguistas de Asturias, Bilbao, Cataluña y Andalucía, a todos cuantos sufre y bregan por liberarse del régimen franquista.

No es tarea fácil —dijo Hiraldo— ocupar la tribuna o el micro, cuando entre los oyentes se encuentran compañeros con más dotes de oratoria que yo, con más elocuencia y costumbre para hablar al público. Y los demás compañeros que no hablan ni escriben, están al tanto de nuestros problemas como el que más lo esté. Su presencia en todos nuestros actos lo acredita. De ahí la imposibilidad de decir algo entre nosotros que sea original, algo que no se haya dicho infinidad de veces en nuestro largo exilio. Sin embargo, es preciso, necesario, recordarles a algunos que, por decepciones sufridas, u otras causas que ellos puedan aducir, se han retirado de la Organización, que el puesto que abandonaron sigue sin ser ocupado, que olviden lo que pudo ser motivo de abanddono de la Organización que tanto quisieron, por lo que tanto se sacrificaron, y que se incorporen a nuestro lado para, juntos, continuar el combate que emprendimos hace veintiocho años y que no terminará hasta conseguir la liberación de nuestro pueblo del fascismo imperante.

Fustigó a los que por haber conseguido holgada posición en lo económico, por haber podido adquirir ciertas comodidaes, se aburguesan, olvidan todo lo que un día dijeron sentir, para darse una vida placentera y tranquila, al margen de todo cuanto pueda representar algún sacrificio, alguna incomodidad. Y ello ocurre, mientras que los trabajadores españoles, nuestros hermanos de España, se declaran en huelga pidiendo reivindicaciones morales y materiales que se van quedando lejos de la mente de algunos, que ya no las conciben. Citó el caso de los campesinos de Jerez de la Frontera y su comarca. Mientras que estos trabajadores, después de 28 años de martirilogio, de fusilamientos continuos, se levantan en huelga pidiendo 150 pesetas de salario y cinco horas de trabajo por jornada, en los países donde se goza de cierta libertad, donde existe prensa libre que puede orientar a los trabajadores, estos y las sindicales oficiales que los representan, se conforman, están de acuerdo en trabajar diez y más horas por jornada.

No fuimos comprendidos en nuestra gesta revolucionaria. Los trabajadores, las multitudes productoras, no interpretaron bien el alcance, la profundidad transformadora de nuestra contienda. Otra vez se repite la historia.

Los trabajadores españoles solos, abandonados a su propio destino, se enfrentan con las fuerzas represivas del fascismo, exponen su libertad y en ocasiones su vida, mientras que los productores de los países llamados libres, y entre ellos ciertos antifasfistas, refugiados españoles, se preocupan más, les produce mayor efecto el desenlace de un partido de fútbol, la cogida de un torero, la vuelta ciclista de uno u otro país, que la lucha incansable que sostienen nuestros hermanos al otro lado de los Pirineos.

Seguidamente hizo un llamamiento a los jóvenes recién llegados de nuestro país, para demostrarles o informarles sobre las causas que motivaron el que nos viéramos obligados a abandonar la tierra que nos vio nacer, el país donde dimos los mejores años de nuestra juventud, luchando para que no triunfase el régimen que hoy lo oprime. Señaló la deserción continua de la mano de obra que sale de España para mejorar su situación moral y económica en países extranjeros. Subrayó la necesidad que tenemos de unirnos todos los trabajadores que nos encontramos fuera de nuestro país, procurando mantener una camaradería de hermanos, guardando todo cuanto pueda unirnos en la tarea, y apartando aquello que pueda ser motivo de separación y enemistades.

Es necesario que tomemos como una obligación el ayudar a cambiar la vida de España. Así podremos evitar el tenernos que ver, unos por unas causas, otros por otras, fuera de nuestro país, apartados de nuestros familiares, de nuestras costumbres, de nuestro clima, para poder ganar el diario sustento.

Trabajemos todos por una España nueva, donde el progreso material y el moral vayan unidos, donde luzca para todos el sol de la justicia, el sol de la libertad.

Acto seguido se organizó un «Radio Crochet», donde pudimos oír la voz de diferentes artistas de ambos sexos.

En el arte flamenco fue imitado bastante bien Antonio Molina, «Manolo el Malagueño», Farina y otros. Igualmente se cantaron las canciones más modernas de todas o casi todas las regiones de España. Se recitaron poesías de García Lorca, de Antonio Machado y otros poetas de más o menos relieve.

En resumidas cuentas, podemos congratularnos de haber pasado un día de expansión libertaria, un día al margen de todas las preocupaciones materiales que nos atan al trabajo cotidiano, un día de confortación espiritual y de gozo moral.

CORRESPONSAL

Nueva excursión

Domingo día 26 de julio de 1964

Concentración
Confederal y Libertaria
a carácter Inter-Regional

Para conmemorar el aniversario de las históricas jornadas de julio de 1936, las Comisiones de Relaciones de los Núcleos del Hérault, Gard y Lozère y de Provenza invitan a todas sus Federaciones Locales, afiliados, familiares y simpatizantes a la Grande JIRA Inter-Regional que tendrá lugar el domingo día 26 de julio de 1964 al pintoresco y agradable lugar de Lézan (Gard), lugar denominado las «Sablières», situado en los límites céntricos del triángulo Montpellier, Nimes y Alés.

Además de pasar una jornada campestre al lado de un hermoso riachuelo, el Gardon d'Anduze, rodeado de arboleda, aprovecharemos la ocasión para que los compañeros confraternicen entre sí, intercambiando impresiones, recuerdos de antaño e ideas, con la vista fija en un próximo y no muy lejano retorno al país que nos vio nacer, liberado de la bestia fascista.

Después de la comida los potentes altavoces instalados al efecto permitirán oír a todos los asistentes una interesante conferencia a cargo de la compañera Federica Montseny, en representación del Secretariado Intercontinental de la C.N.T. de España en el Exilio, que versará sobre el tema que requiere el propio 19 de julio.

Desde el presente instante todas las FF. LL. de los núcleos de Provenza y del Hérault, Gard y Lozère, procurarán, con la máxima diligencia de organizar la debida propaganda y la organización práctica de viajes colectivos para dar a la JIRA el realce que merece.

Todos a la Jira Inter-Regional de Lézan (Gard).

Alés y Marseille, junio 1964.

París. - El primer coloquio del grupo de E. C.

¿HAY PROBLEMA DE GENERACIONES?

EL grupo de Estudios Confederales de París inició el sábado, 20 de junio, una serie de coloquios o debates de mesa redonda entre compañeros. La primera de estas reuniones tuvo como motivo central de examen el problema de las generaciones en el movimiento libertario. Presidió el debate el compañero José Dueso, que, después de exponer los propósitos del grupo de Estudios Confederales, hizo unas atinadas consideraciones sobre el tema anunciado, señalando la importancia de las promociones en la vida moderna y su repercusión, queramos o no, en nuestro propio Movimiento. Antes de abrir la reunión indicó los nombres de los compañeros que habían sido invitados, pertenecientes a las generaciones que pudiéramos llamar anteriores a la República, la de la guerra y la más reciente, lamentándose de que algunos de ellos no hubieran hecho acto de presencia.

Iniciado el debate en torno al primer punto: «Influjo y significación de las generaciones en el movimiento libertario», el compañero Gómez Peláez señaló algunos de los criterios por los que se definía el concepto de generación, y, sin mostrar preferencia alguna respecto a ellos, vino a decir que la C.N.T., al menos hasta la guerra, no había tenido problema de generaciones: las nuevas promociones eran formadas en el taller por hombres de las generaciones precedentes y poco a poco se identificaban en las mismas ideas.

José Pascual recordó por su parte distintos hechos de la vida militante de preguerra, entre ellos la actividad de las Juventudes Sindicalistas y la formación de la F.I.J.L. Añadió que ésta, si bien fue un organismo dinámico que actuaba en terreno más amplio que el específicamente obrero, no representaba la oposición de una generación contra las precedentes. A su entender, pues, no existía problema «generacional».

Amador Alvarez expuso una opinión distinta; para él la división de las generaciones no constituye la menor duda. Citó en apoyo de su tesis distintas teorías y ejemplos bien escogidos. El problema no es de hoy, sino de todos los tiempos; en cambio hoy aparece con matices más característicos. Cree que es preciso distinguir esos matices para poder seguir el ritmo de la época y no quedarnos estancados.

Esteban Escudero coincidió en que existía y había existido siempre conflicto. Fundándose en su experiencia, aludió a situaciones orgánicas en que, de un lado, los jóvenes empujaban hacia adelante y, de otro lado, los viejos (¿prudentes? ¿conservadores?), hacían cuanto podían por evitar toda aventura. Más o menos lo mismo que se produce hoy.

Miguel Jiménez hizo unas aclaraciones complementarias de la intervención de Escudero. A propósito de los jóvenes aludió a la cuestión de las ramas en el Movimiento Libertario, que podía ser motivo de estudio en otro coloquio.

Ramón Alvarez declaró no participar de la idea de que existiera, antes de la guerra, conflicto de generaciones, sino simplemente comportamientos distintos. A su juicio eran tan inconvenientes, e hizo al efecto referencia a periódicos actuales inspirados por viejos y por jóvenes, los excesos de lenguaje de unos y otros.

El compañero Lino consideró también que antes de la guerra no había problema de generaciones, pues el Movimiento en sí era joven, o al menos la característica de sus militantes era la dinámica de la juventud. Eso explica la proyección que logró.

Examinados luego brevemente por los mismos compañeros las particularidades de las promociones de preguerra, de la guerra y de después de la guerra, el presidente hizo el resumen de las distintas intervenciones y abrió el debate en torno al punto segundo: «Motivos de ruptura o distanciamiento de las nuevas generaciones».

José Pascual analizó la situación creada por la guerra y, refiriéndose al desenlace final, dijo que nuestros organismos responsables pecaron de imprevisión sobre las consecuencias de la derrota y las posibilidades de actuación posterior en la clandestinidad. No cree, sin embargo, que exista tampoco ruptura entre las generaciones pasadas y las nuevas, sino únicamente un vacío ocasionado por las dificultades de la labor proselitista.

Escuderó discrepó en cuanto Pascual aludía a la imprevisión. Cree que había labores importantes previstas, pero el descalabro de la salida de España fue mayor de lo que se pensaba, pues nos encontramos aquí completamente desamparados. Refiriéndose a la ruptura, indicó que ella tiene como fundamento, sobre todo en el extranjero, la dejación de los mayores, englobando en esto a los de la guerra y los de antes de la guerra.

Ramón Alvarez, sin hacer hincapié sobre la imprevisión al final de la guerra, dijo que en España no había faltado, ni siquiera en los días de mayor represión, el contacto clandestino. Tampoco cree que se debe confundir el problema de las interpretaciones y el de las generaciones. Evidente el primero, no cree que exista el segundo.

García encamina el debate al terreno de la divergencia actual, que —dice— no es precisamente «generacional», sino de unos compañeros conformistas o «inmovilistas» y otros compañeros partidarios de una actuación más dinámica. Entre éstos se encuentra los jóvenes, pero no sólo los jóvenes: están todos los que no se contradicen adoptando hoy unos acuerdos e imposibilitando mañana su aplicación.

Gómez trata de distinguir la discrepancia interna y la ruptura o el distanciamiento a que se refiere el temario. Reducida la cuestión a lo de casa, no hay problema, pues los jóvenes libertarios de hoy son lo mismo que los de ayer; pero mirando al exterior, sí que lo hay, y la prueba está en la insignificancia de nuestra recluta. Es más, cree que el foso entre viejas y nuevas generaciones se hace más hondo por el desnivel de las culturas.

Amador Alvarez insiste en la distinta formación de los jóvenes de hoy y los de ayer, y, después de establecer algunas comparaciones, dice: si el Movimiento no quiere sufrir graves desengaños el día de mañana, tendrá que examinar con toda serenidad esta cuestión.

Por último, Pasamar dijo que el problema de las generaciones no era el de los hijos de compañeros ya incorporados al Movimiento, sino al de los que quedaban fuera y el de los jóvenes en general, que nos desconocen o no nos comprenden. A su juicio no tenemos los elementos necesarios para el trabajo proselitista y, entretenidos con conflictos menores, no hacemos nada positivo para lograrlo.

Avanzada la hora, el coloquio hubo de quedar cortado a la mitad del camino. Su continuación, con el examen del tercer punto «Perspectivas de asimilación y continuidad orgánica», se efectuó el sábado 4 de julio, a las ocho y media de la noche.

Aunque el tema sugiere multitud de comentarios, nos hemos limitado en esta breve reseña a dar una impresión objetiva. Debemos hacer constar, sin embargo, la simpatía que nos merece la iniciativa de los coloquios, pues este método es, a nuestro entender, el más adecuado para ir desbrozando los grandes problemas que afectan al Movimiento. Siguiendo así, los compañeros se acostumbrarán al ejercicio mental que supone el estudio previo de los temas que se plantean. Es de esperar, pues, que lo mismo que en París, estos coloquios se reproduzcan en localidades diversas, e incluso, para obtener un resultado más positivo, que el resumen de las deliberaciones, sin tener forma de acuerdos, se comuniquen entre los grupos de estudios de esas localidades.

UN ESPECTADOR

Aire libre

EN EL MACIZO CENTRAL

La Jira anual conmemorativa a la Revolución española, se celebrará el presente año el 19 de julio en la «Gour de Tazenat» o lago del mismo nombre, sito en un cráter volcánico de 37 hectáreas de superficie y de cerca de 90 metros de profundidad y en el que existen toda clase de vehículos naúticos para distracción y recreo de mayores y menores.

Por la tarde el compañero Alejandro Lamela pronunciará una charla sobre el tema: «Sentido social de la Revolución española».

COMISION DE RELACIONES DE LAS CHARENTES Y POITOU

Esta Comisión de Relaciones tiene organizada una *Jira de Concentración Regional al aire libre* para el domingo 19 de julio en el lugar dominado «La Grand Côte-Royan».

Si compañero J. Sevilla dará una charla sobre el tema «Problemas nuestros». En la Gran Côte hay playa y una bonita arboleda, así que agua potable y una «buvette» para facilitar el suministro de todo lo que pueda faltar.

JIRA EN VILLENEUVE-PRAIRIE

La F. L. de Thiais, organiza para el 19 de julio, una Jira-concentración en la orilla del canal artificial de Villeneuve-Prairie, donde además de arboleda y césped hay una playa de arena, bonito lugar para pasar una jornada de fraternización muy agradable si el tiempo se muestra benigno.

Las FF. LL., los compañeros y las familias son fraternalmente invitados, en la misma no faltará la evocación del 28 aniversario de la epopeya del proletariado militante español en su proyección hacia el futuro de España y del mundo.

Los medios de locomoción más prácticos, por el ferrocarril de la estación de Lyon, trenes cada 15 minutos. Descender en la estación de Villeneuve-Prairie. Trayecto desde París 15 minutos. En la estación habrá compañeros o indicaciones.

F. L. DE ORLEANS

Organiza para el 12 de julio una excursión, cuyo final de itinerario será el monte Saint-Michel. Para reservar plazas dirigirse a Juan Giménez, Cité Gambetta, 31; a casa Marcelino, Bar de la rue Bourgogne (frente al cine Forum); a Joaquín Palmer, 77, rue de Bourgogne, y a Prieto, 3, rue Saint-Germain.

ALIANZA SINDICAL DE LIMOGES

El día 12 de julio de 1964, bajo los auspicios de la Alianza Sindical, se organiza una gran jira de fraternización en el pintoresco lugar de Solignac-le-Vigen. Lugar de reunión, el puente de Vigen en el río de la Briance.

JIRA REGIONAL A FONTAINEBLEAU

A iniciativa de varias Federaciones Locales del Núcleo Zona-Norte y patrocinada por la Comisión de Relaciones, el domingo 12 de julio tendrá lugar una *gran Jira de confraternización libertaria* en el pintoresco rincón de «La Faisanderie».

Habrá charlas amenas e instructivas a cargo de los compañeros Linuesa y Fabra.

Quedan invitados cuantos emigrados económicos y familias se sientan atraídos por el ambiente de naturaleza y por el espíritu fraternal y español que irradia la militancia confederal de la Zona.

Las familias de París deberán coger el tren en la «gare de Lyon». En general, desde la estación de Fontainebleau hay que ir en «car» hasta el «Château». Marchar por la «rue Royal» y cruzando la carretera general número 7 proseguir hasta «La Faisanderie», que se halla unos metros más allá a la izquierda.

DIJON

Jira de Concentración Confederal al Recervoir de Lecey, a 5 kilómetros de Langre.

La F. L. de Dijon C.N.T. la organiza para el 19 de Julio en signo de confraternidad confederal y libertaria. En el magnífico y pintoresco lugar de los lagos de Lacey con sus arboledas y sus espacios. Esta F. L. invita a todas las FF. LL. del núcleo Dijon-Nevers, comprendiendo compañeros, familiares y simpatizantes, a pasar un buen día entre familia confederal y libertaria. Habrá música y una charla en la que todos los compañeros podrán opinar.

Todos a la jira.

PARADEROS

Antonio García, que residía 27, rue J.-J. Rousseau, en Dijon, entera a los compañeras que tienen correspondencia con él que su nueva dirección es: Antonio García. 19 bis, rue Ernest Renan, Dijon (Côte d'Or).

— Juan Farrete García, 24, rue Vaucanson, Limoges (H.-V.). Ha recibido una carta procedente del Haute-Rhin de su sobrino Antonio Román Leo, a la cual le ha contestado y le ha sido devuelta por dirección incompleta. Quien de aquel lugar tenga relaciones de los españoles recién venidos de España y me pueda facilitar noticia, que lo haga a la dirección arriba indicada.

«VIDA SINDICALISTA»

Monografía sindical de una comarca catalana. Aportación a la historia general de la C.N.T.—*Precio*, 0,30 *F*.

UMBRAL

Sumario del número 30:

Enrique Zevallos Antenaza: **EL PERIODISTA.**

Campio Carpio: **EL ENCANTADO IMPERIO DE LA PATAGONIA, CON FONDO DE TRAGEDIA GRIEGA.**

José Sevilla: **MIGUEL SERVET Y CALVINO.**

Puyol: **PADILLA, MUSICO POPULAR.**

Luis di Filippo: **PARA UNA ETICA DEL HUMORISMO.**

Cosme Paules: **A FEDERICO URALES Y SOLEDAD GUSTAVO (Soneto).**

Alfonso Vidal y Planas: **CUATRO LUCIERNAGAS.**

Anatol Gorelik: **LA ULTIMA VOLUNTAD DE PEDRO A. KROPOTKIN.**

F.A.P.: **COMO SE VE A LEO FERRE EN AMERICA.**

James Reston: **LA GENERACION QUE SURGE EN EUROPA.**

Manuel Pacheco: **CINCO POEMAS.**

Max Frankel: **EL ESPIRITU NUEVO EN LA URSS.**

Manuel Rivacoba y Rivacoba: **ENSAYO DE TEORIA POLITICA APLICADA.**

Angel Nieto Vicente: **COMENTARIO A UN LIBRO DE SANTILLAN.**

Harrison Salisbury: **LAS QUERELLAS TERRITORIALES CHINAS.**

Noticiario, Libros, Programa musical de Colliure, Notas, Dibujos, Fotografías, etc.

«Umbral» es fuerza literaria del exilio; acercamiento de obreros, intelectuales y artistas; antídoto contra la anquilosis moral de los refugiados españoles; motivo de elevación espiritual y de enfoque solidario para todos. «Umbral» cumple obra. Apóyenla los amigos de la verdad y de la cultura avanzada.

Su precio: 1 F. Suscripción: 3 F. trimestre.

SIN PESIMISMO

...QUE NO DIJE Y DIGO

EL portazo, es un arma que con mucha facilidad se aplica en los medios exiliados. Coger la puerta chillando, o callando, lo mismo da, creemos obedece a un cansancio que yo llamo abandono. Justificarnos con el pasado no debe bastar. A los veinte y cinco años, el nada hacer, como otras veces, lo encontramos pobre como resolución.

Analizando los cientos de portazos dados y los que puedan darse, creímos y seguimos creyendo que el ostracismo incluso «razonado», no es la mejor arma o actitud para convencer ni vencer.

Rechazamos la idea o el decir de *los dos metros* para medir a la militancia libertaria. Se puede ser más culto, más hablador, hasta más de acción si se quiere; pero no por supuestos inferiorismos debemos tratar a los demás.

El puritanismo, ni lo rechazo ni lo niego, no todos lograron alcanzarlo; pero la fraternidad, la persuación, no deben brillar por su ausencia.

Al que se me dirige lo creo según su vida pública y privada, que el libertario solo tiene una para convencer. No basta con decir, sino obrar al mismo tiempo, siempre en libertario. Decir, por ejemplo, de los compañeros del interior no nos comprenden lo encuentro extraño; pues contra el fascismo y contra Franco, salvo facetas todos debemos estar de acuerdo.

Después, en España, ya veremos quien lleva el gato al agua. Allí no valdrán compromisos, sino el crédito ganado en la calle por la acción directa.

En el exilio, aunque no todos tenemos las mismas posibilidades de actuación, cada cual puede emplearse según sean su fuerza y capacidad; debemos denunciar los crímenes de Franco, lo que sufre el pueblo español; estar prevenidos sobre todo y para todo, cuando llegue la hora. *Pero dentro de una sola C. N. T.* y sin pensar en dirigismos.

Nos duele oír decir por militantes de antes del 31: «Esto no son maneras de luchar y os abandono.» ¿Para qué resultado?

Lo que vemos hoy mal hecho, es lo construido ayer. Nuestro mayor orgullo: el haber podido conservar limpia a la C. N. T. y sólidas sus ideas. La casa C. N. T. tiene sólidos cimientos marca A. Lorenzo; por eso ni lo sísmico la derrumba; el material que se empleó —y seguiremos empleando— no tiene marca política, igual a negación de nuestra historia.

Un solo político nos tildó de cernícalos, a Durruti personalmente. En otra ocasión de «tribus» y que descansen en paz los que así lo creyeron; pero los cernícalos se alimentan de insectos nocivos; las tribus, nos dan ejemplo de unidad en su lucha por la liberación.

Pensemos más en España, en cuanto allí ocurre por la culpa de curas venales y señoritos chulos, aprestándonos a liberarla, que a todos buena falta nos hace.

RODAMA

COMUNICADOS

«COMBAT SYNDICALISTE» SUPLEMENTO ILUSTRADO

Esta semana lo servimos a cuantos compañeros lo han solicitado. Seguiremos cumpliendo pedidos a medida que éstos se reciban.

F. L. DE VIC-FEZENSAC (GERS)

Con motivo de celebrarse la concentración del 19 de Julio en Toulouse, esta F. L. organiza un viaje para asistir a la misma, en car.

Saldrá a las cinco de la mañana. Hora oficial de su punto de salida.

Pasará por los pueblos siguientes: Lagardère, Vic-Fesensac, St-Jean-Poutge, Brouilh, Isle-de-Noé, Mirande et Auch.

Se invita a todos los compañeros y simpatizantes a asistir numerosos al mitin y festival. Para inscripciones pueden dirigirse a José Martínez, 28, rue Marambat, Vic-Fezensac (Gers), y a A. Godia, Place d'Astarac, Mirande (Gers).

F. L. DE THIAIS

Anuncia reunión general para el 12 en el local y la hora de costumbre.

F. L. DE PERPIGNAN

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 12 de julio a las nueve de la mañana en el sitio de costumbre.

Al mismo tiempo ponemos en conocimiento de todos los compañeros y simpatizantes, que, como de costumbre, organizamos viaje para asistir al mitin y festival del 19 de Julio en Toulouse. Salida de Perpignan a las 5 de la mañana, de la Place Arago.

ADMINISTRATIVAS

Ismael Pérez que habitaba en Bourg de Thizy (Rhône). Nos ha sido devuelta prensa, sin nueva dirección hasta la fecha. Hasta el 30-6-64 debes 91,20 F. Ponte al corriente.

— Pedro Piña, Semeac (Htes.-Pyr.). Devuelto periódico, con mención «Refuse». Dada tu deuda, lo lógico es que escribieras. Quedas a deber 73,40 F., los que esperamos hagas efectivos.

— Elías Moreno, Foix (Ariège). Como se recibió el giro que anunciamos en el número 287, así se recibieron los otros. Nosotros no nos ocupamos de todas las listas, pero la distribución se hizo según indicabas.

— Manuel Morcillo, Rognonas (B.-du-R.). Recibida la tuya. Verificado cambio. Adeudas hasta 30-6-64, 50 F.

— Saturnina Daniel, Montreuil l'Argile (Eure). Recibida la tuya. Adeudas hasta el 30-6-64, 16,40 F.

— Padrós, Peyrieu, Ain. Recibida carta y lo otro. Enviaremos «Extra».

— Pérez Guzmán, Decazeville. Pagado hasta 30-6-64 «C. S.» y «Umbral».

— Joaquín Rosell, Chelles (S.-et-M.). Pagado hasta 30-6-64.

— Antonio Jurado, Labrugnière. Recibido envío para «Umbral».

— E. Murán, Avignon (Vaucluse). Recibido giro 20 F. Destino que indicas.

— Pinos Francisco, Espinasses (H.-A.). Recibido giro 20,80 F. Pagado «C. S.» 31-11-64.

— J. Panicello, Panamá. Recibidos a vuestra cuenta envíos 7,50 D. mayo y 7,50 julio 64.

Servicio de librería

Misión de guerra en España, C. Hayes	14,00	La burguesía y la reforma agraria, I. Malo	8,00
De un momento a otro, Alberti	26,00	Guerra y revolución, L. Sánchez	16,00
Pensamientos y reflexiones, Alcalá Zamora	6,00	Lo que vi en España, Lydia Trejo	4,00
Tierras y hombres de Asturias, Altamira	15,00	Misión de prensa en España, A. Chávez	10,00
La literatura catalana en el destierro, Andujar	3,00	La bi-revolución española, R. Reyes	10,00
St-Cyprien Plage (campo de concentración), idem	6,00	Inquisición sobre la inquisición, Junco	5,00
El Vencido, idem	15,00	Albores de libertad, E. Relgis	4,50
La guerra desde Londres, Arasquistain	15,00	Obras completas, Barret (3 volúmenes)	22,50
Fin de la monarquía española, J. Caballero	16,00	Ni víctimas, ni verdugos, Camus	2,50
El ejército y sus tribunales, Calderón	26,00	Método práctico de sugestión y autosugestión, Jagot	5,00
Romances de los ricos de España, Gloria Giner de los Ríos	4,00	El hombre y el mundo, Emerson	5,50
Informe sobre España, R. Pattée	5,00	El arte de pensar, Dimnet.	5,50
El dolor de España, Mogrovejo	12,00	La lucha por el éxito, Subirats	5,50
Cuando teníamos 20 años, A. Mori	4,00	La educación de sí mismo, Dubois	5,50
Viva la anarquía, Puccini	12,00	El sentido común, Tashi	5,50
Alusiones a la guerra, Romero	4,00	El secreto de la concentración, Subirat	5,50
Páginas del destierro, Albornoz	16,00	Los objetivos, los obstáculos y los medios, Subirat	5,50
Guerra y revolución en Cataluña, Benavides	30,00	Fundamento de geografía económica de América, Santillán	7,50
Detrás de la Cruz, Bergamín	12,00	Fundamentos del cooperativismo, Bendicente	7,50
Recuerdos de un antifascista, Frola	20,00	Fundamentos de la neurosis de la infancia, Hamburger	10,00
Una francesa en la tormenta, G. le Vernier	9,00	*Giros y pedidos a Roque Llop*	
Realizando el derecho I la revolución, A. Luna	2,00	*24, rue Ste-Marthe, París (10e)*	
		C C P 13 507 56, París	

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 10 F.
Un an : 20 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, Xe
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Emigrados económicos

EL tema de propagar a estos trabajadores españoles ha cobrado auge en Zona Norte. Se piensa en ellos para dirigirse a ellos. Se pretende lanzar una hoja quincenal interesándoles, y depende de la aprobación de las Federaciones Locales que ello se haga. Por iniciativa de una F. L. igualmente afecta al cenetismo, los compañeros en general tendrán inmediatamente en mano un Suplemento Ilustrado publicado al efecto. Un grupo de jóvenes emigrados económicos y como tales muy introducidos en el elemento que nos ocupa, ha escrito un folleto interesante, de tono sencillo y antisomnoliento, capaz de abrir brecha en la indiferencia que barruntamos...

Como se ve, son iniciativas que merecen apoyo. Son ensayos tardíos que hay que traducir en hecho rápido y continuado para recuperar un tiempo perdido que no han perdido otros. Hemos de salir del estadio de las reuniones cerradas para derramar cenetismo en lugares públicos y de trabajo. «Esta gente no comprende», y mucho menos si no se le habla.

Del acuerdo Zona Norte hasta el momento presente, media ya una distancia de siete meses. Podríamos ya despacharnos, pues fructuosamente. El Suplemento Ilustrado ha sido retenido por detalles complementarios, y ahora que vamos a disponer del mismo habrá que divulgarlo en el interior y en el exterior con el debido entusiasmo. El grupo de jóvenes de referencia simpatizan abiertamente con la Confederación Nacional del Trabajo, y si nosotros les prestamos el calor debido, su labor entre los refugiados económicos puede ser considerable. Solo es cuestión de secundarlos, puesto que poseen iniciativa.

Los compatriotas que hoy acuden al extranjero por razones materiales, no difieren en lo más mínimo de los trabajadores inconscientes de antaño. La panacea del hombre consciente y convencido de nuestras ideas no nos cayó cual maná inesperado en la palma de la mano. El gañán, o el obrero ignaros de sus derechos, jamás han acudido a nosotros, habiendo sido nosotros quienes en todo tiempo hemos acudido a ellos. Cierto que los «recientes» están maleados por el régimen reaccionario de nuestro país, pero en mayoría —muy importante— no son franquistas, radicando en ello la garantía.

Si son como son, si están lejos de experimentar preocupaciones morales, la culpa no es suya. Jamás han oído lo que en el exterior podemos decir, nunca como ahora les ha sido factible leer que la libertad de cada instante es tan importante como el pan de cada día. También nosotros, los convencidos, en un tiempo ignoramos lo que hoy sabemos y por lo cual nos sacrificamos. Pensando, pues, en nuestra inanidad lejana, acertaremos a obtener conciencias nuevas.

Haciendo lo cual seguiremos un proceso lógico. De lo contrario, sería la certificación del «inmovilismo» de los sentados, de los comodones, de los yomenfutistas.

Tema de todos los tiempos

Revolución y no convivencia

por José Muñoz Congost

LOS viejos líderes de la democracia española, o los novísimos de esas modalidades cristiana, socialista, popular o liberal (porque la profusión de etiquetas no puede ser molestia para quienes nunca vivimos de ellas), pueden continuar en sus líneas políticas determinadas, en la preparación incluso de sus programas, que tomen como punto de partida, la sucesión al régimen franquista.

Todo ello, cual si el conjunto de los males que constituyen la terrible y amarga crisis que vive España, hubiesen de temer repentina y radical solución con el cambio de unas instituciones y su remplazo por otras con mayor o menor margen de libertad y concesiones al liberalismo que podrían llegar según las aspiraciones de los más sinceros de entre ellos a la instauración de una democracia republicana, heredera de los principios que animaron la segunda República Española.

Para quienes el estudio de los problemas económicos y sociales de la península no representa en modo alguno, plataforma política o preparación de programa electoral, no ha de escapar el hecho fundamental, de que si el caos financiero y las enormes fallas de la economía han alcanzado con el régimen franquista las cimas de lo inverosímil, estos males no son propios y específicos del régimen, remontándose su origen muy lejos, en la historia de nuestro pueblo.

Que en los elementos básicos del actual régimen se encuentran las causas fundamentales e históricas de este desequilibrio económico, radicado en la explotación de las riquezas del suelo para el beneficio exclusivo de una clase, es una verdad. Pero que si con la desaparición del régimen, no se eliminan al propio tiempo estos elementos que hoy procuran ya por su supervivencia, nada habremos conseguido de definitivo, en la resolución del pandemónium económico ibérico.

Vive latente en nuestras preocupaciones, que sólo una transformación radical y profunda, total, de las bases de la vida nacional, pueden ofrecer las posibilidades de una reconstrucción capaz de asegurar a todos los españoles una vida más digna, social y económicamente hablando.

Para realizar de manera consecuente una reconstrucción que sólo puede basarse en la eliminación de todas las causas de la crisis, será preciso un duro combate.

Entre los hombres del régimen de hoy; entre las clases dirigentes, como en las clases que de siempre o de ahora se encuentran en la oposición al franquismo, hay poderosos intereses en juego, de los cuales habrá que hacer tabla rasa, sin más respeto ni consideración que a aquellos que impone el auténtico interés general del país.

Y es, en la interpretación de lo que llamamos unos y otros, el interés general del país, donde se encuentra la piedra de toque de los conflictos de carácter político.

Creer que el interés general puede encontrarse en una convivencia resignada por parte de unos, satisfactoria para los otros, de las mal llamadas clases sociales o capas de la sociedad, en eso que se ha dado en denominar «colaboración capital-trabajo» es error craso, vistas las lecciones de un pasado que vive aún dolorosamente en nosotros.

Toda transformación que se quiera social, habrá de buscar la solución al hambre endémica de la península; habrá de terminar con la existencia de esa legión de miserias que representa más de un millón de campesinos españoles desarraigados, arrancados de todas las tierras que en otros siglos les viera siervos y que en los albores de esta civilización les dijera: ¡Sois libres...! pero sin ningún derecho a esa tierra que recogiera sus sudores.

∴

Ese proletariado campesino, excedente de todos los lugares, barrido siempre puertas afuera en cuanto la presión de las «temporadas» cede, rodando siempre al azar de las labores circunstanciales... ese proletariado que no es ni aun clase siquiera, considerado como casta impura por todos los regímenes... es un problema permanente, porque su existencia se ajusta mejor a las contingencias de una explotación cuya norma única es la consecución de un margen beneficiario suficiente para el propietario.

Sub-proletariado según la nueva manera del decir político, en lo más bajo de la escala social, unido a ese otro que vive en los suburbios de las grandes ciudades, vegetando en casas de lata y cavernas ó hacinados en viejos caserones, y que constituye el peonaje eventual que se ofrece en los «mercados de la contrata» por un día o unas horas, al margen de todas las legislaciones sociales.

Dos millones de españoles, entre el campo y la ciudad han hecho de la miseria, la ley de su existencia diaria.

Y la dignificación de esa multitud, su incorporación integra y con todos los derechos a una economía sana, es algo que escapa a las posibilidades de todas las «panaceas políticas» incapaces por sus características de vencer los obstáculos que se han de oponer a tal realización.

Porque para expresarnos con la mayor claridad, la realización de tal objetivo sólo es posible a través de una revolución integral y permanente que destruya todas las leyes de la «convivencia» establecidas por la sociedad capitalista.

La incorporación a la producción de ese conglomerado de parados permanentes, de hombres y mujeres que arrastran miseria, sólo puede lograrse con una explotación racional y completa de las riquezas del suelo español y de su industria, sometidos hoy a los caprichos de un latifundismo y al mal de unos minifundios que impiden la normalización del agro ibérico. En consecuencia, sólo la explotación colectiva de las tierras, con la eliminación total de la propiedad privada puede abrir el camino de nuevas economías.

Y con la dignificación de esa «subclase» de hoy, hecha factor de producción y de progreso económico por

(Pasa a la página 2.)

TRIUNFO DE LA LIBERTAD EN BELGICA

Francisco Abarca a la salida de la cárcel de Saint-Gilles (Bruselas) acogido por su compañera. A la izquierda, uno de los abogados defensores de Abarca, Me. Roger Lallemand.

PLUMA AL VIENTO

LO NUEVO

UNAS treinta personas del «Beau Sejour» fueron transferidas, conforme a su deseo el 29 de Junio, a la casa del C.O.S.E. construida recientemente. El nuevo establecimiento está en despoblado, distante de la capital departamental unos 30 kilómetros.

Ciertas particularidades de que carece el «Beau Sejour» —sobre todo el anexo— tiene; pero un desierto.

El «Beau Sejour» ocupa un lugar céntrico, poblado de edificios, comercios, bares, restaurantes, etc. etc., en el corazón de Hyères o sea a corto trecho de la rada.

Todo Hyères está erizado de autos y de buses de línea, siendo una linda población turística.

De cosas malas, buenas, pésimas y óptimas dispone nuestra casa. Lo más estimable del «Beau Sejour» es la libertad, sin control de ninguna especie. Desde que amanece hasta las tantas de la noche tenemos el día por nuestro. Si a diario se comiera bien, esto sería la gloria.

Más no cabe en cuanto a limpieza, medical asistencia, entrega de prendas de vestir, reparto de paquetes de cigarrillos, provisión de periódicos y libros. Un permiso anual de quince días para ir adonde se quiere.

El personal auxiliar debía ser más idóneo y más cariñoso. Hay que resignarse con el sufrimiento por ser ley de vida.

La nueva casa del C.O.S.E. dicen que es con habitaciones individuales, lo que marca una gran ventaja y un adelanto.

Según informes, en cada habitación hay destinado un lugar para hacer de comer quien pueda y quiera.

Los servicios correspondientes a una construcción de esta índole están completos, de lo contrario no se habría inaugurado.

Al que no se aviene a pasar estrictamente con lo de la casa y tiene que ir a abastecerse al mercado ¿el car cuánto le importa ida y vuelta? ¿Está el consumidor en condiciones económicas de hacer cada día este dispendio? ¿Y si por no ir todos los días a proveerse de lo necesario, cuando va y compra siquiera para una semana ¿qué cantidad de dinero necesita?

Déjense de macanas: en los asilos no hay millonarios, en los asilos sólo hay insolventes. Cabe que unos dispongan de más pecunia que otros, pero la causa de encontrarlos en estas casas, materialmente es la misma.

Si aquí, en este oasis, los días parecen largos, ¿qué será en el desierto? ¡Mira que decir que la soledad es fecunda!... Fecunda en neurastenia. Con envidia veía yo pasar, en la Avenida de Tunis, los tranvías y los cares llenos de gente. Esto va con el temperamento de cada uno.

Lo nuevo fascina, pero es efímero. Lo nuevo ofusca igual que un relámpago. Lo nuevo es flor de un día.

Al refrán «vale más malo conocido que bueno por conocer» me atengo.

Finalmente a cuantos por su gusto partieron de Hyères al mediodía de Francia les deseo suerte.

PUYOL

Mirador

Perennidad de las ideas

por FONTAURA

ANTE todo conviene desechar todo *tabú* colgado encima de palabras e ideas. Se explica que en civilizaciones retrógradas, que perviven, exista en consenso popular un temor «sagrado» de poner en danza tales o cuales palabras, aquellos o los otros conceptos. Sería gracioso que, entre nosotros, los libertarios, tendiera a solidificarse una chusca apreciación consistente en dar como bueno un *noli me tangere* dentro de las ideas ácratas.

Ser anarquistas, de ayer, de hoy, y es de esperar que también de mañana, hemos quedado que no supone, como ya lo señalaba Mella, vegetar en «coto cerrado». Abrir las ventanas, cara al horizonte, para que penetren los aires de fuera, las pulsaciones del mundo, entendámonos bien, no significa *dejar de ser*. Dejar de ser anarquista, como lo eran los Reclus, Malatesta, Kropotkin, Landauer... Como todos los que en verdad tengan arraigado el ideal en la propia sensibilidad, que es donde está más seguro. Quienes de ello han hecho una prosaica cuestión de estómago, nos han abandonado, nos abandonan, nos abandonarán.

Un pensador, de humor un tanto corrosivo, escribió que los dioses concedieron al hombre la facultad de hablar y de pensar para que nos hiciéramos un taco, discutiendo y enmarañando las cosas más sencillas. A fuer de progresivos, nosotros no pensamos igual. Creemos en la buena fe; estimamos que del diálogo cordial puede y hasta debe de salir la luz. Se busca el diálogo. Ya el viejo Sócrates, y Platón su amanuense, nos enseñaron, hace ya tiempo, la virtud que tiene, lo aleccionante que resulta el sereno dialogar. Naturalmente, para ello hay que frenar lo que sea, o pueda parecer, impertinencia. Y lo es, adjetivar de un modo peyorativo, sin ton ni son, al que quizás, justamente ofendido pueda, en el lenguaje del clásico, responder y probar: «Nos, valemos tanto como vos.»

¿Revisión del anarquismo? Si por revisar entendemos: examinar, analizar, comprobar, etc. ¿Qué mal puede haber en ello? El tema da para mucho. Se ha dicho, se dice, lo que cada uno concibe desde su particular ángulo de visión. Es natural que sea así. Y será aconsejable que se vayan aunando criterios viables con miras a la concreción de la práctica; que es, al fin de cuentas, lo que vale.

Bueno será apuntar, siquiera sea una faceta, de lo que, a juicio nuestro, merece singular atención: Pedro Kropotkin ha sido uno de nuestros *clásicos* que más ha contribuido a la plasmación teórica de la ideología anarquista. Su apreciación universalista de las ideas ácratas, su anhelo de darles solidez, valorizadas paralelamente al progreso de entonces, le indujo a escribir su interesante obra: «La Ciencia Moderna y el Anarquismo». Su lectura captó la atención, indujo a reflexionar a elementos cultos que no eran de nuestros medios. Percatáronse de que nuestro ideario nada tenía de común con las sandeces puestas en solfa y en contra del anarquismo por la grey de periodistas alabarderos de la burguesía. El libro «La ciencia Moderna y el Anarquismo» cumplió, en su día, laudable misión.

El tiempo ha ido pasando y cambiando muchas cosas. Ya no es hoy «moderna» la ciencia que lo era hace cincuenta o sesenta años atrás. Ideas nuevas, hombres nuevos, aparecen hoy en la pantalla de la actualidad. Las ideas filosóficas, los temas sicológicos, las ciencias sociales, la filosofía de la Historia, las posiciones y los problemas políticos, los problemas y las formas del Arte contemporáneo las ciencias físicas, la biología actual las concepciones humanistas del presente, todo ello difiere bastante de lo que era moderno cuando vivía Kropotkin. Sería sumamente interesante, hecha una concienzuda revisión de lo dicho ayer en la obra citada, que uno, o un grupo, de compañeros estudiosos, documentados, dieran a luz una nueva «La Ciencia Moderna y el Anarquismo». Con ello harían un gran favor a las ideas que tenemos en aprecio. Y téngase en cuenta que actualmente hay por ahí un conjunto de hombre de relevante posición intelectual cuyas concepciones nos abren verdaderamente horizontes nuevos. Y lo más sorprendente es que convergen con lo fundamental del anarquismo, sin quizás haberse tomado la pena la mayoría de conocerlo.

Lo dicho ahora, lo reiteradamente expresado en crónicas del compañero Quintana; las reiteradas exhortaciones del director de esta publicación en pro de un despertar vigoroso del anarquismo, no dejan lugar a dudas sobre las intenciones que nos animan.

Varias son las publicaciones en las que se ha abierto brecha en pro de un resurgir internacional del anarquismo. Citemos, en primer lugar, «Tierra y Libertad», de Méjico; «Volontà», de Génova; «La Protesta», de Buenos Aires; «Ruta», de Caracas; «Freedom», de Londres, y algunas más que ahora no viene a la memoria.

Las iniciativas que presentan los compañeros de «Tierra y Libertad» merecen la mayor consideración. Plantean puntos concretos que ya se dió a conocer Quintana hace poco. Lo de menos, repitámoslo, es que unos planteen un problema y otro expongan otro distinto. Lo que importa es que nos una, a través de fronteras, y siendo distintas las sensibilidades y las capacidades, un anhelo idéntico: contribuir a robustecer y a darle más altos vuelos al ideal que amamos.

Se ha dicho también, en lo que afecta a los libertarios españoles, que actuar, de una o de otra forma en favor de la liberación del país que nos vio nacer no tiene el porqué restar energías, voluntad y pensamiento a una actividad de tipo internacional, como la que venimos propiciando.

Lo importante es poner fe y entusiasmo en lo que se persigue. Sin caer en la hipérbole, podemos decir que hoy más que nunca el vivir social de los pueblos se presta a abrir brecha con la propaganda de nuestras ideas. De nosotros, evidentemente, depende que aumente el número de quienes nos conozcan y nos comprendan. Pero, sin temer tales o cuales derivaciones, *entre nosotros*, importa plantear la verdad despojada de tópicos trasnochados. Y me parece un tópico el repetir que todo va bien, por pereza tal vez de otear debidamente el panorama de los demás y el nuestro en particular.

DISCOS

LA radio y la prensa franquistas han trabajado a destajo proclamando a los cuatro vientos y a las cuatro calmas chichas, que el Salvador Francisco (que de franco no tiene sino el apellido) ha sido entusiásticamente vitoreado por el pueblo bilbaíno. Particularmente por la guardia personal suya, siempre numerosa y apegada. «Pueblo», a la manera del teatro, siempre lo hay disponible en los desvanes falangistas y sacristanescos. Ordenes, gastos pagados, y vale.

Tan seguro está el caudillísimo de la fidelidad de los españoles, que jamás se mezcla con ellos ni les anticipa día y hora de sus viajes. En Barcelona, por ejemplo, la preparación de recibo se efectuó con atuendo y lujo en Pedralbes, y el caudillo llegó en barco a la Puerta de la Paz, lo cual no significa engaño para nadie, sino recelo hacia todo el mundo, policía comprendida.

Gente que vocifera franquismos de «arriba» a abajo ha de haberla en todas las recepciones localistas, permitiendo, desde luego, sacar fotografía. Lo que no se puede —ni debe— fotografiar, es el público ausente, el que no consta como base del régimen. Es tan enorme, que no cabe en ninguna máquina fotográfica, por fototelescópica que fuere.

Franco no ofrece la mano a nadie como un de Gaulle cualquiera. No tiene OAS que lo persiga con plásticos y metrallismos, pero cuenta con la enemiga de 28 millones de españoles en cuyo perdón no confía.

Franco no debería llamarse Franco, sino Prudencio. Es la concreción de su persona, esa cosa que de providencial ha devenido prudencial. Y con motivos.

Gusta de viajar en barco porque la oposición no dispone de submarinos. No gusta de navegar por el aire por si acaso sanjomolarramonismos. *Plácele discurrir por carreteras invisibles a causa de muros espesos de motoristas suyos. Cata sopa probada por otros y no aspira flor por miedo a que sea emponzoñada. Ni frecuenta templo sin hacerse asegurar de la solidez de las columnas principales. No abre paquete rehuyendo posible invitación para el cielo. Muy popular, el sujeto. Muy español, al margen de los españoles.*

En Bilbao, cinco mil franquitos han aplaudido a Franco y se han tomado fotografías. Aquéllos han podido conservar el empleo y los fotógrafos cobrar su producción a precio generoso. Muy humano. La economía doméstica de ciertos se basa en esas quisicosas.

Pero el saludo a la romana se ha caído de los brazos; en el «salvador» nadie fía, puesto que cada cual se salva a sí mismo; las lanzas se han vuelto cañas, y día se acerca que ni esas serán sostenidas.

A pesar de la gritería sincronizada del pueblo apócrifo de Bilbao.

DISCOFILO

LIBRO NUEVO

«Les frères Elie et Elisée Reclus

OU DU PROTESTANTISME A L'ANARCHIE»
por Paul RECLUS

Manufacturado en la «Imprimerie des Gondoles», bajo encargo de *Les Amis d'Elisée Reclus*, acaba de entrar en el mercado de las letras este precioso libro contenedor de valiosos documentos inéditos de ambas personas biografiadas. De hecho, esta acumulación y ordenación documental se debe al doctor Paul Reclus, hijo de Elie Reclus, aunque el cuidado de la edición del libro haya corrido a cargo de los hijos de Paul, los cuales han dedicado a tan estimable labor fidelidad familiar y dotes de inteligencia. «Les frères Elie et Elisée Reclus» es un libro llamado a causar sensación en el mundo de las letras, de las artes, de la ciencia y de las ideas.

Puede adquirirse al precio de 8,75 F. en la Administración del COMBAT SNNDICALISTE, o solicitándolo a F. Mas Serras, Boîte Postale nº 105, Paris (XIe).

Crónica internacional

EL LOCO MUNDO EN QUE VIVIMOS

ACEPTEMOS por un momento la sugestión de Camilo Flamarión. Convengamos en la idea de otros planetas —otros mundos— habitados por seres sensibles y reflexivos, dotados de la reflexión y de la sensibilidad de que hacemos gala los humanos... Supongamos que habitantes de otro globo visiten el nuestro. Nada de ello sería novedoso. Los personajes de Gulliver y de Swift nos habituaron a lo contrario, en nuestra infancia. Voltaire y Cyrano confirmaron el ejemplo en lecturas de edad madura. Ansiosos de comparativo análisis seres de este mundo se lanzaban a la exploración de otros mundos o de otras civilizaciones.

Los viajeros intersiderales, animados de sana curiosidad tratarán de introducirse en los meandros de nuestros particularismos sociales, ahondando en el estudio de las condiciones morales, políticas, económicas existentes y en uso entre pueblo y pueblo, de país a país y en el interior de cada país. No hay duda que se interesarán también en el conocimiento de las condiciones de interrelación, respeto y estima entre los hombres de países distintos y entre los hombres de un mismo país.

∴

Los viajeros intersiderales llegaron a París en estos días de principios de Junio. Con cierta extrañeza asistieron a una huelga de comerciantes. Frutas y verduras se hallaron ausentes de la venta pública en razón de que los vendedores quieren asegurar positivos beneficios, no importa si en abusivo detrimento de las masas laboriosas...

¡Masas laboriosas!... ¿Pero cómo? ¿Son justamente los productores quienes mayor dificultad encuentran para nutrirse? ¿Qué ocurre pues y en que condiciones viven las gentes del planeta Tierra?

Se aperciben entonces los viajeros que en múltiples grandes capitales se realiza una propaganda extremamente rara. En sendos carteles aparecen notas estadísticas: «Un habitante sobre tres pasa hambre. Dos habitantes sobre tres no se alimentan en la necesaria proporción. Todos los países ricos habrán de contribuir a la semana (o al mes) del HAMBRE. Aporte usted su óbolo a la campaña del HAMBRE!!!.»

¿Vale decir entonces que existe en la Tierra una desproporción notable y desgraciada entre el número de habitantes y los recursos alimenticios?...

Pero he aquí otros detalles a punto para provocar la duda: «En Inglaterra se han lanzado un millón de litros de leche en las cavidades de una mina abandonada (1963). No se podían transformar en leche en polvo en razón del carácter ruinoso de la operación.» En Brasil se destruyen cada año millares de quintales de café o se utilizan como carbón para ferrocarriles.» «Cada año se destruyen en el mundo una apreciable cantidad de quintales de azúcar a fin de mantener el equilibrio de los mercados.» «En Francia, en 1963 se destruyeron varios centenares de toneladas de alcachofas y de coliflores. En 1964 se aplicaron centenares de litros de petróleo —este producto tan caro— sobre centenares de toneladas de patatas, para inutilizarlas y mantener en alza los precios de venta...» Y así sucesivamente la carne y el trigo, las frutas y el vino, todo el vivero de las cosechas arrancadas a la tierra mediante el esfuerzo de las «masas laboriosas»...

¿Qué ocurre entonces, faltan o sobran alimentos? ¿Qué es eso del hambre? ¿A qué vienen tales monsergas? Para cúmulo de datos se informan los viajeros intersiderales que no puede existir el HAMBRE y que toda campaña internacional ha de ser producto de mentalidades insanas. Llegan a saber que en Estados Unidos se paga una prima a los agricultores que dejan sus tierras sin trabajo y sin cosecha. El propio ex-presidente Eisenhower recibe 2.009 dólares por dejar sin siembra las tierras de su granja situada en Gettisburg. Que en Francia, de 1950 a 1957 la cosecha de vino dió una media de 71 millones y medio de hectólitros anuales, de los que se emplean 65 millones en el mercado interior y exterior, quedando seis millones de hectólitros en excedente. El Estado resolvió el problema empleando la bonita suma de 200 mil millones de francos en gastos de destilación, de subvenciones y de destrucción de cepas... La tarifa acuerda una prima de 480.000 francos a todo productor que arranque una hectárea de viña. En diciembre 1957 se habían arrancado 60.546 hectáreas. Pero aún hay excedente de vino.

Como hay excedente de carne y de trigo, de carbón y de patatas, de tejidos y cueros, de los mil y uno alimentos y manufacturas de artículos de necesidad o de lujo. Pero el HAMBRE es real en varios continentes, en los que la tierra no se cultiva a fondo por carencia de máquinas que se oxidan o destruyen en países cercanos. Donde no es posible rendir un trabajo útil a causa de la debilidad física de las «masas laboriosas» cuando a pocos miles de kilómetros se inutilizan millones de toneladas de alimentos... Donde se viste de harapos aunque existan enormes extensiones de plantaciones de textiles porque las materias primas se exportan y no hay allí telares.

Pero hay más, se enteran de que de tanto en tanto se producen guerras sangrientas, terribles hecatombes en que mueren millones de seres humanos, a objeto de mantener o lograr mercados susceptibles de emplazar esas toneladas de mercaderías sobrantes. Se les dice que cuando un país llega a la cúspide de la producción y sus almacenes desbordan de riquezas, el país entra en «crisis» y la situación es tan insostenible que solo se resuelve en una guerra. Se les explica que en este mundo hay clases, nacionalidades y razas que hacen del hombre enemigo del hombre, rapaz y explotador del hombre, rival o victimario del hombre.

Se les dice que... Pero ya no quieren saber más. Temen contagiarse en la locura terrestre y se van, desesperados ante la extraña conducta del hombre. Quedan sin saber que existe otra fracción en el mundo. La de los que luchan por transformarlo y hacerlo habitable a todos los seres del Universo.

Gregorio QUINTANA

Nota. — Aparte errores que el lector habrá corregido, importa saber que el párrafo que encabeza nuestra Crónica anterior llevaba la firma de Eugen Relgis.

OBRAS
de Felipe ALAIZ

«Quinet», tomo I.
«Tipos Españoles», tomo II.
10,00 francos los 2 volúmenes.

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Cholay-le-Roi (Seine)

GFP 342

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

LE COMBAT SYNDICALISTE

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

0,40 F. LE NUMERO C.N.T. A.I.T. 16 Juillet 1964

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL ● SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

36e ANNEE ● NOUVELLE SERIE ● NUMERO 306

L'épopée de 36

C'ETAIT un 19 Juillet, semblable à un certain 14 Juillet où le peuple de Paris, exaspéré par tant de misère et tant d'injustices, prenait d'assaut la Bastille, symbole d'autorité et de répression.

Le 17 juillet 1936, l'armée du Maroc espagnol, encadrée par la Légion, occupe les édifices publics, les ports et les aérodromes. Aussitôt, la répression la plus sanglante se déchaîne contre certaines personnalités de gauche; mais ce sont les travailleurs qui paient le plus lourd tribu pendant les premiers jours du triomphe de cette soldatesque.

Le gouvernement espagnol, après avoir annoncé l'avortement d'un vaste mouvement antirépublicain grâce aux mesures préventives qu'il avait prises, avoue le 18 juillet que Séville est aux mains des rebelles avec Queipo de Llano à leur tête. Il remettra d'ailleurs sa démission le même jour. Martinez Barrio forme alors un gouvernement éclair avec le tristement célèbre Molà au ministère de la Guerre. C'était mettre le loup dans la bergerie.

Le soir de ce même 18 juillet, le Comité National de la C.N.T. lançait un appel à la grève générale et insurrectionnelle. Ce fut la veillée d'armes dans tous les locaux syndicaux et au matin du 19, ce fut le choc brutal et sanglant de ceux qui ne voulaient pas renoncer à la justice et à la liberté contre ceux qui s'étaient soulevés par crainte de perdre leurs privilèges.

« Combien d'actions, combien d'exploits célèbres sont demeurés sans gloire... », Corneille y aurait sûrement retrouvé ses sujets.

Nous aurions bien voulu retracer dans les colonnes du « C. S. » tous les sacrifices librement consentis par ce peuple héroïque et les gavroches n'y auraient pas fait défaut mais il nous aurait fallu une brochure assez volumineuse et non un journal. Par ailleurs, il nous a été reproché dans d'autres circonstances de consacrer, dans le cadre de la révolution espagnole, une part trop importante à cet épisode de violence; et ce, au détriment des réalisations sociales qui furent opérées pendant la même période.

Nous allons donc tâcher de corriger cette erreur (1).

La Révolution espagnole de 36 fut le creuset des idées généreuses et humaines; ce fut une pépinière de haine mais aussi d'amour. Tant de sang versé héroïquement par ce peuple devait féconder immédiatement les sentiments les plus désespérés mais aussi les plus nobles, les plus sublimes et les plus fraternels.

Les théories les plus utopiques y ont été expérimentées avec succès. La suppression de la monnaie au sein des collectivités avait été admise avec une telle dose de bon sens que, même ceux qui au début avaient opté pour la propriété privée et l'exploitation individuelle de celle-ci, finirent par se rallier au mouvement collectiviste.

Les principes d'autorité avaient fait place à un sens des responsabilités tous les jours plus développé; il n'y avait plus de chef mais des responsables qui devaient des comptes à la base qui les avait désignés.

L'Espage de Cervantes, Garcia Lorca et de Francisco Ferrer se manifestait enfin, grande dans ses réalisations humaines autant que dans sa sagesse désormais exemplaire.

Il aura fallu la coalition des dictatures allemande et italienne, la trahison des démocraties signataires du pacte de « Non-intervention », et bien entendu le manque de cohésion et de solidarité des travailleurs sur le plan international, pour freiner brutalement et pour anéantir les prémices d'une société idéale, d'un bonheur universel et d'une humanité fraternelle.

Honte à ceux qui, aujourd'hui encore, apportent une aide plus ou moins manifeste à celui qui continue à torturer ce peuple! Honte aux souteneurs de Franco!

(1) Voir le texte : « Conception constructive de la révolution ».

QUATORZE JUILLET

La liberté, « ce nom terrible écrit sur le char des orages », est à la base de toutes les révolutions. La justice, selon notre conception, ne saurait être qu'un corollaire de la liberté.

Nous devons rendre hommage, pour son courage, au peuple de Paris qui, en dix sept cent quatre-vingt-neuf, est descendu dans la rue pour élever les barricades de la révolte contre la monarchie de droit divin et contre les abus de la féodalité. Nous devons honorer la mémoire de ces hommes qui ont osé se dresser contre un pouvoir établi de longue date et porter la main sur la personne du roi, balayant ainsi le mythe du souverain « sacré » dans son être et dans ses décisions sans recours. Nous devons également honorer la mémoire des philosophes qui ont préparé cette révolution, Voltaire et Jean-Jacques Rousseau, pour ne citer que les principaux.

Mais nous devons aussi tirer les enseignements d'une révolution qui, comme toutes les révolutions, fut ratée et ne profita point à ceux qui l'avaient payée de leur chair et de leur sang.

Nous sommes reconnaissants aux révolutionnaires de 1789 d'avoir fait un grand pas pour la conquête de la liberté, le premier et le plus difficile si l'on se replace dans le contexte historique, mais nous ne saurions mieux honorer la mémoire qu'en tentant d'analyser les causes de leur échec et les raisons qui ont pu permettre à l'Empire, à la Restauration et à la République actuelle de perpétuer l'asservissement de l'homme par l'homme.

S'il est vrai que le « Contrat Social » de Rousseau est une recherche sur la légitimité du pouvoir, il est vrai aussi que cette étude n'a pas été poussée jusqu'à sa conclusion logique : *la suppression du pouvoir et de l'Etat, sous toutes ses formes.*

Aussi la révolution sociale de dix sept cent quatre-vingt-neuf s'arrêtera-t-elle également en chemin et, dans sa soif aveugle de justice, remettra son sort entre les mains d'une *minorité gouvernementale* qui consacrera tous ses efforts et instituera la *terreur*, c'est-à-dire le règne d'un nouvel arbitraire, pour la *conservation du pouvoir* : c'est l'apothéose de la guillotine, c'est le règne du fanatisme gouvernemental qui déclarera par la bouche de Saint-Just : « Les principes doivent être modérés, les lois implacables, les peines sans retour. » Cette profession de foi est la condamnation de la révolution sociale, car elle permet de confier sa destinée au *pouvoir exécutif* en place, elle lui donne le droit d'anéantir les minorités qui veulent pousser à fond les conquêtes de la Révolution et, ce qui est plus grave, d'aller *contre la volonté des travailleurs de la base.*

Ce que nous pouvons retenir de positif dans ce grand mouvement de révolte symbolisé par la prise de la Bastille, c'est, d'une part, l'efficacité d'un mouvement révolutionnaire général des masses, efficacité qui montre que *la force est du côté des opprimés*, et d'autre part les principes de la « Déclaration des Droits de l'Homme » qui, en un sens, constituent la première codification d'une *défense de l'individu contre toutes les formes de l'arbitraire.*

Mais nous devons aussi noter que si ce mouvement a, en fin de compte, échoué, c'est que *la masse des travailleurs a perdu*, dès le début, *le contrôle effectif de la Révolution* dont s'est emparée une minorité de *personnages politiques.*

Peut-être faudrait-il mettre l'accent sur trois circonstances qui ont contribué sans doute fortement à cet échec :

1°) Le manque d'initiation des masses aux problèmes sociaux et économiques et, par suite, leur manque d'*initiative.*

2°) L'absence d'un *prolétariat industriel*, la masse des travailleurs étant essentiellement attachée aux seuls problèmes d'une réforme agraire.

3°) Le caractère *nationaliste* de cette révolution et, par suite du défaut d'une organisation internationale des travailleurs, *la menace militaire aux frontières.*

Enfin, il faut souligner que, dans ses principes, la Révolution française s'est arrêtée à mi-chemin et qu'elle a abouti à un changement de gouvernement alors que seule la *suppression définitive* de l'Etat pouvait apporter une solution aux problèmes agraire, économiques et sociaux qui, bien qu'ils aient évolué, se posent toujours aujourd'hui.

Même sur le plan philosophique, la négation de Dieu a été tout de même compensée par l'asservissement à un « être suprême » matérialisé par l'autorité d'un gouvernement républicain qui, sous le couvert du suffrage universel a continué, et continue, à favoriser l'exploitation de l'homme par l'homme.

Peut-être peut-on même aller plus loin et dire que c'est à partir de 1789 que la bourgeoisie a pris les rênes de l'Etat en main et les a conservées jusqu'au capitalisme moderne dont nous sommes les victimes.

En conclusion, nous pourrions définir les caractéristiques qui pourraient permettre à la prochaine révolution de vaincre et de respecter les intérêts de la masse :

— Elle devra être menée *dans une action conjuguée de travailleurs de tous les pays.* (Une déclaration de guerre mondiale pourrait déterminer son déclenchement.)

— Elle devra être radicale, ne jamais cesser d'exprimer *la volonté des travailleurs de la base*, se poursuivre *en dehors de tout parti politique* et *supprimer effectivement et immédiatement l'Etat* et son appareil.

— Elle devra s'attacher à résoudre, en priorité, les problèmes vitaux de *production et de distribution.*

Il apparaît clairement qu'une révolution libératrice et constructive sera l'œuvre d'un *syndicalisme internationaliste et anarchiste*, celle de l'anarcho-syndicalisme qui est le moteur de l'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS.

SEVY

Conception constructive de la révolution

Nous entendons organiser la Révolution sur les bases d'une stricte équité.

« La Révolution ne peut seulement s'appuyer sur les ciments de l'aide mutuelle ou de la solidarité; et encore moins sur ceux de l'archaïque autant qu'irrégulière charité.

En tous cas, ces trois formules, qui à travers les siècles ont semblé vouloir combler les déficiences des types de société rudimentaires dans lesquels l'individu reste abandonné face à une conception du droit arbitraire, doivent être refondues et ponctuées par de nouvelles normes de vie sociale qui soient la plus fidèle expression du communisme libertaire : la satisfaction des nécessités de chaque être humain sans autre limite que celle des nécessités que peut créer le nouveau système économique.

« Si tous les chemins conduisent à Rome, on peut dire à plus juste raison que toute forme de travail et de distribution orientée dans le sens de la société égalitaire conduira à l'instauration de la justice et de l'harmonie sociale.

« En conséquence, nous croyons que la Révolution doit s'appuyer sur les principes sociaux et l'éthique du communisme libertaire.

1) Il faut satisfaire les besoins de chacun en tenant seulement compte des possibilités économiques.

2) Chaque être humain doit apporter en échange le maximum de ses moyens dans la mesure des nécessités de la société et des possibilités physiques et intellectuelles de l'individu.

« *Organisation de la nouvelle société après le fait révolutionnaire.* »
Premières mesures de la Révolution.

L'aspect violent de la Révolution ayant pris fin, il faut proclamer l'abolition de la propriété privée, de l'Etat, du principe d'autorité et par conséquent des classes qui divisent les hommes en exploiteurs et en exploités, en oppresseurs et en oppressés.

« Les richesses étant socialisées, les organisations de producteurs enfin libres, prendront en charge l'administration directe de la production et de la consommation.

« Chaque localité étant une commune libre, elle mettra en route le nouveau mécanisme social. Les producteurs de chaque corporation ou métier, réunis dans leurs syndicats et sur les lieux du travail, détermineront librement le meilleur moyen d'organiser celui-ci.

« Le premier soin de la commune libre sera de loger la population avec un maximum de confort, d'assurer les soins des malades et l'enseignement (instruction et éducation) des enfants.

N.D.L.R.—Ceci n'est qu'un bref extrait d'une motion votée par le fameux Congrès de Zaragoza le 8 mai 1936.

TRAHISON

Le 23 juin 1964, le secrétaire de la section syndicale des contrôleurs de la navigation aérienne de la région parisienne, était traduit devant un conseil de discipline, pour une prétendue faute commise lors d'un mouvement revendicatif précédent. Ce contrôleur affecté au centre Nord avait, lors de la grève du zèle des 31 mars et 1 avril, refusé d'obtempérer aux ordres de son chef direct. « Acte d'indiscipline caractérisé », déclare le Secrétariat de l'Aviation civile; « geste normal d'un contrôleur responsable civilement de la sécurité », déclarent les syndicats qui ont alerté l'Organisation Internationale du Travail et le Bureau International du Travail.

A cette même date, 23 juin, le Sénat repoussait, par 153 voix contre 42, l'ensemble du projet de la loi qui retirait le droit de grève aux contrôleurs et à certains agents de la navigation aérienne, et, toujours, à cette même date, 27 contrôleurs réquisitionnés sur ordre du gouvernement refusaient d'obtempérer, ils étaient immédiatement suspendus par le secrétariat de l'Aviation civile.

Cette grève était motivée, d'une part, du fait de l'ordre de comparution d'un contrôleur devant un Conseil de Discipline et, d'autre part, pour protester et attirer l'attention de tous sur ce projet de loi qui était une atteinte au droit de grève. Une épreuve de force s'engageait entre le syndicalisme et l'Etat.

Malgré la réquisition, la grève ne fit que s'étendre et devint illimitée. Le ministre de Transports déclarait au Sénat : « Aucun gouvernement — et surtout un gouvernement communiste — n'aurait accepté qu'un fonctionnaire refuse d'obéir à son chef direct, comme c'est le cas du fonctionnaire qu'il s'agit de défendre par la grève d'aujourd'hui. Il n'y a pas de lien entre le retrait du droit de grève et l'amélioration de la situation du personnel. Je ne pouvais opérer cette amélioration qu'en faisant valoir leur qualification exceptionnelle, et celle-ci allait de pair avec le retrait du droit de grève. » Que de détours pour porter une première atteinte, qui allait créer un précédent au droit de grève des travailleurs...

Devant la prise de position des parties qui maintenaient leur position, les pouvoirs publics suspendaient les membres du personnel réquisitionné, à mesure que ceux-ci venaient se joindre au mouvement de grève et la décision était prise de mettre en place des contrôleurs militaires pour suppléer les contrôleurs civils en grève. Des représentants de fédérations de fonctionnaires envisagèrent et étudièrent la façon de soutenir le mouvement des contrôleurs en grève et les navigants; les pilotes, qui ne sont pas fonctionnaires, tout en adressant des messages de sympathie aux grévistes, réservèrent leur décision de collaboration effective à cette grève...

Le ministre des Transports resta ferme dans sa position sachant bien que, malgré l'hostilité du Sénat, la loi, en définitive, serait votée par la Chambre des Députés et, de fait, le 29 juin, après deux rejets par le Sénat, la loi supprimant le droit de grève aux « aiguilleurs du ciel » était adoptée définitivement à l'Assemblée Nationale par 260 voix contre 199. Pouvait-on attendre une autre décision des députés serviles qui composent la présente Chambre ?

Cependant, le plan de remplacement de direction de la navigation aérienne par des militaires, mis théoriquement en place dès le début de la grève, prouva, qu'en dehors de la zone d'approche de Brétigny, aucun contrôle n'existait. Devant le danger d'une navigation pouvant conduire à des risques de collision en plein vol, le syndicat des pilotes de lignes déclara que si la situation devait se prolonger, il ne pourrait garantir d'assurer la responsabilité des vols dans de telles conditions. Des pourparlers s'engagèrent entre le pouvoir et les 150 agents qui refusaient de répondre à la réquisition, mais la position du ministre demeurait la même : « Les grévistes doivent d'abord reprendre le travail, on verra ensuite... » On sait ce que cela veut dire... l'impasse subsistait donc et l'espoir d'aboutir à une solution équitable, permettant de sauver la face, apparaissait difficile.

Le 2 juillet, trois compagnies étrangères annulaient leurs vols à destination ou en provenance de Paris et les trois syndicats de la météorologie se concertaient pour une action revendicative pouvant se situer dans le courant de la semaine suivante. Ce même jour, en fin de soirée, on apprenait, par un communiqué du Ministère des Armées, que la décision venait d'être prise de transférer aux autorités militaires l'entière responsabilité du contrôle de la navigation aérienne civile. Cette décision de « militarisation » d'un secteur d'activité civile bloqua la fermeté... des dirigeants syndicalistes qui « soucieux de sauvegarder le caractère civil du contrôle aérien et de conserver leurs forces et leur unités... » demandèrent à leurs adhérents de reprendre immédiatement le travail... Quelle capitulation... ! et combien toute mise en tutelle des travailleurs par le pouvoir est facile !...

Cette loi portant atteinte au droit de grève a été publié au « Journal Officiel » le 3 juillet, elle touche de 870 à 2.000 agents et contrôleurs; elle sera examinée le 16 juillet prochain pour avis par un comité technique, puis par le Conseil d'Etat. Elle entrera en application les derniers jours du mois de juillet. Les sanctions qui seront prises contre les 170 contrôleurs qui n'ont pas répondu à l'ordre de réquisition seront prononcées par le ministre des Travaux Publics et des Transports.

Le principe d'application de cette loi antigrève a été décidé il y a un an. Depuis un an, ceux qui défendent les travailleurs attirent l'attention de ceux-ci sur cette atteinte à la liberté du travail. Etait-il nécessaire d'attendre un cas de défense d'un seul contrôleur, pour défendre le droit à la liberté de tous ? Comment se fait-il que les dirigeants syndicalistes aient trouvé nécessaire la décision de cette grève au moment précis ou la loi antigrève était présentée aux Chambres ? N'était-ce pas faire la partie belle à l'opposition ? On n'attend pas une année pour protester énergiquement et efficacement contre une atteinte à la liberté des travailleurs; le désastre de cette grève est la conséquence du retard de sa décision, elle aurait dû être effective dès l'annonce du projet de dépôt de cette loi. On n'attend pas la dernière minute pour défendre les droits imprescriptibles à la liberté. Une fois de plus, les dirigeants des syndicats, en prétendant défendre les travailleurs et en collaborant consciemment ou inconsciemment avec les ennemis de la classe ouvrière, apportent la preuve de leur incapacité ou de leur trahison.

Les conséquences de cette loi seront lourdes; un précédent est créé, le petit doigt est mis dans l'engrenage de la machine à détruire la liberté du travailleur. Le pouvoir dictatorial, par une suite ininterrompue de compressions de la liberté du salariat, fait preuve d'esprit de suite; en effet, dès son avènement au pouvoir, le général De Gaulle, dans une déclaration à la presse, n'a pas caché son intention de comprimer et de réviser l'action des syndicats et les droits des travailleurs. Une fois de plus, nous enregistrons la preuve qu'il n'y a qu'un syndicat qui défend, sans compromission, les travailleurs. Ce syndicat est celui de la Confédération Nationale du Travail.

RENE VILLARD

LE CHOIX D'UN METIER

De tout le monde du travail, du simple manœuvre à l'O.S. et à l'ingénieur, combien ont choisi leur métier, combien aiment leur profession, combien trouvent une satisfaction dans leur emploi au point d'y penser en dehors de l'usine, du bureau, du magasin. Le nombre en est infime.

Quel est le pourcentage d'enfants de souche prolétarienne qui choisissent en toute connaissance de cause la profession qui leur permettra de s'épanouir ? De cinq à dix pour cent, disent les statistiques.

Comment est choisi un métier pour les enfants ne pouvant « trouer », soit en raison d'un coefficient intellectuel moyen, soit en raison de l'état financier plus que moyen de leur famille ?

Il y a, bien sûr, des centres d'orientation professionnelle; mais cette orientation est à la fois un bien et un mal. Elle revêt, au moins, deux désavantages : Le premier est que l'enfant est influencé par le résultat de l'orientation. Le deuxième est plus grave parce que tous les centres d'orientation sont obligés de tenir compte :

a) Des facilités des centres d'apprentissage du département où ils se trouvent.

b) Des directives émanant du gouvernement pour orienter les enfants dans tel ou tel emploi.

Par ailleurs, les enfants ne sont pas toujours bien testés; ceci non en raison de l'incapacité de ceux qui sont chargés de l'orientation, mais du fait qu'ils sont débordés et ne peuvent consacrer à chaque enfant le temps nécessaire.

Ensuite viennent les examens. On devrait dire les concours. Il est de notoriété publique que le pourcentage de reçus à ces examens se situe aux alentours du quart, c'est-à-dire que, s'il y a 400 candidats, il y aura 100 reçus.

Que deviennent les autres ? Pour les uns ce sera le redoublage en classe dite « de perfectionnement »; pour les autres, la recherche d'un emploi. Quel emploi ? Le premier qui se présentera. Si c'est un apprenti charcutier que l'on demande, il sera charcutier. Il pourrait être coiffeur ou menuisier, l'essentiel est qu'il ne traîne pas dans les rues. De plus, n'oublions pas que l'enfant perd ses droits aux Allocations Familiales s'il n'est pas apprenti ou tudiant. Pour les autres, ce sera la place d'O.-S. (Ouvrier Spécialisé), travail à la chaîne ou sur une machine dont l'apprentissage demande de 24 à 48 heures, tout au plus une semaine.

Et voilà le jeune garçon ou la jeune fille engrené dans une chaîne sans fin. Le voilà obligé d'être un robot pendant 40, 45 ans. Pourquoi ? Parce qu'il a été mal orienté, parce qu'il n'y avait pas de centres d'apprentissage en suffisance, parce qu'il est d'un niveau intellectuel trop faible pour apprendre même un métier. Certains, je dirai beaucoup, regretterons d'avoir choisi tel ou tel métier, ou de ne pas avoir appris de métier. Mais il sera trop tard. D'ailleurs, le problème arrive à se poser autrement. En fait, le monde de demain aura besoin surtout de techniciens, de cadres, de robots; ceci dans les proportions de 10 cadres, 20 techniciens, 70 robots, sur 100 personnes.

Le problème va donc se poser autrement également pour la question salariale. En effet, s'il n'y a pas de réaction, l'éventail des salaires se décomposera en trois : cadres, techniciens, O. S. avec, naturellement, une grande différence entre les trois.

Ces 70 pour cent, que représentent les manœuvres ou O.S., exécuteront un travail fastidieux, la majorité aurait pu jouer un rôle de technicien. Il y a donc par ce fait des victimes du modernisme, de l'automation. Aussi le bon sens voudrait, compte tenu de ce travail monotone qu'ils exécuteront, qu'ils travaillent un nombre restreint d'heures par semaine, qu'ils perçoivent un salaire identique à celui des techniciens, ceci pour les raisons énoncées plus haut, mais aussi du fait que leur travail est un travail de dépersonnalisation. L'homme astreint à un travail de robot, devient un robot; il ne peut plus penser, il ne veut plus réfléchir, son cerveau s'atrophie peu à peu, pour, finalement, ne plus vivre que par automatisme. Le technicien devra encore réfléchir professionnellement, ce qui le sauvera de cette dépersonnalisation qui, à mon sens, est le fait le plus grave qui menace la classe ouvrière de demain.

Nous ne pouvons revenir en arrière. L'automation est là, et nous ne pouvons l'empêcher, il ne faut pas d'ailleurs l'empêcher. Si, et cela sera, 70 % des hommes sont obligés de travailler sur une chaîne, sur une machine, nous devons tout faire pour que cette machine, cette chaîne ne dépersonnalise pas l'individu. A cela un seul remède : la réduction des heures de travail. Les économistes prétendent que nous ne pouvons revenir aux 40 heures. Cela est faux. Nous pouvons non seulement revenir aux 40 heures, mais ne travailler que 35, voir 30 heures par semaine. A la condition *que tous les hommes travaillent.* Non comme actionnaires, non en plaçant leur argent dans des magasins et en nommant des gérants, mais en travaillant de leurs mains ou de leur cerveau d'un travail qui soit utile à la collectivité, ce qui supprimerait bien des professions que vous connaissez comme moi.

Hélas, nous sommes au siècle où la course aux revenus prime la course aux loisirs, loisirs signifiant pour moi désir de connaître, de voir, d'apprendre, et la C.N.T. aura une lourde tâche pour aider les travailleurs à s'émanciper.

G. PIOU

VIENT DE PARAITRE

« Les Frères Elie & Elisée Reclus ou du protestantisme à l'anarchie »

Un livre qui doit figurer dans la bibliothèque de tous les libertaires.

Fondation de l'Internationale

III

Le 28 septembre 1864, les travailleurs anglais convoquent à Londres un grand Meeting international en faveur de la Pologne. La réunion a lieu dans le Saint's Martin Hall. Plusieurs nations européennes s'y trouvaient représentées. On y jeta les bases de la grande Association Internationale des Travailleurs. On y décida du règlement provisoire, c'est-à-dire qu'on valida celui que les chefs avaient préparé. Un comité fut élu avec mission d'élaborer les statuts de l'Association. Un règlement provisoire fut adopté, signé par le Conseil général de l'A.I.T., le président Odger, le secrétaire général : Cremer; le trésorier : Wheeler. En voici le texte repris dans l'ouvrage de Testut :

« Congrès Ouvrier
Association Internationale
des Travailleurs

Règlement provisoire :

Considérant :

Que l'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes, que les efforts des travailleurs pour conquérir leur émancipation ne doivent pas tendre à constituer de nouveaux privilèges, mais à établir pour tous des droits et des devoirs égaux et anéantir la domination de toute classe;

Que l'assujetissement économique du travailleur aux détenteurs des moyens de travail, c'est-à-dire des sources de la vie, est la cause première de sa servitude, politique, morale, matérielle.

Que l'émancipation économique des travailleurs est conséquemment le grand but auquel tout mouvement politique doit être subordonné comme moyen. (Villetard écrira : comme un simple moyen.)

Que tous les efforts faits jusqu'ici ont échoué, faute de solidarité entre les ouvriers des diverses professions dans chaque pays, et d'une union fraternelle entre les travailleurs des diverses contrées;

Que l'émancipation du travail, n'étant un problème ni local ni national, mais social, embrasse tous les pays dans lesquels la vie moderne existe et nécessite pour sa solution leur concours théorique et pratique;

Que le mouvement qui reparaît parmi les ouvriers dans les pays les plus industrieux de l'Europe, en faisant naître de nouvelles espérances, donne un solennel avertissement de ne pas retomber dans les vieilles erreurs et les pousse à combiner immédiatement leurs efforts encore isolés.

Par ces raisons :

Les soussignés, membres du Conseil élu par l'Assemblée tenue le 28 septembre 1864, à Saint Martin's Hall, à Londres, ont pris les mesures nécessaires pour fonder l'Association Internationale des Travailleurs.

Ils déclarent que cette Association Internationale ainsi que toutes les sociétés ou individus y adhérant, reconnaîtront comme devant être la base de leur conduite envers tous les hommes : la Vérité, la Justice, la Morale, sans distinction de couleur, de croyance ou de nationalité.

Ils considèrent comme un devoir de réclamer pour tous, les droits d'homme et de citoyen. Pas de devoirs sans droits.

C'est dans cet esprit qu'ils ont rédigé le règlement provisoire de l'Association Internationale.

Article premier. — Une association est établie pour procurer un point central de communication et de coopération entre les ouvriers des différents pays aspirant au même but, savoir : le concours mutuel, le progrès et le complet affranchissement de la classe ouvrière.

Art. 2. — Le nom de cette association sera : Association Internationale des Travailleurs.

Art. 3. — En 1866 aura lieu la réunion d'un congrès général. Ce congrès devra faire connaître à l'Europe les communes aspirations des ouvriers, arrêter le règlement définitif de l'Association Internationale, examiner les meilleurs moyens pour assurer le succès de son travail et élire le Conseil central de l'Association. Le Congrès se réunira une fois l'an.

Art. 4. — Le Conseil central siégera à Londres et se composera d'ouvriers représentant les différentes nations faisant partie de l'Association internationale. Il prendra dans son sein, selon les besoins de l'Association, les membres du bureau, tels que président, secrétaire général, trésorier et secrétaires particuliers, pour les différents pays.

Art. 5. — A chaque congrès annuel, le conseil général fera un rapport public des travaux de l'année. En cas d'urgence, il pourra convoquer le congrès avant le terme fixé.

Art. 6. — Le Conseil central établira des relations avec les différentes associations ouvrières, de telle sorte que les ouvriers de chaque pays soient constamment au courant des mouvements de leur classe dans les autres pays; qu'une enquête sur l'état social soit faite simultanément et dans un même esprit; que des questions proposées par une société, et dont la discussion est d'un intérêt général, soient examinées par tous et que lorsqu'une idée pratique ou une difficulté internationale réclamera l'action de l'Association, celle-ci puisse agir d'une manière uniforme. Lorsque cela lui semblera nécessaire, le Conseil

(Suite page 3.)

B.D.I.C

Sardañola y Ripollet

(Viene de la página 4.)

ca Ecuatorial. En Santa Isabel, que se halla en una bahia, la orden fue otra, y una parte fue llevada a Villa Cisneros y otra a las Islas Canarias. No lejos de Nigeria, del Camerún y de la zona del Rio Muni, en el Golfo de Guinea, la isla de Fernando Poo tiene por plaza principal a Santa Isabel. En el Sahara, el territorio de Rio de Oro presenta por capital la factoria de Villa Cisneros, y, por regiones, Haded, Saguia, Tirés, etc. Tomás Cano Ruiz, que estuvo deportado en Villa Cisneros, pronunció una importante conferencia en el cine Ramonet, de Sardañola. Antes de que viniera a tener objeto ese acto de relieve, con motivo de la intrépida gesta en Barcelona del 8 de enero de 1933, seguida por Alcalá de los Gazules, La Rinconada, Ribarroja, Utrera y Pedralba; asi, por Medina, Bétera, Arcos, Bugarra, Cádiz, Sanlúcar, Málaga y otras, en Ripollet, con valentia, vino a ser tomado el Ayuntamiento, ondeó la rojinegra y fue proclamado el Comunismo libre.

En el 1936 se produjo, contra el destajo, un conflicto en La Uralita. Con respecto, intervino Marianet y otros compañeros de la Regional. El destajo quedó abolido. En la consulta nacional del 16 de febrero, la mayor cuantia de personas se decidió por las izquierdas.

La continuidad y el alcance que venian adquiriendo las provocaciones y los incidentes fascistas, iba ocasionando un cierto sentido de atención y de alarma. De aquí que la nueva de la fuerte actitud no llegó a constituir, en el fondo, una absoluta sorpresa. No obstante, puede decirse que las noticias del alzamiento de los militares en la zona del protectorado marroquí, del 18 de julio de 1936, produjeron, como en tantisimos lugares, una profunda impresión en el vecindario. Mas, para bastantes personas preocupadas, que fueron a encontrarse y a convenir en lo que debia hacerse, aquella noche del sábado vino a ser, en la ansiedad, de mucho ajetreo. Al siguiente dia, bien de mañana, el público comenzo a mostrarse. El ambiente subió sin tardia. Pronto fueron tomadas las Casas Consistoriales. En el calor, grupos se dirigieron a Barcelona. Igualmente, a otros puntos. Quienes salieron para la capital catalana, como puede comprenderse, se unieron a los demás, en fiebre. Empero, con vehemencia, mayormente concurrieron sobre el cuartel militar de S. Andrés. Cristóbal San Juan se dio al asalto y, dentro del cuartel, encontró la ametralladora modelo, en su caja-estuche correspondiente. Por lo demás, en razón de aspectos, puede añadirse, si mal no parece, que algunos siguen pensando, poco más o menos, en si, cómo pudo irse a la Generalitat, teniendo los cuarteles en la mano.

Tanto en Sardañola como en Ripollet, habia un cabo y tres mozos de escuadra. Ellos vinieron a ofrecerse. En Ripollet, para el polvorin, habia una sección militar. Ella no se opuso y, más tarde, vino a figurar en las líneas de batalla. De buenas a primeras, se creó el Comité por las dos localidades. Así, la Comisión de abastos. Se efectuaron varias requisas de medios paralizados. La intervención fue norma en los cines y en los distintos establecimientos y talleres. En La Uralita se formó un Consejo de empresa, siendo nueve sus miembros, por los servicios de la produccción y por las oficinas técnicas y administrativas. Del mismo modo, vino a crearse la Colectividad, principalmente, en el plano agricola. Personas cedieron sus tierras, reses, aperos, útiles, etc. El sistema fue de equipos, con responsable designado dentro del grupo de trabajo. Un importante número de voluntarios se alistó, mayormente, en las Columnas confederales. S. Garcia, Diego Abad de Santillán, tuvo su domicilio en Sardañola. En la Colectividad entraron, asimismo, varios republicanos y ugetistas. Sin perjuicio del matiz esencial, el Movimiento libertario debe hacer por conseguir, no obstante el punto de las alianzas circunstanciales, la adhesión de las partes buenas, por la seriedad, la prudencia, la simpatia, la actividad y el respeto. Joan Peiró y Eusebio C. Carbó, intervinieron en el asunto de la importación de materias especiales para La Uralita. Cuando la alerta por idea de desembarco en la bahia de Rosas, un recio conjunto de personal se dirigió hacia la parte indicada. En la formación de los Ayuntamientos, un compañero fue presidente del Consejo de Sardañola, y la C.N.T. participó en los dos Consejos municipales. Se efectuaron envios a los frentes. Se hicieron intercambios. Fueron acogidas, con cariño, familias de Madrid, del Norte y de la región aragonesa.

En el transcurso del mes de noviembre de 1938, se notaron grandes concentraciones del enemigo. Después de varios ataques, emprendieron la fuerte acometida el 23 de diciembre. El empuje fue terrible en el sector del XII Cuerpo de Ejército. Las formaciones adversas, con un enorme material, lograron Borjas Blancas el 5 de enero de 1939. El dia 14 se perdió Valls. Al dia siguiente consiguieron Reus y Tarragona. El 24, las huestes facciosas, con requetés de Navarra, avanzaron por la carretera de San Cugat del Vallés. A continuación, como otras localidades, las villas de Ripollet y Sardañola cayeron en la mayor de las desdichas, desencadenándose la furia de los atropellos y de las detenciones. En el sadismo, hubo veinte hombres muertos. Salvo alguna excepción, cuantas personas pudieron salir, siguieron la ruta hacia Rabós del Ampurdán.

En el exilio se dan unas cincuenta familias de Sardañola y Ripollet, con el recuerdo, la pena y la amargura de tanto calvario. De igual manera, dentro de las preocupaciones y de la continua atención, ellas ansian, como todo el conjunto de nobles corazones, el total hundimiento de la más horrible e infame de todas las tiranias.

MIGUEL JIMENEZ

L'Internationale

(Suite de la page 1.)

central prendra l'initiative des propositions à soumettre aux sociétés locales ou nationales.

Art. 7. — Puisque le succès du mouvement ouvrier ne peut être assuré dans chaque pays que par la force résultante de l'union et de l'Association — que, d'autre part l'utilité du Conseil central dépend des rapports avec les sociétés ouvrières, soit nationales ou locales, les membres de l'Association nationale devront faire tous les efforts existants, ainsi que pour créer un organe spécial.

Il est sous-entendu cependant que l'application de cet article dépendra des lois particulières de chaque pays, et que, abstraction faite des obstacles légaux, chaque société indépendante aura le droit de correspondre directement avec le Conseil central de Londres.

Art. 8. — Jusqu'à la première réunion du Congrès ouvrier, le conseil élu en septembre agira comme Conseil central provisoire. Il essaiera de mettre en communication les sociétés ouvrières de tous les pays. Il groupera les membres du Royaume-Uni. Il prendra les mesures provisoires pour la convocation du Congrès général; il discutera avec les sociétés locales ou nationales les questions qui devront être posées devant le Congrès.

Art. 9. — Chaque membre de l'Association internationale, en changeant de pays, recevra l'appui fraternel des membres de l'Association.

Art. 10. — Quoique unies par un lien fraternel de solidarité et de coopération, les sociétés ouvrières n'en continueront pas moins d'exister sur les bases qui leur sont partilières.

Pour le Conseil général de l'Association Internationale des Travailleurs.—Le président, *Odger;* le secrétaire général, Cremer; le trésorier, Wheeler.»

Deux ans plus tard, au 1er Congrès de l'Internationale, les statuts provisoires furent adoptés.

HEM DAY

CRONICA INTERNACIONAL

por **Gregorio Quintana**

CUBA EN LA ESTACADA

CAMILO Cienfuegos fue uno de aquellos militantes libertarios que en su afán de derrocar a Batista, al dictador de turno, peleó junto al «Movimiento del 26 de Julio», es decir, junto a Castro y el puñado de arriesgados luchadores que desde la Sierra Maestra se atacaron a la tarea de liquidar al tirano. Fue un Ascaso, un Durruti, un Juan Pérez de la revolución cubana. Juan Pérez, es decir —Juan Pueblo— en el sentido de que no buscaba honores ni prebendas ni puestos de mando. Las circunstancias de su muerte no quedaron aclaradas. Parece ser que fue asesinado a traición —otra similitud con Durruti— sin que se hayan aportado los detalles suficientes para conocer el cómo y el porqué. Como no conocemos los detalles suficientes que nos permitan saber en qué punto y hora rompieron con Castro los libertarios que se dieron por entero a la lucha revolucionaria. Lo que se halla fehacientemente probado es que los comunistas —que no creian en Castro ni le apoyaron en lo duro de la lucha y le despreciaban o menospreciaban en sus horas iniciales— ocupan hoy los puestos clave del régimen. El mismo chantage que en España se produjo en Cuba y los bolcheviques moscovitas coparon el poder sin aparecer públicamente en tanto que elementos responsables. Harto se sabe que en aquellos tiempos era considerado Castro como católico profesante y que fueron las altas autoridade eclesiásticas las que le salvaron de la pena capital a que le habia ccondenado el régimen de Batista.

El reciente zarandeo en torno a la fuga de una hermana de los Castro confirma los orígenes católicos y burgueses de éstos. La hermana en cuestión medraba en época de Batista y no podia hacerse a la idea de la conversión comunista de los suyos, ni queria someterse a las reglas de la nueva dirección económica que lesionaba sus intereses y los intereses de los antiguos beneficiarios de la fenecida situación.

¿A qué viene todo esto? A una cuestión muy al margen de los enredos familiares de los Castros. Se debe al hecho de que el Gobierno castrista ha dado el nombre de Camilo Cienfuegos a un barco mercante que acaba de realizar un viaje de troque en Argelia. Azúcar y medicamentos cubanos contra olivas, aceite y vino argelinos. El nombre de un anarquista queda así matriculado en honor a un régimen al que seguramente habia combatido y cuyos beneficiarios y portaestandartes son tal vez los que acabaron con su vida. Con lo que la historia sufre un traspiés y las referencias se embrollan cuando se trata de reconstruir los hechos...

∴

Que Cuba quedó en la estacada lo dijimos en ocasión en que por menos de un tris parecia ser que la gran guerra podia estallar de nuevo. Se trataba de las plataformas rusas para el lanzamiento de proyectiles cara al territorio yanqui. Los dos «K» arreglaron la situación después de contemplarse mutuamente y medir sus fuerzas. Y la situación se arregló sin consultar a Castro y sin tener en cuenta su desacuerdo o su asentimiento, ni sus entonces vibrantes posturas «revolucionarias»...

Desde entonces a hoy ha proseguido la evolución «amistosa» entre los dos campos de interpretación económica: la del capitalismo liberal y la del capitalismo de Estado. Han comprendido ambos que las diferencias no eran tan fundamentales y que nada impedia un acuerdo —ciertos acuerdos— manteniendo distancias cara a la galeria, en resguardo del particular prestigio ante los satélites forzados, tal como la propia Cuba.

El conflicto chino-ruso no ha logrado frenar el desliz moscovita hacia un contacto cada vez más intimo entre los dos bloques. Y he aquí que Castro se ha visto enfrentado a una situación dificil y obligado a retractar todos sus planes y amenazas. O someterse o quedar en la estacada, sin otra salida que sus intentos, hasta hoy fructiferos, de abrir las puertas a contactos directos con los paises capitalistas y hasta con el fascista Franco, convirtiendo en mascarada todas sus amenazas y bravuconerias hacia el caudillo.

Los recientes intentos de Castro para establecer relaciones francas con los Estados Unidos reflejan claramente el grado de compromisos a que han llegado los dirigentes de los dos bloques. A todas luces Castro sirve otra vez de tapadera, de enjuague y de justificante, cargándose con un mochuelo que no le corresponde, pero que sirve a maravillas para mantener en América del Sur el mito de su fuerza y, por otra parte, tiende a desacreditarle las promesas de abandono de su actitud redentorista, de portaantorcha de la vindicta anti-yanqui.

Se afirma que Castro lanza sus proposiciones a Washington aconsejado por Kruschev. ¿Quién podria negarlo? En verdad, tales proposiciones entran en la linea actual de conducta del capitoste moscovita, lanzado a una compenetración cada dia más estrecha con los enemigos de ayer y dispuesto el abandono de toda veleidad revolucionaria.

Asi carga a Castro con la responsabilidad de la subversión comunizante en América latina, subversión que existia antes de Castro y que a nadie escapa que Cuba no se hallaba en condiciones de financiar. Su economia sigue siendo deficitaria y su situación interna es de defensa contra la insurrección de los anticastristas. ¿Cómo podia distraer fondos, armas y hombres en el intento de «sublevar» todo un Continente?...

El juego es claro. Kruschev mantiene su solidaridad hacia Cuba al exigir de Washington que deje de favorecer, de guiar, de financiar a los exiliados anticastristas. Pero esta solidaridad no es gratuita. Todo es intentar mantener una posición de prestigio y una cabeza de puente en los Caribes, en avanzadilla hacia el Sur Atlántico. Posición difícil a sostener si Kruschev lleva a sus extremos limites su politica de compromiso con los potentados de Wall Street, liquidando momentáneamente o «sine die» los intentos de subversión que mantienen en América latina un clima de revuelta que, dado la limitación de sus aspiraciones, no puede ser esperanza de libertad para quienes se hallan en el dilema de quedar bajo el dominio de Washington o caer en el circulo de Moscú.

19 DE JULIO (1936-1964)

Liga de Mutilados e Inválidos de la Guerra de España en el Exilio

Hace veintiocho años que empezó nuestra contienda, y para vergüenza del mundo, el régimen franquista sigue en el poder. Destrucción de España, sacrificio de más de un millón de sus hijos, exilio masivo de centenares de miles de ciudadanos, miseria, ignorancia y asesinatos, tales fueron las tristes realidades que coronaron en 1939 el triunfo de quienes vencieron gracias al apoyo y a la cobardia internacional. Desde entonces, nada ha cambiado: el régimen es lo que fue y el ciudadano español, un hombre que vive privado de todas las libertades en un ambiente de injusticias, de explotación y de miseria sin fin.

En 1964, cuando un nuevo aniversario nos permite rememorar la gesta del valeroso pueblo español, estimamos útil, imprescindible, hacer oir nuestra voz para expresar la más enérgica protesta contra los que en nombre de intereses que por no ser de Estado (politicos, comerciales o económicos) dejan de ser mezquinos, aseguran la pervivencia del régimen franquista procurándole los medios que le son indispensables para evitar el desprestigio y la bancarrota que le estaban destinados. Conste nuestro oprobio hacia los paises que pretendiéndose democráticos y defensores de la libertad, el bienestar y el progreso de los pueblos, prestan su apoyo incondicional y vergonzoso al régimen franquista, enemigo declarado de los postulados de libertad y de justicia.

En esta fecha que tantos recuerdos despierta en nosotros, los mutilados e inválidos exiliados expresamos una vez más nuestro repudio total hacia el régimen que impera en España, que a través de los años, sigue rindiéndose responsable de las peores monstruosidades, miseria colectiva para el pueblo; éxodo ininterrumpido de miles y miles de obreros que abandonan España para no morir de hambre; cruel represión y asesinato de ciudadanos honrados; entrega del territorio y de la riqueza nacional a intereses extranjeros; persistencia de privilegios incalificables; oscurantismo total en la enseñanza y limitación, cuando no privación, de todos los derechos y libertades.

Saludamos, por el contrario, la acción opositora de la clase trabajadora, de los estudiantes y del conjunto de ciudadanos que despiertan de nuevo a la lucha con el firme propósito de terminar con la injusticia que soportan desde hace casi treinta años, aprovechando igualmente la oportunidad que nos ofrece el aniversario que evocamos, para dejar constancia de nuestra total identificación con los que combaten para asegurar a España un mejor porvenir.

En ellos depositamos nuestra confianza y esperamos que el triunfo de su causa, de unos principios que también son los nuestros, coronará en breve los esfuerzos que se despliegan para terminar con el franquismo y para dar paso a un régimen que aporte a nuestro país soluciones dignas de un pueblo que siempre supo luchar en defensa de la justicia y de la libertad.

COMITE NACIONAL (BORDEAUX)

Tribuna de la Zona Norte

ORGANIZADA por la Secretaría de Propaganda tuvo lugar el sábado 13 de junio y subsiguiente en la sala de la F. L. «parisina» la inauguración de las «Charlas de Contraste Anarco-sindicalista». Los compañeros Marciano Sigüenza y Ramón Alvarez desarrollaron el tema apasionante «La Alianza Sindical en el Movimiento Obrero y en lucha contra la dictadura».

Cipriano Mera expone los móviles que han guiado a la Comisión de Relaciones para la organización de estas charlas orientativas en el sentido de abordar un tema palpitante bajo dos ángulos de visión diferente siempre en la órbita natural del ideario y las finalidades que animan a la C.N.T. y al anarquismo militante.

El compañero Sigüenza hizo un minucioso examen histórico de la Peninsula que resultó, a la postre, innecesario para el enfoque real del tema. En ese largo paseo escrito a través de la historia antigua, el orador resaltó la conocida teoria de las dos Españas antipodas: la liberal-revolucionaria y la clérigo-conservadora que bajo el mismo techo han vivido en lucha eterna, feroz, implacable. Esa rivalidad arcaica explica los fenómenos sociales, morales y politicos de nuestro tiempo, incluso dentro de la propia Alianza Sindical. Las formas cambian, pero el fondo queda. En el seno de ella los que respondan a las orientaciones de partidos politicos, grupos de presión o fuerzas de «orden» serán siempre un obstáculo al desarrollo de la acción revolucionaria y popular que es la única arma que puede esgrimirse para abatir la dictadura. Las experiencias anteriores de alianza obrera con la UGT han culminado siempre en una gran decepción.

Elogia calurosamente los movimientos huelguisticos de España en los que quiere ver el fermento del espiritu rebelde de otros tiempos. Pone en guardia a la militancia confederal sobre la A.S.O. del interior que emplea en sus documentos un lenguaje muy extraño (como «jurados» y «enlaces sindicales») de trágica memoria. Hay divorcio entre el interior y el exilio, pero estima que es aquí donde se quiere preservar tesoneramente las esencias y los objetivos revolucionarios de la CNT. Los que transigen con formulas suaves o incruentas para la solución del drama español son gente ganada al derrotismo y a la traición. Aboga por la constitución de un Frente Sindical Revolucionario o porque a la Alianza actual se le impregne ese espiritu lanzándola y vertebrándola en el interior. Expone finalmente un gran plan de acción nacional para el que debe solicitarse la ayuda de las Internacionales Obreras CISL y CISC. Elogia a las Juventudes cuya proyección actual suscribe plenamente.

Ramón Alvarez imprime a su intervención un tono de charla abierta y espontánea matizada de vez en cuando con la lectura de textos ajenos. «Servirse de la prehistoria para sentar una tesis social de hoy es correr una aventura intelectual de la que se puede salir tan mal parado como Don Quijote de su batalla con los molinos de viento.» La magnifica civilización árabe en España, presidida por el «divino» Mahoma, tiene bien poco que ver con la A. S. ni con las enfermedades del «caudillo».

Testigo y actor en primer plano de la Revolución de Asturias, cita los buenos frutos de la Alianza Obrera cuando la militancia de la CNT sabe darle el tono correspondiente al momento histórico que vive. Allí los obreros de la UGT, ayudados por el conservador (!) Indalecio Prieto, se batieron como leones al lado de los anarquistas y sindicalistas. También hubo entente útil en 1917, cuya huelga revolucionaria asestó un duro golpe a los poderes dinásticos. En la réplica al fascismo del 36 no falto tampoco la coexistencia obrera victoriosa en ciertas provincias. Si la CNT por si sola fuera capaz de abatir el régimen de Franco no habria necesidad de Alianzas con quienes, en efecto, están ideológicamente muy lejos de nosotros. La lucha entre «aliancistas» y «anti...» es tan vieja como esterilizante. Pero cuando se va a la Alianza hay que ser leales con ella y no sangrarla con dobleces y dicterios. Durruti supo comprender, por elevación de espiritu, las miras revolucionarias de la Regional Asturiana. En octubre del 34 se fustró la ocasión singular de haber podido destruir nacionalmente al capitalismo y al Estado y no el 19 de julio, cuya iniciativa y pujanza técnica correspondia a nuestros enemigos. Actualmente la absorción de la CNT por la UGT o viceversa es tan imposible como el liberalismo de que alardea Fraga Iribarne. Hoy no se puede declarar «amarillo» a nadie sino es porque estemos verdes en materia de observación de las cosas y los acontecimientos. Lo honesto es reconocer que hasta ahora han fallado todos los intentos hechos para devolver a España sus derechos y libertades. Cita un artículo reciente de la compañera Montseny elogiando fervorosamente la A.S. y el famoso U.H.P. Las palabras han de ser siempre el espejo limpio de las intenciones. Ni los politicos ni los apoliticos tienen derecho a ir a la Alianza con el doble propósio de hacerla la rampa de su cohete particular. El enorme complejo del drama español exige de todos sinceridad, honestidad, generosidad. El mejor aliado del franquismo es la división de sus adversarios que perdemos el tiempo y las energias en medir metro a metro, palmo a palmo, la distancia doctrinal que nos separa desde que el mundo es mundo. En estas condiciones, Franco, como el Cid, seguirá ganando batallas politicas después de muerto.

A la A. S. O. hay que tratarla, en todo caso, como una hermana que puede tener debilidades, pero que lleva nuestra sangre y labora, como nosotros, por las libertades del pueblo y el porvenir de la CNT. ¿Tendrán razón quienes piensan que hay interés en que no haya nunca en España un Comité Nacional auténticamente representativo? Entenderse, por separado, con las Regionales puede resultar un juego contraproducente. Mientras no se logre la fusión moral interior-exilio y el entendimiento de todas las fuerzas vivas del antifascismo, el anhelo libertador de España será siendo la más grande utopia del siglo XX.

Al final intervinieron diversos oyentes con certeras preguntas y esclarecidos juicios. La numerosa concurrencia quedó visiblemente satisfecha. El ensayo de la charla doblada ha sido útil y alentador.

Servicio de Prensa
de la Comisión de Relaciones

ADMINISTRATIVAS

Panicello, Panamá. Recibida tu última y envio de 7,50 dólares.

— Salvador Garcia, Lavrance (U.S. A.). Recibido tu envio de 21,6-64.

— Alberto Martín, Brooklyn (U.S. A.). De acuerdo con la tuya de 8-7-64.

— Joseph La Rivière, Montreal (Canadá). Recibido tu envio.

— Peincede, La Charité, Nièvre. Responderé a tu cuestión. La distribución que indicas.

— Cándido Cacho, Gretf (S.-et-M.). Recibida la tuya. Giro de 32 F. ni en mayo ni en junio. El 16-5-63, si tienes uno de 29,60 F. para el 63. De ahí la reclamación hecha para el primer semestre 1964. Reclama en Correos.

— Azcoaga, Montluçan (Allier). Devuelta carta en la que te comunicamos deuda de 5 F. hasta el 30-6-64.

Miñino Juan, Alger. Devuelta carta. Adeudas 46 F. Sin otra dirección de tu parte. Lo mismo decimos a Maya.

— Prado Rodríguez, Mich. (U.S.A.). Regularmente se hace el envio de «Umbral» por via aérea. Se recibió su envio, por lo que no hay razón alguna no se reciba. Reenviamos dos atrasados.

— Salvador Gallur, Sydney (Australia). Devuelto «Umbral». Da cambio de dirección de haberlo hecho. Debes ambos envios con atraso.

— Tornero, St-Gobain (Allier). Devuelta carta sin cambio de tu parte. Adeudas hasta el 30-6-64, 50 F.

(ROMAN)

par René VILLARD

Le pain noir

(CONTINUATION)

A leur libération ou à leur évasion, les seuls hommes sur lesquels peuvent compter les prisonniers sont ceux de leur milieu, les seuls qui puissent les comprendre; tous les autres sont étrangers à leurs souffrances. Si les voleurs, les maquereaux sont absorbés par leur milieu dont l'effectif est représentatif, les insoumis, les déserteurs, les objecteurs de conscience trouvent difficilement quelqu'un pour les comprendre et les faciliter leurs premiers pas en dehors des geôles. La violence est la loi en ce bas monde, et celui qui en est l'ennemi se met au ban de la société... de la société pourrie.

Je m'estimais heureux d'être à nouveau libre, d'avoir résisté aux brimades, aux insultes, au « mitard » et même à une atmosphère de dépravation. J'étais libre, sain et propre.

Je déjeunai dans un petit restaurant près de la place du Pont, suivant le conseil qui m'avait été donné. Je passai mon après-midi à me promener dans le quartier de la Guillotière. J'entrai dans les restaurants, les garages, les hôtels, rien... aucune trace de François. Le soir, je retournai à Gerland, j'y dinai, j'attendis jusqu'à neuf heures... pour rien... A pied, en longeant le Rhône, je retournai à la Guillotière où j'avais loué une chambre dans un hôtel. Tout en marchant, je pensai aux multiples épisodes de ma vie; j'en avais des souvenirs, des bons, des mauvais, plus de mauvais que de bons.

Toujours, même enfant, j'ai souffert des injustices que je devinais, que je pressentais, dont j'étais souvent témoin, dont j'étais parfois victime. J'ai, certes, quelques bons souvenirs, j'ai rencontré sur mon chemin des sincères, des humains, mais ils sont si peu nombreux que ça me fait l'effet de quelques fleurs qui auraient poussé sur un très gros tas de fumier...

Je ne conserve pas un bon souvenir de mon enfance. La famille est, bien souvent, une association d'intérêts cachés, qui remplacent l'amour et une sincérité partagée. La famille est un moyen de tenir son rang dans une société qui se plie à des lois, des coutumes, au mépris de la liberté et de la dignité de l'individu. Un sentiment commandé, obligatoire, masque souvent une contrainte pratiquée sous le couvert d'une morale hypocrite.

Mon meilleur souvenir est celui que j'ai conservé d'un très brave homme, qui demeurait à côté de chez mes parent, à Levallois. Il tenait un petit garage sans prétention et faisait principalement de la réparation, beaucoup de taxis. Levallois est un peu le fief du taxi. Son affaire était modeste : lui-même n'envisageait pas de lui donner de l'expansion. Ce qu'il faisait était bien, c'était bien fait, ça lui suffisait. Il avait sa clientèle et ne pouvait que très difficilement prendre de nouveaux clients, il n'avait pas la mentalité d'un profiteur, d'un spéculateur, le père Léon... c'était son nom.

Le père Léon m'aimait bien; le jeudi, je descendais à son garage, je le regardais travailler, je lui passais ses outils; après, tout doucement, je me suis mis à bricoler; le père Léon me conseillait. Par la suite, j'ai pu effectuer, seul, des petites réparations, le père Léon laissait faire, me reprenait paternellement si mon travail n'était pas correct. Je l'aimais bien, le père Léon. Maintenant, s'il est encore en vie, ce que je souhaite, je ne peux même plus lui écrire.

Le drame moral le plus atroce, auquel on ne pense pas quand on prend la détermination d'écouter sa conscience, de rejeter la loi quand elle est criminelle, est que cette ligne de conduite oblige l'individu à couper avec son passé. Chaque homme connait toujours plusieurs êtres dignes de son amour, de son affection, de son amitié; il faut couper toutes ces relations, du jour au lendemain, c'est ça qui fait mal... bien plus mal que l'ignominieuse justice des hommes... Si, pour mes parents, je suis la honte de la famille, le père Léon, lui, a dû me conserver toute son affection. Il aurait fait un bon père, le père Léon, dommage...

Mes parents, c'était différent. « Rien à faire avec ce garçon-là, disait mon père, c'est un petit voyou, un fainéant, un galvaudeux, il nous en fera voir de toutes les couleurs... Ma mère baissait la tête, comme si elle avait honte de moi... Elle ne me critiquait pas, mais elle ne me défendait pas. J'étais bien seul chez mes parents... Mon père aurait voulu faire de moi un fonctionnaire, comme lui. Mon père était chef de service à la préfecture de police, il possédait toute une série de décorations, il était pour l'ordre, le respect de la loi; il était autoritaire et pensait sincèrement faire œuvre utile. Les préfets de police passaient, parfois trépassaient, lui, il restait, mon père, increvable sur son rond de cuir...

Au-dessous de l'appartement de mes parents, il y avait une pharmacie, juste avant le garage du père Léon, c'était la pharmacie Ventoux. Les pharmaciens sont des gens bien, ils ont les mains propres... il est possible de les fréquenter, tandis qu'un mécano comme le père Léon... Mon père avait tout de suite, en grand stratège, fait le choix, et on se fréquentait..., on s'invitait mutuellement... Ma mère jouait du piano, le pharmacien du violon. Les réunions, le plus souvent, se faisaient chez mes parents, à cause du piano... On ne pouvait tout de même pas le descendre pour aller manger quelques gâteaux et boire une tasse de café chez le pharmacien... C'était curieux de les voir jouer la comédie de l'amitié, faire les « sucrés », les petits bourgeois; c'était des « très cher », des « cher ami ». Tout respirait le factice, la civilité obligatoire, l'hypocrisie... ça me gênait un peu, jusqu'au jour où je fus complètement écœuré pour la raison suivante:

Chez mes parents, dans la salle à manger, au-dessus de la cheminée, il y avait une glace. Dans ce miroir, se reflétait une partie de la pièce où chacun avait sa place attitrée; c'était classé, arrêté, définitif. Placé où j'étais, je voyais, par le truchement de la glace, le dos de mon père et celui de la mère Ventoux. Mon père, assis près de la femme du pharmacien, tenait négligemment son bras sur le dossier de la chaise de notre invitée. En réalité, la glace me révélait que la main de mon père était glissée, par la fente de l'ouverture de la robe, sous l'étoffe de celle-ci, et il caressait doucement le gras de l'épaule de la mère Ventoux. Elle se prêtait à la manœuvre... Ils jouaient bien la comédie, tous les deux, souriants qu'ils étaient; ils bavardaient doucement de choses insignifiantes; qu'est-ce qu'ils pouvaient bien penser, en réalité, ces deux hypocrites ?... Elle était heureuse, la femme du pharmacien, une vraie jouissance pour une femme aux goûts pervers... Avec ça que mon père était un type présentant bien, il le savait... Il avait peut-être l'air un peu vache, mais c'était une conséquence probable de son métier... Tandis que le pharmacien était plutôt dans la catégorie des don Juans minables. Elle ne perdait pas au change, la mère Ventoux. Un extra doit être de qualité supérieure à la qualité journalière...

Il est vrai que mon attention mise en éveil, je surveillais le pharmacien et je m'aperçus que ce dégoûtant se penchait de temps à autre pour tourner les pages de la partition posée sur le pupitre du piano, et en profitait pour contempler la gorge de ma mère, dont un décolletée audacieux faisait ressortir les avantages. J'étais écœuré... c'était pas possible... Il y avait maldonné, je me faisais des idées, voilà tout... sûrement qu'il n'y avait rien... sûrement... C'était pas possible que ce comprimé d'officine pharmaceutique, ce résidu d'éprouvette, ce modèle compte-gouttes, ce bas-du-cul, ce poids mouche, obtienne les faveurs de ma mère, c'était pas possible, pas possible... Je n'ai pas cherché à savoir quelque chose de ce côté-là, je n'ai pas voulu, par lâcheté... j'avais trop peur... Cela m'aurait fait plus de mal qu'à mon père. Cette nuit-là, je n'ai pas trouvé le sommeil; un voile se déchirait en moi; j'apercevais toute l'horreur de la vie. Et dire que les parents s'imaginent que les enfants ne voient rien, ne comprennent rien; ce sont les parents qui croient encore au père Noël...

(A suivre.)

B.D.I.C

Nuestra crisis

su análisis y posibles soluciones

VII

EN POS DE UNA SOLUCION DE RECAMBIO

¿CUAL será la posición de la CNT ante una realidad que no nos gusta, porque preferimos otra realidad más acorde con nuestra ética, pero que, nos guste o no, se nos mete por los ojos, aunque los cerremoss de intento: la Seguridad Social con todos sus variantes, el subsidio de paro forzoso, la participación obrera en los beneficios de las empresas, las convenciones colectivas más o menos burocratizadas y estatizadas, el arbitraje mixto, el cooperativismo, etc.?

Si queda evidenciado que ya nada podemos contra esto en bloque como no sea procurar trazarle cauces nuevos, y lo prueba nuestro propio ejemplo cotidiano de asegurados, ¿seguiremos a contrapelo de los acontecimientos proclamando que todo reformismo es fumadero de opio, sin esforzarnos en proponer una solución de recambio capaz de serlo de tejas abajo y no en la estratosfera, que no sea una bochornosa claudicación ni el estribillo «A las barricadas»?

El marxismo occidental hace muchas décadas que abandonó su negro pregonar de que la miseria es la condición indispensable para la movilización revolucionaria de las masas. Sé muy bien que los innovadores marxistas se desplomaron por la vertiente opuesta. Pero hay como residuo un substancial progreso en esa rectificación de tiro contra que el hambre, la miseria y el pauperismo son el infalible vehículo de la emancipación revolucionaria.

Acordémonos de aquella retahila que empezaba con la concentración del capital por absorción de la pequeña burguesía y el artesanado y acababa en el proceso galopante y congestivo de proletarización, el *lumenprolétariat*, especia de Juan Simón del sistema capitalista.

En el fondo de la ortodoxia marxista está el pensamiento dialéctico según el cual el *mal* sirve mejor la causa del *bien* que el bien mismo. Nosotros hemos sido el último mohicano de este principio dialéctico, ya que los propios marxistas lo han proscrito de sus planteamientos estratégicos, no diré tácticos y de la pura agitación y propaganda. Los paises subdesarrollados continúan siendo los más propicios receptáculos de la demagogia comunista, pero en la URSS y en los paises satélites, cada vez menos satélites, se afirma la tendencia por la elevación del nivel de vida popular. Los marxistas socialdemócratas, no precisamente con interpretaciones catastróficas de la historia, han contribuído lo suyo en hacer posible el tipo de democracia escandinava templada.

Los anarcosindicalistas españoles nos mantuvimos fieles al principio dialéctico hasta el último momento. Haciamos objeto especial de nuestra inquina al gobierno liberal o reformista por un secreto sentimiento de rivalidad; preferíamos los desfiles de parados al subsidio de paro; entre el esclavismo patronal y el cooperativismo optábamos por el primero y renegábamos del segundo acerbamente.

Insistamos. ¿Qué solución de recambio ofreceremos a los trabajadores españoles cuando les digamos que la legislación social es un lastre que obstaculiza el vuelo raudo hacia la emancipación integral? ¿Insistir en la acción directa? Desde luego. Pero la acción directa sólo expresa una forma de proceder en los conflictos entre los que exigen y los que se hacen el sordo. Pero sin afectar a la petición misma.

No es ninguna solución transcendental salir del paso diciendo que hay que afirmar la acción directa. Por acción directa se puede hacer triunfar una petición reformista: el subsidio para parados forzosos o el retiro de vejez para recién nacidos.

¿Vamos a insistir en encomendar a nuestros afiliados a la sola revolución social? Sería tanto como no contestar a su clamor concreto. Lo que se nos va a exigir son soluciones inmediatas, no a largo plazo; concretas, no nebulosas o demasiado problemáticas.

Este año se cumplirá el primer centenario de la Primera Internacional. Luego, la revolución social, como meta del proletariado organizado, cuenta un siglo de edad. No confundamos la revolución social con la revolución políticas ni con los motines más o menos episódicos. La revolución de la AIT fue la revolución del sector social, del proletariado organizado, según la fórmula «la emancipación de los trabajadores ha de ser obra de los trabajadores mismos».

Hoy la revolución social ha quedado confinada a posiciones más modestas, pero permanentes. Sirve para situaciones desesperadas en las que el pueblo o sus minorías representantes sienten la necesidad de afirmar su capacidad viril; para cuando, contra viento y marea, a vida y muerte, hay que dejar sentado el principio de la justicia y de la dignidad humana. El resultado, el éxito o el fracaso, aquí no cuenta. Se trata de un acto de afirmación independientemente de las consecuencias inmediatas. Si se quiere de un desahogo, de una satisfacción personal o colectiva, según sea el volumen de la revuelta, muy íntima.

Con demasiada frecuencia la historia queda aprisionada en callejones sin salida por obra de los dictadores o se pierde en meandros laberínticos por obra de la decadencia. Aquí la sacudida revolucionaria puede ser un recurso de gran eficacia. Un explosivo que vuele en fragmentos el dique de contención de la corriente histórica puede restablecer los circuitos enérgéticos. En último término la inyección revolucionaria puede ser un estimulante necesario, «un coup de fouet» y hasta la lotería del «caos creador».

Finalmente una situación revolucionaria, aun ajena, a modo de roturación de un campo reseco, ofrece la coyuntura para la siembra de futuras cosechas. La revolución de septiembre de 1868 (la del general Prim) la aprovechó Bakunin para sembrar en España la que sería ópima cosecha internacionalista.

Las revoluciones permiten sembrar ideas a voleo, pero a condición de que sea pronto, pues pronto es el invierno a venírseles encima. El invierno es la contrarrevolución que es a la revolución lo que la sombra al cuerpo, la oscuridad a la luz, la subida a la bajada. El invierno, con sus nieves, puede ayudar a que germine el grano. Y, entonces, como bien dice el refrán: «Año de nieves, año de bienes».

La revolución española de 1936, tan fecunda en hechos desagradables, acertó con la siembra de las colectividades. Después fue el gran invierno del franquismo. La semilla continúa enterrada debajo de la nieve, y es todavía una promesa para el mañana bajo dos condiciones: que el invierno no se eternice y la pudra o que mañana, al volver la primavera, seamos capaces de cultivar la planta.

Si, la contrarrevolución es a la revolución lo que la sombra al cuerpo. Después de las experiencias rusa, española y cubana, no debiera haber lugar a dudas. Y como quien no se consuela es porque no quiere, hay quien lo hace diciendo: «¡Ah, si en Rusia no hubiese intervenido el partido bolchevique!» «¡Ah, si en España hubiésemos ido a por todo el 19 de Julio!» «¡Ah, si cuando los hechos de mayo de 1937 no se hubiese decretado el alto el fuego!»

Estas plañideras podrían hacerse extensivas a todas las revoluciones malogradas, que lo son todas, comprendida la de Espartaco, la francesa de 1789 y la de la «Commune». Cuando un fenómeno se generaliza tanto hay razones de peso para creer que no se trata de un accidente sino de una ley natural. La revolución de hoy, contrarrevolución de mañana, se ha venido repitiendo demasiadas veces.

JOSE PEIRATS

La democracia y la libertad

NADIE es capaz de afirmar cómo será el futuro. Nadie tampoco cómo ha de responder este o aquel pueblo a un cambio radical de sistema político-social hasta entonces en vigor. Todo cuanto se diga alrededor de este tema es puramente hipotético; pero de esa hipótesis se especula a tambor batiente, exponiendo cada cual sus pareceres, recomendaciones, consejos y advertencias, con buenas o malas intenciones, que en esto la sinceridad está casi siempre ausente.

Yo no me considero facultado para indicar o recomendar a nadie que pise antes con el pie izquierdo que con el derecho, ni levante o baje el brazo en señal de asentimiento o de protesta. Líbreme de tales atribuciones que nadie me confiere ni yo las deseo. Sea cada cual dueño de su persona y haga lo que su conciencia le dicte.

Me siento ligero de pesadumbre y remordimientos, completamente desligado de semejante peso sentimental y dudo que en adelante contraiga nada que me haga bajar la cabeza ante una mala acción realizada por mí.

Exponer un criterio, una opinión, un juicio sobre cualquier tema no me da derecho a rebasar los límites de antemano señalados, porque es un abuso de confianza, acompañado del intento desmoralizador, con el propósito de adquirir notoriedad y abrir camino por donde más tarde se caminará.

La elegancia en la expresión juega en diversas y variadas veces y latitudes el papel hipócrita de aparecer como caso excepcional ante los acostumbrados a otro lenguaje, no tan armonioso, pero si sembrando a granel las verdades.

La distinción idiomática se presenta vestida de gasa finísima y transparente, para después resultar embadurnada de viscosidades más o menos espesas, imposibilitando, herméticamente, penetrar en el interior de su pensamiento. Sin duda que todo eso envuelve magistralmente al que hace empleo de la elegancia expresiva, dándole un tono de gusto y educación; pero a poco que se le rasque la epidermis aparece rápidamente la enfermedad que sufre.

En el recorrido de no importa que río se suceden y se prolongan las curvas, y sus aguas son claras o turbias según el estado atmosférico. Así son los hombres que se aferran al circunstancialismo, al mal menor y otras peligrosidades para el disfrute íntegro de la libertad, tratando de arrastrar con ellos a otros hombres incapaces de hacer nada por el bien común.

Hay quienes no ven otra salida mejor para la humanidad que la democracia, como si ésta fuera la panacea universal, el antídoto que acabe con todos los males que corroen al mundo, cuando en realidad la democracia es Gobierno, Estado igual o parecido a otro Estado, con leyes y fuerzas represivas, con privilegios y miserias, injusticias y venalidades, «razones» e imposiciones, con su poder y su yo autoritario, respetando, como Estado, la propiedad privada, lo mismo que otro Estado, porque es Estado también.

La democracia ,del griego «Demos», pueblo, y «Kratos», poder, es la soberanía popular y pupilar algunas veces. Antes de aparecer kratos, sólo había el demos —que era domado— como lo dice la misma palabra, y la compaginación de los pueblos parece que sólo se hacía por aquel procedimiento o medio, según consta en su otra raiz, « Demos » que significa vinculo, ligamen, que liga un pueblo en la unidad de un solo cuerpo.

Para mí, que democracia no es más que burguesía, no puedo reconocerla como auténtica defensora de los intereses de los trabajadores, porque como no importa que sistema estatal se debe al capitalismo y su actuación ha de ir de acorde con éste, ya que de no hacerlo así su existencia sería completamente nula.

Ante esto que me dan y aquello que no alcanzo, me quedo con lo primero en espera de lograr después lo segundo. Esta fórmula, aceptada por algunos luchadores por la libertad, da lugar a sospechas. El tiempo, con sus enseñanzas, nos ha demostrado lo costoso que se hace desprenderse uno de aquello a lo que se ha acostumbrado.

Hay también gentes sencilla que ven en el voto la solución de cualquier conflicto gubernamental que atañe directamente al pueblo; pero esta gente, engañada o no, considera no hay otra forma de armonizar lo que se ha roto y aboga por ese procedimiento; nada objetaré a este respecto tratándose de personas que no almacenan en su interior segundas intenciones; mas guardo cierta circunspección con aquel que se adelanta, dando o intentando dar una orientación o varias en el mismo sentido, sobre un punto que aún no se divisa en lontananza.

Por las ideas o apreciaciones que él vierte públicamente, después de reconocer que la democracia está todavía lejos de ser perfecta, se inclina, deslizándose suavemente, por la participación en la selección de los representantes del pueblo, que en un futuro español habrá de hacerse. Esto quiere decir, que el día en que Franco y su régimen desaparezcan y haya de ser sustituído por otro sistema gubernamental, en este caso la democracia, ha de depositarse en las urnas la papeleta electoral o sea emitir el voto para no dar el triunfo a la reacción. Nada objetaría yo si quien hace estas manifestaciones fuera un republicano u otro político de no importa que etiqueta; pero al ser un sindicalista revolucionario me veo obligado a romper mi silencio, saliendo al encuentro de esas afirmaciones, pocas veces leídas en nuestros portavoces, y opongo a ellas el fruto de mi experiencia en materia política, demostrándoles que la democracia es política y política. Que no es otra cosa que política, sin otro aliciente que el de hacer siempre política y jamás dará al pueblo español la libertad que bien merecida la tiene.

Ahora bien, si por libertad se entiende lo que el Estado quiera conceder, entonces tiene razón el definidor democrático, porque su conformidad no le dicta otra cosa ni ve otro horizonte más claro. No digo que su pensamiento sea otro, porque cuando se trata de demostrar algo es que verdaderamente se conoce o se siente. No sé ni a dónde va ni lo qué busca, y sólo me interesa rebatir conceptos, tratando de poner cada cosa en su lugar y no un lugar en cada cosa.

Si mañana, por ejemplo, España fuera liberada del régimen dictatorial que la oprime, a mi parecer, lo que debe hacer todo hombre que no comulga con la política ni con el Estado, es, no ayudarlos a que se fortalezcan, a que se estabilicen, a que tomen cuerpo sus pretensiones gubernamentales, porque nuevamente el pueblo sufriría las consecuencias de no haber sabido aprovechar la ocasión presentada en su beneficio, dándole en cambio la protección en vez de no dejarle renacer. Esta es la misión que debe caracterizar siempre al hombre que no cree en el Estado ni en la política por muy democráticos, liberales y populares que sean.

Aconsejar con suavidad, dulcemente, sin entonaciones subidas de color ni de tono, pero que dejan entrever hacia qué puerto ha de llevarse la nave, es un juego de astucia y habilidad bastante bien urdido para el que está lejos de descubrir el alcance que tiene.

No seré yo quien ayude a construir la España del mañana con materiales contrarios a la libertad, sino que trataré por todos los medios que honradamente estén a mi alcance, de construirla con el único fin de que toda ella disfrute por igual de todas sus riquezas, de sus derechos y deberes, de su todo, no dando lugar al renacimiento de los privilegios.

Pero, en fin, ante la imposibilidad de no poder coger la luna con la mano, me abstengo de emitir juicios sobre lo qué será el porvenir de España y sus instituciones políticas y sociales, aunque de vez en cuando oiga decir y leer cosas que no están en consonancia con mi pensamiento ni con lo que es el sindicalismo revolucionario.

MINGO

Aire libre

EN EL MACIZO CENTRAL

La Jira anual conmemorativa a la Revolución española, se celebrará el presente año el 19 de julio en la «Gour de Tazenat» o lago del mismo nombre, sito en un cráter volcánico de 37 hectáreas de superficie y de cerca de 90 metros de profundidad y en el que existen toda clase de vehículos naúticos para distracción y recreo de mayores y menores.

Por la tarde el compañero Alejandro Lamela pronunciará una charla sobre el tema: «Sentido social de la Revolución española».

COMISION DE RELACIONES DE LAS CHARENTES Y POITOU

Esta Comisión de Relaciones tiene organizada una *Jira de Concentración Regional al aire libre* para el domingo 19 de julio en el lugar dominado «La Grand Côte-Royan».

Si compañero J. Sevilla dará una charla sobre el tema «Problemas nuestros». En la Gran Côte hay playa y una bonita arboleda, así que agua potable y una «buvette» para facilitar el suministro de todo lo que pueda faltar.

JIRA EN VILLENEUVE-PRAIRIE

La F. L. de Thiais, organiza para el 19 de julio, una Jira-concentración en la orilla del canal artificial de Villeneuve-Prairie, donde además de arboleda y césped hay una playa de arena, bonito lugar para pasar una jornada de fraternización muy agradable si el tiempo se muestra benigno.

Las FF. LL., los compañeros y las familias son fraternalmente invitados, en la misma no faltará la evocación del 28 aniversario de la epopeya del proletariado militante español en su proyección hacia el futuro de España y del mundo.

Los medios de locomoción más prácticos, por el ferrocarril de la estación de Lyon, trenes cada 15 minutos. Descender en la estación de Villeneuve-Prairie. Trayecto desde París 15 minutos. En la estación habrá compañeros o indicaciones. Los que utilizan medios propios, dicha estación está a 600 metros del «carrefour Pompadour».

DIJON

Jira de Concentración Confederal al Recervoir de Lecey, a 5 kilómetros de Langre.

La F. L. de Dijon C.N.T. la organiza para el 19 de Julio en signo de confraternidad confederal y libertaria. En el magnífico y pintoresco lugar de los lagos de Lacey con sus arboledas y sus espacios. Esta F. L. invita a todas las FF. LL. del núcleo Dijon-Nevers, comprendiendo compañeros, familiares y simpatizantes, a pasar un buen día entre familia confederal y libertaria. Habrá música y una charla en la que todos los compañeros podrán opinar.

JIRA INTERREGIONAL

Confederal y libertaria a cargo de los núcleos Hérault, Gard y Lozère y Provenza, en celebración del 19 de julio de 1936.

Día 26 de julio de 1964 en el pintoresco lugar «les Sablières», situado en el triángulo Montpellier, Nimes y Alés, concretamente en Lézan (Gard).

Corriente para baños, frondosa arboleda, espacio para juegos y reuniones; evocación del pasado y previsiones para el futuro, expansiones, y conferencia a cargo de la compañera Federica Montseny.

No olviden los compañeros de los cuatro departamentos que esta excursión es la máxima del año.

ANTENA

CRISIS DE BOMBEROS

BARCELONA.—El incendio total de la fábrica «Myrurgia», simultaneado con otro incendio de menor cuantía, ha revelado la insuficiencia de personal en el Cuerpo de Bomberos. Recayendo los mayores salarios del Ayuntamiento a los empleados protegidos del Clero y de la Falange, el personal de extinción de incendios y de vías y obras es mal pagado, motivando la deserción creciente de los prácticos de la manguera. Visto el peligro que la falta progresiva de bomberos supone para Barcelona, los concejales por la singracia de Franco se ven obligados a ocuparse del asunto.

POSTALES PROHIBIDAS

TARRAGONA. — El Ayuntamiento ha denunciado una postal tarragonista destinada al turismo, conminando a su autor a retirarla de la venta en el plazo de 48 horas. El tema del cromo es un fondo romano con un vendedor de botijos en primer plano. Y como el botijero lleva burro, los ediles se ven aludidos. Altamente enojadas, las autoridades municipales no sólo han retirado de la circulación las aludidas postales, sino incluso a los botijeros ambulantes. La estupidez municipal jamás había alcanzado este grado en Tarragona.

VUELTA
A LA PREHISTORIA

TARRAGONA.—Tortosa, Amposta, Roquetas, San Carlos de la Rápita, etc., han proclamado cada lugar de por si coto municipal de caza, de manera que el forastero no puede cazar en la municipalidad vecina, y viceversa. Con tal motivo los ánimos se agrían y las pugnas de campanario reaparacen. Por lo menos, en la comarca se está en la época de las pedradas.

LA DESESPAÑOLIZACION DE MARRUECOS

RABAT.—El sistema de comunicaciones postal, telegráfica y telefónica que explotaba la entidad española «Torres Quevedo», ha pasado a manos del gobierno marroquí previa indemnización de 97 millones de pesetas.

ANTIFRANQUISTA INDULTADO

MADRID. — Andrés Ruiz Márquez, «coronel Montenegro» para el Frente Español de Liberación y ex capitán del Ejército franquista, ha sido indultado de la pena de muerte que el 7 de julio le fue impuesta por el tribunal especial por supuestos delitos terroristas cometidos durante los últimos meses en esta capital. En consecuencia, la pena a cumplir por «Montenegro» es de la de cadena perpetua.

HA MUERTO
EL MAESTRO USANDIZAGA
HERMANO DE JOSE MARIA

SAN SEBASTIAN (OPE).—El domingo 28 de junio, falleció en esta ciudad el maestro Ramón Usandizaga Soraluce, director de la Orquesta Sinfónica del Conservatorio y hermano del inolvidable José María.

Don Ramón fue un hombre entregado a la música que en el campo de la composición musical ha dejado una serie de páginas corales que recibieron siempre la mejor acogida en el Orfeón Donostiarra. Fue el continuador de la obra musical de su hermano, organizó el Conservatorio Municipal e hizo siempre una labor pedagógica de gran mérito. Creó también la Orquesta del Conservatorio y es autor de la zarzuela «La capa del diablo».

Su muerte ha sido muy sentida en la ciudad.

TAMBIEN LACERDA

RIO DE JANEIRO.—Lacerda, el belicoso gobernador de Río de Janeiro, que tan mal recuerdo dejó en París, dio en Sao Paulo una conferencia de prensa. Uno de los periodistas le preguntó qué pensaba del régimen franquista, a lo que el interpelado contestó que era opuesto a todo régimen de dictadura y consideraba al régimen franquista como una dictadura indigna del pueblo español.

MENTIRA INCALIFICABLE
Y CALUMNIA GRATUITA

BRUSELAS (OPE). — El secretario general de la O.R.E., señor Walter Schevenels, ha hecho unas declaraciones escritas en relación con una noticia falsa que han propalado los medios de difusión franquistas. He aquí el texto de las mismas:

«La prensa, la radio y la televisión españolas, que están enteramente bajo la dominación de Franco, ha tenido la impudicia de declarar públicamente que los que a sí mismos se llaman representantes de los sindicalistas de España han tomado parte, en París, en una reunión de la Comisión Sindical Consultiva de la O.C.D.E., juntamente con los representantes auténticos de las organizaciones sindicales libres C.I.O.S.L. y CISC (Confederación Internacional de Organizaciones Sindicales Libres y Confederación Internacional de Sindicatos Cristianos, respectivamente).

Esta es una mentira incalificable y una calumnia gratuita. Cuando el régimen franquista tiene que recurrir a tales bajezas para aparentar ante la opinión española y la de Europa democrática que goza de esa audiencia respetable, es una prueba terminante de que el régimen franquista ha perdido el último vestigio de moralidad que le quedaba. El secretario general de la O.R.E. (firmado).»

Necrológicas

MANUEL CLEMENTE

El día 29 de julio de 1964, a la edad de 59 años, dejó de existir el compañero Manuel Clemente, consecuente y dinámico militante de la F.N.I. Ferroviaria.

Con la tan sensible pérdida de nuestro compañero y amigo Clemente, la F.N.I.F. y la C.N.T. perdemos un militante, un valor moral, con firmeza y convicción en la tangibilidad de nuestro caro y sublime ideal, que propagó y defendió en todo tiempo y lugar.

En la Revolución de julio de 1936, en Barcelona —San Andrés, donde residía—, cumplió ampliamente con su deber.

Pasado a Francia por la presión italo-alemana, vencido el período terrible de estancia en los campos, en la primera ocasión se incorporó a la vida laboriosa del trabajo en Nevers, donde permaneció varios años, actuando siempre, sin excepción del período de ocupación alemana.

Más tarde se trasladó a París, continuando su vida consecuente en el trabajo, militando activamente en la F.N.I.F. y en la C.N.T., donde deja prueba de consecuencia y amor a las ideas que nos son comunes.

Al entierro civil asistió una gran manifestación de duelo franco-español. A la F. L. de Cachan, donde pertenecía nuestro compañero, se unieron representaciones de varias Federaciones Locales, entre las que recordamos Combs-la-Ville, Thiais y sobre todo París, además de varios amigos, compañeros y familiares del finado.

Un compañero del conjunto de la F.N.I. Ferroviaria hizo una breve biografía de Clemente, transmitió el pésame a su dolorida compañera, hijo y hermanos llegados de España y Nevers, terminando agradeciendo a la numerosa asistencia su contribución al acto.—*B. L.*

(Queda para el número próximo una nota de la F. L. de Cachan.)

19 DE JULIO EN DREUX

En conmemoración de tan sublime fecha, S.I.A., de Dreux, organiza un gran festival poético solidario en el que el Grupo artístico «Reflejos de España», en homenaje al gran poeta asesinado por los fascistas, García Lorca, presentará y escenificará las mejores obras de dicho vate.

También se escenificará la poesía de A. Machado: «El crimen fue en Granada» y como complemento se presentará, cinematográficamente, «Estampas del 19 de Julio de 1936».

El festival tendrá lugar el 19 de julio en la gran sala de conferencias de Dreux, a las tres de la tarde.

Invitados a este fraternal acto todos los españoles amantes de la libertad y el arte.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»
3,50 F. en esta Administración

COMUNICADOS

F. L. DE TOURS

Celebra asamblea el domingo, 19 de julio, a la hora y lugar de costumbre.

SECRETARIADO
DE INVALIDOS CONFEDERALES
(S. I. C.)
ZONA NORTE-PARIS

Con el fin de reorganizar la sección de la Zona Norte y estudiar problemas del máximo interés, convocamos los mutilados e inválidos confederales de la región a que asistan a la reunión que se celebrará el próximo domingo día 19 de julio, a las diez de la mañana, en el local de la Organización, 24 rue Sainte-Marthe, París.

Confiando en la asistencia de todos los compañeros interesados, nos reiteramos vuestros y de la C.N.T..

El Secretariado del S. I. C., Zona Norte

EN BURDEOS

La F. L. convoca a sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo, día 26 del corriente, a las nueve y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande, Burdeos.

Nota Administrativa. — Hasta el 30 6-64, hemos hecho las reclamaciones a todos los atrasados de más de un año. Contra nuestra voluntad, de no corresponder como es debido, retiraremos envíos.

SOLIDARIDAD
INTERNACIONAL ANTIFASCISTA

Se congratula de la colaboración que le están prestando todas las Organizaciones, grupos e individualidades afines a nuestro Movimiento.

Consejo Nacional de S.I.A. de Venezuela.—El Secretario. V. Sierra.

F. L. DE VIC-FEZENSAC (GERS)

Con motivo de celebrarse la concentración del 19 de Julio en Toulouse, esta F. L. organiza un viaje para asistir a la misma, en car.

Saldrá a las cinco de la mañana. Hora oficial de su punto de salida.

Pasará por los pueblos siguientes: Lagardère, Vic-Fesensac, St-Jean-Poutge, Brouilh, Isle-de-Noé, Mirande et Auch.

Se invita a todos los compañeros y simpatizantes a asistir numerosos al mitin y festival. Para inscripciones pueden dirigirse a José Martinez, 28, rue Marambat, Vic-Fezensac (Gers), y a A. Godia, Place d'Astarac, Mirande (Gers).

AVISO IMPORTANTE

Se notifica a todos los lectores de «La Escuela Moderna», que toda la correspondencia, colaboración y donativos deberá dirigirse a:

«La Escuela Moderna», Luigi Maida, BOX 151, Station «R», Montreal 10. P. Que. Canadá.

LECTURA PARA VACACIONES
TRES NOVELAS,
TESTIMONIO DE UNA EPOCA

«Porque callaron las campanas». 9,50
«Asi cayeron los dados» 8,00
«Encrucijadas» 8,00

«A la rica tradición de la mejor novela española aparece ligado V. Botella Pastor, quien, con vigoroso acento, ha publicado ya tres obras de toda una serie que puede calificarse de los episodios nacionales de la guerra y del destierro.»

«El Tiempo», Bogotá.

Pedidos: A. R. Llop. 24, Rue Sainte-Marthe, Paris X. CCP 13 507 56, Paris.

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS
E INVALIDOS

Lista IV - Mes de junio

Suma anterior, 315 F.

Ginebra: A. Romero, 10. *Cahors:* Torner (tres meses), 30. *Paris:* Juan García, Maisons-Laffite, 8. *Brie (S.-et-M.): Manuel* Llorens, 10. *La Charité (Nicose):* S. Peincede, 8. Total, 381 F.

Pagos mes de junio

23 beneficiarios, 15 F. : 345. Giros, 25,30. Total, 370,30. Restan, 10,70 F.

DISTRIBUCION

J. C. y P. C., Toulouse; R. A., Mallemort (B. Rh.); M. C. y M. P., Troyes; J. I. y S., Chartres; J. M. y R. F., Narbonne; J. R., Olette (P.O.); F. S., Firminy; J. S., Créll (Oise); J. D., Osseja (P. O.); A. R., Aubagne (B. du Rh.); S. B., Après-s-Buch; M. F., Montpellier (Hlt.); J. S., Saint-Denis; R. O., Vaux-en-Velin; A. G., Perpignan; R. M. y L. C. C., Bordeaux; R. S., Béziers (Hérault); E. M., Noueux (P.-et-C.); P. S., Boigneville (S.-et-S.).

Mes de Julio - Lista I

Suma anterior, 10,70 F.

Thiais: Uno de Gandia, 10; Genique, 2. *Espinasses* (H. A.): Michaud, 10. *Toulouse:* Mlle. Carballeira, 15.

Total, 47,70.

LIBRO NUEVO

«Les frères Elie et Elisée Reclus

OU DU PROTESTANTISME A L'ANARCHIE»

por Paul RECLUS

Manufacturado en la «Imprimerie des Gondoles», bajo encargo de *Les Amis d'Elisée Reclus*, acaba de entrar en el mercado de las letras este precioso libro contenedor de valiosos documentos inéditos de ambas personas biografiadas. De hecho, esta acumulación y ordenación documental se debe al doctor Paul Reclus, hijo de Elie Reclus, aunque el cuidado de la edición del libro haya corrido a cargo de los hijos de Paul, los cuales han dedicado a tan estimable labor fidelidad familiar y dotes de inteligencia. «Les frères Elie et Elisée Reclus» es un libro llamado a causar sensación en el mundo de las letras, de las artes, de la ciencia y de las ideas.

Puede adquirirse al precio de 8,75 F. en la Administración del COMBAT SNNDICALISTE, o solicitándolo a F. Mas Serras, Boite Postale nº 105,

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

RENGLONES ANARQUICOS

El abuelo Albéniz

UN pequeño espacio de tierra denominado jardín junto a la casa de las abejas. La casa hundióse hace tiempo y todavía no la han levantado. Las paredes exteriores están incólumes, lo mismo que los vasos donde la miel se fabrica. Catan a su hora los entendidos haciendo humo. Por fuera de la colmena hay una temible guardia zumbando sin cesar, mientras otra parte de la república trabaja por dentro en secreto... El paso por el abejar es peligroso —al sobrestante a poco se le comen las abejas— y obliga a escurrir el bulto.

El pequeño jardín pegado a la casa hundida está a la vera de un alberjal enorme, no lejos de un refrescante riatillo. Por entre los barrotes del arbollón, que bien una persona mayor cabe, entran a robar en la finca.

La posesión, interior y exteriormente, no es de mi agrado. Campos feos por bajo de un tetudo cabezo, una balseta cuya agua negruzca reluce como el charol, abundantes calveros, ribazos peluchones, juncos, ababoles...

Para que la finca no me cause enojo el principal motivo es el de la proximidad del cementerio. Con frecuencia encuéntrase, de cargado o de vacío, el coche de los muertos.

A la finca del abuelo Albéniz le falta alegría. Un recreo bonito en el sitio que está no será nunca. Necesita cambiar de color. Pide tener otro amo... más joven.

Los frutos, si bien exquisitos, dan aprensión por el cementerio y llega uno a pensar si participarán de la carroña.

—Hay que condenar el arbollón.

—Deje la puerta abierta y no entrarán por ese sitio.

—¿La puerta abierta para que roben libremente?

—A robar no entran, a proveerse de lo que necesitan.

—Sales a tu madre.

—El que a los suyos parece, locura merece.

—Déjame de anarquías.

—Peor para usted.

PUYOL

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 10 F.
Un an : 20 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

19 de Julio afirmativo

VEINTIOCHO años nos distancian de la fecha mayúscula del proletariado hispano. Más de un cuarto de siglo nos separa de aquel momento estelar que insinuó iluminar al mundo con las máximas concepciones libertarias.

Pese a la incomprensión y al abandono de que los españoles de avanzada hemos sido víctimas, permanecemos tozudos en nuestras convicciones. El mundo opuesto — casi todo — nos ha desconsiderado, pero no convencido. La persistente tiranía del general Franco es una aberración que nada democrático o humanitario justifica.

Para la garantía de un triunfo material pagamos con la vida de nuestros mejores amigos. Cara, ya nos lo había costado la lucha que, solitariamente, anarquistas y confederales sostuvimos contra las fuerzas negras de España en los primeros años 20 del siglo. Con los grandes valores personales extinguidos en lo de Martínez Anido, nuestra Revolución Social de 1936 habría registrado más elevado empuje. Siempre pagamos caro y nunca se reconoce nuestro mérito. En el extranjero no disponemos de muchos amigos.

La gran muchachada anarquista perecida en los combates julianos se abandonó por el comunismo libertario. No hay quien ignore esta verdad tremenda. En la hora de las transiciones habría que contar con el sacrificio macho, entrañable, sincero, de las docenas de miles de compañeros que por una compaginación incongruente no se hubieran batido, o lo hubiesen hecho, tal vez, contra cuantos nos hubiésemos atrevido a insinuar degeneracionismos y rectificaciones.

El 19 de Julio ya parece una tradición y nosotros no somos tradicionalistas. Bien claro. Pero no resultamos tan estúpidos que del pasado rechacemos lo bueno, lo magnífico, lo que justifica y en ocasiones supera al presente. Tradicionalistas se llaman los integristas, los añorantes de un ayer con reyes piojosos, ambiciosos y matarifes. Nuestra tradición arranca, españolmente, de los comuneros, de los remenses, de las germanías, de los Servet, los Quevedo, los Riego, Martí, Torrijos, Mariana Pineda, Rizal, José Martí, Ferrer Guardia, y también de Fanelli, Pi y Margall, Suñer Capdevila, Salvochea, Palet de Rubí y Xic de la Barraqueta; también de los mártires anarquistas de Jerez de la Frontera, del castillo de Montjuich («Toda España es Montjuich», según Canalejas Méndez); de la revolución de julio 1909, de la cabezonada de 1917, de los Tero y Segura, primeros asesinados de la represión datista; de los 500 cobardemente baleados que los siguieron a la fosa; de los mártires de Arnedo, Casas Viejas, Castilblanco, Asturias, etc., que tanto habrían contribuido en la defensa de una República que no había sabido comprenderlos.

Tenemos, pues, tradición sangrienta, revolucionaria, entrañable, que no desdeñaríamos ni en la hora de las acomodaciones políticas. Aquello fue y sigue siendo, no en dedicación romántica, sino en ejemplo de vigor y enjundia insuperables. No es nuestra tradición la de las llamas inquisitoriales, ni menos nostalgia de parrilla para asaduras de reses humanas cual apetecen los carlistas. Es prólogo de revolución verdadera, de epopeya cabalmente libertaria que la sociedad necesita para terminar con sus hambres, sus desigualdades, sus injusticias, sus guerras, sus infamias, sus depredaciones contra la raza misma. Es, nuestra tradición, un espejo del futuro, un incentivo para nuestras convicciones, una llamada a las generaciones sucesivas para que precipiten la evolución en lugar de retenerla.

Mirando la Revolución de Julio a los ojos (y valga la imagen), nos encontraríamos achicados, descubiertos, empequeñecidos, si en nuestro pecho alentaran deseos acomodaticios, de revolución palaciega, de espíritu cambiante. Evolucionar, reformar, no importa, o importa mucho, pero en camino ascendente. Meditar para deducir, innovar para impulsar, no es lo mismo que situarse en quietud y regreso. Adelanto es gaje de porvenir, en tanto la duda con descanso conduce, fatalmente, al atraso que antaño con razón desdeñamos.

Ni en la hora actual ni en otras horas no podríamos ocuparnos de un 19 de Julio sin ideas de 19 de Julio, las mismas por las cuales murieron miles de amigos nuestros. Los tiros más encendidos de aquella brava fecha perforaron tradición y rutina para descubrir un mundo nuevo, libre y feliz, denominado comunista libertario. ¿Quién va a sostener lo contrario? Nadie. Pues atengámonos menos a la fecha que al significado de la misma, puesto que una indicación, una rememoración, nada suponen cuando la idea esencial ha sido barrida de la fiesta. 19 de Julio de ayer, hoy y mañana, para beneficio de españoles y orientación de todos los pueblos de la tierra.

Consumar un episodio para recordarlo luego en sacrificio y fracaso, sería calamidad enorme. Tantas ilusiones cortadas, tantas madres quedadas sin hijos para un asunto de «todos los santos», sería tan criminal como idiota. Ir a por lo máximo y conformarse con migajas no justificaría el arranque primero y nos incomodaría en lo segundo. El hilo que poseemos de la Historia es tenso y fuerte y obligación es de seguirlo. ¿Qué hay dificultades, enormismos y desgarros? Quienes pensaron esa posición ya lo sabían, y no serán ellos los que abandonen desvaroridos o de puntillas el terreno. Saben que la lucha es dura, gigantesca, pero que la razón de la misma —la emancipación integral de los trabajadores— es más inmensa todavía.

Valiente quien siga el precepto, quien, por convicciones, no se arredre. Valiente y constante. Seguro de sí mismo y de lo irremisible de su causa.

Así fueron los revolucionarios perecidos frente al enemigo en los múltiples diecinueve de julio de toda la historia proletaria.

Así parece que deberíamos ser cuantos nos preciamos de idealistas, de seres convencidos y generosos.

¡Viva el 19 de Julio integral y ejemplarizante!

Al pueblo. A los trabajadores

TODA evocación del 19 de Julio español, punto de partida de la gesta revolucionaria imperecedera de nuestro Pueblo, que no reivindicara el contenido esencial en que se inspiró, se alentó y sostuvo, como hecho y epopeya consciente de oposición irreductible a la reacción de la Cruzada, a todo totalitarismo y como voluntad creadora proyectada hacia la realización de un mundo nuevo, expresión genérica y original de la auténtica e indomable España, sería denigrar su heroismo ejemplar, su altísimo y perduradero significado.

En medio del proceso de descomposición franquista, es del mismo Interior que nos llega, hoy aún, el grito de alerta: «Atención a las Quintas columnas, compañeros.» Mientras el enemigo sigue maniobrando para sobrevivir a su crisis y está todavía frente a frente, las renuncias anticipadas al combate en todos los terrenos y a los objetivos fundamentales de necesaria aplicación, son signos inequívocos de debilidades que no podrían justificar falaces razonamientos de oportunismos tácticos. Las transacciones iniciales en el orden de libertades y de derechos encierran un principio negativo, por cuanto los limitan, en lugar de reconocerlos integralmente, aunque sea de manera implícita. Implican tácita y correlativamente concesiones en serie. Y a través de éstas, el Pueblo, de no vivir alerta y vigilante una vez más, como lo fue cien veces en el curso de la Historia, se verá, siempre, indefectiblemente burlado, debiendo centuplicar más tarde los esfuerzos para recobrar lo que se le escamoteó.

Sin desconocer que vivimos en un mundo en que la interdependencia de los países es como un fenómeno de fatalismo histórico, proclamamos, fieles al espíritu del 19 de julio y consecuentes con nuestras ideas de emancipación real y efectiva de los hombres y de los pueblos, que España no debe ser lo que pretendan las potencias del Pacto de Varsovia o del Pacto del Atlántico, Moscú o Washington, el capitalismo internacional o el «comunismo» totalitario. Nuestra Revolución no ha de ser dirigida ni inspirada desde fuera ni ha de estirarse o encogerse al dictado de puntos de vista que no sean los del Pueblo español. Ella tuvo, tiene y ha de tener formas propias y será el fruto de la decisión y de la capacidad creadora, de la voluntad consciente y del genio de nuestro Pueblo. O será así o el nuevo mañana veríase también frustado para España.

Las perspectivas inmediatas de un cambio con la caída del régimen franquista no deben circunscribirse a una atenuada «liberalización». Las libertades de expresión, de asociación, de reunión, restringibles y a precario, los derechos ciudadanos conculcables a merced y a capricho de los Poderes constituídos, no ofrecerán nunca ninguna seguridad ni garantía para el Pueblo. Grandes medidas de carácter social y político se hacen necesarias para romper con el inveterado atasco. El nuestro no podría ser un país abierto a un progresivo desarrollo conservando o remedando sus seculares y actuales anacrónicas estructuras.

El miedo de una Revolución de signo constructivo, ordenación consciente de una sociedad nueva libre y justa, evitando el caos y suprimiendo lo absurdo y nocivo, no ha de impedir la aplicación de los remedios ni de las medidas salvadoras y eficaces.

Por la misma fuerza de las cosas, dado el estado y condiciones en que vive la nación y su actual estancamiento, el terreno queda abonado para que la desaparición de Franco, por poco que sea el empuje de las masas obreras españolas, de las minorías activas conscientes y la decisión popular, rebase la efeméride de un simple traspaso de poderes o de equipos gubernamentales con veleidades curanderiles y de apagafuegos. Donde hay y existe un Pueblo éste debe determinar con toda soberanía e independencia.

Más de medio siglo de restauración monárquica borbónica, con Alfonso XII y XIII, siete años de dictadura primo-riverista, cinco lustros de experiencia tiránica bajo el predominio de la Cruzada Franco-falangista justifican una nueva vía de renovación enjundiosa y audaz.

En la nueva etapa que se abre al proletariado, el pueblo debe defender sus conquistas desde el primer instante y desarrollar las bases del sistema socializador que inició el 19 de julio de 1936. No se debe exigir sacrificios al Pueblo en aras de bastardos intereses ni de privilegios que no han de subsistir. El viraje hacia la derecha, aceptando pasiva y resignadamente la teoría del mal menor, sería tan inoperante como suicida. No haría más que prolongar la tragedia española.

Hoy, de nuevo, España empieza a moverse, vibra, se agita. Energías nuevas y nuevas generaciones también entran en juego. De un confín al otro del país los movimientos huelguísticos, la acción de los trabajadores, de los universitarios, de los estudiantes, de densas capas de población llenas de inquietudes, es sintomáticamente esperanzadora.

La inteligencia y la unidad de acción de la clase trabajadora han de ser la garantía de que la gran corriente de renovación en España no quede interrumpida.

Marchemos hacia la unidad de acción de los obreros del músculo y de la inteligencia. Afirmémosla por medio de una ALIANZA SINDICAL dinámica, de la coordinación mancomunada de los esfuerzos del Pueblo, con el objetivo preciso de derrumbar al régimen franquista y de instaurar sólidamente la Libertad y la Justicia en España.

Aun en la coyuntura internacional de estas horas y ante la misma situación actual de España, con frío y lúcido realismo, podemos permitirnos esos prometedores horizontes. Mucho más si tenemos fe en nosotros mismos y confianza en el Pueblo. Fijarlos como meta en una marcha de ininterrumpido progreso, no es temeridad, sino noble afán y estímulo de las más sanas energías. Franco y su régimen declinan. Precipitemos con nuestra acción mancomunada arrolladora su hundimiento.

Los destellos de la grandiosa aurora del 19 de Julio memorable e histórico, con sus lineamientos ejemplares jamás extinguidos, alumbran el camino.

¡Viva la unidad conscientemente revolucionaria -de la clase obrera!
¡Incrementemos juntos el esfuerzo perseverante para aplastar definitivamente el franquismo! ¡ACCION SIEMPRE! La victoria será de todos si todos marchamos unidos como lo estuvimos en las inolvidables jornadas de aquel Julio imperecedero, jalón grandioso de la renovación que quiere, espera y por la cual lucha España y luchara siempre la CONFEDERACION NACIONAL DEL TRABAJO.

C.N.T. de España en el Exilio.
Secretariado Intercontinental.

Julio de 1964.

LAS REALIZACIONES SOCIALES

Sardañola y Ripollet

EN medio de un paisaje ensoñador, bien avenidas, se hallan las románticas enseñas de Ripollet y Sardañola. Piezas gentiles, ellas tienen su tanto de aromas, rasgos y matices. A plata y oro, en muestra feliz, por el bordado en linde de los terrenos o sectores característicos, mantos lucientes de esas dos plazas expresivas, se encuentran, con sus tonos, los fértiles espacios de Sabadell, Moncada, S. Cugat del Vallés, Santa María de Barbará y Santa Perpetua de Moguda.

La grata y remarcable porción territorial de Ripollet comprende, entre un buen número de fundos, fincas y estancias, el fuerte dominio de Rocamora. Asimismo, en variedad, las tres fábricas de cartón y la manufactura de tejidos de Martinet. De igual manera destacan, entre otras vivas señales, los depósitos, las fuentes y los molinos. Las tierras son, en su mayoría, de secano. No obstante, se acercan las de regadío. En el carmen de logros, sobresalen las viñas, los cereales y las frutas. La estimada arteria del Ripollet tiende hacia el río Basat. El puente, amable, gustoso, con divino placer, hermana a las dos vistosas localidades.

El fragante y extenso término municipal de Sardañola tiene, entre sus diferenes y tentadores motivos, el juego de hermosas casitas de Montflorit, la Granja de la Flor de Mayo, el Castillo, la Torre de Bombita y el donoso grupo de lindos chalets de Bella Terra. Igualmente se aprecian, en el cuadro diverso, la Central eléctrica divisionaria de «La Canadiense», los manantiales, las rieras, los depósitos, las haciendas y los bosques de pinos. Existen las partes de riego. Sin embargo, el mayor número, relativamente, lo constituyen las tierras de secano. En la estampa de los alcances se distinguen, en ciertas proporciones, los viñedos, las legumbres, los cereales y las frutas.

Dentro del brillante cuadro regional, en bajo, la abnegada, la consecuente, la solicita, la fervorosa palma de Ripollet nos ofrece, entre sus dichas, el Monumento artístico, las Escuelas, el Ayuntamiento, las casas de labor, los cines y el Economato. Igualmente, la plaza de S. Juan, y, entre sus cintas, las calles de Escudero y del Calvario. Del mismo modo, la fábrica de medias, los disponibles del calzado, las sastrerías, los talleres de la madera, las herrerías, los puntos de licores y las tiendas de ultramarinos.

De la misma manera, dentro del augusto solar de Cataluña, la graciosa, la fidel, la cautivadora, la perfumada villa de Sardañola nos rinde, entre sus prendas, el Monumento de estilo, las Casas Consistoriales y el Centro de Cooperación Agrícola. Así, en bajo y en alzada, la casona de Arquet, los Colegios, la Estación, el Club veraniego de colonias, la Escuela racionalista de la calle de Francisco Layret, Can Ranot, la parte de Can Catá y el fundamento de Corbellas. De igual modo, la Central de Teléfonos, las fuentes y la plaza de Granados. Entre las líneas airosas, las calles de S. Miguel y de S. Joaquín. En el mismo sentido, el paseo de Cordella, la Rambla de Montserrat, el conjunto de Can Xarao y la plaza del Mercado. De la misma forma, los establecimientos de comestibles, la Harinera, los signos de licores, las sastrerías, los puntos del calzado, la manufactura de seda y de mantones de Manila, los cines, las carpinterías, los talleres de forja, la fábrica de mosaicos, los garajes, la Uralita y el taller de guarniciones.

El concierto Uralita, S. A., dividido en varias unidades y en un cierto número de secciones, con sus tubos de presión, máquinas y labores, ocupa a unos 1.500 empleados y obreros de Sardañola, Ripollet, Moncada, Pins, Masrampino, etc. El trabajo se realiza sobre la base de cemento y amianto. Desde luego, el cemento procede, principalmente, de Moncada. El amianto es un mineral filamentoso, de estimadas índoles.

Los dos activos lares, que buenamente se tocan, se hallan a unos cuatro kilómetros de S. Cugat del Vallés, tres de Santa María de Barbará, cuatro de Santa Perpetua de Monguda, siete de Sabadell, cuatro de Moncada y trece de Barcelona. Asimismo, a 50 kilómetros de Manresa, 168 de Lérida, 351 de Zaragoza y a unos 630 de la capital, donde vino a caer, por desgracia, Buenaventura Durruti. Contando con un buen gráfico de caminos, entre las rutas de fuerte categoría, disponen del trazo de S. Cugat, e, igualmente, de la carretera en pos de Sabadell y Tarrasa. En la línea férrea de Barcelona a Zaragoza, por Lérida, se encuentran las estaciones y apeaderos de Barcelona, S. Andrés, Moncada, Sardañola-Ripollet, Santa María de Barbará, la Rambla, Sabadell, Tarrasa, Viladecaballs, Olesa, Vacarisas, Monistrol, San Vicente y Manresa.

La fisonomía de la población tiene un aire generoso y liberal. Esa característica se observa de inmediato, en la mayoría de las personas. Sufriéndose continuamente el mal de las faltas de consideración, de los acoses, de las amenazas y de los salarios reducidos, en los años 1916 y 1917, como en otros, ocurrieron serios conflictos. En ese período, además del célebre acto enérgico que se registró por todo el país, entre las muestras reivindicativas, algunas incidencias tuvieron lugar, y un paro, consiguiente, se produjo en la Uralita. Por el 1921 se señalaron varias jiras, animadas, en el zafiro de Las Fontetas. A continuación, un mejoramiento se fue notando por el concurso de nuevos ánimos. En el 1930, el Sindicato Unico de Oficios Varios, de ambas localidades, tuvo su domicilio en Sardañola. A la consulta de tipo municipal, del 12 de abril de 1931, la mayor parte de las gentes optó por las izquierdas. El Sindicato Unico cambió de residencia, montando su centro en Ripollet. En ese tiempo, en Ripollet fue fundado el Ateneo de Cultura.

Al año siguiente, una huelga de siete semanas, con gestos y detenciones, se realizó en La Uralita, terminando con el ansiado triunfo. En relación a ese litigio, estuvo en Sardañola Jaime Rosquillas Magriñá. Cabe ajustar que en dicho año se registraron varias jiras. Ellas estuvieron prestigiadas, entre otras, por la familia Montseny, y por la noble e ilustre figura de Max Nettlau. Por otro lado, el 8 de enero de 1932, los mineros de Figols paraliazron las faenas, iniciándose una lucha que vino a tomar unos graves acentos. El arrojo cundió en Suria, Berga, Cardona y, entre otras, en Sallent y Manresa. La medida de las detenciones no tuvo pereza. Asimismo, a pretexto de la contienda del Alto Llobregat y del Cardoner, fue puesta en práctica la detención de elementos significados en Barcelona, Levante, Andalucía, etc. El «Buenos Aires» vino a ser convertido en prisión flotante. Esta nave, custodiada por el barco de guerra «Cánovas del Castillo», tomó el rumbo del Afri-

MIGUEL JIMENEZ

(Termina en segunda página.)

España al día

AGITACION EN SANLUCAR DE BARRAMEDA

LA situación entre la clase obrera de Sanlúcar —el 90 por 100 de la población— es trágica. Los braceros han mantenido una huelga heroica que ha durado mes y medio: al final fueron vencidos por el hambre. La huelga de estos braceros adquiere todo su valor si se tiene en cuenta que el último trabajo realizado por estas gentes fue la recogida del algodón y la vendimia del año pasado.

Este año los braceros al llegar el momento de sulfatar las viñas, pidieron un sueldo fijo de 75 pesetas, pero garantizado todo el año y los beneficios de la seguridad social, o en su defecto, un salario, durante la temporada de trabajo, de 200 pesetas diarias.

Los propietarios de Sanlúcar —«los señoritos»— con tal de no pagar los salarios que pedían los campesinos, alquilaron durante tres semanas aviones para realizar dicha labor. El primero que intentó romper de esta manera la «huelga» de los braceros fue el propio alcalde de Sanlúcar, don Manuel Argueso, a quien siguieron los Domecp —que alternan su amor a los negocios con la organización de «cursillos de cristiandad» para campesinos y toreros—; el conde de Lebrija, gran paladín del campo en sus tiempos y demagogo monárquico, hoy concejal del Ayuntamiento, y otros propietarios. Los precios pagados —300 pesetas la aranzada con avioneta; 800 pesetas con helicóptero— no han servido para nada, pues parece ser que el sistema no es bueno. Los braceros dicen: «Os esperamos para la recogida de la uva». Si es que pueden aguantar hasta la vendimia...

Pero la política que intenta seguir el gobierno en Sanlúcar es fomentar la emigración de los braceros. El 16 de mayo un bando convocaba a todos los obreros que quisieran emigrar. Para aplicar esta política de emigración y «castigar» a los braceros rebeldes, las autoridades tomaron medidas contra dos «industrias» que permitían vivir —mejor dicho, malvivir— a los campesinos (unos 4.000) en las épocas en que no hay faenas en el campo. Una de esas industrias consistía en la recogida de arena y cascajo de la playa. Fue suprimida en el mes de abril por orden de la Comandancia de Marina, con lo que se consiguió que unos cientos braceros se fueran a continuar el mismo trabajo unos quince kilómetros más lejos. Resultado: que se ha encarecido el material de construcción y que al suprimirse este dragado «espontáneo», el limo se almacena, cerrando cada vez más el puerto. Al parecer esta orden fue dictada porque se quiere convertir a Sanlúcar en «zona turística» y el espectáculo de la gente cogiendo cascajo y transportándolo con burros no les pareció a las autoridades muy propio para los extranjeros. Sin duda los funcionarios del turismo no tuvieron en cuenta el «slogan» de su inefable ministro don Manuel Fraga Iribarne: «España es diferente».

Eliminado el «negocio» de la arena, las tres mil o tres mil quinientas personas que de él sacaban para malvivir, se dedicaron a la pesca del ostión por cuenta de pequeños industriales que, por medio de minúsculos molinos movidos a motor, los convertían en pienso para aves, mientras otros más avispados los exportaban a Francia como ostras, pagando a 4 pesetas el kilo.

Pues bien, el 23 de mayo, el comandante de Marina de Sevilla, don Juan Ramos Izquierdo, prohibió la pesca del ostión, confiscando algunas barcas, dos de ellas a Domingo Rodríguez, padre de seis hijos. La razón dada por la Comandancia de Marina es que hay veda de esta pesca, pero la realidad es que la pesca del ostión se ha concedido a don Francisco Pérez, que es un hombre de paja del señor Velasco —conocido bodeguero— el cual piensa «industrializar» la pesca del ostión, en sociedad con un portugués. Para ello intenta limitar el número de braceros o pescadores que trabajan en esta industria. Además ofrece un salario de miseria, a destajo, de seis pesetas el kilo de ostiones en perfecto estado y limpios. (Se calcula que en una jornada de diez horas de trabajo se pueden recoger cuatro o cinco kilos en esas condiciones.)

Para manifestar su protesta, el miércoles 3 de junio, más de tres mil hombres, mujeres y niños se dirigieron a la Delegación Comarcal de Sindicatos, pidiendo libertad de pesca y no limitación del número de pescadores y entregaron una carta de protesta al señor Somavia, delegado local, quien dijo que nada podía hacer. En vista de ello, se ha enviado al ministro de Trabajo una carta con más de 1.300 firmas, donde se dice: «Que más de 3.000 personas se encuentran paradas a causa de la orden dada por la Comandancia de Sevilla y que al no ser atendidos por la Delegación de Sindicatos, le exponen: que parados desde el 23 de mayo y habiéndonos gastado nuestros pequeños ahorros, cerrándonos el crédito los comerciantes, *nos vemos hoy en la más absoluta necesidad...*, obligados por ella y *el hambre de nuestros hijos* hemos decidido entrar el día 8 de junio a la mar a coger ostiones... No vea en *nuestra actitud un acto de rebeldía, ni siquiera una protesta ante la injusticia*, sino simplemente *la desesperación de unos hombres obligados por la más extrema necesidad*.»

La solución sería que el Gobierno arbitrara créditos para formar una cooperativa. Pero, si así se hiciera ¿qué sería de los intereses del señor Velasco y otros «señoritos» andaluces que, no contentos con poseer todas las tierras, ni siquiera quieren dejar para los «pobres» el disfrute de las playas, que antes eran de todos?

Esta es la situación en Sanlúcar: más de tres mil personas paradas en la playa y centenares que no encuentran trabajo en el campo... A los 25 años de la «Paz», el hambre, sin paliativos, reina en Sanlúcar.

Miguel RUIZ LOPEZ

España, junio de 1964.

Suplemento ilustrado de «LE COMBAT SYNDICALISTE»

Vamos a decirlo: Estamos satisfechos de la excelente acogida que ha tenido. Pedidos importantes han sido servidos y otros, menores en principio, han sido renovados. Hemos comprendido que en bastantes localidades se estaba en la espera de «qué será eso»; pero al darse cuenta, se han apresurado a pedir paquete.

De la edición efectuada quedan ahora unos 1.000 ejemplares. Y como la fecha no implica desmérito por tratarse de un número de todo el año (por así decirlo), la aplicación del mismo es siempre factible.

Pero lo esencial es que este Suplemento llegue a manos de los emigrados económicos, este cacho de España en trasiego. Y más allá de Francia, dirección Sur.

DISCOS

Cada 19 de Julio llueve esperanzas sobre el campo de los refugiados. Campo yermo, generador de esterilidades, creen unos. Motivo de estímulos, estiman otros.

No terminando aquí las definiciones. Supónese también que el alambre de los campos se nos ha enzarzado en el alma, impidiendo entendernos, que un mismo individuo se entienda a sí mismo. El ego se nos ha desarrollado hasta el punto de inservirnos las bibliotecas. Todos somos capaces de jugar simultáneas con cuarenta opositores, no importa si perdiendo las cuarenta partidas.

Siendo ello malo, no lo es tanto como la adhesión a una bandera, siendo ya verdad establecida que, si bandera, huelga idea. Por los menos, el suficiente afirma algo aunque navegue en el vacío, sin nave y a ojos cerrados. Una forma de soñar, y, de caer, tal vez en el ridículo.

El embanderado (dejo constancia de que saco del «diccionario» argentino) carece en absoluto de personalidad al acoplarse a la cola de Colo, de Coloso, de sujeto milagroso. Es cómodo, dulce, columpiante y enervante dejarse conducir, inducir, dictaminar. El cerebro no sufre desgaste y la dignidad personal, neutralizada, no registra choques peligrosos. La adhesión, el voto, el bravo, el aplauso, el «de acuerdo», la confianza preestablecida, pueden proporcionar menudas, menuditas satisfacciones en el exilio. Nada más que ello, y ya es algo; ya es grano de arena en la playa.

Pero yo advierto una cosa: copiar —ya que no obedecer— es malo. Cinematográficamente, Francesca Bertini dormía con los brazos tendidos sobre la colcha, y un millón de muchachas de todo el mundo la imitaron. ¿Resultado? Una epidemia de reumatismo bracial que la bella Francesca no resintió nunca, puesto que en la verdad de su cama dormía confortablemente abrigada.

Voy siempre derecho a la personalidad del individuo. Hace millones de años que las nubes caracolean, espesan o ablondan el espacio sin jamás hacerlo de la misma manera. Caras humanas las ha habido, y hay, en miles de millones, con diferencias de unas a otras. Negro solamente, ahogaría la vida; oro sobre oscuro, y ya es otra cosa; y ahora se precipita un derrame de colores. Mil millones de rostros iguales, de caracteres idénticos, es inconcebible. Inútil que los líderes máximos y mínimos se esfuercen en contradecir a la naturaleza.

Para restablecer la verdad de la existencia, ahí está el anarquismo, ahí está el 19 de julio, esa fecha que las multitudes politizadas, gregarizadas, aún no comprenden.

Seamos refugiados, idealistas como pertenece, para que el 19 de Julio ¡nosotros!) flote por encima de todas las miserias morales del mundo que nos envuelve.

DISCOBOLO

18 DE JULIO

—La Iglesia es inocente...

GPP. 3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

LE COMBAT SYNDICALISTE

0,40 F. LE NUMERO C.N.T. A.I.T. 23 Juillet 1964

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL ● SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS 36e ANNEE ● NOUVELLE SERIE ● NUMERO 307

L'heure de la vérité

LA disparition de Thorez vient, une fois de plus, de mettre en évidence l'assujettissement au parti d'une centrale comme la C.G.T.

La chose n'est pas nouvelle dans l'histoire du syndicalisme ni exclusivement imputable à cette centrale réformiste; il est de notoriété publique que si la C. G. T. sert de « courroie de transmission » entre les masses laborieuses et le parti « des petits pères du peuple », la C.F.T.C. et F.O. jouent un rôle identique pour servir respectivement le Vatican et le parti socialiste. Toutes leurs déclarations d'indépendance ne sont que phrases creuses et qui n'ont d'autre but que celui d'endormir les inquiétudes populaires.

Nous ne nous occuperons aujourd'hui que de la C.G.T.; de cette C.G.T. qui a lancé un appel à ses adhérents de la Seine pour participer en masse aux obsèques de Thorez, « ce ministre au service des travailleurs ».

Il est amusant de voir la C.G.T. rendre publique une telle déclaration alors que De Gaulle déclarait au même instant :

« Je n'oublie pas qu'à une époque décisive pour la France, le président Maurice Thorez — quelle qu'ait pu être son action avant et après — a, à mon appel, et comme membre de mon gouvernement, contribué à maintenir l'unité nationale. »

Nous pouvons ajouter à cette déclaration que Thorez, membre du gouvernement provisoire du général De Gaulle en 1945, avait appelé les mineurs, dans un discours qu'il prononça à Waziers, à faire taire leurs revendications et à « produire, produire encore ».

Y aura-t-il des syndicalistes C.G.T. de la base pour protester contre cet attachement inconditionnel de leurs dirigeants au parti ? Peut-être bien. Ce n'est pas la première fois que ces champions de la « dictature du prolétariat » ont été contraints à modifier leur tir et certains membres minoritaires ont eu du mal à s'y adapter. Les derniers en date sont Marty et Tillon en 1955, Lecœur en 1955, Servin et Casanova en 1961.

Mais là où la liberté individuelle est rayée du vocabulaire, force reste au parti ou à l'Etat.

Déjà au début d usiècle la grande C.G.T. de la bonne époque rencontrait des difficultés avec les politiciens. Au congrès confédéral d'Amiens de 1906 elle incorpora dans ses statuts constitutifs l'article suivant : « La C.G.T. groupe, en dehors de toute école politique, tous les travailleurs conscients de la lutte à mener pour la disparition du salariat et patronat. »

Au cours de ce congrès d'Amiens, Greffuelhe interviendra pour dénoncer l'influence néfaste des partis dans le syndicat et s'exprimera ainsi :

« Avant 1900, dit-on, la C. G. T. n'avait pas prêté le flanc aux critiques. Oui, parce qu'elle n'existait pas. C'est l'entrée de Millerand au ministère Waldeck-Rousseau qui donna naissance à cet esprit. A peine Millerand ministre, parut une déclaration signée Keufer, Baumé, Moreau, approuvant cet acte. Cette déclaration n'était-elle pas un acte politique ? A l'union des syndicats de la Seine on vint proposer un banquet à Millerand. Au lendemain de la fusillade de Chalon, les membres de la commission de la Bourse du Travail de Paris reçurent pour eux et leurs familles une invitation à une soirée du ministre du Commerce. Deux jours après, nouvelle invitation, de Galliffet, pour un carrousel. Que voulait-on sinon domestiquer les syndicats? »

La question n'est plus, aujourd'hui, de savoir si on cherche à domestiquer les syndicats, puisque c'est déjà chose faite, comme en témoigne l'appel lancé par l'Union des Syndicats de la région parisienne de cette centrale, mais de se convaincre une fois pour toutes que la classe ouvrière n'a aucun avantage à tirer « du mariage de la carpe et du brochet ». On nous prépare une période difficile pour la rentrée et il est indispensable que la classe ouvrière prenne conscience des dangers qui la menacent mais aussi de la force invincible qu'elle pourrait représenter par son union face à tous les sauveurs suprêmes, « LES DIEUX, LES CESARS, LES TRIBUNS ».

L'UNITE SYNDICALE

Peut-on admettre comme possible l'unité syndicale entre des confédérations aussi différentes dans leurs idéologies politiques que la CGT, la CGT-FO et la CFTC ?

La CGT, inféodée au parti bolchevik, se nourrit d'un dogme qui stipule que « toute intervention directe des syndicats dans la gestion des entreprises doit être considérée comme positivement nuisible et inacceptable ». (Lénine.)

Le rôle de la CGT est donc de travailler à l'accession du Parti au pouvoir.

La CGT-FO est inféodée au P. S. et à la gauche démocratique. Son rôle est de travailler à porter le P. S. au pouvoir dans cet esprit réformiste qui lui est cher.

La CFTC se déclare « soucieuse des questions politiques, car le syndicalisme n'est pas tout..., mais la réunification est impossible avec une CGT soumise aux directives du parti bolchevik... »

Ces trois centrales se trouvent entraînées vers des actions unitaires circonstancielles, et, implicitement d'accord pour limiter l'action ouvrière à des grèves partielles dépouillées de toute efficacité. L'unité syndicale entre ces trois centrales exigerait donc avant tout une unité politique entre les partis politiques qui dirigent et contrôlent leurs activités le plus souvent contradictoires.

Le virus politique est la cause première de leurs désaccords, comme la religiosité politique des masses participe à l'évolution syndicale vers l'intégration étatiste immédiate ou à terme.

Etre hostile à l'intégration tout en participant aux gestions illusoires offertes par l'Etat, c'est, pour ces trois centrales, une participation réaliste, de fait, à la collaboration « capital-travail ».

L'unité des syndicats politiques n'est donc possible que dans leur intégration à l'Etat, que dans leur fusion progressive et totale dans l'économie capitaliste comme elle l'est déjà dans le capitalisme d'Etat.

Du point de vue libertaire, c'est-à-dire, en partant de la conception socialo-économique, cette unité est-elle désirable, qui soumettrait les travailleurs à l'intégration étatiste, quel que soit le caractère de l'Etat ?

La foi politique des masses syndicales ne serait pas atténuée par l'unité, au contraire ! Puisque la Charte d'Amiens protège leur crédulité en la garantissant valable sur un plan distinct mais parallèle !

Un nouveau front populaire sur des bases politiques ne pourrait qu'aboutir à une démocratie politique soucieuse d'équilibrer les revenus dans le respect des situations acquises...

Une telle unité, impossible à prévoir par les sommets des bureaucraties confédérales, serait, de plus, une nouvelle étape vers la collaboration « Travail-Etat ».

Nous dirons donc que dans les conditions actuelles des structures et des mentalités, au sommet comme à la base, l'unité syndicale n'est ni possible, ni désirable.

Mais l'action commune des travailleurs est une nécessité. Comment la réaliser là où les oppositions politiques la rendent impossible ?

Une nouvelle CGT comme l'espère et la préconise une minorité intersyndicale, ne serait qu'une résurrection d'un organisme vieilli dont on reblanchirait la façade sans modifier l'infrastructure. Ce serait sans doute une nouvelle pépinière de bureaucrates.

La C.N.T. ne peut espérer avant longtemps d'être ou de devenir le centre de l'unité syndicale ; mais elle est la seule plate-forme qui puisse rassembler les syndicalistes révolutionnaires en vue d'une action pénétrante et constructive dans les usines et les chantiers. Ce rassemblement sur un terrain favorable de tous les syndicalistes libertaires ou affranchis de tous contacts politiques, permettrait à une nombreuse élite de forger, de mûrir les méthodes de propagande, de culture économique et sociale, d'action ininterrompue sur les usines et les chantiers en vue d'une action commune de tous les travailleurs.

L'action unitaire, pour devenir efficace doit partir d'une claire vision des choses, d'une communion des esprits dans une entreprise d'autant plus puissante qu'elle aura été mieux concertée.

Nous le répétons, ce tremplin social existe. Il constitue déjà le terrain favorable à une large prise de conscience des nécessités de l'unité d'action « extra-muros ». Nous ne pensons pas du tout, les choses étant ce qu'elles sont, à opposer vainement une centrale à une autre, mais à réaliser sur le seul terrain « actuellement » favorable le rassemblement rationnel des hommes qui, convaincus des méfaits de la politique dans l'action révolutionnaire, sont décidés à passer de l'action dispersée et sans lendemain à l'action concertée et efficace.

Nous nous foutons des personnalités ; nous ne voulons qu'être efficaces. Quand des organisations économiques sont gangrenées par les virus politiques, s'y introduire c'est se condamner soi-même à l'infection. L'effort sain, créateur, efficace doit partir d'un laboratoire ouvert à toutes les capacités, rayonnant hardiment et sans la moindre gêne partout où les hommes poursuivent leurs labeurs, les orientant sans répit et sans trêve vers la certitude de leurs capacités laborieuses et gestionnaires, vers la possibilité, par-delà les centrales et les partis, de construire eux-mêmes, directement, un communisme qui ne soit ni la dictature d'un dogme, ni le dépotoir des ambitions.

Nous le répétons, dans les conditions actuelles de la lutte prolétarienne, l'unité d'action est une nécessité immédiate, et si cette tâche, les syndicalistes révolutionnaires ne savent l'entreprendre, ils manqueraient à leur devoir, à leur conscience, aux possibilités actuelles. Nous vous appelons donc à l'unité d'action dans les entreprises, et nous vous offrons ce milieu favorable qui vous permettra d'élaborer le véritable syndicalisme révolutionnaire, le seul élément constructif qui puisse orienter les travailleurs égarés par le gouvernement des gens vers l'administration des choses.

L'heure est à l'action, là où elle peut mûrir, grandir et triompher : dans les entreprises. Nous lui apporterons le savoir, la lucidité, la cohésion, les techniques libératrices. Pardessus les maîtres, les ambitions et les mesquineries stérilisantes, nous donnerons à l'unité d'action son véritable sens qui est d'abolir l'Etat par la gestion de toutes les entreprises et de tous les services : construire l'égalité économique et sociale.

J. B.

Enfin, c'est la paix.

L'A. I. T. réitère sa solidarité

aux travailleurs et au peuple espagnol

En ce 19 Juillet 1964, l'Association Internationale des Travailleurs exprime, une fois de plus, ses sympathies et sa solidarité envers le peuple espagnol, ainsi qu'à tous ceux qui en Espagne luttent pour la liberté. Adresse spécialement un salut fraternel d'encouragement aux travailleurs espagnols en général et en particulier aux camarades de sa filiale, la glorieuse Confédération Nationale du Travail, qui n'ont jamais cessé de combattre la tyrannie régnante, et également à tous les hommes qui, pour leurs idéaux, souffrent dans les prisons et pénitentiers franquistes.

Les espérances que fit naître un jour dans le monde, la grande Révolution Espagnole, ne se sont pas envolées au cours des dernières années. Nous continuons à avoir grand espoir et confiance en ce peuple plein de dignité, dont la contribution dans la défense des libertés fondamentales et humaines, ainsi qu'à la cause révolutionnaire émancipatrice et de transformation sociale, hautement appréciables.

Toute l'histoire de l'humanité prouve, que l'on peut supprimer les dictatures et toutes les formes d'esclavage, et ce, malgré qu'elles réapparaissent périodiquement sous de nouvelles formes.

Pour que la liberté s'affirme, pour que l'oppression et l'exploitation des hommes, ainsi que la sujétion des peuples disparaissent, il faut s'attaquer aux racines du mal, en détruisant les causes qui l'engendrent.

Aucun peuple ne sera libre s'il laisse subsister les institutions étatiques, qui ont pour base l'injustice sociale.

Dans sa Révolution de Juillet 1936-1939, le peuple espagnol eut la clairvoyance de cette réalité et c'est pour cela, qu'en même temps qu'il faisait face héroïquement au fascisme, il jetait les bases d'une profonde rénovation sociale.

A cette heure cruciale pour le peuple espagnol, au moment où la dictature chancelle, le pire serait de le laisser enchaîner à nouveau, quand il s'avère indispensable de briser toutes les chaînes à jamais.

Salut, camarades et travailleurs d'Espagne, peuple espagnol en lutte.

Que votre triomphe sur la tyrannie soit complet, et qu'il ouvre toute grande la route menant vers la Révolution Sociale.

L'Association Internationale des Travailleurs

LE DROIT NATUREL

La liberté est le fruit de l'intelligence et de la dignité. Elle permet aux hommes de revendiquer le respect des droits naturels. Le droit romain n'accordait aucun droit à l'esclave. Sous la féodalité existait un régime particulier dénommé servage dont le bénéficiaire était le seigneur. Le servage prit fin, en France, le 8 août 1779 par un Edit signé de Louis XVI. Aujourd'hui, après une révolution qui autorisa l'avènement de la bourgeoisie en France, le capitalisme continue, sous un jour différent, à pratiquer la compression de la liberté du travailleur et à le soumettre à une forme d'esclavage déguisé. Mais, dans les principes d'asservissement des travailleurs à la toute puissance du capitalisme, survit inconsciemment l'asservissement du servage. Comment peut-on désigner la soumission du travailleur envers son employeur, lequel s'enrichira de son travail ? Comment peut-on désigner la soumission d'un travailleur que la loi oblige à porter un uniforme de mercenaire qui, sur ordre de l'Etat, apprendra à tuer et qui pourra peut-être apporter la mort à d'autres travailleurs comme lui ? Cet état de soumission, de servitude, de complicité dans une atteinte permanente à la liberté ou à la vie, est de l'indignité. L'homme indigne en repoussant de sa vie le concours de son intelligence et de sa conscience, s'abaisse, se diminue, se relègue au niveau de l'animal.

Au point de vue biologique et physique, l'homme est un animal comme les autres vertébrés ; ces animaux sont dominés par des instincts dont un des principaux est l'instinct de conservation. L'animal d'une espèce inférieure, évitera le danger, échappera à son ennemi, son comportement sera purement instinctif. L'homme, lui, si son comportement est guidé par l'intelligence, évitera le danger, car il sera en possession du droit à l'existence. Senèque disait que l'homme, par la raison, s'élevait au-dessus des animaux, et Ulpien, jurisconsulte romain, écrivait : « Le droit naturel est ce que la nature enseigne à tout être animé. » Le droit naturel s'oppose à la loi, car il est conforme à la nature. La plus ancienne manifestation de la révolte contre la loi est celle d'Antigone accusée d'avoir donné à son frère Polynice une sépulture, malgré l'interdiction de Créon qui la condamna à mort pour cet acte de désobéissance. Elle fit à Créon la cinglante réponse suivante : « Je ne pensais pas que les décrets d'un mortel, comme toi, eussent assez de force pour prévaloir sur les lois non écrites. »

Les lois ne sont que tissu de contradictions. Aux lois qui soumettent l'individu à la préparation à la violence, ce qui peut l'amener à la pratique de la violence et à la perte de la vie, il serait possible d'opposer l'article 63 du Code civil, complété par l'ordonnance du 25 juin 1945, qui précisent que le refus d'assistance à un individu dans un péril quelconque est un délit. La protection générale de la vie humaine, accordée par la loi, autorise-t-elle de participer à une préparation à la violence dans le but d'apporter la mort à d'autres hommes ? Il faudrait s'entendre : ne pas participer au sauvetage d'un homme est un crime ; ne pas participer à l'enseignement de la violence et ne pas attenter à la vie d'un homme d'un pays autre que le sien, sur ordre de l'Etat, est également un crime. Cicéron a écrit : « Il est une loi non écrite, mais innée, que nous n'avons ni apprise, ni reçue, ni lue, mais que nous avons puisée dans la nature elle-même. Tout moyen est honnête pour sauver nos jours lorsqu'ils sont exposés aux attaques d'un brigand. » En un monde dirigé par l'obscurantisme des patries et du capitalisme, nous demandons où sont les brigands ?

Le travailleur esclave, dont la vie dépend de quelques hommes à la tête des Etats, fait-il preuve d'honnêteté, fait-il preuve de dignité, quand il accepte, par faiblesse, de devenir complice d'un enseignement criminel qui peut faire de lui soit un meurtrier, soit une victime ? « *La raison pure est pratique par elle seule et donne une loi universelle que nous nommons la loi morale.* » E. Kant.

RENE VILLARD

VIENT DE PARAITRE

« Les Frères Elie & Elisée Reclus ou du protestantisme à l'anarchie »

Un livre qui doit figurer dans la bibliothèque de tous les libertaires.

Extraits et commentaires du « Journal Officiel » de la République Française

Les textes qui suivent sont des textes officiels du « Journal Officiel » (nous indiquons leur référence exacte), avec quelques commentaires.

Il est surprenant que ces textes soient passés inaperçus, qu'aucune presse ne les ait signalés ni commentés. Ils mettent pourtant en place la plus importante modification constitutionnelle de ces dernières années.

Sur simple décret pris en conseil des ministres, la société civile en entier, et en particulier le monde du travail, peut passer sous contrôle militaire total même en temps de paix. C'est la fin, notamment, de toute liberté syndicale, un gréviste pouvant être assimilé à un déserteur, et de tout contrôle démocratique.

La conception de la guerre totale chère au colonel Trinquier est désormais constitutionnelle.

UN GROUPE ANARCHISTE

HISTORIQUE:

« Les principes de ce système ont été posés dès 1959, dans la fameuse ordonnance sur l'organisation de la défense du 7 janvier de cette année, malheureusement trop peu connue de nos concitoyens, peut-être parce qu'elle était noyée au milieu de 700 autres textes qui ont vu le jour à la même époque.

La notion de « service national » a fait sa première apparition dans un rapport sur un projet de loi présenté à l'Assemblée Nationale en 1947.

L'idée était relancée en 1948. On en a précisé déjà le contenu car une commission d'études fut réunie par le Président du Conseil d'alors et elle discuta de la nature du service national : serait-il uniquement militaire ou comporterait-il un service civil ? On ne put se mettre d'accord.

L'étude du problème fut reprise en 1955, par une commission au sein du Secrétariat permanent de la Défense nationale. Là, c'est devenu plus sérieux.

Notons que fin 1955, avant les élections de 1956, Pinay et certains membres du groupe des indépendants lancèrent l'idée d'une réforme du service... qui devrait être réduit à 6 mois et complété par un service civil.

En 1957, la commission qui travaillait dépose un projet de loi, et c'est ce dernier qui sera repris et adopté par l'ordonnance du 7 janvier 1959.

Les principes qui l'ont inspirée n'ont pas été écrits. Ils ont simplement été présentés par Jacques Soustelle, le « républicain » bien connu ! qui les a exposés lorsqu'il était ministre de l'Information le 30 décembre 1958 .»

Robert Bouvier, vice-président de la FORR (Fédération des Officiers de Réserve Républicains).

C'est l'application de la théorie de la guerre subversive élaborée par le colonel Lacheroy, du service d'action psychologique, sous la direction du ministre des Armées d'alors, Chaban-Delmas. (Pour plus de détails, lire « La guerre moderne », par Roger Trinquier, éditions « La Table Ronde », 7,50 F. + T.L.)

LE SERVICE NATIONAL DE DEFENSE

Organisation générale. — Ordonnance n° 59-147 du 7 janvier 1959.

Article premier. — La défense a pour objet d'assurer en tout temps, en toutes circonstances et contre toutes les formes d'agression, la sécurité et l'intégrité du territoire, ainsi que la vie de la population.

On notera la classique notion de défense en opposition à celle d'agression. Rappelons-nous notre histoire. Il est très difficile de déterminer les parts de responsabilités dans les conflits entre Etats. Cette notion nous apparaît donc très relative.

Notons aussi l'échelle des valeurs. Le territoire, ce splendide hexagone, passe avant ses habitants.

Art. 3. — La mobilisation générale met en œuvre l'ensemble des mesures de défense déjà préparées.

La mise en garde consiste en certaines mesures propres à assurer la liberté d'action du gouvernement, à diminuer la vulnérabilité des populations ou des équipements principaux et à garantir la sécurité des opérations de mobilisation ou de mise en œuvre des forces militaires.

La mobilisation comprend les mesures et les ordres éprouvés lors des conflits précédents. On en connaît les résultats. L'expérience fut douloureuse.

La vie des habitants vient, encore une fois, au second plan des préoccupations.

Le gouvernement a, dans ces conditions :

Art. 5. — *a)* Le droit de requérir les personnes, les biens et les services ; *b)* le droit de soumettre à contrôle et à répartition les ressources en énergie, matières premières, produits industriels et produits nécessaires au ravitaillement et, à cet effet, d'imposer aux personnes physiques ou morales en leurs biens, les sujétions indispensables.

Art. 6. — En cas de menace portant notamment sur une partie du territoire, sur un secteur de la vie nationale ou sur une fraction de la population, des décrets pris en Conseil des ministres peuvent ouvrir au gouvernement tout ou partie des droits définis à l'article précédent.

Cet extrait est à la fois suffisamment clair et suffisamment ambigu pour que nous ne nous étendions pas plus longuement. Il y a de très nettes tendances autoritaires et arbitraires, surtout si l'on se souvient que les préfets ont maintenant des pouvoirs de plus en plus accrus.

Le blocus est prévu en cas de grève prolongée dans une région déterminée. Les mesures anti-révolutionnaires sont en place.

(A suivre.)

L'ARGENTINE

Dans un précédent numéro du « C. S. », nous avons entretenu les lecteurs sur la situation sociale du Brésil à la suite du coup d'Etat de l'équipe Lacerda. Aujourd'hui, c'est au peuple argentin que nous donnons la parole.

Buenos Aires, 17 (ANSA). — Sous le titre « Les U.S.A. ont décidé un coup de force en Argentine », l'hebdomadaire *El Popular* publie ce jour une correspondance spéciale de Washington, signée par Joseph Mills et qui comprend des paragraphes textuels de la correspondance secrète envoyée à ses clients le 23 mai dernier par la «Hanson Latin American Letter» et relative à la décision du Département d'Etat de substituer le gouvernement du président Illia au moyen d'un coup d'Etat au moment le plus opportun. Les paragraphes suivants sont inclus dans le texte précité :

« Après de longues discussions de la part de l'ambassade des U.S.A. à Buenos Aires, le Département d'Etat s'est déclaré publiquement favorable à un possible coup d'Etat (takeover) militaire au Rio de Plata dans la mesure où celui-ci serait nécessaire. Le Département d'Etat a repris en main l'initiative politique en Amérique latine.

Avant que l'important hebdomadaire financier « the Baron » ait laissé croire que le régime de Illia ne pouvait pas aller au-delà du mois de septembre, à cause d'une détérioration croissante du régime fiscal et industriel, le Département d'Etat en est venu à la conclusion que les préparatifs pour la succession étaient en règle. La décision de faire diffuser par l'Associated Press une information, selon laquelle une importante assistance militaire serait accordée à l'Argentine, avait pour but de laisser entendre au peuple argentin la décision favorable du Département d'Etat à un coup d'Etat « takeover » d'origine militaire, le jour où cela fut nécessaire.

Le parallélisme avec accord anticipé du Département d'Etat au coup d'Etat militaire au Brésil indique l'application d'une nouvelle politique de base dans les situations politiques de l'Amérique latine.

«Notez que le Département d'Etat dans l'aspect négatif et routinier de son « indiscrétion » indiqua uniquement que le prêt qui allait être assigné à l'Argentine (15 millions de dollars) n'était pas nécessairement la partie principale. Il devait seulement être comparé aux prêts antérieurs. O'Meara dira à ce sujet : « L'aide accordée à l'Argentine n'avait qu'un but de redressement et non d'équipement, exception faite de ce qui fut payé comptant. »

Ainsi le facteur significatif n'est pas le montant assigné aux militaires argentins. Nous avons apporté une contribution historique avec 150 millions de dollars, à la campagne pour le maintien de Frondizi au pouvoir ; nous avions l'intention de signer un programme de 275 millions de dollars pour un équipement militaire sur lequel le régime Frondizi espérait s'appuyer afin de rallier les militaires à sa cause. En fait, le facteur le plus important de l'actualité est la révélation faite aux électeurs argentins que le Département d'Etat est disposé à appuyer un régime militaire pour « stabiliser » la situation en Argentine.

Par ailleurs, le Département d'Etat nie que le programme argentin fut conçu comme un moyen de défense contre une possible apparition d'un régime d'orientation socialiste au Chili. Ceci fut tout au moins l'interprétation des rapporteurs de « l'indiscrétion » mais elle était incorrecte.

En définitive, l'avènement d'un régime militaire se justifie moins par les menaces subversives venant du Chili que comme défense contre le développement d'idées sociales qui pourraient mettre en cause le système actuel. »

. . . . . .

Nous avons pensé que la reproduction de ces paragraphes nous dispensaient de tout commentaire et nous laissons le soin au lecteur de tirer les conclusions qui s'imposent.

LISEZ :

« De la Mythologie Marxiste-Léniniste »

par **GASTON BRITEL**

Un volume : Franco frs. : 2,75

JULIETTE DEMURE, 17, rue Jouffray d'Albanz, Lyon 5e

C. C. P. Lyon 3.652.38

Monstruos de siete cabezas

EN el arte político, religioso, como en los demás artes de engañar, lo que da más éxito son las variantes. Un problema así por largo tiempo presentado de la misma manera, termina por decepcionar. Pero presentado con variados colores y diferentes posturas, continúa teniendo éxito sin dejar de ser el mismo. Y si no tuvieron tal éxito las dos repúblicas españolas ni cambiando la segunda el nombre de la Guardia Civil, es porque en tal caso no bastaba con conformar a los pobres: había que convencer también a los ricos, por interés regresista. Tarea que se inició el 19 de Julio en la zona donde fue vencida la rebelión militar. Tarea —la nuestra— que fue interrumpida por la reacción internacional, pero que habrá que reprender para que una república de contenido sustancial sea posible.

A pesar de todo, en España hay corrientes pujantes por sacarla de su atraso; el cambio de decorados en la escena política, militar y religiosa para desviarlas de su propósito, se multiplican. Como se sabe, España es uno de los países más favorecidos por la gracia de Dios y para desdicha del pueblo. La que lograba para España esta gracia del todo poderoso era la Compañía de Jesús. Pero como estaba demasiado vista, cambió el nombre por el Opus Dei, y con ello hay quien cree que los religiosos son diferentes, e incluso mejores.

Por la gracia de Dios en España se suceden dictadores sanguinarios. Para salvar el sistema absolutista, están propuestos ahora considerable cantidad de pretendientes al trono, con sus princesas sobaqueadas —como dijera Sancho— por decir soberanas.

Para que el pueblo no se salga del redil, la Iglesia abrió los brazos. Con el derecho ampara a los ricos; con el izquierdo alinea a los pobres. Que la gitanería religiosa agudice su ingenio para seguir el engaño se explica. Lo doloroso es constatar que con tan burdos artificios se consiga engañar a gentes de buena fe.

En cuanto a los partidos políticos, en España y más allá de ella, por falta de principios, personalidad y como consecuencia de unidad moral, están siendo disgregados y absorbidos por las Iglesias de Roma y Moscú.

De la obra nefasta de la Iglesia romana, con sus variaciones y posturas, queda mucho que decir; pero tanto o más de la Iglesia moscovita, otro monstruo de siete cabezas.

El comunismo tiene sobre el jesuitismo y el fascismo, corrientes regresivas, la ventaja de que de las mismas ha sacado experiencia con la que modernizó el arte de engañar y dominar a los pueblos que caen bajo su dominio.

El movimiento marxista supo hasta hoy sacar provecho incluso de las diferentes ramas desgajadas del mismo; pues los disidentes trotsquitas, titistas y otros, obligados a situarse en la oposición ganaron influencia incluso en nuestros medios sin dejar aquéllos de ser los mismos.

Al igual que la Iglesia de Roma, la de Moscú empezó su prédica con un solo profeta verdadero, Carlos Marx. Pero como sus profecías pese a sus adornos científicos, fallaron, le agregaron a Lenin. Y cuando los hombres de talento logran demostrar las insuficiencias y los equívocos de Marx, les replican con las teorías de Lenin, que si menos nebulosas, no son menos erróneas.

Este movimiento —ruso— empezó con el nombre de partido comunista-marxista. Luego de la revolución de 1917 se agregó lo de bolchevique, que quiere decir mayoría. Contra el socialismo y la democracia este movimiento escribió montañas de papel. Sin embargo, el término socialista se sigue explotando y en estos últimos tiempos los gloriosos nombres con que adornó su historia están siendo remplazados por la terminología democrática.

En cuanto a los líderes, en la medida que van sometiendo a los pueblos a su férula, se equiparan a los cardenales de Roma, de obediencia popular obligada al ejemplo de España. Con la táctica maquiavélica de la calumnia desacreditaron los movimientos sociales que se les oponían. Con los partidos únicos, las sindicales únicas, los frentes únicos los disgregó, absorbiendo gran parte de sus efectivos e incluso secciones de la AIT, como sucedió en Chile.

En implantar dictaduras rojas o negras para suprimir todo respiro de libertad, aventaja a Roma, y si no puede vencerla contemporizará con ella. Moscú colaboró con el coronel Franco en 1936 para implantar la dictadura en el Paraguay; con Getulio Vargas en el Brasil; con Batista en Cuba; con Perón en la Argentina, sin ninguna perspectiva de dictadura roja, porque estas dictaduras eran tramadas por los grandes trusts capitalistas; pero eran dictaduras, eran supresión de toda libertad, y esto prepara el terreno.

El término «comunista» ya no les interesa sobremanera, y también quieren dar la impresión de que sus bonzos disfrutan de cierta independencia. Al principio de la revolución de Cuba, a Castro lo bautizaron con el nombre de socialista humanitario, a Toledano de México, lo calificaron de líder sindicalista, y así, con diferentes disfraces son camuflados los propósitos neo-dictatoriales. El que una gama de pillos e ignorantes ingresen en la nueva Iglesia moscovita, no debe de extrañarnos, mas se da el caso de que con ella contemporanizan, como en el Uruguay, hasta llamados anarquistas. Y llegó el momento de levantar la voz para deseprtar a los ignorantes y desenmascarar a los farsantes.

Serafín FERNANDEZ

OBRAS

de Felipe ALAIZ

«Quinet», tomo I.
«Tipos Españoles», tomo II.
10.00 francos los 2 volúmenes.

Un pueblo indómito

(Viene de la página 4.)

acto. Triplicados y cuadruplicados los efectivos de la policía. La vida del ciudadano puesta al desnudo mientras la infiltración de la Iglesia en todas las manifestaciones de la vida del país ha sido capital. Se han usado y agotado todos los medios de la GPU, de la Gestapo, de la OVRA, con sus aparatos represivos, feroces e inhumanos. El arte político sin par de Franco en neutralizar la Falange, requetés, carlistas y monárquicos de toda laya, oponiéndolos los unos a los otros o favoreciéndolos separadamente, teniéndose siempre al margen «hors de la mêlée» para aparecer como árbitro y salvador de España, ha ido desgastándose con el tiempo; así que ha pasado a ensayar el último recurso. El de presentar su propio régimen como democrático, como un campeón de libertad, y sus adictos hablan de liberalización, de entente, con pseudos representantes de las fuerzas liberales, radicales, socialistas, monárquicas de España y hablando, ellos y la prensa, cada día menos del peligro comunista, porque el régimen tiene intereses con Rusia. Se establece un intenso cambio comercial con el mundo comunista. Después del balón-sonda del intercambio entre sindicalistas de ambos países, caen las caretas de los unos y de los otros. No se llevó a la práctica, no por pudor o vergüenza rusa, pero sí por la protesta internacional que levantó el intercambio mismo entre la masa obrera de todo el mundo.

Las huelgas prueban que el obrero español no cree ni acepta monsergas y que se halla dispuesto a reconquistar su libertad, mal que a rusos o americanos, mal pese a todos los paniaguados de la política que se apostan a remplazar a Franco y no a derrocarlo.

ANTONIO PEREIRA

Angel Ruiz Ayucar
y su españolismo

HE aquí un director de periódico español —español de los de enfrente— bien enfundado en el hábito que por méritos de todo orden le ha concedido el régimen de advenedizos, de amigotes y enchufados que endereza los destinos del desgraciado país donde nunca se puso el sol. Este director se llama Angel Ruiz Ayucar y dirige, nada más ni nada menos, que el portentoso semanario madrileño «El Español», del que un lector, en carta al director del número 87, dice que «en ésta su nueva etapa manifiesta más vacuidad e intranscendencia que en otras anteriores».

Así como suena le habla Salvador Domínguez, de Ronda, lo que no impide a don Angel escribir un editorial capaz de sentar cátedra no ya del patriotismo del que el título de su revista es un símbolo, sino de periodismo puro y de «probidad informativa».

Porque, sí señor, es de «probidad informativa» que se trata. Nuestro Angel de los demonios se alza, justamente indignado, contra «ese curioso tipo de corresponsal de periódicos extranjeros en España, que únicamente se ocupan de aquellos aspectos de la vida nacional cuya exposición pueda resultar contraria al régimen». Y tiene razón.

¿Habráse visto osadía? ¿Puede concebirse mayor cinismo? El gobierno paternal del generalísimo Francisco otorga entrada en su reino a periodistas extranjeros, y éstos, abusando ingratamente de tanta libertad, bondad y benevolencia que transpira en él, destilan su envidia y malevolencia en críticas que delatan «los prejuicios de la publicación que paga».

En verdad, ni el corresponsal de «Le Monde» en España, señor Novais (don Angel se congratula de la pronunciación española «nó vé», a la que atribuye sentido profético), ni el del «New York Times» merecen la consideración de que han sido objeto hasta ahora. En cualquier otro país que no fuera Franquilandia tales insultos no se pagarían con una simple invitación a abandonar el territorio. Tal vez les sucedería lo que les acaeció a ciertos obreros hambrientos de pan y de libertad que manifestaron su descontento, en no recuerdo qué nación, escribiendo en las paredes críticas contra el gobierno y amenazas para el futuro.

¡Ah! Pero atropellos semejantes son inimaginables en España. En la España del Cid, Don Quijote y de Francisco Franco Bahamonde —los tres productos de exportación más genuinamente españoles, amén de los otros tres: la naranja, el arroz y el aceite, y del otro: el flamenco— no se permitiría, ni se permitirá, que se moleste a un periodista por haber escrito un papel envenenado y venenoso. No, señor; a tanta pozoña se responde con el desprecio y la indiferencia. Y aquí se terminó todo.

Dice don Angel que el señor Novais («no ve» para él) parece no alegrarse demasiado de los acuerdos suscritos recientemente entre los ministros de Asuntos Exteriores de Francia y de España, a pesar de los beneficios que suponen para la nación del periódico que representa. Y parece no alegrarse porque el señor Couve de Murville quiere desconocer que el régimen de Franco pertenece a los regímenes que sembraron la desolación en el mundo, de 1939 a 1945, y olvidar que a las órdenes de su jefe actual, general de Gaulle, lucharon y murieron miles de españoles «que creían en un mundo libre y democrático».

Y aquí don Angel se indigna de nuevo y nos afirma que «su» España batalló contra el comunismo internacional (posiblemente y sin duda ese mismo comunismo a quien hoy besan en la boca, a estilo ruso), recordarnos la invicta División Azul (aquella que Hitler devolvió al caudillo para evitar más desastres) y hacernos saber que él, Angel Ruiz Ayucar, fue uno de sus más valientes soldados (por si la Historia no lo había registrado aún).

«La División Azul, dice el director de «El Español», luchó exclusivamente contra la Unión soviética, y no vemos por qué Novais lo considera un obstáculo para unos acuerdos con Francia.»

Y es cierto y verdad, ¡qué carajo! ¿Qué culpa tuvo la División Azul si a Rusia se le acudió aliarse a Francia, Estados Unidos e Inglaterra, y si fue gracias a éstas dos últimas que ella pudo crearse la hegemonía militar que preludió a su poderío de hoy? ¿Y qué le importa a la Francia de aquel coronel de Gaulle si al Franco de ayer —en vida presente— le dio por hacerles la santísima en el frente ruso?

La División Azul luchó contra el comunismo internacional, y si el señor Novais no lo entiende así es porque «no vé» más allá de sus narices. Y don Angel está en su perfecto derecho cuando añade que él, como héroe de aquella división, no tiene ningún interés en que se olvide, ni se le perdone, su intervención en el sector del Este. O se es héroe o no se es, como diría Shakespeare.

A renglón seguido, el corresponsal de «Le Monde» califica a la E. T. A. de «Movimiento revolucionario vasco de liberación»; mas nuestro ángel de director le sale al paso, demostrándole el carácter terrorista, anticatólico y racista de tal organización, y advirtiéndole de sus pretensiones de independizar una substanciosa porción de territorio francés, de Burdeos hasta Andorra.

He aquí pues, al señor Novais bien comprometido; él ignoraba probablemente que la integridad territorial de su país está tan seriamente amenazada por esa banda de foragidos anticatólicos y racistas, a quienes él atribuía, románticamente, puros designios de ser libres y anhelos de vivir como simples seres humanos. Esperemos, para saber cuál será su reacción patriótica ante lo que le anuncia su colega de «El Español». ¡Quién sabe si de éste hecho puede surgir un conflicto armado entre Francia y España! ¡Quién sabe!

ANDRES MARTINEZ

(Terminará en el próximo número.)

La Francocracia...

(Viene de la página 4.)

municipalidad y de los ciudadanos, en manos... menos inocentes.

Buena tesis de honradez política.

Y si por casualidad la «ley», esa ley que sirve para todo, niega vigencia y valor al sistema de elección, ahí están los supremos representantes de la nación para terminar disponiendo a su antojo, conculcando la ley burlando los propios reglamentos.

Tomen ejemplo los países europeos, todos cuantos hacen carantoñas cariñosas al régimen español. Puede que la Francocracia esté destinada a sustituir en un futuro próximo a las claudicantes democracias y la «Insaculación» al fallido sufragio universal. Todo es posible en este período de quiebra de principios y de fracaso de la moralidad social.

Los hechos se denuncian, es verdad. Y los denuncian quienes pueden hacerlo, cubiertos de una impunidad que asegura la misma colaboración. Pero se denuncian a condición de no pasar de ahí, de limitarse a escribir para dar cierta impresión de libertad de expresión. Y como se trata de un órgano de esas juventudes cristianas, que parecen lanzarse hoy al logro de no sabemos qué reivindicaciones, crecidas en su «influencia» en las masas, que acepten de nuestra parte, de parte de quienes nunca comulgamos con el sucio juego de sus maniobras políticas, la denuncia a su vez razonada de la demagogia descarada y artera de sus posiciones.

La aceptación de los hechos consumados, la resignación ante la injusticia, la humillación ante las decisiones de los césares, podrán ser virtudes cristianas, pero son al mismo tiempo virtudes sociales negativas.

Cuando se dice defender una causa, y se afirma combatir el abuso, la acción debe presidir toda conducta.

Pero ello sería pedir peras al olmo. Actuar representa alimentar rebeldías y las rebeldías pueden resultar peligrosas.

Que la opinión crea en la solidaridad y la solicitud de los medios de la Iglesia y que en esta creencia, viva esperando lo que no ha de llegar. ¿Qué personalidad, qué valor político puede acordarse a quienes, dándose la etiqueta de opositores, conceden al Caudillo y a sus representantes el derecho a la última decisión, aun en problemas tan importantes como el de la sucesión misma?

Para ellos el pueblo debe ser elemento pasivo que acepte y ejecute. Y de esa actitud nada se puede esperar.

∴

Enorme es la desvergüenza del régimen que adopta procedimientos como el que se denuncia en ese periodiquito español, pero más enorme aún es la de quienes denunciando, callan los medios para luchar contra dichos procedimientos, y en su actitud pasiva se hacen cómplices del hecho denunciado.

Después de todo, ¿quién sabe si están de acuerdo con esa «insaculación», a condición de que sean sus manos quienes saquen los boletos del saco?

MUÑOZ CONGOST

RECORDATORIO

En el hospital Tenon de París, a los 59 años de edad y después de larga y dolorosa enfermedad, falleció el día 28 de junio el que fue en vida compañero Manuel Clemente.

No está en el ánimo de esta F. L. hacer una biografía del extinto. Para los que le conocían todo rasgo biográfico está de más. Bástenles saber que murió con la misma dignidad que mantuvo a través de su larga y fructífera vida de militante libertario. Sepan los que no tuvieron la ocasión de conocerle y traterle que perteneció a aquella promoción de los hombres que supieron mezclar el romanticismo con la heroicidad llegando a lo temerario en los casos que se presentaban. Que fue uno más de aquella pléyade de integros y esforzados luchadores forjados bajo los auspicios gloriosos de los ideales de emancipación que encarnan a la Confederación Nacional del Trabajo.

Lo que sí quiere significar esta F. L. es el dolor y el vacío que su muerte produce entre nosotros; vacío que difícilmente se cubrirá porque a fuerza de tan sensibles pérdidas, se está haciendo de axiomática actualidad aquella patética sentencia que dice: «Los que fuimos ya no somos, aunque seamos los mismos.»

Una vez más la C.N.T. está de duelo y el anarquismo español pierde otro de sus valiosos y decisivos defensores.

Que estas breves líneas nos asocien al dolor de su compañera Paquita, sus hijos Helios y Germinal, así como a todos sus familiares, y sirvan de consuelo y aliento en la nueva etapa que la irreparable desaparición del ser querido les obliga a emprender.

F. L. de Cachan

VISILLO

El pulso de Madrid clandestino

MIENTRAS los jerarcas del régimen se esfuerzan por hacer correr el bulo tremendo de la «liberalización» (excepto el «caudillo» que en su último discurso arremete jactanciosamente contra los intelectuales, los amigos del diálogo, la monarquía, la república, la Falange zurda y el «copón divino» representado por la propia «Acción Católica» que inspira Pablo VI), nuestros militantes montan la guardia al pie de las barricadas de la esperanza y la actividad. Un mensaje manuscrito del Comité Regional y F. L. de la C.N.T. madrileña, fechado el 25 de junio de 1964, lo confirma plenamente.

«Nuestra posición es clara y honrada. Lo importante es actuar de acuerdo con las realidades que nos circundan y obtener la LIBERACION de nuestro pueblo cueste lo que cueste. Pero no queremos jugar a los soldaditos de barro. Somos un Movimiento serio, y hasta ahora no hemos hipotecado nada de nuestras ideas. Nos sentimos asociados temporalmente con todos los demócratas españoles que, como nosotros, repudian la dictadura. ¿Hay algo en esto que pugne con los principios de nuestra Organización? Hemos sido sinceros con todo el mundo, lo que nos ha granjeado un gran crédito moral. Seguimos de cerca los acontecimientos y no escapa a nuestra antena ni el aletear de un pájaro. Somos viejos (y nuevos) militantes que sabemos andar sin muletas, manteniendo firmemente el concepto de que la soberanía de nuestro Movimiento reside aquí en España.»

Así habla, así siente, así piensa la militancia anarco-sindicalista que actúa en las modernas catacumbas de la clandestinidad. A pesar del aislamiento informativo y de la falta de ejercicio militante a que los ha condenado los terribles «25 años de paz», su lenguaje expresa la entereza, y la claridad que irradiaban los textos de «Castilla Libre» y el verbo de nuestros malogrados Antona y Bajatierra de los años gloriosos. Podrá discutirse la oportunidad o no de ciertas posiciones tajantes. Se podría, quizá, poner en duda lo acertado de su visión (y de la nuestra) sobre el porvenir que nos espera detrás de la esquina histórica de cinco lustros dictoriales; pero la franqueza con que se pronuncian nuestros compañeros merece el respeto e incluso la admiración de quienes nos hallamos tranquilamente a este lado del Pirineo.

Mientras los magnates reformistas y tradicionalistas del régimen se debaten en un mar de confusiones institucionales, la militancia de la CNT debe de estrechar filas y darse el abrazo del entendimiento «activo» por encima de las fronteras. Hay que quitar puntales a la dictadura que vacila, y construir, con nuestra propia madera, los que han de permitirnos levantar de nuevo el prestigio, la fuerza y el porvenir manumisor del Movimiento Libertario en España.

C. LIZCANO

Colectivización agraria

PAMPLONA (OPE).—Dicastillo cultiva en agrupación su terreno comunal. Con más de mil parcelas ha constituído ocho cotos. Redujo a la tercera parte el costo de la explotación. Va a recoger la primera cosecha. Dicastillo —1.200 habitantes—, situado bajo el Montejurra, domina la «tierra de Estella». Enclavada entre esta ciudad y la Ribera, es la tierra de Abrego, el aguilucho del remonte. Mas este terreno comunal tiene su historia.

Durante la dictadura de Primo de Rivera, lo mejor del mismo, «el Soto», se lo comieron los concejales del ayuntamiento, designados por el gobernador civil para ocupar los escaños municipales, y que, en el pueblo fueron denominados «los ricos». Al ser convocadas las elecciones del 12 de abril de 1931, las que trajeron la República, los vecinos del pueblo, que habían presenciado impotentes cómo «los ricos» se merendaban «el soto», se reunieron en el Círculo Carlista, formando una candidatura, que fue apodada de «los comuneros», partidarios del rescate de los terrenos comunales indebidamente apropiados por los concejales de Primo de Rivera: «los ricos». En la candidatura de «los ricos» formaban los jauntxos carlistas. La candidatura de «los comuneros tenía sus oficinas en el Círculo Carlista, cuyo presidente era jefe de fila.

Ganaron las elecciones los comuneros. Fue elegido alcalde el presidente del Círculo Carlista. Y en el mismo acto, aquel círculo cambió su denominación por la de «U.G.T.» (Unión General de Trabajadores). Los terrenos comunales eran rescatados, pero aquel alcalde fue la primera víctima —no la única— inmolada por «los cruzados» en julio de 1936, y el centro de la U.G.T. volvió a ser Círculo Carlista. Gracias al sacrificio de aquel alcalde, hoy puede Dicastillo ofrecer al mundo el ensayo de cultivo colectivo de sus terrenos comunales.

Con el alcalde fueron sacrificados en Dicastillo por defender los intereses del pueblo José Macua, Benito Macua, Fortun Alvarez Macua, Florencio Alonso y su hijo, Marcos Iguzquiza Solchaga y José Iguzquiza Solchaga, a los que rendimos desde estas columnas nuestro tributo de honor y reconocimiento.

(ROMAN)

par René VILLARD

Le pain noir

(CONTINUATION)

Mon père, à ces réunions intimes, dévoilait parfois sa technique de défense de l'ordre contre les grévistes, les chômeurs, les révolutionnaires, les manifestants de tous poils. Les flics ne chômaient pas avec lui, barrage ici, barrage là, camions en réserve ici, voitures radio là, un vrai stratège mon père... La femme du pharmacien l'écoutait avec admiration, il était son Fouché... Moi, j'étais affranchi, je connaissais sa chanson... malgré moi, au-delà de sa vantardise d'inconscient; je m'imaginais les matraques des flics tombant sur les manifestants, cela me faisait mal à la pensée que mon père était responsable d'un état de violence... que la fraternité n'était qu'un mot...

Ils s'entendaient bien tous les quatre, amis, très amis qu'ils étaient devenus. A partir de cette époque, aux vacances, ils louaient un petit pavillon meublé à Fort-Mahon-Plage; c'était pas très loin de Paris, pratique pour mon père en cas de rappel télégraphique. Ce petit pavillon était composé, au rez-de-chaussée, d'une grande salle et d'une cuisine, au premier étage de deux grandes chambres et d'une petite. La petite, située entre les deux grandes, était pour moi; j'étais entre les deux ménages, la morale était sauvegardée... Un seul été de cette vie commune m'a suffi, m'a affranchi, m'a fait comprendre toute la fourberie des petits ménages bourgeois. Les autres années, je me suis débrouillé tout seul, tout le monde était bien content. Je me rappellerai de ces vacances-là... toute ma vie... un mois qu'elles avaient duré. Les hommes portaient des culottes courtes, les femmes aussi; pour se faire brunir, les femmes exposaient le maximum de chair possible au soleil. Le pharmacien avait des drogues de son invention pour protéger l'épiderme de ces dames, et il passait, de ses mains de potard, ces ingrédients sur la partie de corps dénudé de sa femme; sur la chair de ma mère, le salaud... Je ne les voyais qu'aux heures des repas, ça me suffisait; je m'isolais dans les dunes, en sauvage; là j'étais tranquille, je tentais d'oublier les exhibitions de viandes molles de la mère Ventoux, la nudité de ma mère, les saloperies de mon entourage; je m'en souviendrai de ces vacances-là... toujours...

J'ai toujours aimé la liberté; à quinze ans, au printemps, il me paraissait pénible d'aller en classe, de perdre ma liberté, tout un après-midi, surtout les jours où il y avait cours d'histoire. Je me moquais pas mal de César, Vercingétorix, Clovis, Jeanne d'Arc, Napoléon, de tous les autres... grands et petits... Tous ces artistes sur la scène de l'histoire, malaxés dans un but de propagande patriotique, m'écœuraient déjà... Je cherchais à découvrir les mobiles que poursuivaient les Etats à faire l'apologie de la violence; j'étais encore trop jeune pour réaliser, analyser, comprendre toute la trame du crime : je ne réalisais pas encore que les Etats ont besoin des écoles pour canaliser les jeunes intelligences malléables des enfants, pour en faire, par la suite, des citoyens soumis à leurs pouvoirs. Il était normal que ces cours, pour lesquels j'éprouvais une répugnance d'instinct, me donnent prétextes pour aller respirer librement au Bois de Boulogne ou le long de la Seine, tant pis pour les notes... je n'y attachais pas grande importance; d'ailleurs, l'hiver, il était préférable d'être classé dans les derniers, l'avantage consistant en ce que les derniers occupaient le fond de la classe, loin du professeur... près des radiateurs.

C'est en faisant l'école buissonnière que j'ai eu la révélation de l'amour. J'avais rencontré une petite camarade, aussi studieuse que moi..., dont le printemps éveillait les sens. Nous nous promenions sur les quais de la Seine; des marchandises stockées sur les quais nous permettaient de nous cacher de tous regards indiscrets... C'était beaucoup plus intéressant que l'histoire de France.

Toutes les familles bien françaises possèdent leur héros, un être cher assassiné par d'autres hommes, personne ne sait réellement pourquoi... et ceux qui ont tué ne savent également pas pourquoi ils ont tué... Les familles ont, de ce fait, leur veuve de guerre; ça fait bien, ça fait bien de chez nous, c'est dans la tradition. Il n'y avait aucune raison pour que nous fassions dérogation à cette règle. Chez nous, notre veuve de guerre à nous était une vraie veuve de guerre... une veuve de guerre fière d'avoir donné l'être qui était tout pour elle à l'ogresse patrie... Notre veuve de guerre était ma tante Nini, dont le mari, lieutenant dans l'armée, frère de mon père, avait été tué dans des premiers jours de la dernière guerre. On dit toujours la dernière guerre, c'est une façon de parler. Mon oncle avait donc été tué, c'était son métier... bien sûr... mais c'est toujours pénible l'assassinat d'un homme, même s'il est inconscient... C'est pénible pour ceux qui restent, qui peuvent l'aimer. Même un voleur, même un assassin rencontrent des affections sincères. Ma tante restait dans la tradition, toujours habillée en teintes sombres, aucun décolleté, elle était digne, souriante, avenante, mais jouait les dames respectables, la veuve de guerre totale qui ne vit que d'un souvenir... Elle était patriote, elle était la belle-sœur de mon père, alors... Elle m'aimait bien, tante Nini; à Noël, au Jour de l'An, elle m'apportait toujours des gâteries, des livres; pourtant, je n'accomplissais pas des miracles de tendresses vis-à-vis d'elle; je n'étais pas assez fourbe pour jouer la comédie, je l'aimais bien, oui, sans plus...

Chez elle, il y avait des photos et des portraits de mon oncle en uniforme partout, dans toutes les pièces, c'était le culte du souvenir... Des trophées de guerre, des armes, des médailles, des décorations agrémentaient les murs, ce n'était plus un appartement, mais un musée... Mon père, une ou deux fois l'an, lui rendait visite; à son tour, il ne tarissait pas d'éloges sur elle : « Une femme, une vraie française..., disait-il, une femme qui se donne une fois, mais qui ne se reprend pas... qui comprend la grandeur du sacrifice de l'être aimé, qui ne vit que pour honorer sa mémoire... » Quand mon père débitait des salades de cette qualité, il était préférable de se taire... Je baissais le nez dans mon assiette, j'avais trop peur qu'il ne lit dans mon regard un soupçon d'ironie...

A table, souvent, en présence de tante Nini, mon père dévidait tous les déboires qu'il supportait du fait que j'étais un petit voyou, incapable d'une pensée raisonnable, tout juste bon à finir comme une petite frappe... la honte de la famille... Il ne pouvait prévoir mon avenir... il l'appréhendait... « Je ne le comprends pas », disait-il. C'était bien possible, moi aussi, je ne le comprenais pas... Tata Nini me défendait auprès de mes parents. « Mais non, disait-elle, il a un bon fond, je vous certifie qu'il a un bon fond, mais il faut le comprendre... Il est meilleur que vous ne pensez... » Quand mon père avait embrayé sur ce sujet, ça durait. Il ne se fatiguait pas, il avait du souffle, il vidait sa bile. Il ne tentait pas de comprendre son enfant, il ne cherchait pas à réaliser ce qui pouvait le heurter, catégoriquement, il rendait un jugement définitif et partial. C'est toujours facile à un père de mettre plus bas que terre son enfant, ce n'est pas celui-ci qui peut lui répondre. Il disait : « D'où sort-il, ce misérable ?... d'où sort-il ?... pour être à son âge un révolté, révolté contre tout... ses parent, l'école, l'armée, l'Etat, contre tout! Vous ne voyez pas qu'il ronge son frein... déjà !... Il ne dit rien, le salopard, mais attendez plus tard, vous verrez, ce sera terrible!... Vous ne le connaissez pas, tata Nini... une future petite frappe que c'est... voilà ! » Puis, se tournant vers ma mère, il ajoutait : « C'est ton œuvre, ma pauvre chérie, vraiment il m'est difficile de te faire des compliments d'avoir élevé un enfant qui se révèle maintenant révolté... je le sens... contre tout... capable de s'attaquer à la société... Mon Dieu ! Où allons-nous ? Moi, officier de police, chef de service à la Préfecture, avoir un fils pareil !... » « Vous exagérez, André, vous exagérez, reprenait tata Nini. Je vous certifie qu'il n'est pas mauvais... Vous verrez, plus tard, comme il vous surprendra... » Pour surprendre tout le monde, sûr que je devais les surprendre... Mais, en toute sincérité, pouvait-on être aussi fourbe, méchant, injuste, violent, qu'était mon père ?... Vraiment, il était champion, comme père, j'avais été gâté...

Un jour, tata Nini a demandé à mes parents s'ils étaient consentants à ce que je vienne travailler chez elle plusieurs dimanches. elle avait des travaux d'électricité et de peinture à faire, des bricoles qui répugnent aux femmes. Tout heureux, mes parents ont accepté, bien aises d'être délivrés de ma présence un jour ou deux par semaine. Moi aussi, j'étais heureux; tata Nini était bonne, compréhensive, elle m'aimait bien. J'étais ennuyé pour le père Léon, mais quelques semaines sont vite passées.

Le dimanche suivant, je me suis rendu chez tata Nini; j'ai travaillé toute la matinée, j'étais content. Tata Nini venait de temps en temps me demander si tout allait bien. Je sentais près de moi un peu d'affection et j'en étais heureux. A midi, nous avons déjeuné en bons camarades, il me semblait bon de pouvoir parler et d'être écouté par une personne qui tentait de me comprendre sans toujours voir le mal dans ma conversation. Après déjeuner, tata Nini a prétendu qu'il fallait que je me repose une demi-heure, je me suis allongé sur son lit et, quelques instants après, je dormais. Quand je me suis réveillé, tata Nini était près de moi, ma tête reposait sur son bras nu; j'ai embrassé une chair tendre et douce près de mes lèvres, elle m'a rendu ces baisser; elle est devenue, ce jour-là, la plus affectueuse, la plus aimante des maîtresses, je ne l'oublierai jamais...

(A suivre.)

B.D.I.C

Recibido de España

Declaración

El martes, día 7 de julio, ha sido condenado a muerte en Madrid, por un tribunal militar al servicio de la dictadura. el antifranquista Andrés Ruiz Márquez. Según deciamos en un comunicado anterior, la policía franquista acumula sobre Andrés Ruiz Márquez, todas las manifestaciones de protesta efectuadas por los grupos de oposición de Madrid en estos últimos tiempos, usando idénticos procedimientos que en los casos de los jóvenes libertarios Joaquín Delgado y Francisco Granado asesinados cobardemente al garrote hace apenas un año.

Hoy, no pudiendo localizar a los verdaderos autores y para cerrar el expediente con un «éxito policíaco», así como para justificar una condena que ninguna conciencia humana puede admitir, sobrecargan sobre su víctima hechos que no ha cometido.

Después de cuatro días de agonía, con su vida amenazada por la pena de muerte, la clemencia del Caudillo le ha concedido la «gracia», es decir, el «derecho» a vivir encarcelado hasta la hora de su muerte. Así se administra «justicia» bajo el signo de la «liberalización» y del catolicismo. ¿Qué importa que en un país civilizado su condena fuera de dos a tres años de cárcel? ¡El Caudillo le ha salvado la vida! ¡Magnífico gesto de misericordia!

La FIJL, una vez más, denuncia enérgicamente esta nueva farsa jurídica que el franquismo escenifica para atemorizar a la oposición, y se une a la protesta internacional del antifranquismo democrático.

Por la Federación Ibérica de Juventudes Libertarias, *El Comité Peninsular*.

Madrid, 10 de julio de 1964.

Las conferencias en Thiais

Ayer, hoy y mañana de la C. N. T.

Síntesis aproximada de la conferencia del compañero Juan Ferrer pronunciada el 28 de junio en Choisy-le-Roi-Thiais.

LA Confederación Nacional del Trabajo no fue creada por azar, por mera afición sindicalista de los anarquistas españoles. La C.N.T. fue puesta en pie por carecer el proletariado español de un baluarte sindicalista revolucionario, o de un «sindicalismo emancipador», según Anselmo Lorenzo, cuya falta desde primeros de siglo enormente se resentía. Desde la desaparición de la Federación Regional de Trabajadores, Sección española de la Internacional, hundida en un caos de persecuciones de que la hizo víctima la monarquía, la organización obrera, ávida de desprenderse de la modorra mutualista, se concertó, en 1910 y en el Palacio de Bellas Artes de Barcelona, para reanimar los principios de redención integral de la clase obrera fijada por la A.I.T. y seguidamente por la Alianza Democrática opuesta al dogma marxista, con la denominación nueva de Confederación Nacional del Trabajo. Nunca se insistirá bastante a fin de despejar la atmósfera confusa que acerca de su creación para muchos existe. La Unión General de Trabajadores en 1910 ya llevaba cerca de un cuarto de siglo de existencia, y, sin embargo, la nota de unidad, o de reunión nacional de sociedades obreras, no se dio, ciertamente por algo.

En la época existían infinidad de entidades obreras de resistencia al capital, pero acantonadas en la profesión y para un caudillismo presidencialista. Otros organismos proletarios animados por anarquistas se manifestaban en todos los conflictos contra el capital sin la cohesión general necesaria. Si el hecho unionista que tanto se propaga ahora hubiese sido sentido; si la concepción de lucha de todo el proletariado hispano hubiese sido la misma, la U.G.T. habría resultado sindical única por reconocimiento de todas las fuerzas obreristas. No fue así, las sociedades actuantes, de mayor o menor importancia en afiliados, en mayoría no se sintieron representadas por la sindical inspirada por el elemento social-democráta, de principios emancipadores evidentes, pero empotrada en la sociedad actual por el interés legalista y político de sus inspiradores. Frente, pues, a esa situación inestable, los anarquistas de las sociedades obreras —hoy designados como anarcosindicalistas— determinaron una entente confederal que no se realizaría sin resistencias de sindicalistas moderados, rutinarios y, en sus lugares de predominio, de los ugetistas.

Si la C.N.T. como tal es relativamente joven, su historia viene de lejos. El avanzadismo laboral catalán arranca ya del 1840 sin transigencias hacia el capitalismo. No importa si faltos de concreción ideológica, nuestros antiguos militantes se emplearon en la acción directa faltos de todo principio liberal en leyes y autoridades. El societarismo estaba prohibido y las huelgas causaban indignación y asombro en los gobernantes. La creación del Cuerpo de la Guardia Civil por Narváez obedece ya a un deseo de represión contra la insurgencia obrera más que contra la extensión del bandidaje. El caso de un presidente obrero barcelonés ejecutado en 1856 falsamente acusado de asalto de una casa de campo para robar y con un resultado de dos asesinatos, evidencia sobradamente que el obrerismo organizado se iba a encontrar con una burguesía tacaña y vengativa, dispuesta a todo para mantener en estado de miseria y vejación a la clase que explotaba. Educados en esta escuela de dolor e imposibilidades, los trabajadores industriales de Cataluña y Andalucía principalmente arbolaron bandera de acción directa a la vez que ajustaban su sentir a las nacientes teorías anarquistas. Ese es el crédito histórico de la F.R.T.E. y de la C.N.T., su continuadora.

Hay en los días sociales de nuestro proletariado emancipador un hecho indesmentible: la U.G.T. se funda en Barcelona y no prospera en la misma. La C.N.T. se funda en Barcelona y prospera, con ayuda de Gijón, Alcoy, Zaragoza y La Coruña, en casi toda España. Enfrentados los sistemas de base múltiple y acción directa, el uno no absorbe al otro; pero la C.N.T. *tardía* penetra más en el ánimo de los trabajadores.

Sin C.N.T., pero con señuelo y sacrificio anarquistas, existió revolución social en Alcoy, en Jerez y pugnas cantonalistas (federalistas, de libertad regional), en Cádiz y Cartagena preferentemente. En la provincia de Barcelona el movimiento libertario era tan potente que la autoridad tradicional inventó el drama de Cambios Nuevos para fusilar anarquistas y diezmar su movimiento. La huelga general barcelonesa de 1902 fue de inspiración y sacrificio libertarios, igual que la revolución antimilitarista de 1909, tan desfigurada recientemente por un compañero socialista. El movimiento revolucionario de agosto de 1917 concertado con republicanos y ugetistas, sólo tuvo lucha abierta, con barricadas, en las localidades de abolengo ácrata. En 1911 la C.N.T. fue declarada fuera de la ley por haberse solidarizado con los huelguistas de Bilbao. Y debe constar que todo ello, con ser señalado, no resume la historia más importante de la C.N.T., entidad existente por derecho establecido.

La época del Sindicato Unico, tan discutida, concretó admirablemente el poder del proletariado movido por ideas. La tremenda huelga de la Canadiense empezó por reclamaciones económicas terminando en huelga general de solidaridad sentida por los demás trabajadores. Estaba tan avanzada la corriente cenetista en algunas regiones, que de contar con igual predicamento en otras la revolución social en 1919 habría sido posible. La gran desgracia del cenetismo fue la no comprensión de otros obreros y del liberalismo de avanzada y así, sumido en abandono ante la fuerza capitalista y del Estado, fue posible el exterminio personal de más de 500 compañeros tan aguerridos como ilustrados.

La Dictadura de Primo nos pilló desangrados, desorganizados, diseminados. No obstante, las huelgas del fabril y de la construcción y las sangrientas asonadas de Atarazanas y Vera de Bidasoa hablan por nosotros.

Con una C.N.T. perseguida y afectada de disculpables errores, se pudo, sin embargo, sacar bandera para un viril combate antifascista que marca un 19 de julio. Sin darnos cuenta, con la campaña antielectoral hicimos política igual que la hicimos ante un silencio fechado 19 de febrero del 36. Cosas de la actuación desenfrenada a la que obligan los acontecimientos y cuya experiencia, con la otra de colaboración gubernamental de 1936, habrá que recoger y superar. Lo bueno de 1936 son las realizaciones colectivistas, la vida sin dioses ni amos, sin leyes de arriba contra los de abajo. Tenemos jalón plantado, obra realizada que oponer a cuantos siguiendo el ritmo de los acontecimientos no supieron realizar otra cosa que defender a la reacción, como hicieron los comunistas.

El exilio ciertamente nos desvirtúa por no haberlo sabido emplear en la fortificación de consciencias y en la captación de otras nuevas. Nuestra tarea, todo y prestando atención a España, consistía en contactar libertariamente el pueblo del interior y esa fracción importante que acude al exterior por motivos económicos. Cuanto esfuerzo hemos dedicado en combatirnos y agriarnos, debíamos emplearlo en la preparación de cuadros de organización, superación, captación, de preparación cabal para la propaganda oral, escrita y artística. Era tarea que correspondía al Congreso de París (1945), pero desgraciadamente los delegados no fueron allí para entenderse, sino para divorciarse.

En cuanto al futuro —que podría ser próximo— no se puede andar con vaticinios. La corriente «actualista» a muchos avasalla, la desvalorización ideológica de España los sumerge en la duda al mismo tiempo que les predispone en favor de la sociología de Estado, inclinación que nos dará que hacer, pero con la cual quedaremos debidamente enfrentados. Los problemas «nuevos» de España serán los que sean, pero la miseria, la necesidad, la dignidad y el discernimiento de los trabajadores españoles serán esencialmente los mismos. No negamos que la modernidad conlleva nuevas características de forma, siendo lo que interesa a nosotros, el fondo del problema social cara al hoy y al futuro. Vamos a una sociedad libre e igualitaria, no para quedar en ella como productores bien cebados, sino como individuos básicos de la sociedad misma. El «ni dios ni amo» sigue siendo nuestro lema. La igualdad otro tanto. Mantengamos la esperanza.

Al terminar el disertante, hubo turno de palabras sobre datos y conceptos emitidos por el mismo, cerrando el compañero presidente el acto y al propio tiempo el ciclo de conferencias organizado por la Federación Local de Thiais y que tan notable ha resultado.—*Espectador*.

Suplemento ilustrado de «LE COMBAT SYNDICALISTE»

Vamos a decirlo: Estamos satisfechos de la excelente acogida que ha tenido. Pedidos importantes han sido servidos y otros, menores en principio, han sido renovados. Hemos comprendido que en bastantes localidades se estaba en la espera de «qué será eso»; pero al darse cuenta, se han apresurado a pedir paquete.

De la edición efectuada quedan ahora unos 800 ejemplares. Y como la fecha no implica desmérito por tratarse de un número de todo el año (por así decirlo), la aplicación del mismo es siempre factible.

Pero lo esencial es que este Suplemento llegue a manos de los emigrados económicos, este cacho de España en trasiego. Y más allá de Francia, dirección Sur. Precio: 0,40 F. ejemplar.

¿Libertad de prensa?

TAL es el título de una de las «Crónicas subversivas» de l«Aduanata dei Refrattari» del 27 de junio de 1964, y que traducimos por considerarlo interesante.

«El artículo 21 de la Constitución de la República Italiana dice: «Todos tienen el derecho de manifestar libremente sus propios pensamientos por medio de la palabra, por medio de la pluma o cualquiera otra forma de difusión. La prensa no puede estar supeditada a la autorización ni a la censura.»

Así dice la Constitución de la República. Pero aquellos que en Venecia representan la República italiana, o no saben leer, o se burlan del artículo 21 de la Constitución o bien se han conjurado para abolirlo. En efecto, estos representantes han ordenado el secuestro y prohibido la circulación del manifiesto: «Los Pintores y la Crónica», en el que se anunciaba la exposición de la Galería Internacional del 30 de mayo al 12 de junio de 1964.

El manifiesto en cuestión, del que hemos tenido ocasión de ver un ejemplar, no contiene nada de escandaloso, nada de ofensivo ni de incendiario. Contiene las reproducciones fotográficas de una docena de cuadros ejecutados por jóvenes pintores de Venecia y Milán quienes ilustran, como dice el título, acontecimiento de los tiempos recientes.

Los títulos bastan para explicar de qué se trata: «Condenada a tres meses», una muchacha por haber enseñado a algunas mujeres cómo debe procederse para evitar el embarazo; «Adolescente asesino de dos niños»; «Sobreseimiento del Tribunal en la zona devastada del Vajont (9.621 víctimas)»; «Cada año mueren de inanición o por penuria de ciertos alimentos esenciales 35 millones de seres humanos»; «Decretado un nuevo divorcio a la italiana»: mató a la mujer y a su amigo: 4 años; «Caen y mueren dos obreros en una obra»; un número no precisado de argelinos echados al Sena, etc.

Pero el cuadro que ha provocado la medida draconiana de las autoridades republicanas de Venecia es el del pintor Vincenzo Eulisse quien retrata, de forma algo caricaturesca, la visita hecha al papa reinante por el embajador de Franco en la Santa Sede, cuyo título es: «En un discurso al embajador, Pablo VI ha elogiado el régimen de Franco.» Acompaña el dibujo la noticia del hecho tal y como fue publicada por los diarios al día siguiente.

El que se ha atribuído el deber de firmar la orden de secuestro del manifiesto se llama doctor Weiss —el mismo personaje que el año pasado ordenó el secuestro de los dos cuadros expuestos en la vitrina de la Librería Internacional, ilustrando el asesinato de los dos compañeros españoles agarrotados. Según Weiss: «El manifiesto, redactado por la Galería Internacional, parte de un hecho de crónica (el encuentro del embajador de España con el pontífice, el que está representado de manera que no conviene a su dignidad de supremo representante de la religión católica), se retiene que esto sea explícitamente una injuria al prestigio del propio supremo representante de la Iglesia.»

El razonamiento, si así puede llamarse, es infantilmente ridículo, no ya porque nadie haya investido jamás al doctor Weiss de la autoridad de establecer con cuales semblanzas debía ser representado el sumo pontífice, sino aún, porque si el prestigio de este último debiese depender de su aspecto ,el papa podría ser escogido, no precisamente en el colegio de cardenales, sino entre los artistas de cine o entre los atletas de las olimpiadas.

Es obvio que el señor Weiss no ha comprendido aún, en lo que se refiere a los ciudadanos de la República Italiana, si el artículo 21 tiene un sentido cualquiera; guapo o feo el sumo pontífice es en suma un ser humano, discutible en sus apreciaciones públicas como cualquiera otro, criticable como toda otra persona que se interesa por los hechos ajenos, por todo lo que se dice o por todo lo que se hace, particularmente cuando recibe y elogia a los cómplices de la dictadura de Franco que desde hace un cuarto de siglo oprime al pueblo español.

F. F.

Fluorescencias

1

Tienen una montaña de osamentas humanas,
y dicen que es victoria de las huestes cristianas.

2

Preparaban al hombre para la vida eterna,
con trabajos forzados y grillos y cadenas.

3

Podrá quedar el crimen oculto con los años;
no dejará el castigo de caer como un rayo.

4

El Cosmos es antiestatal. Su poder está equitativamente repartido. El Sol no entra en guerra con los planetas, ni con los otros soles. Unos a otros, los astros y las estrellas conviven armónicamente, sin pensar en obstruirse el paso por el firmamento, ni en destruirse. La fraternidad —tal como nosotros la entendemos—, y la solidaridad, son la base de esta maravilla patente ante nuestros ojos.

5

El acaparamiento del poder por el Estado, es el causante de casi todos los males del mundo, lo cual justifica rotundamente la vigencia del anarquismo. (AN-sin, ARQUIA-Estado). Y la seguirá justificando hasta que el hombre consiga armonizar su vida en sociedad con la del Universo.

6

El Cosmos está contra el Poder —contra todo Estado, tal como lo entendemos los humanos—; y aún no comprendemos cómo puede ser la ignorancia tan osada que mientras el Universo esparce su poder, ella pretende acumularlo.

7

Nuestro lenguaje debe recobrar sus libres y recios fueros, su rebelde expresión de claro pensamiento. Cansan hasta la saciedad las medias palabras, los conceptos vertidos con sordina, sobre todo cuando se expresan a nombre de bellos ideales.

8

Fuente de vida y esperanza; fértil pradera florida de sentidos pensamientos de altura y profundidad; maravillosa cantera de meditaciones basadas en una experiencia vivida con rectitud humana; brazo y cerebro candentes en su lucha por la libertad. Eso es y debe seguir siendo la palabra anarquista.

9

Existen momentos en la existencia de los hombres para los cuales la palabra anarquista es como un elixir de vida imprescindible, sin la cual el mundo feneceria de sed y de hambre de todas las cosas. Ella no da esas cosas; pero nos afirma en la ruta por su conquista, lo que es fundamental si se quiere alcanzar una meta de superación.

COSMOS

ANTENA

LA SIEGA

MADRID.—En Castilla se paga actualmente a los segadores a razón de 12.000 pesetas mensuales. No todos consiguen trabajar los treinta días.

POLITICA AGRARIA

MADRID.—Leído en «Brevierias» de «ABC»: «Nos escribe un labrador de lo que él llama la «zona seca» de España. Al mal de la sequía —dice— se une hoy la falta de brazos. Como el campo no retribuye, la gente no va. Los jornales de siega, si hay quien los eche, valen cien pesetas y la comida. El rendimiento está por debajo del coste por el estado desastroso de la siembra, que casi no ha llegado a espigar o lo ha hecho pobremente. El grano está depreciado, la cebada de importación quita venta a la del país. Los ganados se venden por no haber quien quiera ser pastor. Y así siguen las quejas de nuestro comunicante.»

LOS COLABORADORES

PARIS (OPE).—Comentando el libro «La colaboración», escribe el crítico de «Temoignage Chrétien»:

«Lucharon hasta el final. Pero a la muerte de Doriot, muerto por un avión, Jean Herold Paquis declaraba: «Al dejar el cementerio de Mengez, yo sabía que había terminado la aventura...» Y dejaron Sigmaringen donde se habían refugiado. Charles Lesca, director de «Je suis partout», huyó a América del Sur. Marcel Deat se volatizó. Pierre Laval que pidió a Franco el beneficio del derecho de asilo, es entregado a sus jueces por aquel que debe su triunfo a Hitler y Mussolini.»

25 AÑOS DE POBREZA

MADRID (OPE).—En una estadística recogida por el diario «Pueblo», figuran las siguientes proporciones de consumo por cada mil habitantes:

Azúcar: España, 16; Francia, 26; Alemania, 28; Inglaterra, 49.

Carne: España, 19; Alemania, 53; Francia, 70; Inglaterra, 71.

Automóviles: España, 5,4; Alemania, 51,2; Inglaterra, 81,6; Francia, 90,1.

Teléfonos: España, 4,7; Francia, 7,9; Alemania, 8,8; Inglaterra, 14,3.

LA TRATA DE BLANCOS

LISBOA. — Nueve personas, entre ellas un sacerdote, han sido condenados por el tribunal de Valença al norte de Portugal, a diversas penas por tráfico de emigración clandestina, en particular hacia Francia. El sacerdote Manuel González Da Costa, fue condenado a dieciséis meses de cárcel. Es la segunda vez que estaba implicado en un asunto de este tipo.

BRIVONADA

LISBOA.—Dos elementos anti-régimen, el ingeniero Areosa Feio y el doctor Oliveira Rodríguez, fueron condenados a 18 meses de prisión cada uno y a la pérdida de sus derechos políticos durante cinco años.

ESTUDIANTES EN LIBERTAD

BARCELONA.—La mayor parte de los veinte estudiantes que fueron detenidos en Barcelona por estar implicados en una red de comunistas pro-chinos, fueron puestos en libertad provisional. Una comisión jurídica Francesa que fue a Barcelona por iniciativa de la Unión Nacional de Estudiantes Franceses para ocuparse de este caso, se declaró satisfecha de sus conversaciones con los abogados de los detenidos y del hecho de que hayan sido puestos en libertad provisional.

EL CASO GIL

José María Gil Robles, líder de la democracia cristiana española, exiliado desde 1962, que fue detenido en el Aeropuerto de Madrid-Barajas, fue puesto en libertad al cabo de poco de ser retenido.

COLECCION DE ARTE DESTRUIDA

MADRID.—Un incendio, presuntamente causado por un corto circuito, destruyó casi totalmente una colección privada de objetos de arte valuada en cuatro millones de pesetas (66.670 dólares), en la residencia del sub-director del Museo de Arte Moderno en esta ciudad.

SIN MODIFICACION

MEXICO. — La situación jurídica que determinó el rompimiento de relaciones diplomáticas entre México y España oficialmente continúa igual, declaró la Secretaría de Relaciones de México.

Así contestaba a ciertas informaciones publicadas en Madrid, en las cuales se insistía en la necesidad de que se reanudaran las relaciones entre ambas naciones. La Secretaría agregó que las promociones mexicanas que se están realizando actualmente en España son de carácter particular y en beneficio de determinadas empresas privadas. La visita de artistas, charros o mariachis a España no tiene ningún carácter oficial, terminó diciendo la citada dependencia. Recientemente, el señor Díaz Ordaz ha sido elegido presidente de Méjico.

LA REPRESION

MADRID.—Cuatro universitarios de izquierda acusados de asociación y propaganda ilegal, serán juzgados el sábado próximo por el Tribunal de Orden Público que se reúne todos los sábados desde hace cinco semanas. Los inculpados son el economista Juan Antonio Matesanz, el profesor de matemáticas Angel de Lucas y Fernando Sánchez, licenciado en filosofía. De fuente bien informada se supo que el fiscal pedirá penas de tres meses a tres años de prisión y multas de 50.000 pesetas.

SALAZAR EN EL BANQUILLO

NACIONES UNIDAS (N. Y.). — El Comité de Descolonización de la OSU aprobó por 20 votos a favor y 4 abstenciones —Estados Unidos, Gran Bretaña, Austria e Italia— una moción afroasiática en la que se condena al gobierno de Lisboa por negarse a aplicar la declaración de las Naciones Unidas sobre la concesión de la independencia a los países y pueblos colonizados.

En dicha moción se llama también la atención del Consejo de Seguridad sobre el empeoramiento de la situación en los territorios administrados por Portugal.

La resolución adoptada reafirma la necesidad de medidas como el reconocimiento del derecho de los pueblos de los territorios portugueses a la autodeterminación, la amnistía y la celebración de negociaciones constitucionales entre Lisboa y representantes calificados con miras a la independencia.

SE ADHIRIO A LA FIESTA

PAMPLONA. — Norris Barker, de 26 años, teniente del ejército de EE. UU., está encarcelado bajo sospecha de haber arrojado una bomba de humo durante el tradicional encierro de los toros en la famosa feria de Pamplona. La policía dijo que detuvo a Barker cuando estalló la bomba entre los animales que corrían por las calles hacia la plaza de toros precedidos por una multitud de personas, según costumbre.

Un portavoz del Ministerio de Información dijo en Madrid, que «pudo haber ocurrido una tragedia», pues la explosión espantó a los animales.

La policía no indicó de qué acusará a Barker ante los tribunales.

JUICIO CONTRA CASADO

MADRID.—El coronel Segismundo Casado, que rindió Madrid a las tropas del general Franco hace 25 años, será juzgado próximamente ante un Consejo de Guerra bajo la inculpación de rebelión militar por su participación durante la guerra civil en las filas republicanas.

El coronel Casado, que cuenta ahora 72 años de edad, regresó a España hace tres años, tras un largo período de exilio en Inglaterra y Venezuela. Actualmente se encuentra enfermo de gravedad.

DEL CASO MADRID-LONDRES

LONDRES. — El Gobierno español anunció que ha descartado las conversaciones para la compra de buques de guerra británicos por valor de 14 millones de libras esterlinas (39,2 millones de dólares), tras el discurso antifranquista pronunciado por el dirigente del Partido Laborista, Harold Wilson. Por su parte, el Partido Laborista manifestó que el ataque de Wilson estaba justificado.

«Estas negociaciones jamás debieron iniciarse», dice un comunicado del partido.

Según el proyecto de contrato, España habría construido tres o cuatro fragatas del tipo Lander de diseño británico, mediante licencia. Se cree que también se habría construido un crucero.

El Jefe del Estado, Francisco Franco, decidió suspender la operación disgustado por los comentarios sobre España que Wilson hizo en la Cámara de los Comunes.

CON COHETE AJENO

MADRID. — «España tendrá pronto un grupo de cohetes tierra-aire con cabeza buscadora (para la defensa anti-aérea)», declaró el teniente general español Rafael Cavanillas Prosper, en una conferencia de prensa celebrada en Madrid. Estos cohetes permitirán a España de situarse «a la altura de los ejércitos más perfectos», agregó el teniente general.

Comunicados

JIRA INTERREGIONAL

Confederal y libertaria a cargo de los núcleos Hérault, Gard y Lozère y Provenza, en celebración del 19 de julio de 1936.

Día 26 de julio de 1964 en el pintoresco lugar «les Sablières», situado en el triángulo Montpellier, Nimes y Alés, concretamente en Lézan (Gard).

Corriente para baños, frondosa arboleda, espacio para juegos y reuniones; evocación del pasado y previsiones para el futuro, expansiones, y conferencia a cargo de la compañera Federica Montseny.

No olviden los compañeros de los cuatro departamentos que esta excursión es la máxima del año.

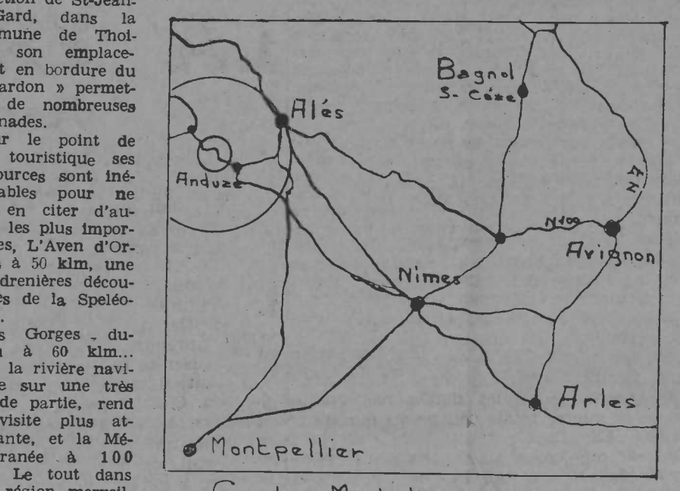
EN BURDEOS

La F. L. convoca a sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo, día 26 del corriente, a las nueve y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande, Burdeos.

Le terrain du camping est situé dans la corniche de Cévennes au bord de la route nationale 107 en partant d'Anduze 6 klm en direction de St-Jean-du-Gard, dans la commune de Thoiras, son emplacement en bordure du « Gardon » permettra de nombreuses baignades.

Sur le point de vue touristique ses ressources sont inépuisables pour ne pas en citer d'autres, les plus importantes, L'Aven d'Orgnas à 50 klm, une des drenières découvertes de la Spéléologie.

Les Gorges du Tarn à 60 klm... dont la rivière navigable sur une très grande partie, rend sa visite plus attrayante, et la Méditerranée à 100 klm. Le tout dans une région merveilleuse de « soleil » qui promet un mois d'août inoubliable.



Moyens de transport : Trains. Nimes, départ : 1,19 - 4,45 - 7,40 - 8,55 - 9,30 - 11,30.
Alés, Arrivée : 2,04 - 5,54 - 8,26 - 9,37 - 10,33 - 12,50.
Cars départ d'Alés en direction de St-Jean-du-Gard : 6,35 - 12 - 17,40 h.
Demander au chauffeur d'arrêter au Camping International. Durée du trajet, environ 40 minutes.

PRENSA RECIBIDA

BOLETIN «TERRA LLIURE»

Esa publicacioncita de los libertarios catalanes suele sorprendernos tanto por sus desapariciones impensadas como por sus reapariciones inesperadas. Ahora nos visita el número 4, de época indeterminada, pero presumiendo un contenido aceptable, incluso conveniente, aunque con tema un poco repetido. Ostenta el número en cuestión las firmas de Isgleas, Tarragó, Guiraud, B. Torner, Colubret, J. Ferrer, etc., Notable la sección de informaciones.

«Terra Lliure» puede ser escuela de redactores en idioma maragalliano con vistas a la Cataluña postfranquista. Merece estima y apoyo.

Solicitarlo en 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 10 F.
Un an : 20 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

VACACIONES

LAS tenemos encima apremiadas por un calor que aplasta. 35 grados sobre cero. El termómetro no miente.

¿Y el termómetro social? Este tampoco falla. Su mercurio señala la época que vivimos.

El obrero tiene cuatro semanas de vacaciones pagadas previa justificación de doce meses trabajados. Si hay merma de tiempo, aunque justificada por despidos o enfermedades, el derecho a vacaciones es considerablemente recortado. Leyes sociales así lo disponen y contra ley no hay murmurio que valga.

Un mes de licencia con abono de sueldos vale para transcurrirlo a domicilio, no fuera del mismo. Espectáculos, cafés, excursiones, hoteles, chucherías necesarias para todo salir de casa, en la época cuestan lo del ojo de la cara sin que leyes ayuden. El obrero que se agrega a la corriente veraniega de largo alcance arriesga gastar en un mes lo que va a cobrar con el trabajo subsiguiente de tres meses. A todas luces, la conquista no es tan espléndida.

Hay otro juicio emisible: La moda veraniega aburguesa. Tenemos derecho a todo, pero en obreros conscientes, derecho no lo tenemos a seguir la corriente, a desarrollar la frivolidad imperante, a pisar playas, paseos y localidades intransitables. No tenemos tampoco derecho a suspender publicaciones revolucionarias por la boba razón de que el calor aprieta. En agosto ni en mes alguno el reloj de la revolución social no admite parones. El julio español es caluroso y, sin embargo, tenemos un 19 y un 25 de tal mes no ya calurosos, sino quemantes. Con la moral hoy existente y de haberla observado, el fascismo español se hubiese impuesto sin sacrificio y el fracaso del jesuitismo con Maura y Lacierva, no se hubiera consumado.

Tal vez haya en nosotros razón de aprovechar esas semanas de holganza. No hay misión importante en la sede; abandonémosla, pues, de momento. Pero ese viaje a la vista no debe, no puede ser de burguesa vagancia, de abstracción completa del ideal y del asunto de España. Cambiando de aires veremos caras nuevas, sostendremos nuevos contactos, nos acercaremos —tal vez— a la frontera, y a todo ello no podemos acudir despreocupados, insensibles, en plan de simples festeros. Hay propaganda editada, hay facilidades de relación provechosa que encontraremos con solo buscarlas. Existe compromiso moral, en nosotros, de hacer mucho y continuamente; e incluso la necesidad de salir, en siendo posible, del círculo vicioso de las reuniones, de desapolillarnos con el gran aire de las inmensidades. La juventud española la tenemos a nuestro alcance en plan de emigrada, y a los jóvenes de allá poco falta en la frontera si no se les contacta directamente.

La fiesta mayor del pueblo nos dejaba indiferentes. La fiesta superior de las vacaciones nos arrolla y lleva.

Que sea por algo bueno. Que al regreso ningún compañero se pueda decir: He perdido el tiempo.

Puesto que la causa sentida no admite vacaciones.

CHISPAS

Exvoto al voto.

∴

Vota, vota, vota, hasta quedar desaparecido.

∴

El día que voten los muertos Thiais llevará ventaja.

∴

Cuantos más votos menos conciencias.

∴

Un voto más, un hombre menos.

∴

Nuestra panorámica siempre ha sido hermosa sin tramoya electorera.

∴

Votan el ciudadano, el circunscrito, el obediente, el exigido.

En día como tal el compañero se va al campo, no importa si con lluvia.

∴

Libertariamente, inconcebible la existencia de votantes.

∴

¿Y si manos extrañas yesaran el clásico «No votar» en nuestra puerta?

∴

Convicciones, no elecciones.

∴

Sembrad votos y recogeréis partidos.

∴

El voto, esa abyección contagiosa...

CHISPERO

España al día

GIL ROBLES NO HA SIDO MOLESTADO

MADRID. — El destacado político José María Gil Robles, que regresó hace poco de un exilio que le fue impuesto por actividades antifranquistas, dijo en conferencia de prensa que no había sido molestado por las autoridades y que en tres o cuatro días piensa regresar a su residencia en Ginebra.

Gil Robles, que fue ministro de Guerra durante la República en 1934, se exilió en Suiza en junio de 1962 después de haber regresado a España de un congreso en Munich, Alemania, que fue calificado aquí de «antiespañol».

Gil Robles rechazó esa acusación. Dijo a los periodistas: «Fuí enviado al exilio por mis actividades europeistas. Como europeista regresé aquí, y ayer asistí a una Asamblea General de la Asociación Española de Cooperación Europea».

Dijo que se trata de «una organización que procura estrechar las relaciones entre todos los países europeos».

Robles dijo que ha entablado demandas, aquí y en México contra una revista española («SP») que hace algún tiempo lo acusó de emplear dinero de la familia del desaparecido Rafael Trujillo, dictador de la República Dominicana, para efectuar campañas antiespañolas en el extranjero y para financiar actividades terroristas en España contra el régimen de Franco.

POSIBLE CREACION DE UN PARTIDO SOCIAL CRISTIANO

NUEVA YORK (ANSA). — La posibilidad de que se funde en España un partido social cristiano, distinto a la Falange, es el tema de la «Columna del Medio» que publica el diario «La Prensa».

Opina el autor que en el fondo hay un entendimiento o compromiso, aún no conocido públicamente, entre el régimen y el clero católico.

Ese entendimiento, añade, consistiría en que Franco estaría dispuesto a permitir el funcionamiento de un partido social-cristiano distinto a la Falange, y las fuerzas católicas, por su parte, estarían dispuestas a respetar y acatar, al menos por el momento, la base fuidamental del régimen: o sea la inviolabilidad sacrosanta de la persona y actos del Jefe del Estado.

Indica el articulo que no seria imposible que el comienzo del movimiento socialcristiano se haga dentro de la organización «familiar» de tipo corporativo.

La organización con un sistema representativo por profesiones, tendría derecho por lo menos a opinar sobre la administración de los recursos presentes y futuros, materiales y espirituales de España.

Ahora bien, ¿a dónde se dirige todo esto?, se pregunta en un pasaje del articulo. Y se responde: «Por sabido se calla: organizar la sucesión de Franco y asegurarla para la gente que se confiese, comulgue, vaya a misa, y, además, esté dispuesta a llevar a cabo por medios pacíficos la revolución *social* de que España está tan necesitada, como la América Latina, y quién sabe si más urgentemente aún que la América Latina.

EL PARDO - EL KREMLIN

¿Quién hubiera podido pensar hace cinco años, o hace tan sólo dos años, que el generalísimo Francisco Franco iría a ver jugar a un equipo de fútbol de la Unión Soviética, y en Madrid?

La presencia de Franco en las finales de la Copa Europea, en la competencia de naciones entre la Unión Soviética y España, no constituyó sorpresa. Todo ha cambiado mucho desde que Rusia era una palabra impronunciable en España, y hasta los despachos sobre la Unión Soviética se podían publicar aquí únicamente si aparecían fechados en Helsinki o Copenhague.

Cuánto falta para un intercambio de representaciones diplomáticas entre Madrid y el Kremlin, es todavía motivo de especulación. Pero hay otras formas de contacto entre España y el bloque comunista actualmente, incluyendo el juego de fútbol.

En el reciente Festival Anual de Cine de San Sebastián, seis de los países representados pertenecían al Bloque Comunista, incluyendo la Unión Soviética, por primera vez en los doce años que lleva efectuándose el Festival.

También ha llegado a Madrid una misión rumana de economía y comercio, para reunirse con los ministros de Franco y con otros funcionarios españoles, con vistas a aumentar el intercambio comercial entre los dos países.

Muchos de los edificios que se construyen en España, en su ampliado programa de desarrollo, se hacen con cemento de detrás de la cortina de hierro. Si uno lo desea, puede comprar cerveza pilsen de Praga en muchos comercios españoles. Hasta caviar del Mar Negro se encuentra aquí sin mucha dificultad.

Cuando se les pregunta a los funcionarios sobre los cambios, dicen que se deben al «enfrentarse a realidades».

Dicen que se han producido cambios sustanciales en la escena internacional, y que España tiene que reconocerlos.

Nadie, con excepción de Franco, sabe lo que él pensó cuando entraba al estadio repleto de público entre banderas con la hoz y el martillo, cuando se mantenía en atención mientras se tocaba el himno de la Unión Soviética, y luego cuando contemplaba a los jugadores soviéticos, con la insignia «URSS» en su pecho, jugando contra el equipo nacional de España.

Pero el Caudillo parecía disfrutar del juego, como si pensara que quizá los cambios pueden ser beneficiosos.

J. H., Madrid.

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

Por qué se perdió la revolución

POR si lo hubiéramos olvidado el caso de Cuba nos lo trae a la memoria. El caso de Cuba en contraste con los también recientes de Perú y Brasil. El cuadro nos sirve de ejemplo.

Cuando la situación de Cuba no se hallaba del todo definida, cuando se perfilaban con fuerza las ideas centrales de una revolución a fondo, aunque de allí brotaran gritos de angustia, por el fantasma amenazador del hambre; reclamos a la solidaridad en procura de armamentos para alejar todo intento de restauración batistiana; llamadas de atención para consolidar las posiciones antidictatoriales... Cuando, en fin, los esfuerzos populares, de base, del pueblo cubano, se desarrollaban en plena libertad buscando las soluciones propias a una transformación social de fondo, un telón de silencio, un cordón «sanitario», un pesado compás de espera, eran los signos que denotaban la actitud preventiva de las democracias. ¡Cuidado con la contaminación revolucionaria!... ¡Cuidado con la gangrena!...

Las «revoluciones» de Perú y de Brasil eran otra cosa. Tan distinta que las mismas democracias se apresuraron a reconocerlas a las veinticuatro horas de su afianzamiento. Solidaridad entre Estados prontamente restablecidos en sus funciones —no solamente autoritarios— guardadores de los sagrados intereses de la propiedad. De la propiedad privada. No de la propiedad puesta al servicio y a la disposición del pueblo.

Las situaciones se han ido aclarando y hoy rige en Cuba un Estado que difiere de los otros en cuanto a sus declaraciones. Que se asemeja a todos los Estados en cuanto a sus prácticas esenciales. Y los mismos países que combatían a Cuba revolucionaria se apresuran a comerciar con Cuba reintegrada a una cierta «normalidad», dispuesta a congraciarse con las democracias de todo tipo: capitalistas o tituladas proletarias.

De Cuba no puede hoy decirse ni más ni menos que lo que se dice —y lo que se hace— respecto a Rusia. ¿Quién no se relaciona, comercia, festeja y pacta con quien dejó de ser amenaza de revolución auténtica?

Más que los ataques, las denuncias y los clamores de China o de Albania, más que nuestras propias denuncias —que datan exactamente 45 años— es justamente la actitud del capitalismo lo que prueba y reafirma que en Rusia ayer y en Cuba hoy, la Revolución, la Social, la que la Primera Internacional anunció quedó escamoteada, relegada a otra difícil, hoy hipotética ocasión...

∴

En España se proseguía su logro —el de la R.S.— desde hacía unas décadas. Los ataques y ensayos se repetían en todos los tonos y dieron como consecuencia el «primorriverismo» —algo así como una repetición mussoliniana— que fracasó estruendosamente desembocando, no en la República, sino en el repetido complot de militares que fracasó con Sanjurjo y se completó con Franco. Las fuerzas se hallaban bien definidas, en continua oscilación debido al contrapeso de los siempre indecisos demócratas; indecisos para todo menos para gobernar. La C.N.T., que no era por su espíritu una organización sindical parecida a las sindicales en uso, no se había limitado a una simple declaración de propósitos. Se había propuesto transformar España y se había dado con ahínco a la tarea. Con acierto o no, oportunamente o en fallida óptica estratégica de la situación, el conjunto libertario y confederal había declarado la guerra al Estado español en todas sus expresiones: monarquía, república o sanjurjada. Hubo intentos tal vez precipitados en los que había más afán combativo que madurez. ¿Pero es que un movimiento revolucionario tal cual el confederal y libertario había de esperar en la indecisión, a que madurara la breva? ¿Es que una vez lanzados y enfrentados a la reacción correspondía frenarse o hacer marcha atrás?

La respuesta la dio el propio pueblo el 19 de Julio. Decimos el propio pueblo porque sin la intervención masiva de las barriadas obreras no hubieran bastado las formaciones sindicales para triunfar en Madrid y en Barcelona, en Valencia y en más de la mitad del territorio español. En un tris pudo haber llegado al total de no haber existido el freno de los demócratas, primeros sepultureros de la revolución naciente. Ellos negaron las armas al pueblo y fueron víctimas de su lealtad al Estado. No traicionaron, fue el Estado naciente el que les traicionó, fusiló, anexó, en su impulso para impedir el desarrollo de la revolución. Porque la Revolución se perfiló grandiosa y elocuente desde las primeras horas de la lucha con sus manifestaciones inequívocas. Surgía una nueva economía, sin Estado, todos los valores clásicos quedaban derrocados. Comenzaba una nueva era, la ampliamente anunciada por el movimiento confederal.

Y todos los Estados —todos— sin excepción, cooperaron a la creación del «cordón sanitario» para impedir que la Revolución transcendiera. Habrá que ahogarla en sus propias fronteras fuere la que fuere la forma de gobierno que surgiera. Solidarios con Hitler, sí. Jamás con Bakunin.

Las democracias no traicionaron a la Revolución española; cumplieron su mención histórica ahogándola en sus pañales.

Es lo que entonces no comprendimos nosotros y lo que muchos de nosotros se obstinan bien en no querer comprender.

La traición a la Revolución partió de la indecisión de los declarados revolucionarios, no de las secularmente declarados enemigos de la Revolución.

La lección nos enseña que todo ensayo debe llevarse hasta las extremas consecuencias. Sólo así se sabe si su realización es posible. Toda indecisión conduce a la pérdida anticipada de la Revolución.

UN PUEBLO INDOMITO

por Antonio PEREIRA

A medida que se acerca el desenlace, por lo que parece no violento del problema español, vemos partidos y organizaciones fascistas y antifascistas del interior y del exterior de España, prepararse para recoger la herencia del dictador y repartírsela buenamente, entre amigos, escudados tras la verborrea, a veces violenta, de sus periódicos y semanarios. No serán pocas las voces interesadas, que olvidando, por cálculo, la tragedia de casi tres años de lucha, ahora querrán demostrar que el régimen de Franco es, sí, un régimen dictatorial, pero que, en resumidas cuentas, éste ha buscado, a su manera, se entiende, de salvar los intereses de España, y mal que bien, los intereses de los españoles. No faltan tampoco periódicos extranjeros que, frente al estallido de las huelgas en Asturias, cerca de 40.000 hombres que se han cruzado de brazos en este pasado mes de marzo, quieren demostrar que tales actos no hacen otra cosa que entorpecer la marcha hacia adelante de un país que busca por todos los medios de entrar a formar parte del concierto internacional al lado de los países mal llamados democráticos. Además, añaden que estas demostraciones, que califican de violentas, impiden y retardan la tan suspirada concordia y comprensión entre los españoles.

Que yo sepa el pueblo no es siempre enemigo de sí mismo, ni, en línea general va contra sus intereses. Por consiguiente, estos periódicos y sus bien pagados mercenarios que tales cosas escriben, se refieren sin duda a la comprensión y a la concordia absurda entre el pueblo y los poseedores de la riqueza y el poder, olvidando que las fortunas de estos españoles calculadas en millones y miles de pesetas hacen palidecer las fortunas de muchos magnates europeos y americanos.

Al finalizar el mes de mayo de 1939 y casi hasta el fin de la contienda, el gobierno mal llamado republicano se esforzó en demostrar a las potencias democráticas de entonces que ya nada tenían que temer de una victoria republicana, puesto que la revolución se había ya terminado. Hoy se quiere demostrar poco más o menos lo mismo, es decir, que ha llegado la hora del cambio de guardia en España, porque todas aquellas fuerzas que en julio del 36 lograron crear un régimen nuevo poniendo al margen a los que representaban la explotación y el abuso, están prácticamente desorganizados y desmembrados. El gobierno hablaba con razón de causa porque sus divisiones comunistas, por él expresamente enviadas, habían pasado como un alud sobre las conquistas del pueblo, las colectividades, reconociendo al mismo tiempo el derecho de la propiedad privada. El sentido de la contienda se había desvirtuado. Ya no era una lucha por la libertad, pero sí una lucha para tener de pie un estatu quo que habría salvaguardado los intereses de todos aquellos que durante un año habían complotado en la sombra y que ahora con el nuevo rumbo elegido por el gobierno pseudo-republicano podían complotar y traicionar a la luz del sol en el seno del mismo organismo y desde los mismos estados mayores del ejército republicano. Los intereses del pueblo quedaban así desplazados, como hoy, a segundo o tercer plano, mientras sus hijos, cientos de miles, se hacían inútilmente masacrar en batallas planeadas contra toda lógica. Independientemente del objetivo, había que ensayar otras armas, otras tácticas, nuevos métodos que, para el pueblo y para la España libre se demostraron, además de inútiles, estériles. La guerra civil siguió lentamente su curso ya establecido de antemano y en el transcurso de los meses muchos Estados democráticos perdieron en ella la dignidad y la decencia. Y mientras las tropas mercenarias de Franco avanzaban, un insigne estadista inglés se quejaba en el seno del parlamento de su propio gobierno, de que las minas de Almadén y el hierro del Norte habían sido pagados a caro precio, es decir, a costa de la dignidad del propio país. Vino la paz, punteada durante veinticinco largos años por los estampidos de los mausers de Franco que a racimos hacían caer 300.000 españoles al pie de los paredones de los penales y en los varios campos de la Bota de toda España. Veinticinco años durante los cuales las democracias han abastecido Franco de dólares, de francos, libras, liras y de rublos para que su régimen pudiese ir adelante, afianzarse en campo internacional y poner al servicio del Occidente y del Oriente, empeñado en una guerra de intereses y de prestigio, un campo vasto de medio millón de kilómetros cuadrados donde volcar el surplus de su propia producción. Veinticinco años son un lapso de tiempo suficiente largo para acabar con cualquier tipo de resistencia, pero todos estos Estados democráticos no habían contado con la tenacidad del pueblo español, en su adversión al régimen ni con su espíritu de independencia y así, poco antes de finalizar el año 63, se vieron obligados a volcar otros cientos de millones de dólares, en las cajas de Franco para evitar su hundimiento. Sin un mínimo de dignidad, ni de decencia ni de vergüenza. Todo este Occidente que en los parlamentos y por boca de los políticos de izquierda y de derecha se chiflan de democráticos han hecho y hacen todo lo posible para dar la puntilla a este pueblo y rematar con lo que le queda de libertad.

Habían esperado todos estos países que después de la sangría que España había sufrido durante treinta y cuatro meses de lucha, al parecer estéril, pero de alcance moral incalculable, habría sido muy fácil manejarla a su antojo. Mas no fue así, ni ellos podían esperar que Franco continuara fusilando al ritmo de seiscientos hombres por día. No por falta de ganas, pero porque era materialmente imposible para él continuar haciéndolo.

Poner la brida a este pueblo que desde algunos años da signos de honda inquietud, es y sigue siendo un objetivo primordial para el régimen. Todos los métodos y todos los medios han sido usados. Todo el control posible e imaginable ha sido puesto en

(Pasa a la página 2.)

DE NOCHE

LA RIÑA

ESTABAMOS sentados en el poyo del Apuntamiento tomando la fresca. Durante el día había caído fuego del cielo y ahora, al filo de las doce de la noche, no corría un pelo de aire. Bastante gente en la plaza, y en las puertas de las casas hombres y mujeres en sillas (a no pocos circunstantes había vencido el sueño y daban cabezadas). Las artificiales luces regalábanse del calor. Abiertos estaban los cafés y el Casino, y de cuando en vez la farmacia. Personas contrarias en política vociferaban en las escaleras de la iglesia; alguaciles y serenos no quitaban ojo a los alborotadores. Mi padre y el secretario del Ayuntamiento paseaban por la plaza conversando...

No más aire que el del abanico. Sed, mucha sed...

—Araceli, llégate al Casino y que te den para mí una gaseosa.

—¿Voy por un rallo de agua fresca a la fuente?

—No es hora.

La trifulca de las escaleras de la iglesia terminó viniendo a las manos el carlista y el liberal, sin que persona alguna lograra separarlos, excepto mi padre, al que los contendientes obedecieron.

Mas para entonces el liberal le había arrancado de un bocado la oreja al carlista, y éste de otro mordisco llevósele un cacho de nariz al liberal, que escupió al suelo.

Llevados los dos energúmenos al hospital, pasaron aviso al médico y al practicante.

—Esto lo hace el calor —dijo un circunstante de la plaza.

—Peor que los perros de presa —comentaba una madama, con un gran abanico.

—Muñidores electorales son y, aunque cuñados, enemigos políticos.

—A matar están sus mujeres siendo hermanas.

Iban a dar las doce. Los tres serenos en medio de la plaza, alineados, aguardan que el reloj dé la hora para decir a voces la asueta salutación, salvo el tercero que sólo declara la hora y el tiempo que hace.

A dicha ancestral ceremonia procede el apagón de los faroles, quedando el pueblo sumido en tinieblas.

El pavimento es de pedregullo y como no se ve ni para jurar, hay que retirarse a los domicilios despacio. Los serenos, galantes, acompañan con los farolillos a las damas.

A todos embarga la emoción de la riña.

Mañana no se hablará de otro en todas partes: el público curioseará, y acudirá a ver las manchas de sangre patentes en la plaza.

Pasa por cerca del Ayuntamiento la mujer de un significado carlista, y exclama:

—A falta de hombre de bien, mi marido es alcalde.

Y el dependiente de la botica, que es liberal y está en la puerta desocupado, replica:

—A malas lenguas, tijeras.

Calor...

PUYOL

DISCOS

Querido Descenso, ahorra consejo. Me apeará la Parca. Ya ves que no soy parco, aunque evite en lo posible ser prolijo.

Si el idealismo hubiese sido batido por el despotismo moderno —igual al antiguo—, Martínez Anido resultaría vidente. Tras él, pancismo queda, e idealismo igualmente.

Romántico fue el 19 de Julio y no está tan lejos. A quien se le antoje desteñido, inocente, o ridículo, que lo olvide y que se olvide.

Apostillar una idea puede hacerse a condición de que ella se perciba. Si el apercibido degenera en vergonzoso de su empeño, se avergonzará de sí mismo, no de una moral que se le ha revelado inasequible.

El goce por una razón capaz de llenar existencia lo aprecia cualquiera por peón que sea. Basta con tener sensibilidad despierta y principio de justicia establecido. Basta con no esconder el seso en los intestinos.

Antítesis del materialismo grosero —que antaño amenizaron con «La marcha de Cádiz» y el «Tápame, tápame», y hoy musiquean con chillidos simiescos— lo fueron los A. Loredo y Domingo Germinal, que en labor persistente de tribuna arrojaron alma por la boca, ese órgano de generosidad humana trastocado, hoy, en ventosa.

Place considerar, que primero se va el cuerpo que la fuerza espiritual que lo ha dignificado.

Porque el pancista también perece, por surrealismos que se dibuje en el vientre.

Suspirar por regímenes de economía cuartelera permite vestirse de fiesta, previo arrojo de los andrajos de idealista. Desde nuestra cúspide se entrevé el Llano de las Comodidades con pocas sillas para el repantigo. Y allá acuda el sujeto para hacerse con una.

Siendo ahí donde reempiezan los silletazos. ¿Dónde hallar tranquilidad en esta perra vida?

DISCOBOLO

BAJO EL YUGO Y LAS FLECHAS

LA FRANCOCRACIA

descubre la «insaculación»

He aquí unos hechos que son edificante ejemplo de la amoralidad política que preside la vida del franquismo.

Según información de un periódico español.

LA Junta Provincial de Elecciones Sindicales de Guipúzcoa convocó a las elecciones para vocales sociales y económicos (electores) los días 16 a 18 de septiembre de 1963.

Realizadas éstas, el 29 de octubre, los desafortunados elegidos se encontraron con la sorpresa de que por otra parte se habían nombrado en su lugar otros sesenta y dos señores.

Elevada la protesta correspondiente al presidente de la Junta provincial referida, se pidió la revocación de esos nombramientos ilegales y la revalidación del resultado de las elecciones de septiembre.

El citado presidente, que es a su vez delegado provincial de Sindicatos, contestó que la convocatoria para elecciones de vocales en septiembre *fue un error* y que la Junta local había designado por INSACULACION los electores.

Ante tal actitud, llevóse la protesta a la Junta Nacional de Elecciones Sindicales, que se inhibió de la cuestión declarando que según los reglamentos en vigor sólo la Junta provincial podría decidir en última instancia.

Los protestatarios replicaron con las disposiciones finales de dichos reglamentos que señalan que la Junta nacional puede dictar acuerdo definitivo de anulación o revocación de actos electorales.

Ante la mesa electoral constituída el 6 de noviembre, se presentó una impugnación por estas razones. Esta fue rechazada y el 13 de diciembre, los vocales así nombrados precedieron a la elección del Consejo Municipal de Irún.

Elegido como alcalde, salió un miembro de la Junta local de elecciones autora del chanchullo...

Llevado el asunto ante el Tribunal Contencioso Administrativo de Pamplona el 23 de diciembre, se anularon las elecciones por considerar entre otras razones que la «insaculación» no era un medio de elección.

Y el ministro de Gobernación, para poner punto final al pleito planteado, sin tener en cuenta las decisiones jurídicas, transformó el Consejo Municipal en Comisión Gestora.

Así van las cosas en esa España que se «liberaliza».

Si a la complicación, sabiamente buscada de esos reglamentos electorales, que hacen de las elecciones pamema ridícula y burla política, se añaden las piezas de la diversión e inversión de métodos, dudamos que nadie, por idiotizado que esté, llegue a creer en la regularidad de los procedimientos de democratización del franquismo.

Y el régimen, para su juego indecoroso de influencias y favoritismos, llega a descubrir una nueva modalidad electiva: la « insaculación ». Método que convierte la elección en juego de azar, lotería política. Unos cuantos nombres en un saco... una mano inocente... y los intereses de la

J. MUÑOZ CONGOST

(Termina en pág. 2.)

GFP. 3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

LE COMBAT SYNDICALISTE

0,40 F. LE NUMERO C. N. T. A. I. T. 30 Juillet 1964

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL ● SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

36e ANNEE ● NOUVELLE SERIE ● NUMERO 308

Racisme aux U.S.A.

LE dogme, la doctrine raciste de Hitler que les « Alliés » de 45 pensaient avoir détruit, vient de prendre un nouvel élan aux U.S.A. avec Barry Goldwater et sa campagne électorale.

La situation a atteint un tel degré de tension que même Rockefeller estime que la position de ce nouveau Führer est « dangereuse, irresponsable et effrayante ».

Les forces goldwateriennes, dira « Le Figaro », ont poussé l'intégrisme conservateur jusqu'à se faire des ennemis dans la haute banque de New York et dans des entreprises aussi influentes que le groupe Henry Luce (Time, Life, Fortune) : de quoi couler sans pitié n'importe quelle tentative électorale.

Inutile de cacher que l'issue de cette campagne électorale nous laisse absolument indifférents et que nous avons d'autres sujets d'inquiétude à propos de l'Amérique.

Ce continent, après avoir marqué son peuple par la répression la plus atroce, amorça un tournant à gauche dans son histoire sociale; certains de nos camarades se laissèrent aller à croire que cette « démocratisation » du régime était de bon augure et qu'il fallait y voir les prémices d'une prochaine « dolce vita » au pays de l'oncle Sam.

La réalité est que la guerre 40-45 avait permis de décongestionner le marché international et l'économie yankee pouvait reprendre un nouvel essor, avantagée dans tous les domaines vis-à-vis des puissances capitalistes de l'Europe qui, elles, avaient dû supporter la paralysie de la guerre et de l'occupation.

Par ailleurs, les travailleurs américains s'étaient organisés dans les centrales syndicales qui auraient pu, par leur puissance, mettre en échec la moindre résistance de tous ces « rois » qui règnent sur l'économie (et aussi la politique) des U.S.A.

Ces facteurs-là, qui ont le plus contribué à créer la psychose d'euphorie populaire de ces dernières années, ont aussi leur « revers de la médaille ».

Dans le premier cas, l'évolution vertigineuse des techniques modernes qui s'est faite dans de nombreux pays, tributaires à une époque pas très lointaine de l'économie des U.S.A., a diminué considérablement l'expansion de cette dernière.

Dans le domaine des syndicats américains, il s'agit plutôt d'une erreur fondamentale de leur part que d'une conséquence logique de l'évolution. Leur célèbre principe de « la productivité comme source de bonheur » qu'ils ont si généreusement exporté en France et ailleurs, leur a été fatal au même titre qu'à tous les autres peuples qui l'ont admis comme vérité première.

Le fait que le capitalisme se condamne lui-même par ses propres méthodes et que le syndicalisme se vide de ses principes de base, de sa seule raison d'être, la lutte pour l'abolition de la propriété et du salariat, **ont poussé l'Amérique à des actes extrémistes pour essayer de se sortir de la situation équivoque dans laquelle elle se trouve...**

Il ne lui restait plus qu'à diviser pour continuer de régner. Une politique bien orchestrée et bien soutenue par le dollar a amené ce peuple plus loin qu'il n'avait été prévu et le « communiste », au même titre que le « noir », représente alors la « bête à abattre ».

Qui pourra, maintenant, refréner les violences qui en découlent, tant dans les Etats du Sud qu'à Harlem ou à Brooklyn ? Certes, pas Goldwater, qui déclarait récemment : « L'extrémisme, dans la défense de la liberté, n'est pas un vice », et nous savons tous ce qu'il entend par liberté.

Un seul mouvement, une seule organisation aurait pu mettre bon ordre à toute cette haine, à toutes ces injustices et à tous ces crimes : l'organisation de tous les travailleurs, le mouvement syndical inspiré des principes qui animèrent les Martyrs de Chicago et reste fidèle aux principes de la Première Internationale ouvrière. Hélas ! notre inquiétude, dans ce drame qui ensanglante les U.S.A., est motivée par le rôle négatif que jouent les syndicats mastodontes qui ont perdu toute notion de fraternité universelle et qui constituent actuellement un poids inerte pour le prolétariat divisé de ce pays.

Personnalité et hiérarchie

Nous sommes contre le culte de la personnalité, contre toute hiérarchie ; nos adversaires interprètent ces principes comme preuves de notre incapacité à vivre socialement avec tous. C'est vite dit...

Notre respect de l'égalité, fait que nous considérons que tous les hommes ont les mêmes besoins pour jouir de l'existence et doivent, normalement, posséder le souci de leur dignité. La servitude ne peut être qu'un abaissement de l'individu, consécutif à un état de soumission enseigné, dès l'école, par l'Etat.

Les nuances, les capacités, les intelligences différentes qui existent entre individus, permettent d'assurer toutes les possibilités des goûts de chacun. Certains sont doués pour le militantisme, d'autres préfèrent suivre la route quand celle-ci est défrichée par les premiers, ce qui n'implique pas à la reconnaissance d'une hiérarchie. De chacun selon ses moyens, à chacun selon ses besoins.

L'œuvre des éducateurs des minorités révolutionnaires, a été de former des militants qui autorisent la progression des grandes idées sociales et le cheminement à la libération des servitudes. Cette avant-garde de la révolution est absolument nécessaire à l'avènement d'une civilisation plus humaine.

Si les militants de la C. N. T. ne s'étaient pas dressés contre les armées de Franco, si le peuple n'avait pas été entraîné par leur exemple et leur militantisme, le général Franco n'aurait pas eu à combattre contre tout un peuple pour instaurer sa dictature. Partout, où le militantisme de la C. N. T. avait porté fruit, la collectivisation des moyens de production et de consommation s'était établie pour le plus grand bien-être de tous. Ce n'étaient pas les travailleurs qui avaient organisé la création d'une existence nouvelle et plus juste pour tous, mais bien les militants de la C. N. T. qui, au préalable, avaient conquis une formation révolutionnaire et étaient à même de remplacer un régime d'asservis par un régime de justice et de liberté. Ces militants n'étaient pas des surhommes, mais ils possédaient les moyens de libération du peuple, ce qui n'impliquait pas le respect d'une hiérarchie, la reconnaissance d'une personnalité.

La réussite de cette expérience libertaire en Catalogne, en Aragon, dans le Levant, a nécessité, pour la détruire, la coalition de tous ceux qui sont esclaves du capitalisme. Les armées d'Hitler, de Mussolini, les abandons des démocraties capitalistes comme la France et l'Angleterre qui refusèrent de livrer armes et munitions, la trahison des communistes et celle de tous ceux qui reconnaissent l'asservissement des hommes à un esclavage, autorisèrent une alliance tacite dans le but de briser l'ère de la liberté qui pointait sur le sol ibérique. Il n'en est pas moins vrai que cette expérience a prouvé qu'un peuple peut vivre sans le culte de la personnalité et la reconnaissance de la hiérarchie. « *Le libertaire, ressent pour la condition de chef autant de répugnance que pour celle de subalterne. Il ne consent pas plus à contraindre ou à exploiter les autres qu'à être lui-même exploité ou contraint. Il est à égale distance du maître et de l'esclave. Je puis même déclarer que, tous comptes faits, nous accordons à ceux qui se résignent à la soumission les circonstances atténuantes que nous refusons formellement a ceux qui consentent à commander ; car les premiers se trouvent parfois dans la nécessité — c'est pour eux, en certains cas, une question de vie ou de mort — de renoncer à la révolte, tandis que personne n'est dans l'obligation d'ordonner, de faire fonction de chef ou de maître.* » — Sébastien FAURE.

RENE VILLARD

Extraits et commentaires du 'Journal Officiel' de la République Française

(SUITE)

Art. 8. — Pour l'étude des problèmes de la défence, le gouvernement dispose du Conseil supérieur de défense, dont la composition est fixée par décret.

Le Conseil supérieur de défense est présidé par le Président de la République.

De l'organisation territoriale et opérationnelle de la défense :

Art. 23. — La coordination des efforts militaires de défense et le commandement des troupes en vue de leur mise en condition et de leur emploi local, s'exercent dans le cadre de zones correspondant à plusieurs régions, subdivisions ou secteurs militaires, maritimes ou aériens.

Dans chaque zone, un haut fonctionnaire civil détient les pouvoirs nécessaires au contrôle des efforts non militaires prescrits en vue de la défense, au respect des priorités et à la réalisation des aides réciproques entre services civils et militaires, en vue de la défense civile et de la sécurité intérieure du territoire.

Il semble bien que ce soit là ce qu'on nomme le Quadrillage, théorie chère au colonel Trinquier.

De l'emploi des personnes et des ressources.

Art. 25. — *Sont assujettis au service national de dix-huit à soixante ans les citoyens de sexe masculin, s'ils possèdent la capacité physique nécessaire.*

Art. 26. — Le service national comprend, d'une part, le service militaire destiné à répondre aux besoins des armées, d'autre part, le service de défense destiné à satisfaire les besoins de la défense en personnel non militaire.

La distinction entre service armé et service auxiliaire est abrogée.

Art. 33. — Les obligations du service de défense s'appliquent aux personnels définis à l'article 25 non soumis aux obligations du service militaire ou qui, y étant soumis, n'ont pas d'affectation militaire ou dont l'appel est différé.

C'est-à-dire qu'il y a tous ceux qui sont virtuellement ou réellement en caserne, et puis tous les autres, les ex-civils.

Ainsi sont exclus du service national de défense tous les éléments subversifs ou considérés comme tels pour opinions politiques ou « mauvaise moralité ». Les casernes seront en effet trop petites pour contenir tous les futurs conscrits.

Ce qui est bien confirmé par :

Art. 36. — Lorsque les conditions de leur emploi l'exigent, les assujettis au service de défense peuvent être groupés en « corps de défense », dont la mise sur pied, l'instruction, l'encadrement et la mission sont déterminés par règlement d'administration publique.

En effet, l'armée se composera essentiellement : de la force de frappe, des forces d'intervention groupées en corps de bataille, et des unités de la Défense Opérationnelle du Territoire. On y trouvera, incorporés respectivement : les spécialistes de métier, les troupes de métier avec un complément venu du contingent, la masse des appelés non affectés au Service de Défense qui complètera les unités de gendarmerie, les CRS, et une centaine de régiments supplémentaires subdivisionnaires (unités territoriales).

Le quadrillage planifié est ainsi complété par une sérieuse « prise en main ». Sans oublier les menaces adéquates :

Art. 38. — *La discipline générale des Forces armées est applicable aux assujettis au Service de Défense. En outre, ceux qui sont affectés à une administration ou à une entreprise sont assujettis à la discipline propre de cette administration ou de cette entreprise.*

Art. 39. — Ils restent justiciables des tribunaux de droit commun pour les autres infractions.

Art. 42. — *Les étrangers sans nationalité et ceux qui bénéficient du droit d'asile sont assujettis au service national.*

Après cette longue énumération, aurons-nous le courage d'écrire « Hospitalité ». Et puis encore :

Art. 43. — *La réquisition peut s'appliquer au personnel féminin dans les mêmes conditions que pour le personnel masculin.*

CONCLUSION. — Les modalités d'application sont en cours. Dans certaines administrations, d' « avant-garde » sans doute, elles sont déjà bien avancées. Leurs agents sont ainsi « à l'entière disposition de l'Administration qui peut, selon les nécessités du service, modifier leur affectation et leurs attributions du temps de paix ».

Les Rois nous saoulaient de fumées
Paix entre nous, guerre aux tyrans !
Appliquons la grève aux armées
Crosse en l'air et rompons les rangs !
S'ils s'obstinent, ces cannibales,
A faire de nous des héros,
Ils sauront bientôt que nos balles
Sont pour nos propres généraux.
(Au refrain.)

Eugène Pottier

REFERENCES

Ordonnance n° 59-147 du 7 janvier 1959 sur l'organisation générale de la défense, modifiée par l'ordonnance n° 59-233 du 4 février 1959 et la loi n° 62.823 du 21 juillet 1962 (J. O. des 10 janvier 1959, 7 février 1959 et 22 juillet 1962).

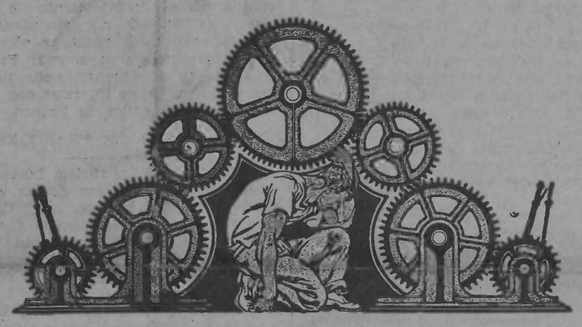
Décret n° 63.598 du 20 juin 1963 relatif à la mise en application des articles 29 et 31 de l'ordonnance n° 59.947 du 7 janvier 1959 (J. O. du 26 juin 1963).

Décret n° 62.1386 du 23 novembre 1962 sur l'affectation de défense et le statut de défense, modifié par le décret n° 63-745 du 22 juillet 1963 (J. O. des 27 novembre 1962 et 26 juillet 1963).

Instruction du Premier Ministre n° 358 DN/ORG/REG du 10 juillet 1963 sur l'affectation de défense (J. O. du 10 septembre et du 4 octobre 1963).

Loi n° 62-861 du 28 juillet 1962 relative à la procédure et aux peines applicables en cas d'infraction à la législation sur le service de défense (J. O. du 29 juillet 1962).

AUTOMATION : Bien-être ou déchéance ?



Il y a ceux qui idolâtrent la science et les progrès techniques, émules spirituels d'Auguste Comte, dont on sait que son culte mystico-scientifique se termina dans une folie délirante ; il y a ceux qui condamnent en bloc et systématiquement tout ce qui est progrès technique et machinisation et qui, disciples fidèles de Jean-Jacques Rousseau, voudraient en revenir à la société du « bon sauvage ».

Il semble que les uns comme les autres se perdent dans un fanatisme aveugle et qu'il faille envisager le problème du progrès non pas sous un angle absolu mais dans la perspective de son *utilisation* et, plus précisément, du profit qui peut en découler pour quelques-uns ou pour tous.

L'automation est une réalité que l'on ne saurait nier dans ses possibilités immenses de *libération* mais que l'on sé doit de condamner lorsqu'on s'aperçoit, malgré tout ce qu'elle semblait devoir laisser espérer, qu'elle tend plutôt à l'*asservissement* du travailleur, asservissement qui risque de croître avec le perfectionnement des machines et d'assimiler de plus en plus l'*homme* à la *machine*.

On ne saurait, à cause de cela, condamner l'automation, mais il nous appartient à nous, défenseurs de la liberté et de la dignité de l'être humain, de condamner *la façon dont elle a été mise en application*.

En effet, l'automation pouvait laisser espérer un grand pas dans le progrès social :

— *simplification du travail,*
— *réduction des heures du travail,*
— *diminution progressive des prix*

(après amortissement des moyens mis en œuvre) et augmentation du pouvoir d'achat.

Or, rien de cela ne s'est produit ; bien au contraire, les résultats sont, du point de vue humain, négatifs et l'opération se solde :

— par une réduction de la main-d'œuvre, donc *chômage*, sans que le temps de travail ait diminué ;

— par un *asservissement* plus complet encore du travailleur devant la machine électronique et son maître le *technicien* (nouvelle classe peu privilégiée par rapport à l'ancien prolétariat tant on a dirigé sciemment l'éducation nationale vers la production de ce spécimen).

— quant aux prix et au pouvoir d'achat, on sait ce qu'il en est.

La raison de cet état de choses ? Elle est fort simple : au lieu de servir l'ensemble des travailleurs, l'automation ne fait qu'augmenter les *profits* et permet, de plus, une exploitation de l'homme par l'homme plus rationnelle et plus facile dans la mesure où diriger une machine ne sous-entend plus la conscience professionnelle qui était nécessaire à l'artisan, véritable créateur.

L'automation apparaît donc comme un *instrument* de plus aux mains de la classe dirigeante et ce n'est pas contre le *scientisme* qu'il faut se révolter mais tout simplement contre le *capitalisme* et il en va de l'automation comme de la physique nucléaire : c'est contre son *orientation* qu'il faut lutter.

Pour nous, l'espoir est tout de même permis. Car, si perfectionnée soit-elle, la machine aura toujours besoin de l'homme. Elle parviendra sans doute à un perfectionnement extraordinaire en ce qui concerne l'*analyse* des données mais la puissance de *synthèse libre* restera toujours le seul attribut du cerveau humain.

L'espoir, pour nous, est dans la dignité intrinsèque de chaque travailleur, dans son besoin de liberté et, en définitive, dans sa *volonté révolutionnaire*.

Loin de se laisser peu à peu *assimiler* à la machine par la caste des maîtres et des gardes-chiourme, le travailleur conscient doit conserver son intégrité d'*individu libre* malgré la nécessité d'être, temporairement et pour ne pas crever de faim, exploité.

Ainsi, il voudra progresser et ne perdra jamais le désir de *comprendre* le fonctionnement des machines dont une société pourrie par le profit a fait ses ennemies ; il ne voudra pas en être esclave, il désirera les dominer parce qu'il sait ce qui, en lui, est supérieur à elles : son *désir de justice et de liberté, ses sentiments de solidarité*.

De ce fait, lorsque la *volonté révolutionnaire* des travailleurs du monde entier se concrétisera dans le *dernier et véritable bouleversement social*, lorsque les peuples, excédés d'être exploités, chasseront les tyrans de toute nature et construiront la société *anarcho-syndicaliste* qui, seule, peut répondre à leurs aspirations de paix et de bonheur, ils n'éprouveront aucune difficulté à remplacer, du jour au lendemain, les technocrates et techniciens, soldats du capitalisme, pour enfin *orienter les bénéfices de la science vers le mieux-être de tous.*

SEVY

CONFUSION

A mes regrets d'hier, succède, aujourd'hui, mon étonnement !

Dans un article du « C. S. », du 2 juillet, le camarade Capdevilla écrit : Nous, nous sommes pour la démocratie et, par conséquent, contre toute forme de gouvernement. »

Je lui déclare aussitôt qu'il s'est aventuré en disant « nous », car je ne partage pas son avis.

Je me fous royalement de l'origine des mots, serait-elle grecque !

Le mot, comme toute tradition, subit au cours des siècles de véritables mutations biologiques, surtout sur le plan politique.

Tout ce qui vient du grec, d'ailleurs, ne peut être que l'expression d'un état de fait qui donnait aux patriciens, à l'aristocratie les pouvoirs les plus tyranniques au nom d'un peuple dont on ne consultait que les membres privilégiés.

Si la démocratie grecque se fondait sur la domination des aristocrates, la démocratie politique moderne se fonde sur la collaboration des classes également attachées à la propriété privée. Comme l'écrivait Archinof : « La démocratie est une des formes de la société capitaliste et bourgeoise. »

Dire comme le fait l'auteur de cet article : « que la démocratie est donc l'autorité du peuple qui se dirige et s'administre lui-même », c'est s'enfoncer en pleine confusion, dans une confusion plaisante pour les politiciens démocrates, et ils le sont tous !

Le Peuple ? Quel magma au cours de son évolution ! Quelle confusion dans ses revendications ! Justement et à cause de ses contradictions économiques internes. Par rapport à notre définition de la justice sociale, le mot Peuple n'est plus dans la bouche des politiciens démocrates que le qualificatif sophistiqué permettant de chloroformer une opinion toujours sensible à l'évocation de sa souveraineté illusoire.

La démocratie est donc l'art de gouverner les peuples avec leur consentement aveugle quant aux travailleurs, c'est-à-dire que : aussi longtemps que les travailleurs croiront à la possibilité de se diriger et de s'administrer eux-mêmes en participant à la démocratie politique, ils resteront les sujets et les exploités de l'économie capitaliste, privée ou d'Etat.

Cette confusion peut se définir en deux mots : « Intégration politique. »

Pour être contre toute forme de gouvernement, il faut d'abord condamner la démocratie politique et expliquer ce que nous entendons par démocratie du travail : on ne peut détruire que ce que l'on est capable de remplacer.

Le cocktail proudhonnien avec ses dosages subtils et souvent contradictoires où l'autorité se marie élégamment à la liberté est aujourd'hui dépassé, sans objet. Le problème actuel est de passer de l'autorité à la liberté, c'est-à-dire, de promouvoir une communauté où l'homme, ce tyran, ne puisse trouver dans l'infrastructure sociale une nourriture à son arrivisme et à ses ambitions malsaines.

Le problème n'est donc pas de donner l'autorité au peuple, mais de passer du gouvernement des gens à l'administration des choses, de telle façon que l'organisation succède à l'autorité.

Il nous faut être clairs, précis et définir sans ambiguïté ce que nous entendons par démocratie du travail.

J. B.

LISEZ :

« De la Mythologie Marxiste-Léniniste »

par GASTON BRITEL

Un volume : Franco frs. : 2,75

JULIETTE DEMURE, 17, rue Jouffray d'Albanz, Lyon 5e

C. C. P. Lyon 3.652.38

D'un Gilbert à l'autre

Je me trouvais dans le Finistère au début du mois de juillet et les camarades que j'ai rencontrés pendant ce voyage m'ont parlé avec enthousiasme de la noble lutte menée par les travailleurs en Loire-Atlantique.

Le 9 courant, j'étais de retour à Vertou et j'étais informé de la visite que M. Gilbert Grandval venait de faire à notre département ; de ses contacts avec les délégués de la C.G.T., de la C.F.T.C., de la C.G.C., et de F.O. Ces contacts, ces entretiens furent d'après les propres paroles du ministre du travail, « de correction », « de cordialité ».

« Depuis le 20 août 1955, dira-t-il en outre, le syndicalisme possédait en Loire-Atlantique une réputation injustifiée. »

La rencontre avec ces terribles délégués syndicaux fut donc amicale, on pourrait même dire « quelque peu fraternelle », et il n'est pas exclu que certains d'entre eux n'aient préparé leur future entrée au conseil économique, à moins qu'ils ne rêvent d'atteindre un jour les hautes cimes de la gloire comme Bothereau et Bouladoux...

C'est à Nantes que le délégué Gilbert s'est entretenu avec Gilbert le ministre... Très futur conseiller d'Etat, très peu chrétien révolutionnaire ce Gilbert Declercq qui organisa avec ses copains son numéro de cirque populaire...

Oubliant que dans un passé très récent il se trouvait devant les grilles de la préfecture avec les militants ouvriers de la base, le Gilbert des travailleurs se présenta devant son ministre en bon réformiste. Il n'était pas seul, et les autres délégués syndicaux qui l'accompagnaient avaient été eux aussi, mêlés à cette masse mécontente qui criait il y a peu : « Grandval aux ch... »

Cette entrevue eût été valable à la seule condition que la population se soit massée devant la préfecture pour crier au citoyen G. Grandval : « Assez de promesses, nous exigeons plus d'équité. »

Gilbert du peuple pouvait alors montrer à Gilbert du pouvoir, avec correction mais sans cordialité, que les travailleurs sont prêts à refaire un autre 20-8-55 ; que ceux-ci refusent la déportation de la main-d'œuvre comme ils refusèrent le S. T. O. de Vichy.

Trop de véritables syndicalistes tombèrent sous les balles nazis pour que notre jeunesse se voit aujourd'hui contrainte de signer un engagement chez nos cousins germaniques.

Travailleurs des usines, des champs et de la mer n'oubliez jamais cette phrase merveilleuse d'Elisée Reclus : « Sans l'aide mutuelle l'homme ne pourrait vivre ».

Cette aide, camarades, doit se retrouver parmi nous, à la base, sans se fier au syndicalisme réformiste.

Venez renforcer les rangs de la C.N.T. où il n'existe aucun leader syndical mais seulement des copains placés sur un même pied d'égalité et unis par la solidarité.

La C.N.T. avance à contre-courant et n'a que faire des cérémonies du pouvoir, mais c'est là sa noblesse, son espérance et sa force.

Elle considère en outre que si le système capitaliste est incapable de procurer aux travailleurs une vie décente, qu'il aille au diable et qu'il leur fiche la paix. Les travailleurs finiront bien par savoir gérer eux-mêmes leurs propres affaires sans l'intromission d'organismes parasitaires.

Y. M. BIGET

Bien des fleurs sont nées pour fleurir sans être vues,
Et perdre leurs doux parfums,
dans l'eau du désert.
SHELLEY

William Godwin, écrivain littéraire

N'est-il pas pour le moins paradoxal, de constater lorsqu'on consulte les histoires de la littérature anglaise, rédigées par des auteurs français, de ne rencontrer aucune trace de William Godwin, en tant qu'écrivain littéraire.

Cependant, plus d'une vingtaine de volumes, parmi lesquels figurent : « Caleb Williams ou les choses comme elles sont », « Saint Léon, histoire du seizième siècle », « Fleetwood », « Mandeville, histoire anglaise du dix-septième siècle », « Cloudesley », « Isabelle Hastings », « Fables anciennes et modernes », témoignent de l'importance de l'œuvre littéraire de Godwin, traduite en français.

« Pendant son séjour au pays des lacs, Shelley était entré en relation avec un homme, dont le nom avait longtemps brillé d'un vif éclat dans le monde littéraire et politique de l'Angleterre, William Godwin, celui que l'on a surnommé le Rousseau anglais, ainsi s'exprime Félix Rabbe, en 1887 déjà, dans son étude sur « Shelley, sa vie et ses œuvres » (1).

Comment expliquer alors le silence qui s'est fait autour du nom de William Godwin, après ce panégyrique, l'expression d'une vérité que beaucoup partagent encore de nos jours.

Consultant quelques histoires de la littérature anglaise et entre autres celle de monsieur H. Taine, je me suis étonné de ne pas y trouver trace de l'œuvre de Godwin ; cependant, Caleb Williams avait été traduit en français, lorsque Taine publia son étude. Il ne pouvait l'ignorer et la chose est d'autant plus troublante, qu'il lui était impossible de parler du poète Shelley, sans évoquer du même coup Godwin. On sait que la première femme du grand poète était la fille de ce libertaire, auteur de « Justice Politique », livre qui, à l'époque de sa parution, fit grand bruit en Angleterre dans les milieux conservateurs.

Faut-il en déduire que la pensée de Godwin effraya à ce point les auteurs d'histoire littéraire ; qu'ils préfèrent escamoter le nom et les écrits de celui qui venait d'annoncer la disparition de l'injustice et de l'ignorance, par le moyen d'une juste et égale distribution des biens de la vie ?

On peut aisément le supposer en pensant que l'œuvre essentielle de Godwin est publiée en 1793, c'est-à-dire cinquante ans avant que J. B. Proudhon ne lance à la société, cette fulminante assertion : « La propriété, c'est le vol ! ».

Dans cette conspiration du silence étrangement orchestrée, j'aimerais signaler l'exception faite par M. Mezières, qui aurait au contraire, jugé le « Caleb Williams » de Godwin, avec beaucoup de clarté et de vigueur, dans son « Histoire critique de la littérature anglaise ».

Mais les autres, comment comprendre qu'ils ne daignèrent point faire la moindre allusion à l'écrivain ? C'est là, pour le moins, une manière bien partiale d'écrire l'histoire littéraire. Cela manque d'élémentaire honnêteté, voire de courage et d'indépendance. Sans doute, M. Taine et ses complices supportent-ils facilement l'outrage fait à leur personne. Ils sont de cette race qui accepte la disgrâce d'être confondus avec le premier palefrenier venu. Notons pour en finir, que l'ouvrage de M. Taine comporte trois volumes de plus de six cents pages chacun, ce qui aggrave son cas. *(A suivre.)*

HEM DAY

(1) Paris, Alb Savine, 1887.

La oposición estudiantil en España

por Liberto VILLACAMPA

LAS universidades de España son insuficientes y arcaicas. Solamente se destina a enseñanza una parte pequeña del presupuesto del Estado, mientras se emplea el cuarenta por ciento en el sostén del ejército, guardia civil y otras fuerzas represivas.

Los profesores carecen de libertad de cátedra. Su nombramiento se hace por oposición, y los méritos políticos y la adhesión incondicional al régimen pesan tanto o más que la verdadera ciencia. Desde hace algunos años, casi todas las cátedras son ocupadas por elementos del Opus Dei.

En cuanto a los alumnos, la mayoría pertenecen a la alta burguesía. Hay una minoría de alumnos de la clase media, y una débil proporción de becarios de la clase obrera. Al salir de las universidades, muchos licenciados están en paro forzoso, o en situación de subempleo, o tienen que dedicarse a otras actividades subalternas.

El estudiante carece de libertad. Está sometido a un régimen de disciplina rigida, en el que colaboran la Iglesia y el S.E.U. (Sindicato Español Universitario). Las enseñanzas religiosa y patriótica son obligatorias, aunque son muchos los estudiantes que logran substraerse a esta imposición.

El S.E.U. fue fundado por José Antonio Primo de Rivera en 1935, durante la República. Los propósitos del fundador eran que el S.E.U. diera una formación especial a los estudiantes, a fin de prapararlos a la dirección de otros sindicatos verticales, a servir al Estado y a la patria, a ser, en suma, «la gracia y la levadura de la Falange».

Aun en el periodo de mayor euforia (1939-45), el S.E.U. llevó siempre una vida precaria. Consiguió agrupar, dado el carácter obligatorio de la sindicación, a todos los estudiantes universitarios. Pero es un organismo burocrático, sin nervio ni alma, cuyas principales actividades son percibir las cotizaciones y organizar festivales y espectáculos deportivos. Ya en 1941 los alumnos libres, y todos los alumnos oficiales que podian, escapaban de las tabarras sobre religión y educación patriótica.

Desde hace muchos años, el S.E.U. es un órgano muerto, ni querido ni respetado por los estudiantes. Con el objeto de vivificarlo un poco, se ha pretendido darle una apariencia democrática, pero negándola en el régimen interno. Al escalón de la Facultad, los delegados de curso son elegidos directamente por los estudiantes. Los jefes de distrito universitario (designados por el gobierno) tienen un derecho de veto absoluto.

Esto determina que la voluntad de la base quede sin satisfacer. Contaré varios casos sucedidos el año pasado. Un delegado de la Facultad de Derecho, en Madrid, pretende organizar coloquios entre obreros y estudiantes. Pero el proyecto es mal visto en las alturas. En Barcelona, el jefe del distrito universitario censura el periódico de los estudiantes. Protestan los delegados de curso. Consecuencia: las asambleas de estudiantes son aplazadas. En Valencia, un delegado de cámara de Facultad pretende hacer una encuesta sobre el precio de los restaurantes universitarios; pero la encuesta es bloqueada por el jefe del distrito universitario. En muchos casos, estos incidentes terminan por la destitución de los delegados de curso y de Facultad.

Es difícil saber cuándo empieza a germinar en las universidades españolas la oposición contra el régimen de Franco. Ya en 1941, en algunas universidades aparecen grupos de afinidad entre estudiantes, los cuales tienen un carácter esencialmente democrático y pro-aliados. Estos grupos están integrados por antiguos estudiantes de la F.U.E. Mucho más tarde, aunque en menor cuanía, aparecen grupos católicos y monárquicos.

En la actualidad, el panorama de la oposición estudiantil contra el franquismo es el siguiente:

En las universidades españolas, globalmente consideradas, la oposición supone un diez por ciento de la masa de estudiantes. Hay tres sectores principales de oposición: la F.U.D.E., la A.S.U. y la U.E.D.

Durante mucho tiempo, la F.U.D.E. (Federación Universitaria Democrática Española) ha sido el único movimiento organizado de oposición en el seno de las universidades. La F.U.D.E. —que en cierto modo es heredera de la F.U.E.—, supone siete décimas partes de la oposición organizada, y está integrada por estudiantes socialistas de izquierda, republicanos, libertarios, comunistas y demócrata-cristianos de izquierda. Ella se presenta como un verdadero sindicato democrático esudiantil. La F.U.D.E. sostiene un rudo combate contra el S.E.U. Ella acierta, notablemente a hacer elegir sus partidarios para delegados de las cámaras de Facultad, y lanza campañas de información por medio de manifiestos y periódicos clandestinos. La F.U.D.E. ha obtenido el reconocimiento internacional, y pertenece a la C.I.E. (Conferencia Internacional de Estudiantes), en unión de los estudiantes vascos y catalanes que luchan por la autonomía cultural de sus respectivas regiones.

La F.U.D.E. lucha por la libertad de cátedra de los profesores; por el aumento considerable de las becas para los estudiantes pobres, y por asegurar a los licenciados y doctores pleno empleo al término de sus carreras.

La F.U.D.E., en su calidad de organización democrática, lucha por los postulados siguientes:

1.º Libertad de elección por el pueblo del régimen político-social de España. (Sin embargo, la F.U.D.E. tiene preferencias republicanas.)

2.º Libertades democráticas fundamentales (de asociación, de manifestación, de pensamiento. de prensa, etc.).

3.º Separación jurídica de la Iglesia y del Estado.

4.º Desaparición de los privilegios y de la actual división en clases. (Este postulado es marcadamente libertario.)

5.º Instrucción gratuita y obligatoria de todos los españoles hasta la edad de dieciséis años.

6.º Reforma agraria amplia y verdadera por supresión de las latifundios y minifundios, los cuales serán remplazados por cooperativas. (Este postulado es también marcadamente libertario.)

La A.S.U. (Asociación Socialista más bien que un sindicato estudiantil, es un conjunto de clubs de estudiantes socialistas de derecha. Presenta, en cuanto a postulados, muchas semejanzas con la F.U.D.E.; pero es indiferente en materia de forma de régimen (monarquía o república). La A. S. U. supone dos décimas partes de la oposición estudiantil.

La U.E.D (Unión Estudiantil Democrática) es un sindicato de derecha, formado por monárquicos y demócrata-cristianos (de derecha). Supone una décima parte de la oposición organizada. Este sector ha sido constituido en noviembre de 1963, y en enero de este año, solamente en la Universidad de Madrid, contaba con ciento cincuenta afiliados. Sus postulados coinciden con los de la F.U.D.E., exceptuando el cuarto. Tiene preferencias por la monarquía.

En las universidades hay núcleos poderosos de oposición que jugarán —lo están jugando ya— un papel importante en la liberación de España. Sin embargo, para hacer labor transcendental, la oposición universitaria tendrá que lograr su coordinación con la oposición obrera. Y esto a la mayor brevedad posible.

El porqué de unas opiniones

(Viene de la pág. 4.)

de justicia auténtica, pero que deberá haber quienes vigilen aquellas libertades y quienes administren esta justicia, nos parece un error que debería ir rectificando nuestros hombres con la sabiduria y competencia de que gozan. Deberían explicar nuestros publicistas, o tratar de seguir demostrando lo que ya algunos de nuestros dejaron establecido, en que no existen abismos insalvables entre el anarquismo y las ciencias naturales; que ese lento pero incesante proceso evolutivo de la vida deba obedecer a una lógica, lo cual por consecuencia de esta lógica misma tenemos que admitir que ciencia y anarquismo son parientes cercanos.

Tratar de estudiar y demostrar, en suma, que esa fantásica y portentosa evolución a que ha llegado la criatura humana, quizás nos ha colocado ya en condiciones para afirmar que una revolución integralmente libertaria basada sobre el *trabajo voluntario* es factible. Posiblemente se le llame a esto ilusionismo vano, u optimismo excesivo o locura. Pero quizás no lo sea tanto si nos percatamos de esa descomunal y superdesarrollada técnica que, como materia prima que nos legó esa sabia evolución de que hemos hablado, sea capaz y le baste para asegurar el abastecimiento total y completo a la especie, con sólo un mínimo de esfuerzo y cooperación personal. Y de todos los millones de seres humanos que poblamos la tierra ¿no saldrían las legiones voluntarias? Esto que en décadas pasadas constituía el hazme reir de propios y extraños, hoy pensamos que los compañeros y amigos deberían considerarlo muy seriamente, y los núcleos arquistas que poseen una mayor cantidad de responsabilidad y el instinto gregario más acusado para conservación de la especie no pueden tampoco objetarlo más que en aquello donde debe garantizarse la integridad física de los individuos todos.

Considerando esos problemas, estando a la vera de vorágines tan macabramente absorbentes, mostraríamos así que somos un movimiento acorde a las situaciones de cada hora, situaciones de ningún modo análogas a las antañonas, donde al finalizar una guerra quedaban recursos materiales y humanos para preparar otra. ¿Existe ahora una vuelta a empezar?

ROMULO CHAVEZ

Como quien nada dice

(Viene de la pág. 4.)

La Historia, creemos nosotros, no es lo que da de comer al hambriento, pero ella enseña al novicio a preparar su lucha por un porvenir mejor. Sin el conocimiento de la Historia, sólo palos de ciego daría eternamente el hombre. Es por eso que, con miras al porvenir, nosotros la escrutamos lo más posible.

En un anterior artículo habíamos intentado refrescar ciertas memorias, recogiendo algunos datos referentes a los distintos intentos de alianza hechos por la C.N.T. y sus militantes, datos que recogimos del libro de José Peirats. Creemos innecesario volver a reproducirlos, ya que todos conocemos cuál fue la actitud cenetista en cada ocasión, y cuáles han sido, casi siempre, los resultados obtenidos. En todo caso, conviene repetir que la culpa de tanto fracaso cosechado por el pueblo español, no incumbe de ninguna manera a la C.N.T.; por lo menos a la tendencia que durante nuestra escisión se mantuvo apolítica.

OSCAR D'OCAL

(Terminará en el próximo número.)

ANTENA

DE CUANDO EL FRANQUISMO CLAUSURABA BIBLIOTECAS

BILBAO (OPE). — «El Correo Español», bajo el título de «España necesita una amplia clase media técnica», publica un extenso trabajo, con un recuadro en cursiva, en el que leemos lo siguiente:

«Ha terminado el mes de junio, el tremendo mes de los exámenes para esas bandadas bulliciosas de niños y muchachos que colman y rebosan las aulas. Su número, que a primera vista parece excesivo, nos asusta más al pensar que es todavía muy bajo en comparación con la cifra relativa de Europa. Y se repite, de fronteras adentro, el complejo problema que vemos reflejado en la Prensa especializada de cualquier nación y que a toda costa se intenta atacar.»

Recordamos que la República aprobó un proyecto para la creación de 50.000 escuelas públicas nuevas.

Recordamos que por orden de la autoridad franquista se cerraron en Bilbao las dos únicas bibliotecas públicas y populares que había en la localidad, la de «Unamuno» y la de «Pérez Galdós».

Se comprende la angustia de estos días. La carrera hacia el progreso es rápida en todo el mundo. Menos en España.

FALTA DE PROFESORES ADJUNTOS

MADRID. — Según el rector de la Universidad de Madrid, profesor Royo-Vilanova, la capital de España tiene casi la mitad de la población universitaria española, o sea 32.000 estudiantes entre oficiales y libres. Esta población escolar está atendida por unos doscientos y pico de catedráticos y profesores encargados de curso y de cátedra. Hay catedrático que tiene más de mil alumnos en un solo curso. Faltan profesores adjuntos.

PERPETUIDAD DISCUTIBLE

GERONA.—En la última sesión celebrada por el Ayuntamiento de Figueras se decidió por unanimidad (¡no faltaba más!) nombrar alcalde honorario perpetuo al general Franco. Como es de suponer, nada tiene que ver el pueblo de Figueras con esa tontería de los ediles de Franco.

DESENCANTADO DE FRANCONIA

ALICANTE. — Un turista holandés se ha arrojado por una de las ventanas del quinto piso del hotel Carlton. Por fortuna, su cuerpo fue a caer encima de una furgoneta allí aparcada, que resuató con la techumbre aplastada, pero salvó la vida del turista.

Se trata de Arnaldus C.B.N. Kestens, de 25 años de edad, natural y vecino de Amsterdam, quien está en España en viaje de turismo. Había llegado ayer a Alicante.

Arnaldus sufre fracturas del fémur derecho y de la clavícula del mismo lado, otras heridas y comoción cerebral. Fue hospitalizado.

Arnaldus se considera miserablemente engañado por la propaganda turística hispano-holandesa.

DESPRENDIDO DE LA MANO DE DIOS

QUITO (Ecuador). — El religioso capuchino español fray Mariano de Azqueta pereció de forma trágica en el río Napo, al volcar la canoa en que viajaba y ser arrastrado por las turbulentas aguas.

Fray Mariano de Azqueta contaba cuarenta años de edad y era oriundo de la localidad de Azqueta (Navarra). Había llegado al Ecuador el 24 de diciembre de 1958, destinado directamente a la misión capuchina «Nuevo Rocafuerte».

IR A POR ESTRELLAS Y QUEDAR ESTRELLADOS

MADRID. — Cuando efectuaba una exhibición aérea, ante el vicepresidente del Gobierno, capitán general Muñoz Grandes; ministro del aire, teniente general Lacalle y otras altas autoridades aeronáuticas, se ha precipitado contra el suelo, en la base aérea de Torrejón de Ardoz, un avión de la compañía norteamericana «Northrop».

En el accidente perecieron un piloto de la citada compañía, de nacionalidad norteamericana, y el comandante del Arma de Aviación, de las Fuerzas Aéreas españolas, don Joaquín Pérez de Guzmán y Escriva de Romaní.

LA DESGRACIA ES PARA TODOS

MANACOR (Baleares). — Pereció ahogado, junto a la playa de la Colonia de Artá, el padre dominico fray Salvador Simón López, que pertenecía a la Comunidad de Manacor. Tenía 66 años de edad. El accidente sobrevino cuando el religioso se bañaba en una playa escasamente concurrida, donde había ido a pasar unas horas acompañado de otros padres dominicos.

INFLACION

MADRID. — Según estadística reciente esta capital cuenta con habitantes 2.501.000.

ESTRAGOS DE LA «TELE»

MADRID.—Víctimas de carencia de público han desaparecido los populares cines «Chamberí» y «Príncipe Alfonso» y está en un tris de desaparecer el «Real Cinema». Como se ve, el cine sigue el camino descendente del teatro.

EN LA EPOCA DEL COHETE ESPACIAL

PAMPLONA. — El ministro Fraga Iribarne encendió la mecha de un cohete especial (no confuncir con «espacial») de la Feria de San Fermín.

MIENTRAS CASTRO SE TUTEA CON FRANCO

MADRID. — Con motivo de la presentación en Madrid del ballet nacional cubano, se registraron varios incidentes en la sala provocados por súbditos cubanos exilados. Estos lanzaron gases pestíferos y ratones.

EN POCAS PALABRAS

En un número del «C. S.» dimos nota de un boletín de jóvenes que aparece en Londres, uno de cuyos escritos se nos antojó demasiado transigente, dándonos por considerar el escrito como indicio de «vejez prematura». Con tal motivo, una Comisión de Relaciones —no el autor del artículo— nos envía una «réplica» de más de 12.000 letras que por su tono y extensión no da lugar a diálogo.

Ante cuya coyuntura retiramos lisa y llanamente nuestro suelto para evitar une secuela de disonancias.

Llamamiento de

Caracas, 18 de julio de 1964.

A todas las Organizaciones, Grupos e individualidades afines a nuestro movimiento solidario.

Estimados compañeros:

Nuevamente nos vemos en la obligación de llamar a la puerta de los amigos y de quienes todavía sienten el hálito de la solidaridad vivo en sus entrañas para tratar de arrancar al compañero Jesús del Río de una extradición segura, así como a sus familiares, con el riesgo ineludible de ser entregados a Franco.

En una anterior oportunidad ya se cursó documentación al respecto y se os rogaba el que remitieráis a unas direcciones señaladas cartas y mensajes de laudo para unas determinadas personas que nos habían garantizado la solución, a pronto plazo, de este caso tan sonado y a la vez tan absurdo, injusto y arbitrario.

El único pecado en que ha incurrido el compañero Jesús del Río ha sido el de ser padre de «Máximo Canales», perseguido por la justicia venezolana por diferentes motivos entre los que destacan el asalto al barco «Anzoátegui» y el rapto de Di Stéfano. Pero cosa paradójica, mientras a Jesús del Río García, a su otro hijo Helios del Río Canales, a dos cuñadas y un cuñado, se les anula la nacionalidad en decreto aparecido en la Gaceta Oficial del 3 y el 4 de diciembre pasado, a «Máximo Canales» cuyo nombre real es el de Paúl del Río Canales, no se le anula la suya, posiblemente para eludir complicaciones internacionales a resultas de un fin por todos temido, ya que es afanosamente buscado por la policía del país con orden de lograrlo vivo o muerto. Existe inclusive la oferta de 50.000 bolívares (algunas personas han visto el cheque en blanco y se les ha ofrecido con la sola condición de que den un dato que posibilite ponerlo al alcance de un fusil) por lo que se ve claramente que se trata de una caza al hombre con todos los agravantes.

No se trata en este llamado de solidaridad, de tamizar las acciones de «Máximo Canales», ya que esta responsabilidad recae sólo y exclusivamente sobre el muchacho y los cuerpos represivos de todos los países tienen precisamente la función específica de anular a todo «enemigo del poder constituído» sea por la cárcel o por la muerte. Nuestro llamado obedece al desespero que implica el hacer pagar, a descendientes y ascendientes —hasta «la quinta generación» como la versión bíblica— el pecado y la culpa de un familiar determinado.

El compañero Jesús del Río es ampliamente conocido en los medios de la C.N.T. de España para que tengamos que extendernos en su «curriculum vitae», cabe añadir tan sólo que nunca ha hecho dejación de sus ideas y que sus propios hijos, Paúl (Máximo) y Helios no han podido ser absorbidos, a pesar de que ha habido empeño en ello, por el catecismo comunista y esto ha sido confirmado formalmente por las propias autoridades del país. Vale decir que nuestro llamado de solidaridad es doblemente angustioso, ya que además de un perseguido se trata también de un antifranquista que ha dado los mejores años de su vida en las filas de la Confederación Nacional del Trabajo de España.

Necesario consideramos exponer a «grosso modo» cómo se han sucedido los hechos:

El día 12 de octubre de 1963 —fecha desgraciadamente escogida por el simbolismo que encierra— el hogar de Jesús del Río era allanado por unidades de la Dirección General de Policía con un lujo de estrategia bélica desproporcionado, ya que más de cuarenta policías irrumpieron en su domicilio al tiempo que eran emplazadas ametralladoras en las azoteas y se efectuaban detenciones de transeúntes un número rayando al centenar. Nancy, su hijita de trece años —que en la actualidad está sufriendo anemia peligrosa por falta de alimentación— logró escabullirse y Del Río y su compañera permanecieron secuestrados en la casa durante 28 días, pasados los cuales del Río fue llevado a las dependencias generales de la D.G.P., donde permaneció hasta el 26 de diciembre.

Fue durante su encierro en la Dirección General de Policía que tuvo lugar el decreto anulando su condi-

chispas

Del 25 al 30 de julio de hace 55 años hubo incendios y barricadas en Barcelona y su provincia. Revolución, en suma, contra la guerra de Marruecos.

∴

A la postre los militares la han perdido. Pero ganaron la de 1936, utilizando a los moros que en 1909 fueron sus enemigos.

∴

Moros y cristianos, todos unos. El maestro Serrano no se había enterado.

∴

El pueblo paga la contribución total de las guerras. Por ello se combatió del 25 al 30 de julio en Barcelona y demás pueblos.

∴

Los reservistas arrojaron al agua escapularios y medallas de las Estrapajosa en momentos de embarque.

∴

A 55 años vista, no seremos nosotros quienes recogeremos las estrapajerías ni apagaremos las llamas de los dos julios hermanos: 1909 y 1936.

∴

Si la Inquisición quema personas, la Revolución quema inquisiciones.

∴

Para impetrar al cielo, el bondadoso Maragall acudía a la naturaleza. El julio del 9 no le impidió su cosa.

∴

¿Tradicionalismo incendiario? Luminosidad de tea espartaquista, más futurista que esa modernidad que hace llamear al pobre soldado desconocido.

Desconocido, pero necesariamente cadaverizado.

CHISPERO

ADMINISTRATIVAS

Martínez Lorenzo, Tresève (Gard). Recibido giro hasta 30-6-64 20 F. Verificado cambio al tener noticia de ello.

— Villanueva, Combs-la-Ville. Recibido giro 81 F. «C. S.» y «Umbral» 31-12-64. Resto, distribución indicada.

— Lanemand, Liège (Belgique). Recibido giro «C. S.» 11 F. Hecho cambio envíos.

— Fernández, Ohio (USA). Carta y cheque para «Combat».

— Cordonets, La Motte-Beuvron (L.-et-Cher). Buenas tus aclaraciones. Ultimo giro 15-6-64. Recibidos anteriores.

— Ricardo Barat, París. Recibido giro 30-6-64. Retiramos envío pedido. Mas si es por la reclamación recibida, sabe que las enviamos a todos con carácter general vencido plazo primer semestre.

LIBRO NUEVO

«Les frères Elie et Elisée Reclus

Puede adquirirse al precio de 8,75 F. en la Administración del COMBAT SNNDICALISTE, o solicitándolo a F. Mas Serras, Boite Postale nº 105, París (XIe).

(ROMAN)

par René VILLARD

Le pain noir

(CONTINUATION)

A partir de cette époque et, pendant plusieurs années, mon temps fut partagé entre les études, le garage du père Léon, tata Nini et... le moins souvent possible... chez mes parents. Tout doucement, il s'en était fait des transformations chez tata Nini... D'abord, les portaits du héros, ils avaient évacué la chambre à coucher et la salle à manger, pour se retrouver dans l'entrée... Une vraie collection, c'était désormais son fief... Le héros n'avait plus droit ni à la salle à manger, ni à la chambre à coucher, il gênait... Les disparus doivent être discrets... Les souvenirs les plus sincères s'effritent... le temps étouffe la mémoire par l'apport de souvenirs nouveaux. C'est la réalité de la vie, tout le reste est boniment...

Tata Nini elle jouait bien son rôle maternel et s'intéressait à ce que j'apprenais. Elle aurait voulu, elle aussi, que je possédasse un tas de diplômes, de papiers, qu'on encadre pendant quelques années avant de les ranger au fond d'un placard. Elle insistait pour que je suive une multitude cours; pour lui faire plaisir, j'y consentais.

Tout cela était bien gentil, mais les années passaient... la grande muette s'est mise à parler... elle me fit des appels discrets par voie d'affiches, d'avis dans les journaux, de convocations ornées de petits drapeaux tricolores... je me découvrais brusquement une nouvelle maîtresse... exigeante... qui tenait à moi, me voulait absolument, prétendant me nourrir, me loger, m'habiller... Ce collage forcé ne me disait rien du tout... je l'appréhendais... je sentais en moi de la répulsion pour ce qu'elle prétendait exiger... sa tendresse aboutissait au cimetière... Napoléon, lui-même, n'a-t-il pas écrit que la plus grande victoire en amour était la fuite... Devant l'arrogance de cette nouvelle maîtresse qui prétendait faire de moi un meurtrier, ou, pour le moins, un assassin en puissance, j'éprouvais un grand malaise... indéfinissable... Je n'avais pas encore le courage de prendre mes responsabilités, de choisir une ligne de conduite propre, honnête, d'écouter ma conscience au mépris de tous... de dire merde à la société quand elle est criminelle... je ne savais comment d'évader de l'étau qui se resserrait sur moi... je n'étais pas prêt à affronter la meute... Tata Nini devait se douter de mon état d'âme... elle était très affectueuse et ne se lassait pas de me répéter qu'il fallait faire comme tout le monde... qu'il ne fallait pas chercher à comprendre... que je devais suivre l'exemple de mon père... Je ne lui répondais rien, ce n'était pas possible, je ne voulais pas entamer avec elle une discussion qui nous aurait fait du mal à tous les deux.

Je suis parti à la gare de l'Est. Elle était là, Tata Nini... Jusqu'au bout, jusqu'à l'extrême possibilité de m'apercevoir, elle m'a envoyé des baisers, les yeux pleins de larmes, c'était un peu de sa vie qui s'en allait... Moi aussi, je laissais beaucoup de mon cœur sur ce quai qui avait tant vu de séparations d'êtres qui ne me demandaient qu'à s'aimer sans faire de mal à autrui... Quand mon wagon est arrivé au bout du quai, j'ai quitté la portière; les gars, près de moi, chantaient, hurlaient les pires grossièretés; en dix minutes, ce n'étaient déjà plus les mêmes hommes. Je me suis réfugié dans le couloir et suis resté quelques minutes à analyser l'étendue de ma peine... quand j'ai regagné mon compartiment, le train était déjà en grande banlieue, il filait impitoyable... l'acier, la vapeur, ça n'a pas d'âme... Cette masse de ferraille lancée comme un projectile, m'arrachait à une existence heureuse, m'assassinait légalement, me broyait le cœur; je roulais vers l'inconnu... de quoi demain serait-il fait ?... Tata Nini avait raison de m'embrasser à pleine bouche sur le quai de la gare de l'Est et de me dire : « Laisse faire, mon amour chéri, laisse faire... les autres ne peuvent comprendre... je te perds... je te perds... tu es ma vie et je te perds... » Elle aussi, comme le père Léon, je ne devais plus jamais la revoir... si j'avais commis cette imprudence, j'étais bon pour des années de geôle... les vaches devaient m'attendre là... une vraie souricière... par-dessus tout, j'aimais la liberté... Vivre libre, sans faire de mal à autrui.

Arrivé à mon hôtel, je montai à ma chambre. Je m'endormis de suite. Le lendemain, un samedi, je ne fus pas plus heureux dans mes recherches pour retrouver François; je poussai jusqu'au centre de la ville, pensant qu'il pouvait profiter de son samedi pour faire des courses personnelles. Je passai également mon dimanche à traîner la ville, en vain...

Dans une artère à grande circulation, je me heurtai à un barrage d'agents : que se passait-il ?

Bientôt, apparut un cortège de civils, dont certains portaient des drapeaux. Derrière un drapeau, il y a toujours des moutons de Panurge, voués à l'esclavage, à la marche en troupeau soumis, au mépris de la liberté et du respect de l'homme. Ils défilaient, tous ces braves gens, endimanchés, avec tout le matériel, la panoplie du parfait patriote, rien ne manquait... bérets, brassards, médailles, bannières... mais qu'espéraient-ils ?... de la rifflette !... Ils n'avaient pas eu leur compte, ils demandaient un supplément de casse-pipe, de lauriers, de croix de bois... Insatisfaits qu'ils étaient, les héros, ils se rouillaient dans leur gloire, il leur fallait du sang, des tripes en l'air... Ils redemandaient une copieuse ration de boue, de poux, de conserve, de morpions... Ils en avaient assez du pot-au-feu bien tranquille... Ils étaient des héros, des vainqueurs. Ils entendaient se battre à nouveau, pour un mythe, une patrie, vivre des heures de souffrances, de crimes, d'inconscience, être les acteurs d'une réalité monstrueuse comme en présentent les films de propagande guerrière au cinéma... sans réaliser qu'ils étaient les ouvriers d'une future apocalypse qui liquiderait une civilisation dont les assises reposaient sur la violence... Sur le trottoir, la foule traditionnelle, toujours la même, admirait ses fils glorieux; ceux-ci se redressaient, ils ne connaissaient plus personne... c'était la grande parade... Ces héros étaient peut-être des assassins, probablement même; s'ils n'avaient pas tué, ils n'auraient pas été des héros. Ils étaient responsables du malheur de femmes devenues veuves, d'enfants devenus orphelins, et ils étaient fiers de ça !... Et le public, sur les trottoirs, vénérait ces assassins orgueilleux, inconscients de leurs crimes. Comme si le respect de l'humanité devait s'arrêter à une ligne dénommée frontière. Leur complicité dans un assassinat collectif ne leur avait pas fait réaliser l'étendue de la tragédie dont les peuples étaient victimes. Par leur attitude, ils autorisaient la reconduction d'un esprit de violence dont leurs fils supportaient les conséquences. La manifestation se terminait par un groupe de femmes, marchant au pas, comme des hommes... En tête de leur délégation, il y avait une banderolle : « Association des mères de... », je n'ai pu lire le texte au complet. Je regardais ces visages, c'était terrible, ahurissant... jamais je n'avais vu un spectacle aussi pénible... à douter de tout... Ces femmes ne défilaient pas pour protester contre l'assassinat de leur fils, pas du tout... elles défilaient orgueilleuses, fières, crânes, presque arrogantes, exigeant par leur attitude le respect de la foule massée sur le trottoir, elles jouaient les grandes victimes... celles qui ont tout donné pour la patrie et qui entendent en tirer honneur, considération, respect; elles exploitaient l'assassinat de leur petit... elles grimpaient sur leur cadavre pour s'élever plus haut, paraître, être vues... leur soif d'honneur avait ses assises sur des squelettes... et quels squelettes... des squelettes dont elles avaient nourri les corps de leur chair et de leur sang... Elles ne pensaient pas à leur petit, à la chair de leur chair, décomposée quelque part dans une fosse commune pour le sacro-saint capital recouvert du mensonge patrie... Ah ! ce n'étaient pas des mères... Une vraie mère défend son petit... lui épargne la mort... inconsolable qu'elle est quand elle a la douleur de le perdre... La dernière des chiennes défendrait son petit à coups de crocs... Une vraie mère crierait sa révolte... une vraie mère crierait : Assassins !...

Le peuple, lui, marche toujours, parfois même, il court... son crâne, on le lui bourre à domicile, par la radio... simple, pratique, le progrès dans le crime... Le taillable, le corvéable, le mobilisable, à son lever tourne le bouton de sa radio, et ça y est... « Les informations ! » clame une voix anonyme et le lent travail commence, et quel travail !... C'est un travail exécuté goutte à goutte... à ration quotidienne... c'est du distillé... Le gars encaisse des jours, des mois, des ans... faut voir le résultat du traitement... du tonnerre !... Le gars part de chez lui tout gonflé... qu'il en rencontre seulement un de ces ennemis dont on parlait tout à l'heure à la radio... un seulement... pour voir un peu... Quand ce travail-là dure des années et des années, c'est ça qui devient dangereux, parce que le gars, s'il ne le rencontre pas, l'ennemi dont on parle à la radio... il est prêt à aller lui botter les fesses... chez lui... là-bas... sur cette terre de bâtards, qui nargue sa patrie à lui... son pays pacifiste... son pays civilisé. Pour un oui, pour un non, il se le farcirait l'ennemi d'en face, et ce serait justice... Il l'attend, lui, le grand jour... celui où sa patrie relèvera enfin le front, et se battra à l'exemple de ses glorieux ancêtres... pour la civilisation... Il l'attend, lui, la guerre du droit, l'occasion d'aller civiliser ce cochon d'en face qui n'a aucun sens d'humanité... Mais, où le drame devient obligatoire, fatal... c'est quand l'autre radio, la radio d'en face, la radio du pays de cochons, devient aussi criminelle... alors... alors, il faut laisser la folie des hommes passer... et les maîtres du capitalisme international s'engraisser...

(A suivre.)

B.D.I.C

S. I. A. de Venezuela

ción de venezolano naturalizado, sin mediar juicio alguno y por orden presidencial del Sr. Rómulo Betancourt, así como la de todos aquellos familiares que cargan con la *mácula* de llamarse Canales.

El otro hijo, Helios, que también pudo, como la pequeña Nancy, eludir el secuestro domiciliar y continuar trabajando, única manera de hacer frente al drama económico de su familia, como ingeniero civil, que tal es su profesión, fue desgraciadamente localizado y detenido el 21 de marzo de 1964. Durante diez días, 24 horas diarias, sufrió terribles interrogatorios al final de los cuales, agotado físicamente, declaró haber sido encontrado con una cédula falsa en su poder. Cosa que después, ante el tribunal correspondiente, negó sosteniendo que fue la propia policía quien la deslizó en su indumentaria. Después de estos diez días de terrible angustia, el muchacho fue encerrado durante veinte días más en los calabozos de la D.G.P. y finalmente trasladado a la Cárcel Modelo donde se halla todavía pendiente de juicio.

El caso curioso en toda esta tragedia es el de que toda persona autorizada a poder hacer declaraciones: diputados, líderes de Acción Democrática, la propia Dirección General de Policía, el Ministerio de Relaciones Interiores, etc., afirma que no hay absolutamente nada contra del Río y sus familiares, pero la solución no es factible debido al hecho de que «un español ha denunciado a del Río como «asesor y consejero» de Máximo Canales.

Frente a estas manifestaciones caben dos conjeturas: o bien existe un fascista afectado a las dependencias franquistas de Caracas que ha hecho esta acusación, o bien las autoridades han urdido este subterfugio para justificar una situación que, de otro modo, sería a todas luces imbécil y absurda. En el primero de los casos debemos considerar que es bochornoso el que el testimonio de un fascista pueda más que la ausencia general de pruebas y en el segundo cabe lamentar el poco precio que la libertad, la dignidad del hombre y la reputación forjada a pulso de un trabajador y un antifascista merecen para las autoridades.

A raíz de una serie de seguridades recibidas en estos últimos tiempos, tendientes todas ellas a garantizar para un plazo breve la recuperación de la documentación venezolana por del Río y los suyos, nosotros apresuramos a escribir a diferentes organismos, instituciones e individualidades para que cursan las mensajes y las misivas que aludimos al comienzo de este informe. Nos consta que en la actualidad una enorme cantidad de cartas han llegado desde el extranjero agradeciendo a las diferentes personalidades venezolanas, Salom Mesa Espinoza y José González Navarro, entre otras, su colaboración en esta causa solidaria.

Desgraciadamente, nuestras ilusiones y nuestras esperanzas se han visto defraudadas y hemos visto que al descorrer de los días todos aquellos que tanto habían prometido se están soslayando del drama y dan tiempo al tiempo sin mayores esperanzas.

Debido a ello es que tenemos que acudir a cuantos compañeros conocemos, a cuantas instituciones y a cuantos organismos sabemos inspirados de sentimientos solidarios para que, al igual que se ha hecho con el caso de Francisco Abarca, dirijan cartas de protesta —de ruego si quieren pero que actúen— a las embajadas de Venezuela, al ministro de Relaciones Interiores Dr. González Barrios, y al propio presidente de la República, Dr. Raúl Leoni, a fin de que se ponga fin a esta situación injusta y se reintegre a del Río, a su hijo Helios, y a sus familiares a la vida normal de todo ciudadano en base de devolverles la documentación, la libertad y el derecho al trabajo.

Debemos añadir que por nuestra parte no cesamos en el empeño de solucionar esta cuestión, pero que se precisa del apoyo vuestro y es por ello que nos tomamos la libertad de hacer este llamado. Dentro de breves días convocaremos una «Rueda de Prensa» a fin de dar mayor amplitud a nuestra campaña. De sus resultados os iremos teniendo al corriente.

Os agradeceríamos que nos comuniquéis vuestras intervenciones.

Mientras, sólo nos queda reiteraros nuestro agradecimiento por cuanto hagáis a favor del compañero del Río y los saludos fraternales por,

El Consejo Nacional de S.I.A. de Venezuela

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS E INVALIDOS

Mes de julio - Lista II

Suma anterior, 47,70 F.

Thiais: Genique, 2 F.; uno de Gandía, 10. *París:* J. Casellas, 5; Francisco Cobo, 10; Mendoza, de *Noisy-en-Présence*, 5. *Sucy-en-Brie*, Calcerrada, 50. *París:* Manent, 10; R. Llop, 10; Gregorio Ibáñez, 4; Borrell (Castelví), 8. *Ivry:* Montoly, 5. *París:* Un confederal, 10. *Levallois:* Francisco García, 3. *París:* Jaén, 3. *Houilles:* Familia Marín, 16; R. Fleta, 5.

Total, 203,70 F.

Crónica del Canadá

Es indudable que el Canadá está sufriendo una metamórfosis política, social e ideológica que de no tardar, y de continúar por la senda emprendida desde hace solamente una decena de años, aportará en su incesante marcha progresiva nuevas perspectivas revolucionarias al pueblo canadiense, que sin duda ninguna han de favorecer a los demás pueblos.

La escala del Canadá afecta crisis de estructuras a la mayoría de partidos políticos y la mayoría de estos están aplicando la teoría de una «gran nación canadiense» al tiempo y al margen de estos viejos partidos, se han creado grupos nacionalistas de diferentes tendencias que reclaman la renovación de la constitución y la creación de un Estado del Québec separado del resto del Canadá. Esta tendencia separatista de la que ya todo el mundo debe de estar al corriente de sus actos terroristas desarrollados en todo el curso del año pasado y que se denominó F. L. Q. (Frente de Liberación del Québec), es la que más actividad ha desempeñado en favor del separatismo. La oposición a este organismo ha sido casi completa por parte de los sindicalistas franco-canadienses quienes no ven ni consideran factibles tales recursos políticos y terroristas para resolver los problemas cruciales de las relaciones anglo-francesas del Canadá, creyendo sin embargo, que el bilinguismo debiera extenderse a todo el país, de manera a que culturalmente y económicamente no existan dos clases de ciudadanos. A este fin, dicen los sindicalistas del Québec, el federalismo ha de ser de nuevo reconsiderado y puesto a la vista con el fin de un completo reconocimiento del hecho francés de Halifax a Vancouver. Creen los sindicalistas que la creación de un Estado del Québec acarrearía consecuencias desastrosas que sin error ninguno pagarían los trabajadores a un precio elevado.

Entre los polos de un federalismo centralizador y la secesión optan por el federalismo cooperativo, flexible y vivo que permita a las dos naciones desenvolverse y continúar extendiéndose en su cultura propia. Entre los más activos luchadores de esta concepción se halla el sindicalista Henri Gagnon, que es el representante del Comité de Acción Política del Consejo del Trabajo de Montréal y al mismo tiempo secretario del Club St.-Jacques del Nuevo Partido Democrático.

Con el próximo aniversario del centenario de la Confederación vastos problemas se están exponiendo en este joven país. Al igual que todos los países, el Canadá francés tiende a mejorar su precaria situación política, económica y cultural porque creen como una nación y aspiran por lo tanto a una mayor independencia.

El problema del Canadá francés es uno de los más complejos, su solución estando influenciada por lo que sucede en el mundo, tal que la lucha de los pueblos colonizados en el continente africano y los pueblos dominados por los trusts extranjeros como lo son los pueblos sur-americanos y otros que están jugando un rol de máxima importancia en el despertar nacional del Québec francés que a través de estos últimos cien años se viene notando su transformación profunda. De una mayoría de cultivadores ha pasado a ser un ejército de asalariados que representan la espina dorsal de la nación, y creen que fundamentalmente la lucha nacional es una de las capas laboriosas contra los monopolios y monopolistas extranjeros que controlan y poseen las riquezas de la Belle Province. En los últimos diez años de 1947 a 1957, los americanos han comprado al Canadá por veinte (20) billones de mercancías. En el curso de este mismo período el Canadá compró a los Estados Unidos por valor de veintisiete billones de mercancías. En términos de economía capitalista esto significa que el Canadá es la vaca de leche de los Estados Unidos de América. Los millonarios americanos no están de acuerdo entre ellos sobre el rol que debiera jugar el Canadá. Los unos ven ventajas en conservar el Canadá fuera de los cuadros de la C. E. A., los otros quieren la integración directa por la participación del Canadá en la C. E. A. En los dos casos lo que buscan es la integración del Canadá en el imperio político, económico y militar de los monopolistas americanos.

En términos generales, diremos, que el conjunto de las ideas políticas del Canadá se resumen en dos fórmulas principales. La una es el separatismo que visa a separar el Québec del resto del Canadá. La otra es la de un «federalismo» que garantice los derechos fundamentales de las dos naciones canadienses. Aunque reclamando igualmente la liberación nacional estas dos fórmulas se oponen con toda la fuerza de un sí y de un no. A los trabajadores pues incumbe el deber de arbolar su propia bandera. Deberán defender sus aspiraciones puramente revolucionarias, su principio de solidaridad obrera que es el fundamento propio de su existencia. Deberán hacer prevalecer sus proposiciones como únicos productores defendiendo los intereses económicos que son los suyos. El trabajador del Québec deberá combatir en sus apretados rangos toda forma de abdicación, la ideología de un nacionalismo burgués. Animado de transformaciones puramente revolucionarias caminará bajo su única bandera la de la revolución social y la de la solidaridad internacional de los trabajadores. Su lucha no debe consistir en contra de la una o de la otra de las naciones del Canadá, pero contra todos sus explotadores llaménse como se llamen y contra todo monopolio extranjero que son el mayor obstáculo a la liberación y emancipación de los trabajadores.

Félix ALVAREZ FERRERAS

OBRA SIMPATICA

En el acto conmemorativo del 19 de julio organizado por la C. de Relaciones del Núcleo Charentes-Poitou y como resultado final del mismo, fueron subastados un cestito de hermosas fresas y dos botellas de vino, entregadas para ello por la familia Floristán, lográndose recoger 67,50 F. en favor de nuestros buenos viejos y enfermos, que bien lo merecen. Cantidad que pasará a engrosar la un tanto olvidada suscripción que a tal fin continua abierta en «Le Combat Syndicaliste».

Por otra parte y destinado pro-España, quedó un beneficio de 40 F., también enviados al S. I. para dicha suscripción.

Hablar del excelente ambiente que reinó entre aquellos pinos de la Grand Côte, cerca de la playa del mismo nombre, nos parece superfluo, ya que en nada desmereció del de años anteriores. Lo único es que algunos compañeros aislados no lograron dar con el lugar, magnífico por cierto. Lo sentimos por ellos. Confiados en que todos sabrían llegar hasta allí, fueron olvidadas las flechas indicadoras. Y hasta la próxima concentración, a menos que...—*C.*

COMUNICADOS

F. L. DE COMB-LA-VILLE

Invita a todos sus afiliados a la reunión que tendrá lugar el domingo, 5 de agosto, a las nueve y media de la mañana en el lugar de costumbre.

S.I.A. DE NIMES

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el sábado día 1 de agosto a las nueve de la noche en su local.

Debido a la importancia de la misma, rogamos buena asistencia y puntualidad en la hora.

F. L. DE PARIS

Tendrá reunión general el domingo 2 de agosto con orden del día interesante.

El 19 de Julio en Villeneuve-Prairie

DIA esplendido, refrigerado por el huracán de la víspera. Quienes acudimos con el paraguas hicimos el Chamberlain de andar por la Mancha.

El paraje escogido por los compañeros de Thiais resultó acertado. Un llano bordeado por un canal derivado del Sena con balandros gracioseando un fondo urbano. Subiendo de la orilla, un grupo de árboles protectores. Al otro lado, un vegetal de esos, centenario y con brazos poderosos.

Estuvimos unos ciento cincuenta compañeros y compañeras, sin descuento de la chiquillería. Tiendas modernas y fraternidad añeja, o recientemente establecida. Por procedencias, Thiais, París (en sus distritos XI y XII), Versalles, Combs-la-Ville, Clichy y no sabemos si otra. Música la hubo abundante, superando la de buen gusto. Cualquiera la baila, y menos con roce de hierbas. La comida no tuvo adoración ni rito, queriéndose decir que se dio cuerda al instinto, meramente. La juventud se solazó al extremo de que, gustosa del lugar, decidió visitarlo el domingo siguiente. La muchachada habrá cumplido este acuerdo de su «pleno» al aire libre.

La expansión compañeril se manifestó de múltiples maneras. Las conversaciones nunca degeneraron en discusión; hubo bastante con sagaces exposiciones de puntos de vista. Por la tarde Vidalet nos obsequió con la suya, recordatoria del 19 de Julio y puntualizadora de la situación de España en la fecha y después de ella. El gesto fue resultado de una opinión madurada por nuestro Movimiento y por las torpezas de la República, que por conducta ultraburguesa se apartó del pueblo. Dijo Vidal que el crédito de la Revolución se afincó en las colectividades de trabajo cenetistas y que el descenso de aquélla podría sintetizarse en una frase discutible: «Renunciamos a todo menos a la victoria.» La victoria era vencer al fascismo y conservar las conquistas revolucionarias. Estimó que el franquismo y el régimen que le suceda van a colocarnos ante el problema de las nacionalizaciones, engaño «socializante» del día, ardid de la política gobernante, puesto que de «nacionalización» a «socialización» media la distancia que va del nada al todo. Interesa que se diga a los obreros que la nacionalización es un engaño en el que no hay que caer.

Diversas intervenciones cerraron el acto en semi-debate. Uno afirmó que una falla de la Revolución fue provocada por carencia de técnicos simpatizantes, quedando nosotros obligados a prever el caso para una segunda y más feliz reproducción del acontecimiento. Otro sostuvo que la frase de Durruti fue interpretada abusivamente por los políticos y mal comprendida por compañeros, toda vez que Buenaventura actuó en todo momento en anarquista, tanto en Aragón como en Madrid. Se comentó el asunto de las «tres ramas» a las cuales sigue Mujeres Libres como podrían seguir las Juventudes Mujeriles y una presunta organización prejuvenil hasta el extremo fraccionamiento organizativo del estamento libertario. Tema embarazoso y largo como el Sena, y dada la hora en presencia no era ocasión de remontar a las fuentes del río.

Sonaron los himnos, el grupo se descompuso en grupillos, aireó nuevamente algo de Albéniz, de Sarasate, etc., sin olvidar el bien timbrado «Pájaro campana», vibrando esencias pamperas.

A la hora del deslinde pudimos resumir el día: bienestar en clima; baños, calor de amistad y entusiasmo; conveniencia de esta clase de excursiones que tanto aproximan a los compañeros y familiares respectivos, y atraen a jóvenes por la libertad del campo, que no es la del domicilio.

Los jóvenes acuden cuando descendemos hasta ellos. En plan de superiores, más alejamos que aproximamos. Premisa que también rige para nuestras sedes locales.

Antes de partir fueron recogidos 143 francos pro España.—*Jo Han.*

¡ATENCIÓN! Este hombre es un agente de la policía franquista

JUAN AGUILAR, natural de Villanueva y Geltrú, Barcelona, de 35 años de edad, trabaja desde 1959 para la policía de Franco.

Descripción: 1,65 de estatura, de fuerte corpulencia, de aspecto obrero, pelo negro algo ondulado, nariz aguileña, *le falta el dedo índice de la mano derecha*, habla catalán, castellano y bastante bien el francés. Ultimamente vestía chaqueta azul y pantalón vaquero.

Hemos tenido noticia de la reciente llegada a Bruselas de este provocador a sueldo de Antonio Creix, jefe de la Brigada político-social de Barcelona.

Para facilitar su infiltración en los medios antifranquistas y democráticos, afirma que «viene de Asturias, donde ha trabajado en las recientes huelgas».

Ha sido detenido varias veces con militantes obreros y siempre ha conseguido « escaparse » solo. Es responsable concretamente de la caída de numerosos militantes.

Cuidado con Juan Aguilar, cómplice de Franco, y con todos los de su ralea.

¡Juan Aguilar no debe causar más daño a las organizaciones antifranquistas¡

Le Comité contre le Néo-colonialisme et le Fascisme de Bruxelles.

Con el acuerdo de las organizaciones locales sindicales españolas CNT-UGT

EN ZONA NORTE — JIRA DE FONTAINEBLEAU

A iniciativa de varias FF. LL. y patrocinada por la Comisión de Relaciones del Núcleo, tuvo lugar el domingo 12 la Jira de Confraternización Libertaria en el pintoresco rincón de «La Faisanderie».

El día amaneció con mala cara e insinuando el consejo de que tanto el paraguas como el jersey fueran, con la merienda, nuestros compañeros de viaje. El verano de París es pérfido. Tan pronto brilla un sol africano como viene el frío aguacero a recordar a los infelices excursionistas que aquí, en lo que afecta a emperatura, no hay que fiarse un pelo.

El viaje ferroviario de París a Fontainebleau es monótono. Los autos, las casas, las chimeneas, la gente, el tremendo tragin monocorde de la gran urbe vienen pegados desgraciadamente a nuestra ventanilla hasta casi tocar el bosque famoso que da nombre a la ciudad en la que, según dicen, el corso Bonaparte vivió las últimas horas de su falsa gloria. Bueno luego son los árboles altos, los pájaros contentos y el airecillo verde que nos hacen compañía. ¡Menos mal!

Al llegar a la estación, el cronista, que no conoce estos andurriales, tuvo que agarrarse a la chaqueta providencial de un amigo que pasaba por allí, con lo que, sin fatigas y atravesando un grato laberinto de arboledas y de sendas perdidas, llegamos al lugar de la jira. Un grupo animoso de compañeros y compañeras nos habían precedido. A pesar de la lluvia y la ausencia de sol allí estaban ellos prestos a demostrar que incluso «contra los elementos pueden ganarse las nobles batallas» de la solidaridad y la confraternización militante en Zona-Norte. Un vejete de corte aragonés, que lleva en el corazón casi toda la historia y la vida de la CNT, viene hasta nosotros para saludarnos y ofrecer cuanto se pueda desear de aquel insólito plantel de huerta que él cultiva y guarda de luengos años y del que emerge un poema rústico de cebollas, lechugas y pepinos, como si estuviéramos pisando las riberas del Ebro.

Con la mejoría del tiempo van llegando más familias. Extraña mucho que París, tan denso, tan solidario, tan activo, se llame esta vez andana. Su representación es casi imperceptible. Quizás hubo miedo al tiempo. Aquí hay compañeros de las FF. LL. de Melun, Combs-la-Ville, Fontainebleau, Aufferville, Montereau, y mezclados con ellos un simpático grupo de jóvenes emigrados económicos que al contacto con el clima fraternal que irradia nuestra gente van, poco a poco, cediendo de su natural timidez y de su extrañeza. El viejo veneno vertido por la propaganda de Franco sobre la moral de la emigración, y en particular de los anarquistas, sirve de poco cuando los hombres salen al mundo y ven la verdad y la razón de las cosas.

De los dos oradores previstos, sólo Fabra, de la F. L. «parisina», llegó al lugar convenido no sin antes correr una larga aventura por entre los árboles y los caminos ciegos del bosque. Se había extraviado.

El compañero Lizcano, secretario del Núcleo, desarrolló improvisadamente una charla, que a petición de la concurrencia, versó en torno a «La situación de España y el esfuerzo conjugado de la CNT». Huelgas de Asturias, de Andalucía, de La Mancha, del país Vasco, de Cataluña. Prometedor despertar de la coincidencia social del proletariado español que ya no le tiene miedo a las leyes draconianas del Régimen, unas de las cuales (prohibición militar del «derecho de huelga») la pisotea cuando le viene en gana. Cita la actitud gallarda de los intelectuales que Franco ha fustigado en su último discurso y que demuestra palmariamente que lo mejor del pueblo español está emergiendo de las debilidades del régimen, condenándolo a muerte. En el interior, nuestros compañeros, dentro de la A. S., trabajan, con denuedo, para acelerar el proceso liberatriz, preparando el terreno para las futuras cosechas de nuestras ideas y nuestras soluciones revolucionarias.

A continuación intervinieron varios compañeros, uno de los cuales hizo una amplia definición de la anatomía sindical de la C.N.T. y de su finalidad inmediata que era el comunismo libertario. Después el compañero Fabra habló sobre el esfuerzo que se despliega en el Interior por abatir la dictadura y la fisonomía político-social que ofrecen las fuerzas diversas que se mueven en el área peninsular. Abre dos grandes interrogantes, una de las cuales trata sobre lo que convendría hacer ante la correlación de fuerzas sindicales en el Interior, donde los comunistas y los socialcristianos están tomando posiciones llaves en detrimento de nuestros cuadros militantes y el porvenir de nuestra Organización.

Finalmente, se abrió una suscripción espontánea en favor de los presos de España, recaudándose 27.500 francos viejos, y se convino en celebrar próximamente otra jira de carácter comarcal.

La militancia confederal de la Zona-Norte despliega una actividad apreciable en todos los órdenes, fomentando la comprensión y la fraternidad entre los compañeros y las FF. LL., pero despertando, también, un sano espíritu crítico que nos ayude al conocimiento y a la solución efectiva de los graves problemas que nos plantea la lucha en España y la necesidad de ratificar la unidad orgánica de la militancia en el respeto absoluto a los acuerdos de nuestros plenos y congresos, inculso cuando éstos no nos satisfagan nuclearmente.

Servicio de Prensa de la C. de R.

Angel Ruiz Ayucar y su españolismo

(Véase el número anterior.)

Después de hacer una corta alusión al escritor católico Bergamín —al que el catolicísimo Franco no perdonó su ingerencia en ciertos pormenores de política interior que sólo a los españoles honrados concernían— a un artículo suyo publicado en «Le Monde» y a lo que dijo en Montevideo respecto a las declaraciones del abad de Montserrat, de las que se preveía el desmoronamiento de Francisco y su cohorte —«profecía de la que aún se está riendo la gente»— nuestro Angel sin alas se encara con un cronista del «New York Times» por la información que envió a su periódico sobre el desfile de la Victoria celebrado en Madrid.

El tal cronista aseguraba, con desparpajo intolerable, que el armamento era norteamericano, que los cascos de acero eran alemanes y que los «Land Rovers» procedían de Inglaterra. Continuando por ese estilo, el periodista extranjero terminaría por alinear España con cualquiera de esos países subdesarrollados, convertidos en torres de Babel a causa de la heterogeneidad y mezcolanza de productos industriales y bélicos, donde si las máquinas son alemanas los accesorios son rusos, y si el fusil es checoslovaco las balas son irlandesas.

No, señor cronista, ni España es una torre de Babel ni una colonia del comercio internacional. Los peones y las criadas españoles desperdigados por el mundo tienen el suficiente amor propio y la máxima dignidad patriótica para liberar su país de la tutela extranjera, aunque ello les cueste ingentes sacrificios. Y por si ello no bastase para llenar las arcas del reino, aquí están las bellezas imponderables y casi ignoradas de España para atraer todos los bobos — y sus divisas — del orbe entero. ¿Qué más podemos desear?

Cierto es que el armamento del desfile era norteamericano. ¡Ah! pero usted pretende ocultar, señor periodista imberbe, que tales artefactos no se nos han dado gratuitamente. ¿Dónde deja usted nuestras bases aéreas, terrestres y marítimas? ¿Dónde las industrias y establecimientos más importantes? ¿Olvida usted que, en caso de guerra atómica, los quinientos kilómetros cuadrados ibéricos y los treinta millones de ciudadanos españoles serían los primeros en desaparecer del mapa? Nuestra existencia física y espiritual valen muy mucho los cuatro aviones y las cuatro perras que ustedes nos envían, y que usted nos echa en cara con tanto desprecio; a nosotros, hijos de hidalgos y de caballeros de acrisolada integridad moral.

En cuanto a los cascos de acero y a los «Land Rovess», sepa usted, pobre ignorante, que los primeros no guardan del nazismo más que la forma, y que los segundos si son de propiedad inglesa están construidos con el sudor español.

Así pudo haber hablado el director de «El Español» a su correligionario americano, pero donde más nos indigna éste último es cuando dice que las tropas españolas «no adoptan ya el paso de ganso hitleriano».

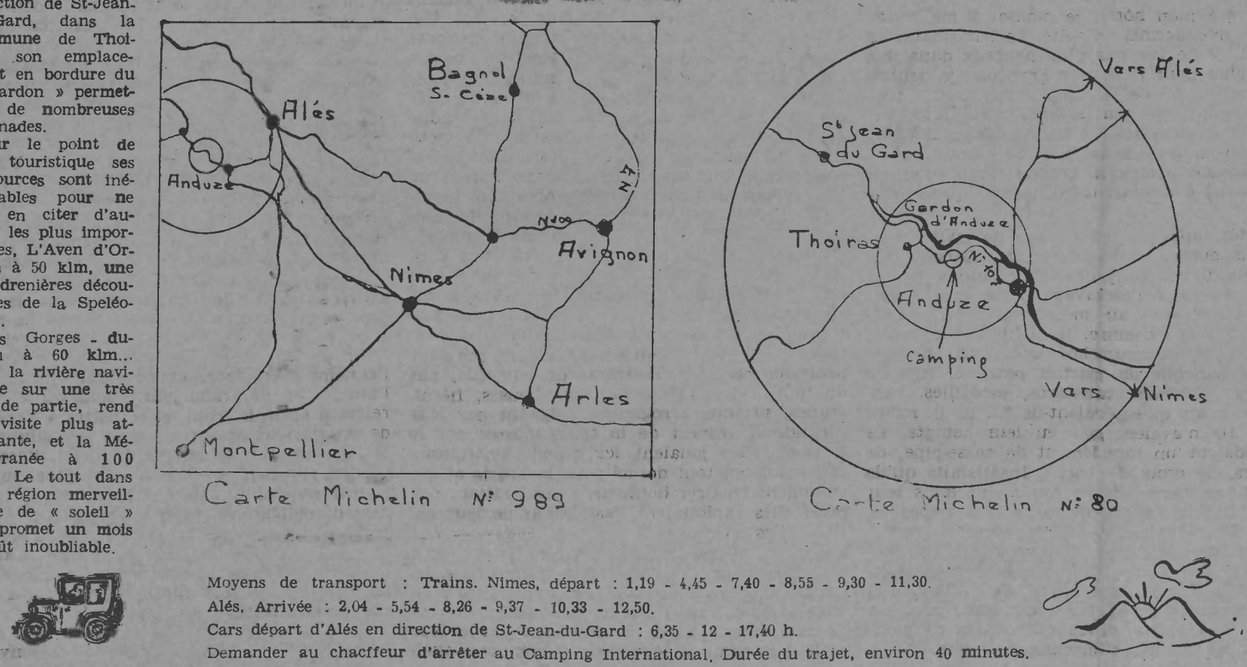
A esta aberración, don Angel confiesa humildemente que en sus años de existencia jamás vió a los gloriosos sucesores de la gloriosa División Azul desfilar de manera tan impropia de un español que de serlo se precia. Y aquí sí que no estamos de acuerdo con él ni con su humildad. En su lugar, nosotros hubiésemos respondido con más soberbia y énfasis a ese desgraciado cronista, y le hubiésemos dicho: «Dese por enterado, muy señor mío, que si hemos hecho el ganso toda la vida, y continuamos haciéndolo, nunca nos humillaremos a desfilar de tal suerte».

Esta respuesta era la única digna a tanta estupidez.

Con esa frase podría terminar mi comentario al artículo de don Angel, mas sería pecar de injusto si no recordase la sabrosa ilustración que lo adorna. Héla, pues, queridos lectores: un periodista, convertido en pintor, sostiene en su mano izquierda la paleta sobre la que descansa un tintero; en su diestra aguanta una enorme y goteante pluma. Ante sí tiene dos mujeres: una de ellas, desnuda, enseña al hombre su belleza y su candor (ésta es el modelo); la otra es la obra imaginativa del artista, que en la tela ha plasmado un ser repugnante, miserable, andrajoso. Las dos mujeres simbolizan dos Españas: el modelo, la España de don Angel; el cuadro, la España del periodista objetivo que no vacila en pintar la verdad con una V mayúscula.

La «probidad informativa» de Angel Ruiz Ayucar queda sintetizada en ese dibujo. A eso conduce el servilismo en regímenes de amos y criados.

ANDRES MARTINEZ



Le terrain du camping est situé dans la corniche de Cévennes au bord de la route nationale 107 en partant d'Anduze 6 klm en direction de St-Jean-du-Gard, dans la commune de Thoiras, son emplacement en bordure du « Gardon » permettra de nombreuses baignades.

Sur le point de vue touristique ses ressources sont inépuisables pour ne pas en citer d'autres, les plus importantes, L'Aven d'Orgnas à 50 klm, une des drenières découvertes de la Spéléologie.

Les Gorges du Tarn à 60 klm... dont la rivière navigable sur une très grande partie, rend sa visite plus attrayante, et la Méditerranée à 100 klm. Le tout dans une région merveilleuse de « soleil » qui promet un mois d'août inoubliable.

Moyens de transport : Trains. Nimes, départ : 1,19 - 4,45 - 7,40 - 8,55 - 9,30 - 11,30.
Alés, Arrivée : 2,04 - 5,54 - 8,26 - 9,37 - 10,33 - 12,50.
Cars départ d'Alés en direction de St-Jean-du-Gard : 6,35 - 12 - 17,40 h.
Demander au chacffeur d'arrêter au Camping International. Durée du trajet, environ 40 minutes.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 10 F.
Un an : 20 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, Xe
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Aniversario

CON motivo de la XXVIII anualidad del levantamiento de las fuerzas reaccionarias de España, la prensa «victorial» proclama una vez más —y ello es ya cansino— el triunfo de la «fe» sobre la «oleada comunista» que en 1936 se cernía sobre España. Que el comunismo de Estado era lo de menos en la nación, lo sabe Rita la Cantadora, y Franco también. Pero conviene rodar el disco por rayado que esté, máxime si proporciona divisas.

Tradicionalmente, en la caverna de nuestro país se canta «da fe en España no morirá», y no muriendo la fe, mueren los españoles en guerras civiles preparadas en la Sacristía.

Ganada la guerra, el régimen se aguanta por fusiles y no por la gracia de Dios. Los más descreídos en el poder del Mito son los curas, siempre amantes de la fuerza bruta para mejor imponer sus designios. Si los católicos franquistas creyeran de verdad en la justicia del «ser supremo», se horrorizarían por el castigo que les aguarda, ya que se revelan gélidos ante el caudal de sangre humana derramada a partir del aciago 18 de julio.

Veintiocho años de trayectoria absolutista revestida de toda suerte de injusticias; veinticinco años de imperio absoluto, infrahumano, bendecidos ambos períodos por una inmensidad de curas y jefes de la Iglesia católica; veintiocho años de vejaciones, escarnios y torturas contra personas que no opinan en reaccionario, imprimen sello de maldad para siempre.

¿Que hay religiosos buenos, e incluso liberales? Sea. Ahí están los sacerdotes mártires de Euzkadi. Y los presbíteros —escasos, escasísimos— exiliados igual que nosotros. Puede haber en el perímetro español un censo reducido de curas enemigos de la bestialidad falangista. Pero ello, con ser loable, no exisme de responsabilidad a la Iglesia, al Vaticano, al cual esa minoría de místicos aludida debe acatamiento obligado. La ascensión moral de uno no puede valorizar, elevar el peso muerto de quinientos sacerdotes dedicados, en última instancia, al culto de la Barbarie, al recuento de dinero por encima del interés humano. Nadie puede ignorar, a estas alturas, que la separación de la Iglesia y el Estado, el corte del subsidio estatal a los pastores del catolicismo, pesó en la Sacristía como para una guerra civil sangrienta cual la hubo. En la lucha épica del trabajador para mejorar sus condiciones de vida —¡tan deprimentes en España!— siempre hemos encontrado a la reacción organizada, del lado de la G. C., del rico, de la Avaricia. Todas las represiones contra los de abajo han sido inspiradas y aplaudidas por la Sacristía en España, y ahí están Rizal, Ferrer y Seguí para simbolizar a las víctimas. Y ahí está la guerra de 1936-1939 para acreditar, nuevamente, que la Iglesia no vacila en recurrir al genocidio pjara ganar la partida.

¿Comunismo? Pretexto mentiroso.

En cuanto al catolicismo arrepentido, ya veremos en qué parará esto.

NI MOSCU NI WASHINGTON

ESPAÑA PARA LOS ESPAÑOLES

LAS democracias que se cobijan bajo la Carta del Atlántico, se alinean de nuevo al lado del fascismo. Durante el período 1936-1939 —guerra de España—, apuñalaron a la República española con el Comité de No-Intervención.

Los norteamericanos, por obra y gracia de Roosevelt, decretaron el embargo de armas destinados a la España republicana. Pero una vez Franco en el poder los yankees se asentaron en nuestro suelo, estableciendo bases militares, como acaece en cualquier país conquistado.

El fascismo español subsiste gracias a la ayuda extranjera, y en particular a la de América del Norte, a la que se han sumado después otras democracias.

Stalin pudo haber sentado en Nurenberg, en el banquillo de los acusados, a Franco como criminal de guerra, puesto que el fascismo español envió la División Azul a combatir contra el Ejército ruso, e iba encabezada por Muñoz Grandes. Stalin, en Yalta, en Postdam, en Teherán, etcétera, se sirvió del caso español para regatear, con el objeto de repartirse con Norteamérica las zonas de influencia. España, para los rusos, fue tan sólo un simple peón en el tablero de ajedrez, en vistas a repartirse el mundo con los yankis, léase la tan cacareada coexistencia pacífica.

A los defensores de la República española se les ha dado un trato más infame que a cualquier país colonial. Se pisotearon las jurisdicciones de carácter internacional con tal de masacrar a la clase trabajadora española.

Después, a los españoles que defendieron la libertad y la independencia de nuestro suelo, fuimos hacinados en los campos de concentración, de donde salieron millares formados en compañías de trabajo. Fueron enviados al inhóspito Sahara a construir un ferrocarril en donde dejaron la vida muchos de ellos, a causa de los malos tratos y de la rudeza del clima.

La nobleza del pueblo español es sin par. A pesar de que habíamos sido vilmente apuñalados en el curso de nuestra guerra y a pesar del trato inferior que recibimos después, los refugiados españoles no regatearon su vida en defensa de las pseudo-democracias.

Los refugiados españoles, por su amor a la libertad y por odio al fascismo, lucharon con denuedo y con coraje por la libertad y por la Independencia de Francia. El general Leclerc contaba con un fuerte contingentes de españoles. Los primeros tanques que entraron en París fueron españoles. Españoles hubo en las batallas de Africa contra Rommel. Hubo españoles en Narvik, en Italia, etcétera. ¿Cuál ha sido el premio de tanta nobleza y abnegación? Los países por los que luchamos, hoy apoyan al fascismo español.

Sólo queda como testimonio el monumento de Annency dedicado a los refugiados españoles muertos por la libertad y por la independencia de Francia. Y quedan también los millones de cruces funerarias, esparcidas por donde se peleó contra el fascismo, como recordatorio de nuestros hermanos que ofrendaron generosamente su vida.

¿Y qué ha hecho Rusia? Ya he dicho en otro artículo que Stalin nos apuñaló. Los rusos no hicieron nada para oponerse al ingreso del fascismo español en la ONU y en la UNESCO. Rusia no vetó la entrada de Franco en ambos organismos.

El capitalismo internacional nos ha sacrificado y sigue dispuesto a sacrificarnos una vez más. Por lo tanto, este 25 aniversario del glorioso 19 de Julio tiene que servirnos para reafirmar nuestra fe en el mañana de la Nueva España que ya empieza a manifestarse con las continuadas muestras de rebeldía y de descontento de la clase trabajadora española.

El trato recibido no lo podemos olvidar. Para nosotros, a los veinticinco años de exilio que coinciden con los veinticinco años de la paz de los sepulcros de dentro y fuera de España, nos hallamos tan alejados de Washington como de Moscú.

El capitalismo extranjero, aprovechándose de la miseria y del dolor de nuestro pueblo, ha convertido España en una colonia con el beneplácito del asesino número 1: el general Franco. Pero todo cuanto hayan adquirido tendrán que restituirlo a nuestro pueblo.

Hoy más que nunca, el grito de España para los españoles debe resonar en todos los rincones de nuestro país. Y el proletariado mundial tiene la obligación de ayudarnos a reconquistar la independencia de nuestro país y la libertad del pueblo español.

España para los españoles y para el mundo, pero con pleno disfrute de la soberanía de nuestro país. Todos los españoles debemos entregarnos a esta labor. Todos los españoles. Lo mismo los refugiados del año 1939 que los millares de españoles que han tenido que abandonar su terruño en pos de un trozo de pan.

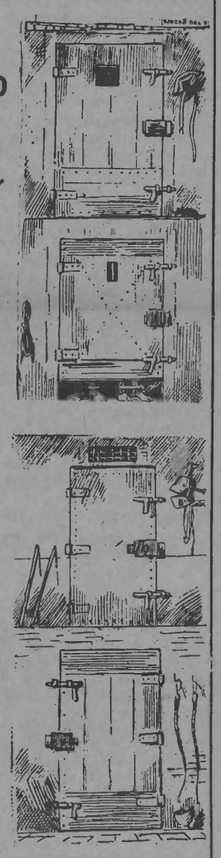
Para que España recobre su soberanía, para que los españoles recobren sus derechos de ciudadanía y para que los españoles no se vean obligados a abandonar nuestra querida tierra acosados por el hombre, hemos de formar un apretado haz los trabajadores, los estudiantes y los intelectuales, aunando nuestros esfuerzos para acelerar el advenimiento de una Nueva España en donde impere la Justicia Social y la Libertad.

Como españoles tenemos el deber de seguir luchando hasta que sean barridos de nuestro suelo los causantes del dolor y de la desgracia de nuestro pueblo.

Por la libertad de nuestro país. España para los españoles.

JAIME BALIUS
Beau Séjour. Hyères, Var.

Museo militar de Montjuich



Su catálogo contiene cañones, fusiles, bayonetas, soldados de plomo, etc. Pero no se ocupa de los asesinatos de anarquistas y otros revolucionarios perpetrados en el foso de Santa Eulalia. Ni de los calabozos de tortura. El tercero de los aquí representados es el famoso «Cero».

DISCOS

Carteles. Los de Louis Lecoin han tomado carta de naturaleza parisina. Uno de ellos exhibe a Franco y a Hitler dándose un rodeo juntos saludando a la romana.

Es curioso. Uno de estos pasquines aparece y reaparece en la vecindad de algún fascista ignorado, pero también vecino mío. De noche, convicto de crimen intencional, ensucia la página Lecoin con un precipitado «Vive Franco», tras haber rasgado la fotografía Franco-Hitler que tanto debe avergonzarle, y tanta convicción debe sustraerle...

Una vez al «vive» ha sucedido, en alquitrán más fuerte, un «mort à Franco!» y entonces el fascista clandestino salió de «tannière» a las primeras sin luna para rasgar el «Lecoin» o hacerlo trizas con rabia déatina...

Es igual, el efecto está logrado. Un cartel pegado ante la indiferencia ciudana es papel muerto. Destrozado, este papel discutido, celebrado y odiado ha conseguido plenamente su objetivo.

DISCOBOLO

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

ARGENTINA : VIENTOS DE FRONDA

BUENAS noticias nos llegan desde las orillas del Plata. La F. O. R. A., la aguerrida organización obrera argentina resurge victoriosa, vencida ya la desintegración orgánica que restaba vigor e impulso a su acción. Una cruenta descomposición interna fue la consecuencia de los períodos dictatoriales que subyugaron al país a partir de 1930. Las persecuciones, detenciones, asesinatos y deportación de militantes forzó a todos a la clandestinidad.

Suplantado Uriburu por otro general y más tarde por llamados gobiernos «constitucionales»; prosiguió sin embargo la caza al militante «forista». La «constitucionalidad» valió para que las persecuciones fueran legalizadas. En 1933 se encarcelaba mediante el apoyo de la ley. Todo era ya «normal» y «democrático». Pero en esa normalidad democrática se condenó a cinco y más años de prisión mediante el decreto que autorizaba la detención por «Asociación ilícita». El hecho simple y corriente de encontrar al detenido un carnet de la F.O.R.A., un manifiesto, un signo cualquiera que permitiera suponer en él un afiliado a la F.O.R.A., era suficiente motivo de proceso y de condena.

Los militantes que lograron capear el vendaval sin salir del país hubieron de cambiar de residencia, de localidad, oficio, nombre... Los detenidos que salían en libertad, como los deportados que volvían al país, encontraban difícilmente un contacto orgánico. Se constituían comités autodesignados por quienes se atrevían a mantener el nombre y un principio de lucha correspondiente a la central obrera. El caso se repite en España en el que de tanto en tanto se produce una inesperada prolificación de Comités Nacionales. Cada grupo que se afirma y crea un cierto radio de influencia se siente depositario del interés orgánico general.

A la caída de Perón se intentaron relaciones y encuentros entre grupos así constituidos en Buenos Aires o en provincia. Cada uno de ellos sentía recelo hacia el otro. Se habían producido muchos equívocos en el largo período clandestino. Los abandonos, las defecciones de los fatigados y de los temerosos, se confundían con las camaleónicas posturas de los claudicantes. Las viejas rencillas orgánicas o personalistas se agudizaron hasta el paroxismo. Sin embargo, habían pasado tantos años que militantes que se conocían de nombre no habían tenido ocasión de verse en su vida, lo que no disminuía el recelo ni la prevención.

Existían tres Consejos Federales, es decir, tres organismos representativos de la F.O.R.A. (en un momento hubo cuatro). Cada uno de ellos afirmaba su legitimidad en reuniones de delegados de Sindicatos que también se constituían de manera fraccionaria. Todos defendían los principios de la A.I.T. y se reclamaban de la F.O.R.A. del V (quinto) Congreso, es decir, de la F.O.R.A. «finalista» inspirada en las premisas del «comunismo anárquico». Cada Consejo lanzaba su órgano tradicionalmente titulado «Organización Obrera», y el lenguaje y la orientación de cada uno no difería por otra cosa que por ciertos matices personalistas. Las diferencias no llegaron a demarcar corrientes tan definidas y contrapuestas como las que se señalaron en la escisión del movimiento confederal español. No hubo allí escisión formal, ya que todo arrancaba de un fraccionamiento involuntario, impuesto por los acontecimientos. Las diferencias internas producidas en 1930 en torno a las posiciones de enfrentamiento a la dictadura no dieron lugar a una diferenciación formal. El enfrentamiento de matices se establecía entre la F.O.R.A. y la F.A.C.A. En aquellos tiempos tal enfrentamiento no suponía razón de pleito interno en la F.O.R.A. Es posible que en el presente se haya dado lugar a necesarias puntualizaciones antes de llegar al acuerdo que motiva nuestra «Crónica» de hoy. Pero este problema corresponde a otro aspecto que abarca extensión internacional y que convendrá dilucidir aparte, en provecho de la cordialidad interna imprescindible al buen desarrollo de la gran familia libertaria, en cada país y en el mundo. Nos hemos referido a ello en otras ocasiones. Acaba de hacerlo «Tierra y Libertad» de México. Volveremos sobre ello.

REUNIFICACION DE LA F.O.R.A.

Los días 26, 27 y 28 de junio próximo pasado tuvo lugar la Reunión Regional de la F.O.R.A. Participaron delegaciones de la Federación Obrera Local Bonaerense, Unión de Chóferes, Obreros del Puerto, Mozos y Anexos, Cloaquistas, Plomeros, Hidráulicos y Anexos y Oficios Varios de la capital, Panaderos de Quilmes, Oficios Varios de Morón y de Matanza, Río Cuarto, Córdoba, Santa Fe, Tucumán y Rosario. Asistieron delegaciones fraternales de la Federación Libertaria Argentina, Biblioteca Popular José Ingenieros, «La Protesta», «Emancipación», «Tierra y Libertad» de San Fernando, la Federación Obrera Regional Uruguaya y la Federación de Obreros de Construcciones Navales enviaros saludos.

RESOLUCIONES: Reencuentro de la militancia forista que acuerda por unanimidad la fusión de los distintos sectores en una sola F.O.R.A. representada por un Consejo Federal. La Reunión Regional hace pública aclaración para su conocimiento y reafirma su finalidad social: el Comunismo Libertario. El Consejo Federal actual reafirmará la labor pertinente en un plazo de sesenta días.

La F.O.R.A. enviará al próximo Congreso de la A.I.T. una delegación directa para aclarar todo lo que sucede en el movimiento obrero argentino.

Estudio, responsabilidad y voluntad militante para la reorganización de la F.O.R.A. Análisis de las causas que han entorpecido la buena marcha del movimiento y modo de superarlas.

Que en cuanto a los problemas generales, los cuerpos de Relaciones realicen una extensa labor por los siguientes objetivos:

1.º Campaña contra la Ley de Asociaciones Profesionales, o sea, contra la imposición del Estado que quiere legalizar las Organizaciones obreras.
2.º Agitación por las horas de trabajo.
3.º Aparición mensual de «Organización Obrera».
4.º Realización periódica de actos públicos.
5.º Jiras por el interior del país, y
6.º Creación de Sociedades de Oficios Varios en las distintas localidades donde existan disposiciones a estas tareas.

Por otra parte se repudia la actitud claudicante de una fracción del Gremio de Plomeros que se ha sometido al asentimiento y control del Estado, aceptando la ley fascista sobre Asociaciones Profesionales. La Reunión Regional repudia tal procedimiento, reafirma su posición anárquica y de acción directa, exhortando a dichos trabajadores a retornar al camino reincorporándose a la Sociedad de Resistencia adherida a la F.O.R.A.

∴

Un grupo integrado por el viejo y querido militante Gerónimo Rodríguez, queda a la expectativa de la nueva situación. Para que se cierre el negativo paréntesis de la clandestinidad, para que se liquide el largo período de confusión, alimentado por la dualidad, corresponde que todos los militantes se integren a las perspectivas de un vigoroso renacer que sólo puede afirmarse en una confianza recuperada por todos y para todos. Este será el punto de partida para una recuperación del prestigioso crédito que irradió la F.O.R.A. a través de América y del mundo.

Como quien no dice nada

por Oscar D'OCAL

LA lectura del libro «España hoy», en el cual se puede seguir cronológicamente el desarrollo de las actividades del exilio español, nos había dado la idea de hilvanar un artículo, o una serie de artículos en los cuales fuera puesta de manifiesto, para conocimiento general, la formidable gama de alianzas y de pactos firmados y enviados, después de firmados, al cesto de los papeles, por sus firmantes. Si no lo hacemos hoy, no renunciamos por ello a hacerlo en otra ocasión que nos pueda parecer propicia.

Cuando Franco y su régimen son colocados en la primera fila de los acontecimientos políticos internacionales por todos los gobiernos autocráticos, democráticos, liberales, socialistas, comunistas y seudorevolucionarios. Cuando la emigración político-social española, después de veinticinco años de pactos y alianzas, ha sufrido el más formidable fracaso que registrarse pueda. Ahora que los únicos amigos que nos quedan a los refugiados todos nos dicen en sus mítines que «los republicanos, los socialistas, los comunistas y los anarquistas españoles de 1964, ya no son los republicanos, los socialistas, los comunistas ni los anarquistas de 1936» (¡cómo nos conocen!), cuando Franco y su régimen están cosechando innegables triunfos diplomáticos muchísimo más importantes que el triunfo militar de 1939, compañeros de la C.N.T., recogiendo la bandera tantas veces pisoteada de la «unidad antifascista», se obstinan en romper lanza tras lanza en defensa de unos conceptos pasados de moda, cuya anterior aplicación nos ha llevado a la situación en que, en julio de 1964 (veinticinco años después), nos encontramos.

Se habla mucho de «nuestra crisis», y hombres doctos en literatura periodística tratan de analizarla y buscarle scluciones que no nos parecen tales, sumergiéndonos en un mar de confusiones.

Queremos creer que la longitud de lo que se escribe obliga a nuestras pobres mentes a encontrar cantidad de conceptos totalmente contradictorios en algunos de los artículos que leemos. Quizá sea el cansancio que la referida longitud articulera nos causa, lo que nos hace hallar en un mismo artículo unos párrafos que contradicen a otros.

Para el lector acostumbrado a estas pildes periodísticas desde hace más de treinta años, el efecto causado por tales contradicciones no puede ser muy grave, pero para el novicio que lee por primera vez nuestros periódicos, tales contradictorios conceptos han de dejarle perplejo, obligándole a plantearse esta pregunta: «¿Pero, saben estas gentes lo que quieren?» Y «¿Con tales contradicciones quieren organizar una Sociedad Nueva?»

A la C.N.T., a los cenetistas, se los distinguió siempre, hasta mayo de 1937, por la claridad meridiana con que propagaban sus ideas emancipadoras. Así se hizo fuerte y temida esta organización. Y, si los cenetistas de 1964 quieren que la C.N.T. sea amada de los trabajadores y temida por los capitalistas, es necesario que sus militantes empleen de nuevo el meridiano lenguaje que hizo de ellos la vanguardia del movimiento obrero revolucionario.

El paria, el obrero que trabaja y sufre, siguió, sigue y seguirá a aquellos que le digan la verdad escueta y directa, sin malabarismos dialécticos que causen impresión contradictoria. No se puede hacer obra de proselitismo dando al «auditorio» una de cal y otra de arena. Al pan, es preciso llamarle pan; al vino, hay que llamarle vino. Al burgués, sea español, francés, inglés o chimbambanés, es preciso llamarle burgués. Y... al político, si es un sinvergüenza, es obligatorio llamarle por su nombre.

Todos nosotros sabemos que hay políticos y gobiernos «malos y peores», pero debemos añadir que no ignoramos los factores que determinan la variante. O bien escogemos entre unos y otros, cosa que debe quedar relegada al período electoral, y luego nos mantenemos quietos, o bien, en nuestra calidad de anarcosindicalistas, actuando en acción directa en pos del logro de nuestras aspiraciones, exclusivamente profesionales, enviamos a unos y otros a tomar vientos. Pero, en tal caso, invariablemente, ya podemos anular el distingo entre malos y peores, y sentar la calificación única con la desventaja que se impone. También estamos enterados de que durante la dictadura de Primo de Rivera, se publicaban «La Revista Blanca», «Generación Consciente» y «Vértice». ¿Y qué? ¿Habremos de gritar por ello, viva Primo de Rivera? El capitalismo también sabe que la menor tolerancia de sus gobiernos, se hizo peligrosa para su propia existencia, y recurrió al fascismo para garantizarla. Si hoy no se oye hablar de fascismo, ello es debido a que los federales del tiempo de Salvochea ya no existen, ni los anarquistas de 1964 son los anarquistas de 1873.

(Pasa a la página 2.)

VERANEO

PARADÓJICO

EL clima de Málaga es más propio para invierno que para verano. Los meses de calor, julio y agosto, es preferible pasarlos en el norte —abundantes lugares hay— que en el sur de España.

Para veraneo las Vascongadas y singularmente Asturias. Aire puro.

Clima soportable.

Alimentos sanos.

Y desde el punto de vista panorámico, nos hablemos.

La gente, cariñosa.

Hablan en bable y en castellano clásico.

El canto asturiano es melodioso.

Tengo leído a Jovellanos.

Conocí personalmente a Palacio Valdés y a Pedregal y a Melquiades Alvarez y a Builla.

El doctor Détribois, médico del «Beau Séjour», hace dos años recorrió Andalucía, además de visitar otras poblaciones españolas, durante el mes o cosa así de vacaciones.

Por lo visto debió agradarle Málaga la Bella, porque ha vuelto de nuevo con su esposa e hijo.

En procuración de tranquilidad dijo al partir que iba a la capital andaluza por necesidad de descanso. Esto está en lo posible, no obstante el movimiento propio de capital de primer orden dependiendo de la ubicación escogida.

En la calle Martínez he vivido y en la de la Victoria, cerca del Compás. Todavía no habían empezado a obrar en el Camino Nuevo. Era una cuesta bastante pendiente sobre el Limolear, cuajado de villas de recreo, desde cuya cima el paisaje que de autovisión a la vista se ofrece es indescriptible.

Cielo como el inmaculado de Málaga, y es lo bonito que el cristalino mar turquée en parte alguna.

Personas y pájaros anidan en el parque.

La plaza de toros es un cero bien hecho.

Los hombres que medio desnudos sacan el copo —trabajo de bueyes— al sacudirse y quitarse con el antebrazo el sudor esparcen en la plaza zafiros.

Gibralfaro, permanente vigía.

La Caleta es un largo ramal de diamelas.

Málaga entera huele a heliotropo.

¿Gustarían los espetones del Palo, el doctor Detribois y su familia, rociados con Montilla o con vino de Los Moriles?

¿Transitaron por la calle de Larios?

¿Anduvieron por la Alameda?

¿Compraron bizuagas y claveles en la plaza de la Constitución?

Más típico que los hombres de los largos cenachos que, en jarras, pregonan el pescado callejeando, no hay nada. Si esto no entra en cuenta, aunque sólo sea por discos de González Marín, no se ha visto Málaga.

Si los manojos de boquerones no saben a gloria y llaman al trago de Pedro Ximénez, no se ha visto Málaga.

Si no se sabe lo que son chanquetes, no se ha visto Málaga.

Si con la sopa de rape no se chuparon los dedos, Málaga queda por ver.

Cuando el doctor Detribois torne al «Beau Séjour» de su paradógico veraneo, a mí nada me dirá porque no me «camela». Y no siendo a un español que lo mismo que yo conozca Málaga, aunque en su lengua se explique no le entenderá nadie.

Que el viaje a España a él y a los suyos les haya sentado bien les deseo.

PUYOL

DESDE EL PERU

El porqué de unas opiniones

por Rómulo CHAVEZ

SE me ha reprochado mi persistente actitud a tenor de cómo considero la revolución anarquista, como único medio de conjurar peligros inconmensurables. Mis oponentes me advierten que toda acción o esfuerzo destinado a magnificar métodos o teorías abstractos, «irrealizables e imposibles» es perder tinta y tiempo.

No comparto, por supuesto, la idea de esos buenos amigos, y seguiré «perdiendo el tiempo» en apoyo de opiniones e ideas que se hacen aparecer como inocuas, falaces y también atisbadas de los más bellos e inmarcesibles sueños... No queremos negarle un algo de importancia a esas revoluciones llamadas progresistas y liberales que, por tenerla, en infinidad de ocasiones los anarquistas les han prestado valiosa ayuda, y aún hoy (aquí radica el error, a juicio nuestro, dados la hora y el tiempo) se insiste en seguir dándosela. No pretendemos tampoco pulverizar la insignificancia de los utensilios de combate de que nos hemos servido siempre; estos resultan vigentes porque vigentes son los sistemas que regulan, por la imposición que no por el libre acuerdo, por la fuerza y no por la razón, todo movimiento y toda humana vida misma.

Sin embargo, cabe que a ese renglón le dediquemos, aunque no sea más que un reducido espacio, y nos preguntemos si no sería preferible, en atención a la hora que corremos, acometer nuestra propaganda no en base a inveteradas prácticas y costumbres que aún considerándolas vigentes en determinadas aspectos de la lucha impuesta, quizás resulten hoy de escasa efectividad, y en cierto modo, según los casos, tal vez hasta perniciosas.

Por razones psicológicas y por imperativos del tiempo, no podemos concederle, hoy, tal como están las cosas en orden a armamentos, una importancia decisiva (y menos hacer de ello un mito) al vocablo *huelga general revolucionaria*, que frecuentemente leemos en nuestra prensa como arma eficaz y necesaria para castigar y abatir a los malandrines e imponer, de pasadita, el régimen de igualdades, libertades y de justicia auténticas. Dada la formación física y psíquica del hombre, con sus contradictorias leyes, que lo mismo construimos que destruímos, se hace difícil asegurar si las sociedades les llegará el día de poder constituir y vivir según nuestro sabio y leal entender...

De lo que sí estamos ciertos es que no seremos el proletariado, ni aun con todas las legiones de profesiones liberales, los impositores de un régimen integralmente libertario. Razonablemente, se nos podrá argüir al respecto que las afirmaciones no acompañadas por demostraciones lógicas no conduce a nada convincente.

Estamos en medida de poderlas dar, cabalmente, si alguien gustara demandarnoslas. Al socaire de las ideas anarquistas y para que ellas acapararan la atención seria del gran público, estimaríamos que la propaganda en nuestras publicaciones fuese más novedosa y atrevida, más demostrativa que interpretativa, porque darle al anarquismo la interpretación de ser un ideal de reivindicaciones obreras (que equivaldría a proteger el pobre y castigar al rico) que conceda amplias libertades dentro un régimen

(Pasa a la página 2.)

GF8·3428

LA FORCE DES TYRANS NAQUIT DE NOS FAIBLESSES

LE COMBAT SYNDICALISTE

NOTRE ENNEMI C'EST NOTRE MAITRE
La Fontaine

0,40 F. LE NUMERO C.N.T. A.I.T. 6 Août 1964

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL ● SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS 36e ANNEE ● NOUVELLE SERIE ● NUMERO 309

Paix en Algérie

LE titre peut vous paraître inopportun, et pourtant :

Vous vous souvenez de la campagne pour la « paix » qui fut menée par tous les partis de gauche et plus particulièrement par le P. C. F. et la C. G. T, au cours de la sale guerre d'Algérie.

Vous vous souvenez aussi qu'à la suite de certains accords dits « d'Evian » nous vîmes se dessiner successivement la fin de cette guerre et de cette campagne.

Fallait-il penser pour autant que l'heure de la paix était enfin venue pour ce pauvre peuple mutilé dans sa chair et dans sa dignité ?

D'après le raisonnement de tous ces champions de la paix, tout devrait aller aujourd'hui pour le mieux « dans le meilleur des mondes », puisqu'il suffisait de leur donner l'indépendance pour qu'ils retrouvent la paix. Par ailleurs, nous serions tentés de l'admettre en constatant le silence qui plane sur cette paix (de la part de tous ces partisans de la paix en Algérie).

Hélas ! Il ne peut être question de paix dans un pays qui a fait sa révolution uniquement pour changer de maitre.

Nous avions des inquiétudes au sujet du sort qui menaçait les travailleurs algériens à l'issue d'une révolution faussée à nos yeux.

En 1957, dans le numéro 147 du « C. S. », nous écrivions sous le titre « La vérité sur l'Algérie » :

« Mais malheureusement en Algérie comme ailleurs, et c'est ça la vérité, les exploiteurs pullulent. Ils exploitent la force physique et intellectuelle, les sentiments, les passions, les faiblesses et l'ignorance.

» Aussi, nous regrettons vivement que le travailleur, qu'il soit Algérien, Tunisien, Marocain ou autre, car ils sont tous nos compagnons de misère, se laisse encore prendre au piège des slogans patriotiques ou des péroraisons religieuses. »

Cette vérité que nous recherchions il y a quelques années, nous la retrouvons aujourd'hui dans toute sa laideur: le peuple lésé a dû reprendre les armes...

... Avant d'aller plus loin nous devons faire une précision : « Nous ne faisons pour l'instant que constater et ne voulons prendre position pour ou contre la nouvelle résistance établie que quand celle-ci manifestera son intention de lutte pour une véritable émancipation de tous les travailleurs. »

La lutte en Algérie peut revêtir plusieurs aspects et elle deviendra acharnée si la classe ouvrière veut établir un système social basé sur la liberté et la justice. Les nouveaux maitres, les privilégiés de la dernière heure, les exploiteurs du régime récemment établi n'hésiteront pas à s'acoquiner avec les pires ennemis des travailleurs, y compris des individus comme Franco, comme l'a déjà fait leur gouvernement, pour étouffer dans l'œuf toute tentative de libération.

La récente explosion du navire égyptien Star-of-Alexandria est riche d'enseignements. Si, comme les bruits ont couru, il s'agit d'un sabotage, nous pouvons penser que les auteurs n'en resteront pas là, sachant que de tels actes ne peuvent que renforcer l'opposition. Quant au gouvernement de Ben Bella, ça n'est pas en achetant des armes, alors que la misère et le chômage grandissent tous les jours en Algérie, qu'il va résoudre la crise sociale.

De son côté, l'U.G.T.A. a tort de s'en prendre au Sionisme international qu'elle rend responsable de cet acte de sabotage car, même si cela est vrai, le rôle du syndicalisme n'est pas de s'apitoyer sur la destruction de munitions et d'armement qui, le plus souvent sont utilisés contre les travailleurs; le syndicalisme a une mission beaucoup plus noble et beaucoup plus humaine : il doit veiller avant toute autre chose aux destinées des classes laborieuses, à leur bien-être, à leurs droits. Il doit aider les travailleurs à s'émanciper.

Or, le trafic d'armes pratiqué par le gouvernement ne peut en aucun cas permettre au peuple de s'émanciper, de se libérer, de s'épanouir et de connaître enfin la paix.

VIENT DE PARAITRE

« Les Frères Elie & Elisée Reclus ou du protestantisme à l'anarchie »

Un livre qui doit figurer dans la bibliothèque de tous les libertaires.

Le sens d'une grève

La grève est, dans son origine pure, *un acte de révolte* spécifique. Sa volonté première est l'*abolition* d'un certain état de fait : système d'exploitation de l'homme par l'homme, et son but ne saurait être atteint si les conditions de cette exploitation ne sont pas détruites en définitive. Tout autre résultat, s'il peut paraître, sur le moment, profitable au travailleur, n'est qu'un *échec*.

En prenant d'autorité la tête des mouvements de masse, les *partis politiques* ont déformé complètement le sens de la grève car les buts qu'ils recherchent *(conquête du pouvoir* et *dictature* sous une forme ou une autre), n'ont rien de commun avec les aspirations des travailleurs.

Par ailleurs, les partis politiques ne sont pas *en marge* de la société actuelle, ils en sont partie intégrante et sont tributaires de sa forme d'organisation. La tromperie et la corruption, l'autorité et le culte de la personnalité, la soif des profits sous toutes ses formes, éléments qui caractérisent la société actuelle, caractérisent tout aussi bien le parti politique.

Le malheur est que la grève, arme par excellence des opprimés, n'a pas échappé à ce pourrissement des valeurs et qu'elle est devenue un simple *instrument*, par le canal des centrales syndicales réformistes, aux mains des partis qui sont eux-mêmes acoquinés avec la classe dirigeante et les tyrans.

Cependant, il arrive que les travailleurs retirent leur confiance à ceux qui les ont trop souvent trompés et, *prenant eux-mêmes en mains leur sort*, tentent de conduire la grève là où elle doit aller, c'est-à-dire *jusqu'au bout*.

La grève retrouve alors son *véritable sens* qui est essentiellement *révolutionnaire*.

Il faut souhaiter que cette volonté révolutionnaire, dont ne pourront jamais venir à bout les partis politiques, se réveille, plus puissante que jamais, en chaque travailleur, que les ouvriers s'organisent *par la base* et refusent toute autorité politique qui tenterait de se servir d'eux, qu'ils conjugent leurs efforts sur le plan mondial pour faire échec à la maffia internationale de la finance.

Ceci, nous pouvons l'espérer pour un avenir peut-être plus proche qu'on ne le pense généralement, car il apparaît que, de plus en plus, les travailleurs deviennent conscients de leur propre force et s'aperçoivent que cette force a été, par tromperie, utilisée mal à propos par les personnages politiques qui leur ont promis monts et merveilles et ne leur ont rien apporté.

Ils comprennent alors que le mal doit être extirpé *à sa racine*, c'est-à-dire que la prochaine révolution sociale doit être radicale et commencer son œuvre par la *destruction de l'Etat* et de tous ses rouages autoritaires pour se poursuivre par la *construction de la société anarcho-syndicaliste* sur les bases d'une économie distributive rationnelle d'où sera exclue la notion de profit.

Dans cette optique réaliste et fraternelle, les travailleurs conçoivent alors que la grève ne retrouvera sa véritable signification que lorsque elle sera l'arme *générale, illimitée* et profondément *révolutionnaire* par laquelle ils accompliront eux-mêmes leur propre émancipation.

SEVY

L'idée libertaire et l'action syndicale

Il existe, dans les milieux libertaires, diverses façons de concevoir la lutte pour en finir avec l'exploitation de l'homme par l'homme.

Les opinions diverjent quand il s'agit de méthodes, des tactiques ou de moyens. Les avis sont partagés quand il est question de psychologie des foules, de mentalité ou de réactions des masses laborieuses.

Il existe, heureusement, un point commun : le but.

Que nous soyons syndicalistes, collectivistes, ou même individualistes, nous savons qu'il faut lutter contre le capitalisme, qu'il soit privé ou d'Etat, et contre tout ce qui en constitue le rempart : autorité, obscurantisme et privilèges.

Il faut croire que nos hésitations, nos divergences, notre manque de cohésion dans la lutte ont contribué à la dispersion des énergies de la classe ouvrière et au maintien d'organismes qui n'ont de syndicalistes que le nom et n'ont d'autre mission que celle d'asservir le peuple.

L'unité d'action, trop souvent galvaudée par ceux qui passent leur temps à diviser ceux qui les suivent, est devenue une nécessité capitale dans nos milieux ; nous devons démontrer au monde que l'anarchie est une conception sociale basée sur la coordination des efforts dans le respect des libertés de l'individu... Comment y parvenir ?

Une question préalable : « Quel est le milieu social susceptible de mieux comprendre et d'épouser plus facilement l'idée libertaire ? »

Là nous sommes à peu près tous d'accord pour dire que la classe ouvrière reste le milieu le plus adéquat et le plus déterminant.

Ceci nous amène donc à concentrer notre propagande dans ce secteur. Le fait n'est pas nouveau et nos camarades espagnols, depuis Anselmo Lorenzo, ont travaillé dans ce sens.

Mais alors que le libertaire ibérique et en général la majeure partie des travailleurs espagnols militent au sein de la seule centrale syndicale qui est demeurée fidèle à la première Internationale ouvrière, l'A.I.T., chez nous, et après plusieurs tâtonnement, un courant s'est créé pour aller porter le combat dans des milieux absolument réformistes.

Cette croisée des chemins nous a souvent été fatale, ainsi qu'à notre idéal ; à tel point que certains militants notoires en sont, aujourd'hui encore, à chercher les « causes profondes de notre crise ».

Ceux qui nous ont lâchés pour mener le combat sur le terrain des réformistes, savent fort bien qu'il ne leur est possible, en aucun cas, de se comporter en libertaires dans une telle ambiance ; ils avouent qu'ils sont obligés de lâcher du lest s'ils veulent prolonger la collaboration et maintenir cette forme d'alliance. Par contre, ils mettent en relief la possibilité qui leur est offerte de s'adresser à un public plus nombreux et avec des moyens plus considérables.

Oui, car ce que l'on reproche à la C.N.T., ce n'est pas sa structure organique, ses principes de base, qui sont aussi ceux de la première Internationale ouvrière, de l'A. I. T. et restent les plus rationnels de tous ceux qui ont pu être présentés par les différents concepts d'organisation.

Le reproche majeur imputé à la C.N.T., c'est sa faiblesse numérique et il n'est pas rare d'entendre dire à des copains : « Qu'ils viendront chez nous quand nous serons nombreux. »

En vertu de l'esprit libertaire dont nous nous réclamons, nous devons tolérer des points de vue différents des nôtres, mais nous n'en restons pas moins convaincus que l'action de ces camarades est stérile pour la cause de la liberté.

Nous disons « stérile » quand en réalité nous aurions pu employer le terme « nocive », puisque si les autres centrales syndicales sont numériquement plus puissantes c'est bien un peu à cause d'eux, par leur présence ; sans compter que certaines interventions de ces camarades permettent aux centrales réformistes de se targuer de progressistes et même de « révolutionnaires ».

Mais nous nous en tiendrons à la stérilité de leurs efforts ; stérilité démontrée par les reculs répétés de ces centrales face à l'emprise étatique ; démontrée aussi par les perpétuelles revendications de salaire sur des bases hiérarchisées ; démontrée enfin par la lâcheté de nombreux responsables syndicaux en période de grève.

Le militant de la C.N.T. a, quelquefois, bien sûr, l'impression de se trouver seul pour mener le véritable combat mais il a souvent la grande satisfaction de pouvoir servir de ferment, de jouer un rôle de pilote dans la lutte incessante que la classe ouvrière doit poursuivre tant qu'il existera des exploiteurs et des exploités.

La tâche de l'anarcho-syndicaliste est assez ingrate, mais il peut l'accomplir, et c'est très important, en toute liberté, en toute conscience et sans cet arrière-goût d'amertume que doit laisser toute renonciation.

HELIOS BUIL

Les frères Reclus

C'est aux jeunes que je dédie ces quelques lignes...

La parution de deux livres a été annoncée dans le « C. S. » ces jours derniers, et j'avoue tout le plaisir que j'ai eu à lire « La Mythologie Marxiste-Léniniste » de G. Britel ; c'est une œuvre riche de considérations d'observations et de documents qui expliquent certains faits historiques.

Me voici maintenant plongé dans cet autre livre intitulé « Les Frères Elie et Elisée Reclus » ; ce qui éveille en moi une certaine nostalgie de ma jeunesse.

J'avais seize ans, j'étais étudiant et un jour, en cherchant dans la bibliothèque de mes parents des livres d'histoire et de géographie, j'ai fait la découverte la plus merveilleuse, celle qui allait sûrement déterminer de ma vie entière : une série de volumes ayant pour titre « Géographie Universelle » de E. Reclus et une autre du même auteur « L'Homme et la Terre ».

Le jeune adolescent que j'étais, avide de savoir, a pendant des mois et jusqu'à des heures indues, lu avec passion les œuvres d'E. Reclus. Ceci me permettait peu après d'obtenir de très bonnes notes en histoire et géographie.

Plus tard, ce bagage m'a permis de ne pas sombrer dans l'esprit bourgeois, comme de nombreux camarades étudiants et j'ai réalisé la valeur exacte du savoir ; valeur louable, valeur créatrice et génératrice de bien-être mais qui reste stérile sans l'aide de cette autre valeur qu'est l'effort manuel et devient néfaste si elle n'est pas inspirée, animée, propulsée par de bons sentiments.

Je suis devenu un étudiant de cette « gauche révolutionnaire » et j'apportais aux journaux syndicaux de l'Ouest et aux revues, beaucoup plus d'Elisée Reclus que de moi-même pour une cause que je voulais non seulement défendre, mais servir avec toute la passion de ma jeunesse.

J'étais un jeune garçon qui comprenait que ses origines bourgeoises resteraient pour lui un lourd passé qui entraverait son admission parmi les véritables hommes : ceux qui travaillent, ceux qui produisent.

Il est plus facile pour un ouvrier ambitieux de devenir un bourgeois égoïste que pour un bourgeois de fuir son milieu, ses relations et de devenir un travailleur, un producteur.

J'ai malgré tout renié mes origines, j'ai souffert la vie d'un salarié de la base et je ne regrette rien ; au contraire, j'en remercie E. Reclus.

Hem Day a écrit de très bonnes choses sur E. Reclus à propos du séjour de celui-ci en Belgique ; d'autres amis dans « Contre-courant » se sont également penchés sur les œuvres du grand penseur. Aujourd'hui, les Amis d'Elisée Reclus nous offrent une nouvelle occasion de nous retremper dans cet esprit libre.

Nos jeunes camarades doivent se procurer ce livre et il est superflu de leur recommander la lecture des magnifiques œuvres que sont « l'Homme et la Terre » et la « Géographie universelle ».

Qu'ils n'aillent surtout pas objecter que les œuvres sont introuvables, car elles existent dans de nombreuses bibliothèques départementales et même municipales.

Une dernière suggestion ; puisque voici venue la période des congés, les camarades qui en ont la possibilité devraient aller faire un petit tour à Ste-Foy-la-Grande.

J'ai souvenance de ce petit coin de France où j'ai pris quelque repos avant la guerre de 40 ; je revenais d'Irun et avais traversé la Bidassoa rouge du sang des républicains espagnols et j'ai trouvé cette petite oasis de la fraternité qu'était Ste-Foy et où on parlait des frères Reclus avec beaucoup de respect et beaucoup d'affection.

Ils furent un exemple que nous devons suivre sans hésitation.

Y. M. BIGET

William Godwin, écrivain littéraire

(SUITE)

Sans aucun doute, Godwin avait pleinement raison lorsqu'il écrivait : « Aussi longtemps que l'humanité sera divisée en maitres et esclaves, ses deux parts seront corrompues, faute de vérité. »

La révolution française avait marqué une étape, et Raymond Gourg, dans son étude sur Godwin (1), révèle l'esprit révolutionnaire qui s'était implanté en Angleterre après 1789. Avant déjà, J.-J. Rousseau avait semé :

« L'esprit révolutionnaire français avait pénétré dans la littérature anglaise à la suite de J.-J. Rousseau. Brown, disciple direct du philosophe français, dans ses appréciations sur les manières et les principes du temps, avait attaqué les vices de toutes les classes de la société, John Wesley, dans son Journal, Hannah More dans ses Pensées sur l'importance des mœurs chez les grands, ne séparaient pas leur désir de réformer les abus de la conservation des pratiques religieuses. Thomas Day, dans Sandford and Merton, exposait les doctrines de l'Emile. Cowper enfin, le doux poète puritain, avait embrassé la cause de la Révolution par amour de l'humanité et par dégoût des conventions sociales. Mais aucun de ces moralistes ou poètes réformateurs n'adopta plus franchement et plus complètement la nouvelle doctrine que William Godwin (1756-1836).» (1).

Mais l'omission du nom de Godwin est-elle volontaire ou fortuite ? N'a-t-on pas désiré renouveler, selon l'habitude, l'oubli envers un écrivain et un penseur dont les écrits étaient considérés comme séditieux ? La bégueulerie de certains de ces pions, y est pour quelque chose ; elle rejoint en cela l'esprit puritain des Anglais qui se cabrèrent assez stupidement contre les écrits de Godwin. Il y a donc lieu de penser que le nom de Godwin, comme celui plus tard de Proudhon et d'autres, furent des épouvantails qui décidèrent de la mise sous le boisseau des ouvrages de ces premiers théoriciens de l'anarchie.

Si l'on devait porter cet oubli à l'actif de l'ignorance, il faudrait alors avouer que celle-ci est profonde chez certains qui se targuent d'enseigner autours d'eux les choses du monde littéraire, qu'ils ne connaissent guère ou mal.

J'aimerais ici faire la part du feu, ne point mêler à ces pages d'analyse littéraire, ce qui se rapporte aux écrits philosophiques et sociologiques de Godwin, encore qu'il soit malaisé d'en faire une démarcation complète et précise.

L'œuvre littéraire de William Godwin est incontestablement bien oubliée aujourd'hui. Il est vrai que la première traduction française de « Caleb Williams » remonte à 1797. Celle-ci laissait à désirer sur bien des points de nombreuses suppressions furent faites. Ce n'est qu'en 1846 que paraitra une nouvelle traduction, rééditée en 1868. De l'édition Bordas de 1945, peut-être vaudrait-il mieux ignorer l'adaptation française dans laquelle vingt-cinq chapitres sur quarante et un furent conserves ; les autres furent sacrifiés, pour raison d'opportunité littéraire !

Félix Rabbe, dans son étude déjà citée, rappelle judicieusement :

« Le livre fut pour l'Angleterre, ce que « Le contrat social » de Rousseau avait été pour la France. Toute la jeunesse d'alors se tourna vers ce nouvel apôtre qui venait de fonder la philosophie politique moderne. Wordsworth, Southey et Coleridge s'en inspirèrent et reconnurent Godwin pour leur maitre. Shelley héritera de leur enthousiasme et dira : « Qu'il n'a vraiment pensé et senti que du jour où il a lu « La Justice Politique ». »

On a écrit que Godwin doit d'avoir survécu à la postérité à son « Caleb Williams ». Voilà qui paraît original autant qu'inattendu, pour qui sait le peu d'empressement éprouvé par les éditeurs à réimprimer la traduction française de ce roman. « Caleb Williams » est l'œuvre qui a le mieux fait connaître Godwin et qui a assuré à l'écrivain la place élevée qu'il a occupée parmi les romanciers d'Angleterre.

Godwin était entré dans sa trente-septième année, lorsqu'il écrivit son ouvrage remarquable, qui, avec le recul du temps, s'affirme toujours valable en bien des points et l'on ne peut sous-estimer l'importance de « Recherches concernant la justice politique, et son influence sur la vertu et le bonheur général ».

Nombreux sont les critiques qui comparèrent cet ouvrage au « Contrat Social » de J.-J. Rousseau. Peut-être n'avaient-ils pas tout à fait tort, car Godwin a dépeint dans son livre une société idéale, d'où seraient écartées les injustices et l'oppression, grâce à une distribution égale et juste des biens de la vie.

Godwin rêve d'une société indépendante et libre de conventions, de droits et de privilèges, pour ses membres qui n'obéiraient, selon lui, qu'aux impératifs de la raison et de la nature.

On vit alors, chose extraordinaire, toute une jeunesse s'enthousiasmer pour ses idées. Peu après, Godwin laissait paraître « Caleb Williams ». Le penseur, l'écrivain, le philosophe allait ainsi rayonner plus profondément encore ; sa réputation et sa popularité allaient s'étendre davantage.

HEM DAY

(A suivre.)

(1) P. XII. Gourg.

Si j'étais Noir

Harlem en état de siège. Des milliers de policiers sur le pied de guerre. Dans les rues de Harlem c'est la guerre, la guerre à dix contre un. D'un côté, des hommes dont la pigmentation est noire, et qui pensent que cela n'est pas une raison pour être évincés des lieux publics, de céder la place aux Blancs dans les files d'attente, de leur interdire, en un mot, de vivre comme les Blancs. De l'autre côté, la force de l'ordre. Elle est prête, cette force de l'ordre, à matraquer ces salauds de nègres qui ne veulent pas se soumettre aux Blancs.

Dans Harlem, des Noirs prêchent la non-violence, le calme. Ils disent à leurs frères de couleur d'attendre, d'être patients. Un jour viendra où leur cause, la bonne cause, sera reconnue par tous les Américains, où un bon président, de bons sénateurs sauront reconnaître la justice de leurs revendications.

Si j'étais Noir je ne croirais pas les prêcheurs, qu'ils soient de n'importe quelle religion ; si j'étais Noir j'aurais de la haine contre le Blanc, ce Blanc qui ne veut pas comprendre. Non seulement j'aurais de la haine contre les capitalistes blancs, mais aussi contre le Blanc moyen, l'ouvrier, l'employé, l'homme de la rue en un mot, car les Blancs des classes laborieuses sont aussi racistes que leurs maitres, ceux-ci d'ailleurs ne demandent que cela. Quand le petit blanc « bouffe du négro » il ne nous emm... pas avec des revendications sociales.

Si j'étais Noir je ne pourrais être non-violent, car j'aurais de la haine pour tous ces Blancs qui ne bougent pas quand des Noirs sont battus, martyrisés, lynchés, par la police et ses séides, parce qu'ils demandent un peu de dignité et veulent être considérés comme des hommes et non comme des parias.

Cela est facile de dire : « Soyez calmes, patients. » Ce ne sont que de bonnes paroles. La vérité c'est que pour que les Noirs, mais aussi les esclaves blancs trouvent leur dignité, le droit de vivre sur un pied d'égalité, les uns vis-à-vis des autres, les hommes, noirs, jaunes ou blancs, devront faire table rase des préjugés de race, de religion, de hiérarchie sociale. Le jour où l'homme, tous les hommes travailleront pour vivre, et ne vivront plus pour travailler, seulement, alors, il n'y aura plus de racisme.

Mais avant de faire cette révolution, avant d'obliger, même par la violence les petits, moyens ou grands cadres à travailler, il faudra que nous soyons capables de diriger, à leur place si besoin est, les usines de toute sorte ; que nous soyons capables aussi de mettre sur pied un système économique basé sur les principes égalitaires. Si nous n'en sommes pas capables, à quoi bon faire une révolution, pour nous donner d'autres maitres, autant, sinon plus salauds que ceux que nous avons ?

Travailleurs, le pouvons-nous, le voulons-nous ? Notre sort reste lié à la réponse que nous ferons.

G. PIOU

ATTEINTE A LA VIE

D'origine chinoise, la poudre remonte aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Elle fut employée comme procédé d'atteinte à la vie, pour la première fois, par les Anglais à la bataille de Crécy en 1346. Depuis, sa composition s'est modifiée pour arriver à une forte puissance de destruction par l'utilisation de la nitroglycérine.

En France, la fabrication de la poudre est un monopole d'Etat, qui nécessite l'activité de quatorze poudreries, savoir : Esquerdes, Sevran, Paris, Pont-de-Buis, Le Ripault, Vouges, Le Bouget, Angoulême, Pont-de-Claix, Saint-Médard, Bergerac, Sorgues, Toulouse, Saint-Chamas. Ces poudreries dont certaines sont dans des agglomérations, constituent, en temps de paix comme en temps de guerre, de réels dangers pour les habitants de celles-ci.

Début juillet, la poudrerie de Sorgues sautait la rendant inutilisable à 80 %. Par miracle, l'explosion ne se fit pas aux heures de travail et on ne déplora que deux morts. Une tour réservoir de 45 mètres de haut put être épargnée. Si cette tour avait sauté, le nombre des victimes aurait été très important, causant des dommages jusqu'en Avignon. Il y a nécessité, à défaut de leur suppression, de transférer ces poudreries au dehors des agglomérations et, principalement, de la proximité des villes. Les habitants des grandes villes comme Dijon, Grenoble, Marseille, Bordeaux, peuvent être, demain, victimes de l'insouciance des pouvoirs publics.

Le 22 juillet, un dépôt de munitions à Sidi-Feruch, sautait accidentellement, coût : 4 mort, 30 blessés.

Le 23 juillet, un navire égyptien, le « Star-of-Alexandria », sautait et coulait dans le port d'Annaba (ex-Bône), sa cargaison était composée de munitions. Sous la puissance de l'explosion, plusieurs immeubles furent détruits ; un hôpital, un sanatorium, une caserne endommagés ; les dégâts matériels s'étendirent à un rayon de deux kilomètres de l'explosion, se chiffrant par des pertes s'élevant à plus de 200 milliards d'anciens francs. Atteinte à la vie : 182 morts, plus de 200 blessés.

Comme on peut le constater, la préparation d'explosifs pour l'armée est une atteinte permanente à l'humanité puisqu'il est enregistré trois catastrophes en trois semaines. Cependant ces feux d'artifices sanglants ne sont que des amuse-gueule si l'on veut bien considérer les dangers qui menacent journellement les hommes par l'armement atomique. L'ère nouvelle, celle de la guerre nucléaire, apporte, en attendant sa réalisation à l'image apocalyptique, des atteintes permanentes à la vie de tous et ce, actuellement, par les retombées des explosions atomiques et par la pollution des eaux. Il suffit, demain, d'un chef d'Etat inconscient (et les chefs d'Etat inconscients sont nombreux) pour utiliser, sous le couvert de la défense de la civilisation, l'armement atomique et apporter la mort à des millions d'individus. Dans cette course à la mort, tout le monde est bien coupable : les savants, les chimistes, les militaires, les chefs d'Etat, sans oublier les peuples qui, conscients ou inconscients, fatigués de toutes les trahisons, n'ont plus le courage de crier leur haine à tous leurs bourreaux (1).

Cet abandon de toute réaction devant la préparation du crime qui chemine à l'échelle mondiale, est injustifiable pour tous ceux qui se prétendent conscients, pour tous ceux qui se prétendent humains. Nous ne pouvons, certes, abattre la violence qui est le fruit d'une éducation des Etats, mais nous devons la combattre pour en atténuer les méfaits et préparer pour les générations de demain une civilisation nouvelle qui ne pourra se réaliser que par l'affranchissement des peubles, ouvrant la voie à une révolution qui, brisant les principes d'autorité, de personnalité, de servitude, apportera fraternité et égalité aux hommes. Le combat de tous les jours pour arriver à cette révolution libératrice est un combat de militantisme. Il appartient à chacun, selon ses capacités, ses moyens, d'œuvrer à la libération des hommes esclaves ; chaque homme libéré de la soumission et de la complicité à l'état de violence, devient une force à l'actif de la révolution libératrice et mondiale de demain. En œuvrant pour cette révolution, l'homme, devenu conscient, assure, pour l'avenir, la défense de l'individu. « *Il serait déraisonnable d'attendre d'un gouvernement quelconque qu'il prit de lui-même l'initiative d'un désarmement dont il donnerait l'exemple. Tout gouvernement est dans la nécessité d'appuyer sur la force les pouvoirs qu'il détient. Se désarmer équivaudrait pour lui à un suicide à échéance plus ou moins rapprochée. Le peuple, rien que le peuple, en qui fermentent la haine de la guerre et l'amour de la paix, peut imposer à ses gouvernements l'obligation de désarmer. Il le peut et il le doit.* » Sébastien Faure.

RENE VILLARD

(1) Lors de la Conférence de Presse du 23 juillet, le général de Gaulle a révélé que, dès 1966, la France disposerait de 50 bombes A de 60 K. T. ce qui correspondra aux 50 Mirages IV qui seront alors en service. La puissance nominale des bombes d'Hiroshima et de Nagasaki était de 20 K.T. chacune, elles causèrent la mort, à elles deux, de 200.000 personnes.. La France pourrait donc supprimer la vie dès 1966, à 15 millions d'hommes, de femmes, d'enfants et ce en quelques heures.. L'usine de Marcoule peut produire en 10 ans, de quoi fabriquer 100 bombes de 60 K.T. Celle de la Hague qui fonctionnera vers 1970, pourra avoir une production équivalente. Le « pas de la réflexion », qui conduit à l'esprit de révolution, est le fruit des Etats qui ne savent pas respecter la marche ascendante de la libération de l'homme, mais qui, tout au contraire, par des gouvernements autoritaires, apportent aux peuples compresion de la liberté, soumission à la violence, possibilité d'une catastrophe criminelle, préméditée à l'échelle mondiale.

Como quien no dice nada

(Continuación y fin)

Si nos basamos en «España hoy», para conocer cronológicamente toda la gama de pactos y alianzas en que la C.N.T. intervino desde 1943 a 1961 (incluídos colaboracionistas y clásicos), vemos que, dejando en cada pacto o alianza una parte de nuestro «plumaje», hemos quedado «como el gallo de Morón», sin plumas y cacareando. Por otra parte, vemos también que ninguna otra organización o partido ha perdido tan inmenso caudal de militantes caídos en lucha abierta y sin cuartel contra el fascismo español. ¿Queréis decir, compañeros, qué pacto, qué alianza, qué última dejación de ideales habremos de hacer los militantes libertarios para que no se nos acuse de «aislacionistas»?

No, compañeros, no se trata de firmar un pacto más para que quede inmediatamente olvidado. Con esto pasa como con los congresos. Los organismos de alianza ya existen, las mociones congresiles también. Sólo una cosa nos falta aplicar: «A la Revolución se va por la acción revolucionaria». dijo no sabemos quién, pero que tenía razón. Por lo demás: «Nada aconseja levantar la cuarentena a la fauna electorera. El sufragismo político se encuentra más comprometido que nunca. Continúa siendo el mismo mundillo chabacano y soez. Es más, el sistema democrático clásico se halla en franca bancarrota. Sus vicios de ayer hicieron la cama al fascismo. Sus imprecisos mecanismos son hoy trampolín para el poder personal. Se trata de un sistema que ya no responde al ritmo endiablado de la vida moderna». Así pues, ¿cuáles son, digásenos, los gobiernos «malos y peores»?. Cuando se nos haya demostrado cual es el «malo» y el «menos malo», nos decidiremos quizás a elegir uno, pues podemos ser anarquistas y elegir un gobierno «menos malo», ya que a ello no se opondrá ningún político, ni nos ha sido «prohibido» por ningún «canon» faista. Nosotros, por nuestra parte, aunque no votamos en abril de 1931, en octubre de 1933, ni en febrero de 1936 (esperamos que no se nos tachará de «reaccionario»), en la primera ocasión votaremos tres o cuatro veces para impedir que *«la C.N.T. y el anarquismo español tengan que bailar por décadas según la música de centenares de miles de adherentes que «con la adhesión» han impuesto sus gustos, sus costumbres, su exaltación pasional, su mística y metafísica»*, que tanto mal parecen habernos hecho. Y, para que no se pueda decir que los anarcosindicalistas somos fanáticamente opuestos a todos los políticos, que ellos sean buenos o malos, o mejores y peores, antes de firmar el próximo pacto o la nueva alianza, exigiremos que en ellos se incluya un punto especialmente destinado a dejar bien sentado que «sabemos distinguir entre malos y peores o menos malos, y que si firmamos, es porque reconocemos que nuestros «partenaires» son la flor y nata de los políticos que «sólo aspiran a gobernarnos», sin tener en cuenta para nada el pasado, el presente o el futuro que nos pueden ofrecer, ni la etiqueta o el color que los distingue. Pues, al fin y al cabo, contra Franco están monárquicos alfonsinos y liberales, requetés absolutistas, nacionalistas de toda lengua y color, falangistas arrepentidos tipo Ridruejo, frailes demo-cristianos, y en fin toda una gama de políticos que va desde el rojo oscuro, al rosa pálido, pasando por el rojo sangre y el violeta descolorido.

Como quien no dice nada, hemos de hacer comprender a esos furibundos e intransigentes cenetistas que se obstinan en mantener «el principio de que todos los políticos son iguales». que ello no es así. No, compañeros. entre un Gordón Ordax y un Anguera de Sojo, entre un Martínez Barrios y un Lerroux, hay alguna diferencia que parecéis olvidar, o que ignorabais. ¿Por qué no hallar diferencias entre un Girón o un Serrano Suñer, y un Gil Robles o un Ridruejo? ¿Que estos cuatro últimos fueron de aquellos piquetes de a... angelitos que trasladaron al cielo a millares de obreros castellanos indefensos? No tiene importancia. Han pasado 28 años. Los cadáveres de sus inocentes víctimas ya no huelen, y... «Los vencedores de ayer, se sienten los vencidos de hoy...» (Ridruejo dixit). Además, con nuestro ejemplo han llegado a comprender que sobre el globo terráqueo todo «quisque» tiene derecho a la vida. Y luego que si «los republicanos, los socialistas, los comunistas y los anarquistas de 1964, ya no son los mismos de 1936», tampoco los componentes de aquellos piquetes de a... angelitos, son los «falangistas de izquierda» de 1964. ¿Para qué tener en cuenta la Historia que con nuestra propia sangre escribimos? Esa Historia debe quedar relegada a simple Manual Escolar que cada institutor explicará como mejor le plazca hacerlo. A nosotros la Historia no nos sirve, no debe servirnos nada más que para enterarnos de que hay «gobiernos malos, peores y menos malos». De esta manera demostraremos que no somos fanáticos ni intransigentes. ¿Qué importan las enseñanzas de 25 años de pactos y alianzas totalmente fracasados?

OSCAR D'OCÁL

UN BUEN ANALISIS

...Mejor conclusión... y malas soluciones

por J. M. Muñoz Congost

NO hemos tenido aún la ocasión de leer el libro de Jean Baretz, «La fin des politiques», pero sí un análisis y comentarios al mismo, publicados por una revista norteafricana.

A cargo, pues, de leer el citado libro más adelante, nos permitiremos hoy proceder a exponer nuestra opinión con respecto al extenso trabajo que «Jeune Afrique» le dedica.

Se deduce de dicha lectura, que el autor realizó un examen de las causas que abocan la humanidad a una situación, de la que lo menos que puede decirse es que no tien nada de floreciente.

Coincidiendo con él, en que la responsabilidad del caos social y económico presente corresponde a los gestores de la política mundial llevados en desenfrenada carrera de despilfarro de riquezas, señalaremos con satisfacción que no trató de disimular la verdad.

La mala utilización de las riquezas que son patrimonio de la colectividad humana, y que son empleadas en empresas de amortización o rentabilidad dudosa, obedece al juego de competencias de los trusts internacionales o al peor de la preparación de hegemonías bélicas. Esta verdad que hace suya el libro referido es confirmación de cuanto vienen diciendo los espíritus sanos, sin ser hasta ahora escuchados.

El autor llega a la conclusión de que sólo una profunda transformación de las estructuras sociales y económicas, puede detener esta marcha forzada hacia la quiebra total.

Antes que saciar el hambre de millones de seres, abocados a una miseria desesperante, las riquezas de todos son empleadas en la preparación de conquistas interplanetarias, en acrecentar el poder de destrucción, y en lograr unos minutos de avance en los trayectos aéreos intercontinentales para beneficio del reducido grupo de los hombres de la alta finanza y no menos altas esferas políticas.

Y concluye su examen, estableciendo el principio de que toda normalización de las relaciones de convivencia, deberá tener en cuenta paralelamente, los intereses de la colectividad y los derechos del individuo, bajo la premisa: «A cada cual según sus necesidades, de cada cual, como aportación, según sus posibilidades».

Digamos que no descubrió nada, pero vino a coincidir en la base misma de las doctrinas del anarquismo.

Coincide igualmente con nosotros, en que las soluciones socialistas (de Estado) no pueden considerarse como viables, ya que las experiencias en curso ponen de manifiesto que adolecen de un defecto fundamental: desconsideración del principio de libertad.

Pero en cuanto el autor se lanza al capítulo de las soluciones, tenemos que lamentar, que, rompiendo con la tónica de las conclusiones establecidas, se pierda en terribles contradicciones.

Cual creador de nuevas doctrinas de gobierno estima que:

— El régimen debe ser elegido por el pueblo, pero las decisiones de gobierno no podrán ser obstruidas por este mismo pueblo. Dichas decisiones serán únicamente la obra de un pequeño número de elegidos.

Y estructura así la vida de los pueblos:

— Un gobierno apoyado por un Partido Unico.

— Un Partido único, reservado únicamente a las élites seleccionadas y que prepara los hombres llamados a gobernar.

— Dicho gobierno funcionando como comité del Plan establecerá los programas de producción, distribución y acrecentamiento del patrimonio nacional.

— Un comité del Hombre, funcionando paralelamente, elegido por el pueblo, y encargado de proteger y defender los intereses del individuo.

— Una Cámara de elección popular, que aprueba o no el Plan y arbitra los conflictos entre los dos comités precedentes.

A la vista de semejante andamiaje político, nos preguntamos:

Si las decisiones del Gobierno o Comité del Plan no pueden ser obstruidas por el pueblo, según premisa fundamental, ¿qué papel juega la Cámara Popular en caso de desacuerdo de ésta con el Plan?

¿A qué queda reducida la intervención popular, si los hombres de Gobierno salen de un Partido único, reservado a una élite y sus decisiones no pueden ser obstruidas?

La solución, así planteada, conduce inevitablemente a la división de la humanidad en dos clases: las élites, encargadas de gobernar, y el pueblo dócil, que sólo podrá designar sus representantes para una discusión «sin consecuencias» de las decisiones del Estado, es decir del Partido.

Con todo ello, volveremos a la fórmula de un socialismo de Estado con la intervención hipotética de las masas populares.

Decimos hipotética, porque la intervención de las «élites» que forman el Partido, en las asambleas populares, en tanto que individuos, conduce a la introducción de una fuerza organizada y por ende tendente a las hegemonías, en el seno de una multitud no organizada, es decir, el arrollamiento por las consignas de toda independencia.

¿Qué nos propone, pues, el señor Baretz? Una dictadura disfrazada por parte de unas élites, sabiamente seleccionadas de hombres inteligentes, sinceros, buenos, etc., conocedores de los problemas sobre un pueblo, sin más derecho que el de elegir a rediccentes representantes (que serían seguramente del mismo Partido) como elementos críticos.

¿Qué ocurriría si las fuerzas populares, organizándose llegasen a designar una Cámara que rechazase las decisiones gubernamentales? Seguramente que los hombres de esa Cámara constituyéndose en segunda élite, pasase a dirigir las labores de gobierno... y a comenzar de nuevo.

El autor de tal «complejo» que bautiza con el nombre de gobierno decisionario, parte de la idea de que la creación de esas élites, teniendo como origen una selección de «grandes cerebros», sus decisiones habrían de ser naturalmente saludables.

Queremos suponer que el señor Baretz cree en la honradez invariable de esos grandes cerebros; cree en la ausencia de ambiciones de las élites constituídas en Partido único; cree en la inexistencia de los intereses creados...

Pero nosotros no creemos en ello.

Al examinar el problema bajo el prisma de las necesidades de la colectividad humana, comete el error de querer confiar la armonización de los intereses de la sociedad y del individuo, a una minoría seleccionada.

Y caundo se habla del individuo y de sus derechos, toda delegación permanente en quien fuera, falsea la solución.

La selección de gobernantes la hace el Partido, que selecciona igualmente los candidatos al ingreso en el mismo, pero ¿quién selecciona a los primeros seleccionadores?

No ha pensado seguramente el autor de esta teoría en la inmensidad de renunciamiento que pide al pueblo, que confía a una minoría y por la eternidad la gestión de los intereses comunes.

Creemos con franqueza que el remedio, lejos de ser tal, representa agravación de la enfermedad social que padecemos.

En su lugar, el autor, considerando justamente al hombre en su doble función de ciudadano y de productor debiera haber continuado su estudio, partiendo de las soluciones revolucionarias planteadas en la hora actual y no olvidar que alguna hay, como el comunismo libertario, que vio la posibilidad de soluciones más factibles, más sencillas, más naturales, y más acordes con las características del hombre mismo.

De haberlas estudiado, hubiese llegado, de ser sincero, a otras conclusiones.

ANTENA

EPILOGO DE LOS SUCESOS DE BEJA

LISBOA. — El tribunal salazarista ha pronunciado veredicto del proceso seguido contra ochenta y dos portugueses antidictatorales acusados de haber participado activamente en la sublevación militar de Beja en 1962. El capitán Manuel Serra ha sido condenado a diez años de prisión criminal; el también capitán Varelas Gomes a seis años de igual pena; el comandante Vasconcelhos Pestanha a tres años y ocho meses, y el capitán Felipe Oliveira a tres años, éste y Pestanha también de prisión criminal. Diecisiete acusados han sido absuelto y el resto, hasta cincuenta y ocho, han sido castigados a penas yendo de tres años de encierro a seis meses.

Con estas condenas, la dictadura queda menos segura de lo que lo estaba.

LA VIRGEN DE FATIMA EN HUELGA

LISBOA.—La terrible catástrofe ferroviaria ocurrida cerca de Oporto, afectando un tren de veraneantes domingueros, ha ocasionado más de cien muertos y otro centenar de heridos. Ante cuyo resultado, indigna pensar en la estupidez milagrera de curas y babiecas.

EUZKO GAZTEDI EN ACCION

CARACAS (OPE).—Los jóvenes de «Euzko Gaztedi», indignados porque la Embajada franquista en Caracas conmemorara con un solemne Te Deum la fecha del 18 de julio, comienzo de la mayor matanza fraticida (y no fraticida) que registra la historia del siglo actual, distribuyeron a la salida de la iglesia, entre las escasísimas personas que asistieron al acto (unas 130 para 220.000 ciudadanos españoles que hay en Venezuela) una tarjeta dentro de un sobre cerrado, con un membrete de «despiste». La tarjeta, con la tricolor vasca en un ángulo, decía: «Euzkadi es la patria de los vascos» (Sabino de Arana y Goiri 1765-1903 en su anverso, y en el reverso: «XX años de paz... de los cementerios» (G. Bernanos).

Todo el mundo ríe en Caracas la broma que los de «Euzko Gaztedi» le han gastado al embajador de Franco.

PORTUGAL Y ESPAÑA EN LA PICOTA

GINEBRA (OPE).—La Conferencia Internacional de Instrucción Pública ha suspendido sus trabajos como consecuencia del «impasse» creado por la expulsión de Portugal.

El jefe de la delegación de Nigeria, Nuachuku, autor y defensor ardiente de la resolución que ha motivado la suspensión de la conferencia, ha declarado que la Unesco no debía haber invitado a un país que ya había sido expulsado el año pasado. «Por lo menos, debiera habernos dado a conocer sus propósitos», agregó el delegado de Nigeria.

Preguntado por qué se había opuesto tan enérgicamente a la participación de Portugal en la conferencia y jamás había manifestado oposición alguna hacia la España franquista, contestó el jefe de la Delegación de Nigeria que su actitud no obedecía a móviles políticos, sino exclusivamente a motivos que conciernen a la instrucción pública, objeto de la conferencia. Y como jamás ha hecho nada Portugal para dar enseñanza al pueblo de Angola, al que tiene en la miseria y en la ignorancia, esa es la causa precisa de su intervención.

ATAQUES AL GOBIERNO INFAME

MADRID.—Va a ser juzgado en esta capital Isidro Miqueleiz, abogado de Pamplona, a quien se acusa de haber lanzado ataques difamatorios contra el gobierno español. Miqueleiz dice que la cosa no tiene más fundamento que el haber manifestado en un documento legal cierto interés por la libertad de prensa. El procurador público va a solicitar dos años de prisión para el procesado.

MAS ESTOMAGOS AGRADECIDOS

MADRID.—Como la burocracia del sindicalismo vertical no era bastante efectiva, se ha creado «adscrito a Jefatura Nacional de los Servicios Jurídicos Sindicales, un gabinete de estudios como instrumento técnico de promoción legislativa, compilación normativa, selección y especialización de letrados, promoción jurídica y edición de publicaciones».

Nuestra crisis

Su análisis

VIII.—Atisbos revisionistas en el anarquismo internacional

HAY dos tipos de revoluciones: la ultravioleta, que quiere realizar la transformación social de hoy a mañana y de abajo arriba por obra de un acto episódico, y la infrarroja, que sin renunciar a la insurrección como medida de emergencia persigue objetivos limitados, constructivos e inmediatos. La primera puede escapársenos de las manos fácilmente —digamos fatalmente— para cambiar de rumbo y tendríamos aquello de que las revoluciones, como Neptuno, devoran a sus propios hijos (la revolución francesa con sus patíbulos, la rusa con sus purgas, la española con sus «chekas»); la segunda puede abocar en la molicie y la castración colectivas.

La primera ha venido siendo la revolución anarquista por antonomasia, heredada del siglo optimista. Pues bien, esta revolución ya no sólo milagrosa, siempre esperada y no menos evasiva, no puede ser la solución de recambio, pues no puede serlo la cosa cuyo cambiar se impone. La otra, librada a sus propios fueros, tampoco.

No faltan compañeros de buena fe que creen que hemos sido abandonados por las masas. Las masas conceden siempre un crédito a plazo más o menos largo, pasado el cual, si lo prometido continúa siendo deuda, dan media vuelta en busca de mejor postor. El reformismo, por sus promesas a corto plazo, no importa si insuficientes y fraudulentas, ha sido un concurrente victorioso cuando la depresión moral está bajo cero. No exige apenas sacrificios ni tributo de sangre. Y es una invitación a la inercia, al menor esfuerzo, a la pereza mental.

No busquemos otra causa exterior a nuestra crisis que los amores revolucionarios defraudados y el reformismo social. Ante el aumento del nivel de vida, aun persistiendo el capitalismo, que se rie de fáciles vaticinios de bancarrota, y del certificado de difunción marxista (Manifiesto Comunista de 1848); ante la tendencia del mundo occidental a la nivelación de clases, que sorprende de revés una propaganda proselitista estereotipada; ante el seguro de enfermedad, las vacaciones pagadas, los subsidios de paro y de natalidad, tal vez el apartamento confortable, con lavadora automática y calefacción; la entrada del televisor y el coche en el dominio corriente; ante todo esto, la sola receta revolucionaria frontal queda desleída.

La falla está aquí, en nuestra incapacidad para afrontar estas realidades inmediatas y esforzarnos en superarlas mediante soluciones de recambio idóneas, en vez de repetir como un rezo fórmulas antañonas de labios afuera, porque de labios adentro estamos muy lejos de hacerles ascos al apartamento confortable (con ayuda del subsidio de natalidad), al televisor y al coche, ya indispensabe éste para las próximas vacaciones en Italia o en Yugoeslavia o Grecia.

Según una cita de Victor García, en 1875 Bakunin contestaba en estos términos a una carta de Eliseo Reclus: «Tienes razón. La revolución se fue a dormir. Estamos regresando al período de las evoluciones, es decir, de las revoluciones subterráneas, invisibles y, a menudo, imperceptibles... Estoy de acuerdo contigo al decir que la hora de las revoluciones ha pasado... porque el pensamiento revolucionario, la esperanza, la pasión, están completamente ausentes de las masas...» (1).

«Antaño —escribe Juan de Orán— se trabajaba para ganar el pan, hoy se trabaja para pagar el coche, el frigorífico y el aparato de televisión. Acabamos de leer que como final de una temporada de vacaciones vuelven a sus casas esta semana (principios de septiembre) diez millones de franceses. La mayoría de estos veraneantes son trabajadores.» (2).

Fontaura pone en labios de un anarquista francés y profesor, que acaba de visitar las instaciones Ford en los EE. UU., estas palabras: «¿Cómo se les va a decir a estos trabajadores que la explotación capitalista lleva a la miseria?» Sobre la literatura de la miseria proletaria el mismo Fontaura cree que «ya no corresponde a la realidad actual, particularmente de los trabajadores de Norteamérica, Holanda, Suiza, Suecia, etcétera.» Y agrega que en algunas zonas de tipo obrero no se puede llevar por delante una propaganda que ya no corresponde al estado sociológico de hace medio siglo (3).

Gastón Leval cree normal en el hombre medio su opción por los métodos reformistas en detrimento de los métodos que requieren sacrificios y riesgos. También señala que en los países de menos tradición revolucionaria y acción directa es precisamente donde se han obtenido mayor cantidad de mejoras. En Inglaterra, ocho familias sobre diez tienen televisor. «Mi conclusión es que, en lugar de lamentarnos sobre este punto, debemos revisar mucho de nuestras teorías tácticas, y de su aplicación. Que no se puede, ante la modificación repetida de las condiciones de existencia de los asalariados, ante la aparición del elemento «seguridad», que el Estado va desenvolviendo ante las naciones económicamente desarrolladas y en vías de desarrollo continuo, preconizar con éxito el cambio violento de la sociedad. Ayer, cuando tal programa podía corresponder a la realidad, el anarquismo —menos en España— no supo hacer lo que correspondía. La lucha de clases, la oposición que creíamos fatal, hasta la lucha a muerte entre el proletariado y el capitalismo se ha atenuado; y seguirá atenuándose, y el griterío de los proletaristas rabiosos nada cambiará a una realidad ante la cual me niego a cerrar los ojos... Sin un análisis riguroso de estas realidades, mucho corremos el peligro de repetir estérilmente la literatura tradicional y de no comprender por qué, internacionalmente considerado, el anarquismo ha perdido tanta influencia en el movimiento obrero.» (4).

El malogrado Ugo Fedeli escribe en uno de sus últimos trabajos: «Con esta lucha, las condiciones ambientales, de trabajo, de producción, y en general las condiciones sociales, fueron modificadas de tal manera que

(1) Víctor García: «El anarquismo-Miguel Bakunin», III, «Tierra y Libertad». México, núm. 251, abril 1964.

(2) Juan de Orán: «Nuestra encuesta», «Tierra y Libertad», números 246-247, noviembre-diciembre 1963, México.

(3) Fontaura: «Suplemento de Tierra y Libertad», núm. 239, abril 1963, México.

(4) Gastón Leval: «Nuestra encuesta», «Tierra y Libertad», números 246-247, noviembre-diciembre 1963, México.

NUCLEO DE PROVENZA

Jira de concentración regional

A LA PLAYA DE HYERES

Tendrá lugar el domingo día 6 de septiembre de 1964, a la hermosa playa de la Aygade en Hyères (Var).

Por el carácter moral y solidario de la Jira en la que viejecitos y enfermos en la casa de reposo del «Beau Séjour», sin distinción y como cada año, serán los invitados de la familia confederal y libertaria de Provenza, es necesario que todos los compañeros y FF. LL. acudan en masa.

Huelga resaltar lo magnífico del lugar por ser sobradamente conocido. Baños, juegos y diversiones. Por la tarde, después de la comida fraternal, se dará una charla que retransmitirán los altavoces instalados al efecto, y, posteriormente, un radio crochet donde los amateurs del arte podrán deleitarse.

Que todas las FF. LL. y compañeros, familiares y simpatizantes, acudan a la Jira de Hyères en los viajes colectivos que las primeras no dejarán de organizar.

¡Todos a la jira de confraternidad ysolidaridad de Hyères!

La Comisión de Relaciones

CNT

(ROMAN) **par René VILLARD**

Le pain noir

(CONTINUATION)

On voudrait comprendre la différence existante, lors de la guerre 1939-1945, entre un collaborateur et un résistant. Existe-t-il une différence ? Ne sont-ils pas deux hommes asservis à une servitude ? Deux hommes qui ne sont ni libres ni humains ? Ne sont-ils pas tous deux les partisans d'une violence utilisée à des fins patriotiques ? Pour le collaborateur, ne trouvait-il pas, parfois, la justification de sa soumission à l'ennemi par l'espoir de sauver les intérêts et l'existence du peuple auquel il appartenait ? Pour le résistant, ne trouvait-il pas également la justification de sa soumission à un patriotisme clandestin par l'espoir de sauver les intérêts et l'existence du peuple auquel il appartenait ? Tout n'est qu'une question d'étiquette qui permet de classer les individus et de les canaliser à la pratique de la violence, dont les intérêts semblent contraires, mais qui, en réalité sont l'expression d'un même esclavage auquel ne peut se soumettre un homme libre qui ne peut se placer qu'au-dessus de la mêlée.

La tâche d'un homme libre est une œuvre de tous les jours demandant l'exemple d'une vie simple, refusant l'asservissement aux croyances stupides qui mènent les hommes à la soumission, aux lois contraires au bien et au respect que l'on doit à la vie. La libération des hommes du mythe patrie, à l'élévation, à la fraternité, à la compréhension la plus large des problèmes de la vie, résident en une prise de conscience autorisant le refus à toutes les servitudes.

Ces pensées dominicales n'apportaient pas de solution à mes efforts, à mes démarches. Cette situation ne pouvait se prolonger. Je décidai de trouver du travail d'urgence, n'importe lequel, et de poursuivre parallèlement mes recherches, dans le but de retrouver François. J'avais des illusions... je m'imaginais que j'allais trouver du travail comme ça... moi, qui n'étais pas lyonnais... qui ne possédais aucune référence... qui ne pouvais me faire recommander d'aucun lyonnais... Rapidement, j'ai déchanté... Il faut avoir vécu à Lyon pour comprendre ça...

La plus grosse difficulté était, évidemment, mon manque de références sous ma nouvelle identité... aucun certificat de travail... — jamais vu — pensaient les employés du bureau de placement de la ville, qui ne pouvaient m'inscrire dans aucune spécialité. Des certificats, qu'ils voulaient... Certes, si j'avais retrouvé François, il m'en aurait procuré, lui, des certificats, puisque ces bureaux exigeaient des papiers avant de procurer du travail... Il y avait également les petites annonces du journal « Le Progrès », le quotidien de Lyon. Tous les jours, je relevais plusieurs adresses où je pensais pouvoir tenter ma chance, bien en vain; je me heurtais aux mêmes difficultés... Cela dura des jours, des jours sombres... Je ne fis plus qu'un repas par jour, puis, plus du tout... je me contentais d'un petit pain, le matin, le midi, le soir... j'allais lire les petites annonces du « Progrès » dans le hall du journal. Je ne prenais plus le trolleybus, je faisais toutes mes démarches à pied, j'étais crevé... la situation ne s'éclaircissait pas, bien au contraire... j'aurais fait n'importe quoi, accepté n'importe quoi... j'aurais vendu de la merde... rien... rien à faire ces Lyonnais... je me heurtais à un mur... des papiers... des papiers qu'ils voulaient...

Des jours que ça a duré... puis, un matin, je suis parti définitivement de ma chambre, je n'avais plus d'argent pour la retenir pour la nuit suivante. Cette fois, la situation devenait critique, où coucherais-je le soir ?... J'avais encore un peu confiance malgré tout, je pensais que j'avais encore une chance de trouver du travail le jour même; si ça s'était réalisé, le patron de l'hôtel m'aurait certainement fait crédit. Toujours est-il que le régime des petits pains était terminé, lui aussi... Je repérais les endroits où il existait des bornes fontaines au bord du trottoir. J'aménageais mes itinéraires dans mes courses pour que ceux-ci soient jalonnés de fontaines, ça remplissait toujours l'estomac... et m'évitait de connaître cette souffrance supplémentaire : la soif. J'étais las, très las, je n'osais m'asseoir sur un banc; quand la nuit descendit sur la ville, je me sentis heureux à la pensée que j'allais pouvoir, enfin, m'asseoir...

Cette journée avait été pour moi déprimante, le moral était bas... partout, je me heurtais à la prudence, à la méfiance, à la suspicion des Lyonnais, dont les belles qualités de travail sont ternies d'un excès de froid calcul. En plus, ma barbe commençait à pousser, le bas de mon pantalon était souillé de boue; d'heure en heure, je me transformais en vagabond, bientôt, il ne me serait plus possible de rechercher du travail, je l'apercevais le bout du rouleau... ce n'était plus qu'une question d'heures... Donnet-on du travail à une cloche ?... Peut-être à Paris ou à Marseille, mais pas à Lyon... Cloche que je serais dans quelques heures... Mon estomac aussi, me cherchait des ennuis... au début, c'étaient des petits tiraillements, des petites pointes, à la suite desquels s'était installée, en permanence, une petite présence douloureuse, juste pour me rappeler que je crevais de faim...

Un homme qui sombre, que la société anonymement, a condamné à mort, de la mort la plus cruelle, doit marcher... marcher sans cesse, sans arrêt... et cela tant que le soleil luit; s'il s'assoit quelque part, sur un banc, un bon flic viendra tourner autour de lui... lui demandera ses papiers, ses moyens d'existence, combien il possède d'argent sur lui. C'est la stricte application d'ordonnances, de règlements, qui font douter des sentiments d'humanité de ceux qui les décrètent, les appliquent, les tolèrent. C'est une prouesse, pour un flic, d'arrêter un homme qui meurt de faim, qui ne fait de mal à personne; c'est une prouesse de faire condamner pour vagabondage et priver de sa liberté un homme qui, en réalité, est victime de la société, de ses lois, de sa civilisation criminelle dont elle est si fière... Il faut donc avancer, avancer toujours, c'est de la marche forcée, du hard-labour, c'est marcher sans but, sans espoir, sans savoir où l'on va, droit devant soi... le ventre creux.... le désespoir dans l'âme...

J'aurais pu faire connaître, avant d'arriver à mon dernier franc, ma détresse au père Léon, à tata Nini. L'un comme l'autre auraient pris le premier train pour me sauver. Mais je ne pouvais faire ça, à eux, les seuls à avoir pour moi de l'affection, je ne pouvais les rendre complices d'un hors-la-loi, d'un homme qui prétend vivre sans faire le mal à autrui, qui prétend vivre sans tuer. Ils étaient à l'abri de la vacherie des lois et des hommes, tant mieux, il ne m'était pas possible d'accomplir cette mauvaise action, je préférais crever... seul...

La nuit était venue; exténué, à bout de forces, je longeais le Rhône, cherchant en vain un endroit où je puisse m'asseoir, loin des curieux, où je puisse me reposer, m'isoler dans ma misère, ma souffrance, mon malheur. Le fait de ne pas avoir un lit sous un toit, de ne pas posséder un franc pour acheter du pain, est un double crime... c'est la victime qui est déclarée coupable... la société, elle, s'arroge des droits, pas des devoirs... On perçoit des impôts directs et surtout indirects monstrueux, la plus grosse part est destinée aux œuvres de mort; tous les corvéables deviennent complices des atteintes à la vie qui ne sont réalisables que par leur soumission, leur inconscience. On accorde une aumône aux œuvres de vie, alors que, sur cette terre, un homme sur trois souffre de la faim. J'avisai un pont, je descendis sur la berge et pénétrai sous l'arche; elle était libre d'occupant. Le long du mur, base de départ de la première arche, un vieux sac traînait; je le dépliai, le recouvris de vieux journaux et m'étendis sur cette couche de fortune, ou plutôt d'infortune... J'éprouvai un bien-être à m'allonger, mes jambes étaient délivrées du poids de mon corps, libérées de la marche forcée. Je soupirai, sur le moment, j'éprouvai un bien-être, ça ne devait pas durer. Le froid tout doucement, pénétrait en moi, et je devais connaître une souffrance supplémentaire, bientôt, je claquais des dents... Je ne dormais pas, je ne pouvais dormir, la situation était véritablement tragique. Je pensais que je n'étais pas seul en ce cas; ici, ailleurs, partout, des individus isolés, sans secours, crevaient de faim pour un motif ou pour un autre, assassinés par une société criminelle dans ses lois, inhumaine dans ses principes de base, qui ne favorisait qu'une classe, celle qui possède capital ou pouvoir; malheur aux autres, aux travailleurs inorganisés, aux producteurs honnêtes, malheur à tous ceux qui trébuchent, qui s'écartent du rang, qui ne jouent pas le jeu, qui entendent demeurer libres et honnêtes, qui ne comprennent rien à la fourberie et à l'hypocrisie; sous une forme ou sous une autre, c'est la mort pour eux... il n'y a pas de pitié, pas de fraternité, pas d'humanité dans cette société, que de l'exploitation, de l'esclavage, de la misère, de la cruauté, de la vacherie... ah ! la garce : ... On clame de grands mots : liberté, égalité, fraternité... on pousse de la gueule... on crie : humanité !... des mots !... du vent !... malheur à celui qui s'imagine que cela existe... c'est le boniment du pouvoir pour droguer le peuple... Les hommes d'Etat ne sont que des camelots...

(A suivre.)

B.D.I.C

y posibles soluciones

por José PEIRATS

hasta el mismo movimiento sindical debió modificarse. A condiciones diferentes, a mentalidad patronal cambiada, otra hubo de ser también la acción obrera, al menos en la gran mayoría de países, no todavía, tal vez, en los subdesarrollados, donde los métodos y mentalidad patronales han permanecido aferrados a las viejas posiciones. Muchas de las mismas palabras usadas continuamente en modo demagógico han perdido su sentido primitivo. y nueva es también la actitud de los representantes sindicales ante los problemas laborales y de los trabajadores, también de parte de algunos capitalistas, de los representantes del joven capitalismo. Estos han comprendido que su fuerza y su progreso están estrechamente ligados a las posibilidades y capacidad de producción de los trabajadores; por esto se han preocupado de atenuar los contrastes sociales, de apaciguar las revueltas políticas; es más, han tratado también de extender la posibilidad de participación en los superbeneficios por los trabajadores, sin por ello perjudicar los ópimos dividendos, crecidos con el aumento de la producción.» (5).

(5) Ugo Fedeli: «Inchiesta sull'anarchismo», «Volontà», Génova, diciembre 1963. Véase del mismo Fedeli «Sul revisionismo anarcosindacalista svedese», «Volontá», octubre 1963.

Lorencio Vedia afirma en un importante artículo: «Es indiscutible el derecho a la insurrección armada que tuvieron los pueblos que lucharon en esas revoluciones sociales. Desde la lucha prerrevolucionaria hasta el derrocamiento del poder instituído, el proceso fue en esos casos inobjetable. Pero a partir del primer momento postrevolucionario el centro insurreccional tendió al establecimiento del autoritarismo sistemático bajo el pretexto del mal necesario. La diferencia de épocas en que ocurrieron estos hechos y lo variado de las formas autoritarias que de ellos han surgido, permiten asegurar que cualquier revolución política de grandes masas cae inevitablemente en el autoritarismo. La revolución impuesta por la violencia queda entonces descartada. El camino auténticamente revolucionario y socialista debe buscarse, pues, en otras soluciones, y quienes lo comprenden ya han iniciado en ellas la nueva lucha.» (6).

(6) Lorenzo de Vedia: «La Protesta» de Buenos Aires, núm. 9091, diciembre 1963. Más adelante volveremos a referirnos a este importante trabajo.

El futuro de España

(Viene de la página 4.)

zás viendo esto las mentes más adelantadas llegaron a la conclusión de que la única doctrina indestructible sería la que abriera sus puertas hacia todos los horizontes posibles, porque así quedaban involucradas en ella todas las doctrinas: eso es y debe seguir siendo el anarquismo expuesto por Ricardo Mella en una sola frase: «Más allá del anarquismo, siempre habrá anarquismo.» Pero volvamos a lo concreto, a la hora de ahora que es lo que vale.

Hoy, más que de doctrinas se trata de reiniciar lo que como resultado de la más amplia de las doctrinas sociales se vislumbró durante la gran contienda del 36-39 en España. No queremos soñar ni predecir al estilo de los antiguos Vedas, con sus invocaciones a Indra o como los Arianos y los Semitas que practicaban el culto a los muertos; o el culto a los Lares de los romanos, que no fueron más que modificaciones del culto a los muertos de los Arianos. Eso estaría o está bien entre los falangos enfermos de necrofagia. Entre nosotros lo que vale es lo que vitaliza, la vida y no la muerte, sin profecías ni nada que se le parezca y sin fanatismos absurdos, con voluntad de realización solamente.

Para los antiguos griegos, Deumón y Teos, eran equivalentes. Entre los romanos, Deumón, era aplicable a los buenos y a los malos genios; de la misma manera que se usaba y confundía Teos y Deus por Dios y por espíritu. Para poder comprobar esto no tenemos más que recurrir a la biblia, en el momento en que Saúl va a consultar la sombra de Samuel, la pitonisa le dice: «Veo Alohim, o sea Jehová o Dioses, que se levantan de la tierra.» Hoy tal pretensión sería como la biblia en verso: ni queremos saber de dioses, ni de hombres prodigios; queremos al pueblo en la calle, libre y consciente de su responsabilidad, decidido a superar la meta abandonada y nada más; sin programas, ni arreglos, ni enjuagues. Sin visionismos ni sabidurías extrañas. Concretamente a lo nuestro, lo social y acrático y basta.

Pasaron los tiempos del amuleto, de los brahamas, los ritos misteriosos de la India; las serpientes, los enigmas y los geroglíficos de los egipcios; los ídolos voluptuosos y báquicas fiestas de los romanos, que no son más que tesimonios terminantes de creencias *a priori* de cosas ajenas a los pueblos. Nos basta con la seguridad de nuestra visión práctica y revolucionaria que conduce a permitir al hombre valerse por sí solo, sin obstaculizar sus pasos por el camino de su felicidad conquistada por él mismo en compañía de sus semejantes dotados o poseídos de los mismos anhelos conscientes.

COSME PAULES

(Continuará.)

Hermano linyera

Eres un trazo, linyera,
de suburbio en los caminos,
escupitajo de fábrica,
retazo de conventillo (1).

Triste pedazo de urbe
puesto en mitad de los campos,
que vas como con un hijo
con el dolor en los brazos.

Cuando te veo pasar
se me asoma la tristeza,
si hasta las bestias parece
que te miraran con pena.

Cuántas veces te he observado
marchar por entre las vías
viendo alejarse los trenes
cual lo hiciera tu alegría.

Linyera, resto de fábrica,
de la ciudad te expulsaron
como a un animal leproso
por no conseguir trabajo.

Como bestezuela triste,
arrastras por los caminos
la enfermedad más terrible:
la de ser pobre entre ricos.

Nunca tuviste mujer
ni un ranchito de maderas;
culpido te deja la angustia
duermes bajo las estrellas.

Hermano, al alma del hombre
no pueden llegar tus quejas,
porque todos ¡ay! arrastran
sus dolores y miserias.

¡Perdona, perdona, hermano,
si los hombres no te escuchan!
nuestras vidas son estrofas
que siempre nos quedan truncas!

JUAN GUIJARRO

Buenos Aires.

(1) Casa en cuadrilátero donde se hacinan innumerables vecinos, en

Prensa mexicana

MEXICO.—Muchos, muy diversos y muy interesantes han sido los artículos, comentarios y noticias publicados por la prensa de México sobre la España franquista en estos días. La revista «Siempre» ha dado a conocer un artículo de César Martino titulado «Los Charros se voltearon» (voltearse quiere decir en este caso «cambiaron de chaqueta») que contiene párrafos jugosísimos como éste: «Ha sido suficiente la declaración del futuro presidente de México, licenciado Gustavo Díaz Ordaz, afirmando que México no podrá reanudar sus relaciones oficiales con un gobierno que fue impuesto por Hitler y Mussolini, para que en el seno de la vieja colonia española, integrada en su mayoría por personas que aquí siguen siendo «gachupines» y en España «indianos», se reavivara el resentimiento y el rencor que hace poco más de cuatro lustros guardan contra el gobierno mexicano que con honrosa actitud y comprensión para el auténtico pueblo español, se ha negado a dar su aval a un gobierno fachista al que otros Estados más poderosos, pero con menos vergüenza y dignidad, han reconocido hace muchos años.»

«De tiempo en tiempo —sigue diciendo «Siempre»—, los viejos residentes españoles realizan esfuerzos e intrigas políticas para ver si logran que México rectifique su impecable línea de conducta con respecto al dictador, entiéndase bien, con referencia a Franco, no con respecto a España, con quien se mantienen toda clase de relaciones, sin que por parte de nuestras autoridades se tomen en cuenta para nada al jefe de la Falange.

«Desgraciadamente, para los propósitos de algunos destacados y ensoberbecidos personajes españoles que radican en nuestro país, no han faltado mexicanos que se presten sumisos para engordarles el caldo. Ahí está en estos días la embajada de más de 350 charros acompañados de no sé cuántas señoras, cabalgaduras, etc., que han paseado su pintoresco espectáculo por las calles de Madrid cuyos habitantes han aplaudido entre gritos de admiración y de cariño a México, hemos dicho a México, no a los charros ni a las charras, que han ido a colgarle a Franco una espuela de oro y un freno de plata. Y no deja de ser lamentable que se hayan prestado a hacer política fuera de su patria haciéndole el juego a los intereses creados aquí por el franquismo...

«¿Quién ha pagado la costosísima excursión a España?, pregunta «Siempre». ¿Se da idea el lector de lo que cuesta llevar a cerca de 400 personas, algunas de ellas con cabalgaduras, en avión ida y vuelta hasta el continente europeo? Convendría hacer una investigación para que el pueblo mexicano sepa a qué atenerse.»

«Excelsior» ha publicado una crónica fechada en Madrid que comienza de esta manera: «¿Quién hubiera podido pensar hace cinco años, o hace tan sólo dos años, que el generalísimo Francisco Franco iría a ver jugar a un equipo de fútbol de la Unión Soviética, y en Madrid? Todo ha cambiado mucho desde que Rusia era una palabra impronunciable en España. Cuando se les pregunta a los altos funcionarios sobre esto, dice que «hay que encarar las realidades». Nadie, con excepción de Franco, sabe lo que él pensaba cuando entró en el estadio repleto de público, entre banderas con la hoz y el martillo.»

De «Excelsior» es también una crónica fechada en Madrid según la cual Franco «elogió a México por haber dado un hogar a los refugiados españoles». El elogio lo hizo delante de los charros mexicanos que fueron a saludarle. Hablándoles Franco de la estrecha unión que hay entre España y los pueblos hispanoamericanos, les dijo: «La mejor prueba la disteis vosotros hace veinticinco años, cuando acogisteis a los exiliados españoles, prestándonos con vuestro gesto fraterno un buen servicio, por lo que os estamos muy agradecidos; porque fue vuestra generosidad la que abrió sus brazos a todas esas gentes que de España salieron y que precisamente eran rechazadas por aquellos que les habían movido o impulsado, o sea, por la Unión Soviética».

Añadió el generalísimo que «el sino de España es el de ser incomprendida.» «Debido a la guerra universal y a las pasiones que engendró —sigue diciendo— se ha producido la desorientación de la opinión pública en algunos países, queriéndonos hacer aparecer como dictadores monstruosos que mantenemos aherrojada y no dejamos expresarse a la voluntad de nuestro pueblo! Esto es ofenderle: vosotros sabéis que es imposible que pueda ser esclavo un pueblo indomable, que dio vida y carácter a veinte naciones...»

Palabras son éstas que podrían ser reveladoras si ya al «Caudillo» le quedara algo que revelarnos. De manera parecida, fingiendo una dulzura no menos evangélica, debió hablarle el lobo a Caperucita Roja. No buscaron refugio en México los españoles porque él los persiguiera a sangre y fuego, habiendo impuesto como única condición para la terminación de la guerra la rendición incondicional —ahora mismo se habrá visto en Madrid el juicio del coronel Casado, refugiado muchos años en México— sino que se vieron precisados a solicitar la hospitalidad azteca por haber sido rechazados por quienes les negaban los más elementales derechos si habían de seguir en su patria.

(Recopilación y comentario de «OPE».)

Conferencia de Crespo en Bruselas

Invitado por la F. L. de la C.N.T., el 18 de julio el compañero Francisco Crespo versó, en Bruselas, sobre «Cosas de la lucha y los momentos actuales».

Aunque sin tiempo material para anunciar a Crespo por el medio público, la Sala del «Café de la Paz» estuvo concurrida, con presencia de varios militantes y adscritos a la U.G.T. Presentado nuestro compañero, éste saluda previamente, y hace constar que habla en su propio nombre, como militantes anarcosindicalista. Para aludir al 18 de julio, dice que es de rigor señalar los antecedentes que motivaron el trágico desenlace. Precisa errores cometidos por la República siendo dura, inconsecuente y hasta hostil a las aspiraciones revolucionarias del pueblo, y por contraste, tolerante y absurdamente confiada con la reacción fascista. Cita el desafío hecho públicamente por el líder engreído de la Falange, José Antonio, en el teatro Calderón en la propia sede (Madrid) del Gobierno republicano, mientras que por proclamar el socialismo integral, más pan y libertad los campesinos, contra ello se ordenaba, para someterlos, «tiros a la barriga», y se deportaba a tierras inhóspitas a los revolucionarios intérpretes de los deseos del pueblo trabajador.

Crespo, analizando la situación político-social de España a través de tres décadas de régimen fascista, saca la conclusión de que los vencedores de la «Cruzada», a los 28 años de haber sojuzgado al pueblo, son los vencidos, como se prueba con las huelgas que se hacen en España, siendo éstas penadas con el rigor peculiar de los tribunales de la tiranía que allí se padece.

El orador se refiere a la Alianza Sindical, juzgándola como una de las mejores armas de los trabajadores a emplear contra el régimen medieval que más de un cuarto de siglo está hollando al suelo de Cervantes y Cajal. Pero una Alianza —puntualiza— operante, resuelta a la acción propia y efectiva de las dos potentes Organizaciones acreditadas en España, CNT y UGT, sin diferencias de objetivos ni climas, bien ligadas entre el interior y el exilio, y teniendo en cuenta que es o ha de ser en España y no en el exilio donde radique la matriz de lo que ha de nacer o renacer para la suerte del pueblo. Hace resaltar el hecho de cupirle al Comité Nacional de la C.N.T., la primicia de haber exhortado al pueblo español por Radio Nacional (el 18 de julio de 1936) a la huelga revolucionaria o al combate contra el fascismo, lo que secundó hora y media después la UGT, evitando que en pocos días toda España fuese hundida en la vorágine diabólica, alegremente, por los verdugos de la reacción sedienta de sangre y sin entrañas.

Exalta la insumisión del pueblo español ya bien constatada con los movimientos huelguísticos en la industria y en el campo, frente al implacable aparato represivo de un sistema policíaco; y con la convicción intacta en la causa que defendió, de un exilio colectivo que se niega a perecer, que se anhela por volver al propio suelo.

Dice que la situación y la actualidad de España, sin que se caiga en infantilismo, se puede considerar optimista, pero para que ese régimen de terror y miseria termine sus días, todos los corazones sanos en lo colectivo y en lo individual que perciban la realidad de la justicia, del derecho a la vida y a la libertad hemos de poner la mejor voluntad y no regatear el esfuerzo que la empresa requiere. Resalta en el ambiente de las horas que vivimos que la tiranía que se ensaña con el pueblo español se precipita hacia su merecido fin, al justo fin de todas las tiranías, que no ha de ser otro que su exterminio por la acción enérgica del pueblo tiranizado. No dudo o no se debe dudar que el cometido exige ser consecuentes frentes a los fascistas por el terror entronizados; ante el ineludible y supremo deber de acabar con ellos, me permito asegurar que el anarcosindicalismo de dentro y fuera de España, como siempre sabrá cumplir el suyo.

Termina el conferenciante llamando al interés de los oyentes a pregun-

tar por lo que estimen conveniente, lo que repite el compañero que preside. Nadie lo hace, y Crespo prolonga su emotiva conferencia hablando del sentido constructivo que los trabajadores supieron dar a la revolución del 36, haciendo compatible el combate de la guerra impuesta con la prosperidad económica y creadora en los pueblos en que la CNT tenía la hegemonía y la iniciativa de transformar el sistema de vida social, donde fueron abolidos toda clase de privilegios, aumentándose en un 3 por 100 la producción, en patrimonio humano y equitativo de todos los habitantes.

La charla-conferencia del compañero Crespo ha refrescado y tonificado el ambiente del exilio y la emigración en la capital belga, dejando buen sabor a los de aquí y a los que por oírlo llegaron de Lieja y otras localidades.

MANUEL MORENO

El 19 de Julio en Dreux

Al entrar en el local animados grupos comentaban el Suplemento ilustrado del COMBAT SYNDICALISTE que, abierto de par en par, ocupaba un lugar de honor y decorativo. Mereció elogios un cuadro mural en fotomontaje, alegórico de S.I.A. y de la obra solidaria que cumple, debido al compañero Cañete. En la hora anunciada se dio comienzo al espectáculo, con significación del motivo del mismo.

La primera parte corrió a cargo del compañero Casellas, presentando su trabajo fotográfico verdaderamente artístico. Sus vistas en colores están sincroniazdas con la explicación verbal de las mismas, consiguiendo un efecto integral en el público. Sus visiones de jardines son preciosas y sus historietas mitológicas para niños, divertidas y ejemplaristas. Las estampas de Sim, pulcramente presentadas y coordinadas en la pantalla, resumen el entusiasmo, el vigor y el sacrificio popular de los días de la revolución de 1936. Este trabajo, realmente meritorio del compañero Casellas (venido expresamente de París para el objeto), gustó lo indecible, probándolo la concurrencia con calurosos aplausos. Lástima que este cine de arte revolucionario no haya sido presenciado por muchos amigos sumados a la corriente de vacaciones. ¿No sería conveniente repetirlo en mejor fecha dado el comentario favorable de que ha sido objeto la obra de Casellas?

Seguidamente, Pepe desgranó una canción y Rius junior demostró verdadero progreso en su arte de acordeonista, oportunidad que el respetable debía acoger con menos regateo de aplausos. Una interrupción de espectáculo fue colmada con pase al «ambigu» de desgustación recomendado por la compañera Antonia.

Al marcar el telón la segunda parte, sorprendió un decorado lleno de vida, realista y emotivo, debido al firme pincel de Paco Muñoz, hijo, que, empeñado en ocupar un puesto destacado en la decoración, logrará ser consagrado en la misma.

En la tómbola tuvo papel un conejo en sorteo, mojándose en manos del subastador Cañete, obteniendo el «sketch» improvisado un éxito de risa. La pequeña Martina Arrufat emocionó con bien dicha poesía al público, patentizando condiciones naturales para el recitado.

El «fusilamiento» de García Lorca no se pudo representar por mojadura de la pólvora del «jefe requeté», a pesar de que el calor era tórrido. Sin embargo, Antonia remedió el lapsus dedicando unas flores al poeta granadino a la par que entonaba la hermosa poesía de Machado «El crimen fue en Granada», cosechando la actora merecidos aplausos. Con indumentaria más apropiada tal vez la cosa aún habría ido mejor. Es simple sugerencia.

Pepe salió por lo moderno algo displicente, pudiendo dar mucho de sí por cualidades congénitas que le permitirían elevarse a mil codos de los «vé vé» si se lo propusiera. Valentín «el Herrero» y Rosa Marí de la familia Arrufat, mantuvieron un diálogo con mucha soltura. Siguió a ello un grito de alarma: «¡Que viene la guardia civil!». Cae el telón, y al subir de nuevo aparece un suelo lleno de cadáveres, de los cuales emerge Pepe Luis, gravemente herido, recitando un poema alusivo con resultado apoteósico. En la interpretación de este cuadro se distinguieron el propio Pepe Luis, Yolanda, Iris, y resto del conjunto, todos premiados con la satisfacción completa del público.

Animo, afición y voluntad deseamos a todos los actuantes para persistir eliminando defectillos y dificultades. Y plácemes también a los anónimos que contribuyeron con su presencia y en el martirio de taquilla. Reproches no caben en el recinto de las buenas voluntades; pero a la chiquillería destada si que hay que contenerla, madres que tenéis hijos. ¡Viva el silencio! Al micro, también velarlo. Las modificaciones a los programas hay que evitarlas en obsequio a un público familiar que, por serlo, merece inmensos respetos.

«Y como me lo contaron yo lo cuento...».—*Corresponsal.*

DE PRONTA APACION:

«La joven generación opina»

Folleto de veinte páginas editado por el Grupo de Emigrados Económicos Españoles y para difundir entre sus compañeros de emigración.

«C. S.» ruega a sus lectores que apoyen a estos jóvenes en su noble empresa.

Fluorescencias

1

El mal entendido a veces
hace de componedor
y es el camino mejor
para estimarse con creces.

2

Nuestra palabra debe ser siempre
sabrosa, clara, derecha. No ha de ser
todo crudezas; lo bueno es digno de
sus correspondientes merecimientos.

3

No hay que desalentarse. Haciendo
lo que se puede se hace bastante y
mucho. Con esta seguridad la verdad
resplandecerá a su tiempo. Ni siquiera
la confusión, que persiste, doblegará nuestros anhelos.

4

Es sensible que el anarquismo carezca de los medios económicos imprescindibles; pero en este terreno nunca fue muy holgado, por cierto, lo que no le impidió llevar a cabo tareas monumentales. Un anarquismo millonario sólo existirá cuando no vivan ni platudos ni pobres de solemnidad en la tierra.

5

Pequeños criminales pescan leyes,
que sin son tiburones rompes redes.

6

Multitudes consagran lo que hay que
destruir
y ellas mismas repudian lo que hay
que construir;
semejante locura colectiva,
requiere una mayor conciencia activa

7

Los trabajadores y el pueblo de América maltratan con los epitetos de «gallegos», «gachupines», etc., a los españoles residentes; mas hay que reconocer que para muchos de éstos, tales denominativos despectivos son excesivamente suaves. Con lo que hacen y deshacen merecerían ser puestos en la picota. ¡Negreros!

8

Una incompleta verdad.
es completa falsedad.

9

Si bien no hay que olvidar en lo posible la presentación de una obra, lo fundamental es el contenido.

10

Los explotadores, llámense como se llamen, los politiqueros y demás gentes autoritarais, deberían amodorrarse con su propia música de esquilas. ¿Qué extraña droga los mantiene despiertos?

COSMOS

COMUNICADOS

Prensa recibida

«ESPOIR»

En su número extraordinario del 19 de Julio. Buenos texos, recopilaciones interesantes, caricaturas, simbolismo emocionante en primera página. Recomendamos el número.

«RUTA»

De Venezuela, naturalmente. Otro reflejo del 19 de Julio, con fotografías de la época y una selección afortunada de caricaturas antifranquistas. Escritos de V. García, Peirats, Alaiz, Serrano P., C. Carpio, efemérides, comentario de libros, etc.

«ACCION LIBERTARIA»

Del Núcleo C.N.T. de Provenza, Marsella. Boletín roneotipado de presentación excelente. Aliento de 19 de Julio, buen simbolismo en la portada. Escritos de L. Gómez, Gallego, Hiraldo, Parra, A. Bassa, Aracil, Perote, etc. Versos, dibujos y pensamientos escogidos. Buena obra.

ACTION LIBERTAIRE»

Organo de la Sección Francesa de la Federación Internacional de Juventudes. Publicación francesa con extensión en castellano. Inserta artículos de actualidad nacional e internacional, combate antifranquista, fotografías y tres fotomontajes uno de ellos de gran relieve, abundante en alusiones al caso —felizmente resuelto— del compañero Abarca.

***

F. L. DE PERPIGNAN

Invita a sus afiliados a la asamblea geenral que tendrá lugar el día 9 de agosto, a las nueve de la mañana, en el sitio de costumbre. Dada la importancia de los asuntos a tratar se ruega la asistencia de todos los compañeros.

PARADEROS

Fernán Espinosa, recién llegado de España y vive en Pelissanne, 10, rue Georges Clemenceau, B.-du-Rh., desea saber el paradero de su hermano Cipriano Espinosa, refugiado de la guerra de España. Las últimas noticias de Cipriano datan de Burdeos hace cuatro años. Quien sepa su paradero lo comunique a la dirección arriba mencionada.

— Quien sepa noticias de José Sánchez Ponce de León, que pasó a Francia el año 39, que se dirija a su hermana Rosario Sánchez de Torres, calle Numancia, 13-15, Barcelona (España).

— Rosalía Martínez desea ponerse en comunicación con compañeros que conocieron a su compañeros. Luis Trenc-Torres, durante su cautividad en los campos de Saint Pierre Quilbignon, Alderney (en francés Auriguy), y en el campo de Tourlaville, durante el período de la ocupación. Escribir con urgencia a 7 bis, rue de la Cure, Istres (B.-du-Rh.), a nombre de la interesada.

ADMINISTRATIVAS

J. García, Londres. Recibida la tuya. Nada nos han dicho sobre el particular. Escribe a quien hiciste el envío.

— J. Andrés, Tours (I.-et-L.). Recibida la tuya. Tan pronto se notificó el cambio, se hizo el envío del paquete a Pedro Córdoba. La dirección que dáis, es a la que enviamos. Lo mismo hicimos con Francisco Luer Sipiña, pero nos dieron mal la dirección. Rectificamos ésta.

— T omás Justo, Béziers. Recibido giro 5 F. Pagas primer trimestre 64, o sea, hasta el 31-3-64.

— P. Serrarols, Mios (G.). Recibidos todos tus giros. Se les dió el destino que indicabas y pasados a las correspondientes secciones.

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS E INVALIDOS

Mes de julio - Lista III

Suma anterior, 203,70 F.

París: Criach, 5; Igual, 5. *Bernay (Eure):* J. Candelas, 2,60; E. Marzal, 2,60. *París:* Almansa, 5; Berthe et Jacques, 10; J. Valles, 2. *Belin (Gde):* Edo César, 4. *Perpignan:* S. Bueno, 5; V. Moreno, 10. *Mende (Lozère):* Sautandreu, A., 3. *Roanne:* López Antonio, 10. *Peyrien (Ain):* Jaime Padrós, 10. *Valreas:* Morata: 21,50. *Salart (Dordogne):* Garcia, 4. *St-Maur-les-Fosser:* L. M., 12,60. *Villeurbanne:* Una charra, 30.

Total, 346 F.

NECROLOGICAS

AMADEU ANDREU

Con estupor hemos sabido el fallecimiento de nuestro amigo el ferviente antifascista y gran amigo de S.I.A. que era Amadeu Andreu, oriundo de Santa Coloma de Queralt (Tarragona). Víctima de una enfermedad curable fue operado en la clínica Beauchamont de París, y cuando ya entraba en período de convalescencia parece que se arrojó de un 5.º piso al patio. Resolución fatal que intriga dado el carácter esencialmente tranquilo, alegre incluso, de Andreu. Sea como quiera, el caso es que a tan buen amigo lo hemos perdido para siempre.

Sin constar en la C.N.T., estuvo siempre dispuesto a proceder en su ayuda. Afecto a S.I.A. no dejó pasar ni una sola fiesta de las muchas que se dieron en su provecho sin figurar entre los colaboradores visibles.

Los compañeros de Tarrasa siempre han contado con Andreu para amenizar su anual espectáculo solidario; pero quien va a resentir con más motivo la ausencia de Amadeu será el Casal de Catalunya del cual era animador, directivo y número 1 en toda ocupación e impulso.

El flaco de Andreu era el teatro. Conocía íntimamente la escena catalana con toda su retahila de obras y autores e igual o casi le ocurría con el teatro castellano. En lo que a él se refiere era un actor cómico notable que en el exilio se había especializado en el monólogo a falta de grupo escénico perdurable. Su género narrativo era esencialmente popular, *de pueblo*, consiguiendo fácilmente atraer al público por humor y donosura en prodigarlo. Parece increíble que una persona así dotada pueda llegar al extremo de darle el portazo a la vida.

Conjuntamente a sus dotes de hombre alegre y solidario, Andreu poseía el don de la amistad sincera que se le comprendía en esa simplicidad, en esa absoluta carencia de orgullo que le ha caracterizado. Era asimismo formal y dueño de sus sentimientos, queriendo decir con lo último que no sufría influencias partidistas. Catalanista indudable, republicano sin límite de progreso, siempre consideró a la Confederación Nacional del Trabajo con predilección, o elemento natural de los trabajadores. En el establecimiento que en un tiempo poseyera en Sabadell, se acogían los compañeros de allí para compañerismos y conspiraciones. Amadeu era una garantía, y una réplica viviente para cuantos de nuestro elemento puedan incurrir en estrecheces de mira.

El entierro de Andreu tuvo lugar en el cementerio nuevo de Bagnolet ante una emocionada asistencia de setenta concurrentes catalanes, masones, republicanos, cenetistas, esta representación de S.I.A., y directivos y afiliados al Casal de Catalunya de París.

En nombre de S.I.A. Local y Regional parisinas, ofrecemos verdaderamente apenados esta ingrata crónica.—*El delegado al entierro.*

LIBRO NUEVO

«Les frères Elie et Elisée Reclus

Puede adquirirse al precio de 8,75 F. en la Administración del COMBAT SNNDICALISTE, o solicitándolo a F. Mas Serras, Boite Postale nº 105, Paris (XIe).

Dificultades para «Sacco y Vanzetti»

HOLLYWOOD (ANSA). — Edward Anhalt, que terminó de preparar el guión de «Sacco y Vanzetti», se enfrenta con una dificultad que podría aportar un importante cambio al libro cinematográfico. Esta dificultad, precisó Anhalt, no se conocía cuando el próductor —De Laurentis— dio los primeros pasos para la realización. Se trata de la viuda de Sacco quien tarda mucho en aprobar el guión. La señora Sacco exige que el libro incluya una declaración clara sobre la inocencia de su marido, mientras que el guión preparado se limita a referir los hechos históricos del famoso caso judicial, sin expresarse sobre la culpabilidad o inocencia. En el caso de que la señora Sacco no apruebe el guión, Anhalt eliminará el personaje de la esposa de Sacco y lo remplazará con una inventada señora Vanzetti para poder mantener el necesario punto de vista femenino en la historia. Vanzetti, como se sabe, no estaba casado. En base a las leyes norteamericanas es ilegal representar en un film a personas vivientes sin el consentimiento de esas personas.

Servicio de librería

LIBROS EN FRANCES
COLECCION «LIVRE DE POCHE»
Vol. simple, 1,95 F.; doble, 3,30

Lucrece Borgie, Bellonci; La croix de bois, Dorgelet; Les cloches de Bale, Aragon; Babbitt, S. Lewis; Voyage au bout de la nuit, Celine; Intemperies, Lehmann; Balade de les sources, Lehmann; Au bon beurre, Dutourd; Poussièrer Lehmann; Curé de campagne, Bernanos; Le fleuve, Godden; Climats, Maurois; Courrier Sud, Saint-Exupéry; Le mur, Sartre; Colas Brugnon, R. Rolland; La chatte, Colette; Journal d'un cure de campagne, Bernanos; Koenigsmark, Benoit; La P... Respetueuse, Sartre; La garden party, Mansfield; La nausée, Sartre; La condition humaine, Malraux; Moravagine, Cendrars; Caroline Cherie, C. St-Laurent; Cet Inconnu, Carrell; Un enfant du pays, Wright; Les beaux quartiers, Aragon; Napoléon, Bainville; Raisins de la colere, Steinbeck; Cité de les cloches, Gouget; Pot-Bouillée, Zola; Les animaux denaturés, Vercors; Histoire de la musique, Vuillermoz; Les bestiaires. Montherlant; Mort du petit cheval, Bazin; Les lepreuses, Montherlant; La mer à boire, St-Pierre; Un crime, Bernanos; Comment se faire des amis, Carnegie; Le roi lepreux, Benoit; La dame aux œillets, Cronin; La belle femme, Dorgeles; La voie Royale, Malraux; L'immoraliste Gide; Les temps modernes, Gascar; L'équipage, Kessel.

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, rue Sainte-Marthe, Paris, X, CCP 1350756.

De la Mythologie Marxiste-Léniniste
GASTON BRITEL

L'exemplaire, 2,75 francs.

Commandes à: Juliette Demure. 17, rue Jouffroy d'Albans, Lyon, 5e C. C. P. Lyon 3 652 38

OBRAS

de Felipe ALAIZ

«Quinet», tomo I.
«Tipos Españoles», tomo II.
10,00 francos los 2 volúmenes.

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 10 F.
Un an : 20 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

ALIANZAS

NO asusta el tema, puede verse. Incluso el enunciado es simpático.

Pero no para entrar en lugares comunes; no para afirmar, alegremente, que con A. Antifranquista, con A. S. O., o con A. S. simplemente, los días del franquismo están contados. Ciñámonos a la realidad estricta.

La Alianza no la desearían los compañeros socialistas, ni la desearíamos nosotros ni otro sector cualquiera de contar con fuerza suficiente para imponerse partidariamente en España. U.G.T., C.N.T., la Organización republicana, en mayúscula la que lo fuere, iría al grano tolerando a las concurrentes como minorías inofensivas.

Es lo lógico: republicano y socialdemocráticamente se va al Estado evolucionista y cenetísticamente se acude al comunismo libertario. Confundir ambos y contrapuestos organismos, sólo se puede hacer cuando de unas fuerzas fraccionadas hay que hacer una, y aún no determinante en el durísimo asunto de España.

A decir verdad, la única política aliancista formal la han desarrollado los trabajadores asturianos en octubre de 1934 y en julio de 1936. Tan sincera, fuerte y extensiva, que incluso los comunistas se consideraron incursos en ella. Era un caso de unirse o perecer.

Por ello, cuando de A. S. se habla en el exilio, creemos en las voces asturianas. Las que no lo son, las analizamos.

No con prejuicios, sino por disonancias previsibles.

Empero, una realidad es tangible: La Alianza Sindical exterior es un compromiso adquirido por UGT-CNT y también por los solidarios vascos. Otra realidad lo es la poca altura alcanzada por el organismo común al respecto de las huelgas de España. ¿Culpar a nadie? Imposible. Unicamente, que hubo exceso de promesas, o visiones de largo alcance inmotivadas, esa cosa que en meridional entusiasma al rojiblanco para acabar en lasitud extrema.

Cuesta, en español, guardar la medida. No obstante, habrá que hacerlo; habrá que ceñirse el cinturón de las realidades, aplicarse de acuerdo a los medios de que se disponga. Libertarios y socialistas, con extensión de republicanos, autonomistas y marxistas no totalitarios de raíz nueva o no tanto, podemos obrar de acuerdo para sumar energías sanas que aplicar a la lucha contra el enemigo común franquista, cosa factible, prácticamente hacedera, si a cenetistas y libertarios no se nos involucra en previsiones gubernamentales tal como exigió el Congreso confederal de 1961 en Limoges según proposición de la F. L. de Toulouse. Nuestra aportación antifranquista será fuerte, sin regateos, tratándose de una A. S. o de una coalición revolucionaria de mayor amplitud que no limiten nuestro derecho para el futuro, que no hipotequen el crédito idealista que necesitamos ahora y siempre para nuestra marcha hacia el comunismo libertario. Que vean, principalmente los compañeros socialistas en los compañeros de la C.N.T., a unos participantes de línea y no de rezague, o decadentes en sus opiniones. Transigimos demasiado en 1936 y a la mayoría nos escama su resultado. Hágase de la A. S. un organismo capaz de la mayor estima, y se verá cómo en la C.N.T. para la A. S. no habrá disonancia ni regateo, sino todo lo contrario.

¡Confianza! He aquí la moneda que todos necesitamos.

VIENTO CONTRARIO

DE TAL PALO...

LOS Borbones entraron en España con Felipe V, francés, y salieron con Alfonso XIII, madrileño.

Seis Austrias y nueve Borbones han reinado en España.

La ley sálica, implantada por Felipe V el Animoso, impedía reniar a las mujeres. En esto fundóse la aspiración de don Carlos, hermano de Fernando VII y promotor de la guerra carlista.

Abolida la ley sálica, al calvo don Tadeo Calomardo reimplantarla para que no reinara Isabel II, la infanta Carlota le abofeteó y le arrancó el decreto, que es cuando Calomard dijo : « Manos blancas no ofenden. »

A Fernando VII le sucedió su hija Isabel, elevada al trono antes de los dieciséis años, conforme otras mujeres antericres de que habla la Historia.

A no estar derogada la ley sálica, el legítimo heredero de la corona de España indudablemente era don Carlos, causante de tres guerras civiles por no llover a su gusto ni al de los suyos.

El carlismo únicamente arraigó en políticos reaccionarios como Mella, Senantes, el Conde Rodezno, etc. Según pudo verse en ocasión del destronamiento de Isabel II, no remplazada por ningún cabecilla carlista, siendo por Amadeo I y éste por la República.

Sin divisas y sin iglesia no hay franquismo posible.

Al morir don Carlos, quedó por cabeza visible del partido, con los mismos tradicionales postulados, Dios, Patria y Rey, su hijo don Jaime, a la sazón oficial del ejército ruso, por semejanza de ideas políticas con los zares, bien que sin perder el contacto con los legitimistas de España. Esto sí llegué a conocerlo yo, así como vi de cerca a significados personajes del partido contrario al de mi liberal familia.

Siendo Navarra el cogollo del carlismo a la eversión de bastantes lugares sucedió la ruina de no pocas personas; sobre quedar otras físicamente inutilizadas.

A la hora actual, los aspirantes al trono de España de la parte de don Carlos y que por proceder de ese tronco se tienen, son varios. Eso llevaría camino si Alfonso XIII hubiese muerto sin descendencia, a no ser que Franco, el absoluto Franco, propiciase y suscribiese semejante injusticia.

Conocido el impedimento de don Jaime, sordo-mudo, la corona le pertenece a don Juan, sino que Franco la lleva tan encasquetada que no hay quien se la quite de la cabeza. A Isabel II se la quitaron y acompañada de Cánovas y de Marfori, recluyóse en Francia en una propiedad de Enrique IV. A su nieto Alfonso XIII se le cayó al suelo...

Veintiocho años la lleva el generalísimo Franco y no se la quita ni para dormir.

Vano es creerse con derecho a lo que no se tiene derecho.

El carlismo murió en Vergara con el abrazo de Maroto y Espartero.

PUYOL

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

DESDE LAS ORILLAS DEL LEMAN

TRAS de haber señalado deficiencias proselitistas y carencias orgánicas, nos place hoy registrar la nota de valores en ascenso. La escarcha cubre la semilla para que brote luego con cálido vigor con la fuerza del sol.

El C.I.R.A. (Centre International de Recherches sur l'Anarchisme) brotó como planta nueva, obra de gente joven, atrevida, arriesgada, llevando ya consigo el signo de la madurez que exige el abordar una labor de peso. Algunos de sus iniciadores ya no están allí, junto al lago Leman. Media expulsión de parte de las autoridades de una Suiza no tan neutral como se pretende. La determinación se debió a presión franquista. Ha de hallarse fresco en la memoria de las gentes el gesto de unos jóvenes estudiantes contra la embajada de Franco en Ginebra. El proceso culminó en la libertad de los encartados. Pero encartados —y algunos amigos— fueron de inmediato «invitados» a salir del país. Piero Ferrea, primer secretario fundador del C.I.R.A. y Longuedorf, colaborador de la primera hora, se hallan lejos. Varios jóvenes se dispersaron por el mundo.

Los Archivos y Biblioteca del C.I.R.A. se encontraron repentinamente privados de local y de garantías de continuidad. Se hallan hoy reinstalados en Lausana. Sus animadores, un grupo de jóvenes estudiantes —y además estudiosos de la filosofía y de la historia anarquista— mantienen el Centro con algo más que el entusiasmo. Hay en ellos convinción consciente de la misión escogida. No es tarea baladí la que llevan entre manos y les será difícil cumplirla si no hallan el necesario apoyo en el movimiento libertario internacional.

Los actuales responsables del Centro convocaron a reunión regular anual para el 27 del pasado mes de junio. Se hallaban presentes María Christina Mikhailov y su compañero Stoyadin, Marianne Enckell, Claude y Odette Dorland, Umberto Tosi, Eslava y Pini. Fue de sentir la ausencia de los «viejos», unos fallaron a causa de su salud deficiente, como Bertholdi y Frigerio, otros se hallaban ocupados por tareas urgentes. Del extranjero enviaron fraternal mensaje y justificación de ausencia Hem Day, Noir et Rouge, Ildefonso, Jaime Padrós, Beaulaton, ferroviarios anarquistas franceses, Zamora, etc. Ma Schmu envió un emocionado mensaje en nombre de los militantes chinos.

El informe de situación y de actividades resultó aleccionador. El nuevo local del Centro es reducido, pero confortable y bien instalado, gracias a solidarios apoyos. Se cuentan 160 miembros cotizantes. Los fondos son modestos como lo es la cotización anual, pero gracias al aporte de colaboradores benévolos —y sobre todo a la labor desinteresada de un encuadernador— ciertos gastos de importancia se van soslayando. La biblioteca se hallará abierta al público dos veces por semana; el sistema de préstamos de libros se halla regularizado y el Boletín tendrá su aparición normal prevista. Una laguna importante: los libros no se devuelven con la prontitud necesaria, restando importancia al servicio de consultas. Algunos libros se han perdido. Detalle ingrato al que ha de buscarse solución oportuna.

Los compañeros del C.I.R.A. reclaman una cooperación internacional de fácil realización, ya que no exige gran esfuerzo:

1.° El envío de toda publicación anarquista, periódicos, revista, boletín, libro, folleto, manifiesto, carteles, murales, etc., en tres ejemplares si es posible, así como el envío de todo libro o publicación que haga referencia al anarquismo.

2.° El envío de notas de referencia de libros o publicaciones —no anarquistas— que se ocupen del anarquismo en no importa que lengua y país.

Con el apoyo de tales referencias, el Centro verá facilitadas sus tareas en la búsqueda de todo documento que tenga relación con el anarquismo en tanto que movimiento y en tanto que corriente moral y filosófica, enriquecerá sus archivos y biblioteca y permitirá reunir los materiales que permitan laborar en el sentido que indica el nombre adoptado.

La dirección Postal del Centro es la siguiente:

C.I.R.A. - Case Postale 25. Genève - Plainpalais (Suisse).

Si cada militante aporta desde su país un mínimo del fervor entusiasta que impulsa a los jóvenes animadores del Centro, podremos contar en pocos años con una obra medular. Así será si todos y cada uno piensa que son nuestras obras —y no nuestras declaraciones y discursos— la medida exacta de lo que valemos y de lo que somos capaces de realizar.

El que a causa de nuestro machacar en el yunque de una realidad de aceptación difícil, nos achaca derrotismo, tiene aquí ocasión de aportar esfuerzo que nos sirva mentir. Cuenta más una acción que mil repetidos asertos...

A LAS CERCANIAS DEL WESER

Un grupo de militantes holandeses, jóvenes y viejos, se dieron a la tarea ingente de organizar algo así como una Conferencia Anarquista Europea. Lograron interesar a belgas, alemanes, suizos, austriacos, italianos... Trece lenguas o nacionalidades aceptaron participación directa. La Federatre Von Vrije Socialisten habrá obtenido un éxito rotundo si el encuentro proyectado para el 25 de julio ha logrado reunir tal anuencia y participación. La cita era en Buckenburb (Alemania), población que cuenta con una «Casa de la Amistad», donde los compañeros habrán sido acogidos fraternalmente. Saludamos calurosamente toda idea de reunión entre militantes de diferentes fronteras, ya que ella lleva implícito el afán de examinar problemas de superación con un espíritu abierto a corrientes e iniciativas que indudablemente tienden a enriquecer nuestro patrimonio.

Esperamos ahora noticias e impresiones de los felices participantes a objeto de poder aportar el adecuado comentario.

EL FUTURO DE ESPAÑA

por Cosme PAULES

NOS aburren las predicciones y, sin embargo, tenemos que aguantarlas por todos lados, porque se hacen casi cada día a destajo. Pareciera existir una competencia en ese sentido, tanto desde adentro como desde afuera de España, sobre el caso y el futuro español. El futuro de España lo señalará el pueblo si otra vez sabe reiniciar la ruta emprendida durante las inolvidables jornadas del 19 de Julio y siguientes. De otra manera, ¡chitón!, porque no habrá ningún futuro y pudiera existir un mayor retroceso que el que actualmente se contempla.

No hay que olvidar que España CREE en el verdadero sentido de la palabra; existen en su seno cualidades suficientes para formarse creencias capaces de avanzar y colocarse en los momentos más difíciles de la historia humana, a la cabeza de los más adelantados. No cabe dudarlo. Y afirmamos que creer en lo bueno es bondad y creer en lo absurdo, en lo inocuo, en lo malo, es estupidez. España, por cierto que en el fondo de sí misma ha demostrado más de una vez saber creer.

Cuando «creyendo» acérrimamente supo enfrentarse al poder del Santo Oficio, demostró parte de lo que decimos. Un Santo Oficio que perseguía encarnizadamente la menor creencia en contra; que perseguía a los que tildaba de profesar las ciencias ocultas desde el momento que no creían y aún se atrevían a oponerse al ocultismo que él representaba. Y en este terreno tuvo verdaderos creyentes opositores; creyentes en la bondad y enemigos del crimen, venga de donde viniere.

Y hoy mismo, en el siglo de las luces, son incontables los que predicen el futuro valiéndose de distintos medios y a quienes no les falta una numerosa clientela que curiosa de querer defenderse ante la terrible realidad de un porvenir muchas veces incierto, se entrega en manos de los que en la mayoría de los casos son explotadores colocados en la cumbre de sus pretensiones que aspiran a hacer efectivas cuando caiga el «régimen».

Creer es tener una esperanza, pero bien fundamentada. Y el que espera vive.

Nadie puede asegurar hasta hacer posible la demostración, que existe el escepticismo en realidad. Nosotros creemos en el triunfo de la libertad, de la justicia, del bien. Y por ello nos esforzamos, pues estamos seguros de que nada se desprende del cielo como el mitológico maná. Pero de ahí a profetizar lo que no seamos capaces de conquistar, va gran distancia. Peor aún si nos paramos a medio camino, lo que sería negación, menos que creencia y escepticismo, nada.

Conocemos el hecho de que desde el mismo instante en que el hombre abre sus ojos por primera vez a la luz del día, se ve rodeado por sombras impenetrables, frente a las cuales, todas las profecías, por hermosas que sean, se han de estrellar. Su vida será lo que él haga por merecerla y nada más, especialmente será vida, si no se guía ni apoya nunca a los pretendidos «sabios» proféticos que intentan subirse sobre sus espaldas sufridas.

Sin duda que la superstición tiene mucha fuerza, tanto para los cerebros pobres como para los ilustrados. Tal es así que de la misma manera que la pasión es más fuerte que la amistad, pareciera que ella es más fuerte que el cerebro mismo. Pero la lucha por la libertad, que es la verdadera vida, supera todas las potencias del ser humano. Se es esclavo por engaño, más no por propia voluntad. Siempre hay una razón indigna en el fondo de toda esclavitud, aunque aparentemente exista la servidumbre voluntaria..

Durante todos los tiempos una doctrina se agota para crear otra. Qui-

(Pasa a la página 3.)

No os apresuréis, señores

por Antonio PEREIRA

EN la valorización del problema español, en vistas a una solución probable, lo que importa es no dejarse dominar por la impaciencia. Sobre todo guardar dignidad y la necesaria dosis de escrúpulos que permitan suponer un honrado desinteresamiento en las desbordantes ansias de poder de que hacen gala y prueba los elementos visibles de «la nueva política». Por nuestra parte, no nos llamamos a engaño ni aceptamos comulgar con ruedas de molino. Ni somos partidarios de la sucesión. He ahí el porqué se nos mantendrá aislados en todo a lo que atañe al logro de una solución de circunstancias para la que se asigna al pueblo la misión de otorgar funciones, no de discutirlas. Peros los alquimistas de turno no calibran a fondo la intención de quién es aún «amo de la venta».

Quien piense que Franco es un imbécil, se equivoca; como se equivoca aquel que piensa que él es la quintaesencia del español. Españoles eran los del pendón más grande de Castilla, la primera Isabel, Cisneros, Torquemada, Felipe II. Los grandes capitanes que liquidaron miles de indios también eran españoles. El Gran Duque de Olivares también lo era.

Entre todos hundieron prácticamente a España con la guerra, con las togas, con el fuego y con el hierro. Pero el hundirla no estaba en sus intenciones. Luchaban con sus propios medios y con el esfuerzo, sudor y lágrimas del pueblo, creyendo hacer sólo y exclusivamente la grandeza del país y trabajar para su mayor gloria. No pasó por el caletre de ninguno de ellos, para obtener todo esto, el llamar en propia ayuda tropas mercenarias y mucho menos utilizarlas para acallar las protestas. Franco lo ha hecho. Pero Franco no es español. Es el resultado de un connubio híbrido, vendido cuerpo y alma al Vaticano. Es el hombre que permitió Badajoz y Guernica, Barcelona y Tortosa y dejó las manos libres a las tropas italianas en Málaga y Santander. Es el hombre que ha gobernado España, si lo suyo se llama gobernar, con la misma mentalidad y métodos que empleaba para administrar una bandera del tercio o un tabor de moros.

Es el hombre que ha pretendido transformar el país en un inmenso cuartel y en una misión paraguaya y, más tarde, con la ayuda de los técnicos italo-alemanes instituyó los sindicatos verticales, la obra cumbre del régimen. Estos sindicatos verticales que nacieron por decreto y englobaron de autoridad a todo el pueblo trabajador.

Durante veinticinco años Franco y su gobierno han tratado de embridar las aspiraciones del proletariado español creando estos sindicatos. Durante varios años, debido a la obra de la totalidad de sus dirigentes que actuaban como espías de la policía en fábricas y talleres y usaban según los casos la amenaza, el despido o el encarcelamiento, han logrado perfectamente sus designios.

Parecía que un tal estado de cosas tenía que durar «sine die». Las fuerzas de represión, las fuerzas del orden, ejército, policía, falange, el control ejercido por la iglesia en la casi totalidad de los hogares y las fuerzas materiales del país estaban y están a las órdenes de Franco. Mas no ha sido así. La situación ha ido modificándose lentamente, sea por el desgaste de los hombres que forman el equipo franquista, sea por la presión exterior de los intelectuales de todo el mundo, y por último, lo más peligroso para los regímenes dictatoriales, la costumbre del pueblo al terror y a las represiones. Un cambio que ha venido obrando lentamente durante dos decenios y que ha permeado insensiblemente todas las capas sociales. La violencia y el espíritu de la cruzada no podía mantenerse con el mismo ritmo. Los hombres, menos la terquedad y la ceguera de la clase al poder, han ido desgastándose y la merma sufrida por el exilio es casi la misma sufrida por los hombres que han acompañado al dictador en esta trayectoria de sangre, de cieno y de vergüenza. El régimen ha pasado de concesión en concesión, ha tenido que conceder algo cada día y hoy, 1964, se ha dado cuenta, demasiado tarde, que no hay nada ni nadie que pueda parar ese descenso, es decir, la desaparición de la escena de España, de un régimen que quedará grabado en la historia como una de las más grandes vergüenzas sufridas por los pueblos y las democracias de todo el mundo. Todo esto Franco lo sabe. Como sabe también que su juego político, que ha pasado de traición en traición, que lo ha usado todo, se ha acabado. Como sabe también que aún puede mantenerse en el poder por medio del chantage y del engaño y que no faltan sectores españoles que se llaman democráticos, del interior y del exterior, que están dispuestos al compromiso, a recoger su herencia y dar facilidades a su juego en nombre de las democracias, de los intereses de España y de los españoles. Pero todas las minas de España, su hierro, su cobre, su estaño, su azogue, sus altos hornos, la situación estratégica del país que permitieron su victoria y el reconocimiento «de jure y de facto» por parte de las potencias democráticas no lo salvarán de la condena moral de la parte consciente de estos países. Lo grave, lo inadmisible, es que hay gente, hombres y partidos, que están dispuestos a hacer su juego para recoger una herencia política que chorrea lágrimas y sangre y, olvidando todo, aspiran a entrar en el país por la puerta grande, es decir, continuando a Franco, que no es lo mismo que derrocarle.

Los políticos de turno aspiran a remplazarle aún a trueque de quedar sometidos a las mismas líneas generales en política extranjera, aún a trueque de tremendos enfrentamientos con el pueblo. Enfrentamiento con quienes de la caída de Franco esperan algo más que un simple cambio de nombre o de etiqueta.

Por ello decimos, francamente: ¡No os apresuréis, señores!, pese a todas vuestras maniobras la C.N.T. se hallará presente para lograr o para forzar hacia otras soluciones.

Para nosotros no hay compromiso ni mediatización posible.

AL ADMIRABLE Y ADMIRADO D. SALVADOR DE MADARIAGA

Aunque en prosa escriba mal
y en verso lo haga peor,
de mi profundo dolor
seguiré dando señal.
Yo no me enfado ni chillo;
a nadie le exijo nada,
porque ya sé que es nonada
vivir de ajeno bolsillo.
Lamentable confusión
acerca de mi persona,
de un órgano la mandona
parece equivocación.
Recibir es una cosa
saber dar otra distinta.
Pero no gastemos tinta
en explicación ociosa.

PUYOL

DISCOS

Hoy un «disco» que no lo parece. Y tan veraz, que ni siquiera disimulo apellidos. Alguna vez hay que salir del eufemismo.

Isidro Torner, bullicioso simpático, salvóle la vida a un santo varón carlista que en horas de ocio de la prerevolución había estuprado a una criatura de ocho años. Era la segunda vez que se iba a por el carlistón, con un escándalo que Isidro evitó a toda costa. «Estáis en un segundo acto ridículo», dijo.

De ello dedujeron Gil y Paniagua que Torner era un tibio merecedor de los fuegos airados de la revolución.

Verdad exacta del suceso: que el único llamado a exigir cuentas al carlistón era el marido de Sara, hermano de la niña desgraciada. Pero el marido de Sara era —y sigue siendo— el marxista más humanitario que conozco.

Estando en el comité revolucionario de la villa, una veintena de forasteros desaforados irrumpieron en tromba conducidos por Gil y Paniagua. Buscaban a Torner para la faena del caso, puesto que la furibundez lugareña no se atrevía. Yo y el compañero Ramón los contuvimos. Además la presunta víctima no estaba.

Declinaron identidad los patrulleros, resultando cenetistas. Entonces, abandonando lugar común fuimos «a casa», y en ella Torner sí que estaba.

Se abrió juicio loco. ¿Qué había contra Isidro? En realidad, alguna diferencia de criterio cual es lógico en elemento no regimentado. Lo del carlista, nada, puesto que la furibundez lo dejó con vida para que en la postguerra cometiera otras irregularidades que lo apearían incluso del franquismo. Pero el criterio fue enorme y yo y Ramón entramos de nuevo en liza. Torner se encaró con Gil y Paniagua reclamándoles hacer ellos lo que encargaban hacer a otros. Los patrulleros de más encono amartillaron metrallismos y Ramón y yo les aseguramos que de sonar un tiro pereceríamos todos. Muy en su punto, el responsable de patrulla admitió de no meterse en asuntos ajenos, aparte de que no estaban en la revolución para cometer barbaridades. Por sus palabras, pistolas regresaron a sus fundas y fusiles recolgaron en espaldas. Después me vi diversas veces con este remarcable compañero, que tal vez ahora en algún lugar lea estupefacto estos animados renglones.

Ya en plena y macabra disyuntiva, puedo presentar el siguiente balance: Paniagua fusilado por los nuestros por un delito feo, y tal vez no hubiera para tanto; Torner asesinado por el franquismo en el Campo de la Bota, y Gil electrocutado en las alambradas de uno de los campos de la muerte instalados en Austria por los alemanes.

Si este guiñol no ilustra nada, que los compañeros no lo den por escrito.

J. FERRER

GOTAS DE MIEL Y AJENJO

¿A qué viene entristecer a quienes tanto estimamos? Deberíamos sembrar alegría y no dolor. Pero somos un tanto sugestionables. Parécenos que transmitiendo el dolor, al hermano que tanto amamos, nuestras angustias son menos costosas, hieren menos.

∴

Salíamos de unos días grises. La bien amada compañera se había salvado de una muy seria crisis. Todo era alegría. Mi presión arterial, había descendido. Bien, todos, y se vivía un clima de fiesta. Ayer volvieron las nubes. Mi compañera cayó sobre unas latas. Se cortó el tendón del dedo mayor en la mano derecha. Inevitable el ir a la Asistencia Pública y después al Hospital. Suero, vacunas, inyecciones, sutura y todo lo demás. Ahora, lo más molesto e innecesario: sacar carnet, y todos los trámites tan innecesarios como idiotas. Volverá el ascenso de mi presión arterial, sin duda alguna.

∴

Estoy acostumbrado al juego, placer y dolor. Familia grande, y, hoy son unos y mañana, otros. Y no solamente los familiares, también son, los compañeros afines, a los que quisiéramos felices y nunca enfermos.

∴

También se alternan placeres y disgustos por causas pequeñas, inevitables. Alguna vez vienen juntos. Por ejemplo: un libro que me envió hace dos años Solano Palacio, llegó a mis manos la semana anterior: «La Cultura Hispanoárabe». En algún rincón, tal vez de la F.O.R.U., sin leer, que me era enviado con un saludo, por ese camarada, de su puño y letra. Placer, en recibirlo. Disgusto, en que tan lejanamente acusaré recibo del mismo y me habrá juzgado Solano Palacio, con justicia, un desatento. Leeré con atención el volumen y le enviaré también mis impresiones.

∴

Castrejón me envió el libro de Muñoz Cota: Ricardo Flores Magón. En «Voluntad» de junio, mi merecido comentario por la atención que suscitan sus páginas, y un caluroso elogio.

∴

Sigo amando la vida y dando a mis deseos la máxima voluntad. Emplear bien mi tiempo, en la siembra y lucha social. El hombre no solamente vive para sí. También le interesa vivir para el prójimo, el otro. Vivir, dejar vivir y ayudar a vivir. Tener a quien querer, a quien ayudar y con quien intercambiar ideas, afectos, y, si es necesario, servicios. En vez de cerrarse, abrirse. Ascender, para ver más lejos, más espacio, más horizonte, más generosidad.

∴

Buena esa noticia que un compañero me da en una carta: «Por aquí, menos presión de los problemas exteriores —me dice—. No se han solucionado, pero son resistibles.» Hay un triunfo más alto que el «económico», el de adentro: ético.

J. TATO LORENZO

3428

LA FORCE DES TYRANS NAQUIT DE NOS FAIBLESSES

LE COMBAT SYNDICALISTE

NOTRE ENNEMI C'EST NOTRE MAITRE
La Fontaine

0,40 F. LE NUMERO C.N.T. A.I.T. 13 Août 1964

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL ● SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS 36e ANNEE ● NOUVELLE SERIE ● NUMERO 310

INQUIETUDES POPULAIRES

BIEN que de nombreux français aient quitté, en ce moment, leurs soucis quotidiens et essaient de profiter au maximum de leurs vacances, ceux qui sont restés aux prises avec les multiples problèmes de la vie actuelle, sentent en eux une inquiétude croissante... Inquiétude croissante et largement justifiée.

Dans l'édito du « C. S. » du numéro 305, nous vous avions laissé croire qu'après la hausse scandaleuse du tarif des services publics, le gouvernement nous ficherait la paix pour la période des vacances, quitte à se rattraper à la rentrée. Eh bien ! nous nous étions trompés. A vrai dire nous avions fondé notre hypothèse sur des affirmations de l'actuel ministre des finances qui nous parlait « d'opération vacances »... mais bien sot qui s'y fie.

La nouvelle hausse des prix qui n'a pas attendu la fin des vacances et émeut déjà la population, semble vouloir s'étendre sur un plan général et, bien que le gouvernement reste muet sur de nombreux points, les feuilles d'impôts sur les salaires, pour ne citer que cet exemple, n'en sont pas moins significatives.

La vague de protestations a, elle aussi, un caractère général et l'ennui, dans cette histoire, c'est de se trouver, dans la lutte, côte à côte avec nos adversaires.

« Le Figaro » du 4-8, pose, dans sa page économie-finance, la question suivante :

« Pourquoi le gouvernement ne s'explique-t-il pas sur ses intentions. »

Il est évident que ce journal d'essence capitaliste se soucie fort peu des conséquences vitales que les agissements du gouvernement peuvent avoir pour la classe ouvrière. Il explique à ce sujet :

« En effet, le blocage général des prix, s'il n'est pas accompagné d'un ralentissement des revenus, se traduit par un accroissement du pouvoir d'achat. Et la consommation privée, au lieu d'être freinée, peut s'en trouver stimulée.

» De même les entreprises, ayant à supporter une petite charge supplémentaire, seront moins incitées à accorder de fortes hausses de salaires. »

Ainsi, ce qui inquiète profondément tous ces gavés, ca n'est pas les difficultés de la ménagère modeste mais les risques d'inflation qui, d'après eux, serviraient avantageusement les salariés.

Il faut croire que le capitalisme moderne n'a même pas « la reconnaissance du ventre », car, a-t-on jamais vu gouvernement se démener avec autant de zèle et autant de persévérance pour sauvegarder les intérêts et les privilèges des classes parasitaires ?

C'est précisément ce qui interdit aux travailleurs de profiter des progrès de la technique et de réaliser un vieux rêve des syndicalistes de la bonne époque : la réduction des heures de travail.

La France qui fut la première à voter une loi pour la semaine de quarante heures est l'une des nations où le nombre d'heures de travail est en constante augmentation. Nous sommes dans un pays où le nombre d'heures de travail effectué annuellement dépasse celui de nombreux autres pays civilisés et cela malgré les congés et les fêtes religieuses ou autres que l'on veut bien nous accorder.

L'inquiétude des travailleurs doit donc se transformer en prise de conscience pour en finir avec tous ces abus de pouvoir.

Qu'il soit question de voyages ou de réceptions officiels, de force de frappe ou de prorogation de la loi Baranger, le problème reste le même : « Il faut payer », et le peuple en a assez de payer pour les autres.

Mais, s'il veut être entendu, s'il veut être écouté et se faire respecter il devra s'unir, il devra s'entendre.

Or, cette unité ne peut être efficace que si elle se réalise en dehors de toute collaboration avec l'adversaire.

« Il faut rejeter avec intransigeance toute tentative pour subordonner le syndicat aux partis, pour limiter ou discipliner son autonomie revendicative, pour soumettre son action à des critères objectifs comme la conjoncture économique, l'évolution de la productivité, de la production ou des profits... Et cette défense intransigeante de l'autonomie revendicative doit être inconditionnelle et permanente, quelle que soit la couleur politique du gouvernement, quels que soient le type et les objectifs de la planification économique.» (De A. Gorz.)

Au nom de la justice

Pour des raisons indépendantes de notre volonté, le texte que nous publions est inséré alors que notre camarade Abarca est déjà libre pour la joie des siens et de nous tous; mais les propos de l'auteur, vis-à-vis du régime franquiste et de son promoteur restent une tragique réalité et c'est la raison pour laquelle nous vous le soumettons.

Monsieur le Ministre,

Pendant la dernière guerre, tous les peuples libres se sont insurgés contre le courant fasciste qui sévissait en Europe, les hommes se sont battus, les hommes sont morts...

Deux plaies se sont refermées, une demeure.

Le Führer et le Duce ont péri, entraînant avec eux leur empire, mais toutes les dictatures fascistes ne sont pas détruites.

La bête hitlérienne a fait des émules et il existe encore des « *salauds en liberté* » !

Depuis le 1er octobre 1936, la péninsule ibérique compte un autre tyran autocrate et sanguinaire..

L'Espagne n'est pas seulement le pays de la Toromachie et du Flamenco, derrière cette vitrine folklorique se cache la dictature et la violence, la haine et le sang...

Chaque année des dizaines d'hommes sont fusillés ou emprisonnés par le « Caudillo ». La révolte gronde mais la force étouffe facilement les actions individuelles.

De plus la passivité des étrangers ne fait qu'encourager la Phalange et la renforce dans son autocratie.

L'an passé un homme est mort, écrasé par la botte dictatoriale, l'an passé le *franquisme a tué, il faut le traiter en assassin* et soustraire les nouvelles victimes possibles à son impitoyable et folle loi !

Nous *nous devons* d'aider tous ceux qui refusant le joug osent parler de liberté.

L'année dernière, le monde entier a murmuré, mais à une telle lutte, *les murmures ne peuvent suffire !*

Vous avez entre vos mains un homme, un homme qui dans la folie franquiste déchaînéée, a le courage de dire ce qu'il pense tout fort, qui a le courage de crier « A bas la dictature et les dictateurs », *un homme qui a un idéal !*

Et c'est cette liberté si belle, cette force d'esprit, ce refus d'obtempérer, ce courage qui est à la merci d'un sanguinaire tyran !

Ce cœur que fait battre le plus beau sang, vous l'avez entre vos mains — sauvez-le et que la menace l'extradition qui lui serait funeste ne pèse plus sur Abarca.

Pour la défense des droits de l'homme,

Pour que le mot liberté ait encore un sens. et ne devienne pas un simple mot qu'on grave sur les pièces de monnaie.

Contre le franquisme et la dictature, sauvez un homme juste qui n'a commis d'autre crime que de penser librement !

Si vous abandonnez ce sang que vous pouvez sauver au vampire franquiste, *vous serez complice de l'assassinat !*

Ce n'est pas une mesure de faveur que nous demandons, c'est une mesure de justice...

Jean-Paul MICHEL

Propos sur un libellé pour un centenaire

La Belgique a pris l'initiative de célébrer le centenaire de l'Internationale, fondée à St-Martin's Hall, le 28 septembre 1964.

A cette occasion, l'Administration des Postes de Belgique émet une série de trois timbres poste spéciaux sans surtaxe. Cette réalisation a un côté saugrenu. En effet, un état capitaliste honorant l'A. I. T., c'est assez drôle ! Et l'on comprend très bien que la dite administration, quoiqu'ayant à la tête de son département ministériel, un ministre socialiste, ait quelque peu modifié l'esprit de l'organisation qu'elle veut commémorer.

D'abord dans l'élaboration des vignettes, ensuite dans le libellé qui annonce la dite commémoration. C'est surtout là que le bât blesse, car l'administration annonce à grand renfort de phraséologie, le centenaire, sous cette fausse dénomination « d'Internationale socialiste ».

Sans doute, est-ce sur commande que cette qualification a été faite et ce, en vue de ne pas trop offusquer le citoyen lecteur et acheteur du dit timbre de collection. Si bien que toutes les considérations émises dans le libellé sur cette Internationale baptisée faussement de « socialiste » ont des reflets totalement contraires à la plus élémentaire vérité.

En fait, ce n'est pas ce grand espoir déçu qui apporta le découragement, mais bien les intrigues des dictateurs de l'heure, qui prétendaient régenter l'A. I. T., selon les normes de leur doctrine.

Ce qui frappe tout esprit quelque peu averti et observateur, c'est cette pompeuse information qui se dessine en noir sur fond rouge : Internationale Socialiste, ce qui est un mensonge éhonté du point de vue historique. Allons donc ! Voici l'Association Internationale des Travailleurs A. I. T. devenu Internationale Socialiste I. S. Et les vignettes accréditent cette monstruosité historique, ce faux sociologique !

Ce n'est pas l'I. S. qui fut fondée à Londres en 1864, mais l'A. I. T., on ne peut l'oublier, on ne doit l'oublier. A vrai dire, on s'étonne de cette substitution, d'autant plus que l'on trouve à la page intérieure du libellé, la reproduction d'une carte de membre de cette association, sur laquelle on peut lire : « International Working Mens Association, c'est-à-dire : Association Internationale des Travailleurs.

Il n'est pas question de « socialiste », qui à l'époque ne se manifestait que très sporadiquement en de multiples idéologies les plus disparates, en France tout particulièrement. Il a fallu maints congrès, de 1876 à 1889, pour voir surgir, accolé le mot « socialiste », aux réunions internationales ; même à Gand, en 1877, le Congrès universel ne peut être qualifié de socialiste, puisque marxistes et anarchistes s'affrontent encore.

Mais les partis socialistes se sont embarqués à la conquête des parlements, ce qui provoqua de nouvelles scissions dans cette famille où révolutionnaires et réformistes vont se colleter à qui mieux mieux. En 1883, a lieu une Conférencce ouvrière internationale, et, seulement en 1889, l'année de l'Exposition Universelle, est convoqué un Congrès International Socialiste. C'est là le premier Congrès que l'on peut appeler socialiste, depuis la fin de la vieille Internationale. Puis, il y eut encore le 2e Congrès de la nouvelle Internationale, à Bruxelles, en 1891. Dix ans d'attente sont encore nécessaires, avant que l'Internationale se donne un organisme permanent (après le Congrès d'Amsterdam, en 1904).

Nous voici très loin de 1864 ! Mais tout le reste du libellé aurait grand besoin d'être refondu pour préciser l'initiative des 3 x 8 et le décret du 1er mai, où trop facilement, on pêche par omission en laissant dans l'ombre « Les Martyrs de Chicago » — anarchistes — qui sont à l'origine des revendications ouvrières.

Ne parlons pas de l'effort de l'Internationale Socialiste pour empêcher la guerre de 1914, afin de ne point réveiller trop de souvenirs désagréables pour les idées et les hommes du socialisme.

En conclusion, disons que l'Administration des Postes de Belgique se rend complice de faux historiques et accrédite ainsi, pour des besoins de partisans, des données erronées.

Etant donné que ces vignettes s'en iront de par le monde induire en erreur, collectionneurs et acheteurs, il y a lieu de signaler et de dénoncer l'abus excessif qui en est fait sous le couvert d'un organisme d'Etat officiel et accrédité. On ne jongle pas avec autant de désinvolture avec la vérité. Mais sans doute, les raisons d'Etat et de partis n'en sont-elles plus à une imposture près !

HEM DAY

COURSE A LA MORT

Nous sommes encore tous sous l'emprise de l'émotion qu'a suscité, parmi tous les hommes de bonne volonté, la venue à Paris d'un groupe de « rescapés » (si l'on ose dire) d'Hiroshima. Nous ne pouvons écarter de notre esprit l'image de ces êtres rongés par un mal infernal et incurable, victimes entre mille et mille autres de la cupidité des « marchands de canons » qui seront bientôt des marchands de bombes atomiques.

Et, sur ces entrefaites, notre général nous déclare, dans sa dernière allocution : « Avant six ans, notre puissance de dissuasion *dépassera celle de deux mille bombes d'Hiroshima.* »

Comment ne pas être scandalisé par une telle attitude, comment ne pas être effrayé par cette course à la mort qui prévoit, met sur pied, de sang-froid, le dispositif tendant à permettre un jour l'*anéantissement intégral du genre humain ?*

Comment le chef de l'Etat ose-t-il déclarer : « Ainsi s'ouvre devant nous la perspective d'une carrière de dissuasion. »

Ce qui s'ouvre devant nous c'est, en réalité, l'angoise grandissante du péril atomique qui nous atteindra, qui nous atteint déjà, non seulement dans nos personnes, mais dans notre descendance et dans la descendance de notre descendance, si toutefois il demeure quelques rescapés après l'horrible destruction que la situation actuelle laisse prévoir.

Notre général a insisté sur le prix de revient, relativement peu élevé, d'après lui, de la « force de dissuasion » (nous dirions plus volontiers : de la puissance de destruction). Eh bien ! Peu nous importe cette question de gros sous ! Ce que nous retenons, avant tout, c'est que nous ne saurions vivre, à présent, sans être désaxés par cette menace constante de destruction qui pèse sur nous.

Nous ne pensons pas qu'il suffise de « protester » pour écarter cette menace. Il est nécessaire de détruire le mal à sa racine et, pour cela, il faut commencer par *détruire l'Etat, abolir les frontières*, remplacer le *système capitaliste* par *une juste répartition de la production et de la consommation* dans laquelle le profit n'aurait pas sa place.

Cela n'est pas une utopie. Cela est *scientifiquement* et *humainement possible.* Mais cela ne saurait être réalisé que par l'union consciente de tous les travailleurs associés, au sein de l'anarcho-syndicalisme, pour l'abolition de l'organisation actuelle de la société, organisation qui ne peut mener qu'au désastre, et pour la construction d'une société nouvelle, sans races ni frontières, d'hommes libres, égaux et solidaires dans une commune joie de vivre.

Pour atteindre ce but il faut lutter mais tous les opprimés doivent prendre conscience que *la force est de leur côté* et que la victoire de la paix est entre leurs mains pour peu qu'ils sachent se grouper spontanément pour la défense de la liberté et du droit de vivre.

SEVY

William Godwin, écrivain littéraire

(SUITE)

On rapporte que Wordsworth, fervent admirateur de Godwin, écrit à un de ses amis qui étudiait le droit, qu'il devait abandonner les codes et les digestes et faire fi de tous ces grands mots « qui ne sont plus que des termes de chimie » ; il conclut sa missive par ces conseils qui reflètent un enthousiasme sans limite : « Lisez Godwin, étudiez Godwin ; seul, il est immortel. »

Cette œuvre de Godwin fut publiée à Londres, en mai 1794. Elle allait aider à faire grandir sa réputation auprès du grand public. Ce qui est assez extraordinaire, c'est que ceux-là même qui s'étaient indignés lors de la parution de « Justice et Politique », admirèrent cette fois le « Caleb Williams ». Curieux effets de cette transposition, de laquelle Godwin n'espérait guère, les idées générales de « Justice et Politique » étant transcrites dans « Caleb Williams ». Peut-être cet étonnant revirement dans le jugement de ses contemporains était-il dû au fait que l'écrivain offrait l'essentiel de ses idées sous une forme romanesque.

Godwin, dont l'ambition intellectuelle était grande, avait manifesté en maintes circonstances, le désir de donner une œuvre définitive sous cette forme imaginative, où l'aventure serait combinée aux idées, afin d'intéresser le lecteur. Son but était de faciliter la diffusion de sa pensée et de faire pénétrer ce qui lui semblait le meilleur dans le plus de couches de la population. Cette intention, il devait la réaliser pleinement ce qui confirmait, par ailleurs, cette réflexion : « Je n'écris que lorsque je suis inspiré. Je veux écrire un récit qui fasse époque dans l'esprit du lecteur. Que ferais-je pour être éternellement connu et m'emparer du siècle futur ? »

Si W. Godwin n'a pas survécu, son « Caleb Williams » l'a aidé à conserver son union, malgré tout ce qui a été tramé contre l'homme, grâce aussi à quelques érudits, à quelques savants fureteurs, qui exhumèrent de temps à autre ses écrits. Il obtint réparation à la disgrâce que lui a faite l'histoire.

Henri Roussin, dans son étude sur W. Godwin, écrit en 1913 : « Les critiques anglais modernes le considèrent comme un des deux ou trois meilleurs romanciers de leur pays. »

Depuis, deux guerres mondiales sont venues bouleverser l'ensemble des valeurs humaines et faire fi des idéalistes ; pourtant, il faut signaler ce fait curieux des services de propagande du gouvernement de Grande-Bretagne, qui confièrent en 1945, à Robert Harry, la rédaction d'un cahier : « Révoltés et réformateurs anglais ». Ce rédacteur n'hésita point, non seulement à faire reproduire le très beau portrait de W. Godwin, peint à l'huile par James Northeote et qui se trouve à la National Portrait Gallery à Londres, mais encore à évoquer le nom et l'œuvre de Godwin, dans un chapitre relatif à « La révolution industrielle et les réformes politiques ».

Non moins curieux est ce fait, qu'une année seulement après la publication de « Justice politique », livre qui souleva des tempêtes de protestations, se produisit cette chose quasi incompréhensible chez les contemporains de Godwin : l'acceptation de son « Caleb Williams ».

Personne n'ignorait pourtant ce qu'il en était, mais l'œuvre romancée estompa « Justice Politique », qui ne tarda pas à être négligée ; sous sa forme littéraire « Caleb Williams » permettait aux esprit pusillanimes d'accréditer ce que disait Godwin. La critique a de ces revirements bizarres d'agréer, selon le décor, le développement d'une idée. « Caleb Williams » exposait un ensemble acceptable, alors qu'il n'en était pas de même, lorsque ce même exposé était ordonné dans un ouvrage sérieux qui ne souffrait aucune échappatoire.

Avec un talent remarquable, où se mêlent la vivacité de l'esprit et l'imagination débordante, Godwin raconte les aventures d'un jeune homme du peuple, auquel des circonstances fortuites ont révélé le secret d'un meurtre de son seigneur et maître.

Cette juxtaposition de situations, agrémentée, d'apports tels que l'intelligence et la curiosité chez ce jeune homme, d'avec le lord Falfland, donne à travers les vicissitudes du roman, l'occasion à l'auteur de signaler l'oppression des pauvres par les riches, trop souvent malhonnêtes, ce qui n'a guère changé de nos jours ! Godwin dénonce l'impossibilité aux opprimés de se faire entendre et de se faire respecter dans une société où tout se dresse contre eux. Un arsenal règle les jugements d'une magistrature qui s'érige en défense des exploiteurs. *(A suivre.)*

Cri d'indignation

On peut emprisonner des hommes parce qu'ils luttent pour la liberté, on peut les assassiner lâchement pour les faire taire à tout jamais, on peut même en corrompre quelques-uns, mais on ne peut abattre l'idée. Celle-ci renaît de ses cendres, comme le phénix de la fable ; là où un militant tombe, victime du tyran, un jeune ne tarde pas à venir prendre sa place, conquis par la haute valeur morale et l'héroïsme de son aîné.

Tous les peuples opprimés ont été riches en exemples de ce genre, et parmi ceux qui le restent encore il y a, bien sûr, l'Espagne.

Le texte qui suit est l'œuvre d'une toute jeune camarade ; il symbolise bien le point de vue que nous venons d'émettre, mais nous préférons vous laisser juger par vous-mêmes.

. . . . . .

Oh ! peuple espagnol, comme tu dois être las de tes chaînes et quelle joie si tu pouvais enfin les briser ; quelle joie aussi pour tous les exilés qui attendent depuis ving-cinq ans de retourner dans un pays libre.

L'an prochain nous serons en Espagne », disent-ils sans cesse et les années passent. Certains ont déjà acquis un certain « esprit bourgeois », mais nombreux sont ceux qui n'ont pas cessé le combat et n'ont pas perdu l'espoir de débarrasser l'Espagne de la tyrannie qui l'opprime. Plusieurs y ont sacrifié leur liberté et même leur vie mais d'autres, des jeunes, ont continué la tâche périlleuse ; ils continuent et ils continueront jusqu'à la victoire finale.

Un des aspects de cette lutte, vous le savez, c'est la campagne « antitouristique » en Espagne franquiste. Le régime dictatorial du bourreau espagnol étant négatif dans tous les domaines, il ne lui reste plus à exploiter que le soleil de la péninsule et la misère du peuple qui permet aux étrangers venant de pays puissamment développés de mener une vie facile à cause du déséquilibre des salaires.

Les touristes qui vont porter des devises en Espagne font, peut-être inconsciemment, le jeu de la dictature franquiste ; mais que penser des exilés et même de certains militants anti-franquistes qui tolèrent que leur famille aille en vacances en Espagne ? (quand ils n'y vont pas eux-mêmes).

Je suis indignée de leur attitude et j'en viens à les détester de penser qu'ils vont, tranquillement, passer leurs vacanes dans ce pays alors que la lutte est engagée pour boycotter le tyran.

Franco n'a-t-il pas fait assez de mal ?

Ont-ils oublié l'odieux assassinat de Delgado et Granados ?

Réalisent-ils que leur comportement ne fait que perpétrer la tyrannie et la misère en Espagne ?

La seule raison d'aller en Espagne, c'est notre désir de justice et de liberté et nous ne devons passer de l'autre côté des pyrénées que pour demander des comptes à tous ceux qui depuis un quart de siècle torturent, martyrisent et assassinent les meilleurs enfants du peuple espagnol.

Prolétaires, jeunes ou vieux mais conscients de notre mission et de la force que donne l'idéal de justice et de liberté, unissons nos efforts pour faire échec à la dictature et élever bien haut la doctrine anarchiste.

ZIMMERMANN MATHILDE

Prémonition

Extrait de la brochure « Les Prisons » de Pierre Kropotkine (« La brochure mensuelle », n° 84, décembre 1929).

« Nous admettons volontiers que ceux qui ont commis des actes atroces — de ces actes qui par moment viennent révolter la conscience de toute l'humanité — ont été presque des idiots. La tête de Frey, par exemple, dont le portrait a fait, de son temps, le tour de la presse, en est un exemple frappant. »

Sans commentaires.

Le Camp International d'Anduze

L'équipe qui fut à l'origine des expériences « Camping », espagnole dans son noyau, s'est élargie depuis 1962 — Camping d'Istres — à une collaboration française qui donna lieu en 1963 au Camping de Bénac en Dordogne.

Ce camping fut réalisé sur la propriété offerte par notre camarade Blanchard, mort depuis par accident. Cette collaboration avait été très fructueuse puisque elle n'exigeait ni location ni achat de terrain.

L'équipe que nous avons rencontrée au camping d'Anduze s'appuie sur les deux expériences précédentes qui connurent plus de deux cents participants et des milliers de visiteurs, pour envisager l'avenir avec optimisme.

Les activités de cette équipe s'inspire de considérations objectives très nettes :

1° Le contact humain prévaut sur toutes les émissions de principes en les réalisant pratiquement. Le camping est une construction, un effort qui soude les énergies en les orientant vers la joie de vivre.

2° Le caractère international du camping plonge les diversités nationales dans une ambiance fraternelle où le constructif le dispute à l'émouvant rapprochement de peuples isolés dans leurs complexes nationaux et traditionnels.

Il se produit un phénomène d'osmose qui, chacun rentré chez soi, se continuera comme des ondes concentriques autour d'un impact affectif, culturel et social.

3° Cette équipe croit nécessaire que l'effort « Camping » itinérant soit poursuivi par une participation manuelle et financière de tous les participants.

4.° Que son caractère itinérant soit poursuivi, car il permet par la diversité des dites d'intéresser davantage les jeunes toujours avides de curiosités ; d'imprimer dans chaque région visitée les traces d'un passage irradiant sur les esprits les plus sensibles les plus ouverts des régions visitées.

5° Néanmoins, à une époque où l'esprit a de plus en plus besoin d'information, de concrétisations, où les grandes expériences politiques et sociales mondiales nécessitent des analyses périodiques, cette équipe semble admettre, réjoignant ainsi notre point de vue, qu'un « camping » fixe et international devrait être crée au centre de satellites itinérents sans cesser d'être fréquenté par la jeunesse, ce camping deviendrait le rendez-vous des adultes et des vieux, un centre de colloques, de congrès constamment ouverts aux organisations libertaires du monde.

Nous déduisons de cette visite et des avis que nous nous sommes efforcé de relater le plus exactement possible qu'un effort financier devrait être fourni par les diverses sections de l'A. I. T. et par toutes les organisations libertaires pour réaliser le capital nécessaire à l'achat d'un terrain sur lequel les jeunes construiront l'ébauche de la cité sociale dont nous rêvons tous.

LA A. I. T.

(Viene de la página 2.)

estaban al frente de verdaderos sindicatos obreros, que luchaban por su reconocimiento y por la mejora de salarios y las condiciones de trabajo» (7). Aún admitiendo que todos los congregados en el Saint Martin's Hall eran internacionalistas convencidos, los franceses eran, además, portavoces del obrerismo revolucionario, lo que les da una posición de descolle frente al obrerismo reformista del «cartismo» inglés, frente a las sociedades patrióticas que Mazzini influenciaba en Italia, frente al propio Marx que, un tiempo antes, le escribía a Engels: «Me agrada este aislamiento público, esta soledad auténtica en la cual nos sumergimos los dos. Ello corresponde a nuestros principios y a nuestra situación...» A lo que Engels respondía: «Sólo tenemos que rendir cuentas a nosotros mismos y cuando el momento llegará en el que esos señores tendrán necesidad de nosotros, entonces podremos dictarles nuestras propias condiciones...» (8).

Por lógica, por la devoción puesta en el proyecto, porque París irradiaba la verdadera luz del sindicalismo revolucionario, el Consejo General de la Internacional hubiera tenido que situarse en Francia. No podía ser así porque las leyes bonapartistas prohibían las asociaciones de más de veinte miembros. Debido a ello, como dicen Sergent y Harmel, «La criatura internacionalista fue llevada a nodriza del otro lado de la Mancha, para sustraerla al ogro imperial. Pero era innegable que sus padres eran auténticamente franceses, y además parisinos, y su temperamento y sus ideas anarquistas, o anarquizantes, le viene de ellos» (9).

A pesar de que Max Nettlau trata a los primeros internacionalistas franceses, y a Tolain en muy particular modo, de «pequeños espíritus» (10), más de uno penetra en la documentación que sobre la Internacional existe y más de uno se convence de que la verdadera inspiración, el motor, la fortaleza necesaria para que la Asociación alcanzara cimas que ni antes ni después alcanzó organización obrera alguna, se debe en muy principal a los franceses.

Paradójicamente, el acervo mutualista proudhoniano que todos los franceses cargaban, se proyectaba, frente a las ideas socialistas de Marx, como menos revolucionario. La defensa de la propiedad privada del campesino, la familia escalonada jerárquicamente, la educación interpretada como misión familiar y otros detalles pudieran ser los motivos que dan argumentos a Nettlau para llamarles «pequeños espíritus».

VICTOR GARCIA

(Continuará.)

(1) Este ensayo se ha escrito apoyándose en forma predominante en la obra de James Guillaudme. «L'Internationale, Documents et Souvenirs» (1864-1878). Tomos I, II, III y IV. 1322 páginas. Paris, 1905-1910. A fin de evitar una redundancia desmedida de llamadas, aquellas entresacadas textualmente de la obra de Guillaume no tendrán referencia de pie de página. El lector deberá, pues, frente a toda cita entrecomillada sin referencia, considerar esta observación.

(2) Max Nettlau: «Bakunin e l'Internazionale in Italia», pág. 27. Ginebra, 1928.

(3) Poco se conoce sobre la vida atormentada de la peruana Flora Tristán. Luis Alberto Sánchez, rector hasta hace poco de la Universidad de San Marcos en Lima, ha escrito una biografía novelada de esta precursora que fuera, también, la abuela del célebre pintor Gauguin: «Una mujer sola contra el mundo», México. Cuando llega el momento de citar la fundación de la A.I.T., Luis Alberto Sánchez dice: «Nadie recordó a la «Mujer Mesías», la precursora, en la célebre asamblea de Albert Hall. Pero ella, con su pensamiento y su ejemplo, estuvo presidiéndola, desde lejos, desde la eternidad o la nada. Tal vez si con alguien se identificaba más su espíritu era con el de cierto hombrecillo, de barbas confusas y verbo ardiente, que solía discrepar rudamente de Marx: Miguel Bakunin...» (pág. 211).

(4) Citado por Horacio E. Roqué en «Origen del Socialismo Moderno», página 51. Buenos Aires, 1954.

(5) Edouard Dolléans: «Histoire du Mouvement Ouvrier» (3 tomos), Tomo I, pág. 277. París, 1957-1959.

(6) Ver nota 1.

(7) G. D. H. Cole: «Historia del Pensamiento Socialista» (7 tomos), Tomo II, pág. 91. México, 1957-1963.

(8) «Correspondence» de Marx y Engels. Citado por Alain Sergent y Claude Harmel en «Histoire de l'Anarchie», pág. 309. París, 1949.

(9) Sergent y Harmel. Op. cit., página 315.

(10) Max Nettlau en «La Anarquía a través de los tiempos», señala: «Los trabajadores llamados proudhounianos franceses, Tolain y sus camaradas, fueron sindicados ellos mismos, republicanos que buscaban una entrada en la política, enemigos de los republicanos burgueses tanto como de los socialistas blanquistas y otros autoritarios, aceptando económicamente las partes más débiles y anodinas de la obra de Proudhon, que saludó su avenimiento en su libro de 1864 «De la capacité des Classes Ouvrières», publicado como trabajo póstumo en 1865 por Gustave Chaudey. Proudhon fue feliz de ver a los trabajadores comenzar a despertar, después de 1848, pero si hubiera vivido les habría dado impulsos muy diferentes. Tolain y los suyos dormían sobre los laureles de ese libro, y Marx, que tan vergonzosamente insultó a Proudhon, muerto, en su necrología, se puso contento de ver encarnarse el proudhoniano parisién, aparentemente, en esos pequeños espíritus...» Pág. 122. Barcelona, 1933.

UMBRAL

Número extraordinario de 32 páginas, conteniendo textos superiores. Muy grato a la vista y al entendimiento. De inmediata aparición con el siguiente Sumario:

Editorial: **ALIENTO DE JULIO.**

Sidney Kats: **LAS CINCO CLASES DEL MATRIMONIO MODERNO.**

Víctor García: **RIZAL ABREVIADO.**

Leonard Engel: **EL COLESTEROL, ¿ES CULPABLE O INOCENTE?**

José Muñoz Congost: **AFRICA DE AYER Y DE HOY.**

Puyol: **LA MONEDA DE LA SALVACION.**

Longo: **EL AMOR.**

Manuel Rivacoba y Rivacoba: **ENSAYO DE TEORIA POLITICA APLICADA.**

Marcos Volga: **PRELUDIO AL HIMNO «HIJOS DEL PUEBLO».**

Fernando Valera: **LA REBELION DE LOS ADOLESCENTES.**

Campio Carpio: **EL ENCANTADO IMPERIO DE LA PATAGONIA.**

Puig d'Aguilera: **CUARTILLA AL VIENTO.**

Mario Bravo, Jorge Medauer, José de Maturana, Ricardo Gutiérrez, Ernesto Mario Barreda y Osorio Dutra en **MUSA AMERICANA.**

J. Guiraud: **CURIOSIDADES MALLORQUINAS. ESCLAVITUD.**

Arnold J. Toynbée: **POR QUE ME DISGUSTA LA CIVILIZACION OCCIDENTAL.**

Ildefonso González: **EL HOMBRE Y SU OBRA. LA PASION DE UGO FEDELI.**

Felipe Cosmos: **POETAS DE AMERICA. EL REBELDE Y PERDURABLE JULIO HERRERA.**

Luis Capdevila: **BARRADAS.**

Eugen Relgis: **DE MI CALENDARIO.**

J. G.: **CONCIERTO PAU CASALS EN PRADES.**

Víctor Fuentealba: **LA PINTURA DE DANILO ROMERO.**

Fernando Ferrer: **COMENTARIO A UN LIBRO.**

X.: **ACTUALIDAD CINEMATOGRAFICA.**

Noticiario, Libros, Notas y profusión de grabados. Veintiocho autores reunidos en un mismo número aportando suficiente variedad de temas. Por esta sola vez el número cuesta 2 francos. Recomendadlo.

Cara a España

SER GUARDIA CIVIL O POLICIA UNICO FUTURO PARA LOS ESPAÑOLES

por José Consuegra C.

CUANDO se nos ocurre analizar los problemas políticos y económicos y sociales de España, no coincidiendo nuestro punto de vista con el de los cantores del oficialismo, siempre se nos moteja de sectarios y se nos insulta porque «desfiguramos la realidad española». Se empeñan quienes «ven con gran claridad» esa «realidad» en dar la espalda a la verdad, considerando que el bienestar de unos cuantos —el de los «arrimados» al régimen— es reflejo del bienestar general del pueblo español. No bastan las estadísticas y las informaciones de primera mano —la de las amas de casa— que revelan lo harto difícil que resulta vivir en España ganando en pesetas y pagando en la misma moneda. Para los que allí llegan con una chequera en dólares, las cosas tienen otro color, pero ese no es color verdadero, ni la buena vida que ellos se dan es igual a la que diariamente sufren las clases laboriosas del país. El porvenir de los campesinos, de los obreros y de los empleados es por demás aciago. Ganarse la subsistencia decentemente, sin tener que recurrir a «estraperlos», bolsa negra, y otras artimañas por el estilo, es una misión que no todos pueden cumplir, y que, en verdad, no recomendamos a nadie por quien sintamos algún afecto.

Nuestra lamentación —o queja— podría carecer de fuerza ante el lector objetivo o imparcial, si no estuviera respaldada por las declaraciones de los propios organismos oficiales del régimen franquista, los cuales, de cuando en cuando, «ponen el dedo en la llaga». Veamos una muestra:

Dirigidos a los soldados que están a punto de ser licenciados, ha venido circulando últimamente un «llamamiento» a nombre de la Policía Armada y la Guardia Civil, en el que se leen estos descarados, aunque a la vez dramáticos párrafos: «¿Ha pensado en el porvenir que le aguarda cuando acabe el Servicio Militar? ¿Será agricultor? (léase campesino). Tendrá que trabajar (se responde en el documento de marras) de sol a sol, siempre sufriendo las inclemencias del tiempo: el frío, la lluvia y la nieve, en invierno, y bajo un sol abrasador y asfixiante en verano; vivirá con la constante angustia de si las lluvias llegarán a tiempo, si el granizo o la piedra destruirán el trabajo de todo un año, de si la suerte no arruinará el campo. Nunca tendrá un momento de descanso ni de sosiego. Siempre estará preocupado, no llegando a lograr nunca las comodidades de que disfrutaría en una ciudad. En una palabra: un porvenir incierto, al que no tiene por qué resignarse.»

«¿Será obrero? Tendrá que empezar (continuamos la transcripción del «llamamiento») por un puesto sin pretensiones, con sueldo más bajo de cualquier reglamentación y nunca podrá llegar a disfrutar de las comodidades que usted anhela. Cualquier otro empleado tendrá siempre más categoría que usted. No es, por lo tanto, el futuro halagüeño que debe desear.»

«¿Será empleado? Tendrá que empezar con sueldo bajo, con un puesto sin pretensiones, y pasará bastante tiempo antes de que le aumenten. Sufrirá un período inicial de prueba de meses, durante el cual tendrá la constante inseguridad de si le permitirán conservar su puesto y no le despedirán. Para abrirse camino, tropezará con personas que, valiendo menos que usted, disfrutan del favoritismo del dueño de la empresa y le anularán sus méritos. Dependerá de una sociedad comercial cuyos negocios pueden ir bien o mal, y, por tanto, nunca tendrá la garantía de que su futuro esté asegurado.»

En los párrafos finales del panfleto-llamamiento se lee: «Si usted es hombre consciente, se dará cuenta que puede ser en la vida mucho más que todo eso. Usted tiene la obligación de lograr para sí, para su hogar y sus hijos, un porvenir seguro y desahogado, sin privaciones, sin inseguridades, sin dejar al azar el futuro de los suyos, dándoles las comodidades que usted puede lograr: una casa confortable, una alimentación sana y el disfrute de una vida mejor... Todo eso puede lograrlo pronto y por usted mismo, ingresando en la POLICIA ARMADA o en la GUARDIA CIVIL.»

Por primera vez en nuestra vida revolucionaria coincidimos ciento por ciento con voceros del franquismo. En España no se puede ser ni campesino, ni obrero, ni empleado, pues ello supone ser un paria hambriento, rodeado de inseguridad, preocupaciones, privaciones, necesidades, desprecios y persecuciones, por cuanto no sólo se carece de lo más indispensable para vivir decentemente, sino que ni siquiera se dispone del derecho de protestar contra esa horrenda injusta situación económico-social que los mismos portavoces de la Policía Armada y de la Guardia Civil revelan con tanto desparpajo.

Esa, y no otra, es la realidad del «paraíso franquista», que está celebrando los 25 años de su victoria. Veinticinco años que han sido mudo testigo de miserias, calamidades, pánico, persecuciones y encarcelamientos. Veinticinco años durante los cuales no se ha querido cerrar la herida de la guerra civil que partió a España en dos, ¡quizás para siempre!, iniciando así la más negra noche de la historia hispana.

Para quienes no creen en nuestras razones, ahí les acabamos de brindar «razones» de los vencedores. Después de un cuarto de siglo de «movimiento nacional», en España no hay sitio para campesinos, obreros y empleados... Sólo para policías y guardia civiles. Con razón los hombres y mujeres de España, cuantos pueden y apenas pueden, emigrar a los países del Mercado Común Europeo y a las patrias sudamericanas, dejando a la economía española huérfana de brazos que le son tan preciosos. Pero mientras ese mercado de la mano de obra hispana en tierras extranjeras sirva para producir las suficientes divisas con las que respaldar los altos sueldos y otras preventas de policías y guardias civiles —únicos «trabajadores dignos» en el régimen franquista— todo marcha a pedir de boca. Y España es «una, grande y libre...» Una, porque está sola y arrinconada, como albergadora de alguna peste... Grande, por la inmensa tragedia que ha tenido que padecer por culpa de los perjuros, siendo todavía capaz de poseer un pueblo que no dobla la rodilla..., y libre, porque en ella falta todo cuanto hace que el hombre pueda vivir dignamente, gozando de los más elementales derechos humanos. Libre está la España de Franco de todas esas condiciones que hacen agradable el sentido de la vida.

DE PRONTA APARICION:

« La joven generación opina »

Folleto de veinte páginas editado por el Grupo de Emigrados Económicos Españoles y para difundir entre sus compañeros de emigración.

«C. S.» ruega a sus lectores que apoyen a estos jóvenes en su noble empresa.

ANTENA

MUSICA PROHIBIDA Y GRITOS DE LIBERTAD

BILBAO. — Once antifranquistas han sido detenidos a último de mes en Sestao por haber tomado parte en una manifestación espontánea originada por un abuso de poder. En la misma tomó parte todo el vecindario. La guardia civil cargó brutalmente contra la gente hasta lograr dispensarla.

El origen de la protesta popular se debe a la prohibición por las autoridades de la fiesta anual de los chistularis consistente en un concierto en la plaza mayor del pueblo. Temiendo una expansión nacionalista el gobernador ordenó la suspensión del concierto el cual se dió, sin embargo, pese al exabrupo prohibitivo. Intervenida la fiesta por la guardia civil se formó la manifestación ante la alcaldía dándose poderosos gritos de « ¡Libertad !».

Al renacer la calma los once detenidos fueron liberados, si bien sujetos a presentación periódica al cuartel de la G. C.

ATRACCION DE FORASTEROS

CASTELLON DE LA PLANA. — El río subterráneo de Vall d'Uxó ha sido declarado navegable en unos 750 metros. Dicho río interior ha sido iluminado por sistema indirecto por el ingeniero de luces Carlos Buigas. Las prospecciones subterráneas se suceden sin interrupción creyéndose que se llegará a descubrir once kilómetros de río oculto.

SE VAN LAS CIGUEÑAS

CACERES.—Las cigüeñas de Trujillo han emprendido su viaje migratorio anual, desapareciendo de los tejados y torres en que han estado habitando. Antes de emprender su marcha, sobrevolaron la población durante largo rato. La población de estas zancudas es de unas doscientas cincuenta y solamente han quedado unas cuatro o cinco cigüeñas jóvenes, que por no saber volar todavía no han podido incorporarse al grupo expedicionario.

IMPRESION PESIMISTA

MALAGA.—La hay a causa de la sequía y de la peste porcina. Solamente en Ronda han sido sacrificados para el quemadero cerdos por valor de un millón de pesetas. En cuanto a las cosechas en general su rendimiento no pasará del 30 por 100 del beneficio normal de las tierras provinciales, y en cuanto a la aceituna, particularmente, el porcentaje es más desolador: el 10 por 100.

NI HONRA NI BARCOS

MADRID.—Seis barcos naufragaron en los últimos veintidós días entre Canarias y la costa africana. Dos de ellos mercantes, los llamados «Elvira Font», «Punta Teno» y cuatro pesqueros, denominados «La Graciosa», «Pitorro», «Poeta del Mar» y «Maena». Los dos primeros pertenecientes a la flota de Lanzarote. Todos se perdieron totalmente, sin posibilidad de

Prensa recibida

«A. I. T.»

Sumario del número 62:

«Le garrot»; «Abrégé d'une révolution» (René Villard); «Passage d'un discours d'Elisée Reclus»; «L'homme et la liberté» (Gaston Britel); «La vocation» (G. Piou); «Avec les chômeurs de la Loire-Atlantique» (M. Couttères); «Le Vicaire» (commenté par Hem Day); «De la mythologie marxiste-léniniste» (commentaire du livre, R. V.); «Propos d'un insurgé» (J. Bars); «Visión realista» (S. Fernández); «Libertaire et syndicaliste» (P. G.); «Qué es la C.N.T.»; «Panorámicas de la América latina» (J. Cazorla); «Del 1.º de mayo en Venezuela (J. C.); «Lo que abrió el camino al fascismo no fue la ocupación de fábricas, sino el abandono de las mismas» (Luce Fabbri); «Sobre el futuro de España» (H. Plaja); «Ugo Fedeli» (J. E.); «La revolución española», «Actualidad comentada», etc. Pedir «A. I. T.» a Michel Celma, 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.) France

REVISTA «CENIT»

En su número 158 nos da el desagrado de anunciar su aparición bimensual en lugar de mensual. Los compañeros deberían restablecer la normalidad apareciente de esta estimable revista, que en su último número ostenta el siguiente Sumario:

«El ladrón» (A. Vidal y Planas); «La voluntad libertaria» (F. Ocaña); «La oposición» (González Pacheco); «Balada de guerra» (L. B.); «II Conferencia en Casablanca» (Muñoz Congost; «Raíces primitivas de la idea anarquista en el pensamiento libre de la antigüedad de Oriente y Occidente» (Max Nettlau); «El húngaro» (Puyol); «Movimiento español anárquico», «Gallos de campanar» (Angel Samblancat); «¿Poder revolucionario?» (D.); «Sobre Thoreau. Mejor que...» (Leonard F. Kleinfeld); «La vida y los libros» (Amparo Poch) «Discurso del hombre libre» (F. Moro); «Joseph Ishill, rebelde solitario»; «El pedante» (por J. Viadiu); «Recuerdos de un adolescente», Han Ryner; «Clamor de Primavera», etc. En 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

«CAHIERS DE L'HUMANISME LIBERTAIRE», revista dirigida por el compañero Gaston Leval. Contenido para estudiosos y entusiastas del socialismo libertario. Puede pedirse a Mme Luce Ottie, 21, rue des Maturins, Bièvres (S.-et-O.).

BOLETIN DEL COMITE PRO PRESOS DE NUEVA YORK, P. O., Box 1, Cooper Sta. New York 3, U.S.A. Referencias de España añadibles a la lucha contra Franco. Redacción visiblemente hecha por compañeros.

«HISPANIA», en su número 11. Publicación meritoria de refugiados que cumplen un admirable esfuerzo literario... y administrativo. Encontramos «Hispania», dentro de sus méritos innegables, demasiado corporatista. Con algo más de asomo al «exterior» sus redactores llegarían a interesar mejor al «gran público».

«BRAND». La interesante revista anarquista escandinava cuya lectura recomendamos a los conocedores del hablar sueco-noruego. La presentación de este impreso es excelente.

«FREEDOM», el clásico semanario de los anarquistas ingleses. Recomendable a los compañeros que conocen inglés o lo estudian. Igual que la prestigiosa revista «ANARCHY», puede adquirirse en 17a. Maxwell Road, London, S.W.6. England.

«EMANCIPACION», órgano de los libertarios de Mar del Plata, Argentina. Ocupa lugar unionista frente al debate de las dos FORA, cuya dualidad tanto daña al anarcosindicalismo de aquel país. Adminsitración: Carmelo Robaldo, Av. Champagnat 2245, Mar del Plata, Argentina.

El futuro de España

(Viene de la página 4.)

célebres de la antigüedad, los reyes más poderosos y otras gentes de ese estilo, hayan sido esclavos de la superstición y sostenedores de ella. Ignorancia no es lo mismo que superstición. Ignorancia es falta de ciencias, de letras o de noticias en general o en particular. Superstición, viene del latín, su raíz es «Superste e Itis» lo que traducido a nuestra lengua quiere decir: Que sobrevive. Y este Superste e Itis es la creencia falsa y ridícula con apariencia religiosa o desviación del sentimiento religioso, mediante el cual, se hace creer en hechos falsos, infundiendo miedo, pavor o recelo, e inclinando a los individuos a depositar su confianza en seres vanos, es decir, que no existen. Crear en nuestros medios un ambiente tal que en otros aspectos llegó a insuflir el pánico al mismo Napoleón en el momento más decisivo de su carrera, ignoramos qué nombre pueda tener. Podemos afirmar, no obstante, que es mil veces mejor dar idea —aunque así no lo fuese de una manera completa y exacta—, de que la vida a nuestro retorno habría de sonreirnos, antes que hacernos perder también, como en el mencionado caso nuestra mejor oportunidad posible, por aquello de que un supuesto gato negro cualquiera se atravesaría en nuestra ruta.

Y no se olvide que todos somos propensos a sufrir semejante estado mental, aunque sólo sea por la falsa educación normalmente adquirida en la sociedad autoritaria y estúpida que sufrimos: el primer paso por ese camino de las desviaciones del cerebro nos lo hace dar, por regla general, nuestra propia madre; ¿por qué la madre enseña que las bases fundamentales del bien y del mal son la consecuencia de la obra de Dios? Sin detenerse siquiera un momento a pensar que la base del bien y del mal son la esencia misma de la existencia humana, la cual con voluntad únicamente puede encaminarse derechamente o abandonarse a los caminos tortuosos por cobardía o inconsecuencia. Del mismo modo hacen algunos que la madre cuando le dice al niño a quien con ceñudo gesto le advierte: Eso no se dice —o no se hace—, porque Dios te castiga. O bien: duerme porque viene el cuco. Y en estas dos fórmulas tan sencillas se encierra toda la filosofía del terror y de la superstición, de la creencia falsa que paraliza y desvía a los mejores por los más horribles despeñaderos habidos y por haber. ¿Haremos y dejaremos hacer al proletariado de Iberia lo que estime conveniente, de acuerdo con sus propios y más sanos impulsos de reivindicaciones? ¿O por el contrario y a la escucha permanente de los supuestos peligros, calamidades, incomprensiones masivas y disoluciones esenciales, amenazas y represiones de los amos del poder y la riqueza acaparadas, pensaremos también *que viene el cuco?* Es lo menos que podría esperarse de nosotros.

COSME PAULES

(ROMAN) **par René VILLARD**

Le pain noir

(SUITE)

Un pauvre qui respecte l'humanité, qui réalise qu'il est partie intégrante de l'humanité, ne peut, de ce fait, attenter à ses jours. Quand la société, par ses lois et ses principes contraires à toute véritable morale et à toute fraternité, conduit l'individu à la dernière extrémité de la résistance physique, celui-ci ne possède plus qu'une ressource, celle d'engueuler copieusement le premier flic qu'il rencontre; il évite ainsi la mort par la famine et peut-être aura-t-il plus de chance à sa sortie de prison; de toute façon, il est pris dans l'engrenage, toute sa vie, il restera marqué, il ne sera plus qu'un déclassé... Combien de malheureux, devenus clochards à vie par le manque d'humanité de la société, en sont réduits, aux premiers jours de l'hiver, à engueuler un flic !...

C'est bien vite dit que l'individu sortant de prison n'est qu'un gibier de prison... c'est bien vite dit, mais la société ne fait-elle pas tout pour ça... Ne rejette-t-elle pas l'individu libéré de ses geôles, de toute vie régulière et honnête. Ne l'oblige-t-elle pas, pour vivre, à voler ?... Bien sûr, ils ne peuvent comprendre, ceux qui mangent et dorment à heure fixe, ils ne peuvent réaliser ce qu'a de tragique pour beaucoup, la dure réalité de la rue, la dure réalité d'être totalement cloche...

Je me suis souvenu, à ce moment, que, bien des années passées, étant très jeune, je m'étais trouvé une fois, à Paris, à l'angle du boulevard de la Madeleine et de la rue Royale, et j'avais vu, là, gisant sur le trottoir, un homme jeune encore, tombé de fatigue, de faim, de froid, et je me rappelais qu'un groupe de curieux, lâche, contemplait ce spectacle. Un homme, confortablement vêtu, s'était approché du malheureux, avait touché celui-ci du pied, puis était reparti en disant bien haut : « C'est un comédien, c'est un truc... » Cet homme-là, certainement, n'avait jamais touché le fond de la misère des hommes; il avait soulagé sa conscience en proclamant bien haut un jugement téméraire, c'était un inconscient. Le groupe, après cette déclaration, était hostile... J'étais jeune, pas de poids... je n'avais osé faire le geste qui s'imposait... Je m'étais rangé lâchement du côté de la majorité... je m'étais éloigné, sans porter aide à mon prochain, par crainte de me faire critiquer d'une majorité hostile à tous sentiments de fraternité... un remords de plus...

Un rat, un gros rat, un rat d'égout, bien gras, venant de la berge, apparut sur le bord du quai: il s'arrêta, me surveillant, attentif, méfiant, lui aussi, peut-être décidé à troubler mon repos... je bougeai un pied, la réaction fut immédiate. Il passa, en flèche, à un mètre de moi, pour continuer la recherche d'une pitance qui, pour lui, était assurée.

La nuit était maintenant complète, le ciel était chargé, l'éclairage nocturne nul; je n'entendais que le bruit du fleuve qui roulait à mes pieds, et, de temps en temps, le bruit d'un train qui devait passer, plus loin, sur un pont en fer. L'ambiance, la situation, ne prédisposaient pas à la tranquillité de l'esprit... de quoi demain serait-il fait ?... Ne serait-il pas plus sage d'arrêter là une expérience qui n'avait que trop duré ?... Le fleuve était là, à deux mètres... trente secondes de détermination ferme et on n'en parlerait plus... plus jamais. Je supputais mes chances de vie, elles étaient minces... En moi, un sentiment me retenait encore, fait du respect que l'on doit à la vie, de lâcheté, de peur de la mort, cette inconnue... et du désir de vivre, malgré tout... Je m'accordai un sursis de vingt-quatre heures pour prendre une décision à ce sujet, vingt-quatre heures pour tenter encore la chance de vivre...

Ne pouvant trouver le sommeil, alors que j'étais exténué de fatigue, je commençais à dérailler un peu... Un individu a-t-il le droit de se laisser mourir de faim ? pensais-je, et la réponse suivait : celui qui meurt de faim et que la société repousse a droit de prendre le pain nécessaire à sa subsistance, ce n'est pas même un droit, c'est un devoir... Car la vie est sacrée, la perte volontaire de la vie est un crime, il est préférable d'être responsable d'un vol, plutôt que d'un crime. Et j'allais plus loin, je pensais : en accomplissant ce geste, l'individu, partie intégrante de l'humanité, ne fait que diminuer la criminalité d'une société égoïste dont la carence, dans le domaine humanité, autorise un de ses membres à faire respecter la vie sous quelque forme que ce soit... Le juge qui se permet de condamner à la prison un homme qui, pour assurer sa vie, a dérobé des aliments, prouve, du fait de sa soumission aux lois injustes, son mépris de l'humanité, et apporte ainsi la preuve de son inconscience... J'étais jeune, robuste, plein de santé, je n'avais jamais, jamais eu de geste de violence envers quelqu'un; j'avais toujours respecté l'homme, mon frère, et c'était du fait que la violence me répugnait, qu'il ne m'était pas possible de l'admettre, de la pratiquer, que la société me condamnait à mort... pourtant, je désirais vivre, je n'arrivais pas à comprendre que, du fait que j'étais humain, je devais mourir... n'y avait-il droit, sur terre, que pour ceux qui, au mépris de la liberté, se soumettaient à la violence ?... Alors, pour ne pas mourir, que devais-je faire ?... Voler ?... Mais, pour voler, il me fallait attaquer quelqu'un, employer la violence... en plus, je n'avais pas d'arme pour menacer, faire peur... jamais je n'avais possédé d'arme, j'avais toujours refusé de toucher à ces objets qui donnent la mort... Je n'étais pas un partisan de la mort, mais de la vie... j'estimais que la vie était le plus grand des biens et que personne ne pouvait y porter atteinte. Ceux qui accomplissaient des crimes sous le couvert du patriotisme, je les méprisais... Toutes ces pensées m'assiégeaient, se heurtaient dans mon crâne désamparé, cependant qu'une voix gueulait en moi... T'es dingue !... toi ?... employer la violence ?... je te l'interdis... petit salaud...

J'en étais là de mes pensées, quand j'entendis soudain le gravier craquer sur le trottoir du quai. Quelqu'un, là-haut, marchait... le bruit s'arrêta, puis reprit, le bruit des pas était maintenant plus distinct... la personne devait descendre la pente qui mène à la berge... l'homme, indiscutablement, se dirigeait vers l'arche du pont où je me trouvais... Un flic ?... pensai-je. Non, un flic ne viendrait pas seul sous un pont, à cette heure tardive. Un malheureux ?... oui, probablement, la cadence des pas était lente. Ce vagabond devait être âgé ou à bout de force. Enfin, je devinai une forme dans l'épaisseur de la nuit, cette forme devenait bientôt une silhouette massive, assez curieuse..., drôle de type pensais-je. A quelques pas de moi, la silhouette s'immobilisa, quelques secondes longues passèrent... un déclic... brutalement, j'étais pris sous le rayon d'une torche électrique...

Je me dressai, appuyé sur un coude au sol, et engueulai copieusement l'individu :

— Eteins ta chandelle, vieux !... en voilà des manières ! Tu peux pas laisser le monde crever de froid tranquillement... non !

— Qu'est-ce que tu fais là ? répondit une voix étrange... une voix dont le timbre laissait penser que la personne qui parlait était une femme... une femme ?... à cette heure, seule, sous un pont ? Je dois dérailler, pensai-je, c'est la faim, la faiblesse, qui doivent me faire entendre les sons déformés.

— Tu le vois bien... j'essaie de trouver un peu de repos, éteins ta camoufle, tu m'aveugles... Allonge-toi où tu voudras, je ne peux te donner de couverture, je n'ai rien... si... tiens... encore un vieux journal, prends-le toujours... ça coupera un peu le froid du sol... mais éteins ta camoufle... Nom de Dieu !...

— Ne jure pas ainsi... respecte Notre Seigneur...

— Ah dis !... ça va, vieux !... allez... couche-toi...

— Tu as mangé ?

— Décidément, tu aimes les plaisanteries de mauvais goût, camarade... non, je n'ai pas bouffé... et après ?... qu'est-ce que ça peut te foutre ?... qu'est-ce que c'est que cet interrogatoire ?...

— Ce n'est pas un interrogatoire, tu ne peux rester sans manger... ni te reposer dans ce froid... Viens avec moi.... tu vas manger, te chauffer, dormir...

— Des blagues !

— Viens, lève-toi, je ne te demande rien, je veux simplement te sauver...

— Ça, alors !... qui es-tu ?

— Je suis une pauvre femme qui porte secours à tous les malheureux qu'elle est en mesure d'aider. On trouve toujours plus malheureux que soi... et ce malheureux, on doit le secourir... Viens chez moi... il y a déjà deux victimes de ce bas monde... on fera une place de plus... viens... ce n'est pas loin.... .

Après tout, au point où j'en étais, qu'est-ce que je risquais ?... Cette aventure, assez curieuse, me sauvait peut-être la vie... Cette femme, vieille et grosse, du moins je le supposais ainsi par sa silhouette et le timbre de sa voix, n'était-elle pas l'envoyée de la providence ? mon heure n'était peut-être pas encore sonnée pour le dernier voyage...

(A suivre.)

B.D.I.C

recuperación, pero únicamente hubo víctimas en el percance del «Maena», en el que perecieron dieciséis tripulantes.

OTRO PASO INTERNACIONAL

GERONA.—Ha sido inaugurado el paso internacional de Coll d'Ares, vía Camprodón para España y Molló para Francia.

LA PETROLIFICACION DE VALDEAJOS

MADRID.—Según el periódico «Informaciones», a fines de agosto de este año empezará la explotación del petróleo de Valdeajos (Burgos). Sin embargo, la compañía explotadora no se apresura en la acumulación de barriles.

PROTESTA EFECTIVA

MADRID.—Tres estudiantes y un profesor particular han sido procesados, juzgados y condenados a varios meses de arresto por haber apostrofado y agredido a un tribunal examinador necesitado de soborno. El profesor y los estudiantes no esuvieron de acuerdo con la conducta observada por los «examinadores» durante las pruebas.

REPRESALIAS

BRUSELAS (OPE).—Informaciones recibidas en la sede de la C.I.S.C. procedentes de San Sebastián, dan cuenta de haber aumentado considerablemente los despidos en Guipúzcoa a consecuencia de las últimas huelgas. Por ejemplo, la CAF de Beasain ha despedido a 29 trabajadores.

En una reunión celebrada por los patronos de la zona Tolosa-Goyerri (Guipúzcoa), se ha adoptado el acuerdo de no admitir en sus empresas a ningún despedido. Esta medida alcanzará no sólo a los trabajadores despedidos de la región guipuzcoana, sino también a los despedidos de otras regiones.

El esfuerzo del Gobierno franquista para enfrentar a los huelguistas con una situación de represalias, parece haber intervenido en estos y otros casos.

CARCELERA

BARCELONA.—En la visita a las cárceles efectuada, la Comisión Especial se ha hecho cargo de 135 reclamaciones por escrito u orales. Como si tal cosa.

Actividades libertarias

Grandiosa concentración en Lézan

CLAREABA la mañana. La brisa marina nos acariciaba el rostro y desentumencia nuestros organismos. A la hora indicada, con una puntualidad cronométrica, salieron repletos de familias libertarias, de amigos y simpatizantes, los cinco autocares que había comprometido la F. L. de Marsella, para trasladarnos a Lézan, lugar escogido para la celebración de la jira organizada en conjunto por los núcleos de Provenza, Hérault, Gard y Lozère.

El día era magnífico, radiante. Como inmensa cinta negra, orillada de blanco, se nos presentaba la carretera que velozmente seguían devorando nuestros vehículos. De vez en cuando aflojaban la velocidad, hacían un ligero culebreo, y otra vez tomaban la recta hacia el inmenso horizonte.

Atravesando los arrozales de la Camarga, acudía a nuestra mente la imagen de los campos de Amposta, de La Cava, de Jesús y María, situados en la desembocadura del Ebro.

Algún que otro jinete, con sombrero de alas anchas, pantalón ceñido, riendas tirantes y paso vivo, cruzaba las praderas en busca de su majada. Esto nos hacía pensar en Andalucía y a de las grandes dehesas, toros de lidia y trabajadores hambrientos.

Los jóvenes armaban ruido, cantaban desentonadamente todas cuantas canciones les acudían a la cabeza. Algunos veteranos los acompañaban. Entre todos alegraban el camino.

Según nos íbamos acercando al lugar de la concentración, los compañeros, conocedores del terreno, nos iban dando indicaciones. Una bandera roja y negra, con las iniciales C.N.T.-A.I.T., atada a un poste del teléfono, indicaba el final de nuestro largo viaje.

¡Hermoso, amplio, magnífico este lugar! Circundado por un río, árboles frutales y viñedos. Grandes, imponentes álamos, sombreaban la espaciosa esplanada, tapizada de césped. Acierto tuvieron los compañeros organizadores al designarlo como punto de reunión. Dada la inmensa multitud que acudió, cualquier otro sitio hubiese resultado pequeño. Más de cuarenta autocares, centenares de coches, motos, bicicletas y toda clase de vehículos rodantes se acumularon en el lugar de la concentración.

De todas partes, por todos los caminos afluían concurrentes. La gruesa mayoría de compañeros y familiares de ambos núcleos hicieron acto de presencia. De ahí que resulte imposible dar con exactiud la cantidad de personas que se concentraron. Y sin embargo, podemos afirmar que pasarían largamente de cinco mil los reunidos en Lézan ese día. ¡Uno de los actos más concurridos del exilio español! Tremenda, libertaria, indesmentible réplica la que se dio a los que en lenguaje cansino, decadente, vienen anunciando nuestra desaparición, en tanto que movimiento revolucionario y anarcosindicalista.

Instalados los potentes altayoces, éstos sirvieron de nexo de relación entre los compañeros y amigos que deseaban encontrarse. El compañero España durante todo el día estuvo transmitiendo los comunicados que se le fueron dando. Con alguna intermitencia se iban oyendo melodiosos discos de los cantos regionales españoles.

Entre el numeroso gentío, notábase el tipo enjuto, original, de un barbudo naturista, tocado con sombrero de explorador, o cazador de leones, con un manojo de folletos del profesor Capo, propagando las virtudes curativas del ajo, limón, tomates, cebollas y otros productos naturales.

El calor sofocante que hacía daba trabajo intenso a los compañeros que se ocupaban en la venta de bebidas refrescantes. Las banderas rojas y negras y una gran pancarta adornaban la tribuna. Después de oír los himnos «Los hijos del pueblo» y «A las barricadas», fue anunciada la charla de Federica Montseny.

El compañero Osoc, en nombre de los Núcleos organizadores, saludó a la nutrida concurrencia y presentó a la oradora.

Me recuerda este acto —empezó diciendo Federica— el período heroico de nuestra propaganda en España. Más de una vez he hablado en plazas de toros, llenas de espectadores, de multitudes trabajadoras, deseosas de oír la voz de los libertarios, como lo estamos aquí hoy, para conmemorar el 19 de Julio, fecha de la revolución española. Quiero hacer revivir, para los compañeros que participaron directamente en nuestra gesta, el valor, la pujanza, el derroche de energías de todo un pueblo que no quería dejarse arrebatar, de una forma humillante y cobarde, por las fuerzas negras de la Reacción, la poca libertad que había conquistado en luchas anteriores. Esto que trato de hacer revivir en los compañeros que hicimos la revolución, puede servir de lección y de orientación a los jóvenes que, por haber venido al mundo en fechas posteriores a nuestra contienda, desconocen los motivos básicos que dieron lugar a nuestra revolución.

Existe una gran cantidad de jóvenes que están completamente desorientados en lo que respecta a la larga lucha que precedió al 19 de Julio. He podido leer en el órgano de Falange «Arriba» una crónica donde se manifiesta, a la manera de los fascistas el porqué se produjo el 19 de Julio. Según este periódico, en una reunión de los comunistas celebrada en París el año 1936, se acordó provocar la revolución en España. Y esto, que quede bien sentado, no es cierto. No hubo tal acuerdo. No era el Partido Comunista el peligro de aquellas horas. El peligro para los intereses del capitalismo español lo suponía la clase obrera organizada que iba sobre la marcha hacia la revolución social. Por ello no hubo motivo para provocar el alzamiento clerical-fascista, contra los comunistas.

Era la CNT, la FAI, la FIJL, el Movimiento Libertario en general, el que encarnaba los sentimientos del pueblo trabajador, los que en brega continúa iban restando fuerzas al Estado y a la burguesía. Y fue, precisamente, contra estos organismos, verdaderamente revolucionarios, que organizaron el golpe fascista.

Los que hablan de esa famosa reunión comunista, no dicen nada sobre la reunión fascista celebrada en Roma en el año 1934, donde Mussolini prometió a los fascistas españoles, promesa que llevó a cabo, armas y municiones para aplastar al Pueblo Español.

Pero España dio el ejemplo, con sus trabajadores revolucionarios, al mundo entero. No quiso sucumbir sin defenderse como antes y después lo hicieron otros pueblos. El gobierno de la República no nos quiso dar armas, a los trabajadores, al pueblo que las pedía, para cerrar el paso a los militares sublevados. Y tuvimos que arrancárselas al enemigo para defendernos. ¡Esa es la pura verdad, jóvenes españoles! (Fervorosos aplausos interrumpen a la oradora.)

No hay ni un luchador de los que tomaron parte en nuestra gesta revolucionaria —continuó diciendo Federica— que no pueda escribir un libro de muchas páginas, sólo narrando los hechos que vivió y los que defendió. La República no quiso arrojar bombas sobre los pueblos que tenían los fascistas. Y, sin embargo, ellos, los fascistas, con sus aviones bendecidos por la Iglesia, las lanzaban todos los días sobre los pueblos indefensos de la retaguardia republicana. Esto os lo digo para que vosotros os podáis formar una idea sobre la realidad de los hechos, jóvenes españoles.

¿Quién olvidará lo que fue luego, después de tres años de lucha heroica, la revancha de los fascistas? Recientemente, he hablado en Marruecos con hombres y mujeres que vivieron en España, la tragedia del pueblo, la represión masiva contra los trabajadores vencidos. Un compañero me dijo: ¿Es que no habrá por los menos veinticuatro horas de respiro para que cada cual arregle sus cuentas? Un día de justicia lo tienen todos los pueblos que saben hacerla.

Con ardor sentimental, que arranca lágrimas entre la multitud abigarrada, subraya la oradora la inmensa cantidad de crímenes realizados por los fascistas españoles. Puso de relieve el pueblecito Laurin de la Torre, de la provincia de Málaga, donde los vencedores se propusieron casi al exterminio total de sus habitantes.

¿Qué había hecho el pueblo español para sufrir tan bárbara represión? Sencillamente podemos explicarlo. Quisimos impedir, con nuestro esfuerzo y abnegación, el triunfo de las fuerzas negras de la Reacción española, compuestas por el clero, el militarismo y la burguesía.

¡Caro ha pagado este pueblo su heroica lucha! Han matado dos millones de hombres y mujeres. Un millón que anda disperso por todos los caminos del mundo. Y medio millón que pasó la frontera cuando invadieron Cataluña los fascistas. Se habían propuesto exterminar la extrema izquierda para que nunca más brotara la savia de la libertad. Pero un pueblo que tuvo energías para resistir treinta y tres meses, frente a todas las adversidades, no puede morir. Por el clima, por su fuerza, por razón étnica, no pueden destruirlo. ¡No lo conseguirán! La semilla de la rebeldía la llevamos los españoles mezclada en nuestra sangre.

Los famosos 25 años de paz, no han tenido ni un año de paz. No se pueden contar los luchadores que durante esos 25 años han muerto en los campos de ejecución. Ni los que han caído en las guerrillas con la esperanza de poder liberar a nuestro pueblo.

Cuando terminó la guerra de España, empezó a organizarse la resistencia. La CNT, la FAI, la FIJL, republicanos y socialistas, no han dejado de luchar contra el régimen imperante. Lo demuestra la serie de huelgas que se han venido produciendo todas cuantas veces lo han creído oportuno los trabajadores del Interior.

Estáis escuchándonos muchas obreras y obreros que habéis salido de España a mejorar vuestra situación. Sin daros cuenta estáis contribuyendo a solventar el problema principal del franquismo. Si no hubiera emigración, habrían tres millones de obreros en paro forzoso, que son los que ahora aportan las divisas con las que el régimen se sostiene. Habéis podido apreciar las condiciones económicas en que trabajan los obreros de los demás países. Os habéis dado cuenta de la diferencia que existe entre nuestro país que, con Portugal, es el más mísero de Europa, y los demás países donde váis a trabajar. Os dicen que los «rojos» sembramos el caos, que gracias al franquismo hay paz y justicia en España. Esto no es cierto. Las pruebas os la venimos dando, están a la vista de todos .Nosotros que

remos que España sea un país que goce de la libertad y bienestar que tienen los demás países de Europa libre. España sigue siendo, pese a todo cuanto digan los fascistas que la oprimen, un país mísero, donde hay millones de hecáreas sin cultivar. Se pierden las aguas que podrían hacer producir la tierra. La despoblación forestal también contribuye a la miseria de nuestro país. A los grandes terratenientes les interesa más la cría de ganado y cotos de caza que laborar las tierras.

Como resultado de esta miseria, en España sólo viven bien los curas, las monjas, los militares y los capitalistas.

Nosotros no somos, como continuamente os están diciendo en nuestro país, una banda de asesinos, de gentes destructoras. No. Hemos cogido la herencia progresiva de Ramón y Cajal, de Joaquín Costado, de Pi y Margall y tantos otros que se inquietaron y lucharon por la prosperidad de nuestro país. Comprendemos que sin destruir los intereses de las castas privilegiadas, sin atacar el mal por sus raíces, no podrá resurgir un nuevo bienestar de libertad y justicia en España.

Existe en nuestro país una generación que no vivió nuestra gesta, que no vivió la terrible represión contra los vencidos, y no obstante, se va produciendo allí un nuevo despertar. Bulle en su cerebro, en su conciencia, la idea que los fascistas querían destruir, la semilla que antes he señalado la llevan incrustada en su interior.

Por otra parte, están tratando de darle «una solución pacífica» al problema español. En ello están de acuerdo las fuerzas políticas y militares de casi todos los países de Europa y América. Pero les interesa que el espíritu de revuelta se vaya aniquilando, que los que lo encarnamos vayamos desapareciendo.

La Iglesia no puede ir a la zaga de los manejos, de las alteraciones que se vayan produciendo en la política de los países donde ella influencia. Lo mismo que han hecho con Stalin los comunistas, cargándole, después de muerto, todas cuantas injusticias ocurrieron durante los años que estuvo gobernando, la Iglesia también deja que se echen culpas a Pío XII.

No seamos ingenuos; los papas que han sucedido a Pío XII, Juan XXIII y Pablo VI, no son ni más ni menos que la continuidad asegurada de la Iglesia, por más romances que nos cuenten en torno a las reformas que quieran hacer. Le interesa a la Iglesia que haya curas y personajes de más o menos relieve, como lo es el abad de Montserrat, del lado de la resistencia, le interesa que salga Franco y continúe el franquismo, porque el franquismo no es más que una fachada, el monigote de Franco su principal representante.

Seguidamente señala Federica la cantidad de reyes que aspiran a sustituir a Franco. Pone de relieve el caso de Gil Robles que lleva la batuta, dice, de los monárquicos. Se va este personaje del exilio, llega a Madrid y no hay quien con él se meta. La Iglesia recurre a todos los medios maquiavélicos para lograr sus objetivos.

Pero queda el pueblo, el pueblo que es la única criada respondona, y en el que fundamentamos todas nuestras esperanzas. Hace alusión a los veteranos confederales y anarquistas. Nosotros, continúa diciendo, queremos que el pueblo avance por el camino de la libertad todo cuanto pueda. No le decimos al pueblo español que implante el Comunismo Libertario. Nosotros le decimos: Si podéis implantar la República, aceptarla. Si la República es federal, tanto mejor, si podéis avanzar hasta la implantación del Socialismo Libertario, menos sufrirán los trabajadores, más os acercaréis a nuestra meta deseada. Avanzar siempre cuanto podáis. Así podremos arrancar las garrapatas que han chupado siempre la sangre de nuestro pueblo: la Iglesia y el Capitalismo.

El compañero Osoc, con sencillas y breves palabras, resume el acto, anunciando, al mismo tiempo, que pasen los artistas a Radio Crochet que se ha organizado.

La falta de espacio nos impide hablar de los numerosos artistas que desinteresadamente prestaron su valioso concurso.

Con efusivas despedidas y abrazos fraternos, finalizó el día. Yendo todos contentos y satisfechos, haciendo comentarios de la buena jornada que habían pasado en completa expansión libertaria.

QUINET

ACTUALES

¿Hacia un congreso EXTRAORDINARIO?

APELANDO a la buena memoria de nuestros lectores podemos resucitar el escepticismo del que esto escribe en cuanto a la eficacia y los frutos óptimos que cabía esperar del Congreso Intercontinental habido en Toulouse en octubre del año pasado («C. S.» 15-6-63). Meses después la experiencia lo confirma. A pesar de la abundancia de temas y la buena predisposición moral de las delegaciones, el trabajo resultó sistemático, rutinario. El Congreso centró su celo mayor en los aspectos puramente críticos y episódicos de toda la gestión anual de los Comités representativos señalando, con acierto, las fallas y los borrones, pero a la hora de trazar nuevos planes de actuación y enfocar el conjunto sutil de factores humanos, sociales, económicos, políticos, nacionales e internacionales que juegan en la gran problemática de la liberación española no supo dar en el clavo por cuanto que ahora la militancia se agita aquí y acullá, en Francia, Inglaterra, América y en la propia España en el sentido de plantear o replantear acuciantes problemas vivos que exigen la convocatoria de un Congreso extraordinario.

¿Existe realmente esa necesidad? Federaciones Locales densas, activas y lúcidas como Toulouse, Londres, Marsella, París, Venezuela y otras de menor cuantía, pero de igual o superior calidad militante, así lo estima.

Antiguamente, la celebración de un Congreso extraordinario de la C.N.T. era una cosa muy seria. Cada uno de ellos ha plantado un jalón, un hito imperecedero en la historia del proletariado militante español y en los acontecimientos vitales del país en el que el anarcosindicalismo de una parte, y el carlismo feudal por la otra, constituían los dos polos de atracción en torno a los cuales giraba la vida intensa, apasionada, desigual, inicua y viril de nuestra Celtiberia moderna. Fueron señeros los Congresos de la Regional Catalana (?) (1910), del Teatro de la Comedia, el de Zaragoza, y el de París (1945). Después se han celebrado otros Comicios que, excepto el primero de Limoges, no han logrado adquirir ningún relieve notorio; pasaron sin dejar huella. ¿Por qué? Es innegable que el exilio crea malos hábitos y predispone a los hombres a una especie de abulia especulativa en virtud a la cual nos creemos siempre muchos jóvenes (en el sentido animal de la metáfora), siendo solamente hormigas. Sufriendo (o gozando) de los reflejos emocionales de un pasado que llevamos dentro y que guía nuestros pasos, como la electrónica el avión sin piloto, vestimos de transcendencia y de lógica superior cualquier muñeco de las preocupaciones que nos envuelven en la vida abstrusa del exilio. Tomamos lo accidental por lo permanente, lo pasional por lo racional, lo mitológico por lo ideológico. En una conferencia desarrollada en París, José Peirats dijo, con su habitual hondura crítica, que la emigración española era una planta arrancada, con violencia, de la tierra nutricia y que en el tiesto exótico del exilio corría el riesgo de «encanijarse», secarse, marchitarse. Tenía razón. Todas las emigraciones político-sociales de la historia han sido absorbidas inapelablemente por el medio hostil que cayeron. Y en poco tiempo. Pero si nuestra emigración subsiste al cabo de veinticinco años es porque lleva en sus entrañas el feto genuino del futuro español. Sólo el vigoroso pueblo judío y nuestro pueblo han resistido, con éxito, a la terrible erosión del tiempo y las persecuciones. El primero por su extraño misticismo étnico de alcance progresista; el segundo por su propensión innata a las sublimes quimeras del pensamiento y de la acción más allá de su tiempo y de su suelo, tal como lo concibieron intelectualmente Cervantes, Unamuno y Fermín Salvochea.

En cierto modo la C.N.T. y el anarquismo militante deben su pujanza a esa condición natural del tipo ibero, al mismo tiempo que a las inicuas condiciones sociales y humanas a que ha sido condenado a vivir el pueblo en virtud a la avaricia y al despotismo de las viejas castas representadas históricamente por la aristocracia, el clero y el generalato. Todo eso que hoy se arropa con la manta más o menos roída de lo que denominamos franquismo. Pero la militancia de la C.N.T. fraccionada en dos partes, cortado su cuerpo físico y moral por el terrible hachazo de la derrota militar y el destierro, tiene que hacer frente hoy a un natural complejo de inconsistencia que, aunque la sitúe por encima de las otras fuerzas vivas del antifascismo, exigen de ella un mayor esfuerzo de superación, de readaptación, de renovación continua en sus proyecciones anímicas y mentales ante el magno problema del retorno a la tierra madre, que sólo podrá ser efectivo el día que España se vea libre de la dictadura fascista y de todos cuantos de una o de otra manera traten de heredar estatalmente sus fueros y sus desafueros.

De ahí la celebración de algunos plenos y Congresos superfluos que pasaron sin dejar huella; de ahí la inquietud presente de la militancia centrada en la convocatoria de otro comicio de rango intercontinental en el que se vaya, de una vez, a la solución de los problemas vivos que tenemos planteados y que se resumen en el documento suscrito por la F. L. de París y otros escritos orgánicos que circulan por la geografía confederal del exilio.

Escapa a nuestro deber periodístico el citar aquí los puntos de esos documentos ni hacer ningún comentario. El tren tiene sus railes y por ellos no podría rodar nunca el carro barbechero de nuestra crítica personal. La militancia «cenetista» es mayor de edad y ha sabido conservar, a pesar de las erosiones del tiempo y del medio, sus órganos naturales de estudios, debate y acciones constructivas como es, por ejemplo, un Congreso «nacional» ordinario o extraordinario. Remitámonos a él; ofrezcámosle nuestra mejor confianza, y el deseo ferivente de que, por sus aciertos, sea realmente el último Congreso que celebra la C.N.T. en las hoscas tierras del exilio

Conrado Lizcano

Comunicados

PARADERO

Desearía con toda urgencia que José Peirats me escribiera por un asunto que nos interesa a los dos. Julio Valls, 260, Cité du Mexique. Beaulieu Mandeme (Doubs).

F. L. DE ORLEANS

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el sábado día 15 de agosto a las nueve y media d ela noche en el lugar de costumbre.

Dada la importancia de esta asamblea, esperamos la presencia de todos los de esta F. L.

F. L. DE TOURS

El 23 de agosto esta F. L. celebrará asamblea general en la Bolsa del Trabajo, empezando sus tareas a las nueve y treinta de la mañana. Ruégase a los afiliados máxima asistencia y puntualidad por tratarse de temas de mucho interés orgánico.

F. L. DE DRANCY

Convoca asamblea para el domingo 16. Imprescindible la presencia de cuantos compañeros no se hallen hallen ausentes.

Del Brasil: Manuel Pérez

El 16 de junio pasado, falleció en Río de Janeiro, Brasil, donde residía desde que logró salir de las cárceles de Franco, en las que permaneció, condenado a muerte, cerca de tres años, nuestro querido y delicado compañero de luchas e ideales Manuel Pérez, que fue secretario general de la Federación Regional de la C.N.T. de Andalucía y miembro del comité de la Federación Anarquista Ibérica.

El compañero Pérez, que había nacido en la ciudad de Santos, San Pablo, Brasil, inició sus actividades revolucionarias, aún muy joven, en el seno del entonces naciente movimiento anarco-sindicalista de aquél país, militando inicialmente en la capital del estado de San Pablo y, después, en Río-de-Janeiro. En esta última ciudad participó activamente en la célebre huelga general de 1919, que paralizó de tal modo la vida de la capital brasileña, incluso los talleres gráficos del Estado, que el propio gobierno quedó impedido de publicar sus notas oficiosas, durante el tiempo de duración de la huelga. En consecuencia de su actuación sindical, el gobierno del presidente Epitacio Pessoa decretó, el año siguiente, su expulsión del Brasil, juntamente con otros destacados militantes anarcosindicalistas, en su mayoría españoles, portugueses e italianos. Manuel Pérez, por ser hijo de españoles, fue enviado a España, donde se radicó, empezando a dar al movimiento obrero y anarquista de este país todo su dinamismo y su idealismo.

Fue, como todos saben, uno de los activistas de la C. N. T. y de la F.A.I., a cuyos comités nacionales perteneció. Cuando vino la dictadura de Primo de Rivera exiliose, con tantos otros militantes e intelectuales, entre los cuales Miguel de Unamuno y Rodrigo Soriano, en París, donde ayudó a fundar «Tierra y Libertad», del que fue administrador y en la que llegaron a colaborar aquellos dos grandes de la intelectualidad española. Algún tiempo después trasladóse, con el doctor Pedro Vallina, a Lisboa, donde ambos fijaron residencia hasta el advenimiento del régimen fascista de Oliveira Salazar. En la capital portuguesa, el compañero Pérez participó activamente en las luchas obreras y colaboró en el diario de la C. G. T. lusitana «A Batalha». Cuando se intensificó la represión del fascismo portugués y habiendo caído Primo de Rivera, regresó el compañero Pérez a España a reocupar su puesto en el movimiento confederal y específicamente anarquista.

Al estallar la revuelta de Franco, Pérez se evadió de Mallorca, pasando a la Regional de Andalucía, donde en 1939 fue detenido por los esbirros de Queipo de Llano, que le condenaron a muerte. Tres años aguardó la ejecución de la sentencia en la cárcel, asistiendo, obligatoriamente, día tras día, a la ejecución de los compañeros que eran llevados ante el pelotón asesino. La sentencia que le condenaba a muerte fue aplazada gracias a la intervención de su amigo personal, el cónsul brasileño en Sevilla, que aseguró al gobierno del «caudillo» la nacionalidad brasileña del preso, para quien, puesto que no había pruebas de crímenes por él praticados, pidió la libertad. Las gestiones del cónsul brasileño, apoyadas por las gestiones en el mismo sentido que el hace pocos años fallecido compañero José Oiticica realizaba en Río de Janeiro junto al entonces canciller brasileño, Osvaldo Araña, lograron, al fin de tres años, salvar la vida de Manuel Pérez, quien confesaba a su llegada al Brasil, en una interviú concedida a los periódicos de Río de Janeiro: «He muerto, durante tres años, diariamente, asistiendo, obligado por los verdugos de Queipo de Llano, a la ejecución, que todos los días se llevaban a cabo, de antifascistas.»

Ya en Río, Pérez ayudó, con los compañeros José Oiticica (ya fallecido), Roberto das Neves, Pedro Ferreira da Silva (estos dos portugueses exiliados en Brasil por motivo de la dictadura salazarista) y otros, a fundar el periódico anarquista «Açao Direta», que tuvo como director al compañero Oiticica y del que Pérez fue administrador.

Manuel Pérez, que contaba 77 años y era, desde su regreso al Brasil, representante del comité confederal de C.N.T. en aquel país, era dotado de excepcionales dotes oratorias y literarias, lo que le facilitó la inmensa labor que realizó en favor de la causa de los trabajadores. En los últimos años y a pedido de la compañera Federica Montseny, se dedicó a escribir sus memorias de revolucionario, que confió a aquella compañera para que sean publicadas por «Cenit», lo que esperamos ver pronto. Gran parte de ellas han visto la luz en el periódico «Açao Direta» y otros de nuestra prensa, en los que él colaboró activamente. Dos años antes de su muerte, Pérez fue atropellado por un coche en Río de Janeiro, lo que le obligó a quedar inmovilizado casi un año en el lecho hospitalario, contribuyendo esto mucho a anticipar su muerte. El compañero Pérez deja un hijo y dos hijas, Carmen y Aurora, esta última casada con el compañero Joseph Tibogue, con quien vivía.—*C.*

Raúl Carballeira

por *Víctor García*

Precio: 1 NF. en esta Administración.

NUCLEO DE PROVENZA

Jira de concentración regional

A LA PLAYA DE HYERES

Tendrá lugar el domingo día 6 de septiembre de 1964, a la hermosa playe de la Aygade en Hyères (Var).

Por el carácter moral y solidario de la la Jira en la que viejecitos y enfermos en la casa de reposo del «Beau Séjour», sin distinción y como cada año, serán los invitados de la familia confederal y libertaria de Provenza, es necesario que todos los compañeros y FF. LL. acudan en masa.

Huelga resaltar lo magnífico del lugar por ser sobradamente conocido. Baños, juegos y diversiones. Por la tarde, después de la comida fraternal, se dará una charla que retransmitirán los altavoces instalados al efecto, y, posteriormente, un radio crochet donde los amateurs del arte podrán deleitarse.

Que todas las FF. LL. y compañeros, familiares y simpatizantes, acudan a la Jira de Hyères en los viajes colectivos que las primeras no dejarán de organizar.

¡Todos a la jira de confraternidad y solidaridad de Hyères!

La Comisión de Relaciones

Puntualizando sobre la muerte de Durruti

En la Crónica internacional de «Le Combat Syndicaliste», correspondiente al 16 de julio del pasado mes, su autor, *Gregorio Quintana*, refiriéndose a la desaparición del revolucionario cubano Camilo Cienfuegos, dice textualmente: «Parece ser que fue asesinado a traición, otra similitud con Durruti», etc.

Tal versión —la de Durruti— me parece muy osada y más grave al ser expresada en un órgano del Movimiento Libertario que viene a coincidir con la dada por las radios y publicaciones franquistas de la época y por sus «historiadores» policíacos, los Venero, Carlavilla, Comín Colomer, Ricardo León, etc., que para desprestigiar al antifascismo español y disminuir la figura de Durruti presentaron su muerte como obra de sus compañeros de ideas o de lucha.

Todos los testimonios que se poseen, y entre ellos los que se hallaban presentes en el momento de caer herido de muerte, con todos los cuales conversé por aquellos días, coincidieron en que Durruti cayó frente al enemigo, a unos centenares de metros del enemigo y por balas enemigas. Acompañado por uno de ellos he visitado el lugar exacto y he comprobado que estaba batido por las ametralladoras que los fascistas tenían emplazadas en los últimos pisos del Hospital Clínico del que nuestras fuerzas ocupaban los pisos inferiores.

Para confirmar esos testimonios y esas pruebas, bueno será reproducir el comunicado que los comités, Nacional de la C.N.T. y Peninsular de la F.A.I., publicaron el 21 de noviembre de 1937, citado por Peirats en su obra «La CN.T. en la Revolución Española», que dice así:

«¡Trabajadores! los emboscados de lo que se ha dado en llamar «quinta columna» han hecho circular la especie de que nuestro compañero Durruti ha sido asesinado alevosamente en acto de traición. Contra esa calumnia infame ponemos en guardia a todos los compañeros. Se trata de un procedimiento vil, destinado a quebrantar la formidable unidad de acción y pensamiento del proletariado, arma la más eficaz contra el fascismo. ¡Camaradas! Durruti no ha sido víctima de ninguna traición. Ha caído en la pelea como tantos otros luchadores de la libertad. Ha caído como caen los héroes: en el cumplimiento de su deber. Rechazad todos la canallesca especie puesta en circulación por los fascistas para romper nuestro bloque indestructible. Rechazarlo sin ambages y en su totalidad. No prestéis oídos a los irresponsables que siembran rumores fratricidas. ¡Son los mayores adversarios de la Revolución!

El Comité Nacional de la C.N.T.
El Comité Peninsular de la F.I.A.»

¿Está claro? No he de negar que por parte de los comunistas se cometieron otros actos criminales, puesto que yo denuncié varios y actué en consecuencia, pero en lo que afecta a Durruti, ¡por favor!, no coincidir con las versiones de nuestros peores enemigos empañando su figura, incorporada ya a la Historia como un símbolo de la guerra y de la Revolución españolas.

JUAN M. MOLINA

Convendrá el compañero Molina en que, el «Parece ser que...», no es afirmativo ni categórico. A mi juicio, la duda, en tal caso concreto, es más objetiva y razonable que la negación absoluta. Para los enemigos de la Revolución la muerte de Durruti constituía una necesidad de primera fuerza. ¿Quién puede negarlo y en qué se empaña su personalidad en señalarlo?

El «Parece ser...» es aplicable a ambos hechos, porque en ninguno de los dos —la muerte de Durruti y la de Cienfuegos— se puede negar categóricamente la posibilidad que se apunta. Ambos cayeron bajo las balas enemigas. Es indudable y jamás se me ocurrirá sospechar lo contrario. Lo que importaría es el saber desde dónde se dispararon esas balas enemigas. Quiénes las dispararon. Tal vez no se sepa jamás.

En cuanto a las notas oficiales obligadas por las circunstancias, démosles el valor y el alcance que correspondía al momento y a la ineludible necesidad que las dictó. Ni más ni menos.

Es loable el que cada militante, como tú en este caso, se ocupe en restablecer los hechos, aportando lo que se halla a su alcance.

Muy fraternalmente tuyo,

G. QUINTANA

ADMINISTRATIVAS

Arnaldo Roig, Ste-Librade (L.-et-Gne). Recibido giro 52,70 F. Bien por el «Umbral» núm. 29-30. Para pagar «Combat» hasta el número 308, faltan 6,30 F.

— S. Parra, Orleans. Recibida la tuya. En el mes de febrero, no hay giro de Hill. Ultimo, 20 F., 6-3-63. Da fecha exacta.

— Gabriel Navarro, Lyon. Recibida carta. Ningún giro tuyo en junio. Da fecha exacta del mismo para hacer lo necesario.

— Millán Gregorio, Mont-de- Marsan. Recibida la tuya. El giro fue recibido el 27-1-64, pero era para pagar el año 63. Debes lo que va de año.

— José Llasat, La Nouvelle (Aude). Acláreme fecha de los giros recibidos 10-1-64, 10 F., 1-7-64, 10 F. Luego van del 11-11-61 al 10-6-63, con lo que en realidad pagas hasta el 31-12-62. Da fechas de los anteriores y arreglaremos tu cuenta.

— José Miñarro, Montpellier. Recibido tu giro 16-7-64. Pagas con él «C. S.» y «Umbral» hasta 31-12-64. Hecho cambio dirección.

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 10 F.
Un an : 20 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE
3 PAGINAS EN ESPAÑOL

El 19 de Julio en Toulouse

CON gran animación y concurrencia de compañeros, curiosos y refugiados en general, se celebró el mitin conmemorativo del 19 de Julio, organizado por la C.N.T. francesa, prestando su colaboración y actuación la C.N.T. española y la A.I.T. en el «Palais des Sports» de Toulouse.

La antigua capital del Languedoc vióse invadida por centenares y centenares de compañeros, que en autocares se desplazaron de los departamentos contiguos, para rendir una vez más homenaje a aquel día en que los hombres libres y ansiosos de libertad se lanzaron a la calle para detener el fascismo que intentaba destruir los derechos de un pueblo rebelde y trabajador.

Abrió el acto el compañero Jean Claude Bruno, quien en breves palabras expuso la significación del acto que se estaba celebrando, ensalzando el carácter de afirmación antifascista. A continuación concedió la palabra al compañero

GERARD CONTE

Con excelentes dotes de tribuno puso de manifiesto lo que representa la C.N.T. comprobando su sindicalismo con las otras organizaciones, también sindicales, pero de tipo reformista y gubernamental. Con objetividad y precisión desarrolló el tema, produciendo gran efecto entre los reunidos, que por primera vez le oían en Toulouse.

FEDERICA MONTSENY

Con su fogosidad y pasión acostumbradas, empezó exaltando el día que se conmemoraba, poniendo de relieve la recia personalidad del pueblo español al afrontar con todas las consecuencias el combate iniciado, contra la fuerza de la reacción mundial que alimentó y alimenta, favoreció y favorece al fascismo. La gesta del pueblo español, por su grandiosidad humana, es digna de imitadores, que nadie hasta el presente, ha sabido enjuiciar y catalogar con justicia; pero pese a la complicidad internacional con la creación del Comité de no Intervención, la gesta del pueblo español marcó época en la historia moderna de las revoluciones.

Pese a todos los contratiempos, la C.N.T. conserva aún su vitalidad, su imperecedera vitalidad que nadie conseguirá destruir, a pesar de que haya actualmente infinidad de enterradores que quieren llevarla a la tumba lo más pronto posible. La C. N. T. se mantiene en su puesto con el mismo vigor de siempre, porque jamás ha tenido los pies de barro, sino poderosamente agarrados en la entraña misma del pueblo español.

Yo afirmo que jamás ha vivido la C.N.T. de cara al pasado, por el contrario, sólo le ha servido como punto de apoyo para proyectarse desde él hacia el presente y hacia el futuro.

Su interesantísima peroración se extiende examinando detenida y afirmativamente los problemas de la España de hoy. Con pruebas irrefutables hizo desfilar por medio de su caluroso verbo el estado lamentable en que hoy el país se encuentra.

Jamás hemos pedido nada cuando sabíamos no debíamos alcanzarlo; basándonos siempre en nuestra conciencia clara de las realidades, hemos seguido adelante sin dudas ni vacilaciones, y con el pensamiento puesto en la realización de la gran obra social. Por todas esas razones, lógica consecuencia de la lucha por la abolición de todas las leyes que encadenan irremisiblemente a los pueblos, no estamos dispuestos a hacernos cómplices de los que sólo sueñan en poner a buen recaudo los intereses, las oligarquías, las estructuras del franquismo con otros nombres. Pero pese a todas las combinas y al tejemaneje de las fuerzas políticas y vaticanistas que se han apoderado miserablemente de España, el despertar del pueblo español no se hará esperar. De la clase obrera ha de partir una acción inteligente y coordinada, esto debe de hacerse a través de la Alianza Sindical, con vista al derrocamiento de Franco y su dictatura de terror y de miseria. Con el empuje popular, tened seguros que el franquismo se hundirá.

Después de extenderse ampliamente en consideraciones alrededor del tema, que el público asintió con sus aplausos ,terminó diciendo: No habrá paz en España mientras no se restablezcan las libertades y derechos suspendidos por la dictadura franquista. Del trabajo consecuente y eficaz de todos, depende la liberación efectiva de España.

FRANCISCO ISGLEAS

La presencia de este antiguo militante de la C.N.T. produjo gran sensación, puesto que de todos es conocida su recia personalidad a través de su larga actuación en los medios confederales.

Con infinidad de detalles ilustró al numeroso auditorio lo que significa la C.N.T. desde su fundación, no habiendo perdido nada, hasta el presente, de lo que tanto la caracteriza como organización de trabajadores y revolucionaria en un grandioso marco de posibilidades sociales, aunque sus enemigos empeñados en combatirla traten de desprestigiarla. A pesar del exilio interminable que sufre —dice— cuenta, cómo no, con abundantes militantes tanto en el interior como en el destierro.

Fiel a sus principios, la C.N.T. continúa el camino que la condujo al 19 de Julio del 36, y no pierde las esperanzas del nuevo resurgir del pueblo español, guardador éste de grandes sorpresas constructivas para el goce de la libertad.

Su disertación fue escuchada con simpatía ,respeto y admiración.

∴

Por la tarde, en el mismo lugar, se celebró el festival de variedades, corriendo a cargo de prestigiosos artistas que rivalizaron en distraer a la inmensa cantidad de espectadores que, como todos los años acudió a la llamada de Solidaridad Internacional Antifascista.

ESPECTADOR

EDITORIAL

La inestabilidad de una gran obra

HACE cuatro años, más o menos, que fue inaugurado en estas páginas un sistema de ayuda a los compañeros de edad o impedidos. Durante cuatro años como mínimo conseguimos favorecer a un término medio de 25 compañeros sin más apoyo —ellos— que una leve pensión trimestral del Estado, con 6.000 F. V. mensuales. Compañeros admirablemente solidarios, grupos teatrales, secciones locales de S.I.A. y Federaciones Locales cenetistas, contribuyeron con entusiasmo a esta obra única en el exilio. Bajado el diapasón solidario, reducido el esfuerzo a unos grupos y a unos ahincados compañeros, el apoyo nuestro a los compañeros beneficiarios tuvo que ser reducidos a 5, a 4, a 3 y hasta a mil quinientos F. V. Huelga decir con cuánto dolor en esta casa así se ha procedido.

En principio, la obra fue acometida por un estimable conjunto parisino: «Soli», Local C.N.T., Regional también cenetista, Mosaicos Españoles, JJ. LL., es decir, cuantos organismos se alojaban en 24, rue de Ste-Marthe. Por desgaste del tiempo —no encontramos otra fórmula de expresión— el control solidario quedó entero en manos del personal del periódico, compañeros Llop, Cuadrado y Ferrer. Cesó «Soli», y «Combat Syndicaliste» tuvo el buen acuerdo de continuar la obra de solidaridad empezada por el órgano de los españoles fenecido.

Pero las aportaciones fueron aminorando aún, en parte por la inactividad o desaparición de grupos teatrales, cupiendo aquí consignar que la extinción del Mosaicos Españoles fue en extremo dolorosa. Nunca conseguiremos alabar como merece a esa agrupación sin vanidad y devotamente solidaria. En ocasiones, la aportación M. E. era providencial para redondear sumitas de 6.000 F. V. para cada uno de los 25 compañeros apoyados. La otra parte insinuada, halla referencia a la retirada de la Suscripción de muchos compañeros, justificada en casos, injustificable en otros, si bien no hay que negar el derecho de cada uno a administrar su bolsillo como mejor le acomode.

Mas una incomprensión ha existido acerca de nuestra obra, abierta a todos, común a todos, prez y honra para todos, y ello es muy lamentable puesto que por nuestras manos han pasado cartas conmovedoras cuya emoción debía corresponder al común de compañeros. Ahora...

Ahora vamos a fusionar lo poco que viene con el fondo de solidaridad inherente al S. I., secretaría jurídica. Ya compañeros y entidades han desviado sus donativos al S. I. dejando insignificante la Suscripción del «C. S.». La idea del Congreso de 1963 fue de guardar y superar dos importancias; mas lo que se prevé es la reducción extrema de una. Según circular habida, los compañeros necesitados percibirán ayuda trimestral en caso de ser posible, cuando los acogidos al «C. S.» la tenían mensual y a tenor del dinero recogido. Como se ve, hay pérdida sensible. Cierto que los favorecidos serán muchos más, pero la cooperación será menos, o menores los esfuerzos al considerar que un organismo central se ocupará del asunto con medios que, comprobado el caso, se nos antojan insignificantes. Una ayuda que, aparte de ser modestísima no se puede asegurar para cada tres meses, ni siquiera paliará la situación de esforzados compañeros a quienes ha atrapado la vejez militando sin cesar en nuestras filas.

Ni la Casa de Reposo del Yonne, ni la Colonia del Lot, ni la obra de «Soli», han sido por todo el mundo comprendidas. A ver si ahora, concentrando todo el valor solidario pro ancianos en el S. I., seremos más afortunados.

El futuro de España

(Continuación y fin.)

por Cosme PAULES

Puede que fuesen en el pasado una necesidad las creencias absurdas, porque de este modo lo han estimado los más grandes filósofos que ha tenido la humanidad. Entre ellos Pitágoras, Jenofonte, Sócrates y hasta el supuesto Jesús. No sabemos lo que hoy pensarían todos ellos sobre aquellas «necesidades» de antaño, pero hoy, la verdadera filosofía ha descubierto nuevos rumbos al compás del mundo nuevo que ha de ser el producto de una conciencia nueva y dispuesta a vencer los mayores obstáculos supersticiosos o que no será realidad nunca.

No pueden volver a repetirse —al menos entre nosotros—, los casos de Saúl, consultando a la pitonisa de Endor, antes de la batalla de Gelboé; Ulises, evocando la sombra de Tiresias; Carlos I, haciéndose predecir el resultado de la batalla contra el Elector de Sajonia; Roger de Flor, antes de su expedición a Grecia, quien hizo que una bruja le anticipase el resultado de la campaña; Margarita de Valois, que se atreve a predecir la muerte de su hermano; Catalina de Médicis, protegiendo a cuantos sabían o pretendían saber leer el futuro, y a uno de estos pícaros, se le debe la noche de San Bartolomé. Nosotros no protegeremos a los que nos anuncien —a estos menos que a nadie—, que el día de mañana sobrevendrán estas y las otras calamidades para nuestro movimiento si previamente no hacemos o ponemos en práctica todas aquellas «insinuaciones» geniales que a ellos se les han metido en la mollera, sobre los tantos medios «modernos y prácticos» de avenirse al correr de los días que pasan, algo así como olvidarnos de nosotros mismos y lo que representamos, para mirar hacia los que ayer —y también hoy—, tan mal nos han querido.

Felipe IV de España llegó hasta el crimen impulsado por los funestos presagios de una bruja. Napoleón Bonaparte, quien no temía al horrible silbar de las balas, tembló como un azogado cuando vio un gato negro antes de la batalla de Waterloo, lo que quizás se debiera a que todavía estaba bajo el influjo de las últimas palabras de madame Lenormand. ¿Acaso son esos los ejemplos en los cuales se basan algunos para pretender que en nuestro campo también se predigan sucesos que deban paralizar, desvirtuar o curvar su acción a la hora de la verdad y que de acuerdo con los infundios previos debemos ver gatos negros donde ni siquiera los gatos importan para nada en absoluto?

Muchos y variados fueron los recursos de que se valieron los brujos y las brujas para predecir el provenir, lo sabemos. Y lo cierto es que ahora también se ven empeños y recursos diversos en el mismo sentido: sutiles, envueltos en papel celofán, abiertos o descarados. Sólo por curiosidad citaremos algunos de los antiguos, pues con los modernos no vale la pena de perder el tiempo, ya que son de todos conocidos.

Las protuberancias craneanas; las desiguales líneas faciales; el fuego; el plomo fundido; las herraduras; los astros; los planetas; el agua; las nubes y en general han valido todos los elementos que componen a la naturaleza para que los «doctores» en tales cábalas, dedujeran las inclinaciones, las cualidades, los vicios o las virtudes que cada consultante tenía. Y ¡cuántas veces se atrevieron a prevenir de los secretos peligros que esperaban al consultante! Hoy es peor el caso; sin consultar nada le endilgan a uno un discurso floreado sobre las grandes catástrofes que nos esperan, porque el pueblo, la juventud ni nada de lo de ayer en España son los de hoy y menos lo serán los del mañana cercano para nuestra causa. Habrá que renovarse, se dice, pero hacia atrás, creyendo que avanzan, y dejar lo de adelante, para más adelante, por ahí, más o menos, por donde andan las calendas griegas, cuando no más allá. ¿Es posible semejante *creencia* en nuestros medios? Hay que creer, pero creer en cosas buenas, no en infundios dominados por la espiroqueta pálida de las insinuaciones y las ambicioncillas pitoniseras.

Nosotros que no somos ni pretendemos ser sabios, sino aspirantes a un mundo mejor, más libre y justiciero, poco tenemos que ver con el hecho de que, como se ha visto, los sabios más

(Pasa a la página 2.)

CENTENARIO PROLETARIO

La Asociación Internacional de Trabajadores

por Víctor GARCIA

UNA EXPERIENCIA REVOLUCIONARIA NO SUPERADA

ACTUALMENTE —dice Max Nettlau— se está bastante minuciosamente bien informado sobre los orígenes de la Internacional... permitiendo (los documentos existentes) determinar cuáles fueron los verdaderos iniciadores al tiempo que se pueden eliminar las generalidades vagas, las inexactitudes y las leyendas. Es innecesario decir que Bakunin no tuvo nada que ver con este comienzo bien que ello no ha sido nunca afirmado, pero inclusive el propio Marx, en un dado momento, tampoco tuvo que ver...» (2).

Efectivamente, se han localizado numerosos documentos de la época, se han reunido diversas obras relacionadas con la I Internacional y, en la actualidad, sociólogos diversos continúan escudriñando sobre ese evento que despertó, como ningún otro, la conciencia colectiva de los trabajadores. La frase de Mirabeau: «Este pueblo cuya inmobilidad solamente sería formidable» adquirió su mayor significado en la presencia de la Primera Internacional que significaba también, por parte de la corriente libertaria proudhoniana que participó en la creación de la Asociación, un paso firme y valioso hacia el aforismo de Proudhon: «L'Atelier fera disparaître le gouvernement».

No eran la primera vez, naturalmente, que los trabajadores se esforzaban en buscar su unidad más allá de los trazados arbitrarios de las fronteras. Una sociedad universal había sido ya propuesta por la enigmática Flora Tristán en 1843, descendiente en línea directa, según ella, de Huaya Capac (3); Marx y Engels ya lanzan en 1847 el retumbante «Proletarios de todos los países, unios»; Joseph Dejacque, del que ya hemos tenido ocasión de hablar anteriormente con motivo de las utopías sociales, suscribía, junto con Ernest Cocurderoy y otros, en 1855, el programa de otra «Asociación Internacional». Tres años antes, en 1852, Dejacque escribía: «...En pie proletarios, en pie todos y despleguemos la bandera de la guerra social!».

El programa de esta Internacional desconocida, según Max Nettlau: «Lleva las firmas de socialistas que se encontraban entonces en Londres y en Nueva York, entre estos últimos Dejacque y Pelletier. Había también ingleses, franceses, alemanes y polacos. Sus publicaciones se han hecho inhallables. Publican el Manifiesto a los Republicanos, Demócratas y Socialistas de Europa, y la nueva declaración de Principios de la Asociación Internacional. El 4 de enero de 1858 la sociedad había comenzado por revolucionarse a sí misma y su comité fue abolido por lo cual los autoritarios se separaron de su seno. En esta Declaración leemos: *Negación absoluta de todos los privilegios, negación absoluta de toda autoridad; emancipación del proletariado. El gobierno social no puede y no debe ser más que una administración nombrada por el pueblo, sometida a su control y siempre revocable por él cuando lo juzgue conveniente*» (4).

Todos estos ensayos internacionalistas, empero, fracasaron. Las condiciones sociales y ambientales, la disparidad de criterios sin más punto de coincidencia que el instrumento: una organización internacional; las dificultades de desplazamiento existentes hace más de un siglo, eran obstáculos difíciles de vencer.

Empero, la idea se fortalecía más y más en el seno de los trabajadores y su pujanza no escapaba a la visión inclusive de quienes no integraban las filas de las masas productoras. Charles de Rémusat escribía en la «Revue des Deux Mondes» del 1.° de abril de 1863: «Es necesario considerarlo como dicho: lo que está creciendo en estos momentos son las clases obreras y ello sin que sea fácil señalar las causas ya que las instituciones han hecho muy poco para ello; un proceso intelectual y moral se manifiesta en su seno y asombra a los observadores, tanto a los más clarividentes como a los menos suspectos... Mucho me temo que, en lo moral, todo no sea estable en la sociedad francesa, excepto el espíritu de esta muchedumbre desconocida de la que somos incapaces de hacernos escuchar. Lamentamos el que ella se halle sola en este camino de elevación pero agradezcamos, al mismo tiempo, al cielo el que lo haga con el destino que la espera» (5).

Un año antes, una delegación de trabajadores franceses, compuesta de doscientos aproximadamente, visitó la Exposición Universal de Londres siendo los gastos sufragados por el gobierno de Napoleón III. El 5 de agosto fueron agasajados por las *Trade Unions* inglesas quienes dieron lectura a un documento que era un llamado a la entente proletaria internacional y punto de apoyo sólido para la próxima Internacional. James Guillaume, quien de acuerdo con las propias palabras de G.D.H. Coles nos ha legado «con mucho, la mejor historia de la Asociación Internacional de Trabajadores» lo inserta íntegro: «Esperamos —dice en uno de sus apartados, el documento— que encontraremos algún medio internacional de comunicación y que en el porvenir veremos formarse un eslabón más en la cadena de amistad que debe unir a los trabajadores de todos los países» (6).

Un acto en favor de la independencia de Polonia, el cual debe tener lugar en el Saint James Hall de Londres el 22 de julio de 1863, posibilita otro reencuentro de franceses, ingleses y varios emigrados de diferentes países europeos. Esta vez se estima que el «medio internacional de comunicación» deben ser los congresos internacionales y los organismos obreros interrelacionados entre sí a través de una asidua correspondencia.

Finalmente, en el mes de septiembre de 1864 la Asociación Internacional de Trabajadores queda creada: Henri Tolain, Perrachon y Limousin, ya presentes el año anterior, cargan en sus alforjas el proyecto de la organización y el 28 del mismo mes, en el Saint Martin's Hall, queda aprobada la iniciativa a grandes rasgos. Tal como dijo el maestro Bibal, la Primera Internacional «fue un niño nacido en los talleres de París y amamantado en Londres».

Tolain, en el mitin del Saint Martin's Hall, dijo: «¡Trabajadores de todos los países que queréis ser libres! Ha llegado la hora de que podáis celebrar congresos... es necesario que nos unamos para oponer una infranqueable barrera a un sistema funesto que divide a la humanidad en dos clases.»

La Asamblea adoptó, por unanimidad, la resolución de que «Habiendo oído a nuestros hermanos franceses y como su programa tiende a mejorar la situación de los trabajadores, lo aceptamos como base de una organización *internacional*. La Asamblea nombra un comité con poderes para aumentarse con mayor número de miembros, a fin de redactar los reglamentos para la asociación.»

El comité fue nombrado de inmediato y lo integraron Odger, Cremer Wheeler y Weston por las Trade Unions inglesas, unos pocos franceses radicados en Londres, entre ellos Le Lubez, fueron designados para representar a los galos; Fontana y Wolff eran los delegados italianos y en representación de Alemania fueron designados Eccarius y Carlos Marx.

La disparidad de criterios que fuera obstáculo para que un organismo internacional fuera creado anteriormente estaba presente, de todos modos, en el seno del Comité constitutivo. Las Trade Unions, por un lado, no se caracterizaban precisamente por aspiraciones de avanzada extrema, los dos delegados italianos, en particular el mayor Wolff quien redactara junto con Le Lubez, el primer proyecto de estatutos, eran marcadamente mazzinianos, es decir, políticos, patriotas y creyentes; Marx, Eccarius resultó ser su portavoz la mayoría de las veces, iba a lo suyo que no era, necesariamente, cónsono con los intereses de la Internacional. Si queremos hallar la mística que hizo posible el nacimiento de la Internacional tenemos que fijarnos en los viajeros parisinos cuyo nombre, debido a las leyes bonapartistas, no aparece en la «Inaugural Address», pero cuyo espíritu es determinante. «Los visitantes franceses —dice Cole— eran completamente diferentes. Eran obreros que

(Continuación y llamadas en 2.a pág.)

Crónica internacional

AL BORDE DEL ABISMO

« S'installer dans la paix c'est, pour les U.S.A., plonger jusqu'au cou dans la crise économique. C'est pour cela que le capitalisme veut la guerre avec Cuba, avec la Chine, au Sud et au Nord-Vietnam, avec l'U.R.S.S., avec n'importe qui et n'importe comment. »

(«L'Espoir», núm. 5, 2 agosto 1964.)

JAMAS se insistirá bastante, denunciando las contradicciones del sistema capitalista y aportando las pruebas de que en él se halla —en germen y en potencia— el virus de la guerra. No hay salvación posible para la humana especie hasta tanto las condiciones sociales no se transformen desde su base. No se trata de la «calidad» de los gobiernos. Liquidemos el mito que crea un clima mental vacilante No hay «buenos» o «malos» gobiernos que aporten soluciones. Si los hay que acrecienten el mal inspirados en motivos de prestigio, como ocurre ante las elecciones próximas. El Gobierno Kennedy parecía constituir una garantía de paz y una esperanza para un futuro mejor. Así se dice para asentar la tesis de los gobiernos «menos malos». Pero el asesinato de Kennedy no se debe a casualidad fortuita. Corresponde a un plan cuyas líneas se perfilan cada día con mayor nitidez. ¿Cómo se explica sino que apenas a los ocho meses de su muerte la orientación política y general del país encare tal violento viraje? En el terreno de los problemas internos la situación se agudiza de día en día, creando el clima de violencias que fue precursor a las jornadas de la accesión de Hitler al poder en una Alemania trastornada por crisis sociales internas, por una economía interior deficitaria, por una situación internacional complicada por ingentes necesidades de expensión comercial... Los Archivos aportan la prueba de que el nazismo fue financiado por los magnates de las industrias pesadas. ¿Quién financia la deslumbrante carrera de Goldwater ?...

El «sistema» (al que el propio Kennedy no era ajeno) toma una revancha presurosa y las tibiezas de un gobierno más débil quedan inmediatamente compensadas con la preparación de un gobierno «fuerte». Hasta el extremo de que basta el anuncio del advenimiento de un nuevo «condottieri» para que incluso los partidarios de la «coexistencia» y del compromiso adopten la «manera fuerte» para intentar guardar el terreno y mantenerse en el poder. Aunque así fuera, aunque por un tiempo continuaran en el gobierno de los Estados Unidos los partidarios de la coexistencia y de la integración racial, se verían obligados a la adopción de las actitudes exigidas por el adversario político. He aquí como ejemplo los dos casos simultáneos de Cuba y de Vietnam del Norte. ¿Cuáles son los intereses fundamentales de los Estados Unidos en uno y en otro caso? Similares. A parte los económicos inmediatos, que tienen solución viable por vía diplomática, lo que importa a su prestigio es el no ceder paso a la cada vez más desarrollada «influencia comunista» en ambos continentes. ¿Será posible obtener tal objetivo sin el empleo absoluto de la fuerza? Es la incógnita que se plantean los que empujan a Goldwater. Aparentemente, la actitud de los «ultras» presupone un trasunto de cerrilidad mental, de fatal incomprensión ante las realiadades concretas de un mundo en continua transformación. En el fondo, tal cerrilidad se confunde con el afán de salvar el sistema capitalista mediante medidas drásticas, en la inconsciente y temeraria confianza de que siendo «los más fuertes» quedarán en pie, aun frente a las perspectivas catastróficas de un conflicto nuclear. Se hallan a dos dedos de probarlo. Ante la actitud asumida en Vietnam del Norte, la reacción del «campo socialista» es solidaria entre sí. Moscú protesta y Pekín amenaza. ¿Qué ocurriría de producirse un ataque frontal al bastion estadounidense?...

∴

La ascensión de Goldwater (aguadorada) al puesto supremo de los Estados Unidos, se asemeja a la versión dramática que ofreció Brecht en cuanto a la ascensión de Hitler. Tomamos de «L'Adunata dei Refrattari» del 15 de julio de 1964, algunas notas que transcribimos:

El Partido Republicano realizó su Congreso en Daly City, en las cercanías de San Francisco. La atmósfera del Congreso fue cargada y violenta, como lo trasluce el relato de impresiones recogido por Drew Pearson, miembro del Partido y además conservador y millonario, que dice: «He asistido a las convenciones nacionales de los dos partidos desde 1924, pero hasta hoy jamás había visto a detectives Pinkerton, pistola al cinto, montando la guardia en el local central y en los ascensores de los candidatos principales. El cuartel general de Goldwater parece un campo en armas... Ningún periodista es admitido en el piso del hotel en que éste habita. De todas formas, si alguien podía tener necesidad de protección, había de ser la oposición a Goldwater. El más vergonzoso diluvio de insultos y de obscenidades llegó al campo de Scraton, por correo y por teléfono. El gobernador Rockefeller declaró públicamente haber recibido unas doscientas amenazas de bombas en el curso de su campaña electoral en California. Los periódicos que osaron criticar a Goldwater fueron objeto de violentos ataques enviados por correo.» (Port, 15-VIII).

Durante el Congreso a Rockefeller se le negó en principio la tribuna. Se la concedieron luego cinco minutos, durante los cuales fue continuamente interrumpido y amenazado por el propio presidente que asumía gestos emulativos de la estereotipia común a los dictadores tradicionales. Un cronista de la Televisión, John Chancellon, fue detenido sin motivo alguno, a fines intimidatorios. El propio jefe de vigilancia hubo de ser acompañado de nuevo al lugar de los debates, tan odiosa e injusta fue la detención.

Dice Pearson: «Poco a poco, la burocracia del Partido Republicano, que se supone representativa de todas las fracciones del Partido, ha quedado infiltrada por los representantes de la derecha radical. Goldwater ha introducido a sus reaccionarios en la organización del Partido con toda la discreción y eficiencia que utilizaron los comunistas en otros tiempos para introducirse en las organizaciones obreras...» A la que concluye el redactor de «L'Adunata»: «También podía agregar que lo mismo hicieron los fascistas y los nazistas, quienes en Italia y en Alemania conquistaron el poder sirviéndose de las instituciones existentes y de sus complicidades.»

Así es como en este jueves, 6 de agosto, el mundo se halla una vez más el borde del abismo. Predomine la razón, el pánico o la brutalidad, nada modifica las perspectivas angustiosas que señala la Editorial de «Espoir».

GREGORIO QUINTANA

DISCOS

Tiene usted razón, Martín Gala. La martingala no es su fuerte: es su naturaleza.

En toda ocasión usted es sincero. Ha sido siempre unidad destacada, y de una formalidad fastuosa. En falangista cumplió escrupulosamente, y en antifalangista puede comportarse lo mismo. ¿Es rodeo? Es trayectoria y constancia de vida.

1936 pertenece al ayer y 1964 al hoy La evolución del martingalismo es, a la par que emocionante, espléndida.

Por derecho falangista, en Valladolid hubo cadáveres anticipados. Cinco o seis mil, por ejemplo. Podía haber veinte mil, y el antifalangismo sale ganancioso merced a esa política de consolación que se atribuye. Martín ha puesto pie en buen terreno. Felicitaciones.

Sincero lo fue Gregorio Mayoral diestro —y siniestro— verdugo de Burgos. Una notabilidad monumentable (con franquismo) en un repliegue de la catedral cideña. ¿No hay avenidas Martínez Anido en Cataluña? Pues que haya honor y músicas donde sea, en loor a ese eximio Gregorio garrotista.

En Pamplona hubo sujeto que mató republicanos a cinco pesetas uno, y al cabo de doce meses había acumulado 200 duros suyos en la Caja de Ahorros. Pobre quisque, se suicidó agobiado por los fantasmas de sus víctimas. Hubiese aguardado veinte años más, y tal vez Martín Gala lo tendría en su Partido.

En Casas Viejas, en Arnedo, en donde fuere, G. C. y G. A. fusilaron campesinos y alpargateros convictamente y legalmente. Con la misma ley al revés, idénticos guardias pudieron fusilar nuevamente a gente de arado y alpargata, serenamente, responsablemente, puesto que cumplieron con su deber ahora y siempre. El caso es tener fusil en puños y derecho de fuerza para dispararlo.

También el tigre es legal comiendo persona. Tanto como Mayoral, Martínez Anido y Francisco Franco Bahamonde. Y tal vez como Martín Gala.

No ignoro que el Caudillísimo es frugal y que Hitler era vegetariano. Sin embargo, esas admirables condiciones están en ellos muy lejos de inspirarme poesías.

Sé igualmente que al contrario hay que darle ocasión de que no lo sea. Pero, de las cinco o seis mil calaveras de Valladolid —por ejemplo— ¿qué haremos, señores martingaleados?

Olvidarlas.

Puesto que hemos de edificar una España nueva. Con materiales viejos, puesto que los Martín Gala supondrán insensiblemente la verdad del día por poco que nos apartemos.

DISCOBOLO

3428

B.D.I.C

LA FORCE DES TYRANS NAQUIT DE NOS FAIBLESSES

LE COMBAT SYNDICALISTE

0,40 F. LE NUMERO C.N.T. A.I.T. 20 Août 1964

NOTRE ENNEMI C'EST NOTRE MAITRE
La Fontaine

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL ● SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS ● 36e ANNEE ● NOUVELLE SERIE ● NUMERO 311

HEROS ET VICTIMES

UNE page est tournée sur le drame de Champagnole dont le bilan s'élève à six morts: cinq emmurés dans la mine et une victime de l'esprit de solidarité qui fait la gloire de cette catégorie de travailleurs.

L'opinion publique a suivi avec émotion le sauvetage de chacun des survivants et nous nous sommes réjouis avec elle quand les neuf rescapés ont enfin revu le le jour.

Toutefois, il nous appartient de dénoncer la fourberie de la presse officielle qui a sensibilisé ses lecteurs à l'«exploit» réalisé par les ouvriers emmurés au fond de la mine, en se gardant bien d'alerter l'opinion publique sur les causes de cet accident sur lesquelles une enquête sérieuse devrait être exigée ainsi que sur l'organisation du sauvetage.

La presse officielle a travesti sciemment les victimes en héros pour détourner, comme d'habitude, l'attention du public du véritable problème.

Pour nous, nous voulons voir avant l'exploit la réalité et ne serons pas dupes d'une histoire romancée **que ne manqueront pas de servir à leurs lecteurs les grands hebdomadaires.**

Nous mettons l'accent sur le fait que de tels accidents ne se produiraient pas si toutes les précautions étaient prises en ce qui concerne la sécurité des mineurs.

Nous mettons l'accent sur le «cafouillage» qui s'est produit lors des opérations de sauvetage **et nous ne sommes pas certains que toutes les vies humaines** qui auraient pu être sauvées **l'aient été.**

Nous rendons hommage au sauveteur qui a trouvé la mort dans le déroulement de ce drame.

Mais nous invitons les mineurs, et tous les travailleurs a exiger que toutes précautions soient prises quant a leur sécurité, **précautions que ne veulent pas envisager les patrons pour des raisons de profits, ces patrons qui font bien peu de cas de la «matière première» qu'est pour eux l'ouvrier.**

La Confédération Nationale du Travail demande à tous les ouvriers de se dresser contre les conditions de travail dans certains domaines qui ont un siècle de retard sur d'autres réalisations du progrès scientifique.

Le sacrifice de toute vie humaine est toujours un acte odieux que rien ne peut plus justifier aujourd'hui.

Les possibilités de production actuelles peuvent permettre la satisfaction de tous les besoins vitaux du peuple sans qu'il soit nécessaire de faire encourir des risques inutiles aux travailleurs.

Mais il appartient à la classe ouvrière, et à elle seule, à la condition qu'elle ne forme qu'un seul bloc conscient et organisé, d'exiger des comptes à ceux qui continuent à exploiter sa sueur.

Il est grand temps que nous fassions valoir nos droits à la vie et au bonheur; il est grand temps de débarrasser la société de tous les parasites qui ralentissent son évolution normale.

LE CONGRES DU S.N.I.

Le congrès du Syndicat National des Instituteurs se tient à un moment décisif pour l'avenir du syndicalisme.

L'offensive du pouvoir revêt deux aspects étroitement complémentaires :

— d'une part, il offre aux responsables syndicaux l'entrée dans les organismes de gestion où il voudrait voir se confiner leur activité sous la forme contestataire ;

— d'autre part il renforce l'appareil administratif et policier de l'Etat dans le sens d'une totale concentration et le pouvoir s'attaque de façon ouverte, non seulement aux conditions de travail et au standing de vie des travailleurs, mais aussi aux droits conquis par la classe ouvrière au cours de plus d'un siècle de lutte.

La réforme administrative marque la fin d'une période transitoire, la mise en place de l'Ordre Corporatif vient d'entrer dans sa phase de réalisation. C'est le premier acte d'un processus destiné à conduire le mouvement syndical vers la participation contestataire d'abord, vers l'intégration totale à l'entreprise et à l'Etat ensuite, donc en définitive à l'asservissement.

Ainsi le Syndicat National des Instituteurs avait le redoutable privilège d'être la première grande organisation à tenir un congrès à ce moment crucial. Il avait le devoir de porter ses débats et ses décisions au niveau des lourdes responsabilités qui, de ce fait lui incombaient.

Il se devait de faire le geste spectaculaire et décisif qui aurait engagé la direction du S.N.I. à entrer en lutte ouverte avec le Régime.

Ce geste ne pouvait être qu'un geste de rupture avec l'Etat bonapartiste. Il pouvait se concrétiser dans le retrait immédiat des délégués du S.N.I. et de la F.E.N. du Conseil Economique et Social, du Conseil de District de la région parisienne, de la Commission Laurent, des Commissions académiques de la carte scolaire.

Ce geste, le Congrès, cédant à l'appel des responsables de la majorité, n'a pas voulu le faire. Il s'est contenté de réaffirmer ses positions de principe qui, hier positives, sont aujourd'hui totalement inopérantes.

Il permet ainsi à la direction syndicale de s'engager en fait sur la voie qui conduit à ce syndicalisme de contestation, lequel dans la situation objective actuelle, ne peut être qu'un syndicalisme de participation.

Ainsi les amis de l'Ecole Emancipée se trouvent placés à leur tour devant les responsabilitées sans commune mesure avec la force numérique qu'ils représentent.

Ces responsabilités, ils sont néanmoins décidés à les assumer jusque dans leurs ultimes conséquences. Leur devoir aujourd'hui est de rester à l'intérieur du S. N. I. Leur devoir et d'y engager une lutte sans répit pour sauver ce qui peut être sauvé du syndicalisme d'hier qui n'est pas autre chose que le syndicalisme tout court.

Ils se tournent vers les militants de l'organisation conscients des dangers de l'heure et les invitent à dresser avec eux, dans l'action quotidienne, le front de résistance à l'intégration ; le front de sauvegarde du syndicalisme.

Ils savent que dans les autres secteurs du mouvement ouvrier, d'autres militants de toutes tendances se lèveront pour exiger des Centrales Syndicales qu'elles rompent avec l'Etat bonapartiste bourgeois, qu'elles retirent tous les délégués ouvriers des organismes où s'aliène l'indépendance du mouvement syndical, qu'elles réalisent, face à l'offensive du capital et de l'Etat, le front unique de classe des organisations des travailleurs.

Ils souhaitent aussi que partout se multiplient les contacts entre les travailleurs, les confrontations démocratiques où seront étudiés les voies et les moyens qui permettrons d'engager demain la lutte tous ensemble et au même moment, et de renverser le rapport des forces sociales en faveur de la classe ouvrière.

Déterminée à refuser leur caution à la politique dans laquelle s'engage aujourd'hui la direction du S. N. I., déterminée à jeter les bases de ce front de résistance à l'intégration et de sauvegarde du syndicalisme, les Amis de l'Ecole Emancipée ne peuvent se contenter d'une déclaration d'intention.

Là comme ailleurs, l'heure est aux actes.

L'acte public qui concrétisera ce refus et cette détermination devant les syndiqués de l'enseignement, devant l'ensemble des travailleurs, devant le pouvoir aussi qui nous observe, ils sont contraints de le réaliser en cet instant même.

Yves Thomas et Julien Desachy, *démissionnent du Bureau National.*

Estimant que les syndiqués du S.N.I., ceux qui par leurs suffrages les ont portés au Bureau National comme tous les autres, ont droit aux explications nécessaires, ils adresseront en temps utile au secrétaire général la lettre justificative dont ils demandent dès aujourd'hui, devant le congrès, la publication intégrale dans le prochain numéro de « l'Ecole Libératrice ».

S'organiser : C'est le souci des capitalistes. Le prolétariat doit en faire son but.

Le sens social d'une internationale

L'acharnement déployé contre la Première Internationale Ouvrière par tous les adversaires des travailleurs; les scissions provoquées pour tâcher de l'affaiblir, les calomnies, les mensonges, rien n'a pu abattre la plus belle réalisation des peuples : L'Association Internationale des Travailleurs.

Pendant cent ans déjà des militants ouvriers, conscients de la nécessité urgente de cette fraternité universelle, se relaient, se passent le flambeau pour que vive, pour que s'épanouisse le plus bel idéal du monde : La Justice et la Liberté.

A l'occasion de ce centenaire, notre camarade Hem Day nous a exposé dans le « C. S. » l'historique de sa constitution; et il ne s'en tiendra pas là dans son admirable recherche de la vérité.

Néanmoins, et indépendamment de cette étude remarquable, nous avons tenu à reproduire un texte extrait de « La Dégringolade impériale » de Touchatout (Paris, 1878) Chapitre VII. Page 107.

. . . . . .

L'Association Internationale des Travailleurs consolidait son œuvre récemment fondée. La commission émettait de grandes idées, créait des comptoirs d'échange, organisait le crédit mutuel, étudiait la transformation de l'enseignement profesionnel, etc.

Toutes choses enfin destinées à jeter dans une joie profonde les fabricants de seltzogènes en gros qui font fortune en quinze ans en gagnant trente sous par jour sur chacun des soixante-quinze ouvriers qu'ils regardent trimer.

L'Internationale manœuvrait d'ailleurs avec un rare bon sens qui lui ralliait beaucoup de partisans.

En même temps qu'elle soutenait énergiquement la grève des ouvriers bronziers et faisait accorder à ceux-ci la faible augmentation de salaire qu'ils avaient réclamée, elle condamnait avec vigueur les ouvriers de Roubaix qui avaient poussé l'idiotisme jusqu'à briser leurs machines sous prétexte qu'elles faisaient trop de travail et les laissaient sans ouvrage.

C'était évidemment de la démence que rien ne peut excuser, mais que la misère peut jusqu'à un certain point expliquer. L'Internationale fit vite comprendre aux ouvrier de Roubaix combien leur mouvement de colère avait été insensé.

Et ces braves gens comprirent bientôt qu'il serait injuste de supprimer les machines, pour la seule raison qu'elles suppriment les ouvriers. C'est la loi du progrès de déplacer constamment les intérêts. Et s'il fallait que les travailleurs se ruassent sur les nouvelles mécaniques qui, du jour au lendemain, se mettent à faire très facilement et en grande quantité les ouvrages qu'ils faisaient, eux, fort lentement et fort péniblement, ils ne laisseraient rien debout des nouvelles découvertes.

On verrait les anciens conducteurs de diligences se précipiter sur les locomotives et les casser à coups de merlin. Les brodeuses accrocher M. Maquaire à un reverbère après avoir pulverisé ses machines à coudre...

Quelques bruits de guerre étant survenus, les membres de l'Internationale y répondirent chaudement en proposant une ligue de désarmement général et d'organisation des milices.

Ce programme était évidemment très prématuré et la réalisation n'en semblait point assez proche pour inquiéter sérieusement les rois et empereurs d'Europe. Mais comme poil à gratter jeté sur les coussins de leurs trônes, c'était déjà réussi. Et plusieurs d'entre eux, dit-on, ressentirent, dès cette époque, quelques démangeaisons à la fesse.

Aussi l'Internationale ne tarda-t-elle pas à devenir l'objet de leur vive sollicitude.

Ils surveillèrent ses progrès avec une extrême vigilance et créèrent bientôt entre eux pour les combattre une contre-association, connue sous le nom de l'Internationale des casquettes en or ciselé.

Les membres de cette association s'engageaient à se soutenir mutuellement contre l'ennemi commun : l'esprit révolutionnaire ; et à resserrer de plus en plus étroitement les liens qui les unissaient en entre-mêlant leurs familles, en entre-mariant leurs fils, nièces, neveux et cousins, de façon à former d'un bout de l'Europe à l'autre, et par dessus le dos de leurs peuples variés, une vaste toile d'araignée dont chaque fil s'appuyât solidement sur les autres.

Les membres de l'Internationale des Casquettes en or ciselé devaient aussi, pour consolider les mailles de ce filet de résistance, s'entr'octroyer des brevets de leurs régiments respectifs — ce qu'ils ne manquèrent jamais de faire.

Si bien qu'aujourd'hui il n'est pas de roi ou d'empereur qui n'ait son régiment dans l'armée de son voisin, comme on a sa pipe dans une maison intime où l'on va diner souvent.

Ce qui n'empêche pas que ce soient justement ces particuliers-là qui trouvent mauvais ou antipatriotique que quelques milliers de pauvres bougres, qui ne gagnent que trois francs cinquante centimes par jour à tourner des bâtons de chaises, s'entendent par dessus les frontières avec les tourneurs de bâtons de chaises d'un autre pays, pour tâcher d'obtenir trois francs soixante-quinze.

Paul DUTHEL

BAC A LAUREATS

Sous la cinquième, pure et dure, les scandales se suivent et ne se ressemblent pas. Le dernier en date, celui du baccalauréat, ou du Bachot, ou plus simplement du bac, comme le veux la tendance actuelle de réduction des syllabes dans les mots trop longs, illustre parfaitement l'état d'esprit qui règne dans le monde des arrivistes de l'intellect.

Car il s'agit bien, dans la grande majorité des cas, de véritables arrivistes soucieux avant tout de décrocher la timbale sans trop d'effort, afin de se ménager une carrière de tout repos, avec, bien entendu, l'aide de papa et de maman, pour qui compte, avant tout, la « situation ».

Et, sans parchemin, aujourd'hui, surtout dans la moyenne administration pas de « situation » digne de ce nom. Mais, d'abord, à quoi sert le bac, et quelle est son utilité actuelle ?

En principe, et c'est cela que l'on ne manquera pas de vous répondre, si vous posez la question, l'examen du bac, comme d'ailleurs tant d'autres examens, sert à faire une sélection dans la masse des étudiants de toutes sortes. Les travailleurs, les élèves studieux et appliqués, les apprentis savants, doivent trouver là leur récompense. Malheureusement, il n'en est pas ainsi, du moins dans la grande majorité des cas, et le hasard ou la fraude, le plus souvent, récompense surtout le chanceux ou le débrouillard, quand ce n'est pas le cancre fortuné qui bénéficie d'appuis ou de complicité, comme c'est le cas dans l'affaire du Bac à Marseille, qui a occupé plusieurs jours, la première page des quotidiens.

Mais là n'est pas la véritable raison d'être de cet examen. Sa raison d'être. vu les dépenses inhérentes à sa préparation, est surtout de barrer aux enfants des familles pauvres, des familles ouvrières, l'accès aux universités et aux grandes écoles, afin que seuls les fils et filles de familles bourgeoises, de fonctionnaires civils ou militaires, bref, de « gens bien » puissent continuer à s'asseoir dans les fauteuils capitonnés de la haute finance, de la haute administration, de la grande industrie et de toute autre sinécure dorée relevant du capitalisme moderne. Haro sur ces rejetons de prolétaires qui ont la prétention, à force de travail et de volonté, de s'élever au-dessus de la condition familiale. On leur permet, certes, s'ils le méritent par un comportement essentiellement conformiste, de devenir chefs de bureau, sous-directeurs provinciaux dans une « grosse affaire », et même sous-officiers presqu'officiers, mais c'est bien là le maximum.

On leur permettra encore, mais au prix de quels sacrifices, pour leurs familles, de devenir ingénieurs, mais c'est surtout parce que c'est de ceux-ci que le capitalisme a présentement besoin (et de plus en plus). Et aussi parce que les ingénieurs, le plus souvent passionnément attachés à leurs recherches et à leurs travaux, n'ont pas la réputation de former un corps particulièrement subversif.

Bref, comme tant d'autres institutions ou usages d'une époque révolue, le baccalauréat est à supprimer.

D'ailleurs, beaucoup de gens, qui ne sont pas des libertaires, loin de là, sont intensément de cet avis, n'hésitant pas à proclamer que la culture de la « bête concours » a fait son temps, et qu'il faut s'orienter d'autre façon pour former et dintinguer les « Elites ».

Supprimer le bac, c'est peut-être un bien, disent certains, mais par quoi le remplacer ?

Tant il est vrai qu'un préjugé très répandu veut que la chose supprimée doit être automatiquement remplacée par une autre chose assez semblable.

Pas du tout, bonnes gens, pas toujours, du moins ! Et, pour prendre un exemple précis (celui qui me vient immédiatement à l'esprit) si l'on supprimait le service militaire, il ne me paraît pas indispensable que celui-ci soit remplacé par un quelconque « service civil » ! Lequel service civil n'aurait sans doute rien de plus pressé que d'utiliser les casernes et les camps militaires, sans oublier les règlements et autres consignes de l'époque napoléonienne, et peut-être même, qui sait, faire une place aux adjudants et autres sous-officiers presqu'officiers sans emplois !

Mais revenons au bachot. A mon avis, et de l'avis aussi de personnes autorisées (j'avoue ne pas l'être !) le travail et les progrès réalisés d'une année à l'autre, dûment examinés et pesés par les professeurs, doit suffire à désigner à coup sûr le fort en thème, le bon élève et le cancre. Que celui-ci, compte tenu de sa santé, de sa constitution physique et de ses possibilités soit dirigé vers le travail manuel, rien de plus normal, à condition toutefois que le travail manuel ne soit pas la cause directe d'une rémunération de misère, ainsi qu'il arrive souvent. C'est d'ailleurs une des raisons, parmi d'autres, qui nous incite, nous, à réclamer l'instauration de l'égalité économique parmi les travailleurs de toutes catégories.

Pour terminer, je tiens à signaler l'incidence politique de ce scandale du Bac. Je viens de passer environ trois semaines à Marseille, et j'ai naturellement entendu beaucoup de choses sur le sujet. Mais, le leit-motiv, qui revient à coup sûr, est cette phrase qui en dit long : « *Si le scandale du bac n'avait pas éclaté à Marseille, il est probable qu'il aurait été étouffé.* »

Ce qui signifie tout simplement ceci : Cette histoire-là ça n'arrange pas les affaires de Gaston !

Et Gaston, c'est Gaston Defferre, candidat à la Présidence de la République !

Mais celui-ci, présentement, doit jubiler ! Ne vient-on pas, en effet, de découvrir que l'origine des fuites se situait à Paris, au Ministère de l'Education Nationale !

En contrepartie, monsieur le ministre de cette même Education Nationale doit être assez ennuyé de cet imprévu retour de bâton !

Aux dernières nouvelles, il n'a pas encore démissionné !

BLANQUET

William Godwin, écrivain littéraire

(Suite)

Godwin en profite d'ailleurs, pour unir dans une même réprobation, les gouvernements, les lois pénales, les élections et toute cette infernale organisation mise au service de la défense des intérêts des grands de ce monde.

Roussin écrit dans son étude : « Aujourd'hui, ces déclamations nous semblent pour la plupart sans intérêt. » Je suis loin de partager cette façon de voir, et plus prêt à affirmer qu'il n'y a pas grand'chose de changé, quarante ans après une telle allégation.

On ne peut l'ignorer, les raisons pour lesquelles Godwin a été quasiment délaissé, ne sont pas étrangères au jugement qu'il a porté contre la société qu'il dénonce avec véhémence, dans « Caleb Williams » comme injuste et inhumaine.

Malgré l'engouement dont il fut l'objet, « Caleb Williams » tout en rendant populaires les théories sociales émises dans « Justice Politique », n'a pas échappé à ceux-là même qui ont mission de sauvegarder les intérêts des seigneurs et maitres qui les entretiennent pour cette besogne de valets.

Cette valetaille ne s'est d'ailleurs pas méprise sur les intentions de Godwin, et, les premiers emballements passés, elle a mis tout en œuvre pour faire subir à « Caleb Williams » le même sort qu'à « Justice Politique ». Mais c'était là se méprendre sur la portée des idées. On n'arrête pas leur projection dans l'espace et dans le temps ; ce qu'on essaie d'enfermer, s'échappe à la première occasion ; là où on a tenté de mettre des œillères, son brisées les entraves à la libre expression de la pensée. Tôt ou tard, l'idée reprend le dessus pour resurgir plus vivante, au risque de balayer ceux qui voulaient lui barrer la route, l'assassiner ou l'asservir à des fins inavouables. Ce fut le sort des idées de Godwin. Comme l'exprimait Max Nettlau, le livre « Justice Politique » fut le premier ouvrage de théorie anarchiste pure, et qu'après lui, Proudhon, Bakounine, Kropotkine, Reclus, Malatesta et tant d'autres, développèrent avec ferveur et talent.

SAINT LEON (1799)

Cinq ans après « Caleb Williams », Godwin publia un second roman intitulé « Saint Léon ». On peut s'étonner qu'un esprit aussi rationnel que Godwin se soit laissé envoûter par ce genre littéraire. Peut-être, et cela semble être confirmé par les faits, essayait-il d'atténuer le côté trop rationnel de son « Caleb Williams » ; peut-être sentait-il trop intensément les heurts d'un monde qui ne cessait de se dresser contre lui.

Préméditation ou calcul, au fait, que nous importe. Allons-nous faire grief à l'homme de se défendre, de s'expliquer devant les réactions de cette meute qui le harcèle et cherche à l'acculer au désespoir dans une société qui se complait dans une béate conception d'une vie puritaine, absurde et inhumaine.

Le thème du roman se résume à ceci : Saint Léon, noble français, goûte auprès de sa femme Marguerite, modèle de toutes les vertus, un bonheur conjugal parfait. Mais un jour, le héros est pris de la passion du jeu et le voilà bientôt ruiné. Un étranger lui confie deux secrets : l'immortalité grâce à un elixir vital, celui de la transmutation des métaux.

Saint Léon espère ainsi trouver cette richesse illimitée qui l'aidera à remonter la pente. Vaines illusions ! Sur la route bien des humiliations cruelles sont là pour l'enfoncer de plus en plus.

Que certains critiques n'aient vu dans « Saint Léon » qu'une satire de la richesse, et des malheurs qu'entrainerait l'immortalité terrestre, on peut le comprendre. Cependant, il y a quelque chose de plus profond dans l'exposé dramatique qui confirme l'évolution qui se précisait dans « The Enquirer », l'œuvre faisant le pont entre « Caleb Williams » et « Saint Léon ».

Ces « Essais » de Godwin révèlent les débuts de l'écrivain vers une acception moins intransigeante de la vie. Son impétuosité est passée, Godwin loue avant tout l'éducation, l'élévation de l'esprit « moral », qu'il exalte jusqu'à la vertu. Notons en passant, les reproches de Godwin à l'égard de l'éducation militaire qui fait de l'homme une machine. « Quand une bataille est gagnée écrit-il, la vérité et la justice ne sont pas triomphantes. » On peut regretter qu'il ne s'explique pas sur le moyen de supprimer la guerre. Sans doute, mais ce moyen est dans l'homme.

Godwin s'exprime avec une lumineuse clarté, dans la préface de son roman « Saint Léon », datée du 24-11-1799 : « Quelques lecteurs de mes œuvres les plus sérieuses, en parcourant ces petits volumes, m'accuseront peut-être d'inconséquence : les affectifs et les sentiments domestiques sont partout, en effet, dans cette publication, l'objet du plus grand éloge, alors que dans la « Recherche sur la Justice Politique », ils ne paraissaient guère être envisagés avec indulgence et faveur. En réponse à cette objection, tout ce que je crois nécessaire de répondre en ce moment, c'est que j'ai vivement cherché, pendant plus de quatre années, l'occasion et le loisir de modifier quelques-uns des premiers chapitres de cette œuvre, conformément aux sentiments inculqués dans ce roman. Non que je voie des raisons de changer quoi que ce soit dans le principe de justice ou toute autre idée fondamentale du système exposé, mais je suppose que les affections domestiques et privées sont inséparables de la nature de l'homme et de ce qu'on peut appeler la culture du cœur ; ces affections, j'en suis pleinement convaincu, ne sont pas incompatibles avec un sentiment profond et actif de la justice chez celui qui les professe.

» C'est la véritable sagesse, qui nous recommande les attachements particuliers, car, grâce à eux, la vie et l'activité de notre esprit sont plus complètes qu'en leur absence ; il vaut mieux que l'homme soit un être vivant qu'une souche ou une pierre. La vraie vertu approuve ce précepte, puisque l'objet de la vertu est le bonheur, et, puisque l'homme, vivant dans le sein de la famille, à mainte occasion de conférer aux autres, sans nuire au bien général, une somme de plaisirs, légers sans doute, pris à part, mais non pas négligeables dans leur ensemble. En éveillant sa sensibilité, en introduisant quelque harmonie dans son âme, on peut attendre de ces affections, s'il est doué d'un esprit viril et large, qu'elles rendent l'homme plus empressé à servir les étrangers et le public. »

(A suivre)

HEM DAY

LA MAFFIA

Le quotidien « Le Monde » des seize, dix-sept et dix-huit juillet, a consacré une suite d'articles au sujet de l'*aide que le gouvernement accorde aux organisations syndicales pour la formation de leurs militants.*

En particulier, on relève que monsieur René Duhamel, secrétaire de la C.G.T. a précisé que son organisation avait formulé *deux requêtes écrites auprès du ministère du travail en vue d'obtenir, de solliciter, le bénéfice de crédits.*

Cela laisse rêveur. Comment une centrale syndicaliste qui a pour mission de défendre l'intérêt des travailleurs contre le capitalisme, ou tout au moins qui prétend avoir cet objectif, peut-elle mendier de la part de cette même organisation capitaliste, le gouvernement, des fonds nécessaires à la « formation » de ses militants ?

La raison en est simple. C'est que les dirigeants des centrales réformistes font eux-mêmes partie de cette *maffia* qui s'enrichi sur le dos de la masse des travailleurs et que la « formation » qu'elles s'efforcent de donner à leurs militants est une *préparation à l'esclavage, à l'abrutissement et à la soumission,* une accoutumance à la condition *d'exploités.* Et l'instrument de cette « formation », c'est l'*obéissance aveugle aux mots d'ordre* qui sont dictés par cette *même maffia capitaliste.*

Tout cela constitue une *immense trahison* vis-à-vis des travailleurs à qui on promet l'émancipation et que l'on mène tout doucement à l'abattoir.

Quant à nous, anarcho-syndicalistes de la Confédération Nationale du Travail, nous n'avons que faire de l'aide financière d'un gouvernement d'exploitation de l'homme par l'homme, de l'aide financière de tout gouvernement, car nous sommes convaincus que tout « gouvernement » est, par essence, l'ennemi de la *liberté* et du *bien-être de tous,* car ce serait alors l'avènement de l'*anarchie* et la suppression de l'Etat.

Nous sommes certains également que la véritable formation du syndicaliste conscient réside dans la *révolte* et dans l'*action* et que le jour est proche où *tous les travailleurs prendront enfin conscience que leur émancipation ne saurait être que le fruit de leurs propres efforts.*

Lorsque ce jour arrivera, que ceux qui font partie de l'*ignoble maffia, qui trompent sans vergogne les ouvriers,* s'apprêtent à payer le prix de leurs *trahisons* car la colère du peuple sera grande.

SEVY

VIENT DE PARAITRE

«Les frères Elie et Elisée Reclus

ou

du protestantisme à l'anarchie»

Un livre qui doit figurer dans la bibliothèque de tous les libertaires.

B.D.I.C

Centenario proletario (A.I.T.)

Viene de la página 4)

quiera que Eccarius me había escrito de que mi ausencia podría ser peligrosa asistí y me asusté, sinceramente, cuando oí al apreciable Le Lubez leer un preámbulo espantoso, difuso, pésimamente escrito y completamente indigesto, pretendiendo ser una declaración de principios, en la cual Mazzini asomaba a cada rato, y el todo incrustado en los más vagos marbetes de socialismo francés. Añádase a ello que los estatutos italianos eran enfocados, en su principal objetivo, y ello aparte todas las demás faltas, hacia algo completamente imposible: una especie de gobierno central de las clases trabajadoras *europeas* (con Mazzini, naturalmente entre bastidores). Presenté una suave oposición y después de una serie de intervenciones en avance y retroceso Eccarius propuso que el sub-comité debería someter el caso a una «edición» posterior. Por el otro lado, los «sentimientos» contenidos en la declaración de Le Lubez, fueron votados.

« «Dos días más tarde, el 20 de Octubre, Cremer (por los ingleses) Fontana (Italia) y Le Lubez se reunieron en mi casa (Weston fue prevenido). Hasta entonces yo no había tenido los documentos (los de Wolff y Le Lubez) en mis manos y no podía, en consecuencia, preparar nada, pero estaba decidido, dentro de lo posible, de que ni una sola línea de aquél amasijo fuera permitida. A fin de ganar tiempo propuse que, antes de que se «editara» el preámbulo nosotros deberíamos «discutir» los artículos. Así se hizo. Era la una de la madrugada cuando el primero de los cuarenta artículos fue aprobado. Cremer dijo (y esto es lo que yo buscaba): No tenemos nada para presentar ante el comité el cual debe reunirse el 25 de Octubre. Debemos posponer la reunión hasta el 1º de Noviembre. El sub-comité puede, por otro lado reunirse el 27 de Octubre y tratar de lograr una conclusión definitiva. Así fue acordado y los «papeles» me fueron confiados para que yo opinara al respecto.

«Me dí cuenta que nada podía sacar de aquel bodrio. A fin de poder justificar la manera particular en la cual yo me proponía presentar los «sentimientos» ya «aprobados», escribí un *Mensaje a las clases trabajadoras* (lo cual no figuraba en el plan original: una especie de revista de las vicisitudes de la Clase Trabajadora desde 1845); luego, con el pretexto de que lo más importante está incluido en el *Mensaje* y que no deberíamos repetir las mismas cosas tres veces alteré totalmente el preámbulo, desplacé la declaración de principios y, finalmente, reduje los cuarenta artículos a diez. Dentro de lo posible y en lo que respecta a la política internacional contenida en el *Mensaje*, yo hablé de países y no de nacionalidades, denunciando a Rusia y no a los Estados pequeños. Mis proposiciones fueron todas aceptadas por el sub-comité. La sola cosa que me vi obligado a añadir fueron dos frases acerca de «deberes» y «derechos» en el preámbulo de los estatutos, además de «verdad, moral y justicia» pero ello está colocado en forma tal que no podrán hacer ningún daño.

«En la reunión del comité general mi *mensaje* etc. fueron acordados con gran entusiasmo (por unanimidad). La discusión sobre la manera de imprimir, etc. tuvo lugar el siguiente martes. Le Lubez tiene una copia del *Mensaje* para traducirlo al francés y Fontana otra para traducirlo al italiano. (Para empezar hay un semanario llamado «Beehive», editado por Potter, el tradeunionista, una especie de *Monitor*.) A mi toca traducir todo el material alemán.

«Era muy difícil enmarcar la cosa en forma que nuestro punto de vista apareciera en una forma aceptable para el punto de vista actual del movimiento obrero. Dentro de pocas semanas la misma gente realizará mítines para la franquicia y los derechos políticos con Bright y Cobden. Tomará su tiempo antes de que el movimiento, en este despertar, logre la audacia de los discursos de antaño. Será necesario ser *fortiter in re, suaviter in modo*. Tan pronto como el material esté impreso le lo mandaré.» (14).

La virtud de Marx —y a través de su carta queda de manifiesto— fue el haber sabido homogeneizar, superficialmente claro está, la heterogeneidad de los fundadores de la Internacional al tiempo que evitaba el peligro de la visión mazziniana, marcadamente patriótica y deísta.

La tarea le fue grandemente facilitada por las circunstancias de la ausencia de Wolff que se hallaba en Nápoles asistiendo al Congreso de las Asociaciones de Trabajadores Italianos y al hecho de que la resistencia más organizada, la francesa, a sus intenciones disimuladas, se hallaba del otro lado del Canal de la Mancha ya que Le Lubez era un entusiasta del proyecto pero estaba lejos de ser un proudhoniano como la delegación parisina que presentó la moción en el Saint Martin's Hall.

VICTOR GARCIA

(Continuará)

(11) «Es en esta pequeña habitación —dice E. Fribourg— de 4 metros de largo por 3 de ancho, que fueron debatidos, nos atrevemos a decirlo, los más grandes problemas sociales de la época.» «L'Association Internationale des Travailleurs», página 23. Paris, 1871. Citado por Doleans y Sergent et Harmel.

(12) «Los fundadores de la Asociación Internacional de los Trabajadores han obrado con tanta mayor prudencia al evitar el planteamiento de los principios políticos y filosóficos como base de esa asociación, y al no dar primeramente por único fundamento más que la lucha exclusivamente económica del trabajo contra el capital...» (M. Bakunin: «Œuvres». Tomo V. Article de «L'Egalité» del 7 de agosto de 1869.)

(13) «Correspondance de Michel Bakounine», recopilada por Michel Dragomanov. Pág. 288. Paris, 1896.

(14) «Correspondence of Marx and Engels», pag. 159 a 163. — Londres 1949. Esta extensa carta remata con unos párrafos muy elogiosos sobre Bakunin: «Bakunin te manda sus saludos. Se ha ido hoy para Italia donde vive (Florencia). Ayer lo ví de nuevo por primera vez después de dieciséis años. Debo decir que me agradó mucho mejor que antaño...»

«En el conjunto es uno de estos pocos individuos que, después de dieciséis años, encuentro que ha progresado hacia adelante en lugar de retroceder...»

PARADEROS

Se agradecería a quien pudiera dar detalles de Montserrat Alemany, nacida en Cnstelltersol en 1916. En 1948 vivía en Preixand (Aude). Después pasó a vivir a Villeneuve-les-Corbières donde se casó con un tal Sigalat. Quien pudiera dar detalles puede dirigirse a Antonio Sobrevía, 72 rue Roque de Fillol, Puteaux (Seine).

CRONICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

¿Nacionalismo chipriota?

¿De qué suerte de nacionalismo se trata? El caso es de clasificación difícil. Veamos.

Lawrence Durrell llegó a Chipre en plan de escritor que vive de su pluma y que recorre el mundo en busca de temas y emociones. Gustó allí del bello y calmo paisaje y de las dulzuras del clima; del mar siempre azul, de aguas puras y transparentes; de los suculentos frutos y del incomparable trato y carácter de las gentes. Tras la sangrienta hecatombe que casi descuartizó el mundo parecía Chipre un oasis de paz. Oasis situado sobre un volcán no del todo adormecido. Durrell decidió hacer pie en la isla. Establecería en ella sus «cuarteles de invierno» y el resto del año vagaría por el mundo, siguiendo su vocación entre literaria y periodística. Nos relata en un libro —cuyo título no me acude a la memoria— las pintorescas minucias de su instalación, en trazos que retratan a lo vivo usos y costumbres de un sabroso regusto oriental. En notas someras e incisivas dibuja a la fauna de rentistas y otros bienpudientes —en su mayoría ingleses— así como los cenáculos de artistas y gentes de letras en procura de reposo o de inspiración, aposentados allí, como Durrell lo intenta, para gozar de las maravillas que ofrece esta perla del Mediterráneo oriental, rodeada de países de ensueño y de leyenda.

En inglés evolucionado y en advertido ciudadano del mundo, Durrell observa, analiza, compulsa el proceso de una corriente activa que va tomando cuerpo en la población autóctona. Corriente de viejo arraigo que revive con la guerra y se estimula ante llos impactos de la acción anti-colonialista que se va extendiendo por el mundo. Cuando Durrell escribía su libro, Chipre era una colonia dependiente de Inglaterra. Existía ya el movimiento creado en torno a la idea de la «enosis» y se producían las primeras escaramuzas entre las guerrillas en formación y las fuerzas inglesas de «vigilancia». Con cierta amarga delicadeza, Durrell no economiza su crítica a la obcecación de «la corona», que a miles de kilómetros de distancia decidía friamente, con la impasible indiferencia inglesa, sin tomarse la pena de reconocer hechos y situaciones irreversibles, haciendo caso omiso de juiciosas informaciones que daban entera cuenta de la situación.

Cinco años duró la lucha abierta, iniciada clandestinamente, y en su curso perdieron sus vidas soldados ingleses así como elementos de la población chipriota, combatientes o indiferentes. Nadie queda libre de peligro ante los atentados, los sabotajes y los bombardeos...

En el período casi post-idílico que describe Durrell, las dos «comunidades» autóctonas de la isla conviven tranquilas y fraternales, animados todos por el buen deseo de «bien vivir», apenas diferenciados por sus respectivas prácticas religiosas. Ortodoxos los unos, en herencia del período bizantino de la isla, musulmanes los otros, emigrados de la próxima Turquía. En estos mismos días de un presente aciago, Philippe Nourry, enviado especial de «Le Figaro» explica con fecha 11 de Agosto, como las familias griegas y turcas conviven amigablemente en la localidad de Kyrenia (a 26 kilómetros de Nicosia) poblada por dos mil griegos y un millar de turcos. ¿A qué se debe, pues, ésta súbita rivalidad sangrienta? La respuesta aparece por sí sola si se tiene en cuenta que el «fuego fraticida» es atizado desde fuera; que el debate se halla dirigido por Inglaterra; que el problema se desborda hasta el punto de vista «legal» ya que Chipre es hoy una república independiente y que sus habitantes desde hace varias generaciones no son ni turcos ni griegos, sino elementos sin «nacionalidad» sometidos a la férula inglesa. Recientemente, desde hace cuatro años, son chipriotas, gozando o sufriendo los unos y los otros los mismos imperativos y los mismos derechos.

Chipre fue en su tiempo un país independiente. En la Edad Media se consideraba un centro de reafirmación cristiana, sometida al régimen monárquico de los Lusignan. Tiempo después Venecia, el país de los Dogos, que establece allí sus reales hasta que los turcos se apoderaron de la isla «manu militari». Aunque la isla se halla alejada de Grecia sus pobladores fueron siempre en su mayoría de origen griego hasta el extremo de que los turcos reconocieron como efectiva la autoridad del etnarca ortodoxo.

En 1878 Inglaterra compra Chipre el sultanado de la Sublime Puerta e instaura en la isla su dominio colonialista. Al inmediato, en 1879, se constituye un movimiento de insurgentes que reclama la anexion a Grecia. Así nació la «Enosis». Los ingleses aplican mano firme y no reconocen la autoridad del etnarca. Pasan cincuenta años de sordos forcejeos sin que los chipriotas logren liquidar la dominación inglesa. En 1950 el etnarca organiza un referendum que obtuvo más del 95 % de votos por la anexión a Grecia En vano, los ingleses no sueltan prenda.

En 1954 Grecia plantea el problema a la O. N. U. La pérfida «Albión» incita a los turcos para que intervengan en los debates. De ahí salió el cisco que hoy ensangrienta la isla.

En 1955 la O. N. U. se niega a discutir el problema de Chipre. Es entonces cuando el coronel Grivas constituye la E. O. K. A., movimiento organizado de la resistencia que combate con tal denuedo y acierto que en 1959 Inglaterra capitula y convoca en Zurich a Turquía y Grecia a objeto de reconocer a la República independiente de Chipre. El 16 de Agosto 1960, se reconoce la constitución de la República. En 1961 se acepta la adhesión de Chipre a la O. N. U.

De los seis cientos mil habitantes de la isla menos de dos cientos mil son de origen turco. Totalizan el 18 % de la población. No obstante, la constitución chipriota acuerda a los turcos el 30 % de representantes en la función pública y en la policía, además del 40 % en el ejército. El coronel Grivas se retiró a Grecia una vez liquidados los combates. Una gran parte de la población chipriota continua reclamando la anexión a Grecia, cosa que no agrada a Makarios, etneca de turno y además presidente de Chipre.

En diciembre de 1963 los chipriotas griegos exigieron una revisión de la constitución. Los chipriotas turcos creyeron amenazados sus derechos y el litigio comenzó a desarrollarse en sus aspectos violentos.

¿Pero que diablos tienen que ver allí turcos y griegos? ¿A que se entrometen los ingleses, verdaderos promotores del enredo?... Si Inglaterra no hubiera incubado y exacerbado el nacionalismo turco en los grupos minoritarios de la isla, si no hubiese provocado por despecho la intervención de Turquía, los chipriotas no serían «griegos» ni «turcos». Serían «chipriotas» simplemente y no habría problema.

No pueden esperarse del olmo peras ni del capitalismo paz ni concordia. Pero lo difícil es que los chipriotas tomen clara conciencia de la experiencia. Para ello habrían de hallarse inmunizados de toda veleidad nacionalista enviando al diablo a ingleses, turcos y griegos, confraternizando entre sí los habitantes de la isla. Confraternización espontánea agena a las inspiraciones de la O. N. U. y de sus «cascos azules», que no son otra cosa que la policía mundial en funciones.

ANTENA

NUEVA HUELGA EN ASTURIAS

OVIEDO. — En la cuenca minera se han registrado paros en dos minas afectando a 400 obreros de fondo, siendo el objeto de las mismas la disconformidad de los productores con la calificación inferior de varios compañeros afectados de silicosis. Con su nuevo empleo dichos mineros vendrían a ganar la mitad del salario normal, medida que el personal unánime ha considerado inaceptable

Por otra parte se indica que los mineros despedidos a raíz de las huelgas de la primavera de este año alcanzan la suma de 200. Nuevo motivo para que el sindicato oficial sea detestado con más fuerza por los asalariados astures.

LO QUE HUELE A CHAMUSQUINA

MADRID. — Un E. L. E. ha hecho pública su responsabilidad en el incendio de cierto número de coches automóviles extranjeros en signo de protesta contra el turismo extranjero que acude a España a facilitar divisas al gobierno que tiraniza a los españoles.

A LO QUE OBLIGA EL DOLAR

MADRID. — Presionado por la fuerza monetaria yanqui, el gobierno de El Pardo imploró del Vaticano la revisión del Concordato, que tanto sujeta España al dominio de Roma, en el aspecto de tolerancia a la religión protestante. Como sea que el dinero español afluye en canalización al Dinero de San Pedro, el Papa parece haber accedido a que Franco liberalice un mínimo la situación religiosa, lo suficiente para que la peseta permanezca alimentada por el dólar.

A este tenor se procede actualmente a analizar letra por letra y artículo por artículo, el Estatuto propuesto sobre religiones no oficiales en España, pues la Iglesia no quire precipitarse en lo de perder, aunque sea medio centímetro de hegemonía. Habiendo ya un obispo Pildain que se opone sectariamente a la promulgación definitiva de dicho Estatuto, se cree que en España se va a armar la de Dios es Franco.

LAS MANIOBRAS DE AZNAR

NUEVA YORK. — Sabido es que con motivo de la Feria Mundial de esta ciudad hubo actos de internacionalidad remarcables. Pues el organizado por el embajador franquista y traidor a la República, Manuel Aznar, fue de trampa política en la cual cayeron representantes de naciones democráticas como Uruguay y Méjico —puesto que se trató de un convite a las representaciones hispanoamericanas—.

Lo que menos extrañó a los reunidos fue que entre la concurrencia «distinguida» figurara el embajador de Cuba castrista, rrrevolucionario Carlos Lechuga. Estáse aún en lo de los extremos se tocan, hasta la desaparición de los extremos, puesto que dictadura se iguala a dictadura.

BUFON Y MISERABLE

MEJICO. — Se comenta aquí el libraco de Salvador Dalí titulado «Diario de un genio», en donde el autor indica que al conocer en París el bárbaro asesinato del poeta García Lorca exclamó « ¡Olé !», exclamación malvada que Dalí justifica en la afición de García Lorca a poetizar la muerte. Y ante la insistencia de Dalí en proclamarse amigo del poeta, un comentarista español le dedica, antre otros, el siguiente párrafo:

Dice el genio Dalí, en su Diario, que «los rojos, los semirojos, los rosados» se aprovecharon del golpe vergonzoso para realizar una demagógica propaganda con características de «innoble extorsión». «Ensayaron y ensayan —agrega— aún hoy hacerlo un héroe político». Nada hay más lejos de la realidad. Nadie, absolutamente nadie, ha pretendido hacerlo. Pero tampoco se han resignado a aceptar esa tesis, estúpida e innoble, que en nombre de «la mejor amistad» «jurada ante Dios y ante la Historia», imputa el crimen, o lo justifica, en nombre de unas pasiones inconfesables. Es falso, de toda falsedad. García Lorca no murió por eso, ni por «cuestiones personales, ultra-personales, ni locales» y menos aún por esa «confusión omnipotente, convulsiva y cósmica de la guerra civil española». Si el testimonio de su «mejor amigo» es ése, habrá que pensar en el que puedan emitir sus más encarnizados enemigos.

Dalí miente, como mienten, quienes descarten la obra, el sentir y el estilo del poeta. De eso no hay duda de ninguna clase.

F. U. S. E. CONTRA P. S. O. E.

MADRID. — Con motivo de la condena del «Coronel Montenegro» afiliado al socialismo «vayista», el economista y socialista de derecha Antonio García López, al parecer dirigente socialdemócrata, declaró a la AFP que actualmente trabaja en la reorganización del PSOE «sobre las bases más representativas y democráticas permitidas por las circunstancias, a fin de poder prescindir de las consignas del pequeño grupo exilado en Tolosa (Francia)», dentro de una orientación que considera que «las condiciones actuales no permiten un desenlace revolucionario del franquismo» y que lo que procede es «una presión continua y progresiva sobre el poder, la Iglesia y el ejército para exigir la libertad».

Sobre la base de esta orientación, se ha creado el llamado «Frente Unido Socialista Español» (FUSE), que pide tan sólo:

«El derecho de exponer y presentar nuestros argumentos públicamente, sin que ello implique un peligro personal o el temor».

Estos socialistas del interior, que lograron al parecer progresos notables entre sus correligionarios, mantienen contactos con grupos demócratas cristianos, que intentan asimismo reorganizarse al margen de sus dirigentes en exilio.

INCONCRECION WALKERIANA

LONDRES. — Conocido es el saludable revuelo promovido por la oposición laborista a la pretensión del gobierno inglés de facilitar buques de guerra a la Escuadra franquista. Uno de los laboristas intervenidos en el asunto, Patrik Walker, sin duda animado de la mejor buena intención en el curso de su peroración en Colchester dijo: «Los laboristas nos oponemos a los boicots comerciales, pero los negocios de armamentos son diferentes.»

Si un boicot contra la economía franquista le parece excesiva al «Partido Laborista», a los españoles nos parece insignificante el esfuerzo del mismo en pro de la liberación de nuestro pueblo.

LIBROS ESPECIALMENTE RECOMENDADOS

	F.
G. Woodkock - I. Avakoumovitch: Pierre Kropotkine, le prince anarchiste	3,50
Francis Rusell: L'Affaire Sacco-Vanzetti	24,70
Gilbert Guilleminault - André Mahé: L'épopée de la révolte (le roman vrai d'un siècle d'anarchie)	25,00
Han Ryner: J'ai nom Eliacin	7,50
Les grandes fleurs du désert.	7,50
André Lorulot: Pourquoi je suis athée	7,50
Sol Ferrer: Francisco Ferrer	15,00
Henri de Monterland: Le chaos et la nuit	12,00
Sebastien Faure: Mon communisme	5,00
Propos subversifs	5,00
Mon opinion sur Dieu	2,50
Albert Camus: L'homme révolté.	14,00
E. Armand: Sa vie, sa pensée, son œuvre	15,00
Bernard Clavel: L'espagnol	13,50
Jacques Bureau: Trois pierres chaudes en Espagne	8,40
Armand Laneu: Quand la mer se retire	12,30
«Revolución y Regresión», Rocker	18,00
«Sistema de las contradicciones económicas», Proudhon	15,00
«Nacionalismo y Cultura», Rocker	15,00

Servicio de librería

Gaston Leval : L'indispensable révolution	4 F
Nicolas Stoinoff : Un centenaire bulgare vous parle	8 50 F
Voline : La révolution inconnue 1917-1921	5 F
Pierre Besnard : L'éthique du syndicalisme	4 F
En español	
«Quinet», Felipe Alaiz	5,00
«Tipos Españoles», F. Alaiz	5,00
«Salvador Seguí: Su vida y su obra»	3,50
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2,80
«Revolución y Regresión», Rocker	18,00
«Sistema de las contradicciones económicas», Proudhon	15,00
«Nacionalismo y Cultura», Rocker	15,00
«La revolución desconocida», Veline	13,50
«La revolución desconocida», Voline (ed. francesa)	3,50
«Sakespeare», biografía por Landauer	17,50
«Psicología humana», Joao de Ferraz	10,00
«Confesiones de un revolucionario», Proudhon	10,00
«De la crisis económica a la guerra mundial», Henri Clade	6,50
«Los fundamentos de la Geografía económica de América», Santillán	6,50
«Incitación al socialismo», Landauer	7,50
«Ingenieros, ciudadano de la juventud», Hector P. Agosti	6,00
«Las Catalinarias», Juan Montalvo	6,00
En français	
Ernestan : La contre-révolution étatiste. La brochure	0 50 F
Edouard Rothen : La politique et les politiciens	0 60 F
V. Griffuelhes : Le syndicalisme révolutionnaire	0 50 F
L. Barbedette : Pour la justice économique	0 60 F
Lashortes : Qu'est-ce que le prolétariat	0 60 F
Elisée Reclus : La peine de mort	0 50 F
Rhilon : La ligne du progrès et l'interprtation marxiste	0 50 F

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris, X. CCC Paris número 13 507 56.

(ROMAN) **par René VILLARD**

Le pain noir

(SUITE)

— C'est bon, je vous suis... je vous ai mal reçu... excusez-moi...

— Tu n'as pas à t'excuser, ce n'est pas toi le coupable... Continue à me tutoyer... Nous sommes tous frères et sœurs... Tu sors de prison ?

— Oui.

— Tu avais volé ?

— Non.

— Tué ?

— Exactement le contraire, j'étais en prison parce que je refusais de tuer...

— Comment ça ?...

— Je prétends que nous sommes sur terre, non pour tuer notre semblable, mais, tout au contraire, pour l'aider, lui faciliter la vie, le secourir si beoin est...

— C'est bien ça...

— C'est humain, simplement.

— Tu crois en Dieu ?

— Non... je ne crois qu'en ce qui est concret... je crois en l'humanité... elle est palpable... ma vie... bien misérable, est à son service.

— Si tu croyais en Dieu, ta vie ne serait pas misérable... la foi, pour toi, serait comme un soleil qui donne la vie...

— Je ne veux pas te contrarier... en toute chose, il faut voir le résultat...

— Que veux-tu dire ?

— Que si ta croyance en Dieu te donne une ligne de conduite humaine, c'est très bien...

— Il n'y a pas de différence entre nous.

— Dans la réalisation de notre conduite, non... dans les motifs qui nous dictent celle-ci, oui...

— Tu es un drôle de gars... pourquoi ne travailles-tu pas ?...

— Parce que je n'ai pas encore trouvé de travail et que c'est difficile...

— Tu ferais n'importe quoi ?

— N'importe quoi.

— Et tu ne trouves pas ? Tu devrais trouver...

— Oui, mais pour moi, c'est plus difficile que pour tout autre... Ne me regarde pas ainsi, tu vas comprendre... Tu m'as demandé, tout à l'heure, si je sortais de prison, c'est la réalité... Mais j'ai omis de te préciser que je m'en suis évadé, autrement dit, je me suis libéré tout seul... sans violence, rassure-toi...

— Alors ?

— Alors, je vis sous une fausse identité, mais ne possède aucun certificat de travail, il ne m'est pas possible de donner une référence à un employeur... voilà la difficulté, comprends-tu ?...

— Oui, c'est une difficulté, mais rassure-toi, tu trouveras du travail, je te le promets... en attendant, tu auras toujours la soupe et le coucher...

— Il y a une chose à laquelle tu ne penses pas, il est de mon devoir de te mettre en garde.

— Laquelle ?

C'est qu'en réalité, si tu me permets de venir chez toi, tu abrites un réfractaire, un insoumis... un homme qui n'est pas en règle avec la loi, la loi des hommes, la loi de la violence; à ce titre, tu peux, si je suis repris, avoir des ennuis...

— Je sais tout ça... mais, entre la loi des hommes et la loi de Dieu... depuis longtemps j'ai fait mon choix...

— Tu es une vraie mère, toi...

— Pour tous les malheureux que je peux sauver, je suis toujours une vraie mère.

— T'es chouette !...

Rue d'Anvers, qu'elle demeurait, la brave femme. Rue d'Anvers, un port, un port dans le quartier de la « Guill », puisque tout, décidément, m'amenait à ce sacré quartier. Elle habitait un immeuble vétuste, comme il en existe tant dans ce quartier; un escalier crasseux... à chaque étage, il y avait une fontaine commune pour tous les locataires de l'étage... de chaque côté de la fontaine, un couloir, où se devinait, dans l'obscurité, l'ouverture de plusieurs portes. Une caserne, une caserne de la misère qui a encore un toit, que c'était... ça puait la crasse, l'humidité, l'odeur de friture froide, les lieux d'aisance, dont chaque porte à demi-étage n'était pas fermée... Malgré tout, c'était mieux que sous mon pont... Au troisième étage, elle s'arrêta, poussa une porte, donna de la lumière. J'entrai dans une grande pièce; il y avait de tout dans celle-ci... une table au centre, un évier dans un coin, une cuisinière le long d'un mur, deux buffets, des tabourets, des chaises de modèles différents, un tréteau avec du linge fraîchement lavé dessus; au mur, des bassines, des casseroles, des calendriers. Dans un coin, à même le sol, un tas de vieux vêtements et de lingerie; tout cela était d'une propreté douteuse... A la fentêtre qui donnait sur la rue, il manquait un carreau; sous l'évier, une vingtaine d'assiettes sales, des casseroles, attendaient d'être nettoyées. L'air était vicié... c'était l'air difficilement respirable du taudis... de la misère... il fallait plusieurs minutes pour s'acclimater à respirer cette fadeur... Par une porte intérieure, on communiquait avec une autre pièce, la chambre à coucher qui, en vérité, était un dortoir... puisque trois personnes y reposaient. La mère Danielle, c'était son nom, avait son lit, un grand lit, dans une sorte d'alcôve. Au fond de la pièce, à même le sol, il y avait trois matelas; sur deux de ceux-ci, dormaient, à mon arrivée, deux hommes, un jeune et un vieux, un Algérien et un Français. Ils occupaient chacun un matelas, le troisième m'était destiné. Dans un coin de la chambre, il y avait une installation étrange... je la regardais...

— C'est ma chapelle, me dit la mère Danielle.

Etrange, sa chapelle... Plusieurs caisses vides étaient posées les unes sur les autres; un morceau de drap trop court, qui avait dû être blanc, recouvrait en partie cet autel improvisé, sur cet assemblage : un Christ, du buis, un missel, deux bougies. Au mur, des images de piété; au sol devant l'autel improvisé, un coussin, recouvert d'un tissu blanc... tout autour de ce coussin, des pétales de fleurs, c'était assez original... C'est là que la mère Danielle se recueillait et priait Dieu. Pauvre et brave femme. Il faut bien reconnaître que la religion apporte aux âmes simples de douces illusions et parfois la pratique de la fraternité, mais elle est également l'opium qui interdit l'émancipation de l'homme et l'élévation à la liberté.

Après m'avoir fait visiter son asile, cette sainte femme — c'est, en vérité, l'appellation qui lui convenait le mieux — me servit deux grandes assiettées de soupe, me versa un grand verre de vin, me donna du pain. C'est drôlement bon, un morceau de pain, quand on en a été privé plusieurs jours. Puis, nous repassâmes au dortoir. Je m'allongeai sur le matelas libre au sol, cependant que la mère Danielle allait se recueillir et prier quelques instants devant l'autel, puis, ce dernier devoir accompli, escaladait son lit, ascension accompagnée du grincement des ressorts du sommier. Quelques minutes après, un ronflement sonore se fit entendre, c'était la mère Danielle qui dormait profondément, l'âme en paix, bienheureuse...

Je mis du temps à m'endormir, ma situation était des plus originales... j'avais pensé à toutes sortes de solutions pour gagner quelques jours de vie... pas à celle-là... jamais, jamais pareille histoire ne me serait venue à l'esprit... le cas de la mère Danielle devait être unique... Je vis le jour pointer au travers des stores, puis je dus trouver le sommeil. Quand je me réveillai, j'étais tout seul dans le dortoir. J'arrangeai un peu mes vêtements, passai dans l'autre pièce qui était également vide. J'allai à l'évier, fis ma toilette, ce qui n'était pas un luxe... sur une planche, je trouvai un rasoir et un blaireau, je me rasai, brossai mes vêtements, donnai un coup de chiffon à mes chaussures. Je perdais mon type de vagabond pour redevenir un homme présentable. Je venais de terminer ces travaux de propreté, quand la porte s'ouvrit, c'était la mère Danielle, chargée de provisions.

— Bonjour, mon petit.

— Bonjour, mère Danielle. Je m'excuse, j'ai fait ma toilette, je me suis débarbouillé...

— Tu as bien fait, il faut bien que tu te nettoies... Tu ne me dis pas bonjour... embrasse-moi... je suis un peu ta maman... pour quelques jours... le temps qui te sera nécessaire.

C'était une brave femme... je l'embrassai sur les deux joues... bien sincèrement... Elle en fit autant...

— Alors, mon petit, tu es reposé ?

— Oui, sur le tard, je me suis endormi, c'est pour ça que je ne me suis pas réveillé plus tôt.

— Je l'ai bien pensé, Tu avais besoin de sommeil et de repos, je t'ai laissé récupérer. Pendant que tu dormais ce matin, j'ai longuement prié pour toi... tu verras que tu vas trouver du travail... Avant de demander aux hommes, il faut demander à Dieu...

— Tu y crois, c'est bien; moi, ce n'est pas possible..

— C'est un malheur...

— C'est ton avis, de toute façon, c'est un bonheur pour toi d'avoir la foi...

(A suivre.)

B.D.I.C

LOS HOMBRES Y LAS ORGANIZACIONES

CUANDO el hombre no se niega a si mismo se pueden realizar grandes cosas sin caer en el vicio de las repeticiones insustanciales que tanto están de boga en el mundo de la política.

Desde luego no es un juego de palabras cuando el hombre afirma con robustez, firmeza y constancia, con prestancia, conciencia y dignidad su personalidad como tal, afrontando los ataques de derechas e izquierdas, porque en cuestiones de afirmación, todos se consideran posesos de la razón. No hay ni por asomo necesidad de marcar aquí a nadie que no se lo merezca; pero bueno es sacar al sol para que lo abrillante con sus rayos cauterizantes aquello que estando por espacio de algún tiempo oculto, por un desliz, o por la explosión de la envidia o del encono queda al descubierto, prometiéndose no parar hasta liquidar lo que le estorba para poder coronar la cúspide.

Hemos dicho muchas veces, que el hombre ha de hacerse responsable de sus actos, es decir, de lo que en su vida puede llevar a cabo si es que, como hombre quiere que se le conozca y reconozca. Nada más justo que esto para que sea respetado y apreciado por el hombre; pero frecuentemente observamos que ocurre a la inversa, lo que es una desgracia para los trabajos ulteriores que pudieran realizarse o se realicen, ya que nada en absoluto guarda relación directa con lo que en un principio de efervescencia defendió, no sólo por el decoro de los demás sino por el suyo propio, que no es poco decir, equilibrándolo o comparándolo con el momento presente en que se vive.

Podemos discurrir por caminos distintos, puede el hombre avanzar, si se lo propone, por la senda que de antemano elija, sin confundir el ayer con el hoy, a no ser que haya perdido las nociones de vivir, y su mente divague entre distintas confusiones y convulsiones irresolutas, nefastas en todos los momentos para su continuidad en el mundo de las grandes contradicciones, en este mundo de desigualdades y desafecto sconsustanciales de cada cual. Obligar no es voluntariedad, ni confianza duda. La presión que imposición y duda ejerce en las actuaciones del hombre, le colocan en una posición comprometida frente a cualquier movimiento reivindicativo o simplemente justiciero. Condición ésta no fácil de sortear por la inconstancia que de manera sobresaliente hay en el hombre que no se detiene a descubrir, a estudiar lo que haya de bueno o de malo en su mundo ambiental : en el medio en que desarrolla sus actividades.

Sin querer profundizar más las circunstancias y resultados logrados de ellas, el hombre no es ajeno a nada de cuanto le rodea y se le puede considerar como su creador, lo que da lugar a reflexionar un poco sobre su capacidad intelectual y comprensiva dentro del mundo-idea, como también de sus justificaciones del motivo de ser lo que es.

No es por mera discusión reposada o acalorada, constructiva o destructiva como podemos conocer al hombre. Al hombre se le conoce por su actuación cotidiana. No hay hombre que no tenga una actuación en la vida; pero hay actuaciones indignas del hombre, aunque el hombre, y sólo el hombre las ejecute. Pero, ¿y la conciencia, el conocimiento de la responsabilidad? Esto, esto es lo principal para que una organización eficiente y de combate por el bienestar de todos, sea respetada no sólo por los amigos, sino también por los enemigos. Quiero decir con esto, que aquella organización que cuente con mejores militantes y actúen responsablemente, sin dar lugar a que nadie sea más que nadie, sino uno más en el concierto de todos, será siempre temida por sus adversarios, puesto que su aptitud, competencia y disposición les hace meditar un mucho y no llevan al terreno de la práctica lo que de no ser así llevarían con la plena seguridad en el triunfo... Nadie puede negar esta afirmación hecha por la experiencia de los días a través de todos los avatares de la vida. Desafortunadamente para el hombre y la organización correspondiente, se dan con frecuencia casos de inconsistencia de debilidad, de tolerancia, siendo esto, precisamente, la causa general de sus desesperos y de su decadencia, llegando incluso hasta ser su muerte.

Con mucha asiduidad nos vemos envueltos en el marasmo que nos proporciona nuestra exagerada transigencia, nuestra incontestable tolerancia en uno y en miles de casos, creyéndonos que obrando así se consigue más que de otra manera, y no, la idea debe de ser, ha de ser, es intransigente, de lo contrario no existiría ni habría evolución alguna en el hombre ni en la sociedad. Yo transigiré en todo, si cabe, menos en las ideas que son estímulo mío y ansias de vivir, de crear, de hacer algo a cambio del placer que recibo. Mis ideas no pueden ceder nada a nadie ni avenirse a contemporizar con aquel o aquellos que quieren anularlas, porque si cedieran o se aviniesen a alternar con los que son sus más encarnizados contricantes dejarían de ser lo que son y morirían asfixiadas en medio de terribles convulsiones.

El hombre-militante que obra por impulso de sus convicciones no rehusa la responsabilidad ni se presta a ninguna clase de juego.. Es el más fuerte baluarte para una organización digna de llamarse libertaria o anarquista. Es el mayor caudal de acción y confianza, de voluntad y entusiasmo, de impulso generador y avance social.

Se impone un razonamiento efectivo cuando por entre cualquier acontecimiento político o social se vislumbra algo que viene a facilitarnos lo que no poseemos, y que debemos aceptarlo o no sin menoscabo para las ideas. De otra manera jamás será aceptado por el hombre idealista, porque si tal hiciera perdería lo que la caracteriza y le magnifica.

Ha de vivirse con arreglo a lo que el progreso exige o determina. Y, ¿qué exigencias o determinaciones son esas que no se vivan desde el instante mismo en que se nace? Lo que pasa es que hay quien lo vive con más o menos intensidad; pero de esto a la especulación abusiva hay un gran trecho, que es lo que actualmente se explota y se propaga en provecho de los teorizantes «practicistas».

Las luchas intestinas, producto de un malestar reinante ,son engendradas por tendencias opuestas entre sí, que, aun «persiguiendo el mismo fin» no emplean las mismas tácticas o lo intentan. De ahí que surjan esos conflictos antagónicos y necesarios para la salud del cuerpo atacado. De ahí parten también las escisiones. Ninguna organización escapa a esta medida de higiene orgánica. Es propio de la sociedad capitalista en que vivimos y nos desarrollamos.

Y como terminación a estas elucubraciones mías, dire: Que no hay mayor claridad que descubrir la mentira, y no hay mentira si se habla con sinceridad.

El hombre que practica la sinceridad jamás es embustero y sus palabras y acciones responden siempre por él.

MINGO

RECIEN APARECIDO

«La joven generación opina»

Folleto de veinte páginas editado por el Grupo de Emigrados Económicos Españoles y para difundir entre sus compañeros de emigración.

Las FF. LL. podrían interesarse por la difusión fácil de este opúsculo.

Pedidos a esta Administración.

SENSITIVA

Luz y esencia de naturaleza, sólo se perciben en la Naturaleza misma.

(Chispero)

COMO ayer, como anteayer, como los demás días, dadme hoy también, queridas viejas piernas mías, la fuerza necesaria para evadirme a esas alturas que desde aquí contemplo. Ya sé que en tiempo no lejano, ¡ay!, no podréis obedecer más a esta llamada de mi espíritu; ya sé que se aproxima el instante en que todo intento será inútil, y me dejaréis al borde del camino, sin vida para enhebrar dos pasos enérgicos, el alma invadida de un pesar horrible y la mente, loca, bebiendo distancias en los claros horizontes del pasado.

Mas esa fatídica e ineluctable verdad no ha sonado aún su postrer adobonazo. Hoy siento todavía mi corazón latir con la misma inquietud de aquellos veinte años; mis ojos siguen escrutando con el mismo albor rozo cañadas y laderas, y vosotros continuáis a estremeceros de impaciencia cuando sentís la proximidad del esfuerzo vivificador.

Vamos, pues, compañeras inseparables de mi existencia, amigas entrañables de mis satisfacciones más felices; la montaña nos brinda éste asomo de sendero, casi apenas visible, por el que ya sólo deben transitar los escasos locos de mi especie enamorados impenitentes de esta madre tan hermosa, tan soberbiamente hermosa que se llama Naturaleza.

Vamos, queridas piernas mías (pobres huesos peregrinos de tantas rutas, recubiertos del mezquino envoltorio de una piel más negra que el carbón); vamos, secajos filiformes, devoradores incansables de maravillas terrestres...

El Sol, que hace un instante asomaba su faz rubicunda encaramado a los agudos picachos negros de arboleda, se ha plantado de un brinco en los azules espacios y ha ofrecido a nuestros ojos absortos la infinita policromía de un valle estremecido de rocío. De la tierra brotan centenares, miles, millones de destellos azules, verdes, amarillos, rojos: una verbena diurna de colores y de luces que se esconden y aparecen en continuo frenesí hasta allí donde los montes oponen su ingente barrera de granito. A los efluvios del día naciente, un coro de trinos se eleva del bosque y ofrece la más bella, la más pura acción de gracias al dios de los dioses: el Sol.

Ante tanta magnificencia, tanto esplendor, el hombre se siente humilde, pequeño, más miserable aún que ese gusano que al ruido de pasos ha huido a esconderse deslizándose entre los tallos de la hierba adormecida. ¡Dichoso el que puede y sabe gozar de tan sublime espectáculo! ¡Dichoso el que puede y sabe llenar todo su ser de esta riqueza inmaculada que se le ofrece todavía en la más casta de las desnudeces!

Adelante sin más vacilaciones, viejas piernas mías. ¿No sentís las palpitaciones de la senda, que parece llamarnos como si ardiera en deseos de escuchar nuestros pasos acariciar su arrugada epidermis? ¿No percibís los suspiros entrecortados del arroyuelo, que ha descendido de las cumbres de las nieves eternas sólo por saludarnos y ofrecernos sus cristalinas aguas?

Como vosotras estáis ya descubiertas, despojémonos también de la camisa; ofrezcamos a los rayos tibios del Sol todo cuanto de nuestro cuerpo podamos concederle. ¡Qué placer sentir sus besos amorosos y la caricia de esta brisa mañanera!

Y sigamos ascendiendo, siempre arriba, tras la línea escarpada del sendero que ora tuerce a izquierda, ora a derecha, ora salta sobre cicatrices del terreno, ora rodea bloques enormes de piedra, ora se precipita en una hondonada, para, de pronto alzarse de nuevo, impetuosamente, a la búsqueda del aire y de la luz. En ciertos lugares andaremos bajo un dosel de hojas que, al pasar, nos invadirán de menudas gotitas; en otros, nuestros pies se cubrirán de hierba húmeda aún que os inundará de agradable frescura. A veces, perderemos toda traza del camino y nos veremos obligados a retroceder para orientarnos mejor, o avanzar temerariamente para inquirir la continuación. Y todo ello forzosamente, alegremente, llevado por vosotras, canutillos de piernas mías, incansables viajeras que parece hayáis nacido con la única misión de colmar a mi espíritu de las más caras delicias.

Ya hemos dejado atrás la ciudad, las voces humanas, el ruido de los automóviles, el bramir sempiterno del torrente, el trajinar imperioso del obrero. Ahora nos hallamos solos, vosotras y yo, solos con nosotros mismos en este tupido bosque donde sólo se puede acceder por el esfuerzo vigoroso de dos piernas como vosotras, acostumbradas a estas evasiones.

Sentémonos sobre la hierba fresca, en este claro que domina el valle. En torno nuestro la vida parece haber detenido su ritmo inmortal. La brisa no murmura ya en las hojas temblorosas; el arroyuelo ha ladeado su curso de nuestra ruta para no turbar, sin duda, la paz que nos envuelve... Silencio, silencio de otro mundo. Los sentidos parecen embotarse, los músculos se relajan, los párpados se abaten dulcemente sobre unos ojos ausentes. Insensiblemente, el ser todo se desliza por regiones de ensueño, suavemente, muy suavemente, como una pluma blanca descendiendo de los cielos hacia las simas insondables de amor y de felicidad...

Mas nó, la vida no se ha extinguido sobre la Tierra. De repente, un pájaro estalla en cantos melodiosos y en un batir de alas abandona su nido, cruza los árboles copudos y se lanza, veloz como el rayo, en el tranquilo mar de los espacios. Mi mirada

le sigue en su vuelo, prendida en el juego insensible de sus alas. Héle que sube y sube hasta casi perderse de vista; héle que desciende en carrera suicida hasta rozar con su buche los arbustos; héle que revolotea juguetonamente de una rama a otra, de uno a otro macizo de flores silvestres.

Feliz tú, linda, candorosa y despreocupada avecilla, que de nada careces y que nada ambicionas! ¡Feliz tú que ignoras el egoísmo, la maldad, el odio, el rencor, la angustia, los vicios y los defectos de ese mundo afanoso que deambula al pie mismo de esta agreste montaña!

Para tí el sol; para tí la brisa; para tí el agua del arroyo; para tí el néctar de las flores; para tí el verde ropaje de los árboles; para tí los cielos y la tierra... Para tí la Naturaleza toda, tal como es ella: majestuosa, imponente, bella, arisca a veces, suntuosa; y madre generosa y espléndida, que todo lo da y nada exige.

¡Feliz tú, cantor eterno, que aún sabes hablar con la música del alma!

∴

El sendero continúa su escabrosa ascensión y vosotras, piernas mías seguís tan airosas como al principio. ¡Qué satisfacción sentiros en mi cuerpo y, qué orgullo de saberos mías!

¡Con qué sincera compasión miramos esos ridículos artefactos de cuatro ruedas, que para llegar hasta aquí no tienen más camino que la cinta asfaltada de la carretera, llena de sol, de polvo y de olores pestilentes de gasolina, de neumáticos y de alquitrán! ¡Qué saben sus ocupantes de éste placer tan sano que sentimos nosotros, de éste contacto directo, de ésta compenetración total, absoluta con la vida y la Belleza!

¡Mecanismo, automatismo, progreso! Tres palabras mágicas que han dado al hombre buena parte de las satisfacciones materiales que, en justicia, le son necesarias. Pero que, ¡ay!, al concedérselas, han logrado absorverle de tal suerte que ya se confunden unas y otro en un amalgama uniforme, sin color ni contorno ni expresión propios.

Desapareció ya, casi en general, el amor a lo pequeño, de lo natural, de lo humano. La vista y el alma del hombre se dilatan ante lo enorme y lo grandioso, y se extasian ante lo abstracto y monumental, si de ello se desprende un hálito de fuerza y de poder. Sin embargo, a lo minúsculo, a lo delicado, a lo aparentemente frágil no se presta la más leve atención. ¡Como si un grano de arena no fuese el origen del inmenso Sahara, una gota de agua el de los océanos, un átomo de polvo la génesis de la Tierra! ¡Como si ese ser tan engreído y vano que es el hombre no fuera, también, un maravilloso amasijo de células y corpúsculos, sabiamente compenetrados!

∴

Hénos ya de vuelta. El sol declina la cúspide de su vértice, abrazando con sus rayos en ascuas los angostos valles, las laderas forestales, las cimas peladas por las nieves.

Bajo mis pies, el mismo sendero que me condujera a aquella extensa plataforma natural; el mismo sendero, caprichoso y accidentado, ¡y tan bonito! Frente a mí, allí abajo, los diminutos prados, las casas multicolores, la rutilante carretera del encrespado Valira; a mi alrededor, la Naturaleza en su más bella expresión, amante abandonada a mi pasión inmaculada y sin reservas.

Sosteniendo mi raquítico cuerpo, los alambres ennegrecidos de estas mis piernas, capaces aún de saltar mil montañas y de atravesar mil valles más.

Enajenado, enardecido por tanta belleza y tanta felicidad, aspiro profundamente el perfume embriagador de estas alturas, saturado de esencia de pinos y de flores silvestres. La vida canta por cada poro de mi cuerpo casi desnudo, y mis ojos destellan luces de amor y de dicha.

De nuevo llega hasta mí el cantarino discurrir del arroyuelo, que al acercarse a mí vera me va contando yo no sé qué misteriosas leyendas. Enternecido, me detengo a escucharle unos segundos, y él sigue hablándome en su lenguaje de cristal...

Ya se acerca el término de nuestro viaje de hoy. Unos cientos de metros más, y de súbito irrumpiremos en el caos de una «civilización» polvorienta maloliente y corrompida.

Salud y hasta mañana, árboles, pajarillos, flores y arroyuelo; salud, madre Naturaleza.

ANDRES MARTINEZ

Andorra, julio 1964.

¡Historia, historia, historia!

Y dale con la historia. No pasa día que no nos jeringuen los oídos con la historia: «Responsabilidad ante la historia. Lo qué dirá la historia. La historia juzgará. La supremacía de la historia. La historia autoriza. La dialéctica de la historia. El materialismo histórico, etc.», y no acabaríamos con la retahíla.

Decía Herbert Spencer que debíamos de desconfiar del mito de la historia, porque los hechos sociales son extremadamente difíciles de percibir y que el historiador es impelido a desfigurar: por la triple influencia del interés personal, de las ideas preconcebidas y de las pasiones de partido.

Sobre el valor de la historia, Volney también manifestaba una confianza muy reducida. Lo mismo Rousseau, que expresaba un escepticismo tal, que iba hasta el extremo de decir que la historia era el arte de elegir entre muchas cosas falsas. Y según Han Ryner: «Nada es tan difícil como el descubrimiento de la verdad histórica.»

He oído hace poco de un hombre que hace profesión de historiador, una afirmación muy curiosa: Primero, «que aborrece la historia», y por otra parte, «que la historia no existe, porque la vida, su origen, su desarrollo, su fin, simultáneos, es decir, la misma cosa».

Un pueblo aislado y estancado, quizás podría vivir sin historia o al margen de la historia.

∴

La historia es el historiador, y el historiador puede ser un hombre equivocado.

No hay en la historia, como en otras muchas cosas, nada de absoluto. El error es la regla en historia, en la mayoría de los casos; ésta es una perpetua hipótesis y no se le puede dar un sentido definitivo. La experiencia nos demuestra que los pueblos y quizás los gobernantes no aprenden nada de la historia, porque cada época histórica constituye una situación diferente. La ley del progreso está sujeta a eclipses, a movimientos contrarios.

Los acontecimientos históricos no son lo que muchos políticos o escritores describen, sino muchas veces los que han sido olvidados o velados por interés doctrinal o político. No hay acontecimiento en la historia de la humanidad que no posea verdades ignoradas o falseadas.

Como botón de muestra, citaremos este párrafo del libro de Volin «La Revolución desconocida». Dice así: «Hasta el presente, casi todos los historiadores, tanto burgueses como socialistas, databan el nacimiento del primer soviet obrero a fines de 1905. Este surgió *espontáneamente mucho antes*, como consecuencia de un acuerdo colectivo en el seno de un pequeño grupo, fortuito y de carácter absolutamente privado. Su primer presidente y animador fue Nossar.

∴

El conocimiento de las leyes de la naturaleza y más particularmente del individuo, nos libera de ese fetichismo de la cosa escrita, como de la fatalidad de los hechos económicos del materialismo histórico. El hombre libre se considera por encima de esa historia. Para nosotros libertarios la historia sigue, desde luego, un curso: pero no podemos prever cómo y cuándo podrá llegar a un fin cualquiera, determinado por la evolución. La lógica de nuestro libertarismo no se funda sobre el imprevisible tiempo histórico. Nuestro libertarismo no se preocupa demasiado de los acontecimientos contradictorios cuyo desarrollo se llama la historia; porque no los consideramos, *ni seguros, ni inevitables, ni necesarios*. Lo que cuenta es la afirmación de la conciencia, de la personalidad y de la voluntad del hombre para las realizaciones a que aspira.

Es un error dotar a la historia de una marcha regular. Todos sabemos, por poco que recorramos la historia de la humanidad, que la marcha de ésta hacia el progreso no tiene, ni mucho menos, reglas fijas; sino que a veces va a saltos, otras se estanca, y retrocede algunas. El gran historiador Michelet decía que habría de escribir la historia de la Historia.

La historia no entiende matemáticas, ella se desarrolla al margen de toda fórmula definitiva y establecida de antemano.

¡La historia no se hace de una manera racional porque depende del comportamiento irregular de los hombres: siempre cambiante, nuevo, original! Esto demuestra también, por lo que respecta a nuestras ideas, que nada permite hacer de ellas una teoría absolutamente cerrada. El pensamiento ácrata sabe librarse de toda escolástica fetichista y mantenerse en su espíritu auténtico, libre, abierto a todas las aspiraciones.

El materialismo histórico de Marx, pongamos como ejemplo, no puede determinar la vida social de los hombres, por la sencilla razón de que son los hombres que hacen la historia.

Se dice a menudo «la historia se repite»; cuando hemos querido trazarle una nueva marcha de acuerdo con nuestras ilusiones o nuestras esperanzas hacia una nueva era; o nos hemos equivocado con nuestros entusiasmos ante la figura exaltada de algún nuevo gladiador, entonces volvemos con la frase de marras, cuando lo que se repite es nuestra tontería.

¿Qué es, en la mayoría de los casos, la historia, sino el relato de un conjunto de hechos perpetrados y explicados por la fuerza de la coacción brutal?

Se ha puesto de moda (pour les besoins de la cause) ese «slogan» llamado aquí «Le vent de l'histoire», para justificar ruinas, crímenes, matanzas, que al paso que va, nos llevará al hundimiento total de esta desgraciada humanidad.

Esa historia, recuento de muertos y de héroes, es la estupidez de los hombres que la hacen. Si ha de servir de lección para nosotros, siendo el reflejo verdadero de los hechos; si la podemos utilizar para no caer de nuevo en los errores, bien está. Pero si ha de ser una abstracción que se nos imponga, algo que no nos deje pensar libremente, y haga de nosotros los esclavos de los que mandan, ¿qué nos importa lo qué lo qué diga o lo qué dir ála historia?

JUAN

DE ACTUALIDAD

Oposición política revolucionaria, sí. Medias tintas, no

EN «Le Monde» del 22 de julio aparece un artículo del profesor de derecho político de la Universidad de Salamanca, Don Enrique Tierno Galván, que además de profesor es miembro del Partido Socialista Español del interior.

No podemos estar de acuerdo con el contenido del mismo puesto que Tierno Galván habla de una oposición para legitimar al régimen y para que España tenga una homogeneidad y un tinte democrático que le permita encuadrarse en las organizaciones europeas e internacionales de ropaje democrático.

No es ésta la oposición que precisa levantar en España. En nuestro país hay que forjar un espíritu revolucionario que avasalle al fascismo español. Esta es la labor que se ha de realizar. Es sin ningún género de dudas una faena que fructificará a largo plazo.

Pero una oposición amansada y que sirva de tapadera democrática al fascismo tan sólo serviría para alargar la agonía del pueblo español.

El dilema español es concluyente que podemos hacerlo extensivo al mundo entero: revolución social o fascismo con careta o bien de una manera descarada.

No queremos regatear elogios a los españoles del interior que maniobran en un medio repleto de peligros y de dificultades. Pero esto no es suficiente para que los que nos hallamos en el exilio tengamos que dar por buenas ciertas manifestaciones que no resuelven en lo más mínimo el caso español.

En un artículo que publiqué en LE COMBAT SYNDICALISTE titulado: Hoy y siempre por el triunfo de la revolución social, decía textualmente que España necesita una revolución profunda que transforme sus anacrónicas estructuras en el orden jurídico, económico, político y social. Es decir, que España como Portugal también si no quieren seguir siendo las cenicientas de la Europa occidental, necesitan hacer la revolución social, por imperativo biológico.

La terapéutica que propone Tierno Galván no sirve. Lo que se necesita en la hora presente es el bisturí que corte la parte malsana que impide el resurgimiento de nuestro país.

Por lo tanto, hay que crear una mística revolucionaria. A los estudiantes hay que educarlos en este sentido. Solamente siguiendo la senda revolucionaria podremos levantar una nueva España en donde haya ciudadanos y no vasallos, y una España de donde no tengan que huir los españoles en pos de un pedazo de pan.

Lo que yo sustento presupone grandes sacrificios y un camino erizado de dificultades. Pero al cabo, de 25 años de la paz de los sepulcros no es posible eludir el dilema que planteamos.

Una Nueva España tiene que asentarse sobre cuatro pilares.

I. La tierra deben poseerla los campesinos.

II. Los instrumentos de producción y de distribución deben de estar en manos de los trabajadores.

III. El problema de las nacionalidades ibéricas ha de resolverse respetando el derecho a la auto-determinación de los pueblos.

IV. Socialismo libertario, sinónimo de Comunismo Libertario.

La España muda ha soltado de nuevo el grito precursor de una próxima insurrección si sabemos canalizarla y alentarla. Pero se necesita tener una fe ciega en la revolución. Es decir: Hay que vivir y morir por la revolución. Una fe ciega rayana en un misticismo revolucionario por el que debemos estar dispuestos a ofrendar nuestras vidas tal como hizo Francisco Ascaso en el asalto a la maestranza de Atarazanas y como Buenaventura Durruti en Madrid, y como lo hizo aquella maravillosa juventud revolucionaria que cayó heroicamente en los frentes de batalla por la libertad y por el pan del pueblo español. Y como Luis Companys que ante el piquete de ejecución se descalzó para morir pisando con los pies desnudos la tierra catalana, y como Juan Peiró que rechazó los ofrecimientos de los falangistas y prefirió morir antes que manchar una vida de luchador. Este es el camino a seguir. Luchemos codo a codo, hermanados, todos los españoles que al recordar nuestro terruño se nos nubla la vista y lloramos como niños por lo mucho que queremos a nuestra tierra de la que fuimos arrojados por la barbarie fascista.

Me atrevo a pensar que los bravos estudiantes madrileños que hicieron sentir su protesta cuando fue suspendida una conferencia en Madrid del profesor Tierno Galván, que no pueden estar de acuerdo con una oposición de guante blanco.

Hay que luchar como los hombres, y más vale morir que vivir como los gusanos, arrastrándose.

Organicémonos en el interior y en la emigración. Actuemos de común acuerdo con objetivos netamente revolucionarios.

El mañana de España está en juego. Su desenlace depende de nosotros. No caigamos en el error de creer en un traspaso de poderes. Fortifiquemos el espíritu revolucionario para que se desencadene el vendaval que lo arrase todo.

Las medias tintas sólo pueden conducir al fracaso. Vayamos de cara a una insurrección popular.

JAIME BALIUS

Beau Séjour, Hyères (Var).

COMUNICADOS

F. L. DE TOURS

El 23 de agosto esta F. L. celebrará asamblea general en la Bolsa del Trabajo, empezando sus tareas a las nueve y treinta de la mañana. Ruégase a los afiliados máxima asistencia y puntualidad por tratarse de temas de mucho interés orgánico.

ADMINISTRATIVAS

S. Herrándiz, Castres. Recibido giro 10 frs. Pagado 30-10-64, «C. S.».

M. González, Izieux (Loire). Recibido giro 40 frs. Pagó 2 ejem. 31-12-63. Con último giro 22-5-62, pagas 61 y62. Di si tienes otro giro de 40 frs. y fecha.

Antonio Pla, Bordeaux. Pagas un año de «C. S.» y «Umbral» con giros recibidos.

J. Panicello, Panamá. Recibido giro de 7,50 dólares (35,80 frs.) a cuenta prensa.

J. Hiraldo, Marsella. Recibido giro 20 frs. Pago «C. S.» y «Umbral», 31-12-64. Los 4 frs. son Pro-ancianos.

Alberto Martín, Brocklyn (U. S. A.) Recibido 5 dólares (23,61 frs.) pago «C. S.».

COMPAÑEROS CONDENADOS

MADRID. — El Tribunal de Orden Público a primeros de este mes celebró juicio contra tres compañeros cenetistas detenidos en Barcelona hace aproximadamente cuatro meses. Los encartados son Francisco Calle Mancilla, Agustín Mariano Pascual y José Cases Alfonso, pertenecientes asimismo a Alianza Sindical Obrera. A todos ellos la autoridad franquista los considera reincidentes, especialmente el último, viejo militante de la Confederación.

Pese a la notable defensa de los abogados Giménez Fernández, Guerra y Gayo, parece que nuestros compañeros han sido condenados. Informaremos sobre lo que en definitiva ocurra.

No estaría mal que la Organización y todo el elemento antifascista emprendiera una campaña internacional a favor de estas nuevas víctimas del totalitarismo franquista.

Pro Jesús del Río

Ha sido expedido el siguiente comunicado:

«*Vacaville, California, agosto, 5, 1964.*

Dr. González Barrios, Ministro de Relaciones Interiores, Venezuela:

Protestamos por l aabsurda acusación que se le quiere imputar al compañero Jesús del Río. Y rogamos bajo los derechos humanos que a todos nos pertenece por igual. Que se le conceda a Jesús del Río, su hijo Helios, y a sus familiares. *El derecho cívico como los demás ciudadanos venezolanos, y se les devuelva sus documentaciones para poder desenvolverse con el derecho al trabajo, que puedan normalizar la vida.*

Por la Local 75 de S. I. A. de Vacaville, California. U. S. A., El Secretario, F. Ridao».

España y Cuba

Aunque parezca mentira, pero no del todo, repetidas veces y en diferentes periódicos he podido constatar que ni Francisco tiene nada de Franco ni Castro de Fidel; más bien son los dos traidores, el primero campeón anticomunista, y el segundo campeón antiyanqui y comunista pero de hecho son los dos totalitarios déspotas el uno de derecha el otro de izquierda que se entienden muy bien y simpatizan. Repetidas veces se insultan a la luz del mundo pero demuestran con los hechos que es teatro; todo comedia. Combinan sus esfuerzos para explotar y oprimir a sus pueblos. Coincidencias del Estado de Cuba con el de Franco, el tirano de España, que no quitan el sueño a los políticos comunistas y a los que dicen ser sus contrarios. El dinero no tiene divisiones ni ideal ni tendencia, y como cosa segura, tampoco tiene fronteras. A los dirigentes marxistas de Cuba les construirá Franco unos barcos y les abrirá créditos. Es así que demuestran que falangismo y castrismo se deben a idéntico tronco despótico. Si el barbudo Castro tiene el siniestro paredón, el Caudillo se sirve del vil garrote.

Cubanos comunistas van como turistas a España, la España de las huelgas de Asturias, de las torturas y persecuciones y asesinatos de trabajadores.

Las protestas internacionales del comunismo contra Franco van pasando al archivo del olvido.

Miguel FOZ

Plan de desarrollo y especulación

(Viene de la página 4)

Lo que equivale a decir que muy pocos creen en un plan, creado para la defensa de altos intereses y no de la base de la nación y que en la euforia de una demagogia desenfrenada, relega a segundo plano, el problema del agro español, piedra de toque de toda la vida económica española.

¿Y cómo creer en la efectividad de dicho plan, si el mismo, autoriza y fomenta actividades irracionales y descabelladas, como es la de prospecciones minerales sin saber lo que se busca?

Así por lo menos nos lo dicen ellos mismos.

«En varios puntos de la provincia se han empezado a realizar prospecciones a la búsqueda de cualquier mineral, sólido o líquido, sin saberse a ciencia cierta que es lo que se puede encontrar.»

(pág. 5. Telégramas. Ciudad Real)

Como en el burro de la fábula.. para ver si por casualidad suena la flauta... y con ello se adquiere el título de músico. Empero, la verdad sea dicha, no es inútil del todo dicho plan..

Ahí está para probar su efectividad, el escándalo promovido por las «Celulosas de Motril» del I. N. I. organismo nacional.

No reproducimos en su totalidad el desarrollo del mismo que en la pág. 6 del mismo periódico se publica. Sería demasiado largo.

Pero en resumen, lo ocurrido, que demuestra la maniobra fraudulenta de organismos estatales en perjuicio de la industria privada, ha sido lo siguiente:

Se crearon las «Celulosas de Motril» para el aprovechamiento de los residuos de la caña de azúcar.

Contrariamente al objetivo inicial dicha empresa lanza al mercado, papel fabricado con un 80 % de pasta Krafft, procedente de las «Celulosas de Pontevedra» otro organismo del I. N. I. Y lo lanza a 12,50 pesetas el kilo, cuando las empresas privadas lo hacen a 15 pesetas.

Protestan éstas, señalando que Pontevedra les vende la pasta a 8,50 pesetas kilo. Como un kilo de papel necesita 1,100 k. de pasta, el material cuesta 9,35 el kilo.

Y se preguntan, si el 80 % de esta materia utilizada cuesta 7,44 pesetas y el coste de fabricación normal es de 6 pesetas... ¿cómo puede venderlo a 12,50 pesetas si ha de añadir el 20 % de residuo de caña, si la fábrica trabaja a un tercio de su capacidad, y siendo de reciente creación las amortizaciones son superiores a las de las fábricas privadas?

La respuesta solo es posible si Pontevedra cede la pasta a Motril a precios bien inferiores a la industria privada y en cuyo caso como es de suponer que Pontevedra realice una operación a pérdida, cabe la conclusión de que el precio practicado a la industria privada es abusivo. Con ello se permite una competencia desleal de los organismos creados por el Estado a la industria privada.

¿Y cómo se llama la aplicación de precios abusivos? ¿No es acaso un «mercado negro» legalizado?

Y si los mismos organismos derivados del Plan del desarrollo, juegan a la especulación, si el Estado especula, carta blanca habrá de concederse, a la misma maniobra a quienes así lo deseen... Plan de especulaciones pues, que retratan una vez más un régimen que económicamente solo merece descalificación.

J. MUÑOZ CONGOST

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX[e] - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 10 F.
Un an : 20 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X[e]
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

BAJO EL YUGO Y LAS FLECHAS

Plan de desarrollo y especulación

por J. M. Muñoz Congost

I

«El Europeo» es un semanario madrileño, de reciente creación. El ejemplar del 17 de julio lleva el número 27. Tiene aspecto de publicación entendida en los aspectos económicos y financieros de la vida nacional franquista.

Para un lector ecuánime y ponderado, el solo ejemplar a que nos referimos trae reflejos de una situación que, despojada del florilegio de la propaganda, desmiente las promesas de un Plan del desarrollo, que a nada condujo.

Y para ilustración de unos y otros nos permitimos entresacar de sus textos, unos botones de muestra.

«...Estamos asistiendo a un progresivo desfase entre la producción nacional de siderúrgicos y el ritmo creciente del consumo. Ello ha creado un clima de escasez propicio a esporádicos brotes de «mercado negro» en el que se han practicado precios sobreprecios que tienen un auténtico carácter de especulación...»

(página 10. Especulación siderúrgica)

«...En las zonas del interior ha surgido un «mercado negro» del cemento de bastante intensidad...»

(página 1. Persiste la escasez del cemento)

Mercado negro en el cemento y en la siderurgía, con repercusiones indudables en la actividad que necesita de dichos materiales, es decir en la construcción. Y con el encarecimiento abusivo de los precios de la construcción, la especulación inmobiliaria multiplicará por tres, cuatro o cinco, dichos aumentos. Así se complicará más y más el crudo problema de la vivienda.

Y nada digamos de las repercusiones en toda la industria metalúrgica nacional con esas operaciones de «straperlo» que se aplican en el producto de base: hierros y aceros.

Nos encontramos bien a las claras con una de las imprevisiones más manifiestas de un flamante plan del Desarrollo.

Cuando se pretende planificar una economía, el a b c, de cualquier método precisa que han de coordinarle los factores producción y consumo. Llegar a intensificar una rama cualquiera de la producción, sin hacerlo a la par en aquellas otras que han de abastecerla en materias primas, es hacer prueba de analfabetismo industrial.

No nos ha de extrañar pues, que ese aumento de precio de los productos siderúrgicos unido a la desorganización de los sistemas de producción, a los sistemas irracionales de explotación, y ya la maquinaria desueta de que «gozan» las industrias españolas que lleguemos a registrar otros hechos como los que el mismo periódico, nos da:

«A pesar de que los camiones pesados de exportación, pagan entre arancel y tarifas fiscales más del 70 % de su valor, todavía resultan estos camiones extranjeros, a precios aceptables para los compradores españoles»

(página 8. Carestía de camiones pesados)

Lo cual, no dice nada en favor de los precios aplicables al transporte por carretera.

Cemento, hierro, transportes... el iniciar de una carrera de subida de precios cuyos resultados se proyectan en todos los aspectos de la vida económica del país. Buena comprobación de esta afirmación la seguiremos encontrando en otras páginas de la misma publicación.

«...Durante estos días se observa en toda España un aumento de los precios en los artículos alimenticios...» (pag. 3. Nos dicen que..)

«...Es mucho más necesaria la vigilancia de los precios en los medios de alimentación del mercado, que muestran una progresión geométrica alarmante, imposible de encajar en las economías del sector medio y trabajador.»

(pág. 11. El Europeo en Cataluña)

«...Se importa con objeto de que los precios no suban. Pero éstos son veleidosos y suben»

(pag. 3. Apuntando)

«Han salido por las calles de Madrid, vendedores piratas que boicotean la venta directa de agrios... Tales señores venden kilos de limones que solo pesan 650 gramos»

Y paremos de transcribir porque lo hasta aquí reproducido, es de una lucidez tal que se pasa de comentarios.

La propaganda franquista que hizo del Plan del Desarrollo una panacea no permitió una sólida crítica del proyecto, cuyas lagunas son tan evidentes, que en los momentos de su realización, ven brotar comentarios que iluminan vagamente la verdad.

Dice Luis Romero en «La Vanguardia» y reproduce «El Europeo»:

«España necesita el desarrollo a partir de su misma base, no de arriba abajo, que por arriba bastante y aún demasiado desarrollada está»...

«El mayor lastre del plan, dice el profesor Echevarría, es el escepticismo» (titulares en la pág. 10)

«...Sume al campo en actividad marginal sin peso específico en el conjunto de la vida nacional...»

(pág. 7. Agricultura, campos y mercados)

(Pasa a la página 3)

PRENSA CONFEDERAL

NADIE osará negar que sin órganos de expresión escrita ningún sector del exilio consigue desenvolverse satisfactoriamente ni siquiera visiblemente. La falta de publicidad se incrusta a la pátina de olvido que irremisiblemente marca a los desarraigados de durante mucho tiempo. Con tantos lustros sucedidos fuera de casa, la emigración política declina, siendo la mayor culpable de ello la demografía que sin disputa nos es adversa.

«Renovarse o perecer», se dice en casos como este, y menores que este. Pero es la Naturaleza quien nos renueva, puesto que si los del 36 moralmente somos los mismos, pero en años estamos muy cargados. Los jóvenes de ayer son los maduros de hoy y los sazonados del 19 de julio nos vamos acartonando.

Firmeza de espíritu la hay intacta en todos nosotros. Sangre nueva, en nuestros sucesores. Añádese a ella idea clara y energía inteligente, y la continuidad será perfecta.

La labor más precisa es realizable en España, convenido. Pero no cabe el todo o nada, lo de todos en España o todos fuera de ella. Hay compañeros allí y los hay aquí, y parece que por ley natural, o de selección. Debe haberlos en todas partes. Centenares de compañeros estiman bien empleado su tiempo en el exterior, y aconsejarles ahora renunciar a su inclinación geográfica eso se puede hacer desde España, no desde Europa o América. Cada cual es dueño de su destino y suficientemente comprensible para dar al común el esfuerzo que requiere. Queremos decir, que tanta necesidad tenemos de trabajar el interior como el exterior, y más hoy que jóvenes españoles los hay en abundancia en el país y en el extranjero. Antaño cabía la voz —asaz repetida— de «propaguemos España»; pero ahora ya es otra cosa, estando la España proletaria de viaje. Son muchas docenas de miles los paisanos trabajando en Francia, Bélgica, Alemania, Suiza, Holanda y Suecia con carácter estable; e igual cantidad que ellos suponen los temporeros que al cabo del año se apean y retoman tren en la estación de Austerlitz parisina u otras del perímetro galo. Tenemos nuestra España en la mano para trabajarla aquí; y allá, por inducción factible. Depende de nuestro interés, de nuestro tacto, de nuestra inteligencia, que la juventud española sepa lo que fue la Revolución del 19 de Julio y lo que son nuestras ideas y nuestros propósitos. Cuestión de no hablarlo mucho y de ejercitar sin demora.

Con buen acuerdo, una Federación Local cenetista ha usado de este semanario para dirigirse a la emigración económica con gráficos mayormente, quedándole otras iniciativas semejantes en cartera. Con visión y desprendimiento merecedores de encomio, unos muchachos simpatizantes no ha mucho llegados de España y en estrecha relación con el ambiente del que forman parte, han publicado un folleto de redacción muy notable cuya difusión entre la masa anónima de los emigrados puede repercutir muy favorablemente en favor del ideal libertario. Cuestión de ayudar, de impulsar, de no perder golpe en la tarea de elevación que nos tiene comprometidos.

De aquí a redundar en la importancia de la prensa del exilio, no hay distancia posible. Nuestros periódicos y revistas son necesarios, son útiles, son imprescindibles. Recibir un impreso para nosotros es una costumbre, una rutina: recibirlo «ellos», los recién venidos, los educados en ambiente franquista, les resulta una revelación, una sorpresa. «¿Esto puede decirse?» —preguntan asombrados. Y cuando se percatan con los días de que sí, que la verdad antifranquista y libertaria es públicamente decible en todas partes que no sea en la España totalitaria, abandonan el asombro y se aclimatan a lo nuestro.

La prensa libertaria es hoy tan necesaria como siempre, a condición de que sea seria, de que no se contradiga, de que los colaboradores no se enconen entre ellos por pasiones partidistas.

Es un tema éste, que mejor vale no desarrollarlo. No por susto a la luz del día; para no malograr el esfuerzo considerable que algunos miles de compañeros realizan para sostener nuestras publicaciones, convencidos de que sin ellas nuestro Movimiento quedaría anónimo con riesgo de pasar a desapercibido.

Que es la suerte que corre todo sector refugiado no disponiendo de prensa propia.

Mirador

Sobre nuestro boletín interno

por FONTAURA

En ocasiones es menester recordar aquello que, por una negligencia un tanto generalizada, se ha dejado de lado, no obstante el reconocer lo que supone de interés, de importancia capital. No hacerlo así es tanto como contribuir a que perdure la falta, a que no se solvente una necesidad.

Es lo que viene ocurriendo con el «Boletín Interno» de la C. N. T. En todos los tonos se ha evidenciado lo que supone su aparición regular en nuestro ambiente. Hablar de ello es tanto como hacerlo a sabiendas de que se cae en defecto de redundancia. Pero es necesario. Y lo es porque posiblemente, en mayor o menor grado, a todos afecta la responsabilidad de que no vea la luz con la requerida regularidad.

Por ello importa insistir, para que surja un clima de evidente preocupación, y poniendo todos empeño, demos a la cosa un carácter de plausible realidad. Editado en la forma que se ha venido haciendo, por el procedimiento de multicopista, no representa sensible gravamen a los efectos administrativos de nuestra Organización. Los gastos pueden cubrirse holgadamente por el compromiso que tomen los compañeros en adquirirlo. Y es lógico que deseen tenerlo cuantos se consideran con responsabilidad en lo que hace referencia a los asuntos concernientes a la Confederación.

Y no es el caso de editar el «Boletín» de tarde en tarde. Puede muy bien hacerse una edición mensual. Materia suficiente la hay para llenar sus páginas. Aparte las colaboraciones individuales, y las colectivas que aporten las FF. LL., tendría un valor muy apropiado en sus páginas la reproducción de cuantos acuerdos han sido fundamentales para valorizar a nuestra Confederación Nacional del Trabajo. Independientemente de los temas abordados por los compañeros colaboradores, se podrían ir publicando las actas de los transcendentales congresos de Zaragoza, y del que tuvo lugar en el Teatro de la Comedia, de Madrid. Puntualicemos que estaría muy puesto en su lugar hacerlo ya que no falta quienes de ello tienen una idea vaga, en tanto que otros diríase que los desconocen, a juzgar por las opiniones que emiten en torno a lo que consideran ha de ser la C. N. T. en el futuro inmediato.

Nuestras publicaciones suelen caer en defectos de los que no se puede hacer responsables a quienes las dirigen. Me refiero a las polémicas, a los trabajos de crítica interna, a los artículos que llevan alusiones incisivas hacia tales o cuales compañeros, etc. Cortar por lo sano a todo ello es tanto como hacerse acreedor de enemistades a granel, o tener que aguantar el sambenito de dictadores. Y, ya en este plan, se encuentran en el fastidioso dilema de cortar, en beneficio del buen sentido y de la seriedad de la publicación, o bien, por dar curso a la libertad de cada uno, tener manga ancha y dejar que el apasionamiento encrespe las opiniones, moviéndose a veces verdaderas trapatiestas periodísticas. Ello ha motivado alguna vez disgustos y dimisiones en la dirección de periódicos de nuestro campo.

Sabemos cual es la misión de nuestros periódicos: exponer lo que son nuestras concepciones ideológicas, ser vehículo de relación, informar detalles en torno al vivir social, que la prensa burguesa se cuida muy bien de no darlos a la luz. Ello es, creo, lo fundamental que está llamado a decir cualquiera de nuestros periódicos. Pero siempre ha ocurrido que al exponer un colaborador, o la Redacción, un punto de vista determinado, otro punto de mira en discrepancia se ha insertado en las páginas de la misma publicación. Nada tiene de particular cuando las discrepancias son de ideas y la discusión tiene altura de serenidad y detenido razonamiento. Lo peor es que un prurito personalista de querer tener razón a toda costa envenene las cosas, entonces es cuando brota el deseo de *avasallar* al contrincante; la pasión nubla a la inteligencia, se roza la susceptibilidad y se hiere el amor propio.

Admitamos que de las tres cuartas partes de un periódico de los nuestros haya una destinada a poner de relieve *cosas nuestras;* lo que podríamos llamar matices de *orden interno.* ¡Ah, pero ya no es igual cuando resulta a la inversa! Ya no es igual cuando un periódico destinado al público en general, resulta en sus tres cuartas partes lleno de textos que si bien a nosotros pueden interesarnos, no así a quien desconoce nuestra Organización. No así al que pudiendo, por vía de simpatía, llegar a estar con nosotros, nuestras discrepancias le desorientan.

Lo dicho, que no lleva pretensión de constituir por supuesto una novedad, está escrito para abundar en pruebas favorables a la edición de nuestro «Boletín Interno». No creo que haya, entre nosotros, quien lo estime innecesario. Lo que ocurre es que por apatía, en ocasiones, se van dejando las cosas de lado. Eso sí: luego viene un pleno, o un congreso, y sale a relucir todo lo olvidado. ¡Y otra vez a tomar acuerdos para que se haga!

No se diga que no hay material para llenar las páginas del «Boletín» puesto que llevando a sus columnas lo que en nuestra prensa se discute alrededor de cosas nuestras, posiblemente se llenarían, no uno, dos o más boletines. Y lo que hará falta, incluso en el «Boletín», es ir al grano, no vaya a resultar que se haga de él por parte de algunos compañeros, con la mejor intención, cartilla donde se exponga el abecedario de lo que es nuestro ideal. Conviene tener en cuenta ese principio axiomático que aconseja poner cada cosa en su sitio.

Centenario proletario

La Asociación Internacional de Trabajadores

por Víctor GARCIA

(Continuación)

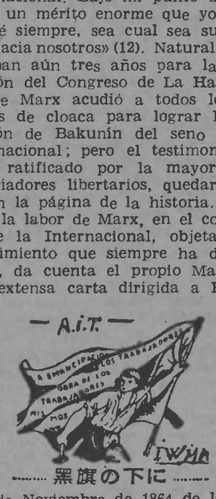
Empero, y por otro lado, el federalismo patrocinado por Francia, la necesidad de mantener una Internacional pura en base a que sus miembros sean genuinamente trabajadores, la actividad de base llevada a cabo por el Comité de París en la pequeña habitación del número 44 de la calle Gravilliers, compensan sobradamente las «debilidades» de los internacionalistas franceses (11).

Al decorrer de los años, el *acta* va asumiendo más importancia que el *acto* para el historiador y ello hace que mientras las acciones de Marx, cuya inteligencia y erudición sobresalían por encima de todas las demás, han subido por toda la actividad plumífera que llevó a cabo en el seno del Consejo General de Londres, el espíritu, la mística y la tenacidad de los internacionalistas franceses se hayan ido diluyendo en todo un siglo de intervalo.

Negar que la aportación de Marx, una vez entró a formar parte de la Internacional ya creada, tiene importancia, sería faltar a la veracidad. La presencia de Marx en el seno del Consejo General de Londres fue valiosa bien que, el momento llegado, también fuera él quien la matara y enterrara.

Max Nettlau, con pequeñas salvedades, no titubea en afirmar que Marx «produjo trabajo útil a la asociación» y lo mismo dice Bakunin en «La Política de la Internacional» (12), ratificándolo dos meses más tarde, el 28 de octubre de 1869 exactamente, en carta que dirigía a un gran amigo, Herzen: «Dejando de lado todas las villanías que ha vomitado (Marx) contra nosotros, no podríamos por nuestra parte desconocer, por lo menos yo, los grandes servicios que ha rendido a la causa socialista desde hace veinticinco años aproximadamente. Indudablemente nos ha dejado a todos bien lejos detrás suyo. Es, además uno de los primeros organizadores, sino el iniciador, de la Sociedad Internacional. Bajo mi punto de vista es un mérito enorme que yo reconoceré siempre, sea cual sea su actitud hacia nosotros» (12). Naturalmente faltaban aún tres años para la celebración del Congreso de La Haya en el que Marx acudió a todos los recursos de cloaca para lograr la expulsión de Bakunin del seno de la Internacional; pero el testimonio de 1869, ratificado por la mayoría de historiadores libertarios, quedará firme en la página de la historia.

De la labor de Marx, en el comienzo de la Internacional, objetado el engreimiento que siempre ha demostrado, da cuenta el propio Marx en una extensa carta dirigida a Engels



el 4 de Noviembre de 1864 de la que es necesario transcribir algunos párrafos: «...Un cierto Le Lubez vino comisionado para pedirme si yo podría intervenir (en el acto de Saint Martin's Hall) en nombre de los trabajadores alemanes y especialmente, si podía proporcionar un trabajador alemán para que hablara en el mitin, etc. Les proporcioné a Eccarius, quien se salió del paso espléndidamente e inclusive yo estaba presente como testigo mudo en la tribuna. Me di cuenta que verdaderos «poderes» estaban en juego, tanto de la parte de Londres como de París y decidí rechazar mi regla establecida de declinar tales invitaciones.

«En el mitin, lleno hasta sofocar (porque ahora existe, evidentemente, un resurgir de las clases trabajadoras) el Mayor Œlff (taxista y ayudante de Garibaldi) representaba la Sociedad de Trabajadores Italianos en Londres. Se decidió fundar una «Asociación Internacional de Trabajadores» cuyo Consejo General debería estar en Londres y debería actuar como «intermediario» entre las sociedades de trabajadores de Alemania, Italia, Francia e Inglaterra. También se acordó la celebración de un Congreso General de Trabajadores a tener lugar en Bélgica en 1865. Un comité provisional fue nombrado en el mitin; Odger, Cremer y muchos otros, algunos de los mismos viejos «cartistas», «owenianos», etc. representando a Inglaterra; el Mayor Wolff, Fontana y otros italianos a Italia; Le Lubez etc. a Francia; Eccarius y yo a Alemania. El comité fue autorizado a buscar la cooperación necesaria que permitiera, si era preciso, ampliarlo a un mayor número de miembros.

«Todo iba bien hasta entonces. Asistí a la primera reunión del comité. Un *sub-comité* en el que yo me hallaba fue designado para redactar una declaración de principios y los estatutos provisionales. Hallándome enfermo no me fue posible asistir a la reunión del sub-comité y a la reunión de todo el comité que siguiera.

«En estas dos reuniones a las que no pude asistir —la del sub-comité y la de todo el comité que siguiera— ocurrió lo siguiente:

«El Mayor Wolff echó mano al *reglamento* de las *Sociedades de Trabajadores Italianos* (las cuales poseen una organización central pero, como se vió más tarde, son en realidad sociedades de beneficencia) para aplicarlo a la nueva Asociación. Más tarde vi el amasijo. Se trataba, evidentemente, de una compilación de los conceptos de Mazzini, así que ya puedes darte cuenta del espíritu y la fraseología dentro de los cuales, el verdadero motivo: la cuestión de los trabajadores, era tratado. Al mismo tiempo, el énfasis que los nacionalismos gozaban.

«Por otra parte un viejo «Owniano», Weston —que actualmente es un fabricante él mismo, un hombre muy amable y valioso— redactó un programa de una ampulosidad indescribtible y lleno de la confusión más extrema.

«La subsiguiente reunión del comité general ordenó al sub-comité la remodelación del programa de Weston conjuntamente con los reglamentos de Wolff. Este dejó Londres para asistir al Congreso de las Asociaciones de Trabajadores Italianos que debía celebrarse en Nápoles y lograr que éstas se adhirieran a la Asociación Central de Londres.

«Tuvo lugar otra reunión del subcomité, a la cual no pude asistir nuevamente porque fuí convocado demasiado tarde. En esta reunión una «declaración de principios» y una nueva versión de los estatutos de Wolff fueron presentados por Le Lubez y aceptados por el comité para ser sometidos al comité general. Este se reunió el 18 de Octubre. Como

(Texto y llamadas en 2a. página)

Chispas

Tuvimos crónica del 19 de Julio en Toulouse.

Bravo por nuestro corresponsal de Toulouse en Burdeos.

∴

«BARCELONA.—La Campaña del Silencio ha determinado enorme escándolo permanente.»

∴

En la Opera de donde sea, en preferencia reina un silencio difícil y en los altos una atención irritada, encontrándose, el justo medio, en los ausentes por carencia de dinero.

∴

Cuando se advierte que las tarifas de tal o cual servicio público no serán aumentadas, se quiere decir que lo serán efectivamente.

∴

Cada locura guerrera aumenta el frenesí de vida, lo que explica el exceso de nacimientos exigentes de nueva guerra.

∴

El cura bendice a los nacidos y a los cañones que han de exterminarlos.

∴

Un fraile es una oración, cien frailes una desolación.

∴

Doña Filo, mayor de Cofradía,
su virginidad enaltecía.
Intacta posible que lo sea,
por ser, Filo, terriblemente fea.

∴

También burgués
el que sin dinero
lo es.

∴

Está demostrado que para ser autoritario no se necesita nombramiento.

∴

El civilizado es vestimentista para encubrir sus vergüenzas morales.

∴

En la isla de Levante al que no se desnuda como todo el mundo lo abroncan por inmoral. Podría contaminar al mar con enfermedades secretas.

∴

La verdad desnuda y la persona tapada, he aquí contradicción social flagrante.

∴

Y:

Las conductas torcidas tuercen así los espejos.

CHISPERO

DISCOS

UN suceso de carretera dio un terrible balance de dieciocho muertos. Dieciocho hogares tranquilos que han dejado de serlo. ¿Dejemos que la pena se la pasen ellos?

No, aunque cada cual en este mundo haya de apechugar con las penas propias.

Al amigo Guiraud no le iba nada familiar en ello y sin embargo fue a los conciertos de Prades angustiado. A pesar de lo que le seduce la música.

Yo comprendo esa pena del compañero, superior a un daño personal paralelamente atravesado. No somos egoistas y si, posiblemente, altruistas.

Se quiere a los de casa —la pequeña— y uno se aficiona al mundo bueno de la casa grande. Somos sociables, y ay del que no lo sea en el buen sentido de la ocurrencia. El corazón le degenerará en esparto.

Las amistades simpáticas tejen en el ánimo su tela de oro-seda, prendiéndonos imperceptiblemente en ella. Cuando algo desgarra a esa familiaridad selectiva, nos damos cuenta del sentimiento que nos envuelve.

La libertad, por ejemplo, se percibe y no se palpa. Igual la amistad verdadera. Es un aire espiritual que se respira, y desgraciado aquel que desdeñe respirarlo.

En ambiente de amistad decretada, de compañerismo con cédula, sufrí molestias y algún que otro desgarro. Mi estima no menguaba, no obstante, porque más familia, espontánea, me acogía. Solo lo hubiese pasado igualmente, y malamente. Aguantar carácter a veces arruina sangre y carne; lo certifico. Es el flaco por donde el enemigo puede atacarme.

La familia en cuestión se enlazaba en revoloteos graciosos y voces melódicas. El motivo era divertirse mediante el arte, la solidaridad y la atracción de juventud manifestable en estallidos de belleza. Nuestro Esbart —y no era todo— lo componían dieciséis personas de ambos sexos conjuntadas en ocho preciosas parejas. Mientras voces roncas nos gritaban «¡regionalismo!», un extremeño sensible abrió de par en par su tienda a nuestras muchachas para que escogieran telas a discreción para presentarse más atinadamente, aún, en escena. La belleza seduce incluso a los indiferentes. ¿Cómo va a dejarnos polonórdicos a nosotros, idealistas?

Yo, pedernal de la Segarra, soy tan vulnerable que puedo insinuarle al astur «La molinera» o «Noche de plata», al gallego la «Alborada», al murciano y al valenciano los efluvios de sus huertas, y así por el estilo. Porque el arte es lazo invisible que une, que intima, que ensancha la estrechez de la familia. Todo lo contrario del estrechismo españolista impuesto por un Estado, por un partido, o por un sindicato.

La muerte de dieciocho músicos y danzarines perpiñaneses en Vittel, ha sido un golpe fuerte para nosotros, a pesar de que los malogrados jamás hubiesen asistido a nuestras reuniones. Eran artistas de alma, seres con bondad de corazón y, por este hilo áureo, familia extensiva nuestra.

De esta que reside un poco en todas partes y de la que no hay estricta necesidad de trato y retrato para quererla.

DISCOBOLO

PREDICAR EN DESIERTO...

SERMON PERDIDO

La conferencia del doctor Vargas sobre cultura sexual exclusivamente para matrimonios pronunciada hace tiempo, llenó el salón de actos del Ayuntamiento, siendo de diversos modos comentada.

Sólo el acceso permitióse a casados y casadas cualquiera que su posición social fuese.

Presidió el doctor Cárceles quien presentó al orador como uno de los higienistas más ilustres de entonces.

Ahora que el tema no era para desarrollarlo en una localidad procaz, sin ninguna preparación, cuya saliente cualidad es la guasa.

Dijo que hablaba para los habitantes de las cuevas principalmente y para los jornaleros en la mayor inopia.

Mientras la procreación dependa de los medios materiales y sólo esté a arbitrio de las clases pudientes, obligado queda el pobre a reglamentarla, si evitarla no puede.

Una de tantas injusticias sociales supone esto.

«Creced y multiplicaos» dijo Cristo, pero hoy no lo diría sin establecer un privilegio más sobre los muchos de que los ricos disfrutan.

La injusticia obra de arriba abajo, que es por lo que esta infinita distancia, esta inmensa desnivelación impide de que todos profesemos la anarquía.

Desde que todo adquirió injusto valor la vida como en sus orígenes, dejó de ser gratuita, los peores impusieron su ley a los mejores, de cuya brutal arbitrariedad naciera la opulencia y la miseria, el señorío y los esclavos.

Que el pobre no tenga derecho a sucederse en condiciones de bien criar una familia supone vedar al hombre y a la mujer un derecho consustancial con el matrimonio.

Sólo en el nacer y en el morir somos hermanos gemelos; a cuatro pasos de aquí, nada.

Señor cura, ¿adónde va el ánima sin fe religiosa destinada a sufrir en este mundo? ¿Es castigo procedente de anteriores vidas contra el que no valen posteriores arrepentimientos o qué es esto? ¿De qué madera son los que sólo bueno conocen? ¿En qué consiste la justicia divina no estando el cielo lleno de parias?

La mujer de un cavador cargado de familia no todos los días planta la mesa. No a todos la Conferencia de Paul provee. ¿Y vestir? ¿Y calzar? ¿Y las reglas de higiene? ¿Y la asistencia a la escuela? ¿Y aprender oficio? ¿Y diferenciarse de los animales caseros no siendo uno de tantos?...

La clueca desentiéndese de los pollos cuando crecen, mas si una madre obra así con los hijos falta. ¿Los trae sin poder traerlos? Armese de paciencia. Limite su matriz, adquiera cultura sexual, hable con su médico, aconséjese de la comadrona, opóngase a alumbrar víctimas.

A menos que tener hijos debido a las alocaciones, represente un negocio. Antes es la responsabilidad del parto. No aconsejo la abstinencia del placer, propugno por la decencia de la sucesión, por el orden matrimonial, por la capacidad económica, por la pulcritud de cuerpo y alma.

Aludió, sin nombrarlas, a mujeres cargadas de hijos las cuales, sin poder mantener a los habidos, traen uno más cada nueve meses.

Después de otras interesantes declaraciones, el doctor Cárceles cerró con palabras elogiosas la conferencia.

Eran las ocho de la noche y la mayoría de los oyentes salieron del Ayuntamiento descontentos.

Hablóse en la plaza, en la puerta de la botica, en el Peso, en el mercado, en la carnicería, en las tiendas. Ocurrió tomar el rábano por las hojas y poner al conferenciante, sin razón, de chupa de dómine.

Las mujeres hacían deducciones descabelladas; los hombres, con peor intención, vertían conceptos repugnantes.

En un pueblo inculto que rechaza educarse no se puede hablar de estas cosas. Es preferible acercarse al acervo de los melones y adquirirlos maduros.

PUYOL

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6 rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

3428

B.D.I.C

LA FORCE DES TYRANS NAQUIT DE NOS FAIBLESSES

LE COMBAT SYNDICALISTE

NOTRE ENNEMI C'EST NOTRE MAITRE
La Fontaine

0,40 F. LE NUMERO C. N. T. A. I. T. 27 Août 1964

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL ● SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS 36e ANNEE ● NOUVELLE SERIE ● NUMERO 312

LA PAIX

«L'union des travailleurs fera la paix du monde»

Cette maxime, qui figure sur la couverture du «Cours Rationnel d'Esperanto», semble avoir échappé à la science et à la raison des masses laborieuses.

Précisons tout de suite que tous ceux qui se sont offert pour veiller aux destinées des ouvriers et des classes modestes, qu'ils soient politiciens, prédicateurs ou bonzes syndicaux, n'ont eu qu'un souci : la division de ceux-là même qu'ils prétendent protéger.

La C. N. T., consciente de la menace qui pèse sur le travailleur tant que celui-ci n'aura pas réalisé l'unité de classe, s'efforce de dénoncer le piège, et combat tout particulièrement et sans répit le principe de la hiérarchie des salaires; ceci n'étant qu'une première abdication qui conduit à la division, antichambre de la guerre.

Il n'est pas nécessaire de s'en rapporter au passé pour appuyer nos affirmations, l'actualité est malheureusement riche d'enseignements de ce genre.

Les évènements du Sud-Est asiatique et, plus prés de nous les sanglants combats qui se déroulent entre chypriotes grecs et turcs maintiennent depuis trop longtemps déjà une psychose de guerre qui risque de nous être fatale; alors que les travailleurs turcs et grecs devraient se donner la main.

Malgré les campagnes faites contre la bombe atomique, il existe encore trop de moyens de faire la guerre pour que nous puissions nous laisser bercer par une fausse illusion de paix.

Les «oficiels» eux-mêmes, reconnaissent que la solution n'est pas dans la guerre mais ils avouent aussi dans quelle incapacité se trouve actuellement l'O. N. U. pour faire règner la paix.

Faut-il un organisme comme l'O. N. U. pour déterminer lequel des deux pays a tort ou celui qui a raison? Peut-on, d'ailleurs, donner raison à un peuple quelconque quand on sait qu'en définitive il ne s'agit que d'une guerre fraticide entre travailleurs qui n'ont aucun intérêt en jeu et qui ne font qu'épouser les querelles de leurs maîtres?

L'erreur est dans la guerre, certes, mais le système capitaliste ne peut se survivre que par ce moyen. L'appréhension d'une crise économique commence à prendre corps dans divers pays et il n'est pas exclu que les affairistes du monde entier en arrivent à un accord pour l'interdiction de la bombe atomique afin de laisser le champ libre à une petite guerre de destruction sans risques pour leur existence.

Cet accord serait un danger pour le prolétariat international mais le danger existe déjà du fait que les maîtres sont plus aptes à s'unir que les esclaves.

La puissance de diffusion de fausses nouvelles et de théories erronées dont disposent les Etats, ont contribué, avec les trahisons successives des représentants du peuple, à une désorganisation massive de la classe ouvrière. On nous a si souvent répété que les préceptes de nos ainés, des pionniers de la justice et de la liberté, des précurseurs de la société idéale et sans classes, étaient périmés et sans valeur, que les travailleurs ont déserté la seule lutte qui puisse se justifier: celle de sa propre émancipation et libération: «ils ont laché la proie pour l'ombre» en poursuivant des revendications à court terme et surtout avec application hiérarchisée.

Comme nous le disions au début du texte, seule l'union des travailleurs peut instaurer la paix dans le monde: mais cette union doit être axée sur trois points essentiels :

1) la formation morale et sociale de tous les travailleurs appelés demain, à gérer eux-mêmes leurs propres affaires.

2) l'instauration de l'égalité économique et sociale.

3) l'épanouissement de la fraternité et de la solidarité entre les peuples, par dessus les barrières linguistiques ou politiques qui peuvent les séparer.

INDECENCE

Afin de célébrer la mobilisation (qui n'est pas la guerre, Poincaré *dixit*) du 2 août 1914 un important défilé est organisé pour commémorer l'extraordinaire élan patriotique qu'elle provoqua. Ce sera aussi l'occasion pour le despote de l'Elysée d'adresser une proclamation à la Nation.

Les Parisiens seront invités à assister à une réminiscence de troufions en culotte rouge formant une garde d'honneur autour des drapeaux des régiments qui s'élancèrent alors à la frontière. Les taxis de la Marne seront même présents pour rappeler un point d'histoire assez peu connu ; le miracle de l'arrêt des armées allemandes en septembre 1914 fut dû à la clairvoyance de Gallièni et non à l'initiative de Joffre. En outre, une musique militaire, imitant celles d'il y a cinquante ans qui exaltèrent un inutile sacrifice, précédera le cortège.

Si invraisemblable que cela puisse paraitre, curaison de leur incomparable faculté d'oubli, les Anciens Combattants participeront à cette mascarade.

Ainsi, cete armée qui demeure un jeu de massacre mis à la disposition du chef de l'Etat, demeure attachée à un passé qui ne correspond plus aux progrès scientifiques mis au service du mal de l'humanité ; n'envisage-t-on pas de remplacer par des groupes de techniciens ces hommes inutiles qui remplissent le rôle attribué par Jérémie Bentham au spécialiste dressé pour l'anéantissement du monde ? N'est-ce pas là une indécente façon qu'utilise l'armée pour faire oublier les désastres causés par son imprévoyance.

Le sentiment humaniste qui, malgré tout, anime encore les bipèdes qui pensent, sera une fois de plus momentanément annihilé par l'exaltation de la haine et de la vengeance, inspiratrices du regrettable esprit de revanche.

Lorsque nous constatons l'aspect de la capitale à l'occasion des fêtes patriotiques, nous ne pouvons qu'être frappés par le nombre restreint des édifices s'appliquant à arborer les couleurs nationales ; en dehors des bâtiments publics ou des administrations officielles, seuls les établissements financiers mettent un point d'honneur à montrer la reconnaissance qu'ils pratiquent envers leurs victimes passées, présentes ou à venir. Car on honore surtout les responsables des massacres et les financiers, grands profiteurs de ces derniers, se profilent discrètement dans l'ombre en laissant la direction des affaires aux tout-puissants industriels domestiquant les gouvernants.

Notre civilisation grégaire qui désindividualise les hommes en les exerçant progressivement à marcher d'un même pas afin de les plonger dans l'ennui et dans la monotonie dans le but d'étouffer en eux tout esprit critique est bien un signe des temps que nous ne pouvions que régretter.

Comme nous sommes loin des affirmations officielles qui masquent l'incapacité des militaires à préparer et à conduire les conflits que leur seule présence perpétue. Les sombres hécatombes ne servent que les intérêts des politiciens qui placent leur aveugle confiance dans l'indifférence ou l'ignorance de leurs victimes toujours prêtes à s'offrir à de nouveaux holocaustes.

Présentement ne sommes-nous pas en droit d'attendre une réaction salutaire contre ces massacres qui se préparent et les camps de concentration qui abriteront les réfractaires ? Nous avons surtout pour devoir de nous défier de la fallacieuse opposition qui se dresse contre le présent chef de l'Etat pour substituer à sa force de dissuasion française (combien coûteuse et inopérante) une force de frappe européenne qui serait supérieure à la bombe atomique ou à la bombe thermonucléaire nationale.

Il y a encore de beaux jours pour les bellicistes qui ne voient pas le danger qu'ils préparent dans leur inconscience, sans se soucier de se trouver plongés dans le bain de sang qu'ils appellent de leurs vœux pour perpétuer leurs profits.

La simple pudeur devrait contraindre au silence les successeurs des responsables des horreurs que les populations innocentes ont dû subir pour la seule satisfaction de leur vaine gloriole.

LALIME

LES PIEDS SUR LA TERRE

Est-il réaliste de croire possible en France un renversement total et immédiat des institutions actuelles par la véritable révolution sociale préconisée depuis la fondación de l'A.I.T.?

Sans que ce but soit pour nous moins désirable, nous avons conscience des réalités, et cela nous interdit de tenir à nos camarades le langage mensonger cher aux politicards qui, parodiant le coiffeur, disent : « Demain on rase gratuit. »

Dans la conjoncture actuelle du monde et devant les forces en présence quel rôle principal, peut donc jouer l'Association Internationale des travailleurs et les forces de liberté qui convergent ça et là vers le même but de totale libération de l'homme ?

Devons-nous continuer à maintenir notre position exempte de compromission, ou devons-nous apporter notre appui à l'actuel syndicalisme (qui se plie aux exigeances des partis politiques et qui est l'accessoire du pouvoir) ?

Sans collusion avec quiconque nous avons la possibilité, tout en sauvegardant nos principes essentiels d'influencer intelligemment les forces susceptibles de hâter la fin de l'exploitation de l'homme par les détenteurs des richesses. Mais cette influence ne doit pas seulement agir dans le sens de la lutte contre l'exploitation capitaliste, mais plutôt contre l'exploitation de l'homme tout court. L'exploitation n'est pas le seul apanage du capitalisme, d'autres formes d'exploitation l'ayant dans certains lieux avantageusement remplacé !

Les leçons d'un passé récent nous empêchent d'oublier que dans la lutte anti-capitaliste, la victoire des bolchévistes, a toujours été en même temps la défaite totale de toute influence libertaire.

L'expérience prouve, comme le rappellent si justement les « Cahiers de l'humanisme libertaire » numéro 100-101 que l'un des moyens favoris des marxistes pour se débarrasser de leurs alliés — *après usage* — fut de les faire, ou de les laisser massacrer par l'ennemi commun . »

Camarades, ne soyez pas dupes, n'ayez pas la mémoire courte ! Souvenez-vous des alliances historiques entre Makhno et Trotsky ! Souvenez-vous de la révolution trahie en Espagne de 1936-1939 ! Souvenez-vous de l'épisode sanglant de la bataille de Varsovie ! Souvenez-vous de Berlin-Est, de Budapest, et autre victoire sur le prolétariat de l'immense empire russe... Et de nos jours, des délations et des tractations avec l'assassin Franco !

Ne perdons pas de vue : que certaines campagnes actuelles auxquelles beaucoup de nos camarades apportent une aide sans restriction (contre la force atomique française, ou autre) sont influenccées au seul profit des grands blocs impérialistes.

Les maitres de ce moderne et grand empire sont pour le pacifisme chez les autres, pendant que chez eux ils redoublent d'activité pour accumuler la plus gigantesque provision d'engins de destruction de tous les temps !

Camarades, le pacifisme n'est pas seulement valable à l'usage interne ! Internationalisons-le et portons d'abord le remème aux endroits du monde qui font courir à la paix les dangers les plus grands : l'Empire Russe et les Etats-Unis d'Amérique.

Trop de naifs ou d'inconscients continuent encore trop souvent d'appeler « nos camarades communistes », ces valets de ce moderne impérialisme russe, qui n'ont de communiste que l'étiquette qu'ils ont usurpée et que trop d'entre nous continuent à leur attribuer, bien qu'ils ne méritent que celle de bolcho-fascistes.

Nous pensons qu'il reste à l'A.I.T. un rôle très important à jouer aujourd'hui, de ce rôle ne sortira certainement pas tout de suite « la révolution sociale » dont rêvaient les doctrinaires qui présidèrent à la naissance de la première internationale des travailleurs, mais le terrain sera préparé pour des temps meilleurs, où il sera possible de réaliser les rêves les plus audacieux conçus par les plus grands utopistes.

Bien sûr, ce point de vue n'interdit nullement, à ceux qui sont quelque peu cosmonautes, de se sentir plus près de la lune que du sol de notre vieille planète, et de continuer à croire fermement à la réalisation immédiate de leur rêve et à la révolution pour tout de suite et avec n'importe qui.

D'autres croient bien au paradis ou à l'immaculée conception !

Pour notre compte, nous continuons de penser qu'il serait profitable de garder les pieds sur terre, même si nous devons adopter de nouvelles formes d'expression plus en rapport avec les réalités d'aujourd'hui pour prendre conscience des temps présents et du monde dans lequel nous vivons.

Cette position de nos camarades de l'Association Internationale des Travailleurs doit faire de notre association fraternelle *un moderne levier, forgé par un siècle de luttes, pour prendre aujourd'hui son point d'appui sur le nouvel humanisme, et ainsi participer au changement d'un monde.*

Marcel RENOULET

AU PILORI

Le 17 novembre 1903, Clémenceau, devant le Sénat, déclarait : « L'Etat est de sa nature implacable, il n'a pas d'âme, pas d'entraille. » Il aurait pu préciser également que toutes les actions de l'Etat sont opposées au moindre sentiment d'humanité, au grand bénéfice d'une minorité. Le statut de l'objection de conscience en apporte la preuve ; jamais autant de roueries, de fourberies, ont été recouvertes par la loi, et quelle loi !... qui a la prétention d'être humaine.

Certes, nous rendons hommage à Lecoin pour sa campagne en faveur de l'objection de conscience, son combat a eu pour résultat de faire admettre le principe d'un statut de l'objection de conscience. Sur ce point, il a obtenu, après bien des sacrifices, satisfaction. Mais, ne doit-on pas dire aux conscrits qui se trouvent en présence de l'impératif de leur conscience, qui interdit de porter atteinte à la vie, qu'ils doivent bien réfléchir avant de demander le bénéfice... du statut de l'objection de conscience ?

N'est-ce pas contracter un marché de dupes que de souscrire au service civil et faire, ainsi, le double de temps appliqué aux jeunes qui acceptent d'apprendre à tuer. N'est-ce pas consentir à un manque de dignité que d'admettre d'être mis à l'index, toute sa vie, par l'interdiction de certains emplois ? En vérité, on retrouve dans le texte du statut, tout le machiavélisme qui fait la force du régime gaulliste, qui séduit tant les moutons de Panurge, soumis et rampants devant la cravache.

Le but recherché par le pouvoir crève les yeux, il est d'offrir un statut incompatible avec l'honneur et la dignité. Or, précisément, les objecteurs de conscience sont des hommes qui donnent à ces mots toute leur signification et qui ne peuvent s'abaisser ni à la participation à la violence envers leurs semblables, ni à une soumission qui est une insulte à la raison et à la dignité. Le machiavélisme du pouvoir gaulliste est là, il semble faire un geste humain, mais, en réalité, il punit l'objecteur plus sévèrement qu'autrefois. Car, autrefois, si on connaissait la prison, on en sortait un jour ou l'autre et, une fois cette injustice supportée, on ne se trouvait pas marqué, à vie, comme l'est aujourd'hui l'objecteur qui entend bénéficier du statut et se verra certains emplois interdits dans le civil. Cette œuvre scélérate a pu trouver force de loi, grâce à la complicité des députés actuels, ne l'oublions pas.

Bien sûr, il nous est dit : « C'est un premier pas, après on fera mieux » ; quand on se souvient des oppositions qui s'élevèrent au parlement pendant la discussion relative au vote du statut, quand on se souvient de l'incommensurable manque d'humanité de la majorité des représentants du peuple, on doute qu'une amélioration au sort des bénéficiaires du statut soit prise en considération de sitôt.

Notre jeunesse a dont le choix entre un statut injuste qui est une insulte à la raison et à la dignité, et une préparation à une collaboration à la loi de la violence envers l'humanité. Ce n'est pas à nous de la conseiller, chacun porte en soi le tribunal suprême de la conscience.

Ce statut, œuvre gaulliste, est donc entré en application, il s'applique à 260 objecteurs dont certains, à titre de réservistes. Ces objecteurs sortis de diverses prisons régionales ont été groupés au camp de Mauzac. En 1963 un accord fut signé entre l'administration pénitentiaire et le Service Civil International chargé d'encadrer et de diriger les travaux des chantiers. Un chantier ouvert à Pressignac permit de reconstruire ce que la guerre avait détruit ; par la suite, les objecteurs construisirent un monument aux morts... à Nojals, en Dordogne : puis entreprirent la restauration du cloitre de Saint-Avit-Senieur... En place de construction de monument aux morts et de restauration de cloître, n'eût-il pas été plus juste d'employer ces objecteurs à des tâches d'utilité plus nécessaires ? Nous pensons que ces objecteurs auraient travaillé avec plus d'ardeur à des œuvres véritablement utiles à la vie ; car l'objecteur est, précisément, un homme dont tous les actes sont au service de la vie. Ne faut-il pas voir dans le choix des travaux à accomplir comme une brimade que n'ose pas dire son nom ? Par contre, nous applaudissons la décision de création d'un corps de pompiers groupant une centaine d'objecteurs à Brignoles (Var) pour combattre les incendies de forêts. Nous applaudissons, certes, à condition, toutefois, que ces objecteurs ne supportent pas la brimade du double temps de service et l'interdiction de certains emplois dans le civil.

Le problème de l'objection de conscience est donc, en France, loin d'être résolu, et il en sera ainsi tant que le pouvoir ne respectera pas le droit imprescriptible de la conscience. Ce statut est si éloigné de l'impératif de la conscience, que trois objecteurs viennent de refuser que la loi du 21 décembre leur soit appliquée. Sous une présentation différente, le problème reste donc entier, la loi de la violence demeure ; avec un peu plus d'hypocrisie les forts condamnent les justes. L'affranchissement des hommes à plus d'humanité doit, en tous pays, continuer son œuvre. Pour nous, le combat demeure tant que les justes sont voués au pilori. « *Si quelque chose peut donner de l'espoir, c'est, sur tous les continents de la terre, la généralisation de la résistance au régime social qui réalise avec des étiquettes de tyrannie ou de liberté, l'écrasement des faibles par les forts. Une seule des formes sincères de cette résistance, la seule dont je m'étais promis de parler, est celle qui se manifeste par le refus de porter les armes.* » Georges Clemenceau .

RENE VILLARD

William Godwin, écrivain littéraire

(Suite)

C'est sans doute la façon de présenter son second roman qui valut à l'auteur d'être salué pour sa pensée plus modératrice. « L'Anui-Jacobin » le février 1800, espérait pour l'avenir, un revirement complet de la pensée de celui qui avait lancé dans « Political Justice », tant d'imprécations contre l'ordre social, la morale établie et les vertus familiales.

Cette sincérité dans le dialogue avec ses lecteurs, semble encore une fois exploitée contre lui. Décidément, ses ennemis épient ses moindres faits et gestes, pour en abuser malintentionnellement.

Le but de Godwin a-t-il été de réhabiliter la famille, en nous donnant son livre «Saint Léon», tout porte à le croire. Nous aurions mauvaise grâce d'essayer d'y trouver d'autres raisons ; mais il faudrait s'entendre sur ce qu'il veut concéder, car, chez lui, il importe avant tout, de prouver la force et la nécessité de l'affection individuelle et la valeur des liens domestiques.

L'exhaltation de la philantropie, de la sainte vertu qu'il recommande, Godwin s'en explique avec une profendeur d'analyse peu commune

«Mais l'affection naturelle enveloppe le cœur de tant de replis, elle fait naitre des émotions si variées, si complexes et si exquises, que celui qui essaierait de s'en dépouiller, trouverait qu'il se dépouille de ce qui mérite le plus d'être recherché dans la vie.»

Mais oui, ces cris humains d'un homme qui s'était heurté à l'incompréhension des individus, qui s'était vu bafoué par ses contemporains, ce drame intérior douloureux et tragique de conséquences, Godwin le vivait pleinement, consciemment. Qui de nous ne l'a pas, certain soir, ressenti avec la même intensité, sans avoir eu le courage de se l'avouer, et moins encore celui de s'expliquer jusqu'à revoir certaines affirmations antérieures, trop entières. Ne faisons pas grief de notre lâcheté, a celui qui s'est déterminé à affronter les sarcasmes de ceux qui, hier encore, le vouaient aux enfers, parce qu'il avait osé s'attaquer aux soutiens de la société. Ironies des faits...

« J'étais complètement seul, dans le monde, et séparé par une barrière insurmontable de tous les êtres de mon espèce. Nul ne pouvait me comprendre, nul ne pouvait sympathiser avec moi, nul ne pouvait avoir l'idée la plus vague de ce qui se passait dans mon cœur. J'avais la faculté du discours et je pouvais adresser la parole à mes semblables, je pouvais parler de tout, sauf de mes propres sentiments. C'était là, non la prison de Bethlem, Gabor, mais la vraie solitude. »

Le découragement de Godwin décrit dans Saint Léon » peut-être l'éternelle réaction de l'idéalisme aux prises avec les réalités brutales.

Sans doute, rien mieux que la parodie de « Saint Léon », publiée la même année sous le titre de « Voyage de Saint Godwin », n'a mis en relief ce qu'avait exprimé Godwin. Si l'auteur a tenté de ridiculiser stupidement la pensée godwinnienne, il n'est parvenu qu'à mieux le faire apprécier par ceux qui se sont efforcés de le comprendre, et qui l'ayant compris, se sont attelés à l'enseigner.

Godwin aurait parlé de choses que personne ne pouvait comprendre, lit-on dans cette parodie. Il eût mieux valu écrire : « des choses que personne ne voulait comprendre. »

Godwin s'attaquait à toutes les institutions politiques et à toutes les règles morales, dans le but de renverser tous les systèmes que le temps et l'expérience avaient consacré.

Que Godwin ait été déçu devant tant d'incompréhension, cela nous donne l'explication de son revirement, de ses rectifications. On y résisterait difficilement, et il faudrait une bonne dose de sagesse, pour faire face à tant d'absurdité.

***

J'ai trouvé sur la tragédie en cinq actes «Antonio», qui s'inscrit comme le chant du cygne dans la production de Godwin, quelques notes qui aideront le lecteur à se faire une idée de cette œuvre.

C'est à Raymond Gourg que j'emprunte les ligues révélant qu'« Antonio » fut « laborieusement écrit », mais hélas « mal accueilli » par Kamble, qui n'avait accepté qu'à contre cœur le rôle du principal personnage.

Cette tragédie fut créée le 13 décembre 1800. Que contait-elle ? A Saragosse au XVème siècle, une jeune fille du nom de Hélène, fiancée à Don Rodrigo, ami d'Antonio, frère d'Hélène, s'éprend de Don Gusman, en l'absence du fiancé. Déjà l'intrigue se dessine. Antonio a des colères insensées qui le poussent à tuer sa sœur. Malgré le caractère outrancier de cette situation, la pièce est monotone et sans intérêt.

Quelques critiques amicales, dont celle de Ch. Laneb, ne sauveront pas cette tragédie du fiasco le plus triste, et ce sera pour Godwin, un nouveau déboire.

Le « London Magazine » de l'époque insérait ces quelques lignes : « L'impassibilité vouloue de Kemble qui, pris d'une quinte de toux inopportune, arrête net, le commencement des manifestations de sympathie de l'auditoire contribua à l'insuccès de la tragédie. »

Peut-être Godwin fut-il victime de ce genre de cabale, bien connue des auteurs dramatiques malchanceux.

Tout semblerait justifier cette supposition, puisque dans une correspondance d'Holcroft à Godwin, nous en retrouvons quelque écho. « J'avais lu le méchant et méprisable cri de joie du « Times ». Ce n'est pas Alonzo (un des principaux personnages de la pièce) c'était William Godwin, qui était conduit à la barre du tribunal, non pour y être jugé, mais condamné. J'avais la certitude morale que si votre nom était seulement chuchoté, votre tragédie était nécessairement condamnée... Kemble le savait bien. »

Godwin estimait cependant «Antonio» comme sa meilleure œuvre, et ceci est pour le moins paradoxal. Il ne faut pas trop s'attarder à un jugement d'auteur, enclin à valoriser son propre travail ; ce qui est humain, après tout !

On ne peut oublier que Godwin a toujours eu des adversaires terribles. On ne lui a jamais pardonné ses idées révolutionnaires. Bien des hommes à la pensée libre, qui eurent le courage de dénoncer les iniquités de leur époque, eurent à soufrir de la mise à l'index.

Godwin traversa après cet échec, une période pénible. Il décline, son heureuse activité littéraire semble s'enfermer dans l'oubli. L'enthousiasme et la gloire ne font hélas, pas long feu dans ce monde toujours prêt à s'engouer pour des vedettes du jour, qui, à grand renfort de publicité tapageuse et très souvent scandaleuse arrivent à maintenir leur renom.

HEM DAY

(A suivre)

LISEZ :

« De la Mythologie Marxiste-Léniniste »

par **GASTON BRITEL**

Un volume : Franco frs. : 2,75

JULIETTE DEMURE, 17, rue Jouffray d'Albanz, Lyon 5e

C. C. P. Lyon 3.652.38

Oraison funèbre

La presse du 12 octobre 1949 annoncait que le Parti Communiste français venait d'offrir à son chef vénéré «fils du peuple » Maurice Thorez une modeste Delahaye blindée pour la modique somme de quatre millions.

Nous disions à l'époque dans LE COMBAT SYNDICALISTE : «S'il n'a pas confiance en ses troupes, notre « fils du peuple » a bien le droit de se mettre à couvert d'un attentat. Seulement, cette voiture personnelle blindée nous en rappelle une autre... Une autre qui en trainait un autre, qui aimait bien les « Heil »...

Aujourd'hui Thorez est mort, d'une mort banale, comme le commun des mortels. L'automobile blindée n'aura donc servie à rien.

Il n'est pas dans nos intentions de nous rejouir de la mort d'un homme serait-il notre pire ennemi. Mais qu'il nous soit permis d'exprimer ici notre opinion. Les centaines de milliers de personnes qui suivirent le convoi funèbre entouré de policiers gantés de blanc est la preuve éclatante que le Parti Communiste ne fait plus peur à personne comme l'écrit « L'Express ».

Le Parti Communiste est devenu aujourd'hui un des partis les plus bourgeois de France. Il est l'image parfaite de la coexistence pacifique entre le prolétariat et le capitalisme. Et ce n'est pas lui qui hâtera la fin du « pouvoir personnel », ils sont solidaires l'un de l'autre.

Malheureusement les centaines de milliers de personnes qui suivirent le convoi funèbre du « fils du peuple » ont cru que leur geste était une manifestation en faveur de la liberté. Il n'a fait qu'apporter un atout de plus aux partisans de l''autorité.

De Gaulle l'a laissé entendre dans ses « Memoires », c'est grâce à l'aide de son vice-president du Conseil Maurice Thorez qu'il a pu barrer la route à la révolution sociale au lendemain de la guerre. En effet le Parti Communiste sous l'impulsion de Maurice Thorez n'a pas craint dès le Congrès de la C. G. T. de 1946 à arracher ses dernières vertèbres au syndicalisme et d'en faire un reptile docile au service du pouvoir.

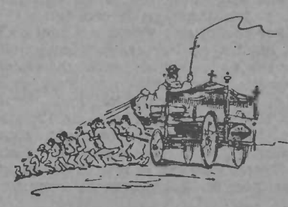
Heureusement pour l'avenir du prolétariat, un dernier carré constitué par les syndicalistes révolutionnaires et les anarchosyndicalistes a empêché la flamme de s'éteindre et aujourd'hui, malgré la foule moutonnière l'anarchosyndicalisme porte seul les destinées des travailleurs.

Ce lourd fardeau qu'une poignée de militants trainent depuis plus de vingt ans apportera le combustible necessaire pour ranimer la flamme révolutionnaire. Déjà des lueurs se dessinent dans le ciel obscur.

La main dans la main les militants sincères peuvent faire beaucoup. Il ne faut pas de surhommes mais des hommes sûrs.

Et les militants qui depuis vingt ans contre vents et marées ont maintenu le flambeau sont malgré leurs tâches obscures des tribuns autrement importants qu'un Maurice Thorez.

R. J. SOURIANT



B.D.I.C

DIALOGOS ESCUETOS

—LA existencia no sería posible si no estuviera regida por la ley.

—La ley es un instrumento creado por los hombres para los hombres y por lo mismo sólo es aplicable al más débil.

—No, pues cuando tú hablas te refieres a las leyes que rigen la vida ciudadana, y yo te hablo de la ley universal.

—Me veo obligado a insistir sobre el tema de la cultura. Como todos los pueblos carecen de una sólida cultura, ocurre que son víctimas hasta las propias leyes naturales, porque ignoran cómo seguir el ritmo de su interminable evolución y de todos sus fenómenos, que se encuentran sujetos a modificaciones continuas en el espacio y el tiempo; si estas evoluciones o modificaciones cuya influencia se deja sentir en todos los cuerpos animados o no, escapan a la inteligencia del hombre común, ¿cómo puedes suponer que sea capaz de entender la multiplicidad de triquiñuelas de que se valen los grupos políticos que consideran al hombre como una cosa secundaria?

—No tan secundaria como a primera vista parece, porque es de los grupos políticos a los que tan mal miras, de donde salen los grandes conductores.

—Eso es verdad. De ahí salen los grandes «conductores» y los grandes tiranos.

—Claro, tú llamas tiranos a esos hombres que en un momento determinado, velando por la salud de su pueblo, imponen, contra la voluntad de unos cuantos pícaros, para beneficios de todos, la voluntad de la Ley. Pero sucede que...

—Lo que sucede es que a mí me da vergüenza que tú hables de tal manera. Es posible que alguna vez los tiranos hayan dejado, para que la posteridad los recuerde, eso que tú llamas «beneficio para los pueblos», pero por mucho que hayan dejado, nada podrá borrar lo que quedó tras ellos: la marca indeleble que deja la sangre, el dolor y la más espantosa miseria. ¡Lástima grande es que todos esos émulos de Caligula, no hayan encontrado a su paso por la tierra, la mano vengadora de un Quéreas! Ignoro si te has detenido a pensar alguna vez en que jamás las dictaduras han representado en modo alguno un sistema político o filosófico, y por la misma razón, no puede ser el resultado infalible de una elección efectuada en la asamblea de un determinado partido político por numeroso que sea. Pero ocurre que el grupo directriz elige para colocar en la primera magistratura a un hombre que sea enérgico, y muy especialmente ególatra, audaz, ambicioso y, a falta de tales atributos, a un hombre ductil dispuesto a servir sus incolmables ambiciones aun cuando para satisfacerlas deban apelar a los más inconfesables recursos. Para lograr este fin, proceden a adornar el sujeto con virtudes que el hombre no tiene y que seguramente tampoco las tiene ninguno del grupo a que pertenece. Las masas ignaras, ¡siempre engañadas!, esperan confiadas que el nuevo Mesías les traiga el Maná; los políticos y todos los que esperan lucrar con el nuevo régimen, inclinan la cerviz y le rinden pleitesía. Lo que no quita que cuando el buque naufraga, todos ellos sigan el ejemplo de las ratas.

—Es imposible negar la verdad de lo que dices; pero reconoce también que no siempre ocurre así; sólo ha sucedido cuando el hombre a quien se le confiara tan elevada misión, olvidó por completo las reglas del deber y del honor.

—Aun cuando parezca majadería, habrá que seguir repitiéndolo hasta el cansancio: la sociedad está inspirada en falsos intereses históricos y políticos, pero en reales y mezquinos intereses económicos, en vez de inspirarse en la verdad y la justicia que serían la sólida base de la humana felicidad. Es por eso que han creado el «Deber» y el «Honor» de que tú hablas, y levantaron toda clase de obstáculos para que el pueblo trabajador viva en la más completa ignorancia y pueda ser manejado por tanto hipócrita farsante que se llama a sí mismo salvador de esto y lo otro, y hasta «defensor del proletariado».

—Hay mucho de cierto en lo que acabas de decir; pero cuando un ciudadano asume el Supremo Poder, acepta tácitamente la suprema responsabilidad moral de todos sus actos, y sólo actúan en forma vil los descastados.

—Sí, pero ocurre que el hombre en sus diversas relaciones con otros hombres y de acuerdo con la posición que ocupa, va creando distintas interpretaciones más o menos pomposas de la expresión «Honor».

—¿De manera que para ti existen formas e interpretaciones diferentes de ese principio moral?

—Para mí, no; es la sociedad la que exige e impone condiciones.

—¿Y al mismo tiempo crea una moral?

—Ya lo ves. Y para el caso que nos ocupa, sólo por citarte alguna, diré que tenemos el «Honor burgués» que no tiene, como pudiera suponerse, un sentido estrecho ni absoluto de clase media o burguesía, sino que abarca un campo más amplio, pues pasa por todas las capas sociales hasta llegar a la aristocracia. Luego viene eso que llaman «el Honor de la función»; ese tipo de «honor» exige que el hombre sea «puro», es decir, recto, honesto, modesto, honrado, en una palabra, ¡sin mancha! —entre paréntesis, lo cito sin comentarios—. Exisitendo además el «Honor Sexual» que aunque nadie se acuerda de él, afecta a los hombres y a las mujeres por igual. Y entre tantos «honores» distintos, las «reglas del deber y del honor» que a ti te son tan caras, apenas rozan la cumbre del poder y la riqueza acaparadas, se esfuman sin dejar el menor rastro.

COSME PAULES

Los ecos lejanos del 19 de julio y las impresiones de un viaje

LOS ecos de la revolución de Julio, cruzando miles de kilómetros y traspasando muros llegaron a mis oídos en momento en que como otros compañeros estaba encerrado en un oscuro calabozo en la Ciudad de Quilmes, Argentina. Sometido a hábiles interrogatorios pasaba los momentos menos alegres de mi vida. Y el eco de tal acontecimiento fue un rayo de luz y esperanza en tan negra situación. Un vigilante de los menos malos facilitaba noticias de la marcha de la revolución a un compañero. Y para comunicárnoslas y comentarlas de un calabozo a otro a pesar de la incomunicación y exponiéndonos a los peores castigos, gritábamos cuanto podíamos.

En la Argentina, como en el resto del mundo, la revolución española estremeció las corrientes reaccionarias, afiló sus colmillos y agravó nuestra situación. Después de días y meses que en tales casos tienen la particularidad de ser mucho más largos, el abogado me comunicó que como mal menor para mí habían conseguido la deportación a España y para los otros compañeros posible libertad. El cónsul de Francia, que era un leal defensor de la República, facilitaba para deportados y voluntarios pasaportes como turistas para Francia.

Después de la caída del dictador Uriburu en 1932, la represión para hacer desaparecer el movimiento de la F. O. R. A. estaba dirigido por expertos «nazis» introducidos en las esferas policíacas por los grandes trusts que explotaban a los trabajadores y las riquezas del país. Con tipos reclutados en los bajos fondos formaban las brigadas, que por la manera de tratar a los perseguidos daban la impresión de que eran seres de otro planeta.

La represión, aunque cruel era silenciosa. Para evitar que familiares, y corajudos compañeros nos despidieran en el puerto de Buenos Aires con otro compañero traído del interior con el mismo destino, nos embarcaron en el puerto de Biriso, a 60 kilómetros al sur de la capital. Para confundir la opinión pública nos agregaron tres compatriotas también deportados por el delito de ser rateros al por menor. Entre ellos nos sacaron fotografías y en la crónica policial se nos quiso hacer pasar como parientes.

El barco era de carga mixta. Rumbo a Europa pasaba costeando la ciudad de La Plata, Quilmes, Avellaneda y la capital. Era de noche y por los alumbrados trataba de localizar lugares de luchas, de nuestras fiestas campestres, de locales y donde vivían compañeros. Y aunque lo que esperaba ver en España me seducía alejarme de un pueblo que me era simpático, de un proletariado combativo, y de tantos queridos compañeros me daba la impresión de que allí quedaba parte de mi ser.

De acuerdo a un tratado policíaco entre las repúblicas para reprimir nuestra «delincuencia», en los puertos de Montevideo y Santos subieron a bordo policías para vigilarnos y en Río de Janeiro para secuestrarnos. El Brasil estaba bajo la dictadura de Getulio Vargas, que contra nuestro movimiento ejerció brutal persecución. Al atracar el barco a Río subieron a bordo doce policías blandiendo vergajos de caucho. Con la complicidad del capitán nos bajaron a tierra, encerraron en el departamento de Policía y se nos fraguó un proceso como delincuentes y ser expulsados del Brasil. Por la manera de tratarnos buscaban pretexto para emplear los vergajos, que bien manejados causan muerte sin hacer herida. Tratamos de evitar tales caricias y nos volvieron al barco.

Se trataba del buque inglés «Charles Englad» cuyos tripulantes eran de diferentes nacionalidades, habiéndosenos dicho que estaban organizados en las Trade Union, y de lo que pasaba en España al parecer no tenían conocimiento ni se preocupaban. Solo el mayordomo de tercera, un portugués inteligente y preocupado por nuestra causa, nos informó de muchas cosas que no sabíamos. Nos dijo que lo de la «No Intervención» era un timo, que en Canarias atracaría el barco y que tomáramos precaución, porque subirían a bordo una escuadra de falange y la guardia civil, que ya en el viaje anterior habían descendido un español sin que regresara al barco. Con tal perspectiva preguntamos al capitán que haría si llegara tal caso y él nos dió a entender que no respondía de nosotros. Pero antes de llegar a Santa Cruz de Tenerife el mayordomo nos escondió en un lugar oscuro recomendándonos el mayor silencio. Las cuatro horas que el «Charles Englad» estuvo descargando carne que los ganaderos argentinos mandaban a los fachas, se nos hacían interminables. Cuando el barco reemprendió la marcha nos sentimos librados de la muerte en acecho, y al volver a cubierta tuvimos la grata impresión de encontrarnos con un muchacho de las Juventudes de Santa Cruz, con vastos conocimientos de nuestras cosas y de lo que pasaba en España, de la que fugaba con papeles de cubano, contándonos además la horrible matanza que los fachas habían hecho y estaban haciendo en Canarias.

Ya en Lisboa, embarcaron con rumbo a Inglaterra quince fugitivos de la zona negra, extranjeros unos y con documentación de tales otros, en cuyos rostros se notaba el estado de terror que habían vivido. Contando las matanzas de «rojos» en la zona facha nos producían escalofríos.

Desembarcamos en Boulogne. Sin perder tiempo cruzamos Francia. La transformación social que se había realizado en el simpático pueblo de Port-Bou, sobrepasaba lo que yo había leído de revoluciones y lo que había soñado en sociedades futuras. La U. G. T. figuraba en pocos lugares, la CNT-FAI en todos. Y lo más alentador es de que no era simple adorno sino que la nueva organización social había tenido arranque decisivo inspirado en las ideas anarquistas.

Por los sucesos de Barcelona faltaba tren para trasladarse. Al respeto de tales sucesos los diarios de Francia publicaron el comunicado del Gobierno en el que se echaba la culpa de tales sucesos a los anarquistas y otros elementos perturbadores. La opinión dominante en Port-Bou era parecida. Y aún leyendo nuestras publicaciones yo comulgué con esta opinión. Luego reflexionando sobre el terreno de los hechos, pense hasta donde llega la astucia marxista para engañar a la opinión pública y hasta donde nuestra incapacidad para comprender su artera dialéctica con el fin de oponernos a su malevolencia.

Por los pueblos que pasó el tren que nos condujo a Barcelona aun se notaba el nerviosismo producido por los sucesos de Mayo; se originaban chispazos violentos que los milicianos alertados corrían a apagar. Por el estado cansino de los milicianos, con barba crecida y la cara sin lavar, daban la impresión de que la ruda faena que les ocasionaron los sucesos no les daba tiempo de cuidarse.

Viendo la transformación social que se había operado en Barcelona y como la nueva sociedad marchaba a pesar de las cuantiosas dificultades, pasé los momentos más optimistas. Tal transformación puso en evidencia toda la farsa que encierra la política clásica, la reformista y la dialéctica marxista. Y es prueva convincente de que en nuestras ideas no hay fracasos porque en tal o cual plazo no se pueda llegar a su realización. El fracaso está en renunciar a las ideas y a la lucha para establecerlas.

Serafín FERNANDEZ

Aniversario proletario (La A.I.T.)

(Viene de ela página 4)

le escribía a Lomela Nieuwenhuis: «Es convicción mía el que la coyuntura crítica para una nueva Asociación Internacional de Trabajadores no ha llegado aún y por tal razón considero todos los congresos obreros, en todo aquello que no esté relacionado en dadas condiciones de una determinada nación, como, no solamente algo inútil sino inclusive dañino. Ellos se marchitarán siempre en viejas banalidades generalizadas.»

De igual modo piensa Engels. En la carta que le dirige a Federico Alberto Serge el 12 de septiembre de 1874, se lee: «Con su dimisión la *vieja* Internacional queda herida de muerte y llega a su fin. Y esto está bien. Aquello pertenecía al período del Segundo Imperio...» y para justificar su transferencia a los Estados Unidos dice más adelante: «El único país en el que aún pueda hacerse algo en nombre de la vieja Internacional son los Estados Unidos y por un instinto feliz el ejecutivo fue transferido allí.»

Hasta Lenin remachará el clavo en un artículo que titula «Carlos Marx»: «Después del Congreso de la Internacional celebrado en La Haya en 1872 Marx procedió a transferir el Consejo General a Nueva York. La primera Internacional había cumplido su papel histórico...» (16).

Marx se lamenta de «la impaciencia de los franceses» y por ello no levanta el pie del freno. En tal forma y para el Consejo de París, Marx y el Consejo General de Londres resultarán un peso muerto como lo resultarán más tarde para los suizos, los belgas, los españoles y los italianos.

Para demostrar el aspecto sano que encerraba la «impaciencia de los franceses» bastará señalar que el Mensaje inaugural y los estatutos provisionales aprobados por el Consejo General de Londres el 1º de Noviembre de 1864 estaban traducidos, impresos y distribuidos en París el 8 de Enero de 1865.

La traducción al francés del preámbulo a los estatutos, por omisión del término «as a means» (como un medio) en el cuarto considerando, provocó largos debates entre los autoritarios y libertarios, al extremo que Bakunin calificará, el «as a means», como «la frase decisiva de todo el programa de la Internacional» (17).

El considerando, ya transcrito más arriba: «Que por lo mismo la emancipación económica de los trabajadores es el gran objetivo a que debe subordinarse todo movimiento político» que es la traducción literal y literaria de la versión francesa que inserta Palmiro Marbá (18), se convertiría, de ajustarse al original inglés, en «Que por lo mismo la emancipación económica de los trabajadores es el gran objetivo al que debe subordinarse, como un medio, todo movimiento político.»

Hay una diferencia, sin duda alguna. La versión francesa subordina completamente la acción política mientras que la inglesa considera la acción política como el medio de la emancipación económica.

La omisión, conocida la manera de pensar de los franceses, fue voluntaria, premeditada y afrontaba su responsabilidad, con todas las consecuencias y ello a pesar de lo que dice la «comunicación privada» dirigida por Marx, en nombre del Consejo General, al Comité federal de Suiza romanda el 1º de septiembre de 1870: «Interpelado por el Consejo General, el Comité de París se excusó por las miserias de su situación política.» Las excusas son pura invención de Marx. El comité de París estaba muy orgulloso de su federalismo para admitir que consideraba necesario excusarse.

En la euforia de los primeros momentos el detalle no tenía trascendencia: «Nadie parecía haber dado importancia, en aquel momento, señala Guillaume, a las ligeras diferiencias que presentaban los textos.» Los estatutos presentados a votación en el Congreso de Ginebra, fueron aprobados, el texto inglés, con el «as a means» por los delegados ingleses y los que se valían de este idioma para entenderse en las sesiones, el texto francés sin el «comme un moyen», por parte de los delegados franceses y los de Suiza de habla francesa.

Sería necesario el acrecentamiento de las rencillas, las disputas entre libertarios y autoritarios, entre marxistas y bakuninistas, para que los internacionalistas decidieran hurgar con lupa y pinzas el espíritu y la letra de los estatutos.

(15) G. D. H. Cole.—Op. cit. pag. 93 (Tomo II).

(16) Lenin «Colected Works».—Tomo XVIII pág. 19.—Londres s. d.

(17) Bakunin «Œuvres».—Tomo IV. pág. 402.

(18) Palmiro Marbá (Federico Fructidor) «Origen, desarrollo y trascendencia del movimiento sindicalista obrero» pág. 464.—México. (Esta obra está incluída, en un mismo volumen, con «El Proletariado Militante» de Anselmo Lorenzo. Es una excelente edición de la Editorial Vértice que animara Hermoso Plaja en la ciudad azteca). — Amaro del Rosal, furibundo defensor de Marx, en «Los Congresos Obreros Internacionales en el Siglo XIX», en la pág. 142, por basarse posiblemente en la fuente de Marbá, acude también a la versión francesa, supeditando, en consecuencia también, lo político a lo económico. (México 1958).

La prisa de vivir

ESTARA finando Agosto, si no ha vencido cuando aparezca este artículo. Escribí la glosa correspondiente a dicho mes, pero en vista de no haber salido «Espoir» la de Julio, siendo éste su destino, opté por dejarla en la carpeta.

Ahora bien, este año no podré hacer el balance de los sucesos más salientes ocurridos durante el verano por no pisar la calle. Además de que no me dejan, no puedo. Estoy hecho una calamidad; mal de las piernas, mal de la respiración, mal de la orina, sin ojos, sin oídos, sin sueño, sin apetito...

Lo veo todo a través de la edad y se me representa desvirtuado. Pretendo ser yo, y mi mando apenas dura... Vivo en medio de un círculo de interiores preocupaciones: de haber rayos X que mostrasen lo que señalo, veríaseme poseído de infantiles manías.

A mi parecer, éste verano ha habido menos accidentes de coche, pero sucesos de otro tenor por ahí que han causado víctimas.

Desde el «Beau Séjour» hase visto la humareda de un incendio que trás varios días de duración ha destruído una gran cantidad de pinos.

Verano enjuto, sin llover salvo la tempestad de la otra noche. Conveniente que llueva ahora no es, por la uva.

En julio hizo mucho calor, ahora menos. Ha refrescado. Todavía no es mucho lo que se conoce, pero anochece antes.

Público playero y de «camping» personal en «short», madamas luciendo vaporosas «toilettes», personal forastero, turistas, gentío en vacaciones.

Siempre se nota la abundancia de público en cafés y hoteles, pero la gente está muy advertida y gasta lo menos posible una vez fuera de casa. Paran el coche y comen a la sombra en cualquier parte lo adquirido en los establecimientos, con la mira de economizar dinero. Para comer regular, nada más que regular en un restaurante hay que contar unos mil quinientos francos por persona el «repas» y no será gran cosa.

Hay localidades como ésta activas en verano y paralizadas en invierno y de un tiempo para otro necesario es aplicarse al provecho.

El mundo marcha cada vez peor, bajo el imperio constante de la fuerza, de la amenaza...

Con Cuba han roto las relaciones diplomáticas unos cuantos países.

El Congo sangra.

Chipre, empeora.

Indochina llama a Cachano con dos tejas.

Turquía y Grecia al parecer tratan de venir a las manos.

Marruecos, mal.

En la Argelia no hay trabajo.

¡Estupendo panorama!

¡Con lo fácil que es vivir en paz y bien!

Todo cuanto es obra del progreso no debía tener otra aplicación que la de mejorar la vida y es contrario.

Si es verdad que el número de enfermos del corazón va en aumento esto no puede extrañar a nadie, por la precipitación con que se vive. ¿Qué gusto es el de la prisa? ¿A qué sabe la existencia de este modo? ¿Acaso es para apurarse de un trago? El tiempo daba más tiempo en mi tiempo. No parece sino que se nace ahora con un motor. ¿Cómo no ha de haber más enfermos del corazón que nunca viviendo por electricidad?

Después de operar del estómago, en Marsella, a un amigo del «Beau Séjour», operáronle del corazón y se lo reemplazaron por un mecanismo eléctrico con el que va marchando.

Don Sebastián: —«Hoy las ciencias adelantan...»

Yo: — «El que mucho corre pronto se para.»

Y es todo.

PUYOL

La cosa está que arde... en España

(Viene de la página 4)

para realizar los avances que favorecen a los países afromalgaches y Nigeria, afirmando que España hace negocios con el M. C. E., negocios que alcanzan, la elevada cantidad de 955 millones de dólares al año. Pero se escribe que: «La preferencia que se conceden entre sí los países y los asociados del M. C. E., repercute ya en el régimen de exportaciones españolas, que podrían experimentar grave daño en un futuro inmediato. Si a los 6 países miembros de la comunidad —M.C.E.— se añade los 16 países miembros del convenio de Yáunde y, en un futuro próximo, los países del Mogreb, que son competidores de productos españoles en el mercado europeo, se entiende que la exportación española al Mercado Común, cifrada en 300 millones de dólares, podría experimentar perjuicios graves.»

Ante esta alarmante situación, el Imperio, hace su propaganda de Paz y estabilidad política, por la razón de peso de su necesidad de abrir conversaciones que logren resolver los problemas económicos que el M. C. E. le plantea.

El crónico y alarmante déficit comercial, no es tema de los discursos oficiales y la propaganda de «Iberia», aviación comercial para excursiones colectivas a la Madre Patria, no logra tanta resonancia como el Pabellón Español en la Feria de Nueva York, que junto con la Maja desnuda, de Goya, ha metido una pareja de la guardia civil, la misma que fusigó en poesía García Lorca.

España tan buena moza, la chulapa de Madrid, es repudiada en Europa, aunque no para ciertos personajes de las finanzas y el chanchullo.

Pero la culpa no es de España. La tienen aquéllos que se han creído ser sus propietarios perpétuos, aquéllos que quieren Rey y no tienen, los que buscan imperio y han alquilado el solar patrio sin permiso de los españoles.

La España de los turistas, de los emigrados económicos, de los sondeos con dinero de los trusts petroleros, es una España que tiene que arder con odio de la traición y el largo plazo de la promesa que no puede cumplir. Una, Grande y Libre. Ya nadie lo cree, ni siquiera aquéllos que tenían la camisa vieja y se han quedado tan traicionados como lo fuimos los trabajadores españoles.

España como negocio, no lo es para los demócratas, queda para los capitalistas y los buscadores de oro negro.

JULIO ESTRADA

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI. SU VIDA. SU OBRA»
3,50 F. en esta Administración

Crónica internacional

— *Nuevo proceso en Madrid.* Se procesa a Francisco Calle Mancilla, Agustín Mariano Pascual y José Cases Alonso. Los tres, antiguos militantes de la C. N. T., decidieron, en 1961 ponerse de acuerdo con personalidades de diferentes ideologías para fundar la Alianza Obrera Sindical, cuya finalidad es la de reunir a todos los obreros en una sola Central, siguiendo los principios de la Primera Internacional. Los padres de José Cases Alonso, militantes anarquistas, fueron fusilados por el régimen en 1945. La Alianza Obrera Sindical, a la cual adhieren los sindicatos cristianos y catalanes, también clandestinos, admite en su seno a todos los obreros que no tienen ideas totalitarias. *La Alianza ha roto todas las relaciones con el exilio juzgando que los problemas de los obreros españoles deben resolverse dentro del país.* Los acusados defendieron sus ideas con energía y declararon que luchaban por un sindicalismo independiente, con representantes elegidos democráticamente, de abajo hacia arriba. La noticia da detalles acerca de la digna actitud de la defensa...

7 *de agosto.* El Tribunal Nacional de Orden Público examina el caso de los cuatro acusados (se mencionaron solo tres el día anterior). Se requiere mayor condena contra Cristóbal Suárez Medina por insultos al Jefe del Estado. Se reclama una pena de 9 años y 3 meses.

8 *de agosto.* Se da como posible un encuentro Franco-De Gaulle, aunque los rumores proceden únicamente de fuente española, sin ninguna confirmación oficial.

— Huelgas en Asturias. La empresa minera en la que se desarrolla la huelga forma parte de la de Lancredo y Siero. La entrevista de los delegados mineros con los cinco ministros fue decepcionadora. No hay fondos para financiar los aumentos prometidos.

11 *de agosto.* Amenaza de huelgas en Asturias. La Fraternidad de Obreros de Acción Católica envía un informe al Gobierno condenando las actividades del Sindicato Unico Vertical. En Pumarabule, cuenca de Nalón se declara una huelga solidaria con 9 obreros afectados de silicosis a quienes no se incluye en los convenios prometidos. El novimiento se extiende al pozo Mosquitera.

12 *de agosto.* El Partido Comunista Español reconoce ciertos aspectos positivos del régimen franquista. Pero advierte que todos los esfuerzos en pro de una liberalización van dirigidos al deseo de asegurar la continuidad del franquismo. Expone un plan de acción (puramente democrata y convencional, de tono demagógico y oportunista) y declara que todas las fuerzas democráticas —Iglesia y Ejército incluidos— deben elevarse contra el neocapitalismo para impedir que éste recoja la herencia de Franco.

13 *de agosto.* Madrid 12. El Tribunal de Orden Público emitió su veredicto contra los tres dirigentes de la Alianza Obrera Sindical, que agrupa libertarios, socialistas y cristianos. (Aquí se habla de tres ¿dónde pasó Cristóbal Suárez Medina?...)

14 *de agosto.* El Tribunal Nacional de Orden Público ha pronunciado condenas contra habitantes de Barcelona acusados de haber querido organizar la C. N. T. de obediencia anarquista. Se trata de Francisco Calles Mancilla, condenado a 3 años y medio y 100.000 pesetas de multa (800.000 viejos francos) Agustín Mariano Pascual, condenado a 3 años y cuatro meses y 25.000 pesetas de multa, José Cases Alfonso a 5 años y 100.000 pesetas de multa.

15 *de agosto* Las centrales internacionales CISL y CISC se dirigen a David Morse, director del Bureau International du Travail (Ginebra) protestando contra las penas aplicadas a Francisco Calles Mancilla, José Cases Alonso y Agustín Martín Pascual, dirigentes de la A. O. S.

16-17 *de agosto.* Se prohibe la aparición de «Residencia», órgano de la comisión fundada por los estudiantes en 1910, que ha mantenido una tradición liberal y razonada en oposición polémica con la llamada generación del 98.

18 *de agosto.* Detención de un joven anarquista inglés, Stuart Christie y del español Fernando Carballo Blanco, acusados en una nota del ministerio de información y turismo como «provocadores de un clima de terror en Madrid». Según informaciones de fuente autorizada, estas detenciones, como otras habidas por el mismo motivo (franceses e italianos) tienen relación con las actividades de los anarquistas españoles en el exilio, etc. etc.

— Trece millones de extranjeros en España. La A. F. P. transmite las información referente al movimiento turístico hacia España. Trece millones de turistas para este año, con una entrada de 900 millones de dólares. El año pasado casi once millones de turistas aportaron 679 millones de dólares, o sea tantas divisas como el total de sus exportaciones comerciales. (Suprimimos los detalles secundarios).

19 *de agosto.* Los trabajadores españoles del Mercado Común se dejarían influenciar por los exilados. En 1963 salieron de España más de 200 mil obreros en dirección de los países del Mercado Común. La situación política de éstos emigrantes inquieta a las autoridades españolas que acusan a «Avanzada», órgano de la J. O. C., de realizar una propaganda cuya finalidad es la de provocar el «resentimiento contra el sistema político que los emigrados dejaron en España.» Se señalan varios detalles del problema y se observa que es en el mediodía de Francia donde el emigrante sufre la influencia del español exilado. Se reclama a los sindicatos verticales la elaboración de una propaganda eficaz a fin de luchar contra las presiones a que se hallan sometidos los emigrantes.

— Se comunica que la situación en Asturias ha vuelto a la normalidad. Los 333 obreros de Pumarabule —castigados por su gesto solidario en favor de los 9 enfermos de silicosis— reemprendieron el trabajo el lunes.

20 *de agosto.* Las obreras de Murcia reclaman condiciones de trabajo más humanas. Según una encuesta de la J. O. C. Española las obreras de Murcia trabajan de 9 a 14 horas por día; el salario es de 10 pesetas la hora (1 franco); el 71 % de obreras no tienen hoja de paga y no gozan de los derechos de seguros sociales. El 58 % no saben leer ni escribir correctamente. Hemos resumido.

⁂

Constataciones importantes: Pese a todos los esfuerzos e imposiciones del régimen existe en creciente potencia un movimiento de oposición. La oposición, gracias a las posibilidades que los católicos poseen, sufre un marcado proceso de desviación. Es decir, monopolizada que está o en vías de serlo, por los demócratas cristianos, será un serio antídoto a toda veleidad revolucionaria. Por otra parte, las declaraciones ante el jurado de los militantes de la C. N. T. procesados, tienen un valor de primera fuerza. Es decir, poco útil se podrá realizar si se mantiene una cierta pretensión a solucionar los problemas de España desde el exterior. Menos útiles se averan ciertos procedimientos que ya hemos señalado repetidamente. Importa sobre todo realizar una conjunción efectiva entre

(Pasa a la página 3)

Jira de concentración regional

NUCLEO DE PROVENZA

A LA PLAYA DE HYERES

Tendrá lugar el domingo día 6 de septiembre de 1964, a la hermosa playe de la Aygade en Hyères (Var).

Por el carácter moral y solidario de la Jira en la que viejecitos y enfermos en la casa de reposo del «Beau Séjour», sin distinción y como cada año, serán los invitados de la familia confederal y libertaria de Provenza, es necesario que todos los compañeros y FF. LL. acudan en masa.

Huelga resaltar lo magnífico del lugar por ser sobradamente conocido. Baños, juegos y diversiones. Por la tarde, después de la comida fraternal, se dará una charla que retransmitirán los altavoces instalados al efecto, y, posteriormente, un radio crochet donde los amateurs del arte podrán deleitarse.

Que todas las FF. LL. y compañeros, familiares y simpatizantes, acudan a la Jira de Hyères en los viajes colectivos que las primeras no dejarán de organizar.

¡Todos a la jira de confraternidad y solidaridad de Hyères!

La Comisión de Relaciones

Gran jira de concentración libertaria

ZONA NORTE

A iniciativa de varias FF. LL. de la comarca y organizada por la Comisión de Relaciones del Núcleo, el domingo 6 de Septiembre *Gran Jira de Confraternización Cenetista* en la atractiva ciudad de Melun.

Lugar pintoresco junto al Estadio Municipal, al borde del Sena, con playa y espacio arbolado para juegos y expansiones. Un compañero competente de nuestra región desarrollará una interantísima charla sobre: «*Idea de las generaciones y generación de las ideas*».

Servicio de trenes continuo de París y otras localidades. Habrá compañeros y flechas indicadoras (CNT) en la estación de Meaun.

Acudamos todos a la jornada de confraternización confederal de Zona Norte.

La Comisión de Relaciones

NOTICIARIO ESPAÑOL

HEMOS anotado quince días sucesivos de noticias de prensa. Se trata esta vez exclusivamente de España. Eliminamos noticias de segundo tono, como las referentes a la familia Trujillo, cuya extradición reclaman Santo Domingo y Suiza, o las tocantes a Perón y sus conciliábulos en vistas a una revancha en Argentina. Dejamos también de lado lo que corresponde a canjes económicos o monetarios o a cuestiones diplomáticas tales como la de un posible encuentro Franco-De Gaulle. Nos limitamos a detalles acerca de conflictos sociales, cuestiones sindicales y movimientos de oposición al franquismo.

4 *de agosto.* La Acción Católica reclama un cambio de estructuras en los medios rurales. Señalan *la profunda crisis espiritual* por la que atraviesa actualmente el campesinado, llegando hasta provocar un estado general de descorazonamiento y bien a menudo de desesperación. Los campesinos viven en condiciones incompatibles sn los tiempos actuales y esenciales de todos los órdenes. Dicen se hallan carentes de los servicios además los católicos que ésta situación es debida a la ausencia de una organización sindical de los campesinos, que se preocupe por la defensa de sus intereses. No parece éste un lenguaje de católicos. ¿Se habrán contaminado con la propaganda de la C. N. T.?

5 *de agosto.* Un grupo de 13 comunistas españoles, dirigidos por José Sandoval Moriz entre quienes se hallaba Juan Daniel Lacalle, hijo del Ministro del Aire, serán juzgados próximamente. Los inculpados fueron detenidos en Madrid el 27 de abril.

— El ministro de Información y Turismo hace saber que el viernes pasado no se detuvo a nadie en Sestao, cerca de Bilbao. La aclaración no es tranquilizadora.

6 *de agosto.* Motinería a bordo de un navío español. 93 enganchados en la Legión Extranjera española intentaron apoderarse del «Non Plus Ultra» cuando se dirigía de Sevilla a Las Palmas. El hecho tuvo lugar el 2 de agosto, pero en Madrid no se sabía nada. Seis de los amotinados se hallan detenidos. Se ignora si a bordo se hallaban civiles.

B.D.I.C

Nuestra crisis, su análisis y posibles soluciones

IX

La evolución jadeante del pensamiento anarquista

LA falla está ahí: en nuestra incapacidad para afrontar la incontenible influencia del reformismo con soluciones de recambio propias, en vez de repetir la misma jugada, jugando el cálculo de probabilidades. Un sistema social hecho callo en la historia, expresión de la mentalidad del contexto humano, no puede cambiarse de golpe por obra de magia revolucionaria.

Los más jóvenes teóricos del anarquismo, cualesquiera que sean sus altibajos, sus matices y hasta sus contradicciones, acordes con las épocas en que escribieron, y el impacto de los acontecimientos, así lo han reconocido.

En el campo de las posibilidades hay dos procesos paralelos: la atracción insaciable que ejerce el ideal y la tentación por poseerlo optando por el camino más corto. En suma: la sociedad de nuestros sueños, de nuestras divinas impaciencias, y el tramo paralelo que ocupa la sociedad hecha realidad, la que vivimos en cada momento. Bien mirado son dos procesos interdependientes que se complementan. Nuestras quimeras y sacrificios han acuñado el presente estilo de vida.

La insatisfacción, crónica en determinados hombres, ha tenido siempre tensa la cuerda de su arco, disparando flechas hacia el azul.

Sería una aberración dejar reducido el objetivo de nuestra vida a la simple y sola aspiración. Se aspira siempre a algo; luego el fin de la aspiración tan digno de vivirse como la aspiración misma. Si partimos del principio de que la posesión no vale nunca el deseo, obtendremos que a los grandes deseos corresponden casi siempre pequeñas posesiones. Las decepciones están en relación inversa de las ilusiones; si grandes y desmesuradas éstas, mediocres aquéllas. El amor caído del trono de nuestro corazón ¿no es acaso una víctima de nuestro exceso de lirismo?

Alternar estos dos procesos, lo heroico con lo vulgar, y el derecho del guerrero al reposo, pondrían la balanza en el fiel. Disparar constantemente flechas al azul, levantar los pies del suelo y hundir la cabeza en las nubes, sustraernos a la fuerza de gravedad de la tierra para perdernos en el éter del espacio, además de aventura aberrante no se puede emprender impunemente.

Las ventajas que nos brinda la sociedad contemporánea no son malditas. Asimismo no son sacrílegos el amor carnal ni la maternidad. Porque cuanto de digno y útil nos brinda la coexistencia social es legado de las generaciones de luchadores que nos precedieron. Es su *utopía*, son sus flechazos al azul. Su goce nos es permitido a los que seguimos luchando por un mundo mejor.

No puede haber solución de continuidad ni cortocircuito entre la sociedad material y la ideal. Hay entreambas una trama de matices. El disparate más enorme es el corriente y moliente de que la sociedad comunista liberaria surgirá como el ave Fénix de las ruinas humeantes de la sociedad capitalista-estatal. No, no habrá ruptura absoluta, ni salto, ni *sésamo ábrete* entre una sociedad y la otra. Este infundio es una página escapada de los «Cuentos de las mil y una noches». Una no desaparecerá tragada por la tierra para que se levante la otra, flamante, de la base a la cumbre. De acuerdo con Nettlau, esta concepción es contraria a la continuidad histórica. La historia, con todas sus contradicciones, es más lógica de lo que parece a simple vista. Permite explicar y explica los efectos por las causas con un rigor casi científico.

La creencia en la transformación social radical por impulso de las minorías audaces fue la tónica mental de los conspiradores del siglo pasado. El siglo pasado fue el siglo de las conspiraciones y conspiradores nacionalistas, constitucionalistas y sociales. El anarquismo es tal vez el único y el más digno representante de esa tónica mental por méritos propios o porque los demás concurrentes le han dejado solo.

El socialismo reformista se propuso forzar el fatalismo mediante la legislación social; los bolcheviques no esperaron a que se cumplieran los augurios de la dialéctica. Unos y otros —a su manera— dejaron de ser providencialistas todo y reclamándose del profeta a cual más. El profetismo, promotor de la dictadura del proletariado, es un mal discípulo de Hegel. ¿Qué marxista defiende hoy sinceramente, o de ninguna manera, la lucha de clases y la concentración del capital? En Rusia la lucha de clases tropieza con la pena capital.

Esta fidelidad anarquista al pasado, que en dosis inteligente es un galardón, no es virtud cuando paga tributo a la ley de la inercia. A mayor abundamiento si el fijismo no lo es por potencia sino por impotencia. Esta es la triste realidad que nos aflije. Se dogmatiza por exceso de recelo, por incapacidad de reacción o por ambas cosas a la vez. Cuando se afirma que nuestras posiciones son tan inconmovibles hoy como hace un siglo se disputa a Pío IX el dogma de la infalibilidad. Si se ajustase a los hechos tal pretensión habría que desecharla por invitación al relajamiento, contrario a la voluntad creadora. Fuera de la duda y la autocrítica no hay más que formulismo, decadencia y regresión.

A quienes hacen de feroces guardianes de la tradición habría que preguntarles: ¿De qué tradición? ¿De la de Bakunin? ¿De la de Kropotkin? ¿De la de Malatesta? ¿De la de Max Nettlau? ¿De la de Stirner?

Hay que repetir que tuvimos buenos maestros y fuimos discípulos mediocres. El anarquismo de nuestros maestros ha evolucionado constantemente. Los que se quedaron atascados fueron los movimientos anarquistas y sus organizaciones más o menos paralelas. Aquel se revisó constantemente; éstos, salvo casos aislados, no sintieron interés por reverdecer sus viejos laureles.

Hay matizaciones ascendentes en el pensamiento de Bakunin y Malatesta por ser el suyo un anarquismo dinámico. Es decir, que hay una evolución en el pensamiento del propio individuo. Y hay evolución de unos a otros. El anarquismo vital de Bakunin es metódico, sistemático y científico en Kropotkin. Malatesta revisa profundamente la óptica kropotkiniana y sienta su tesis originalísima del anarquismo voluntarista: negación, dentro de los límites razonables, del automatismo del progreso social como emanación del progreso científico. Nettlau no pierde de vista la historia y su enfoque revolucionario propende a una síntesis u ósmosis; un proceso de eugenesia no excluyente.

En estos hermanos mayores las matizaciones se pierden al infinito. Hay filósofos puros e individualistas extremistas como Ibsen y Stirner. Hay místicos y agitadores pacifistas de gran envergadura como Tolstoi y Gandhi. Hay luchadores de barricada y guerrilleros como Bakunin y Malatesta. Hay investigadores puros como Kropotkin y Max Nettlau. Y hay pensadores militantes en las filas obreras como Rodolfo Rocker, el ejemplar más acabado de anarcosindicalista.

En España tenemos a un Salvochea, mezcla de santo y de insurrecto (monje y guerrero). Anselmo Lorenzo es un divulgador de muchos quilates y un científico de la organización obrera. Ricardo Mella es nuestro mejor teórico, un creador de trazos muy firmes. Raramente se dan en España dos militantes tan antidogmáticos como Lorenzo y Mella. Salvochea ha acuñado el estilo militancial en Andalucía, contrapartida del estilo catalán que acuñara, por ejemplo, José Llunas.

Llegamos a la conclusión de que donde faltó elasticidad fue en el campo de la militancia pura. En consecuencia, los simples adherentes han ido acusando el cansancio por una causa cuya cercanía había exagerado la propaganda anquilosada. El anarquismo organizado, esclavo de programas y de intereses creados, degeneraría en monopolio de ideas envasadas. Este anarquismo en conserva, desvitaminizado, cambiaría el cerebro por el testículo y llegaría a creerse el solo anarquismo. Andando el tiempo, todo lo demás sería herejía.

JOSE PEIRATS

¿Oportunismo o desviacionismo?

I

NOSOTROS hemos afirmado siempre que una Organización, cual la nuestra, ha de admitir la libre manifestación de todas las opiniones, sean éstas las que fuesen. Para nosotros, una Organización donde, sin coacción de ningún género, sus afiliados o militantes emitan sus opiniones, será más rica en su propio desarrollo. El afiliado o militante que libremente ante una asamblea encuentra respeto y atención al emitir sus sentimientos, toma afecto a la organización de la cual es parte integrante, al mismo tiempo que en la controversia con otras opiniones, le sirven de escuela para adquirir su propia personalidad social.

La C.N.T. organización clasista, cuyos componentes, en mayoría de mentalidad sencilla, ha tenido mucho cuidado en respetar este principio fundamental en sus sindicatos, base de su propio ideario. La intransigencia, o la intolencia en dejar expresar a los demás porque va contra nuestro criterio, es un cerrilismo contrario a los conceptos libertarios que informan a la Confederación.

¿Qué ha pasado? ¿Qué pasa? De ello no son responsables las mentalidades sencillas, sino nosotros, muchos de los que nos llamamos militantes, con una educación anarquista deficiente, muchas veces simplemente adquirida del periódico, revista o folleto, habiendo querido imponer nuestra deficiente interpretación ideológica.

¿Que nuestras diferencias internas de «Grupo» las hemos llevado al seno de los sindicatos, desbordándose las pasiones contra la razón? Nuestra escasa mentalidad de militantes al carecer de una verdadera escuela anarquista, era la consecuencia y será, de no transformarse la organización anarquista en lo que debe ser.

Pero esto es una cosa «conocida», y otra, la «moda» de criticar en nuestros días, y no precisamente por las mentes sencillas, a la C.N.T. del «pasado», de forma ligera, sus «equivocaciones», sus actuaciones «fuera de lugar», lo que «se debía haber hecho y no se hizo», y así recriminaciones suaves, si se quiere, pero nada afectuosas.

Afortunadamente, para la C.N.T., y para toda aquella militancia que la encumbró a costa de su propia carne, se la conoció en el mundo, asombrando a mentalidades amplias. Entre nosotros, nos conocemos todos.

¿Que ha habido pasión en el desarrollo de la C.N.T.? Nadie lo niega. Mucha pasión. Si no hubiese existido esa pasión en los pechos de la militancia confederal la C.N.T. no hubiese tenido desarrollo, hubiese sido un ente raquítico.

Podemos perdonar al amigo Relgis ciertas opiniones del Movimiento confederal; no ha vivido nuestros medios, no ha vivido nuestro país, y es natural que su criterio amplio del humanismo encuentre «estrechas», «pequeñas», ciertas «cosas» nuestras. Por otra parte lo mira con una óptica del año 64, y no desde los fundamentos de la C.N.T.

Desde que nació ésta en el año 1910 en Bellas Artes de Barcelona, pasando por Sans, año 18, hasta llegar al Congreso de la Comedia, año 19, el cual por su amplitud podíamos llamarle constitutivo, ya tenía en su haber revolucionario una larga estela de amigos que habían dado su vida por la Organización y por sus ideas.

Congreso de la Comedia que inicia una nueva etapa del proletariado español, el cual se asocia a la pasión de aquellos militantes engrosando sus sindicatos, pasión que asombra a gobernantes, políticos y capitalistas. Dada la mentalidad hispana no comprenden cómo una Organización sin ayuda de nadie se extienda y resista todas las «baterías» dirigidas contra ella.

Se amplía el plan represivo, en el convenio entran todas las fuerzas «vivas» del país, unos de forma activa, otros dejando hacer. A unos y a otros les interesaba, les convenía, destruir aquel gigante sindical que amenazaba los «principios sacrosantes fundamentales» de la pobre sociedad española, miserable en su economía, hipócrita en su religión, cacicato cerril en su política y estrechez mental en sociología.

Es la C.N.T. quien abre un ventanal al mundo del trabajo en España y fuera de sus fronteras, al mundo de la inteligencia, al mundo de la política y al mundo triste del forcejeo mezquino de organismos estatales. Es la C.N.T. quien al irrumpir de forma viril, rompiendo todo tradicionalismo en la sociedad española, en su concepto políticosocial, da pasión y brios a todo el mundo que vive del esfuerzo de su trabajo, dándose movimientos huelguísticos en esferas que jamás se habían sentido «proletarias». El burócrata español, aunque no comiese, se sentía señorito, idiosincracia de aquella sociedad española que la C.N.T. trastocó.

Aquella militancia que no tenía hogar ni reposo, y mucho menos tranquilidad. Del suelo hispano, no importa región o comarca, tenía que hacer «asiento momentáneo» para burlar la persecución no para soñar líricismos y mucho menos «seudosociología» como en el tranquilo exilio, sino para continuar trabajando por aquella creación muy suya, la C.N.T., y extender sus ideales anarquistas, mal o bien interpretados, pero siempre entrañablemente sentidos.

¿Extrañan, pues, sus posibles equivocaciones? Pero no se dice que aquella militancia que comprendía haber creado algo superior a sus propias fuerzas y a su propia inteligencia, estudiaba, leía, devoraba libros para que su autoeducación sirviese a lo que había creado para sus hermanos de clase, en sus únicas universidades las prisiones. No se dice tampoco que aquella militancia impedía que los más conocidos por su actuación pública vulneraran los acuerdos colectivos e hicieran de los cargos asientos hereditarios o perpetuos, es decir, a mismo tiempo que luchaban por los fundamentos de la Organización Tampoco se habla de aquella prensa nuestra, tan rica en matices, con amplio concepto de libertad para expresar todo, perseguida, queriéndola imponer un silencio que no aceptaban; los militantes, de gran recuerdo para nosotros, que con blancos o sin ellos, legal o no, hacían frente al poder; pero lo esencial era que no faltara esta alimentación espiritual a la clase trabajadora, con exposición de su libertad, ellos continuaban.

El Estado y el mundillo político tenían que recoger en leyes aquellas «cosas» que la Acción Directa había traído al mundo social español, obra de los anarquistas de la C.N.T. Darles razón, ¡nunca! Pero tampoco demostraron la eficacia social del Parlamento.

Nadie puede ignorar que la C.N.T. además de ser organización clasista, se encontraba con el grave problema de tener que ser organización específica, es decir, que lo tenía que abarcar todo, y este grave problema planteado desde la propia constitución de la C.N.T. dio lugar a cierto confusionismo, que es lo que nosotros queremos evitar, no sólo para el futuro confederal, que es importante, sino para el futuro ideológico, para nosotros de importancia mayor.

En un país como España, de economía atrasada, de leyes sociales mezquinas, había que «correr» para conseguir dar al proletariado algo fundamental que exigía y tenía derecho. Esta interpretación de aquellos momentos fue exacta, y claro está, tenía que haber huelgas, muchas huelgas, para que la «Gaceta» recogiese este sentir, que se lo podía atribuir cualquiera; pero la realidad era el estado de opinión creado por la C.N.T. la Acción Directa.

La C.N.T. no quiso vivir aislada de sus hermanos de clase, aunque pensasen de distinta forma, y en un Pleno se acordó que Salvador Seguí y Salvador Quemades fuesen a Madrid a concertar un pacto con los amigos de la U.G.T., pacto que se suscribió, siendo el primero que se efectuó por nuestra Organización, y que no tuvo efectividad; hubo de romperse. Más tarde Salvador Seguí concertó un segundo con la misma Organización, no ya por acuerdo orgánico, simplemente por acuerdo del C. N. en funciones. Desgraciadamente tampoco tuvo validez, acuerdo que valió muchas y merecidas críticas a Salvador Seguí.

Viene, pues, a demostrar que aquel acuerdo sobre «amarillos» en el Congreso de 1919. aun siendo inoportuno, era simplemente propagandístico, pero viviendo la mentalidad de los partidos llamados avanzados, y viviendo nuestra situación, acorralados, cazados por las calles, ¿Tiene o no justificación un acuerdo «inoportuno»?

Todos los que hemos sostenido cargos de responsabilidad en la Organización, sabemos que la Acción Directa limita mucho el campo de acción. Automáticamente se entre en la acción revolucionaria dada la terquedad de la Patronal española. Es muy difícil que planteado un conflicto dé la razón al sindicato, o trate de buscar una solución; recurre inmediatamente al Estado; éste, aun razona menos, el llamado principio de autoridad causa de estragos, debía quedar en pie, primero a trabajar, después el diálogo; sin querer surge la violencia.

Carlos ZIMMERMAN

Protesta contra una detención

Gasglow (Escocia). — Asegura la Agencia Reuter que un grupo de muchachos afiliados a la Federación de Jóvenes Anarquistas de Glasgow, se han concentrado ante el edificio del Consulado de España en esta capital, a primeras horas de ayer noche, para protestar por la detención de uno de los miembros de este grupo, efectuada en Madrid.

Se trata del joven escocés de dieciocho años, Stuart Christie, cuya detención se ha llevado a cabo por poseer detonadores, bolsas con plástico y clorato potásico, según la policía.

Sigue diciendo la misma Agencia Reuter que el mencionado grupo se paseó pacíficamente alrededor del edificio del Consulado español portando pancartas, en las que se denunciaba tal detención y se pedía la puesta en libertad de Christie.

El detenido es uno de los jóvenes que han reorganizado la Federación de Anarquistas de Glasgow, hace dos años.

LA REDACCION NOTIFICA:

Que quedan en cartera reseñas de las conferencias de J. Sevilla en Côte-Royan y de Juan de Orán en la F. L. de París. Que la alteración en el emplazamiento de trabajos consuetudinarios se debe al período de vacaciones. La no publicación del folletón «Le pain noir» en este número se debe a la misma causa.

Camarades: La suite de «Le Pain Noir», au numéro prochain.

Proceso al Salazarismo (1)

NO pretendemos presentar una acusación firme y concreta contra el régimen salazarista, como una obra literaria. Seguimos al autor cuando formula declaración, sin que fuera solicitada por nadie, al afirmar que «esta no es una obra literaria. Es nada más ni nada menos que una denuncia formal». Son treinta y siete años de infamias, de vejaciones, de crímenes. Es la interpretación de un grito, de una protesta, de un deseo de acción, que permanece en el corazón de un pueblo y que tiene que expresarlo por medio de un intérprete. Para eso no hace falta ser literato de brillante pluma, de claros pensamientos. Basta, como diría Romain Rolland, con no saber escribir, pero saber pensar.

La política, la literatura, la banca, el clero, el ejército, desfilan por estas páginas con una gran sencillez. Políticos, literatos, clérigos, y militares amigos o enemigos del dictador son situados, justamente, en la obra de Méndez Fonseca. Y lo hace reproduciendo sus propias palabras para que no se le pueda imputar, en ningún momento, que desvirtúa el pensamiento de sus enemigos. Por eso no concibe cómo, aquella expresión de Churchill, «no dejaremos en el mundo ningún rincón de basura que pueda fermentar» ha quedado como una de las frases que se pronuncian para que el juicio de los hombres, y el de la historia, lo coloque en un primer plano, sin que a esa expresión, a ese concepto lo acompañe la acción profiláctica que acabe con el estercolero.

Todo el mundo sabe, que los países sometidos a dictaduras, han colaborado de una manera decisiva para sostener las que fueron aplastadas por la acción militar. Sin embargo, a la hora de cargar con la victoria, se ha producido una transformación en el pensamiento y en la acción.

Las democracias corresponden a los gestos de solidaridad que con ellas han tenido, los pueblos con una «insolidaridad» escalofriante. De esos hechos forman parte todas y cada una de las actiudes que son criticadas por Méndez Fonseca. La razón le acompaña en todo momento. Mas ella es una prenda de lujo, que sólo se utiliza en muy contadas y excepcionales ocasiones. Parece, como si aquella frase de Octavio Mirbeau, «los negocios son los negocios», fuera un axioma en el que se basa, sobre el que descansa, la actitud de los hombres y de los regímenes.

Uno de los hechos, que el autor llama «anécdota de extraordinaria comicidad», se refiere a la prohibición del libro «*Vida Sexual*», del premio Nobel de Medicina profesor Egas Moniz, y a la modificación de esa disposición de permitir su venta a aquellas personas que pudieran «presentar una receta firmada por un médico de reconocida solvencia». Esa actitud ha inspirado a la vena popular para declarar que «una buena novela» habrá que adquirirla, a partir de ese momento, en las farmacias como si se tratara de un laxante, un antibiótico o un sedante.

Otros temas, que tienen particular importancia, son tratados con gran maestría y acopio de datos. La participación de Portugal en la guerra civia española; la colaboración con las potencias fascistas; sometimiento de las colonias y su explotación por la metrópoli; los equilibrios realizados para sobrevivir al triunfo de las potencias democráticas al terminar la última guerra europea, la situación económica, el éxodo político y económico. Y por encima de todos estos problemas se detalla la forma en que, a manera de colaboración fiel, durante la guerra española fueron entregados, después de someterlos a prisión, a todos aquellos españoles que buscaron refugio en tierras portuguesas dejando, principalmente, la región extremeña, ante la impotencia de seguir combatiendo por abandono o insolidaridad de las democracias, que tan buenas relaciones mantienen con el salazarismo.

Es muy posible, que alguno de nuestros lectores, no concedan importancia a las obras que se están editando, tratando, tanto el asunto portugués como el español. Más ello es inevitable. Son de tal volumen los acontecimientos que han vivido y viven, estos dos países, que es necesario ponerlos de manifiesto para que sirvan de lección al resto del mundo democrático, y a ser posible, se modifique la conducta de todos, en el sentido de establecer una solidaridad efectiva en ellos, dejando de un lado timideces que, a la corta o a la larga ponen en peligro la seguridad y la supervivencia de un mundo que cree, que llamándose así, garantiza su permanencia.

Por eso recomendamos la lectura del libro «*El fracaso del Salazarismo*» de Mario Méndez Fonseca, seguros de que quienes lo lean, no se sentirán defraudados y les dispondrá el ánimo para entregarse a la lectura de otros documentos que ponen de manifiesto la terrible situación que viven los pueblos privados de libertad.

L. P., *Venezuela*

(1) Editado: Movimiento de Liberación de Portugal y sus Colonias.— Caracas. Distribuye: América Latina.

ANTENA

NOTICIA FERROVIARIA

MADRID. — En junio de 1962 terminó la construcción de la línea de tren que uniría Puerto de Navacerrada con Puerto de Cotos, esencialmente veraniega. Un acceso al pulmón de Madrid que es el monte Guadarrama. Pues a ese tren no se le da marcha aún por falta de vagones y máquinas. Incluso la estación de Puerto de Cotos se deteriora por albergar de vez en cuando, ganado vacuno. Practicismo de los pastores.

CAPITANIDAD PRESCINDIBLE

CIUDAD DEL CABO. — El capitán del buque pesquero español «Benjamín Lubian», se cayó al agua desde la cubierta, pasando inadvertida su desaparición a los miembros de su tripulación. Tras permanecer algún tiempo nadando, pudo ser recogido por otro pesquero español, el «Sotomayor» y ponerse en contacto con su embarcación a la que fue trasladado.

CUANDO EL ORDEN SE DESORDENA

LAS PALMAS. — El policía de tráfico de la Guardia Civil don Federico Martel Rochel, al dar vuelta en la carretera de la Laja para llamar la atención a un conductor de un vehículo que circulaba irregularmente, se encontró en el centro de la carretera con el peatón Francisco Miranda, de 34 años de edad. El motorista no pudo evitar el atropello y el peatón resultó muerto. El motorista sufrió también tan graves heridas que falleció.

FUENTES PATRIOS

MADRID. — Una escritora mejicana señaló en un diario de Caracas que en la línea ferroviaria de Bobadilla a Córdoba existe lo que el vecindario llama «puente viejo», hace apenas cuatro meses construído. Para pasar el convoy hay que suplir la máquina «grande» por otra pequeña que reduzca peso.

Ahora se viene en conocimiento de que el puente de Praga, en Madrid, que da paso por el río Manzanares a la carretera de Andalucía, tiene que ser derribado y reconstruido después de quince años de haber sido edificado. ¿Por qué? «Porque le han faltado los ingredientes de toda construcción: más hierro, más cemento, más base solidificada.» Por Dios y por la Patria se han hecho pingües negocios particulares.

DATO ESTADISTICO Y SABLAZO A LA VISTA

MADRID. — Cerca de dieciocho millones de viajeros transportó el ferrocarril suburbano de Madrid durante el año pasado. El mes de mayo es el de mayor porcentaje de personas que lo utilizan. La cifra más baja se precisa en el mes de enero, exactamente el día 1 de enero. Para el año actual se prevé un déficit de cuatro millones de pesetas y un reajuste de tarifas.

CHULETA LEJANA

MADRID. — Falta carne en la capital de España, y la de calidad que se expende es a precios exagerados. Estando a cubierto de necesidades, los primates de la dirección general de Abastecimientos no le conceden importancia al asunto.

INFELICES VACACIONES

TARRAGONA. — Mme Simone Barbieri de París y M. Jean F. Leganen de Tarbes han perecido en accidente ocurrido en un restaurant de Cambrils. Tomando un refresco en la terraza del establecimiento se vino abajo una cornisa, matándolos. Otras dos francesas han resultado heridas en el mismo accidente. Habría que introducir en las guías turísticas que el cemento franquista es de consistencia escasa.

LA LOCURA TURISTICA

PALMA DE MALLORCA. — Solamente en los cinco kilómetros de playa de esta ciudad se calcula un «censo» de 35.000 turistas en este mes de agosto.

Desde el primero de mayo, fecha en que se inauguró el hotel námero 1.000 han sido abiertos otros ochenta y seis establecimientos hoteleros, lo que supone la apertura de un nuevo hotel cada día. Todos ellos tienen sus plazas cubiertas.

Asusta pensar en el deshinche de la economía española el día que la moda turística se desvanezca, o el turismo tome otro rumbo que el de España. La mole económica actual está asentada sobre barro.

Nota aclaratoria de la F.L. de Marsella

Esta F. L. ha visto con cierto desagrado el artículo aparecido en el «C. S.» nº 310 de fecha 13-8-64 titulado: «¿Hacia un congreso extraordinario?» del compañero Conrado Lizcano.

En el artículo en cuestión, el autor del mismo, ha obrado con cierta ligereza al englobar a esta Federación Local entre las distintas Federaciones Locales que él cita, demandantes de un Congreso Extraordinario.

Para evitar confusionismos que pudieran tener lugar entre la militancia confederal, nos vemos en la necesidad de precisar publicamente que esta F. L. tiene acuerdos tomados que contrastan en la forma y en el fondo con la alusión que el citado articulista nos endilga.

Como demostración veraz de lo que decimos tenemos a bien el manifestar los acuerdos tomados a este respecto en asamblea reciente, y correspondiendo a la Circular nº 15 del S. I. en la que textualmente dice así: «*Esta F. L. opta por un Congreso y que debiera tener lugar el año próximo y en período de vacaciones, para facilitar así la mayor concurrencia posible de delegaciones.*»

Por la F. L. de Marsella, *el Secretariado.*

Marsella 20 de Agosto de 1964.

Jira en la Côte-Royan

Con un día espléndido, un sol abrasador y sin pizca de aire, acudimos a la jira que la C. de R. había convocado para el 19 de julio en conmemoración de la gesta revolucionaria de esta misma fecha.

Nos encontrábamos presentes más de ciento cincuenta compañeros Abrazos de grandes y pequeños, saludos y recordatorios de esa fecha, entre añosos y menos tales. Algarabía de la chiquillería que demuestra su contento al vislumbrar el mar y se echa cuentas cuanto tiempo o cuantas horas podrá dejarse mecer por las olas de un mar tranquilo y sereno.

El paraje escogido, no podía ser mejor, con el Atlántico enfrente y una frondosa arboleda de pinos al lado, que con sus ramajes protectores dábanos sombra al mismo tiempo que perfumaban la atmósfera.

Se encontraban presentes los compañeros de Poitiers, Angoulême, Royan, Saintes, La Rochelle y la Dordogne, y no sabemos si había alguno más de los pueblos cercanos a Royan, pesar que todos o casi todos los presentes nos eran caras conocidas, en todo caso si hay olvido que nos dispensen por la omisión.

Llegado el mediodía, todos nos afanamos a darle un disgusto al cesto de las provisiones. Se había poco en este momento, solemne, que diría Pantagruel.

A las dos de la tarde comienza la conferencia a cargo del compañero J. Sevilla. El tema escogido fue «Cosas nuestras». A raíz de la discusión amigal que se desarrolló en el curso de la misma el compañero Sevilla ha cambiado «Cosas nuestras» por «La transición española».

Intervenciones no faltaron, todas ellas hechas en tono fraternal. En todos había la misma inquietud: España. Qué hacer, cómo hacer para dar al traste con la dictadura. Los unos encuentran demasiado filosófica la conferencia. Otro compañero dice que Sevilla ha hablado desde la tribuna del Suplemento de «Combate». Otro opina que debemos tratar nuestros problemas y no los de la Historia. Se pasó por el tamiz cenetista las Alianzas y todo lo que puede interesar a la liberación del hombre. Después de dos horas y media de diálogo, siempre en armonía, se consideró por parte de buena mayoría de compañeros que la conferencia se envíe a nuestra prensa para su publicación y poder hacer así un comentario bien estudiado. Siguiendo el procedimiento de la «Cultura a Domicilio», el autor contestará con otra conferencia en el lugar que se crea conveniente.

Después de todos estos «calentamientos de cabeza» cada uno toma su traje de baño y a refrescar las ideas se ha dicho, para recuperar la materia gris desperdigada.

La hora de marcharse suena y cada uno se dirige a sus lares con la satisfacción de haber pasado un día de fraternidad libertaria y anarquista.

El Reporter ocasional

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS E INVALIDOS

Mes de Julio

IV lista

Suma anterior	346,00
París: Andrés Martínez	10,00
Evaristo Bagés	10,00
Guillermo García	10,00
F. L. de Argenteuil	51,00
Jaén	3,00
Igual	5,00
J. Casellas	5,00
La Charité (Nièvre) Herrera ..	8,00
Mios (Gironde) P. Serrarols....	15,00
Total	463,00
Distribución Julio 1964	
23 beneficiarios x 18,00:	414,00
Giros	25,30
	439,30
Restan	24,70

DISTRIBUCION

J. C. y P. C., Toulouse; R. A., Mallemort (B. Rh.); M. C. y M. P., Troyes; J. I. y S., Chartres; J. M. y R. F., Narbonne; J. R., Olette (P.O.); F. S., Firminy; J. S., Créil (Oise); J. D., Osseja (P. O.); A. R., Aubagne (B. du Rh.); S. B., Asprès-s-Buch; M. F., Montpellier (Hlt.); J. S., Saint Denis; R. O., Vaux-en-Velin; A. G., Perpigan; R. M. y L. C. C., Bordeaux; R. S., Béziers (Hérault); E. M., Noueux (P.-de-C.); P. S., Boigneville (S.-et-O.).

ADVERTENCIA INTERESANTE

Los compañeros beneficiarios y los donantes en general quedan advertidos por la presente nota que este reparto de julio es el último efectuado por esta Comisión. Todos los donativos que en adelante recibamos los ingresaremos al fondo único del S. I., secretaría jurídica, a cuyo organismo hemos enviado la lista de los 23 compañeros beneficiarios que constaban a nuestro cargo.

Gracias a cuantos compañeros y y organismos nos han ayudado con su constante o alternado esfuerzo solidario

Crónica internacional

(Viene de la página 2)

interior y exilio, acordando la razonable, la innegable prioridad de acción —sino de juicio— a quienes se enfrentan allí, donde las llamas queman. Toda buena voluntad no justifica campañas públicas condenadas de antemano y persistencia en una línea que se repite en sus pruebas de desgaste e ineficacia. Las constataciones abundan y cada uno ha de hacerse su composición de lugar.

Gregorio QUINTANA

Administrativas

A. Linares, Andorra. Recibida carta y envío. Distribución indicada.

Fernández J., Canton, Ohio (USA). Recibido envío, 6 dólares (28,50 f.) «Combat» hasta 31-12-64.

Navarro Gabriel, Lyon. Recibida carta. El 23-6-64, giro 50 frs. a nombre de Navarro Ruiz (Lyon) 20 frs. «C. S.» 12 frs. «Umbral», 8 frs. ancianos y 10 frs. mineros. Pagas todo el año 64, si éste se refiere a tu giro.

Castaño Antonio, Drap (A. Mmes.) Recibido tu giro de 20 frs.. Pagas todo el año 64 «C. S.»

Vicente Moya, St.-Etienne. Recibido giro 12 frs. «Umbral» el 31-12-64. El 7-2-63 pagastes el 63, 9,60 frs. El 8-2-64, 10 frs. «C. S.» hasta el 30-6-64. Aclara si hay otro giro.

Manuel Guillén, Vénissieux. Recibido giro 32 frs. Pagas año 64 «C. S.» y «Umbral».

Catena Antonio, La Roche-s-Yon (H. S.) Recibido giro 10 frs. pagas «C. S.» hasta 31-12-64. Para «Umbral» que recibes también, no has enviado desde el 30-6-63. Para tenerlo pagado como «C. S.» has de enviar 18 frs.

Tobias Rodgers, London (England) Recibida carta y envío. Seguirán libros.

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Páris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 10 F.
Un an : 20 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

INSISTENCIA

La inestabilidad de una gran obra

NUESTRO editorial del número 310 nos ha valido unas amigables reflexiones. Siendo amigables las agradecemos, aunque en el fondo no convengamos integramente con el significado de las mismas. Nuestra conducta solidaria o es espontánea, o fenece agarrotada por cláusulas, dilaciones y regateos.

La Suscripción Pro Compañeros Ancianos o Inválidos no tuvo orígen de Congreso, Pleno u Asamblea. Fue, ni más ni menos, el corazón que se les fue a la mano a un gran puñado de compañeros. Para muchos, el triste periclitar de compañeros con una juventud anarquista o confederal de medio siglo, es una vergüenza «orgánica», «militancial», «mecánica», para designarlo con esa particularidad palabrera que ahora se utiliza. De ahí el arranque sentido de muchos, que no es lo mismo que iniciativa de relumbre de pocos. Se tendió noblemente la mano al compañero desválido, y grupos e individuos lo comprendieron. También algunas entidades que ya en el editorial de referencia consignamos.

La distribución de fondos recogidos fue justa, quizás impecable. Las cuentas se rindieron al día, pudiendo todo lector de este semanario estar al detalle del movimiento solidario. Aparte importe de los giros, ni un solo céntimo fue distraido de la cuenta solidaria. La honradez de nuestra actuación al respecto, la juzgamos sin disputa.

Favoritismo, no lo hubo. Cada beneficiario debía estar necesariamente acreditado por la Federación Local CNT respectiva para no ser —nosotros— sorprendidos por la abigarrada balumba de sujetos conocedores del arte de sacar de católicos, de protestantes, de gobernaciones, del gobierno republicano, de socialistas, de comunistas, de cuáqueros, etc. Cada propuesto para la Suscripción era exigible de garantía libertaria o confederal por actuaciones de antes y después de la guerra. Sin este doble requisito, no había ingreso en la lista de beneficiarios.

Siendo así de clara la conducta mantenida, cuesta esfuerzo comprender la apatía, la frialdad incluso, con que varias FF. LL. y diversos compañeros han presenciado el transcurso de una obra de generosidad en la cual se han distinguido buen número de organismos y amigos. Hay localidades importantes que no han deslizado ni un céntimo para favorecer nuestro sistema, consolándonos el contrapeso de secciones CNT, SIA y escénicas, que han proporcionado francos a centenares de miles (hemos repartido un mínimo de cinco millones) y de compañeros cuyo término medio de contribución personal podríase cifrar en 20.000 francos en todo el tiempo que la Suscripción ha venido existiendo. ¿Se comprende al fin el interés, el no fracaso de la OBRA DE TODOS y no la de unos particulares con afán de relieve? ¿Se comprende ya que la solidaridad no necesita habladurías ni paperamen y si realización positiva?

El triste estado de Felipe Alaiz en sus últimos meses abrió una serie de corazones, no pudiendo ir el cuitado, enteramente desconsolado a la tumba. ¡Ah! Pero, ¿cuántos compañeros no llamándose Felipe andan por ahí indigentes e ignorados, amargados y faltos de dinero y cariño, tras haber dedicado su existencia entera a las ideas y a la sindical que nos son caras? Crudo, enteramente crudo, pero no descubrimos nada. Sin embargo, en hombres de experiencia lo consignamos; y que en adelante la conciencia de cada uno se las apañe.

De apañárselas favorablemente el único sistema solidario que queda —el del tanto por ciento del sello confederal— quedará a salvo... con queja previsible de Jurídica: «Con sólo este ingreso no hay suficiente para satisfacer ni medianamente los imposibilitados inscritos», lo que podría dar tema de refrito para otro Congreso, o Pleno, Plenaria o Asamblea de largo alcance, con la consiguiente pérdida de tiempo y el engorro inevitable. ¡Siempre tratando de lo mismo!

¿Y por qué no coger la delantera, compañeros? ¿Por qué, sin necesidad de recomendaciones ni comicios no aportamos lo que aparte del sello se pueda, a fin de que los compañeros que lo merecen puedan recibir mensualmente una cantidad apreciable?

Quisiéramos ya no gastar más tinta al respecto.

BAJO EL YUGO Y LAS FLECHAS

Salarios y política obrera

II

por J. M. Muñoz Congost

Seguimos en este segundo trabajo con el examen de las páginas reveladoras del número 27 de «El Europeo» del 17 de Julio.

Se dice bajo la firma de Fernando Casares en un artículo titulado «Ahorro y desarrollo económico».

«Se considera perjudicial el aumento de salarios toda vez que los asalariados demuestran tener poca capacidad de ahorro, prefiriéndose incrementar los beneficios, habida cuenta de que los rentistas, son por definición más conservadores y menos dados a gastar su dinero.

«Naturalmente, si el dinero de los asalariados dura poco en sus bolsillos, de verse incrementado al ponerse rápidamente en circulación, puede originar una indeseable situación inflacionaria...

«Si nos damos una vuelta por un cabaret veremos que allí no todos son señores de Bilbao o marqueses, o duques o industriales que hablan con acento catalán...

«Nos daremos cuenta de que allí la mayoría de los que cambian billetes verdes por vasos de whisky son asalariados...»

La desvergüenza manifiesta del articulista, pretende vanamente disfrazar una política de abuso y de explotación. Según él, el obrero español es malgastador, manirroto, cliente de cabarets... y como todo le sobra (menos pan, vestido y vivienda) de pagarles mayores salarios, España iría a la bancarrota.

Es un hecho evidente, que en nuestro país y bajo la bota franquista el obrero se ve obligado para subvenir a las necesidades de su casa a trabajar en 2 o 3 lugares distintos hasta 14 horas diarias. Si a ellas añadimos las del yantar y las que pasa en el cabaret gastando billetes verdes... maldita la necesidad que tienen de vivienda, ya que no les quedan horas para dormir.

Y se prefiere claro está, que aumenten los beneficios del capital más ahorrador... y más exportador según confesión propia ya que en la página 3 y bajo el título apuntado nos dicen:

«Si se aumentan los salarios, al ponerse en circulación mucho dinero, el peligro de inflación está inmediato. Claro que hay un buen remedio para que esto no llegue a suceder. Arramblar con los beneficios y llevárselos a un banco Suizo...»

Y cuando el río suena...

Pero si es cierto cuanto dicen, sobre los salarios y esa capacidad gastadora del proletariado español ¿a que vienen las declaraciones de «Cáritas» que en el mismo artículo dice:

«Según un informe de «Cáritas» existen más de 5 millones de españoles, subalimentados.»

El mentís, es de volumen, y la imprevisión de una redacción que coloca a proximidad tales contradicciones, merece nuestro aplauso, por la manera clara, en que ponen al descubierto su misma desvergüenza. Y si no fuera bastante, en la primera página, unas declaraciones de la Organización sindical, valen por toda una confesión:

«La Organización Sindical Española, recogiendo el sentir de los españoles, no puede menos que rendir homenaje una vez más a estos hombres (los emigrantes) arriesgados que, al marchar al extranjero, dejan puestos de trabajo a los que quedan, y que con sus remesas están facilitando la viabilidad de nuestro desarrollo económico. Un aplauso. Nobleza obliga. Aunque la procesión vaya por dentro...»

¿No habíamos quedado en que el asalariado español, no sabía ahorrar? ¿O es que el clima del extranjero modifica su personalidad? Dejar puestos de trabajo a los que quedan, significa que hay brazos inocupados.

Si recogemos ahora los argumentos del señor Casares, que reproducimos más arriba, va a resultar que esas remesas de dinero que a España envían los emigrantes, puestas rapidamente en circulación por sus familiares van a desencadenar esa «peligrosa inflación». Y no habrá más que un medio de evitarlo... o impedir la emigración o impedir que esas economías duramente ganadas, vayan a manos de sus familiares, y sean entregadas a los rentistas que saben guardar mejor el dinero... en bancos extranjeros.

¿Que dicen a ello los florecientes sindicatos cristianos españoles?

La táctica de convivencia Capital-Trabajo, sufre aquí un revés de importancia. Porque no nos cabe la duda de que el capitalismo español, el que inspira todas las declaraciones y artículos que reproducimos, es profundamente cristiano y católico. Aunque hagan oídos sordos en la convicción de que todo cuanto se dice, es para ser escrito pero no realizado.

A este respecto y como colofón, nos permitimos aún reproducir siempre del mismo periódico y de su primera página bajo el título «Capital y trabajo» unos párrafos refiriéndose a las declaraciones de Pablo VI dirigiéndose a los trabajadores franceses.

«Ambas clases de intereses inmediatos opuestos en apariencia, han recibido la orden de marcha atrás en sus ambiciones excesivas hasta volver a encontrarse en convivencia regida por principios de justicia y caridad. La orden está dada. Lo lamentable es que aquéllos a que se dirige respondieran a ella con esa fórmula oral del escapismo español: «Se obedece, pero no se cumple...»

Los intereses pues de la clase obrera y del capitalismo son opuestos *en apariencia*. La Iglesia ha dado la *orden* de que cese, y que con la *caridad* del capitalismo se resuelva todo. Pero ni aún eso creen quienes lo preconizan. Y si el Capital católico a machamartillo, no sigue las órdenes de su suprema autoridad, ¿se pretenderá entonces que la sigan los perjudicados de siempre, que a más de ello, por no ser católicos, no tienen porqué obedecer órdenes, de que interviene en lo que no le importa?

Clara como el agua de manantial, está la política obrera que en España se pretende imponer, consejos de apaciguamiento a quienes nada tienen, propaganda burdamente embustera para justificar el bloqueo de los salarios.

Una vez más, ellos mismos se desautorizan y justifican para un futuro próximo el desencadenamiento de la violencia revolucionaria que establezca el equilibrio.

VISION DE ESPAÑA. — Pueblo y Estado, eternos enemigos.

EL PACTO DEL ATLANTICO FUE UN BULO

por Antonio PEREIRA

BULO y escarnio fue, para quienes arrostraron sus vidas en la ilusión de que, liquidado Hitler y barrido Musolini, procedía limpiar el mundo de sátrapas, poniendo fin a los desmanes de Franco y de Salazar, sus descarados beneficiarios, aliados y proseguidores.

Al finalizar la segunda guerra mundial y al oponerse los Estados Unidos a que fuera resuelto el problema español tal como había sido prometido a los combatientes españoles englobados en sus filas y que habían regado con su sangre el largo camino que iba de Africa a Sicilia, de ésta a Montecassino, de allí a Normandía y finalmente a París el régimen de Franco que había venido marcando el paso en espera de acontecimientos, respiró, y la represión que había sufrido una corta pausa, reprendió alegremente, con más ahínco que nunca, respaldada por el apoyo moral y material de ésta democracia norteamericana de escasamente tres siglos de historia, que había hecho sus primeras armas con la destrucción de los autóctonos del país los pieles rojas, y que continuaba con el oprobio de una actitud esclavista frente a los hombres de color.

El ejemplo yanqui fue contagioso y pronto imitado por los países satélites que gravitan en su órbita. Pero si ésta ayuda dió aliento al régimen e hizo aumentar su euforia, no ayudó al pueblo, ni tampoco el régimen supo distribuir este río de oro para poner España al compás de los demás países. Ni aún queriéndolo habría podido, porque primero había que satisfacer la demanda de los capitanes de industria, del ejército, de la falange, y primera entre todas la iglesia dueña de un tercio de las riquezas de España y administradora de la mitad.

Todo el occidente democrático ha ayudado y sigue ayudando a Franco con ritmo creciente. Las firmas y casas extranjeras establecidas en España son ya centeneres y las cifras globales de las transacciones se calculan por cientos de millones de pesetas. Lógicamente se podría pensar que una parte, aunque mínima de estas riquezas llegan si no equitativamente en una cierta medida al bolsillo de los españoles. Pero no es así. No puede ser así.. No podría ser así. Los nuevos grupos mandatarios surgidos del «levantamiento» se hallaban ávidos de dominio y de riquezas.. A la casta retrógrada del atrabiliario capitalismo español se agregaba una nueva casta de voraces aprovechados de la situación. Los fondos del Plan Marshall, producto de los impuestos aplicados al pueblo norte-americano, sirvieron a enriquecer los sátrapas y a consolidar los Estados. No a beneficiar a los pueblos.

¿Pero es que podía esperarse otra cosa, tratándose de España? ¿Podía hacer algo diferente el capitalismo español?

Los que han tomado parte en la última contienda salieron moralmente y materialmente deshechos. Ciudades y provincias enteras estaban destruidas a ras del suelo, sin economía ni esperanzas. Bastaron diez años a estos pueblos para rehacerse. A los quince, además de la exportación empezaron a prestar a otros países los residuos de su producción y su oro. Pudieron hacerlo porque son poco más o menos, países evolucionados, muchos de ellos aún con gobiernos más o menos fascistas pero que, a pesar de todo y paralelamente a los intereses de los trusts y arrinconando los métodos medioevales, buscaban rehacer el interés del propio país. Eran y son gobiernos eminentemente nacionalistas y patrioteros. Franco no es ni una cosa ni la otra. Mientras los países fascistas y filofascistas de este atormentado occidente, al terminar la contienda lo daban todo por terminado y arrinconaban los deseos de venganza y de represalias, Franco guardaba en las cárceles 200.000 detenidos políticos y más de medio millón en campos de trabajo, de concentración y en batallones de disciplina. No escuchó la voz de la razón ni el grito de dolor de España. Solo la voz de la iglesia beligerante que recomendaba mano dura, expiación por todos los medios y la eliminación, física y moral, de un pueblo que la odiaba desde los felices tiempos del cardenal Cisneros.

La subida en flecha de Franco, empezó en el 1946, cuando los Estados Unidos y los demás estados aliados dieron por terminada la segunda guerra mundial, que les había costado una veintena de millones de vidas humanas sin hablar de las espantosas destrucciones materiales. Los combatientes españoles, encuadrados en las divisiones aliadas y que como ellas habían combatido por la libertad y la democracia, y los miles de españoles que habían combatido en el maquís por la libertad de todos los pueblos, esperaron inutilmente que los vencedores cumplieran lo que les habían prometido al empezar la campaña. «Liberar España del fascismo y acabar con Franco». Las esperanzas se quedaron en lo que eran y una vez más los antifascistas españoles sufrieron la terrible descriminación empezada en el 36 por obra de Blum y Chamberlain y que tenía que llevar a España al borde del abismo. Al decretar estos Estados la supervivencia de Franco y del franquismo, traicionaron, además de la palabra dada, sus muertos y la causa de la libertad por la cual se habían inmolado. Y una vez más, en aras de una paz y de unos intereses absurdos, los españoles fueron abandonados a su destino. Mientras, los aliados hacían circular por todo el mundo las fotografías de los campos de exterminio, permitían al mismo tiempo al trágico caudillo continuar fusilando y agarotando a todos aquellos españoles que reclamaban el derecho de ser hombres libres.

Lo terriblemente trágico de la historia es el que, en circunstancias semejantes —aún y a pesar de la experiencia vivida— volveríamos a la lucha por las democracias, añorando un porvenir que ningún Estado nos dará, por democrático que se califique.

Que cada quien aplique al caso la moraleja oportuna.

Centenario proletario

La Asociación Internacional de Trabajadores

por Víctor GARCIA

(Continuación)

El Mensaje inaugural de la Internacional que Marx elaborara en los últimos días de octubre de 1864, no tuvo mayor arrastre. Sus 4.000 palabras aproximadas giran todas, salvo una leve mención al final en la que se acusa a Rusia por «asesinar a la heroica Polonia», alrededor de Inglaterra y sus eventos económicos. No se trata, en realidad, de un mensaje revolucionario lo que no podía exigirse de quien, según G. D. H. Cole, desde 1850 «había dejado de pertenecer a la extrema izquierda del movimiento revolucionario» (15). Nada aparece en el *Mensaje* que haga alusión a la socialización de los medios de producción lo que puede atribuirse, en parte, al temor que los proudhonianos franceses no vieran la expresión con buenos ojos. Hay tan solo una breve alusión a las cooperativas: «Es imposible exagerar la importancia de estos grandes experimentos sociales que han mostrado con hechos, no con simples argumentos, que la producción en gran escala y al nivel de las exigencias de la ciencia moderna, podía prescindir de la clase de los patronos, que utiliza el trabajo de la clase de los asalariados; han demostrado también que no era necesario a la producción que los instrumentos de trabajo estuviesen monopolizados y sirviesen así de instrumentos de dominación y de explotación contra el trabajador mismo; y han demostrado, por fin, que lo mismo que el trabajo esclavo, lo mismo que el trabajo siervo, el trabajo asalariado no es sino una transitoria inferior, destinada a desaparecer ante el trabajo asociado que cumple su tarea con gusto, entusiasmo y alegría.» Este párrafo, el único programático, pasa casi desapercibido en el piélago del Mensaje que es una crítica acerva y demoledora, es cierto, del sistema económico inglés. Leyendo el Mensaje tímido por demás en cuanto a aspiraciones, pocos podían barruntar que la Internacional iba a debatir, en su seno, los más álgidos problemas sociales y económicos de la sociedad del siglo XIX.

Por eso, la mayoría de los revolucionarios qque se afincan a la Internacional, inclusive en la actualidad, prefieren apoyarse en los «considerandos» que preceden a los estatutos que guardan, en el espíritu, el mensaje que Tolain pronunciara en el acto del 28 de septiembre en el Saint Martin's Hall de Long Acre y que fueran ratificados en el Primer Congreso de la Internacional celebrado en Ginebra:

«Considerando:

Que la emencipación de los trabajadores debe ser obra de los trabajadores mismos;

«Que los esfuerzos de los trabajadores para conquistar su emancipación no ha de tender a constituir nuevos privilegios, sino a establecer para todos los mismos derechos y los mismos deberes;

«Que la sujeción del trabajador al capital es la fuente de toda esclavitud política, material y moral;

«Que por lo mismo la emancipación económica de los trabajadores es el gran objetivo a que debe subordinarse todo movimiento político;

«Que los esfuerzos hechos hasta ahora han fracasado por falta de solidaridad entre los obreros de las diferentes profesiones en cada país, y de unión fraternal entre los trabajadores de las diversas regiones;

«Que la emancipación de los trabajadores no es problema unicamente local o nacional, sin que, al contrario, este problema interesa a todas las naciones civilizadas; estando necesariamente subordinada su solución al concurso teórico y práctico de las mismas;

«Que el movimiento que se está efectuando entre los obreros de los países más industriales del mundo entero, al engendrar nuevas esperanzas de un solemne aviso para no incurrir de nuevo en antiguos errores, y aconseja combinar todos los esfuerzos hasta ahora aislados;

«Por estas razones, los abajo firmantes, miembros del Consejo elegido por la asamblea realizada el 28 de septiembre de 1864 en el Saint Martin's Hall de Londres, han tomado las medidas necesarias para fundar la Asociación Internacional de Trabajadores. Declaran que esta Asociación internacional así como todas las sociedades e individuos que a la misma adhieran, reconocerán como base de su conducta para con todos los hombres, la Verdad, la Justicia y la Moral, sin distinción de color, de creencia o de nacionalidad.

«Consideran como un deber reclamar no solamente para ellos los derechos del hombre y del ciudadano sino para todos los que cumplan sus deberes. No más deberes sin derechos no más derechos sin deberes.»

Aunque una contradicción y a pesar de la gran influencia que Marx ejerciera en la Asociación Internacional de Trabajadores, el autor de «El Capital» nunca vió con mística, ni siquiera con entusiasmo, este gran instrumento manumisor del proletariado internacional.

Marx interviene en la creación de la Internacional, es cierto, pero también, fue el enterrador de esta organización que, al escapársele su control de las manos prefirió desplantarla de su suelo en el Congreso de La Haya de 1872 y desterrarla para que agonizara lejos, en los Estados Unidos.

Repasando su correspondencia se confirma el escepticismo de Marx. Ya hemos visto como tanto él como Engels se alegran del acaparazonamiento en sus respectivas torres de marfil de la que sale Marx porque cree que la asamblea de Sain Martin's Hall tendrá transcendencia («Es bueno que entremos de nuevo en el contacto que representa, por lo menos, su clase, lo que es esencial» le dirá a Engels en otra ocasión).

Por eso, por ausencia de entusiasmo, teme que el Congreso de Ginebra sea un fracaso: «Debo decirte con franqueza —le dice a Engels en carta del 6 de Abril de 1866— que la Internacional no va bien, aumentando el malestar la impaciencia de los franceses que quieren celebrar el Congreso para fines de mayo. Además los dirigentes ingleses aparecen algo fríos y me imagino que el fracaso del congreso no les importa mucho ¿Quedaremos en ridículo ante Europa? ¿Qué haremos?». 17 días más tarde le volvía a escribir a Engels: «Desde aquí haré todo lo posible porque el congreso de Ginebra tenga éxito, pero no asistiré a él. De esta manera evito toda responsabilidad personal.»

De hecho, su estado de ánimo, escéptico hacia las masas obreras, fue inamovible desde siempre. Unos años más tarde, el 22 de Febrero de 1881,

(Pasa a la página 2)

La situación de los pescadores en Huelva

EN el informe que el SUT remite a los organismos superiores del SEU, informe que se edita con la inevitable franjita de «difusión restringida», da cuenta aquel organismo de todas sus actividades y de las experiencias que durante ellas han tenido los estudiantes que han participado en sus campañas.

Vamos a reproducir a continuación las partes principales de un informe enviado por un universitario de Madrid que durante un mes estuvo trabajando en las faenas de pesca de Huelva. La situación de los obreros del mar, es, en general, muy poco conocida y dicho informe nos ofrece impresiones veraces y datos indispensables al respecto. (Véase en el nº 20 —enero 1964— del *Boletín Informativo* el documento «La Andalucía de papá» sobre la actuación de otro estudiante del SUT).

«La vivienda del pescador consiste en una o dos habitaciones donde duermen en hacinamiento todos los miembros de la familia, que por regla general son numerosas, y donde se cocina, se lava, etc... El marinero, desde niño, tiene que ayudar a su familia y esto le impide ir a la escuela. Hemos encontrado muchos analfabetos en los barcos en que hemos actuado. En algunos de ellos era analfabeto incluso el contramaestre.

La defensa de los intereses del marinero se hace en las «Cofradías de Pescadores». En éstas, como en las Hermandades de Labradores, los cargos directivos están siempre ocupados por los representantes de las secciones económicas (patronos)... El trabajo del pescador es rudo, permanece largas temporadas fuera de casa, se encuentra en constante riesgo ya que la casi totalidad de la flota está compuesta de barcos antiguos, con motores gastados y de escaso desplazamiento.

El sistema de retribución es una variante del clásico reparto de beneficios, y de hecho es —como veremos inmediatamente— el más cruel procedimiento de explotación del trabajador. El pescador, consciente de que a mayor pesca corresponde mayor beneficio, se agota hasta rendirse en un esfuerzo por realizar grandes capturas... y sufre una gran decepción cuando tiene que volver a puerto con la bodega medio vacía.»

La mejor manera para conocer este sistema de explotación tal vez sea la del ejemplo. He aquí los resultados de un viaje de pesca de una flotilla.

«El valor de la pesca capturada en las proximidades de las Islas Canarias alcanzó el importe de 600.000 pesetas. De este valor se descuentan todos los costes en que se ha incurrido, incluyéndose los de entrada y salida del puerto, administrativos, etc. Los costes vienen a suponer aproximadamente el 20 % del «monte mayor» o beneficio bruto. Del dinero restante o «monte menor» se reserva el armador o empresario un 73 %, de manera que sólo el 27 % de este «monte menor» se distribuye entre los pescadores de la siguiente manera:

Patrón de pesca	1,833 %
Primer maquinista	1,266 %
Director de pesca	0,766 %
Contramaestre	0,725 %
Segundo maquinista	0,664 %
Engrasador	0,495 %
Marinero	0,333 %

De acuerdo con esto se deduce el siguiente reparto: Gastos de Navegación, 120.000 pts; beneficio del armador, 350.400 pts; salario del marinero, 1.600 pts.

Como en este caso la pesca no había sido fructífera y el marinero no alcanzó el mínimo legal, el armador pagó al marinero 600 pts. más o sea 2.200, de las que se descontaron 750 en concepto de gastos de alimentación a bordo (alimentación consistente en un plato sin postre). Las vestiduras de trabajo corren también por cuenta del marinero.»

E. M.

La cosa está que arde... en España

por Julio ESTRADA

NO es para menos. Como el maná milagroso de los turistas traficantes —un dólar sesenta pesetas— mendicantes y claudicantes que, según cuentas exactas de máquina sumadora, dejan en hoteles, moteles, burdeles, posadas, cosos taurinos, catedrales, playas y mesones, más de mil millones, que juntos con los 193 también millones de dólares —todo eso lo dice la propaganda de la Oficina Nacional de Turismo y los escribas del régimen— que ingresan como envíos que hacen los trabajadores conocidos como «emigrados económicos del Imperio», se han logrado (Obra sublime de la Paz y el Orden) pozos de petróleo en la comarca burgalesa de Lora. Lo que llaman «descubrimiento» de petróleo en España, se reduce a unos sondeos hechos por las compañías, empresas petroleras norteamericanas, la «Standard Oil Co» y la «Texaco In», empezados en 1959. Ya en 1947, la «Campsa» solicitó la concesión para hacer estudios geológicos y geofísicos, que han dado el resultado obtenido por los gringos en el término municipal de Valdeajos y en el hoy célebre e histórico lugar conocido como Ayoluengo. Las perforadoras han profundizado 1.349 pies, pero han de seguir, continuarse para lograr mayor manantial, mantos inagotables del codiciado Oro Negro. Ya se vaticina; se propaga que España cumplidos sus 25 años de Paz y Progreso Imperial, mediante su escarnio a los postulados de la Revolución Francesa, la ayuda crematística de los turistas y emigrados políticos y económicos, sostenida por el capitalismo y con el esplendor del Valle de los Caídos y el realizado ideal-destino de José Antonio, teórico y fundador de la Falange, disfrutará de mayores cantidades de petróleo que Venezuela, México, la U. S. A., Irak, Persia, Kuwait, la U. R. S. S. y Arabia. Con la fortuna de Rockfeller —Standard Oil Co.— la de Dellerding —Royal Duth Shell— se podrá tener petróleo español hasta que llegue el fin del mundo, para antes y al fin el prometido Imperio que fue slogan —comercial, consigna, lema, grito de combate, cainismo y cainofobia— de los triunfadores sublevados en Julio de 1936, en los tiempos ya marchitos de Hitler y sus comparsas.

Pero España, que es más católica que Isabel, necesita hacer comercio; no le basta con los turistas, son pocos los emigrados económicos, tiene déficit en su balanza de pagos, en su presupuesto, en su negocio estatal y, trabaja con todas las mañas, se sirve de todas las tretas y camándulas para ser admitida en el M. C. E. Amenaza con no comprarle nada a Italia y proteger Francia y Alemania Federal. Teme la competencia de Grecia y Turquía asociadas al Mercado Común Europeo y también a Israel. Propaga en la prensa de habla española que pronto ingresará en el M.C.E.

(Pasa a la página 2)

B.D.I.C
3428

LA FORCE DES TYRANS NAQUIT DE NOS FAIBLESSES

LE COMBAT SYNDICALISTE

0,40 F. LE NUMERO C.N.T. A.I.T. 3 Septembre 1964

NOTRE ENNEMI C'EST NOTRE MAITRE
La Fontaine

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL ● SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS 36e ANNEE ● NOUVELLE SERIE ● NUMERO 313

Nouveau méfait DU monstre ibérique

ALORS que l'O.R.T.F. nous annonçait fort à propos que les touristes avaient permis la rentrée de neuf cent millions de dollars dans les coffres du gouvernement espagnol, laissant à chacun de nous le soin de méditer sur ces chiffres, un autre communiqué, émanant de la Syndicalist Workers Federation, nous apprend que les autorités franquistes ont arrêté notre jeune caamrade Stuart Christie, âgé de 18 ans, sous la fausse inculpation de « complot terroriste contre l'Etat español ».

Ecroué à la prison de Carabanchel, à Madrid, il paraît qu'un tribunal militaire devrait le juger dans la première quinzaine de septembre.

D'après le chef de la sécurité « franquiste », notre camarade aurait été arrêté à Madrid le 11 août, alors qu'il était en possession d'un sac plein de plastic et de détonateurs qu'il aurait amené de France en utilisant l'auto-stop comme moyen de transport; ajoutant que le detenu avait l'intention de procéder à des attentats mais qu'il en avait été informé par ses agents de l'étranger.

Il est évident que cette explication d'un sbire de la dictature franquiste ne peut convaincre aucune personne honnête; c'est un non-sens de penser et de dire qu'un jeune de 18 ans a passé la frontière et s'est promené avec un sac de plastic et de détonateurs sans qu'il soit importuné le moins du monde jusqu'à son arrivée à Madrid. C'est vouloir oublier qu'il existe en Espagne un régime de terreur et de misère qui n'a pu se perpétrer que grâce à une fourmilière de policiers constamment aux aguets.

L'acharnement et la cruauté de ceux-ci est d'ailleurs légendaire et la résistance espagnole ne peut en aucun cas agir à la légère; les militants de la C.N.T. espagnole qui poursuivent le combat pour la liberté sont conscients qu'ils ont en face d'eux une bête malfaisante et qu'il ne leur reste que l'alternative de vaincre ou de mourir les armes à la main.

Mais le régime franquiste ne peut pas admettre qu'on puisse lui résister après vingt-cinq ans de règne par « la paix éternelle », et toutes les occasions lui sont bonnes pour frapper ceux qui, n'étant pas des siens, sont considérés comme des ennemis mortels.

Pendant cinq jours, Stuart Christie a été gardé au secret et interrogé sans arrêt (nous savons, hélas ! de quelles tortures barbares sont suivis les interrogatoires), après quoi, les autorités ont enfin daigné reconnaître que notre malheureux camarade était entre leurs mains; et ce n'est que trois jours plus tard que Mr. William Harding, vice-consul britannique à Madrid, a été autorisé à lui rendre visite.

D'après une déclaration du chef de la police, le prisonnier aurait fait une confession... mais notre ami a pu envoyer un télégramme à sa mère par l'intermédiaire du vice-consul, dans lequel était inscrit : « Je suis innocent ».

Nous sommes convaincus qu'il disait la vérité, car il n'avait aucune notion sur la manipulation des explosifs.

Par ailleurs, Stuart Christie, autrefois jeune socialiste actif, avait orienté son action vers les mouvements de la paix. Il militait dernièrement dans les rangs du Comité des cents, et avait fait campagne pour le désarmement nucléaire (C.N.D.). Il était bien sûr, membre de la S. W. F. et de la fédération anarchiste de Glasgow et c'est peut-être bien à ce titre qu'il a été arrêté par la police phalangiste mais, comme le dit si pertinement sa mère : « Stuart est contre la violence sous tous ses aspects et la chose la plus absurde est que son arrestation ait un rapport avec les explosifs. »

Selon des informations qui nous sont parvenues, un autre antifasciste, de nationalité espagnole, Francisco Carballo Blanco se trouve lui aussi entre les mains de la police franquiste.

Il faut donc tout mettre en œuvre pour alerter l'opinion publique du monde entier afin qu'une levée de bouclier unanime de tous les travailleurs empêche le bourreau espagnol de commettre d'autres crimes.

N'oublions pas qu'il y a un an, le monstre Ibérique ordonnait le plus odieux et le plus barbare des assassinats en la personne de nos camarades Granado et Delgado... Il faut donc agir au plus vite.

A propos du centenaire d'une Internationale

Il s'agit en l'occurence, du centenaire de l'Internationale ouvrière de 1864, fondée à St-Martin's Hall à Londres, le 28 septembre, sous le nom de A. I. T.

La Belgique s'énorgueillit d'être le pays ayant mis sur pied un ensemble de festivités pour commémorer dignement cette fondation.

C'est ainsi que Bruxelles sera, les 5-6 septembre prochain, le lieu de rassemblement du monde socialiste. Pour ce faire, le Comité organisateur a vu grand, il espère réunir au bas mot 70.000 participants.

On aurait mauvaise grâce à dire « Non » à cette manifestation, encore qu'il faille faire toutes les réserves qu'impose l'esprit dans lequel on se propose de réaliser ce centenaire.

Mais tout d'abord, on ne peut laisser accréditer les non-sens et les entorses qui ne manquent pas de s'opposer aux plus élémentaires vérités de l'histoire.

Il n'y a pas de « 1re Internationale ». La numération « première » est tout à fait arbitraire et ne repose que sur une suite de malentendus doublés d'une profonde ignorance de ce que furent toutes les autres « tentatives » d'associations internationales des travailleurs. Pour de nombreux écrivains et historiens sociaux, l'Internationale de 1864 est pour le moins, la quatrième en date, ce qui est déjà un point important à retenir.

De plus, et ceci est plus grave, cette internationale ouvrière est baptisée : « Première Internationale *Socialiste* ». On pourrait encore s'imaginer que le mot « socialiste » soit pris dans le sens général du vocable, mais toutes les manifestations laissent supposer chez ceux qui utilisèrent cette dénomination, qu'elle est réalisée à dessein et qu'il s'agit de l'accaparement par un parti de ce qui fut à l'origine une association internationale des travailleurs (A.I.T.).

Cette association essentiellement ouvrière, ne pouvait être « socialiste », les partis de cette obédience étant loin encore d'exister dans bon nombre de pays. En certains, il en était à peine aux premiers vagissements. La déclaration de principes de l'A. I. T. est formelle : « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. »

La Conférence de Londres de 1871 essaiera de modifier l'esprit dans lequel cette internationale s'était développée et affirmée, si bien que cette séance de Londres, par ces modifications intéressées, devait être le déclin de l'association. En effet, l'année suivante, l'A. I. T. était liquidée sans grandeur ni beauté, par les laudateurs de Marx et Cie. Une fois de plus, à un siècle près, voici les préparatifs en place pour renouveler des agissements qui tendent à faire accréditer des mensonges, voire des vilenies.

Pour ce qui est des documents qui seront exposés au Palais des Beaux Arts, du 5 au 20 septembre, nous attendons le rassemblement de ceux-ci pour nous exprimer. Mais à en juger par le programme, on peut déjà présager beaucoup de manquements désirés et voulus implicitement.

La subdivision en 7 chapitres nous laisse très perplexes, sur les intentions des organisateurs, dont certains sont peut-être très enthousiastes, mais dépassés par les directeurs de conscience du Parti Socialiste qui entend tirer la couverture à lui dans les circonstances actuelles.

L'exposition présentera donc en 7 chapitres : Les Précurseurs; La 1re Internationale; La Commune de Paris; Le 1er Mai; La 2me Internationale; L'Internationale. Ouvrière Socialiste; Le Socialisme dans le monde d'aujourd'hui. C'est tout et c'est peu, car il manque à l'appel non seulement la 1re, 2e, mais la 3me et la 4me Internationales, pour autant qu'on accepte cet ordre numérique ! Tout me laisse à penser que les élections proches ne sont pas pour rien dans l'élaboration de ce Centenaire, et la bonne réussite de cette manifestation reste liée à une politique de parti, à l'exclusion de toutes les fractions marxistes et autres surgies depuis la fin de l'Internationale de 1864.

H. D.

Nazisme et exploitation

On a parlé assez abondamment, dans la presse « bien pensante », d'une récente opération de police qui a permis de démanteler un réseau de « néo-nazis ».

Certes, nous n'allons pas prendre la défense de ces forcenés et nous nous réjouissons, tout au contraire, que l'opinion publique soit alertée au sujet d'un mouvement mondial pro-fasciste.

Mais nous tenons à analyser complètement toute situation et à tirer des conclusions que personne n'ose aborder.

Il faut se rendre compte que le terme de « nazisme » ne désigne rien d'autre qu'un *courant fasciste*, au sens le plus large du mot, qui recrute ses adeptes, il est nécessaire de le souligner, parmi les classes *privilégiées* et que *cette forme de pensée correspond à la volonté chez quelques-uns de défendre coûte que coûte* et, en particulier, en s'appuyant sur la *force militaire ,les privilèges de la caste des exploiteurs.*

Il n'est donc plus question de dénoncer un *retour vers le passé et un culte de l'hitlérisme* mais de dénoncer bien haut *l'organisation actuelle de la société, organisation basée sur l'exploitation de l'homme par l'homme*, source de convoitises, de haine, de défense farouche des intérêts, source de conflits armés dans lesquels, notons-le en passant, ce sont les exploités qui trinquent.

Nous mettons l'accent sur ce fait : *toute exploitation de l'homme par l'homme est du fascisme, toute contrainte*, économique ou morale, est *fascisme*. Et au fascisme, à la volonté de dominer, s'oppose non pas une volonté patriotique ou de démocratie, mais une volonté de *liberte intégrale*.

Le fascisme, il est partout autour de nous. Nous sommes en plein fascisme et nous le serons tant que nous serons obligés de passer notre vie à ne pas crever de faim, tant que pèsera sur nous et sur ceux qui nous sont proches la menace d'une apocalypse atomique.

Et puis il faut ajouter autre chose. Comment l'opinion publique, qui s'émeut d'un mouvement fasciste infime sur notre territoire, peut-elle supporter, depuis un quart de siècle, l'existence, derrière les Pyrénées, du plus abject des fascistes, du règne du garrot que supervise le vil suppôt de Hitler ?

Si l'opinion publique doit s'émouvoir, qu'elle s'émeuve du sort de nos chers camarades espagnols qui, après avoir tout sacrifié pour la *liberté*, n'abdiquent pas et continuent la *lutte ouverte* contre un tyran que notre gouvernement soutient et que, de ce fait, le peuple français crédite.

Que l'opinion publique ne lutte donc pas contre des chimères mais contre les réalités que sont *l'autorité* et sa conséquence directe, la *misère*.

SEVY

Renaissance de l'Europe

« Il appartient à la pensée française d'être à l'avant-garde de l'Europe. Il est temps qu'elle dénonce non seulement le nationalisme, qui est l'hystérie des nations, non seulement le chauvinisme qui est la vulgarité des médiocres, mais aussi le patriotisme qui peut fourvoyer les hommes les meilleurs... L'Europe des patries, cette expression de commis voyageur est un non-sens historique, une formule dilatoire qui ne devrait tromper personne... Nous devons en finir avec ce nationalisme anachronique qui fait obstacle à l'histoire... L'Europe supranationale commence à la mort des Etats. Les Européens doivent remplacer le patriotisme, fondé sur l'isolement et la séparation, par le particularisme fondé sur l'entente et l'échange. Le Fédéralisme doit réunir les communautés régionales naturelles qui trouveront leur liberté dans leur diversité et leur devoir dans leur interdépendance. Tant que le patriotisme fournira une caution morale au centralisme totalitaire des Etats, la formidable mainmise de ceux-ci sur les hommes ira en augmentant. Les nations vieillies, les gérontocraties déclinantes ne retiennent du progrès que les techniques géantes qui perfectionnent l'assujetissement des hommes. Seule, l'Europe nouvelle, par la mutation qu'elle prépare est capable, en raison de ces traditions, de mettre le progrès au service de l'homme, une fois écartée la main crispée des Etats voraces. »

C'est dans le journal *Combat*, du 14 août, que l'on a pu lire ces lignes. Elles sont tirées d'un article signé d'un nom que j'ignorais : Jean-Jacques Ledoux. Que voilà, n'est-ce pas un anarchiste qui s'ignore, car, ce sont bien là les vues authentiques des socialistes révolutionnaires de la première heure, des libertaires, et de tous ceux qui se réclament de la pensée anarchiste. Ce dont l'auteur de l'article se garde bien de rappeler car, n'est-ce pas, ça ne ferait pas sérieux !

Mais peut-être ignore-t-il, tout simplement, que ces affirmations ont été déjà formulées depuis longtemps et le sont encore, et le seront toujours, dans les feuilles libertaires, même quand leur application commencera à être une réalité.

Nous savons bien, nous, et nous ne manquons pas de le dire en toute occasion, que le Fédéralisme doit réunir les communautés régionales naturelles; nous la connaissons bien, la nocivité de tous ces mots en *isme* dont certains se gargarissent encore à l'heure actuelle dans notre pays pourtant supérieurement *guidé !*

Et il y a des années que nous dénonçons la main crispée des Etats voraces, y compris, naturellement, l'Etat français !

Et ce n'est vraiment pas notre faute si l'on n'en a pas encore fini avec le nationalisme anachronique qui fait obstacle à l'histoire. Et, en fin de compte, nous ne pouvons qu'applaudir à ce que, dans un journal français, l'on puisse y lire des lignes comme celles-ci. Et surtout, ne pas en montrer de l'humeur, car on ne doit pas oublier que ces mêmes constatations, imprimées sous l'étiquette *anarchiste*, ne manqueraient pas de faire sourire le lecteur. Les gens sont ainsi faits qu'ils ne parviennent pas à se débarrasser de tout le fatras d'inepties qui entoure certains mots ! Et nous devons accepter sans sourciller l'adoption de ces idées, lorsque sera venu le temps de leur mise en pratique, par ceux-là même qui se sont le plus acharnés à les combattre. Mais serons-nous encore de ce monde ?

Mais revenons au citoyen Ledoux. Pour être honnête, je dois tout de même citer la fin de son article, qui, à mon avis, ne peut manquer d'étonner, après avoir lu ce qui précède : *« Si aujourd'hui une force européenne ne s'organise pas en France, si elle n'est pas capable de succéder sans à-coups au gaullisme, et de rechercher avec nos partenaires un terrain de convergence et d'action, l'avenir est très incertain. Le réveil risque d'être d'autant plus rude que l'illusion est profonde, car les régimes qui vivent d'applaudissements ont une fin difficile. Si l'Europe unie n'est pas au rendez-vous, si demain les ligues su déchirent, faudra-t-il restaurer la monarchie française, seul régime qui puisse, à la lumière de l'expérience, succéder logiquement à la monarchie contrenature du général de Gaulle ? »*

Hélas, hélas ! mon cher monsieur, comme vous y allez ! Tous ces grands mots, que vous stigmatisez si pertinemment, pour en arriver là : nous doter d'un plus ou moins authentique descendant de Saint Louis ?

Est-ce bien là le fond de votre pensée, et n'êtes-vous qu'un porte parole officieux de celui que d'aucuns (et lui tout le premier) appellent « Son Altesse le Comte de Paris » ?

J'ai peine à le croire, tant était séduisante votre prose du début. Je préfère penser que vous exprimez là une appréhension, et non un souhait, car de la pagaille qui va surgir au moment où la monarchie contre nature du général de Gaulle s'effondrera, surgira autre chose qu'un monarque de droit divin, que la lumière de l'expérience nous indique peu apte à faire le bonheur des populations ! Du moins, c'est ce que nous souhaitons.

BLANQUET

L'IDOLE DES JEUNES

Que ce soit un quelconque Hallyday, Vartan ou les Beatles, une grande partie des jeunes sont fanatisés par le « yé yé ». Ce cri, poussé en chœur, remplace les « hiel », « viva » et autres hossannas.

Pourquoi cette ferveur, ce fanatisme, cet engoument pour une musique frénétique absente de toute valeur musicale, sauf peut-être certains rythmes que l'on retrouve d'ailleurs dans la musique des peuplades primitives ?

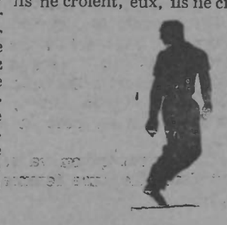
Les adultes, plus ou moins doctes, plus ou moins gourmés, voient dans cette passion du rock, du twist et autres danses modernes, une dépravation de notre jeunesse, une morale débridée, tout cela caractérisé par le cinéma avec ses films où le nu féminin est poussé jusqu'à l'érotisme; avec ses romans à la Genêt, avec ses bandes de blousons noirs ou dorés. Bref, une jeunesse délinquante qu'il faut mater, et pour la mater, pour lui donner à réfléchir, une seule solution pour nos doctes adultes, la prison ?

Non, adultes, ce ne sont pas les jeunes les fautifs, ce ne sont pas eux que l'on devrait mettre en prison, si toutefois vous pensez que la prison est une solution valable. C'est vous qui devriez tater du régime pénitentier, et vous les politiciens qui par votre sale politique d'arrivistes (que vous soyez communistes, socialistes ou gaullistes) n'avez su, ou voulu, donner des avantages qu'aux riches. Vous n'avez pas su, ou voulu, créer les lois supprimant les abus en matière de bénéfices. Il y a plusieurs sortes d'hommes habitant le même pays : ceux qui peinent, qui sont pauvres, et ceux qui jouissent, qui sont riches, riches par le travail des premiers. Vous qui n'avez pas su, ou voulu, faire une politique pour les jeunes, créant des écoles, donnant à ces jeunes le goût de vivre, sainement, honnêtement, sincèrement. Par votre politique d'hypocrites (il suffit de lire vos discours à la chambre des députés pour apprécier à la fois votre hypocrisie et votre nullité), vous avez détruit l'idéal chez les jeunes. Votre politique est de ne pas travailler, vivre sur la collectivité. Votre chemise peut être blanche, mais votre conscience est noire; cela vous importe peu, car en fait vous n'avez pas de conscience, elle est remplacée par un gilet rayé.

Vous, les notables, les diplômés, diplômés de l'enseignement, de la magistrature, des grandes écoles commerciales ou techniques, vous aussi, vous ne désirez qu'une chose : profiter de salaires appréciables, d'avantages de toute nature, avoir à la fin de votre carrière une retraite confortable, vivre en égoïstes, profitant, vous aussi, de la peine des hommes, sans savoir, ou plutôt ignorant volontairement, la misère de ces hommes. Qu'il y ait encore dans notre siècle des bidonvilles, des taudis, ou tout simplement des millions de ménages où les fins de mois sont difficiles, pour ne pas dire impossibles, cela vous indifère. En fait, vous vivez dans un autre monde, le monde bourgeois, plus ou moins bête, plus ou moins méchant.

Vous, les cadors du syndicalisme, vous n'avez pas su, ou voulu, donner un idéal de fraternité; vous n'avez pas su, ou voulu, cette émancipation tant réclamée après la dernière guerre, là où justement la classe ouvrière pouvait, devait prendre la gestion des usines, des services publics. Elle espérait, elle attendait, cette classe ouvrière, que les syndicats fussent les conseillers, les responsables de cette révolution. Vous n'avez rien fait, ni à cette date, ni depuis, pour renverser le capitalisme qui opprime la classe ouvrière, et, maintenant, il est un peu tard pour revenir à des conceptions d'égalitarisme ou de gestion d'usine par la classe ouvrière. Cela, les jeunes le savent. Ne voyez par ailleurs la désafection de vos syndicats par les jeunes.

Les jeunes d'aujourd'hui ne sont ni meilleurs ni plus mauvais que ceux de votre temps. Seulement ce petit fait de rien du tout : vous avez, politiciens, bourgeois, syndicalistes, tué l'idéal des jeunes. Ils sont plus conscients que nous, ceux qui, comme moi se laissèrent appâter par un parti politique, qui consacrèrent des nuits à propager les slogans du parti. Bref ils ne croient, eux, ils ne croient plus à vous. Ils connaissent vos turpitudes, votre incurie, et ne veulent pas être dupes. Ils savent que la vie est courte. Ils ne sont pas dupes de vos belles paroles et ils veulent vivre, comme vous, sans trop travailler. Les plus intelligents seront politiciens; cadres, les autres. Mais avec cette différence, que vous créez les lois pour que vous puissiez tricher sans risques, tandis que les autres risquent, eux, les lois, je le répète, faites par vous, et pour vous.



Demain, vous récolterez ce que vous avez semé, cette jeunesse que vous qualifiez de délinquante, que moi je plains de ne plus avoir ni idéal, ni l'amour du prochain, de la justice, de la beauté; demain cette jeunesse risque de tout foutre en l'air, se sera pour reprendre le titre d'un livre de Bernanos, « La grande peur des biens pensants », là, toutes vos prisons, vos juges, ne seront ni assez grandes, ni assez nombreux pour les enfermer et les juger. Mais y aura-t-il encore des juges et des prisons ? Nous rentrons probablement dans l'ère de la violence, l'ère où le para sera roi. Ce sera le fruit de votre travail, le fruit de votre politique. Soyez contents ou contrits, mais dites vous bien que les seuls fautifs de cet état de choses, c'est vous, les adultes, et vous seuls.

G. PIOU

NECROLOGIE

La 17e U.R. et notre cher camarade Miécamp, trésorier de l'U.L. de Lyon ,en particulier, nous font part de la douloureuse épreuve qu'ils viennent de subir par la perte de la compagne de ce dernier.

Tous les délégués à notre dernier congrès de Lyon avaient pu apprécier combien sa bonté et son dévouement pouvaient être utiles et presque indispensables à son compagnon et à tous ceux qui évoluaient autour.

Le 2 août, elle s'est éteinte après une longue et pénible maladie et le 5, une foule nombreuse d'amis où l'on pouvait remarquer une délégation de l'U.L. de Saint-Etienne, avait tenu à exprimer par sa présence les regrets et le douleur causés par sa disparition.

Dans ces moments pénibles, la commission administrative confédérale a tenu à s'associer dans son ensemble à la peine qui touche notre camarade Miécamp et tous ceux qui ont connu et apprécié sa compagne.

William Godwin, écrivain littéraire

Invoquant l'ouvrage de Godwin, Cloudesley, a Tale by the author of Caleb Williams, Raymond Gourg à nouveau, écrit ces lignes : « Après les aventures en Russie, le jeune Meadows entre au service de lord Danvers, comme secrétaire. Lord Danvers conte ses malheurs à Meadows. Cloudesley s'est fait le complice de lord Danwers, en substituant un enfant mort-né à l'enfant vivant d'Irène, veuve de son frère. Cet enfant dépossédé par lord Danwers, est élevé par Cloudesley, et se révèle plein de vertus. Cloudesley entreprend de faire rentrer son pupille dans ses biens et honneurs et ce dessein est favorisé par le malheur de lors Danwers lui-même qui perd un à un tous ses enfants, en expiation de son crime. Cloudesley est la peinture du remords, comme Mandeville est la personnification de la haine » (p. 64).

De tous les écrits littéraires de William Godwin, « Caleb Williams » et « Saint Léon » sont considérés comme les seuls livres intéressants. Leslie Stephen partage cet avis dans un article de la « National Revieuw » en 1902 : « Si quelque critique était porté à pousser plus loin des études je crains fort qu'il n'éprouve une déception. »

On peut comprendre ce point de vue, sans partager entièrement ses appréhensions et penser au contaire que toute l'œuvre littéraire de Godwin mérite plus que notre attention

Voici l'avis de Benjamin Constant, dans ses « Mélanges de littérature » : « Godwin, l'auteur de Caleb Williams, a joui, pendant quelques temps, en Angleterre et même en France (p. 211), d'une célébrité assez grande. Ses deux romans, celui que je viens de nommer et un autre intitulé Saint Léon ont été lus avec curiosité, et traduits dans toutes les langues. Le premier qui est fort supérieur à l'autre, peint avec beaucoup d'énergie, et sous des couleurs très sombres, l'impossibilité de cacher un crime, et la combinaison de circonstances, souvent bizarres, mais presque toujours inévitables, grâce à laquelle ce qu'on croit avoir dérobé à tous les regards paraît soudain au grand jour. Le second roman, bien que rempli d'aperçus hardis et ingénieux, intéresse moins, parce que l'auteur y a introduit le surnaturel ce qui empêche qu'on ne soit frappé de la vérité des caractères et de la connaissance du cœur humain qui sans ce mélange mal entendu de sortilège et de magie, placeraient cet ouvrage à un rang très élevé. Ces romans, toutefois, ont moins contribué à la célébrité de Godwin, que son traité sur la « Justice politique » (ps. 211-212).

Pour Godwin, et il suffit de s'en référer à « Politic Justice », le devoir moral est compris tout entier dans la justice. Cette justice nous commande, écrit Godwin, de produire tous le bien en notre pouvoir.

Justice et devoir sont donc intimement unis, et encore faudrait-il y joindre la liberté, car contrainte, limite, promesse ne sont acceptés par Godwin. Il va jusqu'à affirmer la négation de la gratitude et de la pitié en face de la raison d'agir qui ne peut être guidée que par des considérations d'utilité générale.

Sans doute, se fera-t-il un revirement dans le trop absolu de ses affirmations. Peut-être même, Godwin revisera-t-il ce retour en arrière par certains jugements trop entiers. Ceci demanderait un examen approfondi, et n'entre pas dans le cadre de nos préoccupations actuelles.

On ne peut contester le talent extraordinaire de Godwin. Son œuvre, d'une importance indéniable a été un apport d'une rare valeur à la littérature anglaise, et il est impossible de le taire, malgré l'opposition de certains.

Il y a dans toute l'œuvre littéraire de Godwin, un appel incessant vers l'harmonieuse espérance, un espoir intense vers l'humaine réalisation. Que cet ensemble de pensées soit resté incompris de nombreux individus, qu'il ait porté à controverse, nul ne le contestera, mais on peut néanmoins affirmer que dans ses livres, Godwin s'est efforcé d'éveiller le monde de ses lecteurs à plus de liberté, à plus de dignité.

Que cette ambition aille à l'encontre des normes légitimement acceptées, voilà bien la véritable portée des écrits de Godwin. Le monde bien-pensant s'est acharné à déformer systématiquement l'essentiel, jusqu'à en ridiculiser et l'auteur et ses écrits.

Le monde d'aujourd'hui ne vaut guère mieux. C'est pourquoi Godwin reste un éternel, oublié dans cette société qui s'amuse bien plus à la glorification des stars et des vedettes.

La vieillesse de Gowin fut d'une tristesse sans exemple. Une émouvante détresse marque les quinze dernières années de sa vie.

Ce sont des amis qui l'aident, grâce à des souscriptions; Byron y va généreusement de ses derniers. Godwin, qui toute sa vie fut un bûcheur, ne retira jamais de ses écrits les profits financiers qu'il espérait.

Qui lui fera grief d'avoir accepté, au déclin de son existence, un travail salarié de fonctionnaire ? Bien d'autres contempteurs des gouvernements, ne se trouvant point dans une obligation pressante, hésitèrent moins que lui.

Pour ma part, je salue aujourd'hui Godwin. Sa pensée libértaire, si intimement mêlée à son œuvre littéraire, nous le révèle comme un précurseur des idées reprises et développées avec ferveur par de nombreux théoriciens et hommes d'action anarchistes, dans la seconde moitié du XXe siècle.

HEM DAY

FIN.

B.D.I.C

Una amenaza que se debe atajar

(Viene de la página 4.)

mo obsequio, a Lisboa, amarrados por las muñecas con la misma cuerda que sirviera para ahorcar a Tiradentes.» (1).

La denuncia de Rubem Braga pone en evidencia la carta blanca que el gobierno de Castelo Branco y las gobernaciones de los Estados, particularmente la de Guanabara en la que campea la omnipotencia de un fascista como Carlos Lacerda, han ofrecido al gobierno de Salazar para que su PIDE atraviese el Atlántico y «colabore» en la limpieza de extremistas, en la *caza de brujas*, como señalara, en un momento dado, la prensa internacional.

La saña no se ha limitado a los encarcelados, arbitrariamente privados de libertad por *medidas de seguridad*. Han habido allanamientos en las viviendas particulares y en las empresas de marchamo antisalazarista como es el caso de los establecimientos «Kibon» en Rio de Janeiro y Sao Paulo y el local del libertario lusitano Edgar Rodrigues en Rio de Janeiro, y así, mientras la prensa favorable al gobierno, las emisoras de radio y televisión y la propaganda estatal tienden a inspirar tranquilidad entre la población antidictatorial, calladamente, en la penumbra, la policía de «O Estado Novo» de Salazar procede contra todos los portugueses antisalazaristas.

Otros intelectuales, además de Rubem Braga, han denunciado el atropello contra los exiliados portugueses Está el diputado Mario Martins quien escribiera en términos similares a los de Braga en el «Jornal do Brasil» en su edición correspondiente al 8 de agosto. También cabe señalar el colaborador del «Correio da Manhã», Farcio Alves, el cual desde las columnas de este gran matutino ha puesto de relieve lo que se trataba de llevar a cabo con el mayor de los sigilos.

Otro periódico, «Ultima Hora», acude inclusive al caso concreto, y en su edición del 7 de agosto y bajo el título de «Caso Angolano» aparece un texto, parte del cual dice: «Por solicitud de la PIDE fue detenido en Sao Paulo, por los agentes de la Marina y traído a Río, el estudiante Paulo dos Santos Matoso Neto. Su compatriota, José Lima Azevedo, continua incomunicado en el Presidio Naval y fue torturado por los esbirros Sergio, Solimar y Boneschi. Inspiraba serios cuidados, esta mañana el estado de salud de José Manuel Maia, otro estudiante, atacado del pulmón como consecuencia de la insalubridad de la celda en la que permaneció detenido en la Marina. Simultáneamente las autoridades navales decidieron devolverle la libertad al demócrata portugués Antonio Louro, integrante también del grupo angolano anti-salazarista.»

Poco transciende, fuera del Brasil, de toda esta represión subterránea. Más y más se está imponiendo la fachada de régimen paternalista del actual gobierno a pesar de que a los cuatro meses de haberse adueñado de la situación el naufragio económico brasileño se presenta cada vez más amenazadoramente alcanzado, la inflación, cimas nunca conocidas con anterioridad y en cable de la «France-Presse» de fecha 18 de agosto se señala que el nuevo gobierno ha puesto en circulación otro millón de millones —un billón— de cruzeiros en lo que va de castelobranquismo.

La *revolución* de abril ha descuidado lo imprescindible en aras a lo negativo: la obsesión maccarthista. Las denuncias señaladas hasta aquí no drían ser, por otro lado, una insignificancia si los designios de la represión luso-brasileña se llevan a cabo de acuerdo con los planes previstos y sin que la opinión pública internacional los ataje. En estos días se halla en Portugal en misión propia de su [illegible] el cacique supremo de la policía del Estado de Guanabara. Allí, junto con el jefe supremo de la PIDE, el mayor Silva Pais, elabora una extensa lista de portugueses antisalazaristas que se hallan en el Brasil y ello para emprender un «safari» de grandes proporciones contra los antifascistas lusitanos que habían logrado, hasta ahora, escapar de las garras de Salazar.

Toca a las organizaciones liberales, antifascistas, progresistas, a las individualidades que sitúan la libertad del pensamiento y la del hombre por encima de las «razones de Estado», el denunciar la situación de peligro en que se halla la colonia portuguesa anti-salazarista radicada en el Brasil. Oliveira Salazar no puede obrar impunemente...

VICTOR GARCIA

(1) Héroe de la Independencia del Brasil ahorcado por el gobierno de Portugal.

Botones de muestra

(Viene de la página 4.)

Y más curioso si se llegase en España a la adopción de leyes como a la que refieren se presentó al parlamento griego y que reproducen bajo el título «Un ejemplo que viene de Grecia» en la página tercera:

«Para salvaguardar el honor de los hombres de la política y funciones públicas, el parlamento griego acaba de adoptar un proyecto de ley. Esta ley exige una declaración de todos los ministros, diputados y altos funcionarios sobre el estado de su fortuna tres meses después de su entrada en funciones, así como de los bienes que pertenezcan a su esposa y a sus hijos...»

Seguramente que muchos accionistas, administradores y directores de las empresas españolas, a la vez altos funcionarios del Estado español, se verían puestos en mal aprieto de tener que hacer dicha declaración con carácter retroactivo. De 1939 a 1964 han surgido muchas fortunas nuevas, que pondrían a descubierto el mal estado del honor a que los griegos hacen referencia.

En tan mal estado que poco valdrían los consejos de respeto a la autoridad que prodigan en sus columnas. Porque el robo legal, por legal que fuere, es siempre robo.

A propósito de este respeto a la autoridad, viene a cuento reproducir a título recordatorio unas líneas de las epístolas de San Pablo a los romanos (capítulo 13, versos 1 y 9 que publica también el periódico en su página 4):

«Todos habrán de estar sometidos a las autoridades superiores, que no hay autoridad sino de Dios y las que hay, por Dios han sido ordenadas, de suerte que quien resiste a la autoridad resiste a la disposición de Dios y los que resisten habrán sobre si la condenación.»

Y está bien que nosotros que no creemos en Dios ni diablo, nos atralgamos todas las condenaciones que vengan.

¿Pero qué piensan de estas palabras, el cristianisimo Caudillo y sus secuaces, la Iglesia incluida que resistieron a la autoridad de una República hace 28 años?

Porque, si todas las autoridades han sido ordenadas por Dios, la República española también lo era. O San Pablo fue un embustero, ya que algunas podían serlo por el diablo.

Y es posible que así fuera, pero si las actuales autoridades españolas fueron ordenadas por la divinidad, mal nos explicamos la pretendida oposición que dicen sostener los cristianos españoles al franquismo.

Una de dos, o no siguen los preceptos del Evangelio y no son por tanto cristianos, o si los siguen su resistencia a la autoridad es falsa.

Y terminaremos aquí. Ha bastado hacer jugar un poco al espíritu crítico, para que en el examen de las páginas de una publicación franquista, haya puesto de manifiesto, lo que niegan, de verdades largamente expuestas en las posiciones del antifascismo español. No son necesarias conclusiones, ni exposiciones finales. El pero de una realidad incontrovertible es tal, que basta la exposición de sus mismos cómplices para condenarlos.

JOSE MUÑOZ CONGOST

Un pelo de la barba del profeta

LA escueta noticia periodística informó: «Policías y soldados del ejército, que recibieron órdenes de disparar a matar, comenzaron hoy a imponer severas restricciones para evitar la propagación de la sangrienta guerra civil que ha costado ya 600 bajas, incluso muertos y heridos. Por lo menos 1.000 personas fueron detenidas. Uno de los principales problemas de las autoridades lo constituyen las 73.000 personas que quedaron sin hogar como consecuencia de los incendios provocados por las turbas. Por lo menos 50.000 personas están viviendo en las calles.»

Noticias de esta índole aparecen a diario en las páginas de la prensa; son hechos que siendo aparentemente anormales ya merecen la calificación de normales. Cuando le desorden se impone como norma universal, entra en la órbita del orden; y de este modo se llega a vivir ordenadamente en el desorden, que es una manera de vivir como cualquier otra; mejor dicho: más excitante y menos tediosa que cualquier otra. Los que vivieron durante la guerra de cien años no tenían la menor idea de la existencia de frases tales como «la paz perpetua». Siendo para ellos la guerra un modo normal de vivir, a la gente de aquel tiempo belicoso había de parecerles la paz un modo anormal de morir. Saquear una ciudad, paralizarle los transportes, incendiarle los edificios más elegantes o fastuosos lo mismo que los barrios proletarios, matarse los civiles entre sí o los soldados con los civiles en las calles y en las plazas, estas explosiones de violencia que los hombres desatan con mucho entusiasmo y estoico desdén por la muerte y las heridas, lo mismo ocurren en Europa que en América, en Africa que en Asia. Lo interesante del caso no es el fenómeno en sí, como diría un profesor de Filosofía; lo interesante es la causa que motiva tales estragos. ¿Lucha de clases? ¿Contiendas raciales? ¿Conflictos políticos? Esto sería el denominador común de las explosiones, y si es común no interesa tanto. La vulgaridad no es interesante. No llamaría mayormente la atención la noticia que hemos transcripto si no dijésemos de inmediato que fue la causa de la conmoción trágica. El hecho desencadenante de la tragedia colectiva ocurrió en la India; más exactamente en el santuario de Hazratbal, a unos ocho qilómetros de Srinager, capital de Cachemira. En ese templo, es motivo de especial veneración «el pelo sagrado» de las barbas de Mahoma. Ese pelo fue robado, cometiéndose horrenda profanación. El pueblo musulmán, justiciero e iracundo, salió a la calle en busca del pelo sagrado; y para dar con él desató algo así como un terremoto, lo mismo en Calcuta que en Nueva Dehli. La fe es una pasión encendida, lógico es que provoque incendios. Pero estos incendios místicos que, no obstante su índole espiritual, exigen la presencia del cuerpo de bomberos, no se conciben hoy en Occidente, sino en Oriente. Si mañana, manos heréticas robasen el sable de la Doncella de Orleans no saldrían los franceses a destruir París; si le robasen una de las muchas cabezas al dragón que decora la estatua de San Jorge, los ingleses no se tomarían el trabajo de incendiar a Londres; si en Nápoles hurtasen a San Genaro unos mililitros de la sangre que anualmente, con solicita puntualidad, el santo licúa, el Vesubio no convertiría su penacho de humo, turísticamente decorativo, en llamas y en lavas arrasantes; esta hazaña la realizó el Vesubio 79 años antes de la era cristiana; no se le pueden imputar motivos religiosos. No; el occidente materialista y racionalista, por más que presuma de religiosidad cristiana, no sabe lo qué es religión, verdadera, auténtica, genuina religiosidad. Como que su paganismo originario fue barrido por los orientales que le enseñaron a Europa lo qué es Dios y quiénes son sus profetas, sin que Europa aprendiese bien la lección. En Europa se cometen guerras, revoluciones, asesinatos, incendios, pillajes, por motivos políticos, por conflictos nacionales, por rivalidades económicas, pero no por razones de fe. En Oriente, el pueblo se subleva por un pelo de la barba de Mahoma. Un pelo más o menos, ¿qué importa al mundo?, diría un occidental dando muestras de su ignorancia y su insensibilidad en cuestiones espirituales. Si cortasen, en Roma, no digamos un pelo, toda la barba a San Pedro, perdería su majestad el apóstol, indignaría la profanación, pero los romanos no imitarían a Nerón el cual, por otra parte, incendió la ciudad eterna por razones estéticas e higiénicas y no religiosas.

Con ser la comunista también una religión a su manera, si los antimarxistas lo afeitasen a Marx, el proletariado no haría por ello una revolución. Quizás en Cuba ocurriría algo tremendo si lo afeitasen a Fidel Castro, pero Cuba es aún país subdesarrollado, o sea: algo híbrido, mitad occidente y mitad oriente; cuando Cuba sea totalmente materialista y civilizada a la manera occidental, Castro se afeitará solo y depositará su pelambre hirsuta en el Museo Histórico Nacional.

Falta mucho para que Occidente comprenda a Oriente y viceversa. Hay largo camino que andar para entender lo que significa el pelo de la barba de Mahoma, o el ombligo del vientre de Buda, o el cuernito que le puso Miguel Angel a su Moisés. Los mínimos atributos de la divinidad no son tan mínimos como suponemos quienes todo lo valoramos por su magnitud, no por su calidad. Aun lo pequeño es grande cuando es parte de una grandeza, o la parte se confunde con el todo porque es uno y lo mismo en el orden de lo espiritual, pues el espíritu es absoluto, no puede dividirse, parcelarse, como la tierra en los remates por lotes. Profanar un templo, robar una reliquia, es en Occidente, un problema de policía; lo mismo que cuando desaparece un Leonardo, un Greco o un Goya de un Museo. Pero robar un pelo de la barba de Mahoma en Oriente no es un problema de policía, es una cuestión de vida o muerte, es cosa de incendiar el mundo. En Oriente, sí, se puede hablar correctamente de fervor espiritual. Fervor, en efecto, deriva de fuego; tiene olor a chamusquina.

LUIS DI FILIPPO

DISCOS

César García, ¿César García? Sí, un dibujante español refugiado, hijo de antiguo cenetista. César García ha muerto antes de ser ampliamente conocido. Tenía cuarenta y cuatro años. Pocos para una malhadada eternidad de cementerio.

Hagamos memoria. A César se le creía galo por desenvolverse en tal medio. Primaba en «Le Canard Enchaîné» por su dibujar ingenioso y detallista. En la época —modernísima— de la tortura de la línea y del imperio de la mancha abstracta, confusa, César (pronunciemos en castellano), so pretexo de guasas servía al público orfebrería verdadera, fistoneados sutiles, espirales en delicia recordando, al sensible, las arrobadoras escapadas del Chopin mazurquero y valsista.

A mí y a César la casualidad nos hizo amigos. Tal vez con menos casualidad de la que parece por estar, ambos, en la órbita izquierdista aunque cada cual se desarrollara en elemento distinto. Imaginemos: él estaba en el Montmartre artístico y yo tal vez en el revolucionario. Pese a ciertas opacidades, los espíritus similares se topan a veces.

Yendo con el amigo Adam Rivas un tendero del Sacré-Cœur nos prestó oído, y dijo:

—¿Ustedes, anarquistas?

—Un poco.

—Yo también no mucho, por eso del negocio. Pero conozco todo.

Individuos como ése debe haber por lo menos tres mil en la capital de Francia. Existe riqueza de bibliotecas en domicilios particulares.

César contrastaba lo español con lo galo en la casa de Péju. Parecía asimilado y en realidad la redacción compartía iberismo cesariano. A mí el dibujante me abrió la puerta de la casa des Petits Pères *y yo me la cerré por furruños. Lap se ofreció lápiz sobre cartulina, como César, para nuestras cosas, quedando yo agradecido. No obstante...*

«Soli» sirvió a Péju en ocasión precisa. Péju no sirvió a «Soli» en momento baladí perfectamente cumplimentable. Estoy seguro que César lo sintió más que nadie.

A este amigo la figura de Salvador Seguí le interesó a través del libro que le hemos dedicado. Y quiso dibujar al Noi servido del pésimo material que tenemos recogido. No acertó, no por falta de talento. A Seguí no lo retrata ni el mejor artista sin haberlo conocido. Ahora media distancia de años, y parece que el giro particular de la fisonomía del Noi agrava las dificultades plasmativas. El propio Callicó, retratista consumado, confesó que «lo que corre» de Seguí es inaprovechable.

En «Salvador Seguí, su vida y su obra», hay intento triplicado de dar el Noi en forma física, y con razón Viadiu nos contradijo. Aquellos «Seguí» no son más que primos hermanos suyos. ¡Cuánto me duele el «Seguí» verdad que quedó en mi casa! De estar en 1919, César hubiese «conseguido» el Noi incluso en obra de arte. Lo amaneció la nueva época, y el trazo de escoba dominante le dio dolor de corazón y por él ha muerto. Puesto que en verdad su arte no era «snob» sino modernismo de toda época.

Y ahora, pues, esto: la muerte, la que nos saca la caricatura definitiva.

DISCOBOLO

TOMBOLA

DE LA SOLIDARIDAD OBRERA

Resultado del sorteo efectuado el día 15 de agosto ante el Comité de la F. L.

1er premio, núm. 03314; 2.º, 05985; 3.º, 15661; 4.º, 04715; 5.º; 08529; 6.º, 17143; 7.º, 00797; 8.º, 13118; 9.º, 15489; 10, 12294.

Los boletos no devueltos ni abonados antes del sorteo, quedan sin efecto.

Los premios no reclamados *tres meses* después del sorteo, quedarán anulados.

Puntualizando

SIN ganas de intervenir en ninguna polémica (pues no estoy por ahora en condiciones para hacerlo), no tengo por menos que hacer constar, que citar un solo párrafo de un artículo sin que en él esté el fondo o el espíritu del trabajo a que se refiere, es decir la verdad a medias, y decir la verdad a medias no es decir toda la verdad.

Con lo dicho quiero referirme a un artículo publicado por José Peirats en el COMBAT SYNDICALISTE, número 309, donde se cita textualmente un párrafo de un artículo que envié para una encuesta organizada por «Tierra y Libertad» de Méjico, cuya pregunta era la siguiente: «¿Por qué internacionalmente considerado, el anarquismo ha perdido tanta influencia en el movimiento obrero?»

He de advertir que es por el artículo de Peirats que me he enterado el que dicho trabajo fuera publicado, el cual suponía yo habría ido a parar al cesto de los papeles, pues hacía ya más de tres años que el envío fue hecho. Como el ejemplar en que fue publicado no ha llegado todavía a mis manos, no puedo saber si dicho artículo fue publicado en toda su integridad, porque sé que a veces, por necesidades del... oficio, interviene doña Anastasia.

Si bien es verdad que el citado párrafo forma parte del aríiculo, lo cierto es que no fue escrito con el fin o la orientación que persigue el compañero Peirats. Sobre ese punto mi criterio fue siempre diametralmente opuesto, y no quisiera yo pasar por colaborador a una obra que considero nefasta para el movimiento libertario. Este fragmento del artículo conviene completarlo con el contexto que le acompaña, y dice así: «*Como decíamos en un principio, han cambiado mucho las circunstancias; ya no existe en los poderosos ese cinismo proclamando que el obrero ha nacido para ser esclavo, y que siempre habrá ricos y pobres. Ahora, al contrario, admiten que el trabajador tiene derecho al bienestar económico y a la libertad política.* (Aquí, ahora el párrafo extractado.) Antaño se trabajaba para ganarse el pan, hoy se trabaja para pagar el coche, el frigorífico o el aparato de televisión. Acabamos de leer que como final de una temporada de vacaciones, vuelven a sus casas esta semana (principios de septiembre) diez millones de franceses (?), y la mayoría de estos veraneantes son trabajadores.» Y continuaba así: «*No es pues exagerado afirmar que hoy las sociedades se mueven sobre sus vientres. Hablar en estas condiciones a la clase trabajadora de problemas de orden moral es hacerse objeto de burla, porque no piensa más que en comer, beber y divertirse. Por eso repetimos, que fue una equivocación creer sólo en la importancia de los cambios económicos. El haber desconocido, en la práctica, el valor de las condiciones psicológicas es la falta más grave que seguramente llevaría a los más grandes desengaños.*» Se ve claramente con esto el sentido de estas líneas en las que me lamento de haber propagado demasiado las reformas materiales y dejar abandonada en gran parte la labor de orden moral para formar rebeldes que dieran al traste con esta sociedad autoritaria. Lo demuestran, además, otras partes del trabajo mencionado; por ejemplo: «Si allá por los años 1905 y 1906 el movimiento obrero (sigo refiriéndome a Francia) llegó a tener una fuerza que atemorizó a la clase poderosa, fue por la intervención de aquellas minorías activas formadas por anarquistas, que consideraban el sindicato como un centro de estudios sociales y un grupo de propaganda y acción revolucionaria contra la idea del Estado, y no simplemente como un paliativo que pretende mejorar la situación presente del obrero y sólo hace retardar su emancipación completa. En el momento que se abandonó esta actuación para dirigirse preferentemente hacia las mejoras materiales, es cuando comienza a perder influencia el anarquismo en el movimiento obrero a la par que se inicia la degeneración de éste en tano que elemento verdaderamente revolucionario.»

«La sociedad moderna es una escuela de adiestramiento para la servidumbre, hablando a troche y moche de libertad y cuidando ante todo que no falte el plato de lentejas. Ya no son únicamente los reformistas los que pueden formar y arrastrar a las masas, son también muchos elementos que hablan de anarquismo haciendo una labor tan nefasta como la de los propagadores del virus religioso.»

«Sería primordial también, como ejemplo de conducta, que no se repitiera el espectáculo que se dio en el movimiento revolucionario español, de aquel tropel de ministros, militares y policías; militantes del movimiento libertario...»

«Si tanto los marxistas como las demás organizaciones políticas y religiosas han contribuido al cultivo de las masas, eso es precisamente lo que los anarquistas han de tener buen cuidado en no hacer.»

Desde luego, que habría que publicar todo el artículo. Terminaba así: «En conclusión, partir de cero para remontar la corriente sin apartarse un ápice de la filosofía ácrata y sin permitir que los que gustan de abandonar la herramienta, puedan vivir a costa de las cuotas de sus compañeros.»

Se podrá discrepar de lo que traía ese trabajo, pero queda bien claro en lo expuesto que no es precisamente mi postura propagar cambios de rumbo según ciertos revisionistas, como podrían creerlo los que leyeran el artículo del compañero Peirats.

A mí no me molesta lo más mínimo que el compañero Peirats defienda su opinión, lo considero muy legítimo, para mí está libre de hacerlo. ¿Cómo no? Es lo mismo que deseo hacer yo. Lo que quiero hacer resaltar, y sin dirigirme hacia nadie en particular, es que voy en sentido apuesto al de aquellos que en nombre de «tácticas circunstanciales» tendían a llevar el movimiento libertario hacia la política o cosas por el estilo. Ya sé que algunos beocios irán contando por ahí que soy incapaz de evolucionar...

* * *

Desde hace algún tiempo vengo leyendo en la prensa confederal una serie de artículos que me huelen «bougrement», como dicen los franceses, a

Nuestros problemas

(Viene de la página 4.)

No caben vacilaciones al efecto, en cuanto a metas o finalidades, y menos soluciones viejas, nacionalistas, políticas, que con la «macana» esto no haríamos otra cosa que alejar, aún más, a ese gran público desorientado, cuando de lo que se trata es de influirle ideas nuevas, confianza y seguridad.

Sería de capital importancia, a la vez que juzgamos imprescindible, que el llamado de nuestros compañeros de «Tierra y Libertad», de México, expresado en el número 251, mes de abril, hallara un caluroso y cordial recibimiento.

De llevarse a término el referendum, según planteamientos apuntados en el referido escrito, de poca cosa serviría si del estudio que se haga de los problemas mundiales se omitiera el aporte de soluciones nuevas. Ellas existen; son ideas intuídas de acuerdo y en atención al tiempo y hora que corremos, y bosquejándolas convenientemente hallaramos fórmulas concretas que nos saquen del contexto actual.

ROMULO CHAVEZ

(ROMAN) par René VILLARD

Le pain noir

(SUITE)

Je l'aidai à l'éplucher les légumes, elle préparait un pot-au-feu pour le soir; je descendis acheter du pain, j'essayai de me rendre utile. Après le déjeuner pris en commun toute la compagnie étant au complet, je partis au journal « Le Progrès », lire les petites annonces affichées dans le hall de publicité. Je remarquai deux annonces intéressantes; j'avais un peu d'espoir, présentant mieux que la veille et meilleur moral... hélas, ça ne remplaçait pas les certificats de travail et je fis, une fois de plus, des kilomètres pour rien. Sur le retour, alors que je passais rue de la Charité, mon regard fut retenu par une affichette collée sur la vitre d'une porte, il était écrit : « On demande des vendeurs de journaux ».

Je regardai l'immeuble, c'était celui d'un journal du soir. Je restai quelques minutes, hésitant, à réfléchir sur le bord du trottoir, puis je pensai qu'après tout, à Lyon, à part François et la mère Danielle, tout le reste de la société me repoussait... alors ?... Pourquoi ne pas vendre des journaux ?.. Quel déshonneur y avait-il à ça ?... Ceux qui me critiqueraient, me donneraient-ils du travail ?... Avais-je le droit, du fait qu'une pauvre femme m'assurait le pain et la couche, de repousser la première occasion de travail qui se présentait ? Ne devais-je pas, tout au contraire, accepter n'importe quoi, afin de ne plus être une charge pour cette brave femme ?

Je poussai la porte et entrai. A un guichet, je trouvai un employé aimable, il était chargé de la répartition du tirage pour les vendeurs de la rue. C'était un type très chic. Je lui exposai ce que je pouvais lui révéler de ma situation... Nous nous mîmes d'accord, il me donna un poste de vente situé au pont du Change, sur la Saône, un bon emplacement, à son avis. Le bénéfice qui résulterait pour moi de cette vente, si je la faisais consciencieusement, n'était pas extraordinaire, mais suffisant, cependant, pour me permettre de vivre. Après avoir pris note de mon identité et de mon domicile, il me donna rendez-vous pour le lendemain matin, en fin de matinée, pour me remettre les exemplaires de l'édition de midi nécessaires à mon service.

Tout heureux, je rentrai rue d'Anvers. Dès qu'elle me vit, la mère Danielle lut sur mon visage que la situation n'était plus la même...

— Alors ? me dit-elle.

— Alors... ça y est... Et je lui racontai mes démarches de l'après-midi.

— Tu as bien fait, mon petit... C'est un début... tu verras que tout s'arrangera...

Aussitôt, elle passa dans la chambre-dortoir pour aller s'agenouiller sur son coussin et remercier celui ou celle à qui elle avait adressé ses prières... Je dormis mieux. J'avais deux compagnons de dortoir; l'un Français, assez âgé, ne faisait pas de bruit; par la suite, quelques jours après moi, il devait trouver une place de guardien de chantier, de jour; l'autre était Algérien, jeune, une vingtaine d'années, on ne le voyait strictement qu'aux repas; tant que je l'ai connu, je ne l'ai jamais vu travailler, cherchait-il seulement ? J'arrivais à en douter... Il partit brusquement et sans avertir de chez la mère Danielle.

J'étais devenu camelot, je bagarrais dur. Dès que j'avais touché mon papier, je courais à mon poste de vente en empruntant les grandes artères et en vendant mon journal à toutes les occasions possibles. Au bout de mon pont, je m'installais; là c'était du définitif, je criais le titre de l'information que j'avais trouvé la plus sensationnelle en première page, je brodais un peu... Ils n'avaient pas l'habitude de ça, les Lyonnais, un type qui bonit les titres de la limonage qu'il débite... jamais vu... un peu surpris, presque scandalisés qu'ils étaient; cependant, ce que j'annonçais éveillait quand même leur curiosité et j'arrivais à vendre à des personnes qui seraient passées devant moi indifférentes. Je faisais ma petite journée, ce n'était pas formidable... mais ça me permettait de vivre, de ne pas être une charge pour la mère Danielle et même d'économiser deux à trois cents francs par jour, pour l'avenir... Il faut tout prévoir... J'étais payé pour le savoir...

Quelques jours plus tard, la mère Danielle décréta, ses finances étant en équilibre, qu'elle pouvait se permettre de sauver un gars de plus de la misère. Le petit vieux, Armand, payait son écot, je payais le mien; il n'y avait qu'Amedh, l'Algérien, qui restait en rade, il n'en était peut-être pas fautif, peut-on savoir -... La situation était donc favorable à l'adoption d'un nouveau compagnon de misère, je ne pouvais que l'approuver. Nous nous mîmes d'accord pour en rechercher un, et, un soir, ma vente terminée, la mère Danielle vint me chercher au pont du Change. Ensemble, nous redescendîmes le long de la Saône, je descendais de temps à autre sur le bas port, inspectais les arches des ponts, rien... pas de malheureux. Arrivés à proximité du chemin de fer, vers Perrache, nous traversâmes un grand cours; au milieu de celui-ci se trouvait un square, nous en fîmes le tour. Sur un banc, nous découvrîmes une femme assise, le corps penché en avant, les coudes appuyés sur les genoux; sa tête se balançait d'un côté, de l'autre, s'abaissait, se redressait d'un coup, par un effort instinctif, pour maintenir l'équilibre du corps. Cette femme dormait... elle luttait ferme, inconsciemment, contre la fatigue qui allait la terrasser... Nous nous approchâmes, ses vêtements étaient frippés, mais cependant de bonne qualité, près du banc, à ses pieds, une petite valise propre. Crevée qu'elle était, cette femme-là... crevée... à bout de forces... je connaissais ça...

— Qu'est-ce qu'on fait ? me dit la mère Danielle.

— Pas d'histoires... que ce soit un homme ou une femme, c'est un être humain... on ne peut la laisser là, crever, toute seule... exposée à la convoitise des hommes... à la vacherie de la police...

— Oui, tu as raison, on y va...

Alors, la mère Danielle s'assit près d'elle, doucement, elle lui mit la main sur l'épaule, la femme se redressa d'un bond...

— Qu'est-ce que c'est ? fit-elle, épouvantée...

Nous l'avions réveillée, la malheureuse. Très doucement, gentiment, la mère Danielle se mit à lui parler, elle trouvait des mots doux, simples, humains, dans son langage du peuple; c'était du direct... ses phrases allaient droit au cœur... Par moments, la mère Danielle était une sainte... La pauvre femme, elle, de méfiante qu'elle était à son réveil, était bouleversée... elle se mit à pleurer... à pleurer... c'étaient de gros sanglots qui la secouaient... elle ne pouvait parler... elle hoquetait... elle se vidait de toute sa souffrance trop longtemps contenue... c'était l'épuration... toute la vacherie de la vie emmagasinée qui s'en allait... d'un coup... La mère Danielle avait crevé l'abcès... un drôle de coup de bistouri... Doucement, doucement, la mère Danielle lui tapotait l'épaule, puis elle lui fit appuyer sa tête sur sa vaste poitrine... L'autre se laissait faire, incapable de résistance, vaincue, comme une pauvre gosse... cependant que ma mère Danielle l'embrassait, la consolait... enfin, elle se calma un peu... On est partis tous les trois... comme de bons amis... vers la « Guill ». Arrivés à l'asile de la mère Danielle, nous nous mîmes à table, une bonne soupe réconforta tout le monde; alors, se posa le problème de la couche...

— Comment qu'on va se débrouiller ? dit la mère Danielle, une femme, c'est pas un homme...

— Apparemment !... Le mieux, puisque ton lit est pour deux personnes, c'est qu'elle couche avec toi, elle se sentira plus en sécurité, elle se reposera mieux...

Ce qui fut fait. Bien, qu'elle était cette femme-là... propre. La ménage de la mère Danielle fut drôlement briqué... il n'y avait plus d'assiettes sales sous l'évier, les carreaux des fenêtres étaient nettoyés, même le cul des casseroles qui était astiqué... jamais vu ça... une débauche de propreté... un palace que devenait le pucier de la mère Danielle... La Martine, c'était le prénom de notre nouvelle compagne, trouva un ménage de deux heures par jour à faire dans le quartier; elle était courageuse, ce qu'elle désirait, c'était de trouver une place de vendeuse dans un commerce quelconque; elle finirait bien par trouver, la mère Danielle ne la bousculait pas. Gentille, qu'elle était, cette Martine, c'était un peu de soleil dans la misère qui nous entourait... Quel était donc le drame qui l'avait foutue à terre, cette femme-là ?... D'où sortait-elle ?... C'était son secret, ça ne regardait personne...

Quelque temps après, il me fût possible de louer une petite chambre meublée dans le quartier. Depuis ce moment, de temps à autre, je rends visite à la mère Danielle et tente de lui prouver ma reconnaissance.

Un jour, le gars qui m'avait embauché au journal du soir me demanda si je voulais assurer le service de distribution de numéros spéciaux, pour un concours. Ce travail supplémentaire, je pouvais le faire tous les matins de huit à onze heures, avant mon travail habituel, j'acceptai. Il s'agissait tout simplement de déposer un numéro spécial dans toutes les boîtes aux lettres, rue par rue. Dans certains immeubles, il y avait parfois vingt boîtes aux lettres, quelquefois plus; dans certains quartiers populeux, le travail avançait vite. J'étais pays au franc le numéro, en trois heures je gagnais mes mille francs.

(A suivre.)

B.D.I.C

sobre lo dicho

treintismo. Insisto de nuevo, en que esto no va contra el compañero Pelrats ni contra nadie. Me limito a exponer una opinión. Además he de declarar lealmente que por ahora no veo dónde quiere ir a parar este compañero con aquello de cambiar de rumbo y de soluciones de recambio. Lógicamente habrá que esperar a que termine la serie de artículos que viene publicando.

El asunto del practicismo, circunstancialismo, revisionismo, etc., es tan viejo como el mismo movimiento libertario. De revisionistas y plataformistas le salieron siempre a cada paso. Ya en 1880 el famoso ex anarquista Julio Guesde fue a Londres a entrevistarse con Marx y Engels donde acordaron el llamado «Programa mínimo». Este mismo Guesde es el que hizo expulsar al anarquista italiano Merlino, del Congreso de Paris de 1889. También tuvimos un tal Niel, gran plataformista. En este país que conozco bastante, a pesar de un cuarto de siglo de exilio, sacaría yo de casos de cambio de postura a porrillo y hasta la indigestión. Señalaremos los más conocidos: «La Charte d'Amiens». Este fue el resultado de una solución de recambio aprobada en el Congreso de Amiens de 1906. Todos sabemos a qué ha quedado reducido el sindicalismo francés con la salida de los anarquistas a causa de esa famosa «Charte».

El manifiesto de los 16 en la guerra del 14 también fue debido a un cambio de rumbo. El manifiesto de los 30 en Barcelona con sus sindicatos de oposición y el periódico «Cultura Libertaria», asimismo, fue el resultado de una solución de recambio. Y lo que ocurrió con el nombramiento de ministros y otros personajes durante la revolución española ni siquiera le pondremos adjetivos.

Aquí en Francia, hace apenas tres o cuatro años, ¿no tuvimos esa claudicación franca de la Federación Anarquista Francesa (FAF) publicando una encuesta en el «Monde Libertaire» dirigida a la *élite* (vaya federalismo por la base) para saber, en ocasión de un cierto referendum por el gobierno, si se debía votar o no? Unos contestaron que no y otros que sí. Hasta hubo quien explicó cómo había que votar. ¡El colmo!

Tenemos el caso Berthier pidiendo, en un artículo publicado en «Défense de l'Homme», que se modifiquen ciertos artículos de la Constitución. Lo mismo que Bontemps, en la misma revista, diciendo que la no colaboración en las instituciones del Estado requiere una revisión, haciéndonos el descubrimiento de que el anarquismo se muere por autointoxicación, cuando son ellos mismos los que lo están matando. Así le luce el pelo al anarquismo francés. ¿Qué ha traído todo esto? Está bien el dicho español, de que el árbol se conoce por sus frutos.

Quizás haya alguien que pueda señalar las ventajas que dieron estas claudicaciones.

Si se entiende que los anarquistas han de colaborar en las instituciones del Estado (¿en qué manicomio nos hallamos?), nada más lógico que buscar cuál será el gobierno menos malo (No hay nadie que no busque el mejor gobierno). Es natural que un gobierno menos malo que otro peor siempre resultará mejor que este último. Es como si se dijera que un simple resfriado es menos malo que una bronconeumonía; sin embargo tratamos de quitarnos aquél de encima lo más pronto posible.

Es cierto que hay gobiernos peores que otros, y esto aún merecería discutirse, pues no sabemos si para la implantación de una sociedad anárquica, que es a lo que aspiran los anarquistas, sería mejor un gobierno de tipo inglés que de tipo español (Deserto los casos donde imperan regímenes de dictadura.) Yo, por mi parte, no acostumbro a elegir gobiernos. Bajo cualquier forma que se presenten, lo mismo que cualquier principio de autoridad, en lo primero que pienso cuando los tropiezo es en combatirlos.

Al principio de este siglo, Amédée Dunois hablaba de «anarquismo práctico», considerándolo como una síntesis entre Bakunin y Carlos Marx. También hablaba Lenin de «anarquismo soviético».

No hay solución de libertad posible si se abandonan los principios libertarios, aunque sea en forma provisional.

El oportunista o revisionista no es precisamente el que traiciona o abandona. Quizás persiste en servir fielmente y con fervor. Lo que ocurre es que el oportunismo o circunstancialismo puede consistir en sacrificar los intereses esenciales de la organización a intereses del momento, pasajeros y secundarios. El oportunista será más sensible todavía a un cambio si se trata, más particularmente, de un momento de crisis o seducido por supuestos programas progresistas. Una ideología perfectamente justa en sus principios no puede ser disfrazada ni falseada por las formas. El anarquista puede ovolucionar, ¿quién lo duda?, hacia un tipo más perfeccionado, pero retroceder es esterilizarse y volverse infecundo.

JUAN DE ORAN

¿Oportunismo o desviacionismo?

EL «Noy» (1) en la célebre huelga de la «Canadiense», aceptó una Comisión Mixta para la solución del conflicto; era la primera vez que en Barcelona se rompía con este principio, toda la militancia se colocó frente a él, mas el «Noy», que era un militante con un concepto de alta responsabilidad, fue a las Arenas a dar cuenta de los motivos que le habían inducido para aceptar «aquéllo». La militancia que no ha pasado por los cargos, no comprende muchas veces la situación del compañero responsable ante un grave problema que la lucha plantea. La revolución siendo imposible, es necesario salvar a la Organización, no humillándola: salvando al menos las apariencias. El hombre de organización, sin querer, se hace conservador de la misma. Por ello, cuantos hemos pasado por cargos responsables hemos «flexibilizado» la acción directa, cuando los intereses de la Organización so han exigido. ¿Quiere ello decir que debemos renunciar a la acción directa? Ni mucho menos. Más adelante diremos los motivos.

Resistiendo a «todo» y a «todos» con admirable heroísmo, llegamos al Congreso del Conservatorio. Ya está implantada la República; la democracia española entra en escena. Antes, en tiempo dictatorial, surgió lo que *sotto vocce* desde tiempo se venía fraguando lo mismo que hoy: «el futuro confederal», «la acción directa», «la táctica a seguir para no ser desplazados», «la posible intervención política», claro está, no como la interpretan los partidos políticos, sino «algo nuevo creado por nosotros con nuestro intervencionismo en los medios estatales que así lo exigiesen»; y es en Sevilla donde surgió el primer asalto, la constitución de un «Partido Sindicalista Andaluz». Al ser desplazados, estos amigos se hacen comunistas.

Pero como en el Congreso del Conservatorio, dando cumplimiento a nuestros conceptos de libertad las tendencias pueden manifestarse ampliamente y la crítica es severa, ya cada uno sabe a qué atenerse; unos nos quedamos en la Organización y otros se desplazaron, y cuando todos esperábamos que los desplazados plantearan algo «nuevo» en la lucha de clases resultó que nada, y en honor a ellos hemos de decir que eran hombres de experiencia sindical, pero también los más «maduros», y cuando hablaban lo hacían en tono anarquista, lo que nos lleva a la conclusión de que ninguna Organización clasista puede ser «incolora»; tiene que tener «contenido».

La nueva República, al no surgir de un hecho violento, a pesar de su lírica Constitución, dejaba en pie todas las raíces y males de la monarquía. ¿Hizo algo por solucionar el angustioso problema social de España? Problema que había que enfrentar resueltamente dándole soluciones de avance «izquierdista». ¿Lo impidió la C.N.T.? No. De haber sentido la nueva democracia el problema (que no era político, que era eminentemente social y obtar por soluciones decididas, habría conseguido colocar a nuestra Organización en una situación bastante desagradable. Quizás fuese esto lo que esperaban «los desplazados».

Había que esperar. Esperar ¿a qué? Había que atacar al absurdo capitalismo español en sus raíces y al militarismo sin tierras que conquistar; no se podía esperar más; se tenía que dar sensación internacional de que la República era «sensata» y que el capitalismo nada tenía que temer...

La gente que no come no puede esperar a que otros hagan la digestión tranquilamente. A la gente joven de la C.N.T. se nos «sirvió el plato revolucionario» a nuestro apetito. Todo eso que la C.N.T. «no dio tiempo», «no dejó» es falso. Lo que nosotros no podíamos ser es colaboradores, como los comunistas en Francia en el año 1945, aumentando las horas y la producción para salvar al capitalismo francés. Nuestra posición fue clara: crear un clima revolucionario desacreditando el falso espejuelo de la democracia, el peor opio que se puede dar a la clase trabajadora. Allí aprendimos que no todos los gobiernos son malos, ni mucho menos; los hay malos, malísimos y peores; cada cual puede elegir el suyo. Nosotros nos quedamos sin ninguno.

¿Que las democracias dan más libertad? Es derecho de los pueblos conquistados. Más estas democracias dan este derecho en tanto no se les ataca en sus bases de continuidad capitalista y lo vemos en nuestros días, lo «estamos tocando». Los partidos comunistas de Francia e Italia tienen mayoría de votantes; mas las democracias hacen matemáticas electorales con la complicidad de Partidos avanzados, siendo elegidos quienes la democracia capitalista quiere ¿Que estallan huelgas? En las democracias existen leyes que pueden impedir unas e ignorar otras.

¿Que es mejor una dictadura? Ni mucho menos. Pero al menos las dictaduras no engañan a nadie; imponen su voluntad y todo el mundo a callar. De aquí que haya que aprovechar la «bonanza democrática» para crear un clima revolucionario que de paso a un nuevo concepto social. Igual en las dictaduras, aunque ahí el trabajo sea más difícil.

La II República no solucionó nada y aún complicó los problemas, dando tiempo a que el capitalismo, la iglesia y el militarismo y lo más reaccionario de Europa, se organizara para hacer frente al nuevo sistema. Ni el movimiento de Sanjurjo en Sevilla ni el boicot de los terratenientes a la República, nada dicen a la flamante democracia, entretenida en empirismos parlamentarios, en pinitos sobre sociología, en dar leyes. Como en los buenos tiempos de la Monarquía, se podía aniquilar al «monstruo de siete cabezas», llamado C.N.T., que no dejaba tranquilo a los que políticamente querían «sestear».

En vez de reflexionar sobre un movimiento social de extraordinaria importancia, y tratar de buscar soluciones de avances sociales de que está tan necesitadas la pobre España, fue y es más cómodo perseguir.

La C. N. T. se encuentra en su papel al desacreditar a la democracia demostrando que la acción directa del proletariado es la única solución para llegar al establecimiento de una sociedad mejor. Pero es que la acción directa tiene otra virtud al ir enseñando al trabajador sin ideas que en sus manos está la fuerza determinante, además de no dejarse arrastrar por sueños electoreros. Pese a la violencia gubernamental, la C.N.T. prosiguió su camino y tomó una novedad: sus cantos y sus banderas alegran el Movimiento Confederal y el suelo hispano se ve invadido nuevamente con la pasión de sus militantes y con la alegría que inflama los pechos juveniles, sin la seriedad de anarquista de la «caverna», y por todos los sitios se habla de «ese» comunismo libertario que han presentado en la escena político-social española los anarquistas de la C.N.T.

CARLOS ZIMMERMANN
(Continuará.)

(1) No se trató sólo del «Noi del Sucre», sino de un comité de huelga. No se trató de una comisión mixta, sino de un contacto con la autoridad para lograr la puesta en libertad de 200 tranviarios detenidos. Los huelguistas de la «Canadiense», originadores del conflicto, solucionaron favorablemente su pleito en relación directa con la Compañía.—*J. Ferrer.*

CORREO DE REDACCION

Quedan en cartera numerosos trabajos, entre ellos la reseña de la conferencia del compañero Juan en la Local de París.

— Por culpa de las vacaciones, el número julio-agosto de «Umbral» sale con retraso considerable.

— F. L. de Dreux debe dispersar un traspapelamiento involuntario.

— El compañero redactor de español estará ausente de París por unas semanas. No obstante, la correspondencia puede serle dirigida según costumbre.

— Alto a la avalancha poética. No conviene abusar de la lira.

— Seguimos aceptando donativos pro ancianos, que en adelante pasaremos a Jurídica.

Leve balance de 25 años de exilio

AL conmemorarse los XXV años de resistencia al franquismo, sin jactancia podemos afirmar que las tres ramas de nuestro Movimiento libertario han sido generosas en la aportación de activismo y prestación solidaria al interior. No se trata de mera propaganda ni de comercializar el sacrificio de compañeros cual suele hacerlo cierto Partido. Pretendemos, eso sí, presentar balance de realizaciones en procura de dar satisfacción, en todo aspecto, a los compañeros que radican en España. Hay en nosotros cierta convicción por el deber en parte cumplido, si bien podía haberse realizado mucho más de no haber existido ese poso de «neutralismo», de indiferencia o costumbrismo en sectores cual el nuestro comprometidos en la guerra civil españolas.

Millones de francos recaudados en nuestras suscripciones han sido puestos al servicio de los luchadores por vía directa, como apoyo de lucha para mitigar la situación de los presos. Y en adelante dispuestos quedamos para facilitar nuevos medios de defensa contra las chekas falangistas y los sindicalistas verticales, ganándonos con ello —creemos— «certificado de buena conducta».

Pero no se vaya a suponer que nos damos por entero satisfechos y que pretendemos dormirnos sobre magros laureles. Contrariamente, lo creemos estímulo para multiplicar esfuerzos en aras a los de «dentro» y para cubrir las diferentes obligaciones a que la lucha constante obliga, pues no perdemos de vista que vencidos lo estamos sólo en penúltima batalla. Cueste lo que cueste hay que «ganar la guerra» recuperando el suelo ibérico, detentando por el fascismo. No por un sentimiento patriotero inexistente en nosotros, sino por tratarse de un pueblo digno de mejor suerte y siempre deseoso de ser libre.

Si los cenetistas formáramos parte de esas formidables centrales sindicales que comunistas y socialdemócratas aducen, seguramente que nos opondríamos a la acumulación de oro inactivo y capitalizado. Pero siendo ajenos a toda sindicación revolucionariamente negativa (de no serlo nos veríamos imposibilitados de cambiar la mentalidad burguesa de los líderes) nos conformamos con registrar el dolor de unas caridades que nos hacen (salvo casos de moralidad cual el de Abarca) para mantenerse, ellos, en ilusión antifascista.

De sustentar otra orientación esas mastodónticas centrales tendrían a mano la caída de Franco concitando al mundo verdaderamente libre contra la tiranía franquista, boicoteándola y haciéndole en todo terreno la vida imposible. No se procede así, y los esforzados huelguistas españoles sufren ahogo de sangre y angustia. Con quererlo el proletariado del mundo, la tragedia ibérica terminaría pronto por encima de la complicidad de los Estados.

Son responsables del infortunio del pueblo hispano, los que para encubrir su sentimiento colaboracionista han dado a comprender que un boicot contra el franquismo tendría consecuencias funestas para los propios trabajadores de España. ¿Quién ignora que toda ayuda a España es ayuda al Estado, al clero y a los militares? ¿Qué percibe el pueblo productor de las ayudas exteriores si para no morir de hambre tiene que huir al extranjero? En todo caso, sufriendo un poco más, la población española conseguiría salir del régimen de oprobio y garrote que la martiriza.

Amigos antifascistas, aún se está a tiempo para recuperar los veinticinco años perdidos en gestiones de cancillería, representaciones, simbolismos, viajes, limosnas y demás perdiciones de tiempo y energías. Sin contar con el dispendio del oro español en cosas que no guardan relación con la reconquista de España. Quizás, «antes Muñoz Grandes que los revolucionarios españoles», por aquello de que los extremos se tocan. Muñoz, sucesor previsto de Franco, ha pisado nieves ursianas y podría de nuevo pisarlas simbólicamente en sentido opuesto al de entonces. ¿Por qué el ingreso «militante» en los sindicatos verticales? ¿Por lo del sindicalismo único o por coincidencia entre seres de signo totalitario? Más formalidad, comunistas, de lo contrario, el muro de separación entre vosotros y el pueblo español será mucho más importante y definitivo que el muro famoso de Berlín.

Para nadie es un secreto que el régimen franquista se desacredita de un día a otro, pensándose en dotar con piezas de recambio una maquinaria de uso imposible. Los tratos comerciales entre España y la URSS son alarmantes y sus relaciones diplomáticas secretas lo mismo. El Pardo puede estar representado en la ONU gracias al voto —no al veto— decisivo de las «democracias populares», juntadas a las burguesas, todo lo cual debe alertar a la opinión. ¡Obreros, intelectuales, artistas, estudiantes, hombres libres de todo el mundo! Ayudad a la España auténtica para que se libere, para que se reconstruya y establezca al fin un sistema de convivencia satisfactorio libre de banderines y camaleonismos.

Y los de casa, los libertarios, dejemos de lado las pequeñas cosas para ser más efectivos y para que los apartados no tengan pretexto de lejanía del movimiento so pretexto de que gastamos la pólvora en salvas y el tiempo en discusiones bizantinas. Solventemos nuestras diferencias, restablezcamos los lazos fraternales puesto que es más lo que nos identifica que lo que nos desune. Que el 25 aniversario que nos ha caído encima resulte en fin promesa de irreprimible victoria.

MANUEL HERNANDEZ

Comunicados

F. L. DE TOURS

Convoca a sus afiliados a la asamblea general extraordinaria que se celebrará en la Bolsa del Trabajo el 13 de septiembre a las nueve de la mañana. Se ruega la máxima asistencia.

S.I.A. DE MONTPELLIER

Convoca a sus afiliados y amigos a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 6 de septiembre a las y nueve y media en su local social.

Debido a la importancia de los asuntos a tratar, rogamos la máxima asistencia y puntualidad en la hora.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»
3,50 F. en esta Administración

ANTENA

HISTORIA DE PERROS

PERPIGNAN.—Los franceses dispuestos a ir a España por motivos de caza no podrán llevar sus perros por decisión de la prefectura de los Pirineos Orientales. Esta prohibición se explica por el hecho de que el perro es peligroso captor de la fiebre aftosa, lo que parece indicar que la sufren los perros españoles. Por otra parte, en los puestos fronterizos de Bourg-Madame y del Pas de la Casa las ruedas de los vehículos que franquean la frontera son desinfectadas mediante un dispositivo que próximamente también será instalado en el Perthús y en Cervera. (Posteriormente se indica que la fiebre aftosa ha ganado este departamento fronterizo.)

LUIS DE ZULUETA

NUEVA YORK.—A la edad de ochenta y cinco años falleció en esta ciudad el escritor y político español Luis de Zulueta. Fue amigo de Melquiades Alvarez, pero se distanció de él al observar la declinación reaccionaria del político asturiano. Zulueta era hombre de amplios conocimientos y escritor elegante y atinado. Durante la República representó a ésta en las embajadas de Alemania y el Vaticano, y cuando el desastre de 1939 se refugió en Colombia, donde ejerció en la Universidad de Bogotá. Colaboró en una diversidad de publicaciones sudamericanas, librándose además en Nueva York a quehaceres igualmente universitarios y publicistas.

OTRA CARGA PARA EL PUEBLO

MADRID.—Con el nombre de Jaime, Felipe, Luis de la Sagrada Trinidad y Todos los Santos (eche usted cantuario) fue bautizado el séptimo hijo de la hija del tirano Franco, asistiendo a la ceremonia el pretendiente Juan Carlos y su mujer Sofía.

EL DESFILE EN ESTE AÑO DE LA VICTORIA

MADRID.—Ha causado regocijo popular que este año el desfile de la victoria del franquismo la hayan celebrado docenas de miles de personas desfilando hacia las montañas cercanas para librarse del calor y del asco «victorial» a que repetidamente somete el Gobierno a los madrileños.

FRANCO CONSIDERADO PRO COMUNISTA

MADRID.—Los medios exiliados cubanos de esta capital han hecho circular una advertencia en la que se afirma que cuando el castrismo sea vencido la nueva situación cortará toda suerte de relaciones con los gobiernos que actualmente sostienen trato político y comercial con la Habana, siendo curioso observar que uno de los gobiernos aludidos es el del propio Franco. La delegación «comercial» de Cuba en España la preside Jorge Torra, con oficina en la plaza de Motence número 7, Madrid.

CONCURRENCIA

MALAGA.—Con el fin de no disgustar al turismo de índole protestante, la autoridad municipal ha destinado una sala en el Roncón de la Victoria al culto religioso protesante. Y como sea que familias malagueñas pobres acuden ya a los «pastores» para recibir leche en polvo, las damas de La Gota de Leche católica se ven obligadas a abandonar la Gota para conceder el Trago.

LO DE LOS LEGIONARIOS

LAS PALMAS DE GRAN CANARIA.—Un grupo de soldados de la legión extranjera española había organizado un complot para apoderarse del navío «Plus Ultra» de la compañía española «Transmediterránea», cuando el buque efectuaba la travesía Sevilla-Las Palmas. La conspiración fue descubierta y los legionarios fueron arrestados por la tripulación del barco sin que fuese necesario recurrir a las armas. Según la agencia que informa, los legionarios proyectaban apoderarse de la nave para dirigirse a Israel.

NO QUEDARA UNO

EL FERROL.—Se efectuó el sepelio del contralmirante Pedro Núñez Iglesias, que desempeñaba el cargo de jefe del Centro Técnico de Electricidad, Electrónica y Radiocomunicación.

Contaba 60 años de edad y era hermano del almirante Indalecio Núñez Iglesias, comandante general de la flota española.

LO QUE BARRAQUER DESCUBRE

MADRID.—El célebre oftalmólogo catalán, Tomás Barraquer, descubrió recientemente un nuevo sistema para permitir que los ciegos reciban una primera luz visual. Se trata de un pequeño transistor provisto de una célula foto-eléctrica.

Después de 40 años de investigaciones, el profesor ha obtenido una corriente alterna determinada que pasa a través de la corteza cerebral. Si los resultados clínicos confirman las primeras experiencias, el profesor Barraquer habrá hecho franquear el paso más importante a la oftalmología.

MAS CONDENAS

MADRID.—Un fiscal solicitó sentencias de cuatro a seis años de cárcel para diez obreros rurales acusados de «asociación ilícita» y distribución de «propaganda ilegal». El acusador gubernamental afirmó que los labradores repartían literatura inconformista en las aldeas de El Rubio y en las afueras de Sevilla.

Las ansias condenatorias del fiscal el tribunal las dejó satisfechas.

ACTO ANTIFRANQUISTA

MILAN.—Se realizó en un cine de la zona del centro de esta ciudad un acto contra el régimen español, que había sido organizado cuando se conoció la noticia de la condena a muerte de Andrés Ruiz Márquez, conmutada posteriormente por la de cadena perpetua.

El discurso oficial fue pronunciado por el presidente nacional de la Asociación de los Deportados en los Campos de Concentración Nazis, senador Caleffi. El orador afirmó que la gracia concedida por el general Franco a Márquez «no conmueve ni convence, ya que deriva de un cálculo oportunista». «Es necesario —añadió el orador— que los gobiernos de los países democráticos intervengan con las armas diplomáticas y las sanciones económicas para obligar a Franco a renunciar al poder. El pueblo español debe gozar de su libertad.»

POCA CONFIANZA EN EL PETROLEO PATRIO

CARACAS. — Astilleros españoles han manifestado al Gobierno del Estado Nueva Esparta sus deseos de instalar en la isla de Margarita una Flota Pesquera, con entrenamiento de personal, organización de cooperativas, construcción de cavas, embarcaderos y otras dependencias que se considerasen neecsarias para la actividad de dicha Flota.

La información fue revelada al corresponsal por el gobernador del Estado, señor Antonio González Carbucia, quien agregó que dichos astilleros han planteado que a cambio de realizar esas instalaciones la Corporación Venezolana de Fomento tramite la entrega a España de petróleo por el equivalente del valor de la Flota Pesquera y de sus dependencias necesarias.

POSICION DEL PRESIDENTE ELECTO

Gustavo Díaz Ordaz, candidato victorioso a la presidencia de la República de México, reafirmó su voluntad de no restablecer las relaciones diplomáticas entre su país y el gobierno del general Francisco Franco.

Díaz Ordaz reiteró su oposición al actual régimen español al recibir a los representantes de la emigración republicana española que le presentaron sus parabienes con motivo de su reciente elección a la primera magistratura del país. «Es preciso distinguir entre el gobierno de facto de España y el pueblo español, dijo el candidato electo. Las relaciones entre los dos pueblos serán cada vez más cordiales y estrechas, no así con el gobierno de facto.

» Problemas como el de España, agregó Díaz Ordaz, no son cuestión de hombres sino de principios. Los hombres cambian, los principios no. Por consiguiente, no mantendremos relaciones con el gobierno de facto de Francisco Franco.»

ADMINISTRATIVAS

P. Flores, Millery (Rhône). Recibido giro 32 F. Pagas «C. S.» y «Umbral», 31-12-64.

— R. Massó. Calgary (Canadá) Recibido cheque 50 F. Suscripciones tuya y Redorido.

— Ridao, Vacaville (USA). Recibida carta. Se hará distribución indicada.

— Angulo, Orán. Por conducto de S. Mateo (Thionville), recibido giro; distribución tuya del 16-6-64. Hasta el 18-8-64 no se ha hecho el ingreso.

— Andrés Martín, Marsella. Recibido giro 246,40 F. «C. S.» núm. 307, «Umbral» núm. 30. Reducido paquete a 10 ej. Recibido también giro Librería.

— Hernán, Rosselfeld, Montevideo. Recibido envío 41,08 francos.

— Sorolla, Tours. Giro 32 F. Pagas «C. S.» y «Umbral» 31-12-64.

— Vázquez, Lieja (Bélgica). Recibido giro 26 F. «C. S.».

— Comellas, Linz (Austria). Carta y giro pago «C. S.» y «Umbral».

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Chelay-le-Roi (Seine)

La transición española

Conferencia del compañero J. Sevilla en la jira del Núcleo de La Charente-Poitou, 19-7-64.

VENIMOS hoy a reunirnos en cordial camaradería. Día para nosotros de jolgorio, de expansión, de alegre fraternidad; pero, con un tanto de recuerdos, de inquietudes, de añoranzas y sentimental anhelo español de no olvidar esta fecha memorable causante de nuestro exilio.

Si aquí venimos hoy, es para recordar, afianzar más nuestros desvelos y afirmarnos más en nuestro ideal. Para discutir libremente teniendo por techo el firmamento sin fin y a la manera de los filósofos griegos, todas nuestras inquietudes, nuestros recelos y nuestras quisquillosas rencillas particulares de ti a mí; todo esto, henchido de cordialidad y armonía.

Pero hay algo que no escapa a nuestro pensar y sentir, que es necesario recordarlo para guión de nuestra historia, y que, si cien veces se repite, no se llega nunca a precisar la magnitud que encierra. Helo aquí.

Hace justamente noventa y seis años, en 1868, cuando en España la revolución de septiembre echó a la reina Isabel (la disoluta) y a la familia real del trono de España, Víctor Hugo, desterrado en Hauteville (Haux), escribió esta carta a España de la que voy a leer algunos fragmentos porque tiene vigencia hoy a los noventa y seis años de haber sido escrita. Dice así:

«Un pueblo ha sido durante mil años, del siglo VI al XVI, el primer pueblo de Europa, igual a Grecia por la Epopeya, a Italia por el Arte, a Francia por la Filosofía. Este pueblo comenzó por Viriato y terminó por Riego; tuvo un Lepanto como Grecia tuvo Salamina; sin él, Corneille no hubiera creado la Tragedia y Cristóbal Colón no hubiera descubierto América. Este pueblo es el pueblo indomable del Fuero Juzgo. Casi tan defendido como Suiza por su relieve geográfico, porque el Mulhacen es al Monte Blanco como 18 es a 24. Ha tenido su Asamblea de la Selva, contemporánea del Foro Romano, mitin de los bosques en que el pueblo reinaba dos veces por mes, en la Luna Nueva y en la Luna Llena; ha tenido las Cortes de León 77 años antes que los ingleses tuvieran el Parlamento de Londres; ha tenido su juramento del Frontón en Medina del Campo, en tiempos de Don Sancho; desde 1133, en las Cortes de Borja, ha tenido el tercer Estado preponderante, y se vio en la Asamblea de esta nación, una ciudad como Zaragoza enviar 15 diputados; desde 1.07, en tiempos de Alfonso III, proclamó el derecho y el deber de la no insurrección; en Aragón instituyó el Hombre llamado El Justicia, superior al hombre llamado Rey; levantó frente al Trono el terrible sin non, non; negó el impuesto a Carlos IV...»

«Naciente, este Pueblo ha tenido en jaque a Carlos Magno, y moribundo, en jaque a Napoleón.»

«Sólo le faltaron dos cosas a este Pueblo: saber prescindir del Papa y saber prescindir del Rey. Este Pueblo ha tenido enfermedades y ha soportado miserias; pero, en resumidas cuentas, no fue más deshonrado por los frailes que los leones por los piojos.»

«Por la navegación, por la aventura, por la industria, por el comercio, por la invención aplicada al Globo, por la creación de los itinerarios, por la colonización universal, ha sido una Inglaterra, con el aislamiento de menos y el sol de más. Este Pueblo tiene la Alhambra como Atenas el Partenon, y a Cervantes como nosotros a Voltaire.»

«El alma inmensa de este Pueblo proyectó sobre la tierra tantas luces que para sofocarla fue menester Torquemada; sobre esa antorcha, los Papas colocaron la tiara, enorme extintora. El papado y el absolutismo se ligaron para acabar con esta Nación; luego, toda su luz se la devolvieron en llamas y se vio a España atada en la hoguera.»

«Este quemadero desmesurado ha cubierto al mundo; su humareda fue durante tres siglos el nubarrón repugnante de la civilización; y, acabado el suplicio, concluida la quema, se pudo decir: Esta ceniza es este pueblo.»

«Hoy, de estas cenizas renace esta nación. Lo que es falso del ave Fenix es cierto del Pueblo.»

«Este Pueblo renace. Renacerá pequeño. Renacerá grande. Tal es la cuestión. Puede España recuperar su rango, volver a igualarse con Francia e Inglaterra.»

Nos parece este escrito de Víctor Hugo hecho en estos días en que vivimos. La situación política española se presenta hoy con los mismos caracteres de 1868, con la sola diferencia que, España corrompida por Isabel II, tuvo como Regente transitorio al Duque de la Torre (el general bonito), que ligado a Prim pusieron en el trono de España a Amadeo I, de Saboya; no así Franco hoy, que, habiéndola corrompido él mismo, no sabe qué solución va darle al problema español.

(Continuará.)

Jira de concentración regional

NUCLEO DE PROVENZA

A LA PLAYA DE HYERES

Tendrá lugar el domingo día 6 de septiembre de 1964, a la hermosa Playa de la Aygade en Hyères (Var).

Por el carácter moral y solidario de la Jira en la que viejecitos y enfermos en la casa de reposo del «Beau Séjour», sin distinción y como cada año, serán los invitados de la familia confederal y libertaria de Provenza, es necesario que todos los compañeros y FF. LL. acudan en masa.

Huelga resaltar lo magnífico del lugar por ser sobradamente conocido. Baños, juegos y diversiones. Por la tarde, después de la comida fraternal, se dará una charla que retransmitirán los altavoces instalados al efecto y, posteriormente, un radio crochet donde los amateurs del arte podrán deleitarse.

Que todas las FF. LL. y compañeros, familiares y simpatizantes, acudan a la Jira de Hyères en los viajes colectivos que las primeras no dejarán de organizar.

¡Todos a la jira de confraternidad y solidaridad de Hyères!

La Comisión de Relaciones

Gran jira de concentración libertaria

ZONA NORTE

A iniciativa de varias FF. LL. de la comarca y organizada por la Comisión de Relaciones del Núcleo, el domingo 6 de Septiembre *Gran Jira de Confraternización Cenetista* en la atractiva ciudad de Melun.

Lugar pintoresco junto al Estadio Municipal, al borde del Sena, con playa y espacio arbolado para juegos y expansiones. Un compañero competente de nuestra región desarrollará una interantísima charla sobre: *«Idea de las generaciones y generación de las ideas»*.

Servicio de trenes continuo de París y otras localidades. Habrá compañeros y flechas indicadoras (CNT) en la estación de Melun.

Acudamos todos a la jornada de confraternización confederal de Zona Norte.

La Comisión de Relaciones

B.D.I.C

REPRESION
CONTRA LA
C.N.T. en España

Fuentes allegadas al tribunal dijeron que el Tribunal de Orden Público sentenció à otros hombres de Barcelona acusados de tratar de revivir la vieja organización anarco-sindicalista «Confederación Nacional del Trabajo», a periodos de cárcel de seis años y medio y tres años y cuatro meses.

Los tres, juzgados el 4 de agosto, son Francisco Calle Marcilla, a seis años y medio y multa de 100.000 pesetas, Agustin Mariano Pascual, a tres años y cuatro meses y 25.000 pesetas de multa, y Juan Cases Alfonso, cinco años y 100.000 pesetas.

(De la Prensa sudamericana.)

LA condena de estos tres compañeros es un caso típico de persecución de ciudadanos por delito social o político. En ningún país civilizado el delito de opinión existe como en España, sin que debiera existir en ninguna parte del mundo. La criminalidad nazi dio salida a la vesania contenida en los instintos primarios del derechismo mundial, explicándose así la existencia de degolladeros y crematorios de reses humanas en los dominios de Hitler. Tal vez Franco había ilustrado éste con sus Badajoz, Torrero, Parque de María Luisa, Campo de la Bota, etc. En criminalidad política Franco podría exigir derechos de propiedad irrecusables.

En Francia, Inglaterra, Estados Unidos, Escandinavia y cien países más, el obrero se afilia donde le place, piensa como quiere y obra por sí mismo. En España ello es imposible. El trabajador ha de estar al dictado del Partido dominante. Los Derechos del Hombre defendidos a cañonazos por la valiente División Leclerc, no tienen vigencia alguna en España a pesar de que dicha unidad en un 30 por 100 estaba formada por voluntarios españoles procedentes de la República de 1931. Este detalle, tan importante, ha sido omitido en la glosa del renacimiento francés pronunciado a raíz del XX aniversario de la liberación de París.

Olvidos semejantes permiten a Franco continuar su política fascista porque otra forma de actuar no la comprende. Hitler y Mussolini le aconsejaron y adoctrinaron; le apoyaron y entronizaron mediante lo Krupp, lo Meissersmicht y otros ingenios mortales. Franco se adueñó de un país liberal para someterlo a nazifascismo, y si en 1964 el «mundo libre» se lo permite complaciente, la culpa no es del sátrapa. Con las manos libres, Franco puede agarrotar a un Granado y a un Delgado por un supuesto o no probado delito de terrorismo: puede procesar y enviar a presidio a puñados de ciudadanos por asociarse libremente en su país carente de Ley de Asociaciones y falto de libertad de conciencia. Franco puede hacer en España, tierra conquistada, lo que le cruce por su mente tenebrosa, puesto que los que han de exigirle rendición de cuentas no cuentan, por ahora, con fuerza suficiente.

Los símbolos momentáneos del irredentismo español son los compañeros José Cases, Francisco Calle y Mariano Pascual. Luego lo serán otros porque el furor represivo del totalitarismo no se detiene nunca: es más: su régimen no puede subsistir sin encarcelación y ejecución de perseguidos. La Cruzada no es otra cosa que un osario inmenso. Hace poco en las obras de demolición de un cuartel cercano al Ebro, fueron hallados centenares de esqueletos humanos, todos olientes a pólvora, no de Napoleón, sino de Franco, aunque se trate de la ciudad del Sitio...

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Redaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 10 F.
Un an : 20 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

DECLARACION

Las agencias informativas y la prensa internacional han dado a la publicidad la noticia de la detención, en Madrid, de Fernando Carballo Blanco, de cuarenta años, casado, activo militante antifranquista, y del joven libertario inglés Stuard Christie, de dieciocho años, vecino de Blantyre —Glasgow—, miembro activo del Comité de los Cien y uno de los fundadores de la Federación Anarquista de Glasgow.

El Ministerio de Información del gobierno franquista, en una nota llena de insidias y falsedades facilitada a la prensa, acusa a los detenidos de «mantener un clima de terror» en Madrid, lo que nos obliga a dejar bien sentado que ello no es verdad.

Hacemos esta aclaración porque dadas las reconocidas filiaciones de los detenidos, es de temer que el franquismo pretenta montar, nuevamente, otra farsa jurídica para encubrir los manejos criminales de los Consejos de Guerra y que los tribunales militares acumulen acusaciones falsas sobre nuestros compañeros para justificar, ante la opinión pública internacional, la imposición de penas indignantes y brutales, como ha venido ocurriendo, especialmente, en la represión de las fuerzas revolucionarias activas;

— Como en el caso de Joaquín Delgado y Francisco Granado, asesinados al garrote hace un año, por hechos que toda la opinión pública mundial pudo comprobar que no habían cometido;

— como hicieron, hace unas semanas, con Andrés Ruiz Márquez, a quienes se pretendió hacer responsable de todos los hechos de protesta ocurridos en Madrid en los últimos meses, para justificar su condena a muerte por la simple tenencia de explosivos, pena conmutada, días después, por la bárbara sentencia de reclusión perpetua;

— como ha venido sucediendo en el pasado contra militantes revolucionarios dedicados a trabajos de propaganda y organización acusados, sin embargo, de «terrorismo» y condenados a condenados a condenas inhumanas de 15, 20 y 30 años.

Es por todo ello y conociendo la naturaleza criminal del régimen, que hacemos un llamado urgente a la conciencia de todos los hombres libres y a la clase obrera; a las organizaciones sindicales y partidos políticos; a las asociaciones y personalidades democráticas y socialistas de Europa y del mundo para que movilicen todos sus recursos solidarios en la defensa de estos dos antifascistas cuyo único delito es haber puesto su vida y comprometido su acción al servicio de la libertad de España y de la dignidad del hombre en el mundo.

¡Para que sean juzgados por un tribunal civil! ¡Para que se les den las debidas garantías legales! ¡Para defenderles de las brutalidades policíacas y las condenas injustificadas! ¡Por la libertad del pueblo español oprimido!

¡Solidaridad con Fernando Carballo y Stuard Christie!

(Con un sello que dice:)

CONSEJO IBERICO
DE LIBERACION

España, 20 agosto 1964.

(Es copia de un documento del CIL que ha llegado a nuestro poder y del que las agencias internacionales no se han hecho eco.)

La P.I.D.E. en el Brasil
Una amenaza que se debe atajar

por Victor GARCIA

EL derrocamiento del régimen de Joao Goulart en el Brasil creó una atmósfera de angustia en los medios progresistas del mundo entero porque de todos es sabido que el maccarthismo, como sistema policial, implica el principio de «Es mejor anular a cien inocentes liberales que dejar en libertad de acción a un comunista». Las primeras noticias llegadas desde el gran país del Amazonas también acudieron a confirmar los temores y en llamado angustioso nos rogaban la suspensión de toda clase de envío de propaganda escrita.

A medida que pasaban los días el gobierno de facto de Castelo Branco parecía estar dispuesto a demostrar que las dictaduras no son necesariamente crueles y carcelarias y veíamos con asombro una prensa brasileña manifestarse con cierta libertad de expresión y líderes de solera democrática, como Lleras Camargo, escribir en la prensa latinoamericana sobre el carismatismo necesario de ciertos hombres cuando un país se halla peligrosamente volcado en la vertiente de la dictadura comunista como el régimen de Goulart, según el político colombiano, había arrastrado al Brasil.

Nos parecía un «error del primer momento» la negativa de derechos políticos a un antropólogo como Josué de Castro y hasta los amigos de allí nos invitaban nuevamente a reanudar los envíos suspendidos y a tranquilizarnos respecto a su suerte...

Sin embargo, mientras superficialmente pareciera que el país se desenvuelve bajo una protección paternalista, benigna y transitoria, henos de pronto frente a un impacto, denunciado por la propia prensa carioca y paulista, que pone al descubierto la infiltración tolerada y consentida, en el propio suelo brasileño, de la fatídica policía salazarista, la PIDE, la cual, ayudada por el DOPS (Departamento de Orden Político y Social) del Brasil, irrumpe en las cárceles aplicando los procedimientos que hasta ahora sólo eran permitidos en las cárceles y en los campos de concentración de Portugal.

De acuerdo con la propia prensa brasileña, pues, la sevicia de Oliveira Salazar se está ensañando contra todos los portugueses antifascistas radicados en el Brasil y las pallazs, los vejámenes y las torturas han abierto su sucursal de sadismo en las cárceles de Río de Janeiro y Sao Paulo.

Desde hacía muchos años Salazar anhelaba fervientemente tener acceso al Brasil —ex colonia portuguesa de antaño— para reprimir el grito antisalazarista que los antifascistas lusitanos mantenían enhiesto. No lo había logrado nunca, ni con Getulio Vargas, ni Café Filho, ni Kubitschek, ni Quadros, ni Goulart. Ha sido necesaria la presencia del *carismático* Castelo Branco, hombre providencial según Lleras Camargo, Thomas C. Mann y, naturalmente, Oliveira Salazar, para que los deseos de este último se cumplieran a caballidad.

La miopía de todo gobernante derechista tiene un solo denominador común: maccarthismo. Toda la izquierda del país es comunista y, mientras concentra sus efectivos represivos contra la misma, deja abierta la espita del fascismo que va adueñándose, poco a poco, de los puestos claves en la dirección de la nación. Esto es el caso que nos ocupa: el gobierno de Castelo Branco está tratando de liquidar al Partido Comunista más numeroso de América Latina y toda clase de ayuda, inclusive la del fascismo lusitano, es bienvenida. El resultado es deprimente. La angustia de todos los portugueses antisalazaristas asilados en el Brasil alcanza el punto culminante.

El 28 de julio último aparecía en el «Jornal do Brasil» un trabajo del diplomático y periodista Rubem Braga en el que, entre otras cosas, decía: «He leído noticias, las cuales no han sido desmentidas, de que varios de aquellos hombres (portugueses oriundos de Angola, Guinea y del propio Portugal) que habían venido a nuestro país en busca de un ambiente de libertad y comprensión, se hallan actualmente en la cárcel. Y algunos —¡a tanto alcanza el celo salazarista de la revolución!— han sido interrogados, en las cárceles brasileñas, por la Policía Política Portuguesa. Ignoro si nuestra indignidad llegará al extremo de mandarlos, co-

(Pasa a la página 2.)

Desde el Perú
De nuestros problemas

por Rómulo CHAVEZ

«ME parece aconsejable partir del principio de que el mundo no tiene, en el orden de vida social, una trayectoria gradualmente finalista. Resultaría un poco aventurado creer que de un modo irrecusable el mundo está llamado a ir hacia un estado social de perfección acentuada. Es muy hipotética la esperanza de llegar a un mañana nimbado de felicidad para todos.

» Ya Luis Fabbri nos puso en guardia respecto a lo de conceder una excesiva importancia a la afirmación de Bovio, tan usada en nuestra propaganda. Aquello de «Anárquico es el pensamiento y hacia la anarquía camina la historia». Pase el emplearlo como especie de slogan propagandístico; pero, como bien expone el autor de «Dictadura y Revolución», todo depende del impulso que se le da a la historia, ya que pueden surgir imprevistas contingencias creando factores históricos de tipo regresivo, en lugar de cimentar jalones de reconocido mártir progresivo.»

E. G. Fontaura.—De «Tierra y Libertad», de México, número 251, mes de mayo 1964.

Todo cuando escribe nuestro compañero Fontaura nos resulta siempre agradable. Su peculiar modo de tratar nuestros problemas e inquietudes con fondo pletórico de idealidad, capta nuestra singular simpatía.

Sin embargo, esta vez sentimos tener que mostrarnos discrepantes a esa parte de su trabajo reproducido más arriba.

Un solo factor, una sola contingencia (demasiado posible por cierto) podría detener el que las sociedades no alcanzaran el modo de acabar con la lucha del hombre contra el hombre y, derivación de esto, vivir una vida feliz. Esas contingencias, o factor contributivo a la paralización de la obra, serían la demencia rivalizando con la locura en la macabra labor devastadora por una guerra nuclear... pero es razonable que obviemos esa parte del problema, porque como hombres sensatos estamos invalidados, moralmente, de presentar el lado sombrío, mortal de la vida, y como revolucionarios no podemos ser pesimistas a ultranza, cuyos impactos serían desastrosos, y de consiguiente imperdonables. Nos interesa, pues, el lado vivificador de la vida, lo que preserva la especie en su continuidad integrada.

Nosotros partimos del principio que si una filosofía, cual la que abrazamos, fue intruirse para luego ir dándole forma y contenido, capacidad transmitiva y atractiva, es de lógica pensamos nosotros, que los individuos que asimilamos el ideal optemos por la observación de una fe, de la irrecusable convicción en que la felicidad un día las sociedades habrán de virvirla. De otro modo, ¿qué objeto tendría la semejanza que se ha intentado establecer entre ciencia y anarquismo, si rehusáramos observar o minimizáramos la posibilidad de nuestra revolución finalista?

Si la ciencia nos hace ver que una buena parte de todo cuanto nos rodea, envuelve y nos da vida obedece a leyes causales; si partimos de ese principio fatalista (yo creo en el determinismo) habrá que creer entonces que la perfección de las especies, en muy especial grado la humana, siempre en ascensión, es una perfección que seguirá en aumento hasta alcanzar esas finalidades que buscamos y, por ende, el comienzo de esa felicidad que se discute. A nuestro modo de ver y entender la naturaleza humana nos capacita para decir que no existe ninguna contingencia ni factor ninguno capaz de crear esos «factores» regresivos dentro de la historia, más que en los valores filosóficos y políticos, objetos estos secundarios dentro la vida.

En lo vital, no percibimos ninguna regresión, ninguna ley humana que haya detenido el poder intuitivo del hombre, sus estudios y descubrimientos, ni tampoco (ahí está el quid de la cuestión) la necesidad que tienen las naciones de la puesta en ejecución de tales descubrimientos por más dictaduras que hayamos sufrido y por más batallas ideológicas que se hayan perdido.

Aun dentro las calamidades guerreras, dentro lo odioso que resulta la pérdida de libertades por despótica imposición, siempre está presente y aumentada la perfección de las cosas y de los objetos. Y este caminar en constante progreso y perfeccionamiento conduce a metas anárquicas.

Por lo tanto, el pensamiento de Bovio no es dudoso.

Al socaire de esos problemas que venimos tratando, estimamos indispensable y de utilidad ideológica, la puesta en movimiento de cuantos recursos intelectuales y materiales dispongamos, al objeto de crear un clima de confianza, una sicosis de seguridad para un futuro de meta bien determinada. No perdamos de vista el enorme daño que causa en las multitudes, muy especialmente la juventud, esa quiebra de valores totales: económicos, políticos, filosóficos, religiosos, etc., producto del gran error de principio, de la enorme falsedad y aditamiento a unos preceptos que, fiera y rastreramente, valoran y resguardan esos errores, dando lugar al despiste general, a la pérdida de fe en los mitos arcaicos, el no encontrar donde agarrarse como salvación a una posible catástrofe. Ahí es donde entramos nosotros, es decir, la filosofía anarquista, esta linda señora que pacientemente aguarda su turno para secuencias a representar que pueden ser exitosas cuanto más claridad y tesón mostremos en la factibilidad del gran evento revolucionario finalista.

Para tal cometido, es menester formular premisas concretas, sacadas de un previo estudio general en concordancia con la hora presente, esa hora crítica y caótica, explicando cuáles fueron los orígenes de esta crisis y demostrar cómo pensamos solucionarla.

(Pasa a la página 2.)

Glosa de agosto

AGOSTO por el emperador Augustu. «En agosto, frío en rostro.» ¡Quiá! más canicular, pesado como el plomo, sofocante, matante, a causa del calor que hace.

Fiestas por San Lorenzo en Huesca, capital de España con Sertorio, enemigo de Sila. Fiestas mayores en El Escorial, donde radica el conocido monasterio, obra de Herrera y lugar mortuorio de Felipe II, quien, en conmemoración de la batalla de San Quintín, ordenó realizarla: costó una fabulosa cantidad de millones y los trabajos duraron veinte años.

Apogeo de pimientos para asar, encarnados y verdes.

Furor de lechugas, escarolas, chicorias...

La villa huele a melón.

La uva que por Santiago y Santa Ana pinta, por la Asunción madura.

Todavía al melocotón de Campiel le falta un punto.

Alubias pochas.

Alubias sin hilo.

Barriles de escabeche bonito.

Hasta septiembre no matan puerco.

Todo esto constituye un problema «bucólico» importante.

Comer no es todo, mas casi todo.

Dice un refrán: «Tripas llevan pies.» Declara otro: «Aprendió cierto azud a no comer y murió.»

Fiestas en muchas partes por San Roque, abogado de la peste, santo de hospital.

De la peste expiró en Túnez Luis IX, rey de Francia, hijo de una princesa española.

Inclemente estío pueblereño, con las habitaciones de las casas medio a oscuras, como defensa contra el calor.

A medio vestir se anda.

Funciona el consolador abanico.

Se estala la furia de la trilla —parvas como medallones, como áureas patenas—: a los hombres y a los animales en la era les caen del ígneo sol chorretadas de fuego derretido. El agua de la botija está como el caldo entre los fascales y desagrada.

Los días agosteños llevan cansino paso; vienen temprano y se van tarde. La noche es corta, con trompeteros cínifes.

Por San Bernardo iremos a Tulebras, localidad conventual —monjas de clausura—, con una treintena de casas habitadas por jornaleros del convento, siendo lavanderas las mujeres. A Tulebras acude bastante personal por San Bernardo y San Bernardillo.

De este punto parten los feriantes a Tarazona de Aragón con antelación a San Agustín —hijo de Patricio, maniqueo, y de Mónica—, el 28 de agosto. En Tarazona, sede episcopal, donde casó Alfonso VIII, el de las Navas de Tolosa, y los Reyes Católicos celebraron Cortes. Menos importantes que Tudela.

A Tarazona acuden a proveerse las pintorescas gentes del Moncayo, con sus típicos arreos, y de paso a vender camamila, chordón y aromáticas hierbas para sahumerios. Moncayo, nevado perpetuamente, nunca pone buena cara.

El Queiles es una sanguijuela que serpenteando viene de tierra de Soria y pasa despacio por el muro turiazonense y por Cascante, camino de Tudela, donde en el Ebro se infunde.

Ebro, Iberia, Celtiberia, Ibro, etcétera, el río que bautizó a la península y le puso nombre. Así le llamaron los iberos, que no datan.

PUYOL

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

PARENTESIS

NOS hallamos en pleno período de vacaciones. Los amigos —todos trabajadores— afluyen de aquí o de acullá y vienen a vernos desde diferentes horizontes. Españoles y refugiados algunos. Otros de distintaas nacionalidades. Cosa curiosa, de unos y de otros surgen problemas y preocupaciones comunes, similares. En lugar de hablarnos de cuestiones de sus respectivos países, nos plantean problemas con referencia a España.

Los italianos, que de costumbre son tan entusiastas, se inquietan por el avenir del movimiento español. En ellos fue cruel el impacto de la experiencia. En Italia no es el movimiento social ni sombra de lo que fue con anterioridad al fascismo. Los factores son múltiples y no se hallan en menor detalle los que corresponden a un cierto anquilosamiento en las actividades de los que en su mayoría son viejos militantes. Pero el fenómeno más importante corresponde, sin duda, a la transformación producida por el extenderse de la revolución industrial, que continúa modificando condiciones económicas en la vida de las masas de productores, remodelando su mentalidad. Ni en el arcaico «mezzogiorno» italiano cuenta hoy con atención aprovechable la prédica que a principios de siglo fue común en todas las corrientes del socialismo militante, propugnar por acción directa o por empleo de la práctica sufragista. «Es curioso —apunta un amigo del Veneto— como en España utilizan hoy los católicos el lenguaje redentorista que fue de uso corriente en boca de los sindicalistas de antaño: no solamente hablan de explotación, de miseria y de injusticia social, sino que acuden a la lucha «clasista», reclamando sindicatos hasta para los campesinos. En Italia —continúa nuestro amigo— los sindicatos cristianos saben situarse hábilmente en el vértice de las reivindicaciones, ganando en oportunismo hasta a los propios comunistas..» «¿Crees tú —inquiere angustioso— que la C.N.T. recuperará en España la influencia y el prestigio de otrora...?»

Nuestro amigo de Basilea acumula experiencias de contacto, de solidario apoyo en situaciones jurídicas difíciles y en conflictos aislados o de grupo; orientación social ante casos concretos personales o colectivos, organización de actos de información o de propaagnda, todo realizado hacia y por los emigrados españoles que constituyen en Suiza innumerables legiones. Producto todo de un esfuerzo voluntarioso al que lógicamente habría de prestarse atención más sostenida desde focos orgánicos importantes. Atención sostenida se ha producido ante la labor pertinaz de nuestro amigo. Pero ha sido por parte de un tonsurado inteligente que se preocupa (como conviene a un católico militante inspirado en las modernas tácticas de la iglesia) por captar y orientar de cerca al rebaño propicio de emigrantes, aislados en Suiza de contactos con obreros suizos, viviendo espiritualmente en Suiza como en no importa que remota aldea de España. Atención. Nuestro amigo se halla virtualmente aislado, librado a sus propios recursos. El tonsurado ejerce en función coordinada de un vasto movimiento internacionalmente organizado: el del Vaticano.

Amarga reflexión realista ofrece el hecho de que los obreros españoles, italianos, griegos o de no importa que nacionalidad, no encuentren atención solidaria de parte del obrero suizo —organizado o no, sindicalista o neutro—. Por el contrario. Hay desprecio y resabio competitivo en el espíritu del obrero «mejor situado» que contempla el afluir de grupos hetereogéneos trabajando más horas y a menos precio, viviendo en conglomerados circunscritos como rebaños de pestíferos o de animales de labor.

Nuestro amigo boliviano envía mensaje tras mensaje. Se codeó en Estados Unidos con nativos y con italianos, españoles y cubanos. Quiso saber algo de la fallida revolución que dio al traste con Batista y nos prometió amplia nota de sus indagaciones. Buscó en vano fraterno contacto en Patras y Corfu, allí donde padecen encierro los opositores griegos y se halla ahora en Italia recibiendo un baño de emotiva amistad. Carta tras carta suya se refiere a España...

Los españoles en vacaciones nos dan cuenta de amargas inquietudes en una curiosa mezcla de pesimismo y de confianza. Pesimismo en cuanto a la eficacia de nuestra labor. Confianza en que mañana... Ese «mañana» aparece tan prometedor para muchos... Se nos antoja justificante de una cierta inhibición en el hoy. Inhibición peligrosa cuando se orienta en una inconfesada ausencia de confianza. No ya en nuestras fuerzas propias. Aisladas porque a pesar de todos nuestros esfuerzos aliancistas lo que se quiere es aislarnos de toda acción que pudiese ser eficaz. Esta ausencia de confianza es más terrible, destructora y peligrosa, porque se alimenta en una desconfianza en nuestras personas propias. Los unos de los otros. Los unos contra los otros. Todos, los unos y los otros, contra nuestro «bien común», el más valioso e invalorable, el de nuestra fraternidad en los ideales y en los deseos comunes. Comunes a nosotros solos, en lo que concierne —concernió—, debe concernir, so pena de disolución, en la observancia de las razones, de los principios, de las ideas que nos hicieron miembros de una colectividad en marcha, de una colectividad constituida en vistas a una finalidad que consta en nuestra carta orgánica y no halló aún rectificación ventajosa.

Importa ponernos de acuerdo en lo que corresponde realizar en el inmediato presente. Urge. No hay duda de que se antepone lealtad en cuanto a intenciones futuras. Pero demos prioridad a problemas colectivos y de fondo. Si bien es cierto —primordial e inolvidable— que la reconquista de España, de una España abierta a perspectivas de libertad —*no se producirá si la acción no surge de allí, no viene de allí*— de los que allí baten el cobre, no es menos cierto que los del exterior tenemos una misión a cumplir.

Fijemos claramente nuestra misión sin incurrir en actividades que no se hallen moralmente conectadas, espiritualmente compartidas, con quienes en el interior se afirman en una labor de capital importancia: restablecer a la C.N.T. en el actual contexto interno español. Así lo han hecho los recientemente procesados de Madrid.

Bajo el yugo y las flechas
Botones de muestra

por J. M. Muñoz Congost

III

(Vamos a terminar en este trabajo con los comentarios al número 27 del semanario «El Europeo» del 17 de julio.)

UN solo ejemplar de la citada publicación permitiría un volumen de constataciones demostrativas de la monumental mentira de un régimen, que pese a sus medidas limitativas, es incapaz de dejar traslucir el caos económico, social y humano en que han convertido a nuestro país. Pero por fuerza hemos de poner un punto final.

Antes de hacerlo, unos cuantos botones de muestra.

En su página tercera, y en artículo titulado «Entre Capitalismo y Comunismo» y refiriéndose al discurso de Franco en la apertura de la VIII legislatura de las Cortes españolas, dice entre otras cosas:

«Es cuestión simplemente de tomar una posición correcta, lógica y realista. Franco nos la ha señalado, ya que nosotros, en un cuarto de siglo, no la pudimos encontrar...»

Bien que en el citado discurso el Caudillo no dijo nada nuevo, al afirmar que entre el Capitalismo y el Comunismo surgía la posición española, de asegurar a la empresa mercantil un correcto y estable beneficio, que sólo es posible recurriendo al ahorro y basado en aumento de productividad, al parecer con ello se descubrieron horizontes nuevos, que nosotros no vemos por parte alguna.

Lo verdaderamente vergonzoso es la confesión de incompetencia y ceguera política, ya que tuvieron que esperar ese cuarto de siglo para que el hombre providencial, tras de veinticinco años de reflexión diera una solución que no lo es, y que ellos no vieron porque era nada entre dos platos.

Confesión de minoría de edad política, de necesidad de tutela y de venerianismo y adoración al jefe, que caracteriza las mentalidades retrógradas.

Y la idiotez acumulada a través de los años, al aceptar palabras vacías de realidad porque las dijo el árbitro inapelable.

Asegurar a la empresa mercantil un correcto beneficio. La amplitud del concepto «correcto» queda a determinar, aunque los ejemplos no faltan.

Y raya uno que sale de las páginas del citado periódico, que en su página 7 al citar la Junta General de la Empresa Nacional Calvo Sotelo da las cifras siguientes:

Resultados	*Millones*
Amortización	466
Gastos de financiación	107
Previsión de impuestos	53,6
Dividendos a los accionistas	282
Para reservas	12
Remanente a nuevo ejercicio	3,4
Total	924

Novecientos veinticuatro millones de beneficios brutos. Como *corrección* no está mal.

Citemos, ya que viene al caso, que en los discursos realizados en dicha Junta, se dijo que «una gran parte del incremento de los ingresos se han revertido al personal».

Las cifras no las dieron, porque seguramente tampoco existan, ya que no aparecen en los resultados publicados. Pero había que decirlo para efectos publicitarios.

Curioso sería conocer los nombres de los principales accionistas de esta Empresa y sus relaciones con el régimen.

(Pasa a la página 2.)

3428

B.D.I.C

LA FORCE DES TYRANS NAQUIT DE NOS FAIBLESSES

LE COMBAT SYNDICALISTE

0,40 F. LE NUMERO C.N.T. A.I.T. 10 Septembre 1964

NOTRE ENNEMI C'EST NOTRE MAITRE
La Fontaine

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL ● SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS 36e ANNEE ● NOUVELLE SERIE ● NUMERO 214

INQUIETUDE OU ESPOIR?

NOUS venons de vivre en peu de temps un très grand nombre d'anniversaires: Libération de Paris, Bataille de la Marne, Débarquement des troupes alliées en Provence, Déclaration de la guerre 14-18; il y en a eu pour tous les goûts... ou presque.

On a pourtant oublié de célébrer un événement qui commence à faire histoire dans les annales de la classe ouvrière: la reprise.

Le travailleur appréhende toujours le mois de septembre, surtout en période de récession, parce que c'est le mois de la reprise de ses activités professionnelles avec tout ce que cela réserve de surprises et d'inquiétudes.

Or, les conflits sociaux qui avaient précédé la période des vacances ne laissaient présager aucune mesure de faveur pour la reprise. Les grèves et autres manifestations du mécontentement ouvrier qui se sont déroulées un peu partout en France et dont les points névralgiques se sont situés en Loire-Atlantique, dans le Nord et dans certains autres grands centres industriels, nous faisaient dire dans un numéro du « C. S. » du mois de juillet : « Sans aucun doute, le mois de septembre réserve aux travailleurs des moments difficiles. »

Nous aurions dû dire : « Le patronat réserve... »; mais le résultat est le même et il est là, palpable et menaçant les nombreux foyers ouvriers qui, séduits par le miroir aux alouettes qu'était la productivité, ont contracté des crédits auxquels il leur sera difficile de faire face.

Trop nombreux étaient ceux qui comptaient sur les heures supplémentaires pour boucher les trous de fin de mois et même pour imiter le « bon bourgeois » dans certaines circonstances. Seulement la « source de bien-être » qu'était la productivité, s'est tarie et avec elle devront disparaître certaines ambitions provoquées par trop d'orgueil et trop d'égoïsme.

Déjà la grande presse annonce une mauvaise reprise des activités professionnelles. «Le Monde» du 2 septembre titre ainsi un article : « Après Renault et Peugeot, Simca et Panhard réduisent leurs horaires de travail »; et la conclusion sera : Les constructeurs français envisagent sans optimisme le développement de leurs activités durant le second semestre de cette année. Ils pensent que la reprise, si reprise il doit y avoir, ne se déclenchera qu'à partir de l'année prochaine.

Il est évident que cette lenteur dans la reprise, ce malaise de l'industrie automobile va gagner d'autres domaines de l'industrie et nous ne vivons actuellement que les prémices d'une crise que nous avions signalée depuis quelque temps.

Mais peut-on y remédier ?

Il fut un temps où la théorie anarchiste était considérée comme une folle utopie, même par ceux qui subissaient le joug des exploiteurs; or, au fur et à mesure que passent les années, cette utopie prend corps, elle s'impose, elle menace dans sa structure même la société de profit et d'arbitraire dans laquelle nous vivons.

De nombreux aspects de notre pensée libertaire sont déjà admis par la masse et les potentats eux-mêmes mettent en application certains de nos principes de base tels que la coopération et la solidarité pour sauvegarder leurs privilèges.

Bien sûr, les classes dominantes ne négligent aucun atout dans cette lutte qu'elles soutiennent contre les exploités et peu leur importe l'origine des moyens; mais si nos maîtres ont compris qu'ils devaient s'entraider et rester solidaires pour continuer à dominer, il n'y a pas de raison qu'un jour, peut-être très prochain, les travailleurs ne le comprennent pas à leur tour. Alors, il n'y aura plus d'inquiétude ni de crainte pour la reprise; il n'y aura plus qu'un désir unanime de produire pour satisfaire les besoins de chacun parce qu'il n'y aura plus d'exploiteurs qui règlementent la production selon les bases du profit.

Il n'y aura plus d'exploités non plus mais seulement des producteurs conscients qui n'auront d'autre souci que celui du bien-être collectif dans l'abondance, la paix et la liberté.

Centenaire de l'A. I. T.

TRACTATIONS... PREMIERES

Pour mieux se rendre compte de la manière dont fut fondée l'*Internationale*, il faut absolument tenir note des lettres inédites jusqu'en 1914, de K. Marx et de F. Engels.

Elles sont nombreuses et furent publiées chez Dietz à Stuttgart, avant la première guerre mondiale.

Dans une première lettre datée du 4 novembre 1864, K. Marx rappelle l'adresse envoyée à Paris par les ouvriers de Londres au sujet de la Pologne et les invite à une action commune. De là, devait sortir la preparation du meeting prévu pour le 28 septembre 1864, dans le hall de Saint-Martin. Marx fut convié à y assister, mais il déclina l'offre et désigna Eccarius pour représenter les ouvriers allemands. Toutefois, on vit K. Marx sur l'estrade, mais en personnage muet.

« Je savais qu'aussi bien du côté parisien que du côté anglais, il y avait cette fois-ci des « puissances » réelles, c'est pourquoi je décidai de me départir de ma règle habituelle qui consiste à décliner de pareilles invitations » (1).

C'est donc à ce meeting, écrit le 4 novembre 1964 K. Marx à F. Engels, que fut décidée la création d'une « Workingmens International Association »; son général Council devait siéger à Londres et servir d'intermédiaire entre les sociétés ouvrières d'Italie, de France et d'Angleterre. Le congrès des travailleurs se tiendrait en 1865, en Belgique.

Le comité provisoire nommé au meeting fut composé d'*Odger* et de *Cremer*, d'anciens Chartistes, d'anciens Owenistes, ceux-ci pour l'Angleterre, auxquels se joignirent le major Wolff, de Fontana, ainsi que des « délégués » italiens pour l'Italie, Eccarius pour l'Allemagne. On y adjoignit encore bon nombre de personnes, toutes de bonne volonté, sans plus.

Karl Marx se déclarait satisfait, et de raconter la première séance du comité, qui nomma un sous-comité chargé de rédiger la Déclaration des principes, dont il faisait partie.

Une indisposition l'empêcha d'assister à la séance du sous-comité, ainsi qu'à celle du comité général qui suivit. Il raconte cependant à son ami F. Engels comment se sont passées ces deux séances, en ces termes :

« Major Wolff avait présenté, pour servir à la nouvelle association, son règlement (statuts) des sociétés ouvrières italiennes. Celles-ci possèdent une organisation centrale ; mais, comme cela s'est découvert plus tard, ce sont essentiellement des sociétés de secours mutuels. Je ne m'en rendis compte que par la suite. C'était évidemment un factum de Mazzini et tu sais par conséquent d'avance dans quel esprit et avec quelle phraséologie la question essentielle, la question ouvrière y est traitée. Et comme les histoires de nationalités y sont intercalées. »

Une nouvelle séance du sous-comité fut tenue, à laquelle K. Marx n'assistait pas non plus, « ayant été prévenu de la réunion trop tard ». A cette séance furent présentés une déclaration de principes et un remaniement des statuts de Wolff par Le Lubez, qui fut accepté comme projet, pour être soumis en dernière analyse au comité central. Celui-ci siégea le 18 octobre, et K. Marx s'y présenta. Voici ce qu'il en relate :

« Je fus réellement épouvanté en entendant le bon Le Lubez lire un préambule (qui prétendait être une déclaration de principes) ».

Ici se précise la tactique de K. Marx qui agira toujours de même, au sein de l'Internationale pour vaincre et éloigner tous ceux qu'il estime n'être pas à la hauteur, pour diriger les destinées de l'Internationale de demain ; car, en fait, rien n'était encore constitué et surtout, rien n'était encore ratifié.

Le 20 octobre, il réunit chez lui, cette fois les délégués Cremer pour l'Angleterre, Fontana pour l'Italie, et Le Lubez ; Weston était empêché.

Dans sa correspondance à F. Engels, Karl Marx ajoute que jusqu'à cette réunion, il n'avait pas eu en mains les papiers de Wolff et de Le Lubez. Ses préméditations tendront à se les approprier et les garder. N'ayant rien préparé pour ladite réunion il était, résolu « à ne laisser subsister, si possible, une seule ligne du factum. « Pour arriver à ses fins, K. Marx essaye de gagner du temps et proposa de discuter les articles avant de rédiger le préambule. Il arriva ce que notre astucieux désirait — son aveu est formel — il l'écrivit lui-même : « Il était une heure du matin quand le premier des 40 articles fut voté. Cremer dit (et c'était justement ce que je désirais) mais nous n'aurons rien à soumettre au comité qui doit tenir séance le 25 octobre ».

Il fallut ajourner la réunion au 1er novembre le sous-comité put, lui, se réunir le 27 octobre afin d'obtenir un résultat définitif.

Ainsi fut dit, ainsi fut fait, et K. Marx examina les papiers. Nous allons voir comment. Ecoutez-le se réjouir de la nouvelle situation qui lui était faite depuis ce soir du 20 octobre. « Je vis qu'il était impossible de faire quelque chose avec le factum en question. Pous justifier la façon étrange dont je comptais exposer par écrit les « sentiments déjà votés », je rédigeais une adresse aux classes ouvrières, ce qui ne figurait pas dans mon plan primitif ; c'est une sorte de revue des vicissitudes des classes ouvrières depuis 1845 ; sous le prétexte que tout l'essentiel se trouvait dans cette adresse et que nous n'avions pas à répéter les mêmes choses trois fois, je changeais tout le préambule, je barrai toute la déclaration des principes et à la place des 40 articles, j'en établis 10. Aux endroits où, dans l'adresse, il était question de politique internationale, je parlai de countries et non de nationalités, et je dénonçai la Russie et non les minores gentium Je fus seulement tenu à accepter dans le préambule des statuts deux phrases contenant devoir et droit vérité, morale et justice ».

Karl Marx plaça le tout de telle façon que les mots — devoir et droit vérité, morale et justice — ne fassent pas mal. En quoi, direz-vous, ces mots pouvaient-ils faire du mal ? Vraisemblablement, c'est là tout le secret « marxiste », devant lequel on s'inclina trop aisément, car dans la séance du Comité central, l'adresse rédigée par K. Marx, fut adoptée avec grand enthousiasme à l'unanimité.

L'impression décidée, Le Lubez fut chargé de traduire la copie en français, Fontana en italien, K. Marx en allemand. Mais ce dernier n'est pas entièrement satisfait puisqu'il ajoute dans sa lettre à F. Engels :

« Il était très difficile de faire en sorte que nos idées fussent exprimées dans une forme acceptable pour le point de vue actuel du mouvement ouvrier ».

On découvre ici une roublardise peu ordinaire de K. Marx, qui pour arriver à ses fins, n'hésite pas à user et abuser de moyens où la vérité, la morale sont assez malmenées. Qu'importe, il faut vaincre, mais à vaincre sans scrupule, on triomphe sans grandeur. Ici apparaît déjà l'astuce de Marx qui renonce à sa manière de présenter son ours. Essayant de concilier les tendances qui, à l'époque s'opposent assez violemment, il jette du lest afin de présenter une déclaration plus conciliante, moins rigide que son Manifeste de 1848.

C'est, chez Marx, habileté doublée d'une légère hypocrisie, car il sait ce qu'il veut et n'en pense pas moins sur l'état d'esprit moralisateur qui couve chez les militants ouvriers.

Une de ses lettres à Engels est significative à ce sujet : « J'ai dû mettre dans le préambule deux phrases sur les « devoirs » et les « droits » des travailleurs, de même les mots « vérité, justice et morale », tout en les plaçant, il est vrai, de façon qu'ils ne puissent faire du mal ».

Lawis L. Lorwen, dans son livre « L'Internationalisme et la classe ouvrière », cite cette lettre (2) et W. Sombard dit également dans « Le Socialisme et le mouvement social au XIXe siècle », que l'Adresse inaugurale de l'A.I.T. est un vrai chef-d'œuvre d'habileté. « Son plan est peu clair, mais lauteur est Marx, donc l'obscurité est voulue. Il lui fallait concilier des tendances opposées » (3).

HEM DAY

(1) Lettres inédites de K. Marx et F. Engels sur l'Internationale. N° 261/62, mars-avril 1914. Le Mouvement Socialiste.
(2) Page 37.
(3) Page 118.

JAURES, A LYON-VAISE

Depuis le mois d'août, trois foyers de nationalisme menacent la paix du monde ; cinquante ans après une guerre mondiale qui coûta la vie à 13 millions d'hommes ,le capitalisme international tente de créer un état d'exaspération et de haine entre les peuples. Y parviendra-t-il ?

Nous ne prisons pas du tout la campagne de propagande belliciste menée en France par un gouvernement militariste pour honorer la tragédie qui débuta le 2 août 1914. Nous ne réalisons pas bien l'affirmation du général de Gaulle en son allocution radiodiffusée du 2 août 1963, où il précisait que le 2 août 1914 était « le plus encourageant souvenir de notre histoire ».

Cette unité des Français, chauffée par une propagande nationale et revancharde, mis dans l'obligation des travailleurs paisibles à se transformer en tueurs. La guerre ,pour nous, est le moyen le plus stupide pour solutionner son conflit, c'est reculer devant la complexité des problèmes à résoudre ; elle n'est réalisable que par l'accord du plus grand nombre à s'abaisser à cette solution de facilité, solution de facilité prêchée par le nationalisme au service du capitalisme. La politique de grandeur et de prestige de la France est une erreur, un danger, elle donne accès à la course aux armements, à la création des armes nucléaires, à un climat de violence et de patriotisme exacerbé qui détourne l'attention des travailleurs des buts pacifistes et sociaux d'une humanité meilleure.

Tout le mois d'août 1964, la presque totalité de la presse, quotidienne ou hebdomadaire, aux ordres d'un gouvernement dont l'autorité est entre les mains d'un militaire, a fait campagne pour glorifier cette journée du 2 août 1914, prélude de quatre années de crimes. Nous, anarcho-syndicalistes, à ces pages d'histoire que nous ne trouvons pas glorieuses, tuer ou se faire tuer ne saurait être un titre de gloire demandant la reconnaissance de l'humanité, accordons notre souvenir aux quelques hommes qui eurent le courage de faire face à la meute et de s'élever contre le crime d'où qu'il viennent. Parmi ceux-ci, citons, pour la France, Jaurès, qui, à Lyon-Vaise, le 25 juillet 1914, place de la Pyramide, aujourd'hui place Valmy, s'éleva courageusement contre la guerre que tout le monde attendait. Voici son discours qui devrait avoir sa place dans l'histoire pacifique de la France, si une histoire pacifique pouvait être réalisée :

« Citoyens, je veux vous dire ce soir que jamais nous n'avons été, que jamais depuis quarante quarante ans, l'Europe n'a été dans une situation plus menaçante et plus tragique que celle où nous sommes à l'heure où j'ai la responsabilité de vous adresser la parole. Ah ! citoyens, je ne veux pas forcer les couleurs sombres du tableau... mais je dis que nous avons contre nous, contre la paix, contre la vie des hommes, à l'heure actuelle, des chances terribles et contre lesquelles il faudra que les prolétaires de l'Europe tentent les efforts de solidarité suprême qu'ils pourront tenter.

« Nous sommes peut-être à la veille du jour où l'Autriche va se jeter sur les Serbes. et alors l'Autriche, l'Allemagne se jetant sur les Serbes et les Russes, c'est l'Europe en feu, c'est le monde en feu.

Dans une heure aussi grave, aussi pleine de périls pour nous, pour toutes les patries, je ne veux pas m'attarder à chercher longuement les responsabilités. Nous avons les nôtres. Moutet l'a dit et j'atteste devant l'histoire que nous les avions prévues, que nous les avions annoncées ; lorsque nous avons dit que pénétrer par la force, par les armes au Maroc, c'était ouvrir à l'Europe l'ère des ambitions, des convoitises et des conflits, on nous a dénoncés comme de mauvais Français, alors que c'est nous qui avions le souci de la France.

« Voilà, hélas ! notre part de responsabilité et elle se précise si vous voulez bien songer que c'est la question de la Bosnie-Herzégovine qui est l'occasion de la lutte entre l'Autriche et la Serbie et que nous, Français, quand l'Autriche annexait la Bosnie-Herzégovine, nous n'avions pas le droit de protester, ni le moyen de lui opposer la moindre remontrance, parce que nous étions engagés au Maroc et que nous avions besoin de nous faire pardonner notre propre péché en pardonnant les péchés des autres.

« Et alors notre ministre des Affaires étrangères disait à l'Autriche : « Nous vous passons la Bosnie-Herzégovine à condition que vous nous passiez le Maroc », et nous prononcions nos offres de pénitence de puissance en puissance, de nation en nation, et nous disions à l'Italie : « Tu peux aller en Tripolitaine puisque je suis au Maroc ; tu peux voler à l'autre bout de la rue puisque, moi, j'ai volé à l'autre extrémité. »

RENE VILLARD

(A suivre.)

Regards sur le monde

ETATS-UNIS

Alors que les spécialistes présentaient les photographies de la Lune prises par le Ranger VII, le président Johnson a déclaré : « Croyez-vous que cela représente un dividende suffisant pour les 260 millions de dollars que nous avons investis dans ce projet ? ». Je ne suis ni chirurgien, ni biologiste, mais j'ai l'impression que la matière cérébrale des Américains est faite d'une pâte spéciale pour la fabrication des billets de banque...

Johnson continua : « C'est vraiment une bataille pour la première place dans le monde. Les Anglais ont dominé le monde en leur temps parce qu'ils avaient la maîtrise des mers. La maîtrise de l'air, pendant la dernière guerre mondiale, nous a donné cette première place. Ceux qui seront les premiers dans l'espace doivent fatalement être les premiers dans le monde de demain. »

Cette déclaration peut être considérée comme la définition de l'impérialisme donnée par le chef le plus cynique d'un peuple abruti par le culte du dollard ; mais elle ouvre une perspective : celle d'une voie par laquelle pourront émigrer les capitalistes quand les travailleurs prendront possession de la terre pour la donner en jouissance à tous...

FRANCE

Le ministre Grandval poursuit opiniâtrement son projet d'un Centre d'information économique et social, lequel, rattaché au ministère du Travail, aurait pour mission : « de rechercher les moyens de nature à favoriser les efforts de formation économique et sociale des travailleurs, poursuivis tant par les centres d'éducation ouvrière rattachés aux organisations syndicales les plus représentatives que par les instituts d'universités spécialisés dans la formation ouvrière. »

Dans ce but sera créée une « Association française pour le développement de l'information économique et sociale ».

Cette association recevrait une part des crédits dont dispose le ministère du Travail pour l'aide à la formation des syndicalistes. Sur quatorze sièges, quatre reviendraient aux syndicats des travailleurs...

Qu'on se le dise, nom de Dieu !

Allons, les gars de la F.O., en voilà du boulot en perspective, et des places de bureaucrates à occuper...

Cependant nous sommes étonnés de la timidité de ce ministre pour décider carrément que toutes les centrales syndicales ayant fait la preuve de leur docilité et de leur collaboration, elles seront mutées en sections ministérielles de la défense capitaliste....

Voyons, maître Grandval, à quoi bon louvoyer ? L'intégration des syndicats dans l'économie capitaliste est chose faite ; pourquoi tergiverser pour donner à leurs fonctionnaires les places de valets dont ils sont si friands ?

La C.G.T. réduite à l'état de mendicité pleure des subsides de l'Etat patron en échange d'une intégration qui est le principe du syndicalisme russe...

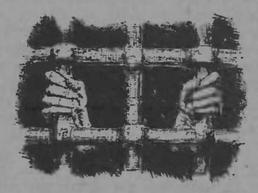
La C.F.T.C. en appelle de ses vertus chrétiennes pour collaborer au Grandvallisme...

Allons, les gars de la F.O., ne ratez pas le coche ! La glue ministérielle déjà vous colle aux fesses...

Les seides franquistes

Les seides franquistes ont une fois de plus condamné un innocent et le plus odieux c'est qu'ils l'ont fait en toute connaissance de cause.

Déjà, la semaine dernière nous alertions l'opinion publique sur les risques qu'encourait notre camarade Stuart Christie, à la suite de l'arrestation arbitraire dont il avait été victime ainsi qu'un autre antifranquiste espagnol.



La police espagnole avait déclaré au début que Stuart était porteur d'un sac plein de plastic et de détonateurs; or, au cours du tribunal il paraît qu'il n'y avait plus qu'un kilo de plastic et sept détonateurs.

Faut-il une preuve plus flagrante de la machination montée contre le jeune étudiant écossais ?

Mais Franco a, sans cesse, besoin de nouvelles victimes pour justifier l'oppression et la misère qui règnent en Espagne.

Comment démontrer et justifier le retard intervenu dans ce pays après vingt-cinq années de « paix éternelle » si ce n'est en accusant les anarchistes, ces fauteurs de troubles, d'actes terroristes qui peuvent très bien être à l'origine de l'état de toutes ces régions désertiques qui ne peuvent plus nourrir « son homme » par manque de canaux d'irrigation... Notez qu'il est possible que l'abandon massif par les anarchistes espagnols de leur sol natal soit à l'origine de cette décrépitude nationale.

Dans ce cas il faut remonter à l'origine de leur départ et nous y retrouvons Franco, l'Eglise et tout le capitalisme international ligués pour abattre cette nouvelle société qui naissait pleine de promesses pour les travailleurs regroupés dans les collectivités agricoles et industrielles.

. . . . . .

Franco a tout détruit après son invasion et il est disposé à détruire toujours davantage pour prolonger son règne criminel.

Il ne se contente plus de s'acharner sur ses sujets, de les affamer, de les opprimer et de les assassiner, non, il lui faut d'autres victimes à l'extérieur.

Ce procès qui a eu lieu à Madrid le 2 septembre, en condamnant notre camarade Stuart à vingt ans de prison, a démontré, si besoin était, la haine et la rancune que le régime franquiste a voué à tous les exilés qui continuent à espérer qu'un jour l'Espagne retrouvera sa liberté.

Les rapports qui ont été publiés dans la presse ont mis l'accent sur le fait que les accusés avaient eu des relations étroites avec des milintants anarchistes en exil. C'est avant tout un procès d'intention envers ces derniers qui a été intenté.

Le « Monde » du 3-9, reproduit les paroles du procureur qui affirma que Stuart Christie était une victime propitiatoire d'une propagande fallacieuse sans laquelles ces attentats terroristes isolés ne se produiraient pas en Espagne.

Ainsi, le procureur lui-même reconnait Stuart non-coupable puisqu'il voit en lui une victime; c'est bien ce que nous nous efforçons de répéter, mais alors, pourquoi ces vingt ans de prisons ?

Stuart Christie est innocent et il doit être remis en liberté; c'est une **victime du franquisme** et nous devons tout mettre en œuvre pour le sauver.

Le gouvernement britannique ne manquera sûrement pas d'exiger que justice soit rendue à un ressortissant de son pays condamné par mauvaise foi, mais la solidarité internationale de travailleurs ne doit pas attendre pour se manifester; elle le doit et si elle le veut, elle le peut.—**C.N.T.**

Contemplation et action

Si les principes qui déterminent notre mode d'existence nous sont souvent imposés par une éducation didactique, il n'en reste pas moins vrai qu'un jour ou l'autre nous faisons connaissance avec notre *individualité propre*, qui se heurte souvent aux idées imposées, et que nous devons alors fixer ce que sera notre ligne de conduite dans la vie, notre prise de position devant ses multiples *problèmes*.

D'un point de vue simplifié, il nous reste à choisir entre deux façons d'appréhender l'existence : la *contemplation* et l'*action*.

La vie contemplative a attiré bien des penseurs et non des moindres. Elle est à l'origine de multiples philosophies, de raisonnements subtils et hardis, de conclusions rigoureuses ou hasardeuses.

La vie contemplative permet bien des choses y compris celle de reconstruire la société, de mettre sur pied un monde idéal correspondant aux aspirations du théoricien, de renouer la terre *sur le papier*.

La vie contemplative est une illusion.

Ce qui précède est notamment vrai pour ce qui concerne le *problème social*. On n'échappe pas au problème social. Dès que l'on a atteint l'âge de raison, les *injustices et les inégalités, le luxe des uns et la misère des autres* vous mettent en demeure de *prendre position devant l'organisation actuelle de la société*. Le problème social, on s'en écarte si l'on est un lâche mais on n'en aura pas moins pris conscience.

A partir de cette prise de conscience, il faut choisir : ou bien devenir serviteur ou maître dans la société actuelle en fermant les yeux sur ce qui nous entoure et en orientant sa vie vers la contemplation, ou bien *se révolter et se préparer à l'action*.

Or l'action, dans le contexte du problème social, *c'est la lutte implacable pour la destruction de l'exploitation de l'homme par l'homme, pour la destruction de l'Etat* fauteur de guerres et de misère. Il n'y a pas d'autres solutions et l'histoire devrait l'apprendre à tous les travailleurs.

Les anarchistes ne seront satisfaits que lorsque les principes d'autorité et de profit, c'est-à-dire l'Etat, auront disparu.

Cependant, *être anarchiste* ce n'est pas seulement accepter une *doctrine*, c'est aussi et surtout accepter une *façon de vivre* qui fera de notre existence l'exemple vivant du *courage* et *de la vérité intellectuels et matériels*.

(Suite page 2.)

UN HEROS

Ça s'est passé un dimanche, à Berbeviller, en Alsace, au cours de la célébration des cérémonies que vous connaissez, lesquelles cérémonies étaient présidées par un Mossieu le Ministre, Gaston Palewski.

Celui-ci venait de prononcer le discours d'usage, et s'était déjà éloigné du micro, quand un étudiant, se précipitant vers l'appareil avant que personne pût l'empêcher, prononça ces paroles que tout le monde put entendre : « *Monsieur le Ministre, je crois que les nouveaux héros se lèveront pour combattre en faveur de la paix et non de la guerre.* » (1).

On conçoit qu'une telle initiative dut plutôt mettre un tantinet de confusion sur l'estrade officielle. Heureusement, des gendarmes se trouvaient là, et le saisirent pour l'éloigner du micro. Sans cela, on frémit à l'idée de ce qu'il aurait pu ajouter à ces quelques phrases nettement subversives.

On doit toutefois leur rendre cette justice (aux gendarmes) qu'ils n'assommèrent pas le délinquant. Cela aurait pu provoquer sans doute quelques remous dans la foule.

On l'a tout de même incarcéré, puis remis en liberté, confortablement nanti de trois procés-verbaux : Le premier pour distribution de tracts, l'autre pour inscription sur la voie publique et le troisième pour utilisation d'un micro sans autorisation préfectorale.

Faute d'autres détails, nous apprenons aussi que le jeune homme ne s'était pas borné à s'emparer du micro, mais avait aussi distribué des tracts et tracé des mots sur les murs ou les trottoirs de la ville. C'est donc un convaincu, et nous ne pouvons que regretter que son cas soit à peu près unique. Il en faudrait beaucoup de jeunes courageux, qui n'hésiteraient pas à bondir sur l'estrade, après le bla-bla-bla d'un quelconque ministre, afin de remettre les choses au point, à l'aide du micro.

Et nous apprenons aussi, par la même occasion, que l'utilisation dudit micro est subordonnée à une autorisation préfectorale. Abus caractérisé, s'ajoutant à tant d'autres. Quand donc s'ouvrira véritablement la fameuse chasse,, vous savez bien, la chasse aux Zabus !

BLANQUET

(1) Il est évident qu'aux yeux de ce jeune « perturbateur » de la cérémonie officielle, il faut beaucoup plus de courage pour se dresser contre la guerre, et le clamer, que pour s'armer et, plus ou moins poussé par le gendarme et le bourrage de crânes, aller se faire tuer face à l'ennemi. Et, devrais-je l'ajouter, la même évidence se présente aussi à nos yeux, n'est-ce pas ?

B.D.I.C

Centenario proletario (La A.I.T.)

(Viene de la página 4.)

gica en 1865. No hubo congreso aquel año y el Consejo convocó a una conferencia al año exacto del acto de Saint Martin's Hall en Londres. Las sesiones tuvieron lugar en los dias 25 al 29 de septiembre y en las mismas asistieron militantes internacionalistas cuyas intervenciones en los futuros comicios tendrian resonancia. Eugenio Varlin aparecia por primera vez en un comicio internacional acompañando a los veteranos Tolain, Fribourg y Limousin, todos ellos representando a Francia; por Ginebra acudieron dos delegados; estaba el alemán J. P. Becker y el francés Duplaix; por Bélgica César de Paepe; los ingleses Odger, Cremer, Wheeler, Howell y Weston y otros miembros del Consejo, extranjeros domiciliados en Londres: Marx, Vésinier, Dupont, Hermann Jung, Eccarius, Wolff, Bobezynski...

Este compás de espera no satisfizo a los franceses que deseaban fervientemente el Congreso, «la cabeza de la organización» como señalaba Fribourg, pero los argumentos de Marx eran de que «la cuestión no estaba aún bien madura» según le señala a Engels el 24 de junio. La Conferencia fijó la primavera del año próximo para la celebración del Congreso que deberia tener lugar en Ginebra.

Los franceses desarrollaron, durante todo el año de 1865, una gran actividad y habian logrado concretar en puntos un temario que publicaron en «L'Avenir National» el 18 de julio, para que los obreros franceses lo discutieran:

«1.° ¿Cuál debe ser la finalidad de la Asociación? ¿Cuáles sus medios de acción?

2.° El trabajo, sus consecuencias higiénicas y morales.

3.° El trabajo de las mujeres y de los niños en las fábricas bajo el punto de vista moral y de salud.

4.° El paro forzoso y los medios para remediarlo.

5.° Las huelgas y sus efectos.

6.° La asociación, sus principios, sus aplicaciones.

7.° La enseñanza primaria y profesional.

8.° Las relaciones entre el trabajo y el capital.

9.° La competencia extranjera y los tratados de comercio.

10. Los ejércitos permanentes bajo el punto de vista de la producción.

11. ¿Es la moral distinta de la religión?»

Sergent y Harmel, que se sienten impresionados por el contenido del temario ponen de relieve un detalle muy interesante: la ausencia del tema político: «El programa no solamente es sorprendente por su precisión, su amplitud y su seriedad. Lo es también por su desdén hacia las preocupaciones políticas. No es que fuera solamente económico puesto que señalaba una preocupación en los problemas sociales. En el amplio sentido del término era más bien social. Pero, económico o social, el programa reflejaba una voluntad casi agresiva de desinterés e indiferencia hacia el Estado» (22).

De regreso de Londres redactaron un manifiesto en el que la influencia de Proudhon, en particular modo en la última de sus obras «De la capacité politique des classes ouvrières», es evidente: «El trabajo —comienza el manifiesto— confirma su igualdad frente a las demás fuerzas y quiere conquistar su puesto en el mundo moral y material y ello en base a su *propia iniciativa* y al margen de todas las influencias que durante estos últimos tiempos ha sufrido e, inclusive, solicitado». El manifiesto habla después de que el estudio ha remplazado la agitación y que los obreros desean alcanzar por la vía científica, y pacíficamente si es posible, la emancipación, la igualdad de derechos y que por ello han organizado la Asociación Internacional. La familia, institución tan querida a Proudhon, es señalada como factor esencial para la enseñanza: «La instrucción familiar es la única normal. Sin la familia, la especie humana es un amasijo de seres, sin funciones determinadas, sin razón, sin ley y sin finalidad. Sin la familia, el hombre, confundido en una inmensa comunidad pasa a ser un enemigo del hombre.»

Varlin se opone. Corresponde a la sociedad la educación. La «memoria» se ve alargada del anexo de Varlin y la minoría que la secunda: «Cuando decimos que la enseñanza debe estar a cargo de la Sociedad, entendemos por ello una sociedad verdaderamente democrática en la cual la dirección de la enseñanza seria la voluntad de todos...»

Con la mujer surge otra discrepancia. La corriente mayoritaria, con Tolain al frente, quiere ver a la mujer al margen de la fábrica, del trabajo para radicarse en el hogar: «En nombre de la libertad, dejadnos arrancarla del taller que la desmoraliza y la mata a esta mujer que queréis libre, que sólo la emancipáis haciendo de ella un ser bastardo, fatalmente condenado por el abuso de un trabajo para el cual no estaba constituida...»

Varlin y los minoritarios estimaban que el acontecer social situaba a la mujer en el campo de la producción al igual que el hombre. Que la mujer en el hogar era la criada del hombre y no su semejante.

VICTOR GARCIA

(Continuará.)

(19) G.D.H. Cole. Op. cit. tomo II, pág. 105.
(20) Id., id.
(21) C. Fribourg. Op. cit., págs. 27 y 28.
(22) Alain Sergent et Claude Harmel: «Histoire de l'Anarchie», páginas 327-328. 1949.

Contemplation et action

(Suite de la page 1.)

Etre anarchiste c'est accepter d'être calomnié, bafoué, meurtri dans sa chair et dans son cœur mais c'est aussi refuser d'être autre chose que ce que l'on est profondément, c'est rester fidèle à soi-même.

On pourrait penser que la paix de l'âme réside dans une existence calme ,mesurée, faite de contemplation et de joies. Hh bien, non. *La paix de l'âme ne peut s'acquérir que dans la lutte pour défendre sa liberté et celle des autres*, pour conquérir le bonheur de tous et pour, en même temps, ne pas être en *contradiction* avec soi-même.

Aussi est-il nécessaire que cette lutte soit à la fois un *moyen* et une *fin*, et c'est là où notre existence, qui n'est qu'un faible maillon de la chaîne libertaire peut rejoindre et embrasser toute la beauté de notre idéal dans son intégrité.

La plus petite action d'un anarchiste, c'est l'anarchie tout entière; aussi n'y a-t-il pas de besognes méprisables à partir du moment où l'acte engage la personnalité tout entière et une phrase hardie dans une conversation peut avoir autant de valeur qu'un long discours.

Que chacun agisse selon ses possibilités en considérant que là où s'arrêtent ses possibilités il a atteint l'épanouissement de sa volonté de justice et de liberté, il trouvera alors la paix de l'âme dans cette lutte si obscure soit-elle.

Ne pas se trahir soi-même reste l'essentiel. On peut se croire fasciste, communiste ou socialiste puis revenir sur ses positions et avouer s'être fourvoyé, on ne peut pas, si l'on a compris véritablement l'idéal anarchiste, renier ensuite ses idées car ce serait se renier soi-même.

Dès lors ,on déclare avec Bakounine : « La tempête et la vie, voilà ce qu'il nous faut. Un monde nouveau ,sans lois et par conséquent libre. »

SEVY

¿Oportunismo o desviacionismo?

III

Mas lo paradójico es que aquella «otra» organización, «sesuda», supuestalmente estatal, sigue el mismo camino de la C.N.T., y en un año realiza dos movimientos: el de campesinos y el de Asturias. ¿Quién perdia la cabeza o tenia razón en la lucha revolucionaria? Sólo planteamos el interrogante. Por ser asunto delicado en las actuales circunstancias, no queremos ir contra un principio de unidad. Mas si haremos un ruego a los compañeros, y lo hacemos por cariño a la región asturiana y a los militantes que en aquel movimiento lo dieron todo, que no traten de culpar a la C.N.T. de la falta de «extensión» del movimiento de uno y otro, pues nos veremos obligados a plantear las cosas como fueron y no como algunos quisieran que fuesen.

Llenos, pues, de vida, pletóricos de salud, con nuestras filas sindicales más repletas, nos presentamos al Congreso de Zaragoza. No negamos posibles equivocaciones tácticas por la «extensión» de nuestros movimientos pasados. Pero, ¿éramos nosotros solos los equivocados? Y en la equivocación, ¿no seguia el proletariado? O, ¿tuvimos la virtud de interpretar un momento politico social de nuestro país?

Congreso de Zaragoza, en el cual ya la militancia juvenil del Congreso del Conservatorio entra en su segunda juventud, se hace la unidad sin grandes complicaciones. Unos y otros teniamos gran interés en no alejarnos, en estrecharnos, pese a nuestras «posibles interpretaciones». Pero lo que no han visto los miopes es que por orimera vez, no ya en la historia confederal, sino en la historia de las organizaciones proletarias, la C.N.T., sin dejar su condición de organización clasista ni abandonar sus reivindicaciones sociales, plasma, o si queréis, «programatiza» ante la necesidad de derrumbar la sociedad capitalista con su falso concepto «democrático» la nueva sociedad: el Comunismo Libertario. Congreso en el que con un «sentimiento» de responsabilidad, en sus célebres ponencias «Respeto que se debe al militante», «Responsabilidad militante», «Federaciones de industria» y «Comunismo libertario» va a emprender la C. N. T. una nueva etapa, sin abandonar su lucha revolucionaria, por el contrario, va a intensificarla, pero ya en si, con un aspecto constructivo del futuro. Ponencia del comunismo libertario en la que intervenimos todos, los que se habian desplazado y los que no. ¿Todos estábamos equivocados? Nosotros no ignoramos que toda «programatización» de una sociedad nueva tiene algo de infantil; mas preguntariamos a los rusos, que cuando en el 1905 crearon los Soviets, en cuya creación intervinieron todas las tendencias, sino era infantil aquello; mas luego con esa preparación fueron al triunfo en el año 17. Al parecer, toda lucha, como así los principios revolucionarios, tienen algo de infantilismo.

La guerra no dejó plasmar las posibilidades futuristas de la C.N.T.; mas si diremos que gracias al acuerdo de Zaragoza, la gente sencilla constituyó las «Colectividades», principio de una nueva economía.

No entro en el periodo «guerrero», pues en él entramos en causa todos, unos por una cosa y otros por otra. Mas apuntaré que precisa un Congreso antes de nuestro regreso a España, para enjuiciar juiciosamente nuestra actuación guerrera y nuestra acción para en el exilio; con severidad, con pasión, lo mismo que en el Teatro del Conservatorio, no para pedir sanciones a nadie, pues no somos juristas ni es agradable el papel de justiciero entre nosotros. Simplemente para que se tenga más respeto a las normas confederales y no se haga mangas ni capirotes de los destinos de nuestra Organización.

Pero, ¿y el futuro confederal? ¡Ah! Aquí está el problema. A nosotros no nos asusta; hemos conocido a la U.G.T., la C.U.D.T., comunista, y Solidaridad Vasca, cuando estaban enfrente de nosotros, sin «retorcer la historia hispana», sin los complejos politico-sociales de ahora. Diremos nuestra opinión.

Desde el sitio que vivimos, dada nuestra condición proletaria, observamos a los compañeros de clase y el desarrollo de sus organizaciones sindicales, y en esta observación es un estudio pensando en nuestro país. Tenemos gobiernos democráticos y partidos al igual; comisiones económicas-estatales, con intervención patronal y sindical; Comisiones paritarias y mixtas, de todas las ramas de la producción; sindicatos para todos los gustos: comunistas, socialistas, cristianos, técnicos, neutros, independientes, de viejos y de jóvenes, comités de empresa, delegados sindicales... ¿Ha cambiado la mentalidad del proletariado por ello? Afirmamos que no. ¿Qué quieren vivir mejor teniendo comodidades, auto, tele, nevera y demás zarandajas? Es natural, lo deseamos todos. ¿Que por ello sienten cierto comodismo? En absoluto. Se han creado más necesidades y necesitan más dinero.

Aceptaron el aumento de horario, impuesto por ministros comunistas, pero sin la protesta de los otros partidos y con el beneplácito de todas las organizaciones sindicales, cuyos sindicatos votan cuando llega la hora; van a la huelga cuando lo determinan los «jerarcas sindicales». En el interior de los trabajos, ¿se manifiestan inquietudes sociales? No.

La democracia capitalista, al ensanchar sus métodos de producción, ha necesitado aumentar de horario para poner a punto su utillage y hacer frente al mercado de competencia; pero llegando a un punto de superación productiva se le plantea un verdadero problema, el paro. Las Empresas, hasta la fecha, no les ha importado anticipar a los trabajadores todo, pues con ello conseguian dos objetivos: atenazar a sus obreros para evitar posibles «insurrecciones», y dar salida a los productos. Es una cadena de la que solamente saca beneficio el capitalismo. Hasta hoy el procedimiento le ha salido bien, pero el mercado se está agotando, no por necesidades cubiertas, sino por falta de poder adquisitivo en la clase trabajadora.

Las facilidades de compra comercial, creación de la Banca, no son otra cosa que continuar con el horario oficial y por él simular el poder adquisitivo que tiene el obrero, espejuelo de falsas ilusiones. El horario excesivo, agotador, el sistema de trabajo mecánico, donde el hombre no es nada, ni el profesional; materias insanas que se emplean, locales que, aun siendo amplios y teniendo ventilación, no llegan a evitar las enfermedades y lentamente el obrero se da cuenta que lo que ha conseguido es a costa de su propia salud.

Los partidos politicos, en su lucha por el Poder, no comprendieron su «momento», y éste se fue para dar paso a una situación nueva, que no es la de los partidos, sino una situación social. Y al no comprenderlo, tiene que venir el gobierno «democrata de fuerza», y las organizaciones sindicales, cumpliendo consignas de partido o vaticanas, dejaron hacer.

El gobierno demócrata, sostenido por capitalistas y militares, ha de romper con todo lo que no sea salvar al capitalismo de la situación difícil en que se encuentra, y guardando las apariencias, rompe con la linea clásica de la economía liberal, aprendia de Rusia que el Estado «lo es todo», y de acuerdo con los altos financieros rige la politica económica, lucha por el Mercado Común europeo, para evitar competencias, inventa eso de la ayuda a los paises pocos desarrollados para que el poderio industrial capitalista extienda sus posibilidades sacando otros productos a bajo precio, nuevo método del colonialismo capitalista.

Al militarismo se le da satisfacción para contar con él, creando el poderio moderno exterminador en nombre de la paz. Pero la democracia moderno va más lejos: quiere contar con la organización sindical como en Rusia, dirigirla, e introduce a los «dirigentes» sindicales en «altas» comisiones de Estudios económicos, porque es el primer paso de una domesticación que conseguirán.

Si las organizaciones sindicales se dan cuenta de su abdicación y quieren recobrar su personalidad, pronto advierten que ya es tarde. Ven venir la nube negra. Hay que reducir horarios si no se quiere ir al paro, pero ello, a base del mismo salario, saben los dirigentes sindicales que es «un cuento», que el Estado regidor de la economía no aceptará y, en consecuencia, las Empresas tampoco. Al Estado moderno no le interesa el paro por resultarle caro, al propio tiempo que traduce el poder adquisitivo, cubriéndole a los jefes sindicales por sus propias equivocaciones o traiciones culpar a cualquiera del origen de las desdichas proletarias.

CARLOS ZIMMERMANN

(Continuará.)

DISCOS

Las vacaciones de antaño eran tan estrafalarias que, o se provocaban o no existian. Ni el Congreso republicosocialista se preocuó de ellas y habria tenido que ser la C.N.T. —como siempre— la que hubiese sacado las castañas del fuego. Y a fe mia que lo habria hecho.

En la espera, los amigos aprovechábamos tres dias de holganza con puente o pasarela, y tras formalisimo estudio de las posibilidades de monedero, nos dirigiamos alborozadamente a cualquier rincón privilegiado de la Costa Brava cargado de viveres y cacharros para cocerlos. Tienda, en el lugar la habia; la intemperie salpicada de aromas y estrellas.

Entonces gozaban de un ciertó privilegio popular las playas de Santa Cristina en Blanes, de S'Agaró en Guixols, de Tossa de Mar en la propia villa. El resto, por ser tan amplio, se ofrecia solitario y entero al turismo de mochila y alpargata.

La hermosa caleta de San Francisco solia ser usada por los pescadores de La Escala para horas de reposo. Allí nuestra «colla» estableció campamento sobre limpia arena, jamás hollada por personal en rebaño inmenso. Un simple paseo en barca ilustraba sobre el mundo submarino, cogible a simple vista. Bandadas de peces evolucionaban tranquilamente, no desdeñando a veces acostar a la quilla de nuestro esquife. A estos caprichosos y veloces animalitos por incogibles los pescadores les denominaban «estudiantes».

La playa de la Conca guixolense fue enteramente nuestra durante tres dias y tres noches. Ahora debe naufragar con el peso muerto de veinte mil turistas del fastidio organizado.

Nuestras heroicas excursiones (veinticinco pesetas, viaje comprendido) eran sublimadas por el amor a la Naturaleza y a las ideas. Ahora todo aquello, ¡tan puro!, es toreria, manolería, vomitadero de manzanilla con «olés» de acento escandinavo. Incluso la sardana —amor de la tierra— la vesania franquista la ha comercializado.

DISCOBOLO

La transición

(CONTINUACION)

Y esto no es para nosotros lo más triste. Lo más triste estriba en que todo el mundo intelectual, periodistico y politico, desde el «New York Times» hasta «Le Monde», pasando por el «A B C», «Le Peuple», «Le Figaro», etc., se ocupan de España hoy, coincidiendo todos en que España se desfranquiza, en que la transición no se hace esperar mucho, y en que, en esa transición, Franco ha de ser el único que cambie el juego para que, con el cambio de jugada, cambien las falsas posiciones en que unos y otros nos hallamos.

Nos choca grandemente se hable entre intelectuales de falsas posiciones en que nos encontramos, y esto debe ajustarse sin exclusión a los españoles de allá dentro y a los de aquí fuera; y, en cambio, todos coinciden en que el único que no puede falsear el problema de la transición y por el cual está llamado histórica y politicamente a resolverlo es Franco.

Sin proponérselo nadie —pero sí con un tanto de aquiescencia—, todos estos señores (descontando algún que otro desacato), purifican la paja que ha de servir de humo blanco para la elección de otro nuevo caudillo, rey o lo que se le antoje a Don Paco Medallas, sin contar para nada en absoluto con el pueblo español, con los trabajadores españoles y con aquellos otros muy numerosos que, nunca fallsearon sus posiciones, y han mantenido siempre y en todo momento el fuego sagrado de la libertad, de la justicia y de la evolución progresiva de España.

Es un hecho que España no puede vivir, desarrollarse y prosperar de espaldas o al margen de la comunidad europea tan cacareada. Y es un hecho también que Franco ha frenado la evolución española retrasándola de dos siglos. Y... ¿quién va ser el que ponga a esa nación al nivel cultural, politico, social, económico y libre para estar presente en la comunidad europea?

No faltan pretendientes y aspirantes a esa magna labor. Pero, ojo... Que los que así se reclaman con derechos legales, no son, ni los elegidos pos Dios, ni por el pueblo, que es el único que ha de determinar porque es el único determinante.

Ni la corriente monárquica con su panegirista Calvo Sere, máximo inspirador del grupo, ni los ilusos teócratas del Opus Dei, ni Falange, pueden en nombre del realismo politico, económico y social, presentar carta de continuidad gubernamental. En veinticinco años de poder absoluto, han arruinado a España moral y materialmente, abundando en expresiones de puro verbalismo y a la manera de sentir la historia del burgués reaccionario.

Sobre este trasfondo de insensibilidad para la historia, se alza una interpretación simplista para las exigencias de España, contra esas doctrinas politicas incongruentes, contradictorias y reaccionarias.

Y España necesita entrar en el proceso de la integración europea; salirse de la dependencia exclusiva militar, orientarla según sus intereses históricos presentes y futuros; salirse de la estructura politica totalitaria; resolver los problemas económicos y sociales, los más urgentes, los más necesarios para el pueblo español; hacerla salir de la modorra tradicional y consultarla, compulsarla a sacudir esa modorra creando instituciones que garanticen normalidad para el presente y generaciones bien preparadas para el futuro. He aquí lo que no ha podido hacer en veinticinco años ni Franco ni Falange; he aquí lo que no podrá hacer ni Don Juan de Borbón, ni su hijo Juan Carlos, ni este nuevo pretendiente que le ha salido a la piel de toro ibérica, ese duquesito de Madrid llamado Hugo-Carlos de Borbón y Parma, descendiente de Carlos VII, e Idel «Abrazo de Vergara».

La transición... Buena muestra de intrigas para hacerlo aún peor. Cuando el régimen hace agua por todos los costados, cuando la oposición liberal es cada vez más creciente y exige una liberación de las estructuras del poder y una abertura del sistema, este se cierra aún más y acude al recinto más reaccionario de la nación. Porque, ya se barajan (además de los reyezuelos aspirantes nombrados), nombres edificantes como Menéndez Tolosa, Martin Alonso, Muñoz Grande o el Almirante Nieto Antúnez, generales sin pizca de conciencia liberal, politica y moral, y lo que es peor aún, con ese odio al pueblo, a los trabajadores, que los entorchados españoles han profesado siempre desde Narváez a Martinez Anido, desde Polavieja a Franco.

∴

La última guerra de España (1936-1939), por su volumen y duración, por el número de victimas y por sus consecuencias dentro y fuera del país, fue un fenómeno único en la historia moderna del mundo occidental, en tanto que guerra civil, por lo menos en su origen. Ni se concibe en la América hispánica, donde las frecuentes revoluciones y guerras civiles parecen cosa de niños, comparadas con la nuestra. Sólo la guerra de Secesión se la puede comparar en duración y violencia, pero no en el desenlace: términó con una paz humana para los vencidos, muy parecida en ésta a la primera guerra civil española del siglo XIX (1833-1840), la del abrazo de Vergara, que tanto nos hacia reir en otros tiempos. Esas dos guerras, la española y la americana, concluyeron sin crueldades ni emigraciones en masa, como esta nuestra en que vivimos y morimos. En la segunda guerra civil española (1872-1876) tampoco hubo a su conclusión victimas o vindictas públicas ni privadas.

Con la mirada fija en acracia

DENTRO de este mundo caótico y brutal, debemos empezar a formar la verdadera familia humana, que no puede ser otra que la familia anárquica, cuyas relaciones se fundan en el respeto y el amor.

La palabra amor ejerce una atracción enorme, porque cada criatura humana allá en el fondo de su vida es un ser moral y amoroso y como tal ama y desea ser amado.

El hombre anárquico debe ser, por excelencia, el hombre bondadoso, ya que toda violencia es imperativa y toda imposición es antianárquica. Cumplemos a nosotros la misión de hacer comprender a los demás hombres, que el anarquista no es un ser asesino, y que anarquía no es desorden ni caos; sino verdadera armonía, porque es comprensión y por consiguiente orden y tolerancia.

La intolerancia religiosa jamás pudo conseguir que los hombres pudieran declararse hermanos en sus corazones. Siempre propagó que los hombres eran hermanos ante Dios. Pero ese Dios fue y sigue siendo un elemento cruel y sanguinario; porque interponiéndose entre las criaturas humanas les ha prohibido el amarse Pero nosotros, que amamos al hombre por el hombre, debemos hacer que el amor, que es fecundidad, fructifique cada dia más, entre todos los seres, para que de ese fruto humano nos beneficiemos todos, siendo buenos y amorosos, no porque alguien haya de pagarnos, no porque nuestra acción sea hipoteca que hemos de cobrar, sino porque ser bueno, además de ejemplo edificante y acción que beneficia, produce un gran placer, y ese placer ennoblece y dignifica.

Con la mirada fija en acracia: esa es nuestra obra.

PEREZ GUZMAN

(ROMAN)

par René VILLARD

Le pain noir

(SUITE)

Le dimanche n'était pas un jour comme les autres; à mon poste de vente, au pont du Change, je le voyais défiler, le prolétariat endimanché. C'était la sacro-sainte parade dominicale qui ne trompait personne... Pantalon au pli bien fait, chaussures neuves, chemise impeccable... ces esclaves se baladaient le long de la Saône; leurs femmes, elles aussi, étaient équipées de la tenue de sortie... chaussures, gants, chapeau, maquillage... Un vrai défilé... Ils se redressaient tous, mâles et femelles, ils prenaient des petits airs de bourgeois... Ils regardaient tout du haut de leur grandeur... ces rampants... Ils se croyaient des personnages.. Ils n'étaient que des figurants... voués aux mêmes rites, aux mêmes traditions, aux mêmes coutumes. Ils marchaient ainsi, du côté d'une rive, une heure ou deux, puis ils traversaient la rivière et revenaient par l'autre rive... et ça durait tous les dimanches de la belle saison... des années... une vie... ça devait être gai... Ils ne devaient pas en avoir beaucoup, eux, des souvenirs... un peu fade, leur vie de bons citoyens, bons prolétaires, bons pères, bons soldats, bons contribuables, bons cœurs, bons pour tout... toutes les misères tous les esclavages, tous les mensonges, toutes les hypocrisies, toutes les impuissances, toutes les soumissions, toutes les lâchetés, tous les crimes... bons pour bouffer toute la merde d'une civilisation ratée et trouver encore moyen de s'en glorifier... C'est avec des sujets comme ça que chaque nation fait un bon peuple d'esclaves et l'humanité des criminels inconscients. Certains étaient véritablement curieux... Il y avait le père de famille nombreuse avec toute sa descendance. Il marchait le premier, tenant par la main un de ses moutars, d'autres suivaient, ce chef de famille incontesté se redressait, fier de sa progéniture, fier de son état d'étalon... Cet inconscient ne se rendait pas compte de son degré de criminalité... Il ne réalisait pas que la surpopulation crée l'excuse, l'obligation, la justification de la guerre. Si les puissances capitalistes distribuent des allocations familiales aux reproducteurs, il y a bien une raison... raison majeure pour les capitalistes qui reconnaissent l'utilité, la nécessité de la surpopulation. S'ils contribuent le plus aux allocations familiales, il ne faut pas oublier qu'ils récupèrent celles-ci en les incorporant aux prix de revient des marchandises fabriquées; c'est toujours, en définitive, ce cocu de peuple qui paye indirectement... Il faut de la viande, la viande est nécessaire, s'il n'y a pas excédent de viande, la guerre est difficile à déclarer ou à accepter. Comment faire comprendre ça à cette brute immonde qui s'imagine digne d'intérêt parce qu'il a fait ce que ferait n'importe quel animal... Le lot de la famille se terminait par la mère, avec le plus petit, le dernier... en attendant celui qu'elle portait peut-être en ses flancs... Fière aussi qu'elle était... Tout ça c'est à moi, semblait-elle dire, là-bas, en tête, c'est mon homme... puis mes enfants... bien qu'ils sont... de beaux gosses... j'ai fait mon devoir... j'ai donné de beaux enfants à la patrie... sûr, inconsciemment, elle avait créé de la viande pour la patrie... la patrie des industriels, des capitalistes... pas celle du peuple...

Plus il y a de viande, plus la guerre est facile à faire... Napoléon, une fois, devant le spectacle d'un de ces carnages dont il était spécialiste, a dit très justement : « Plusieurs nuits de Paris répareront tout ça... » Vous pensez bien que les hécatombes des guerres passées n'inquiétaient pas beaucoup, autrefois, les responsables, complètement irresponsables... Ces gars-là savaient bien que le samedi soir, la bistrot aidant, il y aurait toujours des mâles, repus d'alcool pour engrosser les femelles... et puis, on leur foutrait des primes aux reproducteurs, on encouragerait le lapinisme... Manquer de viande pour la boucherie ? Pour le sanglant massacre des peuples ?... Jamais vu cette histoire-là... Pas question d'arrêter le fructueux commerce des armements ,de diminuer les dividendes des actions sidérurgiques, des pétroles, des mines... Pas question de diminuer le profit de tous les salauds qui gravitent autour, tous les combinards, tous les marchands de n'importe quoi.. Tous ceux qui s'engraissent de la misère du peuple, tout juste bon à faire des gosses et aller tuer ceux du voisin après...

Avec la découverte de l'atome, cela devient plus corsé... Il ne faudrait pas, tout de même, que l'élite disparaisse... On menace, on crie, sur le plan international, mais personne n'ose jouer à la guerre mondiale avec la bombe thermonucléaire... dangereuse pour le prolétaire comme pour le capitaliste... égalité devant la mort... On ne joue plus... maldonne... Il est préférable, en ce cas, de se contenter de petites affaires, juste ce qu'il faut pour justifier sans cesse des armements nouveaux... Les grandes nations en sont réduites à créer un état larvé de guerre pour justifier les armements... maintenir les peuples en état d'alerte... Certains pays, plus heureux, ont l'avantage de pouvoir faire des guerres coloniales, qu'il faut faire durer des années... bouffer de l'indigène, faire tuer quelques petits soldats, mais... quels bénéfices... Tan pis si le peuple crève de faim devant des salaires bloqués, malgré l'augmentation des impôts qui produit automatiquement la majoration du coût de l'existence. La vie d'un travailleur, pour un capitaliste, celle d'un soldat, sont sans valeurs; la peau du citoyen-esclave-assassin ne fait pas cher au centimètre carré... Un millions d'hommes, Français et Allemands, sont morts devant Verdun... Que reste-t-il, aujourd'hui, de cette hécatombe ? de ce sacrifice ? de ce carnage ? de ce crime ?... Des cimetières, des ossuaires, des alignées de croix blanches, des lieux de pèlerinage, des estrades pour militaires, pour politiciens, pour continuer à prêcher la violence, continuer le bourrage de crânes... L'assassinat de ce million de Français et d'Allemands a servi à quoi ?... A faire gagner quelques étoiles à des généraux français et allemands... avec le recul du temps, on juge de l'étendue du crime.. Et quand un homme se révoltait devant ce massacre, quand, jetant son fusil, il criait : Assez !... Il était arrêté, jugé sommairement, fusillé. Certains n'avaient même pas besoin de se révolter pour être fusillés... Il suffisait que le moral flanche, que la combativité s'amollisse, que la conscience s'éveille, pour qu'un général, de son P. C. décide de la nécessité de fusiller, sur le front, quelques soldats pris au sort, ceci à titre d'exemple, pour que les autres comprennent... C'est comme ça que ceux qui restaient... devenaient, qu'ils le veuillent ou non ,des héros... c'est comme ça qu'ils devenaient aussi des assassins... participants au meurtre, à la crucifixion d'un de leurs camarades.

Il y avait aussi, parfois, note de pureté dans ce défilé d'une pauvre humanité ,un petit couple de jeunes qui se tenaient par la main; ils marchaient tout doucement, ne parlant pas beaucoup... Ils n'avaient pas besoin de se parler pour se comprendre... pour sentir en eux la douce chaleur d'une affection sincère... Ils s'appuyaient parfois sur le bord du parapet, regardaient en bas, la Saône, qui, indifférente, continuait sa course; ils échangeaient un doux regard... puis repartaient, la mains dans la main, vers leur destinée, vers la vie qui, un jour, leur ferait perdre la pureté, la beauté, la générosité de leurs sentiments pour en faire des salauds... comme les autres... Pour le moment, ceux-là, oui, étaient sincères; mais que resterait-il de leur sincérité dans quelques années ?... L'amour... l'amour éternel n'existe pas... ne peut pas exister... en vérité, ce que l'on aime chez quelqu'un, ce sont des qualités physiques ou morales...; quand, avec les ans, les qualités physiques s'estompent, quand, par suite de circonstances de l'existence, les qualités morales s'amoindrissent et peuvent même disparaître, alors ?... que reste-t-il de l'amour ?... Comment peut-on avoir l'hypocrisie de promettre, par le mariage, le bonheur toute une vie ?... En vérité, on n'aime jamais personne... Ce que l'on aime chez un individu, ce sont des qualités... quand ces qualités disparaissent, il n'y a plus d'amour... parfois, subsiste l'amitié... souvent, il ne reste qu'une habitude de cohabitation... c'est l'indifférence ou la haine qui s'installe en place de l'amour. On ne peut pas dire ça à ces petits tourtereaux qui, amoureusement, vont leur chemin en se tenant par la main... ils sont si heureux... le bonheur se lit dans leurs yeux, ce serait un crime... Ils ont bien le temps de redescendre sur terre...

Au-dessus de ces larves qui rampaient orgueilleusement et inconsciemmet... il y avait, sur le coteau qui borde la Saône, les séminaires, les couvents, les monastères, les églises, les chapelles, qui s'élevaient, dominant Lyon, la cité bien pensante... Le mensonge, comme un voile, s'étendait sur la ville, s'apesantissait sur elle, c'était peut-être pour ça que Lyon était triste... En bas, de l'autre côté de l'eau, la soie, le commerce, l'artisanat, plus loin, l'industrie... tous ceux qui marnaient, produisaient, travaillaient avec bénéfice ou maigre salaire, pour permettre l'existence à ceux qui ne faisaient rien, qui ne feraient jamais un travail nécessaire à la collectivité, bons tout juste à vendre du vent, des parts de paradis...

(A suivre.)

B.D.I.C

española (Conferencia de J. Sevilla)

¿Cómo explicarse esa diferencia? No hay más que una explicación: los vencedores en América y en España fueron los liberales, hombres formados y constituídos en avanzada integración social y cultural. Y los vencedores de nuestra última guerra fueron los vencidos en las dos guerras civiles del siglo pasado; los carlistas, los absolutistas, representantes de un Estado primitivo, anacrónico, que creímos archivado para siempre en los anales polvorientos de nuestra historia.

Pero la guerra civil española tan feroz, como no se concibe en ningún país occidental de nuestro siglo, fue ganada por los carlistas y absolutistas, los que siempre perdieron, y a la cabeza de todos ellos, el más absoluto de todos, el más reaccionario y virulento de los generales españoles, que no ha querido, ni quiere, que su victoria se olvide nunca, ni que la guerra se dé por terminada. Así lo proclamó Franco el primero de abril de 1959, al inaugurar en la Sierra del Guadarrama, al norte de Madrid, el faraónico mausoleo llamado «Valle de los Caídos».

«Mucho fue —dijo— lo que a España costó aquella gloriosa epopeya de nuestra liberación para que pueda ser olvidado; pero la lucha del mal con el bien no termina por grande que sea su victoria. La anti-España fue vencida y derrotada, pero no muerta. Con la victoria, como sabéis, no acabó nuestra lucha. En el tiempo que corremos no cabe descanso.»

Este es el hombre que, según los intelectuales de dentro de España y numerosos los de fuera, los que opinan; es el único que puede resolver esa transición porque es el único que no puede falsear el problema. Y acuden esos valores intelectuales de dentro y de fuera de España, los unos abiertos reaccionarios falangistas como Carrero Blanco, Giménez Caballero, Rafael Sánchez Mazas y Pérez Bustamente; otros, monárquicos tradicionalistas como José María Peman y Calvo Serer, y como colofón, los escritores y poetas Dionisio Ridruejo, Laín Entralgo, Javier Conde, Julián María, etc., cubiertos hoy con plumas de pavo real y de buenos chicos democráticos, ocultando al cuervo falangista, acuden (repito) desde los cuatro puntos cardinales periodísticos del planeta, a preparar con densos y apretados artículos, el terreno de la transición para que España no vaya al caos de una nueva guerra civil cuando Franco se retire.

Y Franco, que es el único que quiere perpetuar la guerra civil en España, prepara su sucesión a lo Espartero, a lo Prim o a lo Cánovas del Castillo, es decir, a la absoluta voluntad suya y con el consejo y sentencia del Opus Dei y el asentimiento de José María Peman (el de las ideas providencialistas), para salvar —según él— a los españoles buenos (monárquicos, tradicionalistas, escolásticos y nacionales, separándolos de los malos españoles, o sea: a los de la anti-España, como son los constitucionales, republicanos, enciclopedistas, progresistas y rojos; donde somos comprendidos socialistas, anarquistas, comunistas y francomasones en mezcolanza indistintamente.

Pero, todos ellos, sin excluir al propio Franco, se echarán las manos a la cabeza cuando se den cuenta de que las generaciones ajenas y posteriores a la guerra civil (que adoptan ya hoy actitudes subversivas), llegada la transición, se volverán contra ellos enérgicamente buscando apoyo efectivo en el pueblo. Y este pueblo espera también se repita la historia política de España haciendo justicia, y el dictador caiga como Prim, en una calle cualquiera de Madrid antes de que tome el poder Juan, un Carlos o un Hugo.

Todos esos señores (los allá y los de aquí exiliados), olvidan a la ligera que, en nuestro país, no ha existido ni ideólogos ni extremistas doctrinarios, ni corrientes sociales dignas de alcanzar libertades más amplias que las que pudiera proporcionar un monarca más o menos constitucional o una República de trabajadores, tipo Alcalá Zamora.

Olvidan también que España ha tenido sus anarquistas teóricos y prácticos, sus epígonos de Bakunin y de Kropotkin y que nuestro inventario de doctrinarios, ideólogos y arbitristas es interminable.

(Continuará.)

UN CAMINO

CON tanto progreso y tanto de tanto, no sabemos qué será de nosotros el día de mañana que quisiéramos, para nuestro capote, algo de lo que el progreso no nos haya otorgado como parte integrante del conjunto social.

A través de todo lo que vamos viendo y lo que no vemos, porque no podemos estar en todos los lugares al mismo tiempo, nos percatamos de cómo se teje la red de las intrigas y otros menesteres, hermanos siameses de las mismas.

Todo cuanto da vuelta en torno a la política europea, rusa, americana, africana, sin olvidarnos de la asiática en general, no es otra cosa que las repercusiones habidas desde que en la conferencia de Yalta pactaron Churcill, Roosevelt y Stalin, trazándose en ella las nuevas fronteras político-económicas que actualmente existen.

Aunque no estuvimos ninguno de nosotros en ese pasteleo o forma de crearse los dos bloques imperialistas, que tantos trastornos causan a la sociedad mundial, nos parece que el célebre tercetо hizo lo que pudo y quiso, para que no hubiese la paz durante algunos lustros. No hace falta tener los ojos muy abiertos para cerciorarse uno de los manejos que allí hubo, ni los que todavía duran y se multiplican, surgiendo conflicto tras conflicto, entre los pueblos menos cultos o menos desarrollados económicamente. No hace falta tampoco tener un cerebro extraordinariamente despierto para enjuiciar certeramente estos problemas de la post-guerra.

Ha de partirse, no desde los Estados Unidos, sino desde el Vaticano, habitado entonces por el papa Pío XII, bendecidor de la violencia y otras obras contrarias a la religión cristiana. Esto que tiene quizás más importancia de lo que a primera vista parece, nos da como resultado la total descomposición de la política mundial, llevada a cabo por los sistemas capitalistas, incluyendo también al impuesto en Rusia y unos cuantos satélites suyos, como Bulgaria, Hungría, Checoslovaquia y algún otro, no de tanta resonancia en el orden personal, pero importantísimo para el colectivo.

Claro que al correr del tiempo lo secreto aparece unas veces en momentos oportunos y otras veces cuando la razón Estado de este o aquel Estado lo necesita, para seguir viviendo o al menos intentar vivir. Y, como esto ha ocurrido siempre, desde que los sistemas que esclavizan a los pueblos y no los libertan, a nosotros no nos produce ninguna sorpresa, porque sin ser políticos sabemos hasta dónde llega la política.

Sin llegar a enjuiciar ampliamente el crecimiento progresivo del intelecto en materia evolutiva y constructiva, lo mismo que demoledora, puesto que para construir antes se ha de destruir, a pesar de todo, cuanto se quiera demostrar en contra de este aserto, comprendemos que el Estado capitalista (no olvidamos el ruso, que es capitalista también y de los peores, porque todo el capital está concentrado en el Estado, para beneficio exclusivo de una clase nacida al calor de la audacia y no capacidad del bolcheviquismo, que proclamó la dictadura del proletariado) se esfuerza en querer mantener su hegemonía en la dirección y economía del país, dando origen a los conflictos bélicos y de guerra de nervios, como en la actualidad existen, para vergüenza de la O.N.U. con todo su programa de pacifismo y de protección a los pueblos menos desarrollados.

Desaparecieron los regímenes fascistas y nacional-socialistas, encarnados en Mussolini y Hitler, pero no se mató la simiente y ésta vuelve de nuevo a influenciar en la política dentro y fuera de las Naciones respectivas en que nacieron y se erigieron en dictadores.

A pesar de especularse con la democracia enalteciéndola como el más humano de los regímenes gubernamentales, no se gobierna en democracia, sino en dictadura o cosa parecida.

Y no vayamos al Congo ni al Vietnam para afirmarlo. No hay que salir de Europa para testificarlo con pruebas que son verdaderos alegatos contra la propia democracia que, impotente para contener la avalancha de la justicia, ensaya de renovar su vieja política.

Al margen de todo eso, pero sin retirarnos a dormir en el lecho de los justos, debemos nosotros, hombres apolíticos, pertenecientes a la C.N.T., organización ayer y hoy revolucionaria, no caer en manos de la inercia ni tampoco en manos de algunas corrientes de opinión, perjudiciales para que el barco no haga aguas ni se vaya al fondo, que es lo que el franco-falangismo español, apoyado ahora descaradamente por Rusia y los Estados Unidos, lo mismo que por Europa, de-

sea, con el fin de vivir unos años con pactos comerciales y empréstitos-hipotecas de España.

La táctica empleada hasta ahora por el capitalismo mundial en el asunto español, responde, únicamente, a asegurar el régimen Nacional-Sindicalista, manejado indiscutiblemente por el Opus-Dei, desde el interior y exterior, bajo el lema: Todo para nosotros a fuerza de pistoletazos y martirios policíacos hasta ocasionar la muerte, si no se humillan a nuestra consigna católica, apostólica romana.

El capitalismo no usará de otros métodos que los de hasta el presente usa para remplazar el régimen de barbarie que hay en España porque ningún otro puede ofrecerle semejante garantía. ¡Ah!, pero existe la Iglesia, el clericalismo español diestramente manejado por el Vaticano, que empieza a hacer pinitos hacia la izquierda, es decir, ensaya desacreditar al franquismo y su sistema, queriendo hacer ver a la opinión, después de veinticinco años de actuación integral con ellos, que no hay justicia ni libertad en España desde que se encaramó al poder. Un cuarto de siglo ha necesitado la Iglesia para ponerse a tono con la verdad. A nuestro parecer es sintomático, muy sintomático este cambio político experimentado en los representantes de Dios en la tierra. Aunque conociendo toda la actuación de la Iglesia desde su fundación en Europa y otros continentes, no debe causarnos ninguna sensación, puesto que siempre que ha considerado estar en peligro, ha hecho uso de los mismos procedimientos con tal de prestigiarla nuevamente a los ojos de los creyentes y papanatas, no de los que no creen en supercherías y milagros divinos.

La Iglesia o el Vaticano, ahora en España y en otras naciones en que todavía manda, no puede hacer otra política que la que hace para poder ponerse a la altura del progreso y de las nuevas costumbres. No es la primera vez ni será la última en que se retracta siempre que las circunstancias lo exigen.

Para algunos, la intervención de la Iglesia por medio de los sindicatos cristianos en los conflictos sociales, les hace cavilar enormemente. Ven en todo eso montañas gigantes, monumentales, cuando en realidad sólo son incidentes que surgen en el curso de los acontecimientos, fáciles de superarlos si sabemos enfocarlos con arreglo a nuestras tácticas, dentro de las multitudes, ilustrándolas y animándolas en la lucha por su emancipación. Y no digamos de los que aun siguen dando crédito a lo que está ya desacreditado, como es, por ejemplo, la Monarquía y la República, porque entonces nos haría pensar en otras cosas que hoy no decimos.

Debemos, nosotros, los trabajadores revolucionarios, propagar la destrucción del Estado con todas sus Instituciones, asimismo la Iglesia, los dogmas y las religiones, aunque bien entendido, con decir destrucción del Estado es lo suficiente, porque al destruirle se destruye también lo demás; pero esta clase de propaganda aún no está bastante generalizada a causa de los muchos complejos que se presentan en el hogar del obrero.

En nosotros, hombres de la C.N.T., ha de estar perenne la idea de acabar con todo lo que hay de nefasto y de pernicioso en la sociedad.

MINGO

De la Concentración Juvenil Internacional

OTROS años habían llegado a nosotros ecos de la Concentración francamente desagradables. Corría por Orán un refrán semita que decía: «La lengua no tiene hueso». Se murmura mucho, se suele confirmar poco de lo que mucho se murmura por lenguas sueltas, sin hueso ni freno. Este año hemos querido ser testigos directos de lo bueno y de lo malo de la Concentración juvenil libertaria. Lo primero se da en noble y espontánea abundancia; lo segundo en irrisoria proporción. Es exactamente lo que corresponde a un clima moral y social alimentado por libertarios de todo pelaje «étnico». Ni erotismo, ni desorden, ni chanchullo. La hermosa frase reclusiana que Alaiz gustaba hacer suya, según la cual «el anarquismo es la más alta expresión del orden» venía muchas veces a nuestras mientes durante el tiempo que hemos permanecido entre la numerosa familia ácrata que ha nutrido este año el multicolor poblado de lona y de hierba.

Allí se hablaba en inglés, francés, español, búlgaro, italiano y en los varios y vehementes dialectos regionales de la Península ibérica. El más impresionante era el grupo de la Gran Bretaña. Muchachos estudiosos y ordenados; muchachas de «cabellos cortos e ideas largas». La célebre frase (a la inversa) de Schopenhauer no es aplicable al mundo femenino de nuestro tiempo. Durante las animadas charlas nocturnas sobre temas filosóficos, sociológicos, éticos, marxismo y anarquismo, los compañeros y compañeras de lengua inglesa escuchaban impecables traducciones directas, y respondían con una oportunidad y unos conceptos que sorprendían un poco al sutil espíritu individualista de los «galos» y al colectivista ibérico. Noble y fecundo contraste de ideas en la proyección cultural interna de cada región del mundo, fundidas, armonizadas, al final, en una síntesis dialéctica que podía, incluso, servir de fórmula a las loables inquietudes del Grupo «Tierra y Libertad» de México, cuando busca, con afán, el entendimiento efectivo de todos los criterios que han participado en la Encuesta internacional organiazda por el popular semanario azteca.

Estas charlas han probado una vez más que las diferencias entre los grupos e individualidades, entre uno y otro país, son más de forma que de fondo, más subjetivas que objetivas, más epidérmicas que sanguíneas. El anarquismo bien interpretado es tan convergente como los arroyuelos distintos que nutren el río, como los ríos que coinciden y se vacían en el grandioso común azulado del mar.

Ambientalmente el «Camping» era una dinámica población minoritaria que se regía por normas visiblemente anárquicas y comunalistas. Había equipos alternos para la limpieza, el suministro, el economato, el agua, el correo, la organización de jiras, escursiones, conferencias, veladas cinematográficas, etc. No se ha manifestado ningún conflicto. Por medio de la discusión consciente y el libre acuerdo se llegaba siempre a lo comúnmente útil y placentero. Aunque la comparación sea un poco traída por los cabellos, del «Camping» a Aymare, hay una gran distancia.

Bordeando el Campamento transcurría un tranquilo y denso río poblado de peces. A lo alto la buena moza de la montaña de Cevennes que se deshacía en verdores silvestres y en pechos de piedra a los que se agarraban, con fruición, los intrépidos enamorados del alpinismo. ¡Rincones apacibles y sombreados del río donde el sol se filtra por las frescas ventanillas de las hojas verdes tonificando los cuerpos y las «almas» cansadas del tragín anual de la urbe!

Cuando abandonamos el Campamento un hálito de nostalgia y de infinita satisfacción nos invade. Con el petate al hombro estrechamos manos y corazones.

¡Salud, compañeros y compañeras! La Anarquía no es una quimera. En pequeño lo habéis demostrado. El sacrificio de Parsons, Durruti y Delgado labra, por dentro, las cosechas del porvenir. ¡Salud, salud. Hasta el año que viene!

C. LIZCANO

«Camping Inter», agosto 1964.

chispas

Libertariamente nos ocupamos poco de comunismo libertario.

∴

Un algo más de abandono, y quedarán fijos el comunismo clerical y el de Estado.

∴

El comunismo libertario no ha fracasado. Durante el experimento de 1936 quedó en realización revolucionaria única.

∴

El comunismo libertario es, en suma, la concesión anarquista a la sociedad de ahora. Transigir más nos abocaría a la inexistencia, puesto que un anagrama vacío no acredita.

∴

Más arriba del comunismo libertario está la anarquía.

Más abajo la estatomanía, la cabriola, la politiquería.

∴

En el comunismo libertario cae de lleno el aforismo «Uno para todos y todos para uno».

Que no es lo mismo que todos para uno y uno para sí mismo.

∴

El comunismo de convento es cilicio y sopa de agua bendita para monjes inferiores; el de la URSS es cuartelario, y el nuestro, eso: LIBERTARIO. ¿A quién, a quiénes les parece poco o demasiado?

∴

Todo enfriado del comunismo libertario se desgaja irremediablemente de la causa proletaria.

∴

Sin vergüenza, con cinismo si cabe: hoy, como ayer, comunista libertario. Con calmosa espera de las objeciones.

∴

La idea comunista libertaria de Isaac Puente está por ahí abandonada en folleto.

Yo lo beso con los ojos cada vez que me viene a mano.

CHISPERO

Esquela que puntualiza

A la F. L. de Marsella.

He leído, queridos compañeros, la nota con la que replicáis en «Combat Syndicaliste» a determinadas alusiones de mi artículo «¿Hacia un Congreso extraordinario?».

No descarto, lógicamente, el que yo pueda equivocarme o cometer alguna ligereza militante (pues sólo está exento de errores el que no hace ni dice nada), pero por temperamento y por formación ética, no suelo «endilgar» a nadie nada que no le pertenezca, y menos a una F. L. como la «marsellesa» que por su historial, por su consistencia y por su conciencia, me ha merecido siempre mucho respeto e incluso una vieja estima.

Si afirmo en mi artículo que Marsella aboga, también, por un Congreso (que sea ordinario o extraordinario, no es materia tan importante como para constituir una base polémica), no lo hago a humo de pajas, sino fundándome en un documento suscrito por el propio Núcleo de Provenza que cursó el S. I. al resto de la Organización y en el que la F. L. de Marsella y las otras restantes considerando que «su problema transcendente» no había sido resuelto en el Comicio de Toulouse, como era debido, se pronunciaba en favor de la celebración de otro Congreso que, naturalmente, tenía que referirse en aquella fecha, el año 64, puesto que es anualmente que la Organización organiza sus Comicios regulares.

No se me oculta que Marsella aboga por un Congreso en virtud a causas y razones muy distintas de las que, quizás, animan a París, Londres y Argentina, pero esas razones no son analizadas en mi artículo. Unicamente cito un «documento-ponencia» firmado por la Local de París y «otros escritos orgánicos que circulan por la geografía confederal del exilio». La alusión es bien clara. Me refiero, entre otros, al informe «provenzal» ya citado. Además el artículo fue escrito antes de la recepción y discusión de las circulares 15 y 16 del S. I. Y a mayor abundamiento, vuestra nota de prensa confirma que la F. L. de Marsella se ha pronunciado en favor de un Congreso (y no Pleno) a celebrar en un tiempo determinado. Ha habido, pues, consecuencia y fidelidad a sus propios acuerdos anteriores y «el confusionismo y mi ligereza» en este caso quedan limitadas a las pequeñeces de que el próximo Congreso de la CNT en vez de extraordinario sea ordinario, y a la conveniencia práctica de celebrarlo en verano o en invierno.

Fraternalmente vuestro y de las ideas.

C. Lizcano.

Jira en los Pirineos

La Comisión de Relaciones de la C.N.T. de Altos y Bajos Pirineos organiza una Jira Libertaria para el día 20 de septiembre, en la localidad de Soues, a tres kilómetros de Tarbes y junto al río Adour.

El lugar escogido es magnífico y reúne condiciones para toda clase de juegos y deportes. Hay abundante arboleda, agua potable y caudalosa, para los intrépidos. Programa previsto de actividades, con funciones recreativas, artísticas y culturales.

Quedan invitados a esta jornada de fraternidad libertaria todos los amantes de la C.N.T., de la libertad y de la naturaleza.

COMUNICADOS

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Invita a todos sus afiliados a la reunión general que se efectuará el domingo, día 13 de septiembre, a las nueve y media de la mañana, en el sitio de costumbre. Rogamos la asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE PERPIGNAN

Esta Federación invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 13 del corriente, a las nueve de la mañana, en el sitio de costumbre.

Dada la importancia de los asuntos a tratar, se ruega la asistencia de todos los compañeros.

FEDERACION COLECTIVISTA LIBERTARIA

Para el domingo, día 27 de septiembre, a las nueve de la mañana, en la rue Belfort, 4, Toulouse, se convoca a cuantos han pertenecido a la Federación Colectivista Libertaria a una reunión para informar que todavía hay asuntos de orden económico sin resolver, y entre todos los presentes determinar lo que se crea más conveniente.

También se ruega la presencia de cuantos han intervenido en asuntos de la Federación.

El ex Secretario.

F. L. DE PARIS

Celebrará asamblea el domingo, 13 de septiembre, a las nueve y media de la mañana en su local social. Se ruega asistencia y puntualidad.

SUSCRIPCIONES

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Resto último pago, 24,70 F.

Marsella: Hiraldo, 4 F. *Roanne:* Antonio López, 10. *Mussidan:* Andrés Ibáñez, 10. *Cahors:* Torner, 10. *Perpignan:* S. Bueno, 5. *Albi:* Manresa, 3. *F. L. Combs-la-Ville:* H. Martínez, 10; Oliveras, 10; Casals, 10. *Miramas:* Rafael Amela, 10. *Montluçon:* Muñoz, 5. *Hyères (Var):* (Mas-Tarragó), 8,50. *Villeurbanne:* Una charra 15. *París:* Manent (dos veces), 20; Juan Ginés, 8; V. Toledano, 15; Rafael Jarque, 20; Una compañera, 10; José Soms, 5; Manuel Palanco, 10.

Total, 224,20 F.

SUSCRIPCION PRO FAMILIAS DELGADO Y GRANADO

F. L. Combs-la-Ville: H. Martínez, 10; Casals, 10; Oliveras, 5. Total, 25.

SUSCRIPCION PRO MINEROS

F. L. Combs-la-Ville: Bondía, 10 F.; H. Martínez, 10; Martínez, 5; Terrasa, 5. Total, 30 F.

ANTENA

PERDIDA SENSIBLE

ALBACETE.—Han perecido ahogados dos prestigiosos médicos oftalmólogos albacetenses: los doctores don José María López-Picazo, de 60 años, y su hijo don Julio López-Picazo Buendía, de 28. Al parecer, los doctores López-Picazo llegaron a la finca donde está emplazada la laguna del Acequión, situada a 14 kilómetros de esta ciudad, con el propósito de pescar un rato y pidieron al chófer de la finca, con el que les unía amistad, una de las barcas existentes en la orilla, marchando con ellos el propio chófer, Fernando Méndez Munoe, de 40 años, y su hijo Fernando, de diez. Cuando habían recorrido aproximadamente unos 80 metros, la barca hizo agua y comenzó a hundirse. Mientras el chófer trataba de salvar a su hijo, el joven doctor López-Picazo, al ver que su padre se hundía, trató igualmente de salvarle, pero probablemente entorpecido por éste se hundieron ambos.

LA SANTA MADRE IGLESIA

ALMERIA. — En Finana resultó muerto Juan Santiago Santiago, de 23 años de edad, vecino de dicha localidad, a consecuencia de haberse estrellado la motocicleta que conducía contra la fachada de la iglesia parroquial.

OJALA SEA VERDAD

MADRID. — La Prensa sigue ocupándose del descubrimiento del doctor Tomás Barraquer para dar vista a los ciegos mediante un tratamiento fotoeléctrico. El doctor asegura que mediante él podrían ver incluso los que carecen de ojos. El doctor se encuentra trabajando para poner a punto su invento, con técnicos de la Escuela de Ingenieros de Telecomunicación.

LA SANTA POBREZA

NOTO (Sicilia). — Cuatro hombres han sido detenidos por la Policía, acusados de haber saqueado la catedral de Sezze, en Italia central, recobrándose todo lo robado, cuyo valor se calcula en más de seis millones de pesetas. Los cuatro han sido acusados de haber penetrado en la catedral durante una tormenta, en la noche, apoderándose de dos custodias de oro y plata, dos cálices y otros objetos sagrados del siglo XVI. Los cuatro hombres fueron reconocidos por la matrícula de su automóvil, en cuyo interior fue encontrado todo el botín

LA LECHE

El 90 por 100 de las vacas de los establos de Madrid padecen tuberculosis, ha denunciado un concejal en el pleno municipal. En Madrid hay 700 establos dentro del casco urbano, con 12.000 vacas que producen 120.000 litros diarios de leche. Madrid consume unos 500.000 litros. De esta cantidad, 130.000 son de agua.

LA COLA DE LA CRUZADA

SEVILLA.—En el pueblo de Lora del Río, Juan Antonio Medrano López, de 23 años de edad, y Antonio Suárez Montero, de 14, encontraron abandonada una bomba que les hizo explosión y los dos resultaron gravísimamente heridos. Trasladados al hospital provincial de Sevilla, Antonio falleció poco después.

CENSO DE EXTRANJEROS NO TURISTAS

MADRID.—Los extranjeros residentes en España en enero de 1964 ascendían a 80.661. En Barcelona radicaban 16.597; en Madrid, 16.164; en Huelva, 3.765; en Badajoz, 1.072, según el Instituto Nacional de Estadística. El mayor porcentaje corresponde a los portugueses, con 16.082; el menor, a los holandeses, con 1.103.

HAY DESGRACIA PARA TODOS

SALAMANCA.—En un paso a nivel sin guarda, situado a medio kilómetro de Aldealengua, en la carretera de Madrid a Salamanca, fue arrollado un automóvil por el tren durante un trayecto de trescientos metros. El automóvil quedó totalmente destrozado y cuatro de sus ocupantes muertos en el acto. Un quinto ocupante, que salió despedido, resultó ileso.

Los muertos son: Fernando Blanquez Sánchez, de 48 años de edad, teniente del Ejército, vecino de Salamanca y conductor y propietario del automóvil SA 16942; su esposa Amelia González Martín, de 36 años; la hija de este matrimonio, Adoración, de 15 años, y una conocida de la familia, Victoriana Iglesias Verdajo, de 39 años. El pasajero que resultó ileso, al salir despedido del coche, es el joven de 16 años, Fernando Vastera Romero.

ALTERACION DE LA SANGRE AZUL

SALAMANCA.—En su posesión cercana a esta ciudad, el conde Alba de Yestes, Gonzalo Aguolera Monrós, asesinó a tiros de pistola a sus hijos Gonzalo y Agustín y persiguió con intenciones igualmente a su esposa, la cual consiguió salvarse. La nota policíaca atribuye estado de locura al conde homicida.

Necrológicas

SEVERINO GONZALEZ

El día 10 del pasado mes ha fallecido en esta ciudad Severino González, consecuente militante originario de la C.N.T. de Palencia.

La F. L. de Lens pierde con él un entrañable compañero y la Organización un buen militante. Ha muerto bruscamente, a los 58 años, en plena madurez de su vida, y cuando nadie esperaba tan cruel desenlace.

A su compañera Laurentina, sus hijos y demás familiares les expresamos el sincero y profundo sentimiento de nuestra dolorosa afección. Con su querido «Seve» nosotros perdemos también un hermano de ideas y un fiel compañeros de luchas y esperanzas.

La F. L. de Haine (Lens).

DOMINGO CANO VIZCAINO

Domingo Cano Vizcaíno, de la F. L de Manzat, Puy-de-Dôme, ha fallecido a la edad de 70 años, después de una penosa enfermedad. Vivió y ha muerto llevando siempre en su seno el ideal libertario del anarco-sindicalismo. Su más sentido pesar ha sido no haber podido volver a esta España, que nos desvela a todos.

En la F. L. de Suria, en España, todos los que lo conocieron pudieron apreciar el valor de luchador permanente de nuestro compañero.

La F. L. de Narbonne envía su más sentido pésame a sus familiares.

JOSE GILIRRIBO

Por una carta recibida de Hospitalet (Barcelona), nos enteramos de la muerte del malogrado compañero José Gilirribó, acaecida después de larga y sufrida enfermedad, resultado de los malos tratos y penalidades sufridas en las cárceles franquistas de negra memoria.

El desaparecido compañero Gilirribó, terminada la guerra, no quiso pasar a Francia, cuando la retirada, con objeto de seguir la lucha. Detenido y condenado a muerte por el fascismo triunfante, fue objeto de los malos tratos y del odio cruel del vencedor, el cual, en su euforia aberrada, se ensaña bestialmente con el vencido.

Encarcelado, le fue conmutada la pena capital por la reclusión a treinta años. La vida llevada en la cárcel minó su salud, dando lugar a que contrajera la tuberculosis que debía llevarlo a la tumba, dejando de existir el día 26 de julio pasado.

Los compañeros de la barriada de Sans que los conocimos, y particularmente en su Sindicato de la Limpieza Domiciliaria, donde era estimado, sabemos de los sentimientos e idealismo que animaban al compañero «Tricoty», apodo por el que respondía el malogrado Gilirribó.

A los familiares que lloran su desaparación, los compañeros del destierro, que compartimos con él horas de lucha inolvidables, les damos nuestro más sentido pésame.

Condenas contra anarquistas

Mientras el jefe del Gobierno español pasa sus horas de placer pescando el atún en el Cantábrico, sus esbirros siguen deteniendo luchadores anarquistas y cometiendo toda clase de atropellos contra los defensores de la libertad, y los tribunales militares franquistas no paran de actuar ni de imponer a los procesados, encarcelados por acciones subversivas, condenas máximas de reclusión.

Hace exactamente un año se cometía el crimen más execrable que conocen los tiempos modernos en las personas de los jóvenes anarquistas Delgado y Granado, ejecutados a garrote vil por la *justicia* franquista. Su delito, combatir la tiranía que esclaviza al pueblo español. Hoy, por el mismo ideal, por el mismo anhelo de defender la libertad atropellada y escarnecida por el régimen imperante, un año más tarde, han sido detenidos, encarcelados y procesados, según el procedimiento que impera en España, y condenados, por el tribunal militar que los ha juzgado, a 20 y 30 años, respectivamente, de encarcelamiento, el joven estudiante escocés Stuart Christie, de 18 años de edad, y Francisco Carballo, en la madurez de sus 40 años de lucha.

Sigue la injusticia en la España actual y la negación de todo derecho ciudadano, pese a la cacareada «democratización» funcional del régimen que encarna el caudillo español.

Nada extraño que los combatientes de la libertad se encaren contra la tiranía que los subyuga y traten de acabar con ella por los medios a su alcance. La sublime aspiración del hombre es la justicia y la libertad y a ella se da hasta el sacrificio. De ahí su lucha constante por su logro y disfrute; de ahí que quiera acabar con los regímenes de fuerza que se imponen por la represión sanguinaria y se sostienen por el terror de sus crímenes. Y, asimismo, de ahí que protestemos de tantas condenas y crímenes y de tanta conllevancia y *consentimiento* con un régimen vergüenza de la civilización moderna.

Las democracias, que coquetean y comercian con el franquismo, desde Moscú a los Estados Unidos, pasando por el Vaticano, callaran sin protestar por el nuevo atropello, y la prensa oficial o oficializada, se contentará de un escueto comunicado como el que apuntamos de un periódico de gran tiraje: «*Madrid. — L'étudiant écossais, Stuart Christie, a été condamné hier à vingt ans de prison, par le tribunal militaire qui le jugeait pour activités terroristes en Espagne.* », y callan el nombre de Francisco Carballo, la otra nueva víctima de la tiranía.

Es, pues, la clase obrera internacional la que debe protestar para que este régimen de terror cese en España y pedir la libertad de Christie y Carballo, así como la de todos los antifascistas que sufren condenas en las cárceles españolas, sin haber cometido otro delito que luchar por la libertad.

Los militantes de la C.N.T. del Exilio y de España protestan por estas detenciones arbitrarias.

ADMINISTRATIVAS

Germinal García, El Pao (Venezuela). Recibida carta y cheque. Enviaremos número ejemplares indicados.

— S. Mateos, Thienville. Recibido tu giro.

— Palmira Rubio, Bièze (Hérault). Recibida la tuya. Con el giro de 30 F (22-1-64) pagas «Umbral» 31-10-64 y «C. S.» hasta 30-9-64. Lo correspondiente a publicaciones del extranjero envíalo al S. I., a Toulouse.

— José Bes. Annecy (Hte.-Savoie). Recibida tu carta. Sin recibir tu giro en el CCP indicado. Reclámalo.

— Pedro Escuín, Agde (Hlt.). Con los 30 F. enviados por conducto de Ayora pagas «C. S.» hasta 30-6-64. Queda nula la reclamación hecha.

— Santamaría, Garges-les-Goneses (S.-et-O.). Das cambio, pero no antigua dirección. La esperamos.

— Jean Pastor, Strasbourg (B. Rh.). Hay error con los números de «C. S.». Tienes pagado hasta el número 300. Pagas 6 números, hasta el 306 y no hasta el 311. De «Umbral» estamos de acuerdo.

PARADEROS

El compañero Manent, de Badalona, residente, se cree en París, debería ponerse en relaciones con el compañero Adolfo Rivas, 15, rue Chatedor, Béziers (Hérault), quien le informará de sus familiares.

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca
«SALVADOR SEGUI. SU VIDA, SU OBRA»
3,50 F. en esta Administración

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Cholay-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 10 F.
Un an : 20 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X°
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PÁGINAS EN ESPAÑOL

Comicios

EN libertarios, en anarcosindicalistas, no se confunde Pleno o Congreso con Parlamento. El juego de diputados a Cortes es particularísimo, frecuentemente versátil, en el mejor de los casos potestad de minoría por encima de la balumba prescindible de los representados.

Comicio libertario-cenetista es reunión de delegaciones transitorias llamadas a defender puntos de vista colectivos para aunarlos en lo posible, y también en lo necesario, con los puntos de vista de organismos hermanos.

El Congreso regular, tanto en España como en el destierro, tiene siempre su razón de ser para un cambio de impresiones, para ideación o conexión de posibles novedades, para un recuento de fuerzas y aportar otras nuevas, para estrechar siempre más los lazos fraternales del conjunto individual y colectivo.

Todo lo que no sea ésto es pura pérdida de tiempo y economías. Operar siempre, con deseo exclusivamente constructivo.

Un comicio extraordinario puede convocarse siempre que motivos de gran interés existan. Pero por esta razón misma, la precipitación no sirve a la causa. Todo argumento, toda aportación deben ser madurados, meditados, con el fin de que la elaboración de un acuerdo cabal sea posible. La improvisación arriesga conducir al atolondramiento, a la alteración, y por ahí al malogro de un esfuerzo bien intencionado.

Huyamos lo más posible de la retórica para consagrarnos al hecho. En el exilio quedan vigentes serios acuerdos que reclaman serias realizaciones. Seguro que varios de estos compromisos congresilmente contraídos se sitúan por encima de nuestras posibilidades, en cuyo caso el defecto no radica en lo estipulado, sino en la insuficiencia de nuestros medios tanto físicos como morales. No olvidemos que si nuestra idealidad y nuestro buen deseo son inmensos, el poder del franquismo no deja de ser blindado todavía. Más que cuestión de desmentir comicios anteriores, es caso de aumentar cuadros en personal, inteligencia y energía. Si hay novedades, mejor todavía, siempre que verdaderamente lo sean.

Nuestra propensión al congresismo de exilio es alabable por los motivos que en el tercer párrafo aducimos. La reunión sagaz y emotiva agrega, en tanto que la falta de trato, de relación, disgrega. Pero si algo conviene limitar es el uso y abusivo de la transcendencia. Lo olímpico en en nuestro siglo degenera pronto en escena vulgar, en vicio costumbrista. En lo posible, no exageremos.

Además, un detalle que importa: Los Congresos de Bellas Artes y de la Comedia siguen siendo capitales, o si se quiere, señeros. Hay uno regional de Sans con acuerdos inmensos que hace cuarenta y seis años permanecen inéditos siendo aún modernos. El Extraordinario del Iris Park tuvo gran justificación para un abrazo de dos tendencias y por un fascismo y una revolución que a pasos agigantados se aproximaban. Importantísimo. Pero en cuanto al crédito del comunismo libertario, dos meses después tuvo confirmación porque tal comunismo estaba en nuestra sangre, en las conciencias confederales, y no por un concepto elaborado en Ponencia cuyo Dictamen en la hora de los tiros no pudo ser ni siquiera consultado.

Conciencia libertaria, fraternidad y acción: he aquí los ingredientes que en esta hora difícil nos precisan.

UMBRAL

Número extraordinario de 32 páginas, conteniendo textos superiores. Muy grato a la vista y al entendimiento. De inmediata aparición con el siguiente Sumario:

Editorial: **ALIENTO DE JULIO.**

Sidney Kats: **LAS CINCO CLASES DEL MATRIMONIO MODERNO.**

Víctor García: **RIZAL ABREVIADO.**

Leonard Engel: **EL COLESTEROL, ¿ES CULPABLE O INOCENTE?**

José Muñoz Congost: **AFRICA DE AYER Y DE HOY.**

Puvol: **LA MONEDA DE LA SALVACION.**

Longo: **EL AMOR.**

Manuel Rivacoba y Rivacoba: **ENSAYO DE TEORIA POLITICA APLICADA.**

Marcos Volga: **PRELUDIO AL HIMNO «HIJOS DEL PUEBLO».**

Fernando Valera: **LA REBELION DE LOS ADOLESCENTES.**

Campio Carpio: **EL ENCANTADO IMPERIO DE LA PATAGONIA.**

Puig d'Aguilera: **CUARTILLA AL VIENTO.**

Mario Bravo, Jorge Medauer, José de Maturana, Ricardo Gutiérrez, Ernesto Mario Barreda y Osorio Dutra en **MUSA AMERICANA.**

J. Guiraud: **CURIOSIDADES MALLORQUINAS. ESCLAVITUD.**

Arnold J. Tonvnbée: **POR QUE ME DISGUSTA LA CIVILIZACION OCCIDENTAL.**

Ildefonso González: **EL HOMBRE Y SU OBRA. LA PASION DE UGO FEDELI.**

Felipe Cosmos: **POETAS DE AMERICA. EL REBELDE Y PERDURABLE JULIO HERRERA.**

Luis Capdevila: **BARRADAS.**

Eugen Relgis: **DE MI CALENDARIO.**

J. G.: **CONCIERTO PAU CASALS EN PRADES.**

Víctor Fuentealba: **LA PINTURA DE DANILO ROMERO.**

Fernando Ferrer: **COMENTARIO A UN LIBRO.**

X.: **ACTUALIDAD CINEMATOGRAFICA.**

Noticiario, Libros, Notas y profusión de grabados. Veintiocho autores reunidos en un mismo número aportando suficiente variedad de temas. Por esta sola vez el número cuesta 2 francos. Recomendadlo.

DIALOGOS ESCUETOS

—¿En verdad crees que Dios ha engañado a los hombres?

—¡Qué va! Los que les engañaron fueron los hombres que crearon los dioses y las leyes.

—Claro, los hombres crearon los falsos dioses, pero no el Dios creador de todo lo bueno que brinda la vida que el hombre tiene y el hombre disfruta.

—Mira: aunque parezca paradojal, lo bueno y lo bello que brinda la vida sólo es disfrutado por los privilegiados de la fortuna.

—No señor. Bueno es el fanatismo, pero no tanto; las bellezas de la vida son para todos, son para el que quiera verlas, son para el que quiera gozarlas.

—No te cierres. Dos poderosas razones están en contra de tu argumento: el dinero y la cultura. ¿Puede un obrero que con dificultad gana lo suficiente para no morir de hambre conocer las bellezas de los fiordos, de los Alpes o los Pirineos? ¿Puede un obrero ignorante extasiarse ante un mármol de Miguel Angel, ante un cuadro de Rafael, de Leonardo o de Rubens? ¿Puede acaso deleitar su espíritu escuchando una página de Bach, de Mendelssohn, de Schuman o de Listz? Y en el supuesto caso que pudiera hacerlo, ¿sabría comprender lo que ve o lo que escucha? ¿No te das cuenta de que le falta la base elemental que es la cultura?

—Te diré: en cuanto al dinero, éste se gana trabajando; y en lo referente a la cultura, me parece que sabes que los gobiernos se encargan de ello por medio de sus planteles educacionales.

—Tienes toda la razón. El dinero se gana trabajando, sí, es verdad, pero trabajando con los pulmones ajenos, y, en cuanto a la cultura se refiere, te voy a recordar un poco de historia: en el Estado antiguo el individuo no existía sino como una cosa que pertenece a la comunidad. Con el renacimiento llega la Reforma y con ello se pretende que la comunidad es el medio por el cual el individuo alcanzará su armónico y total desenvolvimiento. Pero pasa lo de siempre, ocurre lo que viene ocurriendo desde que el mundo es mundo, no va más allá de ser una forma verbal. Ya sabes que en la antigüedad la cultura pertenece a un reducido número de privilegiados que son los dueños del poder, de la vida y hacienda de esos que sólo consideran como simples habitantes. Para probar lo anterior, bastará recordar que si bien es verdad que en la Edad Media florecieron las universidades, los explotados de todos los tiempos vegetaban en la más perfecta de las ignorancias.

—Si tal ocurría es porque ellos no se interesaban por la cultura; debes recordar que los reyes...

—Perdona. ¿Con que los reyes, eh? Vamos mirando: ni los reyes absolutos, ni tanto déspota ilustrado que dominaron los pueblos, jamás se preocuparon de iluminar con la tea de los más elementales rudimentos de cultura el áspero camino que debían seguir los pueblos bajo su égida o si prefieres, su dominio.

—Creo que te olvidas de algunos nombres grabados con grandes caracteres en la historia de la humanidad. Sólo para citarte algunos te recordaré a Luis el Grande, a Carlos V, a Felipe, su hijo, a Napoleón, etc.

—¡No hombre! ¿Cómo olvidarlos? Ahí están todavía para asombro del viajero la Universidad Imperial y los Liceos, y en la historia, para los ojos maravillados de los estudiosos, el recuerdo de ese otro rey convertido en editor sólo para publicar la «Biblis Regia» o creando la Biblioteca de El Escorial y para dar confianza a su fe, persiguiendo a sangre y fuego a los protesantes que existían en sus territorios y amparando la más grande vergüenza de las civilizaciones: «La Santa Inquisición». Mientras tanto, todos ellos se olvidan del pueblo, de ese sufrido pueblo que es la palanca universal, que es la fuente inagotable que provee de recursos con los cuales se mantienen los reyes y todos los zánganos que les rodean. ¿Cómo olvidarlos?

COSME PAULES

TOMBOLA

DE LA SOLIDARIDAD OBRERA

Resultado del sorteo efectuado el día 15 de agosto ante el Comité de la F. I.

1er premio, núm. 03314; 2.°, 05985; 3.°, 15661; 4.°, 04715; 5.°; 08529; 6.°, 17143; 7.°, 00797; 8.°, 13118; 9.°, 15489; 10, 12294.

Los boletos no devueltos ni abonados antes del sorteo, quedan sin efecto.

Los premios no reclamados *tres meses* después del sorteo, quedarán anulados.

CRONICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

DE LA CONFERENCIA DE BUCKEBURG

HACE varias semanas anunciamos aquí la Conferencia Anarquista Europea que había de tener lugar en Buckeburg (Alemania Occidental), a iniciativa de compañeros holandeses, alemanes y belgas. La reunión tuvo lugar entre los días 25 al 29 de julio de 1964. Participaron delegados de Holanda, Alemania, Francia, Suiza, Noruega, Bélgica e Inglaterra. A título informativo se hallaban algunos compañeros italianos. No estaba presente la C.I.A. Los compañeros españoles, ocupados tal vez por cuestiones consideradas más urgentes, no tomaron parte en la cita, ni tampoco los compañeros búlgaros, austriacos y otras nacionalidades europeas.

La convocación de un Congreso Internacional o de una Conferencia Continental se avera a una tarea difícil y de larga organización. Ya nos hemos referido en otras ocasiones a las duras condiciones que ha de soportar el movimiento libertario —anarquista— en el mundo. Al mismo tiempo nos hemos manifestado solidarios hacia toda iniciativa susceptible de encararse con los arduos dilemas de esta hora crucial para el porvenir de nuestro movimiento, razón por la que nos pareció buena la idea de la convocatoria de Buckeburg, todo y considerando sus deficiencias de organización debida al ingente deseo de hacer algo, lo más prontamente posible.

Los reunidos en Buckeburg han tenido la buena idea de constituir un secretariado de relaciones europeas que se establecerá en Hamburgo o en Francfort. Este secretariado se pondrá en contacto con la C.I.A. a los efectos de reforzar el organismo internacional de relaciones. Por otra parte, retomando una resolución del Congreso Internacional de Londres, decidieron la constitución anual de una conferencia de estudios anarquistas con duración prevista de ocho a catorce días. Urge la elección de temas fundamentales y conviene que tales temas sean tratados ampliamente, con bastante anterioridad a la Conferencia de Estudios. Las conclusiones gozarán de madurez adquirida en un período de discusión anterior.

Con atinada y oportuna razón comenta el hecho desde *Umanità Nova* el compañero Marzochi. Trae a referencia la encuesta iniciada por *Tierra y Libertad* de México, seguida y complimentada por *Volontá* de Génova. Ve Marzocchi en esta encuesta una aportación estimable por los temas presentados. Temas de una acuciante actualidad para un movimiento que debe resurgir con medido y razonado vigor si quiere —*y si que lo quiere*— recuperar su influencia en los medios contemporáneos de avanzada social.

Pero oportuna y atinada resulta también la insistencia de Fontaura, quien desde hace años lanzó la idea de una revista internacional dedicada a profundizar estudios sobre el anarquismo. Para paliar de inmediato a esta necesidad por muchos sentida se había apoyado en el Congreso de Londres la iniciativa de Vero Richars, que preconizaba la creación de algo así como una agencia internacional libertaria. Si en Holanda, Suecia, Japón e Inglaterra se siguiera la acción ya mancomunada de *Tierra y Libertad* y de *Volontá*, habríamos avanzado un buen paso en el terreno de un interés llevado al mayor número de países, en el estudio de problemas que nos son caros. Pero quedaría en pie la idea de retransmisión de noticias aprovechables a nuestra prensa. A una prensa que debe también transformarse para hacerse atractiva a otro público que nuestro reducido público. Nuestro resurgir no será lo debidamente eficiente hasta que no reconquistemos la plaza que teníamos antes en la prensa. En nuestra prensa que fue *diaria* en otras épocas y se halla hoy reducida a algún semanario sin vitalidad transcendente, cuando no se trata de órganos mensuales o de periódicos «que aparecen cuando pueden...»

La Conferencia de Buckeburg ha de resonar en el espíritu de los militantes de todos los países como un toque de atención. Como el reinicio de una labor encaminada a revivir y solidificar contactos internacionales activos inspirados en las premisas de la misma Conferencia, estipuladas (según la convocatoria) en la «estimación del valor de las difecamaraderia y tolerancia para llegar a una cooperación armónica...». Fue éste el espíritu de la C.R.I.A., fundada en 1949, y retransmitido a la C.I.A. en 1958. Pero que repercuta en el sentimiento de compañeros y de movimientos que un Secretariado Internacional de Relaciones no vive de otra cosa que del interés que cada compañero y que cada movimiento aporte a su eficacia y a sus actividades. Los llamados de la C.I.A. de Londres obtuvieron eco reducido, desmoralizados para los compañeros que asumieron la tarea relacionadora. Parece que el sentido centralista que domina el mundo se hubiera imbuido en nuestros medios, hasta el extremo de hacer esperar de un «centro» la irradiación de actuaciones que corresponden al todo, que han de arrancar espontáneamente de todas partes para vertirse al acerbo común. La Conferencia de Buckeburg rompe con la inercia y abre un nuevo campo de interés que ha de mantenerse vital para ser bien aprovechado. Habrían de suceder a ésta, otra Conferencia Continental Americana con participación asiática. Y habrían de tomarse en serio y ponerse en práctica las conclusiones y las recomendaciones del Congreso de Londres que data ya de 1958.

⁂

Sin confusiones ni intromisiones de unos a otros —como bien aclara Marzocchi— se trata de dar un impulso decisivo a las actividades generales del mundo libertario. La C.I.A. por un lado y la A.I.T. por el otro han de resurgir mediante un esfuerzo común realizado por encima de las diferencias de grupos y de canillas, de interpretaciones y de personalismos.

Que a la hora en que se recuerda el Centenario de la Primera Internacional, sepamos decir y hacer comprender al mundo del trabajo y del intelecto, al de las preocupaciones sociales por un avenir mejor del hombre, quiénes son, quiénes somos, los herederos directos del espíritu que impulsó la extraordinaria gesta de los hombres de 1864.

Actividad Confederal

Dictamen salido de una reunión confederal conjunta elaborada en París el 1 de febrero.

La PONENCIA nombrada, pone en consideración y a la resolución de las FF. LL. el siguente Dictamen sobre «Prensa y Publicaciones»:

1.° Constatamos según informe administrativo adjunto, que LE COMBAT SYNDICALISTE tal como se desarrolla no tiene ningún déficit, antes al contrario, registra superavit.

La diferencia en favor del periódico que se constata por el balance que se presentó al Pleno, radica en la supresión de un salario y en la compresión de los gastos.

Teniendo en cuenta que varias delegaciones, tanto en el Pleno como en la Ponencia propugnaban por el cambio de formato; teniendo en cuenta que la imprenta y la Administración informaron que LE COMBAT con el cambio tendría un gravamen de 120 F., y teniendo en cuenta también que, según la Redacción, la compaginación del número de 8 páginas por su complicación dificultaría la sección de última hora;

Consideramos, que por el momento, el semanario debe continuar saliendo con el formato actual, poniendo a disposición de la C.N.T.F. dos páginas del periódico una vez al mes y las restantes semanas una sola.

Teniendo en cuenta distintas sugerencias habidas en el Pleno y en el seno de la Ponencia tendentes a hacer posible más diversidad de contenido, sugerimos sea reemprendida la Tribuna Juvenil, a la que deberían aportar su colaboración las JJ. LL., los Estudiantes Confederales y todos cuantos se sientan deseosos de la propagación con alteza de miras de nuestros ideales y sobre todo de las inquietudes ideológicas de la juventud.

Con respecto a la emigración, consideramos de mucho interés el que se tratara de una forma regular la situación de los emigrados. Es interesantísimo este problema por el continuo contacto que estos emigrados mantienen con el Interior. Con artículos sencillos deberían atraerse su simpatía para llegar a su captación.

Por otra parte, deberían tratarse los problemas que afectan directamente a dicha emigración económica, como son: alojamiento, situación jurídica de los extranjeros, etc.

La Dirección del COMBAT, de acuerdo con la C. de R., buscará todos los concursos susceptibles para el mayor éxito de dicha sección.

2.° Referencia UMBRAL. La situación de la revista no es la misma que la del «C. S.». No obstante, con la aportación de la tómbola y del festival llega a cubrir gastos.

La Ponencia, deseosa de que UMBRAL tenga vida propia, y teniendo en cuenta de que por su contenido ecléctico penetra en esferas externas al Movimiento;

Considera, que todo y conservando su elevado contenido literario, podría-se, contando con colaboraciones benevolas, hacer críticas de teatro y cine periódicamente. Igualmente considera que debería publicarse algún artículo bien escrito literariamente, con actualidad palpitante y de interés para la liberación de España. También sería conveniente que pudieran insertarse en la revista interviws con personas de relieve tanto españolas como extranjeras, y damos, para ejemplo, los nombres de Jean Rostand, Josué de Castro, Bertrand Russell, Jiménez de Asúa, etc. La Dirección, para llevar a la práctica estos proyectos, buscará aquellos compañeros aptos para ello.

Hoy ya nuestra revista es motivo de satisfacción. Hagamos entre todos que pueda superarse aportando unos su concurso literario y todos juntos nuestro sostén moral y material.

Adición a los puntos 1.° y 2.°—Se trata del capítulo *Morosos*. Tanto en el semanario como en la revista constatamos un número considerable de deudores, tanto en Francia como fuera de ella, siendo los envíos al extranjero de una importancia económica considerable. Consideramos, pues, que existiendo acuerdos vigentes en Zona Norte, la Administración del «C. S.» y de «Umbral» junto con la Comisión de Relaciones deben tomar medidas radicales hasta conseguir la supresión del capítulo *morosos*, llegándose incluso a la supresión de envíos a los deudores recalcitrantes. Las FF. LL. deben aportar todo su apoyo para que sea un hecho el saneamiento administrativo de nuestras publicaciones.

3.° EDICIONES. — Por el estudio que adjuntamos os daréis cuenta de la variedad de los resultados económicos en las distintas ediciones. También podréis comprobar el número de volúmenes editados, así como los vendidos y los que quedan en existencias. Hasta la edición de «Quinet», del compañero Alaiz, las ediciones registran superávit. «Quinet», a pesar de su déficit, se demuestra que tiene posibilidades de absorberlo. Su venta, aunque lenta, es regular. Además, teniendo en cuenta el número de ejemplares vendidos, su divulgación es ya satisfactoria en el plano moral. Tenemos la convicción de que a no tardar lo será también en el orden material.

Referencia a «Tipos Españoles». Este libro fue dividido en dos tomos. El primero, ya publicado, no ha tenido la acogida que se esperaba. Por el balance adjunto constatamos un déficit muy fuerte y sólo una propaganda eficiente y con la colaboración de la CNT y FF. LL. se conseguirá disminuir e incluso anular. El segundo tomo está en preparación. Coste aproximado de la edición, según datos de la imprenta, 6.500 F. Actualmente se tiene contraída con la imprenta una deuda de 3.600 F., importe de la composición a lino. Como se proyectaba un solo volumen se hizo todo el plomo de una vez, y al dividirlo es lógica la deuda de parte del segundo tomo. Actualmente hay unos 2.000 F. ofrecidos para la adquisición de dicha segunda parte de «Tipos».

La Ponencia, ante la situación complicada, desde el punto de vista económico, tras largas confrontaciones de las distintas facetas del asunto y de las opiniones de los ponentes; y después de comprobar que la edición de las «Obras de Felipe Alaiz» fue tomado en un Pleno de FF. LL. Zona Norte en concordancia con el Núcleo de Normandía,

Considera: Que las FF. LL. deben hacer el máximo esfuerzo comprometiéndose en la adquisición de «Tipos Españoles» segunda parte, igual que deben tener interés en incrementar la venta del primero. Que nuestra Prensa debe hacer una intensa campaña de divulgación de textos escogidos de «Tipos Españoles» con referencia a ambos tomos. Y en fin, que la Dirección, la Comisión de Relaciones Zona Norte y la de Normandía, y además las FF. LL. y la militancia en general, hagan todo lo posible para que la aparición del segundo tomo de «Tipos» pueda realizarse en las mejores condiciones. Hay que hacer lo máximo para que nuestro inolvidable Felipe Alaiz tome plaza correspondiente en las bibliotecas particulares y colectivas para bien de la cultura libertaria.

En resumen, consideramos que en lo sucesivo *no debe editarse ningún libro sin que previamente no esté cubierto el precio de coste por compromiso de FF. LL. y compañeros.*

y 4.° Por el estado que se adjunta, comprobaréis la buena marcha de la librería, o sea el estado optimista de la misma. Lo cual nos permite entusiastas al respecto, esperando que a corto plazo una nivelación económica en todas las secciones de Prensa y Ediciones.

Por la Ponencia.

Centenario proletario

La Asociación Internacional de Trabajadores

por Víctor GARCIA

(Continuación.)

El impacto de la Internacional era muy diferente según se enfocara bajo el punto de vista inglés o el punto de vista francés, los dos núcleos efectivos sobre los cuales radicaba la verdadera fuerza de la novel organización. En Inglaterra, y desde el primer momento, no se registró el mismo entusiasmo que en Francia. Los ingleses consideraban a la Internacional como algo secundario: «No parece que la marcha de los acontecimientos en la Gran Bretaña hubiese sido diferente, en ningún aspecto importante, si no hubiese existido la Internacional. Es indudable que Marx convenció a los dirigentes de los sindicatos obreros de Londres para que pusiesen sus nombres en varios documentos que, sin él, nunca habrían pensado redactar, y tampoco hay duda de que el prestigio del movimiento británico hizo que las muestras de apoyo dadas por sus dirigentes constituyesen un factor que aumentó el influjo de la Internacional en otros países. Pero estos dirigentes en modo alguno estaban dispuestos a permitir que Marx y otro extranjero condujeran el movimiento en lugar de ellos. Siguieron construyendo su propia organización para dirigir sus asuntos nacionales, considerando la Internacional como algo secundario; y la misma magnitud de los éxitos que consiguieron en 1867, tanto en la extensión de derechos políticos a los trabajadores urbanos como en la enmienda de las leyes sobre patronos y obreros (Master and Servant Laws) los hizo menos revolucionarios y no más. Además, las violencias de Sheffield en 1867 y el juicio legal en el pleito de Hornby contra Close el año siguiente, colocaron a los sindicatos obreros en la defensiva e hicieron que los dirigentes se sintieran menos inclinados a una actuación dirigida a atemorizar a la burguesía británica, inclusive antes del susto que experimentaron al estallar la Comuna de París» (19).

En cambio los franceses se daban por entero a la nueva obra. «Los internacionalistas actuaron por sí mismos, gobernados mucho más por la marcha de los acontecimientos en su país que por instrucciones recibidas de Londres. La tolerancia limitada concedida por Napoleón III a los sindicatos obreros desde 1864 en adelante, en modo alguno produjo el efecto deseado de convertir a la clase obrera en un apoyo del Imperio. Por el contrario, el influjo sobre el movimiento francés pasó por etapas de Tolain y de sus partidarios moderados a un grupo más militante, dirigidos por Eugène Varlin» (20).

Una de las imposiciones del Consejo General, la designación de Henri Lefort como corresponsal del Consejo en Francia, motivó el primer careo entre Londres y París. A pesar de disponer solamente de 120 francos, Tolain y su compañero Fribourg se fueron a Londres a reivindicar el federalismo proudhoniano y a negar al Consejo General el derecho de inmiscuirse en los asuntos internos suyos. Padres de la Asociación, no toleraban el que se atentara contra el pacto federativo libremente consentido por todos sus miembros. E invitaron a los londinenses *a compenetrarse bien a la idea de que el Consejo General es solamente el corazón de la Asociación; solamente el Congreso podrá ser la cabeza*» (21).

Mientras, los franceses, aun los más moderados como Tolain, hacían obrerismo intrínseco en el seno de la Asociación, los ingleses, debido *a lo secundario* que la Internacional era para ellos, permitían, en parte porque coincidían, que Marx manipulara el Consejo General y tratara de politizarlo y politizar la asociación.

Los Estatutos, en su artículo 3.°, fijaban la celebración de un primer congreso general a celebrarse en Bél-

(Continuación y notas en pág. 2.)

ATALAYA

EL LADRON

SOLO el primogénito de Narcisa Bardón carecía de oficio y no era ya oportuno continuar alguno de los empezados. Un hijo fraile; pintor de coches otro; la hija casada con un covachenlirta, bordadora en blanco; el menor, peluquero de señoras.

En la mesa eran cuatro personas con la madre y ocho los domingo y días de fiesta que a comer venían el matrimonio y dos niños.

La casa sosteníase a base de los medios que los hijos facilitaban semanalmente a la madre, en silencio, sin articular una sola palabra.

Unicamente el mayor hacía por separar la entrega con la siguiente coletilla:

—De nada carezca. Pídame el dinero que necesite.

Algo iba a decirle a su hijo Narcisa, empero bajó la vista y cosióse la boca.

El misterio que al primogénito rodeaba nadie decidíase a aclararlo. Que vivía sin trabajar mejor que sus trabajadores hermanos y en esfera distinta a sobras de todo, era indudable. Precisamente acababa de comprar a tocateja un gran coche americano.

—¿Quién le da a tu hermano el dinero?

—Alguna ricachona caprichosa.

—La lotería.

—Los caballos.

—Tampoco... Tampoco...

—¡Porra!, no cavile usted y menos se meta en libros de caballerías.

—Madre política, el dicho de Custodia apruebo.

Lo mismo era para una casa que para otra y con los familiares de las dos hacía el ancho. Esta abundancia de dinero era la pesadilla de la madre.

Había transcurrido bastante tiempo desde que desertó del último taller con el oficio medio aprendido, que era el de batihoja, o sea cuando empezó por hacer vida capulina.

Temía la madre que perteneciera a alguna sociedad secreta con alguna inconfesable misión.

—Señora, eso es de novela de Pouzon du Terrail.

—Quíteselo de la cabeza.

—Se le ocurren a usted disparates...

—¡Madre... madre...!

Llegó el hijo mayor y se vistió de ceremonia: a lo que partió continuaron las cábalas familiares. Sobre el particular todo era darle gusto a la lengua, sin despejar la incógnita.

Falta saber lo que la familia habría resuelto con respecto al primogénito suponiendo que el dinero fuese de mala procedencia. Para ser de buena sólo hay una solución, la suerte; porque aun tropezando en la calle con una fortuna, hay la honrada obligación de presentarla. ¿A qué pues caldos de cabeza?

Dinero malo el suyo y el que reparte. En el desierto llovió Maná, no billetes del banco. La profesión actual del mayorazgo coincide con el título de una obra teatral de Bernstein. Si el lector no conoce teatro de Enrique Bernstein con que lea el título de esta crónica es suficiente.

PUYOL

B.D.I.C
32428

LA FORCE DES TYRANS NAQUIT DE NOS FAIBLESSES

LE COMBAT SYNDICALISTE

NOTRE ENNEMI C'EST NOTRE MAITRE
La Fontaine

0,40 F. LE NUMERO C. N. T. A. I. T. 17 Septembre 1964

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL ● SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS 36e ANNEE ● NOUVELLE SERIE ● NUMERO 215

La solution

AFIN de réduire le mécontentement ouvrier, le gouvernement continue sa prolifération de commissions qui ont pour but, paraît-il, d'étudier la situation des diverses catégories des travailleurs et, le cas échéant, les possibilités de « rattrapage » des salaires.

Est-il besoin de préciser que jusqu'à maintenant toutes ces préventions se sont soldées par un échec total ?

On reparle déjà de grèves un peu partout et à Nantes, de nouveaux licenciements ont été rendus effectifs à l'Omnium Technique ; dans le Var, Les Forges et Chantiers de la Méditerranée ont congédié trois cent quatre-vingts ouvriers et ce, malgré l'appui apporté à ce trust par Marcel Bayle, député U.N.R. de la circonscription de Toulon-La Seyne. Ce dernier a en effet annoncé le 8-9, que pour limiter les licenciements, un nouveau paquebot du type « Fred-Scamaroni » serait construit aux Forges et Chantiers de la Méditerranée et serait mis en chantier très rapiement... C'est exactement comme en Loire-Atlantique, il y a quelques mois.

Il n'y a donc pas de solution ? Si... et la C.G.T. qui, encore une fois vient de manquer l'occasion de se taire, présente la sienne à propos de la crise qui va grandissant dans l'industrie automobile.

La bonne solution, pour cette centrale, c'est d'augmenter le salaire des ouvriers; ceci permettrait, toujours d'après elle, un nouveau débouché de cette industrie dans les catégories laborieuses qui se verraient attribuer cette augmentation généreuse.

Nous nous garderons bien de réprouver cette idée d'augmenter le salaire des ouvriers; nous considérons au contraire que tant que la société capitaliste subsistera et tant que l'effort et le savoir de l'homme pourront être achetés avec des billets de banque, nous devrons tenir compte des nécessités matérielles qui règnent dans les foyers ouvriers et des moyens d'y pallier.

Dans l'immédiat, le problème n'est pas basé sur la production, puisqu'il y a déjà un excédent notable de main-d'œuvre, mais sur les méthodes de distribution. Jusque-là nous pourrions être d'accord avec la C.G.T. quand elle préconise une élévation du pouvoir d'achat des salariés.

Mais quelle catégorie de salariés ? Là il est probable que nous ne soyons plus d'accord avec elle, car, dans toutes les revendications de cette centrale, imitée en cela par tout l'éventail des réformistes, nous retrouvons toujours le même principe de base : augmentations hiérarchisées. Donc, en raisonnant logiquement, l'augmentation du pouvoir d'achat étant hiérarchisée, cette solution « miracle » préconisée par la C.G.T. ne servirait en définitive que les salariés privilégiés, les cadres pour être plus précis. Mais cette catégorie de salariés n'a pas attendu 1964 pour se payer des voitures dont le luxe fait pâlir de jalousie de nombreux patrons !...

La vrai solution, nous la préconisons depuis toujours, c'est l'égalité économique dans l'immédiat en attendant que chacun puisse consommer selon ses besoins.

La solution réaliste c'est de donner la possibilité à ceux qui ne l'ont pas, de se procurer le nécessaire avant d'offrir le superflu aux catégories déjà largement privilégiées.

Or, pour en arriver à ce stade, il faut immédiatement modifier l'ordre des revendications ; l'augmentation doit être inversement proportionnelle au salaire perçu.

Précisons bien qu'il ne s'agit là que d'un palliatif et que le but final de la classe ouvrière doit être la gestion directe dans un système fédératif et libertaire, mais nous craignons que le souci que semble témoigner la C.G.T. pour les travailleurs ne soit que superficiel et ne puisse inciter les dirigeants de cette centrale à mettre en pratique la solution à court terme que nous proposons.

AVIS

En raison de l'abondance de textes, nous avons dû supprimer « Le Pain Noir » et donner priorité à des sujets pressés par l'actualité.

« Les Farceurs de l'Enseignement Libre » prendra donc la place du roman ; quant à ce dernier, vous le retrouverez sans faute la semaine prochaine.

La Rédaction.

CENTENAIRE DE L'A. I. T.

(SUITE ET FIN)

Cette façon de concilier est bien dans l'esprit de Marx.

A dater de sa première victoire remportée au Comité, au Sous-comité et au Comité central par la suite, K. Marx manœuvrera pour conquérir la direction et exercer sa mainmise sur l'internationale naissante. Lorsque Louis Blanc dans une lettre au secrétaire général Cremer fait part indirectement de son désir d'être adjoint comme membre d'honneur (honorary member), Karl Marx décréta qu'il n'aurait ni invité ni membre d'honneur. S'il écartait ainsi les futurs gêneurs, il coupait l'herbe sous les pieds de tous ceux qui désiraient pour quelque motif que ce soit, valable ou non s'immiscer dans les affaires du Comité de l'Internationale.

Le 25 février 1865, à son ami Fred Engels, K. Marx écrit (p. 141) : « L'Association Internationale a réussi dans le comité pour la formation de la nouvelle Reform League, à constituer la majorité de telle façon que toute la direction est entre nos mains. »

Quelle naïveté avaient les délégués du Congrès de Genève. Voilà Marx arrivé à son principal objectif et lorsqu'on se rend compte des agissements auxquels il a eu recours, on peut prévoir l'usage qui en sera fait dans l'avenir. Le 13 mars 1865, Marx prétend que l'Association Internationale lui prend énormément de temps, « car je suis en fait la tête de toute cette organisation ». Non sans amertume, il parle d'une grande perte de temps, mais quand le vin est tiré, il faut le boire. Mais on ne peut perdre de vue l'utilisation qu'il entend faire de l'organisation des travailleurs.

A dater de cette « victoire », dans la correspondance de K. Marx et F. Engels sur l'Internationale (1), nous ne relevons plus guère que des insinuations plus ou moins déplacées, méchantes et perfides envers tous ceux qui ne le suivent pas au doigt et à l'œil. Ce sont même en certains cas, des racontars de concierges qu'il colporte ; toujours, il se plaint du temps qu'il consacre. Il traite pardessus la jambe les Mazzini, les Léon Lewis ou les Weston. Tandis que son Eccarius est devenu un excellent agitateur électoral qui aurait accepté de faire de la propagande dans le pays, moyennant deux livres sterling par semaine.

Le 28 décembre 1865, l'Association Internationale et tout ce que s'y rattache est pour lui « comme un cauchemar qui (m)'oppresse et (j)'aimerais à secouer le fardeau » mais... il doit surveiller les transactions pour éviter les trahisons. Il faut tenir en échec la prépondérance de l'élément bourgeois qui considère ces étrangers, infidèles.

Quelle signification cette utilisation du terme « bourgeois » dans la phraséologie de K. Marx, peut-elle avoir ?

Lutter contre la bande des Proudhonistes de Bruxelles peut-être, ou dénoncer à sa façon ce qu'il appelle les intrigues des sections qui déjà veulent réagir contre la direction unique et centraliste de l'Internationale ?

C'est ce qu'il précise dans une lettre du 10 mars 1866, dans laquelle il parle de la débandade du Conseil International et de la direction du journal parce qu'une forte « envie de se révolter contre le tyran » s'est manifestée.

Son état de santé est sans doute cause de ses sautes d'humeur ; ses nerfs surexcités lui jouent de mauvais tours et sa violence refoulée n'est pas sans agir sur son comportement. Finalement, dès le 7 avril 1866, il est dérouté de l'impatience des Français à fixer le prochain congrès.

« Après mon retour, il y aurait eu moyen par des menaces, des rapprochements et des coquetteries avec certaines personnalités, etc., de remettre tout dans le droit chemin. » (page 282).

Au sujet d'articles éventuels... K. Marx n'hésite pas à écrire à F. Engels, à qui il sollicite une étude. « *Il ne faut pas s'embarrasser de scrupules politiques*, car les feuilles de Londres sont aussi mauvaises les unes que les autres et il s'agit simplement de s'assurer la plus vaste publicité. » (p. 283).

Ainsi, tout au long de sa correspondance s'étale cette triste mentalité d'un homme qui rumine continuellement contre ses adversaires. Sa façon se révèle très souvent. *Il traite les camarades tantôt d'âne, de demi-érudit, de pas grand-chose, de nullité, d'imbécile*, et convie son correspondant à s'amuser de la « prière finale », de Denis à Proudhon, de qui dans une lettre du 11 septembre 1867, en évoquant le prochain Congrès de Bruxelles, il dit : « ... Je donnerai personnellement le coup de grâce à ces ânes de proudhonistes... D'ailleurs dans le rapport officiel du Conseil Général (malgré tous leurs efforts, les bavards parisiens n'ont pu empêcher notre réélection) je leur donnerai des coups de verges. »

Son vocabulaire s'enrichit d'expressions « toutes fraternelles » à l'adresse des uns et des autres, le misérable Star, les coquins Anglais du Trade Unions.

Ainsi parle et écrit Karl Marx et il n'en est qu'à ses débuts !

Avec le développement de l'Internationale augmente la virulence de ses paroles et de ses sentiments personnels qui se traduisent en actes d'accusation où la déloyauté rejoint la vilenie, sans toutefois se départir de jugement qui ne soit pas trop sévère.

En fait, cette prise de conscience, qui implique, selon Marx, l'acceptation de *sa conception* du socialisme et de *sa méthode*, s'opère avec quelque difficulté. La résistance des masses ouvrières, ou plutôt de certains de leurs représentants est si forte, que des pressions ou des manœuvres se révèlent indispensables. C'est bien ce qu'entend Marx, lorsqu'il parle de la lutte continuelle du Conseil général contre les sectes et, devrait-on ajouter, des luttes au sein du Conseil général. Si le marxisme finit par s'imposer, c'est dû autant, si ce n'est plus encore, à l'habileté manœuvrière de Marx et à son sens tactique qu'à son contenu doctrinal (p. 21).

Les manœuvres que Marx avoue avec un plaisir cynique dans toute sa correspondance, je les retrouve exposées dans le recueil de documents publiés sous la direction de Jacques Freymond. J'y cueille encore quelques perles qui révèlent certes la conception de Marx sur son rôle au sein de l'Association, mais aussi de l'utilisation qu'il compte tirer de la place prépondérante qu'il s'est taillée au conseil, par des procédés jésuitiques indignes d'un compagnon, qui se veut au service de la classe ouvrière.

Il se sert des uns contre les autres, car, faut-il l'ajouter, les rivaux ambitieux sont nombreux.

Toujours Marx intervient par personne interposée. Il ne se mouille jamais. Il agit dans la coulisse, ne paraît pas en public. Il n'est pas démocrate et il s'en vante : « Eux font les importants en public et n'agissent pas. »

Jamais il ne s'engage dans les congrès et quand il l'a fait, ce fut pour liquider l'Internationale, de peur qu'elle n'échappe à son autorité. S'il parle des délégués parisiens, par exemple, c'est pour les traiter de vaniteux, ignorants, arrogants, bavards, emphatiques, enflés, et s'autorise, dans un rapport, de leur donner « sur les doigts en sous main. »

Voyez notre « Saint Marx » jouer au conducteur d'hommes jusqu'à régenter leurs pensées, leurs écrits. Et Engels d'applaudir en surenchérissant. « Tant que le Conseil général reste à Londres, toutes ces résolutions ne sont que de la bouillie pour les chats. »

La seule préoccupation de ces deux hommes est de comploter, détourner la pensée des délégués, tenir pour lettre morte les résolutions des congrès. Seul le triomphe de leur idéologie les intéresse, et pour ce faire, l'un et l'autre sont prêts à tout. Il faut relire la correspondance Marx-Engels pour s'en convaincre. Celle de Marx à Kugelman n'en est pas moins significative.

HEM DAY

(1) Edité Dietz Stuttgard. Traduction de l'allemand par Georges Hirtz.

La solution : l'Anarchie

Le Sud-Vietham, Chypre, le Congo, autant d'abcès dans le monde, autant de lieux où, pour des intérêts qui ne sont pas les leurs, des hommes souffrent et meurent.

Chacun parle de « solution » et l'on fait confiance tour à tour à l'O.N.U., à l'influence des Etats-Unis ou de l'Union Soviétique, ou bien encore aux conclusions d'une quelconque réunion de chefs d'Etats pour mettre un terme aux massacres et à la misère.

Eh bien, la solution n'est pas là, elle n'est pas là et ne saurait être là pour de multiples raisons qui peuvent se résumer dans cette assertion : *Les problèmes qui préoccupent actuellement le monde sont examinés par toutes ces organisations dans une optique nationaliste d'influence et d'intérêts.* En aucun cas, les aspirations des populations en causes, qui sont, n'en doutons pas, de *paix* et de *liberté* ne sont prises en considération.

Il y a autre chose encore : ces points de tension internationale permettent, puisque dans une certaine mesure la puissance des armes atomiques exclut l'engagement armé mondial, l'écoulement de la production militaire et annexe au grand profit des marchands de canons.

La guerre est une sorte de régulateur pour tous les systèmes autoritaires, qu'ils soient capitalistes ou communistes, et les Etats ne sauraient s'en passer car l'Etat c'est le commerce, l'industrie et la finance mis au service du profit de quelques-uns et non du bien-être général.

La guerre, c'est un *marché*, c'est une façon, pour parler plus simplement de « faire marcher le commerce ».

Dans ces conditions, comment ceux qui en tirent de substanciels bénéfices pourraient-ils solutionner les conflits qui déchirent actuellement plusieurs points du globe ? Leur intérêt, et ils le prouvent bien comme l'a prouvé par ailleurs la guerre d'Algérie, est de maintenir le « statut quo » le plus longtemps possible pour permettre à l'industrie meurtrière et aux mercenaires de justifier leur existence.

Aussi la solution des conflits n'est-elle pas dans les échanges de vue *au sommet* mais bien dans une véritable fraternisation des peuples *à la base*, dans une *union de tous les travailleurs conscients* pour œuvrer à la paix et au bonheur.

Il est grand temps que les travailleurs de tous pays prennent conscience de la *nécessité* de cette union pour écarter à jamais le *péril atomique* dont les conséquences seraient *fatales* pour l'humanité tout entière.

Il est grand temps que les peuples du monde entier admettent que la *paix* et le *bonheur* qui sont leurs seules aspirations ne peuvent être obtenus que par :

— l'abolition de toutes frontières, de l'Etat et de ses principes autoritaires,

— la mise en place d'un système économique de distribution supprimant les salaires et le profit,

— l'exclusion des haines provoquées par des préjugés nationaux, raciaux et religieux.

Ce sont là les trois conditions essentielles de la véritable paix et il convient de noter que ces principes sont, par essence, *en chacun de nous* et que si, pour beaucoup, ils sont actuellement de simples mots c'est par pure *lâcheté* ou par l'effet artificiel d'une *éducation dirigée* dont le seul but est de *diviser* les hommes sur tous les plans parce que *dans la division des travailleurs réside la force des exploiteurs.*

Liberté et justice, rationalisme et fraternité, ce sont là les principes de la société de demain, principes qui ne doivent plus être de simples mots mais devenir *réalité dans la société anarchiste de l'avenir*, cette société que nous ne verrons peut-être pas mais à l'avènement de laquelle nous devons néanmoins consacrer toutes nos forces.

SEVY

Regards sur le monde

LES FARCEURS

La revue bolcheviste « Démocratie nouvelle » a donné en mai un long reportage sur l'évolution économique et culturelle en Tchécoslovaquie. C'est sur des extraits qui lui sont empruntés par « Révolution Africaine » que nous nous proposons des déductions valables.

L'auteur de l'article s'étend sur ce qu'il appelle avec raison : conflit de générations ».

« La génération qui a fait la révolution découvre maintenant avec étonnement et souvent avec indignation qu'entre elle et la génération suivante il y a tant d'incompréhension et de préjugés mutuels qu'on pourrait les croire séparées, non par quinze ou vingt ans, mais par des siècles... »

L'auteur montre ce que la révolution a fait pour la jeunesse et amèrement déclare :

« Et pourtant ,il s'avère aujourd'hui qu'il faudrait effectuer des changements radicaux dans tout le système d'éducation et jusque dans la conception de l'éducation. Le premier responsable de cet état de fait, c'est, semble-t-il, le dogmatisme qui a longtemps présidé à l'éducation de la jeunesse : l'école y ajoute sa part ».

« On a introduit l'enseignement du marxisme-léninisme dans les classes inférieures, celui du matérialisme dialectique dans les classes supérieures... L'étude obligatoire d'une telle matière suscite bientôt l'ennui... »

Nous comprenons ça ! Digérer la Bible marxiste à laquelle on fait appel comme les enseignants religieux font appel à l'Histoire sainte ! Mais, d'après l'auteur, le plus grave, serait le côté moral de cet enseignement dogmatique et civique : le culte de la personnalité. En effet, ces jeunes ont grandi dans le culte de Staline et, tout à coup, une rupture idéologique et morale se produit : Staline était un monstre !

Quelle chute et quelle perte de confiance !

« L'habitude a été prise de sermonner la jeunesse à chaque instant, à chaque occasion, le doigt levé. Le principal argument prêché sans cesse était le suivant : nous, les générations plus âgées, nous avons souffert et lutté jusqu'à ce que nous ayons conquis pour vous la liberté. Nous avons choisi pour vous ce que vous devez lire, ce que vous devez savoir, tout ce qui doit vous plaire... Nous vous avons mis en garde contre tout ce que vous ne devez pas connaître, écarté tout ce qui était dangereux.... Mais la répugnance de la jeunesse pour une nourriture mâchée d'avance persiste. Et cela n'est ni antipathique, ni malsain... »

Si de telles confessions ne nous sont pas encore parvenues de toutes les régions où règne le bolchevisme, nous les prévoyons, et elles sont attendues comme l'heureuse réaction de la dignité individuelle contre l'enseignement dogmatique.

Mais à cette étude passionnante par son objectivité ,il y a une conclusion très conforme à la religion bolcheviste qui semble ignorer tous les travaux écrits et pratiqués par les enseignants de l'école moderne. Nous lisons :

« Le problème de l'éducation socialiste, nous allons nous attacher à le résoudre ,et nous le résoudrons sous la direction du parti. Nos erreurs et nos expériences pourront elles-mêmes apporter une contribution précieuse à la solution de problèmes semblables dans le monde ».

Ces erreurs du fanatisme ont coûté beaucoup de vies et de malheurs : les Eglises ne peuvent réparer leurs crimes car on ne ressuscite pas les morts...

Jaurès, à Lyon-Vaise

(SUITE)

« Chaque peuple paraît à travers les rues de l'Europe avec sa petite torche à la main et maintenant voilà l'incendie.

» Eh bien, citoyens, nous avons notre part de responsabilités, mais elle ne cache pas la responsabilité des autres et nous avons le droit et le devoir de dénoncer d'une part, la sournoiserie et la brutalité de la diplomatie allemande ,d'autre part, la duplicité de la diplomatie russe.

» Les Russes qui vont peut-être prendre parti pour les Serbes contre l'Autriche vont sans doute dire : « Mon cœur de grand peuple slave ne supporte pas qu'on fasse violence au petit peuple slave de Serbie. » Oui, mais qui est-ce qui a frappé la Serbie au cœur ? Quand la Russie est intervenue dans les Balkans, en 1877, et quand elle a créé une Bulgarie soi-disant indépendante, avec la pensée de mettre la main sur elle, elle a dit à l'Autriche : « Laisse-moi faire et je te confierai l'administration de la Bosnie-Herzégovine », elle n'a eu qu'une pensée, c'est de l'administrer au mieux de ses intérêts.

« La politique coloniale de la France, la politique sournoise de la Russie et la volonté brutale de l'Autriche ont contribué à créer l'état de choses horrible où nous sommes. L'Europe se débat comme dans un cauchemar.

« Eh bien, citoyens, dans l'obscurité qui nous environne, dans l'incertitude profonde où nous sommes de ce que sera demain, je ne veux prononcer aucune parole téméraire, j'espère encore, malgré tout, qu'en raison même de l'énormité du désastre dont nous sommes menacés, à la dernière minute les dirigeants se ressaisiront et que nous n'aurons pas à frémir d'horreur à la pensée du désastre qu'entraînerait aujourd'hui pour les hommes une guerre européenne.

« Vous avez vu la guerre des Balkans, une armée presque entière a succombé, soit sur le champ de bataille, soit dans les lits d'hôpitaux, une armée est partie à un chiffre de trois cent mille homme, elle laisse dans la terre des champs de bataille, dans les fossés des chemins, ou dans les lits d'hôpitaux infectés par le typhus, cent mille hommes sur trois cent mille.

« Songez à ce que serait le désastre pour l'Europe : ce ne serait plus comme dans les Balkans, une armée de 300.000 hommes, mais quatre, cinq et six armées de 2.000.000 d'hommes. Quel désastre, quel massacre, quelles ruines, quelle barbarie ! Et voilà pourquoi, quand la nuée de l'orage est déjà sur nous, je veux espérer encore que le crime ne sera pas consommé.

« Quoi qu'il en soit, citoyens, et je dis ces choses avec une sorte de désespoir, il n'y a plus, au moment où nous sommes menacés de meurtre et de sauvagerie, qu'une chance pour le maintien de la paix et le salut de la civilisation, c'est que le prolétariat rassemble toutes ses forces qui comptent un grand nombre de frères et que tous les prolétaires, français ,anglais, allemands, italiens, russes et nous, demandons à ces millions d'hommes de s'unir pour que le battement unanime de leur cœur écarte l'horrible cauchemar... »

Six jours plus tard, au Palais-Bourbon, dans l'après-midi, Jaurès tente de réaliser une opposition à la guerre auprès des parlementaires, mais, déjà, ceux-ci, lâches et complices, s'écartent de lui. A Malvy, il déclare :

« Il ne suffit pas de prolonger mollement un entretien diplomatique avec les Russes, il faut que la Russie accepte la proposition anglaise. Sinon la France aura le droit de lui dire qu'elle ne la suit pas, qu'elle s'aligne sur l'Angleterre.

« Si cette pression n'est pas exercée avec la vigueur nécessaire, c'est l'irréparable qui va s'accomplir. Et quelle ne sera pas alors votre responsabilité, à vous autres ministres ! Il apparaîtra qu'au lieu de parler haut, la France est vassale de la Russie, d'une Russie qui, par amour-propre, l'entraîne hors de sa voie ! »

Malvy écoute d'une oreille, Jaurès enchaîne :

« Ne voyez-vous pas qu'Iswolsky tient sa revanche, qu'il n'a pas encore pardonné à d'Aerenthal de lui avoir refusé son pourboire après l'a-

(Suite page 2.)

Faim et misère dans le monde

Les deux tiers du genre humain souffrent encore de la misère et de la faim, notamment en Asie, en Afrique et en Amérique latine.

Ce problème préoccupe, certes, les masses et il est assez courant de retrouver dans certains journaux ou revues, des enfants squelettiques tendant la main comme en implorant un morceau de pain.

Quelle tristesse de voir une telle situation en pleine ère nucléaire... et dire que ce serait si merveilleux de soulager et d'éclairer tous ces malheureux ; surtout que les possibilités existent.

Quand on pense aux sommes folles et aux moyens énormes qui sont employés pour les expériences atomiques et les engins de guerre et qui n'ont d'autre but que celui de détruire l'humanité, une sourde révolte nous soulève ; car c'est lamentable d'admettre que des centaines de millions d'êtres humains ne mangent pas encore à leur faim.

Qu'attendent donc les grandes puissances pleines de paternalisme, et qui ne sont pas placées dans le cadre des pays sous-développés, pour résoudre ce drame douloureux qui fait la honte de notre civilisation ?

L'ignorance est une des causes profondes de la pauvreté et la solution idéale serait d'envoyer des éducateurs et des techniciens dans les régions les plus déshéritées. Avec de tels procédés et en sacrifiant la moitié des crédits destinés à donner la mort, en les détournant pour sauver des vies, un grand pas serait fait dans la lutte contre la faim du monde.

Je suis très jeune, et je n'ai, heureusement, jamais connu la faim, mais je suis souvent hantée par ces choses terribles que doivent être la misère et la faim... simple question de sentiments humanitaires peut-être...

Une autre question m'est souvent venue à l'esprit : « Pourquoi des gouvernements à étiquette socialiste ou républicaine ou encore démocrate encouragent-ils et soutiennent les régimes d'oppression alors que ceux-ci sont la véritable cause de la misère et de la famine dans un pays ? »

Des exemples ? Il y en a de nombreux, mais un seul suffira, palpable près de nous, juste de l'autre côté des Pyrénées : l'Espagne.

Le monde entier sait que la classe ouvrière et le peuple espagnol dans son ensemble, vivent sous l'oppression et dans la misère (ce qui permet aux touristes de passer des vacances à bon marché) et nul n'ignore les rapports commerciaux entretenus entre le gouvernement franquiste et l'U.R.S.S. ; l'aide économique apportée par la République française au continuateur de l'œuvre de Hitler et Mussolini ; sans parler de l'appui inconditionnel de la république allemande et des U.S.A.

Je vous le dis, c'est la honte de notre civilisation.

La vérité c'est que les Etats, tous autant qu'ils sont, ne peuvent subsister qu'en opprimant les peuples ; leur existance est subordonnée à la misère et à l'ignorance des travailleurs et quand ceux-ci parviennent à s'émanciper dans un pays, le règne des maîtres n'est pas fini pour autant car tant qu'il y aura des malheureux et des ignorants quelque part sur la terre, les exploiteurs chercheront à en tirer profit.

Je l'ai dit plus haut, à l'idée de tant de misère une sourde révolte me soulève ; c'est ce sentiment qui m'a poussée à écrire ces lignes, mais il y a dans mon cœur une grande place pour l'espoir.

Espoir d'une heureuse transformation sociale dans le monde entier ; espoir aussi de penser que d'autres jeunes comme moi se tiennent le même raisonnement et qu'un jour prochain viendra où nous saurons nous donner la main, oubliant nos petits problèmes personnels, pour construire le monde du bonheur et de la paix.

ZIMMERMANN MATHILDE

Je dis : NON!

L'appel du pape Paul VI en faveur de la paix, prononcé « Noblement mais faiblement... », reste pour les catholiques lettre morte.

Les gens qui fréquentent les églises ne peuvent être « les hommes de bonne volonté ». Saïgon connaît les persécutions religieuses ; la voix « fraternelle » du pape n'a rien apporté de nouveau dans ce conflit ; à Chypre un homme d'église provoque chaque jour la paix ; au Congo un noir au nom de *sa grandeur* prend pour *force de frappe* les soldats perdus du 1er R. E. P., ces officiers chrétiens de la guerre d'Algérie. Les « Affreux rempilent » au nom du Christ — ce Jésus qui disait jadis « tu ne tueras point » — ne sachant pas que l'ignoble religion chrétienne au nom de la croix, de l'Inquisition a toujours fait couler le sang.

Oui, je ne reconnais aucune autorité morale au pape. Lui parler de paix c'est se moquer de ce monde, comme un autre se moque des Français en parlant de son plan de stabilisation, de sa grandeur, de son U.N.R., de son christianisme, de son dernier attentat.

Non ! Il n'y a plus de place dans un monde moderne pour les mensonges des Chrétiens. L'appel de Castelgandolfo n'a rien apporté aux femmes, aux enfants, ni aux hommes, qui meurent parce que le capitalisme est encore, tel le veau d'or, debout. Le monde, séparé entre deux blocs, n'a pas encore connu sa dernière épreuve. Non ! Le pape n'a pas à donner de leçon aux humains, presque tous les responsables, les guides blancs et les noirs, sont élèves des institutions chrétiennes.

Même les larbins de notre Ve République qui siègent au Conseil économique et social sont membres de la C.F.T.C.

Notre beau « Gigi » de la Loire-Atlantique, Declercq, qui voici quelques mois conversa avec le Gilbert ministre du Travail, oui le « Gigi » qui gueulait « le Préfet aux ch... », siégera au C. E. S. Un gilet rayé de plus, un chrétien qui a déclaré à la presse nantaise : « Je suis sans illusions sur le rôle d'un militant *ouvrier* (avec une mensualité de conseiller d'Etat) au sein du C. E. »

A vous Paul VI, à vous « Gigi » chrétien révolutionnaire mais assez réformiste pour ne pas refuser de siéger au C. E. S., je dis non.

Y. M. BIGET

B.D.I.C

Campagne pour la mise en liberté de Christie et Carballo

FEDERACION ANARCHISTE
3, Rue Ternaux
PARIS, XI^e

Texte déposé par les signataires à l'Ambassade d'Espagne à Paris le samedi 5 septembre.

Monsieur l'Ambassadeur,

Bien que la raison nous commande de ne rien attendre d'humain de l'implacable régime d'assassins qui ensanglante l'Espagne depuis vingt-huit ans, un simple élan de fraternité nous fait obligation de tenter l'impossible pour arracher des hommes à leur prison.

Des hommes qui sont tombés entre les mains de votre police parce qu'ils veulent que l'Espagne redevienne libre. Des hommes pour qui la solidarité internationale des travailleurs représente plus qu'un sujet de conversation.

Après de nombreux autres Stuart Chistie et Francisco Carballo viennent d'être condamnés à de lourdes peines de prison.

Nous vous demandons d'intervenir auprès de votre gouvernement pour que Stuart Chistie et Francisco Carballo soient remis immédiatement en liberté, ainsi que pour leurs compagnons de geôle.

Susan Hall, Leif Flemming Jensen, Tony Murphy, du Comité anglais de Défense Christie-Carballo; Mark News, du Comité des 100 de Londres; Tony Smythe, de l'Internationale des Résistants à la Guerre; Suzy Chevet, de la Fédération Force Ouvrière des Fonctionnaires; Maurice Joyeux, de la Commission Exécutive de l'Union Départementale; Maurice Laisant, secrétaire des Forces Libres de la Paix; Marc Prevotel, de la Fédération Anarchiste.

***

Cher camarade,

Ayant rencontré le camarade anglais Stuart Christie dans un camping du Gard, j'ai pu trop rapidement, certes, apprécier ce caractère généreux et pacifiste. En dépit de la tournure du procés et du jugement qui fut rendu, je persiste à croire à l'innocence de ce camarade qui fut sans doute dénoncé par quelque mouchard trop empressé à faire valoir la qualité de son sale métier.

Je vous prie de bien vouloir ajouter ma signature au bas de la protestation collective contre cette ignoble arrestation.

G. Michaud dit G. Britel
à Spéracèdes A. M.

UNA MANIFESTACION EN PRO DEL AUMENTO DEL SUELDO

PARIS (OPE).—Cuatrocientos trabajadores de la fábrica de automóviles «Pegaso» han llevado a cabo una manifestación pacífica en el centro de Madrid, frente al local de los Sindicatos para apoyar su petición de aumento de sueldo y acelerar las conversaciones en curso para el establecimiento de un nuevo convenio colectivo. Han desfilado en pequeños grupos y se han dispersado sin que ocurriese el menor incidente.

EN FAVOR DE UN ANARQUISTA ESCOCES

PARIS (OPE).—De «Le Monde» en despacho de la A.F.P.:

«El Comité de Defensa de Stuart Christie, que acaba de ser condenado a 20 años de cárcel por un tribunal militar español, se propone apelar a un tribunal superior contra dicha sentencia. El comité está representado en Madrid por Mr. Marc Dermot, diputado laborista por Derby. Por su parte lord Bertrand Russell ha pedido al Gobierno británico intervenga cerca de las autoridades españolas a fin de obtener la libertad inmediata del joven anarquista escocés.

Gran velada artística

Con el objeto de conmemorar el 30 aniversario del movimiento de 1934, en Asturias, el Sub-Comité Regional de Asturias, León y Palencia, en colaboración con el círculo García Lorca, organiza una velada artística que tendrá lugar el día 24 de octubre próximo, a las ocho y media de la noche, en la acogedora sala la «Fraternelle», 21, rue Yves Toudic. Metro: République.

Actualmente, está en preparación el programa con el que, además de recordar aquella fecha gloriosa, rendiremos un homenaje de simpatía a la oposición obrera e intelectual de nuestro país.

Invitamos a todos los compañeros y a los españoles, amantes de la libertad a que asistan a este acto fraternal.

Para toda información, dirigirse al local de la C.N.T., 24, rue Sainte-Marthe, Paris, X^e.

DISCOS

«Los bienes de la Iglesia Católica, los de Estados extranjeros y personas y entidades sujetas a cláusulas establecidas en concordatos, convenios internacionales o en virtud de pacto solemne con el Estado franquista, son y seguirán siendo únicas excepciones para la contribución urbana dentro de la nueva ley de Reforma del Sistema Tributario. Otra entidad que se verá exenta es la Falange Española Tradicionalista y de las JONS.»

Es decir, que el Presupuesto de la nación española descansa en plomo y pena sobre los hombros únicos de los españoles ajenos al Partido Unico, a la Iglesia Unica, al Cuartel Unico, a la Sinvergüenzería Unica... en cuanto a protección del Estado. Lo de las embajadas extranjeras es la píldora endulzada con sacarina.

Y lo grave no es lo que tales instituciones no pagan, sino lo que cobran, la energía «patria» que absorben, las riquezas comunes que devoran. Cada Ministerio es una enorme ventosa para el chupeo inconsiderado de savia española acanalada hacia los cofres y los estómagos de personas-alimaña pintarrajeadas de servidores de Dios y del Orden, dos pretextos inconmensurables que no supieron descubrir los Siete Niños de Ecija, los Puc d'Arbucies, y toda otra caterva de pedernalistas.

Para que una Carmen pudiera lucir escandalosas y costosas vanidades, para que los sucesores del padre Calomarde lograran rociar sus templos e interiores palaciegos con lluvias de oro; para que la pavonería clodoaldística consiguiera naufragar en mares de champaña y de ludibrio sus ocios profesionales; para que el marchismo desaforadamente bandidesco lograra diploma de honradez en la sociedad española, precisó desangrar violentamente o con torturas a dos millones de iberos, logrando así, con el silencio de la muerte, con el mantenimiento del pánico, la conformidad letal de la población representada.

«Nuestros» representantes franquistas no pagan, pero vegan; para luego zambullirse en el puchero patrio hasta dejarlo seco.

En nombre de Dios y de la Patria, crece hasta el espanto el desarrollo de tiburonescas y bendecidas tragaderas.

DISCOBOLO

Nuestra crisis, su análisis y posibles soluciones

X.—Una solución de recambio: el colectivismo agrario.

SO pretexto de que no se puede prever cómo van a presentarse las cosas cuando nos sea permitido volver a España para plantar las tiendas confederales hay quienes niegan a los demás el derecho a tomar precauciones para que no les pille el pedrisco en el campo raso. ¿No hablamos del pasado heroico a troche y moche con insistencia de poseídos, sabiendo este pasado muerto y a veces maloliente? ¿Por qué no nos sería permitido explorar el porvenir, que es la continuación de la vida de espaldas a la tumba?

Ahora bien, representarnos este futuro de España como si no hubiera transcurrido un cuarto de siglo, como si no hubiese ocurrido una transformación profunda de cosas y de valores, es todavía peor que querer salvar los obstáculos cerrando los ojos ante ellos.

El principal obstáculo es que no podremos enfocar la lucha con la alegría, la improvisación y el salga lo que saliere de antaño. La parva del pasado fue el derroche de energías sin tino, la exuberancia destructiva, la falla en los momentos cruciales en que era solicitado el cerebro. Lo fue el disfrazarse de ministros y poblar las alcaldías de patanes en mecedora. El grano fueron las buenas cosas que hicimos y las que quedaron esbozadas.

Contra el mito de la revolución milagrera, retirado de la circulación por la experiencia de los hechos, la solución de recambio pueden ser las Colectividades. Ya sé que ocasiones como el 19 de julio de 1936 no se repiten sino de siglo en siglo. Pero cuando hablo de la resurrección de las Colectividades no me refiero a aquellas que nos cayeron, como quien dice, como el maná del cielo.

Mucha gente ignora que en 1936-39 muchas Colectividades se fundaron sin requisas o sea sin expropiaciones. Pequeños propietarios juntaron sus tierras, animales y aperos. No eran precisamente las mejores tierras. Tierras de las mejores se ofrecían en trueque a los «individualistas» rabiosos cogidos en medio, en premio a que permitieran la concentración parcelaria de los colectivistas.

Hasta en esto fue original el movimiento colectivista del 19 de julio. Se sabe que tan funesto es el minifundio como el latifundio. Los jacobinos de la República no pudieron con uno ni otro. Los sagrados intereses, la venia o vista gorda de los primates gobernantes, hizo que se diese con la trampa que lleva de par toda ley. La copiosa legislación sobre concentración parcelaria fue tan inútil como la Reforma Agraria antilafundio.

Pero los colectivistas lucharon victoriosamente en ambos frentes. Para lo que estamos tratando lo más importante es que 25 años de contrarrevolución no han podido enterrar el colectivismo agrario español, reverdecido en 1936 por los más humildes representantes de la C.N.T. La contrarrevolución agraria fue una cruzada predicada por los comunistas de Stalin e impuesta a bayoneta calada por Lister a las órdenes de Prieto y Negrín. Los cruzados de Franco le pusieron broche.

Pues bien, la revolución colectivista continúa. Todo lo efímero de la revolución del 19 de julio, las casacas ministeriales holgadas y la inflación de burócratas y nuevos ricos se fue al diablo. La semilla colectivista sigue germinando.

Abrahán Guillén, un comunista heterodoxo que no nos quiere ni pizca, y que suele reírse del *todo o nada* de los anarquistas, nos da la razón a contrapelo:

«Nuestro derecho consuetudinario está impregnado de colectivismo agrario. No choca, por tanto, que en plena Revolución Española, luego del 18 de 1936, los campesinos españoles agruparan sus pequeñas propiedades en colectividades, para incrementar la productividad de la tierra; este movimiento colectivista era espontáneo, no impuesto a los campesinos como lo hizo Stalin; era la voluntad del campo, que rechaza el latifundio y el minifundio por ser dos anacronismos: uno por exceso de tierra en manos de una sola familia o persona; otro, porque la familia o la persona pobre ya sólo tienen tierra para cavar su tumba» («25 años de economía franquista», Buenos Aires, 1963, página 64).

De Franco dice que «se ha visto obligado a crear el servicio de Concentración Parcelaria». Pero lo más interesante lo dice a continuación:

«En Vasconia, aun con el régimen de Franco, ha surgido un poderoso movimiento campesino de colectivización o cooperativización agraria que tiene por finalidad concentrar en una sola empresa rural todos los minifundios dispersos y establecer el trabajo común, mecanizado y racionalmente dividido, para elevar su productividad en beneficio de todos los colectivistas o comunalistas» (p. 65).

Después de afirmar que Franco no ha podido frenar este movimiento y se ha visto obligado a darle impulso mediante el Crédito, agrega:

«Los movimientos campesinos cooperativos y comunales que se están produciendo en España son el porvenir del país. Están dando un magnífico ejemplo los municipios que han sometido a la asamblea pública la creación de una cooperativa rural que abarque a todo el lugar. Cada asociado o cooperador ha recibido acciones no especulativas por el valor de las tierras o bienes que integra en la cooperativa. Estas acciones reciben un módico interés y son amortizables en cómodas cuotas. El que más acciones tiene no tiene más votos, como sucede en la dictadura económica del capitalismo de las sociedades anónimas, sino que, con más o menos acciones de la cooperativa rural no se puede ser el director-gerente o el presidente más que a condición de ser votado, plenamente, por la asamblea soberana» (p. 66).

Aquí mismo, en «Le Combat Syndicaliste» (número 307), se ha reproducido un suelto de la OPE sobre colectivización de montes comunales rescatados en Dicastillo (Navarra), pueblo de 1.200 habitantes. Dicastillo se encuentra al pie de Montejurra, Meca del troglodismo carlista. Según la información «hoy puede Dicastillo ofrecer al mundo el ensayo de cultivo colectivo de sus terrenos comunales».

Prometimos volver a ocuparnos de Lorenzo de Vedia y de su artículo de «La Protesta» de Buenos Aires de diciembre de 1963. La cita complementaria es esta:

«Las comunidades aisladas cobran importancia por su papel experimental. Las primeras objeciones que se les hicieron a las postulaciones anarquistas fueron las de su impractibilidad, en función de que era la vida societaria la que provocaba naturalmente las conductas egoístas inherentes al ser humano como gregario y que constituía la base de los males sociales que pretendemos desterrar. Poco después, ciertas comunidades de la India surgieron como permanente ejemplo de lo que puede dar la capacidad humana de convivencia cuando no se ve forzada por estructuras artificiales. Por motivos tradicionales desenvuelven sus actividades sin organismos represivos de ninguna índole. A pesar de no estar en la intención de sus integrantes la experimentación de un modo de vivir para un mundo mejor, tienen el enorme valor de ser el resultado natural a través de milenios, lo que significa que ese modo de vivir lo han practicado cientos de miles de seres humanos y que no es el resultado de unos pocos idealistas. Pero la experimentación concreta e internacional se da recién con las comunidades aisladas experimentales de nuestro tiempo. Los Kibutzin de Israel, y algunas comunidades cristianas, han logrado una convivencia sin autoridad compulsiva, a pesar de tener algunas 400 personas, basadas en organismos de carácter únicamente administrativo. Estas comunidades no son anarquistas ni están alistadas en el movimiento libertario de hoy, pero el solo hecho de originarse como protesta a las formas de relación interhumana habitual y de estar en la nómina de experimentaciones comunitarias antiautoritarias les otorga un valor inestimable desde nuestro punto de vista.»

JOSE PEIRATS

La transición

(Continuación y fin.)

Todos estos tradicionalistas, monárquicos e idólatras de la hispanidad a la manera de Maeztu, olvidan que, no sólo se ha de achacar a la monarquía borbónica y a las revoluciones liberales toda la desgracia de España. La nación que el caudillo se propuso alzar levantando la lápida de El Cid y montando a este en caballo de guerra para ganar batallas y volver al imperialismo, volver a rehacer a aquella nación poderosa y temida entonces, al advenir Carlos I, al trono y al morir Carlos II, es decir, al desaparecer los Austrias, quedó hecha un yermo miserable y casi despoblado, donde la mentecatez desplazara a la inteligencia, la mojigatería a la virtud, la superstición a la fe, la vanidad al honor. Una nación despreciada y aborrecida por las monarquías de Europa que se prestaron como buitres en la guerra de Sucesión, a disputarse la carroña putrefacta de su cadáver. No; los borbones no hicieron más que continuar la obra, y Franco, rematarla. Y en este remate que ha durado veinticinco años, los mismos cuervos nacionales y extranjeros que se cebaron en su carroña, preparan el advenimiento de un rey, el paso a unos monárquicos sin prestigio, y a una nobleza española que, durante generaciones alu-dieron los deberes y responsabilidades de la vida pública. Hicieron de su indiferencia por las cuestiones políticas una virtud, contrariamente a los ingleses, y en consecuencia, eran y siguen siendo ignorantes e ineptos, incapaces de servir a la misma corona, cuando menos al pueblo español.

Y no hay que olvidar tampoco —y nosotros menos que ellos—, que el primer disturbio contra la República se produjo el 11 de mayo de 1931. Los monárquicos en Madrid salieron a la calle desde su Círculo y en manifestación provocadora gritaban viva el rey y muera la República. El pueblo se indignó y quemó algunos conventos, y quiso pegar fuego al odiado periódico «A B C», gritando a pulmón lleno, Un, dos tres, muera Berenguer... No pasó de algarabía. Pero esto puede repetirse, y en esa transición, el pueblo puede manifestarse, debe manifestarse y gritar, dos, tres, cuatro, muera Franco. Este es el ser de España, el querer del pueblo español.

Decía Victor Hugo en la carta que he leído al comienzo de mi peroración: «Una monarquía más en el Continente, ¿a qué conduce?. España súbdita de un rey o súbdita de las potencias. Qué rebajamiento. Por lo demás, establecer a estas horas una monarquía, es darse trabajo para po-

Centenario proletario (La A.I.T.)

(Viene de la página 4.)

to particular de la sección a la cual pertenece.» Lo que equivalía a decir que, al fin de cuentas, el reglamento particular prevalecía por encima del general.

La presencia de los intelectuales en el seno de la Internacional, posición defendida por los ingleses particularmente, o su marginamiento como deseaban los franceses «era de capital importancia —dice G.D.H. Cole—, pero tenía significación algo diferente para las delegaciones de los distintos países. Para los ingleses se trataba sencillamente de aceptar la ayuda de algunos pocos miembros de otra clase social, como Marx y un reducido número de simpatizantes pertenecientes a la clase media, con quienes los sindicatos obreros colaboraban en la Liga Nacional de Reforma... Para los franceses, por otra parte, el problema estaba en si la masa grande y activa de los revolucionarios republicanos dirigida sobre todo por los miembros de la clase media, debería ser admitida en la Internacional que, de ser admitidos, quedaría casi seguramente dominada por ellos de inmediato, al menos en París. El grupo francés, que tomó parte en la fundación de la Internacional, trataba sobre todo, de construir un movimiento característicamente obrero, basado en la federación dentro de sindicatos locales de *sociétés de résistance* que se estaban organizando en los diferentes oficios. Este grupo quería que estas asociaciones puramente obreras sirviesen de contrapeso al movimiento republicano no revolucionario de los intelectuales de la clase media y al mero *émeutisme* de los blanquistas y otros clubs revolucionarios, y éstos respondieron acusando a los sindicalistas de estar en alianza secreta con Napoleón III, en contra de la revolución. La Internacional misma tuvo que hacer averiguaciones de esta acusación, y la rechazó por no tener fundamento, lo que era cierto. Pero es verdad que los dirigentes franceses de la Internacional estaban mucho más interesados en las huelgas y en los movimientos económicos que en la política, y estaban decididos a evitar que los políticos radicales se apoderaban de su movimiento...» (23). Lejos, empero, lo señalado hasta aquí, de significar un acuerdo unánime entre los franceses que «estaban divididos entre sí en dos grupos, los moderados, dirigidos por Tolain, que deseaban organizar un movimiento político obrero, a base de los sindicatos y luchar en las elecciones (24) con independencia completa de los radicales de la clase media, y el ala izquierda de los sindicatos, dirigida por Eugène Varlin, que no tenía fe en la acción parlamentaria y esperaba convertir a los sindicatos, a través de federaciones locales y regionales, en una fuerza revolucionaria independiente, lo bastante fuerte para arrebatar la dirección de la revolución a los radicales de la clase media.» (25). Instintivamente, pues, tanto la fracción mayoritaria de Tolain como la minoritaria y ya abiertamente anarquista de Varlin, se oponían a la presencia del intelectual, la mayoría de los cuales integraban la clase media. Esta oposición fue justificada, en un momento de sinceridad, por Marx en una carta que le dirigiera a Engels el 25 de febrero de 1865: «... los obreros parece que buscan a *excluir* a todo hombre de letras, lo que es, sin embargo, absurdo ya que los necesitan en la prensa; *pero es excusable, vistas las traiciones continuas de los intelectuales...*»

VICTOR GARCIA

(Continuará.)

(23) G.D.H. Cole. Op. Cit. Tomo II, pág. 106 y 107.

(24) Efectivamente, antes de que se fundara la Internacional y con motivo de las elecciones francesas complementarias que tenían que celebrarse en el mes de marzo de 1864, sesenta obreros parisinos redactaron y publicaron un manifiesto que apareció en la edición de «L'Opinion Nationale» del 17 de febrero en el que se trata de justificar la participación de candidaturas obreras en las elecciones. El «Manifiesto de los Sesenta», como ha quedado calificado después, era una extensa exposición en donde había puntos de coincidencia con el proudhonismo, pero donde también había discrepancias. El primer impulso de Proudhon fue más bien condenatorio: «En el fondo, ¿qué hay debajo de esto? bastante presunción, ambición, ignorancia, hasta espíritu intrigante y poca moral. Todos estos miembros de sociedad de crédito mutual y de delegados a la Exposición de Londres me parece que están solicitando suscripciones y delegaciones del gobierno... Se les ha mimado mediante elogios insulsos; se lo toman en serio, se codean con la burguesía y le dicen: ¡Queremos un puesto!» (Carta a Larramat del 29 de febrero de 1864). Sin embargo, ocho días después, Proudhon escribía en el mismo periódico «L'Opinion Nationale» (8 de marzo de 1864): «Seguramente que me regocijo del despertar de la idea socialista... Ciertamente que soy de vuestra opinión (a los obreros) y de la de los Sesenta, de la que la clase obrera no está representada y debe estarlo. ¿Cómo podría profesar otra opinión? ¿La representación obrera no es acaso, hoy como en 1848... la afirmación del socialismo?».

La originalidad del «Manifiesto de los Sesenta» frente al de Los Iguales y al Manifiesto Comunista estriba, según Maxime Leroy, prologuista de «La Capacité politique des Classes Ouvrières» (París 1927) en que «Mientras los autores de los otros manifiestos pertenecían a las clases dichas privilegiadas», los autores del de los Sesenta eran trabajadores.

(25) G.D.H. Cole. Op. Cit. Tomo II. Pág. 107.

La carrera está abierta

(Viene de la página 4.)

siones aliancistas dedicadas a distraernos y a ganar tiempo. Pero si observamos bien, vemos a los partidos políticos en exilio, prepararse para entrar en el país por la puerta grande. Franco es un fetiche desgastado que no ha engañado a nadie, ni a sus mismos partidarios. No podrá continuar siendo lo que fue, pero hasta la fecha sirve aún a todos aquellos países que tienen intereses en España. Si Norteamérica y el Vaticano hubiesen encontrado un partido o unos hombres que les ofrecieran suficientes garantías de mantenimiento de una paz en el país, tal como ellos quieren y entienden, aún haciendo ciertas concesiones, haría tiempo que Franco habría sido liquidado. Pero si entrar por la puerta grande representa para muchos políticos españoles el Alfa y el Omega de sus aspiraciones, es también verdad que a algunos de ellos se les escapan las responsabilidades con las cuales tendrán que cargar. Significaría para todos ellos aceptar el compromiso con los militares, con la Falange, con los dueños de las formidables riquezas acumuladas desde el 39 hasta hoy con el hambre de los españoles y, sobre todo, aceptar el compromiso con la máxima potencia que domina hoy España, la Iglesia, sostenida por el interés norteamericano. Significaría aceptar, si no excusar, el hecho consumado que pasa de un millón de muertos. Los políticos o el gobierno que entrarían en España en estas condiciones tendrían que renovar el reconocimiento de las bases norteamericanas aéreas y navales allí establecidas. Lo que lleva implícito el reconocimiento de la ingerencia yanqui en los asuntos del país, sin hablar del peligro que representan estas bases para la seguridad y la paz del pueblo español, en el caso de estallar el último conflicto debido a algún cretino, al cual le dé la chaladura de apretar el funesto botón.

A excepción de los trabajadores, hoy muchos sectores, que integran la vida económica y política del país, se hallan comprometidos con el régimen. No ha habido necesidad de obligarles. Por la fuerza de las cosas ha sido así, y los intereses creados que derivan de ello forman la base de la economía de España. Si los políticos y los partidos se decidieran al mal paso, es decir, a entrar, pese a todo, por la puerta grande, se encontrarían en un país en pleno desbarajuste económico acrecentado por la huida del capital hacia lugares del mundo más seguros. Paralelamente tendrían que enfrentarse con el problema acuciante de las reivindicaciones obreras y a los infinitos problemas de justicia y economía que acarrearía el cambio de régimen.

A algunos de estos políticos no se les escapa tampoco que Norteamérica no regala nada, que estas bases militares se mantienen indirectamente, con el sudor, las lágrimas, la pérdida de libertad y el hambre de un pueblo que ningún mal les hizo a los americanos, los cuales por medio de sus dólares, mantienen en pie un régimen que es una vergüenza para todos los hombres libres.

ANTONIO PEREIRA

Les farceurs de l'enseignement libre

Ces gaillards-là ressemblent étrangement aux farceurs de l'enseignement laïque, en ce sens que leur liberté est conditionnée par la soumission des esprits au « mensonge-dieu », comme la liberté des seconds est l'expression du « mensonge-politique » incarné par l'Etat.

Donc, en juin 1964, s'est tenu à Paris, le Congrès de l'Union internationale pour la liberté de l'Enseignement.

Un certain Hoffmann (Allemagne) a défini, selon lui, la démocratisation de l'Enseignement:

a) *Un enseignement qui ne peut plus être édifié sur des privilèges qu'ils soient d'Etat ou de « classes », c'est-à-dire, le droit naturel pour chaque enfant de pouvoir développer ses dispositions naturelles.*

Il est vraisemblable que ce jésuite entend par là les dispositions acquises par le baptême... et par les fréquentations religieuses; et que l'Eglise tenant ses privilèges de Dieu le Père, l'autorité de ce dernier ne peut être contestée par les Etats quels qu'ils soient. La liberté, qu'elle soit la manière des monstres religieux ou politiques, pour dissimuler leurs calculs ambitieux, me laisse frémissant de colère et de dégoût ! Pauvre liberté qui prend l'allure d'une fille de joie ! Tristes farceurs qui tentent de l'assassiner après l'avoir violée !

b) *La démocratisation de l'enseignement signifie aussi le refus d'un dirigisme étatique et d'un monopole de l'Etat sur l'école.* »

Oh qu'avec humour ces choses-là sont dites !

Car, *en fait*, il s'agit de remettre à l'Eglise, le monopole de l'Etat..., et si ces farceurs étendent sur le droit de l'enfant à son complet épanouissement au sein d'une athmosphère vicíée par les mensonges les plus ridicules, ils n'en reconnaissent pas moins la valeur de l'Etat en tant que responsable financier de leur sainte mission...

Nous serions pourtant d'accord un instant avec ces jésuites quand ils dénient à l'Etat le droit d'enseigner. Pour nous, l'école laïque et l'école religieuse, qui se disputent la prérogative d'enseigner, ou plutôt, d'asservir les esprits à leurs autorités et à leurs dogmes, ne sont que les expressions, concurrentes mais complémentaires, d'une société fondée sur le « droit inégal », sur la différence des conditions sociales résultant de l'accaparement des privilèges par les Malins et les Sorciers...

La liberté de l'enseignement n'existe nulle part au monde, parce que partout l'esprit de l'enfant est accaparé par des forces hostiles à son développement. L'Etat, par l'école laïque — encore un succédané de la liberté — se propose de stériliser l'esprit de l'enfant du sens de la justice, d'anéantir en lui une volonté de libération qui pourrait éclore d'un objectivisme naturel ou acquis au contact des iniquités sociales... Alors, l'école laïque fabrique des esclaves pour le capitalisme privé comme pour le capitalisme d'Etat.

L'Eglise, par l'école arbitrairement déclarée « libre », puissance spirituelle, financière et temporelle, s'efforce de consolider les avantages matériels acquis au cours des âges en fixant les imaginations enfantines autour de croyances grossières qui maintiendront l'homme dans la peur d'une mort ouvrant sur un châtiment objectivement burlesque ! Ces deux écoles sont à égalité dans l'infestation des esprits par la peur : peur de la Loi ! peur de Dieu !

Jaurès, à Lyon-Vaise

(Suite de la page 1.)

nexion de la Bosnie-Herzégovine ? »

Malvy tente de s'éloigner. Alors, Jaurès lui crie :

« Alors quoi ? Vous allez permettre ça ! La France de la Révolution entraînée par la Russie des moujiks contre l'Allemagne de la Réforme...? »

Malvy s'éloigne.

Les événements se précipitent en une course à la mort. Le bruit se précise que l'Allemagne vient de décréter : l'état de danger de guerre. Une délégation socialiste, conduite par Jaurès, décide d'aller trouver Viviani. Cette délégation est composée, en plus de Jaurès de: Bedoux, Bracke, Cachin, Longuet. Cette délégation n'est pas reçue par Viviani, mais par Abel Ferry, sous-secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères. Auprès de celui-ci Jaurès expose, à nouveau, son point de vue et précise : « Vous êtes victimes d'Iswolsky et d'une intrigue russe ! » Abel Ferry l'écoute puis lui demande :

« Et maintenant, qu'allez-vous faire ? »

« Continuer notre campagne contre la guerre, répond Jaurès, et vous dénoncer, ministres à la tête légère, dussions-nous être fusillés ! »

« Vous ne le pourriez pas, rétorque Ferry, vous seriez tué au premier coin de rue. »

C'est fini. Jaurès se rend au Croissant; à l'angle de la rue Montmartre et de la rue du Croissant, dans cet immeuble qui abrite la rédaction de plusieurs journaux, « L'Humanité » y a ses bureaux. Jaurès, avant de monter à ceux-ci, s'arrête pour dîner au Café du Croissant, situé au bas de l'immeuble. Il s'assoit à une banquette et tourne le dos à la rue du Croissant; il est près d'une ouverture extérieure qui donne un peu d'air en cette chaude journée de juillet. Un rideau léger flotte par le courant d'air qui s'établit par les ouvertures ouvertes de la rue Montmartre et de la rue du Croissant. Dans cette salle, se retrouve le monde du papier, les travailleurs du soir et de la nuit. Il y a un groupe du journal « l'Humanité », un autre du « Bonnet Rouge »; il y a, également, des pacifistes, des anarchistes, tous sujets figurant au carnet B. Il existe, malgré tout, ce carnet B en est la preuve, une poignée d'hommes qui ne pactisent pas avec le crime.

A 9 heures 40, le rideau se trouvant derrière Jaurès, s'écarte légèrement, le canon d'un revolver apparaît quelques secondes, deux claquements, deux éclairs, Jaurès s'effondre, tout est fini. Le dernier espoir de lutte contre la guerre n'existe plus. La troublante prédiction du sous-secrétaire d'Etat, faite quelques heures plus tôt, s'est réalisée. Les nationalistes auront leur guerre. Le peuple, victime d'une campagne de presse, comme celle faite en ce mois d'août 1964, part inconsciemment tuer d'autres inconscients.

Anarcho-syndicalistes, apolitiques, nous saluons, malgré toute la faiblesse, la crédulité, l'inconscience, le crime des hommes, tous ceux qui, indistinctement, au-dessus des mythes et des patries, ont le courage de demeurer humains.

RENE VILLARD

Nada es igual, ni lo mismo

(Viene de la página 4.)

bién execrados y olvidados, una vez destruídos y aniquilados. Ser dictador no es siempre un buen negocio. Queda constancia en la vida de todos los pueblos que ninguna dictadura es solución a los múltiples problemas sociales.

Los propios partidarios del dictador terminaron con la vida política y la física de G. Vargas, que tuvo que suicidarse; el duce y el führer fueron obligados a renunciar de sus cargos para encontrarse pronto con doña Parca. Somoza y Trujillo fueron ejecutados, muertos en atentado personal. Batista y Perón viven en el destierro —en España— y esperan la segunda vuelta. M. Pérez Jiménez sufrió extradición y de Norteamérica pasó a ocupar la cárcel en Caracas, para comparecer ante los tribunales acusado de ladrón.

Siguen vigentes, aún se sufren las dictaduras, en la URSS —sus zonas de influencia—, Portugal, Paraguay y España. El dictador vitalicio del mundo, el campeón universal, lo es hoy el caudillo de España. ¿Cómo terminará el oprobioso régimen de la dictadura imperial y católica de España? ¿Al modo de Italia, Brasil, Alemania? ¿Cómo en Santo Domingo, Nicaragua o Bolivia cuando el presidente Villarreal? ¿Tendrá aún tiempo el dictador de España de gozar el asueto de vacaciones como las que disfrutan Perón y Batista? ¿Tendrá sucesor como lo tuvo Stalin? ¿Le espera la suerte de Primo de Rivera o de Porfirio Díaz, que dejaron sus huesos en la capital de Francia, abucheados por su pueblo y corridos del mundo?

¿Hemos acaso pensado en las razones históricas y morales que permiten que en Rusia y España no terminen los regímenes de opresión, ni sucedan las mutaciones que hace tantos años se produjeron en otras naciones?

Existen, empero, los antídotos contra las dictaduras. Lo malo es que no se emplean. Están a la mano de los hombres y de los pueblos. ¿Por qué no pueden encontrarlos? ¿Cuáles son los resortes que impiden alcanzarlos?

Los españoles, los que abominados de todas las dictaduras, podríamos y deberíamos aprender la lección y ponernos de acuerdo para obtener cuanto antes el fin de la dictadura. Hacer un esfuerzo para ayudarla a desaparecer. Aprovechar el descontento que la propia acción nefasta de la dictadura fomenta. Los pueblos en su lento avance —simples cambios de gobernantes, de gerentes, acumulación de leyes nuevas— indican que sin libertad política no se puede luchar ni formar organizaciones de presión y nuevas conquistas. Para que en España renazca la CNT, la fuerza del movimiento obrero emancipador y progresista, para que puedan cumplir su misión los sindicatos obreros, tiene que ser destruída la dictadura, pulverizar el régimen. Todo lo que sea como primer paso, el simple cambio de régimen —simple pero también difícil— político, destruir la dictadura, será mientras todos sufrimos esclavitud y tiranía, el móvil de las intrigas y disputas partidistas de fracción, para sólo lograr la supremacía de los «alzados» y los cruzados.

No es lo mismo el terror de una dictadura a la española que, el legalismo político de la democracia que mantiene vigentes las conquistas constitucionales del pueblo y los derechos de los trabajadores. Conviene siempre saberse aprovechar de las discordias internas de las dictaduras y ayudar al pueblo para que pueda salvarse y repetir los empujones. Si es cierto que la historia se repite, es cuestión de que podamos verlo. Trabajemos todos para que termine la dictadura en España.

RENE SCARY

B.D.I.C

española (Conferencia de J. Sevilla)

co tiempo. La decoración va a cambiar.»

Pero mientras esta decoración no cambie, los españoles seguirán siendo colonia del Estado español. Y esto no puede durar, no debe durar más tiempo. Un pueblo como el español, que ha dado origen a esa familia de naciones americanas preñadas hoy de porvenir histórico, no es una entidad condenada a no poder superar en su propio suelo el Estado bárbaro o semibárbaro, el Estado de conquista, el Estado militar, que ha sufrido durante tantos siglos y continúa sufriendo hoy. El destino de España no es fatal ni estático, sino dinámico, perfectible. Su estado de pobreza relativa, del atraso de la sociedad española, es producto del atraso de su economía, y del atraso cultural de sus clases dominantes.

Todos convenimos en que existen diferencias entre la España de entonces y la de ahora. Unas, que derivan de la honda transformación que el mundo viene sufriendo con ritmo acelerado y a cuya influencia no puede sustraerse ningún país. Otras, que nos son a nosotros privativas, como la trágica experiencia de la guerra civil, agravada en sus proyecciones ulteriores por la acción nefasta del franquismo.

Es verdad, por otra parte, que los españoles, a los que incumbe resolver las cuestiones de nuestra hora, no son, en su mayoría, y por razones de carácter biológico, los mismos que intervinieron en las luchas políticas y sociales de aquel tiempo; pero esta desemejanza que es solamente física, no impide el que descubramos el sentir oculto de los inspiradores de algunas de las fuerzas políticas, más o menos clandestinamente que se están organizando, fuera y dentro del país, y concretamente en los monárquicos. intenciones que denotan el propósito de prescindir del pueblo, de los trabajadores españoles, retornando a los lamentables procedimientos del pasado.

Y es esto, lo que nosotros debemos denunciar. Son, esos maquiavélicos recursos los que en el aire de esa transición pululan aún halagándonos con alianzas tan heterogéneas, tan discontinuadoras, que no nos merecen confiar en su intención y propósito.

España necesita volver a ser. Pero para volver a ser, necesita de todos los españoles grandes y pequeños, y... cuidado con aquellos que creyéndose grandes, se les ve el plumero de la avaricia de poder y mando; y estos, son legiones.

Es cierto que España se desfranquiza después de 25 años de tiranía y con un millón y medio de muertos en el haber de Franco. Vivimos unos momentos en que no son posibles ni pueden conducir a nada los estiras y afloja, los zig-zag, ni las volteretas de grupos ni grupitos. Hay que actuar a fondo y con responsabilidad, cohesionado con el pueblo que, cuando se da a una causa, es el único que no maniobra con doble sentido. Prepararlo para construir el futuro de España, el ser de España, que sólo él es propenso y capaz de edificar una estabilidad social y económica, más en consonancia con la evolución y el desarrollo de la mecánica, de las ciencias y de la convivencia en común y libre, que las que puedan proporcionar las monarquías viejas y gastadas en la balanza histórica de las naciones modernas; que, las que pudieran conseguir estos últimos sindicatos católicos de espíritu amplio, progresistas; esos «católicos de izquierda», como los llaman los monárquicos, o «la bête noire», que se aprestan a reivindicar libertades poniéndose al lado del pueblo como nuevos cristos redentores, de conformidad y acuerdo con el Vaticano, con las Encíclicas lanzadas por Juan XXIII (bis), para poder seguir controlando conciencias y continuidad dogmática después que el cambio de decoración política se halla verificado.

Decía Dionisio Ridruejo en un momento de sinceridad (dudosa), y, encontrándose fuera de España y de las garras de Franco, que, *«Frente a los hombres heréticales los hombres pontificales, fieles a lo que su nombre significa, se afanan por tender puentes entre lo distinto y separado, por reducir a comunidad la dispersión.»*

Pero, Ridruejo, hombre pontifical, no discrimina su fasto abolengo, y guarda cuidadosamente su ser y pensar, para un día quizás, emprender nueva marcha dudosa y antihumana como la emprendida en el 36, con Falange y Franco. Y esto pudiera bien ampliarse a casi todos los que hoy optan porque el cambio se realice pacíficamente.

La rebelión contra Franco está en marcha. Vivimos hoy como ayer, solos. Solos para luchar contra todo avento venga de donde viniere, pero no hay que olvidar que formamos parte de la España de hoy, y que hoy, tras los años de opresión, se encuentra dividida en fracciones tan dispares, que es difícil convencer, y más difícil agrupar y cohesionar.

De las tres Españas que manejan los intelectuales de hoy: la oficial, la peregrina y la silenciosa, formamos nosotros una parte integrante de la última; la más numerosa, la más contundente, la más eficaz para renovar, evolucionar y revolucionar.

El movimiento libertario español vive en pie de guerra contra la España oficial, antes y después de 1936. Tenemos presente siempre y en todo momento, aquel proverbio asturiano que dice: «Si tú quieres conocer a tu vecino, dale un pequeño puesto de mando.» No vamos a prestarnos a maniobras políticas de izquierdas o derechas. Nuestra misión es más alta y tiende a vuelos más libres de los que puedan proporcionar los espacios políticos de toda clase; pero hemos de reconocer que, después de 25 años, y a pesar de la inverosímil protección que le ha dispensado la Iglesia católica y las más influentes cancillerías occidentales a Franco y a su régimen, no ha sido posible restablecer la monarquía en España desde que se alzara Franco con su bandera contra la República. Esto nos prueba su imposibilidad existencial. Y a pesar y por encima de las alianzas, a pesar de los contubernios que pudiéramos compartir con la España peregrina y silenciosa, nuestra misión es señalar y prevenir a los trabajadores españoles, al pueblo español en general, que una monarquía como sistema o doctrina no es compatible hoy con la grandeza, libertad y prosperidad que los pueblos necesitan. Menos, mucho menos para España, cuando se denota la inutilidad evidencial de los monárquicos españoles y a pesar de los halagadores esfuerzos literarios y poéticos de los Mazas, Ridruejos, Seres, Peman y Mauras (Gabriel).

La C.N.T. y el movimiento libertario español es una fuerza determinante. Ahogado en la clandestinidad este movimiento y enfrascado en el exilio en deslindar campos e individualismos, no ha podido contrarrestar la desviación de la opinión obrera española de sus tradicionales adopciones libertarias y socialistas, hacia el comunismo; una especie de «comunismo de la desesperación.»

Ha sido el fruto natural que cabía esperar de una política insensata que orienta todos sus esfuerzos a demostrar que el comunismo es la sola alternativa posible del franquismo. Hipótesis que, por otra parte, comparten y divulgan los comunistas con sus poderosos medios de difusión, infiltración y propaganda, entre ellos, las 26 emisiones de radio que, en español y usurpando algunas el nombre de la República, bombardean a diario el cielo de España sin que nadie se ocupe en serio de contrarrestar su influjo; los que pueden, porque no saben, y los que saben porque no pueden.

La emigración española no comunista, no puede competir con las emisiones comunistas. Despojada hoy de todas las radios del planeta, se encuentra impotente para contrarrestar esa propaganda, y no puede ni tiene otro medio de influir en el interior de España que, los papeles impresos, siempre pocos por escasez de fondos, enviados y distribuídos clandestinamente. Por cada lector eventual y heroico que encuentra en territorio español los escritos de los exiliados, los mensajes de las emisoras comunistas tienen cien mil radio escuchas.

Este vacío ideológico hemos de llenarlo de nuevo. Y hemos de prepararlo aquí, sin pédida de tiempo.

La respuesta al fracaso del régimen franquista con su millón y medio de muertos para hacer de España una, grande y fuerte, ha sido nuestra victoria ante el mundo occidental que nos abandonó y que aún sigue obstinado en ayudar a Franco. Y nuestra victoria final es asegurar el porvenir de aquel pueblo con la revolución en marcha, efectiva y ascendente.

Y desde luego, ha de ser preciso que el espíritu nuestro descienda sobre ese pueblo, antes de que pueda producirse una civilización original y disconforme con el sentir y el pensar de la mayoría de españoles.

Esa es nuestra misión como idealistas; esa es nuestra obra como cenetistas libertarios.

En Rouan. 19 de julio de 1964.

¿Oportunismo o desviacionismo?

y IV

A pesar de todo el tinglado oportunista estatal, si se quiere algo hay que apelar a la huelga, de cinco, diez o quince minutos; no puede ser extensa porque las necesidades creadas por un falso espejismo económico no resisten al sacrificio. Si por azar una huelga dura, hay que «cortarla»; no sea que tomara otro derrotero. Los dirigentes sindicales saben que de la baja del horario viene, automáticamente, la disminución del salario y por ahí la catástrofe económica de la clase trabajadora. Y entonces se preparan para salvarse e incluso hablan de la acción directa en los sindicatos industriales y en los agrícolas; mas la acción directa es peligrosa, «revolucionaria», y ante el temor de cómo pueda reaccionar el Gobierno, se le coge miedo.

Ante el panorama sindical de las democracias, cabe preguntar: ¿Hay algo nuevo en la lucha de clases para que la C.N.T. tenga que modificar sus métodos de lucha? ¿Es acaso que la acción directa ha pasado de moda? Nosotros, en uno y otro sentido, afirmamos que no.

El militante confederal tiene la obligación, en estos tiempos, de decir su pensamiento con claridad absoluta, para que en la controversia pueda esclarecerse quiénes estamos equivocados. Nosotros no ignoramos, además lo hemos dicho, que nos encontramos en el mismo vacío que al advenimiento de la República; mas ello es culpa de una flojedad ideológica interpretativa. ¿Falta de inteligencia o carencia de fe en las ideas? Es posible que existan ambas cosas. Por ello no nos extraña que, al igual de ayer, ante el vacío surjan modas desviacionistas u oportunistas, pues ello parece más «inteligente» y «realista».

La C.F.T.C., revolucionariamente nada sospechosa, declaraba que «es preciso reformar los métodos de acción», y que continúa su evolución para adoptar el sindicalismo a las exigencias del mundo moderno, que es consciente de que es preciso reformar los métodos de lucha. La del sindicalismo viene a ser una lucha de todos los trabajadores para un cambio de régimen, es decir, para la transformación de las estructuras económicas, con las perspectivas de una verdadera economía puesta bajo la dirección de los trabajadores.

Por nuestras observaciones, ¿no sentimos complejos de que la mentalidad de los trabajadores españoles ha variado?. ¿Que no se nos conoce? Culpa no es de los trabajadores españoles y si lo es de los que han regentado la organización con medios y no han sentido la inquietud de dar, simplemente, a conocer el pasado, rico en matices, de la C.N.T., culminando en sus Colectividades como Economía propia.

Nosotros, como militantes, sabemos que nuevamente nos toca «correr», para dar a conocer, primero, nuestra Organización, después elaborar un amplio Plan de reivindicaciones sociales que no pueden ser raquíticas, cuya amplitud señalarán los propios trabajadores de acuerdo con las necesidades creadas y con las nuevas corrientes sociales que imperan en el mundo. Después de la conquista de la jornada de 36 horas en Sevilla por la Organización confederal y por la acción directa, hemos de luchar por su total reimplantanción.

No ignoramos que la economía española es pobre y que todo está por hacer, y que si hay que ponerse a tono con el capitalismo europeo, en industria y agricultura, ambas ramas han de transformase totalmente, lo que cuesta mucho dinero. Pero lo que nosotros no podemos abandonar es el resultado de nuestro esfuerzo. Por ello la C.N.T. ha de «empujar» para conseguir esta transformación, creando «dificultades» económicas al Estado.

La C.N.T. ha de luchar porque los productos que se exportan en bruto sean transformados en nuestro país, ya que la inevitable industrialización del campo facilitará un sobrante de brazos y la Organización no puede quedar en situación contemplativa.

La C.N.T., de acuerdo con las determinaciones del Congreso de Zaragoza, mientras no haya otro que las modifiquen, ha de luchar en su doble aspecto: reivindicativo y preparativo de una nueva economía. Ayer no sabíamos nada, mas hoy, tras la experiencia de las Colectivizaciones, estamos en condiciones de preparar algo nuevo.

Para la lucha social amplia y de Comunismo Libertario, nosotros no queremos un Munich que ayer traicionó a Europa sin conseguir evitar la guerra ni la implantación del fascismo; no queremos Munich social porque no podemos colaborar con los responsables del desastre español, y como no somos cristianos, no creemos que las bendiciones papales libren al enemigo de ayer de los «pecados» cometidos.

Nosotros nos planteamos este problema español. Al caer del franquismo (obligación de los revolucionarios es acelerar su «caída»), nos encontramos que no hay continuidad política, sustituya quien sustituya; la Monarquía no tiene prestigio, no ha dejado, afortunadamente, grato recuerdo, aunque se la imponga; los partidos políticos tampoco en nuestros días, por ser rutinarios, tienen la preponderancia social que, si se les deja, podrían conseguir; la Iglesia, a pesar de su *virage*, está bastante desacreditada, por impositiva en el mundo de la inteligencia y del trabajo existe el deseo de dejarla a un «ladito».

Nos encontramos a Falange y Comunismo en «grata compañía», mas como el sindicalismo impuesto no ha llegado a cuajar y tiene el desagrado de los trabajadores, a ambos les será muy difícil continuar esta «comunión espiritual», siendo su ruptura necesaria para, ante la nueva situación, demostrar quién no es responsable. Por otra parte, nos encontramos con las «nuevas» interpretaciones, a más de las tendencias chinófila y trotskista, opuestos al desviacionismo oportunista del Kremlin. Gran base de propaganda, inteligentemente llevada, será el oro español, que no «veremos» y sí una «lista de gastos» contrarios a nuestro erario público.

Existe, como consecuencia de esta «caída» prevista, un «vacío» que hay que rellenar y la C.N.T. ha de aceptar una estepa constituyente, forma democrata, para un tiempo que se necesita para conocer las nuevas inquietudes, a los «demás», y fijar los sindicatos. Es labor que incumbe desde hoy a la C.N.T. el convencer como línea de conducta preliminar a sus aliados sindicales y posibles aliados políticos; alianzas que deben realizarse con este objetivo previsor, pero también debe reunirse la Organización para determinar su posición clara, sin desviacionismos ni oportunismos que no necesita porque no vamos a ser más conservadores que los católicos. Por otra parte, el capitalismo se encuentra cada día con que las aspiraciones sociales crecen. Quiere dar satisfacciones, mas ellas son difíles. El mundo actual quiere cambiar, pero no encuentra manera, radicando en nosotros la obligación de acelerar esta transformación inevitable.

La C.N.T. ha de estudiar la modalidad de los Comités de Empresa (antes que otros nos adelante) en su conveniencia o no; papel de los mismos y del delegado sindical. Sabemos que estos Comités es una «transplatación» de idem rusos, pero no los podemos olvidar. Y como los trabajadores españoles tendrán prisa de vivir mejor y lo que no han conseguido en esta etapa franquista lo querrán conseguir inmediatamente, la Organización nuestra, libre de compromisos, ha de saber interpretar todas las ansias de la clase trabajadora.

La C.N.T. no puede olvidar que se planteará la Central Unica bajo el espejuelo de la Unidad Sindical. Nuestra Organización no puede dejar que las cosas marchen por sí solas. La C. N. T. ha de hacer sentir su necesidad de su Unidad Sindical. Para ello tiene acuerdos concretos: independencia sindical frente al Estado, independencia ante los partidos políticos, y aquellos que sientan estas necesidades extensivas no podrán tener cargos en la Unidad Sindical prevista.

Para ello, como dije en Thiais, la C.N.T. no puede ser «gotosa», no puede ser «reumática», no puede ser «asmática». La C.N.T. es buena moza, buena «jembra», como diríamos los andaluces; ella necesita de «savia» viril, «savia» nueva, «savia» juvenil que la aliente y le dé bríos en la dura prueba que la espera.

CARLOS ZIMMERMANN

El internacionalismo anarquista

EN la lucha contra el fascismo español, el anarquismo ibérico ha contado siempre con la ayuda desinteresada del anarquismo internacional el que, pese a lo limitado de sus posibilidades, ha contribuido no sólo con respaldo moral y material sino que el tributo humano a la causa de la libertad en España ha sido también considerable. Así, en la gesta heroica del 36, anarquistas venidos de todos los continentes aportaron su esfuerzo, sus conocimientos e incluso sus vidas para hacer triunfar la causa del pueblo y abrir vía a la Revolución.

Pensadores valiosos del movimiento anarquista internacional, como Camilo Berberi, y anarquistas anónimos que al tener conocimiento de la batalla que en España se había iniciado y de las perspectivas revolucionarias que el Movimiento Libertario español estaba construyendo, salieron de sus respectivos países rumbo a nuestras tierras liberadas del zarpazo militaroide, inflamados de pasión revolucionaria y ganosos de cumplir con el supremo deber de solidaridad que la práctica de nuestras ideas comporta.

Unos allí quedaron, como Camilo Berneri, asesinado por la contrarrevolución totalitaria, otros tuvieron que tomar el camino del exilio junto con toda la oleada antifascista que tuvo que salir huyendo al agotarse nuestras posibilidades de resistencia frente al fascimo internacional coaligado.

Junto a los anarquistas venidos de los cuatro rincones del mundo vinieron también otros hombres, con otras ideas; pero también inflamados del común anhelo de dar la batalla al fascismo internacional en España. A todos ellos el Movimiento Libertario español les reconocerá siempre su fraternal apoyo llevado al extremo de la ofrenda de la propia vida. Con su sacrificio hicieron comprender al pueblo español que en otros pueblos, pese a que tenían gobiernos que se llamaban demócratas y que se hicieron los sordos ante el crimen monstruoso que el fascismo cometía en España, había también hombres que se hermanaban con nuestro dolor y sabían compartir nuestra lucha y nuestro sacrificio.

Posteriormente al triunfo del fascismo español, el movimiento anarquista no ha arriado la bandera de lucha y durante estos veinticinco años de cruel imperio franquista en España han seguido cayendo, dando la batalla a los herederos de la barbarie nazi-fascista, infinidad de anarquistas y entre ellos no han faltado, en todo tiempo, compañeros de otras nacionalidades que han creído cumplir con su deber solidario al seguir acudiendo a nuestro lado en esta batalla permanente contra los enemigos de la libertad.

STUART CHRISTIE es el más reciente caso de esta ejemplar solidaridad del anarquismo internacional con la causa del pueblo español.

Este joven pacifista inglés, condenado a 20 años de cárcel en la España de Franco, en la España de la «liberalización», acusado de «terrorismo» sin que le hayan podido imputar siquiera un solo hecho «terrorista», simplemente por haber querido ayudar a sus hermanos anarquistas del interior en su labor clandestina, debe recordarnos el sacrificio de todos los anarquistas extranjeros que en España han caído víctimas del furor represivo del fascismo. Debe recordarnos también el deber que tenemos todos los anarquistas, principalmente los españoles, de continuar esa batalla por la cual esos compañeros se sacrificaron. Debe alentarnos para redoblar esfuerzos y no escatimar sacrificios para que el Movimiento anarquista español siga demostrando al mundo que es el único movimiento que no ha arriado la bandera frente al franquismo triunfante, hoy reconocido en todas las cancillerías y en todas las Organizaciones internacionales de los llamados Estados democráticos, y que seguimos dispuestos a continuar el combate hasta el triunfo final del pueblo español frente a sus eternos esclavizadores.

Stuart Christie, con su juventud y su ideal, es un ejemplo para la juventud española que, pese al terror homicida del franquismo, no se ha dejado acobardar y lucha en el interior, con los medios a su alcance, contra la tiranía, para que el pueblo español recobe la libertad que le fue arrebatada por la fuerza brutal de las armas.

Los que por mil circunstancias se sientan fatigados en la lucha, no deben menguar ni entorpecer sus ímpetus ni sus esfuerzos prodigados con desinterés y altruísmo, y hay que comprender el valor ideal del sacrificio de los que son sus hermanos de ideas. El ejemplo de Stuart Christie y el de nuestros compañeros del interior, como Carballo, condenado junto a él a 30 años de reclusión, es bofetada moral que debe hacer reflexionar sobre la verdadera responsabilidad ácrata.

Hay que comprender a la juventud, no minimizarla en su valer y esfuerzo, por ser parte del movimiento y continuidad del mismo en la proyección del tiempo, y estimarla en el desinterés de su sacrificio.

Hora es de que reflexionemos todos y que se comprenda que, la sola entrega a nuestros ideales hará que éstos sigan adelante y se perduren para verlos cristalizar en un real bienestar.

Eludir la responsabilidad del momento histórico que vivimos y vive nuestro país, sería traicionar la promesa y el sacrificio de estos hombres en su acendrado amor por la libertad.

OTRA VEZ

ESTOY casi seguro que una vez más no acertaré. Escribo seguro de que una vez más no me dejarán expresarme, y no veo por qué. No obstante, sigo escribiendo, pues nada cuesta probar por gustarme la línea recta, no andarme con rodeos. Somos españoles graciosos y dicharacheros, lo que tal vez aconseje moderaciones. Pero a veces se ven o se leen cosas que obligan a agitarse y a atreverse con lo que llamamos censura.

¿Nadie ha deducido conmigo que existe quién todo lo sabe, lo adelanta y jamás se equivoca? Posiblemente, sí; mas lo que pasa es que la mayor parte de las vcees no tenemos gana de avinagrarnos la sangre, ni de jaleos ni broncas. «Dime cómo piensas y te diré quién eres.» Prefiriendo callar, tal vez se gane dos veces.

Apenas se anunció aquello de un Partido, y ya salimos con la campanilla tintinera expresando lo de callar en público y decidir en privado.

En ocasiones, se adelantan noticias de América, comprometiendo al mismo Mediterráneo a guisa de agencias de información acreditadas. Claro: el que da primero da dos veces.

Emplear la sutileza no está del todo mal, hablando con metáfora. Tanto como echar una de cal y otra de arena para no equivocarse.

Si un comicio pasado (pongamos por caso), no hizo nada remarcable, ¿a quién cargar la culpa? Con facilidad se critica al pasado y sus resultados. Porque vistas las bolsas, se advierte que es macho. Y nos quedamos tan frescos.

Queridos amigos, en verdad «nadie es profeta en su pueblo». También lo permitido ocuparse de una cosa si la otro de «Cuando el río suena agua lleva». Y por encima a nadie le es permitido ocuparse de una cosa si la ignora.

«Cría fama y échate a dormir.» ¿Vale? Sí. Igual lo de «No hay lengua más incontrolable que la de una portera». Hay que saber vivir a la moderna. Todo hay que superarlo, o modificarlo, como también se dice. Lo del Comunismo Libertario ya es demasiado decir, algo veloz que da vértigo cuando se dispone de piernas cortas.

Procuramos conservar en el mediodía y en todas latitudes, puesto que subir no todos aprendimos a hacerlo. No todo bicho viviente puede estar bien con Dios y con el Diablo. Sortear toda suerte de situaciones, cual saben hacerlo los buenos toreros. Virtud aprendible en las tertulias.

La observancia del latiguillo ajeno también es una comodidad por el ejercicio propio que evita. Y puede uno gozarse de la amargura ajena para desquitarse de la propia. No es aconsejable, pero que aguante el prójimo por próximo que esté a nosotros.

Decir por no decir, afirmar por no afirmar, puede ser una elegancia, no una sandez de ignorantes.

Pero, yo, libre de deberes periodísticos, sigo leyendo «Los pueblos» de Azorín, que algo más me dirán y cuyo decir recomiendo.

RODOMA

Lyon.

SUSCRIPCIONES

SUSCRIPCION PRO FAMILIAS DELGADO-GRANADO

NOTA.—Para satisfacción de los interesados, el 19-5-64 se recibió en esta administración por su cuenta CCP, un giro de 15 F. con destino a la suscripción citada, distribuído de la forma siguiente: 10 F., donativo Redondo, Negrepellisse (T.-et-Gne.), y 5 F. de Millán, misma localidad.

Dicho giro fue entregado por conducto orgánico a la C.R.Z.N., quien, a su vez, por el mismo conducto, lo hizo llegar donde debía, para su distribución con los demás donativos. Damos publicación a esta nota para que los donantes, a su petición, vean la publicación del mismo.

DONATIVOS

Paris: Berthe et Jacques, 10. Méjico: Mateo Santos, para pro-presos, 5 F.

DONATIVOS PRO-ESPAÑA

F. Local Ivry s-Seine: Montoliu, 15 F.; P. Sánchez, 6; M. Segura, 10; P. Durán, 10. Total, 41 F.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Mes de septiembre

Donantes:

París: Torralba, 5; Soto, 10; Gual, 5; Jaén, 5; F. Cobo, 20; J. Casellas, 5; R. Llop, 10. *Bordeaux:* Antonio Ortiz, 20. *Roanne:* Antonio López, 10. *Toulouse:* Mlle Carballeira Gladís, 10. *F. L. Ivry:* Montoliu, 5; Pedro Sánchez, 4; M. Segura, 10; P. Durán, 5. Total, 129 F.

Conferencia de Juan de Orán en París

CUMPLIENDOSE el curso ininterrumpido de Conferencias en la Federación Local C.N.T. de París, el día 8 de agosto pasado, a las cinco de la tarde, el viejo militante anarquista Juan de Orán, versó sobre el tema: «Las tres principales tendencias del anarquismo, y más vale prevenir que curar».

Sin tiempo para hacer la propaganda y por ser los días o el mes de vacaciones, la concurrencia en el local social de Sainte-Marthe no fuy muy concurrida. El conferenciante, que se acerca a los 80 años, con su cabeza plateada y su barba hirsuta, presentado por un miembro de la Local, comienza la lectura del tema enunciado: «Digo, más vale prevenir que curarse, pues, como todos sabéis. en todas las revoluciones existe siempre, al principio, unanimidad frente al enemigo común. Mientras se lucha, mientras los hombres se despedazan, no se piensa más que en la victoria (ya dijo alguien: «Renunciemos a todo menos a la victoria», y si ésta se obtiene, ya se verá luego lo que se hace.

Conocéis, desde luego, varios de estos casos, como el de la Revolución francesa con su guillotina. Robespierre, Danton, Desmoulins y otros. Otro caso el de Rusia con la eliminación de Zinoviev, Trotski, etc., *y con más perversidad de mando político partidista, exterminaron por la fuerza a los auténticos y heroicos revolucionarios, marinos y demás productores de Cronstadt* (el subrayado el mío). Y los que en la actualidad se van produciendo por esos mundos: Asia, América y Africa. No podemos saber lo que habría ocurrido en España de haber perdido Franco la partida. Estas lecciones del pasado y también las del presente, nos dicen lo conveniente que es prevenirse contra los peligros de estas luchas posteriores. Peligros inevitables, debido a la falta de precisiones y esclarecimientos respecto a las futuras realizaciones que se piensan establecer.

Así, pues, aunque sólo sea tratándose del Movimiento anarquista, creo necesario el que se exponga con toda claridad las diferentes tendencias con el fin de prevenirse contra las inevitables discordias tan funestas para la finalidad o consecusión de una sociedad donde el hombre, por fin, libre de cadenas, pueda vivir en libertad y en armonía con sus semejantes.

Augusto Hamon, en su libro titulado «Psicología del Socialista Anarquista», con ese método que podríamos llamar científico, tan inteligente psicólogo establecía como conclusión de la gran encuesta que realizó entre los anarquistas conocidos de su época y de todas las tendencias, a saber: la de los Anarquistas Comunistas, los Anarquistas Colectivistas y los Anarquistas Individualistas. La primera tendencia, favorable a la «toma del montón» —que también se podría llamar de la «Puesta en el montón»—, cuyo lema es: «De cada uno según sus fuerzas y a cada uno según sus necesidades»; es decir, producir lo que permitan las fuerzas y consumir lo que se necesite, libremente, sin más control que el de la propia conciencia individual. Confieso, sinceramente, que si eso fuera posible, sería el procedimiento más práctico, más perfecto y digno de hombres libres. Pero me pregunto, teniendo en cuenta mis observaciones sobre el comportamiento de los seres humanos: ¿Será posible una sociedad de tamaña elevación moral?

Segunda tendencia, la de los Anarquistas Colectivistas: Esta es aquella donde sólo los medios de producción son puestos en común, haciendo la distribución de los productos según el esfuerzo o el trabajo de los productores. Nos referiremos al ramo agrícola para no complicar nuestras explicaciones. Ejemplo: una región, una comarca más o menos grandes, necesitan tractores u otras maquinarias para las labores del campo. La adquisición de dichas máquinas se hace en común, según los procedimientos acordados, cooperando los individuos las familias, los grupos proporcionalmente a la utilización según las necesidades de cada uno de éstos. El producto es propio y personal a cada cooperador o grupo. El trabajo del hombre no es una mercancía ni una forma productiva al servicio de la Sociedad o del Estado. El trabajo es en esencia una expresión de la persona humana que despliega sus fuerzas físicas y emplea sus cualidades morales para hacerle frente a las responsabilidades de su propia vida. Los anarquistas colectivistas no aceptan el principio de la «toma del montón», pero están conformes con establecer que, tanto los individuos como los grupos, resolverán el problema de la distribución por medio de convenios libremente consentidos, conferme a sus tendencias, necesidades y estado de desenvolvimiento social. Esta tendencia, a mi entender, teniendo en cuenta (como decía antes) el comportamiento de los hombres, sería más práctica, más factible, ya que representaría para sus componentes, la necesidad y el interés de comportarse consecuentemente, sin más coacción exterior, moral o de otra clase.

(Continuará.)

Necrológica

NIL GUTIERREZ

Con gran consternación, hemos recibido la fatal noticia del accidente mortal del hijo de nuestro compañero Alberto Gutiérrez.

En curso de disfrutar toda la familia las vacaciones anuales y aprovechando de la buena temperatura estival, la juventud decidió refrescar sus cuerpos lanzándose a las aguas frías que pasan por el Pont-duGard (Gard) y el pobre Nil desapareció entre las aguas de ese río, y a pesar de todos los esfuerzos que realizaron, día y noche, el personal de salvamento no pudo ser encontrado su cadáver hasta la mañana del día siguiente dentro de un hoyo de cuatro metros de profundidad.

Un hombre del mañana con sus quince años ha desaparecido de la vida el 24 de agosto.

El entierro, civil, del joven Nil, tuvo lugar el día 27 en el cementerio de Chantenay-Saint-Imbert (Nièvre), ante una emocionada asistencia compuesta de compañeros y compañeras de escuela, de la Sociedad athléctica de Saint-Pierre-le-Moutier y de amistades francesas y españolas.

Los compañeros de la F. L. de Nevers, verdaderamente apenados por tan fatal desgracia, damos a todos sus familiares nuestras condolencias afectuosas.

Jira en los Pirineos

La Comisión de Relaciones de la C.N.T. de Altos y Bajos Pirineos organiza una Jira Libertaria para el día 20 de septiembre, en la localidad de Soues, a tres kilómetros de Tarbes y junto al río Adour.

El lugar escogido es magnífico y reúne condiciones para toda clase de juegos y deportes. Hay abundante arboleda, agua potable y caudalosa, para los intrépidos. Programa previsto de actividades, con funciones recreativas, artísticas y culturales.

Quedan invitados a esta jornada de fraternidad libertaria todos los amantes de la C.N.T., de la libertad y de la naturaleza.

Comunicados

F. L. DE PARIS

Continuación de Asamblea el domingo, 20 septiembre, a la misma hora y lugar de costumbre.

FEDERACION COLECTIVISTA LIBERTARIA

Para el domingo, día 27 de septiembre, a las nueve de la mañana, en la rue Belfort, 4, Toulouse, se convoca a cuantos han pertenecido a la Federación Colectivista Libertaria a una reunión para informar que todavía hay asuntos de orden económico sin resolver, y entre todos los presentes determinar lo que se crea más conveniente.

También se ruega la presencia de cuantos han intervenido en asuntos de la Federación.

El ex Secretario.

PARADEROS

— José Ortola Sanchis, ruega si hay algún compañero que haya estado internado en el campo de Saint-Medard, en Jalles, desde el 1.º de abril al mes de septiembre 1943, se haga conocer del compañero José Ortola Sanchis. Groupe Saint-Just Trollot D-04. Ivry (Seine).

Jean Rostand

LO QUE YO CREO

30

ediciones «SOLI»

Misión de guerra en España, C. Hayes	18,00
De un momento a otro, Alberti	26,00
Pensamientos y reflexiones, Alcalá Zamora	6,00
La guerra desde Londres, Arasquistain	15,00
Fin de la monarquía española, J. Caballero	16,00
Informe sobre España, R. Pattée	6,50
El dolor de España, Mogrovejo	12,00
Inquisición sobre la inquisición, Junco	10,00
Albores de libertad, E. Relgis	4,50
Obras completas, Barret (3 volúmenes)	22,50
Ni victimas, ni verdugos, Camus	2,50
Método práctico de sugestión y autosugestión, Jagot	5,00
El hombre y el mundo, Emerson	5,50
La lucha por el éxito, Subirats	5,50
La educación de si mismo, Dubois	5,50
El secreto de la concentración, Subirat	5,50
Los objetivos, los obstáculos y los medios, Subirat	5,50
Fundamento de geografía económica de América, Santillán	7,50
Fundamentos del cooperativismo, Bendicente	7,50
Fundamentos de la neurosis de la infancia, Hamburger	10,00

Giros y pedidos a Roque Llop 24, rue Ste-Marthe, Paris (10e) C C P 13 507 56, Paris

Le Gérant responsable. J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles 4 et 6, rue Chevreul Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Redaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 10 F.
Un an : 20 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

ACCION DIRECTA

CUANDO esta voz se emite en burgués enconado, en político atrabiliario o en obrerista ignorante, adquiere matiz de violencia, olor a esencia de palo. Para los acostumbrados a reconocer prédicas y hechos en su justo valor, acción directa significa método de lucha sindicalista sin tope gubernamental ni mediación extranjeriza.

Según el empleo que se le da, el sindicato de obreros tiene mucho valor o no tiene ninguno. Cuando la agrupación proletaria A, contemporiza con el régimen de legalizaciones, cede su importancia a la gobernación, al revés de la agremiación B, decidida, por convicción y principio social, a adquirir pan, seguridad y libertad por esfuerzo propio, que es lo distinto de la intervención ajena.

Nunca segundas partes fueron buenas. Lo dice el adagio y en el campo proletario el adagio tiene razón absoluta.

Si el ciudadano C construye su casa directamente, con penurias e ímprobos esfuerzos, la estimará más y mejor que el ciudadano D que dio a edificar la suya. Imagen buena, si bien incompleta porque en el terreno político-legalitario el ciudadano D arriesga quedar sin techumbre positiva contra un palacio de promesas.

Cuando el trabajador rebaja horario, aumenta sueldo, consigue servicio sanitario, habitación regular y otros beneficios desde el sindicato (que es tanto como decir desde sí mismo) **estima la Organización como cosa propia, como elemento indispensable para defender y mejorar sus intereses particulares y de clase. Cuando el trabajador conquista un cuarto de lo que ambiciona mediante la promulgación de leyes (y que conste que en la concesión somos espléndidos), entonces se ve impelido por comodismo a la votación de concejales, de diputados de provincia y legislativos, de consejeros, jurados, comisarios, presidencias de esto o aquello «social» dependiente del Estado.**

Con acción directa el proletariado es dueño de su destino. Con acción tortuosa (ya que existe quien se enfada si nos ocupamos de base múltiple) el proletariado declina personalidad combativa y representativa en favor de sus delegados, consejeros de la sociología gubernamental.

Los comités paritarios, las comisiones mixtas permanentes inevitablemente presididos por un agente del Estado, dejan al sindicato obrero en situación de tercera, en potencia desdeñable, en estado fantasmal propio para encaramar delegados en un 80 por 100 perdibles de vista.

Otra conseja de provecho: En amores no te fíes de embajadores.

La Confederación Nacional del Trabajo acudió al palenque social de España con el atributo viril, con la flecha certera de la acción directa. Jamás una organización tan determinante y rica como la nuestra puede quedar reducida a una triste acumulación de solicitantes.

Por la vía reformista la C.N.T. se situaría a la derecha del partido comunista. Y una C.N.T. derechista nadie —y nosotros los primeros— se la explicaría.

Nada es igual, ni lo mismo

por René SCARY

EL poderío y la fuerza de un dictador, no responden siempre a los mismos móviles, ni obedecen a las mismas causas. Los dictadores se defienden y fortifican su dictadura, justificándose en palabras, frases, promesas, vaticinios y presagios. Prometer, no cuesta nada. Sucede que casi nunca cumplen sus programas de renovación y gobierno. La dictadura que tiene aditamentos de teorías socialistas y pretende pasar por necesidad social, como táctica revolucionaria, se denomina la Dictadura del Proletariado, siendo a lo sumo la dictadura del comité central del Partido Unico y Dominante. Los marxistas injertados de leninismo, se defienden de su despotismo totalitario combatiendo al capitalismo, la democracia burguesa, la explotación de los trabajadores y la religión que no está nacionalizada. Misioneros de la prometida felicidad humana, los comunistas, defienden su dictadura porque la consideran y justifican superior a la democracia obrera, exenta de toda clase de explotación y con su Partido, imponen la supeditación de los sindicatos obreros a los intereses del Estado que para darle un pomposo nombre, lo llaman el Estado Proletario. El Estado-gobierno que regula y rige la sociedad comunista —la URSS y sus satélites— dicen que no es un Estado tiránico y por ser el suyo lo admiten, defienden y proclaman como vehículo de libertad y bienestar social. Pero no es lo mismo decirlo que demostrarlo. La dictadura de los políticos que prometen la redención proletaria, sólo sirve para la ignominia de Berlín, las piras de sacrificados, los recuerdos de Poznan, de Hungría y las actuales guerras de Asia. Pero, algo tiene de gregaria, mística, absorbente y despótica, una dictadura que es la más larga en duración y vigencia en nuestro siglo XX. ¿Cuántas vidas humanas ha inmolado y cuántas claudicaciones teóricas ha experimentado?

La dictadura de lo que fue la Italia fascista, impuesta por los secuaces del Duce mediante acciones drásticas, atropellos y asesinatos, sólo duró 21 años, desde 1922 a 1943. La dictadura de la Alemania nazi, los fantoches genocidas de Hitler, alcanzó una vigencia de once años —plenos poderes del Furer— desde 1933 a 1944.

El llamado Justicialismo de los seguidores de Perón en la Argentina, mantuvo su apogeo también durante once años, desde 1944 hasta 1955. Larga y con repetición, fue la dictadura de G. Vargas en el Brasil, de 1930 a 1945 y segunda vuelta desde 1951 a 1954. Otras dictaduras de «Tirano Banderas» fotocopia de la célebre novela de Valle Inclán, duraron lapsos de menor cuantía, en Nicaragua con Somoza, en Venezuela con M. Pérez Jiménez, en Cuba —antes de la que existe ahora— con Batista. Rojas Pinilla en Colombia, Odría en el Perú, dictadores de temporada no lograron un clima propicio a su prolongada estabilidad, pero batieron el record en Santo Domingo, Trujillo y Stroessner en Paraguay. No han sido esas las únicas dictaduras que se han sufrido y padecido en los diversos países de los cinco continentes. Han existido y aún existen otras más. La vigencia de la libertad no es siempre ilimitada.

Los cimientos de esas dictaduras respondían a razones de interés nacional, defensa de la patria hipotecada y carente de soberanía, tranquilidad social, mantenimiento del orden y la ley, obstrucción al comunismo, intento de paralizar el progreso, saneamiento de la economía, liquidación de la democracia política por nefasta, anulación del derecho de huelga, control estatal de los sindicatos obreros, defensa del capitalismo y sus monopolios, marginar la lucha de clases, represión y censura. Quedan como remache perfecto las dictaduras de la península Ibérica. Portugal la sufre desde 1926 con el general Carmona que en 1951 subió al cielo o bajo al Averno y ocupó su vacante el también general H. Graveiro, luego del suplente pro tempore, Oliveira Salazar. La dictadura de los cruzados, la que se sufre en España, tiene ya más de 25 años de «vida pletórica». Para el drama que vive nuestro pueblo, el dictador dispone de tramoya y ha cambiado el decorado y los comediantes siempre al gusto de quienes lo admiran y protegen. Es bien sabido que los dictadores logran someter a sus pueblos contando con la ayuda y auxilio que no siempre son encontrados en los límites de la nación que ellos tiranizan. Tienen apoyos y créditos del capitalismo, alianzas con la Iglesia y mediante el comercio exterior se consiguen zonas de influencia que repercuten en la propaganda de orden y paz. Por lo mismo no son siempre iguales o parejas todas las dictaduras; no consiguen aunque lo pretendan ser eternos todos los regímenes de dictadura. Los pueblos sí, los pueblos quedan, sufren cambios, no se estacionan y los dictadores, a la postre, todos pasan y se suceden, terminan como una pesadilla. Son, por lo general, remplazados y tam-

(Pasa a la página 2.)

DIALOGOS ESCUETOS

por Cosme PAULES

—Con el Precepto Dios fija la Idea del Bien y del Mal.

—De tal manera que ese ser cuyos atributos principales, según lo afirman los creyentes, serían además de Todopoderoso, fuente inagotable de Bondad y Dulzura, ¿crea el Precepto para luego imponerlo por el temor? ¿Ese manantial de todo Bien sugiere que la muerte es una afrenta que debe sufrir todo aquel que desobedezca su omnímoda voluntad? Mal vamos de esa manera. El gran constructor partió con el pie izquierdo, fue injusto hasta en el momento cumbre, hasta en el mismo instante en que obrara el más grande de sus poderes: cuando creó al Hombre. No olvides que cuando ocurrió tal acontecimiento, ya había creado los animales y hecho la serpiente más astuta que todos; recuerda que fue ella la que hizo que perdieran el Paraíso. Si quería que el hombre no pecara, ¿por qué le envió la tentación?

—Es ingenua tu pregunta. Si obró de tal suerte lo hizo para probar su Voluntad; pero ya sabemos, el hombre es un animal rebelde, ¡por eso lo castigó!

—¡Muy bien! Crea el delito para luego darse el placer de castigarlo. ¿Te parece que eso está correcto? Y permíteme agregar todavía que el mismo Jehová Dios reconoce después del diluvio cuando el viejo del Arca le hace notar lo que ha hecho, y El, no sin cierta amargura le dice que «el hombre es malo desde su más tierna infancia». Y ahora cabe una pregunta: ¿Cómo es posible ajustar el raudal de la vida del hombre que recién hace sus primeros tanteos en la existencia, al estrechísimo marco de una Etica que El mismo se encarga de violar? Por lo demás, si el hombre es imperfecto y fue hecho a su imagen y semejanza, ¿puede ser Perfecto Dios?

—Dios es perfecto, sí. Hizo al hombre «a su imagen y semejanza», pero le dio «Libre Albedrío» que, como tú sabes, es la facultad que el hombre tiene de elegir lo Bueno y lo Malo. Y recuerda ahora y siempre que pese a la maldad humana y a la indomable rebeldía del hombre, Dios continúa siendo PERFECTO.

—Bueno, bueno; será preciso que no te olvides que si el hombre es rebelde el ejemplo le viene desde aquellos lejanos días de la Creación. Recuerda que los ángeles hicieron temblar el solio donde descansa Dios. Tampoco hay que olvidar, y esto es importante, que todos los pasos del hombre sobre la tierra han dejado una estela de sangre que es la marca indeleble de sus horribles tragedias.

—Lo que dices es verdad, pero bueno será también que recuerdes que esas tragedias siempre fueron hijas de su propia maldad, de su desnaturalizada ambición.

chispas

Los gritos no radicalizan: escandalizan.

∴

Las banderas suplen la carencia de pensamiento.

∴

El rostro simpático es bondad, la faz ingrata traición, perversa. Y viceversa.

∴

Los timadores afortunados disponen de una ganzúa inapreciable: el don de la simpatía.

∴

La escala política es interminable, pero jamás alcanza la altura de las satisfacciones populares.

∴

« No apresurarse, ya llegaremos. »
Y cuando nos entierran aún no estábamos en la mitad del camino.

∴

Se nos decía: «Para llegar a la igualdad hay que meditarlo en el Parlamento. Diputados, más diputados...»
Llegaron los comunistas y arramblaron con todo.

∴

«Camarón que se duerme la corriente se lo lleva.»
Tan viejo, y aún no lo hemos asimilado.

∴

Ahora hay que conceder cartel al catolicismo. Y a la política militante.
¿Dónde iremos a parar por esta línea de bifurcaciones?

∴

Después de los votos vienen los rezos. No comulgo.

∴

¡Recios en nuestro camino! No salir de pocilga para regresar a pocilga.

∴

Libertarios enterizos.

∴

Colores no son convicciones. Arrojemos trapo y asta. Hasta...

∴

No empezar en ceros, sino en unidades. Somos, en lugar de haber sido.

∴

¡Nosotros!

CHISPERO

Centenario proletario

La Asociación Internacional de Trabajadores

por Víctor GARCIA

(Continuación)

Estos guarismos hacen decir a G. D.H. Cole que el Congreso de Ginebra —y el del año siguiente en Lausana— fue una reunión franco-suiza. Inglaterra, ya lo hemos dicho, estimaba la Internacional como algo secundario y su papel, a lo largo de la efímera historia de la Asociación, fue el del freno que detenía los impulsos entusiastas de las demás secciones del Continente. Marx, por su parte, prefería trabajar en el laboratorio y no en el ágora y tampoco se personaba en los congresos: «Yo no he podido ir, ni he querido tampoco pero he sido el que ha redactado el programa de los delegados de Londres», le escribirá a Kugelmann el 9 de octubre.

Los franceses, que querían una asociación genuinamente obrera, plantearon de nuevo lo que ya fuera motivo de debate en la conferencia de Londres en septiembre de 1865: que sólo los obreros manuales formaran parte de la Internacional. En plan de concesiones admitían que los intelectuales podían adherir a la Asociación pero que los delegados, en todo caso, deberían ser obreros manuales: «Si nosotros admitimos aquí a hombres pertenecientes a otras clases sociales —argumentaba Tolain— no faltará quien diga que el Congreso no representa las aspiraciones de las clases trabajadoras, que no está hecho por los trabajadores; y creo que es útil demostrar al mundo que nosotros estamos lo suficientemente avanzados para poder obrar por cuenta propia.» Este razonamiento, presentado en forma de proposición, fue rechazado por 25 votos contra 20. Los suizos, cuyas condiciones eran diferentes a las francesas ya que el deslinde entre obreros y no obreros se perdía en la nebulosa por las características del artesanado helvético, se dividieron cuando se trató de limitar la Asociación a la manualidad pura. Empero, y de acuerdo con la letra de los Estatutos, cada sección podía interpretar a su modo el escollo planteado por los franceses. El artículo 8.º decía: «Cualquiera que adopte y defienda los principios de la Asociación puede ser recibido como miembro; pero será, en todo caso, bajo la responsabilidad de la sección que lo admita.» Ahora bien, el Reglamento que secundaba a los Estatutos y que fuera distribuído a las secciones de habla francesa, decía en su artículo 11.: «Cada miembro de la Asociación Internacional es elector, todo elector es elegible si llena las condiciones determinadas por el reglamento particular de la sección a la cual pertenece.» Lo que equivalía a decir que, al fin de cuentas, el reglamento particular prevalecía por encima del general.

La presencia de los intelectuales en el seno de la Internacional, posición defendida por los ingleses particularmente, o su marginamiento como deseaban los franceses «era de capital importancia —dice G.D.H. Cole—, pero tenía significación algo diferente para las delegaciones de los distintos países. Para los ingleses se trataba sencillamente de aceptar la ayuda de algunos pocos miembros de otra clase social, como Marx y un reducido número de simpatizantes pertenecientes a la clase media, con quienes los sindicatos obreros colaboraban en la Liga Nacional de Reforma... Para los franceses, por otra parte, el problema estaba en si la masa grande y activa de los revolucionarios republicanos dirigida sobre todo por los miembros de la clase media, debería ser admitida en la Internacional que, de ser admitidos, quedaría casi seguramente dominada por ellos de inmediato, al menos en París. El grupo francés, que tomó parte en la fundación de la Internacional, trataba sobre todo, de construir un movimiento característicamente obrero, basado en la federación dentro de sindicatos locales de *sociétés de résistance* que se estaban organizando en los diferentes oficios. Este grupo quería que estas asociaciones puramente obreras sirviesen de contrapeso al movimiento republicano revolucionario de los intelectuales de la clase media y al mero *émeutisme* de los blanquistas y otros clubs revolucionarios, y éstos respondieron acusando a los sindicalistas de estar en alianza secreta con Napoleón III, en contra de la revolución. La Internacional misma tuvo que hacer averiguaciones de esta acusación, y la rechazó por no tener fundamento, lo que era cierto. Pero es verdad que los dirigentes franceses de la Internacional estaban mucho más interesados en las huelgas y en los movimientos económicos que en la política, y estaban decididos a evitar que los políticos radicales se apoderaban de su movimiento...» (23). Lejos, empero, lo señalado hasta aquí, de significar un acuerdo unánime entre los franceses que «estaban divididos entre sí en dos grupos, los moderados, dirigidos por Tolain, que deseaban organizar un movimiento político obrero a base de los sindicatos y luchar en las elecciones (24) con independencia completa de los radicales de la clase media, y el ala izquierda de los sindicatos, dirigida por Eugène Varlin, que no tenía fe en la acción parlamentaria y esperaba convertir a los sindicatos, a través de federaciones locales y regionales, en una fuerza revolucionaria independiente, lo bastante fuerte para arrebatar la dirección de la revolución a los radicales de la clase media.» (25). Instintivamente, pues, tanto la fracción mayoritaria de Tolain como la minoritaria y ya abiertamente anarquista de Varlin, se oponían a la presencia del intelectual, la mayoría de los cuales integraban la clase media. Esta oposición fue justificada, en un momento de sinceridad, por Marx en

(Continuación y notas página 2.)

La carrera está abierta

por Antonio PEREIRA

LA ganará el primero que llegue. La ganará quien haya preparado el terreno mejor y más pronto. Mejor, ganándose la confianza de los sectores sociales de empuje. Más pronto, presentando los más lúcidos programas susceptibles de obtener «el parto sin dolor». Como en ello están de acuerdo todos los futuros gobernantes, lo que importa es lograr la fórmula que galvanice el interés de las «fuerzas vivas», tanto como el consentimiento o la mansedumbre popular.

Al alejarse las esperanzas de un rápido regreso a España, un poco antes de llegar al 1950, el partido comunista aconsejó a sus afiliados el regreso con la expresa recomendación de infiltrarse en los centros oficiales, especialmente en los sindicatos verticales, y allí donde fuera posible, coger el control de los puestos llave. La propaganda comunista en el interior recibió un nuevo empuje debido a los medios financieros que el mismo Estado ponía a su disposición con la abertura de las relaciones comerciales con la URSS. Intercambios comerciales que se efectúan, como en otros países del mundo, por medio de agencias que son dependientes del Partido Comunista de cada país y que por medio de un tanto por ciento crecido sobre importaciones y exportaciones abastece constantemente sus cajas. Si a esto se añade la propaganda gratuita que Franco y su gobierno hace al comunismo presentándolo como el enemigo número 1, automáticamente se consigue que todos aquellos que son amantes de la libertad, ven en el Partido Comunista la única esperanza y el único remedio a sus males. Es el mismo procedimiento que se verificó en Italia, Yugoslavia, Grecia y los países del Centro de Europa, con el resultado de que todos estos pueblos se hallan hoy a la merced de las decisiones y maniobras políticas de un partido que se debe sólo y exclusivamente al interés de Rusia, donde gobiernos bolcheviques han logrado hacer callar, en más de cuarenta años, toda protesta, toda veleidad de libertad por medio de los campos de trabajo y de concentración y las ejecuciones de millares de hombres.

Durante la maniobra intentada y llevada a buen fin por el partido comunista, los demás partidos españoles han maniobrado y continúan a maniobrar para contrarrestar su influencia. Ellos saben lo que no saben las masas. Y en esto está la fuerza del partido comunista. Franco sabe y Norteamérica y demás países capitalistas también, que el comunismo ruso no representa para ellos ningún problema ideológico. Sus puntos de vista en las represiones y frenos de las aspiraciones obreras son idénticos, como idénticos son los intereses que los hacen mover, peligrosamente para la paz, en campo internacional. Y así vemos en estos últimos tiempos la carrera de todo el conglomerado político español del interior y del exterior, intentando todo lo posible para llegar a un compromiso con las fuerzas militares y fascistas de España y para recoger la herencia de Franco.

Las recientes declaraciones del Partido Comunista, señalando los «aspectos positivos del régimen», y dirigiéndose al ejército, a la burguesía, a la clase media y hasta a la propia Iglesia, así lo prueban, como prueban que en España ganará la partida quien más y mejor sepa organizarse y creando los núcleos propicios al reemprendimiento de una nueva situación. En nosotros —en la C.N.T.— se halla la posibilidad, si trabajamos bien y pronto, de dar al traste con todas las maniobras. Pero es necesario trabajar mucho y bien, so pena de perder la ocasión que aún nos queda de recuperar nuestro potencial orgánico y combativo.

Así lo comprenden los políticos, lanzados a la carrera competitiva y maniobrando con pretendidas propen-

(Pasa a la página 2.)

Pensando siempre en lo que será la Sociedad que tanto anhelamos

JAMAS nos dejemos influenciar por la actitud ajena. Al contrario, guiémonos por nuestros principios y mantengamos nuestras buenas costumbres. Si somos objeto de una actitud incorrecta, reaccionemos con corrección; si la actitud ajena es silenciosa, que la nuestra sea digna, la idea es no recibir una mala influencia y además influir favorablemente en los otros. Cualquiera que sea la actitud ajena, que la nuestra sea irreprochable.

Si no podemos cerrar las puertas de nuestra casa a los que nos dejan menos feliz, menos contentos, a los que intenten de enfriar nuestro entusiasmo, cerremos, por lo menos, las de nuestra mente, pues tanto si obran por torpeza como si lo hacen por maldad, el resultado es el mismo; robarnos energías vitales.

Seamos invulnerables a las influencias ajenas, siempre que sean contrarias a los principios de nuestra integridad moral. Mantengamos siempre nuestra posición en lo esencial. Si en una entrevista, o cosa análoga, nuestros contrarios nos inundan con un diluvio de palabras, de gestos, de burla o de amenazas, no tratemos de derrotarles, sino de mantenernos firmes. Cedamos en la apariencia, en lo secundario, pero en lo esencial no cedamos ni un palmo de terreno, si tenemos la certidumbre de que nuestra causa es justa.

En lo posible, seamos independientes del medio ambiente. Un hombre no debe ser esclavo de la voluntad de otro. Y si fuera absolutamente necesario —cosa que rara vez sucede—, atrevámonos a estar solos.

Aunque excepcionalmente, hay en la vida senderos demasiados estrechos para pasar acompañado y habrá ocasiones, aunque rarísimas, en que tendremos que pasar solos por un desfiladero. En tal caso, pasemos con valentía, y conquistemos nuestra independencia moral.

PEREZ GUZMAN

CRONICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

UN BULGARO TIENE LA PALABRA

EN el orden de ediciones anarquistas llevamos un año fecundo. Se observa una marcada propensión a los estudios históricos. En carta recibida hoy mismo nos comunican que en Italia aparecerá próximamente la edición en lengua italiana de «La Anarquía a través de los tiempos», obra inconclusa de Max Nettlau, de la que hasta ahora sólo se conocía la versión castellana debida a la preocupación de D. A. de Santillán.

Son los grupos exiliados, en ansia de información, de estudios, de afán proselitista, de retenidos deseos de combate, los que llevan la iniciativa. «Tierra y Libertad», de México, toma a su cargo un meritorio elenco de obras de ese género, recientemente editadas. Se debe en parte a españoles refugiados la reciente publicación de un volumen sobre Reclus, escrito por otro Reclus. Víctor García actualiza a Nettlau siguiendo sus trazas, pero en un estilo más asequible que el del querido bibliófilo e historiador austriaco. Víctor García es más reclusiano.

Corresponde a «Notre Route», portavoz y grupo editor de la F.A.C.B., organización de los militantes búlgaros exiliados, la feliz idea de comunicarnos lo que es vital en la sufrida Bulgaria, sometida hoy, como lo son Portugal y España, a la férula de un gobierno «fuerte» que, a fuer de su intitulación de «revolucionario y popular», ejerce en verdad de «apaciguados» de las inquietudes que otrora hallaban cauce en organizaciones canalizadoras y abanderadas del espíritu de libertad. «Notre Route» nos ha hecho conocer los sufrimientos que padece hoy el pueblo búlgaro, así como las persecuciones, los encarcelamientos, las ejecuciones de militantes anarquistas y de otras corrientes social-humanistas o progresistas, acusados de obstrucción al régimen. Ni más ni menos que lo que sucede en España. Dictadura franquista o «proletario-bolchevique», no se diferencian más que por la etiqueta. Sus procedimientos se semejan y se confunden.

Pero no todo ha de ser tragedia o relato del dramático dolor del hombre perseguido o aherrojado. Grato es expresar entusiasmos y esperanzas, aunque daten de un pasado y se hallen hoy sometidas a un doloroso compás de espera y a la aleatoria ocasión de un nuevo resurgir esperanzador. Así es como, Nicolás Stoïnoff, en «Un centenaire bulgare parle», nos ofrece el relato de su vida, presentándonos algo así como un fresco histórico y anecdótico, sabroso de detalles personales, que, en el reducido marco de sus breves páginas abarca nada menos que un siglo. Extraordinario logro el de un hombre, capaz, entero, sensato, a una edad en que la acción biológica determina caducidad y algo como una inconsciencia de juicio y de pensamiento. El mundo oriental —los hijos de Oriente— nos sorprende de tanto en tanto con la noticia de que un tal o un cual, a los ciento y un largo pico de años, ha realizado esto o aquello. Esto nos hace dudar de las virtudes del artificioso progreso de la civilización occidental. Se trata aquí de un anarquista militante, profesión que ejerció hasta no hace muchos años y que en Bulgaria vive como testigo del implacable curso de la historia. Testigo de que la Historia recibe el impacto de las ideas y acciones de los hombres, siendo determinada por éstos, no determinando la Historia el proceso evolutivo o regresivo de los hombres y de la sociedad.

Nicolás Stoïnoff nace en Choumen, el 19 de diciembre de 1862 —en un terrible período de dominación turca—. Vive aún hoy y Bulgaria se halla sometida a otro período de dominación, dicha más «evolucionada». En aquella época los rusos fueron los liberadores. Hoy son los opresores por vía indirecta. Abandonados ayer y hoy por los occidentales, que sólo se interesaban —ayer y hoy— por neutralizar la influencia de los rusos. Los balkanes, conjunto de pueblos que reciben sucesivamente la impulsión o el dominio musulmán, eslavo o bizantino, subdivididos, agrupados, vueltos a dividir —siempre por extrañas y ajenas influencias— se confunden entre sí, en amalgama de mil pueblos y creencias. Sus fronteras, mil veces modificadas, derivan del capricho de los vencedores de la hora y acreditando la precavidad de los siempre fementidos nacionalismos.

El búlgaro centenario nos habla de la historia y de las vicisitudes de su país y del impulso vital que brotó en el espíritu de sus coetáneos, en afán de cultura, como medio propicio a la liberación del hombre, desprendiéndole de sus prejuicios y haciéndole tomar conciencia de sí mismo. Nos explica su larga lucha contra el poder central y contra los caciques regionales y pueblerinos, la laboriosa tarea de la constitución del sindicato de maestros, que desde un principio presentó problemas educacionales y se enfrentó contra los gobiernos locales y el poder central. Nos relata sus aventuras con la «justicia» de aquellos tiempos que, como la actual, no era nada indulgente y tomaba las medidas necesarias para neutralizar su labor, prohibiéndole el acceso a la escuela. Nos cuenta la dura aventura del campesino búlgaro y a su vez nos explica sus teorías personales que derivan de Tolstoi y de Ghandi, entroncados éstos con Rousseau. Para Nicolás Stoïnoff el porvenir de la especie humana depende de la utilización racional de los progresos científicos y técnicos. Sobre todo, de progresivo retorno a la tierra, a la madre Natura, al reposo espiritual y físico, a los goces moderados, a un epicureísmo al estilo del que Alaiz nos hacía revivir. Con la diferencia de que Alaiz no era naturista ni vegetariano, ni tampoco Epicuro. Pero Stoïnoff sí lo es, al estilo de Tolstoi y a su manera también pacifista y educador.

Nos hace revivir este libro los gratos momentos que nos proporcionó Eugen Relgis con su «Bulgaria Desconocida». Lo leímos en nuestra mocedad y su conocimiento fue algo así como una ventana abierta a horizontes que hacen grata y atrayente la vida del hombre. Stoïnoff se conjuga con Relgis en este grato aprender a ver y comprender el mundo, con toda su diversa y variable riqueza.

Completan el volumen dos trabajos debidos a la pluma del juvenil centenario. Lástima que las dificultades editoriales hayan obligado a dar un extracto de cada uno de estos dos escritos de carácter biográfico. Se dedica el primero a Varbari Kilifarski. Escritor de primera fuerza y militante de envergadura internacional, alternaba el trabajo de la tierra con el de las ediciones y la propaganda oral y escrita. Obligado a expatriarse, llegó a Francia y colaboró con Sebastián Faure en la famosa «La Ruche» («El Colmenar»). Muere joven, a consecuencia de una enfermedad contraída durante persecuciones y encarcelamientos. El segundo trabajo va dedicado al insigne poeta Christo Botev, a quien no me refiero porque se trata de que el lector adquiera el libro y descubra por sí mismo la importancia de este libro que se termina con la transcripción fotográfica —y la traducción de un manifiesto que en 1957 tuvo el coraje de firmar y de difundir Nicolás Stoïnoff, el centenario que no teme ya a nadie, aunque se halle vigilado por un régimen que teme sus escritos y la repercusión de sus mensajes entre el subyugado pueblo búlgaro.

GFP. 3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

NOTRE ENNEMI C'EST NOTRE MAITRE
La Fontaine

24 SEPTEMBRE 1964
NUMERO 316
0,40 F. LE NUMERO
36e ANNE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Les techniciens

DANS notre édito de la semaine dernière, nous condamnions le principe de l'augmentation hiérarchisée des traitements et salaires que s'obstinent à défendre les centrales réformistes; nous considérons qu'il y a un non-sens à vouloir réduire le pouvoir d'achat des travailleurs les moins favorisés, surtout en période de récession.

Mais il faut croire que tous les salariés ne partagent pas notre point de vue, et pour cause. Les cadres, techniciens et agents de maîtrise, que nous avons dénoncés à plusieurs reprises comme étant les supports les plus sûrs du système capitaliste, ont une conception du syndicalisme essentiellement basée sur le « coefficient ».

D'après eux : « La hiérarchie des salaires se comprend fort bien comme nécessaire selon que l'on considère un homme ou une femme O. S. ou un agent de maîtrise.

« Par exemple, **ce sont toujours eux qui parlent**, entre le chef d'équipe et l'ouvrier le mieux payé qui est sous ses ordres, nous pensons qu'il est juste d'avoir un écart minimum de 15 %. »

Nous serions curieux de savoir sur quels éléments il se sont basés pour établir cette drôle de justice.

En tout cas, le fait que la plus part de ces « salariés » ont eu le privilège d'aller à l'école jusqu'à dix-huit ou vingt ans, ne peut justifier d'aucune prérogative sur les autres catégories de travailleurs. En toute logique ce devrait même être le contraire car le jeune qui se voit contraint d'endosser la cotte d'apprenti dès l'âge de treize ou quatorze ans, a bien plus de difficultés pour vivre dans la société actuelle, et donc autant de mérite que l'étudiant.

Nous n'avons pourtant pas l'intention de faire le procès des « travailleurs intellectuels »; ils sont aussi indispensables à la collectivité que les « travailleurs manuels », mais une chose est inadmissible : leur isolement volontaire vis-à-vis de ces derniers.

Les deux citations que nous avons faites et qui sont extraites de « Point de vue des techniciens », **de juillet-août, prouvent de façon catégorique l'importance qu'ils attachent à cette question.**

La C.N.T. a le souci constant de l'unité ouvrière et c'est la raison pour laquelle elle s'emploie à dénoncer toute manœuvre, d'où qu'elle vienne, qui vise à détourner le travailleur de son véritable objectif ; son émancipation totale.

Nous ne cessons de répéter que le problème économique en France n'est plus dans la production qui se révèle excédentaire, mais dans une distribution rationnelle des produits.

Les techniciens sont les mieux placés pour nous comprendre et par conséquent pour nous aider.

Ils déclarent dans le même « Point de vue », **déjà cité, que:** «Le même prix du « point » pour tous les mensuels d'une même usine, d'une même localité, voire d'une région ou d'une branche, c'est pour eux être unis par une même et solide raison. »

Cette déclaration serait valable en substituant « salaire » à « point». car ce dernier est suffisant pour créer la disparité des salaires et par là même la division des travailleurs.

Nous sommes prêts à nous unir avec toutes les forces laborieuses pour une même et solide raison, mais il reste bien entendu que cette raison c'est l'abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme; c'est l'émancipation intégrale des travailleurs; c'est l'égalité économique et sociale. Notre raison, c'est d'en finir avec les menées démagogiques d'une C.G.T. qui propose un S.M.I.G. de 250 F.; c'est-à-dire que le manœuvre au coefficient 100 gagne 433,32 F. alors que les chefs d'atelier au coefficient 340 ne gagneraient pas moins de 1473,30 F. pour 40 heures de travail.

Le dialogue reste donc ouvert avec les techniciens.

AUX POUPEES «BELLA»

APRES DOUZE JOURS de GREVE

En 1944, une usine de fabrication de poupées s'implanta aux portes de Perpignan, au Haut-Vernet ; Pi Salvi en est le patron.

Les débuts furent difficiles, maints témoins se souviennent encore des difficultés financières de M. Pi.

1964. Extension des bâtiments de l'usine avec une conception architecturale très moderne et un équipement industriel très perfectionné.

Le chiffre d'affaires est monté à quelque quatre milliards d'anciens francs l'an et l'exportation représente environ 70 % de la production.

Le salaire horaire en vigueur est celui qu'offre le S.M.I.G., soit cent quatre-vingt-cinq francs anciens.

Huit cents personnes environ sont employées dans cette entreprise, soit à l'usine, soit à domicile et cette main-d'œuvre est constituée de femmes en majorité.

M. Pi Salvi investit et acquiert biens immobiliers et terrains ; il construit des bâtiments et loue à son personnel des logements aux prix astronomiques de vingt à vingt-cinq mille anciens francs par mois.

La durée de travail hebdomadaire étant, en principe, de 40 heures, le salaire mensuel s'élève aux environs de 300 francs (30.000 anciens francs).

En 1963, les syndicats réussissent à s'implanter dans l'usine, mais ce n'est qu'au mois d'avril 1964 qu'ils concrétisent leur présence par l'élection des délégués du personnel : c'est la C.G.T. qui prédomine.

Mais M. Pi ne considère pas pour autant les syndicats comme des interlocuteurs valables. Dès le mois d'avril le syndicat demanda à discuter sur les droits du personnel et M. Pi ne voulut rien savoir. (Voir comité de grève, l'Indépendant du 11-9.)

« *Cette grève abusive a été décidée par des gens de l'extérieur avec la complicité d'un petit nombre d'entre vous.*» (Extrait d'une lettre de M. Pi adressée au personnel.)

. . . . . .

Genèse de la grève déclenchée le jeudi 3 septembre :

Pourcentage des grévistes : 70 % environ.

Le 20 août la déléguée du personnel de l'atelier d'implantation est mise à pied pour une durée de trois jours par décision de la direction ; c'est alors que la solidarité intervient et l'ensemble du personnel de cet atelier débraie durant ces trois jours.

C'est ensuite l'atelier de couture qui se solidarise à son tour avec les autres grévistes et débraie aussi pour trois jours.

M. Pi Salvi donnera la raison des sanctions dans une lettre ouverte au personnel parue dans *l'Indépendant* du jeudi 10-9.

« *D'autre part, le personnel de cet atelier étant insuffisamment nombreux pour assurer, à raison de 40 heures par semaine, l'approvisionnement, j'ai donné comme instruction à cet atelier de porter l'horaire à un minimum de 48 heures par semaine et je me suis heurté à un refus catégorique du délégué dans cet atelier.* »

Le 1er septembre, à la suite d'une entrevue entre la direction et les délégués du personnel, M. Pi prend quelques engagements verbaux, tels que la prime généralisée et l'indemnité de transport.

Le lendemain, M. Pi convoque à nouveau les délégués du personnel pour leur annoncer que tout ce qui avait été accordé à la réunion de la veille était nul et sans valeur.

Réaction logique du personnel, lequel considère à juste titre qu'il a droit à un peu plus de considération : grève illimitée suivie par 90 % du personnel.

3 septembre. M. Pi adresse à son personnel une lettre personnelle, leur faisant savoir, entre autre, que « l'Etablissement reste ouvert aux heures normales de travail, pour ceux qui désirent reprendre le travail. »

Les services de sécurité, alertés, assureront, désormais, la liberté du travail.

« *Toute personne coupable d'entrave à la liberté du travail, sous forme de menaces verbales ou autres, sera l'objet de sanctions sans préjudice des suites judiciaires qui peuvent en résulter.* »

Par ordre de la Direction, des contremaîtres de l'entreprise, continuant le travail, se muent en démarcheurs, font du porte à porte, chez les employés en grève : promesses, menaces, tentatives d'intimidation, etc. Une faible partie du personnel reprend le travail ; la Direction, d'autre part, embauche une trentaine d'ouvriers.

Le personnel en grève, 70 % des effectifs, maintient ses revendications, et subordonne la reprise du travail à l'acceptation par M. Pi des revendications suivantes :

15 % d'augmentation pour tous salariés.

Reconnaissance du droit syndical.

Respect des Conventions collectives.

Insalubrité : attribution journalière de lait.

Indemnité de transport.

Annotation sur le bulletin de paye de la qualification professionnelle.

Dimanche, 13 septembre, s'est effectuée parmi la population de Perpignan, une collecte en faveur des grévistes.

De nombreuses motions de solidarité affluent, émanant des divers syndicats de Perpignan et du département.

Pour le lundi, 14 septembre, est prévu un grand meeting de solidarité.

Ce même jour, aura lieu une entrevue, provoquée par le préfet des Pyrénées-Orientales, entre M. Pi, trois membres du syndicat patronal, l'inspecteur du Travail et les délégués du comité de grève, en vue de trouver un terrain d'entente.

Durant ces 12 premiers jours de grève, le personnel démontre une très ferme volonté d'aboutir ; malgré le service d'ordre, présent à l'usine, les piquets de grève, sont à leur place aux heures d'embauche.

Par cette grève, est-il utile de le préciser, les travailleurs revendiquent une amélioration de leur situation matérielle, mais aussi et surtout le respect qu'en tant qu'individus et collectivité sociale, ils sont en droit d'attendre de leur employeur.

M. Pi Salvi devrait savoir que sa qualité de chef d'entreprise ne lui donne pas le droit d'user et d'abuser de son personnel à sa guise.

Que le droit d'association, au sein d'un syndicat, est pour tout salarié, une réalité, et que celui-ci d'essayer d'améliorer son sort à travers cette association l'est tout autant.

(Grève à suivre.)

P. S.—A noter. La prise de position en faveur des grévistes de Mgr. l'évêque, parue dans la presse locale. L'Eglise toujours très opportuniste, plante des jalons...

Correspondant C.N.T.

PAROLES DE PAPE

Le nommé Paul VI, pape de son état, se penche actuellement sur les problèmes de l'école. Voici, telles qu'on peut les lire dans la presse du 31 août, les paroles qu'il a prononcées en sa minable résidence d'été, à Castel-Gandolfo, après avoir donné sa bénédiction à toutes les « *bonnes écoles publiques et libres* » et souligné l'importance de l'enseignement « de la religion » : *Nous ne pouvons que souhaiter que cet enseignement puisse faire un pas en avant. Que Dieu veuille que ce pas en avant réussisse dans les écoles à conférer à l'enseignement religieux le caractère que la dignité de la matière et le sérieux de l'école exigent.* »

Sans nous arrêter à ce qu'il entend pas « *bonnes écoles publiques et libres* », venons-en à l'importance de « *l'enseignement de la religion* ». Sans trop nous vanter, nous avons la prétention de connaître, pour le moins aussi bien que lui, l'importance de l'enseignement religieux. Nous savons, nous, que cet enseignement est propre à former des individus soumis et ignares. Ils sont soumis, d'abord, aux autorités ecclésiastiques, ce qui découle directement de la nature de la religion, et ensuite aux autorités politiques et militaires qui, la plupart du temps, sont étroitement liées avec les premières, et cela, malgré les apparences !

Et être soumis, ça ne consiste pas simplement à se résigner à subir son sort, c'est-à-dire à admettre implicitement que tout ce qui est voulu par Dieu est parfait, mais surtout à contribuer par tous les moyens, y compris les moyens matériels, à la plus grande gloire de l'Eglise.

C'est-à-dire à transmettre à ses enfants les préceptes religieux reçus de ses parents, à pratiquer les rites de cette religion et surtout, en toute occasion, à cracher au bassinet. Nous savons encore, nous, ce que cet enseignement, dispensé par les Jésuites dans le monde entier, par la persuasion, certes, mais aussi souvent par la persécution, a apporté aux indigènes de la plupart des colonies. Rien d'autre que la substitution de rites nouveaux aux rites anciens imposés par leurs propres prêtres, rien d'autre que le remplacement de symboles par d'autres symboles, rien d'autre que la participation de l'Eglise à l'entreprise d'asservissement des peuples colonisés par les nations colonisatrices.

Nous savons, enfin, à quoi nous en tenir au sujet de ladite « *dignité de la matière ecclésiastique* » que l'enseignement religieux cherche à faire pénétrer dans les cervelles frustes. De la dignité, on la chercherait vainement dans cet amas de fables et de mensonges contenus dans les livres dits saints, et pas seulement dans ceux de l'Eglise catholique ! Car ils n'étaient pas catholiques, ces Américains de fraîche date cherchant à faire pénétrer le prétendu enseignement du Christ dans les têtes dures des Indiens, premiers occupants, sans doute de très longue date, eux, de l'actuel territoire des U.S.A. !

Ils n'étaient pas non plus catholiques, les disciples de Mahomet, et leurs successeurs, cherchant à imposer, par le fer et le feu leur religion aux pays situés sur tout le pourtour de la Méditerranée !

Pas catholiques, non plus, les Tartares, Mongols, Perses ou Chinois, ou Japonais, qui, au cours de l'histoire, ne séparèrent jamais leurs conquêtes territoriales de la conquête des esprits, par les mêmes procédés.

Seuls, dit-on, les Romains respectèrent systématiquement les rites et religions des peuples conquis. Mais tout de même, jusqu'à une certaine limite, et on le vit bien en ce qui concerne les successives révoltes du peuple juif, prêchées par de successifs prophètes ou messies, dont l'Eglise catholique, y compris la « Réformée », prétend que l'un d'eux fut Jésus, sans pouvoir apporter, de cela, aucune preuve concrète.

Mais, tout de même, bons, très bons catholiques, les prêtres espagnols et portugais, qui apportèrent à coup de canons, leur doctrine aux populations indigènes de l'Amérique du Sud.

Bref, nous sommes, dis-je, absolument convaincus de l'importance de cet enseignement religieux, tout autant que de sa nocivité, d'ailleurs, et de l'incapacité totale qui est sienne pour ce qui est de la formation d'esprits libres et capables de contribuer à la destruction des obstacles de toutes sortes qui empêchent encore l'homme de devenir « majeur ».

Et nous souhaitons, nous aussi, que cet enseignement fasse un pas, deux pas, dix pas, mille pas même, mais en arrière, plutôt qu'en avant. Qu'il disparaisse serait encore mieux, et surtout qu'il ne soit pas remplacé par un autre enseignement qui, pour ne pas découler directement du prétendu Jésus, serait toutefois aussi nocif et dangereux.

BLANQUET

«Les affreux»

Ce sont des tueurs blancs, recrutés à Johannesburg, à Salisbury, à Londres, pour le compte de Tshombé. Transportés par avions au Congo, ils constituent les éléments de choc des troupes katangaises. Ces déchets des races blanches, prétendues civilisées, assassinent, contre salaire, des Noirs africains ; ils s'ingèrent dans un combat fratricide de Noirs qui vivent la période cruciale de la libération du colonialisme.

Parmi les pitoyables lots de mercenaires que sont les hommes qui pratiquent la violence contre d'autres hommes, ils sont les plus vils, les plus « affreux ». Certes, un militaire qui va porter la mort à des hommes, des femmes, des enfants d'un pays qui n'est pas le sien, du fait que « la défense de la patrie » lui a été imposée, fait preuve d'une grande souplesse de conscience, à laquelle il peut tenter de justifier son attitude en prétendant être en cas de légitime défense... Il faut être bien inconscient pour admettre cette thèse mensongère qui, en vérité, recouvre le sentiment de la peur de la loi, de la peur de la prison, de la peur du peloton d'exécution. La bravoure... est bien souvent involontaire, bien des héros, ceux déclarés héros par les professionnels du meurtre, ne le sont parfois que par peur. Il faut toujours plus de courage pour répondre : « Non » à une multitude inconsciente animée de la pensée de porter atteinte à la vie, que d'admettre la solution de facilité qui transforme un honnête homme en criminel. Toute la propagande patriotique ne peut empêcher la reconnaissance du fait que tout homme qui tue est un assassin.

Mais il n'y a pas que les tueurs en uniformes que sont « affreux » ; des civils blancs tuent aussi des nègres et, aux Etats-Unis, le Ku-Klux-Klan mène un combat d'extermination contre les Noirs. En Géorgie, deux membres du Ku-Klux-Klan, qui avaient assassiné un professeur noir, ont été acquités, ce qui fit dire à M. James Venable, président du Ku-Klux-Klan : « Vous ne serez jamais capables de condamner un homme blanc qui a tué un sale nègre parce qu'il empiétait sur le domaine de la race blanche. »

Ainsi, que ce soit par appât du gain ou par esprit racial, les hommes blancs dont la civilisation a été poussée bien plus avant que celle des hommes de couleur, se montrent, dans le domaine humanitaire, les plus inconscients, les plus dénués de scrupules, les plus violents, les plus criminels. Devons-nous, devant cette constatation, désespérer de voir un jour nos descendants libérés de la pratique de la violence ? Il ne saurait en être question, nous reconnaissons ces atteintes à l'humanité et devons, du fait de la connaissance de celles-ci, lutter, plus encore, contre tous les mensonges, tous les enseignements d'Etat qui mènent à la violence. Car le crime de porter atteinte à la vie, résulte d'un enseignement qui prend l'enfant à l'école précédant celui imposé par l'Etat qui poursuivra l'éducation de la violence chez les adultes. Une seule justification de cette préparation à l'état de violence : la nécessité d'assurer au capitalisme des revenus de plus en plus importants. L'élévation a une plus grande humanité dépend, en partie, de la suppression du capitalisme et sa suppression ne pourra s'obtenir que par la révolution.

« *Tant qu'il y aura des Etats, il n'y aura point de paix; il n'y aura que des trêves plus ou moins longues.* » Michel Bakounine.

RENE VILLARD

ACTION DIRECTE

Nous voulons que l'état actuel de la société change. Nous voulons que disparaissent l'Etat et ses conséquences, l'organisation capitaliste, le profit de quelques-uns et la misère de tous les autres.

Comment pensons-nous atteindre le résultat escompté ? Devons-nous consacrer tous nos efforts à propager nos thèses. Devons-nous nous borner à ce que nous pouvons écrire et à ce que nous pouvons dire dans nos conversations de tous les jours ?

Je pense que non. Certes, les articles de cet hebdomadaire sont excellents et je ne doute pas que, dans les conversations privées, chacun de nous ne défende farouchement notre idéal. Mais je ne pense pas que cela soit suffisant pour atteindre le but que nous nous proposons, c'est-à-dire la véritable révolution sociale.

Nous pouvons facilement toucher le cercle restreint de nos amis et de nos camarades, mais n'oublions pas que nous sommes en quelque sorte le *levain* de la classe des opprimés et qu'il ne nous est permis de négliger aucun moyen de susciter, au sein de l'immense foule des travailleurs, le moindre *mouvement d'opinion*.

Il faut nous rendre à cette évidence que si nous attendons que les travailleurs viennent à nous, ils pourront attendre des siècles avant de réaliser leur émancipation.

Que faut-il donc faire ?

Eh bien, tout d'abord, il ne faut rien négliger. *Il faut saisir la moindre occasion de démontrer par la parole et par l'écrit la valeur de nos conceptions.* Pour cela, il nous faut étudier sérieusement les théories de nos prédécesseurs, les connaître à fond, surtout dans leur phase *constructive* et, également, savoir les *confronter au monde actuel* qui, depuis lors, a évolué dans le sens du progrès technique et de l'asservissement paradoxal de l'homme à la machine. *Il faut faire éclater, aux yeux de tous, que l'anarcho-syndicalisme*, bien loin d'être une utopie, *se justifie et s'explique de plus en plus par les progrès de la technique et de la science* qui, malheureusement, en société capitaliste, servent uniquement l'exploitation de l'homme par l'homme, et tendent à favoriser un esclavage de plus en plus complet de la multitude au profit d'une minorité, esclavage non plus seulement *économique* mais également *psychologique* et *moral*.

Dans ces conditions, je pense que nous devons, sous peine de disparaître ou de n'être plus, en mettant les choses au mieux, que les gardiens de reliques prestigieuses, envisager d'un point de vue *rationnel* le problème de *la propagande par le fait*. Je n'ai pas peur d'employer cette expression, car je vais, dans les lignes qui suivent, m'expliquer sur ce qu'elle représente à mes yeux.

Pour beaucoup, la propagande par le fait, c'est la « bande à Bonnot », c'est le « banditisme », c'est enfin un moyen de s'emparer pour soi et en faisant peu de cas de la vie humaine, des « richesses » de ce monde. Eh bien ! je pense que cette intepprétation ne correspond pas à la réalité et qu'elle n'est que la conséquence d'une « publicité » faite fort à propos par les privilégiés pour discréditer les milieux libertaires. Pour moi la *propagande par le fait* est une chose *excellente* et même *indispensable* si nous voulons atteindre notre but. Car, *pour toucher l'opinion publique il faut la choquer. L'opinion publique n'est sensible qu'à ce dont on parle, qu'à ce qui revêt un caractère spectaculaire, ce dont s'emparent la presse de toutes tendances.* Elle est surtout sensible au *scandale*, ce dernier mot étant employé dans un sens très large.

Est-il donc nécessaire de tuer, de piller, de brûler, de détruire, pour atteindre la conscience des masses ? A cette question je réponds par la négative et je veux insister sur le fait qu'une action *spectaculaire* et, par là, apte à remuer l'opinion publique, n'est pas forcément *violente*. Elle peut être même très discrète.

Venons-en aux faits et définissons ce que pourrait être le *programme d'action de tous les militants anarchistes :*

— Bien entendu, tout d'abord, le *rayonnement individuel* de chacun de nous défendant avec courage et efficacité l'idéal qui nous unit ; dans cette optique, nous devons considérer que rien ne saurait être inutile et que l'acte le plus mince, ou la parole la plus brève ne doivent pas être négligés.

— ensuite, les *actions de groupe* et, avant tout, le visage que peuvent offrir ces groupes à quelqu'un venant de l'extérieur, visage qui doit refléter la *solidarité* et l'*amitié* qui nous unissent au sein de nos unions respectives ; puis, les *moyens d'information* ; il faut que l'on sente, à la lecture des différents périodiques anarchistes que ce ne sont pas seulement des moyens d'*expression*, mais également de *liaison* et d'*action*.

— enfin, *l'action commune et fraternelle de toutes les tendances du mouvement libertaire*. Et là nous pouvons envisager, grâce aux effectifs mis en œuvre, l'*action spectaculaire* qui pourra s'exprimer tour à tour par l'édition de tracts et d'affiches et leur distribution extensive et intensive, l'édition de brochures et leur distribution, les colloques, conférences, meetings, pouvant trouver écho dans la presse et pouvant alerter par leur ampleur le monde des exploiteurs, enfin les manifestations, aussi *spectaculaires* que possible pour protester, défendre ou simplement rappeler aux oppresseurs qu'il y a encore des hommes libres.

Nous ne devons pas nous contenter de l'action que l'on peut mener localement et dans son petit groupe, nous ne devons pas borner nos efforts mais, au contraire, leur donner une portée aussi rayonnante que possible.

Mais, pour que cela soit possible, il faut que tous les camarades qui se qualifient de libertaires prennent conscience que, pour le domaine de l'*action sociale*, un syndicat fort et libre est la seule garantie de succès et que, par-delà les querelles personnelles, en face de la délation et des jalousies mesquines, *la CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL représente seule le syndicalisme libre, l'anarcho-syndicalisme, image d'un monde nouveau de rationalisme, de liberté et d'entraide.*

SEVY

L'évolution estudiantine

Nous aurions tort de ne pas nous réjouir devant l'effort des étudiants pour participer aux métamorphoses nécessaires de l'enseignement par rapport à l'évolution rapide des conditions économiques. Quand, débordant la question pédagogique, devenus inquiets des conditions matérielles qui leur sont faites, ils étendent leur activité au problème social, nous nous réjouissons encore en souhaitant que dans leur maturité les élans de leur jeunesse ne perdent pas leur caractère généreux. Néanmoins, si nous admettons que l'enseignement universitaire ne poursuit d'autre but, par ses programmes, que d'orienter les esprits vers une conception commerciale des talents et du savoir, nous reconnaissons également que cette pédagogie égoïste ne s'en trouve pas moins obligée de les initier aux conditions contradictoires de la vie sociale.

Ces connaissances dispensées parcimonieusement aux étudiants permettent à leur curiosité studieuse d'approfondir le problème au-delà des programmes universitaires, et de prendre contact avec les réalités sociales consécutives à l'organisation de la société sur la base de l'inégalité des conditions.

Beaucoup de ces jeunes sont issus de la classe bourgeoise et peu enclins à se soucier des iniquités sociales parce que trop passionnés par des perspectives d'enrichissement, tels ces étudiants en médecine qui soutenaient la grève des médecins belges, dans la crainte, à la fin de leurs études, de ne pouvoir participer à la honteuse exploitation de la santé publique...

Mais il en est beaucoup d'autres qui conservent de leurs études et de leurs réflexions personnelles un sentiment d'insatisfaction intellectuelle et morale en face d'une vie sociale qui offre à tous des possibilités de bonheur qu'un égoïsme mercantile leur refuse. Tous ces jeunes, à quelque discipline qu'ils soient astreints, ont des connaissances générales qui ne leur permettent pas d'éluder la gravité du problème sans manquer à leur propre dignité. Aussi, nous sommes étonnés que nantis de telles connaissances ils se battent sur un terrain qui devrait les décevoir, puisque l'action politique, dans l'histoire, a changé l'aspect des tyrannies et des esclavages sans jamais résoudre le problème de la liberté et du bonheur social. Il nous paraît impossible, que doués de l'esprit d'analyse, ils n'aient pas compris que la vie et la liberté de l'homme dans le sens le plus humain du terme, sont surtout conditionnées par son émancipation économique totale, et que là où règne l'inégalité des conditions économiques et sociales la poursuite de l'égalité politique est une chimère, la conquête des pouvoirs une aberration ambitieuse, et que, par-dessus le capitalisme et l'Etat, il est nécessaire de passer à l'administration des choses. Faire que demain les richesses culturelles comme tous les biens soient offerts à la jouissance de chacun et de tous : une culture qui poursuivrait l'exploitation de l'homme par ses semblables n'est et ne saurait être que la caricature d'un enseignement social et humain. Sur le plan scientifique cet état de choses est irrationnel. En droit humain, c'est la négation de la dignité et du sentiment de justice.

Nous savons bien qu'on entretient ces esprits dans ce préjugé de caste : « Qui détient le savoir a droit aux privilèges » ; mais, si partant du même esprit insocial nous prétendions accorder le privilège au plus méritant, c'est à ceux qui peinent le plus que nous accorderions nos suffrages.

Jeunes étudiants !

Le mérite est grand à ceux qui travaillent, mais il est plus grand encore à ceux qui travaillent dans la peine. Songez aux mineurs qui travaillent à des centaines de mètres sous terre risquant à chaque instant leur santé et leur vie... Songez aux pêcheurs qui risquent leur vie dans un dur métier pour assurer votre alimentation comme les mineurs pour assurer votre protection pendant l'hiver... Songez à la peine, aux joies

(Suite page 2.)

A LA S.N.C.F.

A propos d'un accident

Dans la nuit du 5 au 6 septembre, un accident est survenu au passage à niveau d'Aubergenville : deux automobilistes ont été tués. Immédiatement, Paul Chiron, l'employé SNCF de la gare d'Aubergenville, a été enfermé à la prison Saint-Pierre de Versailles.

Cette nouvelle n'a suscité aucune réaction de la part des « syndicats représentatifs et officiels » !

Un homme de plus ou de moins dans les prisons de la République, qu'est-ce que ça peut bien faire ? disent les « braves gens » à la conscience tranquille.

En supposant que Paul Chiron ait fait une « faute professionnelle », si faute il y a, et si cela peut exister, ce n'est pas en le jetant dans une cellule, entre quatre murs, comme un individu dangereux, qu'on lui permettra de « racheter sa faute ».

Ce qu'on oublie de dire c'est que Paul Chiron, comme beaucoup de ses camarades à la SNCF, doit faire des travaux multiples en raison d'une pénurie toujours plus grande de personnel. Sa seule responsabilité à lui c'est d'avoir accepté de tout faire à lui seul. Les véritables responsables ce sont ces messieurs de la hiérarchie pour qui le travailleur est un numéro, une machine.

Mais eux, ils sont libres et dorment bien. Ils n'auront pas de remords de conscience. La conscience, ils n'en ont pas.

R. J. SOURIANT

Un document historique

de Michel Bakounine

La tâche immense que s'est imposée l'Association Internationale des Travailleurs, celle de l'émancipation définitive et complète des travailleurs et du travail populaire du joug de tous les exploiteurs de ce travail, des patrons, des détenteurs des matières premières et des instruments de production, en un mot de tous les représentants du capital, n'est pas seulement une œuvre économique ou simplement matérielle, c'est en même temps et au même degré une œuvre sociale, philosophique et morale; c'est aussi, si l'on veut, une œuvre éminemment politique, mais seulement dans le sens de la destruction de toute politique, par l'abolition des Etats.

Nous ne croyons pas avoir besoin de démontrer que dans l'organisation actuelle, politique, juridique et sociale des pays les plus civilisés, l'émancipation économique des travailleurs est impossible, et que par conséquent pour l'atteindre et pour la réaliser pleinement, il faudra détruire toutes les institutions actuelles : Etat, Eglise, Forum juridique, Banque, Université, Administration, Armée et Police, qui ne sont en effet qu'autant de forteresses élevées par le privilège contre le prolétariat; et il ne suffit pas de les renverser dans un seul pays, il faut les renverser dans tous les pays, parce que depuis la fondation des Etats modernes au XVII[e] et au XVIII[e] siècle, il existe entre toutes ces institutions, à travers les frontières de tous les pays, une solidarité toujours croissante et une très forte alliance internationale.

La tâche que l'Association Internationale des Travailleurs s'est imposée n'est donc pas moindre que celle de la liquidation complète du monde politique, religieux, juridique et social actuellement existant, et son remplacement par un monde économique, philosophique et social nouveau. Mais une entreprise aussi gigantesque ne pourrait jamais se réaliser, si elle n'avait à son service deux leviers également puissants, également gigantesques, et dont l'un complète l'autre; le premier, c'est l'intensité toujours croissante des besoins, des souffrances et des revendications économiques des masses; le second, c'est la philosophie sociale nouvelle, philophie éminemment réaliste et populaire, ne s'inspirant théoriquement que de la science réelle, c'est-à-dire expérimentale et rationnelle à la fois, et n'admettant d'autres bases que les principes humains, expression des besoins éternels des masses, ceux de l'égalité, de la liberté et de l'universelle solidarité.

Poussé par ces besoins, c'est au nom de ces principes que le peuple doit vaincre. Ces principes ne lui sont pas étrangers ni même nouveaux, dans ce sens que, comme nous venons de le dire, il les a de tout temps portés *instinctivement* en son sein. Il a toujours aspiré à son émancipation de tous les jougs qui l'ont asservi, et comme il est, lui le travailleur, le nourricier de la société, le créateur de la civilisation et de toute les richesses —le dernier esclave, le plus esclave de tous les esclaves; et comme il ne peut s'émanciper sans émanciper tout le monde avec lui, il a toujours aspiré à l'émancipation de tout le monde, c'est-à-dire à l'universelle liberté. Il a toujours passionnément rêvé l'égalité, qui est la condition suprême de la liberté; et malheureux, éternellement écrasé dans l'existence individuelle de chacun de ses enfants, il a toujours cherché son salut dans la solidarité. Jusqu'à présent le bonheur solidaire ayant été inconnu ou du moins peu connu, et vivre heureux ayant signifié vivre égoïstement aux dépens, par l'exploitation et par l'asservissement d'autrui, seuls les malheureux, et par conséquent les masses populaires, ont senti et réalisé la fraternité.

Donc, la science sociale, en tant que doctrine moral, ne fait autre chose que développer et formuler les instincts populaires. Mais entre ces instincts et cette science, il y a cependant un abîme qu'il s'agit de combler. Car si les instincts justes avaient suffi pour la délivrance des peuples, il y a longtemps qu'ils eussent été délivrés. Ces instincts n'ont pas empêché les masses d'accepter dans le cours si mélancolique, si tragique de leur histoire, toutes les absurdités religieuses, politiques, économiques et sociales dont elles ont été éternellement les victimes.

Il est vrai que les expériences cruelles par lesquelles elles ont été condamnées à passer n'ont pas été toutes perdues par les masses. Ces expérien. ces ont créé dans leur sein une sorte de conscience historique et de science traditionnelle et pratique, qui leur tient lieu très souvent de science théorique. Par exemple, on peut être certain aujourd'hui qu'aucun peuple de l'occident de l'Europe ne se laissera plus entrainer ni par un charlatan religieux ou messianique nouveau ni par aucun fourbe politique. On peut dire aussi que le besoin d'une révolution économique et sociale se fait vivement sentir aujourd'hui dans les masses populaires de l'Europe; car si l'instinct collectif des masses ne s'était pas si clairement, si profondément, si résolument prononcé dans ce sens, il n'est pas de socialistes au monde, fussent-ils même des hommes du plus grand génie, qui eussent été capables de les soulever.

Les peuples sont prêts, ils souffrent beaucoup, et, qui plus est, ils commencent à comprendre qu'ils ne sont pas du tout obligés de souffrir et, fatigués de tourner sottement leurs aspirations vers le ciel, ils ne sont plus disposés à montrer beaucoup de patience sur la terre. Les masses, en un mot, indépendamment même de toute propagande, sont devenues sincèrement socialistes. La sympathie universelle et profonde que la Commune de Paris a rencontrée dans le prolétariat de tous les pays en est une preuve.

Mais les masses, c'est la force, c'est au moins l'élément essentiel de toute force; que leur manque-t-il donc pour renverser un ordre de choses qu'elles détestent ? Il leur manque deux choses : l'organisation et la science, les deux choses précisément qui constituent aujourd'hui et qui ont toujours constitué la puissance de tous les gouvernements.

∴

Donc, l'organisation d'abord, qui d'ailleurs ne peut s'établir sans le concours de la science. Grâce à l'organisation militaire, un bataillon. mille hommes armés peuvent tenir et tiennent effectivement en respect un million de peuple aussi armé, mais désorganisé. Grâce à l'organisation bureaucratique, l'Etat, avec quelques centaines de milles employés enchaîne des pays immenses. Donc, pour créer une force populaire capable d'écraser la force militaire et civile de l'Etat, il faut organiser le prolétariat.

C'est ce que fait précisément l'Association Internationale des Travailleurs, et le jour où elle aura reçu et organisé dans son sein, la moitié, le tiers, le quart ou seulement la dixième partie du prolétariat de l'Europe, l'Etat, les Etats, auront cessé d'exister. L'organisation de l'Internationale ayant pour but, non la création d'Etats ou de despotismes nouveaux, mais la destruction radicale de toutes les dominations particulières, doit avoir un caractère essentiellement différents de l'organisation des Etats. Autant cette dernière est autoritaire, artificielle et violente, étrangère et hostile aux développements naturels des intérêts et des instincts populaires, autant l'organisation de l'Internationale doit être libre, naturelle et conforme en tous point à ces intérêts et à ces instincts. Mais quelle est l'organisation naturelle des masses ? C'est celle qui est fondée sur les déterminations différentes de leur vie réelle, quotidienne, par les différentes espèces de travail, c'est l'organisation par corps de métiers. Du moment que toutes les industries seront représentées dans l'Internationale, y compris les différentes exploitations de la terre, son organisation, l'organisation des masses populaires sera achevée.

On pourrait nous objecter que cette manière de organiser l'influence de l'Internationale sur les masses populaires semble vouloir établir, sur les ruines des anciennes autorités et des gouvernements existants, un système d'autorité et un gouvernement nouveaux. Mais ce serait là une profonde erreur. L'action organisée de l'Internationale sur les masses se distinguera toujours de tous les gouvernements et de l'action de tous les Etats, par cette propriété essentielle de n'être que l'action naturelle, non officielle, d'une simple opinion, en dehors de toute autorité. Il y a entre la puissance de l'Etat et celle de l'Internationale la même différence qui existe entre l'action officielle de l'Etat naturelle d'un club. L'Internationale n'a et n'aura jamais qu'une grande puissance d'opinion et ne sera jamais que l'organisation de l'action naturelle des individus sur les masses, tandis que l'Etat et toutes les institutions de l'Etat : l'Eglise, l'université, le forum juridique, la bureaucratie, les finances, la police et l'armée, sans négliger sans doute de corrompre autant qu'elles le peuvent l'opinon et la volonté des sujets de l'Etat, en dehors même de cette opinion et de cette volonté, et le plus souvent contre elles, réclament leur obéissance passive, sans doute dans la mesure, toujours très élastique, reconnue et déterminée par les lois.

L'Etat, c'est l'autorité, la domination et la puissance organisées des classes possédantes et soi-disant éclairées sur les masses; l'Internationale c'est la délivrance des masses. L'Etat ne voulant jamais et ne pouvant jamais vouloir que l'asservissement des masses, fait appel à leur soumission. L'Internationale, ne voulant autre chose que leur complète liberté, fait appel à leur révolte. Mais afin de rendre cette révolte puissante à son tour et capable de renverser la domination de l'Etat et des classes privilégiées uniquement représentées par l'Etat, l'Internationale doit s'organiser. Pour atteindre ce but elle emploie seulement deux moyens qui, alors même qu'ils ne seraient point toujours légaux — la légalité n'étant, la olupart du temps, dans tous les pays, autre chose que la consécration juridique du privilège, c'est-à-dire de l'injustice — sont, au point de vue du droit humain, aussi légitimes l'un que l'autre. Ces deux moyens. nous l'avons dit, c'est d'abord la propagande de ses idées. et, ensuite, l'organisation de l'action naturelle de ses membres sur les masses.

(A suivre.)

El rol de la solidarjdad internacional en la liberación de España

El crimen que la reacción nacional e internacional cometió imponiendo el sistema fascista al pueblo español, ha sido reconocido por los mayores responsables desde Gil Robles a Churchill. Pero no temen el castigo de Dios... Y sólo los pueblos que sufren tales sistemas con su propia acción y la ayuda solidaria internacional puede liberarlos de ellos.

Churchuill, al declarar «que la liberación de España debe ser obra de los españoles», reconoce que ésta sigue esclavizada. Se ve Churchill y todos los que en algo conocen el problema español, que la implantación y sostén del fascismo, la reacción española —a pesar suyo—, hace lo mínimo y que es la reacción exterior que hace lo máximo. Y si Churchill tuviera un mínimo de dignidad, aconsejaría, a los que desde el extranjero financian el sostén del fascismo, que dejaran de hacerlo para que los españoles, solos, arreglaran sus problemas.

La consigna de Churchill tiene por objeto de aislar al pueblo español antifascista de toda solidaridad exterior. Y a pesar de las malas intenciones que tal consigna encierra, insistentemente propagada, logra, en parte, sus propósitos. E incluso se puede sospechar que dado el estado de bajeza moral que predomina en las corrientes políticas de derecha e izquierda, y la castración en que se encuentra el proletariado, si el fascismo en España, por la resistencia del pueblo y su pobria podredumbre, se derrumbara, ejércitos mercenarios, como los que vinieron a restaurar a Fernando VII y los que vinieron a implantar el fascismo y poner a Franco en el poder, volverían a pisar suelo español para restaurarlo de nuevo.

El ansia de tirania, como el ansia de libertad, está latente en los conglomerados humanos. Y no es el tiempo de por si el que determina los periodos de mayor libertad que se disfrutan o los de mayor tirania que se sufren, sino la lucha de los humanos en pro de una u otra tendencia. En estas luchas el rol que desempeña la solidaridad hay pruebas que es oportuno recordar.

Para contener la influencia de la Revolución francesa, se pusieron en juego todos los recursos publicistas que hablaron y aún siguen hablando mal de ella. Y para contener su avance, el ejército alemán, austriaco, italiano y español, rodearon las fronteras de Francia. El ejército alemán avanzó hasta las cercanías de Paris. La solidaridad internacional con el pueblo en lucha se manifestó débil. Y ello fue lo que dio coraje a los ejércitos de Versalles a marchar sobre Paris y masacrar la Comuna en 1871. Pero la revolución ya había destruído el sistema absolutista, el ansia de libertad estaba en el pueblo muy arraigada y no pudieron restaurarse más.

A fin de anular toda convivencia libre en no importa que parte del mundo, se unen en la acción todas las corrientes regresivas de derecha e izquierda como sucedió en España. Cuando la A.I.T. apareció en el escenario de las luchas en todos los países que tenía efectivos, fue puesta fuera de ley y perseguidos sus militantes.

La reacción tiene secciones y representantes en todos los países. Su acción es ilegal y clandestina, sin que la policía de ningún país se ocupe de descubrirla y aún menos de castigarla. Con los fondos secretos que votan los Estados y los consorcios capitalistas, se soborna hombres influyentes de Estado y publicaciones, y se organizan asesinatos contra los que no se dejan sobornar, como el caso de Matteoti y Aguirre. Por medio del Dr. de Aosta, la Banca Negra financió el golpe mussilliniano. Y en España, por medio de Juan March, se financió el golpe que implantó el fascismo.

La Revolución rusa fue una sorpresa que hizo estremecer hasta los cimientos la reacción internacional. La declaración del gobierno provisorio ruso, desconociendo todas las deudas contraídas por los zares, encolerizó todas las serpientes que anidan en las cubas de las bancas. En Francia, que era uno de los países que más empréstitos había hecho para el sostén del zarismo, sus financistas pedían la cabeza del pueblo ruso. E interpretando el sentir de las altas finanzas, el general Foch pidió a los aliados cinco millones de hombres para marchar sobre Rusia y aplastar la revolución. Pero la revolución había remontado el espíritu revolucionario en el proletariado internacional, la desviación de la revolución aún no era visible para la gran mayoría y la tentativa de ahogarla en sangre sublevó al proletariado internacional. En el mismo ejército alemán se produjeron conatos de rebeldía; el temor cundió en las altas esferas, y ello fue lo que impidió de que la proyectada masacre contra la revolución rusa se llevara a cabo.

El golpe de Estado del 36 para impedir de que la República española se consolidara, se llevó a cabo públicamente sin que los republicanos se enteraran ni el proletariado internacional se inquietara. A los dirigentes de las grandes sindicales, que en estos últimos tiempos, por el arte dirigentista, pasan de obrero a banquero, les cabe la mayor responsabilidad. Y no poca a los que en ellos confiamos por no comprender hasta dónde llega su posición claudicante. Pues, apreciada en todo su valor la desinteresada solidaridad prestada al pueblo español en lucha, comparada con la que recibió y recibe la reacción interior para la implantación y el sostén del sistema fascista, es insignificante. A pesar de todo, no se debe desesperar porque ello sería renunciar al anhelo de libertad y a la lucha. Con todos los medios posibles debe de ampliarse la propaganda en el área internacional. Un boicot, a la marina mercante franquista, que ya se había ensayado cuando Primo de Rivera, con una extensa propaganda en la base, es posible.

Se comprende que no será por medio de los líderes que han hecho del movimiento obrero una industria lucrativa, que se llevará a cabo el boicot, ni otra acción eficaz contra el sistema fascista que sufre España. La acción hay que esperarla de los obreros mismos y para ello se ha de desplegar una intensa agitación que los subleve contra el fascismo y sus dirigentes.

Serafín FERNANDEZ

L'évolution estudiantine

(Suite de la page 1.)

éphémères de ces millions de travailleurs manuels qui, dans leurs dures besognes sont privés de la joie qui est la vôtre de se sentir plus clairvoyants et plus instruits au fur et à mesure de leurs travaux... Songez que le savoir qui vous est dispensé représente, au cours des siècles, un prélèvement ininterrompu et cruel sur les revenus déjà insuffisants de tous les travailleurs. Les capitaux nécessaires en régime capitaliste pour élever des écoles, des universités, des amphithéâtres et des laboratoires : ce sont les travailleurs qui les ont sués !

Les tâches intellectuelles ou scientifiques sont passionantes parce que le savoir les domine et les dirige, y recréant sans cesse la personnalité qu'il dépense. Les tâches manuelles sont dépouillées de cet attrait, et, de plus en plus mécanisées, deviennent des activités dépersonnalisantes.

Le docteur Voronoff écrivait un jour, dans un livre resté célèbre, cette phrase dont je garantis sinon la lettre, au moins le sens : « Le propre du génie, c'est-à-dire, la plus haute émission du savoir, est de produire sans effort. »

Nous ne voulons pas dire par là que les intellectuels sont des génies (si quelques-uns en sont doués), mais que l'effort intellectuel trouve sa récompense dans un état professionnel qui ne mérite aucun privilège particulier, aucun autre avantage que celui d'avoir conscience de « soi ».

Je me souviens d'une conférence donnée par G. Pioch, esprit talentueux toujours au service des grandes causes humaines et qui mourut pauvre. Alors qu'il faisait la critique de la bourgeoisie capitaliste, un étudiant, assis à mon côté, se leva et l'apostropha : « Mais Monsieur, pourriez-vous me donner la définition du bourgeois ? » La réponsa roula sur l'assistance comme un vent d'orage : « Le bourgeois ? C'est celui qui pense bassement, ramenant tout à soi... » Mon étudiant, quelque futur exploiteur des faiblesses humaines, se rassit sous la houle des bravos.

La société rationnelle que vous cherchez à tâtons, souvent révoltés par les aspects de notre civilisation, ne peut se bâtir sur le terrain mouvant et visqueux du capitalisme et de la politique, mais dans le cadre d'une économie réalisant la satisfaction de tous les besoins dans la diversité des aptitudes, ce qui permettra l'éclosion de tous les talents en faisant de la conquête de « soi » la plus haute récompense de l'ambition.

Les partis politiques flattent vos ambitions malsaines en vous promettant des privilèges; nous, un tel marchandage, si contraire à la libération humaine, nous écœure !

Nous vous appelons à construire un nouveau monde sur les ruines du capitalisme et de l'Etat : l'économie des besoins dans l'égalité économique et sociale, la fraternité dans l'égalité.

J. B.

POUPEES «BELLA»

DERNIERE MINUTE

La réunion de conciliation, prévue pour lundi dernier, 14 septembre, entre le patron, une délégation patronale (syndicat patronal), l'inspecteur du Travail et la délégation du Comité de grève, n'a apporté aucun élément nouveau.

La grève se durcit.

Jeudi, 17. Deux incidents ont eu lieu aujourd'hui; témoignant le durcissement de la grève.

a) Une personne, qui se rendait à l'usine, afin d'y déposer du travail qu'elle avait confectionné à domicile, a été interceptée par le piquet de grève et malmenée.

b) A l'heure de l'embauche, l'état major de l'usine, et les ouvriers se rendant au travail, ont été assaillis à coups de tomates, mûres par les grévistes en piquet de grève.

Correspondant C.N.T

Le gala annuel de «LIBERTE»

VENDREDI, 16 OCTOBRE 1964
(en soirée)

GRANDE SALLE
DE LA MUTUALITE

Organisé au profit de notre action de la propagande
et de la solidarité

Ouverture des portes: à 20 heures.
Spectacle: 20 heures 45.

Vente des invitations: à 24, Rue Sainte-Marthe, Paris, X[e].

«Ricardo Flores Magón»

(Viene de la página 4.)

no puede llegarse por los caminos de la dictadura, aun cuando su ejercicio sea en nombre de un porvenir venturoso. La dictadura padece su propia dinámica que la empuja más y más a la opresión absoluta...» Este es, el recto pensamiento del auténtico anarquista. Y transcribimos del libro: en la existencia de Ricardo no hubo disparidad, ni contradicción, ni desmayos, ni desalientos y no es que dejara de ser humano, sino que estaba consagrado al ideal».

No deja en olvido este libro a Praxedis Guerrero, de la gesta rebelde del que ante su muerte en plena juventud escribiera Ricardo: «Era el alma del movimiento libertario, el hombre más puro, más inteligente, más abnegado, más valiente con que contaba la causa de los desheredados».

Praxedis Guerrero murió a los veintiocho años, con el rifle en sus manos y en la acción de Janos-Chihuahua, el 30 de diciembre de 1910, enfrentando a los sicarios del despotismo.

En «Regeneración», periódico de la revolución por «Tierra y Libertad», publicó Ricardo «Praxedis deja un vacío que tal vez no se llene nunca. El proletariado quizás no aprecie en toda su desventura la pérdida que ha sufrido. No es sólo México quien pierde el mejor de sus hijos, sino la humanidad misma, que sufre esa pérdida, pues Praxedis era un luchador anarquista.»

Ricardo Flores Magón vivió la mayor parte de sus días tras las rejas de las cárceles, siempre acusado de luchar por la libertad del pueblo y por defender los derechos humanos. Su bandera de guerra social fue «Tierra y Libertad» para todos, de México y del mundo. Pobre, enfermo, ciego ya, murió en la cárcel de Lessenworth —Estados Unidos—, firme en sus convicciones revolucionarias y en alta su integridad moral. No declinó nunca, ante las tentaciones «ofertas de dineros, de Poder y de fama». La integridad moral fue la norma de todo su vivir y no flaqueó ni en los días de su enfermedad y ante el peso de sus necesidades de libertad y salud, acercándose la muerte. Rechazó, con indignación, una pensión decretada en su favor por la Cámara de Diputados de México. Y, mucho antes, había renunciado a una libertad «condicional» gestionada por nobles amigos ante el Departamento de Justicia de Estados Unidos, manteniendo en alto sus convicciones y dignidad.

Sintetizamos de una carta escrita por Ricardo el 6 de diciembre de 1920, al compañero de ideas Nicolás T. Bernal, la historia de las gestiones de sus amigos y de sus resultados. Le decía Ricardo a su compañero: «He sido informado de la respuesta del Departamento de Justicia acerca del pedido de mi libertad, cursado por los amigos. Se me exige una solicitud de perdón, sin esa humillación nada puede hacerse en mi favor, ni aun por la razón de mi enfermedad y la ceguera que avanza rápidamente. Esto sella mi destino, y me moriré dentro de estas horrendas paredes que me separan del mundo, porque me niego a pedir perdón. No lo haré nunca... En mis 29 años de lucha social he pasado la mayor parte del tiempo en la prisión, experimentando el sendero del vagabundo y el paria, desfallecido de hambre y con mi vida en peligro muchas veces y perdida mi salud... En fin, lo he perdido todo, menos una cosa: mi honra de luchador social y, pedir perdón significaría que abdico de mis ideales y que me arrepiento de haberme atrevido a luchar contra el capitalismo y destruir su sistema de iniquitidades e injusticias... Pedir perdón sería renunciar a la nueva sociedad de la libre sociedad de los trabajadores y significaría que abdico de mis ideales anarquistas. Estoy condenado a morir en la prisión, antes que volver la espalda a los trabajadores. Renuncio a las puertas abiertas de la prisión al precio de mi retractación y mi vergüenza.» «Estatura ética», comenta el autor y cierra su libro con esta frase: «Ricardo, único héroe a la altura del pueblo.»

J. TATO LORENZO

(ROMAN)

par René VILLARD

Le pain noir

(SUITE)

Le dimanche était pour moi un jour plus triste que les autres, dégoûté que j'étais... dégoûté à m'en laisser crever dans un coin... loin... loin de tous... loin de tout ce que je voyais... de tout ce que je pressentais... La vie... la vie était vraiment trop dégueulasse.

Un matin que je distribuais mes journaux dans les boîtes aux lettres, je me trouvais, plusieurs fois, avec un autre gars, qui, lui aussi, distribuait des prospectus dans les boîtes; on se suivait, parfois il me dépassait, parfois c'était moi qui prenais de l'avance. On faisait tous les deux sensiblement le même travail et le même itinéraire, tout un côté de la rue Paul Bert. C'était un rapide... arrivés place Voltaire, le gars, en souriant, me dit :

— Un drôle de concours qu'on fait là, tous les deux...

— Tu ne pouvais mieux dire. Je distribue un exemplaire spécial pour un concours. Et toi ?

— Moi, c'est différent. C'est un concours aussi, mais pas pour un canard.

Là-dessus, on a continué. Quelque temps après, j'arrivai à la fin de mes exemplaires, alors le gars m'arrêta :

— T'as terminé ?

— Comme tu vois.

— T'es un rapide. On va boire un verre ?

J'avais soif, j'acceptai. Alors, là, le gars m'affranchit de sa combine, une drôle de combine que c'était.

— Voilà, me dit-il, ce que je fais... Tu vas comprendre. Les cartes que je distribue, ce sont des cartes pour un concours bête comme tout, un enfant de dix ans trouverait la solution. Alors, ces cartes, j'en mets dans toutes les boîtes, comme tu m'as vu faire. Sur la quantité, cinq pour cent environ répondent; ceux-là, du fait qu'ils répondent, ce sont des couillons... tu me comprends bien...

— Oui, oui.

— Alors, ils répondent les gars, fortiches qu'ils se croient. Ils ont trouvé la solution du problème, des malins qu'ils sont. Ils répondent. Ils ont gagné, qu'ils pensent... Oui, ils ont gagné le droit d'être possédés... et voici la suite. La carte, ils l'envoient au siège de la firme laquelle me la retourne, et j'envoie, toujours avec la même carte, un représentant faire le baratin...

— Quel baratin ?

— Voilà. Nous, on fait de l'agrandissement photographique, et, en même temps, on vend le cadre... seulement, si un représentant va de porte en porte sans introduction, il fera des haricots... les gens ne l'écouteront même pas, il fera pas un rond d'affaires, le gars... Tandis qu'avec la combinaison du concours, tout change. Le gars a une adresse, c'est pas du bidon. Il a une carte signée du client possible. Il est plus un inconnu. Il a une introduction... à lui d'en profiter. Tu comprends... ?

— Oui, oui.

— Le gars, il vient chez l'expéditeur de la carte, il est le bienvenu. Il apporte l'espoir. Le client a gagné. Indiscutablement, il a droit absolument à un agrandissement photographique gratuit... à condition, toutefois, qu'il achète le cadre. C'est là le fin du travail. Par le cadre, le client paye tout, publicité, agrandissement, cadre, commission du représentant, bénéfice de la firme. Il paye tout, d'un coup. Sonné qu'il est. On en tire le maximum. On le possède à fond. Une bonne fois pour toutes. Marrant, hein !

— Triste. Et tu gagnes ta vie ?

— Je pense bien que je la gagne. Je suis chef d'équipe, j'ai quatre représentants. Cet après-midi je changerai de costume, je ne distribuerai plus de cartes dans les boîtes. Ma voiture, elle est là. A cinq cents mètres d'ici. Je vais te ramener dans le centre. Tu vas voir la bagnole que c'est. Je vis à Perrache, dans un bon hôtel, avec ma femme. Ce soir on ira au Casino de Charbonnières. D'où tu tombes toi ? Qu'est-ce que tu crois ? Tu me prenais pour une cloche ? Alors, toi, t'es un marrant.

On est parti tous les deux. C'était pas du vent, le gars avait une drôle de voitue. Arrivé à l'imprimerie du journal, il m'a dit :

— Où vends-tu tes canards ?

— J'ai un poste fixe au pont du Change.

— Je vois, peut-être je passerai te dire bonjour dans l'après-midi. J'ai une course à faire par là.

Tard, dans la soirée, il vint me voir, j'avais presque terminé ma vente, drôlement fringué, qu'il était. Il m'attendit dans un café proche. Une demi-heure après, je le rejoignais. Il attaqua de suite :

— Ça te plait ton métier ?

— Pas du tout.

— Pourquoi le fais-tu ?

— Pour bouffer... en attendant mieux.

— Rentre dans mon équipe. Tu gagneras bien ta vie.

— Voire...

— C'est tout vu... Soyons logiques, veux-tu faire un essai ? Tu sors une journée avec moi, tu me laisses faire, tu me laisses baratiner, tu écoutes, tu retiens, c'est tout. Les commissions que nous ferons, on les partage par moitié. De toute façon, pour cette journée où tu ne travailleras pas effectivement, tu gagneras davantage que si tu avais vendu tes journaux.

— Très bien, ce que tu racontes... mais il ne m'est pas possible de lâcher la proie pour l'ombre. Je ne laisserai ma place, si modeste soit-elle, que pour une certitude. Ce que nous pouvons faire, c'est un essai de deux matinées de suite. Cela me permet, malgré tout, d'assurer mon service de vente du canard.

— Si tu veux.

— Si le rapport est intéressant, alors, oui, je marche, j'abandonne mes canards.

— D'accord. Alors, quand veux-tu commencer cet essai ?

— Demain, mutile de traîner.

— D'accord, je vais te ramener chez toi.

Le lendemain, nous sommes partis, tous deux, dans le quartier des Brotteaux. Clientèle mélangée : des pauvres, des riches, des ouvriers, des employés, des commerçants. Un drôle de baratin qu'il possédait le Lucien, c'était son nom. Il avait des principes, une ligne de conduite dans l'attaque. Toute affaire était combat. Il y avait Lucien, qui voulait prendre le fric des gens, et ceux-ci, qui ne voulaient pas le lâcher, la bagarre surnoise, recouverte de politesse, de mots, de baratin. Ce qu'il fallait, c'était arriver à imposer sa volonté à la victime, de la persuader, de la tomber. Certaines victimes résistaient, avaient du souffle. Il fallait serrer, serrer. C'était pas du sucre.

— Voilà comment il faut faire, me dit Lucien, quand nous arrivames devant l'immeuble où demeurait le premier gagnant de la journée, évite de demander des renseignements aux gens, inutile d'attirer l'attention des voisins sur toi, en plus, bien souvent, les renseignements donnés par ceux-ci sont faux et tu vas frapper à une autre porte. Trouve par toi-même, c'est plus sûr. La porte repérée, tu respires un bon coup, tu fais provision de souffle, tu en auras besoin quelques minutes plus tard. Tu sonnes fort, sans hésitation. Dis-toi bien, à ce moment, que tu apportes l'espoir dans un foyer, ne crispe pas ton visage, sois souriant, tu es le bon mec, tu apportes la bonne nouvelle. Le gars, il ouvre, tu te présentes, naturellement, simplement, bon enfant, et tu le complimentes sur sa réussite. En même temps, tu entres chez lui. Il ne faut pas, absolument pas, que tu restes à la porte. Il faut entrer, le gars recule, parfois un peu surpris, pas d'importance. Il le sera bien plus encore plus tard. Une fois dans l'appartement, tu continues l'offensive sans arrêter de parler et tu t'assois. Il faut t'asseoir absolument . Tu dis : « Vous permettez ? C'est haut chez vous. » Et tu t'assois. Ça y est, tu as fait le tiers du travail. Tu es maintenant, bien assis, chez le gars et qu'il le veuille ou non, il est bien obligé de t'écouter. Tu accentues alors ton baratin. Pars du principe que seul l'intérêt guide l'individu. Il faut donc que tous les boniments que tu sortiras tombent justes et que le type puisse penser : « Il a raison, je fais une affaire. » Si c'est un homme, et que tu repères un cendrier avec de la cendre... pas d'hésitation, tu sors ton paquet de cigarettes et tu lui en offres une, tu fumes également, le contact entre vous s'accentue, tu as encore avancé d'un pas. Si c'est un gosse qui a trouvé la solution, tu flattes les parents en leur disant que leur petit est réellement intelligent, que c'est rare de voir un enfant de cet âge, trouver la solution exacte. Enfin, pars du principe que, dans presque tous les cas, il faut parler sans cesse. Il ne faut pas que le client puisse avoir un temps mort lui permettant de réfléchir, de se reprendre. Tu dois mener l'attaque jusqu'au bout. C'est toujours toi qui dois parler, lui écouter. Tout ce que tu dis doit être très clair, précis, ne laissant place à aucune suspicion. Quand tu sens que le client, quinze, vingt, minutes, après le début du travail, commence à mollir. Alors, tu sors ton carnet et, tout en causant, tu commences à remplir le bulletin de commande. Tu n'as plus qu'à attendre le moment propice et cueillir sa signature.

(A suivre.)

B.D.I.C

José Marqués Da Costa

La muerte de Manuel Pérez y José Marqués da Costa evoca momentos culminantes de la epopeya sindical y anarquista de Brasil, España y Portugal.

En Lisboa, Portugal, murió, a mediados de julio y a los 66 años de edad, el compañero José Marqués da Costa, uno de los más activos e inteligentes militantes anarco-sindicalistas portugueses. Natural de Motozinhos, alrededores de Oporto, emigró muy joven al Brasil, donde siendo obrero se inició en las luchas sociales orientadas por los anarquistas. En Rio de Janeiro entró en el periodismo por invitación de dos de los más importantes diarios brasileños, «A Pátria» y «Vanguarda», en calidad de redactor de asuntos sindicales. Esto y sus elevados dotes oratorios le permitieron llevar a cabo, al lado del profesor José Oiticica, Dr. Fabio Luz, Joan Gonçalves, Edgar Leuenroth, Domingo Passos, Florentino de Carvalho y otros destacados combatientes del ideal anarquista, en su mayor parte ya fallecidos, una labor inmensa de organización y orientación de los sindicatos, a los que ayudó a imprimir la tónica anarco-sindicalista que dio al movimiento sindical brasileño un lugar de los más destacados en el mundo obrero antes de que el fascismo y el bolchevismo, hermanos gemelos, enyugaran el sindicalismo, haciendo de él lo que es hoy: un instrumento del gobierno y del capitalismo de Estado.

En consecuencia de sus actividades en el seno de la organización obrera y específicamente anarquista, cuando estalló la reacción del gobierno prefascista del presidente Artur Bernardes, Marques da Costa fue una de las primeras víctimas, siendo preso y expulsado a Portugal, mientras otros compañeros extranjeros eran enviados a sus países de origen y los nacionales eran internados en el hambreado campo de concentración de la Clevelandia, al norte del Brasil, en la región más insalubre del país, donde tantos de los compañeros más activos cayeron para siempre. Pocos días después de haber llegado a Lisboa (en el año 1924), Marques da Costa fue detenido por la policía política del gobierno de Antonio Maria da Silva, bajo acusación de haber hecho explotar una bomba en el hotel «Frankfort», entonces uno de los más lujosos de la capital lusitana, donde algunos esquiroles traicionaban la huelga decretada por los obreros del ramo de alimentación. Marques da Costa, conocido por sus brillantes crónicas sobre el Brasil en el diario «A Batalha», órgano de la Confederación General del Trabajo portuguesa, del que era corresponsal en Rio de Janeiro, fue, pocos días después, deportado a la colonia lusitana de Guinea, la más insalubre, juntamente con los miembros de la célebre «Legión Roja», en su mayoría simples bandidos de delito común, repudiados por los medios confederales, a costa de los cuales habían pretendido vivir respaldados en ideas que estaban lejos de comprender y sentir.

De Guinea, Da Costa logró fugarse, un tiempo después, hacia Francia. En París participó activamente en la vida de los sindicatos, por lo que no tardó tampoco a ser preso y expulsado por la policía. Dirigióse entonces a Madrid, donde poco antes había sido implantada la República. Con el compañero Roberto Das Neves fundó allí la Federación Anarquista de los Portugueses Exiliados y el respectivo órgano en la prensa, «Rebeliao», que ambos introducían clandestinamente en Portugal. Este periódico duró hasta el final de la guerra civil española, bajo la dirección, en los últimos tres años, de Germinal de Souza.

En Madrid, Marques da Costa ayudó también a fundar el diario anarco-sindicalista «CNT», del que fue administrador y por cuyo motivo fue preso y expulsado de España bajo el gobierno pre-fascista de Gil Robles. Pasó entonces a Casablanca, norte de Africa, donde vivió algún tiempo, siempre luchando por sus y nuestras ideas. Habiendo sido decretada una amnistía a los perseguidos políticos y creyéndose comprendido en ella, regresó a Portugal, donde entró sin ser notado por la policía, pues tal decreto sólo favorecía a los «políticos», no a los rebeldes «sociales», entre los que él se hallaba. Un año logró Marques da Costa vivir, trabajar y participar de la lucha subterránea contra la dictadura de Salazar, entonces ya en el poder. Pero no tardó que la omnímoda P.I.D.E. (la Gestapo de Salazar) le descubriera y detuviera, remetiéndole al campo de concentración de Angra do Heroismo, en el archipiélago de Azores, donde permaneció cerca de un año, la mayor parte del tiempo debajo del nivel del mar, lo que le ocasionó enfermedad grave. Debido a ésta y a la protesta internacional, Marques da Costa pudo regresar en relativa libertad al continente portugués, donde, con las fuerzas que le restaban, ayudó a mantener encendida, con los viejos compañeros Emilio Costa, Campos Lima, Adriano Botelho, Manuel Joaquin de Souza, Pinto Quartin, Alexandre Vieira, Roberto das Neves y otros, en mayoría intelectuales, la antorcha de la fe en los ideales de libertad, principalmente en contacto con la juventud.

Juntamente con el compañero Roberto das Neves (éste hace años en Río de Janeiro, donde fundó y dirige la Editorial Germinal), representó Marques da Costa las organizaciones sindical y específica anarquista en los Congresos de la C.N.T. y de la F.A.I., realizados en Madrid.

Marques da Costa deja viuda y tres hijas, la mayor nacida en Río de Janeiro y las otras en París y Lisboa, respectivamente.

R. N. (Brasil)

Chispas

Rusos y yanquis están en competencia para el alcance de la Luna. Competición loable si ello les distrae de una guerra que sería —¡otra vez!— la última.

∴

La ciencia se acerca a los muros lunares y los rasca, deseando saber de qué materia se componen.

El intento de alunizar es loable empresa. Pero si se trata de hallar uranio para guerras, recomendamos a los sabios un viaje a Urano. A ver si se pierden y nos dejan tranquilos.

∴

A los guerreros terrestres los llamamos «marcianos». Con despreocupación de que los hijos de Marte pueden resultar menos guerreros que San Pablo, cortacabezas arrepentido, pero sin reponer cabeza en su lugar debido.

∴

El Papa Luna vivió en la luna en su exilio de Peñíscola; en luna menguante hasta el fin del lunático Papa Luna.

De lunáticos se nos trató a los anarquistas. Cuando se alcance la Luna nadie nos la concederá para ensayar en ella la anarquía.

Otra informalidad de la política.

∴

¿Qué mensaje de amor y progreso llevarán los astronautas terrestres al Universo, representando a un mundo tan calamitoso como el nuestro?

∴

A los pacíficos polinesios los corrompimos ojos de laboratorio y de religión. De la luna llena pasaron rápidamente al cuarto menguante camino de la extinción. Como el sibo-ney antillano...

∴

Luna le llamamos al espejo; pero la vanidad se ve en el mismo como le da la gana.

∴

Ante el espejo de la verdad, no hay malvado que se resista.

∴

Julio Verne se creó su Luna, a los enamorados les dieron otra, a Pierrot lo ducharon con blanco lunar amargo.

El lunerismo tiene interpretaciones, pero la Luna verdad sigue contemplándonos socarrona, a pesar de los impactos terrestres que sufre.

∴

Que a nosotros un cambio lunar, o de carácter, nos sea propicio.

CHISPEROS

OBRAS
de Felipe ALAIZ

«Quinet», tomo I.
«Tipos Españoles», tomo II.
10.00 francos los 2 volúmenes.

Centenario proletario (La A.I.T.)

(Viene de la página 4.)

de los Patronos a fin de que los obreros ejercieran, de inmediato, dos oficios diferentes. Esto fue inclusive reglamentado y fijado en las paredes el 15 de marzo de 1867. Algunos de los artículos como el 12 y el 13, que establecen la obligación para el obrero de pagar toda herramienta o pieza del trabajo, en caso de rotura y que, el propio trabajo, sufrirá una merma de salario proporcional a los defectos que presente, provócan disturbios al día siguiente en los que se rompen máquinas, telares y se levantan barricadas frente a la presencia de las tropas.

En las negociaciones que siguen se logra el siguiente acuerdo:

«Artículo primero.—El reglamento relativo a las multas será discutido y decidido por un consejo integrado en partes iguales por patronos y obreros. Artículo segundo.—Todo obrero tendrá libertad de aceptar trabajar en uno o en dos oficios...»

La parte más interesante, empero, del conflicto de Roubaix la hallaremos en el estudio que realizan los internacionalistas de las causas del conflicto y las soluciones.

Tolain, Fribourg y Varlin publican una declaración al efecto en la que se lee, entre otras cosas:

«El empleo de las máquinas en la industria plantea un problema económico cuya solución inmediata se impone imperiosamente. Nosotros, los trabajadores, reconocemos en principio el derecho de los obreros a un aumento proporcional cuando, debido a la introducción de nuevas herramientas, una producción más considerable es impuesta.»

«Obreros de Roubaix:

Sean las que fueren vuestras justas quejas, nada puede justificar los actos de destrucción de los que habéis sido culpables. Pensad que la herramienta, instrumento de trabajo, debe ser sagrada para vosotros; pensad que esta clase de violencias compromete vuestra causa y la de los trabajadores todos. Pensad que estáis dando armas a los adversarios de la libertad y a los calumniadores del pueblo.»

La máquina, pues, aparece para los trabajadores conscientes, no como un enemigo sino como un aliado. «Es sagrada» dicen los firmantes de la declaración. Desde el primer momento se ve clara y profundamente el problema que, para tantos, no ofrecía más que dos salidas: la destrucción de la intrusa o el paro forzoso para los que la máquina desplazaba. Para los que tenían la confianza de los internacionalistas de París, Tolain, Fribourg y Varlin, ninguna de las dos soluciones era la correcta. Había que luchar, no contra la máquina sino contra el sistema que permitía que los beneficios que aportaba la máquina fueran en su totalidad, a las arcas de los explotadores. Había que luchar para lograr que la máquina fuera una aliada del obrero; primero, en base a permitirle un mejor standard de vida logrado mediante la distribución «proporcional» permitida por el aumento de la producción y, segundo, por una disminución en las horas de trabajo.

En un artículo publicado en «Siècle» de fecha 4 de febrero de 1865, Anthime Corbon, que a la edad de siete años ya lo encontramos trabajando de aprendiz de tejedor, señala la situación ambiental frente a la Internacional: «En aquellos tiempos (unos veinte años antes), aparte un número reducido, la tendencia general de los obreros socialistas era considerar al Estado como su providencia visible y esperar de él la redención de las clases inferiorizadas. He aquí que una nueva generación declara que la *emancipación de los trabajadores* debe ser obra de los trabajadores mismos». Y añadía: «De lo que sí estoy seguro es que todas las personas clarividentes y generosas aplaudirán esta reunión en congreso de tantos centenares de hombres representando la élite de los trabajadores de todos los países de Europa.» (29).

VICTOR GARCIA

(Continuará.)

(26) «Puede asegurarse que toda la substancia de aquella Conferencia (Londres 1821) se redujo a afirmar el predominio de un hombre allí presente, Carlos Marx, contra el que se supuso pretendía ejercer otro, Miguel Bakunin, ausente.» Anselmo Lorenzo. «El Proletariado Militante». Página 165. México s/d.

(27 Edouard Dolleans. — «Histoire du Mouvement Ouvrier ». Tomo I. pág. 302. París, 1957.

(28) Dolleans.—Op. cit. Tomo I. págs. 302 y 303.

(29) Edouard Dolleans. — Op. cit. Tomo I. págs. 297 y 298.

Conferencia de Juan de Orán

(Continuación y fin.)

Tercera tendencia: La de los Anarquistas Individualistas. Estos no tienen un sistema único determinado de organización. Pueden ser partidarios de la Asociación para que una obra en cualquier sentido de las actividades humanas, tomando siempre como base esencial, o punto de partida, la célula inicial: el individuo. El interés o bien social, es sólo la resultante de los intereses individuales. El individuo ya no es un instrumento sacrificado a ninguna entidad exterior. Y aparte el cumplimiento de sus compromisos libremente contraídos, no se siente obligado a ningún deber de orden social. Partiendo de un interés moral propio o de un sentimiento espontáneo de solidaridad, podrá colaborar a cualquier obra de trabajo físico, cultural, de estudios, de ayuda, etc.

En definitiva, es la práctica que demostrará cuál es el mejor método y al que podrán ir adhiriéndose libremente aquellos que lo crean y estimen más ventajoso y justo.

Ahora bien; demos por admitido que se ha llegado a una coincidencia por lo que respecta al Movimiento Anarquista. ¿Acaso existe o puede existir un país, un pueblo, donde todos sus habitantes sean anarquistas? El suponerlo en el estado actual de cosas, es sencillamente soñar. No hay pueblo, a no ser que esté sometido a un régimen totalitario, a una dictadura, que no esté dividido en un gran número de tendencias. Habrá que buscar un método que satisfaga a todo el mundo, un sistema de coexistencia pacífica que permita contentar a todo el mundo. Nuestro asunto es la consecución de una sociedad libre. Y si ni el reparto de zonas de influencias políticas o ideológicas, ni por el sistema de las características regionales hallamos la solución, ¿qué proponer, pues? Por mi parte propongo: Hasta el día en que todos los hombres se pongan de acuerdo para una solución UNICA y libre del problema que nos ocupa, y sea el que fuere el sistema que predomine o que se acuerde, mi solución es dejar un sector de libre experimentación para los disconformes con el método establecido; siempre y cuando respeten la libertad de obrar de otros y poder, además, si el caso lo requiere, establecer relaciones amistosas con todos, para el intercambio libre en todos los sentidos de las necesidades humanas: económicas morales, culturales, etc.

En cambio, el sindicalismo es una forma de organización de trabajadores unidos por su carácter profesional contra la clase capitalista. Es un movimiento que se desenvuelve y basa sobre la ley de mayorías. Así se deduce que donde hay anarquismo, negación de la autoridad, no puede haber sindicalismo. El sindicalismo al cual nos referimos es al llamado sindicalismo revolucionario y apolítico, que se titula anarcosindicalista. Aun así, no estoy conforme con ese acoplamiento de dos palabras que se contradicen, a no ser que se quiera justificar dicho calificativo por el solo hecho de la influencia de los anarquistas en el sindicato.

Por nuestra parte, persistiremos en nuestra costumbre; en la labor en el orden psicológico para eliminar todo dogmatismo, prejuicios o ideas fijas, para hacer comprender el pensamiento de los demás, sin olvidar nosotros mismos el colocarnos en el pensamiento ajeno. Es indispensable realizar una obra de comprensión mutua para poder implantar una sociedad humana y solidaria. A mi parecer, una solución para la buena marcha de una sociedad, es el sistema de cooperativas atónomas, condición de que sus componentes sean consecuentes, honrados y libres. Yo no excluyo ningún procedimiento de asociación, al contrario, he dicho que cada cual puede tener su razón que pudiera hacer preferible el propio a cualquier otro, según los tiempos, los hombres y los lugares. Querer unir en una sola interpretación, en un método único de asociación y de vida libre a millones de hombres, me parece una obra imposible a realizar.

PREGUNTAS
AL CONFERENCIANTE

Seis de los compañeros asistentes preguntan unos, y objetan otros, con lo que entre el conferenciante y los compañeros que intervienen, al no considerarse bien interpretados se produce la disconformidad consiguiente. Sólo a uno de los preguntantes, el conferencante le es más concreto y mejor —aunque no del todo— comprendido. La pregunta fue: «¿A qué cree el conferenciante que pueda deberse la decadencia del anarquismo?» Este contesta: «Una de las razones es la comodidad en que estamos cayendo, aunque se deba a un mejor nivel de vida de esta sociedad que rige. Tal como la carencia de voluntad que se va sustituyendo por los cargos retribuídos, lo que siempre combatió por estar convencido de ser negativo para el impulso y el ejemplo idealista y revolucionario.»

Desde la mitad del segundo párrafo de esta modesta reseña de la conferencia del veterano militante libertario, compañero Juan, me ha parecido lo mejor dejarlo hablar textualmente. Debido a la extensión para una reseña es extractada, por lo que no puede parecer con la debida hilvanación argumentativa.

Por mi parte, reduciré al mínimo el comentario, sin adhesión u objeción total al tema o argumentación de esta conferencia. Sin embargo, el mérito y el respeto al hombre militante que desde la niñez a la ancianidad aparece asido al ideal de humana libertad, me es obligadamente reconocido. Como él dice: «Hasta el día en que todos los hombres se pongan de acuerdo para una solución única y libre del problema que nos ocupa, la solución será buscar un método que satisfaga a todo el mundo.»

F. CRESPO

El tiempo se distancia, los defectos son los mismos

HACE años, allá por el 1923, cuando Kurt Wilkens mandó a la gloria eterna, con zapatos y todo puestos, al asesino de los trabajadores de la tierra del Fuego (Patagonia), desembarcó con sus matarifes transportados en aquel barco ya viejo, el almirante Brown, haciendo una verdadera carnicería en aquellos esclavos que reclamaban unas migajas de pan para ellos y los suyos.

Wilkens, verdadero pacifista, al leer y comprobar aquella horripilante carnicería, se decidió a ofrendar su vida para vengar tal despiadado crimen del que siendo cómplice toda la burguesía, el responsable directo había sido el matarife general Varela, con hoja de servicio demasiado enlodada.

Inmediatamente de haberse cometido la venganza, recibimos del administrador de «La Protesta», Apolinario Barrera, un telegrama, en donde se nos aseguraba que la defensa del Vengador estaba asegurada con todas probabilidades de éxito, dado el ambiente favorable observado en toda la prensa.

El Grupo «Los Iconoclastas» hicimos una colecta respetable, llegándonos a un pueblo cercano a la localidad en donde residíamos. Allí vivían muchos españoles, que yo conocía. Pregunté en una casa de familia dónde residían algunos, y de paso les dejé prensa nuestra. El ama de casa nos miró con recelo, pero inmediatamente la pregunté por el amigo tal, me observó e inquirió quién era yo, y entonces me indicó que en el segundo piso se hallaban muchos y que me imaginara lo qué estaban haciendo.

Subí al segundo piso, donde un individuo se paseaba por el pasillo en plan de vigilancia. Pregunté por quien yo conocía, y me indicó que esperara unos segundos. Inmediatamente la puerta me dio paso, y dentro de un ancho cuarto se hallaban más de treinte hombres, alrededor de una ancha mesa, cubierta de billetes del tío Samuel, más unas cuatro barajas. Me dirigí al amigo, un muchacho andaluz, mocetón formidable. Todos me miraron, unos con recelo, y otros pensando que se les escapaba el tiempo para ganar o perder dinero. El amigo me dijo: ¿Qué te trae por aquí, Lone? Desenvolví el telegrama y propuse darle lectura. Pero uno de los que ocupaba sitio en la mesa me echó una mirada de desafío y gritó al que tallaba: «Continúa tirando cartas, ya que eso nada nos interesa.» Yo contesté indignado: «Tenga paciencia el amigo, que por mucho dinero que usted tenga en toda la noche le sobrará tiempo para perderlo o duplicarlo.» Entonces el amigo andaluz se puso de pie y dijo: «Alto la baraja. Lea el amigo ese telegrama y denos una explicación de los hechos.» Leí el telegrama, y luego di referencia de lo ocurrido con el masacre de 4.000 trabajadores, muchos de ellos enterrados con vida en la zanja que les había mandado hacer el asesino de Varela. Aquel mocetón echó mano a su pila de billetes y me dio 5 dólares, y a continuación todos fueron dando de 5, 4, 3 y no menos de 2 dólares, que junto con lo que donó el Grupo «Los Iconoclastas», resultó un gran donativo.

Refiero este episodio, a pesar de los años pasados, porque hace unos días hablaba un corresponsal americano desde París de la vida de los emigrados económicos españoles, y cómo viven hacinados en sitios malsanos. Dijo el corresponsal que él había ido para hacer una investigación y poderla dar a su país; pero que cuando entró en un piso bajo donde vivían muchos españoles, se asombró desagradablemente. Lo primero visto fue una mesa de juego con muchos hombres a su alrededor, robándose mutuamente el dinero unos a otros. En costumbre de los yanquis, al operar la cámara fotográfica los concurrentes quedaron sorprendidos, y cuando el corresponsal empezó a hacer preguntas, sucedió lo mismo que me había sucedido a mí hace tantos años. Un hombre barbudo grito al que se hallaba a su lado: «Corta, corta que eso no va con nosotros.»

Lo mío fue en 1923, y en los Estados Unidos. Lo del corresponsal ha sido en Francia y en 1964. Y a pesar de que esos emigrados vienen huyendo del hambre, en ellos se halla petrificado el vicio, más la miseria que quizá les induce a la ambición desmesurada de despojarse unos a otros los centavos que a fuerza de tanto sudor consiguen.

¿No sería más conveniente elevarse mentalmente, y pensar en unificar sus fuerzas con las de otros hombres que, como ellos, son también esclavizados, y todos juntos repeler a la fiera que se chupa la savia de todos? Y como dijo el otro, «Hombre, levántate y anda.» En vez de perder el tiempo y dinero con barajas, hojear un libro, un periódico, folleto, y ver la manera de pulir tantas aristas vergonzosas que paulatinamente degradan al ser humano.

R. LONE

NECROLOGICA

ANGEL PIÑOL RUBI

A eso de 1935 llegaba a Igualada un muchacho lleno de energía llamado Angel Piñol Rubí. Nacido en la capital del Anoia se reincorporada a la misma procedente de Tarrasa, ciudad en la que había hecho sus primeras armas sindicales. Con más ganas de anonimismo que de publicar su persona, se agregó, sin embargo, a las JJ. LL.

Al estallar la Revolución del 36, Piñol se entregó a la misma con el ímpetu de sus 19 años. Cuando pasó para el frente la Columna Durruti, contribuyó a facilitar la progresión y el cumplimiento de las necesidades de la misma. Pero aquella oleada de entusiasmo libertario y antifascista debía arrebatarlo, y unos días después ya estaba en el frente de Huesca, Columna Los Aguiluchos, avecindada entre el cementerio oscense y el monasterio de Loreto, en la circunstancia calificado de «Castillo Malatesta», donde se encontraba un fuerte grupo de libertarios igualadinos.

Siguiendo el viento de la guerra, Piñol fue a parar a la Casa de Campo de Madrid, comprendido en la expedición Durruti. Igual a decir que fue de los que batieron el cobre. En toda la guerra Piñol no soltó el fusil de sus manos.

A Francia entró enfermo, teniendo nosotros la dicha de haberlo auxiliado. En un concurso de «embellecimiento» barraquero ganó el segundo premio. Más tarde quiso el azar que nos reencontráramos en el «Château La Reyharde», donde con Pablo, Moreno, Monells y otros, hubimos de enfrentarnos primero con el caciquismo y luego con unos cuchilleros stalinistas. En todo caso, Piñol fue seguro, bravo y sonriente.

Nos hemos carteado, y después silencio, que ahora sabemos definitivo. Hace cuatro años que Piñol duerme el sueño eterno en el cementerio de Martigues...

J. F.

ANTENA

DESCUBRIMIENTO
DE UNA CANTERA
DE MARMOL ROSA

TORTOSA (Tarragona).—Una cantera de mármol rosa, de gran valor y de una gran extensión, ha sido hallada cuando, en los puertos de Mesca, Caro y Beceite se procedía a la destrucción de una zona rocosa para la construcción de un camino.

ROBO... ESCALONADO

BARCELONA.—Por denuncia del dueño de un restaurante de Montjuich, pasaron a disposición del Juzgado de guardia sus dependientes María S. C. y José M. G., acusados de hurto continuado por valor de medio millón de pesetas.

CACHALOTE
EN MANACOR

MANACOR (Mallorca).—Un cachalote de unos siete metros de largo apareció muerto en los bajos de Punta Amer, en la zona levantina de la isla, en el mismo lugar donde años atrás embarrancó el buque carguero «Rubicón».

Con grandes esfuerzos, debido al estado del mar, y por las dificultades de la zona en que se encontraba, fue remolcado hasta el puerto de Palma.

UNO MENOS

SEGOVIA.—El sacerdote don Benedicto Llorente Yagüe, beneficiado de la Catedral, de setenta años de edad, resultó muerto a causa de las heridas que recibió al ser rozado por un ciclista en la carretera de Palazuelos de Eresma. Conducía la bicicleta Francisco Santana Gilmartín, de quince años de edad, y parece ser que con el brazo rozó al sacerdote, quien cayó al suelo, con la mala suerte de recibir heridas gravísimas en la cabeza.

MIENTRAS EL SANTO DUERME
EL PEON ALUMBRA

PAMPLONA.—Se han producido incendios en dos pajares del pueblo de Adiós, propiedad de la Cooperativa «San Andrés». A pesar de los esfuerzos realizados por el vecindario para dominar el siniestro, ambos inmuebles quedaron destruídos en gran parte, valorándose los daños en diez mil pesetas.

Se ha averiguado que el fuego se inició en una rastrojera que había prendido un peón de la citada Cooperativa.

RECORD FRANQUISTA

BRUSELAS (OPE).—El suplemento de estadísticas de la International Labour Office contiene una lista de países por orden del aumento del costo de la vida entre los años 1952 y 1963. A la cabeza figura España, con un 80 por 100. En segundo lugar está Finlandia, con un 54 por 100. Siguen Francia, con un 51 por 100; Japón, con un 48; Suecia, con un 39; Italia e Inglaterra con un 38; Holanda, con un 33; Austria, con un 28; Alemania occidental, con un 20; Suiza, con un 18; Estados Unidos, con un 16; Bélgica, con un 15 y Canadá con un 14 por ciento.

Lo cual quiere decir que los 25 años de paz de Franco, una vez más, se han llevado la palma de la victoria en resultados lamentables.

ANARQUISTAS
SENTENCIADOS

MADRID (OPE).—Un consejo de guerra ha impuesto en Madrid la pena de treinta años de reclusión mayor a Fernando Carballo Blanco y de veinte años de reclusión menor a Stuart Christie. Ambos condenados, tenidos por anarquistas, han sido acusados de haber cometido actos de terrorismo. Sin embargo, a Stuart Chistie que, según la acusación, pertenece a la Federación Anarquista Inglesa, no parece que se le ha podido «probar» más que la intención de cometer aquellos actos, pues fue detenido cuando se disponía a cumplir ciertas instrucciones...

La sentencia pronunciada contra él nos parece excesiva. En relación con la detención de este súbdito británico, el «Evening News», dice que Christie estuvo «estrechamente vigilado» hasta el momento en que apareció ante la justicia, habiéndosele hecho esperar «en una habitación pequeña, cerrada con llave, en los sótanos del edificio del tribunal». Comentando este matiz inquisitorial dado al proceso del joven británico, el «ABC» —los regímenes de dictadura siempre se caracterizaron por un estado de agresividad crónica— dice que «mientras Christie obtiene tanta publicidad en los periódicos de Londres, las redadas de terroristas que hace la tropa británica en la Guayana no merecen ninguna fotografía en el «Times». Refiriéndose concretamente a este periódico, dice «ABC» que, habiendo alcanzado antiguamente un renombre por su tono doctoral, acude ahora a las fotografías para llenar lagunas. «Con todo esto —concluye «ABC»— no tiene nada de extraño que el joven petardista sea convertido en una especie de héroe británico que encarna las virtudes de la raza.»

SALARIO IRRISORIO

No ya el salario mínimo, sino una mínima expresión de salario es el que percibe un tocólogo municipal de un pueblo de Jaén de 35.000 habitantes. Según las nominillas que nos envía, por atender los casos que puedan presentarse tanto de día como de noche, y casi siempre con el carácter de urgencia que rodea a su especialidad, sus honorarios no pasan de la suma de seiscientas sesenta y seis pesetas mensuales, que con los descuentos obligatorios se le queda reducido en cuatrocientas o doscientas pesetas, según el mes. Por si esto fuera poco, no puede disponer de una semana de vacaciones, ya que, si las pide, ha de abonar a su sustituto de su propio bolsillo, los honorarios a percibir. El caso merece una atención especial, como la merece el de las matronas —de cometido paralelo—, que también documentalmente nos prueban una percepción mensual de cuatrocientas cuarenta pesetas.

(Copiado del «A B C», 14-9-1964.)

COMUNICADOS

F. L. DE BURDEOS

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea general, que se celebrará el domingo, día 27 del actual, a las nueve y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande. Burdeos.

Se ruega la asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE PERPIGNAN

Esta Federación invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 27 del corriente, en el sitio de costumbre. Dada la importancia de los asuntos a tratar, se ruega la asistencia de todos los compañeros.

MUJERES LIBRES DE QUILLAN

La Agrupación Local de Mujeres Libres de Quillan se dirige a todas las mujeres que aspiran a la libertad y al bienestar de todos los humanos, a que se unan para que las voluntades individuales se conviertan en voluntad colectiva, hallando así la fuerza que empuje y rompa los grises muros que antes nosotras tienen levantado las religiones y por ende la sociedad con todos sus prejuicios. Con la esperanza que este llamamiento halle eco entre las compañeras conscientes, esta Agrupación Local queda a la disposición de toda compañera que desee informe, y para ello deben dirigirse a la compañera F. del Prado, 32, Grand'Rue, Quillan (Aude).

La Agrupación Local.

**AGRUPACION REGIONAL
DE LEVANTE**

Convocamos a todos los compañeros de nuestra región a la reunión que tendrá lugar el domingo 27 de septiembre, a las diez y media de la mañana en el local de Sainte-Marthe.

COMARCAL DE LA SEGARRA

A los compañeros de la Comarcal de la Segarra «Regional Catalana»:

Encontrándome aún en poder del sello de esta comarcal, por formar con J. Teixedor y J. Llumbieres, el segundo, en el exilio después de la liberación de la Francia, me veo obligado, al volverse a reconstituir esta Regional, a dirigirme a todos los compañeros de esta comarcal para ponernos en relación y estudiar entre todos el camino que debemos seguir. Y a los de las otras comarcas leridanas, lo mismo, y así, entre todas, procurar revivir una provincial que sea digna y se haga merecedora de nuestras aspiraciones y luchas.

Mi dirección: Angel José, 3, rue L'Aoubret, Narbonne (Aude).

FEDERACION
COLECTIVISTA LIBERTARIA

Para el domingo, día 27 de septiembre, a las nueve de la mañana, en la rue Belfort, 4, Toulouse, se convoca a cuantos han pertenecido a la Federación Colectivista Libertaria a una reunión para informar que todavía hay asuntos de orden económico sin resolver, y entre todos los presentes determinar lo que se crea más conveniente.

También se ruega la presencia de cuantos han intervenido en asuntos de la Federación.

El ex Secretario.

Gran velada artística

Con el objeto de conmemorar el 30 aniversario del movimiento de 1934, en Asturias, el Sub-Comité Regional de Asturias, León y Palencia, en colaboración con el círculo García Lorca, organiza una velada artística que tendrá lugar el día 24 de octubre próximo, a las ocho y media de la noche, en la acogedora sala la «Fraternelle», 21, rue Yves Toudic. Metro: République.

Actualmente, está en preparación el programa con el que, además de recordar aquella fecha gloriosa, rendiremos un homenaje de simpatía a la oposición obrera e intelectual de nuestro país.

Invitamos a todos los compañeros y a los españoles, amantes de la libertad a que asistan a este acto fraternal.

Para toda información, dirigirse al local de la C.N.T., 24, rue Sainte-Marthe, París, X^e.

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

LIBRERIA

«RECUERDOS DE LA VIDA PAMPERA». — Serafín Fernández. Bibliografía. «Umbral». París, 1962, 32 págs.

Un anarcosindicalista argentino traza la historia de la semana trágica de enero de 1919, con la formidable huelga en la región pampera, la feroz represión y las consecuencias sobre el movimiento obrero argentino. Esto, contado a través de la anécdota personal, hace del folleto un documento social y humano interesante. (De la revista mejicana «Panoramas», página 136, núm. 11, septiembre-octubre 1964.)

«HEROINAS». — Federica Montseny. Precio, 1,50 F.

Homenaje al heroísmo de la mujer española, en una trama llena de emoción, de interés.

«DE LA MYTHOLOGIE MARXISTE-LENINISTE». — Gaston Brifel. Un volume, 2,75 F.

«LES FRERES RECLUS: Du protestantisme à l'anarchie».—Paul Reclus. Precio, 8,75 F.

La vida ejemplar de los hermanos Reclus, que supieron aunar la ciencia y el anarquismo. Un libro que debería estar en todas las bibliotecas.

Giros y pedidos a Roque Llop
24, rue Ste-Marthe, París (10^e)
C C P 13 507 56, París

PARADEROS

Manuel Arévalo Mata desearía tener noticias de su hermano Espiridión Arévalo Mata, quien desde el año 1944, o sea, desde la Liberación, no sabe nada de él. Quien pueda facilitarlas que escriba a Manuel Arévalo Pézardus par Tourquin (Seine-et-Marne).

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 10 F.
Un an : 20 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X°
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

COMUNISMO LIBERTARIO

EL anarquismo militante, no tan soñador como se le supuso, se le presentó muchísimo antes de la Revolución rusa de 1917 la obligación de aplicarse al presente, al logro social inmediato. Siendo la idea de perfección humana una teoría irrecusable, el anarquismo no tenía contradictor serio en este sentido. Sin embargo, el estado material de los trabajadores y el peligro creciente del chovinismo patriótico incubador de guerras exigieron del anarquismo el recurso de prontas soluciones. No se puede saltar de una década a otra aduciendo argumentación tan razonada como olímpica, naciendo de esta necesidad y tras estudios y tanteos siempre fervorosos y directos, la concreción social de vida comunista libertaria.

Si se estaba en el limbo, compañeros (aseveración que niega rotundamente la presencia de Salvochea, Bakunin, Malatesta y otros realizadores, amén de los utopistas que les precedieron) el comunismo libertario nos aterrizó cumplidamente del mismo. A partir de nuestra «adaptación revolucionaria al medio presente», la prevención opuesta a un sistema social libertario lógicamente desaparece. Quizás les quede algún derecho de crítica a los escépticos individualistas, quedando nosotros en el nuestro de exigirles el hecho positivo que confirme sus videncias asociales. Pero el inmenso cuerpo social presente tiene base de organización anarquista con la introducción del comunismo libre que a todo evento propugnamos.

Cierto que la Revolución de 1936 no deja campo absolutamente amplio para patentizar la viabilidad del comunismo nuestro. El obstáculo superior de la guerra impidió la organización cabal de nuestro sistema. Entrados en el estadio de las forzosas colaboraciones, estuvimos también en la obligación de las concesiones. Sin embargo, podemos ofrecer el ejemplo de municipios importantes unos, y no tanto otros, que supieron desenvolverse al margen del Estado, del Capital, de la Religión y del Comunismo autoritario y de la Rutina. Compañeros que en aquella época ocuparon cargos de altura al margen de la realidad ácrata, son los que más sufren por un sedicente fracaso que los comunistas libertarios prácticos, los que han comprobado el sistema libre durante dos o más años, no pueden de ninguna manera desconsiderar por estimarlo sin discurso y con herramienta de labor, una utopía alcanzada, un hecho concreto, y cuya nostalgia resienten en los banales ruidos del exilio o en las mordientes soledades de España.

Por amoral que se considere al hombre del siglo XX, él puede adaptarse a la vida de trabajo en común o aislada; al régimen de igualdad distributiva; a la vigilancia revolucionaria no autoritaria; a la existencia sin leyes escritas; a la libertad de uno respetuosa de la de todos; de la anulación del Ejército...

¿Qué todo ello levanta problemas? Es que acaso no los tuvieron Mussolini, Hitler y Stalin con todo y poseer todo atributo material, captador y coercitivo inherentes a cualquier dictadura? ¿Es que no tienen problema los EE. UU., Inglaterra, Francia, e incluso el «inmensísimo» Franco que Dios protege?

Venga nuestra ocasión en España y acudan problemas, que allí estaremos, para resolverlos, anarquistas, confederales, socialistas igualitarios y gente de buena voluntad.

Puesto que por un municipio o un sindicato de más o de menos, no reñiremos.

Centenario proletario

La Asociación Internacional de Trabajadores

por Víctor GARCIA

(Continuación.)

Las dos corrientes que perennemente se disputaran la hegemonía de la Internacional, la autoritaria y la libertaria, se esbozan inicialmente en los aspectos apuntados más arriba. La corriente sajona es partidaria de la integración de los elementos heterogéneos, la corriente gala desea mantener la homogeneidad en base a integrar la Internacional con trabajadores exclusivamente. Por algo el secretariado parisino se ve compuesto de trabajadores solamente: Tolain es cincelador, Varlin encuadernador, Fribourg grabador, Limousin marcador, Delorme zapatero, Debock tipógrafo, Delahaye cerrajero, Heligon trabaja en papeles pintados, Bourdon grabador de armas, Bellamy fontanero, Mollin dorador, Laplanche carrocero, Fournain óptico, Caletín zurrador, Parrachon, Carmelinat y Guyard montadores.

Las luchas que posteriormente se trabaron en el seno de la Asociación entre Marx y Bakunin han mermado para los historiadores la importancia de esta primera disconformidad suscitada en la conferencia de Londres en 1885 y posteriormente en Ginebra con motivo de la discusión de los Estatutos de la Internacional.

Pocos se han parado a meditar la evolución que habría tomado la Internacional de Trabajadores si la misma hubiera acordado marginar a los que no lo eran. Por lo pronto las disputas personalistas entre Marx y Bakunin que tan mala impresión causaran a Anselmo Lorenzo (26) y a cuantos lograban mantenerse equidistantes del pugilato, no habrían tenido lugar. Si añadimos a ello que Marx enterró a la Primera Internacional en La Haya para que Bakunin no se la arrebatara tendremos que deducir que en 1872 no habría ocurrido su muerte prematura. Las objeciones a este razonamiento podrían ser las que ponen de realce la contribución que aquellos dos gigantes de la sociología aportaron a la Asociación. Son objeciones muy discutibles porque la Internacional contaba con núcleos inquietos a la vez que inteligentes, como quedara probado a lo largo de sus congresos y actividades regionales, que habrían sabido vigorizarla, no gracias al artificialismo de la «intelligentzia» del Consejo general, el vértice de la organización, sino por la fortaleza y la actividad de las seccionales, su base.

En Ginebra, acuerdos concretos sobre todos los puntos del temario no fueron tomados. Los primeros congresos de la Internacional, más que comicios «legislativos» eran reuniones en las que se cambiaban impresiones y se esbozaban tácticas a ser discutidas posteriormente. El octavo punto, por ejemplo, que trataba sobre la opresión que Rusia ejercía contra Polonia había sido insertado en contra de la voluntad de los franceses que lo consideraban un tema «político» y no «económico». En realidad, si se miran los demás puntos del Orden del Día, el octavo aparece como nota heterogénea. La conferencia de Londres acordó su inserción, pero en Ginebra, a pesar de que se condenó el despotismo ruso, los franceses lograron un colofón en el que la Internacional declaraba: «Siendo los asistentes delegados a un congreso económico, nada tiene que decir sobre la reconstitución política de Polonia.»

Sobre los impuestos directos e indirectos el congreso declaró que en definitiva siempre era el productor quien pagaba por lo que aquéllos no podrían ser justos hasta que todo el mundo fuera productor.

Sobre el Segundo punto el acuerdo se resumía así: «El hombre sólo es libre con la condición de desarrollar todas sus facultades; en consecuencia, toda prolongación de trabajo que le incapacite para desenvolver y gozar de todas sus aptitudes, debe ser condenada como antifisiológica y antisocial. Desde ahora, consideramos bastante el trabajo de 8 horas diarias, para la producción de los servicios necesarios a la vida.»

Es decir, la Internacional, desde el mismo momento en que se consolida mediante su primer congreso, fija dos preceptos económicos que, en 1866 sobre todo, eran de verdadera avanzada social: todos deben ser productores y la jornada de labor no debe exceder a 8 horas.

Empero, lo que demuestra el largo alcance visual de los congresistas es la declaración según la cual los obreros deben ir más allá de la defensa y aumento de sus salarios: deben ir a su abolición:

«El Congreso declara que en el estado actual de la industria, que es la guerra, debemos todos prestarnos mutua ayuda para la defensa de los salarios. Pero es de su deber declarar también que existe un fin más elevado que debemos alcanzar: la supresión del salariado. El congreso recomienda el estudio de los medios económicos basados en la justicia y la reciprocidad.»

Después de la celebración del primer Congreso se registraron algunos hechos, en Francia, que vigorizaron a la Internacional y que pusieron de relieve la importancia de la solidaridad entre los trabajadores. Uno de ellos fue el *lock out* contra los obreros del bronce en París para forzarlos a abandonar su Mutual. La Asociación de Fabricantes del Bronce se creó *para asegurar la independencia o la libertad del trabajo* y se comprometía a una indemnización diaria para aquellos obreros que desearan ser *independientes*. Dicha Asociación niega a la vez el derecho de representación a los obreros a los que quiere forzar a presentarse individualmente para discutir los precios. Los obreros se niegan y los patronos cierran las fábricas el 25 de febrero de 1867 exigiéndoles la renuncia a la mutual si quieren obtener trabajo.

La réplica de los trabajadores fue categórica. Los mutualistas firmaron una declaración redactada en estos términos: «Nosotros, los abajo firmantes, declaramos tener el honor de formar parte de la Sociedad de crédito mutuo de los obreros del Bronce que tiene, como finalidad, garantizar a cada trabajador una retribución más en consonancia con las necesidades de la vida, y protestamos anticipadamente contra toda sociedad tendiente a rebajar la conciencia y la dignidad del hombre» (27).

El conflicto adquiere dimensiones mayores. Dieciocho delegados representando a otras tantas corporaciones hacen un llamado a la solidaridad: «La huelga de los obreros del bronce pone sobre el tapete la cuestión de la solidaridad que debe asegurar nuestra independencia y nuestra dignidad. ¡Obreros, todos nosotros somos atacados, levantémonos unánimemente!» (28).

Fluyen las economías de las cajas de las corporaciones. La Internacional apoya el mensaje en favor de los obreros del bronce y logra que las Trade Unions inglesas aporten también su ayuda económica. Finalmente la Asociación de Fabricantes se ve forzada a ceder. Los obreros del bronce, gracias a la solidaridad de sus hermanos de clase, logran una gran victoria. El número de miembros de la mutual sube vertiginosamente hasta rebasar los 6.000 adherentes. El propio prefecto de la policía se ve obligado a felicitar a los trabajadores «por la dignidad y la firmeza observada en su conducta».

Otro hecho de relieve fue la huelga de los hilanderos y los tejedores de Roubaix motivada por la imposición

(Continuación y notas pág. 3.)

RECTIFICACION

Los números 214 y 215 del «C. S.», correspondientes a las fechas 10 septiembre y 17 del mismo mes, deben ser 314 y 315; lo que comunicamos a nuestros lectores para los efectos oportunos.

CRONICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

SE HABLA DE OPOSICION A FRANCO...

SE nos trata de atrabiliarios o de irascibles, de sectarios, retardatarios. De hombres que vivimos fuera de nuestro tiempo, enfrascados en un pasado sin retorno y ciegos a las realidades vitales de la hora. Se nos dice que nuestra cerrazón mental y nuestra intransigencia ponen coto, impiden o disminuyen las posibilidades de una acción común entre los sectores de oposición al franquismo. Se nos acusa de intolerantes. Por nuestra culpa nos hallamos aún hoy como el día que pasamos la frontera dispuestos a volver en plan de reconquista, no de sumisión. Todos nos hallamos en el mismo caso. En situación que sólo tiene de variable lo que de variable había en el punto de partida. Diferenciada ayer como hoy en puntos de vista diferentes, puntos de vista que podían no haber sido irreconciliables si en el ánimo de todos los exiliados hubiera primado una aspiración común, una base de acuerdo elemental, insoslazable: la caída de Franco y de su régimen.

Desde un principio, desde los primeros contactos entre los sectores llamados de la oposición, se echó de ver que no era así. Para ciertos sectores se trataba —*ante todo y por encima de todo*— de recuperar puestos en el Gobierno —*en no importa qué Gobierno*— reingresando en el reparto presupuestario y en el falaz y precario prestigio de estadistas, aunque se tratara de gobernar a España en el oprobio y en la indignidad. El conjunto exiliado no era armónico en sus preocupaciones fundamentales. Se hallaba de principio corroído por el gusano de la autoridad.

Todo aquel que se interese por los problemas que conciernen a la lucha contra la dictadura sabe que se produjeron repetidos intentos en el camino de una alianza que agrupara todas las corrientes no totalitarias del exilio y del interior, en vistas a llevar una acción frontal, mancomunada. Todos saben que fue el Movimiento Libertario C.N.T. el promotor de contactos que se averaron tan ingratos como deprimentes. No sólo inútiles. A través del tiempo se observa y comprueba que sirvieron de freno a una acción inmediata, en la ilusoria esperanza de un reagrupamiento de fuerzas que garantizara el éxito del intento.

Desde la Junta de Liberación a nuestros días no se avanzó un solo paso. Por el contrario, han decaído las voluntades, se ha producido el desánimo y se llegó —por el infeliz juego de las vacilaciones— a partir en dos a la fuerza más positiva del exilio: la C.N.T. La más positiva por su volumen, por su decisión, por el aspecto concreto de sus postulados. No constituye herejía el afirmar que la C.N.T. —tal como era y valía— no se ha repuesto aún del golpe sufrido. Millares de desilusionados abandonaron sus cuadros. Otros tantos han fallecido en el curso de los largos años que arrancan del momento en que se produjo el espejismo del aquel Pacto del Atlántico que motivó esperanzas y claudicaciones. Y no hablamos de los caídos en el período negro del nazi-fascismo dominante en las fronteras de toda Europa. No hablamos tampoco de los caídos en España, en estos 25 años en los que la C.N.T. —unida o separada— no cesó en la lucha, combatiendo los dos sectores con la misma abnegación.

No es aventurado el decir que el señuelo aliancista provocó la desmoralización en nuestros medios. Aún es tiempo de afirmar que lo esencial —ayer y hoy— hubiera sido, es, debe ser, nuestra propia alianza interna. Y que si ésta no se reafirma en prioridad a todo otro problema, inútil es que nos devanemos los sesos hilvanando planes y resoluciones. Como es también inútil, contradictorio al menos, que proyectemos alianzas externas antes de consolidar la de casa.

En cuanto a un frente común, pacto o alianza con otros sectores o partidos, volquémonos a ello sin remilgos si nos hallamos seguros de su eficacia, y si creemos realmente que existen sectores y partidos en todo decididos a combatir a Franco y al franquismo. Pero que se decidan pronto, sin ambajes y con clara o con indesmentible lealtad. De no ser así, no perdamos más el tiempo y no discutamos —no peleemos entre nosotros mismos— haciendo el juego del adversario.

¿COLABORANDO, SEÑOR CAMPS COMA?

Sí, queridos compañeros: NO HAGAMOS EL JUEGO DEL ADVERSARIO debilitándonos en pueril querella, buena aún para inocentes, no para nosotros.

Hemos afirmado aquí —y no decíamos nada nuevo— que las masas de partidarios del poder se hallan siempre dispuestos a no importa que claudicación para reconquistar el poder. Hemos recordado en su momento las posiciones «transigentes» de las gentes del exilio y podríamos hoy citar de nuevo declaraciones y propósitos que no se conjugan con una oposición seria y formal contra el franquismo. En enero 1953 el órgano de los socialistas añoraba con irrefrenable nostalgia el tiempo en que Largo Caballero efectuaba una oposición fructuosa en tanto que ministro de Primo de Rivera. Proponían entonces requerir a los sindicatos americanos a que presionaran sobre el gobierno de Washington, para que a su vez éste presionara sobre Franco a fin de que aceptara la inclusión de socialistas en su Gobierno.

En *Le Monde* del 15-9-1964, en «Libres Opinions», vemos un trabajo del señor Josep Camps Comá. Se escuda en un artículo de Tierno Galván para exponer sus cuitas. Tierno Galván tiene el valor viril de exponer sus opiniones hallándose en España, a merced de sicarios y verdugos. Su opinión, que dista mucho de la de Camps Comá, merece el respeto debido a quien arrostra todo en la propia guarida de la fiera. Camps Comá se arrastra en el exilio reclamando un puesto de colaboración que denigra el sentido de toda oposición moral y política. He aquí lo que propone:

1.° Respetar a quienes se hallan en el poder. No considerarlos como bandidos ni como usurpadores, sino como a personas requeridas por la fuerza de la historia a ejercer el poder. Pensar que esas personas han obrado siempre por el bien de España y que, si su labor no nos parece justa, por su parte ellos la creen justa y no obran movidos por el particular deseo de perjudicar a su país ni a la sociedad española;

2.° La oposición se comprometería a no conspirar para derribar el poder por la violencia y a no utilizar otras armas que las de la dialéctica y de la persuasión para influenciar en el desarrollo de los asuntos públicos;

3.° La oposición no recordará en su prensa los hechos del pasado, fuente de divisiones y de odios, sino que se dedicará a las prespectivas del porvenir.

∴

En el intervalo hubo Munich, de cuyo espíritu es descarado reflejo, sincera declaración sin tapujos ni ambigüedades, la ofrecida por el señor Camps Comá, a quien rendimos el debido homenaje a su claridad de propósitos. Es justo, es lógico, entra en el curso normal de las cosas el que cada cual interprete a su manera, el sentido y el alcance de la oposición antifranquista. No es justo ni lógico que se llamen a engaño quienes proclamando opiniones en absoluto contrarias al espíritu de Munich, crean aún en frentes comunes de lucha con quienes mantienen un sentido social tan diametralmente divergente.

¿Es que habéis leído las recomendaciones de la O.C.D.E., en vistas a integrar definitivamente a España en el concierto económico internacional? Consultad «Le Monde», 16-9-1964, página 20. Quedaréis del todo advertidos.

El círculo se cierra, haciendo urgente e imprescindible la integración del espíritu cenetista y libertario en el contexto interno español. Ese es el problema vital a estudiar y resolver, convencidos de que no se conquistará jamás a España ni desde fuera ni por delegación. Así lo interpretan quienes allí —desde no importa que sector— se mantienen en la brecha sin perder confianza en sí mismos ni en el resultado de su ferviente voluntad.

UN LIBRO DE JOSE MUÑOZ SECA

LA REVOLUCION SOCIAL EN MEXICO

«Ricardo Flores Magón»

AFINIDAD fraternal. A ella le debo la lectura de un libro muy notable, del luchador mexicano José Muñoz Seca, titulado «Ricardo Flores Magón», y subtitulo «Un sol clavado en la sombra». Es un envío, un obsequio que me hizo el compañero mexicano, Efrén Castrejón.

El autor del libro confiesa en la primera página que «este libro es una prueba de amor a la libertad». Está editado en México, Bolívar 165-7, por «Editores Mexicanos Unidos».

Explica Muñoz Seca, poeta y luchador social, su formación idealista. Tertulias de camaradería anarquista. Recuerda sus contactos fraternales con Angel Falco, anarquista uruguayo que vivió algunos años en la capital de México, con el anarquista español Ricardo Mestre y con Alicia Pérez Salazar, la cual, «con vehemente ternura y ardorosa emoción, trazó la biografía de Ricardo Flores Magón».

En México hubo dos revoluciones, en los dos iniciales decenios de este siglo, y no solamente una. Frente a los dos movimiento, estaba el despotismo soberbio de Porfirio Díaz que explotó y oprimió al pueblo mexicano más de 30 años. Ambas revoluciones cumplieron la finalidad de aplastar la dictadura.

La historia oficial, escrita por políticos, exalta y glorifica, como si fuese la única y rememora y enaltece a sus caudillos, la revolución política del «sufragio efectivo y la No reelección» animada por Francisco I. Madero y todos sus seguidores. Y envolvió en sombras, en un complot de silencio, la revolución promovida, en la misma época y con gran ímpetu por los anarquistas Ricardo Flores Magón, Librado Rivera, Praxedis Guerrero, con otros compañeros de pensamiento y acción, iniciando con las armas en la mano la lucha social por «Tierra y Libertad».

Libros como éste, que leemos con interés y placer, reivindican la verdad histórica acerca de la lucha social en México, echando por tierra a quienes la falsearon en campañas de exaltación de generales y caudillos. «Ricardo Flores Magón» llega a tiempo para azotar a los malandrines políticos y sus mercenarios escribas, proyectando luz en las vidas heroicas de los luchadores por «Tierra y Libertad para los trabajadores de México y del mundo.

Muñoz Seca escribe «en tono de polémica, arenga y con interpretación apasionada». Tal lo confiesa con franqueza, diciendo: «La militancia por la libertad, es ejercicio de amor». Y respalda su opinión en las siguientes palabras de Malatesta: «El programa anarquista, basándose en la solidaridad y el amor, va más allá de la Justicia... El amor da todo lo que puede y quisiera dar cada vez más...» Conciencia, voluntad y afán de dar al pueblo mexicano hasta la vida, es lo que animó la gesta anarquista de Ricardo Flores Magón y de sus compañeros, en valles y montañas, bosques y poblados de México.

Ricardo murió en una cárcel de Estados Unidos. Praxedis Guerrero cayó en una acción bélica, con las armas en la mano. La gran causa de «Tierra y Libertad» fue empresa de pocos, pero sí de esforzados luchadores heroicos...

¡Qué enorme diferencia con las guerrillas marxistas de hoy, los explotadores de la palabra que está de moda: «¡REVOLUCION!».

¡Lucha de guerrillas, tan distintas y opuestas! Las actuales, de la hoz y el martillo, con armas y dineros de gobiernos totalitarios, contra la libertad. Las guerrillas de los anarquistas de México, por Tierra y Libertad, eran contra la explotación y la opresión del pueblo, por la libertad, dándolo todo, incluso la vida, por ello, dice el autor del libro.

«Los consejos dados por Ricardo Flores Magón desde la cárcel a los trabajadores del mundo, no han envejecido... Pudieran ser suscritos hoy, sin enmienda.» Con motivo de la revolución rusa, dijo: «A la libertad

(Pasa a la página 2.)

¿NUESTRO IDEAL ANARQUISTA?

Manantial inagotable de acciones humanas

UN hombre será pordiosero mientras no tenga otra visión mental que la pordiosería. ¿Por qué hemos de ir por el mundo con trazas de pusilánime? Si somos verdaderamente hombres, que no sean nuestras miradas ni nuestras palabras ni nuestras obras las de un mendigo. Unicamente pensando en nuestra abundancia ideológica que será también próspera nuestra vida ideológica.

La limitación de uno mismo por sí mismo, es algo que horroriza; algo que niega rotundamente lo que somos, lo que representamos y lo que valemos. La abundancia ideológica sólo fluye por canales lo bastante amplios para recibirla.

Una mezquina mente equivale a escasez y penuria. Todo cuanto adquirimos en la vida nos llega por la avenida del pensamiento. Si es mezquino, ruin y tacaño, de igual índole será cuanto a nosotros llegue.

Nuestras limitaciones están en nuestra mente; vivimos en un mundo de abundancia ilimitada, pero el pensamiento mezquino y ruin nos aparta de esta abundancia y nos sume en la pobreza.

La mayoría de las gentes están en situación análoga a la del jardinero que al regar las plantas pisó inadvertidamente el tubo de goma de la manguera, aminorando con ello el chorro de agua que no era tan copioso como el diámetro que la manga consentía. La vena de agua que manaba del depósito de alimentación seguía siendo la misma y con el suficiente caudal para satisfacer las necesidades del jardinero. El defecto consistía en que el jardinero mermaba sin advertirlo su provisión de agua al mantener el pie en la manga de goma.

Esto es literalmente lo que hacen cuantos viven en agobiadora pobreza ideológica. Merman su provisión por poner el pie encima de la manga de goma por donde les llegaría la abundancia. El agua manaba sin cesar de su fuente en sobrada cantidad para satisfacer las necesidades del regante; pero culpa era de él, que insensatamente disminuía el caudal. Así muchos interrumpen el flujo de abundancia, que es su derecho de nacimiento, con sus dudas y temores, por representarse en su mente la imagen de la pobreza, pensar en la pobreza, y obrar como si nunca esperasen poseer cosa alguna ni realizar acción meritoria ni ser nada en la vida social.

PEREZ GUZMAN

DISCOS

El cura de la iglesia de San Benito de Madrid vende las losas del templo. Vender, quizás es demasiado decir. Promete el género y se queda con el dinero. El precio de la losa es de 200 pesetas con aceptación de propina; se paga, y la bendita losa queda inamovible en su sitio. Desde luego, la piedra queda registrada como propiedad del adquiriente, con nombre inscrito y recibo extendido. Pero arrear con la losa hacia el domicilio, lo hemos insinuado, no es posible. Igual que si después de adquirir y pagar el kilo de café, el vendedor quedara con el producto y con el dinero. En clerical eso debe decirse, creo: «Levantarse con el santo y las limosnas.»

La mínima ventaja del cliente de San Benito capaz de adquirir losa, es la de poderle rezar a San Teótimo —o el santo de la devoción que sea— desde el sitio losero comprado. Mas, si lo ocupa otro feligrés teotimaníaco, ¿no podría originarse empujones en la hora del rezo?

La máxima satisfacción que el teotimizado o benitizado feligrés puede aportar a su casa, es la de haber depositado dinero en la Banca del Cielo, única en el mundo que no da rédito, la única en el mundo de lágrimas que absorbe dádivas o fortunas con el consentimiento de los desafortunados. Pero, ha de estar muy catequizada la familia que se avenga a la compra de una losa sin que el pariente comprador aporte losa al domicilio. Doscientas pesetas podrían haber sido dilapidadas en el desván de Cupido y gracias al recibo del páter si el afectado consigue salir medianamente de apuro.

Hasta aquí la clerecía vendía en el templo hermosas cuán invisibles indulgencias. Ahora ya vende la iglesia a cachos sin descacharro de la misma. El negocio es sano, esto es, de rendimiento seguro: Cien por cien de negocio, sin intervención de notario. Con que intervenga la imbecilidad, al cura le basta.

DISCOBOLO

DIALOGOS ESCUETOS

por Cosme PAULES

—Cuando se trata de reyes y grandes hombres históricos de gobierno te empeñas en mirar sólo lo malo y no quieres ver lo bueno que hicieron.

—Acepto que alguna vez hicieron bien, teniendo presente la elasticidad del término; pero en lo que a cultura se refiere, y que es lo que importa para embellecer la vida, decididamente, no hicieron nada, pero nada! Hasta el venturoso día en que llegó ese girondino, matemático y filósofo que en vida fuera el marqués de Condorcet, que en la Francia revolucionaria de 1792, presenta a la Asamblea un verdadero plan de instrucción primaria, como se dice ahora. Y en cuanto se refiere a América, por ejemplo, España no se ocupó de ella sino para llevarse todo lo que fue posible: mostrábale la cruz para enseñarles a temer a Dios, pero para ella era importante que los indígenas no supieran leer, era indispensable mantenerlos en la más negra ignorancia; el día que estos pueblos bárbaros conocieran el alfabeto dejarían de ser esclavos. A ella le bastaba saber que era la dueña absoluta de esta gran toldería bajo cuya carroña había mucha plata; la gente culta que leía libros con las nuevas ideas filosóficas tenía que hacerlo a escondidas, porque la Santa Inquisición perseguía y condenaba tal delito.

—Otra vez te pones tuerto. Lo que perseguía y condenaba el Santo Oficio no eran los libros ni las ideas; si es que se perseguía y condenaba era a los hombres que pretendían destruir el poder de España.

—Para que veas que no estoy tuerto: ¿Has olvidado al hombre de la república teocrática y al Tribunal de la Inocencia? ¿Y a Lutero y su continuador Calvino? Sirvan estos botones para demostrarte que no se perseguía a los hombres sino a las ideas que éstos sostenían. Pero, por desgracia para ellos, las ideas son como las águilas, viven en la altura confundidas con los espacios ebrios de luz y no se pueden matar; en aquellos días, los hombres que tenían ideales no se levantaron contra España, sino contra los ladrones que ella enviaba ya sea como encomenderos, como virreyes o gobernadores y contra esa otra plaga de cuervos que portaba una cruz en la izquierda y un sable en la derecha y traía las faltriqueras vacías, pero con la boca bien abierta.

—Esos cuervos, como tú dices, venían a sembrar la semilla de la fe, venían a formar una cultura.

—A sembrar la fe, no; a lo que venían era a explotar la fe para robar a los indios, y a los poderosos que ya habían logrado hacer fortuna con sus latrocinios, les obligaban a cerrar los ojos a todas sus pillerías, no por temor al infierno, sino por temor a la Santa Inquisición; en cuanto a cultura, los indios no recibieron ninguna; les enseñaban sí, a rezar y a temer a Dios que tenía la forma de un hombre con negra sotana que solía meterlos «al Potro» y dejarlos bien molidos.

—Reconozco que aquella institución quizás cometió muchas injusticias, pero no me negarás que los sacerdotes misioneros, muchos de los cuales perecieron en manos de los indios, trajeron la civilización a estas comarcas.

—Si llamas civilización a robar tierras y levantar templos diré que tienes razón, y en lo referente a que mataran a muchos de ellos era la justa reacción de aquellos hombres atormentados por el dolor de tanta injusticia; la historia es rica en ejemplos. La civilización lo único que ha hecho es corromper el alma de los pueblos, no olvides que los pueblos más ignorantes fueron los más felices.

—Ateniéndome a lo que terminas de decir, viene de perlas esta pregunta: ¿Por qué entonces no te apartas de la civilización? ¿Por qué hasta hace un momento me hablabas de la cultura que a juzgar por lo que acabas de decir no crees en ella? ¿De manera que un cafre es más feliz que tú?

—Dentro de su medio, sí; ellos viven de acuerdo con los recursos que les brinda la vida para satisfacer sus necesidades materiales y no obedecen más ley que la de sus propios instintos, y, por suerte para ellos, no tienen más dolores que los inherentes a la existencia misma.

GFP 3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

NOTRE ENNEMI C'EST NOTRE MAITRE
La Fontaine

1 OCTOBRE 1964
NUMERO 317
0,40 F. LE NUMERO
36e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Indécence patronale

LA préoccupation majeure de notre ministre de l'Agriculture est, dit-on, d'atténuer le malaise paysan; mais, les exigences du système capitaliste d'une part, et de l'autre les caprices du temps, font qu'il se trouve actuellement dans une situation assez embarrassante.

Ce serait là le moindre de nos soucis et nous n'en aurions certes pas fait mention sans l'indécente attitude des propriétaires terriens qui ont décidé de priver toute la population de lait, affirmant, en outre, dans une conférence de presse que cette grève de la distribution serait dure et de longue durée s'ils n'avaient pas satisfaction.

Nous ne pouvons pas nier l'existence d'un réel problème dans l'agriculture, c'est d'ailleurs une question que nous avons traitée à plusieurs reprises dans les colonnes du « C. S. », nous avons aussi précisé que ce problème paysan reste insoluble dans le cadre des structures économiques actuelles. Mais la grève du lait est avant tout une condamnation formelle des exploiteurs que sont les patrons et l'Etat.

L'Etat, aussi bien que le patronat, ne cessent de faire la démonstration de leur incompétence dans tout ce qui touche le social; et l'un comme l'outre ont toujours démontré leur farouche hostilité au « droit de grève », alors, pourquoi y ont-ils recours ?

Le sieur Pi, patron de la fabrique des pounés « Bella », et dont les appétits féroces de profits ont déclenché la grève que nous vous avons relatée dans le « C. S. » de la semaine dernière, cet homme âpre au gain et que les scrupules n'ont jamais « étouffé », est l'image vivante de cette haine des patrons vis-à-vis de la grève.

Nous vous avions indiqué les multiples moyens qu'il avait mis en œuvre pour briser ce mouvement de grève à partir d'interventions démagogiques pour en arriver jusqu'à la menace.

Il a d'ailleurs continué son offensive, et dans une lettre ouverte, adressée aux membres du personnel et que « l'Indépendant » du 16 septembre s'est fait une joie de publier, il leur dit entre autres :

« Vous, il s'adresse aux « jaunes », qui avez eu la sagacité d'apercevoir l'oreille du loup qui dépassait du déguisement en « bienfaiteur » du travailleur catalan (et vous êtes au nombre de 200 travailleurs à l'usine et la plupart du personnel travaillant à domicile), vous pouvez être fiers d'être restés des femmes et des hommes libres. »

Quant aux autres, voici ce qu'il leur dit :

« On vous traine d'assemblée en meeting, de meeting en assemblée où personne n'a le droit de s'exprimer librement.

Les orateurs de service, après avoir flatté hypocritement votre amour-propre, s'y expriment dans un langage grossier dont les arguments principaux sont faits d'insultes, de calomnies et de menaces... »

Et un peu plus bas il leur rappellera :

« Beaucoup d'entre vous sont en ce moment dans la gêne, car les subsides que vous avez reçus sont naturellement insuffisants pour couvrir vos besoins... Vous m'en voyez extrêmement désolé. »

S'il est vrai que les « orateurs de service » ont utilisé un langage grossier et ont proféré des insultes, des calomnies et des menaces; ils ont eu tort : mais cela ne vous enlève rien monsieur Pi, ni à votre hypocrisie ni à votre sadisme.

Oui, car vous êtes un hypocrite quand vous faites du paternalisme par voie de presse vis-à-vis de tous ceux qui n'ont pas osé cesser le travail en même temps que leurs camarades, alors que vous savez pertinemment que seule la crainte du renvoi abusif et par conséquent du chômage, est à l'origine de leur comportement.

Et quand vous vous déclarez désolé de savoir des familles de grévistes dans la gêne, alors là c'est du sadisme.

C'est vrai que les travailleurs, trop désorganisés, ont des difficultés pour poursuivre une grève un peu dure et ceci doit les inciter à prendre conscience de leur force et de leurs possibilités dans l'unité d'action pour une cause commune.

Ce n'est pas une raison valable, monsieur Pi, pour vouloir leur imposer vos prérogatives, car, pensez-vous sincèrement que les ouvriers et ouvrières de votre usine soient des hommes et des femmes libres ?

Pensez-vous qu'un salaire horaire de 1,84 F, même s'il se voit augmenté de quelques centimes supplémentaires grâce aux primes que vous offrez si généreusement, peut suffire pour couvrir les besoins des travailleurs ?

Allons, messieurs les patrons, un peu de décence; passe encore de défendre vos privilèges, de profiter de la bêtise des ouvriers mais cessez vos insultes, vos calomnies et vos menaces.

Quant à vous, messieurs les représentants de la loi, si les C. R. S. sont toujours disponibles quand il s'agit de briser une grève ouvrière, le moment nous semble venu pour nous démontrer que les lois sont faites pour tout le monde et que le gouvernement qui lance l'ordre de réquisition contre un travailleur est aussi capable de réquisitionner des produits alimentaires que les patrons voraces ne veulent pas distribuer.

La liberté ou la mort

On a pu lire, dans le quotidien « Le Monde », du 15 septembre 1964, un article intitulé : « Le moyen de rendre possible une opposition politique en Espagne. »

Ce titre parait bien prometteur.

Hélas ! Après avoir voulu nous faire croire que Franco avait ouvertement (c'est-à-dire en définitive en termes très ambigus) lancé, un appel à la « collaboration » (le terme, là aussi, est significatif) des opposants, l'auteur nous propose que l'opposition « se mette d'accord sur le respect d'un certain code » que, faute de place, je résumerai ainsi :

1) Respecter les gens du pouvoir. Ne pas les considérer comme des brigands ou des usurpateurs... Penser que ces personnes ont toujours agi en vue du bien de l'Espagne...

2) Ne pas conspirer pour renverser le pouvoir de manière violente et n'utiliser que les armes de la dialectique et de la persuasion...

3) Ne pas évoquer, dans la presse, les « faits du passé, source de divisions et de haines »...

Je ne m'attaquerai pas à démolir cette théorie de la collaboration. Je me suis permis d'adresser au quotidien en cause un article qui, si les lecteurs le désirent, sera publié dans « Le Combat Syndicaliste ».

Je ferai simplement la remarque suivante : l'auteur semble faire une regrettable confusion entre les termes d'*opposition* et de *soumission aveugle*.

Le pire est que ce rédacteur se définit lui-même, semble-t-il, comme un opposant au régime franquiste et qu'il voudrait nous faire croire qu'il exprime les sentiments de l'opposition espagnole tout entière.

Il y a vraiment de quoi vous couper le souffle ! D'ailleurs, il n'y a plus d'équivoque lorsque plus loin, nous sommes en présence de ces lignes : « Les industriels catalans craignent un retour à l'anarchie et au désordre » et déclarent « si nous nous mettons à investir à coups de milliards et qu'après vienne un régime communiste qui nous prenne tout... ? »

Et là, nous sommes d'accord. Mais certainement, un régime de *communisme libertaire*, un régime *anarchiste* vous prendra tout, soyez-en sûrs, ignobles exploiteurs, et ce ne sera que le juste retour des choses car ces milliards que vous n'osez pas investir et que vous thésaurisez, paralysant ainsi le développement économique de votre pays, comment les avez-vous conquis si ce n'est en tenant dans l'esclavage et l'abrutissement un peuple qui ne demande qu'à évoluer, si ce n'est en exploitant honteusement les travailleurs espagnols avec l'appui de la police et de l'armée phalangistes ?

Vous avez raison de craindre pour votre vie et vos intérêts car le peuple espagnol ne pourra supporter longtemps encore l'ignoble dictature et n'admettra pas qu'un nouveau monstre assoiffé de sang et d'argent succède à « Franco l'assassin ».

Rassurez-vous, votre argent, taché de sang et de sueur, les anarchistes n'en voudront pas et vous pourrez fuir avec si vous en avez la possibilité. Car, dans la société que nous voulons construire l'argent sera devenu inutile et le profit sera exclu, chacun travaillant selon ses forces et recevant selon ses besoins.

Et cette terre que vous vous obstinez à tenir dans le sous-développement et la misère, les anarchistes sauront la mettre en valeur par l'effort conjugué et fraternel de tous les travailleurs conscients, car « l'anarchiste est un lutteur ». L'étatisme, l'immobilité, la palabre stérile n'ont jamais habité sa personnalité révolutionnaire. Comme il lutte pour détruire ce qui s'oppose à la réalisation de ses idées, il va dans la bataille pour vaincre ou mourir. Comme il veut construire un monde nouveau, il recueille les expériences de tous les siècles, étudie les révolutions précédentes, consulte la réalité qui l'entoure, sonde les désirs du peuple et construit ».

Oui. Les anarchistes sont bien décidés à construire l'Espagne nouvelle sur les bases d'une économie distributive et d'un socialisme libertaire.

Toutefois, il est nécessaire que nous restions sur nos gardes et que nous soyons prêts à lutter contre l'appui que les Etats, même démocratiques ou affirmant l'être, ne manqueront pas de donner au fascisme, contre l'infiltration communiste également pour laquelle tous les moyens sont bons pour s'emparer du pouvoir et qui déclarait cyniquement, en août 1936, par la voix d'un de ses députés : « ... quant aux anarchistes, il ne faut pas y attacher d'importance. Au lendemain du triomphe, ils seront mis à la raison.. »

Il ne faut pas que les partis réduisent, en Espagne, les capacités de lutte de la classe ouvrière en faisant prévaloir dans les méthodes d'action des concepts opportunistes.

Mais les anarchistes ont trop d'expérience, après la « révolution » russe et la crise espagnole, pour se laisser une nouvelle fois berner et trahir par aucun parti, y compris et surtout, par le parti communiste.

Aucune alliance n'est possible avec ceux qui visent uniquement la conquête du pouvoir et, par là-même, la continuation de l'asservissement de l'homme par l'homme.

Je ne pense pas, comme certains, que les choses se passeront dans le calme lors du changement de régime en Espagne. Il serait souhaitable, bien sûr, que de nouveaux flots de sang ne saturent pas cette terre déjà si douloureusement éprouvée, mais comme nous devons craindre que les exploiteurs utiliseront la violence pour conserver leurs ignobles prérogatives et que, d'autre part, les agents du Kremlin tenteront de prendre les rênes de la révolution sociale pour en faire une nouvelle dictature, nous sommes presque certains qu'il faut se préparer, dès à présent, au combat.

Ce dont nous sommes, de toutes façons, absolument sûrs, c'est que les anarchistes jetteront une fois de plus à la face des exploiteurs l'image héroïque et désintéressée de leur courage et de leur fraternité dans la lutte pour un monde de justice et de paix et que nous saurons justifier une nouvelle fois notre devise : « La liberté ou la mort ».

SEVY

REVOLUTION LEGITIME

L'esprit de domination des peuples civilisés fait que chaque race prétend être la plus belle, la plus parfaite, la plus intelligente. En vertu de cet état d'esprit, la race blanche prétend être la race supérieure.

Quand on parle de l'infériorité des races de couleur, oublie-t-on que ces races ont été traquées, spoliées, massacrées par la race blanche qui, de loin, s'est montrée, sous le couvert d'une civilisation d'exploitation, la moins humaine ? Quant à la supériorité de la race blanche, les examens des crânes et des mâchoires du Cro Magnon, du Néanderthal attestent que les primates de nos lointains ancêtres permettent de nous classer indiscutablement comme descendants des singes anthropoïdes. Cette origine nous permet-elle de décréter la race blanche supérieure aux autres ?

L'espèce humaine est l'aboutissement d'une longue série de transformations. La preuve classique de l'origine animale de l'homme est qu'il possède de nombreux organes sans aucune utilité apparente ne pouvant s'expliquer que comme des vestiges ataviques. Dans l'histoire du développement de l'humanité, il est prouvé que le sauvage, guidé par l'instinct, avait le comportement nécessaire à assurer son existence, alors que l'individu de souche, dite civilisée, ne progressait que dans la voie tracée par les éducateurs. Toutes les races évoluent, les races de couleur aussi bien que la race blanche. Les Haïtiens ont, en 1804, conquis leur indépendance sur les Français. Les supérieurs sont-ils les Français qui opprimaient un peuple ou les Haïtiens qui, par la révolte, surent se libérer de leurs exploiteurs ?

Les peuples civilisés, qui connaissent l'exploitation pour l'enrichissement d'une minorité de parasites, peuvent-ils se targuer de supériorité? Le fait de maintenir certains peuples dans des conditions d'existence retardant leur évolution, apporte-t-il la preuve de la prétendue supériorité de ceux qui se croient des civilisés ? En face des ruines de la furie des civilisés, en présence de leurs massacres, de ce besoin de domination, de froide extermination, nous nous demandons si nos frères de couleur, dénommés par certains inférieurs, ne possèdent pas des qualités qui font défaut à la race blanche.

Comment ne pas plaindre les Noirs d'Amérique et ne pas mépriser les Blancs qui, depuis des siècles, considèrent les Noirs comme des êtres inférieurs, devant supporter leur mépris, leurs insultes et comment ne pas admettre la révolte des Noirs, leur sursaut de dignité, leur besoin d'indépendance ? Comment ne pas être indigné de la tenue des Blancs envers les Noirs dans les voitures de transports aux Etats-Unis ? Comment ne pas être révolté de la façon dont les écoliers noirs sont traités par les écoliers blancs ? Tous les enfants noirs se sont vu, un jour, refuser une glace par un commerçant blanc, comment pourraient-ils oublier tous ces affronts ?

« Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise ». Il a suffi qu'un concierge de la 76e rue, dans le quartier blanc de Yorkville, arrose, volontairement, avec un jet d'eau, un groupe d'écoliers noirs sortant de l'école supérieure, pour que le drame éclate et que l'émeute gagne Brooklyn puis Chicago, partout enfin où des concentrations de Noirs vivent en marge des Blancs, ces hommes qui se croient supérieurs et qui n'ont que mépris pour les Noirs.

Depuis longtemps le feu couvait, depuis longtemps les blancs réalisaient que les noirs étaient au bout de la résignation, depuis longtemps les blancs n'osaient plus s'aventurer dans Harlem. N'étaient-ils pas à l'origine de cette division entre races ? Maintenant la division est officialisée par les faits. Malcom X, un des représentants des Noirs, déclare : « Des millions de Noirs ont travaillé pendant trois siècles sans être payés un seul jour. Nous sentons, que vous, les Blancs, nous devez quelque chose. Je ne veux pas parler de cette intégration-bidon. Les Etats-Unis doivent nous payer le travail qu'ils nous ont volé. Pourquoi le Noir n'aurait-il pas un bout de terrain avec une aide technique, pour y établir sa propre nation ? Qu'y a-t-il de si extraordinaire à cela ? Nous avons combattu, aidé à construire le pays, et puisque vous refusez de nous considérer comme des citoyens, alors aidez-nous à bâtir notre propre société. Nous n'irons pas en Afrique, nous resterons aux U.S.A. »

Les Noirs réclament un Etat afin d'y créer leur république. Puisque les Blancs ne peuvent supporter leur présence, qu'on les laisse vivre, comme ils l'entendent, en un Etat, une République à eux. A Harlem les dépôts d'armes se multiplient. La révolution peut éclater demain. Nous, anarcho-syndicalistes, tout en déplorant la violence, reconnaissons à l'homme le droit à la liberté, nous respectons sa dignité; si la révolution peut libérer le Noir de tous les affronts qu'il supporte depuis des siècles, sa révolution est légitime. Quand, par la raison, on ne peut obtenir le respect des droits naturels, il ne reste plus qu'à utiliser la force de la révolution pour y parvenir. « *L'évolution s'est faite bien lentement, mais il est arrivé un moment où elle n'a pu continuer sans mettre en péril l'ordre des choses existant; elle a continué son œuvre, et la montagne, minée par sa base, s'est écroulée en bouleversant tout à sa surface.* » Jean Grave.

RENE VILLARD

EN MARGE *du testament politique de* TOGLIATTI

Au moment où toute la grande presse mondiale parle du testament politique de Togliatti, alors qu'une « certaine presse » fait l'éloge de Togliatti, nous croyons nécessaire de donner à nos amis la traduction intégrale de l'article paru dans la presse anarchiste italienne sous la signature de notre camarade Ennio MATTIAS, de Rome.

MA PENSEE SUR TOGLIATTI

Palmiro Togliatti est né dans l'appartement de service de son père dans le pensionnat de Gênes, au numéro 9 de la rue Auberge-des-Pauvres, le 26 mars 1893. Il a épousé à Turin en 1924, Rita Montagnana, de laquelle il eut un fils, Aldo. Sa femme fut chargée de tâches importantes dans le parti, elle a été député, puis sénateur. Entre 1948 et 1953, le « leader » a préféré à sa femme une jeune personne Nilda Jotti qui s'inscrivit au parti communiste après un passage dans l'Action catholique. La rupture entre le vieux ménage fut pénible et a suscité des polémiques dans le parti communiste aux divers degrés. La femme Jotti a vécu maritalement avec Togliatti et avec leur fille adoptive Marisa Malagoli, sœur d'un ouvrier de Modène, assassiné par la police. Togliatti a été licencié en droit à l'Université de Turin. Il s'est distingué avec la proposition de présenter Gaétane Salvemini comme candidat au collège électoral de Turin après que celui-ci ait perdu le siège de député de Cerignola à cause des violences des hommes de main de Giolitti contre les électeurs.

Dans la première guerre mondiale, Togliatti a servi d'abord dans la territoriale, ensuite au 54e d'infanterie, et enfin, à sa requête, au 2e régiment de chasseurs alpins, de là il fut affecté au cours des élèves officiers à Caserte.

Démobilisé pour cause de maladie, il reprit son activité de professeur de sciences économiques à Turin et donna des cours de philosophie à l'Université de cette ville. Dans cette période, s'est développée sa pensée marxiste dans le groupe de « l'Ordre nouveau » avec Gramsci.

En 1921, il n'a pas participé à la fondation du Parti communiste étant absorbé par la publication du journal. Dans la suite de polémiques entre Bordiga et Tasca cette absence s'est fait sentir. Il n'est pas encore possible d'établir historiquement dans quel but le groupe de Turin entendait diriger le naissant Parti communiste.

Togliatti à la suite des expéditions punitives fascistes se réfugia à Turin au moment de la marche sur Rome, puis suivirent d'âpres années de lutte contre le fascisme et le « chématisme infantile de gauche ».

Au cinquième congrès de l'Internationale communiste, il représente le « Centre » contre la « Gauche » de Bordiga et la « Droite » de Tasca. Lors de son premier voyage en Russie, les dirigeants soviétiques l'ont élu dans le Polit-Bureau du Komintern. Cela a renforcé sa position dans le P.C.I.

En 1926, après une courte arrestation, il partit pour Moscou où il résida un an. Au début de 1927, il est en France où il travaille à la réorganisation du P.C. Il retourne à Moscou de 1934 à la moitié de 1937, puis se rend en Espagne et ensuite en France.

Le début de la seconde guerre mondiale le trouve en Russie, où après avoir accepté les thèses de Boukarine, il se met soudainement aux côtés de Staline au moment même où le dictateur géorgien est sur le point d'abattre « l'hérésie de droite ». Ce fut une période obscure, certains dirigeants communistes comme Leonetti, Tresso, Ravazzoli furent liquidés, ce sont les premiers d'une longue série (plusieurs centaines) de ces communistes italiens condamnés par le fascisme, réfugiés en Espagne qui tombèrent victimes des luttes de pouvoir. Beaucoup périront en d'horribles tortures dans les « lagers » staliniens. D'autres ont souffert des années avant d'être libérés ou « réhabilités ». Presque tous ceux qui ont réussi à en revenir ont accusé Togliatti de n'avoir jamais levé le petit doigt, ni prononcé une parole, de ne jamais s'être servi de sa qualification dans le Komintern ainsi que de son poste de secrétaire du P.C.I. pour atténuer les horreurs du terrorisme stalinien.

Il a eu de graves responsabilités, avec Staline, dans la liquidation du P.C. polonais, dans la fin tragique du leader communiste hongrois Bela-Kun, ainsi que dans la tragique destinée des communistes yougoslaves. Par contre, Togliatti se trouvait en Espagne au moment de l'écrasement des dirigeants du Komintern. En ces années 1937 à 1939, ses aventures politiques au sein des forces républicaines sont assez connues pour ne pas en rappeler certains détails. Il suffira de souligner le rôle de Togliatti en tant que délégué du Komintern dans le massacre par surprise des anarchistes et des poumistes, d'où la disparition de ceux-ci à Barcelone et ailleurs. Il a été impliqué directement dans la féroce suppression d'André Nin une des plus fortes personnalités du POUM.

Il reprend son activité et s'occupe de la réorganisation des éléments clandestins du P.C.I. Il dirige particulièrement la propagande radiophonique soviétique vers l'Italie et se signale par des tentatives de conversion de prisonniers italiens en Russie pendant la seconde guerre mondiale.

(A suivre.)

MEDECINS et GUERISSEURS

Si nous ne tenions pas compte de la subtilité des mots ainsi que de l'influence et la déformation que ceux-ci subissent à travers les siècles, nous serions bien tentés de prendre ces deux mots pour des synonymes.

En effet, le Larousse nous indique que le médecin est celui qui pratique la médecine; celle-ci étant la science qui a pour but la conservation de la santé.

Le guérisseur, toujours d'après le même Larousse, est celui qui guérit alors que guérir signifie rendre la santé.

Nous pourrions en déduire que la médecine doit être le moyen et la guérison le but; quoique le but idéal devrait être de prévenir le mal plutôt que de le guérir; mais restons-en aux appellations « officielles ».

Dans la pratique, le plus grand nombre d'individus préfèrent soigner la maladie au lieu de la prévenir; or même quand il s'agit de rétablissement de la santé, les avis sont partagés et si certains s'adressent aux médecins, d'autres préfèrent les guérisseurs.

Ces derniers ont joué un tel rôle à travers les siècles que la société a dû, à plusieurs reprises, les assigner en justice. Nous vous ferons grâce de tous les détails à ce sujet; et nous nous garderons bien, dans le cadre du C.S., de prendre position pour ou contre ces gens-là.

Nous voulions simplement souligner les mesures prises par le gouvernement contre ce qu'il appelle « l'exercice illégal de la médecine ».

Dans une circulaire datée du 26 mai et adressée aux préfets, le ministre de la Santé publique précise que :

L'augmentation croissante du nombre des guérisseurs, les procédés de propagande et de publicité qui leur sont ouverts par la voie de la presse et des ondes, et dont ils usent de plus en plus fréquemment, me conduisent à vous demander de redoubler de vigilance à l'encontre de tous les guérisseurs et autres personnes se livrant à l'exercice d'une prétendue « médecine libre ». En effet, qu'il s'agisse de gens de bonne foi croyant en leur mission, ou, et plus souvent, d'escrocs, leur action est toujours dangereuse puisqu'elle est fallacieuse et qu'elle retarde l'intervention du médecin; ils ne sont plus à citer, les cas lamentables de cancéreux soumis au charlatanisme, de diabétiques écartés de médicaments éprouvés, de tuberculeux magnétisés à distance, tous malades qui, de ces faits, ne reçoivent aucun des traitements qui s'imposent pourtant; car, si le cancer est un fléau redoutable, il s'avère aujourd'hui que, traité à temps, il peut être vaincu dans nombre de cas; que le diabète, grâce à l'insuline et à la chimiothérapie sulfamidée, peut être compatible avec une vie quasi normale; enfin, que la tuberculose évolue le plus souvent vers de remarquables guérisons par l'application de médicaments spécifiques.

C'est dire combien l'activité de tous ceux qui se livrent à l'exercice illégal est hautement préjudiciable à la santé publique et combien, devant la recrudescence de leur activité, il importe d'agir avec fermeté et rigueur et d'avoir recours aux tribunaux.

Et de conclure en demandant instamment, dans le but d'intensifier la lutte contre tous les illégaux de la médecine :

« De porter plainte systématiquement auprès du Procureur de la République, quelle que soit l'attitude adoptée par les organismes représentatifs du Corps médical;

« De me faire parvenir tous les articles de la presse locale ou régionale relatifs aux guérisseurs. »

D'autres directives de moindre importance sont données aux préfets et nous ne savons pas où en est cette affaire mais nous craignons qu'elle reste sans suite. Ce sont là des affaires louches qui rapportent à l'Etat comme tant d'autres, que ce soit dans le domaine des mœurs, dans celui de la spéculation ,etc.

...Mais nous nous étions promis de ne pas prendre parti.

Nous ne pouvons tout de même pas terminer sans apporter un peu de lumière à l'affaire des guérisseurs; et tout d'abord une simple constatation :

S'il est vrai que de nombreux malades s'adressent aux guérisseurs, c'est souvent à cause d'un manque de compétence de la part du médecin.

L'exercice légal de la médecine est resté trop longtemps le monopole d'une caste; c'est un privilège qui, encore de nos jours, se paie plus avec de l'argent qu'avec de l'intelligence et de la conscience professionnelle; le temps n'est pas si loin où les hobereaux et autres familles bien fortunées réservaient à leurs enfants les professions de médecins ou notaires malgré les moyens intellectuels assez limités.

Mais revenons-en à la circulaire ministérielle pour rappeler à son auteur que s'il est vrai que des peines même d'un caractère bénin, sont prononcées à l'encontre des guérisseurs et des charlatans, il en existe une catégorie qui, à notre connaissance, n'a jamais eu d'ennuis pour « exercice illégal de la médecine »; et c'est là que nous voulions en venir.

Nous ne citerons qu'un cas unique, mais nous l'avons choisi parmi les plus symboliques : les guérisons miraculeuses.

Oui, qui ne connait pas les fameuses eaux de Lourdes et la non moins connue exploitation de la bêtise humaine qu'exerce en ces lieux l'Eglise catholique, apostolique et romaine ?... N'est-ce pas là du charlatanisme pur? Qu'il s'agisse de l'eau ou des processions qui s'y déroulent, nous considérons que cette activité est « HAUTEMENT PREJUDICIABLE A LA SANTE PUBLIQUE ».

Sachant le prix que vous attachez, Monsieur le Ministre, à être informé dans les meilleurs délais, nous avons tenu à faire diligence dans la mesure de nos modestes moyens; et ceci afin d'aider toutes les bonnes volontés dans la lutte contre toute sorte de charlatans qui ,comme vous le dites si bien, « qu'il s'agisse de gens de bonne foi croyant en leur mission ou, et plus souvent, d'escrocs, leur action est toujours dangereuse puisqu'elle est fallacieuse ».

BETISE CRIMINELLE

« Aux techniciens allemands qui offraient leur concours pour sauver les quatorze mineurs de Champagnole, le préfet du Jura, super-patriote, répondit à la Barrès, avec un joli mouvement du menton : « Nous ne sommes pas à Lengede (cité minière allemande), nous sommes en France. »

« C'est dans « Liberté », le journal de Louis Lecoin, que nous lisons cette information. Et comme celui-ci n'a pas pour habitude de parler à la légère, nous devons la tenir pour véritable encore que la grande presse, à notre connaissance, l'ait purement et simplement escamotée.

Et c'est avec des moyens et du matériel bien français que l'on commença les opérations de sauvetage. Mais, hélas, ces moyens s'avérèrent insuffisants et après la défaillance de la foreuse française, force fut de faire appel à une machine identique à celle qui avait sauvé les mineurs allemands de Lengede : « *Et enfin, après que Paris eût écarté ce fonctionnaire encombrant en le nommant président d'une commission, les quatre techniciens allemands purent faire profiter leurs collègues français de l'expérience acquise à Lengede* ».

Trop tard, hélas, car, entre-temps, cinq jours entiers furents perdus en cafouillage, cinq précieux jours, qui permettent de dire que peut-être les cinq mineurs victimes auraient pu être sauvés, comme l'ont été leurs neuf camarades.

Comment qualifier ce préfet qui, par sa bêtise, est sans doute cause de ces pertes de vies humaines ?

Mais, tout de suite, une autre question se pose : dans une pareille conjoncture, qu'est-il besoin de l'avis ou de l'autorisation d'un préfet ? Le directeur, ou le comité d'administration de la mine, ou tout autre organisme administratif, voire le syndicat ou le comité d'entreprise, ont-ils donc besoin d'en référer à une autorité préfectorale quelconque, quand il s'agit de vies humaines ?

Nous vivons, dit-on, dans le siècle de la technique et, dans tous les domaines que l'on peut qualifier de matériels, les techniciens sont rois. Qui dirige une mine ? Des ingénieurs, n'est-ce pas ! Il semble donc que c'est d'abord à eux qu'il convient de répondre à une offre spontanée d'autres ingénieurs, à quelque nationalité que ceux-ci appartiennent. Mais un préfet, fût-il le plus compétent, le plus intelligent, le plus compréhensif, qu'a-t-il à voir dans l'affaire ?

Qu'en pense notre Guide génial, qui, après avoir tant prôné le rapprochement franco-allemand, voit l'un de ses serviteurs œuvrer dans un tout autre sens, alors que des existences sont en jeu ? L'enquête en cours, suivant la formule consacrée, nous le dira-t-elle ?

BLANQUET

B.D.I.C

Un document historique

de Michel Bakounine

(Suite)

A quiconque prétendrait qu'une action ainsi organisée est encore un attentat à la liberté des masses, une tentative de créer une nouvelle puissance autoritaire, nous répondrons qu'il n'est ou bien qu'un sophiste ou un sot. Tant pis pour ceux qui ignorent la loi naturelle et sociale de la solidarité humaine, au point de s'imaginer que l'indépendance mutuelle absolue des individus et des masses soit une chose possible, ou même désirable. La désirer, c'est vouloir l'anéantissement même de la société, car toute la vie sociale est autre chose que cette dépendance mutuelle incessante des individus et des masses. Tout individu, même le plus intelligent, le plus fort, et surtout les intelligents et les forts, en sont à chaque instant de leur vie, à la fois les producteurs et les produits. La liberté même de chaque individu est la résultante toujours de nouveau reproduite de ctte masse d'influences matérielles, intellectuelles et morales que tous les individus qui l'entourent, que la société au milieu de laquelle il naît, se développe et meurt, exerce sur lui. Vouloir échapper à cette influence, au nom d'une liberté transcendante, divine, absolument égoïste et se suffisant à elle-même, c'est la tendance au non-être; vouloir renoncer à l'exercer sur autrui, c'est renoncer à toute action sociale, à l'expression même de sa pensée et de ses sentiments, c'est encore aboutir au non-être; cette indépendance tant prônée par les idéalistes et les métaphysiciens, et la liberté individuelle conçue dans ce sens — c'est donc le néant.

Dans la nature comme dans la société humaine, qui n'est encore autre chose que cette même nature, tout ce qui vit ne vit qu'à cette condition suprême d'intervenir de la manière la plus positive, et aussi puissamment que le comporte sa nature, dans la vie d'autrui. L'abolition de cette influence mutuelle serait donc la mort. Et quand nous revendiquons la liberté des masses, nous ne prétendons nullement abolir aucune des influences naturelles ni d'aucun individu, ni d'aucun groupe d'individus qui exercent leur action sur elles; ce que nous voulons, c'est l'abolition des influences artificielles, privilégiées, légales, officielles. Si l'Eglise et l'Etat pouvaient être des institutions privées, nous en serions les adversaires, sans doute, mais nous ne protesterions pas contre leur droit d'exister. Mais nous protestons contre eux parce que tout en étant, sans doute, des institutions privées dans ce sens qu'elles n'existent que pour l'intérêt particulier des classes privilégiées, elles ne s'en servent pas moins de la force collective des masses organisées dans ce but, pour s'imposer autoritairement, officiellement, violemment aux masses. Si l'Internaionale pouvait s'organiser en Etat, nous en deviendrions, nous, ses partisans convaincus et passionnés, les ennemis les plus acharnés.

Mais c'est que précisément elle ne peut pas s'organiser en Etat; elle ne le peut pas d'abord, parce que, comme son nom l'indique assez, elle abolit toutes les frontières; et il n'est point d'Etat sans frontières, la réalisation de l'Etat universel, rêvé par les peuples conquérants et par les plus grands despotes du monde, s'étant historiquement démontrée impossible. Qui dit Etat, dit donc nécessairement plusieurs Etats, oppresseurs et exploiteurs au dedans, conquérants plus ou moins hostiles au dehors — dit négation de l'humanité. L'Etat universel, ou bien l'Etat populaire dont parlent les communistes allemands, ne peut donc signifier qu'une chose : *l'abolition de l'Etat.*

L'Association Internationale des Travailleurs n'aurait point de sens si elle ne tendait inviciblement à l'abolition de l'Etat. Elle n'organise les masses populaires qu'en vue de cette destruction. Et comment les organise-t-elle? Non du haut en bas, en imposant à la diversité sociale produite par les diversités du travail dans les masses, ou en imposant à la vie naturelle des masses une unité et un ordre factice, comme le font les Etats; mais du bas en haut, au contraire, en prenant pour point de départ l'existence sociale des masses, leurs aspirations réelles, et en les provoquant, en les aidant à se grouper, à s'harmoniser et à s'équilibrer conformément à cette diversité naturelle d'occupations et de situations.

Mais pour que l'Internationale, ainsi organisée de bas en haut, devienne une force réelle, une puissance sérieuse, il faut que chaque membre dans chaque section soit beaucoup mieux pénétré des principes de l'Internationale qu'il ne l'est aujourd'hui. Ce n'est qu'à cette condition que dans les temps de paix et de calme il pourra remplir efficacement la mission de propagateur et d'apôtre et dans les temps de luttes celle d'un vrai révolutionnaire.

En parlant des principes de l'Internationale, nous n'en entendons pas d'autres que ceux qui sont contenus dans les considérants de nos statuts généraux votés par le congrès de Genève. Ils sont si peu nombreux que nous demandons la permission de les récapituler ici :

1° *L'émancipation du travail doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes;*

2° *Les efforts des travailleurs pour conquérir leur émancipation ne doivent pas tendre à constituer de nouveaux privilèges, mais à établir pour tous* (les hommes vivant sur la terre) *des droits et des devoirs égaux, et à anéantir toute domination de classe;*

3° *L'assujettissement économique du travailleur à l'accapareur des matières premières et des instruments de travail est la source de la servitude dans toutes ses formes : misère sociale, dégradation mentale, soumission politique;*

4° *Pour cette raison, l'émancipation économique des classes ouvrières est le grand but auquel tout mouvement politique doit être subordonné comme simple moyen;*

5° *L'émancipation des travailleurs n'est pas un problème simplement local ou national; au contraire, ce problème intéresse toutes les nations civilisées, sa solution étant nécessairement subordonnée à leur concours théorique et pratique;*

6° *L'Association aussi bien que tous ses membres reconnaissent que la* VERITE, *la* JUSTICE, *la* MORALE *doivent être la base de leur conduite envers tous les hommes sans distinction de couleur, de croyance ou de nationalité;*

7° *Enfin ils considèrent comme un devoir de réclamer les droits de l'homme et du citoyen, non seulement pour les membres de l'Association, mais encore pour quiconque accomplit ses devoirs.* — « *Pas de devoirs sans droits, pas de droits sans devoirs* ».

Nous savons maintenant tous que ce programme si simple, si juste, et qui exprime d'une manière si peu prétentieuse et si peu offensive les réclamations les plus légitimes et les plus humaines du prolétariat, contient en lui précisément parce qu'il est un programme exclusivement humain, tous les germes d'une immense révolution sociale : le renversement de tout ce qui est et la création d'un monde nouveau.

Voilà ce qui doit être maintenant expliqué et rendu tout à fait sensible et clair à tous les membres de l'Internationale. Ce programme apporte avec lui une science nouvelle, une nouvelle philosophie sociale qui doit remplacer toutes les anciennes religions, et une politique toute nouvelle, la politique internationale, et qui comme telle, nous nous empressons de le dire, ne peut avoir d'autre but que la suppression des Etats. Pour que tous les membres de l'Internationale puissent remplir consciencieusement leur double devoir de propagateurs et de révolutionnaires, il faut que chacun d'eux soit pénétré autant que possible lui-même de cette science, de cette philosophie et de cette politique. Il ne leur suffit pas de savoir et de dire qu'ils veulent l'émancipation économique des travailleurs, la jouissance intégrale de son produit pour chacun, l'abolition des classes et de l'assujettissement politique, la réalisation de la plénitude des droits humains et l'équivalence parfaite des devoirs et des droits pour chacun — l'accomplissement de l'humaine fraternité, en un mot. Tout cela est sans doute fort bien et fort juste, mais si les ouvriers de l'Internationale s'initient à ces grandes vérités, sans en approfondir les conditions, les conséquences et l'esprit, et s'ils se contentent de les répéter toujours et toujours sous cette forme générale, ils courent bien le risque d'en faire bientôt des paroles creuses et stériles, des lieux communs incompris.

Mais, dira-t-on, tous les ouvriers alors même qu'ils sont des membres de l'Internationale, ne peuvent pas devenir des savants; et ne suffit-il pas qu'au sein de cette Association, il se trouve un groupe d'hommes qui possèdent, aussi complètement que cela se peut de nos jours, la science, la philosophie et la politique du socialisme, pour que la majorité, le peuple de l'Internationale, en obéissant avec foi à leur direction et à leur *commandement fraternel* (style M. Gambetta, le Jacobin-dictateur par excellence), ne puisse pas dévier de la voie qui doit le conduire à l'émancipation définitive du prolétariat ?

Voilà un raisonnement que nous avons assez souvent entendu, non ouvertement émettre — on n'est ni assez sincère, ni assez courageux pour cela — mais développer sous main, avec toutes sortes de réticences plus ou moins habiles et de compliments démagogiques adressés à la suprême sagesse et à l'omnipotence du peuple souverain, par le parti autoritaire dans l'Internationale. Nous l'avons toujours passionnément combattu, parce que nous sommes convaincus que du moment que l'Association Internationale se partagerait en deux groupes : l'un comprenant l'immense majorité et composé de membres qui n'auraient pour toute science qu'une foi aveugle dans la sagesse théorique et pratique de leurs chefs; et l'autre composé seulement de quelques dizaines d'individus-directeurs — cette institution qui doit émanciper l'Humanité, se transformerait elle-même en une sorte d'*Etat oligarchique*, le pire de tous les Etats; et qui plus est, que cette minorité clairvoyante, savante et habile qui assumerait, avec toutes les responsabilités, tous les droits d'un gouvernement d'autant plus absolu, que son despotisme se cache soigneusement sous les apparences d'un respect obséquieux pour la volonté et pour les résolutions du peuple souverain, résolutions toujours inspirées par lui-même à cette soi-disant volonté populaire; — que cette minorité, disons-nous, obéissant aux nécessités et aux conditions de sa position privilégiée et subissant le sort de tous les gouvernements, deviendrait bientôt et de plus en plus despotique, malfaisante et réactionnaire.

L'Association Internationale ne pourra devenir un instrument d'émancipation pour l'humanité que lorsqu'elle sera d'abord émancipée elle-même, et elle ne le sera que lorsque cessant d'être divisée en deux groupes : la majorité des instruments aveugles et la minorité des machinistes savants, elle aura fait pénétrer dans la conscience réfléchie de chacun de ses membres la science, la philosophie et la politique du socialisme.

ADMINISTRATIVAS

Carlos Casañes, Les-Essarts-le-Roi (S.-et-O.). Recibido giro 50 F. Pagas «C. S.» y «Umbral» 31-12-64 y con los 18 F sobrantes pagas hasta 30-6-65.

— Pérez, Marsella 14 (B.-du-R.). Recibido tu giro 10 F. Pagas «C. S.» 31-12-64.

— Armando Roig, Ste-Livrade (L. et-Gne.). Recibido tu giro. De acuerdo con tu cuenta.

— Panicello, Panamá. Recibida carta 10-9-64 y envío adjunto de 21 dólares. Distribución indicada. Referente al que mencionas en la tuya, fue aceptado luego. Se dio nota de acuse. Arreglado caso.

— Rosendo Cacho, Gretz (S.-et-M.). Recibida tuya. Pasa paradero. Giro 26-5-64 32 F. pagas 31-12-64 ambas publicaciones. Se anotó a Cándido Cacho, Tigeau (S.-et-M.), quien debe ahora el 64 de «C. S.» y «Umbral».

— Vidal, Auch. Tomamos nota de la tuya. El 10-8-64, pago 5 F. hasta 30-6-64. Debes el tercer trimestre de «C. S.»

— Benito Liberto, Nimes. Recibida carta con talón giro. Lo que dices del día 27, no reza con lo nuestro, puesto que ya se publicó la relación de los números agraciados.

— Imbernon, Ingre (Loiret). Recibido giro, tienes pagado hasta 31-12-64.

Otra pérdida

José María Puyol

Vimos por primera y última vez al escritor Puyol el día 12 de septiembre de este año. En la noche del 24 al 25 del mismo mes moría...

La noticia nos la dio un compañero residente, como el extinto, en la residencia del «Beau Séjour» de Hyères. Dolor aparte, no nos sorprendió la noticia. Mi compañera le había pasado la mano por el hombro en plan de afecto, y dio en hueso puro, piadosamente oculto bajo holgada americana. Caballeresco y con lágrimas, Puyol besó la mano a Elvira.

La conversación fue cordial y breve. Diría concentrada. Me encontró diferente de lo que de mí pensaba, a causa de esa crin en ceniza que me particulariza por causa del volcán de ideas y de pasiones que debe contener mi adentro.

Lo más notable fue que no nos regañamos, cual podía esperarse. El daño físico y la vejez galopante, irreprimible; el pisar rápido y descarado de la Parca que Puyol entreveía en sus largas horas de pesadilla, le ponían agrio el carácter. Temía a la muerte como el peor daño del mundo y a veces yo le reflexioné creo que sin dejarlo convencido. Pero estimo que mal no le hice ninguno. Yo vi la muerte y conseguí burlarla. Y le dije a Puyol que no es tan fea como se supone tomándosela a broma, aunque se desparezca en serio. Puédese incluso llegar a la conclusión de que la muerte no existe: la consciencia de ser es vida, siendo la muerte inconsciencia absoluta, ignorancia eterna de haber desaparecido. En cuanto a la existencia de ultratumba, es lo mismo que atribuirse una vida de anteser, absurdo ese que, por serlo, elimina al otro. De la nada venimos y a la nada volvemos. Lo demás, vana pretensión humana. Los irracionales se evitan esas locas preocupaciones.

Puyol ha desaparecido sin causar sorpresa, ya que todos lo sabíamos en apuro. El vacío radicará en la falta de sus cuartillas, en la suspensión definitiva de sus trazos cervantinos. Y no se diga imprudentemente, inútilmente: no era anarquista. Era un lexicógrafo, era un estilista, era aliento puro de la dicción embelleciendo nuestras —a veces— hoscas y erizadas páginas. Podía no decir cosa, con belleza sorprendente. Podía decir cosa, con una síntesis y un pulimento admirables. He aquí lo que hemos perdido al desaparecer este hombre indómito, este intelectual inclasificable, este soldado de sí mismo, este incondicional de nadie que en ningún lugar se encontró tan próximo como en el nuestro.

Perdidos Carsí, Alaiz, Samblancat y ahora Puyol, se acabó el cuarteto de alazanes que ponían a la altura del sol nuestras humildes publicaciones. ¿Quién o quiénes, en adelante, arrastrarán con el brío de ellos la cuádriga de oro —oro literario— que tal vuelo diera a nuestra empresa escrita? Nadie, por ahora. Claro, queda la esperanza de la juventud, y por nada del mundo nos referimos a la imberbez apelotonada, limitada, mecanizada, sino a la juventud libre, estudiosa y activa, sedienta de saber y de independencia, gozosa de elevarse por sí misma, sin el cordel del vilano; apremiada por el deseo de saberlo todo para derramarlo todo sobre la sociedad que ama, pero a la cual no se esclaviza.

Puyol se ha ido sin la satisfacción de verse de nuevo editado en enjundiosos textos que tiene escritos. A pesar del apremio de Dreux: «¡Antes de que se nos muera!», que creemos pasó desapercibido. El ya está sosegado. quedando nosotros en desasosiego.

Hasta que los compañeros decidan decirnos presente, a los que presentes estamos desde hace tiempo.

JUAN FERRER

Comunicados

F. L. DE DRANCY

Tendrá asamblea el domingo 11 de octubre en el lugar y la hora de costumbre. El comité desea que concurran todos los afiliados debido al interés de esta entrevista.

F. L. DE PARIS

Celebrará asamblea general el domingo 4 de octubre a las diez horas exactas de la mañana.

F. L. DE OULLINS

Celebrará reunión extraordinaria el domingo 18 de octubre, a las nueve y media en el local habitual.

Dado el interés de los puntos a debatir y a tenor de la situación por que actualmente atraviesa nuestro movimiento libertario en el exilio, recomendamos la asistencia de todos sus militantes.

REGIONAL CATALANA, PARIS

Para solventar diversos problemas celebrará reunión general de afiliados y simpatizantes residentes en Paris y localidades vecinas, el día 11 de octubre a las diez exactas de la mañana en el local social. Habrá información del interior, del exterior y referencias al boletín «Terra Liure». Espera la concurrencia de numerosos compañeros.—*La Cª de R.*

F. N. I. F., PARIS

Reunión de compañeros ferroviarios de Paris y exteriores, para el día 11 a las diez de la mañana en el local social.

RECIBIDO

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVÁLIDOS

Mes de septiembre

Roquefort: Allende, 20. Perpignan: B. Moreno, 10; Casanovas, S., 20; Ortolan: Sáez, 1,40. Arles, José Sin, 28. Vacaville Ohio (USA): Francisco Ridao, 24,25. Roquefort: Allende, 20. F. L. Versailles: 20. Baudol (Var): Martin, 50. Paris: Máx. Vidal, 10; Triach, 5; Pradas, 5; Rafael Jarque, 15; Manuel Buisan, 5. Argelés s-Mur: F. Femina, 41.

Total, 274,65 F.

España al día

CARTA DE UN OBRERO

PARIS (OPE).—«La enorme propaganda que el Régimen viene haciéndose este año a sí mismo a causa de los «25 años de paz» de paz suya, de la paz de que disfrutan en España todos los explotadores de hombres desde que el enemigo público número uno de España se puso al frente de ellos, nos mueve a preguntar para quién se hace esa propaganda, si para los españoles o los extranjeros. También nos preguntamos: ¿Cuál es su objeto?

No es concebible que una familia que dispone de todo el pan que necesita, esté repitiendo a todas horas que tiene pan, mucho pan, todo el pan que le hace falta. ¿A quién se quiere convencer con eso de que España ha vivido 25 años de paz, se han hecho muchos progresos en el país y se ha logrado hacer muchas cosas?

Sólo los enfermos se pasan el día hablando de su salud, los que gozan de buena salud no tienen necesidad de hacerlo, ni suelen hacerlo...»

EXPULSION DE UN EDITOR

BARCELONA (OPE). — Cuando los hombres del régimen o sus voceros de la Prensa hablan de liberalización, sus palabras suenan a falso. He aquí un caso concreto.

En nuestra capital venía residiendo desde su infancia Max Cahner, de nacionalidad alemana (de padre alemán y madre catalana) pero por sus afectos podía considerarse como un catalán más. Su esposa doña Eulalia Durán es catalana y doctora en Filosofía y Letras.

Pues bien, la policía se presentó en su domicilio el sábado por la tarde, día 22 de agosto —aprovechándose de que el Consulado estaba cerrado y no abriría hasta el lunes— le concedió simplemente el tiempo necesario para preparar la maleta, lo llevó y cinco o seis horas más tarde se encontraba en territorio francés.

Esta injusta medida se achaca a una represalia por las actividades del señor Cahner. Este fundó en 1962 una editorial, catalana cien por cien, que ha editado ya una veintena de libros, entre ellos «Els altres catalans», de Candel, «Nosaltres, els valencians» de Joan Fuster y «Poesía catalana del siglo XX» de Castellet y Molas. Sus simpatías por Cataluña no pueden ser más evidentes.

(«Le Monde», en despacho de su corresponsal particular en Madrid, dice en su información: «El señor Max Emmanuel Cahner, gerente de «Edición 62», ha sido expulsado de España. De nacionalidad alemana residía en Barcelona desde su infancia. Su expulsión ha causado cierta sorpresa y cierta inquietud en los medios literarios de Barcelona donde es muy conocido como editor en lengua catalana. Las causas de la expulsión no se han hecho públicas.)

Gotas de miel y ajenjo

Una vez terminado lo escrito, con el placer de hacerlo y durante ello, ya mis letras no son mías aunque lleven mi firma, sino de la persona o personas a quienes van dirigidas. Es cosa suya o de ellas, y les dan el rumbo que mejor les place.

∴

Ciertas acciones me resultan únicas en generosidad amistosa y hermandad.

∴

Los amigos, compañeros y los familiares enferman, y corremos al domicilio, sanatorio y hospital. No sobra el tiempo, ni los recursos para la locomoción. Caminamos cada día medio centenar de cuadras o más aún. Con placer, desde luego. Sabemos que el enfermo recibe la visita como si fuese el sol en los días polares que padecemos.

∴

Vidas nuevas llegan al mundo un poco incierto y confuso. Esperemos y soñemos con lo bueno; menos miseria y tinieblas; más pan, luz y amor.

∴

Lo bueno, de las ideas es todo.

∴

Aquí, en Uruguay, las gentes perdidas para nuestra afinidad de antiautoritarios y que, indebidamente indebidamente usaban la sigla *F.A.U.* (Federación Anarquista del Uruguay) han padecido una crisis. Se han escindido. No es por crecimiento, ni por multiplicación de adherentes. Es por pobreza de ideas y ampliación de vanidades en un círculo de apetencias políticas. Producida la escisión, ésta no fue amistosa ni desenvuelta en orden de camaradas, y sí, de enemigos; blindados para el desinterés y desarropaldas a la solidaridad, pleitearon. Las ideas anarquistas están ausentes en la operada división. Ambos bandos siguen con la corriente autoriaria marxista, sin rectificar su ruta pro régimen cubano y afines. Más sensatos y honestos, los que salieron de filas del grupo de la «F.A.U.», se dieron denominación propia que no se presta a confusión: A.L.U. —Alianza Libertadora Uruguaya—, es decir, que «libertadora», no significa los mismo que: «libertaria».

∴

Algunos propensos a lo autoritario y lo político, como escarabajos, suponen que sus «bola» o su mundo, se llama: «revolución». No la revolución de los trabajadores para destruir la explotación y la opresión, sino, la de los políticos marxistas.

∴

Seguir en el camino de superación, de «pertenecerse», si ello es posible y no aliquilarse. ¡Cuán difícil es la vida independiente, y, sin embargo, cuán bella es!

∴

Sentimos optimismo sincero respecto a la ascensión del hombre que, voluntarista, se esfuerza por llegar, cuando aún está en el camino de la existencia persiguiendo un ideal.

J. TATO LORENZO

AMIGOS DE LA MUSICA, PARIS

Comprobada la inclinación de fastantes compañeros por la buena música, una comisión provisional se encarga de buscar adhesiones para formar una agrupación de Amigos de la Música destinada a organizar conciertos íntimos, a gestionar referencias pedagógico-musicales, a efectuar intercambios de discos, a organizar conferencias, reuniones familiares de objetivo melódico, formación de una Discoteca colectiva, etc.

Cuantos compañeros se interesen por esta idea pueden enviar su adhesión y nota de su domicilio a esta Redacción en el 24 de la rue Sainte-Marthe. Cuando se haya reunido grupo suficiente será convocada asamblea.

FALLECIMIENTO SENTIDO

Ha dejado de existir en Montevideo el viejo compañero Albano Rosell. En el número próximo nos ocuparemos de este interesante compañero. Por el momento conste nuestro dolor, y nuestra estima hacia sus familiares, compañera Enriqueta, hijo Avenir y demás deudos.

«VIDA SINDICALISTA»

Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.

En venta en esta administración al precio de 0,30 F.

(ROMAN)

Le pain noir

par René VILLARD

(SUITE)

— Un drôle de boulot, quand même !

— Passionnant que c'est... pour un gars intelligent. D'autant plus que ce que je te dis sont des recommandations de règle générale, mais qui se modifient selon les cas. Il n'y a pas deux clients semblables, ils n'ont qu'un point de commun : la connerie. Tu penses bien que dépenser un timbre pour un concours aussi stupide dénote bien que tu peux profiter de la niaiserie du client, tu peux y aller à fond. Si ce n'est pas toi qui le baise, un autre en profitera, qui ne lui vendra peut-être que du vent. Toi, encore, tu laisses quelque chose. Pense que la connerie des hommes est un puits sans fond, pense qu'ils paient des impôts énormes pour tuer et se faire tuer, pense qu'ils votent pour porter au pouvoir des gars qui les exploiteront, pense aux religions...

Pour notre premier client, la situation se présenta d'une façon tout à fait inattendue, jamais je ne devais retrouver une situation semblable.

Quand nous arrivâmes devant sa porte, celle-ci était entrebâillée, on entendait des cris, des injures qui venaient de l'intérieur du logement. Lucien poussa la porte; nous pénétrâmes dans une petite entrée; c'était un intérieur modeste mais propre, un mobilier de série, nous arrivâmes à la salle à manger. Dans celle-ci, un homme et une femme étaient en pleine bagarre. Ils se pourchassaient, tournaient, tout autour de la table située au centre de la pièce. Tout le vocabulaire d'injures y passait. Notre arrivée passa inaperçue. On s'est assis tous les deux, le Lucien et moi, sur de bonnes chaises et on a regardé, comme au théâtre, la comédie qu'ils jouaient, là, tous les deux, qui ne faisaient pas attention à nous, occupés qu'ils étaient à se vomir à la face toute leur rancœur, toute leur dégueulasserie, toute leur vérité, amassées au cours de nombreuses années de vie commune.

— Salope que tu es — beuglait le bonhomme—. Je me crève toute la nuit, pourquoi ? pourquoi ? Dis voir un peu ?.. pour que tu foutes l'argent dehors ?... dis voir ? Madame prête de l'argent à des gigolos. Dis, salope, tu comptes le revoir ton fric ? Pourrie ! Tu me prends pour qui ? Dis ? Dis voir un peu? Réponds !

— Pour un cocu, que je te prends.

— Ah, salope !

Et la chasse autour de la table recommençait. Des écureuils que c'étaient, ces gens-là. Ils passaient leur existence comme ça... On s'amuse comme on peut.

— J'irai lui casser la gueule à ton gigolo — qu'il reprenait le mâle-écureuil —. J'irai lui casser la gueule, à coups de tatanes que je l'écraserai, comme je vais te casser la gueule, à toi, salope ! Attends, que je t'attrape, charogne !

A ce moment, le gars avait gagné un mètre, encore un petit effort et il allait lui mettre la main dessus à sa bourgeoise. Il pensa pouvoir lui faire une vacherie et lança violemment son pied en avant, en prenant pour objectif le fessier rondouillard de sa campagne, mais rata son coup, glissa et tomba à terre. Cependant que, instinctivement, sa main se cramponnait à un chemin de table placé sur ce meuble. Dans sa chute, il entraîna avec lui la lingerie, un cache-pot et une plante verte qui se trouvaient dessus. Tout, homme, plante, cache-pot, se retrouva aux pieds de Lucien. Celui-ci aida son client à se relever, l'autre le regarda, surpris...

— Qu'est-ce que vous foutez là ? dit-il.

— Je viens vous complimenter et vous apporter une bonne, une excellente nouvelle. Ce jour sera, malgré tout, heureux pour vous... Vous êtes bien monsieur Henri Dunoir ?

— Parfaitement.

— Vous avez, il y a quelque temps, fait un concours ?

— Oui, oui.

— Asseyez-vous, vous serez mieux. Je m'assois à nouveau, vous permettez ?

— Je vous en prie.

— Je vous disais, monsieur Dunoir, que vous avez répondu à notre concours. Environ douze mille personnes y ont répondu également. Malheureusement, il n'y a eu que six cent quatre-vingt-deux réponses reconnues justes par le jury. Vous êtes au nombre de ces heureux gagnants.

— Ah !

— Lui... il a gagné — a dit la femme —. C'est pas possible, il est bien trop bête...

— Tais-toi, ordure. Laisse parler ces messieurs. Excusez-la, je vous en prie.

— Je disais, monsieur Dunoir, que votre réponse a été reconnue juste par le jury, ce qui dénote de votre part des qualités réelles et une grande falicité à résoudre les problèmes.

— Au fond, c'était simple, qu'il a fait, le gars, modestement.

— Pas tant, pas tant. La preuve en est, qu'une personne sur vingt seulement a gagné.

— Oui, oui, en effet. Et qu'est-ce que j'ai gagné ?

— Vous avez gagné, monsieur Dunoir, un agrandissement d'art, pas un agrandissement photographique ordinaire, non. Une œuvre d'art que vous avez gagnée, et ceci entièrement gratuit, exécutée par des artistes réputés. Tenez, je vais vous montrer quelques spécimens de la production de nos studios d'art.

Alors, le Lucien a ouvert sa serviette, il a déballé sa camelote : des fusains, des pastels, toute la gamme. Les sujets les plus variés : premières communiantes, enfants, militaires, jeunes mariés, une belle collection.

— C'est joli, reconnaissait le gars. Hein, Emilie ?

Emilie, elle, s'était rapprochée; elle était coude à coude avec son mari. Maintenant, ils se touchaient, la bagarre, c'était du passé, c'était terminé pour aujourd'hui.

— Bien que c'est.

— Tu vois, j'ai gagné un agrandissement comme ça.

— C'est beau, dis.

— Oui, joli travail. Et alors, messieurs, c'est gratuit ?

— Absolument, indiscutablement...

— Ah ! Dis, Henri, qu'est-ce qu'on fait ?

— Je sais pas, toi, moi, cherche un peu la boite à photos.

La boite à photos n'était pas loin, dans un des tiroirs du buffet. Alors, toute la vie, toute la famille de ces braves gens ont défilé en images, en quelques minutes, sous nos yeux.

— Là, en soldat, tu étais bien.

— Non, tu vas bien trouver autre chose.

— Là, tous les deux, à l'Ile Barbe.

— Non, mon costume était vraiment trop moche.

—Et celle-là, Henri, tous les deux, en mariés.

— Ah ! peut-être. Elle était bien, cette photo.

— Un beau souvenir. On avait toujours dit qu'on ferait un agrandissement.

— C'est pourtant vrai. Ça te ferait plaisir ?

— Bien sûr.

— Alors, celle-ci, messieurs.

Le Lucien a pris la carte postale. Il a été l'examiner au grand jour près de la fenêtre, puis il a sorti une loupe de sa poche et poursuivi son examen. C'était du sérieux, fallait pas rire. L'homme et la femme, inquiets qu'ils devenaient. Pourvu que le Lucien l'accepte la photo. Il a fini par l'accepter. On l'a deviné, tout d'un coup, à l'expression de son vissage. Il a quitté la fenêtre et est revenu vers la table.

— Elle est bien, qu'il a dit, en vérité, un beau couple. C'est rare d'en voir de si bien assemblé, rare. Pourtant, j'en vois. Ce que je voudrais, si cela était possible, c'est également une photo de vous, madame, de vous, monsieur, de la même époque, où vous seriez pris en buste. Je cherche à faciliter le travail que je vais confier à nos artistes, en leur procurant les éléments nécessaires pour exécuter une reproduction exacte.

Alors, on a vidé la boite sur la table. Il y en avait un bon petit tas. On a fini par lui trouver ses deux photos, au Lucien, pourvu qu'il les accepte. Il a bien hésité un peu, mais il les a acceptées quand même. Tout allait pour le mieux, heureux qu'ils étaient, les braves gens, réconciliés, ça fait quelque chose de remuer un tas de souvenirs comme ça. Bien sûr, on s'engueule, mais on s'est bien aimé, quand même, dans le temps.

Jusqu'à maintenant, le Lucien avait joué sur le velours, mais ça ne pouvait pas durer, la bagarre était proche, l'assaut au portefeuille était décidé. Je l'ai bien lu sur son visage, le client était à point, l'amuse-gueule, c'était le passé, au plat de résistance, maintenant... Alors, il est passé à l'attaque, d'un coup.

— Naturellement — qu'il a dit —, un portrait comme celui que je vais vous faire exécuter, une œuvre d'art, qui consacrera le plus beau jour de votre jeunesse, ça ne se met pas au mur avec des punaises, n'est-ce pas, madame ?

— Bien sûr.

— Alors, je vais vous fournir le cadre qui conviendra exactement à l'ensemble de votre intérieur. Voyons, où le mettrez-vous, ce portrait ? Sur le buffet ? Sur la cheminée ? Au mur ?

— Au mur, là, au-dessus de la desserte.

— Très bonne idée. Il fera très bien. C'est exactement la place qui lui convient. Tenez, voulez-vous regarder cette carte d'échantillons de cadres, regardez. Tenez, vous, monsieur Dunoir, qui avez le choix heureux.

— Oui, Henri, regarde.

(A suivre.)

B.D.I.C

Centenario proletario

La Asociación Internacional de Trabajadores

por Víctor GARCIA

(Continuación.)

En el Segundo Congreso, que iniciaba sus sesiones en Lausana el 2 de septiembre de 1867, se podían volcar sobre la mesa experiencias substanciales al tiempo que se podían abrigar mayores esperanzas, si cabe, que las que estaban presentes en Ginebra el año anterior, sobre todo por parte de los ingleses y de los que compartían el escepticismo de Marx.

«El incidente ocurrido en la sesión inaugural demuestra, desde el primer momento, que los delegados son hombres de avanzada social. Aviolat, en nombre de la Comsiión organizadora del Congreso, pronuncia el discurso de apertura dando la bienvenida a las delegaciones y deseando, para ellas, «la bendición de la Divina Providencia». Casi todos los presentes manifestaron su protesta porque nada tenía que hacer allí la Divina Providencia y el tono varió desde la objeción moderada hasta el grito estentóreo.

El número de delegados fue más crecido que el de Ginebra, 71, y, de acuerdo con G. D. H. Cole, el comicio volvió a ser un congreso franco-suizo. En efecto, 37 delegados eran helvéticos y 20 eran franceses. Las resoluciones iban a ser, consecuentemente, influenciadas por el pensamiento proudhoniano. Marx, que se muestra algo más optimisma que en el de Ginebra, tiene que acusar el golpe pero piensa contrarrestarlo en Bruselas en el Tercer Congreso. «En el próximo congreso de Bruselas yo dirigiré personalmente el asunto y les daré el golpe final a esta caterva de proudhonianos», escribe el 11 de septiembre en carta dirigida a Engels. Este, gran despreciador de la base, como el propio Marx, le contesta abrigando las mismas esperanzas y señalando con una cierta dosis de cinismo: «Sin embargo, mientras el Consejo General esté en Londres, todas estas resoluciones (las proudhonianas) no pasan de ser más que leche cuajada para el gato.»

El presidente del Congreso iba a ser Dupont, delegado por el Consejo General de Londres, que también delegó a Eccarius, Lessner, Carter, Odger y Cremer. El secretario fue James Guilaume, una de las figuras más interesantes de la historia de la Primera Internacional y, a la vez, el historiador más imparcial y más completo que la Asociación ha tenido. Marx llegó a odiarlo casi tanto como a Bakunin y su expulsión fue «decretada» en 1872 en La Haya, junto con la del gran anarquista ruso.

Otros delegados de realce lo fueron César de Paepe, un joven belga de veintiséis años con suficiente vitalidad para compaginar su trabajo de tipógrafo con sus estudios de médico y sus inquietudes en la lucha manumisora del proletariado (30), el doctor Kugelmann, de Hannover, gran corresponsal de Marx, el célebre materialista Luis Büchner, autor de «Fuerza y Materia», «Darwinismo y Socialismo», «Naturaleza y Espíritu», el doctor Pierre Coullery de la Chaux des Fond, J. P. Becker, Karl Burkly y otros.

El Orden del Día del II Congreso de Lausana, era el siguiente:

1.º ¿Cuáles serán los medios prácticos de facilitar a la Asociación Internacional de Trabajadores, un centro común de acción para la clase obrera en la lucha que ella sostiene contra el capital?

2.º ¿Cómo pueden las clases obreras utilizar para su emancipación el crédito que dan a la burguesía y a los gobiernos? Crédito y Bancos Populares. Moneda y papel moneda. Seguros mutuos. Sociedades obreras.

3.º Los esfuerzos realizados hoy por las asociaciones para la emancipación del *cuarto Estado* (la clase obrera), ¿pueden temer por resultado la creación de un *quinto Estado*, cuya situación sería mucho más miserable aún? La mutualidad o reciprocidad considerada como base de las relaciones sociales. Equivalencia de las funciones. Solidaridad. Sociedades obreras.

4.º Trabajo y Capital. Paro, las máquinas y sus efectos. Reducción de las horas de trabajo. División del trabajo. Transformación y extinción del salariado. Reparto de los productos.

5.º Funciones sociales. Papel del hombre y de la mujer en la sociedad. Educación del niño. Enseñanza integral. Libertad de Enseñanza.

6.º Definición y papel del Estado. Servicios públicos, transportes y circulación. Intereses colectivos e individuales. El Estado considerado como justiicero y guardián de los contratos. Derecho de castigo.

7.º La privación de libertades políticas, ¿no es un obstáculo para la emancipación social del trabajo y una de las causas principales de las perturbaciones sociales? ¿Cuáles son los medios de acelerar este restablecimiento de las libertades políticas? ¿No será éste la reivindicación por todos los trabajadores del derecho ilimitado de reunión y de la libertad ilimitada de la prensa?

8.º Manifiesto colectivo de los trabajadores al Congreso de la Paz que se reunirá en Ginebra.

Sobre el primer punto el Congreso aprobó una resolución, obra de Eccarius, Becker y Tolain, compuesta de cuatro puntos, que fue una manera elegante de salir del paso. Allí recomiendan ayudar «a toda idea de progreso en la vida pública» y de «tomar la iniciativa para la creación de instituciones de producción o de toda otra iniciativa que presente una utilidad directa para la clase obrera». También se establece que, caso de que «el Consejo General no pueda publicar un boletín, hacer cada trimestre una comunicación escrita (Artículo 20 del Reglamento) al Consejo Central de cada país», que la «cotización central será, por año, de 10 céntimos para todos los miembros de la A. I. T.», y que «Los delegados de las ramas y de las secciones que no hayan pagado su cotización central no podrán tomar parte en el Congreso».

En el Segundo punto fueron ponentes De Paepe y Charles Longuet. Este último, en su preámbulo decía: «El medio para las clases obreras de utilizar el crédito que ellas dan a la burguesía y a los gobiernos es el de cesar de dárselo, de concedérsele a ellas mismas.»

De Paepe presentó su propio informe, en oposición al de Longuet. Un extenso estudio basado en los conceptos económicos de Proudhon: bancos populares para suministrar créditos sin interés, organización de sociedades mutuales y las pautas proudhonianas basadas en el mutualismo en general.

Eccarius, por su parte, trató de imponer el criterio de Londres, es decir el de Marx. Finalmente el Congreso acordó invitar:

«... de una manera urgente a los miembros de la A.I.T. en los diferentes países a usar de su influencia para lograr que las sociedades de oficio apliquen sus fondos a la cooperación de producción, como el mejor medio de utilizar, dentro del propósito de la emancipación de las clases obreras, el crédito que ellas dan en la actualidad a la clase media y a los gobiernos.»

«Aquellas sociedades que no quieran consagrar sus fondos a formar establecimientos cooperativos por su propia cuenta deberán emplear sus fondos a facilitar el establecimiento de la cooperativa de producción en general y hacer sus esfuerzos para establecer un sistema de crédito nacional proporcional a los medios de aquellos que reclamen su ayuda, independiente de valores metálicos, y establecer un sistema de bancos cooperativos.»

El Tercer punto aparece como una continuación del precedente y permite una toma de posición aún más clara de los Internacionalistas:

«1.—El Congreso estima que los esfuerzos realizados hoy por las sociedades obreras (si éstas se generalizan conservando su forma actual), tienden a constituir un cuarto Estado, teniendo debajo de ellas un quinto Estado más miserable todavía.»

«El peligro supuesto de un quinto Estado, motivado por los esfuerzos actuales de las asociaciones obreras, desaparecerá a medida que el desarrollo de la industria moderna hará imposible la producción en pequeña escala. La producción moderna en grande escala fusiona los esfuerzos individuales y hace del trabajo cooperativo una necesidad para todos.»

«2.—Para obviar ese peligro, el Congreso entiende que es necesario que el proletariado se capacite bien de esta idea: que la transformación social sólo podrá operarse de una manera radical y definitiva por medios activos que obren sobre el conjunto de la sociedad, y conformes a la reciprocidad y a la justicia.»

«3.—Sin embargo, el Congreso entiende que todos los esfuerzos de las organizaciones obreras deben tender principalmente a que desaparezca en lo posible del seno de estas asociaciones la ususrpación o detención que realiza el capital sobre el trabajo, es decir, a introducir en ellas las idea de mutualidad y de federación.»

«Mutualidad y federación». El Congreso era ciento por ciento proudhoniano. La influencia de Marx era nula y su carta del 11 de septiembre demuestra el despecho y la envidia, dos de sus grandes defectos, que la actitud de las delegacones provocó en él. El caso lo obsesiona y veinticuatro horas después le machacará a Engels: «En nuestro informe oficial ya arreglaremos a estos locos de París» y «el año que viene se hará lo posible para llevar a Bruselas a veinte ingleses y treinta alemanes...» Quiere imponer su pensamiento en base a la maniobra, al copo de los votos. En realidad su pensamiento no logró imponerlo nunca en la Internacional. Debido a ello la prefirió cadáver y la mandó a que expirara en Nueva York, lejos de una base que no podía domeñar.

(Continuará.)

(30) En 1863, cuando contaba 22 años, Paepe compuso un himno a la anarquía: «An-arquía, sueño de los amantes de la libertad integral, ídolo de los verdaderos revolucionarios, durante mucho tiempo los hombres te han columniado e indignamente ultrajado; en su efuscamiento, te han confundido con el desorden y el caos, mientras que, por el contrario, el gobierno, tu enemigo jurado, no es más que un resultado del desorden social del caos económico, de la misma manera que tú serás el resultado del orden, de la armonía, del equilibrio, de la justicia. ¡Que tu reino llegue, An-arquía!»

ANTENA

SIN CONSULTA PREVIA

MADRID. — El Presidente del Consejo de Estado de España, Fernando Suárez de Tangil y Angulo, Conde de Valellano, falleció ayer de un ataque al corazón, a los 78 años de edad.

El deceso se produjo en la residencia del Conde en esta capital.

El Consejo de Estado es un alto cuerpo consultivo sobre asuntos del Gobierno.

COSTAS LAS DE LEVANTE

MADRID. — Valencia podría ser el puerto de Madrid si se aprueba el proyecto de construcción de una autopista Madrid-Valencia.

El proyecto ha sido presentado para que se estudie su inclusión dentro del plan nacional de carreteras.

Entre las ventajas de esta autopista figura el acortarse la distancia entre las dos ciudades en 50 kilómetros y su excepcional valor como vía turística al enlazar la Junquera-Murcia.

El costo total de la vía proyectada se calcula en unos 3.800 millones de pesetas (unos 64 millones de dólares).

LA SOMBRA DE COMORERA

SPLIT (Yugoslavia). — Rosa Santacana Vidal de Comorera, de 65 años discutido personaje de la revolución española, murió aquí.

Ella y su finado esposo —Juan Comorera y Soler, ex-miembro del politburó del Partido Comunista español y Ministro del gobierno republicano español— fueron encarcelados por sus actividades.

Comorera murió en 1958. Su esposa vino a vivir a Yugoslavia en 1960.

CAMPANA QUE TOCAS A MISA...

SANTANDER. — Una campana que pesa dos toneladas se desprendió ayer de la torre de la Iglesia del Sagrado Corazón de Jesús en Santander, aplastando a un niño de ocho años que jugaba treinta y cinco metros más abajo, con otros dos compañeros. Estos últimos pudieron huir a tiempo.

Los bomberos debieron recurrir a una grúa para desplazar la enorme campana bajo la cual se encontraba el cuerpo del infortunado niño.

ALGO QUE NO «PEGA» EN LA «PEGASO»

MADRID. — 400 trabajadores de la fábrica de automóviles «Pegaso» manifestaron ante la sede de los Sindicatos provinciales, situada en pleno centro de Madrid a fin de apoyar sus demandas de aumentos de salario y de pedir la aceleración de las actuales negociaciones para un nuevo contrato colectivo. El 20 por 100 convenido no ha sido aún devengado.

Los manifestantes que desfilaron en pequeños grupos fueron dispersados por la policía.

PROTESTA COMEDIDA

SANTANDER. — Los principios requieren el fin de la censura española a la prensa, dijo un editor en esta ciudad.

Javier de Echarri, director gerente del diario de Barcelona «La Vanguardia», habló en un curso de verano, de periodismo, organizado por el dirigente católico Fernando Martín Sánchez, en la Universidad Internacional Menéndez y Pelayo.

Echarri dijo que la nueva ley de prensa para España, actualmente en preparación, debe poner fin a censura impuesta por la ley de prensa de 1938.

FRANCO-PERON

BUENOS AIRES. — El diario «La Prensa» dedicó un violento ataque editorial contra el Jefe del Estado español, General Francisco Franco, con la acusación de que mientras «no tolera ninguna oposición de sus propios adversarios», permite libremente a los partidarios del exdictador Perón conspirar sin obstáculos contra el gobierno argentino, a pesar del carácter de refugiado político de Juan Perón.

El artículo dice que mientras han afluído de Madrid grabaciones, películas, órdenes y propaganda de Perón a la Argentina, el gobierno español ha preferido ignorar esto.

Añade que cuando las actividades peronistas de Madrid resultaron demasiado ostensibles, las autoridades consideraron prudente desautorizar una conferencia de prensa, cuando estaba a punto de celebrarse, para «salvar la apariencia de neutralidad».

HOMENAJEAN A UNAMUNO

Washington. — La universidad de Vanderbilt celebró un Symposium Internacional en conmemoración del primer centenario del nacimiento del pensador español Miguel de Unamuno, una de las figuras más destacadas de la llamada generación del 98. A los actos conmemorativos asistieron ciento cincuenta americanistas procedentes de Europa y América y estuvo presente como huésped de honor Fernando Unamuno, hijo del filósofo.

CON DIOS Y TODO, BARRANCA ABAJO

CUERNAVACA (Méjico). — 22 campesinos que participaban en una peregrinación resultaron muertos cuando el camión en que viajaban cayó por un terraplén de cincuenta metros de profundidad. Veintiún pasajeros más fueron heridos, varios de ellos gravemente. Solamente el conductor y dos pasajeros salieron ilesos del accidente. El conductor que fue detenido, declaró que le fallaron los frenos del vehículo.

FUEGOS ARTIFICIALES

JAÉN. — Dos personas resultaron muertas y otras dos gravemente heridas, como consecuencia de la explosión ocurrida en un taller de pirotecnia en la localidad de Porcuna (Jaén). La explosión destruyó dos casas inmediatas al lugar del suceso.

LA MUERTE Y LA VIDA

ALBACETE. — El capitán probador don Cipriano Espinilla Martín, ha resultado muerto en un accidente de aviación cuando realizaba un vuelo de ensayo en una avioneta de la Maestranza Aérea.

El aparato se estrelló contra el suelo y quedó completamente destrozado. El piloto fue extraído con vida por los servicios de socorro de la base, que se desplazaron inmediatamente a La Pulgosa, finca próxima a la Maestranza, donde había ocurrido el accidente, pero poco después dejó de existir allí mismo a consecuencia de las gravísimas heridas sufridas.

El finado capitán deja viuda y diez hijos, y su esposa espera para fecha próxima la llegada de dos gemelos.

ACCIDENTE DEL TRABAJO

PAMPLONA. — Se han recibido noticias de que a su regreso de esta capital a su residencia de Francia, el capellán de los emigrantes españoles de los Bajos Pirineos, religioso capuchino Padre Raimundo de Pamplona, fué víctima, cerca de Pau, de un desgraciado accidente de automóvil a consecuencia del cual ha fallecido.

SALARIO NEGRO

HUESCA. — En accidente de trabajo de verdad murieron los obreros Vicente Fernández López y José Zafra ambos naturales de Montida. Trabajaban en unas obras que se realizan dentro del término municipal de Canfranc y al hacer explosión un barreno cayó sobre ellos una piedra de gran tamaño.

PRIM, DESILUSTRADO

MADRID. — El 6 de diciembre, al cumplirse el 150 aniversario del nacimiento del general Prim, sus restos que se encuentran en el panteón de Hombres Ilustres de Madrid, serán trasladados al cementerio de Reus, villa natal del marqués de Castillejos.

DISCOS

VISTOS los antecedentes considero imposible el arraigo en nuestros medios del «yé yé» libertario. Ya el «yo» seudo individualista de algunos desocupados fue interpretado «yo yo» de pasatiempo.

Las modas no pueden causar mella con Mella leído a conciencia. La idea de redención social es muy seria y así el idealista no puede convertirse en monigote supractual o maniquí de sastrería o juguete de licenciados en tontería. La fiebre de Saint-Germain-des Prés ha pasado, dejando estela de ceros, ganchistas y prostitutas. Sartre huyó a tiempo del Café de Flore.

El peinado a la moda siempre nos ha asustado por haber, en toda época, denotado frivolidad y vacío. La melena, el rizo y el lacio, no despiden flúido de sabiduría. Es el caletre quien debe expresarse, y el caletre no necesita postizos.

Ya una vez experimentamos que ciertos imberbes se hacían grotescos mofándose de las barbas de Bakunin, Fanelli, Lorenzo, Kropotkin, Reclus y Malatesta, quedando silenciosos de temor ante la verbosidad y barbasidad del Marx de los comunistas. Tamaña vulgaridad —que se les antojaba osadía— debían certificarla años después quedando calvos del capilo; no del pensamiento, puesto que de ahí ya lo estaban.

Comprendidos en la edad mediana del cuervo (y conste que no nos asusta la indirecta) esta suerte de comprobaciones las llevamos repetidas en el saco. ¡Tanta gente vana ha transcurrido ante nuestros ojos! ¡Tanto Narciso nos ha importunado, tanta roca humana ha resultado azucarillo al contactar con el oleaje de las realidades! ¿Y la persistencia? ¿Y las convicciones? Ya que Matusalenes hemos de ser, mejor sería usar lentes piadosos y pillar sordera de conveniencias. ¡Pero ese efluvio tan humano que nos impide! ¡Maldita sea!

A la juventud de hoy hay que quererla emancipada de modas, métricas, cabos furrieles y cabos de la calle. Hay que desearla sana de cuerpo y mente, libre de veras, independiente sin pero ni falsete, estrechamente reconciliada con la juventud eterna que se bebe en las fuentes descubiertas por nuestros barbudos, esto es, por nuestros clásicos de la libertad y de la dignidad sin eufemismos.

A ver, jóvenes...

DISCOBOLO

PARADERO

Carmen Tasias Casalés, rue Georges Clemenceau, nº 13, Pelissanne (B. du Rh.) desea saber el paradero de su padre Ramón Tasias Querol. Se agradecerá a quien pueda dar noticias.

DIALOGOS ESCUETOS

—Fuera de Dios no cuentan los principios éticos.

—Te diré que si entendemos por ética lo que se ha dado en llamar «buenas costumbres», éstas tienen que ser el producto del saber consciente, es decir, tener un sentido claro de la responsabilidad que le cabe al hombre en los principios que son la base elemental de la libertad. Sólo por un error de la inteligencia o por enfermedad orgánica, el hombre tiende al mal para procurarse un bien inmediato.

—Permite que me sonría. Parece que ignoras que el hombre es el feliz poseedor de ese nido donde viven la Codicia, la Ambición, la Envidia, la Avaricia, el Miedo y la Mentira, que me parece no son las «mejores virtudes» y de las cuales él da la sensación de sentirse muy ufano.

—De la existencia de esos males que dominan al hombre y el hombre maneja a voluntad en su propio provecho, culpa tiene la sociedad que siempre dió una falsa cultura, porque para crear en un pueblo hábitos de orden, moral, rectitud y honradez que den como positivo resultado la Virtud, más que todos los discursos valen los ejemplos, y desgraciadamente, la vida es cruel en su cruda realidad.

—¿Se puede saber qué culpa tiene la sociedad de ese veneno que el hombre tiene metido en el cuerpo?

—Parece mentira que no lo sepas. La sociedad que debía proceder como el honrado facultativo que vela por la salud del paciente confiado a su cuidado, en vez de evitar el avance del mal, procura que se extienda, que se propague, y es doblemente criminal porque explota su economía y su ingénita ignorancia, y esta ignorancia es el fruto de esa falsa cultura que el hombre recibe de esa sociedad que dice defenderlo.

—Estimado amigo: la cultura que he recibido, has recibido y reciben los demás, comprende todo el mecanismo de las diversas ciencias, de manera que no comprendo de qué falsa cultura me hablas.

—Vamos a tratar este punto con mucha seriedad. Para empezar te diré que todo lo que se ofrece ante nuestros ojos despertando nuestra natural curiosidad o simplemente nuestros sentidos, tiene un fin en la existencia humana o en la existencia del mundo mismo en conformidad con las leyes de nuestra madre naturaleza. ¿Por qué entonces deformar su origen con principios dogmáticos de cualquier tipo que sean?

—¡Bendita sea Dios! ¿Imaginas tú que sin la existencia de un ser Omnipotente podían ocurrir muchos de esos fenómenos que maravillan la humanidad? Dime: ¿No eres acaso tú mismo una prolongación de ese Ser?

—La ciencia dice que no. El hombre no debe limitarse a oir, copiar y creer; tiene la obligación, más que eso, el deber de observar, tratando de comprender, de comparar, para de este modo poder juzgar y decidir; de manera que todas sus funciones ya sean anímicas o fisiológicas, respondan no a intereses impuestos por el ambiente en que actúa, sino a las razonadas enseñanzas de la experiencia dirigidas por la ciencia.

COSME PAULES

CRONICA INTERNACIONAL

(Viene de la página 4.)

tuándolo en la medida de sus posibilidades. La tierra se repartió a particulares y a grupos colectivos que la explotan ahora sin otros intermediarios que los dedicados a la venta y a la distribución de los productos. Ya hubo reforma agraria. Pero ella no arregla todo.

También se abolieron las concesiones mineras. Patiño explota ya al indio boliviano aunque viva opiparamente de lo que robó antaño al sudor de los sufridos «chongos». Las minas más importantes se nacionalizaron y se hallan hoy funcionando en tres grupos, las dependientes particularmente del Estado; las explotadas por cooperativas mineras; las privadas. Entre ellas rige una cláusula importante: el control obrero.

Lo anecdótico se introduce en la historia, cuando se relata que en el magno acto público en que el nuevo gobierno agradece al pueblo su intervención decisiva, Paz Estensoro hilvana una serie de promesas un tanto ambiguas e ilusorias, que no despertaron gran entusiasmo.

En ese momento crucial se aproxima Lechin al micro y anuncia con voz estentórea: «*Habrá la reforma agraria y se nacionalizarán las minas.*»

Cuentan los testigos que la explosión de vivas fue incontenible. Paz Estensoro cumplió una promesa arrancada de sorpresa... Así se explica la confianza de los obreros en Lechin, quien en suma probó ya repetidas veces que no deja de ser un político como los otros. No obstante, se comprende el cómo y el porqué acumulaba las funciones contradictorias de vice-presidente del gobierno y de secretario general de los mineros. Las cosas se van clarificando y no es dudoso el acertar si se afirma que en el futuro Lechin quedará catalogado como hábil político, pero sin delegación obrera.

En cuanto al «Control obrero» constituye una conquista de primera fuerza en el terreno de la *toma de las medidas de producción*. Consiste en un comité compuesto por cinco miembros del gobierno y dos delegados sindicales. Estos delegados sindicales poseen *derecho a veto* y de manera que puedan paralizar toda decisión que no plazca a la organización sindical, con la que se hallan en contacto permanente. El veto interviene en todas las escalas de la administración y de la explotación, con lo que la delegación obrera posee las atribuciones máximas en toda la actividad minera.

No. En Bolivia no se ha hecho la Revolución. Mineros y campesinos se aperciben que no basta poseer la tierra o controlar las minas, que han de luchar aún y que se hallan lejos de la manumisión social. Pero han dado un paso que no cumplió Castro en Cuba con su rimbombante revolución. No existen en Cuba sindicatos ni control obrero y la tierra, como toda la producción industrial, se hallan en poder del Estado. Como conquista política, el ciudadano boliviano obtuvo el voto analfabeto, estipulado en el color de la papeleta. El ciudadano cubano ha de aplaudir y decir sí, en la plaza pública, sin el apoyo de una organización, de un sindicato, de un partido que pueda valorizar la opinión del pueblo. Con el peligro del pelotón de ejecución por simple disensión política.

Por eso, en Bolivia, donde aún existe hambre, explotación, retardo cultural y político, los campesinos y los mineros mueven negativamente la cabeza cuando se les habla de Cuba: ¿Quién tiene allí la tierra? ¿Dónde están los sindicatos? ¿Quién dirige la radio? Porque en Bolivia los mineros aseguran el control y la dirección absoluta de sus propias emisoras informativas y culturales. Todo esto no evita que exista en Bolivia toda la confusión, todas las contradicciones y todas las promesas de países en desarrollo incipiente, sometidos a la férula del Estado y a la supervisión yanqui. ¿Neutralizará De Gaulle la influencia yanqui? ¿Obedecerá a tal plan y deseo el complot político reciente?... Entre «tauras» anda el juego.

COSME PAULES

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

AYUDEMOS A LOS MUTILADOS Y A LOS INVALIDOS DE LA GUERRA DE ESPAÑA

Es una cuestión de dignidad

EL informe que el Comité Nacional de la Liga de Mutilados e Inválidos de la guerra de España, en el exilio, ha presentado este año, como lo hizo en años anteriores, es un grito de dolor, de angustia y de amargura ante la indiferencia del conjunto de la emigración.

Cuando yo llegué de México a tierra francesa no sospechaba ni por asomo la tragedia de nuestros compatriotas, que todo lo habían dado en defensa de la libertad y de la independencia de España y por el pan del pueblo español. No podía imaginar la insensibilidad que existe ante la tragedia que viven, desde el preciso instante que se inició el éxodo español, los valientes jóvenes que hoy han envejecido por el largo exilio transcurrido. Algunos viven pobremente en la calle, y el resto se ha acogido, en Francia, en los hospicios, en los hospitales y en los asilos.

La Liga de Mutilados e Inválidos, trata, por todos los medios, de reunir dinero con el objeto de ayudar a nuestros hermanos de lucha que perdieron su integridad física en los campos de batalla.

Pero la emigración de 1939 no responde. Aquella emigración, que es la epopeya que causó la admiración al mundo entero, enmudece ante el cotidiano dolor de nuestros compatriotas en desgracia. El egoismo impera por encima de la obligación sagrada que tenemos de ayudar a nuestros hermanos. *El sálvese quien pueda* es lo que prevalece. El que está bien no se acuerda del que está mal.

Si buscamos el origen de esa insensibilidad que denunciamos sin tapujos la hallaremos en el decurso de la guerra de España. Es del dominio público que mientras la juventud era diezmada en los frentes de batalla por las hordas italo-alemanas, y por los curas trabucaires, en la retaguardia los burócratas y los enchufados se solazaban a todo tren. Se perdió la moral revolucionaria en España. Una vez en el exilio no la hemos recobrado, y además se ha perdido el espíritu de solidaridad. Pero si tratamos con dureza a los que no sienten ni comparten la tragedia de los ex-combatientes de la guerra de España que hoy unos son ciegos, otros sin piernas, otros sin brazos y otros paralíticos, queremos entonar loas a la Srta. Louise Crase de New-York que con nuestra compatriota Victoria Kent se desviven para aportar fondos a la Liga de Mutilados. Tampoco puede silenciarse la magnífica y altruista labor desarrollada por los compañeros de la C. N. T. de Tarrasa en el exilio. También queremos ensalzar la labor solidaria de la Sra. Nancy Macdonald, directora del Spanisch Refugee Aid que hacemos extensivo a la Sra. Chatelet de París, a la Sra. Palacios de Montauban y a la Sra. A. M. Berta de Toulouse.

Nuestra emigración que está, aunque no quiera íntimamente enraigada al 19 de Julio debe hacerse suyo el caso de los mutilados e inválidos de la guerra de España, en el exilio, que soportan el dolor de verse incapacitados para ganarse un trozo de pan, y soportan estoicamente ese calvario con la esperanza de que un día puedan volver a contemplar el cielo de nuestra querida y añorada tierra.

Seamos pues, generosos con los hombres que lo dieron todo. Sigamos el ejemplo de esas mujeres de corazón cuyos nombres acabo de mencionar. Las mujeres españolas deben movilizarse todas. Si nuestras mujercitas quieren estoy seguro que se resolverá la necesidad urgente que planteo.

La Liga Nacional de Mutilados e Inválidos no acepta la menor discriminación, por etiqueta de partido o de organización. Ante el dolor y la tragedia todos somos hermanos. Siguiendo pues, la pauta marcada por el C. N. de la Liga de Mutilados, invito a todas las organizaciones y a todos los partidos a que acudan en ayuda de nuestros hermanos en desgracia.

Somos los españoles quienes tenemos la sagrada e ineludible obligación de ayudar a quienes no regatearon sacrificios cuando España fue invadida por los ejércitos extranjeros. A los 25 años de exilio aún podemos rectificar. Seamos humanos y solidarios.

Se me había olvidado de consignar la colaboración de los compatriotas del Centro Cultural «Casa de España» de Caracas (Venezuela), la del Patronato Español P. E. A. V. A. de Buenos Aires y otros organismos de Argentina. La Junta de Cultura Española de Tampa (Florida). Las Sociedades Hispanas Confederadas de New-York, los compatriotas exilados que combatieron en las filas del ejército inglés y que en Londres están agrupados en el Spanich Ex'Servicemen's Association. La Alianza Sindical C. N. T.-U. G. T. y otros organismos de Santiago de Chile y el Sr. Pedro Saez Barrios de México. A ellos todos nuestro más sincero agradecimiento que lo hacemos extensivo a cuantos hayan colaborado.

Pero se necesita más ayuda, puesto que las necesidades son muchas y con lo que se recauda actualmente no se puede mitigar el dolor y la amargura de nuestros hermanos que son carne de nuestra carne y sangre de nuestra sangre.

Ayudemos a los mutilados e inválidos de la guerra de España en el exilio. Si nos queda un algo de amor por nuestra tierra tenemos que hacerlo.

La solidaridad no tiene fronteras. Pero a los españoles nos cabe el honor de ocupar el primer puesto en esta obra de amor y de solidaridad.

Manos a la obra. Es un caso de dignidad y una deuda que tenemos con los hombres que lo dieron todo por España.

JAIME BALIUS
Beau Séjour. Hyères (Var)

Con la mirada fija en esa sociedad tan grandiosa y tan humana que anhelamos

EL ojo avizor descubre ocasiones por doquiera; los oídos atentos no desoyen jamás el clamor de los necesitados de solidaridad; los corazones valientes y bondadosos, nunca exigen prendas sobre que prestar sus dones; las manos generosas jamás dejan de ocuparse en alguna noble tarea.

Quién aprovecha la ocasión que se le presenta para hacer el bien; siembra una simiente que a su tiempo fructificará con provecho para él y para los demás. Todo el que honradamente caminó, y que aún sigue caminando con la misma honradez, contribuye con ello a mejorar las condiciones del género humano.

A pesar de que en el mundo haya mucho que hacer para conseguir la felicidad a la cual es tan acreedora esta humanidad dolorida y enferma, no neguemos nunca una palabra de cariño, un cordial apretón de mano que pareciendo insignificante pueda aliviar un dolor o estimular a un ser; con la seguridad de que el honrado y perseverante esfuerzo nos ha de allegar la más grande satisfacción. Los ejemplos nobles y sinceros nos estimulan en la acción, cada momento nos coloca en el dintel de una nueva coyuntura.

En las porfías de la vida, el sentido común tiene el derecho de guiarnos. Las riquezas, el talento, el genio, apenas serían capaces de modelar una pigmea figura sin el tacto y el sentido común. Los ineptos y malintencionados quedan a la zaga, por muchos diplomas y títulos que ostenten.

La sociedad tan anhelada por nosotros —*los anarquistas*— no le pregunta a nadie quien es, sino qué es; ni tampoco le pregunta a nadie, qué sabe, sino qué puede hacer. Todo propósito manchado con la más leve sospecha de injusticia o deshonra, debe quedar totalmente abandonado al instante.

PEREZ GUZMAN

Le gala annuel de «LIBERTE»

VENDREDI, 16 OCTOBRE 1964
(en soirée)
GRANDE SALLE
DE LA MUTUALITE
Organisé au profit de notre action de la propagande
et de la solidarité
Ouverture des portes: à 20 heures.
Spectacle: 20 heures 45.
Vente des invitations: à 24, Rue Sainte-Marthe, Paris, Xe.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Redaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 10 F.
Un an : 20 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X°
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Gibraltar

SE interpreta Gibraltar como el «único» obstáculo que se levanta entre España e Inglaterra, porque no se tiene en cuenta el sentimiento liberal de la última, muy por encima del positivismo churchillista. Recuérdese la nota antifranquista dada por el laborismo con motivo de un trato para barcos de guerra entre El Pardo y la Corona británica.

«Ningún país vé con buenos ojos el control extranjero», arguye el periodismo franquista. Tengan en cuenta esos plumíferos las cabezas de puente que España sostiene en Marruecos. De los siglos de colonización española, no nos ocupemos.

El Peñón fue capturado por las tropas inglesas el 4 de agosto de 1704 en apoyo del archiduque Carlos de Austria, entrando en lucha contra el pretendiente al trono de España, el francés Carlos de Anjou, que en 1714 se distinguiría eliminando hombres y libertades en Cataluña. La sujeción del nordeste de Iberia corre parejas con el secuestro del Peñón calpense.

Los reyes españoles que del 1704 al 1931 se han sucedido, han cumplido estrictamente el impositivo tratado de Utrech, salvo insignificantes resistencias. Sólo a partir de los éxitos 1940 de Hitler, el casi rey Franco ha osado levantar la voz contra una Gran Bretaña en aparente desmoronamiento. La cobardía del tradicionalismo español es manifiesta.

Franco dispuso en San Roque un ayuntamiento de Gibraltar presto a entrar en funciones con bandera y música. Tal alcalde y sus ediles, junto con la bandera y las solfas, hace años moran en el desván de los trastos viejos.

Madrid aduce el andalucismo de los gibraltareños y Londres replica con un plebiscito unánime de Gibraltar en favor de la Corona real inglesa. La prensa de Franco silenció prudentemente este detalle.

De todas maneras, no valen aclamaciones sino cañones. El canal de separación trazado en 1941 por los ingleses en el Campo de Gibraltar, se mantiene vigente para que no se incurra en equivocaciones. Cuando en 1950 Franco levantó la voz significando que el Peñón era suyo, el Gobierno inglés le repuso sucintamente: «Pues ve a tomarlo». Franco se quedó en casa. Claro: es más fácil cazar como conejos a españoles antifascistas indefensos.

Ahora El Pardo se apresta a formular reclamación en la O. N. U. para que Gibraltar le sea servido en azafata. Ganas de perder el tiempo, habida cuenta de los intereses de la Albión y de las poderosas amistades de que dispone. Tampoco Franco puede contar con los votos africanos por la presencia del militarismo español en Ceuta, Melilla, Río de Oro, Sahara e islas guineanas. Ni siquiera Franco puede usar del apoyo de Salazar por haber abandonado a éste en el asunto de Goa. Asociarse a la marina portuguesa para la caza del mercante «Santa María», o «Liberdade», era más fácil hacerlo.

Ceuta, Melilla, Fernando Poo, etc. deben recaer en el dominio natural respectivo. Igual Gibraltar, pero cuando España se haya sacudido el fascismo. ¡Pequeño susto se llevarían los libres gibraltareños si en mal día amanecieran esclavos del Estado franquista!

Desde Londres

Maniobras fascistas en España

SIEMPRE por análogas razones, la presencia del régimen fascista en España origina constantemente trastornos que reflejan la endémica situación de un sistema basado en la traición, el crimen y el descrédito.

Mientras los portavoces del franquismo lanzan a los cuatro vientos esa fementida y ruin propaganda basada en el espectro de «sus veinticinco años de paz de cementerio», los españoles (y hasta los extranjeros) tocamos a diario la hiriente realidad de un estado policíaco despótico en grado superlativo, heredero de los métodos empleados por sus protectores, Mussolini e Hitler, siendo además provocador por sistema para mantener latente el espíritu de venganza y justificar la represión establecida en España hace 25 años para aterrorizar al pueblo avasallado.

Una vez más ha sido necesario protestar ante la Embajada franquista en Londres. Dicha Embajada es aquí la más «popular» debido a la frecuencia conque es visitada por las manifestaicones de protesta. Los policías uniformados que regulan e indispensablemente dan escolta a los manifestanes, preguntan a veces al terminar, ¿cuando es la próxima?

Las causas de estas «últimas visitas» a la Embajada, pues han sido varias en pocos días, fueron por la detención del joven anarquista escocés Stuart Christie y el cenetista español Fernando Carballo. En torno a estas dos detenciones se ha fraguado un amaño policíaco donde el sensacionalismo y la contradicción son las notas más salientes.

Prueba de ello es, entre otras razones, la siguiente nota publicada por el diario matutino londinense, «Daily Mirror» bajo el título: «*Nosotros espiamos en Gran Bretaña, dice la policía franquista*», y dice el citado periódico:

«Un portavoz de la Dirección General de Seguridad declaró anoche en Madrid, que elementos terroristas españoles en países extranjeros están siendo vigilados. Se ha descubierto —dicen— que, estos, en contacto con otras personas, enemigos de nuestra patria, planeaban una campaña de violencia en Madrid y otras ciudades españolas.»

«Siguiendo el curso de las investigaciones se descubrió que un extranjero altamente sospechoso (Christie) había penetrado en territorio nacional y hacía auto-stop en dirección de Madrid.»

Sin duda, la historia no puede ser más rocambolesca; pareciera que una expedición de tipos extraños procedentes de otro planeta se propusieran invadir el «dorado imperio franquista».

Para terminar la historia agrega el «Daily Mirror»:

«El Ministerio de Asuntos Exteriores y el de Gobernación han sido frustrados ante la idea de que agentes españoles estén trabajando en Gran Bretaña...»

Cuando la Dirección General de Seguridad hacía tan aparatosa declaración en la noche del 16 de Agosto, Christie y Carballo se encontraban ya en el Cuartelillo de Vallehermoso sometidos a los «interrogatorios de rigor», practicados por la Guardia Civil.

A título de urgencia fue designado un Comité de Defensa: «Christie-Carballo Defence Committee», integrado por varias organizaciones libertarias y el Comité de los 100. En este Comité participa la C. N. T. exilada en Gran Bretaña.

Se organiza un mitin de protesta en Conway Hall el día 28 de Agosto. El día 23 se había celebrado otro mitin en Marble Arch, desde donde salió una manifestación de protesta a la Embajada franquista. Mientras tanto, la prensa emite noticias contradictorias de las declaraciones de los detenidos. Christie dice «que le han tratado muy bien sus captores y carceleros»; precisamente porque la opinión pública está segura de que le han tratado mal.

El Comité de Defensa organiza otro mitin en Marble Arch y otra manifestación a la Embajada para el día 30. Después de la intervención de varios oradores en este lugar donde afluyen los tipos más raros y no falta los«extraños tipos españoles» que no se atreven a dar la cara, varios centenares de manifestantes acompañados de los indispensables guardias, se ponen en marcha hacia el lugar de la cita. La manifestación es encabezada por un turismo que exhibe el símbolo del garrote vil. A través de unos altavoces montados al respecto, un compañero inglés transmite al público las causas de aquella marcha de protesta y explica la significación del régimen franquista. Jóvenes socialistas de un distrito de Londres se incorporan a la marcha enarbolando su estandarte. En las aceras laterales se distribuye propaganda escrita, al mismo tiempo que varios manifestantes provistos de cubos de plástico van recolectando la aportación económica del transeúnte simpatizante siempre generoso

Unos 200 metros antes de llegar a la Embajada, un cordón de policía cierra el paso a la manifestación. El acceso a la Embajada está prohibido como medida de precaución. El régimen franquista ha creado muchos resentimientos y la Embajada pudiera ser blanco de protesta más contundente. Noches pasadas se deslizaron dos ladrillos irrumpiendo en los cristales de la Embajada con gran ruído.

La manifestación hace alto y una Delegación del Comité es escoltada hasta la puerta de la Embajada para entregar unas resoluciones. La puerta se entreabre después de ser golpeada por el policía y asoma la cabeza un portero de la Embajada con cierta experiencia en el arte de abrir la puerta estrictamente lo necesario para largar el brazo y recoger el sobre. Este ejercicio ya le es familiar y a veces se permite una sonrisa.

De regreso la Delegación, esta explica la entrega del sobre, y se incorpora a la manifestación que regresa a Marble Arch por las Avenidas de Piccadilly, Regsent y Oxford Street encabezada por el turismo con los altavoces y el símbolo del garrote.

Ya en Marble Arch y después de una alocución de despedida, se dispersa la manifestación con el aviso de que para el sábado día 5 de septiembre habrá un mitin en la Plaza Trafalgar, donde seguramente pueda comentarse el resultado del juicio de los dos compañeros que han de comparecer ante el Tribunal Militar franquista en Madrid. Esperamos tener ocasión de referirnos al mitin de la Plaza Trafalgar, para comentar los resultados de la justicia histórica del fascismo.

A. RUIZ

La manifestación del 30 de agosto en Londres.

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

¿QUE PASA EN BOLIVIA?

EN los países de América latina la situación es inestable. El escenario político, movedizo hasta la exasperación. La actualidad, fugitiva y difícilmente controlable. Una sola constante: la sujeción económica al gigante del Norte. Sujeción económica equivale a condicionamiento político. Y a una como sumisión moral que pesa como losa de plomo sobre el desarrollo social de pueblos que viven con ciento cincuenta años de retardo en relación a la sacudida provocada por la revolución industrial que se afirmó con los telares y halla hoy su cauce en la automación, en la electrotécnica y en la explotación de los recursos nucleares. En Centro-América, sobre todo, perduran métodos primitivos de labranza y prácticas arcaicas en la explotación del subsuelo, siendo de uso común la rueca entre los indios mal nutridos y tratados a menudo como recua de ganado cansino. No extraña a nadie que la titulada Revolución cubana haya producido esperanzador impacto en todos cuantos sufren en sus carnes y en su pensamiento —en su dignidad— la opresión insolente o el paternalismo del coloso doloriano, además de la explotación de sus amos y el engaño de sus políticos.

Tampoco extrañe a nadie que ya las ilusiones hayan decaido y que prosigan un vertiginoso descenso ante la constatación de que la Revolución cubana no sirvió al pueblo, sino a la elevación de un nuevo grupo dirigente y a la consolidación de otro coloso monopolizador. No favorece al guajiro sino al «castrismo», y los pretendidos progresos a la solución de los problemas obreros se desvanecen como castillos de cartas.

En todo lo expresado no es Bolivia una excepción. La excepción allí es otra y alcanza contornos originales e inéditos. En plena confusión política, en el ambiente fantasmal e indescifable que refleja «Le Balcon», de Genet, o «Le crapaud bouffie», de A. Gatti, en una atmósfera cargada de efluvios violentos, se va modelando un porvenir que marca pauta en el terreno de conquistas basilares económicas. Conquistas de alcance directo obtenidas al socaire de los apetitos y de las contradicciones de los funámbulos de la política. Pero eso no basta

∴

El domingo, 20 de septiembre, inició el general De Gaulle su viaje «record» a diez países sud-americanos. Entre ellos se cuenta Bolivia. Aproximadamente, a la misma hora, se anunciaba desde La Paz el aborto de un golpe de Estado. El comunicado gubernamental declaraba que el complot tenía como objeto derrocar el gobierno legal para remplazarlo por una junta presidida por Siles Zuago, que fue otrora presidente de la República. Se dice que un centenar de personas fueron detenidas y se avanza ya la idea de que serán trasladados los responsables al Paraguay. Así ocurre. Dos días después, cuarenta y siete «insurrectos» se envían por avión a la República vecina. ¿Se trata de un golpe de efecto montado en ocasión de la visita de un estadista ilustre... ?

Se citan nombres de detenidos; localidades en las que se hubieran produdido hechos de no haberse descubierto a tiempo el complot; se da cuenta de intenciones de diversos sectores políticos, sociales y obreros. Lechín, jefe del partido de izquierda se habría fugado. El complot era de las derechas, pero las izquierdas tenían intención de aprovechar el conato. Los maestros querían organizar una «manifestación del hambre», algo como una «marcha» que llegaría a Cochabamba el día de la visita de De Gaulle. Las fuerzas gubernamentales habían recuperado el control de una región infestada por falangistas. Los mineros del Centro de Huanuni habían tomado en rehenes a un técnico alemán de la Corporación Minera y a tres administradores bolivianos. La embajada de Alemania se hallaba gestionando la libertad del técnico. En fin, de manera imprevista surgen en el mismo día una serie de informaciones, tantas, tan completas en apariencia, que, finalmente, nos hace poner en duda su autenticidad. Véase por ejemplo que el primer comunicado anuncia que los complotados querían atentar contra el vice-presidente... Pues bien, dos días después se produce el atentado en Cochabamba. Una bomba estalla en el dormitorio del vice-presidente, general René Bonientos. No le ocurre nada, aunque la impresión traumática de la emoción es tal que se halla en manos del médico... Dicen...

Todo esto pareceria normal si no existiera un antecedente. Hubo ya otro atentado —en enero— contra Bonientos y contra Lechín. A la bomba también. Hubo otro «atentado» más contra Bonientos y fue herido. Pero se supo más tarde que el mismo Bonientos se había herido con una pistola para simular el atentado...

Si se tiene en cuenta de que todos los personajes centrales de la actualidad política boliviana pertenecieron al mismo partido, titulado «Movimiento Nacional de la Revolución», que combatieron todos en conjunto, mancomunados contra el sátrapa Ballivian, si se deduce que después del triunfo, cada uno deseó, desea, aspira, a tomar el gobierno por su propia cuenta; si se piensa en los milagros que puede producir en la mentalidad de los políticos el ansia de poder, se comenzará a comprender lo que desde aquí semeja algo así como una tragi-comedia. ¿Qué se puede pensar cuando se sabe que el vice-presidente Lechín, hasta hace poco en funciones, es a su vez el secretario del sindicato de mineros?...

Hasta 1952 regía los destinos de Bolivia un régimen que sólo tiene par en el de Somoza, en el de Trujillo, en el que aún impera en Paraguay. La explotación del campesino y del minero, factores principales de la economía boliviana, seguía procederes arcaicos. Véase en «Espoir», fechas 20 y 27 de septiembre lo que al respecto explica Arias. No queremos redundar. Nos referimos a lo que Arias olvida o tal vez ignora.

Desde el 46 al 52 se llevó cerrada lucha para modificar las formas gubernamentales opresivas. Queda consignado como histórico el famoso «sexenio» de cuyas minucias da cuenta Arias. En 1952 fue necesario el empleo de la fuerza para rubricar lo que afirmaban las urnas. Con el apoyo del pueblo en armas, en breve lucha, Paz Estensoro asume el poder «legal y republicano». Pronto mediaron acuerdos que tranquilizaron a los agiotistas de Washington. Y a pesar de las medidas francamente revolucionarias que se pusieron en práctica, el poder se consolidó con el beneplácito del «Tío Sam». Tal como hubiera ocurrido en Cuba si Castro no acude al apoyo moscovita. Todo es cuestión de mercados.

Las medidas revolucionarias consistieron en un reparto efectivo de las tierras a los campesinos menesterosos. Tan de sorpresa se produjo el asalto sueño de los campesinos, que aún contando en bolsillo propio con la papeleta que le declaraba dueño del trozo asignado, muchos campesinos visitaban azorados al antiguo amo, prometiendo pago y en ocasiones efec-

(Sigue en página 3.)

Mirador

El romanticismo de los Reclus

por FONTAURA

VIVIMOS en un ambiente social tan envilecido por la frivolidad y las apetencias de lucro; se respira, por así decir, en una atmósfera tan viciada, que no pocas veces, para seguir bregando con dignidad, evitando las contaminaciones que se filtran por doquier, se hace necesario aspirar ese «aire puro» a que hacía referencia José Prat en sus imprecaciones de temple acerado contra los enemigos, y hasta contra supuestos amigos...

Y ese *aire puro*, esa pulcritud de espíritu que reconforta el ánimo y mantiene señera la dignidad, se capta al contacto de la natura; se mantiene con el trato, con la relación que podamos tener con personas de insobornable nobleza de sentimientos; se adentran en la mente con la lectura de esos libros que tratan de reflejar la belleza de las cosas, procurando la educación estética que trazan pormenores biográficos de individualidades de un vivir ejemplar; que ofrecen a nuestra capacidad de razonar ideas luminosas, conceptos morales hondamente humanitarios.

El que ama la lectura; el que pone en un texto selecto afecto y pasión, diríase que entra de lleno en el horizonte sicológico del autor que está leyendo, ya se trate de un poeta, bien de un novelista, hable de biografía, de ciencia, de filosofía o de sociología; trate, en suma, de las múltiples materias que pueden abarcarse en las páginas del libro. Ello hace que olvidemos el mundo circundante, el ambiente en que nos vemos obligados a vivir. Diríase que vivimos otra vida. Y ello puede llevar consigo la sana influencia de tipo educacional, coadyuvando a modelar nuestra personalidad moral. Esta es la impresión que me ha ofrecido la obra que acabo de leer, y en torno a la que trataré de hilvanar unos comentarios.

Plausible iniciativa es la que han tenido *Les Amis d'Elisée Reclus* al editar la obra: «Les Frères Elie et Elisée Reclus, ou du Protestantisme à l'Anarchie», donde el cariño de Paul Reclus, sobrino de Eliseo, ha sabido plasmar en el libro un atrayente conjunto de recuerdos de aquellos que de un modo natural fueron influyendo en su pensar y en su sentir.

Se compone el libro citado de varios trabajos, siendo el primero y más extenso el que lleva por título «Biographie d'Elisée Reclus», por Paul Reclus. Le sigue «Vie d'Elie Reclus», por su hermano Eliseo Reclus. También de Eliseo hay un «Discours sur l'éducation», pronunciado en la Universidad Libre, de Bruselas, Finalmente, hay una nota biográfica al respecto de Paul Reclus, una nota histórica referente a Ste-Foy-la-Grande, tierra nativa de los Reclus, y una referencia bibliográfica, establecida por Pablo Reclus y por Max Nettlau, respecto a las obras de los dos hermanos Elías y Eliseo. Al margen del texto hay también en la obra cuatro láminas. Son fotografías de los Reclus.

Es uno de estos libros que se leen con deleite porque al modelar, o diseñar; por así decir los rasgos biográficos de figuras queridas reflejan al propio tiempo las características ambientales en que se desenvolvieron; y al citarnos de ellos, frases, textos y extractos de su correspondencia, podemos tener una idea cabal de cómo eran, de cómo pensaban, de la intimidad de sus sentimientos.

De románticos se ha tildado a los idealistas que han buscado vivir en consonancia con la pureza del ideal, que han rechazado todo cuanto pudiera mancillar su conciencia. Los Reclus tenían esta propensión romántica. Por la introspección, por la serena meditación, habían sacado como consecuencia que el más bello, el más noble de los ideales era el anarquismo. Adquirida esta convicción, actuaron en anarquistas, defendieron el anarquismo; y por el anarquismo no vacilaron en adoptar líneas de conducta que hubieran podido costarles la vida.

Intelectuales, poseedores de una vasta cultura, de una sólida preparación en las materias que les eran familiares: la Geografía y la Historia, podían ejercer un bien retribuido profesorado, como tantos otros de mucho menos valor intelectual que ellos, con buena subvención por parte del Estado. Podían escribir libros con *buenas maneras;* evitando cuidadosamente toda crítica que pudiera constituir ofensa para la religión, para el Estado, para todos los convencionalismos sociales que forman la base de la sociedad. Fácilmente hubieran podido conseguir honores, riqueza, una vida muelle y comodona. ¡Ah, pero entonces tenían que dejar de ser anarquistas! ¡No renunciaron; el ideal ácrata había hecho carne en ellos, y hubieran considerado una degradación de lo más vergonzoso e impúdico abandonarlo para así conseguir riqueza y vida cómoda!

Cuando, hace unos años, tuve la feliz oportunidad de leer los tres tomos de la «Correspondencia» de Eliseo Reclus, copié de esas cartas buen número de pensamientos de un ejemplar realce moral. Como suelo hacer con todos los libros que voy integrando a mi biblioteca, he acotado bastantes fragmentos, con lápiz rojo, leyendo las páginas del libro «Les frères Elie et Elisée Reclus» reflejan matices esenciales. Pero hay en ellos, en todos ellos, tal caudal de ideas magníficas por la ética y amplitud de inteligencia que revelan que de poder rebasar las dimensiones corrientes de un artículo, transcribiría páginas enteras de la obra. Preferible es aconsejar al lector del presente trabajo que lea la obra y así podrá por sí mismo captar todos esos matices que yo he ido subrayando y que no puedo aquí copiar.

Kropotkin, en sus «Memorias», alude a Eliseo Reclus. Dice de él que era el tipo del verdadero puritano en su manera de vivir; y desde el punto de vista intelectual el tipo del filósofo enciclopedista francés del siglo XVIII. He ahí lo digno de estima, lo que es susceptible de tonificar las voluntades, lo que tiene la luminosidad del ejemplo: ese «puritano», esa pulcritud moral que fluye espontánea del individuo, como el mirar y el respirar.

Mucho es lo que hemos aprendido de los Reclus: Conocer las costumbres de los pueblos primitivos; los orígenes de las religiones; conocer la configuración de la tierra en que habitamos; admirar los secretos de la naturaleza. ¡Cuántas horas agradables hemos pasado leyendo: «Los Primitivos», «La Geografía Universal», «El Hombre y la Tierra», «El Arroyo», «La Montaña»... páginas y más páginas de una belleza incomparable! De ahí que, dando como bueno el feliz adjetivo que inventó un día Alaiz, identifiquemos como «reclusiano» el que ama a la natura.

Es admirable y edificante esa sabiduría que está plasmada en los libros de los Reclus. De por sí ello es digno de elogio, de íntima afección. Pero lo que acentúa la estima es que a lo largo de la biografía de esos hombres notamos cuán lejos estaban del sentimiento burgués. Lo apartados que estaban de la influencia burguesa que a tantos sabios ha trastornado la cabeza. Influencia burguesa que incluso ha conquistado a proletarios actuando dentro del sindicalismo más extremista. Proletarios que hablando y escribiendo parecía que tuvieran agallas para tragarse a toda la naturaleza...

Lo dicho: he terminado de leer el libro que he citado y en mi ánimo ha quedado como una grata sensación de aire puro. La pureza, la pulcritud del noble, del romántico idealismo de los Reclus.

CHISPAS

Tengo los ojos inundados de paisaje abierto y el corazón forrado de solidaridades.

Avaros, vuestro oro es calderilla comparado con el platino de los sentimientos que aliento.

∴

Los trenes devoran kilómetros como el niño una manzana. En unas horas te trasladan de clima.

Ante un 11o por hora, qué pena producen los reyes antiguos, sujetos a la velocidad de una silla de posta, ondulante y chirriante por oposición de las gravas.

∴

En Lyon hay parque frondoso, con toques umbríos, digo románticos.

Con ridículos «yeyés» que lo transitan.

¡Viva el contraste!

∴

Marsella grita, Lyon musita.

Sólo en compañerismo nos enteramos de algo.

∴

En Hyères se alojan varios compañeros. Creen vegetar y se encogen de hombros.

Se vegeta en todas partes, si la pasión no está en la sangre. El mundo interior debe acompañarnos en el lugar que sea, incluso en Hyères.

∴

La palmera es el objeto más amigo del solitario.

En Hyères, el solitario tiene amigos a centenares.

∴

«Aplec» en la Aygade. Una bendición de pinos, un aliento salino como de nuestro Levante, un calzado con ruedas, una cordialidad precipitada...

¡Esa veloz vida!

∴

Six Fours, dorado rincón varesino, con un tarrasense cachazudo, laborioso, persistente. Sienta obra en cada lugar que pisa. Nadie ha visto idealista más práctico.

∴

Barbans, altura vecina, con ese igualadino de Fuentedlamo que sabe que hay que morder la tierra antes que el fruto. Dos hectáreas muertas las ha revivido con sangre de azada, que así se dice para ahorrar jugo propio.

Ahora su cacho es hermoso, como su esfuerzo.

∴

Me recuerda al mudo de Capellades al que un propietario cedió un pelado de roca para mofa de la pobreza.

Pero el mudo transportó tierra al sitio, abrió un pozo hondo de veinte metros sin ayuda de nadie, edificó una casita, plantó viña, se dio un pedazo de huerto, y quedó establecido.

∴

Tal como me ven y yo fui de esos. Sin modestia, puesto que tal vanidad es cara.

Con economía contra estómago compré un ángulo de castillo. Lo derribé y arrojé polvo y cascote al río en tres mil carretilladas. Subí agua a cántaro de un fondo de ochenta metros y di golpe sobre golpe sin abandono de nada —¡aquel «nada» que era tanto!— durante seis años.

De semejante esfuerzo resultó un acomodo justo para una poca familia.

Y ahora...

∴

Mejor pensar en los pinos, soberbios y olorosos, de las costas mediterráneas.

CHISPERO

OBRAS
de Felipe ALAIZ

«Quinet», tomo I.
«Tipos Españoles», tomo II.
10,00 francos los 2 volúmenes.

INDICE DEL «BEAU SEJOUR»

PARKAKLIS

EL ruso Parkaklis Pavillas ha descubierto el Mediterráneo esta mañana muriéndose.

Estábamos a 13 de septiembre y era domingo. Alto, fuerte, barbudo.

Mala situación económica.

Sin beligerancia por escasez de dinero.

Marinero en condiciones fatales de salud.

La planta iba secándose poco a poco.

Arrugas. Color de chocolate.

Fumador empedernido que vendía la ración de tabaco y cogía colillas del suelo.

Entendía el naipe. Miraba más abajo que arriba, ávido de encontrar cosa de provecho.

Acudía a los parques temprano por si hallaba algo.

Revolvía las «poubelles».

Cuando enrolado en la marina mercante estuvo, conoció algunos importantes puertos de España.

¿Era antifascista?

¿Era ruso blanco?

Era ruso almaidra.

No se contempla el infinito azul con ojos bajeros que para llorar no sirven.

Pecador fácil a la confesión por obediencia al «pope».

Si los auxilios espirituales no fuesen gratis, ¡cuántos morirían en la impenitencia!

A Parkaklis con la muerte le ha tocado la lotería.

Estuvo en mejor relación con las cartas de la baraja que con las del correo.

Demás están algunos servicios para ciertos seres.

¿Le escribían?

¿Le amaban?

¿Tenía importancia de ser humano?

¿Cuánto pesaba?

Todos los meses declarábalo la basculilla, pero éste no es el peso espiritual de nadie.

Ahora mira más a tierra que nunca.

La busca pierde un gran elemento y las colillas del suelo otro...

PUYOL

GFP. 3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

NOTRE ENNEMI C'EST NOTRE MAITRE
La Fontaine

8 OCTOBRE 1964
NUMERO 318
0,40 F. LE NUMERO
36e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

LA NOTE

PENDANT que les officiels se gargarisent, par la voie des ondes et de la grande presse, du succès remporté par le chef de l'Etat au cours de son périple en Amérique du Sud, les travailleurs, tout au moins une bonne partie, se posent la sempiternelle question :

Qui va payer la note ?

Et cette question ne reste pas sans réponse dans l'esprit du travailleur, car il sait que la note c'est à lui qu'on va la réclamer.

Nous pensons qu'il est inutile de revoir en détail les mille et une formes de spéculation utilisées par l'Etat pour s'approprier des ressources acquises à force de travail et de difficultés par les masses laborieuses.

Parmi toutes, nous n'en retiendrons qu'une : l'impôt.

A travers les âges et les civilisations, l'impôt est toujours resté synonyme d'injustice et de vol; qu'il se soit dénommé taille, corvée ou gabelle, il a toujours créé le mécontentement populaire, celui-ci allant quelquefois jusqu'à se transformer en troubles qui ont inquiété les princes et les puissants.

Mais l'impôt est une sorte d'atavisme que même les grandes révolutions n'ont pas réussi à détruire.

Il faut admettre qu'une société à caractère capitaliste ne peut subsister sans ce moyen moteur qu'est la contribution directe ou indirecte de tous les sujets du pays.

Il y a des impôts qui pourraient trouver leur justification dans la mesure où le produit serait utilisé à la construction de logements, de locaux scolaires, de maisons de repos et de retraite, enfin de tout ce qui peut contribuer, sur un plan général, au progrès social et au bien-être collectif (1).

Bien entendu, ceci ne serait qu'un amendement provisoire de la société et celle-ci ne saurait être vraiment idéale sans une transformation profonde des structures sociales actuelles.

Donc, compte tenu de la situation que nous vivons en ce moment, même si certaines contribution peuvent, en principe, trouver leur justification par des besoins immédiats du peuple, il n'en reste pas moins vrai que la répartition des charges est une grossière injustice.

S'il est normal que le patron soit tenu de verser à l'Etat qui le protège, une partie de ses bénéfices, par contre le travailleur ne devrait être soumis à aucune contribution.

Hélas ! Non content de nourrir son patron qui l'exploite, le salarié est imposé sur son salaire et doit contribuer à la prospérité de ceux qui le gouvernent.

En des termes plus clairs, quand, dans une grève, le service d'ordre intervient pour ramener les travailleurs à de meilleurs sentiments, ce sont ces derniers qui ont navé les frais de déplacement, ce sont eux qui ont payé la note.

L'impôt sur le salaire est donc immoral, injuste; il est inadmissible que des ouvriers qui manquent du nécessaire y soient soumis alors que les patrons incorporent leurs dépenses personnelles dans les frais généraux de l'entreprise (y compris l'essence de leur voiture et les gueuletons entre amis), faisant ainsi disparaître des marges bénéficiaires qui risqueraient de soulever des scandales.

Il y a, bien sûr, des patrons qui se camouflent en employés avec des salaires astronomiques, tout en conservant les avantages sociaux tels que sécurité sociale et allocations familiales et il est normal que ces super-bénéfices soient imposables. C'est une des raisons pour laquelle nous devons rester des adversaires de la hiérarchie des salaires: en attendant, les travailleurs ont une revendication urgente à rendre effective : la suppression de l'impôt sur les petits salaires.

(1) Si au moins ma contravention servait à faire des routes, disait un jour un automobiliste, je la paierait sans regret.

SUR UN CINQUANTENAIRE

C'était il y a quelques jours, du nanan pour la presse française (et aussi, j'imagine, pour celle de nombreux autres pays). On célèbre, en effet, le cinquantenaire de la première guerre mondiale, celle de 14-18. Il n'y a, vraiment pas de quoi !! Cette guerre abominable qui devait être la dernière, celle qui devait nous délivrer à jamais des implacables tueries organisées que sont devenues les guerres modernes, celle qui, paraît-il, devait sauver la patrie (laquelle ?) le droit, la civilisation, sans oublier le capitalisme international (mais ça, on n'en parlait guère, dans les journaux de l'époque !). Et, en fait, c'est bien ce dont on ne parlait guère qui a été sauvé ! Et c'est à peu près tout, car, en définitive, les millions de morts et les destructions massives nous ont plongés dans un marasme tel que nous en subissons encore les conséquences !

Mais il faut croire que ce n'était pas suffisant, car, moins d'un quart de siècle après... !!

Cette presse actuelle donc, en grande partie aussi veule, cocardière et menteuse que celle du début de ce siècle, ne manque pas de tirer à la ligne sur l'événement. Et sur quel ton, parfois ! Un ton qui en dit long, bien propre à faire réfléchir un éventuel envahisseur assez téméraire pour venir se frotter à notre redoutable « force de frappe » !! En regrettant, visiblement, de ne pouvoir désigner exactement cet agresseur éventuel, car, pour l'instant du moins, nous sommes dépourvus d'ennemi héréditaire !

Dans l'ensemble, l'accent est mis sur l'attitude héroïque du peuple français, unanime à obéir à l'ordre de mobilisation, et à l'admirable et joyeux comportement des soldats, convaincus de partir à la fois pour peu de temps et pour une simple promenade de santé.

Sans oublier les louanges à cette pléiade de grands chefs militaires qui, comme chacun sait, n'ont jamais manqué à notre pays au moment où celui-ci en avait besoin. Lesquels grands chefs se distinguèrent particulièrement en faisant stupidement massacrer nos « petits pioupious » en pantalons rouges, lancés, au son du clairon, contre les mitrailleuses allemandes.

Tout cela entremêlé de citations d'articles parus dans les journaux du début du mois d'août 1914.

Un hebdomadaire a même constitué, à l'aide de ces articles, ce qu'il appelle un « Numéro souvenir : 2 août 1914, 2 août 1964 ». Puisons dans cette page ce qui nous apparaît comme le plus significatif.

Voici d'abord la fin de la Proclamation du gouvernement, qui mériterait certes d'être citée en entier, comme morceau d'anthologie :

« A la Nation française...

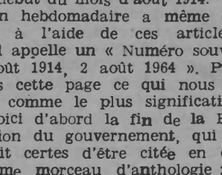
La mobilisation n'est pas la guerre. Dans les circonstances présentes elle apparaît au contraire, comme le meilleur moyen d'assurer la paix dans l'honneur...

A cette heure, il n'y a plus de partis, il y a la France éternelle, la France pacifique et résolue, la patrie du droit et de la justice tout entière unie dans le calme, la vigilance et la dignité.

Signé: Raymond Poincaré et René Viviani. »

Cela prend tout son sel, quand on sait (on l'a appris depuis, petit à petit, en cherchant bien) comment fut assuré la *paix dans l'honneur*, après que la *mobilisation ne fut pas la guerre*. Et quand on sait aussi que, dès son élection à la présidence de la République, le vertueux Raymond fut surnommé « Poincaré la Guerre ». Personne d'ailleurs, a cette époque, n'ignorait que son grand désir était le retour de l'Alsace-Lorraine à la *Mère-Patrie !*

Voici, maintenant, *« Comment les Parisiens ont accueilli l'ordre de mobilisation : La première affiche, fut apposée à 4 heures hier, sur le grand portail de l'état-major des pompiers, boulevard du Palais. Ecrite à la main sur un petit carré de papier blanc, elle contenait ces simples mots : Ordre de mobilisation; Premier jour de la mobilisation, Dimanche, 2 août.*



A cette lecture, quelqu'un cria : « Vive la France !... »

— Eh bien ! s'il faut partir, qu'on en finisse une bonne fois, dit un vieil ouvrier. Il exprimait par là le sentiment général qui était plutôt un sentiment de détente, après l'anxiété fébrile de ces jours derniers. » (Le Petit Parisien).

Il eût fait beau voir qu'un Parisien ne se mit pas à crier : « Vive la France ! » à la vue du petit carré de papier blanc ! Ni qu'un vieil ouvrier n'exprime pas son désir d'en finir une bonne fois pour toutes ! Mais je doute que, pour l'un comme pour l'autre, leurs nobles sentiments fussent de longue durée. Cela, bien entendu, en admettant qu'ils n'aient pas été l'un et l'autre compris dans le nombre des premières victimes offertes en holocauste au *petit carré de papier blanc !*

Sous le titre : *« Mesures de clémence »* voici ce que l'on peut lire : *« Monsieur Malvy, ministre de l'Intérieur, à annoncé qu'il avait donné des instructions en vue de suspendre l'application des derniers décrets relatifs à la fermeture ou à la dissolution des congrégations. »*

A quelque chose, malheur est bon, et c'est sans doute là le premier coup de pioche donné à la fameuse loi de séparation. D'autres ont suivis, particulièrement depuis la deuxième dernière guerre. Et maintenant, la loi n'a pas été abrogée, mais c'est tout comme ! C'est tout de même un fait curieux que l'Eglise romaine, à l'occasion des guerres, reprenne toujours le terrain perdu en temps de paix. Car, en toute logique, les croyants devraient plutôt se détacher de ce Dieu et de ses acolyes, qui laissent faire ou peut-être même provoquent de pareilles hécatombres !

Mais, en ce domaine, peut-on parler de logique ?

Poursuivons. Voici : *L'assassinat de M. Jaurès.*

Monsieur Maurice Barrès a adressé la lettre suivante a Mlle Jaurès : « Mademoiselle, je vous prie de recevoir l'expression de la part profonde que je prends à votre malheur. J'aimais votre père; alors même que nos idées nous opposaient l'un à l'autre et que je devais résister à la sympathie qui m'entrainait vers lui. L'assassinat sous lequel il succombe quand l'union de tous les Français est faite, soulève un deuil national. » (Le Figaro)

Il ne saurait être question de rendre Maurice Barrès responsable de la mort de Jaurès, mais il ne faut pas tout de même oublier que Barrès et sa clique de réactionnaires revanchards, c'est-à-dire l'Action Française n'ont pas peu contribués à faire régner ce climat de peur et d'inquiétude qui permit, sans trop de peine, aux politiciens aux mains du capitalisme, d'aboutir à l'acceptation du conflit.

BLANQUET

(A suivre.)

SAUVONS-LES

Le tyran madrilène, Franco l'assassin, n'aura pas seulement récolté au cours des vacances de cette année les devises étrangères qui lui permettent de perpétuer son infâme dictature et que viennent déposer dans ses coffres les touristes des pays qui se déclarent, par ailleurs, démocratiques, « Franco la muerte », l'araignée infecte, aura également ramassé dans ses filets gluants de traîtrise et de corruption une jeune existence de dix-huit ans.

Notre jeune camarade Christie STUART, militant actif de la Syndicalist Workers Federation, Section anglaise de l'Association Internationale des Travailleurs, l'un des fondateurs de la Fédération Anarchiste de Glasgow, a été traîtreusement appréhendé, en même temps que le libertaire espagnol Fernando CARBALLO BLANCO, à Madrid, sous l'inculpation absurde de «Complot terroriste contre l'Etat espagnol. »

Nous nous élevons avec colère et indignation contre la peine d'emprisonnement, qui ne signifie rien d'autre qu'une mort lente et abjecte dans les geôles moyennageuses de l'Espagne, à laquelle un simulacre de jugement a condamné Christie STUART et Fernando CARBALLO-BLANCO qui, nous tenons à l'affirmer bien haut, ont toujours défendu avec cœur la non-violence (notre camarade Ecossais fait partie de plusieurs organisations pacifistes en Grande-Bretagne).

Nous pensons que le mouvement libertaire du monde entier doit tout mettre en œuvre pour obtenir, par tous les moyens, du gouvernement britanique qu'il exige, pour son ressortissant toutes les garanties d'une justice réelle et humaine. Or, les moyens de pression à la disposition des dirigeants d'outre-manche ne manquent pas puisqu'ils s'apprêtent à aider, dans son équipement militaire, soulignons-le, l'Etat espagnol.

LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

Section française de l'Association Internationale des Travailleurs, demande à tous les groupements anarchistes et libertaires d'expression française de passer outre aux ridicules querelles d'idéologie ou de personnalités qui pourraient créer entre eux de regrettables et stupides antagonismes et de considérer qu'une coordination immédiate et loyale est nécessaire pour retirer des griffes d'un abominable tyran deux jeunes existences pleines d'enthousiasme et de courage pour défendre l'idéal de paix, de liberté et de bonheur qui nous est commun.

C. N. T. - A. I. T.

En marge du testament politique de Togliatti

(Suite)

Il est de retour en Italie le 27 mars 1944. A cette époque, les partis démocrates antifascistes intervenaient auprès des Alliés pour liquider la monarchie et limoger Badoglio. Togliatti, lui, proposa, une collaboration avec le roi et Badoglio (la première tâche est de chasser les nazis du sol italien, disait-il). Cette prise de position a changé radicalement l'attitude des partis. Grâce à la manœuvre communiste, la monarchie agonisante a survécu un moment. On commençait à parler de « transformisme togliattiste ». Mais le « communiste souriant » n'était pas encore devenu le « meilleur », il faconnait son propre personnage en formes imprévues. Benedette Croce a été surpris par les doctes citations de Togliatti et ses exposés philosophiques où il ne craignait pas de se proclamer « conservateur » comme Marx, Engels et Staline, ne dédaignant pas de s'intéresser au sport national : le football, et de fréquenter les acteurs comme Orson Wells.

Comme ministre de la justice, il était très rigoureux : il se refuse à gracier l'anarchiste Sante Pollastro, alors qu'il gracie des fascistes. Dans un discours demeuré célèbre, il fait l'éloge du ministre fasciste Giovani Giolitti; prémices à la déclaration au parlement dans laquelle il déclare que le P.C.I. avait relevé le drapeau que la bourgeoisie avait laissé tomber, colloque avec le fondateur du mouvement néo-fasciste « Uomo qualunque » de Guglielmo Giannini et il vote pour l'introduction dans la constitution « républicaine » du « Pacte du Latran » et du « Concordat » permettant de continuer le plus retentissant des crimes consommés sur le dos du peuple italien par la monarchie et le fascisme. (Croce et Nenni ont voté contre).

En 1947, Alcide de Gaspéri l'avait éliminé de son gouvernement, ainsi que Nenni. A ce moment seulement, Togliatti prit position contre la « Démocratie chrétienne ».

Le 14 juillet 1948, Antonio Pallante, fasciste fanatique, blessa Togliatti à coup de pistolet pour le remercier de la large amnistie que celui-ci avait accordé aux fascistes.

Le 26 mars 1953, quelques jours après la mort de Staline, Togliatti déclarait, répondant aux souhaits à l'occasion de son anniversaire, qu'une des trois satisfactions de sa vie a été celle de « vivre à l'école de la Révolution d'octobre, avec comme guide Staline ».

La sanglante répression du soulèvement populaire hongrois a trouvé Togliatti solidaire avec les massacreurs.

Même dans l'actuelle dispute sino-soviétique, Togliatti s'est prévalu encore de la raison d'Etat soviétique avec quelques éléments nouveaux.

Ceci est une laconique synthèse de mes souvenirs sur le tacticien qu'a été Togliatti, de ce « professionnel » de la politique, auquel il faut reconnaître une solide et large culture, ne se trouvant jamais au dépourvu devant n'importe quel problème.

Depuis plus d'une semaine, la presse, la radio, la télévision nous accablent de données sur sa vie, sa maladie, sa mort et ses funérailles.

En conclusion, l'actuelle société criminelle et autoritaire, avec toute la clique de ses gouvernants et dignitaires italiens et étrangers peut bien attribuer à Togliatti les honneurs suprêmes, lui-même haut dignitaire de l'église du Kremlin.

Le prolétariat reste comme jadis le pauvre troupeau esclave, idolâtre, servile et ignorant servant de décor figuratif au principe d'autorité parmi les humains, nés libres et égaux. Pour les croyants des diverses religions, le principe suprême de la divinité c'est Dieu, pour les laïques c'est le *leader*, le *duce*, le *chef*. Les anarchistes se rappellent toujours l'énoncé de Bakounine, « Si Dieu existait il faudrait le détruire ».

Emancipons-nous de l'abjection, du commandement et de l'obéissance, c'est l'espoir et le but des anarchistes. Nous ne prenons pas part au deuil de Togliatti, car il a voulu gouverner, il a été notre ennemi, il a été l'ennemi déclaré des anarchistes et de l'anarchie. il fut un « conservateur » rusé et intelligent de cette société basée sur la domination de l'homme par l'homme, ignorant les collectivités au nom d'un capitalisme d'Etat.

Le pape peut bien être reconnaissant à Togliatti qui a redonné tout le pouvoir politique à l'église de Rome, reniant ainsi le patrimoine idéologique et historique du « Résorgimento » italien, faisant à nouveau du Vatican le patron de l'Italie et même du monde. Ils peuvent être reconnaissants aussi les fascistes auxquels Togliatti, ministre de la justice, accorda la plus large amnistie, grâce à laquelle ils sont aujourd'hui placés dans les hauts postes de direction de l'Etat, comme l'armée, la marine, l'aviation, la magistrature, la police, la finance, l'industrie, sans parler des grosses pensions aux « chemises noires ». N'oublions pas non plus le désarmement des partisans et la résistance bafouée, alors que les anarchistes se trouvent encore dans les pénitenciers Ceci pour l'Italie.

Pour la situation internationale, Togliatti a été le complice de tous les massacres qui ont eu lieu en Russie, en Pologne, en Espagne, en Hongrie, par la féroce dictature de Staline, ainsi qu'un exécuteur actif dans la suppression des anarchistes pendant la guerre d'Espagne, s'affirmant digne disciple de Marx, Lénine et Trotsky.

Les anarchistes ne doivent pas oublier les camarades qui sont tombés assassinés par ordre de Togliatti, ils restent encore à venger.

Togliatti est mort. L'anarchie et les anarchistes vivent et luttent toujours.

Ennio MATTIAS.

Rome, 22 août 1964.

N.D.L.R. — La nomination de Giovani Fornari comme ambassadeur d'Italie à Paris illustre les faveurs accordées aux fascistes. Fornari était pendant tout le règne de Mussolini secrétaire de la délégation fasciste à la S.D.N. et ensuite gouverneur fasciste de la Somalie italienne. Il est toujours là avec la bénédiction du P.C.I. et du Vatican.

CONSTRUIRE

Si chacun de nous milite, c'est bien en vue de la prochaine et véritable Révolution sociale. Il me semble indispensable de définir le processus de cette révolution et d'aborder dès à présent le problème de sa phase constructive.

En effet, on peut considérer que la prochaine révolution sociale sera à la fois une œuvre de *destruction* (abolition de l'Etat et du système capitaliste) et une œuvre de *construction* (mise en place du nouveau système économique et social, organisation rationnelle des moyens de production et des besoins de la consommation avec exclusion du *profit*).

Il faut insister sur la nécessité que ces deux phases, destruction et construction, soient *simultanées*. C'est-à-dire qu'*au moment de l'expropriation capitaliste les travailleurs devront être en mesure d'assurer le fonctionnement parfait des rouages de production et de distribution*. C'est la condition *absolument indispensable* de la réussite de notre entreprise.

Car si le côté négatif de la révolution pourra s'imposer par la résistance des oppresseurs à la volonté de liberté de la classe ouvrière, il est également indéniable que la révolution irait à sa perte si, *dès les premiers instants, l'ordre nouveau, celui de l'idéal anarchiste, n'était à même d'assurer les premiers besoins de chacun.*

De même que nous voulons que chacun de nos actes soit en conformité avec l'idéal pour lequel nous luttons, il faut que l'acte décisif et final, la Révolution, soit déjà l'avènement de cet idéal.

Dès lors, il apparaît nécessaire que les travailleurs conscients s'*organisent*, c'est-à-dire qu'ils prévoient dès à présent la prise de possession des moyens de production et, par conséquent, qu'ils élaborent également le plan de la nouvelle société, qu'ils forment, *aujourd'hui*, les *embryons de ce que devra être l'organisation sociale et économique de demain.*

Entendons-nous bien : cette organisation ne doit pas venir du sommet, ce qui serait *autoritaire* et *inefficace*, mais de la *base*. C'est-à-dire que chaque groupement local de travailleurs conscients doit étudier sérieusement les moyens de production qui se trouvent dans sa circonscription et travailler à devenir tout à fait apte à *prendre en mains les commandes*. Car si, demain, la révolution sociale éclatait et si nous n'avions pas, parmi nos camarades, les éléments qualifiés pour le bon fonctionnement des usines, des centrales d'énergie, des exploitations agricoles, etc., nous en serions réduits soit à la famine et à la misère, soit à confier le sort de la révolution aux mains des technocrates et des techniciens qui nous affament aujourd'hui et qui, demain, établiraient sur leur qualification une *nouvelle autorité*.

Pour que le mouvement anarcho-syndicaliste soit fécond, il est donc capital que chacun de nous réunisse en soi à la fois :

— les qualités purement révolutionnaires *de lutte et de destruction*, la haine du système capitaliste;

— et celles, plus délicates à acquérir peut-être, qui se résument dans la *volonté de construire* et, pour cela, de connaître, d'étudier, d'être à même d'occuper des postes de responsabilité sans en espérer d'autre profit que la joie de voir le bien-être de tous assuré.

Ce double aspect du véritable révolutionnaire, peut-être n'y-t-il pas d'expression plus à même d'en refléter toute la richesse que celle *d'anarcho-syndicaliste*, cette expression contenant à la fois la *volonté de liberté* et le *désir d'entraide*.

SEVY

Du marxisme à l'anarchisme

(Extrait des souvenirs de Dwight Macdonald publiés en mars et avril 1957 par la revue libérale anglaise « Encounter » (Rencontre).

Il est bizarre que l'anarchisme n'ait pas pris racine aux Etats-Unis pendant les années trente, si l'on considère le caractère individualiste et sans loi du tempérament américain la tradition anarchiste américaine de Benjamin Tucker aux I.W.W. (Travailleurs industriels du monde), et enfin le fait que l'anarchisme, bien mieux que le marxisme répond aux problèmes réels des temps modernes, à ceux que posent la croissance monstrueuse de l'Etat. Le marxisme n'avait de portée révolutionnaire qu'à l'égard de la propriété privée bourgeoise (qui n'est plus l'enjeu réel de la lutte), et il s'est avéré profondément réactionnaire en ce qui concerne l'Etat. Mais ce conformisme explique, s'il ne la justifie point, la popularité du marxisme. Tandis que l'Etat centralisé est pour la liberté le danger capital, il est aussi l'instrument indispensable d'une société de masse fondée sur la production industrielle à grande échelle. C'est ce qui rend le marxisme « pratique » : il adhère au *statu quo* social, comme en Russie, tandis que l'anarchisme menace ce même *statu quo* et se présente ainsi comme « non pratique ». Le choix décisif n'est pas aujourd'hui entre l'état de choses existant et la propriété collective administrée par un « pouvoir ouvrier », quel que puisse être le sens de cette formule : il est entre la société de masse et la décentralisation anarchiste qui brisera cette masse en petites communautés volontaires. Là seulement les individus pourront vivre ensemble comme des êtres humains différenciés, et non plus comme une unité impersonnelle. La superficialité des réformes de Roosevelt, ou de celles que le Labour Party anglais effectua au lendemain de la guerre, est démontrée par leur incapacité à réaliser une amélioration substantielle dans les choses vraiment importantes de la vie : la nature des relations humaines sur le lieu de travail, l'emploi des loisirs, l'attitude envers la vie sexuelle, la procréation, l'éducation et l'art. C'est l'existence de masse qui pervertit toutes ces réalités actuelles, et c'est l'Etat qui s'oppose à tout changement à cet égard. Le marxisme ne fait que glorifier les masses et soutenir l'Etat. Seul, l'anarchisme rétablit dans leurs droits l'individu et la communauté — ce qui est à la fois « non pratique » et nécessaire, autrement dit essentiellement révolutionnaire.

Traîtres et complices

Devant les souffrances et les injustices supportées par les esclaves modernes, dont l'unique idéal est d'obéir docilement, le travailleur clairvoyant tente d'élever ses camarades exploités, comme lui-même, à plus de dignité.

L'attitude des associations ouvrières, des syndicats, dépourvus de courage, a permis l'avènement d'Hitler et de Mussolini. Les menées odieuses des dirigeants syndicalistes autorisèrent, en Allemagne et en Italie, l'établissement de la dictature. Les chefs syndicalistes promus bureaucrates, exploitant la confiance des travailleurs, firent bon marché des devoirs de leur charge et trahirent la classe ouvrière, pour des prébendes et des honneurs.

L'histoire ne fait que se répéter et, en France, nous assistons à la soumission des syndicats au pouvoir dictatorial d'un homme. Poursuivant le but d'une politique personnelle de grandeur, le pouvoir offre des ressources inespérées aux dirigeants syndicalistes, et le drame est que ces chefs de syndicats acceptent cet argent et même en exige le versement; en échange, ils jouent la comédie ignoble des revendications ouvrières, afin de donner le change à la classe des travailleurs, mais bien consentants à paralyser toute possibilité de libération de cette classe. Une comédie abjecte se joue, dont les travailleurs font les frais.

Les chefs syndicalistes sont devenus des agents de recrutement de la classe prolétarienne, afin de la mettre en carte et lui donner les instructions propres à la soumettre à la volonté du pouvoir. Pratiquant, en intrigants adroits, des campagnes de défense des travailleurs, ils ne font que paralyser toute possibilité d'élévation du prolétariat et le préparer à toutes les soumissions, après des grèves qui manquent volontairement leur but.

Rarement le travailleur écoute ses vrais amis qui refusent de le trahir, il se laisse prendre aux beaux discours des batteurs de grosse caisse, dont le but est de les prendre en leurs filets.

Chaque jour, la force que représentait l'union des travailleurs réunis en syndicats se désagrège. Le militarisme, ennemi du peuple, ennemi du travailleur, obéit aux ordres du pouvoir dictatorial institué. La dernière manifestation ouverte de l'armée contre les travailleurs vient d'être enregistrée au Havre où le pétrolier français « Esso-Paris » était immobilisé au port par suite d'une grève de l'équipage l'opposant aux armateurs. Le personnel s'était mis en grève à la suite de la réduction de son effectif, ce qui, non seulement entraînait un surcroit de travail pour tous, mais encore, ne permettait plus de garantir la sécurité du bâtiment en mer. Une épreuve de force sévissait entre les travailleurs et les armateurs, lesquels déclaraient que leur intention était de réduire les effectifs sur les six bateaux constituant leur flotte. Cette situation méritait un examen sérieux et la défense des équipages, menacés de la perte de leur gagne-pain. En réponse à une menace de paralysie provisoire de leur flotte, les armateurs firent appel au pouvoir, lequel mit à leur disposition des marins de la marine nationale. C'est ainsi que vingt marins de la marine nationale et trois remorqueurs prirent en charge, le 10 septembre, le pétrolier « Esso-Paris».

Vous pensez, sans nul doute, que les syndicats, devant l'intervention de l'armée au service du capital, agissant contre la classe des travailleurs, déclenchèrent l'ordre de grève générale dans tous les ports ?, que tous les personnels marins et dockers, unifiés dans la défense de leurs intérêts, firent front avec les marins de « Es-

(Suite page 2.)

B.D.I.C

Galileo y Galilei 1564-1642

(Viene de la página 4)

audaz hacia el futuro. Aunque este retorno no fuese de mera imitación pasiva, no era en rigor un anacronismo, pues tenía sus peculiares aportes que, no obstante, no significaban una auténtica originalidad.

Corresponde, pues, al saber científico realizar la aventura de lo moderno en su sentido histórico y espiritual más acentuado. Y es el saber científico el que, luego, habrá de incidir sobre las especulación filosófica creando así los estímulos necesarios para que surja el pensamiento moderno. Lo curioso del caso es que corresponde a un artista magnífico la incitación a recorrer el nuevo camino; fue, en efecto, Leonardo quien inicia el proceso. Al margen de sus ocupaciones artísticas, Leonardo vivía obsesionado por las investigaciones científicas y los experimentos técnicos. Este aspecto de sus preocupaciones le valieron el título de filósofo; se lo otorga Karl Jasper en uno de sus ensayos (2). Desde la muerte de Leonardo hasta el nacimiento de Galileo transcurren apenas 45 años. Pero en este casi medio siglo de distancia aparece Copérnico (1473-1543). Lo que en Leonardo es una curiosidad científica en parte deerminada por su análisis de la naturaleza para fines de creación artística, en Copérnico ya es una actitud que podríamos llamar específicamente científica; es la mentalidad científica la que se afirma en su intrépida autonomía. Y hay que decir intrepidez por lo que implicaba, en aquel momento, asumir una posición de esta naturaleza, que era de lucha para que se le reconociese a la ciencia su verdad desconocida y menospreciada fuera de los círculos académicos. Físicos y astrónomos, naturalistas y matemáticos, dejan a un lado, con peligrosa irreverencia, el trasmundo divino, para contemplar e indagar el mundo de los astros y el mundo sublunar.

Los hombres de ciencia cultivan la exactitud, no la fantasía; exactitud es medida, finitud, relatividad, valores contrastantes con la idea de lo absoluto, con la credulidad ciega, con el misterio inescrutable. Cuando aparece Galileo, la ciencia, la razón pura, comienza a servir de base a un sistema de convicciones, se empieza a vivir de la ciencia, como observa Ortega y Gasset. Cuando aparece Copérnico, en cambio, las ciencias particulares, las ciencias como tales, representan un modo de conocimiento secundario, se está todavía en la cultura medioeval. La diferencia estriba, pues, en que a Copérnico le falta fuerza de irradiación; Copérnico, en su momento, es como una isla rocosa, solitaria, embestida por el oleaje de la fe, sitiada por otro sistema de convicciones opuesto al científico. Sólo con Galileo comienza la fe en la ciencia. Así como la escolástica pretende ser una ciencia de la fe, instaurar una fe en la ciencia entraña poner de revés el problema de la vida humana, es una revolución mental. ¿Y en qué consiste esta revolución que denominamos fe en la ciencia? La respuesta a esta pregunta quizás sea la más significativa para reconocer a Galileo como heraldo del pensamiento moderno.

La Edad Media ya es algo que caduca, que ha perdido vitalidad; el ímpetu de la fe está como encorsetado por la escolástica, el calor de la emoción apagado por la lógica fría de las doctorales sutilezas teológicas. Frente a esta luz mortecina se enciende la otra viva de la razón que nutren los científicos antes que los filósofos. Copérnico y Galileo contemplan el cielo, pero ésta no es una contemplación mística sino una observación astronómica; el cielo, ahora, es visto con otros ojos, como es vista la tierra, la naturaleza, el universo todo. La autoridad de las Sagradas Escrituras sobre materias celestiales y terrenales es desconocida; sólo rige la autoridad de la experimentación, del cálculo matemático, del análisis, del saber científico. La verdad revelada es puesta en duda; la verdad buscada y comprobada, con sus limitaciones relativas, merece fe. ¿No decía Leonardo que «cualquier conocimiento que no haya nacido siendo experiencia sensible, madre de certeza, y que no termina en la comprobación es superficial?». La superficialidad del conocimiento, condenada por Leonardo, es prácticamente superada por Galileo, pues él «fue quien más hizo para inaugurar la práctica de la experimentación, a fin de llegar a una ley matemática, posibilitando con esto la aplicación de las matemáticas a una materia sobre la cual no había conocimiento a priori.

El hizo para mostrar, dramática e incuestionablemente, qué fácil es repetir una aserción, una generación tras otra, a despecho de que el más ligero intento para verificarla hubiera mostrado su falsedad. Durante los 2.000 años de Aristóteles a Galileo, nadie había pensado en investigar si las leyes de la caída de los cuerpos eran como Aristóteles había dicho. «Verificar tales afirmaciones nos puede parecer natural, pero en tiempos de Galileo requería genio», dice Bertrand Russell (3). ¿Tan sólo genio? Requería también intrepidez, porque la verdad científica, la verificación de lo que era tradicional convertido en ciega creencia, podía implicar graves riesgos, por de pronto la acusación de herejía, como la sufrida por Galileo ante tribunales implacables. No es el caso, ahora, de repetir la lucha de Galileo contra sus enemigos; es anécdota secundaria aunque tristemente representativa de cuanto heroísmo y fuerza moral eran menester para que el sabio científico pudiese imponer su verdad frente a los prejuicios y a los intereses extraintelectuales, abriendo las puertas al paso del pensamiento moderno. Para valorar en su exacta dimensión la actitud de Galileo como sustento de su espíritu científico, baste con recordar que «todavía en 1873, un ex presidente del Seminario Luterano Americano de Maestros publicaba en San Luis un libro de astronomía, explicando que la verdad debía buscarse en la Biblia, no en la obra de los astrónomos y que, por consiguiente, las enseñanzas de Copérnico, Galileo, Newton y sus sucesores debía ser rechazada» (4).

La Biblia, naturalmente, es un hermoso libro digno de mejores lectores. Mientras unos leían con ánimo perverso el libro sagrado, Galileo se empeñaba en leer sin ánimo de «docta ignorancia» el libro de la naturaleza. Lo leía como aconsejaba Campanella que fuese leído: «El mundo es la estatua, el templo viviente y el códice de Dios en el cual El ha asentado y ha inscrito cosas de infinita dignidad que albergaba su espíritu. Feliz aquel que lee en ese libro y de él aprende las condiciones de las cosas, sin imaginarlas según su propio arbitrio o según las opiniones ajenas». Claro que el fraile Campanella habla de una felicidad muy íntima, estoicamente indiferente a la infelicidad que Galileo y el mismo Campanella hubieron de sufrir como consecuencia de rechazar las opiniones ajenas en homenaje de las propias que no eran producto del personal arbitrio.

LUIS DI FILIPPO

(1) J. Ortega y Gasset. «En torno a Galileo», Revista de Occidente, Madrid, 1956.

(2) Karl Jaspers: «Leonardo como filósofo», Sur, Buenos Aires, 1956.

(3) y (4) Bertrand Russell: «Religión y ciencia», Fondo de Cultura, Méjico, 1951.

¡Todo por esa gran obra!

Sí, todo por esa gran obra o, al menos, lo máximo y lo mejor, lo necesario, lo indispensable, lo más justo y humano, lo más urgente e inaplazable. Todo y hecho por todos, sin excusas pueriles o justificaciones mezquinas; todo por todos y para todos, con cariño, comprensión y agradecimiento...

¡Esa gran obra! Esa obra sencillamente grande que cada confederal desde el simple cotizante al militante bregado, debería haber iniciado individualmente, hasta convertirla en un hecho consumado y sólido, de carácter internacional. Y no de ahora, no sólo a partir de este instante en que la llamada se hace angustiosa por lo apremiante, sino desde hace veinticinco años —¡veinticinco años: toda una vida!—, con regularidad, con constancia, con persistencia machacona y tozuda.

Esa gran obra nuestra, exclusivamente nuestra, sin apoyos o ayudas extrañas; esa gran obra esencialmente confederal y libertaria, a la que incluso los no confederales y los no libertarios hubiesen podido tener opción. Esa gran obra de humanismo anarquista, hecha por anarquistas y amantes del anarquismo, para anarquistas, simpatizantes o, escuetamente, necesitados.

¡Qué gran obra, estimado Juan, se podía haber realizado si no hubiésemos olvidado nunca, ¡nunca!, que el obrero español llegó a considerarse Hombre y ser humano cuando otros hombres, afortunadamente más ilustrados y dispuestos al sacrificio de sus personas, le infundieron el derecho a defender su inmarcesible personalidad!

Porque de esos hombres que consagraron su existencia al servicio ingrato —¡cuán ingrato, Juan!—, de inocular la Verdad en el subconsciente del paria humillado y escarnecido por siglos de oscurantismo y de opresión, de esos hombres quedan aún, como quedan también de aquella legión de discípulos y de modestos anónimos que creyeron y siguen creyendo, que la felicidad reinará en nuestro pobre mundo únicamente el día que sus habitantes comprendan definitivamente el valor intrínseco del anarquismo.

¡Esa gran obra!...

Un día me dijiste, Juan, que mis palabras rezuman la amargura y el sufrimiento. Y en buen psicólogo no te equivocaste. Me amarga y me hace sufrir lo que a los demás deja fríos e indiferentes; me amarga y me hace sufrir la amargura y el sufrimiento ajenos; me amarga el presente y me hace sufrir el mañana; me amargan y me hacen sufrir nuestras palabras, nuestros gestos, nuestros actos.

* * *

Sí, aún quedan de aquellos maestros, de aquellos discípulos y de aquellos modestos anónimos, constantemente fieles a sus ideales de redención y de felicidad. Pero si espiritualmente no han cambiado desde sus primeras revelaciones, físicamente, ¡ay!, no son ya los mismos. Y en esta fatalidad reside toda la tragedia. Aquellos organismos, capaces, otrora, de pulverizar montañas, son, hoy, pobres cuerpos carcomidos por los años y por los sufrimientos de todo orden; pobres cuerpos desvalidos, sin fuerzas para rendir el cotidiano tributo a la explotación y, con él, contribuir a la subsistencia de su elemento físico y el de los seres que lo rodean. Ya no les queda otro recurso que aguardar lo ineluctable con estoicismo y resignación, acompañados a veces, solos, las más en su soledad hecha de recuerdos imperecederos. Esos recuerdos que son vida de sus vidas, porque están amasados con sangre, con sudor, con lucha, con llanto, con sinsabor, con alegría propios.

Sí, aún quedan de aquellos forjadores, y aún tenemos presente, en todo momento, el hálito de su recia personalidad. Inclinémonos ante ellos no con la pleitesía del subordinado, sino con el respeto y el cariño que se deben a quienes con cariño y respeto han guiado nuestros pasos e iluminado nuestro camino.

Y hagamos mucho más: probémosles nuestro reconocimiento y nuestro afecto con manifestaciones tangibles. Nosotros recibimos de ellos cuando falta nos hizo, y el tesoro que nos dieron valoriza todavía nuestro espíritu; a nosotros, pues, ahora, de compensar la riqueza que poseemos dándoles una parte de nosotros mismos, hoy que son ellos los que necesitan lo que antes prodigaron sin tasa.

He dicho hoy, y justo es que me rectifique. Bien sé —y de cualquiera es sabido— que desvalidos y ancianos hubieron siempre en el Movimiento Libertario. Siempre, mas nunca su problema fue tan perentorio y dramático como desde hace veinticinco años. En España, la solidaridad se ejercía como un rito: espontáneamente, sencillamente; un compañero en apuros hallaba lo indispensable sin apelar a sacrificios supremos. En el exilio, desperdigado, aislado, admitido como extraño, sellado con el estigma infamante de extranjero, despreciado casi siempre, ese mismo compañero periclita lentamente en una interminable agonía física y moral... «Tanto trabajas, tanto vales» lanzóle al rostro, un aciago día, el país que tuvo a bien acogerle. Y con ese insulto esculpido en la frente ha traspasado los umbrales de la vejez incapaz ya de toda actividad física sin otra solución ante su vida que la miseria, la vergüenza de un hospicio o el recurso desesperado del suicidio.

Entre tanto, los que aún no hemos alcanzado —o estamos lejos de alcanzar— los linderos de la edad fatídica, seguimos absorbidos por las preocupaciones de nuestra existencia cotidiana, que nos exige satisfacciones indispensables: el paquete de cigarrillos, el aperitivo y el café, la botella de vino, el sabroso bifteck, el periódico de la tarde o de la mañana (o los dos a la vez), el vestido o el calzado, las sacrosantes vacaciones, el confort del hogar...

Entre tanto, los que aún poseemos argumentos nos desgañitamos, hasta quedar roncos, dando discursos, haciendo proposiciones, proyectando planes para el futuro, remedando así a quienes despilfarran mirificas fortunas en el viaje a la Luna, cuando, en la Tierra, dos tercios de la humanidad se mueren de hambre...

¡Cinco lustros encerrados en nuestra magnífica torre de marfil, desde la que se vislumbran áureos espejismos! Tan áureos y brillantes que nos ciegan los ojos y la razón y nos impiden ver el angustioso desfilar de los que, doblegados por los años, las enfermedades y las privaciones se alejan de nosotros, peregrinos del último de sus viajes...

* * *

¡Una gran obra! Venga, pues, esa gran obra sin tardar, que el caso urge, y bien venida sea. Háganse, al fin, proposiciones fecundas; expónganse proyectos, y seamos todos ¡todos!, arquitectos y artífices de ese gran trabajo. Pongamos en el empeño nuestro amor propio de libertarios nuestra convicción confederal, para que la Historia de nuestro Movimiento pueda añadir a sus páginas gloriosas otra página más hermosa todavía.

Mas no demos nunca más el triste espectáculo de esa pobre «Suscripción pro compañeros inválidos o ancianos» que patrocinó LE COMBAT SYNDICALISTE; al noble fin que fue inaugurada merecía de nosotros una asiduidad que, ¡ay!, brilla por su ausencia. Pensad, compañeros, en lo mucho y bueno que se hubiese hecho si todos —¡todos!, repito— hubiésemos colaborado con 100 o 200 francos antiguos mensuales (omisión hecha de quienes ya suscriben, individualmente, con 500 y 1.000). La sola Federación local de París habría contribuído con unos 100.000 francos mensuales. Y en Francia, si no tan importante en afiliados, hay muchas Federaciones locales. Y Federaciones locales existen en toda América, y en Inglaterra y Bélgica, y en Africa del Norte.

Compañeros no faltan, pues, para cotizar tan modesta suma; lo que se necesita es voluntad para aportarla, haciendo abstracción de su edad presente y situándose en la edad y en la situación de los compañeros afectados, con todos sus agravantes y todos sus achaques.

Pero aquí no se limita mi preocupación de hoy; ella me lleva a empresas más vastas y positivas, objeto de tantas elucubraciones solitarias. Yo sigo pensando en la casa de reposo, nuestra «Casa de Reposo para Inválidos o Ancianos», donde nuestros necesitados hallaran tranquilidad y consuelo, y donde los semi-válidos que aún bregamos buscaríamos, en un mañana imprevisible, refugio definitivo y deseado.

Obvia recordárseme cierta otra Casa de Reposo, de triste memoria. No la olvido, y porque la tengo presente en mí creo que es ineludible reincidir en la tarea, edificándola sobre bases más sólidas. ¿Que las posibilidades actuales no son las de entonces? Tal vez, pero no tan reducidas como para amilanarnos en la iniciativa. Se impone, hoy más que nunca, dar soluciones inaplazables a problemas que nos afectan muy de cerca. Se impone en 1964, cuando trece millones de turistas invaden alegremente España, edificar en el exilio lo que sin duda no podremos construir allí.

En nombre de nuestros desvalidos, en nombre de nuestra C.N.T., hagamos que esa gran obra constituya nuestra más cara ambición y nuestro postrer orgullo.

ANDRES MARTINEZ

Centenario proletario (La A.I.T.)

(Viene de la página 4)

bién reclamaba del Congreso una actitud frente a los transportes, los servicios públicos, los intereses individuales y los colectivos...

Tolain escribía en «Le Courrier Français» del 10 de septiembre: «Todos estamos de acuerdo en reconocer que los grandes trabajos tales como el crédito público, ferrocarriles, canales, minas, correos, telégrafos, deberían ser propiedad de la colectividad proporcionados al precio estricto de costo, pero los delegados se dividen cuando se trata de la propiedad de la tierra...»

Efectivamente, ingleses y alemanes son partidarios de la propiedad colectiva, mientras que los franceses, y los suizos en menor grado, «mantienen de una manera absoluta el principio de la propiedad individual».

César de Paepe, anticipándose a Bakunín en el seno de la Internacional, trataría de presionar en favor de la propiedad colectiva de la tierra y hasta introdujo una enmienda encaminada a tal fin, pero fue rechazada. Los proudhonianos, dice Cole, «estaban dispuestos a votar en favor de la propiedad pública de otros monopolios, siempre que no se les pidiese que se declarasen en favor de la propiedad por el Estado... Sin embargo, de ningún modo votarían en favor de la propiedad pública de la tierra, porque eran firmes defensores de la propiedad del aldeano y la consideraban como parte esencial de su derecho personal a la propiedad.» (32).

Las discrepancias eran de consideración. El Congreso aprobó finalmente una resolución que decía:

«1.º El Estado no deberá ser más que el simple ejecutor de las leyes votadas y reconocidas por los ciudadanos.

2.º Los esfuerzos de las naciones deben tender a convertir el Estado en propietario de los medios de transporte y de circulación, a fin de destruir la potencia del monopolio de las grandes compañías, que, sometiendo a la clase obrera a sus leyes arbitrarias, atacan a la vez la dignidad del hombre y la libertad individual. Por esta vía se llegará a dar satisfacción a la vez al interés colectivo y al interés individual.

3.º Formulamos el deseo de que el hombre culpable (recuérdese que el último apartado del sexto punto era sobre «Derecho de Castigo»), sea juzgado por ciudadanos nombrados por sufragio universal, que los ciudadanos jurados conozcan a fondo el culpable y que puedan buscar las principales causas que condujeron al hombre al crimen o al error.

Pedimos igualmente que ningún reo sea juzgado fuera del país a fin de que se pueda examinar, como se señala anteriormente, las principales causas que han podido desviarle de sus deberes; que la sociedad entera bastante frecuentemente es la sola culpable. La falta de instrucción lleva a la miseria; la miseria conduce al embrutecimiento; el embrutecimeinto conduce al crimen; el crimen a la cárcel, y la cárcel al envilecimiento, que es peor que la muerte.»

La resolución, en lo que a la propiedad colectiva respecta, adolece de claridad. En primer lugar el Estado no había sido convenientemente definido y la acepción que daba Vasseur en su introducción, era bien diferente a la que cargaban en sus alforjas los miembros del Consejo General grandemente influenciados por Marx. La «propiedad pública» había quedado reconocida pero el nudo gordiano estaba implícito en la definición exacta de «quien» era el «administrador» de la cosa pública y «cómo» debería «administrarla».

Su discusión, en definitiva, fue pospuesta para el Congreso de Bruselas.

El Séptimo punto, que fuera introducido en el temario a petición de una asamblea popular de Ginebra, fue resuelto mediante el siguiente dictamen:

«Considerando que la privación de las libertades políticas es un obstáculo para la instrucción social del pueblo y la emancipación del proletariado, el Congreso reuniso en Lausana en septiembre de 1867 declara:

1.º Que la emancipación social de los trabajadores es inseparable de su emancipación política.

2.º Que el establecimiento de libertades políticas es una medida principal de absoluta necesidad.»

La brevedad del enunciado deja paso a diferentes interpretaciones. El marxista Amaro del Rosal afirma que «Es la única resolución en que aparece, aunque débilmente, lo que era pensamiento de Marx» (33); De Paepe señala, por su lado, que aquello «era poner el efecto antes que la causa»; James Guillaume, en Tomo II de su «L'Internationale», reconoce haber sido uno de los promotores del acuerdo; Jean Maitron ve una contradicción entre el primer párrafo y el segundo y añade: «He aquí lo que podía disipar todo equívoco sobre el «as a mans» del congreso precedente. Pero en verdad las concepciones de los futuros adversarios de Marx estaban lejos de ser claras en aquella época...» (34); G.D.H. Cole dirá su opinión también: Al final, casi todos votaron en favor de estas resoluciones, porque cada cual podía interpretarlas a su gusto. Se pretendía que llenasen una doble finalidad: condenar a los que rechazaban por completo la acción política: los anarquistas y los sindicalistas extremados, y condenar también a quienes estaban dispuestos a trabajar por mejoras sociales sin una revolución política...» (35).

VICTOR GARCIA

(Continuará.)

(31) G.D.H. Cole. Op. cit. Tomo II, pág. 111.

(32) G.D.H. Cole. Op. cit. Tomo II, pág. 112.

(33) Amaro del Rosal «Los Congresos Obreros Internacionales en el siglo XIX», pág. 153. México, 1958.

(34) Jean Maitron. «Histoire du Mouvement Anarchiste en France». Págs. 47 y 48. París, 1955.

(35) G.D.H. Cole. Op. cit. Tomo II.

NECROLOGICA

Severino González Alonso

El día 10 de agosto, dejó de existir en Sallomines (Pas-de-Calais), a la edad de 58 años el que en vida se llamó Severino González.

El finado procedía de Velilla del Río Carrión (Palencia), donde militó en las Juventudes Libertarias desde su fundación. Su actividad le valió muchas sinsabores y persecuciones. Brutalmente martirizado a consecuencia de los sucesos de octubre de 1934, fue a engrosar las filas de compañeros que por el mismo motivo abarrotaban el penal de Burgos, donde permaneció largos meses.

Decretada la amnistía del 36, pudo reintegrarse a sus actividades, pero por poco tiempo, pues en julio del mismo año le esperaba nuevas vicisitudes.

Ocupada la provincia por las huestes falangistas, no le quedó más solución que echarse al monte, permaneciendo largos días perseguido hasta conseguir ganar la zona leal del Norte donde recorrió los frentes de Galicia, Asturias y Santander.

Cuando se perdió aquellas regiones, tuvo la suerte de poder evacuar y llegar a Cataluña, donde actuó, esta vez, en la Sección de Transportes del ejército hasta el fin de la contienda.

Evacuado a Francia, conoció los campos de concentración (Barcarés) y las compañías de trabajo.

Más tarde, pudo, al fin, estabilizar su hogar y pasar varios años de relativa tranquilidad, pero siempre preocupado por las cosas del Movimiento Libertario y los acontecimientos de España. Pertenecía a la Federación Local de Haisne-le-Bassé, donde ocupó varios cargos.

Al entierro (que fue civil), asistieron buen número de compatriotas y franceses, prueba de las simpatías que gozaba.

Se leyeron cuartillas en español y francés, trazando su vida de luchador y militante.

Compañero Severino, tú serás uno más de los que no verán la España liberada de la tiranía que le oprime.

A su compañera, a sus hijos y a la familia, nuestro más sentido pésame.

F. L. de Haisne-le-Bassé

PARADEROS

—Por un caso urgente y humano, se desea saber el paradero de Conrado Pellicer de Valdealgorfa (Teruel) que entró en Francia cuando la retirada del 39. El interesado o quien pueda saber su paradero que escriba: Mme Rosa Sanjuan, rue du Stade nº 11, Fumel (Lot-et-Garonne) que transmitirá.

—El compañero Juan Siles comunica cambio de dirección a sus relaciones. En adelante escríbasele a 20, rue St.-Georges, Rennes (I. et V.)

CALENDARIO S. I. A. 1965

Con hermosas reproducciones de Picasso, Vlaminck, Van Gogh, Corot, Pissarro, Brueghel, Ingrés, Degas, Cézanne, Utrillo y Matisse.

Pedidos a S. I. A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H. G.)

Traîtres et complices

(Suite de la page 1)

so-Paris » ? Détrompez-vous, rien de cela ne s'est produit, une modeste grève de solidarité d'une heure trente minutes, sur le paquebot « France », fut la seule protestation décrétée par la C.G.T.

Alors que le capital et son agent, l'Etat, seraient obligés de respecter les droits des travailleurs si ceux-ci, tous solidaires, appliquaient le principe de combat des bras croisés, les grandes centrales syndicalistes jouent l'ignoble comédie de la fausse défense de la classe prolétarienne et acheminent les travailleurs à la soumission au capitalisme et à la servitude d'Etat.

Sous prétexte d'ordre et de discipline, ces syndicats sacrifient le travailleur à l'Etat. Avec de tels principes, on ne peut prétendre à la libération de la classe ouvrière, mais à son asservissement. Ne pas assurer la défense des travailleurs est une trahison, accepter l'argent de l'Etat en échange de cette trahison est une complicité.

RENE VILLARD

(ROMAN) par René VILLARD

Le pain noir

(SUITE)

Henri, il gambergeait, son front se plissait, il devait penser que le cadre était peut-être payant. Il fallait le sonner rapidement.

— Celui-là serait bien.

— Oui, très bien, qu'en pensez-vous, monsieur Dunoir ?

— Je fais confiance à ma femme, ces questions-là, moi...

— Prenez celui-ci, monsieur Dunoir, d'autant plus que, du fait de votre qualité de gagnant au concours, nous vous le facturons au prix de fabrique, pas question de prendre le moindre bénéfice sur vous. L'agrandissement d'art, entièrement gratuit; le cadre, de qualité supérieure, au prix de fabrique.

— Ah! Il faut quand même payer quelque chose.

— Bien sûr, monsieur Dunoir, vous faites déjà une jolie affaire. Nous sommes un studio d'art, nous ne fabriquons pas des cadres. Un cadre comme celui-là, en bois rare, ouvragé cela vaut de l'argent. Dans le comerce, on vous en demanderait près de six mille francs. Allez chez le premier photographe venu, vous verrez. Nous vous le livrons, nous, pour trois mille cinq cents francs, payable moitié à la commande, moitié à la livraison. Voyez l'affaire que vous faites : Un agrandissement d'art d'une valeur de six mille francs, un cadre du même prix, soit douze mille francs de marchandise, pour trois mille cinq cents francs, c'est inespéré. C'est une vente publicitaire qui ne se renouvellera pas, faite dans le but de faire connaitre notre travail. Nos studios devant ouvrir une succursale à Lyon.

— Ah! Qu'il a fait, le gars.

— Vous comprenez ? Vous bénéficiez de circonstances uniques. Plus tard, vous direz à vos amis : J'ai eu le tout pour trois mille cinq cents francs, alors que ce travail, pour eux, leur sera facturé plus de dix mille francs. Et c'est vrai, absolument vrai... Alors, nous disons, ce cadre-là ? Référence A-Z-28 ?

— Emilie, réponds.

— Oui, c'est celui-là.

— Alors, signez là, monsieur Dunoir. Voyez, l'affaire est traitée régulièrement, votre bon de commande est en trois exemplaires, un pour vous, un pour le studio, un pour moi, au cas où nous aurions une correspondance à échanger. Sur votre bon de commande, je mets un timbre de quittance et je l'acquitte, il fait reçu du règlement de la moitié de la commande que vous me versez.

— Ah oui, je paye maintenant ?

— La moitié seulement, le reste à la livraison, c'est tout à fait normal.

— Oui, évidemment. Emilie, va chercher l'argent.

Emilie est retournée au buffet et en a sorti une boite à gâteaux bourrée de billets de banque, le coffre-fort de la maison.

— Je paye tout, qu'elle a dit, pendat que j'y suis.

— Non, non, madame, la moitié seulement, le solde à la livraison. Si, pour une raison quelconque, vous n'étiez pas satisfaite à la livraison, nous serions ainsi dans l'obligation de recommencer le travail.

Cela n'avait l'air de rien, cette petite phrase, elle redonna confiance à notre Henri; ses traits, légèrement tendus depuis que la question du règlement était l'objet de la conversation, retrouvèrent leur sérénité, il devait penser : on leur offre l'intégralité, ils ne prennent que la moitié, ces gars-là sont sérieux dans les affaires. Du coup, on est devenu potes, on a causé ensemble quelques minutes, puis on s'est quittés, de vrais amis qu'on était, tous les quatre.

En bas, sur le trottoir, le Lucien m'a dit :

— Pas d'éducation, ces gens-là, ils ne nous ont même pas offert à boire.

Alors, on a été déguster un Saumur, au premier bar rencontré sur notre chemin. Après, on a vu trois clients, résultat deux affaires. Le Lucien était terrible. La dernière cliente, une brave ménagère, n'avait pas assez d'argent pour régler la moitié de la commande, alors, le Lucien, pour un peu, se serait fâché. Sa cliente, il l'envoyée chez une voisine chercher les mille francs qui lui manquaient pour régler le comptant de la commande. Les affaires sont les affaires. Toujours est-il qu'en fin de matinée, sur quatre clients, trois avaient été sonnés, bien sonnés, correctement sonnés. Six mille francs de comissions, trois mille pour moi.

— Alors ?, qu'il m'a dit, le Lucien, tu préfères vendre tes journaux ?

— Ecoute, je vais prendre un jour, faire un essai. Ton baratin, ton culot, il n'est pas dit que je le possède. Je vais faire un essai, après on verra.

— Tu dois pouvoir le faire.

Le lendemain, je partis seul en campagne; j'avais une dizaine de cartes-réponses, toutes dans le même quartier, la Guillotière, ça tombait bien, puisque c'était le quartier qu'il me fallait battre, je le présumais, pour retrouver François. Je suivis scrupuleusement les instructions de Lucien. Dans ma matinée, je ne vis que quatre clients, mais je les vis. Résultat : des briques. Pourtant, une fois, j'aurais pu enlever le bifteck. J'avais laissé passer bêtement l'instant où le client était « bon » pour signer. J'avais manqué d'autorité. Je n'avais pas imposé ma volonté au client en lui disant : « Signez là ! » C'est dur, on ne s'imagine pas d'avoir du culot comme ça. Les patrons qui emploient du personnel à tous ces travaux où il faut forcer le client, seraient peut-être incapables de prendre une seule commande. Le Lucien, lui, il était champion pour ce truc-là, quand il voulait bien travailler, mais, en réalité, il en avait marre. Il préférait distribuer les cartes dans les boites aux lettres. « C'est un travail dont tout dépend », disait-il pour s'excuser. Il ne se donnait au baratin que pour former un nouveau représentant, après il jouait les maquereaux, il envoyait sa femme et les gars au turf. C'était un marle. A midi, j'arrêtais les frais, j'étais un peu découragé, je mangeais dans une petite friterie de la Grande Rue de la Guillotière et prenais ensuite un café dans une brasserie de la place du Pont.

A deux heures, je repris ma serviette et recommençai la recherche du bifteck. Ça ne gazait pas mieux. Les gens m'écoutaient, heureux qu'ils étaient, mais dès qu'on arrivait à la question de l'oseille, les gueules se refermaient, les sourires disparaissaient, les regards se durcissait, méfiants qu'ils devenaient. Ils tenaient à leur fric, ne voulaient pas le lâcher, rien à faire. Sûrement il y avait quelque chose qui manquait à mon argumentation, ou alors, j'appuyais pas assez. Enfin, vers la fin de l'après-midi, je tombai sur une adresse, avenue Jean-Jaurès. Un bel immeuble, entrée, marbre, ascenseur; je le prenais, l'ascenseur, c'est pas tous les jours que l'on vient faire des cadeaux aux gens. Sur le palier, me souvenant des recommandations de Lucien, je me détendis, respirai un bon coup et rabâchai : « Celui-là, je le tombe, celui-là, je vais le tomber, je le tomberai, je l'aurai, je vais l'avoir », puis je sonnais un bon coup, fort, pas un coup à la regret, un coup qui veut nettement se faire entendre : qu'on ouvre !

Une bonniche ouvrit la porte, je lui demandai à voir la personne qui avait adressé la carte-concours que je lui présentais, elle s'en alla vers ses maitres et j'attendis. Un drôle d'appartement que c'était, du chouette, tapis, tentures, tableaux, ça tirait pas dans la cabane, c'était pas les puciers de la rue Jangot. Elle revint vers moi, la bonniche, et me fit entrer dans un salon, j'attendis à nouveau; chez les riches, il est de bon ton de faire attendre le visiteur, à plus forte raison un fournisseur. Le mobilier était luxueux, sur un piano, il y avait un cadre avec des photos, photos d'amateur, pas de studio d'art. Elle m'intéressaient ces photos, forcément. Une porte s'ouvrit, une dame d'une cinquantaine d'années, qui avait dû être très jolie, pénétra dans la pièce; le visage un peu fermé, le regard un peu dur, l'attitude un peu hautaine; forcément, à vivre dans un cadre pareil, on ne s'imagine pas être comme le commun des mortels. Alors, ça me mit en boule de voir tant de prétention sur le visage d'une femme qui, après tout, n'avait peut-être pas plus de mérites, ou probablement moins, qu'une brave ménagère et, en moi-même, je pris la décision de la tomber celle-là, je ne quitterai pas la pièce sans la tomber. Ma décision s'affirma bien plus encore quand, dans la conversation j'appris qu'elle était la veuve d'un colonel : Qu'est-ce qu'elle avait pris comme fric au peuple, toute sa vie ? Alors, pas d'histoire, il valait mieux saigner celle-là plutôt qu'une brave mère de famille, c'était de la restitution.

(A suivre.)

B.D.I.C

ANTENA

DEL HUNDIMIENTO DEL «SIERRA ARANZAZU»

MADRID. — Adoptando pose tremebunda el Gobierno de Franco ha declarado que «España no tolerará actos de piratería contra sus barcos». Si los refugiados cubanos insisten en el bombardeo de buques hispanos llevando mercancías a «chez» Guevara-Castro, ya veremos si se repite lo de «mejor honra sin barcos, que barcos sin honra». Por su parte, Fidel Castro concuerda con más franqueza con la tesis cobardemente anti-americana de Franco al decir Castro. «El Sierra Aránzazu» fue escogido con toda intención porque la España soberana se niega a doblegarse a los EE. UU.» Tenemos, pues, en fin, a Castro y Franco de acuerdo. «Ya», insistiendo en el tema afirma: «No imputemos el acto de piratería a un anticastrismo inconcreto e inaprensivo. El anticastrismo nada sería sin el apoyo material y el aliento moral de los gobernantes norteamericanos.»

Y MERENGUES ¿NO?

MADRID. — De fuente oficial se declara que el buque «Sierra Aránzazu» llevaba sólo cargamento de muñecas, ajos y coñac.

LA FIESTA NACIONAL

MADRIR. — En la última temporada de toros han ingresado en el Sanatorio de Toreros catorce matadores y la rejoneadora Amina Assis, aparte toreros de menor categoría. Los primeros espadas acogidos en el citado Sanatorio para cura de heridas son Jaime Bravo, Hernando, Ortegüita, Andrés Vázquez, El Cordobés, Joselito Huertas, Jerezano, Miguelín, Marcos de Celis, Gregorio Sánchez, Manolo Vázquez y Limeño.

EL «FAVOR» QUE SE LE HACE A ALEMANIA

MADRID.—El diario «Arriba» publica una información sobre los trabajadores españoles en Alemania. Dice que hay allí 125.000 españoles trabajando, los cuales envían a España 120 millones de marcos, o sea, 1.800 millones de pesetas anuales, lo cual es un buen negocio para Alemania porque supone una válvula de escape para el sistema monetario germano-occidental, enfermo de prosperidad, al rebajar saludablemente los exagerados excedentes en oro y divisas.

¿Cuándo Alemania le hará semejante «favor» a España?

MALO

MADRID.—Perdió la vida en accidente de auto el compositor Luis Sartorius Cabeza de Vaca. Su canción póstuma ha sido recientemente grabada en disco.

MANIFESTACIONES ANTINORTEAMERICANAS EN MADRID

PARIS.—Según «Le Monde», varios centenares de personas han tratado de manifestar ante la Embajada de los Estados Unidos la noche del miércoles. Importantes fuerzas de policía han impedido que los manifestantes pudieran congregarse en las calles vecinas; los que formaban pequeños grupos repetían el «slogan»: «¡Cuba, sí! ¡Yanki, no!»

EL PARTO DE LOS MONTES

BARCELONA (OPE).—Por fin, después de innumerables aplazamientos en la fecha, el 14 de septiembre salió a la calle el primer número de «Tele-Exprés» y después, también, de varios aplazamientos en la hora. Ya que ha sido concebido para salir a las tres de la tarde, o sea, antes que «La Prensa» y «El Noticiero Universal», y apareció ya sonadas las ocho. Total, que la mayor parte de la edición se vendió a la mañana siguiente... Buen comienzo y... buena continuación, pues al día siguiente, martes, apareció a las ocho.

En cuanto al fondo o contenido, de formato antipático por lo desmesurado, nada nuevo aporta, con muchos anuncios y grandes ilustraciones que se «comen» la mayor parte del papel. No había de faltar claro, el consabido retrato de Franco en la primera página con una breve dedicatoria, adornada esta vez con dos faltas de ortografía.

PETICION DE PENAS

GINEBRA (OPE).—A «La Tribune de Genève» le comunica desde Madrid la Associated Press:

«El fiscal ha pedido condenas a 27 meses de cárcel y multas de pesetas 25.000 contra cada uno de los once estudiantes de la Federación clandestina de universitarios (F.U.D.E.), juzgados por el Tribunal de Orden Público por la asociación ilegal y propaganda contra el régimen. La sentencia no será conocida hasta dentro de unos días.»

SIEMPRE SECUNDARIOS

HUELVA.—Por «divina» gracia de Franco esta provincia fue oficialmente declarada de «promoción industrial», cuya primera parte industrializante va a tener lugar con la instalación de una refinería de petróleo a cargo de la Compañía de Riotinto, dependiente de la Gulf Oil Corporation.

¿SOBRA AGUA O SOBRAN LOS BOMBEROS?

MADRID.—Cada vez que se produce un incendio de ciertas proporciones en Madrid, se plantea la cuestión de los inconvenientes que encuentran los bomberos para sofocarlo por falta de agua. La dirección del Canal de Isabel II ha declarado en una nota que el agua no falta, lo que faltan son hidrantes. Los hidrantes son unos dispositivos de conducción de agua, análogos a las bocas de riego normales, pero con capacidad para que en ellos puedan ajustarse de dos a seis o más mangas de riego.

LA PAGA A LOS PRODUCTORES

LEON.—Han resultado muertos en accidente de trabajo los productores Victorino Panizo Fanganillo, de 28 años y Salustiano Lombardero López, de 26, en la mina «Santa Bárbara», de la empresa Antracitas de Branuelas, en Santibáñez de Montes.

Los dos entraban en el relevo para realizar su trabajo y utilizaron para descender en la mina una vagoneta de sacar escombros, pero al iniciar su funcionamiento, se desprendió el cable que sujetaba el vehículo y los obreros se precipitaron al fondo de la mina, muriendo casi instantáneamente.

NO LA QUIEREN EN EL M. C.

PARIS. — La Cámara Oficial de Agricultura ha decidido ejercer presión contra la entrada de España en el Mercado Común. No por motivos de moralidad política, sino por la competencia dañosa que la agricultura española podría hacerle a la agricultura gala.

Le gala annuel de «LIBERTE»

VENDREDI, 16 OCTOBRE 1964
(en soirée)

Salle de la Mutualité, avec
YVES MONTAND en vedette

Organisé au profit de notre action
de la propagande
et de la solidarité

Ouverture des portes: à 20 heures.
Spectacle: 20 heures 45.

Vente des invitations: à 24, Rue Sainte-Marthe, Paris, X°.

Nuestra crisis, su análisis y posibles soluciones

XI.—UNA SOLUCION PARA LA CIUDAD: EL COOPERATIVISMO

Si la experiencia de las colectividades en el campo —especialmente las que hemos señalado — puede facilitar su relanzamiento, amparándonos en la mística colectivista general y en la estratificación del colectivismo agrario en la historia española, por lo que respecta a la ciudad la solución de recambio constructiva puede ser el cooperativismo, que también tiene su historia heroica en España y fuera.

La cooperación tiene mala prensa en nuestros medios. Y, sin embargo ¿qué fueron nuestras colectividades industriales del 19 de julio sino cooperativas de producción con sus vicios y virtudes? La mala fama proviene de escrúpulos o prejuicios teóricos. La primera diatriba anticooperativa data del primer congreso de la Internacional española (1870). La cláusula mortífera de un dictamen dice:

«La cooperación de producción en sí, o como término, está ya juzgada; es una institución puramente burguesa que sólo puede realizar la emancipación de una insignificante parte de nosotros, y cuyo desarrollo, si fuese posible dentro de la actual sociedad, nos llevaría a la creación de un quinto estado social mucho más infeliz, mucho más explotado de lo que es hoy la clase trabajadora.»

La clave de arco de este párrafo está quizá en el mismo dictamen, uno de cuyos párrafos precedentes afirma con mucho aplomo que «el próximo advenimiento de la revolución redentora es infalible y su tiempo casi matemáticamente calculado». Se comprenderá que con certeza tan absoluta la fórmula cooperativa fuese juzgada un estorbo.

Creo también que esta moción condenatoria estuvo inspirada en otra semejante, casi gemela, votada en el congreso de los internacionalistas de la Suiza francesa, que se celebró unos meses antes en Chaux-de-Fonds. Es idéntica en una y otra la condescendencia por las cooperativas de consumo.

En la conferencia de Valencia (871) se adoptaron unas bases de un cierto cooperativismo ambulante. Las restricciones eran tantas que solo autorizaban las cooperativas de consumo pero sin depósitos de víveres, oficinas ni capital de maniobra. Este absurdo sistema al aire libre fue remachado el año siguiente en el congreso de Zaragoza, donde hubo también veto para las cooperativas de producción.

En el octavo congreso de la Internacional (Berna, 1876) los delegados españoles se manifestaron acerbamente contra las cooperativas de producción y fustigaron a los toneleros cuyo mal proceder tomaron por ejemplo. Se seguía siendo menos severo con la cooperación de consumo.

Tanto Anselmo Lorenzo como su discípulo Palmiro Marbá flagelaron duramente la doctrina cooperativa. El primero escribe en «Vía Libre»: «Que la cooperación prometida como medio emancipador del proletariado es impotente para realizar este fin, porque lleva en sí el germen capitalista explotador y, si bien beneficia a muchos, esclaviza a otros trabajadores que quedan reducidos a condición ínfima e irremediable.»

Y, sin embargo, si a exhibir pergaminos de solera vamos, el cooperativismo no puede ser postergado a la condición villana. Uno de los clásicos del anarquismo práctico es Robert Owen, fundador de la fábrica experimental de New-Lanark, y de las colonias comunitarias de Virginia y Queenwood. Su Banco Equitativo para el Intercambio del Trabajo tiene mucha relación con el sistema mutualista proudhoniano (Banco del Pueblo para el Crédito Gratuito). Proudhon mismo es un clásico cooperativista de talla. Y lo es Elías Reclus, promotor del «Crédit au Travail».

La introducción en España del cooperativismo antecede de largo al nacer de las primeras organizaciones obreras de resistencia. Posiblemente fue introducido por los emigrados políticos que tantas innovaciones trajeron de fuera. Fernando Garrido, emigrado por varios años en Inglaterra, fue un propagador del sistema según lo había observado en las islas. Un autor contemporáneo, M. García Venero, hace las siguientes reservas:

«El caso de Robert Owen en Inglaterra no puede ser invocado como precedente, pues el fabricante británico se limitó a regir la industria de New-Lanark humanizando las condiciones de trabajo y de vida de los obreros. En cambio, la cronología nos da la evidencia de que los sindicalistas barceloneses adoptaron con siete años de antelación la fórmula de las fábricas colectivizadas, que el gobierno de la II República francesa se vió obligado a adoptar... Aludo a los «Ateliers Nationaux» en cuya génesis se encuentran argumentos ya empleados por los barceloneses.»

Sea como fuere el caso es que en 1840 había una cooperativa de consumo en Barcelona compuesta de un centenar de familias. Asimismo las hubo después en algunos pueblos industriales de aquel litoral. En 1856 el movimiento cooperativista ha ganado a Valencia, especialmente en la industria sedera. Juan Munts es fundador de la primera sociedad obrera de resistencia de España (1840). Esta sociedad pudo esquivar los avatares represivos del general Espartero metida en la concha de una cooperativa de tejedores para cuya puesta en marcha el Ayuntamiento de Barcelona (entonces eran bastant-autónomos los Municipios) había prestado 8.000 duros. El Ayuntamiento defendía a capa y espada la cooperativa (digo, los 8 mil duros) cada vez que los generales de la plaza se liaban a cañonazos con los obreros organizados, quienes desalojados de sus sedes societarias se replegaban en la cooperativa. El taller colectivo de tejedores se componía de unos 200 obreros.

El primer congreso obrero tuvo lugar en Barcelona en 1865. Uno de los temas a tratar se refería al cooperativismo. Aquel congreso se pronunció por el principio de cooperación, y no hay que decir que también por la ley de asociación, por la federación y por la exclusión del Estado de los problemas económicos, según la moliente doctrina liberal. El derecho de asociación no se conseguiría hasta la revolución de septiembre de 1868 que derribó a Isabel II. Las sociedades obreras se atrincheraban en el reducto cooperativo y mutualista.

Dos periódicos obreristas de la época aparecían en Barcelona: «El Obrero» (1864) dirigido por Antonio Gusart, y «La Asociación» (1866) que regentaba J. Roca y Galés. Ambos eran abiertamente cooperativistas. El primer periódico obrero había aparecido en Madrid en 1854, fundado también por un catalán, Ramón Simó.

Galés intervino en el primer congreso fundacional de la Federación Regional Española (1870). Y sus preocupaciones societarias, cooperatistas y mutualistas, defendidas con una cierta suficiencia, chocaron al austero y rígido carácter de Anselmo Lorenzo. En uno de los números de «La Asociación» Galés hablaba del «bazar cooperativa» de los zapateros de Reus. Algunas de las cooperativas mantenían escuelas de primera enseñanza de tipo antidogmático.

Como broche a éste breve escarceo cedemos a la tentación de transcribir la siguiente exposición de Santillán:

«Asombra, al recorrer las viejas publicaciones, la fiebre revolucionaria de los militantes de la Internacional y de la Federación Regional; creían en la posibilidad de la revolución social como algo inmediato, al alcance de la mano, y de ahí su interés en prevenirse contra cualquier contingencia, elaborando planes minuciosos para la administración de la cosa pública al día siguiente del triunfo... No debe extrañar que los trabajadores conscientes, al medir sus fuerzas individuales y culturales con las de los miembros de los partidos, hayan creído que la revolución social podía realizarse en cualquier momento, sin pararse en evaluar sus fuerzas económicas y sociales y compararlas con las grandes masas que permanecían al margen, por ignorancia o por indiferencia, de las inquietudes espirituales que movían a la minoría asociada en secciones de oficio, grupos de propaganda y federaciones. Cincuenta mil afiliados eran muchos; no los tenía ningún partido político opositor entonces, pero ¿qué representaban en una población de trece millones de habitantes?... Justamente porque consideraba que podían amortiguar el espíritu revolucionario, dirigió Anselmo Lorenzo su razonamiento macizo contra las cooperativas, susceptibles de hacer retroceder al obrero que se interesaba por ellas frente a luchas decisivas contra el capitalismo y el Estado... El mismo criterio se aplicó también cuando se trató de dotar al movimiento obrero de bases materiales de acción, locales en propiedad, etc. Lo cual, sin embargo, no impidió que la iniciativa local haya superado esas trabas. Y en lo que se refiere a la propaganda no se vaciló en montar imprentas propias, aun con el riesgo de verlas clausuradas o expropiadas o destruídas por el enemigo triunfante. Con la hostilidad a las cooperativas, en homenaje a la revolución social inminente, se perdió un campo de acción en donde el dinamismo de los anarquistas habría podido establecer principios y bases de una economía no capitalista y además habría logrado una experiencia valiosa y fecunda, muy especialmente en un país en el que no se juzga difícil alcanzar y superar el nivel de la iniciativa del capitalismo privado.»

JOSE PEIRATS

ACLARACION. — *Me veo obligado a señalar que asumo completa responsabilidad en cuanto al alcance, limitado o extenso, que doy a mis citas de otros autores, insertas o que aparecerán en esta serie. Si no he hecho antes esta advertencia fue porque la daba por obvia, razón por la cual no me he querellado a cuenta de quienes citándome también defectuosamente, y a veces sin citarme o casi sin leerme, me vienen juzgando aquí mismo como tienen por conveniente.*

«VIDA SINDICALISTA»

Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.

En venta en esta administración al precio de 0,30 F.

COMUNICADOS

REGIONAL DE ASTURIAS LEON Y PALENCIA

Pleno Regional que tendrá lugar en París el domingo, día 25 de Octubre, con el siguiente Orden del día: 1º Nombramiento de mesa. 2º Id. Comisión revisora. 3º Informe del Secretariado. a) Relaciones con Asturias. b) Id. con el S. I. c) Id. con los Grupos y afiliados en general. d) Solidaridad practicada. e) Ayuda al interior. e) Gestión durante las huelgas, etc. 4º Examinar la situación del Interior en todos sus aspectos. 5º Alianza Sindical y Frente antifranquista. 6º Estructura orgánica en el exilio. 7º Residencia y nombramiento del Sub-Comité Regional. 8º Asuntos generales.

El Pleno se celebrará a la hora y en el local señalados en nuestra Circular del 1 de Septiembre.

Por el Sub-Comité Regional de Asturias, León y Palencia, *el Secretariado.*

F. L. DE LIMOGES

Asamblea general el domingo 11 de octubre, a las nueve de la mañana, en el local de F. O., 59 rue Montmailler.

F. L. DE MARSELLA

Desea conocer la dirección de la F. L. de la Rochelle para un asunto importante y que interesa a ambas FF. LL. Dirección para escribir: 12, rue Pavillon, 2º étage. Marseille (Ier) (B. du Rh.) A. Signes.

F. L. DE DRANCY

Tendrá asamblea el domingo 11 de octubre en el lugar y la hora de costumbre. El comité desea que concurran todos los afiliados debido al interés de esta entrevista.

F. L. DE OULLINS

Celebrará reunión extraordinaria el domingo 18 de octubre, a las nueve y media en el local habitual.

Dado el interés de los puntos a debatir y a tenor de la situación por que actualmente atraviesa nuestro movimiento libertario en el exilio, recomendamos la asistencia de todos sus militantes.

LES AMIS DE HAN RYNER

Réunion dimanche 11 Octobre à 14 heures 45, Salle des «Amis», 114 bis, rue de Vaugirard (métros, Montparnasse ou St.-Placide) sous la Présidence de Marcel Renot, Vice-Président des A. H. R.

Causerie d'Hem Day: «Le mépris des fous qui gouvernent le monde» (Erasme, Han Ryner, Cervantès).

Une discussion amicale suivra. Invitation cordiale aux sympatisants.

Le nº 74 des CAHIERS des AMIS de HAN RYNER est paru (3, Allée du Château, Pavillons-sBois, Seine). Au sommaire: «Han Ryner en 1914», Les «Dialogues de la Guerre», par Georgette Ryner y Louis Simon; L. Simon: Une source de la «Folie de Misère». «Han Ryner, romancier et poète normand», Han Ryner «norvégien». Han Ryner: Charles Nodier; Comment doivent écrire les philosophes?; «Debut les morts!», etc.

REGIONAL CATALANA, PARIS

Para solventar diversos problemas celebrará reunión general de afiliados y simpatizantes residentes en París y localidades vecinas, el día 11 de octubre a las diez exactas de la mañana en el local social. Habrá información del interior, del exterior y referencias al boletín «Terra Liure». Espera la concurrencia de numerosos compañeros.—*La C. de R.*

F. N. I. F., PARIS

Reunión de compañeros ferroviarios de París y exteriores, para el día 11 a las diez de la mañana en el local social.

F. L. DE PARIS

Continuación de asamblea el 11 del corriente en el local y hora de costumbre.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Septiembre

F. L. de París. Mes de julio (listas) 85,00; *F. L. París.* Mes de Agosto, (Listas) 160,00. Berthe et Jacques, 10,00; *Thiais (Seine).* Grupo de Químicos, 45,00, Gandia, 10,00, Un francés, 10,00. *Ivry.* Andrés Martínez, 00,00. *F. L. de Dreux,* 100,00. *París.* Lajusticia, 5,00. *Cahors.* Torner 10,00. *Bruxelles.* Eulalio Gordo, 10,00.

Total: 445,00.

ADMINISTRATIVAS

Mariano Sanjuán, Fumel (L.-et-Gne). Recibido giro 76 F., prensa tuya, Campoy y Cazola hasta 31-12-64.

Moreno, F., Gardanne (B.-du Rh.). Recibido giro 20 F., pago suscripciones de año 1964 de León y tuyo.

S. Porras, St.-Henri (B. du R.) Recibida nota. Ultimo giro de vuestra parte 20-8-64, pagáis «C. S.» hasta el nº 310, y «Umbral» hasta el nº 30. Tendremos en cuenta la observación.

Pablo Serrarols, Mios (Gironde) Pasada tu carta y resguardos. Giros 15-5-64 a Mineros 20,00. 8-5-64, 10 francos pro-ancianos (publicado), 27-7-64, 15,00 frs. pasaron todos a pro-ancianos (publicado). Ahora me entero del destino de 5,00 frs. de ellos.

Olmos Julián, Chatêaurenault (I. et L.) Recibido giro 16,00 frs. Pagas «C. S.» y «Umbral» hasta 31-12-64.

Muniesa, Montauban. Recibido giro 40 frs. Pagas «C. S.» y «Umbral» hasta el 31-12-64.

Centenario de la Internacional

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES Y ECONOMICOS

79, rue Saint-Denis, Paris, I°

Primer ciclo de conferencias

Con objeto de celebrar el centenario de la fundación de la Asociación Internacional de los Trabajadores, el Centro de Estudios ha organizado un importante ciclo de conferencias en el que intervendrán diversos militantes obreros, escritores e historiadores. Cada uno de éstos tratará un tema particular, desde los preludios de la Asociación hasta el desarrollo de las secciones y sus vicisitudes, los congresos, el influjo internacionalista en la Comuna de París y el nacimiento del sindicalismo revolucionario, o sea un panorama lo más completo posible de la época.

La inauguración del ciclo —que se celebrará en nuestro domicilio social— tendrá lugar el sábado, 10 de octubre, a las nueve menos cuarto de la noche, a cargo de nuestro amigo HEM DAY, director de la revista «Pensée et Action», de Bruselas, que desarrollará el tema: *Des précurseurs à la fondation de l'Internationale.*

El sábado siguiente (día 17), a la misma hora, será nuestro invitado el profesor Roger HAGNAUER, que versará sobre *L'Internationale et la classe ouvrière française.*

Oradores previstos para el mes de noviembre: Jean Maitron, Gastón Leval y Mauricio Joyeux.

Dado el interés y la significación de estos actos, encarecemos a los socios y amigos del Centro —además de su asistencia— la divulgación más amplia entre sus amistades.

Mirada continental

(Viene de la página 4)

años cuando otras naciones sometieron a pruebas sus bombas y nadie chistó. La visita, pues, del general De Gaulle en tierras sud-americanas obedece, creemos, a la obtención de adhesiones, o por lo menos, comprensiones...

Y nosotros cabe que preguntemos: ¿Cuándo el ideal anarquista hallará la comprensión y la adhesión debidas, al objeto de evitar que la humanidad se vea, cada vez con más destructividad, en medio de los remolinos guerreros?

∴

Las próximas elecciones presidenciales del gran país del Norte, a celebrarse en el mes de noviembre, tienen un significado muy especial a la vez que preñado de peligros.

No vayamos a creer que un triunfo del intransigente, irreprimible y fascistón Barry Goldwater signifique la guerra y deje de significarla un posible triunfo del actual presidente Lindon Jonhson. Los problemas de las naciones no debemos tratarlos según el pensamiento ideológico de los partidos políticos en lucha por el poder, y si de los intereses de nación y a tenor de como es la naturaleza humana. Entonces hallaremos el punto exacto que nos conduzca al discernimiento cabal de esos problemas. Si los Estados Unidos han alcanzado el grado de nación más poderosa del mundo en todos los renglones, débese ello a una lucha larga y tenaz, inteligentemente calculada, metódicamente definida. En apoyo y favor de esa lucha han estado presentes por igual los dos grupos antagónicos (sólo en apariencia y en detalles de orden filosófico) de lo cual fácil será colegir que si para llegar a obtener ese inmenso poderío fue menester la presencia de ambos partidos (demócrata y republiacno) para mantenerlo tendrá que suceder lo mismo.

¿O no?

Dáse la circunstancia que toda la labor de persuación diplomática que desde tiempo viene desarrollando Norteamérica, en su empeño de convencer o persuadir a Francia de lo inconveniente que resultaría su actitud de rearme atómico, ha sido inútil. Cosa parecida está sucediendo entre Rusia y China.

Fácil es imaginarse que de ahí se pueden derivar situaciones delicadas, tensas y hasta explosivas, pues, cuando una labor de persuación y diplomática fracasa, entra en juego la otra: la que prepara el terreno a una línea dura, que preludie lo que se dicen llamar vía de los hechos, por lo que resulta difícil admitir ni la más tenue posibilidad de un entendimiento entre unas naciones que pugnan unas para salir de la dependencia y otras que quieren seguir siendo poderosas y avasalladoras.

Por consiguiente, sea cual fuere el que triunfe en las elecciones norteamericanas, habrá que enfrentar el problema que someramente dejamos esbozado, porque de lo que se trata no es de filosofar, sino de defender intereses vitales, y en ese plan no creemos que los republicanos, que han lanzado a un Barry Goldwater a la palestra, se les pueda acusar de ser más feroces e inhumanos que sus correligionarios demócratas. Estos tampoco tienen nada de angelitos, y quien lo dude que lo pregunte a los japoneses...

ROMULO CHAVEZ

Un bien humano irrecuperable: ALBANO ROSELL

«VOLUNTAD», la constante publicación ácrata de Montevideo, nos informa de la muerte del que fue querido y excelente compañero de toda la vida: Albano Rosell. ¿Quién fue Rosell? Avergüenza un poco que las generaciones últimas deban incurrir en esa sintomática pregunta. Pues Rosell fue un constante del anarquismo y del puritanismo racionalista a partir de fines de siglo hasta el año presente. Su pluma y su acción se han prodigado en tan largo espacio de tiempo, y casi parece delito que gente nuestra con interés de lectura no acierte a recordar a Albano. Mas lo cierto es que, en parte, su «anonimidad» le corresponde por abuso de seudónimos. Partidario de escribir sin firma, determinó, al fracasar un ensayo de tal índole, diluir su personalidad con las firmas de Albano Rosell, Antonio Roca, Laureano d'Ore, Dr. Frank Aube, Germina Alba, Palmira Luz y otras muchas, por cuya causa cierta editorial bonaerense pudo decirle a un Albano Rosell de 70 años: «Usted nos es desconocido».

Rosell empezó a actuar en campo libertario en tiempo de espantosas represiones, es decir, entre los períodos represivos que van del año 1893 al 1896, ambos marcados por las acciones terroristas de Paulino Pallás en la calle de Cortes; de Domingo Salvador en el Teatro Liceo, y la de mano ignorada, probablemente provocadora, causante del atentado de Cambios Nuevos.

En la época, nuestro biografiado era un joven sabadellés iluminado en pensamiento y atildado en el cuidado de su persona, contrastando con la brusquedad de maneras de sus compañeros. Por inclinación tal vez innata, Rosell, sin rechazar el uso adecuado de la violencia (que no es lo mismo que la violencia empleada por sistema) escogió la vía de la cultura revolucionaria, viéndosele en 1904 en el grupo «Avenir», el mismo que ensayó publicar un periódico anarquista en lengua del país y que tuvo papel importante en el renacimiento del teatro catalán con aportaciones traducidas del francés y otras directamente escritas, también en catalán, por el maestro de la dicción que fue el ácrata Felipe Cortiella. En correspondencias públicas y privadas, Rosell gustaba de recordar ese período quizás el más florido de su existencia. Al efecto disponemos de textos suyos que, si tiempo y espacio periodístico no nos faltan, iremos publicando.

La formación libertaria de nuestro amigo es posible que tenga origen en su infancia. Ha pasado por nuestras manos un libro inédito suyo en el que establece haber sido condiscípulo del anarquista Mateo Morral en una escuela primaria sabadellense. Naturalmente que en aquellos días ni uno ni otro estaban iniciados en las ideas, lo que no impide, sin embargo, que a ambos les ligara una identidad de sentimientos, les uniera una afinidad espontánea de esas que derivan hacia lo magestuoso y lejano, inmunes a las ligeras sensaciones que se evaporan con sólo dos calles puestas entremedio. Mateo, hijo del mayor fabricante de paños de la ciudad indicada, era repudiado por su madre, obsesionada por la manía de que a su hijo mayor se lo habían cambiado unos gitanos. Por consiguiente, el alumno Mateo no llevaba merienda a la escuela, dándose el caso peregrino de que un hijo de industrial acaudalado tenía que compartir el pan y el chocolate del alumno Rosell, hijo de familia proletaria. La anécdota explica bien que en la casa coincidente de la calle de Bailén, donde residía la Escuela Moderna, los adultos Mateo Morral y Albano Rosell se reconocieran en antiguos amigos y en recientes profesores racionalistas.

Pegado a las letras —catalanas y castellanas— a Albano le sentó magníficamente el postulado pedagógico, a cuya carrera nuestro amigo ascendió por empeño propio. Regentó la Escuela Moderna de Masnou, y para adaptarse mejor al racionalismo, o sea a la pedagogía de la Naturaleza, se declaró vegetariano e iconoclasta hasta el límite de la intransigencia razonada. Cuando les hablaba a los educandos del proceder humanísimo del hombre no cabía contra él la expresión socarrona que dice y redice: «No mata cordero, pero lo come». Y véase, por lo demás, el resto:

En su local restringido y semi oscuro, maestro Albano propuso al fundador de la Escuela Moderna el coste de un establecimiento capaz y abierto a los cuatro vientos. Ferrer Guardia convino en prestarle la suma (tres mil duros de la época) con plazo de devolución y devengo de un tanto por ciento. Desencantado, Rosell estableció diferencia con «Quico d'Alella», a mi comprender injustamente, pero aún en la hora de su muerte (es una previsión nuestra) no habrá perdonado a Ferrer su interés cuentacorrentista de 1905. En diálogo sostenido por correo le habíamos sugerido al querido sabadellés echar la cuenta de 63 escuelas racionalistas existentes en la época con necesidad de tres mil duros cada una, por lo menos, alcanzándose la entonces bárbara cantidad de 975.000 pesetas, fuerza suficiente para derribar el tinglado económico de Ferrer, mayormente si consideramos la insolvencia de varias regencias de escuela, o la pobreza de recursos de las mismas, incluso para acudir a las necesidades de profesores, amén de las dificultades que tenía la Editorial de la Escuela Moderna para cobrar los libros de texto servidos... Ferrer era hombre bien organizado y cuando se dispuso a lanzar su idea pedagógica para practicarla, lo había bien meditado para no incurrir en próximo fracaso. De no concurrir el asesinato —digamos legal— de su persona, la Escuela Moderna, aposentada, hubiese tenido más proyección sobre la revolución española de la que en realidad tuvo.

Cuando la semana revolucionaria de julio de 1909, Rosell se hallaba dirigiendo la Escuela Horaciana (1) sabadellense, y como quiera que en aquella ciudad el anarquismo y la avanzada política se habían apoderado de la calle e incendiado iglesias, Rosell huyó de la persecución inevitable refugiándose en Francia para abrirse, con su fiel compañera, camino hacia la América, en una de cuyas ciudades, Montevideo, publicó una revista divulgadora del racionalismo integral que, si bien reticentemente ignorada por los estamentos acomodaticios, tuvo resonancia en los medios pedagógicos libres. Mas, acuciado por los acontecimientos sindicalistas en España en 1919 regresó al país... para quedar envuelto en el agitado flujo y reflujo de la época, cupiéndole, también a él, el desagrado de tenerse que enfrentar con las pistolas del sindicato del crimen libre, quedando obligado a abandonar su escuela de Tarrasa, después de haber fracasado en la de su caro Sabadell. Sabemos que también ejerció el profesorado en Menorca, Elda, y creemos que en otra población de la Maresma antes de regresar al Uruguay, nación en donde le ha sorprendido la Parca.

En el fatal momento nuestro amigo debía contar no menos de 83 años. A sus 80 nos envió fotografía, que tuvimos el gusto de dar en una publicación nuestra, pudiéndose ver en ella sus cuatro veintes bien conducidos merced a una existencia sobria y plena de autodominio, y a pesar de las enormes contrariedades sufridas, esas contrariedades inherentes a la existencia de todo luchador a la manera anarquista. En su última carta el querido Rosell nos hablaba del menoscabo de su salud de roble, cosa que sentimos, pero cuya verdad decadente subestimamos. Cuando se estima al amigo, uno se lo imagina saludable y eterno. Corazonalmente no se puede idear de otro modo la persistencia de todo semejante necesario.

En el transcurso de veinte años Albano Rosell nos había distinguido haciéndonos llegar sendas colaboraciones. Tiene mucho publicado en «CNT» y en «Solidaridad Obrera», aparte lo incluído en las páginas de nuestra prensa americana, en «Anales» especialmente. Y aún le recordamos —¡bendita lejanía!— sus colaboraciones en «La Escuela Moderna» y «Humanidad» (revista) de Valencia, y en la también revista «Helios», simpáticamente naturista e impulsada por el interesante Juanito García, tan amigo de Salvador Seguí, de Felipe Alaiz, de Jaime Aragó, y también del querido Rosell que nos ocupa.

Creemos que fue en 1959 que Albano vino a París con su compañera y su nieta Electra. Ello fue una oportunidad que nos plació grandemente a mí y a mi compañera. El trato con ellos fue simplemente grato, como de compañeros que habían alternado toda la vida, siendo así que nos confrontamos entonces por primera vez personalmente. ¿Y qué? Las personas interesadas por una idea y que saben vivirla, se conocen desde hace años sin necesidad de verse, y cuando la presencia de ambos acontece, las presentaciones huelgan. En París comimos del mismo pan y nos afirmamos en los caros y comunes sentimientos de siempre.

Estimado Avenir, no olvidaremos a tu padre. Lo reviviremos en recuerdo, en crónicas, y en cosas —siempre substanciosas— que tu progenitor dejó escritas.

JUAN FERRER

(1) *Las dirigió «Horaciana», «Integral», por oposición a «Moderna».*

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.168-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 10 F.
Un an : 20 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X°
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Veinticinco años -o más- de comodidades

MADARIAGA, escritor, diplomático y hombre férreamente adaptado a las situaciones tranquilas —particularmente tranquilas— ha escrito algo dirigido a Franco con motivo del sobado tema de los «25 años de paz»... varsoviana. Que D. Salvador se hubiese limitado a cañear al sátrapa, bien venido el rasgo suyo por antifranquista. Pero añadiendo a la lista de víctimas de la triste epopeya juliana a veinticinco padres salesianos sedicentemente asesinados por anarquistas en Aragón, sugiere empeño del señor de «Cuadernos», o señor encuadernado, en confundir el hacer del anarquismo hispano con la trayectoria criminal del franquismo. Si ello le parece bien a Madariaga y a cuantos «madariagos» puede haber en el exilio, que con su pan se lo coman. Pero a nosotros nos cabe el derecho de desearles que ese amasijo de harina incandeal les dé diarrea.

Brutos que somos, ¿verdad?, y pésimos diplomáticos. Pero nosotros, que llevamos la sangre quemada en esta lucha, que hemos perdido jirones de alma en ella; que el recuerdo de tanto amigo desangrado, o torturado, o muerto en dolor y silencio en España y fuera de ella, ese fregar en cara de don Salvador lo hallamos irritante, inoportuno, sumamente incorrecto. En la vorágine sangrienta estuvimos todos, en hecho o en espíritu; testas inocentes o culpables a medias o por entero cayeron en todas partes por obra de hombres y partidos, sin opción a discriminaciones. Se baleó legal o ilegalmente a criaturas humanas, acá y allá, más allá que acá, en unos por furia de dominio y en otros por furia de no ser dominados. Con fascismo establecido en España ningún anarquista —ya que de anarquistas se trata— tenía segura la cabeza como si la hubiese tenido un don Madariaga con un triunfo fácil del hispanofascismo. Este hombre, por interesante que se le considere, no puede compararse, en humanidad encendida, al más anónimo de nuestros caros peones.

Nadie sabe quiénes fueron esos 25 religiosos salesianos, pero gracias a don Salvador el mundo ya conoce que fueron sacrificados por anarquistas en el país de los maños. Y de los miles de anarquistas fusilados en Zaragoza y Huesca, ¿por qué nuestro democrático inquisidor no se ocupa? ¿Trata, tal vez, de abonar la tesis criminológica sostenida por el franquismo en el extranjero, cargando su argumento sobre nosotros en un intento de indultar a republicanos, socialistas, comunistas y regionalistas? ¿Otra vez cabezas de turco? Veinticinco años de paz de cementerio, de cementerios bajo la luna (vaya a ver en Mallorca, don Salvador, donde los anarquistas no balearon a nadie, como así lo fueron en Sevilla, en Badajoz, en Vitoria —¿sabe usted algo de un doctor llamado Isaac Puente?—, en La Coruña, en Cádiz, en Huelva, y tantos otros lugares), pueden afear la conducta de Franco, sin que den derecho a un diplomático gotoso de comodidades a ponernos en evidencia ante la sociedad entera como justificadores de la política sangrienta desatada por los Sanjurjo, Millán Astray, Martínez Anido, Franco y demás sujetos de la misma ralea.

Mientras Madariaga, envuelto en sedas y olores (culinarios) del plácido vivir ignoraba la tragedia del gañan andaluz y del campesinado todo de España; mientras nuestros sindicalistas industriales bregaban con las uñas, con los dientes, con exposición diaria de la vida contra patronales, somatenes, libreños, guardias inciviles, policías, confidentes, curas, jueces, todo el aparato represivo de la sociedad burguesa en suma, don Salvador de Madariaga, ese mismo que ahora nos incrimina para hacerle gracia a la reacción europea y americana y para indultar a los partidismos de su predilección, estaba jugando a los dados, o haciendo pajaritas, o comiendo churros con distinción exquisita.

Con cien años de durísima actuación hemos sufrido mucho, se nos ha mortificado, torturado y fusilado con exceso en todas las delegaciones y cárceles de España; hemos tenido miles de muertos de hambre en las huelgas, han llovido sobre nuestras dignidades temporales de insultos y calumnias, calamidades suficientes para cargar los nervios de las cinco o seis generaciones libertarias y confederales desatadas en julio de 1936 a raíz de una pugna sangrienta provocada por Sanjurjo-Franco-March, y no por esos anarquistas invisibles que mataron a 25 salesianos ignorados...

LA PAZ FRANQUISTA

por Antonio PEREIRA

LOS veinticinco años de paz franquista, mantenida con el apoyo constante de la divisa más cotizada del mundo, no significan otra cosa para España que miseria, desolación y muerte. Significan más de 300.000 fusilados desde 1939 hasta hoy y las torturas de tipo inquisitorial y medioeval que se aplican a diario en las varias jefaturas de policías de España. Veinticinco años de paz franquista significan una gran responsabilidad para todos aquellos gobiernos y sus representantes que en el 1945 renegaron de su palabra, renegaron los acuerdos de Potsdam y negaron la ayuda que esperaba el pueblo español, los combatientes y todos aquellos que se habían inmolado por la libertad y la democracia.

Fue otra traición incalificable que las democracias del mundo cometieron con España. Una traición que no ha hecho otra cosa que fomentar este acumularse de odio, de rencor, de miedo y de temor que hace cada día más problemática una pacífica convivencia entre los españoles. Y cualquier compromiso que enarbolan los viejos y nuevos hombres de todos los partidos políticos que quieran entrar en España, será siempre una cosa efímera. Durará hasta que los fusiles yanquis que defienden los intereses yanquis estarán apuntados a los pechos de los españoles. Entrar por la puerta grande podrá ir bien para los católicos, para los monárquicos, la falange, tradicionalistas, requetés y disidentes. Al fin y al cabo ellos apoyaron y tomaron parte a la contrarevolución. Podrá ir bien para algunos republicanos y para algunos socialistas. Al fin y al cabo no son más que políticos que viven de la política, dispuestos a pasar por encima de todo, de la dignidad, de la decencia, del respeto, para mantener los propios intereses y los de su clase. Podrá ir también bien para los comunistas, porque una dictadura vale la otra y que si Franco puede alardear desde el 36 hasta la fecha de un millón y medio de hombres, mujeres y niños fusilados y en varios modos liquidados, los rusos pueden contraponerles sólo unos catorce o quince millones desaparecidos en las varias Lubiankas, en los canales del Norte o en los campos de trabajo al límite de la Taiga.

Los métodos son iguales y si Franco tiene a su cargo Guernica, Tortosa, Barcelona, Badajoz, los rusos tienen Cronstad y las ciudades de Ucrania que estaban por Makno. Todos estos pueden entrar por la puerta grande a banderas desplegadas, porque tanto monta, monta tanto. Pero los otros no pueden y si lo hicieran se sumarían obligatoriamente con las democracias que traicionaron y continúan traicionando a España.

Hoy España se encuentra desesperadamente sola con su tragedia. Y no sólo España. Toda la península, de Oporto a Santander, de Vigo a Port-Bou. Una soledad hecha de escarnio, de mofa. Una trágica soledad de la cual no se dan cuenta los millones de turistas que anualmente pisan tierra ibérica, embebidos de una propaganda que les habla de toros y de sol, embobados a la vista de un sombrero cordobés o de una manola de segunda mano, para uso turístico, que pasan en tropel, como un atajo de borregos, por las calles de Sevilla, de Badajoz, de Salamanca, Madrid o Barcelona, sin ojos para ver el empedrado que destila todavía lágrimas y sangre, ni oídos para oír el estampido de los Mausers, ni los ayes de dolor que filtran desde los calabozos de las jefaturas y por las altas tapias de los penales. Si los hombres y los partidos que forman parte de los gobiernos de todos los países del mundo fuesen sólo nacionalistas como lo fueron hasta el principio del siglo pasado, el asunto de España habría popido resolverse o se habría resuelto ya entre españoles. Pero desde que el mundo y los pueblos han aceptado con indolencia las Jefaturas de solo dos países que, con la atómica o sin ella están peleando y pelearán por la delimitación de las esferas de influencia, el asunto de España no tiene solución. Si no fuera por la indolencia que confina con la cobardía de los pueblos y gobiernos que de estos dos bloques dependen, Franco y su pandilla haría tiempo que habrían sido echados por la borda. Si no hubiese sido por la presión de un Estado que hace temblar hombres y gobiernos del mundo por la influenica de su poderío económico y espiritual, quiero decir el Vaticano, Franco ya no existiría.

Si no hubiese sido por la ayuda económica que le prestan al régimen franquista los Estados de allende la cortina de hierro bajo forma de importaciones y exportaciones, hoy el dictador se encontraría sólo apoyado por aquellos que lo apoyaron al empezar la guerra civil. Pero los Estados marxistas se han sumado al coro de los vencedores y su condena moral se ha quedado en agua de borrajas.

Queda sólo la ayuda de un círculo muy reducido de intelectuales que, como el pueblo español, se hallan desesperadamente solos para ser determinantes en el concierto de los formidables intereses que contra toda razón, toda ética y toda moral, permiten el subsistir de una vergüenza como la del régimen franquista.

Debido a todo esto, debido al retraso de la solución del asunto español y debido a una impaciencia que sería natural si fuera leal, algunos políticos de todos los partidos parecen dispuestos al compromiso y a entrar en España por la puerta grande, olvidando que en España y pese a todos, nacionales y extranjeros, quedan aún sindicales dispuestas, cueste lo que cueste, a vigilar por la libertad de España y los interses de los trabajadores.

España, como pueblo, no interesa a las dos máximas potencias que dominan hoy el mundo. No interesa por su carácter y su independencia, su individualismo y su espíritu de autodeterminación que hace del español un anarquista. Ni interesa su quijotismo porque el asunto de Don Quijote está aún para resolver. Ni a Franco interesa. Pero Franco no es español. A las máximas potencias interesa un pueblo sumiso que, directa o indirectamente haga sus intereses y que elija, como propios representantes a políticos dispuestos a todos los compromisos para mantener una paz efímera que está hecha de renuncias.

Centenario proletario

La Asociación Internacional de Trabajadores

por Víctor GARCIA

En el Cuarto punto se elaboró un informe del que descolla este párrafo:

«La Comisión reconoce que las máquinas son, de todos los medios empleados hasta hoy, los más potentes para llegar al resultado que nosotros buscamos, es decir, el mejoramiento material de la clase obrera, pero que para llegar a él es necesario que por la ayuda de los bancos de crédito mutual y por la Asociación, el trabajo se apodere de estos medios de producción para hacerlos servir en beneficio de todos y que no continúen en las manos de los capitalistas, que hasta hoy los utilizan para sus propios intereses en detrimento de la clase obrera, tanto desde el punto de vista moral como material, por el empleo de un gran número de mujeres y niños en las fábricas. Todos nuestros esfuerzos deben dirigirse hacia la creación de instituciones de crédito mutual.»

El Congreso se remitió, además, al acuerdo tomado en Ginebra el año anterior en el que se hace hincapié de que «existe un fin más elevado que debemos alcanzar: la supresión del salario».

En el Quinto punto, volcado a la enseñanza, la resolución aparece también amparada por tres apartados:

«1.—La enseñanza científica, profesional y productiva y la puesta en marcha de un plan de enseñanza integral.

2.—La organización de talleres-escuelas.

3.—Considerando que la palabra «enseñanza gratuita» es un contrasentido dado que el impuesto extraído a los ciudadanos es una parte de los gastos, pero que la enseñanza es indispensable y que ningún padre de familia tiene el derecho de privar a sus hijos de ella.

El Congreso no concede al Estado el derecho a sustituir al padre de familia sino solamente en el caso que éste esté en la imposibilidad de cumplir con su deber.

En todo caso la enseñanza religiosa será descartada del programa.»

Hubo algo muy significativo en este punto del Orden del Día del Congreso de Lausana:

«El Congreso —dice un acuerdo al respecto— es de opinión que el establecimiento de un idioma universal y una reforma de la ortografía sería un bien general y contribuiría poderosamente a la unidad y a la fraternidad de los pueblos.»

Faltaban, exactamente, veinte años para que Zamenhof ofreciera a la humanidad el Esperanto.

Se puede señalar el punto quinto como el primero en el que los delegados manifestaron discrepancias acentuadas. La idea de la enseñanza en tanto que derecho universal era compartida por todos, pero las opiniones diferían fundamentalmente cuando se trataba de asignar la manera de llevar a cabo la enseñanza. ¿El Estado? ¿La familia? Ya hemos visto cómo, al respecto, habían surgido discrepancias en París entre los que reclamaban que el padre debería ser el responsable de la educación; Tolain y la fracción mayoritaria, y los que reivindicaban para la sociedad este privilegio; Varlín y los que lo secundaban. En Lausana hace irrupción otra corriente que reivindica al Estado. De ahí que la moción dé ingreso, por la puerta de servicio, al Estado «solamente en el caso que éste (el padre) esté en la imposibilidad de cumplir con su deber.»

«Los proudhonianos —señalará G.D.H. Cole—, habiendo conseguido incluir en la resolución la expresión que ellos querían, pasaron por lo demás, y las referencias al Estado fueron aceptadas sin haber examinado bien el alcance de su verdadero significado.» (31).

Empero, donde la discrepancia iba a ser más pronunciada era en el Sexto punto que reclamaba de los congresantes «Definición y misión del Estado».

A Vasseur tocó ser el ponente sobre el punto. En su introducción decía: «Si nuestra definición del Estado es exacta, su papel debe limitarse a recibir los impulsos de sus mandatarios, a ejecutar su voluntad, a representar sus intereses, a permanecer en guardián del pacto social, a registrar las convenciones particulares sin que, en ningún caso, pueda por su propia iniciativa o voluntad privada impedir el ejercicio de los derechos que tiene por misión hacer respetar. Para dar a nuestro pensamiento una forma más precisa, diremos que el Estado es la gerencia social; no tiene puntos de intereses distintos a la sociedad porque no tiene ni vida ni existencia propia. Con relación a la nación es un signo, una abstracción.»

Difícilmente se podían congeniar la heterogeneidad de ideas que los setenta y dos delegados representaban. El punto no exigía solamente una definición del Estado, sino que tam-

(Continuación y notas en pág. 2)

Desde el Perú

Mirada continental

por Rómulo CHAVEZ

UN reciente acontecimiento político del que se le dio un excesivo euforismo, y otros que en breve se producirán de los que esos sí habrá que merecernos una singular atención, incidenos, no muy ladinamente, a trazar un bosquejo de lo que pudieran ser causas-efectos en el resultado de los acontecimientos venideros, y afirmar, una vez más, nuestra fe por sobre de acontecimientos cual lo fueron las elecciones presidenciales de Chile.

La prensa burguesa y conservadora no descartaban la posibilidad de un triunfo del candidato pro comunista, doctor Salvador Allende, a la vez que mostrábanse preocupados ante una nueva Cuba («por vías legales») en el sur del continente.

Esa conyuntura obligó a dos procedimientos concretos: el repliegue de toda la derecha chilena más una buena parte de los radicales en apoyo del demócrata cristiano, señor Frei Montalba, y unas promesas, por parte del nombrado político, que en poco diferían a las que hiciera Allende, pues, a solo ocho días del «gran evento» aun el señor Frei prometía (así nos lo hizo saber la prensa peruana) nacionalizar las minas de cobre, y exaltábase con estridente tempestuosidad su antiimperialismo antiyanki. Fue casi fulminante que el presidente electo se desmintiera a sí mismo.

A la mañana siguiente de su triunfo proclamaría que de ningún modo podrían ser nacionalizadas las minas, y que los «gringos» son siempre nuestros entrañables amigos... Al futuro presidente de Chile, al contrario de otros, hay que distinguirlo no como un político que está obligado a fustrar las esperanzas de sus eventuales seguidores, sino como hombre que ni siquiera aguarda el período de su mandato para incumplir sus promesas. Esos chilenos... que hasta en política resultan graciosos y... francos.

Con todas las fuerzas coaligadas frente a lo que se le dio en llamar comunismo era para creer, indefectiblemente, que el Dr. Allense no iba a triunfar; con todo se reconoce que sus 900.000 votos sobre un total de 2.500.000, fue asombroso en un país como Chile. Si a las castas privilegiadas y reaccionarias les hubiese fallado ese primer intento aún les quedaban dos más, a saber: las elecciones parlamentarias a celebrarse, de cuyo acontecimiento saldría, indudablemente, una mayoría opositora y hostil al poder Ejecutivo, que legislaría de acuerdo a los privilegiados y para los privilegiados; que vetaría todo proyecto ley revolucionario del gobierno, haciendo de éste un organismo estéril, inoperante. Y en última instancia quedaban los militares, esos institutos armados que aún andan lejos para asimilar otros conceptos que no sean los que están en vigencia.

Las oligarquías, por consiguiente, muestran aún su poderío, pues el acontecimiento de Chile, de donde se esperaba (el pueblo siempre olvidadizo y confiado) el fluir de nuevas ideas y sistemas que, como chorro impulsor, las contactaría por toda América, viene a fortalecer nuestro razonamiento cuando decimos que los problemas económicos y sociales de latino-américa, dentro el marco de sistemas capitalistas, no tienen solución.

La Conferencia de Ginebra, para la economía y el desarrollo de las naciones, mostró con harta claridad hasta qué punto consistían las ofertas de los países desarrollados, y sus afables intenciones en plan de ayudar a los pueblos subdesarrollados. Aquella Conferencia fracasó, como fracasarían otras tantas siempre que en la mesa de discusiones estén recodados unos señores que representan, cada uno de por sí e indistintamente unos intereses de nación en ningún modo convergentes (salvando algunos casos) de los de otras naciones, de ahí la eterna lucha, que seguirá mientras existan los sistemas de economías competitivas y las distribuciones individualizadas. De modo que el pobre *roto* chileno, el *descamisao* argentino, el *cholo* peruano y cuantos Juan Pueblo existan, habrán de considerarse todavía *fregaos* dentro sus reducidos límites. No obstante, «manitos», lejos de ver en todas esas situaciones adversas materia que nos invade el pesimismo, deben alentarnos a proseguir el combate, pero el verdadero, el que denuncie todos los fabos sistemas y afirme el ideal que garantiza libertad e igualdad para todos.

∴

La prensa de aquí, tras elogiar a la personal del general De Gaulle, presidente de Francia, en visita a diez países de Sud-américa, indica, como móviles fundamentales de su visita lo que en mínimas variantes nos tienen acostumbrados en semejantes eventos: Estrechar lazos de amistad entre nuestros pueblos, incrementar el intercambio comercial y cultural, promover un mayor desarrollo industrial, con ayuda técnica y préstamos a largo plazo, etc. ¿Es realmente a eso a lo que viene el señor De Gaulle? Sería pueril creerlo así Si tan sólo se tratara de esos menesteres, no sería el presidente de un país como Francia el encargado de plantearlos y de resolverlos personalmente... Tengamos presente que se anunció, sin precisar fecha, la puesta en explosión de algún artefacto de gran potencia en el océano Pacífico, como pruebas dentro el plan de rearme atómico francés. No olvidemos de otro lado que Naciones Unidas tomó el acuerdo de prohibir las pruebas de armas de ese tipo en el mar y en el espacio como medio de evitar la proliferación de dichas armas.

¿Qué pasará luego de haber hecho explotar el artefacto en cuestión? Es de prever que la O.N.U. tomará cartas en el asunto, que se producirá, sin lugar a dudas, el gran debate, en medio del cual no faltarán naciones signatarias de aquella resolución que alzarán su voz de censura en contra del país osado, indisciplinado, pretextando inhumanidad en las pruebas atómicas cuando no se ignora que las mismas contaminan el aire y las aguas del Océano. Esta verdad es muy razonable, pero Francia tendrá sus verdades, asimismo razonables, cuando diga que las radiaciones atmosféricas y bajo el mar duraron

(Pasa a la página 3.)

PICAPORTAZOS DE « LE COMBAT »

Salidas de tono

No hay en todo el Universo
tirano peor que el verso.
Con razón, a punto fijo,
B. de Alcázar dijo:
«Ley del consonante a lo que obli-
[gas,
a decir que son blancas las hor-
[migas.»
Si mal verso y peor prosa...
a otra cosa, mariposa.
Elige otro oficio presto,
el de poeta es muerto.
Es cierto que favorece,
mas a ninguno enriquece.
Te lo diré como pueda:
lo primero la moneda.
¿Qué es un hombre sin dinero?
Cero, cero, cero, cero.
Contigo pan y cebolla
no quita a la buena olla.
Restaurante de primera
y salga el sol por Antequera.
Si te metes en Asilo...
arrea que vas por hilo.
Oye bien lo que te digo:
antes bribón que mendigo.
Con ochenta años encima
no pretendas ningún clima.
Acostarse en mal colchón
es tocar el violón.
Tras de dura penitencia,
no se aguanta sin paciencia.
Día y noche en la cantina,
es mucho arroz, Catalina.
Cazador sin escopeta,
inventor de alguna treta.
No comer y no dormir
es disponerse a morir.
Adivina quien te vio,
si Jorge Manrique o yo.
Aquí termina el sainete,
sus faltas perdona y vete.

PUYOL

N.D.L.R.—Ultimo de los escritos enviados por el autor al «C. S.».

Galileo Galilei 1564-1642

por Luís di FILIPPO

ESTE año 1964 está consagrado a una efemérides vinculadas al nacimiento o a la muerte de personalidades excepcionales que descollaron en las manifestaciones del arte, de la literatura y de la ciencia Baste con citar algunos nombres ilustres, los de más vasta notoriedad: Miguel Angel, Shakespeare, Galileo Galilei, Miguel de Unamuno. Cada uno de estos nombres está mereciendo, en estos días, la atención apologética o crítica de sus admiradores. Pero ocurre que mientras Miguel Angel, Shakespeare o Unamuno son nombres con los cuales el público está familiarizado en virtud de la índole de sus respectivas creaciones, el nombre de Galileo, siendo también famoso y celebrado, no goza de igual conocimiento general debido a que su actividad científica es, por su naturaleza, menos accesible al público, que se siente profano con respecto a ella. El saber científico —físico, matemático, astronómico— suele ser de un ámbito más restringido que el literario, el estético o el filosófico. Es que el lenguaje de la ciencia puede ser considerado hermético en relación con el lenguaje de las otras manifestaciones de la cultura. Las fórmulas matemáticas son como símbolos misteriosos para quienes no están compenetrados con sus signos; ocurre como con el lenguaje escrito de la música.

Esta circunstancia tan justificada explica por qué a Galileo tan sólo se le recuerda en el círculo de las instituciones científicas, y por qué el interés que suscita su evocación administrativa abarca un ámbito más limitado que el de sus contemporáneos renacentistas. Por eso mismo, es bueno divulgar su personalidad heroica y el sentido de su presencia en la historia de la cultura, pues ella trasciende el plano de lo puramente científico penetrando hacia otros dominios del saber, como la ética, la filosofía, la historia. Es cierto que la conocidísima y trillada exclamación «Eppur si muove» ha vulgarizado la imagen del sabio convertido en mártir del saber científico perseguido por el saber religioso en la ardua y apasionada disputa entre los principios antagónicos de la fe y de la razón. Pero esta anécdota dramática, no del todo confirmada como verdad histórica tal como se la divulga, con ser significativa no basta para señalar cuanto importa la presencia de Galileo entre los héroes de la ciencia en el abigarrado paisaje del Renacimiento italiano.

Se ha dicho que con Galileo se instaura el pensamiento moderno (1). Esta afirmación superlativa es compartida por eminentes historiadores de la cultura. No puede ofrecerse un elogio mejor, un reconocimiento más alto de la personalidad del sabio. Téngase en cuenta, para valorarla aún más, en qué momento aparece Galileo. Piénsese en la nómina de hombres excepcionales que registra la crónica del Renacimiento desde el 1400 al 1600 cuando muere Galileo. Pero esa nómina ilustre va referida a los grandes artistas de la pintura y la escultura, a los poetas y a los prosistas, a los hombres de Estado y a los teóricos de la política, a los príncipes de la Iglesia y a los promotores de la Reforma, a los que se dedicaban a la especulación filosófica. Con ser geniales o egregias estas personalidades, de ninguna de ellas se ha dicho que instaurasen el pensamiento moderno, no obstante expresar en mayor o menor medida una «forma mentis» indudablemente muy distinta a la que se daba en la cultura medioeval. Podría pensarse que corresponde a los filósofos la empresa de inaugurar el pensamiento moderno; pero la verdad es que en el Renacimiento no se da una creación original en el orden de la filosofía, al menos hasta llegar a Descartes; en este aspecto del saber se da más una suerte de recreación que de creación, más un retorno a la antigüedad clásica que un salto

Continuación y notas en pág. 2)

Diálogos escuetos

—¿Tú nunca tienes dudas?

—No. Mi Fe me coloca por encima de toda duda.

—Feliz de ti. Pero me voy a permitir recordarte que Franklin dijo en alguna parte: «Lo que salva no es la Fe, sino el no tener ninguna». En cuanto a lo que respecta a lo del «Libre Albedrío» me parece que cuando el hombre quiere, siempre lo hace obedeciendo un mandato de la conciencia. En consecuencia este deseo es «causa» y «materia» que no siempre da como resultado el mismo reflejo; es decir, ocurre que el mismo hecho nos produce distintas reacciones, de lo cual se infiere que la facultad de elección que tiene el hombre, por lo menos en ciertos casos, no es «Voluntaria». Siendo como se dice que el hombre es «un espejo de Dios», lo natural sería que mantuviera «su voluntad» en absoluta libertad para Querer o No Querer. ¿No te parece?

—Bien sabes que no soy fuerte en filosofía y menos aún tratándose de la interpretación que del Arcano hace la Iglesia. Por lo tanto te voy a rogar que no sigamos tratando esta materia; sin embargo, quiero recordarte que Descartes al referirse a la facultad de elegir que el hombre tiene, dice: «Tenemos tan perfecta conciencia de la libertad de indiferencia que hay en nosotros, que nada conocemos con tanta lucidez.

—Bien, ya que así lo deseas, pondremos punto final; pero no estará demás que te recuerde que para destruir lo anterior, bastará mencionar lo que dijo el inmortal autor de «Ciudad de Dios» que como tú sabes es uno de los pedestales de la Iglesia romana, quien, en el libro XIV, al tratar sobre esta materia divide los movimientos anímicos en cuatro partes, a saber: TEMOR, ALEGRIA, DESEO, TRISTEZA, y agrega en forma concluyente que: «La Voluntad está en cada uno de esos movimientos, más todavía, que cada uno de esos movimientos es UNA VOLUNTAD.» De tal manera que la Voluntad, si nos atenemos a lo dicho, no es más que un juguete en el vaivén de la vida; por esto, en las gélidas y oscuras noches de la existencia del hombre siempre brillará el rayo de la duda. Dudará de Dios y de los hombres —¡tanto le han engañado!—. Y en su duda sólo se inclinará reverente ante la única eterna verdad aparente: la Muerte.

COSME PAULES

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

Chispas

En Saigón, budistas y católicos se matan.
Lógico. Las religiones se deben a la muerte.

∴

Las guerras religiosas llenan la mitad de la historia del Hombre.
Lo que la Naturaleza creó paciente, «Dios» lo destruye violentamente.

∴

Humanamente, la historia de España está por empezar a causa de la versión religiosa.

∴

El catolicismo ha podrido toda suerte de ideas generosas, y ahora lo está haciendo con esa desdichada modernidad que llamamos sindicalismo.

∴

Un cura buena persona equivale a un guardia civil buena persona.
¿Es posible la existencia de ambas bondades?

∴

Porque la rama carlista quiso asentar posaderas en trono de España, curas y obispos levantaron al aire cristos y trabucos con bemoles.
Y al cuerno —por cinco veces— la tranquilidad de los españoles.

∴

Cuando el fascismo católico se ha impuesto en España, los carceleros más infames lo han sido los curas. ¡Con cuánta impunidad y recreo han humillado y crucificado al hijo del pueblo vencido!

∴

Y esa sotanería, con su Franco, pretende ir al Cielo.
Por suerte suya no cree en otro cielo que el de la tierra. Por ello trata de gozarlo en exclusiva.

∴

Duro, ¿verdad? Pero hay que decirlo con el goce de separarse siempre más de esa grey, a pesar de cierta propensión a la cristianofilia.

∴

Al vencido republicano el cura español lo ha absuelto después de fusilado, no antes.

∴

La religión es signo de muerte y lo que interesa es la vida. Fémures y calaveras, una vez descarnados repugnan. Infeliz el que tolera que la insolencia clerical le refriegue tal osamenta por las narices.

CHISPERO

FP 3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

NOTRE ENNEMI C'EST NOTRE MAITRE
La Fontaine

15 OCTOBRE 1964
NUMERO 319
0,40 F. LE NUMERO
36e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Notre manifestation pour l'ESPAGNE LIBRE

Après la manifestation organisée le samedi 3 octobre dans le quartier de Belleville, nous avons retrouvé, dimanche matin, 4 octobre, les camarades de la Fédération anarchiste, des Jeunesses Libertaires et du groupe « Noir et Rouge » au rendez-vous de la place de la Contrescarpe pour manifester une fois de plus notre haine du régime franquiste et réclamer la libération de tous les libertaires emprisonnés en Espagne et, en particulier, de notre camarade écossais Stuart Christie, membre de la Syndicalist Workers' Federation et de l'antifranquiste espagnol Francisco Carballo Blanco.

Aux environs de 11 h. 45, la foule nombreuse du Quartier latin fut agréablement surprise d'entendre soudain les cris des manifestants qui descendaient la rue Mouffetard, au nombre d'une centaine au moins, en clamant des slogans antifranquistes dont on a pu retenir : « Franco au poteau ! », « Franco, assassin ! », « Liberté pour l'Espagne ! », « Pas d'argent pour Franco ! », « Liberté syndicale en Espagne ! », « De Gaulle complice ! », etc...

En même temps, un tract signé des organisations participantes, énumérant les crimes du « monstre ibérique » et invitant la population à prendre part à la lutte antifranquiste, était copieusement distribué et suscitait un vif intérêt.

Le drapeau noir de l'anarchie et les couleurs glorieuses de la C.N.T., hardiment brandis, appelèrent l'attention d'une foule compacte et enthousiaste qui n'hésita pas à joindre sa voix à la nôtre.

Au bas de la rue Mouffetard un camarade de la F.A. prit quelques instants la parole et incita les auditeurs à commémorer le centenaire de la première Internationale en prenant la défense du peuple espagnol abominablement opprimé, ceci après les derniers couplets de l' « Internationale ».

Nous étions sur le point de nous disperser lorsque des policiers en civil surgirent et appréhendèrent trois camarades sans ménagements. Parmi les militants arrêtés, notons la présence de notre secrétaire confédéral, Joseph Soriano et de l'ami Veynante qui, porteurs de pancartes et de notre emblème noir et rouge, furent facilement repérés. Les représentants de la « force de l'ordre » furent hués par la foule qui prit notre défense. Le camarade Pannier qui, n'écoutant que son courage, voulut intercéder en faveur du camarade Veinante, fut lui aussi emmené dans le « panier à salade ».

Malgré les nombreuses démarches que nous avons aussitôt entreprises pour contacter nos camarades et leur apporter quelques victuailles, il nous fut impossible de les voir et nous nous sommes vu répondre, alors qu'ils étaient à quelques mètres de nous et nous entendaient, qu'aucune arrestation n'avait été effectuée et que personne ne se trouvait incarcéré.

Aussitôt, un camarade se rendit au siège et interrogea les services de la préfecture de police qui ne daignèrent pas fournir la moindre indication. Le camarade en question toucha alors les principaux quotidiens de la capitale et leur téléphona un communiqué dont on a pu lire quelques éléments dans « Le Monde », « Le Parisien Libéré » et « Le Figaro » du lundi 4 octobre.

Aux environs de vingt heures nous nous sommes rendus au commissariat du cinquième arrondissement, avec la compagne de notre camarade Soriano, pour apprendre que celui-ci avait enfin été relaxé mais que l'un des trois militants se trouvait encore « gardé à vue » au dépôt du Panthéon où nous sommes allés aussitôt sans pouvoir le contacter et sans même avoir la possibilité de remettre aux agents les victuailles que nous avions apportées.

Il nous reste à tirer les conclusions de cette manifestation, brève mais efficace. En effet, il est indéniable que, malgré notre nombre relativement modeste, nous avons pu susciter un vif intérêt dans ce quartier animé.

Nous avons vu, avec joie, la foule reprendre nos slogans, joindre à la nôtre sa colère contre « Franco les mains rouge » et demander, avec nous, toute la liberté pour le peuple espagnol.

Ceux qui ont assisté à cette manifestation s'avançaient d'eux-mêmes pour prendre nos tracts et manifester leur sympathie à l'égard des anarcho-syndicalistes. Bien plus, ils n'hésitèrent pas à protester ouvertement et à huer la police lors des arrestations dont furent victimes nos trois camarades.

Le peuple de Paris n'est donc pas complètement amorphe. Il sait encore, malgré la pression de l'autorité, que l'anarcho-syndicalisme c'est la justice, la liberté, l'entraide, la construction d'une société nouvelle établie sans équivoque sur les bases d'une économie distributrice; il est prêt à comprendre enfin que le véritable syndicalisme révolutionnaire est celui de la Confédération Nationale du Travail et que, s'il veut son émancipation, il doit la conquérir lui-même.

Correspondant C.N.T.

Réflexions sur la garde à vue

Nous avons toujours considéré le « délai de garde à vue » comme une mesure arbitraire, une atteinte aux droits de l'homme, une profanation de la personnalité et de la dignité de l'individu. Nous n'avons pas manqué d'alerter l'opinion publique quand le délai fut porté à cinq jours — ceci étant largement suffisant pour rendre fou l'homme le mieux équilibré — mais il reste encore beaucoup à dire dans ce domaine.

D'abord la méthode abusive des arrestations...

On peut vous appréhender en pleine rue sans que vous ayez commis le moindre acte de violence; un policier vous demande de le suivre et vous devez vous y soumettre sans la moindre explication et surtout sans la moindre résistance, comme si on vous invitait à prendre un bain au mois d'août.

On vous jette ensuite dans un « panier à salade », comme un vulgaire malfaiteur et, escorté par un service d'ordre qui, le moins qu'on puisse en dire, c'est qu'il n'est pas toujours à la hauteur morale qu'exige un pays civilisé comme la France, vous vous retrouvez quelques instants après derrière les grilles, au poste du quartier.

Là, on vous laisse tout le loisir de la réflexion et de la contemplation. C'est ce qui m'a permis de faire une constatation à la fois paradoxale et amusante; je vous la présente telle qu'elle s'est présentée à moi :

Chaque agent affecté au poste doit sûrement posséder son casier personnel, de sorte que tout un mur est recouvert par une sorte de grand meuble avec beaucoup de petites portes; un peu comme le Colombarium des incinérés du « Père-Lachaise ». Toutefois les cases sont plus grandes.

Un autre détail les différencie et c'est celui qui frappe le profane :

Chaque porte est munie d'une serrure et même il y en a qui ont un cadenas supplémentaire... Et moi qui pensais que tous les voleurs qui rentraient au poste de police étaient immédiatement mis sous les verrous et que seuls les policiers pouvaient aller en liberté...

Une autre anomalie à signaler aux services intéressés : la « salle de réception » et en particulier les sièges destinés aux détenus préventifs manquent un peu de confort. Il serait pourtant logique, puisque la garde à vue peut souvent s'appliquer à d'honnêtes gens en règle avec la loi et aussi avec le percepteur, qu'une certaine déférence soit observée tant que la justice n'a pas décrété le genre de punition qui doit être appliquée (s'il est prouvé que le détenu a usé de violences envers la société).

Il serait souhaitable que les services d'hygiène, si ceux-ci ont une certaine autorité et une non moins certaine utilité, mettent un peu leur nez dans les locaux qui sont utilisés pour la garde à vue. Ils sont infects; le w.-c. à même la pièce dégage une puanteur insupportable qui s'accumule par manque d'aération.

Une chose est étrange, c'est qu'aucun politicien n'ait jamais élevé la voix pour condamner ce que j'appelais plus haut « une atteinte aux droits de l'homme » et « une profanation de la personnalité et de la dignité de l'individu ». Il y a pourtant des revers dans la vie et nul ne doit se croire à l'abri. Notre bon La Fontaine dirait : « Tel fut pris qui croyait prendre ».

Il faut donc que dans l'intérêt de l'individu et dans celui de la société entière, des mesures soient prises pour que l'homme, quel que soit son rang ou sa façon de penser, puisse aller en paix et s'exprimer librement sans avoir à redouter les vexations du service d'ordre.

C'est une tâche à laquelle tous les travailleurs peuvent participer en divulguant partout où ils le peuvent les principes fondamentaux du respect humain et sur ce terrain aucune bonne volonté ne peut être exclue.

J. SORIANO

PAPIER-CADAVRE

Dans un article précèdent, j'ai dénoncé les méfaits de la science, du progrès technique, *mis au service de l'exploitation de l'homme par l'homme.*

Voici que la vie nous donne un exemple lamentable, odieux, révoltant, voici que la réalité dépasse la fiction, hélas dans le sens de l'*horrible* et non pas du *bonheur*, voici qu'un *symbole monstrueux* nous fait frémir et nous remplit de colère.

«Evreux, 24 septembre: Tombé dans un malaxeur de pâte, un homme de trente trois ans a été transformé en papier. » (« Le Monde » 25-9-64).

Tout ce qui peut se conçevoir en horreur est dépassé par cet accident que la presse classe, avec beaucoup de discrétion, dans les « faits divers ».

On se garde bien de s'étendre sur les circonstances de cet accident mais nous aimerions bien en savoir plus long. Nous aimerions savoir comment se fait-il que l'accident n'a été constaté que plusieurs heures après quand on remarqua que « les filtres de pâte à papier se bouchaient » Nous aimerions dire deux mots à l'ingénieur chargé de la sécurité, s'il y en a un, dans cette usine. Il est vraisemblable que le personnel se trouvait, au moment de cet atroce accident, réduit à sa plus simple expression *pour des raisons de profit.*

« Une cisaille, une rotule et une touffe de cheveux » : voilà ce que l'on a pu retrouver d'un honnête travailleur de trente trois ans: l'âge du christ lorsqu'il fut, nous dit-on, mis en croix. Combien de christs pourrions nous élire hélas, morts dans des circonstances bien plus atroces que la crucifixion; et pour eux, point de résurrection !

On nous signale que « la direction de l'usine a fait détruire plusieurs kilomètres de papier d'emballage ».

Comme j'aimerais avoir sous ma plume quelques décimètres de ce papier de chair humaine pour l'adresser, aux ministres, aux industriels et aux financiers, à toute la maffia des exploiteurs, et je n'oublierais pas, bien entendu, les « syndicalistes d'Etat », avides de quelque sinécure rémunératrice, acquises par le sang et la sueur du prolétariat que ces messieurs, qui ne manquent certainement pas de lait frais en ce moment, pour engraisser leurs « lardons-trompeurs », prétendent défendre.

Non. Il ne fallait pas détruire ce papier-cadavre horriblement symbolique, il fallait que les ouvriers s'en emparent pour crier au monde des exploiteurs leur soif de liberté, de justice et de paix !

SEVY

Sur un cinquantenaire (1)

En ce qui concerne Jaurès, on ne peut, non plus, accepter comme postulat son refus total de la guerre. Rien ne dit qu'une fois les hostilités engagées, il n'eut pas fait comme tant d'autres, socialistes ou non, qui ont carrément retourné leurs vestes ! A ce propos, voici l'exemple-type, tant de fois cité, celui de Gustave Hervé. Sous le titre : *Une lettre de M Gustave Hervé*, nous lisons ceci : « *La* Guerre sociale *publie la lettre suivante :*

« *A M. le Ministre de la Gerre.*

« *Quand j'avais vingt ans, je me suis fait réformer parce que j'étais soutien de famille en arguant de ma myopie. Malgré ma myopie et mes quarante-trois ans, je suis parfaitement capable de faire campagne.. Après m'avoir chassé de l'Université rayé du Barreau, condamné à plus de onze ans de prison, sous prétexte que je manquais de patriotisme, alors que tout mon crime comme celui de mon parti et de la C.G.T. était de prévoir de loin et de vouloir empêcher la catastrophe, aujourd'hui, vous estimerez, j'en suis sûr, que la République me doit cette éclatante réparation. Vive la France.*

« *Je vous prie d'agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de mon absolu dévouement à la République.* »

« *Gustave HERVE.* »

N'est-ce pas là, encore, un magnifique libellé ! Nul ne doute que M. le ministre ne dut se sentir flatté de recevoir ces lignes de la part de celui qui voulait planter le drapeau français dans le fumier !

Quant au parti socialiste (le parti de Gustave Hervé) et à la C.G.T. on pourrait compter sur les doigts, ceux de leurs membres qui ne se rallièrent pas, sans hésiter, au fameux principe de l'Union sacrée.

Voici maintenant *Le départ des mobilisés. Manifestations patriotiques La nouvelle était attendue. Elle n'a donc surpris ni le courage ni le sang-froid des Parisiens. « Mobilisation ? C'est bien, on marchera.* » On a marché, en effet, mais beaucoup plus longtemps que ce l'on croyait, encore que beaucoup moins loin. On a marché pendant des jours, des mois, pendant des ans, au propre comme au figuré (surtout au figuré) et je crois bien que l'on marche encore. Il n'est

que de constater l'état d'esprit que l'on essaye de nous imposer, actuellement; il n'est que de considérer, cinquante ans après, les pauvres mutilés et bardés de décorations, qui viennent chaque jour ranimer la Flamme, à l'Arc de Triomphe de l'Etoile. Il n'est, enfin, que de lire ou d'entendre à la télé les propos du grand Caïd sur la grandeur de la France, sûr son unité, sa prospérité, sa mission civilisatrice, etc.

Dans le même article, voyons ce qui se passait à la *gare de l'Est* :

« *Tous les mobilisés accompagnés de leurs parents et amis, devaient faire leurs adieux avant de franchir la grille. Stoïques, les mères, les épouses s'efforçaient de contenir leurs larmes. Aussi, bien peu de séparations déchirantes se produisirent. Quant aux partants, presque tous souriants et fiers, ils se groupaient fraternellement dans la cour... Ils se rendaient en chantant vers les quais d'embarquement. Leur enthousiasme fut indescriptible. Les amis, restés derrière les grilles, leur criaient : « Et surtout, les frères, rapportez-nous nos pendules ! »*

En fait de pendules, ils ne rapportèrent même pas leurs os, ceux qui partirent ainsi les premiers jours, à une infime minorité près. C'est bien la vérité, que leur enthousiasme fut indescriptible, et qu'ils partirent en chantant. Mais il serait peut-être bon d'ajouter que tout cela ne fut qu'une flambée. Les chants se turent bientôt, et le fameux enthousiasme ne résista guère plus d'un mois ou deux. Le temps de s'apercevoir qu'on n'était pas là pour s'amuser, et que la guerre, la vraie, ne ressemblait vraiment pas à ce qu'on avait voulu leur faire croire.

Quant aux mères et aux épouses, il serait vain de leur jeter la pierre, car il faut énormément de courage pour se coucher sur les rails, devant les locomotives des trains de la mort. Beaucoup plus, surtout, qu'il n'en faut pour donner son fils ou son époux à la patrie !...

D'ailleurs, les dernières lignes de cet article sont encore plus significatives. Les voici :

« *Un seul incident se produisit : une femme antimilitariste manifestant contre la guerre, faillit être écharpée par les épouses des mobilisés. Elle ne dut son salut qu'aux agents qui réussirent à la soustraire à la foule pour la conduire au commissariat spécial.* » (*Le Figaro* et le *Petit Parisien*).

Comme on le voit, il y eut tout de même une femme assez courageuse pour sauver l'honneur ! Mais que dire de ces mégères guerrières au point de vouloir lyncher l'une de leurs semblables coupables de ne pas partager leur façon de voir sur ce qui allait se passer. Je gage tout de même que plusieurs de celles qui eurent alors de tels gestes furent assez conscientes, plus tard, pour le regretter.

Mais voici quelque chose de moins grave, tout en étant aussi significatif de l'état d'esprit régnant à Paris ces jours-là :

« *Paris, le cœur de la grande patrie, cœur qui bat à l'unisson de tous les cœurs français, donne à ses habitants une puissante impression de calme. La Comédie-Française a joué hier soir. La célèbre troupe a représenté « La Nuit de Décembre » « Le Voyage de M. Perrichon » et « L'Anglais tel qu'on le parle ». Il est bon de constater qu'aux heures émouvantes Paris n'abandonne pas la noble sérénité qui fait sa force.* »

Et qui fait ou faisait aussi la force de ces messieurs du *Temps*, car c'est dans le *Temps* que ces lignes parurent. L'on reconnait bien là le style grandiloquent et le pincement de la corde à la fois sentimentale et patriotique du bourrage de crâne tel qu'on le pratiquait déjà à cette époque. Les *cœurs qui battent à l'unisson, la puissante impression de calme, la noble sérénité*, tant de grands mots pour indiquer que les artistes de la célèbre troupe ont joué sur le plateau du Théâtre Français !

Il leur en a fallu du courage, non ?

Et puis, la note farfelue, pour ne pas dire plus : « *Une section de mitrailleuses portées à dos de mulet est arrivée cet après-midi au Champ de Mars, dans le but de protéger les appareils de télégraphie sans fil de la Tour Eiffel contre la venue possible d'aéroplanes étrangers.* » (*La Presse*).

Nul n'ignore plus, après ces trois dernières guerres, que notre état-major est toujours en retard d'une, mais de là à faire escalader la Tour Eiffel par des mulets porteurs de mitrailleuses (ce que l'on est tenté de croire en lisant le texte), il y a une marge ! Ce qui laisse surtout à penser que notre armée française ne possédait même pas de mitrailleuses portées par des voitures automobiles La suite de la guerre démontra bien que l'on ne possédait même pas de mitrailleuses en nombre suffisant, mais que, par contre, on avait des baïonnettes à ne savoir qu'en faire. Lesquelles baïonnettes, malgré les littérateurs et poètes qui s'évertuèrent à en célébrer les vertus, ne furent à peu près jamais utilisées !

Et voici pour terminer une déclaration d'un politicien belge :

« *Bruxelles, 1er août. — L'armée belge est complètement mobilisée. Le président du Conseil a déclaré : « J'ai la conviction que le territoire belge ne sera pas violé. Néanmoins, nous devons être à la hauteur de nos obligations.* »

Cette conviction, monsieur le président, ne me paraît point avoir reposé sur des bases très sérieuses, ne croyez-vous pas ?

BLANQUET

(1) Voir «C. S.» n° 318.

REGARDS SUR LE MONDE

PARIS

Des littérateurs catholiques (il n'est actuellement de succès littéraire commercial qu'en s'engageant soit dans la voie de la mythologie marxiste-léniniste (les Sartre et autres Aragon), soit dans celle des révélations religieuses) font chorus contre les persécutions religieuses en Russie...

Que penseriez-vous, dignes enfants de chœur, si, usant d'une habileté diabolique, tel individu agençait une manifestation au cours de laquelle (toutes précautions prises contre les regards indiscrets) il entrait en contact avec un dieu différent du vôtre et que, par la suite, il veuille initier les uns et enseigner aux enfants la réalité du miracle improvisé ?

De tels mensonges (qui sont à la base de votre foi commerciale), les Ecritures saintes n'étant qu'une collation de traditions et légendes grotesques, accepteriez-vous que ce nouveau saint homme puisse les enseigner ?

Bien sûr que non ! La fraîcheur de ces mensonges dans un monde trop engagé sur la voie rationnelle les vouerait à des échos ridicules... Et pourtant, il n'y aurait entre ces fraîches révélations et celles d'une époque où le manque de savoir favorisait les entreprises des Malins que l'épaisseur d'un cheveu encore plus fin que le poil de Mahomet...

Cette révélation n'aurait pas le même âge, mais la même source : le mensonge.

Or, tout le problème de l'intellectualisation et du savoir repose sur les techniques scientifiques et pédagogiques à utiliser pour corriger les erreurs et réduire les mensonges.

Nul ne pouvant prouver l'existence de Dieu, des dieux (car ils sont légion), l'hypothèse de leur existence n'étant et ne pouvant jamais être vérifiée, il y a donc lieu, non de détruire la foi par la violence — ce qui serait vain — mais d'empêcher les religions qui exploitent ces superstitions, d'en faire un objet d'enseignement, une branche de la pédagogie.

Sur ce terrain, tant les religieux que ceux qui se cantonnent dans une neutralité bienveillante et coupable, tous ces porteurs volontaires ou non de ces grossiers mensonges doivent être éliminés des cycles de l'enseignement.

Dans la recherche de la vérité on peut commettre des erreurs : on est toujours certain que, tôt ou tard, elles seront corrigées.

Dans la vulgarisation des mensonges religieux l'erreur est volontaire, un dogme sacré dont on ne peut sortir sans abolir toute croyance, sans provoquer la ruine des Eglises.

Toute affirmation qui se refuse à l'analyse est l'expression d'un mensonge. Il est donc rationnel et profondément humain qu'on lui refuse toute initiative pédagogique puisque un tel enseignement ne peut que ralentir l'ascension de l'esprit vers la connaissance.

Notre civilisation scientifique a le devoir d'interdire que le mensonge religieux (comme tous les autres) soit enseigné, participant de la liberté pour faciliter l'exploitation de l'homme.

Nous aurions compris que nos enfants de chœur s'étonnassent que la Russie réservât à la mythologie divine un traitement différent de celui qu'elle accorde à la mythologie politique, et qu'ainsi, par-dessus les dogmes s'instaurât un dialogue sur la soif des Dieux...

VIENT DE PARAITRE

«Les frères Elie et Elisée Reclus

ou

du protestantisme à l'anarchie »

Un livre qui doit figurer dans la bibliothèque de tous les libertaires.

Communiqué L. E. A.

La «Liaison des Etudiants Anarchistes» crée l'année dernière pour améliorer la propagande dans les milieux de l'enseignement, étudier les problèmes de l'enseignement dans le cadre de l'anarchie et éventuellement envisager une action syndicale, invite tous les camarades étudiants ou enseignants et plus généralement tous les militants interessés par ces questions à une *Reunion de rentrée*, le vendredi 23 octobre à 19 h. 45, rue sainte Marthe.

Pour tous renseignements : M Marc (L. E. A.) 24, rue Ste.-Marthe, Paris (10).

Informations Confédérales

Nous rappelons à tous nos correspondants que les textes urgents et les communiqués doivent être adressés au responsable du «C. S.» avant le jeudi; les nécessités de la mise en page étant à l'origine de ces exigeances.

★

DEUXIEME UNION REGIONALE

Le Congrès de la 2ème U. R. tiendra ses assises en principe, le 18 octobre prochain à la Bourse du Travail de Puteaux; ouverture à 10 heures. Si une modification quelconque intervenait d'ici là, la base en sera informée par lettre dans les plus brefs délais.

★

Les Jeunesses Syndicalistes Révolutionnaires se réuniront à cet effet le samedi 17 à 15 heures, au siège, 39 rue de la Tour d'Auvergne, Paris, (9ème). Cette réunion servira aussi de prise de contact pour tous les jeunes et en particulier les jeunes étudiants qui s'intéressent au problème du vrai syndicalisme.

UNA NOVELA DE LA EMIGRACION española en Alemania

A los 25 años del final de la guerra civil española (1939-1964) podría quizá intentarse un balance de los resultados positivos y negativos de la novela española en este último cuarto de siglo. En una reciente encuesta realizada por la revista literaria «Insula», ha señalado un crítico el peligro de que la joven escuela realista, hoy predominante en España, no logre superar ciertas fórmulas demasiado simplistas, que son útiles para hacer buenos reportajes, pero no buenas novelas. Cuando el estilo se convierte en pura mecánica, cuando la expresión degenera en tópico, el arte narrativo pierde toda su eficacia. «La experimentación formal —ha escrito Eugenio Nora, autor del mejor panorama de la novela española contemporánea— debe plantearse a partir del contenido mismo, es decir, debe ser exigida por la auténtica novedad del contenido, que es lo único que justifica y pide nuevas formas.» Pero sin olvidar que lo que da importancia y dimensión a la novela no es tanto el tema como el enfoque y tratamiento mismo, la fusión perfecta de contenido y forma. Los jóvenes novelistas españoles cultivan un realismo más superficial que profundo, por falta de rigor en el planteamiento de los problemas estéticos con los que han de enfrentarse, al intentar la novela realista de nuestro tiempo. Falta «modernidad» y universalidad en la novela española actual. Y al decir universalidad, no quiere decir cosmopolitismo, sino humanismo.

Hay que reconocer, sin embargo, que el balance de la novela española en estos años arroja algún dato positivo: existe hoy un mercado para la nueva novela que no existía hace veinte años. Los jóvenes novelistas españoles —Juan Goytisolo, Ana María Matute, Miguel Delobes, Sánchez Ferlosio y otros— están siendo traducidos a otras lenguas, y se ha alcanzado un nivel medio muy estimable, gracias al estímulo que representan los importantes premios literarios que conceden las casas editoras y los organismos estatales. Hoy puede afirmarse que en España viven de su trabajo literario 10 ó 15 jóvenes novelistas, cosa que hace 20 ó 25 años era inconcebible. Pero también es cierto que, en el saldo desfavorable, hay que anotar el hecho de que desde la guerra civil no ha surgido en España ningún gran novelista que pueda ponerse a la altura de un Galdós o un Baroja. El único que se acerca a ellos, como escritor, es Camilo Cela, prosista extraordinario. Pero hasta ahora, en un período que ya alcanza el cuarto de siglo, su obra de novelista se limita a dos o tres buenas novelas, y otras tantas que no lo son tanto, lo que no parece justificar que se le considere un novelista de la talla de un Baroja, a quien Cela admira tanto.

Por otra parte, no podemos tampoco considerarnos satisfechos con las tiradas actuales de la novela en España, que oscilan entre los 3.000 y los 5.000 ejemplares, lo que es ridículo para un país de 30 millones de habitantes, y con un mercado en potencia —el de los lectores de Hispanoamérica— aún más numeroso. Y menos podemos considerar satisfactorio el problema de la censura, que aún sigue pesando sobre los novelistas más jóvenes y avanzados, algunos de los cuales —entre ellos Armando López Salinas y Jesús López Pacheco— encuentran dificultades en ver autorizadas sus novelas por la censura oficial.

Sin embargo, ya el hecho de que no pocos jóvenes de talento hayan escogido el camino de la novela para expresarse, puede ser una garantía de un futuro más halagüeño para la novela española. Hoy por hoy, las pocas novelas de autores jóvenes que logran atraer el interés del lector pertenecen al llamado género testimonial. Y a este género, el de la novela-testimonio, pertenece una novela reciente de Angel María de Lera, cuyo título, «Hemos perdido el sol», alude a los obreros españoles —más de 200.000— que han emigrado en estos últimos años a Alemania, para lograr allí un salario de nivel europeo, que en España no pueden obtener. Angel María de Lera no es, sin embargo, un joven novelista: ha cumplido ya los 50 años, y ha vivido intensamente el drama español, lo que llamaba Baroja, con el título de una trilogía novelística, «la lucha por la vida», y la guerra civil, que le sorprendió en sus veinte años, y que sufrió como tantos millones de españoles. Lera es un escritor autodidacta, rebelde e inconformista. No nos extraña que reconozca como sus maestros a Hemingway y a Baroja, a Goya y a Solana. Lera cree que la influencia de la novela norteamericana ha sido muy beneficiosa para la joven novelística española, al descargarla de la retórica barroca —vicio muy español— del discursivismo divagatorio, y de la tendencia a poetizar más de la cuenta. En suma, que la ha hecho más humana y directa, más realista.

Angel María de Lera se reveló como novelista al publicar, en 1958, una novela excelente, «Los clarines del miedo», cuyo protagonista, un torerillo de aldea, no puede vencer el miedo ante el toro. La atmósfera apasionada y turbia de las modestas corridas de los pueblos —la acción transcurre en un pueblo de Castilla, bajo el sol del verano— está admirablemnte captada. En 1959 publicó Lera otra novela quizá más lograda aún que la primera: «La boda», que insistía en el ambiente algo brutal de los pueblos españoles, obsesionados por el sexo. Con su reciente novela «Hemos perdido el sol», uno de los bets-sellers actuales, Lera ha cambiado totalmente de escenario, pues aborda el problema de la emigración obrera española en Alemania: el drama de estos cientos de miles de trabajadores que se ven obligados a emigrar a otro país, al no encontrar en su tierra un trabajo dignamente retribuido. La mayoría de ellos no logran asimilarse al ambiente, tan extraño para ellos, de la vida alemana. No solamente es ajeno a ellos el idioma, sino el clima, las costumbres la dura disciplina, la libertad sexual, etc. La nostalgia de la tierra y el sol que perdieron —de ahí el título, «Hemos perdido el sol»— les duele cada día, y muchos de ellos no pueden resistir esa nostalgia, y regresan a su país, encontrando que ya no les basta con el sol y la tierra que soñaban, y que no pueden acostumbrarse a un salario bajo y a una vida mísera. El drama de esta contradicción es uno, entre otros, de los problemas que refleja admirablemente la novela de Lera. Para escribirla, el novelista ha vivido algún tiempo en los ambientes de los obreros españoles emigrados, principalmente en Hamburgo y Munich, y ha podido llevar así a su relato las vidas y las pasiones de algunos de esos obreros y obreras. Esta es, sin duda, la mejor novela de Angel María de Lera, no sólo por el interés del tema, sino por el empleo de la técnica realista y la expresión directa que exigía el asunto. «Hemos perdido el sol» es una de las mejores novelas de este momento, y su éxito en España ha sido seguido por el que ha tenido en Alemania, al publicarse la versión alemana.

JOSE LUIS CANO

CAMPUZANO

(Viene de la página 4)

sangre, deshidratación, tensiones dispares eran los síntomas de algo que arramblaba con porcentajes himalayescos de vidas humanas. Campuzano se salvó. Durante estos últimos seis meses se le ha visto entregarse sonriente y voluntarioso a cuantos médicos han transitado por su cabecera resistiendo los tratamientos más crueles y prolongados de la terapia moderna. Sus planes, manifestados en repetidas ocasiones, demostraban el convencimiento de que estaba atravesando una dolencia pasajera y no determinante.

La evidencia de lo contrario sólo la aceptó junto con el último suspiro...

Hay, en la vida de Campuzano, un hecho sorprendente de predestinación. En 1926 «La Novela Ideal» le publicaba una pequeña obrita llamada «Armonía». Lleva el número 65 de esta secuencia maravillosa de obritas revolucionarias de ficción y aliciente literario popular. Un tiempo después, conoce a la que será su compañera y la madre de sus hijos, Artorix y Acracia, y la misma se llama Armonía, pedagoga como él, que acaba de decirme: «¡Tán pequeño y tán grande!»...

Víctor GARCIA

Diarios y semanarios en los que colaboró Miguel Campuzano:

«Voluntad». Semanario Republicano. (Su padre, Lorenzo Campuzano, fue fundador de Unión Republicana Nacional). Valladolid. 1920-1921.

«Solidaridad Obrera». Semanario anarcosindicalista. Bilbao. 1919-1920-1921.

«Acción Social Obrera». Semanario anarcosindicalista. San Feliu de Guixols (Gerona). 1924 a 1929.

«Solidaridad Obrera». Organo de la C. N. T. Barcelona.

«El Luchador». Semanario. Barcelona.

«Acción y Cultura». Semanario. (Organo de la Confederación Regional del Trabajo de Aragón, Rioja y Navarra). Zaragoza.

«La Revista Blanca». (Revista de Sociología, Filosofía e Ideas). Barcelona.

«El Pueblo». Diario fundado por Vicente Blasco Ibáñez. Valencia.

«CNT». Madrid.

«CNT». Gerona.

«La Tierra». Diario fundado y dirigido por un gran admirador de la Confederación: Don Salvador Cánovas Cervantes, muerto en Caracas, exilado. Madrid.

«Cultura Ferroviaria». Semanario sindicalista. Madrid.

«Llibertat». Organo de los sectores antifranquistas de Mataró. 1936-1939.

«El Combate Sindicalista». Semanario. Valencia.

«Boletín». Semanario. Organo del Sindicato Fabril y Textil. Mataró. 1931-1936.

«Floreal». Semanario infantil en colores confeccionado por los alumnos de la Escuela Racionalista del Clot «Natura» en donde Juan Puig Elías también despertó muchas inquietudes libertarias entre una infancia promisora. Barcelona 1926-1929.

«El País». Diario. Caracas. 1943-48.

«Ultimas Noticias». Diario. Caracas.

«La República». Diario. Caracas. Desde 1961.

Además de su propio nombre, Campuzano había usado los seudónimos de: «Luz de Castilla», «Araceli». «Fernando Martorell», «Fermín Pinardell», «Modesto Educador» y «Amador de la Paz».

ANTENA

LA FE EN LLAMAS

TOLUCA (Méjico). — Durante una celebración religiosa en honor a San Bartolomé, patrón del pequeño pueblo de Atlatlahuca, el disparo de un cohete causó la explosión de la reserva de fuegos artificiales que se hallaban destinados para celebrar el festejo; la explosión ha causado otra secundaria que destrozó dos tanques de gas, causando grandes destrozos y la muerte de 45 personas, incluso 16 miembros de la orquesta compuesta de 17 hombres. Hay además 30 heridos de gravedad. Todo ello sin que el ingrato San Bartolomé se preocupara de ello.

VITORIA. — La iglesia parroquia» de Junguitu ha ardido. La sacristía ha sido la dependencia más afectada por el fuego. Temprano o tarde le ha llegado el 19 de julio.

SE LIBRARON CON LIBRAS

BARCELONA. — El juez instructor del sumario contra los tripulantes John Veisey, Willian Johns Jenkis, Robert Lhath y Estephen Owens, acusados de promover un fuerte escándalo, agresión e insultos a los agentes de la autoridad, hecho ocurrido el día 24 de los corrientes, ha dictado auto de procesamiento y prisión contra los encartados, señalándoles la fianza de tres mil pesetas en metálico para gozar de la libertad provisional.

RETIRO PARA OBREROS

GERONA. — Un obrero al que le faltaba un solo día para jubilarse y que había regresado hace poco de vacaciones, ha resultado muerto en Cassa de la Selva, cuando trabajaba en el arreglo del tendido eléctrico.

Ramón Prior Iturrizaga cayó de la escalera en que estaba subido y pereció instantáneamente por fractura de cráneo. Deja viuda y dos hijos mayores de edad. Tenía ya tramitada y resuelta toda la documentación necesaria para jubilarse y debía dejar de trabajar mañana.

LA VENGANZA DEL EMPLEADO

RABAT. — La sede central de la Beneficencia Española en Marruecos ha sido destruída por un incendio intencionado. El incendiario es un antiguo empleado despedido de la casa por desafecto del jefe al beneficio de sus subordinados. Una vez prendidas las llamas en el edificio el incendiario se presentó a la policía para declarar la convicción de su delito y para que fuesen llamados los bomberos. Para terminar la noticia, añadiremos que de la Beneficencia Española rabatina sólo queda el recuerdo.

LA NUEVA OLA FRANQUISTA

TENERIFE. — Un joven de 23 años ha apuñalado a su madre por no haberle esta entregado una cantidad para vicios que le había reclamado. Es tan triste el asunto que no vale la pena dar los nombres de una víctima... y de la otra. Porque al fin y al cabo, el muchacho es una flor del estercolero franquista.

DIMITIO EL OBISPO

PALMA DE MALLORCA. — Dimitió por fallecimiento involuntario el obispo de esta diócesis Jesús Enciso Viana. Durante la guerra civil fue rector del seminario de Vergara (Vitoria).

LA LOCURA DEL ORO

EL CAIRO. — Para pasar oro de contrabando por la frontera egipcia, un traficante tuvo la idea de tragarse cuatro lingotes de oro franqueando así tranquilamente la aduana del puerto de Alejandría ante las barbas de los carabineros. Pero, poco después el contrabandista sintió fuertes dolores de estómago teniendo que ser transportado en grave estado al hospital donde tuvo que declarar el hecho. Los médicos lograron extraerle los lingotes de oro de su estómago pero no en cambio salvar la vida del traficante, que falleció horas después.

POR PREOCUPADOS, LOS PRODUCTORES

MADRID. — Todos los jefes nacionales y de provincia de los sindicatos «verticales» se han reunido durante tres días en Madrid para examinar la situación económica y social. Y de común acuerdo, han decidido «expresar su profunda preocupación ante el alza constante de los precios, especialmente en lo que se refiere a artículos para el consumo».

A MALA PAGA TRABAJO ESCASO

MADRID. — Los obreros de la fábrica de automóviles «Pegaso» han pedido un aumento mensual de 2.000 pesetas. Y trabajan a ritmo lento.

MAL NOMBRE PARA UN BUEN RESULTADO

MALAGA. — Dos aviones han chocado sobre el aeródromo de El Rompedizo. Tres militares que viajaban en uno de los aparatos han resultado muertos.

REGIONAL DE ASTURIAS LEON Y PALENCIA

Pleno Regional que tendrá lugar en París el domingo, día 25 de Octubre, con el siguiente Orden del día: 1º Nombramiento de mesa. 2º Id. Comisión revisora. 3º Informe del Secretariado. a) Relaciones con Asturias. b) Id. con el S. I. c) Id. con los Grupos y afiliados en general. d) Solidaridad practicada. e) Ayuda al interior. e) Gestión durante las huelgas, etc. 4º Examinar la situación del Interior en todos sus aspectos. 5º Alianza Sindical y Frente antifranquista. 6º Estructura orgánica en el exilio. 7º Residencia y nombramiento del Sub-Comité Regional. 8º Asuntos generales.

El Pleno se celebrará a la hora y en el local señalados en nuestra Circular del 1 de Septiembre.

Por el Sub-Comité Regional de Asturias, León y Palencia, *el Secretariado.*

EL MUNDO

UN joven amigo, en plena formación mental, me escribe hondamente preocupado por las crisis constantes que agitan al mundo actual. En sus razonamientos carga todas las culpas al capitalismo occidental y, sobre todo, a los Estados Unidos de América.

El problema es complejo, pero de tan viva actualidad que bien merece ser examinado con toda audacia y objetividad, al margen de tópicos socorridos que se escriben casi siempre demagógicamente de cara a la galería.

Ciertamente, una ola de antiamericanismo se extiende por el mundo. Sin pretender defender lo que no tiene defensa posible vamos a tratar de fijar las causas y las razones de ese antiamericanismo desbordado.

Jamás ningún país como los Estados Unidos ha tenido mayores posibilidades para influenciar la marcha del mundo. Gracias a su esfuerzo gigantesco el fascismo fue parcialmente vencido en las dos guerras mundiales y ha conformado el curso de la historia moderna. Y, gracias a su poderosa influencia, se ha podido evitar, a medias, es verdad, que otro totalitarismo como el ruso haya sojuzgado a la Humanidad entera.

Tal vez un poco iluminado por ese destino, el original historiador americano Hendrich Van Loo, termina su libro «Amrica» con la siguiente invocación:

«Porque Norteamérica, este afortunado pedazo de tierra, está destinado a ser el tutor de la Humanidad futura. Es verdad que como pueblo no hemos solicitado este honor que nos han impuesto determinadas circunstancias, pero ahora que lo tenemos, ¿cuál será nuestra conducta...? ¿Qué resultará del deber que la guerra ha impuesto a nuestras jóvenes generaciones? ¿Podrán esos muchachos asumir una carga que se ha revelado harto pesada para los más animosos y experimentados de sus padres? ¿Aceptarán esta misión? Si la rechazan podrán seguir siendo ricos, elegantes, prósperos y aburridos y la historia de los Estados Unidos no pasará de ser lo que es actualmente: un episodio interesante de la historia de la Humanidad.

» Si la aceptan habrán de imponerse sacrificios y renuncias, afrontar toda especie de fatigas físicas y mentales; pero ganarán en renombre cual ninguna raza de hombres ha tenido hasta ahora.»

Cabe señalar ahora que, habiendo aceptado ese destino han fracasado defraudando las esperanzas que el mundo puso en ellos.

El final de la guerra victoriosa contra el fascismo fue saludado por todos los pueblos oprimidos —que tan grande tributo habían pagado— como el alba de su liberación. La Carta de las Naciones Unidas, la Declaración Universal de los Derechos Humanos y todos los tratados internacionales complementarios parecían confirmarlo.

Los Estados Uidos de América —y vamos a personificar en ellos al llamado Mundo Libre— han traicionado fraudulentamente esos códigos fundamentales internacionales. Y los han traicionado, como demostraremos, en su propio daño.

Fieles a esos compromisos solemnes, debieron haber operado para que ningún régimen fascista pudiera sobrevivir, al menos en la zona de su influencia. Con sólo proponérselo podrían haberlo conseguido no solamente sin quebrantos, sino aumentando su prestigio y su influencia.

Y han hecho todo lo contrario.

Por ser los más significados y los que más nos afectan vamos a limitarnos a señalar como ejemplos los casos de España y Portugal englobados. Los demás conflictos que conmueven, sobre todo, Africa y Asia enteras, más que de libertad y de independencia, se trata de una lucha tremenda de influencias entre los tres colosos, Rusia, China y Estados Unidos.

El fracaso de estos últimos en esas zonas del globo tiene como origen y prolongación la política aplicada a los casos de España y Portugal.

Esos pueblos asistieron pasmados al hecho insólito de ver que los Estados Unidos traicionaban sus pactos y compromisos internacionales, recién establecidos, apuntalando con su ayuda poderosa los regímenes totalitarios de Franco y Salazar.

No es que se inhibieran, lo que ya habría sido injusto, sino que impidieron su caída obstruyendo por todos los procedimientos la posibilidad de que en esos pueblos se estableciera un régimen de libertad y de derecho.

De ahí parte el drama intenso de sus espectaculares derrotas internacionales.

Los pueblos perdieron toda su fe en los Estados Unidos y en las democracias. Todos los demócratas del mundo, socialistas, republicanos, sindicalistas y liberales quedaron absolutamente desarmados para defender la democracia que al final de la guerra estaba simbolizada por los Estados Unidos. Ya no era posible para ellos, ni para nadie, atraer a las masas con la mística de una libertad defraudada escarnecida. Y cada vez se fueron quedando más solos.

Para contrarrestar esa hostilidad general, creyeron lograrlo con millones. Y a los pueblos en crisis volcaron sus dólares. Dólares que pierden, pues afortunadamente aún hay atributos que no se compran con millones, como son la dignidad humana y los principios morales. Lo único que han logrado es aumentar el número de sus enemigos en esos países, hasta el punto que, de muchos de ellos, como sucederá posiblemente en España, más pronto o más tarde habrán de salir a pedradas.

Resultado de esa política catastrófica ha sido el dar armas a los enemigos de la libertad. Los pueblos desamparados y humillados que no entienden de muchas sutilezas y se mueven principalmente por necesidades primarias y elementales, fueron terreno abonado para que germinaran las ideas totalitarias del comunismo.

Para combatirlo, en lugar de apoyarse en el cumplimiento de los grandes principios de libertad y de derecho que galvanizaron a los pueblos e hicieron posible el triunfo sobre el fascismo, han salvado con su concurso decidido regímenes reaccionarios y totalitarios. Por una adhesión hipócrita y a desgana de mandarines

DIALOGOS ESCUETOS

—En todos los países del mundo donde reina la democracia se tiene libertad. ¿Por qué salir a buscarla a otras partes?

—Mira: cada minuto que pasa veloz para perderse en la Nada, en todas partes y obedeciendo a distintas razones hijas casi siempre de mezquinos intereses, quieras que no, hay que soportar por parte de políticos y demagogos —y conste que cuando digo «demagogos» lo hago sin darle la acepción griega— eso de que vivimos bajo el imperio de la Democracia y la Libertad.

—¿Acaso no es eso verdad?

—Para tí lo será, para mí ¡no!

—¿Y por qué?

—Entre otras razones porque cada uno de los que hablan sobre Democracia tiene su particular manera de interpretar la Idea que dicha palabra encierra.

—Y por lo visto, tú no eres la excepción.

—Ni pretendo serlo. Para tu gobierno te diré que no creo en los gobiernos democráticos y, en cuanto a la libertad...

—¡Ah, sí! Vas a decir que no la gozas.

—Depende; según tu manera de apreciar, sí; según mi manera de ver ¡no!

—No sé a qué llamas tú mi manera de apreciar y tu manera de ver.

—Para tí que viajas en coche y para otros que tienen almas serviles, yo...

—Mira, somos amigos, pero no acepto que me insultes. Reconozco, eso sí, que entre nosotros hay muchos alcahuetes a los que desprecio.

—Los despreciarás, no lo dudo, lo cual no quita que te valgas de ellos para saber todo lo que ocurre en tu negocio y te conviene; no me negarás que gozas de algunas ventajas que no disfrutan tus compañeros: por esta razón no puedes tener tú las mismas inquietudes ni experimentar los mismos dolores. De modo que no te será posible comprender lo que ocurre a los otros cuando hablan de libertad. Tú eres una criatura que vive tranquila y feliz disfrutando la libertad condicionada que te ofrece el sistema burgués.

—Te declaro que no sé a qué llamas tú «libertad del sistema burgués».

—Llamo libertad burguesa a lo que nuestro distinguido amigo Schopenhauer llama «falsa libertad física».

COSME PAULES

(ROMAN)

par René VILLARD

Le pain noir

(SUITE)

Alors, je me fis le plus dégueulasse des dégueulasses... J'en ai bonni du vent sur la patrie... Je mentais aussi bien qu'un politicien... Aux anges qu'elle était, la colonnelle... J'étais son pote... Pour lui faire plaisir, j'aurais foutu la guerre partout... La civilisation française à coups de bombardement par aviation, partout... En l'air, les villages paisibles d'arabes... Je justifiais la torture, les camps de concentration, la terre brûlée, la ruine de ceux qui faisaient fructifier la terre, je devais me montrer encore plus fumier que son regretté traîneur de sabre... Elle en bavait, la colonnelle, je la tenais, cette fois, l'affaire, c'était du cuit... Je sentais bien que j'allais la baiser... en profondeur... J'y allais à la manœuvre, j'étais parti... Elle en jouissait... Mes élans patriotiques étaient coupés, de temps à autre, d'un juste retour sur la question principale, c'est-à-dire l'objet de ma visite, il ne fallait pas, tout de même, perdre les pédales... Elle était d'accord, complètement d'accord... Une vente patriotique que je lui faisais, elle aurait bien voulu que je lui parle des heures sur ce thème: quand on arriva à la question du cadre, elle me fit confiance pour que celui-ci s'assemble à la décoration de la pièce, je n'en trouvai qu'un, forcément, c'était le plus cher... Huit mille francs, une plaisanterie... Je lui fis signer la commande et verser la moitié de son montant à titre d'acompte... J'avais fait, d'un coup, ma journée, ma première journée, j'avais eu le baptême du feu par la veuve d'un colonel... Déduction faite de la part qui revenait à Lucien, je venais de gagner, en deux heures de baratin, le salaire de plusieurs journées de vente de journaux.

A proximité, il y avait un bureau de poste, j'y pénétrai, remis en ordre tous mes papiers, ma collection et me préparai à une nouvelle offensive. Mais, dans ce quartier, il y avait beaucoup de gens de condition très modeste... Quand je pénétrais chez eux, rien qu'à respirer l'air fade des pièces — quand il y avait plusieurs pièces, — de voir le décor, l'ameublement, de contempler les visages creusés par la misère, le travail, les soucis, j'étais désarmé... Je n'avais pas le courage de sonner chez des gens que la vie dégueulasse avait déjà bougrement sonnés... Pourtant, sur la quantité, il y en avait, des couillons, bien plus, proportionnellement, que dans la classe aisée. Le Lucien, lui, avec ceux-là, aurait fait mouche à tous les coups... Vers sept heures, j'arrêtais ma prospection; j'avais fait, comme dernier client, un célibataire qui m'avait pris un cadre d'un prix moyen. Ma première journée me rapportait plus de quatre mille francs nets pour moi, c'était mieux que de vendre des journaux au Pont du Change... Pour apaiser ma conscience qui ne me faisait pas des compliments, je décidais de ne torpiller que la classe riche ; cet engagement pris envers moi-même, je l'ai toujours tenu, je n'ai jamais saigné une mère de famille modeste, un travailleur pauvre, dont le seul crime est la crédulité, de croire toute la salade qu'on peut bonnir pour vendre très cher. Mes camarades d'équipe étaient très heureux de ma décision. Ils préféraient travailler la classe ouvrière, bien plus facile à manœuvrer... Chacun ses goûts... Je faisais peut-être moins de commandes, mais le montant de celles-ci était plus élevé.

Après cette première journée, j'avais pigé ma combine de travail, ma combine personnelle, bien à moi. La manière dont j'avais baisé la veuve du colonel m'avait permis de me rendre compte de la puissance du vent sur la clientèle... et j'y allais à la manœuvre... En plusieurs temps : présentation, précision des avantages de ma visite... après, la fin du travail... la super-combine... le disque patrie et, pour parachever le tout, le disque France... C'était du cuit... du nougat... Avec ce disque-là le tordu choisi était sûr d'y passer... Je l'assassinais en beauté... Je la baisais jusqu'aux intestins... Des vicieux en redemandaient... Le disque est formidable... Rares sont ceux qui résistent à son émission... Il faut, bien sûr, y mettre de la sincérité... Il remet en mémoire des tas de souvenirs chez l'auditeur... On brasse de la merde entortillée de papier doré... Le gars aime ça... Tout le monde aime ça... La plus écœurante des purges, bien préparée, bien maquillée, devient un dessert... On devient ami, ami, ami pour lui faire la vacherie de le torpiller... à fond... sans pitié. Ce disque a toutes sortes de variantes qu'on utilise selon les circonstances; il y a la France éternelle, la France héroïque, la France des arts, du progrès, de la civilisation... Il n'y a qu'à choisir... Le gars est toujours heureux, toujours, quand on dit : la France... Le gars pense que c'est un peu de lui qu'on parle... et il y croit... Tous ceux qui travaillent au baratin le connaissent bien, ce procédé... Il n'y a qu'à écouter les chefs d'Etats, les ministres, les députés, tous les politiciens, tous les tripatouilleurs, tous ceux qui ont besoin d'endormir... Un vrai filon que c'est... une mine... une mine d'or... Le type qui a deux sous d'imagination et qui sait utiliser ce disque, il peut vivre comme un prince... Il peut faire le tour de France, sans un sou en poche, avec son disque... Je l'avais trouvée, la jointure, celle qui banque... Par la suite, devenu ami de Lucien, je ne lui ai pas bonni ma combine... Il l'aurait exploitée avec exagération, comme tout ce qu'il faisait dans le domaine de l'escroquerie larvée... Ce filon était le mien, lui, il avait les siens de filons, je ne les aimais pas... Ils ont raison, les parents, quand ils font apprendre l'histoire de France à leurs rejetons, ça peut bougrement servir... Moi, je l'avais pas assez étudiée, mon histoire de France... Je n'avais que quelques disques; ceux qui rendaient le mieux, suivant les cas, c'était : la France de Jeanne d'Arc, la France de Napoléon, la France de 1789... Chez le bon populo, ce disque-là... du tonnerre !... La connerie des gens, c'est comme le ciel, l'espace, on ne sait pas où ça finit...

Un jour, j'entrais dans un café, dans l'intention de mettre mes écritures à jour, foutue idée que j'avais eu là... Je tombais sur la femme de Lucien, accompagnée de Roland, un représentant de notre équipe. Ils étaient assis l'un près de l'autre, très près l'un de l'autre... Ça ne me surprit pas beaucoup... Il n'y avait qu'une personne qui aurait pu être surprise, c'était Lucien... Mais lui ne se préoccupait guère de sa femme... Un peu gênés, qu'on était, tous les trois... J'allais directement à leur table et nous bavardâmes en bons camarades... Après quelques minutes de conversation sur le travail, la Lise — c'était le prénom de la femme de Lucien — m'attaqua au baratin. — Félix, qu'elle me dit — je ne m'appelais plus petit Louis, mais Félix — vous êtes un chic type... si... si..., je l'ai deviné dès le premier jour... alors, prouvez-le... Je ne voudrais pas que Lucien sache que nous nous sommes rencontrés ici, tous les trois... Puis-je compter sur vous ?... — Bien sûr, bien sûr, répondis-je, je n'ai aucun rapport à faire à Lucien en dehors de mon travail. — Et c'était la vérité. L'affaire en resta là, il n'y eut pas de suite désagréable pour personne, tout au moins pendant que je fis partie de l'équipe. Mes finances remontaient rapidement. Deux semaines après mes débuts, je m'approvisionnais en linge et en garderobe... C'était nécessaire... Tout doucement, je sortais de la misère noire qui avait été le lot de mes premières semaines de liberté.

Une fois, je suis sorti avec la Lise; il s'agissait de voir un client qui n'en était pas un... autrement dit, il n'avait pas répondu au concours, il n'avait pas gagné... Cependant, il désirait recevoir notre visite. Le Lucien, ce jour-là, avait des occupations, inutile d'insister... Le client désirait nous voir du fait qu'une de ses voisines avait été très satisfaite de nos bons rapports et de notre travail; de quoi se marrer... Le Lucien se méfiait un peu... On se méfie toujours, quand on n'a pas la conscience tranquille... Les clients sont des corniauds, mais tout de même... Le Lucien m'avait donc demandé d'accompagner la Lise... On ne sait jamais... Il y a des gens qui ont la rancune tenace... Pour lui faire plaisir et ne pas laisser la Lise en difficulté, j'acceptais... C'était pas du tout ce que s'imaginait Lucien, pas du tout. Pas méchant, pas vindicatif, qu'il était le client... J'ai laissé la Lise travailler, elle m'avait présenté comme un inspecteur de la firme... Le client était un bon corniaud, si le Lucien avait été là, il aurait fait du grabuge... Il serait parti avec les économies du client, le tiroir du buffet, le buffet, la salle à manger, il manquait de mesure... J'avais pas son étoffe, heureusement pour moi... Il me restait, malgré tout, malgré toute la merde dont je sortais, encore un peu de conscience, pas beaucoup... juste pour me juger comme je le méritais... C'était marrant de voir la Lise s'expliquer au boulot... marrant que c'était... Elle qui était la bonne camarade, gentille, aimable, régulière, elle devenait, dans le boulot, brève, sèche, dure, vache, pour un peu elle aurait engueulé le client, je ne la reconnaissais plus... Foutu métier tout de même... L'affaire suivait son cours sans histoire, mais il fallait bien essayer, tout de même, de rendre la poire plus juteuse... ça allait trop bien... Quand le client a été décidé sur la photographie à faire agrandir et encadrer, j'ai pris part au débat et j'ai laissé tomber, avec toute l'assurance de mon titre d'inspecteur :

— Vous permettez...

(A suivre.)

EN CRISIS

y dictadores se han ganado la enemiga de las élites de esos pueblos que, al final, son las que triunfan.

Tal política descabellada que les ha hecho perder su influencia en el mundo queremos creer que le ha sido inspirada por el pánico a ese otro totalitarismo de Oriente que, siendo más funesto todavía para la causa de la libertad, ha sabido contabilizar en su favor los fracasos de los Estados Unidos. Pero cualesquiera que hayan sido los fracasos y los errores de éstos, y han sido enormes, como hemos demostrado, no puede conducirnos a escamotear y a silenciar la política de ese otro coloso que desde el final de la guerra —y siempre— constituye la gran amenaza mundial.

Rusia no fracasó tanto en su política, porque ella representa en sí la negación fundamental de los derechos de la personalidad humana.

Los vicios imperialistas y reaccionarios que atribuimos a los Estados Unidos los tiene la U.R.S.S. con el agravante de que algunos aspectos favorables, como son, por ejemplo, la libertad de organizarse, de reunirse, de pensar pública y privadamente, de criticar y, en fin, cierto respeto a los derechos humanos, están absolutamente desterrados de la U.R.S.S., de la China y de los países que sojuzgan, así como en los que logran penetrar con su influencia.

No hemos de esforzarnos mucho en demostrar que las características de esos regímenes son indiscutiblemente totalitarias. Ahí están los hechos que hablan con aterradora elocuencia. Los asesinatos de los pioneros de la Revolución de Octubre, la deportación y muerte de millones de opositores en Siberia, las purgas gigantescas, la fría y sumaria liquidación física suprimió toda oposición. El polo de atracción que Rusia representa para el mundo está simbolizado por el muro de Berlín construido para evitar que sus súbditos abandonen en masa un país que no debe resultarles muy confortable.

En Rusia y sus satélites se dan todas las condiciones reunidas de regímenes totalitarios y policíacos. Cualquier veleidad de independencia y de libertad, como en el caso de Budapets, es sofocado a sangre y fuego con nubes de tanques.

Ciertamente, en los últimos años se ha producido una evolución en el régimen que, de acentuarse, volviendo a las fuentes del socialismo, abriría una esperanza al porvenir. Pero aún está muy lejos de ello.

Mientras tanto el mundo actual se encuentra en una encrucijada en que todas las salidas aparecen cegadas. Las masas primarias no meditan mucho ni reaccionan. Aceptan sin resistencia lo que se les impone y se conforman a poco que se atiendan sus intereses y sus instintos. En los pueblos asiáticos y africanos se produce esa marea contra el Occidente, porque era el colonizador directo, pero mediante una propaganda sabiamente dirigida caen bajo la domesticación de la U.R.S.S. y de la China. Esa propaganda llega a tal refinamiento que sostienen escuelas para iniciar a sus agentes en los ritos de la magia oriental que tiene muy poco que ver con el comunismo, pero que sirve magistralmente para dominar y dirigir a esos pueblos.

⁂

Enemigos de todas las tiranías, nuestra mayor condenación ha de ir preferentemente dirigida contra los mayores usurpadores de la libertad y contra quienes menos respetan los derechos inalienables del ser humano.

No es que hayamos de hacer la apología de ningún sistema de gobierno, todos los cuales nos parecen detestables. Los derechos y libertades que disfrutan algunos pueblos de Occidente no son necesariamente potestativos ni obra de sus gobiernos. Han sido adquiridos tras hondas conmociones sociales, como la Revolución inglesa en 1640-1653, la francesa en 1389 que, sobre todo esta última, aceleró en el mundo el proceso de emancipación humana. Y gracias también a los esfuerzos realizados por algunos jóvenes pueblos de Norteamérica que, influenciados por la teoría de Loche, Spinoza, Rousseau yá más tarde, Proudhon, constituyeron las estructuras políticas del pueblo americano con su sólida tradición liberal.

Esos derechos y esas libertades no son nada despreciables, para tantos millones de seres que hemos vivido tan repetidas y negras épocas de terror e incertidumbre. Sabemos lo mucho que representan. Sólo los insensatos y demagogos pueden ignorarlo.

El hecho de que puedan negarlo en la prensa y en la tribuna, ya es una demostración de su eficacia. No tendrán ocasión de hacerlo en Rusia, en China ni en los diversos países bajo su yugo.

Como muy bien dice Rocker en «El Pensamiento Liberal en los Estados Unidos»: «Tucker tenía completamente razón cuando decía que por mucho que repudiemos la sociedad *burguesa*, preferimos la libertad que nos asegura, a la esclavización completa del socialismo de Estado. Pues la ardiente e hirviente lucha del presente, que eleva a algunos y hunde a otros, que a algunos hace ricos y a muchos pobres, pero que, sin embargo, no encadena completamente a nadie ni le priva de la esperanza en un mundo mejor, es sin duda mucho menos penosa que el ideal de una comunidad uniformada de bueyes uncidos en el yugo y esclavamente obedientes.»

Cierto es que ante el panorama que comentamos el idealista queda perplejo y desesperado. Hay pocas escapatorias a esos dilemas terribles. Por el camino nuestro pocos se aventuran. Va quedando cada día más solitario.

A pesar de ello nuestra desesperación no ha de llevarnos a desconfiar de todo y de todos. Nuestra vieja opción tiene plena vigencia: el camino que conduzca a la libertad del hombre, a la justicia social, a la paz universal, a la supresión de las fronteras morales y territoriales, al federalismo y a todo lo que pueda acercarse a ello y posibilitario en el afán de cada día. Aunque parezca que avanzamos por un camino solitario, pues tenemos la certidumbre de que, o la humanidad desaparece víctima de sus trágicas contradicciones, o un día, no muy lejano, ese camino se poblará de multitudes liberadas.

JUANEL

Nuestra crisis, su análisis y posibles soluciones

XII. — POR UNA ECONOMIA CONFEDERAL SOCIALIZADA

El vacío que ha dejado en nuestro movimiento el falso prisma revolucionario hay que llenarlo con un equivalente acorde, sin embargo, con las realidades del mundo contemporáneo. Y acorde, además, dentro de lo posible, con nuestra ética, en su acepción más constructiva. Si no somos capaces de llenar este vacío convenientemente seremos retirados de la circulación como movimiento popular y pasaremos a ser un magnífico ejemplar en el museo de antigüedades. No nos dicta estas amargas palabras el desfallecimiento en nuestras viejas convicciones sino la bogante trasmutación de factores metiéndosenos por la retina.

La gran transformación del mundo moderno es la desproletarización del proletariado. El concepto clásico de «proletario» se refiere ahora a unos países con respecto a otros no a la clase de un país con respecto a las demás clases. El proletariado de Francia, Suiza y Alemania, pongamos por caso, no es la clase trabajadora francesa, suiza o germana, sino los emigrados españoles, portugueses y argelinos.

En los países de economía desarrollada la clase media y la clase trabajadora tienden a confundirse. No porque la pequeña burguesía se proletarice, como tiene vaticinado Marx, sino porque la clase trabajadora tiende a aburguesarse. Los hijos de los obreros tienen hoy opción al estudio de las ciencias y de las técnicas; y aspiran a ser empleados, oficinistas, ingenieros, maestros (proletariado de cuello blanco) o, en último extremo, obreros altamente calificados.

Hay una acusada tendencia en esta nueva clase a la nivelación de los recursos. Hay una mayor movilidad social debido al libre acceso a los estudios superiores. Hay la elevación del nivel de vida. Hay las mil y una variantes de la Seguridad y la Asistencia Social. Hay la producción masiva de bienes de consumo y de confort que indirectamente beneficia también a los humildes presupuestos. Hay, en fin, el derecho a la pereza un mes al año.

Este enjambre de nuevos factores conspira terriblemente contra el viejo dogma de la revolución social liquidadora y hasta contra la clásica lucha de clases. El que no quiera abrir los ojos peor para él. Pero no tiene derecho a interponerse en la trayectoria visual de los demás.

Claro que no todos los países son Francia, Bélgica, Suiza, Alemania, los Países bajos, Inglaterra y Escandinavia. No importa, el mundo occidental evoluciona en este sentido, y el deber del hombre evolucionado consiste en atisbar los acontecimientos, percatarse de las palpitaciones del mundo en que vive, mirar lejos y estar siempre prevenido. Las naciones «proletarias» de hoy no tendrán más remedio que bailar al son de la música que les toquen. Hasta los países «proletarios» del Este (ejemplo de Rumanía) empiezan a desbordar la cortina de hierro para plegarse a la ley de los vasos comunicantes.

España ha recibido en plena faz el impacto de la Comunidad Económica Europea. Un régimen chapado según la más mohosa tradición ha empezado a comprender que, según van las cosas, no hay más remedio que empezar a aclimatarse. Y aun a contrapelo ha iniciado los primeros pasos de una retirada estratégica escalonada. ¿Vamos a ser los únicos en quemar los barcos y volar los puentes?

Es incuestionable que no se trata de convertir a la futura C. N. T. en una Federación Nacional de Cooperativas agrícolas e industriales. Aunque quisiéramos nos faltarían los medios para tamaña empresa. Se trataría de incorporar como una Federación Nacional más, o como se crea más ventajoso, el movimiento colectivista futuro, que tenemos el deber de poner en pie, en el campo y en la ciudad, al engranaje económico de la C. N. T., empezando por dar a la C. N. T. un contenido económico que, salvo en la época de nuestra guerra, no ha tenido nunca.

Las cooperativas de producción, objeto de nuestros desdenes, eran el espejo devolviéndonos nuestra propia imagen. Fea ésta, nos liábamos a puñetazos con el espejo. Así nació la leyenda negra de las cooperativas. Hemos demostrado que desde los primeros momentos la organización obrera las miró de soslayo, convencida del dogma de la revolución inminente, y les puso la brida sobre el cuello. Libradas a sí mismas, desamparadas de la savia idealista, el extravío fue fatal.

No es ninguna gloria que los anarquistas se mantuvieran al margen de esa aventura pequeño-burguesa, capitalizando los traspiés con su propaganda derrotista. A derechas o a tuertas el cooperativismo hizo su camino. La Federación de Cooperativas Catalano-Balear llevaba el 19 de julio más de treinta años de existencia. Un campo de experimentación de nuestros postulados, de enormes proporciones, lo habíamos dejado yermo.

Y sin embargo, las colectividades del 19 de julio, ¿qué otra cosa fueron sino el reflejo de la leyenda negra cooperativista? Las había de humildes pañales y linajudas, ricas y pobres, solidarias e insolidarias. Recordemos los rugidos de indignación del Ramo de la Madera de Barcelona contra el reino de taifas colectivizado. Y estas colectividades que Anselmo Lorenzo hubiera llamado «vivero de nuevos ricos» gozaban de los favores orgánicos y estaban servidas por nuestra propaganda.

Costó lo suyo meterlas en vereda. En el campo llevaron a cabo esta tarea las Federaciones Regionales de Campesinos que crearon a su vez las Federaciones de Colectividades con un criterio solidario a toda prueba y con un sentido económico y estadístico no menos riguroso.

En las ciudades la socialización fue más trabajosa debido a la condición humana menos flexible, el contrapeso oficial muy fuerte también y a que el flujo económico nos había pillado desplazados. Entonces nos dimos cuenta del enorme perjuicio que la demagogia había inferido a nuestras Federaciones Nacionales de Industria, estructura única para entrenar y ambientar a los militantes en la disciplina económica, imprescindible el 19 de julio para llevar a cabo la fase de socialización y corregir a la vez el colectivismo de mordiente regresiva.

Pues habíamos tenido a la C. N. T. sujeta a las perspectivas corporativas, políticas e insurreccionales. Las preocupaciones económicas no pasaban de las secciones técnicas de los sindicatos. No llegaban a los organismos federativos. Estas mismas secciones técnicas no mantenían relaciones con las afines de otras localidades o regiones. La C. N. T. en tanto que complejo relacionador, se limitaba a la agitación, al proselitismo de aluvión, a la crítica demoledora, a la conspiración y a la insurrección. Las secciones técnicas de los sindicatos estudiaban bases de reivindicaciones, las presentaban a la burguesía, discutían con ella los aspectos técnicos, declaraban huelgas y las sostenían con gran entereza y a veces con heroísmo. Era toda la función económica que realizaban. De sindicato para arriba —comprendido éste— no se hablaba de ladrillos, ni de metros cúbicos de madera, ni de redes de comunicaciones, ni de gráficos de producción, ni de estadística, ni de administración. Si se nos permite la expresión la C. N. T. era una organización eminentemente política.

Las Federaciones Nacionales de Industria tendían a hacer de ella esa organización revolucionaria económica que aspiraba a relevar ventajosamente al capitalismo de sus responsabilidades en el campo económico de la producción, la técnica y la distribución. Las FF. NN. de Industria fueron juzgadas un lastre para la agilidad revolucionaria por los radicales del congreso de 1931, y su implantación fue saboteada.

La revolución nos sorprendió sin tener en pie las FF. NN. de Industria y toda la fermentación colectivizadora industrial y de los servicios anduvo de cabeza. La fase socializadora marcó un considerable retraso que se reveló de funestas consecuencias. La falta de agilidad permitió que nos sorprendiera la marejada contra-revolucionaria.

Hasta últimos de febrero de 1937, siete meses después de la crisis revolucionaria, no se formaron en Cataluña las FF. NN. de Industria. Hasta el 15 de enero del siguiente año no tuvo lugar el Pleno Económico Ampliado convocado para articular una economía confederal socializada. Este año y medio de retraso fue de fatales consecuencias para una de las más bellas experiencias de la historia revolucionaria.

JOSE PEIRATS

Crónica irreligiosa

Los obispos de Córdoba (Argentina) como sabemos, se levantaron furiosos como fieras en defensa de la libertad de enseñanza. ¿Y cómo entienden la libertad de enseñanza? Pues que todo el mundo aprenda, únicamente lo que enseñan ellos. Como ellos se guardan muy bien de enseñar que esa religión la tenemos en el país porque se filtró pegada como una ladilla a los ejércitos conquistadores con el pretexto de protegerles de toda derrota con la ayuda del cielo. Veamos de qué derrota protegió a los conquistadores, y para qué nos sirve a los argentinos.

Si por enseñanza libre, tan cacareada, podríamos entender que la verdad ya se puede enseñar en la Argentina, enseñaríamos lo siguiente con permiso de la libertad: Nuestro país fue invadido por dos invasores juntos, bien diferentes, uno provisto de armas, y otro armado de un personaje de ficción infinitamente poderoso, y uno y otro en busca, a cuál más ferozmente, de las razones materiales de nuestra tierra.

Cuando un día tuvimos la valentía de expulsar a uno de los dos invasores, al armado con armas, bien lejos estuvo nuestra valentía de expulsar juntamente al otro invasor solapado más duro de pelar, armado de su arma secreta, para quedar definitivamente libres de invasores, y no a medias como lo hicimos. Resultado, que la Argentina, por más que quieran tergiversar indignos vendepatrias que tanto cacarean la libertad puestos de rodillas a los pies del invasor, es un país invadido y no libre desgraciadamente, y el jefe de la invasión tiene su cuartel general en Roma. Para este invasor de inmensa hipocresía ha sido el fabuloso negocio del descubrimiento de América, y no para el invasor en armas. Y mientras existen ejércitos tontos que lo defiendan (invasor o contrainvasor a la religión le tiene sin cuidado) la hipocresía tiene su negocio redondo asegurado. ¿Qué cariño puede esperar nuestro país de ese jefe invasor como no sea explotarlo? ¿Y ésto no lo ven los dirigentes de nuestro país y los directores de diarios que son personas de tanta inteligencia? Cada día ese jefe extranjero que maneja nuestra patria tan a su conveniencia y sin reparar en gastos puesto que es el pueblo invadido quien los paga y no son pocos, aumenta descaradamente desde su cuartel general el número de obispos, arzobispos, enseñanza libre y no libre y fuerza aplastante de toda índole para chupar la sangre de los argentinos, sin que una sola voz se atreva a levantarse contra esa poderosa autoridad invasora que con tanta habilidad y astucia tiene de rodillas con la boca abierta y la lengua fuera a los cacareadores de la libertad. Y pensar que esa montaña de miles de millones de pesos, sudor argentino, que tanta falta hacen para construir viviendas, se les chupa el invasor con el cuento estúpido de un personaje de ficción infinitamente grande. A este personaje lo llaman Dios, el Creador, el Señor, el Salvador, el Omnipotente, la divina Providencia, el rey del Cielo y de la Tierra, la infinita Grandeza, el Espíritu, todo menos lo que es: Personaje de ficción. Por que hay que ver lo que imagina esa masa de miles de individuos con la imaginación fija en idear diabólicas imaginaciones para hacer creer a la gente que el personaje de ficción infinitamente grande no es personaje de ficción sino un auténtico personaje que total no le falta más que la carne y los huesos del cuerpo.

Cuando un día la religión vió las de perder y que la ayuda de Dios infinitamente poderoso era pura supercheria para que cayeran destrozados al empuje de los argentinos los ejércitos conquistadores bajo la santa protección del Cielo, cambió como un demonio las bendiciones y acá se quedó en suelo argentino para no largar su presa con mucha facilidad, y su presa son la enorme acumulación de miles y miles de millones de pesos, m. n. (que la Iglesia llama «nuestros valores espirituales») verdadero cáncer que devora la riqueza más grande de la Nación. Ahora ya se siente como en su propio reino y la autoridad suprema de «mi Amadísima Hija Argentina», dominada y bien mansita que nadie puede zafarse de su garra, segura de que no hay guapo que le plante cara. Saben de sobra los invasores que costaría mucha sangre, mucho dinero, mucho trabajo, muchas lágrimas y sacrificios, si pretendiéramos sacar de nuestro suelo patrio ese tumor canceroso que con su hipocresía y astucia consigue embaucar al ejército nacional para que dispare sus armas contra su propio pueblo para defender a ellos. Increíble, pero es así. Y se comprende. ¿Qué otro resultado puede esperar el ciudadano puesto de rodillas a los pies de esa masa imponente de individuos bajo las órdenes implacables de una autoridad extranjera que por única misión y trabajo les impone la tarea de fanatizar al pueblo invadido para tenerlo víctima segura? Ese fanatismo, hermano gemelo de la locura quijotesca, lógicamente no trae otra cosa que desgracias. Si Don Quijote, por causa de su locura, sólo veía en su delirio gigantes con unos brazos de tres leguas que no había más remedio que arremeter con la lanza, el pueblo argentino fanatizado sólo ve en su delirio a un Dios infinitamente grande que no hay más remedio que amar sobre todas las cosas o estamos perdidos. Y no es peor aquella locura que este fanatismo. Viviríamos en una bendita tierra en paz y buena armonía, si no fuera por esa maldita enseñanza religiosa que nos divide en dos bloques: Uno que quiere librarse de supercherías que fanatizan, y otro bloque que defiende con ciego fanatismo los intereses del invasor. Es necesario abrir los ojos de la inteligencia, para ver clara la tremenda desgracia que nos trae esta invasión religiosa que se filtra por todas las ramificaciones de la sociedad con la única misión y trabajo de encandilar y fanatizar para tenernos víctima segura.

Joaquín FABREGAT

(Seguirá)

C. N. T. ORLEANS S. I. A.

Salle Hardouineau, el sábado 17, a las 21 horas, continuación del Ciclo de conferencias culturales. Después de la brillante conferencia de José Peirats, pasará por ésta tribuna el compañero Lizcano que disertará sobre el interesante tema: «La España del Quijote y el Quijote del mundo».

Esperamos que los compañeros y españoles de Orleans, asistirán animando así a la comisión que los organiza y a las ideas de redención humana.

Centenario proletario

La Asociación Internacional de Trabajadores

(Continuación)

En el octavo punto, y último del Congreso, se aprobó redactar un manifiesto para el Primer Congreso de la Liga de la Paz y de la Libertad, que tenía que reunirse los días 9 y siguientes del mismo mes de septiembre en Ginebra:

La resolución, obra de Guillaume, decía así:

«El Congreso de la Asociación Internacional de Trabajadores, reunido en Lausana,

«Considerando:

«Que la guerra pesa principalmente sobre la clase obrera, porque le priva, no sólo de los medios de existencia, sino que son los trabajadores los que vierten la sangre;

«Que la paz armada paraliza las fuerzas productivas, no pide al trabajo más que obras inútiles e intimida la producción amenazándola con la guerra;

«Que la paz, primera condición del bienestar general, debe ser, a su vez, consolidada por un nuevo orden de cosas que imposibilite en la sociedad la existencia de dos clases, explotada la una por la otra;

«Debe adherirse plena y enteramente al Congreso de la Liga de la Paz y de la Libertad que se reunirá en Ginebra el día 9 de Septiembre; sostenerle enérgicamente y tomar parte en todo cuanto emprenda para realizar la abolición de los ejércitos permanentes y el mantenimiento de la paz, con el fin de alcanzar lo más pronto posible, la emancipación de la clase obrera, y para librarse, al mismo tiempo, del poder y de la influencia del capital, así como ir a la formación de una confederación de Estados libres de toda Europa.»

Se aprobó también, una enmienda de Tolain que decía:

«El Congreso:

«Considerando que la guerra tiene por causa primera y principal el pauperismo y la falta de equilibrio económico;

«Que para llegar a suprimir la guerra no basta licenciar los ejércitos, sino que hace falta modificar la organización social en el sentido de establecer un reparto cada vez más equitativo de la producción.

«Subordina su adhesión a la aceptación por el Congreso de la Paz de la declaración que precede.»

Hay una cierta trabazón entre la Liga de la Paz y de la Libertad y la Asociación Internacional de los Trabajadores que, a modo de paréntesis, obliga a referirnos a ella.

Establecida por iniciativa del saintsimoniano Charles Lemonnier, la Liga logra la adhesión de más de 10.000 firmas entre las que se hallan las de John Bright, John Stuart Mill, Garibaldi, Victor Hugo, Luis Blanc, Edgar Quinet, James Fazy, Cremer, Ogarev, Herzen y otros. Sus intenciones eran las de fusionar los deseos de paz con la unión de Europa bajo un gobierno republicano.

Muchas buenas intenciones pero, desgraciadamente, obstaculizadas por infinidad de ideas heterogéneas. Garibaldi, asistente al Congreso, ruega al mismo que «adopte la religión de Dios» en contra del Papado, «la más perniciosa de las sectas». Los pocos católicos que habían protestaron y más lo hicieron los ateos mayoritarios. Los delegados de la Internacional abogan por la proclamación del socialismo mientras que en la sala están presentes algunos conservadores...

Felizmente que, por otra parte, «en general, la audiencia había venido a aplaudir y a admirar, no a criticar, por lo que calurosos aplausos, indiscriminadamente, saludaban a cada orador» (36).

Bakunin aparece en ese Congreso rodeado de una aureola de gigante. Su figura llegó a ofuscar a la del gran Garibaldi y su discurso, desgraciadamente perdido para la posteridad porque los taquígrafos no lograron seguirlo en su rápido francés, fue uno de los más aplaudidos.

La trabazón entre ambas organizaciones, la de los trabajadores y la de la Liga de la Paz, significaba, en el fondo, una incongruencia más. Chaudey, miembro de la Liga, ateniéndose precisamente a los acuerdos del Séptimo punto de Lausana propuso una especie de pacto que Fribourg sintetiza así: «Los trabajadores ayudarán a los burgueses a reconquistar las libertades políticas, y en compensación la burguesía cooperaría en la manumisión económica del proletariado.» Se trataba, en definitiva, de una negación de los principios internacionalistas los cuales se oponían a las relaciones oficiales con organizaciones políticas.

Muestra empero, y por otra parte, la sana ambición de los Internacionalistas en querer estar presentes en todo atisbo progresivo especialmente en aquellos que significaran un remedio para la belicosidad reinante que, tres años más tarde, colocaría a franceses y alemanes frente a frente en los campos de batalla.

El III Congreso de la Internacional se celebró en Bruselas entre los días 6 y 13 de septiembre inclusive de 1868. Bakunin ya era miembro de la misma. Elpidin patrocinó su ingreso, en el mes de junio o julio del mismo año, a través de la seccional de Ginebra. Los proudhonianos, como esperaba Marx, iban a ser vencidos pero no en su favor sino en favor de otra corriente, también anarquista, de la que Bakunin pasaría a ser la figura más descollante.

Bakunin irrumpía en pleno en la época más fértil de su vida revolucionaria. Durante años, dando pie a impulsos temperamentales que lo convertían en hombre-océano, abarcándolo todo, había adherido a aquellas organizaciones revolucionarias en las que esperaba poder ejercer su influencia; no contento con ello, creaba «sus» propias organizaciones. En 1864, recién llegado a Europa después de su odisea siberiana, crea una «Alianza de la Democracia Social», seguidamente surge la «Alianza de los Revolucionarios Socialistas» y, por último «La Fraternidad Internacional». Se trata, en realidad, de la misma entidad con diferentes ropajes que ha merecido, por parte de los marxistas, los más enconados ataques y de la que tendremos que ocuparnos posteriormente. Hay que añadir, por el momento, otra organización que siguió de poco al Congreso de Bruselas y al II de la Liga de la Paz y de la Libertad que tuvo lugar en Berna del 21 al 25 de septiembre. Bakunin, con la corriente socialista de la Liga crea la «Alianza Internacional de la Democracia Socialista».

VICTOR GARCIA

(36) E. H. Carr.—«Michael Bakunin». pág. 344.—New York 1961.

COMUNICADOS

F. L. DE OULLINS

Celebrará reunión extraordinaria el domingo 18 de octubre, a las nueve y media en el local habitual.

Dado el interés de los puntos a debatir y a tenor de la situación por que actualmente atraviesa nuestro movimiento libertario en el exilio, recomendamos la asistencia de todos sus militantes.

F. L. DE TOURS

Celebrará asamblea general el día 18 a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo. Reunión de gran interés que requiere la asistencia de todos.

F. L. DE MARSELLA

La F. L. de Marsella convoca a sus afiliados a la Asamblea que ha de celebrar el domingo día 18 de los corrientes en su local social, 12, rue Pavillon, 2ème Etage, a las nueve y media de la mañana. Dada la importancia a tratar en la misma esperamos una nutrida y puntual asistencia.

F. L. DE THIAIS

Convoca asamblea general para el domingo 18 de Octubre de 1964, en el lugar y hora de costumbre. Rogando puntualidad y máxima asistencia.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Invnta a sus afiliados a la reunión general que se celebrará el domingo día 18 de octubre a las nueve y media de la mañana. Debido a los asuntos a tratar rogamos la asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE PARIS

Asamblea general para los días 17 (sábado) por la tarde y 18 (domingo) por la mañana. Rogada la asistencia de todos los afiliados.

F. L. DE ORLEANS

Convoca asamblea general para el sábado día 24, a las nueve y media de la noche, en el lugar de costumbre. Dada la importancia de dicha asamblea, esperamos la presencia de todos los compañeros.

REGIONAL DE LEVANTE EN EXILIO

Se convoca a todos los compañeros de nuestra región a la próxima asamblea del día 18 de octubre a las 10,30 de la mañana en nuestro local de la calle Ste.-Marthe.

Dado el importante resurgir de nuestro grupo regional y el inconveniente de convocar a todos por correspondencia tomen buena nota todos los compañeros del día y la hora de la próxima reunión para no faltar a ella.

Ningún militante consciente puede substraerse a la actividad regional por ser la mejor y más posible conexión con España, la región de origen. La continuidad de nuestro glorioso pasado con vistas al futuro depende de nuestra actividad presente.

No lo olviden los que hacen continuas manifestaciones de cariño a la C. N. T. *El secretario.*

REGIONAL CATALANA, PARIS

Por imposibilidad de local no pudo tener efecto la asamblea anunciada para el día 11 del corriente. En consecuencia, la misma tendrá celebración el domingo 25 de octubre a las 10 de la mañana en 24, rue Ste-Marthe

Que cada compañero traiga a otro consigo, como mínimo.

Le gala annuel de «LIBERTE»

VENDREDI, 16 OCTOBRE 1964 (en soirée)

Salle de la Mutualité, avec **Jean Ferrat et autres artistes**

Organisé au profit de notre action de la propagande et de la solidarité

Ouverture des portes: à 20 heures.
Spectacle: 20 heures 45.
Vente des invitations: à 24, Rue Sainte-Marthe, Paris, X^e.

ADMINISTRATIVAS

Fco Fradera, Alemania. Devuelta prensa y carta. De haber cambio, da la nueva dirección.

José Ramirez, Arles. Recibida la tuya. Retiramos envío como indicas y esperamos giro.

DONATIVOS PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

París, Jaén 4,00; Palencias 15,00; Juan y Elvira Ferrer 5,00; José Llasat 5,00; Una libertaria 40,00; Gual 5,00; X. X. 5,00; Ortola 5,00; Criach 5,00; Manent 10,00; Justo García 15,00; Gual (sobrante de una gestón) 4,00. *Royan*. Resultado subasta de la concentración Núcleo Charente Poitu del 19 de Julio, 67,50; Amis de S. I. A. Royan (Sanpedro, Clavería y Floristán) 10,00. *Roanne*. Antonio López 10,00. *Villeurbanne (Rhône)*. Una Charra 10,00. Total: 215,50.

Nota: El donativo de Andrés Martínez, Ivry, en nuestro número anterior aparecido en blanco, es de 5,00 francos.

«EL LIBRO DE PEDRO» de Han Ryner

Edición de 100 ejemplares de gran lujo propio para bibliófilos y bibliotecas. Profusamente ilustrado en bojes con reproducción en viñetas. Impresión en Europa negrita sobre papel pluma.

Es un trabajo artístico y de alta cultura realizado por la Editorial Vértice, Calzada de Tlalpan, 1554-D. México 13, D. F.

Por más referencias, Juan Ferrer, 24, rue Ste.-Marthe, París (X).

Fausto García, Londres. Recibido envío. Bien por el arreglo. Se publicará en lista pro ancianos.

J. Floristán, Royan. El giro de 85,50 frs. se recibió el 23-7-64. Falto de datos para distribuirlo, pasó a «Combat» en espera. Ahora en nuestro poder, hacemos el debido reparto. Aparecerá en listas tal como indicas.

Boronat, Lunel (Hérault). Recibido giro 9,10 frs. pagando «Combat» num. 313-316. Dime con que giros pagastes num. 299 al 312.

Pérez Guzmán, Decazeville. Recibida tu carta y envío. «Combat» hasta 30-9-64 y «Umbral» hasta 31-12-64.

Oriol Vicente, Nouville (Rhône). Recibido giro 16,00 frs. «Combat» y «Umbral» hasta 30-6-64.

L. Porras, St.-Henri. Recibido giro pago «Combat» núm. 311-317. «Umbral» núm. 31-32. De acuerdo.

Pedro Navarro, Annecy. Recibido tu giro. Pagas «Combat» hasta 30-6-65.

Soldevila, Tours. Recibido tu giro. Pagas «Combat» y «Umbral» hasta 31-12-64.

Torrents, Clara (P. O.). Recibido giro 30,00. «Umbral» núm. 30-31-32 y «Combat» 304 al 313. Aclara giro sobre «Combat» 294-303.

Pascual Antonio, St.-Esteve (P. O.). Recibido giro 30,00 frs. Pagas «Combat» hasta 31-12-64 (20 frs.). 10 librería. Faltan 1,10 del envío. Si este no se recupera se pierde dinero sobre los libros. De ahí se añada a cargo del solicitante.

José Pons, Grenoble. Recibido tu giro 8-10-64. De acuerdo distribución según talón «Combat» núm. 317 y «Umbral» núms. 31-32.

UMBRAL

Sumario del número 33

Luis di Filippo: **PI Y MARGALL. «LOS ESTUDIOS SOBRE LA EDAD MEDIA».**

Montiel Ballesteros: **¡ESPAÑA! EL COMPAÑERO (poesías)**

Angeles Caiñas Ponzos: **VOY AL DESTIERRO (poesía).**

Alfonso Camín: **JOSE MARTI, PENADO NUMERO 13 (poesía)**

Enrique Zeballos: **LA VIDA ES MADRE AMABLE (poesía).**

Sidney Kats: **LAS CINCO CLASES DEL MATRIMONIO MODERNO.**

José Guiraud: **«PEL CAMI DELS DESGREUGES», DE JOAN PUIG I FERRETER.**

J. Carmona Blanco: **PLAZA DEL REY.**

Abarrátegui: **DICTADOS Y DICTADORES.**

Mastieno: **EL ABUELO DON BENITO PEREZ GALDOS.**

Juan Ferrer: **DIALOGO DEL IDEALISMO PRACTICO.**

Ildefonso González: **EL HOMBRE Y SU OBRA: LA PASION DE UGO FEDELI.**

J. Guiraud: **XV FESTIVAL PAU CASALS.**

Angel Samblancat: **LIBRO EN CAMPAÑA. CRUZADA Y CABALLERIA GIMNOSOFALES (inédito).**

Mario Zaragoza: **CRIPTOFAGOCITOS.**

Noticiario, notas, fotografías, dibujos, librería, etc. Entre lo original, un Anatolio France sacado a pluma por nuestro genial redactor artístico Mario Zaragoza.

Precio del número: 1 franco en Francia.

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 10 F.
Un an : 20 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

13 DE OCTUBRE

DEL de 1909 al de hoy media una distancia de 55 años, y sin embargo, aún nos ocupamos de aquella fecha. ¿Quién va a hacerlo, aparte nosotros?

La fecha del fusilamiento de Ferrer Guardia es considerada un anacronismo por las promociones actuales. Ocuparse del pasado avieja. Sin embargo, el revanchismo clerical que ejecutó al fundador de la Escuela Racionalista en 1909 es el mismo que hoy, en 1964, sigue escribiendo a sangre y fuego la historia moderna de España.

Es evidente que a la intolerancia católica, en su odio al enemigo racionalista, la llevó al hecho calamitoso y fratricida del 13 de octubre. La Caverna había hecho lo posible para desacreditar y clausurar la Escuela Moderna sin haber conseguido, en firme, ni una cosa ni otra. Francisco Ferrer Guardia fue precipitadamente sacrificado sabiéndole, sus miserables jueces, inocente y salvable por sus importantes amigos de fuera, de haberles dado tiempo. Cayó Ferrer, abatido por las balas mauristas, y cayó Maura, políticamente derribado por la resonancia universal adquirida por el crimen.

Muerto a los 50 años, nuestro querido maestro estaría hoy en su 105 aniversario. Edad tan avanzada, seguro que no la habría alcanzado. Pero el clericalismo no tuvo paciencia para verlo cadáver por razones naturales. Y ahí tendrá que soportar a Ferrer Guardia, inocente, fusilado y calumniado, como Jesús de Galilea dicen que fue inocente, crucificado y escarnecido. A un Cristo fallecido de enfermedad nadie le hubiese concedido más de un siglo de popularidad religiosa. A un Ferrer muerto en comodidad domiciliaria, la posteridad no le hubiese otorgado diploma de permanente. A lo sumo, su método pedagógico se hubiese confundido con el cuerpo de la pedagogía libre manifestado en las fórmulas horaciana, integral, moderna, etc., y cuantas novedades el atrevimiento presente logre introducir.

¿Silenciar, pues, un crimen cometido hace más de medio siglo? No es poca pretensión la del antiferrerismo. No silenciaremos la bárbara muerte del maestro, primero por el servicio que le debemos. ¿No fue él quien ofreció al sindicalismo confederal la manera de obtener militantes conscientes y convencidos? ¿No fue Ferrer Guardia el que dió marcha y vigor al instrumento de captación de voluntades obreras en un tiempo en que tener letra para todo explotado era un lujo? ¿Comprenden los compañeros de hoy la enorme significación que para los hombres de pensamiento libre y avanzado tiene la Escuela Moderna? Y en segundo lugar, ¿cómo ocultar la personalidad y el baleamiento del maestro, si sus enconados y ruines enemigos —ayer mauristas, hoy franquistas, pero siempre clericales— no cesan de encenagar, de maldecir su figura, a la cuál fusilan nuevamente todos los años atribuyéndole cien mil porquerías caras a la sacristía, y reales en la misma, pero que saben bien ocultar para que no trasciendan a la calle?

Si Ferrer cohabitó con esa o aquella mujer, ¿había para fusilarle? Si el procesado simpatizaba con el movimiento revolucionario obrero, ¿podíasele culpar de un movimiento espontáneo como el del 25 al 30 de julio? Sin la guerra de Melilla no había revolución posible, y habiendo ambas, los revolucionarios se lo pasaron exactamente sin la colaboración de Ferrer Guardia. Pero había que vengarse del Ferrer innovador y racionalista y la reacción se vengó, impaciente,

de la forma más implacable y torpe que pudo.

Ello es así, mas ¡cuidado! El olvido es un corrosivo que empieza a manifestarse a nuestra vera. Nadie, a no ser los anarcosindicalistas, se ocupa ya de la Escuela Moderna y del hombre que la fundara. El testó contra la idolatría, pero creyó en la proliferación de su obra. De él nos hemos ocupado diversas veces, pero la labor racionalista en el exilio la hemos abandonado. En pedagogía, como en lo demás, estamos a la deriva, dependemos absolutamente de lo ajeno. En líneas generales la enseñanza racionalista no está superada. En ciertos aspectos está contactada y en lo superior desatendida. Nosotros mismo hemos perdido una oportunidad de 25 años. Con un cuarto de siglo de Escuela Moderna, nuestros cuadros estarían muchísimo mejor preparados...

DISCOS

—¿Aún no te avergüenzas de haber nacido en Cataluña?

—No.

—Entonces, ¿catalino?

—No.

—Dime pues lo que te pasa.

—Que me paso de tu españolismo.

—Sin embargo, soy internacionalista.

—Feliz de tú si lo crees. Eres nacionalista.

—Nacionalista con inter.

—Inter...venido.

—¿Por quién? Me daña tu insolencia.

—Insolente tu inicio de didlogo. Estoy contento de haber nacido en el rincón que la casualidad me ha deparado. ¿Maldices acaso tu Castilla? No, y haces bien. De haber sido paridos en Mongolia o en Zululandia ambos nos conformaríamos lo mismo. El caso es haber venido a la vida.

—Indudablemente, pero el asunto no es de patrias, sino de lenguajes. Con vuestro dialecto los catalanes dáis la lata.

—Con tu dialecto del latín estás más que latoso. Ni siquiera hablas: declamas, y peor que un director de escena española. Todo idioma para ser sincero ha de ser llano, musical, objetivo.

—El mío es el de Cervantes.

—No: es el de Don Clodoaldo. Tu castellano particular es una habladuría, un schotis de «ABC», una suficiencia de pradera, y añadamos que de San Isidro. El castellano natural es hermoso, el de pedante de Lavapiés insufrible.

—¡La caseta i l'hortet! ¡Nosaltres sols! Más claro, agua del Manzanares.

—Limitas la perspectiva, te delatas corto de entendederas. Antes y después hay historia, que desconoces. Deberías romper el disco, que ni siquiera es de ideación tuya.

—El castellano es mayoritario y el catalán debe supeditarse a la ley de mayorías.

—Franco nos supeditó al margen de la ley que mencionas. Por ley del Troglo impone el lenguaje de Don Clodo, que es el mismo del «ABC».

—Franco es gallego y sacrifica su estilo. Hay que reconocerlo.

—Franco es reaccionario y sacrifica todo lo ético, humano y progresivo en aras a la caverna eclesiástica.

—No te digo que no, pero el catalán es ridículo.

—Empiezas por no entenderlo.

—No hay necesidad de ello.

—Te sale, el schotis, mal bailado.

—¿Qué perderíais acomodándoos a la lengua española? Se habla en tres cuartas partes del globo. Somos 80 millones.

—Otro tanto o más para el inglés, el francés y el eslavo. Pero los chinos son 800 millones, debiendo, por regla de mayorías, supeditarnos al habla de Confucio.

—No me vengas con confuciones. El chino es muy atravesado.

—Igual que te atraviesas tú a las necesidades y satisfacciones regionales con el espíritu de dominación que llevas insuflado.

—Me declaro por el esperanto.

—Espera. Ni tu ni yo lo hablamos.

—Quedemos entonces mudos.

—Srá mejor hablado.

DISCOBOLO

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

GANDHI DERROTADO

«Si lo queremos, en dieciocho meses podemos hacer explotar una bomba atómica»...

ES lo que afirma el director de la Comisión de la Energía Atómica de la India. No es ésta la más liviana de las calamidades que en el curso de pocos días se ha descargado sobre uno de los más famélicos y desventurados países de éste mundo contradictorio y desconcertante. Incalculables medios económicos que pudieron haber servido a mejorar el nivel social de ésts pueblo se lanzan ostensiblemente al pozo sin fondo del armamentismo.

Tras la plaga endémica de los mil y una superstición que mantienen el cerebro de las gentes en la más deprimente expresión del «nimrana», se acumulan catástrofe sobre catástrofe. Trágicas borrascas, pestes e inundaciones, juegan de concierto para cargarse sobre una condición miserrima increible, sobre una estulticia inigualable y una constante pesadilla de amenazas de guerra y de invasión agravada por divisiones territoriales y por todas las rivalidades alimentadas por las secuelas de un reciente colonialismo. Nehru recibio de Gandhi una dura herencia, transmitida con creces a sus sucesores. Y el país, dividido por bajos apetitos, por dispares creencias y por el terrible oprobio de las castas, no ha avanzado un paso en el camino de la redención.

Estos días últimos se comunicaba por la prensa y el cable la dura hecatombe producida por la ruptura de un embalse en la región de Machesin, a 400 kms. de Madras. Una ciudad cubierta por las aguas. Más de mil muertos y otros tantos desaparecidos. Varios miles de familias sin techo. La crecida de varios ríos sumergió centenares de hectáreas cultivadas, restando aportes a flaca cosecha. Entre Madras y Hydegadao se hundió un largo puente de 32 arcadas situado sobre el río Khrisma, dificultando los socorros y el ravitallamiento. La costa Este de la India quedó bajo las aguas en una extensión de varios centenares de kilómetros.

Por otra parte, en el golfo de Bengala, 450 pescadores, habitantes del pueblo de Cocamada perecieron en una tormenta, desapareciendo 75 barcos de pesca. Solo se hallaron 2 barcos y 5 sobrevivientes.

AMENAZAS DE PESTE

Para colmo de calamidades, las aguas desbordadas del Jammuna que alimenta en agua potable a la capital, entraron en las cloacas pútridas y contaminadas con los fermentos de una peste poco conocida para la que no existen aún medios curativos eficaces. Se trata de la fiebre hemorrágica, transmitida por los mosquitos que proliferan en aguas sucias y que es mortífera en un caso sobre 5. Esta fiebre proviene de Filipinas, de donde se extendió al sud-este asiático y llega ahora al sur de la India, amenazando con su incursión en Medio Oriente y hasta la misma Europa.

La ironía del caso es que la contaminación de las aguas de Nueva Delhi, aumenta en los precisos momentos en que tiene lugar allí una reunión especial del Consejo Regional del Sud-Este Asiático, de la Organización Mundial Sanitaria. Se temen inmediatas epidemias de fiebre amarilla infecciosa, de tifus y de cólera. Los pobrecitos delegados a la conferencia sanitaria se vieron obligados a beber sin hielo el whiskt de honor que les fue servido. El hielo está fabricado con el agua corriente contaminada que sale de todos los grifos de la ciudad y la peste no perdona a nadie, ni tiene en cuenta castas, ni suerte alguna de diferienciación social.

La situación resulta terrible para los turistas poco habituados a semejante abandono en materia de higiene. Un control de los hoteles más lujosos dio a conocer el hecho de que platos, cazuelas y legumbres se lavan en el mismo agua y que esta resulta tan sucia y maloliente como las de las cloacas llenas de inmundicias.

Las autoridades comunican a la población que no debe utilizarse el agua sin hervirla previamente. Pero un enorme porcentaje de la población no cuenta con agua caliente y ni siquiera con cocina y techo. A quienes condimentan sus alimentos al aire libre mediante el empleo de excremento vacuno, no le resulta nada fácil recurrir a las medidas elementales de higiene. Menos fácil aún es contar con los recipientes necesarios a una preparación preventiva de bebidas y alimentos.

Por otra parte en la India se está ya habituado a la contaminación microbiana y se teme más el contacto y la promiscuidad entre las diferentes castas que a la inminente amenaza de la peste. Según testigos oculares, en las recientes inundaciones los equipos de socorro llegaban al extremo de tirar al agua a miembros de castas inferiores —a los «intocables»— dedicándose a salvar de preferencia a las castas «superiores».

La Doctora Sushila Hayar, ministro de salud pública, fue interpelada en la Cámara achacándola de desidia en el problema de la contaminación de las aguas. Contestó plácidamente que tal fenómeno se debía a «un acto de Dios» y que no había que inquietarse de sus consecuencias. Un diputado irritado la envió a «bañarse en la cloaca», en acto de contrición...

∴

¡Oh!... ¡Si! Ya lo sabemos, la situación es de muy difícil solución en un país en que las gentes caen en la calle de inanición. Donde se mueren, así no más, sin mayor importancia, en las calles y en las plazas, sin que a nadie llame realmente la atención, sino es a los aterrorizados turistas que olvidan prontamente los incidentes ante lo «pintoresco» del país, con sus deidades, yoghis y otros esqueléticos personajes. Con el espectáculo extraño del deambular de famélicos pordioseros o no, a la búsqueda de algo comestible cruzándose con las vacas sagradas protegidas por la superstición y verdaderamente «intocables» pero tratadas a la inversa de la despreciable casta que por el crimen de nacer es despreciada en mayor grado que el excremento vacuno considerado útil y apreciable.

Pero la casta más despreciable de la India comienza a moverse y reclamar un puesto de *iguales* en el banquete de la vida. Coincidiendo con el asesinato de Gandhi realizaron una manifestación monstruo, haciendo oír su voz a las castas dominantes. Reclamaban pan y mejor trato. Ese pan que se les racionaba a 400 gramos diarios y de los que apenas ven el color. Ese trato de hombres y de iguales que se les niega como una aberración más de las infinitas que cuenta la «civilización» moderna, dispuesta a fabricar la bomba atómica en no importa que hora, pero de ninguna manera dispuesta a prevenir la peste «envío de Dios», ni el hambre, «regalo del cielo», para purificar almas y cuerpos. Los manifestantes reclamaron que en la sala del Parlamento se colocara un retrato del abnegado Doctor Ambe Dakar, verdadero abanderado que fue en vida de la causa de las «castas inferiores», que son varias, además de la más baja y vil, la de los condenados «intocables»... Presentaron además una reclamación de tierras para los 70 millones de campesinos sin pan ni trabajo. Protestan también contra la «vida de perros» a que se les somete y contra las descriminaciones injuriosas y vergonzantes que prosiguen a los diecisiete años de la independencia del país.

¿Independencia? Tal vez. Pero no completa. Sufrió la India a través de los siglos sucesivas invasiones sangrientas y oprobiosas. El Emperador Alejandro la conquistó para los griegos que fueron expulsados por los sirios, éstos lo fueron por los asiáticos del sur, desalojados por los hunos que se mantuvieron hasta el siglo VI de ésta era. Llegaron luego los turcos y después los mongoles quienes fueron alejados por los portugueses, los holandeses, los ingleses y los franceses. Salvo ciertos territorios considerados colonias reducidas, Inglaterra se hizo dueña de la India en 1763, mediante el tratado de París.

El Mahatma Gandhi fue el artífice de la Independencia combatiendo al vasto imperio inglés con una rueca y un puñado de sal, símbolos del trabajo y de la nutrición. Otros más oscuros, como Vimoba, el mendigo de tierras, se atacó al problema agrario y prosigue aún en su grandiosa obra. Nehru recogió el fruto de la acción de ambos y de otros héroes abnegados. Se constituyó el Estado Indio económicamente sujeto a sus colonizadores de antaño. Mantuvo un sano equilibrio neutralista en el deseo de reconstruir el país. Pero no se atacó a fondo a los problemas interiores, gigantescos, aplastadores, a la medida de un país enorme, plagado de contradicciones y sumido aún en algo así como un medioevo de difícil desarraigo. El nuevo Estado no fue émulo de Gandhi. Por eso el Mahtma quedó derrotado, olvidado ya, como un estorbo.

¿Vendrá desde abajo, de los «intocables», el verdadero despertar de la India? Acharia, el único anarquista que allí dejó semilla honda, no está ya para contestarnos. Y ello nos recuerda que existen vastas regiones del mundo que no se hallan —por parte nuestra— debidamente exploradas ni atendidas. ¡Ah! cuanto urge volver a España, retomar energías y... Pero el cántaro aún está roto.

Desde el Perú

Las ideas y el tiempo

¿Merece ser aconsejable la difusión de conceptos arcaicos dentro el plan general que se viene trazando hacia metas revolucionarias y finalistas? ¿Es posible realmente retrotraer las sociedades, o exaltar sus virtudes, a los tiempos del artesanado, del telar a mano, como medio de encontrar, por ese sistema, la autonomía del individuo y la libertad? Estos interrogantes, seguidos de opiniones que iremos expresando, nos lo sugiere el texto y la fotografía que publica, como portada, la revista «Ruta» de Venezuela, correspondiente al mes de Julio, con el título: *Individualizarse*. Indudablemente, partiendo de la realidad histórica hallamos en el instinto individualista, en ese sentimiento, la idea madre, la fuerza motriz, o el chorro propulsor de toda una vida moral y económica en el curso de los siglos. Esa facultad psíquica ha empujado al hombre a una lucha feroz desde sus inicios, que no será siempre en procura de alimentos con qué nutrirse él y su familia, sustrayéndolos de una naturaleza hostil y dura; intervendrá luego por añadidura el factor vanidad, egolátrico, jerárquico, que provocará todo, junto y por separado, una lucha continuada de uno contra todos y todos contra uno, hasta alcanzar, después de tanta lucha individualista, la era de los armamentos termonucleares. Y llega que sea la humanidad al mismo borde de una destrucción total la que ha de decidir si aún el instinto individualista debe de primar por sobre de su hermano, el sentimiento gregario. Al respecto, es nuestro deber confiar aún en el hombre, en este sujeto que si nos ha colocado en situaciones dramáticas será para que nos saque de ellas, haciendo que cobre la personalidad y el desarrollo debido a ese sentimiento gregario que está llamado a preservar la especie. No puede haber revolución integral, anarquista, sin que el sentimiento de especie (aún en pañales) desarrolle por sobre del instinto individualista. Y si las sociedades están predestinadas al logro y disfrute de una vida libre y más armoniosa tendremos que empezar ya en considerar si el menosprecio que hacemos a lo que tanto se necesitará es correcto, siendo que los anarquistas son los que mayormente se han distinguido en favor de la especie (o colectividad) pues nunca han reclamado dádivas a cambio de sacrificios personales, y aún los hubo que renunciaron a sus riquezas y privilegios para confundirse con la grey.

«... humanidad cada vez más gregaria, cada vez más empequeñecida en el engranaje monstruoso del tecnicismo moderno...», se escribe. Cuanto más se gregaricen las sociedades, más cerca estaremos de la revolución finalista, pues, se irá comprendiendo que si bien el individuo formó la especie, no es para que esta trabaje para aquél, sino que éste para aquélla...

∴

Según el parecer de A. González Serrano que titula su escrito: *Ser optimista* (también en «Ruta») poseer opiniones relativas a las leyes causales, creer en el determinismo (fatalismo) es caer en preceptos religiosos y bíblicos. Se señala de otro lado un marcado distanciamiento entre el «ideólogo o pensador idealista» y el revolucionario, en razón de que aquel lucha sentado en la silla de su escritorio y éste en las asambleas, mitines y barricadas... En ambos casos estamos en desacuerdo. No es culpa de ningún anarquista y aún menos de la filosofía a la cual seguimos y servimos el que exista ciertas coincidencias (tal vez saludables en un futuro más o menos largo) entre dos doctrinas opuestas.

El religioso dice: el hombre tiene su libre albedrío (voluntarismo) siendo responsable de sus actos. Esa teoría del voluntarismo está arraigada abrumadoramente, en la mente y en los corazones de nuestros compañeros. De otro lado, los doctrinarios de sacristía manifiestan: «Hay un poder omnipotente y sobre-humano que determina el cómo y el porqué de las cosas en el cosmos.» Muchos anarquistas (entre quienes me encuentro yo con toda la modestia), afirman y demuestran, ayudados por datos científicos, que no existe nada que no esté determinado por las leyes de causas-efectos.

De estas entreveradas y contradictorias posiciones, ¿qué sacar en limpio? Creo que, como ya otros lo han expresado, hay que ir a lo más seguro: la ciencia.

Y si creemos en esas leyes que determinan el curso de la historia, ¿somos por ello menos revolucionarios, menos anarquistas? ¿Acaso es posible en la naturaleza humana, el inmovilismo y la postración? Para los efectos derivados de causas múltiples que originan lucha constante, ¿nada impide la evolución hacia metas y finalidades nuestras, al que uno o unos se queden en casa tranquilos...? Otros toman el puesto, con más o menos bríos, cuyo resultado, al contarnos, quizás observaremos déficit en relación a décadas pasadas, mas nunca hallaremos deficiencia en la natural evolución que perfecciona, en constante aumento, la vida en sus múltiples detalles. Porque tú, yo, aquél y a todos se nos impuso unos instintos que nos obligan a luchar en todo y por todo: en política, en economía, en filosofía, en religiones y hasta con la mujer amada; lucha que entraña dolor que incidirá, a su vez, a perfeccionar la obra que entre todos estamos creando.

No esperamos el «maná» que caiga del cielo o que el cadáver del enemigo pase delante de nuestra casa, sin haber contribuído a su muerte. Todos habremos contribuído, si es que el suceso llega a realizarse, incluso los propios enemigos.

¿Quiere decir lo que antecede que no sentimos muy profundamente cuando observamos deserciones, y cuando caen mortalmente heridas algunas de nuestras publicaciones? De ninguna manera; ni pensarlo.

Sólo constatamos hechos.

ROMULO CHAVEZ

«Guernica», obra maestra

LONDRES (OPE).—«The Daily Telegraph» reproduce varios apuntes del famoso cuadro de Picasso que lleva el nombre de «Guernica», y debajo hace un poco de historia y lo comenta. Recuerda que en abril del año 1937, exactamente el día 26, Guernica fue bombardeada y ametrallada por la aviación alemana hasta que el centro de la villa quedó totalmente destruído.

Este crimen produjo una emoción tan grande en Picasso, que produjo una de las obras de arte más grandes del siglo. «No sólo este cuadro, que fue pintado para el Pabellón Español de la Exposición Internacional de París, y se encuentra ahora en el Museo de Arte Moderno de Nueva York, rompe con la tradición y habla para todos los tiempos, sino que permite obtener un conocimiento de cómo trabajó la mente del artista. Picasso ha sido muchas veces un artista caprichoso, petulante y tonto, pero al hacer «Guernica» pintó indudablemente una de las dos o tres mejores obras maestras del siglo. ¿Cómo pudo hacerlo? La respuesta la da un libro que acaba de publicarse en la Gran Bretaña y que lleva por título «El Guernica de Picasso: la génesis de un cuadro», obra de Rudolf Arnheim, quien dice que Picasso hizo al principio muchos estudios fragmentarios de la obra, presa de un furor incontenible que parece perforar el lienzo. En los días y semanas que estuvo meditando y trabajando en el cuadro, surgieron nuevas ideas y se hicieron diversas combinaciones de figuras descartando unas, modificando otras, refinando las aceptadas, hasta que el conjunto plasmó en lo que hoy conocemos.»

Exilio, exilio...

CAMPUZANO

JOSE CAMPUZANO

«¡Tán pequeño y tán grande!» me decía Armonía, sumida en lágrimas, junto al cuerpo sin vida de Campuzano. Acababa de expirar, después de una denodada lucha que durara seis meses, al apuntar las primeras horas del 24 de septiembre...

Siempre me había producido la sensación de que Campuzano era un cuerpo de dos dimensiones. Era tan deshidratado, enjuto, apergaminado casi, que parecía una imagen arrancada de las páginas de un libro y con las mismas propiedades que las de la geometría plana. Menudo y gigante, con voz recia cónsona con lo último; leal hasta la exageración y terco. De una franqueza agresiva inubicable en esta sociedad hipócrita y concesionnaria, Miguel se proyectaba como figura anacrónica, áspera, díscola, erizada de angulosidades hirientes para la mentalidad cortesana siempre dispuesta a adaptar la forma del recipiente de turno. Sus verdades iban a todos y contra todo si es que así lo consideraba en su conciencia. Descartaba el «quizás» y el «puede ser», con los que se suele exteriorizar a veces una tímida disconformidad, porque no eran suficientemente precisos. Para Campuzano tenía que ser «no» o bien «sí», fuera quien fuera el que hallara delante.

Había hecho de la verdad una finalidad suprema y para propagar la misma había abrazado lo que él solía llamar «un doble sacerdocio»: la enseñanza y el periodismo.

El 30 de junio de 1912, cuando todavía no contaba 18 años de edad—nació el 29 de septiembre de 1894—llegaba a su hogar vallisoletano con el título de Profesor de Primera Enseñanza, Elemental y Superior. Desafiando al refranero popular —«Pasa más hambre que un maestro de escuela»— se volcó con toda su mística juvenil en la profesión de la hambruna que ejerció a lo largo de toda su vida en España y en los primeros días del Exilio. Actualmente continúa editándose un periódico provinciano en la Meseta: «Norte de Castilla», que desafiando los avatares políticos de nuestra piel de toro curtida continúa apareciendo a lo largo de más de medio siglo. En su edición del 30 de junio de 1962, en una sección fija llamada «Hace cincuenta años», en la que se reproduce textualmente la noticia de hace cinco décadas, apareció, en negrita 8, un texto que comenzaba: «Hoy ha recibido el título de profesor Don Miguel Campuzano García...»

Un año después, en 1913, ya había fundado su propia escuela, «La Ilustración», y mediante circular del 1º de Septiembre los vallisoletanos conocieron de una modesta escuela laica que estaba funcionando en la calle Santa Clara.

De vida efímera por la hostilidad eclesiástica, la escuela cerró y Campuzano tuvo que deambular, hasta 1923, por los meridianos de España, de escuela en escuela...

En 1924 pasa a ser director de la Escuela Racionalista de San Feliu de Guixols, en la provincia de Gerona. En 1929 aparece ejerciendo la pedagogía en otra escuela racionalista, «El Cabañal», en Valencia, donde es detenido al poco tiempo por «anarquista peligroso». Libre de nuevo, los miembros de la Unión Patriótica le ofrecen la dirección de su escuela pero Campuzano, ya abiertamente volcado a los ideales ácratas, rechaza el ofrecimiento y opta por ir a Francia de donde regresa a los pocos meses para hacerse cargo de la escuela de Arcos de Jalón —1930-1931—. Por último, en 1931 se hace cargo de la «Escuela-Ateneo» de Mataró, integrada por tres grupos escolares en los que ejercían la docencia once profesores, permaneciendo al frente de la misma hasta el fin de la contienda que nos obligara a abandonar España.

Una vez en Francia y durante unos meses, Campuzano es el apóstol de los niños refugiados de la colonia escolar de Banyuls sur Mer, junto a la frontera, hasta que finalmente, en 1940 Miguel y los suyos atraviesan el Atlántico rumbo a Santo Domingo.

Ya en América, sobre todo en Venezuela donde llegó en 1943, se decide por el periodismo. Hasta el advenimiento de la dictadura de Pérez Jiménez lo vemos frente a los teletipos de las agencias internacionales de información como responsable de las páginas de cables del periódico «El País». Colaboró luego en «Ultimas Noticias» y de allí pasó, como co-fundador, a la dirección de las páginas de la Provincia de «La República» hasta que la enfermedad lo forzó a abandonar la lucha... En 1963, hace de ello un año, el Ministerio de Educación de Venezuela le otorgó el Premio Nacional de Periodismo. Posiblemente fuera el único galardón que aceptara del Estado y lo hizo, sobre todo, para honrar a sus compañeros de trabajo en «La República» que se sentían orgullosos de tener un Premio Nacional de Periodismo entre ellos. El premio no alteró para nada su manera de ser, sus horarios y su causticidad. El dinero del galardón, unos 300 dólares, se volatilizó en una operación que tuvo que sufrir Armonía, y en los primeros remedios de esa aludida y cruel enfermedad que nos lo arrancara.

Su vida está saturada de anécdotas y sus amistades, que han sabido apreciar su franqueza, jalonan todos los estratos sociales, desde la humilde campesina de la Meseta hasta el propio Rómulo Betancourt. Enemigo declarado de la Iglesia, cuenta que en tres ocasiones le ha ganado a ésta la partida. Una de ellas fue con motivo de la muerte por accidente de un obrero de Arcos de Jalón al que la Iglesia quería enterrar religiosamente, en 1930, en plena monarquía. Con toda la fuerza moral que a veces sabe esgrimir el maestro, estimado y respetado entre las gentes humildes del lugar, Campuzano logró presionar en el ánimo del juez de la localidad que dictaminó para que el entierro del trabajador lo fuera civilmente. En otra ocasión y casi en repetidas circunstancias, Miguel consiguió que un amigo suyo, sastre y librepensador, también fuera a su última morada sin la cruz y sin la sotana y, por último, logró lo mismo en carne de su carne: su propia hermana.

Su voluntad de vivir lo había salvado en anteriores oportunidades y estaba convencido de que lograría hacer retroceder a las Parcas nuevamente ahora. En Santo Domingo contrajo un paludismo pernicioso que asoló la isla como una peste negra medioeval. Fiebres altas, vómitos de

(Pasa a la página 2)

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

NOTRE ENNEMI C'EST NOTRE MAITRE
La Fontaine

22 OCTOBRE 1964
NUMERO 320
0,40 F. LE NUMERO
36e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Le système représentatif

LES historiens situent l'origine du système représentatif en France vers la deuxième moitié du XVIII siècle. Issu des institutions féodales, disent-ils, c'est Montesquieu qui en construisit la théorie dans son ouvrage intitulé l'Esprit des Lois.

Il faut croire que ce système a fait école puisque encore de nos jours on se bat aux quatre coins de la planète pour élire des représentants à tous les échelons.

Il est peut-être un peu tôt pour parler des élections en France, quoique certains candidats soient déjà depuis fort longtemps en campagne, mais nos voisins les Belges et les Anglais sont en train de nous tracer le chemin qui mène aux urnes.

Ainsi, tant en Belgique comme en Angleterre les travailleurs n'ont pas encore compris que leur bulletin de vote ne changera rien aux problèmes économiques. Chez eux aussi bien que chez nous les représentants qui se succéderont n'auront qu'un seul souci : consolider et augmenter la force étatique.

En ce qui concerne le peuple français, il faut croire qu'il n'est pas particulièrement satisfait du dernier choix qu'il a fait et il n'est pas rare d'entendre des lamentations publiques. Ce qui est pour le moins drôle c'est que dans ces histoires personne ne veut admettre que son bulletin a servi les intérêts des actuels représentants.

Ce rôle négatif du système représentatif se retrouve aussi bien dans le domaine de la politique que dans celui des syndicats, ces derniers étant malheureusement trop souvent tributaires des partis politiques; et, bien entendu, les échecs répétés des politiciens face aux problèmes économiques, n'ont fait que précéder les échecs des syndicats réformistes sur le plan social.

Le résultat devrait logiquement se traduire par une prise de conscience massive qui déterminerait de la nouvelle voie que doit se tracer le peuple.

Il existe des points communs qui peuvent permettre une certaine unité d'action parmi les mécontents.

Le premier point sur lequel tout le monde peut être d'accord c'est que l'évolution technique permet de nos jours la satisfaction des besoins de tous les Français sans exception; donc mise en œuvre de tous les moyens pour atteindre ce but.

Ceci rendrait du même coup inutile les trop nombreuses subventions et autres primes pour maintenir une stabilisation fictive des prix et l'Etat n'aurait pas à grever les salaires des ouvriers par des impôts abusifs.

Il est évident que nos détracteurs pensent qu'il s'agit là d'une utopie irréalisable et nous sommes bien forcés de reconnaître que dans le cadre des structures actuelles de la société, ils ont raison.

Oui, le système représentatif est un obstacle au progrès social parce qu'il détruit toute personalité individuelle. Le peuple souverain, comme on le dit si bien en période électorale, n'est en définitive qu'un vassal relégué.

Pour les sceptiques, pour ceux qui pensent que nous exagérons, faisons appel aux officiels de l'O.R.T.F.

Le 14 courant, aux informations de midi, nous apprenions que :

« Si le conseil des ministres ne s'est pas réuni aujourd'hui, c'est tout simplement parce que le général de Gaulle l'a annulé lui-même. »

Ainsi, dans le système actuel, les représentants du peuple, même s'il s'agit de ministres, doivent s'incliner devant la volonté du dieu-Etat incarné par un seul homme.

Nous le répétons encore une fois, le système représentatif ne correspond plus à notre ère; le peuple doit prendre en main sa propre destinée et ne plus s'en remettre à autrui.

Notre erreur est extrême, disait La Fontaine, de nous attendre à d'autres gens que nous.

RECTIFICATION

Dans le numéro 317 du «C. S.», nous avions indiqué par erreur que le texte de notre camarade E. Mattias sur Togliatti avait été publié auparavant dans la presse anarchiste italienne. Il n'en est rien et c'est le « C. S.» qui a eu l'exclusive de cette rétrospective sur Togliatti.

Après l'Espagne

Dans son discours de clôture du premier congrès de la III Internationale, en mars 1919, Lénine annonçait comme prochaine, la création d'une «République Internationale des Soviets ». Il espérait que le pouvoir pris par les prolétaires de Finlande, de Pologne, d'Ukraine, du Caucase, amènerait des contacts fraternels avec les Soviets de Russie, autorisant la première étape de l'Internationalisme.

C'était présumer un revirement bien rapide et oublier que les hommes sont gangrenés par le nationalisme dont les Etats farcissent leurs sujets. En fait, Lénine, fut obligé d'admettre que les Etats sur lesquels des espérances avaient été faites pour créer un mouvement internationaliste, changeaient simplement de mode de gouvernement.

Le messialisme marxiste subissait là une osmose et Staline ne fit que sacrifier le communisme international au profit d'une véritable dictature, reposant sur un communisme national. Il ruina ainsi les espérances de beaucoup de travailleurs qui durent reconnaitre que la Russie n'était qu'une grande puissance, comme le sont les Etats-Unis. Que le prolétariat subisse la dictature du capitalisme privé, ou celle du capitalisme d'Etat, il demeure sujet et esclave. La révolution internationale reste à faire et l'expérience russe est négative.

Bien plus profitables à la libération des hommes, sont les expériences de la Révolution espagnole et, plus particulièrement, le cas d'Israël. Une expérience de trente ans, comme celle des kibboutzs israéliens, apporte la preuve que les théories communautaires et libertaires qui furent mises en pratique, en Israël, sont les solutions d'une véritable civilisation.

Mais ces expériences limitées à une ou plusieurs provinces, ou bien encore à un ou plusieurs pays, sont toutes vouées à l'échec du fait que si le prolétariat est incapable de réaliser un internationalisme, le capital, lui, sait le créer et pratiquer sa défense sur le plan mondial pour maintenir le travailleur en esclavage. C'est tout le drame de la défaite de la révolution espagnole ou tous les capitalismes internationaux de l'extrême droite à l'extrême gauche, s'allièrent pour détruire la révolution internationale en gestation.

Fauchois, dans une conférence faite dernièrement à Lyon, précisait que notre action devait être essentiellement révolutionnaire, que la révolution de demain ne devait pas être envisagée sur le plan national mais sur le plan international, sinon, son échec était certain. Ce n'est, malheureusement que trop vrai, il faut admettre que la libération internationale des travailleurs demande des bases de départ, non pas uniquement dans un seul pays, mais simultanément dans plusieurs pays. C'est cette étendue du front révolutionnaire mondial qui seule pourra assurer la libération des travailleurs ; en dispersant l'offensive de la révolution on déroute le capitalisme qui est dans l'obligation de remettre en chantier ses moyens de défense, ce qui lui est impossible de réaliser rapidement.

L'opération révolutionnaire espagnole contre le franquisme se précisant d'heure en heure, les Etats-Unis viennent de décider l'envoi en Espagne de 40.000 marins, de 75 navires de guerre et d'un stock important de munitions et de vivres, ceci pour « illustrer de façon spectaculaire, aussi bien pour les alliés que pour les ennemis, les possibilités accrues d'envois rapides de renforts en Europe. »

Mais qui menace l'Espagne ? Quels sont ses ennemis ?

Ce n'est pas l'Espagne qui est menacée, mais son gouvernement ; le principal ennemi du gouvernement espagnol est le peuple espagnol, lui-même, qui aspire à la liberté. Le franquisme le sait si bien et il sait si bien également que ses heures sont comptées, qu'il vient de prendre des mesures extrêmes de sécurité. Les 83 détenus politiques de Burgos, viennent d'être isolés dans des cachots.

La révolution espagnole se fera, elle sera dure, longue, sanglante ; les révolutionnaires seront dans l'obligation de composer pour qu'une république soit admise par le capitalisme international. Ce sera, cependant un pas de fait vers la révolution internationale. Les Espagnols seront libérés de la dictature d'un homme, mais ils conserveront celle du capitalisme, comme nous...

La révolution internationale restera à faire. C'est une entreprise qui demande le dévouement de tous les libertaires de tous les pays. Pour avoir une chance de succès, il faut des années de préparation et, surtout, d'éducation révolutionnaire du prolétariat qui, actuellement vit dans un égoïsme insouciant, ce qui assure l'esclavage de sa descendance C'est donc, en vérité, ce prolétariat qu'il faut secouer, celui qui trime pour payer des impôts qui permettront de l'asservir, qui gagne le pain de l'oisif, du militaire qui apporte la mort aux prolétaires de terres étrangères, du prêtre qui perpétue le mensonge nécessaire à faire admettre la soumission à tous les pouvoirs, du politicien qui exploite la crédulité du peuple, de tous les fontionnaires qui envoient les travailleurs en prison quand ceux-ci se réclament des principes de la liberté.

Cette longue préparation d'une minorité de révolutionnaires dans une quantité importante de pays, demande des moyens de contacts entre révolutionnaires de pays différents et des moyens d'éducation du prolétariat. Nous possèdons ces outils et tant que nous les posséderons, le capitalisme peut être assuré que son pouvoir despotique pourra cesser un jour.

Ces moyens sont :

A. L'Association Internationale des Travailleurs (A. I. T.) qui sur le plan international, groupe les travailleurs par la représentation des syndicats anarcho-syndicalistes (C. N. T.).

B. La presse dont dispose ces organismes.

C. La créationn prochaine d'universités populaires, ouvertes au prolétatiat, qui auront pour mission de libérer les travailleurs de tous les mensonges, de toutes les justifications de crimes enseignés sur les ordres du capitalisme, par son agent l'Etat. De leur enseigner, en contrepartie, les principes réalisables d'une économie nouvelle, apportant à tous, les bienfaits d'une civilisation réelle, égalitaire et fraternelle.

« Les expériences révolutionnaires de notre siècle, tant par les erreurs comises que par la révélation de leurs faiblesses et de leur mépris de la dignité humaine, offrent, à l'analyse, une matière d'un volume considérable et des conclusions qui témoignent de la valeur de nos thèses. » Gaston Britel.

RENE VILLARD

Les complices

Je n'ai que 16 ans, nous écrit le jeune Floréal, et je suis un fervent lecteur du « Combat Syndicaliste ».

J'ai été bouleversé d'apprendre l'arrestation et la peine de 20 ans de prison infligée au jeune étudiant écossais, Stuard Christie, à peine plus agé que moi, puisqu'il n'a que 18 ans.

Aussi, je me suis décidé à vous écrire pour vous adresser une protestation contre ce crime abominable.

Je ne sais pas si vous pouvez rendre publique cette protestation, par la voix du C. S. », mais même si vous êtes dans l'impossibilité de publier mon texte, je continuerais d'avoir autant d'estime pour vous.

Le bourreau continue ses exécutions sanguinaires en Espagne ; et non seulement il fait couler le sang de tous ces valeureux camarades qui n'ont d'autre aspiration que la liberté d'un peuple et son bien-être, mais il emprisonne aussi des jeunes qui n'ont même pas leur majorité, même si ce ne sont pas des Espagnols.

En août 63 trois étudiants français G. Batoux, B. Ferry et A. Pécunia étaient arrêtés et condamnés à de lourdes peines de prison. Un an après c'est un étudiant écossais, Stuard Christie, qui est arrêté à son tour et accusé de complot contre l'Etat espagnol.

Depuis plus de vingt-cinq ans les assassinats se poursuivent, les arrestations se multiplient, et cela grâce au soutien des autres Etats dits républicains ; grâce aussi aux devises que les travailleurs transformés en touristes en période de vacances, vont apporter à l'Etat franquiste.

Puisque le franquisme accuse ces jeunes d'être allés en Espagne pour attenter au régime, acceptons-en l'hypothèse et alors, que chaque homme qui se prétend républicain en tire les conclusions qui s'imposent.

Il faut que le sacrifice que ces étudiants ont fait de leur liberté, serve d'exemple à tous ceux qui ont horreur de la contraite qu'impose une dictature comme celle de Franco.

Quelle que soit notre tendance politique ou idéologique, nous devons tous nous grouper dans un même cri de protestation et d'indignation.

Notre voix doit pénétrer au cœur de toutes les villes, de toutes les maisons et de tous les hommes pour qu'un élan de solidarité unanime provoque le boycottage de ce régime de terreur et le réduise à néant.

Le franquisme comme l'hitlérisme sont des régimes de mort qu'il faut isoler pour accélérer leur désintégration ; ne nous faisons donc pas les complices, ne soyons pas les responsables de leur prolongement, détournons vers d'autres lieux plus sains, les sources qui les alimentent.

FLOREAL

Ce texte méritait bien sa place dans le « C. S. », bien que ce sujet ait été déjà traité à plusieurs reprises; par ailleurs nous pensons qu'il serait superflu d'y ajouter un commentaire quelconque, notre jeune camarade a mis le doigt sur la plaie du prolétariat international : la nécessité d'une solidarité effective de tous les travailleurs du monde entier.

« LE VICAIRE »

Le bruit autour du « Vicaire » n'est pas près de cesser, si l'on tient compte des passions déchaînées et des querelles suscitées par cette œuvre, dans les clans religieux : catholiques et protestants d'abord, juifs, agnostiques, même athées en sont alertés et se sentent concernés. Mais le débat va bien au-delà de ces antagonismes religieux ou laïques. L'auteur ne s'attendait pas à un tel déchaînement de passion qui met en cause coup sur coup la raison d'Etat, et l'imposture d'un représentant du Christ sur terre.

De plus, le « Vicaire » soulève deux problèmes essentiels : celui de l'indifférence et surtout celui de la peur. Il est indispensable de relever cet ensemble, si l'on veut mieux comprendre le drame soulevé par cette pièce de théâtre. Depuis, un nouveau livre a été édité à Hambourg, aux Editions Rowohlt, constitué uniquement par les critiques sélectionnées parmi quelque trois mille articles et déclarations provoqués par l'œuvre de Rolf Hochhuth.

Examinons quelques-unes de ces positions exposées, non sans un certain brio et, en certains cas, par une passion frénétique ou fanatique. Ces éclarcissements historiques paraîtront à certains peut-être prématurés ; il se peut en effet qu'il faille à une institution telle que le Vatican, le recul du temps pour savoir de quoi il retourne. Je ne le pense pas. Les faits connus sont là en suffisance, pour juger sur pièces comptables et déduire les manquements inconcevables dont ont fait preuve l'Eglise romaine et son vicaire, le pape Pie XII.

Pour certains laudateurs du Vatican, le silence du Pape est dû à son ignorance des faits. C'est la conviction de M. W. d'Ormesson, qui dit : «... Il ne savait pas ce qui se passait réellement ». Allons donc ! Chacun sait que le Vatican est la cour du monde la mieux informée sur les faits et gestes des gouvernements et de leurs dirigeants. Il ne pourrait en être autrement, puisque le Vatican entend diriger spirituellement le monde et chacun se rend compte que cette excuse d'un Pie XII « qui ne savait rien », est un grossier mensonge. Le Pape savait. Sa prétendue ignorance n'est qu'une feinte et était commandée par des raisons diplomatiques. Pie XII voulait préserver l'institution dont il s'instituait le gardien. Sa responsabilité reste entière, son silence est coupable. Craindre les risques d'être envoyé à Auschwitz !... Pie XII a choisi de monnayer ses responsabilités gouvernementales, puisque le Vatican a signé avec Hitler un avantageux concordat, dont le bénéfice matériel compensait largement l'abandon des ouailles et des serviteurs patentés.

En bonne logique, si le pape est le vicaire du Christ, il avait tout à dire, et il devait le dire. S'il s'est tu, sa démission est certaine. Conséquence en ce cas, c'est que l'homme et les peuples ne doivent s'en remettre qu'au Christ seul. Chacun ne peut espérer qu'en l'Evangile pour la conduite de sa vie et n'attendre que de lui, le chemin du salut. L'Eglise ne peut rien et son Vicaire, moins que rien. Qu'on ne vienne donc pas après coup insinuer, pour les besoins de la défense, que si le pape s'était dressé contre les atrocités, Hitler aurait été déchaîné et que sa fureur aurait aggravé la situation des juifs, et non seulement des juifs, mais de toute la hiérarchie catholique, et que des millions de catholiques se seraient trouvés face à une situtation terriblement dramatique. Mais n'est-ce pas aux heures tragiques de la vie, qu'il a été toujours demandé aux chrétiens d'agir en chrétiens. On ne pèse pas, alors, en reniant le bien ou le mal, le pour ou le contre, par des solutions de facilités politiques ou diplomatiques. Il est trop facile de s'en tirer par des pirouettes, telles

celles que l'auteur fait dire au pape, à la fin du IVe acte de sa pièce : « ... Comme les fleurs de la Terre sous l'épaisse couche de l'hiver attendent les souffles tièdes du printemps, les Juifs doivent savoir attendre en priant, et dans la confiance, l'heure des consolations célestes... »

Ce langage est peut-être beau de forme et de style, mais l'attentisme préché par ceux qui se refusent à se brûler les doigts, me paraît d'une moralité douteuse. Il y a par ailleurs de cruelles atténuations à la réalité, lorsqu'on lit sous la signature d'un R. P. Leiber, cette déclaration, pour le moins ahurissante : « Au Vatican, on a été informé de l'assassinat de deux millions de Juifs *seulement* ». Et comme l'écrit avec pertinence Louis Vienney, dans la « Cité Nouvelle », « ce *seulement* a quand même quelque chose de mal sonnant. »

Le silence a été total, cela ne veut pas dire, qu'ici et là, le pape et ses serviteurs n'ont pas porté aide et assistance à des Juifs, organisé des évasions, soustrayant des femmes et des enfants à des convois de la mort. Tout cela ne peut laver « la faute », et cette faute, nous la portons en nous, et non seulement pour les Juifs, mais pour les persécutés du fascisme, du franquisme et de tous les sévices et crimes des Etats totalitaires. Il n'en reste pas moins vrai, que pour ce qui est du « Vicaire », représentant d'une certaine hiérarchie, la responsabilité est totale.

En 1962 J. d'Hospital, dans son livre « Rome en confidence », souvenirs du correspondant du « Monde » à Rome pendant douze ans donne cette vision de collaboration. C'était un catholique connu, et reconnu d'expression modérée : « Les âmes pieuses ont beau fouiller dans les encycliques, les discours, les allocutions du pape Pie XII, il n'y a nulle part une trace de la condamnation de la religion du sang instituée par Hitler. »

Dans « Témoignage Chrétien », du 5 avril 1963, D. Corval écrit : « Il faut reconnaître qu'effectivement le pape Pie XII n'a pas élevé de protestation formelle et publique contre la persécution des Juifs... C'est un fait qu'il n'y pas eu de dénonciations précises et solennelles des persécutions antisémites ordonnées par Hitler. »

D'une brochure clandestine publiée en Pologne en août 1943, voici un extrait douloureusement tragique : « Le monde se tait. Le monde sait ce qui se passe. Il ne peut pas en être autrement, et il se tait. Au Vatican, le Vicaire de Dieu... se tait... »

Reste le grand drame de la vie qui se solde de nos jours, plus qu'hier encore, par l'indifférence en matière sociale ou religieuse. Cette indifférence à tous les maux qui nous asiègent et nous poursuivent dans une vie qui, de plus en plus, s'avère sans grandeur ni beauté, est-elle responsable devant l'éternité ?

Indifférence de l'homme devant l'injustice sociale, indifférence face aux mensonges de ce monde, indifférence pire encore, devant les crimes individuels ou collectifs qui se préparent quotidiennement, indifférence des grands, parce que profiteurs des iniquités, indifférence des humbles, hélas ! résignés à leur sort.

Ce sont là autant de cultes idolâtres, où se mêlent les religions, les nationalismes et les politiques. L'indifférent est là, avec sa morgue stupide et coupable. Il a démissionné de la vie, c'est un moribond déjà, qui essaie de s'accrocher à une existence qui le dépasse.

On ne peut jouer indéfiniment à ce jeu de cache-cache et se draper d'indifférence qu'on aimerait baptiser parfois de sagesse humaine. Ce serait trop facile, ce serait aussi trop vil, et cette tranquille irresponsabilité finirait par dominer la raison. Raison que toute réflexion réprouve. S'il ne veut pas définitivement sombrer, l'homme doit s'accrocher à quelque chose ; à cette heure du choix, souvent nous le voyons divaguer en de sordides manifestations —feux de paille sans lendemain — marches et promenades aux lampions.

Soulignons en passant, cette pensée d'Albert Camus :

« Il y a une voix que j'aurais aimé entendre, durant ces années terribles. On me dit qu'elle a parlé. Je constate que les paroles qu'elle a dites ne sont pas venues jusqu'à moi. »

« Le Vicaire » est une leçon pour les croyants, pour les Eglises et pour nous tous. L'auteur pose le problème : qui de l'amour du prochain ou de la raison d'Etat doit prévaloir ?

La réponse ne peut être que : l'amour du prochain doit être et rester notre grand choix.

HEM DAY

SUR UN CINQUANTENAIRE (1)

(Suite)

Là-dessus, il ne peut y avoir aucun doute. La classe ouvrière, dans sa grande majorité intellectuellement sous-développée, malgré l'école laïque, les universités populaires et la propagande sociale et antimilitariste des partis de gauche, n'hésita pas un instant à obéir aux ordres de mort. Sans doute, on doit aussi le dire, l'illusion fut de courte durée, quelques mois à peine, mais alors l'immense poids de la nation installée dans la guerre ne permit guère de faire autre chose que de continuer à subir. Pour les plus lucides, il y eut aussi la peur du gendarme, qu'il ne faut point négliger, et enfin, pour beaucoup de ceux-ci, le souci de ne pas créer d'ennui à la famille, dans la petite ville de province, où les anticonformistes de toute obédience sont rapidement voués à l'exécration universelle.

Tout a été dit sur ce sujet. Les Allemands priant leur Dieu de leur donner la force de vaincre, les Français faisant de même avec le leur, qui, d'après leur religion aux uns et aux autres, n'en font qu'un seul et unique. Quant aux curés de l'un et l'autre camp, ils n'eurent pas trop de peine, une fois la guerre terminée, à convaincre leurs ouailles, qui ne demandaient d'ailleurs que cela, que leurs prières avaient bien été exaucées !...

Et, de fait, peut-on dire sérieusement, malgré les défilés militaires et les délirantes proclamations de la presse des années 18 et 19, que l'un ou l'autre des belligérants ait été vaincu ? Non, ce qui a été vaincu, et pour longtemps, ce fut le prolétariat, la classe ouvrière de tous les pays, que le capitalisme international put enfin manœuvrer à son aise pendant plus de quinze ans après la fin des hostilités.

Il s'agit là d'une histoire vraie quoique peut-être fortement exagérée. Les Prussiens, en effet, en 1870, entre autres rapineries, avaient emporté dans leurs bagages de retour, des pendules dérobées dans les maisons françaises. Il n'y a sans doute pas lieu de les féliciter de cela, mais quelle est donc l'armée qui, en plus de la bagarre, ne se livre pas à la rapinerie ! Et parfois même sur son propre territoire... Le soldat, privé de beaucoup de choses, estime licite de se procurer ces choses-là dès que l'occasion s'en présente. Surtout s'il n'est pas assuré de se retrouver vivant le lendemain !

Ce faisant, les Prussiens de 1870 ne faisaient que suivre l'exemple des soldats de Napoléon, lesquels ne se comportèrent pas autrement que ceux de Louis XIV, de Pierre le Grand, de César, d'Alexandre, sans oublier les valeureux guerriers de Clovis ou d'Attila.

⁂

De l'autre côté.

Je ne puis affirmer que la presse allemande de ce moment-ci soit comparable à la nôtre. Il y a cependant gros à parier que son comportement doit être sensiblement le même. Il faudrait lire les journaux dans leur texte original, ce que ne manqueront pas de faire certains, j'en suis persuadé. Voici tout de même ce qu'on peut lire dans le numéro du lundi 3 août du journal « Combat » :

« *La cause du conflit a été la confusion créée par le système d'alliance en Europe, estiment les journaux allemands* ». *C'est l'avis du journal indépendant « Frankfurter Allgemeine Zeitung », qui écrit que cette « jungle d'alliances » a été un élément décisif du conflit et qu'elle contenait en germe la crise qui a conduit à la guerre. Pour le quotidien indépendant, le peuple allemand se croyait en danger d'encerclement en raison du nombre d'ennemis qui s'étaient alliés contre lui. « Il y avait le sentiment général que nous étions sous la menace d'une attaque et que nous devions nous battre pour sauver notre peau », écrit notamment le journal.*

C'est aussi l'avis du professeur Golo Mann, fils de Thomas Mann, qui écrit dans le quotidien indépendant « *Sueddeutsche Zeitung* » *que les facteurs de la crise de juillet 1914 étaient relativement simples : le système d'alliances, l'affaiblissement de l'alliance allemande, la menace qui pesait de l'intérieur comme de l'extérieur sur l'Autriche-Hongrie, et enfin le sentiment général de l'inévitabilité du conflit et notre conviction qu'il se terminerait par notre victoire* ».

Eh oui, ils y croyaient, eux aussi, à la victoire, ils y croyaient ! Sans doute, comme nous, mis en condition par la propagande gouvernementale, compte tenu de cet encerclement par les alliances qui était bien une réalité ! Qu'importe après cela que l'un mobilise 24 heures avant l'autre, qu'importe que l'un soit prêt et que l'autre ne le soit pas, qu'importe que l'un soit l'envahisseur et l'autre l'envahi, puisque, tous deux, assez allègrement, sont également convaincus « qu'il faut en découdre » ! Et surtout que l'on me comprenne bien, je parle ici des deux peuples, celui de la France, comme celui de l'Allemagne. Pour ce qui est des gouvernants, des guerriers de profession et des nationalistes belliqueux, des deux côtés, ils n'ont fait que se comporter suivant leur nature propre.

BLANQUET

Je voudrais ajouter à ces pages mon témoignage personnel. Je n'avais que seize ans, en août 1914, mais je me souviens très bien du comportement de la population, dans la petite ville où je suis né. Ce ne fut pas l'enthousiasme indescriptible dont on a pu parler à propos de Paris, mais ce ne fut pas non plus un désespoir général. Les gens que j'entendais parler semblaient assez résignés à subir la guerre sans tout à fait se rendre compte de ce que cette dernière pouvait avoir de différent avec celles qui l'avaient précédée. On jugeait depuis la guerre de 1870, dont la province n'avait pas eu tellement à souffrir, à part, naturellement, les régions du Nord et de l'Est.

Mais, comme sans doute dans toutes les gares, les départs furent plutôt joyeux et la conviction que cela serait court et le retour prompt était générale. L'on ne déchanta que quelques mois après surtout après la première vague d'avis de « Mort pour la France » ! C'est alors que dans chaque maison (ou presque) l'on put voir la grande carte de France placardée au mur et piquée de petits drapeaux indiquant la ligne du front. C'est alors aussi que les augures commencèrent à s'installer au Café du Commerce et à discuter à perte de vue sur le communiqué quotidien et la marche des opérations. Ils allaient y rester plus de quatre ans !...

Mais, dans l'ensemble, la vie continuait, on travaillait, on chantait, on dansait, on riait, surtout pour ce qui concernait la jeunesse. Moi-même, j'étais bien loin de me douter que, trois ans après, j'aurais l'insigne honneur d'être habillé en guignol et de pouvoir entendre, à mon tour, siffler les obus autour de moi.

(1) Voir « C. S. » num. 318 et 319.

ANARCHISTES NON - VIOLENTS

Depuis quelque temps des camarades anarchistes intéressés par les méthodes d'action non violentes prennent des contacts et confrontent leurs idées sur ces formes de lutte et leur mise en pratique.

Ils se demandent pourquoi l'action directe non violente n'a pas émergé de la doctrine anarchiste et pourquoi les anarchistes ne l'ont pas prise en considération et utilisée.

Les anarchistes peuvent-ils négliger l'efficacité de certaines actions non violentes qui jusqu'à maintenant ont été l'apanage d'organisations à prédominance religieuse ?

En effet, la non-violence devient une méthode d'action agissant sur le social quand elle va au-delà d'un simple mode de vie et de recherche de perfectionnement individuel et moral.

C'est pourquoi ces camarades tendent à un regroupement et demandent à tous ceux qui se sentiraient concernés par ce problème de se mettre en rapport avec :

Michel Tepernowski

16, rue Neuve-de-la-Chardonnière
PARIS (18e)

B.D.I.C

Gotas de miel y ajenjo

Cuando leo ciertos escritos, se me ocurren cosas, como un sacudimiento y voluntad de tomar carrera; pero las piernas cargadas de años no responden a la demanda que les hago. No sé como es posible que aún tenga estos ímpetus, distintos y opuestos a los vientos que soplan.

∴

Siembro a voleo. Nunca anoto ni recorto nada, ni ordeno apuntes. Soy un neto instintivista, sin plan ni cálculo en lo que expreso.

∴

En tratándose de la prensa de ideas la informalidad del servicio postal es muy parecida en todas partes.

∴

El comentario de libros no es siempre posible y hay que dedicar más espacio a la lucha social en nuestras publicaciones: cuanto tiene significación de avance y rebeldía del hombre. Lo colectivo ata a su carro la individualidad. En vez de liberar, condiciona y limita. El hombre en sí mismo, cada vez menos desde adentro, y más y más desde afuera. Menos autogobierno y más acentuado cada día el gobierno exterior y ARQUISTA.

∴

Estoy un poco fuera de caja en lo que hoy se considera esencial. Persisten en mi mente ensueños románticos, optimismo de sencillez de vivir, ética y espiritualismo filosófico, cabalgando en esperanzas de un mañana del hombre nuevo y mejor que el de ayer y el de hoy. Sin duda juego de imágenes o recortes de ensueños pasados, mezclados a vibraciones del pensar y del sentir de hoy. Y a otros más les ha de acontecer lo mismo.

∴

Me escribió Muñoz Cota, luchador mexicano que acaba de publicar un notable estudio sobre Ricardo Flores Magón, el cual subtitula: «Un sol clavado en la sombra».

∴

He leído con indignación lo que sucede con Nicolai, descrito por Eugen Relgis en «Solidaridad» de Montevideo. Me duele la impotencia económica que me aprisiona, por no poder ayudar a vivir a quienes —como Nicolai— tanto lo merecían y necesitaban.

∴

Las cosas que nos circundan y aprietan, no por ello nos dominan y vencen.

∴

Se ha despedido el invierno, acentuando sus molestias con lluvias de una semana entera; áspero y duro como fue por aquí, en vez de sol tenemos agua y niebla. Uno de nuestros grandes placeres —caminar, visitar familiares amigos y compañeros— suspendido por el mal tiempo.

J. TATO LORENZO

REGIONAL DE ASTURIAS LEON Y PALENCIA

Pleno Regional que tendrá lugar en París el domingo, día 25 de Octubre, con el siguiente Orden del día: 1º Nombramiento de mesa. 2º Id., Comisión revisora. 3º Informe del Secretariado. a) Relaciones con Asturias. b) Id. con el S. I. c) Id. con los Grupos y afiliados en general. d) Solidaridad practicada. e) Ayuda al interior. e) Gestión durante las huelgas, etc. 4º Examinar la situación del Interior en todos sus aspectos. 5º Alianza Sindical y Frente antifranquista. 6º Estructura orgánica en el exilio. 7º Residencia y nombramiento del Sub-Comité Regional. 8º Asuntos generales.

El Pleno se celebrará a la hora y en el local señalados en nuestra Circular del 1 de Septiembre.

Por el Sub-Comité Regional de Asturias, León y Palencia, *el Secretariado.*

El futuro de las naciones

(Viene de la página 4.)

distinto, pues se trataría de hacer converger a una serie de naciones bajo un mando único, lo que hace difícil admitir que hubiese alguna de ellas dispuesta a aceptarlo con agrado. Habría que imponerlo, y cuando las cosas o los sistemas se imponen por la fuerza jamás resultan... Las reacciones de los descontentos aparecerían más tarde o más temprano, pero aparecerían indefectiblemente. No negamos que esta segunda posibilidad contendría premisas que harían más duradera (no obstante siempre resultaría efímera) la «solución» impuesta, que es lo que buscan, asustados, las castas y los jerarcas más representativos dentro de esa conceptuosa maraña autoritario-capitalista mundial. Pero siempre tendrían que enfrentar, irremisiblemente, los peligros en acecho pues los armamentos atómicos seguirán en sus almacenes en espera de una órden; los sistemas económicos seguirán siendo competentes de las jerarquías que en su condición de tales, aparecerían revestidas con signos de autoridad más visible. Tres fermentos en estado de ebullición constante sin válvula de escape, lo que nos autoriza para afirmar que esa «solución» no sería menos idiota que la primera. La única salida de confianza la ofrece el anarquismo, digan lo que digan nuestros detractores y a pesar de algunos compañeros nuestros que lo están olvidando.

No es difícil comprender los fenómenos que podrían llevarnos derechitos a un exterminio total; basta con creer en tres factores concretos: la desigualdad social, la capacidad de armamentos y la ferocidad en potencia e ingénita en el hombre. Solo cabe, entonces, buscar la fórmula, la receta —que ya existe— haga imposible el empleo de aquella capacidad de destrucción y de esta ferocidad...

Que los métodos conceptuales a emplear (los precisos, por supuesto) sean factores fácilmente olvidados por el conglomerado arquista, aún en esta hora de pavorosa incertidumbre, es comprensible aunque no justificable; pero que sean anarquistas quienes dejen de justipreciar el valor de nuestras ideas en momentos de tanto peligro, cuando ellas son el bálsamo (a condición que no se mezcle el sofisma) que nos puede aliviar de pesadillas y, más que alivio, están destinados, los ideales ácratas, a extirpar el mal en su totalidad, ya es cosa de pensar que: o nuestros amigos han perdido la brújula o existe en ellos algo peor que eso... Que se convenzan, si pueden, que dada la contextura y fisionomía de las naciones, en su desesperada búsqueda a una salida según sus conceptos capitalistas y jerárquicos, aquellas se verán con sus límites cada día más reducidos.

Ya en cierta ocasión el filósofo Bertrand Russell nos previno de ese peligro: que los pueblos, sus habitantes, verían sus libertades cercenadas bajo la presión de gobiernos de mano dura. Y en esas contingencias no puede tampoco escapar España (mejor diremos que allá ya hace 25 años que sufren las contingencias esas).

Los problemas acuciantes a enfrentar son de tipo general, siendo cierto que no hay fuerza humana que los pueda desmenuzar de ese estado de universalidad.

Rómulo CHAVEZ

Nuestra crisis, su análisis y posibles soluciones

XIII y último

RETROSPECCION COMPARATIVA Y COLOFON

DURANTE nuestra guerra la C. N. T. se dió pronto cuenta de la imposibilidad de poder llevar a cabo sus aspiraciones revolucionarias integrales e hizo dos cosas completamente distintas. La primera, negativa, fue ceder fácilmente a la sugestión gubernamental. Desde los ministerios y consejerías, lejos de defender nada pondría el visto bueno a los hechos consumados contrarevolucionarios. La segunda reacción fue positiva, pero tardía. Tardía y todo, ¡lástima que la primera no estropeara enormemente a la segunda, frenándola, neutralizándola, rechazándola!

No se trata de las colectivizaciones en sí, sino de su articulación en un conjunto armonioso, solidario y positivo del punto de vista del rendimiento económico. La creación de las federaciones de Colectividades agrícolas por las Federaciones Regionales de Campesinos permitió la coordinación de su desenvolvimiento económico, el apoyo mútuo, el aseoramiento técnico agro-pecuario, la mecanización del trabajo y la modernización de las instalaciones industriales del campo.

En suma, se frenaron las tendencias centrífugas, se desterró al usurero y al especulador intermediario, se atenuó el egoismo rural milenario y se dió impulso a la socialización que concibe el colectivismo como un todo económico y solidario en el campo mismo y entre éste y la industria colectivizada de la ciudad.

Como ya hemos señalado las FF. NN. de Industria se constituyeron a partir de febrero de 1937 mediante plenos nacionales respectivos. En estos plenos nacionales de industrias se ponía por delante la vocación socializadora como clave de arco de la colectivización. Casi al mismo tiempo apuntaron los organismos específicos complementarios: los consejos de economía sindicales, técnicos, administrativos y de estadística.

En la segunda quincena de marzo de 1938 tuvo lugar un pleno de campesinos de la Región Levantina, que puso en práctica un proyecto de Banco Campesino. Los colectivistas levantinos tenían necesidad de dinero circulante para corresponder a las relaciones económicas de los pueblos. La exportación estaba severamente intervenida por el gobierno y las colectividades eran su bestia negra. Podían prescindir de los servicios de la banca privada u oficial, cara, lenta y mala, creando su propio organismo bancario, y lo hicieron.

Los colectivistas del campo de Cataluña establecieron en un congreso el principio de apoyo mútuo «respetando, en cuanto sea posible, las características propias... inspirándose en una amplia visión económica, social y comercial y de intercambio, unificado, así como en los aspectos de créditos y auxilios mútuos sin interés o gravamen a las Colectividades necesitadas.» A estos y otros efectos, de orden sanitario y cultura técnica, las Colectividades catalanas contribuían con el uno por ciento del índice total de su riqueza productiva.

En marzo de 1937 la C. N. T. empezó a organizar a sus técnicos sistemáticamente en una Federación Nacional. Una oficina de la misma cuidaría de acoplarlos en las industrias de la ciudad, el campo y la minería «para atender las demandas de la organización confederal».

Seguidamente se convocó el Pleno Nacional de Campesinos. En el mismo se tomaron acuerdos con miras a articular la economía de las colectividades confederales (o mixtas con la U. G. T.). Los pequeños propietarios que explotásen propiedades individualmente, en condiciones compatibles con la Federación Nacional que se creaba, no serían mantenidos al margen si lo solicitaban. La misma Federación se comprometía a administrar el remanente de las cosechas, separada la parte de consumo interior, pagando de inmediato según el valor en vigor en la localidad de origen o según la valoración de un organismo competente. Los colectivistas recibían por el mismo conducto abastecimientos generales, fertilizantes, maquinaria, a precio de costo, con el solo recargo de los gastos administrativos. Se crearía un sistema de Seguro y Asistencia interior para cubrir de los siniestros, plagas del campo, enfermedades, retiro u orfandad.

El Pleno Nacional Económico de Federaciones Locales y Comarcales de la C. N. T. tuvo lugar en Valencia a partir del 15 de febrero de 1938. En este pleno, exclusivamente económico, se trató de planificar nacionalmente la economía confederal. La base de este proyecto fue la socialización dentro de las limitadas posibilidades anclada en la nueva estructura a base de las FF. NN. de Industria.

Todos estos proyectos, acuerdos y realizaciones, examinados al margen del contexto circunstancial parecerán retrógrados, y efectivamente lo eran del punto de vista de un prisma socialista integral. Pero no se trataba de hacer socialización integral en 1937 y 1938. Tampoco mañana que pueda reorganizarse la C. N. T. en España, de buenas a primeras. Se iba a caballo de la contrarrevolución galopante y había que resignarse a tratar de subsistir conservando lo más posible el rico caudal de nuestras conquistas.

Pues bien, muchas de las iniciativas experimentadas o en proyecto durante nuestra guerra, son adaptables, es decir, aplicables más o menos, a una futura etapa del proletariado confederal militante. Es hacedero que en el campo los pequeños propietarios que trabajan sus parcelas en régimen familiar las junten con sus aperos y trabajen en régimen colectivo federado. Es posible el rescate de bienes rústicos comunales y su colectivización por los braceros. Es posible una transformación del régimen de aparcería. Ya hemos visto que esto ocurre en Navarra y Vasconia bajo el régimen de Franco. Con mayor motivo pueda ocurrir en Cataluña, Levante, Aragón y Castilla la Nueva, donde el colectivismo agrario tiene ya una heroica tradición. Por las mismas razones, la C. N. T. —una C. N. T. realista y realizadora— es la más calificada para provocar y encauzar este renacimiento.

En las ciudades, donde una colectivización de nueva planta se avera difícil sin incautaciones, está la obra creada por el movimiento cooperativista tradicional muy permeable a las influencias de una organización de raíz histórica y popular como la C. N. T. Este movimiento puede ser la levadura para una expansión de grandes ambiciones.

Una C. N. T. con varios frentes: de cara a la rapacidad patronal y del Estado, en el plano de la producción asalariada; de cara al pueblo y a sus necesidades como consumidor, luchando por el abaratamiento de las subsistencias y de los alquileres, contra el fraude en las condiciones sanitarias públicas; de cara a una economía propia solidaria en el múltiple aspecto colectivista, mutualista y de previsión; una C. N. T. en estas condiciones puede colmar con creces el vacío que ha cavado en ella la marcha del tiempo. El colectivismo, sobre todo, ya ha entrado en la historia, que es como decir en la costumbre.

Los partidarios de la improvisación y los aficionados a correr la pólvora argüirán que estas sugerencias implican crear intereses y ser esclavos de ellos. Y añadirán que la hipótesis de una vida confederal remansada es incompatible con nuestra vida orgánica agitada y la intemperancia gubernamental que la matiza. Pues, bien, se trata, precisamente de acabar con una tradición demasiado agitada; de acabar con el echar a cada momento la casa por la ventana, a veces a humo de pajas; de concitar con la misma lijereza el rayo sobre nuestras cabezas; de acabar de una vez con la agotadora tarea de Sisifos; de tener que empezar siempre de nuevo, partiendo de cero. Las condiciones previas para una laboriosidad creadora son la estabilidad y la continuidad. Quienes nos recrean el oído con el tópico del entrenamiento revolucionario permanente han confundido el ejercicio exahustivo y desordenado, el derroche de energías, la epilepsia, con la gimnasia.

Todo contribuye a esperar que el fruto español no ofrecerá ya tantas oportunidades como antaño a la acción desenfrenada. La precisión de los mecanismos económicos los hace muy irritables ante ciertas exuberancias. Se trata de rectificación de viejos errores y de adaptación a las nuevas realidades. Adaptarse no implica doblar la rodilla y arrojar la esponja, sino optar por un nuevo ritmo: demostrar que se tiene correa, vivacidad y reservas.

Desde que existe la C. N. T. se mueven en su seno corrientes preocupadas por los reveses, inconformistas, inquietas. El gran error ha sido asimilarlas apresuradamente a otras corrientes acomodaticias o regresivas: al revisionismo descendiente o con plumero. Por una ley natural, la presión ha aumentado en razón directa de la compresión, y viceversa. Es el drama de los Treinta y la F. A. I. durante el primer período republicano. Una actitud más psicológica hubiese hecho mejor trabajo que las purgas y las expediciones punitivas.

Los solos botes de lanza contra estas inquietudes legítimas hacen el juego a las tendencias francamente regresivas, que aprovechan el barullo para colarse de rondón. La historia de la caída vertical de los imperios es la historia de la incapacidad de componenda con la realidad, con justicia y a tiempo.

Nuestra puesta a punto es tanto más urgente si se tiene en cuenta que en un eventual regreso a España todo militaria allí contra los remilgos filosóficos y en pro de soluciones prácticas para hacer frente a la dislocación económica y política, a la inflación galopante, la crisis del mercado del trabajo (ocultación de capitales) a la necesidad de desbordar el régimen puente «de cualquier manera», a las inevitables aperturas a derecha e izquierda; a la orientación de las nuevas generaciones de formación política y sindical deficiente, y a nuestra propia decrepitud en tanto que monitores.

El tema no queda más que insinuado. Aquí termina el análisis, perdonad sus muchas fallas.

JOSE PEIRATS

REGIONAL CATALANA

PARIS

Por imposibilidad de local no pudo tener efecto la asamblea anunciada para el día 11 del corriente. En consecuencia, la misma tendrá celebración el domingo 25 de octubre a las 10 de la mañana en 24, rue Ste-Marthe

Que cada compañero traiga a otro consigo, como mínimo.

Centenario proletario

(Viene de la página 4.)

listas por los delegados que fueron de Lyon, Marsella, Caen, Neuville sur Saône y Rouen.

La delegación mayoritaria fue la belga con 56 delegados sobre un total de 100; del Consejo General asistieron siete, y otros tantos suizos. España mandaba su delegación por primera vez, el anarquista catalán Antonio Marsal Anglora, que para evitar las persecuciones a su regreso se presentó bajo el seudónimo de Sarró Magallán. Estaban los alemanes, cuatro, entre los que figuraba, por primera vez, Guillermo Liebknecht y también había una delegación italiana.

Uno de los temas más importantes sino el que más, discutido en Bruselas, fue el de la *Propiedad Territorial*.

Una extensa resolución fue redactada sin que lograra aprobarse en firme, siendo solamente tomada en consideración para ser discutida en el Congreso siguiente. Era el procedimiento acostumbrado: posponer el debate con la esperanza, en el seno de cada corriente, de que lograrían posiciones más ventajosas en el próximo comicio.

Del dictamen sobre la «Cuestión de la Propiedad Territorial» entresacamos:

«*I. Relativa a las minas, cuencas hulleras y ferrocarriles.*

Considerando que estos grandes instrumentos de trabajo están fijos en el suelo y ocupan una vasta extensión, cuyo dominio ha sido dado gratuitamente a la humanidad por la naturaleza;

Que estos instrumentos de trabajo exigen necesariamente la aplicación de las máquinas y de la fuerza colectiva;

Que las máquinas y la fuerza colectiva que existen hoy para la única ventaja de los capitalistas deben en el porvenir aprovechar únicamente al trabajador, y que para esto es preciso que toda la industria en que estas dos fuerzas sean indispensables sea ejercida por grupos redimidos del salariado.

El Congreso acuerda:

1º Que las canteras, cuencas carboníferas y otras minas, así como los ferrocarriles, en una sociedad normal, pertenecerán a la colectividad social, representada por el Estado, pero por el Estado regenerado y sometido a la ley de la justicia.

2º Que las canteras, cuencas carboníferas y ferrocarriles serán concedidos por la sociedad, no a capitalistas como hoy en día, sino a compañías obreras y esto mediante un doble contrato...»

«*II. Relativa a la Propiedad Agrícola.*

Considerando que las necesidades de la producción y la aplicación de los conocimientos agronómicos reclaman un cultivo hecho en grande escala y, en conjunto, exigen la introducción de las máquinas y la organización de la fuerza colectiva en la agricultura y que, por otra parte, la evolución económica por sí misma tiende al gran cultivo;

Que en tal caso, el trabajo agrícola y la propiedad del suelo deben ser considerados bajo el mismo pie que el trabajo minero y la propiedad del subsuelo;

Que, además, el fondo productivo del suelo es la materia primera de todos los productos, el manantial primitivo de todas las riquezas, sin que sea producto del trabajo de ningún particular;

Que la adjudicación a alguno o algunos de esta materia prima indispensable hace a la sociedad entera tributaria de aquellos a quienes se ha adjudicado;

El Congreso declara que la evolución económica hará de la entrada del suelo arable a la propiedad colectiva, una necesidad social, el suelo será concedido a las compañías agrícolas, las minas a las compañías mineras, los ferrocarriles a las compañías obreras; y esto mediante condiciones de garantías para la sociedad y para los agricultores, análogas a las necesidades para las compañías y los ferrocarriles.»

El Dictamen también se declara partidario de que los canales, caminos y vías telegráficas pasen a ser propiedad de la colectividad. (Artículo III).

En el IV, concerniente a los bosques, las consideraciones y el acuerdo son favorables también a la tenencia colectiva de los mismos.

«Por primera vez —dice Palmiro Marbá— se ponía a discusión un problema de tanta importancia como el de la propiedad colectiva; y por ser el primer paso, la orientación no podía resultar más concreta y fundamentada. Todos los delegados estuvieron unánimes en condenar la propiedad individual, principalmente la de la tierra, por ser la causa de todas las miserias y desigualdades sociales, y con igual unanimidad estimaron indispensable que toda la riqueza natural y social pasase por completo a poder de la colectividad, para su uso y disfrute equitativo.

Gala de «Liberté»

Como oportunamente anunciamos, la noche del 16 del mes en curso tuvo efecto la fiesta organizada por nuestro colega «Liberté» en provecho de la obra de liberación de España que tiene emprendida. La concurrencia fue tan numerosa que hubo necesidad de cerrar la sala quince minutos después de empezado el espectáculo. En el interior del coliseo no era posible dar ni un solo paso.

La sucesión de artistas en el tablado —comprendidos en una variedad de géneros— aumentó la densidad del ambiente, por derroche de arte y frenesí de los bravos y los aplausos. Hubo prestidigitación de alta escuela, cantares de muchas suertes, gracia picante de *chansonniers* baile español depurado y entusiasta y otras genialidades de bambolinas. Nos place recordar a Maurice Fanon, el duo Consuelo-Murguía, a Jean Rigaud, a Lafforgue, a Cora Vaucaire, a Léo Campion, y a otros artistas que sería prolijo enumerar.

Al finalizar el acto el compañero Lecoin notificó a la inmensa concurrencia que el Comité Pro España Libre dentro de unas semanas convocará al pueblo de París a una manifestación pro España oprimida celebradera en el Palais des Sports y la cual será presidida por Picasso, el presidente Vicente Auriol y la hija de Francisco Ferrer Guardia.

«Amigos de la música», París

Preguntados por las obligaciones a contraer para formar parte de esta agrupación en ciernes, respondemos públicamente que ninguna. De ser pocos cultivaremos la amistad en el arte y el intercambio de discos. Y daremos curso, conjuntamente, a las iniciativas que concurran en cambios de impresiones. En estos tiempos de aridez espiritual, creemos que un contacto entre nosotros, los «melómanos», se impone sin caer, empero, en rutinas de cotización y oficiosas. De llegar a ser numerosos, el programa de realizaciones podría ser ampliado.— Por el momento: *Hernández, Ferrer y Rambla.*

(ROMAN)

par René VILLARD

Le pain noir

(SUITE)

En même temps, je prenais d'autorité la photo, allais à la fenêtre pour l'examiner à la loupe; en réalité, je regardais dans la rue; en bas, sur le trottoir d'en face, il y avait le magasin d'une modiste, à l'intérieur de celui-ci, je voyais une femme élégante, les bras nus, qui essayait un chapeau, elle se contemplait devant une glace, avançait, reculait, penchait la tête d'un côté, de l'autre, souriait, effectuait un demi-tour, puis revenait se présenter de face, une véritable pantomime, pas désagréable à regarder; cela a duré quelques minutes. Quand l'essayage du chapeau a été terminé, je suis revenu au centre de la pièce.

— Cette photo, je m'excuse, Monsieur, n'est véritablement pas extraordinaire, c'est du travail d'amateur... Il y a des ombres... beaucoup d'ombres, cela fait un tort énorme au visage qui manque de clarté; cette photo vous est préjudiciable, il y a tout un travail à faire qui nécessite la prise, la retouche, l'agrandissement de plusieurs clichés que nous prendrons en laboratoire...

— Ah, oui... qu'il a fait, le gars.

— Ce que nous voulons, Monsieur, c'est faire quelque chose de bien, quelque chose dont vous soyez fier, quelque chose qui nous rapporte... parfaitement, parce que, voyez-vous, seul le bon travail rapporte dans l'avenir, le mauvais disparaît aussi vite qu'il est venu, il ne féconde pas... C'est pourquoi je vous demande, ne faisait que confirmer tout ce que vous a dit notre représentante, de nous laisser carte blanche, de nous laisser le champ libre pour exécuter un travail qui sera la satisfaction de votre vie, et ceci à des conditions publicitaires extraordinaires...

— On est bien d'accord, qu'il a dit.

Il ne restait plus qu'à le saigner, la Lise s'y entendait, avec le Lucien elle était à la bonne école. Mais, cependant, le client n'avait pas gagner au concours?... Alors, le tarif concours ne pouvait s'appliquer à son cas... Je le faisais remarquer à la Lise. En plus, il y avait aussi ce travail supplémentaire de laboratoire... La Lise prit la défense du client... Je défendis les intérêts de la firme... Le client se demandait comment ça allait finir... ça s'est terminé très bien, du fait que le client a reconnu une majoration du tarif de deux mille francs... A midi, pendant le déjeuner, la Lise a raconté l'histoire à Lucien, il a bien rigolé, puis critiqué.

— Vous n'êtes que des margoulins, précisa-t-il, moi, avec un enflé pareil, j'emmenais tout le mobilier.

Il était de taille à le faire...

Un nouveau mois s'était écoulé et je n'avais toujours pas rencontré François. Pourtant, il était à Lyon puisqu'il y travaillait. Je ne me décourageais pas, Lyon est grand, je finirais bien par le rencontrer un jour. Le temps passait et je recherchais un emploi autre que celui que j'exerçais, même moins lucratif... Ce que je ne pouvais admettre dans mon travail, c'était cette pression, la main forcée, par un bourrage de crâne intensif, ça me dégoûtait... Il fallait vivre, bien sûr, c'était ma seule excuse... Je m'imaginais la réaction qu'aurait eue la mère Danielle si elle avait trouvé une carte-concours dans sa boîte aux lettres... Elle y aurait répondu, pensant qu'elle allait gagner, que c'était toujours ça de pris... Il y a tellement de braves gens de ce modèle, qui ne pensent pas que toute publicité est faite dans un but de rapport... que toute publicité est payée par le client, que tous les cadeaux, toutes les primes, sortent de leur porte-monnaie... Ils n'y pensent pas les exploités, ils ne pensent pas que sous une forme ou sous une autre, il faut toujours payer... Les commerçants, les industriels ne sont pas des mécènes... Ils veulent vendre, par tous les moyens... et le plus cher possible... Certaines méthodes de vente frisent l'escroquerie, je pratiquais dans cette catégorie, c'était légal, tout juste... Les clients qui se laissent prendre sont exploités, comme ils l'ont été toute leur vie, comme ils le seront toujours, jusqu'à la mort, et même après... Quand je pensais à tout cela, à la mère Danielle, brave parmi les braves, elle m'avait tout de même sauvé la vie, sans elle, j'y allais au bouillon, c'était une question d'heures... Je ne pouvais m'empêcher de me juger très sévèrement... Mon job, c'était bon un temps, juste un temps, celui de ne pas mourir de faim et de trouver un travail propre mais il ne fallait pas m'enliser dans cette boue... Il ne le fallait pas... C'était une formule de commerce, possible, mais cette activité ne pouvait m'apporter que le mépris de moi-même.

Un jour, le Lucien m'a dit:

— Tu es pressé, tu as des rendez-vous?

— Non, des cartes, le travail habituel.

— Alors, viens avec moi, j'ai un travail spécial, il faut être deux.

— Deux?

— Oui, voilà: Robert, un gars que tu n'as pas connu, qui était là avant toi, qui est parti en me laissant des drapeaux à l'hôtel... ne m'a fait que de la salade... que des emmerdements que j'ai eus avec ce gars-là, et voilà sa dernière... Il a été faire le baratin chez une bonne femme qui était d'accord, l'affaire était conclue, mais, au moment de régler, voilà que le mari s'est amené, un costaud, un dur... Il a empoigné mon Robert et il l'a foutu à la porte avec un coup de pied au cul... Pas content qu'il était le Robert... Mais la brave femme le voulait, elle, son agrandissement et son cadre.. Alors, elle a couru après mon gars, elle l'a rattrapé dans la rue... mais elle ne possédait pas assez d'argent sur elle, de sorte qu'elle devait mille francs à Robert sur le comptant de la commande... L'affaire a traîné... Robert était pas pressé d'y retourner... Ses fesses devaient conserver le souvenir de la sortie faite par le mari. Finalement, il y a quelques jours, la firme m'a transmis une lettre de la bonne femme, elle veut toujours, plus que jamais, son agrandissement et son cadre, elle y tient... Elle a paraît-il, quitté le domicile de son mari pour se réfugier chez des amis. Son mari, paraît-il, lui aurait cassé un bras au cours d'une dispute, c'est un tendre cet homme-là... Or, il y a quelque chose de troublant... c'est que l'adresse où cette femme s'est réfugiée est celle d'une autre commande réglée partiellement et en attente de recouvrement pour le motif insolvabilité... Curieux, tu ne trouves pas, que les deux seuls litiges de l'équipe se retrouvent à la même adresse. Qu'en penses-tu?

— Tu sais, tout est possible... Nous sommes bien placés pour réaliser que tout est possible...

— Oui... oui... mais il y de ces coïncidences...

— Alors, que crains-tu?

— Pas grand'chose, un traquenard... que nous nous trouvions face à face avec le costaud... l'homme des coups de pied au cul... qu'il nous mette dans l'obligation de rembourser ce qui a été encaissé sur ces deux affaires...

— Douteux... Il ne resterait pas toute la journée à nous attendre... Un rendez-vous a-t-il été fixé?

— Non, pas de rendez-vous.

— Alors, tu vois le gars restant bloqué des jours et des jours, dans un logement, uniquement pour attendre et pour un remboursement problématique de quelques milliers de francs?... En définitive, que veux-tu exactement?

— Que tu m'accompagnes... A nous deux nous imposerons notre volonté... dans tous les cas...

— Bien... Mais à part le risque de coups de pied au cul... qu'est-ce que je gagne, moi, dans cette combine?...

— La moitié de la commission sur ce qui sera encaissé.

— Bien, d'accord, allons-y...

C'était pas loin, c'était dans le quartier Saint-Georges, un trajet de quelques minutes avec la bagnole à Lucien. A l'adresse indiquée se trouvait une maison minable, sale, vétuste, repoussante. Les pierres dans l'escalier étaient creusées au centre par l'usure, les murs étaient noirs, à chaque étage, on craquait des allumettes pour lire les noms sur les portes. Ça puait la merde... partout des crachats, des mégots, des vieux papiers; parfois, dans un coin, un petit tas d'ordures... Enfin, au quatrième on a trouvé le nom sur une porte, c'était là... Le Lucien a frappé sec, suivant son habitude. « Entrez », a répondu une voix de femme, on est entrés... Dans l'escalier, il y avait encore un peu d'air, dans la pièce où nous pénétrâmes, il n'y avait plus rien du tout et ça puait... Cette chambre était sombre, éclairée seulement par une fenêtre donnant sur une cour étroite... Près de la cheminée, il y avait un seau de toilette plein d'eau sale, d'urine et d'autre chose. Le couvercle était à côté du récipient... C'était dur de respirer dans cette pièce... Au fond d'une alcôve encore plus sombre, on distinguait un lit où une brave femme remuait...

— Ah! Messieurs... C'est vous les photographes?...

Ravie qu'elle était, la cliente... Nous l'étions moins... On aurait bien voulu que tout soit terminé... redescendre... aller respirer un peu... Alors, le Lucien y a été de son baratin, d'accord qu'elle était, la cliente, elle savait qu'elle devait des sous...

— Passez-moi mon sac qui est là, sur la cheminée.

Le Lucien le lui a passé, bourré de billets de banque qu'il était son sac... Elle avait dû partir avec les économies du ménage... pas possible... Cette affaire terminée, reçu en règle, toute la paperasserie remplie, le Lucien a attaqué la deuxième affaire.

— Vous logez, lui a-t-il dit, chez de braves gens qui sont également nos clients, peut-être ne le savez-vous pas?

— Si, si, qu'elle a fait.

— Mais ce que vous ignorez, c'est qu'en réalité, vos amis vont perdre tous les avantages qui résultent pour eux du gain au concours. Ils n'ont versé qu'un acompte... Ils devaient expédier le complément, ils n'ont rien fait, ils risquent de tout perdre des avantages consentis aux bénéficiaires du concours, les conditions sont formelles...

— Alors?

— Alors, il faudrait compléter le versement à titre d'acompte... comme vous l'avez fait pour vous...

— Bien sûr, mais ils ne m'ont rien dit...

(A suivre.)

B.D.I.C

la A. I. T.

Tal fue la esencia, el fondo del acuerdo. Naturalmente que, al exponerlo, dejaron asomar algo de lo que hoy consideramos es un prejuicio o preocupación, ya conceptuando al Estado como representante de la colectividad social, ya indicando la realización de los servicios al más inmediato precio de coste, pero todo esto era una especie de formulismo que con el tiempo iría desapareciendo, y que no afectaba en nada la buena intención y la sólida base del acuerdo. En efecto; dado el oscuro concepto que de tales problemas se tenía en aquel entonces, el paso dado resultaba gigantesco, colosal; había sentado el principio por el que se han regido más tarde las organizaciones obreras en la cuestión de la propiedad colectiva.» (39).

Un acuerdo complementario del dictamen que antecede lo fue el relacionado con el maquinismo:

«Considerando que de un lado, la máquina ha sido uno de los más potentes medios de despotismo y de extorsión en manos del capitalismo y que, de otra parte, el desarrollo que ella adquiere debe crear las condiciones necesarias para substituir por medio de un sistema de producción verdaderamente social del salariado;

Considerando que la máquina no presentará verdaderos servicios al trabajador hasta que una organización más equitativa le ponga en posesión de ella,

El Congreso acuerda:

1º Que sólo por medio de las asociaciones cooperativas y por una organización de crédito mutual podrá llegar el productor a la posesión de las máquinas.

2º Que no obstante, en el estado actual, pueden los trabajadores constituídos en sociedades de resistencia intervenir en la introducción de las máquinas en los talleres para que esta introducción sólo tenga lugar mediante ciertas garantías o compensaciones para el obrero.»

Estos acuerdos, a través de un siglo de distancia, guardan su lozanía y más si se tiene en cuenta, como señala Palmiro Marbá, «el oscuro concepto que de tales problemas se tenía en aquel entonces».

La influencia proudhoniana es patente aún. Ha tenido que ceder pie en la propiedad individual de la tierra[2] pero está presente en el «crédito mutual» y en las características del cooperativismo preconizado que, como dice G. D. H. Cole «no quería nada con las cooperativas de consumo del tipo de Rochdale ni con las cooperativas de producción que pagaban interés al capital invertido en ellas, o que retribuían a sus trabajadores con participación en los beneficios.» (40).

El escollo, para los que hacían del cooperativismo el «summun», se hallaba en aquellas actividades y propiedades colectivas que rebasaban los límites a que puede llegar el cooperativismo. De ahí la presencia del vocablo Estado, cuando de ferrocarriles se trata, bien que según propia expresión de Cole «consideraban al Estado como una institución esencialmente reaccionaria» (41).

En Bruselas, pues, empieza a esbozarse una característica colectivista en detrimento de la mutualista que fuera la tonalidad descollante en Ginebra y Lausana. Jean Maitron, que había catalogado a los dos primeros congresos como «Período mutualista de influencia proudhoniana», califica el comicio de Bruselas como «Congreso de Transición (Del mutualismo al colectivismo y al sindicalismo)» (42), Edouard Dolleans, por su parte, señalará que «El Congreso de Bruselas marca la etapa intermediaria de la evolución que se produce» (43).

(Continuará.)

---

(39) Palmiro Marbá. Op. cit. pág. 473 y 474.

(40 y 41) G. D. H. Cole. Op. cit. pág. 125 y 126.

(42) Jean Maitron en «Histoire du Mouvement Anarchiste en France», cataloga los Congresos de la Internacional así: (pág. 44). Período mutualista, influencia proudhoniana; 1º, Ginebra (1866) y 2º, Lausana (1867). Congreso de Transición (Del mutualismo al colectivismo y al sindicalismo): 3º, Bruselas (1868). Mayoría colectivista antiautoritaria contra dos minorías proudhoniana y marxista. 4º, Basilea (1869). Congreso de la escisión: 5º, La Haya (1872). Período anarquista, influencia bakuniniana: 6º, Ginebra (1873). 7º, Bruselas (1874). 8º, Berna (1876) y 9º, Verviers (1877).

(43) Edouard Dolleans. Op. cit. pág. 314 (Tomo I).

Pareceres

Opinión de un militante ante el Congreso

La celebración de un congreso extraordinario, aparece a mi juicio, como una cosa extremadamente seria y delicada. Seria, por lo que comporta de aspiración general de propósitos comunes, y delicada, por lo que comporta de sutileza en el afrontamiento de tendencias y de personalismos divergentes, que malogran el choque leal de criterios, entrañablemente confederales y saludables en casos semejantes.

Sería deplorable que volviésemos a las eternas impugnaciones y a los motejos deprimentes, dirigidos contra la gestión realizada por los Comités salientes, a sabiendas que nadie posee el secreto de la solución deseada, y que no acabamos de hallar a través de nuestras enconadas pugnas orgánicas. Para hallar un clima armonioso, bastaría recordar lo que aportaron de luz a la razón confederal, aquellos magnos y constructivos Congresos celebrados en España. Estos fueron serios en su forma, y uniformes en sus deliberaciones, por lo que nos llevan a desear, que los compañeros que deleguemos al que se apunta, sean dignos de representar a la militancia en general, puntal básico de la Confederación Nacional del Trabajo.

Señalando también de paso, lo que aportaron de obra innovadora, los demás Comicios o Plenos celebrados desde 1945 a nuestros días, en el que tuvieron que esforzarse en buscar el remedio unitario indispensable a toda acción valiosa, cara a los problemas de España, van todas mis felicitaciones y toda mi gratitud.

Como consecuencia de esta feliz solución orgánica, surge el afán de «relación humana» que se concretiza con el pacto de Alianza Sindical. Pero no basta esbozar los problemas, hay que ir al fondo de los mismos, mas... para abordarlos con éxito, es preciso cooperar lealmente en la elaboración de una estructura moderna y eficaz, que corresponda a las realidades del presente interior de España, y no al criterio conformista del exilio. Si descuidamos éste importante factor de unidad, en el cuadro de A. S., la apatía puede ir apoderándose de nosotros, paralizando nuestra acción revolucionaria.

De acuerdo que la actual estructura de A. S. no satisfaga a todas las tendencias, y que debido a ciertos fallos de la misma, las disensiones orgánicas y políticas no hayan sido pocas, pero repasemos lo ocurrido en el transcurso de estos últimos años debido a ciertas actitudes desplazadas, que han ido debilitando las posibilidades constructivas de A. S., presentándola a nuestro pueblo, como un conjunto de piezas inactivas y desarticuladas. La respuesta nos la está dando España, que hasta ayer acechaba, escuchaba, leía y se interesaba al prometedor resurgir sindical, que le prometía A. S. Esa España harta de esperar harta de agonizar, se está cansando de acechar, de escuchar, de leer y de cotejar en el verdadero contenido revolucionario que le ofrecemos; tanto es así, que ha decidido, por sus propios medios y experiencias, de consolidar su propia A. S. Siempre que se ha abordado el problema de alianzas, los gritos han sido unánimes. Nada con los católicos, hemos clamado a los cuatro vientos, solo reconocemos la solera de la U. G. T. y de la C. N. T. Pero en España, los católicos de Herrera y los de las Hermandades, no forman en A. S. O., ya que solo en Cataluña, tenemos en la A. S. O. a los sindicatos cristianos. Mi deseo se circunscribe en este caso a hacer resaltar algunas desproporciones, que forman un galimatías que cuesta entenderlo, si en realidad, lo que se propone A. S. es de sumar adeptos a las fuerzas anti-Franco.

En el manifiesto del 1º de Mayo, llamábamos a todos los trabajadores para que lo consiguiesen todo, y cuando hacen una huelga en España, la Organización tiene que reunirse para ver lo que puede hacer. A mi ver, esto es pura demagogia.

Nos vamos todos a España para luchar o nos callamos. Dejamos que España disponga su lucha sin intentar imponerles condiciones o nos consideramos de España regresando o España.

Hoy día, tal como surgen y se situan los problemas en nuestro país, con toda la complejidad que estos comportan, es preciso afrontarlos con mucha serenidad, sin propagar la revolución social como solución del régimen imperante ya que la carencia de capacidad revolucionaria, salta a la vista y la soberanía nacional se halla hipotecada al capitalismo internacional. Ante esta realidad, no importa que nos llamen «bomberos» lo que importa es el no engañarnos ni el engañar a los creyentes de milagros. No pretendemos ser el numen del antifranquismo activo, y escuchemos la voz del pueblo español. ¿Qué pide éste? Asociación, pide derecho de asociación, el de huelga y sindicatos de clase, pero desde aquí, ¿qué pedimos? La revolución, y esto sin consultar al pueblo español, si quiere la revolución. Sabéis que ésta no puede ser impuesta, y aún admitiendo que fuese realizable, me pregunto ¿qué clase de revolución se puede hacer en España actualmente?

Quede asentado, que no escribo para fanáticos, y que estas humildes líneas tal vez merezcan reflexión, a vosotros de juzgar. Deteneos antes de replicarme, ya que hemos de coincidir en que, la inteligencia libertaria no se puede comprar por kilos, aunque desgraciadamente, pretendamos ofrecerla por toneladas en muchas ocasiones.

Estimo, queridos compañeros, que una acción de propaganda bien orientada y persistente de realidades a conquistar en España, hecha de acuerdo con todas las gentes que en España defiende la C. N. T., podría darle a la C. N. T. del exilio, personalidad y contenido de fuerza, que sabe qué quiere, y por qué lucha.

Ante el panorama que expongo humildemente, se nos apunta la posible celebración de un congreso extraordinario en el exilio. El plan de trabajo y realizaciones es enorme, y lo será mucho mayor si asociamos a él, todas las inquietudes que nos aporten los compañeros delegados de origen, en los delicados debates que se vislumbran. La voz de España debe de oirse en el hemiciclo. Tratar de problemas de España, sin la asistencia de los que viven y luchan en ella, resulta grotesco y hasta penoso. Las revoluciones o soluciones sociales importadas, dieron siempre resultados catastróficos, no creo que estemos dispuestos, a caer en esta aberración... menospreciando los sentimientos del interior.

En cuanto a lo que respecta a criterios dispares, que traten de problemas de España, abogo por la moderación y por la armonización de lo desarmonizado en nuestra casa, ya que solo así, lograremos aportar un rayo de luz esperanzadora, al espíritu militancial. No olvidemos, que aparte la tendencia clásica anarcosindicalista reinante en nuestro país, ha brotado otra, no menos valiosa, que interpreta el presente y el porvenir, con realismo juvenil y con una óptica diferente a la que pregona el rancio abolengo anarquista y que precisamente este resurgir es el más preponderante y con el que tenemos que coordinar nuestros métodos de lucha reivindicativa y revolucionaria libertaria. Lo demás, ganas de perder el tiempo, en diálogos vanos, o en pretensiones situadas fuera del marco de nuestras auténticas posibilidades físicas y morales. Encuadremos más bien los problemas en el área confederal, para que éstos sean resueltos confederalmente.

La voz de España debe hacerse oír en el Congreso, si Congreso se celebra porque *España no es el exilio, y el exilio se debe a España*. Confío pues, en que de realizarse la aludida confrontación, los acuerdos dimanantes de la misma llevarán, esta vez, el membrete uniforme de la Organización, o sea: España-Exilio, igual a *Confederación Nacional del Trabajo*. Sólo así, estableceremos el equilibrio nuestros días.

FELIX CUENDE.

Servicio de librería

LIBROS ESPECIALMENTE RECOMENDADOS

	F.
G. Woodkock - I. Avakoumovitch: Pierre Kropotkine, le prince anarchiste	3,50
Francis Rusell: L'Affaire Sacco-Vanzetti	24,70
Gilbert Guilleminault - André Mahé: L'épopée de la révolte (le roman vrai d'un siècle d'anarchie)	25,00
Han Ryner: J'ai nom Eliacin	7,50
Les grandes fleurs du désert.	7,50
André Lorulot: Pourquoi je suis athée	7,50
Sol Ferrer: Francisco Ferrer	15,00
Henri de Monterland: Le chaos et la nuit	12,00
Sebastien Faure: Mon communisme	5,00
Propos subversifs	5,00
Mon opinion sur Dieu	2,50
Albert Camus: L'homme révolté.	14,00
E. Armand: Sa vie, sa pensée, son œuvre	15,00
Bernard Clavel: L'espagnol	13,50
Jacques Bureau: Trois pierres chaudes en Espagne	8,40
Armand Laneu: Quand la mer se retire	12,30
«Revolución y Regresión», Rocker	18,00
«Sistema de las contradicciones económicas», Proudhon	15,00
«Nacionalismo y Cultura», Rocker	15,00
Gaston Leval: L'indispensable révolution	4 F
Nicolas Stoinoff: Un centenaire bulgare vous parle	8 50 F
Voline: La révolution inconnue 1917-1921	3 F
Pierre Besnard: L'éthique du syndicalisme	4 F
En español	
«Quinet», Felipe Alaiz	5,00
«Tipos Españoles», F. Alaiz	5,00
«Salvador Seguí: Su vida y su obra»	3,50
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2,80
«Revolución y Regresión», Rocker	18,00
«Sistema de las contradicciones económicas», Proudhon	15,00
«Nacionalismo y Cultura», Rocker	15,00
«La revolución desconocida», Voline	13,50
«La revolución desconocida», Voline (ed. francesa)	3,50
«Sakespeare», biografía por Landauer	17,50
«Psicología humana», Joao de Ferraz	10,00
«Confesiones de un revolucionario», Proudhon	10,00
«De la crisis económica a la guerra mundial», Henri Clade	6,50
«Los fundamentos de la Geografía económica de América», Santillán	6,50

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris, X. CCC Paris número 13 507 56.

Sobre una plausible iniciativa

COSTO la baja de algunos militantes de cierta F. L. en el exilio, algo que desdice, si en verdad, pensáramos con equilibrio y corazón. Se mantenía —ellos lo siguen manteniendo— para nosotros desatinadamente como lo hemos podido comprobar día tras día, que los emigrados económicos españoles recién llegados pensaban más «adelantado» que nosotros, los que nos creemos de casa; pero que su alejamiento obedecía, al temor, al chivateo, a la represión de allí. ¿Vale la pena dar fundamento a este decir? Creemos que no, y veamos.

Por ejemplo, existe una emisora, de muchísimos conocida, que todos los días y muy en particular los domingos a partir de la media noche, que dice y radia sólo para España y los españoles emigrados económicos residentes en Alemania, Francia, Bélgica, Londres... y hasta para el interior. Tal como suena, del propio interior de España se envían cartas con pelos y señas de los acontecimientos del día, diciéndose de los crímenes de Franco, de la miseria de España, de lo que hubimos de hacer y no se hizo para «tambalear», aunque solo fuese «tambalear», aquél odioso régimen fascista.

Entonces, cabe preguntarse: ¿Por qué ese temor de poderles decir a las claras nuestro pensar sobre España? ¿Por qué este otro temor (e infundio) de que se dice tienen ellos, de relacionar con los *rojos* de Francia? ¿El por qué y en qué se fundaron aquellos compañeros diciendo «que perdiámos el tiempo hablándoles de esta o aquella manera?

También nosotros escuchamos la emisora a que me refiero, todos los días: intervenciones de hombres rebeldes; de hombres, de muchachos recién llegados, que aunque no conocieron nuestra guerra del 36, si que se rebelan contra la dictadura de Franco; protestan contra esa mentira de los veinte y cinco años de paz de que tanto allí se blasona.

Lo que pasa es, que, ni nosotros los de la C. N. T., ni ningún otro sector llamado de los «antis» hemos sabido acogerlos, orientarlos para atraérnoslos con el estímulo y la solidaridad obrera. Para que puedan decir de sus inquietudes, que indiscutiblemente las tienen y al mismo tiempo comprenden las nuestras. Salvo muy raras excepciones, muy poco se escribió hasta ahora, en sencillo para ellos, estimable, atrayente.

Es muy cierto que a una mayoría de estos emigrados españoles nada les interesa nuestra «política»; ellos en su mayoría, nos tienen por políticos y de ahí debiera «arrancar» nuestra orientación, pues ellos nos creen políticos empedernidos y por ello ni nos escuchan ni nos quieren en la mayoría de los casos.

Cuando algo «nuevo» hemos escrito para ellos, lo fue emborronando cientos de cuartillas, haciendo un folleto, calentándoles la cabeza y causándoles modorra con esa clase de lectura insípida o de pelea de gallitos ingleses. (1).

¿Qué mejor obra hubiera podido realizar la C. N. T. de España (sino aquí en Francia, en Londres, poco importa el sitio) en Alemania mismo por ejemplo; sinó que haber publicado un semanario solo y exclusivamente para ellos? Es decir, no para ellos, entendámosnos bien; un periódico que hable de cine, de radio, teatro y actualidad, noticias de amigo a amigo; con artículos de articulistas capaces. Un semanario, que a aparte de servirnos a nosotros, les interese a ellos. Si no sembramos, nada cojeremos mañana.

De rememorar, ya estamos buenos; para decir lo cien veces trillado, ya está bien la cosa como está. Demos calor a nuestro Boletín interior con nuestros problemas e inquietudes o polémicas orgánicas. Pero hagamos al mismo tiempo un periódico serio responsable ante un público indiferente. Un periódico de la resistencia española desorientada; ayudarla, y orientar a los indiferentes y afines. Un semanario, que aun siendo de la C. N. T. española, diga para los españoles mucho, y menos para los que nos seguimos considerando refugiados políticos.

Eso es lo que no se ha hecho y se debiera probar. Digamos todos algo acerca de ello.

RODAMA

---

(1) Anda por ahí un folleto: «La nueva generación opina», de mucha aceptación, y que más de la mitad de los compañeros ignoran. Además el gráfico del «C. S.» es tan útil al efecto, que es sintomático que aún queden ejemplares. ¿La abulia? (N. D. L. R.)

«La joven generación opina»

Folleto de veinte páginas editado por el Grupo de Emigrados Económicos Españoles y para difundir entre sus compañeros de emigración. Segunda edición.

Las FF. LL. podrían interesarse por la difusión fácil de este opúsculo.

Pedidos a esta Administración.

CRONICA INTERNACIONAL

(Viene de la página 4.)

Cuestiones sindicales resumidas

2 del 10. Reunión en Madrid de los dirigentes de los Sindicatos Verticales, alarmados por la agitación obrera en torno a la situación económica y social.

Se comenta una huelga de 3.000 pescadores. Toda la flota pesquera de Bermeo.

Los obreros de la General Eléctrica de Bilbao rechazan las nuevas convenciones y reclaman mejores condiciones y salarios.

Los obreros de la «Pegaso», en Madrid, trabajan a ritmo lento reclamando mejores salarios.

14 del 10. Continúa la huelga de Pescadores de Bermeo, iniciada a mediados de Septiembre. Reina inquietud general entre los trabajadores, quienes temen el bloqueo de salarios...

15 del 10. Diez mil obreros metalúrgicos de Bilbao realizan el día martes 13 una huelga de cinco horas en protesta contra el resultado de las negociaciones por las nuevas convenciones colectivas y sobre todo reclamando la libertad sindical y por encima de todo la libertad de los obreros presos y su reintegración al trabajo.

Represión.

7 del 10. Todos los detenidos políticos de Burgos se hallan castigados en los calabozos por haberse negado a saludar a las autoridades y no querer asistir a misa.

15 del 10. Una requisitoria contra las medidas tomadas en Burgos contra los detenidos políticos.

***

La vida sigue en España su curso regimentado por el franquismo. Reflexionemos en los aspectos que juega o no, que podría jugar o no, el exilio. Son rarísimos. ¿Cuánto durará ésta situación? El tiempo, corto o largo, en que las verdaderas fuerzas de oposición *se hagan presentes allí, en España misma*, adquiriendo vigor, despertando el interés y la confianza populares, obteniendo la necesaria anuencia y fuerza de acción para derrocar al régimen.

No existe otra suerte de posibilidad. Y ésta mengua y desfallece cada día que pasa, al ir muriendo de vejez en el exilio o en España, buena parte de los citados opositores.

Gregorio QUINTANA

COMUNICADOS

S. I. A. DE PERPIGNAN

Tous les adhérents sont invités assister a l'assamblée le dimanche 15 novembre à 10 heures au local habituel; vu l'importance de l'ordre du jour est indispensable la présance.

F. L. DE PERPIGNAN

Convoca a sus afiliados a la Asamblea general que tendrá lugar el día 25 del corriente a las nueve de la mañana y en el sitio de costumbre.

Dada la importancia de los asuntos a tratar se ruega la asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE LIMOGES

Esta F. L. convoca a sus afiliados, a la asamblea extraordinaria, el día 25 de Octubre, a las nueve de la mañana en el lugar de costumbre.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

José Meléndez, de Burdeos, 5 F.; Valentín Montané, de Garges, 8; Roque Llop, de París, 5.

LE GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL et le Foyer individualiste des Amis d'Armand, organisent le Samedi 24 octobre à 16,30 salle Trétaigne, 7 rue de Trétaigne Paris (18) un coloque - débat sur l'Homme dans la Société.

Cette confrontation importante se doit d'intéresser tous les anarchistes et amis qui sont cordialment invités.

MONTPELLIER

Ciclo de conferencias

Dará comienzo a nuestra serie de Conferencias de temporada invernal el domingo día 15 de noviembre a las 9 de la mañana en nuestro local de costumbre; la primera de este año, a cargo del compañero Jacinto Borrás, con el tema: «La C. N. T. dentro del contexto español».

Tenemos otras conferencias en preparación, con la colaboración de compañeros y algunas personalidades ya previstas en Montpellier, que en tiempo oportuno iremos anunciando.

Lo que precede, lo decimos con la intención de que los compañeros de Montpellier y pueblos limítrofes sean sabedores y a fin de que tales conferencias sean lo máximo concurridas, atrayendo además a ellas simpatizantes y franceses, ya que algunas de ellas serán pronunciadas en francés.

PARADEROS

Para un asunto de interés, el compañero Vallhonrat Pies, Felipe, 24, rue de la Justice, Aubervillers (Seine), desea ponerse en contacto con todos los que han estado con él en el Campo número 2 de la Pallice (Charente-Mme.), así como los que pasaron por el Cuartel Baulan de Lunel, Parque de Automóviles, Cuartel General de Montpellier (Hérault), 493 Grupo, y los que le hayan conocido en el Campo de Septfons (Tarn-et-Gne.). Le interesa asimismo conocer el paradero del compañero Dover, peluquero en el Campo número 2 de la Pallice (Chte.-Mme.), de quien no sabe noticias y al que le interesa contactar. Escribir a la dirección arriba anotada.

ANTENA

DE LOS ULTIMOS ACONTECIMIENTOS INTERNACIONALES

TRIUNFO DEL LABORISMO BRITANICO. — **Gibraltar fuera de la órbita franquista.—Consulta de Wilson a R. Llopis referente a la política española.—Situación favorable para el compañero Christie Stuart con repercusión ídem para el compañero Fernando Carballo.**

CAIDA POLITICA DE KRUSCHEV.—**Nuevo motivo de estupefacción para los pasionarios.—Reacomodo del Politburó a la situación internacional con sacrificio convenido de su líder.**

BOMBA ATOMICA CHINA.—**Presión «internacionalista» contra el capitalismo no comunista. Presión nacionalista contra la U.R.S.S. introducida profundamente en Asia.**

LA HUELGA DE PESCADORES

BILBAO.—Tres mil pescadores de 130 embarcaciones de la flota de Bermeo, continúan la huelga declarada a mediados de septiembre. Se calcula que las pérdidas ascienden ya a cuarenta millones de pesetas. Si el conflicto no termina en plazo breve, la flota bermeana no podrá tomar parte en las pesquerías de atún.

LEGISLACION SOCIAL FRANQUISTA

MADRID. — Según el diario «Ya» hay desparramados por toda España muchos jubilados que cobran pensiones de 250 pesetas mensuales. Así lo escribe uno de ellos. Los productos alimenticios y los no alimenticios suben, pero las pensiones de esos servidores con muchos años de servicio están estancadas.

PESIMISMO ACEITERO

SEVILLA. — Los pronósticos sobre la próxima zafra aceitera son pesimistas. Se estima que no pasará de las 200.000 toneladas. El cálculo precedente de 250.000 se considera optimista en exceso. La cosecha anterior fue de 600.000 toneladas, superior al consumo. El excededente servirá para paliar las faltas. El aceite español, cuando da lugar a ello, se exporta a 89 países. En los últimos tiempos, el índice de plantaciones ha decrecido considerablemente. Se anuncia que la venta de aceite por los economatos y cooperativas de producción y consumo obligará a que se reduzcan los márgenes de venta especulativos. En lugar de proteger la industria aceitera española, el gobierno importa al país docenas de miles de toneladas de aceite de soja.

CON LA VIRGEN DE ESPALDAS

MEJICO. — Diez personas han resultado muertas y 45 heridas al caer un autobús en el que viajaban peregrinos, por una pendiente. El vehículo volcó cerca de la localidad de León, a 320 kilómetros de esta ciudad. ¿Entonces, Señora Guadalupe?

LA MORCILLA DE MORCILLO

MADRID. — Una larga correspondencia de Roma enviada por el arzobispo Morcillo, trata de justificar la posición «moderna» del Concilio con referencia a las confesiones religiosas ajenas al rito de Roma. En síntesis, Morcillo indica que «los católicos quedarán protegidos de toda coacción y de toda apariencia de coacción y apariencia de discriminación en el ejercicio de los derechos civiles. Las asociaciones religiosas de acatólicos serán reconocidas por la ley para el ejercicio de su culto y sus actividades religiosas.»

Ya se verá si ello resulta verdad en España.

VISTO Y COMPRENDIDO

BARCELONA. — El oftalmólogo catalán doctor Barraquer, para aclarar una declaración suya que sin duda había sido mal interpretada, ha dicho: «Yo no he inventado un aparato para que vean los ciegos. He descubierto una corriente eléctrica que atraviesa el cráneo y excita el nervio óptico.»

FURIA RELIGIOSA

OPORTO. — Suceso sangriento en el pueblo de Lourosa con motivo del traslado del cura del lugar dispuesto por el obispo de la diócesis. Tratando de impedir la entrada del nuevo sacerdote un fuerte grupo de feligreses chocaron con la policía, habiendo que lamentar tres muertos y quince heridos.

TRES MESES DE CARCEL

MADRID. — El tribunal especial ha condenado a tres meses de encierro a Carlos Alvarez Cruz, poeta que se atrevió a protestar contra la ejecución del comunista Grimau. Las sesiones del tribunal han sido accidentadas. Alvarez Cruz lleva quince meses de detención preventiva.

CAFRISMO JURIDICO

MADRID. — El tribunal especial ha «sancionado» con una pena de prisión a un minero asturiano por el «delito» de haber organizado una colecta en favor de las familias de los huelguistas mineros despedidos, estableciéndose por ello una cuota voluntaria de 30 pesetas que se efectivizó durante medio año. La represión de los actos de humanidad cual el relatado causa fuerte impresión en los medios obreros y entre las demás personas de sentimientos libres.

EL NEGOCIO ES EL NEGOCIO

MADRID. — De 1939 al 1945 las naciones democráticas se rompieron la crisma contra el nazifascismo por razones de ideas. Terminada la contienda, poco a poco reaparecieron, voraces, las razones comerciales. Así el «mundo libre» se disputa el mercado de la España franquista, tan necesitada de productos extranjeros. Francia expone actualmente en esta capital 1.200 toneladas de aparatos mecánicos, electrónicos, siderúrgicos, etc., considerando entre ello el disjuntador más potente del mundo (750.000 v.) que permite reparar bancos de pescado a la profundidad de 200 metros; útiles de despacho, de clínica, televisión en colores y demás efectos.

GIBRALTAR EN LA ONU

LONDRES. — «The Times» trata del problema de Gibraltar. Según este periódico, el portavoz de la Unión Soviética propuso se desmilitarice el territorio como medida necesaria «para acabar con este reducto del colonialismo».

El representante de la Costa de Marfil sugirió que españoles y británicos discutan el caso teniendo en cuenta el bienestar de la población de Gibraltar. Y el delegado de Túnez pidió la abolición de la base británica, pero con la condición de que al mismo tiempo España se retire de sus colonias africanas, paso que este país debe dar si se ha de creer en su buena fe. En caso contrario, Túnez se desinteresaría de la disputa entre los dos países.

El Comité de los Veinticuatro está compuesto de manera que existe una mayoría contraria a todo lo que trasciende a colonialismo, por existe en él al mismo tiempo cierta desgana a aplicar los principios de la autodeterminación cuando el pueblo de un territorio está en buenas relaciones con la potencia que lo administra, como ocurre en los casos de las illas Falkland y Gibraltar.

AU PALAIS DE LA MUTUALITE

Vendredi 13 Novembre à 21 h.

Grand Gala annuel du «Monde Libertaire».

Avec LEO FERRE, etc.

Retenez déja votre soirée.

F. L. DE ROANNE

Convoca a sus adherentes a la asamblea extraordinaria que tendrá lugar en nuestro local, el día 25 del corriente, a las nueve y media de la mañana. Necesaria la asistencia de todos.

F. L. DE MONTAUBAN

Convoca a asamblea general extraordinaria a sus afiliados para el domingo 25 de octubre, a las nueve y media de la mañana, en el café de la Comedia. Problemas de gran importancia orgánica. Indispensable la presencia de todos los compañeros.

F. L. DE ORLEANS

Convoca asamblea general para el sábado día 24, a las nueve y media de la noche, en el lugar de costumbre. Dada la importancia de dicha asamblea, esperamos la presencia de todos los compañeros.

ADMINISTRATIVAS

Pedro Córdoba, Tours. Recibido giro. De acuerto hasta el número 32 «Umbral» y 318 «C. S.».

— Francisco Murillo, Grand-Combe. De acuerdo. Pago «C. S.» números 313-318 y «Umbral» 31-32.

— Morales, Offenbach (Alemania). Recibido giro 67,74 F. Pago facturas Librería y a cuenta prensa.

— Farrán, Lille. Recibido giro pago «C. S.» hasta el 318 y Librería.

— Vicente Artés, Lourdes. Recibido giro. Destino el que indicas. De acuerdo.

— J. F. T. Rodgers, Cambridge Ren., Londres (Inglaterra). Devueltos los dos paquetes de libros enviados. Dinos, con dirección clara, dónde debemos enviar los paquetes.

NOTA.—Del sorteo de «Solí», hasta la fecha, nos han sido reclamados por los agraciados, el 1.º y el 4.º premios. Chartres (E.-et-L.) y Bernay (Eure).

Devuelta prensa sin cambio de dirección para nuevo envío: Juan Muñoz, Dolinja (Yugoeslavia).

«A I T»

Número 63 - Septiembre

Sumario: Editorial, *Le plat de lentilles.*— *Aux travailleurs de tous les pays.* Secrétariat Internaional. *Abregé d'une révolution.* René Villard. — 1864-1964 *L'Internationale.* R. V. — *Ferments de la première Internationale,* J. Bars. — *La première Internationale toujours vivante,* G. Balkanski. — *Droit de réponse,* Gaston Broitel. — *La legende de la dictature chez Bakounine,* Hem Day. — *Les sources de la Première Internationale,* Renée Lamberet. — *Editorial: La Internacional.* — *Glosa del internacionalismo auténtico,* Germinal Esgleas. — 1864-1964 *A un siglo de la Internacional,* Campio Carpio. — *A 28 años del 19 de Julio,* Cosme Paules. — *La langosta comunista en las repúblicas de América,* Serafín Fernández.

Gravure du Bulletin de la Fédération Jurassienne de la A. I. T. (mai de 1872, avec texte signé Secrétaire général du Conseil fédéral, Anselmo Lorenzo, se rapportant au Congrès de Saragosse.— Gravure des delegués au Congrès de l'Internationale Bâle 1869.— Gravure de l'insurrection ouvrière de Lyon et autres gravures.

Compañeros: Leed y propagad «AIT», órgano de la Internacional.

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

B.D.I.C

Franco, el franco y la franqueza

DE Gaulle el franco ha ido a la América central y sudista a propagar el interés de Francia, y Franco el receloso se ha enojado por considerar a de Gaulle falto de franqueza. En sus peroraciones de allá sobre la latinidad, éste se ha olvidado de mencionar un nombre sonoro y obligado: España.

Deliberadamente, el presidente de Gaulle ha prescindido de un vocablo favorecedor, por ahora, de la política franquista. Quien quiera pescado que se moje el trasero, pensará el del Elíseo.

De Gaulle ha acudido a «nuestra» América desafiando el riesgo de un fracaso para atraer la Cruz del Sur hacia la Place de la Bourse. Seguro que Wall Street y el Pentágono no han visto con simpatía el viaje que el general francés ha cumplido con su flema acostumbrada. Pero lo que es en El Pardo, el disgusto debe haber sido «imponente», por decirlo en lenguaje hinchado cual acostumbran los franquistas.

Podría Franco salir de su cubil hispano y darse un rodeo por esos mundos. Mejor representante de su mercancía no lo hallará en otro, sino en sí mismo. Pero no lo hace. Prefiere que lo representen, como sea, sus apurados embajadores.

Tal vez en calidad de vecino europeo, de Gaulle podía ocuparse en Caracas, Quito, Santiago, Buenos Aires, Montevideo, Asunción y Brasilia, de Colón, de Isabel la Católica, de Pizarro, de fundos, fueros y desafueros, de latinidades y otras barbaridades. Pero de Gaulle, por «hermandad» de intereses comerciales que exista entre el Elíseo y El Pardo, no deja de percibir el peso transversal de los montes Pirineos; no deja de considerar la exactitud del pareado que expresa:

«La noble vecindad jamás rehuyo; pero yo a lo mío, tú a lo tuyo.»

Lo que el presidente francés se ha tramado por aquellos pagos, que Johnson y Franco lo averigüen. A nosotros poco nos interesa. Solución beneficiosa para los pueblos propiamente dichos, no prevemos ninguna. Pero nos divierte el enfado del enano de Hitler cuando percibe que un francés en mal castellano le disputa el mercado, le merma prestigio (es un decir) y le esquila el carnero de la latinidad estando él ausente... por los posibles inconvenientes de estar presente.

Pese a su prestigio de hombre enteco, es indudable que de Gaule es franco por raza y por saber dar la cara. Sobre él tenemos, como cada quisque, nuestro criterio, que prudentemente omitimos. No obstante, reconocemos que ofrecer la mano a multitudes en las que pululan enemigos personales, es una franqueza que no se da en un Franco recogido, encogido, receloso, abrumado por un miedo pánico a la justicia de la cual ni la gracia de Dios puede librarle.

Si hay que pregonar hispanolatinidad en América, que vaya a hacerlo el sangriento enano del 18 de julio. De lo contrario, la voz melíflua o cascada de Isabel I arriesga ser apagada por el kikiriquí español del gallo francés.

Y si no se atreve, que llore y patee en secreto en vez de manifestarlo en «Ya», «ABC», «Pueblo» y otros papeles de inodoro.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 10 F.
Un an : 20 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Desde el Perú

El futuro de las naciones

por Rómulo CHAVEZ

A menudo nuestra prensa se ocupa del futuro de España, lo que nos parece muy natural y necesario, dada nuestra condición de exilados que quisiéramos presenciar el declive total del régimen de dictadura allá imperante y el retorno de las libertades.

Pero en este trabajo de hoy no es la intención mía añadir otras premisas en miras al futuro español, y si intentaremos ampliar el radio de acción, dándole, al problema que nos interesa tratar, un carácter universalista.

El panorama de las naciones, significándolo por las dos acciones de más valor representativo que las rigen (economía y política) muestra un cuadro de ninguna manera brillante, y si más bien desolador. Analizando el problema percibimos de manera clara, dos posibilidades existentes dentro el contexto capitalista, que tal vez podrían recoger las naciones del fermento actual en que se hallan. Ninguna de ellas, empero, podría resolver, a satisfacción general, el problema social y humano planteado, pues ambas «posibilidades» resultan idiotas por igual. Veamos Primera posibilidad: Que la amistad encubierta entre los dos colosos, Rusia y U. S. A. (aunque vayas disfrazo, te conozco, bacalao) se torne visible y a la luz del día y con una decisión a lo macho y a la descarada, no permitan la proliferación de armas atómicas a otras naciones, imponiendo al mundo entero su voluntad, como únicos gendarmes indiscutibles. Nadie, suponemos, podría impedirles, a los ruso-yankis, una acción de esa naturaleza en los primeros tiempos, dado el poderío de las naciones aludidas. Pero luego, ¿qué sucedería? Pues que, como toda acción entraña una reacción, daría ello opción a otra clase de armamentos clandestinos (tal vez ya existen) y a los ataques por sorpresa en la oportunidad más conveniente, pues, las naciones sometidas a eterna dependencia económica, al vasallaje, irritadas y tocadas en su orgullo más profundo no se quedarían así, quietecitas, así no más... Ya conocemos como es la naturaleza humana. Por consiguiente, el choque feroz entraría en juego, con tanta fuerza, que cabe en la imaginación de cualquiera de nosotros el suponer hasta donde llegarían los estragos. Fácil nos será colegir, pues, que esa «solución» que posiblemente esté en la mente de los dos gigantes eslavo y sajón, no es solución, sino una idiotez criminal inexcusable.

ANATOLE FRANCE
(Muestra de los dibujos que la revista «Umbral» inserta.)

Segunda posibilidad: Se habla de un mundo regido o dominado bajo cuatro zonas de influencia: Rusia, Yanquilandia, China y Europa Occidental. Para que fuese factible un sistema así concebido, se sobreentiende que a las dos zonas de influencia últimamente nombradas no se les habría impedido su rearme atómico.

Habría entonces que buscar un acuerdo que armonizara las dichas cuatro zonas, cosa nada fácil pero posible ante la disyuntiva de: o entendimiento o perecer. De primera intención salta a la vista que el entendimiento debería tener por base y como condición dos planteamientos bien concretos, uno: Que a la China habría que darle satisfacción en su reclamo territorial, lo que a Rusia no le caería nada bien, pero habría que ceder, no por identidad de ideología, pues esto es secundario, sino por presión armamentista, y dos: Que en Europa Occidental, a la cabeza de la cual estaría Francia con su poderío nuclear, habría que buscar también un acuerdo, entre las naciones europeas (nada fácil por cierto) que eliminar la estructura actual de Europa-patrias, para convertirse en Europa-nación, es decir, unificar las naciones en una y con una sola batuta. Aún admitiendo como lógica la posible transformación de la economía europea, de capitalismo privado en sistema estatizado (que no sería socialista, pues siendo sistema de compra-venta, de competencia y de negocio, no es socialista) estaríamos en presencia de un sistema político aborrecible mente totalitario, muy parecido al de las otras dos «zonas»: Rusia y China. A EE. UU. de Norteamérica no se le haría muy difícil de imponer un totalitarismo fascista, por cuanto las élites que deberían promulgar un tal método político están concentradas en dos únicos partidos, de lo que resulta fácil arrancar un acuerdo cuando las necesidades vitales para sobrevivir como nación los obliga a ello. El caso de Europa, como es fácil imaginar, es

(Sigue en la página 2)

Jorge Nicolai

A la avanzada edad de 91 años, acaba de fallecer en Santiago de Chile, uno de los hombres más ilustres y ejemplares de este siglo: *George Federico Nicolai Michaelis*. Exiliado como consecuencia de la vandálica irrupción en su tierra natal del nazismo, llegó a Chile en 1932, donde no cesó ni un momento hasta su muerte de producir armonías para la humanidad. En este sentido fue superior al propio Einstein, del que fue amigo y con el que sostuvo constructivas polémicas científicas, aparte de que entre ambos genios existió también durante mucho tiempo una asidua colaboración científica, habiendo iniciado juntos además, una verdadera cruzada en contra de la guerra, cruzada a la que, por su parte, no fue ajeno uno de sus más pulcros y constructivos biógrafos, autor de la obra «George Fr Nicolai, un sabio y un hombre del porvenir», Buenos Aires, 1949: Eugen Relgis. Pero Einstein no pudo o no supo reprimir su odio, indiscutiblemente merecido por los nazis, y capituló en un punto dentro del cual Nicolai jamás fuera capaz de hacer concesiones: en el terreno de la paz llevada hasta sus últimas consecuencias. Su obra cumbre: «La Biología de la Guerra», es la mayor y mejor contribución habida para la paz verdadera en este siglo. Aparte de esta y otras importantísimas obras Nicolai lega a la humanidad una vida y un esfuerzo dedicados con intensidad al bien positivo que abrirá profunda huella en el seno de las futuras generaciones: no en vano Relgis le dió el título de «hombre del porvenir». Einstein, quien también había sufrido el azote de los nazis, a la hora de su muerte se encontraba en los EE. UU. Nicolai termina su fecunda existencia en el lado opuesto del mismo continente americano que los acogió a los dos: «en la parte más austral del globo». Estos dos casos dejan patentizado el terror destructivo del Estado en trance de gigantanasia, que hace huir lo más preclaro de un continente —cuando no lo extermina— hacia donde tiene la esperanza de que el sol de la libertad pueda abrir una ventana entre los negros nubarrones del odio criminal que acosa al mundo.

∴

Jorge Federico Nicolai nació el 6 de febrero de 1874, en Alemania. Entre sus muchas obras y trabajos científicos, filosóficos, literarios y sociales, cabe destacar los siguientes libros publicados: «La Biología de la Guerra», «Física y Moral», «La Base Biológica del Relativismo Científico», «Cuatro Lecciones de Biología General», «Psicogénesis», «Como un Biólogo ve la Filosofía», «Análisis del Psicoanálisis» y «Miseria de la Dialéctica».

∴

Si hubiera que escribir un epitafio para Nicolai, deberían usarses las mismas palabras que él dirigiera en cierta oportunidad a otro gran hombre de nuestro tiempo, ya fallecido también e inmerecidamente olvidado: Romain Rolland. «Es el pionero y guía del porvenir; encarna para nosotros, quienes vivimos, el ideal de la humanidad pura... Su popularidad no podía mantenerse constante, pues sobrepasó mucho a su siglo».

O en su defecto, este modesto y sencillo dístico:

Algunos compran gloria y esplendor.
otros pagan con creces su valor.

∴

Jorge Federico Nicolai, ha muerto en la miseria. La presente sociedad autoritaria no tuvo con qué pagar la cordillera de tesoros que el genio regalara a manos llenas y lo dejó consumir con ceguera apropiada para topos. No importa. En el corazón sensible de todos los hombres y mujeres de buena voluntad, él deja profunda huella.

COSMOS

Centenario proletario

La Asociación Internacional de Trabajadores

por Víctor GARCIA

(Continuación)

La actividad o la influencia de todas estas organizaciones, al parecer, fue efímera y débil frente al papel que la propia Internacional jugaba en las esferas obreristas progresivas y de los intelectuales de izquierda revolucionaria. La propia ascendencia y proyección de Bakunin logra su mayor expansión sólo cuando se halla en el seno de la Primera Internacional, es decir, desde el III Congreso que se llevara a cabo en Bruselas.

Cuando el Congreso abre sus sesiones, en el panorama europeo han habido ciertos cambios, uno de ellos de suma importancia para el decorrer de la Internacional. Me refiero concretamente a la persecución que los internacionalistas franceses han sufrido y que conduce a la disolución de la Asociación por dos veces en dos meses de intervalo, la primera el 20 de marzo de 1868 en que el Tribunal Correccional condena a los miembros de la comisión a cien francos de multa cada uno y declara disuelta «La Asociación Internacional de Trabajadores establecida en Paris con el nombre de Bureau Parisién», y la segunda, también en el mismo año, tiene lugar el 22 de mayo en la que los nueve miembros de la nueva Comisión comparecen ante el Sexto Tribunal Correccional. Esta vez, además de verse aplicada la misma condena que el 20 de marzo, los miembros de la Comisión ven complementada su pena con tres meses de prisión.

Empero, y como ocurre en los ambientes de efervescencia revolucionaria, la medida de las autoridades napoleónicas imprimió un mayor auge de adhesiones y de los pocos centenares de miembros registrados en 1866 la A. I. T. pasaba a tener, en 1870, 245.000 (37).

En el proceso del 22 de mayo, Varlin asumió la defensa de los acusados, una defensa valiente que consagra una vez más a la futura víctima de Thiers.

De esta defensa son estos párrafos: «Si ante la ley, nosotros somos los acusados y vosotros los jueces, ante los principios somos, en realidad, dos partidos, vosotros el partido del orden a cualquier precio, el partido de la estabilidad, y nosotros el partido reformador, el partido socialista. Examinemos de buena fe cuál es este estado social que osamos declarar perfeccionable. La inegalidad lo corroe, la falta de solidaridad lo mata, los prejuicios antisociales lo estrangulan entre sus tenazas de hierro. Los placeres sólo son para una mínima cantidad...; la masa, la gran masa agoniza en la miseria y en la ignorancia. Si os fijáis en una bandada de palomas que se abate sobre un campo de trigo y en lugar de picotear cada una su grano, noventa y nueve de cada cien se ocupa a apilar en un solo montón el trigo, tomando para ellas la paja y los desperdicios, si os fijáis en esto, entonces veréis lo que se ha establecido y se practica diariamente enre los hombres.»

«Una clase que ha estado oprimida en todas las épocas y en todos los reinos, la clase del trabajo, pretende aportar un elemento de regeneración; sería prudente y de sentido común que de parte vuestra saludárais este acontecimiento racional y permitirle que llevara a cabo su obra de equidad. Cuando una clase ha perdido la superioridad moral que la hiciera dominante, ella debe apresurarse en desaparecer si es que no quiere ser cruel porque la crueldad es el distintivo ordinario de todos los poderes que caen.»(38).

Como puede verse, por los párrafos que preceden, la palabra «defensa» no es la apropiada. Varlin es un fiscal inexorable que acusa y pone de relieve los pecados y los crímenes de la clase dominante. La pusilanimidad no era carta jugada por los internacionalistas.

Esta represión contra las fuerzas más genuinamente obreristas de la Internacional, las francesas, tenía que desplazar el metacentro de los debates en Bruselas.

Marx llegó a regocijarse de la detención de Varlin y sus compañeros y el 29 de Agosto le escribía a Engels: «Afortunadamente nuestros viejos conocidos de París están bajo cerrojos. El Comité Parisién no enviará a Bruselas más que un solo delegado, pero los distintos gremios enviarán ocho o nueve.»

Su maldad queda de manifiesto en este párrafo.

París no mandó un delegado, mandó trece, Tolain entre ellos, totalizando, los franceses, 18 internacionales.

(Pasa a la página 2)

(37) Esta cifra fue dada en la reunión de la Asociación que tuvo lugar el 20 de Abril de 1870 y fue citada en el curso del Tercer proceso que sufría la Internacional el 22 de Junio de 1870.

(38) Citado por Edouard Dolleans. «Histoire du Mouvement Ouvrier». Tomo I. pág. 310.

Crónica internacional

ESPAÑA AL DIA

JAMAS ha decaído en nuestros medios el interés capital, vivo, indestructible, por lo que ocurre en España —y a través del mundo con relación a España—. El militante confederal y libertario debate incansablemente todos los problemas y factores contingentes a la reconquista del territorio español. Reconquista, se entiende, en el sentido de reinstaurar en España un clima social y un modo de vivir acordes con los principios humanistas del respeto a la personalidad de toda la corrientes y de todas las clases sociales que puedeñ allí convivir en un común deseo *de vivir a la hora del mundo* en materia social, en relaciones políticas, en condiciones económicas. Sobre todo y por encima de todo, en condiciones morales dignas.

Militantes nuestros que habitan circunstancialmente en latitudes extremas manifiestan coincidencia en la apreciación de las condiciones básicas, indispensables, esenciales a la mencionada reconquista, condiciones que no podrían realizarse sin la intervención efectiva del sector libertario, del organismo confederal, que por su prestigio, por su conducta y por sus planes, serán garantía inseparable de un sano renacer de España al concierto internacional de los países que aspiran a ser libres.

Peirats por un lado, Santillán por otro, muchos militantes modestos y anónimos o conocidos por su actuación coinciden en que el movimiento confederal y libertario tiene sus raíces en España y que fuera de España no será otra cosa que enclenque producto de invernadero, impropio para dar frutos, para reverdecer, para continuarse. Veinticinco años de dura resistencia y persistencia en el exilio; las incontenibles ensayos combativos, propagandísticos conspirativos, parecerían aportar un mentís. Sobre todo a la hora en que se debaten con calor problemas de táctica y de actuación.

Sin embargo, tienen probada razón los citados compañeros. Importa sobremanera, por encima de todas las cosas, abordar el problema crucial, inaplazable de la reintegración masiva a las actividades del interior, tomar allí posiciones y hacerse presente, una vez por todas. Que España, a la hora actual, no se transformará desde fuera. No estamos en medida de transformarla desde fuera. Es desde España misma que surgirá la chispa o no habrá redención ni despertar. Se tiró a Batista a partir de la Sierra de Escombray. No se derrumbará a Castro desde Miami, ni a Franco desde París, México o Buenos Aires. No derrocaron al Zar los emigrados rusos sino los rusos en Rusia y desde Rusia. Verdad elemental que no debe perderse, fugitiva, en la selva de las más puras, ardientes y vigorosas ilusiones declaraciones y asertos.

∴

Sí. España vive. A la manera de Franco. Pero vive y ocupa el interés y la atención internacional de manera no muy halagüeña para quienes, desde el exilio, confían en que caigan las brevas. Aviso a quienes persisten en no escuchar la voz del movimiento confederal, que se desgañita llamando la atención sobre la urgencia de actividades combinadas, acordes, entre los sectores del exilio agenas a la concepción totalitaria. Aviso a quienes en el propio movimiento libertario pudiera ocurrírseles sentar una tónica de plácida actitud contemplativa, cubierta con resoluciones no cumplidas o con denuestos que se pierden en el aire, sin impacto ni virtud...

Recogemos títulos de noticias que dan idea de la situación de España en varios aspectos de interés.

En lo Económico con relación internacional.

30 del 9. El ejército alemán utiliza el fusil automático «Cetma». de fabricación española.

30 del 9. El viaje oficial de M. Palewski. Un doble objetivo: establecer las reglas de la operación nuclear pacífica franco-española y definir las condiciones de una participación francesa en la construcción de una refinería de petróleo cerca de Barcelona.

2 del 10. M. Palewsky, ministro francés de cuestiones atómicas y espaciales, visitó en Andújar una fábrica de transformación del uranio.

4 del 10. España será el primir país extranjero que poseerá una central nuclear de tipo francés.

4 del 10. Acuerdo nuclear Franco-Español acerca de la construcción de una central eléctrica de energía atómica en Cataluña.

7 del 10. M. Goldsmidt, del Ministerio de investigaciones científicas y atómicas, declaró en Madrid que Francia y España se hallan en la posibilidad de constituir un grupo independiente en materia nuclear.

13 del 10. Mas de doscientas sociedades francesas participan en la Exposición de las técnicas francesas que tiene lugar en Madrid.

14 del 10. El «Ville de Oran» asegurará el servicio Marsella-Alicante-Orán dos veces al mes.

Cuestiones de política general.

1 del 10. Los comunistas catalanes se declaran contra la tesis de Pekín.

1 del 10. La celebración del centenario del nacimiento de Unamuno divide la opinión en los medios católicos españoles.

10 del 10. El Conde de Casas Miranda será el nuevo embajador de España en París.

De carácter internacional.

2 del 10. El viaje del General de Gaulle se sigue en España con sumo interés. No es probable que el Jefe de Estado francés se detenga en España a su retorno de América. Se prevee su visita para el 1965

4 del 10. España moderniza su flota de guerra mediante apoyo francés y norteamericano.

5 del 10. Gibraltar inconquistable...

9 del 10. Importantes maniobras navales franco-españolas e hispano-americanas cifrarían la contribución de España a la defensa de occidente.

10 del 10. Comentan en España que los aplausos que recoge el General de Gaulle en América del Sur reflejan la actitud de esos países contra los Estados Unidos.

12 del 10. Los «silencios del General de Gaulle inquietan a la opinión española». Unos se quejan sin pasar del lamento, otros, más radicales, recuerdan iracundos al general de Gaulle que América no sería nada sin España y que nadie debe olvidarlo.

14 del 10. La comprensión de los problemas de América latina pasa por España. Protestas de la prensa española contra el olvido del General de Gaulle de la hispanidad latente en las cuestiones de América.

(Pasa a la página 3)

RICARDO FLORES MAGON

ESTE es el título de un nuevo libro, lleno de emoción y de amor a la libertad que el amigo José Muñoz Cota, profesor de literatura y oratoria en la Preparatoria 4, y en el Instituto Nacional de la Juventud Mexicana, acaba de lanzar a la circulación para hombres estudiosos y ávidos de saber sobre la verdadera historia política y social de México.

Para sus discípulos, Muñoz Cota es «un maestro, todo un maestro, con la cabal acepción de la palabra.»

De aquí que la lectura de este libro nos haya causado tan profunda impresión y nos haya deparado, a la vez, la oportunidad de comprobar en el amigo Muñoz Cota, a un verdadero investigador de la trayectoria que siguieron los hombres que más directamente, y sin malsanas aspiraciones, contribuyeron al despertar de la conciencia de los hombres libres de este pueblo mexicano.

Sabiendo separar el grano de la paja, es fácil comprender y comprobar que el arrivismo es fatal injerto en los movimientos revolucionarios, ya que las prebendas de orden material suelen ser aspiraciones comunes de los aprovechados de esta índole de movimientos que tanto se prodigaron y se prodigan en esta América, y cuya finalidad, desviados sus inicios salvadores, es la de restablecer un «orden nuevo», a cargo de los nuevos triunfadores que suelen ser tan nefastos como los derrocados.

De aquí que la personalidad de Flores Magón y sus colaboradores más íntimos y abnegados, quede bien definida ante el mundo como los prototipos de la verdadera revolución social manumisora.

Muñoz Cota, orador cautivante y expositor elocuente de su pensamiento revolucionario, ha escrito este libro sobre la vida activa y soñadora, y el póstumo destino de Ricardo Flores Magón en las ergástulas yankis, poniendo en su labor lo que raros escritores ponen en sus obras: Imparcialidad absoluta, entusiasmo pasional por la verdad falseada por los enemigos de la causa libertaria; afán humano en descubrir las huellas de un sentimiento humano que pocos han sabido descubrir en Flores Magón y, por último, su gran pasión su cálido empeño en hacer llegar al lector los más auténticos móviles que guiaron al mártir de las libertades mexicanas hermanadas siempre con las de toda la humanidad, en sus luchas cruentas contra la tirania capitalista.

En este libro de Muñoz Cota, el sentido analítico de la lucha de Flores Magón, Práxedes Guerrero y muchos otros, contra el porfirismo, y contra los nuevos atisbos seudo revolucionarios de Madero y sus amigos, flotan como pétalos de un despertar que no hemos visto exaltar con tanta veracidad en ningún escritor mexicano de los que se jactan de ser continuadores de la iniciada revolución social Floresmagonista.

¡Con que racional apasionamiento, lucidez de concepto, interpretación humana y exámen profundo de los hechos en que intervinieron los Flores Magón y sus amigos, está escrito este pequeño grande libro!

Son muy escasos los hombres de avanzada social que se hayan atrevido a romper los diques convencionalistas de una política de olvido hacia Flores Magón y sus colaboradores. Pero, afortunadamente, ya hace unos pocos años que el amigo Muñoz Cota, Alicia Salazar y algunos escritores más de avanzada que pueblan la atmósfera revolucionaria del círculo «Tribuna de México», vienen laborando por restablecer la verdad y ensalzar los merecimientos de los verdaderos valores que insuflaron a la revolución mexicana un principio ético, humano y libertario.

La loable obra de nuestro amigo Muñoz Cota, heraldo en primera línea e incansable en su labor que viene realizando en diarios y revistas de México, despiertan en nosotros la confianza de que la obra de Flores Magón y sus compañeros no quedará en el olvido ni su memoria será hipotecada por nadie que no sea el movimiento anarquista mexicano.

Contando con tan valiosos y entusiastas voceros de la verdadera personalidad y obra de los Flores Magón, Guerrero y otros, se puede estar seguro de que estas figuras no podrán ser incorporadas jamás, a las colas de los partidos políticos que aspiran al poder. Porque, por encima de todo, y ello nos lo recuerda Muñoz Cota, «a la libertad, se llega por el camino de la libertad.»

Y solamente los hombres poseedores de una gran pasión generosa, buscadores de la verdad como el autor de este libro, pueden elevar a la categoría de la verdad revolucionaria y justiciera de que fueron exponentes nuestros sacrificados y malogrados compañeros.

Felicitamos al amigo Muñoz Cota, por su acierto, por su constante batallar, y por su vehemencia en la rebusca de los caminos que han de conducir a la humanidad a la conquista de sus integrales libertades que fueron postulado de su biografiado y sus amigos.

H. PLAJA

SALA DE LOS FERROVIARIOS
París
21, rue Yves Toudic, M° República

Para el sábado 24 de octubre a las 8 de la noche: Gran velada artística en conmemoración del 6 de Octubre en Asturias.

En el programa: José CASTILLO, rapsoda; un reportaje sobre la Revolución Mejicana, VIVA MEJICO; MORENITA DE RONDA, cancionista acompañada a guitarra. LOS GUARANIS, célebre grupo folklórico, y el juguete cómico LA REAL GANA

La Regional C. N. T. de Asturias, León y Palencia invita fraternalmente a este sentido homenaje a las víctimas de la reacción española.

GFP. 3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

NOTRE ENNEMI C'EST NOTRE MAITRE
La Fontaine

29 OCTOBRE 1964
NUMERO 321
0,40 F. LE NUMERO
36e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

GUERRI AU Nationalisme!

C'EST inimaginable ce qu'un militant averti peut apprendre au cours de ses contacts avec la masse ouvrière; c'est une des raisons pour lesquelles les dirigeants syndicaux qui abandonnent le chantier ou l'usine ne tardent pas à modifier leur position et bien souvent à trahir la cause qu'ils avaient promis de défendre...

... Ce que l'on y apprend n'est pas toujours bon mais peut avoir, néanmoins, une certaine utilité pour orienter un programme de lutte.

Une des choses les plus désagréables que l'on peut constater c'est que la majorité des travailleurs ont encore « le diable du nationalisme » dans le ventre et, à la moindre difficulté, le préjugé l'emporte sur la raison.

Il y a certainement une volonté manifeste de la part du capitalisme et de l'Etat, de maintenir un état d'esprit équivoque parmi les classes laborieuses; en outre, tous les moyens de diffusion et de propagande sont à leur service et ils en usent et en abusent.

Mais tout ceci ne diminue en rien les torts des travailleurs; tort de négliger leurs possibilités et leur force; tort de se laisser aller à des solutions de facilité; tort surtout de se laisser entraîner vers des considérations qui faussent les données du problème social.

A propos de nationalisme. René-Louis Lafforgue nous racontait, au cours d'un gala, certaine mésaventure de sa jeunesse :

« Pour des raisons d'ordre politique, **disait-il**, mon père dut s'exiler en Espagne; c'était avant la révolution espagnole de 39. Il nous avait amenés avec lui et c'est en Espagne que j'ai commencé à aller à l'école; or, savez-vous ce que me disaient mes petits camarades quand je me disputais avec eux ? « Sale Français tu viens ici pour manger notre pain. » Hélas ! la révolution ayant ensuite tourné au désavantage des républicains pour qui mon père s'était battu courageusement pendant trois ans, nous dûmes notre salut à notre retour précipité en France. Je reprenais mes études en France mais mon accent espagnol me valait les mêmes reproches injustes de la part de mes camarades français : « Sale espagnol, tu viens ici pour manger notre pain. »

Il est évident qu'une telle déformation de l'esprit chez les enfants laisse sans aucun doute des séquelles et nous retrouvons assez couramment les mêmes réflexions désobligeantes chez les adultes.

Dernièrement, un camarade de travail tempêtait contre la main-d'œuvre étrangère qui rentre sans cesse en France alors qu'on sent la menace du chômage peser sur nos épaules.

Ce qu'il y a de plus honteux, disait notre homme, c'est qu'en cas de licenciements on fiche à la porte les Français et on garde les étrangers à cause des contrats qui sont passés avec les gouvernements d'où ils sont originaires.

Le fait est authentique et la réaction du travailleur qui redoute l'incertitude du lendemain est excusable dans la mesure où il n'a pas encore compris la duplicité de ceux qui détiennent le pouvoir et les privilèges.

Le militant syndicaliste, c'est tout au moins la devise des anarcho-syndicalistes, a un rôle éducatif très important à jouer dans la masse prolétaire; il suffit souvent de fort peu pour empêcher une injustice et, par ailleurs, une attitude exemplaire ne manque jamais de porter ses fruits.

Bien sûr, c'est là une tâche bien ingrate qui réclame en outre une moralité et un sens de l'humanisme à toute épreuve, mais les bases d'une nouvelle société « idéale », d'une société sans dieu ni maître, ne peuvent être posées qu'à ce prix.

Aidons donc nos camarades « d'expression française », à se débarrasser des préjugés nationalistes qui ne peuvent que nuire à la classe ouvrière. Aidons aussi les autres travailleurs qui, bien qu'ayant trouvé, loin de leur terre natale, plus de confort et de sécurité, n'en restent pas moins isolés, ignorant ou feignant d'ignorer que par-dessus les frontières élevées par les systèmes d'exploitation de l'homme par l'homme, pour nous diviser, le syndicalisme authentique doit regrouper tous les travailleurs pour retrouver la paix et le bien-être.

Le progrès et la grève

L'évolution des techniques, des procédés de fabrication, la structure nouvelle de l'organigramme d'une usine de production, l'action engourdissante des centrales syndicalistes « réformistes », tout cela oblige à analyser constamment nos moyens de lutte.

En effet, il est nécessaire de se rendre compte que l'efficacité d'une grève *ouvrière* ne peut plus être la même qu'il y a seulement un demi-siècle. La raison en est simple : le progrès scientifique tend à place sauf dans certains cas spéciaux (houillères, par exemple) les commandes de la production industrielle entre les mains d'une caste de privilégés opposés de par leurs fonctions et leur niveau de vie à toute action efficace du prolétariat.

Ces privilégiés, seuls bénéficiaires avec le patronat du progrès scientifique sont les *ingénieurs* et les *techniciens*. Etant donné qu'ils commandent la production, il semblerait logique que toute action de grève vienne de leur initiative et qu'ils *imposent*, forts de leur qualification et de leur facilité vis-à-vis du marché de l'emploi les revendications tendant à l'amélioration de la classe ouvrière par laquelle, dans une certaine mesure, ils vivent agréablement.

Seulement c'est tout le contraire qui se passe trop souvent et les ingénieurs sont bien trop occupés à défendre leurs propres prérogatives pour venir en aide aux ouvriers et prendre à cœur leurs doléances. Et cela se comprend puisque toute amélioration du niveau de vie des ouvriers, effectuée grâce à un prélèvement sur les *profits* de l'usine, diminuerait les possibilités d'augmentation de leurs propres salaires dont ils ne veulent pas se rendre compte qu'ils sont déjà disproportionnés par rapport à ceux des employés et des ouvriers.

Quant aux *techniciens*, qui pourraient également avoir un certain poids dans la lutte de classes, on est obligé de constater qu'ils sont aveuglés par un *arrivisme* savamment entretenu et qu'ils sont, de ce fait, hostiles à toute action qui pourrait compromettre leurs chances d'avancement. D'autre part, il y a lieu de se rendre compte également qu'en favorisant la formation effrénée de cette nouvelle classe, l'Etat est parvenu à saturer le marché du travail en techniciens, ce qui retire à ces derniers le poids que leur qualification pouvait leur permettre d'avoir et les rejette dans la crainte du chômage.

L'ouvrier voit donc ses possibilités d'action réduites à néant, ou peut s'en faut, sur le lieu de travail, par un fossé qui le sépare de plus en plus des postes de commande et tend à faire de lui, compte tenu des perfectionnements techniques et des possibilités du marché de la main-d'œuvre, un simple *outil*, facilement remplaçable, alors que l'*artisan* du siècle dernier pouvait compter sur ses qualités intrinsèques comme élément de poids dans la lutte pour une amélioration de son sort.

Par ailleurs, le prolétariat ne peut plus compter sur l'entraide et la coordination qu'il était en droit d'attendre du syndicalisme, arme efficace et apolitique de lutte à l'origine, détachée à présent, par sa *politisation* et son *intégration* progressive, de ses véritables principes et dépouillée de toute valeur. Les revendications auxquelles l'ouvrier est aujourd'hui appelé à prendre part par les *centrales réformistes* ne sont que des mascarades destinées à lui faire prendre patience, à endormir et à neutraliser sa *volonté de révolte*. Elles ne sauraient apporter que des solutions provisoires et illusoires puisqu'elles se refusent à reconsidérer les bases mêmes de l'économie, à s'attaquer réellement au *profit* et à préconiser l'*économie distributive* que les progrès techniques eux-mêmes, en accélérant la production et en permettant une réduction considérable du temps de travail, semblent imposer.

Il y a là un cercle infernal que les capitalistes ne veulent pas admettre mais dont nous sommes curieux de savoir comment ils comptent s'en sortir. En effet, les signes avant-coureurs d'une grave crise industrielle due à la *surproduction* et à la *faiblesse du pouvoir d'achat* sont évidents et se reconnaissent aisément dans les difficultés que connait actuellement la production automobile.

Les grandes firmes se voient obligées de réduire les horaires de travail (en réduisant également les salaires, hélas) et de licencier de la main-d'œuvre. La solution est unique. C'est celle qu'ont préconisée depuis toujours les *anarcho-syndicalistes : suppression des salaires et du profit, organisation d'une économie distributive rationnelle basée sur le principe : à chacun selon ses besoins, de chacun selon ses forces*. Mais l'on se refuse à toucher au *profit* et, davantage encore à supprimer les causes de l'inégalité sociale.

Il est à craindre, ou peut-être à espérer, que cette crise éclatera très prochainement, lorsque les licenciements auront abouti à former une véritable armée de mécontents prêts à engager une lutte décisive pour recouvrer la dignité humaine dont le mauvais emploi des progrès techniques, mis exclusivement à la disposition du *profit*, les a frustrés.

Mais les travailleurs conscients sont peu nombreux encore malgré toutes les traîtrises dont ils ont été victimes et ce n'est que très lentement qu'ils pensent enfin à s'organiser au sein d'un syndicalisme apolitique. Par ailleurs, il faut avouer que beaucoup parmi ceux qui devraient lutter, se désintéressent du problème social, d'un problème qui est pourtant le leur, parce qu'ils pensent seulement à s'élever, à acquérir un certain bien-être personnel matériel pour la possession duquel ils acceptent l'*esclavage économique et spirituel*, et n'hésitent pas à piétiner leurs compagnons de labeur de la veille.

Dans ce cadre des luttes sociales, il faut mettre à part, me semble-t-il, les travailleurs agricoles qui semblent avoir conservé un certain *potentiel révolutionnaire*, peut-être à cause de leur esprit d'indépendance, d'individualisme découlant de leur mode d'existence. Peut-être sont-ils par là moins vulnérables à la propagande fallacieuse des syndicats politisés. Malheureusement, une certaine incompréhension semble exister entre le prolétariat urbain et celui des campagnes, incompréhension que seule l'organisation fédéraliste et libertaire de la production industrielle et agricole serait à même de dissiper en supprimant les différences qui, aujourd'hui, l'expliquent.

Le mouvement ouvrier semble paralysé par la structure même de l'économie actuelle et par l'action de frein des centrales syndicales réformistes. Il voudrait sans doute sortir de l'impasse mais il hésite à *prendre en main sa destinée* et à *s'anarchiser*. Cette hésitation est le résultat d'un *manque de documentation*, d'une certaine difficulté à se sortir ou encore de l'*enlisement politique* et d'une mauvaise publicité, entretenue sciemment par la presse et la littérature officielle autour du mouvement anarchiste.

Pour aider le prolétariat à sortir de l'impasse, deux actions semblent devoir être entreprises *simultanément* :

— *La propagande par le fait*, destinée à sensibiliser l'opinion des masses et à appeler sa curiosité d'abord son intérêt ensuite sur la valeur des solutions proposées par les anarcho-syndicalistes (il y a lieu d'entendre par propagande par le fait : action essentiellement spectaculaire).

— *La diffusion intense de la littérature anarchiste aussi bien philosophique qu'économique*, par les tracts, les affiches, les brochures et les ouvrages plus importants.

Ces deux actions semblent devoir être orchestrées par les *événements de la vie politique et économique* (crises économiques, élections, etc.) et par les *faits d'actualité en rapport avec le mouvement anarchiste* dans le monde (congrès, arrestations de militants, anniversaires, etc.).

C'est là un programme de choc qu'il ne faut pas envisager à la légère mais dont les résultats pourraient enfin rapprocher dans une lutte pour la liberté et la paix le mouvement anarchiste et le mouvement ouvrier qui, issus du même élan de révolte, ont été séparés par la politisation des masses.

SEVY

La campagne anti-franquiste

BORDEAUX

Afin de protester contre la répression du régime franquiste, et particulièrement contre les lourdes condamnations qui viennent de frapper l'étudiant anarchiste écossais Stuart Christie et son camarade Fernando Carballo, le groupe « Jeunes Libertaires » de Bordeaux organisait une manifestation devant le Consulat d'Espagne le samedi 10 octobre.

A 11 h. 45 les militants du groupe « Jeunes Libertaires » déployaient des banderoles sur lesquelles on pouvait lire : « Espagne libre », « Franco assassin », « Franco = Hitler », « Liberté », « Libérez Stuart Christie », « Libérez Ferry, Batoux et Pecunia », nom de trois jeunes anarchistes français condamnés respectivement à 12, 15 et 18 ans de prison par le gouvernement de Madrid.

Simultanément une distribution de tracts expliquait auprès de la population bordelaise les buts de la manifestation et deux militants portèrent au Consul une lettre de protestation destinée à être transmise au gouvernement espagnol.

Quelques instants plus tard, la police dispersait la manifestation et appréhendait sept distributeurs de tracts qui étaient relâchés dans la journée.

PARIS

Le samedi, 17 octobre, dans l'après-midi, de nombreux jeunes camarades de la C. N. T. française ont distribué parmi une foule nombreuse, dans le quartier de Clignancourt, des tracts protestant contre les peines de prison infligées à nos camarades Stuart Christie et Carballo Blanco et dénonçant les cruautés du régime franquiste.

Le dimanche 18, une autre distribution massive fut opérée rue et place Mouffetard; là trois arrestations eurent lieu encore une fois, mais nos camarades furent relâchés deux heures plus tard.

BRUXELLES

La section Solidarité Internationale Antifasciste de Bruxelles nous communique le texte suivant :

80 détenus politiques, à Burgos, sont punis pour avoir manifesté leur opposition au régime.

Les Etats-Unis manifestent leur alliance avec l'Espagne fasciste en engageant l'armée espagnole dans les plus grandes manœuvres d'après-guerre.

Le gouvernement français couronne sa collaboration en lui donnant licence de construire des sous-marins Daphné.

Si ça continue, l'Espagne fasciste entrera demain au Marché commun.

Nous devons réagir et marquer notre solidarité avec le peuple espagnol.

★

Aucun moyen ne doit être négligé, tout doit être mis en œuvre pour sensibiliser l'opinion mondiale sur les crimes atroces qui sont commis en Espagne et en général sur les conditions dramatiques de la classe ouvrière de ce pays.

Il est regrettable qu'au moment même où nous faisons campagne pour boycotter le franquisme par tous les moyens, un journal de Force Ouvrière fasse campagne pour des « Séjours d'Hiver en Espagne ».

En voici d'ailleurs le texte (1):

Pension de famille, Alicante, dirigée par postier, grand jardin toutes chambres ensoleillées.

En tout cas, une intervention énergique de la part de nos camarades libertaires qui militent à F. O., ou de ceux de l'Alliance Syndicale, ne serait pas de trop.

(1) Nous omettons volontairement l'adresse et les prix afin d'éviter toute publicité en leur faveur.

En marge d'un cinquantenaire

Je suis tombé par hasard, en plein dans la manifestation des anciens combattants, place du Théâtre-Français.

Il serait facile d'ironiser sur l'attitude de ces rescapés de plusieurs guerres, surtout de la Grande, qui quémandent une aumône à un gouvernement essentiellement guerrier. Je ne le ferai pas, tant ces porteurs de médailles, mués en porteurs de pancartes (du moins pour ceux qui sont encore valides) me paraissent sincèrement bien naïfs, parce qu'ils ont cru à la fameuse parole de Clemenceau : « *Ils ont des droits sur nous* ».

Et sincères, car ils croient dur comme fer avoir sauvé, comme on ne cesse de le leur répéter depuis cinquante ans, la patrie, la civilisation, le monde et tutti quanti !

Un petit nombre d'entre eux seulement, sait qu'ils ont surtout sauvé le capitalisme, mais n'ose trop le crier haut et fort. Et, avec le capitalisme, la bande de politiciens remarquables qui nous avaient fourrés dans le pétrin, en 1914, et qui récidivèrent en 19 et 20 en accouchant de ce fameux traité de Versailles, lequel ne pouvait que nous amener directement à l'autre guerre de 39-40.

Bref, ce sont, ce que l'on a coutume de désigner par cette expression qui veut tout dire : « de braves gens ».

Des braves gens, envers qui le gouvernement actuel, comme l'aurait fait sans doute tout autre gouvernement, n'a pas trouvé autre chose à dire qu'à leur envoyer des cars de C.R.S. avec mission de les canaliser, mais aussi, sans doute, de les mettre à la raison, au cas où ils se seraient montrés un tant soit peu... subversifs ! Mais tout se passa à peu près normalement, à part quelques bousculades sans gravité, dues surtout à la densité de la circulation. Et le soir, les manifestants regagnèrent qui la gare, qui les parents ou amis qui les hébergeaient, qui l'hôtel où ils avaient retenu une chambre.

Ils étaient près de cent mille, affirment-ils, et il n'y a rien d'étonnant à cela, si l'on songe qu'ils venaient de tous les coins de l'hexagone. Que réclamaient-ils en somme ? Peu, très peu de chose, ainsi qu'on pouvait le lire sur les pancartes qu'ils brandissaient : « *Rétablissement de la retraite, ou réajustement des pensions...* et encore « *Carte de combattant à ceux qui ont combattu en Algérie* ».

Comme on le voit, rien de bien méchant, rien que de très normal pour eux, qui n'ont jamais su, ou voulu, réclamer, exiger autre chose quand il était temps, c'est-à-dire dans les années 1920-1925, en pleine euphorie de la victoire ! Alors que les politicards ne savaient pas encore s'ils allaient s'en tirer si brillamment, alors que les requins de l'industrie de guerre tremblaient encore pour leurs fortunes.

Au demeurant, que peuvent-ils demander de plus ? Il est trop tard, aujourd'hui, bien trop tard, et ils le savent bien, plus ou moins, ceux qui sont venus à Paris. Ils le savent, et sans doute n'ont-ils eu véritablement comme objectif que la perspective d'un voyage agrémenté d'un court séjour dans la capitale ! On s'ennuie beaucoup en province, surtout si l'on n'est pas accaparé par une occupation quelconque, surtout si l'on ne jouit pas d'une confortable retraite, et surtout si la belote, les courses ou la pétanque ne vous intéressent pas.

Je le répète, ce sont de braves gens, à qui l'on a fait croire, et ils l'ont cru, qu'ils étaient des héros ! C'est là la blague, la grande blague, qui, pour une grande part, a réussi à faire disparaître l'immense ressentiment qu'ils avaient nourri dans les tranchées et les ineptes opérations du front. A la démobilisation, ils ont touché le pécule, le complet Abrami, et poussé un grand ouf !

Et puis ils se sont plongés dans la lecture des journaux flagorneurs qui exaltèrent à tout bout de champ l'héroïsme des « poilus », ils ont lu les récits de guerre plus ou moins romancés, écrits presque tous par de faux témoins, et ils ont fait des enfants à leur femme.

De braves gens, vous dis-je, et excusables, après tout, d'avoir laissé tomber, après cinq ans de misères de toutes sortes. Las, qu'ils étaient, de tout et de tous !

Tout de même, après ces cinq années terribles, ils sont allés, en masse, déposer leurs bulletins dans l'urne pour élire la Chambre bleu horizon !

C'est de là, hélas, que vient leur malheur ! Le nôtre aussi, et celui de tant d'autres...

BLANQUET

Trois questions

Ces trois questions, je les copie sur une feuille volante, échappée à une liasse de documents maçonniques. Les voici, avec la réponse à la suite de chacune :

D. — Quelle est la vertu qui nous rapproche le plus du Créateur ?

R. — La bonté.

D. — Croyez-vous à l'immortalité de l'âme et pourquoi y croyez-vous ?

R. — Oui, parce que sans cette persuasion la vie ne serait qu'un fardeau.

D. — La mort est-elle un bien ou un mal pour l'humanité ?

R. — La mort est un bien. Elle apprend aux méchants que leurs excès ont un terme et elle n'a rien d'effrayant pour celui dont la conscience est pure.

Ces quelques lignes, à mon humble avis, suffisent amplement à donner une idée de ce qu'est, en réalité, la franc-maçonnerie : une Eglise, comme tant d'autres. Et ce n'est pas parce que ces lignes ont été écrites au début du XIXe siècle que l'on peut, aujourd'hui, en juger différemment.

Et dire que tant de gens, cléricaux ou non, se sont évertués à nous représenter cette secte, cette société dite secrète, comme l'Antichrist en personne !

Nous a-t-on assez rabaché que la France, gouvernée si longtemps par les radicaux tous maçons disait-on, courait à sa perte, et encourait les foudres du Ciel !... Ce sont, à la vérité, d'autres foudres qu'elle a subies dont certaines, il est vrai, tombaient du ciel, propulsées par des engins de mort décorés de la croix gammée.

Je ne m'attarderai pas à commenter ces questions, ainsi que leurs réponses, il y aurait trop à dire, mais je ne puis m'empêcher de penser à certains qui sont ou se disent libertaires, et appartiennent à cette confrérie !

Car c'est bien une confrérie, avec sa hiérarchie, son vocabulaire, ses rites et ses cérémonies. Lesquels rites et cérémonies, soit dit en passant, sont ou furent passablement ridicules !

Mais, tout de même, il ne faut peut-être pas les mettre tous dans le même sac, car nous ne devons pas oublier qu'un homme comme Francisco Ferrer était aussi franc-maçon.

NECROLOGIE

17 U. R. LYON

Nous avons le regret d'informer nos camarades anarchistes et anarcho-syndicalistes du décès de notre camarade et ami MARIANI, militant à toutes épreuves, dont tout un passé d'actions en faisait un exemple. Il fut hospitalisé à la suite de contacts avec la police, au cours d'une manifestation publique. Retiré en Italie, à Florence, il disparaît emportant le bon souvenir de tous. Nous présentons à sa famille, à tout le groupe italien de Lyon, au nom de la C.N.T. française et de la F.A., nos condoléances sincères.

Le secrétaire de la 17e Union de la C.N.T.

Voix d'Amérique

Traduit de l'*Adunata dei Refrattari* de New-York (13 juin 1964).

Un groupe de chercheurs scientifiques et d'hommes attachés à des professions libérales vient de signer une sorte de Manifeste portant sur les conditions sociales existant dans les U.S.A. en ce moment d'intense transition; ils ont analysé les problèmes de l'heure, et souscrit à des propositions pour les résoudre; après quoi, ils en ont envoyé copie au Président des Etats-Unis et à d'autres personnages représentatifs du monde politique des U.S.A. (2).

Le texte intégral de ce Manifeste —dont on a largement fait usage, comme référence, dans certains grands journaux métropolitains, depuis un mois ou deux — a été publié dans la revue *Libération* en son numéro d'avril, et contient deux parties distinctes : l'une, critique; l'autre, reconstructive. La partie reconstructive étant à base autoritaire, ne peut nous intéresser qu'à des fins polémiques. La partie critique, au contraire, est abordée d'une manière objective et sans préjugés; c'est donc elle que nous entendons porter à la connaissance des lecteurs.

Le manifeste intitulé « La Triple Révolution » commence par définir les trois transformations dont il affirme la coexistence aux Etats-Unis, à savoir :

« *La Révolution cybernétique* ». Une nouvelle ère de production s'est ouverte. Ses principes d'organisation diffèrent de ceux de l'ère industrielle, tout comme ceux de l'ère industrielle différaient de l'ère agricole. La révolution cybernétique est dérivée de la conjonction de la machine à calculer avec la machine autorégulatrice automatique. Ainsi on accède à un système complexe d'une capacité productrice presque illimitée, et recourant de moins en moins à l'emploi du travail humain. La cybernétique, en fait, a déjà commencé une réorganisation économique, et fondé un système social correspondant à ses besoins particuliers (3).

« *La Révolution des armements* ». Le développement des nouvelles formes d'armes a produit des moyens d'une efficacité destructrice inouïe par l'emploi desquels on ne peut espérer *gagner la guerre*, mais qui détruiraient infailliblement la civilisation même. Ce n'est qu'à présent que nous commençons à le comprendre : les nouvelles armes formidables, accumulées ici et là, ont éliminé la guerre, en tant que moyen de résoudre les conflits internationaux (4). Le péril omniprésent d'une destruction totale est aujourd'hui tempéré par cette idée : la parfaite inutilité de la guerre.

« *La Révolution des Droits de l'Homme* ». Clairement évidente est l'universelle revendication intégrale en faveur des Droits de l'Homme; le mouvement « pour les droits civils » qui s'agite au sein des Etats-Unis, en est la démonstration continuelle. Mais ce n'est encore que la manifestation locale d'un courant d'idées, à l'œuvre partout à travers le monde, et qui tend à l'instauration de régimes politiques et sociaux assez libéraux, pour que l'individu ait le sentiment d'être une valeur en soi, et que personne ne se sente frustré par des motivations ou manifestations nationales et raciales.

Ces trois points, que les propagateurs du Manifeste appellent « les trois révolutions en cours » sont, en réalité, trois aspects de la même évolution politique et sociale, qui se réalise conjointement dans les idées et dans les faits, à l'intérieur des U.S.A. comme dans le reste du monde; ce ne sont pas des phénomènes nettement distincts et séparés les uns des autres, mais ils s'imbriquent et s'influencent réciproquement, en convergeant tous vers la même fin; ou, pour mieux dire, à l'indication d'une même fin. Tout en s'efforçant de donner une ampleur spéciale à la cybernétique, les publicateurs du Manifeste prennent le soin d'avertir tout lecteur qui serait tenté de sous-évaluer l'importante du mouvement anti-guerre, ou celle du combat pour les Droits de l'Homme; c'est pourquoi ils déclarent leur intention d'affirmer, dans les faits, « la simultanéité et l'interréaction des trois aspects envisagés, rendant évidente la nécessité d'un changement radical d'attitude et de programme ». L'adoption de tactiques appropriées à la cybernation, et visant à l'extension résolue des droits civiques à tous les Américains, est pour eux la condition indispensable pour créer, aux Etats-Unis, une atmosphère dans laquelle le problème le plus étendu, celui de la Paix, soit traité de façon raisonnable et concluante.

Le mouvement qui s'oppose à la « ségrégation raciale » aux Etats-Unis surtout — offre un exemple suggestif de fusion entre les trois principes révolutionnaires. Il s'agit, au premier chef, d'un mouvement pacifique; en second lieu, d'un mouvement de revendication des droits inhérents à chaque être humain sans distinction de couleur ou de race et, enfin, d'un libre mouvement de postulants économiques. On se rappellera que la brillante marche de Washington, qui eut lieu l'an dernier, avait pour but de promouvoir non seulement l'intégration politique et sociale des citoyens de couleur, mais encore leur égalité pratique devant l'emploi.

(A suivre)

B.D.I.C

(Viene de la página 4.)

De «La República» de Caracas

La Cámara de Diputados aprobó por unanimidad en su última sesión, y por proposición del diputado copeyano Rodolfo José Cárdenas, un acuerdo repudiando la decisión del gobierno franquista de celebrar con gran pompa el 12 de octubre —que ese gobierno denomina Día de la Hispanidad— en la ciudad vasca de Guernica. A este acto, al que se le pretende dar gran significación, y al que asistirá el propio Franco, han sido invitados especialmente los representantes diplomáticos de la América Latina.

Es natural que cualquier régimen español conmemore el 12 de octubre, como Día del Descubrimiento. España tiene motivos de estar orgullosa por haber ensanchado el mundo y extendido su dominio, su lengua y su religión a tierras desconocidas. Pero lo que resulta un poco difícil de aceptar es que este año haya sido escogido Guernica para esa celebración. No es tanto el hecho de que el pueblo vasco, o al menos algunos de sus sectores, se consideren no españoles, porque en esta época en que vivimos la atomización de los pueblos es algo absurdo... Lo grave radica en que Guernica fue una de las grandes víctimas del franquismo. En ella ensayaron los aviones nazis al servicio de Franco sus primeros bombardeos en picada que luego iban a poner en práctica en la segunda guerra mundial.

Fue, pues, Guernica una especie de conejillo de indias del aparato bélico nazi-fascista. Este odioso «experimento» llevado a cabo con la plena aprobación del «Caudillo» el 26 de abril de 1937, costó la vida centenares de personas inocentes e indefensas ante semejante invasión aérea. Además de las víctimas, los vascos y España toda no podrán olvidar la humillación que significaba que fuerzas extranjeras bombarderan a mansalva a una ciudad española y, para colmo, con el consentimiento de quien se proclamaba jefe del Movimiento «Nacional».

En la decisión de conmemorar en Guernica el Día del Descubrimiento a supuesta Fiesta de la Hispanidad, hay mucho de cinismo que merece el repudio —como acaba de hacerlo Cámara de Diputados— de quienes estamos por mil razones vinculados a España y a la causa democrática. El Día del Descubrimiento es tan nuestro como es español y por ello nos creemos con el deber y el derecho de protestar por la escogencia de la ciudad mártir de Guernica para semejante «show» franquista en el que al cinismo se añade una considerable dosis de mal gusto.

Extracto del Acta de la sesión de la Cámara de Diputados de Venezuela

Caracas, 8 de octubre de 1964.

Moción contra el régimen franquista

A esta altura de la discusión, el diputado Enrique Acevedo Berti, de Copei, pidió la palabra para hacer dos proposiciones: la primera en el sentido de que se suspendiese, para la próxima reunión, la discusión de la Ley de Seguros y la segunda para que fuese declarado materia de urgencia el derecho de palabra solicitado por el diputado Rodolfo José Cárdenas, de Copei, para referirse al anuncio del gobierno franquista de hacer un acto de celebración en Guernica, con motivo del Día de la Raza, el 12 de octubre, que ha sido bautizado por el régimen como la fiesta de la paz.

Sometido inmediatamente a votación, fue aprobado por gran mayoría.

En el uso de a palabra, el diputado Rodolfo José Cárdenas comenzó por informar que el gobierno franquista prepara un acto de celebración del Día de la Raza en Guernica, con motivo de la fiesta del 12 de octubre, en la Ciudad Mártir —como la recordó— del país vasco.

Dijo que tal acto es una agresión a los vascos y una afrenta al pueblo español. Después de hacer un breve recuento de los sufrimientos del pueblo de Guernica, terminó formulando una proposición en el sentido de que la Cámara de Diputados manifieste su repudio al acto que el gobierno de Franco prepara para el próximo 12 de octubre en Guernica, la Ciudad Mártir, un acto que ha sido bautizado con el nombre de Fiesta de la Hispanidad en Guernica.

La posición de A. D.

Por Acción Democrática intervino, a continuación, el diputado Jaime Lusinchi, quien comenzó por expresar el apoyo de su partido a la proposición, siguiendo en esto a línea que, sobre Franco, ha mantenido A.D.

Señaló, luego, que tal acto era un insulto a la conmemoración del Día de la Raza y un desafío al pueblo vasco.

Recordó que más de 2.800 cadáveres quedaron allí tendidos, víctimas de la acción de la aviación hitlerista como un «símbolo de a bestialidad nazi-fascista».

Y terminó sus breves palabras expresando que Acción Democrática apoyaba calurosamente la proposición presentada por el diputado Cárdenas.

Rondón Lovera

El diputado César Rondón Lovera habló, seguidamente, para apoyar la proposición y dijo que la llamada Fiesta de la Paz era «una de las más vulgares maniobras del gobierno de Franco».

Seguidamente manifestó que no bastaba con aprobar a proposición, sino que era necesario darle una amplia publicidad, por lo cual adicionaba la proposición del diputado Cárdenas en el sentido de que la Cámara le diese toda la difusión posible antes del 12 de octubre.

U.R.D. de acuerdo

Inmediatamente después tomó la palabra el profesor Dionisio López Orihuela, presidente de Unión Republicana Democrática, para señalar que usaría la misma brevedad y precisión de que habló el diputado Cárdenas, para demostrar el repudio que le merece a la Cámara de Diputados el intento del gobierno de Franco de consagrar la monstruosidad de lo ocurrido en Guernica. Y apoyó la proposición, así como la adición.

La posición del F.N.D.

A nombre del Frente Nacional Democrático hizo uso de la palabra el diputado y dirigente sindical Alejandro Freites, quien expresó que tal acto es, en realidad, una ofensa que se le hace a la dignidad del pueblo español y al pueblo vasco.

Apoyó también, en representación de su partido, la proposición y la adición en mesa.

Por el F.D.P. intervino el diputado Oswaldo Bravo para manifestar el apoyo de su organización a la proposición.

Sometida a votación la proposición, ésta fue aprobada por unanimidad, como se hizo constar en el acta.

La Presidencia de la Cámara anunció, seguidamente, que se le daría la mayor difusión posible al acuerdo aprobado y, siendo las 7,30 de la noche, suspendió a sesión.

LA CAMARA DE DIPUTADOS
DE LA
REPUBLICA DE VENEZUELA

A C U E R D A

DECLARAR públicamente su repudio ante la provocación que para el pueblo español significa el acto que el próximo 12 de octubre escenificará en Guernica, ciudad mártir del país vasco, el gobierno dictatorial de España tomando como pretexto la causa de la hispanidad.

Dado, firmado y sellado en el Palacio Federal Legislativo, en Caracas a los ocho días del mes de octubre de mil novecientos sesenta y cuatro. Año 155º de la Independencia y 106º de la Federación.

El Presidente
(L. S.)
Héctor Santaella.

El Secretario,
Félix Cordero Falcón

Correo de Logroño

Desde la capital riojana, nos llega la triste noticia de la muerte de nuestro malogrado compañero y viejo militante confederal y libertario Galo Pinillos, víctima de cruel enfermedad y como consecuencia de los sufrimientos y penalidades pasadas en el régimen franquista y los sobresaltos de rigor que él y su compañera tuvieron que sufrir en la vida azarosa de lucha por la libertad.

¿Quién era el compañero Galo Pinillos? Para nosotros los libertarios de Logroño y de la Rioja, el nombre de Galo Pinillos se halla ligado a la historia del Movimiento Confederal y Libertario que tan sorprendentemente arraigó en el corazón noble y generoso de ese gran pueblo de hondas raíces libertarias que fue la Rioja y que la vorágine carlista y falangista de Navarra asoló el 19 de julio de 1936 bajo la barbarie de los piquetes de ejecución sembrando el luto, el dolor y el espanto, en todos los pueblos riojanos.

Galo Pinillos, con los compañeros Venencio Marín, Marceliano Belloso, Andrés Valmaseda, los hermanos Zapata, y tantos otros que podríamos citar aquí, asesinados salvajemente, estos últimos por el ejército de requetés y falangistas que al mando del general Mola invadieron la capital y todos los pueblos de la Rioja, hasta Miranda de Ebro, en un triste y aciago amanecer del 19 de julio, podemos decir que fueron, conjuntamente con los compañeros Galo Díez, Feliciano Subero, los hermanos Anguiano, los Valdeira de Cenicero, los Breas de San Vicente, compañero Eleuterio Ledesma de San Asensio, Fausto Villamor, Hilario Cruz, Cunchillos, y tantos otros, los verdaderos artífices que hicieron de la Rioja un bastión confederal y fortaleza de las ideas libertarias, fortaleza y convencimientos que aún perduran en el ánimo y en el corazón de los campesinos riojanos.

Galo Pinillos, alma y corazón que fue del Sindicato Unico de la Construcción del que fue presidente en diversas ocasiones, fue un estoico, un luchador infatigable, un amante de las ideas libertarias y un buen hombre de familia, bondadoso y entusiasta para con los jóvenes a quienes gustaba educar, orientar y enriquecer con el caudal de las ideas que él siempre defendió allí a donde se encontró.

Si había que sufrir, como muchas veces tuvo que sufrir encarcelamientos, boicots de la patronal, y malos tratos, nuestro malogrado compañero los sabía sufrir en silencio. Si había que trabajar, a trabajar incansablemente lo mismo en la clandestinidad, en los frecuentes periodos de clausura de los Sindicatos, como en los tiempos de bonanza, y así lo encontramos en el año 1942 en Bilbao, a donde se refugió, después de escapar milagrosamente a los piquetes de ejecución de falangistas y carlistas de Logroño, en donde acorralado como tantos otros compañeros, indefenso y librando dura y agitada batalla para conservar la vida, permaneció oculto, emparedado y haciendo vida como las sabandijas hasta la terminación de la guerra que viendo que todo estaba perdido y sin esperanzas de una posible liberación salió clandestinamente, como mejor pudo, para refugiarse en el país vasco donde se incorporó a la lucha clandestina que los compañeros liberados de las cárceles y presidios, así como los compañeros reescapados de otras provincias, habían iniciado para llevar adelante la lucha contra el franquismo y mantener gallardamente la presencia y prestancia de la C. N. T. en todos los frentes del combate.

Compañero Galo Pinillos, tú que has sido un abnegado militante de la C. N. T. y un verdadero idealista, desde estas tierras del exilio y embargados por el dolor, te rendimos los compañeros riojanos este modesto homenaje póstumo que tu vida acrisolada, austera y honrada bien se merece.

¡Descansa en paz, compañero Pinillos! Que la tierra te sea leve que el tiempo no ha de borrar los años vividos juntos en la lucha por la consecución manumisora de nuestros ideales.

P. VELASCO

París, octubre 1964.

Crónica irreligiosa

(Ver el núm. 319 del «C. S.»)

Son muchos los hombres y mujeres no oyendo, desde el nacimiento, otro cuento que las enseñanzas de los invasores que les inculcan a adorar a un personaje de ficción infinitamente grande, toman fatalmente esas enseñanzas como cosa cierta, y les pasa como le pasaba a Don Quijote que a fuerza de inculcar en su cerebro lecturas caballerescas tomaba los personajes de ficción como cosa cierta. Y así como a Don Quijote era imposible hacerle comprender que esos personajes inculcados en su cerebro eran de ficción y sus extravagantes hazañas realizadas producto de la imaginación, no es más fácil ni más posible, por raro que parezca, hacer comprender al hombre, al que no es Don Quijote, que los personajes inculcados en su cerebro por los profesionales de la religión, son falsos y sus extravagantes hechos realizados mero producto imaginativo. Hay que mostrar al hombre hasta dónde penetra en su cerebro la fuerza poderosa de ese personaje propio para historieta tomado como cosa cierta, y las consecuencias desastrosas que para la humanidad trae la existencia ridícula de un personaje que sólo existe en la imaginación de hábiles cuentistas que por embusteros merecen que la sociedad los ridiculice en medio de la plaza de cada población. Porque tomar como cosa cierta a un personaje de ficción (que parece sainete para reír) es la desgracia más aplastante que pesa sobre la especie humana.

Si Don Quijote por causa de tomar como cosa cierta a los personajes de nada inculcados en su cerebro, se vuelve loco y arremete con la lanza a los molinos de viento, no menor es la locura del hombre, del que no es Don Quijote, que arremete a sus propios padres, hijos, hermanos, arrasa con la especie humana y no humana y todo lo creado, no con la lanza sino con bombas nucleares, por la misma causa que Don Quijote de tomar como cosa cierta a los personajes de ficción inculcados en su cerebro, llámese Dios o demonio, caballero andante o Dulcinea del Toboso, y estas locuras no son para hacer reír a la gente como las del caballero de la triste figura. La prueba la tenemos en casa para no ir más lejos: Esos miles de familias que son personas buenas, buenísimas, que nunca harían daño a nadie por nada del mundo, por el solo hecho de ser católicas defienden esa religión con tal ciego fanatismo, que contagiadas por esas enseñanzas son capaces de matar y destrozar y de morir destrozadas en descomunal batalla que aventaja toda locura quijotesca, y esta triste desgracia sólo es por tomar como cosa cierta a ese personaje de historieta inculcado por la religión, que en vez de caballero andante le ponen el nombre distinguido de Dios. Si a esas familias se les enseñara, como es bueno enseñarles, que Dios es un personaje de broma, esas locuras no las harían. Suprimida la causa queda evitado el efecto. Y la causa se derrumbaría fácilmente por su propio peso y se vendría abajo ese castillo de supercherías montadas sobre la base falsa de un personaje de ficción, sólo con que se enseñara eso, que Dios es un personaje fabuloso. A la Iglesia, para derrumbarla, hay que atacarla por la base donde está montada, enseñando que ese personaje que la sostiene es ilusorio, y con esto basta para que termine con la «consumación de los siglos». De toda otra forma de ataque se burla de la Iglesia porque sabe de sobra que mientras el hombre tome a ese personaje como cosa cierta, no le faltarán ejércitos que la defiendan con sus armas.

Todo maestro debe tomarse el sagrado deber de enseñar al niño desde el primer día que entra a la escuela, que Dios es un personaje irreal idéntico a todo personaje hijo de la mente en cuentos, novelas y comedias, sin permitir inmiscuirse en su labor a los cantores de la libertad de enseñanza.

Si piden libertad para enseñarellos que Dios es un personaje infinitamente grande, la misma libertad existe para enseñar el maestro en su escuela que Dios es un personaje de ficción. Pero nunca cometer el tremendo error, como hacen muchos, de negar la existencia de Dios que es el peor de los errores. Nada se adelanta con atacar a la Iglesia negando la existencia de Dios; hay que enseñar que Dios existe, sí, pero como personaje en idea, lo mismo que Don Quijote existe, sí, pero como personaje de ficción. Esta existencia negativa de todo personaje inventado, lógicamente es eterna y sin materia, que ninguna falta hace para realzar lo que la imaginación quiere concebir. Por ejemplo: Don Quijote ataca a los molinos de viento y rebaños de ovejas; Dios hizo el mundo de la nada, al día siguiente agarró un puñado de estiércol e hizo un hombre igualito a su propio cuerpo; esto es, una imagen exacta a su persona, solamente que a último momento tuvo miedo de dotarlo de «su infinita grandeza» y por precaución lo hizo de «infinita pequeñez», y aun así a estas horas ya debe estar arrepentido de no haber echado aquel puñado de estiércol a la mar, y para distraerlo no se le ocurrió otra cosa que de un pellizco le arrancó una costilla y de ella hizo una chica soltera lista para el casamiento. La honra quijotesca está en tomar como cosa cierta a estos personajes para ejemplo. El maestro debe orientar su enseñanza en mostrar que el fanatismo religioso ha causado más víctimas que el alcoholismo, y que el fanático es más peligroso para la sociedad que el borracho.

Por otra parte, hay que hacer comprender a esa masa de obispos para que lo publiquen cien veces seguidas en sus pastorales, estos tres puntos siguientes: 1.º A los argentinos nada nos interesa lo que hicieron los judíos en su tierra natal en aquellos tiempos remotos de hace dos mil años atrás, para venir todos los días con el viejo cuento de Pilatos, de Cristo, de Barrabás, de la Virgen, y de estupideces, que si tuvieron alguna finalidad en aquellos tiempos y lugar, no hay razón para tomar al argentino actual por un idiota que paga la cana. 2.º Para nuestra salvación no precisamos para nada los servicios de la Iglesia, nos bastamos y somos muy lo suficiente para salvarnos solos, y que se vayan con esa música a otra parte. 3.º Lo único que precisamos los argentinos es recuperar esa montaña de miles de millones de pesos (que no son espirituales) para construir viviendas, y ésto sólo lo podremis conseguir el día que la enseñanza libre nos enseñe con toda libertad que Dios es una quimera.

Cuando podrás gritar, conciudadano, ¡Viva mi país libre de creencias estúpidas, de seres fingidos, causa de odios en esta bendita tierra!

Joaquín FABREGAT

Buenos Aires.

UN TERCERO EN DISCORDIA

CUANDO los dos bloques en pugna, con la guerra fría y el timo del proteccionismo se creían tener repartido el mundo para sus negocios, aparece en escena un tercero en discordia, que, esgrimiendo como ellos el cuento del proteccionismo, les está haciendo una ruidosa competencia.

Juzgado por su faz exterior, el viaje de De Gaulle sería la gira de un gran artista que divierte y se hace aplaudir por la infancia. Ateniéndonos a lo que dicen los voceros oficiales, el presidente sería un gran benefactor, que compadeciéndose de los sufrimientos de aquellos pueblos se preocupa por remediarlos. Con estas versiones los verdaderos motivos del viaje los desconocen unos, y a sabiendas los ocultan otros. Piénsese que si el «premier» francés quiere socorrer a los faltos de pan y libertad no tiene por qué salir de Francia.

Por amarga experiencia los pueblos debieran estar curados de los males que les ocasionan protectores y redentores; pero por su desdicha no es así.

Los verdaderos motivos del viaje de referencia son los negocios. Y los negocios de la banca prestamista a aquellas repúblicas tienen espectos tan inconfesables que la gente afectada no quiere que se sepan.

Saben el general y la banca que representa que los grandes consorcios que protegen a los países poco desarrollados, explotando las riquezas naturales de estos obtienen ganancias que alcanzan el cuatro por uno, y ningún país altamente honrado y civilizado no puede estar excluído de tan opulento banquete.

Los contratos bajo los cuales las bancas hacen empréstitos a los países deprimidos son de por sí leoninos, y luego no son por aquéllas cumplidos. Al fin de cada operación, no conformes con las pingües ganancias que les otorgan los contratos, se quedan con ventajas correspondientes al fisco de los países protegidos. En tales condiciones, aunque la producción se multiplique al infinito, no pueden salir del atraso ni librarse de las garras de los prestamistas.

En casi todas las repúblicas se sancionaron leyes que obligan a los consorcios que explotan sus riquezas, a presentar un balance y darlo a la publicidad a fin de año. En algunos balances que se han logrado conocer, aunque amañados con habilidad, las ganancias que sacaban los prestamistas, escandalizando a la opinión pública. Y por evitar tales escándalos no dejaron de proceder... no dando más a conocer dichos balances.

Por denunciar abusos que los prestamistas hacían a la hacienda argentina, a eso del 1934 en la Cámara de Diputados, el diputado Valdivia del Partido Progresista, intentó interpelar al ministro de Hacienda, Carlos Duau, y apenas pronunció las primeras palabras fue asesinado a balazos por los matones que los consorcios prestamistas tienen a su servicio para eliminar con la muerte o por el soborno, a los hombres que se oponen a sus voraces ambiciones, como así hombres especializados en dar golpes de Estado para derribar a los gobiernos que intentan hacer cumplir a los prestamistas las leyes de la nación.

En la Argentina, el gobierno de Yrigoyen, que haciendo gala de un nacionalismo, tal vez sincero, intentó limitar las ganancias de los prestamistas, fue derribado en 1930. Porque el nacionalismo también se cotiza. La conspiración por largo tiempo preparada se creyó que chocaría con los gobernantes que hacían gala de nacionalistas. Pero cuando llegó la hora del choque, se comprobó que los ministros que rodeaban a Yrigoyen, los mandos de las fuerzas armadas y policiales, habían sido ganados por el soborno.

El movimiento obrero de influencia anarquista, que es el que realmente ha logrado contener la avaricia de la banca pirata y de los nuevos ricos, es continuamente perseguido por los llamados gobiernos liberales, y en los períodos que los consorcios prestamistas implantan la dictadura, se les hace desaparecer. Lo que llamaríamos una formación por una educación cívica sería posible. Pero el civismo está tan maleado por la política y los intereses creados, que su evoución es lenta si es que realmente evoluciona.

El sentimiento nacionalista, que llevado a los extremos es la idea más regresiva, es el en que pretende atrincherarse mucha gente de buena fe para resistir la explotación y el dominio a que somenten las vacas prestamistas. Dicho nacionalismo, sus luchas y los héroes de la independencia, son olímpicamente despreciados por los consorcios alemanes, ingleses y americanos; pero todo ello es magnificado y aprovechado por el viajero de ahora, logrando provocar la delirante acogida de mucha gente de buena fe.

Los pueblos de aquellas repúblicas no debieran equivocarse una vez más con el cambio de prestamista, sino en esforzarse para prescendir de ellos.

No deben de olvidar los pueblos de las Américas que las pocas libertades que han conseguido fue por la acción revolucionaria. En medio de una naturaleza fértil como la que poseen las repúblicas del nuevo mundo, la fe y la esperanza se ha de poner en el propio esfuerzo, animado por el ansia de libertad y el espíritu de justicia para todos.

Serafín FERNANDEZ

77 SOLDADOS

PAU.—Una compañía de soldados alpinistas españoles fue enviada de maniobras al Alto Pirineo desde Ochagavia. En las alturas les sorprendió una furiosa tempestad. Extraviados, sin ropa de abrigo ni alimentos, pasaron la noche al raso. Se cuentan, por el momento, cuatro muertos y tres enfermos graves. Sin darse cuenta, la compañía había penetrado en Francia.

(ROMAN)

Le pain noir

par René VILLARD

(SUITE)

—Pas besoin qu'ils vous disent quelque chose, c'est un service que vous leur rendez... Ils vous en rendent bien un de service... en vous hébergeant...

— C'est pourtant vrai...

Alors, le Lucien a fait un deuxième reçu et liquidé ce litige. J'étais content à l'idée d'aller respirer au dehors, mais le Lucien ne l'entendait pas comme ça... Il avait respiré, lui, l'odeur du fric, comme un chacal respire l'odeur de la viande... Et il continua la manœuvre.

— Je m'excuse, dit-il, mais j'ai vu dans votre sac, quand vous l'avez ouvert, une photographie ravissante, véritablement réussie, une première communiante...

— Ah oui, c'est ma filleule...

— Vous permettez que regarde cette photo?

— Mais oui, mais oui...

Et elle lui a remis la photo. Le Lucien ne devait plus la lâcher, elle était faite, la pauvre femme, et le Lucien a poussé l'offensive.

— Splendide, cette photo... C'est votre filleule.... Mes compliments. Rarement vu un visage aussi parfait, des traits aussi purs... Vous devez être fière d'être sa marraine?

— C'est naturel... Voyez, je l'ai toujours dans mon sac...

— Comme je vous comprends... Vraiment cette photo m'attire... Je vais vous faire une proposition de laquelle il résultera que nous trouverons des avantages tous les deux... Je vous ai dit, tout à l'heure, que notre firme allait ouvrir un studio d'art en plein centre de Lyon, rue de la Répulique, ce n'est plus qu'une question de signatures... Je vais avoir besoin de sujets extraordinaires... de sujets hors classe pour présenter notre travail... Le portrait de votre filleule, grande dimension, pastel cadre riche, serait admirable dans notre hall d'exposition... Seriez-vous consentante?...

— Bien sûr... Elle serait exposée rue de la République?

— Mais oui, Madame, si l'affaire actuellement en cours est signée, c'est une question de quelques jours pour que nous commencions les travaux... marbre, glace, néon, ce sera le premier et le plus riche magasin de photographie de Lyon... Le portrait de votre filleule, qui sera splendide, sera exposé comme pièce maîtresse, dans la vitrine centrale.

— Ah !...

— Voilà ce que je vous propose... J'en fais exécuter deux exemplaires par nos portraitistes... Un pour nous, pour notre hall, un pour vous à titre de souvenir et de remerciement... J'ajouterais que, pour ce deuxième exemplaire, je vous ferais une remise spéciale de cinquante pour cent sur l'agrandissement et le cadre...

— Alors, combien cela fera-t-il?

— Attendez... Je calcule... huit... sept quinze... sept... cinq... quatre... Cela vous fait en tout, pastel, encadrement riche, la somme de sept mille cinq cents francs... Quatre mille aujourd'hui, trois mille cinq cents dans un mois, à la livraison.

— J'hésite, ça fait beaucoup d'argent...

— Madame, je vous fais cadeau de sept mille cinq cents francs, je prends sur moi de le faire accepter de ma direction, je vous délivrerai un reçu en règle, le prix ne sera plus modifié, pas de surprise... Vous vous rendez compte que tout Lyon va venir admirer votre filleule?... Je n'insiste pas... Si vous ne réalisez pas, soyez sans crainte que je trouverais sans mal une maman ou une marraine qui sera fière et heureuse de voir le portrait de son enfant ou de sa filleule exposé, en vitrine, dans le plus beau magasin de Lyon... C'est un cas unique qui se présente aujourdhui...

— Oui, oui, bien sûr, eh bien, d'accord...

Quelques minutes après, tout était terminé. Dans la bagnole, le Lucien rigolait... On était tout de même de drôles de salauds... Il m'a emmené dans un bar, près de la Bourse.

— Assez travaillé pour ce matin, Félix... Tu aimes le whisky?...

— Bien sûr...

— Bon, garçon!... Deux White-Horse.

Le plaisir de Lucien était de monter au casino de Charbonnières, situé à quelques kilomètres de Lyon. Il y jouait un peu, écoutait l'orchestre, consommait beaucoup... Pendant ce temps, la Lise dansait avec le Roland... Aveugle qu'il était, le Lucien... Un dimanche après-midi, qu'on ne savait pas quoi faire de nos carcasses, on est tous montés à Charbonnières; depuis le temps qu'il m'en parlait, je ne pouvais lui refuser... On a joué, on a perdu, alors on a pris du whisky... On s'est abruti un peu... Tout ce que je voyais était écœurant, tout était factice, faux, il n'y avait rien de propre, de sincère. Tout autour de nous, il n'y avait que des salauds, et nous valions pas mieux que les autres... Je me suis levé...

— Je me tire, que j'ai dit à Lucien, on se retrouvera à Lyon...

— Tu t'en vas?... Qu'est-ce que tu as?... Tu piques ta crise?...

— Oui, je la pique, je ne peux plus rester ici; tout ce que j'y vois m'écœure... Tous ces couples qui se frottent les uns contre les autres, tous ces sexes qui se cherchent, tous ces ménages qui se trompent en pensée... tous ces nigauds qui, là-bas, se font rafler leur fric... tous ces petits bourgeois prétentieux, là, près de nous, qui ne se croient pas de la merde et qui pourtant en sont... tout... tout me dégoûte... tout est faux, tout est sale, tous est dégueulasse...

— T'as fini?...

— Non, je n'ai pas fini... Même nous, là, tous les trois, nous ne sommes que des salauds, nous ne pensons qu'à jouir bestialement de l'existence et, pour nous procurer facilement et en quantité l'argent pour le faire, nous pratiquons tous les jours le mensonge, le bourrage de crâne, l'escroquerie, l'exploitation de la connerie...

— Et, après petit couillon... Si ce n'est pas toi, ce sera un autre... Ce que nous faisons, c'est du commerce, c'est honnête, toléré, c'est légal...

— Voilà!...

— Voilà quoi?

— Voilà toute la faiblesse et la servitude pour les uns, toute l'hypocrisie et le profit pour les autres, résumés par ces mots: c'est légal...

— Mais absolument... Que veux-tu que l'on me fasse?

— Rien, tu l'as dit toi-même, mais comprends donc que ce qui fait le malheur de l'homme, c'est son manque de dignité, c'est d'ignorer sa conscience, de se refuser à l'interroger, de ne pas s'incliner devant son jugement, d'accepter, tout au contraire, des principes faux basés sur la violence, la division, et qu'il accepte parce que tout cela porte l'étiquette loi. Eh bien, moi, Lucien, les lois injustes, je les viole...

— Tu es un con et tu finiras en cabane.

— Peu m'importe, je préfère encore être en cabane et être en règle avec moi-même.

— C'est de l'anarchie.

— Appelle ça comme tu voudras.

— Il n'y aurait plus de société.

— Pour ce qu'elle est ta société, tu peux en être fier. Vois-tu, Lucien, tout est pourri, contaminé, et tu ne t'en rends même pas compte, tellement tu es pourri toi-même, tout est à foutre par terre et à recommencer, c'est l'homme en premier qu'il faut décrasser, c'est à lui qu'il faut donner un sang neuf, une conscience saine en état de fonctionner; à ce moment-là, Lucien, tes lois absurdes, tes lois criminelles, tu pourras te les foutre où je pense... Aucun homme ne les respectera. Quand les hommes refuseront d'être les esclaves inconscients et criminels des Etats, l'heure de la liberté et de la fraternité sonnera pour l'humanité. Présentement, l'homme est un miracle inutile...

— Tu déconnes à pleins tubes. Félix; on va prendre un whisky, ça te remettra d'aplomb.

— Non, j'en ai marre, je me tire, j'ai besoin de respirer en dehors de tous ces salauds, ces faux-jetons, ces lavettes... Je vais prendre l'air de la campagne.... On se retrouvera à Lyon...

— Eh bien, fous le camp, puisque tu piques ta crise...

— Oui, je la pique...

Et je me suis tiré... Il faisait beau... J'ai musardé sur la route, ça me faisait du bien de respirer l'air de la campagne... J'avais l'impression de me décrasser... Le temps était doux, la nuit approchait... Il faisait bon à marcher librement sur la route... De temps à autre, un couple, couché dans l'herbe, laissait passer en lui la douce, l'éternelle chanson de la vie, de l'amour... C'est beau quand on y croit...

Des femmes sincères, il y en a, bien sûr; des femmes intelligentes qui ne calculent pas leur sentiment suivant la richesse de leur partenaire, ça doit exister; des femmes pour qui l'amour n'est pas un panneau masquant le sentiment qu'on ne dévoile jamais et qui s'appelle intérêt, on doit en trouver. Je n'avais plus le courage de chercher une femme pour avoir un être à aimer, comme on cherche une place pour bouffer... J'avais pourtant besoin d'une femme, de sentir un être tendre entre mes bras, de tenir une main douce qui soit mienne, qui ne soit pas une main étrangère... Mais aller encore au-devant de désillusions qui me feraient voir encore la vie plus dégueulasse... Elle l'était déjà suffisamment comme ça... Je n'avais plus confiance dans les femmes... J'avais vu trop de vacheries... Les femmes, je les désirais, mais je doutais de leur sincérité... Elles étaient combinardes... L'intérêt passait avant l'amour... Elles vendaient leur tendresse, comme moi je vendais des agrandissements et des cadres... Du boniment et du vent... Le mariage, et même souvent l'union libre, étaient une forme de prostitution déguisée... Pour en trouver une propre, une qui soit sincère, franche, humaine, j'aurais donné des années de ma vie... Mon jugement sur la femme remontait à mon enfance... à ma mère... alors cela faisait des années... C'est tout gosse, à étudier les miens, que mon cœur a saigné pour la première fois, que le dégoût a pénétré en moi, s'y est incrusté, n'a plus quitté ma carcasse, m'a rongé comme un cancer... De la fourberie, du mensonge, de l'hypocrisie, voilà quel avait été mon lot de jeunesse auprès de ma famille et plus tard, après la vacherie de la famille, la vacherie de la patrie, quand j'avais rencontré l'amour, ce n'était encore que la trahison que je serrais dans mes bras...

(A suivre.)

B.D.I.C

Centenario proletario

La Asociación Internacional de Trabajadores

(Continuación)

por Víctor GARCIA

Discutióse también la actitud de los trabajadores frente a «una guerra entre las potencias europeas». En el debate intervinieron diferentes delegados. Uno de ellos, Catalán, de Ginebra, señaló que «la guerra no depende de la opinión pública... porque hay, por encima de la opinión pública, instituciones que la rompen, esta opinión. Hay voluntades superiores a la del pueblo y que disponen, ellas solas, del derecho de la guerra o de la paz. Que cada uno de nosotros y que la Asociación Internacional en su totalidad haga la guerra a la guerra, empleando todas las fuerzas contra los hombres que tienen el derecho de hacer la guerra, contra las instituciones que crean este derecho y contra la ignorancia que le permite perpetuarse».

César de Paepe, uno de los delegados que más influenció en las determinaciones de ese Congreso, dijo en su intervención:

«Hay dos métodos (para suprimir la guerra): el primero es el de oponerse directamente a la guerra negándose a hacer el servicio militar o bien, lo que resulta lo mismo, puesto que los ejércitos necesitan consumir, negándose a trabajar; el segundo de los métodos no incide en forma directa; es solucionando la cuestión social que pretende llegar a la supresión de la guerra: éste es el método que la Internacional está destinada a hacer triunfar. La verdadera y única causa de las guerras se halla en nuestras instituciones sociales. La primera es la del hambre...»

Fue Tolain, en nombre de los parisinos, quien presentó la primera moción de las dos aprobadas sobre este punto:

«Considerando que la guerra jamás ha sido otra cosa que la razón del más fuerte, y no la sanción del derecho; que es un medio de subordinación de los pueblos por las clases privilegiadas o los gobiernos que representan; que fortalece el despotismo, asfixia la libertad; que en el estado actual de Europa, los gobiernos no representan los intereses legítimos de los trabajadores... Declara protestar con la mayor energía; invita a todas las secciones de la Asociación a obrar con el mayor vigor para impedir, por la presión de la opinión pública, una guerra de pueblo a pueblo que, hoy en día, sólo podría ser considerada como una guerra civil ya que, hecha entre productores, la misma no sería sino una lucha entre hermanos y ciudadanos.»

Por parte de Charles Longuet el Congreso tomó conocimiento de su breve resolución que aprobó:

«El Congreso recomienda a los trabajadores de cesar todo trabajo en el caso en que una guerra estallara entre sus países respectivos.»

Edouard Dolleans, quien cita estas mociones, añade: «Esta decisión, que han tomado más tarde todos los congresos internacionales obreros, causa, sin embargo, estupor a Marx. En su carta del 6 de septiembre a Engels ironiza y habla de la «tontería belga de querer hacer la huelga contra la guerra». (44).

La huelga, precisamente, era otro de los puntos que el congreso trataría y en el que la opinión de Marx discrepaba nuevamente con el sentir mayoritario.

El punto concreto a tratar era: «Las huelgas, la federación entre sociedades de resistencia y de la creación de consejos de arbitraje encargados de estatuir sobre la oportunidad y la legitimidad de las huelgas eventuales.»

De Paepe, que presentó un informe al respecto, preconiza «una nueva Corporación organizada igualitariamente, fundada sobre la mutualidad y la justicia y abierta a todos...» y añade que «la huelga, sólo es útil a título provisional, la huelga perpetuada sería la eternización del asalariado y nosotros queremos la abolición del asalariado.» «Queremos —se leerá en otra parte de su extenso informe— no precisamente lo que se ha dado en llamar en nuestros días la asociación del trabajo y el capital (combinación híbrida) sino que queremos la absorción del capital por el trabajo.»

Finalmente la resolución acordada fue la siguiente:

«El Congreso declara que la huelga no es un medio de libertar completamente al trabajador, pero es a menudo una necesidad en la actual situación de lucha entre el capital y el trabajo.

Que es preciso someter la huelga a ciertas reglas, a condiciones de organización, de oportunidad y de legitimidad;

Que desde el punto de vista de la organización de la huelga hay necesidad, en las profesiones que carecen todavía de sociedades de resistencia en crear estas instituciones y además de solidaridar entre ellas las sociedades de resistencia de todas las profesiones y de todos los países; en una palabra, es preciso continuar en este sentido la obra emprendida por la Internacional, y esforzarse para que el proletariado ingrese en masa en esta Asociación;

Que desde el punto de vista de la oportunidad y de la legitimidad, es necesario nombrar dentro de la federación de grupos de resistencia de cada localidad una comisión compuesta de delegados de esos diversos grupos que constituirán un consejo de arbitraje, para juzgar de la legitimidad de las huelgas eventuales; por lo demás es necesario dejar, para la formación de ese Consejo, una cierta tolerancia a las diferentes secciones, siguiendo las costumbres y procedimientos y las legislaciones particulares.»

El léxico, salpicado de vocablos como *consejo de arbitraje, legitimidad, legislaciones*, etc., puede sorprender al lector de la segunda mitar del siglo XX, pero si se interpreta la acepción que los delegados de Bruselas dan a dichos vocablos, se verá que no hay lo que es conocido como «sindicalismo reformista». Los consejos de arbitraje, por ejemplo, deben ser integrados por obreros exclusivamente, ya que el congreso, cuando se debatió este punto, se manifestó abiertamente enemigo a un arbitraje en el que interviniera el capitalista o el burgués.

En cuanto a la *legitimidad* y a la legislación se hace referencia concretamente a una legitimidad productora y a una legislación emanada de los congresos obreros.

Otro punto, que seguía al que acabamos de conocer, era el de «La Instrucción Integral».

El acuerdo al respecto dice así:

«Reconociendo que es imposible por el momento organizar una enseñanza racional;

El Congreso invita a las diferentes secciones a establecer cursos públicos siguiendo un programa de enseñanza científica profesional y productiva, es decir, enseñanza integral para remediar en lo posible la insuficiencia de la instrucción que los obreros reciben actualmente. Queda entendido que la reducción de las horas de trabajo es considerada como una condición primordial indispensable.»

Sobre el punto «Crédito mutual entre los trabajadores» la moción aprobada establecía que «El Congreso acuerda en principio la fundación de Bancos de cambio basada sobre el precio de costo, con el fin de transformar el crédito en democrático e igualitario y simplificar las relaciones entre el productor y el consumidor, es decir, para sustraer el trabajo a la dominación del capital...»

Palmiro Marbá ve una contradicción o, por lo menos, una confusión en esta interpretación: «... el grave error que entraña el deseo de establecer el crédito mutual *para sustraer el trabajo a la dominación del capital*, y en cambio se recurre a este último para establecer dicho crédito, con lo que no es posible librarse de aquella dominación, ya que tanto el interés como la renta, el beneficio o lo que sea, constituye una sustracción arbitraria realizada por el capital. Por tanto, tanto, ¿en qué forma puede ser éste un agente del trabajo, como se declaró anteriormente? Difícil sería contestar a esta pregunta. En sucesivos congresos, después de verificado un detenido análisis, se cambia por completo de criterio en esta materia.» (45).

Esta mención que hace Marbá sobre interés, renta y beneficio, va dirigida a una moción que fuera aprobada acto seguido en Bruselas para tratar sobre el tema de «La Cooperación»:

«Toda sociedad basada sobre los principios democráticos, rechaza toda detención o apropiación cometida en nombre del capital, sea cual fuera la forma con que se encubra; renta, interés, beneficio, y deja así al trabajo todo su derecho, toda su justa remuneración.»

Estas contradicciones, inevitables en una asamblea donde los pareceres no van de acuerdo y las discrepancias son fundamentales, tendrían que ir subsanándose en los comicios ulteriores. Todo comicio regular entraña una revisión forzada por la experiencia, por el estudio o por nuevas circunstancias aparecidas en la vida de los pueblos de las sociedades y de los hombres. Sin revisión, sin re-examen, la humanidad permanecería estancada. El científico y el pensador son revisionistas que permiten un continuo acercamiento a una gran verdad que se nos presenta siempre mutable al decorrer de los años. El sistema geocéntrico de Ptolomeo fue revisado y superado, el sistema monogenésico bíblico dejó de tener validez, la esclavitud natural aristotélica se nos muestra actualmente como una aberración...

En el campo del trabajo, los impactos primeros aportados por trabajadores de diferentes países, influenciados por diferentes doctrinas sociales, dominados por diferentes pasiones, tenían que lograr, forzosamente, acuerdos entrañando grandes transigencias y ello debido a que, por encima de todo, aquellos delegados buscaban a todo precio la entente, la coincidencia y el interés colectivo representado por la Internacional de cuya fortaleza dependía la fortaleza individual de cada sección y de cada trabajador.

Unos días después, el 21 y siguientes de septiembre, debía celebrarse en Berna el II Congreso de la Liga de la Paz y de la Libertad y los delegados de Bruselas se dividieron una vez más en dos corrientes antagónicas al respecto. Por mayoría se aprobó una resolución en cuyo apartado 2.º se lee: «Que los delegados de la Internacional creen que la Liga de la Paz no tiene razón de ser, en presencia de la obra de la Internacional, e invitan a esta sociedad a unirse a ella y sus miembros a que ingresen en una u otra sección de la Internacional.»

Cuando esta resolución llegó a conocimiento de los miembros de la Comisión de París encarcelados desde el mes de mayo, dirigieron un mensaje a Berna señalando que «los delegados para deliberar sobre determinado orden del día, no tenían autorización para tomar una resolución de esta importancia sin consultar a sus grupos» y «Que desde el punto de vista de la libertad, cuya conquista perseguimos, el derecho de considerarse la única expresión de las aspiraciones de una época, no puede pertenecer a ninguna asociación aislada.» Y «Por lo tanto, nos complacemos en reconocer la utilidad de la Liga de la Paz y de la Libertad...»

(44) Edouard Dolleans. Op. cit. Página 313 (Tomo I).

(45) Palmiro Marbá. Op. cit. Páginas 476 y 477.

ANTENA

INFORME A MEDIAS

MELILLA. — Se ha cumplido el 44 aniversario de la creación del «Tercio de Extranjeros». Lo componen actualmente cuatro Tercios acampados en Melilla, Ceuta, Villa Cisneros y Aaiun. Según los panegiristas de la Legión ésta en 44 años ha sufrido 46.015 bajas. Nada se dice de las que ha causado.

LA SOMBRA DE GARCIA LORCA

GINEBRA. — Dicho en «La Tribune de Genève», por el crítico teatral señor Rebierre:

«Los jóvenes de nuestro tiempo sienten, muy justamente un verdadero culto por Federico García Lorca, poeta y dramaturgo andaluz que cayó bajo las balas franquistas en julio de 1936 durante la atroz guerra civil. Tenía 37 años. En su rostro se reflejaba la alegría de vivir... se le consideraba como un gran autor, que podría pretender un día al Premio Nobel, a la audiencia universal...

«Su pensamiento iba hacia la izquierda. Era generoso, humano, cordial... Cuando murió, víctima del fanatismo humano, los sectarios de enfrente no se dieron cuenta de que privaban a la cultura española de un valor seguro, de un hombre que constituía la gloria de su país, cualquiera que fuese su opinión política...»

LOS OBREROS ESPAÑOLES EN EL EXTRANJERO QUIEREN CUENTAS

LA HAYA (OPE).—Entre los obreros españoles que trabajan en los Países Bajos circula la siguiente nota:

«Las empresas holandesas abonan a la Embajada española de La Haya, la cantidad de 10 florines semanales por cada trabajador español, al que se le deduce, pagándolos por trimestres anticipados, en concepto de Seguro Obligatorio de Enfermedad para los familiares residentes en España:

	Ptas.
Un trabajador X., 52 semanas a 10 florines, 520 x 16,65	8.958
El Estado abona al I.N.P. 220 pesetas mensuales por seguro *obrero*	2.400
Diferencia a favor de la Embajada	6.558

Hay 6.000 trabajadores, que proporcionan al Estado un beneficio de treinta y nueve millones trescientas cuarenta y ocho mil pesetas anuales que se deben repartir los agregados laborales, ya que no llegan a España.

Es innecesario señalar la gravedad de estas acusaciones sobre las cuales sería necesario una aclaración urgente.

NO SE EVITA DECIRLO

CARACAS.—De la bienvenida que el prestigioso diario «La República» dio al general de Gaulle, entresacamos el párrafo siguiente: «Podrán muchos discutir su actuación de gobernante. Hasta podrán criticarle sus contradicciones y su forma de proceder frente a determinados actos tales —para no citar sino dos casos— *el de su inesperado entendimiento con el dictador de España, sobre todo a sabiendas —él, más que nadie— que fueron los republicanos españoles los más decididos copartícipes de la cooperación francesa drante la gerra*, o bien, por otra parte, su radical oposición al ingreso de la Gran Bretaña al Mercado Común. Pero lo que no podrá negársele es su categoría de primera figura histórica en la Francia contemporánea», etc.

NOTA DE ESPAÑA

Al llamamiento de solidaridad y de protesta lanzado por la Alianza Sindical de Euzkadi, U.G.T., C.N.T., y S.T.V., y por otros organismos de oposición contra el régimen, Euzkadi ha respondido valientemente. Las hojas volantes de la Alianza Sindical invitando a los trabajadores de Euzkadi a la concentración del día 18, en la Gran Vía de Bilbao, en el paseo Sarasate de Pamplona, frente al María Cristina en San Sebastián, en la calle Dato, en Vitoria, circularon profusamente. El pueblo trabajador ha respondido a la llamada.

En Bilbao la manifestación popular de protesta ha sido imponente, más que la del Primero de Mayo de este año, acudiendo miles de personas. Un gran alarde de fuerza armada, con fusil presto a la descarga y con ametralladoras en las calles, no impidió el éxito moral de la concentración. Durante la misma, ha habido algunos choques entre fuerza armada y manifestantes. Hay heridos de una y otra parte.

Hasta el momento presente han sido detenidas 42 personas.

La concentración de manifestantes en Vitoria, San Sebastián y Pamplona, también ha sido importante.

Hay en Euzkadi centenares de trabajadores despedidos. Varios de ellos son procesados.

SE SALIO DEL ARGUMENTO

MADRID.—Frank Sinatra regresó apresuradamente a París, según dijeron funcionarios de aquí, a raíz de un incidente con una tempestuosa muchacha que le costó una herida en la mejilla, un atribulado día en la ciudad de Torremolinos y una multa de 25.000 pesetas (416 dólares) por causar escándalo público.

Sinatra, que estaba en Torremolinos filmando su nueva película «Von Ryan's Express, y una artista cubana que vive en España, llamada Ondina Canibano, pelearon en el comedor del principal hotel de Torremolinos.

Los funcionarios dijeron que Sinatra se presentó ante un juez de policía e hizo una declaración que terminó con una multa de 25.000 pesetas en contra suya.

INJUSTICIA PERMANENTE

MADRID.—Un fiscal pidió ocho años de cárcel para un acusado de insultar al general Francisco Franco.

José Fernández Muñiz es el primer acusado ante la Corte de Orden Público desde su receso veraniego. Juzga los delitos políticos que no impliquen violencia.

El segundo caso comprendía a seis personas, cinco bajo arresto y otro en el exterior, acusados de propaganda y asociación ilícita.

NUEVO APURO DEL FRANQUISMO

MADRID.—El gobierno español está estudiando la posibilidad, según se cree, de armar al carguero español «Sierra María» o bien darle como escolta un navío de guerra en el próximo viaje que debe realizar a Cuba.

El buque se encuentra por el momento en el Puerto de Cádiz.

El «Sierra María» pertenece a la misma compañía de navegación que el «Sierra Aránzazu», atacado hace días por lanchas rápidas anticastristas, ataque en el que murieron tres oficiales del cargo resultando heridos varios tripulantes.

GRACIAS A LA ESTUPIDEZ TURISTICA

MADRID.—El número de turistas que han visitado España este año y la importancia de las divisas que dejaron en el país, han aumentado en un 33 por 100 con relación al año anterior, comunicó el Ministerio de Información y Turismo. En 1963, habían visitado la península 10.931.626 turistas. Esto ha procurado al país una entrada de divisas de 679 millones de dólares.

«MORIR EN MADRID»

BUENOS AIRES.—«Morir en Madrid», la película de Frederic Rossif, fue prohibida en Buenos Aires cuando apenas se había exhibido una sola vez.

Esta película, trata sobre la guerra civil española, rodada a base de documentos reales provenientes de archivos secretos franceses, españoles, italianos y alemanes, fue prohibida por la Comisión Calificadora de Películas, y se procedió a retirarla con la ayuda policial, de unos de los principales cinematógrafos de la capital. Denunciado el caso, la justicia determinó levantar la prohibición del film de Rossif.

CELOS

MADRID.—En un editorial de primera plana, el vespertino «El Alcázar», dice hoy, comentando la gira del presidente de Gaulle por Latinoamérica, que además de sus propósitos políticos «el presidente pretende abiertamente mantener y aumentar la influencia cultural de Francia en tierras hispánicas».

Y dice el editorial que «si un pasado de olvidos y errores permitieron en muchos momentos que la cultura francesa suplantase a la nuestra, sería lamentable que nuestra atención cediese en este terreno.

«La atención de España a Latinoamérica no es un oportunismo político ni una nostalgia perezosa. Es un imperativo irrenunciable. Y el viaje del presidente francés significa una llamada de atención a la que no podemos ser ciegos ni sordos...»

DEL SUEÑO DE UNA NOCHE DE VERANO

LA HAYA.—Como la princesa Irene siente la nostalgia de su país, su esposo el príncipe Carlos Hugo de Borbón Parma renunciará a su calidad de pretendiente al trono de España y aceptará un empleo en los Países Bajos», afirma el diario «Hagsche Courant».

El periódico precisa que «lo que le falta a la princesa Irene es el ambiente de espontánea familiaridad que reina en el palacio real holandés», agrega que la visita de la princesa Irene y de su esposo al palacio de Soestdijk parece confirmar que se llevará a cabo, en fecha próxima, una tentativa para dar carácter normal a las relaciones entre los Países Bajos y la segunda princesa de la real casa», por lo que circulan ya rumores de que los jóvenes esposos se instalarán en Holanda en 1965.

Un alto cargo fue ofrecido al príncipe Carlos Hugo en una empresa holandesa, a condición de que renuncie de una vez para siempre a sus reivindicaciones al trono de España y que deje de «ocuparse de política».

ALMAGRE

NACIONES UNIDAS.—Un joven cubano entró en el local de la delegación de España en las Naciones Unidas y esparció tinta roja sobre las mesas. En la sede de la representación no había nadie cuando ocurrió el incidente.

Se considera que, con su acción, el cubano protestaba contra la negativa de España a suspender su comercio con la Cuba castrista.

REPLICA A FRANCO

MIAMI (EE. UU.).—Los grupos de acción anticastrista reafirmaron «que proseguirán los ataques contra buques mercantes españoles, que estén artillados o no, y contra todos los buques que cooperen al mantenimiento del régimen de Castro. El movimiento 30 de noviembre hizo esta advertencia ante los anuncios del gobierno español de que se propone artillar a los mercantes españoles que trafican con Cuba.

NOTA PETROLERA

MADRID.—Petróleo soviético hace su aparición en el mercado español. Recientemente petróleo soviético llegó a España por vez primera. El crudo, que fue transportado en un tanquero danés de 15.000 toneladas, será elaborado en la refinería de la CAPSA en Cartagena. Se rumorea que este envío es un posible preludio de renovación del accidentado comercio de trueque a largo plazo entre la Unión Soviética y España.

DESCONFIADOS DE LA PATRIA

GINEBRA.—Setenta y dos mil ciudadanos españoles se encuentran actualmente trabajando en Suiza, según datos oficiales. En Ginebra hay multitud de españoles trabajando como camareros, empleadas en la cafetería y el restaurante del Palacio de las Naciones, obreros de diversas especialidades y hasta carteros. Algunos obreros especializados cobran un salario equivalente a 70 pesetas (un dólar) por hora.

La obra de Hem Day

Este inteligente y abnegado compañero belga cumple una obra de estudio y de ediciones formidable. Lo imaginamos casi solitario. Incluso los españoles —de ordinario tan expansivos— cuando acudimos a Bruselas raramente lo visitamos. El, cada vez que edita un Cuaderno de los suyos nunca descuida de enviárnoslo. Ahora mismo cae en nuestras manos el número 25 de «Les Cahiers Pensée et Action» que no muchos de nuestros compañeros conocen. El tema de este último Cuaderno es «Pour vaincre sans violence», cuyo autor es el conocido antimilitarista holandés Bartolomé de Ligt, fundador de la Oficina Internacional Antimilitarista a la que con tanto brío colaboraba el ya sosegado compañero Albert de Jong. Huelga decir que recomendamos calurosamente la Biblioteca «Pensée et Action», cuyos títulos colèccionados son los que siguen:

«William Godwin, filósofo de la justicia y de la libertad», 30 francos belgas.

«Hommage à J. B. Clément» (agotado).

Etienne de la Boëtie: «Discours de la servitude volontaire», 40 f. b.

«Ernestan et le Socialisme libertaire» (agotado).

«Elisée Reclus, savant anarchiste» (agotado).

«Bible de l'objection de conscience et de la raison» (agotado).

«Manuel Devaldés, un en-dehors» 60 f. b.

«Louise Michel-Jules Verne. De qui est 20.000 *lieus sous les mers ?* », 40 f. b.

«Les mystificateurs à travers les âges» (agotado).

«Francisco Ferrer, un précurseur» 40 f. b.

«Domela Nieuwenhuis - Barthélemy De Ligt contre la guerre, contre le militarisme, pour la paix», 40 f. b.

Edouard Daanson: «Le livre du bien et du mal (agotado).

«Gérad de Lacaze Duthiers, sa vie, son œuvre», 40 f. b.

«La vie et l'œuvre de Sébastien Faure», 40 f. b.

«Erasme, Rabelais, Han Ryner», 40 f. b.

«Inde social-philosophique», 80 f. b.

«Gaston Couté, poète maudit», 40 f. b.

«Visage d'un centenaire. Han Ryner», 80 f. b.

«Visages de l Anarchie. Ernestan, Paul Gille, C. Zaccaria, M. Devaldes» (agotado).

«C. G. Jung» (agotado).

Diez francos belgas equivalen a un franco francés nuevo. Los suscriptores de «Pensée et Action» obtienen cuatro Cuadernos por 160 f. b., o sea, 16 N.F. franceses.

Direcciones: Hem Day, Boîte Postale 4, Bruxelles 29, Belgique, C.C.P. 7547-56. — Bernard Salmon, 110, rue Lépic, Paris (18), C.C.P. 6730-02.

ADMINISTRATIVAS

Antonio Giménez, Nevers. Recibido giro, 30 F., para cuatro trimestre relación carta. Di cuándo hiciste giro para el tercero. En ficha, para todos giro 8-4-64 (hasta 30-6-64).

— Alonso Andrés, Decazeville. Recibido giro, pago «C. S.» núm. 308.

— Aparicio Ramón, Ales (Gard). Recibido giro 148,80 F. 16-10-64.

— Guido Teronette, Rome, Italia. Recibida carta y envío a cuenta prensa.

— José Nieto Ruiz, Nueva York (U.S.A.). Recibida carta y envíos, destino correspondiente. Seguirán recibos respectivos.

— Sánchez, Narbonne (Aude). Recibido giro 61,60 F. «C. S.» 304 al 315 (no 16) y «Umbral» 31-32. Di en qué giro pagastes el 30. Ultimo giro 11-7-64, antes de éste pagas 28 y 29. Aclara.

— Roig A., Ste-Livralde (L.-et-Gne). Recibido giro. Pago números indicados «C. S.» y «Umbral». Envíos como indicas.

— Solanas Manuel, Aussillon (Tarn). Giro 22-10-64, 6 F. «Umbral» hasta 31-12-64 y no hasta 30-3-65 como indicas. Ultimo giro 11 F. 6-5-64, pagas «Umbral» hasta 30-6-64 y «C. S.» hasta 30-6-63. Adeudas de «C. S.» hasta 31-12-64, 25 F. Aclara si hay otros giros.

«CENIT»

Sumario del número 159:

Puyol: *La murria;* R. Liarte: *Conciencia y sentido de la libertad;* Abarrátegui: *Llanto lejano por Federico.* F. Ocaña: *La voluntad libertaria; II Conferencia de Muñoz Congost en Casablanca;* Felipe Cosmos: *Charla de café;* Fabián Moro: *Discurso del hombre libre;* V. Valdivieso: *Oye, marinero;* V. Muñoz: *R. G. Pacheco, anarquista de la Pampa;* Campio Carbio: *La vida y los libros;* Cosme Paules: *Palabras de Manuel G. Prada;* Han Ryner: *Colgando los hábitos* (folletón).

Precio del número, 1,50 F., en 4, rue Belfort, Toulose (H.-G.), y en todos nuestros puestos de venta.

PRENSA RECIBIDA

«SOLIDARIDAD», de Montevideo, órgano de la Federación Obrera Regional Uruguaya. Un número (275) bien orientado según costumbre, esta vez recordando el I Centenario de la Asociación Internacional de los Trabajadores, y con otras preciosas colaboraciones de estimables y capacitados compañeros que matizan la publicación en revista más que en hoja para el combate y comento de las ocurrencias del día. A los efectos de «Solidaridad», relacionar con el compañero Joaquín Suárez, Arequita, 2174, Montevideo, Uruguay.

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

COMUNICADOS

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES Y ECONOMICOS

79, rue Saint-Denis, Paris, I.º

«Centenario de la Internacional»

Jean Maitron, secretario del Instituto Francés de Historia Social, disertará, el sábado 7 de noviembre, a las nueve de la noche, sobre «L'Internationale et la Commune».

Sucesión de conferencias (que se irán anunciando) a cargo de Maurice Joyeux, Gaston Leval y Renée Lamberet.

F. L. DE PARIS

Conferencia para el domingo 1.º de noviembre a las diez de la mañana a cargo del compañero Cuende, que desarrollará el tema «Problemas de actualidad».

F. L. DE BEZIERS

Para la apertura de nuestro próximo ciclo de conferencias, contamos con el compañero José Peirats, quien, el domingo 22 de noviembre, a las nueve y media de la mañana, versará sobre el tema «La tragedia de una emigración».

Invitación extensiva a las FF. LL. cercanas a Béziers.

S. I. A. DE PERPIGNAN

Tous les adhérents sont invités assister a l'assamblée le dimanche 15 novembre à 10 heures au local habituel; vu l'importance de l'ordre du jour est indispensable la présance.

MONTPELLIER

Ciclo de conferencias

Dara comienzo a nuestra serie de Conferencias de temporada invernal el domingo día 15 de noviembre a las 9 de la mañana en nuestro local de costumbre; la primera de este año, a cargo del compañero Jacinto Borrás, con el tema: «La C. N. T. dentro del contexto español».

Tenemos otras conferencias en preparación, con la colaboración de compañeros y algunas personalidades ya previstas en Montpellier, que en tiempo oportuno iremos anunciando

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Como cada año, la Administración del «C. S.» dispone de una partida de «panellets», turrón de jijona, etc., para servir al precio de curso.

AU PALAIS DE LA MUTUALITE

Vendredi 13 Novembre à 21 h.

Grand Gala annuel du «Monde Libertaire».

Avec LEO FERRE, etc.

Retenez déja votre soirée.

F. L. DE PARIS

El domingo 8 de noviembre, a las nueve y media en punto, en nuestra sala, continuación del ciclo «Charlas de contraste anarco-sindicalista».

Los compañeros J. Alandi y Francisco Isgleas en turno recíproco con el tema: *El ideal anarquista en el sindicalismo de ayer y de hoy.*

El acto será presidido por el secretario de C. y Propaganda de la Comisión de Relaciones Zona-Norte.

Encarecemos a nuestros compañeros inviten a los amigos y simpatizantes, en especial a los emigrados económicos.

F. L. DE OULLINS

Reunión de la militancia el domingo 1.º de noviembre, a las nueve y media, en el sitio de costumbre.

Aquellos compañeros que de algún tiempo a esta parte no asisten, les recomendamos se presenten para asunto que les compete.

NARBONNE

L'Union locale de la C.N.T.F. convoque ses adhérents à la réunion extraordinaire qu'aura lieu le dimanche 2 novembre, à 14 h. 30, au Palais du Travail.

Ordre du Jour très important, présence indispensable.

ADMINISTRACION

NOTA.—Estamos haciendo reclamaciones a los que se han atrasado demasiado en el pago, que nos nos hagan perder más tiempo ni gastar dinero en sellos, y que se pongan al corriente aclarando situaciones.

Aprovechamos para decir a todos, en general, se pongan al corriente hasta fin de año. Muchos deben aún el primer semestre de 1964.

— Para los cambios de dirección, adjuntar 0,50 F. en sellos para el clichê. La mayoría se olvidan de ello y el ritmo de cambio es de 6 a 7 por día.

PARADERO

Paradero de Pascual Alacid Vera, de Jumilla (Murcia). Su madre, que se encuentra en Andorra, espera con impaciencia noticias suyas después de varios años. Escribir a M. José Campoy. Rue des Ecoles. Libos (Lot-et-Garonne).

VISILLO

Obreros de Madrid

Hace unos días varios centenares de trabajadores pertenecientes a los «talleres generales» de M. Z. A.» plantearon una huelga por la insuficencia de salario, informalidad de la Empresa, e insolvencia del Sindicato oficial. Casi paralelamente la gran masa de obreros de la casa «Pegaso», del ramo de la Metalurgia, declaró, asimismo, un plante de gran envergadura. ¿Razones? Las mismas que han movido a los ferroviarios. El problema de salarios y precios adquiere hoy un mayor y más angustioso volumen. El costo de vida aumenta en virtud a la intensidad y «generosidad» de la demanda turística mediterránea. Cuando el portamonedas extranjero se va (a otra parte con la música) los precios quedan: y he ahí a los pobres obreros españoles que con su viejo nivel de salarios vense obligados a sostener una lucha tenaz frente a la avaricia de las empresas, la incomprensión de los comerciantes, y el descoco habitual de los dirigentes sindicales al servicio del Estado totalitario.

La vida económica dentro del engranaje franquista es el clásico círculo vicioso, una tremenda barquillera en la que los trabajadores, ganando, obtienen siempre menos de lo que aportaron. No hay solución de continuidad en el ritmo económico-político del sistema, que, corroído por dentro, tiene fatalmente que ceder paso a otras soluciones más a tono con las exigencias de una economía sana al servicio de toda la sociedad, y de las realidades políticas, materiales y morales del mundo geográfico en que vive España y el resto de los países que forman el viejo y el nuevo continente.

CONRADO LIZCANO

Grupo artístico «Terra Lliure»

Consecuente y perseverando en la doble acción Artístico-Solidaria, divisa de «Terra Lliure», nuestro Grupo ha emprendido los ensayos que deben permitirle brindar selectos espectáculos, tanto en cuanto a zarzuela se refiere, como en su exquisito programa de variedades.

Para esta temporada, 1964-1965, se dispone ya, esmeradamente preparada, de la preciosa y conocida zarzuela, «Los Claveles», y de un excelente y jovial programa de Variedades. Asimismo, se están ultimando los ensayos de la famosa zarzuela «La Dolorosa», cuya obra estará a disposición de nuestro público a mediados del próximo diciembre.

Si bien es con pocas palabras, llenas de naturalidad, que hemos expuesto el programa que ofrecemos en esta temporada, los avisados en la materia se darán cuenta a primera vista, del gran contraste que existe entre la sencillez de expresión y lo imponente de nuestra empresa.

Consideramos recompensado nuestro esfuerzo, si todos aquellos compañeros y amigos, en cuyas localidades dispongan de sala de espectáculos, nos ofrecen el honor de reservarnos alguna fecha donde podernos manifestar.

Agradeceremos a todas aquellas locales a quienes pueda interesar nuestro ofrecimiento, que se pongan en relación cuanto antes con nosotros, al efecto de facilitarnos la composición del programa de la temporada.

Por «Terra Lliure», *la Comisión.*

Nota.—He aquí la actual composición del Secretariado de «Terra Lliure»: Secretario, Jaime Vivé; Tesorero, Dalia Giménez; Contador, J. M. Serra; Vocales, Oliverio Fernández, Jesús García, Manuel Acosta y Boticario. Correspondencia a: Oliverio Fernández, 20, rue des Teinturiers, Toulouse (H.-G.).

B.D.I.C

UN ABSURDO:

Cristóbal Colón y la Legión Cóndor

SO pretexto de la Fiesta de la Raza del día 12 de octubre de este año, el directorio clerical-franquista tuvo la avilantez de celebrar un acto de escarnio al sentimiento libre de los vascos en la localidad fuerista de Guernica. Como se ve, la elección del lugar no pudo ser más intencionada.

Guernica es uno de los lugares mártires de España. Fue implacablemente bombardeado por aviones de Hitler al servicio de la Cruzada salvajista que padecimos. La Legión Cóndor se experimentó en Guernica para la «cowentrización» de Inglaterra.

Como es de suponer, Franco, escudero de Hitler, silencia obstinadamente el caso. Igual que la muerte de Sanjurjo y la de Mola. Pero no toma avión alguno. Calla también Badajoz, Torrero, Campo de la Bota y mil otros lugares siniestros. Los silencios del «caudillo» esconden, a duras penas, pirámides de horrendos delitos.

Pero esta vez el «silencio», la «ignorancia» del crimen de Guernica consumado con premeditación, ensañamiento y cobardía, ha ido más lejos: a la celebración internacional de la Fiesta de la Raza. ¿Qué raza? La inhumana, la descastada, la espúrea, en todo caso, personificada en la trilogía Hitler-Mussolini-Franco.

Afortunadamente, en ocasión del escarnio del 12 de octubre, ha habido reacciones. Veámoslas:

Lo que ha perdido Castiella en Guernica

DE LA OFICINA DE PRENSA DE EUZKADI:

BILBAO.—La ocupación de Guernica en 1937 por las fuerzas sublevadas contra la República española con la ayuda de la Legión nazi-alemana, Cóndor, cuya aviación arrasó previamente dicha villa, y del Cuerpo de tropas legionarias de Mussolini, ha permitido al ministro de Asuntos Exteriores del gobierno del general Franco, Castiella, pronunciar un discurso en la histórica Casa de Juntas de Guernica el pasado lunes.

Seleccionando su auditorio, Castiella ha pedido, como demanda que podemos calificar de casi angustiosa, que «en el estado en que hoy se encuentra la sociedad internacional, la doctrina y la práctica de la no intervención no sólo constituyen un elemental principio de orden sino que son también una premisa indispensable para llegar un día a formas superadoras del actual sistema de convención entre Estados soberanos. Entendemos por eso —ha seguido diciendo— la no ingerencia de unos países en los asuntos internos de los otros, no ya como un simple escudo defensivo que permita la libre evolución de cada pueblo, sino también como base imprescindible para levantar en el futuro el edificio de una verdadera comunidad internacional.»

No se puede ser más cínico en la mártir Villa de Guernica. Castiella, que sólo ha podido hablar allí porque tropas extranjeras, entre las cuales, además de las dos citadas, se contaban las portuguesas y contingentes norteafricanos, le ayudaron a conquistarla, ha tenido como interlocutor para su monólogo al embajador de la misma Portugal que contribuyera a derribar la República española, sin duda en observancia del principio de no intervención que ahora quiere santificar el ministro de Asuntos Exteriores, y con ello a destruir todo camino legal a los vascos para recuperar su libertad.

Lo de Guernica lo quieren reducir a un «Acto académico» (O.P.E.)

BILBAO.—La manifestación franquista de Guernica se redujo a lo que el mismo franquismo califica de «acto académico», un acto que fue precedido por un solemne Te Deum al que asistieron el ministro de Asuntos Exteriores, señor Castiella, representantes diplomáticos, autoridades y personalidades.

El cuerpo diplomático que se dice presente, contaba señaladas ausencias, tales como las de Méjico, Venezuela y Nicaragua. Los embajadores que trabaron el diálogo con Castiella fueron los de Paraguay y Portugal.

En cuanto al público que «espontáneamente» asistió, se redujo, según lo atestigua la misma prensa franquista, a «diversas representaciones de la región, a las que se sumaron gran número de guerriqueses y vizcaínos» (todos los periódicos de la región emplean las mismas palabras, lo que descubre una información hecha al dictado).

El escenario en que tuvo lugar el «acto académico» fue la Sala de Juntas de Guernica. «Fue siempre el vasco —dijo uno de los oradores— un pueblo que, por su especial idiosincrasia, vivió proyecciones exteriores». Estas palabras las hacemos nuestras los vascos antifranquistas. Es precisamente eso, lo de las proyecciones exteriores, una de las muchas causas por las cuales no estamos de acuerdo con el régimen cerrado, intolerante y de vía estrecha del franquismo.

Junto con ese orador hablaron los embajadores de Paraguay y Portugal. Es singular que lo hicieran precisamente los representantes de dos países sometidos a sistemas de despotismo. Y después pasó a hablar el ministro Castiella, quien empezó haciendo un canto a Bilbao y pasó después a hablar de Guernica, «que tanto padeció en la guerra y que ha renacido plenamente en la paz». Lo cual equivale a hablar de un borrón y cuenta nueva que nunca hemos admitido los vascos. Lo de Guernica, nosotros, los vascos, ni olvidamos ni perdonamos. Las piedras que ha vuelto a levantar el franquismo no tienen para nosotros, los que amamos la libertad y hemos luchado y luchamos por ella, más que el valor de piedras.

Según el diario «Le Monde», Guernica fue destruída por la Legión Cóndor

«El día de la «Hispanidad» o, dicho con otras palabras, el aniversario del descubrimiento de América, se ha celebrado en Vizcaya. El señor Castiella ha pronunciado un discurso en el que ha dicho que el viaje que el general de Gaulle efectúa actualmente en América merece todos los aplausos... Tales contactos son siempre útiles, pero faltarán de amplitud y de duración si se encuentran circunscritos a las estrictas relaciones bilaterales, sin que se empleen todos los recursos que puede agrupar la Europa occidental en su conjunto.

»El ministro de Asuntos Exteriores, después de haber afirmado que la «Hispanidad» es un fenómeno vivo y activo, una idea encarnada en doscientos millones de hombres, ha señalado que el general de Gaulle, conocedor profundo y sensible de los fenómenos históricos, habrá podido palpar día por día este factor tan vivo en América... Los observadores de la América hispánica saben bien que la comprensión de esta última pasa por la comprensión de España.

»El señor Castiella ha condenado una vez más el ataque llevado a cabo por un comando anticastrista contra el buque mercante español «Sierra de Aranzazu» y ha declarado que España en la vida actual de las relaciones internacionales, mantiene el principio de la no intervención y con ella el respeto por la soberanía y el régimen político social de cada país.

»Los jefes de las misiones latinoamericanas acreditadas en Madrid, como también los embajadores de Estados Unidos, Portugal y Filipinas asistieron a las ceremonias conmemorativas de Guernica. Se observó solamente la ausencia de la de Venezuela. El Parlamento de Caracas acababa de condenar por unanimidad «la celebración de una manifestación franquista en la villa mártir de Guernica, que constituye una afrenta para los sentimientos vascos y una provocación para con el pueblo español.»

(Y al llegar aquí, «Le Monde» dice, en una llamada: «Recordemos que Guernica fue completamente arrasada en abril de 1937 por los aviones de la Legión Condor, unidad alemana que combatió al lado del general Franco durante la guerra civil.)

(Pasa a la página 2).

DIALOGOS ESCUETOS

—¿Qué entiendes por libertad?

—Llamo libertad a esa facultad que tiene el hombre para obrar o no de acuerdo con el derecho y no de acuerdo con la Justicia de Dios como tú dices.

—Lo cual quiere decir que tú vives de acuerdo con el derecho cavernario, porque la Justicia es un atributo privativo de Dios por el cual se arreglan todas las cosas. Por lo demás, para mí, la libertad consiste en poder decir mi verdad de acuerdo con el cristiano precepto.

—Falsa tu partida, porque resulta que el cristiano precepto parte de una mentira.

—Tú, siempre que discutimos no importa saber qué problema, me llamas sectario en cuanto menciono a Dios, pero, sucede que tú nunca te alejas del campo ateo.

—Si así lo quieres...

—Es necesario que sepas que el precepto cristiano parte de esa verdad inconmovible que es Dios.

—Te he dicho que parte de una mentira y voy a probártelo. Si es que Jehová, Dios o como tú quieras, puso al hombre y todos los seres que pueblan los aires, los mares, bajo y sobre la tierra, ¿no se te ha ocurrido preguntarte alguna vez por qué les fijó ese inflexible precepto «Morte morieris»? Pero lo más extraordinario de todo esto está en que ni la Biblia ni la santa madre iglesia dan una explicación a este fenómeno de que los seres que poblaron el Paraíso, hombres y animales, fieras o mansos, teniendo necesidades fisiológicas como nosotros, porque debemos suponer que las tenían, fueran inmunes a la muerte.

—Bueno, te diré que para nosotros, ese es un arcano, un misterio, como lo son los principales artículos de la Ley de Dios.

—Está bien, porque esa es una bonita forma de explicar todo lo que no tiene explicación.

COSME PAULES

DISCOS

RECUERDO que en Burdeos un buen compañero se excusó ante un español de haber nacido en Reus. «La culpa fue de mis padres» musitó el reusense vergonzante.

Tampoco yo tengo culpa de estar en exilio y que otros residan en España. Por consiguiente, de mi no se espere «mea culpa» ni meado parecido.

Estar allí es admirable si se lucha. No luchando, es un mero comodismo, un encogimiento de hombros.

Estar aquí es haber salvado la piel cuando de 1939 se trata. De cada mil, 999 compañeros que quedaron en el Centro habrían pasado a Francia de haber podido hacerlo. No queda más que lamentar su mala suerte.

Porque más de cien mil de ellos no hubieran sido asesinados por la cobardía franquista. Desde el extranjero habrían ayudado a la causa libertaria. ¿Cuántos compañeros de aquí no han ido al interior a hacerse romper la crisma? Acabemos ya con el sonsonete patriótico.

De dentro han venido varios a Francia haciéndose admirar como españoles auténticos. Que sepamos, solo uno de ellos regresó al interior para ganarse allí el entierro. Los demás se lo pasan mejor que los malditos afrancesados en cualquier lugar de América.

No es muy cuerdo agitar el sonsonete de España. En ella radica lo grande y en el exilio lo detestable. *Por lo demás, el camino está abierto y en las estaciones despachan billetes, si entramos en gusto viajero.*

Separar el interés de los confederales de dentro y de fuera, es tan absurdo como el teatro católico que no admite concurso de mujeres. Allí y aquí puede cumplirse obra, y los de aquí y los de allí podemos obrar perfectamente al unísono, si así lo queremos. Ante una comunidad de deseos las fronteras desaparecen y desde aquí haremos lo que no se puede hacer en España y en España harán lo que no se puede hacer desde el extranjero. Nadie en el exterior y en el interior se pega como un árbol, y si árboles de esos hay enraizados tanto en una parte como en la otra, son los que menos derecho tienen a agitar las ramas.

El trabajo a realizar es inmenso, existiendo tajo, taller y laboratorio en todas partes.

DISCOBOLO

Desde mi rincón solitario y silencioso

ABUNDAN los capaces de hacer lo que se les mande con arreglo a las instrucciones recibidas, pero que no saben o no se atreven a pensar con su cerebro y tener iniciativa propia.

Muchas personas cultas, instruídas, de excelentes prendas en varios aspectos de su carácter, adolecen de la flaqueza de no saber dar impulso a su máquina individual. Son como locomotoras estacionadas en una vía subalterna, a cuyo lado pasan por la vía principal otras locomotoras no tan potentes como ellas, pero que arrastran veloces los trenes expresos porque llevan en sus entrañas el vapor que hacia adelante las impele.

Les falta la iniciativa impelente, no han aprendido a obrar con relativa independencia y quedan rezagados en los subalternos caminos de la vida.

Otros hay que parecen fonógrafos o cotorras. Se contraen a repetir las ideas y palabras de los demás. Su vida se desliza sobre carriles colocados por mano ajena. Todo lo hacen maquinalmente, y siguen por el camino trillado sin tropiezo, hasta que las circunstancias los obligan a tomar otro sendero, y entonces aciertan a dar un solo paso en firme.

Todos conocemos mujeres que nunca denotan definida personalidad. Es borroso su carácter. Parece como si no se pertenecieran a sí mismas. Cuando niñas, las domina su madre, y cuando esposas, el marido. No demuestran, ni aún en las más críticas vicisitudes, el sentimiento de independencia, de confianza, iniciativa y criterio propio. Son las esclavas y no las compañeras de sus maridos.

Quien quiera por humilde que sea, tiene algo que dar al mundo, y no lo podrá dar si no es sinceramente él mismo. Una definida individualidad denota fortaleza y eficacia, potencia y valía. Decir que uno tiene individualidad propia es lo mismo que decir que es enérgico y comprensivo en todo. Pero cuando encontramos a una persona que no produce en nuestro ánimo una impresión fraternalista y humana, que resulta en su trato y conversación una de tantas, cabe suponer —y mejor que suponer afirmar—, que todo y no declarándose enemigo nuestro, no podemos aceptarlo como amigo, y, mucho menos asociarlo a la magna obra que llevamos emprendida.

PEREZ GUZMAN

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 10 F.
Un an : 20 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X°
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

BAJO EL YUGO Y LAS FLECHAS

El turismo en España, exponente de miseria nacional

por J. Muñoz CONGOST

LA subsecretaría española del Turismo organizó, a lo largo del mes de agosto y principios de septiembre, en casi todas las provincias españolas, «el Día del Turista», jornada de homenaje y pleitesía a las divisas extranjeras que acuden a la península, en razón de los bajos precios y del miserrimo nivel de vida de la población española.

Espectáculos folklóricos, festividades taurinas, rifas con premios de estancia gratuita en hoteles, etc.

España queda convertida así, por razones de «alta finanza internacional», en inmensa Cueva de Sacromonte, donde por unos duros a repartir entre «guías y artistas», se arma la zambra para que se divierta el visitante.

Circo barato, halago miserable al magnate financiero o al «empleado» que por unos días se cree gran señor, viniendo de allende las fronteras a gastar algo de lo que le sobra, con la convicción de que en nuestro país, pueblo pobre, gastará menos que en otros más ricos.

Política limosnera de mano tendida y alabanza al que viene a dar lo que no se posee. Finanza nacional mendicante, o vergüenza de una actitud, que al humillarse lo hace con la rabia del que desprecia al visitante soberbio, pero le brinda la más hipócrita de las sonrisas a cambio de las sobras de su escarcela.

Se exalta al turista, se le rinde pública pleitesía, a la vez que en lo más íntimo de la conciencia popular, se esconde el disgusto que esta humillación, esta actitud comerciante, causa.

El Europeo, del 27 de agosto, en el trabajo titulado «Verano sin pausa», dice, entre oras cosas:

«Los numerosos y asiduos clientes españoles de antaño a los casinos próximos a la frontera francesa, esta temporada se han retraído, y por vez primera desde hace muchos años las matrículas de coches españoles no han sido mayoría en las explanadas fronteras a los biarritzarras «Municipal» o «Bellevie».

Muchos síntomas análogos hacen suponer, y con razón, que el pueblo español está ocupado en algo que requiere su máxima atención... y que el dinero español tiene inversiones más serias y esperanzadoras que hacer, que *dilapidarse estérilmente en cualquier tipo de diversión*... Parece ser que el Plan del Desarrollo ha repercutido hasta en nuestra psicología haciéndonos un poco tacaños y un

poco menos «Vivalavirgen» que a nuestros padres o nuestros abuelos.»

En lenguaje claro, se considera que el dinero extranjero se dilapida estérilmente (para sus propietarios) en todos los tipos de diversión que ofrece el turismo, a todos los «vivalavirgen» que vienen del extranjero.

O con más precisión, que aun exaltando ese espíritu derrochador de los pueblos «bárbaros» de allende los Pirineos, esa actitud manirroa de los hombres de otros pueblos, que a España vienen a divertirse, se advierte públicamente que el español es más serio y no tiene por qué dejar su dinero en esa estéril exposición de riquezas que se hace en los centros de veraneo. Claro está que la seriedad española de que habla el franquismo no impide que se organicen actos en los que se «payasea» para diversión de los que viniendo de otros países al nuestro, no saben, como los españoles, guardar su dinero.

¿Qué piensan de estas opiniones los millones de turistas que visitan anualmente el circo franquista?

Probable será que rían socarronamente de la excentricidad del carácter español prefiriendo ignorar el disimulado insulto, de efecto moral, ante las ventajas materiales que para ellos representa el bajo nivel de vida del pueblo español.

En efecto, en un reciente trabajo publicado por una revista a gran tiraje en Francia, exponente de todo lo acomodaticio y burgués de las clases pudientes de este país, al examinar las razones de la decadencia del turismo en tierras galas, se señala de manera clara, que la estancia en este país resulta mucho más cara que en otros...

En país de economía relativamente sana, de moneda más o menos fuerte, el turista no encuentra interés alguno al cambiar su moneda por la de curso, si ésta es tan rica como la suya.

En cambio, cuando se trata de un país pobre, de bajo nivel de vida, donde el mercado se ha de adaptar a las posibilidades adquisitivas de las clases medias, los precios han de ser necesariamente más reducidos, y las divisas provinentes de países ricos se encuentran multiplicadas al cambiarse en la pobre moneda del país.

Así, un empleado de cualquier país europeo, puede realizar con sus economías anuales, transformadas en pesetas, el milagro de creerse un potentado, entre la pobreza de los propios españoles y permitirse la existencia de hombre «rico» durante un mes, con un presupuesto que en otros países sólo le permitirían modesta estancia de algunos días.

Es, pues, natural que el español se sienta tacaño. Lo ha de ser por fuerza, por falta de medios, por pobreza consuetudinaria. Si esto es seriedad, llamémosla la seriedad de la miseria.

Pero aun en su miseria material, el español fue rico en dignidad y orgullo. Lo fue, porque hoy tiende a no serlo, gracias a la obra de degradación de sus dirigentes políticos que convierten el suelo peninsular en inmensa pista de circo o permanente feria de atracciones, para atraer, adular y agasajar al «vecino rico» que disfrutando de la pobreza ambientel de la península, deje al abandonar el banquete, los restos de la «cuchipanda», las migajas del ágape, para los servidores, los hombres de la cocina y los mendicantes que esperan a la puerta de servicio. Porque aun cuando sean millones los que traigan al presupuesto, no dejan de ser la limosna que el rico se permite o la retribución que el servido deja siempre a cambio de lo que se le sirvió. Así la España de Franco es inmenso servicio de domésticos del capital extranjero.

Y lo que Franco y los suyos quieren orgullo de su economía, las divisas que mantienen las finanzas herrumbrosas del régimen, no son sino exponente indiscutible de la miseria moral en que hundieron al país, condenado ya por ellos a la más triste de las miserias materiales.

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

LA BOMBA KRUSCHEV

NO puede asombrarnos lo ocurrido en Rusia y creemos fingido todo el escándalo periodístico que se desarrolla a raíz de la suplantación de Kruschev y de su grupo afinitario, por parte de un nuevo clan oportunista, de un nuevo gobernante, que a la manera de todos los gobernantes de todos los países pondrá en juego la prerrogativas que otorga el poder. Se infla el globo adrede apuntando contra procedimientos que con amplia gama de variantes y de matices se producen en todos los países. Los golpes de Estado, maniobra sufragista y hasta la eliminación de los adversarios, son prácticas de razón y pan comido en todo el orbe gubernamental, aunque se hable de libertad, de democracia y de otras experiencias ya gastadas, a pesar de que se persista en su utilización para engaño de las masas. Se hace ostensible burla de la al parecer gastada fórmula de «la línea marxista-leninista», con el agregado de «stalinista», de «kruschevista» y de los que a estos sucedan en el turno de poder y por contra se meten de tomar en serio en el campo Occidental las ya citadas expresiones que sirven de trueque equivalente.

Lo ocurrido en Moscú no se presta a sorpresa ni obedece a un gesto espontáneo de opositores afortunados. Corresponde al proceso de una crisis interna producida en todo el partido comunista internacionalmente considerado. Crisis que se manifiesta abiertamente con la escisión «titista» y que se recrudece con la amenaza de escisión en China y en Albania. La situación no es la misma, pero sus orígenes se semejan y toman vigor transcendente a la muerte de Stalin. Se produce entonces un viraje que cuesta al Partido choques, defecciones, impugnaciones escandalosas como la de Malenkov y su séquito, eliminaciones físicas como la de Beria y quien sabe si otras de menor relieve. Se anuncia entonces que los métodos sanguinarios aplicados por Stalin quedan abandonados definitivamente y que Beria será la última víctima. Es posible. Aunque el accidente de aviación ocurrido en Yugoeslavia, que costó la vida al mariscal Biriouzov, íntimo de Kruschev y jefe del Estado Mayor de los Ejércitos soviéticos, aporta una cierta duda. Se producen casualidades extraordinariamente propicias que facilitan la gestión de los sucesores de Kruschev.

Se presentan razones fundamentales como motivación del remplazo de Kruschev: La convocatoria del Congreso internacional cuyo desenlace previsible es la escisión rotunda con Pekín, Albania y otras incógnitas; las relaciones de concomitancia con las potencias occidentales y como corolario el previsto viaje de Kruschev a la odiada Alemania; la situación interna de la U.R.S.S. aún deficitaria en aspectos esenciales, y la discrepancia visible en cuanto a la evolución de los problemas agrario o armamentista. Todo ello es susceptible de examen y de resoluciones de partido que puedan dar lugar —así ha sido— a la destitución de las cabezas visibles cuando éstas cabezas visibles no ejercen que la dictadura férrea que ejerció Stalin. En el mundo occidental se hablaría de crisis de gobierno y se procedería a cambiar los ministros o todo el gobierno...

Lo que importa anotar en el caso presente es, justamente, que desapareció ya la dictadura férrea, omnipotente, de un individuo y que los aires renovadores llegan incluso a despertar gestos de reclamo, de información y de protesta en los «partidos hermanos». Hasta en los países sometidos al famoso «telón de acero» y hasta ha poco sometidos incondicionalmente al dominio moscovita. Cabe reafirmarnos en la idea de que se puede hacer confianza en *el hombre* y que, a pesar de todas las trabas, la humanidad marcha en el sentido afirmado por Bovio: hacia la anarquía. Es posible, pero no hemos de cesar en la lucha para acelerar esa marcha que conduce al camino progreso real que corresponde al hombre.

Y LA BOMBA CHINA

Es posible que la bomba nuclear china haya forzado el proceso de los acontecimientos que se descargaron contra la *línea Kruschev*. Pero en el orden general, el hecho no encarna una importancia capital. La India, con un potencial industrial rudimentario y con una situación económica deficitaria, se dispone también a poseer «su propa» bomba atómica. La posibilidad se halla hoy al alcance de todo gobierno en goce de poderes extraordinarios que le permitan centralizar la economía y dirigirla a su antojo. Para Mao, la bomba atómica cuenta como efecto psicológico interno. La realización se halla integrada en el famoso «salto hacia adelante», como detalle probatorio de las realizaciones de su régimen. Pasarán hambre los chinos y sufrirán males diversos, no todos imputables al régimen. Pero se alimentará el orgullo de los chinos en la afirmación de sus posibilidades creadoras en circunstancias duras, difíciles, en que se halla el país, combatido o saboteado por Occidente y abandonado —y saboteado— por los «hermanos comunistas». Servirá también como trampolín de acceso al terreno aún vedado en parte, de las actividades diplomáticas a gran escala internacional. Acto seguido de la explosión de la bomba, Pekín dirigió una nota a las potencias occidentales invitándolas a una conferencia destinada al control y a la reducción de las armas atómicas. ¡Sarcasmo de los tiempos que corren!

Hoy por hoy la bomba china es prácticamente inutilizable por carencia de aviones especiales de transporte. Solamente Estados Unidos y la U.R.S.S. poseen medios propios adecuados y todas las potencias posesoras o en vías de poseer la bomba atómica, se hallan dependiente de la «buena voluntad» de estos dos colosos.

Un hecho paradójico sirve de moraleja al caso. Por medio de la bomba atómica, Mao entrará en la odiada línea de Kruschev, respecto a la combatida coexistencia pacífica...

ACLARACION DE INTENCIONES

En su número del 8-10-1954, «Le Socialiste» nos dirige un reproche. No descenderemos a su estilo ni a su tono. Se equivoca de medio a medio el redactor atribuyendo afán de calumnia a una citación nuestra respecto a posiciones que pueden haber variado, pero se hallan estampadas en el papel y no nos fue refutada su mención en la época en que apareció. Consúltese la colección de «Acción» (enero 1953) y se verá allí la opinión de un destacado militante socialista respecto al problema que nos ocupa.

La calumnia no es nuestra. Lo es de parte de quienes nos atribuyen malas intenciones. Un examen de toda la documentación acumulada en estos veinticinco años de exilio aportaría peso probatorio a nuestros juicios y ciertos en referencia a las posiciones tácticas de diferentes sectores del exilio. Se comprobaría la persistencia cenetista en el deseo de llegar a un común acuerdo con los demás grupos antifascistas, a los efectos de acrecentar el desarrollo de una labor que para los cenetistas no tuvo nunca espera. Labor en la que no cesaron nunca los libertarios. Se comprobaría asimismo el flujo y reflujo de declaraciones y de pactos que para los sectores de tipo político sufragista se halló siempre —se halla siempre— sometido a las incidencias de la política internacional. Sometido —sobre todo— a la garantía de una reintegración al gobierno. Se observaría cómo los pactos y las declaraciones que daban en el papel y cómo se establecían pactos unilaterales —ignorando adrede a la C.N.T.— sin haber denunciado, desmentido ni renegado otros pactos en los que la C.N.T. se hallaba incluída. Se observaría cómo se llegó a Munich, inspirados los participantes y firmantes de un «pacto más», en el absoluto deseo de ignorar a la C.N.T. y a todos aquellos que aspiran a derrocar al franquismo y sus secuelas. Porque lo que importa para ellos es CONSERVAR el Estado, no el destruirlo, y para conservar el Estado lo aconsejable es insertarse en él cuanto antes...

No, no juguemos con las palabras. Que no se pretenda aparecer en tanto que campeones de una unidad que desde hace veinticinco años se viene eludiendo por todos los procedimientos posibles. La unidad se producirá desde la base y en la acción, o no habrá tal unidad. No lo ignora nadie a estas alturas. Que nos den la prueba de lo contrario...

GFP 3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

NOTRE ENNEMI C'EST NOTRE MAITRE
La Fontaine

5 NOVEMBRE 1964
NUMERO 322
0,40 F. LE NUMERO
36e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Le pourrissoir

IL fut un temps, pas très lointain, où toute manifestation ouvrière et plus particulièrement tout mouvement de grève était réprimé impitoyablement, de façon bestiale, par l'Etat.

Est-il besoin de reparler de la légendaire révolte des « Canuts de Lyon », ou du massacre de Fourmies, un certain 1er Mai 1891 ? Nous ne le pensons pas. L'histoire d'un prolétariat conscient en marche vers son émancipation est écrite avec des lettres de sang sur le fond noir d'une société perverse et corrompue.

De nos jours, on a l'habitude de dire que tout a évolué et que de telles barbaries ne sont plus possibles... Peut-être, tout au moins dans certains pays, mais les difficultés des travailleurs n'en sont pas pour autant diminuées.

Les forces répressives sont toujours aussi vigilantes mais, comme tout évolue, elles n'ont plus pour objectif immédiat de briser les mouvements des travailleurs par la violence, tout au moins dans la première phase d'un conflit.

Certes, au premier appel d'un patron en difficulté, tout sera mis en œuvre pour éviter le débordement; la police est immédiatement sur place avec mission de surveiller et, le cas échéant, d'intimider les moins dociles. Mais le but essentiel est de laisser pourrir la grève.

L'une des caractéristiques les plus symboliques de la société actuelle c'est de diriger vers le pourrissoir toutes les énergies qui risquent de nuire aux privilèges institués.

La récente grève d' « Air-Equipement », à Asnières (Seine), bien que peu spectaculaire, a illustré fort bien la situation actuelle de la classe ouvrière.

Ayant débuté le 8 octobre, bêtement, comme beaucoup de grèves, par des arrêts de travail limités à un quart d'heure par jour, la situation prend une autre tournure à la suite d'une sanction de la direction à l'encontre du délégué du personnel, Fontaine, qui est aussi délégué au comité d'entreprise.

Les travailleurs d'Air-Equipement décident enfin de se mettre en grève illimitée le jeudi 15 à partir de 10 heures aux Grésillons, et à 14 heures à Basly.

Les forces de police ne manquent pas le rendez-vous, ce qui fera dire à la section d'Asnières du P. C. F. :

« Il est certain que nous appuyons de toutes nos forces l'indignation des travailleurs à propos des forces de police à la sortie d'Air-Equipement. » **(Il fut pourtant un temps où les « camarades » du P. C. F. disaient** « La police avec nous ».)

Cette même section d'Asnières, de concert avec le syndicat C.G.T., le seul qui soit officiellement représenté à l'usine, n'ont pas manqué de faire appel à l'unité, pour la circonstance.

Eh bien ! S'il est une chose que la Confédération Nationale du Travail souhaite ardemment, c'est bien l'unité de la classe ouvrière, surtout quand il est question, comme vous le dites si bien « camarades », « qu'il faut que les masses populaires prennent l'affaire en main, pour changer le régime ».

Nous nous sommes toujours acharnés à détruire le mythe de « la hiérarchie », nous avons préconisé l'égalité économique et nous continuons à le faire parce que nous sommes persuadés que l'unité dans la lutte ne peut se réaliser que par une identité totale du but à atteindre.

Là où nous ne sommes plus d'accord, c'est quand vous préconisez comme moyen d'action l'envoi de pétitions à tous les partis démocratiques pour l'établissement d'un programme commun. Et nous ne sommes pas d'accord parce que c'est là qu'est le pourrissoir de toute action émancipatrice.

Il y a déjà le fait que si le syndicat a pu regrouper les travailleurs, la politique les a divisés; et par ailleurs le travailleur doit savoir se passer des sauveurs suprêmes s'il veut enfin se libérer.

Cri d'alarme

Sous le titre : « *La lumière qui s'éteint* », je viens de lire, dans *le Canard Enchaîné*, un article très sérieux. En voici un passage : « *On me dit, et je le crois, qu'un immense et patient complot s'organise partout, en France contre l'enseignement laïque. On me dit, et je le crois, que le ministre lui-même fait exactement ce qu'il faut pour saborder cet enseignement. Comment expliquer autrement la fermeture de centaines d'écoles de village, chose que l'on ne vit jamais du temps que j'étais gosse, dans une France cependant beaucoup moins peuplée qu'aujourd'hui ? En ce temps-là, c'était, au contraire, l'école dite libre qui ne parvenaint pas à recruter des élèves.* »

Eh oui, hélas ! En ce temps-là, c'était l'école dite libre qui était la parente pauvre. Mais, ainsi que dans d'autres domaines, nous avons beaucoup progressé, dans ces dernières années. Et pas seulement depuis l'avènement de de Gaulle, car, si je ne me trompe, les Jésuites ont commencé à relever la tête pendant l'occupation sous la haute bienveillance de Pétain, et ils ont continué depuis, surtout depuis la loi Barangé et l'octroi de subventions à leurs écoles, dites, bien à tort, « libres ».

Ainsi que le dit le signataire de l'article, Jérôme Gauthier, on ne peut expliquer autrement la fermeture de centaines d'écoles de village que par une volonté délibérée, venue, naturellement, d'en haut. Ce haut, où, précisement, les laïques ne sont pas tellement nombreux. Certes, les instituteurs d'autrefois, de notre point de vue syndicaliste, ne furent pas sans reproches, notamment en ce qui concerne l'enseignement de l'histoire. Du moins, avaient-ils le mérite de ne pas infecter les cerveaux de leurs élèves avec les sottes et néfastes élucubrations de la clique ensoutanée.

De leurs mains, on ne sortait peut-être pas entièrement libre de tous préjugés, dont le moindre n'était pas le culte de la patrie, mais l'on pouvait, tout de même, aborder les problèmes humains sous un angle autre que celui de la religion.

Partant de là, je veux dire nanti de l'humble « certificat d'études primaires » l'on pouvait, si l'on en avait le désir, se cultiver dans une direction autre, et même opposée, à celle des « calotins », et aspirer, sans trop de forfanterie, à devenir un homme libre !

Pour en revenir à cette fermeture catastrophique de tant d'écoles de villages, il est aisé de comprendre que le remède était facile à trouver. Car, dans le plus grand nombre de cas, il ne s'agissait que d'un problème de « ramassage ». Un car, un chauffeur, et cela suffisait. C'est dire que le gouvernement actuel, clérical et militariste, n'a même pas besoin d'agir pour que la situation se détériore petit à petit. Il n'a qu'à laisser faire tout simplement !

Et même, en ce qui concerne la formation des maitres et la construction des écoles, il a beau jeu d'affirmer que les gouvernements précédents ne se sont guère signalés par une particulière efficacité. Ce en quoi, il n'a pas tort, car, dans ce domaine (et aussi dans d'autres) le bilan des nombreux gouvernements radicaux, socialistes, ou de coalition qui se sont succédé depuis la Libération, est plutôt négatif !

Doublement fautifs, qu'ils étaient, les princes qui nous gouvernaient, car ils avaient bel et bien poussé le bon populo à faire des enfants, sans s'inquiéter le moins du monde de loger et élever ceux-ci, le moment venu.

Il est vrai que l'on ne peut à la fois faire la guerre (Indochine, Algérie) et relever complétement les ruines du pays ; on ne peut à la fois réprimer férocement les mouvements des peuples coloniaux, tels ceux de Madagascar et d'ailleurs, et s'occuper sérieusement de progrès social et culturel. Bref, il faut choisir, et nous devons avouer que si, selon une image bien connue, le beurre l'a quelquefois emporté sur les canons, ce fut toujours le fait d'une pression venue de la base, et jamais le fait d'une action délibérée de ceux d'en haut. Mais, si nous remplaçons le mot beurre par les mots : instruction publique, nous pouvons dire, sans crainte de nous tromper, que les canons l'ont toujours emporté. Le véritable progrès, en tous les domaines et dans tous les pays, n'existera vraiment que lorsque le contraire se produira, c'est-à-dire lorsque les canons disparaîtront complétement.

BLANQUET

De la servitude à la révolution

Arriver, en passant sur des cadavres, s'il le faut, par une absence totale de respect dû à l'humanité, tel est le principe de ceux qui aspirent à un grade supérieur dans toutes les armées du monde. Si le vulgaire meurtrier, le délinquant de droit commun est sévèrement condamné, le chef d'armée qui fait tuer des centaines de milliers de soldats ou de civils, se voit comblé d'honneurs. « Si tuer un homme est un crime, confisquer des milliers de vies, par le meurtre, ne saurait être une circonstance atténuante. » (Victor Hugo.) Les stratèges des hautes écoles militaires éduquent les responsables de commandement afin que ceux-ci flattent les pires instincts du soldat ; et on assiste, lors de boucheries entre hommes de nationalités différentes, à des assassinats collectifs de population, dont l'horreur devrait révolter tout homme prétendu civilisé. Le patriotisme exacerbé autorise, entre les mains des militaires, la déchéance de l'homme ; on l'a bien vu par les régimes de dictature, les camps de concentration, les chambres à gaz, la torture, l'écrasement de populations civiles par des tancks. Nous avons en mémoire les massacres de Varsovie, de Berlin, d'Algérie, de bien d'autres encore... et on vient parler d'humanité !... On parle de l'honneur des armes !... Plus il y a de sang innocent versé, plus il y a de décorations sur les poitrines des responsables de ces atteintes à l'humanité... et on trouve encore des hommes qui ont l'inconscience de porter des décorations !... « Maudits les temps où les fous conduisent les aveugles ». Shakespeare.

On comprend que des hommes conscients, réalisent que ceux qui sont un danger pour leur vie, se trouvent aussi bien devant eux que derrière ; que la boucherie nécessite le massacre d'innocents et que la raison, l'instinct de conservation, les incitent à protéger leur existence ; que, pour eux, mourir au garde à vous, n'est pas une image glorieuse, mais, tout au contraire, celle de la servitude, celle de l'abandon de toute dignité humaine. Aller au massacre en chantant, perdre une jambe en échange d'un bout de ruban, est un marché de dupes. Devenir héros parce que l'on a tué pour ne pas être tué par un gendarme qui vous tient à la portée de son fusil, n'est pas de l'héroïsme, cela porte un autre nom.

Plaignons tous ceux qui, conscients, doivent supporter une participation à la violence instituée. Saluons ceux qui ont le courage d'être en règle avec leur conscience et estimons à leur juste valeur tous ces décorés, tous ces repus d'honneur, qui s'imaginent avoir droit à la considération des travailleurs qui les nourrissent et qu'ils envoient à la mort ou qu'ils exécutent, eux-mêmes, si tel est leur bon plaisir. Méprisons tous ceux qui, complices des atteintes à l'humanité, perpétuent l'enseignement de la violence par leurs écrits, leurs écoles, leur presse, leur politique. L'incommensurable esprit de servitude de l'homme, son manque de dignité, autorisent son exploitation et la possibilité d'en faire un assassin.

Le bourrage de crâne intensif subi par les hommes dès leur enfance, fait admettre que la peur est un sentiment honteux, que dire la vérité est langage de fou, alors que, tout au contraire, avoir peur de la mort est un sentiment humain, naturel ; comme dire la vérité est la preuve d'une élévation de l'individu. « Oui, nous avons peur, justement comme des hommes. Nous avons peur de cette boucherie effroyable, insatiable et inévitable où nous conduisent nos dirigeants imbéciles, même plus assez intelligents pour avoir peur. » Robert Garcet (objecteur de conscience belge). L'héroïsme militaire est une imposture destinée à entraîner les hommes à des actes contre nature. Au-dessus des récits de batailles, de meurtres. de crimes patriotiques, véritables clichés d'une imagerie d'Epinal, destinée aux simples à âmes d'esclaves, il y a la raison, il y la conscience.

La tolérance du capitalisme, l'injustice qu'il autorise par une économie qui divise les hommes en classes, ou le profit des uns oblige la servitude des autres, ou la soif du profit écrase la fraternité, autorise, sous le couvert de patriotisme, la division des peuples, des haines nationales, des guerres, oblige l'homme, doué du minimum de raison, à se révolter contre tous ceux qui profitent de sa servitude, contre tous ceux qui instituent le crime en devoir, en loi.

L'humanité ne pourra s'élever, ici, comme ailleurs, que par la révolution sur le plan international qui, seule, pourra libérer les hommes de leur indigne servitude. Dans le gigantesque combat embryonnaire de la révolution, qui bousculera demain une civilisation décadente et pourrie, pour acheminer les hommes à la fraternité et à la liberté, les militants de la C.N.T., tous ceux qui se retrouvent groupés dans les rangs de l'A.I.T. doivent être des précurseurs ouvrant le chemin d'une humanité nouvelle. « Ne sont forts que ceux qui, ayant de moins en moins besoin de la violence et de la guerre, arrivent finalement à s'en passer. Ne sont forts que ceux qui ont déjà vaincu en eux-mêmes la violence et la guerre, et ont su, dans le domaine politico-économique, aussi bien que dans celui de la civilisation en général, se soustraire aux suggestions des pouvoirs officiels. Ne sont forts que ceux qui, participant à une conscience universelle nouvelle, apparaissent inébranlables devant les exigences outrecuidantes de l'Etat, ce Moloch moderne et inaccessible à toute « nationalisation des consciences ». Ne sont forts que ceux qui, dans une société basée surtout sur la peur purement animale et la méfiance à l'égard du prochain, se distinguent par une conscience qui recrée l'univers, et par le mépris de toute crainte. Ne sont forts que ceux qui, au lieu d'assujettir les autres, savent se dominer et se gouverner eux-mêmes. » Barthélémy de Lygt.

RENE VILLARD

DROGUES

Chaque fois que la police opère une fructueuse arrestation parmi les « traficants de drogue » la presse officielle ne manque pas de faire un tapage abondant autour de ce genre d'affaire et appelle la colère des moralistes contre ceux qui édifient d'immenses fortunes sur le vice des autres.

Certes, ces chefs de la pègre sont abjects.

Mais que dire de ceux qui, à l'abri de la « légalité » et de la « morale », établissent leurs trafics hypocrites sur des millions de vies humaines et utilisent, pour mieux asservir et exploiter le travailleur, toutes sortes de « stupéfiants » ?

Que penser du gouvernement qui, pour mieux se perpétuer, c'est-à-dire pour sauvegarder l'exploitation de l'homme par l'homme, abrutit la masse laborieuse par la presse, la radio, la télévision et le cinéma ?

Que dire des politiciens véreux qui abasourdissent les futurs électeurs de discours prometteurs pour ensuite les exploiter honteusement ?

Que penser des soi-disant syndicalistes de Force Ouvrière ou de la C.G.T. qui châtrent les travailleurs en canalisant leur révolte dans des actions absurdes qui sont de véritables comédies ?

Que penser également des « patriotes » qui expédient, après les avoir enivrés de musique militaire et de discours revanchards, les hommes de vingt ans à la mort pour défendre quelques grosses fortunes ?

Que dire enfin de l'Eglise qui promet au pauvre bougre un paradis improbable pour justifier la misère qui est la sienne et contre laquelle on l'adjure de ne rien tenter ? La religion n'est-elle pas l' « opium du peuple » ?

Fort heureusement, il demeure des *hommes libres*, que ne tente aucune drogue, qui savent que la vérité est dans le *rationalisme* et l'*entraide* et qu'il leur appartient, *à eux seuls*, par la voie du *syndicalisme révolutionnaire* d'atteindre au bonheur.

SEVY

LE SYNDICALISME MAISON

Notre voyageur Président-Général, sociétaire à part entière du théâtre Français, en tournée aux Etats de l'Amérique du Sud, n'a pas fait salle comble auprès des étudiants argentins — à Buenos Aires ils n'ont pas pour les diriger un Fouchet, par contre notre régisseur a fait un bon public avec les éléments péronistes Le théâtre Français a donné des armes à Péron contre Arturo Illia qui en recevait le maitre et les artistes.

Péron, c'est le péronisme, comme De Gaulle c'est le gaullisme, c'est l'un et l'autre le système paternaliste du syndicalisme maison, c'est la formule « intégration des travailleurs dans la nation », c'est la distribution de faveurs aux responsables syndicaux, c'est la promesse d'un bonheur pour les jours à venir, c'est la terrine du chef faite des restes d'hier, c'est la tarte maison, c'est un soufflé fait de démocratie, des restes des fascismes mussolinien, hitlérien, c'est la pièce montée ayant au sommet l'image de la belle Evita.

Ce Péron, quel précurseur, le 4 juin 1943 l'armée argentine le porte au pouvoir, le 17 octobre 1945 l'armée l'arrête — notre grand se devait de recevoir l'hommage des péronistes lui qui fut porté au pouvoir le 13 mai 1958 par l'armée, lui qui aurait été victime du putsch des généraux d'Alger, si les centrales réformistes n'avaient mobilisé leurs militants.

Eux aussi, les « descamisados », sauvèrent Péron, voyant en lui un justicier. En 1946 Péron devient chef de l'Etat argentin. Il clame « l'Argentine nation majeure peut se passer de l'étranger », ce que le 5 octobre 1934 De Gaulle rappellera aux Argentins, oubliant que Péron, en cachette, faisait toujours appel à la Standard oil, même lorsque pour se dégager de l'U.R.S.S. et des U.S.A. il confiait à des émigrés allemands nazis, les fascistes européens la confection maison de sa « tercera position ».

La petite bourgeoise, les travailleurs croyaient en Péron, l'image d'Evita cachait l'enrichissement des dignitaires du régime péroniste, ils acceptèrent le paternalisme de la démocratie sociale de Péron.

Mais Péron tombera, comme d'autres tomberont, nous retrouverons ce guignol paternaliste dans ce coin de terre pour lequel nous continuons le combat révolutionnaire, l'Espagne, cette terre aux mains de celui qui fut l'ami de Hitler, le général, le chef de l'Etat Franco, le syndicaliste maison cogérant du système phalangiste.

Péron, loin de ses « descamisados », rêve de son retour sur les bords du Rio de la Plata. Vieil homme de 67 ans, l'ex-gymnaste, est ce jour atteint d'une maladie de peau, l'exfringant dictateur relevé de l'excommunication par le malin Vatican, oublie la belle Evita pour la douce Isabelle Martinez qui a l'âge d'être sa fille.

Alors, avec ses « tertulias » entre son secrétaire José Manuel Algarde, la trop jeune Isabelle, Péron, à la brasserie Zahara de la Gran Via de Madrid, pense que le péronisme lui survivra, ayant ainsi la même pensée que peut avoir ce soir sur le « Colbert » cet homme de soixante-douze ans passés, ce général partisan du syndicalisme maison.

L'Histoire jugera demain ce qu'il restera du péronisme, du gaullisme.

Y. M. BIGET

L'ANTI-FRANQUISME EN BELGIQUE

« UN MILLIER DE MANIFESTANTS ANTI-FRANQUISTES A BRUXELLES

Sous une pluie battante, un bon millier de manifestants antifranquistes ont défilé hier soir au cœur de la ville.

La manifestation, organisée par les Jeunes Gardes socialistes et le comité contre le fascisme et le colonialisme, était appuyée par l'alliance syndicaliste espagnole U.G.T.-C.N.T. Des centaines de travailleurs espagnols étaient d'ailleurs présents dès 6 h 30 au coin de la rue des Tanneurs, au Midi.

Vers 19 heures, le cortège prenait forme. En tête, des drapeaux, des calicots, et, monté sur une voiture, un grand pantin représentant le sinistre garrot, symbole même de la dictature franquiste, dessiné par le peintre Momon Grunard.

Nombre d'organisations de gauche étaient présentes. Les calicots de l'alliance syndicale dénonçant la répression et les atteintes aux droits humains les plus élémentaires en Espagne, informaient le public sur les récents événements (Bilbao : 60.000 manifestants). Les panneaux étaient d'ailleurs très nombreux, hérissant les groupes qui criaient : « Franco, assassin », « Espagne liberté » et même « Espagne socialiste ».

Avançant courbés sous la pluie et le vent, les manifestants défilèrent jusqu'à la Bourse et à la place de Brouckère, puis obliquèrent vers le monument Ferrer, où se fit la dislocation de cette belle manifestation, destinée à montrer que les démocrates de ce pays n'admettront jamais d'accommodements avec le régime franquiste.

Nous pensons que ce texte, paru dans le journal belge « Le Peuple », se suffit à lui-même.

Nous ne pouvons que lui rendre hommage pour cette marque de solidarité vis-à-vis de tous ceux qui ont tenu à manifester, malgré un temps peu favorable, leur haine à la dictature et au crime.

Rendons hommage aussi aux autorités belges qui n'ont pas voulu se solidariser avec le « monstre ibérique » et ont laissé se dérouler la manifestation sans intervention de leur part.

Regrettons simplement qu'en France l'esprit de compréhension y soit beaucoup moins développé.

La voix d'Amérique

(Suite)

Dans les Etats du Sud — où les « colorés » sont condamnés à vivre dans des ghettos au sens véritable et propre du mot — la principale revendication a pour objectif l'intégration raciale à l'école et dans les lieux publics ; puis vient l'admission dans les bureaux de vote, l'égalité juridique, et ainsi de suite. Mais, dans les régions du Nord, où ces revendications sont virtuellement sinon pratiquement satisfaites, les Noirs réclament, par-dessus tout, l'égalité devant les conditions d'emploi. L'équité dans les travaux publics et privés, dans le choix d'un logement et dans l'accès aux institutions d'enseignement. Les données relatives à la *perte d'emploi* illustrent ces caractères du mouvement intégrationniste américain.

« De 1960 à l'heure actuelle — souligne le Manifeste — le pourcentage officiel du chômage est resté égal à 5 % au moins de la population active. Mais le pourcentage des jeunes sans emploi, au sortir des écoles, est en continuelle augmentation, et arrive présentement au chiffre de 15 % ; mais, parmi les jeunes de *race noire*, la proportion atteint 30 % ; enfin, dans les minorités reléguées au *ghetto*, les effectifs colorés des sans-travail atteignent parfois le chiffre de 50 %. En ligne générale, la proportion des chômeurs *noirs* — quels que soient leur métier, leur âge, leur niveau culturel, et le sexe auquel ils appartiennent — s'élève au double du chiffre correspondant de la population blanche. Les autres minorités ethniques sont, elles aussi, frappées de défaveur. Dans les zones de dépression économique, il en résulte que le « plein emploi », si vanté, dépasse rarement 50 %.

Le Manifeste fait en outre ressortir que les chiffres officiels, aux U.S.A., sous-évaluent de façon visible la crise de désoccupation. Les statistiques émanant des autorités ne tiennent compte ni du chômage partiel, ni de l'usage syndical « et de plume » *(feather-bedding)*, c'est-à-dire de l'emploi symbolique d'une main-d'œuvre qui a cessé d'être nécessaire. Ainsi — sans compter les *sans emploi* — il y eut, en 1962, aux Etats-Unis, près de 4 % de travailleurs sollicitant une embauche « à plein temps », et qui n'ont réussi à découvrir qu'un gagne-pain « partiel ». L'inégalité existe, en outre, entre les plus jeunes et les plus âgés, au sein des diverses minorités raciales. C'est ainsi que, dans les bassins miniers — de même que dans les zones agricoles et industrielles en état de dépression — beaucoup de personnes ont, depuis longtemps, renoncé même à chercher l'embauche, sachant n'être pas en mesure d'en trouver et, par ce fait même, ne figurent pas parmi les chômeurs officiellement reconnus. Il est permis d'estimer qu'il existe dans le pays plus de huit millions de personnes qui voudraient travailler, mais qui échouent dans la recherche de salaires, alors que les statistiques fédérales parlent seulement de quatre millions de chômeurs.

Promettre aux « nègres » — et même aux visages pâles — l'emploi qu'ils désirent est une atroce dérision ; non seulement pour les Noirs, mais aussi pour les Blancs qui se trouvent en conditions défavorables. Le progrès de la cybernation tend inévitablement à augmenter le nombre des inactifs. Plus l'automation progresse dans les industries et les services publics et moins la main-d'œuvre est recherchée, élevant ainsi le nombre des personnes privées de travail. Peut-il en être autrement dans le régime social qui s'impose à nous tous ?

Le mouvement contre la guerre manifeste, à son tour, un autre aspect des fléaux inhérents à l'ordre établi. Aussi excessif et présent que soit le niveau de chômage, il n'en est pas moins très inférieur à ce qu'il pourrait être si ce n'étaient les budgets militaires et les programmes astronautiques, immense machine qui continue à éponger quelque 10 % du revenu national américain en produits et services. « De six à huit millions de personnes sont directement employées pour subvenir aux *exigences*, aux *besoins* des autorités militaires et spéciales ». Mais ces dépenses rencontrent une opposition toujours plus vigoureuse ; et le gouvernement fédéral a déjà amorcé, dans ce sens, une réduction de crédits aussi marquée qu'inévitable. De la réduction des dépenses militaires résulte paradoxalement un nouveau facteur de sous-consommation et, par là même, de sous-production et de paralysie économique.

La révolution cybernétique constitue le suprême développement de la révolution industrielle, commencée il y a déjà deux siècles, et dont les effets sont dès maintenant visibles, et non pas seulement aux Etats-Unis, mais encore dans tous les autres pays économiquement avancés. Partout, l'on a tendance à observer comment les Etats-Unis se proposent de résoudre le problème.

(A suivre.)

Voir C. S. nº 321.

Centenario proletario (La A.I.T.)

(Viene de la página 4.)

«Después de seis meses de difícil negociación —escribe E. H. Carr—, Bakunin logró forzar la entrada, menos dramáticamente de lo que él esperaba, pero con un puñado de sus seguidores personales, en el seno de la organización central del movimiento proletario. El caballo de madera había penetrado en la ciudadela de de Troya .»(48).

La actividad de Bakunin en aquellos meses que precedieron al Cuarto Congreso de la Internacional a celebrarse en Basilea el 6 de septiembre de 1869, ha resultado ser una de las más prolijas de su tan prolija vida. Escribía regularmente en «Egalité», el periódico de la Federación Romanda que editaba Perron y en el órgano que James Guillaume editaba en Locle, «Progrés». Cuando Perron tuvo que dejar Ginebra por dos meses, las páginas de la «Egalité» sólo daban abasto a los trabajos de Bakunin.

El Congreso de Basilea marca el punto culminante de la Internacional: «La asociación Internacional de Trabajadores que, fundada apenas hace seis años —señalará Bakunin— cuenta ya, en Europa solamente, con más de un millón de adherentes», y concerniente a Francia, Edouard Dolleans señala: «En 1866, en el Congreso de Ginebra, la Internacional en Francia sólo tenía quinientos adherentes y, en 1868, apenas 2.000. Después del segundo congreso, durante el año de 1869 y los primeros meses de 1870, las diferentes secciones de la Internacional en Francia se elevaron a 245.000 miembros inscritos.» (49).

Había menos delegados que en Bruselas, 72 en lugar de 100, pero ello lo motivaba el hecho de que mientras los belgas habían acudido a Bruselas con 56 delegados, los suizos sólo acudían a Basilea con 24. Los franceses eran el grupo más numeroso con 25 (50), siendo, las delegaciones restantes de cinco delegados alemanes, cinco belgas, dos austriacos, dos españoles, dos italianos (51), un norteamericano con lo que los Estados Unidos se ven representados en la A.I.T. por primera vez y seis ingleses incluídos los miembros del Consejo General.

El tema de la propiedad de la tierra, ya discutido en Bruselas el año anterior, tuvo que plantearse nuevamente por la insistencia de los proudhonianos que no quedaron conformes con las características colectivistas del dictamen belga. Nuevamente fueron vencidos pero «Los debates no consagraron solamente la derrota definitiva de los proudhonianos —dicen Sergent y Harmel—, marcaron también una derrota de los marxistas, la más seria, quizás, de cuantas habían sufrido hasta entonces.» (52).

Siguiendo la clasificación que Jean Maitron ha otorgado a los congresos de la Internacional, el Congreso de Basilea fue de una «Mayoría colectivista antiautoritaria contra dos minorías proudhoniana y marxista» (53).

La declaración sobre la propiedad territorial, en la que sólo Tolain, Pindy, Chemalé y Fruneau votaron en contra, quedó definitivamente redactada así:

«El Congreso declara que la sociedad tiene el *derecho* de abolir la propiedad individual de la tierra, y hacer de modo que ésta entre en la comunidad.

«Declara, además, que hay *necesidad* de hacer que la tierra sea propiedad colectiva.»

En este punto, como ha quedado demostrado, hubo una coincidencia de puntos de vista marxistas y colectivistas, pero esta afinidad fue de efímera durada. En cuanto apareció el tema de la herencia la discrepancia surgió de nuevo entre ambas corrientes.

Eccarius, miembro del Consejo General y portavoz del pensamiento de Marx en la mayoría de los congresos, dijo que la desaparición de la herencia no podía ser el punto de partida para una transformación social sino una consecuencia natural de la apropiación colectiva de los medios de producción.

Bakunin, que se estrenaba en los congresos de la Internacional, desdobló, en el terreno filosófico, un tremendo ataque a la herencia. «... el derecho de la herencia, después de haber sido la consecuencia natural de la apropiación violenta de las riquezas naturales y sociales, pasó a ser, después, la base del Estado político y de la familia jurídica que garantizan y sancionan la propiedad individual». Y añadía más adelante: «La transformación de la propiedad individual en propiedad colectiva chocará frente a grandes obstáculos entre el campesinado. Si después de haber proclamado la liquidación social, se intentara desposeer por decreto a estos millones de pequeños agricultores, se les arrojaría necesariamente en los brazos de la reacción, y, para someterlos a la revolución, será necesario emplear contra ellos la fuerza, es decir, la reacción. Será necesario, pues, dejarlos poseedores de hecho de estas parcelas de las que son hoy los propietarios. Pero, ¿si no abolís el derecho de herencia, qué pasará? Transmitirán estas parcelas a sus hijos con la sanción del Estado, a título de propiedad. Por el contrario, si proclamáis la liquidación política y jurídica del Estado, si se aboliese el derecho de herencia, ¿qué les quedará a los campesinos? Sólo la posesión de hecho, y esta posesión privada de toda sanción legal, sin ampararse bajo toda la potencia del Estado se dejará transformar fácilmente bajo la presión de los acontecimientos revolucionarios.»

VICTOR GARCIA

(Continuará.)

(48) E. H. Carr «Michael Bakunin», pág. 374. Sew York, 1961.
(49) Edouard Dolleans. Op. cit., página 316. Tomo I.
(50) «Pareciera que se hubieran dado en Basilea la cita suprema antes de los desgarros definitivos —dicen Sergent y Harmel—, la dispersión y la muerte. Dieciocho meses más tarde, Varlin había de ser uno de los jefes de la Comuna, Tolain uno de los diputados de la Asamblea de Versailles. Ambos estaban en Basilea». «Histoire de l'Anarchie», pág. 373.
(51) Bakunin era uno de los dos.
(52) Sergent y Harmel. Op. cit., pág. 373.
(53) Ver nota 42.

A PEPRPIGNAN

L'Union locale de la C.N.T.F. met à la conaissance de ses adhérents que nous organisons un coloque avec les points suivans :

1° La critique de l'autorité faite par nos prédécesseurs, est-elle toujours valable ?

2° La conception générale admise selon laquelle lorsque l'autorité sera détruite, une société libertaire pourra être viable est-elle encore valable ? Autrement dit, est-il possible de faire disparaître l'autorité dans sa totalité ?

3° En cas de réponde affirmative au point 2°, quels sont les moyens que nous devons envisager pour y parvenir ?

4° En cas de réponse négative au point 2°, quelle peut et doit donc être la position des anarcho-syndicalistes ?

Doit-on admettre l'autorité ne pouvant pas disparaître dans sa totalité ? Est-elle donc nécessaire mais qu'en vertu du point 1° devons-nous toujours la combattre ?

Faut-il essayer de déterminer quantitativement et calitetivement les limites dans lesquelles cette parcelle d'autorité reconnue nécessaire, sera la plus viable ?

Camarades, vu l'intérêt du thème, retenez la date du 22 novembre, à 15 heures. Le local vous sera communiqué.

« La joven generación opina »

Folleto de veinte páginas editado por el Grupo de Emigrados Económicos Españoles y para difundir entre sus compañeros de emigración. Segunda edición.

Las FF. LL. podrían interesarse por la difusión fácil de este opúsculo.

Pedidos a esta Administración.

ANTENA

CASTRO, MAYOR CLIENTE DE FRANCO

BILBAO.—El carguero cubano «Comandante Camilo Cienfuegos» descargó diez mil toneladas de azúcar que trajo a España.

Según los peritos comerciales, Cuba se está convirtiendo en el mejor cliente de España entre las naciones de la América Latina este año. Dijeron que en 1963 Cuba compró productos españoles por valor de 9.1 millones de dólares —siete veces más que en 1962— y era el segundo comprador de productos españoles entre las naciones de la América Latina. El primero fue Colombia.

JAQUE A FRANCO

BRUSELAS.—Contra la asociación de España con el Mercado Común Europeo «mientras no queden reunidas las necesarias condiciones políticas» se pronunciaron los representantes de la Confederación Internacional de Sindicatos Libres (C.I.S.L.) y de la Confederación Internacional de Sindicatos Cristianos (C.I.S.C.) ante el Comité Económico y Social de las Comunidades Europeas, durante la conferencia que este organismo de la Europa de los «seis» acaba de celebrar en Bruselas.

CASTIGO A LOS PRESOS

BURGOS.—Los presos políticos castigados en el Penal de esta ciudad son ochenta. Lo están desde el 21 de septiembre próximo pasado, veinte por haber vuelto la cabeza ante la presidencia de una manifestación oficial, y sesenta por haber, días después, acogido a las autoridades el día de la Merced con gritos de «libertad» y «amnistía». Los familiares de los presos reunidos en el Penal fueron violentamente expulsados por la policía.

SINDICALISMO PROPIO

BARCELONA.—El plante ocurrido en la fábrica de televisores «Iberia», obedeció al rechazo que los operarios hicieron del plan de aumento de producción propuesto por la empresa. Opuestamente, los asalariados presentaron demanda de mejor jornal sin aumento del ritmo de trabajo, y ante un paro de brazos caídos intervino la policía llevándose detenidos a seis compañeros. Por la presión de todo el personal de la casa, los detenidos fueron libertados y repuestos, estándose actualmente en la revisión de las bases de trabajo.

MALESTAR EN TRANVIAS

BARCELONA.—700 tranviarios efectuaron una manifestación pacífica frente a las oficinas de la Empresa sitas en La Ronda de San Pablo. Los tranvías que circulaban lo hacían a marcha lenta lo que motivo entorpecimiento en el tránsito.

La policía llegó en automóvil y ordenó la dispersión. Los tranviarios se agruparon. Más refuerzos policíacos, porras al aire y finalmente los tranviarios cesaron en su manifestación. Al día siguiente el edificio de la Ronda de San Pablo estuvo rodeado por la policía.

CAPITULO DE HUELGAS

VALENCIA. — En la factoría siderúrgica de Sagunto hubo paro. Se entablaron negociaciones. Las peticiones de los obreros han sido atendidas. Se ha reanudado el trabajo en la factoría yutera de Foyos, a seis kilómetros de la capital. Por cuestión de salarios habían cesado de trabajar 300 mujeres.

HA MUERTO CARLOS DE AGUIRREBEITIA

BAYONA (OPE). — «Alderdi» Boletín del Partido Nacionalista Vasco da la noticia de haber muerto en Bilbao don Carlos de Aguirrebeitia. Al producirse la invasión de Euzkadi se alistó en el Ejército Vasco y formó parte del batallón «Mungia» que luchó en el frente de Lequeitio. Su brillante acción le valió el mando de la Compañía de ametralladoras de la misma unidad con grado de capitán. Figuró también en cabeza del batallón «Larrazabal».

A la terminación de la guerra, su amor a Euzkadi y a la causa de la libertad, no le permitió cesar la lucha. Y entró en la Resistencia interior de la que ha llegado a ser uno de los jefes. Su muerte ha sido muy sentida.

LA REPRESION

BILBAO (OPE). — Informan de Madrid que el viernes y el sábado, días 16 y 17, comparecieron ante el Tribunal de Orden Público el dirigente solidario José María Rodríguez Manzano y los cinco componentes de la Comisión Obrera de Vizcaya. El acto había despertado mucha espectación.

La actitud del solidario Rodríguez fue tan enérgica como emocionante. Llegó a la Audiencia esposado, y antes de entrar en la Sala, el agente de la autoridad quiso quitarle las esposas. El requerido se negó a ello. Y esposado entró en la sala. El presidente al reparar en ello, y previa consulta con el fiscal y el defensor ordenó que se le quitaran las esposas, pero el solidario levantó las manos para que se vieran bien las esposas y dijo:

«Deseo continuar esposado como símbolo de la opresión de que somos objeto la clase trabajadora bajo el régimen fascista.»

El presidente, sorprendido, tuvo una reacción bien moderada, pero insistió que se le quitaran las esposas. El solidario contestó: «Insisto en mi deseo de ser juzgado con las esposas puestas.» Esta vez el presidente del Tribunal replicó secamente para decir que allí era él quien mandaba. Y las esposas se quitaron.

Inmediatamente comenzó la vista de la causa. El fiscal, además de los cinco años de cárcel, pidió contra el solidario, dos más «por paso clandestino de la frontera». En total, siete años de prisión, accesorias y costas.

Asistieron a la vista de la causa los letrados de París y Bruselas, señores Weil y De Kock, enviados especiales de la C.F.T.C. y de CIOSL, respectivamente.

NOTICIAS DE SUECIA

ESTOCOLMO (OPE). — La Unión de Asociaciones de Estudiantes de Suecia ha enviado un telegrama a la Embajada de España en Estocolmo protestando contra el hecho de que han sido condenados a penas de prisión cuatro estudiantes, por el «delito» de actuar dentro de una organización estudiantil.

La Unión de Asociaciones de Estudiantes de Suecia manifiesta en dicho telegrama que todos los estudiantes sean del país que sean, deben tener el derecho de organizarse libremente, sin verse sujetos a presión externa alguna, y protesta enérgicamente contra la opresión a que se tiene sometida en España a una organización democrática de estudiantes, al mismo tiempo que pide sean puestos inmediatamente en libertad los cuatro estudiantes detenidos.

LAS «TRADE UNION» CONTRA FRANCO

LONDRES (OPE). — En Blackpool se reunieron las «Trade Union» británicas. Se aprobó una resolución a la que pertenecen estos párrafos:

«Este Congreso, al mismo tiempo que reconoce la vital importancia de las exportaciones y del mantenimiento del pleno empleo en la economía británica, deplora la decisión del Gobierno de negociar contratos de armamento con la España fascista.

«El Congreso felicita y apoya al grupo parlamentario laborista por su oposición al suministro de armamento a España y cree que la política del Gobierno debe ser rechazada por estimar que esos tratos comerciales tienen por objeto sostener al régimen de Franco y expresar su simpatía a los principios fascistas con los que ese régimen se estableció y se ha mantenido.»

Este Congreso precedió a las elecciones generales en el Reino Unido.

El caso Jesús del Río

(Viene de la página 4.)

cometido una injusticia no han hecho ninguna rectificación a la posición original que es la de no reintegrar plenamente a nuestros amigos al seno de la colectividad venezolana, con los mismos deberes y derechos que cualquier otro ciudadano, derechos y deberes que eran los de la familia del Río hasta su detención. A base de presión, la vuestra en particular, se logró un documento de identificación que situaba a Jesús del Río como un apátrida, condenado al pacto de hambre porque no podía lograr trabajo alguno con semejante documento. A base de presión se han logrado los pasaportes de emergencia que aludimos anteriormente y con lo que no estábamos de acuerdo pero accedimos porque la familia del Río, ya en límite de sus fuerzas se abraza a toda solución, para tratar de rehacer su vida en otros meridianos. Esto queremos señalarlo enfáticamente a fin de que se coteje esta verdad con las manifestaciones que las autoridades venezolanas, a través de sus cartas, os han hecho llegar.

∴

ULTIMA HORA: Estas líneas arriba expuestas fueron preparadas hace varios días, pero en el momento de pasar el stencil para su envío se produjo el secuestro del americano Teniente Coronel Smolen, y tuvimos que suspender el envío de la presente. La policía inmediatamente se movilizó, y nueve patrullas pertrechadas con ametralladoras se dirigieron al domicilio en el cual el año pasado a partir del 12 de octubre tuvieron secuestrada durante varios meses a la familia del Río, y en el cual no hallaron a nadie de la familia esta vez por haberlo desocupado hace varios días, ya que por las causas que vosotros sabéis no podían pagar los alquileres que debían desde hace varios meses. Entre tanto varias emisoras anunciaban en sus programas radiales que eran buscados afanosamente por toda la policía Jesús del Río y Helios del Río Canales, padre y hermano de Máximo Canales. El Consejo Nacional de S. I. A. en Venezuela, tomó la responsabilidad de proteger y guarecer al compañero Jesús del Río así como a su hijo Helios. A la mañana siguiente, nos llamaron por teléfono comunicándinos que se estaba practicando el allanamiento de la casa de los familiares donde estaba la esposa e hija de nuestro compañero, y al mismo tiempo se allanaba la casa de una familia venezolana donde se guardaban cuatro baúles de útiles personales de la familia del Río, en espera de poder salir del país. En la tarde se nos comunicó que se habían personado dos agentes de la Digepol en la casa de un compañero nuestro, Jesús Castillo, donde durmió varios días nuestro compañero Jesús del Río. En los días siguientes leímos la prensa en la que se confirma todo lo que se nos comunicó, que andaban buscando al padre y al hermano de Máximo Canales, ya que creían a éste último implicado en el secuestro del norteamericano. Padre e hijo estuvieron cuatro días sin poder dar un paso en la calle, hasta que el Ministro Gonzalo Barrios, anunció públicamente que Máximo Canales no estaba complicado en el secuestro.

Compañeros: Como podéis comprender esta situación se hace intolerable, hemos de lograr que se les permita salir del país, con pasaporte de apátridas o el que quieran las autoridades, a la familia del Río ya no les importa recuperar la nacionalidad venezolana por ahora ya que esto significa una enorme pérdida de tiempo en las actuales circunstancias. Ellos lo que desean es viajar a otro lugar y rehacer sus vidas truncadas por unos dirigentes políticos que pretenden ser democráticos y defensores de los derechos humanos. Y dicen ellos en sus misivas, que «el Sr. del Río y familia están en libertad, y que gozan de todos sus derechos ciudadanos», ¡MENTIRA! no hay tal libertad y mucho menos goces de derechos cívicos ya que se les ha despojado de documentos de identidad, que es lo más esencial en este inmundo mundo «civilizado» de democracias corrompidas, para poder ganarse el sustento y el poder viajar libremente.

Y hasta aquí nuestra información y nuestro ruego.

Queda tan solo el agradecimiento a cuantos cursaron cartas solidarias y a todos los que han exteriorizado sus deseos de que se haga justicia en un atropello injustificado.

Protestar enérgicamente a las Embajadas de Venezuela, al Presidente de la República, al Ministro de Relaciones Interiores. Hacerlo público en todos los países donde viváis.

Por el Consejo Nacional de S. I. A. de Venezuela, Vicente Sierra. *Apartado* 6689, *Caracas, Venezuela.*

Caracas, 16 de octubre de 1964.

Diálogo del

SOL.—Para establecer un paraíso terreno sirve mejor un erial que un paraje de hadas.

SOMBRA.—Un paraíso lo es, o no es tal paraíso.

SOL.—El cielo que pintan es refugio para bobos. Nada tiene estima sin costar esfuerzo.

SOMBRA.—Sin embargo, hay que prever el éxito por adelantado.

SOL.—Conformes, pero importa mejor confiar en la disposición auténtica.

SOMBRA.—Por ejemplo, escoger terreno ópimo donde cada golpe levante una espiga.

SOL.—Mejor que así fuese. Pero si no, yermo inconocido. Antes probar que resignarse.

SOMBRA.—Insistes en nadar contra corriente. Yo lo he hecho contigo y ahí está el desastroso resultado. Hay que ser prácticos puesto que la vida enseña.

SOL.—La vida es movimiento, desafío a los inconvenientes de la misma. Sin oposición, el hombre sería un gusano más en la tierra.

SOMBRA.—No obstante, es locura afrontar lo imposible.

SOL. — Lo imposible sólo existe cuando no se cree. Repite siempre que no, y el sí desaparece.

SOMBRA. — Palabras, contradichas por la realidad ambiente. Un cielo terrestre necesita panorama tan dulce como efectivo.

SOL.—Contrariamente, yo te propongo un vasto terreno erizado de espinos a cuyo desbroce aparece la grama agarrotando la tierra. Emergiendo de esta selva, poderosos cúmulos de verde indican la frondosidad del castaño y la eterna creación del cosmos. Aquí hay vida y lucha, posibilidad de arraigo desembolsillando las manos. Te sugiero el náufrago que nadando atrapa un islote sin propósito de escoger, sino de salvarse. Será tierra, o roca en aristas, no importa, importanto mucho sobrevivir por encima de las contrariedades.

SOMBRA.—Me planteas un caso de desespero.

SOL.—Acepta la amarga realidad de una raza aherrojada de su lugar de origen, hecho histórico que no admite dudas. Sus componentes se ven amontonados a docena de miles en rincones semejantes a morideros. No hay paz ni clemencia para los vencidos, ni barcos suficientes para conducirlos a no importa que confín del mundo. La solución hay que buscarla por todos los medios, preferentemente osados, antes que morir de inanición y en desprecio de las gentes civilizadas, y ahí se presenta el islote arisco que para nosotros, náufragos de una España que fue más o menos libre, representó eso que llamamos Aymare.

SOMBRA.—Temía llegar a ello ¡Siempre el estribillo de Aymare!

SOL.—En adelante Aymare significará el paraíso voluntariamente perdido.

SOMBRA.—Se hizo lo imposible para sostener aquello, y cuando se dejó caer es que no había remedio capaz de aguantarlo.

SOL.—Símbolo de vitalidad en Aymare lo fue el castañar centenario, y antes que despejar la maleza derribaron los venerables cuan prometedores árboles para obtener un beneficio material que no se atinó lograr con previsoras realizaciones. El cercado metálico fue levantado en cantidad de kilómetros para lograr más dinero con facilidad suma. La cría de cerdos quedó imposibilitada, y realizada con las manos era ineficaz la dura labor de desabrojo. Empezamos liquidando en vez de aunando y organizando.

SOMBRA.—Sin embargo, el grupo inicial lo compusieron verdaderos campesinos.

SOL.—Indiscutiblemente. Pero para llegar a la casa tuvieron que pelear con la maleza y para lograr un metro de tierra cultivable necesitaron horas de riña con la hierba parásitaria. Medios para subsistir no los tuvieron, hasta que el malhumor, creciente, les anuló el entusiasmo igual que la selva había anulado el suelo aymareano.

SOMBRA.—Luego acudieron los inválidos en deseo loco de recuperar a puños su derecho a la existencia, asaz comprometida. Allá se vio al labrador unipiernista, al cavador con un brazo, al carretero tuberculoso, al almacenista ciego... El esfuerzo derrochado por tan grandes voluntades corrió parejas con la miseria siempre asentada en Aymare.

SOL.—El fracaso no fue de ellos y si de los válidos que no los asistimos. Ellos debieron estar en secundarios, en beneficiarios, cuidando del trabajo personas físicamente enteras. Cuando rememoramos aquellos días es obligado agachar la vista.

SOMBRA.—No digas. Los hombres válidos, incluso enterizos, acudieron, sin que la propiedad adquiriera vuelo.

SOL.—A causa del plomo de la indiferencia. Cinco hombres resultaron obligados a contradecir diariamente a una hosca naturaleza y a sostener diecisiete, quince, doce o diez inválidos, hasta la extinción de la fuerza propia y, por consiguiente, del grupo beneficiado.

SOMBRA.—Hubieron concursos externos.

SOL.—En dinero, y brazos ocasionales. No todo el mundo se llamó Andana. Pero el «otra vez Aymare» fue mísero recurso de abstencionistas, de impracticistas, de elementos antaño activos ya destinados al ostracismo. Su dinero, su dinerillo, fue nada frente al abnegado esfuerzo del grupo de trabajo afirmado durante cinco años. Recuerda: laboraban de sol a sol sin domingo en perpectiva, sin alpargatas de recambio, sin camisa para estreno. Su comida era colectiva, desprovista de gustos particulares; nunca opción a rincón de familia, sin otro aliciente que cumplir una obra libertaria, esto es, de solidaridad infinita, sin más preocupación que la de enseñar al mundo exterior cómo se vivió comunismo libre en España.

SOMBRA.—Tanta abnegación no salvó la obra.

SOL.—Los bravos, desertaron unos y fueron residenciados otros. Pero ellos afirmaron; nosotros roímos con nuestra incomprensión, con nuestra

(ROMAN) **par René VILLARD**

Le pain noir

(SUITE)

Et le Lucien, il pouvait toujours dire : « Tu la piques ta crise ? » Il ne comprenait pas... Il ne pouvait pas comprendre... Lucien était le jouisseur intelligent et sans scrupule, qui ramassait l'argent n'importe comment... Aucun sentiment n'habitait chez cet être-là... Il se foutait de tout... Bien vivre, travailler peu, profiter de l'existence au maximum, dépouiller les malheureux, mettre tout le monde sur le trottoir à faire le tapin pour lui, voilà le Lucien... Cocu qu'il était... Il l'aurait appris que ça ne l'aurait pas dérangé beaucoup... Chez Lucien, il n'y avait ni cœur ni âme, ni conscience, tout n'était qu'intérêt, égoïsme, jouissance...

Ce même dimanche, tard dans la soirée, le Lucien nous a offert, l'équipe au complet, quelques bouteilles dans une boîte de nuit, aux environs du théâtre des Célestins. Il y avait une chanteuse, bien en chair, qui poussait la romance sentimentale. La Lise avait la larme à l'œil, le Lucien rigolait doucement, le Roland souriait. Ils étaient marrants, tous les trois... Après, ce fut une danseuse exhibitionniste... Alors, le Lucien m'a attaqué...

— Félix, qu'il m'a dit, te rends-tu compte du baratin que nous fournissons ?... Te rends-tu compte de ce qu'il doit être possible de faire en exploitant la connerie des gens ?... Il faudrait trouver quelque chose qui ne nous oblige pas à baratiner du matin au soir comme on le fait... Il faut trouver une combine... ça doit exister... où le fric vienne tout seul...

— Ces combines-là... ce sont des combines d'Etat... que je lui ai répondu.

— Bien sûr... bien sûr... mais l'Etat n'a pas le monopole de l'exploitation de la connerie... Il doit y avoir encore de la place pour les petits margoulins...

— Oui... mais il faut trouver... et que ce soit légal...

— Voilà... Il faut que ce soit légal... Tu vois rien ?...

— Rien... T'es marrant... Tu sautes à la gorge comme ça... Tu en as des idées, toi ?

— Oui, j'ai celle de vouloir faire quelque chose.

On s'est bien marré tous...

— Vous avez pas à rigoler, qu'il a enchaîné le Lucien. Dans vos cervelles déficientes, vous n'avez même pas l'idée d'avoir une idée... des prolétaires de la combine que vous êtes... Le cerveau, c'est moi...

Marrant, qu'il était...

Je les ai laisser discuter... J'étais occuper à regarder une femme assise quelques tables plus loin, qui ne savait pas croiser ses jambes en public... A les voir tous... tous ceux qui étaient dans ce cabaret... ça faisait un beau déchet d'humanité... une belle bande de salauds, nous compris... Il n'y en avait pas un seul de propre, d'honnête, qui puisse se regarder sans honte dans une glace... Tous étaient des combinards, des profiteurs, des mercantis, des maquereaux, tous, bien habillés, n'étaient que des fumiers qui ne pensaient qu'à faire des vacheries, pour gagner, plus ou moins malhonnêtement, du fric... Leur femme était leur complice ou leur putain... Tout était de la vermine, le fruit d'une civilisation contaminée, infectée, gangrenée, pourrie, en décomposition... J'étais réellement découragé... à plat... La vie, vraiment, était une charge... Une charge de merde. C'était trop lourd à porter... et ça puait...

Un soir, la Lise est revenue d'une tournée en banlieue; à Oullins, qu'elle avait été s'expliquer ce jour-là... Heureuse qu'elle était... Bonne journée pour elle et le Lucien. Elle expliqua en détail, pendant le dîner ses démarches successives; elle avait, notamment, possédé en beauté, une brave femme qui avait des économies et qui travaillait deux jours par semaine, le samedi et le dimanche, comme serveuse, dans un café-restaurant le long du Rhône, à Dacigny. En deux jours, cette brave femme ramassait suffisamment de pourboires pour assurer son existence et même mettre de l'argent de côté... Il paraît que cela était gentil, terrasse donnant sur le Rhône, friture, bon beaujolais. La Lise lui avait promis que nous irions le dimanche suivant.

— Alors, c'est convenu ?... qu'elle a fait interrogativement, désirant avoir l'approbation du chef et de sa compagnie de forbans... Nous, on voulait bien, payer notre écot là ou ailleurs, il fallait bien tuer le temps du dimanche, il fallait bien remettre en circulation le fric qu'on avait gagné dans nos petites crapuleries... Alors, le dimanche suivant, on a été à Dacigny, l'équipe au complet. A Dacigny, après la gare, il y avait un passage à niveau donnant accès à une bande de terre située entre la voie ferrée et le Rhône. Il y avait là un groupe de vieilles maisons. Plus loin, au bout d'un petit chemin qui allait en se rétrécissant pour finir par un sentier, on arrivait à un corps de bâtiments trapus, de construction ancienne, aménagé en bistrot de campagne. La façade était propre, badigeonnée à l'ocre, les portes et les ouvertures encadrées de blanc, les volets peints en vert, c'était gentil, c'était frais. Sur le côté de la maison, il y avait une terrasse qui dominait le Rhône, contre le parapet de celle-ci, une dizaine de tables recouvertes de nappes de couleur, l'ensemble était agréable. Au-delà de la terrasse, la prolongation de la bande de terre était composée d'une partie légèrement boisée. La maison trapue, solide, avait, elle aussi, ses assises au pied du fleuve et le premier étage avançait légèrement sur le Rhône. Il y avait, paraît-il, à cet étage, deux ou trois chambres de disponibles pour les passagers.

C'était un coin qui, en semaine, était fréquenté par quelques Lyonnais, des habitués, dont le dimanche était réservé aux joies de la famille; mais qui, en semaine, discrètement, hors de la ville, donnaient rendez-vous à leur maîtresse en cet endroit où aucune rencontre n'était à craindre. Selon la classe des couples, il s'agissait de casse-croûte, de collation, de goûter, de thé, de dîner... ça se terminait toujours de la même façon, dans une chambre isolée. Tout le monde était bien content, la morale sauvegardée, la bonne réputation, la respectabilité en ville sans tache. C'est tout Lyon.

Vraiment curieux qu'ils étaient, tous, dans cette auberge, les patrons, les clients. Vraiment curieux. Les clients, il y avait de tout, un bon mélange, un amalgame de gens qui voulaient fuir la ville pour quelques heures. Le Lucien biglait la patronne, enfin celle qu'il croyait maîtresse de ces lieux, et que la nature avait dotée de charmes généreux. La Lise l'avait remarqué; cela promettait pour le soir une explication, d'autant plus que la température était favorable à l'éclosion d'un orage. La friture était bonne et copieuse, elle était pêchée par la maison, nous avait précisé la patronne, le beaujolais possédait son bouquet, la « sauce » était à point. Le Lucien empilait les « pots » au sol, près de sa chaise, à mesure qu'ils étaient vides de leur contenu. La patronne souriait à Lucien, pensant que c'était lui qui règlerait l'addition. La Lise commençait à faire la gueule. Elle était marrante, la Lise, elle trouvait naturel d'être infidèle, mais elle semblait ne vouloir admettre que Lucien puisse en faire autant. Le Roland, lui aussi, s'apercevant de l'état d'âme de la Lise, commençait à devenir jaloux, et il faisait la gueule. Ils étaient emmerdants, tous les trois, avec eux, tout se ramenait au bas du ventre. Après le café et le pousse-café, j'ai dit à Lucien : « Allons roupiller un peu dans l'herbe, ça nous fera du bien. » Sous les arbres, on s'est tous étendus et, bientôt, tout le monre ronflait. Quand je me suis réveillé, j'ai regardé autour de moi, ils roupillaient tous, sauf Lucien qui, debout, contemplait le Rhône.

— Tu n'as pas soif ? qu'il m'a dit.

— Si, un peu.

Alors, on a mis le cap sur le bistrot, l'oasis. A la terrasse il y avait encore quelques attardés qui essayaient de tuer le temps. Nous, on est entrés à l'intérieur, histoire de voir comment c'était installé. Propre que c'était, des tables en chêne ciré, des glaces, des étagères, tout ça net, soigneusement entretenu. A notre arrivée, ça se disputait, pas dans la salle de consommation qui était vide d'occupant, mais dans une pièce attenante qui devait être la cuisine; ils lavaient leur linge sale en famille.

— Oui... — disait quelqu'un, dont la voix était celle d'un homme âgé —, oui, pas un rond que je vous laisserai, pas un rond. Je foutrais plutôt le feu à la baraque. Des charognes que vous êtes, vous faites bien la paire, tous les deux.

— Pas si fort, pas si fort, père — qu'elle disait, la patronne —. Il y a encore des clients à la terrasse.

— Les clients, je les emmerde, et vous avec. J'en ai pas besoin de clients, j'ai assez d'argent, j'ai pas besoin de toutes vos saloperies. J'en ai assez fait de saloperies toute ma vie, pour vous, ordures que vous êtes, pour vous assurer une vie facile. Qui c'est qui l'a gagné tout ça ? Qui c'est ? Dites oir un peu, hein ? Ordures !...

(A suivre.)

B.D.I.C

idealismo práctico

crítica mordaz, con nuestro pragmatismo organizacionista. Aymare declinó por intervencionismo múltiple, por sujeción a la ley de mayorías, por inmiscuición intempestiva de la artesanía en asuntos agropecuarios. Si la tierra a los campesianos, la mediación ajena sobraba, puesto que la impedimenta oficial agarrotaba toda iniciativa práctica. Si el problema aymareano era trabajo, y dinero de arranque, el trabajo se cumplía en gran parte y el dinero llegaba racionado, indolente y a veces insolente. Por cada real nuestro una entidad extraña redondeó la peseta, explicando ello la presencia de un rebaño de cien ovejas, de una granja avícola y de cunicultura. El aporte material ajeno motivó la erección de un edificio moderno, una elevación de aguas, y varias minucias no menos estimables. Con mayor comprensión de todos, no quedaba motivo de fracaso.

SOMBRA.—Pues el peligro del fracaso no nos lo quitamos de encima. Contra todo lo que se diga, la tierra de allí es pobre.

SOL.—La pobreza mayor radica en el hombre, en ocasiones. El suelo de Aymare en su mitad es pedregoso, pero la tierra de Palestina era arena tostada por un sol de siglos, y pese a ello y por esfuerzo consciente de unos hombres, aquel suelo quemado hoy se ofrece sonriente, en una bienandanza de trigales y arboledas frutales.

SOMBRA.—No olvides que allí percibieron el favor inconmensurable de la diáspora judía.

SOL.—Nuestra diáspora es mucho más modesta y modestísima era la empresa de Aymare. Además, los millones cedidos al colectivismo israelí nunca fueron echados en cara como lo han sido nuestros cuatro ochavos que, de tanto mencionar, han resultado malditos.

SOMBRA.—Efectivamente, nuestro dinero era para obra solidaria y no para arrojarlo al «pozo aymareano». Dispensando a los colectivistas de la obligación enfermista, la tierra habría frutificado mejor en color y fruto.

SOL.—Evidentemente, toda hacienda con obligación de sostener cuadro de inválidos, se hundirá por potente que sea. Con la práctica errónea de Aymare, hundimos la casa y el crédito de realizadores adquirido en España.

SOMBRA.—Todo lo cual no niega la bondad del propósito ni la honradez de las colaboraciones manifestadas. Debimos perder aquello, y más perdimos en España y nos resignamos.

SOL.—Perdimos la tierra de origen y las comodidades burguesas empiezan a resignarnos, máxime enlazando con el pueblo francés por la sangre de los hijos. Pero ser vencidos allá no justifica el fracaso de acá. Un día entero de negaciones nos regresa a la cama propicios al insomnio; un año de fracasos nos sitúa el borde del desespero, y una vida opaca de torpezas e ingratitudes nos concita a la desaparición prematura. Todo desacierto debe corregirnos, toda imprepremeditación debe aleccionarnos. Nosotros llevamos, en nuestro bagaje de desterrados, la experiencia de las colectividades, una riqueza social que podíamos verificar en el remanso aymareano.

SOMBRA.—No olvides los guijarros, la dureza del suelo y la sed de tu remanso lotiano.

SOL.—Hay espacio en la finca, suficiente para estabilizar gente ávida de libertad o de movimiento completo. ¿Qué importan las dificultades, estándose ahí para vencerlas? Cuando he puesto pies en Aymare me he sentido fuera del ámbito carcelero y de la libertad ciudadana. No estaba en la Francia democrática ni en la España esclavizada ni en el mundo de la O.N.U., sino en mi patria, a cubierto de la sociedad que en todas partes nos devora. El bienestar que varios sentimos en Aymare, el destierro resignado jamás conseguirá comprenderlo, ensartado como está en un pesimismo que agota y anula.

SOMBRA.—Estas flores tardías huelen a Todos los Santos. La siempreviva no da melocotones.

SOL.—No lo contradigo; pero la iniciativa y el dinamismo hacen fructificar las empresas. Contrariamente, la abulia y el rutinarismo, al parecer confortables, se convierten en negación y en grama social muy eficientes para tu fiesta de Todos los Santos.

SOMBRA.—Con todas tus previsiones no se habría conseguido despojar la finca de Aymare. Gente más avezada que nosotros, hija del país, no se atrevió más que a una suelta de puercos en el predio inhóspito que escogimos.

SOL.—El negocio busca beneficios con el mínimo de quebraderos de cabeza. Una suelta de animales de reproducción permite al propietario dedicarse a otras actividades peseteras.

SOMBRA.—No niegas la mediocridad del suelo.

SOL.—Pero sugiero lo mixto, lo agropecuario, la recogida de cereales, granos, tubérculos y verduras para alimentar a hombres y ganados. Aymare contiene terreno suficiente para pastos y reposo de sembradíos. Aymare guarda corrientes subterráneas según descubriera el geólogo Alberto Carsi, ser tan estimable y olvidado como el refugio moral de Aymare. La finca que ya no nos pertenece y que ya no es «pozo enterrador de energías», contiene un manantial de agua pristina, más un recurso artificial que pistona agua efectiva. Castaños sigue habiéndolos a pesar de las cortas impías, y lo experimental que el nuevo propietario se propone, tal vez con el tiempo nos desmienta sin alevosía. Mejor será no acercarnos a Le Vigan, donde la sencillez indígena ya colaboraba con la libre iniciativa de nuestro grupo de españoles.

SOMBRA.—El esfuerzo personal no rinde lo debido sin contar con apoyo financiero propio, como lo hubieron ajeno los colectivistas de Palestina.

SOL.—Piensa en la labor del grupo campesino y en la posibilidad de implantar en Aymare pequeñas industrias sin chimeneas ni etiqueta ferroviaria y portuaria. Por ejemplo, labores caseras en calzados, aplicaciones metálicas, mercería, géneros de punto y objetos de madera y mimbre a las cuales readaptar inválidos y enfermos gozando de cierta libertad de movimiento. Ello habría supuesto aumento de riqueza colectiva y dignificación de compañeros físicamente disminuídos, esa moneda —la dignidad— que en nuestro elemento tanto se estima.

SOMBRA.—Nuestros productos pueden no interesar al mercado.

SOL.—El mercado general no interesa en nuestro caso por contar con el mercado propio. Disponemos de agrupaciones locales cuyos componentes están sujetos a necesidades naturales que satisfacen comprando sin cesar en la tienda. Entonces no hubiese existido razón para no consumir materias alimenticias, zapatos, calcetines, botones, cintas, cestos, etc. producido en nuestro centro colectivo. Previo un trabajo cuidado y un sistema de distribución fácil, el foco agropecuario e industrial de Aymare no podía ser objeto de fracaso.

SOMBRA.—Pues, ya ves: lo que no fracasó fue la imprevisión, la rutina, el vomenfutismo, la crítica inconsiderada, el dejar y no dejar hacer, la despreocupación por las ideas practicables.

SOL.—Con ser ello doloroso, poco importa por quedar nosotros en realizadores impenitentes a pesar del duodécimo tropiezo con la misma piedra.

Sin duda alguna, recobraremos aliento para proseguir la experiencia, otra vez con más interés y tino que ahora.

Juan FERRER

(Trabajo reproducido de «Umbral», que hace las veces de reseña de la tira provenzal de l'Aygade.)

Altos de Gúdar y Sierra de Albarracín

por **Miguel JIMÉNEZ**

LUCIENTE, amable y generosa la pieza relativa que se extiende de los Puertos de Beceite a los términos de Odón, y en la que aparecen, como bravos infanzones, los tozales de Gúdar y los fuertes de la Sierra de Albarracín, con sus vivos panoramas.

Zona grave, varia y expresiva, en ella figuran, por el iris de motivos e imágenes, Castelfrío, Carrascosa, la cadena de Javalambre, con 2.019,91 metros de altura, Santa Bárbara y los Montes de Cucalón. En igual, Las Pedrosas, Los Montalvos, el grupo de Peñarroya (2.019,28 m.), Puig Moreno y los Montes Universales. Camarena. Zancado. Sierra Alta (1.855,73 m.) Garrocha. Sotaviento. El conjunto de Talayuela (1.737,08 m.). Pelarda. Mora. Las crestas de Javalón (1.691,67 metros). El Pobo. Ginebrosa. Los relieves de la Salada (1.583,27). Tremedad. Lastra. Las atalayas de Palomera (1.529,28). Cañada. El Toro. Los canchos de San Just (1.521,74 m.) Tortajada. Mosqueruela. Las antenas de Retuerta (1.492,15 m.). Arcos. Matanza. Los miradores de Valdellosa (1.227 m.). Calera. Milano. El cerro de San Felipe. La Muela de San Juan, donde los orígenes del Tajo y del Guadalaviar, Río Blanco o cinta del Turia. El collado de la Plata. Las huertas del Turia, Jiloca, Guadalope, Martín, etc. Los llanos de Chumilla y Nogueruelas. Las lagunas de La Estanca y de Las Saladas. Los ríos Jiloca, Guadalaviar, Martín, Guadalope, Alfambra, Huerva, Matarraña, Tastavins y Cantavieja. Así, las líneas fluviales del Guadalopillo, Pera, Linares, Albentosa, Regallo, Aguas, Mora, Cella, Secal y Estoriza.

A muestra feliz, por los contornos del término municipal de Teruel se hallan, en buena armonía, las risueñas porciones de Caude, Tortajada, Valdecebro, Castralvo, Villastar y Campillo. Por lo concerniente, el espacio antedicho cuenta, en ventura, con la gala de sus fuentes, el placer de sus huertas y la gracia de sus torres, fundos y estadías.

Situada en los 40° 20 '39" de latitud norte y a los 2° 34' 42" de longitud Este, en bajo y sobre una colina de 915 metros, la fulgente ciudad de Teruel, la «Turba» de los iberos, contempla cómo el Alfambra, en virtud, rinde al «Ouad - al - Ayad» o Turia el obsequio de sus aguas. De la romántica villa, el célebre botánico Mariano Lagasca (1776-1839). Noble y fervorosa, ella nos ofrece, entre sus joyas, el Monumento artístico; la Torre mudéjar de San Martín, del siglo XII; el Ayuntamiento; la Lonja y el ábside de San Pedro, donde se guardan las momias de los enamorados Isabel de Segura y Diego Marcilla. La emocionante relación ha inspirado, especialmente, a los autores dramáticos Pedro de Alventosa, del siglo XVI, Juan Rey de Artieda (siglo XVII), Juan Yagüe de Salas (siglo VXIII), Tirso de Molina (1571-1648), Juan Pérez de Montalbán (1602-38) y Juan Eugenio Harzenbuch (1806-80).. Al igual, el torreón y los restos de las antiguas murallas. La Torre mudéjar del siglo XIII. Los pórticos. La Diputación. El relieve en piedra representando los Amantes de Teruel, por A. Marinas. Los Palacios de estilo. El Instituto. La Escuela Normal. La columna surmontada por un pequeño toro, símbolo de la ciudad. Los colegios. El barrio de bonitos chalets. Los restos del castillo de Amberes. El Portal. Las fuentes. Los jardines. El Mercado. La Bajada de San Francisco. Los teatros y cines. La rambla de San Julián. Los casinos. Las plazas de Goya, de Castel o del Torico, del Mercado, de Bretón, Aranda, Pardo, San Juan, Polanco, etc. Los cafés. Las avenidas de Segorbe y San Francisco. Los comercios. Las rondas de Torán y Ambeles. El paseo del Ovalo. La glorieta de Galán y Castillo. Las calles de Ibáñez, de los Amantes de Teruel, Barón, Hartzenbuch, Valencia, San Andres, Alejandro, Salvador, Tozal, etc. El puente. Las casonas. El Acueducto de Los Arcos. Los barrios de las Cuevas y de las Ollerías. Asimismo, los licores, las sastrerías, los establecimientos de ultramarinos, las partes químicas, los puntos del arte de la madera y de la decoración, las imprentas y librerías, los garages, las tenerías y los establecimientos metalúrgicos.

Teruel se encuentra a 5 kilómetros de Valdecebro, 7 de Villastar, 8 de Caudé, 18 de Puerto Escandón, 27 de Puebla de Valverde, 137 de Sagunto, 162 de Valencia, 187 de Zaragoza y 376 de la urbe donde, en 1919, se celebró el famoso Congreso confederal del Teatro de la Comedia, que se pronunció por el comunismo libertario. La villa dispone de la estación del ferrocarril de Zaragoza a Valencia, dándose el enlace de Caminreal a Calatayud, que facilita el paso a la línea de Zaragoza a Madrid. En uso especial, existe igualmente la línea minera que, de Ojos Negros, va a la Siderúrgica y Puerto de Sagunto. Dentro del cuadro de las grandes rutas destacan, entre otras, las carreteras de Segorbe, Alfambra, Villel y Cedrillas.

La estampa turolense ostenta, entre otros alsines, cual Villaespesa y Concul, las cariñosas localidades de La Puebla de Valverde (F. C.), con sus muros serracenos; Libros, con su azafrán y sus minas; Alfambra, con su entente comarcal de Colectividades, Villel, con sus huertos; Celadas, con sus cosechas de trigo; Villastar, con sus frutos; Cedrillas, con sus ferias de tradición; Riodeva, con sus acopios, y Camarena de la Sierra, con sus buenas actitudes. Así, Caudé, con sus siembras; Perales de Alfambra, con sus cereales y verduras; Escorihuela, con sus diligencias; Camañas, con sus trillas; Tramacastiel, con sus hortalizas; Cascante del Río, con sus legumbres, y Villalba Baja, con sus cereales, su remolacha y sus frutas. De la misma manera, con sus ansias, Campillo, El Pobo, Orrios, Corbalán, Cuevas Labradas, Paralejos, Aldehuela, Cubla y Castralvo. En igual sentido, Tortajada, Villalba Alta, Valdecebro, Rubiales, Valacloche y Escriche, con sus buenos acordes.

El llamado Partido judicial de Alcañiz reúne a las estimadas perlas de Calanda, con sus cereales, vino, aceite y legumbres; Alcañiz (estación) con el Castillo, la Lonja y el edificio artístico del Ayuntamiento; Castelserás, con sus notoriedades; Valdealgorfa (F. C.), con sus prestezas; Mazaleón, con su buena labor colectiva; Valjunquera (estación), con sus méritos, y Torrecilla de Alcañiz, con sus atractivos. De igual forma, La Codoñeza, Valdetormo (F. C.), La Ginebrosa, Belmonte de Mezquín, Torrevelilla y La Cañada de Verich.

(Terminará en el próx. n.º)

Autoritarismo y libertad

Si el objeto esencial de la lucha de la ciencia y la moral humanista es la felicidad, no es menos cierto que a cada época, marcada por un avance humano, éste se ha visto frenado por el mesianismo cuyo corolario es la imposición del socialismo de Estado soviético en la primera mitad de nuestro siglo con su imposición de «igualdad de robots». Socialismo que no accede a la felicidad, pues que su igualdad consiste en cercenar las cabezas que sobresalen del «vulgus pecum». Como el absolutismo ruso, el de otros Estados no ha logrado el socialismo que no puede ser tal sin libertad individual y colectiva.

La mayor oposición que el Estado halló siempre ha sido los libertarios. Conscientes de lo que representa el hombre, que es lo primero de todo, no cedieron nunca ante las empresas persecutorias a que se les sometió continuamente. Es que el hombre está por encima del Estado. Yo —espectador— pienso que lógicamente debería ser así. Pero se observa que no tan solo el hombre está sometido al Estado, sino que podríamos decir —fenómeno sicológico, quizá— que parece amoldarse cada día más al regimentalismo.

Los libertarios debemos observar al hombre y hallarle, terminando con esa creencia que lo bueno tan solo puede salir de las clases proletarias, creencia demagógica que los partidos de masas han explotado con provecho de los dirigentes

El comunismo libertario debe nutrirse de todos los hombres libres; la frontera que separa al explotado del aristócrata queda anulada cuando el sentimiento humanista del anarquismo les guía y les une. Kropotkine, príncipe imperial, se convierte en «príncipe anarquista» (de primero-prier-principio). Los Reclus, de humilde extracción, escalan los puestos más eminentes del saber humano y se declaran anarquistas. Y mientras unos y otros son perseguidos y vilipendiados en su tiempo, las justicia de la evolución los rehabilita y en las Universidades de Occidente, como en las de Oriente —incluso en Moscú— sus obras son aceptadas y desarrolladas como tésis doctoral.

La virtud del anarquismo es de hermanar, igualar a los hombres por encima de situaciones profesionales o de clase.

Muy interesante la exposición de posibilidades intelectuales y técnicas de los hombres españoles que han marcado su huella en la historia político-social, como la van marcando hoy día los de nuestra época que, esparcidos por el mundo y viviendo en nuestro suelo, serán mañana muy útiles a la reconstrucción de una España Federada. Cada nombre y cada ejemplo nos llevaría a llenar páginas enteras.

Retengamos el ejemplo de lo que debe ser nuestro hogar: muy limpio, muy aseado, en todos los conceptos y muy acogedor, para que el que lo visite tenga deseos de permanecer en él, ser uno más de la familia libertaria, cuyos componentes, si son mañana capaces de reestudiar los texto de los Costa, los Ganivet y Pi Margall, Salvochea, Mella, Ferrer y otros tantos, podrán presentar a España un proyecto de posibles realizaciones que cambien por completo la faz de la vida de nuestro pueblo, en todos los conceptos, de tal manera que la libertad y el bienestar no sean ya más una quimera sino una realidad.

Si ciencia sin conciencia no es sino ruina del alma, vida sin libertad no es sino ruina del hombre. Así podría resumirse, creyo yo, la conferencia del compañero Llarte, dada en Orléans el 17 de octubre.—*Espectador.*

Administrativas

Corcero, Aix-en-Provence (B. du Rhône). Recibida la tuya. Giros recibidos, 40 F. el 16-12-63 y el 2-1-64 15 F. Con ellos pagas «C. S.» y «Umbral» hasta el 31-6-64.

— Juan Fernández, Lieusaint (S. et M.). Prensa rehusada sin otra aclaración. Debes a «C. S.» un trimestre y otro a «Umbral», 8 F.

— Guido Ceronetti, Roma (Italia). Recibida carta con envío.

— Pérez Guzmán, Decazeville, Aveyron. Recibida la tuya y contenido. Con lo enviado, pagas «C. S.» hasta fin de año. «Umbral» en regla igualmente.

— Fernández (Ebaniste), St-Jean de Vedas, Hérault. Devuelta carta por no habitar en la misma dirección. De la nueva si hay cambio. Deuda hasta 31-12-64, 67,80 F.

— M. Rivas, Poitiers. Recibido giro. Di cuándo se pagó segundo trimestre 1964 para los suscriptores que indicas pagan el tercer trimestre.

— Pedro Trenc, Bonneuil (Seine). Recibido giro. Pago «C. S.» y «Umbral» hasta 31-12-64.

— Alfonso Rafael, Albi. Recibido giro 34 F. pago seis suscripciones según carta. Tercer trimestre 1 «Umbral». Di cuándo se pagó segundo trimestre. Ultimo giro 12-3-64.

— Pastor, Strasbourg. Recibido giro. Hecho cambio. En «C. S.» hay un vacío que va del número 306 al 312.

DIALOGOS ESCUETOS

—Ramón es un aventurero.

—¿Por qué le llamas aventurero?

—Porque lo es. Ramón es un hombre que no tiene Dios ni Ley.

—Y tú, ¿lo tienes?

—Yo sí, ya mucha honra. Amo a Dios porque por El soy quien soy y por lo mismo respeto su Ley. Ramón no, él es sólo un aventurero.

—¡Qué sabes tú de aventureros!

—¿Cómo qué sé?

—Sí, sabes lo que has leído en los cuentos de Calleja, pero lo que en realidad es un aventurero, creo que no; pero si en verdad lo sabes, me gustaría conocerlo.

—Pues mira, mi padre que sabe, dice que un aventurero es un pájaro de cuenta.

—Ya me parecía que te ibas a atener a la sabiduría paterna.

—Claro, como tú te lo sabes todo y a todo le buscas arreglo, vas a decirme que un aventurero es un ángel.

—No. Para que veas, voy a atenerme a la palabra de la academia y ésta dice que «aventurero» viene del latín «Advenire» lo que significa llegar o suceder y se traduce como acontecimiento o lance extraño, y también como casualidad o contingencia. Pero el vulgo en su ingénita ignorancia designa con el nombre de aventureros a los que van tras una aventura, o sea, los que van al acaso, a los que se mueven persiguiendo una inquietud o a los que como Ramón recorren la tierra repartiendo su amor a manos llenas. Pero el vulgo ignorante y mezquino de que te hablo, desconoce la existencia de esos santos aventureros que jamás entrarán al «Sancta Santorum».

—Ya sabía yo que ibas a parar ahí. Siempre ocurre lo mismo. Pero ahora me gustaría saber a qué llamas tú «santos aventureros».

—Trataré de satisfacer tus deseos. Llamo así a todos los hombres cuyo espíritu inquieto tras un prolongado silencio en la sonora quietud de la noche callada se lanzan hacia lo desconocido por los caminos del mundo persiguiendo la Luz.

—¿Puedes decirme qué luz? ¿La del Sol?

—Tú lo has dicho. La luz nacarada de una aurora que anuncie la llegada del Sol de la reivindicación. Nuestra esperanza de todos los días: el Sol de la libertad.

COSME PAULES

CHEZ LES AFFINITAIRES DE MARSEILLE

Cher ami,

Vous êtes cordialement invité à la causerie-débat que nous organisons le dimanche 8 novembre à 9 h. 30 dans l'arrière-salle du Bar-dégustation Francis, 9, rue Ferdinand Rey (La Plaine).

C'est notre jeune camarade Claude Mourre qui parlera sur le thème : « Impressions d'un voyage en Israël ». Comptant sur votre présence et celle de vos amis, recevez cher ami notre lpus fraternel salut anarchiste.

Le Comité de Liaison Jeunes Libertaires

Desde mi rincón solitario y silencioso

NADA contribuirá en tanta medida al incremento de nuestra eficacia y capacidad, como la confianza en nuestras opiniones e independencia de criterio.

A menudo vemos en alguien radicales cambios de conducta por una nueva idea que obró a manera de levadura en su temperamento psicofísico. Y también vemos instituciones que fueron decayendo por su repugnancia a renovarse, por su terquedad en mantener métodos caducos, ideas rancias, incongruentes con el progreso de los tiempos y también con las inquietudes y necesidades de esta humanidad maltrecha y dolorida.

Todos cuantos hacen algo provechoso y notable en el mundo se distinguen por la afirmación de su individualidad. No son remedadores ni van a la zaga de nadie. Aunque no sean genios, tienen criterio propio y piensan con su cerebro.

Una de las más graves deficiencias de los sistemas de educación actual es que no se estimula lo suficiente la individualidad.

A escolares de muy diversas aptitudes y grado de mentalidad se les sujeta a los mismos programas y se les obliga a seguir idénticos cursos. El listo y el torpe, el idealista y el realista, el amante de la poesía y el aficionado a las matemáticas, todos quedan uniformemente forjados en el mismo crisol carente totalmente de sentido humano. El resultado es inevitable.

El noventa por ciento de los escolares educados en esta especie de máquina de moldear son copias uno de otro y reproducciones del mismo modelo.

Excepto en los casos en que el especial talento y las características individuales son tan relevantes que no es posible abrumarlas bajo el peso de los convencionalismos académicos, el colectivo método de educación sofoca la individualidad, apaga la luz propia del ser, convirtiéndolo en un guiñapo; en un juguete de verdugos y tiranos.

La humanidad necesita hombres bondadosos; hombres que sean reflejos de su propia luz, y no secuaces e imitadores. Necesita la humanidad, hombres que dependan de ellos mismos.

PEREZ GUZMAN

NECROLOGICAS

MATEO SANTOS

Hundirse en la bruma del exilio sin agitarse, condena a desaparición y olvido. ¿Es por eso que nadie se ocupa de Mateo?

Su hija, paisana mía, me hace participe del dolor por la muerte de su padre. El óbito de éste ha ocurrido en suelo azteca. No importa. Lo importante sería no morir en ninguna parte. Tampoco en España nada nos libraría del último respiro.

Mateo Santos formó parte del tumultuoso grupo de «Los Miserables», entre los Papasséit, Samblancat, F. Pintado, Diego Ramón, Luis Capdevila... Naufragada la «miserabilística» nave en un océano de procesos y disputas, Mateo se especializó en la información y la crítica cinematográfica, consiguiendo reputación unánime para la revista «Cine Popular», lo más persistente de su obra, sin que jamás, empero, abandonara sus pujos radicalistas. En el crudo interregno martínez-anidesco —del cual Fernando Pintado salió herido por las pistolas toleradas por Dato—, Mateo se refugió en la cabeza de Partido que facilitó nuestro trato. Incontenible de las letras, mi amigo tomó a su cargo una publicación semanal languideciente. Su prosa inflamada, *pero de gran ciudad*, no cuajó en el coso, cuyas particularidades ignoraba, y cuyas puyas clericales recibió con desamparo visible. Por taimados los *payeses*. Con nosotros, coterráneos, los católicos locales se atrevían poco por conocer la penetración de nuestras sarcásticas saetas. Así se lo dijimos y así lo comprendió Mateo.

En la Prensa diaria barcelonesa, el malogrado Santos colaboró lo suyo. Tuvo también participaciones teatrales y corresponsalías. Buen trabajador de la pluma, no creemos que haya atravesado muchos momentos económicamente amargos.

Durante la Revolución estuvo decididamente a nuestro lado. Acontecida la derrota, lo contacté en Argelés del Mar. Habiéndole ofrecido el mando opción a trabajo gratuito, Mateo repuso, aviesamente, que «con el *pico* si, con la pala no». En 1944 sacó, con el dibujante Les, un periódico confederal de arte y letras en Toulouse. Después fue el embarque, y la ignorancia nuestra de su destino, cuyo final su desconsolada hija nos ha revelado.

Conste nuestro lamento, tan inútil como emocionado.—*J. F.*

CLEMENTE GALLEGO

El día 12 de octubre y tras una larga y penosa enfermedad, dejó de existir el buen compañero Clemente Gallego, en Decazeville, donde residía desde hace varios años.

Nació en Lorca (Murcia), el 10 de enero de 1894. En 1919 fijó su residencia en Badalona, donde abrazó las ideas libertarias. Militante destacado de la C.N.T., ostentó cargos de suma responsabilidad, y en todo momento de peligro supo estar en la punta del combate frente a la reacción capitalista. Su recio temple de luchador es bien conocido por todos los compañeros de Badalona y por los extraños a nuestro movimiento.

Este compañero fue modelo ejemplar como padre de familia y como militante confederal. Sus aspiraciones consistían en ver liberado nuestro desgraciado pueblo del yugo fascista que lo oprime desde hace 25 años y poder regresar a la tierra añorada.

Su entierro tuvo lugar en Decazeville el 14 de octubre de 1964. Cumplimentando sus deseos, éste fue civil. Gran cantidad de españoles residentes en esta localidad acudieron para despedir a este buen compañero. También buen número de franceses.

En estos momentos de duelo y tristeza para todos nosotros, así como para su hijo, hija y su desconsolada compañera María, nos asociamos al dolor de la pérdida de C. Gallego.

La Federación Local

COMUNICADOS

AU PALAIS DE LA MUTUALITE

Vendredi 13 Novembre à 21 h. Grand Gala annuel du «Monde Libertaire».

Avec LEO FERRE, etc.

Retenez déjà votre soirée.

F. L. DE PARIS

El domingo 8 de noviembre, a las nueve y media en punto, en nuestra sala, continuación del ciclo «Charlas de contraste anarco-sindicalista».

Los compañeros J. Alandi y Francisco Isgleas en turno recíproco con el tema: *El ideal anarquista en el sindicalismo de ayer y de hoy.*

El acto será presidido por el secretario de C. y Propaganda de la Comisión de Relaciones Zona-Norte.

S. I. A. DE PERPIGNAN

Tous les adhérents sont invités assister a l'assamblée le dimanche 15 novembre à 10 heures au local habituel; vu l'importance de l'ordre du jour est indispensable la présance.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Donativos recibidos

París: Torralba, 5 F.; Trenc-Leperreux (Seine), 10; J. Casellas, 5; F. L de Argenteuil, 49; S.I.A. París (F. Local), 20; Jaén, París, 5; Manuel Buisan, 5; Andrés Martínez, 5; Un Camperol de Priorat, 7; Bernay (Eure), Marzal E., 5,20; Juan Candelas, 5; F. L. París, lista donantes, 40. Total, 161,20 F.

S.I.A. DE MONTPELLIER

Convoca a todos sus afiliados y amigos a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 8 de noviembre, a las nueve y media en su local social. Debido a la importancia de los asuntos a tratar, rogamos la máxima asistencia posible y puntualidad en la hora.

F. L. DE BEZIERS

Para la apertura de nuestro próximo ciclo de conferencias, contamos con el compañero José Peirats, quien, el domingo 22 de noviembre, a las nueve y media de la mañana, versará sobre el tema «La tragedia de una emigración».

REGIONAL CATALANA

Comunica a las Agrupaciones Locales y compañeros que ha salido el número 5 de «Terra Lliure». Cuantos no hayan recibido nuestro Boletín, pueden pedírnoslo, pues nos hemos reservado un número reducido de ejemplares.

Por la C. de R.—El secretario, *Francisco Isgleas.*

F. L. DE CACHAN

Asamblea mensual ordinaria en el local de costumbre, el domingo 8 de noviembre, a las nueve y media de la mañana, con ruego particular de asistencia a todos los compañeros.

MONTPELLIER

Ciclo de conferencias

Dará comienzo a nuestra serie de Conferencias de temporada invernal el domingo día 15 de noviembre a las 9 de la mañana en nuestro local de costumbre; la primera de este año, a cargo del compañero Jacinto Borrás, con el tema: «La C. N. T. dentro del contexto español».

MOSAICOS ESPAÑOLES, PARIS

Existiendo el propósito de reanimar este grupo artístico-solidario, se admiten inscripciones de compañeras y compañeros en la secretaría de la F. Local C. N. T.

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES Y ECONOMICOS

79, rue Saint-Denis, París, I°

«Centenario de la Internacional»

Jean Maitron, secretario del Instituto Francés de Historia Social, disertará, el sábado 7 de noviembre, a las nueve de la noche, sobre «L'Internationale et la Commune».

Sucesión de conferencias (que se irán anunciando) a cargo de Maurice Joyeux, Gaston Leval y Renée Lamberet.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Como cada año, la Administración del «C. S.» dispone de una partida de «panellets», turrón de jijona, etc., para servir al precio de curso.

«EL LIBRO DE PEDRO» de Han Ryner

Edición de 100 ejemplares de gran lujo propio para bibliófilos y bibliotecas. Profusamente ilustrado en bojes con reproducción en viñetas. Impresión en Europa negrita sobre papel pluma.

Es un trabajo artístico y de alta cultura realizado por la Editorial Vértice, Calzada de Tlalpan, 1554-D. México 13, D. F.

Por más referencias, Juan Ferrer, 24, rue Ste.-Marthe, París (X).

Servicio de librería

OCASIONES UNICAS

Vols. 256 págs., encuadernación lujo, ilustraciones, a 8,50 francos.

Charles Baudelaire: Les Fleurs du Mal.
Honoré de Balzac: Eugenie Grandet.
Léon Tolstoï: La sonate à Kreutzer et Le Bonheur Conjugal.
R. L. Stevenson: Le cas étrange du Dr. Jekyll et de Mr. Hyde.
George Sand: La petite Fadette. La cousine Bette.

Cartonés ilustraciones, a 5 F. vol.

Contes et légendes:
D'Outre-Rhin, Weiller.
Des Pays d'Orient, Charles Dumas.
De Suisse, André Cuvelier.
De Pologne, Julie Lagrande-Duval.
De Normandie, Philippe Lamion.
Du Pays Toulousain, Mir et Délampe.
De Chine, Gisèle Vallery.

Catalogo en todas las obras a escoger.

Vols. 750 páginas, a 13,50 F. Ilustraciones, encuadernación lujo

Alexandre Dumas: Les Trois Mousquetaires. Le Comte de Monte Cristo.
Giacomo Casanova: Mémoires.
Henri Beyle dit Stendhal: Le Rouge et le Noir. La Chartreuse de Parme.
Victor Hugo: Notre-Dame de Paris.
Choderlos de Laclos: Les Liaisons Dangereuses.
Fédor M. Dostoïevsky: Crime et Châtiment.
Honoré de Balzac: Splendeurs et misères des Courtisanes.
Victor Hugo: Quatre-vingt-treize.
Honoré de Balzac: Le lys dans vallée.

Vols. a 10 F.

Fédor M. Dostoïevsky: L'Idiot. Les Frères Karamazov.
Gustave Flaubert: Madame Bovary.
Charlotte Brontë: Jane Eyre.
Honoré de Balzac: La peau de chagrin.
Edgar Poë: Histoires extraordinaires.
Emylt Brontë: Wuyhering Heights.

EDITORIAL PROYECCION

George Orwell: Cataluña 1937. Testimonio sobre la revolución española. 15 F.
Daniel Guérin: Marxismo y Socialismo Libertario. 8,50 F.
Boleslao Lewin: La Inquisición en Hispanoamérica. 18 F.
Gustav Landauer: La Revolución. 8 F.
Henri Desroche: En el país del Kibutz. 15 F.
Peter Heintz: Problemática de la autoridad en Proudhon. 12 F.
Paul y Percival Goodman: Tres ciudades para el hombre. 17,50 F.
María Luisa Berneri: Viaje a través de Utopía. 17,50 F.
R. Sender: Réquiem por un campesino español. 8,50 F.
Tibor Déry: Niki o la historia de un perro. 8 F.
Ignazio Silone: El Zorro y las Camelias. 8,50 F.
Georges Arnaud: La mayor pendiente. 10 F.

★

«Quinet», Felipe Alaiz 5,00
«Tipos Españoles», F. Alaiz .. 5,00
«Salvador Seguí: Su vida y su obra» 3,50
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina 2,80
«Revolución y Regresión», Rocker 18,00
«Sistema de las contradicciones económicas», Proudhon 15,00
«Nacionalismo y Cultura», Rocker 15,00
«Confesiones de un revolucionario», Proudhon 10,00

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, París, X. CCC París número 13 507 56.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 10 F,
Un an : 20 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Emigrados económicos

EN estas mismas páginas se ha lanzado un grito de alarma sobre la insistencia de la burguesía francesa en atraer mano de obra extranjera en momentos de crisis alarmante en la minería, los astilleros y la metalurgia, principalmente.

En español, no se es insensible a la previsión de los trabajadores franceses; pero el derecho a la vida inherente a la persona debe ser comprendido por todos y para todos por encima del prejuicio estatal de las fronteras. Españoles y portugueses cruzan los Pirineos —¡y en qué condiciones, a veces!— huyendo del hambre patrio, en tanto millares de productores galos los atraviesan en sentido inverso para darse un gusto turístico y sin reparar que con este su capricho de vacaciones contribuyen al sostenimiento de los regímenes franquista y salazarista. No justificamos la invasión de los tajos franceses por la ola de iberos desafortunados que en este país actualmente se experimenta. Pero solicitamos comprensión, reflexión, y procedimiento ecuánime en favor de esos emigrados económicos.

España, fascistizada con asentimiento de la alta banca y de la baja política que rigen al mundo, no puede con la sobrecarga de miseria que la agobia. Con el triunfo de las armas del Eje nazifalangista la educación general se ha hundido, la economía autóctona es un mito, la inconsciencia popular es patente por acción nefasta del Poder clérigo-franquista, provocándose ese desespero del español huidizo que ha sido aprovechado y canalizado por el partido único: la Falange, para explotar a sus enyugados, incluso en extensiones extranjeras. No habiendo bastante con tantas lacras nacionalespañolas, aún surge esa avalancha turística internacional, con siete millones de participantes franceses en ella, que aporta a Franco, jefe de España y enemigo de los españoles, muchos millones de pesetas oro en 1964, suerte de bicoca con la que remedar en mucho la decrépita situación financiera del régimen neofascista que siguen sufriendo los españoles.

Bueno es velar por la tranquilidad, por el sosiego de la familia trabajadora francesa. Pero sería excelente, también, que el proletariado de este país pensara un poco en la tragedia de un pueblo —de unos pueblos, Portugal considerado— mantenida año tras año, década sobre década, por la colaboración de los Estados, y de los pueblos, en el mantenimiento de ambas tiranías, en la prosecución de un estado interior inaguantable que impele a los iberos más desperezados, con menos modorra, a una fuga de sus lares, de sus países, para ganarse la vida lejos y como sea, fuera del alcance —cuando es posible— de las garras franquista y salazarista.

Nosotros, viejos refugiados, damos por esas calles con tales emigrados impreparados para las lides evolutivas, incluso inhábiles para la convivencia europea. El peso asfixiante de las, al parecer, indestructibles dictaduras, les ha agobiado, entumecido — cuando no castrado — para el ejercicio de sus derechos, encontrándose socialmente inhábiles en el extranjero para comportarse con sus compañeros, para resistir a la presión desvergonzada de las empresas, que los sujetan a trato inferior, que reconocen en Francia la férula sindicalista de las JONS, que les reservan salarios menores, alojamiento barraquero y sujeción a un año de contrata, so pena de rescindir la misma, represalia que trae emparejados los enojos documentativos y la expulsión del país de acogida.

Tanto los exiliados políticos como los obreros del país debemos esforzarnos en acercarnos a estos iberos desheredados y disparados por el mundo sin otra defensa que la resignación que los aplana y a veces aniquila por el camino. Si de momento no comprenden; si de buenas a primeras recelan de nosotros, será bien insistir, comportarse amigablemente con ellos hasta interesarles, despertarles afición, adaptarlos a la vida común europea con la consiguiente secuela de compañerismos, de intereses solidarios, de elevación de miras, esos bienes morales —traducibles en mejoraciones económicas— que han de integrar a nuestros posibles amigos que vienen de España y Portugal completamente ignorantes, a la importancia social obrera.

Tendámosles mano fraterna, compañeros todos. Que lo que en su país de procedencia no comprendieron, lo comprendan al contacto con nosotros y con las ideas de superación que nos animan.

Se salvó del crimen

VALLADOLID.—Eulogio de la Vega, campesino castellano de la provincia de Valladolid, ha nacido por segunda vez. Este antiguo militante socialista acaba de abandonar el sótano donde se escondió el 18 de julio de 1936, en Valladolid, al producirse la sublevación del general Francisco Franco.

Eulogio de la Vega, alcalde socialista y secretario de la Federación de los trabajadores agrícolas de Rueda, aldea vecina a Valladolid, decidió esconderse para escapar a las pandillas falanigstas. Y permaneció ocultó durante 28 años.

El primero de octubre la policía le tocó la puerta para comunicarle que el juez había decidido no enjuiciarle. Eulogio de la Vega, que tiene actualmente 63 años y 4 hijos, el menor de los cuales nació durante su cautiverio voluntario hace 20 años, se encuentra muy sorprendido con lo que ve ahora. «Aunque yo haya envejecido, me siento como un hombre que acaba de nacer por segunda vez», afirma.

S.I.A.

CALENDARIO para 1965

Como venimos anunciando repetidamente, a primeros del mes de noviembre se pondrá a la venta este tan popular y apreciado Calendario de S.I.A., cuya existencia se remonta ya a dieciséis años. Dieciséis Calendarios, rivalizando cada uno en buen gusto y originalidad, han acreditado al organismo S.I.A. cerca de muchísimas personas, para las cuales la adquisición y conservación del Calendario es un placer al que no renuncian año tras año.

El que está destinado al año 1965, siguiendo la línea en progreso ascendente de todos los publicados, se distinguirá este año por la cuidadosa presentación, inaugurando el sistema helicoidal para la conservación y traslado de las hojas mensuales.

Contendrá doce hojas, siendo cada una la reproducción de un cuadro célebre, cuya relación de autores, damos para conocimiento del amigo lector:

La portada, en tricomía, estará compuesta por un admirable cuadro de Picasso: «Mujer de la Isla de Mallorca», una de las obras mejores del gran pintor español.

Esta portada va seguida de doce hojas reproducción de lienzos de Ingrés, Degas, Pissarro, Van Gogh, Brueghel, Corot, Cézanne, Utrillo, Vlaminck, Matisse.

Detrás de las doce hojas con la reproducción de los cuadros, hay las biografías y juicios sobre la obra de todos estos pintores, estudios debidos a la pluma de excelentes críticos del arte.

En suma, se trata de un Calendario realmente excepcional, que estamos seguros será del gusto de cuantos aprecian el arte y la cultura.

Como en los años anteriores, es editado en dos idiomas, español y francés, con el descuento del 10 por 100 en todo pedido a partir de 10 ejemplares.

Un ejemplar: 3,00 francos.

Para solicitar el Calendario, dirigirse al Consejo Nacional de S.I.A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (Hte.-Gne.).

MILLONES DE DOLARES

por Antonio PEREIRA

NO son una broma. Es el resultado concreto de la invasión pacífica de España. Una invasión de temporada por obra de trece millones de turistas en este año de gracia 1964. Siete millones de franceses. En los restantes seis millones están comprendidos italianos, alemanes, belgas, suecos, holandeses, ingleses, suizos, dinamarqueses, etc., que han volcado en las cajas de don Francisco Franco y para su mayor gloria, un río de oro capaz de sanear el déficit de un Estado. Aladino con su lámpara maravillosa no hubiera podido hacer más y las vacaciones de este año han sido para don Francisco y don Manuel (el Fraga) el toque mágico del rey Midas.

Veinte mil coches diarios por la Junquera, apretados en una doble fila larga en unas decenas de kilómetros, y que avanzaban a paso de tortuga hacia España, hacia el sol de España.

Trece millones de turistas, obreros y empleados la mayor parte, que durante once meses han soñado con España, con los toros de España, con las guitarras, con el flamenco, con Barcelona, Granada, Sevilla, Madrid. Una masa de hombres y mujeres, que durante once meses han trabajado en los despachos o amorrados a las cadenas de montaje, una media de diez horas diarias y que han ahorrado ferozmente para poder ver esta tierra prometida, esta tierra de ensueño, esta tierra no de las mil y una noche, pero sí de una larga e interminable noche que muchas veces parece no tener solución de continuidad. Naturalmente, ésto, para el trabajador español, no para los turistas. Los periódicos de los varios países europeos han comentado, cada uno a su manera, este fenómeno de masa que ha producido este éxodo nunca visto. Ningún país de Europa, ni Italia en los tiempos mejores de su «boom» económico, ni Francia, han conocido una invasión parecida y los comentarios tratan sólo y exclusivamente de la situación económica, con abundancia de datos y de cifras que tienden a demostrar que España es aún Jauja para aquellos trabajadores o empleados extranjeros que pueden o están dispuestos a gastar, durante un tiempo que oscila de los quince a los veinte días, una suma que varía desde las 180 a las 300 pesetas diarias.

Ningún periódico de estos países ha tratado de la situación política de España ni de la situación económica de los trabajadores españoles. Han preferido bajar el velo de la conveniencia y del interés sobre las condiciones desastrosas, a menudo desesperadas, en las cuales se hallan, una situación que va empeorando a medida que uno se aleja de los centros de producción industrial y se acerca a los centros rurales con, a las espaldas, un campo que se va vaciando espantosamente de sus moradores, que van a engrosar las filas del obrero industrial y de la industrial hotelera y el peonaje de los varios países de Europa que están dispuestos a emplearlos.

Ningún periódico ha dicho a estos trece millones de turistas que el sueldo de un obrero español va desde un mínimo de 60 a un máximo de 180 pesetas al día.

A estos trece millones de turistas les han hablado de toros, de paella, de gazpacho, de las piscinas, de los grandes hoteles, de las fiestas que los alcaldes organizan periódicamente para agasajarlos. Pero no les han hablado de la libertad perdida, de los abusos, de los procesos y de las condenas, estilo Trujillo, de los agarrotados y de los fusilados.

Y además, aunque lo hubieran hecho, esto, a los turistas, no les interesa. Porque el turista, sea de donde fuera, ha ido a España e irá a España, Dios mediante, para divertirse. Porque el turista tiene una mentalidad de masa, que vive de la propaganda, moldeado y dirigido por ésta, una mentalidad que ha sido y es machacada incansablemente de día y de noche, con todos los medios organizados por el capitalismo, que no tiene patria ni frontera. Ni dignidad ni vergüenza.

Hablar a este turista con mentalidad de masa de las condiciones de los trabajadores españoles y del español en general, parece tiempo perdido, porque éste, francés, alemán o de donde sea, ha bailado sobre la cuerda floja durante largas semanas y meses, haciendo dejación de sus derechos, amoldándose a todas las condiciones, para poderse comprar un coche que después lucirá en España o al infierno, y si el país hacia el cual se dirige se halla bajo el signo de una feroz dictadura, como en el caso de España, esto para él tiene una importancia muy relativa y, en definitiva, piensa y desea que los españoles se las compongan. Los trece millones de individuos no se han preguntado ni se preguntarán el porqué de las ventajas económicas que España les brinda, ni les importa saber que tales ventajas son la consecuencia de los bajos salarios impuestos por el sindicato de Estado a todos los trabajadores de la industria y los salarios de hambre a los trabajadores del campo. Y así la famosa solidaridad internacional de los trabajadores se queda en agua de borrajas y en definitiva el resultado es que el turista, durante los veinte o veinticinco días de su estancia en España, se ha divertido a costa del sudor y de las privaciones de los trabajadores españoles.

Poniendo mano a las cifras publicadas por la dirección de aduanas de España, el valor de las importaciones suman, este año, 54 billones y 235 millones de pesetas. Las exportaciones suman 25 billones y 75 millones de pesetas. Se deduce de estas cifras que el déficit alcanza la friolera de 29 billones y 159 millones, resultado del aumento de las importaciones calculadas en un 155 por 100. Estos datos no los han leído, ni ganas, los componentes del turismo de masa y mucho me temo que los valores que antaño hacían mover la humanidad hacia fines más altos de comprensión y solidaridad, han sido falseados, nivelados, reducidos al común denominador de la indiferencia y del egoísmo. Especialmente si confrontamos todo esto con el sacrificio de un pueblo que durante 34 meses se batió desesperadamente —además que por su libertad— para que el mundo fuera más libre, más limpio, más comprensivo. Pero la memoria del hombre es corta y lo es más la de estos millones de turistas que siguen ciegamente esta ruta trazada por las grandes compañías de turismo, que encanalan hacia donde más les conviene estos portadores de divisas, y que pueden salvar con estas aportaciones el déficit de un Estado. Que este Estado sea España, ¡qué más da!

Le han dado a Franco una inyección de oro puro para que pueda seguir en el poder, para que pueda seguir condenando, empobreciendo y envileciendo España. Para que sean más sólidas las cadenas y las rejas de los penales. Lo más raro y más chusco del caso es que de esos trece millones de turistas formaban parte también españoles ex-refugiados, que han contribuido para que esa inyección de oro alcanzara una enormidad de millones de dólares.

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

EL PAPA EN LA INDIA

LAS extraordinarias transformaciones de la «cristiandad» se hallan marcadas por la época. Epoca de revelaciones científicas en la que la técnica asume los valores de la religión. Todo venía —ayer— de Dios. Omnipotente, todopoderoso, creador de la tierra, de los seres y de las cosas, constituía el símbolo y el avenir de la humana especie. No importa si se llamaba Dios, Manuel, Vichnú, Brahma, Mahoma, Bhuda, etc. Dios en fin, cada uno de estos y otros mil, a la cabeza de otras tantas religiones.

La leyenda de Cristo constituye en su época una gran revolución. Dios se hace hombre, encarnado en su hijo que desciende a la Tierra en acto de sublime sacrificio. Pero la tal leyenda y la tal revolución se avera leyenda pura —sin revolución— cuando se observan en diversas religiones, ritos y prácticas que se conjugan en los ritos y prácticas del denominado cristianismo, después de ciertas transformaciones. Los Vedas celebraban a su manera los misterios de la reencarnación y los brahamanes, introduciéndose en los ritos de los Vedas, ven en Brahma la encarnación y el símbolo de la Trinidad (Trimonti, dicen), complementándose con Vichnú y con Siva.

No es con ello, la India, la tierra originaria, la tierra madre de las iglesias, religiones, creencias y misticismos. Las religiones dan acto de valor y de fe a embrionadas creencias primitivas que andando el tiempo dan pie a la constitución de sacerdotes y éstos constituyen las iglesias, elaboran los respectivos cuerpos de doctrina, inventan el santoral y los ritos o copian ritos y santoral tanto de leyendas antiguas como de otras iglesias o religiones. En aquellos tiempos no existía delito por plagio ni derechos de autor a cubrir y a respetar.

La fuerza de la Iglesia Católica Apostólica y Romana se ha ido elaborando en base al poderío dominador, bélico, «colonialista», esclavista, de los invasores romanos. La pompa de sus prácticas rituales la debe a los paganos y los misterios y los milagros, las raíces místicas a las religiones primitivas nacidas éstas de la inquietud, del temor del hombre ante las incógnitas de la naturaleza, hostil y enemiga hasta los tiempos en que comenzó a comprenderla, a domarla y a servirse de ella. Pasando de largo incidencias históricas que arrancan de millares de siglos, la Iglesia Católica, etc., acepta una juventud de dos siglos. No es extraño que con tal vigor juvenil pruebe ahora prestancia renovadora y que su autoridad máxima, como jefe supremo de no importa qué Estado o de no importa qué firma comercial, salga a recorrer el mundo en busca de clientes. No es extraño tampoco que entre en competencia con otras «marcas de fábrica» y que trate de establecer con ellas las debidas relaciones para abordar inteligentemente a una clientela cada día más escurridiza.

«La técnica nos fastidia, porque abre al hombre las puertas del cielo —y hasta las del infierno— sin establecer consulta con el Papa ni pagar bula. Utilicemos la técnica para tomar nuestra revancha.» Así diciendo y obrando, Pablo VI vuela en avión sobre las trazas de Juan XXIII, corrigiendo y aumentando sus ansias renovadoras, y se va de besamanos con los odiados judíos, que sacrificaron al Hijo de Dios, dispuestos a zarandear los esbirros y limpiarlos de la «culpa»; visita a los ortodoxos y hace zalemas a los representantes de la firma rival más importante del siglo: la de la iglesia bolchevique. Ahora proyecta un viaje a la India, donde siglos, muchos siglos atrás, se establecieron los arios y donde se utilizaba la swastica, la cruz simbólica que recogió Hitler, para celebrar el sacrificio del «manso cordero» en el rito que simboliza a maravilla el famoso misterio de la «encarnación». La Virgen que por obra del divino «soplo» es madre y pare al hijo del Señor. Pero no va Pablo VI a la India en busca de referencias históricas sino en busca de nueva y «amable clientela».

A lo que parece, buena parte de la esperada clientela rechaza la mercadería y se aferra a sus antiguas y tradicionales creencias, tan malas, tan detestables en esta época, como la religión de recambio que les ofrece Pablo VI. La gran asamblea del Maharabha anuncia que recibirán al Papa en Bombay con una manifestación de protesta, enarbolando banderas negras, signo de hostilidad y desprecio. Otro partido tradicionalista va colocando carteles en Nueva Delhi, Bombay y otras localidades, en los que emplean dos fórmulas significativas: «¡Mister pape, go home!» (Que el Señor papa vuelva a su casa.) Y la de «Onit India» (Marchaos de la India), tal como se decía a los ingleses en la época de la lucha por la independencia.

El Papa piensa llegar a Bombay en ocasión del Congreso Eucarístico que se está organizando. La preparación de este Congreso ha tenido la virtud de galvanizar y unificar varias tendencias y grupos religiosos celosos de su independencia. Las múltiples sectas religiosas conviven en la India y se respetan escrupulosamente. La llegada del Papa y la celebración del Congreso la consideran como lo que es: una prospección destinada a reclutar nuevos fieles en detrimento de las otras religiones.

El cardenal Gracias, la máxima autoridad católica en la India, realiza esfuerzos inauditos de persuasión y de propaganda para tranquilizar a toda esta masa de opositores. Afirma que el Congreso Eucarístico se ocupará de los dos problemas cruciales de la India: la salud y el hambre. Pero justamente ésto irrita a los indues quienes declaran que se opondrán a la prevista visita del Papa a los barrios pobres y a la consiguiente distribución de limosnas.

Verdaderamente en la India no tienen suerte. Inundaciones, pestes, religiones bárbaras y atónicas, hambre, HAMBRE como tal vez no se conozca por igual en tierra alguna, y para colmo el gobierno anuncia la fabricación de la bomba atómica y la Iglesia católica, etc., amenaza con la visita del Papa... «Quiera Dios que la paz sea con todos ellos. Y que antes que el reino de los Cielos puedan gustar las delicias de la Tierra.»

Centenario proletario

La Asociación Internacional de Trabajadores

por Víctor GARCIA

(Continuación)

Del Congreso de Bruselas, empero, todo el mundo quedó satisfecho y hasta Marx, a pesar de sus anatemas contra el acuerdo de «la huelga a la guerra» dio su *conformidad* a las sesiones.

Estas fueron clausuradas el día 13 y en su discurso de cierre Dupont, del Consejo General, dijo:

«Ellos clericales dicen de nosotros: *ved a este Congreso; declara que no quiere gobierno, ni ejércitos, ni religión.* Y dicen la verdad: no queremos gobiernos porque los gobiernos nos abruman de impuestos; no queremos ejércitos porque los ejércitos nos exterminan, y no queremos religión, porque las religiones ahogan la inteligencia.»

En cuanto a los anhelos de los prisioneros de Sainte Pelagie, éstos fueron defraudados en Berna donde prevaleció una opinión conservadora y retrógrada que forzó a Bakunin y a la minoría revolucionaria a separarse de la Liga de la Paz.

Los esfuerzos de Bakunin para lograr que fuera introducido en el orden del día la cuestión de la igualdad económica y social como condición *sine qua non* para obtener la realización de la paz y la libertad fueron vanos. En consecuencia la minoría socialista presentó la moción siguiente:

«Considerando que la mayoría de los miembros del Congreso de la Liga de la Paz y de la Libertad se ha decidido, explícita y apasionadamente, contra la *igualdad económica y social de las clases y de los individuos* y que todo programa y toda acción política que no tengan por objeto la realización de ese principio no pueden ser aceptadas por demócratas socialistas, esto es, por los amigos lógicos y convencidos de la Paz y de la Libertad, los abajo firmantes creen de su deber separarse de la Liga.»

Firmaban, entre otros, Eliseo Reclus, Bakunin, Rey, Heller y Fanelli.

Fue cuando se creó la «Alianza de la Democracia Socialista» que debía pasar a ser una rama de la Internacional pero que fue denegada, tal pretensión, por el Consejo General de Londres alegando que tenía la misma finalidad y los mismos principios que la A.I.T. La Alianza aceptó disolverse a condición de que las diferentes asociaciones formadas en España, Suiza, Italia y Francia, fueran reconocidas por el Consejo como secciones regulares. En fecha 20 de marzo de 1869 el Consejo aceptó la proposición y la Alianza se disolvió en el curso del mes de abril (46).

Si bien es cierto que los principios y los objetivos de la Alianza eran idénticos a los de la Internacional, la misión que aquélla se había impuesto abarcaban un campo mucho más amplio que el estrictamente económico y de organización obrera en que andaba enfrascada la segunda. La Alianza de la Democracia Socialista se presenta, en la historia del pensamiento anarquista moderno, como uno de los primeros ensayos de formación de una entidad específica llamada a influenciar y a orientar hacia derroteros libertarios aquellas organizaciones de conglomerado heterogéneo sobre las cuales fluyen diversas corrientes sociales (47). Más tarde, y en el área nacional, surgieron de nuevo estas organizaciones de carácter específico cuya influencia ha llegado a ser determinante en algunas organizaciones obreras como lo fuera, por ejemplo, la de la Federación Anarquista Ibérica en el seno de la Confederación Nacional del Trabajo en España.

De ahí la negativa del Consejo de Londres, es decir, la negativa de Marx, que veía una infiltración peligrosa en el seno de una Asociación que desde el primer momento consideró de su exclusivo dominio.

El programa de la Alianza constaba de cinco puntos:

«I.—La Alianza quiere, ante todo, la abolición definitiva y completa de las clases y la igualdad económica y social de los individuos de ambos sexos. Para llegar a este objeto, quiere la abolición de la propiedad individual y del derecho de heredar, a fin de que en el porvenir sea el goce proporcionado a la producción de cada uno, y que, conforme con las decisiones tomadas por los congresos de la Asociación Internacional de Trabajadores, la tierra y los instrumentos del trabajo, como cualquier otro capital, llegando a ser propiedad colectiva de la sociedad entera, no puedan ser utilizados más que por los trabajadores, es decir por las asociaciones agrícolas e industriales.»

«II.—Quiere para todos los niños de ambos sexos, desde que nazcan, la igualdad en los medios de desarrollo, es decir, de alimentación, de instrucción y de educación en todos los grados de la ciencia, de la industria y de las artes, convencida de que esto dará por resultado que la igualdad, solamente económica y social en su principio, llegará a ser también intelectual, haciendo desaparecer todas las desigualdades ficticias, productos históricos de una organización tan falsa como inicua.»

«III.—Enemiga de todo despotismo, no reconoce ninguna forma de Estado y rechaza toda acción revolucionaria que no tenga por objeto inmediato y directo el triunfo de la causa de los trabajadores contra el capital; pues quiere que todos los Estados políticos y autoritarios actualmente existentes se reduzcan a simples funciones administrativas de los servicios públicos en sus países respectivos, estableciéndose la unión universal de las libres asociaciones, tano agrícolas como industriales.

«IV.—No pudiendo la cuestión social encontrar su solución definitiva y real sino en la base de la solidaridad internacional de los trabajadores de todos los países, la Alianza rehusa toda marcha fundada sobre el llamado patriotismo y sobre la rivalidad de las naciones.

«V.—La Alianza se declara atea; quiere la abolición de los cultos, la sustitución de la ciencia a la fe y de la justicia humana a la justicia divina.»

La admisión de las secciones locales de la Alianza en el seno de la Internacional acarreó problemas de cierta importancia, sobre todo el motivado por la negativa del comité central de la sección de la Internacional de Ginebra que no quiso reconocer la dualidad implícita planteada por el ingreso de la sección ginebrina de la Alianza en la Asociación.

(Pasa a la página 2)

(46) «No existe pues obstáculo —decía la carta del Consejo General— para la conversión de las secciones de la Alianza en secciones de la A.I.T.»

(47) La Alianza, dice Malatesta, «fue el alma de la Internacional en todos los países latinos y dio a una rama de la Internacional su impulsión anarquista, como, por otra parte, las ententes íntimas de los marxistas en la impulsión socialdemócrata a la otra rama...» «Volontà», 7 de marzo de 1914.

S. I. A. DE VENEZUELA

El caso Jesús del Río

A todas las Organizaciones, Grupos e individualidades afines a nuestro movimiento solidario.

Estimados amigos y compañeros:

Nos consideramos en deuda con todos aquellos espíritus solidarios que, respondiendo a nuestros llamados anteriores respecto al atropello que sufrieran el compañero Jesús del Río y su hijo Helios, han cursado numerosas cartas de protesta y reclamando justicia tanto al ministro de Relaciones Interiores, Gonzalo Barrios, como al Presidente de la República, Raúl Leoni.

Sabemos que muchas de estas misivas han merecido repuestas, tanto del Ministerio del Interior como de la propia Presidencia de la República, en donde se tranquiliza a los compañeros que enviaron sus cartas solidarias diciéndoles que tanto Jesús del Río como Helios del Río gozan de completa libertad y del uso de todas las prerrogativas ciudadanas.

A fin de continuar manteniéndolos al día con respecto a este ya excesivamente prolongado caso, deseamos señalarle la situación actual del mismo para todos los efectos.

Continuando con lo ya señalado en nuestras anteriores informaciones, diremos que realizó una entrevista, organizada por el propio ministro de Relaciones Interiores, en la que, además, asistieron tres miembros de SIA y los dos Del Río. Allí el Dr. Gonzalo Barios dio a entender que el aluvión de cartas llegadas del exterior había hecho mella en su ánimo y nosotros consideramos estar en lo cierto al pensar así. En el curso de la entrevista se reconoció, por parte de las autoridades del país, que se había cometido una injusticia con la familia Del Río y que se haría lo humanamente posible para reparar el agravio. Acogiéndose a esta predisposición Helios del Río, en nombre de los suyos, señaló que lo único que deseaba, a fin de poder rehacer su vida y la de su familia, era un pasaporte de emergencia para ir a radicarse a México, a lo que el ministro del Interior señaló que él daría instrucciones, dando todas las facilidades posibles para que de ser posible viajaran con pasaporte venezolano. Nosotros salimos de dicha entrevista gratamente impresionados, creyendo que cumpliría su palabra.

Cuando los Del Río se presentaron en el departamento indicado para la obtención de pasaporte, vieron con asombro que les pedían la cédula de identidad, la cual les había sido retirada como consecuencia del allanamiento y detención que sufrieron y que los convertía en apátridas.

Como fruto de estos vaivenes, se ha logrado, finalmente, y ésta es la situación en la actualidad, el que Jesús del Río y sus familiares, a excepción de Helios del Río, lograran su respectivos pasaportes de emergencia (no venezolanos). A Jesús del Río y a su esposa les fueron dados dichos pasaportes de emergencia y a la niña el pasaporte de venezolana, ya que es nacida en el país. El pasaporte de emergencia que tenían preparado al joven Helios del Río no le fue entregado, ya que alegaron que él estaba a disposición del Dr. Héctor Martínez, juez octavo de primera instancia en lo penal, por encontrarse en libertad bajo fianza.

Pareciera, pues, que los logros que en beneficio de la familia del Río se obtienen son consecuencia de la presión que todos los compañeros del exterior ejercen a través de sus cartas, ya que hemos podido comprobar que a la repuesta a nuestros llamados, tan masivamente correspondidos por los solidarios de todas partes, siempre se ha registrado un pequeño progreso que tiende a detenerse cuando pasa el alud de misivas foráneas y esto nos hace pensar en la necesidad de una tercera afluencia de cartas que coaccionen al régimen actual de Venezuela, empeñado en poner de relieve su orientación democrática, a que acceda a nuestra última pretención: la obtención del pasaporte para Helios del Río. Inclusive extender la protesta en toda la prensa, sea la nuestra afín o la comercial, no importa, y mandarles a ellos todas las publicanes posibles, marcando con lápiz rojo el recuadro de las protestas.

Con el logro de esto último no queremos significar que nuestras reivindicaciones han encontrado ecos favorables, ni mucho menos. Las autoridades, a pesar de reconocer que se ha

(Pasa a la página 2)

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

34/28

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

NOTRE ENNEMI C'EST NOTRE MAITRE
La Fontaine

12 NOVEMBRE 1964
NUMERO 323
0,40 F. LE NUMERO
36e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

B.D.I.C

LE SALARIAT

ON nous a quelquefois reproché de négliger, en revendiquant des transformations sociales pour l'avenir, les questions plus terre à terre du présent. Autrement dit, nos détracteurs préfèrent une revendication à court terme plutôt qu'un plan d'action avec « visa sur l'avenir ».

Ces critiques nous ont amenés à faire, de temps à autre, quelque petite mise au point ; particulièrement en ce qui concerne les revendications pour des augmentations de salaire hiérarchisées.

Il est indéniable que la hiérarchie des salaires est une source de division des travailleurs et que toute revendication axée sur ce principe ne fait qu'accentuer la disparité du pouvoir d'achat et ne peut que nuire à tous ceux qui se trouvent au bas de l'échelle.

Dans notre édito du n° 316, intitulé « Les Techniciens », nous accrochions le grelot sur la mentalité bassement corporative de certains membres de cette « élite » et qui était axée sur les principes de la hiérarchie.

Dans l'ensemble tous nos lecteurs ont bien compris où nous voulions en venir, à quelque exception près.

Mais c'est précisément pour cette exception que nous reprenons aujourd'hui le problème du salariat.

Nous savons pertinemment que de nombreux patrons, surtout dans les milieux industriels, ont préféré se camoufler sous l'étiquette de « directeur » de ceci ou de cela. Ils ont, ainsi, en plus des bénéfices scandaleux qu'ils raflent en tant que principaux actionnaires de l'entreprise, un salaire non moins scandaleux qui, selon une étude sur les salaires dans l'industrie, le commerce et les services, publiée par l'institut national des statistiques, représente, proportionnellement, la plus grande masse des salaires.

Ces mêmes statistiques font ressortir d'autres anomalies en ce qui concerne la répartition des salaires. Par exemple, le salaire moyen de la femme reste toujours inférieur à celui de l'homme; par ailleurs, c'est dans la région parisienne que le salaire net annuel est le plus élevé. Il est de 12.876 frs. pour les hommes et 7.874 frs. pour les femmes, alors que la région économique du Limousin, par exemple, le salaire annuel moyen de l'homme n'est que de 6.875 frs. et de 4.744 frs. pour les femmes.

Cette étude statistique, tout en ne tenant pas compte des bas salaires qui sont payés aux ouvriers agricoles et aux gens de maison, démontre néanmoins, la duplicité qu'est le salariat et ne peut que renforcer notre volonté de lutte pour l'abolition de celui-ci.

Il est inadmissible que le degré d'exploitation varie selon qu'il s'agit d'un homme ou d'une femme, d'une région ou d'une autre et la vraie lutte du prolétariat doit avant tout être orientée vers la suppression du salariat ainsi que celle du profit.

Certes, tant que nous n'aurons pas abattu le système qui engendre cet état de choses, nous ne pourrons pas perdre de vue le problème du « minimum vital » (minimum qui ne doit avoir aucune commune valeur avec ce qui porte actuellement le même nom), mais cette lutte pour un pouvoir d'achat plus décent, ne doit en aucun cas devenir la pierre angulaire du syndicalisme.

Comme le disait Jules Vallès dans « L'Insurgé » en des temps où la lutte pour la vie était, et de loin, plus dure que de nos jours : « Je vais chercher à vendre huit heures de mon temps par journée, afin d'avoir, avec la sécurité du pain, la sérénité de l'esprit. »

Cette phrase résumait tout un programme qui, de nos jours encore ne demande qu'à être développé et mis en application.

A-t-on pu atteindre la sécurité matérielle de tous les travailleurs malgré le temps écoulé et les techniques acquises ?

Peut-on par ailleurs affirmer que la classe ouvrière jouit actuellement de la sérénité de l'esprit malgré la surproduction qui lui est imposée ?

Hélas ! Autant de réponses négatives parce que les « syndicats » officiels ne se sont jamais attaqués à la cause profonde : le salariat qui crée la division ouvrière et permet le profit.

L'internationale du néo-nazisme

Le nazisme n'est pas mort ; des organisations néo-nazistes se révèlent agissantes dans tous les continents, ce culte d'asservissement des peuples est en sommeil. En 1960, Karl Heintz Priester, ex-officier S.S., éditeur d'ouvrages hitlériens, avait l'intention de réunir aux fêtes de la Pentecôte, à Wiesbaden, les responsables de plus de 800 groupements de nazis, cette manifestation fut interdite.

A défaut de pouvoir organiser le rassemblement des forces néo-nazistes, Karl Heintz Priester établit un réseau avec leurs principaux responsables : Pour la France, Maurice Bardèche ; pour l'Angleterre, Mosley ; pour l'Italie, de Marsanich ; pour la Suède, Per Engeldhal ; pour l'Espagne, l'entourage de Franco ; pour l'Argentine, les amis de Péron.

Mais on ne crée pas une vaste organisation internationale sans avoir à sa disposition des ressources importantes. Dès mai 1945, à la suite d'une conférence hitlérienne tenue le 10 août 1944, à Strasbourg, des dispositions étaient prises pour transférer à l'étranger des fonds nazis, afin de permettre la résurrection du nazisme, quand l'époque l'autoriserait. Ces ressources existent, mais si les organisations néo-nazistes sont connues, les détenteurs des capitaux constituant le trésor de combat de ces organisations, ne le sont pas et leur identité est tenue jalousement secrète. Cependant, un réseau de solidarité, « Stille Hilfe », fonctionne pour venir en aide aux nazis et assurer leurs défense devant les tribunaux.

En Allemagne, les principales organisations sont : « Le Nouvel Ordre Européen », « Le Mouvement Mondial des Nationaux Socialistes », « Jeune Europe », « Les Amis du Grand Reich Allemand », « Parti du Reich Allemand ».

En Allemagne fédérale, 25 000 néo-nazis sont constitués en groupements qui éditent 52 publications, dont le tirage total est de 233.000 exemplaires.

Le journal hebdomadaire néo-nazi le plus important est le « Deutsche National-Zeitung und Soldaten-Zeintung », tirage 100.000 exemplaires, édité à Munich par le docteur Frey.

Une autre publication mensuelle pour les jeunes « Nation Europa », tirée à 10.000 exemplaires, rencontre un certain succès.

En France, Bardèche édite « Défense de l'Occident » où il précise : « La défaite de l'Allemagne en 1944 est la plus grande catastrophe des temps modernes. »

Citons, également, le groupe Luca avec les publications « Fidélité » et « La Vague », qui dirige, en plus, « Le Parti Prolétarien National-Socialiste ».

« L'Union Mondiale Nationale Socialiste » a son siège également en France, y participent : Claude Jalne, Jean Dubois, Michel Bertrand, Mlle Anne Houel.

« Le Nouvel Ordre Européen », s'intéresse aux publications : « La Bretagne réelle » et « L'Europe réelle », correspondant à Paris, André Robellet, boite postale 99.

Henri Coston, Rebatet, Xavier Vallat, s'intéressent à des publications néo-nazistes.

Tous ces groupuscules ont une activité internationale et croient que la réhabilitation du nazisme et du fascisme est une nécessité biologique. Ils trouvent asile et sécurité en Espagne, au Portugal, en Afrique du Sud, et dans les milieux racistes des Etats-Unis.

Les activistes hitlériens, criminels de guerre, collaborent aux violences des Etats en Egypte, au Congo. Ils s'infiltrent partout où leurs principes de violence trouvent un terrain favorable à la progression de leur culte.

Cette véritable internationale répartie par groupes sporadiques, extrêmement remuants et combatifs, entendent créer des gouvernements forts et capables par leur union de constituer

une force internationale dominant tous les travailleurs qui seraient réduits, plus encore que dans les temps présents, à un esclavage non déguisé.

Cette force, contre laquelle nous devons lutter, a l'avantage sur nous de disposer de fonds secrets dont on ignore l'importance. Le trésorerie des mouvements libertaires et des anarcho-syndicalistes, ne permet pas de lutter à égalité sur ce point. Mais si cette internationale néo-naziste clandestine dispose de fonds, l'Association Internationale des Travailleurs ainsi que les syndicats C.N.T., de chaque pays, ont pour eux la juste cause. Ils diffusent ouvertement leur théorie de libération de l'homme et disposent d'effectifs de travailleurs évolués et courageux, unifiés dans la préparation du combat de la révolution internationale, le seul qui pourra libérer les peuples de tous les criminels qui entendent les exploiter ignominieusement.

Nous devons donc dénoncer l'action nuisible de ces groupements néo-nazistes avant qu'ils fassent souche parmi les jeunes et enrégimentent dans leurs rangs tous les aventuriers, les oisifs, les retraités militaires, tous ceux qui entendent vivre aux dépens du peuple, en pratiquant sur lui le pouvoir de la dictature.

Notre attention doit se porter principalement sur les jeunes ; c'est un problème qui subsiste et qui subsistera encore longtemps.

Il faut réaliser quel est le sentiment qui les pousse à suivre l'enseignement de criminels qui les conduisent à la pratique de l'autorité, de l'injustice, de la violence, de tout ce qui avilit l'homme et recule la possibilité d'élévation à une civilisation plus humaine. Nous devons les arrêter sur la route glissante de l'indignité, nous devons développer en eux les principes de la fraternité, afin que nous ne les trouvions pas, devant nous, au jour de la révolution libératrice.

Soyons donc vigilants, dénonçons auprès des travailleurs la complicité d'un pouvoir qui apporte toute sa sympathie au franquisme et luttons contre le néo-nazisme en gestation.

Avec le peuple espagnol, préparons sa libération et la défaite ultime du néo-nazisme international. « Les procédés de la tyrannie sont immuables. On les retrouve partout et toujours, debout sur les mêmes assises, l'ignorance et la crédulité. » (Auguste Blanqui.)

RENE VILLARD

La voix d'Amérique

(Suite)

« Aux Etats-Unis, le problème fondamental, face à la révolution cybernétique, réside dans la carence ou l'invalidité du mécanisme général employé jusqu'à présent pour établir dans les faits le droit des populations en tant que *consommatrices*. Jusqu'à nos jours, les ressources économiques ont été distribuées sur la base des contributions apportées par chacun au processus de la production, les machines et les êtres humains entrant ensemble en concurrence — presque à pied d'égalité. En développant le système cybernétique, on peut atteindre des niveaux de production théoriquement illimités dans leur principe ; il s'agit d'un système de machines qui n'a, en lui-même, d'autres besoin en hommes qu'une petite équipe de contrôle.

Au fur et à mesure que les machines autodirectrices retirent les outils des mains du travailleur, elles absorbent une proportion croissante des ressources disponibles, tandis que les ouvriers jetés à la rue sont réduits à un état de dépendance croissante, en face des mesures administratives tendant à rétablir un minimum vital indépendant de la production, par l'assurance contre le chômage, l'assistance publique, et le paiement de subsides gouvernementaux. Mais ces allocations réussissent de moins en moins à cacher le paradoxe historique que voici : « Il est de fait qu'une proportion croissante de la population terrestre ne subsiste plus que comme des économiquement faibles, que leur ration se situe aux limites même de l'indigence ; et cela à une époque où existe en puissance, ne serait-ce qu'aux Etats-Unis, un niveau de capacité productrice en mesure de produire tout le nécessaire à la satisfaction des besoins de tous ».

L'existence de ce paradoxe demeure contestée, ou même complètement ignorée des techniciens et des économistes ; et l'on argumente qu'une partie de la main-d'œuvre inutilisée dans la production en un premier moment, peut être réabsorbée ensuite dans des conditions plus favorables, cependant que le résidu peut être mobilisé pour de grands et importants travaux d'une utilité générale. Sans doute, la cybernation augmente le potentiel d'investissement dans les parties jusque-là négligées du programme public ; et il est moins douteux encore que la cybernation rendra possible l'élimination de la misère, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Mais plus certain encore est le fait « *que le système industriel existant ne possède aucun mécanisme apte à permettre que ces potentialités soient traduites en réalités* ».

Le système industriel existant a été organisé de manière à produire, avec toute l'efficacité possible, une quantité de denrées toujours plus grande ; dans la présomption que le pouvoir d'achat serait distribué automatiquement en quantités égales à ces mêmes marchandises. Mais aujourd'hui, on reconnaît que la permanence des rapports de patron à salarié (revenu du travail) comme seul mécanisme de premier plan pour l'effective distribution de la demande — c'est-à-dire comme garantie du droit de consommer — agit en réalité comme frein principal sur la capacité quasi illimitée du système cybernétique de production.

Si l'on tient compte ensuite des obstacles, tant de fois insurmontés, que les organes législatifs et administratifs de l'Etat opposent à l'exécution des travaux publics même les plus urgents, on comprendra d'autant mieux pourquoi une distribution adéquate de l'abondance potentielle en produits et en services, ne pourra être réalisée que lorsqu'il aura été bien entendu que le problème économique d'importance majeure *n'est pas d'augmenter la production, mais de savoir comment distribuer cette abondance qui est au nombre des grands pouvoirs de la cybernation*. Il est urgent d'introduire un changement fondamental dans le mécanisme à employer pour garantir les droits des consommateurs.

Et voilà que nous nous retrouvons au point où, sous l'empire de la grande crise 1930, la « Technocraty » fit son apparition aux U. S. A., proclamant que les possibilités de la mécanisation industrielle rendaient concevable l'issue hors de la profonde misère, où la spéculation capitaliste effrénée avait plongé la société américaine ; ce mouvement se faisait fort d'assurer la vitalité des marchés intérieurs ; et cela, en mettant la population active en mesure de partager les produits de son labeur.

(A suivre)

Voir numéros anterieurs du C. S.

Propos sur la liberté

De tous temps et en tous lieux, la signification du mot LIBERTE s'est prêtée à la polémique ; faisons donc une distinction tout de suite entre la liberté abstraite et théorique et la liberté concrète, pratique, autrement dit celle qui devrait être mise en application.

Un libertaire se doit d'être réaliste et par conséquent de choisir les chemins qui conduisent le plus rapidement à l'application de notre idéal.

Parler de liberté est à la portée de tout le monde et les pires ennemis de celle-ci ne manquent aucune occasion d'en faire étalage pour servir leurs intérêts. Les dictateurs, les politiciens, tous tant qu'ils sont, avides de pouvoir et de domination, réclament la liberté, la leur, pour asservir les autres. Même les papes et autres princes des Eglises qui ne prêchent qu'obéissance et soumission, savent aussi, le cas échéant, faire vibrer la corde sensible de l'amour des peuples pour la liberté. C'est d'ailleurs au nom de la liberté et sous prétexte de la défendre que tous les prêtres du monde ont béni et bénissent encore les armées que ce soit celle d'une Allemagne hitlérienne, d'une Italie mussolinienne, d'une Espagne franquiste...

Au nom de quelle liberté parlent ces gens-là ?

Proudhon disait que la liberté politique ne pouvait exister sans liberté économique, et Bakounine dénonçait : « *L'énorme hypocrisie de dire que l'Etat, dictateur ou démocratique, donne la liberté à tous les citoyens.* » Et il ajoutait : « *L'Etat n'est autre chose que la négation de l'humanité ; la vraie liberté pour tous ne peut se réaliser que dans une société fédéraliste, égalitaire et libre.* »

Et nous pouvons en effet constater que dans la société actuelle basée sur le profit et l'inégalité économique, la liberté n'est qu'un vain mot.

Bien sûr, grâce aux progrès de la science et grâce à l'application de techniques modernes, notre mode de vie, nos possibilités matérielles sont beaucoup meilleures qu'elles ne l'étaient pour nos ancêtres, mais... l'homme ne se nourrit pas seulement de pain... Or, l'exploitation de l'homme par l'homme n'ayant pas été détruite, une minorité privilégiée peut se permettre, l'argent corrupteur aidant, d'attenter à la liberté d'autrui en toute impunité.

Nous pourrions appeler cela la liberté bourgeoise ou capitaliste. Elle consiste à vivre aux crochets de la classe ouvrière en rognant sur le pouvoir d'achat de cette dernière au maximum ; gaspiller à outrance, ne manquer aucune « fiesta » et voguer de débauche en débauche ; voilà la liberté que les exploiteurs conçoivent pour eux-mêmes et pendant ce temps le travailleur doit se contenter de la liberté d'aller travailler, et encore faut-il que ce dernier réunisse certaines conditions s'il veut avoir ce modeste privilège.

Oui, car il y a des lois qui sont faites pour les exploités par ceux qui les exploitent et comme dit le Larousse, la liberté civile est le droit de faire tout ce qui n'est pas défendu par la loi.

Avec ça, même si vous préconisez de beaux projets humanitaires, même si vous êtes animé par les meilleurs sentiments, il suffit que vous agissiez en désaccord avec une quelconque loi en vigueur et vous êtes répréhensible et risquez même d'aller en prison.

C'est la raison pour laquelle tous les libertaires, tous les anarcho-syndicalistes et enfin tous les exploités doivent s'unir dans un même élan, dans une même lutte pour en finir avec toutes les injustices et instaurer enfin la VRAIE LIBERTE pour tous dans une société idéale basée sur des principes fédéralistes et l'égalité économique. Il n'y aurait alors ni riches ni pauvres, ni maitres ni valets, mais des hommes, au sens le plus noble et le plus élevé, avec les mêmes droits et les mêmes devoirs.

Depuis sa création, l'A. I. T. poursuit cette difficile tâche d'émancipation des travailleurs ; elle y parviendra mais il faut hâter le jour par le soutien constant de tous.

H. BUIL

DE TOUT, UN PEU

A PROPOS DES JEUX OLYMPIQUES

Nous parlions, l'autre jour, des Jeux de Tokio. Voici à peu près l'opinion générale, que je traduis ici par un dialogue supposé entre l'un de mes collègues et moi-même.

C'est lui qui parle :

« Mon vieux, quoi qu'on en dise, il me semble que la France ne s'est pas trop mal comportée, et qu'il n'y a pas de quoi s'esclaffer devant l'ensemble des résultats !

— Peut-être, en effet, n'y a-t-il pas de quoi s'esclaffer, en voyant ces résultats, mais si l'on se souvient de la propagande, officielle ou non, qui a sévi dans les journaux et sur les écrans, on est en droit de se montrer déçus ! Du moins, si l'on prend tout cela au sérieux. Ce n'est pas mon cas, tu le sais, car il y a belle lurette que je sais à quoi m'en tenir au sujet du sport. Mais je pense à la déception de tant de Français, sportifs ou non, à qui l'on avait seriné que la *France ceci*, la *France cela*, et qu'on *allait voir ce qu'on allait voir !* Ils ne s'en consoleront jamais, les *pauvres*, de ne pouvoir accrocher la moindre médaille d'or au revers de leur veston ! Alors que des pays « minables », tels la Pologne, la Bulgarie, la Turquie, la Roumanie, etc., peuvent s'énorgueillir chacun d'avoir obtenu plusieurs de ces ustensiles. Vraiment, chez nous, il en est du sport comme de tout le reste !

— Tout le reste ? Alors, tu trouves que tout va mal en France ? Pourtant, nous sommes en pleine expansion, tout le monde travaille, la monnaie est saine, et jamais cela n'a si bien marché. Malheureusement, pour beaucoup de choses, il y a du retard à rattraper, un retard de plusieurs décades, et cela ne se fait pas en un jour !

— Parbleu, c'est bien là une vérité évidente, quoique je te trouve bien modeste. Dans certains domaines, ce n'est pas de décades qu'il faudrait parler, mais bien de siècles ! Mais, une deuxième vérité non moins évidente, s'oppose à la première : ce retard, constaté depuis aussi plusieurs décades, on ne se presse guère de le rattraper, quoique nous ayons apparemment tout ce qu'il faut pour cela. D'ailleurs, voici quelques exemples : nous avons beaucoup de voitures (et l'on ne manque pas de nous le dire à chaque occasion), mais nous n'avons pas (ou si peu) de routes à la mesure du nombre et de la vitesse de ces voitures. Nous vivons encore, dans ce domaine, avec l'illusion que jadis, au temps des diligences, notre réseau routier était le meilleur d'Europe !

Nous nous targuons d'avoir un nombre d'habitants bien plus élevé que ce qu'il était au siècle dernier, mais nous n'avons pas assez de logements décents pour ces habitants.

Nous avons une belle jeunesse, avide de s'instruire et de se développer, mais nous n'avons ni assez d'écoles, ni assez de maitres pour cela. Et si, pour cette même jeunesse, nous avons trop de bistrots, nous n'avons ni assez de stades ou de piscines, ni assez de matériel et de moniteurs sportifs. Nous avons aussi des vieux, beaucoup de vieux, qui, malheureusement, doivent se contenter d'une aumône, afin de ne pas crever de faim ou d'ennui !

— Bon, bon, fais-moi grâce du reste, que je connais aussi bien que toi. Au reste, cette énumération ne m'impressionne nullement, car, au fond, c'est seulement d'argent dont nous manquons, et je suis certain que, petit à petit, tout se fera si...

— Comment, nous manquons d'argent ! Mais nous sommes en pleine expansion, tu l'as dit, nous sommes un pays riche, un pays qui produit beaucoup, un pays dont les habitants sont parmi ceux qui payent le plus d'impôts, un pays qui donne, qui distribue, qui investit, qui prête, etc. Tu ne manques pas du culot, il me semble, camarade !

— Toi, je te vois venir ! Tu vas encore me parler des dépenses somptuaires de l'Etat, des subventions aux écoles libres, de l'aide aux satrapes couronnés, sans oublier la force de frappe !

— Eh oui ! J'allais te parler de tout cela, mais j'y renonce, tellement je suis convaincu que ça ne servirait à rien. Tu ne comprends pas ou plutôt tu ne veux pas comprendre. Tu crois, et cela te suffit. Tu crois, comme tant d'autres, que l'Etat est aux mains d'hommes forts, raisonnables, intelligents, et au-dessus de tous soupçons pour ce qui concerne l'intégrité, la largeur d'esprit et l'amour de la justice. En cela, tu te trompes lourdement, car cela n'a jamais existé. Il est arrivé, et cela arrivera certainement encore, que de pareils individus en arrivent, grâce parfois à un concours de circonstances indépendant de leur volonté, en arrivent, dis-je, à se trouver à la tête de l'Etat, maitres du pouvoir. Qu'arrive-t-il, immanquablement, à ce moment-là ? Tout simplement que ces hommes forts, intègres et raisonnables deviennent tout à coup des hommes faibles, corrompus et ambitieux dont la plus importante occupation consiste essentiellement à faire joujou avec le pouvoir. Et c'est bien le diable si, de cette cohorte de nouveaux promus, l'un d'eux ne se détache pas brutalement afin de s'ériger en dictateur dument estampillé et plébiscité.

Le Pouvoir corrompt, c'est un fait, comme le disait déjà Louise Michel, et avec elle, tous les esprits libres, et ce n'est pas aujourd'hui que l'on pourrait dire le contraire !

— Mais enfin, de quoi te plains-tu ? Tu travailles, tu gagnes ta vie, tu as un logement, tu es libre ! Que veux-tu de plus ?

— Hé ! là ! Minute, petit ! D'abord, je ne travaille pas, mais j'ai travaillé pendant plus d'un demi-siècle, et quand je dis travailler, c'est bien travailler. J'ai œuvré de mes mains et de mon cerveau, j'ai produit, j'ai participé au bien-être général, en foi de quoi l'on m'octroie une misérable aumône que l'on décore du nom de retraite. J'ai un taudis, comme logement, et je suis tout juste libre de mes pensées ! Et encore, dois-je plutôt les exprimer à voix basse. Et nous sommes des millions dans le même cas. Alors ?

— Evidemment, tout le monde n'a pas la chance...

— Ce n'est pas une question de chance, idiot, c'est une question d'organisation et de répartition.

— Mais nous sommes loin, je crois des Jeux Olympiques !

— Oui, mais nous y revoilà. Ecoute-moi bien : Du point de vue « sports », nous sommes un pays sous-développé, et l'on vient de nous en administrer la preuve. Mais nous le sommes aussi, sous-développés à bien d'autres points de vue. A tel point que, sincèrement, nous ne pouvons plus nous targuer d'une réelle supériorité que dans deux domaines : la pétanque et la cuisine. Ni l'une ni l'autre ne m'apparaissent aptes à fabriquer des athlètes capables de triompher sur les stades. Surtout cette cuisine, dont nous sommes si fiers, qui flattant le palais et affinant le goût, alourdit l'estomac et fatigue énormément le foie et l'intestin. Et, en définitive, à partir de gosses bourrés de sucreries et de viandes, engendre des hommes de quarante ans déjà ventrus et essoufflés par le moindre effort. De tout cela, si tu veux, nous en reparlerons une autre fois. Salut, camarade !

BLANQUET

Le cas «K» à Moscou

Nous ne voulons pas consacrer à la « liquidation » de Khrouchtchev plus de place qu'elle n'en mérite à nos yeux. Pour nous, cette nouvelle qui a suscité, semble-t-il, une « vive émotion » dans tous les milieux, n'est qu'un banal règlement de comptes au sein de la maffia des oppresseurs comme il s'en produit, de temps à autres, chez les gangsters.

Cette affaire nous remet seulement en mémoire, si besoin il en était, la structure dictatoriale et les méthodes grossières du communisme autoritaire. Car si les nouveaux maitres du Kremlin accusent leur ancien chef de s'être laissé aller au « culte de la personnalité », n'est-ce pas encore sacrifier à ce culte que d'accumuler injures et calomnies copieusement déversées sur la tête du dictateur déchu ? Comme le capitalisme, le bolchevisme est un nœud de contradictions.

Il ne semble pas utile d'énumérer à nouveau ces contradictions. Rappelons cependant que Marx, puis Lénine, sont partis du principe que l'Etat meurt dès que la socialisation des moyens de production est opérée, la classe d'exploiteurs étant alors supprimée. Seulement, pour permettre le dépérissement de l'Etat si bien prophétisé, il eût fallu accorder aux Soviets, c'est-à-dire au syndicalisme révolutionnaire, ce qui lui revenait de droit : l'organisation de la production et de la consommation. Au lieu de cela tous les pouvoirs se sont trouvés à nouveau concentrés aux mains de quelques politiciens qui, sous le nom de « dictature du prolétariat », ont exercé leur hégémonie avec l'aide de l'armée et de la police secrète.

Aussi était-il inévitable qu'on en vienne à la grande contradiction actuelle, qui devrait ouvrir les yeux

des travailleurs englués dans les filets bolchevistes : ou bien le bolchevisme a réalisé la société socialiste sans classes (il a eu un demi-siècle pour le faire) et le maintien d'un formidable appareil de répression ne se justifie plus ; ou bien il ne l'a pas réalisée et la preuve est faite alors que la doctrine marxiste est erronée.

Il n'est besoin que de laisser d'eux-mêmes les faits parler pour se rendre compte que le communisme autoritaire n'est qu'une forme nouvelle de l'exploitation de l'homme par l'homme et qu'il se voit obligé, pour tenter de se justifier, d'invoquer une future et hypothétique société idéale. Mais ce mensonge ne saurait tromper longtemps encore les travailleurs qui doivent exiger, dès à présent, leur émancipation. Car, comme l'a écrit Ernestan, « Si le socialisme est un éternel devenir, ses moyens sont sa fin ».

SEVY

Activités de nos Unions Régionales

La 36me U. R. tiendra une assemblée générale extraordinaire le 15 novembre prochain à 15 h., au siège C. N. T. de l'U. L. de Narbonne (Bourse du Travail).

Le secrétaire confédéral étant de passage à Narbonne pour cette date, une prise de contact, à caractère informatif, aura lieu le même jour à 10 h. dans le même local.

Nous rappelons que chaque membre de la C. N. T. étant considéré comme un militant, tous les présents pourront intervenir dans les débats sans aucun caractère restrictif.

Nous espérons donc que les U. L. de Toulouse et de Perpignan y seront largement représentées.

ANTENA

NUEVO MILAGRO
DE LA FATIMA

OPORTO.—A consecuencia de un accidente de automóvil ha perdido la vida doña Filomena Cotta Cavallas, vecina de Pontevedra, que con sus hijos se dirigía al santuario de Nuestra Señora de Fátima. El accidente ha ocurrido cerca de Viana do Castelo y sus cuatro acompañantes, una hija con su marido y un hijo acompañado de su esposa, que han sufrido heridas diversas, están hospitalizados en esta ciudad.

LA GUERRITA

GERONA.—Al estrellarse un turismo contra un camión de 15 toneladas, que desde hacia dos días se hallaba aparcado, por avería sin ninguna clase de señalización, dejó de existir el teniente coronel jefe de la 131 Comandancia de la Guardia Civil de Gerona, don Antonio Alvarez Castillo, y resultaron heridos los otros dos ocupantes del coche, el teniente ayudante don Fernando Rodríguez y el conductor del vehículo, don Florentino Pérez.

NO QUEDARA NI UNO

CADIZ.—Falleció tristemente el comandante general de la Plaza de Ceuta y general de División, Fernando Oca González. Durante la guerra fue jefe del Tercio de Requetés de N. S. de la Merced.

LA ULTIMA PAGA

BARCELONA.—Eusebio Acosta resultó muerto y Luis Collado Pujol gravemente herido a consecuencia de un accidente de trabajo registrado en la empresa «Foret».

MALAS NOTICIAS
DEL PRESIDENTE

BURGOS. — José Manuel Martín Liébana, secretario general de la Cámara de la Propiedad Urbana burgalesa, ha muerto en accidente de automóvil cuando en unión de su esposa y de su hija se dirigía a Miranda de Ebro.

Al llegar cerca de Santa María de Rivarredonda, sin que se conozcan las causas, el coche en que viajaban chocó contra un camión que, al parecer, adelantó al vehículo del señor Martín, golpeándole por la parte izquierda.

Los heridos fueron llevados rápidamente a Burgos, donde el señor Martín Liébana falleció. Su esposa sufre heridas graves, y leves su hija.

LA RENTA DEL MINERO

PALENCIA.—Explosión en una mina carbonera. Cuatro muertos. El rescate de los cadáveres ha costado penosos trabajos.

LA CANDIDEZ
LO HA PERDIDO

CARACAS. — José Penido Iglesias, español republicano, nacionalizado venezolano, de 70 años de edad, fue detenido por las autoridades españolas al llegar a Vigo el 17 de octubre.

Penido Iglesias estaba radicado en Venezuela desde hacia unos 17 años. Era dirigente de la Confederación Nacional del Trabajo de España en los tiempos de la guerra civil y actuó clandestinamente en Asturias hasta 1949, año en que pudo escapar a Francia. En Venezuela trabajaba como jefe de publicidad de los laboratorios Hoechts Remedia. Fue jubilado recientemente.

Penido Iglesias se proponía visitar a sus nietos en Madrid y hace unos seis meses solicitó y obtuvo la visa del Consulado español en Caracas. Esta visa le fue prorrogada más tarde y, en los primeros días de octubre se trasladó a su patria de origen.

La detención de Penido Iglesias ha causado sorpresa en los círculos republicanos de Caracas. Su único «crimen» es seguramente el de haber sido un luchador antifranquista. No existe contra él otra acusación.

Penido Iglesias, de 70 años de edad, es hoy un ciudadano venezolano. Su seguridad y su vida corren peligro en manos de la policía franquista. Esperamos que las autoridades venezolanas inicien alguna gestión en favor de este compatriota que, por lo visto, creyó en los «25 años de paz» del régimen franquista.

EL COMERCIO CON LA
CHINA COMUNISTA

MADRID (OPE). — «Información Económica Española» indica que la sociedad RYACE puede informar a las empresas interesadas con el comercio con los países afro-asiáticos sobre las posibilidades comerciales. Se cita el caso de que «Hong Kong Taylors» de Madrid ofrece vestidos comprados sobre muestra y expedidos directamente desde Hong Kong. El precio es de 37 dólares. Los almacenes SEPU de Madrid afirman que las camisas confeccionadas en aquella lejana ciudad son más baratas que las españolas.

«El Economista» completa la noticia diciendo que en Madrid se consultan ya catálogos de firmas establecidas en la China Continenal ofreciendo productos de su fabricación.

DINERO AL FOSO

BILBAO. — Los técnicos han dictaminado que debe derruirse una gran parte de la anteiglesia de Gallarta (Vizcaya) por estar socavado el suelo por galerías mineras. El presupuesto total de la reconstrucción rebasa los 248 millones de pesetas.

TRES AÑOS Y MEDIO
DE CARCEL PARA UN
SOLIDARIO VASCO

BILBAO (OPE).—De Madrid nos llega la noticia de que el Tribunal de Orden Público ha condenado al solidario José María Rodríguez Manzano a tres años y seis meses de cárcel y 10.000 pesetas de multa.

A MI QUERIDO AMIGO JOSE MARIA PUYOL

Enterrado en Hyères, Var (Francia), el 15 septiembre 1964.

NADA queda, dijo el gran poeta Antonio Machado. Difícilmente podré olvidarte yo, querido amigo Puyol, ya que te llevaste contigo un pesar que yo tenía la intención de aliviarte. Te lo prodigué por otro que originaste tú. En mí estaba la intención de la excusa, pero te fuistes antes que yo esperaba, y hoy queda en mí ese pesar que me es como una losa de plomo por no haberlo hecho, y mi consuelo es la dedicatoria que te envío: «El tiempo rompe el hierro y gasta los marfiles» — «Socava el alto muro, la piedra agujerea, — apaga la mejilla y abrasa la hoja verde». Nada queda. Ese es mi consuelo.

Yo sé que has tenido difíciles momentos en tus últimos días, no porque te faltara algo de lo que llamamos cosa, sino porque estaba ausente lo que más apreciabas, tu querida hermana, cuya paciencia, bondad y afecto te eran necesarias en esos precisos días. Eras un exiliado y no estaba ella, qué amargura. Y tú por no querer perder esa noble categoría de hombre, que no se plega, y preferistes morir en el exilio acompañando así a cuántos y cuántos más que como tú han querido morir en hombres, alejados también de aquellos afectos, bondades y paciencias que en esos difíciles momentos a nuestras edades necesitamos. Esa es nuestra mayor tragedia de exiliados; el cáliz de amargura del destierro en los momentos en que la buena samaritana debiera aplacar nuestra gran sed de afecto, de generosidad e indulgencia. No estaba, como no están las otras para los otros.

Sé que tu temperamento difícil no hacía fácil, y menos en los últimos días, tu acercamiento, y me figuro también (perdóname), que era yo a una de las pocas personas que miraras con cierta confianza; por eso el pesar es grande en mí, ya que me parece haberte acercado un poco de hielo a tu lecho ya bastante frío. Perdóname, querido Puyol, me dejé arrebatar, como buen castellano, por ese sentimiento que nos era común, ya que desde la infancia lo mamamos, y creí, y lo creo aún, que como deber, te lo tenía que haber dicho. Las últimas líneas de tu última carta eran, después de algo que no quise comprender, «estoy muy enfermo» y me disponía a escribirte para calmar mi pesar hacia ti cuando me ha llegado la triste noticia: «Votre ami, monsieur Puyol Albéniz, est mort le 24 de ce mois à Beau Séjour...», y me lo dice madame Châtelet, como me lo repite el amigo Ferrer en el mismo correo de ese día fatal. Perdóname, amigo Puyol, por no haber llegado a tiempo.

Ahora, ya no leeremos tus crónicas tan españolas, tan castellanas, que eran, a la vez, verdaderas lecciones de nuestro léxico materno. Sabías, con maestría inigualable, plasmar en breves frases y sentencias selectas, imágenes tan vivas en color y forma que quedarán para los estudiosos como obras maestras de nuestro arte literario. Pueda ser sea Goya tu hermano espiritual, éste con el pincel y tú con la pluma. Los dos habéis inmortalizado con muy mesurados rasgos, toda nuestra alma. Eso difícilmente lo borrará el tiempo, ya que quien quiera saber pintar o escribir, tendrá que recurrir a vuestra quintaesencia.

Buen cervantino, nos paseabas por los lugares y tiempos de nuestra España, la nuestra, la del amojamado Don Quijote, como tú y yo; y si tú no tenías como lanza más que tu pluma, para enderezar entuertos, bien la empleaste, y aquellos que te hemos leído con agrado y pasión, nos hemos enriquecido en espíritu y combatividad, como lo hicimos con tu buen amigo Alaiz, quien te tenía en mucha estima. Que aquellos que te conocieron no vean en ti rigor personal, ya pasado, y que comprendan que en tus andares por nuestra España tan picaresca y tan desvergonzada, no podía crear más que espíritus escépticos como el tuyo. Pueda ser haya sido por eso, acompañado de Cervantes (también lo era éste, de ahí su Quijote), que tú hayas venido a nuestro montón de hombres escépticos, sin leyes y enristrados contra todos los entuertos que nuestra España sufre. Por eso eras exiliado, y por eso en tus últimos momentos, ausente de ti toda afección, te volvistes hacia tu querida hermana y te hundistes en su seno y terminastes envuelto en su amor maternal como lo hizo Don Quijano Alonso.

Fraternalmente tuyo,

M. PUENTE

INFORMATION REGIONALE

La 2e Union Régionale terminara ses travaux du Congrès annuel le dimanche 15 novembre 1964, 24, rue Ste-Marthe, Paris. Ouvertures des débats, 10 h. précises.

DONATIVOS
PRO ANCIANOS E INVALIDOS

Ivry: Familia Royo, 20 F.; Pantin: Francisco Galán, 5; Nadal, 0,90; Paris: Manent, 10; Criach, 5; Gual, 5; Francisco Cobo, 10. La Charité: Herrera, 10; Peincede, 10; Peyrère (Ain), Jaime Padros, 10; Villeurbanne, Una Charra, 15; Roanne, Antonio López, 10; Eltrot Lakes, Canadá, Fajardo, 42,73; Cambs-la-Ville (F. L.): H. Martínez, 5; Terrasa, 5; Olivares, 5; Casals, 10; Juan y Juana, 10.

Total, 188,63 F.

AFIRMACION

EN el número de «LE COMBAT» de París, perteneciente al 28 de julio, del presente año, he leído atentamente el dictamen de una reunión tenida en París por los compañeros de aquella Federación.

El objeto de dicha reunión había sido el tratar del mejoramiento de nuestras publicaciones, muy especialmente de la revista «Umbral». Confieso que tal acuerdo y según mi manera de pensar, no podía estar más acertado, debido ello que el que tiene celo y vela por las publicaciones nuestras, demuesra inetrés también en elevar y hacer extensa nuestra labor de cultura y de ensanche.

En unos de los acuerdos de esos compañeros, que yo considero acertadísimos, estaba incluido el mejoramiento de la revista «Umbral», y los proponentes de la proposición han mencionado el conseguir para la revista, las colaboraciones de Jan Rostand, Josué de Castro, Bertran Russell y también la colaboración del jurista Jiménez de Asúa.

Si mi memoria no es en este momento infiel, Jean Rostand ha colaborado ya alguna vez en «Umbral», o en el Suplemento. En cuanto a los otros tres respetables y cultos hombres de letras, si allí se ven capaces de conseguir tan dignas colaboraciones, sería muy digno de encomio, pero en cambio a la del excelente jurista Jiménez de Asúa, si hemos de avaloarla por tal mérito, confieso que los compañeros de tan digna proposición debieran de haberse enterado, primero, quiénes son los hombres que colaboran en «Umbral». Yo no creo que en la actualidad tengamos ninguna publicación que cuente con un elenco más selecto del que tiene «Umbral», y si los compañeros de esa digna proposición me lo permiten, voy yo, tomándome esta libertad, a señalarles, sucintamente, con cuantos licenciados y juristas cuenta «Umbral» en sus páginas, que son sus colaboradores asiduos todos ellos.

Licenciado Josermo Murillo Vacareza, abogado, allá en Bolivia; licenciado Humberto Guzmán Arce, abogado en Bolivia también; licenciado en Bolivia también; licenciado y director de la Universidad Autónoma de México, señor Lucio Mendieta y Núñez; licenciado Manuel Rivacoba y Rivacoba, residente en la Argentina.

¿Tenemos o no tenemos compañeros de la posición abogados colaborando con nosotros? Advirtiendo que todos ellos, si no se denominan ácratas, colaboran muy fielmente por la libertad, y todos ellos han tenido a su cargo defensas muy justicieras del proletariado.

Hay en la nómina de colaboradores de la revista «Umbral», infinidad de hombres que no son licenciados, pero sí altos profesores, de muchas de las ramas de la Ciencia, y entre otros está el catedrático de la Universidad de San Marcos, Perú, José Uriel García. Sin dejar en olvido a una gran hilera de periodistas que admiran la revista «Umbral», y sus páginas lo han demostrado. El proverbio lo dice: «Hechos, hechos, son los que cuentan ,ya que las palabras las lleva el viento.»

En manera alguna, estimados compañeros de la reunión mencionada, deseo poner un reparo a vuestra sana proposición, sino simplemente que viviendo cerca del director de la mencionada publicación, sería lo más lógico un cambio de impresiones con el mismo, y saber a cierta ciencia qué hombres colaboran con nosotros (1). Ahora, que repito que como se dice en lengua vernácula por mucho pan nunca es mal año. Y hagamos de nuestras publicaciones algo muy digno de ser leído.

El que en nuestras publicaciones se inserten trabajos de hombres que piensen distintamente de nosotros, esto en ninguna manera quiere decir que hemos de ir a remolque de ellos, sino que ellos han de acercarse a nosotros, y todos juntos hacer una labor intensa. Hombres de ciencia y de jurisprudencia han colaborado a nuestro lado en España. Ahora, nos hemos quedado sin ellos, por una u otra causa. El anarquismo no ha de ser un coto cerrado; ha de abrirse como una corola al viento, para todos los que deseen empujar la libertad, y no para buscar un cargo enchufarse, y desde lo alto cimbrar sobre nuestras costillas el látigo de la imposición.

Yo ratifico, pues, vuestros deseos, compañeros de la mencionada reunión, y sólo advierto que no estamos solos, y que lo que hace falta es empuje y sinceridad en nuestros medios, y enterrar para siempre el odio, y el rencor al compañero.

Cordialmente,

R. LONE

Stenbenville, Ohio.

(1) El tal director lo tiene dicho y redicho. (N.D.R.)

Centenario proletario:

(Continuación)

La posición de Bakunin, defendiendo la abolición de la herencia, estaba resumida en una de las dos resoluciones que se presentaron a votación:

«*Derecho de Herencia:* Considerando que el derecho de herencia, que es un elemento esencial de la propiedad individual, ha contribuido poderosamente a alienar la propiedad territorial y la riqueza en provecho de unos pocos y en detrimento del mayor número, y que, en consecuencia, es uno de los más grandes obstáculos para la entrada de la tierra en la propiedad colectiva;

«Considerando que el derecho de herencia, por restringida que sea su acción, impide absolutamente a la sociedad la adquisición de los medios para su desenvolvimiento moral y material, y constituye un privilegio que, aunque de más o menos importancia de hecho, no destruye por eso la iniquidad en el derecho, convirtiéndose en una amenaza constante al derecho social;

«Considerando que el Congreso se ha pronunciado por la propiedad colectiva y que una declaración tal sería ilógica si no viniese corroborada por la que sigue:

«El Congreso reconoce que el derecho de herencia debe ser completa y radicalmente abolido, y que esta abolición es una de las condiciones indispensables a la libertad del trabajo.»

En favor de esta resolución votaron 32 delegados, 23 votaron en contra (incluídos los libertarios proudhonianos con Tolain al frente) y 13 delegaciones se abstuvieron de votar.

La otra resolución, presentada por Eccarius en nombre del Consejo General, señalaba que «la ley de herencia no era la *causa* sino el el efecto, la consecuencia jurídica de la organización económica de la sociedad actual...». Para medio satisfacer a las delegaciones partidarias de la abolición de la herencia se transigía mediante paliativos tales como el recargo de impuestos sobre las herencias, y la limitación de las sucesiones testamentarias, pero esta moción fue ampliamente derrotada por 37 votos contra 19, con seis abstenciones y 13 ausencias. Precisamente porque las delegaciones empezaban a retirarse no se logró la mayoría necesaria y ninguna de las resoluciones fue aceptada.

Empero, quedó bien patente que Marx había sufrido una de las peores derrotas de todos sus tiempos. Los temores de Marx (54), exteriorizados en carta del 27 de Julio de 1869 dirigida a Engels («Este ruso, está claro, quiere convertirse en el dictador del movimiento europeo. Que ande con cuidado sino será excomulgado oficialmente») y que éste corrobora («El gordo Bakunin está detrás de todo, esto es evidente. Si este maldito ruso piensa realmente, con sus intrigas, ponerse a la cabeza del movimiento obrero, debemos evitar que pueda hacer daño») se confirma (55). La influencia de Bakunin en el Congreso de Basilea ofuscó la del Consejo General. Marx había calculado mal sus efectivos y lo confiesa en el «Confidentielle Mittheiling» del 29 de marzo de 1870 donde señala que el Consejo General había dispuesto la inserción en el orden del día del Congreso, del tema sobre la herencia «para poder asestar a Bakunin un golpe decisivo». Después de los resultados, Eccarius no pudo contener una expresión que el propio Bakunin oyera: «Marx quedará muy descontento».

Empero y a pesar de esta palmaria victoria, Bakunin llevó a cabo una maniobra en el curso de las sesiones del Congreso, que la convirtieron en una victoria a lo Pirro y me refiero concretamente al empeño que volcó para revestir al Consejo General de un máximo de poderes en aras a contrarrestar a la sección ginebrina que se oponía a la presencia de los miembros de la disuelta Alianza en el seno de la federación Romanda. (56).

«No era el Consejo General sino los relojeros de Ginebra lo que le parecía (a Bakunin) el enemigo; y éste era, en consecuencia, su objetivo, independientemente de las diferencias que pudieran haber en algunas cuestiones particulares: fortalecer la autoridad del Consejo General. La ambición de Bakunin en aquel momento era capturar al Consejo General, no destrozarlo. Las denuncias que sobre su despotismo hiciera forman parte de un período posterior de la historia» (57).

Anteriormente hemos señalado que la Internacional quizás habría tenido más longevidad sin el impacto de estos mastodontes de la sociología del siglo XIX. Estas luchas intestinas en aras a lograr el dominio de la Asociación tienden a corroborar estas afirmaciones. Fribourg en su obra ya citada «L'Association Internationale des Travailleurs» pareciera coincidir en este aspecto también: «Era evidente para todos que Carlos Marx, el comunista alemán, Bakunin, el bárbaro ruso, y Blanqui, el autoritario, formaban un triunvirato omnipotente, resultando que la Internacional de los fundadores franceses estaba muerta y bien muerta.»

Las ambiciones de Bakunin según el parecer de E. H. Carr, tendían a realizarse pero Marx, antes de ceder la capitanía prefirió hundir el barco en La Haya.

Otro tema debatido y acordado en Basilea fue el de las Cajas de Resistencia, de acuerdo con el cual «Todos los trabajadores deben ocuparse actualmente en crear cajas de resistencia en los diferentes cuerpos de oficios, hasta llegar a la formación de asociaciones nacionales de dichos cuerpos. Esas federaciones serían las encargadas de reunir todos los datos interesantes a su industria respectiva, de indicar los medios a adoptar en común, de regularizar las huelgas y de trabajar activamente para salir triunfantes en ellas, mientras se labora para que el asalariado sea reemplazado por la federación de productores libres.»

El Congreso también creyó conveniente abolir el cargo de presidente en todas las secciones «porque no era digno de una asociación obrera mantener en sus filas un tal principio autoritario menoscabando los principios de una organización democrática.»

Como indica Lao Tsé, «El Punto culminante señala la decadencia». Según Edouard Dolleans el descenso de la A. I. T. lo origina la guerra: «La guerra, he aquí la causa de la caída de la Internacional» y otra causa, añade: «el conflicto, provocador de las escisiones en el seno de la Internacional, entre las ideologías que se encarnizan para hacer triunfar sus concepciones egoístas y prefieren destrozar por sus propias manos a la Internacional antes que renunciar a la victoria de su personalidad.» (58).

Bakunin les hecha la culpa a los alemanes, «Así fue como comenzó la escisión en la Internacional cuya causa fueron y son los alemanes. Se atrevieron a proponer a una sociedad, preeminentemente internacional, quisieron imponerlo hasta por la fuerza, su programa estrechamente burgués, político-nacional, exclusivamente alemán, pangermánico.» (59).

La guerra de 1870 entre Napoleón III y Bismarck fue catastrófica para los ideales internacionalistas. En Francia, previamente al conflicto, la represión napoleónica contra los internacionalistas no cesaba, desmembrando las secciones, que tenían que vivir en plena clandestinidad. Los mejores internacionalistas como Varlin, dieron su vida en la Comuna de París, unos en las barricadas y otros víctimas de la furia desencadenada por Thiers.

Marx, en cambio, veía en la guerra un motivo de júbilo: «Los franceses necesitan unas azotainas. Si los prusianos salen victoriosos, la centralización del poder del Estado será útil a la concentración de la clase obrera alemana. La preponderancia alemana, además, transportará el centro de gravedad del movimiento obrero europeo de Francia a Alemania; y basta comparar solamente el movimiento en ambos países desde 1866 hasta ahora, para ver que la clase obrera alemana es superior a la francesa, tanto bajo el punto de vista teórico como en el

La España errante

(Viene de la página 4.)

ses del globo, que podemos asegurar, como lo hacía Don Quijote, que «medimos la tierra toda con nuestros mismos pies».

—Pero... —mi amigo sonrió al hablar— la victoria de Franco es un hecho innegable. Y hay que rendirse ante los hechos.

—Como dijo Don Quijote —repliqué yo—: «Bien se parece, Sancho, que eres villano y de aquellos que dicen: ¡viva quien vence!»

—Te agrade o no —insistió mi amigo—, Franco llegó al poder, y en él permanece desde hace 25 años.

—Sí —admití yo—, pero caerá. Escucha a Don Quijote: «De los que comenzaron grandes y acabaron en punta hay millares de ejemplos. Porque todos los Faraones y Tolomeos de Egipto, los Césares de Roma, con toda la caterva de infinitos príncipes, monarcas, señores... han acabado en punta y en nonada, así ellos como los que les dieron principio». Lo que quiere decir que a los nombres de Hitler, Mussolini, Perón, Batista, Pérez Jiménez... pronto hará compañía el de Franco.

—Yo acabo de regresar de España —dijo mi amigo— y te aseguro que al pueblo los únicos problemas que le preocupan son la comida, los toros y el fútbol...

—Tú vistes al pueblo dormido —le interrumpí—, pero no a los líderes. Estos se hallan vigilantes, esperando que la hora suene. Don Quijote advirtió: «Duerme el criado, y está velando el señor, pensando cómo le ha de sustentar, mejorar y hacer mercedes.»

—El franquismo es ya historia —afirmó Sancho —y todo intento de barrerlo de la historia ha de resultar imposible.

—«Como no estás experimentado en las cosas del mundo, Sancho, todas las cosas que tienen algo de dificultad te parecen imposibles». Estas son —le aclaré— también palabras textuales de Don Quijote.

—Muchos otros vivieron engañados con estas ilusiones —me recordó mi amigo— y murieron en el destierro, sin ver realizado su sueño. Quizás tú seas uno más...

—Si ello sucediera, al menos podrán decir de mí lo que Don Quijote para sí esperaba: «... del cual se dirá que si no acabó grandes cosas, murió por acometellas.»

—¿Y tú crees —preguntó mi amigo— que el sacrificio estéril de tantas vidas desarraigadas, tantas familias deshechas, tanta energía perdida, habrá merecido la pena?

—El sacrificio de los hombres por una causa —fue mi respuesta final— nunca resulta estéril. Es, por el contrario, la semilla del triunfo y el triunfo será nuestro, porque así lo vaticinó Don Quijote: «Todas estas borrascas que nos suceden, son señales de que presto ha de serenar el tiempo y han de sucedernos bien las cosas; porque no es posible que el mal ni el bien sean durables, y de aquí se sigue que, ya cerca.»

José Giménez G. Heras

(De «Novedades», de Méjico D. F.)

(ROMAN) **par René VILLARD**

Le pain noir

(SUITE)

— Mai oui, père; mais oui. Allez vous reposer.

— De la merde. J'irai me reposer quand je voudrai. C'est pas vous qui faites la loi ici, c'est moi ! Vous... vous... vous êtes l'étrangère, pas plus ! Mon fils, vous en avez fait une couille molle, qui vous obéit au doigt et à l'œil. Voilà ce que vous en avez fait, malheur ! Mon fils, qu'est-ce qu'il ramène ?... Trente kilos en une nuit... malheur ! J'en ramenais quatre fois plus, j'étais le plus gros fournisseur aux Cordeliers... Des fainéants que vous êtes, tous les deux, des fainéants. Vous avez peur de marner la nuit, vous avez peur du Rhône. C'est plus facile de louer des chambres de passe... Salope !

— Taisez-vous, père !

— De la merde !... Je me tairai quand je voudrai.

— Et moi je vous dis que vous allez vous taire ! Et tout de suite encore ! — qu'elle a dit, sec, la patronne —. Puis, sur un ton plus bas : Taisez-vous, croyez-moi, c'est votre intérêt... sinon, je raconterai certaine disparition d'un garde-pêche. Vous tenez à finir vos jours en prison ?

— Salope ! qu'il a fait, le vieux.

On a entendu une porte claquer, puis un pas pesant monter un escalier. Elle l'avait cloué, le vieux, la patronne. Tous les deux, le Lucien et moi, on s'est regardé. Alors, on a remué les verres sur le comptoir, on a parlé fort. Le Lucien a fait : La maison !

— Voilà ! — a répondu une voix, celle de la patronne —. Je vous ai fait attendre ? — qu'elle a dit, quand elle fut derrière son comptoir.

— Non, pas du tout, nous arrivons — a répondu tout naturellement Lucien —. Donnez-nous à boire.

Après on est repartis, quand nous fûmes éloignés, le Lucien m'a regardé.

— Alors ? qu'il a fait.

— Alors, c'est marrant. Ce sont les barques et les filets que je voudrais bien voir.

— On les trouvera bien, va. C'est pas près de l'auberge, sûrement. Il faut donc longer le Rhône, sans doute vers le bout des taillis.

On est repassé près de la Lise, du Roland, et de la bande, ils ronflaient tous comme des bienheureux. Dans l'herbe foulée, il y avait trace d'un sentier, après les taillis, nous débouchâmes sur une petite clairière, puis, un nouveau bouquet d'arbres assez épais, et, enfin, un petit emplacement dénudé, entouré de futaies; il y avait là un hangar, devant une pente douce qui descendait jusqu'au Rhône. Attachées par des chaînes, deux barques étaient amarrées, à l'intérieur de ces embarcations, il y avait deux cases, deux viviers cadenassés... Nous fîmes le tour du baraquement qui était bien clos. Alors, le Lucien sortit un couteau solide de sa poche et s'approcha de la porte...

— T'es dingue, lui dis-je.

— Laisse faire, ils s'apercevront de rien.

De longues minutes, il manœuvra, fit des pesées sur les panneaux, travailla le pène de la serrure; enfin, il put obtenir l'espace nécessaire à l'ouverture, en forçant un peu. Nous pénétrâmes à l'intérieur, il y avait plusieurs gros paniers d'osier, destinés, sans nul doute, au transport du poisson; tout autour des parois, il y avait des fils de fer tendus, sur lesquels séchaient des filets, filets dont la longueur était impressionnante et les mailles certainement pas réglementaires. Dans un coin, il y avait deux accumulateurs, puis, plus loin, un phare monté sur un pivot.

— Voilà — a dit Lucien —. On en sait assez, tirons-nous, maintenant. Il a bien refermé la porte; on est revenus près de la bande, on s'est couchés dans l'herbe, puis on a bavardé d'autres choses; c'était pas la peine de causer de ce qu'on venait d'apprendre, tous les deux on se comprenait. Ils ont fini par se réveiller tous, grâce à la Lise qui a rouspété tout haut qu'on l'empêchait de dormir avec notre bavardage.

— Vous êtes des égoïstes — qu'elle disait —. Parce que vous ne ronflez pas, il faut que les autres ne ronflent pas non plus. Quand elle a eu fini de rouspéter, elle a conclu : On a soif !

Alors, tous ensemble, on est retourné à la terrasse, la patronne est revenue vers nous, toujours aimable, on a causé longuement; le mari, Jules qu'il s'appelait, est venu aussi, on leur a offert l'apéritif, on a ajouté une table de plus à la nôtre, on formait une bonne bande, on était amis tous amis, on a pris plusieurs tournées. A un moment, le Lucien a profité que la patronne et le patron étaient occupés ailleurs pour dire à la Lise : « Fais pas cette gueule-là, sois souriante, je suis en train de faire une affaire. » Quand les patrons sont revenus à notre table, la Lise était toute gracieuse avec la patronne, le patron, tout le monde, même un tantinet coquette qu'elle devenait avec le patron. Du coup, le Roland faisait la gueule. On a dîné tous ensemble, potes qu'on était devenus. Alors qu'on prenait le café et qu'il n'y avait presque plus personne sur la terrasse, voilà que, soudainement, un vieux débris s'est approché de notre table.

— Alors !... — qu'il a fait, le vieux débris — J'en ai marre de boire tout seul dans la cuisine... J'ai faim !

— Nous avons dîné — qu'elle a dit la patronne —. Faites-vous servir à manger, père. Léa va vous servir...

— J'ai pas besoin de domestique — qu'il a fait, le vieux —. Je me servirai tout seul... tout seul que je me servirai. Je ferai comme je voudrai. Je suis libre de faire ce que je veux, personne ne me commande ici, personne. Tout ce qu'il y a ici c'est à moi, à moi tout seul. Et il a remis le disque que nous avions déjà entendu, le Lucien et moi. Cela a duré un bon bout de temps, on était gênés, la patronne excédée.

— Faites pas attention — qu'elle a dit —. C'est un malheur, un grand malheur, un homme qui boit. C'est un désastre pour le commerce. Il invente des histoires de fous, il arrive à y croire, c'est épouvantable.

— Des histoires de fous, des histoires de fous. Ecoutez-moi cette grosse poufiasse qui s'est installée chez moi, qui veut commander, que l'autre andouille là m'a imposé, ce pauvre con, une couille molle qu'elle en a fait, crevé qu'il est, et je dois supporter cette ordure qu'il a ramenée de la rue Mercière, une vraie salope, de sa maison, elle a fait un bordel.

Alors, la patronne a dit à Jules :

— Monte-le à sa chambre, et fais-le taire un peu.

Alors, le Jules a empoigné le vieux débris par le fond de son pantalon, et il l'ammené à bout de bras, comme un tas de merde. On a entendu des insultes, des coups sourds, des cris, des menaces, puis une porte refermée violemment...

« Fais-le taire un peu », qu'elle avait dit, la grosse Marie, ce « un peu » était lourd de signification... Parce que le jour où la grosse Marie condamnerait le vieux à mort, le jour où préalablement elle aurait fait boire quelques « pots » de plus à son homme, et qu'elle lui dirait : « Va le faire taire », sans ajouter « un peu », ce jour-là, ce serait terrible, parce que le gars obéirait, il cognerait dur... dur... Pas à la rigolade, sur cette vieille carcasse qui ne tenait que par l'alcool... Après, bien sûr, il y aurait la fenêtre, quatre mètres de haut, les rochers, en bas, sous l'eau du Rhône, un homme qui boit et qui se penche à une fenêtre, c'est ça qui peut bien expliquer un accident... Cela se passerait exactement comme dans toutes les justices de ce bas monde. Il y a ceux qui commandent, et ceux qui, inconsciemment ou non, exécutent...

Il avait bien pigé la situation, lui aussi, le Lucien. Mais lui, ça ne le révoltait pas, bien au contraire. Il cherchait déjà à tirer bénéfice du crime qui s'accomplirait un jour ou l'autre. Dans la voiture qui nous ramenait à Lyon, il déclara :

— Cette affaire-là, c'est moi qui la fait...

— Pourquoi... ? qu'elle a dit, la Lise.

— Parce que vous ne sauriez pas en tirer tout ce qu'il est possible d'en tirer... — qu'il a répondu sèchement.

Il y a des gens qui vont au cinéma, le dimanche. Ils attendent une heure sur le trottoir, pour voir quoi ...? Un mauvais film. Jamais, jamais, ils trouveront la reproduction exacte de la vacherie humaine, comme ils peuvent la découvrir, eux, en se balladant, en musardant, en entrant n'importe où, dans n'importe quelle maison, dans n'importe quelle famille... Derrière toutes ces façades, il n'y a que vacherie, hypocrisie, intérêt... plus l'apparence est respectable, plus on s'enlise dans la boue, dans la merde. Et on vient nous bonnir de grandes phrases sur la famille, l'honneur de la famille, la respectabilité de la famille, c'est à vomir.

(A suivre.)

B.D.I.C

la A. I. T.

por Víctor GARCIA

de la organización. La preponderancia, sobre el teatro del mundo, del proletariado alemán sobre el proletariado francés, sería al mismo tiempo la preponderancia de nuestra teoría sobre la de Proudhon» (60).

La Comuna parisina, bien que fuera una gesta revolucionaria de transcendencia aún no agotada, no puede encuadrarse en este capítulo dedicado a la Internacional. Reclama uno por sí sola. Es cierto que los anarquistas proudhonianos y no proudhonianos, como Luisa Michel y Eliseo Reclus, para no citar sino los más descollantes, dieron su voz de «Presente» en el París de las barricadas pero, como dice Maitron: «Es difícil ver en sus actos la expresión de tal o cual ideología. En primer lugar su existencia fue breve y la mayor parte de las medidas que la Comuna tomó lo fueron menos en aplicación de una doctrina determinada que bajo la presión de los acontecimientos. Además, sus miembros, lejos de reflejar una corriente del pensamiento determinada, pertenecían a las tendencias más diversas» (61).

«Solamente los miembros de la Internacional tenían una doctrina política y social bastante bien definida —señala G. Bourgin—, bien que ellos titubeaban entre el mutualismo proudhoniano y el colectivismo marxista» (62).

La Internacional, en este período de belicismo franco-prusiano, buscó su eclosión en otras coordenadas. El 4 de abril de 1870 se celebró en Chaux des Fonds el Congreso regional de la Federación de la Suiza romanda en donde hubo una división entre colectivistas y anti-colectivistas; el 17 de abril tiene lugar en Amberes un Congreso obrero, también, en el que asisten las asociaciones belgas y holandesas. En España, donde la obra asociacionista de Giuseppe Fanelli había encontrado la tierra más fértil para la germinación de los ideales de la Internacional, tiene lugar el Primer Congreso obrero español el 19 de junio de 1870 en el Teatro del Circo Barcelonés. En lo que respecta a Italia, la presencia de Bakunin en aquella península marcaba también un auge internacionalista que llegaba a tener a raya el sentimiento nacionalista explotado por Mazzini (63). En Francia y en Alemania, en cambio, la guerra absorbía todas las alternativas y el Quinto Congreso, que en Basilea se acordó que se celebrara en París, quedó suspendido.

Esta situación iba al unísono con los deseos de Marx: «Orientó su esfuerzo —dicen Sergent y Harmel— en tres direcciones principales: primeramente en retrasar lo más posible la reunión del quinto congreso y acrecentar de esta manera la autoridad del Consejo General; ampliar acto seguido el área de su influencia y romper la de Bakunin allí donde éste ejercía su mayor fuerza, y desprestigiar en fin, por la maledicencia hábil y la insinuación calumniosa, la persona de Bakunin y sus ideas» (64)

(54) G.D.H. Cole va más lejos. Llega a hablar de la «manía persecutoria» del autor de «El Capital»: «Marx por su parte, muy irritado por lo que consideraba una locura de los anarquistas sin base en la realidad, había adquirido, cuando esta lucha llegó al máximo, una forma agravada de manía persecutoria, que le hacía ver todo el movimiento antiautoritario como una siniestra conspiración dirigida contra él, actitud que Engels, en su admiración por Marx, desgraciadamente fomentaba mucho.» (Historia del Pensamiento Socialista.—Tomo II, pág. 185.)

(55) Bakunin no estaba ignorante de la opinión que Marx y Engels tenían de él. En la carta a Herzen del 28 de octubre de 1869, ya citada en la nota 13, Bakunin añadía: «Sin embargo, podría suceder, y ello en breve plazo, que llevara a cabo una lucha contra él, no por la ofensa personal, compréndase, sino por una cuestión de principio, respecto al comunismo de Estado del que él y los partidos ingleses y alemanes que dirige, son calurosos partidarios. Entonces será una lucha a muerte...». — «Correspondance de Michel Bakounine», a cargo de Michel Dragemanov, pág. 289. París, 1896.

(56) En carta del 23 de enero de 1872, citada por J. Guillaume, Bakunin trata de explicar su actitud: «Había llegado al congreso de Basilea con esta impresión, que una Federación Regional, guiada por una facción intrigante y reaccionaria, podía abusar del poder, y busqué un remedio en la autoridad del Consejo General».

(57) E. H. Carr.—Op. cit., pág. 380.

(58) Dolléans.—Op. cit. Tomo I, página 315.

(59) M. Bakunin.—Obras Completas. Tomo V. Estatismo y Anarquía. Página 301. Buenos Aires, 1929.

G.D.H. Cole tiene otra opinión: La caída de la Comuna destruyó la Primera Internacional, ya muy debilitada por la guerra franco-prusiana.» (Op. cit., pág. 156, tomo II).

(60) Carta a Engels del 20 de julio de 1870.—Engels, que en la correspondencia por lo menos, se manifiesta como un verdadero eco de Marx, escribirá a su admirado camarada en fecha 31 de julio: «Mi confianza en la fuerza militar crece cada día. Somos nosotros los que hemos ganado la primera batalla seria. Sería absurdo hacer del antibismarckismo nuestro único principio director. Bismarck, en este momento, como en 1866, trabaja para nosotros a su modo.»

(61) Jean Maitron.—Op. cit. Página 55.

(62) G. Bourgin.—«Histoire de la Commune». Pág. 33. París.

(63) «Durante el intervalo entre el Congreso de Basilea y el de La Haya de 1872 creció mucho la Internacional de Italia. En 1870 y 1871 se produjeron disidencias en las organizaciones mazzinistas, y los grupos que se separaron, en la mayoría de los casos se adhirieron a la Asociación Internacional de Trabajadores». G. D. H. Cole. Op. cit. Tomo II, pág. 176.

(64) Sergent et Harmet. Op. cit., pág. 376.

Altos de Gúdar y Sierra de Albarracín

(Continuación y fin)

La fracción territorial de Hijar conexiona a las vistosas esmeraldas de Albalate del Luchador, con sus hortalizas, cereles, frutas y ganados. Hijar, con sus vinos, cereales, soja y azafrán; Andorra, con sus cereales, frutas y carbón; La Puebla de Hijar (F. C.), con sus fábricas de azúcar, harinas y aceite; Samper de Calanda (estación), con sus verduras, remolacha, cerlales y ganados; Oliete, con sus legumbres, aceite y carbón; Alloza, con su buena colectividad, y Azaila (F. C.), con las señales iberas, las ruinas de la necrópoli celta y los restos de la época de los romanos. Del mismo modo, Urrea de Gaén, Vinaceite, Ariño, Castelnou y Jatiel, con sus buenos rendimientos.

El nexo comarcal de Valderrobres comprende, en firme, los gratos nácares de Calaceite, con sus cereales, olivos y hortalizas; Valderrobres, con el Castillo gótico aragonés, del siglo XIV, y las Casas Consistoriales, del siglo XVIII; Beceite, con sus olivos, cereales y frutas; Cretas (F. C.), con sus almendras, cereales, aceite, avellanas y carbón; La Fresneda, con sus muchachas bonitas, y Peñarroya de Tostavins, con sus buenas obras colectivas. Asimismo, Monroyo, con sus fomentos y solturas; Torre del Compte (estación), con sus eficiencias; La Portellada, con sus móviles; Ráfales, con sus características, y Fuentespalda, con sus actividades. En la misma índole, Arens de Lledó, Torre de Arcas, Fórmeles, Lledó y Cerollera, con sus buenos resaltes.

La órbita de Mora de Rubielos abarca, entre otros nardos, como El Paúl y Los Cerezos, a las airosas enseñas de Mosqueruela, con su esmerada colectividad; Mora de Rubielos (F. C.), con el Castillo de Fuentes, del siglo XV; Sarrión (al riel), con sus bosques de pinos; Manzanera, con sus tonos; Rubielos de Mora (F. C.), con sus casonas medievales, y Alcalá de la Selva, con sus esmeros. Así, Olva, con sus ánimos; San Agustín, con sus dotes; Albentosa, con su Monumento artístico; Puertomingalvo, con sus sellos; Linares de Mora, con sus bosques y ganados, y Arcos de las Salinas, con sus decisiones. En el mismo orden, con sus esfuerzos, Noqueruelas, Fuentes de Rubielos, Valbona, Torrijas, Abejuela y Valdelinares-Alto, El Castellar, Gúdar, Formiches. De la misma manera, Formiche Bajo, Cabra de Mora y Castelvispal, con sus buenos anhelos.

El radio cantonal de Calamocha une a la ssonrientes villas de Monreal del Campo (F. C.), con sus frutas, licores y azafrán; Calamocha (estación), con el puente árabe y las ruinas del Castillo; Torrijo del Campo con sus frutas, cereales y verduras. Caminreal (F. C.), con sus cereales, azafrán y hortalizas; Báguena (estación), con sus frutas y legumbres Bello, con sus labrantías, y Fuentes (al rail), con sus frutas y hortalizas Al igual, Burbáguena (F. C.), con sus cereales, frutas y legumbres; San Martín del Río, con sus frutos; Blancas, con sus obtenciones; Odón, con sus timbres; Navarrete del Río (estación), con sus cereales y verduras; El Poyo (F. C.), con sus frutas y legumbres, y Luco de Jiloca (estación), con sus cereales, frutas y hortalizas. En la misma condición, Tornos, Cutanda, Lechago, Torrolba de los Sisones, Pozuel del Campo, Barrachina y Cucalón, con sus energías. Del mismo modo, con sus prendas, Castejón de Tornos, Nogueras, Olalla, Cuencabuena, Lagueruela, Villahermosa del Campo (estación), y Santa Cruz de Nogueras. En la misma índole, Ferreruela de Huerva (F. C.), Villalba de los Morales, Lanzuela, Bea, Valverde y Callados, con sus buenos pormenores.

La orla de Montalbán ajusta a los amorosos lares de Muniesa (F. C.), con sus cereales, vinos y legumbres, Montalbán (estación), con su gran centro y su Monumento de estilo; Utrillas (F. C.), con sus minas de lignito y azabache; Blesa, con sus cereales, azafrán y verduras; Obón, con sus desvelos; La Hoz de la Vieja, con sus plantíos; Alacón, con sus cereales, legumbres, vino y azafrán, y Alcaine, con su buena realización colectiva. Así, Huesa del Común, Martín del Río (a la línea férrea), Bañón, Segura de los Baños (F. C.), Argente, Loscos y Monforte de Moyuela, con sus fervores. Igualmente, con sus sembrados, Visiedo, Torrecilla del Rebollar, Vivel del Río Martín (estación), Rubielos de Cérida, Cortes de Aragón, Josa y Torres los Negros. Asimismo, Plou (F. C.), Mezquita de Loscos, Lidón, Pancrudo, Maicas (estación), Valdeconejos y Torre de las Arcas, con sus buenas atenciones.

En el mismo plano, Fuenferrada, Cosa, Rillo, Villanueva del Rebollar de la Sierra, Armillas, Godes, Bádenas y Rudilla, con sus agrados. De igual, con sus costumbres, Portalrubio, Anadón, Piedrahita, Allueva, Las Parras de Martín, Alpeñés, El Villarejo y Fonfría. De la misma forma, Cuevas de Portalrubio, Cervera del Rincón, La Rambla de Martín, Salcedillo, Nuevos, El Colladico y Corbatón, con sus buenos alientos.

El gráfico de Castellote engloba, entre otros alhelíes, cual Jaganta y Avenfijo, a las alegres viñetas de Alcorisa, con la plaza de los Arcos y el Palacio de Linde; Castellote, con sus cereales y legumbres; Mas de las Matas, con su buena Colectividad; Aguaviva, con sus aprecios, y Cantavieja, con su plaza de góticas arcadas. En igual, La Iglesuela del Cid, con sus casonas con balcones de hierro forjado; Molinos, con sus logros; Las Parras de Castellote, con sus matices; Mizambel, con sus palacios, y Foz Calanda, con sus cereales, aceites y frutas. Así, con sus particularidades, Berge, Santolea, Bordón, Los Olmos y Las Cuevas de Canart. En el mismo sentido, La Mata de los Olmos, Luco de Bordón, Dos Torres de Mercader, Ladruñán y La Cuba, con sus buenos acervos.

La esfera de Albarracín abraza a los amables sitiales de Cella (F. C.), con sus cereales, remolacha, legumbres y ganados; Ojos Negros (estación), con sus minas de hierro que proveen a los Altos Hornos de Sagunto; Santa Eulalia (F. C.), con su fábrica azucarera; Villarquemado (estación), con sus patatas, cereales, remolacha, cáñamo y azafrán; Albarracín, con sus murallas y sus pinturas de arte rupestre; Orihuela del Tremedal, con sus cereales y ganados, y Gea de Albarracín, con sus legumbres, cereales, frutas y bosques. Así, Villafranca del Campo (F. C.), con los cereales y el azafrán; Bronchales, con las pinedas y las fuentes ferruginosas; Terriente, con los bosques y los cereales; Torre la Cárcel, con las legumbres, el trigo y el azafrán, Alba (estación), con los cereales, las frutas y las hortalizas. Torremocha de Jiloca, con el azafrán, los cereales y los ganados, y Singra con las legumbres el azafrán, el trigo y las frutas. Por igual, con sus acentos, Pozondón, Villar del Salz, Royuela, Monterde de Albarracín, Ródenas, Noguera y Javaloyas. Asimismo, Torres de Albarracín, Saldón, Villar del Cobo, Bueña, Frías de Albarracín, Guadalaviar y Peracense, con sus aptitudes. De igual modo, con sus labores, Griegos, Alobras, El Cuervo, Bezas, Tramacastilla, Moscardón y Valdecuenca. En el mismo aire, Tormón, Veguillas de la Sierra, Toril y Masegoso, Aguantón, Calomarde, Almohaja y El Vallecillo, con sus buenos aspectos.

En cierto grado, varias dificultades se dieron respecto del enlace con los puntos del sector sudoccidental, por el caso de Teruel. A Caspe acudió una comisión de Terriente y otras villas, señalando, entre asuntos y detalles, que la Colectividad también había sido formada por todos los pueblos libres, ardientes, del lado de la Sierra de Albarracín y de los Montes Universales.

El esmalte de Aliaga contiene las curiosas plazas de Villarluengo, con sus cereales y ganados; Ejulve, con su buena acción colectiva; Fontanete, con sus cereales y legumbres; Estercuel, con sus aplicaciones; Aliaga, la antigua «Laxia», con su Castillo medieval; Crivillén, con sus aportes, y Pitarque, con sus concursos. Igualmente, Allepuz, con sus cereales y pastos; Castel de Cabra, con las legumbres, los cereales y el carbón; Palomar de Arroyos, con sus cultivos; Villarroya de los Pinares, con el trigo, los ganados y los bosques; Escucha, con los ganados y el carbón; Camarillas, con sus rasgos, y Cañizar del Olivar, con el carbón, el aceite y los cereales. De la misma forma, Garzallo, Hinojosa de Jarque, Monteagudo del Castillo, Cañada de Benatanduz, Aguilar de Alfambra, Galve y Mezquita de Jarque, con sus servicios. En igual sentido, con sus bondades, Ababuj, Jarque de Laval, Fuentes Calientes, Cuevas de Almudén, Cirugeda, Jorcas y Miravete. De la misma manera, Cañada de Vellila, Montoro de Mezquita, Son del Puerto, Campos, La Zoma y Cobatillas, con sus buenos deseos.

MIGUEL JIMENEZ

Para el número próximo: Trabajos congresiles de Lizcano, Muñoz Congost y M. Hernández.

EL CASO DE LOS ANCIANOS

Todos por esa gran obra pro-ancianos, compañero Andrés Martínez Leí tus palabras escritas en el COMBAT. Ellas rezuman amargura y sufrimiento. Yo también creo lo son de ira impotente. Sin hacer literatura sin palabras huecas de todo sentido. Con el deber y el derecho que tenemos todos, desde los jóvenes hasta los que hemos pasado de las sesenta traslaciones de la pelota terrestre.

Nos hacemos eco de tu llamada solidaria y ésta, mi compañera, que «por su amor envejeció a mi lado».

Vaya nuestra piedrita, para que los arquitectos y artífices levanten el edificio. He aquí nuestra proposición: Lo primero es buscar un hogar, si es que ya no nos pertenece el de la Casa de Reposo que recuerdas de triste memoria.

Saber el número de compañeros inválidos y ancianos que quisieran ir a la nueva casa de Reposo. Como también el de los refugiados políticos que hemos pasado de los 65 años. Tenemos derecho a cobrar la «Allocation Spéciale Vieillesse», o sea, 160.000 antiguos francos por año, actualmente. Agregando lo que por concepto del sello confederal corresponde, la Casa de Reposo podría muy bien tener vida propia.

Igual los refugiados llamados económicos, al llevar quince años en Francia tienen derecho a una subvención. Esto para empezar. Después entre todos ya se vería la forma de regirse. Amueblar, botiquín, calefacción y facilidades de lectura y recreo.

A. GAINZARAIN

COMUNICADOS

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Como cada año, la Administración del «C. S.» dispone de una partida de «panellets», turrón de jijona, etc., para servir al precio de curso.

MONTPELLIER

Ciclo de conferencias

Dará comienzo a nuestra serie de Conferencias de temporada invernal el domingo día 15 de noviembre a las 9 de la mañana en nuestro local de costumbre; la primera de este año, a cargo del compañero Jacinto Borrás, con el tema: «La C. N. T. dentro del contexto español».

F. L. DE BEZIERS

Para la apertura de nuestro próximo ciclo de conferencias, contamos con el compañero José Peirats, quien, el domingo 22 de noviembre, a las nueve y media de la mañana, versará sobre el tema «La tragedia de una emigración».

S. I. A. DE PERPIGNAN

Tous les adhérents sont invités assister a l'assamblée le dimanche 15 novembre à 10 heures au local habituel; vu l'importance de l'ordre du jour est indispensable la présance.

F. L. ST-ETIENNE

Esta F. L. invita a todos los españoles y españolistas a la conferencia que tendrá lugar el día 22 de noviembre, domingo, en la Bolsa del Trabajo de St-Etienne, a las diez de la mañana, a cargo del compañero Manuel Buenacasa. Tema: «La C.N.T. de España» (Trazos históricos) y «Su posible futuro».

Por la tarde, a las quince horas representación artística de un sainete y «variétés» a cargo del Grupo «El Progreso» de St-Etienne (Loire).

REGIONAL CATALANA

Agrupación Local de París

Ponemos en conocimiento de todos los compañeros de París y de sus alrededores originarios de la región catalana, que ha quedado constituída la Agrupación Local de París en la que, si lo desean, pueden controlarse para aportar su colaboración a la labor orgánica que emprendemos con el único propósito de cooperar con los compañeros del interior, ofreciéndoles total y desinteresada ayuda.

Una permanencia de la A. L. se asegurara los domingos por la mañana en el local social, 24, rue Ste-Marthe, con la esperanza de que los compañeros de nuestra región responderán a este llamamiento.

F. L. DE PARIS

Para el domingo, 29 de los corrientes, conferencia a cargo del compañero Buenacasa con el siguiente título: «La crisis del Movimiento Libertario español-C.N.T. y condiciones requeridas para una solución normal».

PRO DELGADO-GRANADO

F. L. Cambs-la-Ville: H. Martínez 5 F.: Casals, 10. Total. 15 F.

Le Gerant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES Y ECONOMICOS

CENTENARIO DE LA INTERNACIONAL

Sábado, 21, a las nueve de la noche, ocupará la tribuna del Centro nuestro amigo Maurice Joyeux, que desarrollará el tema: «De l'Internationale au syndicalisme révolutionnaire.

CURSO DE INICIACION FILOSOFICA

Este curso correrá a cargo de nuestro amigo A. Rufat. Su inauguración se efectuará el *sábado 14 de noviembre*, a las *siete de la tarde*, en cuya ocasión, además de hacerse una exposición general del tema, será presentado el programa de trabajo de la temporada. Queda, pues, abierta la inscripción.

CLASES DE FRANCES

Las clases de francés —primer ensayo de ayuda práctica a los emigrantes— se prosiguen regularmente y con señalado éxito. Dos días: martes y viernes son reservados a las clases elementales.

Como complemento de esta labor, el Centro ha iniciado también un *Curso de Dicción Francesa*, cuyas clases se celebran los sábados, de seis a siete de la tarde.

AMIGOS DE S.I.A., ROANNE

La Comisión convoca a sus adherentes a la reunión semestral que se celebrará el día 15 del mes en curso, a las nueve y media de la mañana, para tratar de los casos de solidaridad local así como para proceder a la renovación de los cargos de la Comisión.

Dado la importancia que tiene la ayuda solidaria, esperamos que nadie olvidará que un mañana incierto puede esperarnos.

S.I.A., BURDEOS

Convoca a sus afiliados a la asamblea que tendrá lugar el domingo 15 del corriente, a las nueve y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande. Por el bien de S.I.A. no desconfiamos en la asistencia puntual de los compañeros.

F. L. DE MARSELLA

Invita, para el domingo día 22 de noviembre, a las nueve y media en su local, social 12, rue Pavillon, segundo piso, a la conferencia que dará el compañero Lucio Gómez con el título «Fenómenos en las dos grandes revoluciones». Dado lo interesante del tema esperamos la asistencia de todos los amantes de la cultura.

ADMINISTRATIVAS

— Teodoro Ciria, Neuilly (Seine). Devuelta carta a 17, rue de Grairer. Sin nueva dirección de tu parte. La prensa no es devuelta. Deuda 31-12-64, 114,60 F.

— Santabárbara, Lunel-Vieux (Hérault). Recibido giro 20 F. hasta 31-12-64 faltan 36 F.

— Montañola, Francisco, Trans-en-Provence (Var). Recibido giro 16 F. Pagas «Umbral» hasta 30-6-64. Te falta ahora «C. S.» 31-12-64, 40 F.; «Umbral», 31-12-64, 6 F.

— Tomás Justo, Béziers. Recibido 30-10-64 giro 5 F. según tu cuarto trimestre 1964. El 8-2-64 giras 5 F. con lo que pagas primer trimestre. Con el giro último pagarías hasta 30-6-64. Di si has girado entre ambas fechas.

DISPONEOS A ADQUIRIR EL CALENDARIO DE S. I. A.

Servicio de librería

Quillet, Alaiz, 5 F.
Crónica de un revolucionario, Dr. Vallina, 2,80 F.
Salvador Seguí, 3,50 F.
Influencias burguesas en el anarquismo, Fabbri, 1 F.
Debate imaginario entre Marx y Bakunin, 1 F.
Crisis Española del siglo XX, Rama, 29 F.
18 años en Rusia, V. Monclus, 8,40 F.
La Revolución Española, Bolloten, 22 F.
¿Qué es el humanitarismo?, Relgis, 2 F.
Corazones y motores, Relgis, 4 F.
El triunfo del no ser, Relgis, 3,50 F.
Sol Naciente, Relgis, 2 F.
Vaso de lágrimas, Luis Bazal, 3,50 F.
Trabajos, Navel, 4 F.
Crepúsculo en Italia, Lawrence, 7 F.
El hombre que hace fortuna, Roudes, 4 F.
El secreto de la concentración, R. Subirats, 6 F.
La lucha por el éxito, S. Subirats, 6.
Los objetivos, los obstáculos y los medios, S. Subirats, 6 F.
La ley del número, Mella, 0,50.
La coacción moral, Mella, 0,50.
Libro de oro de la Revolución española, 2 F.
Entre campesinos, Malatesta, 1,50 F.
El fascismo en la ideología del siglo XX, Rama, 2,50 F.
La Sión hispánica, Peirats, 1 F.
Congreso constitutivo de la C.N.T., 1,50 F.
Tipos españoles (1er tomo), Alaiz, 5 F.
El Sentido común, Tashi, 6 F.
Cartas a su hijo, Chesterfield, 6 F.
Método de autosugestión, Jago, 6 F.
Para abrirse camino en la vida, Roudes, 6 F.
Poesía del destierro, Campio Carpio, 3 F.
Don Quijote, Cervantes, 5,50 F.
Pragmatismo, W. James, 6 F.
Disco: «A las barricadas» y «Los hijos del pueblo», 12 F.

Giros y pedidos: Roque Llop. 24, rue Ste-Marthe, Paris, X^e^
CCP número 13 507 56, Paris

Conversaciones libertarias

El habla de uno solo da monólogo, evidente. Mas, cuando en el ambiente se masca un aliento de polémica reflexiva, el monologar de uno entra, por aportaciones, en el dialogar de muchos.

MOTIVO DE LA CONFEDERACION NACIONAL DEL TRABAJO

«EL haber concurrido al Congreso delegados de las diferentes regiones españolas y el haberse adoptado en su primera sesión el acuerdo de que Solidaridad Obrera (1) pasara a ser Confederación Nacional Española, demuestra bien palpablemente que los obreros, convencidos por experiencia propia de la inutilidad de los medios indirectos, se pronunciara decididamente por la acción sindical revolucionaria, único medio que ha de elevar el nivel intelectual de la clase obrera y llevarla a su completa emancipación social.» *(Comentario de la redacción del semanario «Solidaridad Obrera» precediendo al relato de las sesiones del Congreso de trabajadores habido en 30 y 31 de octubre y 1 de noviembre de 1910 en el Palacio de Bellas Artes de Barcelona.)*

Estando la Unión General de Trabajadores en el ámbito de las pretensiones obreras, ¿cómo pretender erigir una nueva sindical española? ¿No iría ello contra los intereses de la clase, ya de sí insuficientemente organizada, y en adelante dividida por rivalidades de sector, además de por ideas y procedimientos?

El propio Congreso de Bellas Artes responde a ese temor por muchos resentido, al dictaminar, lisa y llanamente: «Que se constituya una Confederación General del Trabajo Española (2), integrándola temporalmente todas aquellas Sociedades no adheridas a la U.G.T. en la condición de que una vez constituída la C. G. del Trabajo Española se procure llegar a un acuerdo entre las dos Federaciones, a fin de unir toda la clase obrera en una sola organización.» Con cuya declaración quedó establecido que la finalidad del Congreso no era «antiunionista», sino de reunión de energías dispersas y con vistas a orientarse según la *experiencia propia de la inutilidad de los medios indirectos* y por la acción revolucionaria de los trabajadores para conducir al proletariado a esa *completa emancipación social* que el sindicalismo 1964 parece desconocer completamente, a pesar de tratarse de la aspiración más legítima de los productores asalariados.

Con la creación de la C.N.T. no se fue a la destrucción de la unidad societaria obrera, sino a la elevación moral y material de la misma. Que con ello se lesionaba intereses socio-políticos, no cabe duda. Pero la completa emancipación social de los trabajadores ha de estar por encima de todo.

Antes que la U.G.T. de los compañeros socialistas hubo la Federación Regional Española (1881-83), reminiscencia de la disuelta Asociación Internacional de los Trabajadores, cuya F. R. E. se desenvolvía bajo la premisa de *Salud, Anarquía y Colectivismo*, hasta ser violenta y sangrientamente disuelta por el Estado feroz, siempre presionado por el capitalismo industrial y campesino.

La propia A. I. T., Sección española (de tendencia bakunista, esto es, opuesta al marxismo), determinó eludir la acción política obrera y meramente profesionalista, según consta en las justificaciones siguientes:

«Por haber desconocido por tanto tiempo nuestro deber como revolucionarios; por haber establecido nada más que agrupaciones aisladas de obreros sin ningún fin social que llenar, se ha fatigado en vano la actividad nunca desmentida del trabajador hacia su propia redención.» Y luego: «Por haber querido partir, no de la revolución social, sino de las reformas paulatinas por medio del Estado, nos encontramos aún en el principio de nuestros trabajos, y en todo su apogeo la acción autoritaria de los gobiernos...» (3).

Por dato histórico incontrovertible, el acratismo sindicalista hispano, en su acepción C.N.T., está en derecho de vida, nunca por osadía de individuos, más por arraigo y calor de origen, por inicio libertario de agrupaciones obreras iniciadas en 1840, sin concreción «programática» entonces, pero con un indudable acento igualitario, con un ferviente deseo de librarse de la explotación capitalista y estatal a toda costa.

Al respecto se esgrime un argumento negador pretendidamente moderno, pero viejo como diez siglos: la unanimidad anarquista en los obreros nunca ha existido. Es la evidencia misma, como evidente es que el socialismo, la política, e incluso el neutralismo militante, son obra de minorías conscientes y activas. Jamás partido o tendencia alguna ha conseguido presentar un cartel, una seguridad, una prestancia de estamento total coincidente. A una organización de crédito asentada sobre un millón de adherencias, de votos, de cotizaciones (este, el capítulo más precario), se la descabeza sustrayéndole la dirección de diez mil individuos conductores. En libertario poco escapamos a la regla. Pero cuando en Cataluña el gobernante Dato confía el asesinato de quinientos anarquistas militantes a los verdugos Arlegui y Martínez Anido, la organización confederal del país sufre un espasmo doloroso, pero no el colapso definitivo que el Fomento del Trabajo Nacional y el Estado esperaban. La suerte libertaria ha consistido en ese logro de conciencias, en ese despertar del *ser* obrero; en la desconsideración razonada del voto, en la extracción de valores humanos extraviados en la masa. La obtención *ipso facto* de un marxista, de un republicano, de un autónomo comunes, de un adherente a un programa insustancial cualquiera, se obtiene de la noche a la mañana extendiendo carnet de partido y sujetando al novato a las consignas de la dirección respectiva. Conseguir la adhesión formal de una persona para la causa anarquista, exige predisposición moral, ejercicio de conciencia, estudio y generosidad, sin cuyos raros requisitos no hay anarquista posible.

¿Cómo, pues, en un país tan atrasado como España, la C.N.T. libertaria ha conseguido movilizar la voluntad de un millón de proletarios, darse en un cuarto de siglo un relumbre de historia que otros sectores públicos apenas han conseguido con un siglo de actuaciones? En primer lugar, por el hecho «nuevo» de un sindicalismo 1910 recogedor de esencias revolucionarias antiguas, de deseos de reivindicación a ultranza no aprovechados por la central marxista, con la consecuencia de quedar innúmeras sociedades de resistencia en toda España marginadas de la U.G.T. por no sentirse representadas por ella. En segundo lugar, la abnegada participación del anarquismo en las luchas obreras de todos los tiempos, generalmente sostenidas con daño propio y beneficio de obreros, esto es, con renuncia personal de la tranquilidad y a veces de la vida, sin jamás ambicionar gaje ni prebenda. Y por historia recta también, y apoyo a los movimientos reivindicativos populares. ¿No fue Pallás quien atentó contra el general Martínez Campos por ser, éste, uno de los principales enterradores de la I República? ¿No fue el atentado del teatro Liceo una secuela del drama Pallás-Martínez Campos? ¿No vino Angiolillo a España para vengar a José Rizal, a José Martí y demás irredentistas sacrificados, y para castigar en la figura de Cánovas del Castillo las horrendas torturas seguidas de fusilamiento de anarquistas, consentido por el tal estadista en el castillo de Montjuich? ¿Por qué desde los Estados Unidos acudió Angel Pardinas a Madrid sino para represaliar al Estado español cuya figura máxima de entonces estableció el innoble precedente de que los huelguistas (ferroviarios, en este caso) se traicionaran obligadamente a sí mismos al ser abusivamente militarizados? ¿No pensaría el propio Pardinas en la muerte del pobre fogonero Sánchez Moya, cabecilla de la revolución republicana a bordo de la fragata «Numancia» cuando ésta ejercía vigilancia en el puerto de Lisboa durante la proclamación de la República portuguesa en 1910? Este fusilamiento inútil de un republicano modesto y desinteresado, y que por lo demás encabezó una insubordinación que no causó víctima alguna, la firmó don José Canalejas, atrayéndose —es posible— los balazos del preocupado Pardinas, que Mauro Bajatierra aseguró tenía destinados a Alfonso XIII. ¿Y Mateo Morral? ¿Qué beneficio material podía esperar este hijo de casa rica de su intentos de regicidio de París y Madrid? ¿Qué móvil le aconsejó ensañarse contra la Real Casa a no ser el castigo al Poder disoluto, a la gana irreprimible de demostrar al pueblo que no es cierto sea irredimible?

Contra la lógica del provecho sacable de los actos resonantes, Pallás, Santiago Salvador, Angiolillo, Mateo Morral, Pardinas y mil compañeros más de menor relieve histórico, dejaron la vida en el hecho en lugar de sacar del mismo una preeminencia social o económica, que es a lo que todo caudillo aspira.

Las causas populares siempre han sido sostenidas a todo evento por la C.N.T. o por los hombres originadoras de la misma. Generalmente hemos estado en las glorias y en las derrotas del progresismo hispano, sin que los demás —aparte preciosas excepciones— nos hayan asistido confortablemente en nuestros propios y escocientes duelos. Unas docenas de abogados a lo sumo, y aun a título generoso de los mismos. No obstante, lo nuestro ha sido firme y aleccionador, con importancia de ejemplo. Se ha probado que el pabellón revolucionario y antimilitarista de julio de 1909, fácilmente abandonado por el lerrouxismo en la provincia de Barcelona, fue espléndidamente recogido por los anarquistas para no dejar al pueblo solo y desorientado en las barricadas. Con ello el Partido Radical firmó su sentencia de muerte, confirmada en 1917 al retomar los anarquistas la dirección de unas barricadas de las que el republicanismo gritón estuvo ausente. A José Viadiu, observador calificado por vivir estrechamente la época, le cupo decir que la gran avalancha anarcosindicalista de 1918 tuvo por origen inmediato esa revolución republicana de 1917 traducida en libertaria por ausencia de republicanos en las calles sometidas a los balazos de los servidores de la Monarquía.

Tal es nuestra verdad, sin que dudemos de que cada cual dispone de la suya. En todo sector hay vocación, abnegación y sufrimiento, pero en menos proporción que en el anarquismo, donde el compañero fingido deserta por tanta exposición sin compensación, quedando en nuestro recinto una densidad de individuos inmunes a la corrupción, al desánimo y a la tragedia del destino. Para dar relieve a esta figura de hombre nos bastará el joven libertario de pueblo afanoso de saber, de acordar su conducta fuera del estanco, del lenocinio, de la abyección dinerista, de la degradación alcohólica, vicios populares; pero abocándose sin reservas a las causas de justicia, a las luchas del trabajo contra el capital, a la prédica de un mundo de igualdad cuya argumentación no contrarrestarán los curas, los picapleitos, los políticos profesionales, ni el conservadurismo familiar obrero. Este espécimen de idealista será sin falta temido, pero secretamente admirado; con la ventaja de que los explotados, a su regreso de la apatía, acogerán entusiásticamente el concurso del joven probo —¡de los hombres probos!— de donde el origen y la fuerza de la C.N.T., y los éxitos o triunfos de esta C.N.T., muy superiores a los yerros de los cuales nadie se libra y que muchos ajenos a la C.N.T. padecen sin haber conocido días de gloria efectiva.

Nuestra sindical se justifica por su caudal humano, de ideas y de hechos. Por influencia popular conseguida.

Estamos orgullosos, aunque el horizonte social, de un gris deprimente, preocupe.

JUAN FERRER

(1) *Federación regional de Sociedades Obreras de Cataluña.*

(2) *El mismo Congreso dispuso: Confederación Nacional del Trabajo.*

(3) *«El Proletariado Militante», de Anselmo Lorenzo; pág. 97. Ediciones Vértice. Méjico.*

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 10 F.
Un an : 20 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

El nacionalismo desbordado

LAS recientes elecciones presidenciales de América del Norte han demostrado, una vez más, que la estrechez nacionalista, tan en boga en las «patrias» recientemente descolonizadas y en los países telerañados, cual la España franquista, en el quicio de la Era Nuclear está desmotivada. Sonando cascabeles patrióticos, reyes, presidentes y dictadores hoy se cubren de ridículo, equiparándose a los bufones que las cortes antañonas utilizaban para compararse ventajosamente con lo grotesco.

Una guerra (máxima preocupación del patriotismo), ya no la sostienen dos países secundarios, o pigmeos, si no cuentan con la aquiescencia de este o aquel Estado mayúsculo. La bomba atómica de Mao obliga a reconsiderár el desdén con que hasta aquí se ha tratado a la China comunista; un conflicto, una disputa, una ambición incontenible, una danza del fuego negroide, cobriza o amarilla, atraen rápida atención del secretario general de la O.N.U., siempre dispuesto —según reglamento marca— a evitar una conflagración mundial a cada momento posible.

Los intereses económicos y políticos de las naciones, actualmente dependen unos de otros, se hallan casi atascados en un entrecruzamiento inextricable, costando un mar de conferencias y viajes internacionales sacar una mínima claridad de cada opaco asunto. La voz de «una Europa unida» sufre afonía, no por causas morales, sino de furioso provecho. Cada «socio» exige cuchara exclusiva y cada «comisión de gestión» puede ser interpretada de «digestión«, cual lo dijera un personaje argelino hoy en desgracia.

Los pertrechos de guerra actuales pueden aniquilar un país enemigo sin exponer siquiera las máquinas disparadoras. Se puede, ya, quemar la casa del vecino desde la mansión propia. La cuestion se reduce a disponer de elemento y a ser el primero en utilizarlo. Pero, pudiendo todo país «nuclear» ser el primero, la cordura diplomática debe permitir un respiro que se nos cortaría radicalmente si algún imprudente a lo Nasser, Franco, Castro o Soekarno, pudiera encender la mecha.

Pisamos tierra de volcán en este mundo donde los nacionalismos, antes tan definidos, hoy están aglomerados y etiquetados por grupos. Sin embargo, lo oriental u occidental no explica mucho existiendo diferencias internas en cada grupo. Pero aceptando la clasificación en fuerzas primera (democrática), segunda (comunista) y tercera (ensalada feudo-republicana), ¿dónde situar al Estado franquista, tan pagado de Isabel I, del Cid, del cabo Chamorro, de los «gloriosos caídos»? ¿Qué ingenio electrónico, atómico y surcador del éter le han proporcionado a Franco sus pobres Universidades colocadas bajo la advocación de la Santísima Providencia? ¿Qué ventura puede introducir en el mundo este triste caudillo que ha desventurado para medio siglo a la noble España? ¿Cómo participar España en las estadísticas mundiales de inventos, sobreproducciones, culturalismos, proteccionismos económicos, progresos «auténticos» en navegación aérea y marítima, en autorrutas y trenes compitiendo con éstas, y en otros asombros de la inteligencia?

Al menos cuando la República, la Enseñanza se desarrollaba «alarmantemente» para la Iglesia. Ahora, nada. Chovinismo nacionalista y salir al campo para perdiosear dólares, libras o rublos. Eso, y nada más que eso.

Otra voz solidaria

Ecuador, a 10 de septiembre de 1964.

Excmo. Sr. D. Raúl Leoni.
Presidente Constitucional de la República de Venezuela.
Caracas.

Muy distinguido Doctor:

Por la presente, tenemos el alto honor de dirigirnos al magistrado de una Nación de raigambre democrática, cuyos destinos están vinculados históricamente al servicio creador del pensamiento universal.

No nos interesa, para nuestras inquietudes justicieras, la actitud belicosa que han asumido los enemigos del gobierno venezolano, en razón de tales o cuales argumentos doctrinarios o políticos ajenos a nuestra posición clasista eminentemente apolítica. No nos interesa tampoco la simpatía o el repudio que de esa beligerancia pronunciadamente extremista obtengan quienes se han enfrentado al ya conocido orden legal que los representantes idóneos de la Nación están obligados a defender a toda costa. Nos interesa, sí, excelentísimo señor, la negación de la justicia, la infamia, el atropello, la violación de los derechos humanos, que ayer y siempre constituyeron los inaleniables fundamentos de esa misma democracia que hoy se diluye en los contornos sangrientos del odio, del crimen y la mentira de todos los imperialismos en marcha absorcionista propagados desde Roma, Moscú y Wall Street, ya que, a pesar de la hostilidad vigente, consideramos preciso no sólo apelar a la influencia esperanzada del humano sentimiento, sino, también, a rogar, conmovidamente, para ser escuchados, para pedir el beneficio de la libertad del ciudadano Jesús del Río García y de su hijo el ingeniero Helios del Río Canales, quienes, tras innúmeros vejámenes personales, sus hogares fueron, asimismo, víctimas del ensañamiento policial, queriendo, a toda costa, encontrar algo que justificara una acusación criminal indigna y menguada contra la conducta y el honor de toda una familia entregada al servicio modesto y ejemplar que es atributo civilizado, que tiene sus propios merecimientos y responsabilidades dentro de todo conglomerado social.

Es bajo estas circunstancias, que nos dirigimos a Vd., señor, en la confianza de poder encontrar en sus doctas facultades intelectuales, un puente de serenidad conciliadora que nos conduzca a ese clima donde la influencia esperanzada de la verdad y la justicia triunfe al fin sobre la suspicacia, la calumnia y la maldad elevados a categoría institucional en esta hora horrenda de negociado y transfugios que reclama urgentemente el sacrificio heroico de los pueblos de auténtica y universal raigambre

En la confianza de que haréis uso de una complacencia singular, dado mos a nombre de un importante sector del pueblo de esta región de América tan llena de cicatrices pero tan llena de esperanza en un destino mejor, reiteramos el homenaje de nuestra gratitud y nuestro profundo reconocimiento, que con vuestra honorable respuesta nos ufanásemos en sentirnos prestigiados ante el tribunal de la opinión continental, cuando en justicia, el Gobierno venezolano devuelva la tranquilidad a Jesús del Río y sus familiares.

Con nuestras mayores consideraciones, somos de Vd., muy atentamente.

Un grupo de humanistas.
Guayaquil.

Mirador

Nuestra lengua familiar

por FONTAURA

«EL habernos dejado, para siempre, el amigo Puyol, nos ha hecho notar un vacío: la falta de sus crónicas semanales. No obstante al ser algunas veces intranscendentes en su fondo, flojo el asunto a que hacía referencia; por el estilo, por la forma en que estaban escritas, merecían leerse. Era la suya una prosa elaborada a conciencia. Notábamos la fruición espiritual de la frase bien hecha; de la palabra, evocadora, pulida, con significado apropiado, exacto. Puyol había leído a los clásicos, los tenía releídos, y los releía aún. Desde el gramático y destacado humanista Antonio de Nebrija, la rica y concisa expresión filosófica de un Baltasar Gracián, hasta la sutil, la inefable expresión poética de un Fray Luis de León, con preferencia por la prosa de Cervantes, le era conocido. Muchos eran los autores cuyas obras conocía, destacando unos como estrellas de primera magnitud; otros casi desconocidos, como los que hace tiempo una editorial española sacó a relucir editándoles obras, bajo el epígrafe general de «Clásicos olvidados». Dilectas lecturas, y sus andanzas Castilla adentro, saturándose del ambiente y del habla popular, facilitaron que se asimilara un léxico de bella modulación, de atrayente fonética.

Nosotros, la mayoría de quienes nos consideramos libertarios (a los nacidos en España me refiero) nos hemos formado en un ambiente de lucha y de inseguridad. Hemos tenido que bregar contra la tradicional rapacidad de los patronos, y nos hemos visto constreñidos a defendernos de la policíaca brutalidad represiva; a burlarla unas veces; otras a hacerle frente, con todas sus consecuencias. Así han pasado para no pocos los años de la mocedad. Y el bregar, con inclinación a la rebelión, no lo han anulado las canas. En tales condiciones, aún los autodidactas con más predisposición a la lectura, han carecido de la requerida serenidad y reposo para la prolongada meditación. De esta forma, la cultura se ha ido asimilando casi a trompicones: Lecturas apresuradas, sin método selectivo. Ello explica, en casos extremos, una pobreza de expresión deprimente; explica también ese tono desabrido que ponen algunos al querer significar que todo cuando se aparta de la limitada visión de las cosas que tienen forjada, todo cuanto no es *lo suyo*, lo consideren deleznable.

Todo cuanto suponga aliento de progreso, reconocida superación, le es necesario al ideal, a fin de que pueda tomar vuelo, para evitar que se achique, siempre en pos de que alcance fulgor y resonancia. Interesa para ello que se apoye también en la cultura. Hacia la cultura importa ir, pese a todas las limitaciones. Ya sabemos qué uno de los factores esenciales, o el fundamento de la cultura parte del idioma. El notable escritor y filólogo venezolano, Andrés Bello, en las primeras páginas de su importante «Gramática de la Lengua Castellana», que mereció el beneplácito de la intelectualidad hispano-americana, manifiesta:

«Siendo la lengua el medio de que se valen los hombres para comunicarse unos a otros cuanto saben, piensan y sienten, no puede por menos que ser grande la utilidad de la Gramática, ya para hablar de manera que se comprenda bien lo que decimos (sea de viva voz o por escrito), ya para fijar con exactitud el sentido de lo que otros han dicho...»

Estos días, un conocido escritor y profesor francés, Etiemble, ha publicado un libro en que da la voz de alarma al respecto de las aberraciones que se vienen cometiendo en lo que afecta a la lengua francesa. Toda una amalgama de conceptos que amenguan su clásico esplendor. Ante la mezcolanza de frases francesas e inglesas, Etiemble se burla aduciendo que se ha creado el «franglais». Y con denonado empeño, paladín de la belleza del idioma, va señalando los defectos, habiendo conseguido ya la franca adhesión, en tan noble campaña, de cuantos, como él, aman la lengua que al nacer les enseñaron.

Por asociación de ideas, lo dicho puede incitarnos a reflexionar algo que se viene notando en nuestro ambiente libertario español: Las expresiones inapropiadas y hasta cabalmente calamitosas que se ponen en uso, ya en nuestra prensa, bien en nuestras habituales reuniones. Alguien que tuviera paciencia, tiempo, y espíritu observador, podría presentar una buena colección de barbarismos que tienden a fijarse en plan de costumbre. Dos o tres me vienen ahora a la memoria, suficientes como ejemplo. Está en danza la palabra «nuclear». He oído decir, en reuniones nuestras, y en distintos sitios, lo de «pleno nuclear». También se trata de «estructurar». Pero lo que ya es el colmo de la aberración es que se diga «mandatar». Los compañeros tales «van mandatados». He oído decir con toda seriedad: «Nosotros somos compañeros que venimos mandatados». Francamente, es la mar de chocante que en labios de libertarios asome lo de ir, o de venir, «mandatados». ¡Ya no es la cosa gramatical, o de léxico, en tanto que barbarismo; es, sobre todo, el sentido autoritario que en ello va implícito: mandar! Admitida como corriente medida de higiene el lavarnos los dientes, no creo resultara improcedente el usar de una especie de profilaxis al respecto de nuestra lengua, hablada y escrita.

Cabe ahora, engarzando línea tras línea, señalar lo aconsejable, respetar el afecto que cada cual pueda sentir por la tierra que le vio nacer. Aragoneses, gallegos, andaluces, asturianos, catalanes, vascos, castellanos, valencianos, por apego sentimental, por natural afecto de sensibilidad, nada tiene de particular que los de cada región estimen su paisaje, su folklore, su literatura, sus costumbres. Es comprensible que en el exilio se evoque la tierra natal. Lo inapropiado, lo absurdo, lo que denota raquitismo mental, es que ante manifestaciones de una o de otra naturaleza, procediendo de elementos de esta o de aquella región, haya quienes, como un reproche, como si les molestara, salgan murmurando: «¡Esos gallegos!», «¡esos andaluces!», «¡esos catalanes!...»

Importa saber apreciar lo bueno y lo bello dondequiera que esté. Visto lo de casa, se aprende más, se goza más, tendiendo la mirada a los cuatro puntos cardinales.

« La joven generación opina »

Folleto de veinte páginas editado por el Grupo de Emigrados Económicos Españoles y para difundir entre sus compañeros de emigración. Segunda edición.

Las FF. LL. podrían interesarse por la difusión fácil de este opúsculo.

Pedidos a esta Administración.

La España errante

por José Giménez G. Heras

MI amigo Sancho, el franquista, me informó que algunos republicanos españoles de la emigración habían regresado a la madre patria, para rehacer su vida allá.

—Tú mismo —me dijo podrías solicitar la entrada. Quizás te reintegraran, como sucedió con algunos, al puesto que ocupabas en 1939.

—El puesto que ocupaba entonces —le respondí— era el de ciudadano, con todos sus derechos y libertades. Mientras no me devuelvan esas libertades y derechos prefiere ejercer mi profesión actual.

—¿Qué profesión es? —preguntó Sancho.

—La de español errante.

—Oficio nuevo debe ser —replicó, mofándose, mi amigo— porque no sé de nadie que lo practique.

—Ese oficio —le aclaré— fue instituido por Don Quijote. Y lo profesan todos los españoles que, como Don Quijote, puedan decir: «Salí de mi patria, empeñé mi hacienda, dejé mi regalo y entreguéme en los brazos de la fortuna, que me llevasen donde mejor fuera servida...»

—¿Y existe alguna razón —preguntó mi amigo—, tan poderosa, que compense la pérdida de la patria?

—Una sola razón —respondí—: la libertad. Porque «la libertad, Sancho —dijo Don Quijote— es uno de los más preciados dones que a los hombres dieron los cielos; con ella no pueden igualarse todos los tesoros que encierra la tierra ni el mar encubre...» Por la libertad combatieron los españoles desde 1936 hasta 1939; por no transigir con la tiranía cientos de miles de españoles salieron al destierro, y por la libertad, esos mismos españoles lucharon en Narvik, en Africa, en el Cercano Oriente y en el «maquis» francés durante la segunda guerra mundial. Y pelearon como verdaderos quijotes, por la libertad de otros pueblos oprimidos, sin ganar «otra cosa que sacar rota la cabeza, o una oreja menos...»

—Pero esa España errante a la que te refieres —objetó Sancho— es sólo un fenómeno de dispersión colectiva, sin cohesión política alguna.

—Te equivocas —dije yo—. La España errante vive dispersa por la geografía, pero unida por el ideal: el ideal de Don Quijote.

—No querrás decir que Don Quijote se anticipó 360 años a la realidad actual de España.

—No. Lo que yo sostengo es que el franquismo representa tal retraso histórico, que el ideario de Don Quijote es, todavía, la meta por alcanzar. Nosotros queremos la libertad para España, porque «es duro hacer esclavos a los que Dios y naturaleza hizo libres», y porque «el cautiverio es el mayor mal que puede venir a los hombres...» Y queremos que en España se implante la igualdad, porque

«no es un hombre más que otro si no hace más que otro». Para Don Quijote, la diferencia entre los hombres se ha de buscar en el «hacer»; para el franquismo, sus odiosos privilegios se fundamentan en el «nacer»...

—Eso de libertad e igualdad —me interrumpió mi amigo— suena muy vago. Hoy día se requieren programas más concretos. Supongo que Don Quijote no confeccionó alguno que pudiera aplicarse.

—Supones mal —afirmé yo—. Tiene todo un programa de gobierno en solo 26 palabras: «... poner en su punto la justicia distributiva y dar a cada uno lo que es suyo, y entender y hacer que las buenas leyes se guarden...»

—De todos modos —mi amigo habló con tono impaciente— reconocerás que abandonar a España equivale a desertar del campo de combate. Y la huida es confesión de derrota.

Don Quijote te contestará por mí: «No huye el que se retira. Y así yo confieso que me he retirado, pero no huído; y en esto he imitado a muchos valientes, que se han guardado para tiempos mejores. Y desto están las historias llenas.»

—Pero ha pasado tanto tiempo desde entonces —argumentó Sancho— que los que salieron de España jóvenes se han hecho ancianos, y los que salieron viejos murieron ya. Dentro de poco nadie quedará para contarlo...

—También Don Quijote —le dije— tiene una respuesta para eso: «Y lo que es más de admirar: que apenas uno ha caído donde no se podrá levantar hasta la fin del mundo, cuando otro ocupa su mesmo lugar; y si éste también cae otro y otro le suceden». Y así vemos que a las oleadas de españoles que, al final de la guerra civil, prefirieron el destierro a la tiranía, les suceden nuevas oleadas que cruzan las fronteras con el mismo espíritu de rebeldía y amor a la libertad. Somos tantos los españoles errantes, y repartidos por tantos país-

(Pasa a la pág. 2.)

Represión en Cataluña

BARCELONA (OPE).—En su día dimos cuenta de que a pesar de la vigilancia de la policía fueron en gran número los catalanes que desfilaron por el lugar en que se encontraba la estatua de Rafael de Casanova. La mayor parte desfilaban silenciosamente y dejaban una flor. Pero otros dieron gritos pidiendo la libertad de Cataluña.

La policía dio cargas violentas. Siete detenidos: tres mujeres y cuatro hombres. Roser Domingo, Francesca Nonell y su hija Ana Ginés i Nonell, Josep Cornudella i Freixa, Antoni Ribas i Sala, Josep Soler i Regas y Juliá Donagueda. A seis de los siete detenidos se les impusieron multas de veinticinco mil pesetas. Parece ser que posteriormente se han impuesto multas a otros catorce.

Además de estas sanciones son varias las personalidades interrogadas por la policía acusadas de haber tomado parte en la manifestación. Figuran entre ellos Frederic Roda, animador del teatro catalán e hijo del decano del Colegio de Abogados de Barcelona, el escritor Joan Sales, los economistas Joan Ballester. Parece ser que a todos se les ha multado también con 20.000 pesetas. Daremos más detalles.

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

OTRA REVOLUCION ABORTADA

NO hace aún dos meses que analizamos las perspectivas borrascosas que oscurecían los horizontes del antiplano boliviano. Hubo entonces algo así como unos conatos de atentados y de revueltas. Sospecho el atentado, del que aparecía como víctima el general Barrientos, vice-presidente de la República. Los hechos en sí resultaban sospechos y se nos antojaba que obedecían a causas no declaradas pero previsibles. Hoy se pueden reafirmar nuestras prevenciones. El golpe de Estado que derribó el miércoles último a Paz Estensoro, no ha sido otra cosa que un complot destinado a provocar el aborto de una revolución popular que desde hace unos años se venía gestando desde abajo, en el seno de las capas laboriosas.

La revolución de base proletaria no se dirigía contra determinados gobernantes sino contra el propio sistema de gobierno, incluyendo en la repulsa a todos los sectores políticos gubernamentalistas. La Central Obrera Boliviana, compuesta principalmente por la Federación de Mineros, por la Federación Agraria y por la Confederación de Sindicatos, estimaba necesario llegar a fondo y más allá de las promesas del Movimiento Nacional de la Revolución, promesas arrancadas por el pueblo en armas —como ya explicamos— y por el oportunismo de Lechín, durante la euforia triunfal del partido al acceder al poder en 1952. Se puso parcialmente en práctica la distribución de tierras a los campesinos menesterosos, pero sin proceder a reformas sustanciales en cuanto a los medios de explotación agraria y en cuanto a la distribución de las cosechas. Las escasas cooperativas creadas no constituían solución eficiente. Se nacionalizaron las minas y los sindicatos impusieron el control al obrero con derecho a VETO (no voto, como aparecía en anterior artículo), con lo que prácticamente decidían por entero en cuanto a la reglamentación del trabajo.

Pero carecían los mineros de la necesaria libertad económica para que la explotación tributara en beneficio de los trabajadores. Quedaban las minas, en su mayoría, en manos del Estado, algunas dependientes de cooperativas y unas pocas menos importantes a cargo de empresas privadas. Pero el control técnico continuaba siendo extranjero, así como los capitales que servían al comercio de los minerales. El control obrero contrabalanceaba a técnicos y representantes comerciales y ello aportaba una lucha continua de la que se resentían empresas alemanas y estado-unidenses. Carece Bolivia de altos hornos y hasta de lavaderos para la depuración del metal. Mujeres y chiquillos escogen las piedras ricas en materia y éstas se cargan en bruto con destino a explotaciones extranjeras. Por otra parte, Bolivia no puede escoger su clientela y carece de mercados exteriores. De ahí proviene su dependencia de los Estados Unidos y esta dependencia es causa, hasta hoy insuperable, de la terrible miseria de los bolivianos.

Por razones históricas que modificaron su geografía, quedó Bolivia sin salida al mar. Sus puertos fueron usurpados por Chile a consecuencia de una guerra desastrosa, como lo son todas las guerras. Para colmo, la guerra de tres años contra el Paraguay, la famosa trifulca del Chaco, acrecentó la miseria y cerró aún más las fronteras de un país mísero y casi inhóspito.

La experiencia del Chaco constituyó la fuerza motriz del Movimiento Nacional de la Revolución creado por entonces (hace 30 años) con la intención de liberar a Bolivia de toda intromisión extranjera, sobre todo contra el yugo económico y político que se ejercía desde Washington por parte de los explotadores del estaño y del petróleo. Han pasado tres decenios y los fundadores del M. N. R. fueron envejeciendo y con ellos envejecieron también las proclamas y los planes del Movimiento. Sus hombres intervinieron en gobiernos sucesivos, sobre todo el propio Paz Estensoro, hasta que una insurrección popular llevó el Partido al Poder.

∴

Todos los personajes de primera fila, participantes en el reciente golpe, pertenecieron al M.N.R. Desde Paz Estensoro a Barrientos, pasando por Siles Huazo, Guevara Arce, el famoso Lechín, ex vicepresidente del país, y siempre secretario del Sindicato de Mineros, y el mismo vencedor de la hora, el general Ovando Candia. Unos y otros se apoyan en masas populares propias. Paz Estensoro constituyó sus milicias armadas mineras y campesinas, con lo que poseía fuerzas importantes enfrentadas a los obreros de los sindicatos. Son estas fuerzas obreras las que masacraron la semana pasada a los estudiantes y a los obreros en Oruro, Cochabamba, La Paz, etc., y las que hace seis meses ahogaron en sangre la insurrección de Catavi.

Estensoro acusaba de comunistas a sus adversarios a objeto de atraerse las simpatías de Washington, agitando el slogan tan común hoy en todos los gobernantes. Pero sabía Estensoro que no había tales comunistas y que las fuerzas obreras auténticas —no las suyas— no se llaman de ningún partido.

No se hallan dotadas de una doctrina concreta ni inspiradas por otra cosa que por ese afán coincidente en la gesta mexicana con los postulados reafirmados en España y repetidos en Hungría de 1956. En este espíritu, los mineros y los campesinos bolivianos preparaban «su» revolución, que no es la de Siles Huazo, la de Barrientos y la de Candia. Que no es tampoco la de Lechín, un oportunista capaz y peligroso que ha sabido hasta ahora mantener las simpatías de un gran número de obreros. No es tampoco la «castrista». Delegados mineros fueron a Cuba y la visita fue una lección y un aprendizaje. Desde entonces nada quieren saber del castrismo y el comunismo bolchevique ha perdido allí puntos.

La caída de Estensoro se debe más que nada a una medida preventiva contra esta revolución que desde hace años se gesta desde abajo. Barrientos y Candia no modificarán la política exterior de Bolivia. Quedarán dependientes de Washington. Y en cuanto a política interna, ésta será dictada por el empuje cada vez más consciente y apremiante de las fuerzas populares que no se conformarán con la caída de Paz Estensoro y que exigirán más y cada día más, hasta que les sea posible realizar la revolución que una vez más fue abortada por un golpe de mano militar.

Frutos a cultivar bien, antes de ser cosechados

A Miguel y María Vega Alvarez, recordándolos cariñosamente.—Pérez Guzmán.

DEBEMOS cultivar nuestra parcela so pena de perecer de inanición moral. El terreno humano está lleno de potencias que responderán a su cultivo.

No podemos tomar prestada ni una célula cerebral de nuestro semejante. El incremento de nuestra virilidad nuestra talla mental y moral estará en exacta proporción con nuestro esfuerzo. Lo que nuestros padres hayan cosechado en su parcela no nos librará de la penuria. Aunque sus cosechas rebosen no podemos tocarlas. No nos engañemos creyendo que es tan fácil recibir y aceptar la herencia de los bienes de fortuna como la de los de naturaleza. Bien dijo Cervantes «que la sangre se hereda y la virtud se conquista». También ha de conquistarse el conocimiento. Los tesoros mentales no se vinculan como en tiempo se vinculaban tierras, joyas y encajes.

Es muy grande la felicidad que se siente ante el cariñoso contacto de una mano amiga, ante el abrazo fraterno del compañero, del hermano.

Todo nuestro ser se estremece de alegría cuando vemos reflejada en el ser, aunque nada más sea una parte de esa felicidad a la cual es tan acreedora la criatura humana, máxime cuando nuestra vida es un conjunto de dolores, sinsabores, contrariedades, duras lecciones y escasas alegrías.

Cultivemos todos aquellos corazones que laten al unísono del amor que sienten, que todo nuestro ser se ilumine y se estremezca al contacto de estos corazones. Que todo nuestro ser en todo su conjunto se revista de una luz tan potente que no haya nadie capaz de torcer sus reflejos luminosos de la ruta que ilumine. Y es entonces, cuando hayamos cultivado estos frutos, será cuando los corazones henchidos de amor se darán íntegramente, porque sabrán y comprenderán que en esta donación íntegra, radicará toda la *felicidad universal humana*.

PEREZ GUZMAN

Palais de la Mutualité

21, rue Saint-Victor - Paris (V^e)
(Métro: Maubert-Mutualité)
Vendredi 13 novembre, à 20 h. 45

GALA ANNUEL
DU MONDE LIBERTAIRE

Programme présenté par
Simone Chobillon

avec LEO FERRE

et le concours de

L'Harmonie du personnel de la R.A.T.P.; Micha Bayard et Fernand Berset; Bernard Haller; Jean Gérard; Hélène Martin; Les Sylveros; André Thorent, et

LES 3 MENESTRELS

Places (6 F) à Librairie Publico, 3, rue Ternaux (11^e). — C.N.T.E., 24, rue Sainte-Marthe (10^e).

Caleidoscopio del Oriente-Medio

ANTE todo tenemos que lamentar la pérdida de nuestro compañero antinacionalista, antirreligioso, antibolchevique, en una palabra: anarquista entero que fue Abba Gordin. Desgraciadamente falleció el día 19 de agosto de este año en su casa, que a la vez era redacción de la maravillosa revista bilingüe (en yiddish y en hebreo) «Problemot». Estaba, Gordin, en la edad de 76 años.

Había nacido en Rusia, donde le cupo combatir al zarismo y también al neozarismo bolchevique cuando hubo aparecido con sus pujos dictatoriales. Antes de 1917 había sido encarcelado y durante la revolución combatió en las filas del pueblo, resultando herido.

Fugado de una cárcel bolchevique huyó hacia China, cuyo país atravesó por entero, ganando luego los Estados Unidos de América por un puerto del Japón. Jamás rehuyó el peligro por las ideas, habiendo muerto fiel a las mismas. ¡Honor a su memoria!

Nuestro añorado Gordin era autor de unos sesenta libros, acreditando su prestancia de hombre de pensamiento y de las letras.

∴

El pacifismo soviético se hace sentir en toda esta parte del Oriente. Los pobres trabajadores tienen que sudar la gota negra en horas suplementarias para que sus líderes puedan favorecer al anticomunismo. La Rusia actual no deja ni un instante de ayudar al imperialismo naciente de Egipto avalado por naciones de arrastre cual lo son Siria, Irak, Jordania, etc. El Kremlin no conoce escrúpulos; así, poco le importa que el Irak, por ejemplo, haya prohibido el partido comunista y ejecutado, incluso, al pro comunista Kasem. Ese dictador Aref, en ocasión del aniversario de la derrota de su enemigo y víctima Kasem, recibió votos de buen deseo y congratulaciones de Kruschev, exlíder soviético que apoyó movimientos racistas, rabiosamente nacionalistas, en nombre de la Revolución de octubre de 1917. Nuestro Abba Gordin había previsto parecidas transgresiones sociales, previniendo a Kavchenko y a Zinoviev acerca del atentado antilibertario y antirrevolucionario de la toma de Kronstadt a sus marinos. Les dijo en yiddish: «Vais a la contrarrevolución con la marcha antianarquista que habéis emprendido; desembocaréis en el conservadurismo». Después, Gordin pudo enterarse en Nueva York del fin trágico que les reservó la reacción bolchevique, junto con el desprecio a la lengua suya y la persecución canina sufrida por sus cultivadores.

∴

Ahora el imperialismo ya no grita «¡Viva la guerra!,» sino «¡Viva la paz!», siendo su signo la dominación, como siempre. Incluso Roma baja el tono imperativo fingiendo una suavidad, sin duda de doble fondo. Ahora la Iglesia católica se acuerda de que es cristiana. Ante el peligro de los tiempos modernos, naturalmente.

Adaptarse o perecer.

CH. HOCHHAUSER ARMONY
Jaifa, Israel.

GFP 3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

NOTRE ENNEMI C'EST NOTRE MAITRE
La Fontaine

19 Novembre 1964
NUMERO 324
0,40 F. LE NUMERO
36e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Face à la crise

L'ECONOMIE française traverse actuellement une crise, qui n'en est qu'à ses débuts, mais qui risque de prendre des proportions telles que des solutions draconiennes seront envisagées.

Or, nous pouvons déjà entrevoir, à travers les difficultés des firmes automobiles en particulier, ce que seront les solutions que chercheront à imposer le gouvernement et la maffia capitaliste : réductions de personnel, réductions d'horaires et diminution des salaires, accroissement du coût de la vie, chômage tendant à protéger la facilité du recrutement de la main-d'œuvre et à se prémunir contre toute action de rébellion des travailleurs grâce à une réserve de « jaunes » maintenus dans une condition économique et psychologique qui en feront, à l'heure venue, de véritables esclaves.

Aux mesures inhumaines prises par l'Etat et les gros capitalistes, les travailleurs devraient, dès à présent, répondre par l'union et l'action directe.

Mais le prolétariat se trouve, en grande partie, entre les mains des politiciens de toutes tendances qui le trompent de façon abjecte et, visant à la conquête du pouvoir et à une nouvelle exploitation de l'homme par l'homme, n'ont qu'une idée : maintenir les travailleurs dans un état d'esclavage qui en fasse une matière première facilement malléable.

Pourtant, il est aisé de se rendre compte que la crise actuelle ne saurait être résolue, complètement et définitivement, que par les solutions que propose l'anarcho-syndicalisme ou syndicalisme révolutionnaire et qui peuvent se résumer dans ces deux principes essentiels :

— Suppression de l'Etat,
— suppression du profit.

Suppression de l'Etat, parce qu'il donne à quelques-uns le pouvoir de disposer de la multitude et de la jeter dans une guerre qui serait la destruction de la civilisation entière dans l'état actuel des choses et qui menace, à chaque instant, d'éclater pour la défense des intérêts de quelques trusts d'influence mondiale pour qui les conflits armés ont toujours constitué un débouché nouveau permettant la remontée de leurs intérêts compromis par la surproduction.

Suppression du profit (et par là même du salariat), parce qu'il est à la base de toutes les crises économiques et, c'est pour ne pas l'entamer que l'on se refuse à faire bénéficier l'ensemble des travailleurs des progrès de la science. C'est également pour protéger le profit que l'on n'hésite pas à détruire des denrées alimentaires en grandes quantités alors que les deux tiers de l'humanité souffrent de sous-alimentation.

L'autorité étatique, c'est la guerre nucléaire à plus ou moins brève échéance et la destruction brutale du genre humain.

Le profit, c'est la mort lente et abjecte de millions d'ouvriers dont l'existence n'est qu'une longue peine.

Cependant, le progrès des techniques de production pourrait actuellement permettre à tous de mener une existence saine et heureuse par la réduction considérable des heures de travail.

Cependant, la solidarité internationale des travailleurs devrait pouvoir supprimer la hantise de l'extermination atomique, car l'ouvrier devrait, dans tous les pays, refuser de participer à la construction du potentiel militaire par lequel on prépare le conflit qui risque fort d'être le dernier.

Devant la situation actuelle, le syndicalisme révolutionnaire, dont la C.N.T. demeure, en France, l'ultime bastion, préconise, dans l'immédiat, l'action directe tendant à imposer :

— La réduction des horaires de travail sans diminution de salaire,

— l'amélioration de la sécurité dans le travail,

— l'accession des ouvriers de toutes qualifications aux organes de gestion des usines et des exploitations agricoles.

Pour l'avenir, la C.N.T. affirme que l'ordre nouveau ne saurait être amené que par la grève générale expropriatrice qui demeure l'arme, par excellence des opprimés et qui, compte tenu de l'organisation actuelle de la société, ne saurait être que violente.

Enfin, la révolution sociale ne pouvant triompher que dans la mesure où elle sera menée conjointement par les ouvriers du monde entier, la C.N.T. invite les travailleurs conscients à coordonner leurs actions au sein de l'A. I. T. et à préparer, dans l'entraide et la fraternité, le monde de demain.

SYNDICALISME

Ce mot a-t-il encore un sens et un contenu ? C'est à nous, anarcho-syndicalistes de la C.N.T., qu'il appartient de mettre les choses au point.

Le syndicalisme est, à l'origine, l'*organisation rationnelle des mouvements de révolte* de la classe opprimée par la *coordination* et l'*efficacité*. Cela pour ce qui concerne la phase destructive de la révolution sociale.

Mais le syndicalisme, le véritable syndicalisme révolutionnaire, est bien plus encore, car il doit représenter le *cadre de la reconstruction économique et sociale* de la société future..

Ceux qui, même parmi le monde qui se dit libertaire, ne croient plus au syndicalisme, oublient simplement que ce dernier est représenté actuellement en France, par deux courants qu'il ne conviendrait pas de confondre, surtout lorsque cette confusion pourrait avoir lieu dans des esprits qui nous sont proches, par la volonté qu'ils ont de défendre l'individu contre l'Etat :

— le *syndicalisme d'Etat*, représenté par les centrales « réformistes », a pour but la *conquête du pouvoir* et l'instauration d'une nouvelle exploitation de l'homme par l'homme. Ses moyens sont essentiellement « politiques » dans la mesure où ce mouvement est lui-même l'expression des partis politiques. Ses moyens sont, par là même, opposés à toute volonté individuelle et il est absurde de vouloir soutenir que l'émancipation de l'individu puisse trouver un terrain de lutte au sein de ce syndicalisme « politisé ».

— le *syndicalisme révolutionnaire*, fidèle aux principes de la Première Internationale, n'est plus représenté en France que par la C.N.T. Cependant, l'intransigeance de ses militants pour tout ce qui tendrait à compromettre ses principes de base, qui sont la seule expression valable des revendications de la classe ouvrière dont est issu le mouvement anarchiste, fait qu'il demeure une réalité avec laquelle il faudra, de plus en plus, compter.

Ses moyens : *éducation des masses*, redonner à l'*individu* la *valeur* à laquelle il a peu à peu abdiqué devant la machine et l'organisation concentrationnaire et esclavagiste du capitalisme.

— *Action directe*, visant à amener, lorsque les conjonctures favorables seront réalisées, la *grève générale expropriatrice* qui présentera le double aspect de la *destruction du régime capitaliste* et de la *mise en place d'une économie distributive rationnelle*.

Ceci nous permet de constater que l'anarcho-syndicalisme répond à la fois :

— aux nécessités de la *collectivisation des moyens de production et de consommation* ;

— à la volonté de *respect de l'individu*, concrétisée par l'organisation *de la base du sommet* qu'il propose.

Pour le syndicalisme révolutionnaire, l'*individu* est à la fois à la base de l'organisation sociale en tant que tel, à la base de l'organisation économique en tant que *producteur*.

Le cadre syndical de la C.N.T. ne représente donc pas seulement un outil de *lutte* ; il est également la *préfiguration de la société future*, car il en contient *les éléments structurés dès à présent selon les principes libertaires*.

Par ailleurs, il est essentiel de noter que la situation économique actuelle, bien loin de rejeter le syndicalisme révolutionnaire dans le domaine de l'utopie, justifie davantage de jour en jour ses principes rendus réalisables :

— Sur le plan de la révolution proprement dite :

- par la prolétarisation de la classe moyenne,
- par les contradictions du régime capitaliste qui se verra bientôt dans l'obligation de « périr ou de distribuer »,
- par la méfiance grandissante des masses vis-à-vis des partis politiques qui, depuis trop longtemps, les trompent,
- par une crise économique dont nous pouvons voir, chaque jour, les signes avant-coureurs et qui ne sauraient déboucher que sur la *révolution* ou la *guerre mondiale*.

— Sur le plan de l'organisation économique d'une société nouvelle :

- par les progrès de la technique et de la science,
- par la possibilité de réduction considérable des heures de travail,
- par l'inflation qui dénote le caractère fictif du salariat,
- par les échanges internationaux qui favorisent la véritable solidarité internationale.

Mais il est essentiel que cette solidarité internationale se concrétise au sein des centrales de l'A.I.T., car toute révolution localisée se heurtera à l'« internationale du profit » pratiquée depuis toujours par les financiers et les industriels, car il faut absolument que le prolétariat de tous les pays s'oppose, *par tous les moyens*, à la préparation du conflit armé qui, logiquement, sera organisé pour sauver le capitalisme de la crise économique latente et pour empêcher les travailleurs encore aveugles de se rendre compte que toutes les contradictions du système actuel amènent, fatalement à envisager la *seule solution définitive :*

— Suppression de l'Etat,
— Organisation d'une économie rationnelle distributive.

Devant la crise économique imminente à laquelle nous faisons allusion, il est évident que nous devons intensifier notre action de propagande en utilisant toutes les occasions que la société actuelle, pourrie dans ses fondements mêmes, met à notre disposition.

SEVY

Bombes et bombinettes

Il est bien vu, bien entendu, qu'à l'heure actuelle le secret de la bombe atomique n'en est plus un. Il est même permis de douter que ce secret ait jamais existé, à voir comment, un peu partout, on s'apprête allègrement à se la fabriquer, sa petite bombe !

La dernière en date, celle de la Chine, s'avère beaucoup plus puissante que ce que l'on croyait, et les soi-disant « grands » commencent à se demander où l'on va.

Car, et je ne suis pas le premier à le dire, tant que les deux puissants de ce monde étaient seuls à posséder ce joujou, il y avait apparence de croire qu'ils réfléchiraient longuement avant de s'en servir le danger étant à peu près égal de part et d'autre. Mais, dès lors que d'autres, moins puissants et moins réfléchis, peut-être, moins conscients de l'immense catastrophe qui pourrait résulter de leur acte, sont ou seront en possession de l'engin funeste, dès lors, dis-je, il y aura lieu de se méfier. Car il se passe exactement, en ce qui concerne l'arme atomique, ce qui s'est passé, autrefois, pour les autres armes.

Pour ma part, je me souviens très bien des années 1900-1914. Les journaux et les revues, voire les almanachs de la nouvelle année, étaient remplis de commentaires, de comparaisons, de chiffres, d'illustrations se rapportant aux navires de guerre. A cette époque les nations fortes d'Europe, c'est-à-dire l'Angleterre, la France, l'Allemagne, la Russie, rivalisèrent de zèle à qui construirait le plus puissant cuirassé, le plus rapide torpilleur, le meilleur sous-marin, la plus efficace torpille. Et deux autres grands, comme nous disons aujourd'hui, étaient déjà dans la compétition : les U.S.A. et le Japon.

Chacun de ces pays, naturellement, clamant haut et fort que son armement était uniquement établi en vue de sa propre défense. Le résultat, nous le connaissons : des guerres, encore des guerres, toujours des guerres !

Aujourd'hui, hormis les deux grands, premiers possesseurs de la fameuse bombe, chacun de ceux qui cherchent à la fabriquer, clament aussi haut et fort que c'est dans le seul but de se défendre !

Se défendre, contre qui ? Contre l'un des deux colosses qui, hier encore, étaient seuls capables de s'anéantir mutuellement, à plus forte raison d'anéantir un petit pays ? Allons donc ! Dans cette éventualité, le petit pays n'existerait plus avant d'avoir pu bouger le petit doigt ! Alors, attaquer un autre petit pays qui ne posséderait que les armes classiques ? Le résultat, sans aucun doute, serait le même, chacun des grands n'admettant pas que l'on se permette une telle provocation. Alors ? Eh bien, alors, il faut croire que d'autres considérations entrent en jeu, des considérations de grandeur, de prestige, des sentiments d'infériorité inadmissibles, paraît-il, pour les grands hommes qui sont à la tête de ces petits pays. Et aussi la nostalgie de la grandeur passée, de l'histoire glorieuse... ! Bref, et cela est indéniable, un vulgaire sentiment de frustration qui fait dire à certains individus « Pourquoi pas moi ? »

J'entends bien que ce sentiment peut être considéré comme fort honorable, quand il s'agit, par exemple, de travailleurs se battant pour l'amélioration de la condition ouvrière. Il est franchement exécrable, et surtout dangereux, quand il émane d'un mégalomane capable de défier stupidement les autres mégalomanes imprudemment hissés à la tête d'une quelconque nation plus ou moins belliqueuse !

Et belliqueuses, elles le sont toutes, suivant un préjugé fort répandu dans le monde, qui fait dire à la grande majorité des individus (faites-en l'expérience autour de vous) « Je suis un salaud, peut-être, mais pas un con ».

Et il est bien connu, hélas, que cette hantise bien humaine de ne pas passer pour un con est à l'origine de bien des conneries. Mais, dira-t-on, un chef de gouvernement, un président ou un chef d'Etat, un de ces princes qui nous gouvernent, ça n'est pas rien, ça n'est pas un simple individu ! Voire, il s'est avéré depuis longtemps que l'intérêt personnel (ou l'amour-propre, ou le prestige) les guide plus souvent qu'on ne le croit, et on ne compte plus le nombre de conflits ou de guerres qui furent déclenchés pour de simples questions d'outrages personnels ! Ce que l'on se garde bien d'avouer, parbleu, et que l'on camoufle facilement, en agitant les grands mots qu'exaltent toujours les gogos : La France, la Patrie, le Pays, la Nation, nos Morts, la Grandeur, le Devoir, l'Avenir de notre Peuple et le Passé Glorieux... !

Sans oublier (ce que j'allais faire) la Défense du Droit et de la Civilisation, dont l'usage nous vient, si je ne me trompe pas, de la guerre fraîche et joyeuse de 14-18.

Ce que ne sera pas, on peut en être certain, la prochaine, celle où l'atome sera convié à faire son petit boulot ! Tout de même, si elle était déclenchée à cause d'un simple coup d'éventail, ou encore d'une fausse dépêche d'Ems, cette guerre !

BLANQUET

L'internationale raciste

Le racisme a pour but de légitimer une agression, de maintenir une exploitation, de justifier des privilèges. C'est la plus cruelle expression de domination de l'homme sur l'homme. Le racisme n'est, en définitive, que la manifestation d'une haine, d'une grande peur qui tente de se justifier. Le racisme ne peut invoquer aucune morale ; il n'offre aucune résistance à la réflexion.

La distinction faite entre l'animal et l'homme, autorise-t-elle d'établir une classification de race entre un homme d'un pays sous-développé et un homme d'un pays industrialisé, dit civilisé ? Si les animaux sont traités en inférieur, peut-on traiter en inférieur des hommes de races différentes résidant sur des territoires pauvres, non bénéficiaires du progrès ? La différence qui existe entre l'animal et l'homme et celle qui existe entre deux hommes de civilisation différente, n'autorise pas de donner à ces différences la même valeur. Le racisme ne s'applique pas envers un animal, parce qu'il est d'une catégorie inférieure, mais il s'applique envers ceux qui sont nos frères et qui sont traités en inférieur avec le secret espoir de les maintenir en soumission comme des animaux.

La vérité est que certains hommes appartenant à des races évoluées, dites civilisées, qui ont su jouir de privilèges sur des hommes moins évolués, tentent, devant l'affranchissement et le progrès de ces derniers, de les classer définitivement dans une catégorie inférieure, autorisant le maintien de leurs privilèges.

Le racisme n'est donc pas un dérèglement intellectuel, mais bien le plus abject esprit de domination, d'égoïsme, de profit. Plus la civilisation pénètre en des pays sous-développés, plus on assiste au développement du racisme qui est bien la peur de la perte de privilèges, la défense de vils intérêts. Quand une race est abhorrée, tous les motifs sont bons pour l'incriminer, c'est ainsi que l'intelligence reconnue aux juifs par les antisémites n'est pas considérée comme une qualité, mais comme un vice et plus ces hommes sont doués de cette qualité, plus ils sont considérés comme tarés, comme nuisibles. Un Yankee qui s'enrichit dans le commerce est un homme de valeur. Un juif qui s'enrichit dans le commerce est une fripouille.

Le racisme a recours aux pires mensonges pour tenter de se justifier. Quand les racistes prétendent que la race noire est inférieure à la race blanche, qu'elle est inapte à la civilisation, on pourrait leur répondre que les Francs avaient quatre mille ans de retard sur les Sumériens. Doit-on considérer les Francs comme une race inférieure ? Où commence et où finit la race supérieure ?

Pour notre part, l'Inde de Gandhi avec son rouet, nous paraît plus civilisée que les Etats-Unis de Jonhson ou la France de de Gaulle, maîtres d'armements atomiques ; car ce ne sont pas les progrès scientifiques ou industriels qui apportent la preuve de la civilisation d'un peuple, mais bien son élévation morale.

Sous la férule du capitalisme, la civilisation ouvre la voie au racisme, suprême défense des exploiteurs du peuple. Tous les racistes forment un front commun et attaquent leurs victimes en tous lieux, tous pays. Une véritable internationale assemble ces malfaiteurs de l'humanité, leurs principes sont partout les mêmes. Comme le capitalisme dont ils sont les représentants, leur champ d'action est mondial.

Du racisme au camp de concentration ; de ce dernier au camp d'extermination, les peuples amorphes, s'ils se montrent incapables de s'unir pour briser ce mal par la révolution, pourraient, tôt ou tard, se frapper la poitrine ; cependant, un revirement de la situation est toujours possible : avant 1970, les grands centres urbains du Nord des Etats-Unis, dépasseront en population noire, 18 millions ; que les racistes y prennent garde... « *Quand une masse d'uranium enrichie atteint le point de saturation, elle devient fissile. De même, si une élite de leaders et de gens éclairés s'ajoute en surnombre à une collectivité humaine limitée, on atteint le point de rupture et tout explose.* » N.A.A.G.P.

RENE VILLARD

CALENDRIER S. I. A. 1965

Comme chaque année nous vous présentons le nouveau calendrier SIA. Calendrier qui se distinguera pour 1965 par une présentation à la fois artistique et pratique. La SIA inaugure pour la conservation de votre calendrier le système hélicoïdal. Une couverture en trichomie composée d'un admirable tableau de Picasso « Femme de l'île de Majorque », et chacune de ses douze feuilles reproduit un tableau de peintres très célèbres, suivi d'études sur leur personnalité. S. I. A. crée un calendrier exceptionnel au goût de ceux qui aiment l'art et la culture. Comme pour les années précédentes, il est édité en espagnol et en français avec un escompte de 10 % à partir de dix exemplaires. Un exemplaire : 3 frs.

Pour obtenir le calendrier s'adresser au Conseil National de S. I. A., 85, rue de la Concorde à Toulouse (Hte-Garonne).

Actualité de l'anarcho-syndicalisme

Déçue par le syndicalisme réformiste, éprouvant le besoin d'une action directe rationnelle et nécessaire plus que jamais, l'opinion publique, et principalement ses tendances les plus avancées, tourne ses yeux vers le syndicalisme révolutionnaire et reconnaît que l'émancipation de la classe opprimée se fera grâce au tremplin, à la fois opérationnel et organique, de la Confédération Nationale du Travail.

Pour en témoigner, voici quelques lignes extraites d'un récent numéro du « Craspouillot » :

.. ..

« Si l'Etat, le vieil ennemi du socialisme révolutionnaire, est toujours là, intact et, dans ses formes impérialiste et stalinienne, plus monstrueux qu'on eût jamais pu le penser, les questions que son existence posait au milieu du XIXe siècle et à propos desquelles marxistes et anarchistes se déchirèrent, ont reçu, entre-temps, de l'expérience historique, des réponses partielles certes, négatives à coup sûr, mais riches d'enseignements non recueillis.

» Le réformisme occidental a montré ce que valait la méthode des marxistes infidèles à Marx qui voulurent conquérir pacifiquement, à coups de bulletins de vote, l'Etat bourgeois, pour le mettre (sans le détruire) au service du socialisme.

» Le bolchevisme russe a montré de son côté ce que valait la méthode des marxistes qui, trop fidèles à un aspect tactique de la pensée de Marx, poussant à ses conséquences les plus extrêmes la théorie de la dictature du prolétariat et de l'Etat socialiste « dépérissant », assirent en Russie cette dictature et cet Etat sur un parti prédestiné à être « l'avant-garde, le guide et le chef » du prolétariat triomphant.

» Enfin, l'expérience des années d'après la guerre a montré comment la combinaison du réformisme et du bolchevisme, hier ennemis et aujourd'hui unis dans la même apostasie nationaliste et étatiste, avait, à l'échelle internationale, livré au fascisme les travailleurs d'Italie et d'Allemagne.

» Ce n'est pas, semble-t-il, faire preuve de partialité que de penser que, mieux qu'aucune tendance du mouvement socialiste en déroute, l'anarchisme (non conformiste et antidogmatique par nature), le communisme libertaire (riche de la tradition bakouninienne et de l'expérience anarcho-syndicaliste d'Espagne, si faussée que celle-ci ait été par le jeu impérialiste, si décevante qu'elle puisse paraître à certains égards) sont qualifiés maintenant pour procéder à la révision nécessaire des principes d'organisation et de tactique mis en œuvre par le réformisme et le bolchevisme.

» A cet égard, l'union des idéaux anarchistes avec le syndicalisme révolutionnaire, tel qu'il s'élaborait avant la guerre dans les pays latins, tel qu'il vit en Espagne, tel qu'il reste latent en France, revêt une importance extrême. »

Par son caractère concret, technique et égalitaire, par son sens de l'action directe, le syndicalisme révolutionnaire de la C.N.T. reste la seule possibilité de salut des classes laborieuses.

LA VOIX D'AMERIQUE

(Suite et fin)

Aujourd'hui, avec l'automation et la cybernétique (3) le problème se présente à nouveau, mais d'une façon encore plus urgente et sur une échelle encore plus vaste. Il ne s'agit plus de *rendre vie au marché* (du moment qu'avec l'augmentation de la production, s'aggrave de plus en plus la diminution de l'emploi du salaire et de la consommation par les multitudes humaines), mais il s'agit de changer tout le système de distribution, en l'appliquant à une production tellement énorme, qu'elle ne peut que de moins en moins être achetée, au moyen de salaires dont la proportion suit une évolution inverse. Et le manifeste conclut :

« L'économie de l'abondance peut assurer à tous les citoyens des U.S.A. l'aisance et la sécurité économiques, qu'ils soient ou ne soient pas employés à ce qu'on appelle communément *travail*. La richesse reste richesse, qu'elle soit produite par des travailleurs ou des machines. Et nous insistons sur ce point : la société devrait assumer l'engagement inconditionnel de pourvoir aux besoins de tout individu et de toute famille par un revenu adéquat, en reconnaissant cela comme un droit. Nous considérons cet engagement comme la base essentielle de l'ordre économique, social et politique —qui, dans notre pays, est en voie d'émergence. Et nous considérons que le seul programme valable devrait être celui qui réintègre, dans l'abondance commune, ce quart de la nation qui en est exclu. Aux expédients fondés sur l'assistance — de l'indemnité de chômage à la charité — serait substitué le droit inconditionnel à un revenu social, afin qu'aucun citoyen, ou résident des Etats-Unis ne soit asservi par la faim. »

Certes, il semble ingénu de croire qu'une proposition de cet ordre soit utilement présentée au président des Etats-Unis (qui est millionnaire) et aux politiciens du Congrès « qui, comme lui, se sont engagés à préserver les privilèges d'autres privilégiés » — élus qu'ils sont, de toute manière, par une masse électorale qui partage avec eux l'esclavage des préjugés, la peur du progrès, la surdité aux appels de la raison.

Reste le fait que — lorsqu'il est question de solutions satisfaisantes aux grands problèmes qui secouent l'humanité (et, en particulier, de pourvoir aux conséquences les plus aiguës de l'injustice économique et sociale) — il faut bien en revenir aux critères qui, depuis un siècle et demi, constituent la base solide d'une pensée libertaire.

La liberté politique a des assises dans la justice économique, qui est également violée par la pratique mercantile du *do ut des*, et par la maxime bolchevique, selon laquelle le travailleur doit être payé pour le rendement dont il fait preuve.

Avant d'être producteur, l'être humain est consommateur, et la justice veut qu'il reçoive le nécessaire à la satisfaction de tous ses besoins vitaux. Et, réciproquement, quiconque est en état de force et de raison doit à la société la contribution conforme à ses aptitudes et à son énergie.

Peut-être ne sera-t-il pas facile d'en persuader le président et le Congrès des Etats-Unis ; mais il y a des chances pour que cette persuasion s'étende aux citoyens qui, par dizaines de millions, sont aux prises avec l'indigence — et sans oublier cette minorité de cœurs et d'esprits qui se passionne, généreusement, pour la cause de la liberté, de la justice et du bien-être de tous.

(1) Traduit du *Adunata dei Refrattari* de New York.

(2) Les noms des signataires (au nombre de trente-quatre) dont une «avec réserve», sont inclus en note, avec la remarque suivante : « Beaucoup de nos lecteurs ignorent très probablement ces noms. Mais ceux qui en connaissent, ne fût-ce qu'un nombre limité, peuvent voir qu'il s'agit de personnes représentatives du libéralisme et de la démocratie américaine.» *(Adunata.)*

(3) La cybernétique — dit le dictionnaire Flammarion — est la science de l'autocontrôle et des mécaniques capables de se gouverner par eux-mêmes. *(Adunata.)*

(4) Il y a là un optimisme qu'on ne peut guère partager, étant donné que les nouvelles armes n'ont pas éliminé les vieilles, et que les gouvernants demeurent aujourd'hui, comme ils l'ont toujours été, les fomentateurs et les arbitres de la guerre. Ils peuvent très bien continuer à se faire la guerre, tout en s'abstenant, par convention tacite, de faire usage de nouveaux armements qui ne permettent pas de défense. Déjà, dans la seconde guerre mondiale, ont été mises de côté les armes chimiques — en particulier, les gaz asphyxiants — bien que les deux parties en aient accumulé des quantités énormes. Déjà se livrent des guerres locales, en Afrique, en Asie, en Océanie, où les protagonistes se sont engagés, publiquement ou non, à ne pas faire usage des armes nucléaires, thermonucléaires et chimiques. Toutefois, la guerre est toujours possible, aussi longtemps que subsiste sa raison d'être, l'Etat. *(Adunata.)*

Vérité d'hier, vérité d'aujourd'hui, vérité de demain si...

Centenario proletario (La A. I. T.)

(Viene de la página 4.)

espada de Damocles que tanto tiempo estuviera amenazándonos acaba, finalmente, de caer sobre nuestras cabezas. No se trata, propiamente, de una espada sino del arma habitual de Marx: un montón de basura.»

Con este ambiente discolo ,desintegrante, escisionista, llegó el día de apertura del Quinto Congreso de la Internacional: el día 2 de septiembre de 1872.

Allí tenían que debatirse los poderes del Consejo General, la modificación de los Estatutos de acuerdo con lo acordado en la Conferencia de Londres; el problema de la Alianza que a pesar de su disolución continuaba actuando; el lugar donde debía residir el nuevo Consejo, etc.

Los italianos, en señal de protesta no mandaron ninguna delegación. 69 delegados representando a once países y al Consejo General acudieron a La Haya siendo la delegación más numerosa, aparte la del Consejo, que contaba con 21 delegados, la alemana con 10. Bélgica acudió a la cita con 9. España y Suiza con 5 cada una.

Desde el primer momento ya surgió la discusión motivada por la delegación española (Morago, Alerini, Farga y Marcelau) aliancista —Lafargue era el quinto delegado español representante de la Nueva Federación Madrileña— proponiendo una modificación en la votación para que en lugar de ser ésta por delegados fuera en base al número de afiliados. Jura propuso que fuera por federaciones pero ambas propuestas no fueron aceptadas por las delegaciones autoritarias que con 40 delegados tenían aseguradas las decisiones del Congreso.

Cuando llegó el momento de discutir los poderes del Consejo, Sorge, que pasaría a ser el próximo y último secretario de la Internacional con sede en Nueva York, dijo que había que ampliarlos porque «El Consejo General debe ser el Estado Mayor de la Internacional». Guillaume se opuso con los argumentos ya expuestos en Sonvillier y Tomás González Morago remachó el clavo diciendo: «Será perder el tiempo acordar poderes al Consejo General habida cuenta de que no dispone de fuerza suficiente para someter a las secciones a la obediencia. La Internacional es una asociación libre nacida de la organización espontánea del proletariado y formando, por su existencia mínima, la más categórica protesta contra la autoridad. Sería absurdo esperar que los partidarios de la autonomía de las colectividades obreras abdicaran de sus sentimientos y de sus ideas para aceptar la tiranía del Consejo General. La Federación Española está por la libertad y no consentirá jamás ver en el Consejo General otra cosa que un Centro de Correspondencia y de Estadística.»

De nada valieron las argumentaciones de los libertarios y por el contrario se modificaron los artículos 2.º y 6.º del Título II del Reglamento:

«Art. 2.º — El consejo General está obligado a cumplir las resoluciones de los congresos y a vigilar que en cada país se apliquen estrictamente los principios, los estatutos y reglamentos de la Internacional.

» Art. 6.º—El Consejo General tiene igualmente el derecho de suspender, ramas, secciones, consejos o comités federales y federaciones de la Internacional hasta el próximo congreso.»

La mayoría autoritaria ratificó la resolución de Londres del año anterior sobre la *Acción política de la clase obrera:*

«En la lucha contra el poder colectivo de las clases poseedoras, el proletariado no puede obrar como clase, sino constituyéndose él mismo en partido político distinto, opuesto a todos los antiguos partidos políticos formados por las clases poseedores.

» Esta constitución del proletariado en partido político es indispensable para asegurar el triunfo de la revolución social y de su objeto supremo, la abolición de las clases.

» La coalición de las fuerzas obreras, ya obtenida por las luchas económicas, debe servir también de palanca en manos de esta clase en la lucha contra el poder político de los explotadores. Sirviéndose siempre los señores de la tierra y del capital de sus privilegios políticos para defender y perpetuar el trabajo, la conquista del poder político viene a ser el gran deber del proletariado.»

Después de ocho años de continuas maniobras, Marx lograba, al fin, ver convertida a la Asociación Internacional de los Trabajadores en una herramienta para la conquista del poder. En realidad, con semejante acuerdo, totalmente incompatible con el espíritu de los que fundaron la Internacional en el Saint Martin's Hall en 1864, lo que se hacía era asestar el golpe de gracia a lo que había sido la mayor promesa del proletariado de todos los tiempos.

VICTOR GARCIA

Mi amigo Buenacasa

(Viene de la página 4.)

Si otros méritos no tuviera, Buenacasa sería de buena recordación con sólo retrotraer su brillante pasado. Que tenía «sus cosas», seguro; nadie se libra de defectillos. Yo, que seguía estimándolo, tuve tiempo de recriminarle —sin dureza— su trayectoria del exilio por estimarla vacilante. No se molestó conmigo, igual que yo no me enojo por criterios ajenos, sino por barbaridades manifiestas. Con los viejos compañeros que han vivido lo más peliagudo, edificante y satisfactorio de la C.N.T., me une una fraternidad indisoluble, cualesquiera que sean sus honradas opiniones. Ellos lo saben.

Buenacasa no está, y los de entonces ¡y de siempre!, somos los que lo hallaremos verdaderamente en falta.

Ferrer de Igualada.

Conferencias

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES Y ECONOMICOS

CENTENARIO DE LA INTERNACIONAL

Sábado, 21, a las nueve de la noche, ocupará la tribuna del Centro nuestro amigo Maurice Joyeux, que desarrollará el tema: «De l'Internationale au syndicalisme révolutionnaire.

CLASES DE FRANCES

Las clases de francés —primer ensayo de ayuda práctica a los emigrantes— se prosiguen regularmente y con señalado éxito. Dos días: martes y viernes son reservados a las clases elementales.

Como complemento de esta labor, el Centro ha iniciado también un *Curso de Dicción Francesa*, cuyas clases se celebran los sábados, de seis a siete de la tarde.

F. L. DE BEZIERS

Para la apertura de nuestro próximo ciclo de conferencias, contamos con el compañero José Peirats, quien, el domingo 22 de noviembre, a las nueve y media de la mañana, versará sobre el tema «La tragedia de una emigración».

F. L. DE MARSELLA

Invita, para el domingo día 22 de noviembre, a las nueve y media en su local, social 12, rue Pavillon, segundo piso, a la conferencia que dará el compañero Lucio Gómez con el título «Fenómenos en las dos grandes revoluciones». Dado lo interesante del tema esperamos la asistencia de todos los amantes de la cultura.

«EL LIBRO DE PEDRO» de Han Ryner

Edición de 100 ejemplares de gran lujo propio para bibliófilos y bibliotecas. Profusamente ilustrado en bojes con reproducción en viñetas. Impresión en Europa negrita sobre papel pluma.

Es un trabajo artístico y de alta cultura realizado por la Editorial Vértice, Calzada de Tlalpan, 1554-D. México 13, D. F.

Por más referencias, Juan Ferrer, 24, rue Ste.-Marthe, Paris (X).

Ventanal

En vísperas del Congreso

DESPUES de amplio y razonado examen, las Federaciones Locales de la C.N.T. de España en exilio se han pronunciado en favor de un Congreso Intercontinental. Nuestra militancia ha percibido, sin duda, las cruciales necesidades del momento que vivimos tanto en lo que concierne a la vida interna de la Organización como al de la lucha por el restablecimiento de las libertades y la justicia social en nuestro país.

Si estas necesidades no existieran, es seguro que la decisión mayoritaria hubiera sido distinta. Por ejemplo: en vez de Congreso sería un simple Pleno de Núcleos que vendría a rubricar la orientación marcada por el Comicio anterior y la labor de los Comités que han ejecutado total o parcialmente sus acuerdos. A pesar de la molicie que originan los largos años de exilio, a pesar de lo infructuoso de un esfuerzo liberador perseverante y abnegado; no obstante, las bajas naturales ocasionadas por la parca, por la represión y por la cansera del largo camino emprendido el 1939, el espíritu y el instinto creador de la militancia libertaria siguen despiertos. Están tan alerta como en los mejores tiempos de la honrosa historia revolucionaria del «Proletariado Militante». Es verdad que los años desgastan, y los fracasos acogotan, pero no es menos cierto, como decía nuestro Quijote, que «en la adversidad y en el dolor es donde se templan las almas fuertes y donde se funden los verdaderos ideales del porvenir». Contrariamente a lo que se dijo en una reunión particular de París a la que asistía el compañero Santillán a su retorno del Congreso de la S.A.C., la CNT de España no está muerta no morirá jamás mientras que dentro y fuera del país haya hombres de corazón, haya trabajadores conscientes, hayan quienes sientan en el rostro el latigazo de la tiranía, conozcan la historia de nuestro pueblo y perciban en sus pechos el hambre y la sed de justicia .

Exagerando nuestra condición meridional pasamos de un pesimismo de chimenea, al más radiante optimismo que todo lo ve de color de rosa. Tan negativo es uno como el otro. Este fenómeno no se registra sólo en nuestros medios sino que transciende actualmente a todos los campos del antifascismo e incluso al propio clan franquista que con el Poder podrido entre las manos no saben a quién de los suyos dárselo para limpiarlo y salvarlo.

Por lo que nos concierne hemos de convenir que la situación nos invita a examinar los problemas friamente y en crudo, buscando aquellas soluciones que nos parezcan lógicas aunque haya que romper moldes fabricados por la rutina orgánica, el tremendo papeleo, y esa cierta y lamentable inclinación al culto de la personalidad que si los comunistas la repudiaron por nociva, entre libertarios sería el peor mal de los males.

Tampoco hay que ocultar la almendra de los problemas, las insuficiencias o las debilidades bajo la cáscara de un convencionalismo orgánico que si pudo pasar en la primera etapa del exilio hoy es francamente intolerable. A impulsos del ambiente exótico que vivimos se suelen usar las mejores afirmaciones revolucionarias como tópicos para cubrir posiciones personales notoriamente chochas y esterilizantes. Un movimiento de las características del nuestro no tiene más remedio que sentirse proyectado hacia la innovación continua sobre todo en lo que afecta al cambio de Comités y cuadros militantes viejos por otros más jóvenes y animosos impregnados de ideas y del ambiente social de nuestro tiempo. Renovarse o perecer Este apotegma célebre sigue siendo virtual para todos los cuerpos vivos, para todas las corrientes sociales, para todas las ideas de los nombres. Recientemente, el compañero Peirats ha escrito una serie de artículos críticos en estas mismas columnas de gran alcance reflexivo. También Fontaura, Acracio Ruiz, Víctor García, Fidel Miro y un buen manojo de plumas afines de México y Venezuela se han expresado, en valiosos trabajos de prensa y revista, en términos que reflejan la profunda preocupación de la militancia estudiosa ante los hondos problemas que tiene planteados nuestro Movimiento. En mi concepto, la mezcla lamentable de ideas y tendencias alimentada por la tierra muerta del exilio crea esa tremenda confusión.

En realidad existen *tres corrientes* bien marcadas en el seno de la Confederación: Primera: *La que quiere conservar cerradamente la ideología y el método clásico;* segunda: *La que quiere conservar la ideología actualizando el método,* y tercera: *La que quiere cambiar la ideología y el método.* Resulta infantil (y muy difícil) el querer clasificar a los militantes en el mismo orden, situándolos en la vía que por sus palabras y por sus actos les corresponde. La franqueza va siendo también entre nosotros una virtud un poco rara. Que cada uno se clasifique asimismo y allá cada cual con su conciencia. Pero la militancia que va a participar en la discusión de un Orden del Día del próximo y transcedente Congreso, los delegados que van a llevar allí las inquietudes, las esperanzas y las decisiones de las FF. LL. no puede partir de un principio de confusión como el que actualmente reina en materia de tendencias. Quizás ese esquema simplifique las cosas. De las tres corrientes señaladas, ninguna puede tratar (y menos en las circunstancias que vivimos de lucha común contra la dictadura) de suprimir radicalmente a la otra sin riesgo de eliminarse a sí misma, es decir, de romper la preciosa y precisa unidad interna de la C.N.T. Las crisis graves que ha padecido el Movimiento (período entre el Pleno de Muret y primer Congreso de París; escisión del 45, divorcio permanente del Exilio y el Interior) se debe, en parte, a que se ha roto el equilibrio vital de las tendencias en virtud al predominio o intento de predominio absoluto de una sobre otra. Probablemente, desde el punto de vista libertario tampoco interese la supresión completa de las oposiciones, pues de ahí mismo que se nutre la vida moral del anarquismo militante y quizás lo que le ha dado en la historia (y por contraste con las despóticas ideologías bolchevique y fascista) su inmenso y secular prestigio. Esas tres tendencia de la CNT están «vitalmente condenadas» a vivir juntas, a prestarse su aliento y su energía, a respetarse y estimarse en el amor al común destino de los hombres que trabajan y sufren en España. La obra de más proyección, la obra eterna, queda a merced de la bondad y el valor ético de las ideas que, siendo como son, irán poco a poco o mucho a mucho ganando a quienes no creen en ellas.

Por lo demás, el Movimiento Libertario necesita recobrarse física y moralmente para afrontar, con entereza, la dura, incierta y postrera etapa del exilio. Nuestra militancia, que siempre ha sabido hallar salida airosa aun dentro del más oscuro túnel de problemas y situaciones, sabrá establecer una nueva línea de actuación coherente que sólo podría obtenerse en la neutralización de las tendencias extremas bajo un sano y racional equilibrio representado por los que quieren francamente, apasionadamente, resueltamente conservar la ideología ácrata sobre la vía de los métodos de lucha y actuación que exige nuestro tiempo.

C. LIZCANO

París, octubre 1964.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Como cada año, la Administración del «C. S.» dispone de una partida de «panellets», turrón de jijona, etc., para servir al precio de curso.

Pare

Con Congreso

Publicó recientemente nuestro semanario, bajo esta misma rúbrica y con el título: «Opinión de un militante ante el Congreso», el sentir del compañero Félix Cuende, sobre los problemas inminentes de la organización confederal, y lo que él cree, orientación que debiera dar a sus resoluciones, el próximo Congreso.

Con todo el respeto debido al criterio de todos y cada uno de nuestros compañeros, los razonamientos del citado, nos han llamado extrañamente la atención, por cuanto pueden, a nuestro creer, desprenderse de los mismos la impresión de que la posición que la Organización viene manteniendo, no responde a las necesidades vitales del problema de la liberación de nuestro pueblo.

Por dicha razón, y con la sola intención de aportar al problema planteado el valor relativo que mis opiniones pudieran tener, me permito estas líneas, que a fuer de libertario estimo como obligación y necesidad, exponer a través de las columnas de nuestra prensa.

ESTIMA dicho trabajo al referirse a los problemas de la Alianza Sindical, «*que para abordarlos con éxito es preciso cooperar lealmente en la elaboración de una estructura moderna y eficaz que corresponda a las realidades del presente interior de España y no al criterio conformista del exilio*».

Queremos suponer, leyendo bien lo que se dice, que se estima la actual estructura de la A. S. como caduca e ineficaz, más bien acomodada a las realidades de un exilio sin objetivos que a las palpitaciones del interior de España.

No argumentaremos en el sentido de creer que la Alianza responda completamente a todo lo que de ella pudiera esperarse, pero tampoco nos atreveríamos a afirmar como se hace, que la misma se ofrece a los hombres de España como «*un conjunto de piezas inactivas y desarticuladas*».

La acción de la A. S. en el norte de España, y no la de esa A.S.O. a que se hace referencia en otra parte, demuestra que existe una vigencia en la misma y una coordinación interior-exilio, que no se puede negar, si con nobleza queremos examinar las cosas.

Sabemos que se puede decir que esa disensión interior-exilio, arguyendo para ello la existencia de la citada A.S.O. que en el interior naciera frente a la clásica alianza de las fuerzas sindicales del antifascismo español.

Pero, ¿puede alguien asegurar que esa A.S.O. es, efectivamente, una Alianza de fuerzas sindicales? ¿No parece acaso que se trate más bien de un conglomerado de reciente creación, en el que no organizaciones, sino personas, se unen con pretensión de crear una organización sindical más con pretensiones de sindical única?

¿Que ni la CNT ni la UGT del Interior se encuentran en dicha ASO?

***

Parece ser por otra parte que el hecho de encontrarnos en el exilio, debería inhabilitarnos para la discusión y enjuiciamiento de los problemas españoles, ya que llega a decirse en el citado trabajo «*Nos vamos todos a luchar a España o nos callamos*». Argumento sentimentalista, que equivale en realidad a la renuncia de toda personalidad, que habríamos de dar únicamente a la Organización del Interior, aun y a sabiendas de la situación que la misma atraviesa, de sus dificultades, de su existencia precaria, de la casi imposibilidad de coordinar sus opiniones en el sentido peninsular.

Y por encima de todo ello, ¿han manifestado acaso los compañeros del Interior, toda la Organización de la península, semejante pretensión en algún momento, excepción hecha de los «decretos leivistas»?

Opinar de esa manera es querer ignorar la realidad de los problemas que absorben a nuestras organizaciones en su difícil vida clandestina. Y anular, ahogar la voz de nuestra personalidad en favor de cualquier otra, sea la que fuere, y se hiciere en nombre de los pretextos que se quieran, no fue nunca norma libertaria, ni confederal.

Creo, si mal no recuerdo, que acerca del problema así planteado de las relaciones del Interior-Exilio, existen unos acuerdos adoptados por el pasado Congreso, que exponen de manera clara y sin demagogias, ni frases hechas, el verdadero alcance del sentir orgánico. Respeto absoluto de cada organización en su esfera de acción. Defensa donde quiera que se encuentre la organización, de los principios básicos de la misma. Con leer estos acuerdos, creemos que puede y debe bastar para no venir una y otra vez, con la canción de las opiniones de quienes «por estar allí, están mejor informados de los problemas que los que aquí estamos».

***

Por otra parte y sin dejar de reconocer, como en el citado artículo, la complejidad del problema español y la dependencia económica y política que impuso la trabazón del imperialismo de todos los matices, no podemos coincidir en las conclusiones a que se llega.

Querer, que por razón de esas contingencias internacionales, extrañas a los intereses mismos del pueblo español y de su clase trabajadora, se modifiquen posiciones revolucionarias para adaptarlas a soluciones que no son nuestras, ni de los cenetistas del Interior, no es hacer acto de bomberismo, sino de un renunciamiento peor.

Pareceres

Presente en el debate

CONSIDERADO en derecho de exponer opiniones como cualquier otro compañero, seré consecuente aportando la mía, sin fanatismo y reflexionada, sobre problemas planteados. No quiero que la prudencia sea interpretada aprobación. Nuestro silencio obedece, en muchos casos, al deseo de no alborotar las aguas. Ninguna gana de polemizar ni de alterar el ritmo respetuoso del periódico. Pero sí de opinar.

Cuando se trata de la A. S. con añadidura de sindicatos católicos clásicos, por ejemplo, no se pueden buscar puntos de coincidencia por constar sus directivas en la guerra y represión franquista subsiguiente, y cuyas simpatías nazifascistas son bien conocidas. A la A. S. no ha de guiarla el afán de sumar amigos ocasionales y dudosos, que al socaire de la «victoria» franquista ayudaron a aplastar a la clase trabajadora, pero que ahora, ante una posible disyuntiva amarga, se acercan a nosotros fingiendo un arrepentimiento que en su fondo no existe. Cuestión de irse situando.

En el Congreso confederal que próximamente tendremos habrá que estudiar ese problema. Escucharemos respetuosamente las voces de un Interior auténtico para reunir esfuerzos y voluntades, pero sin dejarnos impresionar por sentimentalismos fáciles. Tanto desde España como desde el exilio ha de determinarse de una vez para siempre la manera de fortalecer nuestros órganos cooperativos facilitadores de la puesta en marcha de la fuerza antifranquista. Y también bajo el compromiso de no regatear esfuerzos por parte de nadie, declarando formalmente que la Resistencia se pone al servicio del Pueblo para ayudarle a reconquistar sus libertades mediante la acción, ya que al fascismo no es con palabras que se le convence.

Unos y otros —los antifascistas indudables— procuraremos salir del quietismo, del conformsimo, aunque convengamos que las revoluciones no se fabrican, que para desarrollarlas hay que contar con la adhesión del pueblo trabajador. Pero por nada del mundo hay que ocultarle a este pueblo, aunque se obre de acuerdo con afines antifranquistas, que la finalidad revolucionaria nuestra es la del comunismo libertario, que nuestra finalidad no se interrumpe en el instante de la destrucción del poder franquista para dejar campo libre a los sectores autoritarios. Resumiendo: proyectando sobre el mundo humanista y la «muchachada», nos fijamos en dos propósitos convergentes: *Ni acción sin propaganda, ni propaganda sin acción.*

Otro problema que habrá que considerar, es el coqueteo con sindicalistas del Interior que, si bien consideran públicamente a la C.N.T., podrían en su fuero interno acariciar el deseo de anularla. Toda prevención es poca.

Tras escuchar la voz del Interior, en el Congreso tendremos que demostrar que el exilio no anda tan descaminado de la realidad; que los problemas interiores son los nuestros. Pese a nuestra condición de lejanos, muchos no hemos perdido contacto con la realidad española, de la cual se nos informa desde dentro sin prejuicio engañoso. Por otra parte, centenares de compañeros exiliados pasaron durante años la frontera desde Francia con propósitos objetivos, trayendo al regresar información despreocupada del temor ambiente imperante en España. La venida de innúmeros emigrados económicos y de turistas de vuelta, también nos ilustran de la verdad española tras nuestras interrogaciones, permitiéndonos todo ello una idea aproximada de la situación física y moral de nuestro pueblo.

Se impone por tanto el olvido de diferencias y tratos ásperos que pueden haber marcado una diferencia entre el Interior y el Exterior; precisa una saludable reconciliación a fin de no lanzar un Mensaje más al viento, obra de comités de aquí y de allá, cuando la voz del Movimiento ha de emanar de la base *aquí y allá.*

Que por mor de las circunstancias las actividades sindicales quedaron paralizadas, no merece discusión siquiera. Y que mientras tanto el obrerismo internacional ha conseguido mejoras que a España no llegan, y que no llegarán sin la presión directa de los trabajadores, dada la condición intransigente de nuestra burguesía bajo el dominio del régimen que sea. Las colaboraciones políticas podrán servir para darle un vuelco a la situación gubernamental de ahora, mas no para reanimar la situación económica, o integral, de los trabajadores. La C.N.T. no puede salir de este plano, y tanto mejor si de la misma opinión participara toda la A. S.

Naturalmente que para cumplir este programa hay que preocuparse menos de tendencias, para admitir procedimientos clásicos o modernos, pero efectivos. Desterrando empero toda demagogia, ciñéndonos a lo realizable y fuera del círculo estrecho del prefijo. Lo del «nos vamos todos a España a luchar o nos callamos, dejando hacer al Interior», es un tópico inadmisible por cuanto firmes luchadores de siempre físicamente y policialmente están incapacitados de ir al país para combatir. Para exponerlos a la voracidad del régimen, eso ya sería otra cosa. Más respeto a quienes lo merecen, y menos concesiones a la galería.

Que se reconozca por todos una C.N.T. residente en el Interior con el respeto debido. Pero que al propio tiempo se reconozca el valor cooperador del exilio, en su acepción básica, de todos, evitando la proliferación de bifurcaciones o derivaciones marginales.

M. HERNANDEZ

Dreux, 25 octubre 1964.

(ROMAN) **par René VILLARD**

Le pain noir

(SUITE)

On est retourné à Dacigny plusieurs fois; aller là ou ailleurs, il fallait bien aller quelque part. Le Lucien, il l'a faite, son affaire, une vraie, une belle affaire, au tarif fort. Le vieux a eu son portrait, un pastel, pas mal réussi, avec un très beau cadre, bien exposé, à la meilleure place de la salle du restaurant. Le vieux, à se contempler, il en était tout ému, la paix était faite, toute la famille nageait dans l'hypocrisie.

Le Lucien avait bien manœuvré, il avait mis dans le mille en faisant admettre à la grosse Marie que c'était son intérêt d'afficher une certaine affection envers le vieux, peut-on savoir ce qui peut arriver à un vieux qui boit ?... Un accident est si vite arrivé et le Rhône impétueux est si près... La grosse Marie avait fort bien compris... Le Jules, le mari, trouvait très bien la manœuvre de Lucien, il avait apporté la paix, qu'il disait.

Ce qu'il ne savait pas, le Jules, c'est que son tour viendrait d'avoir les honneurs du portrait exposé au bon endroit. Mais oui, fatal que ça serait, la grosse Marie s'arrangerait bien, c'était une question d'années, elle arriverait bien un jour à être la seule propriétaire de « l'Auberge des Oiseaux ». Seulement, pour le Jules, la grosse Marie possédait une méthode plus douce, plus facile, plus agréable, pour arriver à ses fins. Mais quand elle serait arrivée au bout, la grosse Marie se rendait-elle compte qu'elle pourrait devenir la proie d'un coquin qui, en s'installant dans son lit, s'installerait en maître ? Le monde est comme le fond des océans, les gens, comme les poissons, se bouffent mutuellement, que les faibles se garent...

Un soir, que je faisais mon courrier au café, vint s'installer près de moi, un homme jeune avec un appareil photographique auquel était branché un flach. Le gars avait repéré, ma serviette étant ouverte, mes cartes d'échantillons de cadres, il avait pigé... il connaissait le turf... quelques minutes plus tard, il m'attaquait...

— Vous faites de l'agrandissement photographique ?

Je n'avais pas à le nier; la conversation s'engagea et il me raconta ce qu'il faisait, lui, avec son appareil et son flash... C'était encore une drôle de combine... Voilà comment il se débrouillait. Il travaillait deux heures tous les après-midi; sous ces deux heures, il passait quatre bobines de trente clichés, c'était du rapide... Voici comment il pratiquait : il photographiait, d'autorité, tous les commerçants, c'était vite fait, il faisait toutes les boutiques d'une rue, sur un trottoir pour aller, sur l'autre pour revenir. Il entrait dans le magasin rapidement... « Vous permettez ? » disait-il en même temps et sans attendre la réponse, il prenait le cliché, c'était fait... le bonhomme ou la bonne femme faisait : « Ah ! » mais il était déjà à la porte; avant de partir, il avait déposé un petit imprimé sur le comptoir, informant le client éventuel qu'il venait d'être pris en photo « carte postale-art », que celle-ci lui serait présentée le lendemain et qu'il pourrait s'en rendre acquéreur pour la somme de cent francs... « quel culot » disaient les commerçants, seulement, le lendemain, presque tous achetaient leur photo, qui, il faut le reconnaître, était parfaite... c'était amusant, sa combine...

— Et alors — lui dis-je — car je pensais bien qu'il avait une idée derrière la tête... c'était pas pour rien qu'il me racontait sa salade... sûr... alors, le gars dévoila ses batteries, il voulait trouver un second, un peu affranchi, pour travailler avec lui; il se chargeait de développer les clichés, de les faire vendre; il avait une vendeuse qui, le lendemain, passait chez tous les commerçants photographiés la veille et qui se chargeait de la vente. Plus tard, j'ai pu apprécier les qualités de cette vendeuse qui réellement, savait vendre. En définitive, le gars voulait faire travailler son appareil quatre heures au lieu de deux. Il estimait que le plus dur était de prendre le cliché, à la surprise, et de ne pas le louper. Il pensait que deux heures de ce boulot-là par jour était suffisant pour un bonhomme qui devait travailler très vite et très bien... pas question de s'arrêter, de se refroidir, de se décourager, de ne plus forcer, c'était la course... Il était franc. Pour m'intéresser, il me proposa trente francs par photo vendue, cela me séduisait... et puis, si la prise était forcée, la vente, elle, ne l'était pas... le client était libre... on ne le forçait pas outre mesure, le prix était raisonnable... C'était tout de même une autre musique que la carte-concours pour agrandissement photographique, c'était moins canaille... ça me plaisait mieux. J'étais pas au bout de mes peines, prendre cent vingt clichés, en cent vingt endroits différents, en cent vingt minutes... c'était pas du sucre... le type m'affranchit :

— C'est duraille — dit-il — je vous préviens que je ne vous accorde pas plus de 10 % de mauvais clichés, si vous êtes d'accord, je vous apprendrai à tirer très rapidement, juste sans regarder votre appareil. Il faut avoir l'outil en mains, il doit faire corps avec vous... vous ne pouvez distraire votre regard qui doit toujours être fixé sur le client, pour saisir son image au meilleur moment et ceci, en quelques secondes. Il faut que je vous apprenne tout ça... connaissez-vous un endroit désert, où il me serait possible de vous apprendre à tirer très vite ?

Sûr, j'en connaissais un endroit... Gerland. Ce ne sont pas les terrains vagues qui manquent à Gerland. J'en connaissais un très bien en face des abattoirs... rendez-vous fut pris pour le lendemain matin. Mon photographe-reporter fut exact au rendez-vous. Pendant deux jours, il m'initia à son métier, c'était pas du nougat de travailler à cette cadence. Il n'était pas question de couper la tête ou les pieds du sujet... Au bout de deux jours, le pourcentage de mes clichés mal centrés était insignifiant, je travaillais vite, sans regarder mon appareil. Le gars me lâcha dans la nature...

Vilain... qu'il a fait, le Lucien, quand je lui ai annoncé ma détermination de quitter l'équipe.

—Tu peux pas faire ça —qu'il a dit— c'est pas régulier... jamais, jamais on t'a considéré comme un représentant ordinaire, tu faisais ce que tu voulais, dis pas le contraire, toujours tu as été pour nous un ami... si tu fais ça, t'es un salaud...

— Crois ce que tu veux — que je lui ai répondu —. Crois ce que tu veux, mais j'aime mieux le boulot que j'envisage...

— C'est pas vrai, tu gagnais bien ta vie, dis pas le contraire, jamais t'avais gagné autant de fric, dis pas ça...

— Tu comprends pas, Lucien, tu peux pas comprendre, c'est pas une question d'argent. Alors, pour pas partir en vache, j'ai payé à bouffer à tout le monde, dans une grande brasserie, près de Perrache.

Quand on s'est quitté, la Lise avait la larme à l'œil; elle avait facilement la larme à l'œil. Dans le fond, la Lise était une sentimentale... c'était peut-être pour ça que le Lucien était cocu, parce que lui, comme sentimental... Je les ai quittés, j'emportais pas un mauvais souvenir, mon destin était de toujours quitter les gens...

Mon nouveau job donnait bien, avec la différence que c'était plus du travail d'équipe, il n'y avait plus cette camaraderie que Lucien, il faut bien le reconnaître, pratiquait avec tous ceux qui marnaient pour lui. Ce ne sont pas les aventures curieuses, les situations étranges, qui ont fait défaut, du fait de l'exercice de cette nouvelle activité. Je n'ai jamais eu de gros pépin chez les clients photographiés, ils n'avaient pas le temps de réagir, je battais tous les records de vitesse. Certains jours, j'arrivais à passer mes cinq bobines en deux heures. Je me donnais réellement, après, après, j'avais toute ma journée de libre. Je flânais, je recherchais François, j'avais même trouvé une bibliothèque avec salle de lecture, de l'autre côté de la Saône. J'avais organisé ma petite vie, bien provisoire, je ne me faisais pas d'illusion, des métiers comme ceux-là sont toujours provisoires.

(A suivre.)

B.D.I.C

ceres o sin Congreso

No ignoramos que las organizaciones del Interior piden el restablecimiento de las libertades fundamentales, que dicen existir en todas las democracias.

Pero no nos ocultamos que tales no son sino reivindicaciones *inmediatas* y del momento de combate.

Lo que no puede concebirse es la afirmación de que ante esas simples pretensiones de que se dice tienen los hombres de España, nosotros ofrezcamos revolución, y ello sin consultar si el pueblo español la quiere.

No queremos saber si todo el pueblo español desea la revolución... Pero nos basta saber que la desean millones de peones y hombres del campo andaluz sin tierras, ni casas, trashumantes de la contrata, trabajando tres meses al año y arrastrando la miseria y la subalimentación, sin centros sanitarios, sin escuelas para sus hijos, sin pan en sus hogares.

Sabemos que lo desean más de un millón de hombres que habitan como cintura de hambre las grandes ciudades españolas, acudiendo todas las mañanas a mercados de contrata para ver si alcanzan la fortuna de tener jornada de trabajo.

Sabemos que la desean todos cuantos se sienten obligados a sacrificarse horas y horas sin porvenir para los suyos.

Que la desean todos cuantos fueron perseguidos y amordazados por el régimen. Que la deseaban cuantos cayeron en la acción clandestina. Y esos, los verdaderamente explotados, los que siempre se encontraron al margen de la vida normal del país, los eternos condenados como siervos de la gleba y de la industria, el subproletariado, «los coreanos», los que habitan cuevas o chabolas... esos también son pueblo español... y esos desean la revolución, no por capricho eventual de unos cuantos, sino como expresión de una necesidad social evidente.

Sin ser fanáticos de nada ni de nadie, tampoco nos dejamos acunar por ilusiones de una demagogia inútil ni por el espejismo de otras promesas que aquellas que la realidad puede confirmar como realizables.

Y que se nos permita expresar nuestra extrañeza cuando vemos escrito, en carácteres de imprenta preguntas de la militancia, hechas de manera tal que dejan sobreentender la respuesta negativa.

¿Qué clase de revolución puede hacerse en España actualmente?

Por lo visto ninguna. Y con derrocar al régimen, todos los problemas que se ponen al pueblo español estarán resueltos por el milagro de las democracias de cualquier tinta que se pretenda instaurar. Cual si la revolución que siempre preconizó la C. N. T. fuese el mero capricho de un grupo de agitadas mentes.

Yo me permitiría aconsejar la simple lectura de un libro: «La demagogia de los hechos» escrito por un autor del que no se puede sospechar la orientación libertaria. Fernández de Castro. y examinar a través de sus páginas, los datos y cifras, detalles e informes arrancados de las mismas fuentes informativas del franquismo, para encontrar en ellas las razones por las que el mismo autor declara que solo la revolución puede traer la solución a los problemas españoles.

¿Habremos conseguido, después de obtener la libertad de asociación y de sindicación, que el referido problema de la miseria del campo español se encuentre resuelta?

¿Habremos resuelto la agonía de una industria en plena decadencia por la incuria del patronato hispano?

¿Cabremos resuelto la profunda crisis que obliga a la exportación de mano de obra como artículo productor de divisas?

Queremos la revolución para devolver al pueblo español la dignidad dentro de la libertad.

¿Podemos siquiera creer que nuestros compañeros del Interior, militantes conscientes conciben que nuestra organización renuncie a sus pretensiones revolucionarias, aceptando la convivencia con cualquier forma de poder más o menos liberal? Respondamos: No.

Y pedir que la voz de España se oiga en el hemiciclo, es afirmar que hasta ahora no se hizo tal. Y ello debería demostrarse. Y cuando los compañeros del Interior han tomado conocimiento de las decisiones tomadas por la C. N. T. exilada, han tenido toda la latitud para manifestar su discrepancia. ¿Lo hicieron alguna vez? Una vez más respondemos: No.

Si creyésemos que la revolución no era necesaria para nuestro pueblo, entonces no seriamos revolucionarios. Y si considerásemos como el articulista que «*Frente a la tendencia clásica anarcosindicalista, ha nacido otra no menos valiosa, que interpreta el presente y el porvenir con realismo juvenil y con óptica diferente a la que pregona el rancio abolengo anarquista y con el que tenemos que coordinar nuestros métodos de lucha reivindicativa...*» entonces... nos iríamos con armas y bagages a esas otras tendencias que teniendo tanto valor como la anarquista, veían los problemas con un realismo juvenil que al anarquismo se le niega.

Que no se nos venga con tamaña rueda de molino. Pretender una coordinación con abandono de lo que llama «rancio abolengo anarquista», es negar lo que fuimos y somos.

Quienes así piensen, y libres son de hacerlo, ¿por qué proseguir en las filas de una organización a la que no reconocen efectividad? ¿Para tratar de atraerla hacia esas modernísimas ópticas y realismos?

Desde ahora, si tal fuera su intención, digámosles que se llaman a engaño. Si somos revolucionarios, si mantenemos nuestras posiciones de combate no es por perder el tiempo: es por considerar que quienes le pierden son los que persistn en su confianza a las soluciones de todos los matices políticos cuyo fracaso está más que demostrado ante el panorama de nuestro pobre mundo y de las tristes generaciones que brotan a su imagen y semejanza.

El equilibrio España-Exilio, existe en lo que a la Confederación Nacional del Trabajo se refiere. Querer ponerlo en duda es hacer juego a determinadas pretensiones. Que quede dicho.

Y si el próximo congreso tuviese que abordar tales problemas, de antemano nos sabemos las resoluciones, conocida la conciencia de la militancia confederal. Será una vez más la reafirmación de principios y tácticas de acción directa. Reafirmación que esperamos, no de los «delegados» simples transmisores, sino de los acuerdos de las FF. LL. que se manifestarán en el Congreso.

J. MUÑOZ CONGOST

ENTIERRO DE UN COMPAÑERO

Se notifica a los compañeros de Paris y alrededores que el compañero Anselmo Suárez Díaz, de Gijón, falleció el 14 de noviembre, estando fijada la fecha de su entierro para el sábado 21, también de este mes, a las tres y media de la tarde. Acudir al Instituto Gustave Roussy, Av. Paul Vaillant Couturier, Villejuif (Seine). Metro, Porte d'Italie, para tomar el autobús 185 (dos tickets).

ANTENA

FRAGÀTERIAS

MADRID. — El asunto de las fragatas que no quisieron hacer para Franco los ingleses por recomendación de los laboristas, tras gestiones de la diplomacia franquista serán construidas en España bajo la dirección y con materiales americanos. Un acatamiento más en la capilla de Santo Dólar.

LA CARIDAD

BARCELONA. — Un importante lote de material quirúrgico y medicamentos, ofrecido por las hospitales de Boston al de la Santa Cruz y San Pablo de la ciudad condal, ha sido entregado hace poco.

El referido material ha llegado a bordo del crucero «Boston», de la VI Flota de los Estados Unidos en el Mediterráneo, cuyo comandante efectuó la entrega al hospital barcelonés.

Consta el lote de un total de cuarenta y cuatro piezas, con mesas de quirófano, camas, aparatos diversos y, entre los medicamentos figuran gran cantidad de analgésicos, antibióticos, etcétera.

Hace años se realizó la entrega de un donativo análogo de los hospitales de Boston, con destino al Clínico y Provincial de Barcelona.

ADAPTACION AL MEDIO

MADRID. — Antes de las elecciones presidenciales de EE. UU. la prensa franquista ha sido cauta, aunque en traspiés discretos denotaba simpatía por el conservador Goldwater. Decidida la contienda, el sistema de publicidad ha recibido orden de jalear el advenimiento en propiedad de John. son a la Casa Blanca. Mero oportunismo. No fuera que el asno demócrata no le cediera parte de sus bonigos dolarinos al mendigo de El Pardo.

LA LIBERTAD RELIGIOSA EN ESPAÑA

MADRID (OPE). — Refiriéndose a la cuestión de la libertad religiosa en España, dice José María Pemán en «ABC»:

«Por proteger la fe no se puede dar licencia a la superstición. Porque es bastante lógico que una fe sin ventanas ni contrastes engendre más procesiones que justicia, más culto que piedad y más copla que oración... Todas las virtudes son precisas: la fortaleza desde luego, pero también la justicia, la templanza. Y, sobre todo, la prudencia, que es como el chofer que conduce a todos los otros... Se debate a menudo el problema entre la barbarie y la cursilería. Se ve claro que el uno, si pudiera, restablecería la Inquisición. Y el otro se haría protestante si no estuviese mal visto.»

ESCISION SINDICALISTA

PARIS. — En congreso reciente, una mayoría de un 65 % de delegados determinó que la Confederación Francesa de Trabajadores Cristianos se convirtiera en Confederación Francesa Democrática del Trabajo. Mal avenidos con el acuerdo, buena parte de los minoritarios han decidido continuar la C. F. T. C., quedando de hecho la sindical de obreros católicos, escindida en dos. Por lo visto, los integristas no comprenden que los C. F. D. T. se desprenden del aditamiento de «cristiana» para atraer obreros no clericales y posibilitar una fusión (léase absorción) con Fuerza Obrera... sin separarse de la comunión católica.

UNA DEMOSTRACION MAS DE DEMOCRACIA ORGANICA

MADRID. — Un decreto ley establece un jurado de periodistas escogidos por el Gobierno y aprobados por el generalísimo, hábil el jurado para juzgar las infracciones a la misérrima ley de Prensa que rige en materia de publicaciones. Los culpables de excesos de opinión podrán ser despojados del carnet de periodista por seis meses y hasta diez años. Se le podrá incluso prohibir el ejercicio de la profesión. Gubernativamente, el periodista Arcal, redactor jefe del «Diario Regional» de Valladolid, ha sido inculpado de «atentado contra la moral del Ejército», por haber solicitado la reducción del servicio militar de los soldados de quintas. ¿Se ha visto crimen?

Un ciclo inconcluso

(Viene de la página 4.)

conocen poco, por nuestra falta de decisión y propaganda. Ciertamente que para tan magna empresa la voluntad no es todo; pero suponiendo que otros recursos no nos sean abundantes, unos cuantos voluntarios, dispuestos a trabajar por los ideales libertarios, pueden influir mucho en algunas situaciones de carácter popular.

Abundan los datos históricos que nos dan la medida de lo que vale la voluntad y la constancia. ¿Se ha pensado bien, en algún momento, lo que significa para el Movimiento Libertario la obra de Lecoin en Francia? ¿Se tiene presente la meritoria labor del abnegado Hem Day? Y, sin embargo, las dos figuras aludidas ya se distanciaron de los años mozos. A este tenor, si a España nos remitiéramos, a más de la gran labor sue hicieron los organismos libertarios, no podemos olvidar, como acción efectiva, algunas realizaciones propagandistica casi de tipo personal. A la «Revista Blanca» debemos, muchos de los que hoy profesamos ideas ácratas, quizá los inicios y gran parte de nuestra formación. En este sentido, entre otras personas que se dedicaron a la propaganda como postulado, mucho podría decirse de Sánchez Rosa, de la familia Plaja y otros.

Todo nos indica la conveniencia de que los sembradores de ideas a que nos hemos referido, unos ya muertos, otros en edad muy avanzada, aunque con lucidez mental e inmarchitable conciencia, tengan continuadores. El ideal libertario, en la pureza y consecuencia personal que lo ostentaron nuestros antecesores, merece ser airead o y divulgado en todas las capas sociales. Ninguna de las brechas que abrieron los precursores ácratas ha hecho innecesaria la voz de nuestro pensamiento; la acción de nuestras convicciones es solicitada por la esencia y carácter de los conflictos, de toda naturaleza, que la humanidad tiene planteados.

Los enemigos seculares de los derechos del hombre todavía permanecen fuertes y retadores; ellos no quieren entender de respeto a la persona, de las ventajas igualitarias, ni de las soluciones justas que remonten el bienestar y la cultura de los pueblos. Después de las dos últimas guerras mundiales, y ante las hoy vigente en pequeña escala, el militarismo campea arrogante; tutor y defensor de los grandes intereses de castas, no cederá esos privilegios sin probar la potencia de las armas.

Ante realidad tan evidente, ¿qué rol debe jugar el anarquismo? Bueno será tengamos en cuenta, que no obstante las promesas de los maravillosos avances científicos hay pueblos, como por ejemplo gran parte de los africanos y asiáticos, que apenas empiezan a tener contacto con lo rudimentario de la civilización capitalista. Estos pueblos tienen abierto un proceso de superación, que el capitalismo y el Estado, si tenemos en cuenta las leyes del determinismo político, no lo llevarán a feliz término. Para completar la obra manumisora, hasta lograr al hombre de relativa responsabilidad e independencia, han de ponerse en circulación los valores subversivos del anarquismo.

Se engañan, queremos suponer que con buenas intenciones, quienes creen llegado el momento de dirimir las diferencias sociales en ambiente de comprensión y cordialidad; los conceptos bakuninianos no dejaron de tener actualidad; tanto en lo ideológico como en lo revolucionario son de nuestra época, del día, clarividencia y vigor filosófico que el futuro nos reclamará para resolver muchos problemas de horizonte social. El Estado, la religión, el capitalismo y la burguesía, sean miserables u opulentos, no han rendido las armas tradicionales que usaron en su defensa; las han perfeccionado y están prestos a usarlas; permanece planteada la guerra social. Y al anarquismo corresponde, sin olvidar las tareas de fecundidad cultural, sin descuidar las conquistas parciales que en la lucha cotidiana puedan alcanzarse, continuar la batalla para cubrir metas prometidas.

SEVERINO CAMPOS

NECROLOGICA

MARIANO ESCODA

El sábado 31 de octubre falleció en el hospital de Arras, tras larga y penosa enfermedad, el que fue compañero Mariano Escoda, natural de Esparraguera, provincia de Barcelona, en cuya localidad militaba en el Sindicato Fabril y Textil, adherido a la C. N. T.

Mariano era miembro de esta Federación Local de Lens, en la cual siempre había cumplido como buen compañero. Fue enterrado civilmente el día 3 del mes en curso en la localidad de Meux-les-Mines, en la que residía.

A la compañera que fue del malogrado Escoda y demás familiares, vaya el más profundo pesar de los afiliados a la Federación Local de Lens.

Por la misma: *Barrachina*, secretario.

Le Gerant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

VISILLO

Otra que se tira al ruedo

UNA nueva sindical ha surgido en España. Se trata de la F.S.T. Considerándose afecta a la C.I.S.C., ha patentizado su absoluta independencia sanguinea con los antiguos sindicatos católicos, llamados, con razón, «amarillos», puesto que estaban al servicio directo de la burguesía y del Estado. Aun siendo de tendencia cristiana se proclaman aconfesionales y enemigos del «neutralismo y el conformismo», escogiendo la clandestinidad como medio de existencia.

De buenas intenciones está el infierno lleno. No basta proclamarse esto o lo otro, afirmar ser de izquierdas o de derechas, querer o no a los patronos, sentirse verbalmente cerca o lejos de la machucha y fracasada «Central obrera» de Falange. Estamos en una época en que el valor real de las cosas y los propósitos humanos se mide con la vara de los actos. Hoy el viento implacable del existencialismo positivista se lleva las palabras sin dejar brizna. ¡Hechos, hechos, y no dichos! Esa es la fórmula que sugerimos a quienes dentro o fuera de España se yerguen públicamente con proclamas de fe progresista y revolucionaria. La F.S.T. no tiene más que pasar inmediatamente a los actos combatiendo en la clandestinidad por abolir el poder totalitario que impide la realización de esos principios y reivindicaciones sociales que figuran en el pliego entregado a los corresponsales de prensa extranjera en Madrid.

Ese es el camino que ha seguido siempre la C.N.T. (y JJ. LL.) e incluso la U.G.T. por la conquista no sólo del derecho de los trabajadores a una vida mejor, sino del prestigio histórico de que gozan en los medios obreros nacionales e internacionales. Para llegar hasta ahí la flamante Central Sindical aún le falta mucho que andar, si es que realmente echa a andar algún día.

GARCIA VALIÑO A LA RESERVA

En los círculos militares y políticos de Madrid se comenta muy diversamente la decisión del Consejo de ministros, «pasando a la reserva, por razón de edad», al jefe de la primera región militar general García Valiño.

No faltan quienes afirman que se trata pura y llanamente de una fulgurante destitución política. El antiguo Alto Comisario en Marruecos y compañero de armas de Franco, se le atribuyen, de luengo tiempo, veleidades políticas muy peligrosas, incluso contactos clandestinos en tierra francesa con significados líderes de la oposición antifranquista. Hay también quienes piensan que el ex jefe de la Región militar de Madrid conspiraba, en la sombra, en favor de un pronunciamiento tipo Martínez-Campos, con vistas a restaurar la monarquía constitucional sobre las ruinas inevitables de la dictadura Franco-falangista.

Cuando el río suena agua lleva. Lo que hoy es un simple rumor de cenáculo, suele convertirse, más tarde, en la gran noticia nacional que sorprende a la gran masa ignara y subvierte el orden político-social e institucional existente. Así ocurrió el 2 de mayo (1808), en el Pronunciamiento de Sagunto, con la caída de Primo de Rivera, el 14 de abril y el 19 de julio. ¡Ojo avizor a los acontecimientos irreversibles que se gestan en el vientre enfermo de la sociedad española! Si la unidad monolítica del generalato se rompe, el franquismo no puede sobrevivir más a su propia ruina.

C. L.

Fiesta de «Le Monde Libertaire»

Sala archillena, entusiasmo, juventud desbordante. Si los anarquistas de Paris no saben aprovechar este ambiente no tienen perdón del Olimpo.

Rompió el fuego una orquesta compuesta de unos 50 ejecutantes (la de la R.R.P.T.) con brio inusitado. Su última pieza, el «Himno a la Paz», nos fue saludable, pues la sargenta de las *ovreuses*, que no cesaba de maternos guerra, optó por dejarnos tranquilos.

Una sucesión de artistas (Hélène Martin, Jean Gérard, André Thorent, Micha Bayard, Fernand Berset y los Sylvéros) dieron programa asaz variado, sin que estas atracciones «solitarias» superaran el brío de los propios espectadores. Faltó —creemos— algo de baile español o de folklore exótico, etc.

Léo Ferré, abundante e intencionado como siempre, teniéndole que agradecer la matizada a la par que libertaria americana «La graine des anana».

Repetimos: Un éxito de público y un espectáculo superable, y un gaje de propaganda anarquista que los compañeros de la calle Ternaux no deben desaprovechar.—J. F.

Comunicados

F. L. DE DRANCY

Celebrará reunión general el domingo 29 del corriente a las nueve y media de la mañana. Conveniente que no falte ningún compañero.

F. L. DE PERPIGNAN

Convoca a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 22 del corriente a las nueve de la mañana y en el sitio de costumbre.

Dada la importancia de los asuntos a tratar, se ruega la asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE ORLEANS

Se convoca a todos los afiliados a una asamblea general que tendrá lugar el 21 de noviembre, a las nueve de la noche, en la Sala de la Biblioteca de la rue des Pensées. Compañero, te rogamos asistas a esta asamblea.

F. L. DE OULLINS

Por el presente, se convoca a toda la militancia perteneciente a esta Federación Local, para el domingo 22 de noviembre, a las nueve y media, en el lugar de costumbre.

Discusión orden del día Pleno regional. Una vez más, esperamos la asistencia de todos.

PRO ESPAÑA

Combs-la-Ville: Juan y Juana, 20; Paris: Berthe et Jacques, 10. Total, 30 francos.

PARA PROPAGANDA

Combs-la-Ville: Juan y Juana, 10 F.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Paris, X., 5 F.; Prada, 5; Berthe y Jacques, 10; Valentín Montané, 8; Joaquín Satué, 10; Francisca Vega, 10. Grupo de Químicos de Ivry, 60; Manuel Buisán, 5; Pantín: Francisco Galán, 5. Total, 109 F.

ADMINISTRATIVAS

Jesús Iglesias, Draguignan (Var). Devuelta carta nuestra. No así la prensa. Ponte al corriente por ser mucho tu atraso. Da dirección si hay cambio.

— Valdeneu, Lac-de-Annecy (Haute-Savoie). Devuelta prensa por cambio. Da nueva dirección. Deuda hasta fecha, 32 F.

— Di Dominico, Caridi, Livorno (Italia). Devuelta prensa por cambio. Deuda «Combat» y «Umbral» hasta fecha a abonar.

— Octavio Langoyo, Varilhes (Ariège). Devuelta carta, no así la prensa. Sin cambio de dirección. Deuda, 74 F.

Librería

«Quinet», Felipe Alaiz	5,00
«Tipos Españoles», F. Alaiz	5,00
«Salvador Seguí: Su vida y su obra»	3,50
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2,80
«Revolución y Regresión», Rocker	18,00
«Sistema de las contradicciones económicas», Proudhon	15,00

COL. CRISOL, 6,50 F.

Unamuno : « Niebla. Abel Sánchez ».
— « Por tierras de Portugal y de
— España. Andanzas y visiones españolas ».
Undset, Sigrid : « La orquídea blanca ».
— « La zarza ardiente ».
Valera : « Juanita la Larga ».
Valle-Arizpe, A. de : « Virreyes de la Nueva España ».
Vasari : « Vidas de grandes artistas ».
Vega, Lope de : « La estrella de Sevilla. Peribáñez y el comendador de Ocaña. El caballero de Olmedo. Fuenteovejuna ».
Vega, Garcilaso de la, y Boscán, Juan : « Obras completas ».
Vélez de Guevara : « El diablo cojuelo. El asombro de Turquía y valiente toledano. El ollero de Ocaña ».
Verdaguer, Jacinto : « Antología poética ».
Verlaine : « Obras poéticas ».
Vicente, Gil : « Teatro y Poesía ».
Villaespesa, F. : « Teatro escogido ».
— « Novelas escogidas ».
Villalón : « Viaje de Turquía ».
Vinci, Leonardo de : « Tratado de la pintura ».
Vital Aza : «Comedias escogidas».
Vives : « La mujer cristiana. De los deberes del marido. Pedagogía pueril ».
Wallace : « El arquero verde ».
Wells : « Doce historias y un sueño ».
Wilde, Oscar : « Cuentos ».
— « Un marido ideal. El abanico de Lady Windermer ».
Wodehouse : « Señorita en desgracia ».
— « Samuel brusco ».
— « La suerte de los Bodkin ».
Zielinski : « Historia de la civilización antigua ».
Zorrilla : « Don Juan Tenorio. Traidor inconfeso y mártir. El puñal del godo ».

Giros y pedidos a Roque Llop, *24, rue Ste-Marthe, Paris (10e)*
C C P 13 507 56, *Paris*

Conversaciones libertarias

EL SER CENETISTA
LA OBRA DEL CENETISMO

EL compañero Charles-Aug. Bontemps, buen desconocedor de la idiosincracia española—lo cual interpretamos no le quita mérito de inteligente—, cree que levantar una C.N.T. en España fue cosa facilísima. Es la opinión de muchas personas conocedoras de nuestro país y de las almas que lo animan, por referencias verbales u oídas. En España, país de pobres, con gritar «revolución» cualquiera se encuentra caudillo en una esquina, en un barrio, en un despoblado. Una necesidad sazonada de folklore. Ya, compañeros nuestros incluso, creen que la mayor propaganda anarquista española ha sido la miseria. Siembra hambre en Iberia y recogerás Savocheas...

El firmante de este trabajo es oriundo de una localidad que ha dado al acratismo un hijo de rico burgués y tres compañeros más todos de casa acomodada, cuyos nombres oculto porque dos de ellos aún viven, y que sea por muchos años. Y créase que no se trata de elementos contemplativos, sino de hombres bregados que han actuado, uno en las fervientes luchas del 1900 y los otros en las de los años diez, veinte y siguientes, habiendo pasado por los terribles peligros de la represión datista de 1921 y por los incidentes de la guerra del 36-39.

Del exterior nos ocupamos mucho del desprendimiento de Tolstoy, Bakunin, Kropotkin, de la nobleza rusa; de Malato, de Merlino, de Sebastián Faure, etc. Pero nuestro interior dispuso de idealistas acomodados, o que podían serlo, cual el citado Salvochea, Tarrida del Mármol, Ferrer Guardia, hermanos Alcrudo, Isaac Puente, Mateo Morral, y si hurgáramos en la memoria se nos acudirían otros.

La plana de compañeros profesionalmente muy capaces y que pudiendo sustentar altos cargos de taller, fábrica y obra renunciaron a esa promoción para quedar en las lides obreras, la podríamos calificar de inmensa. Aparte la Andalucía campesina, donde el arraigo anarquista proviene del gran Fermín gaditano, de Sola, de Sánchez Rosa y muchísimos otros compañeros calificados por sus conocimientos, el elemento que más proletariado consciente ha producido es el industrial, y sino véase el empuje libertario registrado en la industrialísima provincia de Barcelona, y en la comarca corchotaponera del Ampurdán con sus «viveros» de anarquistas de Palamós, S. Feliu de Guixols, Palafrugell, Calonge y L'Escala.

Sin que la economía obrera catalana fuera floreciente, cuando menos en la región —igual que en los nexos industriales del Norte de España y otros aislados en Castilla, Aragón y Valencia— se comía y vestía con cierto decoro merced a las disputas continuas sostenidas con la burguesía y las autoridades que la servían. En general, los trabajadores de las grandes y medianas urbes obedecían en sus gestos a un criterio, a una idealidad, más que a los míseros tirones del estómago, esa estricta función que cuando queda normalizada el individuo interesante desaparece si hay en él déficit de corazón y cerebro.

En las grandes huelgas impulsadas por nuestro anarcosindicalismo, generalmente han sido las multitudes las únicas beneficiadas, puesto que los actuantes, los expuestos, los convencidos, de sus desmedidas actuaciones sacaban un balance de sin trabajo, de persecuciones, de cárcel, y a veces de ofensas, disgustos familiares e incomprensiones de los propios beneficiados. Sin hablar de los riesgos de muerte.

Actuar en la C.N.T. ha sido siempre problema de convicciones, de energía, de constancia y seguridad en todas las situaciones, particularmente en la de depresión transitoria de las masas. Actuar en el grupo de afinidad ha exigido preparación, espíritu proselitista, afinación de conducta, estima fraternal y reto permanente a las fuerzas contrapuestas. Cuando los meros sindicalistas descansan de un conflicto bien o mal solucionado, el ácrata militante se prodiga en el tajo, en el sindicato, en el café, en la calle, abarcando problemas más amplios que el de la peseta más, la hora menos y los torneos de asamblea. Todas las facetas de la lucha obrera nacional e internacional le afectan como idealista, así como las posibles soluciones de altura que hay que dar a los problemas originados en países de alto, medio y escaso desarrollo. El compañero de la C.N.T. tanto esfuerzo rinde a lo inmediato como a lo mediato, a lo próximo como a lo lejano, porque día ha de llegar que la lejanía nos envuelva por formar, los españoles, parte del todo humano, y siendo así y guardando nuestra característica, guardaremos nuestra personalidad, enriqueceremos nuestra idiosincracia, en lugar de sentirnos disminuidos por no ser eslavos o sajones, prejuicio tan nefasto como el de sentirnos presuntuosamente españoles.

Por sus hombres pensantes y actuantes, la C.N.T. ha cumplido obra social de envergadura; ha elevado el nivel económico de los trabajadores, ha descendido, en lo que va de siglo, el horario laboral de 78 a 42 horas semanales; ha reivindicado la situación de las mujeres y de los aprendices; ha terminado con la avilantez de los encargados; ha mejorado las condiciones de salubridad de las fábricas; ha destruido el prejuicio secular del *amo* y ha desmerecido por completo el papel social del cura; ha elevado la dignidad del trabajador al hacerle conocer su condición de entidad humana; ha hecho pensar a los sujetos a la cadena del salario, en la posibilidad de vivir sin explotadores, en igualdad de deberes y derechos con todo el mundo. ¡Y ha intuido y practicado un comunismo libertario, hoy víctima de la conspiración del silencio!

Se dirá que ventajas de índole favorable también las han aportado otras entidades sindicalistas, lo que en parte es verdad. Pero a la C.N.T. le cupo el mérito de precipitar unos acontecimientos que venían lentos. En un cuarto de siglo ha producido movimientos de percusión en Barcelona, Valencia, Andalucía, parte de Asturias y lugares diseminados. Las huelgas generales de Barcelona (1902, 1909, 1913, 1917, 1918, 1919, 1930, 1932 y 1936) más que conflictos locales fueron serias sacudidas afectando los cimientos de la sociedad burguesa. Con todos los respetos que por su historia pueda merecer la U.G.T., osamos afirmar que sin la presencia de la sindical anarcosindicalista las condiciones del obrero español no hubieran alcanzado el nivel de 1936. Con organismos reformistas y neutros primando en el ambiente societario (luego sindicalista); sometidos los conflictos a la discreción de comités paritarios, instituciones de reformas sociales, y a la consideración de gobiernos, diputados y organismos proteccionistas, no hay duda de que la condición social de los trabajadores hispanos hubiese prosperado sin sobresaltos, cautamente, sin participación directa de los interesados, con mucho discursismo de «mandatados», con mucha pompa legalista, con importancia de Cortes y de Ministerio del Trabajo, con comparsismo de trabajadores bien educados, confiados, esquinables, reunibles para escuchar, aplaudir, y levemente insinuar, en total para un resultado de mejoras rateadas.

Frente a la desorganización por pérdida de la primera República, y considerada la imposibilidad de vida de una Federación Regional Obrera por prisiones, procesos de «mano negra» y agarrotamientos el plaza jerezana; frente a la vida lánguida de una U.G.T. en la época solamente integrada por unas buenas voluntades, y ante la modorra de las sociedades mutualistas, la clase obrera de nuestro país necesitaba un estrépido, una irrupción alterada, un reactivo de fuerza, condición que sólo podían cumplir los anarquistas, herederos formales de la gesta de 1.º de Mayo, con sus compañeros ahorcados en Chicago, con sus hermanos fusilados en Montjuich, con su huelga general de 1902 ya citada semejando un inicio de revolución social en las siempre animosas calles de la capital catalana.

La C.N.T. debía surgir en 1910 como réplica a la represión maurista del año precedente y en signo de vitalidad de un anarquismo inextinguible en el ánimo del proletariado consciente. El tradicionalismo libertario de Andalucía se adhirió rápido al novel y esperanzador organismo, pero quienes le ofrecieron más cuerpo representativo y sustancial de momento fueron los obreros de Zaragoza, Gijón, Barcelona y su poderosa provincia; pueblos de Valencia, con Alcoy en cabeza; los mineros y portuarios de la provincia de Murcia; parte del censo proletario de Sevilla, La Coruña, Logroño, y no alargamos la lista a sabiendas de que incurrimos en alguna injusticia.

Lo verdaderamente admirable de la C.N.T. ha sido el sentido solidario de sus afiliados. Por una defensa de presos, por una diferencia en la que el dinero no intervenía, por hacer suya la causa de un compañero represaliado, por una injusticia política venida de lo alto, nuestros afiliados *no anarquistas, pero posesores de sentido anarquista*, siempre han estado dispuestos a abandonar el trabajo, a irrumpir en la calle, no para cantar «La Internacional», sino para interrumpir por voluntad omnímoda el curso rutinario de la existencia ciudadana. Con cosecha de sinsabores, desde luego; con la satisfacción de haberse pronunciado, de haber patentizado una moral y una entereza de las que a veces hunden a un individuo, a unos individuos, pero que acrecientan la fuerza de un pueblo, ya considerado terminador de gobiernos y, por ende, un peligro para el Estado.

La tremenda huelga de la Canadiense (Riegos y Fuerzas del Ebro), que meses antes tuvo el precedente de la huelga general derivada del conflicto de tranviarios (muy unánime), fue un toque de somatén para la clase capitalista de todo el país, que en la fuerza de las multitudes organizadas e inspiradas por los igualitarios (repitamos: los anarquistas) vieron los días de la sociedad contados, de no recurrir a procedimientos drásticos. Tan arrollador fue aquel movimiento, que ultra las ventajas solicitadas por los electricistas, se consiguió la libertad de doscientos huelguistas sometidos al fuero de guerra por haberse negado a traicionarse a sí mismos. La réplica burgueso-totalitaria consistió en la declaración de un lock-out afectando a 400.000 obreros de Cataluña, suerte de huelga general que duró cerca de tres meses, con resultado desfavorable por haber sido, los huelguistas, desasistidos por el contenido nacional obrero. Concurrió seguidamente el asesinato aleve y sistemático de militantes anarcosindicalistas, las cuerdas de deportados, el exilio de innumerables compañeros, la Dictadura de Miguel Primo de Rivera, durante la cual la C.N.T. resurgiría del ingente montañón de cenizas con que el enemigo había intentado cubrirla.

Una C.N.T. amorfa, en 13 de septiembre de 1923 habría concluido su carrera.

JUAN FERRER

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 10 F.
Un an : 20 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

España cinematográfica

HA sido estrenada en Madrid una película de propaganda franquista oficiosamente dispuesta y cautelosamente subvencionada, en la que el tirano Franco aparece con todas sus virtudes de artilugio, puesto que consanguíneamente no posee ninguna. La pieza, en España impuesta a los empresarios y afuera recomendada con cadeau por las embajadas, pasará sin pena ni gloria, ya que la estrella Franco no dispone del atractivo de Fernandel, de Brigida Bardot, ni mucho menos. Presas, puentes, regadíos y casas cuna y baratas, se habrían inaugurado en España con monarquismo, republicanismo o socialismo, toda vez que la vida no se interrumpe. Lo único que de Franco sobresale, con películas o sin ellas, es la monstruosa cruz de Cuelgamuros, símbolo de una tétrica situación española de los veintiocho años de historia más cercana. Cadáveres, torturas, humillaciones, rezos, procesiones, ayunos obligados. La síntesis franquista — que inútilmente se trataría de descubrir en la película de autobombo, de egolatría franquista— es: soberbia, imposición y usufructo por derecho de conquista, de un lado; y resignación, embrutecimiento, miseria y fatiga de otro. La España de hoy no es la España que pueda circular por las pantallas del mundo con la frente despejada y la cabeza erguida por méritos de humanidad, creación y trabajo. La presentación hasta la saciedad de unas obras hidráulicas en las que no figura —¡y por causa!— el complejo de Rivadelago, y el uso y abuso de torerías, caridades, procesionismos y danzas regionales con marchamo falangista, esto es, de partido único totalitario, no puede entusiasmar a ningún público nacional o extranjero que no haya sido especialmente seleccionado para sancionar una farsa de la cual los diarios se ocupen... previo pago en las administraciones respectivas. La mentira dorada es de coste crecido. Mas, pagando Juan Español —por la fuerza ahorcan— toda dilapidación es permitida.

Es posible que con la presentación del film en el que la vedette FFB española trata infortunadamente de equipararse a la tumultuosa BB francesa (y que esta señora nos dispense el exceso comparativo, puesto que la creemos antifascista) el régimen elpardino trate de contrarrestar el efecto producido en el mundo la proyección de «Morir en Madrid». Sin embargo, el penoso acopio de glorias (del asesinato de la República y de centenares de miles de republicanos el film de Franco no se ocupa) no conseguirá desvanecer cuanto el celuloide de Frederic Rossif apunta con imágenes naturales, de época, pese a la influencia comunista rebuscada de que «Morir en Madrid» adolece. Sin negar veracidad a las escenas conseguidas por el autor en los archivos, señalamos de nuevo esa parcialidad que ignora al anarquismo, al cenetismo, al socialismo, al republicanismo, en beneficio de una figura de relieve provocado —la Pasionaria— cabeza simbólica de un partido que en la vida política española no ha representado más allá del 1 % de las izquierdas españolas, y conste que somos generosos.

Ese infundio de la supremacía comunista con el que Franco justifica el genocidio cometido por él, Hitler y Mussolini sobre el pueblo de España, en cierta manera viene corroborado en la película de Rossif... y en la emisión 9-11-1964 de la TVF, en cierto modo seguidora de los pasos de «Morir en Madrid».

Es innegable que la verdad de la guerra totalitaria ensayada por el Eje nazifascista en España alcanza merecido relieve en «Morir en Madrid» y en la emisión aludida de la «tele» francesa. Pero por favor, en lo político no coincidir con Franco. Ni ayer ni hoy, el Partido Comunista representó ni representa al pueblo productor hispano. Es el P. C. un estamento popular como cualquier otro, con importancia primordial concedida por las propagandas propias y adversas, nunca por la inmensidad española, siempre opuesta a su regimentación y a las dictaduras.

FRANCO MAS FIDEL, IGUAL A CRIMEN Y OPRESION

EL hundimiento del buque mercante español «Sierra Aranzazu», trae nuevamente al plano de la actualidad el tema de las cordiales relaciones existentes entre la dictadura totalitaria franquista y la dictadura totalitaria castro-comunista.

Los compañeros que tuvieron la suerte de participar en la guerra popular española contra el fascismo, saben bien que el anticomunismo de Franco sólo fue el taparrabos oportunista que la reacción española, encabezada por el Ejército, puso al crimen sin nombre que significó el levantamiento de julio de 1936.

En España no había peligro comunista; había un clima revolucionario que prometía concretarse en una forma de socialismo libre, sin tutelas estatales ni imposiciones dictatoriales. La madurez ideológica del movimiento obrero español le ofrecía al país un blindaje de acero contra la penetración del totalitarismo soviético. La sublevación franquista por un lado, y la estupidez de las potencias democráticas por otro, les dieron a los comunistas la oportunidad de intervenir en España y tratar de convertir la República en un peón de su sucia política internacional, como lo demostró la firma del pacto nazi-soviético en agosto de 1939, pocos meses después de terminada la guerra civil española.

Aunque en Cuba las cosas discurrieron de distinta forma, el trasfondo del problema es el mismo. Una revolución popular, en la que los comunistas no participaron ostensiblemente, fue secuestrada por un puñado de aventureros sedientos de poder, que tramitaron la entrega del país al imperialismo chino-soviético. Fidel Castro, para justificar su traición, inventó peligros y hechos que realmente no existían. En su afán de captar zonas de opinión popular, al principio hizo declaraciones antifranquistas, pero nunca rompió las relaciones diplomáticas y comerciales con el fascismo español. Ni siquiera lo pretendió cuando el violento incidente tenido frente a las cámaras de televisión con el embajador franquista Lojendio...

Franco y Fidel —dictadores al fin— se entienden a las mil maravillas. Mientras los militantes libertarios españoles sufren la brutalidad de una represión sanguinaria que los lleva a presidio o a morir ante el paredón y el garrote vil, las misiones comerciales y diplomáticas castrocomunistas pasean por España su cinismo y su desparpajo. Mientras los militantes libertarios cubanos se pudren en las cárceles y presidios o mueren ante los pelotones de ejecución castrocomunista, los fascistas españoles van y vienen a Cuba, sin que nadie los moleste, llegándose inclusive a enviar a España a los españoles presos en Cuba como regalo amistoso del dictador barbudo al «caudillo de España por la Gracia de Dios».

Estos hechos deben servir de lección a los anticastristas que, ingenuos, aún creen en el anticomunismo de Franco, y también a los antifranquistas que, tontos de capirote, ven a Fidel un campeón de la causa de la libertad de los pueblos.

El ataque a las economías franquista y castrista proseguirá. La acción revolucionaria producirá, en la práctica, un entendimiento tácito entre los españoles que luchan por la libertad de su pueblo y los cubanos que estamos en el plano de lograr la libertad del nuestro a toda costa.

Los libertarios españoles y cubanos estamos en una situación de privilegio para trabajar en esa línea. La razón que debe guiar nuestros pasos es sencilla: *Franco más Fidel, igual a crimen y opresión.*

(Servicio de Información Libertaria Cubana.)

Mi amigo Buenacasa

UNA noticia escueta y fría me entera de que el compañero Manuel Buenacasa ya no existe. A pesar de saberlo anciano y enfermo (no hace mucho tiempo se nos quejaba por su virilidad recientemente perdida) la luctuosa nueva me ha sorprendido.

Decir Buenacasa es decir vida cenetista activa. No por sus acciones del exilio, artificiales como las de todos: por la prestancia, por su don de continuidad, por el humor del antiguo Buenacasa de la Madera.

Personalmente nos conocíamos del año 1914, coincidentes en «Solí» semanario, calle de la Paloma, en Barcelona. Aherrojados los Electricistas (pues tal sede era la suya), con Buenacasa y otros voluntarios efectuamos el traslado de enseres al famoso 25 de la calle de Mercaders, casa «pairal» después derruída para dar paso a los esplendores de la Reforma.

La época era de cansancio obrero, de fatiga por traiciones lerrouxistas. El «estoy cansado de pillos» abundaba, impidiendo toda labor provechosa en el centro y en las barriadas. Entonces era duro perforar en la roca del escepticismo, y precisó el ejemplo de sacrificio y constancia de los anarquistas para que la C.N.T. cobrara vuelo. Su inicio de 1910 se efectuó sobre el rescoldo de la represión maurista de 1909, y un año después concurrió nueva razzia con clausura de la C.N.T., so pretexto de la huelga general de 1911, solidaria para los huelguistas de Bilbao, esto es, de Altos Hornos y cuenca minera. Contra lo que se diga, al gobernante José Canalejas no le debemos nada.

Buenacasa y otros compañeros fueron bien llegados a la ciudad condal para cubrir vacantes forzosas. Con Cardenal, Castellote (el albañil), Segui, Carbó, Herreros, Negre, Piñón Usón, Boix, M. Andreu, Bisbe, Lorenzo, Cuadros, Sala, Climent, Jorge y muchos otros, la promoción «forastera» tuvo en Cataluña un papel a cumplir, que, en lo tocante a Buenacasa, fue inmejorablemente desempeñado. Era de la plana mayor de los mitinistas, ejercía en comités y juntas, se lució periodísticamente en «Solí» diario, del cual, con Antonio Amador, fue hábil reseñista de actualidades. La huelga de ebanistas del año 16 la dejó escrita en crónicas diarias en las páginas de nuestro diario, habiendo contribuído a animarla, y a difundirla entre el gran público, logrando hacerla simpática a pesar de los graves contratiempos que el sabotaje constante de los huelguistas causaba en la vía pública. El heroísmo de aquellos compañeros con blusa blanca contribuyó muchísimo, junto con la huelga fabril de 1913, a levantar ánimos obreros, pues hay que añadir que ambos conflictos fueron ganados.

Manuel Buenacasa actuó en buen anarquista en su Zaragoza frente a la deformación intentada por Angel Lacort, luego pasado, con el publicista José Chueca, al partido socialista. Con Miguel Abós, Victoriano Gracia, Sánchez de Curtidores y otros, vibró por el anarcosindicalismo que tanto predicamento conquistaría en la capital del Ebro. En la refriega sostenida en 1911 frente al Centro Obrero zaragozano (y por la misma causa de Bilbao) con las autoridades armadas, Manuel constó como uno de la pelea. A tal efecto, me habló varias veces de un héroe de aquella acción, compañero Florencio Carnicer, que estuvo un rato solo fogueando a los guardias para dar tiempo a que los compañeros se pusieran a salvo. Con ese Carnicer fuimos grandes amigos por coincidencia activista en La Unión Popular de Barcelona, gremio de curtidores.

Aunque ahora no se ocupaba agradablemente del Sindicato Unico, Buenacasa fue uno de los principales fundadores del mismo. Sabido es que el primer S. U. lo estableció en Barcelona el Ramo de la Madera en 1917, por experiencia de la mencionada huelga de ebanistas. Había que ver con qué orgullo los madereros nos enteraban de que pertenecían al «Ram», o Ramo. Con Buenacasa recordamos Salvadoret, Albaricias, Pomés, España, Ciurana, Manero, y otros cuya lista es difícil completar. Se me acude ahora el nombre del compañero ruso Maximov, expulsado de España con otros orientales en 1918, en el buque «Antonio López», que estuvo a punto de naufragar en la entrada del Bósforo.

(Pasa a la página 2)

UMBRAL

Sumario del número 34:

Angel Samblancat: **LAS BATUTAS TELOGASTRAS (original).**

Luis di Filippo: **PI Y MARGALL: LOS ESTUDIOS SOBRE LA EDAD MEDIA.**

Enrique Zevallos Antezana: **OPOSICION ESPIRITUAL.**

José Uriel García: **URBANISMO Y ARTE.**

Jesús Prado Rodríguez: **CLAMOR DEL SUR.**

J. Guiraud: **CURIOSIDADES MALLORQUINAS. ¿PEDRO CAMPAMAR, ANARQUISTA?**

Abarrátegui: **LA CIENCIA DE DON BIENVENIDO.**

José Sevilla: **ENSAYOS. VISION DEL GRECO.**

Víctor García: **LOS TRASPIES DE LA HUMANIDAD. DEL COLONIALISMO AL NACIONALISMO.**

Juan Ferrer: **COMENTARIO A «UN HOMBRE QUE SE VA». LIBRO RECIENTE DE E. ZAMACOIS.**

Leonor Llach: **EL CENTENARIO DEL CINCO DE MAYO.**

Jesús Hilar Tundidor: **CANTO PARA EL EXILIO (poesía).**

Anatole Gorelick: **EL ANARQUISMO Y LA REVOLUCION RUSA.**

Campio Carpio: **CENTENARIO DEL NACIMIENTO DE FABIO LUZ.**

Julio Just: **PEREZ GALDOS EN FRANCIA.**

Eduardo Zamacois: **EL PARAGUAS.**

Francisco de Troya: **NOTAS DE UN APASIONADO.**

J. García Pradas: **«DUELO Y QUEBRANTO». EN BUSCA DE UN EDITOR.**

Noticiario, libros, grabados, etcétera.

Precio en toda Francia: 1 F.

CRONICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

UNA ESCISION QUE TIENE MIGA

EL Concilio vaticanista en curso da idea clara de la evolución de los tiempos. Acredita un resurgir en la conciencia humana. El hombre común —el compuesto humano titulado *pueblo*— no se paga ya ni de teorías reunidas en la vaguedad mesiánica, ni de promesas en un más allá paradisíaco. Quiere vivir al día los problemas de la hora y quiere resolverlos por sí mismo. La Iglesia cumple una revolución extraordinaria, quemando etapas para ponerse a tono con el contexto histórico del siglo. ¿Llegará a tiempo? ¿Logrará reafirmarse en sus posiciones dominativas a fuerza de echar por la borda onerosos atavismos? ¿Se hallará —por contra— ante un retardo definitivo, insuperable?

El reverendo P. Mahon, superior general de las misiones de Mill-Hill, declara que Vaticano I, efectuado a fines del pasado siglo, exactamente dos años después de la publicación del «Capital», de C. Marx, ignoró en absoluto los «problemas cruciales de la justicia social y de la inmerecida miseria de los obreros». «Se trata de un considerable retardo. ¿Qué podía importar la definición de la infalibilidad pontifical para las gentes que tenían hambre?» Agrega con satisfacción que Vaticano II no ignora tales problemas y que ello constituye un gran progreso, porque «lo que en 1870 concernía a las clases sociales concierne hoy a las naciones proletarias vis a vis de las naciones ricas». Afirma: «Cada año mueren de hambre en el mundo cuatrocientos millones de seres humanos y más de mil millones reciben alimentos insuficiente.» Concluye con soluciones que no modifican el «statu quo» pero que reclaman de la Iglesia una atención sostenida a los problemas de la desigualdad social. El «todo sea por la voluntad de Dios» se convierte en un llamado a la conciencia y a la voluntad de los hombres.

∴

Sin embargo, no esperaron los hombres de Iglesia las tareas del actual Concilio para abordar la tarea ingente de recuperar el rebaño que por un retardo táctico se les escapaba de las manos. A la acción eficaz de las «misiones» agregaron otros ensayos más de época. Se trataba de «ir hacia las masas», ya que las masas desertaban las Iglesia seleccionadas por las luchas obreras que —con la oposición de los togados—, recrudecían y cobraban méritos, propiciando el desarrollo de una mentalidad nueva, confiante en los valores del «propio esfuerzo», en detrimento de la predicada mansedumbre y de la recomendada confianza en los pastores.

Se lanzó la Iglesia a la arena social en actitud reivindicativa y en los países más o menos evolucionados de «la cristiandad» comenzó a organizarse el sindicalismo de confesión católica. Hubo más. Se inició un ensayo que resultó peligroso y que prontamente se reprimió desde las alturas oficiales. Curas jóvenes, apuestos, con cierta dosis de sentido práctico, se lanzaron al corazón mismo de la acción, canjeando sotana con mono azul. Los «padres obreros» se mezclaron a los obreros compartiendo sus fatigas, sus inquietudes y sus miserias...

El ensayo resultó peligroso, porque en todo hombre queda un atisbo de honradez y una conciencia puesta al despertar. Un respetable porcentaje de los «padres obreros» tomaron tan a pecho su función que se convirtieron en defensores eficaces del obrero auténtico, llegando a convertirse en verdaderos agitadores sociales. Una buena parte se sindicó y adoptó una posición contraria a los fines previstos por la Iglesia. Muchos llegaron a la afiliación a la odiada C.G.T. Se hicieron comunistas.

Recuerda este hecho el caso del popé Gapone. A fines del pasado siglo arreció en Rusia el despertar proletario, hasta el extremo de que las autoridades concibieron la idea de organizar sindicatos a objeto de controlar las actividades de los revoltosos para mejor identificarles y neutralizarles. Escogieron como artífice al popé Gapone, que había de ser algo así como un agente provocador. Pero éste obtuvo tal éxito y trabajó tan bien que llegó a sentirse desbordado, arrastrado por su propia acción. Su labor de agitador culminó con las jornadas sangrientas de 1905 y la terrible masacre frente trágico Palacio de Invierno en San Petersburgo.

∴

Hemos señalado en otra ocasión que los sindicatos italianos de filiación cristiana se situaban a menudo a la cabeza de las reivindicaciones sociales. Más de una vez nos hemos referido a la ascensión galopante de los sindicatos católicos en España, y para nadie es un misterio de que se manifiestan abiertamente en oposición al franquismo. La tradición católica —así bien en Italia como en España— pueden significar garantía de prosperidad a este género de sindicalismo, aunque su valor real consiste en su fuerza de oposición, y de empuje hacia realizaciones más o menos avanzadas. Pero es precisamente esta fuerza de oposición y de empuje, en contradición a lo que hasta hoy predicó la Iglesia, lo que constituye su punto flaco: peligroso.

El ejemplo viene del reciente congreso de la C.F.T.C. que culminó en una escisión significativa, escisión que da un toque de alarma a organizaciones sindicales y a partidos políticos franceses, alarmados porque —dice «Le Populaire»— «la iniciativa transtorna el orden establecido». Benoit Franchon, secretario general de la C.G.T., teme la competencia directa de una central en progresión que se atribuye finalidades semejantes a las de la C.G.T. En cuanto a «La Nation», la inquietud es más pronunciada, tal como aparece en párrafos sin desperdicio: «Es extraño y confuso el que los dirigentes de la mayoría quieran construir «el socialismo» remitiéndose a la «planificación socialista» y precisando que «el socialismo es la democracia total». Tal vocabulario es equívoco y lleva a pensar irrevocablemente al de la pequeña fracción de los nobles padres obreros que, atacada por los militantes comunistas, más fuertes en materia que ellos, cambió de chaqueta, se agregó al marxismo y hace uso de un lenguaje más valioso que el de los mismos comunistas. «... En tales condiciones nos podemos preguntar si ciertos dirigentes quieren llevar sus huestes hacia el ejemplar sindicalismo sueco, donde todo reposa sobre la inteligencia y perpetua confrontación entre obreros, patronos y gobiernos, en el seno de la libertad y la empresa libre, o si por el contrario quieren marchar hacia no se sabe qué socialismo integral, económicamente superado y contrapuesto a la doctrina cristiana...»

¿Quiere decir todo esto que la Iglesia tiene perdida la partida y que su actitud secular hace imposible su entronque con las actividades vitales de este siglo?

No nos hagamos muchas ilusiones. La escisión de la C.F.T.C. ha de servir a todos de lección ejemplarizante y habría de servir de antídoto a quienes creen imposible —en Francia— el reverdecer y resurgir de un sindicalismo auténtico, verdaderamente libre de la influencia de los partidos políticos y de las corrientes confesionales. Sindicalismo maleado en torno a los principios fundamentales de la C.N.T.F.

Aunque también nosotros nos hallamos un tanto alejados de este siglo. No por la falta de nuestras concepciones —como le ocurre a la Iglesia—, pues nuestros ideales se confirman con más valor y eficacia cada día. Se trata de que nos ha ido ganando la desesperanza, ante el empuje virulento de las concepciones autoritarias. Nos domina algo así como una especie de desgana, de desconfianza en nuestros propios valores y en nuestras fuerzas. De no ser así, nos reagruparíamos como otrora, en torno a una labor común, a una acción propia, y la C.N.T.F. ocuparía digno puesto en el sindicalismo francés.

Aún es la hora. Sólo se trata de hacer la prueba. De querer hacer la prueba.

Centenario proletario: LA A. I. T.

por Víctor GARCIA

(Continuación)

En lugar del Congreso se llevó a cabo una Conferencia en Londres durante los días 17 al 23 de septiembre de 1871 en la que asistió Anselmo Lorenzo y de la que regresó deprimido por el vuelo bajo de todo su desarrollo.

«De la semana empleada en aquella conferencia —dice Lorenzo— guardo triste recuerdo. El efecto causado en mi ánimo fue desastroso: esperaba yo ver grandes pensadores, heroicos defensores del trabajador, entusiastas propagadores de las nuevas ideas, precursores de aquella sociedad transformada por la Revolución en que se practicara la justicia y se disfrutara de la felicidad, y en su lugar hallé graves rencillas y tremendas enemistades entre los que debían estar unidos en una voluntad para alcanzar un mismo fin.»

«Puede asegurarse que toda la substancia de aquella Conferencia se redujo a afirmar el predominio de un hombre allí presente, Carlos Marx, contra el que se supuso pretendía ejercer otro, Miguel Bakunin, ausente.»

«Lo único en carácter, lo genuinamente obrero, lo puramente emancipador tuve yo el alto honor de presentarlo a aquella Conferencia: la Memoria sobre organización formulada por la Conferencia de Valencia.»

«Ante delegados de naciones tan industriales como Inglaterra, Alemania y Bélgica, avezadas, especialmente la primera, a las luchas económicas causó gran efecto aquel engranaje de sociedades y federaciones de todos los oficios, de oficios similares y de oficio único, con sus comisiones de propaganda y correspondencia, sus estadísticas, su congresos, sus cajas de resistencia y toda aquella vida intelectual y de acción capaz, de ser bien practicada, de efectuar, no sólo la revolución social en breve plazo, sino de organizar por su propio funcionamiento la sociedad futura. Trabajo perdido: el Consejo General y la mayoría de los delegados no estaban para eso; lo que les preocupaba sobre todo era la cuestión de jefatura...»

«Volví a España poseído de la idea de que el ideal estaba más lejos de lo que había creído, y de que muchos de sus propagandistas eran sus enemigos.»

«... En carta particular dirigida a los amigos de Barcelona explicándoles lo de la conferencia, escribí esta frase: «Si lo que Marx ha dicho de Bakounin es cierto, éste es un infame, y si no, lo es aquél; no hay término medio: tan graves son las censuras y acusaciones que he oído.» (65).

Bakunin trató de defenderse escribiéndole a Anselmo Lorenzo pero cometió la torpeza de dejarse llevar por su odio anti-judío que produjo «un desastroso efecto» en nuestro gran tipógrafo internacionalista, quien lo consigna «a pesar del respeto y de la consideración que por muchos títulos merece la memoria de Bakunin.»

La Conferencia de Londres tomó una serie de resoluciones que provocaron la *rebelión* de la Federación del Jura. Una de las resoluciones, la IX, interpreando el «mensaje inaugural de la A.I.T.» a su modo, conmina a los miembros de la Internacional a tener presente: «Que en el estado militante de la clase obrera, su movimiento económico y su acción política están indesolublemente unidos...»

Otra de las resoluciones, la XVII, aconseja a las dos federaciones rivales de Suiza romanda a fusionarse en el seno de la de Ginebra reconocida por el Consejo General o, en su defecto, decide que la Federación de las secciones «bakuninistas» pasará a llamarse Federación Jurasiana. Añade de que «de ahora en adelante el Consejo General está obligado a denunciar y a desautorizar todos los periódicos, llamados órganos de la Internacional que, siguiendo el ejemplo del «Progrès» y «La Solidarité» discutan en sus columnas, delante del público burgués, las cuestiones que deben ser tratadas exclusivamente en el seno de los comités locales, federales y el Consejo General, o en el seno de las Sesiones privadas y administrativas de los congresos, sean federales o generales.»

Paralizadas las secciones francesas por la guerra, el estandarte de la corriente anti-autoritaria pasa en manos de los jurasianos. Estos se habían propuesto como Federación Jurasiana en el congreso de Saint Imier celebrado en octubre de 1870, pero descartaron la proposición por prematura. Cuando en septiembre de 1871 la Conferencia de Londres quiere hacer sentir el peso del Consejo General contra los anti-autoritarios suizos, James Guillaume, en nombre de la Federación de Chaux les Fonds redacta una memoria que posteriormente pasará a ser conocida como «Memoria de la Federación Jurasiana». Al mismo tiempo y mediante una circular remitida a las secciones el 31 de octubre de 1871, se convoca a un congreso que tendrá lugar en Sonvilliers el 12 de noviembre.

Se trata de una manifestación libertaria en donde se aprueban unos estatutos federales en los que se limitan las funciones de los comités superiores como lo indica el Artículo Tercero: «El comité Federal no está investido de ninguna autoridad. Llevará a cabo, simplemente, la función del buró de información, correspondencia y estadística...» y exige en el curso de los debates, que el Consejo General asuma esta limitación de funciones.

Las relaciones, que iban a quedar definitivamente rotas en La Haya, están prácticamente resquebrajándose. Frente a las acusaciones del Consejo, los suizos dicen textualmente en su Boletín del 15 de junio de 1872: «La

(Pasa a la página 2)

(65) Anselmo Lorenzo.—«El Proletariado Militante». Pág. 165 y 166. México. s/d.

Reivindicación de la concepción clásica

Un ciclo inconcluso

por Severino Campos

TANTO la Primera Internacional como el Primer Congreso de la Paz, dieron oportunidad, a los anarquistas de entonces, de proyectar muchos y grandes trabajos, todos encaminados a edificantes finalidades humanas. No en balde la reacción, ya enlazada internacionalmente, se alarmó e hizo frente a la propaganda revolucionaria de la época. Sin embargo, las corrientes socialistas que se lanzaron a la lucha hicieron sentir su peso y su influencia.

¿Qué se ha logrado de todas aquellas proyecciones? En relación a su magnitud se han dado pasos progresivos, efectuado bellas y prácticas realizaciones, pero estamos muy distantes de cubrir los horizontes proyectados. Si la pregunta tuvieran que responderla los socialistas autoritarios, tal vez nos responderían, que partiendo de la misma época, y a su manera, ellos han avanzado mucho. Por lo menos yo no les envidio la suerte; ellos buscan prevalecer por la dogmática y férrea autoritaria; nosotros preferimos los más amplios imperativos de libertad y humanismo.

Para los hombres de sentimiento ácrata, ¿qué tiene de envidiable lo efectuado por el marxismo? Nada. Si bien las zarpas de su autoritarismo nos ha herido, no de muerte, como es aspiración de los comunistas, ante los ojos de los buenos observadores queda confirmado cuanto nuestros precursores afirmaron del socialismo autoritario. Nos sentimos satisfechos, pues, en grado sumo, de que el socialismo llamado democrático y el dictatorial, se hayan identificado con hechos históricos que quedan fuera de toda duda. Y desde luego, aunque a ellos y a nosotros se nos llame socialistas, nada de común tenemos socialmente ni revolucionariamente.

Ante las tareas de sentido ácrata, de efectiva liberación humana, como organismo de liberación más o menos vertebrado estamos solos. Y lo que nosotros no hagamos, de cara a las metas señaladas, no esperemos que lo hagan los demás. Las líneas generales que nuestros predecesores establecieron, como pautas de lucha para la emancipación de nuestro género, no pueden ni deben ser rectificadas. Los factores de oposición que teníamos hace un siglo son, con muy poca diferencia, los mismos que tenemos actualmente. Si el bienestar general ha elevado su índice, por la reducción del analfabetismo, menos horario de trabajo, remuneración más elevada, etc., para las verdaderas y completas conquistas de carácter social todavía son de actualidad las tácticas que hasta el presente hemos usado.

Las luchas de clase, de religión, de raza, no han disminuido el fervor con que se interpretaron en otros tiempos. Esto representa, para el anarquismo militante, un campo de labores donde hay mucho que hacer. Cada una de estas áreas específicas, en las que vemos agigantarse los odios más agresivos y destructores, vive exenta de la metodología que puede compenetrar a los hombres. La solución de esos problemas no corresponde a los tópicos modernos de «respeto y convivencia». Esto no deja de ser un ardid de los mismos que saben no hay solución desde el punto de vista que ellos preconizan. Los antagonismos estatales, con diferencias de condición social, al igual que las discriminaciones de raza y de clase, son lagunas sociales que aún motivarán muchas y grandes batallas.

Muy bien, pues, que en el campo libertario se comprenda y se sienta la necesidad de organizarse internacionalmente. Si así se hace, y se procede a un examen de los problemas que actualmente tiene plantados el mundo, sin duda se hallará la necesidad de abrir intensa y decidida campaña, pro ideales que los pueblos

(Pasa a la página 3.)

34428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

NOTRE ENNEMI C'EST NOTRE MAITRE
La Fontaine

26 NOVEMBRE 1964
NUMERO 325
0,40 F. LE NUMERO
36e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

COLLABORER C'EST CAPITULER

DE façon évidente nous allons vers l'intégration des syndicats à l'Etat. Vidé de l'éthique qui faisait son originalité. réduit à n'être qu'un champ de recrutement pour les partis politiques, le syndicalisme devenu réformiste a cessé d'être un organisme de lutte pour devenir le levier principal de la collaboration des classes.

Les syndicalistes révolutionnaires ont toujours combattu le réformisme, c'est-à-dire la course aux salaires comme moyen d'émancipation graduelle. Ils ont non seulement affirmé que la collaboration des classes se ferait toujours au profit de la classe capitaliste, mais aussi que cette tactique fortifiait la situation de l'ennemi que l'on se proposait d'abattre.

Le Front Populaire fut la matérialisation politique de cette grande tentative économique; fruit de l'alliance du prolétariat au capitalisme démocratique, il apportait en lui les plus grandes espérances. Il déclencha un véritable enthousiasme populaire. Le réformisme par son triomphe électoral réalisa les conditions les plus favorables à la grande expérience qu'il allait tenter. Si la doctrine était scientifiquement exacte, si le réformisme contenait réellement les possibilités sociales lui permettant d'abolir la lutte de classes par une fusion graduelle des exploiteurs et exploités, il se trouva dans des conditions inespérées pour réaliser son programme. Au contraire si le réformisme gagnait cette partie la doctrine révolutionnaire se trouvait définitivement reléguée au musée des antiquités. En fait, l'expérience du Front Populaire a donné le coup de grâce à la doctrine et à l'action réformiste du mouvement socialiste.

Le fait actuel le plus saillant est que les militants syndicalistes des grandes organisations réformistes se sont voués à devenir les fameuses courroies de transmissions entre les états capitalistes et les travailleurs abusés.

Le fait qu'ils se soient livrés à la démocratie politique et qu'ils en annoncent les thèses pour incliner les travailleurs à répudier toute action révolutionnaire éventuelle indique aux syndicalistes révolutionnaires la voie qu'ils doivent suivre, c'est-à-dire rallier la forme la plus agissante dans l'évolution de la société vers l'abolition de l'économie capitaliste. Ce qui fait notre force aujourd'hui c'est que nous avons acquis la volonté d'être disponibles tant pour abolir le conservatisme que pour construire la liberté.

Il ne saurait être question de nous adapter à un état de fait provisoire quand nous portons en nous les matériaux d'un monde nouveau. L'avenir à construire n'est valable que s'il s'intègre comme une valeur positive dans la mentalité sociale d'aujourd'hui : on ne récolte qu'après semailles. NOUS RENONCERONS A TOUT SAUF A LA REVOLUTION SOCIALE. C'est ce qu'affirme la CNT française, sœur en idéaux de la glorieuse C.N.T. d'Espagne et de la Makhnovtchina russe.

Du capitalisme à la révolution

La puissance de production du capitalisme, bénéficiaire du progrès des travailleurs dans tous les domaines, le dirige vers des difficultés d'existence, qui ne feront que s'aggraver pour aboutir, sans nul doute à la révolution.

Le principe, d'être seul bénéficiaire de l'automation et de ne distribuer la surproduction qu'aux seuls consommateurs possédant les moyens d'achat, entraîne, automatiquement, la création de stocks.

Le progrès, dans les fabrications et la surproduction, vont contraindre les capitalistes à réduire les temps de travail et à mettre en chômage une partie des travailleurs. Citons, à titre d'exemple, pris parmi tant d'autres, celui de la Société américaine de conserves « Libby » qui construit dans le Gard, une usine ultra-moderne de conserves dont la production sera de 110.000 tonnes, soit la production de 850 entreprises, d'importance moyenne. Cette usine ultra-moderne fonctionnera avec un personnel réduit de 200 travailleurs.

Les travailleurs, à temps partiels et les chômeurs, ne possédant que des moyens d'achat réduits, ne feront qu'aggraver la malaise de la surproduction.

Souffrir de privations, auprès de stocks qu'il faudra détruire, est la solution inévitable, si aucun changement ne s'opère dans le domaine économique.

L'équipement moderne des usines des pays capitalistes autorisant, du fait de la compression du personnel, des prix de revient moins élevés, les pays non encore équipés pour produire à ces prix nouveaux, se trouvent dans l'obligation, pour maintenir leur possibilité de vente, d'exiger des travailleurs plus de rendement horaire, tout en réduisant, si possible, les salaires. L'égalité des prix, à la production, devient de plus en plus difficile a être maintenue pour les industries qui ne disposent pas d'un matériel de production moderne. Travaillant proportionnellement plus pour un salaire proportionnellement abaissé, le travailleur voit son pouvoir d'achat réduit, ce qui entraîne, encore, la création de stocks de non-consommation.

Pour lutter contre ce chômage partiel ou total, qui pointe à l'horizon, et dont on ne peut encore calculer le désastre, l'Etat ne trouve comme solution que l'augmentation des armements, c'est ainsi que le budget de la force de frappe, en France, est en augmentation de 25 %. Hitler, lui aussi, solutionna le chômage, en Allemagne, par l'accroissement des armements, cela le mena à la guerre.

Pour contraindre le travailleur français à la soumission totale à l'Etat, celui-ci monopolise le plus possible. Désormais, il est le patron de la Cie des Pétroles, des usines Renault, de la S.N.C.F., d'Air France, de la Cie Transatlantique, des Sociétés d'Aviation, des charbonnages, de l'industrie atomique... et nous en passons. Son pouvoir s'étend aux entreprises bancaires, bientôt à celui des assurances... Le travailleur est donc pris de plus en plus sous la direction de l'Etat. Pour liquider l'entreprise privée, l'Etat favorise la création de super-marchés en subventionnant 20% des investissements nécessaires aux concentrations; en appliquant, injustement, un taux de patente basé sur un chiffre d'affaires, de 0,53 % sur les ventes inférieures à 12 millions d'anciens francs et 0,26 % pour un chiffre supérieur. Le résultat de l'ensemble de ces mesures est la disparition de 7.500 petits commerçants en moins de deux ans. L'augmentation de la disponibilité de travailleurs sur le marché, ne fait que s'accroître, ce qui permet au capitalisme, la compression des salaires. En plus, il est fait appel à la main-d'œuvre étrangère de pays où les travailleurs sont exploités à bas salaire. Les travailleurs en chômage au Portugal, en Turquie, en Afrique du Nord, viennent concurrencer les travailleurs français.

Devant cet accroissement de la main-d'œuvre, que peuvent devenir les ouvriers français, que la surproduction chasse des usines et qui ne peuvent retrouver de travail dans leur profession ? C'est ainsi que l'industrie du sucre a vu sa production passer de 900.000 à 1.800.000 tonnes du fait que le quintal est désormais raffiné en une heure, alors qu'il en fallait trois précédemment. Le résultat est que 11000 ouvriers sont désormais en chômage. Même situation dans la conserverie dont la production augmente de 80 %, malgré une compression du personnel de 26 %.

Nous sommes donc face aux prémices d'un malaise économique, que le capitalisme ne peut résoudre, même en dotant les Etats de pouvoirs dictatoriaux. Une ressource subsiste pour le capitalisme : la guerre, mais il l'appréhende, la guerre étant désormais une arme à double tranchant. Les petits conflits sont entretenus avec prudence, tant il apparaît dangereux de jouer avec les armements nouveaux.

Les syndicats apparaissaient et apparaissent encore, aux travailleurs non avertis, comme la soupape de sûreté pouvant imposer les principes d'une économie nouvelle. Ceux qui veulent bien approfondir le problème, sont dans l'obligation de reconnaître que, désormais, les syndicats sont devenus inutiles à la libération des travailleurs et qu'ils ne sont, en réalité, que des services d'Etat, chargés de canaliser les travailleurs sur des voies de garage.

Dans quelques années, devant l'aggravation permanente du malaise économique, il ne subsistera pour les travailleurs que deux solutions : la guerre ou la révolution. N'en déplaise à certains, nous sommes pour la révolution, car c'est elle seule qui sauvera l'humanité du désastre, par l'application d'une économie nouvelle.

Dans cette révolution inévitable, seuls les militants révolutionnaires formeront l'avant-garde d'un mouvement qui ne fera que prendre force. Il appartient aux travailleurs, qui entendent ne pas être réduits en esclavage, de venir rejoindre les militants de la Confédération Nationale du Travail, groupés dans l'Association Internationale des Travailleurs. Ainsi, tous les travailleurs défendront leur droit à la vie, dans la fraternité et la dignité. « *Les insensés ! Ils ne veulent rien céder de leurs privilèges, comme la falaise, ils se croient invulnérables aux flots qui les attaquent. Que leur importent les quelques concessions qu'on leur a arrachées en un siècle ? Leurs prérogatives sont tellement immenses que le vide ne se fait pas trop sentir; mais le flot a fait brèche, c'est avec les propres matériaux arrachés à ses exploiteurs qu'il se rue de nouveau à l'attaque, s'en faisant une arme pour achever de les détruire. Nous avons contribué à l'évolution, qu'ils ne s'en prennent qu'à eux-mêmes et à leur résistance insensée si elle se transforme en révolution.* » Jean Grave.

RENE VILLARD

Bombes et boutons

Un projet de loi-programme d'armement pour les six prochaines années vient d'être déposé par le gouvernement. De ce qui est appelé *l'exposé des motifs*, voici quelques extraits particulièrement évocateurs :

« *Nous devons être simultanément en mesure :*

— De détruire dans les plus brefs délais les objectifs ennemis au moyen des armes nucléaires les plus puissantes ;

— De nous opposer aux tentatives d'invasions ennemies ;

— De maintenir la cohésion et la volonté de résistance de la nation... »

« *En cas de conflit atomique les forces nucléaires stratégiques infligeraient à l'ennemi les principales destructions, mais leur action devrait être complétée par celle des forces de manœuvre et de défense du territoire...* »

Nous voici donc de nouveau vainqueurs, et il ne nous restera plus, après avoir détruit (et cela dans les plus brefs délais) les objectifs ennemis et complété l'action des forces nucléaires par celle des forces de manœuvre, il ne nous restera plus, dis-je, qu'à nous replier sur Bordeaux !

Maintenant, sur le même sujet, oyez ce qui s'est passé le vendredi 6 novembre, à l'Assemblée nationale. Un député du nom de Cazenave, s'adressant à Son Excellence le ministre des Armées de toutes catégories, lui a dit ceci :

« *Supposons qu'un agresseur éventuel lance sur l'Allemagne des forces « classiques » qui arriveraient jusqu'à nos frontières. Je ne pense pas que le chef de l'Etat prendrait alors la responsabilité de déclencher la guerre nucléaire en utilisant son embryon de force atomique, sachant qu'il provoquerait une riposte qui détruirait nos villes Si la Grande-Bretagne et les U.S.A. renonçaient à utiliser leur propre force nucléaire, l'ennemi parviendrait alors jusqu'aux côtes de la Manche et de l'Atlantique. A quoi nous aurait servi notre armement atomique inutilisé ?*

Voici, en réponse, les propres paroles de Mossieu le ministre Messmer :

« *J'espère bien que nous nous en serions servis avant qu'on en arrive là. Sinon, c'est qu'il y aurait un gouvernement français qui ne mériterait pas son nom.* »

Et Cazenave, alors, d'insister : « *Vous pensez donc que le chef de l'Etat n'hésiterait pas à appuyer sur le bouton ?* »

Là, c'est un député U.N.R., Krieg, qui répond : « *Je l'espère bien !* »

Et puis un autre U.N.R., Clostermann, ajoute en toute sincérité : « *La liberté ou la mort !* »

Cazenave, alors : « *Je vois que vous êtes unanimes à admettre cette hypothèse !* »

Messmer, alors, clôt le débat avec ces quelques mots : « *Je n'en envisage pas d'autre !* »

Nous voilà donc prévenus, nous, du peuple de France, nous, descendants de ces Gaulois braves mais fanfarons, ainsi que d'autres races dont le mélange, au cours des siècles, a abouti à ce qu'on dit, à faire naître le peuple le plus spirituel de toute la terre.

Prévenus que notre bombe, notre fameuse bombinette, existe réellement (ou, du moins, existera bientôt) et qu'elle sera capable de détruire dans les plus bref délais les objectifs ennemis.

Et prévenus, aussi, qu'un gouvernement français, digne de ce nom, n'hésiterait point, le cas échéant, à utiliser cette arme terrible !

Et par une voix dûment autorisée, le ministre des Armées lui-même, qui déclare ne pas envisager d'autre hypothèse que celle d'appuyer sur le fatal bouton ! Alors ? Alors, il n'y a plus qu'à faire notre testament !

Que dis-je, notre testament ! Pour léguer quoi, puisque tout sera détruit, et en faveur de qui, puisque nous périrons tous ! Car, et c'est pourquoi il faudrait envisager une autre hypothèse que celle de ces valeureux guerriers, il n'est pas permis d'ignorer que l'envol de nos chères (oh combien !) bombettes vers les objectifs ennemis ne serait suivi illico de l'arrivée des bombes ennemies sur notre territoire, lequel, immédiatement atomisé, serait simplement anéanti.

Il ne faut pas, en effet, oublier que l'hexagone gaulois est considéré par les spécialistes comme l'objectif idéal pour une bombe atomique, tandis que les objectifs ennemis (il ne peut s'agir, naturellement, que de l'U.R.S.S.) disséminés sur un espace vaste et presque désertique, n'auraient guère à souffrir de la visite de nos modestes engins.

Qui peut-être même ne les atteindraient pas !

Gardons-nous, surtout, d'évoquer la suite de ce déclenchement horrifique, si allègrement envisagé par nos sémillants députés et ministres U.N.R.

Quand au sieur Clostermann, qui brandit ridiculement la formule révolutionnaire des révolutionnaires de 93, je me contenterai de lui dire que s'il peut personnellement faire ce choix, il n'a pas le droit de l'imposer aux autres ! Pour moi, je dirais tout simplement ceci : « La liberté, tout de suite, et la mort, le plus tard possible. »

Pour terminer enfin et pour que tout puisse se faire en connaissance de cause, voici une suggestion qui me paraît juste et démocratique : Que l'on installe quarante millions de boutons, et que notre chère bombe, en tout état de cause, ne prenne son vol qu'après que chacun des quarante millions de français ait appuyé sur son bouton personnel. »

Qui dit mieux ?

BLANQUET

Lutte de classes

VIOLENCE PROLETARIENNE ET REVOLUTION SOCIALE

Crier « Vive la Révolution » depuis les arrière-salles des cafés des capitales européennes est une chose. Renoncer à la révolution parce que les bolchevistes la dénaturent en est une autre. Toutes deux se rejoignent dans leur ignorance et leur mépris du réel. En fait l'activisme romantique et le réformisme plus ou moins déguisés sont jumeaux. Renonçant à la véritable lutte de classes, le premier propose des solutions chimériques, le second des compromis issus souvent de conciles ésotériques.

A travers la république sociale que l'on voudrait voir admettre en Espagne par les organisations révolutionnaires, c'est le principe de la collaboration des classes que l'on veut imposer. Les organisations révolutionnaires savent ce que l'on peut attendre des républiques sociales. Nous savons aussi que si nos camarades espagnols étaient pris au jeu du réformisme et acceptaient de renoncer à la lutte des classes, ils se couperaient de la masse des exploités qui subissent la violence franquiste depuis plus d'un quart de siècle. Nous savons aussi, et tous les révolutionnaires savent que les bolchevistes, eux, ne renonceront jamais à imposer leur régime totalitaire et que seuls les organisations historiques du prolétariat espagnol peuvent par leur présence effective barrer la route au réformisme capitaliste et au totalitarisme stalinien. Renoncer à la violence prolétarienne, à la lutte des classes et à la liquidation complète du franquisme et de tous ses suppôts c'est livrer le prolétariat pieds et mains liés à toutes les réactions futures.

(Extrait du Bulletin du 13-11-64 *des Jeunesses Syndicalistes Révolutionnaires C.N.T.)*

Les briseurs de grèves

Une décision de la compagnie des autobus de Glasgow, préparée depuis un an déjà, visant à alourdir considérablement les horaires de travail, a permis aux ouvriers britanniques de faire, une fois de plus, l'expérience contradictoire du « syndicalisme d'Etat » et de l'initiative de la base.

En avril 1964, la direction de la compagnie impose les nouveaux horaires. La réaction est immédiate. Sans pourparlers préalables, sans plan préétabli, sans les directives d'aucun « leader », les dépôts d'Ibrox et de Langside décident l'arrêt du travail.

Aussitôt, devant cette initiative de la base, déconcertante et combien inquiétante pour le parti « travailliste » à la veille des élections, les dirigeants syndicaux prennent position. Alex Grant, président du conseil syndical de Glasgow affirme dans la presse officielle : « Je peux dire que presque tous les dépôts ont débrayé. *Notre tâche est de les faire tous rentrer.* »

Les syndicats officiels s'efforcent en vain de parler aux travailleurs sans parvenir à apaiser leur colère. Bien au contraire, les voix de leurs représentants sont couvertes par les cris de : « Démission ! » « Nous ne retournerons pas. » « Quittez la tribune. » « Nous avons été trahis. » Comme ces prises de conscience seraient agréables à entendre en France ! Les ouvriers refusent unanimement la reprise du travail proposée par les délégués syndicaux.

La situation est claire : d'un côté, les syndicats d'Etat et le parti travailliste qui défendent les intérêts patronaux pour des raisons politiques et de profit; de l'autre, les ouvriers mécontents qui ont enfin compris qu'ils devaient eux-mêmes prendre en main leurs intérêts.

Les dirigeants syndicaux chercheront encore à « canaliser » le mouvement mais n'y parviendront pas. C'est la grève sauvage et non officielle, c'est l'*action directe révolutionnaire*, les décisions viennent de la base. Les « fonctionnaires du syndicalisme » déclareront « illégale » un meeting auquel les travailleurs d'Ibrox ont convié leurs camarades des autres dépôts. Mais cela ne changera rien à l'affaire et la grève sera menée de bout en bout en dehors de leur influence.

Certes, la reprise du travail est bientôt décidée et, d'un certain point de vue, c'est un échec. Mais ce qu'il y a de bien plus important que quelques améliorations temporaires, c'est la *prise de conscience* qui s'est produite chez les militants de cette grève spontanée et les *enseignements*, profitables pour le prolétariat français également qu'ils ont pu tirer de l'expérience qu'ils ont vécue.

Cette expérience nous montre une fois de plus, s'il en était besoin, que le *syndicalisme réformiste*, loin de défendre les intérêts de la classe ouvrière, est *du côté des exploiteurs*, son véritable visage se révélant lorsque, débordé par une *initiative à la base* qu'il n'a pas prévue et qu'il ne peut *contrôler*, il se voit obligé de prendre parti et de jeter bas le masque en se rangeant *aux côtés du patronat*.

Ceci s'est déjà produit en France. Malheureusement, il semble que les travailleurs ne tirent pas *toutes les conclusions* de ces expériences qui devraient logiquement les amener à *rejeter l'autorité paralysante des syndicats inféodés aux partis et à prendre en mains leurs intérêts dans le cadre du syndicalisme révolutionnaire*

Ceci, sans doute, parce qu'il faut une véritable crise de conscience, amenée par une propagande de *démystification* pour amener le prolétariat à prendre lui-même les *initiatives*.

La seconde conclusion à tirer de cette grève sauvage c'est la nécessité pour le prolétariat de *coordonner ses efforts*, de s'*organiser* de lui-même, en un mot de retrouver le sens véritable du syndicalisme, groupement de lutte des opprimés, non pas en vue de quelques concessions illusoires, mais en vue de la *révolution sociale totale*, de la *destruction de l'Etat et du capitalisme qui est son moteur économique*, en vue également de l'*élaboration immédiate de la nouvelle société basée sur une économie distributive rationnelle*.

L'initiative à la base, le refus d'autorité, la méfiance envers tout ce qui est légal, c'est-à-dire pourri par le système actuel, nous garantissent que le prolétariat international retrouve enfin la véritable signification du *syndicalisme révolutionnaire* et les principes sans équivoque de la *Première Internationale*.

VEINANTE

Leur syndicalisme

Les « Séparatistes » (disait jadis le général De Gaulle en parlant des « rouges ») possèdent leur syndicat, la C.G.T.*K*.

Les francs-maçons S.F.I.O., les anarchistes « terrine du chef », possèdent leur syndicat libre, très libre, la C.G.T.-F.O. (force égalant faiblesse, parce que la F. O. ne sera rien le jour où les syndicats des U.S.A. ne cracheront plus au bassinet).

Les catholiques, les ouvriers chrétiens possèdent un syndicat « formidable », celui de Dieu. La Confédération française des travailleurs chrétiens, syndicat à la solde du M.R.P., surveillé par les suppôts du Vatican, peu nous importe que la C.F.T.C approuve la modification des statuts ou la suppression de sa référence à la morale des socialistes chrétiens pour devenir la C.F.D.T. (Confédération démocratique du Travail).

Pour nous, syndicalistes révolutionnaires, nous pensions que la C.F.T.C. était un syndicat « bidon », à la solde des patrons — la C.F.D.T. se moque des patrons laïques et chrétiens — pour devenir avec les syndiqués U.N.R.-U.D.T., un syndicalisme gouvernemental, le syndicalisme de l'équipe Pompidou.

Ce congrès C.F.T.C. détruit en France la notion du syndicalisme. Il griffe la C.G.T.K., autant que la C.G.T.-F.O., il est l'image d'un petit concile — l'église le marque de son ignoble christianisme.

Croyez que le révolutionnaire syndicaliste, que je pense être, préfère encore discuter avec ceux qui demande le maintien du mot « chrétiens » qu'avec les syndicalistes qui repoussent ce mot, mais qui restent pourtant des chrétiens, rien que des chrétiens.

Que nous importe l'affrontement des tendances à propos des statuts et du sigle de la C.F.T.C. Ce congrès extraordinaire du Palais des Sports ne peut accueillir les sept millions de non-syndiqués.

Les *non-syndiqués* si nous en avons le courage, si les jeunes veulent nous comprendre, ils viendront au sein de la C.N.T. française, au sein de l'A.I.T.

Loin du Vatican, de Moscou, de la Maison Blanche, de Pékin, les travailleurs doivent renforcer le seul syndicalisme, et repousser « leurs syndicalismes » de l'église, de la politique.

Jeunes travailleurs, militants de la C.N.T., de l'A.I.T., à vous de jouer pour que le syndicalisme révolutionnaire remplace leur syndicalisme.

Y. M. BIGET

Non à la compromission

Dans la société pourrie qui est actuellement celle où nous devons vivre, l'asservissement de l'homme par l'homme a adopté les formes les plus odieuses, les plus insipides, les plus abjectes qui soient. Les exploiteurs n'emploient plus seulement la violence et la contrainte. Ils sont assez intelligents pour tirer parti de toutes les faiblesses humaines et sont bien entendu portés à employer les moyens d'asservissement le plus subtils et les moins dangereux. Les partis politiques ont d'ailleurs démontré comment, derrière les mots de démocratie, de liberté, de suffrage universel on pouvait mener les travailleurs par le bout du nez et même les jeter les uns contre les autres pour le plus grand bien de l'économie capitaliste qui ne peut se passer des guerres.

Nous disons non à la patrie car ce mot ne recouvre que des intérêts particuliers qui, eux, sont internationaux. Nous disons non à un humanisme de bon ton qui s'appuie sur la publicité faite autour de quelques personnalités pour qui le milieu libertaire est un simple tremplin. Nous disons non à ceux qui veulent concilier la structure politico-financière et la lutte pour l'émancipation totale du travailleur, car ce sont deux choses qui, par nature, ne peuvent se concilier. Nous disons non aux compromis qui ont pour but pur et simple d'aliéner notre liberté en échange d'un bien-être illusoire. En conséquence, nous disons non aussi bien aux « démocrates » qu'aux « syndicalistes d'Etat ».

Ce à quoi nous nous préparons c'est à la *lutte constructive* car il est bien évident, d'une part que la révolution sociale ne saurait être, compte tenu du degré de pourrissement de la société actuelle, que *violente*, d'autre part qu'*il est indispensable de « préparer sans délai les cadres complets de la vie sociale et économique de demain dont nous tenons à examiner tout de suite les caractères possibles et le fonctionnement général* ».

L'existence d'un formidable appareil de contrainte qui asservit et exploite le travailleur aussi bien sur le plan économique que sur le plan moral et psychologique nous oblige à constater qu'entre l'organisation de l'exploitation de l'homme par l'homme et les éléments révolutionnaires actifs, c'est-à-dire les anarcho-syndicalistes, il ne saurait exister que des *rapports de force*.

« *C'est donc de l'action qu'il nous faut, de l'action et toujours de l'action... Mais quelle action ferons-nous ? Allons-nous envoyer les nôtres aux parlements ? Non ! Mille fois non ! Nous n'avons rien à voir dans les tripatouillages des bourgeois. Notre action doit être la révolte permanente par la parole, par l'écrit, par le poignard, le fusil, la dynamite... Tout est bon pour nous qui n'est pas la légalité.* » P. Kropotkine.

SEVY

S.I.A.

Calendrier 1965

Comme chaque année nous vous présentons le nouveau calendrier SIA. Calendrier qui se distinguera pour 1965 par une présentation à la fois artistique et pratique. La SIA inaugure pour la conservation de votre calendrier le système hélicoïdal. Une couverture en trichomie composée d'un admirable tableau de Picasso « Femme de l'île de Majorque », et chacune de ses douze feuilles reproduit un tableau de peintres très célèbres, suivi d'études sur leur personnalité. S. I. A. crée un calendrier exceptionnel au goût de ceux qui aiment l'art et la culture. Comme pour les années précédentes, il est édité en espagnol et en français avec un escompte de 10 % à partir de dix exemplaires. Un exemplaire : 3 frs.

Pour obtenir le calendrier s'adresser au Conseil National de S. I. A., 85, rue de la Concorde à Toulouse (Hte-Garonne).

Centenario proletario «La A.I.T.»

(Viene de la página 4.)

no encaraba definitivamente el horizonte de Saint Martin's Hall de Londres. (69).

La bandera de la rebelión izada en Saint Imier tiene resultados inmediatos. El 25 y el 26 de septiembre se reúne en Bruselas la Federación Belga en Congreso y acuerda desconocer las decisiones de La Haya. Entre los días 25 de diciembre de 1872 y 2 de enero de 1873, el III Congreso de la Federación Española reunido en Córdoba acuerda sumarse a los acuerdos de Saint Imier. La Federación Nacional Inglesa, reunida en Congreso el 23 de enero de 1873, acuerda: «1.º—El Congreso de La Haya estaba constituido de una manera irregular. Su mayoría era artificial. Por lo tanto la Federación Nacional de Gran Bretaña declara sin valor las resoluciones de La Haya como asimismo al sudicho Consejo General de Nueva York.»

Esta última resolución entraña una particular importancia porque proviene de una Federación que había siempre apoyado a Marx o por lo menos le había permitido siempre hablar en su nombre.

En febrero de 1873 la Federación Neerlandesa, que hasta aquel momento no había emitido su opinión, declaraba no reconocer las medidas de suspensión «decretadas» por el Consejo General. Poco después, 150 secciones reunidas en el Congreso de Bolonia desconocían los acuerdos de La Haya y al nuevo Consejo General. (70).

La fortaleza de uno y otro grupo, empero, iba a ser puesta en evidencia en el mes de septiembre de 1873. Los «anti-autoritarios» habían convocado el «VI Congreso de la Asociación Internacional de Trabajadores» para los días 1.º al 6 inclusive en Ginebra, mientras que el Consejo General de Nueva York procedía a convocar, para los días 8 al 13 inclusive, el «VI Congreso de la Asociación Internacional de Trabajadores» también.

El segundo tuvo lugar. Empleando el mismo vocablo utilizado por Marx en carta dirigida a Sorge, del 27 de septiembre, aquello fue un «fiasco». «En mi opinión —añadirá Marx— en las condiciones actuales en que Europa se desenvuelve, sería muy útil hacer pasar en último término, por el momento, la organización formal de la Internacional...»

En el VI Congreso anti-autoritario —que algunos califican de VII al interponer el de Saint Imier como Sexto— acudieron 23 delegados representando a España, Holanda, Inglaterra (71), Bélgica, Suiza, Francia e Italia. Los lasallistas, que andaban a las greñas con Marx enviaron, inclusive, un saludo a los congresantes.

El orden del día decía:

1.º—Conclusión definitiva del pacto de defensa mutua entre las federaciones libres de la Internacional y revisión de los estatutos generales.

2.º De la huelga general.

3.º Organización general de los Sindicatos.

Previamente se tomó el acuerdo de que cada una de las siete federaciones representadas tendría un voto, con lo que se saneaba la arbitrariedad registrada en los congresos anteriores y muy especialmente en La Haya.

A fin de evitar el carácter vitalicio de un organismo central se acordó: «El Congreso encargará cada año a una Federación Nacional para organizar el próximo Congreso. La Federación correspondiente servirá al mismo tiempo de oficina federativa de la Internacional. Esta oficina puede servir también de elemento mediador para cuestiones de huelgas, estadísticas y correspondencia general.»

(Continuará.)

(69) «Si el Boletín de la Federación Jurasiana nos señala la creación de nuevas secciones, estas secciones no son agrupaciones obreras, sino grupos puramente revolucionarios. Los hombres que participan en ellos son de temperamentos tan opuestos que formarán, algunos años más tarde movimientos antagónicos: el guesdismo y el anarquismo.»—Edouard Dolléans. « Histoire du Mouvement Ouvrier». Tomo II. Página 14. París, 1957.

(70) James Guillaume, en nota que aparece en la página 347 de «Œuvres» de Bakunin, Tomo IV, especifica:

«Las resoluciones votadas en La Haya por una mayoría ficticia fueron desaprobadas por *todas* las federaciones regionales que componían la Internacional, a saber: 1) «Por la Federación Jurasiana en su congreso de Saint Imier (15-16 de septiembre de 1872); 2) Por todas las secciones francesas que pudieron, a pesar de la Ley Dufaure, reunirse y deliberar, entre otras, por un congreso de 23 delegados de secciones francesas (octubre de 1872); 3) Por la Federación Italiana (carta de su Comisión de correspondencia, diciembre de 1872), la cual, desde el mes de agosto de 1872, en su primer Congreso de Rimini, había roto con el Consejo General; 4) Por la Federación Belga, en su Congreso de Bruselas (25-26 de diciembre de 1872); 5) Por la Federación Española, en su Congreso de Córdoba (25-30 de diciembre de 1872); 6) Por la Federación Americana (resolución del Consejo Federal de Spring Street, Nueva York, 19 de enero de 1872); 7) Por la Federación Inglesa en su Congreso de Londres (26 de enero de 1873); 8) Por la Federación Holandesa (resultado del voto de las secciones communicado por el Consejo Federal Holandés el 14 de febrero de 1873). No había secciones de la Internacional en Alemania, la legislación se oponía; la Internacional sólo podía contar con adherentes individuales, directamente afiliados a través del Consejo General.»

(71) Eccarius, ya distanciado de Marx, y Halés.

LEED Y PROPAGAD
«UMBRAL»

ANTENA

ASESINATO EN UNA COMISARIA

BARCELONA. — El día 3 del corriente falleció en esta ciudad el empleado de banca don Luis Benito Embid, como consecuencia de los malos tratos de que fue objeto en una Comisaría. He aquí lo sucedido:

El día 29 de octubre se inauguró en la capital catalana un monumento al fundador de Falange española. Hubo desfile de falangistas uniformados que gritaban «25 años de paz española». Tres empleados del Banco de Vizcaya salían de la oficina malhumorados porque de la paga se había deducido el valor de los nuevos impuestos. Luis Benito Embid, Faustino Maestre Bellida y Román Gispert Mataró cruzaron la pequeña manifestación y pronunciaron algunos comentarios en voz alta sobre el tan repetido «slogan». Se produjo una riña y la policía no tardó en intervenir. Dos de los empleados lograron huir en la confusión general. El otro, Luis Benito, acusado de haber repelido la agresión de los policías, fue detenido. En la Comisaría se le golpeó brutalmente, quedando en período comatoso y fue hospitalizado, falleciendo cinco días después. La versión oficial es de que murió a causa de su alcoholismo crónico.

Al saber que había sido encarcelado, uno de los compañeros se presentó a la policía quedando detenido y se logró también detener al tercero. Teniendo en cuenta el estado de Luis Benito, la policía no apaleó a los otros dos, y quedaron en libertad al día siguiente.

En «El Noticiero Universal» del día 30 de octubre se daba cuenta de la detención acusando a Benito de haber golpeado a un cabo de policía.

CONSEJO DE GUERRA

MADRID.—Hace menos de un mes que el poeta Carlos Alvarez fue condenado a tres años y dos meses de cárcel por el Tribunal de Orden público por haber publicado en la prensa extranjera un escrito en el que calificaba de «mascarada» el proceso contra Grimau, ya que el ponente del Consejo de Guerra había usurpado su título, por no ser abogado. En la vista de la causa el poeta confirmó ante el Tribunal que nada tenía que cambiar a lo que había escrito. En vista de ello y por la jurisdicción militar se le ha abierto una información contra él «por injurias al Ejército». Al señor Alvarez le defenderá el letrado Amandino Rodríguez Armada, que fue el abogado civil de Grimau.

BAJAS EN EL EJERCITO ESPAÑOL

BILBAO (OPE).—No tienen suerte estos días los soldados de Franco. Al desastre ocurrido recientemente a una Compañía de soldados de Montaña en el Pirineo navarro, hay que añadir un accidente que tuvo lugar en un campamento que los militares españoles tienen instalado en Monte la Reina, provincia de Zamora, el cual se destina para que los estudiantes hagan durante el verano la instrucción militar, campamento que algunos consideran como algo parecido a una «antesala del infierno», por el rigor del clima y la pésima bazofia que con el nombre de «rancho» se sirve todos los días.

«Este verano —leemos— no todos los que fueron allá han regresado a sus casas. Durante unos ejercicios tácticos en los que había que hacer fuego con proyectiles auténticos, uno de estos hizo explosión a cien metros del mortero que lo había lanzado. Al esparcirse la metralla alcanzó a varios muchachos. Dos de ellos —uno de Valladolid y otro de Bilbao— resultaron muertos. Un tercero quedó herido.»

VENDERIAN LA CAMISA DE LA VIRGEN

ZARAGOZA.—Hace unos diez meses el italiano Enzo Ferrajoli fue detenido bajo acusación de haber sustraído libros incunables de La Seo, catedral zaragozana. Recientemente a Ferrajoli se le ha celebrado juicio prudentemente secreto por tratarse, al parecer, de una venta y no de un robo. El acusado ha sido condenado a ocho años de presidio y, no obstante, anda libre por Zaragoza. El asunto promete dar juego. La versión extraoficial es de que las autoridades eclesiásticas vendieron al italiano unos inestimables libros griegos que actualmente se encuentran en la biblioteca de la Universidad de Yale, Estados Unidos.

EFECTOS DE LA DEMOCRACIA ORGANICA

MADRID. — Actualmente (18 noviembre) son juzgados por el Tribunal Especial 39 mineros huelguistas de julio 1963 por el «terrible» delito de propaganda ilícita, intento de asociación clandestina y abandono del trabajo contradiciendo las disposiciones «legales» franquistas y comprometiendo la seguridad del régimen. De hecho los procesados, junto con sus compañeros de huelga, no hicieron más que ejercer un derecho civil indiscutible en toda nación civilizada. Las condenas solicitadas por el fiscal son de los tres a los diez años de encierro. ¿Cuándo terminará la infra-España, y por qué los países democráticos mantienen contacto con un general Franco, superviviente de la época nazifascista?

MAS DEMOCRACIA ORGANICA

GERONA.—En 1947 fueron detenidos sesenta y tres trabajadores de esta provincia acusados de asociación clandestina, en mayoría pertenecientes a la C.N.T. Desde entonces se les siguió proceso sin que se les celebrara juicio... hasta ahora, cuando una parte de los procesados están ausentes por deserción o fallecimiento. Las penas requeridas por el fiscal van de uno a cinco años. Pena del tribunal será la de demostrar que se trata, en los del banquillo, de una banda de comunistas. Para complicar el asunto, el juez acusa a los detenidos de Palafrugell de proceder de Alemania con orden moscovita de comunistizar a toda la provincia, cuando la realidad es que de procesado habiendo trabajado en Alemania sólo hay uno y comunista ninguno. Daremos cuenta del desenlace de esta nueva estupidez de la justicia franquista.

¡BECADA PARA LOS BECARIOS!

PAMPLONA.—Fragmento de una carta de unos españoles que están en Alemania ampliando estudios, reproducido de un diario de esta ciudad.

«Todas nuestras ilusiones —dicen los becarios— se han visto frustradas durante nuestra estancia en Alemania. Nos enviaron a un albergue de juventudes que carece de condiciones de habitabilidad... La diferencia de trato con nuestros trabajadores es notoria; ello lo prueba el hecho de que todos los que conocemos desean regresar a España, pese a haber dejado clara muestra de su formidable capacidad de trabajo. No queremos insistir en la diferencia de régimen de comidas, pero no resulta razonable que pasemos hambre. Algunos de nuestros compañeros han perdido doce kilos de su peso. Nuestras quejas se respondieron con la prohibición de entrada al comedor. En esta situación estamos los becarios españoles en Alemania. Nos preguntamos: ¿Serían tratados de esta forma los alemanes en nuestra patria?»

HUELGA GANADA

VALENCIA (Puerto de Sagunto).—Evidencia la descomposición de la tiranía falangista, el tremendo despertar de todo el proletariado español. A mediados del mes de octubre toda la factoría de Puerto-Sagunto se declaró en huelga. Con el fin de evitar se extendiera el conflicto, fueron satisfechas las demandas de los obreros y se reanudó el trabajo al día siguiente. Reina satisfacción en los medios obreros.

Principios y cauces de la ortodoxia libertaria

(Viene de la página 4.)

de los pueblos nos interesa ,como así dijimos siempre, en todo momento oportuno hay que interferir zonas y acontecimientos populares, decididos a contrastar nuestro pensamiento con el de todas las tendencias gubernamentales. Es una actitud de palpitación humana, de servicio social, de impulso progresista.

Entre las corrientes que dicen propugnar un cambio de vida no hay ningún denominador común que enlace finalidades opuestas. Si la ortodoxia anarquista no ha renunciado al uso de la revolución, su conclusión es que no puede comprometerse a actuar con todos los que se denominan revolucionarios. En el supuesto de carecer de otros elementos históricos, la revolución rusa y la española así lo aconsejan. Además, en el curso de la revolución, y entre los mismos revolucionarios lanzados a la pelea con inspiración libertaria, el principio de autoridad, que a veces se inicia y se ejercita sin darle gran importancia, se agiganta hasta transformar al hombre en ente negativo a la causa de la libertad.

Las características del mundo estatal, actuales, difieren poco de las de hace cien años; los procedimientos para combatirle, para ir destruyendo su estructura y su esencia, no pueden ser muy diferentes. Los hombres de pensamiento libertario no pueden perder de vista esta realidad, y menos negarla, tratando de dar por buenas normas estatales que el anarquismo rechaza en todas sus formas y fondo. Aunque desde ángulo diferente, todavía hoy decimos, con Pi y Margall, que la «revolución es la paz»; él, republicano federalista, nosotros libertarios, aceptamos la revolución como arma liberadora, arma que no ha podido ser suplantada para reducir, hasta su desaparición, los poderes de la autoridad.

Desde el punto de vista político ¿en qué se han compatibilizado las democracias con el anarquismo? En nada. Lo que ha mejorado la vida de los trabajadores, de los pueblos, está ganado a sangre y fuego. Los poderes gubernamentales, cuando se les obliga un poco para el reconocimiento de derechos humanos, exaltan el vigor de la autoridad hasta el grado de rigor que tuvieron los regímenes más oprobiosos. Mirad bien las luchas que actualmente hay en Africa y en Asia. ¿No ratifican en todo lo preconizado y previsto por el anarquismo? ¿Quién de esos enamorados de la democracia, osaría negar que los puntos de vista del anarquismo ortodoxo quedan valorizados como certezas indiscutibles?

En buena hora, pues, que el anarquismo se vertebre internacionalmente; mucho es el trabajo que puede efectuar, grandes son las tareas que tiene ante sí. Pero que no admita, en su seno, elementos que puedan adulterar su contenido ético, filosófico y revolucionario. A nadie debe obligarse a profesar y practicar ideas que no siente; pero tampoco el anarquismo debe admitir, de elementos extraños a su contenido, influencias que le obliguen a claudicaciones bochornosas.

No son pocos los elementos históricos a disposición de las personas estudiosas que indican cómo trazar la línea de conducta anárquica: aprovechémoslos, en aras a unas ideas que en sí llevan la mejor suerte que la humanidad pueda alcanzar. La pureza del primitivo cristianismo se perdió al dar el primer paso claudicante, al ceder a las tentaciones malévolas, al triunfar las voluntades sin escrúpulos que en aquel elevado movimiento social se introdujeron. No permitamos que el anarquismo corra la misma suerte. Pugnamos por una finalidad, y para alcanzarla tenemos normas y procedimientos propios; políticamente, de lo que corresponde a nuestros seculares enemigos nada puede sernos útil.

Tanto como en cualquiera de los mejores momentos anteriores, hoy debe hacerse sentir el pensamiento libertario en todos los ámbitos de la vida social; pero con responsabilidad propia, directamente, sin intermediarios ni adulteraciones.

SEVERINO CAMPOS

Recado a Rómulo Chávez «Ruta»

UN breve texto acompañando nuestra ilustración del mes de junio ha motivado que Rómulo Chávez, desde el Perú, manifestara su desagrado y nos acusara de «la difusión de conceptos arcaicos» así como también de querer «retrotraer las sociedades...» («Le Combat Syndicaliste», 15-10-1964.—«Desde el Perú.—*Las ideas y el tiempo*»).

El pesar de Rómulo Chávez parece haberlo suscitado, en primer término, el empleo del vocablo «gregario» del que se yergue abiertamente en abogado al tiempo que nos reprocha nuestra inquina hacia el mismo olvidando, por lo visto, que existen palabras condenadas a ser permanentemente odiosas porque así lo estipula el diccionario y la etimología de las mismas, siendo *gregario* —«Falto de ideas e iniciativas propias; que sigue las ideas o iniciativas ajenas»; es una de las acepciones que leemos en el Diccionario de la Academia de la Lengua Española— uno de estos adjetivos desgraciados.

Así nos ha parecido desde un primer momento y considerábamos que se trataba más bien de un litigio entre Rómulo Chávez y los académicos, ya que «Ruta», de buena o mala gana, se limita a usar las palabras de acuerdo con la acepción generalizada que de las mismas existe.

Empero, la lectura sosegada del trabajo de Rómulo Chávez nos lleva a la conclusión de que desde las orillas del Rimac nuestro acusador es conocedor del significado correcto del vocablo *gregario* y que, como anarquista, está dispuesto a romper lanzas en su favor, cosa que no se lo permitiremos impunemente.

Significativo resulta ver que, a través del escrito de Chávez, cada vez que asoma la palabra «individualista» ésta se ve siempre precedida del vocablo «instinto» en cuya composición —«instinto anarquista»— creemos ver una tendencia peyorativa de nuestro polemista del incario. Al individualismo atribuye, prácticamente, la mayoría de las desgracias humanas. El «instinto individualista», que también es una «facultad psíquica» para Rómulo Chávez, «ha empujado al hombre a una lucha feroz desde sus inicios», será él también «por añadidura el factor vanidad, egolátrico, jerárquico que provocará todo, junto o por separado, una lucha continuada de uno contra todos y todos contra uno, hasta alcanzar, después de tanta lucha individualista, la era de los armamentos nucleares. Y llega que sea la humanidad al mismo borde de la destrucción total la que ha de decidir si aún el instinto individualista debe primar por sobre de su hermano, el sentimiento gregario» —¿por qué no *instinto gregario*?

Expresándose así, Rómulo Chávez está forzando con calzador unas interpretaciones que no consideramos correctas. En primer lugar «Ruta» no trata de «empujar al hombre a una lucha feroz, a la vanidad, al egolatrismo ni al jerarquismo» cuando habla de «individualización». Está reivindicando algo muy diferente a un instinto: reivindica una victoria lograda por el hombre, en su camino ascendente de la bestialidad a la humanidad, como es la de haber logrado erguirse en ser pensante y racional en tanto que unidad biológica independientemente de su condición, que no negamos, de integrante del conglomerado humano. Discrepando abiertamente de las interpretaciones de Chávez consideramos que «la lucha continuada de uno contra todos y todos contra uno... hasta alcanzar la era de los armamentos nucleares» tiene mucho más engarce con el «sentimiento gregario» que con el «instinto individualista». Si hay un conglomerado que merezca fielmente el calificativo de gregario es precisamente el de los soldados y es precisamente la dimisión a su condición de hombres pensantes, la renuncia el instinto primordial de la especie, el de su conservación, el sometimiento ciego a «ideas o iniciativas ajenas» condición implícita del gregario según la Academia, lo que ha permitido una guerra de milenios en el seno de la humanidad, timidamente interrumpida con efímeras treguas. A la era de los armamentos nucleares se ha llegado por el sendero del gregarismo y no por el del individualismo y esto parece no querer tenerlo en cuenta Rómulo Chávez.

Dice Chávez que «Cuanto más se gregaricen las sociedades, más cerca estaremos de la revolución finalista». Este pensamiento lo puede suscribir Hitler, Mussolini, Franco, Stalin, Kruschev, Mao, pero no es aconsejable que lo hagamos nosotros, como anarquistas, que tenemos que lograr que en el seno de cada ser humano exista «la idea y la iniciativa propia», es decir todo lo contrario de la condición gregaria. De la misma manera que tampoco se puede continuar empleando «conceptos arcaicos» —y que nos perdone Rómulo Chávez si utilizamos sus propios términos en forma de *boomerang*— como el de «la revolución finalista». La revolución no es finalista sino permanente y sólo finalizará con el último hombre que continúe estrujando su cerebro en aras a un progreso que no puede paralizarse. Las utopías que desde Platón a Dejarque, pasando por Campanella, Moro y Morris, parecían sociedades «finalistas» en el sentido de la perfección, se han visto, al decorrer de los años, enormemente superadas por los adelantos técnicos, científicos y humanos. La sociedad que encontraron los Durand y los Picard de «Mi Comunismo», de Sebastián Faure, cuando regresaron a Francia, descrita como régimen ideal por nuestro gran libertario galo, asomaría como anacrónica en este año de gracia de 1964. Los anarquistas que seriamente deseamos hacer aportaciones para el fortalecimiento de un ideal bastante maltratado por el auge del Estado todopoderoso, *que logra encumbrarse cada vez más debido al instinto gregario de las masas*, deberíamos reconsiderar estos tópicos que solemos utilizar a veces sin haberlos tamizado previamente: el de la «revolución fianlista» es uno de ellos.

Ha quedado todavía sin defensa, de los ataques de Rómulo Chávez, la parte que podríamos considerar económica de nuestro breve texto de junio. Reconocemos que es osado reivindicar «la necesidad de la artesanía frente a la gran industria» a fin de lograr que el hombre logre «individualizarse», «autonomizarse» para enfrentarse «a una humanidad cada vez más gregaria, cada vez más empequeñecida en el engranaje monstruoso del tecnicismo moderno...» Las cifras absolutas, los cuadros sinópticos y las estadísticas están en nuestra contra. Sin embargo, y en tanto que anarquistas, nunca hemos querido supeditar al aspecto económico el resto de las facetas que forman el mosaico de la vida humana. El énfasis que el marxismo ha volcado en la economía estimamos que es excesivo y renunciamos a hacer de los records de la producción la única finalidad libertaria.

Kropotkin —algunos de cuyos conceptos también han sido rebasados por la técnica y la ciencia en las que él tanto confiaba, y creemos que con

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Como cada año, la Administración del «C. S.» dispone de una partida de «panellets», turrón de jijona, etc., para servir al precio de curso.

(ROMAN)

par René VILLARD

Le pain noir

(Suite)

Un jour, un monsieur très bien mis m'a arrêté dans la rue : « Je voudrais, me dit-il, que vous veniez chez moi, prendre quelques photos de ma maîtresse en ma compagnie, votre prix sera le mien. » J'acceptai. Il demeurait près du parc de la Tête d'Or, un petit hôtel particulier; quand je m'y rendis, le lendemain, c'est lui qui vint m'ouvrir. « J'ai donné congé aux domestiques, précisa-t-il, afin de ne pas être dérangé, venez, je vais vous présenter à mon amie. » Il me fit entrer dans un boudoir cossu; près d'un divan, il y avait un chariot où se trouvaient des bouteilles d'apéritif, sur le plateau de celui-ci, trois verres.

— Que désirez-vous ? me demanda-t-il.

— Martini, si vous le voulez bien.

— Tenez, voici la bouteille, servez-vous. Puis il me tendit un billet de dix mille francs. — Ce n'est qu'un acompte, précisa-t-il, je vous en donnerai autant à la livraison des photographies et à la remise des clichés que vous allez prendre. Alors, il appela : « Mado ! tu viens ? Le monsieur est là !

Une jolie femme d'une trentaine d'années, en robe de chambre, parut. Une beauté, distinguée, les chevilles, les poignets racés, les bras rond moulé, la poitrine généreuse, ferme. Nous bûmes : « Il s'agit, me dit-il, de nous prendre en photo, tous deux, dans l'accomplissement de l'acte le plus naturel de l'existence, l'acte de l'amour. Nous tenons essentiellement à posséder ce souvenir, cela vous choque-t-il ?

— Pas du tout, j'en ai vu d'autres...

— Alors, mon ami, dites-nous quand vous serez prêt ?

— Je suis toujours prêt, moi, c'est très vite fait. Vous avez dû me voir opérer. En même temps, je branchais le flash de mon appareil.

— Je voudrais, cependant, quelque chose de très véridique. Il faut que vous preniez le temps de choisir le meilleur emplacement et les poses les plus intéressantes.

— Faites-moi confiance, sur trente poses dont je dispose dans mon appareil, je vous garantis que vingt-cinq seront parfaitement réussies, ne vous préoccupez pas de moi, faites votre petite affaire en ne pensant qu'à celle-ci.

— Alors, parfait, Mado, tu te prépares ?

En vérité, elle était prête, sa Mado, nue sous son vêtement qu'elle était... une beauté cette femme. Un corps splendide, sain, bien proportionné; une peau laiteuse et probablement douce... lui, c'était différent. Poilu qu'il était, outrageusement, il tirait sur l'orang-outang... Alors qu'ils étaient nus tous les deux, on a pris encore l'apéritif, histoire de briser toute pudeur entre nous et pour se mettre en route... Après, sa Mado s'est étendue sur le divan et ce fut la séance du coït normal. Le couple observa plusieurs minutes de repos, avant de terminer la séance par quelques fantaisies sexuelles. Pendant tous ces exercices, j'opérais, tantôt à genoux, tantôt à plat ventre, parfois debout sur une chaise... une vraie séance; comme souvenirs poivrés, ils en auraient. C'était terminé, on a repris l'apéritif, puis un autre, toujours à poil qu'ils étaient, il ne pouvait plus y avoir de gêne, de pudeur, entre nous... la femme était plus jolie que jamais... de faire l'amour, ça la rendait plus belle encore; ses joues étaient colorées, ses yeux brillaient. Le type, lui, était heureux de sa performance, il m'a redonné encore dix mille francs... « — Tâchez de ne pas les louper », me dit-il. Ce n'était pas mon intention, des pourris, vicieux comme eux, c'est pas tous les jours qu'on en rencontre...

Une autre fois, une petite vieille, bien propre, m'arrêta... elle voulait que je photographie son chat qui était malade et condamné par le vétérinaire. Je suis monté chez elle Dans son logement, ça puait la vieillerie, la poussière et la pisse de chat... celui-ci, affreux qu'il était. L'éclair du flash le fit sortir tout de même de sa torpeur; je tirais cinq poses. Je lui ai demandé cinq cents francs, elle devait pas être très riche...

Le patron d'une petite fabrique d'articles de caoutchouc industriel, me demandant une fois d'aller photographier son stand d'exposition à la Foire de Lyon, je m'y rendis. Le stand était tenu par une femme splendide, une robe échancrée laissait apercevoir la naissance d'une gorge généreuse... Dans la conversation, cette personne aimable se penchait souvent, afin que l'on puisse mieux contempler sa poitrine superbe... Une allumeuse, une vraie... je me suis payé le luxe de dîner plusieurs fois avec elle...

Mon patron était levantin, il fallait faire attention dans les comptes, plusieurs fois, il s'était trompé... c'était bien embêtant. Je m'étais vite aperçu que la vendeuse était sa maîtresse; elle était bien, cette femme-là. Un jour, en veine de confidence, ce qui était rare, il m'avoua : « — Dans chaque grande ville, j'en trouve une facilement, après, quand je change de secteur, je laisse tomber, pas de fil à la patte... pour moi, c'est pratique... l'utile et l'agréable pour le même prix... et du changement. »

— Tout de même, lui dis-je elle peut être mariée, elle peut avoir un amant...

Il souleva les épaules, je lui faisais pitié; il me répondit : Un patron, c'est un patron... une femme n'est pas obligée de dire ce qu'elle fait à son mari ou à son amant, si elle veut gagner sa vie largement et facilement, sans descendre jusqu'au trottoir; le mieux, pour elle, est de se montrer compréhensive...

C'était un beau salaud; j'aimais mieux encore cette crapule de Lucien, il était plus franc avec ses collaborateurs, plus régulier... Doucement, tout doucement, à faire des métiers qui me répugnaient, je m'enlisais chaque jour un peu plus dans la boue; ma situation financière était largement rétablie, mais le moral était atteint !... je devenais tout naturellement un salaud, un véritable salaud. Bientôt, je n'entendrais même plus ma conscience m'engueuler, lasse qu'elle devait être de me voir ramper dans la merde, pourtant, il fallait vivre, le moins malhonnêtement possible. Mais à vivre avec des pourris, faire des métiers pourris, on devient forcément pourri.

Un matin que je déambulais dans une rue de la Guillotière, je fus arrêté par un homme qui me tendit la main.

— Vous ne me reconnaissez pas ? me dit-il.

— Je m'excuse...

— Vous avez pris des photos de mon garage, il y a quelques jours.

A la vitesse à laquelle je travaillais, il ne m'était pas possible d'avoir souvenance de la tête des clients. Je répondis :

— Ah ! oui... parfaitement, alors... pas réussies ?

— Si, très bien... je voudrais que vous me photographiiez plusieurs voitures que j'ai à la vente.

— Mais oui, à votre service... quand voulez-vous ?

— Demain, si vous pouvez.

— C'est entendu, demain, à dix heures précises je serai chez vous...

Le gars était un maquignon en voitures; il achetait; il retapait, juste ce qui était absolument nécessaire et il revendait... Ses voitures avaient de la gueule; je m'y connaissais dans ce travail-là; ça me rappelait le père Léon... Levallois, des souvenirs, déjà... On a causé longtemps ensemble des bagnoles, puis on a été boire « un pot », alors, il m'a confessé :

— Un bon ouvrier, bon bricoleur, qui sache un peu tout faire : moteur, électricité, carrosserie, soudure, peinture, j'en trouve pas; tous, se spécialisent; un motoriste reste un motoriste, un électricien reste un électricien, et tout comme ça; pas commode, vous savez; pour beaucoup de travaux, je suis obligé de les donner à faire à l'extérieur...

Alors, j'ai tenté ma chance pour trouver un travail normal.

— Si vous voulez, lui dis-je, il m'est possible de venir travailler chez vous, tous les matins, moi, je sais tout faire, j'ai passé mon enfance dans un atelier de réparations... à Levallois, et je lui ai raconté ma jeunesse chez le père Léon...

— Combien voulez-vous gagner ? me demanda-t-il.

— Le tarif...

— Alors, entendu, quatre heures tous les matins...

— Quatre heures, oui, pas plus... à cause de la photo...

J'ai acheté des bleus, le lendemain, j'attaquais. Le gars est venu deux fois dans la matinée, pas emmerdant qu'il était, je me débrouillais tout seul. A midi, je me suis décrassé, je suis parti, heureux que j'étais...

Cela a duré quelque temps, tout le monde était content, jusqu'au jour où mon photographe à la sauvette m'a informé qu'il allait mettre le cap sur Marseille pour six ou huit mois...

— Faut pas compter sur moi, lui ai-je dit.

— Vous n'allez pas me faire ça... vous oubliez que je vous ai appris un métier...

— Un métier ? vous exagérez, dites une combine. J'ai ici un travail moins rémunérateur, mais plus sérieux.

— C'est bien ça; je l'ai pensé souvent, je me suis trompé à votre sujet; je vous croyais plus intelligent. Vous n'êtes qu'un ouvrier, vous ne réalisez pas ce qu'est l'existence, vous ne savez pas ce que c'est que de bouffer de la vache enragée...

Je n'ai pas voulu discuter et je lui ai répondu :

— Je suis un gars qui cherche un travail normal... comme tout le monde, voilà tout !

— A votre aise, si vous préférez végéter... vous êtes bien libre...

— Absolument...

On s'est quitté un peu froidement... dans son dernier décompte pour solde, il m'a possédé de quelques milliers de francs. Je n'ai pas voulu discuter... il me dégoûtait...

(A suivre)

B.D.I.C

... y los «Gregarios»

razón— ha hecho un gran hincapié, sobre todo en «La Conquista del Pan» y en «Campos, Fábricas y Talleres», sus dos obras más abiertamente dedicadas a la economía, en la necesidad de la descentralización. El veía necesaria la dispersión de la industria que debería salpicar con sus inmensas naves los campos dedicados a la agricultura, aunque fuera en detrimento de la propia producción —cosa que no creía— y ello «porque está impuesto por la propia necesidad de todo hombre y mujer sanos de dedicar una parte de sus vidas en el trabajo manual al aire libre...»

Este concepto kropotkiniano tiene todavía, más que nunca, vigencia. Y no se trata del sentimentalismo que podamos sentir por nuestro príncipe anarquista al que, repetimos, le hemos hallado alguna falla traída a flote por los años; se trata de un concepto, el de la descentralización de la industria, que cuenta con abogados de renombre internacional como el reputado escritor y técnico urbanista Lewis Mumford, Petrick Geddes, Ebenezer Howard, Carlo Doglio entre otros.

Experiencias llevadas a cabo por industriales progresistas han demostrado la efectividad de la descentralización de la industria y nos viene a la memoria la visita efectuada en compañía del malogrado Ugo Fedeli a la región del Canavese, en el Piamonte italiano, donde una iniciativa del industrial Adriano Olivetti ha permitido que toda la cuenca del río Dora, zona atrasada y que vegetaba de unos pocos productos agrícolas, goce en la actualidad de una óptima situación económica y social sin que para ello haya habido necesidad de que los campesinos abandonen sus tierras para concentrarse en la fábrica matriz. En cada pueblo se ha establecido una sección de la industria Olivetti y realizan en cada uno de ellos un trabajo diferente que integrará la máquina de sumar o la de calcular; trabajo que posteriormente es ensamblado en Ivrea, donde se halla la industria manufacturera, y pueden, al mismo tiempo, no descuidar el surco que asoma mucho más risueño desde que una ayuda económica complementaria es lograda a través del quehacer que la Olivetti les confía.

Adriano Olivetti tenía sus inquietudes sociales, no hay duda, pero las habría descartado si las mismas hubieran perjudicado los intereses económicos de su empresa. Para él —para los kibbutzim de Israel también puesto que suelen ser en su mayoría empresas mixtas de campo e industria— y para los diversos industriales volcados a esta experiencia, si ha sido «posible realmente *retrotraer* las sociedades... a los tiempos del artesanado, como medio de encontrar, por ese sistema, la autonomía del individuo y la libertad» (Chávez dixit) y en cuanto a nosotros continuaremos aferrados a estas soluciones porque nos parecen las propicias para el desarrollo del hombre libre y la extirpación del «instinto gregario».

« RUTA »

Caracas, octubre de 1964.

Arraigo del patriotismo

EL patriotismo, al igual que la religión, son fenómenos arraigados profundamente en el individuo. La creencia en un ser divino, que rige el destino humano, se confunde con la convicción íntima de sentirse superior. Este último sentimiento está todavía más arraigado, ya que si bien las dos creencias permanecen latentes en el subsconciente, la idea de dios es combatida por una parte de la humanidad, mientras que la creencia en la superioridad de la raza, de la nación, del individuo, es algo difícil de extirpar, algo casi imposible de borrar del pensamiento de los hombres. Digo casi imposible, porque si la ciencia ha logrado proyectar luz y deshacer las tinieblas que envolvían un mito, la ciencia, ese poder que es el mismo pensamiento, es incapaz de destruir ese influjo, esa emanación, diríase misteriosa, que no acertamos explicar, y cuyo resultado es la propetencia siempre al acecho en el ser humano.

El sentimiento de la superioridad es sin duda tan antiguo como el hombre. Por ello, el esfuerzo para combatir esta supuesta superioridad de una raza sobre otra, de una nación sobre otra, es insignificante, ya que la filosofía encargada de dar la batalla, tiene como base la sociología, ciencia esta relativamente reciente, y por lo mismo no ha podido desarrollarse en la conciencia de las colectividades, sólo ligeramente compenetradas de este nuevo y noble esfuerzo de la imaginación humana.

Los ideólogos que han encabezado las corrientes de la extrema izquierda, en sus teorías han planificado la erradicación del patriotismo, por estimarlo contrario al beneficio de los pueblos y nocivo para los lazos de amistad tendidos entre las naciones. Pero héte aquí que estos lazos, al no tener la madurez del tiempo, al no poseer la consistencia que da la solidificación de un precepto, de una enseñanza, se han deteriorado quedando prendidos tan sólo por hilachas que amenazan romperse.

Los países que han transformado la faz de los viejos sistemas por otros nuevos tendientes a mejorar la vida de las gentes, no han progresado en la intención de debilitar el sentimiento patriótico que las anima. Si los revolucionarios, que combatían por la obtención del poder, esgrimen banderas con lemas que hablan de fraternidad e internacionalismo, una vez obtenido el triunfo y consolidada la victoria, aflojan el ritmo y a medida que el tiempo pasa, los «slogans» en que se habla de hermandad de las razas van desapareciendo de la publicidad, hasta quedar relegados al olvido.

Lo que ocurre a los países, podemos hacerlo extensivo a los individuos, incluso si los mismos dicen sostener ideas que denigran del patriotismo. El iconoclasta más furibundo, si está en un país que no es el suyo, se sentirá íntimamente ofendido si alguien habla mal de los defectos o costumbres de sus paisanos. El nihilista que arroja bombas contra los poderosos, demuestra con ello que abomina de sus congéneres, pero cuando se halla lejos de las fronteras de la tierra que lo vio nacer, quizás añore y hasta adivine virtudes en las víctimas que su furia homicida y sublime causó, si de comparar méritos se trata. Lo que él detestaba en su patria, será doblemente despreciado en país ajeno, cuyos habitantes le parecerán inferiores, si los compara con los del suyo.

En cierta ocasión, el gran Eça de Queiros era huésped de un mandarín allá en la China. Al hablarle éste de las virtudes de Portugal en términos adulatorios, el insigne escritor le contestó que su país era una calamidad. Habrá, sin embargo, que pensar, si este hombre, desprovisto de prejuicios, al formular tal respuesta sentía íntimamente lo que expresaba.

Vamos a reducir más el área en donde se debate el sentimiento de la superioridad.

Estamos en los tiempos de la revolución francesa. Los personajes que en la palestra de los grandes pugilatos apuntaron con posibilidades de triunviros para dirigir la revolución, hállanse reunidos y dispuestos a tratar asuntos de urgencia. No era ciertamente cordiales en aquellos momentos los vínculos que unían a estos tres colosos de la insurgencia, circunstancia esta que influenciaba los ánimos proclives y a la egolatría. De pronto, Marat increpa rudamente a Robespierre y a Dantón acusándoles de ciertas condescendencias con María Antonieta. Pero es al grandioso tribuno a quien acusa de ser veleidoso con las cabezas visibles de la realeza, por lo que al responder Dantón, se enfrascan en mutuos reproches y vibrantes imprecaciones. Entonces, el «incorruptible» tiene que desplegarse en árbitro y trata de calmar la exaltación. Lo logra. Sigue una breve pausa que permite a los dos hombres recogerse sobre sí. Robespierre habla de nuevo y con solemnidad trata de imponer una cadencia suave a la entrevista.

Pero incurre en un desliz que la vanidad no perdona. Sabido es que estos tres representantes del pueblo en la Convención tienen cualidades más o menos parejas. Este nievel tratan de mantenerlo y aun superarlo frente a sus iguales. Entre tanto, Robespierre, esbozando un ademán, levanta los brazos como para abarcar a sus colegas; quiere persuadirlos, mas no sabe cómo aplicar la fórmula. Conoce de sobra la exagerada susceptibilidad de estos dos hombres a quienes trata de no ofender lo más mínimo. Pero, por fin, se decide y exclama:

« ¡Amigo Dantón! ¡Amigo Marat!...» Mas éste no le deja terminar la última frase. El «Ego» ha saltado como una fiera acosada.

«No permito que se me nombre en segundo término», contesta Marat enfurecido.

Así, hemos visto a este hombre que hace renuncia de cosas valiosas como son el dinero y la tranquilidad, esta última amenazada constantemente a causa del amor que este «vidente» siente por la justicia, ante la simple circunstancia de no haber sido nombrado primero se subleva con una violencia que aunque explicable, resulta asombrosa.

F. RICO

(Continuará.)

COMUNICADOS

BURDEOS

GRAN MITIN
DE ALIANZA SINDICAL

El domingo, día 6 de diciembre, a las diez de la mañana, en el Ateneo Municipal, rue des Trois Conils, interviniendo los oradores:

Manuel Muiño, por la U.G.T.
Ramón Liarte, por la C.N.T.

Quedan invitados todos los refugiados españoles y antifascistas en general.

EN BURDEOS

Organizado por el Grupo Cultura Popular, gran fiesta familiar para el domingo 6 de diciembre, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande, a las tres y media de la tarde.

Teatro, recital de poesías, cantos folklóricos, juegos instructivos, etc.

Fiesta española de solidaridad y fraternidad. Esperamos vernos asistidos por los compañeros y simpatizantes de esa clase de instrucción y diversión.

F. L. DE MARSELLA

Convoca a sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el domingo 29 de noviembre, a las nueve y media de la mañana, en nuestro domicilio social, 12, rue de Pavillon, 2.º piso.

Dada la importancia de los asuntos a tratar, se ruega la puntual asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE MONTAUBAN

Convoca a asamblea general a todos sus afiliados, para el próximo domingo 29 del corriente, a las diez de la mañana en el café de la Comedie. Por la importancia de los problemas a tratar, se espera la asistencia de todos los compañeros.

A V I S O

Un compañero de la comarcal de origen de Sariñena, a los compañeros dispersos que fueron militantes a los sindicatos pertenecientes a la misma.

Ante una eventualidad imprevista, de orden externo o interno (espero me comprenderéis compañeros) y al objeto de encontrarnos todos los de nuestro núcleo de origen, en condiciones preventivas y positivas;

Considero, debíamos de contactar en un tiempo sin demora para de una manera eficaz poder defender lo que tanto sacrificio nos ha costado.

Ruego a los compañeros de la Comarcal de Sariñena, se pongan en contacto (estimando o desestimando la sugerencia), con el compañero (perteneciente al sindicato...) Eusebio Pinos, Port-de-Francs, Villefranche S-Sône (Rhône).

Es todo, y puede ser mucho más (según me dijeron una vez).

Con un fraterno saludo, hasta pronto, compañeros.

ALIANZA SINDICAL ESPAÑOLA

Comité Interdepartamental de Dróme-Ardèche

Este comité expresa, con profundo agradecimiento, a todos los compañeros, compatriotas y amigos franceses, quienes por medio de mensajes, o con su presencia, nos han acompañado en nuestro dolor ante el fallecimiento brutal de nuestro inolvidable y querido presidente, compañero Manuel Buenacasa.

Queremos dejar constancia de que su imperecedero recuerdo seguirá presidiendo nuestros actos en el sostenimiento de los principios éticos de la Alianza, en cuya defensa él tanto contribuyó.

Siempre fue Buenacasa ejemplo de bondad, y su modesta personalidad se agiganta al marcarnos la pauta que debe existir de leal y sincera cordialidad entre todos los componentes de este organismo de lucha sindical.

A los hombres idealistas no se les llora, ¡se les imita!

El Comité.

F. L. DE PARIS

Cumpliendo acuerdos de asamblea, hemos editado y puesto a la venta la conferencia que el compañero José Peirats dio en nuestro local: *La práctica Federalista, como verdadera afirmación de principios*. Precio del ejemplar, 1 franco. Pedidos a esta Federación Local, 24, rue Ste-Marthe, París, X°.

Conferencia de Buenacasa

Para el sábado, día 29 de noviembre, a las nueve de la noche, en nuestro local social. Previsor y sintiendo su muerte, el compañero Buenacasa registró en magnetófono la conferencia que había de pronunciar y que pronunciará en París el día indicado.

— Esta misma Local celebrará reunión general el 29 de noviembre a las diez de la mañana.

AMIS DE SEBASTIEN FAURE
PARIS

Conférence de J. Maitron, « Ravachol et les Anarchistes », le samedi 5 décembre, à 15 heures, Café « Au Tambour », place de la Bastille.

F. L. DE TOURS

Asamblea extraordinaria para el día 6 de diciembre a las nueve y media de la mañana en el lugar de costumbre.

F. L. DE DRANCY

Celebrará reunión general el domingo 29 del corriente a las nueve y media de la mañana. Conveniente que no falte ningún compañero.

ADMINISTRATIVAS

José Ruiz Nieto (España Libre). Nueva York. Recibidos cheques 8 dólares y 17 dólares. Dados los destinos indicados.

— Rogelio Esteban, St-Nicolas (Moselle). Recibido tu giro 20 F. Pagas hasta 30-6-64 como pedido. Hasta 31 12-64 te faltan 10 F.

— Millán, Mont-de-Marsan (Landes). Si no indicas fechas para giros anteriores, difícil encontrarlos.

NOTA.—Para los cambios de dirección, enviar 0,50 F. para el cliché.

Le Gerant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

Tribuna de París

CONTINUANDO el ciclo de «Charlas de Contraste» organizado por la Secretaría de C. y Propaganda de la Comisión de Relaciones Zona-Norte, el domingo, 8, ocuparon la tribuna de «Sainte Marthe» los compañeros J. Alandi y Francisco Isgleas con el tema: «El ideal anarquista en el sindicalismo de ayer y de hoy». Tanto el carácter temático de la conferencia como la veterania de los oradores había despertado un vivo interés entre la militancia y simpatizantes que se tradujo por un lleno completo de la sala.

El secretario de C. y Propaganda de la Comisión de Relaciones abre el acto con unas breves palabras significando los buenos propósitos que animan la organización de estas charlas de franca confrontación de criterios en la búsqueda de un clima de entendimiento y de fecundidad militanciales al servicio de la C.N.T. y de la liberación de nuestro pueblo. Cada uno de los oradores consume un turno de tres cuartos de hora, quedando otro margen de tiempo para que la asistencia pueda formular preguntas y exponer sus impresiones sobre los defectos y los aciertos de las charlas en su conjunto.

El compañero Alandi, con sus setenta y pico abriles a las costillas, empieza su intervención con un vigor y una claridad que para sí la quisieran (la quisiéramos) muchos que todavía no peinamos canas. En principio —dice— hay que discernir bien lo que representa el anarquismo como ética elevada del hombre y de la sociedad, y el sindicalismo que es una mera asociación de carácter profesional. «La justicia y la libertad antes de ser conceptos fueron sentimientos natos del espíritu humano, por eso son eternos.» El sentimiento anarquista está diluído por todas partes donde el hombre se enfrenta con un atropello; con una injusticia, con una mentira. Zola grita como un libertario defendiendo al capitán Deyfrus frente a sus innobles acusadores, Camus coincide, en gestos, con Eliseo Reclus, cuando su pluma y su corazón los pone cerca de los humildes, de los explotados, de los inermes trabajadores que en la guerra nuestra y después en tierras de Francia son víctimas de la gran conspiración reaccionaria del siglo. Analiza con detenimiento la infraestructura de los sindicatos obreros donde estima que no puede proyectarse íntegramente la ética anarquista por la complejidad de la gente diversa que los integra. El anarquismo es un núcleo de selección; el sindicalismo un núcleo de intereses que tiene el deber de enfrentarse con otro conglomerado de fuerzas económicas políticas y religiosas como son el capital y el Estado. La característica ingénita del Sindicato es la diversidad, mientras que la del anarquismo militante es la de la afinidad. Pero cuando (como sucede en la C.N.T.) el desarrollo del sindicalismo obrero va parejo con la práctica del federalismo funcional auténtico tenemos que los valores éticos de nuestro ideal (como son el amor a la libertad y a la justicia) se producen inevitablemente, felizmente, incluso cuando haya factores poderosos de distinto género que se oponen interna y externamente a su eclosión.

Fiándolo a la cinta de la memoria que rueda oralmente como la de un magnetófono, Alandi nos introduce en los lejanos episodios históricos de la pérdida de las colonias, la guerra de Marruecos y la huelga confederal de la Canadiense en Barcelona que registró el mayor éxito reivindicativo del proletariado militante español. Después el famoso expediente Picasso, incubador de la Dictadura primorriverista, la caída de Alfonso XIII y el advenimiento de la República.

Refiriéndose al sindicalismo de hoy, afirma que la C.N.T. no existe como Organización Sindical obrera, porque el fascismo la disolvió sangrientamente con su triunfo militar de 1939. Lo que vive hoy es el espíritu militante de la Confederación dentro y fuera del país que ni Franco ni nadie es capaz de destruir. Para lograr la resurrección de la C.N.T. en su propia salsa, el orador estima que hay que ir con todos aquellos que repudien igualmente la dictadura franquista, aunque ideológicamente estén lejos de nosotros. Fustiga las concepciones anacrónicas del capitalismo y del Estado en materia de estructuración económica de la sociedad y dice que nuestra C.N.T., con su proyección planificada de Federaciones de Industria, colectivismo agrario, y su gran moral de fraternidad y justicia humana para todos sin distinción, está llamada a jugar un papel de primer orden en la España del futuro.

El veterano compañero Isgleas con igual firmeza comienza su intervención lamentándose de la amenaza del reloj, que a su juicio le corta el paso largo del discurso que se propono desarrollar. Su mayor preocupación —dice— es España y es en este contexto que él quiere situar todo el conjunto de ideas e impresiones que se mueven en su ánimo. Deber esencial es también destacar la actuación de los anarquistas en el proceso revolucionario a que ha aludido el compañero Alandi, y sin lo cual hoy no tendríamos motivos para sentirnos orgullosos aun dentro de la desgracia que supone nuestro exilio y el drama del pueblo español bajo la bota fascista. Contrariamente al fenómeno moral que se registra en otros compañeros, él, con las enseñanzas de esos acontecimientos y de la vida misma, está hoy más convencido que ayer de la vitalidad, de la fuerza y del porvenir que implica la propia naturaleza de los ideales anarquistas. Hace también un relato histórico de los dramáticos sucesos que se producen en los últimos cincuenta años y afirma que los compañeros Salvador Seguí e, incluso, Juan Peiró, motejados alegremente de reformistas, fueron prototipos del militante anarquista ibérico. Con abundancia de datos, hijos del recuerdo, analiza el proceso lamentable que llevó a la primera gran escisión confederal, saldada felizmente, más tarde, en el memorable Congreso de Zaragoza. «En aquellos momentos vivíamos un auténtico período pre-revolucionario, igual que ocurre hoy día.» Se muestra partidario de la alianza CNT-UGT que debe orientar en el interior la lucha por una transformación profunda de la sociedad española, tal como queríamos los anarquistas en los años que precedieron al alzamiento castrense. Si la CNT no dispone actualmente del potencial necesario se hace preciso ir creándolo poco a poco, y aprovechar los antagonismos que separan a los detentadores actuales del Poder y los que tratan de sucederlos, para llevar el agua a nuestro molino. Cita el caso de la destitución del Embajador franquista de París y de García Valiño, como Capitán general de Madrid, que revelan las disensiones internas graves que separan ya a las distintas oligarquías que constituyen la España vieja.

En el turno de preguntas intervienen diversos compañeros inquiriendo precisiones sobre el desarrollo de la revolución de Asturias, y el comportamiento inexplicable de otras regiones donde la CNT era preponderante. También se felicitan del desarrollo de estas charlas organizadas por la C. de RR. del Núcleo, que no solo introduce una modalidad nueva en la propaganda oral sino que acostumbra a los compañeros al cruce directo de ideas y reacciones en un clima de responsabilidad, tolerancia y fraternidad militantes.

Servicio de Prensa de la Comisión de Relaciones.

EN PERPIGNAN

AGRUPACION
DE LA REGIONAL CATALANA

Animados por los mejores deseos e inquietudes por el problema candente del interior, reunidos un grupo de compañeros de la anterior Agrupación Regional Catalana en Perpignan decidan ir a la reorganización de la misma, nombrando un Secretariado interino para valorizar y activar las relaciones entre compañeros y Comité Regional.

En el Secretariado han sido designados los compañeros Juan Parés Pedro Baldú y Juan Butchaca.

Se invita a todos los compañeros radicados en Perpignan y pueblos limítrofes para que se incorporen a la actividad orgánica de nuestra Regional. Fraternalmente se invita también a cuantos compañeros se encuentran desconectados involuntariamente de las actividades orgánicas.

Para adhesiones y correspondencia, dirigirse a Juan Parés, 82, Avenue Louis Torcatis, Perpignan (Py.-Or.).

Servicio de librería

«Quinet», Felipe Alaiz	5,00
«Tipos Españoles», F. Alaiz	5,00
«Salvador Seguí: Su vida y su obra»	3,50
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2,80
«Revolución y Regresión», Rocker	18,00
«Sistema de las contradicciones económicas», Proudhon	15,00

COL. CRISOL, 6,50 F.

Unamuno : « Niebla. Abel Sánchez ».
— « Por tierras de Portugal y de
— España. Andanzas y visiones españolas ».
Undset, Sigrid : « La orquídea blanca ».
— « La zarza ardiente ».
Valera : « Juanita la Larga ».
Valle-Arizpe, A. de : « Virreyes de la Nueva España ».
Vasari : « Vidas de grandes artistas ».
Vega, Lope de : « La estrella de Sevilla. Peribáñez y el comendador de Ocaña. El caballero de Olmedo. Fuenteovejuna ».
Vega, Garcilaso de la, y Boscán, Juan : « Obras completas ».
Vélez de Guevara : « El diablo cojuelo. El asombro de Turquía y valiente toledano. El ollero de Ocaña ».
Verdaguer, Jacinto : « Antología poética ».
Verlaine : « Obras poéticas ».
Vicente, Gil : « Teatro y Poesía ».
Villaespesa, F. : « Teatro escogido ».
— « Novelas escogidas ».
Villalón : « Viaje de Turquía ».
Vinci, Leonardo de : « Tratado de la pintura ».
Vital Aza : «Comedias escogidas».
Vives : « La mujer cristiana. De los deberes del marido. Pedagogía pueril ».
Wallace : « El arquero verde ».
Wells : « Doce historias y un sueño ».
Wilde, Oscar : « Cuentos ».
— « Un marido ideal. El abanico de Lady Windermer ».
Wodehouse : « Señorita en desgracia ».
— « Samuel brusco ».
— « La suerte de los Bodkin ».
Zielinski : « Historia de la civilización antigua ».
Zorrilla : « Don Juan Tenorio. Traidor inconfeso y mártir. El puñal del godo ».

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, *rue Ste-Marthe, Paris (10e)*
C C P 13 507 56, *Paris*

Conversaciones libertarias

OBSERVEMOS LO ANDADO

QUEDA establecido que merced a la entereza ideológica y procedimental de los anarquistas sindicalistas catalanes, magníficamente secundados por los de Gijón y demás lugares confederales de la península, la C.N.T. adquirió una pujanza que determinó los grandes movimientos huelguísticos y de réplica patronal de los años 1918, 19 y 20. Los gobernadores que enviaba Madrid a Barcelona no se sostenían más de tres meses, y cuando alguno depasaba ese trienio era por empleo abusivo de la fuerza y con riesgo de ser derribado fatalmente, como así le ocurrió al conde de Salvatierra, a quien nada ni nadie salvó de la tierra.

Pero, con todo y la felicidad que entrañó la incorporación de la gran masa obrera a nuestro sistema sindical, a cuarenta y cinco años vista y con el añadido de las experiencias de 1918, 1931 y 1936, nos cumple afirmar que, en casos, en la C.N.T. la cantidad desbordó a la calidad. Las minorías pensantes y actuantes de los años 14 y 15, con grupos de seriedad ideológica en los pueblos, y sindicatos o agrupaciones de convencidos en villas y ciudades, tuvieron que aceptar militancias improvidadas, impreparadas, para canalizar la avalancha de nuevos afiliados que, jugando a aprendices de brujo, nos echamos alegremente encima. Cada compañero consciente comprendió, para su sayo, que la tarea se presentaba ardua contando con un concurso inmenso del cual destacaban muchos simpatizantes y otros tantos sugestionados, mas no muchos elementos definidos. Fue, el caso nuestro de 1918, el de la Esquerra catalana en 1931, ese partido seta que de pronto se encontró con un volumen de 400.000 votantes para un cuadro insuficiente de conductores calificados.

Contribuyeron a la confusión que apuntamos, la conversión al cenetismo del lerrouxismo voluntarioso, y el estallido revolucionario de Rusia. ¿Qué ocurría, a ciencia cierta, en el lejano Oriente? Indocumentado, pero temeroso de favorecer a la furza capitalista internacional, el Congreso confederal de 1919 se adheriría, preventivamente, a la Tercera Internacional moscovita, de la cual se separaría radicalmente al darse cuenta de la labor reaccionaria de Lenin y Trotski, destructores de la comuna libertaria-marinera de Kronstadt, y del ejército comunista libertario del compañero Nestor Machno, que con tanta eficacia había combatido contra el levantamiento zarista y la invasión alemana de Ukrania. A la luz de los informes llegados de Rusia, los grupos confederales de acción dejaron de llamarse *soviets*, quedando la independencia confederal satisfactoriamente restablecida.

Lo que fué difícil de desarraigar de nuestro seno fue el poso de «lerrouxismo», y acéptese el mejor sentido de esa palabra. Fue como un limo de barro depositado en la huerta por la última riada, imagen que nos parece acertada considerado el bajón de la masa sindical registrado tras la derrota marca *lock-out* motivada por impreparación revolucionaria de la clase obrera española. En la época, la revolución social era realizable en Cataluña, y el conflicto Patronal-Sindicato Unico no podía tener otra ocasión favorable que un movimiento general para salvar la desesperada situación de medio millón de huelguistas. El hecho no vino, y la derrota sí, siendo pasable que las cosas sucedieran de tan lamentable modo. Lo incomprensible fue que la matanza subsiguiente de compañeros efectuada en Barcelona por presión del Fomento del Trabajo Nacional y de la Iglesia, excelente proveedora de asesinos, no fuese airadamente protestada. La soledad de los compañeros acosados —viejos y nuevos— corrió parejas con el silencio cobarde de las multitudes.

Sin embargo, la admiración por nuestros héroes se hizo patente a la caída del gobernante Dato y al ser destituídos el gobernador Martínez Anido y el jefe de policía Arlegui por el ministro de la Gobernación Sánchez Guerra, a raíz del atentado contra Angel Pestaña, ocurrido en Manresa. El nuevo gobernador de Barcelona, Ardanaz, dio suma facilidad para reorganizar el Unico, y pese a competencias intempestivas establecidas por elementos marxistas, el proletariado de Barcelona y su provincia regresó a la Confederación de la que en mala hora se había ausentado.

Sin embargo, la pérdida de quinientos inestimables compañeros redujo la expansión ideológica de nuestros cuadros, exigiendo, la inevitable circunstancia, un acrecentamiento de esfuerzos actuantes y doctrinarios, una galvanización de la tensión libertaria, por así decirlo, con la cual salvar el crédito de la Organización a pesar de ciertas defecciones provechosas para ciertas formaciones comunistas. Sin elementos desgajados de la C.N.T. y de la U.G.T., no hubiera habido partido comunista en España. Este tiene inicio, por tanto, en la informalidad humana, no en la iniciativa bolchevique.

El advenimiento de la Dictadura primorriverista alejó de nuevo a las masas de nuestro elemento social por efectos de clausura. Jamás estamento alguno ha sufrido en España tantas contrariedades de este género como la Confederación Nacional del Trabajo. Precisó que las puertas de la C.N.T. en 1930 se reabrieran de nuevo para que la multitud proletaria recobrara su posición confederalista. Con nuevas aportaciones, añadibles a la fuerza natural del anarquismo. Con estos elementos de aluvión, impreparados, adaptables, bien intencionados, poseídos de fiebre revolucionaria incontenible, presentóse el fenómeno de impulsivos y reflexivos, de extremistas y moderados, de exagerados y equilibrados, de integérrimos y vacilantes, no pudiendo quedar comprendidos en todas estas facetas los compañeros de este o el otro grupo, conviniendo así aceptar una distribución de pasiones y convicciones en favor de cada característica individual, mejor que colectiva.

A nuestro entender, no fue recriminable la posición del revolucionarismo a ultranza a causa de un Estado inseguro por nuevo, ni tampoco el criterio madurado del «treintismo» que no creyó factible el encontronazo con la flamante República antes de que ésta se hubiere desacreditado por transigencias con el capitalismo reaccionario, pendiente que el gobierno enfocó con los inexplicables fusilamientos de Arnedo. Cuando una manifestación cenetista entabló conflicto con la República en 1.º de mayo de 1931 en las puertas de la Generalidad, un grave error táctico fue cometido, considerando que el pueblo fluctuante (el más numeroso) aún creía en la novedad republicana. No importa que los neogobernantes tuvieran en cartera la destrucción del baluarte confederal, en cuyo empeño tantas veces la Monarquía había fracasado. Convenía disponer de las multitudes *una vez desengañadas del nuevo régimen*, siendo imposible utilizarlas durante la euforia antiborbónica del momento.

El reformismo ocasionó defecciones políticas previsibles, como las habíamos registrado en anteriores ocasiones. La argamasa humana está expuesta al influjo de la vanidad, del medro, de la inconstancia. No obstante, esa falta de temple moral no repercute hondo en nuestro elemento por significar, tal segregación, la función eliminadora de impurezas, necesaria a todo elemento vital y seguro de sí mismo. En un sector donde la existencia de líderes es imposible, los equivocados como Angel Pestaña, compañero estimable hasta que por desdicha dejó de serlo, cuando tratan de obtener un acta de diputado deben renunciar a su elemento popular para ser encasillados en candidatura ajena y lejana, en Cádiz por ejemplo. Cuanto líder para una bifurcación a la C.N.T. le saliere, la sorpresa de una soledad merecida no podría resentirla el supuesto transgresor, puesto que la execración de la idolatría y del liderismo en la C.N.T. es manifiesta.

Con sus costosos intentos de 1932 y 33, la buena fe y el absoluto desprendimiento de los componentes de la federación anarquista quedaron demostrados. Con la brillante actuación del faismo en 19 de julio de 1936, la capacidad combativa del mismo resultó superada. Tanto en las capitales como en los frentes de guerra, el anarquismo militante combatió por la revolución social, por el comunismo libertario conducente a la anarquía, y costaría un desgarro de corazón imaginarse ya una C.N.T. libertaria con descuento, cuando miles de compañeros jóvenes y maduros muertos en barricadas y trincheras entregaron su riqueza principal: entusiasmo y vida, por la existencia de una C.N.T. moralmente entera, libertariamente íntegra, a pesar de las necesidades de contacto impuestas por una circunstancia momentánea.

Concluímos, que aparte la demagogia faista y el propósito corruptor de ciertos «treintistas», la posición de ambos sectores fue comprensible. Convenía, pues, un mejor entendimiento entre ambas posiciones, un equilibrio de fuerzas confederales no imposible de lograr cual fue demostrado en el Congreso del Iris Park en mayo de 1936. De haberse adelantado ese beneficio compañeril, tal vez los elementos marxistas, catalanistas y autónomos no hubiesen medrado popularmente a nuestra costa, como así ocurrió en 6 de septiembre de 1934, cuya huelga general catalana se realizó al margen y aun contra la C.N.T., lo que prueba que, en parte, nos habían divorciado del obrerismo votante, pero seguidor nuestro en las grandes demostraciones.

En el futuro, el anarcosindicalismo hispano no debe reincidir en rivalidades interdestructoras; no debe preparar revoluciones a plazo fijo ni moverse por consignas u órdenes. En adelante, la C.N.T. ha de regresar a su fuente original, desconsiderando las aguas impuras del exilio y las de la viciosidad contraída en ambiente franquista.

La colaboración de guerra ha revelado cuán frágil es la convicción del hombre, cuán sensible es a los honores superhumanos, en fin de cuentas regresivos, por proceder de la vieja escuela autoritaria. El miedo a perder la contienda nos libró a la vorágine política y tal vez el miedo a reconquistar lo perdido impida en algo recobrar nuestras naturales posiciones. La existencia de demagogos de ayer, de intransigentes de antaño, al fin desencantados por la lección de los tiempos —en realidad, por la victoria de Franco—, no abona su moral de hombres integérrimos, ya dispuestos a obrar contrariamente a sus antiguos fogosos decires, apuntado la incertidumbre, la amoralidad que dos conductas en un solo ser significan. El ideal anarquista por su amplitud debe ser meditado antes de que el individuo lo adopte. Si lo asimila, éste será fuerte ante la oposición, y buen afrontador de las situaciones imprevistas, pero no insuperables, con que a veces, socarronamente, nos obsequia la historia. De lo contrario, quedará reducido a mero seguidor, a voz de coro, a hombre iluso, puesto que una novedad, una circunstancia política, un fiasco imprevisto, pueden desencantarlo.

Por cualquier ángulo que se observe el caso, siempre desembocaremos al mismo resultado: la conciencia individual se la forja uno mismo, sin gaje excesivo para las influencias de *casinet*, o de vecindario.

JUAN FERRER

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 10 F.
Un an : 20 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X°
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

La kruschevitchina

LA prensa «occidentalista» se ha refocilado ampliamente con lo que llama caída de Kruschev. Para ello ha usado todas las tintas y todos los tonos. A nosotros la supuesta desgracia del ex gran Nikita nos ha dejado más curiosos que indiferentes. La caída que nos afectó —y esa sí que profundamente— fue la de la Macknovitchina, provocada por Lenin, Trotski, Stalin y cuantos jefes y jefecillos rodeaban al primero. Mackno levantó la revolución social en Ukrania, mientras el bolchevismo la asfixiaba en el resto de Rusia a golpes de dictadura.

Kruschev asumió el Poder enarbolando banderín idolatrófobo. Su jefe Stalin, muerto o matado que fuese, no pudo presenciar su destronamiento tal vez por el miedo que, enfermo y todo, infundiera a sus enemigos. Kruschev se acomodó en el palacio acastillado del Kremlin contagiando la sonrisa, humanizando las costumbres oficiales, y recayendo con la sarracina de Budapest, donde cuatro mil tanques suyos desmintieron a fogonazos las nobles intenciones propaladas.

Kruschev ha caído y de su árbol los hacheros hacen leña. Novelas y romances de ciego circulan abundantemente con tal motivo. La curiosidad pública forzosamente quedará saciada y embobada.

Mas Kruschev no ha caído. Era hombre representando un partido, y ese partido incurría en decisiones que K. internacionalmente voceaba. Al Partido Comunista B, sobre la marcha se le presentaron problemas peliagudos de arreglo difícil. Un avispero para la Europa occidental podía desatarlo en el mismo Adriático, ese estanque mediterráneo que lame centenares de kilómetros de costas italianas. Por no apresurar la guerra número 3 que el club atómico teme más que nadie, el Kremlin no encendió la mecha de Tirana, de donde el rencor de ésta por Moscú y la terneza por la China lejana.

La llamarada de Cuba motivó una marcha atrás del P. C. B., quedando su portavoz—Kruschev

— en evidencia. Cuarenta barcos soviéticos conducían material nuclear a la Habana reculando para no enfrontarse con la marina norteamericana. Sin duda alguna, los espíritus pacifistas agradecimos a los rusos esa demostración de sagacidad, lo que no priva que la inquebrantabilidad de la URSS no haya quedado en entredicho.

Además, Moscú sostiene problema con el comunismo chino debido al despertar nacionalista de éste. Las aducciones doctrinarias de Pekín son ficticias, puesto que los jefes de las Siete Murallas se nutren de los mismos postulados que los conductores soviéticos. El meollo de la diferencia radica en la pérdida de una inmensidad siberiana por los emperadores chinos, inmensidad que leninistas y stalinistas han repoblado y cubierto de industrias de reserva, que ahora no librarán a los chinos, por comunistas que se consideren, por no desfigurar la contextura geográfica, industrial y patriótica de la URSS. La mayor toma de aguas rusa está en el río Amur, así como las mayores fábricas de flúido eléctrico, las mejores explotaciones madereras, mineras y tal vez pesqueras. Aunque no lo aparenten, rusos y chinos están ensarzados en una pugna de patrias en la que se trata de dirimir una cuestión suscitada entre los zares y los dragones sagrados de las Siete Murallas.

Todos estos inconvenientes, desvelados durante el mandato de Kruschev, han hecho meditar a los primates del Kremlin, máxime habiendo los chinos infiltrado cierta desazón en el seno de la comunión leninista. Entonces una mutación de personajes puede haberle sido necesaria al Kremlin para sacar de la situación un máximo de buen partido.

Fijémonos sino en que Nikita no era un Stalin, sino un personaje utilizado hasta el momento en que ha dejado de ser necesario.

He aquí opinión nuestra.

REIVINDICACIONES DE LA CONCEPCION CLASICA

Principios y cauces de la ortodoxia libertaria

por Severino Campos

EL respeto a la opinión ajena no implica, para la libertad de pensamiento, la obligación de prescindir de exámenes críticos. El silencio no siempre es actitud discreta, y menos considerando que los problemas planteados en el campo anarquista tienen, en algunos militantes ácratas, importancia demasiado relativa. De ahí que, según nuestro entender, el anarquismo no tenga, en estos momentos, eficaz vertebración internacional.

¿Es defecto de los principios? Lejos de eso. El día que se abandonen éstos, cuando dejemos de tenerlos en cuenta, individual y colectivamente, todo esfuerzo que se haga, encaminado a las metas enunciadas, será estéril completamente. No hay ninguna manifestación de la ciencia que no tenga sus principios, su base, su impulso generatriz, que es de donde adquieren savia y potencia las últimas creaciones. Es la expresión del desenvolvimiento progresivo de correlación natural. Y el anarquismo —quiérase o no—, de principios y contenido científico, de una filosofía dentro de la cual palpitan las mejores soluciones para la vida del hombre, no podía ser una excepción a la regla de las demás ciencias.

Cuando hablemos de vertebración debemos tener en cuenta que ésta sólo es posible entre elementos de afinidad; que varios cuerpos, o elementos, pueden compenetrarse, adquirir resistencia y elevar su potencia, si hay uno o más motivos que los una, conservando cada cual su estructura particular. Si en los movimientos de orden político, nacionales o internacionales, vemos constantemente el tejer y destejer, el derrumbre y la reconstrucción, es porque no existe el factor afinidad, ni siquiera entre los elementos que se denominan del mismo credo.

¿Están exentos de este fenómeno los medios libertarios? Fácil sería aportar algunos datos que nos permiten afirmar que no. Ante esta realidad, si se piensa en un organismo de carácter internacional, de responsabilidad anárquica, de consciencias que como tales se puedan proclamar, los primeros pasos hay que mirar bien cómo y con quién se dan.

El anarquismo consecuente, de vitalidad social, aunque revolucionario es siempre coherente y constructivo. Si constantemente emplaza los métodos del estatismo, de las religiones, y la explotación de los más en beneficio de los menos, con sus inevitables conatos de violencia, es respondiendo a una etapa de lucha que los sentimientos y el intelecto humano hacen inevitables. No está en el ánimo de ningún anarquista provocar la violencia por placer personal, y menos puede estarlo en un movimiento de condición ácrata, ya que en éste concurre la reflexión con más amplitud y profundidad.

Entre los factores que se conjugan para elevar la vida, para lograr, aunque paulatinamente, los objetivos que el anarquismo ha de cubrir en sus luchas, la actitud revolucionaria continúa siendo la de mayor concurrencia y eficacia. Tal vez no sea tan necesaria como lo era hace un siglo; quizá, en algo, los métodos de esa actitud, requieran alguna variación. Pero esto no quiere decir, que la inspiración del anarquismo, y por tanto de los anarquistas, tenga ninguna compatibilidad con otras ideas que también propugnan la revolución.

De lo dicho en el párrafo anterior se desprende, que nuestra organización internacional, de constituirse específicamente libertaria, no debe dejar en situación confusa ninguno de sus aspectos esenciales. Como siempre, si nos dirigimos al pueblo, si con él queremos convivir, si en él deseamos que fecunden los sentimientos de libertad y de plenitud justiciera, sólo puede ser con el lenguaje de la realidad y mediante conducta ejemplar. La revolución que se preconice y se practique ha de ser, en primer lugar, de intervención y liberación popular; la cultura que propugnemos no puede tener otra finalidad que la de la emancipación humana, siempre con atención preferente a los que más la necesiten.

Todo y teniendo en cuenta la variación de problemas que hay que abordar, los libertarios, en el supuesta de una internacional que les mantenga en estrecha relación, no podremos eludir constante atención a las agitaciones populares que las rivalidades políticas provocan. Si la suerte

(Pasa a la página 2)

Centenario proletario

La Asociación Internacional de Trabajadores

por Victor GARCIA

(Continuación)

A propuesta de Marx se acordó, también, por 30 votos contra 14 y 12 abstenciones, que el Consejo general pasara a Nueva York. Se trataba de evitar a todo costo, a cambio de la muerte de la Internacional inclusive y como ocurriera, que la base europea reaccionara contra el golpe sorpresivo dado en La Haya gracias a una mayoría lograda arbitrariamente por quienes sólo habían tenido que franquear el Canal de la Mancha y por los alemanes nada distantes de la ciudad holandesa, por un lado, y contando con la ausencia de las delegaciones italianas, con la imposibilidad que tenía Bakunin de alcanzar La Haya por el decreto de arresto que sobre él pesaba en Bélgica, con las desvastadas secciones francesas, por el otro lado. Nunca se había visto una cosa igual: confabularse una mayoría de delegaciones para imponer un suicidio a la organización a la que deberían dar vida. Adolfo Federico Sorge se llevó a América un cadáver que él, Marx y la mayoría autoritaria reunida en La Haya habían condenado irremisiblemente.

Y ya en el plan de la devastación y la disintegración, los enterradores remataron las secciones expulsando a Bakunin y a Guillaume. Fue un « consumatum est » en todos los órdenes.

Esta fase final trata de explicarla G.D.H. Cole quien, a pesar de su imparcialidad, no oculta sus simpatías marxistas : « En realidad existía ya una división en el grupo antiguo. La táctica de Marx y de Engels, tratando de asegurar los resultados del congreso, la violencia de sus ataques contra los suizos recalcitrantes y, acaso sobre todo, los ataques sin atenuaciones de Marx contra los sindicatos obreros británicos que se habían separado de la Internacional, habían enfrentado a Jung y Eccarius; y ya no estaban dispuestos a seguir las directivas de Marx. No les agradaban los blanquistas que habían entrado a formar parte del Consejo general, y no estaban dispuestos a ver dividida la Internacional por el afán de Marx de conseguir que los jefes de la oposición, incluyendo al mismo Bakunin, fuesen expulsados. Marx tenía que comprender que semejante política acabaría con la Internacional: suponía expulsar a los españoles y a buena parte de los belgas, como también a la mayoría de los suizos. En contra de esto los alemanes, casi todos defensores enérgicos de la acción parlamentaria, podían ser persuadidos por primera vez para intervenir realmente; pero, ¿quiénes quedaban para colaborar con ellos si ya no existía un verdadero movimiento ni en la Gran Bretaña ni en Francia? Sin embargo, Marx estaba completamente resuelto a conseguir su objetivo y, si era preciso, a destruir la Internacional antes que correr el riesgo de dejar que cayese en manos de sus adversarios.» (66).

Más adelante G.D.H. Cole añade: «... puede advertirse que el gran debate entre Marx y Bakunin en el Congreso de La Haya terminó, a pesar de las decisiones tomadas en La Haya, mucho más en favor de Bakunin que de Marx» (67).

El día 9 de septiembre, el congreso clausuraba sus sesiones, los «vencedores» agotados del esfuerzo y con la pala sucia de la tierra fresca con la que, conscientemente, habían enterrado a la Asociación. Los «vencidos» dispuestos a no reconocer las arbitrariades de una mayoría ficticia.

Los anarquistas, considerándose los verdaderos seguidores de los fundadores de la Internacional, reaccionaron inmediatamente celebrando en Zurich una primera reunión y, acto seguido se desplazaron a Saint Imier donde tuvo lugar, por iniciativa de los italianos, un congreso que decidía la continuidad de la Asociación Internacional de Trabajadores que pasara a ser conocida, para la historia, como la Internacional anti-autoritaria.

Las sesiones tomaron inicio el día 15 de septiembre y en las mismas asistieron los españoles de la minoría del Congreso de La Haya: Rafael Farga Pellicer, Carlos Alerini, Nicolás Alonso Marselau y Tomás González Morago, 6 delegados italianos, 2 delegados franceses, por la Federación Jurasiana habían dos delegados y hasta apareció una delegación representando a las secciones «3» y «22» de los Estados Unidos. Un total de quince delegados que decide por unanimidad no reconocer los acuerdos de La Haya y delibera diferentes resoluciones sobre un « pacto de amsitad, de solidaridad y de defensa mutua entre las federaciones libres» (segunda resolución), sobre « La naturaleza de la Acción política del Proletariado» (tercera resolución) y sobre la «Organización de la Resistencia del Trabajo» (cuarta resolución).

En la tercera resolución, Saint Imier fija su condición anti-política y anti-autoritaria en los tres puntos que siguen a los considerandos:

«1.°—Que la destrucción de todo poder político es el primer deber del proletariado.

«2.°—Que toda organización de un poder político pretendido provisional y revolucionario para traer esta destrucción no puede ser más que un engaño y sería tan peligroso para el proletariado como todos los gobiernos que existen hoy.

«3.°—Que, rechazando todo compromiso para llegar a la realización de la Revolución Social, los proletariados de todos los países deben establecer, fuera de toda política burguesa, la solidaridad de la acción revolucionaria.»

En estos puntos «se observan en su redacción muchas expresiones —dice Guillaume— donde se reconoce la mano de Bakunin».

Y Max Nettlau irá más lejos todavía: «Una de las más notables expresiones del pensamiento de Bakunin, fue la resolución *Naturaleza de la Acción Política del proletariado* del Congreso de Saint Imier» (68).

Las cosas, llegadas a este punto y debidamente analizadas, demuestran que la organización que franceses e ingleses crearon en 1864 en Londres la cual debería ser para lograr la entente de las masas obreras, había terminado. En su lugar surge, por un lado, un Consejo general sin base distanciado a más de 6.000 kilómetros de su verdadero campo de acción, y, por el otro, una Internacional diferente en el sentido que es más revolucionaria que obrerista, más social que económica, más específica que clasista.

La primera pasa a ser un fantasma hasta su muerte oficial que tiene lugar en la Conferencia de Filadelfia en el mes de julio de 1876 en la que se acuerda «suspender por tiempo indeterminado la Asociación Internacional de Trabajadores». Previamente, tanto Marx como Engels ya habíanla condenado. En una carta de Engels a Sorge, con motivo de la dimisión de éste del cargo de secretario, le dice el primero: «Con su dimisión la *vieja* Internacional queda definitivamente herida de muerte y ha llegado a su fin. Y esto está bien. Pertenecía al período del Segundo Imperio...» (Londres, 12 de septiembre de 1874).

La experiencia resultó demasiado amarga para ambos a pesar de su victoria a lo Pirro. En 1881, el 22 de enero exactamente, Marx le escribía a Domela Nieuwenhuis que «estoy convencido que el momento de la oportunidad crítica para una nueva Asociación Internacional de Trabajdores no ha llegado todavía y por esta razón considero todos los congresos obreros, particularmente los congresos socialistas, en todo aquello que no esté relacionado con las condiciones inmediatas dadas en una u otra determinada nación, no solamente inútiles sino hasta peligrosos.»

La otra Internacional, la revolucionaria, que recibiera una especie de ultimatum desde Nueva York con fecha 8 de noviembre de 1872, emanado de Sorge al que no se doblegó, desembarazada del lastre autoritario del Consejo General londinense, del espíritu reformista alemán y de la pequeña fracción autoritaria ginebrina, tomó anchos vuelos en sus objetivos y deliberaciones bien que, como ya hemos señalado, el punto de mira ya

(66) G.D.H. Cole. Op. cit. Tomo II. Página 191.
(67) Id, id., pág. 198.
(68) Max Nettlau.—«La Anarquía a través de los tiempos». Página 155. Barcelona, 1935.

(Pasa a la página 2)

CRONICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

DEL DIARIO OBRAR

HABLEMOS un poco de nuestras cosas. De las que conviene conocer y divulgar como aporte integral a nuestra obra. A la obra común al movimiento libertario en extensión internacional. Escogemos hoy un país —en el orden interno nuestro—, sin desmedro de otros países. A cada uno llegará su turno en lo que tiene en sí de particular y de apreciable. También en lo que tiene de ingrato y de conveniente superación.

Ofrece nuestro movimiento en Argentina dos aspectos contrastantes. En el orgánico, tiempo ha que la situación no es halagüeña y en más de una ocasión hemos analizado desde estas columnas motivos y consecuencias. Entre los motivos señalamos el largo período de persecuciones que se sufrió allí a partir de 1930 hasta 1954; la disgregación orgánica que ello comportó; las deportaciones, que disminuyeron el número de militantes; las rigurosas condiciones de clandestinidad que anulan toda actividad proselitista eficaz rompiendo así la cadena de continuidad entre antes de 1930 y después de 1956, con la consiguiente ausencia de varias generaciones en los cuadros orgánicos actuales; el consiguiente corolario de problemas artificales —que conoce el movimiento español interior y exiliado— provocados por ausencia de actividades propias al desarrollo natural del movimiento, ligado todo esto al imperativo dictado por las necesidades de su propia conservación. Cosa que a la larga resulta improbo. En Argentina, la F.O.R.A. se redujo a expresión mínima. Y para colmo, al reiniciarse un período de actuación libre, se escindió en cuatro, luego tres y continúa hoy en dos fracciones.

No hubo, pues, tal conservación, ya que en verdad no ha quedado allí más que la sombra fugitiva de la F.O.R.A., y como en Francia y en Italia no quedó ni sombra de nuestra influencia en los medios obreros sindicales. En cuanto a los organismos específicos, de los varios que en Argentina existían animados por publicaciones propias, quedan hoy grupos minúsculos, en labor minúscula y a más la F.L.A., por su parte también descalabrada en su tiempo, continuadora hoy de otra sigla y abocada e ingente labor de reorganización.

UNA TRADICION QUE REVIVE

A lo largo de toda la actuación anarquista en Argentina se caracterizó el movimiento por su afán proselitista por medio de la propaganda escrita. Haría falta un militante con la vocación de Ugo Fedeli para recoger los indicios de toda la prensa anarquista allí publicada en casi todas las lenguas modernas y todos los títulos de libros y de folletos editados. Los folletos se lanzaban a ediciones fabulosas de cien mil y más ejemplares, a objeto de venderlos por centenas y repartirlos gratuitamente. De «El Banquete de la Vida», obra de Anselmo Lorenzo, se hicieron así varias ediciones, a pesar de sus 64 páginas, para regalarlas. Hubo allí hasta dos publicaciones diarias, simultáneas además de múltiples voceros y revistas. No puede decirse lo mismo en el presente.

Las iniciativas editoriales proliferaban prodigiosamente sin desmedro para la abundante literatura que llegaba de España. Surgían editoriales particulares, como la justamente famosa, dirigida por Fueyo, además de las que lanzaban grupos aislados. Lo de envergadura, equiparable a lo de Fueyo, fueron las dos principales editoriales anarquistas: «Argonauta» y «La Protesta». Dieron a conocer a Fabbri, Malatesta, Pierre Ramus, R. Rocker, M. Nettlau, Bakunin, Kropotkin, S. Faure y todo lo más florido y capaz del campo internacional libertario.

Esta característica se mantuvo en Argentina en toda la época de represión, surgiendo a cada paso iniciativas editoriales consolidadas incluso en plena época de Perón, aprovechando ciertas afinidades con la casa «Americalee», pero reafirmadas en un interés que perduró siempre en el espíritu de los militantes argentinos. Así surgió «Tupac», a objeto de realizar una obra de cooperación interna. Y así se explica la vasta obra editora de «Reconstruir» y de la colección «Radar», que es su prolongación.

Todo esto no conformó plenamente a los compañeros argentinos, deseosos de afrontar una labor de envergadura que, además, rompiera moldes y surgiera sobre amplias y renovadas bases. Así es como nació «Proyección». Al nacer contó esta editorial con algo más que el entusiasmo, ya que recogió el interés y el apoyo de todos los grupos fraccionales del movimiento argentino. Constituye así una valiosa experiencia de labor realizada en común, emplazada por encima de particularísimas divergencias. Lo mucho que la editorial vale se halla acrecentado por lo que en sí significa y por el amplio anhelo que representa.

En el corto período de tres años, la Editorial «Proyección» ha logrado situarse a la cabeza de nuestras obras internacionales, sin olvido de otros grupos que —en el mismo orden de cosas— merecen nuestra atención. «Proyección» ha puesto en circulación doce títulos y tiene ya otros cuatro en prensa. Una sola reedición en lengua castellana, «La Revolución», de Landauer. Los quince restantes conocen su primera edición en nuestra lengua. Algunos de ellos fue escrito especialmente para «Proyección». Las materias de sus títulos desbordan el carácter de las tres colecciones hasta ahora perfiladas: «Tiempo vital», «Interpretaciones y experiencias», «Signo libertario». Corresponden dos volúmenes al detalle histórico: «La Inquisición en Hispanoamérica», de B. Lewis, y «Viaje a través de Utopía», de M. L. Berneri. Dos obras abordan ensayos constructivos de nuestro tiempo: «Tres ciudades para el hombre» y «En el país del Kibutz». Dos dedicadas a España: «Cataluña 1937» (que requirió una segunda edición) y «Requiem para un campesino español», crónica de la «paz franquista». Aborda «Miki o la historia de un perro», los problemas de convivencia social en Hungría sujeta al bolchevismo, y en «El Zorro y las Camelias» nos describe Silone el ambiente dramático de la resistencia en pleno fascismo italiano. Georges Arnaud cierra el ramillete con un volumen interno en emoción humana. No hemos olvidado un volumen esencial, «Problemática de la autoridad en Proudhon». Queremos agregar que se halla en prensa un estudio sobre Proudhon, debido a Dolléans, el conocido historiador social francés. Se anuncia, además, un volumen biográfico sobre Emma Goldman, «Al diablo con la cultura», del enjundioso Hubert Read; un estudio sobre «La personalidad autoritaria», por T. W. Adorno y un estudio sobre «La Comuna de París», de Koechlin. La última de las obras publicadas es de tal interés y actualidad que la recomendamos calurosamente a todos los inquietos de la cuestión social: «Marxismo y Socialismo libertario», por Daniel Guérin, uno de los escritores franceses que mejor ha sabido interpretar los arduos problemas a los que se atacó la Revolución española.

He aquí un ejemplo de laboriosidad reconfortante. «Proyección» nos aporta un hálito vivificador, al dedicarse a descubrir nuevos valores capaces de situarnos en el presente, sin olvido de lo sustancial y básico que proyectan nuestros orígenes, inconfundibles en la actual amalgama de contradicciones vacilantes.

Compañeros libertarios presos en Cuba

Plácido Méndez: Condenado a 12 años de trabajos forzados. Se encuentra cumpliendo en el Reclusorio de Isla de Pinos. Actualmente está gravemente enfermo por desnutrición y por malos tratos recibidos en prisión.

Alberto García: Electo Secretario General de la Federación de la Medicina en 1959, fue condenado a 30 años de trabajos forzados por combatir la dictadura castrocomunista. Hoy se encuentra bajo el régimen carcelario más opresor y tiránico, cumpliendo la condena impuesta.

Luis Miguel Linsuain: Hijo del conocido militante libertario español Domingo Germinal, Teniente del Ejército Rebelde y Secretario General de la Federación Gastronómica de Oriente, preso por orden de Raúl Castro desde hace más de tres años. No se le celebró juicio y actualmente se desconoce en absoluto su paradero, temiéndose por su vida.

Sandalio Torres: Militante campesino condenado a 10 años de presidio. Ha sido sometido cuatro veces a la bárbara tortura del *Fusilamiento simulado* pretendiendo vanamente que delate a sus compañeros. Cumple su condena en la Cárcel de Pinar del Río.

José Aceña: Viejo militante libertario. Torturado bárbaramente por la dictadura batistiana. Luchó contra la imposición de otra dictadura: la castrocomunista. Fue condenado a 20 años de trabajos forzados en Isla de Pinos. Actualmente se encuentra muy enfermo, sin que se le ofrezca asistencia médica por el régimen.

Prometeo Iglesias Bernal: Joven compañero de 20 años, sometido al juicio arbitrario de los tribunales castrocomunistas. Hizo su propia defensa acusando valientemente al régimen y a Fidel Castro por traidor. Por ello fue condenado a 20 años de trabajos forzados, encontrándose actualmente muy enfermo y está perdiendo la visión. Carece de asistencia médica.

Juan Nápoles: Viejo militante argentino de origen italiano. Vive en Cuba hace muchos años. Combatió todas las dictaduras habidas en Cuba, sufriendo cárcel y persecuciones. Desde hace muchos meses se encuentra preso sin saber las causas ni los cargos. Con más de setenta años y una salud precaria, no podrá resistir seguramente el presidio político castrocomunista.

Avelino Viñas: Español de origen, viviendo en Cuba hace años. Combatió todas las dictaduras, expresando su repudio a la entrega del país al imperialismo soviético. Las dificultades vinieron enseguida y aunque pudo trabajar clandestinamente, cayó en manos de los esbirros castrocomunistas y ha sido condenado a una larga pena de años de presidio.

Suria Linsuain: Hija de Domingo Germinal y hermana de Luis Miguel Linsuain. Se había dedicado a visitar los compañeros enfermos y los presos cuando esto era posible. Hoy en día, sin tener condiciones físicas para ello, sufre el bárbaro régimen carcelario castrocomunista. No sabemos cual será su suerte en estos momentos, pero su situación es desesperada.

Isidro Moscú: Hijo y nieto de militantes libertarios. Durante la tiranía batistina fue salvajemente torturado, salvando la vida milagrosamente al ser abandonado por sus verdugos y dado por muerto. Más tarde fue nuevamente detenido y condenado a largos años de presidio. A la caída de aquella tiranía salió en libertad, incorporándose nuevamente en forma activa a la lucha revolucionaria. Al ver el sesgo que tomaban los acontecimientos y la penetración totalitaria en el gobierno revolucionario, rompió con éste, lo que ha provocado su detención, juicio y condena a 20 años de presidio que está cumpliendo actualmente en Isla de Pinos, mientras que sus familiares en la calle están pasando por una situación de angustia y hambre extraordinaria.

Al dar esta relación de militantes libertarios presos, no podemos dejar de consignar a los compañeros *Ventura Suárez*, gastronómico, y *Augusto Sánchez*, campesino de 17 años, que murieron valientemente ante el paredón de fusilamiento.

En nombre de ellos, los muertos y los presos, pedimos a los libertarios del mundo la solidaridad moral para la causa del pueblo cubano, que sufre en las mismas condiciones que el español, el portugués, el paraguayo, el húngaro o el búlgaro, luchando heroicamente por la reconquista de la libertad.

Mov. Libertario Cubano en Exilio

Desde mi rincón, solitario y silencioso

MUCHO desmoraliza el carácter pensar de un modo y hablar y obrar de otro. Mata la sinceridad, y la sinceridad equivale a poderío.

La sinceridad es la prenda de carácter que mayor estima tiene en el ser, porque en ella se compendian todas las demás virtudes, o por mejor decir, es el común denominador de todas ellas, y nada hay tan repulsivo como la doblez y la hipocresía en un ser.

Las relaciones sociales de toda índole se fundan en la mutua confianza, y por lo tanto, mal proceder es aquel que conduce a quebrantarlas, con añadidura de la malicia y de la violación.

La mente de las personas de recta conducta y sincero carácter conocen intuitivamente el engaño, falsedad o impostura de quienes dicen lo contrario de lo que piensan. Nunca se les cree y tan sólo pueden engañar a los que sean tan falaces como ellos o estén dominados por los mismos vicios que los inducen a engañar.

Las personas francas y sinceras repugnan instintivamente la lisonja. Comprenden que tras las palabras melosas está en acecho la insinceridad. Suenan como las monedas falsas.

La sinceridad es una de las más señaladas características de quien llega al dominio de sí mismo, y no permite que lo dominen las circunstancias por muy graves que las mismas sean.

Por el contrario, el esclavo de sus pasiones y más atento al juicio siempre erróneo de las gentes de frívola mentalidad que a la voz de su conciencia, no sólo es insincero en palabras, sino también en obras, pues para producir buena impresión en los demás, aparenta lo que no es, hasta llega un día en que, se descubre en él, toda la podredumbre moral de su vana ostentación.

En cambio, los seres sinceros, los dueños de sí mismos, los que saben ver las cosas tal como son y las estiman en su verdadero valor nunca aparentan más de lo que buenamente pueden dar de sí. Nadie podrá alcanzar el dominio de sí mismo mientras persista en aparentar lo que no es. Quienes llevan careta están siempre temerosos de que alguna mano valerosa se la arranque. Es preciso mostrarnos tal como somos. La sinceridad nos librará de todo temor, de todo remordimiento, porque no tendremos nada de que avergonzarnos.

PEREZ GUZMAN

GFP 3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

NOTRE ENNEMI C'EST NOTRE MAITRE
La Fontaine

3 DECEMBRE 1964
NUMERO 326
0,40 F. LE NUMERO
36e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

La lutte de classes

PARLER de lutte de classes peut paraître de nos jours un peu déplacé. Se slogan qui connut une grande vogue et déclencha un enthousiasme indescriptible dans les milieux ouvriers de la bonne époque, tend de plus en plus à disparaître du vocabulaire des syndicalistes « bon teint ». Aussi, il nous arrive de recevoir des lettres de camarades de la base qui nous demandent de préciser la position de la C.N.T. à ce sujet.

Il convient tout d'abord d'analyser la conjoncture sociale actuelle pour déterminer une position en fonction de faits concrets relevés autour de nous. Or, une constatation vient aussitôt à l'esprit : « Dans les pays qui ne peuvent pas être considérés comme sous-développés, la course au confort domestique détruit chez les travailleurs tout esprit de lutte de classes. »

Il faut dire que les partis dits de gauche et les centrales syndicales de même étiquette s'y étaient particulièrement appliqués en préconisant à la classe ouvrière leur participation massive aux élections et surtout au développement de la fameuse « productivité » qui était présentée comme une source intarissable de bien-être.

Par ailleurs, nous devons avouer que tout homme sain de corps et d'esprit éprouve tout naturellement une répulsion instinctive pour tout acte de violence et évite de parler de luttes quand cela lui est possible.

Ce sentiment très humain a donné lieu à la création de mouvements de « non-violents » dont le maître incontesté et l'un des principaux fondateurs de ce courant idéologique fut Gandhi. Mais ce dernier ne manqua pas de préciser que si la non-violence devait aboutir à l'esclavage, il serait préférable de se dresser en armes.

Bien sûr, les contradictions flagrantes qui caractérisent le système capitaliste (qu'il soit privé ou d'Etat) pourraient laisser croire que l'attentisme est la meilleure politique et que le temps est notre allié le plus sûr, et il pourrait en être ainsi si de l'autre côté de la barricade, les tenants du pouvoir, les vrais, ceux qui tirent les ficelles des marionnettes, les privilégiés étaient eux aussi, atteints par le virus de la non-violence... mais il n'en est rien.

Déjà, à travers l'histoire nous retrouvons, parallèlement aux menus avantages conquis de haute lutte par les travailleurs, un travail de sape sournois et destructif mené par les exploiteurs ou leurs laquais, et, quand une prise de conscience des masses laborieuses risque de mettre en péril les prérogatives des institutions capitalistes, c'est une levée de bouclier générale pour étouffer l'action.

La révolution espagnole de 36 fut un exemple typique. L'émancipation des ouvriers de la péninsule devenant un danger pour le régime de misère, d'obscurantisme, et d'oppression qui y régnait, l'équipe Sanjurjo, Calvo Sotelo et quelques généraux félons comme Queipo de Llano et Franco, n'hésitèrent pas à plonger un pays tout entier dans un abîme de douleur et de misère duquel, après un quart de siècle il n'a pu encore se tirer.

Certains pensent que c'est encore là de l'histoire ancienne et que de nos jours rien de semblable ne peut se produire... Erreur !

Oui, c'est une erreur grossière car, si le syndicalisme « officiel » de notre époque n'a plus rien de commun avec l'authentique de la période des « canuts » ou de « Fourmies », son adversaire, le patronat n'a abdiqué sur aucun de ses avantages, et il reste toujours disposé à poursuivre la lutte de classes (bien entendu, selon ses conceptions).

Des preuves ? Le quotidien de droite « L'Information », du 25-11 nous en fournit une de taille :

« LES NAZIS AMERICAINS CREENT UNE SECTION A DALLAS. (24-11, U.P.I.). — Georges Lincols Rockwell, chef du parti national-socialiste américain, a annoncé la formation d'une section de ce parti à Dallas :

« 47 jeunes gens décidés de la région de Dallas se sont réunis dans une grange et ont juré de lutter jusqu'à la mort contre le communisme juif et le mélange de race », a-t-il dit à une conférence de presse. Rockwell a précisé que le siège de Dallas sera ouvert « dès que nous l'aurons préparé et armé. »

C'est là un esprit de lutte de classes nettement caractérisé et bien qu'il ne s'agisse que d'un embryon, il symbolise sans aucun doute la mentalité capitaliste et autoritaire.

Les militants syndicalistes et en général toute la classe ouvrière doivent tenir compte de la conjoncture sociale et des dangers que cachent un attentisme et un pacifisme trop confiant et se rappeler de la célèbre phrase de Vanzetti :

« Aussi longtemps qu'un homme sera exploité par un autre, nous n'inclinerons pas le drapeau de la liberté. »

Opportunisme

La C.F.T.C. s'est amputée de la dernière lettre de son sigle et, par là même, de son appartenance avouée au pouvoir temporel de l'Eglise catholique, pour se désigner comme un vague rassemblement « démocratique ».

Cette décision est-elle motivée par le souci d'élargir le domaine de la « prospection des adhérents » en renonçant à un certain sectarisme mystico-politique ? Ceci ayant pour toile de fond les efforts prochains des syndicats « politisés » pour attirer l'électeur des « cantonales » et des « présidentielles ».

Nous ne sommes pas dupes, en ce qui nous concerne, nous autres anarcho-syndicalistes et nous souhaitons que le peuple français ne soit pas dupe non plus. Toutes ces simagrées ne sont en fait destinées qu'à semer le trouble dans l'esprit de l'honnête travailleur et les semblants de préoccupation rationaliste sont uniquement le fruit d'un « opportunisme » qui voudrait faire oublier les contradictions du système capitaliste et celles, combien plus flagrantes et plus odieuses d'organisations dont le but avoué est l'émancipation du prolétariat mais qui, en réalité, subordonnent les intérêts du travailleur aux intérêts capitalistes.

D'ailleurs, le terme de « démocratie » n'a aucun sens, pour nous et, loin de supposer certaines libertés, nomme tout simplement une nouvelle forme d'exploitation de l'homme par l'homme, plus dissimulée et, de ce fait, plus odieuse encore : « On mène très bien un peuple à la baguette avec le suffrage universel », a écrit Kropotkine.

Il est vrai qu'actuellement l'opportunisme n'est pas seulement une mode mais le fond même de toute action politique. La méthode est simple : elle consiste à promettre et à ne pas tenir ses promesses une fois qu'on a gagné le pouvoir ou qu'on a éteint une agitation dangereuse. Ce n'est pas autrement que procèdent les partis politiques et les gouvernements depuis toujours. Cette règle semble, d'ailleurs, être de rigueur dans une société dont l'organisation repose sur les combines financières, les trahisons, le vice discret et l'imposture légale.

Un ancien sous-préfet déclarait : « J'ai vu de près l'administration avec ses corruptions, ses bassesses, son favoritisme, et c'est ainsi que, de républicain je suis devenu socialiste, puis, de socialiste, je suis devenu anarchiste. »

Au milieu de la pourriture de plus en plus évidente du monde actuel le syndicalisme révolutionnaire demeure le seul garant de la liberté individuelle fondée sur l'égalité économique et sociale accordant à chacun la possibilité d'exploiter au maximum ses propres qualités intellectuelles ou manuelles.

Les anarchistes, les anarcho-syndicalistes, ne sont pas des opportunistes. C'est sans doute pour cela qu'ils sont au ban de la société hiérarchisée. Mais leur force essentielle, avant qu'elle ne soit celle du nombre, réside précisément dans cette intransigeance.

Car nous avons confiance en l'initiative personnelle du travailleur, à l'encontre de tous les politiciens. Nous n'imposons rien, nous ne promettons rien. Nous disons simplement au prolétariat : c'est à toi qu'il appartient de conquérir, les armes à la main, s'il le faut, ta propre liberté. C'est à vous, opprimés, déshérités, esclaves de toutes nationalités qu'il appartient d'abattre les frontières qui vous séparent, d'abattre l'Etat pour lequel rien n'est plus redoutable que la valeur et l'initiative de l'individu, et de construire sur des bases solides, celles de la liberté économique, du respect de l'homme et de la solidarité ouvrière, à la fois la nouvelle société et la nouvelle morale.

SEVY

2ème UNION REGIONALE

La 2ème U. R. organise une causerie-débat sur les principes, tactiques et but de la C.N.T., le mercredi 2 décembre à 20 h. 30 au 24 de la rue Ste-Marthe, Paris Xe.

Cette causerie est surtout destinée aux jeunes et ce sera le camarade Fauchois qui la présentera.

LA LOI

La plupart des individus, dans la présente civilisation, sont en état permanent d'antagonisme ; le salarié est ennemi du patronat, le locataire est ennemi du propriétaire, le pauvre est ennemi du riche. La fraternité est un mot, l'intérêt une réalité.

Les privilégiés sont arrivés à faire admettre de ceux qui ne le sont pas, la nécessité de leur domination et l'obligation des malheureux à se soumettre à leur pouvoir en prêchant une morale « capitaliste », soutenue par le culte du patriotisme et la religion, reconnus par la loi.

L'état de veulerie et de servitude des exploités, a autorisé la reconnaissance de la violence, à tous les degrés, violence qui puise sa force dans la loi. Et, au nom de cette loi, une multitude d'individus se permettent des actions malhonnêtes, contraires à toute humanité, à toute morale pure ; ils accomplissent ces actions, anonymement, la conscience légère, du fait que leur participation au mal est inattaquable.

Inattaquable, devant la loi érigée pour le maintien des privilèges d'injustices, soi ; mais attaquable devant la conscience de l'homme.

Et c'est ce dernier tribunal qui, en définitive, est la véritable loi humaine, la loi de la nature, car l'homme, supérieur à la bête, ne doit pas se comporter comme un loup ou un reptile.

C'est le cœur ulcéré que je viens de terminer la lecture d'un fait divers dans la presse ; en voici le condensé : fort d'un jugement en référé, obtenu par un propriétaire d'un local d'habitation, en janvier dernier, celui-ci vient de faire expulser les locataires des lieux qu'il entendait récupérer. Ces locaux étaient occupés par un ménage et sept enfants, le loyer était régulièrement acquitté. En l'absence du locataire, qui se trouvait à son travail, l'expulsion a été réalisée avec le concours d'un huissier, de gendarmes, de déménageurs requisitionnés. Etaient présents, la femme du locataire et ses enfants. Cette femme, ancienne déportée, fut prise d'une crise de désespoir et tenta de s'opposer au déménagement de son mobilier. Les gendarmes, devant les enfants, lui passèrent les menottes et l'attachèrent à un arbre. Le mobilier fut remisé dans une masure située à quelques kilomètres, mettant le bien de ces pauvres gens aux risques des intempéries. La situation est actuellement la présente : la femme est à l'hôpital, le mari est hébergé sur les lieux de son travail, les enfants sont provisoirement à l'abri chez des personnes charitables. C'est tout.

Le juge a rendu son jugement d'expulsion, fort de la loi ; l'huissier est venu signifier le jugement aux victimes fort de la loi ; les gendarmes sont venus apporter le concours de la force comme représentants de la loi. Tous ces individus, juges, huissiers, gendarmes, ne se sont pas préoccupés du relogement de ce ménage et de ses sept enfants, ils ont accompli leur mission, anonymement, sans se préoccuper du mal qui en résulterait, se retranchant derrière l'autorité de la loi et la conscience tranquille... Qui ose prétendre que la loi apporte protection à tous les individus ? Qui ose parler d'égalité, de fraternité ?

C'est avec des hommes semblables qu'il est possible de créer des armées, des cultes de violences, le nazisme, le racisme. « Le pouvoir oppresseur, à mesure qu'il dure, fond par les deux bouts : d'une part, par l'accroissement de l'immoralité des dirigeants, augmentant progressivement le poids qui écrase les dirigés, et, de l'autre, en répondant de moins en moins, au principe de moralité des dirigés. » Léon Tolstoï.

Tous ces hommes qui se croient respectables, du fait que, serviles, ils appliquent, anonymement, la loi, sont méprisables ; ils sont une insulte permanente à la dignité de l'homme.

Obéir à la loi quand elle est criminelle, c'est être complice d'une action criminelle. « Aux yeux de quiconque a lu l'histoire, la désobéissance est une vertu primordiale de l'homme, c'est par la désobéissance que s'est accompli le progrès, par la désobéissance et la révolte. » Oscar Wilde.

La civilisation présente est dans l'incapacité de créer l'harmonie parmi les hommes ; elle est une erreur en ce sens qu'elle assure le bien-être particulier de quelques minorités, au détriment du bien-être général. Elle étouffe toutes les idées généreuses, en divinisant la puissance de l'argent qui met les plus honnêtes à la merci des plus avides, des moins scrupuleux. Cette incapacité, pour ne pas écrire cette activité malhonnête, est codifiée, elle a force de loi et, pour son application, le pouvoir lui apporte l'autorité des gens d'armes, des mercenaires. Ce sont ces gens qui obligent les individus à l'obéissance à la loi, et ceux-ci, soumis et esclaves, obéissent par peur du gendarme ; ce qui accrédite ce dicton : « La peur du gendarme est le commencement de la sagesse. » Ce qui est faux, car la peur du gendarme n'est pas le commencement de la sagesse, mais sa fin.

Le sage est celui qui ne se soumet pas aux lois malsaines, égoïstes, criminelles ; le sage est celui qui refuse de faire le mal à son prochain, même si ce mal est commandé par la loi ; le sage est celui qui lutte avec tous ceux qui entendent libérer les hommes de toutes les exploitations, de tous les servages, de toutes les indignités. Le sage est celui qui contribue à libérer les hommes de la dictature de l'Etat, qui lutte pour apporter aux hommes une civilisation faite de justice, d'égalité, de fraternité. « L'Etat est de sa nature implacable, il n'a pas d'âme, pas d'entrailles ; il est sourd aux cris de la pitié, on n'émeut pas l'Etat, on ne peut l'apitoyer... Ce monstre Etat est tout dégoûtant de sang humain, il est responsable de toutes les abominations dont gémit l'humanité. » Georges Clémenceau.

RENE VILLARD

AVIS

Les groupes et individualités de Lyon (groupe Elisée Reclus et Michel Bakounine), de Grenoble, de Saint-Etienne (Fédération Anarchiste et Jeunesse Libertaire), de Macon, Roanne, Annemasse, Genève, ont décidé la création d'une région anarchiste Rhône-Alpes dans le but de coordonner leur action.

Ils invitent chaleureusement tous les autres camarades de la région à se joindre à eux.

Pour tous renseignements s'adresser à : Michel Marsella, 41, chemin Château-Gaillard, à Villeurbanne, Rhône.

Au cours de sa première assemblée générale, la région anarchiste autonome Rhônes-Alpes proteste avec vigueur contre la répression policière espagnole envers les anti-franquistes.

Décide d'agir par tous les moyens pour la libération et l'aide aux emprisonnés de Burgos, Carabanchel...

Déclare que son soutien dans la lutte du peuple espagnol se poursuivra tant que le fascisme n'aura pas disparu.

COMMUNIQUE

Grande causerie publique avec :

— A. HEBERT, cheminot F. O. de Nantes.
— S. MAHE, du S.N.I. de Nantes.
— J. SALAMERO, métallo F. O. de Bordeaux

La thèse suivante y sera développée : « Pourquoi avons-nous fondé l'*Union des Anarcho-syndicalistes* ? Quels sont nos buts, nos méthodes de travail ? »

Le lieu de la causerie sera fixé ultérieurement, mais il est déjà prévu qu'elle se tiendra à Toulouse le dimanche matin, 13 décembre, et tous les camarades syndicalistes y sont cordialement invités.

N.D.L.R. — Ce communiqué nous a été adressé par la fédération anarchiste de Toulouse et nous ne doutons pas un instant que les militants de l'U. L. de Toulouse de la C.N.T. et plus généralement tous les fidèles continuateurs des principes de la 1ère Internationale se feront un devoir d'assister à cette causerie pour rappeler à tous ceux qui auraient pu l'oublier, que l'*Union de tous les anarchosyndicalistes ne peut se faire qu'en dehors de toute tutelle politique et que, seule l'Association Internationale des Travailleurs, par les principes fédéralistes qui guident ses sections, peut réaliser l'unité de tout le mouvement libertaire.*

Necrologie

L'U. L. de St-Etienne vient de perdre un bon camarade en la personne de Jacques Pichon.

Il était membre de la commission administrative de cette Union Locale et assumait la tâche bien ingrate d'archiviste. Il était de ceux qui viennent au syndicat pour le servir, pour servir la bonne cause et non pour s'en servir ; il est resté fidèle à son poste de combat... jusqu'à la mort parce qu'il avait confiance dans l'avenir de l'humanité et le succès de notre idéal commun de justice de paix et de liberté.

La Commission Administrative Confédérale se joint à la 17ème Union Regionale pour rendre un dernier hommage à cet obscur mais combien digne militant.

ATHEISME

Dès le berceau, et parce que nos ascendants n'ont pas su, pour la plupart, se libérer des traditions, nous sommes voués à la divinité. Dans le cas du catholicisme c'est par le baptême que le dieu nous marque de son sceau dans nos premiers jours ; chez les juifs, c'est par la circoncision, etc. En fait, l'important est que l'on dispose déjà de nous et que, par là même, on nous considère comme des êtres appartenant à quelqu'un donc comme des *esclaves*. Cette coutume ressemble fort à celle des fermiers américains, si l'on peut appeler cela une coutume, qui « marquent » les têtes de bétail au fer rouge des initiales de leur maître.

Cela ne serait rien s'il n'y avait par la suite, le catéchisme, destiné à nous inculquer un *mode de vie*. Le danger réside dans le fait que cette éducation nous est donnée très tôt, c'est-à-dire avant que nous ne soyons en mesure de juger par nous-mêmes, de faire preuve du moindre *esprit critique*. Les dirigeants religieux savent bien ce qu'ils font lorsqu'ils nous « instruisent » au moment où notre conscience est à peine formée ; ils n'ignorent pas que s'ils devaient avoir à nous inculquer leur doctrine à l'âge de raison la tâche serait bien plus ardue.

Mais, dans ces conditions, c'est nous qui aurons bien du mal à nous débarrasser de la forme de pensée transcendantale que l'on nous aura imposée, par le fait même qu'elle nous aura été imposée au moment où notre conscience établit ses fondations.

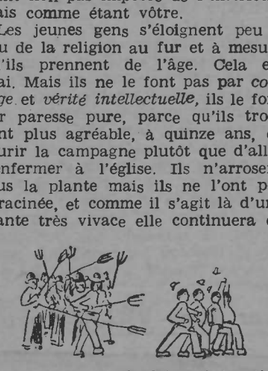
C'est un crime que de disposer ainsi des jeunes consciences et de profiter de leur malléabilité pour les marquer, à jamais pense-t-on, et cela s'avère malheureusement souvent vrai, d'une conception arbitraire de la vie que va entraver la libre évolution de leur personnalité.

D'ailleurs, les faits parlent en faveur de la liberté des conceptions métaphysiques de l'individu. En effet, ne voit-on pas les jeunes gens et les jeunes filles se détacher peu à peu de la religion, et cela au fur et à mesure qu'ils acquièrent à la fois l'intelligence, l'esprit critique et le sentiment de leur individualité ?

La religion, imposée à l'enfant alors qu'il n'est pas en mesure de *comprendre* et de *juger* mais seulement d'*apprendre passivement* est donc, nous le voyons clairement, un véritable *viol de la personnalité*.

D'ailleurs, la *foi*, par définition, doit être acceptée sans conditions, sans discussion, sans examen. Eh bien, celui qui accepte de se laisser imposer une quelconque idée qu'est-il d'autre qu'un *esclave ?* Et n'est-il pas plus dangereux encore d'être l'esclave d'une idée que d'être celui d'un état de fait ? Il sera bien plus facile de briser l'état de fait que de se débarrasser de l'idée qu'on vous aura, par ruse, présentée comme vous étant non pas imposée de l'extérieur, mais comme étant vôtre.

Les jeunes gens s'éloignent peu à peu de la religion au fur et à mesure qu'ils prennent de l'âge. Cela est vrai. Mais ils ne le font pas par *courage* et *vérité intellectuelle*, ils le font par paresse pure, parce qu'ils trouvent plus agréable, à quinze ans, de courir la campagne plutôt que d'aller s'enfermer à l'église. Ils n'arrosent plus la plante mais ils ne l'ont pas déracinée, et comme il s'agit là d'une plante très vivace elle continuera de



vivre en eux et de faire obstruction à leur pleine compréhension de la vie, de s'opposer au libre examen, à la pleine responsabilité.

Il ne s'agit pas seulement d'abandonner les rites. Les rites ne sont rien par eux-mêmes. Il s'agit d'abandonner l'*idée* ou plutôt de la *remettre en question* en jugeant selon soi-même et non plus selon une volonté extérieure.

Car celui qui rejetterait la religion parce qu'on lui aurait seriné à longueur de journée des idées anti-cléricales et non pas parce qu'il aurait de lui-même repensé le problème théologique, celui-là ne serait pas *délivré, libéré*, il serait seulement *contre* la religion.

Il ne s'agit pas d'être contre la religion par fanatisme, il s'agit de nous apercevoir qu'elle nous est tout à fait *inutile*, et même *nuisible*, pour notre conduite dans l'existence et que, de ce fait, elle ne saurait justifier de son *appareil temporel*.

Il s'agit de montrer ensuite que cet appareil religieux entrave la libre évolution de l'individu et n'a toujours été qu'un *instrument* de plus aux mains d'une minorité d'exploiteurs qui, pour mieux asservir notre personne physique, ont tenté d'asservir également notre esprit.

Le problème est simple : ou bien la divinité *est*, ou bien elle *n'est pas*.

Si la divinité n'est pas, nous sommes dans le vrai lorsque nous lions et il n'est pas besoin d'en dire davantage.

Si la divinité est, si nous avons été créés par une force supérieure, il est

facile de prouver que nous n'avons que faire d'elle.

Tout d'abord, il faut noter que la divinité nous est toujours présentée comme étant d'une *nature différente* de la nôtre. Dans ces conditions, quels *rapports* pourrions-nous entretenir avec elle ? Aucun. On nous dit que Dieu est *infini* et l'on voudrait qu'il soit en nous qui, par essence, sommes *délimités* à tous points de vue. Nous nous apercevons d'emblée du point faible des théologiens qui veulent nous présenter leur dieu comme un être étant d'une essence supérieure, toute différente de la nôtre, mais qui nous le décrivent en termes *humains*, qui lui prêtent *nos sentiments, nos réactions, nos caractéristiques ;* et cela, même dans ce qu'il aurait de supérieur à nous car il est bien évident, par exemple, que la notion d'infini est née de la notion de fini et qu'elles appartiennent toutes deux à un *même univers*. Nous voyons par là déjà que *l'idée de la divinité est une création de l'homme*.

Les prêtres se contredisent à chaque parole. Ils veulent que nous soyons jugés, *après notre mort*, par un être supérieur qui, *de notre vivant*, interviendrait pour *déterminer* nos actes. Nous ne saurions être jugés si une volonté extérieure pouvait, en quelque façon que ce soit, être *responsable* de nos actions. D'ailleurs, nous revendiquons à juste titre la pleine responsabilité de notre conduite et, *si une divinité quelconque existait*, nous serions par définition ses ennemis par le seul fait qu'elle n'aurait d'existence que dans une *atteinte à notre liberté*.

Mais, que Dieu existe ou qu'il n'existe pas, je le répète, nous n'en avons cure car, placés dans une situation donnée, nous sommes seuls à prendre l'attitude qui correspond à notre personnalité à ce moment précis. Nous sentons bien que nous sommes seuls à être responsable de nous-mêmes. Laissons aux *faibles* l'illusion réconfortante et minable d'être un pantin articulé et l'inconvénient d'accomplir des actions qui ne sauraient présenter aucune *valeur réelle* puisqu'elles seraient le fruit d'une volonté qui échapperait au problème posé dans le réel et la difficulté. Nous n'avons besoin d'aucune aide supra-terrestre et nous saurons bien nous débrouiller tout seuls. En ce qui concerne une éventuelle vie future, ne nous en préoccupons pas mais faisons porter tous nos efforts sur *ce que nous pouvons faire actuellement* puisque, de toutes façons, nous ne saurions être plus tard que le résultat de ce que nous avons été, de ce que nous sommes à présent.

Mais débarrassons-nous bien vite des idées qui ont pu nous être imposées par les « prêtres » car elles ne font que fausser notre jugement. Ces gens-là veulent soi-disant pour nous un bonheur futur, nous assurent que cette vie future sera gagnée par nos *propres efforts* et sera d'une *essence différente* de notre existence actuelle, puis ils nous commandent d'*obéir à leur volonté temporelle*. Encore une contradiction.

Si l'on veut conserver longtemps un *esclave*, et dans la tranquillité, il n'y a qu'à lui mettre en tête le sentiment de *résignation*. *C'est ce qu'ont* fait toutes les religions et, par là même, elles apparaissent comme les *auxiliaires du despote*. Car le despote est toujours le représentant d'un quelconque droit divin.

C'est une caractéristique de toutes les religions qu'après avoir été, dans une certaine mesure, *révolutionnaires* parce qu'apportant des conceptions nouvelles, elles deviennent bien vite le support du régime existant et, par suite, conservatrices et réactionnaires. C'est ainsi que les premiers chrétiens furent pourchassés, parce que les idées du Christ dépassaient les dogmes de l'époque et remettaient en cause tout un ordre de choses. Mais, par la suite, la nouvelle religion triompha et, sortant du domaine du *spirituel*, qui aurait dû rester le sien, elle s'empara des limites du *temporel* en acceptant de servir de garant et de justification à la domination d'un homme sur les autres hommes, en devenant le support de la *monarchie de droit divin*. Or, il est bien évident que la monarchie est née de la *force* et non d'une soi-disant *révélation*.

Etant le support d'une force, la religion se devait de devenir elle aussi une force, organisée, hiérarchisée, tyrannique et autoritaire. Elle se devait aussi, pour le plus grand bien de ses prélats, d'avoir d'imposants revenus. Aussi les serfs eurent-ils à payer, en plus de l'impôt, la *dîme*. N'amassez pas des richesses sur terre leur conseillait le prêtre, préparez-vous plutôt un trésor dans le ciel. Mais ce même prêtre, en attendant les félicités du ciel, affamait les paysans pour se constituer, lui, un trésor sur terre ainsi qu'en témoignent les richesses accumulées au cours des siècles dans les couvents et les abbayes. Quelle belle « association de malfaiteurs » que le prêtre et le monarque réunis ! Tous deux déployant des trésors d'ingéniosité pour extraire du menu peuple tout ce dont on pouvait en tirer. De nos jours encore, la religion est souvent le support du fascisme et cela fut bien montré pendant la guerre d'Espagne, les prêtres franquistes affirmant que toutes les atrocités pouvaient être commises du moment qu'elles l'étaient en leur nom et au nom de l'infect dictateur. Dans l'acte de violence nécessaire, il y a toujours une contradiction, un conflit intérieur, un sens de la responsabilité qui font que le terroriste conserve, et même intensifie, sa valeur humaine. Mais si l'on supprime ce déchirement intérieur en autorisant, bien plus, en commandant, au nom d'un principe arbitraire et au-dessus de tout jugement, de commettre des atrocités, alors l'homme qui tue n'est plus qu'un *instrument* infect. Il ne sait pas pourquoi il agit et, de ce fait, il va être amené à accorder à l'*acte en lui-même* plus de valeur qu'à sa *signification*.

C'est à ce moment précis que naît le *fanatisme*, qui n'a aucun point commun avec l'*unité d'esprit* avec laquelle on le confond trop souvent. L'unité d'esprit c'est accepter les conséquences ultimes et logiques de sa propre pensée, aller jusqu'au bout de sa propre pensée, mais cela en restant toujours absolument conscient de ses responsabilités et en acceptant de payer de sa personne. Tandis que le fanatique *obéit* à une idée extérieure à lui-même ou à un être et se cache derrière cette idée ou cet être auquel il accorde à la fois une valeur de *justification* et de *protection*.

C'est donc encore et toujours la *valeur* et l'*intégrité* de l'être humain auxquelles la religion porte préjudice.

De nos jours, la puissance temporelle de l'Eglise n'est certes plus la même qu'il y a quelques siècles, bien qu'elle soit toujours vivace, il n'en reste pas moins qu'elle nous atteint toujours par l'*éducation*, ce qui est peut-être plus dangereux car c'est bien de la façon dont notre esprit sera formé ou dont il se développera librement que dépendra toute notre évolution spirituelle.

En effet, comment l'éducation religieuse est-elle conçue ? Elle est spécifiquement *autoritaire* et *didactique* et ne laisse en aucune façon la faculté à l'esprit de *juger*. Il faut *croire*, et rien que cela, un certain nombre de « vérités » même si celles-ci sont parfois contradictoires entre elles. Avec une telle éducation, on retire à l'esprit toute faculté de *critique*, on le désarme, on le vide de sa propre substance. Les bolcheviks n'agissent pas autrement, mais ils ont simplement remplacé l'idée de la di-

(Suite en page 2)

DERNIERE HEURE

Au moment de faire la mise en page de ce numéro, nous apprenons qu'un malheur vient de frapper le foyer de notre camarade Renoulet, secrétaire de l'U. L. de Saint-Etienne.

Son fils vient d'être victime d'un accident et se trouve dans un état grave.

Nous osons espérer que sa jeunesse aura raison de ses blessures et tenons à témoigner à tous ses parents et amis l'expression de notre réconfort moral et de notre amitié.

Centenario proletario (La A.I.T.)

(Viene de la página 4.)

En el Jura «el movimiento iba creciendo. Los abonados al periódico aumentaban. Las secciones de la Internacional se desarrollaban e igualmente su influencia en el movimiento obrero. Su actividad real en el terreno de la lucha sindical, en el cooperativismo y en el apoyo mutuo, y su influjo en la psicología de los relojeros hacia progresos notables. Y era esta actividad en los pequeños trabajos del día lo que consolidaba también a los del Jura recuperándoles en su fe por una próxima revolución social.» (76).

Sumidos en el desespero Marx y Engels no vieron otra arma de ataque posible que la calumnia y por parte de Lafargue se llegó, inclusive, a denunciar a la policía española a los internacionalistas.

A la publicación de lo que llevaba por título «L'Alliance de la Démocratie Socialiste et l'Association Internationale des Travailleurs» que sirviera de base para justificar la expulsión de Bakunín y Guillaume en La Haya, trabajo debido a las plumas de Engels y Lafargue y «la intervención de Marx en la redacción de algunas páginas finales» según Franz Mehring, hay que añadir el informe que sobre España hiciera Engels (31 de octubre de 1872). Sigue luego el trabajo titulado «Los bakuninistas en acción» que apareciera primeramente en el «der Volkestaat» de octubre y noviembre de 1873 y en donde hay una interpretación subjetivista en grado sumo de los sucesos alcoyanos acaecidos aquel verano. Como botón de muestra de la predisposición engeliana, bastaría leer el párrafo final de la «Advertencia Preliminar»: «De esta ignominiosa insurrección, lo único que nos interesa son las hazañas todavía más ignominiosas de los anarquistas bakuninianos; únicas que relatamos aquí con cierto detalle, para prevenir con este ejemplo al mundo contemporáneo.» (77).

Estos son nuevos capítulos de lodo a añadir en la trayectoria de los que abrazan la máxima de «El fin justifica los medios». Anteriormente y mediante el informe «Utin», que fuera uno de los motivos que amargaron el viaje de Anselmo Lorenzo a Londres, y en trabajos literarios en que andaba involucrado el nombre de George Sand inclusive, se trató de acusar a Bakunín de agente del Zar. En otra ocasión, y debido a la maligna influencia que Nechalev ejerciera sobre Bakunin (78), los ataques de Marx ya se habían exteriorizado muy exacerbadamente.

(Continuará.)

(76) Fritz Brupbacher. «Marx y Bakunin», pág. 128. Toulouse s. d.

(77) C. Marx y F. Engels. «La Revolución Española», pág. 196. Moscú s. d.

(78) Está por dilucidar la verdadera paternidad del «Catecismo Revolucionario» que firmara Nechaev. El «Catecismo» según Carr «es un típico especimen de una de las formas favoritas de composición de Bakunín. Inclusive con la firma de Nechaev, el panfleto lleva marcas de la mano de Bakunin. Porque hay acotaciones originales en alemán del reclamo favorito hegeliano de la juventud de Bakunin. «lo que es racional es real, lo que es real es racional»; y es más que dudoso de que Nechaev haya estudiado a Hegel o comprendiera el alemán.» E. H. Carr. Op. Cit. pág. 395 y 396.

Es probable, por otra parte, que Nechaev haya persuadido a Bakunin de no terminar la traducción al ruso de «El Capital», motivo, por si solo, para merecer todas las iras del irascible Marx.

Número extra «C. S.»

Número color verde destinado a España y a los emigrados económicos.

Ruego encarecido a nuestros amigos y corresponsales que lo hayan recibido de ponerse al corriente con esta Administración a fin de que se pueda rendir cuentas a la F. L. editora.

EN ALBI

El domingo, 13 de diciembre, a las dos y media de la tarde, en la salle del « Patronage Laïque» rue Pontvielle, la sección «Amigos de S.I.A., organiza un gran festival de teatro.

El grupo artístico «Terra Lliure» de Toulouse, presentará la zarzuela «La Dolorosa», música del maestro Serrano, y como fin de fiesta «Variétés» con el concurso de Lohengrin, Tina Prat, Aida Vallejo, Puig, María Elvira, etc.

Visto que el programa será muy largo, se recomienda puntualidad a la hora indicada. Se espera que todos los amantes del buen teatro y de la solidaridad, acudirán a la fiesta. En preparación, la popular «Fiesta del niño».

BURDEOS
GRAN MITIN DE ALIANZA SINDICAL

El domingo, día 6 de diciembre, a las diez de la mañana, en el Ateneo Municipal, rue des Trois Conils, interviniendo los oradores:

Manuel Muiño, por la U.G.T.
Ramón Liarte, por la C.N.T.

Quedan invitados todos los refugiados españoles y antifascistas en general.

ANTENA

BOICOT A LOS PRODUCTOS ESPAÑOLES

MIAMI (EE. UU.).—Bajo el lema «cada producto español que se compre estas navidades es una lágrima más de una madre cubana», los desterrados cubanos iniciaron un boicot a los productos españoles, por la colaboración que presta el gobierno del general Franco al régimen de Castro. Carteles que llevan éste y otros lemas alusivos serán enviados por las organizaciones anticastristas a las capitales latinoamericanas.

GALLINAS ESPAÑOLAS

MADRID. — La mejor gallina del mundo es la española, según afirma el diario «Arriba». El matutino madrileño dice basar tal afirmación en el promedio general entre las gallinas «ponedoras», y las españolas «ponen doscientos cincuenta huevos anualmente, de ochenta gramos de peso»

Con este motivo, se ha iniciado un movimiento de opinión a fin de que a la gallina hispánica le sea concedida la medalla de oro que en las Olimpiadas no supieron ganar los 60 atletas españoles.

A DANIEL NO LO QUIEREN NI REGALADO

MADRID.—Ha sido destituído el jefe nacional del S.E.U. (Sindicato Español Universitario), Daniel Regalado Aznar, por decreto publicado en el «Boletín Oficial del Estado». Regalado Aznar, que ocupaba este cargo desde el pasado mes de septiembre, ha sido sustituído por José Miguel Orti Bordas. El depuesto jefe nacional del S. E. U. había criticado al claustro de profesores de la Universidad de Madrid durante el discurso de apertura del curso universitario, hasta el punto de que algunos catedráticos abandonaron la sala mientras hablaba.

UN DISCIPULO DE ROCKER

CARACAS.—El señor Agustín Soucht, delegado de la Organización Internacional del Trabajo, con sede en Ginebra, al V Congreso de Trabajadores de Venezuela, ha llegado a Caracas con once días de anticipación a la fecha de instalación, porque —según dijo— desea conocer con tiempo las distintas materias que serán tratadas en la magna asamblea obrera.

Dijo que es probable que la OIT designe otro delegado más al V Congreso.

El señor Souchy visitó la sede de la CTV, en la que se entrevistó con José González Navarro, y otros miembros del Comité Ejecutivo. También conversó con el señor Moisés Gamero, coordinador del Congreso.

UN ANTISALAZARISTA

LISBOA.—Ha sido detenido el estudiante Artur Figueira Gouveia, de 20 años de edad, autor de una explosión que se produjo en un cabaret de Lisboa el pasado cinco de octubre, se anunció en un comunicado. La explosión había provocado un incendio.

HOMENAJE A LUIS COMPANYS

CARACAS.—La colonia catalana en Caracas rindió homenaje a la memoria de Lluis Companys, su presidente mártir, al cumplirse el XXIV aniversario de su fusilamiento. En el mismo acto tomaron parte los diputados venezolanos Machín, Oswaldo Blanco, Rodolfo José Cárdenas, César Rondón Lovera y Alejandro Freytes.

CONTRA ANTONIO EL CHOCHO

LISBOA.—El periódico conservador «Diario Popular» sorprendió a sus lectores al publicar un editorial que pide el rejuvenecimiento de Portugal y fue interpretado en ciertos círculos como un llamamiento para que el régimen de 33 años del primer ministro Antonio Salazar piense en sus sucesores.

«Para que... en el futuro el barco (del Estado) no se hunda ni tome un curso opuesto al que pretende la nación, es necesario por una parte que su material sea reparado y puesto en condiciones de soportar las tormentas, y por otra que la tripulación sea capaz de cumplir con sus obligaciones.»

Exhorta a la vieja generación «a dar a los jóvenes el lugar que merecen».

Tradicionalmente las instituciones portuguesas han sido dirigidas por personas mayores. El primer ministro Salazar ha sido jefe de gobierno desde hace más de 30 años y tiene ahora 74.

A LA GRENA

LISBOA.—Las relaciones de Portugal con el Vaticano se hicieron más tensas cuando se informó que el Consejo Legislativo de Angola había censurado unanimemente al Papa por su decisión de asistir a un Congreso Religioso en la India. La Agencia de Noticias lusitana informó que todo el Consejo, bajo la Presidencia del gobernador general Silvino S. Marques guardó silencio en reproche al Pontífice. El gobierno ha criticado al Papa por su decisión de asistir al Congreso Eucarístico de Bombay. Ven en su viaje un gesto de buena voluntad hacia la India, que en 1961 se apoderó de Goa y de otras dos pequeñas posesiones de Portugal.

La Legislatura de Angola dijo que el viaje del Papa era una afrenta «inútil e injusta» a Portugal.

SE QUEDAN EN EUROPA

MADRID.—En el último cuatrienio (1960-63) el promedio anual de emigración de ciudadanos españoles a Latinoamérica apenas llegó a los 30.000. En 1963, emigraron a Centro y Sudamérica 23.712 españoles y regresaron a España 23.323. Estos datos del servicio estadístico nacional demuestra que en los últimos años, España prácticamente no aporta mano de obra a América.

QUEMAN EL MUÑECO TRAGICO

COPENHAGUE. — Cuarenta y dos social-demócratas daneses y suecos quemaron en Espergaerde, Seeland, un muñeco que representaba al general Franco. La acción tenía por fin protestar contra la policía dinamarquesa que se propone procesar a un joven danés que quemó un primer muñeco de Franco en Copenhague el mes pasado, para protestar por su parte por la condena en España de un escritor. Su acto había dado lugar a una gestión del gobierno español ante el de Copenhague.

HUELGA A CUERPO TENDIDO

GINEBRA.—Unos 50 trabajadores italianos y españoles llevaron a cabo una breve huelga que consistió en «quedarse en la cama», porque, según dijeron, sus habitaciones no tenían suficiente calefacción.

El grupo fue empleado en la construcción de un nuevo sistema municipal de purificación de agua y se les suministraron casetas prefabricadas para alojarse.

Pero se quedaron acostados debido a que las autoridades no cumplieron la promesa hecha de suministrarles buena calefacción cuando la temperatura descendiera al punto de congelación.

Luego de permanecer cuatro horas en sus camas, junto a las cuales los funcionarios municipales tuvieron que realizar negociaciones, los obreros accedieron a levantarse y reanudar sus actividades, en vista de una nueva promesa de que quedaría instalado, y funcionando, un sistema de calefacción adecuado.

REPRESION SALAZARISTA

LISBOA.—Un tribunal civil sentenció a una mujer y tres hombres a períodos de prisión que fluctuan entre 26 a 39 meses.

Olivia María Sobral, de 41 años de edad, que también fue acusada de colaborar en publicaciones clandestinas, recibió la sentencia más elevada.

Los otros fueron: el médico Arnaldo Dos Santos Aboim, de 38 años de edad; médico Dante Julio Marqués, de 30; ingeniero químico Armando Viana Da Rocha, de 36. Los tres recibieron 26 meses de prisón y, al igual que Olivia María, fueron despojados de todos sus derechos políticos durante quince años.

LA MALA LECHE

MADRID.—El consumo de leche sobrepasa los 500.000 litros diarios. El origen de estos litros es el siguiente: 140.000 de leche fresca; 160.000 de leche deshidratada y 120.000 litros de higienizada o esterilizada. El resto, 80.000 litros, son cubiertos con agua. El valor de la producción es de 2.500 millones de pesetas. Se propone un precio de 8,50 pesetas el litro.

LA VERGUENZA DE CADAQUES

MADRID.—Franco ha acusado al pintor S. Dalí de padecer «españolismo profundo», habiendo respondido Dalí, que persistirá gozosamente en su condición de abyecto.

DISTINCION A LA ESPAÑA REPUBLICANA

MEJICO D. F.—El gobierno de la República española en el exilio ha sido oficialmente invitado para asistir a la toma de posesión del nuevo presidente Gustavo Díaz Ordaz el día 1.° de diciembre.

CUNDE LA DISCORDIA

LISBOA.—Tn conocido miembro de «Juventud Obrera Católica», ha sido arrestado por la policía social, se sabe en los círculos católicos de Lisboa. Se trata de Manuel Bidarra de Almeida, dirigente de una Editorial católica de la capital portuguesa y antiguo Directorio Nacional de la J.O.C., detenido al parecer en relación con la actitud católica de protesta por la postura del gobierno portugués en relación con el próximo viaje del Papa a Bombay.

HERMANDAD TOTALITARIA

MADRID.—Dos buques frigoríficos, encargados por el gobierno de Cuba están siendo construidos en astilleros españoles. Uno de ellos se está construyendo en los astilleros de Palma de Mallorca y el otro en los de Matagorda (Cádiz), este último con planos y mejoras técnicas facilitadas por la dirección de los astilleros mallorquines.

Desde el Perú

¿A idea

DARLE calor, por supuesto. Pero no calor de veranos idos, pues con el mismo sol que ya se fue imposible calentarnos dos veces...

Cuando defendemos la tesis según la cual las ideas penetran, agarran fuerte jalonando con hechos significativos según sea el modo y tiempo en que se apliquen, es porqué creemos haber comprendido que aparejado a la limitada voluntad del hombre existe, actuando entreverado, un determinismo inherente que nos marca el camino (de ahí la ley evolutiva de la vida). No siempre, sin embargo, sabemos acertar valiéndonos de nuestras facultades de elección, que también poseemos, escogiendo caminos errados o creando situaciones a destiempo que, por haber obrado así, las ideas resentirán. Si el anarquismo lo interpretáramos como un cuerpo más entrelazado a los muchos que integran nuestro complicado organismo psíquico y físico, si viéramos en ese conjunto de fenómenos la existencia de una lógica que preside todo cuanto se va creando, siguiendo el curso establecido por las leyes causales sin las cuales no habría evolución posible, derivándose de ella una mayor perfección en todo y por todo, entraríamos en la cuenta de lo muy importante que significa para el anarquismo el que lo interpretemos de fondo filosófico y científico, y no simplemente intuitivo o, dicho en otras palabras: asimilar ideas cuyo origen no tenga asentamiento en la formación primera del hombre. Pero sucede que en nuestros medios está extremadamente generalizada la errónea forma de interpretar nuestras ideas en sentido excesivamente clasista. Para muchos, la explotación estatal-capitalista, las reivindicaciones a tenor del tiempo y la justicia social son tópicos cuyo bagaje es suficiente razón para interpretar el anarquismo como tal. De ahí la desesperanza de las multitudes, e inclusive de militantes nuestros cuando estos tres enunciados que anteceden hanse visto, por tiempos, paralizados por la acción dictatorial o de otro tipo, creándonos situaciones adversas.

Y de ahí también el despliegue de esas multitudes que huyen, desertan, luego de constatar que la revolución finalista no se consigue a corto plazo, buscando entonces un posible mejoramiento personal y social por vía fácil, que serán los partidos políticos gubernamentales y organizaciones sindicales pro-estatales los encargados de prometer y hasta de conceder algunas migajas.

Nuestras ideas, a diferencias de otros pensamientos de tipo político y social, que basan su razón de ser en conceptos filosóficos ya fracasados por el «tiempo-espacio-histórico» (célebre fraseología de Haya de la Torre). La integridad del Ideal nos referíamos, es de largo alcance, tan largo como eterno sea el vivir humano. Por ello, sin que entre para nada ningún razonamiento de vacilación o de duda en cuanto el valor intransferible del anarquismo y de su plasmación (que reputamos deberá ser por ley inexorable) sería infructuoso e inútil todo esfuerzo a forzar esa plasmación, si nuestras ideas no han recibido aún, no la adhesión multitudinaria del proletariado que, siendo creo importante, no es supremo, sino lo que es irrecusable: los efectos de una multitud de causas escalonadas que habremos creado entre todos, que determinarán el comienzo de las realizaciones conceptualmente nuestras. Hay que saber esperar el tiempo preciso. Con mucho acierto y sentido de la lógica, el fallecido filósofo peruano Antenor Orrego, en su obra póstuma «Pueblo Continente», escribió al respecto: «La historia de los pueblos, de los hombres y de las cosas nace a su debido tiempo y con su verdadero e instransferible sino. No antes ni después, sino en su hora justa. No distinto ni permutable, sino dentro de un signo inconfundible y de un riguroso sentido de realización. No se trata de una fatalidad providencial y metafísica, sino de la determinación orgánica que, como todo lo que vive, está sujeto a las leyes internas de su expresión. Para que un pensamiento sea algo vivo y se concrete en hechos significativos es preciso que se encarne en el sentido de su época...»

Nosotros, en términos extremadamente mayoritarios, nunca quisimos rendirnos a esa evidencia conceptual y filosófica.

Creíamos que cualquier momento de cualquier época era buena y propicia para una revolución manumisora. Y como ello no fue posible, el desengaño, la desesperanza cundió en las masas, abandonándonos... Pero esos reveses, que innegablemente preocupan, no significan de ningún modo

Una obra digna de nuestra atención

EL esfuerzo solidario que los compañeros de la Agrupación de Tarrasa vienen desarrollando desde hace años, merece toda nuestra atención y simpatía en estos tiempos de egoísta y anihumano individualismo.

Entre hombres que poseen un alto sentido de cuanto la palabra «Solidaridad» encierra de amor al semejante, el gesto que estos compañeros cumplen anualmente para procurarse unos francos que muchos de nosotros no titubeamos en emplear en el tabaco, pongamos por ejemplo, que nos emponzoña cigarrillo tras cigarrillo, pero que regateamos tenazmente cuando de venir en ayuda de nuestros viejos, de nuestros inválidos o de nuestros presos se trata, debería encontrar un eco mucho más profundo esta palabra.

¡Solidaridad! ¿No tiene, no debe tener, para nosotros esta palabra mucha importancia que tiene entre los «creyentes» la degradante e indigna de «caridad»?

Estamos seguros de que cada uno de nosotros hemos dejado caer más de una vez alguna moneda en la escarcela de algún mendigo del metro parisino, pensando solamente en el bien que nuestra moneda podía proporcionar a esta víctima de la sociedad burguesa, sin detenernos a pensar que con nuestro «caritativo gesto», contribuíamos a la perpetuación de una lacra social, fruto de la desigualdad económica en que la humanidad se debate desde los orígenes de la llamada civilización capitalista y cristiana. ¿Por qué, pues, nosotros, hombres que decimos sustentar unas ideas que quieren acabar con la ignominia del «rico y el miserable», negaríamos, no ya nuestra «caridad», palabra denigrante entre las que más, sino nuestra grande y fervorosa solidaridad a quienes han comprendido perfectamente que uno de nuestros potentes medios de ayuda moral y material, de ejemplar idealismo, es colaborar en toda obra solidaria que, surgida de la feliz iniciativa de nuestros compañeros, contribuye eficazmente a mantener en alto el sublime ideal anarquista?

Tenemos ante la vista unos datos que ponen de manifiesta una pequeña parte de lo realizado por nuestros compañeros de la Agrupación de Tarrasa, los cuales queremos poner en evidencia para que los lectores de nuestra prensa puedan enorgullecerse de la labor solidaria de esta simpática Agrupación, helos aquí:

El año último, en ocasión de su fiesta anual, la Agrupación de Tarrasa, que había organizado una Tómbola destinada a recaudar fondos para tan dignos fines como son los de ayudar a todos nuestros necesitados, tuvo la satisfacción de registrar un ingreso de 8.129,67 francos nuevos, y nosotros hoy, en conocimiento del empleo que a esa suma se dio, tenemos la satisfacción de dar a la luz la justa y bien aplicada distribución de la misma: Héla aquí:

Enfermos de la Agrupación.	1.000
Interior	400
Liga de Mutilados	1.250
Familias Granado-Delgado.	1.400
Para los presos del Interior.	3.000
Para la S. J. de París . . .	800
Entregado a Fomento de la Local	85,37
Total	7.935,37
Retenido para envíos	194,30
Total	8.129,67

Vistos los datos que anteceden, ¿se podría negar la magnitud del esfuerzo consentido por todos aquellos que contribuyeron al éxito de la Tómbola de nuestros compañeros tarrasenses?

Desgraciadamente, este año nuestros compañeros no celebrarán, quizás, su acostumbrada velada artística anual, pero ello no les impedirá de organizar la ya tradicional Tómbola, que aunque no adquirirá el amplio carácter del año pasado, no por ello dejará de aportar a nuestros amigos los recursos necesarios a la continuación de su magnífico gesto anual de solidaridad a los que sufren. Nosotros así lo esperamos con todo nuestro corazón.

Compañeros todos: Estos actos dicen más en beneficio de nuestras ideas, que los discursos y la demagogia. Venid todos en ayuda de la Agrupación de Tarrasa, pues así mostraréis que hace más el que quiere que el que puede.

M. OCAÑA

LUIS COMPANYS

«Companys era un hombre digno, un idealista, puro, formado en los surcos de Macià. Tenía derecho a poseer ideas propias y a defenderlas. Y este hombre ha sido asesinado por un pigmeo que no tiene derecho a poseer ideas, porque se lo prohibe la forma de su cráneo.

»Un héroe habría perdonado a otro héroe. El pigmeo, el monstruo no perdona jamás. Qué sabes tú de héroes; tú, lacayo del italiano; esclavo del alemán. El que se siente culpable, el que se sabe traidor no puede perdonar. La grandeza del enemigo le molesta, le humilla más que todas las derrotas.»

VICENTE HUIDOBRO
poeta chileno.

ATHEISME

(Suite de la page 1.)

vinité par celle du parti. L'un comme l'autre sont *sacrés*, ils doivent échapper au jugement humain car ils sont censés être supérieurs et d'essence transcendantale.

Mais comment quelque chose qui m'est *extérieur*, qui appartient à *un autre monde* pourrait-il m'être sacré ? Il ne m'est rien du tout, il m'est totalement *indifférent*, car je ne saurais entretenir de *rapports*, quel qu'ils soient, qu'avec les choses et les êtres qui sont de même *essence* que moi, c'est-à-dire que je peux, sinon comprendre, du moins *connaître*.

Dieu m'est donc indifférent, je ne me poserai même pas la question de savoir s'il existe ou non, car, étant d'essence différente, je ne pourrais en faire ni mon ami ni mon ennemi. D'autre part, je suis le seul à pouvoir décider des choses qui me sont sacrées et s'il y en a seulement une, y compris ma propre personne. Je pose donc en principe que la notion de sacré est *relative* et, par là même, je la détruis.

Et maintenant que je me suis débarrassé du *fond* de cette éducation religieuse je vais pouvoir en examiner la *forme* tout à loisir.

Point n'est besoin d'une longue étude pour s'apercevoir bien vite que cette forme d'éducation est toute semblable à celle du *fascisme*. Que sont donc les scouts sinon de jeunes fascistes ? Rien n'y manque, discipline, autorité, uniforme, mots d'ordre : en un mot, *dépersonnalisation* des individualités au profit d'une idée derrière laquelle d'ailleurs se cachent des hommes. La charité n'y apparaît plus comme la charité envers un tel ou un tel, bien vivants et bien pitoyables, mais comme l'*obéissance* à la Charité, semblable à l'obéissance au Führer, au Duce ou au Caudillo. Donc, abolissement de toute *valeur personnelle*.

Tout cela, nous devons d'abord en *prendre conscience*, ensuite le *refuser* pour nous et pour les autres.

Nous voici libérés de l'idée de dieu qui, nous l'avons vu, ne peut nous être que néfaste. Mais nous ne sommes pas au bout de nos peines car la société dans laquelle nous vivons et qui entend nous amalgamer n'est faite que de *mythes* et d'*idées reçues*.

Que de sang n'a-t-on pas versé au nom de Dieu ! Eh bien, si par malheur nous devions faire couler le sang un jour, nous entendons que ce soit au nom d'êtres de chair et de sang et pour supprimer leur souffrance, et non pour quelque chose que nous ne saisissons pas, que nous ne pourrons jamais saisir. Quoi que nous fassions, nous entendons en rester *responsables*.

S.

(ROMAN)

par René VILLARD

Le pain noir

(Suite et fin)

J'ai raconté l'histoire à mon maquignon en voitures.

— Alors ? m'a-t-il dit.

— Alors, je vais chercher un boulot pour l'après-midi.

— Vous n'avez pas besoin de chercher, vous resterez ici, tout simplement, comme ça, l'atelier sera ouvert toute la journée.

— Je vous remercie, mais il y a la question du salaire.

— Vous voulez gagner davantage ?

— Pour rester toute la journée, oui.

— Eh bien ! Vous ne savez pas. Je vous reglerai à l'heure, comme d'habitude, plus une prime de deux mille francs pour voiture vendue, en échange de cette bonification, je vous demanderai de recevoir les acheteurs éventuels, en mon absence, ça va ?

— Ça va !

J'étais tout de même arrivé à mes fins: je n'étais pas mort de faim, je ne m'étais pas foutu dans le bouillon, j'avais réussi, quand même, à trouver un travail propre, honnête, j'étais devenu un travailleur normal. Quatre mois que cette lutte avait duré, quatre mois pendant lesquels je m'étais arc-bouté pour vivre, pour ne pas me laisser assassiner par la société qui ne voulait plus de moi, qui m'avait condamné... parce que je prétendais ne pas m'abaisser à l'apprentissage du crime. Sur un seul point, j'étais vaincu, c'était dans la recherche de mon copain, de mon seul ami. Pourtant, il était là, indiscutablement, c'était certain. Il devait me chercher, lui aussi. Un samedi matin, je profitais de mon jour de repos pour battre, une fois de plus, le quartier de la Guillotière. Je le connaissais, ce quartier-là, maison par maison j'avais vendu des cadres aux plus couillons, j'avais photographié tous les commerçants, j'avais questionné un tas de gens, tout cela sans obtenir le moindre renseignement sur la présence de François. Je pensais, en battant ce sacré quartier, que c'est un sort bien misérable qui est réservé à celui qui sort de prison, à celui qui s'évade de prison, à celui qui est marqué pour la vie, comme par un fer, par ce mot : prison; à celui qui, ennemi de la violence, a choisi l'objection de conscience plutôt que la désertion... L'individu qui vit dans un pays non évolué, où la conscription est obligatoire, qui ne possède pas un statut de l'objection de conscience, et qui s'expatrie pour aller vivre dans un pays plus humain, plus civilisé, où le crime n'est pas une obligation, n'est-il pas plus raisonnable ? Sûr, si c'était à refaire; sûr, si jamais j'ai un fils, j'en ferai un ami de l'humanité, mais jamais, jamais, une victime de la société, jamais je lui conseillerai de perdre sa liberté des années, jusqu'à cinquante ans, jusqu'à la réforme ou jusqu'à la mort. Car la prison est un crime de lèse-liberté et on ne possède pas le droit de se faire complice d'un crime; la liberté est un droit sacré que la société doit avant tout à l'individu. La prison n'est utile que pour la libération de l'homme, parfaitement, la prison est l'école préparatoire permettant à l'homme de s'élever contre toutes les injustices et les crimes de la société. C'est un enchaîné du cervelet qui pénètre dans une prison, c'est un homme affranchi qui en sort. Des années de solitude, cela permet de gamberger, de distiller les fausses vérités, les devoirs enseignés par la société. Un honnête homme (celui qui, selon la loi, est dénommé honnête homme) restera toujours un demi-aveugle, parce que entre l'enfance et la vieillesse, il n'aura pas eu le temps de penser. Toute sa vie aura été prise par le travail, les sports, cette géniale trouvaille, ce merveilleux éteignoir, par l'alcool, les cinémas, les autos, les femmes. Il n'aura pas eu le temps de se libérer de tous les mensonges dont l'Etat a farci sa pauvre cervelle d'enfant et d'adolescent. A vingt ans, ou à soixante, sa pensée, s'il pense, sur les grands problèmes humains qui devraient être à la base de l'étude d'une véritable civilisation, sera toujours la même. A vingt ans, c'est un couillon; à soixante, c'est un cocu, toute sa vie il est baisé. L'objection de conscience est un acte de probité envers l'humanité, mais cet acte met l'individu dans l'obligation de vivre en marge de la société, elle en veut plus la société, elle le méprise, le met plus bas que terre, le traite de lâche, alors qu'il faut un certain courage pour entrer, volontairement, le front haut, en prison pour des années, par mille petits tracas, mille saloperies, mille lâchetés, elle le pourchasse, lui rend la vie impossible, l'amène jusqu'aux portes du suicide. Ma vie avait été gâchée, bêtement, du fait que j'avais voulu rester propre vis-à-vis de moi-même, et le François, lui, lui aussi, il avait dû en rencontrer des difficultés, avoir la prétention de trouver du travail et ne pas pouvoir fournir de références sur les cinq dernières années de sa vie. Pourtant, il travaillait, le François, mais lui, il possédait un drôle de baratin, il faisait sérieux, il inspirait confiance, on avait toujours confiance en François et on avait raison. Il ne trahissait personne, lui, pas même ses amis. C'était mon copain, le seul, et un copain c'est quelque chose. Un copain ce n'est pas comme un membre de votre famille. On ne vous l'impose pas, c'est librement que vous le choisissez, la famille, bien souvent, c'est baratin et tradition. La camaraderie, tout au contraire, a pour base une estime réciproque, dégagée de toute hypocrisie. Le sentiment le plus beau est l'amitié, l'amitié réelle, sincère, éprouvée. Un copain, c'est pas comme une boîte d'allumettes, ça ne se trouve pas comme ça, au premier bureau de tabac venu; je pourrais plus avoir de copain, tous ceux que je voyais étaient trop dégueulasses, trop lavettes, pour un oui, pour un non, ils me trahiraient, ces ordures, ils me donneraient. Un copain, un pote, un frère, comme François, ça ne se fait pas en série, c'est pas du standard, ça ne se rencontre pas comme ça au coin de la rue, pourtant, je le retrouverais bien un jour, le François, c'était pas possible autrement, pas possible, la vie, la vie, elle aurait plus de sens. Je le retrouverais, c'était sûr, c'était certain. J'avais besoin de serrer la main d'un homme propre, une main qui ne soit pas celle d'un salaud, et, à part François, tous les hommes que je connaissais, tous étaient des salauds, c'était à désespérer de tout. Et si, brusquement, là, au coin de la rue, j'allais me trouver nez à nez avec lui ? Alors, quoi, toujours des rêves, des chimères, des ballades au-dessus des nuages... A ce moment, j'entends le bruit de l'autobus qui arrive, je cours pour le prendre, je tourne la rue, et j'aperçois François qui grimpe dans l'autobus... Je crie de toutes mes forces : « François ! » Il se retourne, me voit, fait : « Ah !...» Bouscule les gens, descend précipitamment de voiture, les gens l'engueulent, nous courons l'un vers l'autre, nous nous étreignons, les témoins de cette rencontre se marrent, ils se marrent, bien sûr. Ils ne peuvent comprendre ce que la rencontre fortuite de deux hommes, des amis, deux potes, deux frères, qui ont vécu ensemble des années de geôle, de brimades, de mitard, pour rester humains, peut représenter... Ils ne peuvent comprendre la joie que l'on peut éprouver de serrer une main amie, une main dans laquelle il n'y a pas de sang...

Lyon, le 31 juillet 1962.

B.D.I.C

yerta, qué cabe hacer?

do déficit de ideas finalistas. De acuerdo con nuestro malogrado Ugo Fedeli, bueno será que reproduzcamos, de un trabajo suyo, estos párrafos:

«La influencia del pensamiento anarquista es visible no tanto en el hecho de que es mayor la cantidad de individuos que se resisten a ser etiquetados o en el aumento del número de asociados a las organizaciones, sino en que entre los hombres del pensamiento y del trabajo cada vez son más los que defienden y sostienen ideas y exigencias fundamentales del anarquismo.» Esta indesmentible realidad encuentra su verdadera esencia, como hemos dicho al comienzo, en que el anarquismo es parte integrante de esa fuerza interna que halla su expresión en las exigencias de mejorar y perfeccionar la vida, lo que constituye base fundamental para las ideas el que sepamos admitir la importancia que tiene propagar las mismas en conceptos filosóficos, y no clasistas. Así, marginando errores, no existirán las decepciones; las prisas por «asistir al parto» no tendria justificación (no la tiene) y la esperanza de alcanzar, las sociedades, el vivir de una vida con plenitud seria correcta.

Todos cuantos intentan recuperar las multitudes que se nos fueron, ¿a qué premisas piensan recurrir para el logro de sus inquietudes? Dícese de planteamientos de «recambio propios». Estamos ávidos por conocer al respecto, los alegatos... Aunque en puridad de verdad debemos adelantar nuestra desconfianza a esos «recambios» que de ningún modo podrán ser «propios», sino extraños, muy extraños...

Y ello porque las insinuaciones, apuntes y declaraciones ya vertidas es material suficiente para hacernos inclinar hacia el desapruebo.

Teorícese cuanto se quiera, que el Ideal para que sea expresión viva en las heterogéneas multitudes hay que presentarlo claro, nitido, tal cual es y representa en su misión a cumplir y en la época debida. Si se intenta forzarlo hacia una época que no le pertenece, recurriendo a la mixtificación del ambiente, todo lo que se consiguiria es crear un movimiento de artificio, cadavérico; una entelequia de organización donde los cuerpos más maliciosos y astutos engullirian a los «maestros» y oficiantes del paternalismo.

∴

En ocasiones, hemos intentado esbozar algún que otro pensamiento atrevido (no de creación mia, pues soy observador más que creador, aunque creo asimilar bien, que también tiene su mérito) que es fundamental para el anarquismo en estos tiempos de rápidas realizaciones y transformaciones, confiando en que hallaria el eco pertinente, y consiguientemente el debido enfoque de esos pensamientos. Nos referimos al análisis de la factibilidad del anarquismo basado sobre el *trabajo voluntario*, tomando como materia prima el descomunal y portentoso adelanto de la ciencia y de la técnica. Nadie picó, que yo sepa. Ello podria obedecer a tres causas, una: Que mi nombre no figura ni en los archivos de escritores más mediocres; dos: Que, paradójicamente, yo me haya precipitado en plantear unos principios a destiempo, fuera de época; y tres: Que exista, en los compañeros, la eterna duda o convicción de lo «imposible»...

Desde el momento y hora que los armamentos atómicos invadian los resguardos yankis, rusos e ingleses (actualmente ya se ha hecho más extensivo el peligro) testimoniaba el fracaso total y completo de las filosofías y sistemas económicos que de un modo significativo rigen la vida de los pueblos, y evidenciaba, por efecto de aquellas causas, el valor inconfundible del anarquismo, como único ideal que puede acabar con la lucha del hombre sobre el hombre y de una posible destrucción total, pues las armas existen.

Si hemos entrado ya a esta etapa donde enfrentamos la incertidumbre de si la humanidad podrá sobrevivir porqué habian de estar a destiempo, fuera de época, los planteamientos de un sistema de vida concebido en la *voluntariedad del trabajo?*

Pese a la duda y a la incredulidad, la famosa frase del extinto Eusebio Carbó («toma del montón») habrá de considerarse, si significado, como imprescindible e impostergable dentro las relaciones distributivas y humanas. La cosa no es simple, pero si de sentido común, pero, si el miedo a la desaparición de la especie obliga al entendimiento de las sociedades, universalmente considerado, no será para quitarle el derecho absolutamente a nadie a vivir como mejor le plazca. Porque la más minima advertencia, fiscalización, control o imposición de alguien sobre alguien supondria irritar los instintos y la vuelta al caos, pues caos y no otra cosa es lo que ahora se vive. Llegado que fuéra el feliz entendimiento, un cambio se habria operado en la naturaleza humana: el despertar del sentimiento gregario por encima del instinto individualista. Y si a esto le añadimos el progreso técnico y cientifico que permitirá construir, cada vez con menos esfuerzo personal, fácil nos será admitir la factibilidad de esta gran transformación. Insisto en lo conveniente que supone para nuestras ideas el enfoque propagandístico, de estos problemas futuristas.

Rómulo Chávez

Respondiendo a una llamada

ACOSTUMBRADO a exponer libremente mis pensamientos; totalmente despreocupado del concepto interpretativo que se les quiera dar a mis palabras, acepto por adelantado el calificativo de *criticón*, no parando de observar sobre cuanto devaneo se publique en nuestra prensa, puesto que no soy apto para aceptarlo todo incondicionalmente. Si en esta ocasión cojo de nuevo la pluma es para señalar un caso que se comenta solo y que seguramente no pasó desapercibido, pero sin duda reconociendo que no seria tomado en consideración se optó dar la callada por respuesta. Dando tiempo al tiempo esperé una reacción favorable, y esta me la ofrece «C. S.», número 321, en su sección francesa.

Antes de poner de manifiesto el caso haré patente, para no dar lugar a dudas, que no trato de criticar a la A. S. en su fondo, sino de aclarar conceptos. En ocasión de celebrarse el XXX aniversario de la gesta revolucionaria de Asturias en que la CNT y UGT lucharon juntas, la A. S. organizó un acto de protesta contra el franquismo, y en un semanario confederal apareció una llamada en este sentido en la cual, entre otras cosas, pudimos leer: «A este acto, que tendrá lugar el dia 4 de octubre próximo, en el local *de nuestros compañeros franceses, Fuerza Obrera*, rue Valade, patrocinado por ellos mismos.»

Nada a alegar referente a la celebración de tal acto ni de cuantos celebre A. S. en tono revolucionario y antifranquista, puesto que su misión entre otras, es la de hacer propaganda para interesar a todos los hombres libres por nuestra causa. Tampoco entra en mi critica que se use el locaal de F. O., generosidad que se aprecia. Pero que se considere compañeros a fuerzaobreristas que en sus publicaciones hacen propaganda para facilitar el turismo hacia España (medio franquista para alcanzar divisas) es algo que no pega. Que F. O. no esté de acuerdo con el boicot tajante que merece el régimen de Franco, contestes; es libre de proceder a su guisa. Pero dedicarse a la fomentación del turismo español no deberia hacerlo por respeto a nuestro pueblo. Su actitud en este aspecto es netamente censurable.

Por esta contradicción que señalamos, es paradógico que nuestra A. S. se considere en compañerismo total con el fuerzaobrerismo que soslaya problemas de ética obrerista. No extrañar pues que los compañeros de la CNT francesa (y con ellos cuantos nos reivindicamos de la AIT e incluso de la A. S. española) consideremos lógico pedir: «Une intervention énergique de la part de nos camarades libertaires qui milite à Force Ouvrière ou ceux de l'Aliance Syndicale.»

Completamente de acuerdo.

MANUEL HERNANDEZ

Dreux, novbre. 1964.

TURRONES

BENEFICIO
COMPAÑEROS ANCIANOS

Con el fin de que no se acumulen los pedidos de turrones sobre fiestas, y no podamos servirlos todos, rogamos se piden antes para poder cumplimentar a todos.

Tijona: A 7 F .y a 3,50 F. pastilla.
Panecillos: La caja de 25, 12,50 F.
Alicante: 6 F. y a 3 F. pastilla.
Mazapán: A 5 F. y a 2,50 F. pastilla.
Crema: A 5 F. y a 2,50 F. pastilla.

No demorar los pedidos para que lleguen a tiempo.

PARADEROS

A. Serrano González, ruega al compañero Ramón Martínez, de Castres-Tarn, le haga saber su dirección, o en su lugar Gros o Leba, también de Castres: Escribir : Av. Baralt, 717. Apto 11. Caracas, Venezuela.

NECROLOGICAS

ANTONIO MATEU MASSIP

Recordatorio, aunque un poco tardio, al que en vida fue compañero Antonio Mateu Massip, natural de Lérida, que al empezar la guerra vivia con su compañera Corona en La Coruña. Como él no quiso luchar al lado de los fachas, se fugó como pudo, hasta llegar a Cataluña para ayudar en la lucha al pueblo trabajador, y así hasta que ocurrió el éxodo. Luego de llegar a Francia, estuvo en Argelès.

Después de algún tiempo salió a trabajar en bosques y al pantano (barrage) de Vinosc (Isère), Francia, haciendo túneles para la traída de aguas, siendo allí donde cogió la maldita silicosis que tras muchos sufrimientos, a los cincuenta y dos años de edad, lo extinguió en un sanatorio de Caracas (Venezuela), el dia 13 de junio de 1964.

Fue un militante muy recto y solidario. En Perpignan (Pyr.-Or.), formó parte del Movimiento Francés, asi como de S.I.A., desempeñando cargos constantemente hasta que, en América, dejó de existir con el pensamiento fijo en ideal tan humano como es el nuestro.

A la compañera que fue del malogrado Mateu, y a sus familiares nuestro pesar más sentido.

JOSE SUBIRATS

De Toulouse comunican la pérdida de este estimado compañero, hermano de los no menos apreciados compañeros César, Raimundo y Francisco, este último con cargo en el Secretariado Intercontinental cenetista.

«Pepito» Subirats ha sido un entusiasta compañero, siempre desprendido, solidario, y constante en todas las situaciones. Aunque del Ramo del cemento en el exilio, su procedencia era de artes blancas, es decir, de panaderia, profesión que ejerció en Barcelona, y en Fraga durante la guerra, al servicio de la columna Durruti. Su casa de Gracia habia sido refugio de compañeros perseguidos por la furia de Badia, cuyos azares de actuación y protección de amigos habia compartido «Pepito» con su excelente compañera.

En Toulouse hemos convivido estrechamente con la fraternal familia Subirats, pudiendo apreciar las grandes dotes morales de la misma. «Pepito» (el hermano mayor después de César) era chocante por su extrema sencillez y por su despreocupación absoluta en asuntos de ligera trascendencia. El firmante carece de memoria, pero en la ciudad de Godolin el inefable Etienne y el buenazo de «Pepito» en tal descondición lo aventajaban. Etienne es el hombre que deposita un sobre cerrado en correos olvidando la carta en el bolsillo. Subirats mayor de Toulouse, pudo comprar una bicicleta para la hija que llegaria siempre «pronto» de Barcelona, y vérsela —la bicicleta— miserablemente sutilizada durante el rato que se pasa en la barberia. Yendo juntos en tranvia, perdió la cartera con dinero y documentación comprendidos. No lamentó la pérdida; temió la reconvención de su cuñada, como niño que tiene delito: «¡Ay, cuando Carmen lo sepa!» Era un hombre verdaderamente estimable, y corajea observar que en este mundo sólo vamos quedando los malos, además de los peores.

Subirats aguardó durante años el fin del calvario de su compañera y de su hija, gravemente condenadas en España. Al fin fue verdad su deseo, pudiéndose reunir los tres en la ciudad de Clemencia Isaura; que ya no son tres, que son siete u ocho por intromisión cordial del pintor Forcadell, unido a la hija de «Pepito».

Con el fallecimiento de éste la familia sufre una dolorosa baja, que también nosotros resentimos profundamente. El malogrado estaba enfermisimo desde largo tiempo; no obstante, su muerte nos ha sorprendido, y dejado un hueco en el alma. El morir de los buenos es siempre desesperante.

Reciba toda la familia Subirats la expresión de afinidad, también en el dolor, de la pareja

Ferrer - Elvira

ADMINISTRATIVAS

Andrés Linares, Andorra. Recibida carta y 10 F. Divididos, 5 F. «C. S.» y 5 F. «Espoir».

— Mlle Cunillera, Perpignan. Recibida carta. Hecho cambio. Para tener pagados «C. S.» y «Umbral» hasta 31-12-64 ,faltan 16 F.

— Antonio Esparg, Figeac (Lot). Si no nos comunican el cambio, difícil adivinarlo. Por la tuya nos enteramos de ello. Recibiréis paquete indicado.

— Andrés Ruiz, Jarrie (Isère). Recibido giro 20 F. pago 2 31-12-64 «C. S.».

CORREO DE REDACCION

M. S., Burdeos. Por estar en francés, lo tuyo está confiado al director.

— M. P., Belhade. El cardo no iba para ti. ¿Eres susceptible?

COMUNICADOS

EN BURDEOS

Organizado por el Grupo Cultura Popular, gran fiesta familiar para el domingo 6 de diciembre, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande, a las tres y media de la tarde.

Teatro, recital de poesias, cantos folklóricos, juegos instructivos, etc.

Fiesta española de solidaridad y fraternidad. Esperamos vernos asistidos por los compañeros y simpatizantes de esa clase de instrucción y diversión.

F. L. DE PARIS

Cumpliendo acuerdos de asamblea, hemos editado y puesto a la venta la conferencia que el compañero José Peirats dio en nuestro local: *La práctica Federalista, como verdadera afirmación de principios*. Precio del ejemplar, 1 franco. Pedidos a esta Federación Local, 24, rue Ste-Marthe, Paris, X^e.

AMIS DE SEBASTIEN FAURE
PARIS

Conférence de J. Maitron, « Ravachol et les Anarchistes », le samedi 5 décembre, à 15 heures, Café « Au Tambour », place de la Bastille.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Invita a todos los afiliados a la reunión que se celebrará el próximo domingo, día 6 de diciembre, a las nueve y media de la mañana, en el lugar de costumbre.

AGRUPACION DE PARIS
DE ARAGON, RIOJA Y NAVARRA

Domingo, 6 de diciembre, a las nueve y media de la mañana, reunión en el Centro de Estudios Sociales, 79, rue St-Denis (Metro Châtelet).

Orden del Dia importante.

F. L. DE LIMOGES

Celebrará asamblea general el día 15, a las nueve de la mañana, en el local de costumbre.

LE GROUPE DES JEUNES
REVOLUTIONNAIRES
ANARCHISTES

organise
Vendredi 4 décembre
à 21 heures précises
Salle du Palais de la Mutualité
24, rue Saint-Victor, Paris (5^e)
une Conferencia avec
Maurice JOYEUX
Sujet : *Albert Camus et l'homme révolté.*
Entrée libre.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Paris: Jaime Casellas, 5 F. F. Local Drancy: 20. Sirvent, de Orsay, 8. Gregorio Ibáñez, 5; Montané Valentin, de Garges, 5; Andrés Martínez, 10. R. Llop, 5. Total, 58 F.

F. L. DE TOURS

Asamblea extraordinaria para el día 6 de diciembre a las nueve y media de la mañana en el lugar de costumbre.

PAPEL RECIBIDO

«A. I. T.», N.° 65

Con interesante sumario: «La claque», «Vers une libération» (P. Langelais), «La colère du juste» (Grandjean), «Déterminisme et marxisme» (Yvan Buenta), «L'évolution étatiste» (Duchemin), «Le vrai problème» (G. Michaud), «Le pain du proscrit» (R. Villard), «Abrégé d'une révolution» (id.), «Les plumes libres» (J. Bars), «Saludo de la FORU», «11 noviembre 1887», «Lavoratori, cittadini, pensionati», «Lo que impide un resurgir de la FORA» (S. Fernández), «Madrid y noviembre», «El tercer bloque de El Cairo» (Muñoz Congost), «Actualidad comentada», «El torno al sindicalismo revolucionario» (R. Liarte), «Un siglo de preponderancia de lo social». noticiario internacional, etc.

Cincuenta céntimos de franco en todas nuestras expendedurias.

Arraigo del patriotismo

(Continuación y fin)

El sentimiento de superioridad empieza por las naciones y desciende hasta el individuo. Todavia más. Esta vana pretensión se manifiesta cuando vemos que se habla de continentes superiores. Más aún, de hemisferios. El hemisferio occidental se cree superior al oriental y viceversa. En una misma nación, los habitantes de determinadas regiones se creen dotados de mejores condiciones que sus compatriotas. En las regiones hay varias provincias una de las cuales se adjudicará méritos indiscuibles; dentro de la misma provincia surgen pueblos declamando ser los mejores. En el pueblo tendremos el mismo problema. De todos es bien sabido que los barrios compiten en rivalidad reclamando para si el derecho de ser considerados como supremos, y en el mismo barrio habrá grupos tocados de paranoia, hasta que llegamos a la unidad, al individuo que pretenderá ser el «guapo» del barrio.

Los que creen estar en el secreto de este sentir, entienden y lo explican de la siguiente forma: La patria —dicen— es, sencillamente, el lugar recordado y amado a causa de haber nacido y crecido en una determinada geografía de la que nos encariñamos por múltiples razones. Sin embargo, una cosa es el espacio y otra es el ser; es decir, el individuo. Comprendemos, no obstante, que es a consecuencia de las mismas costumbres, la convivencia y el mismo idioma, lo que nos lleva a estimar a nuestros compatriotas con relación a los extranjeros.

Dijimos al principio que esta predisposición de los seres a la propetencia es tan antiguo como el hombre. A pesar de ello, esta premisa en ninguna manera debe servir de base para suponer indestructible una manifestación absurda, nociva, grotesca y aberrante. Sin embargo, por paradójico que resulte, es tan generalizado este defecto que cuando más se alborota en el sentido patriótico, más estimación suscitará la persona que tal hiciere.

La ignorancia del ser humano no tiene paralelo cuando de conocerse a si mismo se trata. Dificilmente nos detenemos para hacer un auto-análisis de nuestros instintos que siempre han permanecido desbocados. Sócrates, al expresar en las plazas públicas sus teorias humanistas, hacia hincapié en la conveniencia de la educación de los instintos. Los filósofos de la escuela de Epicuro insisten en la necesidad de imponerse la disciplina a fin de reprimir la tendencia a las bajas pasiones, a la inclinación grosera que todo animal manifiesta, incluso el pensante. La no educación de los instintos permite que los mismos sigan en el libertinaje, cuyas consecuencias son la egolatria que transforma a las personas en energúmenos. El instinto patriótico es el que hace cometer las peores locuras; el hace que las multitudes se desborden poseidas de frenesi y recorran las ciudades gesticulando y profiriendo alusiones hirientes hacia sus hermanos de otras naciones.

El paroxismo de esta gestial exaltación llevará a estas gentes embrutecidas por el odio que se les ha inculcado desde la infancia, a los campos de batalla en donde la fiebre de patriotismo hará crisis, dando como resultado el exterminio de millones de individuos.

Mientras las cátedras de las universidades y las de acamemias estén ocupadas por profesores con sentido restrictivo no accesible a la corriente innovadora de la dialéctica materialista —fuente de la rectitud—, no será posible iniciar la modificación de los conceptos estáticos que rigen en la filosofia metafisica. Ello, por supuesto, dejará en pie muchos errores entre los que se cuenta la absurda creencia de que el país en que hemos nacido, forzosamente deberá ser superior al vecino, estupidez que los señores poseedores de los conocimientos de todas las ramas del saber, lejos de deshacer cultivan. Los seres superiores son los que reconociendo sus equivocaciones, hacen examen de conciencia y rechazan ser cómplices del engaño en que se tiene someido al hombre. ¡Ah! pero la cobardia del pensamiento es una lacra enquistada en la humanidad de muchos sablos, quienes no lo son tanto al no haber sabido aprender la lección de la dignidad.

F. RICO

Le Gerant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

Servicio de librería

**PARA REGALO
DE 1.° DE AÑO**

Recomendamos servirse de «Un hombre que se va», autobiografía del escritor Eduardo Zamacois recientemente aparecida. 550 páginas, impresión excelente, cubiertas tela, 30 N.F. en esta Administración.

Paul y Percival Goodman: Tres ciudades para el hombre. 17,50 F.
María Luisa Berneri: Viaje a través de Utopía. 17,50 F.

OCASIONES UNICAS

Vols. 256 págs., encuadernación lujo, ilustraciones, a 8,50 francos.

Charles Baudelaire: Les Fleurs du Mal.
Honoré de Balzac: Eugenie Grandet.
Léon Tolstoï: La sonate à Kreutzer et Le Bonheur Conjugal.
R. L. Stevenson: Le cas étrange du Dr. Jekyll et de Mr. Hyde.
George Sand: La petite Fadette. La cousine Bette.

COLECCION «LIVRE DE POCHE»
Vol. simple, 1,95 F.; doble, 3,30

Lucrece Borgie, Bellonci; La croix de bois, Dorgelet; Les cloches de Bale, Aragon; Babbitt, S. Lewis; Voyage au bout de la nuit, Celine; Intemperies, Lehmann; Balade de les sources, Lehmann; Au bon beurre, Dutourd; Poussièrer Lehmann; Curé de campagne, Bernanos; Le fleuve, Godden; Climats, Maurois; Courrier Sud, Saint-Exupéry; Le mur, Sartre; Colas Bruguon, R. Rolland; La chatte, Colette.

LIBROS VARIOS

«Les frères Reclus»	8,75
«18 años en Rusia», Monclus	8,40
«Los anarquistas en la crisis política española», José Peirats	21,00
«La religión al alcance de todos», Ibarreta	6,00
«Anzuelos para la lubina», Manuel Arce	6,00
«Viento fuerte», Miguel Angel Asturias	12,50
«España virgen», W. Frank.	16,50
«En medio de los escombros», Lizcano	3,80
Salvador Seguí (biografías):	3,50
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2,80
«Vaso de lágrimas», Poemas de José Bazal	3,50
«Juanita la larga», Juan Valera	6,00
«Europa trágica», Ricardo de León	5,70
«El niño de la bola», Alarcón	7,20
«El papa Verde», Miguel Angel Asturias	15,00
«La Colmena», Camilo José Cela	21,00
«La Catira» (historia de Venezuela), C. J. Cela	18,80
«Teresa Desgueyreux», F. Mauriac	5,00
«El fin de la noche», François Mariac	5,00
«El profeta del hombre», H. A. Cordero	5,00
«Garbuix Poètic», Joan Ferrer	1,50

Giros y pedidos: Roque Llop.
24, rue Sainte-Marthe, Paris, X^e
C. C. P. 13 50 7 56

Conversaciones libertarias

LA NEOPROLETARIZACION DE LOS TRABAJADORES

EN vista de la circulación de obreros en automóvil de segunda mano, se infiere que el mundo asalariado se equipara, o casi, a la clase media. Veamos.

La instalación completa de un obrero al dia exige, en Francia, país tipico para nuestro ejemplo, la posesión de copropiedad a plazos, con entrega inicial de dos millones de francos antiguos y abonos mensuales de 32.000 F.A., más o menos, hasta cubrir la cuota total de cinco o seis millones. Una vez instalado —preferentemente en matrimonio—, el tren de vida normal en toda casa bloque exige la posesión y uso de mobiliario al dia, de cocina automática, nevera de 80 litros, televisor, radiodiscoteca, vajilla florida, aspirador-escoba, plancha con ojos diabólicos, teléfono, y coche no inferior a cuatro plazas.

Lejos de nosotros la estupidez de discutir el derecho del trabajador a poseer todo esto. Pero se trata de una reivindicación, de una ambición justa alcanzada, por ahora, con la yema de los dedos, quedando las puntas de los pies en considerable atraso con respecto a las extremidades superiores de la persona. Es una imagen, una angustiosa imagen, comprometedora de ese supuesto logro. El capitalismo conoce las cuentas mejor que los modestos contables del funcionarismo obrerista consentido por el ya simpático monstruo de la Finanza.

Nosotros presenciamos de cerca esa euforia de los matrimonios laboriosos, pero asalariados, que en el hogar se rodean de todas las comodidades posibles, a condición de trabajar tanto el marido como la esposa, sin cuyo requisito los devengos al comercio fiador no podrian ser efectivizados. Al irrumpir el primer hijo, éste puede ser confiado a la casa cuna municipal cuando ella existe pero dos hijos exigen, por amor a la sangre, que la madre quede en casa, y no hablemos de responsabilidades hacia los padres o suegros, porque las mismas la juventud moderna, por regla general, las elimina.

Con la obligación constante de pagos a treinta dias vista, la pérdida de un salario desnivela el presupuesto familiar presentándose la sujeción estricta a la dura economia de 1930. En este caso, convendrá al marido imponerse la voluntad de no estar jamás enfermo, de no perder ni un dia de trabajo, de inundarse de temor *para salir del paso*, convirtiéndose, a pesar suyo, en elemento componedor entre obrero y encargado, entre sección y despacho; en socio conservador en el sindicato, siempre por miedo a una crisis, a una huelga, a una perturbación cualquiera del trabajo que en su caso entrañaria inmediatas consecuencias en el haber de la familia.

Nosotros estimamos las conquistas del obrero moderno a condición de que sean efectivas en vez de asentadas sobre terreno movedizo. Una enfermedad cualquiera la pilla, pero un cabeza de familia debe fingir magnífico estado de salud y acudir al tajo disciplinadamente, aunque sea con fiebre a 39 grados. Para que la tranquilidad de su lar no se deteriore, ¡o no se desplome!, debe gozar de una constitución física de primer orden, so pena de caer en las redes de un socorro al 50 % con pago de medicinas mermado, y peligro de holganza prolongada (despido) si la enfermedad se alarga demasiado, un *demasiado* de seis meses, por ejemplo.

Para acercarse a la condición de obrero *acomodado*, éste debe pretender glorias de escalafón administradas por el despacho, renunciar a la semana de 40 horas y alborotar manifestando, con los compañeros, cuando una crisis de trabajo o un capricho de empresa no permitan trabajar diez u once horas por dia, esa extensión laboral adornada con pluses al 25, al 50, al 75, e incluso al 100 por 100 fatigando en dias festivos.

El sindicalismo español de anteguerra tendia al menor horario por dia y al máximo de salario adquirible. Aquí y demás paises que nos enseñan capacidad sindicalista, hay que contratarse a tanto la hora, siempre insuficientemente pagada, dejando al trabajador voluntariamente lejos, no ya de la semana de 40 horas, sino de las clásicas y tan duras de alcanzar ocho horas. Nunca como ahora las huelgas le habian resultado tan temibles al obrero, y conste que nuestros adelantados de 1840 al 1915 jamás dispusieron de libreta en la Caja de Ahorros.

La preocupación del huelguista de antaño eran la mujer y los hijos. El parado de ahora teme fallar en los plazos del piso, el coche y demás cacharrerias; detrás de ello, se le yergue la misma angustia familiar que devoró a los huelguistas antañones.

Pese a las apariencias, el espectro de la miseria no está lejos de la existencia familiar obrera. El seguro de paro forzoso sólo satisface a los profesionales del beneficio legal, a los calculadores del pequeño negocio, de las veinte menudencias de municipio, cuáqueros y sacristia, etc., que, reunidas, facilitan un pequeño *ir tirando* que a la larga termina en un sálvese quien pueda. En el mejor de los casos, el verdadero desempleado forzoso puede mitigar con el 40 por 100 del Socorro las necesidades perentorias de los suyos a condición de que la situación no se prolongue, pero de ninguna manera le permitirá mantener su tren de vida normal con piso propio, auto y aparatos domésticos.

Cuando las grandes y medianas empresas solicitan operarios y técnicos de escuela popular, fijan con toda libertad (libertad que no coartan autoridades y sindicatos) una advertencia rematadamente insolente: *Mayores de 35 años, abstenerse*. Con mucho mérito personal, y después de la prueba, uno puede ser empleado a los 40, y excepcionalmente, a los 48. Pero, si al pretendiente le blanquea en parte el pelo (*tordillo*, en término caballar se le llama a esto), tendrá que regresar al frio hogar completamente amargado. «¡La vida es para los jóvenes!», ese *slogan* originado por las extremas necesidades burguesas. Y los jóvenes dejan pronto de serlo...

A cincuenta años, pese a las CGT, CGT-FO, CGDT, CGA y otras centrales obreristas larvadas o en ciernes (habrá, a la postre, una para cada partido politico), el obrero no protegido de burgués o alto cargo es declarado anciano, inútil para el ritmo productor automático, propio para el almacén social dispuesto por la ley sancionada o votada, entre otros, por diputados de partido laborista.

Frente a ese desantrañamiento del proletariado de los problemas libertarios que le atañen, es curiosa la interpretación baladi que le dan a la cosa compañeros adaptables tras haber llevado una existencia colmada de desesperos revolucionarios y ultrancistas. Ayer todo era lento, hoy la precipitación les da vértigo. Sinceramente, no vemos ni un ápice de consecuencia en el negador absoluto de ayer arrepentido cabal de hoy, campeón de dos posiciones contrapuestas, sin más asomo de evolución que el trancazo a unas ilusiones aplicado por un general fascista apellidado Franco. Este vacio súbito, esta parálisis traumática aportada por el Eje nazifascista a las realizaciones españolas, ¿no es el motivo caudal del *fracaso* de la C.N.T.? De habernos desarrollado con normalidad, aceptemos que relativa del 39 al 64, ¿qué no hubiésemos sido capaces de conquistar los cenetistas, tan bregados, tan experimentados, tan dedicados al bien de los trabajadores y a su causa inmediata y a la de un próximo porvenir comunista libertario? Aquí recordadnos las vacaciones, y volveremos a preguntar: ¿Es que con veintiocho años de actuar sin dictadura franquista no hubiésemos sido capaces de obtenerlas más exactas y hacederas que esas que aquí disfrutamos, válidas para 60.000 ó 10.000 F.A., cuando una salida con tienda a cuestas (no hablemos de restaurantes y hoteles!) en un mes te llevan por lo menos 200.000?

Sin nosotros en España también existe régimen de vacaciones, de enfermedad y accidente, de vejez, y familiar; pero leve, discutido, regateado y oscilante según se disponga o no de influencias. De haber quedado la República y dejarnos conducir por ella, dispondriamos de leyes amparadoras un 20 % más sustanciales que las franquistas, quedando la *obrerada* constreñida a frecuentar despachos en los que reinen la cola, la recomendación, y, ¿por qué no?, el «vuelva usted mañana». Con nuestra presencia activa, independiente y de acción directa, éramos capaces de conseguir, desde el sindicato, lo que ya se parece esperar, en confederales marca 1964, de los poderes públicos, de los diputados, o de los delegados sindicales inmiscuidos en el negocio *social* del Estado. Acordémonos de que en España la percepción de compensaciones por accidentes de trabajo no procedia del Estado, sino de la organización mutua patronal, que satisfacia al obrero imposibilitado el 75 por 100 dispuesto por la ley y el 25 por 100 impuesto por la C.N.T. en los lugares de su predominio.

En Sabadell, Tarrasa y en algunas factorias barcelonesas que sepamos, el sindicato habia logrado que la industria capitalizada satisfaciera jornal íntegro en situaciones de ausencia, por enfermedad, de las labores productoras. No ignoramos que esa ventaja concretada en escasas aunque importantes localidades, era poco ante la inmensidad española. Pero significaba el precedente, el hecho en alguna parte consumado, el espejo donde se mirarian los explotados de otros contornos, produciéndose la mejora en todos los ámbitos al escampar el beneficioso hecho social como mancha de aceite. Sin habernos movido de España, sin la guerra civil que lo destruyó todo: realizaciones y esperanzas; permanecientes en la tierra en condiciones de desarrollo y empuje, ¿la C.N.T., ese desconsiderado y calumniado organismo, no habria sido capaz de superar, por vía de la acción directa, las leyes sociales referentes a accidente, enfermedad, reposo, vejez y cuanto la tranquilidad de los trabajadores exige? ¿Por qué la C.N.T. no ha cumplido ese programa, tan en boga (lo menos posible) en los paises supercivilizados? Porque la C.N.T., y también la U.G.T., han sido violentamente arrojadas al vacio, han sido desangradas, imposibilitadas, férreamente prohibidas para enajenarles el ascendiente que ejercian sobre los productores, en tanto en Francia, Bélgica, Suecia, Alemania, Italia, etc., se disfruta de desarrollo normal, con resultados neutralizados.

Háblesenos una vez más de la mecanización de los hogares obreros, y aseguraremos sonrientes que la C.N.T. ni por equivocación ha desdeñado las ventajas del progreso. El avión los cenetistas antañones no lo utilizamos por no estar a nuestro alcance. En cambio nos acomodamos del encendedor automático contra la humilde cuan simpática cerilla; preferimos la bicicleta a montar lomo ruciano; corrimos en tren y en barco en vez de montar carro y nadar por los océanos, y en las luchas a que el enemigo concitaba, renunciamos al *Flouché* para acogernos a la *Star*, y así en todos los órdenes del progreso a nuestro alcance.

Sin el desastre del primer trimestre de 1939, gozando de las prerrogativas democráticas y de los derechos sindicalmente conquistados, los confederales habriamos asimilado, ¡en 28 años!, los bienhechos de la casita propia (no del cobijo amontonado que modernamente se estila); de la heladora, de la calefacción, del carro motorizado (superación del velocipedo), de la olla mágica, del carrito eléctrico para compras, de la cámara de perfumar cigarrillos, y cuantas genialidades se les ocurra idear a los técnicos y teóricos de la modernidad prolifica y pretensiosa.

Decir que la C.N.T. con sus tácticas y finalidades ha sido desbordada por los tiempos, pasando por alto el grandisimo, superior y definitivo daño franquista que la ha imposibilitado, es hacer escaso favor a nuestra sindical, a nuestra historia y al futuro de la misma.

JUAN FERRER

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 10 F.
Un an : 20 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

La incógnita

LAS personas acostumbramos a prever lo sucedible dándonoslas, por lo común, de interesantes. Un diario en manos nos basta para el efecto.

Antes era en el café, repantigados en sufrida silla, que pontificábamos a placer o entre amigables contradicciones. Cuestión de pasar agradablemente el rato.

Hoy, en el exilio o en la tierra de origen, nos despachamos con la sin hueso en corrillo puesto que la intimidad cafeteril apenas si existe.

Y sentenciamos: «Los sistemas mussolínico e hitleriano no tuvieron aguante al faltarles las cabezas de sus jefes.» Visto el acontecimiento, lo reputamos exacto. Cara a España, solemos repetir: «Sin Franco la persistencia del franquismo será comprometida.» Del franquismo, bueno. La de la reacción española, veremos. Ella dispone de un inmenso guardarropía y puede disfrazarse como le convenga. El asunto será no entrar en su baile.

Cábalas y juicios, podemos emitirlos a espuertas. La expansión, fuera de España es libre. Acertar, ello ya es otra cosa. Si ganásemos la lotería por aproximación, podríamos darnos por felices.

El panorama de Franco dista de ser halagüeño, pero no es risible. La policía española sigue siendo temible por lo que —¡aún! — tortura y mata. Recientemente el servicio hospitalario de Barcelona ha sacado un preso de una «delega», bueno para la fosa, no para el quirófano.

Franco continúa siendo todopoderoso, más que Dios, en España, porque todas las complicidades del 18 de Julio le apoyan. Ante el miedo a un segundo 19 de Julio, las diferencias de detalle y los oportunismos «europeos» desaparecen en Franconia como por encanto. Nosotros no dejaremos de causar pavor al clero y a la burguesía españoles, hasta que no hayamos desaparecido por igual desaparición que deseamos a Franco. Cuestión de saber quien dura más.

A estas alturas y vistos los intereses que nos son opuestos, es cándido y baladí apostar en las cartas ridruejista, valiñista y montserratina. Los de Atarazanas, la Montaña y Simancas tenemos a estos y otros elementos en contra, lo cual es naturalísimo. Nuestra concepción de España es otra, y si por cosas de la vida en una mitad transigiéramos, ni aún así seríamos bien mirados. La población española, amoralizada por Franco, es otra que la conocida de nosotros. Franco, los franquistas y los no franquistas tolerantes con el franquismo, esos no han cambiado lo más mínimo. Aprendámonos eso de memoria, para emplearnos con acierto máximo.

Lo pesado es que, especulando con los años y las enfermedades del caudillísimo, los refugiados ya no nos resistamos. Nos enconamos fácilmente.

Un sector contra otro, un sector contra sí mismo, con proliferación de escisiones físicas o anímicas en cada recinto, en cada mesa de familia.

Sería hermoso contemplar el cáncer que roe la existencia del tirano gozando, nosotros, de una salud perfecta.

Centenario proletario

La Asociación Internacional de Trabajadores

por Víctor GARCIA

(Continuación)

Este acuerdo fue precedido de un debate en el que el delegado inglés Hales aludió a la anarquía en estos términos: «Anarquía significa desconexión, individualismo, que es justamente lo que combate la Internacional. No debe confundirse la necesidad de anular la autoridad con la anulación de una organización.» En nombre de la delegación española le contestó García Viñas: «Anarquía significa negación de la autoridad política y también organización del orden económico de las cosas.» Paul Brousse añadía: «Anarquía no significa desorden sino supresión de todo gobierno y su sustitución por contratos mutuos entre los hombres.»

Cuando se pasó a discutir la cuestión de los estatutos salió a relucir de nuevo lo que fuera tema de discordia en los primeros congresos: la presencia de los intelectuales en el seno de la Internacional. Finalmente se acordó no excluirlos, pero los mismos no deberían ingresar en los sindicatos. El voto también fue motivo de discusión y su aceptación fue finalmente limitada en aquello que no afectara a los principios y se añadía que las resoluciones de los Congresos sólo eran obligatorias por parte de los que las habían aceptado.

Los nuevos estatutos, pues, presentaban ciertas modificaciones frente a los aprobados, en Ginebra también, en 1866. Constaban de 11 artículos en los que, aparte los puntos acordados que más arriba se citan, se eliminó la trampa del «as a means» de antaño guardando, en su conjunto, el espíritu del texto francés de 1866.

El punto sobre la huelga general puso de manifiesto que los anti-autoritarios no tenían idénticos puntos de vista sobre la huelga. Para muchos la huelga general equivalía a la revolución social, mientras que las huelgas parciales no eran suficientes. Otros, como el inglés Hales ya mencionado con motivo de sus vituperios a la anarquía, señalaba que la huelga general era un error porque esto implica que los obreros estén organizados en todas partes mancomunadamente y, en este caso, bastaría solamente este hecho para llevar a cabo la revolución.

Finalmente se aprobó la siguiente resolución:

«El Congreso, considerando que en el estado actual de organización de la Internacional no puede darse una solución completa a la cuestión de la huelga general, recomienda encarecidamente a los trabajadores la organización internacional de las uniones de oficio, así como una activa propaganda socialista.»

Otra de las resoluciones adoptadas sobre «Declaración de unión y solidaridad entre los obreros del mundo», decía así:

«El Congreso de la Asociación Internacional de Trabajadores cree de su deber declarar que esta asociación quiere practicar con todos los trabajadores del mundo, sea cual fuere la organización que se den, la solidaridad en la lucha contra el capital, para realizar la emancipación del trabajo.»

El Congreso clausuró sus sesiones designándose a Bruselas como localidad para el VII Congreso.

El éxito relativo del congreso anti-autoritario puso de manifiesto el fracaso del Congreso de los marxistas que abría sus sesiones el día 7 en la misma ciudad de Ginebra.

Pareciera que Bakunin hubiera esperado esto para pedir su jubilación y así, en base a dos enfoques diferentes, vemos a los dos gigantes, Marx y Bakunin, lavarse las manos cada uno a su modo, frente a un cuerpo zarandeado, maltratado, utilizado para encumbramientos personales que termina dividido, desperdigado y desintegrado por las excomuniones de La Haya, abandonado de sus dos personalidades más relevantes.

Marx maniobra en La Haya para matar a la Internacional a fin de evitar que ésta quede en manos de los bakuninistas. Estos reaccionan inmediatamente alrededor del propio Bakunin, quien en Zurich lleva a cabo un verdadero canto del cisne al preparar casi todos los materiales que iban a ser aprobados en Saint-Imier y corroborados en Ginebra (72). De esta manera, la maniobra excomulgatoria de Marx queda contrarrestada por la innegable mayoría de delegados demostrada por el Congreso de Ginebra de 1873 de los anti-autoritarios frente al que en la misma ciudad y en el mismo mes celebran los partidarios del Estado.

Bakunin ha logrado la victoria final convirtiendo la escenas de La Haya en un acto sorpresivo de ataque en despoblado. Era el momento de consolidar la victoria y de volcarse enteramente, ya que el camino había quedado desbrozado de los obstáculos autoritarios, a la fase constructiva.

No fue así y Bakunin, sorpresivamente, se dirige por carta a los internacionalistas del Jura presentándoles la dimisión:

«Queridos compañeros —empieza diciendo—: No puedo abandonar la vida pública sin dirigiros unas últimas palabras de gratitud y de simpatía...»

«Los Congresos celebrados ahora en Ginebra han sido prueba decisiva y triunfal de la rectitud y de la fuerza de vuestra causa.»

«La victoria de la libertad y de la Internacional contra la intriga autoritaria. Ayer, cuando aún parecía incierta la victoria —en lo que me concierne nunca dudé de ella— nadie hubiera tenido motivo para abandonar vuestras filas. Hoy es un hecho. Y cada cual goza de libertad para instalarse según su gusto personal.»

«De este derecho hago yo uso. Os ruego aceptar mi dimisión como miembro de la Federación del Jura y de la Internacional.»

El gigante estaba agotado, no podía más. «Estaba en descomposición» dirá Malatesta (73). Llega a aconsejar a Guillaume para que se retire también: «Me invitaba a imitarle —dice Guillaume—, a «hacer las paces con la burguesía», y a tratar de lograr de nuevo un puesto en la enseñanza pública. Es inútil, decía, de querer obstinarse en conseguir lo imposible: hay que abrir los ojos a la realidad y reconocer que, por el momento, las masas populares no quieren nada del socialismo.»

A Reclus le dice lo mismo: «Me he dado cuenta, cada día de nuevo, que el pensamiento, la esperanza y la pasión revolucionarias no se encuentran absolutamente en las masas» (74).

Bakunin tardaría dos años en extinguirse en Berna, pero para la revolución ya había dado todo cuanto pudo. Los internacionalistas libertarios emprendieron el camino solos con éxitos destacados en varias de sus secciones, especialmente en el Jura, en Italia y en España.

En esta última tuvo lugar, el 2 de enero de 1874, el golpe de Estado que tenía que acabar con la Primera República y los internacionalistas tuvieron que celebrar su Congreso anual clandestinamente en Madrid el 25 de junio del mismo año. A pesar de las circunstancias adversas, al Congreso asistieron delegados de 47 federaciones locales y allí se comprobó que la Federación Regional Española controlaba 329 Federaciones Locales formando un total de 532 secciones que controlaban alrededor de 70.000 afiliados.

En lo que a Italia respecta cedemos la palabra a Malatesta que dice: «Después de 1872, y precisamente después de la Conferencia de Rimini (agosto de 1872) y el Congreso Internacional de Saint Imier (septiembre de 1872), que fueron como la conclusión de todo el trabajo preparatorio, la Internacional que se desarrolló en Italia cuando en otras partes estaba moribunda, llevó a cabo durante varios años una vida intensa y tormentosa. Se hizo mucha propaganda ideológica, se constituyeron numerosos grupos («Secciones» como se decía entonces) y federaciones; tuvieron lugar varios congresos nacionales y provinciales; se llevaron a cabo varios intentos insurreccionales seguidos de procesos célebres que conquistaban para los internacionalistas las simpatías del público. Nacieron y murieron numerosos periódicos...» (75).

(Pasa a la página 2)

(72) «Las resoluciones votadas en el Congreso de Saint Imier habían sido naturalmente elaboradas y discutidas por anticipado en Zurich el día 13 —señala Guillaume—; se observan en su redacción muchas expresiones donde se reconoce la mano de Bakunin.»

(73) Citado por J. Guillaume.

(74) Citado por Max Nettlau en su obra poligrafiada y no editada todavía: «Michael Bakunin, Eine Biographie». Pág. 822.

(75) Errico Malatesta en el Prefacio del libro de Max Nettlau «Bakunin e l'Internazionale in Italia», pág. XV y XVI. Ginebra 1928.

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

MERIENDAS DE NEGREROS

EL inmenso territorio del ex Congo belga sirve de cuadro a una terrible tragedia. No se trata exclusivamente de la tragedia de los blancos sometidos al rol de rehenes y de víctimas. Se trata sobre todo de la interminable secuela de sufrimientos que no han cesado de caer sobre los negros, doblemente sometidos hoy al odio de los blancos y a la salvaje imposición de sus propios nuevos gobernantes —que ya no son blancos—, continuadores de la «misión» de los antiguos colonialistas y serviles guardianes de sus intereses casi intactos.

Todos conocemos lo que significa el llamado proceso de descolonización, en territorios en los que no se logró una transformación económica de base. Las grandes riquezas del Congo prosiguen en las manos de las mismas compañías colonizadoras y son éstas —y no los Estados fantoches— las que siguen determinando en la marcha de los acontecimienos.

Producida la «descolonización», por decreto forzado ante un serio y consciente despertar de la población nativa, se intentó con éxito desprestigiar al «negro ignorante», salvaje, incapaz de organizarse de acuerdo a las normas de la «civilización». De inmediato se logró ahondar las diferencias tribales alimentando resquemores y provocando terribles catástrofes carniceras. La lucha entre clanes por la accesión al Poder no eran propicias para restablecer la calma. Toda la prensa internacional «bien-pensante», comenzó una campaña psicológica sobre la base de que «los negros, retardados mentalmente de varios siglos, no se hallaban aún maduros para afrontar las responsabilidades del nuevo «statu-quo», y los agentes provocadores hallaban el terreno abonado para sus tropelías sin par, respaldados y financiados por las grandes compañías mineras.

Se produjo así con toda impunidad el asesinato de Lumumba, la detención de Ghizenga y la neutralización de los grupos de avanzada, probablemente demasiados «maduros», conscientes y capacitados, para abordar los problemas de un Congo librado a sus propios recursos y a sus propias responsabilidades.

Para acelerar el proceso de descomposición interna se provoca la rebelión dimisionista de la provincia de Katanga, la región más rica en industrias y en explotaciones mineras. ¿Quién incita a la disidencia? ¿Quiénes empujan y quiénes subvencionan a las fuerzas armadas abocadas a una carnicería fraticida? El Congo sin Katanga se veía condenado a la inanidad económica y a un fracaso inmediato en su reorganización territorial y política. La nueva República quedaba truncada, zapada en su base.

Aparece así el personaje siniestro, promotor de la revuelta y brazo derecho de los intereses mineros: Tshombe. De testimonios fidedignos se supo que los negros no combatían entre sí con el entusiasmo deseable para los antropófagos de oficina, dirigentes «respetables» de las compañías mineras. Es cuando Tshombe recurre a los mercenarios blancos, aventureros sin escrúpulos que masacran a los negros con sádico placer. Se produce la intervención de los «cascos azules» de la O.N.U. cuando la cosa se alarga y cuando se comprueba que la maniobra de Tshombe ha fracasado. El chivo emisario se ve obligado a desertar y Katanga queda como provincia del Congo. Tshombe se pasea por el mundo esperando «su hora» y se refugia en España, bajo la protección de Franco. Aprovecha la ocasión para dar a la prensa una serie de «declaraciones» de admiración, de respeto y de agradecimiento al caudillo que con mayor habilidad que él en el Congo, supo aposentarse de los destinos de España... No podía dar mejor medida de sí mismo y de su tortuosa personalidad.

∴

Los capitalistas han perdido una batalla, pero se afanan en ganar la guerra. Continúan atizando las diferencias y la situación llega a ser tan tensa y difícil que logran sus propósitos mediante nueva maniobra. Tshombe vuelve al Congo. Esta vez no es el jefe de una región autonomista. Se ha convertido en el jefe de la «nación unificada» y para colmo de paradoja emprende la acción de reagrupar las provincias que se niegan a la aceptación de su gobierno. A sangre y fuego intentó la disunión de Katanga. A sangre y fuego intenta la reunificación del Congo ex belga. Y para mejor cumplir su obra recurre de nuevo a los blancos mercenarios. Sin que valga la menor duda en cuanto a la procedencia de las armas y de los fondos —los blancos son muy caros— que le permiten realizar la «pacificación»...

LA SECUENCIA DE STANLEYVILLE

Así se llega a los hechos que en estos últimos días alimentaron «crónicas de honores», dando nuevo pasto a la psicosis racial contra los «negros salvajes» que no solamente amenazaban fusilar al doctor Paul Carlson —acusado de espía—, sino que anunciaron —según la prensa— que se comerían buena parte de los rehenes... Todo ha sido describir escenas de pánico, en las que los salvajes, para ser más salvajes, se hallaban armados de arcos y flechas.

Los civilizados produjeron la masacre de Hiroshima, en la que perecieron centenares de miles de «despreciables amarillos». Sus arcos eran aviones y sus flechas, las bombas producidas por la quintaesencia de la civilización y de la inteligencia...

Ahora veamos lo que nos dice la prensa. Sabemos y aque los parachutistas belgas, utilizando aviones americanos, pusieron pie en Stanleyville. Sabemos que los rebeldes huyeron y que los rehenes afluyeron a los aeródromos. Sabemos que perecieron fusilados una parte de los prisioneros y que parece ser que el doctor Carlson pereció en un intento de fuga. Todo esto es terrible y no halla justificación ni acuerdo en la ética humana. Como no la hallan Hiroshima y Nagasaki, Guernica, Varsovia y... tantos otros ejemplos.

Uno de los «salvados» —de nacionalidad francesa— declara que los rebeldes repudian sobre todo a belgas y americanos, lo que constituye un detalle sintomático de la situación. Por su cuenta personal piensa volver al Congo cuanto antes, incluso a Stanleyville...

Y también leemos: «Para gran estupefacción del príncipe Alberto, del ministro Custers y de la prensa, se vio desembarcar a refugiados sonrientes y tranquilos que no intentaban dramatizar su aventura. Por el contrario, fueron los primeros en afirmar que no habían sufrido mucho por su cautividad. Pero todos afirmaron que los paracaidistas belgas habían llegado en el momento oportuno. Una hora más tarde, la masacre de los belgas hubiera sido general. Desde luego describieron algunas escenas de atrocidad...» («Le Monde», jueves 26-1964, 1ra. página.)

Y vemos también en la prensa como todo quisque trata de sacudir sus responsabilidades que, como se comprende, caen de lleno sobre las espaldas de los rebeldes... ¡Viva Tshombe el «liberador»! ¡Escarmio!

¿Conclusiones...? ¿Pero es que serían escuchadas y atendidas? Que cada cual se haga la suya y la guarde para su coleto, o que reviente de indignación y la grite al cielo. Las gentes no escuchan...

«Tipos españoles» de Felipe Alaiz

HACE más de un año prometimos la continuación de «Tipos Españoles», segundo tomo, y tercero de las Obras de Felipe Alaiz. Escollos de referencia económica impidieron. Requerido el concurso de la Regional Zona Norte y del núcleo de Normandía, promotoras de la publicación de textos de Alaiz en libros, pudimos comprobar buena disposición, conseguir efectividades y promesas; pero un ofrecimiento general no, no lo hemos recibido.

Hecho un recuento de posibilidades, podemos asegurar ahora que la edición del segundo volumen de «Tipos Españoles», tan interesante como el primero, puede ser emprendida, dependiendo del calor que pongan los compañeros y los organismos cenetistas en el éxito moral y material de la empresa, cifrada en unos 8.000 NF. De momento contamos con una suma inicial ofrecida por Toulouse y con la promesa de varias Federaciones Locales comprometiéndose por adelantado a adquirir el libro, por ejemplo, F. L. de Thiais, 16 ejemps.; F. L. de Drancy, 18; Ridao, Vaccaville (USA) 5; F. L. de Ivry, 5.

Aparte ello, un cierto número de compañeros han efectuado pedidos individuales, algunos de ellos adelantando —al igual que algunas FF. LL.— el importe de la demanda. Así las cosas, podemos concretar que el dinero recibido y prometido importa unos 2.000 NF y el número de ejemplares comprometidos unos 200, también en cifras redondas.

El primer paso, pues, ya está dado. Es la lentitud procedimental lo que obstaculiza. Con más celeridad en las intervenciones, el libro ya estaría en la calle, mientras que ahora hay muchos compañeros, particularmente en América, que ya dudan de que «Tipos Españoles» en su segunda parte vea la luz del día.

Pues sí, compañeros. «Tipos Españoles», del gran escritor y anarquista Felipe Alaiz, saldrá de cueva. La composición tipográfica está hecha. Falta paginar y prensar. Y falta más decisión en compañeros y organismos deseosos de colaborar en la obra de airear lo mucho y bueno que «Rodela» dejó escrito, publicado o no publicado. Pues si ello interesara, material alaiziano para editar otros libros no escasea.

Decídanse ya todos los amigos de Felipe; imiten a los compañeros que ya han sellado su compromiso, y las FF. LL., particularmente las mayores (¿París, Toulouse, Burdeos, Marsella, Londres, Bruselas, Lyon, Bs. Aires? Y no mencionamos Méjico D.F. y Caracas, porque ambas cumplirán como saben hacerlo) que se dispongan a coadyuvar en esta obra de afirmación literaria libertario-cenetista.

Conocen nuestra dirección, 24, rue Sainte-Marthe, París (X), France, en donde se espera correspondencia pronta y favorable.— *J. F.*

Mirador

En la senda de las realizaciones libertarias

por FONTAURA

POR elocuentes que puedan ser las palabras, formando ideas y articulando todo un discurso, dabemos que nada es tan aleccionador como los hechos. De antiguo viene aquello de: «obras son amores, y no buenas razones». Es harto conocida la anécdota referente al viejo filósofo griego, a quien preguntaban detalles acerca de lo que entendía por movimiento. Simplemente, sin decir palabra, el hombre se puso a andar. ¡La lección era elocuente!

Por parte de los anarquistas se ha ponderado la necesidad de una vida mejor; de una existencia liberada de toda suerte de coyundas, de influencias coercitivas. Se ha teorizado, llenando páginas y más páginas de libros; escribiendo artículos y más artículos, insertados en las hojas volanderas de periódicos. ¡Razonamientos en serie, retahíla de sesuda argumentación! Mas, los unos con propósito deliberado de obstruir o enmarañar las reflexiones sensatas, han tergiversado y mentido cuanto han podido. Han sido las gentes vinculadas, apegadas como lapas a un mundo burgués, arbitrario en grado superlativo. Otros, ya de buena fe, mas con poca propensión al esfuerzo mental de la meditación, han coincidido en tratar de utópicos a quienes como ácratas se han manifestado. Con expresión de escepticismo, propiciando la resignación, se ha buscado significar que el mundo, que la vida social no puede llevar otros derroteros que no puede dejar de ser lo que es; ir tirando en la sempiterna rutina, medrando unos a expensas de los otros.

No obstante, nunca faltan quienes al dudar no lo hacen con el desaliento del que carece de toda inquietud espiritual; dudan porque desean esclarecer, tener una cabal idea del asunto que ha aguzado su curiosidad. Estos son los que al plateárseles el valor, la importancia moral de una convivencia, en lo económico, sin explotados ni explotadores, piden pruebas de ello; alegan que necesitan hechos comprobados para llegar a convencerse.

Y bien, pruebas las ha habido y las hay. Ateniéndonos al aforismo que aduce lo de «ni son todos los que están, ni están todos los que son», incluso puede evidenciarse que no faltan quienes, sin blasonar de anarquistas, e incluso posiblemente sin tener idea de tales teorías, de hecho se las componen para hacer vida independiente en comunidades donde la equidad es norma en la cotidiana labor ausente de patrón.

Pero la sensibilidad de la gran mayoría de las gentes se ha habituado a captar tan solo lo prosaico, lo vulgar, lo frívolo. Para hacer tomar interés por cuestiones vitales en la vida social, sería menester presentarlas con la machacona insistencia de un «slogan»; a la manera de esos anuncios luminosos, tan corrientes en las capitales; diríase que parpadean al encenderse y apagarse, al objeto de llamar la atención de los indiferentes.

Armand escribió un libro, de unas quinientas páginas de texto amazacotado, para poner de relieve la existencia de ambientes, en el pasado y en el presente, relacionados con unos y otros países, en donde se acusaba la convivencia en un plan de libertad y de igualdad social, sin explotación burguesa o capitalista, y sin intromisiones de índole autoritaria. Además: ¿Acaso podemos olvidar la riqueza de realizaciones, los fecundos ensayos de colectividades y de socialización que se llevaron a efecto en la España revolucionaria del 1936?

Realizaciones libertarias, repetimos, las ha habido y las hay. Bien reciente un simpático ensayo del que se dan detalles en el último número de «Le Monde Libertaire», o sea el correspondiente al mes de noviembre. En Inglaterra, donde, dicho sea de paso, se percibe una naciente efervescencia del ideario anarquista, singularmente entre la juventud, la Emisora B. B. C. de Londres, que no rehusa la emisión de informaciones y reportajes de tendencias refractarias al ambiente social en boga, y en donde Herberd Read ha podido incluso dar conferencias de carácter anarquista, en dicha Emisora se ha transmitido un breve reportaje en torno a The Factory Peace (La Fábrica de la Paz).

En Glasgow, Tom Mac Alpine, ingeniero electricista, y Bob Carruther técnico en metales, ambos jóvenes, de poco más de treinta años; ambos anarquistas, miembros del llamado Comité de los Cien, convencidos de que hace falta integrar profundamente la ideología en la vida cotidiana para que la lucha social en general y la paz en particular alcancen a ser sobre todo un modo de vivir y no mera especulación mental de cenáculo, idearon el crear una comunidad, o colectividad, de trabajo. Con tenacidad ejemplar y espíritu de sacrificio, llevóse a efecto una suscripción entre compañeros. Tras un período de intenso esfuerzo en el orden económico de las diversas aportaciones, local, utensilios y material para trabajar la Fábrica, o Taller de la Paz comenzó a dar rendimiento. El trabajo consiste en la construcción de unos modernos aparatos de calefacción a base de la electricidad. Cerca de un año lleva ya el taller funcionando a cargo de los dos elementos citados y ocho compañeros más, especialistas en la materia que elaboran. Hasta ahora los resultados son satisfactorios en todos los aspectos. «Si los encargos prosiguen aumentando —ha manifestado Mac Alpine— este invierno necesitaremos ser quince los ocupados en el taller». Y refiriéndose al conjunto de cuantos en el simbólico Taller de la Paz trabajan en comunidad, explicó a los compañeros del Grupo «Jules Durand» de quienes ha partido la información insertada en «Le Monde Libertaire», que para facilitar, en sus principios, el desenvolvimiento del taller, todos aceptaron un salario inferior a los salarios corrientes, y que incluso hubo quienes contrajeron deudas para dar más facilidades a la iniciativa.

Estos compañeros de Glasgow llevan el decidido propósito de hacer todo lo pertinente para que su labor sea estímulo para la puesta en marcha de otros grupos o colectividades industriales. Actualmente se organizan agencias de venta en Londres, Liverpool, Leeds y en el País de Gales, en espera de que sean núcleos para el desarrollo de talleres similares. Hay proyectos en gestación, en las Indias y en el Africa del Sur para la elaboración de planchas de metal y la fabricación de aparatos de aire acondicionado. En el Canadá otro grupo anarquista tiene en estudio tales posibilidades. Al Grupo «Jules Durand», de Normandía, le han hecho proposiciones para montar en Francia una delegación para la venta, así como un taller de montage de los aparatos en cuestión.

Y los compañeros que han publicado el trabajo del cual son los datos que aquí he transcrito, concluyen así su información: «El proyecto marcha en buen éxito, y si otros siguen la idea, será el ejemplo de una Acción Directa Constructiva.»

Cuando el afán de ganancias domina a consideraciones de orden ético o estético; si el mediocre egoismo prevalece por encima de la pureza ideal, el prosaico aburguesamiento lo enloda todo. Es lo que ha pasado con algunas colectividades que, al iniciarse, de libertarios blasonaban sus componentes. En Francia mismo, algunos compañeros podrían contar algo sobre este particular...

Buen aliciente que prueba la delicada sensibilidad anarquista de estos compañeros de Glasgow, se evidencia por las palabras de Tom Mac Alpine al manifestar que en orden moral, tienen diversos problemas pendientes de resolución, como los siguientes. «¿Puede un hombre estar facultado para quitar el trabajo a fin de escribir un poema? ¿Puede cambiar con frecuencia de tarea para romper la monotonía del trabajo?»

En resumen, cabe todo lo expuesto en el plan de un resurgir anarquista mundial, unidas las ideas a las realizaciones, juntas, inseparables, la teoría y la práctica.

RETAZOS

Decía La Boëtie:

¡Pero qué vergüenza y qué ignominia es que un sinnúmero obedezca voluntariamente, sí, incluso servilmente, a un tirano! A un tirano que no les deja ningún derecho sobre propiedad padres, mujer e hijos, ni siquiera sobre la propia vida... ¿Qué clase de hombre es, pues, el tirano? ¡No es un Hércules, no es un Sansón! A menudo es un hombrecito, el cobarde más afeminado del pueblo entero... No es su fuerza la que le hace poderoso a él, que no es raro sea esclavo de la peor prostituta. ¡Qué miseras criaturas son sus súbditos! Si no se rebelan dos, tres o cuatro contra uno, es quizás por falta comprensible de valor. Pero cuando cien, mil, no arrojan a un lado las cadenas de uno solo, ¿dónde queda un resto de voluntad propia o de dignidad humana...? Para liberarse no hace falta emplear la violencia contra el tirano. Este cae cuando el país se ha cansado de él. El pueblo que se deja expoliar y vejar sólo debe negarle todo derecho. Para ser libre, sólo le hace falta la firme voluntad de sacudir el yugo... ¡Decidíos a no ser más tiempo esclavos y seréis libres! Rehusad o negad al tirano vuestra ayuda y, como a un coloso a quien se ha privado del pedestal, se derrumbará y se hará pedazos.

(Citado en «Nacionalismo y Cultura», de R. Rocker.)

GPP 3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

NOTRE ENNEMI C'EST NOTRE MAITRE
La Fontaine

10 DECEMBRE 1964
NUMERO 287
0,40 F. LE NUMERO
36e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

B.D.I.C

Dans l'enseignement

« LE régime gaulliste, les banquiers et les grands capitalistes qui le soutiennent, et l'inspirent, viennent de prendre, au cours des dernières semaines, une série d'initiatives, dans des domaines très divers, qui montrent toutes leur mépris des travailleurs et leur volonté de poursuivre et d'accélérer une politique en tous points contraire aux intérêts des classes populaires.

Dans le domaine de l'Education Nationale, c'est l'extension de la loi Barangé à tous les élèves du premier cycle des établissements secondaires. C'est aussi la circulaire ministérielle du 28 juillet qui prescrit la fermeture de classes ou écoles d'un effectif inférieur à 16 élèves, mesure réactionnaire s'il en est puisque c'est une loi Guizot de 1833 qui rendait obligatoire la création d'une école primaire dans chaque commune. »

Ce cri d'alarme vient d'être lancé par nos amis de l'Ecole Emancipée et nous ne pouvons que nous y associer, tant nous savons combien sont bien fondées leurs inquiétudes.

L'Etat, dans son but bien déterminé d'assujétir les masses laborieuses, cherche à détruire par tous les moyens les initiatives populaires qui risquent de s'opposer à ses plans. Or, il sait pertinemment que c'est à l'enfant qu'il doit s'attaquer directement pour que son œuvre démagogique ait un maximum d'effet.

Les multiples difficultés que rencontrent les travailleurs de l'enseignement pour l'exercice de leurs fonctions, les obstacles qu'ils ont dû franchir pour acquérir le droit d'exercer leur profession, tout cela est voulu et ne sert qu'à diminuer l'influence bénéfique que certains instituteurs avaient auprès des élèves et bien souvent aussi auprès des adultes qu'ils cotoyaient.

Parallèlement à ce travail de sape envers « l'Ecole Publique », l'Etat poursuit ses encouragements vis-à-vis des écoles « Confessionnelles », et cela sans la moindre réaction énergique de la part de la F.E.N. qui, bien au contraire, et suivant en cela l'exemple des centrales réformistes, s'achemine lentement vers l'intégration dans l'Etat.

Mais il y a des faits plus graves, une atteinte plus directe à l'école de nos jeunes années : « Le ministère de l'Education Nationale qui rogne sans cesse les crédits nécessaires au bon fonctionnement de l'enseignement dans les écoles publiques, a apporté une aide assez substantielle, bien que jugée insuffisante par les quémandeurs, pour la reconstruction de plusieurs écoles à Alicante, pour les nombreux enfants de repliés d'Algérie que rien ne pouvait attirer en France. »

Oui, vous avez bien lu, il s'agit de construction d'écoles françaises en Espagne, et cette information que nous avons trouvée dans certain quotidien français de grand tirage, était présentée sous forme « d'appel au peuple ».

Sans aucune vergogne, l'auteur du communiqué, se lamentant de l'insuffisance des crédits accordés par le ministère de l'Education Nationale, s'adressait à tous ceux qui, animés par l'amour de la patrie, voulaient que la culture française soit dispensée dans d'autres pays. Il n'omettait surtout pas de mentionner l'adresse et le numéro de chèque de celui qui était chargé de récupérer les fonds... et dire qu'il y a une loi qui interdit la mendicité !...

... Loin de nous l'idée de s'élever contre la construction d'écoles en Espagne; bien au contraire, et nous avons toujours la ferme conviction que ce qui maintient ce pays en état de sous-développement, ce qui perpétue la misère de son peuple c'est, après les méthodes barbares d'un régime policier qui le maintiennent dans la terreur, l'obscurantisme qui lui est imposé par l'Eglise catholique qui est en Espagne religion d'Etat.

Nous souhaitons donc voir les écoles se multiplier en Espagne et partout ailleurs, mais à la seule condition que celles-ci restent les éléments de base de la culture et de l'émancipation des hommes.

L'école, comme le préconisait le Congrès Syndical des Enseignants célébré à Angers en 1910, doit :

1° Développer aussi intégralement que possible les facultés physiques et intellectuelles de l'enfants ;

2° Respecter sa personnalité en l'amenant à réfléchir sur ses sentiments, ses inclinations, son caractère ;

3° Ne lui imposer aucun dogme, aucune formule; fortifier en lui, au contraire, le sens de la critique, l'esprit scientifique, en lui donnant le goût du savoir et le besoin de contrôle ; l'habituer à se conduire seul, à agir par lui-même, à rester maître de soi.

Le régime franquiste est loin de présenter les garanties nécessaires à l'élaboration d'un tel programme et c'est la raison pour laquelle nous nous insurgeons contre cette campagne en faveur d'écoles qui ne peuvent être que des écoles de dressage quand ce n'est pas des séminaires.

S.I.A.
Calendrier 1965

Comme chaque année nous vous présentons le nouveau calendrier SIA. Calendrier qui se distinguera pour 1965 par une présentation à la fois artistique et pratique. La SIA inaugure pour la conservation de votre calendrier le système hélicoïdal. Une couverture en trichomie composée d'un admirable tableau de Picasso « Femme de l'île de Majorque », et chacune de ses douze feuilles reproduit un tableau de peintres très célèbres, suivi d'études sur leur personnalité. S. I. A. crée un calendrier exceptionnel au goût de ceux qui aiment l'art et la culture. Comme pour les années précédentes, il est édité en espagnol et en français avec un escompte de 10 % à partir de dix exemplaires. Un exemplaire : 3 frs.

Pour obtenir le calendrier s'adresser au Conseil National de S. I. A., 85, rue de la Concorde à Toulouse (Hte-Garonne).

A PROPOS...

Répondre à une prise de position idéologique par des injures, c'est, sans nul doute, une attitude détestable. Parler de « connards » et de « scories du mouvement », c'est bien évidemment un moyen élégant de se débarrasser de l'obligation faite au libertaire sincère d'analyser objectivement toute déclaration pour ensuite s'il y a lieu, lui apporter une réfutation fondée sur une démonstration prouvant que l'on a effectivement raison de la rejeter.

On sait que cette méthode est celle employée systématiquement par les staliniens du P.C.F., pour déconsidérer dans l'esprit des travailleurs ceux qui œuvrent à réveiller chez ceux-ci une conscience révolutionnaire. On est, hélas, amené à penser que les traîtres à la classe ouvrière et à son idéal d'émancipation ne se trouvent pas uniquement dans conditions objectives de notre époleurs rangs, mais qu'il en existe — triste constatation — même dans ceux de notre mouvement « l'un des plus purs ».

Si l'on pense; et nous le pensons, que le critère de pureté d'un mouvement réside dans la fidelité de chacun de ses membres à l'idéal que celui-ci s'est choisi qu'il s'est donné pour tâche de réaliser, on peut émettre des doutes quand à la pureté du nôtre, dans lequel certains individus se permettent d'employer l'attaque injurieuse et insultante en guise de réponse à une prise de position qui, elle, ne contenait rien de semblable, qui se bornait à réaffirmer publiquement une ligne de conduite qui fut, depuis que nous existons, celle de notre mouvement. Car, pour rompre un idéal encore faut-il prouver que celui-ci a failli ou ne correspond plus aux que, et, dans ce cas, en tirer les conclusions qui s'imposent. Or, à notre connaissance, rien de semblable n'a été fait. Affirmer à priori, en dehors de toute analyse, que la « révolution n'est plus payante », c'est se condamner à n'être pris en considération par personne, si ce n'est pas la classe des oppresseurs et leurs valets, qui, eux, ont tout intérêt à ce que jamais une révolution ne se produise.

Vouloir remplacer le régime franquiste par « une République sociale influencée par des syndicalistes et des libertaires » c'est vouloir pour l'Espagne un régime similaire au nôtre, à la différence que les syndicats y seront ouvertement et directement intégrés à l'appareil d'Etat (ce que d'aucuns d'ailleurs aimeraient bien voir se réaliser chez nous) et que les dits « anarchistes et libertaires » ne seront plus que des anarchistes de gouvernement » (Malatesta).

Quant à nous, nous consentons aujourd'hui, et nous consentirons demain à tous les sacrifices, en vue de l'édification d'une société où, enfin, n'existeront plus : « tous les privilèges que la naissance, l'instruction, les protections influentes, la richesse et le pouvoir confèrent à une poignée d'individus ; l'armature de violence collective, de répression systématiquement organisée qui va de l'infecte mouchard qui dénonce à l'ignoble bourreau qui exécute, en passant par le policier ou le gendarme qui arrête, le magistrat qui condamne et le gardien de prison qui enferme ; l'Etat et toutes les institutions de duperie, d'oppression, de brigandage, de spoliations et d'iniquités qui en découlent et le soutiennent ; gouvernement, parlementarisme, magistrature, police, armée ; impostures juridiques, patriotiques, familiales, religieuses, intellectuelles et morales qui paralysent l'essor et entravent le libre développement de l'individu ; les tyrannies, exploitations, flibusteries, inégalités, fourberies, compétitions, haines et scélératesses sans nombre qui portent le sceau de tout milieu social dans lequel il y a en perpétuel conflit, des riches et des pauvres, des salariants et des salariés, des gouvernants et des sujets, des maitres et des serviteurs, des chefs et des subordonnés. » (Sébastien Faure.) Et dans ce but, nous nous déclarons prêts à mettre « sac au dos, fusil au poing » pour la réalisation de notre idéal : la Révolution Sociale.

RENEE et SEVY

L'ANARCHIE ET SES DESTRUCTEURS

Les exigences de la mise en page nous ont contraints à condenser ce texte; il n'en conserve pas moins sa valeur intrinsèque et nous espérons qu'il permettra à tous ceux qui, acquis à nos idées libertaires de fraîche date, se sentent dépassés par certains problèmes sociaux, de réaliser la grandeur de notre pensée et l'objectivité de nos principes et buts. « Le C. S. »

L'analyse des faits ainsi que l'objectivité dans les raisonnements devraient rester les guides les plus sûrs de tous ceux qui recherchent la vérité.

Hélas ! Il n'en est pas toujours ainsi, et le camarade Thomas, dans le B. I. de son groupe nous en donne un exemple. Il écrit :

« Les marxistes sont arrivés à façonner le monde, les anarchistes en sont réduits à critiquer le monde, pourquoi ? »

Voilà une question juste bonne à semer le trouble dans l'esprit des foules, ces foules que nous devons au contraire aider à s'émanciper.

Un fait est certain, si nous revoyons un peu l'histoire des peuples, nous nous apercevons que les premiers chrétiens pouvaient, au même titre que les marxistes, se targuer d'avoir façonné le monde. Mais la vérité c'est que les foules avides de s'émanciper et lasses de tant d'injustices, affluèrent vers ces courants sociaux dans l'espoir d'atteindre plus rapidement leur but. Elles ne firent, malheureusement, que s'enchainer à une Eglise ou à une dictature parce qu'elles n'avaient pas tenu compte de cette vérité première qui veut que l'émancipation des travailleurs soit l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.

Le mouvement libertaire, malgré les différents aspects qui le constituent, ne peut s'exprimer que par un seul terme : l'ANARCHIE, c'est-à-dire la justice et la liberté. Les différentes tendances doivent se sentir liées par un même objectif : « La guerre à l'autoritarisme ».

Chaque homme peut penser différemment, puisque l'intelligence et les sensations ne peuvent être identiques chez tous les individus ; mais, la vie en famille et les contacts indispensables que nous avons avec la société exigent une collaboration étroite de tous les êtres. Aussi, le collectivisme, le fédéralisme ont un rôle très important à jouer pour l'émancipation des masses.

Par ailleurs, puisque le capitalisme oblige les travailleurs à se grouper, à s'associer pour mieux défendre leurs intérêts immédiats et futurs, il est logique que l'anarchiste soit anarcho-syndicaliste.

Mes le camarade Thomas pose encore une autre question malheureuse : « Les anarchistes veulent supprimer l'Etat, mais comment et par quels moyens ?, et il ajoute, les réponses divergent parce que l'absence de bases communes déterminent les anarchistes à se contredire. »

Ce jeune camarade a encore beaucoup à apprendre, puisqu'il ignore que si Godwin, Proudhon, Stirner, Tolstoï, Bakounine, Kropotkine avaient des conceptions d'organisation sociale spécifiquement personnelles, ils avaient en revanche comme point commun, la négation de l'Etat, de l'exploitation de l'homme par l'homme, et ils luttaient tous pour la répartition équitable de tous les biens et préconisaient tous l'entraide inconditionnée, la solidarité et le respect absolu de la personnalité. Peut-on dire après ça que les anarchistes n'ont pas de bases communes ?

Autre chose, Marx prétendait que la dictature du prolétariat était une étape vers la société sans Etat ; or si ce pape croyait vraiement ce qu'il écrivait, son but était bien de détruire l'Etat et alors on ne comprend pas très bien que ses adeptes reprochent aux anarchistes de vouloir brûler les étapes pour créer au plus tôt cette société sans Etat.

D'ailleurs, essayons d'esquisser une hypothèse ; imaginons qu'à partir de demain les peuples, tout en conservant les caractéristiques de l'économie actuelle, que ce soit dans l'industrie ou dans l'agriculture, décident de supprimer toutes les guerres et les industries inhérentes ; de transformer l'énergie nucléaire qui est destinée actuellement à des fins dlstructives en énergie créatrice au service de l'humanité ; supposons qu'au lieu d'écrire : « Au nom de l'Etat » on décide d'écrire : « Par décision du peuple souverain, un barrage, ou une école, va être construit le jour « J » au point « X ».

Peut-on lamenter dans tout cela l'absence de l'Etat ?

L'anarchisme, disait un jour Bontemps, est essentiellement un concept de la vie, une méthode de penser la vie et un moyen de la vivre. L'anarchiste cherche un climat social où il lui soit permis d'exister ; cette recherche, ce besoin expliquent l'action afin de corriger le social, car c'est par le refus de parvenir que l'on devient anarchiste.

Il me semble que le libertaire devrait toujours avoir vivante en lui cette conviction que l'anarchie est le refus de parvenir et la négation de toute contrainte, de toute oppression et qu'au-dessus des dieux, des patries et des maîtres, il y a *l'être humain qui a droit à la paix, la justice et le bien-être.*

La solidarité et le respect absolu de la personne guident notre ligne de conduite parce que sans cela l'homme n'est plus qu'une épave à la merci des roublards et incapable de jouer pleinement son rôle social.

LUC BLEGLIANO

Du salariat à la révolution

Le développement de l'automation commence à porter ses fruits. Du fait que le capitalisme n'entend pas modifier les principes de l'économie générale, un malaise s'étend progressivement et apporte chômage et misère auprès de stocks qu'il faudra détruire.

Pour le syndicalisme, l'heure d'intervenir devrait être venue. Malheureusement, les valets du capitalisme ont su prévoir et détourner le danger qui anéantirait les droits des esclavagistes. En France, le chef de ces domestiques a su, assez habilement, compromettre les syndicats en les associant aux directives de l'Etat, en ce qui concerne la gestion du travail.

Par des subventions faites aux syndicats par l'Etat-patron, et que les pseudo-défenseurs des travailleurs ont accepté, l'Etat a retiré aux syndicats le droit de revendication de la classe ouvrière, en les abaissant au rôle de complices de l'exploitation de cette classe. Un seul syndicat demeure intègre, incorruptible, un seul syndicat peut encore parler au nom des exploités, car il reste parmi eux, ne fait pas alliance avec les ennemis de la classe ouvrière ; ce syndicat est celui de la Confédération Nationale du Travail.

Si le capitalisme envisage le maintien de ses privilèges sur les travailleurs, en élevant le problème sur le plan international, le syndicalisme, lui aussi, doit élever la défense des travailleurs sur le plan international et, là aussi, la Confédération Nationale du Travail, du fait de son affiliation à l'Association Internationale des Travailleurs, est la seule organisation de défense générale des travailleurs en France, habilitée pour lutter contre les profiteurs du prolétariat.

A Francfort, 115 syndicalistes, à la demande de la Fédération Internationale des ouvriers sur métaux, se sont réunis. Un délégué américain, Walter Reuther, président de l'Union des Travailleurs de l'Automobile, déclare notamment : « Dans le domaine international, le temps des vœus pieux est dépassé : il faut envisager des plans d'actions concrets... Le patronat de l'automobile est international... Nous devons l'être aussi... Ford est en Amérique, mais aussi en Grande-Bretagne, en Amérique du Sud, et dans dix autres pays sous tel ou tel nom... Voilà à quoi il faut s'adapter. »

Walter Reuther propose la création de quatre Conseils réunissant les délégués des ouvriers de l'Automobile dans le monde, qui auraient pour but de coordonner leurs efforts pour affronter le patronat et l'exploitation des salariés dans la branche automobile.

Otto Brenner précise à son tour : « Des grèves européennes ne sont plus impossibles, c'est la situation qui décidera. »

Sur le plan du salariat de l'automobile, la défense internationale s'édifie. Pour se battre contre des géants, il faut être grands.

Il serait souhaitable que la Confédération Nationale du Travail développe sa pénération dans toutes les classes des travailleurs, qu'elle élargisse l'éventail professionnel de ses adhérents, ce qui autoriserait, par la suite, leur élévation au militantisme révolutionnaire.

N'oublions pas que l'action anarchiste individuelle devient collective par le syndicat et que cette force, représentée par les travailleurs, autorise l'avènement, la possibilité de l'action révolutionnaire collective. C'est par la grève corporative, générale, illimitée, internationale, que le capital se trouvera dans l'obligation de se soumettre et de respecter l'égalité pour tous.

Le combat pour la libération de l'homme est dur, c'est un combat qui demande un effort permanent de militantisme ; chaque travailleurs qui réalise la portée de son affiliation en devenant membre de la C.N.T., avance l'heure de la révolution, de la libération de tous les esclavages.

Travaillons donc à la propagande incessante, sous toutes ses formes, afin de libérer le travailleur de tous les enseignements d'Etat, qui font de lui un esclave inconscient. Apportons-lui l'apprentissage de la libération, la nécessité de la révolution.

Par de courtes brochures, d'une lecture facile, développons auprès des travailleurs, le mécanisme égalitaire de la société de demain, afin qu'ils se rendent compte que rien n'est impossible, à condition, toutefois, de posséder un minimum de courage et de dignité.

« *Les solutions libertaires de tous les problèmes concrets sont les plus simples possibles; simples jusqu'à coïncider généralement avec celles que le bons sens suggère. Si elles ne se réalisent pas, c'est parce que les intérêts constitués et l'inertie des traditions s'y opposent, les uns et les autres agissant par mille méthodes, toutes protégées par l'Etat. Enlevez l'Etat, enlevez cet obstacle non nécessaire et tous les autres obstacles de chaque problème seront aisément surmontés, avec le minimum d'efforts et avec le meilleur résultat, en liberté. Une fois écarté cet organe central qui fait la pluie et le beau temps selon son bon plaisir, et qui permet en outre aux paresseux de s'y adapter à cause de sa propre inertie, nous disons aux hommes et aux femmes : « Ce problème te regarde. C'est à toi et à tes voisins de le résoudre. Le monde ne progresse pas parce qu'il y a un pouvoir qui commande. Il avance parce que tu travailles, parce que tu penses, tu aimes, tu combats, toi ouvrier, toi paysan, toi ingénieur, toi instituteur, toi mère de famille, toi poète. Sans ton travail, la vie s'arrêterait. A toi d'agir.* » Giovanna Berneri.

RENE VILLARD

LE MONDE NOUVEAU

NOUS assistons actuellement aux efforts désespérés des « dirigeants » de toute obédience pour tenter de réadapter aux exigences du progrès les structures économiques, sociales et philosophiques de notre monde occidental décadent.

Le concile œcuménique cherche à moderniser la doctrine catholique afin de lui donner une nouvelle vigueur et aborde, avec la circonspection à laquelle on pouvait s'attendre, des problèmes tels que la limitation des naissances.

L'Etat voudrait trouver les moyens de circonscrire la crise économique imminente et n'y parvient pas.

Le syndicalisme réformiste, de son côté, se débat entre les revendications justifiées des travailleurs et l'emprise du capitalisme dont il n'est plus qu'un instrument docile.

Toutes les tentatives pour sortir de l'impasse demeureront sans résultats car ces tentatives sont, en elles-mêmes, de flagrantes contradictions.

La religion ne saurait faire de concessions aux exigences rationalistes des jeunes générations sans se perdre.

L'Etat ne peut à la fois vouloir émanciper l'individu et se conserver, car il n'existe que par la contrainte qu'il exerce sur les individualités. La lutte entre ces deux entités, c'est-à-dire entre l'autorité et la liberté, ne saurait se terminer que par la disparition de l'une ou l'autre.

Quant au syndicalisme réformiste, comment pourrait-il représenter et défendre les intérêts de la classe opprimée lorsqu'il collabore étroitement avec toutes les formes d'oppression ? Comment pourrait-il sollutionner le problème économique alors qu'il représente actuellement un des éléments mêmes de la structure capitaliste, cette fameuse « courroie de transmision », qui permet à l'Etat de manœuvrer comme on tire les ficelles d'un pantin, la classe ouvrière ?

Le problème des prix et salaires est un problème insoluble et ce n'est pas en posant des règles de trois dans lesquelles un élément reste invariablement en progression, le « profit », que les technocrates pourront satisfaire les protestations ouvrières.

Devant les efforts désespérés qui voudraient redonner aux rouages de l'organisation actuelle de la société une vie nouvelle tout en conservant le principe de l' « exploitation de l'homme par l'homme », il appartient à tous les travailleurs de prendre conscience que le moment est venu d'extirper les racines elles-mêmes de l'exploitation capitaliste, c'est-à-dire de supprimer l'Etat, la propriété individuelle et le salariat et d'organiser l'économie distributive et rationnelle que les progrès de la science permettront de mettre en place immédiatement.

Mais pour réaliser cette véritable révolution sociale et économique, il ne suffit pas de protester. Il faut surtout être à même d'agir lorsque les circonstances favorables seront réalisées.

Il faut donc se regrouper au sein du vrai syndicalisme révolutionnaire pour former, dans les meilleurs délais possibles, une plateforme d'éducation et d'action qui soit à même de prendre en main les organes de production et de gestion au moment décisif, de coordonner également l'offensive révolutionnaire sur le plan mondial.

Le mouvement libertaire du monde entier, agissant séparément pour des raisons philosophiques, esthétiques, etc., par groupuscules réunissant les mêmes affinités, qui font un travail appréciable sur le plan de la démystification, doit tourner ses regards, en premier lieu, vers le problème économique car il est la clé de toute action révolutionnaire, et, le résoudre dans l'intérêt de tous et de chacun est la condition première et essentielle de la libre évolution de l'individu.

Vouloir l'émancipation de l'homme c'est ,avant toute chose, vouloir celle du travailleur. Mais cette émancipation ne saurait venir de l'extérieur. Elle doit être essentiellement une prise de conscience des réalités économiques et la volonté de construire le monde nouveau sur des bases libertaires sans équivoque.

LE NEO-CAPITALISME

Je n'ai pas l'intention, sous ce titre, de me livrer à une savante étude économique, bourrée de nombres et de statistiques ; j'en suis d'ailleurs bien incapable. Au contraire, me tenant dans le seul cadre de la démystification, je voudrais ramener à des schémas simples ce que les financiers, les grands patrons et les technocrates embrouillent à plaisir et à dessin, dans le but, pourtant évident, de proroger un système qui leur assure privilèges et bénéfices, vie large et heureuse.

Néo-capitalisme ? Ce vocable a un petit air patelin, engageant, il est d'un modernisme de bon aloi, et l'on vous dit, avec un sourire apitoyé : « Comment, Monsieur - Vous êtes encore au Capitalisme du temps des fabriques, de vos Internationales ouvrières, de vos Congrès fumeux !... Mais vous retardez, Monsieur, c'est démodé, tout ça, c'est « dépassé » ! « Ça y est ! Le grand mot est lâché ! Vous êtes « dépassé », autrement dit vous êtes grotesque, ridicule. De même vous entendrez dire par le clérical moderne, par le chrétien progressiste des organisations catholiques : « Anticlérical ?... Oh ! Monsieur ! Mais vous retardez ! C'est dépassé, Dieu merci ! ». (Parbleu ! Comme on les comprend !... Il faudra bien que nous parlions, un jour prochain, de cette autre habile mystification).

Eh bien non ! Quitte à passer pour un croulant en voie de fossilisation, j'affirme que le capitalisme, tel qu'il a été défini par les économistes et les sociologues, n'a nullement changé dans son essence. Parler de néo-capitalisme, c'est laisser croire hypocritement à un changement dans le fond, alors qu'il n'y en a que dans l'apparence. Comme dit l'autre : « On a changé les colliers, on n'a pas changé les chiens ». Le système capitaliste, certes, comme tout ce qui est œuvre de l'homme, évolue sous des influences multiples ; c'est naturel, il n'y a pas de mystère là-dedans. Dans ces conditions. on peut tout affubler du radical « néo ». Ça peut ne pas être méchant : celui qui dit, parlant de littérature romanesque, « néo-réalisme » ne triche pas ; le vocable est pompier, mais sincère, à tout le moins commode. Par contre, celui qui dit « néo-capitalisme » triche, et il le sait bien. Il souhaite laisser entendre par là que le capitalisme exploiteur est mort et remplacé par un système coopératif tout ce qu'il y a d'humain, tout ce qu'il y a de bon pour le salarié, un système d'étroite collaboration capital-travail — je fume, tu craches, à chacun son boulot ! — le tout pour le plus grand bien de l'entreprise et de la promotion ouvrière.

Faux ?... Je pose les questions suivantes :

Oui ou non, aujourd'hui comme hier, l'ouvrier a-t-il autre chose à monnayer que son travail ?

Oui ou non, la loi de la plus-value intervient-elle, aujourd'hui comme hier, dans la rémunération de ce travail ?

Oui ou non, l'antagonisme fondamental qui naît naturellement entre patronat et salariat, à cause de cette sur-exploitation, existe-il toujours, aujourd'hui comme hier ?

Le patron le plus borné, ou le plus féroce, ou le plus rusé, ne peut pas nier que des sommes touchées par lui à la vente de sa production, il fait trois parts, du reste fort inégales : l'une couvre les salaires de ses ouvriers, la deuxième sert aux impôts, aux réinvestissement, entretient et arrondit l'entreprise, c'est-à-dire sa propriété, la troisième lui tient lieu de... salaire. C'est un schéma, bien sûr, mais je défie quiconque de me démontrer qu'il est faux.

Il ressort immédiatement de là que l'ouvrier ne touche qu'une faible partie de ce qu'il a pourtant produit *tout entier*. Il apparaît, en corollaire, que le patron bénéficie de deux privilèges absolument scandaleux et révoltants : non seulement il possède à lui seul des surfaces de terres, des immeubles, des bien de toute nature, alors que *rien ne peut justifier humainement semblable appropriation*, mais encore il vit d'une vie autrement large, autrement passionnante que celle des ses salariés, puisqu'il puisse pour lui seul, dans les revenus de l'entreprise, les sommes dont il estime avoir besoin.

Bornons-nous à ce seul schéma, et je pose maintenant d'autres questions :

(Suite page 2)

B.D.I.C

Observemos, deduzcamos y obremos

OBSERVEMOS al que durante toda su vida fue un saco de embustes y trapacerías. No hay ni un rasgo de verdad en su semblante. Su expresión es falsa. Rezuma bellaquería por todos sus poros. Podrá intentar engañarnos con su risueña diplomacia, pero si somos algo intuitivos conoceremos que es un solemne mentiroso. Aunque procure ocultar su podredumbre tras las apariencias de exquisita corrección, le será imposible engañarnos por mucho tiempo, porque todo cuanto él diga, o pueda decir, está en pugna con lo que nosotros sentimos.

El hombre de veras honrado atiende primero a la voz de su conciencia y después a la de sus intereses materiales. La verdad lo es todo para él. Obra con severa rectitud aunque sea en contra de su personal ganancia. El ser humano, que ha bebido en la cristalina fuente de la Filosofía Anarquista, es refractario a la mentira. Por lo tanto, cuando el egoísmo de la personalidad se vale de la mentira para obtener materiales ventajas, el ser protesta, se revela y prorrumpe en voces de indignación que se condensan en remordimiento de conciencia.

Quien navegue por el mar de la vida con pabellón de falsificados colores y trate de convertir lo negro en blanco, no podrá menos de lamentar algún día su siniestro proceder. Nadie creerá en él por muy expedita que tenga la lengua y muy sutil que sea su astucia. Nosotros, anarquistas por convicción, jamás aceptaremos que la discordancia de unos insensatos minimice en lo más mínimo esa armonía tan humana y tan grandiosa que preconizamos.

Por nada del mundo venderemos nuestra personalidad ideológica; para nosotros la veracidad ha de ser de tan inestimable precio como la honra de una mujer. En el mismo grado en que un hombre se aparta de la verdad se aproxima al bruto, y como tal debe conceptuarlo toda persona honrada.

Muchos arriesgan todo por el afán de lucro. Pero ¿de qué les sirve si al lucrarse pierden todo cuanto en mayor estima tiene el hombre varonil?

¿De qué, ni para qué sirve un hombre cuyo verdadero ser está sofocado por la podredumbre de los vicios, que borran cuantas señales pudieran distinguirlo de los brutos?

Tan absurdo fuera de dar el nombre de composición musical a un revoltijo de notas aporreadas en un instrumento desafinado como llamar hombres a quienes quebrantan los fundamentales principios que animan y defienden aquellos seres humanos que todo lo dieron para liberar a esta humanidad maltrecha y escarnecida de las oprobiosas cadenas que la oprimen.

PEREZ GUZMAN

Le néo-capitalisme

(Suite de la page 1.)

Est-ce que ce seul état de choses ne devrait pas soulever d'indignation non seulement les ouvriers, mais encore et surtout les appareils syndicaux qui devraient être le fer de lance de l'action révolutionnaire ? Est-ce que cette seule éclatante vérité ne devrait pas provoquer la colère de ceux qui acceptent de diriger les mouvements prolétariens ? Est-ce que nos permanents, nos délégués, nos secrétaires généraux ne devraient pas avoir qu'un seul objectif, un seul, la disparition totale du système économique de brigandage qu'est le régime des féodalités capitalistes, le nettoyage définitif de cette caverne de voleurs que symbolise si bien la Bourse de Paris, à l'heure où les financiers braillent autour du veau d'or ? Est-ce qu'on peut raisonnablement demander à l'ennemi de classe de contribuer à sa propre disparition ?

R. MACREZ

(A suivre.)

ANTENA

EMIGRANTES POR NECESIDAD

BILBAO (OPE).—Leemos en un periódico de una vecina provincia:

«No hay más remedio; hay que emigrar por necesidad a las provincias afortunadas como Barcelona, Vizcaya, Guipúzcoa y alguna más. Los navarros, por razón de su proximidad, eligen generalmente Guipúzcoa y Vizcaya, pero hay quienes están más alejados y también las eligen. Según datos estadísticos oficiales, en el año 1963 se instalaron en Vizcaya 37.097 emigrantes de todas las provincias españolas. El mayor porcentaje lo dio Burgos, con 2.738, seguido de Badajoz, con 2.037. Después están Zamora, Palencia, Cáceres, Salamanca, Lugo, León, Santander y Valladolid.

Veremos si los polos de desarrollo y todas esas legítimas esperanzas que se han puesto en ellos, aminoran la emigración, como es de desear...»

HUELGA PERDIDA

BARCELONA.—Durante la última quincena de octubre los obreros de las manufacturas «Iberia» sostuvieron rudo conflicto exigente de mejoras económicas y de trato. La dirección de la casa, el sindicato Vertical y las autoridades, ejercieron cerca de los huelguistas toda suerte de presiones, no siendo la menor la amenaza de detención y encarcelamiento. Vencidos (siempre hay vencidos y «triunfales» bajo el régimen de Franco), los trabajadores de la «Iberia» renunciaron forzosamente a su razón reintegrándose al trabajo sin la más leve garantía. Hasta ahora se conoce la certeza de ocho despidos y de veinte amenazados con serlo. El verticalismo y la policía siguen vigilando al personal ex huelguista dentro mismo de la casa, lo que no ha impedido que en paredes internas y externas hayan aparecido burlas al sistema económico del régimen en papeles dactilografiados.

UN AUTO DE PROCESAMIENTO

SAN SEBASTIAN (OPE).—Ya son conocidas las acusaciones en que se apoya la autoridad franquista para haber practicado recientemente toda una serie de detenciones entre personas muy conocidas de esta ciudad y de toda la región guipuzcoana.

El auto de procesamiento dictado por el Juzgado de Orden Público, de Madrid, dice que André Plazaola Artola es miembro del Partido Nacionalista Vasco y dirigente del mismo, y que como tal distribuía propaganda en colaboración con el también dirigente del Partido Nacionalista Vasco, Francisco Goya Izaguirre, «en cuya labor colaboran Ricardo Arregui Aramburu, miembro también del mismo partido, Enrique Echevarría García, de Solidaridad de Trabajadores Vascos, y José María Unanue Gastesi, de Euzko Gaztedi (Juventud Vasca). La propaganda distribuida consistió «en hojas incitando a una manifestación de protesta suscrita por la llamada Alianza Sindical de Euzkadi y en otras de matiz separatista vasco».

Provisionalmente la acusación aprecia los delitos de proganda ilegal y asociación ilícita y pide una fianza de 100.000 pesetas para garantizar las responsabilidades pecunarias, debiendo permanecer en «prisión incondicional».

NO FIAR EN LA CAMISA

VALLADOLID.—Ha sido capturado Manuel García Romero, especialista en desvalijar cajas de caudales y silos de trigo: era «camisa vieja».

CONDENAS

PARIS (OPE).—Ampliando referencia anterior dando a conocer que el Tribunal de Orden Público de Madrid había dictado sentencia contra los mineros asturianos, condenando a treinta y cuatro de ellos a un año de cárcel y absoviendo a otros cinco, recogemos el siguiente despacho de «Le Monde» de su corresponsal particular en Madrid:

«El fiscal reclamaba penas de cárcel de tres a veinte años, por asociación ilícita y propaganda ilícita. El Tribunal ha estimado que sólo existía el segundo de los delitos y ha dictado la sentencia arriba indicada. Todos los procesados han permanecido encarcelados de 15 a 24 meses, por lo que quedan en libertad.

«El Tribunal ha accedido sólo a una de las peticiones del fiscal, la de condenar a veinte años, a Horacio Fernández, procesado en rebeldía. Pero en el curso de las sesiones, la existencia legal de ésta ha sido puesta en duda por los abogados defensores. El veredicto permite pensar que el Tribunal ha dudado por lo menos, de las acusaciones presentadas por el fiscal: según los mineros y los testigos, las declaraciones hechas por aquellos a la policía fueron firmadas bajo la coacción.»

SIEMPRE SEGUN «LE MONDE»

PARIS. — «Los diez abogados — comienza diciendo el corresponsal — han pedido la libre absolución de sus clientes alegando que no hay prueba convincente contra ellos... Las únicas pruebas presentadas consistían en declaraciones hechas por los mineros al director de la policía de Oviedo que no fueron reiteradas ante el juez del Tribunal de Orden Público. Además, según los mineros y los testigos, aquellas fueron firmadas bajo la coacción.

«Más vale una defensa mutilada, que un silencio absoluto» ha dicho el defensor señor Rato, al ser interrumpido por el presidente cuando trataba de evocar las torturas sufridas por algunos acusados. Por su parte, el letrado señor Carvajal, se ha sorprendido que el fiscal haya presentado una acusación basada solamente sobre declaraciones no confirmadas, sin tratar ni siquiera de aclarar si hubo torturas. Y el letrado Rodríguez Armada ha dicho: «De hecho, no ha habido instrucción judicial.»

«En cuanto al público, ha quedado sorprendido al ver que no se permitía a doña María Elena Portillo leer una carta que había sido publicada por toda la prensa y en la que el ministro de Información reconocía que era muy posible que a la mujer procesada «se le hubiesen cortado los cabellos a rape». Doña María Luisa Roldán ha pedido que se tomen en consideración los testimonios sobre las torturas.

«La principal parte del juicio habrá sido escamoteada, ya que se ignora si las acusaciones presentadas por el fiscal eran o no válidas y que no existen más pruebas que permitan condenar a los procesados. Lo que en realidad han hecho los abogados ha sido el proceso de la ineficacia de los Sindicatos del Estado, de las malas condiciones de trabajo en las minas —todos los acusados sufren esclorosis en grados diversos— y de la seguridad social de los mineros. Han hecho también la apología del derecho de huelga, que se reconoce en todos los países civilizados y que es necesario cuando se han agotado las vías legales para resolver los conflictos entre patronos y obreros.»

EN PORTUGAL, COMO EN ESPAÑA

OPORTO. — Ha comenzado la vista del proceso contra 35 obreros y empleados de comercio acusados de «actividades subversivas contra la seguridad del Estado.»

«LE MYTHE DE LA CROISADE»

Leído en «Le Figaro»:

«Un libro de Herbert Rutledge Southhwort, publicado hace un año en español, acaba de ser traducido al francés con el título de «Le Mythe de la Croisade» (Ediciones «Ruedo Ibérico», 5 rue Aubriot, París - 6). Constituye una apasionada requisitoria contra los fascismos en general y, en particular, contra el régimen franquista del que el autor no disimula que desea la destrucción. Este libro se opone con violencia, pero sin argumentos ni referencias, a la tesis según la cual la guerra civil habría sido únicamente una guerra contra el comunismo, una guerra santa. Y se presenta como una refutación de los libros de Calvo Serer «La literatura universal sobre la guerra de España» (1962) y «Los motivos de las luchas intelectuales» (1955). Señalemos estos capítulos: «Los comunistas que han cesado de serlo» (Arthur Koestler, Louis Fischer, Stephen Spender) «Los católicos antitotalitarios» (Jacques Maritain, François Mauriac, Bernanos) y «Los franceses nacionalistas» (Brasillach, Maurras, Massis).—*Roger Giron.*

Mensaje del Consejo Nacional de S. I. A.

EN OCASION DEL SEPELIO DEL COMPAÑERO ANSELMO SUAREZ, DE CASABLANCA

El Consejo Nacional de S.I.A. se asocia, con estas líneas, al sentimiento general, producido por la muerte del malogrado compañero Anselmo Suárez.

Las etapas del calvarió vivido por este amigo son largas y numerosas. Aquejado de ese mal que no perdona, supo encarar con estoicismo la enfermedad que se iba apoderando de su cuerpo. Nada se ha regateado, ni por parte de la familia ni de S.I.A., lo mismo de Casablanca que de Francia, como de otros organismos y amigos, para facilitar a la ciencia los medios precisos para intentar salvarle.

Cuando los médicos dijeron ser necesario operarle y que en Marruecos no existían los Centros suficientemente equipados para hacer frente a una operación de ese carácter y naturaleza, Suárez pudo trasladarse a París, donde fue albergado en uno de los mejores hospitales, sometido a todos los exámenes necesarios. Cuando se decidió la intervención quirúrgica en que se cifraba la esperanza de alargar su existencia por unos cuantos años, esa operación tuvo lugar, aceptada y soportada por nuestro compañero con serenidad y abnegación admirables.

El mal probablemente había hecho ya demasiados progresos en su organismo. Sobrevivió a la operación, pero se presentaron luego complicaciones derivadas de la misma dolencia que nos lo han arrebatado en pocos días.

Con constancia ejemplar, como tantos otros compañeros y amigos, un compañero nuestro iba a visitarle asiduamente, el compañero Cuadrado, nos tuvo siempre al corriente de la evolución de la dolencia. Suárez sabía, presentía que el fin no estaba lejano; jamás su ánimo decayó y soportó con viril entereza los sufrimientos físicos y morales.

Por desgracia —por desgracia mucho para cuantos le estimábamos, para cuantos le amaban, para cuantos fueron sus deudos, familiares y amigos—, Suárez no tuvo a su lado a nadie a la hora de la muerte, sobrevenida cuando menos se esperaba, aunque todos sabíamos que ella era inevitable. No podemos pensar, sin congoja íntima, en lo que debieron ser esos últimos momentos de nuestro querido compañero y amigo, muerto solitario, lejos de su compañera, de su hija, de su hermano, de cuantos hemos sido ideológicamente su familia moral. Sabemos, sin embargo, que el hombre cabal, de cuerpo entero, que hoy ahí estáis enterrando, debió soportarlo con filosofía socrática. Sabía que, materialmente solo, lejos estaban todos cuantos en aquel momento pensaban en él y por él sufrían.

Compañero Suárez, familiares, amigos todos que hoy estáis aquí, acompañando en su último viaje al hombre ejemplar que acaba de morir, queremos expresaros toda nuestra emoción y la solidaridad moral que a nosotros nos liga. Queremos que sepáis que lloramos con vosotros al militante, al refugiado, al hombre que ha muerto doblemente exiliado, lejos de la tierra donde naciera y lejos del hogar en unión de los suyos, donde soñara, viviera, sufriera y gozara con ellos.

Otro hermano, otro compañero, otro amigo, otro hijo del pueblo español que dejamos para siempre en tierra extranjera, después de haber vivido una existencia de luchas y de sufrimientos. Suárez, como tantos otros, ha sido víctima de cuanto nos ha tocado pasar en esta generación nuestra, generación gloriosa y maldita, por cuanto le estaba destinado el más excepcional y terrible lote en la existencia.

Conoció la exaltación de las horas de triunfo, como conoció el horror de la derrota, de las persecuciones, de los más terribles peligros. Como todos, fue herido en las fibras más secretas y más íntimas de su ser por todos estos avatares. Luchó por la libertad, por la justicia. Puso su vida entera en el empeño. Y, por desgracia, su premio, como el que fue otorgado a tantos otros miles de hermanos nuestros, ha sido una enfermedad espantosa, una agonía solitaria, una muerte y una sepultura en tierra lejana y extraña.

Pero no importa: La tierra del mundo es hoy tierra nuestra, ya que, si en toda no nacimos, en toda hay enterrados hombres de España, exiliados de su patria porque la quisieron feliz y libre.

Compañero Suárez, descansa en paz. Tu recuerdo nos acompañará y sabremos ser fieles a lo que fue el ideal de tu vida y el empeño de tu combate.

Consejo Nacional de S.I.A.

— La Regional de Asturias, León y Palencia en el Exilio, presente en el acto del sepelio, reitera una vez más su sentimiento por la pérdida del que fue buen compañero Anselmo Suárez.

Nota de Administración

Terminado el primer semestre del 64, se enviaron las reclamaciones a todos aquellos suscriptores y corresponsales que no lo habían satisfecho. Vencerá dentro poco, el segundo semestre del año. Como sea que aún una buena parte no han hecho efectivo lo correspondiente al primero, *rogamos paguen el año entero* éstos, y el 2º semestre los que lo hayan efectuado. Así, obrando, nos evitarán gastos y un trabajo enorme y pérdida de tiempo que nos hacen falta en otros quehaceres. Esperamos se comprenderá el ruego.

* * *

ATRASADOS. Los suscriptores y paqueteros que se han atrasado demasiado en el pago de las publicaciones, además de la reclamación al final de cada período, se les ha escrito particularmente invitándoles se pusieran al corriente de pago. Al requerimiento se les señalaba el acuerdo de carácter orgánico, de hacerlo a través de sus respectivas FF. LL., de no ser atendidos. Se rogaba a la vez, respondieran a nuestras cartas dando una satisfacción y no haciendo con su silencio, totalmente inútil el gasto.

Ni es lógico el silencio ni lógica es la falta de correspondencia. Dichas actitudes dificultan el funcionamiento y merman la vida de las publicaciones. Dar una explicación cuesta menos y es más correcto que el rehusar el periódico eludiendo la responsabilidad del pago.

En vez de hacer un esfuerzo las respectivas FF. LL. (sobrantes, descuentos y gastos de giro ya corren a nuestra cuenta), enviamos a ancianos, enfermos y hospitalizados completamente gratis. Por lo que, los que pueden pagar, no debieran crear estas situaciones, ya que la no recuperación de todos los envíos, nos dificulta el poder atender debidamente a todos los gastos que comporta cada edición del semanario.

Ante el ruego, esperamos que la reacción de los afectados será favorable, procurando saldar sus deudas lo antes posible.

La Administración del «C. S.»

Diálogos escuetos

— Lejos de Dios que es Unidad eterna no pueden existir hombres buenos.

— Mira: el hombre se exterioriza de acuerdo a su propia constitución interna, piensa y siente en Unidad con la disposición de sus centros nerviosos, sus órganos y sus sentidos, y en esa dirección apelo a las autorizadas palabras de Siddharta, Lao Tseu, Heráclito, etc., que ya en aquellos lejanos días aseguraban que el hombre vive en relación precisa entre la exterioridad y la interioridad. Otros pensadores —Aristóteles entre ellos— afirmaban que: *el hombre por la educación es el dueño de sí mismo.* De modo que el hombre puede, de acuerdo con la cultura, convertir sus instintos ciegos y brutales, en facultades, y, por medio de la cultura hacer la Unidad psicológica, orgánica y social.

— Por lo que veo te atienes mucho a los clásicos, pero te olvidas que entre ellos se encuentra Fray Ceferino González, de quien presumo que no me negarás que era una autoridad en la materia y él ha dicho que «Todo poder se deriva de Dios; todo saber emana de Cristo.»

— Nadie que conozca un poco de historia podrá olvidar jamás el trágico nombre de Fray Ceferino González, el hombre a cuyos principios se debe la vida de la Santa Inquisición, funesta institución a la que ningún católico puede referirse sin sonrojo y la que personalmente no me agrada mencionar. Ahora soy yo quien te ruega que recuerdes a Magno, a Bacón, a Beauvais, etc., que en romántico ataque —si es que se permite la frase— destruyeron esos principios y establecieron aquel movimiento intelectual que propició la Crítica y el Libre Examen que como lógica consecuencia, abrieron un amplísimo campo a la investigación racional.

— A tu argumento sólo puedo responder que en la existencia humana «Hay razones que la razón desconoce» como dijo el ilustre Willimans.

— Naturalmente, y las seguirá desconociendo mientras la investigación que realiza constantemente la ciencia no pueda aclararlas.

— Sin el poder de Dios, y sin la Luz de Cristo, muchas cosas hay que jamás conocerá el hombre.

— Tal se creía en aquellos días en que la Moral perseguida por el Dogma huyó del mundo y las instituciones humanas se precipitaron a la barbarie, hasta que un buen día, siempre en espera de otro mejor, la Crítica y el Libre Examen fueron haciendo del hombre más dueño de su conciencia y de su destino. Desde Erasmo a Rabelais y desde él hasta nosotros, el hombre ha ido paso a paso avanzando por el áspero sendero en busca de la Verdad, lentamente ha ido desgarrando el denso velo que hacía torpe su inteligencia y destruyendo todo aquello que le impedía llegar en su indagación hasta el lugar en que la Razón humana se conociera y emancipase.

— ¿Verdad? ¿Se emancipase hasta donde?

— Hasta donde los medios de que dispone se lo han permitido.

COSME PAULES

PERONIADA

MADRID.—Es objeto de sabrosos comentarios el hecho de que las autoridades hayan fletado un avión de la «Iberia» para trasladar sigilosamente el dictador Perón al Brasil, al igual que hicieron con el general Salan conduciéndolo a Argelia con fines de rebelión. Como es sabido, Perón ha sido rechazado de Río de Janeiro a España, habiendo fijado el ex dictador argentino residencia provisional en Málaga. Situación embarazosa para el dueño de España, puesto que la Casa Rosada de Buenos Aires amenaza con retirar su embajada de Madrid si Franco continúa favoreciendo los designios insurgentes de Perón Sin Evita, eso que no evita que Perón se acompañe siempre con mujer de edad tierna. ¡Palomita blanca!

TURRONES

BENEFICIO COMPAÑEROS ANCIANOS

Con el fin de que no se acumulen los pedidos de turrones sobre fiestas, y no podamos servirlos todos, rogamos se pidan antes para poder cumplimentar a todos.

Jijona: A 7 F. y a 3,50 F. pastilla.
Panecillos: La caja de 25, 12,50 F.
Alicante: 6 F. y a 3 F. pastilla.
Mazapán: A 4 F. y a 2 F. pastilla.
Crema: A 4 F. y a 2 F. pastilla.
Toledo, 2,50 F. pastilla.
Pedidos a Roque Llop.

Horizonte vital del pensamiento ácrata

(Viene de la pág. 4.)

diciones humanas que lo sostengan. Por lo cual, las constantes prácticas de relación en sentido ácrata, solo serán tangibles y visibles cuando el individuo asimile, en gran proporción, el sentido ético del anarquismo.

Toda limitación impuesta a los impulsos transformadores es negación del sentido ácrata. Todas las vías de servicio social deben quedar expéditas. Sentado el precedente de limitación, o imposición para retroceder, por algún sistema de gobierno que obstruye el camino de ensayos laboriosos, los antagonismos se levantan y consumen la mayor cantidad de energías y fuerzas intelectivas. En estas situaciones, los impulsos ácratas que palpitan en la conciencia humana nunca ceden. Si son contenidos por fuerzas superiores, sometidos al silencio o a la inacción, siempre viven a la espectativa de posibilidades para iniciar marcha y seguir adelante. Es que la dinámica del progreso, de esos avances que se efectúan en todas las actividades de la vida, tendentes a compenetrar a los pueblos y razas, es de esencia anárquica.

SEVERINO CAMPOS

La conferencia póstuma de Buenacasa

Como estaba anunciada, el día 28 de noviembre último se celebró la conferencia póstuma de nuestro malogrado y querido compañero Manuel Buenacasa.

Antes de empezar a pasar la cinta magnetofónica, el compañero Juanel hizo una biografía del compañero desaparecido que, junto con otra muy completa que hizo del mismo el compañero Ferrer de Igualada, ha quedado expuesta su labor dinámica, abnegada y desinteresada de nuestro compañero desaparecido; sin embargo, considero un deber y siento un deseo de reseñar la emoción experimentada en todos los asistentes, al poner en marcha el magnetófono y escuchar la voz auténtica con un saludo afectuoso y cálido, antes de entrar a tratar los problemas de nuestra querida C.N.T., a la que aportó su valioso concurso e iniciativas abnegadamente durante más de sesenta años.

Omitimos reseñar en este trabajo breve lo abordado en la mencionada conferencia, puesto que una asamblea de la Organización de París, ha acordado imprimir ésta por lo interesante del tema tratado y por ser última aportación a la causa de liberación de nuestro pueblo. El caso lo requiere, Buenacasa fue activo, infatigable para servir a la C.N.T. Tenía dotes de organizador, de honradez y todas las cualidades que son motivo de recordar gratamente al que desaparece.

De que le gustaba cumplir con su palabra dada, se desprende de su última resolución y previsión. Fue invitado a dar una conferencia, estaba ya anunciada ésta y Buenacasa, con sus 78 años, se siente con poca salud. Teme no poder cumplir con su palabra dada, y entonces se las arregla en seguida, para registrarla en magnetófono «por si acaso», y Buenacasa no se equivocó. Con ello cumplió con su palabra y prestó un último servicio a la C.N.T. después de haber dejado de existir.

A la conferencia, a pesar del poco tiempo que hubo para anunciarla, asistió bastante público, entre el que figuraba una hija del compañero desaparecido. DELHI

REGIONAL DE LEVANTE, PARIS

A todos los compañeros de la Región de Levante, Valencia y Murcia se les ruega asistan a la próxima reunión de la Agrupación de París que tendrá lugar el domingo día 20 del corriente, a las diez de la mañana, en nuestro local calle de Sainte-Marthe.

Se invita a todos los compañeros aunque sean jóvenes, cuya presencia es indispensable.

La Comisión.

La situación social en Vizcaya

BILBAO (OPE). — He aquí algunos datos relativos a diversos conflictos sociales registrados últimamente en la región vizcaína:

«Industrias Aguirena de Erandio. en 27 de octubre.— La Comisión Económica de la Empresa presenta una contrapropuesta del Convenio Colectivo a la Comisión Obrera encargada de elaborar el nuevo Convenio Colectivo y fue presentado a la Empresa cuatro días antes. Ante el escaso margen que dicha Comisión Económica da en el nuevo Convenio, los trabajadores hacen baja de su rendimiento normal, bajándolo de un 30 por ciento, durante los días 28 y 29 de octubre. El día 29 la Empresa, les notifica la suspensión de empleo y sueldo por medio de la carta correspondiente, la que al serle entregada por los encargados, los obreros las amontonan sin leerlas (cada cual en su departamento), y ante tal actitud, la Empresa llama de nuevo a la Comisión de los obreros para que digan a sus compañeros que depongan de su actitud y vuelvan a la normalidad en su rendimiento de trabajo, con la promesa de que para el sábado 31 les darían un nuevo Convenio, pero que era necesario para ello volver a la normalidad, pues en caso contrario desalojarían la fábrica. Los obreros no hacen caso a la Comisión y continuan en su actitud de bajo rendimiento, y la Comisión dimite. Tras las amenazas de la Dirección, a las seis de la tarde se comunica a los obreros, por un anuncio aparecido en la tablilla, que desde el día 30 no vuelvan a la fábrica hasta nuevo aviso que se les pasará por carta con la sanción a la que están incursos. El día 30 acuden a la fábrica a la hora de costumbre y encuentran la puerta cerrada. Ante ella hay dos jeeps de la Policía Armada que les impide agruparse y les exhortan a que se disuelvan, sin el menor incidente. Los obreros siguen agrupados en dirección Bilbao y Las Arenas por espacio de dos horas, esperando a ver si los empleados reaccionan y siguen su ejemplo. Los empleados de la Técnica esperan la contestación a sus propuestas para hoy viernes, día 30, y después de conocida se espera secunden el paro para el día 31.»

Copia de la carta enviada por Aguirena a sus obreros: «Ponemos en su conocimiento que la Dirección de esta Empresa se ha visto obligada a imponerle la sanción de «Suspensión de empleo y sueldo» durante cinco días (del 30 de los corrientes al 3 de noviembre próximo, ambos inclusive), con motivo de la falta muy grave de bajo rendimiento colectivo producida en la Fábrica en los días 28 y 29 del des de la fecha y en la que usted se halla incurso. Esta medida se aplica de conformidad con lo dispuesto en el apartado 15 del artículo 78 del Reglamento Nacional para el Trabajo en la Industria Siderometalúrgica e inciso b) del artículo 79 de la misma Reglamentación. Erandio-Bilbao, 29-X-64.»

Centenario proletario

(Continuación)

De este capítulo de bajezas hemos tenido ocasión de ocuparnos anteriormente al tratar sobre el pensamiento de Bakunin. Es la parte más lamentable y la que más empaña el choque de dos personalidades que descollaron enormemente en el siglo pasado en el campo de la sociología moderna y a las que el mundo actual, para bien o para mal, les es deudor. Cabe, empero, señalar que Bakunin supo moderarse más y muy repetidamente puso de relieve algunas cuaidades de Marx bien que desbordó su vaso repetidas veces (79). Marx, en cambio, y salvo la efímera entrevista que tuvieron en 1864 en Londres en la que Bakunin le pareció el mejor de los mortales casi (80) fue siempre implacable en su odio contra Bakunin.

Después de los dos Congresos gemelos ginebrinos de 1874, los gigantes desaparecen de la escena y desaparece definitivamente, también, la Internacional autoritaria bien que su disolución oficial sólo tendrá lugar en Filadelfia en 1876.

Los libertarios, por el contrario, siguen empeñados en animar a «su» Internacional y ésta celebra su VII Congreso en Bruselas del 7 al 13 de septiembre de 1874, al que asisten dieciséis delegados representando a Alemania (81), España, Bélgica, Italia, Francia, Inglaterra y Suiza.

El Orden del Día constaba de cuatro puntos:

1.º ¿Por quién y cómo serán hechos los servicios públicos en la nueva organización social?

2.º De la acción política de la clase obrera.

3.º ¿Procede que el Congreso universal dirija un manifiesto a todos los trabajadores y asociaciones obreras para explicarles el carácter de las luchas que han tenido lugar y las bases fundamentales en que reposa la organización de nuestra Asociación?

4.º ¿Procede escoger una lengua universal para el intercambio de correspondencia entre las federaciones regionales?

La presencia de los lassallistas en el seno de la delegación alemana y la de Eccarius que, como Jung y otros del Consejo General de Londres, desautorizaron las decisiones artificiales de La Haya y se separaron de Marx, planteó de nuevo la presencia de la corriente estatal en el seno de la Internacional. El propio César de Paepe que tan promisoramente se proyectó en los primeros congresos de la década anterior como un proudhoniano puro, apareció en Bruselas, esta vez, con una inclinación estatal que se puso de manifiesto en la discusión del primero de los puntos en el que sometió un plan que, a pesar de tener muchas salpicaduras proudhonianas manifestaba una inclinación hacia el Estado como en un pasaje en el que dice que «su misión —la del Estado— es educar a los miembros más jóvenes de la población y centralizar todas aquellas actividades públicas que pueden ser llevadas a cabo mejor por el Estado que por la Comuna». Más adelante llega inclusive a señalar: «Esto nos lleva a preguntar si, caso de que el agrupamiento de los obreros en la industria esté lo suficientemente avanzado, las circunstancias no conducirían, al proletariado, en las grandes ciudades a establecer una dictadura colectiva sobre el resto de la población...»

El plan de Paepe, ambicioso al extremo que hablaba de la «irrigación del desierto del Sahara», provocó la oposición del Jura y hasta la de otros delegados belgas. Por su parte Farga Pellicer, en nombre de la Federación Española, señaló que «los internacionalistas españoles, después de mucho tiempo y en general, se han pronunciado por la anarquía, de suerte que serán opuestos a toda organización de los servicios públicos que tienda a la reconstitución del Estado.»

De Paepe, por su parte, insistió sobre el hecho de que el cisma de La Haya no había silenciado el dilema que desde un principio se había planteado en el seno de la Internacional, el de la sociedad autoritaria y el de la sociedad libertaria.

No podía llegarse a un acuerdo completo al respecto y la cuestión quedó pospuesta para el próximo congreso.

Sobre el Segundo punto la discrepancia fue menor y ésta fue a cargo de Eccarius y los lassallistas alemanes empeñados en que los trabajadores tuvieran ingerencia en las actividades parlamentarias. Farga Pellicer fue tajante al respecto: «La situación ha venido a ser de tal modo revolucionaria en España que la expresión «acción política» ni siquiera es posible.»

Finalmente se acordó: «Sobre la cuestión de saber en qué medida la acción política de la clase obrera puede ser necesaria o útil al advenimiento de la revolución social, el Congreso declara que corresponde a cada federación y al partido democrático socialista de cada país al determinar la línea de conducta que ellos piensan seguir.»

En el Tercer punto fue aprobado un manifiesto en los términos que la pregunta reclamaba y en el que Farga Pellicer incorporó una resolución antirreligiosa.

En cuanto al último punto el acuerdo también se mostró favorable, como cabe al internacionalismo, a la sugerencia de la lengua internacional.

Se acordó, finalmente, que el próximo congreso tendría lugar en Barcelona en 1875, lo que no pudo realizarse debido a la situación española, por lo que el VIII Congreso sólo tuvo lugar en Berna del 26 al 29 de octubre de 1876.

En Bruselas se llegó, en realidad a un punto muerto, tanto porque de nuevo se plantearon discrepancias en el seno de la Asociación como por el hecho de que la situación internacional había adquirido nuevos matices. Los propios italianos, a pesar de que tenían un delegado representándolos —que posteriormente Carlos Cafiero trató de charlatán— mandaron un mensaje en el que decían que «La época de los congresos, para nosotros, ha terminado...» en donde se perfilaba una similitud de apreciaciones con las del Bakunin dimisionario.

«Marx —dirá Fritz Brupbacher— había acelerado la destrucción de la Internacional, pero los antiautoritarios tampoco pudieron prolongar su vida por mucho tiempo» (82).

G. D. H. Cole estima que «la explicación de esta decadencia ha de hallarse en las condiciones económicas. A mediados de la década de 1870 por todas partes se produjo un retroceso pronunciado en la gran actividad económica de los años anteriores. Se había iniciado el largo período de precios bajos que duró casi hasta el final del siglo: hubo una depresión aguda en la agricultura de muchos de los países más viejos, que fue causa de depresión industrial y desempleo. Los sindicatos obreros que se habían mantenido en la ofensiva

B.D.I.C

la A. I. T.

por Victor GARCIA

desde finales de la década de 1860 hasta aproximadamente el año 1874, se vieron reducidos a actitudes de defensa, en donde pudieron subsistir.» (83).

En estas condiciones «defensivas», para emplear la expresión de Cole, fue que tuvo lugar el VIII Congreso en Berna a los tres meses de haber muerto, en la misma ciudad, Miguel Bakunin.

En el intervalo había tenido lugar el Congreso de Gotha en el que se proclamó la unidad del socialismo alemán. Guillaume, en nombre del Jura, mandó un mensaje de felicitación al que contestó Liebknecht manifestando el contento de los congresados. «La discordia en las propias filas del proletariado —añadía— es sin duda alguna el único enemigo peligroso. Y debemos hacer todo lo posible para poner fin a las viejas querellas.» El congreso de Gotha tuvo lugar entre los días 22 y 27 de mayo de 1875.

En julio de 1876 se decidía, en Filadelfia, la segunda defunción de la Internacional. De allí se redactó un manifiesto que empezaba así:

«¡La Internacional ha muerto! va a exclamar de nuevo la burguesía de todos los países y mostrará con ironía y alegría las sesiones de este congreso como la prueba de la derrota del movimiento obrero mundial.»

Veintisiete delegados participaron al Congreso de Berna. Los países representados, aparte Inglaterra, eran los mismos que acudieron a Bruselas dos años antes. En nombre del flamante «Partido Socialista Obrero Alemán» acudió el diputado Vahteich y, por parte de Italia, que había reconsiderado su mensaje de Bruselas, la delegación la integraban Errico Malatesta y Carlo Cafiero, entre otros.

El temario abarcaba seis puntos:

1.º Establecimiento de una cotización federal como nuevo artículo a los estatutos generales.

2.º Solidaridad en la acción revolucionaria.

3.º Pacto de solidaridad entre las diferentes organizaciones socialistas.

4.º Convocatoria a un Congreso general socialista para 1877.

5.º Relaciones entre individuos y grupos en la nueva sociedad.

6.º Posición de la Internacional ante la guerra de Oriente.

Se dio prioridad a los informes de las secciones que sirvió para conocer la situación de cada una de las federaciones. La represión en Italia, por ejemplo, obligó a que la Internacional pasara a ser una organización clandestina hasta que terminó el proceso de Bolonia en julio de 1876. Aquel proceso y otros fueron convertidos por los internacionalistas italianos en verdaderas tribunas de propaganda ácrata.

Sobre España los informantes señalaron que los albañiles barceloneses habían logrado la jornada de siete horas pero que el sostenimiento de las huelgas ocasionaba un enorme desgaste a las cajas de resistencia. «Si las sumas invertidas para ayudar a los huelguistas se dedicaran a la organización revolucionaria habríamos avanzado mucho.» También señalaron la experiencia negativa de los cooperativas «que habían servido para la formación de nuevos burgueses» por lo que se había decidido su disolución (84).

En Bélgica el movimiento obrerista sufría una involución hacia el campo estatal abandonando, poco a poco, la gran influencia proudhoniana que había existido en aquellas coordenadas. El movimiento holandés sufría un fenómeno similar. Ambas informaciones prevenían del único delegado que representaba a Holanda y Bélgica, César de Paepe, quien aseguraba que la influencia más poderosa en aquellos momentos la ejercía la social democracia.

James Guillaume, que a lo largo de toda la historia de la Internacional ha ido reflejando sus condiciones aglutinadoras y asociacionistas, señaló la inmutabilidad de apreciaciones existentes en el Jura.

Referente a Francia se supo que del 2 al 10 de octubre había habido un congreso obrero en París, pero que el mismo no mantenía ninguna trabazón con la Internacional.

«Su presidente, Chabert —dice Dolléans— toma el compromiso, en la sesión inaugural, que el Congreso se mantendrá dentro del terreno puramente obrero, económico y corporativo. El Congreso reivindica para las obreras la jornada de ocho horas, la supresión del trabajo nocturno en las fábricas y la igualdad de salario. El Congreso reclama también la organización de la jubilación para los viejos, pero con la ayuda de las cámaras sindicales y sin la intervención del Estado. La reivindicación más osada es la educación nacional, profesional y gratuita en todos los grados. Empero, el Congreso de París demuestra ya una tendencia que se desarrollará al decorrer de los años: adopta por unanimidad el principio de la candidatura obrera.» (85).

(Continuará.)

(79) «El señor Marx es judío de origen. Reúne en sí todas las cualidades y todos los defectos de esa raza capaz. Nervioso hasta la poltronería, según algunos es excesivamente ambicioso y vanidoso, pendenciero, intolerante y absoluto como Jehová, el dios de sus antepasados y, como él, vindicativo hasta la demencia. No hay mentira ni calumnia que no sea capaz de inventar y de difundir contra el que ha tenido la desgracia de suscitar en él la envidia o, lo que viene a ser lo mismo, el odio...».—Bakunin, «Obras Completas». Tomo V (Estatismo y Anarquía), pág. 241. Buenos Aires, 1929.

(80) Ver Nota 14.

(81) Los partidarios de Lassalle que se habían limitado a mandar un mensaje en el Congreso anterior de Ginebra, deciden, esta vez, mandar una delegación directa.

(82) Fritz Brupbacher, Op. cit., página 131.

(83) G.D.H. Cole, Op. cit., pág. 201. Tomo II.

(84) «El sistema de cooperación de producción, tan altamente preconizado por algunos socialistas, ha producido funestos resultados en particular para la Federación de toneleros. Los talleres cooperativos han dotado a esta federación de una decena de nuevos burgueses y le han ocasionado una pérdida de 25 a 30.000 pesetas. En presencia de este fracaso, el V Congreso de la Unión de los Toneleros ha resuelto, casi por unanimidad, la disolución de los talleres cooperativos.»

«La cooperación de consumo ha producido regulares resultados, y ha facilitado un medio cómodo que permite reunir públicamente un número considerable de obreros.» (Citado por Palmiro Marba, Op. cit., pág. 517 y 518).

(85) Edouard Dolléans, Op. cit. Tomo II, pág. 19.

Una nueva farsa

Los Juegos Florales 1964 en Perpiñán

FUERON muchos los catalanes de buena fe, que se trasladaron al «Palacio de los Reyes de Mallorca» para asistir, como estaba anunciado, a «Los Juegos Florales de la Lengua Catalana» celebrados el día aciago del 27 de septiembre, aún martilleándoles los oídos las palabras del tradicional discurso del primer «Festival»:

Els Jocs Florals de l'any 1964, cal situar-los en el seu contexte francés en primer lloc i després llatí —se nos dijo— obligando tan desconcertante definición, a que un gran número de catalanes nos pusiéramos la siguiente pregunta: *Quina amanida es aquesta?*

Y efectivamente, apenas llegar, fijándose en la «calidad» de la gente allí congregada, comprendieron inmediatamente que, unos cuantos caballeros andantes de triste figura, se habían prestado a la indigna jugarreta de escamotear la auténtica expresión del espíritu de Cataluña, *nuestros* «Juegos Florales», ofreciendo en cambio, a la asistente abigarrada multitud, una ensalada sin sal ni gracia y en la que el vinagre corrió a cargo del «Consell Nacional Català» al prestarse su Vice-Secretario —suponemos que con la venia del Secretario General allí presente— a leer una alocución enviada, según anunciaron, del Maestro Pablo Casals, con toda seguridad —así queremos creerlo— ignorante de la gran farsa y en la que de manera consciente se le envolvió para intentar a última hora, prestigiar unos «Juegos Florales» muertos al nacer, alentados por una propaganda digna de la mente de un «Met» cualquiera o de un «Destino» trágico, insípido e insalubre, en aras de una «confraternización» estúpida y denigrante por «supeditación» a su señor y que no confundo, Sr. Camps y Coma, con «colaboración» y mucho menos con «oposición», por conservar lo que la gran mayoría de catalanes vamos poco a poco perdiendo y que un día nos hizo grandes y famosos: *seny*.

Se me podrá argüir que aún nos quedan algunas partículas de cerebrina y como prueba, aducir la no asistencia a «Los Juegos» de ni una de las personalidades que constituían el «Comité de Honor», pero yo me permitiré replicar preguntando:

¿Por qué se permitió el «arreglo» de que un solo refugiado de los 23 miembros de que estaba compuesta la «Comisión Organizadora» formara parte de ella y por qué éste se prestó a la trágica-comedia? ¿Por qué el único escritor catalán nombrado por la citada «Comisión», Sr. Domingo Pallarola (Domènech de Bellmunt) fue echado de la misma de forma innoble y grosera a instancias del «Patronato»?

Añadiré aún que, obrando así, se pisoteó sin respeto el tesoro espiritual, la esencia misma de Cataluña, y, que a la par, se demostró que ni tan siquiera se ha podido lograr catalanizar a los catalanes, siendo vana pretensión lo del predominio de nuestro espíritu sobre el viejo espíritu peninsular en plena descomposición y derrota, al tiempo que se puso al descubierto un vendaval de pasiones capaces de tambalear y subvertir lo que parecía inconmovible.

Y lo más terrible es que, los que saben, se callan para arreglar el asunto una vez regresados a Cataluña, pues, caso curioso, todo lo que haya pasado y pase en el exilio se debe solucionar allá, seguramente a fin de permitir que mientras nosotros vamos arreglando nuestras cosas, sin tiempo para nada más, Cataluña muera de pena y de... ¡asco!

Silencio. El telón se levanta. «La Gran Farsa», continúa:

Recepción en la Alcaldía

«Hermosos parlamentos del señor diputado-alcalde Paul Alduy y del Delegado de los catalanes de Alguer (Cerdeña) Profesor Scanu, con una especie de brindis del señor Llech Walter.

Palacio de los Reyes de Mallorca

Señor Darmangeat, Inspector en el Ministerio de Educación Nacional, representando al Ministro Sr. Christian Fouchet; Sr. Gigot, Director de los Archivos Departamentales, ostentando la representación del Sr. Prefecto; Sr. Toraille, Inspector de Academia, Presidente de la Comisión de Organización; Sr. Paul Sacaze, Delegado del Sr. Paul Alduy; Canónigo Bizebard, *representante* del Sr. Obispo *y de los huéspedes de todas las regiones catalanas*, incluso el Alguer.

El Sr. Louis Estève, Vice-Secretario del C. N. C., leyó algo que se dijo ser del Maestro Pau Casals y a cargo del Sr. Gomila, menorquín residente en Francia hace muchos años, corrió el papel de leer el discurso de gracias.

Prémios

Flor natural: Señora Simona Gay, hermana del difunto poeta de Illesur-Tet, J. S. Pons, que designó como Reina de los Juegos a la Sta. Colette Llech-Walter.

Englantina: Sr. José Ruaix, de Barcelona.

Viola: Sr. Valls i Jordà de Alicante.

Accessit flor natural: Sra. Concepción Maluquer de Barcelona.

Accessit Englantina: Sr. José Ma. Murià en Méjico.

Accessit Viola: Mossén Serra de Lérida.

Premi Estudis Catalans: Sra. Irene Peypoch de Barcelona. *Premi Francesc Macià:* Sr. Carner-Ribalta. Sin domicilio conocido. (A lo mejor es refugiado). *Premi Centre Català de Caracas:* Sr. José Gouzy de Pau. *Premi Tramuntana:* Sr. Angel Cao de Alguer. *Premi Ciutat de Roses:* Sr. Gumersindo Riera de Barcelona. *Premi Grup Rossellonés d'Estudis Catalans:* Isidro Font de Tarragona. *Premi Prat de la Riba:* Sr. Antonio Cabré de Barcelona. *Premi President Companys:* D. Amadeo Bernadó de Clichy (Seine). *Premi Pompeu Fabra:* Sr. Luis Alpera de Valencia. *Premi Jaume Serra-Hunter:* Sr. Pascual Scanu (Delegado de los catalanes de Alguer (Cerdeña). *Premi País Valencià:* Sr. Juan Fuster de Sueca. *Premi Aportació Catalana:* Sr. Victor Castell del Brasil. *Premi Ignaci Iglesias:* (empate) entre el Sr. José Ma. Poblet de Barcelona y Sr. Eugenio Judas de Santiago de Chile. *Premi Rovira i Virgili:* Sr. Masana i Cortina de Barcelona. *Premi Revista Conflent:* (empate) entre el Sr. Roger Grau de Elne y la Srta. María Dolores Vallverdú de Reus. *Premi Maresma:* Sr. Florencio Cases de Barcelona. *Premi Serra Llorens de Serra:* Sr. Miguel Arimany de Barcelona. *Premi Serra i Moret:* Sr. Baldiri Juscafressa de Barcelona (Todo y haciéndose al autor algunas objecciones). *Premi Julià Gual:* Sr. Jaime Lladó de Perpiñan. *Premi Fastenrath:* Sr. Juan Oller de Barcelona. *Premi Biscarbo:* Sr. Francisco Mora de Gerona. *Premi Antonio Borràs:* Sr. José Marcos de Lérida. *Premi Pi:* Sr. Ramón Planes de Barcelona. *Premi Islas Baleares:* Sr. Juan Perg de Barcelona. *Premi Bages:* Sta. Carmen Macià de Lérida.

No se puede negar que los premios fueron excelentemente repartidos descartándose a los «refugiados» de manera sistemática, dándose el caso extraordinario de que ninguno de los escritores catalanes exiliados —alrededor de los treinta— aceptó formar parte del Consistorio, ni asistió a la «Fiesta». Destaquemos también que muchos *premios* dejaron de otorgarse por falta de concurrentes y por la resolución tomada y ya dicha: *Dar paso a un número restrigido de refugiados.*

Según informes de cuya fidelidad no tengo motivos para dudar, los principales culpables de la aberración, no son los organizadores catalanes y franceses del Rosellón y sí el «Patronato», residente en Méjico, al imponer una línea *política* a «Los Juegos Florales» de Perpiñán, a fin de evitar enojos y molestias a las autoridades franquistas establecidas en Francia, olvidando y es mucho olvidar para tales señores, las constantes persecuciones de que son objeto los catalanes su lengua y su cultura por parte del régimen del general Franco. La consigna fue llevada a cabo al miligramo; Ni una sola voz se levantó para protestar contra tan inusitado proceder. Que su Dios les proteja.

Algo de instintivo me dice ser necesario reforzar las viejas posiciones, si queremos conservar la expresión del espíritu de Cataluña, pues, «*Los Juegos Florales» son una conjunción entre lo que es concurso literario y fiesta del alma de Cataluña y el día que aquella se destruya perderán todo su encanto convirtiéndose, bajo la protección oficial en un insulso «certamen literario»*, como dijo más o menos, una personalidad literaria mallorquina cuyo nombre se me escapa en estos momentos, en uno de sus célebres artículos dedicado a ensalzar *nuestros «Juegos Florales»*.

Y Cataluña vale la pena. Al buen entendedor...

J. GUIRAUD

COMUNICADOS

CONFERENCIA A BEZIERS

El compañero Alejandro Lamela dará, el día 13 de diciembre, una conferencia en Beziers, en el local de la C.N.T., a las nueve y media de la mañana. Tema: «Problemas cara a España». Se encarece la asistencia de toods los afiliados y simpatizantes.

CONFERENCIA EN MONTEPELLIER

Para el domingo 20 de diciembre, a las nueve y media de la mañana, tendrá lugar una conferencia en nuestro local de costumbre, a cargo del compañero José Peirats, que tratara sobre «La crisis de la democracia en España».

Diremos de paso que la conferencia —muy objetiva— del compañero J. Borrás, del día 15 de noviembre fue muy concurrida, lo que demuestra que nuestras conferencias son interesantes por instructivas. Encarecemos a los compañeros que hagan por venir y atraer a sus amigos.

REGIONAL CATALANA, PARIS

La Agrupación de París y su radio anuncia reunión general para el 12 del corriente a las cuatro de la tarde.

«LE COMBAT SYNDICALISTE» EXTRAORDINARIO

Número color verde destinado a España y a los emigrados económicos.

Ruego encarecido a nuestros amigos y corresponsales que lo hayan recibido de ponerse al corriente con esta Administración a fin de que se pueda rendir cuentas a la F.L. editora.

EN ALBI

El domingo, 13 de diciembre, a las dos y media de la tarde, en la salle del « Patronage Laïque» rue Pontvieille, la sección «Amigos de S.I.A., organiza un gran festival de teatro.

El grupo artístico «Terra Lliure» de Toulouse, presentará la zarzuela «La Dolorosa», música del maestro Serrano, y como fin de fiesta «Variétés» con el concurso de Lohengrin, Tina Prat, Aida Vallejo, Puig, María Elvira, etc.

Visto que el programa será muy largo, se recomienda puntualidad a la hora indicada. Se espera que todos los amantes del buen teatro y de la solidaridad, acudirán a la fiesta. En preparación, la popular «Fiesta del niño».

F. N. I. FERROVIARIA PARIS Y PROXIMIDADES

Convoca reunión para el domingo, 20 de diciembre, a las diez horas, en el sitio de costumbre. Se recomienda puntual asistencia.

F. L. DE LIMOGES

Celebrará asamblea general el día 15, a las nueve de la mañana, en el local de costumbre.

LA HIJA DE BUENACASA

Blanca Buenacasa agradece a todos los compañeros y entidades que a la muerte de su padre le enviaron sus afectos. Que sirvan estas letras para respuesta y agradecimiento a todos.

Blanca Buenacasa.

MUJERES LIBRES, PARIS

La sección de París de Mujeres Libres anuncia a todos los compañeros y simpatizantes que el 4 de enero 1965 tendrá lugar, en el centro social, una función recreativa dedicada a los niños.

En esta Fiesta del Niño los asistentes serán agradablemente distraídos con cantos, humor y poesías a cargo de varios aficionados, algunos conocidos y otros que lo serán a partir de ese día. Habrá obsequios para los niños presentes.

Todos los compañeros deseosos de participar en el espectáculo pueden indicarlo a Mujeres Libres o al Secretariado de la Local C.N.T.

AMIS DE HAN RYNER

Réunion dimanche 13 décembre à 14 h. 45, salle des « Amis », 114 bis, rue de Vaugirard (métro St-Placide ou Montparnasse), sous la présidence de Marcel Renot, vice-président des A. H. R.

Causerie de M. Claude-Henry Leconte : «« Si Han Ryner voyait le monde d'aujourd'hui ? »

Une discussion amicale suivra.

Invitation cordiale aux sympathisants.

— Le numéro 75 des « Cahiers des Amis de Han Ryner » est paru (3, Allée du Château, Pavillons s-Bois (Seine).

Au sommaire : Han Ryner : Méditation patriotique ; L'amnistie, seule propagande efficace. Sur J. H. Rosny aîné : « La Guerre du Feu, La Mort de la Terre, L'étonnant voyage d'Hareton Ironcastle ; Suggestion et autosuggestion, par Charles Baudouin, et une lettre de C. Baudouin ; Noémi Stricker : « Han Ryner, méditerranéen », etc.

NECROLOGICA

INOCENCIO ARTIGAS

El día 14 de noviembre un accidente estúpido de la circulación causó la muerte a nuestro compañero Inocencio Artigas, al regresar de su trabajo, dando fin al que fue un compañero ejemplar, lleno de vida aún. Nacido en Egea de los Caballeros, desde muy joven fue un batallador infatigable y un militante activo de la C.N.T.

Fundido en esa cantera de hombres aragoneses que sobresalen por su honradez —ya en 1931 y 33 estuvo en la cárcel de Zaragoza junto con Durruti donde los esbirros policíacos mutilaron su cuerpo—, combatiente valeroso, poseía además cualidades prodigiosas de organización. Su paso por la Colectividad de Giminells fue el espejo donde todos los jóvenes podían tomar como ejemplo. Allí conoció a su compañera América Valls, ahora hundida en el más profundo dolor.

Padre bondadoso, en el exilio ha sido ejemplo permanente. Su compañera y su única hija, Clavelina, igual que la CNT, pierden un familiar de temple que sólo nuestras ideas puede dar.

El entierro fue civil. Al mismo acudieron, para acompañar al difunto a su última morada, además de los compañeros de trabajo, gran número de compañeros, muchos franceses, por la estima en que se le tenía.

Reciban su comañera e hija y demás familiares nuestro más profundo pesar, asociándonos al dolor que les causa la pérdida del ser querido.—*La F. L. de Montpellier.*

Liga de Mutilados e Inválidos de la Guerra de España en el Exilio

COMITE NACIONAL - BORDEAUX

Estimados compatriotas:

Acercándose las fiestas de fin de año, durante las cuales cada uno de nosotros se esfuerza por ofrecer a los suyos un mayor bienestar ,os dirigimos estas líneas en ruego de que consideréis las necesidades en que siguen desenvolviéndose los mutilados e inválidos de nuestra guerra que, en su mayoría, no estarán en condiciones de beneficiar individualmente o de aportar a su hogar lo que es característico en fechas tan señaladas.

Para que podamos procurarles los medios de celebrarlas en las mejores condiciones, recurrimos a todos vosotros con la esperanza de que aportaréis vuestra solidaridad a una causa que debería sernos común, ayudándonos a cubrir las necesidades de aquellos mutilados e inválidos que más lo precisen debido a su situación física o económica.

Os agradecemos de antemano vuestra colaboración, en la confianza de que vuestras aportaciones serán numerosas, al punto de probar que el espíritu de solidaridad sigue latente en nuestros medios.

Podéis dirigir vuestros donativos a nuestro tesorero, lo que aprovechamos la oportunidad de comunicaros sus nuevas señas:

C.C.C. 474-33, Bordeaux.

TRAPERO Alexandre.

64, rue Borie, Bordeaux (Gironde).

Vuestros y de la causa del pueblo español.

El Comité Nacional

Servicio de librería

VOLS. A 3,75 F. UNO

Stefan Zweig: «La piedad peligrosa». *Jerome K. Jerome:* «Tres hombres en una barca». *M. Van der Murseh:* «El coraje de vivir», «La huella del Dios», «La Compañera». *W Somerset Maugham:* «La joven romántica», «El agente secreto», «Leed en mi corazón», «Soberbia», «Una hora antes del amanecer», «Cosmopolitas», «Catalina». *Knut Hansum:* «Tierra nueva». *André Maurais:* «La Farisea», «Retrato de una actríz». *Graham Greene:* «Inglaterra me ha hecho así». *John Steinbeck:* «El Valle Largo». *Pearl S. Buck* «Viento del Este y viento del Oeste».

VOLS. A 7,50 F. UNO

Edison Marshall: «El hijo de la Furia». *John Knittel:* «El Hakim», «Via mala». *Lajos Zilahy:* «Las cárceles del alma». *Pearl S. Buck:* «La gran aventura». *John dos Passos:* «Tres soldados». *Mika Waltari:* «Marco el romano».

VOLS. A 4,50 F. UNO

M. Van der Meersech: «Cuando enmudecen las sirenas», «El pecado del mundo». *André Maurais:* «Tierra de Promisión». *James Hilton:* «La llama de plata».

VOLS. A 2,25 F. UNO

Lajos Zilahy: «Algo flota sobre el agua», «Primavera mortal», «El velero blanco». *A. J. Cronin:* «Calidoscopio en K.». *André Maurais:* «El pesador de almas». *François Mauriac:* «El fin de la noche».

VOLS. A 4,00 F. UNO

Bellamy: «El año 2000». *Bronté:* «Cumbres borrascosas». *Campoamor:* «Fábulas completas». *Emilio Castelar:* «Ernesto», «Historia de un corazón». *Cervantes:* «Novelas ejemplares». *Cooper:* «El último mohicano». *Dickens:* «Historia de dos ciudades», «Tiempos difíciles», «Aventuras de Puckwick». *C. Duayen:* «Estella». *A. Dumas:* «Las dos Dianas», «La dama de Monsoreau», «Los tres mosqueteros», «El vizconde de Bragelonne», «El tulipán negro», «Memorias de un médico», «El caballero de la casa roja», «La boca del infierno», «Las lobas del Machecoul».

Giros y pedidos a Roque LLOP, 24, rue Ste. Marthe, Paris, X CCCP N. 13507 56.

Conversaciones libertarias

IMPOSIBILIDAD DE UNA C.N.T. ADIPOSA

PENSAMOS haber demostrado que la vida «modernizada» que pretende el obrero actual no tiene fundamento estable. Su monumento elevado a la comodidad de la familia es de arcilla. Aguantará mientras un sol de tranquilidad prevalezca. Se derretirá si una lluvia adversa acontece. Sólo conseguirán estabilizarse, económicamente, los hogares excelentemente salariados por la burguesía; pero éstos no marcarán pauta alguna en la generalidad de la clase operaria, destinada, por el capitalismo, a la supervivencia moderada si no deficitaria.

La C.N.T. española, sin equivalente satisfactorio en Francia (y que los compañeros de la C.N.T. francesa nos dispensen, puesto que a su disposición moral no pueden añadir, por ahora, la numérica), presencia como las múltiples sindicales del país siguen el ritmo lento de mejoración obrera impuesto por el Estado y las patronales. La intervención sindicalista en el movimiento económico de las empresas es decorativo, y el trato de delegados con gerentes demasiado *cocktailista* para destilar resultados favorables. Las relaciones del sindicalismo con el Estado aparecen plasmadas a fuerza de leyes, decretos y disposiciones que convierten a los representantes cegetistas en abogados de los pobres ante el Estado y en funcionarios en la central sindical cuya importancia personalmente absorben. Lo que en casa era simple: salario semanal y derechos dimanantes de la concurrencia al trabajo, aquí es complicadísimo según se colige de la hoja quincenal de cobro, puntualizadora de horas sencillas unas, al tanto por ciento variable otras, conjuntamente sometidas a descuentos por obras sociales y contribuciones al gobierno. Luego los pluses de presencia integra al trabajo, o pérdida de los mismos por impresencia de unas horas, defecto suficiente para sufrir mermas cuatrisemanales de 5.000 o más francos antiguos. No, el castillo de felicidad que piensan disfrutar los asalariados franceses, por carecer de cimientos, se asemeja al castillo de naipes. La C.N.T. española, pudiendo actuar en su terreno, solidificaría, por intervención aunada de los sindicados, las innovaciones satisfactorias para el mundo del trabajo. Mas aceptación de principio, después de hecho, de la política sociológica de los gobiernos, conduce fatalmente a la actuación sindicalista viciosa, al desarme de la voluntad obrera en beneficio del socialismo legislativo, de la empleomanía —o burocracia— gubernamental y cegetista, de la complicación pronto inextricable de los derechos proletarios, que ninguno conseguirá comprender, llevar al día, sin previa consulta al líder del sindicato o al empleado mayor del buró de negocios del mismo. Si el cuitado se desorganiza o queda sindicalmente desconsiderado por torpeza, modestia, desgana asambleística, atraso de cuotas, antipatías internas, o regateo de acuerdos, arriesga sufrir, desasistido ante el patrono, un mordisco en la paga mensual equivalente al precio de una escoba eléctrica.

De la colaboración sindicalista con el Estado pueden surgir absurdos como el del impuesto sobre los salarios, medida voraz que se aplica en todos los países supercivilizados, y contra la cual sus víctimas no reaccionan y aún consideran natural por deformación sindicalista que otros alientan y ellos secundan, confiando a la «legalidad» la representación de unos intereses que a ellos afectan estrechamente por derecho de vida. Que el Estado y las diputaciones marxistas y cristianas se atrevan con recargos al caudal parasitario y a las pingües ganancias del comercio, de la industria, y de los caballeros de idem, no azora a nadie. Pero que un obrero especializado tenga que ceder parte de su salario —tan penosamente ganado!— al Estado, o que un peón haya de ceder algo de su jornal acrecentado con horas extras de trabajo, es, por injusto, inadmisible.

Sin embargo, el sindicalismo colaboracionista lo admite. El mismo sindicalismo que interpreta que el obrero de hoy se desproletariza a medida que se va equiparando a la clase media...

El dictador Miguel Primo de Rivera quiso sentar el precedente en España y fracasó por fortuna. Que nosotros sepamos, se le presentó lucha con el Sindicato de Contramaestres «El Radium» y con el Sindicato del Ramo de la Construcción clandestino, pero actuante en la edificación de palacios para la Exposición Universal de 1929 en Barcelona. Sin C.N.T. visible, puesto que estaba clausurada, y siendo «El Radium» de influencia libertaria, se logró que la mordida primorriverista en los salarios para obreros fuese evitada. Si otras fuerzas obreras de la península contribuyeron al éxito descrito, mejor para el sindicalismo hispano y para la moral conjunta de los trabajadores españoles.

De no haber concurrido la pérdida de la guerra; sin la imposición de una mano de hierro nazifalangista en la existencia pública y privada del país, el impuesto sobre los salarios no tendría vigencia en España, como la tiene hoy de manera indiscutible, imperiosa. Merced al dique de contención cenetista, la riada de exigencias y exacciones antiobreras propias de todo Poder, hubiese sido contenida en régimen constitucional como lo fue en la situación prefascista de 1923-29. La intervención de la C.N.T. en la defensa de los derechos populares hubiera resultado eficaz del 1939 al 1964 como lo fue en años anteriores, al margen de prejuicios legalistas, sin consideración a leyes y otras disposiciones típicamente autoritarias. Para ello el cenetismo habría dispuesto del concurso multitudinario de las gentes productoras, confiante en éstas y en los miles de compañeros que saben interpretarlas libertariamente. La huelga parcial escalonada, el boicot, la negativa, las manifestaciones entre muros o callejeras, el paro general y la motinería, habrían preservado un bien correspondiente, en exclusiva, a los trabajadores. El pan nuestro es sagrado y no hay razón de Estado ni de intrusión colaboracionista que justifiquen un ratoneo legal o ilegal del mismo.

Si el cantado y decantado «imperativo de la hora» hubiese de integrarnos a la carrera reaccionaria del socialdemocratismo de todos los tiempos, ¿cómo justificar afecto y derecho de existencia a una sindical —la nuestra— nacida en 1910 para continuar la obra igualitaria perfilada y comenzada en el siglo XIX por los internacionalistas Bakunin, Tolain, Guillaume, Fanelli, Lorenzo y otros? ¿Cómo decir tranquilamente «durante cincuenta y cuatro años hemos mantenido una posición revolucionaria errónea» sin renunciar, empero, al anagrama cenetista? ¿Cómo en cenetistas conscientes, o en anarcosindicalistas de siempre, podríamos persistir escondiendo a las multitudes nuestra finalidad comunista libertaria y nuestra preferencia caudal por el método de acción directa que tanto crédito formal —no importa si silenciado por el cronismo rosa— ha proporcionado al sindicalismo hispano? ¿Cómo sancionar, en adelante, las exacciones fiscales sobre los bienes obreros, si el método conformista en nosotros prevaleciera?

Ciertamente, las conquistas actualmente registradas en campo proletario son dignas de guardar... previa afianzamiento de las mismas. Y no solamente guardarlas, sino ampliarlas, extenderlas. El problema radica en cómo acertar hacerlo. En régimen normal, con una actuación de la C.N.T. ininterrumpida, dicho problema no existiría en razón a nuestro espíritu de continuidad, a la identificación sindical libertaria con la evolución... precipitada, empujada, según tradicional costumbre. Desde el exilio y con un interior imposibilitado, la perspectiva algunos se la imaginan limitada y aun de recorrido imposible. Se crean un muro que les corta el paso y el horizonte, resignándoles a la deposición de convicciones ayer carísimas, predisponiéndoles a admitir el estado actual de cosas para mejorarlo tímidamente, escalonadamente, servidos de la escalera interminable propuesta por la política, ahora *sociológica*, que, prometiéndolo, no conduce jamás al cielo proletario.

En la época presente hay situaciones preferentes, de acuerdo. Pero interpretar el mundo obrero a través de una Suecia con tren de vida superior al de otros pueblos es hacerse ilusiones baldías o querer engañar al indio con un espejo. Aquella parte de Escandinavia hace 100 años que se libra de guerras pequeñas, medianas o grandes, lo cual no es el caso de España ni del resto de Europa. No es la política acertada del marxismo sueco lo que ha empujado la prosperidad del país, sino la idiosincracia de un pueblo, la paz continuada, la inventiva burguesa, la riqueza natural, y la capacidad productiva de los trabajadores. En lugar de un régimen borbónico o militarista a lo Weyler o Sanjurjo, Suecia, por razones de calma patriótica, o de aversión guerrera, ha gozado de una era de tranquilidad que le ha permitido reunir en sí todas las modalidades del progreso educacional y mecánico. Sin embargo, pese al desarrollo natural del socialismo colaboracionista, compañeros de allá estimaron necesario levantar una central anarcosindicalista (la Sveriges Arbetares Centralorganisation), para recoger el inconformismo ciudadano y las ansias de libertad política y económica que siente todo individuo mental y cordialmente bien organizado. Que la S.A.C. en la hora actual se descolore en beneficio de su desaparición, por confusión reformista con la socialdemocracia, no niega el bakuninismo de sus adelantados y de la minoría presente que sigue fiel a su idea de redención absoluta a despecho de la comodidad semiburguesa de un tanto por ciento del obrerismo del país, no del todo acomodado a pesar de lo que se cree.

También la Inglaterra laborista conoce un cierto esplendor sin que la miseria haya desaparecido de ella. Estados Unidos de América atraviesa momentos de gran fuerza expansiva, sin que tampoco presuma nivelación de clases. Sin industria activa de guerra (¡tan peligrosa!) se aboca instantáneamente al paro obrero, y sus luchas raciales no indican sino la existencia de un sector proletario (el negro) sometido a las peores condiciones. Bélgica conoció bienestar por explotación intensiva del Congo más que por la acción del partido de Vandervelde, y Francia, con el gran apogeo industrial y político que le conocemos, su trabajador modesto —tan abundante— no puede habitar cobijo si no se presta a una mordida de 3.000 F.N. De ser viejo, o prematuramente *usado*, no se libra fácilmente de la indigencia. Aparte de que el valor de los salarios no es satisfactorio en todas partes. ¡Miseria de un proletariado que evoluciona hacia la clase media!

Precipitando la C.N.T. a la fosa reformista, pre-gubernamental, o como se quiera llamar la cosa, no adelantaríamos nada y retrocederíamos demasiado. La nueva plana de la S.A.C., convertida en manufacturera de una C.N.T. española politizable y en viajera para un enmohecimiento mundial del espíritu libertario, recoge cosecha de fracasos en su propio país: con una S.A.C. decreciente y un diario heredado convertido en semanario; en una Cuba influenciada a través de compañeros, que cae en manos del comunizante Fidel Castro sin que las nuevas tácticas de la S.A.C. hayan logrado influenciar, ni en sombra, el curso de los acontecimientos revolucionarios lamentablemente impregnados de totalitarismo; en una Argentina intervenida desde Estocolmo no logrando, el cambio de táctica —a la cual se han prestado en el Plata demasiados compañeros— otra prebenda que la inutilización de la F.O.R.A., central dividida que nada puede ni significa ante el potencial de la peronística C.G.T.; una C.N.T. *interior* y otra *exterior* compuestas por individuos dispares, con unidad estentórea e identidad de propósitos dignos de análisis.

A nuestro entender, la experiencia letal está hecha: no sirve sino para dilapidar valores morales sin garantía de recogerlos materiales. Afortunadamente, el ideal de suprema igualdad social es permanente, en tanto los propósitos de dirección divergente son transitorios en razón a su visible inconsistencia ideológica.

JUAN FERRER

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 10 F.
Un an : 20 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Congolesa

España condena la matanza de rehenes habida en el Congo. (Concreción de una protesta franquista).

QUE España repudia las atrocidades ocurridas en el Congo es posible. Que el franquismo carece de autoridad para hacerlo, es seguro.

Franco ganó el poder sacrificando españoles con elemento homicida extranjero. Recientemente se ha visto en la Televisión francesa la destrucción de Coventry en 1941, consecuencia inevitable de la destrucción de Guernica por la misma aviación alemana. La vida humana, a Franco no le merece ningún respeto. Tal vez aprecie la existencia de su doña las de su hija y de los hijos de su hija. Y basta.

Cuando nos quejamos de unos cientos de miles de combatientes de la República perdidos, sólo lo hacemos por no habernos podido medir solamente con los fascistas españoles. Cuando nos quejamos por 300.000 republicanos asesinados antes, en y después de la guerra por bandas y regimientos carlo-falangistas, lo hacemos por ser españoles como los genocidas nombrados. La barbaridad que no cometieron los italianos en el puerto alicantino, por ejemplo, la consumaron con creces las partidas pistolo-puñaleras hispano-falangistas.

Ahora Franco repugna que unos salvajes negros hayan inmolado a unos centenares de blancos en el Congo. En España durante el decenio 1936-46 la justicia vengativa elpardina no se cansó de obituar, lo más trágicamente, lo más inhumanamente posible, a docenas de miles de compatriotas.

Horror a los excesos «dulumbistas», y horror al toreo de personas seguido de ametrallamientos en la Plaza de Toros de Badajoz.

El barranco de Viznar, por boca de García Lorca, aún habla de 5.000 granadinos víctimas del balazo falangista en la nuca.

En el propio 1945, en el Campo de la Bota los pelotones de ejecución aún funcionaban a pesar del triunfo de las armas aliadas, dichas civilizadoras.

De los terribles campos de la muerte hitlerianos, la prensa franquista no se ha ocupado hasta 1950 merced a la presión del mundo democrático. Hasta 1945, el sistema publicitario de Franco no cesó de inciensar, descocadamente, la brutalidad nazi-alemana. Incluso ahora, los «valores» nazis son sigilosamente defendidos por la prensa del régimen elpardino.

El franquismo miente humanismo sin rubor alguno. Con las manos ensangrentadas es imposible compadecerse de víctimas del Africa, sobre todo empezando, de nuevo, el Africa en los Pirineos.

En España no ha habido respeto por las madres ni por los hijos de las madres. Si todos somos hijos de Dios, a éste los católicos españoles le mutilaron impiedosamente la familia. Como Pilatos podrían lavarse las manos. La conciencia no, porque no la poseen.

¿Sentimentalismo? Fidel Castro y Cuba (1)

por Antonio ALORDA

NO tenemos costumbre de escribir. Carecemos de las condiciones indispensables. A pesar de todo, hoy nos vemos obligados a expresar nuestra opinión para intentar que una corriente sentimental, pero errónea, vaya ganando terreno ambiental en nuestros medios. Por tanto, nos tomamos la libertad de manifestarnos como otros compañeros lo han hecho ya.

Y es que en ocasiones se influencia aunque sea sin querer.

Por ello es inútil repetir describiendo lo que en líneas generales ha ocurrido recientemente en la isla de Cuba. Bastaría que nos limitáramos a reconocer con simpatía el desarrollo y final de tales acontecimientos.

Toda la prensa, la radio-televisión y cine del mundo, lo han pregonado, acogiéndolo en general con suma alegría y satisfacción, lo que ya debe ser para nosotros un síntoma nada difícil de discernir. Sin embargo, no llegamos a comprender que la acción de Castro y de sus partidarios haya sido revolucionaria como algunos pretenden afirmar, lamentablemente equivocados si nuestro juicio es imparcial. Como también lo es presentar un cierto heroísmo cuando se sabe positivamente la ayuda valiosa que recibieron por parte de varios países americanos

¿Es que los barcos y aviones cargados de material bélico les fueron enviados por casualidad y generosamente? ¿Qué intereses morales y materiales tenían ciertas naciones, por ejemplo los Estados Unidos, con el llamado movimiento fidelista para que tolerasen dichos envíos desde sus más controlados aeródromos y puertos, cuando por otra parte mantenían relaciones diplomáticas con Batista?

No ignoramos el descrédito en que se había hundido la semi-dictadura del ex-sargento Batista. Somos conocedores, creemos, de todas las múltiples inmoralidades de su régimen y de las atrocidades por él cometidas. Entonces no es de dudar que interesase un cambio político para afianzar aún más sus creadas y fuertes posiciones económicas de las que depende Cuba de los EE. UU. desde tiempo ha.

Tales indicios, más que justificados, son pruebas elementales para estar nosotros convencidos.

Además, hemos llamado semi-dictadura a la de Batista. ¿Por qué? Por la simple razón de así estimarlo al constatar a la vista y lectura del semanario «Bohemia», editado en La Habana, publicación católica vendida en el mundo entero, salvo en España. En sus páginas escritas e ilustradas, bajo el mandato de Batista, se le trataba de criminal con justa razón igualmente. ¡Hecho rarísimo de una dictadura que tolera se denuncien sin censurar sus propios asesinatos!

Ello demuestra que la mayor parte de servicios oficiales de la dictadura han colaborado más o menos directamente con el movimiento del 26 de Julio y su bandera roja y negra. Por si fuera poco, es también sabido que el propio Estado Mayor del Ejército de Batista les vendía el armamento y que cuando Batista exigía del mismo operaciones militares represivas contra los sublevados las organizaba de tal manera que daba facilidades para que se apoderasen de las tropas y de su relativo poderoso material, pasando la mayor parte de éste y aquéllos a engrosar las filas de Castro.

Es natural que frente a la corrupción del régimen de Batista en todos los lugares de Cuba los llamados oficialmente rebeldes se ganasen las simpatías del pueblo, teniendo apoyo incluso, por habilidad, de ciertos ministros.

Es, pues, solamente un cambio político el que se ha producido, repetimos. Un tanto liberal si se quiere, pero nada más. Por contra ignoramos el porvenir de los cubanos con su Fidel Castro y seguidores. Hombre de confianza de la iglesia de su país y del Vaticano, al que no han dudado en reconocer enseguida y oficialmente, junto con los EE. UU. y Gran Bretaña, Francia y la España franquista, cantándole loas estos dos últimos países en sus emisiones radiofónicas.

Tenía Castro «armas» y «protección de los poderosos». Empero, no realizó una «epopeya» ni eran sus seguidores «verdaderos gigantes del espíritu», como afirma muy ligeramente en tal caso nuestro dilecto maestro el Doctor Pedro Vallina.

Objetivamente admitimos «el ejemplo de Cuba» dándole un carácter de progreso político; pero poniendo en duda que los actuales dirigentes burgueses isleños realicen una relativa transformación que resulte beneficiosa para la clase trabajadora y bastante hambrienta del país.

La conclusión es que poco podemos esperar de políticos aunque se presenten ante el pueblo como sus redentores. De una dictadura personal pasan a un sistema llamado democrático, donde el Estado sirve a las clases pudientes y a la Iglesia, perpetuando la injusticia.

Fidel Castro

De algo debe servirnos el recuerdo de España, así como el presente de la Humanidad. Lo vivido es una excelente lección que no debemos olvidar.

No basta efectuar un llamamiento a los «hermanos españoles». Es superfluo «ponerse de acuerdo, organizarse y armarse para la lucha.» ¿Con quienes? Hace tanto tiempo que inútilmente lo ha hecho la C.N.T. En pura pérdida siempre. La mayor parte de respuestas de los organismos en el exilio, su mutismo, sus negativas. Incluso han preferido ponerse de acuerdo o tomar contactos con examigos y colaboradores de Franco y su falange. Desgraciadamente, tal gente, ¿son nuestros «hermanos españoles»?

De acuerdo en que hagamos un esfuerzo; pero que conste que el pueblo de Cuba no nos ha dado ninguna lección. La lección y el ejemplo lo dio el pueblo español, «heroico» en su gesta de Julio de 1936, al luchar solo contra todos; contra la invasión y la indiferencia del mundo democrático y también del proletariado internacional, inclusive contra los llamados amigos circunstanciales ante los que fuimos un tanto tolerantes.

El ejemplo de España debemos siempre reivindicarlo y no dudamos que pasará a la Historia a pesar de la derrota.

Que la C.N.T. y el Movimiento Libertario en su conjunto reavive la lucha por mediación de su militancia, de acuerdo; que creemos un estado ambiental para minar y destruir en un próximo no muy lejano la dictadura franquista, de acuerdo; que intentemos ganar a la lucha a todo el pueblo español, de acuerdo. Lucha difícil, pero no imposible. A pesar del apoyo concedido a Franco por los países democráticos y totalitarios, nuestro esfuerzo en la acción debe ser permanente.

¡Jamás el llamado «ejemplo» de Cuba podrá compararse a la epopeya de España!

No lo olvidemos y, por sentimentalismo, no nos engañemos nosotros mismos, compañeros.

(1) *Este escrito obra en nuestro poder hace más de cuatro años. Entonces era osado, hoy es justo. Un tanto a favor del compañero Alorda.* (N.D. L.R.)

«Umbral»

NUMERO EXTRAORDINARIO

Correspondiente a los meses noviembre-diciembre. 32 páginas de texto con numerosos grabados. A punto de salir con colaboraciones notables de Fontaura, V. Botella Pastor, José Uriel García (peruano), Andrés Martínez, Eduardo Zamacois, J. G., Enrique Zevallos Antezana (boliviano), A. P. A. (nuevo colaborador), José Viadiu e Ismael Vladiu, Fernando Ferrer, Eugen Relgis, José Sevilla, Leonor Llach (mejicana), Paz Castillo, Jacinto Borrás, J. Guiraud, J. Coll de Gussem, Fernandes Leys (argentino), Abarrátegui, Relgis, J. Ferrer, más el documento histórico de Gorelik sobre la revolución rusa, una inspirada cuartilla de Han Ryner, etc. Biografías de Shakespeare, Santiago Rusiñol, José Anselmo Clavé, Miguel Santos Oliver, El Greco; tipismo español; arquitectura incaica; problemas de la revolución social; crítica literaria; poesía y literatura; impresiones musicales; presencia de Ortega Gasset; sobre tradiciones judiciales; historia mejicana; arquitectura uniformada; inquietudes de refugiado; impresión pictórica, y otras materias. Un número completo propio para cerrar dignamente la conclusión del año. Precio de este número: 2 F. N. (los ordinarios cuestan 1).

Pedidos a Roque Llop, 24, rue Sainte-Marthe, Paris, X, Francia.

MAS DETENCIONES EN GUIPUZCOA

SAN SEBASTIAN (OPE).—Además de los detenidos de que se habló, se hallan reducidos a prisión otras tres personas, cuyos apellidos son Egullor, Echeverria y Bermejo.

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

AHORA QUE SE RECUERDA A LA PRIMERA A. I. T.

LA importancia de lo que la primera A.I.T. en el desarrollo de la historia social y política del mundo, trasciende hoy en todos los sectores de opinión. En los más afines y en los más encontrados. En los que prosiguen fieles al espíritu que la Internacional encerró, como en los que, desde entonces a hoy, constituyeron freno y diversión a las aspiraciones ingénitas en la idea misma de una organización *de lucha y de solidaridad*. Lucha acendrada para transformar radicalmente las formas sociales existentes. Solidaridad entre los adalides de la lucha. La A.I.T., la Primera, duró lo que un soplo primaveral en el tiempo. Pero su impacto fue tal, que su inscripción en la Historia es valedera para los tiempos presentes y futuros, como lección y como ejemplo.

Se reclaman hoy herederos directos de la Internacional todos aquellos que se consideran continuadores, de cada una de las corrientes que intervinieron en su fundación. Aun los de aquellas corrientes que contribuyeron a su declive. Y todo es hoy —con un impreciso centenario— celebrar su nacimiento. Ministros de gobierno, engalanados y de etiqueta, pronuncian sendos discursos. La Internacional dio también lugar a la constitución de Partidos que comparten el Poder con los enemigos seculares de la Internacional. Sin el aporte de su vigoroso impulso tal vez no se hubieran fundado tales Partidos, dedicados desde entonces a la tarea laboriosa de reconocer y de legislar las conquistas que en combate singular arrancaban los del llano a la burguesía: se llaman socialistas parlamentarios. Y en todos los países ejercen desde entonces su rol difícil, tratando de equilibrar los intereses de los Estados, con las apremiantes reclamaciones de los explotados a quienes dicen representar.

Otras personalidades de alto relieve internacional, jefes o componentes de gobiernos que antes se llamaban proletarios y hoy se autotitulan «democracias populares», celebran en la Primera A.I.T. el certero ariete —el trampolín magnífico— que les permitió acceder a las posiciones que hoy defienden con encarnizado afán, sin gran beneficio para sus gobernados, siempre explotados, hoy como ayer.

Hasta los católicos —sindicalistas de la más reciente hornada— saludan con «sincera admiración» el extraordinario evento que despertó a los trabajadores del mundo a una nueva realidad social, cuyas perspectivas futuras se dibujaban a través de la abolición de las clases y de las jerarquías, en una transformación de fondo, en una revolución profunda de la sociedad. Revolución que había de ser universal... Que había de barrer con Estados, Ejércitos, Iglesias y toda suerte de privilegios. Esos principios que ahora respetan otras internacionales sindicales, que se dicen continuadoras de la Primera.

Lo tremendo, lo trágico, lo terriblemente irónico, es que todos, unos y otros, los apóstatas, como los legítimamente herederos de la Internacional, tienen su puesto en la recordación. Porque la Internacional, su símbolo y su recuerdo, pertenece ya a todos, forma parte de la Historia y es ya patrimonio universal.

Lo que no pertenece a todos, es su espíritu y su idea, lo que quiso ser y lo que deberá perfilarse en el futuro como meta aún no ganada, como etapa aún no cumplida, como afán no realizado, como tarea a reemprender, como finalidad a perseguir como si se empezara de nuevo, como si la A.I.T. no hubiere existido.

He aquí que la situación defiere hoy en sus formas de lo que era en los tiempos en que la Internacional surgió, como resultado de unas aspiraciones inaplazables. La Primera Internacional fue hija de la Revolución Industrial del siglo XIX. Momentos trágicos en el mundo del trabajo y punto de transición entre dos épocas de la sociedad. Las fuerzas en presencia se limitaban a dos bloques profundamente antagónicos y no aparecían fuerzas intermedias definidas. Capital y Estado formaban bloque contra un proletariado que se organizaba con una rapidez prodigiosa y se lanzaba a la batalla con denuedo recurriendo a las armas, además de la huelga, en pro de una transformación radical de la sociedad.

Los embates sangrientos se repiten desde mediados del siglo pasado hasta las primeras décadas del presente siglo. El señuelo de la Revolución Social inminente, alimentaba los entusiasmos de un proletariado cada vez más consciente, más seguro de sí mismo y mejor organizado. Las sindicales obreras de los países ocidentales sobre todo, daban la batalla con acrecentado éxito, provocando transformaciones sustanciales en las condiciones de trabajo, de trato moral, de salario, de seguridad. Provocaron a su vez transformaciones indelebles en los métodos de gobierno. Si por un lado surgió una legislación destinada a calmar las impaciencias, por otra parte se gestaban los principios del «gobierno fuerte». Hubo terreno abonado para el crecimiento de los partidos llamados de avanzada social, prácticamente inexistentes otrora, creándose así las «fuerzas intermedias» que diversificaron la situación del campo social, alimentando la dispersión y la confusión vacilante en las fuerzas proletarias. Cuando la era de los gobiernos fuertes hizo su entrada violenta, el escenario social, el campo obrero, se hallaba ya debilitado por divisiones y por luchas internas. Divisiones en provecho de los partidos políticos que fueron a fortalecer el Estado y con él consolidaron las fuerzas de la explotación.

La Revolución Rusa no fue motivo de fortalecimiento, sino de desunión en el campo proletario, al debatirse el dilema trágico de Revolución o Dictadura. Respecto a los ideales de la Primera Internacional, se habían producido varios traspiés y una pronunciada marcha atrás en sus valores esenciales.

Dos guerras internacionales y tres décadas de dictaduras, unas y otras trasunto camuflado de las terribles crisis económicas que hubo de afrontar el capitalismo, repercutieron terriblemente sobre el movimiento obrero. Ante todo sobre el movimiento obrero fiel a las aspiraciones de la Primera Internacional, que en Argentina, Francia, Italia y España y otros países habían obtenido proporciones y prestigio alarmantes para el capitalismo renovado, e incluso para aquellos «sectores intermedios», que habían escogido posición prolivalente con su inserción en el Estado.

∴

Nosotros también, como los demás, recordamos los gestos de la Primera Internacional. Nuestra prensa es pródiga en detalles de gran interés documental. Garinei en «Umanità Nova», Fedeli (después fallecido) en «Volontà», Hem Day en varias publicaciones, Víctor García en un enjundioso estudio que aparece en LE COMBAT SYNDICALISTE y recogido en un volumen por las juventudes de Caracas; en fin, en todas nuestras publicaciones de diferentes lenguas y países, hace coro, dando prueba, cifra, detalles incontrovertibles de lo que la Primera Internacional quiso ser y no fue. Y de lo mucho que significó a pesar de su corta, brevísima existencia. De lo que hubiera podido ser...

Es que la tendencia libertaria de la Internacional, su ala «antiautoritaria», representada por Bakunin, halla continuación legítima e incontrovertible en estos escuálidos organismos sindicales e ideológicos de los cuales formamos parte los anarquistas. Organismos escuálidos, aplastados casi, semidestruidos por los embates conjugados de la reacción y de los «nuevos pastores» de diferente pelambre, que se reparten las prebendas de esta nueva situación en la que se cantan loas al progreso, a la evolución técnica y a la «libertad garantizada por la ley»...

Otra revolución se está produciendo en los estratos profundos de la sociedad. Será más honda y transcendente que la revolución industrial del pasado siglo. En su avanzada hemos de participar los anarquistas promoviendo una etapa de transformación más profunda y más positiva. Contamos hoy con un cúmulo de experiencias que no conocieron nuestros precursores. Y en la acera de enfrente —y en la del costado— se hallan ya claramente identificados todos aquellos que fingieron apoyo a los ideales de la Internacional, para mejor traicionarlos...

Recomenzaremos sobre bases nuevas, siempre en la brecha y en la avanzada, como decía el irreductible y optimista Malatesta. Pero para ello hemos de lanzarnos de lleno al estudio, al trabajo, a preparar la nueva acción que se avecina.

¿HACIA UNA SOCIOLOGIA HUMANITARIA?

Horizonte vital del pensamiento ácrata

por Severino Campos

I

ALEGANDO interés en el enaltecimiento de la vida, todas las influencias sectarias van a la conquista del hombre. Los ofrecimientos que se hacen son sustanciosos, ilimitados, impregnados de belleza seductora. El hombre, se nos dice, es la figura suprema, la piedra fundamental del edificio social. ¿Qué palpita tras esas alusiones seductoras? ¿Hay acomodo para sus impulsos de profunda renovación? ¿Se admite el libre pensamiento como palanca para mover y superar las inteligencias y las conciencias?

El espíritu sectario no resiste el diálogo real; contiene límites que oprimen, ambiente que eclipsa las virtudes éticas, condiciones que dejan sin vigor a los gérmenes de grandes esperanzas humanas. Donde no hay amplitud de miras, coherencia de actitudes y vertebración de pensamiento, todo se marchita y muere, sin que el hombre goce las bellezas que es capaz de crear. ¿Hay otros recursos vigorizantes, que permitan madurar en el hombre lo que en él yace para superar la sociedad en que vive? Sí.

Para el enaltecimiento del hombre, nada de lo que se trace será tan sublime y eficaz como las metas ácratas. En ellas, si responden a tal adjetivo, tienen presencia las más sanas preocupaciones que produce la mente humana. Al darles un destino que acaricie todas las vidas, que intenten resolver las necesidades que el hombre se crea para vida más intensa, y logran plenitud, se testimonia un proceso vital que alienta a los impulsores y crea nuevos valores.

Condicionar las creaciones a perfil utilitario, para usufructo privado, es abrir lagunas entre los hombres. La lógica social rechaza tal arbitrariedad y la desgracia que ella impone; el ingenio individual es síntesis de aportaciones históricas y colaboración contemporánea; es resumen de largos procesos de investigaciones y esfuerzos, algo que sólo la equidad tiene derecho a administrar y distribuir.

No hay preocupación humana tan bella y edificante como la que tiende a unificar las aspiraciones de nuestro género bajo la égida de la idónea justicia. Todo esfuerzo encaminado a tal fin es el tributo de mayor efectividad para lograr lo superior que el individuo pueda alcanzar. ¿Son estos imposibles para el hombre? De ningún modo. Lo que falta para lograrlo con la prontitud que las personas sensibles desean, es la aplicación del método ácrata.

Los encantos más placenteros de la vida no son las imágenes sugestivas que emanan de cualquier argumento artístico; ahí puede haber algún sentido ácrata, sin que resalte, enérgicamente, una incitación al cumplimiento de deberes sociales. Si esta condición toma auge en la conducta individual, si prevalece en todas las esferas de actividad y relación humana, el pensamiento ácrata florece y toma solidez. Es una base de valor personal en marcha, un motivo y ejemplo de propaganda, una conciencia que alumbra los senderos manumisores.

La culminación de virtudes ácratas en la persona, no se debe al cumplimiento de un programa, ni a los supuestos buenos resultados de una revolución política. Suponiendo que tanto el programa como la revolución hayan aportado al conjunto condiciones superiores a las que gozaba siempre, para el hombre queda abierto el camino de su superación. En el más allá de los encantos que gozamos hay otros superiores, más intensos, más sociales, más armoniosos, más ácratas. Nunca, por más que la vida se enaltezca, por más que el individuo se ennoblezca, se agotarán los recursos bienhechores que Acracia reserva a la Humanidad. Hablando de las dotes del anarquismo, es falso lo de las limitaciones, lo de los programas cerrados, lo de las condiciones fijas e invulnerables.

El pensamiento libre, y de efectividad social, que florece y madura, eleva la potencia creadora de su condición. Es una aportación a la libertad general del pensamiento, a la par que impulso a la acción constructora del hombre. Una tras otra, al través de ese fomento creador, se fijan las etapas de compenetración humana que hacen tangible el valor social de Acracia.

La potencia creadora de lo sólidamente ácrata es y será una incógnita; nadie podrá precisar la proporción de su fecundidad; cuanto más genera más capacidad tiene para generar; su fecundidad es de mayor alcance que lo previsto o calculado. Cualquiera acción de fundamento anárquico que llegue a feliz término supone, a más de indiscutibles realidades, el incremento de perspectivas inmediatas que en todos los órdenes enriquecen la vida.

Lo espiritual no supera su contenido sino por la superación del intelecto; y en intelecto, para que se erija en forjador del mundo ácrata, ha de circunscribir sus preocupaciones al bienestar del hombre, a la felicidad humana. A tenor de las concepciones modernas, si las inquietudes morales, que no todos nos explicamos como origen impulsor, son competencia de la psicología, no debemos olvidar sus influencias determinantes a todas las actividades; ellas son las que condicionan la vida del individuo y de las colectividades.

Hasta el presente, los valores de enaltecimiento que yacen en el hombre no han sido explorados y menos conquistados; la persona todavía no sabe quién es ni de lo que es capaz; en el seno de su apariencia ordinaria palpitan tesoros de belleza, tendencias que cultivadas pueden hacer del mundo y de la Humanidad un paraíso de delicias. Las potencias para especialidades científicas, como para relevar imágenes artísticas que remonten y deleiten nuestro acervo espiritual, no hay por qué rogarlas a divinidades ni a hechiceros; se originan en el hombre, dormitan en él, y a él hay que incitarle para que abra vías de comunicación y las coloque entre los grandes tesoros creados. Algún día la ciencia desmentirá que el hombre es una incógnita; y nos demostrará, que esas tendencias yacentes en silencio, que sin avivarse ni cultivarse van a la sepultura con el armazón humano, pueden ser monumentos de gloria y dicha común. Es a lo que tiende el pensamiento ácrata.

La pedagogía es el horizonte de actividades más apropiadas para identificar los valores de la persona; ningún otro ámbito de movimiento social es capaz de abrir camino a las tendencias edificantes de individuo como ese. Y no solo por lo que en sí representan los métodos de enseñanza, sino, y esto es lo más sustancial, por la segura fecundidad de conductas inteligentes y sensibles que pueden relevarse en la infancia. Si en ese estado de la vida individual se robustecen condiciones de sociabilidad, se despiertan ansias de conocer y colaborar en los grandes destinos de la vida común, la personalidad ácrata queda bien definida.

Por ser lenta la superación del hombre, sus grandes obras de sentido social no pueden precipitarse. Para que prevalezca lo selecto hay que hacer una gran depuración; las magnas obras, que embellecen la vida, o le rinden tributos benefactores, no se improvisan; todo sistema social necesita, para ser una realidad y generalizar sus bases, amplias con-

(Pasa a la página 2)

Fluorescencias

1

Del artificio el débil resplandor,
impide al hombre ver la luz del Sol.

2

Esta pertenece a Gibran Jalil Gibran: «Quien resiste la esclavitud y no se rebela contra la opresión, es aliado de la falsedad contra la verdad y cómplice de los verdugos en la matanza de los inocentes.»

3

O como diría el firmante:
Quien pudiendo no rompe una cadena
por propia cobardía se condena.

4

El acendrado voluntarismo logra siempre ponerse en disposición de cumplir con su deber en cualquier parte. Es el voluntarismo entre anarquistas esencial.

5

El hombre es uno siempre y solo; pero no puede vivir sin complementencia los seres dignos de su merecimiento, por ser hombres y mujeres conscientes también. Entonces se hermanan y luchan y se esfuerzan para que la más amplia solidaridad se to que es la afinidad que siente hadesarrolle entre el conjunto humano. Y aunque tales esfuerzos se vean grandemente obstaculizados por las amarras del autoritarismo en todas sus formas, nunca caen en el vacío las semillas de la buena voluntad, siempre dan y seguirán dando frutos bellos, armoniosos, de amplia fraternidad. Esa realidad nos da firmeza en medio de las peores tragedias de la vida en sociedad.

6

Busca ese gran tesoro que es amor,
la única disculpa del dolor.

7

Arrástrase dolido entre las rocas,
el pájaro sensible de alas rotas.

8

Los ojos legañosos
que miran pequeñeces,
no pueden ver las luces esplendentes.

9

La vida humana en general está en pañales todavía; apenas se vegeta, cuando no se hace lo imposible por impedir su completa floración o asesinarla. La presente sociedad de amos y esclavos, es prueba indesmentible de esta afirmación.

COSMOS

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

GFP 3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. — A.I.T.

NOTRE ENNEMI C'EST NOTRE MAITRE
La Fontaine

17 DECEMBRE 1964
NUMERO 238
0,40 F. LE NUMERO
36e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

328

L'HEURE DE LA REVOLTE

AFIN de donner le plus d'éclat possible à la grève du 11 décembre, toutes les centrales syndicales de « dialogue », multipliaient les appels aux travailleurs pour une lutte d'ensemble « contre la politique anti-sociale du pouvoir ». Une révolte générale des travailleurs s'impose », disaient-ils après avoir avoué que : A aucun moment, le dialogue ne pouvait s'instaurer. On assistait à une caricature de négociation et nos camarades avaient le sentiment qu'il s'agissait surtout « d'amuser la galerie ».

Bien que cette grève ait été pleine d'enseignements sur lesquels nous reviendrons ultérieurement, nous voulons, aujourd'hui, mettre l'accent sur certaines réactions de la base, au moment des préparatifs.

Une des premières questions que posent les nombreux ouvriers inorganisés est la suivante : « Pourquoi cette grève ? »

Il faut reconnaître que cette méfiance de la part de nombreux travailleurs, quand il s'agit de déclencher une grève, est pleinement justifiée. Trop souvent, les dirigeants syndicaux ont fait un usage abusif de la latitude qui leur était accordée par la base pour décider du moment, de la durée et du but d'une grève ; par ailleurs, ils n'ont pas hésité, quand ils se sont sentis dépassés par les événements, de faire marche-arrière, trahissant ainsi la lutte entreprise et détruisant tous les espoirs que celle-ci pouvait permettre. Les « il faut savoir finir une grève » ont laissé trop d'amertume pour qu'un travailleur conscient ne se méfie pas constamment dans l'usage d'une arme qu'il sait à double tranchant.

Mais quand il s'agit de ceux qui se trouvent en bas de l'échelle sociale, c'est plutôt le caractère des revendications proposées comme élément déterminant de la grève qui les inquiète. C'est particulièrement le cas dans le cadre des fonctionnaires où les chefs qui sont les principaux bénéficiaires des augmentations de salaire hiérarchisées, font rarement la grève, sous prétexte d'être dans l'obligation de recenser le nombre de grévistes pour le transmettre à leur direction ; ou bien ils invoquent les risques de la réquisiton.

Bref ! Le « lampiste », bien que n'étant pas toujours capable de s'unir avec ses camarades de travail pour une action coordonnée et déterminante, réalise néanmoins que l'on se moque de lui et il en a assez d'être dupé ; il n'est plus disposé à tirer les marrons du feu pour les autres.

L'un d'eux, au cours d'une discussion au sujet de la grève, eut une réflexion assez sympathique

« Je ne sais pourquoi, **disait-il**, mais la date de cette grève a été mal choisie.

Puisque les centrales syndicales veulent, par cette grève, faire comprendre au pouvoir la détermination des travailleurs de sortir de l'ornière dans laquelle on les maintient, c'est au moment des élections que la grève générale aurait dû être décrétée. C'était là le meilleur moyen de toucher les vrais responsables de notre situation désastreuse et c'était le moment de leur montrer que nous ne sommes plus des enfants. »

Nous ne pouvons qu'appuyer une telle suggestion car elle sous-entend une prise de conscience catégorique de tous les exploités, de toutes les victimes de la société capitaliste, et elle peut se résumer en disant que l'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.

La C.N.T. a préconisé sans cesse et continue de le faire, la prise de conscience de tous les travailleurs dont le but doit être l'instauration d'une société sans classes et elle sait pertinemment qu'une grève limitée ne peut jamais atteindre ce but même si elle est générale. Elle peut, tout au plus déterminer les rapports de force entre les dirigeants syndicaux et les politiciens au pouvoir mais le travailleur n'a rien à gagner dans tout cela.

La tâche de la classe ouvrière doit être de préparer sa grève en étudiant minutieusement le plan d'action pour en surmonter les obstacles ; mais une fois lancée dans la grève, rien ne doit plus l'arrêter.

Et alors, ce n'est pas la révolte de tous les travailleurs que nous devrons préconiser, mais la révolution sociale ; la transformation totale de tout un système économique où il ne doit plus être question de profit.

NOTRE ABC

1° Les progrès scientifiques et matériels arrachent peu à peu l'homme à la misère sans lui donner ni la quiétude, ni la paix, ni le bonheur social, ni la liberté.

Ni les religions par leurs mensonges, ni les politiques, ni les gouvernements par leur arbitraire, et également leurs mensonges, ne sont parvenus, tout au long de millénaires, à donner à l'homme la possibilité de vivre dans le bien-être, la paix et la liberté. Ils ont tout promis en échange de sa soumission ; ils ne lui ont rien donné en échange de sa peine, de ses labeurs, de son attente.

2° Il est donc évident que tous les systèmes religieux ou politiques utilisés jusqu'à ce jour pour organiser la société ont échoué. Persévérer dans ces directions serait donc non seulement une maladresse, mais encore une sottise, trop souvent un crime individuel et collectif.

3° La solution du problème est donc ailleurs : il faut délivrer l'homme des tutelles qui ne lui permettent pas de faire l'expérience de ses capacités naturelles et acquises, et de le laisser ainsi construire sa propre vie et celle de sa communauté dans le seul cadre où, du moins apte au plus génial, il sait se déterminer et est capable d'apporter à la construction communautaire l'élément fécondant de sa bonne volonté : la sagesse économique.

4° Etant admis que le bonheur social ne peut être réalisé ni sur le plan spirituel, ni sur le plan politique, le syndicalisme révolutionnaire considère que le seul plan social valable est celui de l'administration des choses directement par les travailleurs et les consommateurs : autogestion des entreprises et des services par les producteurs, autogestion des coopératives de distribution par les consommateurs, dans le cadre de la Commune.

5° Attendu qu'il serait vain d'attendre de l'économie capitaliste incarnée par les Etats qu'elle mette l'abondance au service de tous les besoins, mais qu'au contraire elle s'efforcera de réduire les productions pour tenter de maintenir les prix et les profits, le syndicalisme révolutionnaire pense que la classe ouvrière doit être instruite des prévisions qui entraînent l'économie capitaliste vers des crises d'une extraordinaire gravité, sans doute même vers la guerre.

L'exemple de l'Amérique suscitant des conflits dans le monde entier pour élargir son marché et accroître ses profits, doit toujours être présent à nos esprits et nous tenir toujours en alerte... Le fait que tous les Etats européens accentuent leurs productions d'armements est la preuve qu'ils ne sauraient assurer du travail à tous sans persévérer dans une industrie qui mène fatalement à la guerre.

6° Pour obtenir des travailleurs leur adhésion à la collaboration « capital-Etat + travail », les partis et les syndicats réformistes font valoir « *qu'étant données les conditions évolutives de la productivité, l'homme est assuré pour les temps à venir d'un accroissement de son bien-être et d'une sécurité sociale totale* ».

Ces mensonges sont contredits par la fabricaiton intensive des armements, par la recherche de conflits par l'Etat le plus riche du monde, et le plus puissant : l'Amérique.

L'avenir ? L'un des fondateurs de la cybernétique « Norbert Wiener » (américain, donc au cœur du problème) nous le laisse entrevoir : « *Rappelons-nous que la machine automatique, quelle que soit notre opinion sur l'existence de sa sensibilité propre, représente l'équivalent économique précis du travail d'esclave. Il est évident que cela produira un chômage en comparaison duquel les difficultés actuelles et même la crise économique de 1930-1936 paraîtront une bonne plaisanterie. La nouvelle révolution industrielle est une épée à deux tranchants. Elle peut être utilisée pour le bien de l'Humanité, et si elle n'est pas utilisée intelligemment, elle peut détruire cette Humanité.* »

Le syndicalisme révolutionnaire est conscient de cette alternative et de pouvoir solutionner ce problème en faisant de la machine, l'esclave de l'homme, et que, pour atteindre ce but il faut arracher les machines à l'appropriation capitaliste, abolir l'économie financière, et passer sans délai du règne des « prix, salaires et profits » à la gratuité des tâches et des services.

Il faut être aveugle ou de mauvaise foi quand on ne sait tirer de la croisade des armements, qui se veut anti-socialiste, la certitude que l'Humanité est à la veille de sa destruction si les travailleurs n'imposent pas leur autogestion sur toutes les activités au service des besoins.

Le syndicalisme révolutionnaire sonne le glas de toutes les politiques et de toutes inégalités de condition : distribuer ou périr.

7° Attendu que la hausse des prix est une condition du marché capitaliste, toute hausse des salaires ne fait qu'encourager cette évolution, provoquant périodiquement une baisse du pouvoir d'achat.

Le pouvoir d'achat dans le présent ne peut s'accroître que par la mise en « gratuité » de tous les services publics.

La grève générale et illimitée est le seul instrument de libération. Elle ne peut avoir qu'un but immédiat : l'arrêt des fabrications d'armement et la conversion des fabriques, la mise « en gratuité » de tous les services publics.

Telles sont les actions que se propose le syndicalisme révolutionnaire.

J. B.

La conscience de classe

La révolution sociale, pour laquelle nous luttons tous, ne saurait être, aujourd'hui, identique à ce qu'elle aurait pu être il y a cinquante ans ou un siècle.

En effet, les progrès de la science et des techniques de production ont créé de nouvelles couches sociales différenciées non seulement pour un certain mode de vie, mais encore par une mentalité propre. Il en est ainsi, par exemple, des techniciens.

Mais, forment-ils, pour cela, une nouvelle classe ? Sont-ils amenés pour cela à se trouver en quelque sorte entre exploités et exploiteurs ? En définitive, y a-t-il réellement, c'est-à-dire économiquement, une classe moyenne ?

Il est certain que des notions d'autorité et de responsabilité, une rémunération souvent assez élevée, ont pu amener des éléments de cette prétendue « classe moyenne » à oublier tout à la fois leurs origines et leur devoir et à devenir les serviteurs zélés du capitalisme bien que la « classe bourgeoise » ne cesse souvent de les considérer avec dédain et hostilité.

Ces éléments, dont l'esprit est faussé par l'orgueil et l'idée inexacte qu'ils se font de leur valeur, devraient pourtant se souvenir que la distinction qu'ils croient pouvoir faire a toujours été bouleversée par les événements sociaux.

Car il faut bien se rendre compte que « *tout individu qui touche un salaire ou un traitement, tout homme qui n'exploite personne, appartiennent, de fait, l'un et l'autre à la classe ouvrière* ».

Les techniciens, les savants qui ne vendent pas leur savoir aux « marchands de canons » ne sauraient en conséquence être rejetés dans la classe capitaliste.

Le critère, semble rester toutefois l'antagonisme brutal des classes qui a toujours obligé celle que l'on définit comme « moyenne » à se rallier à l'une ou l'autre des forces en présence.

Par ailleurs, il demeure qu'à côté de la conscience de classe, qui est un phénomène psychologique « collectif », existe la prise de conscience individuelle et émotionnelle du *problème social*. Egoïsme et altruisme, intérêt et solidarité se rejoignent alors dans la *volonté révolutionnaire*.

Le capitalisme a réalisé depuis longtemps sa *synthèse de classe* : gouvernement, armée, clergé, finance, industrie et commerce, etc. Il reste au prolétariat à faire la sienne en dehors des partis politiques et des syndicats réformistes, valets dissimulés du capital, et à élaborer l'unité de lutte et d'idéologie de ses trois éléments essentiels : la main-d'œuvre, la technique et la science œuvrant vers un même aboutissement : la *révolution sociale*.

SEVY

Dignité humaine

Ne vous êtes vous jamais trouvé en difficulté pour trouver du travail ? C'est une question qui pourrait être posée à tous ceux qui, longtemps, préconisèrent « la productivité comme source de bien-être » ; à ceux aussi qui n'ont cessé de faire des heures supplémentaires pour assouvir leur passion du confort ou du luxe ; à ceux enfin qui eurent la chance d'avoir plus d'instruction et qui en profitèrent pour se mettre à l'abri des difficultés matérielles en «se faisant une situation ». Mais tout le reste de la classe ouvrière, tous ceux qui sont en bas de l'échelle sociale, les manœuvres, les hommes de peine et aussi les ouvriers soit-disant spécialisés au premier échelon, tous ont subi les vexations des patrons repus. Ceux-ci, trop heureux d'avoir l'embarras du choix dans une masse laborieuse trop nombreuse, ne manquent aucune occasion d'écraser de leur mépris ceux qui viennent leur mendier un peu de travail.

« Vous repasserez » disent-ils. « Attendez encore quelques jours ». Comme si le travail était une aumône, une faveur que les privilégiés du système capitaliste étaient seuls habilités à dispenser.

Certains peuvent penser que nos affirmations sont puisées dans le passé ou, tout au moins, que cela n'existe que dans des pays sous-développés et que la France est à l'abri de cette « lèpre sociale » ; qu'ils se détrompent.

J'ai vu, de mes yeux vu, des ouvriers aller de chantier en chantier, d'usine en usine pour demander de l'embauche et on lui a répondu invariablement les termes que je cite plus haut. Bien sûr, certaines catégories de travailleurs y sont plus assujetties que d'autres.

Il y a d'abord l'âge qui intervient ; pour la plupart des tâches à effectuer, le patron préfère choisir des « bêtes de somme » jeunes et si possible solides. Cette ambigüité dans le choix fait que l'ouvrier d'un certain âge est souvent contraint au silence devant les injustices patronales par crainte de se retrouver sans moyens pour vivre.

Une autre catégorie de travailleurs est elle aussi astreinte aux difficultés matérielles par la goujaterie des exploiteurs ; ceux-ci la désignent pompeusement « la main d'œuvre étrangère ».

Il existe des milliers de travailleurs qui, sous prétexte d'être originaires de pays misérables, subissent la « loi du talion ».

Outre l'exploitation dont ils sont victimes dans le travail qu'ils exécutent, ils sont souvent parqués comme des bêtes (à ce sujet, les portuguais de Champigny sont un exemple typique).

Par ailleurs ils sont écrasés par l'incompréhention et le mépris absurde de ces travailleurs cités au début et qui, ayant acquis l'objet de leur cupidité, se situent au-dessus de ces « parias » que le capitalisme n'utilise que pour les travaux les plus infects (que ce soit les terrassements, l'enlèvement des ordures ou postes dangereux que tous ceux qui ont encore un peu de dignité refusent d'accepter. A une époque où le capitalisme se voit contraint de ralentir la production pour raréfier les denrées afin de maintenir la cote des profits, l'existence d'une telle déchéance humaine est inadmissible.

Il est un fait que tous ces travailleurs déshérités ont souvent connu dans leur pays d'origine des besoins bien plus accrus ; mais cela n'est pas une raison pour qu'ils soit maintenus dans cet état de semi-esclavage.

Notre rôle d'anarcho-syndicalistes doit être stimulé par l'esprit de la solidarité sans distinction de couleur ni de nationalité.

Puisque la surabondance est en train de paralyser notre pays, une des tâches les plus urgentes doit être de précipiter la distribution des surplus en invitant à l'action tous les travailleurs par dessus les divisions syndicales et l'absurdité des politiciens.

Cette action doit viser à l'unité en vue de l'autogestion des entreprises par les travailleurs.

Elle peut revêtir l'aspect d'une grève générale mais à la condition qu'elle ne cesse qu'après avoir été couronnée de succès.

Ce n'est qu'alors que la « dignité humaine » retrouvera son vrai sens et que les moyens d'existence ne seront plus dispensés comme une aumône.

Peut-être est-ce là une tâche bien difficile à réaliser... Oui, si nous ne sommes que quelques uns il ne nous est possible d'envisager, dans un proche avenir, une transformation bien évidente ; mais comme disait un jour un vieux camarade et bon militant : « A l'origine de tout mouvement il n'y a qu'un seul homme. Il prépare le sol, d'autres viendront ensuite pour faire les semailles et ce n'est qu'à force de patience, de persévérance et d'obstination que l'idée germe, croît et s'épanouit. »

Nous pourrions croire que c'est à nous qu'est réservée la mission la plus ingrate mais il n'en est rien. D'autres, avant nous, ont rencontré et surmonté des obstacles beaucoup plus impressionants et la meilleure façon d'honorer leur mémoire c'est de rester les dignes continuateurs de l'œuvre qu'ils ont commencée.

J. SORIANO

2ème UNION REGIONALE

Il est rappelé aux camarades de la deuxième U. R. que l'assemblée du 20 décembre clôturera les travaux de notre congrès annuel.

Compte tenu de l'importance des points de l'ordre du jour qui restent a discuter, la présence de chaque militant est indispensable.

Encore la loi-programme militaire

Je n'ai pas l'habitude de m'intéresser de très près aux débats de l'Assemblée Nationale, ci-devant Chambre des Députés, pas plus, d'ailleurs qu'à ceux du Sénat.

Pourtant, en ce moment, au sujet de la loi-programme militaire, je pense qu'il n'est pas mauvais de mettre un peu le nez dans ces discussions passionnées entre gouvernementaux et opposants. Car, pour nous, qui formont le peuple de ce pays, il s'agit de vie ou de mort. Disons-le tout de suite, nous nous moquons éperdument de toute question de prestige, de grandeur, de mission séculaire et autres fariboles !

Et dans un certain sens aussi, nous nous moquons des questions d'argent, tant nous sommes persuadés que l'Etat, quel qu'il soit, pour une raison ou pour une autre, n'aura de cesse de nous avoir fait cracher le maximum afin de remplir le fameux tonneau des Danaides. Ceci, compte tenu que les dépenses relatives aux œuvres de vie seront, dans tous les cas, préférables aux dépenses consacrées aux œuvres de mort.

De très bonnes et très pertinentes choses ont été dites, par les gens de l'opposition, à ce débat ; en voici quelques-unes :

Le député socialiste de la Corrèze, Jean Montalat, déclare :

« *Il y a dans le monde deux forces de frappe majeures : l'U.R.R.S. et les Etats-Unis, qui ne peuvent s'attaquer sans se détruire. C'est l'équilibre des terreurs, c'est sur cet équilibre qu'est basée la paix. Une force de frappe mineure comme la nôtre ne peut que détruire cet équilibre.* »

C'est bien, en fait, de cela qu'il s'agit. Selon le proverbe bien connu « Plus on est fou, plus on ri », qu'il n'est pas difficile de transformer ainsi « Plus on est de fou, prêts à appuyer sur le bouton, plus on crève ». Poursuivons. Le même Jean Montalat, au sujet des recteurs, c'est-à-dire des engins propres au transport des fameuses bombes, dit ceci : « *Au moment où Mariner IV va arriver sur la planète Mars, nous ne possédons comme recteur qu'un avion qu'il faut ravitailler en vol pour aller sur le territoire d'un ennemi supposé.* » Et l'orateur semble le regretter ! Mais non, cher monsieur, il faut, on doit s'en réjouir, au contraire ! Car, et vous paraissez l'oublier, notre bombette, ou bombinette, ou encore force de frappe miniature est essentiellement conçue et exécutée dans un but défensif, et non dans l'intention d'aller porter la terreur et la dévastation aux quatre coins du monde. C'est pourtant bien simple : on nous attaque, c'est-à-dire l'on franchi nos frontières et nous nous défendons, c'est-à-dire, nous balançons notre bombe sur les armées ennemies qui sont déjà sur notre territoire, ce qui ferait du dégât, non sur ledit territoire que d'aucuns s'amusent à aménager !

Ou encore on nous attaque traîtreusement en nous expédiant, par la voie la plus rapide, quelques-uns de ces engins de mort détenus par l'une ou l'autre des deux forces de frappe majeures, et s'en est fait de nous, de notre territoire, de notre bombe A ou Z, de notre Pierrelatte, de notre prestige et de notre grandeur. Et aussi, hélas, de la seule chose qui compte dans ce monde, de notre existence même, individuelle et collective !

Mais rassurons-nous, car voici la suite des paroles du député de la Corrèze : « *Ce qui est rassurant, c'est que la guerre atomique n'aura pas lieu, car aucun homme ne sera assez fou pour engager son pays dans un conflit susceptible de provoquer la mort de deux cents millions de personne.* »

Cela est très rassurant, en effet, et je me sent, et nous nous sentons tous, n'est-ce pas, très rassurés. Qui pourrait penser qu'un jour..., un fou... ! D'ailleurs, les fous ne sont-ils pas tous enfermés ?

Et le même Montalat, peu après, répète son affirmation : « *Non, la guerre atomique n'aura pas lieu.* » On voit alors (ici, c'est le rédacteur du journal qui parle) M. Pompidou frapper du plat de la main son pupitre en un geste significatif, et dont le symbolisme n'échappe à personne. L'orateur en fait autant sur la tablette de la tribune disant à mi-voix au premier ministre : « *Moi aussi, je touche du bois* » !

Et il conclue : « *Nous sommes contre la force multilatérale qui n'ajoute aucune efficacité à l'Alliance atlantique et qui, risquant de paraître provocante à l'U.R.S.S., peut porter atteinte à la coexistence pacifique.* » Applaudissements unanimes.

Si j'ai bien compris, l'orateur est à la fois contre la force de frappe française et la force de frappe multilatérale. Dès lors, je joins mes applaudissements personnels à ceux des députés.

Mais cela ,comme dit le *Canard Enchaîné*, ce sont des paroles verbales. Ce qu'il nous faut à nous, incrédules de naissance, ce sont des actes ! N'est-ce pas aux actes que l'on juge les gens, et particulièrement les tenant du pouvoir, ainsi que, cela va de soi, les opposants, c'est-à-dire les aspirants à la possession de ce même pouvoir (1). Eh bien, des actes, en voici un, en tout cas, exécuté presque en même temps par les deux protagonistes de cette scène historique, messieurs Pompidou et Montalat : *Ils ont touché du bois !*

L'importance de ce geste n'échappera à personne, je pense, et suffira à rassurer tous les inquiets de la création. J'espère qu'un photographe se sera trouvé là à point pour fixer sur la pellicule cette remarquable manifestation de fétichisme, que les spectateurs de la télévision pourront ainsi constater de visu !

Pour ma part, j'oserai émettre une suggestion : Le bois étant substance bénéfique (cela ne vient-il pas d'être officiellement constaté, et même consacré ?), pourquoi ne pas construire tout simplement nos bombes en bois ? Et, pour plus de sûreté, pourquoi encore ne pas les bourrer de sciure ?

Et, pour la même raison, pourquoi se limiter aux bombes ? Les fusils, les canons, les obus, les chars, les sous-marins atomiques, les recteurs même, ne pourrait-on construire tout cela en bois, en bon bois de hêtre ou de sapin, de chêne ou de bouleau, de vrai bois de chez nous, quoi du bois d'arbre ! Je pose simplement la question, convaincu qu'elle est d'une importance primordiale pour l'avenir de l'humanité.

BLANQUET

(1) Nous ne sommes pas dupes, naturellement, et nous savons bien qu'il ne faut pas trop s'illusionner sur le comportement des gens de l'opposition. Nous pourrions citer de nombreux exemples prouvant que de farouche opposant on devient facilement farouche exécutant de la même politique. En l'occurrence, rien ne peu nous faire supposer que, de Gaulle mis à la retraite dans son fief de Colombey-les-deux-Eglises, la force de frappe serait purement et simplement abandonnée. Et ce, malgré les déclaratons fracassantes des uns et des autres.

Considérations d'un militant

1° L'apparition de l'abondance, fruit de la productivité, est le résultat d'un accroissement de connaissances et de découvertes scientifiques dont il est difficile de prévoir toutes les applications. On sait, toutefois, que l'évolution matérielle, économique de la société capitaliste prend sur l'évolution mentale une avance qui menace de grandir de plus en plus.

2° La métamorphose des rapports entre le travail et la consommation détermine, chez les travailleurs l'assoupissement toujours remarqué chez les bêtes après leur repas. L'esprit est dépassé par les faits, mais le ventre s'accoutume à des rations dont le renouvellement laisse présager une interminable euphorie. Ce n'est pas humain, c'est animal : mais c'est la réalité présente.

3° Cette évolution mentale, ou plutôt ce stoppage intellectuel et moral, nous arrache, nous les anciens, à cette philosophie romanesque qui habilitait l'homme d'un sentiment de justice inné et inneffaçable. En réalité ,l'homme ne ressent la justice que dans la privation. Bien entretenu par ses maîtres, il devient l'homme-larbin. Il peut discuter de son état, mais il ne fait aucun effort pour en sortir. Il nous faut donc partir de cet « état de fait » pour orienter nos travaux.

4° Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de l'adaptaion progressive des travailleurs et de leurs organisations au mythe d'une collaboration qui leur semble rentable, satisfaisante à qui n'a pas de complexe de dignité. Plus le bien-être se répand dans une société fondée sur l'inégalité des conditions, davantage la conscience des esclaves se perd dans les tâches domestiques.

Le syndicalisme révolutionnaire se trouve donc placé sur un terrain défavorable à son recrutement, ce qui l'oblige à concentrer ses moyens intellectuels en vue de forger les instruments les plus pratiques pour ne pas perdre contact avec les entreprises, sans que cela puisse nuire à l'élaboration de ses plans de propagande.

5° Alors que les travailleurs socialement les plus actifs déplorent le fractionnement syndical en trois grandes centrales, comment leur faire admettre *dans l'immédiat* que le choix d'une quatrième serait plus heureux ?

Mais l'unité d'action révolutionnaire doit être notre principale préoccupation. Comment la préparer ?

Devons-nous, comme « l'Union des anarcho-syndicalistes » le propose et le réalise, procéder par infiltration dans les syndicats réformistes en partant d'un centre d'action coordonnée extérieur aux syndicats pénétrés ?

Ou, opposerons-nous à la dilution des efforts en des milieux hostiles et fortement charpentés par les partis politiques, notre concentration rayonnante ? Et dans ce cas quelle sera notre attitude à l'égard de la division syndicale dans les entreprises ? Car il faut agir efficacement ou disparaître...

6° Notre action, dans la période prérévolutionnaire, doit être de provoquer le rassemblement de tous les travailleurs de l'entreprise dans le conseil d'entreprise qui est à la base de notre plan syndical en période constructive révolutionnaire : faire l'unité à la base par-delà les divisions syndicales.

Au fond, le conseil d'entreprise n'est qu'une section syndicale impossible à réaliser *dans le présent*, mais dont nous espérons tout dans *l'avenir*. Faisons donc mûrir l'action commune en la précipitant, et préparons-lui son cadre révolutionnaire et technique : le syndicat.

G. BRITEL

B.D.I.C

SILUETAS

Los hombres providenciales

CUIDADO, no le toquéis. Es de cera y se derrite. Aunque estuviéramos a baja temperatura, sólo con pasarle suavemente los dedos por el rostro, llora como un cirio en semana santa.

Admirarle, adorarle, reverenciarle: cubrirle su cuerpo con la nueva túnica de taumaturgo moderno; pero no le martiricéis con vuestras caricias sentimentales, con vuestros racimos de uva, recien cortados de la parra, ni le déis a beber el rico y sabroso vino, fabricado exclusivamente para homenajearle en el dia de su victoria.

Mirarle como se eleva a las alturas, cómo sube y cómo ha subido con el beneplácito y consentimiento de casi toda la manada de borregos que le rodean.

Mirarle con que cara de místico apagado recibe al visitante que no es de su cofradía, de su parroquia, de su diócesis, de su taller de escultura «policromada», con remates de aceituna negra, frente al hemiciclo de su talentosa aspiración, de su numen magnífico, acariciando melosamente, cariñosamente, entrañablemente al son del estribillo que él ha popularizado al ritmo del seis por ocho, como flamenco que es, dentro del cuadro de la moderna tauromaquia política, dictatorial y otros jaleos occidentales y orientales.

Ahí le tenéis dispuesto a sacudirse el polvo en el momento que le dejen libre los salteadores a la cuchipanda «democrática» de un pueblo sin opinión, absorvido por las veleidades totalitarias, espirituosas y deportivas.

No os acerquéis a él con la idea de pedirle un consejo. No aconseja a nadie que vaya suelto. Sólo aconseja a las multitudes que no saben andar si no se las lleva de la mano. Uno a uno son muchos consejos y puede equivocarse en la recomendación y perder la autoridad que tiene adquirida entre los gregarios, entre todos los gregarios de esas muchedumbres sin criterio ni inquietudes por no importa que renovación social o política.

Es un leguleyo de armas tomar y toma lo que sabe no ha de perjudicarle a su idea «constitucional», saltando por encima de todas las instituciones populares, debidamente constituidas por la voluntad nacional.

No le cerréis el paso. No cerréis las puertas al salvador de la patria remendada por otra Nación de allende los mares. Dejarle circular libremente por donde quiera su santisima gana. No le sacrifiquéis, pues rebasa con creces los treinta y tres años, y no es justo arrebatarle a aquél golgotano la adoración y el prestigio.

Dependéis de él. Le habéis concedido todas las prerrogativas; le habéis puesto en el pedestal de la divinidad, y, es para vosotros, hombres de la post-guerra o guerra inacabada, un Dios: Un nuevo redentor, algo así como un cangrejo de río vestido de púrpura y oro.

Estáis deslumbrados con su generosidad de pulpo encabritado, y aguantáis con estoicismo apabullador sus ligerezas y volubilidades, no tenéis el debido coraje para no aguantarlo todo y poner una línea de demarcación a sus paseos cotidianos por el país de los acabados, contentadisos y abdominales.

Pero ahí está. Ahí le tenéis más derecho que la línea recta, pidiendo al viejo y barbudo San Pedro las llaves del reino de los cielos desde este trozo de tierra explotada por los negocios de grandes rendimientos gubernamentales y catástrofes económicas no menos pequeñas.

¿Quién representa al pueblo? A la Nación sabemos quien la representa con todas sus agravantes y atenuantes; pero, ¿al pueblo...? ¿Al pueblo, quién lo representa? ¿Las elecciones taradas, apolilladas, agusanadas, sagazmente preparadas con vaselina o jabón para que entren mejor en el ingénuo votante? Nosotros respondemos, que los pueblos no piensan en el daño que se hacen ellos mismos en sus diarias claudicaciones, ante el temor de lo que llegará, ya que no lo podrán evitar a pesar de todos los remiendos y zurcidos más o menos disimulados que se le haga al siete abierto desde no importa que tiempo, para acabar con todos esos farsantes que llevan a los pueblos a las guerras y otros acontecimientos patibularios.

Pero, ¿sabrán los pueblos salir de la circunferencia del miedo y realizar limpieza tan necesaria? Lo ignoramos, a pesar de todo, porque se carece de valor para arrojar al muladar semejantes inmundicias putrefactas. Porque se vive como autómatas y los pueblos han caído en la más abyecta de las cobardías, sin que se vea, por ahora, ninguna salida para ninguna parte de solidaridad con la libertad.

Y son esos hombres «providenciales» quienes se encargan de matar toda evolución popular, toda su rebeldía, por medio de sus observaciones, objeciones y objetividades de poder, no de bienestar nacional. Pero aún hay clases que los proclaman y aplauden, que los invisten de una autoridad y un poder omnipotentes, creyendo que son hombres sobrenaturales, y por lo mismo han de conservarse no como las sardinas en aceite o en tomate, sino como los hongos comestibles, y con mucha sal, para que se mantengan salerosos.

Ni con plebiscitos u otros sistemas de consultar a los pueblos, podrán éstos dejar de ser los paganos de los errores de sus gobernantes, sean imprescindibles, «providenciales», autoritarios o gaseosos, y es que cuando al hombre se le pone en la cima craneana el microbio del engreimiento, no hay temporal que lo aguante, ni termocauterio que lo achicharre; sus músculos son inalterables a todas las anormalidades y contracciones del tipo que sean, sin dejar de ser el tipo suyo de cuidado y algo más, para toda especulación plebiscitaria y de tronío politiquero de políticos y politicastros del pasado, del presente y hasta del futuro, para que la cuerda sea más larga y correcliza, liada cautelosamente al cuello, para hacerla deslizar finamente o de un tirón en la primera ocasión del restablecimiento del código de las promesas y mentiras de todo juego electoral o sufragista.

Para el hombre de gran talla patriótica y andares marciales —sin ser del planeta Marte— todo el humor de los representantes demócratas y otras aldabas, se lo guarda en el bolsillo, sin concederle otro mérito que el de un grillo o el de una lagartija. Está hecho para estos menesteres, y no hay aspirador que pueda tragarlo, es exageradamente voluminoso, tozudo, morrocotudo y melones al sereno.

MINGO

ANTENA

ESO ES

SAN SEBASTIAN (OPE).—El director de la Banda Municipal de Irún, que es autor de la «Marcha del presidente Kennedy», ha escrito otra composición. La titula «La Marcha del Trabajador».

Le auguramos un éxito teniendo en cuenta el gran número de trabajadores que cruzan diariamente el Pirineo en busca de más altos sueldos y mejores condiciones de trabajo. Precisamente, «Tachín», que es corresponsal de «El Diario Vasco», ha escrito que «de cada diez españoles hay un emigrante». Así se les podrá despedir con música.

«COMBAT», SOBRE EL BLOQUEO DE GIBRALTAR, DICE:

«Sin embargo estas medidas constituirían, evidentemente, una arma a doble filo. Como cerca de 80.000 ciudadanos españoles se ganan la vida gracias a los suministros y servicios destinados al Peñón, y como el tráfico de turistas que llegan a España por aquella zona contribuyen esencialmente a la vida económica de las regiones vecinas, cualquier «estado de sitio» que se implantara sería más perjuidical para España que para los ingleses.»

EXTERMINIO DE RELIGIOSOS

PARIS (OPE).—La prensa publica un despacho de la Associated Press, fechado en Madrid dando cuenta de que el gobierno franquista «protesta enérgicamente contra el exterminio de religiosos españoles», por parte de los rebeldes del Congo que guardaban como rehenes.

El pueblo de Euzkadi espera, desde hace 28 años, que el mencionado Gobierno confiese el asesinato de diecisiete sacerdotes y religiosos vascos perpetrados por los «cruzados» al servicio del régimen.

Y recuerda los mil y un inconvenientes que puso el Gobierno de Burgos al canje de ciertos rehenes contrastando con las facilidades que daba el Gobierno de Euzkadi, lo que motivó que el doctor Junod, presidente de la Cruz Roja Suiza, protestara de la actuación del delegado franquista conde de Vallellano y del régimen cuyas órdenes cumplia.

DOS RECORTES

«Los vecinos de algunos pueblos, como el de Vianos, se lamentan de que sus escuelas se encuentran sin maestros. A pesar de las promesas, las plazas vacantes no se cubren. Pasan los trimestres y niños y niñas continúan en holganza.» (De «ABC».) Es la aplicación del Plan de Desarrollo.

— De un articulo de colaboración que «La Vanguardia» presenta a toda plana: «Hoy Barcelona se ha aplebeyado de tal manera que no sólo nuestra indumentaria ha perdido aquella elegancia... sino que se han prostituido nuestras maneras, llegando no sólo a la vulgaridad, muchas veces grosera, sino a la incorrección como norma de conducta...»

JAQUE A FRANCO

ESTOCOLMO.—Dice el diario «Stockholms-Tidningen»:

«En el País Vasco y en Cataluña es especialmente fuerte la resistencia contra el régimen franquista, y los estudiantes vascos forman con los obreros el núcleo del movimiento de oposición que la policía de Franco no puede aplastar.

El régimen español trata por diferentes medios de arremeter contra la creciente oposición entre los estudiantes. A un centenar de la Universidad de Madrid que tomaron parte en una huelga de protesta, se les ha impedido continuar los estudios.

Este verano se reunieron en Stuttgart representantes de la oposición democrática estudiantil española junto con estudiantes de unos cuantos países europeos, y en la declaración que se aprobó y publicó después de la conferencia se condenaba severamente la política de opresión, que no va dirigida solamente contra los estudiantes, sino contra todo el pueblo español.»

LOS DERECHOS HUMANOS VIOLADOS EN ANGOLA

NACIONES UNIDAS (N. Y.).—En una petición dirigida al Comité de Descolonización, José Borges Ervedosa declara que, en su calidad de oficial de Estado Mayor de la Segunda Región aérea portuguesa en Angola, pudo observar, en los dos años que pasó en este país (1961 a 1963), «la existencia de condiciones políticas y sociales que violan brutalmente el espíritu y la carta de la declaración de los derechos del hombre, a la que suscribió el gobierno portugués».

Borges Ervedosa, que envió su petición el 22 de septiembre desde Argel, donde se encuentra actualmente, declara además que, a consecuencia de la denuncia de uno de sus compañeros, fue encarcelado en la prisión de Aljube, en Lisboa del 20 de marzo al 4 de diciembre de 1963. Al ser puesto en libertad condicional, huyó de Portugal «con un grupo de emigrantes».

El ex-oficial portugués termina su petición manifestando que su conciencia le ha impulsado a actuar «para poner término a la amplia operación de genocidio que se desarrolla actualmente en Angola», y solicita ser escuchado como testigo en las Naciones Unidas cuando esta organización examine la cuestión de Angola.

«LE COMBAT SYNDICALISTE» EXTRAORDINARIO

Número color verde destinado a España y a los emigrados económicos.

Ruego encarecido a nuestros amigos y corresponsales que lo hayan recibido de ponerse al corriente con esta Administración a fin de que se pueda rendir cuentas a la F.L. editora.

EN TARBES

Jornada de fraternidad libertaria en Tarbes con la colaboración de la regional de H. y B. P.

El día 27 de diciembre en la sala Wagram, a las diez horas, conferencia a cargo del compañero A. Lapeyre, que nos hablará de la «Evolución del Sindicalismo» desde su creación al presente.

Por la tarde, a las tres horas, gran festival artístico con:

«El sueño de Valdivia», sainete en un acto. Variedades con Paco Cazorla, que interpretará sus canciones, Henri Borrá, intérprete de sus poemas; Jacky, cantante; los payasos Fritz y Otto; pianista, Andrée Thieux; guitarristas: Henri Borrá y Antonio Llescas, y batería, Jean Claude. El espectáculo será presentado por Conesa.

Dadme diez hom

SON trece: once hombres y dos mujeres, y ninguno de ellos cuenta más de veinticinco años. Ayer se ignoraban todos, hoy se consideran hermanos; ayer tenían domicilio en distintas naciones de Europa, de Africa, de Asia, hoy han instalado sus barracones pre-fabricados en el corazón inhóspito del Neguev, el lugar más desolador de Israel; ayer eran estudiantes, ingenieros, médicos, obreros, trabajadores del músculo y de la inteligencia, hoy accionan todos el pico y la pala, la sierra y el martillo, el tractor y los utensilios de cocina; ayer se dejaban llamar «señor» algunos de ellos, hoy se titulan compañeros y se interpelan con el nombre propio; ayer les separaban ciertas diferencias sociales, hoy se consideran todos iguales en derechos y deberes. Ayer... eran judíos, sin patria en su misma patria; sin derechos, pese a los derechos que confiere el haber nacido, la inteligencia y el quehacer constructivo. Hoy... son Hombres, sencillamente Hombres, con brazos capaces de infundir movimiento a la inercia; con cerebros saturados de hermosos ideales, de pensamientos fructíferos; con corazones rebosantes de los más puros sentimientos, del más grande de los amores...

***

El desierto adquiere la forma geométrica de un triángulo isósceles, cuyo vértice introduce su punta de flecha en el remanso del Golfo de Akaba, dedo acuático del mar Rojo apuntando hacia el nordeste. Al este, Jordania; al oeste, Egipto: dos colosos territoriales cuyo odio ancestral al pueblo judío es infinitamente superior a la importancia de sus superficies. El desierto de Neguev parece ser el resultado físico de una hecatombe geológica: crestas desnudas, arenales inmensos, aridez angustiosa en todos sus confines; trombas de polvo que ciegan los ojos y abrasan las gargantas; sol despiadado que vierte, de las calderas en ascuas de los cielos, torrentes de rayos abrasadores. Purgatorio terrestre, mil veces peor que todos los purgatorios inventados por los panegiristas de la Iglesia, donde la vida es imposible y la existencia una maldición, donde ni hombre ni planta subsistir podrían..

Y sin embargo...

Y sin embargo, once hombres y dos mujeres le han elegido como sitio ideal para obtener, al fin, una plaza en el mundo. Nadie vendrá a disputarles este pedazo de infierno, que las fieras eludirían.

Aquí pues, se asentarán los principios de su nueva existencia. Perseguidos siempre por doquiera estuvieron despreciados y considerados eternamente como alimañas repugnantes, héla llegada esa hora de redimirse a sí mismos, empeñándose integramente, en su única patria, en una tarea cuyos frutos admirarán a propios y extraños.

¿Qué la tierra es reacia a las labores productivas, que el clima es cruel, que la hostilidad enemiga les acecha a cada lado de frontera? ¡Y qué importa! Para el hombre inteligente y corajudo sólo existe un imposible inapelable: la muerte. Mas, en tanto circule sangre nueva por sus venas y un átomo de energía azote sus miembros, el hombre sabrá vencer todas las dificultades y conseguir el éxito apetecido.

Si la tierra es reacia, él será solícito con ella, la tratará con cariño y persuasión, la nutrirá de savia fecundante, hasta hacer brotar de sus entrañas, otrora estériles, los tesoros que solo ella puede engendrar. Si el clima es cruel, ée sabrá adaptarse a sus rigores, improvisando medios para atenuarlos, aportando soluciones que disminuyan las inclemencias; él se ingeniará a convertir el medio ambiente inhóspito en un ambiente humanizado. Si el enemigo le acosa, él sabrá defenderse; su espíritu, sus convicciones odian la violencia y jamás la utilizará espontáneamente, pero si se le provoca y se atenta a su existencia y a lo que él más aprecia, él hará uso de esa misma violencia y responderá de igual modo; él se armará y se convertirá, paradójicamente, en un miliciano de la paz: sus manos trabajarán amorosamente la aridez de la tierra, más empuñarán enérgicamente el fusil para repeler la agresión injusta de otros hombres.

¡A la tarea, pues!

Llegados al solitario lugar y desembarazados de su cargamento, los camiones han emprendido el camino de regreso a la ciudad. Desde la suave pendiente que domina el paisaje, los trece «desesperados» contemplan la caravana de automóviles perderse en el horizonte en una nube de polvo. Con ellos se aleja el único aliento amigo que les unía a la civilización; en ellos se van rumores de ciudad, paisajes adornados de casas, árboles y flores... Ellos simbolizan un pasado lejano de unas horas, casi una vida. Aquí el presente está hecho de arena, de tierra, de rocas aceradas, de soledad, de odio, de páramo y de éste sol implacable que lo abrasa todo...

¡A la tarea, pues!

Todos a la vez, sin distinciones de origen ni de sexo, han puesto manos a la obra. El corazón les salta de contento; todos rivalizan en hacer suyo el trabajo más ingrato y en todos hay una frase afectuosa. Y entre bromas y risas, el esfuerzo creador va dando forma tangible a lo que horas antes

La presión económica en la URSS

(Viene de la página 4.)

La producción soviética de alimentos y de fibra ha podido, difícilmente, seguir el paso al crecimiento demográfico desde 1958. Esto significa que se puede hacer frente a la amenaza del hambre pero nada más. Una marcha paralela en el aumento de producción y demográfico es inadecuada para darle al pueblo soviético una dieta más cuantitativa y cualitativa —a base de más carne, más leche, más huevos, más mantequilla y otros alimentos— tal como el premier soviético lo había prometido; como también es inadecuada para abastecer las materias primas agrícolas —cuero, algodón, lana, etc.— necesitadas urgentemente para aumentar la producción total de ropas y tejidos.

Aquí es donde la rosca, en la cual la política económica de Kruschev quedó atrapada, se ve más claramente. La agricultura soviética no ha conseguido la misión de producir lo que de ella se esperaba, y ello debido a dos razones principales: una de ellas, el haber fracasado en la tarea de insuflar el suficiente incentivo a los campesinos al no pagarles precios satisfactoriamente altos por su producción. La otra razón es la ausencia o la escasez de implementos necesarios para una agricultura más eficiente a la vez que productiva: maquinaria agrícola, abonos, insecticidas, etc.

Para pagarle al campesino precios más elevados, Kruschev hubiera tenido que lograr una mayor producción de artículos de consumo de modo a poder hacer frente al aumento de la renta en las granjas mediante productos de consumo disponibles en el mercado. Para producir más maquinaria agrícola, más abonos y otros auxiliares químicos en las tareas agrarias, el premier Kruschev precisaba habilitar más capital para la construcción de nuevas fábricas a la vez que para expander las ya existentes. Pero, ¿dónde pueden ser hallados estos recursos adicionales cuando la economía se halla excesivamente forzada para hacer frente a las necesidades existentes?

UN PLAN ESPECIAL

Inclusive con anterioridad a su ofensiva de paz, el premier Kruschev había empezado a buscar una solución al problema. Su «solución», ofrecida hace ya algún tiempo, consistía, virtualmente, en arrebañar varios aspectos del Plan Septuanal vigente y ordenar la preparación de un nuevo y especial plan bienal, el cual debería remplazar el existente en sus últimos años, es decir, 1964 y 1965. El punto de apoyo para los esfuerzos de Kruschev fue un reajuste masivo de inversiones provenientes de las asignaciones de capital para nuevas plantas siderúrgicas y otras «viejas» ramas similares de la industria, dedicando, las sumas logradas con estos cortes, a las industrias químicas, a equipos agrícolas y manufacturas conexas.

Pero las posibilidades que este enfoque abre son de muy limitada proyección, y cada corte que se efectúa en una vieja industria encuentra una gran oposición por parte de los burócratas cimeros y otros intereses creados. Estos opositores señalan que el mermar la producción soviética de acero, por ejemplo, implica dejar inacabada la planificación que hace dos años acordara el Partido Comunista, para lograr, precisamente, el advenimiento del Comunismo.

El duro obstáculo que Kruschev encaró es el hecho de que el único camino expeditivo posible para revigorizar la industria y la agricultura soviética —en particular las dos ramas produciendo alimentos y artículos de consumo— sería el de sacar grandes cantidades de recursos actualmente comprometidos en los esfuerzos militares y espaciales y dirigirlos hacia la economía civil.

Pero el corte reclamado sobre la carrera armamentista y espacial implicaría un compás de espera en la guerra fría, una mutación mucho más radical que la que quedara entre la URSS y los Estados Unidos después de la confrontación nuclear ocurrida con motivo de los acontecimientos cubanos.

No puede ser olvidado que en Moscú existe la equivalencia del Pentágono norteamericano y que son los mariscales y generales que se oponen a toda conversación que trate de una restricción al financiamiento militar basándose en los peligros que amenazan a Rusia por parte de «los traficantes de guerras imperialistas». Kruschev precisaba una evidencia tangible de un acuerdo americano-soviético refutando los argumentos de sus políticos militaristas.

RESPUESTA NEGATIVA

La presión económica actual y el peso ejercido sobre Kruschev, ¿sería de larga duración o, si se trata de un efecto pasajero, un problema plausible de solución a base de medidas a corto plazo? La respuesta parece más bien de carácter negativo. Teniendo Kruschev abiertamente entablada su lucha con los comunistas chinos, quedó, públicamente, más comprometido que nunca en la versión de que el comunismo puede derrotar al capitalismo solamente en base a ofrecer a sus pueblos un alto standard de vida y con la superación, por parte de la Unión Soviética, de la producción agrícola e industrial frente a la de Estados Unidos.

Esta clase de competencia económica, en la cual Kruschev comprometió toda su reputación y estrategia, resultó, simplemente, incompatible con un amplio y estable programa de egresos no productivos como el militar y otros afines. Si la estrategia del líder soviético quiso tener la oportunidad de probar su éxito, entonces Kruschev necesitaba un largo compás de espera en la tensión internacional y particularmente frente a Estados Unidos, para así tener la posibilidad de distraer recursos masivos de los cohetes y las bombas de hidrógeno para volcarlos a los tractores y a los abonos artificiales.

(Traducido del Inglés por Víctor García.)

Colonia de Aymare

Inconformes con parte del «Diálogo del idealismo práctico» publicado en «Umbral» y reproducido en «C. S.», han hecho llegar sus notas los compañeros Capdevila, Vidal Fontanet, Nebot y López, los dos últimos residentes aún en Aymare en calidad de colonos libertarios. Por lo delicado del tema y lo vidrioso de las acusaciones, nos abstenemos de publicar los tres comunicados. Pensamos igualmente en los acuerdos recaídos al efecto aymareano, y deseamos que los compañeros comunicantes perseveren, para salvar la Colonia de Aymare, mediante esfuerzo de organización y no publicitario.

Unicamente daremos constancia de que en Aymare continúan los compañeros Nebot y López en la condición de colonos en que constaron anteriores compañeros. «C. S.»

Horizonte vital del pensamiento ácrata

(Viene de la página 4.)

pos de mejor vida, es decir, en pos de Acracia. Con el hombre de fe podrán levantarse altares, hacer santos, crear sumisos, almas obedientes, condiciones de esclavitud económica, moral e intelectual; eso es el reino de las tinieblas, lo que necesitan las religiones, y un tanto también los credos estatales. Este es, socialmente hablando, continente y contenido antitético a los impulsos del progreso, a la liberación humana, a las alegrías y bienestar de toda condición que propugna el anarquismo.

Torpe sería pretender un cambio rápido en la naturaleza humana. Esas tareas veloces, súbitas, corresponden a los milagros. El anarquismo se inspira en otros valores, en otras causas, en otros agentes psicológicos e intelectuales. Todo el dominio que se arranca a las divinidades se remite al individuo; en él hay que levantar la soberanía, la responsabilidad del presente y del porvenir, la majestad de la ciencia, de las letras y del arte, de todo lo que puede adornar y garantizar la vida en su más bella amplitud. De acuerdo con esa magna figura de todas las creaciones, hay que levantar la abundancia de elementos útiles, de bellezas de todo orden, esa plenitud que muchos soñamos y pocos sabemos cómo adquirir. Basados en la capacidad creadora de la persona, en su ingenio inventivo, y en su conciencia administrativa, el mundo de las llamadas grandes libertades puede forjarse para regocijo de toda la Humanidad.

¿Qué misión puede haber más noble y encantadora? ¿Qué reino más sugestivo y eficaz puede edificarse? Hacia esas metas tiende la acción anárquica. Cubrirlas significa esfuerzo constante, esmero en la conducta individual, tenacidad frente a los obstáculos, honradez en la relación. Sin perder esperanzas en su posible transformación y elevación, el hombre hay que aceptarlo tal como es; en él están latentes las mejores virtudes, todas las posibilidades necesarias para la edificación del mundo libertario. Agitarlas, instarlas a la realidad y a la vida corresponde a las conciencias ácratas.

SEVERINO CAMPOS

NECROLOGICA

VICENTE MORA

El 2 de noviembre de este año falleció en Cerbère (P. O.) el compañero V. Mora, de Caspe, a la edad de 75 años. De formación religiosa tuvo sin embargo bastantes luces para desprenderse del Mito, ingresando en la C. N. T., esta benemérita entidad que busca el cielo en la tierra y no tras el agujero fatal de la tumba.

Mora conoció la semana revolucionaria de Cataluña año 1909, pasando entonces a Francia. A su regreso a España fijó su residencia en la ciudad condal, en la que actuó intensamente en el Sindicato Fabril y Textil. En sus 50 años de actuación estuvo en juntas, comités sindicales y pro-presos; conoció la persecución, la cárcel, el pacto del hambre. Su actuación en la barriada de Sans es conocidísima, principalmente en los años de lucha contra el pistolerismo libre, época Anido-Arlegui.

En la revolución y la guerra Mora se mantuvo en su puesto, viniendo a parar a Francia en los negros días de la derrota republicana, 25 años estuvo en Cerbère, en casa fronteriza, donde en múltiples casos acojió a españoles acosados por la Guardia Civil y la policía.

Mora era tan bondadoso y recto que jamás incurrió en doblez ni inconsideración. Era hombre de conducta acrisolada. ¡Cómo su madre pudo soñar un día hacer de él un jesuita!

Al duelo de su entierro se asociaron, aparte la F. L. de Banyuls, la de Perpignan, compañeros de Toulouse, y el alcalde de Cerbère, que leyó una sentida cuartilla.

Nuestro dolor añadido al de sus familiares y amigos más próximos.—*Corresponsal.*

CRONICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

CONTINUAMOS CON LA A. I. T.

NO tenemos noticia alguna de que se haya escrito la historia de la internacional obrera que recogió las premisas del ala antiautoritaria de la Primera A. I. T. y que enarboló la bandera del finalismo libertario: la de Berlín.

Definitivamente disgregada la Primera Internacional se constituó luego la Segunda, la Tercera y la Cuarta, respondiendo cada una a fracciones contendientes —antagónicas— en quienes se reclaman aún de cierto socialismo, diluído y desfigurado a través de cortos años. Todos los intentos de reconstrución de la Primera, inspirados en el espiritu de unidad de los trabajadores como clase que toman conciencia de su valer social, fueron varios. Insistieron en el intento reconstructivo hombres como Cafiero y Malatesta. Idenficados como anarquistas militantes —quienes estimaban útil la participación en las luchas proletarias, como impulso directo a la Revolución Social—. Malatesta continúa en su labor de organizador, dejando indelebles rastros en todos los países por los que pasa. En Argentina participa en la organización del sindicato de panaderos... La Primera A.I.T. había muerto, pero entre todas las organizaciones o grupos de libertarios esparcidos por el mundo, se mantenía en contacto vital y solidario, que fue dando lugar a la fundación de grandes núcleos organizados, como la C.N.T. española, la F.O.R. de Argentina, Uruguay, Chile, etc. Por toda América y en toda Europa, Alemania, Italia, Francia, Suecia, etc., se fueron constituyendo los elementos de base continuadores de los postulados de la Primera A.I.T. Con una diferencia: los campos tácticos e ideológicos se hallaban ya determinados y la nueva A.I.T. se declaraba libertaria.

La Internacional Sindical Roja se constituía en Moscú, en momentos de euforia que contribuían a la confusión. La nueva A.I.T. nacía en Berlín, en 1922, en momentos realmente críticos para las organizaciones de tendencia libertaria. En Argentina —uno de los filiales más fuertes— se acababa de pasar por las terribles peripecias de la «semana trágica» que había diezmado sus militantes, en tanto que en sus filas se producía el morbo de la escisión moscovita; en España no se había recuperado con la necesaria eficencia el descalabro de 1922 y por otra parte se titubeaba en cuanto a un vuelco total hacia la Internacional Roja, la reacción se produjo a tiempo para participar en Berlín, a la refundación de la A.I.T.; en Italia se vivían momentos cruciales, tras el fallido intento de la toma de las fábricas y con los preliminares del fascismo triunfante, lo mejor de sus militantes se hallaban ya encerrados o en el exilio. Ugo Fedeli participa al Congreso de Berlín, no como representante italiano, sino como delegado ruso. Nuestros compañeros rusos sufrían persecución encarnizada en territorio bolchevique. En suma, la A.I.T. nacía en Berlín en momentos precarios, verdaderamente cruciales para las organizaciones libertarias del mundo. Sufrió bien pronto los impactos de los dictadores, tanto en América como en Europa, antes de que se cumpliera el ciclo de reconstrucción orgánica que en cortos momentos pareció tan promisor. La Revolución Española, lejos de reforzar a la A.I.T., contribuyó a su descalabro con la exigencia de una revisión de sus Estatutos y de su Carta Orgánica. La A. I. T. no se liberó aún del «problema español». Problema que supedita su futuro a la solución definitiva que el movimiento español encuentre a su retorno a España. ¿Cuándo...? Esa es la tragedia, pues la A.I.T. se halla en una encrucijada que impide su crecimiento. A menos que...

Si, a menos que salte el toro por la barrera y se intente una solución que cada día reclama mayor urgencia: la realización de una consulta internacional de fondo en la que participen todos aquellos, grupos, organizaciones y militantes susceptibles de abordar de lleno el problema álgido de la reconstrucción de la A.I.T. sobre bases eficientes, o su disolución definitiva. Todo menos permanecer en este no entenderse y torearse entre elementos de una misma, de una gran familia, la libertaria, sometida al complejo del silencio, de la incomprensión, de la suspicacia mutua, rehuyendo la necesaria, la ineludible e inaplazable explicación.

Ha tenido lugar en Suecia —recientemente— un acto recordatorio de la A.I.T. fundada en Berlín. Se invitó a varios de los participantes al Congreso de 1922. No sabemos si se invitó a todos los sobrevivientes —aunque ya son pocos— ni si se invitó al secretariado de la A.I.T. actual, legítimo heredero orgánico de los reunidos en Berlín. No sabemos si en verdad se trató de una reunión recordatoria o de un «acto de defunción» extendido en ausencia de los herederos. No sabemos si se habló de «resucitar» al muribundo. Todo es posible.

Hemos dicho la semana pasada que toda la prensa internacional anarquista recuerda los *fastos* (no los gestos) de la Primera Internacional —presentándolos como algo laudable y extraordinario. No hemos dicho que la mayoría de quienes recuerdan a la Primera A.I.T. silencian la existencia de la actual. Que en verdad hacen oposición a la actual, contradiciendo —conscientemente— sus declaraciones en cuanto a la eficacia de la Primera. No indagamos, ni negamos, ni ponemos en duda, razones y motivos. Razones y motivos que queremos creer nacen de un equívoco que *todos* debemos empeñarnos en aclarar. ¿A qué esta oposición a la A.I.T.? ¿Por qué?

Si se trata de oposición moral, resulta inmoral el silenciarlo. Si se trata de oposición táctica, *debe hallarse*, en la familia libertaria, un nuevo acuerdo táctico. Pues la A.I.T. actual se reivindica de la *Anarquía* y no de un sindicalismo indeciso, sin savia ideológica, ni de un sindicalismo autosuficiente.

Si por parte de otros se trata de un revisionismo, que se declaren abiertamente sus alcances y se delimiten los terrenos. A la luz del día. Todo menos dejar a la A.I.T. en la encrucijada, aunque se canten loas a lo que fue la Primera A.I.T. Lo que importa es el Presente. Y el Futuro, compañeros todos.

El Presente nos ofrece el cuadro de la necesaria determinación de tendencias. Existen hoy otras Internacionales, tituladas obreras, de tendencias definidas. Todas ellas antagónicas a lo que intentó ser la A.I.T. que ahora se recuerda. ¿Hemos de colaborar en ellas...?

El Futuro será de quienes ponen fe en sus convinciones y entusiasmo en realizarlas.

Recordar el pasado para justificar la inhibición en el presente, es tanto como rubricar un acta de defunción. El movimiento anarquista se halla lejos de tal desventura. Pero no lo digamos.

Probémoslo en los actos...

B.D.I.C

bres desesperados...

no era aún más que proyecto. Los barracones pre-fabricados serán los primeros en prodigar sombra acogedora en el suelo atormentado por siglos de un sol irremediable; ellos servirán para almacén, cocina-comedor y dormitorio; después se elevará la atalaya-mirador, desde la que un centinela permanente vigilará, armado, los alrededores del campamento, en previsión de un ataque del enemigo no lejano; y, por último, se instalarán la necesaria alambrada, en un vasto círculo, y barricadas de sacos terreros en los sitios más peligrosos.

El día agoniza en estertores de fuego tras los picos descarnados de Occidente, y los trabajos más apremiantes de la instalación se dan por terminados; mañana se dedicará al arreglo de las viviendas, al esmero de los detalles y al establecimiento definitivo del grupo electrógeno.

Agotados, mas ostensiblemente satisfechos, los trece «desesperados» se conceden unos instantes de reposo, muy cortos pero los suficientes para sentirse orgullosos de la obra realizada. Sin embargo, las preocupaciones de la jornada no han desaparecido aún: débese hacer la cena, designar responsabilidades y, sobre todo, nombrar los centinelas para ésta noche que por ser la primera, tal vez sea la más peligrosa.

Bajo la inmensidad de un cielo sin estrellas, en medio de una naturaleza apocalíptica, los trece jóvenes parecen haber sido absorbidos en simas de silencio. Concentrados en sí mismos, ninguno siente la necesidad de expresar en voz alta sus pensamientos. Las primeras sombras de la noche establecen entre ellos distancias antípodas. ¿De qué sueños o pesadillas vividos estarán hechos estos momentos de paz, lejos del lugar donde nacieron, donde quizás fueron felices y donde, sin duda sufrieron? El ayer se confunde ya en las nebulosas de un pasado que es preciso olvidar; el hoy es infinitamente limitado para detenerse en él; sólo el mañana ofrece garantías humanas y posibilidades de una existencia entre hombres, sin odios, sin diferencias, sin luchas fratricidas...

***

A los días han sucedido los días, idénticos en su ritmo cósmico, distintos en sus realizaciones.

El grupo de los trece «pionniers» del desierto ha sufrido ya las consecuencias de su generosa iniciativa: ahora no son más que once. De los dos que faltan, el primero cayó muerto en un ataque nocturno de los árabes enemigos; el segundo pidió su retorno a la ciudad, abrumado por este asesinato y por las difíciles condiciones en que se desenvolvía la diminuta comunidad.

Pero el ánimo de los demás miembros resta inalterable y definitivamente resuelto a proseguir la tarea emprendida, más decididos todavía después de las duras pruebas sufridas. Ni las dificultades halladas en los trabajos necesarios a su subsistencia, ni la gran decepción del hallazgo de agua salada en vez de la tan deseada agua potable, ni las sospechosas relaciones con sus hoscos vecinos, han alterado la pureza del ideal que les animó desde el comienzo de su odisea. Fieles a este ideal y seguros de ellos mismos, han batallado sin tregua ni desmayo, se han mostrado exigentes e intransigentes con el gobierno central, quien ha sucumbido ante la lógica desconcertante de una petición irrefutable.

Y un hermoso día, la interminable culebra de metal de un pipe-line llevaba al corazón sin vida del Neguev el líquido sin el cual es imposible la existencia: el agua dulce. El agua indispensable para beber y condimentar, el agua indispensable para que este suelo aparentemente estéril vivifique y fructifique...

...Y a las caricias perseverantes y amorosas de los hijos pródigos, la madre tierra abrió su seno generoso y colmó la epidermis de su cuerpo de magníficos frutos...

***

...Desde entonces, veinte años han transcurrido...

A aquellos primeros «desesperados» vanguardia romántica de un ideal sin sombras ni espejismos, se han ido incorporando otros «desesperados», tristes despojos físicos huídos de entre las fauces sanguinolentas del fascismo internacional. Y a éstos se han añadido otros, y otros...

Y las arenas del Neguev se han poblado de alegres caseríos. Y el desierto inhóspito resplandece de los mil colores de las flores y de todos los verdes de las plantas, de los árboles y arbustos. Y a los llantos han sucedido las risas, y a la desesperación un himno a la vida...

Kropotkine, Sebastián Faure, Malatesta, Anselmo Lorenzo están allí presentes, siendo, tal vez, ignorados o desconocidos.

Empero, hubo quien en ellos pretendieron creer, y aún hay quien de ellos se jacta, intentando ocultar en vano la pobre miseria de su desesperación impenitente.

ANDRES MARTINEZ

CORREO DE REDACCION

M. S. Toulouse. Hemos reducido para evitar la redundancia. Afectos míos y de E.

J. Ll., Gummonvilliers (S. et O.). Recibida carta. Aguarda que nos veamos. D. no vino.

M. F., Montpellier. Ya suponíamos ello y lamentamos haber acertado. La experiencia cuenta por algo.

M. B., Villeurbanne. Comprenderás que no podemos publicar avisos de esta naturaleza.

M. P., Belhade. Nuestras cartas se han cruzado.

M. H., Dreux. Lo de P. está a salvo.

ADMINISTRATIVAS

Lablatos, Montluçon (Allier). Recibido giro 27-11-64. Pagas «C. S.» hasta 31-12-64.

— Rivas, Poitière (Vienne). Giros recibidos con la cantidad de 21,60 F. 27 5 64, 3 8 64 y 19 10 64). Pagados hasta 30-9-64.

Páez José, Barbaste (L. et Gne). Recibido giro 33 F. Pagados los números indicados. Hay sólo 1 menos para «C. S.».

— Llorens Baudilio, Goudreville (Loiret). Recibido giro 16 F. Pagados «C. S.» y «Umbral» hasta 31-12-64.

— S. Bueno, Perpignan (P. O.). Recibido giro. De acuerdo cuentas. Distribución indicada.

COLECCIONISTAS DEL «COMBAT SYNDICALISTE»

Por un error lamentable este número sale marcado con el 238 cuando en realidad es el 328. Parecida equivocación para el número pasado, el cual ostenta el 237 debiendo ser el 327. La fecha del 327 es la del 10 de diciembre de 1964, y la del presente 328 la del 17 de diciembre del mismo año.

Centenario proletario

La Asociación Internacional de Trabajadores

(Continuación)

por Victor GARCIA

Mientras los franceses refugiados en Londres atacan este Congreso de París, el Boletín de la Federación Jurasiana señala que «el solo hecho de haberse reunido los obreros en París en Congreso era una buena cosa».

La total atención del Congreso de Berna se concentró en el punto 4.º, sobre el cual la delegación belga, que fuera quien propuso su inserción en el Orden del Día, traía un mandato dirigido a lograr la convocatoria de un Congreso socialista para 1877, «al cual se admitirían los delegados de las diversas organizaciones socialistas, sean éstas ramas de la Internacional o existan fuera de esa asociación».

Guillaume, sin oponerse a la celebración del comicio propuesto por los belgas, decía que «el Congreso propuesto no puede tener por propósito crear una nueva Internacional. Ha sido planteada en ciertos periódicos la reconstitución de la Internacional, pero la Internacional no tiene necesidad de ser reconstituída porque ella existe...». Empero, y en aras a la receptividad y a la contemporización hizo una proposición, que finalmente fue aprobada, que decía:

«El Congreso de Berna propone a las Federaciones regionales que establezcan para el proyecto del Congreso universal de los socialistas que se celebraría en 1877, las siguientes bases:

Las diversas federaciones regionales se harán representar en ese Congreso como Federaciones pertenecientes a la Internacional. Ellas pedirán la inscripción en el Orden del Día de ese Congreso de las siguientes cuestiones:

1.º Pacto de solidaridad que se concluirá entre las diversas organizaciones obreras socialistas.

2.º De la organización de las ramas de oficio.

3.º De la actitud del proletariado con respecto a los diferentes partidos políticos.

4.º De las tendencias de la producción moderna al punto de vista de la propiedad.

Si se vota sobre las cuestiones de principio, ese voto tendrá sólo un carácter de estadística de las opiniones y no será considerado como una opinión oficial del Congreso sobre esas cuestiones.»

Las delegaciones italiana y española se abstuvieron de votar y pidieron que constara en acta la declaración siguiente:

«Para nosotros la Internacional es la única organización existente que representa verdaderamente el socialismo popular; por consiguiente, creemos que nuestra asociación debe estar representada en el Congreso socialista no para deshacerse en una organización nueva, sino sólo para defender sus principios y sus medios de acción y buscar atraer hacia ella a las organizaciones obreras que todavía no han ingresado en sus filas.»

Algunos de los otros puntos no fueron discutidos. Sobre la cuestión de la Guerra en Oriente se acordó redactar un «Manifiesto dirigido a los trabajadores de Europa».

Sobre el Segundo punto concerniente a la Solidaridad en la Acción Revolucionaria se acordó:

«Considerando que el respeto recíproco con relación a los medios empleados en los diferentes países por los socialistas para llegar a la emancipación del proletariado es un deber que se impone a todos y que todos aceptan, el Congreso declara que los obreros de cada país son los mejores jueces de los medios más convenientes que tienen que emplear para hacer la propaganda socialista. La Internacional simpatiza con estos obreros, en todos los casos, siempre que no tengan relación con los partidos burgueses, cualesquiera que éstos sean.»

Los demás puntos, como ya queda señalado, quedaron pospuestos para el próximo Congreso, que tenía que ser el último.

La transición y el deslinde que iba a situar a los latinos dentro de los principios libertarios internacionalistas, por un lado, a los belgas, holandeses y alemanes en el campo de la colaboración con el Estado, por otro lado, estaba tomando forma.

Entre el Congreso de Berna y el que iban a celebrar los internacionalistas en Verviers, en la Bélgica valona en los días 6, 7 y 8 de septiembre de 1877, el Noveno y último de la Internacional clásica, ocurrieron unos hechos en Italia que trataron de demostrar la consecuencia de los internacionalistas italianos entre su mensaje al Congreso de Bruselas en 1874: «La época de los congresos ha terminado para nosotros», y sus actos. Malatesta, Cafiero, Ceccarelli y otros internacionalistas italianos trataron de llevar a cabo «la propaganda por el hecho» adueñándose de varias localidades del Matese, zona montañosa al norte de Nápoles, y proclamando en ellas el Comunismo Libertario (86).

De hecho, el fin próximo, inevitable, de la Internacional al lograr los partidos políticos la castración del movimiento obrero al que le pedían simplemente el voto y la despreocupación total respecto a sus intereses, con la promesa, nunca cumplida, de que sus representantes, una vez en el poder, velarían por ellos, tenía que forzar al internacionalista libertario a hallar otro camino. Fue cuando se abrazó a la táctica de «La propaganda mediante el hecho» de la que es ejemplo patente la hazaña de Malatesta y sus compañeros. Kropotkin, desenvolviéndose en medio de esta inquietud, escribiría inclusive en «Le Révolté» del 25 de diciembre de 1880: «La revuelta permanente por medio de la palabra, por medio del escrito, del puñal, del fusil, de la dinamita... Todo lo que no sea legalidad es bueno para nosotros.»

El Congreso de Verviers fue, de acuerdo con Woodcock, «El único Congreso que podía ser llamado enteramente anarquista en ambos aspectos, en su composición y en sus decisiones.» (87).

Veamos cuáles fueron estas decisiones.

Sobre el tema «En cualquier país en que triunfe el proletariado, necesidad absoluta de extender su triunfo a todos los países», se resolvió lo siguiente:

«Considerando que si bien es necesario a su triunfo que se extienda a todas las naciones, hay, no obstante, ciertos países que por su condición económica o social se encuentran más que los otros en situación que les permite tomar la iniciativa de un movimiento revolucionario.

El Congreso declara: que es un deber de todo revolucionario el ayudar moral y materialmente a todo país en revolución, como también al extender ésta, pues sólo de esta manera es posible hacer triunfar la revolución en el país en que estalle.»

Este tema y su enfoque, sería desarrollado mucho más ampliamente, y señalaría su desgracia, por León Trotsky, quien bautizaría tal proceder bajo el nombre de Revolución Permanente, en oposición al concepto stalinista de concentrar todos los esfuerzos en la consolidación y fortalecimiento de las bases ganadas, pasando al centripetismo en detrimento del centrifuguismo.

Otro tema fue: «Tendencia de la producción moderna, bajo el punto de vista de la propiedad», tema que debería plantearse en el Congreso Universal Socialista unos días después.

«Considerando —se resolvió— que el modo de la producción moderna tiende, bajo el punto de vista de la propiedad, a la acumulación de los capitales en manos de unos pocos y aumentar la explotación de los obreros;

Considerando que es necesario cambiar este estado de cosas, punto de partida de todas las inquietudes sociales;

El Congreso considera la realización de la propiedad colectiva, es decir, la toma de posesión del capital social por los grupos de los trabajadores, como una necesidad. Por otra parte, el Congreso declara que toda agrupación socialista verdaderamente digna de este nombre debe proclamar el principio de la propiedad colectiva, no como un ideal lejano, sino en sus programas actuales y en sus manifestaciones de cada día.»

El siguiente tema: «¿Cuál debe ser la actitud del proletariado con respecto a los partidos políticos?», se resolvió como sigue:

«Considerando que la conquista del poder es la tendencia natural que tienen todos los partidos políticos, y que este poder no tiene otro objetivo que la defensa del privilegio económico;

«Considerando, por otra parte, que, en realidad, la sociedad actual está dividida, no en partidos políticos, sino en situaciones económicas: explotados y explotadores, obreros y patronos, asalariados y capitalistas;

Considerando además que el antagonismo que existe entre estas dos categorías no puede cesar por la voluntad de un gobierno o poder, cualquiera que sea, sino por los esfuerzos reunidos de todos los explotados contra los explotadores;

Por estos motivos,

El Congreso declara que no hace ninguna distinción entre los diversos partidos *políticos*, llámense o no socialistas; todos estos partidos, sin distinción, forman, en su concepto, una masa reaccionaria, y cree de su deber combatirlos a todos.

Espera que los obreros que marchan aún en las filas de esos diversos partidos, aleccionados por la experiencia y la propaganda revolucionaria, abrirán los ojos y abandonarán la vía política para adoptar la del socialismo revolucionario.»

(Continuará.)

(86) La odisea de los internacionalistas ha sido recopilada, en base a los documentos de la época, por Pier Carlo Masini. «Gli Internazionalisti: La Banda del Matese (1876-1878). Milán, 1958. Pág. 164.

(87) George Woodcock. «Anarchism». Pág. 254. Cleveland 1962.

COMUNICADOS

MUY IMPORTANTE

El próximo sábado, 19 de diciembre, a las ocho y media de la noche, en el Anfiteatro de Geología de la Sorbona, el compañero Gaston LEVAL dará una conferencia sobre «Miguel Bakunin, anarquista y revolucionario».

Dada la recia personalidad de nuestro gran precursor y maestro y siendo el acto en medios ajenos, se ruega la máxima asistencia y la propagación del mismo entre amigos y afines.

La entrada en la Sorbona se efectuará por el número 20 de la calle Victor Cousin, Metro Odéon.—*El Comité de la F. L. de París.*

DONATIVOS

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

F. Local París (lista local): 81 F. Mios (Gironde): Pablo Serrarols, 5. Perpignan: Vilamajó, 30. CGDCC Caracas: 10. Antonio Flores, St-Chamont, 12. Total: 138 F.

PRO FAMILIAS DELGADO-GRANADO

Mios: Pablo Serrarols, 10 F. Sociedades Hispana Asociadas, New-York, 82,31. Total: 92,31 F.

F. L. OULLINS

Cumplimentando acuerdos de reunión anterior, la militancia de esta F. Local es convocada para reunión extraordinaria y de información, el domingo 20 de diciembre 1964, a las nueve y media, en el lugar de costumbre. Un interesante informe será dado, por lo que recomendamos la asistencia de todos.

CENTRO DE ESTUDIOS SOCIALES Y ECONOMICOS
79, rue Saint-Denis, Paris 1º

Conferencia el sábado 19.—Tendrá lugar, *excepcionalmente*, a las *cinco de la tarde*, y será nuestra invitada la profesora Renée LAMBERET, que desarrollará otro tema de capital interés: «L'Internationale en Espagne».

Ruégase a los socios y amigos del Centro tomen nota del cambio de horario (excepcional) y asistan puntualmente.

Clases regulares

Francés: Martes y viernes, de siete a ocho de la tarde.

Dicción (francesa): Sábados, de seis a siete de la tarde.

Iniciación filosófica: Sábados, de siete a ocho de la tarde.

En preparación: Clases de guitarra y dibujo. Está abierta la inscripción.

Servicio de orientación jurídica y profesional: Miércoles, de siete a ocho de la tarde.

CACHAN (SEINE)

La Alianza Sindical española organiza un baile en la Sala de la Mairie de Cachan para el día 19 de diciembre, de las nueve de la noche a las cinco de la madrugada.

Autobús 187 y 184 y Metro Ligne de Sceaux, estación Arcueil-Cachan.

PARADERO

Deseo saber el paradero del compañero Ramón Suñé, de Blanes (Gerona). Comunicar a José París, P. O. Box 93, Fairfield (California), U.S.A.

«CENIT»

Sumario del número 160:

Editorial.—*Abarrátegui:* XXV años de paz.—*Fontaura:* Pedagogía y anarquismo.—*Ramón Liarte:* Un balance desastroso.—*Dionysios:* Strindberg.—*Pedro Vallina:* La dignidad humana. *Cosmes Paules:* Tres píldoras revolucionarias.—*Muñoz Congost:* II conferencia en Casablanca.—*Floreal Ocaña:* De Unamuno a Benavente.—*Marcel Prevost:* Luisita.—*Han Ryner:* Colgando los hábitos (folletón).—*Bernardo Pou:* El colectivismo en la revolución española.—*Juan de Iberia:* Perfil y concencia de un pueblo.

TURRONES

BENEFICIO COMPAÑEROS ANCIANOS

Con el fin de que no se acumulen los pedidos de turrones sobre fiestas, y no podamos servirlos todos, rogamos se pidan antes para poder cumplimentar a todos.

Jijona: A 7 F. y a 3,50 F. pastilla.
Panecillos: La caja de 25, 12,50 F.
Alicante: 6 F. y a 3 F. pastilla.
Mazapán: A 4 F. y a 2 F. pastilla.
Crema: A 4 F. y a 2 F. pastilla.
Toledo, 2,50 F. pastilla.
Pedidos a Roque Llop.

REGIONAL DE LEVANTE, PARIS

A todos los compañeros de la Región de Levante, Valencia y Murcia se les ruega asistan a la próxima reunión de la Agrupación de París que tendrá lugar el domingo día 20 del corriente, a las diez de la mañana, en nuestro local calle de Sainte-Marthe.

Se invita a todos los compañeros aunque sean jóvenes, cuya presencia es indispensable.

La Comisión.

CONFERENCIA EN MONTEPELLIER

Para el domingo 20 de diciembre, a las nueve y media de la mañana, tendrá lugar una conferencia en nuestro local de costumbre, a cargo del compañero José Peirats, que tratara sobre «La crisis de la democracia en España».

F. N. I. FERROVIARIA PARIS Y PROXIMIDADES

Convoca reunión para el domingo, 20 de diciembre, a las diez horas, en el sitio de costumbre. Se recomienda puntual asistencia.

MUJERES LIBRES, PARIS

La sección de París de Mujeres Libres anuncia a todos los compañeros y simpatizantes que el 3 de enero 1965 tendrá lugar, en el centro social, una función recreativa dedicada a los niños.

En esta Fiesta del Niño los asistentes serán agradablemente distraídos con cantos, humor y poesías a cargo de varios aficionados, algunos conocidos y otros que lo serán a partir de ese día. Habrá obsequios para los niños presentes.

Todos los compañeros deseosos de participar en el espectáculo pueden indicarlo a Mujeres Libres o al Secretariado de la Local C.N.T.

F. L. DE PARIS

Anuncia asamblea general para el próximo día 20, a las diez exactas de la mañana. Orden del día interesante a tratar.

Aprovechamos este comunicado para recordar que esta F. L. tiene a la disposición de los compañeros la conferencia impresa del compañero Peirats, titulada: *La práctica federalista como verdadera afirmación de principios.* Su precio: 1 franco. Pedidos a esta Federación, 24, rue Ste-Marthe, París (X).

Servicio de librería

PARA REGALO DE 1.º DE AÑO

Recomendamos servirse de «Un hombre que se va», autobiografía del escritor Eduardo Zamacois recientemente aparecida. 550 páginas, impresión excelente, cubiertas tela, 30 N.F. en esta Administración.

Quinet, Alaiz, 5 F.
Crónica de un revolucionario, Dr. Vallina, 2,80 F.
Salvador Seguí, 3,50 F.
Influencias burguesas en el anarquismo, Fabbri, 1 F.
Debate imaginario entre Marx y Bakunin, 1 F.
Crisis Española del siglo XX, Rama, 29 F.
18 años en Rusia, V. Monclus, 8,40 F.
La Revolución Española, Bolloten, 22 F.
¿Qué es el humanitarismo?, Relgis, 2 F.
Corazones y motores, Relgis, 4 F.
El triunfo del no ser, Relgis, 3,50 F.
Sol Naciente, Relgis, 2 F.
Vaso de lágrimas, Luis Bazal, 3,50 F.
Trabajos, Navel, 4 F.
Crepúsculo en Italia, Lawrence, 7 F.
El hombre que hace fortuna, Roudes, 4 F.
El secreto de la concentración, R. Subirats, 6 F.
La lucha por el éxito, S. Subirats, 6.
Los objetivos, los obstáculos y los medios, S. Subirats, 6 F.
La ley del número, Mella, 0,50.
La coacción moral, Mella, 0,50.
Libro de oro de la Revolución española, 2 F.
Entre campesinos, Malatesta, 1,50 F.
El fascismo en la ideología del siglo XX, Rama, 2,50 F.
La Sión hispánica, Peirats, 1 F.
Congreso constitutivo de la C.N.T., 1,50 F.
Tipos españoles (1er tomo), Alaiz, 5 F.
El Sentido común, Tashi, 6 F.
Cartas a su hijo, Chesterfield, 6 F.
Método de autosugestión, Jago, 6 F.
Para abrirse camino en la vida, Roudes, 6 F.
Poesía del destierro, Campio Carpio, 3 F.
Don Quijote, Cervantes, 5,50 F.
Pragmatismo, W. James, 6 F.
Disco: «A las barricadas» y «Los hijos del pueblo», 12 F.

Giros y pedidos: Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris, X.
CCP número 13 507 56, Paris

Conversaciones libertarias

LO IMPROCEDENTE DE LA TRANSIGENCIA

EL temperamento meridional que nos atribuyen, sometido a oscilaciones extremas, yendo de lo alto a lo bajo, de la exageración del gesto a la abulia butaquera, parece confirmarse con la existencia de revolucionarios incasdescendentes ayer y hoy trastocados en elementos vagos. Por la inconstancia del hecho, el mismo no merece estima. Todo ser que en cada nueva situación de espíritu se considere eje de lo verdadero, se engaña simplemente a sí mismo. En estas condiciones fracasará él y no el ideal que parecía haber alentado. La C.N.T. no puede haber fracasado en España por no haberse apurado su aplicación en ella. Un hecho de fuerza intervenido no es una razón, sino una brutalidad manifiesta. Nuestra sindical hubiese fracasado de haber podido actúar siempre sin rendir, empero, fruto alguno. No ha sido así, y aquí no hay más defecto que el de la bestialidad franquista.

A causa de ella, el porvenir de nuestro país se cierne sobre un panorama en el que los libertarios y ciertos concurrentes cumplimos el papel de árboles sin hojas no muertos: enjutos. ¿Cómo revivirá nuestro bosque? Todo pronóstico sería precipitado.

La mentalidad del español de hoy —del *interior*, por supuesto— está, menos que apagada, adormecida. La mies de las ideas fue segada por el sable franquista y arrojada al estercolero para pudrirla. La única propaganda permitida ha sido la falangista, la de partido único, y la sindicación puesta en auge ha sido igualmente gregaria, además de forzosa. La razón principal del combate burgués contra el Sindicato Unico cenetista de 1919, la *sindicación obligada*, ha sido desvanecida por la misma burguesía al emplearla en su beneficio merced a la circunstancia actual de fuerza.

El obrero vigente —con igual obrerismo para el bracero del campo— carece de inquietudes espirituales, pero las resiente como nunca económicas. Comparar la condición de existencia del proletariado hispano con la posibilidad de vida del proletariado de ciertos países extranjeros, sería un escarnio. En los puntos industriales del mapa hispano los operarios no disfrutan de salarios substanciales si han de limitar su esfuerzo a la jornada «legal» de ocho horas. El corte de horas extraordinarias supone una desazón indecible en cada hogar obrero, incapaz de satisfacer las exigencias del comercio en cuanto a ropería, alimentación, alojamiento y otras necesidades no tan perentorias, pero reales. El coste de la vida en España ha sufrido el ascenso común a toda Europa, mas la elevación de salarios calza borceguíes de plomo. La voz del pueblo propala un gráfico al respecto que viene a decir que los precios suben en ascensor y los salarios en escalera de mano. Un dato reciente indica que un libro encuadernado en tela que en 1930 se habría pagado a 5 pesetas, actualmente cuesta 250. Un libro no se come, verdad, pero nutre la inteligencia. Servimos el dato como ilustración, o detalle general de lo que al respecto sucede en España.

Cincuenta duros le han sido devengados en 1964 al segador, y ello ha hecho escándalo en los círculos financieros de la península. Pero un segador trashumante alcanza a trabajar un mes, no desbordando, su capital recogido, la suma de 7.500 pesetas, que, consideradas al cambio del 10, ofrece la consideración de 750 francos fuertes franceses, o sea menos del salario medio mensual del obrero profesional galo. Luego el gañán tendrá que retirarse a su pueblo para consumir con su familia lo ganado en julio-agosto, puesto que el salario *normal* del explotado de la tierra es siempre depredatorio.

Para la campaña de la uva y de la almendra, el salario mujeril del mismo año ha sido de 150 pesetas, también diarias, dando un computo de 15 NF. para una paga extraordinaria... Posiblemente la cosecha de la aceituna sea gratificada con explendidez pareja, no ocultándose para nadie la tragedia campesina de nueve meses negros en los campos de Andalucía, Extremadura, Castilla y parte de Aragón, más las dificultades del *rabassaire* catalán y de los posesores de un mínimo de tierras de cultivo en toda la península.

En el índice del encarecimiento de la vida, unos datos oficiales (*Informaciones sociales* del mes de octubre de 1964) descubren que «A partir del mes de enero el coste de la vida ha aumentado vertiginosamente. Fijando el índice de 100 para el año 1959, se obtienen las cifras de 139,9 y de 151,5 para enero y septiembre de 1964, en tanto en el mismo período el índice de las subsistencias pasó de 121,2 a 136,6 y el de la ropa de 197,1 a 208,4.»

Además, «el salario mínimo legal es de 60 pesetas diarias desde 1963, cuando, según apreciación de la Patronal de Madrid, el gasto cotidiano de un matrimonio obrero con dos hijos exige en la capital un mínimo de 182,9 pesetas», según la fuente citada.

Las mejoras introducidas en la agricultura española por el régimen elpardino a título de colonización y política de riegos (con la que el régimen ha fingido asimilar las teorías de Joaquín Costa), en ninguno de sus aspectos ofrece garantía apreciable por tratarse de un recurso propagandístico, de una política demagógica y no costista. Los villorrios levantados a cal y canto por el franquismo a título de Villanueva de Franco, Aldeallana del Caudillo, Villaseca de la Húmeda Esperanza, etc., son meros decorados para una farsa intranscendente, siendo asegurable que estos poblados de artificio tendrán la duración del traje, no quedando, a veinte años vista de su inauguración, más que la iglesia y el puesto de la guardia civil en condiciones habitables.

La industria habrá que aceptarla —cuando ello ocurra—, en las condiciones de atraso actuales, ya que a despecho de lo repetidamente manifesado por el Caudillo por la gracia de Dios y desgracia de los españoles, el avance industrial no ha sido pronunciado cual lo hubiese resultado si condiciones de normalidad hubiesen imperado de los años 30 a los 60. En general, la maquinaria textil algodonera y lanera, sufre un atraso de medio siglo a considerar el desarrollo similar experimentado en Alemania, Inglaterra, Bélgica, Checoeslovaquia, U.R.S.S., EE. UU. y parte de Francia. El género de punto queda, asimismo, a la cola por no renovación de utillaje, particularmente en la Maresma, foco principal de esta clase de industria, con la adición favorable de que en los sitios que se da la implantación de nuevas fábricas o la superación de maquinarias, el citado género logra internacionalizar su importancia.

La curtición, sometida a la competencia de gomas y plásticos, es incapaz de superar la crisis no acogiéndose a métodos nuevos y experimentales. Hay fábricas del siglo XVIII readaptadas a la modernidad del año 1916 (época de la guerra europea), ascendiendo hacia lo actual a pasos de cangrejo, manteniéndose a 48 años de distancia del hoy que atravesamos. En mecánica de precisión depéndese del extranjero, como en industrias químicas, cauchuteras, petroleras, papeleras, madereras y aún otras. Todo lo cual puede justificar la existencia de la Bolsa, de la Banca, de capitales fabriles, navieros y mineros; la emisión de empréstitos, la concreción de presupuestos nacionales, regionales y locales, pero no un estado floreciente de una población oscilando entre el jornal suficiente por exageración de esfuerzos y la desesperación por presencia encarnizada de la miseria.

El panorama español es éste, siendo de suponer que lo será hasta el deseado momento de la liberación de nuestro pueblo. Hacerse lenguas con la canoa rápida del trabajador de Estocolmo, de la Seguridad Social gratis del laborista inglés, del biftec galo, de la monumental morcilla alemana, etc., en tanto el proletario español no ha esquivado aún la época del arenque aplastado, es divagar vanamente, peligrosamente, puesto que experimentar en España tácticas antiguas repintadas, puede dar la consecuencia de una sociología de trapero; puede establecer un compás de espera que sabrá aprovechar el capitalismo para detener el avance revolucionario que nos indemnizaría de veintiocho o treinta años de parálisis franquista, para lo cual le serviría a maravilla la disposición política con su fuego graneado de leyes y decretos que más rechazan hacia atrás que empujan hacia adelante, manteniendo siempre a España en la pugna entre el caracol tradicionalista y la liebre (exterior) progresista. Al recuperar España, confederalmente se tratará de no quedar en la cola, de no salmodiar paciencias, y facilitar al pueblo el pan y el descanso a que tiene derecho, no recayendo en el error republicano de 1936 de retrasar las reivindicaciones populares para congraciarse con el capitalismo, no consiguiendo el favor de éste y perdiendo la estima de sus votantes. La política de izquierdas deberá imponerse de que 10 de Agosto y 18 de Julio son de factura reaccionario-capitalista, que Casasviejas fue una llamarada de ira social justificada, y que un 19 de Julio (que sin Hitler y Mussolini podía ser salvado) fue energía y desprendimiento popular, por encima de un sistema que no acertó dominar al cafrismo vital de las fuerzas enemigas.

Contemplar desde la ventana las magnificencias de enfrente sin reparo de las deficiencias interiores, equivale al caso del vidente que *observaba* el porvenir humano del siglo XXII sin percibir que un incendio se le había declarado en la cocina. Ni las condiciones del obrero europeo son superiores ni las del trabajador español le son equiparables. Gastronómicamente, un 70 por 100 de españoles no anda cumplido y de cada cien estudiantes universitarios sólo hay uno de clase modesta, en ciertos casos con matrícula abonada por la caridad dirigida. En el extranjero los españoles políticamente refugiados llevamos un tren de vida modesto, si bien superior al de nuestros compañeros de clase sometidos a gobernación franquista. Algunos de nosotros pueden, con sacrificios, enviar hijos a las universidades. En España el régimen actual no da doctores, ingenieros, arquitectos, abogados, hombres científicos, de letras, etc., salidos de amoiente desheredado. No podremos, por consiguiente, enfrentarnos con una población tan superada, tan apartada de hambres, ignorancias e imposibilidades, como para renunciar a los recursos de acción directa, de huelga y demostración de calle; a la propaganda razonada y penetrante de antaño, eso sí, desprovista ya de hojarasca palabrera, de gestos espectaculares, pero sazonada de deseos veridicos y proyectos atrevidos y racionales, cual lo es el de la igualdad entre todos los componentes de la especie. Hay argumentos burgueses del año de la Nana que esgrimen tardiamente ciertos presurosos de antaño, prejuicios que más de mil veces nos han opuesto en nuestra carrera libertario cenetista individuos pacatos, conservadores, socarrones y convidados de todas las situaciones, que en estos difíciles momentos repiten sin gracia ni estilo idealistas desidealizados, individuos que pueden llevar algo extinto en el alma sin darse cuenta. El clásico, por avaricioso, burgués catalán, solía tratarnos en tiempo de paz, de *somnia truites*, de pensadores deslabazados, de cabezotas ardientes, cerrando su perorata con la aserción juramentada de que no iríamos a ninguna parte con nuestro bagaje de manías juveniles.

Vino un 19 de Julio y le socializamos la fábrica. Incluso bajo la protección del franquismo, el romo burgués que nos ocupa cree, pese a las prédicas falangistas del comunismo autoritario, en la posibilidad de un anarquismo nivelador de condiciones. Tienen que ser, entonces, los *desengañados* de hoy, o *engañados* de antaño, quienes no creen en la evidencia misma de las posibilidades libertarias.

E pur si muove! No nos gusta servirnos de frases hechas, o refritos. Pero España reside en el siglo XIX por voluntad reaccionaria, y como no la podemos confundir con la Suecia de nuestros días, no renunciamos a una disposición de lucha incrustada a una necesidad de atraso físico y moral que debe desaparecer cuanto antes por esfuerzo directo del proletariado emancipador: nunca dándole largas al asunto para que la política *social* haga sus ensayos de laboratorio, en tanto los curas obreros y los bonzos bolcheviques, más alertados, recojan y exploten el desespero de la calle.

JUAN FERRER

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 10 F.
Un an : 20 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Las filigranas de Franco

ESPAÑA entra en la actualidad del mundo siempre por el negociado de asuntos menores. En las grandes estadísticas jamás figura. Solamente en cuestiones religiosas se destaca en primer plano. Frente a la ciencia de las naciones, España-Franco coloca la monstruosa Cruz de Cuelgamuros, síntesis de la cruz alzada a diario en miles de entierros, centenares de procesiones y demás crucerías clericalmente provechosas. El aquelarre inquisitorial prosigue en nuestra desdichada tierra.

Nadie diga que exageramos. La política homicida inaugurada en 1936 por lo que ha venido a llamarse «franquismo» y que no es más que nazifascismo típico, ha sido continuada sistemáticamente, sádicamente, hasta nuestros días. Ningún ciudadano español tiene la existencia y el respeto asegurado en «su casa», no siendo un adicto del régimen. El fuero de ciudadanía es un mito, los derechos de ser español, inexistentes. Un inglés, un americano, un francés, un alemán e incluso un ruso, gozan de más prerrogativas en España que el español desheredado o mal mirado por la policía del Partido. Una interrogación «científica» en cualquier comisaría, puede equivaler a un último y trágico suspiro. La barbarie no ha terminado en España a pesar del trato amical que las democracias estatales ofrecen al gobierno de El Pardo. Se mata en nuestra patria como se hace en Indochina y en el Congo.

Oír misa diaria no afina el sentimiento, como confesar cada semana no libra la conciencia de pecados cuando éstos son más fuertes e irresistibles que la conciencia misma. Fingir no aparenta verdad, si las amistades interesadas no se dan por voluntariamente engañadas. España es aceptada en el mercado de las relaciones civilizadas por las facilidades de explotación que ofrece, no por el rango moral de que actualmente carece. ¿De qué se crece el franquismo?

Su chantage de Gibraltar no conmocionará al mundo, y gracias que Franco no se exponga a un ridículo. El «bloqueo» del Peñón, la molesta intervención de los carabineros, no conseguirán un ablandamiento del carcamalismo inglés, sino la ruina del comercio de San Roque, La Línea y Algeciras. Los extranjeros que pernoctan en el campo español pueden renunciar a hacerlo y los 7.000 obreros españoles empleados por el capital inglés arriesgan quedar sin trabajo. No lo deseamos. Pero conviene señalar la torpeza procedimental del caudillo, ese rechoncho que está obligado a proceder siempre exacto para no equivocarse nunca. Además, a unas docenas de kilómetros de Calpe están los Gibraltares de Ceuta y Melilla, que Franco no soltará hasta que le obliguen, igual que soltó Tánger cuando vio que las lanzas del teutón se volvían cañas. La resistencia de Franco al inglés usurpador se designa con una palabra: ruido.

Tiene el franquismo otro problema: Perón, el argentino. Un tango de fastidio que Franco mal lo baila. En su tiempo de esplendor, Perón le dijo al caudillo, ante facturas pretendidamente pagadas con loas al hispanoamericanismo: «Más plata y menos lata.» Era trigo impagado y eran unos trajes costosos regalados por la Falange a doña Evita. Y era parva de trigo —escoria del puerto de Rosario— que en los años 1940 comieron los españoles de tercera. Era polvo pampero dando de que tragar a la España devastada por las hordas nazifascistas, carlistas y mahometanas. Polvo de ese, o semejante a ese, viene a ser este «Don Perón», aherrojado de sus pagos y caído de buen pie sobre nuestra pobre España, como caen en ella toda suerte de verdugos y fascistas belgas, franceses, italianos, alemanes y americanos. No es Dios quien protege en Iberia a las tiranías caídas en Europa y en el Nuevo Continente, sino Franco, el único superviviente de la horrible época de Lipari, Buchenvald, Badajoz y La Cabaña.

Aunque la Organización de Naciones Unidas no lo crea, o aparente no creerlo.

Fluorescencias

1

Dale al triste cariño y alegría;
tristeza sobre triste es agonía.

2

Cuando el cierzo arrecia y el individuo siente como que desfallece por el excesivo esfuerzo, si no quiere caer definitivamente vencido ha de sobreponerse multiplicando su entereza y valor.

3

Es mucho lo que se puede esperar de una humanidad que en su seno contiene temperamentos y caracteres que no se doblegan y activan limpiamente en medio de tanto desecho como los rodea. El hecho de que sean minorías no resta valor a su eficacia.

4

Por leyes corrompidas sometido,
es el hombre una cosa sin sentido.

5

¡Qué necesitado se encuentra el mundo de conciencias y voluntades dispuestas a no dejarse destrozar por el monstruo de las mil cabezas del autoritarismo en todas sus formas!

6

La clarividencia de un Nicolai, de un Relgis, de un Alaiz, de un Samblancat, entre otros hombres buenos, es necesaria y casi imprescindible para los que anhelamos luz y más luz por el camino de la existencia. Luz verdadera y no relámpagos que fácilmente apaga el menor soplo de los brujos al servicio del poder y la riqueza acaparadas.

7

Estimado lector: ¿todavía no has leído y meditado «Los principios humanitaristas», de Eugen Relgis?

8

Las cosas deben sentirse, pensarse y decirse, sin rebozos, sin exageraciones, pero con sinceridad y valor.

9

No hay que restar mérito a lo que en gran manera lo tiene.

10

El hombre debe ir recreando y realizando su vida con esfuerzo constante de toda su personalidad.

11

Muchas veces el silencio es más expresivo que todo un diccionario de palabras.

COSMOS

Andando y meditando

HAY muchos seres que no hicieron cuanto eran capaces de hacer porque fueron copias en vez de originales. Se esforzaron en remedar a otros en vez de procurar ser ellos mismos y acabaron por ser nadies.

Unicamente tendremos positiva eficacia cuando obremos al impulso de nuestra propia individualidad. Si, por el contrario, nos limitamos a remedar a los demás, menoscabaremos nuestra eficacia. Una obra imitada denota evidentemente falta de capacidad. Nuestra originalidad no debe tener parentesco alguno ni con la extravagancia ni con la excentricidad. Ser originales no significa que hayamos de inventar nada nuevo; significa que hemos de mantenernos fieles a la índole de nuestra individualidad; que hemos de brillar con nuestra propia luz, y no ser reflejo de luces ajenas.

En el orden ideológico hemos de ser inconfundibles, poniendo bien alto el pabellón de nuestra concepción moral, y en el orden mental nuestro cerebro debe ser un tamiz, por donde al pasar los rayos luminosos de las ideas, se extiendan las mismas en amplios horizontes determinando de esta forma nuestro peculiar modo de pensar.

Pero si dejamos el cerebro ineducado e inactivo, en él se reflejará las ideas ajenas, y nuestra mente reproducirá pensamientos ajenos totalmente negativos. Por lo tanto, la originalidad a que nos referimos, no es, no puede ser, absoluta, pero sí puede ser el resultado de la educación de todas las facultades de nuestro ser, de modo que así como tenemos personalidad propia en el orden físico, tengamos también individualidad propia en los órdenes moral y mental.

No consiste ni mucho menos la originalidad en el afán de singularizarse contradiciendo siempre a los demás, ni tratando de ser la nota discordante en todo; sin otro fundamento que el espíritu de rebeldía y oposición, marchando por un lado no porque sea el recto camino, la originalidad consiste en obrar sinceramente con arreglo a nuestra conciencia moral y mental; poniendo en esta originalidad toda nuestra potencialidad para que las ideas que sentimos y amamos no se vean minimizadas, sin acomodarnos a las opiniones ajenas, ni adherirnos porque sí a los acuerdos de las mayorías.

Podrá ser equivocada nuestra opinión, pero si es sincera y no está encubierta bajo el velo del interés egoísta, no tardará la reflexión en desvanecer el error y ponernos en el camino de la verdad.

PEREZ GUZMAN

Mirador

LUZ Y SOMBRAS EN LA REVOLUCION DE 1936

por FONTAURA

ASI como es a cierta distancia, lo que se denomina perspectiva, como mejor aparece, en su conjunto, el efecto de una obra pictórica, la Historia, como en los cuadros, cumple mejor su cometido, puede dar una idea más cabal de los hechos, habiendo de por medio la distancia, en este caso el tiempo transcurrido. Todo aparece con mayor claridad; suele ocurrir que matices superfluos, en hechos o en figuras, que alcanzaron cualidades apreciativas de notoriedad, aparecen en su intrínseco significado; al igual que cobran volumen, importancia capital, aspectos que una observación superficial creyó deleznables.

A los veintiocho años del magno acontecimiento social que conmovió en sus raíces más hondas la vida social española, y despertó encendida curiosidad en el mundo entero, podemos comprobar como acá y acullá se prodiga la edición de libros con miras a dar una interpretación de aquellos hechos. Hay ya una extensa bibliografía, que va constantemente acrecentándose. De entre aquéllas a las que se ha dado una mayor importancia, destacan, publicadas últimamente: «El Laberinto Español», de Gerald Brenan; «La Revolución Española, las izquierdas y la lucha por el Poder», de Burnett Bolloten, y «El Mito de la Cruzada de Franco», de Herbert R. Southworth. Claro que se pueden citar muchos más pero, en pocas obras como las nombradas

alienta un abierto sentido liberal y un ferviente deseo de conocer la entraña, el valor sicológico de nuestro pueblo.

Por supuesto, obras como las citadas son de un valor incuestionable, puesto que, gracias a ellas, el gran público puede conocer, puede hacerse una idea de la transcendencia de aquellos acontecimientos. Pero ocurre que, a nosotros, a quienes, bien en un sentido, ya en otro, fuimos actores, desempeñando cada cual una misión en el período revolucionario, la mayoría de libros referentes a la revolución de 1936, aun los mejores intencionados, nos dan la sensación de inteligente rebusca de documentos, libros y material de archivo; les falta, a mi ver, la impronta de cosa vivida; predomina la inseguridad de aquello que tiene como base las referencias.

El libro de José Peirats: «Los anarquistas en la crisis política española», que para la Editorial Alfa Argentina, de Buenos Aires, fue impreso allí recientemente, y que empieza a difundirse por ahí, es ya cosa bien distinta. El autor vivió aquella etapa; desarrolló actividades propias del momento; tenía una posición en cuanto al derrotero de los acontecimientos. De ahí que hable ya como *parte interesada*. Conocidos son también los tres volúmenes que forman la obra: «La C.N.T. en la Revolución Española», que, a cargo de nuestra organización, escribió también Peirats, y que, en su día, hubo ocasión de comentar.

Como obra de consulta, por el importante acopio de referencias documentales que posee, indudablemente la voluminosa obra que escribió Peirats tiene un cometido: ocupa un papel destacado en la historiografía de lo que fue nuestra revolución. Lo prueba el hecho de que, de la obra en cuestión, han tomado referencias buena parte de historiadores o sociólogos que han puesto su atención en lo que fue y representa la etapa revolucionaria de 1936. Mas, los conocimientos humanos van acrecentando su volumen, la vida toma un sentido más dinámico. De ahí la importancia que tiene el condensar lo más posible aquellas materias que se desea difundir por conducto del libro. A este respecto puede decirse que el volumen «Los anarquistas en la crisis política española» cumple su cometido, buscando resumir hechos y apreciaciones. Por cierto que, en versión italiana, y en las columnas de la revista anarquista «Volontà», de Génova, tuvimos ocasión de leer buena parte de lo que ahora ha tomado forma más ampliada en volumen.

Los primeros capítulos de la obra son una retrospectiva referencia del ambiente y de la lucha social a partir de fines del siglo pasado y primero del actual. Precisión y agilidad descriptiva nos lleva a los orígenes de la Confederación Nacional del Trabajo. Descuella la influencia del anarquismo a lo largo de los acontecimientos que van nutriendo la historia de España. Se hace referencia a la etapa de dictadura primorriverista, con la acción conspirativa de influencia libertaria. Llegado el fin de la hegemonía monárquica, proclamada la República, prosigue el autor describiendo el período de turbulencias, provocadas por las acentuadas torpezas de los gobernantes. Y así hasta llegar a la militarada que originó toda la etapa de guerra y revolución que arranca de la fecha transcendental en lo que a este período hace referencia, o sea al 19 de julio de 1936.

La objetividad, el sentido de imparcialidad que suele considerarse ha de caracterizar al historiador, creo peca de inconsistente. Tomar una posición es muy humano, pues, a la postre, quien escribe la historia justo es que tenga criterio propio. Peirats, que ya no solamente describe hechos en un período de la historia de nuestro país, sino que incluso ha vivido parte de ellos, es lógico que tome partido. Y así va juzgando, en tanto que *engagé*, las situaciones que describe.

Pocas son las páginas que en el capítulo «La revolución en el campo» dedica el autor de la obra a lo que fueron las colectividades en el período revolucionario, y es precisamente, como sabemos, lo que más evidenció las posibilidades del anarquismo; lo que demostró, a propios y extraños, que el anarquismo no es un sueño de convivencia allá en el limbo, sino que puede plasmar en comprobada realidad. Claro que analizar detenidamente las características de las colectividades, en el orden moral y en el económico, requeriría de por sí, todo un volumen de texto bien nutrido. Se hace referencia a la etapa de colaboración ministerial de la C.N.T., cuyas características han sido tan discutidas. «A la distancia de más de veinte años —dice Peirats— creo que quienes estuvimos en todo momento frente a la tesis gubernamentalista no hubiéramos podido dar a los problemas planteados otra solución de recambio que el gesto estoico o numantino.» Con detenimiento y aportación de datos, se hace mención de los factores de desarrollo del Partido Comunista, de su aviesa actuación en contra de los anarquistas, y de su nefasta actuación en los frentes y en la retaguardia. Alúdese al pacto C.N.T.-U.G.T. y a sus resultados. Se dan pormenores en torno a las características y actuación de la F.A.I. y de las Juventudes Libertarias. En suma, en los veintícinco capítulos que contiene la obra, el autor ha ido perfilando, acorde con el significado que supone el título del libro, la actuación de los anarquistas, en lo que supone de aciertos y fracasos.

Creo que en la obra de que se hace mención hay una omisión de cierta importancia: lo que atañe a la cultura. Cabe preguntarse: ¿Si, o no, los anarquistas desarrollaron, en la etapa revolucionaria de 1936, acción cultural de más o menos realce? A mi entender puede responderse en sentido afirmativo. Hubo actividades en plan de revalorizar la Pedagogía; se trató de dar un mayor desarrollo a las ciencias; no faltaron quienes trataron de elevar el Arte a la altura de la Revolución; se editaron libros. De todo ello no hubiera sido difícil hallar referencias.

En suma: congratulémonos de que, por elementos de tendencia liberal, y por aquellos que podemos considerar de casa, se prodiga escribiendo en torno a lo que cada día más ha de estimarse como relevante, transcendental intento de efectiva emancipación obrera y redención humana.

UNA DE LAS CAUSAS DE LA CAIDA DE KRUSCHEV

La presión económica en la URSS

por Harry Schwartz

LOS estudiosos occidentales que se esforzaron en sondear cuáles eran los factores que se hallaban detrás de la «ofensiva de paz» que el premier Kruschev dirigió hacia Occidente, dedicaron cada vez mayor atención a las presiones económicas que pesaron sobre el dirigente soviético. Una nueva evidencia, de substancial importancia, sobre este terreno, se hizo presente al aparecer la publicación del informe oficial del balance económico del primer semestre de 1963.

El propio Kruschev hizo referencia a dicho informe, bien que de soslayo, en el importante discurso pronunciado el 19 de julio último. En el curso de su intervención, el primer soviético declaró que la verdadera piedra de toque del socialismo es la cantidad y la calidad de alimentos, ropas y otros artículos necesarios que pueden ser abastecidos al pueblo viviendo bajo un régimen socialista.

«Si el socialismo no alcanza este objetivo y no ofrece ventajas sobre el capitalismo, entonces nosotros no seremos más que unos charlatanes gandules y no revolucionarios», afirmó Kruschev, lisa y llanamente.

LOS PROBLEMAS BASICOS

El problema económico básico de Moscú puede ser expuesto, simplemente, de acuerdo al grado de tensión internacional que sobre aquél se proyecta:

La Unión Soviética se encuentra actualmente, sobregirada económicamente: abrumada con vastos programas militares, espaciales y de diversa índole y cuyas exigencias no pueden satisfacerse con los recursos limitados de Moscú, sino a base de una férrea sujeción de las riendas en lo que al mejoramiento del standard de vida soviético se refiere. La principal importancia implicada en la ofensiva de paz de Kruschev, desde el referido punto de vista, fue precisamente este: Solamente si la tensión internacional se reduce substancialmente podrán distraer, según el líder soviético, una gran cantidad de hombres y materiales de los sectores militares y espaciales y dirigirlos hacia la industria corriente, así como a la agricultura a fin de que produzcan artículos de necesidad ciudadana.

Los signos de las dificultades económicas soviéticas son ampliamente visibles en el último informe y, también, en otras noticias soviéticas relacionadas con la economía.

En el primer semestre de este año, la producción soviética registró un aumento menor, en porcentaje, a no importa qué año desde la segunda guerra mundial. El volumen que presentó el ramo de la vivienda durante el mencionado período fue, inclusive, inferior al que los guarismos indican en el año pasado. Las colectividades agrícolas y las granjas del Estado también han producido menos leche durante estos seis meses de 1963 que la producida en los mismos meses de 1962 y en fecha 30 de junio próximo pasado se registraban menos cerdos y menos pollos que los inventariados doce meses antes. El comercio soviético con el exterior sufrió un aumento de un 2 por 100 solamente durante el semestre estudiado a pesar que para 1962 el porcentaje de aumento alcanzó a un 13 por 100.

Empero, el síntoma más descollante de las dificultades que atraviesa la economía soviética es la evidencia de que existe una vasta campaña tendiente a reducir los programas de inversión de capitales y ello a través de todo el país. Millares de proyectos son paralizados o sufren una pronunciada desaceleración debido a que no existen suficientes recursos para llevarlos a cabo prefiriendo, frente a esta reducción de posibilidades, concentrar los esfuerzos, el trabajo y los materiales en lo que se estima primordial, es decir, en nuevas fábricas, minas, etc., que pueden producir de inmediato. El premier soviético llegó a decir que para el año próximo no habría ningún nuevo proyecto de inversión de capital a menos que se tratara de alguno de extraordinaria importancia y hubiera sido aprobado por las más altas autoridades soviéticas.

EL PEOR DE LOS PELLIZCOS

Desde el punto de vista del consumidor soviético el peor de los pellizcos actuales tiene su origen en la quiebra abisal de la agricultura que no ha podido hacer frente a los objetivos trazados en actual período comprendido en el Plan Septuanal en vigor.

(Pasa a la página 2.)

¿HACIA UNA SOCIOLOGIA HUMANITARIA?

Horizonte vital del pensamiento ácrata

por Severino Campos

y II

TODA la superación del género humano lleva, implícitamente, el impacto de las luchas y afanes libertarios; todo estancamiento del progreso, o retrospección, es antitética a la misión del anarquismo. Las instituciones de contenido tradicional, a veces hábitos primitivos saturados de bestialidad, como religiones, ejércitos, propiedad privada, exaltaciones estatales, políticas reformistas o revolucionarias, etc., todas se enlazan, y confabulan, para acciones antilibertarias. Es decir, son las fuerzas primitivas de nuestro género que luchan para sobrevivir y prevalecer, que solamente acceden a la libertad y superación del hombre cuando son impotentes para contener esas esenciales corrientes virtuosas. Por lo tanto, la composición de lugar del individuo, o de la colectividad, grande o chica, que coincida, pacte o acepte los postulados tradicionales, se desplaza del horizonte anárquico, deja de colaborar en su favor, resta ímpetu y vigor, es negativa a la finalidad ácrata.

No están en lo cierto quienes estiman que el pensamiento ácrata no progresa; previo reconocimiento de lo que son sus valores, y de las metas sociales que en su curso ascendente ha de cubrir, un examen hecho a conciencia nos haría conocer que la progresión sigue su curso. La riqueza ácrata de una época no puede valorarse por las personas de más o menos relieve que la representan; sí los factores humanos que constituyen la idea son y han de ser de esencia social, para apreciar su progreso, su estancamiento o su retroceso, hay que mirar si esos factores han aumentado o no en el conjunto humano.

La suma de individuos de un movimiento específico no es la mejor manera de valorizar lo que hay de anárquico; todo y reconociendo que las personas participantes en esa selección tienen un valor proporcional de ideas y sentimientos, superior al resto, ellos no son el resumen de lo que un ciclo de propaganda ácrata ha creado. El mejor modo de saber si el horizonte de Acracia se ha ampliado o restringido es comprobar si en todos los movimientos de la vida social se han fomentado condiciones de convivencia mejores a las habidas. Teniendo en cuenta, desde luego, que toda mejora de carácter general, si no es la Anarquía tiene algo de anarquista.

Según lo que insistentemente se ha dicho y repetido, la proyección anárquica tiende, con interés preferente a los diversos problemas que abarca, a una transformación del hombre que tenga por objeto saturarlo de bondad, de sana capacidad intelectual y sociabilidad desinteresada. Desde el ángulo general de la vida colectiva, contrastados los tiempos presentes con los de hace un siglo, absurdo sería negar que lo virtualmente anarquista tiene, en el medio social, mayor representación que tenía. Sí como testimonio de este hecho no vemos un plantel relevante de personalidades íntegramente definidas, sí que existe el de unas condiciones de vida general más en contacto con el pensamiento libertario que antes. Incluso, aunque parezca raro, este fenómeno puede constatarse en países donde la exaltación estatal es norma rigurosa.

Una personalidad de perfil y fondo libertario no es creación espontánea, al originarse la formación, el individuo empieza por asimilar algo; y ese algo, como primeros elementos en la constitución de una nueva vida, libra una tremenda lucha contra los factores primitivos que aún prevalecen en la misma persona. Lo que significa este ciclo de superación que la persona ha afrontado no tiene premisa matemática; es de una relatividad intermitente. La estructura moral e intelectual que se pretende desplazar goza de enormes ventajas en la lucha entablada en el seno individual; en su favor concurre la herencia, las históricas influencias culturales, los hábitos y costumbres vigentes, el ambiente del medio en que nos desenvolvemos, la imposición o coacción autoritaria, etc. Total: Esa persona, que haciendo consideraciones superficiales creemos muy fácil de transformar, es una fortaleza de elementos tradicionales y reaccionarios que se aferra a la existencia y no quiere perecer.

Otras veces, las condiciones de vida ácrata se introducen en el hombre sin que él se dé cuenta, y las ostenta sin hacer alarde de ellas. Por los contactos indirectos, o por aquellas circunstancias que llamamos fortuitas, el intelecto y los sentimientos han generado y hecho acopio de predisposiciones, han fomentado una preparación. Ante tales circunstancias podemos decir, que esas fuerzas de bondad e inteligencia que palpitan en el individuo, no son factor de reclamo; sin tener vertebración, ni estar establecidas como conducta regular tienen una perspectiva fecunda. Los valores efectivos se ponen en contacto, se enlazan, y el horizonte ético e intelectual, que responden a un principio de conducta, se incorpora a la responsabilidad colectiva.

De acuerdo con Luis Buchner, el hombre no es el origen de todas las creaciones, puesto que él no pasa de ser una creación del movimiento universal. Pero dadas las facultades de que está dotado, la vida, que al fin y al cabo no es otra cosa que un fenómeno transitorio, puede llegar a ser larga y placentera. Esa finalidad, que es relativa culminación de la perfección moral e intelectual, solamente tiene su base en la filosofía ácrata. No puede hallarse en otro pensamiento social. A excepción de lo que son los métodos de convivencia libertaria, todos los matices de interpretación social y religiosos han sido practicados. Y todos llevaron al hombre a la deriva; ninguno lo colocaron por las vías que le corresponden; nadie quiso ver, en esa naturaleza frágil y deleznable, las tendencias de un esplendor que, llevando por nombre Acracia, equivale a un horizonte de vitalidad y grandeza social que nuestro género alcanzará.

Propugnar la tesis social ácrata no es problema de fe y sí de confianza; la fe es signo indiscutible de pereza mental, ceguedad ante el desenvolvimiento progresivo de los fenómenos sociales, abandono total de la persona; la confianza es patrimonio de la persona dinámica, laboriosa, de mentalidad despierta; es condición de aquellos que, viendo el ritmo superador del hombre y de la sociedad, siempre se inspira en ir más allá, en

(Pasa a la página 2.)

«UMBRAL»

Sumario del doble número 35-36:

Fontaura: **EL HORIZONTE GENIAL DE SHAKESPEARE.**

V. Botella Pastor: **LA MUJER DE LAS SILLAS (cuento).**

José Uriel García: **URBANISMO Y ARTE.**

Andrés Martínez: **GOLONDRINAS (poesía).**

Eduardo Zamacois: **UN HOMBRE QUE SE VA (fragmentos).**

Anatol Gorelik: **EL ANARQUISMO Y LA REVOLUCION RUSA.**

J. G.: **HORAS EN PROVENZA. «FALSTAFF».**

Enrique Zevallos Antezana: **EPOPEYA DE JOSE ORTEGA GASSET.**

Angel Pingarrón Hernández: **CESAR BONESANA, EN EL II CENTENARIO DE SU OBRA»: «DE LOS DELITOS Y DE LAS PENAS».**

Han Ryner: **EL ARBOL PREFERIDO.**

Curzio Malaparte: **CRITERIO SOBRE HITLER.**

José Viadiu: **SANTIAGO RUSIÑOL.**

Fernando Ferrer: **LA LECTURA.**

Eugen Relgis: **DE MI CALENDARIO.**

José Sevilla: **VISION DEL GRECO.**

Leonor Llach: **EL CENTENARIO DEL CINCO DE MAYO.**

F. Paz Castillo: **MIGUEL HERNANDEZ Y JUAN RAMON JIMENEZ.**

Jacinto Borrás: **MARIANO GARCIA, PINTOR CLASICO Y REFUGIADO NO MENOS CLASICO.**

José Guiraud: **CURIOSIDADES MALLORQUINAS. MIGUEL SANTOS OLIVER.**

José e Ismael Viadiu: **JOSE ANSELMO CLAVE.**

Alberto Fernandes Leys: **RUSIA, LA REVOLUCION Y UN LIBRO: «REBELION EN LA GRANJA».**

J. Coll de Gussem: **«LA INTERNACIONAL OBRERA».**

Guilherme de Almeida: **LA MUSICA ETERNA (poesía).**

Juan Ferrer: **EL ALMA DE LAS PAREDES.**

Noticiario, dibujos, fotografías, sobresaliendo un «Picasso», original de nuestro compañero Mario Zaragoza.

Precio de este número de fin de año y para obsequio de año nuevo: 2 F.

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. — A.I.T.

Nos amis collectionneurs du C. S. auront sûrement constaté un regrettable décalage dans la composition des N° du 10-12 et 17-12-1964. Les numéros correspondants étaient 327 et 328.

24 DECEMBRE 1964
NUMERO 329
0,40 F. LE NUMERO
36e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

L'ERE DE LA DEMENCE

TROP souvent, l'homme de nos jours a la fâcheuse tendance de se considérer comme un être évolué, civilisé et nettement supérieur à ceux qui vécurent il y a à peine un demi siècle.

Or, nous pouvons constater par les récits de l'actualité que les scènes barbares, les actes de violence et l'immoralité flagrante chez l'individu ne font que s'accentuer.

Peut-être est-ce dû en partie à l'accroissement des sources d'information, mais la vraie cause de cette furie collective réside ailleurs.

Que ce soit en Amérique avec le problème des Noirs, en Indochine avec ses guerres de religion ou bien au Congo ou en Angola ou au Portugal ou en Espagne, enfin, partout où le « respect de la vie humaine » n'a plus aucune signification, nous retrouvons cette furie du mal.

Un simple fait divers survenu ces jours derniers dans la région parisienne démontre combien il est dangereux de vivre à l'ère de la démence.

A Trappes, dans la Seine-et-Oise, un homme est renversé par une voiture une deuxième et une troisième passeront sur le corps sans s'arrêter et après, d'après les premiers constats de l'enquête, près de trois cents voitures seraient passées à côté du corps avant qu'il se trouve enfin des êtres assez humains pour donner l'alarme.

Nous ne nous attarderons pas sur l'accident lui-même, il existe pour cela des revues et des périodiques bien spécialisés, mais nous avons voulu mettre l'accent sur le comportement égoïste de tous ceux qui voyant avant tout le temps qu'ils risquaient de perdre en se portant au secours de ce malheureux et craignant peut-être d'en perdre davantage au cours de l'enquête, ont préféré prendre le large au plutôt.

Pour nous libertaires ou anarcho-syndicalistes, une question nous frappe aussitôt l'esprit : « Comment des hommes qui se prétendent civilisés peuvent-ils mépriser à tel point les principes les plus élémentaires de la solidarité humaine ? »

Bien sûr, on peut nous rétorquer qu'en bien des cas, de nombreux individus manifestent qu'ils sont dépourvus non seulement de tout sentiment de solidarité mais de tout ce qui fait que l'homme n'est plus une bête.

Les scènes atroces qui sont reproduites des « hauts faits de guerre », les violences abominables dont sont victimes les travailleurs dans tout pays où règne la dictature, dépassent en horreur ce petit fait divers mais en définitive c'est parce qu'il existe des hommes dont la conscience leurs permet de laisser d'autres hommes mourir sur la route que l'avènement des dictatures avec tout ce qu'elles comportent de misères, d'injustices et de cruautés est possible.

Dans le cas de l'accident de Trappes, les autorités vont sûrement chercher le ou les coupables; il leur faudra probablement un bouc émissaire, mais de toutes façons les vrais coupables n'auront aucun ennui. Par ailleurs, la question restera posée; à savoir, que l'ambiance infernale dans laquelle la société évolue actuellement, est favorable à la multiplication d'esprits désaxés, inconscients et parfois criminels (les faits en témoignent). Que compte-t-on faire dans les milieux autorisés pour y pallier ?

Rien, hélas !, ne laisse présager d'une modification bénéfique pour la sécurité de l'individu; d'ailleurs qu'importe au système capitaliste qu'un individu quelconque soit ou non en sécurité ?

En système d'exploitation de l'homme par l'homme, tout, malgré les contradictions qui peuvent en résulter, est basé sur le profit et tous les efforts convergent vers une publicité sournoise pour vendre à tout prix, réduisant ainsi l'homme à l'état de bête conditionnée dont on stimule les appétits en lui faisant miroiter la pâtée longtemps à l'avance.

La C.N.T. dans sa lutte pour la défense des intérêts moraux de la classe ouvrière se doit de mettre en garde tous les travailleurs contre le danger que représente cette création artificielle de besoins factices qui ne peuvent se justifier que dans la mesure où le capitalisme à besoin de se survivre par tous les moyens, mais qui, en définitive, ne font qu'engendrer la psychose de la démence et détruit chez les classes laborieuses tout sentiment de dignité et de fraternité.

11 décembre 1964

Une journée de grève sous le signe du syndicalisme de la *Marine à voile*, de la *lampe à papa*, pour reprendre l'expression de *qui vous savez*.

Ce 11 décembre 1964 n'a pas marqué d'une façon nette le désir de dire non au gaullisme, à l'Etat-patron et ses moyens d'action : le clergé, l'armée, la techno-bureaucratie.

Ce 11 décembre 1964 n'a été que le jour éphémère de l'unité d'action des syndicats réformistes. Il n'a pas été le jour qui fait peur, le jour où les grands trusts tremblent devant la juste colère des humbles en furie contre l'exploitation de l'homme par l'homme.

La grève du 11 décembre 1964 reste la grève des états-majors du syndicalisme réformiste, elle n'est pas la grève des *conseils ouvriers*.

Pourtant, il faut que les travailleurs manuels, intellectuels sachent qu'il ne peut y avoir de salut que par l'action de la base contre le sommet; il faut reprendre les méthodes révolutionnaires; il faut que la grève fasse peur aux larbins de l'Etat-patron; il faut déployer les drapeaux rouge et noir; il faut, en présence des mercenaires armés de l'Etat-patron, opposer des milices ouvrières équipées, organisées, courageuses.

11 décembre 1964. Un jour de lutte ouvrière sans lendemains, un jour qui n'empêchera pas les mauvais bergers du syndicalisme de rester au sein des commissions de l'Etat-patron, de se faire intégrer dans un Sénat élargi au Conseil économique et social (c'est beau d'être un syndicaliste et d'être aussi un conseiller économique et social du président-général, chef de l'Etat de la V République !

Alors, militants syndicalistes, vous qui repoussez le Corporatisme du général, du chef de la Communauté française d'Outre-Mer, de ce grand homme au sein d'une petite France, dès maintenant organisez la véritable lutte. Chaque usine, chaque établissement, chaque entreprise, chaque administration doit former un comité de *lutte intersyndical* contre l'Etat-patron, contre le paternalisme, contre les mauvais syndicalistes adeptes de l'intégration.

Mais, camarades, où trouver, pour 1965, des perspectives révolutionnaires dans les quatre centrales réformistes (CGT, CFTC, CGT-FO, CFDT), centrales aux propos rituels, chacune se disant l'aile marchante du prolétariat ?

Les travailleurs manuels et intellectuels, surtout les jeunes, trouveront la volonté d'action syndicale dans le cadre d'une véritable révolution libératrice, uniquement au sein de la C.N.T. française.

Les centrales réformistes peuvent préparer leurs communiqués incendiaires, leurs sages défilés dans les rues, les travailleurs ne les suivent pas. Ils ne veulent pas suivre les conseillers économiques et sociaux, les membres des commissions gouvernementales. Mais ils seront demain dans la rue avec l'ensemble des travailleurs qui dans l'ombre préparent la résistance à l'Etat-patron.

Y. M. BIGET

LES GREVES-BIDON

De temps à autre, avec le concours des centrales syndicalistes réformistes, l'Etat capitaliste jette au prolétariat un os à ronger et calcule qu'après ce défoulement bien inoffensif il sera tranquile pendant quelques mois.

C'est ce qui vient de se passer avec la grève du 11 décembre, orchestrée par les champions du réformisme et de l'intérêt général, ceux-là mêmes qui convoitent d'un œil vorace quelque synécure qui leur permettra d'entrer dans le système coercitif de l'Etat d'y être bien rémunérés et d'y pratiquer tout à leur aise la *collaboration des classes ayant* pour objectif *de rééquilibrer le capitalisme avec le concours du prolétariat*.

Car, quoi qu'il en advienne, une grève comme celle qui vient de se produire ne saurait avoir qu'un résultat *négatif*. En effet, si l'Etat cède à présent quelques avantages cela ne se fera que dans le cadre d'un *réajustement opportun du système prix-salaires-profit duquel le pouvoir d'achat* et le *droit de consommation* sortiront plus malades que jamais.

Par ailleurs, de telles grèves ne peuvent amener que la *division* au sein du prolétariat en suscitant certains mécontentements. L'ouvrier qui verra son salaire, déjà misérable, amputé d'une journée à la fin du mois ne pourra s'empêcher de penser que l'action de ses camarades n'a pas entravé les occupations du riche ou du combinard.

Il ne s'agit donc pas de *paralyser* la production et les échanges mais d'*occuper les usines et les services publics, d'assurer leur fonctionnement normal et d'imposer : désormais nous produirons pour satisfaire les besoins et non pour permettre à quelques-uns de réaliser des bénéfices.*

Exemple concret : grève des moyens de transports privés et nationalisés; solidarité de toutes les catégories de travailleurs pour le déclenchement-surprise du conflit; fonctionnement normal de tous les services; *gratuité* des moyens de transport.

Car il ne s'agit pas seulement d'*abolir des privilèges* mais de *détruire l'ordre social qui les engendre* et qui les engendrera toujours.

Cette œuvre ne saurait bien entendre être celle des syndicalistes réformistes qui, en participant à l'étude des problèmes économiques au sein d'organismes groupant des représentants de l'Etat et des patrons, ne font que prolonger ,en le renforçant, le système actuel qui est celui de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Comme toutes les minorités, l'Etat, les partis politiques et les « bonzes syndicaux » s'appuient sur la force et la dictature et entendent gouverner par la violence et le mensonge, soit pour maintenir l'Etat capitaliste soit pour instaurer une « dictature du prolétariat » dont on sait ce qu'elle vaut.

Aussi les travailleurs n'ont-ils pas le choix des moyens : l'attitude du syndicalisme révolutionnaire lui est dictée par celle du capitalisme : *à la violence organisée et systématisée, il faut répondre par la violence organisée et systématisée, à la force, il faut opposer la force.*

L'*action directe* reste la seule arme valable du prolétariat : ceux qui l'exploitent n'ont pas à se préoccuper de son caractère légal ou illégal. Elle est avant tout, et sur tous les terrains, le moyen d'opposer la force ouvrière à la force patronale et de s'emparer, par la *grève générale insurrectionnelle* des moyens de production et d'échange indispensables pour que puisse être menée à son terme la révolution sociale.

SEVY

VIOLENCE

Eux, ceux qui se disent réalistes, pensent et proclament que la non-violence seule arrivera au bout du chemin. Eux, donc, ont choisi d'emblée d'être un quelconque saint, mangé par un quelconque lion, dans une quelconque arène, devant un quelconque empereur et pour le plus grand plaisir de celui-ci. Ils préfèrent cela au Spartacus, à la mort du lion ou (et) de l'empereur. Ainsi, donc, vive la non-violence et, n'est-ce pas : « Nous vaincrons car nous avons raison. » (Comme Franco a vaincu en Espagne. Il avait sans doute raison, non ?).

Peut-être nos enfants, eux, vaincront-ils parce que *nous* avions raison. Et cette fois ce ne sera pas uniquement cela. Leur victoire, ils la devront aussi, et surtout, aux fusils qu'ils brandiront sous le nez de ceux qui leur ont volé leur travail, leurs forces, leurs femmes et leur liberté.

Il est proprement impensable que des gens qui se disent réalistes, qui se targuent et se vantent de l'être, puissent imaginer un instant importer en Europe les méthodes de Gandhi. Il est de plus totalement vain de parler de « non violence » ou de « liberté ». Il faudrait pour cela que l'on se souvienne parfois que la violence morale *est* une violence à part entière, qu'imposer sa conception par un moyen quelconque, c'est toujours forcer la liberté de quelqu'un, que préconiser l'insoumission, c'est faire état d'une idée personnelle (que je partage d'ailleurs) et non pas énoncer une vérité absolue. Se servir de non-violence ou d'un fusil pour *imposer* une idée, c'est toujours *imposer* une idée.

Il me semble que lutter pour atteindre le but que l'on s'est fixé est une chose éminemment juste et valable. Mais il me semble aussi que lutter contre des gens sinistres et orduriers en restant non-violent, c'est aller vers un fiasco complet, c'est se jeter tête baissée dans l'échec, c'est commencer, avant même d'entrer dans la bagarre, à écrire un texte expliquant les causes de la défaite et se gargarisant de petits avantages obtenus que l'ennemi a jeté en pâture.

Politiquement et pour bien des raisons, il ne faut pas abattre le général (Franco), pas encore, mais humainement et individuellement c'est un devoir omniprésent. Il faudrait savoir ce que nous sommes : des humains ou des politiciens ? Le choix est important.

Il faut avoir le courage d'être violent. Il faut oser l'être. Ce n'est nullement la peur de risquer sa peau qui est en jeu, c'est de se voir relégué au ban de l'humanité parce qu'on a voulu y changer quelque chose, et le changer à coup de fusil.

C'est pour cette raison que je suis opposé à la non-violence. Parce que la non-violence rassure celui que la préconise, parce que le non-violent est tranquille avec sa conscience, parce que la non-violence est l'apanage des gens optimistes et que je pense sincèrement qu'être optimiste aujourd'hui, 16 décembre 1964, est un état abject, odieux et obscène. Je voudrais, avant de terminer, dire ceci au camarade Lecoin. Et le dire en mon nom personnel.

« Scorie surnageante, connard (ou mieux, petit connard), vipère malfaisante, etc., je porterai, cher monsieur, une musette et un fusil afin que plus tard, peut-être beaucoup plus tard, des gens ne soient plus obigés, comme vous, de sacrifier leur santé dans une grève de la faim pour faire admettre une idée. Il est dommage que la liberté soit de cuivre et émane d'une douille, mais c'est là une réalité, monsieurs les réalistes.

THIVE

Plaisir de lire

LE SUFFRAGE UNIVERSEL

L'ouvrier doit bien se mettre dans l'esprit cette vérité qui devrait, pour lui, être depuis longtemps une vérité d'expérience que, nul gouvernement peut, sous aucun nom ni sous aucune forme faire son bonheur. Beaucoups ont de cela une vague idée, car nombreux sont ceux qui ont renoncé à la politique et cela ne suffit pas, puisqu'ils sont quand même trompés par leurs élus quels qu'ils soient. Que l'ouvrier et le gouverné en général se mettent bien dans l'esprit cette vérité : que la politique n'est qu'une carrière à parasites nuisibles et que n'importe quel candidat à la carrière politique, qu'il soit conservateur ou révolutionnaire, n'est qu'un prétendant au parasitisme uniquement préoccupé de ce qu'on appelle « l'assiette au beurre », c'est-à-dire de vivre aux dépens de l'électeur et de la nation (la princesse) comme ils disent.

Le suffrage universel tel qu'il existe ne peut absolument pas donner autre chose que ce résultat. La preuve en est tellement faite et archifaite que l'on se demande comment il peut encore y avoir des naïfs qui n'attendent autre chose. Comment le peuple n'a-t-il pas encore remarqué que les plus révolutionnaires de ses élus dès qu'ils sont au pouvoir, sont devenus sans exception les plus conservateurs des gouvernements, n'aspirant qu'à grimper plus haut encore, et vendant au plus offrant, pour cela, le peuple qui existe et leur conscience qui n'existe pas ? Leurs merveilleuses promesses aux électeurs se changent en discours creux et en amusettes à gogos dont le malheureux gouverné reste la dupe éternelle. L'ouvrier, le peuple, ne s'est pas encore lassé de tenir l'échelle dont les barreaux s'appellent : Conseil municiapl, Conseil général, Chambre, Sénat, ministres, fonctionnaires et gouvernement aux politiciens de toutes sortes, qui le dupent.

Il ne s'est pas encore aperçu qu'ils ne font qu'un métier sur son dos et qu'ils n'ont jamais rien changé à rien du haut de leur échelle, d'où ils n'ont jamais eu que crier à leurs dupes d'en bas :

« Tenez bon, tout va bien. » On n'a donc pas encore vu de quelle façon ils comprenent le « tout va bien ». C'est vraiment incroyable ! Ce n'est que pour eux que tout va bien, en proportion de ce que cela va de plus en plus mal pour tout le monde.

Pourquoi sommes-nous toujours dupés ainsi ? Est-ce notre faute à nous, honnêtes gens, pauvres gouvernés et éternels exploités ? Il y a à cette duperie perpétuelle deux raisons : 1° C'est que par le fait que nous envoyons un élu nous représenter dans une chambre politique en lui déléguant notre part de souveraineté, nous en faisons immédiatement un gouvernemental au moins en puissance, sinon en fait. Que du même coup il n'est plus un gouverné, solidaire des intérêts des gouvernés ses électeurs, mais un ennemi et un exploiteur qui se sert de notre propre souveraineté contre nous-mêmes, parce que ce n'est qu'un politicien dont tout le programme, quel qu'il soit, se ramène à ses intérêts personnels et aux intérêts de l'oligarchie gouvernante dont il fait maintenant parti.

Si encore ces gens-là étaient capables de faire des lois. Mais voyez ce qu'ils font sous ce nom-là ! Ne sommes-nous pas obligés de nous défendre contre ces prétendues lois et leurs interprétations d'autant plus abusives qu'elles sont plus incohérentes et moins applicables ?

Nos institutions représentatives actuelles, qui se composent de deux chambres en perpétuel desaccord, montrent, par là même, leur inutilité et leur nocivité.

Du reste, la vie économique actuelle est devenue si compliquée, grâce aux sciences appliquées à l'industrie qu'il est impossible que deux Chambres composées de politiciens pour la plupart incompétants en toutes matières y compris surtout la matière juridique, puissent régler les imprévus incessants de cette vie économique si complexe.

Donnez-vous la peine de vous demander et d'examiner si nous sommes vraiement en République. Vous vous apercevrez qu'en réalité malgré nos révolutions, nous sommes toujours en monarchie; c'est-à-dire que notre Etat est toujours construit comme il l'était sous l'ancien régime. Il n'y a de changé que l'enseigne du théâtre et les acteurs avec leurs costumes.

Voyez la centralisation excessive de l'Etat, qui cadavérise toute la vie provinciale et engorge même et comment ! tout le fonctionarisme central; voyez tous les pouvoirs et toute la souveraineté de la nation concentrés dans ce seul fonctionarisme central et entièrement à sa merci.

C'est un genre de monarchisme cela, à cela près qu'au lieu d'un gouvernement royal, il y a au sommet une société anonyme d'irresponsables, qui diffère seulement d'une société anonyme ordinaire par le manque d'un conseil d'administration. Et cette société anonyme d'irresponsables est maîtresse de tous les corps constitués de la nation, et de toute sa vie économique; n'est-ce pas fantastique !

Constituez comme cela une société commerciale, et vous verrez si elle existe seulement pendant huit jours. Supposez même un homme constitué de cette manière et vous verrez si ce sera autre chose qu'un aliéné bon à mettre dans un asile au plus tôt pour la sécurité publique et la sienne propre.

Et voilà cependant ce qu'on apelle l'Etat, non seulement en France, mais dans toute l'Europe !

Etonnez-vous, après cela, des catastrophes intérieures, extérieures et mondiales !

Savez-vous à quoi aboutit un pareil régime ? Tout simplement à rendre inertes toutes les énergies; par dégout de pouvoir jamais arriver à rien; à pousser les gens à ne vivre qu'au jour le jour, comme des apaches qui font le coup de feu pour vivre, sans règle et sans honneur. Le résultat final c'est la cadavérisation et la dissolution de toute la vie intelectuelle, morale et physique du pays, etc.

(Extrait de « L'Organisation Sociale ».)

INFORMATION CONFEDERALE

La C. A. Confédérale rappelle à tous les militants que tout mandat ou envoi postal recommandé doit être adressé à :

C. N. T.
19, rue André Tessier
Fontenay-sous-Bois (Seine)

HALTE A LA DEMAGOGIE

A l'heure où il est question d'union à outrance, ce qui sous-entend à n'importe quel prix, nous devons, une fois de plus, affirmer notre intention de continuer notre lutte sans abjurer nos principes ni notre passé.

La déchéance d'une partie de la classe ouvrière, son apathie évidente et ses renonciations risquent de plonger l'humanité dans le néant le plus complet si toutes les bonnes volontés ne galvanisent pas leurs énergies.

Aussi nous devons être à l'avant-garde de cette unité tant souhaitée. car personne ne peut, mieux qu'un anarcho-syndicaliste, ressentir la douleur du travailleur, les vexations et les contraintes qui lui sont imposées et comprendre le drame de la division ouvrière.

Cette union de tous les travailleurs devrait permettre la réalisation de la révolution sociale, l'avènement d'une société sans classes, la creation d'un monde meilleur où pourraient enfin s'épanouir les aspirations profondes de chacun. Mais ce qui est curieux c'est que ceux qui la préconisent avec le plus de cris et le plus d'insistance sont des champions de la division quand ils n'y trouvent pas leur compte.

C'est, évidemment, des politiciens de tous poils que nous voulons parler; de tous ceux qui se ratachent à un passé absurde par crainte d'un avenir qui menace leurs privilèges. Ils parlent d'union au peuple et invitent celui-ci à les suivre dans la lutte quand ils se trouvent en minorité; ils font, dans ces cas-là, des promesses fallacieuses, dès « demain on rasera gratis », mais sitôt parvenus au pouvoir qu'ils ambitionnent tant, tout le passé sombre dans l'oubli le plus complet.

Tout ce qui reste au peuple comme droits, et encore pas dans tous les pays, c'est celui de voter pour des individus qui leur sont imposés et qu'ils méconnaissent le plus souvent.

On leur laisse la faculté de choisir « entre la peste et le coléra » et c'est sous le signe de l'union que ces démagogues font accepter de telles aberrations.

Ils sont de dignes représentants, quand ils ne les personifient pas, des détenteurs actuels de toutes les richesses et ils ne reculent devant rien pour s'y maintenir. Ils ne craignent pas, si l'occasion s'en présente, de faire verser le sang de ce même peuple auquel ils ont pourtant promis tant de bonheur.

Travailleur, cesse ton action moutonnière qui ne fait que prolonger l'existence d'une société en pleine banqueroute; pense que ton action consciente et organisée peut te sauver toi-même en sauvegardant les intérêts matériels et moraux de toute la classe ouvrière.

Les objectifs de ta lutte doivent être choisis avec beaucoup de clairvoyance et les premiers obstacles à abattre restent sans aucun doute ceux qui menacent notre existence, notre paix et notre liberté.

L'humanité t'en saura gré; elle se trouve bien affligée ! Elle n'est plus — et tu peux le constater toi-même — qu'un édifice branlant; tel un vieil arbre amputé se dressant dans une forêt dévastée et qu'il suffira de le pousser du pied pour le faire s'écrouler; tel une dépouille sur laquelle les carnassiers s'attardent. Chair de notre chair, l'humanité est bien lasse !

Doit-on désespérer ? ce serait se condamner.

Chercher les causes du mal c'est chercher le remède, c'est se sauver. Il existe dans l'individu des antagonismes qui le font — s'il est un être tant soit peu conscient — s'insurger contre lui-même; cette révolte se manifeste distinctement : elle s'extériorise conjointement à d'autres manifestations individuelles.

Les instincts humains jetés pêle-mêle dans la mêlée sociale rivalisent constamment rarement s'harmonisent. C'est poutant à l'harmonie qu'il faut aboutir; cela représente un travail de longue haleine et beaucoup jetteront le manche après la cogné, mais d'autres suivront qui relèveront le défi.

Il faut commencer par une minorité agissante et par la formation de l'individu est indispensable. Les antagonismes contenus dans l'individu se propageant sans discernement se transforment en antagonismes de classe, avantageusement alimentés par les différentes possibilités économiques des uns et des autres, ces différences économiques tendent à s'affermir ou à disparaître selon la force des éléments qui s'affrontent. L'individu avec toutes les tares naturelles étant fonction de la société, ou bien que ce soit la société qui soit fonction de l'individu, le droit naturel est submergé par le droit de la force, dont les plus astucieux s'emparent au moyen de prébendes adroitement distribués.

La vérité est bien triste. Il y a union hélas ! dans l'indifférence, dans la passivité, dans l'acceptation totale du legs le plus immonde : la négation absolue de la personne humaine.

Il faut donc précipiter l'unité des travailleurs, mais sur des bases fédéralistes et hors de la démagogie des politiciens pour un véritable communisme libetaire.

L'individualisme est l'élaboration préliminaire, le communisme le complément d'une société humaine désireuse de vivre pour le mieux et par le mieux. (Proudhon).

S

Le néo-capitalisme (1)

Les réponses me paraissent tellement simples, tellement évidentes, que je ne parviens pas à comprendre que des hommes qui font profession d'intelligence puissent encore tricher sur les objectifs à atteindre et sur les moyens de lutte. Lorsque les dirigeants du S.N.I. ou du S.N.E.S. nous disent : « Il faut bien causer avec quelqu'un; on ne peut pas nier l'existence des organisations actuelles, il faut être là pour protester, pour contester, pour harceler l'autorité et limiter les dégâts, pour arracher des réformes coûtes que coûte », je ne sais qu'opposer à un raisonnement aussi simpliste, aussi puéril, pour ne pas dire aussi stupide et je reste pantois et plein de colère devant tant de candeur. Comment ne vous rendez-vous pas compte, camarades qui hantez les Commissions du Pouvoir, que vous n'arracherez aux possédants que ce qu'ils voudront bien lâcher ? Que d'ailleurs — et surtout — les gouvernements à la solde du capital sauront accepter les réformes qui vont dans le sens de leurs intérêts et qu'ainsi vous contribuerez à user dans le prolétariat les forces révolutionnaires ? Des réformes ? Comment ne voyez-vous pas qu'elles sont un ferment de décomposition de la classe salariée ? Lorsque vous dites : « Tout de même, hein ! les congés payés, les allocations, les conventions collectives, la Sécurité Sociale... il est alors facile de vous répondre en enchaînant : « Oui... et aussi la drôle de guerre, la « divine surprise », Hambourg, Hiroshima, l'Indochine, l'Algérie, autant de défaites douloureuses pour le prolétariat contraint de participer à la défense des intérêts des grands capitalistes coloniaux ! « Et toute cette misère pour aboutir à quoi ? A cette France d'aujourd'hui, atone et passive, à cette étrange France du tiercé, du BBisme, de la techno-manie, du tant par mois, des impôts à bascule, de l'évêque de choc, de la tolérance à sens unique. C'est cela, vos réformes, et c'est à elles qu'on doit aujourd'hui ce spectacle, amer pour nous, d'un quarteron de technocrates (sic) administrant un peuple de voituriers week-endeurs, de télévisants ahuris et amorphes, de juments poulinières maquignonnées par les Allocations, d'ouvriers déshumanisés qui ne vivent qu'un mois sur douze et qu'un jour sur sept, d'hommes et de femmes voués à la seule fonction de reproduction. Et cela m'amène à dire : néo-capitalisme ? Balancoire ! Parlons plutôt de néo-prolétariat, cette classe que vous, socialo-réformistes, démocrates à la manque, radicaux amortis, avez tant contribué à créer dans la complicité rigolarde (mais si ! mais si !) des gouvernements bourgeois. En faisant des réformes sans changer le système, vous avez *organisé la misère*, vous l'avez édulcorée et vous avez du même coup chloroformé pour longtemps la classe salariée; par contre, les classes dirigeantes ont vu s'ouvrir devant elles une longue ère de tranquillité, ère dont elles cherchaient l'ouverture depuis cette guerre de 39, mal ficelée, un peu ratée, et qui ne leur avait pas apporté immédiatement tout ce qu'elles en attendaient.

Et voilà que, grâce aux efforts conjugués du grand capital et des gouvernements à sa dévotion, avec l'inconsciente et bête complicité des réformistes très occupés à vider des querelles anciennes avec d'autres réformistes, apparaît enfin l'homme nouveau, « l'homme économicus », « l'homo americanensis », absolument identifiable à son voisin. En même temps, naît son corollaire, le « technocrate ». Avec eux se lève ce que le capital a tant souhaité pour Prolo : l'heureux temps des viscères et le culte de l'Objet.

(A suivre). R. MACREZ

(Voir le numero 327)

B.D.I.C

AHORA QUE SE HABLA DE CONTACTAR INTELECTUALES

UNA TRAYECTORIA

Un pueblo sin soñadores ni utopistas no tiene derecho al porvenir.—J. Brosa.

EL hombre en su corta existencia está sometido siempre a los vaivenes de la azarosa vida, a altas y bajas, como por lo general les sucede a nuestras publicaciones tanto en el exilio como fuera de él.

Uno de nuestros peores defectos es que nuestros periódicos siempre están sometidos a severas críticas, algunas veces despiadadas, con falta de todo merecido respeto, superando en ocasiones a nuestros acérrimos enemigos, con un premeditado prurito de enterrar nuestros órganos de publicidad y defensa en el más profundo silencio.

Primero se silenciaba al «Suplemento Literario»; luego a «Umbral» que, al salir es del dominio de todos cual fue el móvil de su reaparición.

«Umbral» como su antecesor el «Suplemento», ha llenado un gran vacío que se dejaba sentir en nuestros medios desde hacia bastante tiempo, no sólo en el exilio, sino en toda la América de habla castellana. Bien lo insinúa Brosa; si no hay soñadores ni utopistas tampoco habrá cosecha; el labrador que no siembra tampoco debe de esperar ningún fruto.

Esas dos publicaciones mencionadas acometieron una corajuda empresa para llegar hasta las entrañas del pueblo, y para tal menester nada mejor que sus profesores saturados de humanismo y bondad; aquellos hombres que en Colegios y Universidades esparcen su cultura entre el estudiantado de todas las razas y colores. Hasta este extremo de lejanía escabrosa ha llegado «Umbral», tomando posesión en infinidad de Universidades de Centro y Sur América. Su primer vuelo a través del Atlántico ha sido el Perú, en donde el «Suplemento» y la actual revista «Umbral» entraron por la puerta grande en la Universidad de San Marcos de Lima, tomando asiento en el escritorio del cultísimo profesor de Historia, José Uriel García. Como han visto y verán nuestros amigos, este hombre fue y continúa siendo un eximio y constante colaborador de «Umbral».

Desde Lima alzó el vuelo, y como un rayo fue derechita a la antigua Universidad del Cuzco, en donde ha sido recibida por muchos profesores, entre los que hay conocedor de nuestras filas, estimando en su justo valor a nuestras ideas. Como un cóndor de los Andes, alzó vuelo a la Universidad de Oruro, allá en los altos picachos bolivianos, siendo entregada por un diligente cartero al culto profesor de aquella Institución, Josermo Murillo Vacareza, siendo también leída y estimada por otros profesores.

Dio media vuelta, y también hizo entrada triunfal en la escondida ciudad de Cochabamba, y sin permiso de nadie, voló al escritorio del profesor el Dr. Humberto Guzmán Arce, ínclito en asuntos sociales hispanoamericanos.

Ha llegado «Umbral» hasta reconditeces bolivianas, y desde allí una profesora también ha solicitado la revista y en ella ha colaborado. Como un toque de rebato y sin pasaporte ni escolta, llegó a la Universidad de Tarija, en los límites brasileños, donde relacionó amigablemente con cultísimos profesores, entre ellos el Sr. Federico Avila Avila, así como con su hijo el profesor Edgar Avila Echazú, y con el poeta Sr. Campero, y otros. Antes de hacer este tan retorcido recorrido, la revista había sido estimada de aquel cimero y cultísimo escritor del Perú, Antenor Orrego, vigilante entero de la libertad, la pluma quizá más formidable de todas las Américas, que voluntariamente colaboraba en el «Suplemento Literario» con sus enjundiosos estudios.

Luego «Umbral» se introdujo y sin autorización de la cuartelada en la República Argentina, donde toma contacto con el amigo Diego A. de Santillán y Campo Carpio, llegando a meterse de rondón en las aulas de la Universidad de Santa Fe. Allí su primer contacto fue con el inteligente profesor Luis di Filippo, luego con el Sr. M. Rivacoba y Rivacoba, que en cuanto llegó a sus manos le satisfizo y se dispuso a colaborar en ella. El profesor Rivacoba, creemos es el discípulo más cercano de aquel otro jurista hace tiempo fallecido. Dr. Dorado Montero, de quien Rivacoba escribió una sentida biografía. De la capital bonaerense no olvidamos tampoco al gran escritor Eduardo Zamacois.

En Montevideo, ciudad bastante liberal «Umbral» ha contado con el escritor E. Relgis, el profesor Ferrándiz Alborz, los escritores Benito Milla, Carmona Blanco, Carlos Otero, el profesor Albano Rosell, Avenir Rosell, y por fin con el incansable batallador compañero Montiel Ballesteros, el que con sus poesías engalana las páginas de nuestro quicio literario.

En los EE. UU. afortunadamente tiene entrada en los anchos recintos de la Columbia Universidad, mediante varios profesores de lengua castellana, entre ellos el distinguido Dr. Andrés Iduarte con su valiosa colaboración que habrá sido apreciada. El ex-catedrático Mr. Munfort, ha dado una extensa aportación también antes en las meritorias páginas del «Suplemento» y «Umbral».

Después como golondrina voló hasta la California, metiéndose en el escritorio del profesor Fernando Alegría, de la Universidad de Berkeley. Este colaborador ha dado varios trabajos, conocedor como es de las raíces de nuestras ideas libertarias.

Nos quedaba sin mencionar en este elogio merecido, el profesor Jesús Prado Rodríguez, que además de culto e inteligente escritor, es un verdadero enamorado de las cosas bien hechas, respetando siempre las opiniones ajenas.

Como somos vecinos de nuestros amigos mexicanos, era justísimo que «Umbral» hiciera allí una visita cordial y hermanamente como en verdad la ha hecho. Se ha entrevistado primero con el Dr. Lucio Mendieta y Nuñez, director del Instituto de Investigaciones de la ciudad de los aztecas. Y afortunadamente su colaboración hoy día honra a «Umbral», tribuna internacional de la cultura sin tapujos. Anotemos también las plumas de José Viadiu, S. Campos, Ismael Viadiu, junto con la historiadora Leonor Llach. Por ella «Umbral» es acogida en la Escuela Nacional de Bibliotecarios y Arctivistas de la capital mexicana. No descuidaremos tampoco el universalmente conocido arqueólogo Bosch Gimpera.

En esta trayectoria, dejamos excluidos a los inteligentes y esforzados colaboradores de la revista, como de su antecesor, cuyas honorables y respetables plumas, desde París, y de otras partes de Europa, dieron y dan un realce incomparable a las dos publicaciones.

Ahora yo pregunto, humildemente: ¿Se puede conseguir una variada colaboración de plumas tan selectas para una publicación en nuestros medios? Si en realidad hay quien así lo crea, que levante el dedo, y, como diría un galaico, se lo cortaremos.

Recuerdo que en el Congreso de Limoges algunos delegados presentaron la proposición (?) de hacer una revista en la que se diera cabida a inteligentes plumas que no fueran de nuestro campo. ¿Habían leído, o siquiera visto estos compañeros el «Suplemento Literario» y la revista «Umbral»? Sinceramente, creo que no. De haberlo leído nos parece imposible se hubieran atrevido a deslizarse con semejante ignorancia.

«Umbral», hay que decirlo fuerte, se debe a su valor y no a lo que de ella se diga. Lo que hace falta, y mucha, es darle todo el apoyo necesario y hacer que penetre en las universidades de la España franquista, y aquí y allá saturar a nuestros muchachos sin estruendos, y, como decía Malato, cuando ellos lean se darán cuenta de qué se trata. Consideraríamos una vergüenza imperdonable el que fuésemos nosotros mismos los enterradores de nuestra propia y escogida propaganda.

Compañero y amigo, levántate y anda, dado que nuestras publicaciones son de todos, y a todos alcanza la responsabilidad de mantenerlas enhiestas, como bandera al viento. Que sus alas atraviesen los mares, y en donde tomen asiento que griten con sus pulmones ese presente libertario.

Steubenville, EE. UU. **R. LONE**

ANTENA

INGRESO EN PRISION

BILBAO (OPE). — Ha ingresado en la cárcel de Larrinaga, Prudencio Pastor, empleado en la Constructora Naval, casado y padre de familia, a quien se ha impuesto una multa de 37.500 pesetas por haber participado en la manifestación celebrada en Bilbao el 18 de octubre. Es militante del Partido Socialista y de la Unión General de Trabajadores.

SIGUEN LOS INTERROGATORIOS

SAN SEBASTIAN (OPE) .— Los detenidos en la cárcel de esta capital siguen siendo interrogados respecto de sus actividades políticas o sindicales.

Se les pregunta sobre su pertenencia a Solidaridad de Trabajadores Vascos, o al Partido Nacionalista Vasco, sobre las octavillas repartidas con motivo de la manifestación del 18 de octubre en San Sebastián, así como de los medios utilizados para la impresión de las mismas.

Nada se sabe todavía sobre la extensión de los procesamientos a los otros detenidos.

TREINTA REPRESALIADOS POR LA «AGUIRENA»

BILBAO (OPE). — Ha terminado el conflicto planteado por los obreros de la «Aguirena», sin que éstos hayan podido obtener los derechos por los que venían luchando. Hay treinta represaliados, los siguientes:

José Manuel García, Natividad Picina Cid, María Antonio Arroyo de la Fuente, Celso Manso Corchón y Carlos Peña López, de Bilbao; los dos últimos habitan en Erandio.

Vicente Iglesias Fernández, José María Maguregui Gandara, Andrés Portillo Prellán, Alfonso López Murguia, Pedro San Martín Rei de Asua y José González Sema, en Algorta.

Julián Fernández Pérez y Javier Ruiz Barrios, en Las Arenas.

Aurelio Fernández Somarilla, Faustino López Murguia, Hilario Bilbao Garaizar y Nilo Tranche Pastor, en Baracaldo.

María Carmen, Vicente Burgos, Lucio García Díez, Conrado Rubio Araico y Jesús Tamayo Abando, en Sestao.

Gabino González Reguera, Santiago Martín Alvarez y Epifanio Fernández, en Portugalete.

Juan María San Martín Real de Asua, en Santurce.

Raimundo Martín, en Gallarta.

Bartolomé Albacete Rubio, en San Salvador del Valle.

Margarita Guantes Bermejillo y José López Toribio, en Lejona.

Y Adrián Rojo Salomón, en Sopelana.

La Unión General de Trabajadores ha repartido una nota dirigida a los trabajadores de la Empresa poniendo de relieve la justicia de la causa defendida.

LA INSEGURIDAD DE LOS FERROCARRILES

MADRID.—El director general de la RENFE, don Carlos Roa, en una conferencia de Prensa explicó entre otras cosas las características técnicas del Plan de modernización de los ferrocarriles españoles. Refiriéndose a la vía dijo que en diez años, de los 15.300 kilómetros de vía desarrollada existentes, 7.500 serán renovados, para permitir la máxima rapidez y seguridad. De ellos 2.473 se renovarán con nuevo carril, de 54 kilogramos metro y en barras soldadas de unos mil metros de longitud y 573 con carril de 45 kilogramos. Esta renovación permitirá crcular con mayor garantía de seguridad y más alto grado de velocidad.

¿DESAPARICION DE LA TERCERA CLASE?

MADRID.—Dícese que se va a la desaparición paulatina y progresiva de la tercera clase tradicional en los trenes, lo que supondrá un aumento de precio para los viajeros de un uno y medio por ciento y para las mercancías de un veinte por ciento, que compensará, sin embargo, al poderse dar un servicio en condiciones...

ADHESION A HITLER-FRANCO

BONN.—El Parlamento de la República Federal de Alemania ha votado la cantidad de 1.700.000 marcos para las pensiones de los miembros de la División Azul española que combatió en Rusia integrando las fuerzas invasoras nazis. El resultado de la votación fue de 186 votos a favor por 120 en contra y una abstención.

Las pensiones se pagarán a los veteranos que fueron heridos, a las viudas de los que murieron y a los hijos de éstos. La suma se entregará al gobierno español de conformidad con lo estipulado en un convenio que ha sido ratificado por la referida votación.

¿INICIO DE HOSTILIDADES?

CADIZ.—Un nuevo episodio de la actividad gibraltareña ha sido presenciado por numerosos curiosos, cuando la lancha contrabandista de bandera inglesa «Connaugth» se encontraba acorralada por una embarcación fiscal española en la costa este del peñón, en la denominada «Playa de los Catalanes».

La «Connaugth» había sido perseguida por el buque fiscal español después de intentar burlar su vigilancia, y se refugió en la «Playa de los Catalanes» hasta que llegó otra lancha patrullera inglesa, bajo cuya protección efectuó la retirada hasta Gibraltar.

IMPRUDENCIA

BARCELONA.—La ha cometido el literato Eusebio Díaz al escribir en un diario local un comentario a la Declaración de los Derechos del Hombre mantenida por la O.N.U. Entre otras substancias, el autor dice:

«En los treinta artículos que integran la Declaración, condena la discriminación racial, proclama la libertad religiosa y de opinión, la inviolabilidad de la correspondencia, el que no se condene sin ser oído, la proscripción de la tortura, el derecho de asilo, el acceso en condiciones de igualdad a los cargos públicos, y con relación al Derecho Laboral, el salario mínimo, la limitación de las horas de trabajo, el descanso semanal, vacación obligatoria y pagada, seguros sociales, protección a la familia obrera y otros de incuestionable valor social.»

POR BACHE MAS Y NO MENOS

ROTA (Cádiz). — Dos altos jefes militares norteamericanos han fallecido como consecuencia de un accidente de automóvil, ocurrido en el kilómetro 30,325 de la carretera nacional 340 de Cádiz a Málaga, en el término de Vejer de la Frontera, donde existe una pronunciada curva, contrariamente a lo que se manifestaba en las informaciones de madrugada, entre las víctimas no se halla el almirante jefe de la base, sino el contraalmirante retirado, adscrito a esta base conjunta hispano-norteamericana de Rota, Rodger W. Hidten Simpson y el teniente coronel de las Fuerzas Aéreas, también retirado, Harry A. Connelly.

Ambos viajaban en el coche matrícula HBC-463-USA, que era conducido por el contraalmirante, y que chocó con el camión M-311.827, que guiaba Antonio Florido Cartero, quien resultó ileso.

El contraalmirante Simpson murió en el acto, y el teniente coronel Connelly resultó gravemente herido y falleció instantes después.

COSECHA PERDIDA

CIUDAD REAL.—Hay muy poca cosecha de aceituna en los olivos alcarreños. Si el año pasado se recolectaron ciento veinte millones de kilos, tal vez en la actual campaña no se rebase la cuarta parte. Y ahora se suma otra dificultad, que se está produciendo en bastantes términos productores.

El fruto se cae. La cosecha, tras de escasa, ya no está en el árbol, sino en el suelo. Así pequeña, poca y agusanada, la aceituna espera que la temporada de su recogida empiece, y que sera una caricatura de campaña. Más que recolección parece que se hará una rebusca.

Y como la rebusca será carísima para los propietarios que tras de los gastos del largo año, tendrían que invertir casi tantos jornales como si hubiera más fruto, serán bastantes los que no hagan nada por recoger la aceituna.

EL MILITARISMO ES ESO O CONDUCE A ESO

ZARAGOZA.—Cuatro muertos, tres desaparecidos y ocho heridos, cinco de ellos graves, ha sido el balance de una explosión registrada en las proximidades del campo de maniobras de San Gregorio, a varios kilómetros de la Academia General Militar. Las víctimas trabajaban al servicio de una empresa domiciliada en Valladolid, concesionaria de la recogida y aprovechamiento de la chatarra proveniente de los artefactos utilizados en maniobras o de la inutilización de explosivos. Dicha empresa tenía en el lugar del suceso tres barracones para el almacenamiento de la chatarra, y cuando se estaba manipulando con algunos de los artefactos, se produjo la explosión. Rápidamente, en ambulancias de la Academia General Militar y de Zaragoza, ocho de los accidentados fueron trasladados al Hospital Militar. Tres de ellos fallecieron poco después. Son Gregorio Garrido Cruz, Rogelio Saiz y otro no identificado. Asimismo, una cuarta víctima, no identificada tampoco, se halla en el Instituto Anatómico Forense.

Los heridos de carácter muy grave son Domingo Torres Ortega, Juan Lucas San José, Teodoro Martín Vicente, Angel Pico Redondo y Jesús Aznares.

Otros dos heridos, éstos de carácter grave —David Pozuelo Pérez y José Manuel Buñuel Aranda— fueron asistidos, primero, en la Casa de Socorro, y luego pasaron al Hospital Provincial. Otro herido de menor importancia, Segundo González Medina, fue trasladado a la clínica de la Facultad de Medicina.

Se ignora el paradero de otras tres personas. Se cree que han podido morir en la explosión, seguida de incendio de dos de los citados barracones.

LA PROTESTA

ROMA. — En el Seminario Español estalló una bomba de las llamadas «Molotof», que fue lanzada contra una de las ventanas del Colegio Pontificio Español de San José, de Roma. La bomba causó pocos daños en el edificio, si bien provocó un pequeño incendio. La pronta intervención de los bomberos permitió sofocar el fuego rápidamente.

POLEMICA

¡No tan escuetos!

A Cosme Paules, amigo.

—¿Qué entiendes por libertad?

—Libertad es el privilegio en que la Verdad me ha platado, ya que naturalmente he sido originado en una ley de obediencia a la esclavitud de mis pasiones, con objeto de producir frutos que correspondan a mi nueva savia, la libertad de otros, y que han de tener el gusto de mi propia y luminosa libertad. Y esto habrá de producirse estén de acuerdo o no las leyes y los dogmas establecidos por el Estado y la Religión.

—Lo cual quiere decir que tú vives de acuerdo con un derecho legítimo de renovación en el que no puede inmiscuirse ninguna forma de pensamiento establecido.

—Así es. Y que la justicia que realmente viene de arriba se realiza en mí, a través de mí y desde mi propia voluntad, y que esa voluntad deja de ser divina cuando trato de imponerla, aun con letras de oro y procedimientos sensoriales, en torno mío. Mi libertad será auténticamente cristiana cuando viva mi verdad de acuerdo con mi propia conciencia, tenga esta la luz o la sombra que haya apetecido, si tiene por resultado la pacificación perfecta con mi prójimo en un desinteresado entendimiento, al menos por mi parte, y en una clarísima tolerancia.

—¿No crees que puede ser falsa tu aseveración ya que el cristiano precepto, que te han dado a conocer otros hombres, puede partir también de un error en ti?

—Mi concepción de la libertad, llámela cristiana o no, puede ser errónea; pero mi sinceridad es ya una partícula de verdad que me producirá otras liberaciones, siempre que no deje de investigar la existencia de un error en mí para su inmediata extirpación, que no consiste más que en un esforzado gesto de mi voluntad. Hay verdad en mi sinceridad, pero no creo que la sinceridad pueda ser siempre, toda verdad. Mi primitiva y atávica naturaleza se mueve inconscientemente en una ley de error que podría tender, deplorablemente, a la destrucción parcial o completa de mi prójimo. Trato de combatir esa ley en mí mismo con la aceptación voluntaria y graciosa de toda palabra o todo impulso de Amor. Es en el Amor donde está la Verdad, si Dios es Amor, y sólo a través de la pura manifestación del Amor es conocido.

—¿Y del sectarismo, qué me dices?

—Las sectas son la consecuencia de las multitudinarias formas de aceptar verdades aparentes o reales, casi siempre teóricas; pero el sectarismo me parece un grave error porque la Verdad, al ser puro amor, es de aplicación Universal y no de otro modo debe aceptarse.

—Según los preceptos bíblicos, Dios es brutal y cruel al fijar el inflexible destino de las criaturas en la muerte.

—La muerte, como lo demuestra la vida misma, es un fenómeno natural contra el que todas las criaturas se defienden. Pero sólo para el hombre, la incógnita del más allá ha creado, a causa de su permanencia y obstinada afición por las cosas corruptibles, el sentimiento del castigo que se trueca, así, en una realidad moral y oscura sin límites. La muerte no es terrible, al menos para quien carece de ese maldito sentimiento porque se ha zafado de la condenación a que le llevaban sus propios actos, con la adquisición manifiesta del Amor. Ese fenómeno se opera a pesar y por encima de toda dogmatización religiosa y suele ser la Iglesia la que, al no poseer el práctico Amor del Dios que dice adorar, en la defensa de su egolatría y poderío temporal, se despreocupa del efecto nocivo de sus actos en el corazón, conciencia y mente, cauterizados, de su prójimo. De ahí que la Iglesia invente célicas promesas, sin tener la menor noción, ni importarle, de esta Verdad: Que la libertad del hombre es un atributo eterno y perdurable cuya consecución ha de realizarse aquí.

—¿Y la vida de los demás?

—¡Desventurado el hombre que atenta contra la vida y la libertad como sangre de esa vida, de su prójimo!

—¡La Biblia y la santa Madre Iglesia...!

—Todos sabemos que el libro emancipador de los hombres en todas las edades, fue perseguido en la persona de Cristo primeramente y luego en la de sus lectores y poseedores, cuando su Espíritu vivificaba la conciencia. La Santa Madre Iglesia a que te refieres se caracteriza por su desconocimiento del Espíritu de la Biblia y por la idealización y santificación quiméricas del hombre, con sus leyendas y tradiciones. La Biblia es un libro social (1), que narra sin tapujos la historia del hombre con relación al Eterno, a las cosas eternas y al hombre mismo; su mensaje es el Amor y el Amor su objetivo, como único eslabón que sujete al Hombre al más alto destino.

—Es una bonita manera de explicar lo que no tiene explicación.

—Hasta el átomo tiene, con su lógico análisis, su posible encauzamiento y el uso que los hombres hacen de la energía atómica, ¿no está claro que se debe a la ausencia del más elemental amor al prójimo que, coronada por el odio científico y religioso domina los corazones de los hombres?

ABARRATEGUI

(1) Criterio particularísimo del autor. (N.D.L.R.)

Todo pudiera suceder

EN verdad, me encontraba bastante cansado, y el sueño me venció. El COMBAT me había servido de cabecera involuntariamente. El artículo que últimamente acababa de leer, precisamente hablaba de eso: soñar. De soñar hay muchas maneras, inclusive a nosotros se nos dice que lo hacemos despiertos. Quizás fuése por eso, por haber leído el triste despertar de mi buen amigo y compañero Hiraldo, que me fuí apagando poco a poco y entregando en brazos de Morfeo. Ni el pequeño transistor de que me valgo para escuchar tantas sandeces papales me lo impidió. Sin poder precisar qué emisora, quizás la pirenaica, esta no cesaba de repetir en todos los comunicados de todas horas, los hechos que se desarrollaban en España. Otra vez, por fin, el mundo permaneció imposible e indiferente a la gesta del 19 de julio de 1936 contra el fascismo, y pro comunista libertario después, volvía su mirada y su atención hacia la península Ibérica. En el último comunicado que acabo de escuchar, las noticias que se tienen de allí no son muy halagüeñas para Franco y la Falange, aunque todavía no se había dicho que hubiese cogido vivito y coleando para ser fusilado por criminal. No he podido escuchar bien lo que se dijo de ese levantamiento, debido al ruido que se metió en el viejo trasto, pero por fin, el diario que cabo de adquirir en el kiosco regentado por la compañerita Paca Sánchez Rosa lo confirma. España arde por todas partes; el ejército, ese ejército hecho con los hijos del pueblo trabajador, tomaba posiciones en plazas y edificios públicos. Yo embrollaba las cosas: lo mismo veía la Teléfonica de la Plaza de Cataluña, que nuestra casa de la calle Consejo de Ciento. Otra vez; los ministros de la política y jefecillos de nuevo cuño, seguían unos tras otros, tomando las de Villadiego al extranjero temiendo, temían la razón del pueblo.

Con todas las consecuencias: Esta noche yo no iré al trabajo; mañana cuando vuelva, lo haré para recojer las herramientas y decir al patrón de mi decisión, al querer marchar a España, donde por fin se acaba de extirpar el último reducto del fascismo.

Sin pérdida de tiempo, quise ver a los compañeros de mi F. Local, pero nunca llegaba a localizarlos. Algunos hacían sus vacaciones en los Alpes Marítimos; otros trabajaban durante el *congé payé* para otro patrono para ganar más dinero. Marchaba buscando una calle donde yo sabía vivía un buen compañero, pero salía siempre al mismo sitio; nunca avanzaba y me desorientaba en mi marcha; la desesperación se adueñaba de mí. Por fin, en un puesto de verdura encontré al viejo vegetariano de siempre; le dije de las noticias, pero éste se manifestaba indiferente, incluso lo ignoraba todo; me desconocía.

De vuelta a mi casa, tras tantísimo andar, vi mala cara en la compañera; ella sabía que había perdido un día de trabajo, miserablemente; tal vez si supiera que me licenciaron del trabajo por querer cumplir como hombre y como explotado, hubiésemos divorciado. Vi que el cartero me esperaba sentado para hacerme entrega de una carta. Sabía de su procedencia a través de la letra manuscrita; era de la C. de R. La leí, y total nada; pequeñeces de tira y afloja, consecuencias de los veinte y pico de años de exilio.

A mediodía marcho de nuevo sin norte fijo; la Radio prosigue con sus noticias, siempre con la misma cantinela: «El régimen de Franco se tambalea; huelgas revolucionarias en Barcelona, Zaragoza, Madrid, Sevilla y Jerez de la Frontera. Sin noticias de ciertos personajes de la política española; comunicaciones cortadas; control de fronteras.» Lo que menos me preocupaba era comer; marchaba en busca de los compañeros, de alguien que quisiera partir conmigo. Encuentro una mujer, que, aunque la conocía, no podía adivinar su nombre. Ella me decía: «¿Cómo, aún estás aquí? ¡Pués si todos se marcharon ayer mismo!». En verdad me dio vergüenza; el único que estaba en atraso era yo... y otros cenetistas que no logra localizar. Tras haber cambiado algunas palabras se despidió diciéndome: «Corre a España, compañero, que es allí donde se tiene que hacer la Revolución, no aquí».

Pasaron dos o tres días; recibí otra carta, ésta escrita a máquina y en francés; era de la organización «mía», pero como venía por conducto orgánico, la fecha perdía actualidad. Un gobierno provisional se había formado ya en España; que, dicho de otra forma, resultaba, «otros perros con diferentes collares». Mitin y reuniones se sucedían en todo momento y a todas horas. Pensé que lo más factible sería enviar un comunicado a nuestra prensa y convocar una reunión. «¿Qué dirán de nosotros los compañeros del interior?» Mi decisión personal fue tomar el primer tren a la hora 0 y ganar la frontera. Viajé día y noche sin ningún inconveniente hasta llegar al punto fronterizo. Nadie se metió conmigo; pero al querer ganar la frontera no fue lo mismo, pues aunque yo era español y mostrara mis deseos, me exigían documentación consular. En los días que hube de esperar en aquel pueblecito junto al que tantos tiros se *estaban* pegando, (aquí debiera leerse *estábamos)* pensé que lo mejor sería volver a mi punto de partida y vender todo aquello adquirido durante tantos años de exilio. Cuando por fin conseguí poner pie en lugar de mis ensueños, francamente, me arrepentí. Me encontraba desplazado y despreciado. Nadie me comprendía; maldije de mi decisión, ya que tan bien y tan tranquilo me encontraba en el exilio en mi pisito de «coopropriété».

Suerte que todo esto fue soñando.

AMADOR

Falsedad del determinismo

(Viene de la página 2.)

Todos los eruditos en economía usan términos que no han analizado bien: el hombre como tal no puede ser un factor, tal término sólo puede aplicarse a las cosas o a las actividades, y las actividades son tan diferentes unas de otras que no pueden ser catalogados todas como trabajo, pues las más importantes, por ejemplo las de los investigadores, son una necesidad íntima que puede considerarse un imperativo por el cual se ha luchado y se luchará siempre; y es gracias al cual existe el progreso; tampoco el término «mano de obra» es correcto, porque supone que determinadas actividades profesionales son mera mercancía.

El mundo parece adquiera conciencia de sus necesidades pero no de como producir la riqueza ni menos distribuirla éticamente, y no son las universidades las que se aplican a resolver esta cuestión, sino todo lo contrario; siguen inculcando sus rutinas que sirven más para confundir que para resolver problemas universales, y es la confusión la más trágica de las rémoras.

El mundo de hoy dispone de sobradas posibilidades para dar satisfacción a las necesidades de todo el género humano, pero los políticos blancos, negros y amarillos, lo que quieren es que haya hambre y miseria para explotarla en su propio beneficio, es sobre las olas multitudinarias que ellos tienen que situarse para hacer su propia fortuna; por eso explotan igual el nacionalismo que el internacionalismo o elevan a la categoría de dogma sus teorías políticas.

Torres Robert ha visto algo de la importancia del sindicalismo, es por lo que dice que el sindicalismo ha salvado el capitalismo al exigirle altos salarios, pero sería mejor decir que el sindicalismo, a pesar de las enormes rémoras que pesan sobre él, lo que está salvando es a la civilización. En el mundo el capitalismo ha existido y existirá mientras haya alguna forma de civilización y aquél será más grande cuando la civilización sea más perfecta, porque a mayor perfección mayor riqueza, y no es la riqueza la que hay que destruir sino la pobreza. El capitalismo puede cambiar de signo, pero no desaparecer. Cuando el capitalismo sea universalmente cooperativista el hombre dejará de ser el lobo del hombre, no tendrá que falsificar facturas ni mentir sobre los precios, sin embargo, el capitalismo habrá alcanzado la máxima concentración posible, su máxima expansión.

(Continuará)

TURRONES

BENEFICIO COMPAÑEROS ANCIANOS

Con el fin de que no se acumulen los pedidos de turrones sobre fiestas, y no podamos servirlos todos, rogamos se piden antes para poder cumplimentar a todos.

Jijona: A 7 F. y a 3,50 F. pastilla.
Panecillos: La caja de 25, 12,50 F.
Alicante: 6 F. y a 3 F. pastilla.
Mazapán: A 4 F. y a 2 F. pastilla.
Crema: A 4 F. y a 2 F. pastilla.
Toledo, 2,50 F. pastilla.

Pedidos a Roque Llop.

EN TARBES

Jornada de fraternidad libertaria en Tarbes con la colaboración de la regional de H. y B. P.

El día 27 de diciembre en la sala Wagram, a las diez horas, conferencia a cargo del compañero A. Lapeyre, que nos hablará de la «Evolución del Sindicalismo» desde su creación al presente.

Por la tarde, a las tres horas, gran festival artístico con:

«El sueño de Valdivia», sainete en un acto. Variedades con Paco Cazorla, que interpretará sus canciones, Henri Borrá, intérprete de sus poemas; Jacky, cantante; los payasos Fritz y Otto; pianista, Andrée Thieux; guitarristas: Henri Borrá y Antonio Llescas, y batería, Jean Claude. El espectáculo será presentado por Conesa.

FALLECIMIENTO

Ha fallecido José Gilabert el día 20 de diciembre de 1964. El entierro se efectuará a las tres y media de la tarde del día 24. Salida del Hospital Laborisière, 41, Bd de la Chapelle, París (18). Cementerio de Pantin.

CRONICA INTERNACIONAL

(Viene de la página 4.)

más allá se lee otra noticia: «*Veinticinco blancos detenidos por haber asesinado a tres integracionistas, son puestos en libertad.*»

Esta vez no se trata de negros despreciables. Es el caso de tres estudiantes lanzados en la campaña integracionista que sacude los cimientos de la gran nación. Uno es negro, dos son blancos. Se les detiene con un pretexto en Filadelfia. Se les pone en libertad a la noche. Se les sigue y se les asesina. Salvajemente. Se les despedaza. Se hace de ellos piltrafas. «No aparecen los autores», dice la policía local. Las investigaciones de la policía federal duran varios meses. Llevan del hilo al ovillo. Los asesinos son los propios policías locales: el sherif, el adjunto y un grupo de forajidos del Klu-Klux-Klan, «honrados comerciantes» que defienden las «libertades del país»...

Son necesarias las pruebas —dicen— para poder detenerlos. Las pruebas se obtienen —dice la prensa— y un buen día, al amanecer (para evitar consecuencias), se les detiene. Se les juzga y, a instancias de miss Cartes, juez femenino, se les libera bajo caución. A los policías se les devuelve sus armas y se les restituye en sus puestos. Todo contra los planes de la poderosa F.B.I... Mr. Aaron Henry, presidente del «Partido Democrático de la Libertad» de Mississipi, declara: «Que en la región todo jurado considera que un blanco tiene razón cuando comete un crimen contra un negro.» En consecuencia, los policías y los comerciantes asesinos de los tres integracionistas tienen toda la razón y por ello gozan de libertad y de sus antiguas prerrogativas. Pero hemos dicho que de las tres víctimas, dos eran blancas. Blancos renegados, sin duda, despreciables como negros, para quienes no se ha fundado una Asociación Protectora de Animales, es decir, de negros.

Parece ser que la F.B.I. prosigue en sus investigaciones con la intención de imponer sanciones a los asesinos de Filadelfia. Pero después del Informe Warren, acerca del caso Kennedy, ¿quién puede tener confianza en que «se haga justicia», como dicen los creyentes de la Santa Madre Ley...?

B.D.I.C

DOCUMENTACION PARA EL CONGRESO

Nuestros ancianos e inválidos, hombres de la C.N.T.

TENGO ante mis ojos el número 324 del COMBAT SYNDICALISTE, un articulito publicado en el número 323 con la firma del compañero Gainzarain y tres cartas, de escritura temblorosa e incierta, firmadas por el compañero Gregorio Bisa, huésped a perpetuidad del ilustre hospicio de Mirepoix, en el departamento del Ariège.

El citado articulito es la respuesta y la adhesión públicas a mi trabajo «Todo por esa gran obra», subrayadas por sugerencias que distan mucho del desacierto y que podrían muy bien ser tomadas como base de una de las discusiones más interesantes y fructíferas que haya tenido o pueda tener, el Movimiento libertario español en el exilio. El compañero Gainzarain, que ha depasado las «sesenta traslaciones», habla en perfecto conocimiento de causa puesto que él mismo se siente afectado directamente por esa fatalidad ineluctable que lleva el feísimo, el horrible nombre de vejez. Y si ningún interesado más pide a publicar su «piedrita» en nuestra prensa, Gainzarain será, para mí, el símbolo de nuestros desheredados de la fortuna y del ideal, la personificación de aquellos que fueron nuestros compañeros y hermanos hasta el día desgraciado en que ya no sirvieron, por no poder, ni para ir pagando de su dinero los sellos de un carnet cuyas iniciales significaron en su vida persecuciones, cárceles, paros forzosos, castigos corporales, hogares deshechos, miseria, sinsabores.

Mas Gainzarain sólo ha traspasado los sesenta años y aún conserva el calor de un hogar donde una compañera amante va envejeciendo a su lado, sirviéndole de ayuda y de consuelo. El es, pues, por ahora un «privilegiado» de la suerte que a tantos de su edad acecha.

Al compañero Gregorio Bisa no le acordó el destino tantos favores, con ser igualmente merecedor de todas las felicidades de este mundo. La vida del compañero Bisa se va extinguiendo lentamente entre las cuatro paredes de un sombrío hospicio, rodeado de ese ambiente podrido y vicioso del cual la orgullosa Francia tiene botones de muestra en todas sus latitudes.

Leamos lo que nos dice en sus cartas:

«Estoy avergonzado de haber tenido que venir a parar a estos sitios, donde se te insulta y se te trata sin sin miramientos; con esta gente sin moral ni dignidad: borrachos, locos y chivatos. No me quejo de los muchos años de exilio, pero sí lamento no hallarme entre compañeros, con hombres civilizados, para poder expansionarme. Por suerte mía, aún conservo mi moral y mi entereza y con ellas hago frente a estos degenerados. No negaré que me entristece comprobar que nadie ha sido capaz de indagar en qué condiciones viven los hombres de Ayer que se encuentran en mi situación.»

Y ha escrito «ayer» con una A mayúscula, afirmando, sin duda inconscientemente, el valor inmenso, la importancia absoluta de un pasado en que los hombres eran Hombres también con mayúscula; en que los hombres de la Confederación Nacional del Trabajo eran hombres responsables de sus derechos y de sus deberes hasta más allá de la vida y de la muerte.

Y no habla por él solo, habla por «todos los hombres que viven en tales condiciones». El, un anciano de 76 años, un candidato in extremis a las secciones necrológicas de nuestros periódicos, abandonado miserablemente a sí mismo, desamparado por nosotros cuando más falta le hacemos, ese desvalido se erige en defensor de los que mueren como él, sin cariño ni ayuda, y nos da una lección de humanismo capaz de hacer sonrojar de vergüenza una piedra de mármol blanco.

Después añade:

«Así mismo, me duele enterarme del caos que reina en nuestra casa y de la poca importancia que le conceden los que, en un tiempo, pretendieron ser algo. ¡Cómo se equivoca uno!».

Quien conoció a Gregorio Bisa en Zaragoza y quien compartió con él las tareas del Sindicato de la Madera en Barcelona y las preocupaciones de nuestra revolución saben que las palabras del anciano de hoy corresponden a la integridad moral del cenetista activo y convencido de sus mocedades. Emotiva constatación, doblemente aleccionadora, que nos viene de un cuerpo casi exangüe en el que late aún ese aliento sobrehumano que distinguió siempre al compañero poseído por el ideal.

Y entre otras cosas, nos señala algo más de su purgatorio terrenal:

«En lo que concierne a la comida, ésta es menos que regular. La ropa me la he de comprar yo, porque en el hospicio se despreocupan también de eso. Y debo darla a lavar al exterior, si quiero que se me devuelva toda la que he dado y que esté limpia. Comprended, por lo que os digo, que el poco dinero que se me envía (cuando se me envía, porque desde julio no he recibido nada) no queda largo tiempo en mi bolsillo.»

Así es. Mientras nosotros comemos a dos carrillos y no de lo peor; nos permitimos, de cuando en cuando, un extraordinario que no compromete las posibilidades del día siguiente; dormimos en mullida cama, sin ruidos molestos ni compañías desagradables; nos cuidamos, y nos hacemos cuidar, si los achaques o la enfermedad nos lo exige; vestimos correctamente, y a veces mejor que correctamente, luciendo una hermosa corbata en una impecable camisa almidonada, y unos zapatos relucientes, y un traje no despreciable, un Gregorio Bisa —cuyo pecado mayor es el de ser viejo y pobre— come mal, viste mal, calza mal, ha de curar su asma entre olores pestilentes de tabacos y de alcoholes, y ha de verse privado de cualquier humana satisfacción que le apetezca, porque nosotros, que nos comprometemos moralmente a transformar sociedades en cuantos alardes oratorios proferimos, nos sentimos acobardados ante el simple gesto de descargar, de uvas a peras, nuestro monedero de un par de piezas sobrantes.

Y Gregorio Bisa no hay uno solo en nuestro Movimiento. Con otros nombres, los he visto en Tolosa, en Perpignan, en el departamento del Gard, en la región parisina, en mi Federación Local de París mismo. Gregorios Bisa los hay y los debe haber en todas partes del universo donde hayan compañeros inválidos y ancianos que ya no puedan ganarse por sí mismos lo necesario a su sustento. Gregorios Bisa los habrá allí donde hayan compañeros válidos y todavía jóvenes que pierdan veinticinco años más de su exilio en pretender averiguar lo que hace cinco lustros es más claro que la luz del día. Gregorios Brisa los tendremos siempre presentes ante nosotros, en su trágica situación de mártires inservibles, como muestras condenatorias de individualidades fantásticas y pueriles y de masas indiferentes y conformistas.

Sin duda alguna, la historia, nuestra historia, legará a las generaciones futuras enseñanzas deprimentes sobre éste período inoperante y estéril que nos empequeñece.

ANDRES MARTINEZ

MUTILADOS E INVALIDOS DE LA GUERRA DE ESPAÑA

Los donativos para esta entidad deben ir a nombre de ALEJANDRO TRAPERO, C.C.P. 474-33, Bordeaux (G.).

Del Boletín y de los boletines

QUIZAS no digamos ni descubramos nada nuevo; pero dudo si habrá amigo o compañero, que como nosotros, se extrañe y lamente dela no aparición del Boletín Interno y si de otra cantidad de boletines.

A este paso, pronto se tirarán en el exilio tantos boletines como FF. LL. existan. Y conste que no critícamos a nadie. Todos para nosotros merecen el mayor respeto. Pero digamos algo.

No, no es crítica, sino más bien dar satisfacción a tantísimos compañeros que se extrañan haberlos recibido como por encanto.

Se lamentan y no comprenden, con sobrada razón, el porqué de tanto boletín, sin Boletín Interno, para casi decir todos lo mismo.

Nos lamentamos hoy, como ayer, que al cabo de tanto tiempo en cada localidad salga uno, menos en Toulouse.

Si el boletín a que nos referimos, haciéndose un pequeño esfuerzo hubiese salido, muchos de los compañeros que escriben en estos boletines lo hubieran hecho en el Boletín Interno. Así podemos decir, sin temor a ser desmentidos, que ninguna de ambas partes, (ya me comprenderéis) tenemos razón ni justificación para seguir haciendo.

Cierto, que se nos dirá: «Cada núcleo o F. Local hace según le place y conviene.» Hacer algo no es incumplimiento, máxime si no se cumple lo otro.

Todo esto es de lamentar; este desbordamiento de boletines por doquier que, hoy por hoy, casi todos tratan lo mismo. La crítica, el malestar interno. Alguno mantiene buen sentido ideológico y solidario.

¿Cómo poder concebir todo este estado de cosas, como manera de hacer mejor en nuestra casa y por la liberación de España?

Ignoramos (y nada nos importaría seguir ignorándolo) hasta donde seremos capaces de llevar el carro. Quisimos salir algunas veces del atasco, y hoy más que nunca en él permanecemos.

Muchas veces decimos que «lo cortés no quita lo valiente». ¿Pero de verdad lo entendemos así?

Todos tenemos razón, nuestra pequeñita razón; pero ser autodidacta no quiere decir que podemos abrumar al amigo o al compañero.

Es aconsejable ser lo que debemos ser: hombres responsables y reflexivos, de corazón sano y cabeza equilibrada. Desechando desconfianzas y malicias. Uno, tres, muchos hombres formamos la colectividad; sin nuestro sano concurso ella no existe. Siempre fuimos capaces de hacer grandes cosas.

Seamos, como otras veces, dignos de nuestros antepasados. Seamos lo que ayer fuimos; serios y responsables de nuestros actos.

El exigir el cumplimiento del deber no da derecho a la crítica desconsiderada, a decir groserías. Pensemos que muchos nos leen y observan; de seguir así, esto traería pésimos resultados. Los cansados que se aparten, que nos dejen tranquilos. Partidos se pueden formar muchos, pero CNT, hoy como ayer, y mañana en España, seguirá siendo la misma.

Que alguien sea el primero en ofrecer paz y entendimiento cara al futuro español. Que alguien sea el primero en tender su mano, para decir ¡¡ya está bien la cosa!! y desde dentro, entre todos, ser capaces de hacer lo que otros no hicieron.

Esto es todo.

RODAMA

Nuclearismos y viajes interplanetarios

En esta época en que la ciencia es la preocupación de los estados que quieren controlar para fines y deseos de dominación desde el más pequeño átomo al íntimo valor del ser humano, hasta incrustarse en el más infinito e indefinido del cosmos y empezar de nuevo en los astros, buscando no se que más en lo sideral, todo, según ellos, para el bien de la humanidad, pregunto a los hombres de ciencia, investigadores, historiadores, sociólogos de Estado, economistas de vanguardia: ¿a dónde iremos a parar con tanto ajetreo?

En nombre de la humanidad dolorida sugiero un alto en el camino. Millones de mujeres, ancianos y niños no pueden aventurarse sin estar imprescindiblemente preparados para el inmenso sacrificio que se les exige. La trayectoria a recorrer está llena de obstáculos que no pueden ser salvados sin una convicción y una seguridad de vida.

Hay que saber si todos los hombres tendrán el problema de subsistencia resuelto en igualdad de condiciones como la actualidad y cual requiere la especie humana por las cuales lucha hace siglos.

Hombres amantes de la especie, no podéis mostraros indiferentes; seamos capaces de moralizar el camino de la vida para facilitar el recorrido. Pan, libertad, amor para todos. Nadie se considere inferior ni superior. Ni vencidos ni vencedores y un sólo propósito: el verdadero amor para todos los seres del mundo. La humanidad dolorida os contempla, nuclearistas, con recelo. Rectificad antes de que sea demasiado tarde. El rectificar es de hombres sensatos.

JUAN CLARAMUNT

Deformaciones en nuestro exilio

VENIMOS observando desde hace tiempo, y con cierto desencanto. lo que se arguye caprichosamente acerca de nuestras auténticas y posibles actividades, continuación de las que antaño nos caracterizaban en España.

Se aduce que en este exilio no existen sindicatos de la CNT por causas diversas de nuestra extraterritorialidad y exilio. Efectivamente, aquí no hemos podido continuar formando sindicatos de la CNT.

Razón de más, y de peso incomparable, para no aprovecharnos de la no presencia de organismos propios Incentivo que acredite el mantenimiento de la confianza que los de allá, los de España, se sientan salvaguardados en sus ansias de seguir creando la potencialidad y prestigios fundamentales de nuestra CNT. Razones de peso incomparables para no vulnerar lo que ha sido, es y será la CNT en el futuro, pese a los «desengañados» y a los «arrepentidos».

Y si por razones de no existir sindicatos propios en este exilio, se considera que pueden ser vulnerados sus postulados, y sus tácticas, o su estructura orgánica, por las mismas razones debemos apoyar la no vulneración de todo lo que ha dado prestigio internacional a nuestra CNT.

Es precisamente por el reflejo que nuestra gran obra ha extendido por el mundo proletario que el mantenimiento puede alcanzar esperanzas ajenas de manumisión y de realizaciones ejemplares en el campo de las reivindicaciones proletarias.

Porque, según unas afrimaciones de nuestro malogrado Rocker: «El gran mérito del anarquismo libertario español, que tiene ahora expresión en la C.N.T. y en la F.A.I., es que desde los tiempos de la Primera Internacional ha seguido educando a los obreros en ese sentido y espiritu que estima la libertad por encima de todo y que considera que la independencia de criterio de sus afiliados es la base de su existencia. El Movimiento Libertario Español nunca se dejó extraviar en un laberinto de economía metafísica que hubiera anquilosado su impulso intelectual con conceptos finalistas, como ocurrió en Alemania ni ha malgastado sus energías en tareas de una estéril rutina de parlamentarismo burgués. Para el movimiento español, el socialismo ha sido siempre siempre cosa de incumbencia del pueblo, un crecimiento orgánico que radica en la actividad de las mismas masas, cuya base está en sus organizaciones económicas.

Y no importa el lugar, añadimos nosotros, para reflejar y mantener el mismo sentido que informa a nuestro gran movimiento.

No valen, pues, posiciones o actitudes incoherentes al respecto.

El crédito de la CNT reclama de todos sus militantes de ayer, de los de hoy, y de los futuros, una continuidad que acredite las finalidades liberadoras de que tanto necesitan los pueblos explotados de la tierra.

Y solamente el ejemplo de nuestra continuidad y de nuestra perseverancia pueden dar esperanzas manumisoras a los demás pueblos, cuyas miradas se fijan en la trayectoria histórica de nuestra CNT.

Y por hoy, basta.

H. PLAJA

COMUNICADOS

MUJERES LIBRES, PARIS

La sección de París de Mujeres Libres anuncia a todos los compañeros y simpatizantes que el 3 de enero 1965 tendrá lugar, en el centro social, una función recreativa dedicada a los niños.

En esta Fiesta del Niño los asistentes serán agradablemente distraídos con cantos, humor y poesías a cargo de varios aficionados, algunos conocidos y otros que lo serán a partir de ese día. Habrá obsequios para los niños presentes.

ADMINISTRATIVAS

— Rivera, Castelsarrasin (T. et G.) Recibido giro. Distribución indicada. sobran para ancianos 6,65 F. Seguirá segundo paquete. Di si quieres aún el «C. S.» Extra. Quedan todavía.

— Roqueta Victor, St-Leger (Creuse). Recibido giro «C. S.» hasta 31-12 64, pagado turrón y restan 1,55 F. para ancianos.

— Jean Gatell, Lauster (Morbihan). Recibido giro 29,50 F. turrones. Diferencia 0,55 F.

— Casals, F. L. Combs-la-Ville. Recibido giro 60 F. Según carta relación listas, son 65 F. los anotados.

— Julián Olmos, Chateaurenaud (Indre et L.). De acuerdo con la tuya. Giro 35 F. recibido 5-12-64.

— González Calderón, Mouclar (Lot et Gne.). Recibidos giros 9-7-64 y 10-12-64, así carta y resguardos enviados.

— O. García, Greasque (B. du R.). Recibido giro y carta. Hecho cambio. De acuerdo pago «Umbral». «C. S.» último giro 7-9-64 pagas del 299 al 313. Giro 15-12-64 dices 324 al 337. Di cuando girastes del 314 al 323.

— Rivera, Castelsarrasin (T. et Gne.). Tu giro 15-12-64 (43,50 F.) no corresponde a la fecha enviada, ni la relación que tú das al dorso de la misma. (¿Se refiere a otros pedidos?) Aclara.

ALIANZA SINDICAL MONTPELLIER

El día 10 de enero, a las nueve y media de la mañana y en el local de la S.F.I.O., rue Cullen (cerca plaza J. Jaurès), celebrará conferencia a cargo del compañero Ramón Liarte, bajo el tema: «La Alianza Sindical ante el presente y el porvenir de España».

UN RUEGO A LOS COMPAÑEROS DE LOS PIRINEOS ORIENTALES

La solidaridad es el impulso de la vida de todos los géneros, particularmente el nuestro. Ninguna acción es posible sin el concurso solidario.

Con este fin surgió Solidaridad Internacional Antifascista, para impulsar a todos los que a través las fronteras luchan y son víctimas de las peripecias del régimen, sin olvidar a centenares de enfermos y ancianos que por igual sufren en hospicios y hospitales. Se trata de percursores que en su juventud cumplieron la misión constructiva hacia la emancipación social de los pueblos, y sería lamentable en nuestros medios dejarles en el olvido.

¿Se ha olvidado que en tiempos inolvidables fuisteis los puntales verticales del sostén de S.I.A., y que sin saber el porqué ni presentar un objetivo valable habéis olvidado cuanto vuesto anhelo manifestaba?

No obstante, las necesidades, como los casos, son permanentes y más numerosos, que S.I.A. tiene que asistir a medida de sus posibilidades materiales. Es preciso, compañeros, que reaccionéis reingresando a S.I.A. Que no sirva de obstáculo el retraso de vuestra cotización, puesto que sus estatutos no exigen pagos atrasados. Será nuestro placer recibir vuestro ofrecimiento de cooperación, impulsor de la magnífica obra de solidaridad de S.I.A.

Por el Secretariado, *Gil.*

F. L. DE MONTEREAU

La F. L. de Montereau desea relacionarse lo antes posible con Manuel Temblador, de Arcos de las Fronteras, España, por asuntos interesantes. Puede dirigirse a Valero Aznar, °6, rue Fleur Begne, Montereau (Seine-et-Marne).

UNIVERSITE DE PARIS PALAIS DE LA DECOUVERTE

Av. Franklin D. Roosevelt, Paris VII

Du 23 décembre 1964 au 3 janvier 1965, exposition de «La lutte contre la pollution atmosphérique ». Inauguration, jeudi 24 décembre 1964, à 15 heures, par M. le professeur G. Valette, doyen de la Faculé de Pharmacie.

NECROLOGICA

CARMEN SORIANO

Una líneas en esta sección triste, porque el correr de los días registra las bajas que experimenta nuestro ambiente. Son para asociarnos a la pena profunda que aqueja al compañero Joaquín Soriano, miembro de esta Federación Local. Trágico suceso ha originado el que hallara la muerte su compañera Carmen. Era joven, ya que solamente contaba treinta y ocho años. Por su carácter amable era apreciada por cuantas amistades tenían relación con ambos. Joaquín y Carmen acudían a las jiras, secundaban las fiestas solidarias aportando los primeros su apoyo moral y material. Existía en la pareja la armonía que se desprende de la afinidad de sentimientos, que, en suma, es la que más perdura.

En circunstancia de tal naturaleza, al compañero Soriano, al igual que a los familiares suyos y de la difunta, solamente cabe aconsejarles procuren revestirse de serenidad para sobrellevar el percance, buscando adquirir, con el tiempo, esa conformación que se impone ante los infortunios sin remedio.

Federación Local de Oullins.

DONATIVOS PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

París: Jaén, 5; Prada, 5; Manent, 10; Un grupo de químicos Ivry, 20; Guillén, 5; Gual, 5; Jaime Casellas, 5; Montblanch, 5; Criach, 5; F. Cobo, 10; F. L. de Drancy, 30; R. Llop, 10; Seperacides (A.-M.), Michaud, 10; Roanne (Loire), Antonio López, 10, Cahors (Lot). Torner, 10; Savigny (Eure), Isaac Domínguez, 50; Mario B., 20; Nemeurs, S. Urrea, 5; Mios (Gironde), Pablo Serrarols, 5; St. Leger, Roqueta Victor, 1,55; Romorantin, T. Rodríguez Solá, 25; Chamonts (P. D.), A. Alonso, 80; F. L. Combs-la-Ville: A. Martínez, 5; Casals, 10; Parera, 10; Oliveras, 5; P. Dieste, 10; Terraza, 5; Villanueva Justo, 5.

Total, 431,55 F.

PRO FAMILIAS GRANADO-DELGADO

Casals, 10 F.

NOTA.—Amigo Casals, según tu relación de las dos listas, el total sumaba 65 F. El giro recibido es de 60 F., de ahí que en la segunda lista no haya incluído los 5 F. de A. Martínez.

Le Gerant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

Conversaciones libertarias

LO QUE HEMOS SIDO Y LO QUE PODEMOS SER

CONCRETEMOS: La revolución rusa de 1917 —comunista— y la revolución española de 1936 —libertaria— han alertado al mundo capitalista al punto de imponerle una política social que recientemente ha contaminado al Vaticano, entidad monolítica que, o se une a las demás religiones poniéndose con ellas a tono con el acontecimiento diario, o perece con ellas. Afanosas de supervivencia ambas entidades —estatal y eclesiástica— se han avenido a transigencias encomendando al Parlamento y a... Dios, la difusión de medidas o paliativos en favor del proletariado.

El acontecimiento soviético, afianzado, ha podido repercutir en todas las sociedades humanas, en tanto el español, ejemplar pero aislado, ha podido ser asfixiado por la reacción mundial con la complicidad de los soviéticos. Los españoles intentamos cumplir la revolución nuestra. Rusos y rusófilos prefirieron librarla a merced del enemigo al no poder hacerla suya.

Todo lo cual no obsta para que, tanto una revolución como la otra pesen en los ánimos del pudiente y del cura para ceder diez antes que perder ciento, de donde la consideración en favor del proletariado moderno, consideración que antes de 1917 no existía. La copropiedad, la comodidad doméstica y las leyes calificadas de sociales, en 1900 raramente existían.

Si ventaja juega en favor de la actualidad obrera, ella no ha sido entregada con azafata. Aparte los cinco sacrificados de Chicago, la sola obtención de la jornada de ocho horas —hoy erróneamente considerada caduca, puesto que se trabajan diez y más por día— el martirilogio de huelguistas por dicha causa ha sido prolongado e inmenso. Cuantos operarios vayan más allá del 8 diario, no merecen consideración en la historia de las reivindicaciones proletarias. En la España cenetista esa licencia absurda que la inconsciencia se tomaba, era cortada de cuajo. Ganar dinero, sea, pero con acortamientos de jornada, provocando falta de brazos en el mercado del trabajo. Actualmente consta la ventaja de 30 días de vacaciones pagados dedicables al turismo, a la moda del viaje dependiente, sin que nadie en el taller, la fábrica, la mina y el despacho no haya befado los horarios semanales de 40 o 43 horas. Se acumula dinero para vacaciones y el coche, derrochando anteriormente salud y a la postre el dinero con que esa pérdida fatal ha sido tasada.

Cuando los plazos de la cocina han sido satisfechos, la máquina de lavar ya necesita relevo. Cuando el «Renault» recalza neumáticos nuevos, el motor registra síntomas de asma. La compra de un piso de colmena no exime de alquiler a pesar del esfuerzo corajudo para llegar a propietario. Las horas extras hay que sudarlas para mantener al comercio, las administraciones parásitas, los impuestos de gobierno, a cambio del bienestar fugaz de unas horas de recogimiento en casa.

Pero en la soledad campera, el bracero mismo de país desarrollado no alcanza ni aquéllo. No halla modo de acercar su condición a la del trabajador que en la ciudad se codea, en la oficina de impuestos, con la clase media. Tendrá que acomodar el tractor en el hangar y acogerse al martillo de factoría, seducido a la postre por los guiños de la Torre Eiffel.

Por la misma razón del gañán que por aquí se industrializa, pensaremos en el bracero español huyente de su terroso hogar en busca del pan que produce y del cual carece. Ahora mismo, el rural peninsular menosprecia el agro acosado por la miseria, por un estado de inferioridad económica que el turismo de Agencia desconoce; cada día del año en curso los explotados diestros en sus profesiones emigran hacia Bélgica, Alemania, Holanda, Suiza y América desde Barcelona, Zaragoza, Bilbao, Sevilla, etc. De no haber puesto coto a la sangría, la albañilería asalariada del sur y centro de la península se habría colado a Francia vía San Sebastián-Irún, siempre en demanda de ventajas salariales que el franquismo niega. Este panorama derrotista que presentamos de nuestro interior no es infundioso, sino verídico y fácilmente comprobable. Es un panorama desolador, muy apartado, apartadísimo, de las dulzuras de clase media. Es la angustia española la que heredarán, o heredaremos, los calmos revolucionarios, los reformadores de la España inmediata a la desaparición del franquismo. Es la miseria popular y el integrismo capitalista que tendremos que enfrontar los renovadores, el mismo enemigo de ayer más soberbio hoy a causa de 30 años de excesos y vanidades impunes, merced al borrón y cuenta nueva que, de la mano del madariaguismo, del ridruejismo y otros ismos de andar por los suelos, que consiguen, al parecer, enternecernos.

En adelante, la C.N.T. no tiene por qué renunciar a nada básico so pena de suicidarse. Su razón de acción directa y de comunismo libre nadie puede negarla. Si alguien de nosotros se comprometió en San Sebastián firmando un Pacto que establecía que la C.N.T. no desarrollaría huelgas durante dos años al ser declarada la II República, ya se vio el caso que de tal firma hicieron los compañeros y el resto de trabajadores. Otro pacto de navidad y para la compaginación de intereses político-burgueses dichos nacionales, sería nuevamente desbordado por quienes —¡y son millones!— la necesidad no tiene espera.

Ir comedidamente a la seguridad social, a la jurisprudencia laboral, al instituto de las nobles intenciones sociales, a la refección de las universidades laborales, a la caza de las sedes *verticales* donde sujetar la inquietud obrera a prefijos gubernamentales, más el asalto electoral a los ayuntamientos para obtener parcelas abandonadas y comunizables para labradores desheredados, eso no se hará porque el arte corresponde a los compañeros socialistas, porque sin C.N.T. intervencionista en legalidades el negocio público se cumplirá igualmente; ¡no haremos falta nosotros!. Campesinos aragoneses, valencianos, castellanos y andaluces, conocen el sabor de la tierra liberada, colectivizada, concretadora, en los burgos, del municipio libre. No es detestable la idea de aprovechar predios y laderas abandonados para intentar allí lo que aquí no hemos acertado hacer en Aymare. No es desconsiderable el propósito de dar la pauta comunista libertaria tierra adentro, fuera de las ciudades. Pero no conviene establecer el precedente de retroceso, dejarse coger por el engranaje del Estado, solicitar de él lo que puede lograrse desde el arroyo, el sindicato, la presión organizada. No se trata de desatar conflicto sangriento para vallar un terreno y plantarle una bandera rojinegra. Se trata de apoyar una reivindicación con estilo desde el lugar, la provincia y la nación entera. Recabar elemento de trabajo para vivir, en el tiempo que transcurre ya no es delito, y el derecho a la propiedad está ya más desmerecido que cuando en Andalucía la guardia civil fusilaba a campesinos sin trabajo por recoger bellotas en terrenos del cacique. El obrero de ciudad puede dar mano al trabajador del campo para cooperar a sus problemas espinosos o agudos, como el campesino corresponderá ayudando al explotado de la industria cuando éste lo necesite. Todo menos contribuir a la reedificación del edificio capitalista enrolándose, insensiblemente, en la política. El ingreso en el modismo social de gobierno implica colaboración directa con el Estado, y a éste, como a la policía, hay que pagarles, a la postre, los favores que conceden. La sociología oficial exige militancia en ella, devoción a ella sin regateo previsible. La mejoración de las leyes sociales, *orgánicas*, aconseja la elección de diputados idóneos o de amalgama aliancista, para legislar desde el Congreso, igual que para proteger la labor de los concejales afectos o bien afines. Para obtener desde dentro lo que más propiamente se conseguirá desde fuera, tendríamos que convertirnos en cobradores de impuestos, en reclutadores de soldados, en guardias municipales del Estado, en colaboradores vergonzantes del Estado, nuestro enemigo ayer y nuestro dueño *hoy*. Para rendirle un servicio así de importante al Estado —cuanto más va, más sólido e insufrible— habría que renunciar a toda pretensión anarquista, a toda presunción de ser libre. Y sabido es que quien tal hiciere merecida tendría su cadena.

La idea de una C.N.T. libertaria fue muy bien meditada por sus fundadores, y perfeccionada sobre la marcha. Compañeros socialistas —escasos— que en un principio se le habían sumado, comprendieron prontamente el camino apolítico y revolucionario que la nueva sindical emprendía, y renunciaron cuerdamente a seguirla. No era ese su destino. Como tampoco a los libertarios les corresponde intervenir en el sostén y perfeccionamiento de organismos enemigos de la verdadera emancipación de los trabajadores.

Los comités paritarios los rechazamos por entenderlos parasitarios, muy próximos al gobierno amparador de la burguesía; nadie como la propia clase obrera para defender sus intereses. La seguridad del trabajador era exigida por el sindicato, que conseguía lo que poco le interesaba conseguir al delegado del gobierno; el elemento sanitario se iba introduciendo en locales fabriles, talleres, minas, etc., y de haber persistido el funcionamiento de nuestros sindicatos, la enorme cantidad de accidentes de trabajo que registra el censo laboral franquista no tendría lugar ahora. Los salarios pueden subir por presión obrera en vez de esperar aumentos por decreto de gobierno o ley de Cortes. El derecho a la educación de los hijos es igualmente exigible desde el sindicato, merced a facilidades económicas impuestas y a la creación de entidades de fuerza cultural. Caso de saber atraer a la intelectualidad a nuestros propósitos y a nuestra idea, visto que en adelante poco ha de servir el denuesto olímpico contra la burguesía.

Es aquí donde se presenta el caso de la Cooperativa tipo Rochdale, desechada por la C.N.T. por razones convincentes. No se trata de cooperativas de producción, que, igualitariamente llevadas, pueden resultar agrupaciones libres de trabajo, vulgo colectividades. El género cooperador confederalmente rechazado era el llamado *consumidor*, a la sazón preferido por encargados burguesistas, obreros conformistas, ahorradores amorales, devotos del dinerillo colocado en la Caja de Ahorros, en la Mutua para Enfermedades, Vejez, y entierro pagado: celosos del modesto tanto por ciento resultante del balance anual cooperativo. Toda esta gente, sin ser de mala entraña, con ser lícitamente conservadora, con ser pequeña o nula en concepciones sociales, era capaz de traicionar una huelga por no lesionar su egoísmo, por no mermar el pan de su mesa, importándole poco el pan de la mesa ajena. Del mismo modo que el ahorrista mezquino podía comprometer el éxito de la causa obrera, igual el trabajador atiborrado de efectos caseros y abrumado por vencimientos mensuales puede vacilar en momentos decisivos para una acción reivindicativa en el trabajo.

El trabajador consciente puede cooperar para un beneficio económico, gozar de cuantas comodidades hogareñas su peculio le permita. Pero a la hora de la verdad, ni el bien cooperativo ni la nevera y el auto, le impedirán ocupar su lugar de combatiente.

Es el caso de antes y de ahora. El cooperatista rutinario significa una rémora para el sindicato y las conquistas defendidas desde el mismo. Y cuando así no ocurre, la cooperativa solidaria de los grandes conflictos obreros, fatalmente ha de hundirse. «La Económica» del Pueblo Nuevo nos sirve de fantasmal testigo. Aparte de que todo bien mueble e inmueble que antaño sindicalmente nos perteneciera, en días de represión encarnizada autoritariamente desaparecía. Testigos silentes: la imprenta «Solí» de la calle de las Tapias de Barcelona; la rotativa «Solí» de la calle Consejo de Ciento.

¿Por qué no se llevó a cabo la erección del Palacio del Trabajo en la capital catalana, propugnado por Salvador Seguí, Manuel Andreu, Manuel Buenacasa y José Climent, entre otros? Para no darle un gozo al fisco en días represivos, en la época tan frecuentes como inevitables.

Para evitar la pérdida de intereses creados, de crear los tendremos que ser *comedidos*. Y conste que no decimos *buenos chicos*.

JUAN FERRER

Servicio de librería

PARA REGALO DE 1.º DE AÑO

Recomendamos servirse de «Un hombre que se va», autobiografía del escritor Eduardo Zamacois recientemente aparecida, 550 páginas, impresión excelente, cubiertas tela, 30 N.F. en esta Administración.

«PABLO O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»,

Folleto de 64 páginas, recién salido de prensa, escrito por el compañero Fabián Moro. Lectura altamente interesante.

Se servirá al precio de 1 franco ejemplar, con el acostumbrado descuento a los paqueteros.

COLECCION «LIVRE DE POCHE»
Vol. simple, 1,95 F.; doble, 3,30

Lucrece Borgie, Bellonci; La croix de bois, Dorgelet; Les cloches de Bale, Aragon; Babbitt, S. Lewis; Voyage au bout de la nuit, Celine; Intemperies, Lehmann; Balade de les sources, Lehmann; Au bon beurre, Dutourd; Poussière Lehmann; Curé de campagne, Bernanos; Le fleuve, Godden; Climats, Maurois; Courrier Sud, Saint-Exupéry; Le mur, Sartre; Colas Brugnon, R. Rolland; La chatte, Colette.

LIBROS VARIOS

«Les frères Reclus»	8,75
«18 años en Rusia», Monclus	8,40
«Los anarquistas en la crisis política española», José Peirats	21,00
«La religión al alcance de todos», Ibarreta	6,00
«Anzuelos para la lubina», Manuel Arce	6,00
«Viento fuerte», Miguel Angel Asturias	12,50
«España virgen», W. Frank.	16,50
«En medio de los escombros», Lizcano	3,80
Salvador Seguí (biografías).	3,50
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina	2,80
«Vaso de lágrimas», Poemas de José Bazal	3,50
«Juanita la larga», Juan Valera	6,00
«Europa trágica», Ricardo	

Giros y pedidos: Roque Llop. 24, rue Sainte-Marthe, Paris, X°
C. C. P. 13 50 7 56

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 10 F.
Un an : 20 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

¿Calendas griegas?

EL Calendario de S.I.A. nos ha visitado en buen amigo nuestro. Bravo. El hecho rezuma puntualidad y constancia. La Obra dispone de buenos albañiles.

Lo que nos encocora es la constancia del tiempo. Ese pasa como riada implacable arrastradora de esperanzas. Sin dar lugar a recobramientos de valores. ¿No es eso?

Veintiséis años cuentan en la vida del hombre, descontando, en nuestro caso, la vitalidad inútil, aplicada indirectamente, quizás desafinadamente, pero voluntariosamente, al asunto caudal que nos pertenece.

Perdimos, hace más de un cuarto de siglo, una guerra que nos declararon. Culpamos a Hitler y a Mussolini, y en el fondo nos la declaró el mundo capitalista, utilizando peones españoles, moros, italianos, portugueses y polacos, evolucionados por alemanes. Aislados, en un caso aviesamente protegidos, peleamos denodadamente al gigante, con los brazos cortos y poca densidad de fuego. Así no perdimos; nos perdieron la guerra.

Inútil que la Falange se ufane. Sus charangas «victoriales» encubren, con ruido, la falsedad de su victoria. Su ejército internacional fascista se batió contra gente de buena voluntad, no con un ejército bien equipado. Por cada avión cartonero nuestro, cien Meissermith acerados del Eje; por cada cañón republicano, 500 bocas de rápido escupe franquistas. En el Ebro y en el Segre-Montsech, señores franquistas; en el Norte y en todas partes.

El Calendario antañón es sangriento, únicamente. No exhala gloria para nadie, sino dolor y ruina. También infamia y salvajismo mayor de postguerra. No hay Cristo español que alcance a encubrir el dolo de tan ingente drama.

Por propagandas cara a la galería, la «soldadesca» republicana fue vulnerable y cobarde. Las crónicas del Régimen ni saben valorizar las acciones de sus capitanes. ¿Cómo ocuparse seriamente de heroísmos «nacionales» si el contrario virtualmente no existía?

El vencedor ajedrecista suele reconocer que el contricante ha jugado magníficamente. El franquismo, torpe y rencoroso, no sabe recurrir a esta estratagema diplomática.

A decir verdad, la cobardía de 1936 recae sobre las armas hitlero--musso-franquistas que necesitaron tres años para batir a un ejército de desarrapados que, más se defendieron con las uñas que con el utillaje de la guerra moderna.

Todo ello es verdad, y con la verdad quedamos. Hace más de 25 años que lo proclamamos ante un ingente mundo de sordos. Y verdad seguimos poseyendo en ritmo aumentativo, en tanto nosotros físicamente disminuímos. Es Cronos quien nos desmerece y poco a poco nos aniquila. El calendario que de nuevo nos saluda en punta de año nuevo, es la certificación de una ausencia de nosotros mismos, de un rielar colectivo para un destino circular, de salida de un punto para regresar al punto mismo. La fatalidad internacional organizada impide que nos recobremos, que España se recobre, a pesar de crueles sacrificios prodigados. Entonces, ligeramente, injustamente, nos agriamos, nos vituperamos, nos acusamos mútuamente, porque el calendario nos exaspera, nos supone incapaces, o nos consideramos mucho en detrimento de otros. Si Pablo no tiene culpa, ¿por qué ha de tenerla Pedro?

La caída de las hojas calendarianas irrita, cierto. Pero sería injusto descargar el propio malhumor sobre la cabeza del vecino. Culpas y aciertos, en refugianismo están repartidos. Lo esencial es compulsar el exacto poder del enemigo y hallar, con tino, la manera de roer sus energías con propósitos de vencerlo. ¿Cuando?

Que digan las señoras Sindicales Internacionales en qué fecha próxima se decidirán a boicotear de hecho a España, para impedirla en su economía derivada de la política nazifalangista.

Ello sería un gran bien para los españoles de allá, y la salud de los españoles de acá, pues ante una realidad prometedora sabríamos ponernos de acuerdo «a los fines y efectos pertinentes», como suele decirse.

Hermoso Plaja, o el arte de imprimir

por Cosme PAULES

EN estos tiempos!, sin recursos económicos, en una imprenta chica, con sus manos, su voluntad, gusto y talento —y a los 75 años de una vida ejemplar—, Hermoso Plaja nos entrega en la segunda edición del «Libro de Pedro» de Han Ryner una verdadera obra de arte que muy bien pudiera representar el más bello sueño de Gutenberg. Hasta hoy, el inolvidable Han Ryner no había encontrado el editor que merecía; ahora ya lo tiene. No creemos equivocarnos al afirmar que, cada uno en su campo sensorial, el escritor insigne y el artesano perfecto se complementan. Leer al autor de la «Filosofía Riente» en este libro magnífico produce una emoción tan grande que faltan palabras para expresarla y que lo es al extremo de vernos obligados a suspender por intervalos su lectura por temor a que las más sensibles de nuestras fibras humanizadas se rompan haciendo estallar desde adentro nuestro completo ser en alas de misteriosas cumbres insospechadas de sobrehumano dolor. Para que este efecto se produzca en el lector amante de lo bello y bandadoso, es imprescindible la contribución del arte de la presentación de esas letras tan excelentísimamente combinadas para calar hondo y volar alto, escritas con mano maestra por aquel genio incomparable que en 1938 abandonase plácida y serenamente el mundo de los vivos.

Aun a trueque de pasar por ignorantes y por poco enterados —no hay que olvidar a los que de todo están ya de vuelta—, al sentir el grato contacto de esta edición homenaje que con la amabilidad fraternal que le es propia, Plaja nos ha hecho llegar, pensamos de inmediato que jamás en nuestra vida habíamos tenido en las manos un libro tan bellamente impreso, tan bien organizado, medido y sopesado, calculado para producir el impacto que más arriba dejamos señalado. Un arte así es, ni más ni menos que arte; un arte que en este caso une dos maravillas en una: la palabra y la forma de presentarla al lector.

En cada capítulo —y son 19—, un grabado de «N» que por sí sólo y la manera especial de reproducirlo, nos coloca al alcance de la enorme emoción de todo nuestro ser que sentiremos desde la primera sílaba del texto a que se refiere; grabado reproducido además —y por si ello fuera poco—, en miniatura al comenzar cada texto. Lo repetimos: semejante gusto y maestría para introducirnos en el genial pensamiento de Ryner, tiene el maravilloso efecto de graduar a tal altura nuestra capacidad de comprensión que consideraríamos como a un héroe de la serenidad rayante en la insensibilidad a quien fuese capaz de leer y meditar sin detenerse a sentir la potencia del genio ryneriano desde el principio al fin de esta pieza magistral.

En el interior de la joya editorial que nos ocupa se lee: «Este libro ha sido compuesto a mano por el niño de 13 años Germinal Pérez Plaja. Impreso por, y bajo la dirección de Hermoso Plaja, en su taller de artesanía como Homenaje al gran humanista Han Ryner, en el Centenario de su nacimiento. 1861-1938-1961.» Ese dato indica claramente una de estas dos cosas o ambas a la vez: que ese niño Germinal mientras laboraba la confección del libro permanecía compenetrado con la emocionante personalidad de Pedrín, personaje central de «El Libro de Pedro», y se amaba en él a sí mismo, se compenetraba con la recreadora tristeza de su corta vida, o bien que Germinal es un artista impresor precoz que ha heredado de su abuelo tan envidiable cualidad. De otra manera no se concibe una tan eficiente colaboración de un niño en la realización de una obra tan esmerada y perfecta.

La edición contiene también una selección de pensamientos sobre Han Ryner ,tan adecuadamente seleccionados que estamos por decir sería dificilísimo superarla. Pensamientos originalmente escritos por varios autores bien conocidos y capaces, entre ellos Hem Day, Eugen Relgis, Fontaura, Federica Montseny y Liberto Callejas.

Se trata de un libro de 146 páginas en papel superior, ricamente encuadernado en tela y dorado, con la efigie de Ryner grabada, cuya fotografía también aparece al principio del libro que presenta J. Elizalde y explica Maurice Wullens. (Edición Especial Limitada, que consta de 100 ejemplares y que se recomienda a los bibliófilos.) Ed. Vértice, Calzada de Tlalpan, 1554-D. México 13, D.F. 1960.

Empero sobre esta «mi penúltima quijotada», como la llaman algunos de mis amigos —según palabras textuales de Plaja en carta fechada el 4 de octubre próximo pasado—, habría muchísimo más que decir; pero Plaja nos dispensará que en esta ocasión nos complazcamos en cederle a él mismo la palabra: «Esta «quijotada» —nos dice en la citada carta—, está representada por la edición de un librito de Han Ryner. «El Libro de Pedro» es una parte independiente de una humanidad más feliz y bienhechora? Que nadie considere un elogio, mucho menos inmerecido, lo señalado por nosotros como constatación de una labor artística que ofrece a los más indiferentes por la bondad y superación racional de nuestros militantes más representativos en el campo de la libertad consciente. Decimos al principio y lo ratificamos al final de esta nota, que Hermoso Plaja representa un verdadero ejemplo de hombre superado y de consecuencia militante para las presentes y futuras generaciones. Y ese, en el último extremo, sería el mayor elogio que sobre nuestro querido Plaja nosotros podríamos escribir.

otra obra del gran Ryner, y que ya en España edité en Ediciones Vértice por allá por el año 26, en edición popular y en Colección «Novela Social».

» Hace tres años casi que este homenaje a Han Ryner fue concebido con intención de llegar a tiempo a su celebración. Pero circunstancias inesperadas, y la falta de mi colaborador, nieto mío de 13 años, entonces, fue dilatando la total terminación de esta obra de arte, según dice Pere Foix, que salió de mis manos.»

«Mi intención era, al mismo tiempo, reunir y cooperar a favor de los presos, con algo de dinero que ayudara a sufrir el largo calvario de su encierro.»

«La paciencia que se precisa para una obra de esta naturaleza, no es para descrita, sino para ser contemplada, observada y aquilatada en su verdadero valor creador.»

«Hay que tener en cuenta que el libro está impreso página por página, a razón de 100 ejemplares. Limitada edición para bibliófilos únicamente y gente de buen gusto. Son, pues, una cantidad de millares de impresiones que sorprende. Y todo lo fui haciendo alternando con el trabajo que me produce las *mongetes* (judías en catalán; paréntesis nuestro). Cerca de seis meses. Pero la fatalidad se interpuso en mi camino en forma de «embolia» que sufrió mi compañera, y me tuvo en parálisis completa para terminar con la encuadernación que precisaba de 2.000 pesos a razón de 20 cada libro. Como no soy encuadernador, sino impresor, quise que la presentación no defiriera del texto y presentar algo fuera de lo corriente. Y si lo he logrado, la saitsfacción que me cabe es la de quien ha sabido dejar a la posteridad una leve huella de su paso por la tierra. Y aquí tienes explicada mi última quijotada que quiere decir la penúltima, pues no afirmo que tal cosa sea. Hay mucho que hacer. Pero los 75 años que cargo sobre mis espaldas ya no me hacen esperar demasiadas «canas al aire» como la de que te hablo. Y... perdona mi desahogo.»

¿Qué se puede agregar a tan modesto esfuerzo creatriz, expuesto con una sencillez que eleva a los ojos del más exigente toda una vida de luchas, de trabajo y de anhelos en pro de

ARGAMENTERIA NO ARGUMENTARIA

ZARAGOZA.—Ha permanecido durante unas horas el vicesecretario nacional de Ordenación Económica, señor Argamentería, para cambiar impresiones con las autoridades de la Administración y con las jerarquías sindicales acerca de la marca del polo de desarrollo.

El señor Argamenteria visitó algunas factorías zaragozanas y, después, en la Casa Sindical recibió a los informadores, a los que expuso los aspectos fundamentales del Plan Nacional de Desarrollo. Analizó las circunstancias básicas que deben concurrir al éxito del citado plan, cuales son: ser estudiado con competencia y decisión, ser aplicado con habilidad y ser aceptado por los sujetos activos a los que va dirigido. Se cumplen categóricamente —dijo— los dos primeros postulados en el plan español, pero, en cuanto se refiere a su aceptación, la tensión inflacionista ha provocado corrientes de pesimismo y de duda que, en cierta manera, son una no aceptación del plan y que deben ser vencidas inmediatamente.

Argamenteria no argumentaría bien por cuanto estableció con el auditorio una corriente fría.

Centenario proletario

(Continuación)

LA A. I. T.

por Víctor GARCIA

Sobre otro de los puntos sugeridos por Guillaume «De la organización de las ramas de oficio», el acuerdo fue:

«El Congreso, aun reconociendo la importancia de los cuerpos de oficio y recomendando su formación en el terreno internacional, declara que el cuerpo de oficio, si no persigue otro objeto que el mejoramiento de la situación del obrero, ya sea por la disminución de las horas de trabajo, ya por el aumento de salario, no conducirá jamás a la emancipación del proletariado; y que los cuerpos de oficio deben procurar, como principal objetivo, la abolición del salariado, es decir, la abolición del patronato, y la toma de posesión de los instrumentos de trabajo por la expropiación de sus detentores.»

El número de delegados que asistió a Verviers fue reducido: veinte. La calidad empero, sin desmerecer a los delegados de congresos anteriores, era excelente. Allí estaba Kropotkin, bajo el seudónimo de Levachov, González Morago, Trinidad Soriano, Paul Brousse, James Guillaume, Andrea Costa, Montels, Werner y otros, incluída Ana Kulichov ,la compañera de Andrea Costa. Además de los países europeos consuetudinariamente representados, había la representación indirecta de México, Uruguay, Argentina, Grecia, Egipto.

Once de estos delegados asistieron al Congreso Universal Socialista convocado por los belgas que abrió sus sesiones en Gante el 9 de septiembre, es decir, al día siguiente de clausurarse el de Verviers, y duró hasta el 15 del mismo mes.

Otros 31 delegados, representando la corriente autoritaria, asistieron a Gante.

Para desespero de Paepe, Gante no permitió la cristalización de una unidad socialista basada en las dos corrientes. Como paliativo extremo y visto que las sesiones iban a clausurarse sin ningún acuerdo positivo, se acordó la instauración de una Oficina de Correspondencia y Estadísticas para los Trabajadores Socialistas, que, dicho sea de paso, nunca fue establecida.

De forma posiblemente definitiva quedaba demostrado que las fuerzas socialistas de Estado y las fuerzas socialistas libertarias no podían marchar mancomunadas.

Los delegados de Verviers, naturalmente, no decidieron que aquel congreso iba a ser el último congreso de la Internacional libertaria. Por el contrario, habían decidido que el X Congreso debería celebrarse en Suiza el año siguiente (88).

Fue la Federación Jurasiana la que decidió lo contrario cuando celebró su propio Congreso en Fribourg los días 3, 4 y 5 de agosto de 1878.

«El Congreso ha decidido que no hay lugar para que la Federación Jurasiana tome parte en el congreso anual de la Internacional ni a no importa qué conferencia tendiente a remplazarlo, la crisis que existe en todos los países hace dudosa e incierta, en este momento, la asistencia numerosa en dicho Congreso.»

Bien que la decisión estaba tomada por una Federación solamente, el hecho de que se trataba del Jura, la más fuerte, dinámica y consecuente de las federaciones libertarias, la misma adquiría proporciones dramáticas e implicaba, consecuentemente, el fin de la Internacional.

Otros derroteros iban a ser trazados.

Ya en este Congreso de Fribourg una voz que tendría en el futuro una gran transcendencia en el anarquismo internacional, decía «Somos revolucionarios porque queremos la justicia. Ningún progreso, sea parcial o total, se ha realizado jamás mediante la simple evolución pacífica: ha tenido lugar siempre a través de una revolución repentina. Si el trabajo de preparación se lleva a cabo lentamente en los espíritus, la realización de las ideas tiene lugar bruscamente... ¿Y cómo debe procederse para esta revolución? ¿Empezaremos por abdicar de ser libres? No, porque somos anarquistas los cuales no tienen a nadie por amo ni quieren ser los amos de nadie... Suprimiendo el Estado, suprimimos, al mismo tiempo, toda moral oficial... La única moral se halla en la libertad...»

El que se expresaba así era Eliseo Reclus, que junto con Kropotkin, Cafiero, Malatesta, Grave y otros muchos iban a «edificar —como dice Maitron— la doctrina del anarquismo-comunista. Iban, al mismo tiempo y en el plano de la práctica, poner en condiciones sus métodos de acción.» (89).

Se había cerrado, con el fin de la Internacional, uno de los capítulos más importantes de la historia del movimiento obrero y, en parte, del pensamiento anarquista (90).

James Guillaume se resiste a esta idea y se comprende porque él, como pocos, fue uno de los pioneros más abnegados y honestos de aquella gran experiencia.

En el prefacio del Cuarto tomo de la obra que mayormente ha servido para confeccionar este capítulo: «L'Internationale, Documents et Souvenirs», Guillaume dice: «Nada termina, nada se pierde, todo tiene su continuación, aunque a veces se altere, el desarrollo está siempre en curso. La vida es inmortal. Los asalariados de Francia, en su gran masa, no habían olvidado las verdades halladas y proclamadas por la generación anterior. «La emancipación de los trabajadores ha de ser obra de los trabajadores mismos.» La liberación del proletariado no es problema nacional sino internacional. Viviendo la vida de su clase continuaron la lucha económica, y mientras los parlamentarios concentraban su actividad en la recluta de un ejército de votantes, se organizaban por uno y otro lado federaciones locales y profesionales de sindicatos. De la unión de ambas organizaciones nació, en 1895, la Confederation Générale du Travail que desde 1904 se inclinó en su mayoría por el sindicalismo revolucionario. ¿Y qué es la C.G.T. sino la continuación de la Internacional?».

(88) Hay una tendencia, por parte de algunos, en considerar el Congreso celebrado en Londres el 14 de julio de 1881 como el último y no el de Verviers. Palmiro Marba, contemporizador, dice: «El que pudiéramos llamar X Congreso Internacional verificóse en Londres el año de 1881. (Op. cit., pág. 524.) Empero, los cuarenta y cinco delegados que acudieron a la taberna de Charington Street, buscaban más bien la constitución de algo nuevo a pesar de que su resoluciones hablaban en nombre de la Asociación Internacional de Trabajadores. La transcendencia de este Congreso, más que por la continuidad que podría implicar para la A.I.T. estriba en la presencia, en el mismo, de individualidades tan descollantes como Kropotkin, Reclús, Malatesta, Luisa Michel, Merlino y otros. El fin de la Internacional lo marca, sin lugar a dudas, la actitud de la Federación Jurasiana.

(89)Jean Maitron. Op. cit. Pág. 79.

(90) Un intento de reanudación, con una laguna de casi medio siglo de por medio, tuvo lugar en Berlín, en diciembre de 1922. La Asociación Internacional de Trabajadores fue nuevamente organizada pero las características habían cambiado completamente: existían diversas «Internacionales» en el mundo y el impacto de la Revolución Rusa ejercía su influencia, en aquellos días, hasta en el propio seno del anarquismo.

FIN DE ESTE TRABAJO (que se puede adquirir encuadernado).

CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

SI UN NEGRO FUERA PRESIDENTE

«Un hijo de Sam en la Casa Blanca, instalado en el salón oval del ala oeste, e imbuido en los más altos cargos de una República que acepta muchos colores, menos el negro...»

ROBERTO KENNEDY

«¿PUEDE un negro llegar a ser presidente de los Estados Unidos? Si tal cosa ocurriera, ¿cuáles serían sus consecuencias...? En este sentido puede decirse que el libro de Irving Wallace posee un alcance no menos noble que la célebre y arriesgada declaración de Roberto Kennedy que el propio Wallace cita. Se hace así discutible, es decir, natural, e incluso históricamente menos imposible, una hipótesis que hace apenas cinco años hubiera parecido ridícula, más que paradojal. Por otros caminos se realiza —con naturalidad— el progreso de la más vasta minoría incluída en la gran nación americana. Un progreso dramático, jalonado por etapas dolorosas y por momentos de trágico marasmo y, sin embargo, siempre «in crescendo» a favor de los testimonios apasionados de dirigentes negros (¿y la masa inédita y combatiente?) como el premio Nobel Lutero King y de presidentes como Kennedy y Johnson. Pero la narración de Irving Wallace posee el mérito innegable de haber impuesto y desarrollado un tema que de ahora en adelante no será ya ajeno a la imaginación popular...»

Furio Colombo: «La Stampa», Torino. 9-12-1964.

Tomamos como base referencias diversas y coincidentes en el análisis de un problema que nos ocupó repetidas ocasiones y que nos inducirá a continuar en la brecha contra el morbo racista, se halle éste donde se halle. En los arios o en los árabes contra los judíos; en los judíos contra los musulmanes y contra los no judíos; en los blancos contra los negros y contra los amarillos y en los amarillos y los negros contra los blancos; en los pieles rojas... No. En este caso se acabó el problema. Los blancos los exterminaron a sangre y fuego...

La «utopía» de Irving Wallace podría ser realidad, como podría serla la de una sociedad fraternal y sin presidentes, jueces ni corchetes. Por hoy nos hallamos en el camino de la «utopía» sin cesar de pugnar por ella, por el razonamiento y la acción...

Por la acción cuando el razonamiento no hace mella en los espíritus retrógrados. Y la acción tiene muchas formas y expresiones. No quiere decir siempre violencia. Equivale a voluntad en la afirmación de un concepto y en la propagación de una idea, de una sugerencia eventual o de una tónica sostenida y transcendente. Se trata de transformar un estado mental retardado, enriqueciéndolo con fondo y sentido humano, antitesis de racial, tribal y de clan. Clan de razas o de posiciones. Posiciones de base económica, de fondo político, de concepción moral, de sensibilidad espiritual, de emotiva delicadeza, de toda la gama de sentimientos que en sí atesora —y que en si contradice— la humana especie.

El problema racista no es potestativo de los Estados Unidos. El virus corroe el mundo entero. Pero es en los Estados Unidos donde se desarrolla una labor ingente que impone el comentario, la crónica y el juicio.

COHABITACION INTER-RACIAL

La Corte Suprema de los Estados Unidos declaró inconstitucional una ley del Estado de Florida, ley que prohibe y castiga la cohabitación inter-racial. La decisión se establece en relación al caso de una blanca, Connie Hoffman, y de un negro, Dewcy McLanghdin, que en 1962 fueron condenados por «cohabitación ilegal» a 30 días de cárcel y 150 dólares de multa. Solamente se determinó que ambos habían pasado la noche bajo el mismo techo. Si se hubieran casado, hubieran incurrido en una condena de diez años de prisión y 1.000 dólares de multa. La decisión de la Corte Suprema tiende a transformar paulatinamente la ley. No aceptó la petición de la señora Hoffman y de su coacusado Dewey, quienes reclamaban la abolición de la ley prohibitiva del casamiento inter-racial.

Esta ley vergonzosa y atrabiliaria es aún vigente en diecinueve Estados de la orgullosa América del Norte: Florida, Alabama, Arkansas, Delaware, Kentucky, Luisiania, Mariland, Mississipi, Missouri, Carolina Norte y Carolina Sur, Oklahoma, Tennesse, Texas, Virginia, Virginia Occidental y Wyoming.

Pero no se trata solamente de prohibir los casamientos. El 8-12-64 se comunica desde Tuscalossa que la Dirección de la Universidad de Alabama decidió prohibir el concierto que el conocido trompetista negro Luis Armstrong debía dar el 17 de fberero próximo en el interior de la Universidad. La protesta estudiantil se estrelló contra le cerrilidad de la autoridad universitaria.

La Corte Suprema resolvió estos días casos aislados producidos en diversos Estados con referencia a medidas de discriminación racial vis a vis de los negros. Pero revisó incluso una ley que reglamenta «el comercio para con las naciones extranjeras, entre los diversos Estados de la Federación y para con las *tribus de indios*»...

UN CASO EXTRAORDINARIO

En lenguaje musical una *redonda* vale dos *blancas*. Una *blanca* vale dos *negras*. Pero llega a valer treinta y dos *semifusas*, que en el pentágrama aparecen con túnica negra. En el orden de valores parece predominar la *blanca*. Pero la infinita sensibilidad de acordes y variaciones corresponde a la insignificante menudez de esas negritas patas de mosquito aplicadas a la multiparalela alambrada de la partición musical.

En el orden de los reinos naturales establecidos por la ciencia en cuanto al designado con el apelativo «animal», el orden de valores no admite réplica. Estos días hemos visto una nota que no es primeriza y se repite a menudo en la prensa. Un perro de raza recibe la herencia de un perro bastardo. La suma corresponde a 560.000 F. (56 millones de francos viejos). En la misma página se detalla la matanza de los «simbas», tribu de negros en el Congo, que valen menos que un perro. Dos líneas

(Pasa a la página 2)

Falsedad del determinismo

por Constancio Constante

HAY hombres y teorías para sostener toda clase de absurdos que sean, y son precisamente los seres absurdos los que mayores y más profundas raíces han creado en el subsconciente de la especie humana: los alucinados profetas de todos los tiempos.

Yo no diré que el determinismo sea absolutamente falso, lo que sí quiero afirmar es que, en sociología y política el determinismo económico es muy relativo y en principio falso.

El hombre ha sido determinado por la naturaleza; esto es absolutamente cierto; pero la sociedad humana, la civilización, ha sido creada por el hombre. Así, que lo que tenga de bueno o de malo la sociedad, es de exclusiva responsabilidad del hombre, no de Dios ni de la Naturaleza; claro que el hombre en sus naturales limitaciones ha recurrido a trucos y argumentos sobrenaturales que nos metieron en misterios falsos o supersticiosos y ahora no queremos salir de ellos a pesar de que la ciencia de las profesiones los haya destruído ya casi todos.

Pero hay otras rémoras que tampoco son determinante económico; se trata de los credos políticos que también contribuyen a falsear valores culturales; está el marxismo que se empeña en sostener tesis filosófico-sociales anacrónicas que tratan de imponer por la fuerza y el engaño un socialismo que comienza por nacionalizar ignorando deliberadamente los imperativos universales y cooperativistas de nuestra época.

También el liberalismo clásico es anacrónico, sin embargo hay muchos y poderosos intereses empeñados en sostenerlo. También existen anti-liberales, anti-comunistas, anti-marxistas y muchos otros antis, todos los cuales actúan de rémora y con mayores agravantes por su mayor intolerancia. Todas las actitudes negativas son rémoras.

Todas las actitudes políticas vigentes en el mundo están interesadas en sostenerse, a pesar de estar asentadas sobre conceptos atrasados, en relación con las posibilidades creadas por los conocimientos y actividades de las profesiones. Hoy los gobiernos locales independientes y antagónicos no tiene razón de ser pues, mientras en unos se impone un matiz político y subordinan la sociedad a la razón de Estado, el hombre o la minoría que lo regenta, otros imponen otro matiz, y se dedican a perseguir a los que sostienen actitudes semejantes a la de los que gobiernan a naciones vecinas, a las que consideran soberanas, por que no se atreven atacarlas o porque en nombre del «realismo» acaban por entenderse a costas de la ética, de la razón y del derecho.

Y en todo esto no existe determinismo, lo que existe son confesiones, partidos, castas y bandas de privilegiados poderosamente armados que hacen leyes y sistemas de enseñanza destinados a perpetuar todo lo que les pueda favorecer; y es por eso, porque la evolución política está detenida en unas naciones y mal encauzada en otras.

Los emperdernismos teorizantes del determinismo económico hablan muy bien, puesto que son eruditos, pero es que la erudición está resultando también una rémora hoy, es por eso por lo que no se han dado cuenta que lo económico más que una causa es un efecto.

Todos los pueblos retrasados son pobres necesariamente, porque la riqueza está en el saber y no en el creer; el creyente es un ciego.

Los pueblos musulmanes son retrasados porque son musulmanes, no porque sean semitas o caanitas de raza.

Es el Corán la causa de su retraso. Si la peninsula del Sinaí por ejemplo, fuera de Israel en vez de ser de Egipto, hoy sería un vergel en vez de ser un páramo desierto.

Sin el liberalismo (hoy anacrónico) que nació en Europa, gracias a la Reforma primero y a la Enciclopedia después, hoy estaría todo el mundo al mismo nivel de Africa o peor aún, pero antes de llegar a la Reforma hubo un Renacimiento que dió un buen tributo de sangre por el progreso.

Todas estas consideraciones vienen a cuento, porque he leído un artículo en «Indice» de Manuel Torres Robert en que habla de factores económicos y también del sindicalismo, y estos no son decisivos en la formación de la riqueza; en cuanto al sindicalismo hay que decir que, más que económico es profesional y lo profesional más que economía es cultura que es donde está debidamente desarrollado a causa de las enormes rémoras que pesan sobre él.

En un artículo mío publicado en la revista «Claustro» de Valencia, titulado «Bajo el signo de las profesiones», entre otras afirmaciones hacía la siguiente: Un pensamiento puede crear muchísima riqueza y todo el capital y todo el trabajo reunidos no pueden producir un pensamiento.

(Pasa a la página 2)

GFP. 3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. — A.I.T.

«Celui qui commande se déprave, celui qui obéit se rapetise. La morale qui naît de la hiérarchie sociale est forcément corrompue. »
Elisée RECLUS.

31 DECEMBRE 1964
NUMERO 330
0,40 F. LE NUMERO
36e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

Meilleurs vœux

LA coutume bourgeoise veut qu'au moins une fois l'an, on se souhaite des bons vœux de tout ordre.

Voici donc venu le moment et, pour ne rien cacher, l'humanité a bien besoin que tous ces vœux soint exaucés.

Nous avions dénoncé, la semaine dernière, l'un des aspects de l'égoïsme actuel des individus en soulignant que ceux qui sont capables de passer à côté d'un blessé grave sans lui venir en aide, sont aussi capables de laisser commettre, et peut-être même participer aux pires exactions. Or, à quatre-vingt-dix pour cent, ce sont tous des gens qui ne manquent pas de présenter aux parents et intimes leurs meilleurs vœux de bonheur, de santé et de longévité.

Mais cette hypocrisie cache, hélas! bien d'autres défauts... L'amour du prochain est à tel point détérioré que même l'enfant ne trouve plus, en naissant, toute l'affection et tous les soins qui lui sont dus.

Les statistiques officielles présentent le chiffre effarant de 20.000 bébés abandonnés en France l'an dernier.

Il y a, bien sûr, des lois absurdes qui ne permettent pas la limitation des naissances, mais elles ne peuvent tout de même pas justifier tant de lâcheté et tant d'irresponsabilité dans le peuple.

Aussi devons-nous dénoncer sans cesse les responsables de cette inquiétante détérioration des sentiments humains, nous devons nous attaquer sans répit aux sources mêmes de cette déchéance. Donc, en ce début d'année, la C.N.T. ne veut pas se contenter de présenter ses meilleurs vœux; elle a mieux, elle a tout un programme à soumettre aux travailleurs afin de hâter leur émancipation et leur libération.

. . . . . .

Sur le plan du travail, elle considère que le regroupement de toutes les énergies et de toutes les bonnes volontés est une nécessité urgente pour faire échec aux forces capitalistes ou néo-capitalistes. Aussi, et considérant que l'inégalité des salaires est à la base de toute division ouvrière, elle préconise un réajustement des salaires inversement proportionnel; elle met en outre en garde les classes laborieuses contre le danger des taux de salaires hiérarchisés qui ne font qu'accorder davantage à ceux qui sont actuellement les moins nécessiteux.

La C.N.T. condamne formellement toute campagne en faveur de la productivité qui n'a d'autre but que celui de créer le chômage et la misère dans l'abondance à cause de la mévente.

Elle repousse toute collaboration de classe sachant que tout militant ouvrier délégué aux commissions et autres conseils économiques ne peut que servir la cause du capitalisme que nous devons abattre à tout prix.

Sur le plan humain, elle n'en recommande pas moins la conscience de classe qui veut, entre autres, que le travailleur soit capable de découvrir lui-même sa voie et qu'il soit toujours prêt à l'exemple et au dévouement pour la cause commune. Il est des actes dans la vie sans importance notable et qui pourtant répétés et accomplis avec conviction donnent à l'individu toute sa dignité et son prestige.

Il est évident qu'au sein de ce programme il ne peut y avoir de place pour le mythe, qu'il soit politique ou religieux; notre tâche étant essentiellement révolutionnaire tout en s'appuyant sur des bases rationnelles et expérimentales, nous ne devons compter que sur nous-mêmes pour réaliser le souhait le plus cher de tous les travailleurs.

Autrement dit, nous devons sensibiliser les masses laborieuses afin qu'elles comprennent que tout le bonheur qui nous est dû ne peut nous être accordé que par une société égalitaire sur le plan économique et social; une société communiste-libertaire; et c'est vers ce but que doivent converger tous nos efforts.

Non, au nazisme

Le ridicule ne tue pas, c'est fort heureux, sinon, il n'y aurait plus beaucoup de monde sur terre. Tous les égoïsmes, les bêtises, les ambitions sont le lot de la foule anonyme des assassins en puissance, tenaillés par le désir d'arriver, de s'élever au-dessus du troupeau. Gloire et prébendes sont les buts recherchés de la majorité de ces hommes, monstres sanglants de prétentions, d'arrogance, d'autorité.

On aimerait rire de la stupidité tragique de ces pantins qui organisent en maîtres la violence généralisée, qui divise les hommes et les peuples et prépare les hécatombes. Ces pantins se gonflent d'orgueil devant la puissance de violence créée par eux; ils perpétuent l'imposture universelle qui transforme le monde du travail en légions d'esclaves.

Les flagorneries de la presse envers les dictateurs dépassent tout ce qui a été fait dans le domaine de la bassesse et de la servilité. Chaque peuple doté d'un dictateur chante ses louanges et lui tresse des lauriers. Qu'importe si celui-ci lui ravit la liberté et la plus grosse part de son travail. Les hommes ont des âmes d'esclave et aiment la servitude. « Nés dans l'esclavage, il ne vient pas à l'esprit des hommes qu'il en puisse être autrement, et c'est ainsi qu'ils acceptent, avec la docilité qu'on sait, l'abjection d'obéir, et ils ne sont plus qu'un ignoble troupeau passif et bêlant. Honte sur eux qui — hors quelques irrémédiables rebelles — ont oublié la loi même de leur nature : la liberté. » (Etienne de la Boëtie).

Cet abandon de la liberté autorise toutes les menées de propagande nazie; c'est ainsi que nous assistons, à nouveau, sous le couvert de racisme, à une préparation des esprits à la plus répugnante des dictatures. Dans un article « Contribution à la prospective », Maurice Bardèche écrit, dans « Défense de l'Occident » . « L'emploi de la force est-il toujours illicite, surtout s'il peut éviter des catastrophes futures dont les conséquences seraient effroyables ?» Il écrit encore : « La personne humaine doit-elle être autorisée à circuler librement quand elle est porteuse de germes ou lorsqu'elle introduit un élément hétérogène et inassimilable dont la présence est un danger ? »

Dans le numéro 323 du « Combat Syndicaliste », nous avons déjà consacré un article « L'Internationale du néo-nazisme », à l'activité nouvelle des nazis. Il se révèle que la mise en garde de l'opinion doit être menée avec vigilance contre la propagande d'un mouvement qui s'attaque à la dignité de l'homme et qui détourne, parfois, des camarades de l'objectif de la révolution libératrice des travailleurs, pour les acheminer à la reconnaissance d'une dictature. C'est ainsi que l'éditeur de « Défense de l'Occident » publie le livre de Paul Rassinier : « Le drame des juifs européens » (Doit-on admettre le chiffre de 6 millions de morts ?).

C'est un travail de prospection de la violence et de préparation à la soumission la plus abjecte des peuples que ces candidats au nazisme prépare. Il est pénible de constater que ces hommes, ennemis de la fraternité, disposent de moyens financiers autorisant la pénétration de leur doctrine dans tous les milieux. Même ceux qui devraient être les défenseurs des travailleurs et préparer leur libération par la révolution libératrice de tous les pouvoirs se laissent, parfois, séduire par des doctrines tolérées par les Etats qui, acculés par une économie capitaliste destructive, espèrent proroger leur vie et leur exploitation par l'établissement des dictatures.

Souvenons-nous, que l'hitlérisme était bien moins fort à ses débuts que le nazisme international d'aujourd'hui, qui progresse rapidement et ne rencontre, présentement, sur son chemin, qu'indifférence des travailleurs et encouragements du capitalisme et des Etats. Contre ces ennemis du monde du travail, il nous appartient de dresser la volonté de résistance des travailleurs.

RENE VILLARD

L'inévitable révolution

Les anarcho-syndicalistes ont horreur du sang à verser. De toute l'ardeur et la beauté de leur idéal, ils sont les premiers à désirer une évolution qui permette d'éviter le choc violent des classes.

Mais ils sont aussi les premiers à savoir, par expérience, que cela n'est pas possible.

La raison nous dit qu'il est insensé de croire une seconde que le bouleversement complet pour lequel nous luttons puisse sortir, comme par enchantement, d'une sorte de consentement universel. Ceux qui estiment réalisable l'abandon par les usurpateurs de leurs privilèges sans y être forcés sont des fous ou des traîtres qui cherchent à endormir la conscience de classe et la révolte prolétariennes.

L'histoire nous montre, de son côté, comment la moindre amélioration du sort des opprimés a dû être arrachée de haute lutte, bien souvent au prix du sang ou de la déportation. Comment imaginer, dans ces conditions, que l'avènement d'une société libertaire où tous les privilèges devront faire place à la solidarité et à l'égalité puisse se faire en douceur ?

C'est donc à la guerre que nous devons nous préparer; à la « lutte intelligente des esclaves contre les maîtres, des volés contre les voleurs, des opprimés contre les tyrans, des victimes contre les bourreaux. » Cette lutte ne sera pas seulement destructrice, elle sera, simultanément, une conquête, celle de tous les moyens de production, celle du droit au travail rationnel, du droit de consommation, en un mot du droit de vivre, égal pour tous. Il faudra envahir les usines non seulement pour produire le matériel et les vivres nécessaires à la Révolution sociale, mais aussi pour démontrer concrètement devant les peuples et les tyrans que nos théories économiques sont non seulement réalisables mais encore qu'elles sont les seules réalisables dans la justice et la liberté.

« Cette vieille société enfantera dans le sang et la douleur », disait Sébastien Faure. Depuis, il y a eu la guerre d'Espagne : la coalition des forces de réaction, fascisme, église, capitalisme ont égorgé la société nouvelle que les anarchistes espagnols construisaient de leurs seules mains et qu'ils durent défendre avec les seules et mêmes mains. Trahison du prolétariat international ? Peut-être. Et si oui, trahison du prolétariat international envers lui-même, qui l'a conduit à la boucherie de 1939 et à la servilité de 1945 et des décades passées.

Il faudrait ne pas être obligé de détruire et de tuer, mais nous savons trop bien que seule la violence prolétarienne viendra à bout de la contrainte et de la violence capitalistes. Et que peut-on choisir entre vivre à genoux et mourir debout ?

A ceux qui nous diront : « Mais, si vous êtes vainqueurs, vous vous retrouverez sur un monceau de ruines », nous pourrons rappeler le bilan des guerres capitalistes qui permirent à quelques-uns de s'enrichir et à d'autres de crever. Nous pourrons aussi répondre, comme le fit Durruti : « Nous avons toujours vécu dans des taudis et des trous : nous saurons bien nous en arranger pendant quelques temps. Mais nous sommes capables de construire aussi. Nous, les travailleurs, nous pouvons bâtir des villes pour les remplacer. Et nous les construirons bien mieux; aussi n'avons-nous pas peur des ruines. Nous allons recevoir le monde en héritage. La bourgeoisie peut bien faire sauter et démolir son monde à elle avant de quitter la scène de l'histoire. Nous portons un monde nouveau dans nos cœurs. »

SEVY

Travailleurs de la Métallurgie

Cet appel s'adresse à tous les travailleurs des métaux et en particulier aux ouvriers qui connaissent les départs matinaux et les retours tardifs; à tous ceux qui épuisés par une journée harassante n'ont plus, hélas, la volonté et l'abnégation nécessaire pour prendre sur leur court repos le temps de défendre leur droit, et ceux des autres, à une vie meilleure...

Quand on doit se lever à 6 heures du matin et rentrer vers 19 h. 30, il est bien évident qu'on ne se sent guère d'enthousiasme pour entreprendre autre chose que la lecture de quelques brochures.

Et pourtant, camarades, c'est d'abord sur nous-mêmes que nous devons compter pour assumer notre émancipation, pour devenir autre chose que des parias de la société.

Il est bien déprimant de se voir aussitôt soupçonné, et mis plus ou moins à l'index par ses camarades de travail les plus combattifs, dès que l'on veut défendre des positions anarcho-syndicalistes et en conséquence opter parfois pour des critiques sévères envers les directives syndicales de la C.G.T. (je ne parle pas des syndicats jaunes).

Le fait de se sentir isolé, éternellement minoritaire, n'est pas fait certes pour encourager, c'est pourquoi il est absolument vital de nous unir entre nous.

Il faut nous rencontrer; les expériences individuelles, les informations, doivent profiter à tous; les ouvriers libertaires des usines sentent trop le poids de l'exploitation capitaliste, ils sont trop exploités pour participer, et même tolérer autour d'eux, des querelles interminables beaucoup plus personnelles qu'idéologiques.

Nous ne vous demandons pas si vous êtes inorganisés, CGT ou même F.O., même pas d'adhérer.

Nous vous disons simplement de venir nous rencontrer à notre permanence chaque vendredi entre 19 h. 15 et 21 h., 39, rue de la Tour d'Auvergne, métro Pigalle, Paris.

Si l'éloignement ne vous permet pas de venir, écrivez-nous, ce sera déjà un pas en avant.

Ce sont des ouvriers qui vous recevront, ce sont des ouvriers qui vous répondront.

Nous voulons voir tous ensemble ce que nous pouvons faire, positivement et rationnellement pour faire admettre puis progresser l'idée de l'anarcho-syndicalisme chez les travailleurs de l'industrie des métaux en général et dans nos usines respectives en particulier, pour être enfin toujours partie prenante du combat journalier.

N'oubliez pas camarades ouvriers et employés que si tous les libertaires et sympathisants répondaient à cet appel, nous constituerions dès maintenant une force sans doute petite mais tout de même réelle, alors qu'isolés nous restons incompris.

André BEDER, ouvrier ajusteur, membre du Syndicat industriel des métaux, 2e U. R.-C. N. T.

Action revendicative chez Thompson-Houston

Deux nouvelles méthodes ont été mises au point par les syndicats chez Thompson :

a) On annonce à la direction générale, ou plutôt on en fait courir les bruits dans les couloirs et dans les cours, que l'on va venir au jour X manifester devant les portes du siège social. Aussitôt, ladite direction se met en contact avec monsieur Papon, avec monsieur Frey, ou avec les deux à la fois, ou encore avec un quelconque sbire, ce qui correspond bien plus à leur esprit, et au jour J se trouvent devant la porte de la maison Thompson un bon car de flics, ou mieux quelques cars avec de beaux gradés qui s'agitent, qui montrent leur autorité, promenant les palmes de leur képi dans l'air frais du matin, en arpentant le trottoir. Mais, comble de malchance, les manifestants ne sont pas là. Les rénégats brillent par leur absence.

Et, nos chers ennemis les flics se gèlent les fesses comme de braves chiens devant le logis de leur maître.

b) Cette fois, c'est la manifestation qui n'est pas annoncée. Les groupes syndicaux (quatre ou cinq, pas plus, par groupe, et suffisamment de groupes pour faire un bon millier de personnes), les groupes syndicaux, donc, se retrouvent à une station désignée à l'avance, mais tenue secrète. Là, manifestation. Et elle ne dure qu'une demi-heure. La circulation est bloquée, la police éprouve des difficultés à se rendre sur les lieux, les quelques petits agents qui sont sur place mouillent une partie de leur pantalon et ne disent rien. Lorsque leurs petits copains arrivent sur les lieux, il est trop tard. Les manifestants se sont volatilisés. Après être redescendus dans le métro, ils se concertent. Une demi-heure à trois quarts d'heure après ils ressortent ailleurs et le cinéma recommence.

Il paraît que cela donne de bons résultats. Naturellement, les slogans ont trait uniquement à la société Thompson. Actuellement, la méthode d'action est la grève perlée. La direction générale serait sur le point de céder.

THYVE

Le néo-capitalisme (1)

(Suite)

Manger, rouler, travailler, rouler, manger, dormir; entracte du dimanche : la bonne femme, les gosses, la bagnole, le resto, la cohue casse-pipe du retour. J'oubliais le ciné, les actualités revues et corrigées, les machinscopes pour primates et, à domicile, cette négation de l'art et de la culture qu'est la télé. Prolo s'en fout, il fait de l'anémie politique sans s'en rendre compte. Grâce aux réformes n'a-t-il pas accédé à cette somptueuse médiocrité dont il pense qu'elle l'égale à ceux qu'il enviait naguère. Sacré Prolo ! Pendant que tu traînes ton ennui sur les routes du dimanche (car, au fond, ton loisir frelaté ne t'apporte guère de joie), que tu boufes ton poulet chasseur et tes frites dans un restaurant de campagne banlieusarde, pour rentrer, le soir venu, dans ta boîte à dormir —cet H.L.M.— ton patron, certes, semble bien se comporter de la même façon. Seulement sa voiture, à *lui*, est une *vraie* bagnole, un truc à trois briques, qui a de l'appétit. Seulement *lui*, il passe son dimanche dans une de ses belles propriétés normandes ou sologNotes : surprises-parties, réceptions, chasses... Seulement *lui*, avec ses femmes carrossées grand luxe, il dépense dans un apéritif, ce que tu dépenses en trois jours pour nourrir ta famille. Comment ne te rends-tu pas compte que ta vie n'est qu'une pâle copie de la sienne et que les conquêtes des réformistes sont parfaitement illusoires ? En te donnant les réformes sociales, on t'a fait un cadeau empoisonné, on t'a fait une petite place au sein du régime, on t'a permis d'exister, et surtout, on s'est arrangé pour avoir la paix (1). C'est cela le néo-capitalisme, et il faut avouer que les résultats obtenus dépassent même, peut-être, les espérances des capitalistes. Certes, il est encore des syndicats ouvriers dont le potentiel est appréciable et qui savent tenir tête : les mineurs l'ont démontré, les Nantais aussi; mais ces mouvements demeurent sinon sporadiques, du moins dangereusement épisodiques et catégoriels cela par la faute des dirigeants des appareils, des bureaucrates enlisés dans des alliances douteuses, plus ou moins compromis dans des combinaisons qui n'ont rien à voir avec une authentique défense de la classe ouvrière. Il nous faut donc analyser sévèrement ce qui a pu se passer, ce qui a pu amener les salariés à perdre la conscience de leur exploitation, à accepter comme suffisant cet ersatz de bonheur et à se réfugier dans un absentéisme benoît, au grand soulagement des nantis.

Car ceux-là ont eu un jour rudement chaud aux fesses; car ceux-là ont tremblé au moins une fois devant le spectre de l'union prolétarienne qui se dressait devant leurs entreprises. C'était au temps du Front Populaire. Ils ont bien cru un moment que c'était la fin de leurs privilèges. Dans les châteaux d'Ile-de-France, de Normandie, dans les somptueux hôtels particuliers de Lyon et de Lille, dans les grandes propriétés secrètes de Bretagne et du Sud-Ouest se tenaient des conciliabules fiévreux, des réunions paramilitaires où l'on fourbissait les armes destinées aux Ligues fascistes. Alors on se tournait vers Hitler, vers Mussolini. Dieu merci ! Franco était en train d'écraser la république espagnole et le « Frente Crapular », comme ils disaient, les salauds ! et cela avec la bénédiction de l'Opus Dei et des sacristies françaises. C'est alors que, passée la grande frousse, ratée la révolution, tout est rentré dans le Saint-Ordre avec la bonne guerre 39. Prolo a abaissé son poing, a ouvert son fascicule de mobilisation et est parti, mélancolique, vers le front. Une fois de plus, dans l'histoire, la guerre impérialiste venait à point pour briser les ressorts révolutionnaires. Mais c'est égal, le patronat avait eu chaud, et c'est à partir de cette prétendue victoire de 44 (quelle victoire, au fait ?) qu'il n'a cessé de veiller au grain. On peut dire aujourd'hui qu'il a réussi son entreprise de démolition des forces prolétariennes au point qu'il peut se montrer, à son gré, méprisant, insolent, voir condescendant devant un peuple médusé, amorphe et à peu près impuissant. Il peut considérer comme roupie de sansonnet les vagissantes protestations d'élus fantoches, et aller aux champs, sans crainte, quand, d'aventure, des enseignants timorés et conformistes jouent à la grévette de 24 heures.

Comment a-t-il réussi ? C'est pourtant bien simple, et le truc est vieux comme le monde : déconsidérer l'adversaire, lui ôter toute dignité, le faire sombrer dans le ridicule, le déculotter, voilà qui est facile quand on a affaire à des gens peu avertis, à un peuple fatigué par quatre années de malversations fascistes, égaré par une profusion de faux bergers, ahuri par le byzantinisme de dirigeants syndicaux bureaucrates, mous et veules, eux,mêmes gangrenés par la néocratie.

Et s'élève le chœur des bonnes âmes :

« Tu es malheureux, Prolo ? C'est la faute à ta république, à ton système connard. Tu vois bien, tu en as marre toi-même et tu dis quelquefois : « Ah ! Bon Dieu ! Ce qu'il nous faudrait, c'est un homme à poigne, quelqu'un qui gouverne ! » Nous voilà Prolo ! Va à la pêche, sois rassuré, nous nous occuperons de tout. Mais alors, oublie tes erreurs passées, tourne résolument le dos aux régimes pourris, aux hommes « dont les mensonges t'ont fait tant de mal », laisse ces billevesées que sont tes histoires de lutte de classes, de capitalisme, de révolution; c'était bon en 1830, ça, mais maintenant, Polo, sois pas ridicule, sois dans le vent ! Tiens, capital-travail, hein ? fifty-fifty, c'est du boulot ça, et de l'efficace. D'ailleurs regarde autour de toi, les socialistes, les chrétiens progressistes, les néo-socialistes, les néo-néo-socialistes, sont d'accord pour saluer la naissance de l'homme nouveau, quelque chose comme le coexistant pacifique professionnel au sein d'une société harmonieusement équilibrée : le militaire électronicien, le curé socialiste, l'ouvrier moderne (prolos occidentalis) le patron « efficacité-promotion », le technocrate « production rendement », le marchand humanitaire; tu vois, en somme, rien que des belles familles spirituelles, rien que des vrais socialistes. C'est ça, la vraie émancipation, qu'en penses-tu, Prolo ? »

Faux ? Je lis, dans « L'Intérêt Européen » d'octobre 1964, sous la signature de Raymond Boisde, député de Bourges :

« Car le XXIe siècle, dont le début s'annonce déjà par anticipation, ne connaîtra plus les querelles archaïques et les controverses surannées entre les tenants du capitalisme et du collectivisme. Déjà, l'un et l'autre système ne sont plus, après tout, en compétition que pour savoir lequel des deux, à notre époque de société « technicienne » et de « libération humaine », est la technique la plus « efficace » pour obtenir, dans le présent et l'avenir prochain, le niveau de vie matériellement et moralement le plus élevé... et ce, au bénéfice de toutes les catégories et de tous les âges de toutes les populations du globe.

(1) Et c'est bien là qu'est le danger, car entre un bonheur frelaté, mais immédiat, et une totale émancipation à long terme, le salarié préfère le premier, suivant en cela l'effroyable morale des petits bourgeois : « Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras ». (Et dire qu'on nomme ça la « sagesse des nations ».)

(Suite page 2.)

Echos de Russie

Le 19 novembre à la radio suisse, un journaliste interrogeait un professeur russe de Moscou sur les différents aspects de la vie russe. Nous avons retenu le dialogue suivant entre ce professeur et ce journaliste :

Ce professeur raconte qu'il existe trois catégories de logements dans les bâtiments coopératifs, les uns appartenant à des maisons en dur, les autres à des maisons préfabriquées. Il classe ces appartements en primaires, confortables et luxueux. Comme il est un gros fonctionnaire, il a lui-même acheté un appartement luxueux...

— *Chacun, à condition de gagner assez d'argent, peut acheter un appartement. Il en devient propriétaire, peut léguer ce bien, le louer ou le revendre.*

— Mais alors, intervient le journaliste, vous n'avez pas aboli la propriété, et comme les différences de rémunérations sont très accentuées, on peut dire que vous n'avez pas aboli les classes ?...

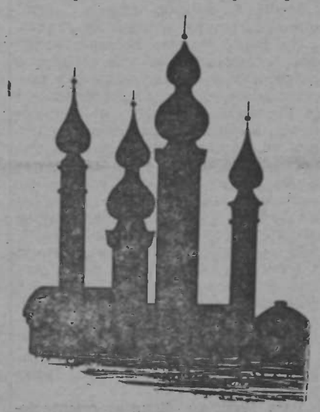
— *Mais si, parce que la propriété et les avantages de gros revenus ne permettent pas d'exploiter d'autres hommes, des salariés. Ce qui fonde les classes, c'est le droit que possèdent des propriétaires d'exploiter la main-d'œuvre. Les différences de revenus ne détruisent pas l'égalité des citoyens devant l'Etat, seul propriétaire des biens d'exploitation, des instruments de production.*

Cette casuistique dialectique n'est pas sans originalité, mais elle ne fait que décrire un état de fait très commun en Occident, sauf sur le plan de la collectivisation étatiste des entreprises.

Ce qui différencie les hommes dans une communauté, dans une nation, dans un système économique ce n'est pas seulement le droit de pouvoir exploiter directement autrui, c'est aussi celui de prélever sur le revenu national, collectif, une part inégale et supérieure à celle d'autrui : ce qui revient (toute phraséologie dialectique écartée) à prélever sur le travail d'autrui la plus-value du plus fort, du privilégié.

On peut dire alors que la classe des travailleurs est exploitée par la classe des bureaucrates et des techniciens.

Un capitaliste célèbre ne s'y était pas trompé. Il s'appelait Mercier et était un magnat de l'électricité en France avant la nationalisation de ce service. Invité en Russie, il donna à son retour une conférence organisée par les anciens de Polytechnique. Voici ce que fut sa conclusion :



« Ma situation en France, les jetons que je touche à différents conseils d'administration, cela peut représenter une situation privilégiée, mais je puis vous assurer que si j'émigrais en Russie les conditions qui me seraient offertes comme technicien et organisateur ne seraient pas inférieures à celles que je connais ici. Je vous dis donc, pour calmer vos inquiétudes, qu'à conditions professionnelles égales, vous trouveriez en Russie les mêmes avantages dont vous jouissez en régime capitaliste. »

En effet, la collectivisation de la production transfère les privilèges de l'exploiteur privé à l'exploitation anonyme mais réelle de l'Etat et de ses bureaucrates et techniciens. Il ne suffit donc pas d'abolir la propriété d'exploitation, il faut abolir encore et surtout l'inégalité économique et sociale entre tous les travailleurs : là où l'inégalité reste, il n'y a pas socialisme mais capitalisme d'Etat.

Le hasard des révolutions cosmiques et l'évolution de notre intelligence, nous ont faits les gestionnaires de la planète, des richesses entassées par les civilisations qui nous ont précédés, et tous ces trésors n'appartiennent à personne, car ils sont l'œuvre et le don de tous. Donc : de chacun selon ses moyens à chacun selon ses besoins. **J. B.**

INFORMATION CONFEDERALE

La C. A. Confédérale rappelle à tous les militants que tout mandat ou envoi postal recommandé doit être adressé à :

C. N. T.
19, rue André Tessier
Fontenay-sous-Bois (Seine)

B.D.I.C

Espejismos

EL espejismo es una enfermedad mental producida por una necesidad fisiológica insatisfecha. Un desvarío del individuo provocado por la prolongada desolación que le circunda. Locura venial que se manifiesta por repercusión. Aviso de la Naturaleza poniéndole en guardia ante una amenaza hacia lo irreparable. Porque puede ser mortal si al fin no halla con qué satisfacer su necesidad fisiológica que vendrá a enderezar su equilibrio psicológico desbaratado.

Desorientado, andando va el viajero sobre la arena ardiente invadido por la enormidad desértica largos días ha, sin que hallara un oasis que le diera sombra y comida; sin encontrar una cisterna acogedora, o un hilo de agua que indispensable aparezca como un alivio, corriendo aquí, recogiéndose allá como una materialización de la esperanza al realizar el deseo de apagar su sed.

Aplacar la sed es una necesidad imperiosa, ¿no es verdad? Nadie lo ignora. Los fisiólogos han constatado que cuando se muere de hambre, la muerte se produce por la sed. Cuando no se apaga, el delirio se presenta, la razón pierde su control, las visiones se producen. Esas visiones son como la compensación figurada, ficticia que en el cerebro enfermo se ponen en el sitio de lo real. Puesto que es una necesidad beber cuando se tiene sed, el mundo mental crea la obsesión de aquello que se necesita y no se tiene.

Y el viajero del desierto desorientado y sin apoyo, en esas elucubraciones mentales que la sed le produce, ve el oasis plantado a lo lejos ante sí, de repente. Y ve de pronto el riachuelo cantarín allá donde rocas resecas hay, o suelo de arena que quema. Y creyendo realidad lo que sólo ilusión es, de bruces se tiende sobre el suelo, creyendo realmente hallarse ante la vena del líquido precioso. La visión, burlona, se aleja. Y el cerebro entrado en el absurdo, hace que el viajero siga avanzando como atraído por una fuerza magnética, creyendo ser verdad la ilusión, creyendo ser tangible la fantasía. Una y otra vez se acerca a la ficticia sombra reparadora hacia el arroyo murmurador. Y considera brisa deliciosa el *simún*, ese viento áspero y violento que remueve la arena produciendo remolinos, azotándole el rostro escuálido. Es el espejismo.

El espejismo es también un fenómeno visual —variante de lapatología mental— de reflejo geográfico; el paisaje regular, real, se altera.

Las imágenes se deforman o transforman a causa de un desvarío psicológico. El espejismo es un burladero. Representa una obsesión.

.. ..

Impulsados por su desbordada sensibilidad, por la imperiosa necesidad íntima, emocional, de *darse*, los hombres sin doblez avanzan de espejismo en espejismo, en este desierto desalador de la sociedad que se dice humana. Tienen sed de afectos. Sed de expansiones sensitivas. Sed de lealtad. Sed de comprensión. Sed de juego limpio. Sed de altura en el debate de renovaciones sociales, sed de reflejo exacto entre los dichos y los hechos.

Y tienen sed de coincidencias temperamentales, de puntos de vista concordantes. Sed de armonías, de esas armonías omnipresentes que ellos sienten dentro. Y si discrepancias secundarias hubiera, quieren armonías aún. Que las armonías de relación humana, como las sociales, como las ideológicas y doctrinales, son posibles, sobre todo, por la comprensión Tendiendo a la disculpa de lo que quiere desunir anulándolo, respetando la personalidad de cada uno, hombre u organización colectiva, en la lealtad recíproca del proceder.

El federalismo, en su principal asiento, es sobre todo eso: el respeto y la búsqueda de comprensión de cada parte que lo integra, buscando un punto común de coincidencia concordante respetando ante todo la personalidad del federado, hombre u organismo.

Si no responde a esas premisas morales, en el federalismo se produce el espejismo. Si no se juega juego limpio, el federalismo es un espejismo.

Y por eso la política es un espejismo.

Hay un espejismo social.

Hay un espejismo moral.

Hay un espejismo sensitivo.

Sobre todo un espejismo sensitivo que invade el desierto antes aludido Por éste se producen los demás, ya que por el sentimiento nacen y por él se producen todas las empresas todas las inquietudes, sean políticas, sociales, científicas, morales o intelectuales. El sentimiento tiene por compañera inseparable la lealtad. Si el sentimiento no es leal, no es sentimiento. Es cálculo y chantage. Y entonces se producen los espejismos. Si el sentimiento de los que son sinceros continúa en su puesto. Cuando el espejismo en este caso no se produce, es que el ser, el hombre, sucumbe y espera en una desolación absoluta; espera que la arena haga el papel de sudario. El idealista militante deja de serlo, el crédito humano y doctrinal se vuelve desilusión.

En esta sociedad de simios amaestrados e inteligentes, torcida inteligencia, el *simún* azota la conciencia de los hombres sensitivos que aceptaron la lealtad por compañera. Y caminan en pos de un manantial que les consuele, les desaltere, les haga revivir. Y avanzan de espejismo en espejismo. Solos o en grupos insignificantes, al levantarse del arroyo ficticio, arroyo que resulta tierra reseca, avanzan hacia el horizonte de sus sueños. Aún no han pasado junto a las zarzas del escepticismo aunque convencidos están que sólo sobre páramos inhóspitos andan. Miran inmutables los horizontes desolados. De pronto, allá en lontananza, un conglomerado verdoso y una cinta plateada, rutilante bajo el sol implacable de los audaces y de los arrivistas, sol de falso brillo.

¡Ah! Ahora están seguros. Allá lejos hallarán sombra y buen cobijo.

Allá el agua también. Su mente ardiente tendrá amable refresco. Vislumbran las manchas, pinceladas multicolor, del fruto maduro y jugoso en el fondo verde, el verde de la esperanza. Antes de tocarlos, sienten el deleite de morderlos. Y en el correr de las aguas, ven saltar sobre sus grandes peñascales los pasajeros penachos de espuma. Corren, corren presurosos unos; calmos, serenos, otros. Ya han llegado. Sedientos se inclinan. Avanzan los labios... Y se levantan después lentamente, con ellos llenos de arena fina y un regusto áspero en la boca; un zumbido en la cabeza, como si cien grillos cantaran al unísono ahí dentro.

Avanzan. Avanzan esperando, esperanzados. Avanzan hacia el próximo espejismo.

FABIAN MORO

ANTENA

TABACO HABANO PARA ESPAÑA

MDRID.—Para las fiestas de Navidad y Fin de año, Fidel Castro ha aprovisionado a la Tabacalera española con elaboraciones cubanas facilitadas por la casa «Cubatabaco», particularmente con más de tres millones de puros habanos. Las marcas del tabaco fidelista introducido recientemente en Franconia son: Cifuentes, La Excepción, La Flor de Cano, Partagás, Fontseca, H. Hupmann, Hoyo de Monterrey, María Guerrero, Montecristo, Por Larrañaga, Quintero, Rey del Mundo, Romeo y Julieta, Santos de Luxe y la Troya.

BOLSA INDOMESTICA

MADRID.—Aunque todavía no se ha hecho pública la noticia, está a punto de producirse un alza de precio en los espectáculos cinematográfica. No sabemos si será antes o después de la Navidad, que es una fecha clásica para subir las cosas en nuestro país, aunque este año el ministro de Comercio anunció, en una conferencia de Prensa, que se procuraría que incluso bajaran los de algunos productos alimenticios. La mayor parte de ellos están sostenidos, aunque han subido algo los huevos y la carne de pollo y bastante con respecto al año pasado los pavos —tanto en vivo como congelados— y los dulces, especialmente el turrón.

ACCIDENTE DEL TRABAJO

VALENCIA.—Después de presenciar el partido Elche-Barcelona jugado en el campo de Altabir, y cuando regresaban hacia la ciudad condal, cuatro periodistas barceloneses sufrieron un accidente a su paso por la pista de Silla, al despitarse el coche en el que viajaban.

Los accidentados son Antonio Fernández Fernández, locutor de Radio Nacional de España en Barcelona, que conducía el vehículo; un técnico de la citada emisora; Miguel Ribalta Negre, administrador del «Diario de Barcelona», y Francisco Solé Marsal, redactor del «Tele-Expres». Los señores Ribalta y Solé Marsal quedaron hospitalizados en Valencia.

PRESENTE DE PASCUAS

LEON.—Un obrero pereció y tres más resultaron con quemaduras de pronóstico reservado, cuando se dedicaban a la instalación de un cable telefónico en las inmediaciones de los muelles de la estación de la RENFE. Sin advertirlo, tocaron una línea de energía eléctrica de alta tensión, recibiendo los cuatro una fuerte descarga, a consecuenca de la cual Rafael Escribano, de 24 años, murió en el acto. Los heridos son Modesto Domínguez, también de 24 años; Manuel Domínguez, de 31, y Eleuterio Escribano, de 45, que después de asistidos en el botiquín de la RENFE, fueron trasladados a una clínica.

— Falleció en el acto en un accidente de trabajo, el obrero Doroteo Acevedo Fernández, de 43 años, vecino de Remolinos. El suceso ocurrió en la mina «Antón», de Hueldo, a consecuencia del desprendimiento de un costero, que alcanzó al infortunado productor.

Esta provincia sigue en cabeza en el campeonato español de accidentes de trabajo.

Falsedad del

(Continuación y fin.)

Las proporciones del mundo actual han sido reducidas hasta tal punto que habrá que suprimir la aviación si no suprimen las soberanías nacionales; hoy el mundo resulta mucho más pequeño que era la península itálica cuando los tiempos de Maquiavelo y de los Borgia, sin embargo sigue siendo gobernado por las mismas ideas políticas; casi todas las naciones de la tierra son gobernadas por piratas. En rigor, no hay ni un sólo gobierno que tenga verdaderos títulos de legitimidad; todos, unos más otros menos, hacen trampas por medio de leyes, que ni ellos mismos cumplen a veces, para sostener partidos políticos a castas privilegiadas. La misma gran democracia yanqui hace poco asesinó al mejor de los presidentes; y aún no se ha aclarado el misterio de ese gran crimen, ni se aclarará porque hasta el mismo Jhonson es sospechoso.

Hay un mundo que necesita un gobierno universal mucho más que lo necesitaba Italia o Alemania en el siglo pasado. Todas las necesitades políticas y todos los problemas sociales y económicos tienen proporciones universales; sin embargo, lo único que hay universal es el desbarajuste que produce ríos de sangre diarios con sus guerras «locales» constantes y hambre desesperada en la mayor parte de las zonas de la tierra, pero no faltan los jefes cargados de riquezas, no faltan los príncipes cargados de honores, no faltan ejércitos innumerables cargados de armas hasta los dientes; no hay ningún gobierno, por pobre que sea su país, que se quiera privar del lujo de poseer su presupuesto bien cargado para la guerra.

Rémoras, rémoras, todo son rémoras, y quizá sean la principal de las rémoras esos eruditos de las academias de la lengua que se empeñan en que los chicos aprendan gramáticas y ortografías absurdas por la única razón de que ellos las tuvieron que aprender antes como papagayos o perros amaestrados. Esos eruditos que enseñan física y metafísica al mismo tiempo, que explican o Einstein o Kant, que explican genética y antropología y al mismo tiempo hablan de Adán y Eva, del cielo y del infierno.

¿Cómo tiene que ir el mundo con maestros así?

¿Si es esa gente la que tiene que discernir títulos académicos, cómo tiene que ir el mundo?

Así se explica el que un grupo de doctores y profesores en Derecho no sepan qué contestar cuando les preguntan: ¿Cómo se adquieren los atributos del Derecho? Sin embargo, yo sí que lo sé, pero es que no pude terminar mis estudios primarios y por lo tanto no pudieron amaestrarme como un perro con sus verdades falsas. Yo no he podido aprender nada que no me haya sido debidamente explicado y mis maestros en vez de explicaciones daban palizas y otros castigos corporales. Lo que sí han hecho es hacerme rezar mucho para salvar mi alma infantil.

De mí, como se hace con todos los niños del mundo y en todas las escuelas sometidas a los sistemas de enseñanza nacionales, de la tierra, se quiso hacer un ciudadano sumiso y obediente, no un ciudadano consciente y libre. Y los peores sistemas de enseñanza son los de los países comunistas.

A pesar de todo, el mundo sigue avanzando debido a que es imposible detener la dinámica de las profesiones para los cuales no hay fronteras en el tiempo ni en el espacio.

Pero al sindicalismo, a pesar de ser el sistema orgánico de las profesiones, no le ocurre lo mismo, le es muchísimo más difícil avanzar por la enorme cantidad de rémoras culturales y políticas que pesan sobre él.

El Sindicalismo sólo puede avanzar a costa de todas las fronteras creadas por el hombre, sean políticas o metafísicas.

En nuestro mundo actual no puede ni debe haber tantas políticas como partidos y naciones; por lo tanto hay que sindicalizar la política para que el equilibrio y la paz universal pueda ser garantizada.

El mundo no puede estar hoy regido por la ley de la selva que es lo que viene a ser la ley de las soberanías nacionales.

Los eruditos defensores de la Ley escrita y de las rutinas académicas no tienen por qué darse cuenta de que lo que aprender es cierto o falso, puesto que a ellos les basta decir lo que les enseñan los libros y las Universidades en donde todo está falsificado o amañado.

Está falsificado el Derecho, la Política, la Economía, todas las grandes nociones de la cultura y principalmente la ética, por razones de Estado

Lo mejor es hablar claro

EN la discusión y posiciones alrededor de la orientación del Movimiento, tanto los que creen valederos principios, tácticas y finalidad, como los que quisieran darle otra orientación, lo mejor es decir con claridad y sin rodeos lo que al respecto queremos. Porque, aún llegado el caso que por la adopción de posiciones irreconciliables no pudiéramos entendernos, como compañeros (si en la discusión no se recurre a turbias dialécticas, y habilidosas maniobras que merman la comprensión y envenenan los espíritus) podemos entendernos como afines.

Dadas las condiciones difíciles en que siempre se desenvolvió el Movimiento; la situación anormal en que se debate en el exilio y la clandestinidad en España, compañeros llevados por el desespero y otros por el declive que produce el cansancio, tratan de salir del atolladero con desacertados métodos y posiciones que alejan al Movimiento de su clásica orientación.

En situaciones tan anormales hay compañeros que quieren salir del impase liándose la manta a la cabeza y salga lo que salga. Esta táctica ha sido largamente empleada por organismos que responden a la A. I. T. Y si a la acción directa no debemos renunciar por ser en todo momento recomendable, tanto para obrar como para orientarse, el liarse la manta a la cabeza es lo menos recomendable, porque nos impediría ver claro para obrar con acierto.

El aliarse con todos los diablos para derribar a Franco, a menudo se escucha entre nosotros. De las alianzas hay larga experiencia. Y si las realizadas con los más afines dieron escasos resultados, si nos aliamos con los diablos que conocen todas las artes de engañar al prójimo, los beneficiados en tal alianza serían ellos. Con el pretexto de evolucionar más de prisa, socialistas, comunistas y sindicalistas de diversos países empezaron aliándose con los partidos y, finalmente, con los Estados. Y en vez de aminorar el poder con que los Estados someten a los pueblos y se oponen a su emancipación, se convirtieron en sus puntales.

En voz baja se dice que para sacar provecho de las alianzas con gentes tramposas nosotros también debemos emplear la trampa. No cuesta mucho trabajo comprender que si nos convirtiéramos en habituales de la trampa en nosotros poco quedaría de cenetismo.

Para justificar toda suerte de alianzas y tácticas «nuevas» se dice que nosotros solos no podremos libertar a España. Al respecto cabe reconocer que con el fin de la liberación de España se hace necesario entablar relaciones con todos quienes palpite el ansia de un mínimo de libertad y despertar esta ansia con una extensa propaganda. Pero entablar alianzas con los que no palpita ningún deseo de libertad, movidos por el sólo deseo de arrojar a Franco, sería tanto como quemarnos los dedos para sacarles las castañas del fuego.

La euforia aliancista está produciendo tales extravíos que no faltan quienes, con el pretexto de derribar a Franco, quieren aliarse con la Iglesia. Y con tal alianza la que se salvaría de su responsabilidad en la tragedia de España sería la Iglesia, que es la madre de todos los Franco.

No faltan los que se dejan tentar por la esperanza de que sectores o personajes de conocido temple y proceder autoritario, pueden contribuir a la liberación de España, o lo menos servir de puente para cruzar el abismo, cuando en realidad lo que preparan tales elementos es un puente donde arrojar al abismo a todos los verdaderos antifranquistas. También los hay que aún ponen esperanzas en maniobras políticas o diplomáticas. Y cabe advertirles que si hemos llegado a cenetistas desengañados de la política, y si hemos llegado a la unidad desengañados de las maniobras diplomáticas, es hora ya de poner fin a tal confusión y de confiar en la acción revolucionaria para liberar al pueblo español, como así a los demás pueblos.

Para justificar distintas orientaciones que las trazadas por el Movimiento se arguye que las ideas finalistas son angostas y los principios un impedimento para moverse con agilidad, al respecto de lo cual cabe repetir: que las ideas que no tienen más límites que el que deriva de nuestra incomprensión, hacen que lo angosto esté en los espíritus y las mentes incapaces de comprender y sentir las ideas propiamente dichas. En cuanto a los principios, fueron y siguen siendo algo así como un cepo para los que quieren recular o desviarse por los costados. Pero no son ningún impedimento para que los que quieren sostenerse y avanzar.

Los distintos problemas que enfoca el Movimiento requieren distintas modalidades. Pero no justifican opuestas orientaciones. Por ejemplo, la propaganda antirreligiosa requiere distinta expresión y método que la propaganda antimilitarista. Pero ambas adentro de los mismos principios y finalidad.

Se dice que lo que impide nuestra convivencia con otros sectores progresistas, es el ir por el todo o nada. Y al respecto cabe repetir que el movimiento de finalidad anarquista va por lo máximo en todo tiempo y lugar. Pero la aspiración de a por el todo o nada no corresponde a ninguna corriente del pensamiento realmente progresista. Porque en el flujo y reflujo de la evolución y la regresión, en su continuo vaivén, el todo o nada no tiene aplicación práctica posible.

Los propósitos que se persiguen con cierta confusa propaganda están expuestos con relativa claridad en un folleto del compañero Manuel Villar, con prólogo de Santillán («España en la ruta de la libertad»). Santillán, después de entonar no pocas loas a la gesta del 19 de Julio y a la obra constructiva que siguió a tal acontecimiento, dice en el prólogo de dicho folleto «que hay que echar llave al espectro de la guerra civil». Y propone la fusión de las sindicales CNT-UGT. Por su parte, Villar dice: «La alianza para la liberación de España debe de tener un solo organismo superior y único.»

Olvidar las aspiraciones idealistas de la CNT; olvidar su historial en el que el acontecimiento del 19 de julio es lo más sobresaliente, son libres de hacerlo Santillán, Villar y cuantos ya no se entusiasman por la *antigua* CNT. Pero pretender que todos la olvidemos, lo consideramos excesivo.

La fusión con una sindical orientada por un partido que ha gobernado y aspira por derecho propio a gobernar, sólo sería posible si la C.N.T. renunciara a su posición antiestatal, con lo que pasaría a ser una sindical de tantas como hay que van a remolque de comités élites y Estados que defienden toda clase de intereses menos las auténticas aspiraciones de la clase obrera.

Cualesquiera que sean los propósitos referentes a la orientación del Movimiento libertario español, lo mejor es exponerlos con claridad. Antes que Pestaña expresara lo que realmente quería, una enconada propaganda causó gran malestar en la CNT. Cuando Pestaña tuvo la sinceridad de declarar que lo que quería era que la CNT colaborara en las instituciones gubernamentales para renovarlas desde adentro (con lo que al fin no hacía más que repetir lo que habían dicho los marxistas para justificar su colaboración con los Estados), las intenciones de Pestaña se vieron claras y los que estuvieron de acuerdo con sus teorías fueron pocos. Pero lo importante es que el ambiente quedó saneado.

Las desviaciones sufridas por los movimientos de finalidad anarquista deben servirnos de experiencia para afrontar las situaciones más difíciles sin renunciar a nada. Se dirá que sosteniendo esta posición avanzamos poco, a lo que podemos contestar que por lo menos no retrocedemos ni somos juguetes de avispados como lo son las sindicales sin personalidad ni orientación propia. De que cada uno siga la orientación que mejor se avenga a su manera de ver y sentir, es un derecho que no se discute. Lo discutible es que en nombre de las ideas se haga una neblinosa y contradictoria propaganda para arrastrar tras sí el Movimiento. Y en medio de tal estado de confusión, tanto los que estamos de acuerdo con principios, tácticas y finalidad, como los que quieren dar al Movimiento otra orientación, lo mejor es hablar claro.

Serafín FERNANDEZ

«VIDA SINDICALISTA»

Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.

En venta en esta administración al precio de 0,30 F.

Se pide un programa constructivo

(Viene de la pág. 4)

acompañado de un método de *capacitación*.

Hay que saber adaptar nuestra acción crítica y demoledora a nuestras posibilidades, pero siempre con la vista puesta hacia nuestra finalidad libertaria.

La sociedad futura como abstracción es la tierra de las promesas. No es con simples programas prometedores como se puede formar un pueblo fuertemente capacitado y preparado para las verdaderas realizaciones constructivas.

Tenemos a la vista el ejemplo de la obra de todos los partidos socialistas que siempre tuvieron sendos programas sedicentes constructivos. No falta, entre nosotros, quien vaya hasta preconizar la conservación de la mayor parte de los estamentos políticos y sociales actuales.

Toda esa propaganda, pretendida realista, únicamente va a parar siempre a lo mismo: circunstancialismo, revisionismo, etc... a pretexto de que la situación actual no es la misma que la que vivieron nuestros padres; como si las causas que determinan la acción de los anarquistas no fueran las mismas hoy como ayer: el principio de autoridad.

Ese fatalismo inexorable que, ante una situación difícil se tenga que caer en el reformismo o practicismo *realista*, produce esa conversión que es hoy más corriente que nunca, porque se da en los momentos de crisis. A partir de ese momento se han acabado las dudas y se opta por lo más fácil, acabando también de turbar la paz del convertido. Esta intoxicación del mito constructivo a todo trance parece como si fuera el efecto de una moda, y que llevados por la corriente del día se dejan arrastrar de una manera no muy consciente.

∴

¿Sería, acaso, ilógico preconizar un *programa* destructivo? La destrucción de todo poder político es la primera necesidad; y el error más grande es que el pueblo trate de construir antes de destruirlo. Si no destruimos lo que es indispensable que desaparezca, lo que no debe o no puede existir (lo inútil y lo nocivo) en una sociedad equitativa y libre ¿qué aplicación daremos a todo eso?

La obra maestra, esencial del anarquismo, es la de desarrollar en los que ella se dirige, el odio y el asco hacia una sociedad basada sobre la dominación y la explotación del hombre por el hombre; es la de desarrollar igualmente un espíritu crítico permanente e irreductible con respecto a instituciones que enseñan y mantienen dicha dominación. Los fines de la educación anarquista son esencialmente antiautoritarios y por consiguiente críticos negativos. ¿Qué son, en su mayor parte, nuestras reuniones, conferencias, libros, periódicos, etc. sino una obra crítica y destructora? Cuando nos decimos partidarios de la educación es porque en ello entendemos, lo repetimos, la ineludible necesidad de la destrucción de los prejuicios heredados de las tradiciones y de las costumbres; destrucción que consiste en expulsar de los cerebros los fantasmas, las entidades metafísicas y las aberraciones que los atormentan..

Toda organización que busque a uniformar al individuo, sea por el interés de la eficacia, sea en nombre de cualquier dogma político o religioso, comete un crimen contra la naturaleza del hombre. El progreso colectivo, si se produce será por la suma de los progresos éticos individuales. La realidad de esta época nos demuestra que el progreso material, sobreponiéndose a todo lo demás solamente ha conseguido agravar la coacción social.

∴

No es cuestión aquí, ya se sabe, el proponer un programa completo, y mucho menos definitivo de vida futura, pues la marcha del progreso no es finalista sino permanente y en ascensión continua. Nuestras concepciones de la vida común no son comprendidas por la mentalidad general actual, y esa mentalidad gregaria es la que tenemos que transformar para que estas concepciones sean asimiladas por los hombres y se sientan reacios a toda tentativa de reducción de la persona humana. Creemos que los que piden programas más o menos definitivos, jamás comprendieron el principio de esa soberanía.

Mejor que programas para hoy y para mañana, lo que conviene es que cada uno de nosotros, en nuestras relaciones mútuas, podamos demostrar que la vida tal como la entendemos, sin estatismos de ningún género, es posible. La consecuencia de nuestra conducta sería la mejor prueba de la posibilidad de una humanidad libre y el mejor programa para quien lo pida. Es en la práctica que se debe demostrar que somos capaces, sin leyes que nos impongan, del estudio y de la realización de una norma de vida libre en todas las manifestaciones de las necesidades humanas. Todo dependerá de la inteligencia y de la voluntad que pongan los hombres en dicha empresa.

Y para terminar recordemos la divisa que Charles d'Avray puso en algunas de sus canciones:

«Avec le passé, détruisons le présent pour créer l'avenir.»

JUAN

Marsella, diciembre 1964.

Diálogo con Frédérick Zeuner

—¿Cuándo cree usted que apareció sobre la Tierra el hombre?

—Hace un millón de años.

—¿En qué se funda?

—En restos humanos, como los encontrados en Java y en China, que son los más antiguos hasta ahora y tienen medio millón de años.

—En qué quedamos; ¿uno, o medio millón?

—Es una deducción. En Africa del Sur aparecieron restos de seres que no pueden llamarse humanos, de más de un millón de años de antigüedad.

—¿Monos?

—No exactamente; inferiores al hombre tal como se concibe, y más perfecto comparados al mono actual.

—Esto supone aceptar la teoría evolucionista.

—Científicamente es lógica.

—¿El hombre aparece, por consiguiente, en cuanto es dotado de inteligencia?

—Nadie lo duda.

—Y cuando el hombre pierde la inteligencia, ¿qué es?

—No tiene contestación.

—Pregunto al arqueólogo.

—Pregunte al psicólogo.

—¿Cuándo sitúa usted a Adán y Eva?

—La ciencia no lo sabe todavía.

—¿Cómo supone vivió el hombre primitivo?

—En Europa, en una especie de estepa forestal.

—¿Qué comía?

—De todo, vegetal y animal, pero más carne; el hombre se caracterizó desde un principio por su alimentación mixta.

—De aquel ser humano primitivo al de hoy, ¿hay mucha diferencia?

—No ha evolucionado, en el fondo es igual: la mandíbula se ha hecho más pequeña.

—A propósito; ¿ha visto la famosa mandíbula de Bañolas?

—Sí, me ha impresionado, es magnífica.

—Creemos que es el resto humano más antiguo que poseemos. ¿De cuándo data?

—Probablemente tiene ciento cincuenta mil años.

¿No juegan alegremente con los años?

—Para nosotros, los errores de siglos no tienen demasiada importancia.

El doctor Pericot, presente en el diálogo, le pregunta si irá a Gibraltar.

—¿También aquéllo tiene interés arqueológico?

—Sí; hay una cueva, seguramente habitada en tiempos muy remotos.

—¿Ya había ingleses, míster?

—Aun no, llegaron un poco más tarde.

—Y ya veremos las huellas que dejan en la Historia...

DEL ARCO

(De «La Vanguardia» barcelonesa)

Le néo-capitalisme

(Suite de la page 1)

Ainsi on voit bien à quel genre de travail se livrent nos néo-capitalistes. Il faut brouiller les cartes, persuader le malade que sa maladie est disparue, et surtout agir comme s'il en était ainsi. C'est un décervelage ubuesque, un véritable lavage de cerveau qui consiste à nier purement et simplement, avec une renversante impudeur, ce qui est pourtant réalité. L'école laïque est-elle en pleine déconfiture? On vient de dire à la télé: « C'est faux, jamais nous n'avons tant dépensé pour l'école, et le nombre d'or de Jules Ferry est largement dépassé ». Alors, médusé, ahuri, fatigué par cet adversaire goguenard qui se moque de lui, l'instituteur ou le professeur ne sait que protester mollement; subjugé par tant de mauvaise foi, il est incapable d'une réaction de saine colère. Les journalistes à la solde nient, mentent, ça n'a pas d'importance : la dynamique même de l'affirmation finit par susciter le doute et la mauvaise conscience dans l'esprit du citoyen timoré. C'est la méthode Coué appliquée à des fins de basse politique : la « mise en condition ». Créer la mauvaise conscience chez l'adversaire, voilà une suprême habilité. On n'ose plus être anticlérical parce que c'est « vieux jeu »; on n'ose plus être socialiste parce que aujourd'hui tout le monde l'est, à la moderne; alors on cache au fond de soi, avec un peu de honte, le « socialisme de papa », puisqu'on vous affirme qu'il est tellement dépassé. Voilà qui est bête, puéril, navrant, mais c'est pourtant ce qui se passe. On marche dans le mouvement créé par l'ennemi de classe, parce qu'on se croit brusquement seul, parce qu'on a *peur* d'être seul. (O Galilée ! O Chevalier de la Barre ! votre race est-elle définitivement éteinte ?).

(A suivre.)

(1) Voir « C. S. » nº 327 et 329.

Dios, la Biblia y otros excesos

ES bueno que en el olvido aparente de las religiones alguien nos recuerde que ellas existen. De tanto inocuparnos de ellas, ellas se ocupan de nosotros, y cuando estimamos que a estas alturas el problema religioso ya está popularmente superado, la religión con cruz y sable, aliada con Belcebú-Hitler, con Pagano-Mussolini y con el moro Muza, nos cae encima., abolla y aplasta; en cuyo momento pueden acudir otros oficiantes que nos digan, Biblia en mano: «Esa Iglesia no es la verdadera». ¿Cuál lo será? ¿La que quema a Servet en una plaza de Ginebra? ¿La que despedaza blancos porque no son moros? ¿La que licita el despojo de cuanta humanidad no descienda de las barbas de Jehová? ¿La de los venenos sutiles de Siva? ¿La de las torturas refinadas de Li Chen Pao?

Una religión copia a la otra y cada una de ellas es la única verdadera. Cada Mito es el auténtico y a él hay que supeditarse ciegamente, con cerrazones de distintos países con variados climas. Tan exacta es cada religión, que se irroga la potestad de suprimir al infiel a su causa. Al ateo, dios de sí mismo, no le conceden derecho de existencia.

Que la Biblia es un libro, no se duda. Uno de tantos. No la piedra filosofal para regir la sociedad de los hombres. Estos realizan su única existencia en la tierra y no pueden perder el tiempo sollozando por el cielo. La Biblia contiene verdades y también vodeviles. La Biblia explica historia y trata de historificar el infundio. La Historia Sagrada es bíblica, y la ciencia, más la tranquilidad del ser humano, no pueden estar al servicio de los vendedores de evangelios. La Biblia, con todo el saber vertido en ella por veristas y cuentistas de varias generaciones, es prenda estantera o libro de consulta, de curioso pasatiempo. Leerlo y deducirlo, puede ser bueno; más apurarlo y apurarse creyéndolo en todo, hay para meterse un bolso de hielo por sombrero.

El misticismo no es mala cosa cuando lo guía una idea generosa y práctica, la justicia social aplicada, pondremos por caso. Pero cuando a título de espiritualidad nos da por desear la igualdad en la muerte; cuando por miedo a los rigores de la vida proponemos ciencias ocultas o el rito de la Muerte, entonces el Pentateuco y todos los Pentateucos habidos y por haber dando origen y prédica a variadas religiones, sólo sirven de estorbo, de tropiezo, de dolor al hombre, imponiéndose la desconsideración de las biblias por venenosas, o ser tratadas humorísticamente cual «La Corte de Faraón» de la zarzuela española.

La humanidad fue de cabeza y cuando las religiones, o los pánicos primitivos, se concretaron en adoraciones al Mito por encima de la propia personalidad humana, entonces la desazón se convirtió en tragedia, la ignorancia en pelo en brutalidad refinada y teologiada. La miseria les ha sido necesaria a curas, bonzos, pastores, popes, rabís y santones, para ejercer la misericordia, embaucar e ignorantizar a las plebes, y para afirmar y reafirmar el poder de los sátrapas.

La historia milenaria de las religiones quedaría reducida a unos preceptos trabajosamente elaborados, sin el chirrido de hierros tajantes, perforantes y descalabradores; sin los fuegos de disparo y de hoguera arbuesina y calvinista.

Los crímenes de lesa humanidad que se han cometido en nombre del Mito escalofría seguirlos, y cuando se da con una figura benigna o sublimada cual el Cristo, se teme fundadamente que haya sido creada por la pre-Inquisición para quitarle a Dios importancia parricida, o para sofisticar con bondades literarias y de espectáculo la pésima arquitectura terrenal del creador de todo.

Cuando Maragall creyó ver a Dios por la bóveda caída de una iglesia incendiada, no se dio cuenta de que Dios no impedía en aquellos mismos momentos que San Ignacio fusilara en Montjuic a unos desdichados ciudadanos apellidados Baró, Malet, Hoyos, García y Ferrer.

Si el sumo hacedor queda galvánico cuando sus propios ministros le patean la obra, o puede poco o es cómplice o autor de cuanto dañoso les ocurre a los hijos de Adán y Eva.

En cuyo caso es preferible, que Dios, Jehová o lo que resulte, se vaya al limbo con la Biblia debajo el sobaco.

J. PUIG D'AGUILERA

B.D.I.C

determinismo

por Constancio Constante

o de comodidad, que son las fronteras políticas y metafísicas.

Vender por cien o por mil lo que sólo ha costado cinco, y quedarse con los millones que otros han ganado con su actividad profesional, a eso se llama economía, y que un individuo se enriquezca fabulosamente apoderándose de una nación al apoderarse de su soberanía, a eso llamen Derecho Político, porque en nombre de la soberanía nacional se pueden dictar las leyes más horrorosas y cometer toda clase de latrocinios y crímenes.

No hay determinismo económico; lo que hay es embrutecimiento sistemático de los pueblos, principiando por envenenar la mente de los niños desde su más tierna infancia en las escuelas, cuando no privándoles de toda enseñanza escolar, porque por lo menos a creer si que se les enseña en todas partes; en todas partes del mundo se les enseña a creer y a obedecer antes que saber. Se les enseña a odiar y a matar en nombre de la patria o en nombre de Carlos Marx, de Mahoma, de Buda o de cualquier otro fetiche político o religioso.

La «Tabla de la Ley» dice: ¡No matarás! y desde entonces no han cesado jamás las guerras y las matanzas religiosas.

No se crea que porque hable así soy un escéptico, nada de eso, sino todo lo contrario. Un sindicalista como yo tiene que ser siempre dinámico y optimista necesariamente porque sé que en política puede ser determinante la voluntad más o menos consciente. Ningún hombre de firmes convicciones puede ser escéptico.

Yo veo la posible ordenación racional del universo con mucha claridad; para mí la dimensión internacional ya no existe, se ha quedado corta. Para que el Derecho sea verdaderamente Derecho, tiene que ser universal. Todo lo que sea de naturaleza universal y sea universalmente necesario tiene que tener una definición y una solución necesaria a la misma escala. Esto es un postulado sindicalista y para el sindicalismo es lo más fácil del mundo lo que se propone, porque está en su propia naturaleza el darle al mundo una Constitución universal.

El Sindicalismo es la organización natural de las profesiones y éstas, como sus sindicatos, son universalmente únicos, por la misma razón que lo es la ciencia en cada una de sus especialidades profesionales; hay tantas ciencias como profesiones y cara una de las cuales tiene su propia dialéctica con la cual calculan y actúan.

Para el Sindicalismo resulta cosa fácil crear una jurisprudencia, con su propia razón a escala universal. También le sería fácil montar un sistema de enseñanza a la misma escala, así como la adopción de un idioma y de un alfabeto universalmente necesario; ídem con la sanidad, como con las comunicaciones, como en todas las actividades profesionales mediante federaciones y congresos profesionales de cada uno de ellas y todas en conjunto después.

El Sindicalismo puede dar al mundo una seguridad de Garantías de los Derechos del Hombre y del Ciudadano plenamente efectiva, sin necesidad de recurrir a la violencia; le bastaría sólo que al enemigo, fuera individuo o colectividad, lo señalara o lo aislara, cosa que podría hacer efectivo con toda seguridad. pues un orden edificado sobre las profesiones debidamente organizadas funcionaría maravillosamente como una máquina de precisión para tales casos.

Y nada de todo esto se puede confiar al determinismo, sino a la razón, que es el fundamento esencial de todo conocimiento y de toda posibilidad científica y sociológica.

España, octubre 1964.

RECUERDO

A la memoria de F. Alaiz y M. Buenacasa

1945. Era poco tiempo antes de la celebración del Congreso de FF. LL. en París.

Encontrándonos un domingo por la tarde en la Bolsa del Trabajo de Toulouse, decidimos unos compañeros, allí presentes, pasar un rato de amena e interesante charla en compañía de Alaiz y Buenacasa, éste de paso por Toulouse organizando el Congreso que tuvo que celebrarse en París por no encontrarse local apropiado en la villa rosa. Una vez instalados en una de las varias y amplias salas de que dispone el edificio, Alaiz nos deleitó con su amena y rica dicción.

Pero he aquí que Buenacasa «rompe armas» y nos da a conocer pasages de su vida de luchador confederal y de cómo vino al campo de nuestro querido ideal, por lo que tantos años lo ha defendido y propagado.

Con esa socarronería de aragonés consciente y entretenida exposición, nos enteró que por el año 1926 y en plena dictadura primorriverista pasaron los Pirineos él y Galo Díez, camino de Valencia, donde quedó definitivamente constituída la F.A.I. Más tarde fue expulsado del territorio francés en compañía de Enrique Obregón (éste muerto en julio de 1936, ejerciendo el cargo de secretario de la F. L. de Grupos anarquistas de Barcelona) por sus actividades en Toulouse, largas de enumerar.

Pero la anécdota poco conocida y que creo debe darse a conocer, es la de su corta vida de estudios seminaristas, contada por el mismo Manuel Buenacasa.

Siendo sobrino de una alta autoridad eclesiástica de Zaragoza, le enviaron a un seminario de Sevilla a estudiar teología para convertirle en un buen padre de almas descarriadas. Pero la criada le salió respondona. Aquí la criada se presentó en forma de señoritas «bien» de la buena sociedad sevillana.

Debido a su parentesco con el tío de Zaragoza, era frecuentemente invitado a dar largos paseos en coche descubierto, tirado por soberbios alazanes. Y con la sonrisa propia en él y sus ojillos picarescos, nos decía: «Verme sentado en medio de aquellas beldades, con todo lo bueno que la naturaleza les había otorgado, y al menor roce debido al traqueto del coche, me veía elevado a la quinta potencia. El padre profesor, que observó mi poca vocación para llevar los hábitos, escribió a mi tío y me envió a Zaragoza.»

Alaiz, que hasta aquel momento le escuchó sin decir una palabra, le miró muy fijo, con ese aire tozudo y bonachón del vasco-aragonés, y le dijo: «Ya me parecía a mí, leyendo tus escritos, que tenías parte de la herencia de esa familia.»

Buenacasa sonrió y prosiguió su relato:

«Como es natural, mi tío me amonestó, vapuleándome de lo lindo por el poco entusiasmo que tenía para continuar los estudios. Cansado de oirle le espeté: No quiero ser cura.

» —¿Se puede saber por qué?

» Tanto insistió que, haciendo un supremo esfuerzo, le dije:

» —Tío, porque me gustan mucho las mujeres.

» —También a mí —balbuceó en un momento de sinceridad— y aquí me tienes. Bueno, ¿qué es lo que quieres ser?

» —Quiero ser carpintero.

» —Pues serás carpintero.

» Con la influencia y recomendación suya entré en un taller de carpintería. Eran los tiempos de la Federación Regional Obrera Española. Poco después de estar en el taller de carpintería, un compañero de trabajo me habló de sindicarme. Bueno, le contesté. Otro día me anunciaron que se iba a celebrar una reunión del sindicato de carpinteros y era necesaria la presencia de todos. Estuve allí presente. No sé si por casualidad o premeditado, había que nombrar secretario de la sección. Uno del taller dijo: «Para proponer, Manuel Buenacasa, que sabe bien escribir.» Por unanimidad me veo secretario del Ramo de Carpinteros sin saber una papa de lo que era sindicalismo. Sólo porque sabía muy bien escribir. No terminan ahí mis avatares. Un buen día se hacen unas reclamaciones de mejoras a los patronos. No aceptan y vamos a la huelga. Por cerrilidad, las autoridades gubernativas empiezan a detener a «troche y a moche» y allá va Buenacasa con otra infinidad de compañeros a dar con sus huesos en la cárcel, en la que se dan conferencias, lecciones de sindicalismo, anarquismo, vegetarianismo, nudismo, etc. Y lo que no quise: aprobar una asignatura de teología en el seminario sevillano, al ingresarme en la cárcel neófito, me echaron de la misma con el grado de bachiller en asuntos sociales. Se dice vulgarmente que la cárcel es la antesala del crimen y el robo. No sé la veracidad de esa aserción. Lo que sí puedo afirmar, por haberlo vivido, que también es la escuela donde se forjan idealistas.

» Al cumplir escasamente quince años y en solidaridad con los obreros de Barcelona en la Semana Sangrienta de 1909, los obreros del taller donde yo hacía mi aprendizaje fuimos a la huelga, y también por la cerrilidad de un teniente de los guardias de Seguridad llamados «Romanones» —nombre que se les dio por ser obra del conde del mismo nombre—, nos detuvieron. Lo que inspiró a Samblancat el escrito «Un casco sobre otro casco», publicado en uno de sus mejores libros, «Jesús atado a la columna». Fui a parar a la cárcel de Larrinaga de Bilbao de la que era director el «famoso» Cabellud, terror de los llamados «quinceneros».»

Yo no acierto decir cómo nos contó Buenacasa su bachillerato. Pero sí con suficientes conocimientos para comprender que la emancipación de los rabajadores es obra de los trabajadores mismos».

Por la transcripción,

A. GAINZARAIN

LA METALURGIA MANIFIESTA

MADRID.—Cerca de cinco mil obreros metalúrgicos manifestaron indignadamente ante la casa de sindicatos contra la lenidad sindical-gubernamental en la renovación de la convención de trabajo profesional metalúrgico. Con apoyo de la policía armada, los enchufados de la casa acometieron a los manifestantes, logrando tras muchos esfuerzos desalojarlos de los alrededores del edificio. Hubo detenidos momentáneos, que tienen que presentarse periódicamente a la Delegación de Policía respectiva, hasta que la prevención les sea levantada.

La gente comenta la curiosidad de que a la brutalidad policíaca la prensa la haya llamado «ruego».

CONTRA LOS MINEROS DESPEDIDOS

Los mineros asturianos no podrán ya recaudar fondos para sus camaradas despedidos como consecuencia de las huelgas últimas. En efecto, las fuerzas del orden han prohibido toda colecta y se han incautado y secuestrado los fondos recaudados en Barreros, Polio y La Camocha, en Gijón y en Sama de Langreo.»

EN PRENSA

Tipos españoles

SEGUNDA PARTE

Tercer tomo de las Obras de Felipe Alaiz.

A partir de ahora se aceptan encargos.

Precio de «Tipos Españoles», segunda parte: 7 F. Los dos tomos de «Tipos», 14 F. Con «Quinet» incluído, 19 F. Descuento acostumbrado a los paqueteros.

NECROLOGICAS

JOSE GILABERT

Pese a su gran voluntad de vivir, este querido Gilabert se ha ido arrebatado por la Parca. Ha seguido el camino de todos, que no gusta a nadie seguir.

Dos años hacía, más o menos, que nuestro amigo luchaba a brazo partido con una enfermedad que no perdona. Tan curtido como estaba en las bregas, Gilabert no se rindió a la evidencia de una batalla perdida, hasta el último momento. De una operación a otra, de un sanatorio a la clínica y de la clínica al hospital, salía siempre inocentemente triunfante esperando la orden doctoral de poderse reintegrar al trabajo. Ahora, extinto, ya no se da cuenta de lo equivocado de sus cálculos.

José Gilabert procedía del movido Sindicato de Cilindradores, Estampadores y Acabados en Piezas que, junto con Tintoreros, concretaban lo conocido por Ramo del Agua. De pequeño estuvo en la curtidoría de Can Requesens, yendo a parar, por avatares de la existencia, al Arte Fabril condensado, en la época, en «La Constancia», en dicho organismo de Cilindradores y Tintoreros, además del Sindicato de Contramaestres «El Radium».

Oriundo del Pueblo Nuevo y habitante luego en S. Andrés de Palomar, barriadas típicas de la Barcelona laboriosa, Gilabert ha sido elemento constante de la Rambleta, els Quatre Cantons, «La Farigola» del Clot, y el Paseo Fabra, como vías públicas expositoras de la tensión popular sindicalista. En las épocas de clasura de sindicatos esas calles y plazas (pensamos también en la Plaza Vella de Tarrasa, en el «Pla de l'Os» de Sabadell, y en el Paseo y los olivares de Igualada) fueron vibración y escuela para días grandes preñados de emancipación y anarquía. Lo caluroso de un Sans, de un Paralelo, de una Barceloneta, de un Clot, St. Martin, Camp de l'Arpa, Sagrera y extensiones (sin olvidar St. Andreu) no existe ya en la gran Barcelona, llena hoy de gente, gente y más gente, pero incolora, amortiguada, sin entraña social cual la tuvo en nuestros admirables y añorados días, pero que sin duda podrá recobrar en días venideros porque es imposible que nuestro pueblo haya perdido en su espíritu lo que ha sufrido en su entraña.

Hombres como ese Gilabert que ya no existe había muchos en Barcelona en actividad y fuerza colectiva, si bien dudamos que en corazón y desprendimiento los hubiera, como él, en varias docenas. Siéndole duro de ganar el franco (allá, la peseta), no tenía moneda suya en cuanto una necesidad ajena se le ponía delante. Su sensibilidad refinada no resistía miseria ni necesidad colectiva en compromiso. Moneda en mano acudía a todo, de la misma manera que se ofrecía en persona por una posible utilidad de la misma.

Drama de corazón el suyo al estar apartado de sus familiares. Franco ha matado personas y lacerado sentimientos, una variante —cruel— del asesinato. Muchas enfermedades de exiliados vienen de ese camino. Demasiado cordial, Gilabert puede haber sufrido el contagio.

En París, Gilabert constó hasta que no pudo más en el comité de S.I.A.; a la que sirvió con una constancia que los más «vistos» que él desconocemos. En todas las mesas petitorias (viejos, enfermos, pro esto o aquello, prensa y otras propagandas), el «cilindraire» de Sant Andreu dejó su óbolo. No tuvo jamás un no para la obra confederal y libertaria. Han hecho bien los compañeros que en sus horas de dolor lo han asistido. Hasta el último momento ha sido estimado; hasta el último aliento ha participado del cariño de la familia que le quedaba: la de los compañeros.

Que el último suspiro le haya sido satisfactorio.

En el entierro (verificado en la tarde del 24-12-64), estuvimos nosotros. Ni más ni menos que la representación de las generaciones del 19, 36 y 50, lo que quiere decir mucho, aunque no represente el todo.—*J. F.*

HORTENSIA MANINI

Tal vez lacere a sus padres este recuerdo a la hija indebidamente muerta. No deben desaparecer los jóvenes que alienten un deber de alegría en la tierra. Ello está claro.

Conocí a Hortensia, venido yo al Gave de Pau, a su edad de 8 años. Era una criatura de carácter amable que despedía dulzura por los ojos y con su trato, siempre discreto, en medio del bullicio de sus hermanos. Observadora tenaz y callada, asimilaba todo con facilidad suma. Una danza presenciada una vez la bailaba acto seguido con una disposición natural sorprendente.

Pensando en aquellos años rememoro la felicidad de una madre —Pepita— y la vigilancia sonriente de un padre —Carlos—, al reunirse en torno a la mesa con tres hijos y otras tantas hijas, todos ellos interesantes en cada particular aspecto. Claro que tanta prole acarrea preocupaciones y a veces dolores irreparables (ahora se ha visto). Pero, ante la íntima felicidad de unos tiempos, pienso que tal vez los neomalthusianos o casi, hemos sido unos estúpidos no habiendo seguido el goce que la Naturaleza produce, no ya por contactos, sino por la presencia misma de los hijos. Al hombre sólo se le puede curtir la entraña. El hombre acompañado de mujer se ablanda y acompasa al ritmo humanista. Mas, con hijos, la generosidad, el desprendimiento, la dedicación a ellos son satisfactoriamente obligados.

Años pasaron y los trenes ahuyentaron de muchas partes, dejando —nosotros— ilusiones de estima en cada una de ellos. Los mayores sirven para empujar el común de las ideas. Los menores... esos se pegan y hay que apretarse el pecho con la mano en la hora, ¡tan repetida!, de coger billete.

Tiempo después se piensa: «¿Y aquel pequeño? ¿Y aquella niña?» ¡Oh!, él es mayorcito y ella tiene novio. ¡Qué cosa, la vida! Uno se sonríe del tiempo que pasa y de la felicidad que la nueva juventud persigue.

Pero la siega de una Hortensia... eso no se acepta nunca, aunque fatalmente ocurra.

Carlos, Pepita, Angelina, Juanito, Carlitos, la otra Pepita, Ramón, y familia subsiguiente, yo y mi compañera estamos con vosotros en la hora del dolor, como lo estuvimos en la de las risas.—*F.*

COMUNICADOS

F. L. DE MARSELLA

Convoca a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar en nuestro domicilio social, 12, rue Pavillón, 2.º piso, el domingo día 10 de enero, a las nueve y media de la mañana. Se ruega la asistencia de todos.

ALIANZA SINDICAL MONTPELLIER

El día 10 de enero, a las nueve y media de la mañana y en el local de la S.F.I.O., rue Cullen (cerca plaza J. Jaurès), celebrará conferencia a cargo del compañero Ramón Liarte, bajo el tema: «La Alianza Sindical ante el presente y el porvenir de España».

MUJERES LIBRES, PARIS

La sección de París de Mujeres Libres anuncia a todos los compañeros y simpatizantes que el 3 de enero 196[illegible] tendrá lugar, en el centro social, una función recreativa dedicada a los niños.

En esta Fiesta del Niño los asistentes serán agradablemente distraídos con cantos, humor y poesías a cargo de varios aficionados, algunos conocidos y otros que lo serán a partir de ese día. Habrá obsequios para los niños presentes.

UN RUEGO A LOS COMPAÑEROS DE LOS PIRINEOS ORIENTALES

La solidaridad es el impulso de la vida de todos los géneros, particularmente el nuestro. Ninguna acción es posible sin el concurso solidario.

Con este fin surgió Solidaridad Internacional Antifascista, para impulsar a todos los que a través las fronteras luchan y son víctimas de las peripecias del régimen, sin olvidar a centenares de enfermos y ancianos que por igual sufren en hospicios y hospitales. Se trata de percursores que en su juventud cumplieron la misión constructiva hacia la emancipación social de los pueblos, y sería lamentable en nuestros medios dejarles en el olvido.

¿Se ha olvidado que en tiempos inolivdables fuisteis los puntales verticales del sostén de S.I.A., y que sin saber el porqué ni presentar un objetivo valable habéis olvidado cuanto vuesto anhelo manifestaba?

No obstante, las necesidades, como los casos, son permanentes y más numerosos, que S.I.A. tiene que asistir a medida de sus posibilidades materiales. Es preciso, compañeros, que reaccionéis reingresando a S.I.A. Que no sirva de obstáculo el retraso de vuestra cotización, puesto que sus estatutos no exigen pagos atrasados. Será nuestro placer recibir vuestro ofrecimiento de cooperación, impulsor de la magnífica obra de solidaridad de S.I.A.

Por el Secretariado, *Gil.*

ADMINISTRATIVAS

Jean Gil, Perpignan. Recibida carta y 10 F. abono medio año.

REDACCION

Todos los compañeros que fueron nombrados redactores del COMBAT SYNDICALISTE (S. E.), son invitados por la presente nota a entrevistarse el sábado, 2 de enero, a las cinco de la tarde.

AVISO

El compañero Tomás Justo desearía conocer la poesía titulada «Dónde está España».

Ruega, si algún compañero la posee o la sabe, se la envíe, dándole las gracias por anticipado.

Sus señas son: Justo Tomás, 2, rue Saint-Simoniens. Béziers (Hérault).

Conversaciones libertarias

RECAPITULEMOS

LA C.N.T. se debe a la emancipación integral de los trabajadores, a la que se propone llegar por vía apolítica, irreligiosa y de acción directa, con desemboque al comunismo libre e igualitario, según definición del Congreso de 1919 refrendado por el de 1936.

Emancipación integral para terminar con el régimen de desigualdades mantenido presentemente por sistemas feudales, dictatoriales, democráticos y comunistas autoritarios.

Nuestra Confederación sostiene una historia de conquistas obreras apreciables, tanto en el orden moral como en el material, y en el de elevación general inclusive.

La C.N.T. ha ido delante de la Ley y no detrás de ella. Cuando el Parlamento ha legislado en materias sociales no ha hecho más que reconocer las ventajas directamente alcanzadas por el proletario revolucionario.

Los afiliados a la Confederación cumplen un deber de superación personal cultivándose educativa y profesionalmente, y ayudando a sus compañeros de clase a elevar su condición de entes para desafectarse, gradualmente y enteramente de la masa.

El cenetista verdad no es mero «individuo con carnet», sino un compañero de convicción y responsabilidad enteras. Es una integridad personal que no tolera liderismos ni cuadriculaciones de conducta.

El confederal libertario prescinde de las religiones, de la política estatal, de paliativos, de intermediaciones, para mejor conseguir la sociedad comunista libertaria propuesta.

Irreligioso por vocación racionalista y desapego a los embaucadores mitómanos; apolítico para sustraer el proletariado de la religión moderna del Estado, nueva forma de dominar al pueblo fingiendo que éste es el rector de su deprimente destino; partidario de la acción directa para que la multitud explotada aprenda a autoconducirse y a precipitar por cuenta propia la caída del régimen autoritario-capitalista, el cenetista no podría retroceder como tal, sino como ente desmoralizado, asustado por la inmensidad de la causa.

El compañero definido no teme la adversidad afrontable para un fin de alta nobleza. La finalidad a conseguir no está cerca ni lejos, sino a la disposición del pueblo cuando éste ose alcanzarla.

Una idea de regeneración social es una razón suma que sólo pueden temer o repudiar los frívolos, los corchoentrañados, los talmados y los inconstantes. El idealista aprende la lección de la vida en sus primeros y conscientes pasos, y en adelante no se arredra. ¿Por qué se arredraría, cupiéndole desaparecer también al más pasivo? No se trata de morir, sino de vivir dignamente en tanto quede aliento de vida. El hombre no es un gusano.

Al idealista no lo dirigen; se dirige. Es hermoso sentirse desgajado de la masa, y alérgico a las jefaturas.

El sindicato se acepta como punto de convergencia de voluntades, esfuerzos y propósitos redentores; para el pan completo de hoy y la libertad entera de mañana. A la revolución se acude cuando el pueblo adelantado lo quiera, no cuando lo deseen la junta, el comité o el círculo, por honradas que sean las intenciones. La sangre del hombre es demasiado preciosa para que sea derramada estérilmente. Una réplica espontánea y acuciante, nadie la niega. Es sorpresa de la historia.

El hecho cooperatista, mutualista, conservador, de retraimiento familiar, no entra en la consideración cenetista por facilitar deserciones de huelguistas, por acercar obreros al quicio de la puerta burguesa. La cooperación para solidaridades, realizaciones socialistas, capacitaciones, ensayos y alcance de universidades, es vehementemente recomendable. Serían maneras simpáticas y eficaces de probar la capacidad creadora del cenetismo anarquista.

En la preocupación por España, la C.N.T. debe acudir a ella depurada de defectos de guerra (cargos estatales, estridencias, fárragos, abusos oratorios, enconos personales, etc.) sin renunciar al cometido emancipador que justifique su presencia en la Península y en el mundo.

Las alianzas pueden servir para combatir y derrotar al sistema franquista, y a continuación para afirmar la posición obrera frente a las reacciones católico-falangista (concreción del doble juego de la iglesia, ya promotora del 18 de julio) y del partido autoritario comunista. Para las mejoras a conseguir de inmediato la cohesión es siempre recomendable; no así la fusión que confundiría sistemas, motivaría pugnas insuperables o entrañaría la absorción de los sectores asociados por no importa cual de la rama más hábil o poderosa. En una Alianza Sindical pueden concurrir diversos factores cual ocurre actualmente: nacionalista y creyente por los solidarios vascos; marxista y pro-colaboracionista con el Estado, democrático anticlerical, por el socialismo, y anticonfesional y antigubernamental, por el sindicalismo anarquizante. Tres concepciones de soldadura difícil, seguramente imposible, que es mejor se aunen con respeto de sus principios para dedicarse al esfuerzo común de derribar al régimen totalitario y velar de concierto por los derechos del trabajador en el régimen posfranquista, dejando la unidad total de los obreros para la época en que éstos no tengan necesidad de discriminaciones políticas por haberse logrado la desaparición de las clases.

Conseguido el derrumbe de la tiranía que nos agobia, a nosotros convendrá no perder tiempo en euforias triunfales para, sin abandonar el ritmo revolucionario de la hora, re-crear los sindicatos confederales y establecerlos rápidamente en los lugares precisos, labor que, por su parte, no descuidarán católicos, autónomos, comunistas, socialistas y tal vez algún nuevo estamento, puesto que la sindicación obrera en Europa es ambicionada y utilizada por los partidos políticos. De conjunto o al margen de nuestros aliados —según posibilidad o imposibilidad de casos— habremos de posesionarnos de edificios pertinentes, tendremos que instalar nuestras sedes lo mejor posible para no quedar en la cola y, al filo de la misma, en la barraca.

Es posible que la entrada a las casas sindicales sea prevista para las organizaciones obreras aptas para un sindicalismo oficializado, dependiente de la autoridad, listo para usar cinturón corporativo; en cuyo caso la C.N.T. recabará e impondrá sus derechos al alojamiento y a la independencia. La colaboración, incluso «momentánea», entrañaría la anulación automática del sindicalismo libertario, por torpeza dilatoria o carencia de arranque propio, aparte del personal fluctuante que quedaría en la casa rezagado y sin aliento de reincorporación a su elemento idóneo: el nuestro. En toda ocasión conviene rapidez de movimiento, posesión de cuadros preparados en cada ciudad, villa o pueblo; decisión personal y convicción libertaria para calar, arraigar y fructificar en toda la extensión del mapa geográfico-social de España.

Nuestra presencia en la lid social futura deberá caracterizarse por afirmaciones y no por transgresiones y renuncias. Hemos adelantado lo suficiente para sostener lo propio en vez de sostener regímenes anticuados, el adelante sociológicos que a la C.N.T. sólo la necesitarían para cómplice. Se trataría de una agregación de cenetistas, de una absorción gubernamental de compañeros. La Confederación ha de permanecer fiel a sus principios, al considerar que el tan manoseado «renovarse o perecer» puede ser trocado por un cómodo «adaptarse y desaparacer». La Organización confederal no puede acudir a la base múltiple, a los recursos sociales del Estado sin hacer el papel de la triste figura, sin negar el fin por el cual fue creada Nuestra sindical puede abordar todos los problemas de la hora desde ella, la calle y los lugares de trabajo. Mejores pagas, horario menor, higiene y seguridad en el trabajo, vacaciones, acceso a las universidades, alojamiento conforme, seguros para accidentes, enfermedad, invalidez, ancianidad; eliminación del servicio militar obligado, reeducación de impedidos físicos, hospitalización racional y gratuita, viajes gratuitos para el trabajador, y todas cuantas ventajas pueda ambicionar el obrero como único productor directo de la riqueza social. El Congreso de Sans tuvo idea de un Centro de Reeducación Profesional; en 1916-20 funcionó un Sindicato Confederal de Inquilinos; la Cárcel de Mujeres en Barcelona, por oposición confederal no pudo ser construída; una guerra de Marruecos fue combatida desde las barricadas; entidades confederales para invalidez y enfermedades funcionaron hasta el 19 de julio de 1936 en Cataluña; grupos cooperativos para provecho cultural funcionaron en Tarrasa, Igualada y en la propia Barcelona, donde los centros educativos de «La Farigola» y de la calle Vallespir formaron época; colectividades cristaleras las hubo en Mataró y Manresa; la oposición confederal a los trabajos peligrosos ha sido efectiva en toda época, y las huelgas de solidaridad moral tan comunes en nuestro elemento han sido glosadas incluso en el Parlamento. Una campaña contra el engendro de la tuberculosis en las fábricas fue mantenida por el Ateneo Sindicalista bajo conducción del doctor Jaime Queraltó, de grata memoria. Campañas pro presos, incluso por causas ajenas a lo nuestro, pero de estricta justicia, han sido sostenidas en nuestras tribunas habladas y escritas (véase el caso Castellvi de Valderobles). Sesiones de arte cinematográfico, teatrales, exposiciones de cuadros y esculturas; ¡toda una labor no afectando al clásico «conflicto del trabajo» ha sido mantenida, o iniciada, o proyectada, demostrando la amplitud, la oportunidad y la generosidad de las actividades abarcadas! Presentados nuevos problemas, la C.N.T., entidad de vanguardia, no los hubiese soslayado, sino acometido con el brío acostumbrado en ella y que, sin duda, de un éxito a otro hubiese acrecentado. No hay problema en España afectando a la clase que no pueda ser tratado por la Confederación Nacional del Trabajo, por cuenta propia o con colaboración obrera. Sostener lo contrario sería desconocer o minimizar a un organismo de gran valor destinado a alumbrar los destinos del proletariado nacional y mundial, según demostró antes y después de la revolución rusa y en ocasión de la revolución española.

El abandono del sindicalismo en manos de Hitler, Mussolini, Perón; la cautividad de los sindicalismo de España, URSS y países sovietizados; la dependencia de las C.G.T. a los partidos comunistas de Europa, de los sindicatos socialdemocráticos a los partidos socialistas, etc.; la yugulación de las fuerzas auténticamente obreras en favor de la persistencia de los diferentes Estados; el asesinato de las ilusiones obreras en las puertas de los ministerios, no pueden resignar a los compañeros cenetistas a abandonar la batalla por un claro porvenir de los trabajadores, por un acercamiento *a pulso*, sin muletas políticas, a esa anarquía tan temida, reduciendo horarios de trabajo a un mínimo incesante, sin complemento (desastroso) de horas extraordinarias, lo que significaría más libertad, más educación, más descanso, más alejamiento de la miseria, más igualdad de hechos y costumbres, más dignidad y derecho absoluto de existencia. La revolución vendrá por sus pasos cuando se avere definitiva.

Que nadie se sonría: lo dicho es verdad comprobada y en no pocos casos comprobable. Que ninguno de nosotros renuncie al poder de clase, disponiéndose a ejercerlo en el momento preciso para anular, precisamente, las clases. Que nadie proponga la desintegración moral de la C.N.T. porque en España hubieren de alcanzarse luengos beneficios para trabajadores en el Parlamento, a base de un pueblo laborioso al fin adaptado a la ley de los partidos. La despensa, la casa barata, los cachivaches domésticos, los beneficios obreros en España no pueden alcanzar color proteccionista, aval de partido. Asegurar el condumio, la comodidad relativa y la euforia nacional y cerrar caja, es imposible hacerlo en España cuando en los continentes americano, asiático, africano, oceánico y en parte el europeo, centenares de millones de criaturas humanas padecen miseria endémica. Renunciar a las ideas anarquistas, tan nobles y humanistas, estando el mundo tan atrasado, tan necesitado de reactivos morales por tanta afición a las guerras, a las dictaduras, a las injusticias, a las expoliaciones, a los nacionalismos, a la regimentación, a la automatización y amontonamiento de las personas desheredadas sería suicida hacerlo, y más en estos momentos en que la inteligencia pacifista se afirma coincidente con nosotros.

El porvenir es de los constantes, y si nosotros no lo fuéramos, no por ello nuestra pequeñez detendría los acontecimientos favorables. En 1936 y antes alumbramos libertariamente al mundo. Si el aliento en nosotros se extinguiera, la luz quedaría lo mismo.

Otros nos sucederían, y otros nos sucederán.

JUAN FERRER

(Estas «conversaciones» terminarán en el núm. próx.)

Servicio de librería

PARA REGALO DE 1.º DE AÑO

Recomendamos servirse de «Un hombre que se va», autobiografía del escritor Eduardo Zamacois recientemente aparecida, 550 páginas, impresión excelente, cubiertas tela, 30 N.F. en esta Administración.

«PABLO O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»,

Folleto de 64 páginas, recién salido de prensa, escrito por el compañero Fabián Moro. Lectura altamente interesante.

Se servirá al precio de 1 franco ejemplar, con el acostumbrado descuento a los paqueteros.

LIBROS VARIOS

«Les frères Reclus» 8,75
«18 años en Rusia», Monclus 8,40
«Los anarquistas en la crisis política española», José Peirats 21,00
«La religión al alcance de todos», Ibarreta 6,00
«Anzuelos para la lubina», Manuel Arce 6,00
«Viento fuerte», Miguel Angel Asturias 12,50
«España virgen», W. Frank. 16,50
«En medio de los escombros», Lizcano 3,80
Salvador Seguí (biografías). 3,50
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina 2,80
«Vaso de lágrimas», Poemas de José Bazal 3,50
«Juanita la larga», Juan Valera 6,00
«Europa trágica», Ricardo «Réquiem por un campesino español», R. Sender; 6,00 F.

Pequeña obra maestra de la literatura contemporánea en la que se simboliza la lucha y la tragedia de España. Amplio estudio crítico de la novelística del autor por Mair J. Bernadete.

«Niki o la historia de un perro», Tibor Déry; 6,00 F.

Conmovedora biografía de un can engarzada a la descripción de Hungría en el período previo a la insurrección popular de 1956. Promesa, esperanza y realidad de un pueblo.

«El zorro y las camelias», Ignazio Silone; 7,00 F.

Giros y pedidos: Roque Llop, 24, rue Sainte-Marthe, Paris, X^e^
C. C. P. 13 50 7 56

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-44
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 10 F.
Un an : 20 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X°
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

POR UNA propaganda más efectiva

SE habla con insistencia no siempre argumentada, que hay que revisar métodos y propósitos de la Confederación Nacional del Trabajo. Sobre ello se ha dicho, con razón, que los compañeros desperdigados por el mundo y los que reducidamente se manifiestan en el interior de la península, no estamos en derecho ni en condiciones de reformar, en el sentido que sea, los acuerdos de dos Congresos de capital importancia: el de 1919 y el de 1936. Toda labor a fondo en la especie debe ser acometida en comicio normal en una España asimismo normalizada. Todo lo demás sería precipitación morbosa, o ganas de pasar el tiempo echando vilanos al aire.

Lo que sí es lícito, además de conveniente, es forjar desde ahora el porvenir con discusiones y confrontaciones constructivas. Todo pensamiento honesto y de mejoración debe ser manifestado con la claridad que siempre precisa. El crédito de la C.N.T. ha consistido en que jamás ha tenido palabras de duda, vacilantes, o cautivas del digo y no digo. Ante todo franqueza. La C.N.T. siempre ha permanecido al margen de las medias tintas, de las situaciones engorrosas e indefinidas. Nuestra sindical en toda ocasión ha tenido palabra única acomodable al hecho preciso.

Pero vayamos al objeto, ya que no existe intención de divagar sobre el tema globalmente considerado.

Hay en nuestros acuerdos y en nuestra historia un prefijo: el federalismo, que nadie discute. Cada organismo local tiene su autonomía dentro de la armonía del conjunto. Nuestra Nacional está formada por Regionales, cada una de ellas con personalidad propia, mas convergente con el principio general, y además internacionalista. Moralmente los cenetistas estamos bien situados para ser comprendidos por todos los trabajadores de España, tan iguales en aspiraciones, tan diversos en hablas y costumbres. Cuando nos dirijamos de nuevo a ellos, urgirá hacerlo de forma que nos entiendan, y nada mejor para ello que usar su lengua particular para penetrarles de nuestro lenguaje igualitario. Antaño presenciamos demasiado el caso de montañeses gallegos, euskaros y catalanes ser propagados en un castellano que no asimilaban, lo cual dejaba nuestra propaganda en frío, en tanto que comunistas, católicos, nacionalistas, etc., recogían detrás nuestro su fruto discurseando y escribiendo según la variante lingüística del país visitado.

Con nuestra rigidez españolista («El idioma oficial de España es el castellano»), hemos perdido comarcas enteras y malogrado, para nuestros medios, importantes adhesiones. Ante nuestra conducta de aquellos tiempos, un reaccionario feroz, Royo Villanova, pudo decir en pleno Congreso que antes que la hidra regionalista prefería a la españolísima C.N.T. No se trata en nosotros, como es de suponer, de favorecer a los partidos regionalistas, o «nacionalistas», ni de situar a la lengua castellana en segundo término; nada de eso. Se trata de extender nuestro radio de acción por medios racionales, uno de ellos —nada desdeñable, por cierto—el modo directo de entenderse con citadinos, villatanos, llaneros y montañeses. Ciertas veces, ante la infecunda labor de los enviados por la ciudad, los compañeros comarcanos han tenido precisión de restablecer el sentido sicológico de la propaganda acudiendo ellos al lugar inaprovechado por unos «españolísimos» compañeros venidos del limbo.

Ya que en el exilio estamos, aprovechemos el tiempo en formar cuadros de propagandistas con vistas a España. Sin obligar a nadie, esto es, según vocación de cada uno. Es de todo punto necesario saber escribir y perorar en vasco, galaico y catalán, para una mayor eficacia de nuestros esfuerzos de penetración y captación. Propaganda en idioma cervantino, que nadie se azore: la realizaremos en cuantía. Nada impedirá, antes lo contrario, que en cada región aparezca el diario «Solidaridad Obrera», y donde se pueda semanarios y revistas nuestros, también en la lengua general de España. Pero los idiomas regionales no deben ser postergados, so pena de despreciarnos a nosotros mismos y de limitar nuestros recursos de extensión cuando comunistas ,católicos y demás, lo aprovechan todo. Si por una espiritualidad que no sienten muchos compañeros no darían un paso, por lo menos sepan comprender, en este terreno, la eficacia del oportunismo.

Ante todo hacer. Y cada uno desde su ángulo preferido.

Se pide un programa constructivo

por Juan de Orán

¿Qué será ese programa constructivo...? A las primeras críticas del desbarajuste de la sociedad y por muy fundada que sea, la primera observación que se nos hace es la de no presentar un programa constructivo. El razonamiento es el siguiente: «Como destructores sois unos ases, nada resiste a vuestros asaltos, a vuestra crítica. Hay que reconocer que en eso nadie os iguala. Pero, ¿qué aportáis para reemplazar este desorden y esta calamidad?». Y agregan: «Vosotros los anarquistas no sustentáis una concepción, ni siquiera lejana, de un programa definido de sociedad futura.»

No es la primera vez que a los anarquistas se les hace este reproche. Se les acusa de no indicar nunca fórmulas; pues, lo que se desea es que tracen una línea determinada en un programa que permita la realización de la sociedad soñada.

En todo anarquista hay, incontestablemente, un negador antes que un constructor de sociedades. Se concibe que esta actitud desentone en los medios comunistas, que sorprenda a aquellos que necesitan de un programa para comprometerse en el camino de la propaganda antiautoritaria. Todo esto se resume en: legislar, decretar, promulgar proyectos de economía social y una actuación basada sobre un tejido de reglamentaciones y limitaciones designadas por abstracción, con la palabra «practicismo».

Las masas, o los hombres sin criterio propio, se pierden en un mundo sin jefes, sin planos y sin programas. Y en eso estriba el que en el fondo no les disguste un gobierno fuerte o un régimen de disciplina. Esto nos inclina a pensar que estos idealistas prácticos no son más que visionarios.

Las reivindicaciones anarquistas, es cierto, no pretenden un carácter tan definido como los planos de sociedades futuras comunistas o socialistas. Los que esto objetan, olvidan que no tiene nada de anarquista el encerrarse en el cuadro rígido de un sistema.

Desde luego, nada tiene de extraño la observación si se tiene en cuenta que la mayoría de individuos son reducidos a no ser más que juguetes o peones en esa partida de ajedrez de la comedia política de nuestra sociedad moderna; y como se comprenderá no es cosa fácil de explicar, a los que hacen la pregunta, la forma en la cual podría desenvolverse la colectividad sin la existencia del Estado o de otra autoridad cualquiera; pues a su *entender*, sin esa autoridad los seres humanos se matarían entre sí. (Para matanzas las de hoy, en todas partes, a pesar de los gobiernos fuertes o menos fuertes).

Al explicar nuestra concepción sobre las bases de una sociedad libre o de una posible armonía social, se nos replicará que, de todos modos, será necesario que nuestro concepto sea compartido por la mayoría de los ciudadanos, única forma de que los disconformes no puedan oponerse a su realización, y que en el caso de no querer, esta minoría, inclinarse ante la *razón* del número, no habrá más remedio que servirse de un medio cualquiera de coacción.

Es natural que una sociedad libre, solo será posible si sus componentes son capaces y quieren prescindir de toda forma de autoridad. Lo que se pide cuando se observa lo que hemos dicho en un principio, es un sistema de sociedad donde todo (¡cuidado! lo que no esté escrito en el programa no cuenta) esté establecido de antemano para que por medio de ciertos reglamentos cada uno sepa los derechos y los deberes que les corresponden, a los cuales ha de obedecer única condición para la marcha segura dentro del *orden* de una sociedad igualitaria.

La creencia de una transformación social perfecta, de la noche a la mañana es vieja y tenaz. Y esta fatal ignorancia de los errores del pasado hace que se perpetúe ese estado de incomprensión en el pueblo. Es por esta razón que para construir, primero hay que destruir. «La necesidad de destruir es una necesidad creadora» dice Kropotkin, según el libro: «El principio anarquista». Y Proudhon: «¡Que yo destruya, y por ese hecho mismo, construiré!».

He aquí dos principios de la anarquía. Principio negativo: lucha contra la autoridad, política, moral, económica, etc. Principio positivo: lucha por el bienestar y la libertad.

Si queremos dar satisfacción a las masas con programas más o menos prometedores no hacemos más que capitular. Cuando un movimiento se separa del ideal sobre el cual ha sido creado, destruye la convicción y le sustituye por el engaño o la traición, y es así como se destruye a sí mismo.

No hay nada mejor para los elementos *prácticos* como el dispersar con su propaganda los pocos que van quedando, por la acción del tiempo, o sea, la llamada «vieja guardia», pues estos conocen el pasado del movimiento y son como si dijéramos el alma de ese movimiento y un estorbo para la «nouvelle vague». En una nueva tendencia que se forme hay siempre el peligro de una nueva organización «realista», acaso de un nuevo partido; y esa substitución de los *jóvenes* a los viejos se cumple lentamente pero seguramente. Se usan todavía las palabras libertarismo, anarquismo, pero estos ismos quedan reservados únicamente para la propaganda.

Un programa constructivo debe ser un plan de propaganda para la educación preliminar del pueblo, que no se comprende sin una labor de destrucción de todos los prejuicios para la formación de una mentalidad en los hombres y de crítica de todo régimen de iniquidad y de injusticia. Sin duda, existen diferentes procedimientos de propaganda, debido, desde luego, en parte, a que estos responden al temperamento del propagandista. Para esta labor, que nosotros también llamamos constructiva, dé sus frutos, ha de partir del estudio de lo que es indispensable destruir de antemano, de las causas que nos obligan a ello, para reemplazarlo por algo más perfecto, más justo y sobre bases sólidas. El estudio detenido del problema, siempre será mejor que las fórmulas nacidas de la imaginación. Todo ser tiende a reproducirse, pero son los hechos y la experiencia que le obligan a ello.

No se trata aquí de volver sistemáticamente a la práctica violenta de la llamada «propaganda por el hecho», pero sí de un procedimiento de *acción* que ha de ir, naturalmente,

(Pasa a la página 2)

TARJETA DE AÑO NUEVO.—*Si en 1965 no se repite esto, felices todos.*

1864 — SEPTIEMBRE — 1964

A cien años de la creación de la A. I. T.

por Tato Lorenzo

LA raíz de la Asociación Internacional de los Trabajadores fue una esperanza de la revolución del trabajo. Revolución social. Mundo sin amos ni siervos.

Concepción de una sociedad humana, donde sus integrantes, intelectuales y manuales, fuesen trabajadores. Fundamentos de la Asociación Internacional de los Trabajadores animan el «preámbulo» en su constitución.

Que la emancipación de los trabajadores (su libertad y su bienestar) serán obra de ellos mismos... Verdad al firme, que ya los trabajadores han olvidado, en el curso del siglo transcurrido desde la fundación de la Asociación Internacional de los Trabajadores, el 28 de septiembre de 1864.

El socialismo y comunismo, casi desde el primer momento, han envenenado el internacionalismo obrero y falseado sus principios y tácticas, con la política. Marx, autor del Estatuto de la Internacional, lo prostituyó a poco de haberlo escrito. Con la política anuló la misión liberadora de la organización obrera, traicionando la revolución social del proletariado.

En el «preámbulo» escribió Marx, y lo aprobó el primer Congreso de la Internacional: «que, la emancipación económica de los trabajadores (la supresión de la explotación del hombre por el hombre) es el gran objeto a que debe subordinarse todo movimiento político.» Y, el socialismo y el comunismo, orientados por Marx subordinó, poco después de fundarse la Internacional, el movimiento de la organización obrera. Sucios manejos de la política puesta al servicio del Estado y del capitalismo. No se puede dar pruebas más concluyentes de traición a los principios de la Asociación Internacional de los Trabajadores, que fue creada hace un siglo, que la conducta marxista dentro de la Internacional misma.

Tanta artería parece increíble, pero la historia nos demuestra que Marx fue un operante tramposo en los trabajos de la creación de la Internacional. Simuló ser obrerista, pero con el fin de convertir a la Internacional proletaria en una herramienta política.

Pudo ser, desde un principio, la «Asociación Internacional de los Trabajadores», una colaboración societaria de la ciencia, la técnica y el trabajo manual, es decir, la más poderosa corriente revolucionaria del mundo. No lo fue por culpa de los políticos marxistas, expertos en cálculos y divisiones.

El pensamiento que predominó el 5 de agosto de 1862, en la fiesta de la fraternidad obrera, efectuada en la Taberna Masónica en honor de las delegaciones obreras, concurrentes a la Exposición Industrial de Londres, fue el de dar vida a la Asociación Internacional de los Trabajadores para revolucionar el mundo del trabajo, y no el politizarlo, retorcerlo y pervertirlo como hizo después C. Marx.

La Internacional fue un nuevo concepto de lo colectivo. La asociación para revolucionar, para liberar, para crear un sistema de convivencia sin privilegios de clase alguna, de la igualdad y de la libertad de todos. Lo expresaron, casi por unanimidad, los delegados en el primer Congreso de la Internacional, efectuado desde el 3 al 8 de septiembre de 1886 (en Ginebra —Suiza— con dos resoluciones principistas: «Todas las sociedades e individuos (integrantes de la Internacional) reconocerán como base de su conducta para con todos los hombres, la verdad, la justicia y la moral... y definieron los Derechos Humanos en esta sintética afirmación: *No más deberes sin derechos, no más derechos sin deberes.*

El marxismo, o comunismo, como el fascismo, el hitlerismo y el totalitarismo que sea, dan al Estado todos los derechos y a los trabajadores todos los deberes, anulando, a un siglo de distancia, lo proclamado por la Internacional, cuya finalidad era la organización de un cambio radical en las relaciones humanas y la edificación de una sociedad sin clases.

Honremos hoy y siempre la memoria de los libertarios que venidos a Londres desde sus países, en representación de los trabajadores en la por siempre memorable asamblea del «Saint Martin's Hall» del 28 de septiembre de 1864, proclamaron por unanimidad, como constituída la «Asociación Internacional de los Trabajadores», libertaria, igualitaria y sin ingerencias políticas ni religiosas en su seno. Celebremos ese alumbramiento de una fuerza social basada en la unión y la solidaridad de los trabajadores, unidas las mentes, las manos y los corazones, para borrar las fronteras nacionalistas, abatir los muros, romper las cadenas y las mordazas y crear una nueva humanidad donde reinen la libertad la igualdad y la justicia social.

Fue, en sus primeros pasos, la Internacional de los Trabajadores, la esperanza manumisora para los explotados y los oprimidos, inspiradora de la adversión y del miedo de los privilegiados del dinero y del poder.

Transcurrió el siglo desde la aparición en la lucha social de esta organización de acción directa y antipolítica y sin embargo, qué poco se ha andado por el camino revolucionario... Asistimos a un auge del principio de autoridad y al crecimiento del despotismo del Estado con su multiplicación de jerarquías y de privilegios.

Los cauces fraternales se encuentran obstruídos mundialmente, y la revolución de los pueblos que debían animar para ser libres y felices, se ha convertido en golpes de mano de los políticos y militares para hacerse dueños del Estado y explotar y oprimir más y más cada día.

¡Qué diferencia esencial con los días formativos de la Internacional de los Trabajadores y de exaltación del apoyo mútuo, considerando que la ofensa hecha a uno, era la ofensa hecha a todos! La solidaridad de los trabajadores ya no es la más potente fuerza revolucionaria social, de los días en que actualmente vivimos... Entonces, había claridad acerca de la nueva ruta que proyectaba, en el horizonte del mundo, la corriente internacionalista. Tiempos en que vibraban himnos armoniosos glorificando el trabajo revolucionario, libre y creador. Ya se veía cercano el mañana en que los animadores de la cultura, la ciencia, los educadores, los artistas, los técnicos y los obreros manuales, actuasen juntos en la revolución social, cuya cercanía era promisora de progreso y de auténtica civilización. ¡Y, cómo duele constatar hoy lo que hicieron la política, la prepotencia y la ignorancia asociadas para destruir nuestro optimismo, burlando las perspectivas idealistas!...

Raúl Carballeira
por *Víctor García*
Precio: 1 NF. en esta Administración.

Obras de Felipe Alaiz

COMUNICAMOS a los compañeros y amigos la pronta edición del tomo III de las Obras de Felipe Alaiz y a la vez segunda parte de «Tipos Españoles», colección de semblanzas que tan estimada ha sido en la parte que llevamos publicada. Inútil de afirmar que las semblanzas contenidas en el volumen que preparamos están concebidas y ejecutadas con la acentuada agudeza característica del recio escritor anarquista que fue nuestro gran Felipe.

En la publicación de «Tipos Españoles», segunda parte, han concurrido una serie de contrariedades que ahora hemos podido superar gracias a la decisión de los Amigos de Felipe Alaiz, los cuales, no contentos con patrocinar este tomo II de las Obras alaizianas, intentarán, si el libro de inminente aparición es bien acogido, dar cima a la intención de editar de Alaiz cuanto escrito suyo nos venga a mano, obedeciendo a' propósito de no dejar perder el contenido anarquista que Felipe dejó tras sí en su paso por la vida.

No se trata, pues, de rendir tonto homenaje a una persona, sino de aprovechar para las generaciones presentes y venideras la riqueza intelectual de uno de nuestros más ilustrados compañeros. El «yé-yé», la banalidad, pasa. Lo positivo queda. Felipe nos dejó materia abudante para cubrir el vacío ideológico que actualmente resienten nuestros cuadros de España y del exilio.

Ayúdennos quienes consideren loable nuestra empresa. El esfuerzo que de ellos solicitamos no es considerable: adquirir cada libro que de Felipe Alaiz se vaya publicando.

De momento disponemos de «Quinet», «Tipos Españoles» primera parte, y «Tipos Españoles» en la segunda que preparamos. «Quinet» por número de ejemplares colocados podemos servirlo a su precio inicial de 5 F.; pero en «Tipos Españoles», primera edición, con el precio igual de 5 F. nos cortamos los dedos. Por baratura excesiva del libro sólo hemos cubierto la mitad de los gastos, que son cuantiosos. Impuestos de esta experiencia, «Tipos Españoles» se venderá en adelante a 7 F., o sea, el mismo precio que va a regir para el segundo. No habrá negocio editorial en ello, sino simple equilibrio entre gastos e ingresos. De manera que «Tipos Españoles», segunda parte, costará 7 F., «Tipos Españoles», primera parte, 7 F., y «Quinet», 5 F. La colección (los tres tomos), 19 F.

No coaccionamos, no presionamos a nadie. Simplemente, pedimos a los que creen en la fuerza intelectual y anarquista de Felipe Alaiz, que nos ayuden en la divulgación de su magnífica Obra.

Diálogo no tan escueto

por Cosme PAULES

—¿De manera que tú piensas que este mundo en que vivimos, con su moral y sus leyes, es completamente malo?

—Justamente. Y una de las razones principales de que sea malo está en eso que tú llamas «Moral».

—¡Qué bien! ¿Se puede saber por qué?

—Muy sencillo. Porque la moral es hija de la cruz.

—Esa sería razón de más para pensar que ella es el mayor bien de los bienes que el hombre disfruta en su miserable vida.

—Mira: será necesario que nos atengamos a la fría palabra de la historia en la que descansa toda la sabiduría de la doctrina que tú tienes; me refiero a la Biblia. Por la Santa Biblia nos enteramos de que los hombres primitivos no tenían Moral; eso está claramente establecido. Abraham, Lot, son ejemplos muy dignos de tomarse en cuenta. Por muchas razones y siempre de acuerdo con el texto citado, el hombre anterior a la cruz era mejor que el de nuestros días. Melquisedec, por ejemplo, representaba el símbolo de la bondad y el perdón; sin embargo, ninguno de ellos representa de ninguna manera la moral.

—Es que en sus espíritus groseros carentes de cultura, no cabía idea de moral.

—Entonces tenemos que aceptar que tampoco tenían vicios y que los actos de sus vidas respondían sólo a sus instintos. Siguiendo siempre la bíblica palabra habrá que reconocer que solamente cuando llegó la religión llegaron los vicios, y si no, recuerda lo de las Vestales emparedadas y la hipócresa con veste talar negra o blanca como expresión de virtud.

—Cada día que pasa me convences más de que es indispensable que creas en Dios; debes creer porque El es la esencia misma del Ser.

—Yo creería si El, con los atributos que los creyentes le asignan, fuera capaz de evitar el Dolor, el Error y todo lo malo que existe como patrimonio obligado de la especie humana. Si El fuera capaz de imponer el Bien sobre el Mal, de hacer triunfar la Justicia sobre la Violencia y la Perfidia. Si tal cosa sucediera, creería en Dios.

—¿Has olvidado que la vida no es sólo materia? El hombre no solamente vibra en el dolor o la alegría, ni siente por reflejos emocionales; por sobre todo eso se encuentra un imperativo más poderoso, que es la necesidad del espíritu. Tú y todos los que piensan como tú, que el hombre no precisa de la purificación de su espíritu como hijo de la divina Omnipotencia de Dios, puedes creer en lo que te digo: ¡estáis irremediablemente perdidos!

—Perdona, pero no creo que Dios tenga nada que ver con la dolorosa realidad de la existencia humana; creo, eso sí, que el hombre debe sumarse al hombre en una común voluntad para que unidos puedan tejer el único lazo que sobre todo lo inmisericorde de su vida de sumisión lo eleve y lo independice: *La humana solidaridad*. Los hombres debíamos tomar como ejemplo a los animales; para el caso bastará con uno: las ovejas, cuando llueve, se juntan para protegerse entre sí, mientras que los hombres, ese animal que a sí mismo se llama racional y cuyo inconmensurable egoísmo vive siempre despierto en perjuicio de sus semejantes, permanentemente está ausente de sus iguales, y si alguna vez el imperativo de la vida determina que tenga que unirse a los demás, lo hará, pero no por un sentimiento de solidaridad, sino movido por algún miserable interés. ¿Y sabes por qué? Porque a pesar del servilismo a que se encuentra sometido, comprendido o no, carece de ese espíritu de cuerpo que tan desarrollado se encuentra entre la gente de sotana y el capitalismo o el Estado. La razón de ello no es más que la falta de una sólida cultura.

—¿De modo que la que tenemos no vale nada?

—No es que no valga, lo que pasa es que no sirve.

—¿Por qué? ¿Porque tú lo dices?

—Porque yo lo diga, no; no sirve porque es unilateral.

—¿De modo que la ciencia es unilateral?

—Ya sabes que la ciencia vive en eterno conflicto con la religión. La ciencia no tiene credos políticos ni religiosos. Sin embargo, la religión prohibe a sus creyentes aceptar nada que la autoridad eclesiástica haya rechazado o prescrito; bastará decir que prohibe hasta la lectura de la Santa Biblia, de la cual hace un momento hablábamos.

—En cuanto a eso debo decirte que no todos los que leen la Santa Biblia pueden interpretarla, porque ella está compuesta a base de parábolas.

—Es verdad, está compuesta a base de parábolas; formada por los rústicos de edades idas, que dificultan su comprensión, pero, más que todo, lo que hace que impidan su lectura, es que si se lee con espíritu analítico, el lector encuentra muchos vicios y no pocas contradicciones. La cultura a la cual me refería hace un momento, estará despojada de todo sentido dogmático y abarcará todas las direcciones del pensamiento humano.

—Eres muy generoso. Y esa cultura, ¿no perseguirá ningún fin?

—Naturalmente, tiene que perseguirlo; su fin será la elevación del hombre.

—Eso está muy bien, pero permite una pregunta: ¿estará libre de todo egoísmo?

—Desde que busca la perfección humana, ya comprenderás que tiene que estarlo.

—¡Ah, amigo! Sin fe no hay perfección posible.

—¿Y quién te ha dicho que carecería de fe? Antes, al contrario, como el hombre necesita fe, la fe será su baluarte y su luz.

—¿En qué quedamos? ¿Crees o no crees?

—¡Cómo no habíamos de creer si nos ciega la esperanza!

—¿Esperanza en qué, si se puede saber?

—Esperanza en que tras una opulenta aurora ha de alumbrar un espléndente sol de libertad. La suave brisa del Bien saturará a los hombres y los hará mejores.

RETAZOS

(de «Nacionalismo y Cultura» de R. Rocker)

DE LA LIBERTAD

Libertad, no en el abstracto sentido hegeliano, sino concebida como posibilidad práctica, que ofrezca a cada miembro de la sociedad garantía para desarrollar plenamente todas las fuerzas, talentos y capacidades que le ha proporcionado la naturaleza, sin verse obstaculizado por la coacción de las prescripciones autoritarias y los efectos inevitables de una ideología de la fuerza bruta. Libertad de la persona en el terreno de la igualdad económica y social. Solo en este camino se ofrece al hombre la posibilidad de llevar al máximo nivel la conciencia de su responsabilidad personal, fundamento férreo de toda libertad, y de desarrollar el sentimiento viviente de la solidaridad con sus semejantes hasta un grado en que los deseos y necesidades del individuo surjan de toda la profundidad de sus sentimientos sociales.

***

Sobre la inteligencia de los escolásticos cristianos

Durante siglos se estuvo discutiendo acerca de cuantas almas podrían caber en la punta de una aguja; de como podrían los ángeles ir de vientre; de como Jesucristo habría realizado su obra de la Redención si hubiera venido en forma de calabaza, de irracional o de mujer; si un ratón, en caso de comerse una hostia consagrada, consumía el cuerpo de Cristo, y qué consecuencias podría ello tener. Estas y un sin fin de cuestiones análogas ocuparon durante siglos la inteligencia de los teólogos, y sus sutiles soluciones se tomaron por demostraciones de la mayor erudición.

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)